



# DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE

TOME CINQUIEME.

# DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE, DE CHYMIE, DE BOTANIQUE, D'ANATOMIE, DE PHARMACIE, D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

*Par Mrs DIDEROT, EIDOUS & TOUSSAINT.*

Revu, corrigé & augmenté par M. JULIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris.

*TOME CINQUIEME.*




A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez BRIASSON, à la Science & à l'Ange Gardien.
DAVID l'aîné, à la Plume d'Or.
DURAND, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVIII.

*AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.*



# DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.





OCULUS, *Œil.*

Les yeux sont pour l'ordinaire deux, situés au bas du front, un à chaque côté de la racine du nez. Ils sont composés en général de parties dures & de parties molles. Les parties dures sont les os du crane & de la face, qui forment les deux cavités pyramidales ou coniques, comme deux entonnoirs, appellés orbites. Les parties molles sont de plusieurs sortes.

La principale & la plus essentielle des parties molles de chacun de ces deux organes, est celle qu'on nomme le globe de l'*œil*. Des autres parties molles, les unes sont externes, les autres sont internes. Les externes sont les sourcils, les paupieres, la caroncule lacrymale, les points lacrymaux. Les internes sont les muscles, la graisse, la glande lacrymale, les nerfs, les vaisseaux sanguins.

*Les Orbites.*

Il y a sept os qui entrent dans la composition de l'une & de l'autre orbite; savoir, l'os frontal, l'os sphénoïde, l'os ethmoïde, l'os maxillaire supérieur, l'os de la pommette, l'os unguis, & l'os du palais. Il faut remarquer dans chaque orbite le bord, les parois, le fond. Le bord est formé par l'os coronal, l'os maxillaire & l'os de la pommette; le fond par l'os sphenoïde & l'os du palais. Les parois sont construits de tous ces mêmes os, excepté l'os du palais.

Le fond est percé par le trou optique de l'os sphénoïde. La paroi externe attenant ce trou, est percée de deux fentes, appellées fentes orbitaires, une supérieure & une inférieure. La supérieure est la fente sphénoïdale: j'ai nommé l'inférieure, fente sphéno-maxillaire. Toute la concavité de l'orbite est tapissée d'une membrane, qui est un allongement, ou plutôt une continuation de la dure-mere, & cela en partie par le trou optique de l'os sphénoïde, en partie par la fente sphénoïdale, ou fente orbitaire supérieure. Cette membrane qu'on peut appeller le périoste de l'orbite, communique avec le périoste de la base du crane par la fente orbitaire inférieure, ou fente sphéno-maxillaire. Etant arrivée au bord de l'orbite, elle rencontre le périoste de la face. Les deux périostes forment ensemble à la partie supérieure du bord de l'orbite une espece de ligament large, & un autre moins large à la partie inférieure de ce bord, lesquels je nommerai ligamens des paupieres.

La situation particuliere des orbites est à-peu-près comme celle de deux entonnoirs, couchés latéralement l'un à côté de l'autre, à quelque peu de distance, de maniere que leurs pointes ou fonds s'approchent; leurs côtés voisins sont presque paralleles, & que leurs côtés opposés sont tournés obliquement en arriere. Cela fait que le milieu de la grande circonférence ou du bord de chaque orbite, est beaucoup plus écarté de la cloison du nez, que leur fond ou pointe. Cela rend aussi le bord ou la grande circonférence très-oblique, de sorte que le côté temporal, appellé vulgairement angle externe de l'orbite, est fort reculé & postérieur à l'égard du côté nasal, appellé de même & très-improprement angle interne.

*Le globe de l'œil.*

Le globe de l'*œil* étant, de toutes les parties molles qui appartiennent à l'organe de la vûë, la plus essentielle; & celle dont on est obligé de faire mention presque toutes les fois qu'on parle de ses autres parties; je trouve fort à propos d'en faire l'exposition en premier lieu. Ce globe est composé de plusieurs parties qui lui sont propres, dont les unes sont plus ou moins fermes, & représentent une espece de coque, formée par l'assemblage & l'union de différentes couches membraneuses, appellées tuniques du globe de l'*œil*. Les autres parties sont plus ou moins fluides, & renfermées dans des capsules membraneuses propres, ou dans les intervalles des autres tuniques, sous le nom d'humeurs du globe de l'*œil*. On donne aussi le nom de tuniques à ces capsules.

Les tuniques du globe de l'*œil* sont de trois sortes. Il y en a qui forment principalement la coque du globe: il y en a qui sont accessoires, & ne sont attachées qu'à

une portion du globe : il y en a enfin qui ſont particulierement capſulaires, & renferment les humeurs. Les tuniques qui forment la coque,ſont trois. La plus externe, & qui ſeule fait toute la convéxité du globe, eſt appellée ſclérotique ou cornée. La moyenne eſt nommée choroïde; la troiſieme ou interne porte le nom de rétine. Les tuniques acceſſoires ſont deux; la tendineuſe ou albuginée, qui fait le blanc de l'*œil*, & la conjonctive. Les tuniques capſulaires ſont deux, ſavoir la vitrée & la cryſtalline.

Le globe de l'*œil* ainſi formé, porte en arriere une eſpece de queue ou pédicule d'une groſſeur médiocre, qui eſt la continuation du nerf optique. Il eſt ſitué environ au milieu du pavillon de l'orbite, de la maniere qu'on verra dans la ſuite, & il eſt attaché à l'orbite par le nerf optique, par ſix muſcles, par la tunique conjonctive, & enfin par les paupieres. Le derriere du globe, le nerf optique, & les muſcles ſont environnés & enveloppés d'une graiſſe mollaſſe, qui occupe tout le reſte du fond de l'orbite.

Les humeurs ſont au nombre de trois; ſavoir l'aqueuſe, la vitrée, & la cryſtalline. La premiere eſt aſſez proprement appellée humeur. Elle eſt contenue dans une eſpace formé par le ſeul intervalle de la portion antérieure des tuniques. La ſeconde, ou l'humeur vitrée, eſt renfermée dans une capſule membraneuſe particuliere, & occupe plus que les trois quarts de la coque ou capacité du globe de l'*œil*. On la nomme humeur vitrée, parce qu'elle reſſemble en quelque façon à une maſſe de verre fondu: elle reſſemble plutôt au blanc d'un œuf frais.

L'humeur cryſtalline eſt ainſi nommée de ſa reſſemblance avec le cryſtal. On l'appelle auſſi ſimplement le cryſtallin; c'eſt plutôt une maſſe gommeuſe, qu'une humeur. Elle eſt lenticulaire, plus convexe à la face poſtérieure qu'à la face antérieure, & revétue d'une membrane très-fine, appellée de même la membrane ou capſule cryſtalline.

*Les tuniques de l'œil en particulier.*

La tunique la plus externe, la plus épaiſſe & la plus forte du globe de l'*œil*, eſt la ſclérotique ou cornée. Elle renferme toutes les autres parties dont ce globe eſt composé. On la diviſe en deux portions, une grande appellée cornée opaque; & une petite, nommée cornée tranſparente, qui n'eſt qu'un petit ſegment de ſphere, & ſitué antérieurement.

La cornée opaque eſt composée de pluſieurs couches étroitement collées enſemble. Son tiſſu eſt fort dur & compacte, ſemblable à une eſpece de parchemin. Elle eſt comme percée vers le milieu de la portion poſtérieure de ſa convéxité, où elle porte le nerf optique. Elle eſt fort épaiſſe à cet endroit, & ſon épaiſſeur diminue par degrés vers la portion opposée. Cette épaiſſeur eſt percée d'eſpace en eſpace & très-obliquement par de petits vaiſſeaux ſanguins. Elle eſt encore traversée d'une maniere particuliere par des filets de nerfs, qui entrant dans ſa convéxité à quelque diſtance du nerf optique, ſe gliſſent dans l'épaiſſeur de la tunique, & percent ſa concavité vers la cornée tranſparente.

La cornée tranſparente qu'on nomme auſſi ſimplement la cornée, en donnant le nom de ſclérotique en particulier à l'autre portion, eſt auſſi composée de pluſieurs couches ou lames très-intimement unies enſemble: elle paroît une continuation de la ſclérotique ou cornée opaque, quoique d'un tiſſu différent. Ce tiſſu ſe gonfle par la macération dans de l'eau froide.

La convexité de cette portion eſt un peu ſaillante au-delà de la convexité de la cornée opaque, dans les uns plus, dans les autres moins; de ſorte qu'elle paroît comme le ſegment d'une petite ſphere ajouté au ſegment d'une ſphere plus grande. La circonférence de ſa convexité n'eſt pas circulaire comme celle de ſa concavité, mais un peu transverſalement ovale; car la portion ſupérieure & la portion inférieure de la circonférence ſont obliquement terminées dans leur épaiſſeur. Cette obliquité eſt plus apparente dans le bœuf & le mouton, que dans l'homme.

La cornée tranſparente eſt percée d'un grand nombre de pores imperceptibles, par leſquels ſuinte continuellement une liqueur ou séroſité très-fine, qui s'évapore à meſure qu'elle en ſort. On s'en peut aſſurer en preſſant un *œil* un peu de tems après la mort, l'ayant bien eſſuyé auparavant; car alors on verra très-ſenſiblement une rosée très-fine s'accumuler peu à peu, juſqu'à former de petites gouttelettes; ce qu'on peut réitérer pluſieurs fois. C'eſt cette rosée qui produit ſur les yeux des moribonds une eſpece de pellicule glaireuſe, qui quelquefois ſe fend peu de tems après.

La ſeconde tunique du globe de l'*œil* eſt la choroïde. Elle eſt noirâtre, tirant plus ou moins ſur le rouge, & elle eſt adhérente à la cornée opaque par le moyen de quantité de petits vaiſſeaux, depuis l'inſertion du nerf optique, juſqu'à la rencontre & l'union des deux cornées, où elle quitte la circonférence du globe, & forme une cloiſon percée qui ſépare le petit ſegment du globe d'avec le grand ſegment. Cette portion eſt communément appellée en particulier uvée. On a auſſi donné autrefois le même nom à la ſeconde tunique en général; & comme cette portion eſt différemment colorée en pluſieurs ſujets, on l'a encore nommée iris, quoique ce terme convienne plus préciſément à la ſurface colorée de cette portion, & ne convienne pas même à cette ſurface dans ceux où elle eſt ſimplement brune, noirâtre, ou preſque noire.

La lame externe de la choroïde eſt plus forte que la lame interne. Elle paroît noire ou noirâtre comme l'interne, à cauſe de ſa tranſparence. Environ à une ligne & plus de diſtance de l'union des deux cornées, cette lame eſt plus intimement collée à la ſclérotique ou cornée opaque. Tout autour de cette adhérence, elle change de couleur, & forme comme une ceinture blanchâtre de la même largeur que l'adhérence. Attenant le bord de la ſclérotique, cette ceinture blanche paroît plus forte qu'ailleurs & d'un tiſſu particulier. Elle eſt ſi adhérente & ſi intimement attachée à la ſclérotique, que ſi l'on fait un petit trou dans la ſclérotique ou cornée opaque, ſans bleſſer la choroïde, & qu'on ſouffle dans ce trou, on verra le vent ſe promener par-tout entre les deux tuniques & les écarter l'une de l'autre, ſans pouvoir détacher cette adhérence, & paſſer juſqu'à la cornée tranſparente: on appelle cette adhérence improprement ligament ciliaire. En examinant la ſurface interne de cette lame, on y découvre quantité de lignes plates, arrangées en maniere de tourbillons: ce ſont des vaiſſeaux, & ils ont été appellés par Stenon *vaſa vorticoſa*, vaiſſeaux tournoyans, tourbillons vaſculaires.

La lame interne de la choroïde eſt plus mince que la lame externe. La ſurface de cette lame interne, de même que la ſurface voiſine de la lame externe, eſt enduite d'une matiere noirâtre, ou rouge noire, qui ſe détache facilement quand on y touche, & qui teint promptement l'eau dans laquelle on trempe la choroïde: on n'a pû découvrir les ſources de cette matiere. J'ai vû, après des injections anatomiques très-fines, quantité de petites étoiles vaſculaires ſur la ſurface interne de cette lame. Dans les Ouvrages de M. Ruyſch elle eſt appellée *Lame Ruyſchienne.*

On donne particulierement à la portion antérieure, ou cloiſon percée de la choroïde le nom d'uvée; celui de prunelle ou pupille au trou, dont à-peu-près le centre de cette cloiſon eſt percé; celui d'iris à la lame antérieure de la même cloiſon; & enfin celui de procès ciliaires à des plis rayonnés de la lame poſtérieure. Entre les deux lames de l'uvée, on découvre deux plans très-minces de fibres qui paroiſſent charnues; ſavoir un plan de fibres orbiculaires autour de la circonférence de la prunelle, & un plan de fibres rayonnées, attachées par un bout au plan orbiculaire, & par l'autre bout au grand bord de l'uvée.

Les plis ou procès ciliaires sont de petites duplicatures rayonnées & saillantes de la lame postérieure de l'uvée. Leur contour répond en partie au contour de la ceinture blanche de la lame externe. Ce sont des feuillets oblongs & posés de champ ; leurs extrémités postérieures ou voisines de la choroïde sont fort déliées, & vont en pointe. Leurs extrémités voisines de la prunelle sont larges, saillantes, & se terminent en angles aigus. On découvre dans la duplicature de chaque plié ciliaire un raiseau vasculaire très-fin. On a prétendu y pouvoir montrer des fibres charnues. Elles sont nichées dans autant de petites rainures ou cannelures de la membrane vitrée, comme on verra dans la suite.

L'espace qui est entre la cornée transparente & l'uvée, renferme la plus grande partie de l'humeur aqueuse, dont il sera parlé ci-après ; & il communique par la prunelle avec un espace fort étroit qui est derriere l'uvée, ou entre l'uvée & le crystallin. On appelle ces deux espaces les chambres de l'humeur aqueuse ; & on les distingue en chambre antérieure & en chambre postérieure. J'en parlerai encore après la description du crystallin, & à l'occasion de l'humeur aqueuse.

La troisieme tunique du globe de l'*œil*, est d'un tissu fort différent de celui des deux autres tuniques. Elle est blanchâtre, mollasse, tendre, & comme médullaire, ou semblable à une espece de colle farineuse, étendue sur une toile réticulaire extremement fine. Elle paroît plus épaisse que la choroïde, & elle s'étend depuis l'insertion du nerf optique, jusqu'aux extrémités des rayons ciliaires. Elle est dans tout ce trajet également collée à la choroïde. A l'endroit qui répond à l'insertion du nerf optique, on voit un petit enfoncement, & dans cet enfoncement un bouton médullaire qui se termine en pointe. Il sort autour de ce petit enfoncement des vaisseaux sanguins, qui vont se ramifier de côté & d'autre dans l'épaisseur de la rétine.

On avance communément que la rétine est la production de la substance médullaire du nerf optique, la sclérotique celle de la dure-mere qui enveloppe ces nerfs, & enfin la choroïde celle de la pie-mere qui accompagne aussi ce même nerf. Cela ne répond pas à l'idée qui se présente naturellement par l'examen anatomique de ce nerf, & de son insértion au globe de l'*œil*. Pour cet effet, il suffit de fendre avec un instrument bien tranchant le nerf optique selon toute sa longueur, depuis son entrée dans l'orbite jusques dans le globe, en deux parties latérales, exactement égales, & continuer la section également par le milieu ou centre de l'insertion du nerf.

Alors on verra que ce nerf à son insertion dans le globe devient un peu retreci ; que sa premiere enveloppe est une vraie continuation de la dure-mere ; que cette gaine est très-différente de la sclérotique, & en épaisseur & en tissu, la sclérotique étant plus épaisse & d'une autre structure que la gaine de la dure-mere. On verra que la gaine de la pie-mere forme dans l'épaisseur de la substance médullaire plusieurs cloisons fines & cellulaires dans toute l'épaisseur du nerf, & qu'à l'endroit de son entrée dans le globe de l'*œil* la pie-mere ne répond pas directement à la choroïde.

Enfin on verra par cette administration, que la substance médullaire de ce nerf en entrant dans le globe, est très-rétrécie & comme étranglée ; qu'elle paroît se terminer seulement par le petit bouton dont j'ai parlé ci-dessus, & que la rétine a trop d'épaisseur pour pouvoir être regardée ici comme une expansion de la substance médullaire du nerf.

L'insertion du nerf optique dans le globe de l'*œil* est le plus souvent trouvée n'être pas directement à l'opposite de la prunelle ; de sorte que la distance de ces deux endroits n'est pas la même tout autour du globe. La plus grande de ces distances est le plus souvent du côté des tempes, & la plus petite est du côté du nez. J'ai observé à peu près une pareille inégalité dans la largeur de l'uvée, qui dans plusieurs sujets est moins large du côté du nez que du côté des tempes ; de sorte que le centre de la prunelle ne répond pas au centre du grand bord de l'iris. La même inégalité m'a encore paru dans la largeur de la couronne ciliaire.

*Les humeurs de l'œil & leurs capsules.*

L'humeur vitrée est une liqueur gélatineuse très-claire & très-liquide, renfermée dans une capsule membraneuse très-fine & transparente ; qu'on appelle tunique vitrée, & avec laquelle elle forme une masse à peu près de la consistance d'un blanc d'œuf. Elle occupe la plus grande partie de la capacité du globe de l'*œil*, savoir presque tout l'espace qui répond à l'étendue de la rétine, excepté un petit endroit derriere l'uvée, où elle forme une fossette dans laquelle le crystallin est logé. Cette humeur étant tirée hors du globe avec adresse, se soutient dans sa capsule pendant quelque tems en masse, à peu près comme le blanc d'œuf ; mais peu à peu elle en découle & se perd à la fin tout-à-fait.

La tunique vitrée est extérieurement composée de deux lames très-collées ensemble, qui environnent toute la masse par derriere & alentour, étant immédiatement appliquée dans tout ce contour à la rétine jusqu'à la grande circonférence de la couronne ciliaire. Depuis cet endroit jusqu'au bord circulaire de la fossette du crystallin, cette tunique est gravée tout autour par des sillons disposés en maniere de rayons, dans lesquels sont nichés les procés ciliaires de l'uvée. Etant parvenues au bord de la fossette, les deux lames s'écartent l'une de l'autre, & forment une capsule particuliere, qu'on appelle le châton du crystallin, dont il sera parlé ci-après.

La lame interne de la tunique vitrée jette dans toute l'épaisseur de la masse vitrée quantité d'allongemens cellulaires & de cloisons entrecoupées, d'une finesse si extreme qu'il n'y en a aucune apparence dans l'état naturel, & que le tout ensemble ne paroît que comme une masse très uniforme & également transparente dans toute son épaisseur. On ne découvre cette structure cellulaire qu'en mettant le corps nouvellement détaché dans quelque liqueur aigrelette & légerement coagulante.

Les sillons rayonnés de la tunique vitrée, qu'on peut appeller sillons ciliaires de cette tunique, sont tout-à-fait noirs dans un corps vitré détaché. Cela provient de la matiere noire dont les feuillets ou procès ciliaires sont naturellement enduits comme le reste de la tunique choroïde, & qui reste dans le fond des sillons, après que les feuillets ont été dégagés. On découvre dans le corps des vaisseaux très-fins dont il sera parlé ci-après.

Le crystallin est un petit corps lenticulaire, d'une consistance médiocrement ferme, & d'une transparence à peu près semblable à celle du crystal. Il est renfermé dans une capsule membraneuse transparente, & logé dans la fossette de la partie antérieure de l'humeur vitrée, comme je viens de dire. On ne le peut compter parmi les humeurs que très-improprement, & par rapport à sa grande facilité de se laisser manier, paîtrir & quelquefois même presque dissoudre par de différentes compressions réitérées entre les doigts, surtout après l'avoir tiré hors de sa capsule.

La figure du crystallin est ordinairement lenticulaire, mais de façon que la face postérieure est plus convexe que la face antérieure. Rarement on trouve les deux faces d'une convexité égale. La structure interne de la masse du crystallin n'est pas encore développée assez pour en parler avec assurance, surtout dans l'homme, où l'on ne découvre point un certain arrangement de tuyaux crystallins entortillés en maniere de pelotons, qu'on prétend avoir vu dans les yeux des grands animaux.

La couleur & la consistance du crystallin varient naturellement suivant les différens âges. C'est l'observation de M. Petit Medecin, démontrée par lui-même à l'Académie des Sciences sur un grand nombre d'yeux hu-

mains, & insérée dans les Mémoires de 1726. Il eſt fort tranſparent, & comme ſans couleur juſques vers l'âge de trente ans, où il commence à devenir jaunâtre & devient enſuite de plus en plus jaune La conſiſtance ſuit à peu près les mêmes degrés. Il paroît également mollaſſe juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & acquiert après cela plus de conſiſtance dans le milieu de la maſſe. Cela varie, comme on peut le voir dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de* 1727.

La tunique ou capſule cryſtalline eſt formée par la duplicature de la tunique vitrée, comme je l'ai déja dit ci-deſſus. La lame externe couvre la face antérieure de la maſſe cryſtalline. La lame interne renferme la face poſtérieure de cette maſſe, & revet en même tems la foſſette vitrée, dans laquelle le cryſtallin eſt enfoncé juſqu'au bord commun de ſes deux faces ou convexités. La portion antérieure de la capſule cryſtalline eſt plus épaiſſe que la portion poſtérieure, & elle eſt comme élaſtique. L'une & l'autre, je veux dire l'épaiſſeur & l'élaſticité, ſe découvrent par la ſeule diſſection.

La même portion antérieure ſe gonfle par la macération dans l'eau, & paroît alors composée de deux pellicules unies enſemble par un tiſſu ſpongieux fort fin & fort ſerré. J'ai démontré viſiblement cette duplicature dans un *œil* de cheval par le ſeul ſcalpel, & j'ai même pouſſé la séparation des deux lames juſques dans la tunique vitrée. J'ai quelquefois fait avec la pointe du ſcalpel ſur le milieu de la capſule un petit trou, & y ayant ſoufflé par un tuyau, le vent eſt en partie reſté entre le bord de la maſſe du cryſtallin & le bord de la capſule, en maniere de cercle tranſparent. C'étoit ſur un *œil* de bœuf, & il y a plus de dix ans que je l'ai fait.

Il m'a paru en examinant l'*œil* de l'homme, que la rétine étant arrivée à la grande circonférence de la couronne ciliaire, devient très-mince & ſe continue entre les feuillets ou procés ciliaires de l'uvée & les ſillons ciliaires de la tunique vitrée, juſqu'à la circonférence du cryſtallin. C'eſt peut-être cette continuation qui fait quelquefois paroître les feuillets ou procès ciliaires comme revétus d'une pellicule blanchâtre, & c'eſt peut-être auſſi ce qui augmente l'épaiſſeur de la portion antérieure de la capſule cryſtalline.

L'humeur aqueuſe eſt une liqueur très-limpide, très-coulante, & comme une eſpece de lymphe ou séroſité très-peu viſqueuſe. Elle n'a point de capſule particuliere comme la vitrée & le cryſtallin. Elle occupe & remplit l'eſpace qui eſt entre la cornée tranſparente & l'uvée, & l'eſpace qui eſt entre l'uvée & le cryſtallin, de même que le trou de la prunelle. On donne le nom de chambres de l'humeur aqueuſe à ces deux eſpaces, & on les diſtingue par rapport à la ſituation, en chambre antérieure & en chambre poſtérieure.

Ces deux chambres ou capſules communes de l'humeur aqueuſe different en étendue. L'antérieure, qui eſt aſſez viſible à tout le monde, entre la cornée tranſparente & l'uvée, eſt la plus grande des deux. La poſtérieure qui eſt cachée entre l'uvée & le cryſtallin, eſt fort étroite, ſurtout vers la prunelle, où l'uvée touche preſque au cryſtallin. Cette proportion des deux chambres a été aſſez prouvée & démontrée contre l'opinion de pluſieurs anciens, par Heiſter, Morgagni, & par pluſieurs Académiciens, parmi leſquels M. Petit Medecin s'eſt le plus étendu ſur cette matiere, comme on peut le voir plus au long dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

*La tunique albuginée & les muſcles du globe de l'œil.*

La tunique albuginée, qu'on appelle communément *le blanc de l'œil*, & qui paroît ſur la convexité antérieure du globe, depuis la cornée tranſparente, juſqu'à la rencontre, pour ainſi dire, de cette convexité avec la convexité poſtérieure, eſt principalement formée par l'expanſion tendineuſe de quatre muſcles, de la maniere que je vais expoſer. Cette expanſion eſt très-adhérente à la ſclérotique, & la fait paroître là tout-à-fait blanche & luiſante, au lieu qu'ailleurs elle n'eſt que blanchâtre & terne. Elle eſt très-mince vers le bord de la cornée, où elle ſe termine très-uniformément, & devient comme effacée par la cornée.

Il y a pour l'ordinaire ſix muſcles attachés à la convexité du globe de l'*œil* dans l'homme. On les diviſe ſelon leur direction en quatre droits & en deux obliques. On diſtingue enſuite les muſcles droits ſelon leur ſituation, en ſupérieur, inférieur, interne, externe; & ſelon leurs fonctions particulieres, en releveur, abaiſſeur, adducteur, abducteur. Les deux obliques ſont nommés ſelon leur ſituation & leur étendue, l'un oblique ſupérieur ou grand oblique, & l'autre oblique inférieur ou petit oblique. Le grand oblique eſt auſſi appellé trochleateur, du Latin *trochlea*, c'eſt-à-dire, poulie, parce qu'il paſſe par un petit anneau cartilagineux comme autour d'une poulie.

Les muſcles droits ne répondent pas tout-à-fait à leur nom; car dans leur place naturelle ils n'ont pas tous les quatre cette ſituation droite qu'on leur fait avoir hors de leur place dans un *œil* détaché. Pour comprendre ceci, il faut avoir une idée juſte de la vraie ſituation du globe dans l'orbite, & ſe ſouvenir en même tems de l'obliquité des orbites, dont j'ai parlé ci-devant. Ce globe eſt naturellement ſitué de maniere que pendant l'inaction, & même pendant l'équilibre de tous les ſix muſcles, la prunelle eſt directement en-devant; le bord interne de l'orbite eſt vis-à-vis le milieu du côté interne du globe; le bord externe de l'orbite étant reculé par ſon obliquité, n'eſt pas vis-à-vis le milieu du côté externe du globe, mais fort en arriere; & enfin la plus grande circonférence de la convexité, entre la prunelle & le nerf optique, ſe porte directement en-dedans & en dehors, comme en-haut & en-bas.

Selon cette idée, le ſeul interne des quatre muſcles eſt ſitué directement; la ſituation des trois autres eſt oblique. Selon la même idée, l'externe eſt le plus long de tous, l'interne en eſt le plus court; le ſupérieur & l'inférieur ont une même longueur moyenne. De plus dans cette ſituation, l'externe eſt courbé autour de la convexité externe du globe; les deux autres ſont auſſi courbés, mais beaucoup moins, au lieu que l'interne eſt preſque tout droit. Cela n'empêche pas de les appeller, ſelon le langage reçu, les muſcles droits de l'*œil.*

Ces muſcles ſont attachés par leurs extrémités poſtérieures dans le fond de l'orbite, tout proche le trou optique, à l'allongement de la dure-mere par des tendons courts & étroits, ſelon l'arrangement marqué ci-deſſus. De-là ils vont tous charnus juſques vers la plus grande circonférence de la convexité, entre le nerf optique & la cornée tranſparente, où ils s'élargiſſent par des tendons fort plats & ſi larges, qu'ils s'entretouchent & enſuite s'uniſſent. Ces tendons s'attachent d'abord par une inſertion particuliere à la circonférence marquée, & après cela continuent leur adhérence juſqu'à la cornée, & forment, comme on l'a dit ci-deſſus, la tunique albuginée ou le blanc de l'*œil.*

Le muſcle oblique ſupérieur eſt attaché par un tendon étroit au fond de l'orbite, comme les muſcles droits, & cela préciſément entre le droit ſupérieur & le droit interne. De-là il va cotoyer l'Orbite vis-à-vis l'intervalle de ces deux muſcles, juſques vers l'apophyſe angulaire interne de l'os frontal. A cet endroit il ſe termine par un tendon grêle qui paſſe par une eſpece d'anneau, comme par une poulie, ſe porte enſuite dans une gaine obliquement en arriere ſous le muſcle droit ſupérieur, c'eſt-à-dire, entre ce muſcle & le globe, en s'élargiſſant, & s'attache enfin au globe un peu poſtérieurement & latéralement vers le muſcle droit externe.

L'anneau par où paſſe le muſcle trochléateur eſt en partie cartilagineux, & en partie ligamenteux. La portion cartilagineuſe eſt applatie, un peu large, & à peu près ſemblable à la moitié d'un anneau. La por-

tion ligamenteuse tient fortement aux deux extrémités de ce petit cartilage courbe, & s'attache au fond de la petite fossette qui se trouve dans l'orbite sur l'apophyse angulaire de l'os frontal. Par le moyen de cette portion ligamenteuse l'anneau est en quelque façon mobile & obéit au mouvement du muscle. Au bord antérieur de l'anneau est attachée une gaine ligamenteuse qui enferme le tendon jusqu'à son insertion au globe.

Le muscle oblique inférieur est situé obliquement au bas de l'orbite, & sous le muscle abaisseur ou droit inférieur; de sorte que l'abaisseur se trouve entre le globe & le muscle oblique inférieur. Ce muscle oblique inférieur est attaché par une extrémité un peu tendineuse à la racine de l'apophyse nasale de l'os maxillaire, vers le bord de l'orbite, entre l'ouverture du conduit nasal & la fissure orbitaire inférieure.

De-là il passe obliquement & un peu traversalement en arriere sous le muscle abaisseur, & va s'attacher à la partie latérale postérieure du globe par un tendon plat, à l'opposite & à peu de distance du tendon de l'oblique supérieur ou trochléatèur; de sorte que les deux muscles embrassent en quelque maniere le globe par sa partie postérieure externe.

Des quatre droits le supérieur porte la portion antérieure du globe en haut, quand on leve les yeux; l'inférieur fait rouler cette portion en bas, quand on baisse les yeux; l'interne la tourne vers le nez, & fait le mouvement qu'on appelle adduction; & l'externe la tourne vers la tempe par le mouvement appellé abduction.

Quand deux muscles droits voisins agissent en même-tems, ils font aller la portion antérieure du globe obliquement vers le côté qui répond à l'intervalle de ces deux muscles. Enfin quand les quatre muscles agissent successivement les uns après les autres, ils font mouvoir la partie antérieure du globe en rond; c'est ce qu'on appelle rouler les yeux.

Il faut observer que tous ces mouvemens du globe de l'*œil* se font autour du centre de ce globe, de sorte qu'en même-tems que la portion antérieure se meut, toutes les autres portions se meuvent aussi respectivement. Ainsi quand on tourne la prunelle, par exemple, vers le nez, ou en haut, alors on tourne en même-tems l'attache du nerf optique vers la tempe voisine, ou embas; & ainsi du reste.

L'usage des muscles obliques est principalement de contrebalancer l'action des muscles droits, & de servir d'appui au globe de l'*œil* dans tous les mouvemens dont je viens de parler. Leurs attaches à contre-sens des droits le prouve assez. Leurs points fixes par rapport aux mouvemens du globe sont en-devant & au bord de l'orbite, comme ceux des muscles droits sont en arriere dans le fond de l'orbite. La graisse mollasse qui est derriere le globe est absolument insuffisante & incapable de lui donner un tel appui. Le nerf optique l'est encore moins. J'ai démontré que ce nerf suit tous les roulemens du globe de l'*œil*, ce qu'il ne pourroit pas faire, si la graisse n'étoit pas souple & très-obéissante, & par conséquent sans résistance. Il faut ajouter ici, que le nerf outre sa direction a une courbure vers son insertion au globe de l'*œil*, laquelle courbure lui permet de s'allonger, & par conséquent l'empêche d'être tiraillé quand il est obligé de suivre les roulemens du globe.

L'obliquité de ces deux muscles n'empêche pas leur fonction d'appui, qui n'est pas un appui séparé sur lequel le globe de l'*œil* glisse, comme la tête d'un os dans la cavité articulaire d'un autre os, mais un appui attaché qui s'accommode à tous les dégrés des roulemens du globe de l'*œil*. Une situation directe de ces muscles auroit incommodé les muscles droits. Leur obliquité devient, pour ainsi dire, rectifiée par deux moyens. L'un de ces moyens est la paroi interne de l'orbite; l'autre est le muscle droit externe.

La parois interne de l'orbite sert en quelque façon d'un appui collatéral, qui empêche le globe de vaciller au-dedans, comme la rencontre des deux muscles obliques l'empêche en partie de vaciller en-dehors. Le muscle abducteur ou muscle droit interne, non-seulement empêche aussi par son contour le globe de vaciller en-dehors, mais il empêche aussi le mouvement indirect des muscles obliques de le pousser hors de l'orbite du côté de la tempe. Les autres usages qu'on attribue à ces muscles m'ont paru n'avoir aucun fondement, selon leurs attaches & la conformation des parties auxquelles ils ont rapport. Voyez ce que j'en ai dit dans les *Mémoires de l'Académie* 1721.

*Les sourcils, les muscles frontaux, occipitaux & sourciliers.*

Les sourcils sont les deux arcades de poils situées au bas du front entre le haut du nez & les tempes, dans la même direction que celle des arcades osseuses qui forment le bord supérieur des orbites. La peau qui les soutient ne paroît pas beaucoup plus épaisse que celle du front. La membrane adipeuse y a plus dépaisseur qu'aux endroits voisins. Leur extrémité du côté du nez est appellée tête, étant plus grosse que l'autre extrémité à laquelle on donne le nom de queue. Leur couleur est différente dans les différens sujets, & elle est souvent différente des cheveux dans les mêmes sujets. Leur volume varie aussi. Les poils en particulier sont forts, & un peu roides; ils sont couchés obliquement, de maniere que leurs racines sont tournées vers le nez, & leurs pointes vers les tempes. Les sourcils ont des mouvemens communs avec la peau du front, & avec la peau chevelue qui couvre la tête. Par ces mouvemens on leve les sourcils en haut, on fait plisser la peau du front par des rides plus ou moins transversales, plus ou moins régulieres, & on remue la chevelure, & presque toute la peau chevelue, les uns plus, les autres moins; & il y en a qui par ce seul mouvement de la chevelure dérangent leur chapeau sur la tête, & même le font tomber tout-à-fait. Les sourcils ont aussi des mouvemens particuliers qui froncent la peau au-dessus du nez. Tout cela se fait par les muscles suivans.

Les muscles frontaux sont deux plans charnus, minces, larges, d'une hauteur ou longueur inégale, situés immédiatement après la peau & la membrane adipeuse sur les parties antérieures du front, dans lesquelles ils couvrent depuis la racine du nez & environ les deux tiers suivans du contour inférieur des sourcils, jusques vers les parties latérales de la chevelure du front. Ils se touchent sur la racine du nez, comme ne faisant qu'un seul muscle. A cet endroit leurs fibres sont courtes & longitudinales ou verticalement droites.

Les fibres suivantes deviennent de côté & d'autre par dégrés plus longues & obliques, de sorte que les plus antérieures sont les plus courtes & droites, les plus latérales sont les plus longues & obliquement détournées vers les tempes par leurs extrémités supérieures. Cet arrangement des deux plans forme un espace ou un intervalle angulaire entre leur rencontre & la chevelure au milieu du front. On ne trouve pas dans tous les sujets le même arrangement, comme on y trouve une grande variété de rides frontales & de limites de la chevelure du front.

Ces muscles sont attachés par les extrémités inférieures de leurs fibres charnues, immédiatement à la peau, au travers de la membrane adipeuse. Ils couvrent les muscles sourciliers, & y sont fort adhérens par une espece d'entrelacement. Ils paroissent avoir quelque attache par ces mêmes fibres inférieures aux apophyses angulaires de l'os frontal, & se confondent un peu avec les muscles orbiculaires des paupieres & les muscles du nez. Les extrémités supérieures de leurs fibres charnues sont attachées à la surface externe ou convexité de la calotte aponévrotique. Leurs portions latérales couvrent chacune la portion voisine du muscle cro-

taphite ou temporal, & elles y ſont comme collées. Les attaches en haut & en bas ſont par dégrés. Les muſcles occipitaux ſont deux petits plans charnus, minces, très-larges & courts, ſitués ſur les parties latérales de l'occiput, à quelque diſtance l'un de l'autre. Ils ſont attachés par les extrémités inférieures de leurs fibres charnues à la ligne tranſverſale ſupérieure de l'os occipital, & un peu au-deſſus. De-là leurs fibres charnues montent obliquement de derriere en-devant, & s'attachent à la ſurface interne ou convexité de la calotte aponévrotique.

La largeur de ces muſcles s'étend depuis la partie poſtérieure moyenne de l'occiput, juſques vers les apophyſes maſtoïdes, & leur hauteur diminue inégalement à meſure qu'ils s'approchent des mêmes apophyſes. L'inégalité de leur hauteur les fait paroître chacun comme double dans quelques ſujets. Quelquefois ils ſont ſi minces & ſi pâles, qu'ils paroiſſent manquer. On les trouve encore couverts d'une expanſion aponévrotique des muſcles trapezes.

Les muſcles occipitaux & les frontaux paroiſſent être des vrais muſcles digaſtriques, par rapport à leurs attaches réciproques à la calotte aponévrotique, & par rapport à leur action. Leurs attaches à la calotte aponévrotique ſont à contre-ſens, les uns étant attachés par-dehors, & les autres par-dedans, de ſorte que l'aponévroſe peut-être regardée comme un tendon mitoyen de quatre muſcles de l'eſpece de ceux qu'on appelle ſimples, c'eſt-à-dire, dont les fibres charnues ne ſont attachées qu'à un côté de leur tendon. Les attaches fixes des occipitaux au bas de l'occiput, & les attaches mobiles des frontaux à la peau du front & aux ſourcils, étant bien conſidérées avec leurs attaches réciproques à une même aponévroſe paroiſſent encore démontrer que ces muſcles ſont digaſtriques.

A l'égard de l'uſage de ces quatre muſcles, il paroît qu'ils agiſſent toujours comme de concert, & que les muſcles occipitaux ne ſont que des auxiliaires ou coadjuteurs des muſcles frontaux, dont la fonction eſt de lever ou tirer en haut les ſourcils, en faiſant à la peau du front des rides plus ou moins tranſverſes, dont les traces latérales ſuivent en quelque maniere la direction des ſourcils, avec une eſpece de régularité dans les uns, & très-irrégulierement dans les autres.

Pour s'aſſurer de la coopération de ces quatre muſcles, on n'a qu'à tenir la main appliquée ſur les occipitaux, pendant qu'on leve par différentes repriſes les ſourcils, & qu'on ride le front; car on ſentira un tiraillement qui répond à chaque mouvement des ſourcils, dans les uns plus, dans les autres moins. Il paroît même dans quelques uns que les occipitaux ſe relâchent ou prêtent, pendant que les frontaux par leur contraction, font remuer toute la chevelure avec la calotte aponévrotique vers le devant, & que les occipitaux la ramenent enſuite.

Les muſcles ſourciliers ſont des faiſceaux charnus ſitués derriere les ſourcils & derriere la portion inférieure des muſcles frontaux, depuis la racine du nez juſqu'au de-là de la moitié ſuivante des arcades ſourcilieres. Ils ſont fortement attachés en partie à la ſynarthroſe des os du nez avec l'os frontal, où ils ſe rencontrent de fort près avec les muſcles du nez, & en partie à une petite portion voiſine de l'orbite. De-là ils montent d'abord un peu, & auſſitôt après ils ſuivent plus ou moins la direction des ſourcils. Ils ſont composés de pluſieurs paquets de fibres obliques, attachés par un bout aux endroits que je viens de nommer, & par l'autre bout en partie à l'extrémité inférieure des muſcles dont ils ſont couverts, & après cela en partie immédiatement à la peau qui couvre les ſourcils. On confond facilement cette portion avec une portion du muſcle orbiculaire des paupieres.

Leur action eſt d'abaiſſer les ſourcils, de les approcher l'un de l'autre, de froncer par des rides longitudinales & longitudinalement obliques la peau qui couvre le bas du front au-deſſus du nez, & même par des rides irrégulierement tranſverſales la peau qui répond préciſément à la racine du nez. Cette action, de même que celle des frontaux, comme auſſi celle des muſcles du nez & des levres, n'eſt pas toujours arbitraire, mais très-ſouvent machinale & occaſionnée. Peut-être ſervent ils auſſi à tenir dans une eſpece d'équilibre les muſcles frontaux, pendant l'inaction de ces muſcles, dont les fibres ſont mobiles par les deux extrémités.

*Les paupieres & la membrane conjonctive.*

Les paupieres ſont une eſpece de voiles ou rideaux placés tranſverſalement au-deſſus & au-deſſous de la convéxité antérieure du globe de l'*œil*. Il y a deux paupieres à chaque *œil*, une ſupérieure & une inférieure. La paupiere ſupérieure eſt la plus grande & la plus mobile des deux dans l'homme. La paupiere inférieure eſt la plus petite & la moins mobile des deux. Les deux paupieres de chaque *œil* s'uniſſent ſur les deux côtés du globe. On donne aux endroits de leur union le nom d'angles, & on appelle angle interne ou grand angle celui qui eſt du côté du nez; & angle externe ou petit angle celui qui eſt du côté des tempes.

Les paupieres ſont compoſées de parties communes & de parties propres. Les parties communes ſont la peau, l'épiderme, la membrane cellulaire ou adipeuſe. Les parties propres ſont: les muſcles, les tarſes, les cils, les points ou trous ciliaires, les points ou trous lacrymaux, la caroncule lacrymale, la membrane conjonctive, la glande lacrymale, & enfin, les ligamens particuliers qui ſoutiennent les tarſes. De toutes ces parties des paupieres les tarſes & leurs ligamens en ſont comme la baſe.

Les tarſes ſont des cartilages minces, qui forment principalement le bord de chaque paupiere. Ils ſont plus larges dans leur milieu qu'à leurs extrémités. Ceux des paupieres ſupérieures ont environ cinq lignes de largeur, & les paupieres inférieures n'en ont qu'environ deux lignes. Leurs extrémités du côté des tempes ſont plus grêles & plus étroites que celles du côté du nez.

Ces cartilages ou tarſes ſont conformes aux bords & à la courbure des paupieres. Le bord inférieur du cartilage ou tarſe ſupérieur, & le bord ſupérieur du tarſe inférieur ſe terminent également. Le bord oppoſite du tarſe ſupérieur eſt un peu demi-circulaire entre ſes extrémités; le bord oppoſite du tarſe ſupérieur eſt plus uniforme: ces bords ſont plus minces que ceux qui ſe touchent quand les yeux ſont fermés. Leurs faces internes, c'eſt-à-dire, celles du côté du globe, ſont en partie traverſées de pluſieurs petites cannelures, dont je parlerai ci-après. Les extrémités du cartilage ſupérieur tiennent aux extrémités du cartilage inférieur par des eſpeces de petits ligamens.

Les ligamens larges des tarſes ſont les allongemens membraneux formés par la rencontre du périoſte orbitaire & du péricrane, le long du bord ſupérieur & du bord inférieur de l'une & de l'autre orbite. Le ſupérieur eſt plus large que l'inférieur. Le ſupérieur eſt attaché au bord voiſin du cartilage ſupérieur, & l'inférieur eſt attaché au bord voiſin du cartilage ou tarſe inférieur; de ſorte que ces ligamens & les tarſes ſeuls & ſans les autres parties repréſentent des paupieres.

On parle ordinairement de la membrane conjonctive dans l'hiſtoire des tuniques du globe de l'*œil*. J'en ai auſſi fait mention en avertiſſant que j'en remettois l'expoſition à celle des paupieres. C'eſt une membrane très-mince, dont une portion couvre la ſurface interne des paupieres, ou pour m'exprimer plus préciſément, la ſurface interne des tarſes & de leurs ligamens larges. Elle ſe replie vers le bord de l'orbite, & par l'autre portion ſe continue ſur la moitié antérieure du globe de l'*œil*, où elle eſt adhérente à la tunique tendineuſe ou albuginée. Ainſi ce n'eſt qu'une même membrane repliée, qui revet les paupieres & le devant du globe de l'*œil*. Elle ne paroît pas être une continua-

tion du péricrane. Elle a quelque connexion avec les ligamens larges des tarses.

On ne donne communément le nom de conjonctive qu'à la portion qui revet le globe de l'*œil*. L'autre portion est simplement nommée la membrane interne de la paupiere. On peut appeller l'une la conjonctive de l'*œil*, & l'autre la conjonctive des paupieres. Celle des paupieres est très-adhérente, fixe, parsemée de vaisseaux capillaires totalement sanguins. Elle est percée de quantité de pores imperceptibles, dont il transsude continuellement une sérosité ; & on y découvre assez facilement plusieurs plis sensibles, dont il sera parlé ci-après.

La conjonctive de l'*œil* n'est adhérente que par un tissu cellulaire qui la rend lâche & comme mobile. On la peut pincer, & d'espace en espace l'écarter un peu de la tunique tendineuse. Elle est blanchâtre, & par une espece de transparence la tunique tendineuse la fait paroître tout-à-fait blanche, de sorte qu'elles forment ensemble ce qu'on appelle le *blanc de l'œil*. La plupart des vaisseaux dont elle est parsemée en grande quantité, ne contiennent dans leur état naturel que la portion séreuse du sang, & par conséquent ne sont visibles que par des injections Anatomiques, des inflammations, des obstructions, &c. On peut par la pointe du scalpel continuer la séparation de cette membrane sur la cornée transparente.

La glande lacrymale est blanchâtre & du nombre de celles qu'on appelle glandes conglomérées. Elle est située sous l'enfoncement qu'on voit dans la voute de l'orbite vers le côté des tempes, & latéralement au-dessus du globe de l'*œil*.

Elle est un peu plate, & comme divisée en deux lobes, dont l'un est du côté de l'attache du muscle droit supérieur, & l'autre est tourné vers le muscle droit externe. Elle est fort adhérente à la graisse qui environne les muscles & la convéxité postérieure de l'*œil*. Elle a été autrefois appellée glande innominée.

Il part de cette glande plusieurs petits conduits, qui descendent presque parallelement dans l'épaisseur de la tunique interne ou conjonctive de la paupiere supérieure, & percent la tunique en dedans vers le bord supérieur du tarse. Ces conduits sont très-difficiles à découvrir. Le meilleur moyen d'y parvenir, est de laisser tremper pendant quelques momens la paupiere dans de l'eau froide, & après l'avoir ôtée de l'eau, sans l'essuyer, souffler par un petit tuyau d'espace en espace sur la surface de la membrane, sans la toucher, mais bien proche, afin que le vent seul découvre les orifices de ces tuyaux & les rende visibles en les remplissant.

Les bords de chaque paupiere en leur entier sont formés par le bord du tarse & la rencontre de la membrane interne avec la peau & l'épiderme. Ce bord a une petite largeur plate, depuis deux ou trois lignes de distance de l'angle interne des paupieres jusqu'à l'angle externe, vers lequel la largeur va en diminuant. Cette largeur, qui n'est que l'épaisseur applatie des paupieres, est taillée obliquement, de sorte que quand les deux paupieres se touchent légerement, elles forment avec la surface du globe de l'*œil* un canal triangulaire.

Le bord applati de chaque paupiere est garni d'une rangée de poils qu'on appelle cils. Ceux de la paupiere supérieure sont courbés en haut & plus longs que ceux de la paupiere inférieure qui sont courbés en bas. Les rangées sont du côté de la peau. Elles ne sont pas simples, mais plus ou moins inégalement doubles & triples. Les poils sont proportionnément plus longs vers le milieu des paupieres que vers les extrémités, & il ne s'en trouve point ordinairement à la distance marquée de l'angle interne.

Le long du même bord des paupieres vers la membrane interne ou du côté de l'*œil*, paroît une rangée de petits trous, qu'on peut appeller trous ou points ciliaires. Ce sont les orifices d'autant de petites glandes longuettes logées dans les sillons, cannelures ou rainures de la face interne des tarses. Ces petites glandes ciliaires sont blanchâtres, & étant examinées par un microscope simple, elles paroissent comme de petites grappes de plusieurs grains qui communiquent ensemble. Quand on les presse entre deux ongles, il en sort par les points ciliaires une matiere sébacée comme une espece de cire molle.

Vers le grand angle ou angle interne des paupieres, la portion plate de leurs bords se termine par un bord plus arrondi & plus mince. Les deux bords arrondis forment par leur rencontre, non pas un vrai angle en pointe, mais une espece d'angle arrondi, qu'il n'est pas cependant à propos d'appeller angle obtus, à cause de l'équivoque qu'il en pourroit resulter, selon le langage reçu des Mathématiciens. C'est pourquoi aussi le nom de grand angle y est très-improprement employé ici : il vaut mieux se servir de celui d'angle interne ou d'angle nasal.

A cet endroit l'extrémité de la portion plate est distinguée de la portion arrondie par une petite protubérance en maniere de mamelon, lequel est percé obliquement d'un petit trou dans l'épaisseur du bord de chaque paupiere. Ces deux petits trous sont assez visibles, & souvent plus dans les vivans que dans les morts. On les appelle communément points lacrymaux. Ce sont les orifices de deux petits conduits qui vont s'ouvrir par de-là l'angle de l'*œil*, dans un réservoir particulier appellé sac lacrymal, dont il sera parlé dans la description du nez.

Les points lacrymaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, de sorte que quand l'*œil* est fermé ils se rencontrent. On voit autour de l'orifice de l'un & de l'autre de ces points un petit cercle blanchâtre, qui paroît une appendice cartilagineuse du tarse, & qui tient l'orifice toujours ouvert. La disposition de ces deux cercles obliques est telle, que quand l'*œil* n'est que légerement fermé, ils se touchent seulement du côté de la peau, & non pas du côté du globe de l'*œil*. La membrane fixe qui couvre ces cercles, & qui s'insinue par les points jusques dans les conduits, paroît quelquefois se froncer quand on y touche avec le bout d'un stylet.

La caroncule lacrymale est une petite masse rougeâtre, grenue & oblongue, située précisément entre l'angle interne des paupieres & le globe de l'*œil*. Elle n'est pas un corps charnu, comme le nom le marque. Elle paroît toute glanduleuse, étant vue par un microscope simple, à peu près comme les glandes qu'on appelle conglomérées. On y découvre quantité de petits poils fins, qui paroissent enduits d'une matiere huileuse plus ou moins jaune. On voit sur le globe de l'*œil* à côté de ce petit corps glanduleux un pli sémi-lunaire formé par la conjonctive en maniere de croissant, dont la concavité regarde l'uvée, & la convexité le nez. Ce pli paroît le plus quand on tourne l'*œil* du côté du nez.

On compte ordinairement deux muscles aux paupieres, un propre ou particulier à la paupiere supérieure, nommé muscle releveur de cette paupiere ; & un commun aux deux paupieres, appellé muscle orbiculaire des paupieres, lequel on subdivise différemment, comme on va voir.

Le releveur propre est un muscle très-mince situé dans l'orbite au-dessus & tout le long du muscle releveur du globe de l'*œil*. Il est attaché près du trou optique au fond de l'orbite, entre les attaches postérieures du muscle releveur du globe & du muscle trochléateur, ou oblique supérieur, par un petit tendon fort étroit. De-là les fibres charnues vont en devant par-dessus le muscle releveur du globe, en s'épanouissant de plus en plus, & se terminant par une espece d'aponévrose très-large au tarse de la paupiere supérieure.

Par muscle orbiculaire, on entend en général toute l'étendue des fibres charnues, qui par une couche très-mince entourent la circonférence du bord de l'une & de l'autre orbite, & de-là sans interruption vont cou-

vrir entièrement les deux paupieres jusqu'aux cils. Les fibres qui accompagnent le bord de l'orbite sont à peu près orbiculaires. Le contour de la plupart de celles qui couvrent les paupieres sont transversalement ovales. Elles ont presque toutes un tendon commun, situé transversalement entre l'angle interne de l'*œil* & l'apophyse nasale de l'os maxillaire. Ce tendon est grêle & paroît ligamenteux : il est très fort à son attache à l'os, & diminue à mesure qu'il approche de l'angle des paupieres, où il se termine à l'union des pointes, ou extrémités de l'un & de l'autre tarse. Les fibres charnues s'y attachent antérieurement, de sorte qu'il ne paroît d'abord que comme une ligne blanche.

De-là ces fibres tournent les unes en haut, les autres enbas, & vont se rencontrer toutes du côté de l'angle externe, où elles s'unissent par un entrelacement particulier & très-difficile à développer. Quand on renverse cette portion du muscle & qu'on en examine la surface postérieure, on y entrevoit une petite bande tendineuse très-mince qui traverse les fibres charnues, & les partage depuis l'union des deux tarses jusques sur le bord temporal de l'orbite, où elle disparoît ; de sorte que les fibres qui sont au-delà paroissent à cet endroit continuer le grand contour du muscle.

Je divise ce muscle en quatre portions.

La premiere est celle qui environne l'orbite, & qui ne paroît pas entre-coupée vers les tempes. Cette portion par son contour en haut est placée entre les sourcils & le bas du muscle frontal auquel elle est fort adhérente.

La seconde portion est celle qui en haut est entre le bord supérieur de l'orbite & le globe de l'*œil*, & en bas couvre le bord inférieur de l'orbite. Quelques-unes des fibres de la même portion sont attachées en haut & embas au bord de l'orbite. Riolan a divisé cette portion en deux demi-circulaires, une supérieure & une inférieure. La supérieure se glisse entre le muscle sourcilier & le bas du muscle frontal, avec beaucoup d'adhérence à l'un & à l'autre.

La troisieme portion paroît plus particulierement appartenir aux paupieres, & elle est pour la plus grande partie employée à la paupiere supérieure. Les fibres de cette portion se rencontrent aux deux angles de l'*œil*, & paroissent à ces endroits ne faire que des inflexions étroites sans s'y discontinuer : mais étant examinées du côté qui regarde le globe de l'*œil*, elles ont paru dans quelques sujets comme distinguées en supérieures & en inférieures. La plupart de ces fibres forment ensemble un contour transversalement ovale, dont le petit diametre est plus large dans les yeux ouverts que dans les yeux fermés.

La quatrieme portion n'est qu'une suite de la troisieme. Elle en differe en ce que les fibres ne vont pas aux angles, & ne forment que de petites arcades, dont les extrémités se terminent au bord de chaque paupiere. Cette portion est réellement divisée en deux, une pour le bord de la paupiere supérieure, l'autre pour le bord de la paupiere inférieure. Riolan a appellé cette portion muscle ciliaire.

Toutes ces différentes portions du muscle orbiculaire sont adhérentes à la peau, dont elles sont couvertes depuis le haut du nez jusqu'à la tempe, & depuis le sourcil jusqu'au haut de la joue. Elles forment sur cette peau par leur contraction plusieurs plis, très-différens selon la différence de la direction des fibres. Ils sont comme rayonnés autour de l'angle temporal. Il y en a peu entre le sourcil & la paupiere supérieure. Il y en a plusieurs au-dessous de la paupiere inférieure, lesquels descendent très-obliquement de devant en arriere.

La peau de la paupiere supérieure est plissée en arcade, presque parallelement à la direction de ses fibres demi-ovales, & ils croisent avec celles du muscle releveur ; au lieu que les autres plis croisent simplement avec les fibres orbiculaires. Les plis rayonnés & les obliques ne paroissent gueres dans la jeunesse sans l'action de la premiere & de la seconde portion du muscle orbiculaire. Leurs traces paroissent même sans cette action avec l'âge.

La paupiere supérieure dans l'homme a beaucoup plus de mouvement que la paupiere inférieure. Les petits clignotemens simples qui arrivent de moment en moment, dans les uns plus, dans les autres moins, se font à la paupiere supérieure alternativement par le releveur propre & par la portion palpébrale supérieure du muscle orbiculaire. Ils se font aussi alternativement & en même tems à la paupiere inférieure par la portion palpébrale inférieure du muscle orbiculaire, mais très-peu à cause du petit nombre des fibres palpébrales inférieures.

Ces mouvemens légers, surtout celui de la paupiere supérieure, ne sont pas si faciles à expliquer conformément à la vraie structure. Les mouvemens qui font tout-à-fait froncer les paupieres, & qu'on fait ordinairement pour tenir un *œil* bien fermé pendant qu'on regarde fixement avec l'autre, peuvent être assez clairement expliqués par la simple contraction de toutes les portions du muscle orbiculaire. Ces derniers mouvemens font aussi abaisser les sourcils, de sorte qu'on peut les mouvoir en trois différentes manieres, savoir, en-haut par les muscles frontaux, embas par les muscles orbiculaires, & en-devant par les muscles sourciliers.

*Les vaisseaux de l'œil & de ses appartenances.*

L'artere carotide externe, moyennant l'artere maxillaire externe ou angulaire, l'artere temporale & l'artere frontale donne plusieurs ramifications aux tégumens qui environnent l'*œil*, & à toutes les portions du muscle orbiculaire, lesquelles ramifications communiquent avec celles qui se distribuent à la membrane conjonctive des paupieres & à la caroncule.

La même carotide externe au moyen de la branche appellée artere maxillaire interne, envoie dans l'orbite par la fente orbitaire inférieure ou fente spheno-maxillaire, un rameau considérable, qui s'y distribue au périoste de l'orbite, aux muscles du globe de l'*œil*, au releveur propre de la paupiere supérieure, à la graisse, à la glande lacrymale, à la membrane conjonctive du globe de l'*œil* & à celle des paupieres, à la caroncule, &c. Elle fait des communications avec la carotide interne. Il en part une artériole, qui va aux cellules ethmoïdales du nez par le petit trou orbitaire interne postérieur.

L'artere carotide interne étant entrée dans le crane, jette de petits rameaux qui accompagnent le nerf optique & les nerfs qui passent par la fente sphéno-maxillaire. Un de ces petits rameaux artériels s'insinue dans l'épaisseur du nerf optique, & produit sur la rétine les petites artérioles qu'on voit assez distinctement sur les parois internes de cette membrane. Les autres se rencontrent avec les petites ramifications de la carotide externe, dont je viens de parler ; elles pénetrent l'épaisseur de la partie postérieure de la sclérotique ; & après avoir fait un peu de chemin plus en avant dans cette épaisseur, elles la percent au-dedans en quatre ou cinq endroits, environ à une égale distance entre le nerf optique & la prunelle.

Les petits rameaux artériels ayant percé la sclérotique en quatre ou cinq endroits percent aussi-tôt après par autant d'endroits la lame externe de la choroïde, & forment entre cette lame & la lame interne les *vasa vorticosa* ou tourbillons vasculaires de Stenon, de même que les étoiles vasculaires de la lame interne de la choroïde, dont j'ai parlé dans sa description. On en voit aussi de petits filets vasculaires très-adhérens à la membrane vitrée. Ces mêmes petits rameaux artériels, avant que de former les tourbillons, envoyent presque tout droit à la circonférence de l'uvée des artérioles, qui forment dans son épaisseur une espece de cercle vasculaire,

laire, dont il part des capillaires jusqu'à la membrane cryſtalline, leſquels capillaires on injecte facilement dans des enfans nouveaux-nés.

Les veines de toutes ces parties répondent à peu près aux arteres. Les internes ſe déchargent d'un côté dans la veine jugulaire interne par les ſinus orbitaires, les ſinus caverneux & les ſinus pétreux; d'un autre côté dans la veine jugulaire externe par la veine maxillaire externe ou angulaire, la veine maxillaire interne, la veine temporale.

Outre les vaiſſeaux capillaires qu'on diſtingue évidemment par la rougeur du ſang, il y en a pluſieurs qui ne laiſſant paſſer que la portion ſéreuſe & lymphatique du ſang, ne paroiſſent pas dans l'état naturel. Il n'y a que les inflammations & les injections qui les rendent viſibles en quelques endroits, par exemple, ſur la membrane conjonctive du globe de l'*œil.* Ces moyens ne les découvrent pas ordinairement partout, principalement après l'enfance. Les injections extremement fines réuſſiſſent quelquefois dans le fœtus & dans les nouveaux nés, & y font appercevoir les vaiſſeaux de la membrane cryſtalline & de la membrane vitrée. Ces injections m'ont paru dans un fœtus d'environ ſix mois, avoir pénétré une partie de la maſſe du cryſtallin & de l'humeur vitrée.

*Les nerfs de l'œil & de ſes appartenances.*

Outre le nerf optique dont j'ai donné la deſcription dans l'Article *Nervus*, le globe de l'*œil* reçoit pluſieurs petits nerfs particuliers, qui rampent de côté & d'autre autour & le long du nerf optique, depuis ſon entrée dans l'orbite, juſqu'à ſon inſertion au globe. Ces filets nerveux viennent principalement d'un petit ganglion lenticulaire formé par des rameaux fort courts de la branche orbitaire ou ophthalmique de la cinquieme paire, & d'une branche du nerf de la troiſieme paire ou nerf moteur commun des yeux.

Ces filets nerveux du petit ganglion lenticulaire étant arrivés au globe de l'*œil*, ſe partagent & en forment cinq ou ſix, qui s'écartent autour du nerf optique, & d'abord pénetrent dans l'épaiſſeur de la ſclérotique ou cornée opaque, qu'ils percent bien-tôt après en-dedans, & enſuite par des intervalles plus ou moins égaux ſe gliſſent entre la ſclérotique & la choroïde juſques vers l'uvée. Là ils ſe diviſent chacun en pluſieurs filamens courts, qui ſe terminent dans l'épaiſſeur de l'uvée. Ces petits nerfs qui gliſſent de derriere en-devant entre la ſclérotique & la choroïde, ont été autrefois regardés par de très-habiles Anatomiſtes comme des ligamens particuliers.

Les nerfs qui vont aux autres parties qui ont rapport à l'*œil*, viennent de la troiſieme, de la quatrieme, de la ſixieme & des deux premieres branches de la cinquieme paire de la moelle allongée. La portion dure de la cinquieme paire en fournit auſſi. La troiſieme, la quatrieme & la ſixieme donnent des nerfs aux muſcles du globe de l'*œil.* Les deux branches de la cinquieme & la portion dure de la ſeptieme en donnent non-ſeulement aux autres parties qui environnent le globe, mais auſſi aux muſcles frontaux & aux parties internes du nez.

Le tronc de la troiſieme paire ou nerf moteur commun, étant entré dans l'orbite par la fente orbitaire ſupérieure ou fente ſphénoïdale, produit quatre branches. La premiere va en-deſſus & ſe diviſe en deux, une pour le muſcle ſupérieur du globe, & une pour le muſcle releveur de la paupiere ſupérieure. Le tronc continue ſa route & donne la ſeconde branche, qui eſt courte, & va au muſcle inférieur ou abaiſſeur du globe. La troiſieme branche eſt longue, & va au petit oblique ou oblique inférieur; c'eſt elle qui contribue à la formation du petit ganglion lenticulaire dont j'ai parlé. La quatrieme branche eſt groſſe & va au muſcle interne du globe.

La premiere branche de la cinquieme paire, laquelle branche on appelle communément le nerf ophthalmique, en entrant dans l'orbite ſe diviſe en trois rameaux & quelquefois d'abord en deux, dont un ſe ſubdiviſe après. De ces trois rameaux il y en a un ſupérieur, que j'ai nommé nerf ſourcilier; un interne, que j'ai appellé naſal, & un externe, auquel pour prévenir un équivoque, le nom de temporal convient mieux que celui de lacrymal.

Le rameau ſupérieur ou ſourcilier va tout le long du périoſte de l'orbite, & ayant paſſé par le trou ſourcilier ou l'échancrure ſourciliere de l'os frontal, il ſe diſtribue au muſcle frontal, au muſcle ſourcilier & à la portion ſupérieure du muſcle orbiculaire des paupieres. Il communique avec un rameau de la portion dure de la ſeptieme paire.

Le rameau interne ou naſal paſſe ſous la ramification du nerf de la troiſieme paire, va vers le côté du nez, ſe diſtribue à la partie voiſine de l'orbiculaire, à la caroncule, &c. & au nez. Ce rameau jette un filet qui paſſe par le trou orbitaire interne antérieur, rentre dans le crane, en ſort auſſi-tôt après par un des trous de la lame ethmoïdale, & deſcend ſur les parties internes du nez. J'ai trouvé ce même rameau naſal communiquer avec le rameau ſourcilier par une arcade particuliere avant que de paſſer dans le trou orbitaire.

Le rameau externe ou temporal, qui eſt quelquefois une diviſion du rameau ſourcilier, va ſe diſtribuer à la glande lacrymale. Il jette un filet en paſſant qui perce l'apophyſe orbitaire de l'os de la pomette.

La ſeconde branche de la cinquieme paire, à laquelle branche on donne le nom de nerf maxillaire ſupérieur, jette un rameau qui paſſe par le canal oſſeux de la partie inférieure de l'orbite, & en étant ſorti par le trou orbitaire antérieur inférieur, il ſe diſtribue à la portion voiſine du muſcle orbiculaire des paupieres. Il communique là avec un rameau de la portion dure. Je ne parle pas ici des autres diſtributions de ce rameau du nerf maxillaire inférieur.

La portion dure de la ſeptieme paire ou du nerf auditif, laquelle portion j'ai nommée le petit nerf ſympathique, donne à la partie ſupérieure, à l'inférieure & à la latérale externe du muſcle orbitaire, des rameaux dont un communique avec le nerf ſourcilier, & un autre avec le nerf ſous orbitaire.

*Uſages en général de l'œil & de ſes appartenances.*

Tout le monde ſait que l'*œil* eſt l'organe de la vue. Les parties tranſparentes du globe modifient par différentes réfractions les rayons de la lumiere. La rétine & la choroïde en reçoivent les impreſſions. Le nerf optique porte ces impreſſions au cerveau. La prunelle ſe dilate dans l'éloignement des objets & dans l'obſcurité; elle ſe rétrécit dans la proximité des objets & dans la clarté. Les muſcles du globe & ceux des paupieres font les mouvemens dont j'ai parlé ci-deſſus.

La glande lacrymale humecte continuellement le devant du globe. Le clignotement de la paupiere ſupérieure étend la ſéroſité lacrymale, d'autant mieux qu'elle eſt comme légerement veloutée intérieurement. La rencontre des deux paupieres dirige cette ſéroſité vers les points lacrymaux. L'onctuoſité des trous ciliaires l'empêche de s'échapper entre les deux paupieres. La caroncule par ſa maſſe & par ſon onctuoſité l'empêche de paſſer par deſſus les points lacrymaux, & l'oblige, pour ainſi dire, d'y couler.

Les ſourcils peuvent détourner un peu la ſueur de tomber ſur l'*œil.* Les cils ſupérieurs plus longs que les inférieurs, peuvent auſſi avoir cet uſage. Ils peuvent encore, de même que les cils inférieurs, empêcher la pouſſiere, les inſectes, &c. d'entrer dans les yeux, pendant qu'on les tient ſeulement entre-ouverts. WINSLOW.

*Méthode d'extraire les corps qui ſont entrés dans les yeux.*

Il entre ſouvent dans les *yeux* des petites parcelles de

bois, de pierre, de ſable, de plume, d'ongle des mains ou des piés, de chaux vive, de ſels acres, &c. qui cauſent des douleurs inſupportables & excitent ſouvent des inflammations & autres ſymptomes dangereux quand on tarde trop long-tems à les retirer.

Le remede le plus aisé dans ce cas eſt de frotter d'abord légerement la paupiere avec le bout du doigt, en tenant la tête baiſſée, car l'écoulement de larmes que la particule a causé, venant à augmenter par ce moyen, l'entraîne ſouvent dehors ſans beaucoup de peine. Supposé que cette méthode ne réuſſiſſe point, on introduira ſous la paupiere quelque peu de perle ou de pierre d'écreviſſes lévigées, afin que ſortant avec les larmes elles puiſſent entraîner avec elles le corps étranger. Si ce remede eſt encore inutile, on élevera doucement la paupiere avec la tête d'une petite ſonde, avec des petites pincettes, ou l'extrémité d'un cure-dent, on cherchera avec ſoin le corps étranger, & on l'extraira après l'avoir trouvé; ou bien on trempera le bout d'un petit pinceau fait avec du poil ou du duvet, ou un petit morceau d'éponge attaché au bout d'une plume, dans de l'eau chaude, avec lequel on broſſera le deſſous de la paupiere. On peut emporter la chaux ou telle autre ſubſtance acre avec de l'eau ou du lait chauds, ſoit par injection, ou au moyen d'une petite plume ou d'un morceau d'éponge. Pour diſſiper la rougeur & l'inflammation qui peuvent continuer après qu'on a retiré le corps qui étoit dans l'*œil*, le malade aura ſoin de le baſſiner ſouvent avec un collyre adouciſſant & rafraîchiſſant fait avec de l'eau roſe battue avec un blanc d'œuf, un peu d'alun & de ſucre de Saturne ou de tuthie : mais on aura recours à la ſaignée ſi l'inflammation eſt violente.

*Des tubercules & excroiſſances qui viennent aux paupieres.*

Ces tubercules ne ſont pas tous de même grandeur ni de même figure. Si l'excroiſſance eſt petite, rouge, dure, immobile & ſituée au-deſſus des cils, on l'appelle *crithe* ou orgéolet, à cauſe qu'elle a la figure d'un grain d'orge. C'eſt une tumeur enkyſtée inflammatoire remplie d'une matiere épaiſſe, qui eſt accompagnée de douleur & de différentes maladies de la vue. Quelquefois elle eſt ſituée en dehors près de la peau, & quelquefois au-dedans de la paupiere. Si le tubercule eſt mobile, on l'appelle chalaze, *chalazium;* s'il eſt fait comme un grain de grêle, *grando*, grêle, & hydatide, *hydatides*, s'il eſt en forme de veſſie remplie d'une humeur aqueuſe. Quelques-uns de ces tubercules tiennent de la nature de l'athérome, du ſtéatome & du meliceris, dont on donne la deſcription au mot *Tumor*. Mais la plupart de ces tubercules ſont de l'eſpece enkyſtée, les uns tenant à la peau par une racine fort mince, & les autres ayant une baſe fort large, ainſi qu'on les voit repréſentés dans la *Pl. XIII. du ſecond Vol. fig.* 16. 17. 18.

Quoique ces ſortes de tubercules n'aient rien de dangereux dans les autres parties du corps, ils demandent néantmoins une attention particuliere lorſqu'ils affectent l'organe dont nous parlons, à cauſe de ſon extreme délicateſſe. Ils ſont peu à craindre quand ils ne cauſent aucune douleur, bien qu'ils défigurent quelquefois la partie. Ils cedent rarement aux remedes, & les cataplaſmes émolliens, dont quelques-uns font ſi grand cas, ſont capables d'offenſer l'*œil;* ce qui oblige d'avoir recours à l'opération de la main.

On enleve tous ces tubercules, à l'exception de ceux qui ont une racine fort mince, en faiſant une inciſion dans les tégumens, & prenant garde de ne point offenſer le kyſte, pour pouvoir s'il eſt poſſible l'enlever tout entier avec le tubercule, comme on dit au mot *Tumor*. Supposé qu'on vienne à ouvrir l'enveloppe du tubercule, ou qu'il adhere tellement à la chair qu'on ne puiſſe l'en ſéparer tout-à-fait avec le biſtouri, on en coupera autant qu'on pourra avec une paire de petits ciſeaux, & l'on appliquera immédiatement deſſus un onguent digeſtif mêlé avec le précipité rouge ou l'onguent Egyptiac ou la pierre infernale, pour manger ce qui en reſte, & l'on achevera la cure avec quelque baume vulnéraire. Lorſque je vois de l'impoſſibilité à extirper la tumeur toute entiere, je fais mon inciſion directement dans le kyſte, & après en avoir fait ſortir la matiere, je détruis ce qui en reſte avec des cauſtiques, de même que pour les tumeurs enkyſtées. Mais il faut avoir ſoin d'empêcher qu'il ne tombe aucune partie du cauſtique dans l'*œil*, parce qu'il ne manqueroit pas d'offenſer la vue. A l'égard des tubercules qui pendent à une racine, on peut aisément les extirper par le moyen de la ligature, ou les couper ſur le champ avec les ciſeaux. L'orgéolet demande une méthode toute différente, puiſque différent des autres tumeurs enkyſtées, il eſt accompagné de douleur & d'inflammation. Il faut donc commencer par les appaiſer l'une & l'autre, & ſupposé qu'on ne puiſſe point y réuſſir, le faire venir à ſuppuration avant que de recourir à l'inciſion. Pour hâter la diſcuſſion & appaiſer la douleur d'un orgéolet récent, il faut ſouvent fomenter la partie avec de la ſalive pendant qu'on eſt à jeun, appliquer deſſus du mucilage de ſemence de coing, ou la pulpe d'une pomme rotie toute chaude, qu'on mêlera avec quelque peu de ſafran & de camphre. Si tous ces moyens ſont inutiles & que la tumeur commençant à jaunir, tende à la ſuppuration, on pourra l'accélérer avec une emplâtre de miel & de farine, ou de diachylum avec les gommes. Mais ſi l'on veut que la cure ſoit plutôt achevée, il faut avoir recours au biſtouri; & pour cet effet, après avoir renverſé la paupiere, faire une inciſion longitudinale, de façon que ſi le tubercule eſt encore dur, on puiſſe ſéparer & extirper commodément le ſac ou membrane dans laquelle il eſt enfermé. Mais ſi le tubercule eſt mûr, il faut l'ouvrir, en faire ſortir le pus & conſumer l'enveloppe avec des remedes corroſifs; au moyen de quoi on préviendra la difformité d'une cicatrice, & la plaie ſe conſolidera ſans le ſecours d'aucun autre remede.

*Des verrues qui viennent aux paupieres.*

Il vient ſouvent des verrues aux paupieres, qui ne different en rien des tumeurs dont on vient de parler, & qui, outre qu'elles défigurent la partie, offenſent ſouvent la vue. Ces verrues ont une racine groſſe ou petite, & peuvent être extirpées par le moyen de la ligature, du biſtouri, ou des corroſifs, de même que les autres verrues. On ne doit jamais employer dans ce cas le cautere actuel dont on ſe ſert pour les autres parties, ni ſe ſervir des corroſifs qu'avec beaucoup de précaution, de peur que venant à tomber dans l'*œil* ils ne détruiſent ou n'affoibliſſent conſidérablement la vue. Si ces verrues deviennent noirâtres ou livides, on a tout lieu d'appréhender une gangrene, qui ne manqueroit pas d'arriver ſi on les irritoit par l'application des inſtrumens ou des remedes; ce qui leur a fait donner le nom de *Noli me tangere*; c'eſt pourquoi on ne doit point y toucher. J'ai heureuſement extirpé par le moyen d'une ligature une groſſe verrue ſituée ſur la paupiere ſupérieure (voyez *Planche XIII. du ſecond Vol. Fig.* 17.) qui empêchoit l'*œil* de s'ouvrir; mais dont la racine n'étoit pas fort large.

*Du relâchement & des tumeurs des Paupieres appellés* Phalangoſis *&* Ptoſis.

Les paupieres s'enflent ou ſe relâchent ſouvent au point de défigurer la partie & de nuire à la vue. (Voyez *Pl. XIII. du ſecond Vol. Fig.* 19.) Cette maladie provient toujours ou de la paralyſie du muſcle releveur de la paupiere, ou du relâchement de la peau qui eſt au-deſſus. Il vient quelquefois aux paupieres une tumeur œdémateuſe ou aqueuſe qui empêche entierement l'*œil* de s'ouvrir : il faut exactement diſtinguer ce cas du précédent, puiſqu'on y remédie aisément par des ca

thartiques, des diurétiques & des sudorifiques, & en appliquant sur la partie une compresse trempée dans de l'esprit de vin camphré ou dans de l'eau de chaux. Lors, au contraire, qu'elle est causée par un relâchement de la peau, il convient d'employer des remedes corroboratifs, comme une emplâtre d'huile noire de tartre mêlée avec de la cire, ou du baume du Pérou, de l'eau de la Reine de Hongrie, de l'esprit de vers de terre, & autres choses semblables. Supposé que ces remedes ne réussissent point, le mieux qu'on puisse faire est de retrancher une portion suffisante de la peau relâchée, pour la racourcir & la faire rentrer dans son état naturel.

Voici la méthode dont les Anciens se servoient pour guérir cette maladie.

Après avoir levé la peau relâchée, ils passoient un fil à travers & en tortillant avec art le fil autour, ils la retranchoient au moyen d'une forte ligature ; & cette opération leur réussissoit souvent. Ou bien ils amputoient avec des ciseaux ou un bistouri la partie superflue de la peau, & rapprochant les levres de la plaie, ils les assuroient avec quelques points de suture; ainsi qu'on le voit dans Hippocrate ( *Lib. de Vict. Ratione in Acutis*) Celse ( *Lib. VII. cap.* 7.) & Paul Eginete ( *Lib. VI. cap.* 8. ) mais cette derniere méthode est souvent suivie d'une hémorrhagie si considérable qu'on ne peut plus découvrir la plaie ni y faire une suture convenable, ce qui laisse une cicatrice difforme. Pour prévenir ces inconvéniens, Bartiscius, célebre Oculiste Allemand, a inventé un instrument de bois représenté dans la *Pl. XIII. du second Vol. Fig.* 19. *BB* pour saisir la peau superflue, *Fig.* 19. *CC*, & la comprimer au moyen de la vis *DD* ; de sorte que la circulation se trouvant interceptée, la partie tombe en mortification en peu de jours & se separe d'elle-même.

Mais comme cette méthode de Bartiscius est accompagnée de douleur, d'inflammation & de plusieurs autres inconvéniens fâcheux ; Verduin, Chirurgien d'Amsterdam, a imaginé un instrument de cuivre presque semblable, mais percé dans ses parties supérieure & inférieure, ( comme on voit dans la *Pl. XIII. du second Volume Fig.* 21.) il comprime avec cet instrument la peau superflue, & passant un fil à travers ses trous autant de fois qu'il sera nécessaire, il le laisse pendre de la longueur environ de quatre ou cinq pouces de chaque côté : il coupe ensuite la peau superflue avec des ciseaux ou un bistouri tout près l'instrument, & après avoir retiré ce dernier sans emporter les fils, il les noue les uns avec les autres, de même que dans la suture ordinaire. On panse d'abord la plaie avec quelque baume vulnéraire & de la charpie, & dans les pansemens suivans avec ce même baume, ou avec quelque digestif, & l'on assure l'appareil avec des compresses ou bandages. Au bout de trois ou quatre jours on ôte le bandage avec beaucoup de précaution, & si la plaie se trouve fermée, on coupe les nœuds du milieu, & l'on tire le fil en continuant de même jusqu'à la fin ; après quoi l'on acheve la cure avec quelque baume & emplâtre vulnéraires. Il est bon de cautériser la plaie avant de retirer l'instrument, non-seulement pour arrêter l'hémorrhagie & prévenir le retour de la maladie, mais encore pour n'être point obligé d'employer la suture. Cette maladie est quelquefois si obstinée, & la tumeur d'une grosseur si excessive, que l'*œil* perd sa figure naturelle ; il survient même quelquefois des rechûtes après plusieurs opérations, qui rendent le cas tout-à-fait incurable. Enfin il faut savoir que Rau a imaginé un instrument pour cet effet qui différe très-peu du premier par sa figure & ses usages, *Fig.* 22. & dont l'invention lui a été disputée par Ruysch, qui en attribuoit la découverte à Adriansonius.

*Du Trichiasis.*

Les poils des paupieres se tournent quelquefois en-dedans, & irritent les yeux à un tel point, qu'il en résulte des douleurs excessives & une inflammation capable de faire perdre la vue au malade lorsqu'on differe d'y remédier. Les Grecs donnent à cette maladie les noms de *Trichiasis*, *Distichiasis*, ou *Districhiasis* & quelquefois d'*Entropium.* Elle provient ordinairement d'une cicatrice irréguliere qui s'est formée ensuite d'une plaie, de la petite vérole ou d'une brûlure ; & quelquefois du relâchement des paupieres, & pour lors elle est accompagnée des autres accidens dont on a parlé ci-dessus.

Pour remédier à cette maladie & l'empêcher de revenir, il faut entierement extirper les poils, ce qui n'est pas peu difficile ; car si l'on se contentoit de les couper, ils ne manqueroient pas de repousser & d'irriter encore plus les yeux qu'auparavant. Quelques-uns tâchent de tourner les poils en-dehors, en les tenant collés sur la surface extérieure des paupieres avec quelque emplâtre agglutinative ; mais le mouvement continuel des paupieres ne tarde pas à les faire retomber une seconde fois. C'est ce qui fait que Celse conseille de les brûler les uns après les autres à leurs racines avec une aiguille ardente qui soit platte & faite en forme de spatule. Paul Eginette veut au contraire qu'on arrache les poils un à un avant de les cautériser à l'endroit de leurs racines, ce qui ne peut se faire qu'avec des douleurs excessives. Quelques-uns aiment mieux appliquer sur leurs racines, après qu'on les a arrachés, quelque remede corrosif, tel que la pierre infernale, en prenant garde qu'il n'en tombe point dans l'*œil :* mais il est mieux, de toucher ces racines avec un petit plumasseau trempé dans l'esprit de sel ammoniac, ou de l'esprit de vin extremement rectifié ; au moyen de quoi elles se fermeront sans les laisser sortir de nouveau. Lorsqu'il y a un grand nombre de poils à arracher il le faut faire, peu-à-peu & non tout à la fois, parce qu'une pareille manœuvre ne manqueroit pas d'être suivie de douleur & d'inflammation. Il faut aussi garantir la cornée du caustique ou du cautere actuel, en la couvrant avec de la charpie, ou avec une lame de plomb, de cire ou de corne bien unie, qu'on adaptera comme si c'étoit un *œil* artificiel. Si la maladie provient du relâchement des paupieres, on la traitera de la maniere qu'on a dit ci-dessus.

Si tous les poils des paupieres sont ainsi tournés en-dedans ; & que le malade ne veuille point qu'on les arrache, ni qu'on applique des caustiques sur leurs racines, il ne reste qu'un cruel remede, qui est de couper les cils ou bords cartilagineux des paupieres ; car bien que ce remede défigure les yeux, on aime encore mieux le souffrir que de perdre la vue. L'opération étant faite, il faut appliquer sur la partie un collyre préparé avec du blanc dœuf, de l'eau-rose & du sucre de saturne, ou avec de l'eau & de l'esprit de vin mêlés en parties égales ; & traiter la plaie dans les pansemens suivans avec quelque huile ou baume vulnéraire, jusqu'à ce qu'elle soit consolidée. Cortumius, dans une dissertation qui a pour titre *de Trichiasi*, propose de séparer les cils avec la pierre infernale plutôt que par l'amputation de la maniere suivante.

Le malade étant couché sur le dos on lui couvrira l'*œil* avec de la charpie ou avec un morceau de peau, & on lui frottera les bords des paupieres avec la pierre infernale jusqu'à ce qu'ils soient entierement consumés. Après avoir achevé l'opération, on pansera d'abord la plaie avec de la charpie seche, & environ une heure après, on appliquera dessus un blanc d'œuf battu dans de l'eau-rose, qu'on aura soin de renouveller souvent. On ôtera dès le lendemain une partie de la charpie pour prévenir l'inflammation qu'elle pourroit causer ; & supposé qu'il se soit formé quelque petite escarre, on pourra la faire tomber avec quelque digestif, après

avoir ôté toute la charpie. Cet Auteur assure qu'on peut par ce moyen consolider la plaie au bout de six ou huit jours.

Pour l'*ancyloblepharon* ou concrétion des paupieres, voyez *ancyloblepharon*.
Pour l'*ectropium* & la *lagophthalmie*, ou renversement & retirement des paupieres, voyez *Ectropium*.
Pou l'*encanthis*, ou tubercule qui se forme dans l'angle interne de l'*œil*, voyez *encanthis*.

*Du sarcome & de l'hypersarcose, ou excroissance qui se forme entre l'œil & la paupiere.*

Les tubercules qui se forment entre l'*œil* & sa paupiere, comme on les voit représentés dans la *Pl. XIII. du second Vol. Fig* 28. & 29. & que les Grecs appellent *hypersarcoses* & *sarcomes*, sont à-peu-près de même nature que les maladies dont on vient de parler. Ils sont d'abord fort petits : mais ils augmentent par dégrés, & quelquefois à un point extraordinaire. Les uns sont lisses, & les autres rudes & inégaux à leurs surfaces comme une framboise ou une mûre. J'ai guéri plusieurs de ces excroissances de la maniere suivante.
Je commence par les saisir avec un petit crochet, & je les coupe ensuite à leur racine avec des ciseaux. Après avoir laissé couler le sang pendant quelque-tems, j'ordonne au malade de se laver souvent l'*œil* avec une solution de tuthie, d'aloès & de sucre de saturne, jusqu'à ce que la plaie soit fermée. On peut aussi saisir le tubercule en passant un fil au travers & le tirant à soi. Quelques-uns consument ces sortes d'excroissances avec la pierre infernale: mais je crois l'incision beaucoup plus sûre.

*De la saignée des yeux.*

Il y a quelques années que Woolhouse, Oculiste Anglois, réclama la saignée des yeux comme une invention qui lui appartenoit. Mais il paroît évidemment que cette opération a été connue, décrite & pratiquée en Allemagne depuis plus de cent ans. Woolhouse met néantmoins cette découverte au-dessus de toutes celles qu'on a faites dans la Medecine, & il la préfere même à celle de la pierre philosophale.
On peut employer avantageusement la saignée des yeux. 1°. Lorsqu'ils sont violemment enflammés; c'est-à-dire, lorsque les vaisseaux du blanc de l'*œil* paroissent plus gros, & plus rouges qu'à l'ordinaire. Cette opération a souvent produit de très-bons effets dans ce cas, quoiqu'on eût inutilement employé d'autres remedes, & même la saignée dans d'autres parties du corps, & que l'inflammation eût augmenté au point de mettre le malade en danger de perdre la vue. 2°. Elle peut être utile lorsque la cornée est affectée de tayes ou d'abscès; car on peut y remédier plus aisément après qu'on a ouvert les vaisseaux qui nourrissent la maladie. 3°. Lorsqu'il se forme une pellicule ou membrane rouge sur l'*œil*; car elle disparoît d'autant plus promptement qu'on ouvre plus souvent les vaisseaux qui lui fournissent de la nourriture. 4°. Lorsque le gonflement des veines du blanc de l'*œil* ou de la cornée donne lieu de craindre le retour de ces sortes de membranes, il faut les ouvrir & les fomenter avec des remedes dessiccatifs.
Comme les méthodes de pratiquer cette opération sont infinies, je me contenterai d'indiquer les principales. 1°. Il faut placer avantageusement le malade sur le bord du lit, ou sur un siége, & lui faire tenir la tête par un Aide; après quoi on fait avec une lancette une incision transverse aux petites veines gonflées qui sont situées dans les angles de l'*œil* de maniere que le sang en sorte. 2°. On peut quelquefois se servir pour ouvrir les vaisseaux de petits ciseaux au lieu de lancette. Dans ces deux méthodes, l'Opérateur doit retirer les paupieres d'une main, tandis qu'il fait l'incision de l'autre. 3°. Quelques-uns élevent les petites veines gonflées avec une aiguille courbe avant de les ouvrir, tandis qu'un aide s'assure des paupieres. 4°. Mais il ne seroit pas inutile de faire ces aiguilles à deux tranchans pour qu'elles pussent ouvrir les vaisseaux d'elles-mêmes sans qu'il fût besoin d'avoir recours à la lancette ou aux ciseaux. 5°. On peut pratiquer la même opération avec presque autant de commodité avec le scarificateur, dont je donnerai la description dans le chapitre suivant.
Les veines étant ouvertes comme je viens de dire, il faut faciliter l'écoulement du sang avec des fomentations d'eau chaude, ou avec une décoction d'eufraise, d'hysope, de véronique & autres plantes digestives, qu'on appliquera fréquemment sur la partie avec une éponge ou avec une compresse; car la saignée a d'autant plus d'effet que l'évacuation est plus abondante. Si la premiere opération ne suffit pas pour diminuer la maladie, on pourra la répéter deux ou trois fois de suite, en la secondant avec des remedes externes. Je suis cependant obligé d'avoüer qu'ayant éprouvé plusieurs fois cette opération sur plusieurs malades; premierement à Altorf & ensuite à Helmstadt, j'ai eu toutes les peines du monde à les résoudre, & encore moins à en souffrir la répétition; les uns craignant de perdre la vue, les autres en étant détournés par la douleur dont elle ne peut manquer d'être suivie, vu que la sensibilité de l'*œil* augmente à l'occasion de la maladie; on pratique rarement cette opération sur les enfans, tant à cause qu'il est difficile de s'assurer de leur tête & de leurs yeux, qu'à cause du danger qu'il y a d'appliquer la lancette ou tel instrument tranchant sur des parties qui sont dans une agitation continuelle.
L'incision que Camerarius à proposée dans une dissertation publiée à Tubingen en 1734. pour l'ophthalmie vénérienne a beaucoup de rapport avec cette opération. On y propose, dans les cas où les symptomes de cette maladie sont les plus violens, de faire une incision circulaire dans le blanc de l'*œil* autour de la cornée, pour évacuer le sang épanché ou telle autre matiere qui distend cette membrane. Mais il n'y a que le tems & l'expérience qui puissent être garans de la certitude & de l'efficacité de cette méthode, & nous apprendre si on ne pourroit pas l'employer avec le même succès dans les autres especes d'ophthalmie.

*De la scarification des yeux.*

Il y a tant de rapport entre la scarification & la saignée des yeux, qu'il n'est pas étonnant que Woolhouse, quoique célébre Oculiste d'ailleurs, les ait confondues. Je mets cependant beaucoup de différence entre ces deux opérations, à cause, premierement, que la saignée est bornée au blanc de l'*œil*, au lieu que la scarification s'étend aussi à la superficie intérieure des paupieres, où on la pratique principalement. Secondement, parce que chacune de ces opérations demande des instrumens tout différens, ainsi qu'on verra ci-après.
Il paroît que la scarification des yeux n'est point une invention moderne, puisqu'on en trouve la description dans Hippocrate, Celse, Paul Eginete & un grand nombre d'autres Medecins fameux. Il est vrai qu'on l'a négligée dans les siecles suivans, tant à cause de la difficulté qu'il y a à la mettre en pratique & de la douleur aiguë dont elle est accompagnée, qu'à cause qu'elle est extremement dangereuse, & qu'on ne l'a pas jugée d'une grande efficacité. Woolhouse est le premier qui l'ait fait revivre parmi les Modernes.

Voici la maniere dont on la pratique:

On fait asseoir le malade sur un lit ou sur un siége ordi-

naire, le visage tourné contre le jour, & tandis qu'un Aide s'assure de sa tête, le Chirurgien renverse les deux paupieres avec le pouce & le doigt index de la main gauche pour découvrir la rougeur, ce qu'on peut faire plus commodément dans la paupiere inférieure; & il scarifie de l'autre main avec son instrument la surface interne de la paupiere, ou le blanc de l'*œil*, s'il est nécessaire, & quelquefois même la cornée & la caroncule du grand angle, au point de déchirer les petites veines gonflées, & d'en faire couler le sang. Il n'est pas aisé d'expliquer cette opération par écrit, & on ne doit s'avanturer à la faire qu'après l'avoir vû pratiquer à d'autres.

La scarification étant achevée, il faut faciliter la sortie du sang de la maniere qu'on a dit ci-dessus. L'*œil* s'éclaircit d'autant plutôt, & l'inflammation s'appaise d'autant plus vîte, qu'on fomente plus souvent l'*œil* le premier jour avec des fomentations ou des injections digestives. Mais pour empêcher les parties scarifiées de se réunir, il faut ne les point bander, du moins durant le jour, & ordonner au malade de remuer souvent les paupieres.

Lorsqu'on les bande pendant la nuit, Woolhouse veut qu'on mette entre l'*œil* & les paupieres trois ou quatre semences d'orvale, ou plutôt un morceau de peau dont se servent les Batteurs d'or, après l'avoir ointe avec quelque collyre, pour prévenir l'adhérence des parties. Je ne fixerai point ici combien de fois on doit répéter ces sortes de scarifications, ni les intervalles qu'elles demandent, tout cela devant être laissé à la prudence du Medecin: mais je ne puis me dispenser de recommander au malade l'exactitude du régime, aussi-bien que l'usage des remedes externes & internes. Voyez *Platneri Diss. de Scarificat. Ocul.*

On s'est servi de différens instrumens pour cette Opération. Hippocrate paroît s'être servi d'une espece de chardon épineux, semblable à l'*Atractylis*. Quelques anciens Medecins employoient à cet effet une petite rugine d'argent faite en forme de cuillere; (voyez *Planche VII. du second Vol. Fig.* 20.) avec laquelle ils gratoient la superficie interne des paupieres, jusqu'à ce qu'elles saignassent, comme on le voit dans Celse, *Lib. VI. cap.* 6. *num.* 26. qui appelle cet instrument, *Specillum asperatum*; & dans Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 22. qui lui donne le nom de *Blepharoxyston*. D'autres se servent d'une herbe rude appellée *Equisetum majus nudum* (espece de prêle) qui paroît fort propre à cet usage; d'autres, du nombre desquels est Celse, employent la feuille de figuier; & d'autres enfin la pierre ponce ou l'os de seche.

Les Modernes ont trouvé que le meilleur instrument dont on puisse se servir pour cette opération, est la barbe des épis d'orge ou de ris, laquelle est armée de plusieurs rangs de petites dents ou crochets, qu'on peut voir représentés dans la *Pl. XII. du troisieme Vol. Fig.* 3. *A.* On prend douze ou quinze de ces barbes, & on en fait une espece de petite brosse, comme dans la *Planche XII. du troisieme Vol. Fig.* 4. dont les extrémités des barbes forment le manche *A*; de sorte qu'en passant légerement la partie *A* sur l'*œil* ou les paupieres, il faut nécessairement que le sang sorte. Les Modernes donnent à cette espece de scarification le nom d'*Ophthalmoxysis*, ou *Blepharoxysis*.

Woolhouse paroît être l'Inventeur de cette brosse, dont il cacha la structure à ses Eleves jusqu'en 1726. quoiqu'il leur en eût extremement vanté l'utilité. Mauchart, pour lors Professeur à Tubingen, qui avoit étudié sous Woolhouse, publia non-seulement la construction de cet instrument, mais encore ses usages, aussi-bien que la maniere de s'en servir, dans son Traité de *Ophthalmoxysi*. Deux ans après, Platner de Leipsic expliqua fort au long cette matiere dans son Traité *de Scarificatione Oculorum*.

Woolhouse prétend que cet *Ophthalmoxystrum*, est d'une utilité admirable dans toutes les maladies des yeux qui demandent la saignée:

1. Dans la stagnation du sang, ou l'inflammation violente des yeux, soit qu'elle provienne de causes externes ou internes, comme d'un coup, d'une plaie, d'une cataracte, d'un *pterygium*, d'un *hypopyon*, ou d'un staphylome, &c. car dans ces cas, il faut scarifier la surface interne de la paupiere, pour procurer l'écoulement du sang épanché. Si l'on en croit Woolhouse & ses partisans, cette méthode est beaucoup plus efficace pour appaiser les inflammations qui viennent de causes externes, ou à la suite d'une opération chirurgicale, que pour guérir les ophthalmies spontanées: mais dans le *Chemosis*, ou inflammation la plus violente des yeux, il convient outre les paupieres, de scarifier l'*œil* avec cette brosse.
2. Il recommande cette sorte de scarification dans les cas où l'*œil* est affecté d'un *Pterygium*, ou d'abscès & de taches blanchâtres; car en scarifiant la tunique albuginée, ou, s'il est nécessaire, la cornée même, ou plutôt le *Pterygium* sur la cornée, on déchire les vaisseaux qui nourrissent la maladie; de sorte qu'on peut la guérir ensuite plus facilement au moyen de remedes convenables.
3. Cette opération est, suivant lui, d'une utilité admirable pour fortifier la vûë, ou pour dissiper les cataractes qui ne font que commencer; car l'irritation qu'elle cause met les humeurs qui croupissent en mouvement, leve les obstructions des nerfs & des vaisseaux, & rend à l'*œil* sa premiere vigueur.
4. Il met cette scarification en usage, lorsque l'*œil* est attaqué d'une atrophie ou *Tabes*; car l'extraction du sang occasionne une plus grande affluence du suc nourricier dans la partie, & la rétablit dans son premier état.
5. Il employe la même méthode dans l'*hypohæma* ou *hypopyon*, qui est un amas de sang ou de matiere sous la cornée, occasionné par un coup ou telle autre violence externe, qu'il est nécessaire de dissiper pour rétablir la vûë.
6. Il assure qu'elle n'est point à mépriser dans les cas où il s'agit d'appaiser les douleurs aiguës des yeux, que les Anciens ont appellées *Ophthalmoponia*, & qui rendent la lumiere tout-à-fait insupportable; car, comme ces douleurs proviennent de la distension extraordinaire des vaisseaux sanguins, ou d'une stagnation & épaississement d'humeurs acres, ou d'une inflammation interne de l'*œil*: il s'ensuit qu'elles doivent cesser dès que le sang superflu a été évacué.
7. Enfin, cette opération produit aussi d'excellens effets dans les paralysies, mortifications, & autres semblables maladies des yeux & des paupieres. Voyez Mauchart & Platner que nous avons déja cités.

Platner observe que cette espece de scarification n'est point avantageuse dans les autres maladies des yeux, & qu'elle ne convient point.

1. Dans la xérophthalmie, ou lippitude seche; c'est-à-dire, lorsque l'*œil* est affecté de secheresse, de demangeaison, de chaleur & de rudesse, que les paupieres sont couvertes d'écailles seches, & que le malade ne peut supporter la lumiere.
2. Lorsque la maladie provient d'une cause vénérienne ou scorbutique; car à moins qu'on ne commence par corriger les sucs viciés, comme cette opération les attire en plus grande quantité sur la partie, elle est plutôt capable d'augmenter que d'appaiser la maladie.
3. Dans la cataracte, la goute sereine, ou l'*hypopyon* invétéré.
4. Enfin dans l'*ectropium*, le *trichiasis*, l'anchylose, & autres maladies semblables.

Il est bon de savoir que la moindre force suffit pour émousser la brosse dont on a parlé, de sorte qu'on est obligé d'en employer une nouvelle à chaque fois qu'on

veut opérer. Les barbes des vieux épis d'orge, ne sont pas si bonnes que celles de ceux qui sont nouveaux, ou du moins, qui n'ont pas plus d'un an, à cause qu'elles sont sujettes à se casser & à laisser quelques-unes de leurs dents dans l'œil, ce qui peut avoir des suites fâcheuses. Il ne faut pas non plus qu'elles soient cruës dans un terrein trop gras, qu'elles aient été gardées dans un lieu trop sec ou trop humide, ni qu'elles aient été battues.

Au reste, je dois avouer que quoique j'aie pratiqué cette opération dans plusieurs cas; je ne me suis jamais apperçu qu'elle ait été suivie d'aucun avantage considérable. Bien plus, j'ai connu plusieurs personnes que Woolhouse & ses Partisans disoient avoir été guéries de différentes maladies des yeux par cette méthode, qui n'en ont retiré d'autre avantage que celui de voir calmer leurs douleurs; ce que je rapporte, de peur qu'on ne s'imagine que le peu de succès que j'ai eu, ne vient que de mon peu d'adresse à la pratiquer. Il faut cependant que j'avoue qu'elle m'a quelquefois réussi, surtout dans les inflammations des yeux; & je suis persuadé que c'est dans ces sortes de cas que Woolhouse & ses Partisans ont éprouvé ses bons effets, surtout quand elle a été secondée de remedes convenables, particulierement de la saignée & des vésicatoires. Mais comme ces sortes de maladies ont été souvent guéries par l'usage seul de remedes convenables, & sans aucune scarification de la partie affectée; on peut mettre en question, si elles n'eussent pas été aussi facilement guéries par la saignée, la purgation, les vésicatoires & la scarification des autres parties, que par cette méthode. On sait que les maladies des yeux ont été guéries avec succès, long-tems avant que Woolhouse introduisit l'*Ophthalmoxysis*; & qu'elles sont peut-être mieux guéries aujourd'hui par ceux qui n'ont jamais connu sa méthode. De plus, si les douleurs que ce traitement excite, sont si insupportables, qu'elles empêchent plusieurs personnes de s'y soumettre: il est à croire qu'il y en a un plus grand nombre qui ne voudront jamais l'endurer une seconde fois. Au reste, malgré la précaution qu'elle exige de la part du Chirurgien; il est à craindre, vû les douleurs dont elle est accompagnée & qui ne permettent point au malade de tenir les yeux fixes, il est à craindre, dis-je, qu'on ne touche ou qu'on n'offense la cornée, ou qu'on ne laisse quelque dent de l'instrument dans l'*œil*; ce qui causeroit infailliblement une inflammation plus violente que celle qu'on veut guérir, & plusieurs autres accidens fâcheux. On ne sauroit donc s'empêcher d'avouer, avec un peu de prudence, que cette scarification des yeux est environnée de grandes difficultés, même dans les maladies pour la guérison desquelles on l'a particulierement inventée. D'ailleurs les avantages qui en résultent ne sont pas assez remarquables, ni les exemples de ses bons effets assez évidens, pour contrebalancer le danger & les douleurs dont elle est accompagnée. Je serois donc d'avis qu'on ne l'employât que dans la derniere nécessité, & après avoir tenté tous les autres moyens que l'Art nous fournit. Il faut encore remarquer que les Chirurgiens François, si l'on en excepte Saint-Yves, n'ont pas dit un mot de cette opération, malgré le bruit qu'elle a fait dans le monde, & qu'ils ne lui ont pas plus fait de grace qu'à la plupart des autres méthodes imaginées pour le traitement des maladies des yeux, dont ils ne parlent que rarement.

Pour l'épiphore, ou écoulement continuel de larmes, voyez *Epiphora*.
Pour la fistule lacrymale, voyez *Fistula*.
Pour les suffusions ou cataractes, voyez *Cataracta*.
Pour la méthode de dilater les contractions de la prunelle, Voyez *Iris*.

*De l'ongle, pannus ou pterygium des yeux.*

On donne le nom d'ongle à une excroissance membraneuse qui se forme sur la cornée & sur la prunelle, & qui intercepte la vue, à cause qu'elle est faite comme un ongle. Les Grecs la nomment, à cause de cela, *onyx* & *pterygium*, petite aîle, parce qu'elle est faite quelquefois comme une aîle de chauve-souris. Elle est quelquefois rouge & molle, quand elle abonde en vaisseaux sanguins, & pour lors elle reçoit communément le nom de *pannus*. Elle commence souvent vers l'angle interne de l'*œil*, & quelquefois vers sa partie supérieure ou inférieure, & s'étend peu à peu jusques sur la cornée, comme dans la *Planche VII. du quatrieme Volume*, *fig.* 1. & 2. *a a*. Elle tient quelquefois à la cornée par quelques petites fibres minces; quelquefois aussi elle couvre entierement l'*œil*, & lui est fortement adhérente, & pour lors la cure en est extremement difficile.

Tant que l'ongle ou *pannus* est encore récent, petit & mou, on peut aisément le dissiper à l'aide des escarotiques; par exemple, avec un gros de sucre rafiné deux fois, que l'on mêle avec quatre ou six grains de vitriol blanc ou d'alun brûlé, ou quelque peu de verd-de-gris, dont on saupoudre de tems en tems l'excroissance. On peut se servir pour le même effet d'une poudre préparée avec de l'alun de plume, de l'os de seche & du sucre. Comme il est extremement difficile d'appliquer cette poudre sur les yeux des enfans, il vaut mieux se servir de l'eau ophthalmique de Quercetan, de graisse de vipere, d'ombre ou de fiel de barbote, de blanc de baleine liquide, d'huile de linge brûlé, ou bien de beure frais mêlé avec un peu de vitriol blanc, dont on oindra la membrane avec précaution. Ces remedes peuvent également servir pour les adultes. Si l'ongle est accompagné d'inflammation, il faut commencer par l'appaiser à l'aide de la saignée, des vésicatoires & des remedes rafraîchissans. St. Yves fait grand cas de la pierre divine de Crollius dissoute dans l'eau, dont on met souvent quelques gouttes dans l'*œil*: mais on peut à son défaut se servir d'un demi-scrupule de vitriol blanc dissous dans deux onces d'eau de grande éclaire.

Lorsque ces remedes ne suffisent point pour dissiper la pellicule, il faut avoir recours à l'incision. Pour cet effet le Chirurgien doit se placer sur un siége, & prendre la tête du malade sur ses genoux; savoir, sur le genou gauche, si la maladie est dans l'*œil* droit, & réciproquement; tandis qu'un Aide écarte suffisamment les paupieres, il prendra le petit crochet représenté dans la *Planche VII. du quatrieme Volume*, *fig.* 3. ou *Planche XIII. du second Vol. fig.* 30. & tâchera d'insinuer sa pointe sous la partie la plus lâche de la pellicule, afin de l'élever peu à peu. Après quoi passant une aiguille enfilée dessous l'excroissance, *Planche VII. du quatrieme Volume*, *fig.* 1. *b b*; il nouera le fil, *fig.* 2. *a a*; & engageant ses deux extrémités dans une gance *b c*, il levera l'ongle peu à peu en tirant le fil à lui; après quoi il détachera la membrane par haut & par bas, afin de pouvoir la couper plus aisément avec des petits ciseaux droits près de la caroncule lacrymale. Il tirera ensuite le fil avec la membrane à laquelle il tient vers la cornée; & supposé qu'elle tienne à l'*œil* par quelque endroit, il l'en séparera peu à peu avec le bistouri ou des ciseaux.

Le Chirurgien doit prendre garde à deux choses: 1. De n'offenser ni l'*œil*, ni la cornée. 2. De ne laisser aucune portion de l'ongle dans cet organe, parce qu'elle pourroit occasionner le retour de la maladie. Il vaut cependant mieux laisser quelque portion de l'ongle, lorsqu'elle adhere opiniâtrément à la cornée, que d'offenser celle-ci en voulant l'en détacher, & produire des cicatrices irremédiables, d'autant plus qu'il est facile d'emporter les petits restes de la membrane, au moyen des escarotiques dont a déja parlé; bien que quelques-uns aiment mieux se servir du collyre suivant.

Prenez *d'eau rose*, & *de plantain*, } *de chaque, une once;*

*de nacre de perle préparée, un ſcrupule;*
*de ſucre de Saturne, ſix grains;*
*de vitriol blanc, trois grains.*

Mêlez pour un collyre.

Saint Yves conſeille de baſſiner l'*œil* du malade pendant les quatre jours qui ſuivent l'opération avec de l'eſprit de vin délayé avec de l'eau; & enſuite, pour achever la cure, avec une ſolution de Pierre divine dans de l'eau commune.

Mais il faut prendre garde, en coupant la pellicule près de la caroncule, de ne point amputer celle-ci, en tout ou en partie; car les larmes ne manqueroient pas de ſe frayer un nouveau paſſage, & d'occaſionner une épiphore.

On peut diſſiper quelques-unes de ces pellicules qui reçoivent leur rougeur des vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent du grand angle de l'*œil*, en ouvrant ceux-ci près de la caroncule; car par ce moyen la pellicule ne recevant plus de nourriture, ſe deſſeche & tombe peu à peu d'elle-même, ou cede plus aiſément aux remedes. La cornée ſe couvre quelquefois d'une matiere gluante ſemblable à une membrane mince ou à de la graiſſe, qu'il eſt aisé de diſſiper en appliquant deſſus du fiel d'anguille, de barbote, ou de tel autre poiſſon ſemblable. Il y a toute apparence que l'aveuglement de Tobie dont il eſt parlé dans les Livres ſacrés, provenoit d'une ſemblable cauſe. Ces membranes adherent quelquefois à l'*œil* avec tant d'opiniâtreté, qu'il eſt abſolument impoſſible de les ſéparer de la cornée: mais comme on ne peut s'aſſurer de cette impoſſibilité que par l'épreuve, il vaut mieux en tenter la cure, quand même elle ne réuſſiroit point, que de la négliger tout-à-fait comme irremédiable. Quelques-unes de ces membranes ſont extremement douloureuſes, & paroiſſent vouloir ſe convertir en cancer; dans ce cas il ne faut point y toucher, parce qu'elles ſont incurables.

Lorſque l'ongle s'étend ſur toute la ſurface de l'*œil*, Saint Yves conſeille de le diviſer en quatre parties pour pouvoir l'emporter plus aiſément; après quoi l'on panſe la plaie de la maniere qu'on a dit ci-deſſus.

Quand on pratique cette opération ſur l'*œil* gauche, il faut, après avoir paſſé l'aiguille à travers la membrane, que le malade ſe leve, & ſe place ſur un ſiége commode, pour qu'elle ſoit plutôt achevée, à moins que le Chirurgien ne ſoit accoutumé à ſe ſervir également de ſes deux mains.

*De l'albugo, leucoma, nebula, nubecula & taches qui ſe forment ſur la cornée.*

La multiplicité des noms dont les Auteurs ſe ſont ſervis, jette, dans la deſcription des maladies qui forment cette claſſe, la même confuſion que dans celle de pluſieurs claſſes des maladies qui affectent les yeux. De-là naiſſent les difficultés, les mépriſes & les différences qu'on remarque dans les diverſes méthodes curatives que les Medecins ont propoſées, & qui ne peuvent que jetter les Eleves dans de grands embarras.

Je trouve néantmoins que les plus fameux Medecins donnent unanimement les noms précédens à certaines taches blanchâtres qui ſe forment ſur la cornée, bien qu'elles ne ſoient pas toutes de même nature; car elles peuvent être plus grandes ou plus petites, plus épaiſſes ou plus minces, plus ou moins tranſparentes, & plus ou moins éminentes. Elles peuvent auſſi intercepter plus ou moins la vue, & quelquefois la détruire entierement, lorſqu'elles viennent à s'étendre ſur toute la cornée. Ce ſont ces différentes apparences qui ont fait donner par les Grecs à cette maladie le nom de *leucoma*, & par les Latins ceux d'*albugo*, de *nebula* & de *nubecula*.

Ces tâches peuvent venir, 1. d'une obſtruction des vaiſſeaux tranſparens de la cornée, & de l'épaiſſiſſement des liqueurs qu'ils contiennent, à l'occaſion d'une violente inflammation de la partie. 2. D'un abſcès formé par la ſtagnation de ces liqueurs, après une inflammation de la cornée, la matiere peccante opaque ſe durciſſant par degrés & formant un nuage blanchâtre ſur la cornée. Quelques-uns ont regardé cette affection comme une eſpece de maladie particuliere, & lui ont donné le nom d'*Unguis* ou d'*Onyx*. 3. D'une éroſion, ou d'un abſcès externe de la cornée. 4. De puſtules inflammatoires qui s'élevent ſur la cornée par différentes cauſes; ſurtout, 5. de celles qui ſont occaſionnées par la petite vérole. 6. D'une eſcarre que laiſſe une plaie faite avec une épée, un couteau, une fourchette, un éclat de bois, un morceau de verre, une épine, ou tel autre corps ſemblable. 7. D'une brûlure. 8. De quelque remede acre ou corroſif qui aura coulé par haſard dans l'*œil*, ou du mauvais uſage qu'on en aura fait. 9. De l'agglutination d'une des tuniques de l'*œil*.

Quoique la plupart de ces taches ſoient fort obſtinées, elles ne ſont pas cependant toujours également dangereuſes, ni également difficiles à diſſiper; la cure dépendant de l'état de l'habitude du corps, de leurs cauſes particulieres, de leur durée & de l'âge du malade. Les enfans en ſont plus aiſément délivrés que les adultes: mais il eſt extremement difficile, d'y remédier quand elles ſont occaſionnées par quelque cicatrice.

Il faut adapter la méthode curative, à la cauſe de la maladie. On peut guérir les taches qui proviennent de l'épaiſſiſſement des humeurs qui croupiſſent entre les lames de la cornée, & qui ne ſont point invétérées, au moyen d'un régime convenable, par l'uſage interne des digeſtifs, des décoctions & des infuſions ſudorifiques. Les remedes externes les plus néceſſaires ſont la ſaignée, les ſcarifications, les véſicatoires & les bains fréquens des piés: on doit appliquer fréquemment ſur l'*œil* des ſachets digeſtifs compoſés avec l'hyſope, le romarin, les fleurs de camomile, les ſemences de fenouil & autres choſes ſemblables, qu'on fera bouillir dans de l'eau ou dans du vin, ou un collyre compoſé avec l'eau de fenouil ou de valérienne, mêlée avec une petite quantité d'eſprit de vin camphré. Enfin, il ne ſera pas inutile que le malade admette dans ſon *œil*, après avoir ôté l'appareil, la vapeur du caffé ou d'une décoction des bois. Les collyres froids & aſtringens, ſurtout ceux de vitriol, ſont très-pernicieux dans le cas dont nous parlons, malgré les éloges qu'on en fait; au lieu que j'ai pluſieurs fois éprouvé l'efficacité des applications chaudes. Après avoir appaiſé l'inflammation, il eſt bon que le malade mette tous les jours dans ſon *œil* quelques gouttes de l'eau ophthalmique de Quercetan, préparée avec la tuthie ou quelqu'autre digeſtif, toute chaude, juſqu'à ce que la maladie ſoit preſque tout-à-fait diſſipée. Mais ſi quelques-unes des veines qui aboutiſſent à la tache paroiſſent gonflées dans le blanc de l'*œil*, il faut les ouvrir avec une petite aiguille courbe à deux tranchans (*Pl. II. du ſecond Vol. Fig.* 5. ou *Pl. XII. du troiſieme Vol. Fig.* 2.) ou avec une lancette ou des ciſeaux. Si la maladie eſt invétérée, on ne doit point eſpérer de pouvoir la guérir.

Lorſque ces taches ſont produites par un abſcès formé entre les lames de la cornée enſuite d'une inflammation, & que la matiere qu'il renferme fait avancer la partie extérieure de la cornée en forme de lentille ou de perle, ce qui a fait donner à la maladie le nom de *perle*: il faut immédiatement procurer l'écoulement de la matiere par le moyen d'une inciſion, de peur qu'elle n'endommage la cornée & qu'elle ne prive entierement le malade de la vue. C'eſt ce qu'on peut faire commodément avec une lancette, ou avec une aiguille à abattre la cataracte, *Pl. I. du troiſieme Vol.* en réitérant l'opération juſqu'à ce que la matiere ſoit entierement évacuée, après quoi l'on employera les digeſtifs dont on a déja parlé. Il convient auſſi de mettre dans l'*œil* quelques gouttes de graiſſe de vipere pour déterger & conſolider la plaie ou la piquure. Mai

lorſque la matiere eſt logée profondément, le malade perd ordinairement la vue.

Lorſque l'éroſion externe de l'*œil* provient d'un abſcès ou d'une inflammation, S. Yves conſeille d'appaiſer d'abord celle-ci, & de mettre ſouvent dans l'*œil* quelques gouttes de l'eau ophthalmique verte de Hartman, que l'on peut faire plus forte ou plus foible, ſuivant les forces du malade. Cet Auteur vante beaucoup les vertus de cette eau pour diſſiper les taches de la cornée.

Si les puſtules inflammatoires auxquelles on donne le nom d'*Uritides*, s'élevent ſur la cornée enforme de perle ou de grain de millet, il faut ſur le champ en faire ſortir la matiere en les perçant avec une petite aiguille. Lorſque l'*œil* eſt affecté de puſtules dans la petite vérole, il faut les percer ſur le champ, & après avoir enlevé la pellicule reſtante avec une petite aiguille, une lancette ou autre inſtrument ſemblable, mettre tous les jours dans l'*œil* gros comme une lentille d'une poudre préparée avec l'alun, le ſucre candi, & la coque d'œuf; ou l'oindre avec l'huile de linge brûlé; ce qui ſuffira, au rapport de S. Yves, pour diſſiper les reſtes des taches. On doit obſerver la même méthode pour les puſtules qui s'élevent ſur la cornée à l'occaſion d'une brûlure. S'il arrivoit après que la pellicule eſt enlevée, qu'il reſtât quelque tache dans l'*œil*, on employeroit les remedes que nous avons preſcrits pour l'onyx ou ongle.

Il eſt rare qu'on vienne à bout de diſſiper les taches qui proviennent des cicatrices que les plaies ont laiſſées, ou de l'abus des collyres vitrioliques, non plus que celles qui ont rendu la cornée tout-à-fait opaque, & qui ont altéré l'état naturel de l'*œil* ou de la cornée. Il vaut donc mieux dans ces cas n'y rien faire, que de tourmenter inutilement le malade par un cours ennuyeux, mais inefficace, de remedes & d'opérations.

### *Du Staphylome.*

On comprend ſous le nom de ſtaphylome deux maladies des *yeux* : l'une conſiſte dans un gonflement & élevation de la cornée tranſparente, comme dans la *Planche VII. du quatrieme Vol. Fig.* 4. 5. *6.* 7. L'autre eſt formée par l'uvée, qui à l'occaſion de quelque cauſe interne, ou d'une plaie externe, paſſe au travers de la cornée, & défigure l'*œil* par une tumeur qui détruit ordinairement la vue. Voyez *Fig.* 8. *a a.*

Ces tumeurs reçoivent différens noms, ſuivant leur forme & leur groſſeur. On les appelle *Margarita*, *Myocephalon*, *Clavus*, *Mylon* ou *Pomum*, & enfin *ſtaphylome*, *Uva* ou *Acinus*, ſuivant qu'elles reſſemblent aux choſes dont elles portent le nom. La plus groſſe eſt le *Mylon*. J'ai non-ſeulement vu la cornée, mais quelquefois auſſi la ſclérotique, extraordinairement enflées & diſtendues, & dans ce cas même on peut donner à la maladie le nom de *Staphylome*; à cauſe que ces deux tuniques n'en forment proprement qu'une ſeule. On peut cependant pour les diſtinguer donner à l'une de ces tumeurs le nom de ſtaphylome de la ſclérotique, & à l'autre le nom de ſtaphylome de la cornée.

Ces ſtaphylomes non-ſeulement défigurent les *yeux* & interceptent la vue, mais cauſent encore des inflammations très-violentes, des maux de tête, des inſomnies, des ſuppurations, & ſouvent même des cancers. On doit donc en entreprendre la cure, moins à deſſein de rétablir ou de conſerver la vue, qu'ils détruiſent preſque toujours, que dans la vue de faire ceſſer la difformité de l'*œil* auſſi-bien que les ſymptomes malins dont on vient de parler.

On appliquera ſur la tumeur une compreſſe trempée dans de l'eau imprégnée avec de l'alun, ſur laquelle on mettra une lame de plomb & un bandage, ou quelque inſtrument capable de cauſer une compreſſion. Lorſque l'uvée ſort par une plaie, il faut la remettre ſur le champ dans ſa place à l'aide d'une petite ſonde, ordonner au malade de ſe tenir couché ſur le dos, & panſer la plaie avec un blanc d'œuf & un mucilage de ſemences de coings, juſqu'à ce qu'elle ſoit fermée: on a ſouvent rendu la vue au malade par cette méthode.

Si la maladie eſt tellement invétérée qu'elle ne veuille point céder aux remedes, on traverſera la tumeur par le milieu vers ſa racine avec un fil en double (voyez *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 8.) & après avoir retiré l'aiguille, on attachera les quatre bouts du fil, deux du côté droit, & les deux autres du côté gauche; au moyen de quoi la tumeur dépérira peu à peu & tombera à la fin avec le fil.

Mais comme cette ligature cauſe ſouvent des douleurs violentes, des inflammations & des ſupurations; il vaut mieux ſéparer la tumeur par le moyen d'une incision. J'ai une fois ſaiſi une tumeur de cette eſpece qui ſortoit hors de l'*œil* de la longueur d'une articulation du doigt, avec deux doigts de la main gauche, & l'ai amputée avec des ciſeaux.

Saint Yves propoſe la méthode ſuivante.

Lorſque la tumeur ne couvre pas entierement la cornée, il paſſe une aiguille courbe enfilée d'une ſoie par le milieu du ſtaphylome. Il retire l'aiguille; & après avoir noué les deux bouts de la ſoie enſemble, il les ſaiſit de la main gauche, & avec un biſtouri ou une lancette, il ſépare peu-à-peu la tumeur par-deſſous juſqu'à ce qu'il puiſſe l'amputer entierement avec des ciſeaux. Il applique enſuite ſur l'*œil* de l'eſprit de vin délayé avec de l'eau, de même que pour la cataracte. Par cette méthode non-ſeulement on enleve tout le ſtaphylome, mais la cornée ſe conſolide preſque entierement, de maniere qu'il ne reſte qu'une petite ouverture dans le milieu de la plaie, par laquelle l'humeur aqueuſe s'écoule continuellement à meſure qu'elle s'amaſſe dans l'*œil*, mais ſans incommoder le malade, à cauſe qu'elle ſort peu-à-peu avec les larmes par les points lacrymaux, & tombe dans le nez.

Lorſque le ſtaphylome affecte toute la cornée, comme dans les *fig.* 4. 5. *6.* 7. Saint Yves ſe ſert d'une méthode beaucoup plus expéditive qu'aucune autre. Elle conſiſte à inciſer circulairement la cornée, auſſi-bien que l'iris & l'uvée environ à une ligne au-deſſus de l'anneau, où elle ſe joint à l'albuginé. Toutes les humeurs de l'*œil* venant à s'écouler par ce moyen, les tuniques qui reſtent occupent un bien moindre eſpace, & la plaie ſe conſolide à la fin. On peut remplacer enſuite l'*œil* qui manque par un *œil* artificiel, qu'il eſt preſqu'impoſſible de diſtinguer de l'autre, lorſqu'il eſt bien fait, à cauſe du mouvement qu'il reçoit des muſcles qui reſtent. J'ai pratiqué moi-même cette méthode avec ſuccès.

### *Maniere d'évacuer le ſang épanché par une inciſion à la cornée.*

Lorſqu'il vient à s'épancher une petite quantité de ſang dans l'*œil* à l'occaſion d'une violence externe, il eſt facile de le diſſiper au moyen des réſolutifs dont on a déja parlé. Mais lorſqu'il eſt trop abondant pour céder à cette méthode, il faut en procurer l'écoulement en inciſant la cornée de la maniere qu'on a dit au mot *Hypopyon*, pour empêcher qu'il ne détruiſe la vue.

Il eſt parlé dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour l'année 1709. d'une pareille opération pratiquée par Gandolphe. Celui-ci fit une inciſion tranſverſe à la cornée par laquelle le ſang épanché s'écoula, non-ſeulement ſans cauſer aucune douleur au malade, & ſans qu'il reſtât la moindre cicatrice, mais il lui rendit encore la vue, bien qu'il eût été obligé d'ouvrir la plaie trois fois de ſuite, à cauſe de l'abondance du ſang & de la peine qu'il avoit à ſortir. Il cicatriſa la plaie, en appliquant deſſus des compreſſes trempées dans quatre onces d'eau de plantain mêlée avec deux onces d'eau d'arquebuſade; & la cure fut ſi complete au bout de huit jours,

jours, que l'*œil* malade ne différoit de l'autre qu'en ce que sa prunelle étoit un peu plus grande ; ce qui paroissoit plutôt l'effet d'un coup que de l'opération.

*De la distension, chûte, fungus & cancer de l'œil.*

L'*œil* s'enfle & s'enflamme quelquefois à un tel point, que les paupieres ne pouvant plus le contenir, il est obligé de sortir de son orbite. Cette maladie cause non-seulement une difformité prodigieuse & des douleurs excessives, mais elle est presque toujours accompagnée de la perte de la vue ou d'un cancer. On peut voir la difformité qu'elle cause dans la *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 14. & 15. Paré rapporte un cas dans lequel l'*œil* souffrit une distension si extraordinaire, qu'il creva ses tuniques. Les Grecs donnent à cet accident le nom de *proptosis ;* & quelquefois, lorsque *l'œil* est distendu par une humeur aqueuse, celui d'*hydrophthalmie.* Quelques-uns l'appellent *oculus bubulus*, ou *bovinus*, ou *elephantinus*, parce qu'il ressemble à l'*œil* d'un bœuf ou d'un éléphant. Les causes de cette maladie sont très-nombreuses. Elle provient quelquefois d'une inflammation violente, ou d'une obstruction des vaisseaux, occasionnée par une redondance d'humeurs peccantes ; quelquefois d'une violence externe ; & quelquefois d'un skirrhe ou d'un cancer ; & c'est à ces causes qu'on peut imputer les cas rapportés par Hildanus, *Cent.* 1. *Obs.* 1. & Muys, *Dec.* 12. *Obs.* 1. enfin celui que j'ai représenté dans la *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 14. & 15. Quelques Medecins ont aussi donné à cette maladie le nom de *fungus*, ou *ficus*, à cause de sa figure, bien que ce soient deux différentes maladies.

Si la maladie est récente & que l'*œil* ne soit pas extremement défiguré, on peut ordinairement résoudre l'hydrophthalmie à l'aide de la saignée, des purgatifs, des sudorifiques, de vésicatoires & des fomentations discussives. Mais si son opiniâtreté est telle qu'elle ne veuille point céder aux résolutifs, il faut procurer l'écoulement de la matiere par l'opération de la paracentese, ou ponction, de même que dans les autres especes d'hydropisie, ce qu'on exécute avec le troisquart & qu'on réitere tous les jours, ou de deux jours l'un aussi long-tems qu'il est nécessaire. Il faut à chaque pansement appliquer fortement sur l'*œil* une lame de plomb concave, jusqu'à ce qu'il ait repris sa figure naturelle. Nuck dit avoir achevé une cure par ce moyen, quoiqu'il eût toujours ouvert la cornée. Mais comme il peut rester une cicatrice difforme, j'aime mieux faire mon incision à la sclerotique avec une lancette ; & après que la matiere s'est écoulée, je panse l'*œil* avec de la charpie trempée dans de l'eau rose battue avec un blanc d'œuf, sur laquelle je mets une lame de plomb, & sur celle-ci une forte compresse trempée dans l'esprit de vin tiede, après quoi j'assure le tout avec un bandage ; sans négliger l'usage des remedes internes, des purgatifs & des sudorifiques jusqu'à ce que l'*œil* soit rentré dans son état naturel.

Lorsque la vue & la figure naturelle de l'*œil* sont tout-à-fait détruites, & que les symptomes & les douleurs vont toujours en augmentant, il ne reste qu'un seul remede, qui est de faire une incision transverse aux tuniques de l'*œil* pour procurer l'écoulement de la matiere qu'elles contiennent. Il faut ensuite déterger l'*œil*, de même que les autres ulceres, & le couvrir d'une compresse qu'on assure avec un bandage bien serré, pour qu'il reprenne plutôt sa figure naturelle, & que les paupieres puissent le couvrir. Mais si l'*œil* conserve toujours sa grosseur démesurée au point de ne pouvoir demeurer dans l'orbite, il faut nécessairement retrancher la partie superflue avec des ciseaux ou un bistouri, afin de pouvoir plus aisément cacher la difformité avec un *œil* artificiel. On peut quelquefois séparer la cornée au moyen d'une incision circulaire, comme on a dit pour le staphylome.

Bartischius, Hildanus & Muys ont inventé un bistouri courbe, creusé en forme de cuillere, pour extirper l'*œil* dans cette maladie. Mais outre la difficulté qu'on trouve à aiguiser cet instrument, il me paroît qu'il suffit d'amputer la partie de l'*œil* qui empêche les paupieres de se joindre ; de plus, il est à craindre qu'on n'offense avec cet instrument quelques-uns des os de l'orbite. Mais lorsqu'un cancer ou un skirrhe obligent nécessairement à extirper l'*œil* tout entier, on peut pratiquer également l'opération avec le bistouri droit représenté dans la *Pl. IV. du second Vol. Fig.* 14. dont je me suis servi pour extirper les tumeurs monstrueuses représentées dans la *Pl. VII. du quatrieme Vol. Fig.* 14. & 15. Quelques-uns croyent tenir un milieu entre ces deux méthodes, en tirant l'*œil* hors de son orbite avec un bistouri, autant qu'il est nécessaire pour pouvoir faire une ligature à la partie saillante, la séparer par ce moyen de même que les autres excroissances. Mais les inflammations, les douleurs & les convulsions dont cette méthode est suivie, tuent le malade, ou le mettent dans un danger extreme. Lors donc que l'*œil* est affecté d'un skirrhe ou d'un cancer qui le pénetre jusqu'à la racine, il n'y a point d'autre moyen de soulager le malade, que de dégager l'*œil* de son orbite & de l'extirper entierement. On peut ensuite déterger & cicatriser la plaie avec quelque baume vulnéraire.

Il arrive quelquefois après que l'opération est faite qu'il se forme sur l'*œil* une nouvelle excroissance charnue qui fait appréhender une seconde tumeur. Il faut pour la prévenir appliquer dessus de la charpie trempée dans de l'eau phagédénique, & sur celle-ci une lame de plomb qu'on assurera avec un bandage fort serré. Il faut encore savoir que les cancers de l'*œil*, de même que ceux des autres parties reviennent souvent, bien qu'on les ait traités de la maniere qu'on vient de dire, ce qui oblige de recourir une seconde fois à l'opération ; comme il paroît par le cas rapporté par Muys. Lorsque ces maladies proviennent d'une carie ou *spina ventosa* des os de l'orbite, il faut, supposé qu'elles ne veuillent point céder aux mercuriels, ainsi que cela arrive quelquefois, que le Medecin se contente de pallier la maladie & de calmer les douleurs, puisqu'il est souvent impossible de la guérir radicalement.

*Des yeux artificiels.*

On a inventé les yeux artificiels pour cacher la difformité que cause la perte des véritables. On les fait aujourd'hui avec des lames d'or, d'argent ou de verre, qu'on émaille de maniere qu'ils imitent parfaitement les yeux naturels. Ils tiennent d'autant mieux dans les orbites qu'ils égalent davantage le volume de ceux qu'on a perdus. Il est bon de les nettoyer souvent, pour empêcher que les ordures qui s'y attachent ne les fassent reconnoître ; & même d'en avoir plusieurs pour remplacer ceux qui peuvent se perdre, se rompre, ou s'altérer. Le malade doit les ôter lorsqu'il va se coucher, les nettoyer & les remettre le matin à son lever. Mais pour qu'on puisse les ôter & les remettre sans que rien n'y paroisse, il faut que le Chirurgien qui fait l'opération retranche autant de l'*œil* malade qu'il est nécessaire pour faire place à l'artificiel.

L'*œil* postiche exécute d'autant mieux les mouvemens que lui impriment les muscles qui restent, qu'il est mieux adapté aux paupieres. C'est ce qui fait qu'on ne doit retrancher de l'*œil* malade que ce qu'il y a d'absolument superflu, à moins qu'un skirrhe ou un cancer n'oblige à l'extirper totalement ; & dans ce cas l'*œil* artificiel n'a d'autre mouvement que celui qu'il reçoit des paupieres.

J'ai quelquefois observé que les yeux artificiels irritent les parties, & occasionnent des inflammations, des fluxions & autres maladies semblables, surtout lorsqu'ils sont mal faits, de maniere qu'ils enflamment & affoiblissent souvent celui qui est sain. Dans ce cas, le malade doit en chercher un autre qui lui con-

vienne mieux, ou même s'en paſſer tout-à-fait, plutôt que de s'expoſer à perdre l'*œil* qui lui reſte.

*Du ſtrabiſme ou des yeux louches.*

On voit ſouvent des perſonnes dont les yeux au lieu de regarder directement un objet, ſont tournés vers les angles des paupieres: c'eſt ce qu'on appelle *ſtrabiſme*, ou *yeux louches*. Les perſonnes qui ont ce défaut louchent tantôt d'un *œil*, tantôt des deux. Les enfans ſont fort ſujets à cette maladie, & cela vient de ce qu'on leur fait conſtamment téter la même mamelle, ou qu'on les place dans leur berceau de façon que leurs yeux ſe portent toujours du même côté. Mais cette maladie eſt le plus ſouvent causée par des mouvemens convulſifs ou épileptiques, auxquels les muſcles de leurs yeux, auſſi-bien que toutes les autres parties de leurs corps ſont extremement ſujets. Enfin ce défaut peut provenir d'un ſpaſme, ou de la paralyſie de quelqu'un des muſcles des yeux, ou de quelque défaut dans la rétine; car lorſque la partie de la rétine qui eſt opposée à la prunelle, & qui reçoit l'impreſſion des objets, devient inſenſible pour quelque cauſe que ce ſoit, le malade eſt obligé de tourner les yeux obliquement, pour que la prunelle réfléchiſſe les rayons de l'objet ſur quelqu'autre partie ſaine de la rétine.

Le *ſtrabiſme* eſt une maladie très-difficile à guérir, ſurtout dans les adultes, & lorſqu'elle vient du défaut des muſcles de l'*œil* ou de la rétine. On peut y remédier dans les enfans, en les plaçant pluſieurs jours de ſuite, comme le conſeille M. de Saint-Yves, vis-à-vis un miroir & en leur faiſant regarder directement leur viſage, enſorte que chaque *œil* regarde préciſément la prunelle de celui qui lui correſpond dans le miroir. A l'égard des perſonnes avancées en âge elles pourront corriger ce défaut en liſant des écritures menues, ou en travaillant à des ouvrages fins qui demandent de l'application, en obſervant cependant de tenir leurs yeux également tournés dans une direction droite ſur l'objet qui leur ſera préſenté. Ils auront auſſi ſoin de baſſiner cette partie avec de l'eau de la Reine de Hongrie, ou de les oindre avec le baume de Fioravanti. Quelques peſonnes ont tâché de guérir ce défaut par le moyen d'une eſpece de bandeau repréſenté *Pl. VII. du quatrieme Volume*, *Fig.* 16. & dont Solingen eſt l'inventeur. Bartiſchius recommande la même méthode dans ſon *Ophthalmoduleia.* Mais de peur que l'enfant ne regarde que par le trou d'une de ces béſicles, tandis que l'autre *œil* demeure louche, il eſt à propos de couvrir entierement l'*œil* qui ne louche point afin que celui qui louche ſe redreſſe, & que l'action qu'il fait tout ſeul l'oblige à regarder droit. Cet expédient eſt rarement praticable à cauſe de la mauvaiſe humeur des enfans & de pluſieurs autres obſtacles. Heister, *Chirurgie.*

Les Auteurs different dans leurs ſentimens touchant les louches. Les uns prétendent que la cauſe de cette difformité eſt un vice de la cornée tranſparente qui eſt trop voutée ou placée obliquement. D'autres veulent que ce ſoit un défaut du cryſtallin: mais ils ſe trompent tous, car elle ne dépend que d'un vice des muſcles, comme je vais le faire voir.

On appelle louche celui de qui l'un des yeux n'eſt pas tourné du côté de l'objet qu'il regarde. Les perſonnes qui ont ce défaut, louchent tantôt d'un *œil* & tantôt de l'autre; quelquefois il paroît que les deux yeux louchent en même tems. Il y en a qui ne louchent que très-peu, lorſqu'ils ſont près de l'objet qu'ils regardent, & davantage quand ils en ſont éloignés. D'autres louchent d'un *œil* étant près de l'objet, & de l'autre à une diſtance plus éloignée. Lorſqu'on ferme l'*œil* qui ne louche point, celui qui louchoit ſe redreſſe, & en ouvrant la paupiere, on trouve louche celui qui étoit droit auparavant.

Tous ces différens examens des yeux louches font aſſez voir qu'il y a une diſcordance de mouvement dans un des muſcles droits de l'*œil*, & que la cauſe vient de ce que les eſprits animaux ne coulent pas également dans tous. Ce que je viens de dire regarde les louches dès l'enfance. Outre cela, cette maladie peut encore arriver à tout âge: mais dans ce cas le défaut provient pour l'ordinaire d'une paralyſie d'un des muſcles droits de l'*œil*. Les perſonnes qui ont cette maladie voyent deux ou trois objets, & quelquefois plus, lorſqu'elles n'en regardent qu'un; on appelle cela communément voir double, ce qui ſe fait, parce que les deux prunelles ne ſont point en ligne parallele; d'où il arrive que les rayons de la lumiere qui ſe réfléchiſſent d'un objet tombent dans un *œil* ſur une fibre, & dans l'autre *œil* ſur une autre, qui ne répond pas au même point, d'où la premiere tire ſon origine; ainſi l'impreſſion que la lumiere fait dans les deux yeux tombant ſur les différentes fibres qui ne partent pas du même point, il en réſulte une double, ou triple ſenſation à ce que l'on appelle le ſiége du ſens commun; ce qui fait voir la multiplicité des objets.

Pour mieux expliquer ceci, on ſait que la vue ſe fait par des fibres nerveuſes, qui ſe diſtribuent tout autour de la cavité intérieure des deux globes des yeux, & qui répondent à un même principe dans le cerveau d'où elles tirent leur origine. Les fibres qui ſont du côté du grand angle d'un des yeux ont rapport à celles qui ſont du côté du grand angle de l'autre. Lorſqu'elles ſont frappées également par la lumiere réfléchie d'un objet, il ne ſe fait qu'une même ſenſation dans leur principe, c'eſt pourquoi on ne voit qu'un objet: mais la prunelle de l'*œil* qui louche n'étant plus en ligne parallele avec l'autre, il arrive, comme je viens de dire, que certaines fibres ſont ébranlées par la lumiere dans l'un des yeux, tandis que dans l'autre la lumiere frappe celles qui ne correſpondent point aux premieres; ce qui produit le dérangement dans la viſion. Pour en faire l'expérience, il n'y a qu'à appuyer un doigt ſur l'une des paupieres enſorte que l'on faſſe deſcendre le globe de l'*œil*, plus bas que l'autre: pour lors les prunelles ne ſe trouvant plus en ligne parallele ou d'égale hauteur, on voit double par la raiſon ſuſdite. Toute la différence qu'il y a entre les perſonnes qui louchent dès leur enfance, & celles à qui ce défaut arrive dans un âge plus avancé, eſt que les premieres ne voyent point double, comme il arrive aux dernieres. Dans les premieres, l'*œil* qui louche tourne de tous les côtés également, en leur fermant l'*œil* qui paroît ſain; au lieu que dans les dernieres en fermant l'*œil* ſain, l'autre ne peut ſe porter au côté opposé à celui vers lequel la prunelle eſt tournée. On voit par-là que dans les enfans la cauſe vient du défaut des eſprits qui ne ſe portent point également dans les muſcles, ou adducteurs ou abducteurs des yeux; ce qui fait que le globe tourne d'un côté; au lieu que dans les perſonnes âgées l'un des muſcles ſe trouvant attaqué de paralyſie, l'*œil* demeure comme immobile vers un côté par la contraction du muſcle antagoniſte, & ne peut ſe diriger vers la partie opposée à celle qui eſt relâchée. Après avoir fait connoître les différences de cette maladie venue dès l'enfance, & de celle qui arrive dans un âge plus avancé, il faut parler des remedes qui y conviennent. Je commencerai par celle des enfans dont la guériſon conſiſte à rétablir le cours régulier des eſprits dans les muſcles.

On pourra y réuſſir en s'y prénant de la maniere ſuivante.

On fera aſſeoir l'enfant vis-à-vis d'un miroir, & dans cette ſituation on lui fera regarder directement ſon viſage, enſorte que chaque *œil* regarde directement la prunelle de celui qui lui correſpond dans le miroir; en lui faiſant faire cet exercice un quart d'heure le matin & autant le ſoir, à la fin la vue ſe redreſſe. Outre cela on pourra lui faire lire des écritures menues, ou travail-

ler à des ouvrages fins qui demandent de l'application. Il faut obſerver lorſque les enfans regardent quelque objet, qu'ils ne le mettent pas de côté; c'eſt pourquoi pendant que les organes ſont tendres, il faut les accoutumer à regarder droit, comme font toutes les perſonnes qui ne louchent point. Dans le tems de ces exercices il faut appliquer aux yeux des remedes ſpiritueux pour rappeller dans les fibres nerveuſes les eſprits néceſſaires à faire agir le muſcle qui paroît relâché. On ſe ſert avec ſuccès de l'eau de la Reine de Hongrie, du baume de Fioraventi & autres choſes ſemblables, dont il faut frotter trois fois le jour le front, les tempes & le deſſus des paupieres.

A l'égard des beſicles qui ſont d'un ancien uſage, lorſqu'on les met aux enfans, il arrive d'ordinaire qu'ils ne regardent que par le trou d'une de ces beſicles, pendant que l'autre demeure louche; c'eſt pourquoi j'ai inventé une eſpece de nez de maſque qui doit couvrir une partie de l'*œil* qui louche, ou des deux lorſqu'ils louchent tous deux. Il ne doit s'étendre ſur les yeux que juſqu'aux prunelles enſorte qu'il les laiſſe entierement découvertes.

On eſt auſſi quelquefois obligé de couvrir entierement l'*œil* qui ne louche point, afin que celui qui louche ſe redreſſe, & que l'action qu'il fait tout ſeul l'habitue à regarder droit.

Quant aux perſonnes plus âgées, cette indiſpoſition peut être venue pour avoit eu froid à l'*œil* & à la tête, ou par une fonte d'humeurs qui ſe dépoſe ſur les muſcles de l'*œil*. Quelquefois un rhumatiſme ſur ces parties produit le même effet.

On guérit cette maladie par les ſaignées, les purgatifs & quelquefois l'émétique; on applique à l'*œil* la vapeur du caffé ſoir & matin, & celle de l'eſprit de vin; on fait boire la décoction d'eufraiſe & de bois de ſaſſafras. Tous les remedes qui conviennent à la paralyſie, tels que ſont les eaux minérales chaudes, &c. conviennent auſſi dans le cas préſent.

Cette indiſpoſition a quelquefois pour cauſe une chaleur d'entrailles, ou des vapeurs qui ſe portent à la tête: alors on eſt obligé de ſaigner du pié, de faire boire des boiſſons rafraîchiſſantes & de prendre les bains domeſtiques, & quelquefois les eaux minérales rafraîchiſſantes, ſur quoi il faut toujours ſe rapporter à l'avis des Medecins.

*De la vue foible.*

Saint-Yves diviſe la vue en trois eſpeces, ſavoir, la bonne vue, la presbyte & la myope. Ces trois ſortes de vues ſont ſujettes à s'affoiblir de pluſieurs manieres.

J'entens par foibleſſe de vue ne plus voir ſi diſtinctement les objets; par exemple, ne pouvoir plus lire. Ces trois ſortes de vues tombent dans cet inconvénient; la bonne lorſque les yeux deviennent humides & larmoyans. Cette eau qui les abreuve continuellement fatigue beaucoup la vue. Il faut que les perſonnes à qui cela arrive aient recours aux lunettes convexes, d'un degré qui leur convienne pour lire ou travailler; ce qu'elles ne pourroient bien faire ſans ce ſecours.

Les presbytes ne ſauroient lire que difficilement les caracteres menus, ni diſtinguer les objets fins, ſans que les yeux & même la tête en ſoient fatigués, quoiqu'ils diſtinguent bien les gros objets dans une diſtance aſſez éloignée. Cela vient de ce que le cryſtallin ſe trouvant moins convexe qu'à l'ordinaire, fait que les rayons refléchis des objets proches de l'*œil*, s'écartent trop de l'endroit où ils devroient ſe réunir pour produire la viſion; ce qui n'arrive point à l'égard des objets éloignés, à cauſe que les rayons réfléchis de ces objets étant plus convergens ont un foyer proportionné. Pour remédier à ce défaut il faut ſe ſervir d'abord de conſerves qui ne groſſiſſent point pour paſſer enſuite à l'uſage des lunettes plus convexes, qui raccourciſſent davantage le foyer.

La vue des myopes s'accourcit à un point qu'ils ne ſauroient lire ni diſtinguer les objets ſans le ſecours de lunettes concaves; cela procede de ce que le cryſtallin eſt plus vouté qu'à l'ordinaire. La concavité de ces lunettes doit être d'autant plus conſidérable, que la vue eſt courte.

Il arrive ſouvent qu'après l'uſage des lunettes pendant pluſieurs années le cryſtallin reprend ſa forme convenable, de ſorte qu'on n'a plus beſoin de ce ſecours. On obſerve encore que pluſieurs perſonnes n'étant ni myopes, ni presbytes, ont été obligées de ſe ſervir de lunettes pendant long-tems à cauſe d'un larmoyement, & que cette maladie venant à ceſſer, elles les ont abandonnées.

Toutes les lunettes ſont pour la plupart ou concaves, ou convexes. Les unes & les autres ont différens degrés ou foyers. Il y a outre cela des lunettes unies & plates appellées conſerves: de celles-ci il y en a de deux qualités; les unes ſont de verre verd, & les autres de verre blanc. Des convexes, le premier degré groſſit très-peu, & peut ſervir de conſerves; les autres groſſiſſent à proportion de leur convexité.

On appelle foyer dans les lunettes, l'endroit où les rayons de lumiere qui paſſent par la lunette ſe raſſemblent ſur un corps opposé à la lumiere; & c'eſt par les différentes diſtances de ces foyers qu'on meſure les degrés des lunettes.

Il eſt de très-grande conſéquence de ne ſe point mettre trop-tôt dans l'uſage des lunettes; & y étant une fois accoutumé, de ne point changer trop ſouvent leur degré, parce qu'à la fin on n'en trouve plus de propres à ſa vue.

Ceux qui ont la vue Myope, ne doivent ſe ſervir de lunettes concaves que le moins qu'ils pourront, pour lire, encore doivent-ils commencer par les moins concaves.

Il faut que je diſe un mot de la maniere de conſerver la vue, & d'éviter de ſe ſervir de lunettes. Par ce moyen, beaucoup de perſonnes s'en exempteront, quoique cela ne réuſſiſſe pas abſolument à tout le monde. Je commencerai par en exclure les myopes, parce que les remedes ne ſauroient allonger leur vue; il n'y a que la bonne vue & la presbyte qui puiſſent reſſentir les avantages de ces moyens.

Une humidité abondante dont les yeux de pluſieurs perſonnes ſe rempliſſent continuellement, affoiblit, comme nous avous dit, la bonne vue. Dans ce cas, je me ſers de mon eau ophthalmique, laquelle étant appliquée trois fois dans la journée, deſſeche l'humidité & fortifie la vue. Les remedes capables d'évacuer la pituite du cerveau, comme les purgatifs & la fumée du tabac, ſoulagent cette ſorte de vue.

Les presbytes peuvent s'exempter de lunettes en remettant le cryſtallin dans ſon état naturel, lorſqu'il commence à changer, en ſe ſervant de la teinture ſuivante.

Prenez *de la ſauge*,
*du romarin*,
*de la lavande*, &
*du thym, dans le tems que ces herbes ſont en fleur*;
*de l'abſinthe*, &
*de l'origan*,
} *de chaque, parties égales.*

Mettez-les infuſer dans de l'eau-de-vie pendant quarante jours, après leſquels paſſez l'eau-de-vie à clair; & ſervez-vous-en de la maniere ſuivante.

Mêlez une partie de cette eau-de-vie dans quatre parties d'eau diſtilée de bleuet, ou *cyanus ſegetum*, ou de l'eau diſtilée d'Eufraiſe; mettez-en dans une cuillere, que vous chaufferez auparavant pour la faire tiédir, & vous baignerez votre *œil* dedans en clignotant les paupieres, afin qu'elles pom-

pent de cette eau, & la portent autour du globe, ce que l'on fait quatre ou cinq fois de ſuite le matin & le ſoir.

Quand on s'eſt ſervi pendant quinze jours de cette eau au degré que je viens de le dire, on ne mêle plus que trois parties des eaux ſuſdites, avec une partie d'eau-de-vie. Lorſque l'*œil* eſt accoutumé à ce ſecond degré, on mêle moitié eau-de-vie & moitié de ces eaux, & on s'en tient-là. On augmente ces degrés, afin que l'*œil* étant picoté & ranimé par la force de l'eau-de-vie, les ſucs nourriciers des humeurs de l'*œil* ſe raniment auſſi, & ſe portent plus abondamment dans le cryſtallin pour le rétablir.

*Des préſages que l'on tire de la diſpoſition des yeux.*

Les prognoſtics que l'on tire des yeux ſont les plus conſidérables, parce que ces organes fourniſſent au Medecin plus que toutes les autres parties du corps, des ſignes infaillibles pour prédire l'iſſue des maladies, ſuivant cette maxime d'Hippocrate, *VI. Epid. ſect.* 4. *Aph.* 26. « L'état du corps eſt toujours conforme à ce« lui des yeux, & la couleur de ceux-ci ſe reſſent de la « bonne ou mauvaiſe diſpoſition de l'autre. » Ὀφθαλμοὶ ὡς ἂν ἰσχύωσιν, ὅτω καὶ γυῖον. καὶ χροιὴ ἐπὶ τὸ κάκιον ἢ ἄμεινον ἐπιδιδοῖ.

Lorſque les yeux ſont ſereins & animés, c'eſt une preuve que le corps eſt en bon état; car, comme dit Galien dans ſon Commentaire ſur le paſſage que nous venons de citer, la bonne couleur des yeux indique la ſanté du corps.

Je vais parler des ſignes que les yeux nous fourniſſent pour prédire la mort ou la guériſon du malade, en commençant par ceux qui ſont ſalutaires & d'un bon augure, pour paſſer enſuite à ceux qui ſont pernicieux & funeſtes.

Je dis, en premier lieu, que les yeux du malade promettent beaucoup, & ne donnent pas une petite eſpérance de ſa guériſon lorſqu'ils ne different en rien de ceux d'une perſonne qui ſe porte bien, par leur groſſeur, leur figure, leur ſituation, leur mouvement, leur couleur, leur pénétration & leur éclat; car les yeux ſains & robuſtes ſont toujours un bon ſigne: & tels ſont ceux, comme Galien l'obſerve dans le Commentaire que nous avons cité, qui ſont d'une couleur vive, gros, & remplis d'une humeur éclatante. Cet Auteur appelle les yeux qui ont toutes ces qualités, des yeux ſains & robuſtes, à cauſe qu'ils ne ſont tels qu'en conſéquence de l'eſprit animal lumineux qu'ils reçoivent en abondance du cerveau: mais ces ſortes d'indications ne ſont pas toujours également ſûres dans les ſujets qui ont été affoiblis par des maladies; & l'on ne doit pas appréhender beaucoup de la diſpoſition contraire. Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que les yeux, pour être bons, doivent être les mêmes que ceux d'une perſonne qui ſe porte bien, d'une belle couleur, bien nourris, brillans, capables de diſcerner les objets éloignés par un tems clair & ſerein, exempts de rougeur, ni livides, ni noirâtres, ni larmoyans, & n'avoir dans leurs angles aucune matiere excrémentitielle appellée λῆμαι, *lemæ* par Hippocrate. On peut toujours donner à de pareils yeux l'épithete de *bons*, puiſqu'ils indiquent la bonne diſpoſition du corps & de la tête en particulier.

Pour que les prognoſtics qu'on tire des yeux ſoient plus certains, il eſt beſoin de conſulter & d'examiner les autres ſignes qui paroiſſent en même-tems; afin que s'ils ſont également bons, on puiſſe prédire avec confiance la guériſon du malade. Car les yeux ſont incapables par eux-mêmes de déterminer notre jugement, & n'ont rien d'aſſez certain pour pouvoir s'en ſervir à former un prognoſtic infaillible; puiſque dans quelques fievres continues, les yeux paroiſſent quelquefois fort bons, lorſque la fievre conduit le malade au tombeau, quoiqu'à dire vrai cela arrive rarement; de ſorte que généralement parlant, la bonté des yeux ne donne pas peu d'eſpérance de guériſon. Il peut cependant arriver par accident que les yeux qu'on ſuppoſe être bons, & quelquefois auſſi ceux qui paſſent pour être mauvais, fourniſſent des indications ſalutaires; par exemple, lorſqu'ils fuyent la lumiere pour ne pouvoir la ſupporter, qu'ils ſont larmoyans, extrêmement rouges, étincelans, obſcurs, ſombres, peſans, de travers, enflés, creux, fermés; pourvu qu'ils deviennent tels à l'approche d'une criſe. J'excepte néanmoins de ce nombre ceux qui ne ſont point rendus tels par l'approche d'une criſe, mais par quelque cauſe extrinſeque; on ne peut en prognoſtiquer rien de pareil, parce qu'ils paroiſſent ainſi chargés au commencement, & dans le tems qu'ils ſont tout-à-fait incapables de ſouffrir une altération critique, comme on peut le conclurre de ce que dit Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* « que dans l'eſpace de trois ou quatre jours, « les yeux deviennent & paroiſſent mauvais, par la « violence du mal. » Il eſt aiſé de s'inſtruire des cauſes externes ſur le rapport des malades mêmes; & c'eſt d'elles que Galien parle, *Com.* 1. *in Prognoſt. Text.* 10. lorſqu'il dit « qu'il arrive quelquefois au « commencement d'une maladie, enſuite d'un excès « de vin, ou d'un vomiſſement violent, que les yeux « fuyent la lumiere, répandent des larmes, reſtent « immobiles ou de travers, s'enflent ou paroiſſent cou« verts de veines rouges. » Mais ces mauvais ſymptomes paroiſſent dans les yeux à l'approche d'une criſe, lorſque la nature combat avec la maladie.

Il y a des perſonnes, par exemple, dont les yeux répandent des larmes à l'approche d'une hémorrhagie de nez critique, ſuivant Hippocrate. 1. *Epid. Stat.* 3. « Tout ceux, dit ce grand homme, qui étant attaqués « d'une fievre aiguë, ſurtout d'une fievre ardente, répan« dent des larmes involontaires, vont avoir un ſaigne« ment de nez, pourvû qu'il ne paroiſſe aucun ſigne « mortel; car autrement ces pleurs ne préſagent point « une hémorrhagie, mais bien la mort du malade. » On diſtingue les larmes en volontaires & involontaires: ces dernieres, quand elles ſont accompagnées de ſignes critiques indiquent une éruption critique de ſang; mais les larmes volontaires ne fourniſſent jamais rien ſur quoi on puiſſe établir un prognoſtic. Ecoutons ce que dit là-deſſus Hippocrate, 4. *Aph.* 52. « Les larmes qui coulent volontairement durant une « fievre ou telle autre maladie que ce ſoit, n'ont rien « d'extraordinaire ou d'inuſité (ὐδὲν ἄτοπον); mais les « les larmes involontaires ſont plus difficiles à expli« quer (ἀτοπώτερον), » ou comme lit Galien dans ſon Commentaire « ἄτοπον difficile à expliquer. » Mais pour mieux développer le ſentiment d'Hippocrate, que ceux qui pleurent volontairement ne ſont rien d'abſurde, ni qui prouve une diminution de raiſon, mais qu'il eſt plus malaiſé d'expliquer la cauſe des larmes involontaires, ou qu'elles marquent une plus grande foibleſſe, & qu'on doit plus s'en méfier que des premieres; & dans le paſſage qu'on a cité ci-deſſus, que les larmes involontaires préſagent la mort du malade lorſqu'il ne paroît aucun ſigne de criſe; comme auſſi 6. *Epid. Sect.* 1 *Aph.* 16. que « dans les maladies « aiguës, lorſque le malade eſt accablé par la violence « du mal, les larmes volontaires ſont un bon ſigne, au « lieu que les involontaires en ſont un fort mauvais: » nous tâcherons de prévenir toutes les difficultés, en obſervant que les larmes peuvent être ſpontanées ou volontaires en deux manieres: premierement, lorſqu'elles coulent ſans la participation du malade, ce qu'Hippocrate exprime par ἀκόντων & ἀκούσια, dans les paſſages que nous avons rapportés ci-deſſus, voulant ſignifier qu'elles coulent d'elles-mêmes, ſans que la volonté du malade y ait aucune part. En ſecond lieu, on dit dans un autre ſens que les larmes ſont volontaires ou qu'elles coulent volontairement, quand elles coulent par la volonté du malade; auſſi Galien, *Com.* 1.

*in.* 1. *Epid.* voulant éviter toute ambiguité & mieux faire entendre la vérité de l'aphorifme d'Hippocrate fe fert d'un mot qui ne fignifie point *fpontané*, mais *involontaire;* car le premier fe dit tantôt relativement au malade, & tantôt à la maladie. Mais pour éloigner toute occafion de méprife, nous diftinguerons les larmes en volontaires & en involontaires, qu'Hippocrate appelle quelquefois du nom de *fpontanées*, à caufe, comme on a dit, qu'elles coulent d'elles-mêmes, & fans le confentement de la volonté, & les autres *non fpontanées*, à caufe qu'elles coulent en quelque forte du confentement du malade. Je dis donc que les larmes volontaires ne fervent de rien pour établir un prognoftic, & c'eft ce qui fait qu'Hippocrate nous dit dans l'aphorifme que nous avons cité, que de pareilles larmes ne fignifient rien d'irrégulier ou de mauvais; & certes il a raifon, puifqu'elles ne procedent point de la maladie, mais de la volonté du malade; au lieu que les larmes involontaires, qui coulent fans le confentement de ce dernier font toujours mauvaifes; à moins qu'elles ne précedent & préfagent une crife, conformément au paffage d'Hippocrate, 1. *Epid. Stat.* 3. que nous avons cité. Il faut pour qu'on puiffe regarder les larmes comme critiques, qu'elles aient été précédées de fignes de coction; car dans ce cas elles préfagent une crife & méritent une attention particuliere.

On peut fouvent prédire le même évenement, à l'occafion de la rougeur qu'on remarque dans les yeux du malade, de l'obfcurciffement de fa vue, auffi-bien que des étincelles qu'il s'imagine voir paffer devant lui: Galien, dans fon *troifieme Livre des Crifes*, met ces fignes avec les larmes au nombre des prognoftics d'une Hémorrhagie prochaine. Quelquefois, avant qu'elle arrive, il furvient une rougeur aux yeux, laquelle eft accompagnée de tems à autre de celle des joues & du nez: l'obfcurciffement de la vue, lorfqu'il eft joint avec un mal de tête, eft fouvent fuivi d'un faignement de nez. C'eft le fentiment d'Hippocrate dans fon *Livre des Prognoftics*, où il dit, « quelques malades font attaqués dans le premier période (ἐν τῇ πρώτῃ περιόδῳ) d'une hémorrhagie du nez qui les « foulage confidérablement: mais on doit examiner « s'ils n'ont point mal à la tête, & fi leur vue ne « s'obfcurcit point; car fi cela eft, on doit s'attendre « à une hémorrhagie. » C'eft encore un figne d'une hémorrhagie prochaine lorfque le malade voit des étincelles ou des éclairs qui paffent devant fes yeux, qu'il n'entend point, qu'il a la tête pefante & une diftenfion des hypocondres, comme on peut voir dans les *Prénotions de Cos*, 195.

L'Auteur des *Prognoftics* nous apprend *Lib.* 1. *T.* 137. que la rougeur des yeux préfage la même chofe: les douleurs du cou & la rougeur des yeux, dit-il, annoncent une hémorrhagie. Nous lifons encore dans les *Prénotions de Cos*, 166. que ceux qui font affectés d'une céphalalgie & d'une catalepfie accompagnées de douleur & de rougeur aux yeux, en font foulagés au moyen d'un faignement de nez. Mais ce fymptome n'eft fignificatif qu'autant qu'il eft précédé de fignes de coction; car la rougeur des yeux n'eft jamais un bon figne au commencement de la maladie, & lorfque les humeurs font encore dans un état de crudité.

Il arrive quelquefois à la veille d'une crife que les yeux fe renverfent fens-deffus-deffous & fe tournent de travers, comme il arriva au malade du jardin de Dealces, 3. *Epid. Ægr.* 3. duquel il eft dit, « qu'il « fut attaqué le neuvieme jour d'un friffon, d'une fie« vre légere & de fueurs, auxquelles le froid fuccé« da; qu'il tomba dans le délire, que fon *œil* droit « fe tourna de travers, & que la féchereffe de la lan« gue, la foif & l'infomnie fe joignirent à ces fymp« tomes. » Galien, commentant ce paffage, dit que le délire & la diftorfion de l'*œil* droit, qui furviennent le neuvieme jour, font les fymptomes ordinaires des crifes.

C'eft encore un figne d'hémorrhagie lorfque le malade ferme les yeux, & clignote de tems en tems. Auffi lifons-nous en conféquence dans les *Prénotions de Cos*, 77. « que ceux qui dans une fievre continue perdent la « parole, ferment & clignent les yeux de tems à au« tre; échappent à l'aide d'un vomiffement, & d'une « hémorrhagie par le nez, enfuite de laquelle ils re« couvrent la parole & les fens; & qu'autrement ils « tombent dans une dyfpnée qui leur caufe la mort « en peu de tems. » Car une femblable affection des yeux prouve que la tête eft furchargée d'humeurs; & dans ce cas, fi le malade eft affez heureux que d'avoir une évacuation confidérable, il échappe à l'aide d'une crife; la nature fe débarraffant par ce moyen des humeurs qui l'accablent.

Il fuit donc de ce qu'on vient de dire que les changemens qui furviennent dans les yeux, ou dans leur mouvement, les maladies dont ils font affectés, ou les défectuofités qu'on y remarque, proviennent fouvent d'une crife & l'annoncent; furtout, fi ces fymptomes ne font accompagnés d'aucun mauvais figne, & qu'ils aient été précédés de fignes de coction: mais dans tout autre cas ils font très-mauvais, & annoncent pour l'ordinaire une mort prochaine.

Trois chofes font abfolument néceffaires pour établir la bonté d'un figne critique: premierement, il faut qu'il ait été précédé de fignes de coction. Secondement, qu'il ne foit accompagné d'aucun figne fâcheux; & enfin qu'il foit fuivi de quelque évacuation qui foulage confidérablement le malade.

De-là vient qu'Hippocrate dit, 1. *Epid. Stat.* 3. que les larmes qui coulent involontairement dans les maladies aiguës indiquent une éruption de fang, lorfqu'elles ne font accompagnées d'aucuns fignes fâcheux; mais qu'elles annoncent la mort du malade, lorfque ces derniers fe trouvent joints avec elles. En voilà affez fur les fignes falutaires qu'on peut obferver dans les yeux: parlons maintenant de ceux qui ne préfagent rien que de funefte.

C'eft en général un mauvais figne dans les maladies aiguës, lorfque le malade ne peut pas fupporter la lumiere, lorfqu'il répand des larmes involontaires, & qu'en dormant on lui voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne foit fa coutume de dormir ainfi, ou qu'il n'ait le flux de ventre; lorfqu'il a les yeux rouges ou enflammés, parfemés de veines extrêmement rouges, livides ou noires, étincelans, fixes & hagards, ternis, appefantis, foibles, trop ou trop peu brillans, enfoncés, fufpendus, inftables, concrets, enflés, faillans, fans vigueur, fecs, poudreux, fermés, collés, remplis d'excrémens pituiteux. De pareils yeux, confidérés en eux-mêmes, ne font jamais un bon figne; ou s'ils le font, ce n'eft que par accident, & lorfque la nature combattant avec la maladie, ils annoncent une crife, & peuvent être mis au nombre des fignes critiques.

Tous les fignes dont on vient de parler, & qu'on obferve dans les yeux de ceux qui font attaqués de maladies aiguës, indiquent que leur état eft extremement douteux. Mais il en a quelques-uns qui annoncent une mort prochaine, comme lorfque les petites veines dont les yeux font parfemés, font noires & livides; lorfque le malade ne voit, ni n'entend, & que fes yeux font tout-à-fait ternis, & lorfque tous les fignes précédens fe trouvent joints avec quelque autre figne funefte, mais furtout lorfqu'ils paroiffent dans un jour de crife, accompagnés de fignes critiques, qui ne décident rien.

Pour que le Lecteur foit mieux au fait de ce qu'on vient de dire, je vais traiter de chacun de ces fignes en particulier, en commençant par ceux dont Hippocrate fait mention dans fes *Prognoftics*.

« Si les yeux, dit cet Auteur, ne peuvent supporter la lumiere, ou répandent des larmes involontaires; s'ils sont de travers ou de grosseur inégale; si le blanc de l'*œil* est rouge, & qu'on y apperçoive une petite veine noire ou livide : si des matieres pituiteuses (λῆμαι) couvrent la prunelle; si les yeux sont suspendus, (ἐναιωρεύμενοι, voyez *Enaorema*,) saillans ou extremement enfoncés; si la prunelle est sombre & sans éclat, & que la couleur du visage soit tout-à-fait altérée, on doit regarder tout cela comme de très-mauvais signes. »

Mais ceci doit s'entendre avec la restriction que ce même Auteur apporte dans le cas de la *face Hippocratique ;* savoir, que ces symptomes ne proviennent point de quelque cause externe, comme de longues veilles, d'une trop grande abstinence, d'un flux de ventre immodéré, d'un excès de vin, ou de quelque autre circonstance.

Je vais, comme j'ai dit, examiner plus exactement chacun de ces symptomes, en commençant par ceux qui appartiennent à la vue ou vision.

Lorsqu'il arrive dans les maladies aiguës que les yeux fuient la lumiere & ne peuvent supporter l'éclat du jour, ce qui fut un symptome ordinaire de la peste qui régna il y a quelque-tems à Padoue, & qui fut presque toujours mortelle, on peut, avec Hippocrate, regarder cela comme un très-mauvais signe; car, comme observe Galien, les yeux ne fuient la lumiere qu'à cause de la foiblesse de la faculté visuelle, qui se ressent quelquefois de l'obstruction des orifices, comme dans la lippitude, & qui est quelquefois affectée elle-même, ce qui est un signe de mort; & ce dernier cas differe de l'autre, en ce que les orifices des yeux ne sont pas tous affectés.

C'est un signe de mort, suivant Hippocrate, *IV. Aph.* 49. lorsqu'une personne attaquée d'une maladie aiguë perd la vue, surtout si ses forces sont épuisées. « Dans quelque fievre continue que ce soit, dit cet Auteur, si le malade perd la vue & l'ouie, & que ses forces soient entierement épuisées, on peut assurer que la mort est à la porte. »

Hippocrate, *VI. Epid. sect.* 1. *Aph.* 16. regarde l'obscurcissement de la vue comme un très-mauvais signe. « Car dans les maladies aiguës, dit Galien, l'obscurcissement de la vue indique la foiblesse de la faculté visuelle, à moins que cela n'arrive d'une maniere critique, comme lorsque cet accident est accompagné de signes de coction & d'autres signes qui indiquent une crise. Mais lorsqu'il est accompagné d'autres mauvais signes, particulierement de signes critiques qui ne sont suivis d'aucune crise, comme sont toutes les évacuations qui ne procurent aucun soulagement au malade, ou qu'il succede à ces sortes d'évacuations, c'est un signe de mort. » C'est peut-être dans ce sens qu'on doit prendre ce que dit l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 105. « que les petites tumeurs qui viennent autour des oreilles dans les maladies de longue durée, & qui sont accompagnées d'éruptions réitérées de sang par le nez, & d'une scotomie, sont un signe de mort. »

C'est encore un signe de mort, suivant Galien, *Com. in Prorrhet.* lorsque les yeux sont éteints & languissans, & que la prunelle & les parties intérieures de cet organe ressemblent à celles des cadavres; & c'est peut-être ce qu'a voulu dire Hippocrate, *II. Epid. sect.* 6. lorsqu'il assure, « que ceux dont les yeux ont perdu leurs forces, ne sont pas éloignés de la mort. » Tel fut le cas de la femme de Theodore, dont il est parlé dans le septieme Liv. *des Epid. T.* 27.

C'est aussi un très-mauvais signe lorsque les yeux perdent leur éclat & se ternissent, ainsi que nous l'apprenons dans le Livre *des Prognostics* : mais c'en est un de mort dans les maladies aiguës de perdre la vue, comme cela arriva au fils d'Antiphanes dont il est parlé dans le troisieme Liv. *des Epid.T.*28. où il est dit, qu'après qu'il eût perdu la vue de l'*œil* gauche, & que cet organe fut affecté d'une tumeur indolente, il la perdit peu de tems après du droit, que les prunelles de ses yeux devinrent blanches & seches, & qu'il mourut aussi-tôt après.

Ceux qui assistent des mourans, observent que leurs yeux se ternissent peu-à-peu, & que la perte entiere de leur éclat est suivie de celle de la vue.

L'Auteur des *Prén. de Cos*, oppose les yeux éteints, batus, languissans & ternis, à ceux qui sont étincelans, fixes & hagards, dont il est parlé dans le sixieme des *Epid. Text.* 1. *Aphor.* 19. Ces derniers yeux marquent le délire ou la phrénésie, & pour l'ordinaire des convulsions, ou la mort même, lorsqu'ils se trouvent joints avec d'autres mauvais signes, suivant l'aphorisme d'Hippocrate que nous venons de citer, dans lequel il est dit que « la férocité des yeux présage le delire, & que la distorsion (κατάκλασις), ou le relâchement des paupieres (ἔῤῥιψις) est extremement pernicieux. Les yeux ainsi affectés dans les phrénésies, marquent des convulsions qui doivent être suivies de la mort; car les convulsions qui accompagnent la phrénésie, sont très-pernicieuses; & les phrénésies mortelles dégénerent en convulsions. De-là vient que l'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. T.* 71. si l'on en croit Galien, veut qu'on abandonne ces sortes de malades à la Nature, & qu'on ne leur donne aucun remede : on ne doit point purger, dit-il, ceux qui rendent par haut des matieres noires, qui ont perdu l'appétit, qui sont dans le délire, & qui ont les yeux hagards ou fermés; car ce seroit leur causer la mort. C'est pour se conformer à ce précepte que plusieurs de nos plus habiles Medecins se sont fait une loi de ne jamais prescrire des cathartiques à ceux qui se trouvent dans de pareilles circonstances, pour ne point se rendre responsables des accidens qui pourroient en résulter.

On peut aussi prognostiquer le sort du malade par la grosseur de ses yeux, comme lorsque l'un est plus gros que l'autre; car entr'autres signes pernicieux dont Hippocrate fait mention dans son *Livre des Prognostics*, il met celui-ci, savoir que les yeux sont de grosseur inégale.

Ce n'est pas un signe moins funeste dans les maladies dangereuses, lorsque les yeux sont plus gros qu'à l'ordinaire; car cela prouve que la tête est surchargée d'humeurs, & que la faculté visuelle est presque abolie; de maniere que rien ne résiste à l'affluence des humeurs sur les yeux. Hippocrate, *VII. Epid. T.* 100. observa ce signe dans le fils de Nicolas, dont l'œil droit devint plus gros qu'à l'ordinaire, le sixieme jour de sa maladie, & qui mourut le lendemain : il observa le même signe dans la femme d'Hermoptoleme, la veille de sa mort, 7. *Epid. T.* 13.

Hippocrate, *Lib. Prognostic.* met encore la saillie & l'enflure des yeux au nombre des signes funestes qui paroissent dans ces organes. Les yeux ne sont pour l'ordinaire ainsi affectés qu'en conséquence de douleurs de tête violentes & inflammatoires; car comme ils s'échauffent & se remplissent d'une plus grande quantité d'esprits, ils deviennent plus gros & plus voutés.

C'est encore un fort mauvais signe dans les maladies aiguës, suivant l'Auteur des *Prognostics*, lorsque les yeux sont enfoncés, à moins que cela ne vienne de quelque cause externe, dans l'espace de trois ou quatre jours, à compter du commencement de la maladie : car un pareil symptome, comme Galien nous l'apprend dans son Commentaire sur cet endroit, provient d'une foiblesse qui prive l'*œil* de toute nourriture; & il indique que la violence du mal est si extraordinaire, que la nature ne peut manquer de succomber.

Lorsque les yeux se retirent & se flétrissent, comme s'ils manquoient de nourriture, cela ne vient que du défaut de la chaleur naturelle, dont les petits restes ne résident que dans les parties internes, & sont incapables de se répandre dans les parties externes, afin de cuire les sucs dont l'*œil* reçoit sa nourriture : à quoi l'on

peut ajouter, que le peu d'eſprits qui reſte dans le cœur & dans les parties internes, ceſſe de ſe porter aux yeux, ce qui eſt cauſe que ces organes ſe flétriſſent, ſe deſſéchent & rentrent dans la tête; Hippocrate, *VII. Epid. T.* 33. parle d'un malade à qui les yeux s'enfoncerent enſuite d'une bleſſure qu'il reçut au foie. On voit même pluſieurs moribonds dont l'*œil* droit & quelquefois le gauche, ſe deſſeche & ſe flétrit.

On obſerve encore certains mouvemens dans les yeux, qui ne préſagent rien de bon. C'eſt un mauvais ſigne, par exemple, ſuivant Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* lorſque les yeux ſont élevés ou ſuſpendus (ἐναιωρεύμενοι), ce que Galien traduit par *inſtable*, *mal aſſuré*, parce que cela marque, ſelon lui, un délire, ou une convulſion, qui ſont deux accidens également funeſtes : mais le Medecin doit auſſi faire attention aux autres ſignes, pour pouvoir porter un jugement plus aſſuré de celui dont on vient de parler; car pour que l'inſtabilité des yeux puiſſe être regardée comme un préſage de mort, il faut qu'elle ſe trouve jointe avec quelqu'autre ſigne funeſte. Galien, *Com.* 9. *in I. Prorrhet.* explique plus clairement cette propriété à laquelle nous donnons le nom d'inſtabilité, lorſqu'il dit que les yeux inſtables reſſemblent à un cheval qu'on ne peut conduire, & qui eſt toujours dans un mouvement continuel; au lieu que les yeux concrets ſont fixes & immobiles. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon que l'Auteur des *Prénotions de Cos*, aſſure que le clignotement & le mouvement continuel des yeux ſont d'un mauvais préſage, & que c'eſt auſſi une mauvaiſe marque, lorſqu'ils ſont fixes; & de-là vient que ces ſortes d'yeux ſont appellés concrets, fermes, ſtables & immobiles.

L'Auteur des *Prorrhétiques* nous apprend *Lib. I. T.* 46. que c'eſt toujours un mauvais ſigne, lorſque les malades ont les yeux fixes: c'eſt un mauvais ſigne, dit-il, d'avoir les yeux éteints, languiſſans, viciés, concrets ou confus, ſuivant Galien; ὄμμα ἀμαυρούμενον, φλαῦρον, καὶ τὸ πεπηγὸς καὶ ἀχλυῶδες, κακόν. Il eut pu dire un ſigne mortel, puiſque ces ſortes d'yeux ſont toujours d'un préſage funeſte dans les maladies aiguës, à moins qu'ils ne ſoient tels par quelque cauſe critique.

Galien écrit dans ſon Commentaire, que la concrétion des yeux provient de l'immobilité des muſcles qui les font mouvoir, laquelle eſt dûe ou à la réſolution de tous les muſcles, ou à l'égalité de leur tenſion, qui fait qu'ils ſont tirés également de tous côtés; ou enfin de la foibleſſe exceſſive de ces mêmes muſcles, ce qui eſt certainement d'une fâcheuſe conſéquence, de même que tous les autres cas, entant qu'elle provient d'une convulſion des muſcles, & de ce que les origines des nerfs ſont affectées de la violence de la maladie.

Galien, *Com.* 1. *in VII. Epid. T.* 27. écrit que les yeux concrets ou immobiles, qu'Hippocrate condamne ſi fort dans le texte (*6. Epid. Sect.* 1. *T.* 16.) marquent une extinction parfaite de la faculté qui meut les muſcles dans leur état naturel. Hippocrate, 5. *Epid. Text.* 50. parlant du cas de la fille de Nerios, qui mourut d'un coup que ſa compagne lui donna du plat de la main ſur la couronne de la tête, dit, qu'un peu avant ſa mort, un de ſes yeux fut affecté d'une cataplexie, ou ſtupéfaction (καταπλῆξι).

A l'égard de la poſture des yeux, leurs diſtorſions ſont toujours d'un mauvais préſage, à moins qu'elles ne ſoient critiques, comme dans le cas du malade du jardin de Dealces, 3. *Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 2. qui fut affecté le neuvieme jour de ſa maladie d'une diſtorſion de l'*œil* droit. Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* met les diſtortions au nombre des ſignes pernicieux qui appartiennent aux yeux: mais il eſt ici beſoin d'une diſtinction; car il arrive quelquefois, à ce que dit Galien, *Com.* 1. *in Prognoſt.* que les yeux ſe tournent à cauſe des convulſions dont les muſcles qui ſervent à les mouvoir ſont affectés, comme il arrive ſouvent dans les fievres, à l'occaſion de la trop-grande abondance des humeurs; & l'on ne peut tirer aucun indice certain de ces ſortes de diſtorſions, lorſque les ſignes n'indiquent autre choſe que cette redondance. Il eſt pourtant vrai, généralement parlant, que les yeux ſe tournent dans les maladies aiguës, non point à cauſe de ce qu'on vient de dire, mais parceque la maladie affecte l'origine des nerfs, ſavoir, le cerveau, ce qui eſt extremement pernicieux. Il s'enſuit donc que la dépravation & la diſtorſion des yeux ſont toujours un mauvais ſigne, quand elles proviennent d'une ſuperfluité ou redondance d'humeurs, ce qui eſt moins à craindre, ou de la ſechereſſe des muſcles. Mais lorſqu'une pareille diſtorſion arrive dans les fievres ardentes ou dans la phrénéſie, elle préſage la mort, ſurtout ſi elle eſt jointe avec des ſignes qui marquent l'extinction de la faculté vitale, une extreme foibleſſe, ou la diminution ou dépravation de quelque ſens.

Il y a ſur ce ſujet un Aphoriſme d'Hippocrate fort célébre, 4. *Aph.* 49.

» Lors, *dit-il*, qu'un malade attaqué d'une fievre continue, a les levres, les ſourcils, les yeux ou le nez de travers, qu'il perd la vûe & l'ouie, & qu'il eſt en même-tems extremement foible, il n'eſt pas éloigné de ſa derniere heure. »

Il s'exprime encore plus clairement dans ſon Livre des *Prognoſtics* :

« Lorſqu'un malade a les paupieres, les levres ou le nez de travers; & que ces parties deviennent ridées, pâles & livides, on peut aſſurer que la mort eſt à la porte, ſurtout ſi ces ſymptomes ſe trouvent joints avec quelqu'autre ſigne. »

C'eſt donc toujours un mauvais ſigne, lorſqu'un malade a les yeux de travers, à moins qu'il ne les ait tels à la veille d'une criſe, ainſi que nous avons déja dit.

Ces ſortes de diſtorſions ne ſont pas néantmoins un ſigne néceſſaire de mort, & c'eſt ſans doute ce qu'Hippocrate a voulu faire entendre *VI. Epid. Sect.* 1. *Aphoriſ.* 16. lorſqu'il dit que la *circumtenſion* (ou tenſion de la circonférence) *des paupieres eſt mauvaiſe*. Mais on peut établir un prognoſtic certain ſur les ſignes qui précedent, qui accompagnent & qui ſuivent. La dépravation ou diſtorſion des yeux eſt encore un mauvais ſigne, quand elle arrive dans le tems que les parties inférieures & les plus foibles ſont accablées par la violence du mal, parce qu'elle indique un tranſport des humeurs au cerveau & aux parties les plus nobles; ce qui paroît être le ſentiment de l'Auteur du I. des *Prorrhet.* 69. qui dit, « que la diſtorſion des yeux qui provient de la rétrogradation des humeurs des lombes eſt un mauvais ſigne. » Mais ces ſortes de diſtorſions ſont abſolument mortelles quand elles ſe trouvent jointes avec d'autres mauvais ſignes. Nous liſons à ce ſujet dans le même Livre, *Text.* 81. que la diſtorſion des yeux ne préſage rien de bon dans les fievres ardentes qui ſont accompagnées d'un refroidiſſement ſuperficiel & univerſel, & de déjections aqueuſes & bilieuſes, ſurtout ſi le malade eſt encore attaqué d'une catalepſie. Il eut pu dire avec plus de raiſon que ce ſigne annonce la mort, puiſque le refroidiſſement univerſel qui ſurvient dans les fievres ardentes & qui eſt accompagné d'évacuations qui nuiſent au malade au lieu de le ſoulager, eſt un des ſignes critiques qui ne décident rien, & qui ſont par conſéquent mortels, ſuivant Hippocrate & Galien, qui nous diſent plus d'une fois, que lorſque le malade ne reçoit aucun ſoulagement des choſes dont il devroit raiſonnablement en attendre, & qu'il ſe trouve dans un état pire qu'auparavant, ſa perte eſt infaillible, parce que ces ſortes de ſymptomes doivent être regardés comme des ſignes critiques qui ne ſervent à rien, & qui pour cela ſeul deviennent mortels. D'où il ſuit que lorſque la diſtorſion des yeux ſe trouve jointe avec les ſignes dont on a parlé ci-deſſus, on doit la regarder comme une marque infailli-

ble de mort. L'Auteur des *Prorrhet. Lib. I. Text.* 89. dit à ce sujet que dans toute distorsion des yeux accompagnée de fievre & de lassitude, le frisson est pernicieux; & que le coma qui est accompagné des mêmes circonstances est très-mauvais.

On doit donc regarder les distorsions des yeux qui se trouvent jointes avec des mauvais signes, surtout avec des signes critiques de mauvaise espece, comme absolument mortelles: mais elles annoncent une mort prochaine quand elles sont accompagnées de signes mortels.

Telle étoit la distorsion des yeux qu'Hippocrate observa dans une femme qui mourut d'une fausse couche, 3. *Epid. Sect.* I. *Ægr.* II.

« Elle fut, dit-il, attaquée le quatrieme jour d'un délire « accompagné de frayeur & de tristesse; son *œil* droit « se tourna de travers, il lui survint une sueur froide « légere autour du front, & le froid s'empara des ex- « trémités de son corps. »

Il nous reste maintenant à examiner les indices qu'on peut tirer de ce qu'un malade tient les yeux fermés.

Lorsqu'une personne attaquée d'une maladie aiguë a les yeux continuellement fermés, & sans pouvoir les ouvrir, soit à cause des humeurs qui collent les muscles des yeux & les paupieres ensemble, soit à cause de la secheresse & de la résolution de ces muscles, occasionnée par une foiblesse excessive, c'est toujours un signe de mort, à moins qu'il ne survienne une crise accompagnée de quelque évacuation qui soulage considérablement le malade. L'Auteur des *Prénotions de Cos*, 77. dit à ce sujet, « que lorsqu'un malade attaqué d'une « fievre continue perd la parole, tient les yeux fermés, « & les clignote de tems en tems, s'il lui survient une « hémorrhagie par le nez & un vomissement, ensuite « duquel il recouvre la parole & les sens, c'est un bon « signe; mais qu'autrement il tombe dans une dyspnée « qui lui cause la mort en peu de tems. »

Il est rare cependant qu'un malade qui a les yeux fermés soit encore attaqué des symptomes critiques dont on a parlé ci-dessus, à moins qu'il ne soit extremement robuste; de sorte qu'on peut dire en général qu'une pareille disposition des yeux est presque toujours un signe de mort. Mais elle est toujours funeste quand elle est jointe avec d'autres mauvais signes, suivant le passage du *I. des Prorrhet.* 71. que nous avons cité ci-dessus. On doit attendre l'événement du prognostic; cette disposition des yeux, à ce que dit Galien dans son Commentaire sur ce passage, provient ou de la tension des muscles qui servent à les fermer, ou de la foiblesse de ceux qui servent à les ouvrir; & l'une & l'autre sont des symptomes extremement pernicieux.

C'est un mauvais signe dans les maladies aiguës, de dormir avec les yeux à demi fermés.

Voici ce qu'en dit Hippocrate dans le Livre *des Prognostics*.

« On doit observer si le malade dort avec les yeux à de- « mi fermés; car c'est une signe de mort lorsqu'on lui « voit une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne « soit sa coutume de dormir ainsi, ou qu'il n'ait le flux « de ventre, ou qu'il n'ait pris quelque cathartique. »

J'apperçus ce signe dans ma femme, dit Prosper Alpin, avant qu'elle mourût, & il lui fut funeste, bien qu'elle dormît quelquefois de cette sorte: mais dans l'occasion dont je parle il fut accompagné d'un coma, du refroidissement des extrémités, d'inquiétudes, de la noirceur & de la rudesse de la langue, mais sans altération. Ce symptome est toujours à craindre, suivant l'Auteur *des Prénotions de Cos*, 218. qui dit, « que la cour- « bure des bords des paupieres, lorsqu'elle se trouve « jointe à l'immobilité ou au clignotement continuel « des yeux, ou au changement de leur couleur, & que « les paupieres restent ouvertes, est un signe très-per- « nicieux. »

Il faut encore faire attention à la couleur des yeux lorsqu'il s'agit d'établir un prognostic: c'est un très-mauvais signe, par exemple, lorsque le blanc des yeux devient rouge, à moins qu'il n'indique une hémorrhagie critique; car autrement un tel symptome est toujours pernicieux dans les maladies aiguës. Hippocrate, *Lib. Prognost.* met encore cette circonstance au nombre des signes pernicieux, parce, dit Galien dans son Commentaire, qu'elle procede d'une rédondance de sang qui croupit dans le cerveau & dans les meninges, ou d'une inflammation considérable dans ces parties, & l'une & l'autre sont extremement pernicieuses dans les fievres continues, surtout si cette rougeur est accompagnée de quelqu'autre mauvais signe aux jours critiques, ou de telle autre maniere que ce soit; mais elle est encore pire lorsque la phrénésie s'y joint.

L'Auteur des *Prénotions de Cos*, 163. parle de ce symptome en ces termes:

« C'est un fort mauvais signe lorsqu'un malade sent des « battemens dans la tête, & que ce symptome est ac- « compagné de la rougeur des yeux & du délire. »

Nous apprenons de l'Aphorisme sept du troisieme Livre que cette rougeur est fort à craindre, à cause, dit Galien, qu'elle indique une inflammation considérable du cerveau ou de l'estomac, & que toutes deux sont mortelles, comme ce même Auteur l'enseigne expressément dans son Commentaire sur le premier des *Prorrhétiques*, où il dit, « Que la rougeur des yeux qui ac- « compagne une fievre continue, indique une rédon- « dance de sang dans la tête, laquelle est cause de cet- « te rougeur, comme dans les lippitudes, ou une in- « flammation du cerveau ou de l'estomac; & que ces « deux especes d'inflammations different, en ce que « dans la premiere il n'y a que les veines du blanc de « l'*œil* qui soient rouges, au lieu que la seconde est en- « core accompagnée du hoquet ou du vomissement. »

Hippocrate, *Lib. Prognost.* ne dit point simplement que la rougeur des yeux, mais des veines du blanc des yeux, est un fort mauvais signe.

Mais le signe le plus pernicieux & le plus mortel, suivant le passage d'Hippocrate que nous avons cité, c'est lorsque ces veines paroissent livides ou noires; car, comme dit Galien, une pareille couleur provient d'un refroidissement qui indique l'extinction de la chaleur naturelle.

Enfin, on peut prognostiquer le sort du malade par les excrémens qui paroissent dans ses yeux. Hippocrate, *Lib. Prognost. & I. Epid. Sect.* 2. entre autres signes fâcheux qu'on observe dans les yeux dans les maladies aiguës, compte les larmes involontaires. Galien attribue ces larmes, ou à quelque lippitude ou à une fluxion sur les yeux: mais dans les fievres aiguës on doit les attribuer à la foiblesse de la faculté rétentive, ce qui est d'une conséquence funeste.

Il s'ensuit donc que les larmes involontaires que répandent ceux qui sont attaqués de maladies aiguës, lorsqu'elles n'annoncent point une crise prochaine par une hémorrhagie, surtout par le nez, sont un signe infaillible de mort, suivant Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. Les excrémens pituiteux qui s'amassent dans les yeux passent encore, *Lib. Prognost.* pour un fort mauvais signe. Galien dit dans son Commentaire, que quoique cette humeur ou excrément provienne d'une fluxion, comme cela arrive quelquefois dans la lippitude, elle indique néantmoins dans les maladies aiguës une foi-

blesse

blesse de la faculté naturelle, qui l'empêche de digérer les sucs dont les yeux tirent leur nourriture. Il s'amasse quelquefois dans les yeux une matiere dure & seche, que l'Auteur des *Prorrhet.* I. 17. dit être un signe de phrénésie; & Galien dans son Commentaire, assure qu'elle se trouve souvent dans les personnes attaquées d'une maladie de consomption, après que toute la substance charnue du visage & des tempes a été fondue par la violence de la chaleur; & cette circonstance fait paroître les yeux extremement enfoncés; au lieu que dans la phrénésie, cette matiere ne change en rien la forme de ces organes. De-là vient qu'Hippocrate, *VI. Epid. Sect.* I. *Text.* 16. met au nombre des mauvais signes qu'on observe dans les yeux une espece de matiere excrémentitielle semblable à de la paille ou à de l'écume seche, laquelle se forme, suivant Galien, à l'occasion d'une secheresse & d'une foiblesse extraordinaire, qui fait que les yeux ne peuvent point retenir les larmes; & celles-ci étant desséchées par la chaleur d'un cerveau enflammé, se convertissent en ces sortes d'excrémens poudreux, que les Grecs appellent *lemæ*, & qu'on regarde, pour les raisons que je viens de rapporter, comme un signe de mort. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

## EXPLICATION

### *De la Planche premiere.*

*Figure premiere*, *A*, les cils ou poils de la paupiere supérieure.

*B*, le cartilage de la même paupiere.

*C*, le muscle releveur de la paupiere supérieure.

*D*, *Fig.* 2. Le muscle superbe ou releveur de l'œil.

*E*, le tendon du muscle précédent.

*F*, *Fig.* 4. représente le muscle abaisseur ou humble de l'œil.

*G*, *Fig.* 1. 2. & 3. représente le muscle adducteur de l'œil autrement appellé buveur.

*H*, *Fig.* 3. & 4. représente le muscle abducteur ou dédaigneux de l'œil.

*I*, *Fig.* 1. 2. & 3. L'oblique supérieur ou trochléateur.

*K*, *Fig.* 4. L'oblique inférieur.

*L*, *Fig.* 1. 2. & 3. Le tendon de l'oblique supérieur qui passe par la poulie.

*M*, *Fig.* 1. 2. 3. & 4. Le nerf optique.

*N*, *Fig.* 3. Le nerf optique aboutissant au globe de l'œil.

*O*, *Fig.* 1. L'union des nerfs optiques.

*P*, *Fig.* 2. 3. & 4. La partie transparente de la cornée.

*Fig.* 5. *A*, la tunique sclérotique.

*B*, la partie qui est couverte par la tunique tendineuse ou albuginée.

*C*, la partie transparente de la cornée.

*Fig.* 6. représente l'œil vu par derriere, la tunique sclérotique levée en quatre endroits *A A A A*, pour qu'on puisse voir l'uvée qui est munie d'un nombre infini de vaisseaux.

*Fig.* 7. représente l'œil vu du même côté, où l'on découvre la rétine qui est une production de la substance médullaire du nerf optique.

*Fig.* 8. représente l'œil dont on a levé toutes les tuniques, pour qu'on puisse voir l'humeur vitrée enfermée dans ses propres tuniques.

*Fig.* 9. représente l'humeur vitrée *A A A A*, dans le milieu de laquelle est placée l'humeur crystalline *B*. L'œil est ici vu par devant.

*Fig.* 10. représente la prunelle, l'humeur crystalline & les ligamens ciliaires.

*Fig.* 11. représente les trois plis des procès ciliaires, tels qu'on les voit avec le microscope: celui du milieu est veineux & les deux autres artériels. On a négligé & écarté les autres plis autant qu'il a été possible.

*A*, représente la portion dilatée de l'uvée & de la choroïde vue dans sa partie antérieure avec le microscope, aussi-bien que les trois sillons des procès ciliaires.

*B B*, représente deux *chori*, comme Hovius les appelle, des procès ciliaires, composés seulement de vaisseaux artériels, avec leurs vermiculations; les autres parties étant écartées pour qu'on puisse voir plus distinctement l'ordre des vaisseaux.

*C C*, quelques petits vaisseaux vermiculaires qui montent de la partie inférieure aux procès ciliaires.

*D D*, l'union des vaisseaux qui montent de la partie inférieure.

*E E*, les petits vaisseaux vermiculaires, tant longs que courts, avec les conduits nerveo-lymphatiques.

*F F*, les mêmes vaisseaux sortant du cercle antérieur, avec leurs conduits nerveo-lymphatiques.

*G*, représente les petits vaisseaux nerveo-lymphatiques refluans, aussi-bien que les petits vaisseaux veineux.

*H*, les petits vaisseaux vermiculaires marqués de même que les artériels.

*I*, le vaisseau veineux formé des petits vaisseaux vermiculaires, lequel après être arrivé à l'extrémité des procès ciliaires, va se rendre presque en droite ligne au cercle veineux.

*Fig.* 12. représente au naturel un des replis des procès ciliaires, composé seulement de vaisseaux artériels, avec les conduits nerveo-lymphatiques; dessinés à l'aide d'un excellent microscope.

*A*, quelques-uns des petits vaisseaux artériels qui sortent des parties inférieures, quelque peu inclinés d'un côté, pour qu'on puisse mieux voir le cours des vaisseaux vermiculaires.

*B*, les vaisseaux réunis en un seul & montans.

*CC*, représente les vaisseaux artériels vermiculaires courts, avant leur jonction.

*D*, les mêmes vaisseaux, mais un peu plus longs.

*E*, la ramification des vaisseaux vermiculaires qui sortent du cercle artériel. Quelques-uns de ces vaisseaux sont retournés, ainsi qu'on peut voir en *F*.

*GGG*, représente les vaisseaux latéraux courts ou nerveo-lymphatiques, sortant des vaisseaux vermiculaires & séparés du ligament ciliaire.

*Fig.* 13. représente une petite ramification vue avec le microscope; laquelle est composée des vaisseaux vermiculaires. Le cercle artériel & les vaisseaux nerveo-lymphatiques en fournissent un grand nombre.

*A*, une partie de la branche qui naît du cercle artériel coupée.

*B*, les vaisseaux vermiculaires qui sortent de la petite branche précédente.

*CC*, les petits vaisseaux nerveo-lymphatiques qui aboutissent aux ligamens ciliaires.

*Fig.* 14. représente les procès ciliaires d'un chien, couverts de deux tuniques, dont la premiere représente les vaisseaux vermiculaires tels qu'on les voit avec le microscope, avec les vaisseaux nerveo-lymphatiques qui se distribuent dans la seconde, qui est la cinquieme en ordre, unis & séparés du ligament ciliaire.

*A*, une petite portion du cercle artériel.

*BB*, représente des branches qui viennent du cercle artériel, dont l'une a été coupée, & les trois autres conservées pour éviter la confusion; avec leur cours vermiculaire, & une distribution des vaisseaux nerveo-lymphatiques dans la tunique nerveo-lymphatique, ainsi qu'on voit en *CC*.

*DD*, représente les vaisseaux nerveo-lymphatiques unis dans cette tunique, lesquels représentent comme des mamelons, & séparés du ligament ciliaire qu'ils composent.

*Fig.* 15. représente un vaisseau nerveo-lymphatique composé de plusieurs autres, montant au ligament ciliaire, & se divisant après y être arrivé en plusieurs vaisseaux.

*Nota.* Qu'on n'a pas marqué tous les petits vaiſſeaux pour prévenir la confuſion.

*AAA*, l'union des vaiſſeaux nerveo-lymphatiques en des plus gros vaiſſeaux.
*BB*, les plus gros vaiſſeaux formés de l'union des plus petits.
*C*, branches coupées.
*D*, vaiſſeaux réunis qui montent au ligament ciliaire.
*E*, diviſion de ce vaiſſeau en pluſieurs petites branches.

*Fig.* 16. repréſente la tunique choroïde renversée, dans laquelle les vaiſſeaux formés des plus petits vaiſſeaux nerveo-lymphatiques, & remplis d'une matiere rougeâtre ſemblable à l'humeur vitrée ſont ſéparés, & laiſſent voir des papilles deux fois auſſi groſſes que dans leur état naturel, mais dont on n'a repréſenté qu'un petit nombre pour éviter la confuſion.

*A*, repréſente les vaiſſeaux nerveo lymphatiques qui pénetrent à travers la tunique papillaire, & forment les petites papilles dont on vient de parler, ou plutôt les petits vaiſſeaux qui contiennent l'humeur vitrée.
*B*, repréſente ces vaiſſeaux qui ſont compoſés d'un grand nombre d'autres, comme rompus & ſemblables à des petites papilles.
*C*, l'endroit où l'on a coupé le nerf optique.
*D*, une portion de l'artere qui ſe diſtribuoit dans le nerf optique.

*Fig.* 17. repréſente les vaiſſeaux nerveo-lymphatiques d'un chien, diſpersés dans la tunique lymphatique, tels qu'on les voit avec une loupe ordinaire, mais beaucoup plus gros que dans leur état naturel, avec quelques petites papilles ou vaiſſeaux qui vont ſe rendre à l'humeur vitrée, qu'on a laiſſés dans la plus petite portion de la tunique papillaire.

*AA*, repréſente les vaiſſeaux nerveo-lymphatiques ſortant de leur propre tunique.
*B*, quelques petites papilles ou vaiſſeaux deſtinés pour l'humeur vitrée.
*C*, une petite portion de la tunique papillaire.

*Fig.* 18. repréſente le petit vaiſſeau artériel d'un bœuf, vu avec le microſcope. Il eſt envoyé aux parties internes par ceux qui ſont diſtribués entre la ſeconde & la troiſieme tunique, qu'on a eu ſoin de développer pour qu'on pût voir avec les branches vermiculaires les vaiſſeaux nerveo-lymphatiques qui ſont en quelque ſorte détruits, en négligeant l'autre partie.

*A*, eſt un petit rameau artériel que ceux qui ſont diſtribués entre la ſeconde & la troiſieme tunique envoyent aux vaiſſeaux vermiculaires.
*B*, repréſente les différentes ſous-diviſions des vaiſſeaux vermiculaires un peu éloignées de leur cours, pour qu'on puiſſe voir plus diſtinctement les vaiſſeaux nerveo-lymphatiques repréſentés par la lettre *C*.

*Fig.* 19. repréſente les deux humeurs de l'*œil*. On voit dans cette figure, outre la vraie ſituation du ligament ciliaire, & quelques petits orifices des vaiſſeaux qui compoſent l'humeur vitrée, le petit vaiſſeau qui fournit à l'arachnoïde la nourriture dont elle a beſoin.

*AA*, le ligament ciliaire.
*BB*, ſont les vaiſſeaux nerveo-lymphatiques ſéparés des vaiſſeaux vermiculaires des procès ciliaires.
*CC*, amas de ces vaiſſeaux qui forment des replis en forme de cordons.
*D*, les vaiſſeaux nerveo-lymphatiques entortillés & aboutiſſant à l'humeur cryſtalline.
*EE*, quelques orifices des vaiſſeaux qui fourniſſent l'humeur vitrée.
*F*, eſt une ramification du vaiſſeau, qui ſe diſtribue dans la tunique vitrée, & une diſtribution de celui qui ſert à la nourrir.

## OCY

OCYMASTRUM, nom de la *circæa*, *lutetiana*, & de pluſieurs eſpeces de *lychnis*.

OCYMUM, *baſilic.*

Voici ſes caracteres.

La racine de toutes ſes eſpeces eſt annuelle, excepté celle de Ceylan. Le caſque ou la crête eſt droite, arondie, dentelée, découpée en quatre parties & plus grande que la levre inférieure qui eſt ſimple, creuſe, longue, horiſontale, & légerement découpée. Le calyce eſt un tuyau ouvert & diviſé en quatre parties, mais il lui en manque une cinquieme qui eſt remplacée par une petite feuille qui le couvre comme un bouclier, & dont la partie poſtérieure eſt pendante.

Boerhaave compte vingt-quatre eſpeces de cette plante :

1. *Ocymum, caryophyllatum, monachorum, ſive acinos Columnæ.* J.B. 3. 270. *Acinos Dioſcoridis.* Col. Phytob. 1. 23.
2. *Ocymum, foliorum fimbriis ad endiviam accedentibus, maximum.*
3. *Ocymum, latifolium, maculatum, vel criſpum.* C. B. P. 225. *Baſilicum, Indicum, maculatum.* H. Eyſt. *o.* 7. fig. 1.
4. *Ocymum, viride, foliis bullatis.* C. B. P. 225.
5. *Ocymum, foliis fimbriatis, viridibus.* C. P. B. 225.
6. *Ocymum, caryophyllatum, maximum.* C. B. P. 225.
7. *Ocymum, caryophyllatum, majus.* C. B. P. 226.
8. *Ocymum, citri odore.* C. B. P. 226.
9. *Ocymum, aniſi odore.* C. B. P. 226.
10. *Ocymum, meliſſæ odore.*
11. *Ocymum, ſtyracis liquidæ odore.*
12. *Ocymum, fœniculi odore.*
13. *Ocymum, nigrum, latifolium, laciniatum, ſpicâ nigrâ, flore albo, odore cinnamomi.*
14. *Ocymum, vulgatius.* Voyez *Baſilicum.*
15. *Ocymum, vulgatius, foliis ex nigro vireſcentibus, flore albo.*
16. *Ocymum, vulgatius, foliis ex nigro vireſcentibus, flore violaceo.*
17. *Ocymum, medium, criſpum, conglomeratâ brevique ſpicâ.*
18. *Ocymum, minus, anguſtifolium, foliis ſerratis.*
19. *Ocymum, minus, anguſtifolium, foliis bullatis.*
20. *Ocymum, tricolor.*
21. *Ocymum, minimum.* C. B. P. 226. J. B. 3. 247. Raii Hiſt. 1. 541. Tourn. Inſt. 204. Boerh. Ind. *a.* 170. *Ocymum caryophyllatum.* Offic. *Ocymum vulgare minus.* Park. Theat. 18. *Ocymum minus caryophyllatum.* Ger. 547. Emac. 673. *Baſilic.*

On cultive cette eſpece dans les jardins, elle fleurit au mois de Juin, & ſa ſemence eſt d'uſage.

22. *Ocymum, minimum, foliis ex purpura nigricantibus.* M. H. 3. 407.
23. *Ocymum, minus, Chinenſe, odoratiſſimum, flore albo.* Triumfett.
24. *Ocymum, Zeylanicum, perenne, fruteſcens, folio calaminthæ nonnihil ſimili.* M. H. 10. 153. *Nepetæ ſeu menthæ catariæ affinis Indica, candido flore.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Le mot *ocymum* vient d'ὠκέως, *oceos*, vîte, promptement, parce que cette plante pouſſe dans l'eſpace de deux jours. On l'appelle encore *baſilicum* de Βασιλεὺς, *Baſilus*, un Roi, à cauſe de ſon odeur & de ſes vertus.

Pluſieurs perſonnes aſſurent que quand on flaire cette plante, il s'éleve ſouvent dans les ſinus frontaux des œufs d'inſectes qui viennent à y éclore. Ce ſentiment

n'a rien qui doive ſurprendre puiſqu'il ſort quelquefois des inſectes avec la morve.

Cette plante poſſede une vertu balſamique & une odeur aromatique extremement pénétrante; elle échauffe & ranime les eſprits. Lorſqu'on met quelques feuilles de *baſilic* dans la préparation du ſel volatil, elles lui communiquent une odeur plus vive & plus agréable. Ce qui a donné lieu de croire que l'odeur du *baſilic* engendre des ſcorpions dans le cerveau, c'eſt peut-être que ces animaux attirés par ſon odeur dépoſent leurs œufs ſur ſes feuilles; de ſorte qu'étant attirés par le nez dans le ſinus frontal, ils y écloſent & augmentent juſqu'à un certain point à cauſe de la nourriture que la morve leur fournit.

Le *baſilic* eſt bon pour exciter les regles & l'urine, pour la colique, l'aſthme, & la morſure des bêtes venimeuſes. Il poſſede une qualité balſamique & tempérée, qui fait que ſon odeur n'eſt point auſſi nuiſible que celle de la ſauge & de l'orvale. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

OCYMUM SYLVESTRE. Voyez *Acinos.*

## ODA

ODALLAM. H. M. nom du *Mangas fructu venenato.*

ODAXISMOS, ὀδαξισμὸς, d'ὀδὲς, *dent*; ſenſation mordicante, douleur ou demangeaiſon. Hippocrate ſe ſert principalement de ce mot, en parlant des gencives, dans le tems que les *dents* cherchent à ſe faire jour & à ſortir.

## ODI

ODIUM, *Haine.* On met cette paſſion au nombre des cauſes procatarctiques des maladies, & elle paroît produire les mêmes effets que la colere. Voyez *Ira.*

## ODM

ODMALEA, ὀδμαλέα; *Fetides*, HIPPOCRATE.

## ODO

ODONTAGOGOS, ὀδονταγωγος; inſtrument pour arracher les dents.

ODONTAGRA, ſignifie la même choſe qu'*Odontagros*, ou la goute aux dents.

ODONTALGIA, ὀδονταλγία, *Odontalgie*; douleurs des dents, d'ὀδὲς, dent, & ἄλγος douleur.

ODONTIASIS, ὀδοντίασις. *Dentition.*

ODONTICA, Remedes pour les douleurs des dents.

ODONTIS, & ODONTITIS, ſont les noms de pluſieurs eſpeces de *lychnis.*

ODONTOGLYPHON, ὀδοντόγλυφον, d'ὀδὲς, dent, & γλύφω, *racler;* inſtrument pour *racler* ou écailler des dents.

ODONTOIDES, ὀδοντοειδὴς; nom de l'apophyſe odontoïde, ou de la ſeconde vertebre du cou.

ODONTOPHYIA, ὀδοντοφυΐα, d'ὀδὲς, dent & φύω, croître; *Dentition.*

ODONTOTRIMMA, ὀδοντότριμμα, d'ὀδὲς, dent, & τρίβω, j'enleve; *Dentifrice.*

ODORATUS, le ſens de l'odorat. Voyez *Olfactus.*

## OE

OE, ὄη, *Cormier* ou *Sorbier.* ORIBAS, *Med. Collect.* L. XV. C. 1.

## ŒCO

ŒCONOMIA, οἰκονομία, d'οἶκος, *Maiſon*, & νόμος, *Loi* ou *Regle; Œconomie.* C'eſt proprement la conduite d'une maiſon, ou d'une famille. Mais Hippocrate l'emploie pour ſignifier la maniere de gouverner un malade. L'*œconomie* animale eſt la conduite que tient la nature pour la conſervation des corps animaux.

## ŒDE

ŒDEMA, οἴδημα; *Œdeme.* On entend par ce mot toutes ſortes de tumeurs en général: mais on s'en ſert particulierement pour déſigner une tumeur phlegmatique, molle & froide, qui cede à l'impreſſion du doigt & la retient pendant quelque tems, ſans être accompagnée d'aucune douleur. Elle affecte toutes les parties du corps indifféremment, tantôt la tête, tantôt les mains, quelquefois les paupieres, ou telle autre partie, & quelquefois auſſi tout le corps. Dans le dernier cas elle prend le nom de cachexie, de leucophlegmatie, ou d'hydropiſie. Cette maladie affecte les pieds beaucoup plus fréquemment qu'aucune autre partie, & pour lors on dit qu'ils ſont enflés ou œdémateux.

L'*œdeme* eſt immédiatement causé par l'excès de la séroſité du ſang, qui séjourne dans les petites véſicules de la graiſſe, ou de la membrane cellulaire, & diſtend la peau. Cette maladie du ſang provient, ou d'une habitude froide & phlegmatique, ou de vieilleſſe; & elle eſt beaucoup plus fréquente en hiver, le froid augmentant le mal en coagulant le ſang qui croupit. Il n'eſt donc pas ſurprenant que la tumeur augmente conſidérablement pendant le jour, quoiqu'elle ait paru diminuer le matin, effet qu'on ne doit attribuer qu'à la chaleur du lit. Cette maladie peut encore venir de l'irrégularité du régime, d'un excès dans le boire & dans le manger, auſſi-bien que de l'uſage des alimens froids, crus & de difficile digeſtion: les fievres, particulierement celles de l'eſpece intermittente, conduiſent fréquemment à cette maladie; ſurtout lorſque le malade a bu avec excès dans le tems qu'il étoit échauffé & altéré. Elle peut auſſi être causée par une perte copieuſe de ſang, ſoit par des plaies, par la bouche, le nez, les poumons, les veines hémorrhoïdales, ou l'utérus. Elle peut encore venir de la ſuppreſſion du flux menſtruel dans les femmes, ou de la compreſſion de la veine cave par le fœtus, ou d'un ſkirrhe dans le bas-ventre, qui s'oppoſe au retour du ſang des extrémités inférieures dans le cœur: on peut auſſi l'attribuer à une vie trop ſédentaire, au trop long séjour qu'on fait dans le lit, ſoit qu'on dorme ou non, à la phthiſie & à l'aſthme, ou à telle autre maladie ou fatigue capable d'affoiblir la force avec laquelle le cœur pouſſe le ſang.

On voit par-là qu'il eſt aisé de diſtinguer les ſymptomes qui caractériſent l'*œdeme* de tout autre ſymptome; mais il eſt bon d'obſerver que le ſang ou l'humeur qui croupit, eſt d'autant plus épaiſſe & tenace, que la tumeur eſt plus dure & retient plus long-tems l'impreſſion du doigt.

Il eſt difficile de diſſiper les tumeurs œdémateuſes des piés, à moins qu'on ne détruiſe la maladie qui les a occaſionnées. Ces ſortes de tumeurs n'ont preſque rien de dangereux pour les femmes groſſes, ſurtout lorſqu'elles ſont d'un tempérament robuſte; car elles diſparoiſſent ordinairement d'elles-mêmes auſſi-tôt après qu'elles ſont accouchées, parce que la veine cave ne ſe trouve plus preſſée. Le danger eſt beaucoup plus grand pour les femmes d'un tempérament foible lorſqu'elles ſubſiſtent après l'accouchement, parce qu'elles ſont ſouvent ſuivies d'une hydropiſie, d'un aſthme & même d'une ſuffocation. Plus la durée de ces tumeurs phlegmatiques eſt longue, plus auſſi le danger eſt grand, & la guériſon du malade incertaine: mais on peut aisément y remédier lorſqu'elles ſont récentes, & qu'elles ne ſont accompagnées d'aucune autre maladie. Celles qui accompagnent une fievre intermittente ſont beaucoup plus bénignes que celles qui proviennent d'une perte de ſang trop copieuſe, ou de quelqu'autre indiſpoſition; lorſqu'elles proviennent de la ſuppreſſion d'une évacuation naturelle, la meilleure maniere de les guérir eſt de rétablir cette évacuation. Les tumeurs œdémateuſes des piés ſe guériſſent aisément lorſque le ſujet eſt jeune: mais elles ſont

souvent incurables dans les vieillards. Lorsque les piés sont considérablement enflés, & que les applications externes ne sont d'aucun effet, la difficulté de respirer, la suffocation & la mort sont ordinairement la suite de cette indisposition.

Le traitement des tumeurs œdémateuses varie suivant la différence des maladies qui les occasionnent : c'est pourquoi il faut commencer par découvrir leur cause. Lorsqu'elles paroissent venir d'une maladie interne, il faut avoir recours aux topiques, mais surtout aux remedes internes. Je mets au nombre des premiers, 1°. Les frictions fréquentes avec des linges chauds, qu'on doit continuer matin & soir jusqu'à ce que les piés deviennent rouges & brûlans. 2°. Il convient, pour les garantir de l'inclémence de l'air, surtout durant l'hiver, de les envelopper de fourrures ou autres hardes semblables, & de les tenir appuyés pendant la nuit sur des cailloux ou des morceaux de chêne chauds, pour atténuer le sang. 3°. Il faut pour fortifier le membre relâché, prévenir les amas ou stagnations du sang, aussibien que les distensions qu'il peut occasionner dans la peau par son épaississement, appliquer un bandage convenable sur la partie, qui doit commencer au pié & finir au genou. 4°. Il convient aussi d'appliquer dessus des remedes digestifs & corroboratifs : pour cet effet on exposera la jambe affectée à la vapeur de l'esprit de vin rectifié allumé en la couvrant, de façon qu'elle puisse la recevoir & la retenir : par cette méthode le sang qui croupit se dissipera par les sueurs, ou reprendra son premier cours, & la jambe recevra des forces considérables. 5°. Le bas peuple a coutume d'appliquer sur la partie enflée, de la grande éclaire pilée en forme de cataplasme. D'autres se servent de la même maniere de la persicaire acre, seule ou mêlée avec l'éclaire : & ce remede n'est pas sans effet, car ces deux plantes sont extremement résolutives. D'autres appliquent dessus de la rapure de raifort, ou un cataplasme de passerage cuite dans du vin. Le meilleur discussif pour cet effet est un cataplasme de fiente de pigeon avec le sel & le vinaigre : mais il faut l'appliquer tout chaud sur la partie malade.

On pourra fomenter aussi la partie avec une lessive de cendres de chêne, & avec l'eau dans laquelle les forgerons éteignent leur fer, en la mêlant si l'on veut avec quelques onces d'esprit de vin, & une petite quantité d'alun : on l'appliquera toute chaude avec des compresses, ou bien on baignera les piés deux fois par jour dans cette liqueur.

L'eau de chaux appliquée de la même maniere, seule, ou mêlée avec l'esprit de vin & l'alun, est fort salutaire dans le cas dont nous parlons, de même que le mélange suivant.

Prenez *d'esprit de vin*, &
*de vinaigre blanc*, } *de chacun une livre ;*
*d'alun cru, une once & demie ;*
*de vitriol, une dragme.*

Mêlez.

Il faut après avoir usé des frictions & des fomentations dont on a parlé, enveloper avec soin les jambes avec des bandages, & les garantir du froid par tous les moyens possibles. Le malade doit éviter tout excès dans le boire & dans le manger, faire beaucoup d'exercice, & ne jamais négliger les remedes internes, sans lesquels tous les topiques externes deviennent inutiles. Les eaux minérales sont quelquefois extremement salutaires dans cette maladie, bien qu'elles ne réussissent pas toujours.

Le Docteur Harris dit avoir souvent guéri cette maladie, par l'usage du safran de mars apéritif mêlé avec le quinquina ; d'autres assurent l'avoir dissipée avec le quinquina seul : mais quelques-uns rejettent ces sortes de remedes. Il convient donc dans ces occasions de prendre l'avis d'un habile Medecin. HEISTER *Chirurg.*

ŒDEMOSARCA, est une espece de tumeur d'une nature mitoyenne entre l'œdeme & le sarcome, dont il est parlé dans Marc Aurele Severini.

## ŒLN

ŒLNIZIUM, nom du *Thysselinum, Plinii.*

## ŒNA

ŒNANTHARIA, οἰναντάρια, onguens parfumés. Paul Eginete en décrit deux, & nous apprend que ce nom ne leur a point été donné, parce que l'*œnanthe* entre dans leur composition, car un grand nombre d'*Œnantharia* n'en ont point ; mais à cause qu'ils sont parfumés & odoriférans, ou parce qu'on emploie le vin & le lis dans leur composition. *Lib. VII. cap.* 21.

ŒNANTHE.

Voici ses caracteres.

Sa racine est un gros navet, long, charnu, qui a la figure d'un fuseau ; les pétales de la fleur sont inégaux & faits en forme de cœur. Le sommet de l'ovaire est couronné par le placenta, qui pousse de longs tuyaux, & est environné par bas de la levre supérieure de l'ovaire, qui se déploie en cinq petits lobes, lesquels soutiennent les pétales de la fleur en forme de calyce. Ces lobes s'attachent aux semences qui ont atteint leur maturité, comme des épines, & les tuyaux eux-mêmes se durcissent en des substances de même forme.

Boerhaave compte dix especes d'*œnanthe*, savoir,

1. *Œnanthe, chærophylli foliis*, C. B. P. 162. Boerh. Ind. A. 51. Tourn. Inst. 313. *Œnanthe petroselini folio, venenosa*, Offic. *Œnanthe cicutæ facie Lobelii*, Park. Th. 894. Raii Hist. 1. 441. Synop. 3. 210. *Œnanthe succo viroso, cicutæ facie Lobelii*, J. B. P. 193. *Filipendula cicutæ facie*, Ger. 901. *Quoad descript.* Emac. 1059.

Elle croît abondamment dans les ruisseaux & dans les marécages qui sont au Nord & au Sud de l'Angleterre.

C'est une ignorance inexcusable, dit Johnson sur Gerard, de prendre, comme quelques-uns le font aujourd'hui, les racines de cette plante pour celles de la pivoine ; on assure que quelques Herboristes de Londres les vendent sous le nom de *Levisticum aquaticum.* On doute que les racines de cette plante possedent une qualité aussi maligne & aussi venimeuse qu'on le prétend. Matthiole assure que sa troisieme espece d'*œnanthe*, & Tabernæmontanus que son *œnanthe schœnophyllos*, que C. Bauhin prétend être toutes deux synonymes avec cette plante, sont fort saines & fort salutaires. Je ne déciderai rien sur cet Article, dit Ray, aimant mieux l'abandonner à un plus ample examen. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Œnanthe, maxima, folio Apii, caulibus atropurpureis, flore albo.*
3. *Œnanthe, Apii folio, caule firmiore*, M. U. 16. M. H. 3. 288.
4. *Œnanthe, staphylini folio aliquatenus accedens*, J. B. 3. 2. 191.
5. *Œnanthe, Cretica*, Pon. Mont. Bald. Ital. 213.
6. *Œnanthe, aquatica*, C. B. P. 162. Raii Hist. 1. 441. Synop. 3. 210. Tourn. Inst. 313. Boerh. Ind. A. 51. *Œnanthe palustris sive aquatica*, Park. Theat. 795. *Œnanthe sive filipendula aquatica*, J. B. 3. 191. *Filipendula aquatica*, Ger. Emac. 106.

Elle croît preſque partout dans les prés humides, & le long des ruiſſeaux.

Son gout eſt un peu amer & mêlé de quelque aſtringence ; elle eſt d'une nature chaude & ſeche, & poſſede une qualité apéritive & aſtringente. Elle excite l'urine & chaſſe le calcul, ſoit qu'on en uſe intérieurement ou extérieurement; elle leve les obſtructions & nettoye les conduits urinaires. Ray, *Hiſt. Plant.*

7. *Œnanthe, aquatica, minor*, Ind. 9.
8. *Œnanthe, Luſitanica, ſemine craſſiore, globoſo*, T. 313.
9. *Œnanthe, quod bulbocaſtanum, folio leviter inciſo, Luſitanicum.*
10. *Œnanthe, folio Apii rotundiori.* Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. I.

Cette plante tire ſon nom de οἴνη, *oene*, une vigne, & ἄνθος, *anthos*, fleur; de ſorte que *œnanthe* eſt la même choſe que fleur de vigne; car les anciens appelloient les plantes qui fleuriſſent en même tems que la vigne, ou dont les fleurs ont la même odeur que celles de cette derniere, *œnanthe*.

Cette plante eſt un véritable, poiſon & jette ceux qui en goutent dans des convulſions dont la mort eſt la ſuite, comme cela arriva à deux hommes de la Haye qui eurent le malheur d'en gouter: l'un d'eux fut ſur le champ attaqué de convulſions, & mourut ſur la place, & l'autre peu de tems après. On trouve quelques exemples ſemblables dans les Obſervations de Stalpart Vander Wiel de perſonnes qui ſont mortes au bout de deux heures pour avoir ſeulement gouté cette plante, qui affecte le cerveau au point d'exciter des convulſions, & dont l'opération eſt ſi prompte qu'elle ne laiſſe preſque pas le tems d'y apporter de remede. La cinquieme eſpece eſt fort rare; la troiſieme, la quatrieme, la ſixieme & la neuvieme ſont eſtimées réſolutives & amies du corps humain : mais on en fait rarement uſage parmi nous. La ſixieme & la ſeptieme croiſſent dans les foſſés qui ſont aux environs de Leyde. Sa racine a un gout acre & déſagréable; elle donne d'abord un ſuc laiteux qui eſt ſuivi d'un autre qui eſt jaune, virulent, venimeux & fétide. Cette plante étant priſe intérieurement excite auſſi-tôt après une douleur d'eſtomac violente, accompagnée de ſi grandes convulſions que les mâchoires deviennent immobiles. Le malade eſt ſaiſi d'un hoquet fréquent, auquel ſe joignent de vains efforts pour vomir, & une hémorrhagie copieuſe par les oreilles. Le ſeul remede que l'on puiſſe employer dans un pareil cas eſt de faire avaler au malade une grande quantité d'huile, de beure ou de lait, afin d'émouſſer les pointes des particules acres, & en procurer enſuite l'évacuation par haut & par bas. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Œnanthe myconi, nom du *Thalictrum, minus, grumoſâ radice, floribus majoribus.*

*Préparation de l'Œnanthinum.*

Cueillez l'*œnanthe* odoriférant de la vigne ſauvage; faites-le ſécher, mettez-le dans l'huile *omphacinum*, (huile faite avec des olives vertes) & remuez-le bien. Laiſſez-le repoſer deux jours, coulez-le enſuite & gardez-le pour l'uſage.

L'*œnanthinum* a une vertu aſtringente qui approche de celle de l'huile de roſes: mais il n'eſt point purgatif ni apéritif comme cette huile. Le meilleur eſt celui qui tient beaucoup de l'odeur de l'*œnanthe*. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 56.

*Préparation du Vin d'Œnanthe.*

Prenez *de fleurs ſeches de vigne ſauvage, cueillies dans le tems qu'elle eſt en fleur, deux livres.*

Mettez-les infuſer dans quarante pintes de moût pendant trente jours; coulez la liqueur & gardez-la pour l'uſage.

Ce vin fortifie l'eſtomac, excite l'appétit, & fait beaucoup de bien dans la paſſion cœliaque & dans la dyſſenterie. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 33.

ŒNAREA, οἰναρέη, épithete que l'on donne aux cendres des jets, des tendrons & des feuilles de vigne.

ŒNAS, οἰνάς, eſpece de biſet.

## ŒNE

ŒNELÆUM, οἰνέλαιον, mélange d'huile & de vin.
ŒNEROS, οἰνηρός, vineux.

## ŒNO

ŒNODES, οἰνώδης, de οἶνος, vin; ſpiritueux ou fort.
ŒNOGALA, οἰνόγαλα, de οἶνος & γάλα, lait; eſpece de potion faite avec du lait & du vin. Hippocrate.
Quelques-uns veulent que ce ſoit du vin auſſi chaud que le lait qui eſt nouvellement tiré.
ŒNOGARUM, eſt le nom d'une compoſition qui entre dans les ragouts. Il en eſt parlé dans Apicius, *Lib. I. cap.* 3.
ŒNOMELI SANUM, eſt une compoſition dans laquelle il entre du vin & du miel. Nicolas Myrepſe en donne la deſcription, *Sect.* 37. *c.* 31.
ŒNOPHLYGIA, οἰνοφλυγία, de οἶνος, vin, & φλύω, être chaud ou bouillant; *ivreſſe*. Hippocrate.

ŒNOPLIA, Offic. *Œnoplia ſpinoſa & non ſpinoſa*, Ger. Emac. 1605. Raii Hiſt. 2. 1534. C. B. P. 477. *Œnoplia ſpinoſa & non ſpinoſa, ſive napeca, ſive zizyphus alba*, Park. Theat. 1441. *Œnoplia ſive nabca, paliurus Africana*, Chab. 51. *Nabca folio Rhamni vel jujubæ*, J. B. 1. 39. *Grande jujube.*

Ce fruit croît en Egypte & dans l'Iſle de Crete; & poſſede une qualité aſtringente avant qu'il ſoit mûr; ce qui fait qu'on emploie fréquemment ſon ſuc en forme de potion ou de lavement, pour remédier au relâchement de l'eſtomac & des inteſtins. Veſlingius prétend que ceux qui donnent des jujubes à ceux qui ont des fievres putrides, flattent leur palais ſans leur faire aucun bien. Proſper Alpin aſſure que le ſuc des jujubes parfaitement mûres eſt un remede excellent pour évacuer la bile de l'eſtomac.
Quoique les jujubes, ſurtout quand elles ont atteint leur maturité, ſoient extremement agréables au gout, elles nourriſſent cependant fort peu, & ſe corrompent aiſément dans l'eſtomac lorſqu'on en fait un trop grand uſage. Les grands d'Egypte & de Turquie ne laiſſent pas néantmoins de les eſtimer beaucoup.
Alpin, dont Cluſius embraſſe l'opinion, croit que l'arbre qui donne ce fruit eſt le *cannarus* d'Athenée. Mais les caracteres de l'un ne s'accordent point avec ceux de l'autre.
Suivant Veſlingius, ce que Théophraſte a écrit touchant le *coccymelus*, qu'il met au nombre des arbres qui naiſſent en Egypte, auquel il donne un fruit approchant de la nature de la neſle, paroît convenir parfaitement à cet arbre. Mais Pline l'appelle *prunus Ægyptia*. Je ne déterminerai point ſi cet arbre eſt le même que le *lotus* de Polybe, dont il eſt fait mention dans Athenée. Ray, *Hiſt. Plant.*

ŒNOPUS, οἰνωπός, de οἶνος, vin, & ὤψ, aſpect; eſt une épithete qu'on donne à tout ce qui reſſemble au vin. Par exemple, οἰνωπὸν χρῶμα, *œnopon chroma*, eſt une couleur vineuſe, telle que celle des raiſins qui mûriſſent & qui deviennent noirs & luiſans, de rouges qu'ils étoient auparavant; car les fruits qui ſe mûriſſent ont, à ce que dit Ariſtote dans ſon Livre des cou-

leurs, une certaine disposition à devenir noirs; & pour lors ils contiennent un suc vineux. Il dit encore dans le quatrieme Chapitre du même Livre que la couleur vineuse οἰνωπὸν χρῶμα, est produite par un noir pur qui se trouve tempéré par l'éclat de l'air. Gaze sur Théophraste, *Hist. Plant. Lib. III. cap.* 16. & 17. rend ce mot par *fulvus*, jaune foncé; & *Lib. IX. cap.* 13. par *cæruleus*, bleu azuré, & le joint avec le rouge. Οἴνοπε Βόε, *œnope boe*, une couple de bœufs de couleur de vin, Homere, *Odyss.* 5. est rendu par πυῤῥοὶ, rouges, à cause, dit Eustathius, que le vin est de cette couleur; on appelle ceux qui sont noirs οἴνοπε, à cause que le vin est noir. C'est ce qui fait qu'Homere donne souvent cette épithete à la mer; & qu'Hésychius traduit οἴνοπα par μέλανα, noir, ou comme il dit, οἰνώδη τῇ χροιᾷ, de couleur de vin. Hippocrate, 7. *Epid.* se sert de l'expression οἰνωπὰ χρώματα dans sa description de la dyssenterie, voulant faire entendre que les déjections étoient extremement rouges, & tiroient sur le noir; car il joint οἰνωπὰ avec ὕφαιμα, *hyphæma*, quelque peu sanguinolent. Mais *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. & *Lib. II.* περὶ γυναικ. il entend par οἰνωπαὶ & οἰνωποὶ, des femmes dont la couleur tient du blanc & du noir. Calvus rend ce mot par *fuscæ*, brunes. Fœsius.

## ŒNU

ŒNUS, οἶνος, vin, est le nom qu'on donne au jus du raisin qui a fermenté. Cette liqueur est chaude & seche, à ce que dit Hippocrate, *Lib. II.* περὶ διαίτης, où il rapporte les diverses qualités & différences du vin, de même que *Lib.* περὶ παθῶν, & *Lib. de Rat. Vict. in Morb. Acut.* Voyez la traduction de ce dernier au mot *Alcali.*

ŒNUS ANDRIUS, οἶνος ἀνδρεῖος, est suivant Erotien, un vin généreux, ou du vin de l'île d'Andros.

ŒNUS ANTHINOS, οἶνος ἄνθινος *vin fleuri*, est suivant Galien, dans son *Exegesis*, le même qu'*Anthosmias*, ou un vin imprégné de fleurs; & c'est dans ce sens, qu'il donne partout l'épithete de ἄνθινος au *Cyceon.*

ŒNUS ANTHOSMIAS, οἶνος ἀνθοσμίας, de ἄνθος, *fleur*, & ὀσμὴ, *odeur*; est un vin odorant, *vinum odoratum*, ou qui sent la fleur. Il paroît par Athénée & Suidas, que c'étoit un vin factice ou artificiel. Hippocrate, *Lib.* περὶ ἀφόρων, le prescrit dans les fumigations.

ŒNUS APODÆDUS, οἶνος ὁ ἀπὸ δαιδὸς, est un vin dans lequel on a fait bouillir du *Dais*, ou de la *Tæda.* Voyez *Dais.*

ŒNUS APEZESMENUS, οἶνος ἀπεζεσμένος, est du vin extremement chaud, qu'Hippocrate, *VI. Epid. Sect.* 6. *Aph.* 7. prescrit avec plusieurs autres choses, comme le lait, l'ail, le sel & le vinaigre, pour corriger la malignité des humeurs.

ŒNUS GALACTODES, οἶνος γαλακτώδης, de γάλα, *lait*; est un vin dont la chaleur égale celle du lait qu'on vient de traire, ou qui est mêlé avec du lait, *VII. Epid.*

ŒNUS DEUTERUS, οἶνος ὁ δεύτερος, vin de la seconde presse. HIPPOCR. *Lib. II. de Morbis.*

ŒNUS DIACHEOMENUS, &c. οἶνος διαχεόμενος καὶ ἀποψυχόμενος, καὶ διηθεμένος; est un vin qu'on a mis dans des grands vaisseaux, qu'on a fait refroidir, coulé ou retiré de la lie (*Lib.* περὶ παθῶν) pour le rendre plus léger & plus foibles. Ces sortes de vin sont appelés *saccata*, de *saccus*, le sac par lequel on les passoit. Delà vient que Pline se plaint *Lib. XIX. cap.* 4. de ce qu'on dépouille les vins de leur force & de leur vigueur en les passant par la chausse, *vina inveterari, saccisque lustrari.* Il dit *Lib. XV. cap.* 7. qu'on met de l'anis & des amandes ameres dans les sacs pour améliorer le vin.

On voit non-seulement par Lucrece, Horace & Martial, mais encore par Plutarque *Lib. VI. Sympos. Qu.* 7. qu'on passoit les vins les plus gros, tels que le *mastic*, ou *matsic* par une chausse de toile. Scribonius Largus, *cap.* 122. parlant d'un vin de Falerne qu'on n'a point dépouillé de ses esprits en le passant par la chausse, l'appelle *Falernum non saccatum.*

ŒNUS ISUS ISO PINOMENOS, οἶνος ἴσος ἴσῳ πινόμενος, est un vin qu'on a mêlé avec une égale quantité d'eau. Cette façon de parler étoit fort en usage parmi les Anciens, & Hippocrate, *Aph.* 56. *Lib. VII.* l'employe pour signifier un mélange tempéré de ces deux liqueurs. Il exprime le même mélange par ἰσοκρατὴς οἶνος, *Œnus Isocrates*, vin également mêlé, & il le prescrit dans les fievres.

ŒNUS CEDRINUS, οἶνος κέδρινος, *vin de Cedre*, *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. & *Lib. II.* περὶ γυναικ. Il paroît être le même que le *Cedrites*, ainsi qu'on peut le voir sous ce mot.

ŒNUS MALTHACUS, *sive* MALACUS, οἶνος μαλθακὸς ἢ μαλακὸς, vin foible; signifie quelquefois dans Hippocrate, un vin léger & sans force, par opposition à celui qui en a beaucoup; quelquefois doux, par opposition à ceux qui sont rudes & austeres.

ŒNUS MELICHROOS, οἶνος μελίχροος, vin édulcoré, ou dans lequel on a dissous du miel.

ŒNOS ŒNODES, οἶνος οἰνώδης, est un vin fort & généreux.

ŒNOS SIRÆOS, οἶνος σιραῖος, c'est le *Sapa*, ou *moût.* Voyez *Decoctio.*

ŒNOS SYCITES, οἶνος συκίτης; est un vin dans lequel on a fait macérer des figues.

ŒNOS STAPHIDIOS LEUCOS, οἶνος σταφίδιος λευκὸς; vin blanc fait avec des raisins secs.

ŒNOS TETHALASMENOS, οἶνος τεθαλασμένος; vin mêlé avec de l'eau salée. HIPPOCRATE.

ŒNOSTAGMA. *Esprit de vin.*

ŒNOTHERA, nom de la *Lysimachia.*

## ŒPA

ŒPATA. H. M. P. 4. T. 5. *Arbor Indica fructu conoide, Cortice pulvinato nucleum unicum, nullo assiculo tectum claudente.*

Est un grand arbre qui croît sur le bord de la mer parmi le sable, surtout aux environs de Cochin. Les Indiens préparent avec l'amande de son fruit une espece de mets qu'ils appellent *Caril*: mais ils en ôtent auparavant l'amertume en la faisant macérer & bouillir longtems dans l'eau. Le fruit de cet arbre, lorsqu'il est verd, & qu'on le fait cuire avec les feuilles d'*Adamboe*, & une suffisante quantité de beure, compose un cataplasme excellent pour ramollir les tumeurs & les faire venir à maturité, aussi bien que pour mûrir & dissiper la rougeole & la petite vérole.

Le fruit de cet arbre ressemble beaucoup à l'anacardium. RAY, *Hist. Pl.*

## ŒSO

ŒSOPHAGUS, l'*Œsophage* est un canal membraneux qui conduit les alimens depuis la bouche dans l'estomac. Comme le pharynx forme la partie supérieure de ce canal, je vais en donner la description.

Le pharynx est une espece de sac musculeux & glanduleux dont la surface externe est collée à la surface interne de tout l'espace qui est au fond de la bouche derriere les arriere-narines, la luette & le larynx, depuis la grande apophyse ou apophyse antérieure de l'os occipital jusqu'à l'*œsophage*, qui en est la continuation; lequel espace est borné postérieurement par les muscles qui couvrent les corps des premieres vertebres du cou, & latéralement par la portion supérieure de l'une & de l'autre veine jugulaire interne, par celle de l'une & de l'autre carotide interne, par les apophyses épineuses de l'os sphénoïde, par l'extrémité des os pierreux, par l'os sphénoïde, immédiatement au-dessus de l'aile interne de l'apophyse ptérygoïde, & par

les portions voiſines de l'un & de l'autre muſcle ptérygoïdien de chaque côté.

On voit à-peu-près par ces bornes & par ces adhérences du pharynx, de quelle figure il peut être. Il eſt comme la partie d'une eſpece d'entonnoir couvert, dont l'*œſophage* eſt le tuyau, ou comme le pavillon de l'*œſophage*, qui en eſt réellement la continuation. On peut le diſtinguer en trois parties, une ſupérieure qui eſt la voute du pharynx, une moyenne qui en eſt le corps ou la grande cavité, & une inférieure qui en eſt le fond, le détroit & comme le ſphincter. On y conſidere auſſi trois ouvertures, celle de la voute vers les narines, celle du corps ou de la grande cavité vers la bouche, & celle du fond vers l'*œſophage*.

La voute du pharynx en eſt la portion la plus large. Elle ſe termine de chaque côté en un angle ou pointe vers les foſſettes jugulaires de la baſe du crane. La grande cavité devient enſuite un peu retrécie entre les côtés, ſans diminuer les autres dimenſions. Elle s'élargit de nouveau de côté & d'autre derriere le larynx, en laiſſant néantmoins très-peu d'intervalle entre elle & le cartilage cricoïde, l'extrémité de la portion inférieure eſt fort étroite & embraſſe la baſe du même cartilage cricoïde.

Le pharynx eſt composé en partie de pluſieurs différentes branches charnues qui en forment la capacité, & que l'on regarde comme autant de différens muſcles; & en partie d'une membrane qui tapiſſe intérieurement cette capacité dans toute ſon étendue, & qui eſt une continuation de celle des narines internes, de même que de celle du palais.

Cette membrane eſt toute glanduleuſe, & elle eſt plus épaiſſe à la voute & à la cavité moyenne du pharynx, que dans le fond inférieur. Elle forme immédiatement au-deſſus de la premiere vertebre pluſieurs rugoſités longitudinales, fort épaiſſes ou profondes, mais courtes, entre leſquelles on trouve ordinairement dans les morts un amas de mucoſité. Elle n'a point de rugoſité dans ſa grande cavité, où elle eſt, comme à la voute, fort adhérente aux muſcles. Elle eſt plus mince embas, où elle revet auſſi la partie poſtérieure du larynx, & où elle eſt mince, inégalement pliſſée & fort lâche. Il s'enfonce un peu de côté & d'autre entre les bords du pharynx.

Quoique les bandes muſculaires ou charnues, dont le pharynx eſt composé, forment pour la plûpart enſemble un ſac ou receptacle continu; elles ſont néantmoins très-diſtinguées les unes des autres, non-ſeulement par leurs différentes attaches, ſelon leſquelles on leur a donné des noms particuliers: mais auſſi par les différentes directions & rencontres de leurs fibres. Ces bandes peuvent être regardées pour la plûpart comme des muſcles digaſtriques, dont les tendons mitoyens ſe trouvent en arriere ſur une même ligne longitudinale, qui dans quelques ſujets paroît très-évidemment comme une eſpece de ligne blanche.

On peut rapporter ces muſcles à trois claſſes en général, eu égard à leurs attaches. La premiere eſt de ceux qui ſont attachés à la baſe du crane, ſavoir:

Les Cephalo-Pharyngiens.
Les Petro-Pharyngiens.
Les Sphéno-Pharyngiens, *ou* Sphéno-Salpingo-Pharyngiens.
Les Ptérygo-Pharyngiens.
Les Stylo-Pharyngiens.

La ſeconde Claſſe comprend ceux dont les attaches ſont du côté de la bouche: de ce nombre ſont,

Les Peryſtaphylo-Pharyngiens.
Les Gloſſo-Pharyngiens.
Les Hypero-Pharyngiens.
Les Genio-Pharyngiens.

Enfin, il y en a qui ont leurs attaches ſur les parties latérales du larynx; ſavoir,

Les Syndeſmo-Pharyngiens.
Les Thyro-Pharyngiens.
Les Crico-Pharyngiens.
L'Œſophagien.
L'Adeno-Pharyngien.

Les Cephalo-pharyngiens ſont attachés à la face inférieure de l'apophyſe baſilaire, ou grande apophyſe de l'os occipital, environ au milieu de la partie poſtérieure de cette face. De-là ils s'écartent latéralement, & quelquefois ſe joignent aux ſtylo-pharyngiens, en remontant. La ligne blanche du pharynx commence par l'attache mitoyenne de ces muſcles.

Les petro-pharyngiens ſont attachés au bas de l'extrémité de l'os pétreux: les ſphéno-ſalpingo-Pharyngiens en partie à l'os ſphénoïde, directement au-deſſus de l'aile interne de l'apophyſe ptérygoïde, & en partie à la portion voiſine & cartilagineuſe de la trompe d'Euſtachi; les ptérygoïdiens au bord de la même aile interne de l'apophyſe ptérygoïde. Ces trois muſcles de l'un & de l'autre côté, vont obliquement en arriere, en ſe couvrant un peu les uns les autres par quelques-unes de leurs fibres, & ſe rencontrent à la ligne blanche. Ces muſcles peuvent tirer la grande cavité ou la portion moyenne du pharynx en-haut.

Les ſtylo-pharyngiens ſont attachés intérieurement à l'apophyſe ou épiphyſe ſtyloïde par un bout. De-là chacun d'eux deſcend obliquement le long de la partie latérale du pharynx, en couvrant les muſcles, & en ſe croiſant avec eux. A meſure qu'il deſcend, il s'élargit, & forme principalement deux portions, une ſupérieure qui reſte étroite, & une inférieure qui eſt large. La portion étroite ſe diſperſe parmi les fibres muſculaires au-deſſus du cartilage thyroïde. La portion large eſt attachée ſur le côté du cartilage. Ainſi le muſcle appellé ſtylo-pharingien eſt en partie un vrai muſcle ſtylo-thyroïdien. Ces muſcles peuvent tirer latéralement le pharynx en-haut, ſurtout par leurs portions thyroïdiennes. On dit communément qu'ils dilatent le pharynx: mais cela ne paroît gueres conforme à leur ſituation ni à leur direction.

Les périſtaphylo-pharingiens ſont deux petits muſcles qui ſont attachés entre la luette & l'extrémité inférieure de l'aile interne de l'apophyſe ptérygoïde, & vont obliquement en arriere ſur les côtés du pharynx. Ils ſont fort difficiles à trouver dans des ſujets maigres & fort jeunes. Ils s'accordent avec ceux que M. Santorini appelle hypéro-pharyngiens, ou palato-pharyngiens.

Les gloſſo-pharyngiens ſont des fibres qui vont le long de l'un & de l'autre bord latéral de la langue, & enſuite s'en détachent en arriere, & deſcendent ſur les côtés du pharynx ſous les ſtylo-pharyngiens.

Les hyo-pharyngiens en général ſont ceux qui ſont attachés de côté & d'autre à l'os hyoïde. On les peut diſtinguer en trois à chaque côté; ſavoir, en baſio-pharyngiens, en petits kerato-pharyngiens, & en grands kerato-pharyngiens, ſelon leurs attaches particulieres à la baſe, aux petites cornes & aux grandes cornes de l'os hyoïde.

A l'égard des mylo-pharyngiens de M. Douglas, j'avoue que je ne les ai pas vu diſtinctement. J'ai trouvé au lieu de cela une portion muſculaire très-réellement détachée du muſcle génio-gloſſe, & attachée très-diſtinctement au côté du pharynx. Je l'ai nommée muſcle génio-pharyngien, comme étant unie au génio-gloſſe juſqu'au menton même.

Les ſyndeſmo pharyngiens de M. Douglas, ſont des paquets de fibres muſculaires très-diſtinctement attachés par un bout tout le long des ligamens par leſquels les cornes ſupérieures du cartilage thyroïde tiennent aux extrémités ou pointes des grandes cornes de l'os hyoïde. De-là elles vont en arriere ſe rencontrer ſous la

ligne blanche. Pour les voir ſans les confondre avec celles des muſcles voiſins, il faut remplir le ſac pharyngien avec du coton, pour lui donner une convexité convenable, & en affermir les parois, qui, ſans ce moyen, s'affaiſſent, ſe pliſſent, & empêchent de voir clairement la direction & la diſtinction d'une partie des muſcles pharyngiens.

Les thyro-pharyngiens ſont fort larges, & s'attachent chacun à la face externe de l'aîle du cartilage thyroïde tout le long, entre le bord de ce cartilage & la ligne oblique, à laquelle ſont attachés de côté & d'autres les muſcles thyro-hyoïdiens. Ils ſe confondent un peu avec les muſcles crico-hyoïdiens. De-là ils montent obliquement en arriere, & ſe rencontrent auſſi ſous la ligne blanche, & paroiſſent quelquefois n'être qu'un ſeul muſcle, ſans être interrompu par un tendon mitoyen. Ils m'ont cependant paru quelquefois être diſtingués en ſupérieurs & en inférieurs, en ce que leur portion ſupérieure montoit en arriere, au lieu que leur portion inférieure y alloit plus tranſverſalement.

Les crico-pharyngiens ſont attachés chacun au bas du côté du cartilage cricoïde. Ils ne ſont qu'une ſuite des thyro-pharyngiens; de ſorte qu'ils ne donnent d'autre marque de diſtinction que les attaches, & une direction un peu différente, en ce qu'en allant en arriere ils deſcendent un peu. C'eſt ce qui m'a fait quelquefois prendre ces deux muſcles pour un ſeul, & les nommer thyro-crico-pharyngien.

Les plus inférieures de ces fibres ſont un contour entier en arriere, depuis un côté de la baſe du cartilage cricoïde juſqu'à l'autre côté, lequel contour fait le commencement de l'*œſophage*, & a donné occaſion à quelques-uns de le regarder comme un muſcle particulier, ſous le nom de muſcle œſophagien. J'ai trouvé un paquet de fibres ſe détacher du muſcle thyro-pharyngien, & s'attacher latéralement à la glande thyroïde. Je l'ai appellé muſcle thyro-adenoïdien.

Les uſages particuliers de tous ces muſcles ſont très-difficiles à déterminer. Il eſt certain que ceux de la portion moyenne & de la portion inférieure du pharynx, ſervent principalement à la déglutition. Ceux de la portion ſupérieure, & en partie ceux de la portion moyenne, peuvent avoir entre autres uſages celui de modifier la voie, comme le penſe M. Santorini.

L'*œſophage* eſt un canal en partie muſculeux & en partie membraneux, ſituée derriere la trachée-artere & devant les vertebres du dos, depuis environ le milieu du cou juſqu'au bas de la poitrine, où il paſſe par l'ouverture particuliere du petit muſcle ou muſcle inférieur du diaphragme dans le bas-ventre, & ſe termine à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac.

Il eſt composé de pluſieurs tuniques, à peu près comme l'eſtomac, dont il eſt la continuation. La premiere n'eſt formée dans la poitrine que par la duplicature de la portion poſtérieure du médiaſtin. Elle manque audeſſus de la poitrine & dans le cou, où l'*œſophage* n'a pour tunique commune que la continuation du tiſſu cellulaire des parties voiſines.

La ſeconde tunique eſt muſculeuſe, composée de différentes couches de fibres charnues. Les plus externes ſont pour la plupart longitudinales, & elles ne ſont pas toutes continuées d'un bout à l'autre. Les couches ſuivantes ſont obliquement tranſverſales, celles d'après ſont plus tranſverſales, & les internes biaiſent à contre-ſens. Elles ſe croiſent toutes en pluſieurs endroits très-irrégulierement, ſans être ſpirales ni annulaires.

La troiſieme tunique eſt appellée nerveuſe, & reſſemble à celle de l'eſtomac & des inteſtins. Elle eſt différemment pliſſée en long, étant beaucoup plus ample que la muſculeuſe, & elle eſt environnée d'un tiſſu filamenteux blanchâtre, mollet & fin comme une eſpece de coton. Si on met ce tiſſu cotoneux tremper dans l'eau, il ſe gonfle & devient épais.

La quatrieme tunique ou la plus interne, a quelque reſſemblance avec celle des inteſtins, excepté qu'elle a des mamelons très-petits & très-courts, au lieu de velouté. Elle eſt auſſi pliſſée en long, comme la troiſieme; de ſorte qu'un *œſophage* coupé en travers, repréſente un tuyau dans un autre. Cette tunique ſuinte toujours une lymphe viſqueuſe par ſes poroſités.

L'*œſophage*, dès ſon origine, ſe porte peu-à-peu vers le côté gauche, & va naturellement le long des extrémités gauches des cartilages de la trachée-artere. WINSLOW.

*Des Maladies de l'œſophage.*

Quoiqu'il ſoit rarement parlé des ſpaſmes de l'*œſophage* dans les écrits des Medecins, ils ſont néantmoins ſi fréquens, & non-ſeulement les ſymptomes d'autres maladies violentes, mais encore une maladie idiopathique, qu'ils méritent une attention toute particuliere.

On peut définir ces ſortes de ſpaſmes un reſſerrement involontaire & non naturel de l'*œſophage* ou du pharynx, ou de tous les deux enſemble, lequel eſt ordinairement cauſé par une mucoſité irritante. Il ſuit de-là qu'il doit y avoir de la différence entre ces ſpaſmes; car comme les Anatomiſtes diſtinguent l'*œſophage* en trois parties, une ſupérieure qui eſt la voute du pharynx, une moyenne qui en eſt le corps ou la grande cavité, & une inférieure qui en eſt le fond, le détroit, & comme le ſphincter, auſſi trouve-t-on par expérience que ces ſpaſmes different par rapport à la partie qu'ils affectent puiſqu'ils ſaiſiſſent quelquefois le pharynx, & d'autres fois les parties inférieures. A quoi l'on peut ajouter une troiſieme eſpece de maladie, dans laquelle le canal entier, ſa partie ſupérieure & les parties voiſines ſont agitées de convulſions très-violentes.

Tous les ſpaſmes de l'*œſophage*, quelque partie qu'ils affectent, ont les ſignes ſuivans en commun avec les autres diſtentions des parties ſupérieures.

Il ſurvient un refroidiſſement des extrémités, ſurtout des piés; des tremblemens & des friſſons dans les articulations; une ſuppreſſion des excrémens par bas; un regorgement de flatuoſités par les parties ſupérieures; des conſtrictions de bas-ventre accompagnées de douleurs & de borborygmes; de mal-aiſe aux parties circonvoiſines du cœur; d'efforts pour vomir; de cardialgie; d'une urine claire, pâle & aqueuſe; & d'un pouls grand & dur.

Les ſpaſmes du pharynx ſeul ſe manifeſtent par les ſignes ſuivans.

La déglutition devient difficile, & accompagnée de ſi grandes douleurs, que le malade ne peut quelquefois avaler aucun aliment. Les parties contiguës au pharynx, la langue, le larynx & tout le cou ſont affectés d'une contraction, d'une roideur & de douleurs qui retardent leur mouvement; le malade eſt ſuffoqué, il lui ſemble avoir un pieu dans la gorge, & quelque choſe qui tâche d'en ſortir. Il perd l'uſage de la voix, & ces ſymptomes dont il eſt affligé par intervalles, dégénerent ſouvent en des convulſions de tout le ſyſteme nerveux.

Voici les ſignes propres des ſpaſmes qui affectent la partie inférieure de l'*œſophage*:

Après avoir avalé les alimens avec aſſez de facilité, on ſent qu'ils s'arrêtent dans le goſier, ſurtout près de l'orifice ſupérieur du ventricule; les liqueurs froides paroiſſent obſtruer & reſſerrer davantage ces parties, au lieu que celles qui ſont chaudes deſcendent plus aiſément dans l'eſtomac par l'*œſophage*; on ſent une douleur dans l'épine du dos entre les omoplates. A ces ſymptomes ſe joint ſouvent une forte envie de vomir, laquelle eſt quelquefois ſuivie d'un vomiſſement actuel. Les nauſées & la difficulté de roter ſont auſſi fort fréquentes dans cette maladie; on rend ſouvent une mucoſité

cosité limpide par la bouche, qu'on doit bien se garder de confondre avec le vomissement. Lorsque ces symptomes se joignent à ceux dont on a parlé dans le paragraphe précédent, c'est un signe que tout l'*œsophage* est affecté de contractions spasmodiques.

Mais comme on peut aisément confondre ces maladies avec les autres affections de l'*œsophage*, à cause de la ressemblance des symptomes, il est à propos de marquer ici en quoi elles different.

Premierement, on doit distinguer les spasmes du pharynx, de la paralysie ou de l'atonie de cette partie; car dans celle-ci la déglutition est toujours extremement difficile, bien que les solides passent plus aisément que les fluides (voy. Forestus, *Lib. XV. Obs.* 30.) car ceux-ci tombent souvent dans la trachée-artere, & regorgent par la bouche & le nez avec une violence qui met le malade en danger d'être étoufé. Dans la paralysie parfaite du pharynx, telle que Tulpius la décrit, *Lib. I. cap.* 44. la déglutition est totalement détruite, ce qui expose le malade à mourir de faim. Le visage & les parties voisines sont extremement pâles, molles & flasques. Au contraire, dans les spasmes du pharynx, la difficulté d'avaler les solides & les fluides est égale & cesse par intervalles; le visage devient rouge & enflé, & les parties affectées, roides & souvent douloureuses.

Les spasmes du pharynx sont aisés à distinguer de l'inflammation de cette même partie & de celle de la gorge dans l'esquinancie, dans laquelle le dedans de la gorge est enflé, rouge & brûlé par la chaleur, la soif extreme & ordinairement accompagnée d'une fievre violente. Il peut quelquefois arriver que le Medecin prenne une tumeur, une excroissance, un morceau qui s'est arrêté dans le pharynx, ou une conformation contre nature de cette partie pour la maladie dont nous parlons, de façon qu'il attribue la difficulté d'avaler qui résulte de ces circonstances aux spasmes. Voyez Forestus, *Lib. XV. Observ.* 28. Mais il peut dans ce cas s'assurer de la vérité en introduisant dans la gorge une bougie, ou l'instrument dont Hildanus donne la description, *Cent.* 1. *Observ.* 36. D'ailleurs, dans les spasmes du pharynx, tous les signes pris ensemble valent une certitude.

Au reste les spasmes de la partie inférieure de l'*œsophage* ne different en rien des autres maladies de cette partie, & la difficulté d'avaler est un symptome qui leur est commun; elle ressemble à l'obstruction du gosier, par un morceau d'aliment solide qui s'y est arrêté, voyez Hoffman, *Consult. Med. Sect.* 2. *Cas.* 63. & Forestus, *Lib. XV. Observ.* 20. pour les tumeurs, les excroissances, les fungus & les verrues qui se forment dans le tuyau de l'*œsophage*; voyez *A. N. C. Dec.* 1. *An.* 4. *Obs.* 47. *Decur.* 2. *An.* 8. *Obs.* 96. La difficulté d'avaler est quelquefois produite par l'adhérence des glandes dorsales qui sont situées vers la cinquieme vertebre du dos à l'*œsophage*, & leur élevation causée par une douleur extraordinaire, comme Verrheyen, *in An. cap.* 10. & Heister, *in Compend. Anatom.* l'ont observé. Dans ces cas on ne peut avaler les alimens solides & on les rejette aussi tôt, au lieu que les fluides soit chauds ou froids, descendent avec plus ou moins de peine dans l'estomac. Dans les contractions spasmodiques de l'*œsophage*, les liqueurs chaudes passent plus aisément que celles qui sont froides; on sent une douleur entre les omoplates, & il survient plusieurs autres symptomes qu'on ne remarque point dans l'obstruction de l'*œsophage*, produite par un corps étranger.

Pour mieux faire comprendre les causes & les raisons mécaniques de ces symptomes, je vais donner une description abrégée de la structure de l'*œsophage*.

Cette partie commence à l'extrémité du gosier par une grande cavité à laquelle les Grecs donnent le nom de *pharynx*, & les Latins celui d'*infundibulum*. Il est attaché par sa partie antérieure à la racine de la langue, à l'os hyoïde & au larynx, & par sa partie postérieure aux vertebres du dos. Il se meut au moyen de différens muscles dilatateurs, qui servent à élever & à dilater le pharynx, & par d'autres muscles constricteurs qui servent à le fermer. Il y a une paire de ces muscles, qui sortant par trois origines de l'os hyoïde, des cartilages cricoïde & thyroïde, environne entierement le pharynx & est appellée le sphincter de l'*œsophage*. Il y a trois autres paires de muscles qui servent à élever ou à dilater le pharynx, dont les premiers qu'on appelle céphalo-pharyngiens, naissent de la partie inférieure de la base du crane, & de la premiere vertebre du cou & se distribuent dans les tuniques du pharynx. Les seconds, savoir, les sphéno-pharyngiens, viennent des ailes de l'os sphénoïde, & vont s'insérer dans les parois du pharynx. Les stylo-pharyngiens composent la troisieme paire; ils naissent des apophyses styloïdes des os des tempes, & vont s'insérer dans les parois du pharynx.

L'*œsophage* commence à l'extrémité du pharynx, il marche d'abord en droite ligne entre la trachée-artere & les vertebres du cou & du dos: mais il se détourne à droite vers la cinquieme vertebre, & à gauche vers la neuvieme. Il pénetre ensuite dans le milieu du thorax, & de la partie musculeuse du diaphragme, & va s'insérer dans l'orifice supérieur du ventricule. Il est composé de quatre tuniques, dont la premiere, qui est membraneuse, mince, vasculeuse & cellulaire, est une continuation de la pleure, & attache l'*œsophage* aux parties voisines. La seconde est charnue ou musculeuse, munie de fibres circulaires au-dessus desquelles il s'en trouve de longitudinales. La troisieme est nerveuse, commune à la bouche & au gosier, & pénétrant de la longueur de trois travers de doigt dans l'estomac, elle est parsemée de glandes auxquelles se distribuent du côté opposé quelques vaisseaux, dont elles reçoivent une certaine liqueur plus visqueuse que la salive, & qui suinte dans la cavité de l'*œsophage*. La quatrieme, qui est la plus interne est couverte d'une humeur qui la rend lisse, veloutée; elle est percée comme un crible d'un grand nombre d'émonctoires. L'*œsophage* est encore parsemé d'une infinité de glandes dont quelques-unes sont plus petites que les œufs des vers à soie, & logées dans la tunique nerveuse, on les apperçoit aisément en enlevant la tunique nerveuse, & en observant la charnue avec un microscope, ou en faisant macérer l'*œsophage* dans l'eau. Les autres glandes sont situées au dehors de l'*œsophage*. Les plus considérables sont les dorsales qui se trouvent vers la cinquieme vertebre du dos, & la thyroïde, qui est située entre les cartilages thyroïde & cricoïde & l'*œsophage*. Voyez Vercelloni dans sa *Dissert. de Glandulis conglomeratis Œsophagi*. Ce canal n'est pas dépourvu de vaisseaux; car sa partie supérieure reçoit des arteres des carotides internes, sa partie moyenne de l'aorte & des arteres intercostales, & sa partie inférieure des arteres gastriques. Sa partie supérieure reçoit des veines des jugulaires; sa partie moyenne, de l'azygos, & sa partie inférieure de la veine coronaire stomachique: ses nerfs viennent de la paire-vague.

La fonction du pharynx est la déglutition, dont voici le mécanisme. Tandis que la face supérieure de la langue s'applique contre le palais par le moyen du mylo-glosse, du stylo-glosse & du stylo-hyoïdien, sa racine, l'os hyoïde, & le larynx sont poussés en-devant par les muscles qui servent à cette action. La partie postérieure du pharynx est élevée par les muscles céphalo-pharyngiens, & sa partie antérieure dilatée par le stylo pharyngien & le sphéno-pharyngien.

Au moyen de l'action de ces parties, il se forme un plus grand espace & une plus grande cavité au-devant des membranes qui entourent les vertebres du cou & le pharynx sous le voile du palais, sous la luette & les

amygdales, & au-dessus du larynx & du pharynx. Pour lors les alimens qu'on veut avaler sont pressés entre la base de la langue & la voute du palais; & étant ainsi poussés sur l'ouverture du larynx qui est fermée par une membrane cartilagineuse, ou par l'épiglotte ils descendent dans la cavité de l'*œsophage*. Les muscles antagonistes commencent pour lors à agir; car la langue étant déja élevée & poussée en-devant, le larynx & l'os hyoïde reprennent leur premiere figure; les cartilages du larynx qui aboutissent au pharynx, venant surtout à le presser, les alimens sont poussés plus avant dans l'*œsophage*. Ils s'avancent encore davantage du côté du ventricule lorsque les muscles dilatateurs du pharynx viennent à se relâcher & l'*œsophage* à se resserrer; & le pharynx se contractant de nouveau par ce moyen, ils descendent dans la cavité de l'*œsophage* sous le pharynx.

Cette action est suivie de celle de l'*œsophage*, dont le mouvement péristaltique, qui se fait par le moyen de sa tunique musculeuse, & qui tend en embas, précipite dans l'estomac les alimens qu'on a déja avalés, & qui se trouvent logés sous le sphincter du pharynx. Car comme cette tunique, par sa dilatation & sa contraction alternative, dont la premiere se fait par le moyen des fibres longitudinales, & la seconde à l'aide des fibres circulaires, resserre & dilate alternativement l'*œsophage*, & que sa situation dans l'homme est perpendiculaire, les alimens qu'on a pris sont successivement poussés en embas. Leur descente est facilitée par la mucosité des glandes qui humecte continuellement l'*œsophage*, & facilite par-là la déglutition des alimens. Ces derniers étant descendus dans l'estomac, la partie charnue du muscle inférieur du diaphragme resserre l'*œsophage*, à l'endroit où il passe à travers, & ferme le ventricule dans cet endroit.

Il est facile, au moyen de ce qu'on vient de dire, d'expliquer la nature des spasmes de l'*œsophage*; car premierement, si l'on considere le pharynx, il est évident par le mécanisme de la déglutition, que lorsque les muscles constricteurs du pharynx se contractent, elle doit se faire avec beaucoup de peine; à cause que cet organe ne peut être offensé que son action ne le soit aussi. De plus, lorsque les muscles dilatateurs situés à la partie postérieure du pharynx, sont attaqués de convulsions & comme ramassés sous une forme sphérique, on sent comme un pieu dans le gosier. Mais lorsque le muscle œsophagien vient à se contracter en même-tems que les muscles contigus du larynx, de la langue & de l'os hyoïde, le malade est attaqué d'une suffocation qui lui ôte l'usage de la parole. Comme tous les spasmes sont plus violens dans un tems que dans un autre, il est aisé de comprendre d'où vient que ceux de l'*œsophage* augmentent par intervalles.

De même en supposant que les spasmes de la partie inférieure de l'*œsophage*, naissent de la contraction violente des fibres longitudinales & circulaires de la tunique musculeuse qui l'environne, on peut rendre raison de tous les symptomes qui accompagnent cette maladie; car lorsqu'il survient une contraction dans quelque partie voisine du pharynx ou de l'estomac, tous les alimens qu'on prend s'arrêtent dans ce canal, & le mouvement péristaltique étant renversé, les alimens sont rejettés. Les liqueurs froides qu'on boit augmentent les spasmes, & ne peuvent pas plus descendre que les substances solides, au lieu que les liqueurs tiedes descendent aisément dans le ventricule en relâchant les fibres spasmodiquement contractées. De plus, l'*œsophage* est attaché par plusieurs ligamens aux vertebres du cou & du dos, d'où il suit que lorsqu'il vient à se contracter, la douleur doit nécessairement se communiquer aux membranes qui entourent les vertebres du dos. Voilà d'où naît la douleur qui se fait sentir entre les omoplates. Voyez Forestus, *Lib.* 15. *Obs.* 31. *Schol.* où il dit, « que toutes les douleurs « de l'*œsophage* affectent l'épine du dos, vers laquelle « il panche & à laquelle il est attaché. »

On peut donc regarder comme causes prochaines des spasmes tout ce qui est capable de picoter ou d'irriter les muscles du pharynx, ou la tunique charnue de l'*œsophage*. Mais comme ces causes agissent, ou immédiatement sur les parties qui constituent le siége de la maladie, ou sur des parties plus éloignées, à cause de leur correspondance, on les distingue en idiopathiques & en symptomatiques. Lors donc que les convulsions & les spasmes du larynx, de l'estomac, des intestins ou de quelqu'autre partie, se communiquent au pharynx & à l'*œsophage*, la maladie est appellée symptomatique.

Entre les causes qui occasionnent les spasmes idiopathiques de l'*œsophage*, les plus considérables sont les passions violentes de l'ame, surtout la colere, particulierement après qu'on a beaucoup bu; & l'expérience ne permet pas de douter qu'elles n'affectent le pharynx de convulsions, & qu'elles n'empêchent la déglutition. On observe aussi fort souvent que la même cause, surtout après les repas, contracte la partie inférieure de l'*œsophage*, empêche les alimens de descendre dans le ventricule, & les oblige souvent à revenir.

Les spasmes, ceux principalement de la partie inférieure de l'*œsophage*, sont puissamment excités par le dégoût, qui ne peut survenir sans en être accompagné. Mais si l'on considere plus attentivement les effets du dégoût, l'observation nous apprendra que dans un pareil état, premierement, l'idée de quelque substance désagréable est présente à l'esprit; secondement, qu'on a de l'aversion pour elle; troisiemement, que cette aversion est suivie d'un obstacle à la déglutition, quatriemement, que les alimens s'arrêtent dans l'*œsophage*, & qu'il en résulte une contraction; cinquiemement, que le dégoût est suivi de nausées; sixiemement, qu'il survient dans ce cas un vomissement, suivi souvent de défaillance. On peut définir le dégoût, l'idée de quelque substance désagréable accompagnée de spasmes de l'*œsophage* & de l'estomac.

L'imagination seule dispose souvent à des spasmes obstinés de l'*œsophage*, lesquels sont accompagnés d'aversions remarquables. Il est parlé dans les *Annales des curieux de la nature. Cen.*7. *Obs.*61. d'une femme d'un tempérament robuste, qui n'avoit jamais été sujette aux affections spasmodiques, ni hystériques, qui mangeoit & buvoit sans peine; & qui cependant ne pouvoit jamais avaler un certain aliment bien qu'elle le poussât autant qu'elle pouvoit dans sa gorge, & qu'elle fît tout son possible pour l'avaler, tant étoit grande l'aversion qu'elle en avoit. Nous avons encore dans ce même ouvrage, *Dec.* 3. *An.* 1. *Obs.* 79. l'exemple d'un homme à qui l'usage excessif du tabac avoit causé une difficulté d'avaler, qui augmentoit ou diminuoit à proportion que son imagination étoit plus ou moins forte.

Les remèdes, les substances acrimonieuses, de même que les poisons, sont capables de produire les mêmes effets, puisqu'en picotant les parties musculeuses & nerveuses, elles les jettent dans des contractions. C'est ainsi qu'Hoechstetterus, *Obs. Dec.* 3. parle d'une contraction de l'*œsophage* causée par du vin de Malvoisie, dans lequel on avoit mis infuser des racines de grande consoude. Cet accident arrive encore plus promptement lorsque les substances qu'on a prises sont d'une nature caustique; de sorte qu'on ne doit pas s'étonner, si, suivant l'observation de Forestus, *Lib.* 15. *Obs.* 30. un jeune homme pour avoir bu de l'eau-forte, fut attaqué d'une si grande contraction du pharynx, qu'il couroit risque d'être suffoqué. Rien surtout n'est plus capable de causer une violente contraction de l'*œsophage* que le mercure sublimé. Voyez Forestus, *Loc. citat.* Les insectes qu'on avale excitent aussi des spasmes dans la partie inférieure de l'*œsophage* par l'irritation qu'ils y causent. Rhases, *Lib.*9. *ad Almanz. Cap.* 56. & Rhodius, *Observ. Cent.*2. *observ.* 72. attribuent cet effet aux sangsues. Gesner, *Lib.* 2. *de Histor. Animal. Cap. de Lacert.* assure que les lezards produisent un sem-

blable effet lorſqu'ils pénetrent dans la gorge. Hennius, *de Morb.* 7. dit la même choſe des poux ; & Platérus, *Lib.* 2. cite l'exemple d'un homme à qui cet accident arriva pour avoir avalé une petite anguille vivante.

Au reſte, les ſpaſmes du pharynx & de la partie inférieure de l'*œſophage* peuvent encore être produits par le ſang qui croupit dans ces parties, & qui diſtend les vaiſſeaux; car ces ſortes de diſtenſions ſont toujours accompagnées de ſpaſmes. C'eſt ce qui fait que les hypocondriaques ſont ſouvent ſujets à cette maladie, car dans ceux-ci le ſang étant pouſſé vers les parties ſupérieures par la violence des ſpaſmes & des flatuoſités des inteſtins, s'arrête aiſément dans l'*œſophage*. Cette maladie eſt auſſi très-promptement produite par une dyſcraſe univerſelle des humeurs, particulierement de la ſéroſité; lors, par exemple, que l'humeur lymphatique que les glandes verſent dans l'*œſophage*, devient épaiſſe & acrimonieuſe, dans lequel cas une expectoration copieuſe de matiere ſoulage beaucoup le malade. Tel paroît avoir été le cas rapporté par Wepfer, *Obſerv. Medic. Pract. Obſerv.* 117. d'un vieillard de ſoixante-dix ans, qui ne pouvoit manger ſans que les alimens s'arrêtaſſent dans ſon goſier, où ils lui cauſoient des douleurs inſupportables juſqu'à ce qu'il les eût vomi.

Les ſpaſmes de l'*œſophage* peuvent être produits par des maladies de l'eſtomac & des inteſtins, à cauſe de la correſpondance qu'il a avec ces parties ; par exemple, par les impuretés acres, bilieuſes & acides qui s'y trouvent. Auſſi Foreſtus, *Lib. XVIII. Obſ.* 13. aſſure-t'il qu'ils peuvent être excités par un lait caillé dans l'eſtomac. Hercules Saxonius, *Prælect. Pract. Part. cap.* 7. *Sect.* 4. Henri de Heer, *Obſerv.* 16. & Thonerus, *Lib. II. Obſ.* obſervent que les vers du ventricule ou des inteſtins contribuent à la production de cette maladie. L'excrétion des rots & le vomiſſement ſont auſſi accompagnés de ſpaſmes de l'*œſophage*; car ſi l'action & le mouvement périſtaltique de l'*œſophage* n'étoient renversés, & ne facilitoient l'éjection des humeurs hors de l'eſtomac, il ſeroit impoſſible qu'il sortît une auſſi grande quantité de matieres, auſſi ſouvent & avec tant de violence, non-ſeulement du ventricule, mais auſſi des inteſtins.

La correſpondance que la nature a établie entre les parties eſt encore cauſe que les ſpaſmes de l'*œſophage* accompagnent ſouvent différentes maladies ſpaſmodiques & convulſives du ſyſteme nerveux; par exemple, on éprouve dans les ſuffocations hyſtériques qu'il y a toujours un reſſerrement violent de la gorge & de l'*œſophage*, & un ſentiment pareil à celui que produiroit une ligature dans cet endroit. Voyez Etmuller, *Oper. Pract. Part. II. cap.* 3. *Sect.* 3. & Van-Helmont, *Tract. de Aſthmate & Tuſſi.* Ceux qui ont des coliques convulſives ſont ſouvent ſujets aux contractions de l'*œſophage*. Hofferus, *in Hercule Medic.* cite un exemple remarquable d'une colique qui cauſa une violente céphalalgie & une manie, accompagnée de la perte de la vue & de la difficulté d'avaler. Les paroxyſmes épileptiques & convulſifs ſont auſſi accompagnés de ce ſymptome; car la déglutition eſt fort difficile, & même tout-à-fait interrompue pendant qu'ils durent, ainſi qu'on peut l'obſerver particulierement dans l'incube, qui cauſe avec la ſuffocation, la perte de la parole & la difficulté d'avaler. Ce même accident accompagne encore fréquemment l'*opiſthotonos*, comme on peut le voir dans les cas rapportés par Foreſtus, *Lib. X. Obſ.* 12. & 13. On ne doit pas omettre les maladies aiguës, ſurtout les fievres malignes, qui cauſent non ſeulement une difficulté d'avaler, mais quelquefois encore une contraction de la partie inférieure de l'*œſophage*.

La nausée n'eſt autre choſe qu'une légere convulſion de l'*œſophage*, accompagnée du renverſement de ſon mouvement périſtaltique, laquelle excite l'envie de vomir ou le vomiſſement même, ou pour le moins une évacuation de mucoſité plus ou moins gluante des glandes de l'*œſophage*. Elle peut être cauſée par tout ce qui eſt capable d'irriter l'*œſophage* ou ſa tunique nerveuſe, qui s'étend juſqu'au ventricule, au moyen de quoi cette contraction ſe communique à l'*œſophage* par correſpondance. On remarque en général, premierement, que la nausée eſt l'avant-coureur du vomiſſement; ſecondement, qu'elle accompagne l'envie de vomir & toutes les différentes eſpeces de cardialgies ; troiſiemement, qu'elle ſurvient avec une évacuation fréquente de mucoſité limpide, qui n'eſt autre choſe que la lymphe des glandes, exprimée par la violence des ſpaſmes; cette maladie eſt ſouvent un ſigne qu'il y a des vers dans les premieres voies; en quatrieme lieu, qu'elle ſuccede pour l'ordinaire aux crudités de l'eſtomac, qui, dans le tems que ce viſcere ſe trouve vuide, excitent par leur acreté des nausées, qu'on n'appaiſe qu'en mangeant; en cinquieme lieu, qu'elle précede les maladies violentes de la tête, comme les vertiges, les apoplexies & les ſyncopes, ſurtout lorſqu'elles tirent leur origine de l'orifice de l'eſtomac; d'où il paroît s'élever une certaine vapeur à la tête; & dans ce cas, les malades deviennent comme apoplectiques & perdent l'uſage de leurs ſens; en ſixieme lieu, c'eſt pour cette raiſon que les nausées affligent ceux qui ſont ſujets aux maladies hypocondriaques, ou à d'autres maladies, dont la cauſe eſt dans les premieres voies; enfin les commencemens des fievres malignes ſont toujours accompagnés de nausées.

A l'égard du prognoſtic, les ſpaſmes idiopathiques du pharynx ne ſont jamais un bon ſigne, à cauſe qu'ils deviennent obſtinés, ſurtout lorſqu'on les traite mal. Ceux qui proviennent de l'uſage des ſubſtances acrimonieuſes ne ſont jamais exempts de danger, & donnent lieu de craindre une inflammation. Les ſpaſmes de l'*œſophage* auxquels les femmes hyſtériques ſont ſujettes, préſagent une apoplexie. La difficulté d'avaler qui accompagne les plaies eſt un très-mauvais ſigne, ſuivant Etmuller, *Oper. Pract. Part. I.* quand elle eſt cauſée par des convulſions. Hippocrate dit dans l'*Aph.* 35. *de la* 4. *Sect.* que ſi le cou d'un fébricitant vient tout d'un coup à ſe tourner de côté, de maniere qu'il ne puiſſe rien avaler, ſans qu'il paroiſſe aucune tumeur, c'eſt un ſigne de mort. Les ſpaſmes de la partie inférieure de l'*œſophage* qui viennent d'un accès de colere après qu'on a mangé, diſpoſent au cholera morbus & aux fievres bilieuſes. Ceux qui proviennent d'une dyſcraſe univerſelle des humeurs, & de la foibleſſe du ſyſteme nerveux, conſtituent une maladie chronique dont la conſomption eſt la ſuite. Les nausées qui ſurviennent au commencement des maladies malignes, prouvent les forces de la nature : mais elles ſont un ſigne très-pernicieux dans la peſte, ſuivant Foreſtus, *Lib. XVIII. Obſ.* 14. *Schol.*

## *CURE.*

Puiſque les ſpaſmes de l'*œſophage*, ſoit qu'ils aient leur ſiége dans le pharynx, ou dans le milieu du canal, non-ſeulement deviennent chroniques lorſqu'on les néglige, mais empêchent encore la déglutition des alimens, & cauſent une conſomption ; il faut tâcher de les appaiſer le plus promptement qu'il eſt poſſible par des remedes convenables : ces remedes ſont de deux eſpeces, les uns ſont propres pour les appaiſer, & les autres pour détruire les cauſes qui les excitent.

On ſatisfait à la premiere indication par l'uſage interne & externe des anti-ſpaſmodiques & des anodyns, auxquels on doit joindre celui des diſcuſſifs. Mais lorſque la contraction eſt violente, il convient de commencer la cure avec des topiques externes, à cauſe que le malade ne peut avaler les remedes internes qu'avec beaucoup de difficulté. Il y a des remedes externes qui, en attirant les humeurs ſur les parties inférieures, & rendant la circulation du ſang égale, détruiſent la violence des ſpaſmes: on peut mettre de ce nombre les clyſteres & les bains des piés. On doit préparer les premiers

avec des substances émollientes auxquelles on en joindra des corroboratives, & les réitérer deux ou trois fois par jour. Les seconds doivent être fort chauds, & l'on doit y plonger les jambes le plus qu'on pourra. Les topiques qu'il convient d'appliquer sur la partie affectée sont en général tous les linimens parégoriques & nervins, qu'on peut préparer avec l'eau d'Anhalt, l'esprit de sel ammoniac, les essences de safran & de noix muscade, le castoreum, le camphre & le baume de vie, qui, mêlé avec la liqueur anodyne minérale est un excellent remede, lorsque la maladie est dans sa plus grande force. Il est aussi très-salutaire, quand on en verse quelques gouttes sur du sucre, & qu'on l'avale peu à peu. On satisfait à la même indication en tenant sur la langue quelques grains de thériaque & les crachant aussi-tôt. Rien n'est plus propre encore pour relâcher les spasmes que d'appliquer une vessie de bœuf pleine de quelque décoction chaude & émolliente sur la partie affectée.

Les antispasmodiques internes les plus efficaces sont d'huile d'amande douce & d'olive, mêlée avec le blanc de baleine; les poudres antispasmodiques préparées avec le cinnabre; celle du Marquis préparée avec l'ambre; les extraits de safran & de castoreum, ou les poudres nitreuses avec un ou deux grains de camphre; la liqueur anodyne seule, ou mêlée avec l'essence de castoreum; l'esprit bésoardique de Bussius, ou celui de corne de cerf, avec le succin; ou l'esprit de nitre dulcifié, mêlé avec quelques gouttes d'huile essentielle de camomile ou de macis. Mais lorsque la maladie devient chronique, il faut user alternativement de deux jours l'un de pilules anti-spasmodiques, que je prépare ordinairement avec les extraits de mille-feuille, de camomile & de mille-pertuis, le mithridate, les extraits de safran & de castoreum, & les huiles distilées de macis ou de mente.

Les spasmes étant appaisés, le Medecin qui veut détruire les causes matérielles de la maladie, doit soigneusement rechercher celle qui contribue à sa production; car si elle est causée par des substances acres, des poisons, des purgatifs drastiques, ou des émétiques, il faut sur le champ en émousser la force avec des substances mucilagineuses & oléagineuses, & avec du lait. On satisfait à cette intention par des bouillons gras & des grands verres d'eau chaude, que l'on réitere jusqu'à vomir, afin de pouvoir évacuer le poison.

Les acides surmontent quelquefois la force du poison. Hoechstetterus assure avoir guéri par ce moyen une contraction d'*œsophage* produite par du vin de Malvoisie, dans lequel on avoit fait bouillir de la grande consoude. Forestus, dans l'endroit que nous avons déja cité, nous apprend, qu'une pareille contraction, qui avoit été causée par l'eau forte, fut heureusement guérie avec le mucilage de coing.

Lorsqu'un violent accès de colere, dans lequel on tombe durant les repas, occasionne des spasmes de l'*œsophage*: il se fait pour l'ordinaire en même-tems un épanchement de bile dans le ventricule. Dans ce cas, il faut, après avoir appaisé les spasmes, corriger la bile, de peur qu'elle n'acquiere une qualité virulente & corrosive, & l'évacuer ensuite par des émétiques ou des cholagogues. On corrige la bile avec des substances absorbantes & mucilagineuses, telles que les décoctions d'avoine ou d'orge; & on l'évacue efficacement avec les préparations de manne mêlées avec celles de rhubarbe, ou par un vomitif, quand on les anime avec un ou deux grains de tartre émétique, ou quelques grains d'ipécacuanha. Mais il faut observer de ne point donner l'émétique ou le purgatif immédiatement après l'accès de colere.

Lors, au contraire, que les spasmes de l'*œsophage* sont produits par la dyscrase de la masse entiere des humeurs, ou par les impuretés acres & visqueuses des premieres voies: il faut les corriger par des remedes incisifs, résolutifs, digestifs, & absorbans, & les évacuer avec les préparations de manne, de rhubarbe & les pilules balsamiques. Mais comme la maladie résiste souvent à ce traitement, on ne peut rien employer de plus efficace que les eaux médicinales, dont les meilleures sont celles de Sedlitz, qu'il faut boire pendant quatre jours, pour passer ensuite à celles d'Egra. De même dans les maladies hypocondriaques, où les excrétions de sang, soit par l'utérus ou les veines hémorrhoïdales, sont supprimées, les bains de Carlesbade sont ce qu'on peut employer de mieux après avoir fait précéder la saignée & l'exercice.

Les nausées excitées par les impuretés acres, visqueuses & acides des premieres voies, demandent le même traitement que celles dont on a parlé. Mais rien ne soulage plus efficacement que les infusions dans du vin préparées avec des herbes & des racines résolutives, aromatiques & évacuantes. Gabelchoverus, *Cent.* I. *Cur.* 14. recommande à ceux qui ont des nausées accompagnées de l'amertume de la bouche, une infusion de racine de raifort sauvage dans du vin du Rhin à prendre tous les matins. Si les nausées, accompagnées du dégoût, sont produites par l'usage de quelque substance fétide, ou d'alimens de mauvais goût, il convient de se faire vomir, de mâcher de l'écorce de citron ou d'orange, ou de boire du bon vin. Supposé que dans le tems qu'il regne des fievres malignes, on vienne à avoir des nausées, il faut sur le champ prendre un léger vomitif, composé d'environ quinze grains d'ipécacuanha; qui en chassant la matiere contagieuse prévient la fievre, ou du moins la rend plus douce & plus bénigne dans ses progrès.

Les spasmes chroniques de l'*œsophage*, qui proviennent de la foiblesse du sisteme nerveux, & reviennent souvent, demandent plutôt des préparations & des alimens diététiques que des médicamens forts; dans ce cas on doit choisir pour boisson ordinaire des décoctions préparées avec la cueillérée, la chicorée & la canelle. On doit s'abstenir de la biere & user de bon vin avec modération. Les alimens doivent être légers & en petite quantité, mais on ne sauroit faire trop d'exercice. On usera pour fortifier l'estomac d'élixirs corroboratifs préparés sans menstrue spiritueux. On diminuera la surabondance du sang par des saignées réitérées, & la génération des impuretés dans les premieres voies par des laxatifs légers. Mais il faut sur toutes choses se garantir avec soin des passions qui contribuent si fortement à la production des spasmes, user des eaux de Carlesbade, & ensuite de celles de Toeplitz.

### *Précautions Pratiques.*

Le Medecin qui fait baigner les piés à son malade à dessein d'appaiser les spasmes de l'*œsophage* en détournant les humeurs des parties supérieures, doit prendre garde que les piés ne soient pas trop froids; car dans ce cas, il doit différer la lotion pour quelque-tems, & les échauffer auparavant par des frictions, & en plaçant dessous des vaisseaux pleins d'eau chaude. Cette regle a lieu aussi à l'égard de la saignée.

Si la contraction de l'*œsophage* est jointe avec la rougeur du visage, le gonflement des vaisseaux & la pulsation des grosses arteres de la tête, il faut ouvrir la veine, crainte d'apoplexie. En cas de symptomes hystériques, ou hypocondriaques & de suffocation; il faut aussi recourir à la saignée, mais ouvrir la veine du pié préférablement à celle du bras; de peur d'augmenter les paroxysmes.

Lorsque les spasmes s'emparent de la partie inférieure de l'*œsophage*, on doit moins appliquer les linimens & les autres remedes externes sur la poitrine & la région des hypocondres, que sur l'épine du dos, ainsi que Jean Langius, *in Epistol. Medic. Part.* 2. *Epistol.* 43. l'ordonne après Aétius & Galien, & en conséquence de l'expérience qu'il dit en avoir faite: car, comme l'*œsophage* est immédiatement attaché à l'épine du dos, les remedes qu'on applique sur celle-ci pénetrent plus efficacement dans l'autre.

Rien n'eſt plus propre pour faire revenir les femmes des ſyncopes dans leſquelles elles tombent à l'occaſion des paroxyſmes hyſtériques, que de leur donner des lavemens fréquens, & leur faire tirer par le nez des ſubſtances volatiles, fétides & oléagineuſes & des préparations de caſtoreum, auſſi-bien que la fumée des plumes de perdrix & d'autres ſubſtances fétides; car elles ſont d'une efficacité ſinguliere pour appaiſer les mouvemens irréguliers.

Rien n'eſt plus propre à irriter & à confirmer les ſpaſmes du pharynx & des parties inférieures de l'*œſophage*, que l'uſage des purgatifs draſtiques. Il faut donc leur ſubſtituer des laxatifs légers, tels que les préparations balſamiques de manne & de rhubabe, ou ſi la maladie eſt jointe avec des flatuoſités, des clyſteres huileux & carminatifs.

La contraction de l'*œſophage*, qui ſuccede à une fievre aiguë, demande, outre un régime convenable, des remedes antiſpaſmodiques & analeptiques; tels que la poudre du Marquis, le nitre mêlé avec le camphre, & la teinture béſoardique de Michel, mêlée avec la *mixtura ſimplex*; car dans ces ſortes de cas, les opiats & les aſtringens trop actifs ſont auſſi nuiſibles que le poiſon.

Les ſpaſmes de l'*œſophage* qui ſont occaſionnés par des vers qui picotent les premieres voies ne ceſſent qu'après qu'on les a chaſſés. Mais il faut uſer de purgatifs avec beaucoup de précaution; & ſuppoſé qu'on donne des mercuriels au malade, lui faire boire auſſi-tôt après de l'huile d'amande douce, de peur qu'ils n'irritent trop les inteſtins.

Lorſque la contraction de l'*œſophage* eſt ſi grande qu'on ne peut rien avaler, & qu'elle continue trop long-tems, il eſt à propos de nourrir le malade avec des clyſteres de lait, & de bouillon, de peur qu'il ne meure faute de nourriture. Voyez là-deſſus Langius, *in Epiſtol. Medic. Lib. I. Epiſt.* 80.

On peut mettre au nombre des mouvemens convulſifs de l'*œſophage* ces agitations de la poitrine, accompagnées de bruit qui affligent les enfans qui ont des accès épileptiques, & qu'on prend ordinairement pour une eſpece de hoquet: mais elles ne ſont autre choſe que des ſpaſmes convulſifs de l'*œſophage*, & des parties voiſines, & les avant-coureurs ordinaires de la mort du malade. Le Medecin doit tâcher d'y remédier par des remedes anti-épileptiques, anodyns & analeptiques, ſans laiſſer ignorer à ceux qui s'intéreſſent pour lui, que ſa mort n'eſt pas éloignée. FREDERIC HOFFMAN.

ŒSTROMANIA, *Fureur uterine.*

ŒSTRUM VENERIS, en termes d'Anatomie, c'eſt le *Clitoris*.

## Œ S Y

ŒSYPE, *ou* ŒSYPOS, οἰσύπη, ou οἴσυπος, *ordures de la laine.* Voyez *Lana*.

## O F F

### OFFA HELMONTIANA.

Prenez d'*eſprit alcali de ſel ammoniac*, aſſez ſoulé pour qu'il y ait au fond une grande quantité de ſel non fondu.

Mettez-le dans un vaiſſeau de verre cylindrique froid & ſec, dont l'orifice ſoit étroit, de façon qu'il en rempliſſe environ la moitié.

Verſez deſſus peu-à-peu autant d'alcohol pur qu'il en faut pour remplir le vaiſſeau; il ſe fera un coagulum blanc ſur la ſurface, où l'alcohol ſurnage l'eſprit alcali. Si l'on renverſe le vaiſſeau, on appercevra un coagulum blanc & opaque, à l'endroit où l'alcohol & l'eſprit ſe ſont mêlés; & ſi on les agite enſemble, le tout deviendra une maſſe blanche, opaque, aſſez dure pour qu'on puiſſe renverſer le vaiſſeau ſans qu'il en tombe une ſeule goutte. Bouchez le vaiſſeau & mettez-le à part: le mélange ſe réſoudra en peu de tems en une liqueur qui flottera ſur le ſommet, & en une concrétion épaiſſe & ſaline qui ſe précipitera au fond, de ſorte qu'au bout d'un an, le ſel ſe trouvera preſque ſolide au bas avec une liqueur flottante au-deſſus. Si l'on diſtile toute la maſſe à petit feu, il ſe fera une ſublimation d'un ſel ſolide, alcali balſamique & huileux. L'expérience réuſſit d'autant mieux, que la ſaiſon & le lieu dans lequel on la fait, ſont plus froids.

*R E M A R Q U E.*

Cette expérience eſt une des plus difficiles qu'il y ait dans la Chymie, puiſqu'outre la perfection des liqueurs, elle demande encore l'obſervation de pluſieurs circonſtances, dont il ſuffit qu'une ſeule manque, pour qu'elle ne réuſſiſſe point. On voit ici que le ſel volatil alcali pur, s'unit intimement avec l'huile la plus ſubtile que l'on connoiſſe, ſavoir, avec l'alcohol; ce qui fait que le ſavon qui en provient, eſt le plus ſubtil & le plus pénétrant de tous les ſavons, puiſqu'il eſt composé d'un alcali & d'une huile extremement ſubtile & volatile, dont l'union ſe fait en un inſtant. Si l'on délaie ce remede dans du vin de Canarie, & qu'on le prenne à jeun; il pénetre dans tous les vaiſſeaux du corps, il réſout les concrétions, leve les obſtructions, anime les facultés vitales, & guérit par ce moyen pluſieurs maladies dangereuſes, qui proviennent d'une matiere obſtruante, qu'il eſt ſeul capable de réſoudre: mais il perd ſes vertus en peu de tems à cauſe de ſa grande volatilité, ce qui fait qu'il n'opere pas toujours également dans les maladies les plus opiniâtres. On l'eſtime beaucoup pour la jauniſſe qui n'eſt point accompagnée d'inflammation; il ne diſſout point la pierre, & ne l'empêche point d'augmenter; il paroît avoir du rapport avec le ſel de tartre devenu volatil; il ſe diſſout à la chaleur, comme la glace, & il ſe durcit de nouveau lorſqu'on l'expoſe au froid. Si l'on mêle de l'alcohol pur avec un tiers d'alcali volatil ſec, il réſulte de ce mélange un ſavon beaucoup plus ſolide, à cauſe qu'il n'y entre point d'eau, qui ſurpaſſe toujours du double le ſel pur dans l'eſprit alcali le plus fort. Van-Helmont a eu tort d'appréhender que ce remede n'engendrât la pierre; car cette matiere ſe diſſout par la chaleur, elle ſe fond dans l'eau, & ſe volatiliſe tout-à-fait d'elle-même; de ſorte qu'elle n'a rien de commun ni de ſemblable avec la pierre. Van-Helmont n'eſt point l'Inventeur de cette Expérience, quoique la production qui en réſulte, ſoit appellée *Offa Helmontiana*; car Raymond Lulle l'avoit découverte longtems avant lui; & l'Auteur Anglois qui a écrit ſur l'alcaheſt, & qu'on croit être George Starkey, prétend à tort que ce ſavon étant réduit en liqueur par des diſtilations réitérées, ſe convertit en l'alcaheſt de Van-Helmont. BOERHAAVE, *Chymie.*

OFFINALIA, remedes officinaux, c'eſt-à-dire, qu'on trouve ordinairement dans les boutiques.

OFFION, *Opium.*

## O G E

OGER, OGERTINUM, & OGERTUM, dans Paracelſe, eſt la même choſe qu'*Ochra*.

## O L A

OLAMPI, eſt une gomme très-rare qu'on apporte de l'Amerique. Lemery nous apprend qu'elle eſt dure, jaune, tirant ſur le blanc, tranſparente, reſſemblante au copal, douce au goût avec tant ſoit peu d'aſtringence. Elle eſt eſtimée déterſive, deſſiccative & réſolutive.

## OLC

OLCA. Voyez *Holca.*

## OLD

### OLDENLANDIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose, d'une seule piece divisée presque jusqu'au bas en quatre parties; elle est soutenue par un calyce, qui se change en un fruit presque sphérique, partagé en deux loges remplies d'un grand nombre de semences menues.

Miller ne compte qu'une seule espece d'*Oldenlandia*; savoir,

*Oldenlandia humilis hyssopifolia.* Plum. Nov. Gen.

Cette plante fut découverte dans l'Amerique par le P. Plumier, qui lui donna ce nom en l'honneur de Henri-Bernard Oldenland, Allemand, qui fut disciple du Docteur Herman à Leyde, & fort savant dans la Botanique. Miller, *Dictionn. Vol. II.*

## OLE

### OLEA, *Olivier.*

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont oblongues & toujours vertes; le calyce est dentelé & ventru comme une bouteille. La fleur est d'une seule feuille faite par le bas en tuyau, & évasée par le haut en plusieurs lobes ou segmens disposés en forme d'étoile. L'ovaire est placé au centre d'un calyce découpé en plusieurs segmens & dentelé, & devient un fruit charnu presque rond, qui contient un, ou deux noyaux pour l'ordinaire, dans lesquels on trouve des amandes.

Boerhaave compte cinq especes d'*Olivier*, qui sont,

1. *Olea sativa.* Ger. 1026. Emac. 1392. Park. Theat. 1438. C. B. P. 472. J. B. 1. Raii Hist. 2. 1541. Boerh. Ind. A. 2. 218. *Olea.* Offic. *Olivier.*

L'*Olivier* est très-gros dans son climat natal; il est rempli de branches dont les jets sont de couleur grise ou cendréè, & des nœuds desquelles il sort deux feuilles opposées l'une à l'autre, d'un tissu dur & ferme, de figure ovale, blanchâtres en-dessous, de couleur verte, pâle par-dessus; il sort d'entre leurs aisselles des grapes de petites fleurs jaunes d'une seule feuille découpée en quatre segmens, auxquelles il succede un fruit ovale, dont la grandeur varie, suivant les lieux où il naît; celui qui croît en Espagne est gros comme une prune, au lieu que celui qui naît dans le territoire de Lucques est beaucoup plus petit. Il est verd d'abord: mais il devient noir en mûrissant; il contient un noyau pointu par les deux bouts quand il est parvenu à sa maturité, & il a un goût acre & brûlant.

On cultive l'*Olivier* en France, en Espagne, en Italie, en Turquie; & c'est de-là que nous viennent l'huile & les olives confites.

On tire l'huile des olives par expression: mais on les laisse auparavant un peu flétrir, on les écrase ensuite sous la meule, & après avoir versé dessus de l'eau chaude, on les met sous le pressoir, l'eau se précipite & l'huile surnage. Celle qu'on tire des olives vertes est appellée *Omphacinum*; elle est estimée dessiccative, astringente & beaucoup plus propre que l'autre pour quelques remedes externes.

Celle qu'on tire du fruit après qu'il est mûr, est appellée huile d'olive; c'est celle qu'on mange communément & qu'on employe dans les remedes; la pureté & la bonté de cette liqueur dépendant de la maniere dont on la fait. Celle de Florence est la plus douce & la plus estimée.

L'huile est médiocrement chaude & émolliente; elle lâche le ventre; elle est bonne pour les maladies de la poitrine & des poumons; elle tempere l'acreté des humeurs bilieuses contenues dans les intestins, & par ce moyen elle appaise les tranchées & la colique. Elle est utile contre tous les poisons minéraux corrosifs, tels que l'arsenic & le sublimé, &c. Elle ouvre les conduits urinaires, elle est bonne pour la pierre & la gravelle. Les olives confites sont amies de l'estomac & excitent l'appétit; celles qui sont mûres servent de nourriture aux Grecs qui vivent dans les Pays Orientaux, surtout durant le Carême. Miller, *Bot. Off.*

Les *Oliviers* Portugais, dit Clusius, donnent une espece d'olive fort petite, telles sont celles de Lucques & des autres contrées d'Italie que nous estimons le plus: mais l'huile qu'elle donne est plus abondante & meilleure que toutes les autres. On trouve de même quelques *Oliviers* en Languedoc, en Provence, dans l'Andalousie & dans le Royaume de Grenade, dont les olives, quoiqu'extrement petites, donnent une plus grande quantité de meilleure huile, que celles qui sont plus grosses: on les appelle picholines.

On fait la récolte des olives dans le Royaume de Grenade aux mois de Novembre, Décembre & Janvier; car elles ne sont point mûres avant ce temslà. On les étend sur le plancher, & on les y laisse jusqu'à ce qu'elles soient ridées; on les écrase ensuite sous la meule, & on en tire l'huile par le moyen du pressoir. Quelques-uns abattent les olives avec des perches: mais d'autres croyent mieux faire de les cueillir avec la main, pour ne point détruire les boutons, ce qui ne manqueroit pas de les empêcher de produire l'année suivante; car l'*Olivier* est celui de tous les arbres que les coups offensent le plus.

Pline nous apprend que c'étoit une loi établie depuis long-tems parmi ceux qui cueilloient les olives, de ne jamais battre ni blesser un *Olivier.*

En Espagne & en France on confit pour l'ordinaire les olives lorsqu'elles sont encore vertes: mais cela n'empêche pas qu'on n'en sale aussi de mûres. Nous nous servons des olives confites pour assaisonner la viande rôtie, surtout le mouton: nous les mangeons aussi en salade. Les Italiens les mangent au second service avec du pain: elles excitent l'appétit, elles lâchent le ventre, elles fortifient l'estomac, & en consument l'humidité superflue.

L'*olivier* étoit consacré à Minerve, soit à cause qu'il est un don de cette Déesse, ou, comme Martianus Capella le suppose, parce que les Arts & les Sciences, qui sont sous sa protection, s'apprennent beaucoup mieux pendant la lumiere que l'huile donne. L'*olivier* étoit encore un embleme de pardon & de paix; & de-là vient que ceux qui la demandoient, avoient coutume de porter dans leurs mains un rameau de cet arbre.

On distingue l'*olivier* par sa forme, sa couleur, son suc, sa grandeur, le lieu où il naît, aussi-bien que par ceux qui en ont fait la découverte; ce qui produit des variétés qu'il seroit trop long de rapporter. Les Anciens en comptent plusieurs especes, dont il seroit très-difficile d'accommoder les noms à celles que nous connoissons aujourd'hui; ce qui fait que je les passe sous silence.

Pline, *Lib. XV. cap.* 3, paroît faire du *colymbade* une espece distincte: mais quelques-uns prétendent qu'on a voulu distinguer par ce nom les olives confites dans leur huile, des *halmades*, qui sont des olives confites avec du sel; d'autres veulent que les *halmades* & les *colymbades* soient la même chose.

On remarque moins de variétés d'*oliviers* que de pommiers, de poirriers & de pruniers, soit parce que l'*olivier* est d'une nature moins sujette à varier, étant pro-

duit d'une ſemence, ou à cauſe que ceux qui le cultivent, ne trouvent pas à propos d'employer leur tems & leurs peines à multiplier ſes variétés. A quoi l'on peut ajouter, que les ſoins qu'on eſt obligé de ſe donner pour garantir cet arbre du froid, occupent aſſez les Jardiniers Allemands, Anglois & François, qui ſont les plus curieux de travailler à produire de nouvelles eſpeces de fruits.

Cherlerus nous apprend que les Anciens confiſoient les olives avec beaucoup de ſoin, quoiqu'elles ne ſoient pas propres d'elles-mêmes à flatter le palais. Ils avoient pouſſé le luxe à un tel excès, qu'ils employoient juſqu'aux ſubſtances ameres pour le ſatisfaire; car rien n'eſt plus déſagréable au gout que les olives, ſoit vertes ou mûres. Mais l'art trouva bien-tôt le moyen de leur procurer ce gout agréable que la nature leur a refuſé. Columella & Palladius donnent différentes méthodes de confire les olives: mais les Modernes en ont trouvé une beaucoup plus ſimple, puiſqu'ils n'employent pour cet effet que le vinaigre & le ſel.

Quoique les olives ſoient de couleur noirâtre quand elles ſont mûres, & d'un gout acre, amer & déſagréable, elles donnent cependant par expreſſion une huile ordinairement tranſparente, quelque peu jaunâtre, & d'une douceur fort agréable; ce qui prouve que la ſaveur & l'odeur qui nous déplaiſent dans ce fruit, ne reſident que dans la partie aqueuſe, ou dans celle qui reſte après que l'huile a été exprimée: l'huile eſt d'autant meilleure qu'elle a moins de gout & de couleur.

Suivant les Anciens, les olives qui ont atteint leur maturité, ſont modérément chaudes: mais la facilité qu'elles ont à ſe corrompre les rend nuiſibles à l'eſtomac, aux yeux & à la veſſie. Etant rôties & appliquées ſur la partie, elles arrêtent les nomes (*nomæ*,) & font tomber la calloſité qui environne les charbons: elles ont une qualité deſſiccative & aſtringente quand elles ſont vertes. Les olives confites ſont eſtimées bonnes pour fortifier l'eſtomac & pour exciter l'appétit. Celles qu'on nous apporte ont été confites tandis qu'elles étoient encore vertes: mais les Italiens confiſent auſſi quelquefois celles qui ſont noires, & qui ont acquis une parfaite maturité.

Les feuilles de l'*olivier* ſont deſſiccatives & aſtringentes. On les emploie extérieurement, ſurtout pour le flux de ventre, pour l'écoulement immodéré des regles, l'herpe & autres maladies ſemblables. Dioſcoride les croit beaucoup plus propres pour les collyres que celles de l'*olivier* ſauvage, parce qu'elles ſont d'une nature plus douce & plus bénigne. La ſubſtance qu'on trouve dans les noyaux des olives, étant mêlée avec de la farine & du lard, diſſipe la rudeſſe des ongles.

Pline rapporte, qu'Auguſte étant allé voir Pollio Romulus, qui avoit alors plus de cent ans, & lui ayant demandé par quels moyens il avoit ſi parfaitement conſervé la vigueur de ſon corps & les facultés de ſon eſprit? Ce dernier lui répondit, que c'étoit par l'uſage interne du mulſum, & l'uſage externe de l'huile d'olive.

Cardan aſſure que trois choſes contribuent particulierement à prolonger la vie; ſavoir, le lait, le miel & l'huile, mais qu'on doit en uſer intérieurement & avec les alimens. Ariſtote étoit d'avis qu'il n'y a point d'homme qui ne doive être pourvu de ſel & d'huile, parce que l'un & l'autre ſervent à prolonger la vie.

L'huile paroit être d'une nature aérienne; & de-là vient qu'elle flotte ſur l'eau, & qu'elle ne peut aisément ſe mêler avec les liqueurs aqueuſes; car quelque long-tems qu'on les agite enſemble, elle s'en ſépare auſſi-tôt, & s'éleve ſur la ſurface. Mais lorſqu'on agite & qu'on mêle intimement ces liqueurs aqueuſes & huileuſes enſemble, elles prennent une couleur blanchâtre, & deviennent ſemblables au lait.

Dioſcoride aſſure, que l'huile tirée par expreſſion des olives vertes, & qu'on appelle pour cette raiſon *omphacinum*, eſt beaucoup plus ſalutaire que l'autre: mais qu'on doit la choiſir récente, odorante & peu acre. Elle eſt auſſi plus propre pour la compoſition des onguens & fort amie de l'eſtomac, en conſéquence de ſa qualité aſtringente. Etant gardée dans la bouche, elle reſſerre les gencives, elle raffermit les dents, elle arrête les ſueurs lorſqu'on s'en frotte. Elle eſt rafraîchiſſante, deſſiccative & aſtringente; ce qui fait qu'on l'emploie dans pluſieurs compoſitions.

L'huile exprimée des olives qui ont acquis leur maturité, eſt modérément chaude & émolliente: mais ſa chaleur augmente à proportion qu'elle vieillit. Elle poſſede auſſi une qualité émolliente, digeſtive & vulnéraire. Etant bue à la doſe d'une once avec de la biere chaude, elle lâche le ventre, elle humecte la poitrine, elle appaiſe les tranchées, elle ouvre les conduits urinaires, elle déterge & conſolide ceux qui ſont ulcérés. On l'emploie fréquemment à l'extérieur dans les lavemens, & pour la cure des tumeurs chaudes. Quand on la boit avec de l'eau chaude, elle provoque le vomiſſement; auſſi l'emploie-t'on pour l'ordinaire contre le poiſon.

Schroder nous apprend qu'on a coutume dans la Weſtphalie de donner aux bleſſés de l'huile d'olive mêlée avec de la biere chaude en ſi grande quantité, que la ſueur des malades en a ſouvent l'odeur.

Rien n'eſt meilleur pour tenir le ventre libre que de manger tous les matins une rôtie trempée dans de l'huile: ce remede, dit Cherlerus, eſt extremement agréable. BORELLI, *Obſervat.*

Pline aſſure que l'huile fortifie les membres; & il eſt certain que les anciens s'en frottoient ſouvent dans la perſuaſion où ils étoient qu'elle donne, non-ſeulement de la force & de la vigueur, mais qu'elle entretient encore le ton des parties. Mais il y a long-tems qu'on a aboli cette coutume, & je trouve qu'on a eu raiſon de le faire, car ſans parler de la malpropreté qui en eſt inséparable, l'huile obſtrue les pores de la peau, & empêche la tranſpiration inſenſible qui eſt abſolument néceſſaire pour la conſervation de la ſanté.

Pline aſſure dans ſon *Hiſtoire naturelle Lib.* 11. *C.* 19. que l'huile tue les abeilles & tous les autres inſectes; & Malpighi en a fait l'expérience ſur les vers à ſoie, & ſur un grand nombre d'autres inſectes. On comprendra ſans peine la raiſon de cet effet, ſi l'on ſe ſouvient que l'huile obſtrue les paſſages ou pores par leſquels l'air entre & ſort, ce qui ne peut manquer de tuer l'animal en peu de tems. D'ailleurs la reſpiration eſt beaucoup plus néceſſaire à ces inſectes qu'aux animaux d'une plus grande eſpece, puiſque les vaiſſeaux deſtinés à recevoir l'air dans les premiers, ſont à proportion plus gros, plus nombreux & répandus dans un plus grand nombre de parties du corps que dans les ſeconds.

L'huile, ſelon Pline, enleve la poix de deſſus les hardes, ce que l'eau ne peut faire. Et Sennert, *in Hypom.* 1. *Cap.* 5. nous apprend que lorſqu'on s'eſt ſali les mains avec de la poix, on ne peut les nettoyer qu'avec de l'huile ou quelqu'autre ſubſtance graſſe capable de la fondre.

Dans un vaiſſeau plein d'huile, la partie ſupérieure eſt beaucoup meilleure que l'inférieure, qui eſt trop près de la lie (*amurca*); mais la ſurface vaut encore mieux; parce qu'elle eſt plus éloignée de la partie nuiſible, & que l'air n'a aucune influence ſur elle. PLUTARQUE, *Symp.* Macrobe aſſure la même choſe dans ſes *Saturnales*, ajoutant que la partie mitoyenne du vin & la plus baſſe du miel, ſont les meilleures.

Dioſcoride & Galien nous apprennent que l'huile tirée des jets de l'*olivier* ſert à pluſieurs uſages: mais quoique le premier aſſure que cette huile eſt tirée des jets, le dernier prétend néantmoins qu'on n'emploie dans ſa préparation que les boutons de cet arbre. RAY. H. P.

L'huile d'olive prévient tous les accidens fâcheux que cauſe la morſure de la vipere, lorſqu'on a ſoin d'en oindre la partie. Voyez *Vipera.*

2. *Olea, ſylveſtris, folio duro, ſubtus incano.* C. B. P. 472.

Tourn. Inst. 579. Boerh. Ind. A. 2. 218. *Oleaster.* Offic. *Oleaster sive Olea sylvestris.* Park. Theat. 1438. J. B. 1. 17. *Olea sylvestris.* Ger. 1206. Emac. 1392. Raii Hist. 2. 1542. *Olivier sauvage.*

Puisque les Botanistes conviennent que l'*olivier* cultivé ne differe du sauvage que par la culture, que le premier dégénere, lorsqu'on le néglige, en *olivier* sauvage, & que ce dernier est produit du noyau de l'*olivier* cultivé, il faut nécessairement convenir qu'ils ne different l'un de l'autre que dans quelques circonstances accidentelles, & nullement par leurs especes, ce qui fait que je le décrirai le plus succinctement qu'il me sera possible.

L'*olivier* sauvage n'est point inférieur au cultivé pour la grosseur de son tronc ou de ses branches, mais ces dernieres sont moins nombreuses & armées de piquans. Ses feuilles sont aussi plus petites, quoique de même figure ; son fruit ne differe de l'olive qu'en ce qu'il est moins gros, plus ridé & rempli d'un suc acre de couleur rougeâtre. Clusius ajoute aux caracteres précédens, que son écorce est plus unie que celle de l'*olivier* cultivé, que son fruit a une pointe recourbée, & que toutes ses parties ont une amertume remarquable.

Théophraste nous représente le tronc de cette espece d'*olivier* entr'ouvert dans plusieurs endroits, de maniere qu'il laisse voir quelques cavités qui lui sont communes avec l'*olivier* cultivé. On donne à ce défaut le nom de *gongri.*

Pline nous apprend que ceux qui remportoient la victoire aux jeux Olympiques recevoient pour prix de leur valeur, une couronne d'*olivier* sauvage. Il ajoute qu'on conservoit encore dans son tems avec beaucoup de respect l'*olivier* sauvage d'Olympie avec les rameaux duquel Hercule avoit été couronné, de même que celui que Minerve produisit à Athenes lors de son démêlé avec Neptune.

L'*olivier* sauvage se plaît dans les lieux où il y a beaucoup de pierre & d'argile, de même que le cultivé, & croît aux mêmes endroits que lui. Dioscoride & Pline attribuent beaucoup de vertus à ses feuilles, c'est pourquoi j'y renvoie le Lecteur. Je suis persuadé que ses feuilles ne different pas beaucoup à cet égard de celles de l'*olivier* cultivé, mais qu'elles operent plus efficacement.

L'huile qu'on tire de son fruit est aussi la même que l'omphacinum, excepté qu'elle est plus chaude, plus astringente & en même tems détersive. Cette huile n'est point bonne à manger ; mais elle empêche les cheveux & la barbe de blanchir, quand on a soin de s'en frotter souvent la tête & le menton. Amatus assure sur l'autorité de Dioscoride, qu'elle empêche les cheveux de tomber, & qu'elle déterge la teigne, les achores, la gale & la lepre.

Pour l'élæomeli, qui, suivant Pline, découle de l'*olivier*, & suivant Dioscoride, d'un certain tronc. Voyez *Elæomeli.*

Lobel & Pena ajoutent à la description que ces Auteurs en ont donnée, que les *oliviers* qui sont dans le territoire de Montpellier, donnent par incision un miel ou *élæomeli.* Ils assurent encore qu'il découle de l'*olivier* ordinaire, dont l'écorce, le tronc & le fruit ont une amertume très-désagréable, une liqueur tout-à-fait semblable au miel par sa couleur, sa saveur & son incorruptibilité ; & qu'ayant fait une légere incision dans le tronc de cet arbre avec un canif, ils en tirerent assez de liqueur pour satisfaire leur curiosité & pour en donner à leurs amis : mais ce miel ne découle que lorsque l'*olive* est presque mûre & noirâtre. Il découle aussi de ces arbres, surtout par les incisions qu'on fait dans les endroits les plus gros du tronc, une liqueur gluante, qui est d'abord plus liquide que le miel ; mais qui après s'être épaissie par le froid approche plus de la manne que du miel, par sa couleur, sa saveur, & la maniere dont elle se fige, au rapport de tous ceux qui l'ont examinée.

Quant à l'*olivier* d'Ethiopie dont il est fait mention dans Strabon & dans Dioscoride, qui donnoit une larme semblable à la scammonée, ou suivant Paul, à la *Gutta Ammoniaca*, & que Cesalpin croit être la gomme elemi, on ignore s'il est le même que l'*olivier* ordinaire, ou s'il est d'une nature différente. Dioscoride assure que cette larme est bonne pour dissiper les cicatrices & l'*albugo* des yeux, & pour éclaircir la vûe ; qu'elle excite l'urine & les regles ; qu'elle appaise les maux de dents ; qu'elle chasse le fétus, & qu'elle guérit la gratelle & la lepre, mais qu'elle est un poison étant prise intérieurement. Ray, *Hist. Plant.*

3. *Olea, Afra, folio Buxi, crasso, atroviridi, lucido, cortice albo, scabro.*
4. *Olea, Afra, folio longo, lato, supra atroviridi splendente, infrà pallidè viridi. Slangenhout vulgo Batavis.*
3. *Olea, Afra folio longo, angusto, pallidè viridi, fructu rotundo, purpurascente.* Boerhaave. *Ind. alt Plant.*

OLEAMEN. Liniment clair composé avec différentes huiles Scribonius Largus.

OLEANDER. *Laurier* rose. Voyez *Nerium.*

OLEASTER. Voyez *Olea.*

Oleaster Germanicus. Nom du *Rhamnoides, fructifera ; foliis salicis ; baccis leviter flavescentibus.*

OLECRANON, ὠλέκρανον. *Le coude.*

OLEITAS. Qualité huileuse. *Ruland.*

OLENE, ὠλένη. *Le Cubitus.*

OLEUM, *Huile.*

On se sert en Medecine de différentes *huiles* tirées des animaux, des végétaux & des minéraux. Celles des animaux ne sont autre chose que leurs graisses, qui dans leur origine sont de véritables huiles végétales.

Toutes les substances animales donnent ces sortes d'*huiles* avec leurs sels volatils dans la distilation. Voyez là-dessus l'Article *Cervus.*

On obtient les *huiles* des végétaux par l'expression, par la coction & par la distilation.

Il y a une certaine partie dans les plantes qui étant fluide par elle-même, ou le devenant au moyen d'une chaleur modérée, est appellée leur huile. Cette *huile* peut s'épaissir lorsqu'on la garde long-tems, comme cela paroît par celle de térébenthine, qui, quoiqu'extremement fluide au commencement s'épaissit par degrés. Elle peut aussi s'épaissir à l'aide du froid, & paroître noueuse comme le frai de poisson, & même devenir solide, ainsi qu'on en voit un exemple dans la cire. Mais de quelque maniere qu'elle durcisse, elle reprend sa premiere fluidité quand on l'approche du feu. Toutes les fois que cette *huile* devient liquide, elle est en même tems onctueuse ou extremement molle & glissante au toucher, bien qu'elle ait en même tems une certaine ténacité ou viscosité dans ses parties, qu'on ne trouve point dans les eaux ni dans les esprits. De plus, ces *huiles* sont toujours inflammables & entretiennent le feu & la flamme, étant elles-mêmes disposées à se convertir en flamme, ce qui est une propriété que l'air, l'eau & la terre n'ont point. Enfin, l'*huile* ne se mêle jamais intimement avec l'eau, & quand on les agite ensemble, elle la repousse, elle se ramasse & se sépare en une liqueur distincte, en quoi elle differe des esprits. L'*huile* végétale est donc une liqueur onctueuse & inflammable qui ne peut se mêler avec l'eau.

On tire cette *huile* de différentes sortes de plantes, l'espece volatile, que l'on obtient dans la distilation des végétaux onctueux, renferme l'esprit principal dans lequel résident le gout & l'odeur des plantes ; aussi est-ce dans cette *huile* que résident les propriétés particulieres sensibles de la plante, lesquelles en étant une fois séparées, la dépouillent entierement de sa nature ; par exemple, si l'on tire toute cette *huile* de la canelle, du macis, des clous de girofle ou de la noix muscade, ces

corps

corps retiendront bien leur premiere forme, au point de se faire parfaitement connoître, mais ils ne conserveront aucune de leurs propriétés; car après qu'on a tiré toute cette *huile*, on ne peut plus distinguer ces épiceries par leur odeur ou leur saveur, quoique la substance de l'*huile* ne reçoive point son odeur & son gout d'elle-même, mais de cet esprit, dont la présence sert à distinguer ces *huiles*, & qui étant absent les rend à peine connoissables, & presque d'une seule & même nature.

Cette *huile* est quelquefois enfermée dans certaines parties de quelques plantes, dans des cellules ou réservoirs particuliers: d'autres fois les particules huileuses sont mêlées avec le suc des plantes, & tellement dispersées qu'elles paroissent à peine sous la forme d'*huile*, & demeurent cachées sous celle de savon ou de mucilage. Mais lorsque ces particules huileuses cachées viennent à se joindre & à se séparer des autres, elles paroissent immédiatement en forme d'*huile*. Si l'on tire les sucs d'une plante avec de l'eau, & qu'après les avoir fait épaissir & réduits sous la forme de savon, on les fasse sécher, on sera convaincu par leur inflammabilité qu'ils contiennent de l'*huile*. Lorsqu'on vient à faire des incisions au sapin, au pin & au larix, il en sort une *huile* très-pure. Si l'on fait une incision transversale à la racine d'impératoire, nouvellement cueillie en hiver, & qu'on l'examine avec un microscope, on y appercevra des petites gouttes d'*huile* de couleur d'or, qui sortent de certains vaisseaux distribués sur sa surface; & il en est de même de la noix muscade ou des amandes que l'on coupe avec un coûteau qu'on a fait chauffer. Mais cette *huile* n'est jamais plus abondante que dans les cotyledons ou lobes séminaux des plantes, où elle sert à garantir l'embryon des injures de l'air, surtout du trop grand froid, qui ne manqueroit pas de le détruire en le gêlant. On trouve pareillement cette huile en hiver près de l'écorce, où elle a été attirée par la chaleur de l'été précédent, & où se dépouillant davantage de son humidité aqueuse, elle est beaucoup plus abondante, surtout dans les plantes toujours vertes. On voit donc par-là que les huiles des végétaux abondent principalement dans leurs parties les plus durables, pour garantir celles qui sont les plus nécessaires; ce qui fait qu'elles se trouvent dans les parties les plus éloignées des vaisseaux absorbans des racines, & du suc nourricier qu'ils reçoivent de la terre; par exemple, on trouve plus d'*huile* dans la graine de lin lorsqu'elle est mûre, que dans toutes les autres parties de la plante prises ensemble. Quelquefois aussi cette *huile* s'amasse en si grande quantité, qu'elle paroît d'elle-même sous la forme qui lui est propre, brise ses cellules & se répand; de-là vient qu'elle découle principalement des écorces & des fruits des arbres, des pommes de pin, par exemple, des baies de genevrier, & autres semblables, surtout dans les plantes toujours vertes, dont l'écorce est souvent remplie de cette *huile*. Les arbres qui croissent sur les montagnes des pays Septentrionaux en donnent surtout une fort grande quantité; d'où il sembleroit qu'elle est extremement nécessaire pour garantir la vie des végétaux de fortes gelées.

On remarque pareillement que ces *huiles* grasses s'amassent surtout dans les plantes qui ont atteint tout leur accroissement, & qui paroissent vieillir aussi-tôt après; car les plantes & les arbres ne contiennent qu'une petite quantité d'*huile* quand ils sont jeunes, au lieu qu'ils sont remplis d'un suc aqueux extremement clair; le lin, par exemple, n'est pas plutôt semé, qu'il pousse en forme de gason, & ne contient absolument que de l'eau: mais il perd sa verdure après qu'il a atteint sa maturité, il devient jaune & rend une grande quantité d'*huile*: il en est de même d'un jeune pin comparé avec un autre qui est entierement formé. On remarque aussi que les arbrisseaux dont la racine est vivace se ressèrrent insensiblement à mesure que l'hiver approche, retiennent leur suc, ne transpirent presque point, reçoivent fort peu de nourriture de la terre, & n'envoyent pas beaucoup de vapeurs; & cela d'autant plus sensiblement que l'hiver approche davantage, de maniere qu'ils demeurent à la fin dans une espece de repos. Lors au contraire que le printems approche, ils commencent à renaître, ils prennent de la nourriture, & ils transpirent. En regardant ces deux différens états, l'un comme une veille & l'autre comme un sommeil, on s'appercevra que les *huiles* des végétaux augmentent durant le dernier, mais que l'eau qu'ils contiennent devient beaucoup plus abondante dans le tems de l'autre. Par exemple, on peut regarder la racine d'impératoire, pendant qu'elle est entierement dépouillée de ses feuilles durant l'hiver, & qu'elle demeure cachée sous terre dans l'inaction, comme si elle dormoit effectivement: mais lorsqu'on la déterre & qu'on l'examine, on la trouve remplie d'*huile*. Lors au contraire qu'on vient à la cueillir au mois de Mai, elle paroît aqueuse, saline & moins huileuse qu'auparavant, ce que l'on remarque aussi dans les arbres. Enfin, on voit tous les jours que les vieux arbres sont accablés de leur propre *huile*, & suffoqués par la grande quantité de graisse qu'ils contiennent: tels sont le pin, le sapin & autres semblables, dans lesquels cette *huile* paroît en forme de gomme, au lieu qu'elle se montre dans les autres sous celle de résine, d'*huile* ou de baume. De-là vient que les Jardiniers se plaignent si souvent de ce que les arbres meurent d'une obstruction qui survient dans leur écorce, semblables en cela aux animaux qui meurent de trop de graisse.

Il faut donc qu'un Chymiste qui veut extraire les huiles des végétaux apprenne d'abord de la Botanique qu'il y a certaines saisons de l'année où les plantes contiennent beaucoup d'eau & de sel, & très-peu d'huile; & qu'il y en a d'autres au contraire, où l'huile est beaucoup plus abondante que l'eau & le sel; car tandis que les feuilles, les fleurs & les fruits se forment, le mouvement des sucs aqueux dans lesquels se trouve le sel, augmente, & les huiles s'évaporent: mais lorsque les feuilles commencent à se faner & à tomber d'elles-mêmes, pour lors les parties huileuses s'amassent peu à peu ensemble & dominent, les plus subtiles étant dissipées par la chaleur de l'été. C'est ce qui fait que les Charpentiers abattent le bois qu'ils veulent employer dans les bâtimens dans le cœur de l'hiver, pour qu'il dure davantage & qu'il soit à l'épreuve de l'humidité & de la pourriture. Car on remarque que le bois est d'autant plus dur, plus pesant & plus durable, qu'il contient plus d'*huile*; par exemple, le cedre & le bois de vie contiennent une *huile* copieuse compacte & extremement pesante. Les Chymistes doivent donc choisir les sujets dont ils veulent tirer du sel, dans un tems, & ceux dont ils veulent avoir de l'*huile*, dans un autre.

## PROCEDÉ.

1.° Les semences mures de la plupart des végétaux, quand elles commencent à tomber & à se sécher, contiennent beaucoup d'huile naturelle. On prendra donc ces semences; & après les avoir fait un peu plus sécher, on les réduira en une espece de farine; & si elles sont trop grasses pour pouvoir le faire, on se contentera de les piler dans un mortier de marbre; ce qui suffira pour tirer l'*huile* de quelques-unes d'elles, comme des amandes, des pignons, des pistaches, &c. Exposez cette farine pendant quelque tems à la vapeur de l'eau bouillante, & faites-la sécher de nouveau peu à peu pour l'ouvrir davantage, & faire qu'elle donne mieux son *huile* par expression. Mettez cette farine ou pâte dans un sac de toile forte, que vous presserez entre deux plaques de fer chauffées dans l'eau bouillante: alors il découle au travers de la toile une *huile* claire, limpide, qui ne sent point l'empyreume, & qui a des qualités fort sembla-

bles à celles de la plante. On peut tirer par ce moyen une *huile* des ſemences des plantes les moins oléagineuſes, comme du chanvre, du lin, de la laitue & d'une infinité d'autres ſujets, dans leſquels on n'en eut jamais ſoupçonné. On peut auſſi en tirer une grande quantité des cloux de girofle, du macis & de la noix muſcade: mais on ne trouvera point la vertu chaude & aromatique de ces épiceries dans leur *huile* exprimée; car le macis & la noix muſcade, quand on les traite de la maniere que je viens de dire, donnent plutôt un baume doux & épais, qu'une *huile* chaude & aromatique pareille à celle qu'on en tire par la diſtilation. J'étois ſurpris autrefois que l'on preſcrivît avec ſuccès l'*huile* exprimée de ſemences de moutarde dans les douleurs néphrétiques: mais mon étonnement a ceſſé lorſque je l'ai trouvée ſi douce & ſi bénigne; au lieu que celle qu'on tire par la diſtilation de la même ſemence eſt ſi acre & ſi brûlante, que je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette différence toutes les fois que j'y fais attention; car il eſt difficile d'expliquer pourquoi cette *huile* exprimée n'a point le même gout ni la même odeur que celle qui a été tirée par la diſtilation; & d'où vient que l'acrimonie de l'eſprit qui réſide dans l'*huile*, ne ſe manifeſte point dans cette occaſion, ſoit qu'on examine l'eau, le ſel, l'eſprit lui-même, ou ſon *huile*.

2. L'*huile* de ce procédé contient fort peu de ſel, quoiqu'elle tienne beaucoup de la nature particuliere de la plante, ainſi que nos ſens nous l'apprennent; tandis qu'elle eſt récente, elle embarraſſe, émouſſe, & adoucit ce qu'il y a d'acrimonieux dans les humeurs; elle relâche les fibres, les membranes, les vaiſſeaux & les viſceres ſur leſquels on l'applique; elle ramollit les duretés de la peau, en diſſipe la rudeſſe; elle ramollit & humecte les eſcarres mortes & deſſéchées, & fait qu'elles ſe ſeparent de la chair qui eſt en vie, à l'aide des actions vitales. Elle garantit les parties que les plaies laiſſent à découvert, & empêche l'air de les deſſécher. Elle empêche auſſi la trop grande diſſipation des humeurs ténues par les orifices des vaiſſeaux qui ſe trouvent ouverts dans les plaies, & en conſerve les extrémités; auſſi eſt-elle un remede excellent pour hâter la conſolidation des plaies récentes. Elle eſt auſſi eſtimée anodyne, en tant qu'elle relâche & qu'elle humecte. Boerhaave, *Chymie.*

Il eſt parlé plus au long de ces *huiles* au mot *Chylus*.

*Huile diſtilée ou eſſentielle, tirée par l'alembic des feuilles récentes de ſavinier.*

Toutes les plantes ſont plus ou moins propres pour cette opération; mais principalement celles qui poſſedent une vertu extremement aromatique: il n'y en a point de plus propres pour notre deſſein que celles qui ont une odeur forte & aromatique, & un gout piquant, chaud & agréable.

Notre deſſein dans ce procédé eſt de travailler ſur les feuilles des plantes. Ces feuilles ſont ou récentes & toujours vertes, ou bien elles appartiennent à des plantes en qui elles dépériſſent.

Les feuilles aromatiques des Toujours-verds, tels que l'arbre-de-vie, le laurier, le buis, le cedre, le citronnier, le liere, le genevrier, le limonier, le marum de Syrie, le myrte, l'oranger, le pin, le romarin, le ſavinier, la ſauge, le thym, le ſerpolet, ſont preſque toujours remplies d'*huile*, mais principalement en automne & au commencement de l'hiver, de maniere qu'elles demandent toutes à peu près le même traitement.

Comme il y en a cependant qui meurent dans l'été, bien qu'elles ſoient extremement aromatiques & odorantes, tandis qu'elles ſont vertes, il faut cueillir celles-là lorſqu'elles commencent à dépérir; parce que l'humidité aqueuſe & le ſel étant pour lors diſſipés, il reſte dans les feuilles une *huile* & un baume plus ténaces.

Nous avons donné un dénombrement des principales plantes de cette eſpece au mot *Aqua*. L'expérience a fait voir que ces feuilles, quoique cueillies dans le tems qu'on a dit, donnent plus d'*huile*, lorſqu'on a eu ſoin de les faire ſécher à l'ombre & à l'air avant de les diſtiler, que ſi on les mettoit immédiatement dans l'alembic avec le ſuc aqueux qu'elles contiennent, à cauſe, peut-être, que l'eau s'étant évaporée, les *huiles* s'uniſſent davantage & s'élevent ſous la forme qui leur eſt propre; tandis qu'étant diviſées par l'interpoſition de l'eau, elles impregnent la liqueur diſtilée, de leur vertu, bien qu'elles ne paroiſſent point ſous la forme d'*huile*: mais il faut avoir ſoin de ne point employer une trop grande chaleur pour les faire ſécher, de peur que l'*huile* ne s'évapore. Il y a cependant des feuilles qui contiennent une ſi grande quantité d'*huile* balſamique, qu'elles la donnent en abondance même dans la diſtilation de leur eau, comme on le voit dans celles de mente & de romarin. Il y en a d'autres qui ſe ſechent avec beaucoup de difficulté, & perdent quelque peu de l'eſprit qui enrichit l'*huile*, comme le calament, l'eupatoire, & la tanéſie; de ſorte qu'il y a toujours quelques exceptions à faire.

## PROCEDÉ.

1. *Prenez* des feuilles récentes de quelqu'une des plantes qui exhalent leur odeur ſans être pilées; rempliſſez en une cucurbite juſqu'aux deux tiers, & verſez deſſus de l'eau diſtilée de la même plante juſqu'à la même hauteur. Faites-en enſuite la diſtilation. La meliſſe, le calament, l'anet, le dictame, le fenouil, la liveche, le marum Syriacum, la marjolaine, l'eupatoire, la tanéſie, la mente, l'origan, la ſauge, la ſabine, la ſariette, la cueillerée, l'aurone, le thym & le ſerpolet donneront leurs *huiles* par ce moyen. Il y a d'autres plantes qu'on eſt obligé de laiſſer long-tems en digeſtion dans un vaiſſeau bien fermé, avec du ſel marin ou de l'eſprit de vitriol, pour pouvoir en tirer l'*huile*. Par exemple, ſuppoſé qu'on veuille avoir les *huiles* eſſentielles des feuilles de laurier, de bouis, de calamus-aromaticus, de cedre, de camomile, de citronier, de ſapin, d'hyſope, de genievre, de limonier, de myrte, d'oranger ou de pin: il faut commencer par les faire ſécher peu à peu, les mettre enſuite dans une cucurbite juſqu'aux deux tiers, verſer deſſus l'eau diſtilée de la même plante à la même hauteur, & mettre ſur chaque chopine d'eau, demi-once de ſel marin, ou une dragme d'*huile* de vitriol. On lutera avec ſoin la cucurbite, & on l'expoſera à un feu de quatre-vingt-dix degrés pendant trois ſemaines. Plus l'*huile* eſt engagée dans les feuilles, plus il faut d'acide & de digeſtion pour la faire ſortir; car les acides inciſent & atténuent ces *huiles*, & peut-être même les augmentent-ils, ſuivant l'obſervation de Boyle, d'Hoffman, d'Homberg & de le Mort. Faites diſtiler enſuite de la maniere qu'on a dit au mot *Aqua*, en obſervant de faire un grand feu dès le commencement, afin que l'*huile* ſorte avec la premiere eau; car ſi la diſtilation tardoit trop à ſe faire, l'*huile* étant agitée par la violence de la chaleur, & ne pouvant s'élever, ne manqueroit pas de ſe mêler avec l'eau & les feuilles, & étant par-là atténuée, enrichiroit l'eau, & deviendroit par conſéquent moins abondante. Entretenez le même degré de feu juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus d'*huile*, en changeant ſouvent de récipient, pour vous en apper-

cevoir plus aisément : distilez ensuite de nouveau à un feu modéré l'eau de la plante ; laquelle aura de grandes vertus, & pourra servir à obtenir de nouvelle *huile*, ainsi qu'on l'a dit au mot *Aqua*.

2. Dans cette opération la chaleur pénétrant les cellules, raréfie l'*huile* & lui donne un si grand mouvement qu'elle rompt ces cellules, & se présente sur la surface de l'eau, surtout si la plante est crûe en Europe. L'eau qui s'éleve en vapeurs s'embarrasse dans les parties rameuses de l'*huile*, & l'emporte avec elle dans le chapiteau, d'où condensée par le froid & redevenue *huile*, elle est portée dans le récipient sans aucune altération, & sans odeur d'empireume ; on y reconnoît le gout, l'odeur & toutes les vertus de la plante, & le résidu est parfaitement dépouillé de toute l'*huile* par la distilation, & presque sans aucune marque qui puisse faire connoître sa nature ; car les *huiles* de bouis, de calament & d'absinthe sont aussi aisées à distinguer par leur odeur & leur gout que les plantes d'où on les a tirées ; tandis que ces dernieres ne conservent plus rien qui puisse les faire distinguer. Ces *huiles* conservent long-tems leurs vertus sans devenir rances, & l'on peut dire, vu ces propriétés, que c'est avec raison que les Chymistes les nomment *Essentielles*.

*REMARQUES.*

1. Ces *huiles* ont une certaine propriété acre, brûlante & inflammatoire, qui les rend propres à irriter les fibres nerveuses, à atténuer les viscosités, à flater l'odorat & le gout, & à réveiller les esprits : leur acrimonie paroît assez par la douleur qu'elles excitent quand on vient à les appliquer sur les nerfs & les membranes qui sont à découvert dans les plaies. On sait qu'elles sont chaudes, parce qu'étant prises intérieurement elles excitent beaucoup plus de chaleur qu'aucune autre substance simple que ce soit : de sorte que le trop grand usage qu'on en fait est capable de causer des fievres ardentes, de les entretenir, & de les pousser au plus haut degré de violence. Etant appliquées sur la peau d'une personne saine, elles causent une chaleur, une ardeur, & une douleur accompagnée de pulsation & de pustules, & même de la gangrene, si leur action est forte. D'où l'on voit quel pouvoir inflammatoire elles doivent avoir quand on les donne intérieurement sans précaution ; car venant à toucher les visceres & les membranes, elles peuvent produire les mêmes inflammations ; & étant mises en mouvement dans le corps par la force de la circulation, elles aiguillonnent efficacement les nerfs, & peuvent par conséquent atténuer & inciser les viscosités, qui provenant d'inaction, ont besoin pour être résoutes d'un mouvement très-rapide. Celles qui sont odorantes sont extremement salutaires dans les syncopes & les engourdissemens ; & elles produisent tous ces effets non point au moyen de leur ténacité oléagineuse, mais à l'aide des esprits subtils qu'elles contiennent, & qui conservent le gout & l'odeur de la plante. Il s'ensuit donc que ces *huiles* bien ménagées deviennent des remedes excellens pour toutes les maladies où les esprits animaux, naturels & vitaux sont épuisés & engourdis : par exemple, pour les personnes affligées de maladies aqueuses, froides, d'une simple leucophlegmatie, ou sérosité muqueuse ; laquelle provient purement d'inaction, sans aucune obstruction inflammatoire. Elles sont aussi fort utiles dans les fievres d'hiver, qui sont parfaitement intermittentes, & accompagnées de frissons, lorsqu'on les donne après que la fievre a cessé & avant que l'accès revienne. L'usage modéré de ces *huiles* est encore très-salutaire aux vieillards & aux hypocondriaques, dont le sang est appauvri & dénué d'esprits ; ce qui rend ces sortes de personnes indolentes, pesantes, léthargiques sujettes à pleurer comme des enfans. Elles sont beaucoup de bien aux femmes hystériques : mais elles leur deviennent extremement nuisibles, lorsque ces maladies sont occasionnées par une pléthore, bien qu'elles soient utiles dans d'autres cas : cette distinction a lieu dans l'apoplexie. Car quoique ces *huiles* soient d'une utilité admirable pour les vieillards dont la léthargie est causée par le défaut d'esprits & d'activité ; elles sont mortelles, lorsque la maladie vient d'un sang épanché dans le cerveau, ou d'une pléthore inflammatoire : de-là vient que ces sortes de personnes ont souvent reçu beaucoup de dommage de l'usage des baumes apoplectiques préparés avec ces sortes d'*huiles*, malgré le cas qu'on en fait généralement. Il n'est point de maladies dans lesquelles elles conviennent mieux que les flatuosités de l'estomac, les tranchées & la colique : mais même dans ces cas, il faut les employer avec prudence, à cause que ces maladies peuvent venir d'une inflammation, de spasmes, occasionnés par une plénitude, ou de telle autre cause semblable. Elles sont au contraire excellentes, lorsqu'elles proviennent de froideur, de la lenteur de la circulation, & d'une sérosité froide & visqueuse qui obstrue les intestins.

2. Il suit de ce procédé, (1.) Que les plantes aromatiques contiennent une huile qui se volatilise à la chaleur de l'eau bouillante. (2.) Que cette *huile* contient l'esprit dominant qui monte avec elle, & y demeure pendant plusieurs années pourvû qu'on ait soin de boucher exactement le vaisseau. (3.) Que les plantes ne contiennent qu'une certaine quantité de cette *huile*, après laquelle il ne reste rien d'actif. (4.) Si l'on soûle l'eau bouillante dans cette distilation avec autant de sel qu'elle en peut dissoudre, elle deviendra beaucoup plus chaude qu'elle ne l'étoit auparavant ; & l'on tirera plus d'huile essentielle d'une plante à l'aide d'une grande quantité de sel, qu'on ne le feroit sans ce secours : mais on auroit tort d'attendre davantage de cet esprit dans lequel la vertu de l'*huile* réside, obtenu par ce moyen, puisque l'esprit naturel se sépare à l'aide seule de l'eau bouillante ; de sorte que les promesses qu'on fait sur ce sujet sont toutes vaines. (5.) On voit encore que ces *huiles* sont plus volatiles que la matiere saline, qui à l'aide d'un feu violent s'éleve en forme de sel volatil, huileux, acide, ou alcali, ou que celle qui se change par la calcination en un alcali fixe. (6.) Que les vertus propres à chaque plante sont plus abondantes dans ces *huiles* que dans aucune de leurs parties simples ; ce qui doit toujours s'entendre de l'esprit envelopé dans l'huile : car ni l'eau, ni l'*huile* fixe, ni la partie mucilagineuse, ni le sel de la plante, ne possedent cette vertu particuliere ; de même qu'en examinant tout le reste séparément, on ne peut découvrir de quelle plante il vient ; au lieu que l'*huile* seule ne manque jamais d'indiquer par son goût & son odeur la plante dont on l'a tirée ; ou si ces *huiles* correspondent à deux différens sujets, on leur donne pour l'ordinaire le même nom, comme les *huiles* de roses & de *lignum Rhodium*, ou bois de rose, en sont un exemple. De même la grande conformité qui se rencontre entre les *huiles* de *cassia lignea* & de canelle, a fait donner à l'arbre qui produit la vraie canelle le nom de *cassia lignea*, & à l'autre celui de *cassia fistula*. (7.) Enfin on voit par-là quelle partie excellente les plantes peuvent perdre dans l'ébulition.

*Maniere de tirer les huiles des plantes seches par la distilation, la mente prise pour exemple.*

1. *Prenez* de la mente cueillie dans une saison convenable, séchée à l'ombre, & gardée pendant six mois ; mettez-la en digestion, & distillez-la avec son eau, comme dans le dernier procédé, en observant de ne remplir la cucurbite qu'à moitié, parce que les feuilles venant à s'imbiber d'eau, s'enflent, occupent plus d'espace, & se brûlent plus aisé-

ment. On aura par ce moyen beaucoup d'*huile* qui nagera fur l'eau diftilée.

2. *Preffez* le marc pour en tirer tout le fuc, verfez-le fur de nouvelle mente, & y ajoutez l'eau diftilée, après en avoir féparé toute l'*huile*, & autant d'eau diftilée de mente qu'il eft néceffaire. Vous tirerez par ce moyen plus d'*huile* que par la premiere diftilation. Plus l'eau fert aux diftilations, plus auffi elle prend d'huile, de forte qu'enfin elle devient entierement huileufe; il eft vifible que les eaux diftilées confervent ici les vertus particulieres des plantes, ainfi qu'on l'a fait voir au mot *aqua*.

*Huile diftilée de fleurs de lavande.*

1. La partie la plus odoriférante des plantes réfide, ou fe trouve en plus grande perfection dans leurs fleurs: mais elle eft auffi plus fujette à périr à caufe de la délicateffe des fleurs; bien qu'il y en ait quelques-unes, comme les différentes efpeces de lavande, qui confervent long-tems leur odeur : on tire leurs *huiles* à peu près de la même maniere.

*Cueillez* pour cet effet les fleurs de lavande lorfqu'elles font prêtes à s'ouvrir, & dans le tems qu'elles font encore couvertes de rosée. Rempliffez en une cucurbite jufqu'aux deux tiers; verfez deffus une fuffifante quantité d'eau de lavande diftilée, & autant d'huile de vitriol qu'il en faut pour lui communiquer une acidité agréable. Diftilez de la même maniere que dans les procédés précédens; il s'élevera fur la furface de l'eau quelque peu d'huile que vous mettrez à part. Exprimez la décoction des fleurs qui reftent dans la cucurbite, & verfez-là fur de nouvelles fleurs avec la premiere eau diftilée, & un peu plus d'huile de vitriol, vous aurez plus d'*huile* par la feconde diftilation que par la premiere. Réitérez ce procédé trois fois de fuite, ou plus fi vous voulez; car à chaque cohobation qu'on répete, on obtient une plus grande quantité d'*huile*; la décoction devenant à chaque fois plus épaiffe, & l'eau cohobée plus forte & plus remplie d'*huile*, on doit féparer avec foin cette derniere après chaque diftilation. Les eaux diftilées deviennent après plufieurs cohobations extremement odorantes, de même que les *huiles*, & poffedent un grand nombre de vertus.

2. Cette *huile* eft fort recherchée à caufe de fa bonne odeur, elle eft d'un prix exceffif: mais comme on ne l'obtient qu'en très-petite quantité, les Chymiftes ont cherché les moyens de l'augmenter fans diminuer fes vertus; & après bien du travail, ils ont obfervé qu'en faifant macérer ces fleurs pendant quinze jours de plus dans un vaiffeau bien fermé, avec autant d'efprit de vitriol qu'il en faut pour les garantir de la putréfaction, on en retiroit un tiers plus d'huile; comme on en voit un exemple dans l'huile effentielle de rofes, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des fciences.*

Voici quelques-unes des principales fleurs qu'on peut employer pour cet effet.

Celles de camomile, de citronier, de clous de girofle, d'hyacinthe, de giroflée, de jafmin, de lavande, de muguet, de lis de valées, de limonnier, de citronnier, d'oranger, du *philadelphus athenæi*, de rofes & de tanéfie.

*REMARQUE.*

Ces *huiles* font recherchées des perfonnes du plus haut rang à caufe de leur odeur, & fe vendent fort cher; ce qui mérite qu'on s'applique à leur compofition.

*Huiles diftilées des femences, celle de fenouil prife pour exemple.*

On a remarqué depuis long-tems que l'*huile* des plantes eft logée en abondance dans les cotyledons, ou doubles placenta de leurs femences, ce qui fait qu'on a travaillé avec foin à en tirer l'*huile*, furtout dans celles qui font aromatiques; & on a découvert qu'elles en donnent d'autant plus, qu'elles font plus acres, plus chaudes & plus odorantes. La nature ne fuit pas néanmoins conftamment cette regle feule; car bien que la femence contienne quelquefois cette *huile* aromatique, comme dans l'anis, le cumin, &c. il y en a cependant d'autres dont l'*huile* ne fe trouve point dans la femence, mais dans différentes parties: par exemple, l'*huile* de rofe ne fe trouve que dans la fleur & nullement dans la femence ou le fruit, l'oranger contient une huile odoriférante dans fes fleurs, dans l'écorce de fon fruit & dans fes feuilles, bien qu'on n'en trouve point dans fa femence. Il eft vrai que celle-ci en donne une d'elle-même, mais elle n'approche point de celle dont nous parlons. De même la femence de l'arbre qui porte la canelle ne donne pas la moindre portion de cette *huile* admirable, qui eft fi abondante dans fon écorce, dans fes feuilles & dans fon bois. On ne fauroit donc établir de regle générale fur ce fujet, & il faut néceffairement avoir recours à des expériences particulieres pour pouvoir en raifonner avec certitude. Les femences qui me paroiffent les plus propres pour cet effet font celles d'ammi, d'amome en grappe, d'angélique, d'anis, de laurier, de grand & petit cardamome, de carvi, de cerfeuil, de coriandre, de cubebes, de cumin, d'aneth, de fenouil, d'ail, de marjolaine, d'impératoire, de genievre, de liveche, de moutarde, d'oignon, d'origan, de poivre, de roquette, de rue, d'ache, de perfil, de cueillerée, de tanéfie & de zédoaire.

Il faut cueillir ces femences lorfqu'elles font mûres, les laiffer fécher pendant trois femaines dans un lieu expofé à l'air, les mettre enfuite en digeftion dans un vaiffeau bien bouché avec de l'eau chaude falée, pendant trois jours, & les diftiler comme pour en tirer l'eau, avec cette différence qu'il faut que le feu foit plus fort, parce qu'autrement l'huile ne monteroit pas fi bien : fi on fe fert d'eau faléeau lieu d'eau commune, l'huile monte mieux, à caufe de la grande chaleur de la liqueur, & elle vient beaucoup plus pure.

Il y a des femences qui ont de l'*huile* en fi grande abondance, & fi facile à congeler, qu'elle s'arrête dans la diftilation au cou du récipient & le bouche; d'où il arrive que les vapeurs ne trouvant plus par où paffer font crever les vaiffeaux, ce qui met la vie de l'Opérateur en danger. Pour prévenir cet accident, il faut employer un récipient d'une bonne grandeur, & ne point le laiffer trop refroidir; & lorfqu'on s'apperçoit qu'il eft engorgé, il faut déluter l'alembic & verfer de l'eau bouillante dans le récipient pour fondre l'huile, & enfuite continuer la diftilation. Les femences qui donnent une *huile* fujette à fe congeler, font principalement celles d'anis, de laurier, de cardamome, de carvi, de fenouil & de zédoaire; dont les *huiles* reffemblent quelque peu au camphre, qui fe fond à la chaleur & fe durcit au froid; bien qu'il continue à conferver la nature d'une *huile* pure. Les plantes aromatiques acquierent fouvent une telle maturité dans les païs chauds, que leurs *huiles* fe convertiffent en camphre.

*REMARQUES.*

On voit par ce qui précede, que les lobes des femences renferment une *huile* abondante, dans laquelle réfide l'efprit de la plante, & qu'elle ne fe trouve dans cet endroit que pour conferver l'embryon en attendant qu'il pouffe dans la faifon convenable. On voit auffi

que le principe vital peut se conserver long-tems à l'aide d'un pareil baume qui paroît nécessaire pour le garantir du froid, & pour empêcher qu'une chaleur ou une humidité hors de saison ne le fasse pousser avant le tems, ce qui l'exposeroit à périr; & de là vient que cette *huile* existe principalement dans les semences & les racines des végétaux : mais comme il y a un grand nombre de semences, dont l'*huile* distilée n'a aucun gout ni aucune odeur remarquable, tandis qu'elle réside dans la semence : nous apprenons de-là que les esprits d'un grand nombre de végétaux échapent à la connoissance de nos sens, bien qu'ils distinguent après la distilation les propriétés particulieres des plantes les unes des autres, ce qui nous apprend à ne point trop nous fier à leur pénétration. Peut-être que ces sortes de semences conservent d'autant moins leur faculté végétative, que ce principe que leur *huile* contient est plus spiritueux & d'un goût plus acre; comme d'un autre côté elles demeurent pendant long-tems d'autant plus propres à perpétuer leur espece, que ce principe spiritueux est moins actif. En effet les semences odoriférantes & aromatiques, qui ont une saveur extremement piquante, deviennent aussi tôt stériles, comme on le voit dans celles des plantes balsamiques & ombiliferes, & dans les semences les plus odorantes des Indes, qui deviennent ordinairement stériles quand on les apporte en Europe; comme le cardamome, les cubebes, le zédoaire & le gingembre; tandis que les semences de casse, de séné & de tamarins, conservent long-tems leurs vertus. Il en est de même des grains dont l'embryon conserve long-tems sa faculté végétative. Il est surprenant que cette *huile* subsiste pendant si long-tems dans les semences seches, sans perdre sa forme ni ses propriétés, en sorte qu'on puisse l'en tirer toutes les fois qu'on veut, à l'aide des moyens que la Chymie fournit; & néanmoins qu'aussi-tôt que ces semences commencent à s'enfler & s'imbiber d'eau chaude, elles donnent leur *huile*, & deviennent disposées à laisser échaper leur esprit. Il paroîtroit par-là, qu'il est assez possible que cette *huile* se change au moyen de l'humidité de la terre, de la chaleur de l'atmosphere & de la vertu savonneuse des sucs, tant de la terre que de la semence, au point de pouvoir se mêler avec l'eau, de pénétrer dans les vaisseaux délicats de l'embryon, par les petites racines placées dans les lobes du placenta, & de nourrir la plante avec ces esprits; & en communiquant sa nature aux sucs nourriciers, imprégner le tout & produire l'espece; car les semences étant une fois humectées au point de germer, ne peuvent plus se conserver.

Pour l'*huile* distilée de clous de girofle. Voyez *Caryophyllus*.

*Huile distilée de bois de Sassafras.*

1. Les bois aromatiques les plus légers, qu'on a coupés en hiver, & rapés, après qu'ils ont atteint leur perfection, étant distilés fortement avec vingt fois autant d'eau, donnent une liqueur laiteuse & une *huile*, qui dans le sassafras de l'Amérique est presque transparente, & tombe au fond de l'eau, bien que le bois soit extremement tendre, léger & presque spongieux. Continuez la distilation, jusqu'à ce qu'il ne monte plus d'huile, ce qu'on reconnoît par la limpidité de la liqueur qu'on distile, & il restera au fond de la cucurbite une décoction acide & austere. (2) Versez cette décoction, & l'eau qui s'est élevée la premiere sur de nouveau bois, vous aurez plus d'*huile* à la deuxieme distilation qu'à la premiere, & la troisieme en donnera encore plus. (3) Voilà la méthode de tirer l'*huile* des bois, dont elle sort sans peine, comme du sapin, du pin & du sassafras. Les deux premiers donnent une *huile* qui nage sur l'eau, au lieu que celle du dernier tombe au fond, quoiqu'il paroisse plus léger. (4) Si l'on veut tirer l'*huile* de quelques bois durs, il faut les raper menu & les faire long-tems digérer dans de l'eau salée avant que de les distiler : de ce nombre sont l'arbre de vie, le benjoin, le bouis, le cedre, le citronier, le gayac, le genevrier, le limonier, l'oranger, le bois de Rhodes, le savinier, le bois couleuvré, le storax & autres arbres balsamiques, comme ceux qui donnent les baumes de Copaü, du Perou, de Tolu & la gomme élémi; car ces bois donnent d'autant plus aisément leurs *huiles* essentielles par la distilation, qu'on les fait digérer plus long-tems avec de l'eau & du sel. (5) Les bois les plus propres pour ce Procédé, sont ceux qui sont gras, résineux, balsamiques, gommeux, pesans, solides; ceux qui sont légers, spongieux & qui naissent dans des lieux aqueux, comme l'aune, le sureau, le tilleul, le peuplier, le saule, ne valent rien pour cette opération, & ne donnent presque point d'*huile* essentielle. (6) Les bois qu'on coupe dans le cœur de l'hiver donnent plus d'*huile*, & de meilleure *huile*, que ceux dont on fait la coupe dans le tems que leur séve est en grand mouvement. Les jeunes arbres donnent moins d'*huile*, que les plus vieux. Les toujours-verts donnent une plus grande quantité d'*huile*, & bien plus pénétrante que ceux dont les feuilles tombent. Il n'est pas difficile de comprendre, après cet exposé, d'où vient que les bois les plus pesans & les plus compactes, sont les meilleurs pour bâtir.

*REMARQUES.*

Il suit delà que la pesanteur des bois est principalement due à l'*huile* pesante & compacte, qui lie étroitement les autres principes ensemble : ce n'est pas de leur *huile* essentielle seule dont je parle, mais principalement de cette espece fixe qui reste après la distilation; & c'est ce dont nous avons des exemples dans le cedre, le gayac & le bois de genievre : leur durée dépend aussi de la même cause; car les bois les plus durables sont toujours les plus huileux, comme cela paroît par le boüis, le cedre, le chêne & l'olivier. C'est encore à cette cause qu'il faut attribuer leur dureté; car les bois tendres & spongieux donnent très-peu d'huile, au lieu que le bouis, le gayac, le bois de fer, l'olivier & le bois couleuvré en contiennent beaucoup. On voit par-là que la différence qu'on remarque entre le baume, la térébenthine, la résine & la poix, ne vient que de la chaleur plus ou moins forte & continue du soleil qui les épaissit. Enfin, il est aisé de comprendre après ce qu'on vient de dire, que la pourriture à laquelle le bois de charpente est sujet, ne vient que des vers qui consument l'huile contenue dans ses cellules, & le font par-là tomber en une espece de cendre ou de poussiere; ou de ce qu'étant exposé aux variations de l'air, cette *huile* se dissipe à la fin, & ne laisse après elle qu'une terre friable.

Pour l'*huile* distilée de canelle. Voyez *Cinnamomum*.

*Huiles distilées* per descensum, *les clous de girofle pris pour exemple.*

Les Chymistes ont découvert que les plantes qui abondent en *huile*, étant agitées par le feu, laissent échaper leur matiere onctueuse en forme de sueur; & c'est de-là que leur est venue l'idée de brûler les arbres qui contiennent beaucoup de résine pour en tirer la poix. Ils ont aussi remarqué que les semences les plus onctueuses, étant exposées à une chaleur modérée, rendent une *huile*, ainsi que cela paroît par les amandes. Ils ont enfin trouvé le moyen, en se servant des mêmes méthodes, de tirer l'*huile* des plantes aromatiques : mais cette *huile* differe entierement par son odeur, son gout & ses vertus de celle qu'on en tire

par expression : l'exemple suivant rendra ce que je viens de dire plus sensible.

*Prenez* les meilleurs clous de girofle que vous pourrez trouver ; pilez-les jusqu'à ce qu'ils soient réduits en pâte, & mettez-en l'épaisseur de trois lignes sur un morceau de linge, dont vous couvrirez l'orifice d'un vaisseau cylindrique, de maniere qu'il ne puisse point tomber dedans. Plus ce vaisseau est profond, meilleur il est ; parce que la vapeur huileuse a plus le tems de se refroidir & de se condenser.

*Prenez* une plaque de fer dont les rebords appuient exactement sur les parois du vaisseau, & faite de façon, qu'elle entre par le milieu d'environ trois lignes dans son orifice, & qu'en pressant le linge sur lequel le girofle est étendu, elle le fasse quelque peu avancer dans l'orifice du vaisseau. Remplissez le creux de cette plaque de cendre chaude sur laquelle vous mettrez quelques charbons allumés. La chaleur qui pénétrera à travers la cendre, fera fondre l'*huile*, agitera l'eau naturelle du girofle, & les résoudra toutes deux en une vapeur, qui tombant dans la capacité du vaisseau, se condensera sur ses parois & tombera au fond sous la forme d'une eau & d'une *huile* acre. Si vous entretenez le même dégré de feu, vous tirerez successivement presque toute l'*huile*, & l'opération sera finie lorsque vous verrez qu'il n'en descend plus. Il faut prendre garde que le feu ne soit ni trop fort, ni trop foible ; car dans le premier cas, l'*huile* ne manqueroit pas de sentir l'empyreume ; & dans le second, il ne descendroit rien. On garde aisément un milieu entre ces deux extrémités, en commençant avec un dégré de feu modéré, & le poussant peu à peu ; car on peut par ce moyen, & en répétant l'opération, obtenir telle quantité d'*huile* qu'on veut.

*REMARQUES.*

Cette expérience nous découvre la nature & l'existence d'une véritable *huile* aromatique : celle qu'on prépare de cette sorte, ressemble si exactement à l'*huile* essentielle distilée par son gout, son odeur & ses vertus, qu'on a toutes les peines du monde à les distinguer ; on l'obtient il est vrai en moindre quantité que par la distilation avec l'eau : mais en revanche, on peut distiler le résidu, ou l'employer à d'autres usages, parce qu'il conserve beaucoup de sa premiere vertu.

Cette méthode est principalement d'usage, quand on a immédiatement besoin de cette *huile*, ou qu'on veut en faire l'expérience : mais dans d'autres cas on préfere la distilation.

On peut tirer sur le champ par le moyen de ce procédé l'*huile* des écorces de citron, de limon, d'orange, de macis, de noix muscade, & de plusieurs autres substances onctueuses. On voit aussi quel effet ce degré de feu peut avoir sur les *huiles* qui sont naturellement contenues dans les végétaux, pour les fondre, les séparer & les faire couler presque d'elles-mêmes : mais lorsque les sujets sont trop secs pour pouvoir donner commodément cette *huile*, il faut les piler, les enfermer dans un sachet de toile & les exposer pendant quelque tems à la vapeur de l'eau chaude pour en ouvrir les pores ; car l'eau & l'*huile* qu'ils donneront seront plus abondantes & moins altérées, parce qu'il faudra un moindre degré de chaleur pour les faire sortir. Ces *huiles* different extremement de celles qu'on obtient par expression, étant beaucoup plus aromatiques quand on les distile *per descensum*.

*Scholie.*

Cette histoire expérimentale des *huiles* que les Chymistes tirent des épiceries, surtout par le moyen de la distilation, renferme un grand nombre de particularités fort utiles, dont je vais rapporter en peu de mots les principales, persuadé que je suis qu'elles pourront contribuer à la perfection de la Chymie, de la Physique & de la Medecine.

1. La vertu aromatique des plantes réside toute entiere dans leur *huile* essentielle seule ; & lorsque celle-ci est parfaitement extraite, il n'en reste pas le moindre signe dans le résidu.

2. Cette *huile* essentielle contient encore l'esprit extrement subtil, volatil, délié, pénétrant & léger, dont elle tire toute sa vertu, puisqu'elle ne conserve rien de particulier après qu'on l'en a dépouillée ; d'où il suit que dans ces sortes d'*huiles* il faut exactement distinguer le soufre de l'esprit, ou la partie résineuse de celle qui est acre & ignée. L'esprit s'évapore aisément : mais le soufre demeure sans force, & s'épaissit peu à peu, mais plus promptement à l'air, que dans un vaisseau bien bouché, devenant une *huile* épaisse, de liquide qu'il étoit auparavant, ensuite un baume, après, une substance plus épaisse & plus ténace, & enfin une résine friable ; mais on l'obtient de nouveau, malgré tous ces changemens, sous la forme d'une *huile* liquide, au moyen de la distilation. C'est ce qui a fait croire à plusieurs Auteurs fameux, que les *huiles* distilées ne sont que des résines fondues, & les résines, des *huiles* condensées. On ne peut douter que le soleil ne produise ces sortes d'altérations dans les *huiles* que les plantes contiennent ; car le cedre, le pin, le larix & le sapin donnent par incision une *huile* liquide & ténue, que la quantité d'esprit qu'elle contient rend extremement aromatique, ainsi que je l'ai souvent éprouvé avec surprise : mais lorsque cette *huile* se jette sur l'écorce, la chaleur commence à la dépouiller peu à peu de cet esprit, à l'épaissir & à la convertir en une térébenthine, dont la consistance est plus épaisse, mais moins riche en esprit qu'elle n'étoit auparavant. Cette térébenthine se desséchant de plus en plus au moyen de l'action du soleil, devient résineuse, se dépouille de plus en plus de son esprit, au point de perdre presque entierement son gout & son odeur.

Lors donc qu'on dit que la résine étant distilée avec l'eau se résout de nouveau en *huile*, on ne veut parler que de la partie sulphureuse, & non point du soufre & de l'esprit pris ensemble ; car l'esprit ne se régénere point, & il n'y a que l'*huile* qui reprenne sa fluidité. De même, les larmes aromatiques & odoriférantes de benjoin, de lacque, de mastic, d'oliban & de sarcocolle perdent beaucoup de l'esprit qui étoit d'abord contenu dans leurs *huiles* fluides ; & de-là vient qu'elles produisent d'autant plus d'effet qu'elles sont plus liquides & plus récentes, car elles perdent leurs vertus en vieillissant ; & après que leur esprit est tout-à-fait évaporé, on a peine à distinguer les matieres oléagineuses qui restent les unes des autres. Il est donc vraissemblable que les substances des *huiles* essentielles sont à peu près les mêmes, & que ce ne sont que les esprits qui mettent de la différence entre elles. J'ignore encore si la gravité spécifique de cet esprit differe ou non de celle des *huiles* : mais je suis bien aise de faire observer que son gout & sa qualité pénétrante peuvent venir du sel de la plante, quoique dans ce cas son caractere particulier ne consiste point dans ce sel, mais dans l'esprit de l'*huile*. D'où il suit que les végétaux perdent entierement leurs propriétés, après qu'on les a une fois dépouillés de leurs *huiles*.

3. Plus les végétaux ont une odeur pénétrante, plus l'esprit qu'ils contiennent est igné ; & plus ils piquent la bouche quand on les mâche, plus aussi l'esprit de leur *huile* distilée est brûlant. Les *huiles* qu'ils donnent sont d'autant plus épaisses, plus fortes & plus hautes en couleur, que leur maturité est plus parfaite, & qu'on les a fait sécher plus modérement : mais quand on en fait la distilation tandis qu'ils sont humides & récens,

l'*huile* qu'ils donnent eſt moins abondante, plus claire, plus tranſparente, moins chaude, mais plus odorante. Il n'eſt donc pas impoſſible que l'eſprit acquiere peu à peu ſa plus grande perfection dans la plante. Il eſt certain que l'odeur & le gout qui en proviennent ſont moins forts tandis que la plante eſt jeune, & avant qu'elle ait acquis une maturité parfaite. Il faut encore obſerver que certaines plantes paroiſſent contenir plus d'eſprit dans une moindre quantité d'*huile* que d'autres, *& vice verſa.* Lorſqu'une livre de noix muſcade donne une once d'*huile*, & que vingt-cinq livres de calamus aromaticus n'en donnent que la même quantité, c'eſt une preuve qu'il n'y a pas une égale proportion entre l'une & l'autre. Les eſprits ont encore une certaine acrimonie prédominante qui ſert à diſtinguer les *huiles*, & qui eſt ſi grande dans l'*huile* de canelle qu'elle brûle toutes les parties du corps qu'elle touche, ſans qu'il ſoit poſſible de l'emporter de long-tems. Les *huiles* de ſarriete & de thym contiennent de même un eſprit extremement brûlant. On connoît que ces eſprits ont une nature ſinguliere, puiſqu'en abandonnant l'*huile* ils la dépouillent tout-à-fait de ſes vertus; ſans preſque diminuer ſon poids, & la rendent déſagréable, épaiſſe, térébenthineuſe & à la fin réſineuſe. J'ai travaillé à découvrir la péſanteur de ces eſprits, ſans avoir pu y réuſſir.

4. La couleur des *huiles* eſſentielles varie ſuivant les plantes dont on les tire: l'*huile* de mente eſt brune, celle de lavande jaunâtre, celle de canelle de couleur d'or, celle d'abſinthe d'un verd foncé, celle de camomile & de mille-feuille bleue, celle d'anis preſque blanche, & celle de camphre d'un blanc parfait. De ſavoir ſi cette différence dépend de celle des eſprits ou des *huiles*, ou de quelqu'autre principe, qui monte dans quelques cas durant la diſtilation, c'eſt ce qu'il n'eſt pas aisé de décider.

5. Les *huiles* ſont quelquefois extremement liquides, preſque ſpiritueuſes & médiocrement ténaces, comme cela paroît par l'*huile* eſſentielle diſtilée de l'écorce des oranges de la Chine, qui eſt une des liqueurs les plus fluides: telle eſt encore l'*huile* de lavande, & même celle de ſaſſafras. Les *huiles* de quelques autres plantes ſont au contraire fort épaiſſes, comme celles de fenouil & de roſes; celle d'anis eſt encore plus épaiſſe, mais beaucoup moins cependant que celle de camphre. Les premieres ſe fondent à une chaleur modérée; il faut un plus grand degré de chaleur pour fondre la ſeconde, & un plus grand encore pour fondre la derniere. Je laiſſe à d'autres à rechercher d'où cette différence provient.

6. Ces *huiles* different encore conſidérablement par leur gravité ſpécifique, les unes étant beaucoup plus peſantes que l'eau, comme celles de canelle, de girofle, de ſaſſafras, de noix muſcade, & peut être de quelques autres plantes aromatiques qui croiſſent entre les topiques, où la chaleur du ſoleil ne manqueroit pas de les brûler ſans cela; car ces *huiles* ont beſoin pour s'élever dans la diſtilation d'un plus grand degré de chaleur, & d'une cucurbite moins haute dont on ne doit laiſſer que la quatrieme partie de vuide. Les autres *huiles* eſſentielles ſont extremement légeres, comme celle de lavande; cependant cet excès de péſanteur ne rend pas les *huiles* plus épaiſſes; car celle de ſaſſafras, ainſi que nous l'avons déja obſervé, eſt extremement claire & péſante, tandis que celle de camphre eſt en même tems extremement épaiſſe & légere, de ſorte qu'il faut que cette différence provienne de quelqu'autre cauſe. L'*huile* d'anis nage ſouvent ſur l'eau, & celle de baies de genievre tombe quelquefois au fond.

7. Ces *huiles* eſſentielles aromatiques poſſedent une vertu preſque inimitable, qui dépend entierement de l'eſprit dont on a ſi ſouvent parlé, lequel eſt acre, inflammatoire, reſtaurant, chaud, atténuant, & propre pour réveiller les eſprits animaux & les fibres nerveuſes. C'eſt en conſéquence de ces propriétés que les *huiles* dont nous parlons ſont ſi ſalutaires aux vieillards d'un tempérament froid, humide & phlegmatique; dans les fievres intermittentes froides, dans les affections hypocondriaques & hyſtériques froides & humides, & dans d'autres maladies ſemblables qui proviennent des flatuoſités froides, acides ou aqueuſes des inteſtins. Elles ne manquent jamais de produire leur effet dans ces ſortes de cas, quand on les emploie avec circonſpection: mais quand on s'en ſert imprudemment dans les maladies accompagnées d'une chaleur, d'une agitation ou d'une inflammation violente, elles ſont un véritable poiſon. Les Chymiſtes ont fort bien obſervé que ces *huiles* n'agiſſent que par le moyen de l'eſprit qu'elles contiennent, lequel étant logé dans l'*huile*, déploie ſur les parties du corps ſur leſquelles on l'applique, l'action qui lui eſt propre, & qu'il perdroit ſans cela fort aiſément à cauſe de ſon extreme volatilité; & que lorſque l'*huile* & l'eſprit agiſſent enſemble, leur effet eſt plus doux & plus durable. On voit donc que ces eſprits poſſedent & communiquent aux *huiles* une certaine acrimonie, qui brûle la langue & y cauſe de la douleur; & l'on remarque le même effet quand on les applique ſur les nerfs qui ſont découverts: étant appliquées ſur la peau, elles produiſent ſur le champ tous les ſymptomes de l'inflammation, & forment à la fin une eſcarre gangreneuſe. Si l'on s'en frotte les levres ou le dedans du nez ou du palais, où les nerfs ſont découverts, elles occaſionnent les mêmes accidens, mais avec plus de violence, & font naître tout d'abord une dangereuſe inflammation. Quels effets ne doivent-elles donc pas produire ſur la bouche, la gorge, l'eſtomac & les inteſtins, lorſqu'on en uſe ſans précaution? On peut donc à juſte titre donner à ces *huiles* l'épithete d'*inflammatoires*, bien que nous ayons remarqué ci-devant qu'elles ſont préférables à tout autre remede pour réveiller les eſprits, par leur vertu agréable & extraordinaire, qu'on ne peut expliquer que par une expérience directe, faute de principes généraux. Elles poſſedent avec cette vertu celle d'échauffer; car étant appliquées extérieurement ou priſes intérieurement, elles commencent auſſi-tôt à échauffer les parties du corps, en augmentant de plus en plus cette chaleur: mais plus le corps eſt foible & froid, moins auſſi elles l'échauffent, *& vice verſa*; de ſorte que lorſqu'on en frotte un cadavre, elles n'y excitent aucune chaleur: il s'enſuit donc qu'il eſt extremement dangereux de les employer dans les fievres ardentes. Elles augmentent auſſi le mouvement des nerfs en les irritant, en mettant les eſprits en mouvement, & peut-être en les échauffant tous deux, outre qu'elles atténuent & inciſent les viſcoſités, autant qu'il eſt poſſible de le faire, en accélérant la circulation. Mais nous avons déja rapporté ci-deſſus toutes les vertus qui ſont communes à toutes ces *huiles*, en faiſant obſerver en même tems qu'elles different quant à leur acrimonie. Elles en poſſedent encore d'autres qui ne ſont pas moins conſidérables, & dont nous avons ſuffiſamment parlé au mot *Aqua*. Par exemple, les *huiles* de l'arbre de vie & de ſavinier, ſont de puiſſans emménagogues, lorſque la ſuppreſſion des regles eſt cauſée par la lenteur de la circulation. L'*huile* eſſentielle de rue eſt utile dans l'épilepſie qui provient de la froideur & du relâchement des nerfs; celle de baies de genievre dans le ſcorbut froid, auſſi bien que pour les douleurs & les peſanteurs qui en proviennent; elle eſt bonne auſſi pour les douleurs néphrétiques qui ſont cauſées par des obſtructions froides: celle de lavande eſt utile dans la paralyſie, le vertige, la léthargie & autres maladies froides du cerveau; l'*huile* eſſentielle odorante de roſes eſt excellente pour réveiller les eſprits; celle de canelle pour le défaut d'eſprits qui n'eſt accompagné d'aucune inflammation, ſoit durant la groſſeſſe, lors de l'accouchement ou immédiatement après, pourvu qu'il n'y ait point rupture de vaiſſeaux; celles d'abſinthe, de chardon-béni, de petite centaurée, de camomile & de tanéſie, ſont admirables pour tuer les vers; & pour cet effet on peut en former des pilules avec de

la mie de pain, & en donner une dose suffisante à jeun, en observant de ne manger qu'au bout de deux heures; celles de mélisse & d'écorce d'orange sont bonnes pour les palpitations de cœur causées par des humeurs phlegmatiques froides; enfin celles de marjolaine, de romarin & de sauge pour les obstructions de l'utérus & les fleurs blanches qui proviennent d'une cause froide.

8. Si l'on broye fortement ces *huiles* pendant un tems considérable avec trois fois autant de sel marin bien pur & bien sec, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement divisées, & qu'on les distile de nouveau avec de l'eau, elles deviennent claires, pures & limpides, ou dépouillées de leur partie mucilagineuse ou gommeuse, & plus propres pour être gardées, pourvu qu'on les enferme dans des bouteilles de verre qui ne soit pas trop alcali, & qu'après les avoir bouchées avec un bouchon de même matiere, on les mette dans un lieu bien sec. Mais elles diminuent beaucoup par cette rectification, y ayant une plus grande quantité de matiere grossiere, qui ne pouvant monter à cause de sa ténacité reste au fond de la cucurbite. Elles perdent aussi beaucoup de cette vertu qui dépend de leurs esprits, à cause que ces derniers restent dans l'eau dont on se sert dans la distilation, & se dispersent dans celle qui s'éleve. C'est ce que M. Homberg a montré par une expérience aussi laborieuse & instructive qu'elle est coûteuse; car ayant distilé une pareille huile vingt-six fois de suite, en se servant à chaque fois de nouvelle eau, il n'en a obtenu à la fin que le quart, les trois autres s'étant convertis en une substance ténace & insipide, au lieu que l'eau qui avoit été cohobée vingt-quatre fois avec l'*huile*, est devenue extremement acre, aromatique, saline & spiritueuse.

9. Lorsqu'on distile ces *huiles* toutes pures & sans aucune addition dans une cucurbite de verre en augmentant le feu par dégrés, il s'exhale toujours quelque peu d'eau; & elles deviennent plus claires, plus fluides, plus pénétrantes & plus légeres, laissant au fond de la cucurbite, après que la distilation est achevée, une matiere terrestre, noire, fixe & spongieuse. Si l'on répete la même opération plusieurs fois de suite, la plus grande partie de l'*huile* se convertira en ce que les Chymistes appellent *caput mortuum.* M. Boyle a réduit presque entierement par ce moyen une livre d'*huile* essentielle en terre.

10. Ceux qui ont distilé ces *huiles* avec de la craie, ont trouvé qu'en cohobant huit fois de suite cinq onces d'*huile* sur quinze onces de craie, on ne retiroit que deux onces & un grain d'*huile*, deux gros & quarante-cinq grains de sel, & demi-once d'une eau extremement saline, laquelle contient le sel volatil de l'huile, suivant l'observation de M. Bourdelin.

11. Si l'on distile ces *huiles* avec de la chaux éteinte à l'air, & ensuite parfaitement séchée, elles se changent tellement qu'une livre d'*huile* étant distilée six fois de suite en forme de cohobation sur de la nouvelle chaux, avec un dégré de feu violent, donne quinze onces & demie d'eau & une d'*huile*, suivant la remarque de M. Homberg. D'où il suit que ces *huiles* contiennent principalement une eau & une terre élémentaires, un peu d'*huile*, d'esprit & de sel; & par conséquent qu'elles se forment de l'union de ces différens principes à l'aide du feu: il paroît donc que l'*huile* n'est point un corps élémentaire simple, mais un composé de plusieurs autres. Je n'ose cependant décider si c'est là véritablement le cas, ou si ces *huiles* sont réellement susceptibles de transmutation.

12. On peut avancer avec plus de certitude que les meilleures de ces *huiles* étant dissoutes dans de l'esprit de vin extremement rectifié, mises en digestion & distilées à un feu de cent dégrés, elles impregnent l'esprit de vin de celui qui leur est naturel, & laissent une matiere oléagineuse & ténace au fond de la cucurbite; laquelle étant de nouveau distilée avec du nouvel esprit de vin, en donne davantage; de maniere qu'il ne reste à la fin qu'une substance oléagineuse, indolente, sans odeur, insipide, épaisse & ténace, entierement dépouillée de son esprit. Supposé même qu'on agite long-tems de l'eau pure avec ces *huiles*, elle attire à elle l'esprit qu'elles contiennent, & les prive de toutes les vertus qu'elles possedent; de sorte que si on répete l'opération plusieurs fois de suite, elle laisse à la fin le même résidu que l'esprit de vin. Ces moyens nous fournissent plusieurs préparations excellentes, & nous apprennent que ces *huiles* peuvent se diviser en esprit & en *huile*, en un peu de sel, beaucoup d'eau & de terre; ou pour le moins, qu'elles donnent ces principes dans la distilation. Mais ce qu'il y a de plus étrange est que l'eau demeure si opiniâtrément mêlée avec elles, qu'on ne peut l'en séparer par vingt distilations réitérées.

13. Nous apprenons aussi par cette histoire, (1.) Que l'odeur & le gout des plantes résident entierement dans leur esprit. (2.) Que le gout & l'odeur des eaux aromatiques distilées ne sont dûs qu'à cet esprit, qui est propre à chaque plante. (3.) Que les *huiles* essentielles tirent leurs caracteres respectifs de ces esprits seuls. (4.) Que l'*huile* volatile des plantes sert principalement à retenir ces esprits, & les *huiles* fixes à retenir les parties solides ensemble; ce qui met une différence considérable entre ces deux *huiles.* (5.) Que les *huiles* exprimées & distilées dont on a parlé, existent assez naturellement dans les plantes mêmes. (6.) Que la différence des *huiles* vient principalement de l'esprit qu'elles contiennent. Boerhaave. *Chimie.*

On tire les *huiles* par expression des amandes & des semences: mais l'on doit tirer à froid celles qu'on destine pour les usages internes, à cause que le feu, ou la chaleur qui fait couler les parties huileuses en plus grande quantité, passe pour communiquer à ces sortes d'*huiles* quelque chose qui nuit à leur vertu, entant qu'on les considere en qualité d'adoucissans; outre qu'il en tire certaines parties qui leur donnent une plus mauvaise odeur, que lorsqu'on les tire à froid. Il est cependant probable qu'il peut y avoir des cas pour lesquels on prescrit quelques-unes de ces *huiles*, auxquels on pourroit mieux satisfaire avec celles qui ont été tirées par expression à l'aide du feu; comme lorsqu'on donne l'*huile* de lin en qualité de détersif, ce qui arrive souvent, la propriété qui la rend telle augmentant sans contredit à l'aide de la chaleur; car toute l'objection se réduit dans ce cas à dire qu'elle n'est pas aussi agréable.

On prescrit ordinairement ces *huiles* en substance ou en forme de looch: mais il est plus propre de les donner sous celle d'émulsion. Quoique le College de Londres indique un grand nombre de sujets dont on peut les tirer, il y en a cependant très-peu dont on fasse usage; si l'on en excepte celles d'amandes douces & de semences de lin pour l'intérieur, & celle de macis, de laurier & de palmier pour l'extérieur. Il n'est fait aucune mention de la derniere dans les Dispensaires: mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit fort en usage parmi les voyageurs qui ont appris à s'en servir dans les païs où on la compose.

Les *huiles* de la seconde classe sont celles que l'on prépare par infusion, ou par décoction. On fait usage de celles de roses, de camomile, d'hypéricum, de lis & de sureau. Elles demandent quelque différence dans leur composition, à cause de leurs différentes qualités. Par exemple, les fleurs odoriférantes, particulierement les roses donnent une meilleure *huile* au moyen d'une longue insolation, qu'elles ne feroient à l'aide de la chaleur du feu; car ce dernier ne manqueroit pas de faire évaporer leurs parties les plus odorantes. Mais les *huiles* imprégnées avec des plantes récentes, telles que la camomile & le sureau, ont besoin de bouillir long-tems, avant qu'elles reçoivent la couleur verte qu'on y demande. Il faut observer au sujet de ces dernieres, qu'elles ne peuvent supporter ce traitement sans noircir, qu'autant de tems qu'elles conservent quelque humidité aqueuse, qu'elles reçoivent dans

dans cette occasion du suc des plantes : lors donc qu'elles commencent à se rider faute d'humidité, le procédé est achevé.

Le Dispensaire indique un grand nombre d'*huiles* composées, que l'on prépare de la même maniere par l'infusion ou décoction, & qui demandent les mêmes regles que celles qui sont simples. QUINCY. *Prælect. Pharm.*

*Directions pour préparer les huiles, tirées du Dispensaire du Collége de Londres.*

OLEUM ABSINTHII. *Huile d'Absinthe.*

*Prenez* d'absinthe, une livre; & assez d'eau de fontaine pour qu'elle puisse surmonter de trois ou quatre doigts. Faites-en la distilation dans un grand alembic avec son réfrigérant, ou dans un vaisseau de cuivre armé d'un chapiteau, & d'un serpentin qu'on fera passer à travers un vaisseau plein d'eau. Séparez l'*huile* qui est montée avec l'eau par le moyen d'un entonnoir de verre, auquel on donne le nom de *séparateur;* & gardez l'eau ainsi séparée de son *huile* pour une autre distilation.

On obtient de la même maniere les *huiles* de marjolaine, de mente, d'origan, de Pouliot, de romarin, de rue, de sabine, de sauge, de sarriette, de thym, &c.

On prépare de même l'*huile* de rose incarnate, de fleurs de camomile & de lavande, & des autres fleurs & plantes aromatiques.

On tire par le même procédé les *huiles* des écorces seches d'orange, de citrons & de limons : on peut aussi les tirer de ces mêmes écorces tandis qu'elles sont encore récentes & succulentes, en les pilant & les distilant avec une quantité d'eau suffisante.

OLEUM ABSINTHITES. *Huile impregnée d'absinthe.*

Elle se fait de la même maniere que l'*huile* de roses, par une double macération de quatre onces de sommités d'absinthe ordinaire dans trois chopines d'*huile* mure, y ajoutant à trois différentes reprises quatre onces de suc d'absinthe, qu'on fait évaporer de nouveau en la faisant bouillir à petit feu.

OLEUM AMYGDALARUM AMARARUM. *Huile d'amandes res.*

Elle se fait de même que celle d'amandes douces, avec cette différence qu'il n'est pas besoin de les peler, & qu'on n'a aucun inconvénient à craindre de la chaleur qu'on emploie pour faciliter leur pression.

On tire de même l'*huile* de noisette, de ben, de gland, de noix muscade, & celle de macis, de la seconde tunique réticulaire du même fruit.

OLEUM AMYGDALARUM DULCIUM. *Huiles d'amandes douces.*

*Prenez* d'amandes douces, seches & récentes, telle quantité qu'il vous plaira; séparez-en les coquilles & mondez-les de leur peau; pilez-les dans un mortier de marbre, & exprimez-en l'*huile* peu-à-peu sans vous servir du feu.

OLEUM ANETHINUM. *Huile d'aneth.* Voyez *Anethum.*

OLEUM ANTIMONII. *Huile d'antimoine.* Voyez *Antimonium.*

OLEUM E BACCIS JUNIPERI. *Huile de baies de genevrier.*

*Prenez* deux parties de baies de genevrier; & une partie de sel marin : pilez-les ensemble, & distilez-les le lendemain dans les vaisseaux ordinaires avec une suffisante quantité d'eau de fontaine.

OLEUM DE CASTOREO. *Huile de castor.* Voyez *Castor.*

OLEUM DE CASTOREO COMPOSITUM. *Huile de castor composée.* Voyez *Castor.*



OLEUM CERÆ. *Huile de cire.*

*Mêlez* trois livres de brique en poudre avec une livre de cire jaune fondue; mettez-les dans une retorte, tirez-en l'*huile* au bain de sable, & rectifiez-la avec de la nouvelle poudre de brique : ou bien ajoutez à l'*huile* que vous avez tirée, le double de nouvelle cire coupée par tranches; & faites-en la distilation au feu de sable.

On tire de même par la distilation les *huiles* des substances grasses, des gommes & des résines qui ne peuvent être réduites en poudre.

OLEUM CHAMÆMELINUM, *Huile de Camomile.* Voyez *Chamæmelum.*

OLEUM CHAMÆMELI CHYMICI, *Huile Chymique ou essentielle de Camomile.*

Elle se prépare de la même maniere que les autres *huiles* chymiques ou essentielles.

La plante entiere ne donne qu'une petite quantité de cette *huile*, & sa semence encore moins; aussi est-elle fort chere. Elle sert, de même que celle de clou de girofle, à corriger les purgatifs : on la donne aussi quelquefois en qualité de carminatif dans les bols, à la dose d'une ou deux gouttes; & elle apporte souvent du soulagement en dissipant les flatuosités qui occasionnent des douleurs & des points de côté.

OLEUM CHEIRINUM, SEU KEIRINUM, *Huile de Violette jaune.*

Elle se fait avec les fleurs & l'*huile* de la même maniere que celle d'Aneth.

OLEUM CHRYSOMELINUM, *Huile de noyaux.*

On la tire par expression des noyaux d'abricots. On tire de même l'*huile* de noyaux de cerises, de pêches, de pignons, de pistaches & de prunes, de semences d'orange, de chanvre, de safran bâtard, appellé *Cnicus*, de citron, de concombre, de courge, de citrouille, d'hieble, de jusquiame, de laitue, de graine de lin, de melon, de pavot, de persil, de raifort sauvage, de rave sauvage, de grande catapuce, de nicinus, (appellée *Oleum cicinum, recininum* & *de kerva*,) de sesame, appellée *Oleum sesaminum*, de moutarde & de pepins de raisin.

OLEUM COSTINUM, *Huile de costus.*

Prenez *de racine de costus amer, deux onces;*
*de cassé odorante, une once;*
*de sommités de marjolaine, huit onces.*

Pilez ces drogues ensemble, & mettez-les en digestion pendant deux jours dans douze onces de vin blanc aromatique. Faites-les bouillir ensuite au bain-marie, avec deux chopines d'huile d'olive mêlées avec le vin blanc, jusqu'à consomption du vin.

OLEUM EUPHORBII, *Huile d'euphorbe.* Voyez *Euphorbium.*

OLEUM DE EUPHORBIO COMPOSITUM, *Huile d'euphorbe composée.* Voyez *Euphorbium.*

OLEUM EXCESTRENSE. Voyez *Excestrense oleum.*

OLEUM SIVE BALSAMUM SIMPLEX HYPERICI, *Huile* ou *Baume d'Hypericum simple.*

On la fait avec l'*huile* des semences de mille-pertuis, pilées dans un mortier & exprimées, dans laquelle on fait infuser les fleurs de la même plante.

OLEUM HYPERICI COMPOSITUM, *Huile d'Hypericum, composée.*

Prenez *de vin blanc odorant, une chopine;*
*de sommités de mille-pertuis, avec les fleurs & les semences, quatre onces;*

Pilez le tout, & le laissez en macération dans un vaisseau

de verre bien bouché pendant trois jours, dans une livre d'huile de lin, ou au soleil, ou au bain-marie, & l'exprimez fortement.

Mettez de nouvelles sommités en infusion dans l'huile exprimée, sans y ajouter du vin ; & après avoir réitéré cette préparation pour la troisieme fois, faites bouillir l'infusion jusqu'à consomption du vin, & l'exprimez.

Ajoutez-y après cela,

*de térébenthine de Venise, trois onces ;*
*de safran, une dragme.*

Faites bouillir l'huile légerement, & gardez-la pour l'usage.

Cette recette est copiée exactement d'après le Dispensaire d'Ausbourg ; car la premiere du Collége de Londres est tout-à-fait différente, & chargée de plusieurs ingrédiens inutiles : elle y est appellée *Oleum Hyperici compositum, seu Balsamum magistrale Florent.* & on l'a conservée jusqu'au pénultieme Dispensaire sous le titre d'*Oleum Hyperici magis compositum* : mais on en fait rarement usage. Elle est aujourd'hui unanimement rejettée, & on n'a conservé que celle-ci, qui est moins difficile à faire, & d'un plus grand usage en Chirurgie, quoique plusieurs Chirurgiens rejettent dans quelques cas la térébenthine & le safran avec assez de fondement.

Oleum Irinum, *Huile d'Iris.*

Prenez *de racine d'iris de Florence, trois livres ;*
*de lis blancs, dont on ôtera les onglets, quatre onces ;*
*de racine de cyprès récente, quinze onces ;*
*d'*enula campana, *six onces ;*
*de racine de buglose, trois onces ;*
*de canelle, deux onces ;*
*de spicnard,* & *benjoin,* } *une once.*

Pilez ces drogues autant qu'il faut, & faites-les macérer au soleil ou dans un lieu chaud dans quinze livres de vieille huile, & quatre chopines & demie d'eau de fontaine. Après les avoir laissées dans cet état pendant quatre jours, faites-les bouillir au bain-marie jusqu'à consomption de l'humidité aqueuse.

Exprimez fortement la liqueur, & gardez-la pour l'usage.

Mésué a donné une prescription très-concise de cette *huile*, qu'il prépare seulement avec les racines & les fleurs d'iris, qu'on a conservée dans la Collection d'Ausbourg.

On la trouve aussi dans le premier Dispensaire du Collége de Londres parmi les *huiles* simples : mais celle-ci, qu'on y trouve pareillement, est tirée de Nicolaus Alexandrinus ; & bien qu'on l'ait conservée jusqu'à la derniere édition du Dispensaire du Collége de Londres, il est rare qu'on en fasse usage dans la pratique ordinaire.

Oleum lateritium Philosophorum, *Huile de brique.* Voyez *Later.*

Oleum laurinum. Voyez *Laurus.*

Oleum liliorum, *Huile de lis.*
Elle se fait de la même maniere que celle de roses.

Olea ex lignis aromaticis, *Huiles tirées des bois aromatiques.*
Comme du sassafras, du bois de Rhodes, &c. Il faut d'abord les raper, & les distiler ensuite.

Oleum lumbricorum, *huile de vers de terre.* Voy. *Lumbricus.*

Oleum majoranæ, *huile de marjolaine.*

Prenez *de marjolaine légerement pilée, quatre onces ;*
*de bon vin blanc, six onces ;*
*d'huile, une livre.*

Mettez le tout en infusion, exprimez la liqueur.

Faites infuser de nouvelle herbe dedans jusqu'à trois fois, & faites la bouillir dans un vaisseau vernissé jusqu'à consomption du vin.

Oleum majoranæ Chymicum, *huile essentielle de marjolaine.* Voyez le Procédé indiqué à l'article *Oleum absinthii.*

Oleum mandragoræ, *huile de mandragore.*

Prenez *d'huile commune, deux livres ;*
*de suc de pommes de mandragore,* ou à leur défaut, *des feuilles de la même plante, quatre onces ;*
*de suc de jusquiame blanche, deux onces ;*
*de suc de tête de pavot noir, trois onces ;*
*de suc de violette,* & *de jeune ciguë,* } *de chaque une once ;*
*d'opium,* & *de storax,* } *de chaque, demi-once.*

Ces drogues ayant été exposées à la chaleur du soleil pendant dix jours, cuisez-les insensiblement jusqu'à la consomption des sucs.

Coulez ensuite la décoction dans laquelle vous dissoudrez l'opium, & mêlerez le storax après l'avoir fait dissoudre dans une quantité suffisante de térébenthine.

On s'en frotte les tempes & les narines pour adoucir les inflammations, pour exciter le sommeil & appaiser les maux de tête : mais il est rare qu'on la prescrive & qu'on en trouve de faite.

Oleum menthæ Chymicum, *huile essentielle de mente.* V. *Oleum absinthii.*

Oleum myrrhæ per deliquium, *huile de myrrhe par défaillance.*

*Faites* cuire des œufs jusqu'à ce qu'ils soient durs, puis les ayant coupés par le milieu, séparez-en le jaune, & remplissez le blanc de myrrhe en poudre. Posez-les sur de petits bâtons que vous aurez arrangés dans un plat ou dans une terrine à la cave, ou dans quelqu'autre lieu humide, il distilera une liqueur dans le vaisseau, que vous ramasserez & garderez, c'est l'*huile* de myrrhe.

Elle est estimée pour dissiper les taches du visage, & les autres difformités de la peau, appliquée extérieurement.

Oleum nardinum, *huile de lavande.*

Prenez *de lavande, trois onces ;*
*d'huile douce, une livre & demie ;*
*de vin aromatique,* *d'eau commune,* } *de chaque, deux onces & demie.*

Faites-les bouillir à petit feu dans un vaisseau vernissé, en les remuant souvent, jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée.

Oleum nardinum compositum, *huile de lavande composée.*

Prenez *de lavande, trois onces ;*

*de marjolaine récente, deux onces;*

| | |
|---|---|
| *de bois d'aloès,*<br>*de calamus aromaticus,*<br>*d'énula campana récente,*<br>*de cyprès,*<br>*de baies de laurier récentes,*<br>*de macis,*<br>*de foin de chameau, &*<br>*de cardamome,* | *de chaque, une once & demie.* |

Pilez le tout grossierement & faites-le infuser pendant vingt-quatre heures dans de l'eau & du vin, de chaque, quatorze onces; & d'*huile* d'olive, quatre livres & demie.

Faites ensuite évaporer l'eau & le vin à petit feu dans un vaisseau vernissé, de façon que l'*huile* reste toute pure.

On attribue cette composition à Mesué, & il n'y a presque point de Dispensaire où elle n'ait été insérée, avec cette différence que celui d'Ausbourg substitue le macis au cyprès, & la premiere édition de Londres, la feuille d'Inde : mais ces sortes de changemens ne sont pas fort considérables. On la prescrit rarement.

Oleum nicotianæ, *huile de tabac.*

| | |
|---|---|
| Prenez *de suc de tabac,*<br>*d'huile commune,* | *parties égales.* |

Faites-les bouillir au bain-marie, selon l'art.

Oleum papaveris, *huile de pavot.*

Elle est faite avec les fleurs, les têtes & les feuilles de pavot cultivé, & de l'*huile* d'olive, de même que celle d'aneth.

Oleum rosaceum, *huile rosat.*

Prenez *de roses rouges dépouillées de leurs onglets, à demi épanouies & pilées dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, quatre onces;*
*d'huile d'olive bien claire, une livre.*

Exposez-les au soleil du midi dans un vaisseau de verre bien bouché pendant une semaine, & remuez-les tous les jours.

Faites-les bouillir légerement au bain-marie, & exprimez l'*huile* fortement par un linge.

Mettez une pareille quantité de roses rouges dans l'*huile* coulée, réitérez le même procédé jusqu'à trois fois; & laissez reposer le tout pendant quarante jours.

Ce terme expiré, on versera l'*huile* par inclination sans exprimer les roses, & on la gardera pour l'usage.

Cette *huile* est la même que l'*oleum rosatum omphacinum* du Dispensaire d'Ausbourg; la premiere du Collége de Londres; l'*oleum rosatum compositum* de celui d'Ausbourg, & l'*oleum rosatum compositum* du premier Dispensaire du Collége de Londres, qu'on attribue toutes deux à Mesué, different si peu de la précédente qu'il est inutile d'en faire mention.

Oleum rutaceum, *huile de rue.*

Elle se fait avec l'herbe pilée & l'*huile* mûre de même que celle de roses.

Oleum sabinæ, *huile de sabine.*

Elle se fait de la même maniere que la précédente.

Oleum sambucinum, *huile de sureau.*

On la prépare avec les fleurs & l'*huile*, de même que l'*huile* rosat.

Oleum e seminibus anethi. Voyez *Anethum.*

Les *huiles* de semences d'anis, de carvi, de cumin, de carote, de fenouil, de persil, de saxifrage, &c. se préparent de même que celle d'anet.

Il en est de même des *huiles* aromatiques de canelle, de clous de girofle, de muscade, de macis, de poivre, &c. que l'on se contente d'inciser & de piler légerement.

Oleum sive spiritus terebenthinæ, *huile ou esprit de térébenthine.* Voyez *Terebenthina.*
Oleum succini, *huile de succin.* Voyez *Ambra.*
Oleum sulphuris, *huile de soufre.* Voyez *Sulphur.*
Oleum tartari per deliquium, *huile de tartre par défaillance.* Voyez *Tartarus.*
Oleum vitrioli, *huile de vitriol.* Voyez *Vitriolum.*

*Des huiles distilées, & des précautions qu'on doit observer dans leur distilation.*

Il est certain qu'il y a dans tous les mixtes sujets au changement & à la destruction un principe gras & inflammable auquel les Chymistes donnent le nom de soufre; & que ce principe est la matiere de leur inflammabilité, & la cause de leurs principales vertus. Mais il paroît assez par différens phénomenes & un grand nombre d'effets, que ce principe varie dans chaque mixte; car dans quelques-uns, ce principe sulphureux est d'une nature si fixe & si tempérée, qu'il ne peut agir sur le corps sans le secours de la chaleur, comme on l'observe principalement dans les *huiles* exprimées des semences, ou dans la graisse & le lard des animaux, qui, bien qu'inflammables, ne causent presque point de chaleur & d'altération dans le corps, parce qu'ils sont privés de ce principe volatil & éthéré. Mais il en est tout autrement des *huiles* qui ont un gout & une odeur forte, & qui lorsqu'on les expose à une chaleur violente, s'évaporent ou s'élevent dans la distilation; puisqu'étant employées en petite quantité, elles excitent dans le corps une chaleur & une agitation violente. Ces sortes d'*huiles* résident particulierement dans les végétaux; car on ne sauroit tirer des *huiles* chaudes, éthérées subtiles & aromatiques, des animaux, ni de leurs parties à l'aide seulement de la chaleur, ni après les avoir fait macérer dans l'eau, par le moyen d'un alembic ou de tel autre instrument Chymique. On peut dire la même chose des substances que nous tirons du regne minéral; car il est impossible de tirer une *huile* subtile de ces sortes de substances bitumineuses, de l'ambre, par exemple, du bitume de Judée & du soufre ordinaire par une distilation humide; & on ne peut obtenir ces *huiles* chaudes, volatiles & odoriférantes, que des végétaux; encore toutes les plantes & tous les végétaux ne donnent-ils point une pareille *huile*, mais seulement ceux qui ont une odeur forte & permanente, & non point légere & superficielle, comme est celle de la plupart des fleurs; car il faut tenir pour maxime constante dans la Chymie, que les végétaux qui rendent une odeur forte au moyen du frottement & de la chaleur, donnent une *huile* subtile par une distilation humide; de sorte que plus cette odeur est forte & permanente, plus cette *huile* est abondante; & plus elle est douce & agréable, plus l'*huile* l'est aussi. Le contraire de ce qu'on vient de dire est également vrai.

On peut donc sur ce principe juger de la qualité de l'*huile* distilée par son odeur, ainsi que de son degré. Cette maxime des Chymistes est donc vraie, que le soufre est comme la source & le principe de l'odeur : mais il

faut obſerver qu'un grand nombre de ſubſtances qui affectent la langue d'une ſaveur forte & acide, ne donnent que peu ou point d'*huile* par la diſtilation, à cauſe qu'elles ſont dépourvues d'odeur. C'eſt ce dont nous avons un exemple ſenſible dans la racine du pié de veau, le gingembre, le poivre, la zédoaire, la moutarde & le creſſon, qui, bien que d'une odeur forte, donnent très peu d'*huile* dans la diſtilation : preuve infaillible que le principe du gout differe de celui de l'odeur; puiſque la matiere de celle-ci eſt volatile & mobile; au lieu que celle de l'autre eſt fixe, quoique pénétrante. Il ſuit de là que les médicamens ou compoſitions, qui ont un gout fort ſans odeur, comme le poivre, le gingembre & la moutarde, n'échauffent point autant le corps, & ne jettent pas les humeurs dans une ſi grande agitation que les ſubſtances, qui ayant une odeur pénétrante, donnent beaucoup d'*huile* dans la diſtilation : on peut donc inférer de-là que les aromates qui ont beaucoup d'odeur, tels que le girofle & la canelle, ſont d'une nature plus chaude que le gingembre & le poivre qui en ſont preſque abſolument dépourvus.

On trouve dans quelques végétaux preſque trois différentes ſortes d'*huiles*. La premiere eſt douce, & c'eſt elle qu'on tire ordinairement de leurs ſemences par expreſſion : on obtient la ſeconde par une diſtilation humide, & la troiſieme par la diſtilation ſeche ou la calcination. On tire par expreſſion des ſemences de ces ſortes de végétaux, de celles de la meliſſe, par exemple, de l'origan & de l'hyſope, une *huile* tempérée qui n'a preſque point d'odeur. Les feuilles & les fleurs de ces plantes étant diſtilées avec de l'eau par l'alembic, donnent une *huile* extremement odorante; & ce qui reſte dans l'alembic étant séché & calciné, donne une *huile* empyreumatique, d'un gout acre & d'une odeur fétide. Il faut diſtinguer avec ſoin les *huiles* qu'on obtient en forme de vapeurs, à l'aide d'un feu modéré & de la chaleur douce du bain-marie, de celles qu'on extrait des mixtes par le moyen d'une chaleur forte & ſeche, puiſque les premieres conſtituent les parties fluides qui nourriſſent la plante, & circulent dans ſes vaiſſeaux; au lieu que les dernieres ſe tirent des parties ſolides de la plante, qui ſont d'une contexture plus ferme. C'eſt ce qui fait qu'on a beſoin pour les obtenir d'un plus grand degré de chaleur, ou d'un feu plus vif.

Voici les directions qu'il faut obſerver dans la diſtilation des *huiles* ſubtiles éthérées.

On tire plus d'*huile* des fleurs & des plantes après les avoir fait sécher peu à peu à l'air, que lorſqu'elles ſont récentes & nouvellement cueillies. Par exemple, deux livres de fleurs de lavande ſeches donnent une once d'*huile* diſtilée; au lieu qu'on a peine à en tirer demi-once lorſqu'on les diſtile tandis qu'elles ſont encore récentes : cette obſervation a lieu à l'égard de la meliſſe, de la ſauge, de la marjolaine & de la mente.

Voici la raiſon de cette différence.

En faiſant sécher modérément les plantes, on ne fait évaporer que l'humidité aqueuſe dans laquelle les particules réſineuſes étoient diſposées; de ſorte que la premiere étant diſſipée, les dernieres ſe joignent plus promptement & plus intimement les unes avec les autres; & comme deux livres de plante récente ne donnent pas plus d'*huile* qu'une livre de plante ſeche, & qu'il s'évapore quelque peu d'*huile* ſubtile, il s'enſuit qu'on doit obtenir plus d'*huile* de l'une que de l'autre. Mais il faut obſerver, que lorſqu'on fait sécher les plantes au moyen d'une chaleur trop forte & de trop longue durée, l'*huile* qu'elles donnent eſt non-ſeulement en moindre quantité, mais encore d'une conſiſtance plus épaiſſe & d'une couleur plus foncée, à cauſe que l'excès de la chaleur fait évaporer les parties les plus ſubtiles de l'*huile* en trop grande quantité. De plus, il y a cette différence entre les *huiles* qu'on obtient des plantes & des fleurs récentes, & celles qu'elles donnent après qu'on les a fait sécher; que les premieres ont une odeur plus douce & plus agréable, & une couleur plus foible, bien que leur quantité ſoit moindre; au lieu que les ſecondes ſont plus pénétrantes, d'une couleur plus foncée & d'une odeur moins agréable.

Il faut avoir ſoin de faire macérer les plantes dans l'eau avant de les diſtiler, & de ſe ſervir pour cet effet d'eau de riviere & non point de fontaine, à cauſe qu'elle eſt trop dure; ni d'eau de pluie ou de ſource, parce qu'elles ſont légeres : la premiere ne vaut rien pour réſoudre & pour extraire, & la ſeconde eſt trop ſujette à ſe corrompre. Il faut auſſi obſerver d'employer trois parties d'eau pour une ſubſtance à diſtiler.

Il faut y ajouter quelques poignées de ſel marin; par exemple, trois ou quatre poignées ſur dix pintes d'eau; & cette précaution eſt extremement néceſſaire, non-ſeulement à cauſe que le ſel marin facilite l'extraction des parties oléagineuſes, mais empêche la putréfaction; outre que l'eau, devenant par-là plus peſante, s'oppoſe à la deſcente de la ſubſtance dont on fait la diſtilation, laquelle tombant au fond de l'alembic, ne manqueroit pas de ſe brûler. Je ſuis encore perſuadé que le ſel marin contribue à la dépuration de l'*huile*, & la rend plus claire. D'autres conſeillent d'y ajouter quelque ſel alcali, de la potaſſe, par exemple, ou du tartre : mais je déſapprouve cette méthode, parce que le tartre ſe diſſout avec difficulté, & que les ſels alcalis diſpoſent à la putréfaction, qu'il faut avoir ſoin de prévenir dans la diſtilation.

La macération ne doit pas être trop longue, ni aller au-delà de vingt-quatre heures dans l'Eté, à cauſe que le mélange ne manqueroit pas de ſe corrompre; ſurtout lorſque les plantes régorgent d'une *huile* pénétrante, comme c'eſt le propre de la marjolaine.

Dans la diſtilation des *huiles*, il ne faut laiſſer qu'un quart de vuide dans l'alembic, parce que ſi on en laiſſe davantage, l'*huile* s'éleve avec difficulté, & perd toute ſa bonne odeur lorſqu'on la pouſſe avec un feu trop violent, outre qu'elle ne s'éleve pas auſſi facilement qu'on ſe l'imagine pour l'ordinaire. Lors au contraire que l'alembic eſt trop plein, il arrive ſouvent que l'action du feu fait ſortir la matiere par l'alembic, ou que les particules mucilageuſes des plantes s'élevent en même-tems; ce qui rend les *huiles* auſſi troubles que ſi on avoit jetté du mucilage dedans; & bien qu'il faille au commencement un degré de chaleur conſidérable pour faire bouillir l'eau, puiſque ſans cette circonſtance l'*huile* ne monte qu'avec beaucoup de peine, il faut néantmoins continuer la diſtilation avec une chaleur modérée, de peur que l'*huile* ne s'exhale en forme de fumée & ne ſe diſſipe dans l'air. Quant à la maniere de ménager le feu, il eſt bon de ſavoir qu'il eſt d'abord beſoin d'un feu de flamme; mais que celui de braiſe ſuffit après. On peut achever la diſtilation au bout de quatre ou cinq heures, & il ne convient pas de la pouſſer plus loin, à cauſe que l'*huile* qu'on ſouhaite s'éleve la premiere, & enſuite l'eau : mais comme celle-ci ne manque ni de vertu, ni d'odeur, on doit s'en ſervir pour une ſeconde diſtilation.

Les *huiles* qu'on veut diſtiler, different beaucoup entre elles quant à leur contexture, leur peſanteur & leurs degrés de ſubtilité; il eſt beſoin d'obſerver certaines précautions en les diſtilant; car celles qui ſont peſantes, & qui tombent au fond du vaiſſeau, comme celles de girofle, de canelle & de bois de ſaſſafras, de même que celles qui ſe condenſent au froid, comme les *huiles* d'anis, dont la peſanteur ſurpaſſe celle des autres *huiles*, par exemple, de lavande ou de marjolaine, puiſque notre inſtrument ſtatique qui deſcend dans les autres *huiles*, flotte ſur celle-ci; ces ſortes d'*huiles*,

dis-je, ont besoin d'être distilées avec un alembic fort bas, & avec un plus grand degré de feu que celles qui sont plus légeres & plus subtiles.

Comme les huiles different, par rapport à leur qualité pénétrante, à leur odeur & à leurs vertus; il faut distiler celles de marjolaine & de romarin, à cause du sel acre, volatil & copieux qu'elles contiennent, à un feu beaucoup plus doux que celle de mente, qui demande moins de chaleur que l'huile d'aspic & celle-ci moins encore que celle de lavande, qui est extremement subtile; car lorsqu'on pousse ces huiles avec un feu trop fort, elles perdent leur odeur & leur gout, & acquierent non-seulement un gout acre & une odeur forte, mais encore une couleur plus jaune & plus foncée; il est incroyable combien les dégrés de feu changent la contexture des huiles.

On remarque aussi une différence considérable dans la distilation des huiles, par rapport à leur couleur, leur consistance & la quantité plus ou moins grande qu'en donnent les substances qu'on soumet à la distilation; car, pour ce qui regarde la couleur, l'huile de clous de girofle est extremement blanche, de même que celle de sassafras & de canelle: mais ces dernieres changent de couleur & deviennent ordinairement jaunâtres, & enfin rougeâtres, surtout quand on les expose à l'air dans un vaisseau qui n'est pas rempli. L'huile de lavande est extremement limpide; celle d'aspic d'un jaune verdâtre; & celles de mente & de marjolaine jaunes: mais elles sont rougeâtres quand on les distile à un feu trop violent. L'huile de rue est de couleur brune, & celle d'absinthe d'un verd foncé. L'huile qu'on tire des fleurs de camomile sans l'addition d'aucune autre substance, est d'une couleur bleuâtre fort belle, de même que celle de mille-feuilles: mais cette couleur s'altere par la suite, se détruit totalement & dégénere en un jaune foncé, surtout lorsque ces *huiles* restent exposées à l'air.

Les *huiles* different encore par leur consistance; car il y en a quelques-unes qui ne s'élevent point sous une forme claire & liquide, mais sous celle de beurre figé; ce qui est principalement vrai de celle de roses; ou qui s'attachent fortement en forme de marc épais aux parois des vaisseaux ou des alembics par où elles passent; de sorte qu'on ne peut les détacher qu'au moyen d'une infusion d'esprit de vin rectifié, comme on peut le remarquer dans l'*huile* d'absinthe, & dans celle de sommités de mille-feuilles. Les autres *huiles* ou esprits que l'on distile dans les mêmes vaisseaux, prennent une couleur, un gout & une odeur étrangere, à moins qu'on n'ait la précaution de les bien laver auparavant.

La quantité d'*huile* qu'on obtient par la distilation, n'est pas non plus toujours la même; car il y a des végétaux qui en donnent beaucoup, d'autres modérément, & d'autres fort peu. Je n'en connois aucun qui donne une plus grande quantité d'*huile* que la sabine; puisqu'on tire presque trois onces d'*huile* d'une livre qu'on en distile par l'alembic. On peut, en ménageant comme il faut la distilation, obtenir au moins cinq onces d'*huile* de deux livres de sabine. Une livre de noix muscade donne une once d'*huile*, qui monte dans la distilation par l'alembic, & il reste au fond une grande quantité d'*huile*, qui ne passe point par l'alembic; mais qu'on tire ordinairement de la noix muscade par expression. Il est donc évident que ces noix contiennent une grande quantité d'*huile* douce & fixe, qu'on obtient par expression, aussi-bien qu'une *huile* subtile qu'on tire par la distilation.

Les fleurs d'aspic sont de toutes les fleurs celles qui contiennent une plus grande quantité d'huile; puisque de quatre livres de ces fleurs seches, on tire trois onces d'*huile*. Celles de lavande en donnent une bien moindre quantité; savoir, une once d'*huile* pour quatre livres de fleurs: mais elle possede une odeur plus agréable & plus aromatique que celle d'aspic. Quatre livres de feuilles de mente médiocrement seches, donnent une once & demie d'*huile*; au lieu qu'on en obtient à peine une once de la même quantité de feuilles de marjolaine. J'ai tiré deux onces d'*huile* de cinquante livres de *Calamus Aromaticus*: il y a très-peu d'*huile* dans la rue; & quoique cette plante ait un gout acre & une odeur pénétrante, elle ne donne cependant que demi-once & deux ou trois gros d'*huile* pour chaque dix livres. D'où il paroît que le principe salin est beaucoup plus abondant dans cette plante que le principe huileux.

Les fleurs de camomile ordinaire & Romaine, donnent une très-petite quantité d'*huile*; aussi est-on obligé de la vendre fort cher quand elle n'est point falsifiée; comme le font la plûpart de celles qu'on vend dans les boutiques. Le *Calamus Aromaticus* donne aussi fort peu d'*huile*, bien qu'il ait un gout extremement acre.

Les quatre semences carminatives; savoir, l'anis, l'aneth, le carvi & le fenouil, donnent de l'huile en abondance: mais celle qu'on vend est pour l'ordinaire falsifiée.

Il faut aussi avoir égard au gout & à l'odeur spécifique & distinctive de quelques *huiles*. Celles de thym, par exemple, & de sarriette sont si acres, qu'elles picotent les narines. L'*huile* d'absinthe, qui est extremement amere, envoye à la tête des vapeurs fétides; & il faut observer qu'elle est verte, lorsque l'absinthe est récente, & d'un jaune foncé quand elle ne l'est point. L'*huile* de cerfeuil a le même gout que celle de fenouil; celle de tanésie tient beaucoup de l'odeur de la plante d'où on l'a tirée.

Il est bon de savoir que les plantes & leurs différentes parties, soit semences, fleurs ou feuilles, ne donnent pas la même quantité d'*huile* en tout tems ni à tout âge; car, si l'on soumet la mente, le thym, la rue, la melisse ou la marjolaine à la distilation, pendant qu'elles sont récentes, elles ne donnent presque point d'*huile*: il faut donc attendre qu'elles soient parvenues à un juste dégré de vigueur & de perfection, par exemple, qu'elles commencent à bourgeonner ou à fleurir: & comme la vieillesse détruit la force & la vigueur des animaux, de même les plantes perdent beaucoup de leurs vertus en vieillissant, & ne donnent que fort peu d'*huile*. Il s'ensuit donc que la force & la maturité des plantes, consistent dans l'abondance de l'*huile* qu'elles contiennent, & qui est plus ou moins grande à proportion qu'elles sont plus jeunes ou plus vieilles.

Il faut encore observer que les saisons & les constitutions de l'année contribuent beaucoup à nous faire obtenir une plus ou moins grande quantité d'*huile*; car j'ai souvent remarqué que lorsque le Printems ou l'Automne est trop humide ou pluvieuse, les plantes & leurs fleurs, l'aspic, par exemple, ou la lavande, donnent une moindre quantité d'*huile*, que lorsque ces saisons sont modérément chaudes & seches; d'où il suit que la température, la pureté & la secheresse convenables de l'air, contribuent beaucoup à amener les végétaux au point de maturité & de perfection qu'ils doivent avoir.

*De la maniere dont on falsifie les huiles distilées.*

Il est rare que les *huiles* essentielles des plantes qu'on vend dans les boutiques soient véritables & naturelles; puisque pour en augmenter le poids, on a coutume de les mêler dans le tems qu'on les distile avec des graisses ou telle autre substance de vil prix. A l'égard des *huiles* aromatiques qui nous viennent de la Hollande; on sait par expérience qu'elles sont presque toutes falsifiées, comme celles de canelle, de girofle, de macis & de noix muscade en font foi: mais il est aisé de découvrir la fraude, en versant dessus de l'alcohol, ou de l'esprit de vin extremement rectifié; car cette liqueur résout & absorbe immédiatement les particules de l'*huile* la plus pure, & laisse au fond du vaisseau une grande quantité d'*huile* exprimée, soit d'amandes ou de ben. Quelques Chymistes qui avoient plus d'intelligence que de probité, ont cependant trouvé le

moyen de cacher cette fraude, en diſſolvant l'*huile* pure de canelle ou de clous de girofle avec une égale quantité d'eſprit de vin bien rectifié, qu'on peut préparer de façon, qu'une partie de cet eſprit abſorbe une partie égale de l'*huile*, ſans lui faire perdre ſon gout ni ſon odeur, & ſans qu'on puiſſe aiſément s'appercevoir de la fraude. Le moyen le plus prompt de la découvrir eſt de verſer ces *huiles* dans de l'eau commune; car celle-ci prend ſur le champ la couleur du lait, ce qu'elle ne fait point quand l'*huile* eſt pure.

On falſifie encore les *huiles* des plantes, en mêlant de l'*huile* de térébenthine ou de pin avec celles qu'on veut diſtiler; & c'eſt la fraude qu'on employe le plus communément dans la préparation des *huiles* céphaliques des plantes qui abondent en réſine balſamique, comme la mente, l'origan, la ſauge, le romarin, la marjolaine, la ſarriette, le thym, les fleurs d'aſpic, de lavande & de baſilic, dont on tire par l'addition de ces *huiles* une grande quantité d'*huile*, de mauvaiſe qualité, & qui n'a preſque point de vertus. Mais ces ſortes d'*huiles*, lorſque les plantes ſont récentes, conſervent leur gout & leur odeur ſpécifique & diſtinctive. Il eſt cependant facile de découvrir la fraude en les gardant quelque tems; car elles perdent leur odeur agréable, & ne retiennent que celle de la térébenthine.

Voici une maniere plus prompte de découvrir cette fourberie:

Il ne faut que faire macérer un morceau de drap pendant quelque-tems dans l'*huile*, l'enfermer dans un lieu chaud, ou l'expoſer à la chaleur d'une étuve. Cette odeur ſubtile s'exhalera ſur le champ, & celle de la térébenthine ſe manifeſtera d'elle-même.

Au reſte, les *huiles* céphaliques qu'on a falſifiées avec la térébenthine ou l'*huile* de pin, ſont plus limpides & d'une couleur moins foncée que celles qui ne l'ont point été. Il y a une autre moyen de découvrir cette fraude: c'eſt de remarquer ſi les lettres des étiquetes qu'on met ſur le goulot des bouteilles deviennent ſucceſſivement plus pâles, & ſi cela arrive, c'eſt une preuve que l'*huile* n'eſt point naturelle; car les vapeurs de la térébenthine contiennent un acide ſubtil qui détruit par la ſuite la couleur de l'encre. Quelques-uns employent dans la diſtilation de ces *huiles*, au lieu de térébenthine, des ſemences qui contiennent beaucoup de ſuc gras, telles que celles de pavot; & par ce moyen cette *huile* épaiſſe que l'on tire ordinairement par expreſſion, & qui paſſe difficilement par l'alembic, s'éleve dans la diſtilation avec une portion d'*huile* ſubtile & éthérée. C'eſt ainſi qu'on falſifie communément l'*huile* de rue; car bien que cette plante ait un gout fort & une odeur pénétrante, il n'y en a point cependant qui donne moins d'*huile*: mais il eſt aiſé de diſtinguer l'*huile* de rue pure de celle qui ne l'eſt point, car la premiere ne s'épaiſſit & ne ſe congele point quand on l'expoſe au froid, au lieu que c'eſt tout le contraire de celle qu'on a mêlée avec quelque *huile* exprimée. Les *huiles* de camomile & de ſommités de mille-feuille, quand elles ſont pures & récentes, ſont d'un très-beau bleu, qui brunit enſuite; de ſorte que ſi l'*huile* de fleurs de camomile conſerve la premiere de ces couleurs plus d'une année, c'eſt un ſigne certain qu'elle n'eſt point naturelle; car on a coutume de la mêler avec de l'*huile* de térébenthine qui eſt d'une couleur bleuâtre foncée, à cauſe de la teinture qu'elle reçoit du cuivre. Il importe extremement qu'un Medecin ſache diſtinguer les huiles naturelles de celles qui ſont falſifiées; car les *huiles* balſamiques & céphaliques perdent non-ſeulement beaucoup de leur efficacité, mais acquierent encore une qualité étrangere au moyen de cette altération; & tout le monde ſait que toutes les ſubſtances térébenthineuſes agitent violemment la maſſe du ſang & des humeurs, & excitent une chaleur violente dans le corps.

*De quelques huiles diſtilées fort rares.*

On trouve dans les boutiques un grand nombre d'*huiles* que l'on peut obtenir pour la plupart au moyen de la diſtilation: mais il y en a quelques-unes qu'on tire en ſi petite quantité & qui ſont ſi rares, qu'elles ſe vendent un prix exorbitant. Cette circonſtance ne doit pas cependant empêcher le Medecin de les preſcrire, puiſqu'elles ſont d'une utilité ſiguliere pour conſerver & rétablir la ſanté.

Entre les *huiles* rares, celles particulierement qu'on tire des bois, j'examinerai d'abord celle de ſandal citrin, qui à cauſe de ſon gout & de ſon odeur agréables, & de la grande quantité de réſine qu'elle contient, mérite d'être plus ſouvent employée dans la Medecine qu'on n'a fait juſqu'ici; car outre qu'elle donne une teinture excellente avec l'eſprit de vin rectifié, on peut encore tirer du bois en le rapant & le faiſant macérer dans l'eau pendant un tems conſidérable avec du ſel commun, une *huile* d'un gout excellent & qui poſſede des vertus admirables; puiſqu'elle reſſemble par ſon odeur à l'*huile* d'ambre, preuve certaine qu'elle poſſede une vertu cordiale; on la diſſout facilement dans quelque eſprit rectifié, tel que celui de roſes ou de lis, que l'on mêle commodément avec des remedes corroboratifs, céphaliques & ſtomachiques.

On tire du bois d'aloès une *huile* épaiſſe & blanchâtre comme le camphre; en rapant & pilant environ dix livres de ce bois, & après l'avoir fait macérer dans l'eau autant de tems qu'il faut, le diſtilant dans une grande cucurbite.

On obtient par ce moyen une petite quantité de ſubſtance odorante médiocrement réſineuſe, ou plutôt oléagineuſe; ſavoir demi-once de dix livres de bois d'aloès. Cette *huile* ſe diſſout en peu de tems dans l'eſprit de vin, & fournit un remede admirable pour rétablir les forces & fortifier l'eſtomac.

On peut mettre au nombre des *huiles* rares & précieuſes celles de cueillerée & de marum de Syrie. On n'obtient qu'une petite portion de la premiere d'une grande quantité de cueillerée: mais elle eſt ſi volatile qu'on a toutes les peines du monde à la conſerver dans des bouteilles, c'eſt pourquoi on doit empêcher avec ſoin qu'elle ne s'évapore. Quelques-uns bouchent pour cet effet la phiole avec du liége, & la plongent dans l'eau, tant pour la mettre à couvert de la chaleur, que pour la garantir des approches de l'air. Elle poſſede encore un gout & une odeur ſi pénétrante, qu'il ſuffit d'en mettre une petite goute dans une once d'eſprit de vin pour lui communiquer un gout très-fort. Si l'on en fait tomber une petite goutte, & qu'on la mêle avec une pinte de vin, elle lui communique le gout & l'odeur de la cueillerée avec tant de force, qu'elle frappe l'odorat & affecte toutes les parties internes de la tête. Cette huile eſt extremement peſante, & va au fond de l'eau, de même que celles de girofle & de canelle. Elle ſe vend auſſi fort cher, puiſqu'elle vaut en Angleterre, où il s'en fait une grande quantité, huit écus l'once.

L'*huile* la plus conſidérable après les précédentes, eſt celle du vrai marum, qui eſt une plante qui contient un ſel extremement acre, volatil & oléagineux; ce qui fait que ſon *huile* ne cede en rien pour l'odeur, pour le gout & pour le prix à celle de cueillerée. On peut encore mettre au nombre des *huiles* rares & peu connues, celle de baſilic, qui à cauſe de ſon odeur aromatique, pénétrante & de ſes vertus céphaliques & nervines, eſt fort ſupérieure à celle de marjolaine, mais bien plus chere à cauſe de la rareté du baſilic.

L'*huile* eſſentielle de meliſſe, que l'on confond ſouvent aujourd'hui avec celle de foin de chameau, à cauſe de la reſſemblance de leur odeur, peut encore être miſe au nombre des *huiles* rares & précieuſes, à cauſe qu'on n'en tire que fort peu d'une grande quantité de meliſſe. Sa rareté eſt néantmoins compensée par l'efficacité

dont elle eſt pour guérir en petite doſe les maladies de la tête, & pour fortifier le ſyſteme nerveux.

On peut encore mettre au nombre de ces ſortes d'*huiles* celle de canelle ſauvage, qui n'eſt pas fort connue dans les boutiques. Elle eſt fort chere à cauſe de la petite quantité qu'on en tire.

On peut auſſi mettre au nombre des *huiles* peu connues celles du *ranunculus eſculentus*, qui eſt une plante potagere, dont l'*huile* poſſede un eſprit ſubtil & pénétrant & une odeur fort agréable; & quoique ſon eau diſtilée ſoit extremement efficace dans l'aſthme, ſurtout de l'eſpece humide, on peut aſſurer que ſon *huile* l'eſt encore plus, ſurtout quand on la donne avec du ſucre.

On tire auſſi des ſemences noires du cumin une *huile* qui n'eſt pas fort connue, mais qui eſt le plus puiſſant carminatif que l'on connoiſſe.

L'*huile* d'origan de Crete, à la place de laquelle on ſubſtitue pour l'ordinaire celle de thym ou de ſarriette, frappe l'odorat par l'acreté de ſon gout & de ſon odeur, opere comme errhine,& inciſe la pituite. Quelques-uns vantent cette *huile* comme un ſecret admirable pour guérir le mal de dent.

On nous apporte des Indes pluſieurs autres *huiles* auſſi rares que précieuſes, comme l'*huile* des fleurs de galanga, l'huile aromatique de cajeputum, l'*huile* de cedre, l'*huile* de culilabanum, celle d'hypericum d'Afrique, celle de kikekunemali, de ſpicnard, de foin de chameau, de malabathrum & de camphre,préparée avec la canelle, qui toutes ont des uſages & des vertus particulieres.

On peut mettre encore au nombre des *huiles* rares, précieuſes & utiles, celle qu'on tire par expreſſion de l'écorce d'orange récente; l'huile exprimée de macis & l'*huile* diſtilée des fleurs d'orange.

*Précautions à obſerver dans la diſtilation & la conſervation des huiles eſſentielles.*

Il arrive ſouvent que les *huiles* qu'on obtient par la diſtilation ſont ou trop acres,ou d'une couleur trop foncée, ſurtout quand on les pouſſe par un feu trop violent; & c'eſt ce qu'on doit principalement obſerver dans la diſtilation des plantes qui contiennent beaucoup de ſel acre, telles que le thym, la ſarriette, la marjolaine & l'origan de Crete, car lorſqu'on accélere la diſtilation par un trop grand feu, ces *huiles* non-ſeulement perdent leur odeur agréable, mais acquierent encore une couleur brune ou rougeâtre, ce qui n'arrive point quand on les diſtile à un feu modéré.

On voit par-là qu'une chaleur exceſſive a beaucoup d'efficacité pour changer la contexture des *huiles*; & l'on peut appliquer cette obſervation au corps humain, puiſqu'on voit que la chaleur violente dont les fievres ſont accompagnées, agite extremement les parties tempérées & ſulphureuſes du ſang & des humeurs; de ſorte qu'on ne doit pas s'étonner que le principe huileux & tempéré du ſang ſe convertiſſe en une matiere extremement ſaline & ſulphureuſe, qui s'évacuant par les ſelles & les urines, rend les excrémens bilieux & jaunâtres, & l'urine exceſſivement rouge.

On ne doit point douter qu'on ne puiſſe,en prenant les meſures qu'il faut, réduire à un dégré de perfection convenable les *huiles* que la trop grande chaleur qu'on a employée dans la diſtilation,a dépouillées de leurs gout,de leur ſaveur & de leur odeur. Mais lorſqu'on tente cette rectification en mettant ces *huiles* dans une cucurbite de verre, & les diſtilant au bain de ſable, on ſe trouve déchu de ſes eſpérances, puiſque ces *huiles* prennent une odeur empyreumatique déteſtable, & que loin d'acquérir l'odeur qu'on leur voudroit, elles deviennent beaucoup plus acres. Il faut donc les rectifier d'une autre maniere: il faut, par exemple, les mêler avec du ſel commun au moyen d'une longue trituration, en mettant trois parties de ſel ſur une d'*huile*; y ajouter enſuite une quantité d'eau ſuffiſante, & les diſtiler par l'alembic; au moyen de quoi on obtient une *huile* beaucoup plus limpide & d'une couleur bien plus agréable; & ce qui ſurprend,eſt qu'il reſte au fond de l'alembic une maſſe noire & épaiſſe, qui s'attache fortement aux mains, & qui eſt d'autant plus abondante que les *huiles* ſont plus épaiſſes & d'une couleur plus foncée. J'ai ſouvent obſervé que l'*huile* de marjolaine contient plus de cette ſubſtance réſineuſe que les autres *huiles*, puiſqu'une once de cette liqueur donne pour l'ordinaire une dragme de cette ſubſtance: les *huiles* de mente, d'aſpic & de lavande ainſi ménagées, ne laiſſent pas une ſi grande quantité de réſine: mais celles de thym & de ſarriette en donnent beaucoup. J'ai encore trouvé que les vieilles *huiles* & celles qui ſont d'une conſiſtance épaiſſe donnent une grande quantité de cette réſine.

On eſt convaincu par expérience que les *huiles* ne ſont autre choſe que des réſines ſubtiles & liquides intimement unies avec du phlegme & quelque peu d'eſprit éthéré; & qu'elles ſont d'autant plus chaudes qu'elles contiennent une plus grande quantité de réſine; ce qui fait qu'on doit les preſcrire intérieurement avec beaucoup de précaution, parce que toutes les ſubſtances oléagineuſes excitent pour long-tems une chaleur exceſſive dans les humeurs du corps humain.

Il faut encore obſerver que les *huiles* rectifiées ne ſe diſſolvent pas auſſi promptement dans l'alcohol que celles qui ne le ſont point, & qu'elles demandent de l'eſprit de vin extremement rectifié, parce qu'elles forment de petits globules & s'incorporent très-difficilement avec l'eſprit de vin ordinaire.

On éprouve encore que les *huiles* éthérées, limpides & aromatiques s'épaiſſiſſent en vieilliſſant, & perdent une grande partie de leur odeur; de ſorte qu'on eſt obligé pour la leur rendre d'y faire infuſer de nouveau des plantes & des feuilles récentes, & de les diſtiler une ſeconde fois par l'alembic; au moyen de quoi elles s'impregnent de nouveau de ce principe ſubtil, actif & ſpiritueux que la vieilleſſe leur avoit fait perdre.

Nous apprenons de cette expérience que les *huiles* contiennent outre un principe ſulphureux, ſalin, terreſtre ou aqueux, un autre principe auquel les anciens ont donné le nom d'eſprit, lequel eſt extremement actif, d'une ſubſtance ſubtile & éthérée tout-à-fait néceſſaire pour entretenir la craſe & la contexture naturelle de l'*huile*.

Cet eſprit eſt très-diſposé à s'évaporer au moyen de la chaleur de l'air, & lorſqu'il eſt une fois diſſipé on remarque que l'*huile* eſt extremement changée dans ſa conſiſtance, ſon odeur, ſon gout & ſes vertus. Il faut donc, ſi l'on veut conſerver ces *huiles*, non-ſeulement boucher avec ſoin les vaiſſeaux dans leſquels elles ſont enfermées, mais encore les mettre dans un lieu froid, pour que l'eſprit ne puiſſe point s'évaporer & que leur contexture ſe conſerve.

Comme l'air, ſurtout quand il eſt chaud, cauſe une altération conſidérable dans la nature des *huiles*,& change la qualité du mélange huileux, en les dépouillant par ſon action continuée, de leur gout & de leur odeur, & en les épaiſſiſſant, ce qui fait que les *huiles* exprimées tendent à devenir rances, & celles qui ſont diſtilées à ſe convertir en une ſubſtance approchant de la térébenthine, outre que la couleur de quelques-unes eſt extremement altérée; il faut avoir ſoin de les garantir de la chaleur en rempliſſant les vaiſſeaux dans leſquels on les garde, & en n'y laiſſant qu'autant de vuide qu'il eſt néceſſaire pour qu'elles ne les briſent point lorſque la chaleur vient à les raréfier: il faut auſſi boucher ces phioles avec ſoin, & les enfermer dans un lieu chaud & ſec.

Quelques-uns conſervent ces *huiles* en y ajoutant quelque eau, par exemple, de l'eau roſe diſtilée, & cette méthode eſt excellente dans les cas où l'*huile* ne remplit pas exactement le vaiſſeau, car les vapeurs de l'eau entretiennent la fluidité de l'*huile* & l'empêchent de s'épaiſſir.

L'expérience prouve encore que les *huiles* ne peuvent jamais se mêler ni s'incorporer intimement avec l'eau, mais on peut cependant mêler ces deux substances ensemble de telle sorte qu'elles ne puissent plus se séparer. C'est ce qu'on fait commodément en versant quelques gouttes de telle *huile* aromatique qu'on voudra sur du sucre, en le mettant dans l'eau, & les agitant ensemble ; au moyen de quoi toute l'*huile* pénétrera dans un moment dans les pores de l'eau. On peut par ce moyen préparer sur le champ les eaux de canelle, de cedre, de noix muscade, de mente, de melisse & d'hysope, qu'on ne peut obtenir autrement qu'au moyen d'une distilation laborieuse. D'ailleurs, ces eaux deviennent spiritueuses par l'addition d'une petite quantité d'esprit de vin. La raison en est, que l'*huile*, en conséquence de ses particules rameuses & branchues ne peut point pénétrer dans les pores de l'eau : mais comme le sucre s'y insinue aisément & en peu de tems, & que s'attachant aux parties branchues de l'*huile*, il les sépare & les désunit, il les rend capables de se mêler intimement avec ce fluide. HOFFMAN, *Obs. Phys. Ch. Lib. I.*

OLEUM TERRÆ, Offic. *Huile de terre.* DALE.

Elle est de deux especes, rouge & noire : la premiere nous vient des Indes Orientales, elle est d'un rouge transparent & d'une odeur forte comme le pétrole, mais, à ce que dit Schroder, plus agréable. Tout ce qu'on sait de cette *huile* est qu'elle est la même chose que le pétrole, ou bien qu'on ne la connoît point dans nos boutiques.

L'*huile de terre* des Indes, dont on trouve la description dans Nauhovius, est fort rare chez nous, les Princes Asiatiques la retenant pour leur usage : mais je ne saurois déterminer si c'est une espece de pétrole ou de naphthe. Celle qu'on nous apporte des Indes & qu'on nous vend pour de l'*huile de terre* est faite avec l'*huile* exprimée de cacao que l'on mêle avec des terres médicinales, ainsi que je l'ai appris d'une personne extremement versée dans ces matieres, de sorte qu'elle appartient entierement à la classe des végétaux. BOERHAAVE.

Ces especes de bitume, à ce que quelques-uns croient, ne different qu'en degré, la partie la plus subtile & la plus spiritueuse composant le naphthe, celle d'après le pétrole, & la plus grossiere & la plus féculente l'asphalte ; de même qu'on tire de l'ambre par la distilation, premierement, une *huile* spiritueuse & limpide, qui représente le naphthe; ensuite une *huile* jaune beaucoup plus épaisse, qui ressemble au pétrole ; enfin une matiere noire féculente, qui peut passer pour de l'asphalte. DALE.

## O L F

OLFACTORII NERVI, *Nerfs olfactifs.* Voyez *Nervi* & *Cerebrum.*

OLFACTUS, *Odorat.*

Les narines qui sont au nombre de deux, & qui de larges qu'elles sont vont en se rétrécissant, sont construites de façon qu'elles peuvent aisément attirer & inspirer avec l'air les particules volatiles odoriférantes, & les appliquer à leur surface interne, surtout lorsqu'elles se resserrent en même tems par l'action réunie des muscles constricteurs des ailes du nez, qui prenant une origine charnue de la partie antérieure & inférieure du quatrieme os de la mâchoire supérieure, vont s'insérer aux ailes du nez, & quelquefois par l'action du muscle semi-lunaire d'Eustachi.

Les narines contiennent, 1°. les sinus frontaux qui sont ordinairement formés entre l'écartement réciproque des lames de l'os frontal, sous l'éminence sur laquelle les sourcils sont placés, s'ouvrent supérieurement dans la cavité des narines, près de l'os supérieur du nez, & sont tapissés intérieurement de la membrane pituitaire, de sorte que la mucosité qui se forme dans ces cavités, distile de-là dans celles des narines.

Secondement, les antres d'Hygmor sont formés dans la mâchoire supérieure, & s'ouvrent dans la cavité du nez, où ils se déchargent de la morve que la membrane qui les tapisse y forme & y accumule.

Troisiemement, les cellules de l'os cunéiforme qui s'ouvrent dans la capacité des narines par des trous souvent distincts, sous l'os spongieux supérieur du nez, sont encore revétues de la membrane muqueuse, & y envoyent par cette même voie la morve qui s'y sépare.

On trouve de plus quatre petits os spongieux, cachés & disposés avec art dans cette cavité du nez, deux dans chaque narine, l'un supérieur qui se joint antérieurement à la partie supérieure de l'os maxillaire, où cet os est uni à l'apophyse de l'os frontal à l'angle interne de l'œil ; l'autre inférieur situé dans la partie inférieure de la cavité du nez, & joint à l'os maxillaire. Ces quatre petits os sont composés de lames osseuses très-fines, plus minces que du papier, qui forment par leur disposition & leurs merveilleux contours, plusieurs petites cavernes, entre lesquelles la membrane pituitaire s'insinue & tapisse exactement toutes leurs surfaces, sans boucher les cavités de ces osselets & de toutes leurs cellules, ensorte que la nature leur a ainsi menagé une libre communication avec la capacité du nez.

Les narines qui sont composées d'os, de cartilages & de membranes, sont aussi revétues de cette membrane muqueuse dont on a déja parlé. Cette membrane est molle, assez épaisse & garnie non-seulement d'un million de petits vaisseaux artériels, mais encore de petits corps ronds glanduleux, & d'autres vaisseaux très-fixes qui distilent une lymphe claire & ténue. Sous cette membrane est le périoste & le périchondre, qui est très-fin & fort vasculeux.

Ces deux membranes unies ensemble, tapissent toute la capacité du nez, s'insinuent dans les six cavités des sinus, dans les cellules des quatre os spongieux, de sorte qu'on ne peut voir sans admiration, combien la membrane pituitaire fait augmenter sa surface par la vaste expansion que la nature lui donne dans une cavité aussi étroite que celle des narines, sans que cependant une partie nuise jamais à l'autre.

Les nerfs olfactifs étant parvenus dépouillés de la duremere à l'os ethmoïde, se divisent en quantité de petites fibres très-délicates, qui passent avec des gaines produites par la pie-mere, par les petits trous de cet os, & se distribuent aussi-tôt dans toute l'étendue de la surface interne du nez, jusques dans tous ses sinus & toutes ses cellules.

D'où il est évident que ces nerfs forment une très-vaste expansion, & qu'il n'en est point dans tout notre corps de si mous, de si nuds, ni par conséquent de si propres à recevoir les impressions bonnes ou mauvaises des corps externes.

Il suit encore que de toute cette grande quantité de glandes & de vaisseaux artériels, dont la même membrane est parsemée, il s'y prépare, & il s'y sépare sans cesse une humeur douce, fluide, sans odeur, sans couleur, presque insipide, qui humecte, lubrifie, défend ces nerfs, & cela dans toute l'étendue de la capacité des narines, jusques dans toutes les petites cavernes que nous avons décrites. Cette même mucosité ayant perdu par la chaleur du lieu & par l'action de l'air ses parties les plus liquides, s'y épaissit, s'y amasse & y croupit. La sécrétion s'en fait toujours de quelque maniere que le corps soit situé. Sans cela comment se pourroit-il faire que des nerfs aussi tendres & aussi nuds que ceux de l'*odorat*, pussent se conserver en bon état pendant un aussi grand nombre d'années.

Cependant de peur que cette liqueur qui se métamorphose aisément en *tophus*, ne vînt à s'épaissir & à s'accumuler à force de croupir dans ses réservoirs, & ne pût désormais en sortir, la nature y a placé un rameau de la cinquieme paire, qui part de l'endroit où il s'unit avec

avec un nerf de la sixieme paire, pour venir se distribuer dans l'intérieur du nez. Ce rameau étant irrité ébranle le nerf intercostal & la paire vague, & en conséquence les nerfs des muscles qui servent à la respiration; ce qui fait éternuer. Au moyen de quoi l'air étant poussé avec impétuosité par toutes les cavités des narines, balaye & emporte la morve qu'il trouve en son passage.

L'odorat a pour objet cette partie des végétaux, des animaux ou des fossiles, qui réside dans leur esprit, dans leur huile, dans leur sel & dans leur savon, pourvu qu'elle soit assez divisée pour pouvoir voltiger dans l'air. Mais on sait par une suite d'expériences que cette matiere subtile qu'on nomme esprit, & qui est contenue dans l'huile est la principale chose qui excite le sentiment de l'odeur. En effet, si l'on sépare des corps odoriférans tout l'esprit qu'ils contiennent, ils n'ont presque plus d'odeur, & au contraire les matieres qui ne sont point odoriférantes, le deviennent, lorsqu'on leur communique quelques particules de ce même esprit.

Un animal qui respire par la trachée-artere coupée & ouverte en-dehors du cou, ne sent point du tout les odeurs les plus fortes.

Lorsque l'air sort des poumons par les narines, on a beau présenter au nez un corps odoriférant, il ne fait aucune impression sur l'*odorat*.

Lorsqu'on retient son haleine, on ne sent aussi presque point les odeurs.

Mais l'*odorat* se fait lorsqu'on les attire avec l'air par les narines.

Et plus l'inspiration est forte & fréquente, plus l'*odorat* est exquis.

L'odeur des choses odoriférantes augmente par le mouvement, par la chaleur, quand on les broye, quand on en mêle plusieurs ensemble, ou quand on mêle des sels avec des corps huileux odoriférans.

L'*odorat* se fait donc, quand les particules odoriférantes contenues dans l'air, sont attirées avec assez de force dans l'inspiration par les narines. Alors elles vont frapper avec force les petites fibres olfactives que le nez, par sa figure, & les osselets par leur position leur présentent : c'est de cette impression communiquée ensuite au *sensorium commune*, que résultent les différentes odeurs, d'acide, d'alcali, d'aromates, de putréfaction, &c.

De-là on peut encore comprendre combien il y a d'affinité entre les corps odoriférans ou sapides, ou entre les objets du gout & de l'*odorat*.

Pourquoi les odeurs rendent le sentiment, souvent dans un instant?

D'où vient qu'elles causent quelquefois des maladies & la mort, & produisent presque tous les effets des médicamens & des poisons?

Pourquoi l'odeur du même corps, produit des effets si opposés dans différentes personnes.

Comment il se fait que l'*odorat* est si exquis dans les animaux qui ont de longs becs, de longues narines, & les os spongieux d'une grosseur considérable?

Comment les petits corpuscules odoriférans peuvent donner des odeurs si fortes & si longues, sans que les corps dont elles s'exhalent paroissent avoir perdu de leur masse, à en juger par leur pésanteur?

Pour quelle raison la puanteur qui s'exhale des parties des animaux ou des végétaux putréfiés, fait sur les narines, une impression si longue, si opiniâtre & si désagréable?

Pourquoi les corps odoriférans les plus forts sont sternutatoires?

Quel est l'usage de l'humeur & de la morve qui s'engendre sans cesse, & se distribue dans les narines?

Pourquoi l'*odorat* est émoussé, quand on s'éveille, & s'aiguise après qu'on a éternué?

Comment cette humeur sert à purger le cerveau & jusqu'où elle le purge?

Si la mucosité est épaisse dès qu'elle est produite, ou si c'est dans la suite qu'elle le devient?

D'où vient cette grande communication des parties intérieures du nez avec les muscles qui servent à la respiration, & avec les visceres de l'abdomen?

Si c'est une convulsion que l'éternument, & si c'est pour cette raison qu'il fatigue si fort, & qu'il est souvent douloureux & quelquefois mortel?

Si son effet ordinaire n'est pas de donner comme des secousses au cerveau, d'exciter le cours des esprits, & d'augmenter le mouvement des humeurs?

Pourquoi on éternue communément le matin après le sommeil, & quel bien il en révient? Boerhaave, *Inst. de Medec.*

## OLI

### OLIBANUM.

*Olibanum & thus maris.* Offic. *Olibanum sive thus.* Park. Theat. 1602. Raii Hist. 2. 1840. *Olibanum officinarum.* Geoff. Tract. 362. *Olibanum sive thus masculum*, Ind. Med. 75. *Thus.* J. B. 1. 302. Schrod. 4. 223. *Thus, thus masculinum Olibanum.* Mont. Exot. 11. *Arbor thurifera.* Ger. 1247. Emac. 1435. C. B. P. 399. *Thus sive Olibanum officinarum.* Ejusd. 501. *Encens* ou *Oliban.*

L'*oliban* est une gomme résineuse seche qu'on nous apporte des Indes, & qu'on tire d'un arbre qui croît, à ce qu'on dit, dans l'Arabie; mais dont on ignore l'espece. On doit le choisir en grosses gouttes de couleur blanche opaque, tirant sur le jaune & quelquefois sur le rouge, d'une odeur résineuse forte, & d'un gout acre mêlé de quelque amertume.

Il est chaud, dessiccatif & astringent; bon pour les maladies de la poitrine, comme la toux, l'asthme, les fluxions catarrheuses & le crachement de sang : il arrête le cours de ventre & les flux de sang, la gonorrhée & les fleurs blanches. Etant employé extérieurement dans les fumigations il arrête les rhumes de cerveau, & il cicatrise les plaies & les ulceres. Miller, *Bot. Offic.*

L'arbre qui donne l'encens croît dans le cœur de l'Afrique: mais on ne le connoît pas encore. L'*oliban* est estimé sudorifique, & quelques-uns le donnent dans la pleurésie à la dose d'une dragme après l'avoir fait cuire dans une pomme. On doit donner ce remede au commencement de la maladie après une ou deux saignées. M. Hangard, Medecin de l'Hôtel-Dieu, a pratiqué cette méthode pendant un an avec beaucoup de succès, mais elle n'a presque point eu d'effet l'année suivante. L'*oliban* est aussi cordial & fort salutaire dans les hémorrhagies, quand on le mêle avec des astringens convenables. Etant appliqué extérieurement il est résolutif, émollient & bon pour résister à la corruption. On peut aussi l'employer en fumigation pour exciter la sueur dans les rhumatismes, soit seul ou mêlé avec l'ambre. Geoffroy.

L'*oliban* est une substance résineuse, d'un jaune pâle, médiocrement dure & transparente, formée en petites gouttes comme le mastic, d'un gout un peu amer & résineux & d'une odeur pénétrante. Il découle naturellement de l'arbre qui le produit, & on nous l'apporte de Turquie & des Indes orientales. Celui qui est en petites gouttes est préférable à toute autre espece. On l'emploie intérieurement contre différentes maladies de la tête & de la poitrine, aussi-bien que pour les flux de ventre & de l'utérus, pour la toux, le crachement de sang, la diarrhée & la dyssenterie. Il fortifie le cerveau, étant employé dans les fumigations: il guérit les catarrhes, il incarne & cicatrise les ulceres; il conglutine les plaies récentes principalement celles de la tête; il guérit les engelures & adoucit les ulceres malins, non-seulement de l'anus, mais aussi des autres parties. Il dissipe la rougeur & l'inflammation des yeux, & emporte les verrues & la gratelle. Schroder.

Ce que nous appellons *Manne d'encens*, *manna thuris*, sont des fragmens d'encens aussi menus que de la farine produits par le frotement des sacs les uns contre les

autres ; mais d'autres entendent par-là des petites portions d'encens.

On ne sait rien de certain touchant l'arbre qui porte l'encens. Théophraste assure qu'il n'est pas fort grand, qu'il est haut de cinq coudées, branchu, que ses feuilles sont semblables à celles du poirier, & que son écorce est lisse comme celle du laurier. D'autres cependant, dit-il, soutiennent qu'il ressemble au lentisque & qu'il porte le même fruit, & d'autres qu'il a l'écorce & les feuilles de laurier. Diodore de Sicile lui donne la figure de l'acacia d'Egypte, & les feuilles du saule. Garcias dit aussi que l'arbre qui donne l'encens n'est pas fort haut, & que ses feuilles ressemblent à celles du lentisque : mais Thevet, au contraire, dit qu'il ressemble aux pins qui portent de la résine. Ray assure qu'on ne sait rien de positif touchant la figure de cet arbre. DALE.

OLIGOPHORUS, ὀλιγοφόρος, est une épithete qu'Hippocrate donne au vin qui est léger, foible & aqueux.

OLISTHEMA, ὀλίσθημα, d'ὀλισθαίνω, se déplacer ; *luxation*. HIPPOCRATE.

OLIVA, *olive*. Voyez *Olea*.

OLIVARIA CORPORA, *corps olivaire* ; on donne ce nom à deux éminences de la moelle allongée.

OLIVITAS, qualité huileuse, *onctuosité*.

## OLO

OLOPHLYCTIDES, ὀλοφλυκτίδες, le même que *Phlyctænæ*. EROTIEN.

OLOR, *cigne*. Voyez *Cygnus*.

## OLU

OLUS ALBUM, nom de la *valeriana, arvensis, præcox, humilior, semine depresso*.

OLUS ATRUM, nom du *Smyrnium*.

## OLY

OLY, la substance huileuse des métaux qui nage sur la surface de leurs menstrues. RULAND.

OLYMPIACUM COLLYRIUM, est le nom d'un collyre dont Paul Eginete donne la description, *Lib. VII. c.* 16.

OLYMPIANUM OXYPORIUM, est le nom d'un remede dont Marcellus Empiricus, *cap.* 20. donne la description, & qu'il estime propre pour faciliter la digestion.

OLYNTHOS, ὄλυνθος, est une figue verte, & non mûre. HIPPOCRATE.

OLYRA. Offic. Park. Theat. 1124. *Zea amylea sive olyra.* C. B. Theat. *Zea amylea vel zeopyrum amylæum.* C. B. P. 22. *Zea verna.* J. B 2. 413. Raii Hist. 2. 1243. *Triticum amylæum.* Ger. 63. Emac. 69. *Espece de Mays.*

On cultive cette espece de blé en Allemagne, & on le recueille fort tard. Ses semences sont d'usage dans les cuisines de cette Contrée, & elles possedent les mêmes vertus que l'épeautre, avec cette différence qu'elles sont moins nourrissantes.

L'*olyra* donne une farine grossiere. DALE.

OLYSCION, la septieme partie de l'hémine. MARCELLUS EMPIRICUS.

## OMA

OMAGRA, la goute dans l'articulation de l'humérus avec l'omoplate.

OMASUM, le troisieme ventricule des animaux qui ruminent.

## OME

OMELYSIS, ὠμήλυσις, de ὠμὸς, crud, suivant Galien dans son *Exegesis*, c'est de la farine d'orge qu'on n'a pas fait cuire. Il ajoute que quelques-uns ne donnent ce nom qu'à la farine crue, mais que d'autres s'en servent mal-à-propos pour désigner toutes les autres especes de farines. Hippocrate ordonne dans plusieurs endroits d'appliquer de l'*omelysis* cuite dans du vin & de l'huile en forme de cataplasme sur les tumeurs des amygdales, de même que dans l'*hypoglossis* ; & *Lib. II.* περὶ γυναικ. il prescrit l'ὠμήλυσιν κριθῶν, la farine d'orge crue dans une potion pour les pertes de sang, ῥόος ἐρυθρὸς, auxquelles les femmes sont sujettes. Ce mot signifie quelquefois toutes sortes de farines crues, & on ne les distingue que par une épithete, comme ὠμήλυσις κριθίνη, *farina hordeacea*, farine d'orge. Hesychius l'emploie pour signifier de la farine d'orge, ou le cataplasme qu'on en fait. Dans Absyrtus, qui est un des Auteurs Hippiatriques, *omelysis* est un mélange de fœnugrec, de graine de lin & d'orge, en quantités égales. Il signifie quelquefois dans Cœlius Aurelianus un cataplasme de farine, ou de pain trempé dans de l'eau ; & quelquefois de farines préparées de la même maniere. On en fait quelquefois deux mots séparés ὠμὴ λύσις.

OMENTA, les membranes du cerveau. CASTELLI, d'après *Mercurialis*.

OMENTUM. Voyez *Epiploon*.

Comme l'épiploon est une partie molle & grasse, & sujette à cause de son relâchement à recevoir les humeurs qui viennent des autres parties, il est sujet de même que le mésentere & le pancréas à différentes maladies dont les Auteurs n'ont point parlé, à cause qu'il est souvent impossible de les découvrir dans les personnes vivantes, & qu'on ne peut les appercevoir qu'en ouvrant leurs cadavres, ainsi que les histoires rapportées par différens Auteurs en font foi. Vesale nous apprend qu'il trouva l'épiploon d'une personne dont il fit la dissection, si extraordinairement enflé, qu'il pesoit plus de cinq livres, quoiqu'il pese à peine demi-livre dans son état naturel. Rousset, dans son Traité, *de Partu Cæsareo*, nous dit, qu'ayant ouvert un cadavre à Paris, il trouva un abscès considérable dans l'épiploon. Riolan rapporte aussi dans son *Anthropographie*, qu'ayant ouvert le corps d'un jeune Gentilhomme qui mourut à l'âge de dix-neuf ans, il trouva l'épiploon couvert de plusieurs glandes remplies d'une quantité considérable d'humeurs fétides, qui avoient corrompu le mésentere & le pancréas ; & la rate tellement diminuée qu'elle étoit presque tout-à fait consumée. J'ai ouvert moi-même à Montpellier le corps d'un Chanoine dont l'épiploon, qui étoit skirrheux, occupoit toute la région épigastrique, & avoit environ quatre travers de doigt d'épaisseur. La couleur de cet épiploon tuméfié étoit la même que celle de la rate. Il est donc vraissemblable que l'humeur mélancolique s'étoit jettée de la rate sur cette partie, puisque le malade étoit d'une humeur extremement mélancolique, & que la rate communique avec l'épiploon par les ramifications spléniques. Hippocrate assure que les eaux qui forment l'hydropisie, passent souvent de la rate dans l'épiploon, d'où elles s'épanchent peu à peu dans la cavité du bas-ventre.

Mais comme tous les efforts de l'art ne peuvent servir à nous faire distinguer les tumeurs de l'épiploon de celles du mésentere, il est impossible de fixer leurs signes diagnostics. On pourroit dire que les tumeurs de l'épiploon sont plus aisées à distinguer au toucher, parce que cette partie est située immédiatement au-dessous du péritoine, au lieu que le mésentere est situé plus profondément. Mais les tumeurs du mésentere s'étendent jusqu'au péritoine, quand elles sont considérables ; & les muscles épigastriques sont quelquefois tellement liés avec elles, que dans les cas où elles viennent à

fuppurer, la matiere qu'elles contiennent fort par le nombril ou par quelque autre partie.

La difficulté qu'on trouve à établir les fignes diagnoftics de ces maladies n'influe point fur la méthode curative, puifqu'on doit prendre les mêmes mefures dans toutes les tumeurs de même efpece qui occupent les parties inférieures du bas-ventre; bien qu'elles ne réuffiffent pas auffi-bien dans celles de l'épiploon, qui n'a point des couloirs auffi commodes pour la matiere de ces tumeurs que les autres parties. RIVIERE, *Prax. Med. cap.* 5. *Lib. XIII.*

OMOCOTYLE, ὠμοκοτύλη, eft le nom qu'on donne à la cavité fituée à l'extrémité du cou de l'omoplate, qui reçoit la tête de l'humérus.

OMOLINON, ὠμόλινον; ce mot paroît fignifier deux chofes, favoir, du lin cru, & du fil ou de la toile qui n'a pas encore été blanchie.

OMOPLATÆ, ὠμοπλάται, de ὦμος, l'épaule, & πλατὺς, large; les *omoplates*.

OMOS, ὦμος, l'*épaule*. Mofchion donne encore ce nom à la partie de l'utérus qui eft au-delà du cou.

OMOTARICHOS, ὠμοτάριχος; la chair du thon mariné, que Diofcoride, *Lib. II. c.* 33. recommande intérieurement contre les morfures des viperes & des chiens enragés.

OMOTRIBES; épithete qu'on donne à l'huile tirée par expreffion des olives qui ne font point encore mûres.

## O M P

OMPHACINUM OLEUM; huile faite avec des olives vertes.

OMPHACIUM, ὀμφάκιον, *verjus*. Les Anciens avoient coutume d'expofer les raifins non-mûrs au foleil pendant quelques jours, & d'en exprimer enfuite le jus dans de grandes cuves, où, du tems de Diofcoride, on le laiffoit à découvert & exposé au foleil, jufqu'à ce que l'humidité fe fût évaporée, & que le refte fe fût épaiffi jufqu'à confiftance de rob.

C'eft ce dernier que Diofcoride, *Lib. V. c.* 6. recommande avec du miel & du *paffum* pour les ulceres & le relâchement des amygdales, de la luette, de la bouche & des gencives; pour les purulences des oreilles, pour les dyffenteries & les flux de l'utérus, en forme de clyftere ou d'injection. Il dit de plus qu'il éclaircit la vue, qu'il guérit les afpérités des angles des yeux, & qu'il eft bon pour l'hémoptyfie récente occafionnée par la rupture d'un vaiffeau; mais qu'on doit le prendre dans ce cas en petite quantité, parce qu'il eft extrement acre.

OMPHACIS, ὀμφακὶς; le calyce du gland.

OMPHACITES VINUM; vin fait avec du fruit qui n'eft pas encore bien mûr. Il eft aftringent & ami de l'eftomac; bon pour donner de l'appétit, pour les maladies iliaques, l'indigeftion, le relâchement de l'eftomac & les maladies peftilentielles: mais il faut le garder pendant plufieurs années avant que de pouvoir le boire.

OMPHACITIS; efpece de petite gale, ou excroiffance du chêne dont parle Diofcoride, *Lib. I. c.* 146.

OMPHACOMELI; efpece d'oxymel, fait avec du fuc de raifins verds & du miel. Diofcoride enfeigne la maniere de le préparer, *Lib. V. c.* 31.

OMPHALOCARPOS; nom de l'*Aparine*. BLANCARD.

OMPHALOCELE, *Hernie ombilicale*. Voyez *Hernia*.

OMPHALODES, efpece de *langue de chien*.

Voici fes caracteres:

Son calyce eft d'une feule piece, mou & partagé en cinq fegmens longs & étroits. Sa fleur eft monopétale, en rofette, divisée en cinq parties, & composée de cinq grands fegmens arrondis, avec un œil au milieu. Il s'éleve du dedans de la partie inférieure de la fleur, un tuyau entouré de cinq étamines. Son fruit eft composé de quatre capfules creufes, qui ont la figure d'une corbeille, dans lefquelles font enfermées des femences applaties, attachées à un placenta qui a la figure d'une pyramide à quatre faces.

Boerhaave compte trois efpeces de cette plante.

1. *Omphalodes, pumila, verna, fymphyti folio*, T. 140. *Symphytum minimum, repens, five Borrago minima herbariorum*, J. B. 3. 597. *Borrago minima*, H. Eyft, Hyem. o. 1. F. 4. fig. 1.
2. *Omphalodes Lufitanica, lini folio*, T. 140. *Linum umbellicatum*, Park. Theat. 1687. *Cynogloffum, minus, album, lini foliis glaucis, femine umbilicato*, M. H. 3. 449.
3. *Omphalodes Lufitanica, elatior, cynogloffi folio*, T. 140. *Linum umbilicatum, folio latiori*, Ind. 78. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

On a donné à cette plante le nom d'*Omphalodes*, d'ὀμφαλὸς, nombril, parce que fon calyce a un creux dans le milieu approchant de la figure d'un nombril.

Elle fleurit au commencement du Printems, & porte une fleur d'un très-beau jaune. Quelques-uns ont confondu cette plante avec la bourache: mais il s'en faut de beaucoup qu'elle foit auffi fucculente. BOERHAAVE, *Hift.*

OMPHALOMANTIA. Efpece de divination pratiquée par quelques Sage-femmes crédules. Elle confifte à prédire le nombre d'enfans qu'une femme doit avoir en comptant le nombre des nœuds du cordon ombilical de l'enfant qui vient de naître.

OMPHALOS, ὀμφαλὸς. *Le nombril.*

## O N A

ONAGER. Raii Synop. A. 63. Aldrov. de Quad. 332. Jonf. de Quad. 14. Charlr. Exer. 4. *Onager five Afinus fylveftris.* Gefn. de Quad. 21. *Ane fauvage.* DALE.

Quelques-uns croyent que l'*ane fauvage* ne differe du domeftique, qu'en ce que le premier vit dans les bois, & que l'autre eft dompté & accoutumé à fervir.

D'autres les regardent comme deux efpeces différentes. Il n'eft d'aucun ufage en Medecine. Les ouvriers donnent à fa peau le nom de *chagrin*.

ONAGRA.

Voici fes caracteres:

Son calyce, fon ovaire & fa fleur reffemblent à ceux du *chamænerion*, mais fes femences n'ont point de duvet. Sa fleur eft en rofe & composée de quatre pétales.

Boerhaave compte trois efpece d'*onagra*.

1. *Onagra; latifolia.* J. 302. *Lyfimachia, lutea, corniculata.* C. B. P. 245.
2. *Onagra; latifolia; flore dilutiore.* J. 302. *Lyfimachia, lutea, corniculata, non pappofa, Virginiana, major, flore fulphureo.* H. L. 396.
3. *Onagra; anguftifolia.* T. 302. *Lyfimachia, lutea, corniculata, non pappofa, Virginiana, minor.* M. H. 2. 271. H. L. 396. BOERHAAVE. *Ind. alt. Plant.*

On ignore les vertus de cette plante, de même que l'origine de fon nom. BOERHAAVE.

## O N B

ONBOU. *De Laet.* Eft le nom d'un arbre des Indes Occidentales, dont la feuille reffemble à celle du manga, & le fruit à la pêche.

## ONC

ONCOS, ὄγκος. *Tumeur.*

## OND

ONDA, dans Paracelse, est l'inventeur de tous les remedes, surtout des médicamens simples.

## ONE

ONEIROCRITICUS, d'ὄνειρος, songe, & κρίνω, juger; est celui qui juge de l'état du corps par les songes.

*Oneirocritice*, est l'état de former ce jugement.

ONEIROGMOS, ὀνειρωγμός. Cælius Aurelianus donne la description d'une maladie qu'il nomme *oneirogonos*, ὀνειρόγονος, ou songe vénérien. Ce mot ne se trouve pas dans Hippocrate, mais on y trouve le verbe ὀνειρώσσειν, avoir des songes vénériens, d'où a été formé le nom ὀνειρωγμός, qui est employé par d'autres Auteurs, & qui fait croire qu'il pourroit y avoir une faute dans le texte de Cælius, & qu'au lieu d'*oneirogonos*, ὀνειρόγονος, il faudroit lire *oneirogmos*, ὀνειρωγμός. C'est la conjecture de Foesius, mais Reinesius prétend que ce sont deux maladies fort différentes, sans en dire autre chose.

Voici la maniere dont Cælius Aurelianus parle de cette maladie.

Les personnes affligées de cette indisposition sont sujettes pendant leur sommeil à des songes lascifs qui leur causent une perte de semence. On lui a donné ce nom parce qu'elle produit le même effet que le coït. Mais, généralement parlant, elle n'est ni une maladie, ni symptome d'une maladie, mais l'effet des impressions que l'imagination a reçues, & qui agissent sur le malade durant le sommeil. Elle vient ou d'un désir insatiable du coït, de l'usage continuel de ces sortes de plaisirs, ou au contraire d'une continence outrée. Mais lorsque cet état revient fréquemment, non-seulement il dégénere souvent en une véritable maladie, mais devient encore le signe antécédent de quelqu'autre maladie prochaine, comme de l'épilepsie, de la manie, ou telle autre semblable; parce qu'il prouve que le corps est extraordinairement affecté & dans une disposition à être aisément frappé des impressions les plus légeres. Elle est aussi quelquefois la cause antécédente de ce que nous appellons une gonorrhée, dont elle differe en ce que dans la premiere la semence s'écoule involontairement durant le jour lorsque le malade est éveillé, & qu'il n'est point excité au coït par les saillies de son imagination; au lieu que les songes vénériens, au moyen des impressions trompeuses qu'il font sur l'imagination, ne produisent qu'un sentiment imaginaire de copulation durant le sommeil. Quelques-uns assurent que l'ὀνειροπόλησις differe de l'ὀνειρόγονος, en ce que le premier produit un sentiment de copulation sans aucune perte, au lieu que le dernier excite un sentiment si vif qu'il en résulte une éjaculation réelle. Mais Milesius assure que ces deux maladies sont tout-à-fait semblables, puisqu'elles sont toutes deux accompagnées d'une perte de semence: & à l'égard de ce que la semence est quelquefois éjaculée & quelquefois retenue, quoique les impressions qui agissent sur l'imagination durant le sommeil soient les mêmes, il attribue cette différence à quelque cause accidentelle. Mais il n'y a pas grande différence entre ces maladies, ni entre les indications auxquelles il faut satisfaire, puisque la même méthode suffit pour les guérir toutes deux.

L'*oneirogonos* demande différens traitemens dans les différens sujets; car ceux auxquels il prognostique une épilepsie, une manie, ou quelqu'autre maladie semblable, ont besoin de remedes propres à la nature particuliere de ces maladies; au lieu que ceux en qui cette maladie n'en présage aucune autre, doivent être traités de la même maniere que ceux qui ont une gonorrhée bénigne; car l'accroissement de l'ὀνειρόγονος, ou ὀνειροπόλησις, cause une gonorrhée, parce qu'il jette les vaisseaux spermatiques dans un relâchement, & oblige les humeurs des autres parties à se jetter dessus. Il est donc à propos de détourner l'imagination du malade des plaisirs vénériens & de la fixer sur d'autres objets extérieurs; car les impressions que son esprit reçoit pendant qu'il veille, agissent aisément durant son sommeil. A quoi l'on peut ajouter que cette perte de semence diminue extremement ses forces. Il faut faire coucher le malade dans un lit fort dur, lui prescrire des remedes rafraîchissans, & lorsqu'il veut dormir lui ordonner de se coucher sur le côté ou sur le ventre; ou lui mettre une grande plaque de plomb sous les fesses; ou lui appliquer sur la région des lombes des éponges trempées dans de l'oxycrat, ou des substances d'une nature froide, telles que les Balaustes, l'acacia, l'hypocystis ou l'herbe aux puces, qu'on peut appliquer seules ou avec des dates. Il doit aussi user d'alimens incrassans & rafraîchissans, de liqueurs froides & astringentes composées sans beaucoup d'apprêt. Il faut rétablir ses forces de la maniere ordinaire, & lui faire prendre le bain froid, appellé par les Grecs ψυχρολουσία. Il convient aussi de frotter fortement les parties affectées, car ces moyens suffisent pour les resserrer. Quelques-uns assurent qu'une longue rétention de l'urine est très-propre pour la guérison de cette maladie, l'évacuation trop fréquente de ce fluide étant très-capable de l'exciter. Ils veulent aussi que le malade se couche avec la vessie pleine, afin qu'étant souvent éveillé il puisse perdre les impressions des plaisirs vénériens qui agissent durant le sommeil. Ils soutiennent encore que la vessie urinaire se trouvant distendue, comprime les vaisseaux spermatiques voisins, & les met en état de retenir la semence: d'autres veulent qu'on fasse une forte ligature au pouce, pour empêcher que le malade ne tombe dans un sommeil trop profond, & que les impressions que l'esprit à reçus n'excitent des songes vénériens. Mais on doit rejetter ces deux méthodes, car les veilles sont extrêmement nuisibles au malade, & une trop longue rétention d'urine occasionne souvent une suppression totale de ce fluide, & devient par ce moyen la cause d'une autre maladie au lieu de guérir celle qui subsistoit. Cælius Aurelianus.*Morb. Chronic.Lib.5.Cap.7.*

ONEIROMANTES. Le même qu'*Oneirocriticus.*

ONEIROPOLESIS. Voyez *Oneirogmos.*

## ONI

ONIS, Fiente de l'âne. Voyez *Asinus.*

ONISCI, Cloportes. Voyez *Millepedes.*

ONISCUS. *Merland.*

*Oniscus.* Offic. *Asellus mollis major, seu albus.* Raii Ichth. 170. Ejusd. Synop. Pisc. 55. *Asellus minor & mollis.* Charlt. de Pisc. 3. *Asellus mollis.* Jonf. Tab. 2. Mer. Pin. 184. *Merlangus altera species Asellorum*, Bellon. de aquat. 104. *Secunda Asellorum species.* Rondel. de Pisc. 1. 276. *Secunda Asellorum species Merlangus Rondeletii.* Gesn. de Aquat. 85. *Asellus minor. Alter* Ald. de Pisc. 287.

On le prend dans la mer & l'on se sert de sa chair & de son foie en medecine. Sa chair est généralement estimée, & l'expérience a fait connoître qu'elle est très-saine. On recommande son foie dans la consomption.

Le merlan est un poisson de mer qui monte souvent vers les rivages. Il est fort connu en France, & quoiqu'il y soit très-commun, il ne laisse pas d'y être estimé pour son bon gout. Il vit de petits poissons & de tout ce qu'il trouve dans la mer. Sa chair est fort salutaire,

& la raison en est qu'elle n'est point chargée de sucs visqueux ; que ses principes sont suffisamment exaltés, & que ses parties sont peu serrées, cequi fait qu'elle est friable, légere & facile à digérer.

Le merlan est un des poissons que nous connoissons qui produise le moins de mauvais effets. Il y a même des personnes qui en mangent avec excès sans en être incommodées ; c'est pourquoi l'on peut en permettre en toute sureté l'usage aux malades & aux convalescens. LEMERY, *Traité des Alimens.*

ONITIS, espece d'origan dont parle Dioscoride. *Lib.* 3. *Cap.* 23.

ONO

ONOBRYCHIS. *Sain-foin.*

Voici ses caracteres.

Ses gousses sont coupées en crête de coq & renferment une semence qui a la figure d'un petit rein. Ses fleurs sont disposées en épis longs.

Boerhaave compte cinq especes d'*onobrychis*, qui sont :

1. *Onobrychis major ; siliculis echinatis, cristatis, in spica digestis.* Hist.Oxon. 2. 131. Boerh. Ind. A. 2. 47. *Onobrychis.* Offic. *Onobrychis vulgaris.* Park. Theat. 1082. *Onobrychis foliis viciæ, fructu echinato, major.* C. B. P. 350. Tourn. Inst. 390. *Onobrychis sive caput gallinaceum.* Ger. 1063. Emac. 1243. Raii Hist. 1. 914. Synop. 3. 327. *Polygalon Gesneri.* J. B. 2. 335. *Sainfoin.*

Cette plante croît naturellement sur les montagnes de Gogmagog près de Cambridge, sur les bords des champs qui sont aux environs, dans une plaine qui est auprès de Newmarket, dans la plaine de Salisbury, & dans plusieurs autres endroits de l'Angleterre, mais toujours dans les lieux arides, remplis de craie & exposés au soleil. Il n'y a pas long-tems qu'on cultive cette plante en Angleterre sous le nom de *sainfoin* pour servir de nourriture au bétail, & sa semence est venue de France. Plusieurs personnes en ont tiré un profit considérable, car l'expérience à fait connoître qu'elle augmente le lait aux vaches & aux autres animaux, de sorte qu'elle mérite à juste titre le nom de *polygalon* que Gesner lui a donné. Elle croît dans les lieux qui ne produisent ni blé, ni foin, & ce n'est pas un petit avantage à ceux qui possèdent de ces sortes de terres de pouvoir y cultiver cette plante.

Elle fleurit aux mois de Juin & Juillet, & elle est d'usage en medecine. Dioscoride assure qu'étant pilée & appliquée sur les tumeurs, elle a la vertu de les résoudre ; qu'elle guérit la strangurie étant prise dans du vin, & qu'elle excite la sueur lorsqu'on en frotte la peau avec de l'huile. DIOSCORIDE. *Lib. III. Cap.* 170.

Quoique la plante, dit Dale, que j'ai donnée avec Clusius, Thalius & plusieurs autres, sous le nom d'*Onobrychis* de Dioscoride, soit appellée par Gesner *Glaux*; *Caput Gallinaceum* par Lobel, *Lupinus* par Cæsalpin, *Vicia* par Dodonée & *Polygala* par Lugdunensis; néantmoins Dioscoride la décrit comme ayant les feuilles ordinairement plus longues que celle du *Lens*, sa tige de neuf pouces de haut, une fleur purpurine, avec une petite racine ; & Pline, avec des feuilles un peu plus larges que celles du *Lens*, une fleur rouge & une racine grêle & petite. Quoique ces deux descriptions soient fort abrégées, elles conviennent néantmoins beaucoup mieux à cette plante, qu'à la *Campanula arvensis*, à laquelle Bauhin l'applique dans son *Pinax.* On ignore cependant quelle est cette plante ; quelques-uns donnant le nom d'*Onobrychis* à la *Ruta sylvestris* ; d'autres à la *Galega* ; d'autres à l'*hedysarum*, & d'autres enfin à plusieurs autres plantes. Cornarius croit que l'*Onobrychis* & l'*Onoperdon* sont la même plante. DALE.

2. *Onobrychis minor, siliculis echinatis, cristatis majoribus & crassioribus aculeis præditis, donata*, M. H. 2. 131. *Caput Gallinaceum, minus.* C. B. Prodr. 149.
3. *Onobrychis, seu Caput Gallinaceum, minus ; fructu maximo insigniter echinato.* Laet. Triumfett. apud fratrem. 65.
4. *Onobrychis, saxatilis, foliis viciæ ; angustioribus, & longioribus ; Aquisextiensis.* T. 390.
5. *Onobrychis, Cretica ; foliis viciæ ; fructu magno, aculeato, & cristato.* T. C. 26. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante est appellée *Onobrychis*, d'ὄνος, *âne*, & βρύχω (*brycho*) braire, parce que son odeur fait braire les ânes, ou parce que ses gousses font braire cet animal toutes les fois qu'il en mange. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

ONOBRYCHIS, est encore le nom de plusieurs especes d'*Hedysarum.*

ONOCHITES. Voyez *Anchusa.*

ONOCLEA, espece d'orcanette (*Anchusa*) que Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 3. décrit avec une racine amere & astringente.

ONOCROTALUS, *Pelican* ; oiseau aquatique de la grosseur du Cigne : sa graisse est estimée émolliente & résolutive.

ONOSOLAT ; suivant Blancard, est un mot Arabe qui signifie *demi-scrupule.*

ONONIS. Voyez *Anonis.*

ONOPERDUM, nom du *Carduus tomentosus, Oenanthi folio, angustiore.*

ONOPTERIS. Voyez *Adianthum nigrum.*

ONOS. Voyez *Astracus.*

ONOSMA. Offic. J. B. 3. 586. *Lycopsis.* C. B. P. 255. Raii Synop. 3. 227. *Lycopsis Anglica.* Ger. 657. Emac. 802. Park. Theat. 519. *Echium alterum.* Merc. Bot. 1. 31. Phyt. Brit. 35. *Echium alterum, seu Lycopsis Anglica.* Mer. Pin. 33. *Echium ramosius annuum flore suave-rubente.* Hist. Oxon. 3. 441.

L'*Onosma* que quelques-uns appellent *Osmas* ; d'autres *Phlonitis* & d'autres *Ononis*, pousse de même que l'*Anchusa*, des feuilles oblongues, souples, de quatre travers de doigts de long sur un de large, rampantes & très-approchantes de celles de l'orcanette ; elle n'a ni tiges, ni semence, ni fleur. Sa racine est longuette, foible, menue & médiocrement rouge : elle croît aux lieux escarpés & raboteux.

Ses feuilles prises dans du vin hâtent la sortie du fœtus, & l'on assure qu'une femme enceinte qui marcheroit sur cette plante, ne manqueroit pas de faire une fausse couche aussi-tôt après. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 147.

Le Docteur Sherard a remarqué que cette plante croît dans l'isle de Jersey.

L'*Onosma* est une des plantes qui ont causé le plus de division parmi les Botanistes. Dioscoride en décrivant l'*Onosma* avec les feuilles semblables à celles de l'orcanette, mais sans tiges, sans fleurs & sans semences, a fait naître cette dispute. L'erreur de Dioscoride vient de ce qu'il n'a observé cette plante que la premiere année qu'elle ne pousse que des feuilles, de même que le *Cynoglossum*, le *Buglossum*, l'*Echium*, & plusieurs autres plantes de cette espece, auxquelles je l'aurois rapportée, si Dioscoride n'en avoit traité dans des Chapitres particuliers. Plusieurs autres personnes sont tombées néantmoins dans l'erreur de Dioscoride : mais comment se peut-il faire qu'une plante soit produite sans fruit ou semence ? Ce qui m'a déterminé à regarder cette plante, comme une espece d'orcanette, c'est la figure que Jean Bauhin en a donnée, aussi bien

que la ressemblance de ses feuilles avec celles de l'orcanette.

ONY

ONYX. Offic. Worm. 97. Aldrov. Mus. Metal. 915. De Laet. 62. Charlt. Foss. 34. Kentm. 49. *Onyx* & *Camehnia.* Boet. 241. *Onychites.* Schw. 386. *Lapis Onyx dictus, sive unguis humani candorem referens*, Cap. Hort. Cath. Supp. 2. 50. *Onyx.*

L'*Onyx* est une pierre prétieuse opaque, qui a la figure, la couleur & l'éclat de l'ongle humain. Elle est au moins de deux couleurs, blanche & noire, mais séparée en deux différentes bandes. Pline appelle sa partie noire, *Morion Indicum*, ou *Prammion*, & c'est peut-être le *Morion* de Schwenkfeld.

On prétend qu'elle rend l'esprit tranquile en appaisant les passions, & qu'elle réveille les sens.

OOE

OOEIDES, Epithete de l'humeur aqueuse de l'œil.

OOG

OOGLA, Mélange de lait & d'œufs.

OPA

OPALUS. Offic. Boet. 190. Calc. Mus. 207. Geoff. Prælect. 83. Kentm. 47. De Laet. 52. Aldrov. Mus. Metall. 978. *Opalus olim Pederos.* Worm. 107. *Opalus, seu Opalis.* Charlt. Foss. 40. *Opale.*

L'*Opale*, est une très-belle pierre prétieuse qui représente presque toutes les couleurs; car par les différentes réfractions des rayons de lumiere, elle présente aux yeux de ceux qui la regardent, le bleu, le pourpre, le verd, le jaune, le rouge, la couleur de lait & quelquefois le noir, ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom de la *Pierre des Pierres précieuses.*

On trouve les plus belles *Opales* dans les Indes. Celles de Chypre, d'Egypte, de Hongrie, de Danemarc, & de l'isle de Fer, sont moins estimées. Elles naissent toutes dans une pierre molle, parsemée de veines noires, jaunes & brunes. Elle passe pour avoir les mêmes vertus que les autres pierres précieuses : mais elle n'est plus d'usage aujourd'hui. GEOFFROY.

OPE

OPEREMETHIOLIM, l'esprit des minéraux. RULAND.

OPH

OPHIASIS, espece de calvitie. Voyez *Alopecia.*

OPHIDION, espece de serpent marin qui passe pour être apéritif & pour purifier le sang.

OPHIGENIUM, nom qu'Oribase, *Collect. Med. Lib. I.* donne à l'*Elaphoboscum*, ou *Sisarum Germanorum.*

OPHIOGLOSSUM, *langue de serpent.*

Voici ses caracteres.

Elle n'a qu'une seule feuille, & son fruit qui est en forme de langue, est divisé en plusieurs loges posées les unes sur les autres & remplies de semences.

Boerhaave ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

*Ophioglossum vulgatum.* C. B. P. 354. Tourn. Inst. 548. Boerh. Ind. A. 27. *Ophioglossum.* Offic. J. B. 3. 708. Ger. 327. Emac. 404. Raii Hist. 1. 126. Synop. 44. *Ophioglossum, sive Lingua Serpentina.* Park. 506. *Langue de Serpent.*

C'est une petite plante d'environ quatre ou cinq pouces de haut, consistant en une seule feuille verte, épaisse, lisse, sans côtes ou veines, de figure ovale, mais fort pointue à son extrémité, du fond de laquelle s'éleve une tige haute d'environ deux pouces, dont le sommet est chargé d'une langue menue & crénelée d'environ un pouce de long, dans laquelle sont contenues des semences presque imperceptibles à cause de leur extreme petitesse; sa racine est composée de plusieurs fibres entrelacées. Elle croît dans les prés humides, & fleurit au mois de Mai, sa feuille périt dès que les chaleurs de l'Eté commencent à se faire sentir : mais sa racine reste en terre.

La *Langue de Serpent* est un excellent vulnéraire, son suc, ou sa poudre étant pris intérieurement pour les plaies & les meurtrissures. On l'applique extérieurement après l'avoir fait bouillir dans l'huile, sur les plaies récentes, les ulceres, les contusions, & les inflammations. MILLER, *Bot. Offic.*

Dodonée dit que Baptiste Sardus prétendoit guérir les hernies par l'usage de la poudre de cette plante, & toutes sortes de plaies avec son huile faite par infusion. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

Les feuilles récentes de cette plante, consolident les plaies & guérissent l'entérocele; on la donne pour les plaies internes dans l'eau de Prêle (*Equisetum*). Baptiste Sardus assure que sa poudre donnée pendant quelques jours, suffit pour guérir toutes sortes d'hernies. L'huile d'olives vertes, dans laquelle on a fait macérer pendant un tems considérable les feuilles de cette plante, ou ce qui est beaucoup plus court, dans laquelle on les a fait bouillir jusqu'à ce qu'elles aient entierement rendu leur suc, passe pour un des meilleurs remedes que l'on puisse employer, non-seulement pour les plaies récentes, mais encore pour les ulceres invétérés & pour les hernies, sur-tout, dit Parkinson, lorsqu'on a soin d'y faire dissoudre quelque peu d'huile de térébenthine.

Mentzel a remarqué une grande variété dans la grandeur de l'*Ophioglossum* qui croît aux environs de Furstenwald. Le plus petit n'a pas plus d'un pouce de hauteur compris sa langue; le moyen a une feuille de deux pouces, & une langue de plus de trois pouces de long; la feuille du plus grand a quatre pouces de long sur un demi de large, & sa langue est grosse à proportion. Il a trouvé dans le même endroit des *Ophioglossa*, qui avoient deux ou trois langues. Les fermiers de Valedo pilent cette plante, & la mettent dans du beurre bouillant, où elle se conserve pendant deux ou trois années; ils en frottent les tettes de leurs vaches pour en guérir les crevasses & les écorchures. RAY, *Hist. Plant.*

Le mot *Ophioglossum* est dérivé d'ὄφις, *ophis*, serpent, & γλῶσσα, *glossa*, langue, parce que le fruit de cette plante a la figure d'une *langue de serpent.* Cette plante est vulnéraire, agglutinante & résolutive; elle est efficace pour les plaies accompagnées d'inflammation & pour les hémorrhagies. Cæsalpin recommande l'onguent de cette plante pour les hernies des enfans.

On rapporte d'elle plusieurs choses étranges, comme, qu'elle préserve des malins esprits, du poison, & plusieurs autres choses pareilles auxquelles on peut se dispenser d'ajouter foi. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

OPHIOSCORODON, *Rocambole.* Voyez *Allium.*

OPHIOSTAPHYLON. Nom de la *Vitis alba*, ou *Bryonia alba.* ORIBASE, *Medic. Collect. Lib. XII.*

OPHITES & SERPENTINUS. Offic. *Ophites.* Charlt. Foss. 18. Worm. 43. Schrod. 354. Aldrov. Mus. Metall. 752. *Ophites veterum, serpentine recentiorum.* Boet. 501. *Lapis Ophites.* Matth. 1389. *Pierre serpentine.*

C'est une espece de marbre aussi dur que le porphyre, de couleur verte foncée, parsemé de quelques taches un peu plus claires. Dale.

Dioscoride nous apprend qu'il y en a de trois especes, l'une pésante & noire; la seconde de couleur de cendre & tachetée, & la troisieme entremêlée de lignes blanches. Toutes ces especes portées en forme d'amulete sont efficaces, selon lui, contre la morsure des serpens & le mal de tête. La troisieme, surtout, passe pour guérir la léthargie & les maux de tête. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 162.

OPHRIS. Voyez *Bifolium.*

OPHRYS, ὀφρύς, c'est la partie inférieure du front où croissent les sourcils, aussi-bien que les sourcils.

OPHTHALMIA, ὀφθαλμία, d'ὀφθαλμὸς, œil; *ophthalmie.* Ce mot signifie quelquefois toute maladie des yeux: mais on s'en sert particulierement pour désigner l'inflammation de cet organe.

M. de Saint-Yves, célebre Oculiste François, distingue différentes especes d'*ophthalmies*, auxquelles il donne la méthode de remédier de la maniere suivante.

L'*Ophthalmie* est une inflammation ou rougeur de la conjonctive; quelquefois avec tumeur ardente & écoulement de larmes; quelquefois sans l'un & l'autre. Il arrive aussi que cette inflammation s'étend sur toutes les parties du globe & sur celles qui l'environnent.

Cette maladie est la plus fréquente de toutes celles dont les yeux se trouvent affligés, puisqu'elle accompagne presque toutes les autres maladies qui les attaquent.

Il y a différentes especes d'*ophthalmie*; les unes sont sans danger & peuvent être facilement guéries; les autres au contraire sont dangereuses & très-difficiles à guérir; c'est pourquoi je me propose de parler de toutes les différentes especes d'*ophthalmies*, & de faire connoître leur origine, afin que l'on puisse se faire une idée juste de la nature de cette maladie, lorsqu'elle commence à paroître.

A l'égard des causes des *ophthalmies*, elles sont ou intérieures ou extérieures; le sang est la source de toutes les *ophthalmies* qui viennent de cause interne, soit qu'il peche par sa quantité, soit qu'il ait acquis quelque qualité vicieuse, d'épaisseur, d'acrimonie ou de raréfaction; en effet si le sang peche par sa quantité, il se portera en trop grande abondance dans les petits vaisseaux qui arrosent l'œil, d'où s'ensuivra l'*ophthalmie*.

S'il est trop épais, il est certain que ses particules trop grossieres, chariées continuellement dans les vaisseaux de l'œil qui sont très fins, y causeront un embarras, d'où naîtra une inflammation par le défaut d'une circulation libre; le sang étant trop acre, la sérosité que fournit la glande lacrymale, se trouvant de la même nature, ne manquera pas d'irriter la conjonctive, puisqu'elle l'arrose continuellement, d'où s'ensuivra l'*ophthalmie.*

Enfin, si le sang se trouve trop raréfié, cette raréfaction se faisant aussi dans les vaisseaux tendres & délicats de l'œil, y causera la même maladie.

A l'égard des causes extérieures, il est aisé de voir que tout ce qui est capable d'irriter considérablement la conjonctive & la membrane qui la recouvre, ou bien d'occasionner quelque division dans les vaisseaux de ces parties, doit nécessairement causer une *ophthalmie*, comme nous dirons en parlant des différentes especes d'*ophthalmies.*

Pour ce qui est des signes, nous en parlerons en traitant de chaque *ophthalmie* en particulier. Cette maladie est quelquefois fâcheuse par les accidens qui la suivent. Elle s'irrite souvent par les remedes dont les malades se servent d'abord qu'ils en sont attaqués & qui n'y conviennent pas; ou bien la violence du mal est si prompte, qu'il est difficile d'en suspendre l'effet, & d'empêcher que la vue ne périsse.

*Division de l'Ophthalmie.*

On divise communément l'*ophthalmie* en seche & en humide: mais on peut encore en admettre d'autres; comme on va le voir.

*De l'Ophthalmie seche.*

La premiere espece d'*ophthalmie* que l'on appelle seche, est celle qui cause une rougeur dans l'œil sans larmoyement, ni matiere purulente. Dans cette maladie il n'y a ni enflure à la paupiere, ni douleur dans l'œil, ni dans la tête; elle est causée par un sang épais qui séjourne dans quelques-uns des vaisseaux de la conjonctive & non pas dans tous; car dans cette maladie il y a une partie du blanc de l'œil qui est rouge & l'autre qui ne l'est pas.

*De l'Ophthalmie humide.*

La seconde espece d'*ophthalmie* appellée humide, est occasionnée par une abondance de lymphe lacrymale, qui passant continuellement sur le globe de l'œil, l'irrite par son acrimonie, l'enflamme aussi-bien que la partie intérieure des paupieres qui en deviennent enflées. Elle ulcere même assez souvent la cornée transparente. Cette maladie est accompagnée de douleurs dans l'œil avec élancemens, ensorte que les malades ne sauroient voir le jour, ni souffrir la lumiere sans des douleurs très-vives. Les enfans aussi bien que les vieillards, sont forts sujets à cette *ophthalmie*, dans lesquels elle se rend rébelle à cause de l'humidité naturelle de leur tenpérament. Dans le cours de cette maladie, les enfans ont même souvent les narines & les levres non-seulement enflées, mais aussi couvertes de pustules & de gale, de même que les autres parties du visage.

*De l'Ophthalmie qui suit le rhume.*

Il y a une troisieme espece d'*ophthalmie*, qui excite une démangeaison dans l'œil, avec un suintement d'une humeur épaisse & glaireuse qui colle les paupieres pendant la nuit. Cette *ophthalmie* est très-souvent une suite du rhume du cerveau. Elle est la plus aisée de toutes à guérir.

*De l'Ophthalmie avec chassie seche.*

Il se rencontre une quatrieme espece d'*ophthalmie* qui tient de la nature de la seche, dans laquelle la conjonctive est rouge, & les paupieres sont pleines d'une chassie seche en forme de farine écailleuse. Une partie de cette chassie se répand sur le globe de l'œil, ensorte qu'il semble au malade d'y avoir des ordures; ce qui le fatigue & fait rougir la conjonctive.

*De l'Ophthalmie qui occupe le globe de l'œil du côté des angles.*

La cinquieme espece d'*ophthalmie* est lorsque les yeux du malade ne sont rouges que du côté des angles, & point à la partie supérieure ni inférieure du globe. Lorsque la caroncule lacrymale se trouve enflammée, les vaisseaux qui passent dessous se tuméfient jusques vers la contrée transparente; cette maladie est sujette à se changer en une autre appellée onglet.

*De l'Ophthalmie avec bourgeons sur le globe de l'œil.*

Il y a une sixieme espece d'*ophthalmie*, dans laquelle l'œil a de petits faisceaux de veines tuméfiées qui partent de la surface intérieure des paupieres, & se rendent jusqu'à l'endroit de l'union de la conjonctive avec la cornée transparente, où il paroît un bourgeon de la grosseur d'une lentille. Quelquefois la rougeur se continue sur la

cornée, où se fait voir dans son extrémité un pus blanchâtre. On s'apperçoit bien que c'est par l'extrémité de ces vaisseaux que s'épanche la matiere qui cause le bourgeon. On ne peut guérir cette maladie que lorsque le bourgeon est percé, ou que ce qu'il contient ne soit résout par des remedes convenables.

*De l'Ophthalmie avec des petits abscès sur la cornée & la conjonctive.*

La septieme espece d'*ophthalmie* est lorsque toute la conjonctive est rouge avec de petits abscès qui sont situés en partie sur la cornée transparente, & en partie sur la conjonctive. Il y en a quelquefois jusqu'à cinq ou six autour de l'œil; tantôt ils sont de la largeur d'une tête d'épingle, & tantôt comme une lentille.

*De l'Ophthalmie érésipélateuse.*

La huitieme espece d'*ophthalmie* est celle qui vient d'un érésipele, qui rougit la conjonctive, enfle les paupieres & cause des douleurs avec chaleur insupportable à l'œil & dans la tête. Il se forme des croûtes & des gales aux parties voisines de l'œil, comme sur le front, les tempes & le nez, qui laissent par leurs chutes des marques pour toute la vie, semblables à celles qui restent après la petite vérole.

*De l'Ophthalmie la plus violente, appellée chemosis.*

On trouve une neuvieme espece d'*ophthalmie* dans laquelle toute la conjonctive devient si considérablement enflée, que son épaisseur égale celle d'un travers de doigt; ce qui fait paroître la cornée transparente comme dans un enfoncement. Cette inflammation est accompagnée de très grandes douleurs dans la tête & dans l'œil, de pésanteur au-dessus de l'orbite, d'insomnie, de fievre, de battemens, &c. Dans cette *ophthalmie*, il arrive souvent que toute la cornée transparente tombe par suppuration, ce qui détruit la chambre antérieure de l'œil. La cicatrice qui suit cet accident, empêche que le crystallin & la vitrée ne s'échappent, & par conséquent que le globe ne se flétrisse entierement. Quelquefois l'un & l'autre arrivent.

Cette espece d'*ophthalmie* est souvent la suite d'un coup reçu à l'œil ou aux environs; d'autres fois elle arrive sans qu'aucune cause extérieure ait précédé cette maladie; enfin elle peut être occasionnée par un dépôt critique à la suite d'une fievre maligne ou autre.

J'ai vu une Dame à qui la fatigue d'un voyage où elle fut obligée d'aller à cheval par la pluie, avoit causé une pleurésie. Les Medecins du pays ne l'ayant point fait saigner, il lui survint une *ophthalmie* de la nature de celle dont je viens de parler qui fit cesser la pleurésie: mais la fievre subsistant toujours avec l'inflammation de l'œil, celle-ci dégénéra bien-tôt en abscès. L'autre œil se trouva le vingtieme jour attaqué des mêmes accidens & avec autant de violence.

Quand la malade fut en état de pouvoir être transportée, elle vint à Paris me consulter. En examinant ses yeux, j'en trouvai le premier dont j'ai parlé, entierement perdu, & l'autre couvert d'une cicatrice, qui par l'usage des remedes que je lui ai fait, est effacée; de sorte qu'elle voit assez pour se conduire.

*De l'Ophthalmie vénérienne.*

La dixieme espece d'*ophthalmie* a presque les mêmes apparences que la précédente, excepté que la conjonctive enflée paroît dure & charnue. Elle commence d'abord par une abondance de matiere blanchâtre tirant sur le jaune, qui suinte continuellement par l'œil. Cette maladie est assez rare, & a pour principe une cause vénérienne. J'ai vu plusieurs personnes qui en étoient attaquées; dans la plupart cette maladie a paru deux jours après qu'un écoulement vénérien avoit discontinué. La matiere ayant cessé en partie de sortir par les voies ordinaires, a causé une métastase ou un transport à l'œil par lequel il couloit une matiere semblable, & qui teignoit le linge, de même que celle qui couloit par les voies ordinaires.

*De l'Ophthalmie de la choroïde.*

Il y a une onzieme espece d'*ophthalmie*, dans laquelle les parties intérieures du globe sont enflammées, savoir, la choroïde conjointement avec l'uvée.

Dans cette maladie, la conjonctive n'est que légerement enflammée. Il y a un larmoyement & de la difficulté à supporter la lumiere, jointe à des douleurs vives vers le sommet de la tête & les tempes, & la prunelle se trouve rétrécie.

*De l'Ophthalmie causée par des ordures dans l'œil.*

La douzieme espece d'*ophthalmie* est causée par des ordures, & autres choses semblables qui entrent dans les yeux, & y causent une *ophthalmie* plus ou moins considérable, suivant leurs volumes & leurs inégalités. Elle s'attache sur le blanc de l'œil ou sur la cornée transparente, ou en-dedans des paupieres.

*De l'Ophthalmie par des coups reçus à l'œil.*

La treizieme espece d'*ophthalmie* est causée par quelque coup. Elle est différente selon la force du coup & selon la figure de la chose qui a frappé l'œil.

*De l'Ophthalmie par la rupture des vaisseaux qui rampent sur la conjonctive.*

La quatorzieme espece d'*ophthalmie* est celle dans laquelle l'œil devient très-rouge, sans néanmoins que le malade ressente aucune douleur, ni peine à souffrir la lumiere; elle est produite par un vaisseau sanguin de la conjonctive, qui occasionne par son ouverture un épanchement de sang entre les lames de cette membrane.

*Du prognostic des ophthalmies.*

Quoique le prognostic de l'*ophthalmie* soit toujours dangereux par rapport aux accidens fâcheux qui l'accompagnent: il y a cependant plusieurs especes d'*ophthalmies* dont les suites ne sont pas également dangereuses. Nous allons d'abord parler de celles qui donnent le plus à craindre, & nous dirons ensuite un mot des *opththalmies*, qui pour l'ordinaire n'entraînent point après elles des accidens fâcheux.

L'*ophthalmie* humide est dangereuse, soit par sa durée, ou par les récidives fréquentes de ses accès, ou par l'acrimonie de la lymphe qui excorie & ulcere la cornée transparente, & fait perdre une partie de la vue par les cicatrices qui suivent les ulceres.

L'*ophthalmie* érésipélateuse est dangereuse par la violence des douleurs dont elle est accompagnée, & parce que la vue en demeure souvent considérablement endommagée.

L'*ophthalmie* appellée *chemosis*, est très-fâcheuse par des douleurs qui la suivent, & parce que souvent elle cause la perte de la vue.

L'*ophthalmie* vénérienne est aussi dangereuse que la *chemosis*.

L'*ophthalmie* qui est suivie de l'inflammation de la choroïde & de l'uvée, est très-dangereuse; puisque souvent elle cause la perte de la vue, ou bien une cataracte membraneuse.

L'*ophthalmie* causée par des coups reçus à l'œil est plus ou moins dangereuse, selon les parties de l'œil qui sont intéressées.

L'*ophthalmie* qui survient aux coups de tête, ou les méninges ont été intéressées, est un signe de mort.

Lorsque

Lorſque dans les commencemens de la petite vérole, les yeux ſe trouvent comme remplis de ſang épanché hors des vaiſſeaux; c'eſt encore un ſigne mortel, puiſqu'il marque un tranſport du ſang dans la tête.

A l'égard des autres eſpeces dont nous avons fait la deſcription, on peut dire en général qu'elles ne ſont point dangereuſes, n'étant pour l'ordinaire accompagnées d'aucun accident fâcheux.

Le flux de ventre qui ſurvient à l'*ophthalmie*, la guérit, ſelon Hippocrate.

*De la guériſon des ophthalmies.*

Pour guérir généralement toutes ſortes d'*ophthalmies*, les remedes généraux doivent y être employés, principalement la ſaignée, pour diminuer la quantité du ſang. Il y a des cas où l'on eſt obligé de ſe ſervir de la purgation; il y en a d'autres où elle ſeroit nuiſible & dangereuſe. Il faut obſerver que les taches, les ulceres, de même que certains abſcès de la cornée tranſparente, qui ſont accompagnés d'inflammation de la conjonctive, ſe trouvent diminués, & leur guériſon s'obtient même plus promptement par la ſaignée de l'œil, que par les autres moyens: cependant il y a des cas où elle ne convient pas, comme la pratique le fait voir. Cette ſaignée ſe pratique de différentes manieres, voyez *Oculus*.

*De la guériſon de l'ophthalmie ſeche.*

Dans l'*ophthalmie* ſeche, on ſe ſervira pendant quelques jours d'un collyre fait avec les eaux de roſe & de plantain, deux onces de chacune; dans leſquelles on délayera douze grains de tuthie préparée: on animera le tout avec une cuillérée d'eſprit de vin, pour en laver le dedans de l'œil trois fois dans la journée; le ſoir il faut mettre ſur l'œil une compreſſe trempée dans du vin, dans lequel on aura fait bouillir deux bouillons, une pincée de véronique & une autre de thym, & autant de roſes de Provins, ſur la quantité d'un demi-ſeptier. Comme cette eſpece d'*ophthalmie* n'eſt point dangereuſe, il y faut peu de remedes; ſouvent même la ſaignée ſeule la guérit, étant réitérée ſuivant la plénitude du malade.

*De la guériſon de l'ophthalmie humide.*

L'*ophthalmie* humide eſt quelquefois très-difficile à guérir, il y faut plus de remedes qu'à la précédente, outre les généraux réitérés ſelon le beſoin.

On eſt ſouvent obligé de faire la ſaignée du pié ou de la gorge. On appliquera d'abord un collyre fait avec les eaux diſtilées d'euphraiſe, de fenouil & de plantain, deux onces de chacune, dans leſquelles on délaye deux grains de ſel de ſaturne. On eſt quelquefois contraint de ſe ſervir du ſéton, du cautere, & de l'emplâtre véſicatoire, entretenus pendant quelque-tems; à l'égard des véſicatoires, on obſervera que pour peu que leur uſage incommode les reins ou la veſſie, on doit le ceſſer & employer d'autres moyens.

Si le premier collyre qui n'eſt qu'adouciſſant, ne réuſſit pas après quelques jours d'uſage, on lui en ſubſtituera un, qui en reſſerrant les pores, s'oppoſera au trop grand écoulement des larmes dans l'œil: c'eſt pourquoi on retranchera le ſel de ſaturne, & on délayera dans les eaux ſuſdites un demi gros des trochiſques blancs de Rhaſis. Quand la fonte des eaux a ceſſé, s'il reſte quelqu'ulcere ſur la cornée tranſparente, comme il arrive aſſez ſouvent, on doit employer la diſſolution de la pierre divine dans l'eau commune.

Cette pierre ſe fait avec parties égales d'alun, de ſalpetre, de vitriol de Chypre, une livre de chacun; deux gros de camphre, que l'on mettra dans un pot de terre verni ayant un couvercle qui le ferme exactement. On fera des rouleaux d'une pâte ferme de la longueur d'un pié & d'un demi-pouce de groſſeur; on placera enſuite le pot ſous la cheminée, & l'ayant entouré de charbons en aſſez grande quantité, pour que leur élevation ſurpaſſe le bas du pot d'un demi-pouce, on les allumera; à meſure que les matieres ſe fondront, on aura ſoin de les remuer avec une baguette aſſez longue, & lorſqu'on s'appercevra que ces matieres par leur ébullition, ſe ſeront élevées à la hauteur de trois travers de doigts, on retirera le vaiſſeau du feu, & on y jettera le camphre en poudre; on continuera à remuer le tout, juſqu'à ce que le camphre ſoit fondu entierement; on couvrira pour lors le pot le plus promptement qu'il ſera poſſible de ſon couvercle, & on le lutera avec les rouleaux ſuſdits, enſorte qu'il ne puiſſe ſortir aucune vapeur: on laiſſera le pot dans cet état l'eſpace de vingt-quatre heures, au bout duquel tems on le caſſera pour en ſéparer la pierre, & on la mettra dans un vaiſſeau de verre bien bouché. La doſe eſt depuis douze grains, juſqu'à un demi-gros que l'on délayera dans un demi ſeptier d'eau commune. On pourra ajouter à cette diſſolution deux gros de ſucre candi, avec une cuillerée d'eau-de-vie.

Lorſque l'ulcere ſera cicatrisé, ſi ce remede ne détruit pas aſſez la tache, on ſe ſervira d'une poudre faite avec l'os de ſeche & le ſucre candi, mêlés enſemble, dont on fait tomber gros comme une lentille tous les matins ſur la tache. Quelquefois il faut employer des remedes plus forts, comme l'huile de linge, & les poudres où il entre de l'alun.

Les *ophthalmies* humides ſont ſouvent accompagnées de tumeurs ſcrophuleuſes, ce qui paroît par des glandes tuméfiées autour du cou. Il faut pour lors ſe ſervir de remedes capables de détruire la cauſe de cette maladie, qui ſans cela, fait périr quelquefois les yeux par des ulceres & des taches qui y ſuccedent. Pour cet effet, outre l'application des remedes dont j'ai parlé ci-deſſus, il faut faire une tiſane avec une once de racine de ſquine, une once de racine de patience ſauvage coupée par tranches, que l'on fait bouillir dans cinq pintes d'eau réduites à deux pintes & chopine. On y fera auſſi bouillir une poignée de ſouci de vigne, & un peu de régliſſe. Le malade boira tous les jours trois demi-ſeptiers de cette tiſane; deux le matin, & un l'après-midi; ce que l'on continuera pendant un mois. On fera prendre à la perſonne trente grains d'éthiops minéral trois jours de ſuite, ce qui fera quatre-vingt-dix grains; on la purgera le quatrieme jour avec un purgatif un peu fort, & cependant convenable à la maladie & au tempérament du malade; on le laiſſera enſuite quatre jours ſans prendre d'éthiops; on en recommencera l'uſage pendant trois jours, & on le repurgera enſuite, ce que l'on continuera juſqu'à la guériſon. Il eſt à propos d'augmenter la doſe de l'éthiops peu à peu juſqu'à un gros; car lorſqu'on en donne trop peu, il ne fait pas un effet aſſez puiſſant, ayant cependant toujours égard à l'âge & au tempérament, &c.

*De la guériſon de l'ophthalmie qui ſuit le rhume.*

La troiſieme eſpece d'*ophthalmie* qui eſt accompagnée d'un ſuintement d'une humeur épaiſſe qui colle les paupieres pendant la nuit, demande peu de tems pour ſa guériſon. Après les remedes généraux, on ſe ſervira tous les ſoirs de pommade de tuthie, dont on mettra en ſe couchant gros comme une lentille au coin de l'œil du côté du nez, enſorte qu'elle entre dans l'œil. Il faut laver l'œil quatre fois par jour avec dix parties d'eau tiede, & une partie d'eau-de-vie. Comme il arrive ſouvent que les angles des paupieres ſont ulcérés, ſi elles ne guériſſent pas par la pommade de tuthie, on ſe ſervira de la diſſolution de la pierre divine dans l'eau commune.

*De la guériſon de l'ophthalmie avec chaſſie.*

La quatrieme eſpece d'*ophthalmie* ſe guérit, après les remedes généraux, par l'uſage d'une eau composée avec

du sel ammoniac, & du sel de saturne, sept grains de chaque que l'on dissoudra dans de l'eau de rose & de plantain, quatre onces de chaque, pour en baigner l'œil trois ou quatre fois dans la journée.

*De la guérison de l'ophthalmie qui occupe le globe du côté des angles.*

Il faut se servir pour la cinquieme espece d'*ophthalmie*, d'un collyre fait avec le vitriol blanc & l'iris de Florence, un gros de chaque; le tout infusé dans trois chopines, ou deux pintes d'eau, selon qu'on la souhaite plus ou moins forte.

*De la guérison de l'ophthalmie avec bourgeons.*

Cette *ophthalmie* se guérit par l'usage de la dissolution de la pierre divine dans l'eau commune, lorsque les bourgeons ne se trouvent que sur la conjonctive. Mais s'ils s'évacuent sur la cornée transparente, & qu'il paroisse du pus répandu entre les pellicules de la cornée, on use des remedes qui servent aux abscès de l'œil.

*De la guérison de l'ophthalmie avec de petits abscès sur la cornée & sur la conjonctive.*

Pour la septieme espece d'*ophthalmie*, il faut mettre sur les yeux, où il se forme des abscès entre la conjonctive & la cornée transparente, des remedes propres pour faire ouvrir ces abscès, & les cicatriser ensuite; parce que l'inflammation & les progrès de la maladie ne cessent qu'au même-tems que la matiere se vuide. On applique d'abord une eau distilée du camphre; & aussi-tôt qu'ils commencent à percer, on y met de la dissolution de la pierre divine dans l'eau commune, qui nettoye & cicatrice les ulceres.

*De la guérison de l'ophthalmie éréspelateuse.*

La huitieme espece d'*ophthalmie* est longue & difficile à guérir. On doit d'abord mettre sur la partie de l'eau distilée de fleurs de sureau, mêlée avec une dixieme partie d'eau-de-vie, que l'on fera tiédir, pour en bassiner l'œil, & même les paupieres. On aura aussi recours au séton, & à la saignée tant du bras que du pié, & de la gorge. On mettra aussi dans la suite en usage la purgation & les emplâtres vésicatoires, si on les juge nécessaires.

*De la guérison de l'ophthalmie, appellée* chemosis.

La violence de cette maladie demande un prompt secours. C'est pourquoi d'abord que l'on s'apperçoit que le dépôt se fait sur l'œil, il faut saigner deux fois du bras dès le premier jour, le lendemain donner un purgatif violent, & le soir de cette medecine saigner du pié, si les accidens continuent. La saignée de la gorge doit être faite dès le lendemain de la medecine. Cette maladie est à l'œil ce que la pleurésie est à la poitrine; car le sang a ici la même couleur & la même qualité que dans l'inflammation de la pleure. On applique d'abord une emplâtre assez large de vésicatoire entre les épaules. La plupart mettent dans le commencement des cataplasmes sur l'œil : mais cette méthode est très-pernicieuse d'autant que ces cataplasmes incommodent par leur pésanteur, & procurent plutôt la suppuration que la résolution de la matiere qui occasionnoit son inflammation. On doit au contraire se servir des remedes propres à adoucir l'inflammation, & faire transpirer la matiere qui la cause, comme de l'eau-de-vie mêlée avec beaucoup d'eau, dont on lave l'œil de tems en tems. On mêle un gros de diaphorétique minéral nouvellement fait dans deux pintes de tisane ordinaire, pour en faire boire souvent au malade; ensorte que dans un jour & demi il ait pris toute cette quantité.

Si la purgation donne du soulagement, on la réitérera deux jours après; & si l'on s'apperçoit que l'œil veuille se disposer à la suppuration, on y appliquera un remede résolutif capable de la détourner. Pour cet effet, il faut prendre du romarin, de la sauge, de l'hysope, & des roses de Provins, une pincée de chaque, que l'on fera bouillir trois ou quatre bouillons dans un demi-septier de vin rouge, dans lequel on trempera des compresses pour les mettre sur l'œil, prenant garde de ne pas trop le presser par le bandage. Si l'on apperçoit de la blancheur dans la cornée transparente, on fera couler de la liqueur dans l'œil trois fois dans la journée; on remouillera la compresse dès qu'elle sechera. Si par les moyens que j'ai proposés l'enflure de l'œil vient à cesser, sans qu'il arrive suppuration au globe, ou que la matiere qui a suivi la suppuration se résolve sans que l'œil en soit endommagé, on se servira de l'eau distilée de camphre, pour en faire couler de tems en tems dans l'œil, jusqu'à ce que la rougeur ait cessé. S'il reste pour lors une foiblesse dans la vue, comme il arrive souvent, je substitue à l'eau susdite une fortifiante, qui rétablit la vue dans son premier état. Quelquefois on est obligé de percer l'abscès avec une lancette aussi-tôt que l'on apperçoit la matiere formée, de crainte que son séjour ne détruise les parties de l'œil qui la renferment.

*De la guérison de l'ophthalmie vénérienne.*

La dixieme espece d'*ophthalmie* ne demande pas moins de diligence que la précédente. On fera prendre au malade la panacée mercurielle, & on le saignera du pié, pour détourner l'humeur qui se porte à l'œil. On mettra le malade dans le bain domestique, soir & matin, & on le purgera dès le premier jour du bain; ce que l'on est obligé quelquefois de réitérer plusieurs jours de suite, en donnant la panacée mercurielle tous les soirs. On lavera les yeux à tout moment avec le mélange d'eau & d'eau-de-vie. On aura toujours sur les yeux des compresses trempées dans le vin, décrit dans l'article précédent. Par ce moyen on guérira cette maladie en peu de tems, si on s'y prend de bonne heure; autrement les yeux périront, ou n'auront que peu de vue après la guérison.

*De la guérison de l'ophthalmie de la choroïde.*

La guérison de l'*ophthalmie* de la choroïde est la même que celle de la *chemosis*, excepté que l'on fera couler de deux heures en deux heures dans l'œil, trois gouttes d'eau distilée de camphre.

*De la guérison de l'ophthalmie causée par des ordures dans l'œil.*

La douxieme espece d'*ophthalmie* se guérit en ôtant les ordures qui sont tombées dans l'œil. Si elles entrent dans le blanc de l'œil ou dans la cornée, on les ôtera avec l'extrémité du tranchant d'une lancette, qui emporte tout ce qui est séché dans le globe, comme le sont la plupart de ces ordures. Celles qui sont entre le globe & les paupieres, peuvent sortir par le moyen d'un stylet d'argent, que l'on introduit entre les paupieres & le globe. Si elles sont enfoncées dans la paupiere, il faut se servir d'un instrument fait en forme d'une curette, afin que le bord de la rainure de la curette puisse emporter l'ordure.

*Observation singuliere d'ordure entrée sous la premiere tunique de l'œil.*

Une jeune fille, pensionnaire aux Religieuses de Haute-Bruyere, cassa un busc de baleine, dont cinq fragmens de la longueur d'une ligne ou deux, se porterent dans l'œil, & se glisserent entre les lames de la conjonctive: il se forma une élévation charnue à l'endroit où ces

fragmens s'étoient arrêtés. J'en ôtai aisément deux avec la pointe de la lancette, parce que l'une de leurs extrémités n'étoit pas recouverte de la tunique: mais comme les trois autres étoient tout-à-fait entre les membranes, & recouverts de la cicatrice qui s'y étoit faite, je les tirai tous trois à huit jours de diſtance l'un de l'autre avec une aiguille à cataracte, que je pouſſai en perçant la premiere tunique deſſous un de ces fragmens. Lorſque mon aiguille fut gliſſée ſous le fragment, je la tournai de côté, afin qu'en la levant le tranchant pût couper la tunique, & que par ce moyen la tunique coupée, la baleine ſe ployât & ſortit de l'endroit où elle étoit enfermée. J'en fis de même aux autres avec le même ſuccès; après quoi l'élévation charnue ſe diſſipa par l'uſage de la diſſolution de la pierre divine dans l'eau commune.

*De la guériſon de l'ophthalmie causée par des coups reçus à l'œil.*

Dans cette eſpece d'*ophthalmie*, y ayant preſque toujours du ſang extravasé dans l'œil, il eſt néceſſaire d'y appliquer des remedes réſolutifs & anodyns, tels que le ſang de pigeon, que l'on y fait couler deux fois par jour. On trempe des compreſſes dans du vin chaud, dans lequel l'on a mêlé quelques gouttes du baume du Commandeur, & on les applique enſuite ſur les paupieres. On a ſoin de ſaigner une ou pluſieurs fois, ſelon que la maladie le requiert. On lave l'œil trois fois le jour avec un mélange d'une cuillerée d'eau vulnéraire mêlée dans cinq cuillerées d'eau diſtilée d'euphraiſe. On ſe ſert dans la ſuite d'autres remedes, ayant égard à la diſpoſition de l'œil, & aux accidens qui ſuivent le coup.

*De la guériſon de l'ophthalmie causée par la rupture des vaiſſeaux qui rampent ſur la conjonctive.*

Cette *ophthalmie* ſe guérit ordinairement en faiſant tomber ſur l'œil du ſang de pigeon trois fois par jour, & en y appliquant enſuite une compreſſe trempée dans l'eau vulnéraire, qu'on ôtera auſſi-tôt qu'elle ſera deſſéchée, pour lors on fera tomber quelques gouttes de cette eau ſur le globe de l'œil, pour le débarraſſer du ſang de pigeon qu'on y avoit laiſſé. Le blanc de l'œil, de rouge qu'il étoit, devient ordinairement jaune, & enſuite il reprend ſa blancheur naturelle.

*De l'ophthalmie qui ſuit la petite vérole.*

Si les *ophthalmies* violentes ſont ſi dangereuſes pour la perte de la vue, celles qui ſont occaſionnées par la petite vérole, ne ſont pas moins à craindre, comme la triſte expérience de pluſieurs perſonnes ne l'a que trop fait connoître. Elle a même fait croire, que les maux qui ſuivent immédiatement la petite vérole étoient incurables: mais j'ai des preuves qui détruiſent cette opinion.

La petite vérole eſt ſujette à cauſer dans les yeux quatre ſortes de maladies, ſavoir, l'inflammation de la conjonctive, la fiſtule lacrymale, les abſcès de la cornée & les ulceres des paupieres. Souvent même ces accidens ſe rencontrent tous quatre à la fois, & d'autres fois il ne s'en trouve qu'un.

Dans les progrès de la petite vérole le viſage & les paupieres commencent par enfler, ce qui eſt ſuivi d'une rougeur aux yeux & d'un ſuintement d'humeur glaireuſe, qui colle les paupieres, de maniere que lorſqu'on n'a point le ſoin de les décoller, les yeux demeurent pluſieurs jours fermés. Cette humeur retenue entre les paupieres & le globe, devient en s'aigriſſant capable d'ulcérer la cornée tranſparente, & d'altérer conſidérablement la vue.

Lorſque les grains de petite vérole des autres parties du corps ſuppurent, ils ſe cicatriſent: mais ceux qui percent & s'élevent ſur le bord du cartilage des paupieres entre les cils & leur ſurface interne ne ſe cicatriſent pas à cauſe de l'acrimonie de la séroſité, qui arroſe continuellement l'œil; d'où il réſulte des ulceres qui durent quelquefois pluſieurs années, & même toute la vie, ſi on n'y remédie.

Les ulceres qui viennent aux paupieres à la ſuite de la petite vérole, ſont de deux ſortes: les uns ſont accompagnés d'une chair fongueuſe qui retarde leur guériſon, juſqu'à ce qu'elle ſoit conſumée; les autres au contraire pénétrant juſqu'aux glandes qui fourniſſent la chaſſie, alterent cette liqueur, laquelle ne contribue pas peu à entretenir les ulceres, en s'attachant comme un limon ſur leur ſurface; ce qui occaſionne dans la ſuite la chute des cils.

Le troiſieme accident qui ſuit immédiatement la petite vérole, eſt produit par une humeur glaireuſe, qui s'amaſſe entre le globe de l'œil & les paupieres, lorſqu'elles ont été trop longtems fermées. Cette humeur entrant dans les points lacrymaux paſſe dans le ſac lacrymal; d'où il arrive une obſtruction au canal naſal, qui cauſe dans la ſuite une fiſtule lacrymale.

Le quatrieme accident arrive d'ordinaire vingt jours après la petite vérole, & quelquefois auſſi dans le fort de cette maladie. Il eſt causé par un grain qui paroît dans le milieu de la cornée tranſparente entre les pellicules qui la compoſent. La cornée par ſa dureté ne permet pas à ce grain de ſe faire jour en-dehors, à moins qu'il ne ſoit ſuperficiel; c'eſt pourquoi il perce en-dedans, & de cette maniere y cauſe un abſcès, ou bien la matiere épanchée entre les pellicules, ſe congele & s'endurcit, & y fait une tache.

On peut ajouter qu'il ſurvient quelquefois à tout cela une fluxion opiniâtre qui arrive, lorſqu'après toutes les puſtules guéries, les malades viennent à prendre l'air. Les pores de la peau en étant frapés, & ſe trouvant comme bouchés par cet air, il ne ſe fait plus de tranſpiration des reſtes de l'humeur ſalée, qui ſortoit auparavant par les ulceres de la peau; d'où il arrive, pour ainſi dire, une répercuſſion de cette humeur, qui reſtant dans les vaiſſeaux ſe jette ſur les yeux, & y cauſe une *ophthalmie* humide, dont la liqueur qui s'écoule eſt ſi corroſive, qu'elle excorie la peau du viſage.

*Des remedes pour l'ophthalmie qui ſuit la petite vérole, & pour les accidens qui l'accompagnent.*

Après avoir marqué les maladies des yeux qui ſuivent la petite vérole, il reſte à parler des remedes qui leur conviennent: à l'égard de l'*ophthalmie*, je renvoie le Lecteur au Chapitre de l'*ophthalmie* humide. Pendant le cours de la petite vérole on doit ſe ſervir d'un collyre fait avec le ſafran & les eau diſtilées de plantain & de roſe. Je me ſers d'une eau diſtilée du camphre qui prévient tous ces accidens, lorſqu'elle eſt appliquée dans les commencemens, il ſuffit d'avoir ſoin d'en mettre quelques goutes dans l'œil quatre ou cinq fois par jour, & d'empêcher en même-tems que les paupieres ne ſe collent; car cela eſt de grande conséquence. Pour cet effet on trempe la barbe d'une plume dans cette liqueur, & on la paſſe entre les deux paupieres pluſieurs fois de tems en tems dans la journée & pendant la nuit.

Les eaux ophthalmiques en général ſont très-peu de choſe à la guériſon des ulceres qui viennent ſur le bord des paupieres: mais j'ai trouvé qu'en les touchant avec la pierre infernale, ils ſe cicatriſent aisément. Il faut en ôter l'ardeur, auſſi-tôt qu'elle les a touchés, en faiſant baigner l'œil pluſieurs fois dans un petit verre plein d'eau: & il faut ſurtout prendre garde que l'endroit de la paupiere, ſur lequel on a appliqué la pierre, ne poſe point ſur le globe de l'œil, que la cuiſſon qu'elle a causée n'en ſoit paſſée, on les touchera une ou deux fois la ſemaine, juſqu'à ce que l'on juge que ce ſoit aſſez, & on mettra ſur ces endroits ſoir & matin de la tuthie en poudre très-fine qui achevera de les cicatriſer. A l'égard des ulceres, il eſt à remar-

quer que ceux qui ſont profonds, ſont plus long-tems à guérir que ceux qui ont une chair fongueuſe.

*De l'abſcès de l'œil.*

L'abſcès qui ſurvient à l'œil peut avoir ſon ſiége en différens endroits. Quelquefois il ſe trouve à la cornée tranſparente ; d'autrefois entre la conjonctive & la cornée opaque, & ſouvent à l'uvée. J'entends par abſcès un amas de pus plus ou moins abondant. Lorſqu'il ſe fait dans la cornée tranſparente, comme il arrive ſouvent après la petite vérole, on l'apperçoit aiſément par une blancheur qui l'accompagne : mais lorſqu'il commence entre la cornée opaque & la conjonctive, on doit le ſoupçonner par le gonflement du globe de l'œil qui eſt tuméfié plus à l'endroit de l'abſcès qu'ailleurs. S'il ſe fait à l'uvée, on ne le connoît ſouvent que quand le pus eſt épanché dans l'humeur aqueuſe.

Les abſcès qui attaquent la cornée tranſparente commencent quelquefois par une petite tache blanche qui paroît ſur la premiere pellicule de cette membrane, & eſt ſuivie d'une élévation en-dehors ; en la piquant légérement avec la pointe de la lancette, ſans pénétrer les autres pellicules, on le guérit aiſément : mais ſi l'abſcès eſt plus profond, qu'il ſe trouve au milieu de l'épaiſſeur de la cornée, & qu'il s'élargiſſe au point de couvrir preſque toute la tranſparence de cette membrane, il fait ce que l'on nomme hypopyon. Si au contraire il n'eſt pas ſi large, & qu'il perce de lui-même au-dedans de l'œil, ſa matiere coule dans la chambre antérieure entre l'iris & la cornée tranſparente, & y fait un amas en forme de tache qui a la figure d'un demi-croiſſant, ſemblable à celui qui paroît aux racines des ongles ; c'eſt pourquoi on appelle cet abſcès *onyx*. (Heiſter décrit différemment l'*hypopyon* & l'*onyx*. Voyez *Hypopyon* & *Oculus*.)

Quelquefois ſans que la cornée tranſparente ſoit attaquée, l'abſcès étant entre la conjonctive & la ſclérotique, ou dans l'épaiſſeur de celle-ci, le pus ſe gliſſe dans la chambre antérieure, entre l'iris & la cornée tranſparente ; ce qui peut arriver dans le premier cas par la preſſion des paupieres, & dans le ſecond par celle des aponévroſes des muſcles du globe.

Ces différens abſcès ne ſe font pas ſans un grand danger de perdre la vue. On en guérit cependant pluſieurs, ſans que les yeux en reſtent incommodés. Avant que de parler de l'opération que l'on eſt obligé d'y faire quelquefois pour évacuer le pus, il faut donner une regle pour connoître l'état du pus dans l'œil : cette opération le demande ; car ſouvent la matiere échappée dans la chambre antérieure entre l'iris & la cornée tranſparente, ſe diſſipe en quelque maniere par l'uſage des remedes dont j'ai parlé ci-devant, non pas en ſe réſolvant, mais en ſe précipitant au fond de l'œil.

Lorſqu'il arrive que cette matiere augmente, au lieu de ſe diſſiper, & que l'on voit qu'elle eſt aſſez abondante pour qu'elle puiſſe entrer par le trou de la prunelle, il eſt tems pour lors d'y faire l'opération qui ſuit.

On expoſera l'œil malade à un aſſez grande clarté, & on appuiera la tête contre le doſſier d'un fauteuil, pour faire enſuite une inciſion à la cornée tranſparente au-deſſous du trou de la prunelle, en prenant garde que la pointe de la lancette ne touche point l'iris qui eſt derriere le pus. On doit faire l'ouverture aſſez longue pour donner iſſue à la matiere ; & comme elle ſort rarement d'elle-même par cette ouverture, on y injectera de l'eau tiede avec une petite ſeringue, laquelle lave & charrie le pus avec elle en reſſortant. On mettra ſur l'œil une compreſſe trempée dans un collyre fait avec les eaux de roſe, de plantain & de fenouil, dans leſquelles on battra un blanc d'œuf. On a ſoin de maintenir cette compreſſe humide en l'arroſant de tems en tems avec ce remede ; on en fait auſſi couler trois ou quatre fois dans la journée ſur la plaie faite à la cornée.

Il arrive ordinairement que quelques jours après que le pus eſt vuidé, il s'en épanche de nouveau à l'endroit ou étoit celui qu'on a évacué. On introduira pour lors un ſtilet fin dans l'inciſion que l'on a faite, pour r'ouvrir la plaie, & en faire ſortir la matiere comme la premiere fois. S'il ne ſe fait plus aucun amas de nouvelle matiere, on laiſſera refermer la plaie ; & s'il y a toujours une continuation d'inflammation à l'œil, on y appliquera les remedes convenables, que je ne répéterai point ici.

OPHTHALMIATER. *Oculiſte.*

OPHTHALMOS, ὀφθαλμὸς. *Œil.* Voyez *Oculus.*

OPHTHALMOXYSIS, de ὀφθαλμὸς, *œil*, & ξέω, je ratiſſe, je racle ; l'action de broſſer les yeux. *Heiſter Chirurg.* Voyez *Oculus.*

OPHTHALMOXYSTRUM, de même dérivation qu'*Ophthalmoxyſis.* Broſſe pour les yeux. Voyez *Oculus.* C'eſt cette broſſe pour la ſcarification des paupieres faite avec des épis d'orge, & dont il eſt fait mention à cet article.

## O P I

OPIATA, *Opiats* : les anciens donnoient avec raiſon le nom d'*opiates* aux médicamens dans la compoſition deſquels il entre de l'opium, ou tel autre ingrédient narcotique : mais on le donne aujourd'hui par abus aux remedes préparés ſans l'opium, ſoit corroboratifs, altérans ou purgatifs, à cauſe ſeulement de leur conſiſtance qui reſſemble à celle de la thériaque & des autres *opiats* de même nature.

Ces derniers méritent plus proprement le nom d'électuaires, que l'on diviſe aujourd'hui en deux eſpeces, l'une ſolide, qu'on appelle autrement trochiſques, & l'autre molle, à laquelle quelques-uns donnent le nom d'*opiat.* Elles étoient toutes deux appellées du nom d'antidote par les Grecs, qui ne comprenoient point ſous ce mot les électuaires purgatifs, que le mot d'*opiat* embraſſe chez nous.

L'*opiat* eſt un médicament de conſiſtance plus épaiſſe que le ſirop, & qui de même que la véritable thériaque préparée avec l'opium, n'a preſque point de fluidité. Elle eſt compoſée de pluſieurs ingrédiens qu'on lie avec du miel ou du ſirop, & l'uſage en doit être continué pendant long-tems, ſoit qu'on l'emploie en qualité de purgatif, de corroboratif, ou d'altérant.

Il y a donc trois ſortes d'*opiats* ; ſavoir, les purgatifs, les corroboratifs & les altérans. MORELLI *Formulæ Medicament.*

OPION. Voyez *Opium.*

OPISTHOBARES, ὀπισθοβαρὲς, eſt le nom d'un collyre dont on ſe ſert pour adoucir la rudeſſe des paupieres. Aétius, *Tetrab.* 2. *Serm.* 3. *Cap.* 110. en donne la deſcription d'après Oribaſe. On l'appelle encore *harmation* & *eutonon.*

OPISTHOCHEIMON, ὀπισθοχειμὼν, de ὄπισθεν, par derriere, & χειμὼν, l'hiver ; ſignifie, *Lib. I. de Epid.* & *Lib. I. de Humor.* le froid qui regne à la fin de l'hiver, & qui pour lors eſt extremement violent.

OPISTHOCRANION, ὀπισθοκράνιον, de ὄπισθεν, par derriere, & κράνιον, le crane ; ſignifie dans *Æginete*, *Lib. VI. Cap.* 2. *l'occiput*, ou la partie poſtérieure de la tête.

OPISTHOCYPHOSIS, ὀπισθοκύφωσις, de ὄπισθεν, par derriere, & κύφωσις, de κῦφος, boſſu, eſt le même que *cyphoſis*, qui ſignifie la courbure de l'épine en arriere. la *Boſſe.*

OPISTHOTONOS, ὀπισθότονος, de ὄπισθεν, par derriere, & τόνος, de τείνω, j'étends, eſt une eſpece de convulſion, dont on trouvera la deſcription aux articles *Tetanos* & *Epilepſia.*

OPIUM. L'*opium* eſt un ſuc épaiſſi d'un roux noirâ-

tre, quelquefois rougeâtre, dont le gout eſt amer & l'odeur tout-à-fait déſagréable. Les Grecs diſtinguoient deux ſortes d'*opium*. L'un étoit une larme qui découloit par inciſion du *papaver album*. Officin. & l'autre le ſuc qu'on retiroit de la plante par expreſſion, & qu'on faiſoit épaiſſir. L'*opium* que nous avons eſt de la premiere eſpece; & comme on le cultivoit autrefois en Egypte près de la ville de Thebes, on lui a donné le nom d'*opium Thebaicum*. Si l'on veut s'en rapporter à Kempfer, tout l'*opium* dont on ſe ſert aujourd'hui dans l'Orient, découle naturellement des plantes qu'on cultive dans la Natolie & dans pluſieurs autres contrées. Mais M. Tournefort & quelques autres Voyageurs modernes, n'ont trouvé d'autre *opium* chez les Turcs que celui qu'on nous apporte en gâteaux. Ils obſervent encore que les gens ſobres chez les Turcs en prennent rarement plus d'une dragme par jour, dont ils mêlent quelques grains dans leur caffé. Dans l'Empire du Grand Mogol, l'*opium* eſt auſſi commun dans les boutiques que le tabac dans les nôtres. Les habitans le préparent de différentes manieres, & le mêlent avec divers ingrédiens, tels que la rhubarbe, ſon extrait & autres drogues ſemblables. Quelques-uns y ajoutent d'autres ſubſtances narcotiques, comme du *datura*. Les Charlatans Indiens employent communément ce dernier artifice pour jetter ceux qui en uſent dans des ſonges agréables, qu'ils prennent pour des extaſes réelles. Kempfer rapporte pluſieurs effets ſurprenans de cette préparation, qu'il appelle *nepenthe des Indes*.

L'*opium* eſt toujours narcotique, ſoit qu'on en uſe intérieurement ou extérieurement, & l'on a éprouvé qu'étant donné dans un lavement, il excite preſque auſſi puiſſamment le ſommeil que lorſqu'on le prend par la bouche. Il eſt très-nuiſible étant appliqué ſur les oreilles & ſur les yeux, car il affoiblit la vue, & cauſe la ſurdité.

Galien rapporte qu'un Gladiateur mourut en peu de tems à l'occaſion d'une emplâtre d'*opium* que ſon adverſaire lui appliqua ſur la tête. Il dit encore qu'il n'a jamais employé cette drogue que dans un beſoin preſſant.

L'*opium* ne rend pas le pouls plus fréquent ou plus dur qu'il n'étoit auparavant, il le rend ſeulement plus grand, & échauffe beaucoup; ce qui prouve qu'il diſſout & raréfie le ſang; & cela paroît encore par les demangeaiſons, & quelquefois par la ſueur qu'il excite. On a obſervé que le ſang des Turcs & des Indiens qui ont été tués dans le combat eſt tellement fluide qu'on ne ſauroit les tranſporter ſans qu'ils ſaignent, ce qui vient du grand uſage qu'ils font de l'*opium*. Le ſang étant ainſi raréfié comprime les nerfs voiſins des vaiſſeaux où il eſt enfermé, & intercepte par ce moyen le cours des eſprits animaux, auſſi-bien que la ſécrétion de pluſieurs fluides, de la bile & de l'urine, par exemple; ce qui occaſionne la conſtipation & la dyſurie. Il y a toute apparence que l'*opium* agit par ſon ſoufre narcotique, qui diviſe & raréfie d'une maniere extraordinaire les parties ſulphureuſes du ſang. Auſſi remarque-t-on que tous végétaux qui contiennent une huile pareille, comme la muſcade, le ſafran, &c. produiſent ſur le ſang le même effet que l'*opium*. Il n'eſt même pas impoſſible que les ſoufres ſoient capables d'un très-grand dégré de raréfaction, puiſque l'odeur du muſc & de l'ambre gris, ſe répandent à une diſtance fort conſidérable. Pitcarn a cru que les effets de l'*opium* venoient de ſon ſel volatil: mais ce principe paroît être en trop petite quantité pour pouvoir les produire.

Lorſqu'on a pris une trop forte doſe d'*opium*, & qu'il produit des ſymptomes fâcheux & qui menacent de la mort, on y remédie d'abord par des ſaignées copieuſes; ſuppoſé que le malade puiſſe les ſupporter. On donne enſuite des liqueurs acides, comme du vinaigre, de la limonade; du ſirop de graine d'épine vinette, & telles autres liqueurs qui coagulent le ſang & donnent aux vaiſſeaux le moyen de ſe contracter; & ſuppoſé que l'aſſoupiſſement ſoit conſidérable, on a recours aux ſcarifications, ſur leſquelles on jette du vinaigre & du ſel. Les véſicatoires & les clyſteres acres produiſent le même effet.

Voici les regles qu'il faut obſerver dans l'uſage de l'*opium*.

1. Si le malade eſt pléthorique, on ne lui donnera de l'*opium* qu'après lui avoir tiré quelques palettes de ſang.
2. On ne doit pas le donner dans le tems que les regles coulent; lors de l'évacuation des vuidanges, ni durant le flux ordinaire des hémorrhoïdes, parce qu'il ſupprime toutes les évacuations naturelles qui entretiennent la ſanté. On ne doit pas non plus le donner dans toutes ſortes de diarrhées, parce que la ſuppreſſion ne manqueroit pas d'être nuiſible, s'il arrivoit qu'elles fuſſent critiques. Il ne vaut rien non plus dans la ſuppreſſion d'urine, & l'on doit tenir pour maxime générale, de remplacer par d'autres évacuations, ſurtout par la ſaignée, celles que l'*opium* a ſupprimées.
3. On ne doit jamais prendre de l'*opium* après avoir mangé, parce qu'il empêche la digeſtion, & qu'il excite pour l'ordinaire le vomiſſement. Il faut donc attendre pour le prendre que la digeſtion ſoit achevée & obſerver la même regle dans l'uſage de tous les autres narcotiques, qui étant pris mal-à-propos, & pendant long-tems, détruiſent entierement l'appétit, excitent le hoquet, des nauſées & des vomiſſemens habituels.
4. Ceux qui commencent à faire uſage de l'*opium* ne doivent en prendre d'abord qu'une petite quantité, parce que la même doſe opere différemment ſur les différens ſujets; & qu'il n'y a que l'expérience ſeule qui puiſſe régler ce qu'il convient à chacun d'en prendre. On a vu une perſonne à qui un demi grain d'*opium* cauſa un ſommeil de vingt-quatre heures, au lieu qu'il en fallut enſuite demi-dragme pour lui procurer un ſommeil de douze heures. On a obſervé que ceux qui s'habituent à prendre de l'*opium*, ſont ſouvent obligés d'en augmenter la doſe s'ils veulent qu'il produiſe ſon effet; & M. Geoffroy l'aîné dit avoir connu une femme qui étoit obligée d'en prendre vingt-ſept grains par jour, pour calmer les douleurs que lui cauſoit un cancer qu'elle avoit au ſein. Les Turcs en prennent ordinairement une dragme par jour, mais il s'en trouve parmi eux qui excedent de beaucoup cette doſe.

Les anciens n'employoient l'*opium* qu'avec beaucoup de précaution: mais Félix Platerus, fameux Medecin de Bâle en Suiſſe, oſa le premier le mettre en vogue au commencement du dernier ſiecle. Sylvius de la Boë, Profeſſeur de Medecine à Leyde, acheva ce que Platerus avoit commencé, & depuis lui pluſieurs Medecins célebres, tels que Sydenham & quelques autres, ont éprouvé qu'étant donné à propos il eſt ſupérieur à tous les autres remedes pour calmer l'agitation trop violente du ſang, & pour appaiſer les douleurs.

On trouve encore néantmoins quelques grands hommes qui ſe déclarent contre l'*opium*, du nombre deſquels eſt le célébre Stahl dans ſa diſſertation *De impoſturis Opii*. Ils n'oſent l'employer aux uſages dont on a parlé, de peur de ſuſpendre les criſes qui ſuccedent pour l'ordinaire aux douleurs violentes, telles que celles de la goute & du rhumatiſme; ils n'oſent pas non plus le donner dans les maladies aiguës, dans leſquelles les fluides ſont violemment agités pour calmer ces mouvemens, de peur de jetter un voile ſur la maladie, qui les empêcheroit d'obſerver ſon véritable génie, & la route que ſuit la nature. Ils apportent la pleuréſie pour exemple, & en effet ils ont raiſon de ne point preſcrire l'*opium* dans cette maladie.

Mais nonobſtant la force des raiſons dont on ſe ſert pour combattre l'uſage de l'*opium*, & l'autorité de ceux qui

les avancent, il faut convenir que ce remede a ſon utilité dans un grand nombre d'occaſions, comme lorſqu'il s'agit de faire ceſſer une inſomnie, de calmer l'agitation que les purgatifs & les autres eſpeces de remedes ont cauſée dans les fluides, d'arrêter une fluxion violente, & d'appaiſer une toux opiniâtre. Geoffroy.

Pre'parations de l'Opium.

*Extractum Opii*, Extrait d'Opium.

*Mettez* dans un matras quatre onces de bon opium coupé par tranches: verſez deſſus deux livres d'eau de fontaine; bouchez votre matras, & l'ayant posé ſur le ſable, donnez un petit feu deſſous, puis augmentez-le par degrez pour faire bouillir la liqueur pendant deux heures, coulez-la chaudement, & la verſez dans un vaiſſeau de terre.

Mettez ce qui a reſté dans la chauſſe, dans un matras avec une pinte d'eſprit de vin rectifié, & faites-le digérer pendant vingt-quatre heures, en le remuant de tems en tems; & lorſque la liqueur ſera refroidie, coulez-la à travers la flanelle.

Mettez l'eſprit de vin qui eſt chargé de la partie réſineuſe de l'opium, que l'eau n'a pu diſſoudre, dans une cucurbite de verre, & tirez au moyen d'une chaleur douce, les deux tiers de l'eſprit de vin pour vous en ſervir au même uſage.

Mettez enſuite ces deux extraits enſemble dans un poëlon de terre; faites évaporer ce mélange par une chaleur très-lente, juſqu'à ce qu'il ait acquis une conſiſtance propre pour en former des pilules, & gardez-le pour l'uſage.

Cet opiat eſt le plus aſſuré que l'on connoiſſe, & le plus propre pour quelque compoſition du laudanum que ce ſoit. Quelques-uns le préferent à toutes les autres préparations liquides, parce qu'il eſt plus aisé d'en fixer la doſe. On le preſcrit ſouvent ſous le nom d'*Extractum Thebaicum*. La doſe en eſt depuis un demi grain juſqu'à deux. Quelques-uns n'employent pour cette préparation que l'eau commune, & il eſt vrai que c'eſt la meilleure maniere de purifier l'*opium* de toutes les ordures qu'il contient.

*Extrait d'Opium composé du Docteur Goddard.*

Prenez *de ſafran & de noix muſcade coupée par tranches, de chaque une once*;
*de caſtoreum, demi once*;

Mettez-les dans un matras avec douze onces de teinture de tartre; bouchez votre vaiſſeau, & mettez la matiere en digeſtion au bain de ſable pendant vingt-quatre heures, en la remuant ſouvent; & après qu'elle ſera refroidie, coulez-la à travers la chauſſe, dans un plat de terre. Verſez ce qui a reſté dans la chauſſe, dans le matras, avec demi-chopine d'eſprit de vin rectifié; mettez-le en digeſtion pendant douze heures, & coulez-le dans le même plat que l'autre.

Ajoutez à ces teintures cinq onces d'extrait d'opium, & faites-les évaporer par une chaleur lente en conſiſtance d'extrait.

Cet extrait a les mêmes vertus que l'autre: mais on peut le donner en plus grande doſe; ſavoir depuis trois grains juſqu'à quatre.

*Guttæ vitæ*, gouttes de vie.

Faites diſſoudre de bon opium dans de l'eau, comme dans le *Laudanum liquidum cum camphora*, quatre onces.

Prenez enſuite *de ſafran d'Angleterre, une once*;
*de caſtoreum de Ruſſie, une once & demie*;
*de cochenille*, &
*de ſerpentaire de Virginie*, } *de chaque demi-once.*
*de noix muſcade*, &
*de zédoaire*, } *de chaque deux dragmes*;
*de camphre, une dragme*;

Pulvériſez ces drogues, mettez les dans un matras, & verſez deſſus de teinture d'antimoine faite avec le ſalpetre & l'antimoine diaphorétique, une chopine; laiſſez-les en digeſtion à une chaleur douce pendant trois ou quatre jours, en les agitant ſouvent, juſqu'à ce qu'il en réſulte une bonne teinture, que vous verſerez dans une pinte de diſſolution d'*opium*:

Mettez de nouveau la matiere en digeſtion pendant quarante-huit heures, & quand elle ſera reposée décantez-la pour l'uſage.

Salmon vante beaucoup ce remede, & en effet il produit des effets admirables entre les mains de ceux qui ſavent l'employer: mais on le preſcrit rarement faute de le connoître. L'*opium* eſt tellement corrigé par les aromates, qu'on peut le donner en fortes doſes, ſans craindre qu'il excite des nausées. Il excite efficacement la ſueur, & il eſt carminatif. On peut en prendre depuis dix gouttes juſqu'à 40, 50, & 60.

*Pilulæ Matthæi*, Pilules de Matthieu.

Prenez *d'Extrait d'opium*,
*d'hellébore noir*,
*de regliſſe*, &
*de ſavon de tartre*, (décrit au rang des Préparations du tartre) } *de chaque quatre onces*;

Pulvériſez l'hellébore & la régliſſe, pilez & mêlez ces quatres ingrédiens enſemble, & mêlez avec deux ou trois onces de cette maſſe, une once de ſafran d'Angleterre, coupé par petits morceaux, & pilez-les enſemble, juſqu'à ce que le ſafran ſoit ſi parfaitement mêlé avec la maſſe, qu'on ne puiſſe plus le diſtinguer; pilez & mêlez enſuite cette ſeconde maſſe avec la premiere. Suppoſé qu'elle ſoit trop ſeche, on pourra l'humecter avec quelques cuillerées de l'huile que le ſavon jette quand on le laiſſe long-tems à part; ou à ſa place autant d'huile rectifiée de térébenthine qu'il en faut pour en faire une maſſe propre pour des pilules. Mettez-la dans un vaiſſeau de verre ou dans un pot de fayance, que vous couvrirez d'une veſſie ou d'un morceau de peau.

On prépare ce remede de pluſieurs manieres:

Bates employe l'hellébore blanc: mais il eſt beaucoup plus sûr de le rejetter, quelque corrigé qu'on l'imagine, ſans craindre que le remede en vaille moins. Bates exclut le ſafran de ſa compoſition: mais il améliore le remede dans pluſieurs cas. Cet opiat eſt admirable pour évacuer par les ſueurs & par les urines; & le ſavon de tartre eſt ſi apéritif, qu'il en rend l'uſage aſſuré même dans l'aſthme, bien que les autres préparations de l'*opium* y ſoient dangereuſes. On peut le donner depuis trois grains juſqu'à dix. On l'humecte quand il eſt ſec avec l'huile de térébenthine: mais il faut pour lors en augmenter la doſe, à proportion qu'on a recours à cette correction; car la térébenthine ne ſe ſeche jamais ſi parfaitement, qu'il n'en reſte toujours aſſez pour augmenter ſon volume.

*Pilulæ Starkei*, Pilules de Starkey.

Prenez d'*Extrait d'opium*, *quatre onces* ;
*de noix muſcade*, & *de bézoard minéral*, } *de chaque*, *deux onces* ;
*de ſafran*, & *de ſerpentaire de Virginie* ; } *de chaque*, *une once* ;

Réduiſez la muſcade & le ſafran en pâte de maniere qu'on ne puiſſe plus les diſtinguer. Réduiſez de même le bézoard minéral & la ſerpentaire en poudre impalpable ; après quoi mêlez ces drogues enſemble, avec demi-livre de ſavon de tartre ; d'huile de ſaſſafras, demi-once, & deux onces de teinture d'antimoine : incorporez le tout en le pilant dans un mortier, & gardez-le dans un pot de verre ou de fayance, couvert d'une veſſie de cochon ou d'un morceau de peau, pour vous en ſervir au beſoin.

George Wilſon dit tenir cette compoſition du Docteur Starkey, qui la lui communiqua en 1665. quelque-tems avant ſa mort, en l'aſſurant qu'il avoit donné la premiere à Matthieu pour une petite ſomme : mais qu'il s'étoit toujours ſervi de celle-ci avec beaucoup plus de ſuccès que de l'autre. En effet elle eſt plus diaphorétique & plus anodyne que la premiere, & ceux qui l'ont employée aſſurent n'avoir jamais trouvé un meilleur laudanum. Il eſt rare cependant qu'on la trouve dans les boutiques, & qu'on s'en ſerve auſſi ſouvent que de la premiere ; de ſorte que ce ſeroit envain qu'un Medecin l'ordonneroit, puiſqu'il eſt ſi aisé de lui ſubſtituer l'autre. On peut la donner en forte doſe aux fébricitans qui ont beſoin de repos ; car elle eſt moins dangereuſe que l'*opium* ordinaire ni que ſes autres préparations. Les aléxipharmaques qu'on employe dans ſa compoſition font qu'elle excite plutôt la ſueur, parce que dans le tems qu'ils échauffent & qu'ils atténuent les fluides pour la ſécrétion, l'*opium* relache les fibres, & facilite leur paſſage à travers les pores de la peau.

*Anodyn univerſel.*

Faites diſſoudre quatre onces de bon *opium* dans une quantité d'eau ſuffiſante ; faites-la évaporer de façon qu'il n'en reſte qu'une chopine & demie, ſur laquelle vous mettrez une chopine d'eau-de-vie de France rectifiée ; demi-once de ſafran ; deux dragmes de cochenille ; deux onces de teinture de ſel volatil de tartre, ou à ſa place deux onces de ſavon de tartre, de ſel volatil huileux, & d'eſprit tiré du ſavon de tartre, de chaque trois onces.

Mettez le tout en digeſtion au bain de ſable pendant quatre ou cinq jours dans un matras bien bouché, & coulez la liqueur pour vous en ſervir au beſoin.

Il s'eſt trouvé de tems en tems quelques particuliers qui ont fait grand cas de cette préparation : mais on ne l'a jamais gardée dans les boutiques. Elle eſt bonne pour les mêmes uſages que le *Laudanum liquide pectoral & ſudorifique*, dont on a donné la deſcription au mot *Laudanum*, étant donnée depuis dix gouttes juſqu'à cinquante.

L'*opium* eſt le ſuc laiteux qui découle des inciſions que l'on fait aux têtes de pavot blanc, qui s'épaiſſit à l'air & prend la conſiſtance d'une gomme ſolide, réſineuſe, qui mollit ſous les doigts ; dont la couleur eſt rouge brune foncée ; qui eſt d'un gout extremement amer & chaud, d'une odeur forte & vireuſe, qu'on nous apporte du Levant & des Indes orientales, en gâteaux ronds & applatis, ou en pains plus irréguliers & de différentes groſſeurs, peſant depuis quatre onces juſqu'à une livre & plus, & enveloppés dans des feuilles de pavot ou d'autres plantes, pour empêcher que les gâteaux ne s'attachent les uns aux autres.

L'hiſtoire de l'*opium* eſt ſi peu connue même à preſent, que dans la courte deſcription que je viens de donner, il n'y a peut-être aucune circonſtance qui ne ſe trouve contredite par quelques fameux Ecrivains ; c'eſt pourquoi je ſuis obligé de m'étendre ſur chaque circonſtance en particulier & de la confirmer.

I. On ſait que toutes les fois que l'on briſe, ou que l'on fait des inciſions aux têtes des pavots, il en découle un ſuc laiteux qui eſt en très-petite quantité par rapport aux ſucs que l'on en tire par expreſſion, & qui en differe entierement par ſon gout, par ſon odeur & par ſes propriétés. L'on ſait auſſi que l'*opium* des Anciens étoit fait du ſuc laiteux, & que leur *méconium* n'étoit autre choſe que le ſuc exprimé ou la décoction de la même plante ; qu'ils regardoient le *méconium* comme très-inférieur à l'*opium*. Mais on demande ſi l'*opium* dont nous nous ſervons aujourd'hui eſt le vrai *opium* des Anciens, ou ſi c'eſt ſimplement leur *méconium*.

D'un côté Garcias ab Horto, Belon, Mandelſlo, Tavernier & le Docteur Kempfer, ſans parler de pluſieurs autres, penſent que notre *opium* eſt le ſuc laiteux qui découle des inciſions faites aux têtes de pavot, ou qu'il eſt préparé de la même maniere que les Anciens préparoient le leur, ſelon la deſcription que nous en ont donnée Dioſcoride & Pline. Mais d'un autre côté Proſper Alpin, Bellon, Lemery, Savary & M. de la Condamine aſſurent poſitivement que l'*opium* des boutiques n'eſt autre choſe que le *méconium*.

On peut prouver par des argumens qui me paroiſſent ſans réplique, que l'*opium* que nous connoiſſons, n'eſt ni un extrait, ni le ſuc exprimé & épaiſſi des têtes de pavot. Car 1°. le ſuc laiteux tiré par inciſion des têtes de pavot & deſſéché au ſoleil ou à l'ombre, ou, même dans les Provinces ſeptentrionales, a tous les caracteres du bon *opium*, c'eſt-à-dire, qu'il en a la couleur, la conſiſtance, le gout, l'odeur, & les propriétés ; il préſente les mêmes phénomenes, avec cette différence que s'il eſt ramaſſé avec ſoin, il en eſt plus pur & moins chargé de parties groſſieres. Pour avoir cet *opium* en larme, j'ai commencé par ſuivre la méthode décrite par Dioſcoride, c'eſt-à-dire, que dans un jour clair & ſec, j'ai coupé avant l'heure de midi la couronne des têtes de pavot, de maniere que la cavité du fruit ne fût pas ouverte, & j'ai ramaſſé dans une taſſe de porcelaine le ſuc laiteux avec une petite cuillere d'argent & mon doigt. Je choiſis pour cette opération les têtes de pavot qui étoient parvenues à leur grandeur naturelle, & avant qu'elles commençaſſent à ſe durcir ou à ſécher. Le ſuc s'épaiſſit en peu de tems (dans un jour ou environ, lorſque la quantité eſt petite) & prend la conſiſtance de l'*opium*, étant exposé à l'air. Celui que je retirai par cette voie étoit d'un gout extremement amer & brûlant, & d'une odeur aſſoupiſſante : il étoit même plus piquant au gout, & d'une odeur plus forte que l'*opium* ordinaire. Sa couleur extérieurement étoit jaune, brune & foncée, un peu plus claire en dedans lorſqu'on le caſſoit, & il ne paroiſſoit pas d'une couleur uniforme, mais on auroit cru qu'il étoit formé de pluſieurs gouttes différentes. J'en conſerve encore, & quoiqu'il y ait plus de dix ans que je le garde, il a encore la même couleur & le même gout. Son odeur eſt ſeulement un peu moins forte que quand il étoit nouveau. Je fis cette expérience ſur le pavot blanc. Environ dans le même tems, je tirai auſſi de l'*opium* du pavot rouge. Il étoit d'une couleur un peu moins obſcure, ce que je crois n'être qu'accidentel ; car le ſuc laiteux de la plante noirciſſoit en même-tems ſur mon couteau, ce qui a pu colorer certaines parties du ſuc plus que d'autres. D'ailleurs ces deux ſortes d'*opium* ne différoient en rien.

Je tirai enſuite l'*opium* ſelon la méthode uſitée en Perſe. Je n'avois pas de couteau à cinq lames, mais je fis le

plus promptement qu'il me fut possible & superficiellement quatre, cinq ou six scarifications sur un des côtés des têtes des pavots, selon qu'elles étoient plus ou moins grosses. Le lendemain, lorsque le suc fut parvenu à la consistance de l'*opium*, je le détachai, & le paitris pour en former une masse, de maniere à ne pouvoir distinguer les différentes larmes dont elle étoit composée. Quelque soin que j'aie apporté dans cette façon de recueillir l'*opium*, il m'est quelquefois arrivé de pénétrer jusques dans la cavité de la tête, & il est tombé quelques gouttes du suc par terre, inconvénient que j'aurois vraissemblablement évité, si j'avois eu un instrument semblable à celui dont on se sert en Perse. Je remarquai cependant que je pouvois ramasser une plus grande quantité d'*opium* par cette voie dans un même espace de tems, que par la méthode de Dioscoride. Pour avoir l'*opium* en larme aussi net, aussi exempt de poussiere & aussi beau qu'il étoit possible, je coupai la couronne de plusieurs têtes, & en les courbant en bas, je reçus dans une tasse le suc laiteux qui en découloit. Je mis ensuite la tasse sur une fenêtre, après l'avoir couverte d'un papier. Lorsque le suc eut acquis la consistance de l'*opium*, je l'ôtai du vaisseau & le formai en masse. Il est d'une couleur entierement uniforme, & le plus blanc que j'aie jamais vu. J'ai employé aussi le pavot blanc pour ces expériences, & je les ai répétées sur différentes autres especes, soit de ceux dont les semences sont blanches, ou de ceux à semences noires, sans remarquer aucune différence dans leur suc.

Secondement, il y a une grande différence entre l'extrait, ou le suc exprimé & épaissi, & l'*opium*; ces drogues ayant à peine entre elles quelque ressemblance. J'ai fait préparer l'un & l'autre : mais ni l'extrait, ni le suc exprimé de la plante & épaissi n'approchoient assez par leur gout & leur odeur de l'*opium* retiré, comme je l'ai dit ci-dessus, pour faire croire à quelqu'un que ces différentes substances, provenoient d'une même plante. L'extrait qui est d'abord brun, noircit en séchant, de même que le suc épaissi, qui est verd, quand on le retire. Quand on les délaie, ils reprennent l'un & l'autre leur premiere couleur. L'extrait est assez dur, & les parties en sont adhérentes les unes aux autres; le suc est plus sec & plus friable. Je fis évaporer l'un & l'autre sur un petit feu de sable, le suc exprimé commençant à se moisir au bout de deux jours, quoiqu'il fût conservé dans un lieu sec & dans un grand bassin. Peut-être que dans certains pays on met une partie de cet extrait ou de ce suc épaissi avec le véritable *opium*. Celui dont parle M. de la Condamine, & qui est verd, brun, avoit peut-être été mêlé avec du suc exprimé de la plante, qui cependant ne pouvoit pas y être en grande quantité pour les raisons que je dirai ci-après. Il y a même lieu de croire que cette couleur verte dépendoit de quelque autre substance aromatique qu'on y mêle pour lui donner une odeur plus pénétrante que celle qu'il tire du pavot.

Troisiemement, l'*opium* ordinaire contient plus de parties sulphureuses ou résineuses qu'il ne peut y en avoir, soit dans le suc exprimé ou épaissi, soit dans l'extrait des pavots. En effet, l'*opium* ordinaire, de même que celui que j'ai recueilli, contient environ une troisieme partie de résine ou de parties sulphureuses. Au lieu que l'esprit de vin dissout à peine une dixieme partie de l'extrait ou du suc épaissi, & il est arrivé souvent qu'il en a tiré à peine une teinture.

Quatriemement, si l'*opium* n'étoit pas une véritable larme, il ne faudroit pas tant de vastes campagnes semées de pavots, qu'on en rencontre dans la Natolie, dans l'Egypte & dans la Perse. Il auroit aussi moins de force, sa qualité anodyne dépendant surtout, ou peut être entierement du suc laiteux de la plante.

L'objection qui est fondée sur le prix de cette drogue, ne me paroît d'aucune force, parce que dans l'espace d'environ une heure, j'ai ramassé ici un gros d'*opium*, ou à peu près, sans avoir le secours de l'instrument dont se servent les Perses, ni la dextérité qu'on ne peut acquérir que par l'usage, & nonobstant la différence du climat, & par conséquent la petitesse de nos têtes de pavot. Je suis étonné de ce qu'aucun des Auteurs François ci-dessus cités, n'a essayé de faire de l'*opium* & du *méconium* dans son pays, Bellon en ayant donné l'idée & Quercetan en ayant prouvé la possibilité. Je conclus de toutes ces reflexions que l'*opium*, au moins pour la plus grande partie, est fait des véritables larmes du pavot.

II. On demande encore si l'*opium* est tiré du pavot blanc ou du pavot noir. Il paroît par les écrits des Anciens qu'ils ont cru qu'il étoit préparé avec le pavot noir. Mais je crois qu'il est indifférent pour le remede qu'il soit tiré du noir ou du blanc, & que cela n'importe qu'à celui qui est occupé à le recueillir. Il est donc de l'intérêt d'un chacun de cultiver l'espece de pavot qui réussit le mieux dans son pays & qui fournit les têtes les plus grosses & les plus succulentes, & par conséquent de cultiver ici, si je ne me trompe, le pavot blanc. C'est en effet de ce dernier qu'on tire l'*opium* dans les Indes orientales.

III. Quant à ce qui regarde le choix de l'*opium*, c'est une chose trop connue pour m'y arrêter. Mais puisque Dioscoride nous dit qu'on falsifie l'*opium* de différentes manieres, & que Bellon a avancé que les Marchands en augmentoient la quantité avant que de le distribuer dans les Provinces, on peut mettre en question si tout l'*opium* dont nous nous servons vient des pavots, ou si l'on y mêle quelqu'autre drogue comme la gomme du glaucium, le suc de laitue sauvage & le suif, matieres toutes rapportées par Dioscoride. Quoique je ne pusse résoudre cette question avec certitude, cependant je pense qu'il est vraissemblable qu'on n'y ajoute rien, si ce n'est peut-être une petite quantité de quelque liquide indifférent, ou quelque suc laiteux de la même nature que celui des pavots, autrement il seroit considérablement affoibli, ou même moins fort que celui que nous préparons chez nous. Je ne connois pas le glaucium des Anciens, & je n'ai jamais vu aucun *opium* qu'on pût avec raison soupçonner d'être sophistiqué avec des gommes ou du suif. Mais la laitue sauvage, qui est la *lactuca sylvestris odore viroso*, C.B. Pin. 123. abonde plus qu'aucune espece de pavot que je connoisse en suc laiteux, dont le gout & l'odeur sont les mêmes que ceux du suc laiteux du pavot. Peut-être qu'on mêle cette liqueur dans certains pays avec l'*opium*, supposé qu'on puisse en avoir plus facilement, & l'*opium* n'en vaudra pas moins pour cela, le suc des laitues ordinaires même étant anodyn & narcotique, aussi-bien que celui des pavots, quoiqu'à un moindre degré.

IV. J'ai dit que l'*opium* qu'on nous apporte est enveloppé de feuilles de pavots, &c. parce que tous les Auteurs le disent de même, mais celui que j'ai vu ici est couvert de fleurs, de semences, de sommités, &c. prises de quelque espece de *lapathum* ou patience.

L'*opium* ou *opion*, nom qu'on donne plus communément aujourd'hui au suc de cette plante, a été ainsi nommé, si je ne me trompe par Pline, Galien étant celui des Grecs que je connois, qui le premier s'est servi de ce nom.

Tout le monde convient que l'*opium* a été connu des Anciens : mais il n'est pas encore décidé si ce sont les Grecs ou les Egyptiens, qui les premiers l'ont mis en usage. Ce qui me paroît plus vraissemblable là-dessus, est que cet honneur est dû aux Grecs, & que sa qualité narcotique a été découverte, sinon par Hippocrate, du moins peu de tems avant lui; & ceux-là se trompent qui prétendent que l'*opium* est le *népenthes* d'Homere.

Pour ce qui concerne la plante qui fournit l'*opium*, il paroît par le témoignage d'Homere qu'elle a été cultivée avec

avec soin long-tems avant Hippocrate. On en attribue même l'invention à Cerès, & ce sentiment étoit si bien établi qu'on appelloit cette Déesse du nom de *Mecone*; que le mot de *Cereale* étoit l'épithete que les Poëtes donnoient communément au pavot, qu'on le lui offroit en sacrifice, & que cette Déesse étoit représentée tenant un pavot dans la main. On n'auroit jamais fait tant d'honneur à une plante narcotique, surtout parmi les Romains, si elle n'eût été d'ailleurs d'une utilité marquée & reconnue pour un des végétaux que Cerès fit connoître aux Grecs en leurs enseignant la maniere de le cultiver & d'en faire usage, service en reconnoissance duquel elle fut déifiée après sa mort. Que la semence du pavot ait servi d'aliment aux Anciens, surtout aux personnes qui vivoient dans les déserts, c'est ce qu'on ne sauroit révoquer en doute, pour peu que l'on soit versé dans la lecture de leurs écrits. C'est ce dont convient aussi M. le Clerc (*Histoire de la Medecine*, *p.* 211.) mais il croit qu'ils en usoient pour toute autre chose que pour s'en nourrir, ou que la maniere dont ils la préparoient, la dépouilloit de ses qualités somniferes & nuisibles.

Cette semence dans les Ouvrages d'Hippocrate, *de Diæta*, est appellée nourrissante; & sans avoir besoin du témoignage des Anciens, nous savons que le gout des semences de pavot est plus agréable que celui des amandes douces : elles sont huileuses & farineuses; & il m'est arrivé souvent d'en manger une grande quantité, soit de noire ou de blanche, & je ne me suis jamais apperçu qu'elles fussent somniferes ou nuisibles. D'ailleurs elles servent d'aliment dans quelques pays, aussi-bien que l'huile qu'on en tire, qui est aussi innocente & aussi saine que l'huile d'olive. Si cette semence étoit pernicieuse, la cuisson n'en corrigeroit pas la mauvaise qualité, la substance qui est narcotique dans les pavots étant très-fixe, & ne se dissipant pas aisément. On voit par-là la confirmation de ce qui a été dit plus haut; savoir, que la qualité anodyne & somnifere du pavot réside dans le suc laiteux de cette plante, & non dans aucune autre partie.

Cela n'est pas particulier au pavot; car dans plusieurs sortes de plantes le suc propre est très-différent du suc commun; par exemple, le suc laiteux de la laitue ordinaire est hypnotique, tandis que toute la plante est rafraîchissante, délayante & nourrissante.

Il est certain aussi que notre pavot des jardins ne differe point spécifiquement du μήκων, ou *Papaver* des Anciens; car quoique nous ne puissions donner une description supportable de cette plante, en ramassant tout ce qu'ils en ont laissé dans leurs écrits, nous y trouvons cependant tant de caracteres qui lui sont particuliers, qu'ils peuvent suffire pour nous la faire distinguer de toute autre plante. Théophraste, par exemple, dit que c'est une plante qui ne quitte pas ses feuilles, qui contient un suc laiteux; & Dioscoride dit qu'on la cultive dans les jardins; qu'elle a des semences blanches contenues dans des têtes oblongues, ou des capsules appellées κωδίαι, qui ont à leur sommet une étoile ou couronne, & desquelles on tire par des scarifications le Ὀπὸς μήκωνος, ou l'*opium*, tous caracteres qui ne conviennent à aucune autre plante qu'à notre pavot.

Cette discussion historique pourra paroître frivole à quelques-uns : mais pour profiter des expériences & des observations des siecles qui ont précédé le nôtre, il faut auparavant démontrer l'identité du remede; & il seroit fort heureux pour la Medecine qu'on eût observé la même critique à l'égard de toutes les plantes, auxquelles nous donnons aujourd'hui des noms Grecs & Latins.

« L'*opium* appaise les douleurs, procure le sommeil, « provoque les sueurs, en supprimant à la vérité toutes « les autres évacuations, recrée les esprits animaux, « donne de la consistance aux humeurs, & relâche les « fibres. C'est pourquoi il est recommandé dans les « douleurs vives, dans les insomnies, dans les spas- « mes, dans les maladies de la rate, dans les vapeurs, « dans les flux immodérés, dans les hémorrhagies, « dans les ténesmes, & dans toutes les maladies qui « dépendent de la tension ou irritation des nerfs, du « mouvement irrégulier des esprits animaux, ou de la « fluidité & de l'acrimonie des liqueurs. »

Il seroit trop long de rapporter ici les différentes opinions des Auteurs touchant l'*opium*, il suffira d'indiquer seulement en peu de mots celles de ces opinions qui sont visiblement contredites par l'expérience.

L'*opium* est d'un gout acre & amer, & d'une odeur vireuse. Dioscoride dit qu'il est amer au gout, & d'une odeur assoupissante; Matthiole, qu'il ulcere la langue & le palais, si on le garde quelque tems dans la bouche. Il y en a qui appellent son odeur, *odeur vireuse*; d'autres la nomment *odeur forte*, *désagréable*, *pénétrante*, ou autrement.

Si l'on goute l'*opium* avec attention, on s'appercevra en premier lieu d'un gout propre à exciter des nausées, mêlé d'amertume; ensuite on sentira au bout d'une minute ou environ, une chaleur piquante, qui attaque d'abord la langue, ensuite le palais, & enfin les levres dans un moindre degré. La chaleur continue pendant plus de quinze minutes; l'amertume se fait sentir pendant plus long-tems encore, & excite une salivation abondante. Il échauffe aussi, cause de l'irritation dans le nez, & donne des envies d'éternuer.

Si donc nous voulions juger des qualités de l'*opium* par les effets qu'il produit dans la bouche & dans le nez, ou par son goût & son odeur, nous le reconnoîtrions pour un remede acre, diaphorétique, bon pour les nerfs, & purgatif. Il est certainement diaphorétique, & on le peut regarder à juste titre comme bon pour les nerfs : mais il n'est pas purgatif, quoique par accident il agisse quelquefois comme tel. Erastus pense qu'il seroit toujours purgatif, s'il n'avoit pas cette qualité assoupissante qu'on lui reconnoît. Selon lui par conséquent, sa vertu narcotique ne dépend aucunement des qualités sensibles que nous avons rapportées ci-dessus. Cela paroîtra plus vraissemblable encore, si l'on fait attention qu'il y a des narcotiques qui sont acres, & d'autres qui ne le sont pas; d'autres amers & d'autres doux; qu'il y en a d'aromatiques, & d'autres qui n'ont point d'odeur; que les uns purgent & les autres suppriment ces évacuations, &c. & que tous sont cependant anodyns, & presque également narcotiques & assoupissans, si on en proportionne la dose à leur force; si l'on considere en même-tems qu'il y a plusieurs purgatifs qui sont aussi acres, aussi amers, & dont l'odeur est aussi forte que celle de l'*opium*, qui ne sont aucunement narcotiques. Nous devons par conséquent distinguer dans l'*opium* sa qualité irritante d'avec sa qualité narcotique; au moins pouvons-nous les concevoir pour le présent comme deux qualités différentes.

Cette acreté sensible de l'*opium* suffit, selon quelques-uns, pour réfuter le sentiment des Anciens, qui le regardoient comme un remede froid, & prouve au contraire qu'il est très-chaud; qualité qui lui est effectivement particuliere à certains égards. Mais il n'est pas moins certain, que la propriété qu'il a de diminuer la trop grande chaleur que l'on remarque dans un grand nombre de cas, dénote aussi en lui une qualité rafraîchissante; & si cette question étoit de quelque importance, il ne feroit même pas difficile de faire voir que l'*opium* est plutôt un remede rafraîchissant qu'échauffant.

2. L'*opium* est composé de parties gommeuses, de parties résineuses, & de parties terrestres, dans une telle proportion, que sur douze parties d'*opium*, il y en a environ cinq de gommeuses, quatre de résineuses, & trois de terrestres & grossieres, qui ne sont dissolubles ni

dans les menstrues aqueux, ni dans ceux qui sont spiritueux.

J'ai dissous l'*opium* dans l'eau, dans le vin, dans le vinaigre, dans l'esprit de vinaigre & dans l'eau-de-vie; j'en ai tiré une teinture avec l'esprit de vin rectifié avec le sel de tartre, ou l'alcohol, en observant toujours de mettre douze parties du dissolvant sur une partie d'*opium*, & j'ai remarqué que l'esprit de vin en dissolvoit quatre douziemes; que des huit douziemes restans, l'eau en dissolvoit cinq, & qu'il en restoit trois qui n'étoient que des feces. L'eau en a dissous huit douziemes; & des quatre douziemes restans, l'esprit de vin n'en a dissous qu'un, la quantité des feces a été la même que dans l'expérience précédente. Il faut avouer que les proportions ne sont pas toujours exactement les mêmes : mais elles ne varient pas beaucoup. L'on voit par-là que l'eau dissout environ trois quarts des parties extractives de l'*opium*. J'ai remarqué aussi que l'eau dissout l'*opium* aussi-bien & en aussi peu de tems que le vin, le vinaigre, ou l'esprit de vinaigre. Il est vrai qu'au bout de trois ou quatre jours, la dissolution qui est faite avec l'eau devient trouble, se moisit peu de tems après, & dépose une matiere blanchâtre, qui contient une partie de la résine qui a été dissoute; que la bonne eau-de-vie dissout également la partie gommeuse & la partie résineuse de l'*opium*, c'est-à-dire, tout ce que l'eau & l'esprit de vin peuvent dissoudre séparément, & cela même sans le secours du feu, & qu'elle ne laisse que les parties grossieres. Mais puisque sur douze parties d'eau-de-vie, il y en a huit qui sont purement aqueuses, une égale quantité d'eau, de vin ou de vinaigre suffit pour une partie d'*opium*. Cependant quoique j'aie essayé cette proportion de huit sur un, & qu'elle m'ait réussi, celle de douze parties du dissolvant sur une d'*opium*, opérant la dissolution en moins de tems, me paroît préférable; & c'est celle que j'observe. Car l'eau, le vin, le vinaigre & l'eau-de-vie, employés selon cette proportion, ne sont que quatre ou cinq jours à faire cette dissolution sans le secours du feu, si on les agite souvent; au lieu que l'eau, à la proportion de huit sur une, demande dix à douze jours, & l'esprit de vin environ un mois pour achever la dissolution. Le résidu de la dissolution de l'*opium*, faite dans l'eau froide, ne contient rien que l'eau bouillante ne puisse dissoudre. En supposant donc que la résine ou partie sulphureuse de l'*opium* soit aussi bonne & aussi nécessaire que la partie gommeuse ou mucilagineuse, l'eau-de-vie est certainement le dissolvant le plus convenable.

3. La partie gommeuse de l'*opium* a le même gout & la même odeur que l'*opium* même : mais la partie résineuse n'a point de gout, & autant que j'en ai pu juger par moi-même, elle sent plus le relent que l'*opium*. C'est une remarque qu'on trouve aussi dans les *Collect. Chym. Leyd. c.* 310. Le Docteur Jones & plusieurs autres condamnent beaucoup la résine de l'*opium* & l'accusent de tous les mauvais effets que produit cette drogue. J'aurois souhaité qu'ils eussent donné des preuves plus convaincantes des mauvais effets qu'ils lui attribuent. On est aujourd'hui trop sur ses gardes pour s'en rapporter aveuglément à des assertions générales.

On sait bien que la dissolution de l'*opium* dans l'eau est anodyne & somnifere; qu'elle a toutes les bonnes qualités de l'*opium*; qu'elle agit en aussi petite dose; & que cependant l'*opium* en substance est quelquefois préférable; qu'en supposant qu'il n'y ait que la moitié du soufre de l'*opium* qui soit résine, alors même il s'en trouve une moitié dans toutes les dissolutions & dans les extraits faits par les menstrues aqueux, & que la partie dure, ténace & résineuse donnée à la dose de quelques grains, ne sauroit avoir beaucoup d'inconvénient, à plus forte raison lorsqu'on n'en donne que le tiers ou le quart d'un grain. L'aloès ordinaire est tout aussi résineux que l'*opium*, & sa résine est aussi ténace. Cette résine d'aloès a toujours été accusée de causer par son acrimonie la maladie appellée *tenesmus hæmorrhoidalis*, *&c.* Mais un membre de l'Académie Royale d'Edimbourg mort depuis quelque tems, (qui avoit avancé aussi que la rhubarbe n'étoit pas astringente, ) a voulu prouver que cette résine étoit non-seulement innocente, mais aussi très-amie de la nature, & le meilleur correctif de la partie gommeuse. Pour savoir au juste ce qui en étoit à l'égard de l'*opium*, j'ai essayé sur moi l'effet de la teinture, tirée par le moyen de l'esprit de vin du résidu de la dissolution de l'*opium* faite dans l'eau. J'ai d'abord pris dix gouttes de cette teinture, ensuite quinze, & enfin vingt-cinq, & je puis assurer qu'elle avoit un gout très fort d'*opium*; qu'elle étoit somnifere, & que je ne me suis apperçu d'aucun mauvais effet. Je puis ajouter à cela que le *baume anodyn* est reconnu pour être véritablement calmant, soit qu'on le donne intérieurement, soit qu'on l'applique en-dehors, quoique la teinture soit tirée avec l'esprit de vin rectifié. Cependant l'*opium* en substance peut être préférable, par la raison qu'il reste plus long-tems dans l'estomac que la dissolution d'*opium*, ou parce qu'il pousse davantage par la transpiration, ou à raison de quelqu'autre qualité dépendante de la combinaison de ses parties. Mais en général, la partie qui ne se dissout pas dans l'eau peut être abandonnée. D'où je conclus que la qualité somnifere de l'*opium* ne dépend pas de son *soufre narcotique*, ni de son *soufre grossier & très-expansif*, suivant Geoffroy, lequel est semblable à celui du *safran*, du *castoreum*, &c. Il y a peu de végétaux qui aient moins de soufre que le safran. Il ne fournit que du phlegme & point d'huile; & l'on peut ajouter que le castoreum & les aromatiques sont reconnus communément pour être les correctifs de l'*opium*.

4. « Quoique l'*opium* soit plutôt de nature alcaline qu'a-« cide, on ne peut cependant le regarder comme un « alcali. » C'est ce dont je me suis convaincu par plusieurs expériences. J'ai versé goutte à goutte & séparément, sur une dissolution d'*opium* faite par le moyen de l'eau, & mise dans différens verres de l'esprit de vinaigre, de corne de cerf, de vitriol & de l'huile de tartre par défaillance. Aucune de ces liqueurs n'y a causé la moindre effervescence ou ébullition. Les acides ont seulement éclairci la solution : mais les alcalis l'ont rendue laiteuse, & ce mélange s'est séparé en peu de tems en deux parties. La partie inférieure de la liqueur est devenue claire & transparente, comme elle l'étoit avant le mélange, & la portion laiteuse a pris le dessus de la liqueur, où elle a paru sous la forme d'une crême épaisse, qui en secouant le verre s'est précipitée au bas de la liqueur, dont la partie supérieure est restée claire: mais il n'est pas toujours arrivé que cette crême se soit précipitée; en continuant à secouer le vaisseau, j'ai remarqué qu'elle s'est élevée quelquefois à la partie supérieure du mélange. La dissolution d'*opium* mêlée avec l'huile de tartre, a une odeur un peu urineuse. La crême séparée par la filtration du reste de la liqueur, & desséchée, se fond & s'enflamme à la chandelle, & elle se dissout dans l'esprit de vin rectifié & non dans l'eau. C'étoit donc une partie du soufre de l'*opium* qui avoit été dissoute par l'eau. Pour être plus certain de ce fait, j'ai versé goutte à goutte de l'huile de tartre par défaillance & de l'esprit de corne de cerf, sur des portions séparées d'une teinture faite dans l'eau du résidu de l'*opium*, dont j'avois déja tiré la partie résineuse par le moyen de l'esprit de vin; & j'ai observé que ni l'alcali volatil, ni l'alcali fixe, n'ont occasionné la moindre séparation ou précipitation, & qu'ils ont seulement éclairci la teinture, l'esprit de vin en ayant déja enlevé toute la partie sulphureuse.

J'ai mêlé la solution d'*opium* dans l'eau avec une teinture de violettes. Cette derniere n'a point rougi & n'a souffert d'autre changement que celui qui arrive nécessairement, lorsqu'on confond ensemble deux couleurs aussi différentes qui ne se détruisent pas. La teinture du safran dans l'eau a produit le même effet. J'ai trempé dans cette teinture un morceau de papier bleu qui sert

d'enveloppe ordinaire au ſucre, & j'en ai versé quelques gouttes ſur un autre morceau du même papier, juſqu'à ce que les deux fuſſent entierement pénétrés de la teinture, & quoiqu'au premier aſpect le papier parût plus rouge qu'auparavant, étant tout-à-fait couvert de la teinture orangée, il s'en falloit cependant beaucoup qu'il le fût étant ſec; il avoit au contraire perdu un certain œil rougeâtre qu'il a naturellement, & étoit devenu d'une couleur bleue ſale ou fade, & paroiſſoit plutôt verdâtre que rouge.

J'ai mêlé auſſi la ſolution d'*opium* avec la teinture de tourneſol faite dans l'eau, & cette derniere a acquis une couleur rouge vive. La teinture du ſafran dans l'eau y a opéré le même changement. La teinture de tourneſol placée entre l'œil & la lumiere, eſt d'une couleur rouge foncée: mais lorſqu'on laiſſe évaporer la liqueur, ce qui s'attache aux parois du verre paroît auſſi bleu que le tourneſol même. Cette fécule détachée du verre & mêlée avec l'*opium*, reprend une couleur rouge vive. La teinture de l'*opium* dans l'eau a auſſi blanchi la diſſolution du ſublimé corroſif, & y a produit un *coagulum*: mais cette diſſolution ainſi trouble eſt redevenue claire en y mêlant de l'eſprit de vitriol. En un mot, la ſolution d'*opium* préſente plus de phénomenes d'un alcali que d'un acide. C'eſt pourquoi je ne ſaurois comprendre ce qui a pu déterminer M. Geoffroy à ſoutenir le contraire.

J'ai réitéré les mêmes expériences avec l'*opium* que j'ai ramaſſé ici, auſſi-bien qu'avec la teinture de l'*opium* ordinaire faite avec le vin, le vinaigre, les liqueurs ſpiritueuſes, &c. & elles ont eu le même ſuccès, excepté que la qualité du menſtrue a quelquefois apporté de la différence dans l'opération; par exemple, l'eſprit de vitriol a fait un précipité dans les teintures tirées par le moyen des eſprits ardens; & l'huile de tartre par défaillance ne ſe mêle point avec ces teintures, quelque long-tems qu'on les agite enſemble.

J'ai versé quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance ſur de l'*opium* cru, mais je n'ai remarqué aucune ébullition ou effervescence, ainſi que l'ont avancé quelques-uns. Il eſt vrai que l'*opium* en séchant eſt devenu un peu blanchâtre, & qu'il avoit une odeur tant ſoit peu urineuſe, à raiſon de l'action de l'alcali ſur la partie ſulphureuſe & ſur le ſel eſſentiel. Ce qui m'a déterminé à faire cette expérience qui pourroit paroître ſuperflue, c'eſt que M. Hoffman attribue ce changement de couleur & cette odeur urineuſe au mélange de l'alcali avec le ſoufre acide, en niant cependant que cet acide ſoit capable de coaguler le ſang, ou d'interrompre le cours des eſprits animaux.

Le *vitriol bleu* mêlé avec la teinture de l'*opium* faite dans l'eau commune, a rendu cette teinture blanchâtre & trouble ou laiteuſe: mais cette partie blanche en ſe précipitant a laiſſé la partie ſupérieure de la liqueur transparente & d'une belle couleur verte. Les vitriols vert & blanc lui ont communiqué une couleur noire.

Pour ſavoir ſi cette derniere couleur dépendoit des ſubſtances hétérogenes qui ſervoient à couvrir l'*opium*, j'ai tiré la teinture de chacune ſéparément, & l'ai mêlée avec la diſſolution du vitriol verd, mais elle n'eſt point du tout devenue noire.

De toutes ces expériences je puis conclurre, 1°. que le ſel eſſentiel de l'*opium* eſt ammoniacal. 2°. Que l'*opium* ne contient qu'une petite quantité de ſel acide. 3°. Qu'il eſt un peu aſtringent, ou qu'il produit ſur les préparations martiales le même changement que les aſtringens végétaux.

5°. « Les principes les plus actifs de l'*opium* ne ſont pas « volatils dans le ſens ordinaire des Chymiſtes, mais « très-fixes. » Car il ſe conſerve long-tems. J'en ai qui a quarante ans, qui eſt encore dur & ſolide, & qui n'a rien perdu de ſon gout. J'ai tenu pendant cinq heures un gros d'*opium* exposé à un degré de chaleur égal à celui de l'eau bouillante; & quoiqu'il fut nouveau & mollaſſe, à peine eſt-il diminué d'un grain & demi. J'ai diſſous de l'*opium* dans l'eau, je l'ai fait fermenter, & l'ai enſuite ſoumis à la diſtilation: mais je n'en ai tiré aucun eſprit ardent, quoique j'aie employé trois onces d'*opium*. Les quatre premieres onces d'eſprit qui s'éleverent par la diſtilation, avoient un gout chaud ſur la langue, & une odeur particuliere fort différente de celle de l'*opium*, & cet eſprit n'avoit aucune amertume; les quatre onces ſuivantes étoient beaucoup plus foibles, & les quatre dernieres n'avoient preſque plus de gout. Les premieres & ſecondes liqueurs ſpiritueuſes, ou plutôt phlegmatiques, furent mêlées enſemble & rectifiées par une ſeconde diſtilation; & j'en tirai environ trois onces, qui me parurent d'abord de la nature des eſprits ardens, mais qui à l'eſſai étoient encore plus foibles que les quatre premieres onces que j'avois retirées de la premiere diſtilation. Je filtrai enſuite ce qui étoit reſté de la premiere diſtilation, & je fis deſſécher le réſidu, qui étoit preſque en auſſi grande quantité que ſi l'*opium* n'avoit ſouffert aucune fermentation. La liqueur filtrée fut réduite en extrait par l'évaporation: mais avant que cet extrait fût refroidi, le vaiſſeau dans lequel il étoit, s'étant caſſé par accident, j'en perdis une partie. Néantmoins, autant que j'en puis juger, j'aurois eu, ſoit en extrait, ſoit en réſidu, une quantité à peu près égale à celle de l'*opium* que j'avois employé. L'extrait n'avoit aucunement l'odeur de l'*opium*, mais le réſidu en retient encore quelque choſe, quoiqu'il y ait près de cinq ans que j'aie fait cette expérience.

On peut inférer de là, 1°. que l'*opium*, quoique vieux, n'eſt guere moins bon, ou plus foible que le nouveau, & qu'on ne doit pas le regarder comme meilleur parce qu'il eſt plus foible, puiſque c'eſt une mauvaiſe maniere d'améliorer un remede que de l'affoiblir. 2°. Que la méthode de rôtir l'*opium* ſur une platine de fer, à deſſein de le corriger en le dépouillant de ſa qualité narcotique, méthode qui a été pratiquée pendant long-tems, & beaucoup recommandée par les Auteurs, peut à la vérité ſervir à le brûler, mais ne ſauroit le rendre meilleur. 3°. L'*opium* ne fournit rien ou preſque rien par la diſtilation; & ſi l'on veut avoir les vertus de la thériaque ſous une forme liquide, il faut la faire infuſer dans du vin ou plutôt dans l'eau-de-vie.

6. On peut par le moyen de l'analyſe chymique tirer de l'*opium*, du phlegme, un eſprit urineux, une huile, du ſel tant fixe que volatil, & de la terre. On doit cependant convenir que quelques plantes, qui ſont très-différentes de l'*opium* par leur port, leur nature & leurs qualités, fourniſſent préciſément les mêmes principes par le moyen de la diſtilation, telles ſont, par exemple, le ſolanum & le chou; & que cette voie eſt par conſéquent peu propre à nous donner une exacte connoiſſance des propriétés de l'*opium*. Mais attendu que quelques Auteurs ont prétendu prouver par cette analyſe que les effets de l'*opium* dépendoient de ſon ſoufre, & d'autres de ſon ſel volatil; qu'il en eſt qui ont avancé que ſon ſoufre étoit narcotique, & ſon ſel diaphorétique, j'ai pris le parti de répéter trois fois ce procédé, ayant à ma diſpoſition le laboratoire du Docteur Plummer, qui m'a aidé dans ces expériences; & nous avons trouvé que ſeize onces d'*opium* diſtilé ſans intermede dans une cornue de verre au feu de ſable augmenté par degrés, ont donné,

1°. Une once & deux gros de phlegme. Ce phlegme étoit très-fétide & empyreumatique, ſemblable à celui qu'on retire de la graine de moutarde. Il ne fermentoit ni avec l'eſprit de vitriol, ni avec l'huile de tartre, & ne produiſoit aucun changement ſur le ſirop violat: mais il communiquoit une couleur rouge aſſez vive à la teinture du tourneſol, qui reprenoit ſa premiere couleur bleue par le mélange de l'huile de tartre. Ce phlegme mêlé avec la ſolution du ſublimé corroſif, l'a auſſi blanchie & y a fait un précipité.

2. Six onces & deux gros d'eſprit & d'huile; c'eſt-à-dire, quatre onces & deux gros d'eſprit, & deux onces d'huile. L'eſprit étoit d'une odeur fort déſagréable & péné-

trante, & fermentoit beaucoup avec l'esprit de vitriol; l'huile étoit noire & légere, en partie fluide & en partie épaisse.

3. De sel volatil, attaché au cou de la cornue, environ quatre grains.

4. De *Caput mortuum*, six onces. De sorte qu'il s'est perdu dans l'opération environ deux onces, trois gros, cinquante six grains de matiere.

La meilleure méthode que j'aie pu imaginer pour savoir combien il y avoit de sel volatil dans cet esprit, a été de comparer sa force avec celle du sel volatil de corne de cerf, en mêlant l'un & l'autre avec l'esprit de vitriol; & ayant observé qu'une partie de sel volatil de corne de cerf dissous dans l'eau, suffisoit pour soûler autant d'esprit de vitriol qu'en pouvoient soûler dix-huit parties d'esprit d'*opium*; j'ai cru pouvoir en conclurre que 34 gros d'esprit d'*opium* ne contenoient pas davantage de 114 grains de sel volatil, lesquels joints aux quatre grains qui s'étoient arrêtés au cou de la cornue, faisoient en tout un gros cinquante-huit grains. C'est-là tout le sel volatil que nous pûmes retirer de seize onces d'*opium*, c'est-à-dire que sur soixante-six grains, il y en a un de sel volatil. Il paroît par-là que les qualités de l'*opium* ne dépendent ni de son esprit, ni de son sel volatil, moins encore de ses parties spiritueuses & volatiles propres à coaguler le sang, comme l'esprit d'urine coagule l'esprit de vin, ainsi que l'avoit pensé Cranius.

Le *Caput mortuum* fut réduit par de longues calcinations réitérées à quatre gros quarante-neuf grains. Je l'ai fait bouillir dans l'eau, j'ai filtré la liqueur & fait sécher la terre, qui pésoit deux gros cinquante-un grains, de sorte que l'eau en avoit extrait un gros cinquante-huit grains. Cette lessive avoit un gout salé; elle ne fermentoit ni avec l'esprit de vitriol, ni avec l'huile de tartre par défaillance, & n'apportoit aucun changement au sirop de violettes, à la teinture de Tournesol, & à la dissolution du sublimé corrosif. Je l'ai fait évaporer sur le feu jusqu'à pellicule, dessécher à l'air jusqu'à siccité, & j'en ai retiré par ce moyen une poudre saline assez blanche, dans laquelle on remarquoit un grand nombre de petits crystaux prismatiques; cette poudre qui n'a donné par les expériences que j'en ai faites, aucune marque d'alcali, ni d'acide, pésoit un gros treize grains. J'ai calciné de nouveau la terre pendant trois heures, & elle a diminué d'environ six grains. Je l'ai lessivée une seconde fois, & l'ayant fait sécher, j'en ai trouvé le poids diminué de vingt grains; cependant le reste de la lessive étant évaporé jusqu'à siccité, n'a donné que dix grains de sel semblable au premier, qui n'étoit aucunement alcali, quoique plus blanc que celui de la premiere lessive, de maniere que l'eau a extrait du *Caput mortuum* deux gros, dix-huit grains de parties salines, lesquels avec les six grains qui se sont perdus dans la seconde calcination, étant soustraits de quatre gros quarante-neuf grains, donnent deux gros vingt-cinq grains pour la quantité de terre que contient une livre d'*opium*. La quantité du sel ne se trouve pas égale à la quantité de matiere qui s'est dissoute dans l'eau, parce qu'une partie de la lessive a été employée à autre chose.

Les proportions du sel & de la terre, ont été à peu-près les mêmes dans le *Caput mortuum* des trois analyses que j'ai faites, de même que dans les cendres de quelque peu d'*opium* que j'ai calciné à feu ouvert. Dans toutes ces expériences je n'ai retiré aucune portion de sel alcali fixe: mais ayant encore un peu de sel fixe de la seconde analyse, que j'avois retiré depuis environ cinq ans, en faisant évaporer une partie de la lessive dans une tasse à caffé exposée sur une fenêtre, & qui étoit en petits crystaux jaunes, d'une figure en quelque façon prismatique, quoiqu'irréguliere; je le fis dissoudre dans l'eau, je le filtrai & le fis crystalliser sans le secours du feu, comme la premiere fois, & j'eus un sel semblable au sucre candi jaune, qui a donné des marques d'un vrai alcali dans toutes les expériences que j'en ai faites. Pendant les cinq années que je l'avois gardé, il avoit perdu environ une huitieme partie de son poids, & le papier où je le conservois étoit humide. Il ne se résout pas à l'air comme les sels alcalis ordinaires: mais il est encore parfaitemeut sec; il faut un plus grand nombre d'expériences, pour avoir une juste connoissance de ce sel.

Dans la premiere analyse, nous augmentâmes le feu lentement, & nous changeâmes de récipient, dès que le phlegme eut entierement monté. Dans la seconde nous ne changeâmes pas le récipient, mais nous poussâmes aussi promptement que nous pûmes & pendant dix heures de suite, le feu au plus grand degré que la cornue pût soutenir. Dans la troisieme nous tînmes d'abord la cornue au bain-marie. 1°. Dans l'eau bouillante pendant la plus grande partie du jour; ensuite nous changeâmes de récipient, & exposâmes la cornue à un feu de sable. Par cette méthode nous eumes deux gros de phlegme de moins que dans la premiere analyse. Aucun de ces phlegmes ne fermentoit ni avec les acides, ni avec les alcalis: mais celui que nous retirâmes par ce troisieme procédé, qui étoit presque sans gout, qui sentoit davantage l'*opium*, & qui avoit moins d'empyreume, étant mêlé avec la dissolution du sublimé corrosif, y fit une précipitation, ne causa aucun changement à la couleur du sirop violat, & rougit la teinture du tournesol. D'où l'on voit que l'*opium* ne contient que fort peu d'acides, ou qu'un acide très-foible, quoique M. Geoffroy dise y avoir trouvé un sel acide, même très-puissant.

Une livre d'*opium* a donné par l'analyse chymique, selon le Docteur Pitcarn quarante cinq gros d'esprit, dix gros & demi d'huile, soixante-deux gros de *Caput mortuum*. Les parties perdues dans la distilation se sont montées à dix gros & demi. Selon M. Geoffroy, quarante-neuf gros d'esprit, neuf gros & demi d'huile, soixante-deux gros de *Caput mortuum*; de parties perdues sept gros & demi; & le *Caput mortuum* calciné à la quantité de huit gros vingt cinq grains, a donné deux gros vingt-huit grains & demi d'un sel fixe purement alcali. Il restoit par conséquent six gros six grains de terre: mais selon notre procédé, cette quantité d'*opium* nous a donné quarante-deux gros six grains de phlegme, un gros cinquante-huit grains de sel volatil, seize gros d'huile, deux gros dix-huit grains de sel fixe, deux gros vingt-cinq grains de terre. Il s'est dissipé dans la distilation, peut-être en parties aériennes, dix-neuf gros cinquante six grains, & dans la calcination en parties sulphureuses, &c. quarante-trois gros dix-sept grains.

7. Les effets de l'*opium* sur les autres animaux ne sont pas fort différens de ceux qu'il produit sur les hommes; & il est du moins, pour quelques-uns d'eux, ou innocent, ou pernicieux, ou mortel, selon la dose qu'on en donne.

1°. Dans le jardin de Medecine de Holirood-House, je mis un jour une grosse grenouille dans un vase plein d'eau, dans laquelle j'avois fait dissoudre une petite quantité d'*opium*. Il parut peu de tems après, par les violens efforts que fit cet animal pour sortir de cette eau, qu'il ne s'y trouvoit pas à son aise, & bientôt après il tomba dans un état d'engourdissement, ne se remua qu'avec peine, & le lendemain matin il étoit mort, & considérablement enflé.

2°. Dans le mois d'Août de l'année 1733. je poussai par le moyen d'un petit tuyau de verre dans l'estomac d'une grenouille, quelques gouttes d'une dissolution d'*opium* dans l'eau. Et après avoir mis l'animal dans un cylindre de verre, nous l'ajustâmes à un excellent microscope, de maniere à pouvoir observer distinctement une partie de la membrane qui joint les doigts de ses pattes postérieures, où l'on peut appercevoir

d'une maniere ſenſible la circulation du ſang. Ayant remarqué que l'*opium* empoiſonnoit les grenouilles, je me propoſois par cette expérience d'obſerver ſi cette drogue apportoit quelque changement ſenſible dans le ſang même, ou dans ſon mouvement; mais je n'apperçus aucune altération dans le ſang, par rapport à ſa conſiſtance, à la couleur de la ſéroſité, à la grandeur, la figure & la couleur des globules rouges; j'obſervai ſeulement, & d'une maniere bien diſtincte, une diminution étonnante de ſa vélocité; car il ne circuloit pas la moitié auſſi-vîte qu'il a coutume de le faire dans ces animaux. J'obſervai alternativement & à différentes repriſes, & j'apperçus en moins d'une demi-heure que la vélocité du ſang augmentoit par degrés; que la grenouille, qui paroiſſoit malade, reprenoit ſa premiere vigueur, & le ſang ſon mouvement naturel. Ayant enſuite tiré cet animal hors du vaiſſeau de verre où il étoit enfermé, & l'ayant mis dans un vaſe d'eau pure, nous l'y laiſſames pendant une heure, pour ſe remettre de la fatigue de l'expérience précédente; après quoi nous lui fîmes prendre une ſeconde doſe d'*opium*, l'ajuſtâmes au microſcope, le plus promptement qu'il nous fut poſſible, & l'examinâmes comme auparavant. Le ſang nous parut alors circuler plus lentement encore que la premiere fois, & ſa vélocité décroiſſant par degrés, il s'arrêta enfin d'abord dans les plus petits vaiſſeaux, enſuite dans les plus grands, & l'animal mourut au bout d'environ un quart d'heure. Pendant tout le tems que dura cette expérience, j'obſervai une choſe digne d'attention; ſavoir, que nonobſtant la diminution de la vélocité du ſang, je n'apperçus aucune diminution ſenſible dans la fréquence du pouls; & que lors même que la circulation du ſang fut entierement interrompue dans cette partie, le pouls étoit encore viſible par un mouvement d'ondulation, c'eſt-à-dire, que le ſang retournoit autant ſur ſes pas à chaque diaſtole du cœur, qu'il avoit été pouſſé en avant par la ſyſtole précédente. Cela continua ainſi juſqu'à ce que l'animal fût tout-à-fait mort, ou au moins juſqu'à ce qu'il me parût tel. Lorſque j'eus perdu toute eſpérance de le voir revenir, je l'ouvris, & ne trouvai dans ſon eſtomac qu'une mucoſité tranſparente un peu colorée par l'*opium*, & ſemblable à de la gelée, qui rempliſſoit la cavité de ce viſcere. Toutes les autres parties me parurent être dans leur état naturel. Je repétai ſouvent la même expérience, & elle fut toujours accompagnée des mêmes circonſtances & du même ſuccès. Je ne dois pas néantmoins oublier de dire qu'une grenouille qui m'avoit paru morte pendant un tems conſidérable, revint en ſanté. J'empoiſonnai dans une après-dinée, deux grenouilles par le moyen de l'*opium*, de la maniere que j'ai dit ci-deſſus. Je mis la plus forte des deux ſur une tuile, au fond d'un pot, dans lequel il n'y avoit d'eau que ce qu'il falloit, pour qu'elle trempât à moitié, à fin qu'au cas qu'elle en revînt, elle pût à ſon gré ſe mettre dans l'eau, ou hors de l'eau. Je laiſſai l'autre par terre au pié d'une haie. Le lendemain dans la matinée étant retourné au jardin, je trouvai celle que j'avois laiſſée ſous la haie dans le même état que la veille, c'eſt-à-dire morte: mais celle que j'avois miſe dans l'eau étoit vivante, & paroiſſoit ſe bien porter.

J'injectai dans la veine crurale d'un vieux chien, qui peſoit quarante-deux livres ou environ, une demi-once d'*opium* diſſous dans quatre onces d'eau filtrée & réduite au degré de chaleur du ſang des animaux; & cela à trois différentes repriſes. La premiere fois je lui en injectai quinze gros & fort lentement. Cette premiere doſe n'eut aucun effet ſenſible. Environ une heure après, je lui en injectai lentement auſſi huit gros de plus, & tout auſſi-tôt l'animal fut attaqué de convulſions violentes; ſon pouls devint fréquent & petit, & au bout de quelque tems, il parut de l'écume ſur ſa gueule: mais comme il ne paroiſſoit juſqu'alors aucun ſigne qui menaçât d'une mort prochaine, lorſque j'eus attendu encore une heure, je lui injectai auſſi rapidement que je pus les neuf gros reſtans, & ſur le champ le pouls devint plein & lent, & l'animal mourut au bout d'environ une minute.

En ouvrant la poitrine, je trouvai les poumons ſains: mais ils étoient blancs & fort petits; & leurs vaiſſeaux étoient vuides de ſang. Le cœur étoit gonflé, & tous les gros vaiſſeaux étoient très-engorgés de ſang. Ils reſterent dans cet état juſqu'au lendemain, que venant à les ouvrir, le ſang caillé s'écoula hors du ventricule droit & de la veine-cave; celui qui étoit dans le ventricule gauche & dans l'aorte étant beaucoup plus coagulé. Je n'apperçus rien d'extraordinaire dans le cerveau ni dans le bas-ventre. J'ai fait mention de la filtration & du degré de chaleur que j'avois donnée à ma diſſolution d'*opium*, & de la maniere lente dont je l'avois injectée, parce que quelques jours auparavant, deux Etudians en Medecine avoient fait la même expérience, avec une diſſolution qui n'avoit été ni filtrée ni chauffée, & qu'ils injecterent avec force dans les vaiſſeaux de l'animal, qui tomba ſur le champ dans des convulſions violentes, & mourut dans trois minutes. Voyez *Freind*, *Emmenalog. c.* 14.

Je donnai auſſi à un petit chien qui péſoit environ quinze livres, deux gros d'*opium* enveloppé dans de la mie de pain tendre, & partagé en pluſieurs portions que je lui donnai à diverſes repriſes, toutes cependant dans l'eſpace de quelques minutes. Comme il étoit beaucoup affamé, il l'avala avidement, & ne témoigna pas la moindre envie de vomir. Je l'obſervai pendant environ une heure: mais comme je n'apperçus aucun effet de l'*opium*, & qu'il ſe faiſoit tard, je le laiſſai en lieu de ſureté. Le lendemain matin il ne dormoit pas: mais il avoit perdu l'uſage des jambes, & il ne voulut ni boire ni manger. Il reſta encore quatre jours dans cet état, ſans rien prendre, & enſuite il guérit parfaitement. Une ſemblable quantité d'*opium* diſſoute dans l'eau bouillante, eut des effets plus prompts & plus dangereux ſur le chien, dont il eſt parlé dans l'excellent eſſai ſur l'*opium* du Docteur Mead.

8°. L'*opium* appliqué extérieurement eſt diſcuſſif, anodyn & ſomnifere; ſouvent auſſi il produit les mêmes effets, que lorſqu'il eſt pris intérieurement. Galien fait mention (*Méthod. Med. L. III. C.* 2.) d'un inconvénient qui ſuit l'application immodérée de l'*opium*, de la mandragore & de la juſquiame pour calmer les douleurs des yeux; c'eſt le *mydriaſis* ou dilatation non-naturelle de la pupille; & M. Ray a été témoin d'un exemple remarquable d'un pareil accident. Une femme ayant appliqué une feuille du *ſolanum lethale* Park. ou *ſolanum* ordinaire ſur un ulcere chancreux qu'elle avoit un peu au-deſſous de l'œil, dans l'eſpace d'une nuit l'uvée perdit entierement ſa force de contraction, & fut ſi relâchée, que la pupille au plus grand jour, reſta quatre fois plus dilatée que celle de l'autre œil. Mais en ôtant la feuille, l'uvée reprit par degrés ſa contraction naturelle. L'on ſait que l'*opium* appliqué extérieurement, appaiſe les douleurs des dents & des oreilles, les coliques, les inflammations, & même les douleurs des ulceres chancreux. Mais il n'eſt pas auſſi certain qu'il engourdiſſe la partie ſur laquelle on l'applique, de maniere à la rendre inſenſible ſans procurer le ſommeil. Je l'ai appliqué en guiſe d'emplâtre autour de mon petit doigt, de même qu'immédiatement au-deſſus du condyle interne de l'humérus pendant une nuit: il ſe ramollit, & s'attacha bien-tôt à ces parties; mais il n'y cauſa ni engourdiſſement, ni inflammation; & il ne produiſit aucun effet ſenſible. J'ai ſouvent auſſi appliqué une teinture d'*opium* faite dans l'eau, ſur des parties excoriées & ſur des ulceres ſuperficiels, & j'ai toujours obſervé qu'il étoit chaud & irritant; comme le ſont les liqueurs ſpiritueuſes foibles; & qu'il cauſoit une douleur qui duroit quelques minutes.

D'où l'on peut conclurre, 1°. Que l'*opium* proprement parlant, n'eſt pas narcotique étant appliqué en-dehors;

& qu'il y a telles douleurs qu'il ne sauroit calmer en qualité de topique. Platerus l'a trouvé sans effet par rapport aux douleurs de la goute. Si donc le caustique ordinaire préparé avec l'*opium*, ne cause point de douleur quand on l'applique, c'est un phénomene assez singulier. C'est ce que je n'ai jamais essayé, tant par la crainte de la gangrene, que parce que le fait n'est pas vraissemblable. 2°. Que les narcotiques diminuent au moins quelquefois la tension des muscles, & qu'ils causent même un relâchement dans les nerfs, ou une paralysie aux parties qui sont autour de l'endroit où on les applique extérieurement.

9. « L'*opium* coagule, ou épaissit plutôt le sang qu'il ne « le dissout ou attenue. » J'ai mêlé une teinture d'*opium* dans l'eau, avec du lait, avec la sérosité du sang, avec le sang même tiré nouvellement des arteres & des veines. Il n'a produit aucun changement sensible sur le lait; cependant le mêlange ayant été en repos quelques jours, il s'y fit une séparation. La partie caillée & blanche se précipita au fond de la liqueur, la crême prit le dessus, & la liqueur qui occupoit le milieu, étoit claire & de la couleur de la teinture. Cette teinture mêlée avec la sérosité du sang, la rendit plus épaisse & blanchâtre, & la coagula un peu. Elle produisit le même effet sur le sang nouvellement tiré de ses vaisseaux, dans lequel il se fit toujours un précipité d'une sorte de *coagulum* blanchâtre; & la partie supérieure non-seulement n'étoit pas plus fluide, mais paroissoit même plus épaisse. Le *laudanum* de Sydenham mêlé avec le sang veineux, lui a donné une couleur rouge plus vive: mais le lendemain il étoit plus noir, il y avoit au fond une matiere précipitée qui étoit grisâtre, & la partie supérieure n'étoit pas coagulée comme elle l'est pour l'ordinaire. Cela dépendoit peut-être de ce que je l'avois agité, & de son mélange avec une liqueur incoagulable. Ces expériences s'accordent parfaitement avec celles du Docteur Freind, (*Emmen. C.* 14.) & semblent en quelque façon confirmer un fait avancé par plusieurs Auteurs; savoir, qu'on a trouvé le sang grumelé & congelé, pour me servir de leurs propres termes, autour du cœur de ceux qui sont morts pour avoir pris de l'*opium*. Il y avoit du sang grumelé à la partie supérieure du cerveau du chien, dont il est fait mention dans le Traité des poisons du Docteur Mead. *p.* 152.

10. «L'usage habituel de l'*opium* fait qu'une certaine quan« tité de cette drogue qui auroit été mortelle aupara« vant, devient sûr & même utile. » Quelques grains d'*opium* sont un poison sûr pour toute personne en santé, & qui n'est point accoutumée à ce remede. Mais si quelqu'un s'y habitue par degrés, en commençant par de petites doses, non seulement il pourra dans la suite en supporter une dose bien plus considérable, mais il lui deviendra encore aussi nécessaire que l'est aux buveurs l'usage du vin, ou des liqueurs spiritueuses. J'ai dit pour les personnes qui sont en santé, parce qu'il y a telles maladies, la folie, par exemple, qui diminuent beaucoup la force de ce remede.

Les effets de l'*opium* sont très-analogues à ceux du vin, ou des liqueurs spiritueuses; il n'y a de différence que celle qui dépend de la quantité nécessaire pour produire les mêmes effets. Car les bons ou les mauvais effets de l'*opium* sont très-peu différens des bons ou mauvais effets du vin. Le vinaigre est un aussi bon antidote contre les mauvais effets de l'*opium* que contre ceux du vin. D'où l'on croit que le vin ne sauroit être regardé comme le correctif de l'*opium*, & qu'on ne peut pas dire que l'*opium* raréfie le sang, puisque les liqueurs spiritueuses qui le coagulent, produisent à peu près les mêmes effets.

Les effets de l'*opium* pris intérieurement dépendent principalement de son action sur l'estomac. J'ai souvent observé que quelques gouttes de laudanum liquide ont guéri sur le champ un violent ténesme, arrêté un vomissement, appaisé une douleur, & procuré même presque aussi promptement le sommeil. Il y a plusieurs exemples dans Wepfer (*de cicûta aquatica*) des fâcheux symptomes & de la mort même, causée par les narcotiques avant qu'ils fussent sorti de l'estomac, & sans y avoir causé aucune inflammation, sans y avoir même souffert d'altération sensible, bien-loin d'avoir vitié la masse du sang. On en a aussi qui prouvent que le vomissement peut en écarter les suites fâcheuses, & prévenir la mort.

Il y a plusieurs autres notions sur lesquelles on peut insister ici, par exemple: 1°. Que dans la douleur il y a une contraction contre nature des fibres nerveuses, & dans le sommeil un relâchement, ou pour ainsi dire une paralysie dans les organes des sens & des mouvemens volontaires. 2°. Que la plus petite impulsion mécanique sur les nerfs, ou une impression peu ordinaire communiquée à l'ame, peut causer les plus grands changemens dans l'œconomie animale. 3°. Que les effets de la plupart des remedes dépendent uniquement de leur action sur les nerfs, ou sur les fibres nerveuses. 4°. Que la même force ou la même impression sur les nerfs d'une partie, a des effets fort différens de ceux qu'elle produit sur les nerfs d'une autre partie, & différens même à l'égard de la même partie, étant appliquée en divers tems; par exemple, la racine de l'*asarum* ou cabaret dans le nez ou dans l'estomac, l'effet du tabac la premiere fois qu'on en prend ou après qu'on s'y est habitué. 5°. Que cette action sur les nerfs ne pouvant pour l'ordinaire être connue que par les suites qu'elle a, il n'arrive que trop souvent qu'on confond les effets premiers & seconds des remedes. 6°. Que comme les effets premiers d'un remede, ont souvent d'autres effets seconds, ainsi le même remede simple affecte quelquefois différemment un même nerf, ou au moins différens nerfs d'une même partie, de maniere à y produire des effets entierement indépendans les uns des autres. C'est ce que nous pouvons découvrir par le moyen de la langue; & le gout de l'*opium* comparé avec celui des autres narcotiques est une preuve de ce que je dis; c'est-à-dire, que la qualité irritante de l'*opium* produit des effets très-différens de ceux qui dépendent de sa vertu narcotique; & si nous comparons les effets des végétaux aromatiques les plus salutaires, avec ceux des narcotiques les plus virulens, nous pouvons ajouter. 7°. Que la partie aromatique & irritante de l'*opium* est si bien unie avec la partie narcotique, que celle-ci en est en quelque façon corrigée, & devient par-là plus amie de la nature, que les narcotiques qui ne sont pas tempérés par des semblables parties aromatiques, tels que l'*hyoscyamus major vel niger*. C. B. P. la jusquiame *le sium erucæ folio*. C. B. P. la ciguë d'eau de Gesner, & plusieurs autres.

Je conclus de ce qu'on vient de lire: 1°. Que la vertu calmante & hypnotique de l'*opium* ne dépend pas de son action sur le cerveau ou sur le sang, soit qu'on l'applique extérieurement, soit qu'on le donne intérieurement.

2°. Qu'il affecte premierement & principalement les nerfs des parties où il est appliqué; ensuite ceux qui ont le plus de liaison avec ces premiers, ou qui communiquent avec eux; de là son action se communique aux nerfs destinés aux sensations, & aux mouvemens volontaires, & enfin à tous les autres nerfs du corps, par la communication qui se trouve entre eux.

3°. Que cette impression, cette action ou influence de l'*opium* sur les nerfs, affecte différemment le *sensorium commune*, ou le siége des sensations, selon le degré de l'impression, & selon la nature & les fonctions des nerfs qui sont les premiers exposés à cette impression.

« Ceux qui prennent une petite dose d'*opium*, surtout « s'ils n'y sont pas accoutumés, sont si transportés de « la douce sensation qu'il leur procure, qu'ils ne croyent « pas pouvoir mieux exprimer la douceur de cet état, « qu'en disant qu'ils sont en Paradis; & quoiqu'il ne « leur procure pas toujours le sommeil, ils joüissent « cependant d'un calme & d'une tranquilité si parfai« te, qu'il n'y a point de bonheur dans le monde qui

« puisse surpasser les charmes de cette agréable extase.» *Mead. des poisons.* Il faut donc que ce remede, toutes choses égales d'ailleurs, procure particulierement une plus grande liberté dans la circulation & dans la transpiration, & qu'en surmontant les obstacles qui s'opposoient à l'une & à l'autre, il dispose au sommeil. Mais si la dose de l'*opium* est trop forte, & si l'impression excede les bornes prescrites par la nature, comme dans l'ivresse, ces transports dégénerent en gaieté ridicule, délire, ou se terminent par un profond sommeil, par une léthargie, &c. ou bien ils occasionnent une paralysie, une apoplexie, ou une mort subite, selon les circonstances; au lieu que les effets de l'*opium* dans la bouche & dans le nez, sur les parties ulcérées & excoriées, sont très-différens, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. La vertu calmante de l'*opium* appliqué extérieurement ne sauroit donc être l'effet d'aucune sensation agréable dans la partie. La tranquilité peut à la vérité en être la suite: mais il ne paroît pas que ce soit d'elle que dépende la cessation de la douleur.

4°. Que l'effet premier ou sensible de l'impression méchanique, ou de l'action de la partie narcotique de l'*opium* sur les nerfs, consiste dans le relâchement de leurs fibres.

Je ne saurois déterminer d'une maniere positive si ce relâchement dépend de l'action physique de ce remede sur les nerfs même, ou seulement de l'effet que produit cette impression sur le *sensorium commune*, c'est-à-dire, si l'*opium* est la cause immédiate, ou seulement la cause éloignée de ce relâchement. Il seroit peut-être aussi difficile d'expliquer comment l'action des remedes narcotiques sur les nerfs, cause un relâchement paralytique, que de dire comment les images qui se peignent sur la retine occasionnent la vision; il y a dans toutes les recherches de physique un *non plus ultra.*

Je ne saurois dire non plus que la partie aromatique ou irritante de l'*opium* ne contribue en rien à la vertu qu'il a de calmer les douleurs; car l'esprit de vin est calmant, quoiqu'il ne cause aucun relâchement à la partie sur laquelle on l'applique, ni aux parties voisines, en quoi il differe évidemment des narcotiques.

Mais puisque ce relâchement des nerfs & celui des fibres motrices qui en est la suite, nous prouve que l'*opium* est quelque chose de plus qu'un remede palliatif dans plusieurs grandes maladies, il ne sera pas difficile de rendre raison par son moyen des bons & des mauvais effets qu'il produit; car selon le degré de relâchement qu'il apportera, il peut devenir calmant, cordial, diaphorétique, somnifere, &c. ou causer des engorgemens, le délire, la léthargie, l'apoplexie, la mort.

J'ai affecté de ne parler jusqu'ici qu'en passant de la qualité qu'on attribue à l'*opium* de raréfier le sang, quoique cette qualité lui soit accordée par quelques Auteurs que j'estime, non-seulement parce qu'il paroît par les observations & les expériences ci-dessus, qu'il ne produit point de semblable effet, ou au moins que ce n'est pas d'un tel effet que dépend l'action ou l'opération de l'*opium*; mais aussi parce qu'une pareille théorie pourroit être d'une dangereuse conséquence, & faire commettre des grandes fautes dans la pratique; par exemple, si l'on regardoit la raréfaction du sang comme la cause des fâcheux symptomes que cause quelquefois l'usage immodéré de l'*opium*, le remede qui paroîtroit indiqué dans ce cas seroit la saignée; tandis que quelques Auteurs assurent qu'elle est mortelle, n'étant même faite que le lendemain du jour qu'on a pris un narcotique. D'ailleurs si l'*opium* raréfioit le sang, comment se pourroit-il qu'il fût aussi utile qu'il l'est dans les hémorrhagies, dans la petite vérole, &c.

Il n'est nullement nécessaire de répondre ici à toutes les objections qui ont été faites contre l'usage de ce remede en différens tems, puisqu'il a enfin triomphé de toutes les oppositions qu'il a eu à essuyer, & puisqu'il n'est pas seulement d'un usage plus général, mais qu'il fait aussi plus d'honneur à la Medecine, qu'aucun autre remede.

On donne communément l'*opium* aux personnes adultes qui n'y sont point habituées, depuis un demi-grain, jusqu'à trois grains; mais à ceux qui en usent ordinairement, on en donne quatre ou cinq grains ou plus, jusqu'à ce qu'il produise l'effet desiré.

Les préparations les plus usitées de l'*opium*, sont l'extrait, la teinture, le laudanum liquide de Sydenham, le baume anodyn, & les pilules pacifiques: & il est la base des pilules de storax, du mithridate, de la thériaque, du diascordium, &c.

Pour ce qui concerne la dose de l'*opium*, il n'y a point de remede dans l'administration duquel on doive plus rigoureusement s'assujettir à la regle générale, qui dit, qu'il est plus sûr de donner une trop petite qu'une trop grande dose des remedes qui ont beaucoup d'action. C'est surtout lorsqu'il s'agit des remedes dont les effets, comme ceux de l'*opium*, se font sentir si promptement, qu'il est beaucoup plus facile de suppléer à ce qui manque par une trop petite dose, que de remédier aux inconvéniens d'une dose trop forte, qu'il faut s'assujettir à cette regle; parce que lorsqu'on a pris une trop grande quantité d'*opium*, les muscles tombent bien-tôt dans un état de paralysie, de maniere qu'il est impossible de rien avaler, & que tout ce qu'on peut faire en pareil cas, est de provoquer le vomissement en irritant le gosier, ou par des lavemens & des cataplasmes de tabac, & par des applications extérieures de semblables émétiques, & en même-tems de réveiller la nature par de forts véficatoires. Si par le moyen de ces remedes le malade se trouve en état d'avaler quelque chose, on aura recours, après avoir vuidé les premieres voies, aux diaphorétiques mêlés avec le vinaigre, ou autres acides de cette nature, qui manqueront rarement de procurer la guérison.

Pour conclurre, je dois avouer que l'*opium* est un instrument tranchant qui peut faire du mal. Mais on ne sauroit disconvenir aussi que ce ne soit un remede divin, & qui peut produire de grands effets. Un Medecin peut être également ou trop timide, ou trop hardi dans l'administration de ce remede, & le malade souffre souvent autant de l'un que de l'autre. Ainsi, s'il n'y a point de raison d'interdire absolument l'usage de l'*opium* aux enfans, aux personnes foibles, pléthoriques & âgées, aux femmes grosses, ou à ceux qui ont des maladies malignes: il n'est pas moins vrai qu'il est des circonstances où il est dangereux & téméraire de calmer une douleur, de procurer le sommeil, de supprimer des évacuations, de prévenir une hémorrhagie salutaire, ou autres effets de cette nature, & alors il faut que celui qui ordonne inconsidérément l'*opium* en pareil cas, soit ou bien ignorant dans la pratique de la Medecine, ou peu instruit de la nature de ce remede. *Essais de Medecine d'Edimbourg*, Volume V.

Entre toutes les substances végétales dont on fait usage dans la Medecine, il n'y en a point dont le sort ait plus varié que l'*opium*; car quelques-uns des Anciens & des Modernes l'ont regardé comme un véritable poison, parce qu'ils ont trouvé qu'il cause souvent des assoupissemens, des engourdissemens, des léthargies, & quelquefois même la mort; ou pour le moins, qu'il ne fait qu'irriter les maladies; tandis que d'autres, surtout parmi les Modernes, le mettent au-dessus de tous les autres remedes pour calmer les douleurs, pour procurer le sommeil & entretenir les forces: de sorte que quelques Medecins, & entre autres Platerus & Sylvius, qui ont mis ce remede en crédit, n'ont pas fait difficulté de dire qu'ils renonceroient à la Medecine si l'on venoit à bannir l'*opium* de la matiere Médicinale; & Sydenham rend graces à Dieu de ce qu'il a bien voulu donner aux hommes l'*opium* pour remédier à un grand

nombre de maladies auxquelles ils sont sujets. Quelques Auteurs célebres ont employé leurs veilles à défendre l'*opium* des calomnies dont d'autres l'avoient chargé, & ont prouvé qu'il n'y avoit point de remede plus sûr, plus efficace & plus universel, pourvu qu'on en usât avec précaution. Mais quoique l'*opium* soit d'un usage fort étendu dans la pratique, l'abus qu'on en fait ne laisse pas que d'être pernicieux & funeste, puisqu'il produit par accident les effets du poison; & il est difficile de décider si le bien qu'il procure surpasse les maux qu'il cause quand on le donne mal-à-propos. Si les Medecins ne s'accordent point sur l'efficacité des narcotiques, on peut dire qu'ils sont encore plus partagés sur les différentes manieres dont ils agissent, de sorte qu'on ne sait quel parti embrasser. Comme je n'ai été satisfait d'aucune de leurs hypotheses, je vais examiner en peu de mots, si l'on ne pourroit point expliquer les effets que les remedes anodyns & narcotiques produisent sur le corps humain par les principes de la circulation du sang.

Comme une hypothese est d'autant plus sure qu'elle est plus claire, plus évidente & plus propre à rendre raison des divers phénomenes, & à résoudre les difficultés qui se présentent; il est du devoir de ceux qui travaillent à découvrir la vérité & à établir une hypothese raisonnable, d'examiner avec soin tous les effets, tous les phénomenes & toutes les circonstances qui s'offrent à eux, afin qu'en les comparant avec leur hypothese, ils puissent mieux juger de leur affinité ou de leur disconvenance : c'est pourquoi je vais examiner les effets les plus remarquables que les narcotiques produisent sur le corps humain, suivant les tems, les doses & les différentes manieres dont on les donne.

On est convaincu par expérience que toutes les substances végétales qui répandent pendant long-tems une odeur acrimonieuse, excitent, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement, le sommeil, l'assoupissement & une stupeur de tous les sens; & que lorsqu'on en use pendant un tems considérable & en grandes doses, elles produisent les mêmes effets que les narcotiques. On remarque aussi que toutes les substances odorantes & volatiles procurent un sommeil doux & paisible : mais on ne s'apperçoit jamais mieux de cet effet que lorsqu'on use des fleurs de romarin, de safran, de lis des vallées, de primévere, de sureau, de tilleul, & d'acacia, de fleurs d'orange, de jasmin & de muguet; dont les eaux, surtout quand on les distile avec la rosée de Mai, sont d'une efficacité singuliere pour réprimer les mouvemens tumultueux & irréguliers des esprits dans l'épilepsie & les maladies spasmodiques. On peut rapporter à cette classe parmi les substances animales le musc & la civette, & parmi les productions de la mer, l'ambre, qui, lorsqu'on le donne fréquemment en dose convenable, est extremement efficace pour appaiser les accès épileptiques les plus violens. Il n'est pas moins certain que les substances qui exhalent pendant long-tems une vapeur vineuse, violente & fixe, possedent une qualité stupéfiante qui affoiblit considérablement & détruit quelquefois totalement les forces, les sentimens & les opérations de l'esprit. On peut mettre de ce nombre toutes les différentes especes de pavots, la jusquiame, la morelle & la mandragore, de même que les substances animales fétides, comme le castoreum, la rapure de cornes & d'ongles. Il y a quelques animaux & quelques insectes qui sans être narcotiques, appaisent les spasmes qui sont accompagnés de douleurs, en réprimant le mouvement déréglé des esprits.

Il faut savoir encore qu'il n'y a de substances anodynes ou narcotiques que celles qui contiennent un principe volatil; & qu'elles produisent différens effets, suivant que ce même principe est d'une nature plus ou moins fixe ou volatile. On ne peut donc attribuer une qualité anodyne ou narcotique au nitre ou au vitriol; bien qu'on ne puisse nier que ces substances, quand elles sont préparées & employées comme il faut, n'aient une efficacité singuliere pour calmer les douleurs, puisqu'elles fixent & émoussent l'acrimonie bilieuse des premieres voies. Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient de dire d'où vient que l'*opium* cru excite le sommeil & appaise les douleurs beaucoup plus promptement que lorsqu'il est dépouillé par la cuisson, de son principe volatil; & d'où vient aussi que les parties grasses & oléagineuses des semences de pavot & de jusquiame sont moins narcotiques que leurs feuilles, leurs fleurs & leurs racines, qui contiennent un principe résineux volatil, qui ne s'exhale cependant qu'avec difficulté. De plus il est certain que les vapeurs qui s'exhalent d'une substance volatile quelque peu fixe, affectent le cerveau avec plus de violence, répriment plus efficacement l'agitation du sang & des esprits, & suspendent plus parfaitement l'action des fonctions animales, que si la matiere dont ces vapeurs s'élevent étoit d'une nature extremement subtile. De-là vient que l'eau & l'esprit de pavot, & les eaux qu'on tire des fleurs du pavot sauvage & du muguet sont beaucoup plus foibles dans leur action, que leurs extraits résineux plus fixes.

On est encore convaincu par expérience que les narcotiques préparés comme il faut, employés avec précaution & donnés à tems, surtout aux jeunes gens & aux adultes, qui ne sont ni d'une habitude pléthorique ni cacochymique, mais d'un tempérament bilieux & sanguin, pourvu que leurs forces soient suffisantes, & que le pouls indique la vigueur de la nature, sont les remedes les plus sûrs & les plus efficaces qu'on puisse employer pour les douleurs violentes, pour les maladies spasmodiques & convulsives, les flux copieux de sang ou de sérosité, & les veilles continuelles. Il n'est pas moins certain que les narcotiques, quand ils sont employés par des ignorans, tuent souvent beaucoup de monde, ou rendent les malades pires qu'auparavant, surtout quand on n'a pas soin de les corriger, & qu'on les donne en trop grandes doses à des sujets d'une constitution foible & délicate, qui sont affligés de maladies malignes, qui ont le pouls foible & petit, ou qui sont phlegmatiques, replets, pléthoriques, cacochymiques ou constipés.

Mais il faut principalement observer que les opiats & tous les narcotiques, quand on les donne à contretems, nuisent principalement au cerveau & aux fonctions animales; car l'usage de ces sortes de remedes est souvent suivi d'une oppression de tête douloureuse, d'un profond sommeil, accompagné de songes effrayans, de vertiges si violens, que le malade ne peut tenir la tête droite; de l'engourdissement des sens, de la rougeur & de l'enflure du visage, du gonflement des veines de la tête, de l'abatement des forces & de la cessation du mouvement.

L'usage inconsidéré de l'*opium* produit les maladies de cerveau les plus terribles, telles que la léthargie, la stupeur & la perte de la mémoire. Willis, dans sa *Pharmacop. Ration. Part. I.* observe que quelques personnes pour avoir pris une petite pilule de laudanum, sont tombées dans un sommeil si profond qu'on n'a jamais pu les en faire sortir; & que quoique leur pouls, leur respiration & la chaleur de leur corps ne différassent en rien pendant trois ou quatre jours de ceux d'une personne en vie, on n'a pourtant jamais pu, soit à l'aide des remedes internes ou des applications externes, les faire revenir à elles ni leur rendre le sentiment. Ce même Auteur nous apprend dans l'Ouvrage que nous venons de citer, qu'il a connu d'autres personnes qui ont entierement perdu le sommeil pour avoir pris une petite dose d'*opium*, & dont la condition, par rapport au pouls, à la chaleur & à la respiration, est devenue beaucoup pire qu'auparavant, puisque ces sortes de malades ont perdu sur le champ la respiration, & n'ont pu être rappellées à la vie par aucun cardiaque. Il rapporte dans son Traité *de Anima brutorum*, l'histoire d'un homme qui ayant pris une forte dose d'*opium*

pium pour appaiser une colique dont il étoit tourmenté, se plaignit aussi-tôt après d'une pesanteur d'estomac extraordinaire. Ses amis lui donnerent du vin, des cordiaux & des liqueurs spiritueuses qui ne lui procurerent aucun soulagement; car l'oppression ayant augmenté de plus en plus, lui causa des anxiétés dans la région des hypocondres, & des syncopes qui après avoir entierement épuisé ses esprits, terminerent ses jours au bout de trois heures, sans lui avoir fait perdre l'usage de sa raison.

Le cas suivant que je tire des *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Decad.* 1. *a.* 5. prouve manifestement que le mauvais usage des narcotiques offense considérablement le cerveau, les sens & les facultés mentales.

Un homme ayant pris par imprudence une grande quantité d'*opium*, fut d'abord affligé de songes effrayans, perdit en partie la parole, & fut attaqué une heure après d'un vertige & d'une espece de tournoyement de tête, pendant lequel il lui sembloit, à ce qu'il dit, que le lit & lui étoient suspendus en l'air & voloient. Il tomba ensuite dans une espece d'apoplexie qui le priva entierement de la connoissance. Il ne sentit au commencement de sa maladie ni le gout du plus fort vinaigre, ni l'odeur de l'esprit de sel ammoniac. Son pouls étoit foible, & lorsqu'il ouvroit les yeux il ne paroissoit pas discerner les objets. Il étoit dans cet état lorsqu'on lui donna de l'eau apoplectique spiritueuse qui parut lui faire reprendre sur le champ ses esprits; ensuite de quoi il lui survint une demangeaison par tout son corps. Stalpart Vander Wiel, *Obs.* 42. défend aux Nourrices & aux femmes à qui on a confié des enfans de leur jamais donner des remedes somniferes, quelques douleurs & quelques inquiétudes qu'ils ressentent, parce qu'encore qu'ils ne leur causent pas toujours la mort, ils ne laissent pas lorsqu'on en use souvent de leur affoiblir le cerveau & le systeme nerveux, & de leur causer un tremblement des articulations, une paralysie & une stupeur. Willis, dans sa *Pharmac. Rational. Part. I.* dit avoir connu plusieurs personnes à qui l'usage de l'*opium* a affoibli le génie & causé une stupidité & même une folie confirmée. Il assure, dans le même Ouvrage, avoir vu un homme qui perdit entierement la mémoire pour avoir pris une trop forte dose de laudanum dans le tems qu'il avoit la fievre. Tilingius, dans son Traité *de Laudano Opiato*, parle d'une servante qui ayant pris du laudanum opiatum au lieu de thériaque, tomba sur le champ dans une stupeur & un assoupissement qui ne l'abandonnerent jamais : elle perdit aussi la mémoire & ne joüit jamais depuis lors d'une santé parfaite. Schneider, dans son Traité *de Catarrho*, *Lib. IV. cap.* 8. nous apprend que le fils d'un Roi des Indes perdit la raison & la mémoire pour avoir pris de l'*opium*.

Il est aisé de comprendre après ce qu'on vient de dire, pourquoi les narcotiques sont si préjudiciables au cerveau, comme on l'observe dans les maladies violentes de cette partie, telles que les apoplexies, les épilepsies, les léthargies, la diminution de la mémoire & les vertiges, qui après l'usage des opiats, augmentent toujours & deviennent plus dangereuses. Bartholin, *in Act. Hafniens.* nous apprend qu'une femme ayant usé de narcotiques pour appaiser un mal de tête dont elle étoit affligée, fut depuis ce tems-là attaquée de vertiges, de stupeur & d'une foiblesse de cerveau. Les narcotiques sont tout-à-fait nuisibles dans la diminution de la vue & la difficulté d'oüie. Waldschmid, *Dissert. de Opiatorum noxa*, rapporte qu'une femme ayant voulu arrêter avec de l'*opium* une perte de sang qui lui faisoit craindre pour sa vie, perdit entierement la vue pour le reste de ses jours.

Au reste, les opiats & les narcotiques troublent l'usage des sens & de la raison, & causent souvent la folie & la manie; & cet effet leur est commun avec les autres narcotiques plus fixes, tels que la morelle, les racines & les semences de jusquiame, de mandragore & de lolium, dont l'usage, suivant les observations que les Auteurs ont faites, cause une aliénation d'esprit & jette ceux qui en mangent dans une manie qui les fait paroître possédés du Diable. Ces substances produisent dans quelques sujets des convulsions & des agitations de membres extraordinaires accompagnées de manie, comme on peut en voir des exemples dans Matthias de Lobel, *Nova stirpium adversaria*; Matthiolus, *in Dioscorid.* Wierus, *de Præst. Dæm.* Olearius, *in Itin. Persico*; & Timæus. Ces remedes augmentent aussi pour l'ordinaire la manie, ce qui fait que Van-Helmont, dans son Traité *de Lithiasi*, blâme fortement la conduite de ceux qui tâchent d'appaiser la manie avec des opiats, parce que ces sortes de remedes produisent ordinairement la distraction, qui n'est autre chose qu'un songe qu'on a étant éveillé. Il confirme la même doctrine dans le Livre qui a pour titre *Retenta*, où il dit que les narcotiques donnés en doses quatre fois aussi fortes que celles qu'on emploie communément, ne font qu'augmenter la manie, loin de procurer le sommeil à ceux qui en sont atteints. Freitage, dans son Traité *de Opio*, *cap.* 3. observe après Prosper Alpin & Bellonius, que les Egyptiens & les Turcs n'usent d'*opium* que pour se rendre plus joyeux, plus intrépides & plus propres à l'amour. Mais ces deux Auteurs remarquent en même tems que quoique ceux qui font excès de cette drogue paroissent joüir d'une santé parfaite, ils sont cependant plus froids & moins réglés dans leurs fonctions, paroissent toujours ivres ou assoupis, sont sujets au coma, stupides, inconstans & sujets à nier dans un tems ce qu'ils ont assuré dans un autre, ce qui les rend d'un commerce tout-à-fait impraticable. De-là vient que lorsqu'on veut reprocher à une personne qu'elle se contredit, on l'accuse d'avoir mangé de l'*opium*, comme nous l'accuserions chez nous d'être ivre.

De plus, les opiats rallentissent le mouvement vital du cœur & des arteres, & rendent la circulation du sang plus foible & plus languissante : de-là vient que l'*opium* rend ordinairement le pouls plus foible & la respiration plus difficile, & excite en même tems des anxiétés dans la région des hypocondres, surtout dans les personnes dont le sang est épais & abondant. Il n'est donc pas difficile d'expliquer pourquoi les personnes très-foibles, aussi-bien que celles qui sont attaquées de maladies malignes, meurent pour l'ordinaire après qu'elles ont pris des narcotiques en grande dose, puisqu'ils affoiblissent considérablement les forces & causent des défaillances. Aussi trouve-t'on dans tous les Auteurs des exemples des effets funestes qu'a produits l'*opium*. Frederic Hoffman, *Metal. Morbif.* nous apprend qu'un Medecin de Hall ayant pris quelques grains de laudanum pour faire cesser les insomnies que lui causoit une fievre ardente, mourut peu de tems après. Sanctorius, *Method. Vitand. Errores*, *Lib. VIII. cap.* 12. rapporte qu'étant sur les frontieres de la Hongrie, il vit mourir un Soldat pour avoir pris sept pilules d'*opium*. Forestus, *Lib. IX. Obs.* 14. fait mention d'un malade cacochymique qui ayant pris de l'*opium* pour calmer les douleurs néphrétiques dont il étoit tourmenté, tomba dans un sommeil dont il fut impossible de le faire revenir. On trouve plusieurs exemples de cette espece dans Willis, *Pharmaceut. Rational.* & dans Sennert, *Prax. Lib. VI. Part. VII. cap.* 1. Il faut aussi remarquer que l'*opium* étant pris en forme de lavement, a causé la mort à un grand nombre de personnes, comme on peut en voir plusieurs exemples dans Tilingius, *Tract. de Opio*, dans Sennert, *Lib. VI. Prax. Part. VII. cap.* 1. & dans Marcel Donat, *Tract. de Histor. Medicis Mirabilibus*, *Lib. IV. cap.* 18. Ce qui vient, suivant moi, de ce que l'*opium* occasionne la mortification totale de ces parties en interrompant la circulation du sang.

Il faut encore observer que l'*opium* est aphrodisiaque & augmente la joie & le courage; & c'est ce qui fait que les Turcs & les Indiens en font un si grand usage. Ils

préparent par fermentation avec les larmes les plus pures d'*opium* une liqueur qu'ils appellent *maslach*, laquelle excite une espece de manie, & dont ils usent à la veille d'une bataille ou lorsqu'ils veulent joüir de leurs maîtresses. Ce fait est confirmé par Joh. Jac. Saar. *Itiner. Ind. orient.* qui dit que les Indiens de Bantam composent avec l'*opium* un certain électuaire qu'ils appellent *affion*, dont la couleur est cendrée & le gout douceâtre & mêlé de quelque amertume, & qui a la vertu d'augmenter le courage. Les Chinois qui sont établis à Batavia se servent de cet électuaire pour s'exciter à l'amour; & son effet est si violent qu'il produit en eux une passion brutale qui dure toute la nuit & qui oblige souvent leurs maîtresses à s'échapper de leurs bras. Voyez *B. D. D.* Sachs. *Tom. II. Ephem. Germ. Observ.* 69. où l'on cite plusieurs autres Auteurs. Wedelius, dans son Traité *de Opio*, nous apprend que l'*opium* cause aux personnes d'un tempérament chaud des pollutions nocturnes & un priapisme continuel, surtout lorsqu'elles ont de la disposition à ces maladies; aussi est-il extremement aphrodisiaque quand on le mêle avec de l'ambre ou de l'essence d'ambre.

Il est bon maintenant d'examiner les différentes méthodes dont on se sert pour corriger l'*opium*; car il fait autant de bien lorsqu'il est préparé & corrigé, qu'il est nuisible quand il est cru. Galien, dans son Traité de la *Thériaque à Pison*, nous apprend avec quelle circonspection il se servoit de cette drogue, en nous disant que l'*opium*, pris en substance, est toujours funeste: mais qu'étant corrigé avec d'autres substances, il produit des effets très-salutaires. Rien n'est meilleur, selon moi, pour corriger l'*opium*, que les choses qui diminuent sa violence & le rendent salutaire au corps, & surtout qui raniment le mouvement des fibres que l'*opium* avoit ralenti. Car puisque ce dernier, ainsi qu'on l'éprouve tous les jours, arrête le mouvement du sang & des esprits, il convient de le mêler avec des substances qui les excitent & les reproduisent de nouveau. Car par ce moyen il résulte du mélange de ces deux substances contraires, une troisieme substance neutre, qui possede à la fois une qualité apéritive & sédative: & comme tout le monde convient unanimement, que les sudorifiques, les purgatifs, les aromates, & les remedes salins & diurétiques, sont de toutes les substances celles qui excitent les mouvemens les plus violens dans le corps humain, il s'ensuit que c'est avec elles qu'il convient de mêler l'*opium*; car elles deviennent par-là plus efficaces. De ce nombre, sont la thériaque d'Andromachus, le diascordium de Fracastor, la thériaque céleste, le *Requies Nicolai*, & la thériaque *de Citro*, qui sont des remedes aussi sûrs qu'efficaces dans un grand nombre de maladies, de douleurs, de fluxions & de spasmes. L'*opium* est aussi un remede excellent quand on le mêle avec des purgatifs, tels que l'extrait d'aloès, les pilules de Wildegansius, l'extrait ou poudre d'hellébore blanc, les pilules de Starkey, ou de Matthieu; car on observe tous les jours, que ces sortes de préparations lâchent le ventre, excitent la sueur, & ne causent jamais d'engourdissemens, de songes effrayans, de vertiges ni de pesanteur de tête, comme font les autres opiats, quand on les prend en substance & sans correctif.

L'*opium* mêlé avec la teinture tartarisée d'antimoine, ou avec la teinture acre que l'on tire du régule d'antimoine, est un diurétique aussi sûr qu'efficace. Les substances spiritueuses, telles que le clou de girofle, la canelle & son huile, aussi-bien que les vins d'Espagne & de Malvoisie, préviennent efficacement les mauvais effets de l'*opium*, & le convertissent en un remede innocent; & c'est ce qui rend le laudanum liquide de Sydenham si estimable; car on éprouve qu'on peut le donner en sûreté dans toutes les maladies auxquelles les sédatifs conviennent.

Stahl vante beaucoup l'esprit suivant, que l'on tire de l'*opium* par la distilation.

Prenez *de vin d'Espagne, une pinte;*
*d'opium choisi, une once;*
*de fleurs de pavot sauvage*, & *de sureau*, *de chaq. trois pincées;*
*de safran, une dragme;*
*de noix muscade*, *de clous de girofle*, *de canelle*, & *de cardamome*, *de chaque, deux dragmes.*

Ces drogues étant mêlées comme il faut, & distilées selon l'art, donnent un esprit d'un gout & d'une odeur agréable, & d'une efficacité merveilleuse. Il est nervin, anti-spasmodique & sédatif, & on le donne à la dose d'une cuillerée.

Après avoir considéré les principaux effets de l'*opium* sur le corps humain, il nous reste à découvrir la maniere dont les narcotiques, & surtout l'*opium*, operent.

Les Anciens ont cru que ces remedes agissent par une certaine qualité occulte, venimeuse & froide, qui éteint la chaleur innée de la constitution. Parmi les Modernes, Willis, *P.* 2. *Patholog. cap.* 3. assure que ces remedes sont une espece de poison, qui étouffe les esprits animaux par sa vapeur, sans offenser le moins du monde le sang ni les parties solides. Il dit dans sa *Pharmacop. Rational. sect.* 7. *c.* 1. « que les opiats affectent & empoisonnent pour ainsi dire les esprits, de « maniere qu'étant comme à la chaîne, ils deviennent « aussi tôt languissans, & cessent d'exercer leurs fonc« tions. »

Etmuller, dans sa *Disput. de virtute Opii Diaphoret.* *c.* 501. assure que les opiats fixent les esprits; & que dans les cas où les esprits animaux entrent dans une agitation tumultueuse, on les appaise de nouveau par le moyen des opiats.

Wedelius, dans son Traité de l'*Opium*, prétend que les narcotiques agissent en condensant les esprits & en obstruant les pores du cerveau: « Car, dit-il, l'opéra« tion des opiats consiste dans une espece particuliere « d'évaporation qui obstrue les pores du cerveau, que « des veilles excessives avoient extraordinairement di« latés, qui s'oppose à l'affluence immodérée des es« prits animaux, les condense & les fige, pour ainsi « dire, & procure par ce moyen un repos agréable au « corps. »

« On ne peut nier, ajoute-t'il dans le même Ouvrage, « que les nerfs de l'estomac ne reçoivent immédiate« ment cette vapeur ou exhalaison, puisque l'*opium* « contient un soufre qui se résout aisément dans le vi« naigre, l'eau & les liqueurs spiritueuses. »

Glandbachius, *Prax. Med. idea nova*, nous apprend que l'*opium* agit par son sel volatil & son huile grossiere, qui venant à se résoudre dans l'estomac & à se disperser dans le sang, enveloppe avec ses ramifications les esprits que la fermentation avoit résous; ce qui met le sang à couvert de toute agitation. D'où il arrive que les esprits grossiers qui se mouvoient irrégulierement dans le sang, & qui retardoient son cours en obstruant les nerfs, s'appaisent & se portent au cerveau en moindre quantité. Pendant que cela se passe, le sang est poussé avec moins de force, le pouls devient plus languissant, & la circulation est interrompue.

Les Cartésiens croyent que les narcotiques coagulent le sang & les humeurs, & retardent leur mouvement au moyen d'un certain éther étranger & subtil, nonobstant le sel volatil & l'huile subtile qu'ils contiennent, & qui sans cela augmenteroient plutôt le mouvement du sang. D'où il suit, que le mouvement du sang étant moins rapide dans les parties obstruées qu'il n'é-

toit auparavant, les douleurs doivent s'appaiser quelque peu. Il est très-probable, disent-ils, que le sel volatil des narcotiques étant extremement subtil, mais en même-tems assez acre, est capable de diviser quelques-unes des petites fibres des parties, lesquelles devenant par-là moins tendues, ne sauroient communiquer un mouvement aussi vif qu'auparavant au siége commun des sensations. Cette opinion a été adoptée par Cranius, qui nous apprend, dans son Traité *de Homine*, que les parties spiritueuses & oléagineuses de l'*opium* coagulent le sang, de même que l'esprit d'urine, & l'esprit de vin rectifié; d'où il résulte un assoupissement & une diminution de la douleur, à cause que les fibres des nerfs sont tellement résoutes par les sels acres & volatils des narcotiques, qu'elles perdent leur tension, & deviennent incapables de communiquer l'impression qu'elles reçoivent des objets, au *sensorium commune*. Quelques-uns se sont efforcés de prouver par diverses expériences, que l'*opium* contient un soufre acide, à cause principalement que l'*opium* cru fermente avec l'huile de tartre par défaillance. Aussi croyent ils que cet acide coagule le sang & fixe les esprits.

Mais il est aisé de se convaincre avec un peu d'attention, qu'aucune de ces hypotheses ne suffit pour expliquer les effets dont on a parlé ci-dessus. Et premierement, à l'égard de l'opinion des anciens qui ont regardé l'*opium* comme un poison, à cause qu'il éteint par sa froideur excessive la chaleur naturelle, ou le soufre & l'esprit du sang, je suis bien aise de faire observer que, même suivant Hippocrate, l'*opium* est chaud & composé d'un soufre chaud & inflammable; & qu'étant appliqué extérieurement il ramollit & résout les tumeurs, ce qui est une propriété particuliere aux substances chaudes. Je défie même ceux qui soutiennent cette opinion de pouvoir nous dire avec certitude en quoi consiste cette qualité venimeuse qui éteint la chaleur naturelle. Je ne vois même pas comment ils pourroient se tirer d'affaire, si on venoit à leur demander pourquoi la thériaque d'Andromachus, la thériaque céleste, le mithridate & le diascordium de Fracastor, dont l'*opium* fait la base, ont passé dans tous les tems pour des puissans antidotes, & des remedes extremement efficaces. On peut ajouter à cela qu'un grand nombre de remedes qui ont soutenu très-long-tems leur réputation, telles que les pilules de Starkey & celles de Wildegansius, que l'on vend sous le nom de panacée solaire, sont composés avec l'*opium*. L'*opium* est aussi un des plus puissans aphrodisiaques que l'on connoisse, car il augmente la sécrétion de la semence & procure puissamment l'érection; & les peuples de l'Orient s'en servent pour exciter leur courage dans les combats. Je lui ai vu moi-même produire les mêmes effets sur tous ceux qui en ont usé avec modération: mais dans ces sortes de cas il doit ranimer les esprits plutôt que les éteindre. Et quoique nous apprenions de plusieurs observations qu'un grand nombre de personnes sont mortes pour avoir pris de l'*opium*, ou du moins ont été sujettes à différens accidens; cela ne prouve néantmoins autre chose, sinon que l'*opium* est une substance extremement active & énergique; & quoique tous les remedes drastiques, tels que les huiles éthérées, les sudorifiques, les émétiques, les purgatifs & les mercuriels, quand on les donne en grandes doses, occasionnent des symptomes fâcheux & quelquefois même la mort, ce n'est pas une raison qui doive nous obliger à les regarder comme des poisons; & l'on peut en dire autant de l'*opium*.

Ceux encore qui soutiennent que l'*opium* coagule & fixe le sang & les esprits par son soufre acide, se trompent selon moi; car bien que j'avoue que l'*opium* cru, étant mêlé avec des substances alcalines, s'épaissit & souffre un changement, par rapport à son odeur & à sa contexture, au moyen de l'acide qui est propre à tous les extraits résineux & gommeux des végétaux; il ne s'ensuit point que cet acide fixe & coagule les esprits & encore moins le sang; car on sait par la Chymie que toutes les résines, les gommes résineuses, & les bois ont une acidité qui ne les rend point pour cela narcotiques. Et si les effets des opiats provenoient d'un acide, on ne doit point douter que l'huile de vitriol, qui est extremement acide, l'esprit concentré de vinaigre & l'esprit de nitre, ne produisissent les mêmes effets dans un plus grand dégré, ce qui n'arrive pas néantmoins. D'ailleurs on ne découvre pas les moindres traces d'un acide dans l'eau de pavot sauvage, le safran, ni les semences de pavot & de jusquiame. Il faut encore observer que l'*opium* dissous dans la teinture de tartre, qui a la vertu de détruire son acide, conserve toujours sa qualité somnifere. Et en supposant même que l'acide de l'*opium* est un soufre d'une nature coagulante & entierement étrangere aux autres acides, on ne sauroit néantmoins concevoir comment il peut fixer ou coaguler le sang ou les esprits, qui sont les fluides les plus mobiles qu'il y ait peut-être dans la nature. Peu importe même qu'on allegue pour appuyer cette hippothese l'expérience dans laquelle on mêle l'esprit rectifié d'urine avec l'esprit de vin rectifié; car l'effet qui en résulte est moins une coagulation qu'une précipitation de sel volatil contenu dans les pores du phlegme, au moyen de l'esprit de vin rectifié qui absorbe ce dernier. Au reste, on ne peut concevoir que les opiats calment les douleurs, en résolvant par leur acrimonie saline & volatile les fibres des nerfs au point de leur faire perdre leur tension & leur sentiment; car ces pointes, supposé qu'elles existent, ne sont point assez considérables pour pouvoir rompre le tissu des nerfs & des membranes; outre qu'elles augmenteroient par-là la douleur au lieu de l'appaiser. D'ailleurs si cela étoit, les sels volatils & les substances acres, comme sont celles que l'on prépare avec le poivre & les cantharides devroient pour la même raison les appaiser aussi, ce qu'elles ne font point.

L'hypothese qui admet un éther étranger est aussi peu satisfaisante, à cause que cette substance ne tombant point sous les sens on ne peut la définir.

Ceux qui attribuent la vertu diaphorétique & sédative de l'*opium* à son sel volatil oléagineux, qu'ils regardent comme un acide & comme le principe qui appaise les douleurs, comme Bontekoe l'assure dans ses ouvrages, embrassent une hypothese aussi mal fondée; puisqu'on n'obtient qu'une très-petite quantité de sel volatil oléagineux de l'*opium*, de la mandragore, de la morelle & du pavot. D'ailleurs on pourroit demander avec raison pourquoi les sels volatils oléagineux donnés en plus grandes doses ne produisent point le même effet.

Ceux au contraire qui semblent avoir examiné la chose avec plus de soin, prétendent que l'*opium*, par sa vapeur extremement subtile & sulphureuse, qui est d'une nature rameuse & branchue, agit immédiatement sur les esprits & les pores du cerveau & des nerfs, embarrassant & étouffant les premiers, tandis qu'il obstrue les seconds. D'où il arrive que les esprits affluant en moindre quantité dans les parties musculeuses & dans le cœur, les organes du sentiment se trouvent privés de leur tension, la circulation du sang & des humeurs devient plus lente, & toutes les sécrétions & les excrétions moins abondantes. Quoique ces circonstances soient extremement importantes, on peut douter avec raison qu'elles quadrent & correspondent exactement aux effets des opiats; car premierement il est difficile de concevoir comment, au moyen de l'action de l'estomac, les vapeurs extremement subtiles de l'*opium* étant resoutes & passant dans la masse du sang, peuvent se séparer de nouveau de celui-ci dans le cerveau, & obstruer les petits conduits médullaires & nerveux; puisqu'aucune substance vaporeuse ne peut pénétrer dans ces conduits particuliers, ni encore moins arrêter le mouvement de la lymphe subtile & élastique des esprits animaux. Mais quand même on accorderoit que l'exhalaison vaporeuse de l'*o-*

*pium* ſe fait jour à travers les pores des arteres du cerveau, il ſeroit toujours également difficile de concevoir comment elle peut paſſer dans les corps canelés & la baſe du cerveau, où ſont les origines des nerfs; car ſupposé même qu'elle vînt à prendre poſſeſſion de ces parties, elle ne manqueroit pas de s'échapper de nouveau par leurs pores. Je trouve donc qu'il eſt extremement difficile d'expliquer d'où vient que les opiats & les autres remedes ſtupéfians laiſſent ſouvent après eux un engourdiſſement de longue durée, un ſentiment de péſanteur dans la tête, une ſtupeur, des vertiges, une inflammation de cerveau, & cauſent la perte de la mémoire. On peut auſſi demander d'où vient que les autres ſubſtances odorantes qui jettent une vapeur pénétrante & copieuſe, ne produiſent point les mêmes effets que la juſquiame ou la morelle, quoique ces dernieres ſoient moins vaporeuſes. Il n'eſt pas moins difficile d'expliquer d'où vient que l'*opium* eſt aphrodiſiaque dans quelques perſonnes, cauſe quelquefois des inſomnies & la manie, & trouble l'imagination & la raiſon; car s'il eſt vrai, comme on le prétend, que les pores du cerveau ſoient obſtrués, ou les eſprits condensés par ſes vapeurs, il s'enſuit qu'ils doivent affluer en moindre quantité dans ces parties; & c'eſt néantmoins ce qui ne ſauroit arriver dans les veilles & dans la manie, durant leſquelles, du conſentement même de la plupart des Medecins, tous les pores ſont ouverts & les eſprits dans un mouvement & une agitation extraordinaires. Une preuve que les vapeurs extremement fétides de l'eſpece ſulphureuſe n'ont point la force d'éteindre les eſprits, c'eſt que la fumée du poil & des plumes brûlées, fait infailliblement revenir les perſonnes hyſtériques auſſi-bien que celles qui ont des ſyncopes, & rétablit le mouvement des eſprits plutôt que de le faire ceſſer. J'ai ſouvent obſervé dans les fievres ardentes & inflammatoires qu'une petite doſe d'*opium* a causé du dérangement dans la tête, & produit un délire qui n'a ceſſé qu'à l'aide d'une hémorrhagie copieuſe. Mais on ne ſauroit expliquer ce phénomene en admettant l'hypotheſe de ceux qui ſuppoſent que l'*opium* agit au moyen des vapeurs & des écoulemens qu'il envoie; car ſi ce délire, cette aliénation d'eſprit & cette ſtupeur du cerveau provenoient des vapeurs qui séjournent dans cette partie, il n'y a point de doute que les ſudorifiques & les autres choſes qui raniment les eſprits animaux ne les fiſſent auſſi-tôt ceſſer, & c'eſt pourtant ce qui n'arrive point.

Je vais dans une affaire auſſi difficile expoſer en peu de mots ce qui me paroît le plus probable.

Je dis donc en premier lieu qu'on ne ſauroit nier que le principe à l'aide duquel les opiats & les autres narcotiques agiſſent, ne ſoit un ſoufre ſuſceptible de réſolution & d'évaporation, c'eſt-à-dire, capable, à l'aide d'un degré ſuffiſant d'humidité de ſe réſoudre en des vapeurs extremement ſubtiles. Or on peut réduire commodément les ſoufres à trois claſſes, car les uns ſont gras & onctueux, & contiennent une grande quantité de terre groſſiere & beaucoup d'humidité, comme ſont toutes les huiles & les graiſſes exprimées, qui ſe réſolvent difficilement en vapeurs: les autres ſoufres contiennent une terre ſubtile & ſaline, laquelle eſt néantmoins fixée par des particules acides, comme toutes les ſubſtances réſineuſes, qui étant une fois ſéparées de celles dans leſquelles elles étoient enveloppées, deviennent également ſubtiles & éthérées, & telles ſont les huiles diſtilées: enfin les autres ſoufres qui forment la troiſieme claſſe ſont ceux de l'eſpece tempérée, leſquels contiennent une eau, un ſel & une terre éthérée & ſubtile plus ou moins fixe; & toutes ces ſubſtances exhalent une certaine vapeur groſſiere & de longue durée, & une odeur agréable ou fétide. Je dis donc que les ſubſtances qui contiennent un pareil ſoufre tempéré, & qui cedent non-ſeulement aux menſtrues tempérés, mais encore à ceux qui ſont aqueux, poſſedent une qualité anodyne & ſtupéfiante, qui eſt cauſe qu'étant reçues dans le corps, elles ſe réſolvent dans l'eſtomac & les inteſtins par une eſpece de mouvement fermentatif & raréfactif, une chaleur douce, le menſtrue ſalivaire & l'air concourant à la production du même effet. Les particules ſulphureuſes & extremement ſubtiles ainſi réſoutes, paſſent en partie dans le ſang à travers la ſubſtance poreuſe, au moyen des conduits membraneux & nerveux, & en partie dans ce même fluide avec le chyle & la lymphe. Mais lorſque le ſang ainſi imprégné d'un principe vaporeux extremement ſubtil arrive dans les poumons, il s'y raréfie, s'y atténue & y devient plus élaſtique à l'aide des particules élaſtiques de l'air qui ont pénétré dans ce viſcere dans le tems de l'inſpiration; il faut donc néceſſairement qu'il ſe raréfie & qu'il occupe un plus grand eſpace. Mais lorſque le ſang ainſi gonflé & raréfié approche de la ſubſtance corticale du cerveau & des petits conduits artériels qui environnent la pie-mere; ces conduits, dont les tuniques ſont extremement déliées, ſont extraordinairement diſtendus & dilatés par ce fluide, ce qui rend le mouvement de ſyſtole & de diaſtole beaucoup plus foible & plus languiſſant; la circulation du ſang dans la tête & le cerveau devient par-là plus foible & plus languiſſante, puiſque le ſang ne ſauroit retourner par les veines qu'à l'aide de la ſyſtole des arteres & de l'impulſion qui en réſulte.

Si on admet une fois l'hypotheſe que je viens d'établir, ſavoir, que le ſang retourne lentement par les veines de la tête, qu'il diſtend ſes arteres & s'arrête dans cette partie, il ſera facile d'expliquer tous les phénomenes & les effets que l'*opium* produit; car tandis que le ſang dont le mouvement languit, s'avance dans les veines, les parties claires & aqueuſes ſuintent aisément par les pores & cauſent un ſommeil profond & paiſible: mais lorſque cette ſéroſité qui ſe ſépare du ſang devient plus abondante & innonde les parties voiſines, elle peut occaſionner une péſanteur de tête douloureuſe, un engourdiſſement, la perte de la mémoire & une aliénation d'eſprit. Mais lorſque le ſang vient à croupir à cauſe de ſon épaiſſiſſement extraordinaire, ou à être agité par un principe acrimonieux, ou par un mouvement violent, chaud & inteſtin, il occaſionne différentes images dans l'imagination du malade, des ſonges inquiets & effrayans, des inſomnies & même la manie. De-là vient qu'après qu'on a pris des opiats les vaiſſeaux de la tête s'enflent & ſe gonflent, le viſage devient rouge, & il ſurvient quelquefois un ſaignement de nez. Mais le ſang ne ſauroit circuler auſſi lentement dans le cerveau, que la sécrétion & la génération des eſprits animaux ne deviennent moins abondantes, & pour lors le ton & la tenſion des nerfs qui dépendent de l'affluence convenable des eſprits, & qui ſont abſolument néceſſaires au ſentiment, ſont entierement détruites dans les parties; & de-là ſuit la ceſſation de la douleur. Il eſt encore facile d'expliquer par cette hypotheſe d'où vient que les ſpaſmes de tout le corps, qui dépendent du cours impétueux des eſprits, s'appaiſent; & comme les ſpaſmes exceſſifs interrompent ordinairement les excrétions qui ſe font par les ſueurs, les urines & les ſelles, il arrive après qu'on a usé d'anodyns, que la ſueur qu'ils avoient ſupprimée, de même que les évacuations par les ſelles & par les urines deviennent plus abondantes & plus réglées. De plus, comme le excrétions de ſang & les évacuations par bas tirent leur origine de l'affluence des eſprits, il arrive que l'*opium* arrête ordinairement les hémorrhagies & les flux immodérés, parce qu'il retarde & diminue l'affluence des eſprits, en interceptant le flux & le reflux du ſang dans le cerveau. De-là vient qu'après qu'on a pris des opiats, le pouls devient plus foible & plus petit; car tous les Anatomiſtes conviennent unanimement que le mouvement du cœur dépend de l'affluence des eſprits animaux: c'eſt ce qui fait encore que dans le défaut de forces qui provient de la circulation diminuée

des humeurs, dans les fievres malignes aussi-bien que dans toutes les maladies de la tête, telles que les apoplexies, les vertiges, les paralysies, l'affoiblissement des sens, le délire & la perte de mémoire, qui naissent de la circulation retardée du sang dans le cerveau, les opiats causent de fâcheux accidens & rendent ces maladies plus dangereuses. Les narcotiques produisent d'aussi mauvais effets dans toutes les personnes foibles, comme sont tous les sujets d'un tempérament replet & phlegmatique, & souvent même ils leur causent la mort. Cette hypothese nous fournit aussi le moyen d'expliquer pourquoi l'*opium* est aphrodisiaque dans quelques sujets; car le sang étant raréfié dans tout le corps & circulant avec rapidité dans tous ses vaisseaux, dilate les muscles de la verge & la fait roidir; car l'érection de ce membre est causée non-seulement par les esprits qui y affluent, mais encore par le sang qui s'y porte en plus grande quantité, & y fait un long séjour.

Pline & Matthiole ont observé qu'il n'y a point de substances plus efficaces pour appaiser les symptomes que les opiats ont excités, que les acides; car ceux-ci, surtout quand ils sont de l'espece volatile, excitent avec leurs pointes un certain mouvement dans les fibres, diminuent en partie la raréfaction excessive du sang, & empêchent les effets des vapeurs sulphureuses. Les purgatifs & toutes les substances qui produisent quelque agitation dans le corps, sont aussi très propres pour empêcher les mauvais effets des opiats, parce qu'en augmentant le mouvement des fibres, elles rendent la stagnation du sang dans le cerveau beaucoup moins considérable, & préviennent les symptomes qu'on avoit lieu de craindre. Cette hypothese se trouve confirmée par l'histoire que rapporte Lentilius, *Miscell. Med. Pract.* d'une personne blessée à la tête, qui pour avoir mangé de la semence de chanvre souffrit demi-heure après une telle expansion du crane, que le Chirurgien avoit la liberté de recueillir le sang extravasé dans la plaie par ses crevasses. Or Simon Pauli prouve dans son *Quadripart. Botan.* que la semence de chanvre possede une qualité narcotique. La plupart des Naturalistes qui ont parlé des Indes regardent le *dutroy* comme une espece de chanvre, & Olearius, *Itiner. Oriental.* est du même sentiment qu'eux. C'est donc avec beaucoup de raison que Lentilius assure que les vapeurs de l'*opium* gonflent le cerveau & font qu'il occupe un plus grand espace. Au reste, il paroît par les dissections qu'on a faites de ceux qui sont morts pour avoir usé de narcotiques, que ces remedes n'operent qu'en retardant la circulation du sang dans le cerveau. Joach. Curæus, *Lib. II. de Sensu, cap.* 17. & Levinus Lemnius, *de Occ. Nat. Mir. Lib. II. cap.* 52. nous apprennent qu'on a trouvé dans ces sortes de sujets le sang congelé en forme de glace dans les ventricules du cerveau.

Enfin, ce qui prouve que les effets des anodyns ne sont qu'une suite de la raréfaction & de l'expansion du sang & des humeurs est, que les substances qui produisent un mouvement raréfactif & expansif dans le sang & les humeurs, possedent aussi une vertu somnifere. Par exemple, l'usage immodéré de l'eau-de-vie est suivi non-seulement d'un profond sommeil, mais encore d'une stupeur considérable. Et Platerus, *Lib. I. Obs.* nous apprend que ceux qui boivent avec excès de l'eau-de-vie, ressentent d'abord une chaleur insupportable, deviennent lourds & pesans de même que s'ils avoient pris de l'*opium*, & tombent dans un sommeil dont ils ne sortent plus.

Il est hors de toute dispute que l'ambre, le musc, le safran, le camphre & la noix muscade raréfient & atténuent le sang en même tems qu'ils operent en qualité d'anodyns. Tout le monde sait que les bains, soit généraux ou particuliers, disposent à un sommeil doux & paisible; & cela ne vient que de l'expansion qu'ils causent dans les humeurs, laquelle rendant le corps plus gros & plus bouffi, fait que le sang circule plus lentement dans le cerveau, ce qui occasionne le sommeil. Les substances vaporeuses & odorantes qui s'exhalent des fleurs possedent aussi une vertu hypnotique; ce qui a fait dire à Strabon, *Geogr. Lib. LXV.* que le carus peut être produit par des substances extremement odorantes; car les vapeurs sulphureuses possédant une élasticité extraordinaire, peuvent, étant reçues dans les pores, les dilater au point de produire les effets dont on a parlé. On sait encore par expérience que la vapeur sulphureuse incoercible & expansive qui sort du charbon allumé, a souvent causé à ceux qui l'ont reçue, une stupeur dont la mort a quelquefois été la suite. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans les Auteurs. On ne sauroit douter que les humeurs & toute l'habitude du corps ne souffrent une raréfaction extraordinaire durant le sommeil, si l'on fait attention à l'enflure de tout le corps & de la tête, qu'on apperçoit manifestement dans ceux qui dorment; d'ailleurs on remarque que les souliers, les bas & les autres hardes de ces sortes de personnes sont beaucoup plus tendues que lorsqu'elles sont éveillées. On voit par-là d'où vient que dans les tems chauds & pluvieux, de même que dans les bains chauds qui raréfient manifestement le sang, on se sent beaucoup plus assoupi que lorsque le tems est froid, sec & serein, cette différence ne vient que de ce que dans ce dernier état de l'atmosphere les fibres du corps sont plus tendues, les humeurs plus condensées & la circulation du sang plus rapide. On voit encore par ce qu'on vient de dire d'où vient que les personnes qui sont plongées dans un sommeil profond s'éveillent sur le champ quand on leur applique de l'eau froide, ou plutôt du vinaigre sur la région du foie, sur les parties de la génération & sur le dos; & pourquoi les acides, tels que le suc de citron & le vinaigre dissipent le sommeil & l'ivresse, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement.

Il est bon d'observer que cette raréfaction du sang & des humeurs, qui est nécessaire pour procurer le sommeil, & pour appaiser les douleurs, varie suivant les différentes causes qui la produisent. Par exemple, il n'importe pas peu de savoir choisir les anodyns & les hypnotiques qu'on donne à un malade pour le faire dormir; car si l'on se sert pour cet effet de substances odorantes ou qui contiennent un soufre doux & léger & ami des esprits, on n'a rien à craindre des symptomes qui peuvent en résulter, & qui pour l'ordinaire sont fort légers; au lieu qu'ils sont tout-à-fait dangereux quand ce sommeil est excité par une vapeur sulphureuse, fétide, étrangere & ennemie de la nature & des esprits; car il est certain que ces esprits, qui sont si utiles au corps, & qui servent à la raison & aux fonctions de l'esprit, tirent leur origine de la vapeur extremement subtile du sang & de la portion la plus fine & la plus élastique de l'air. Il est donc facile de concevoir que nos esprits doivent être diversement affectés & changés par les anodyns & les narcotiques, & que ceux-ci doivent agir immédiatement, non-seulement sur le sang, mais encore sur les esprits.

Il suit de ce qu'on vient de dire, qu'on ne sauroit user des opiats avec trop de précaution dans les maladies qui sont accompagnées d'une langueur manifeste des esprits, de l'abattement de forces & d'une circulation languissante surtout dans la tête. Je serois donc d'avis qu'on n'employât jamais les opiats dans les maladies du cerveau, dans le délire, ni dans les fievres, surtout dans celles de l'espece inflammatoire, ou du moins qu'on ne les administrât qu'avec toutes les précautions possibles. HOFFMAN.

Les Anciens ayant éprouvé que l'*opium* cause souvent la mort, bien qu'on le prenne en petite quantité, n'ont pas fait difficulté de le mettre au rang des poisons; & lui ont assigné la premiere place parmi ceux qu'ils appellent narcotiques à cause de leur qualité stupéfiante.

Il est vrai qu'on remarque tous les jours que l'*opium* donné en petite dose, est un des remedes les plus efficaces que l'on connoisse. Mais il est inutile de nous engager dans la controverse qui s'est élevée entre quelques Au-

teurs touchant la vertu médicinale des poisons; puisque tout le monde sait que les remedes produisent quelquefois les mêmes effets que le poison. Mais de quelque façon qu'on prenne la chose, il ne sera pas inutile de rechercher la nature & la maniere dont cette fameuse drogue opere; puisque cela pourra servir à fixer son usage dans différens cas.

Mais je crois qu'il est nécessaire auparavant, puisqu'une des principales vertus de cette drogue est de procurer le sommeil, de définir distinctement la nature de ce dernier, ou plutôt, pour éviter toute confusion & toute dispute, touchant les mots, d'expliquer la différence qu'il y a entre un homme qui dort & celui qui veille. Car je suppose qu'on est déja suffisamment instruit de la nature de l'*opium*, des différentes manieres dont on le prépare, en un mot, de tout ce qui a rapport à son histoire.

Premierement, il n'y a personne qui ne sache que le sommeil interrompt toute sorte d'action. Lorsque nous sommes éveillés, nous marchons, nous discourons, nous remuons tel ou tel membre, &c. au lieu qu'il ne se passe aucune de ces choses pendant le sommeil naturel; je veux dire, qu'au lieu qu'étant éveillés nous exécutons différens mouvemens par la contraction volontaire de nos muscles; lors, au contraire, que nous dormons, ces muscles seuls se contractent, dont l'action est en quelque sorte involontaire, ou dans lesquels l'ame a toujours déterminé si constamment les esprits, qu'ils agissent par habitude sans l'intervention du raisonnement; comme sont ceux du cœur & de la poitrine.

On peut donc dire que le sommeil cause une espece de relâchement dans les fibres motrices des divers membres, ou du moins les jette dans un repos qui tient en équilibre tous les muscles antagonistes & empêche que l'un ne l'emporte sur l'autre. En effet, il semble que le principal usage du sommeil est de rendre aux parties qui ont souffert une tension excessive durant le travail, le ton & la force qu'elles ont perdue; & de-là vient que lorsque nous nous disposons à dormir, nous nous mettons naturellement dans la posture qui est la plus propre à delasser les membres qui sont fatigués, & qui sert le plus à cette fin.

En second lieu, il est évident que le sommeil suspend l'action non-seulement de la plupart des organes corporels, mais encore de la pensée, c'est-à-dire, car je suis bien aise de prévenir toute chicane, fait cesser les pensées dont nous sommes occupés pendant que nous veillons. Car bien que les songes soient des véritables pensées, elles sont néantmoins si imparfaites, & si peu suivies, & représentent les choses d'une maniere si foible & si languissante, qu'elles peuvent s'accorder avec notre sommeil, elles peuvent aussi l'interrompre, ainsi que chacun sait, supposé qu'elles soient plus fortes & plus vives.

Il suit de-là que le mouvement du fluide artériel doit être, en supposant toutes choses égales, plus doux, plus uniforme & plus régulier lorsque nous dormons que dans le tems que nous sommes éveillés; car sans parler des diverses altérations qu'il reçoit dans ce dernier état des différentes passions de l'ame, les contractions que les muscles souffrent dans le tems que le corps agit, apportent beaucoup de variété dans son cours; au lieu que durant le sommeil, la force du cœur & des muscles de la poitrine étant plus constante & plus uniforme, elle lui imprime un mouvement plus doux & moins interrompu.

De-là vient encore que le cours du suc nerveux dans les organes du corps, de même que son retour vers le cerveau est tout-à-fait interrompu pendant le sommeil, ou est imperceptible, je veux dire, que ce fluide n'a que peu ou point de mouvement pendant ce tems-là. Car l'action musculaire & la sensation qui déterminent son cours pendant que nous veillons sont presque nulles pour lors; & néantmoins ce suc continue toujours à se séparer du sang dans le cerveau & y reçoit les qualités nécessaires pour pouvoir circuler dans les vaisseaux qui lui sont destinés: de sorte que par ce moyen il se fait une espece d'amas ou de dépôt d'esprits pour les usages & les besoins du corps pendant la veille.

On peut donc regarder le tems pendant lequel nous sommes éveillés, comme celui de la destruction de la machine animale, & celui du repos, comme un tems pendant lequel elle se répare, non seulement par rapport à ce que nous venons de dire du suc nerveux, mais encore par rapport à toutes les autres parties tant solides que fluides. Car il ne se peut que l'action ne détruise insensiblement les fluides & les organes du corps; & le mouvement fait qu'il se détache toujours quelque peu de la substance des fibres, qui ne sauroit être réparée qu'à l'aide d'un repos qui fait cesser leur tension; sans compter que ce mouvement régulier & continu du sang dont nous avons parlé, est plus propre à faire que les parties qui nourrissent s'appliquent mieux aux vaisseaux, au lieu qu'un mouvement plus irrégulier & plus rapide les emporteroit infailliblement.

Cela étant ainsi, il est évident que tout ce qui peut mettre les fluides & les parties musculeuses du corps dans une disposition pareille à celle que nous venons de décrire, est propre à procurer le sommeil. De même lorsque quelque chose s'oppose à cette tranquilité, il ne faut pour exciter le sommeil que lever cet obstacle; de sorte qu'on ne fait par-là que réduire l'œconomie animale dans l'état où elle doit être, & dans lequel suivant l'ordre de la nature, la veille & le sommeil doivent se succéder réciproquement.

On voit par là combien les exercices continués sont propres à nous assoupir, puisqu'ils dissipent le suc nerveux, c'est-à-dire, rallentissent son cours dans les organes du mouvement, & disposent l'ame à ne le pas déterminer plus long-tems vers cet endroit, à cause de la douleur & des incommodités dont la tension trop violente des parties est toujours suivie; & c'est-là ce qui nous fait desirer le repos qui a la vertu de les relâcher.

L'assoupissement qui accompagne la plénitude de l'estomac, après qu'on a mangé & bu vient d'une cause tout-à-fait différente: mais il a tant de rapport avec les effets des opiats qu'il mérite une attention toute particuliere.

Comme la faim est une sensation douloureuse, de même ce qui l'appaise ou la satisfait en est une agréable. Or on sait que toute douleur cause une irritation dans la partie affectée, laquelle, comme chacun sait, étant accompagnée de la contraction des membranes affectées, détermine le suc nerveux à se porter vers cet endroit en plus grande quantité qu'auparavant. Au contraire, le plaisir ou la sensation agréable qui naît dans une partie est accompagnée d'un légere ondulation & du reflux du suc nerveux vers le cerveau. De-là il résulte une sensation délicieuse pour l'ame, qui l'enlevant, pour ainsi dire, fait qu'elle ne détermine plus le fluide nerveux vers les organes du mouvement; je veux dire, qu'il survient un relâchement dans les fibres musculaires, & une disposition du fluide nerveux pareille à celle que nous avons dit être nécessaire pour procurer le sommeil.

C'est là la cause du frisson que l'on sent pour l'ordinaire, après qu'on a fait un bon repas.

Si par hasard quelqu'un trouvoit étrange que le plaisir que l'estomac ressent influe si fort sur l'esprit, je le prie de considérer les effets violens que produit la sensation douloureuse & désagréable de cette même partie, & l'anxiété terrible dans laquelle deux ou trois grains de *Crocus Metallorum* jettent toute la machine; de même que la promptitude avec laquelle le fluide nerveux est déterminé avec une vitesse plus qu'ordinaire vers les muscles de l'estomac & du bas ventre, pour chasser l'ennemi dehors, & faire cesser la sensation désagréable qu'on y éprouve.

Au reste, les effets que nous venons d'attribuer à la sensation agréable qu'éprouve cette partie, sont tout-à-

fait opposés à ceux que la douleur produit. Et en effet, le plaisir & la douleur sont les deux principales sources des actions qu'on observe dans l'œconomie animale ; les changemens qu'ils occasionnent dans la machine, sont les causes d'un grand nombre d'effets que nous trouvons surprenans, parce que nous ne faisons aucune attention au Mécanisme qui les produit : mais ces effets doivent être beaucoup plus considérables dans l'estomac que partout ailleurs ; cette partie étant pour des desseins fort sages, d'un sentiment si délicat, que quelques Philosophes l'ont regardée comme le véritable siege de l'ame.

Il est bon de savoir encore que l'estomac étant distendu par les alimens qu'on a pris, comprime le tronc descendant de l'aorte, & occasionne par-là une plus grande plénitude des vaisseaux dans les parties supérieures ; ce qui fait que le cerveau est oppressé, & que la dérivation des esprits dans les nerfs diminue, d'où résulte une langueur ou un assoupissement. C'est encore de-là que provient la rougeur qui vient au visage après qu'on a mangé & bû copieusement, & qui paroît beaucoup plus visiblement dans ceux dont les vaisseaux sont lâches & foibles, comme ils le sont particulierement dans les personnes hectiques & épuisées.

Ce principe une fois posé, on peut, sans avoir recours à l'entrée d'un nouveau chyle dans les vaisseaux expliquer la cause de cet assoupissement dans lequel on tombe après avoir mangé ; bien qu'il faille avouer que la distension de l'estomac contribue aussi beaucoup à cet effet : mais cela n'arrive pas immédiatement après, ni quelquefois au bout de deux ou trois heures, de sorte qu'il faut nécessairement que cet assoupissement soudain, de même que la vigueur que la nourriture communique, vienne de quelque altération plus rapide.

Venons maintenant à l'*opium*, dont une livre donne par l'Analyse Chymique cinq onces & cinq dragmes d'esprit volatil, de même nature que celui qu'on tire de la corne de cerf, une once & deux dragmes & demi d'huile fétide, & sept onces & six dragmes de *Caput mortuum*, dont l'odeur est la même que celle de l'esprit de corne de cerf.

On doit donc attribuer les vertus de l'*opium* à un sel alcali volatil intimement mêlé & combiné avec une substance sulphureuse & oléagineuse. Je vais d'abord examiner ses effets sur l'estomac, & ensuite lorsqu'il a passé dans les premieres voies sur le fluide artériel.

Nous avons observé ci-dessus qu'une sensation agréable produite dans l'estomac, jointe à la distension de ses membranes, est la cause de l'assoupissement où l'on tombe après avoir mangé. L'une occupe l'esprit tandis que l'autre agit sur le corps ; car le plaisir amuse l'ame, pour ainsi dire, & l'empêche de s'occuper des objets extérieurs, je veux dire, qu'il la dispose au repos. Et la plénitude des vaisseaux du cerveau arrête & empêche en quelque sorte la dérivation du suc nerveux dans les organes, &c.

Maintenant, quoique ceux qui prennent une dose modérée d'*opium*, surtout n'y étant point accoutumés, soient si transportés du plaisir qu'il leur cause, qu'ils s'imaginent être en Paradis, pour me servir de leur expression, & qu'ils ne dorment pas toujours, (ce qui provient de ce que les images agréables dont ils sont occupés, agissent sur leur esprit avec une force qui occupe l'imagination, plus qu'il ne faudroit, pour leur laisser la liberté de dormir,) ils ne laissent pas cependant de joüir d'un calme & d'un repos si parfait, qu'il n'y a point de félicité au monde qui surpasse les charmes de cette agréable extase.

Nous avons donc dans l'*opium* un remede dont les effets sont de beaucoup supérieurs à ceux qui résultent de la sensation agréable, qu'une plénitude modérée excite dans l'estomac. Car il n'y a point de substances plus propres à affecter agréablement nos membranes délicates, que celles qui sont composées de parties volatiles, dont l'activité est tempérée par la douceur de quelques autres substances oléagineuses ; puisqu'en raréfiant les sucs de l'estomac, & chatouillant agréablement sa tunique nerveuse, elles causent une plénitude agréable & occupent l'esprit d'un grand nombre d'idées flateuses & satisfaisantes.

Cela étant, il est aisé de découvrir le mécanisme dont dépendent les autres vertus de l'*opium*, comme d'appaiser les douleurs, de réprimer les évacuations, &c. car il consiste non-seulement en ce que l'ame étant occupée d'une sensation agréable, est détournée de celles qui peuvent lui déplaire : mais encore en ce que toute douleur étant accompagnée d'une contraction de la partie, le relâchement des fibres qu'il cause, élude & détruit son action.

De même, les sécrétions immodérées, étant presque toujours causées par l'irritation des organes, il est évident qu'il ne faut que faire cesser celle-ci, pour arrêter les autres. Et la qualité incrassante de ce remede ne consiste qu'en ce que l'irritation que souffrent les membranes des poumons, des intestins, &c. venant à diminuer, l'humeur acre peut s'y loger en plus grande quantité sans devenir incommode au point, qu'on soit obligé de la chasser & de l'évacuer ; car c'est la même chose que l'irritation de la partie cesse, ou que l'esprit ne fasse aucune attention à la sensation désagréable qu'elle produit. Ces effets augmentent par le mélange des particules de l'*opium* avec le sang, qui devenant par-là plus raréfié distend les vaisseaux, particulierement ceux du cerveau, & diminue par-là de plus en plus l'affluence du suc nerveux dans les parties, en comprimant les petits conduits dans lesquels il coule.

C'est-là la cause de cette difficulté de respirer, qu'éprouvent pendant un tems ceux qui usent de ce remede ; ce symptome étant inséparable de la raréfaction du sang dans les poumons.

On voit par-là que l'action de l'*opium* est fort analogue à celle des autres esprits volatils, avec cette différence qu'une petite portion de cette drogue possede une force égale à une plus grande quantité de ces esprits.

C'est ce qui paroît manifestement dans ceux qui sont accoutumés à prendre des fortes doses d'*opium*, comme font les Turcs & les Persans, parmi lesquels il se trouve des gens qui en mangent une ou deux dragmes à la fois ; car les effets qu'il produit en eux, ne sont autres qu'une ivresse parfaite ; de sorte que lorsqu'on veut marquer qu'un homme est ivre, on dit qu'il a mangé de l'*opium*, comme nous disons chez nous qu'il a bû trop de vin.

Ils ne supportent pas autrement cette quantité excessive d'*opium*, que nos buveurs celle d'eau-de-vie ; je veux dire, qu'ils s'y accoutument peu-à-peu, en commençant par des petites doses pour passer ensuite à de plus grandes ; en quoi ils imitent la femme Athenienne dont parle Galien, laquelle s'étoit insensiblement accoutumée à manger une grande quantité de ciguë, sans en recevoir aucun dommage : cet exemple fait d'autant mieux à mon sujet, que Nic. Fontanus dit avoir connu un homme, qui ayant échapé de la peste, & ne pouvant dormir, mangea pendant quelque tems de la ciguë avec beaucoup de succès, jusqu'à ce qu'ayant été attaqué d'une fievre, & ayant abandonné l'usage de ce remede, il tacha de s'exciter au sommeil par des doses réitérées d'*opium* : mais cette drogue ne produisant aucun effet sur lui, parce qu'il étoit accoutumé à un altérant plus fort, il fut obligé de recourir une seconde fois à la ciguë avec le même succès.

Tout ce que je viens de dire est suffisamment confirmé par l'observation que Prosper Alpin a faite en Egypte où cet Auteur dit avoir remarqué que ceux qui sont accoutumés à l'*opium*, & qui se sentent foibles & languissans, pour en être privés, (comme il arrive à nos buveurs quand ils viennent à être privés de leurs liqueurs spiritueuses) trouvent le secret de ranimer leur vi-

gueur & de se mettre dans le même état d'indolence & de plaisir, à l'aide de grandes doses de vin de Crete, dont ils augmentent la chaleur, en y faisant infuser du poivre & d'autres semblables aromates.

Peut-être ne sera-t'il pas inutile de remarquer qu'une quadruple dose d'*opium* produit à peine quelque effet considérable sur les maniaques, ainsi qu'on l'a plusieurs fois observé. Or, l'esprit de ces sortes de personnes est entierement occupé de quelque image, ou de quelque passion, comme de l'amour, de la colere, &c. ce qui fait qu'il n'est pas si facilement touché de ces images agréables auxquelles il eût fait attention dans un autre tems, & dont les vertus de ce remede dépendent pour la plus grande partie. D'ailleurs, ceux qui sont attaqués de la manie, supportent à un point extraordinaire le froid, la faim & les autres incommodités de cette espece, & ont une force prodigieuse dans les muscles, ce qui prouve que la contexture de leur sang est extrement forte, & l'union de ses globules très-intime; ce qui fait que les parties spiritueuses de l'*opium* ne peuvent ni désunir ni raréfier en eux ce fluide, comme elles le feroient dans d'autres.

Les conséquences qu'on pourroit tirer de cette théorie, relativement à la pratique, sont infinies : mais on les appercevra facilement pour peu qu'on soit instruit de ce qui regarde l'œconomie animale.

Je dis, pour conclurre mon sujet, qu'il ne faut pour rendre l'*opium* un véritable poison, que le prendre en trop grande quantité; car pour lors il enflamme l'estomac, & raréfie le sang à un tel point, que les vaisseaux ne peuvent plus recouvrer leur ton; ce qui cause immanquablement une apoplexie.

Pour mieux me convaincre de ce que je viens de dire, je fis avaler par force à un petit chien environ demi-dragme d'*opium* cru dissous dans de l'eau chaude. Il le vomit sur le champ avec une quantité copieuse d'écume: mais ayant réitéré cet essai en lui tenant la tête & le battant, je lui en fis retenir trois ou quatre doses, en laissant entre elles environ un quart-d'heure d'intervalle. Après que je lui en eus fait prendre par ce moyen environ deux dragmes, je l'observai pendant une heure, au bout de laquelle il commença à s'assoupir & à tomber dans des convulsions & dans un tremblement universel; sa tête fut dans une agitation continuelle, sa respiration devint courte & laborieuse; il perdit d'abord entierement l'usage des jambes de derriere, & bien-tôt après de celles de devant, qui devinrent tendues, & roides comme des bâtons. Comme il ronfloit étendu par terre, j'allois pour hâter sa fin lui donner encore une nouvelle dose de la solution : mais tout-à-coup ses membres devinrent souples, & il mourut.

En lui ouvrant l'estomac, je le trouvai prodigieusement distendu, quoiqu'il n'y eût autre chose qu'un peu d'eau & d'*opium*, & des parcelles d'une mucosité écumeuse qui y nageoient; le dedans étoit aussi propre que si on l'eût nettoyé, en le brossant ou en le lavant, de l'humeur glaireuse que rendent les glandes; avec quelques rougeurs de place en place, qui paroissoient être un commencement d'inflammation. Le pylore étoit rétréci; les vaisseaux sanguins du cerveau étoit fort pleins; & je tirai de sa partie supérieure un gros grumeau de sang caillé, en faisant une incision dans le sinus longitudinal, comme on le pratique fort souvent sur des sujets morts d'apoplexie : mais je ne trouvai point d'humeur séreuse extravasée dans les ventricules, ni dans aucune des membranes.

Pour ce qui est de la cure; outre les autres moyens par lesquels on peut procurer des évacuations, les médicamens acides & les sels lixiviels doivent être fort salutaires, étant tous propres, par leur qualité diurétique à procurer le désemplissement des vaisseaux. C'étoit dans cette idée que Starkey composoit ses pilules pacifiques. Le bon vin, que les Anciens donnoient comme antidote en ce cas n'est sans doute salutaire qu'en ce qu'il dissout les parties résineuses & gluantes de l'*opium*, qui s'attachent aux tuniques de l'estomac, & en procure l'expulsion en occasionnant la contraction des fibres musculaires. MEAD, *sur les Poisons*.

Un nommé Mustapha Shatoor, habitant de Sedique, Village à deux mille de Smyrne, par état Marchand de caffé, grand preneur d'*opium*, me dit qu'il en prenoit régulierement tous les jours trois dragmes de cru, dont la moitié le matin & le reste l'après-midi; mais qu'il en prendroit en cas de besoin le double sans s'incommoder. Comme j'étois curieux de voir la chose par mes yeux, je fis chercher le meilleur *opium* que je pus trouver, je le partageai en portions d'une dragme chacune. Mon homme arriva à propos à neuf heures du matin : il me représenta qu'il en avoit déja pris une demi-dragme avant son lever; parce que sans cela il n'avoit pas le courage de sortir de son lit. Je ne laissai pas de lui en présenter qui étoit tout disposé en pilules d'une dragme chacune; & le priai d'en prendre seulement ce qu'il voudroit. Il en prit une dragme & demie dont il fit trois pilules; & le mâchant avec un peu d'eau, il loüa la qualité de l'*opium* : mais il n'en voulut pas prendre davantage; & je ne voulus pas non plus le presser, de crainte d'accident. Il resta environ une heure avec moi, après avoir pris cet *opium* : l'effet qu'il fit sur lui, fut de rendre ses yeux brillans, & de donner à tout son visage un air vif & animé. Il me dit qu'il se trouvoit très-bien du régal que je lui avois donné; & je le trouvai une demi-heure après travaillant de grand cœur à fendre du bois à brûler. A trois heures après-midi il revint me voir, & prit la même quantité d'*opium* que le matin, & il lui fit le même effet. Il me dit que la même chose lui arrivoit toutes les fois qu'il en prenoit; qu'il lui étoit devenu aussi nécessaire qu'aucun autre aliment; qu'il le rendoit plus habile à la génération; en effet, il avoit plusieurs femmes, & des enfans de chacune; que jamais il ne le rendoit pesant & assoupi, qu'au contraire il ne dormoit pas, s'il lui étoit arrivé d'en prendre trop; qu'il y avoit vingt-cinq ans qu'il étoit dans l'usage de l'*opium*; qu'il avoit d'abord commencé par un grain, & qu'il étoit venu par degrés à s'accoutumer à la quantité que je lui avois vu prendre; & que de jour en jour il s'en sentoit plus de besoin, & desiroit d'en prendre davantage.

Voici d'une autre part l'altération & la dépravation que cet usage excessif de l'*opium* avoit produites sur son tempérament : il étoit foible, ses jambes étoient menues, ses gencives mangées au point que ses dents étoient dépouillées jusqu'aux racines; son teint étoit jaune, & il paroissoit plus vieux de vingt ans qu'il n'étoit en effet.

Les Couriers en Turquie, qui sont chargés de dépêches pressées, en prennent le long de leur route; c'est une des choses dont ils ne manquent pas de se pourvoir avant que de partir. Ils en prennent quand ils se trouvent exténués, & il leur redonne de la force & du courage.

Voici à ce sujet ce qu'on m'a couté d'un de ces Couriers:

Il alloit de Constantinople chez M. Samuel Barnardiston; étant entré sur sa route dans une maison, il y tomba comme mort. Toute la maison étant surprise & intriguée de cet événement, un des valets qui jugea que cette défaillance venoit de ce que le Courier avoit consumé toute sa provision d'*opium*, lui en fit entrer de force un peu dans la bouche : le Courier revint aussitôt à lui, & confessa que le valet lui avoit tenu lieu d'un bon Medecin.

Les Turcs pour rendre plus délicieux l'*opium* qu'ils prennent à leur Fête appellée *Biram*, y mêlent quelque chose qui le rend en effet fort gracieux au gout : & c'est-là

c'eſt-là ſans doute ce qui le met ſi fort en vogue chez eux; car, comme ils trouvent qu'il entretient leur imagination d'idées agréables, ils ſont tentés d'en continuer l'uſage; & voilà ce qui leur en fait une habitude & une néceſſité. *Abrégé des Tranſact. Philoſophiques*, Vol. II.

Quelques-uns écraſent les têtes & les feuilles de pavot enſemble, puis les mettent dans un preſſoir, & les broyent enſuite dans un mortier, & en font ainſi des trochiſques: cette préparation s'appelle *Meconium*, & eſt moins forte que celle de l'*opium* (τῦ ὀπῦ.) La maniere de préparer le ſuc ou l'*opium*, eſt de couper après que la roſée eſt ſéchée, l'étoile (qui eſt à la tête du pavot) de maniere qu'il n'en entre rien en dedans, & de faire enſuite ſur les côtés de la tête des inciſions en droite ligne, mais légeres: il en ſortira des larmes, que vous ferez découler avec les doigts dans un vaiſſeau propre; quelque-tems après vous en retrouverez de nouvelles, & le lendemain encore d'autres; vous broyerez enſuite les têtes dans un mortier, & en ferez des trochiſques que vous garderez pour l'uſage. Vous prendrez garde quand vous inciſerez vos têtes de pavots de les tenir aſſez éloignées de vous, pour que le ſuc ne puiſſe pas ſauter juſques ſur vos habits. DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap.* 65.

## O P O

OPOBALSAMUM. Voyez *Balſamum*.

OPOCALPASON, OPOCARPASON, ὀποκάλπασον, ὀποκάρπασον, ſuc de l'arbre appellé *Calpaſi*; ce ſuc reſſemble à la myrrhe: mais il eſt vénéneux, & cauſe une ſtrangulation mortelle. Galien dit, *de Antidot. Lib. I.* avoir été témoin dans le cours de ſa pratique des effets funeſtes de la myrrhe mêlée avec l'*opocalpaſon*, ſur pluſieurs perſonnes qui en avoient pris imprudemment. « Il arrive, continue cet Auteur, que « ceux qui préparent les antidotes, y font entrer l'*opo-* « *calpaſon*, comme la meilleure ſorte de myrrhe, par- « ce qu'ils ont obſervé que cet ingrédient étoit mer- « veilleux dans les collyres; qu'il atténuoit la ſa- « nie ſans corroder les parties, & diſſipoit quel- « quefois les cataractes qui commencent à ſe former. « Mais pris intérieurement, ajoute-t'il, il eſt mortel; « il faut donc le bannir de toutes les préparations mé- « dicinales qui doivent entrer dans le corps, & ne lui « laiſſer place que dans celles qui doivent être appli- « quées à l'extérieur, dans les emplâtres, les cérats & « autres remedes atténuans, dont il augmentera l'éner- « gie en qualité d'une eſpece de myrrhe. »

OPODELDOC; nom d'une emplâtre dont Paracelſe fait mention fréquemment, & qu'on dit avoir été inventée par Mindererus. Voyez *Emplaſtrum*.

Il y a un onguent, fameux parmi le peuple, ſous le nom d'*Opodeldoc*, qu'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *de racines de guimauve*,
*de conſoude*,
*de gentiane*,
*d'ariſtoloche longue*, &
*d'angélique*, } *de chaque, une once & demie;*
*de ſanicle*,
*de pié de lion*,
*d'oreille de ſouris*,
*de pas d'âne*,
*de bois de ſerpent*, &
*de pervenche, broyées*, } *de chaque, une demi-poignée;*
*de feuilles de romarin*,
*de ſauge*, &
*de lavande*, } *de chaque, une poignée & demie;*
*de fleurs de romarin*,
*de ſauge*, &
*de lavande*, } *de chaque, une poignée;*
*de baies de genievre, deux onces;*
*de graines de cumin, une once;*
*de camphre*, &
*de caſtoreum mis en poudre*, } *de chaque, une once & demie;*
*d'eſprit de vin, trois pintes & demie.*

Mettez le tout dans une cucurbite de verre bien lutée; faites digérer pendant dix heures au bain-marie, c'eſt-à-dire, dans de l'eau chaude, mais ſans qu'il y ait ébullition. Filtrez. L'eſprit de vin étant ſuffiſamment imprégné des ingrédiens dont nous venons de faire l'énumération, ajoutez-y

*de ſavon de Caſtille bien préparé, une livre.*

Mettez le tout en digeſtion comme ci-devant, juſqu'à ce que le ſavon ſoit diſſous.

*Préparation plus détaillée.*

*Lutez* la jointure des vaiſſeaux avec deux ou trois doubles de papier enduits de blanc d'œuf, & liés avec du fil. Lorſque cette matiere ſera ſeche, digérez au bain-marie pendant dix heures; que le matras ſoit fixé au milieu du vaiſſeau, & que la paille, miſe par-deſſous, le tienne éloigné du fond d'environ l'intervalle de deux pouces. Tenez les huit premieres heures l'eau ſi chaude, qu'il ne ſoit preſque pas poſſible de la ſupporter avec la main. Augmentez ſa chaleur pendant les deux autres heures; mais de maniere qu'elle ne bouille point.

Lorſque l'eſprit de vin ſera bien imprégné de la teinture des racines, des feuilles, des herbes & des poudres, laiſſez-le refroidir doucement; paſſez-le à travers un linge; remettez-le dans le matras avec une livre de ſavon de Caſtille bien rapé; adaptez au matras un vaiſſeau de rencontre; lutez les jointures; digérez comme ci-devant, juſqu'à ce que le ſavon ſoit bien mêlé avec l'eſprit, & que le tout faſſe un onguent; ôtez enſuite le matras de deſſus le feu, & le laiſſez refroidir.

Si l'on a bien obſervé ce que nous avons dit ſur les doſes, & ce que nous avons preſcrit ſur la préparation, cet onguent aura la conſiſtance convenable; il ne ſera ni trop épais, ni trop clair. La maniere de connoître s'il eſt bien préparé, c'eſt de s'en frotter la main; & de voir s'il pénetre ſur le champ, ne laiſſant qu'une tache verdâtre, quoiqu'il ſoit brun de ſa couleur naturelle.

Il eſt excellent dans les diſtenſions & relâchemens des nerfs, tant dans les chevaux que dans les hommes, dans toutes les douleurs, les engourdiſſemens, les foibleſſes aux jointures & à d'autres parties. Pour cet effet il faut les en frotter.

*Préparation qu'on peut ſubſtituer à la précédente.*

Prenez *du ſavon de Caſtille, deux onces;*
*de l'eſprit de vin rectifié, quatre onces;*
*de l'eſprit de camphre rectifié, deux dragmes.*

Mêlez.

OPOPANAX, C. B. P. 494. Schrod. 4. 408. Raii Hiſt. 1. 411. Mill. Bot. Offic. 321. Park. Theat. 1544.

L'*opopanax* eſt une gomme qui nous vient de Turquie; l'opinion générale eſt qu'elle coule des ouvertures que l'on fait à la racine du *panax heracleum* que Gerard appelle *panax heracleum majus*, & Boerhaave *Paſtinaca oluſatri folio.*

Le meilleur eſt d'un jaune foncé à l'extérieur, blanc au dedans, en larges gouttes, ordinairement attachées les unes aux autres, d'une odeur forte; mais non déſagréa-

ble, d'un gout chaud & tant ſoit peu amer, ſe diſſolvant facilement dans l'eau à laquelle il donne une couleur laiteuſe.

Il eſt échauffant & réſolutif; il évacue le phlegme épais des parties du corps les plus éloignées: c'eſt pourquoi l'on s'en ſert dans les toux & les aſthmes invétérés. Il ſoulage dans la goute, dans la ſciatique & dans les douleurs de rhumatiſmes; il eſt fort bon pour hâter l'éruption des regles; appliqué à l'extérieur, il réſout les enflures accompagnées de dureté, les tumeurs, les bubons peſtilentiels, & guérit la morſure des chiens enragés & d'autres animaux vénéneux. MILLER, *Bot. Offic.*

Geoffroy dit que ſa doſe eſt depuis vingt grains juſqu'à une dragme, & qu'il entre dans un grand nombre de compoſitions. Voyez *Panax Heracleum.*

OPOPIA, ὀπώπια, pluriel d'ὀπώπιον, de ὤψ, œil; ce ſont les os des yeux. HIPPOCRATE, περὶ ὀςέων φύσ.

OPOPYRON *Laudani*, nom que Paracelſe donne, *L. II. de Vita longa, cap.* 5. à un remede fébrifuge & contraire à l'*expanſion* de cette maladie, pour me ſervir de ſon expreſſion. *Opopyra* eſt encore le nom d'une compoſition anti-ſpaſmodique & anti-paralytique, dont il eſt fait mention *in Antid. Nicolai Operum Meſue.*

OPORE, ὀπώρη; ce terme a deux acceptions. Il ſignifie ou une certaine ſaiſon de l'année, ou la fin de l'été; ou pour m'exprimer ſelon la diviſion des anciens, la moitié ou le dernier tiers de l'été. GALIEN, *plurib. loc.*

Il y en a qui entendent encore l'Automne par ὀπώρη. Il ſe dit auſſi des fruits mûrs de la même ſaiſon, mais particulierement des figues & des raiſins. Mais Hippocrate ou plutôt ſes Commentateurs entendent généralement par ὀπώρη les fruits de l'Automne, mais ſurtout les pommes.

OPORICE, ὀπωρικὴ, dérivé du mot précédent. C'eſt un remede fort vanté, que Pline nous dit être composé de plusieurs fruits d'automne. Il y entroit cinq coings avec leurs ſemences, autant de grenades, une meſure de cornouilles, une meſure d'une pinte de ce qu'on appelloit *rhus Syriacon*, ou ſumach de Syrie, avec une demi-once de ſafran. On mettoit le tout dans un conge de vin nouveau blanc. On le faiſoit bouillir ſur un feu modéré, juſqu'à ce qu'il eût la conſiſtance du miel. Ce remede étoit excellent pour les dyſſenteries & pour les maladies de l'eſtomac. PLINE, *Lib. XXIV. c.* 14.

OPOS, ὀπὸς, ſuc en général, ou ſuc verd des plantes, ſoit exprimé, ſoit diſtilé librement. GALIEN, *Simp. Facult. Lib. I. c.* 36.

Le même terme ſeul ſignifie auſſi dans Hippocrate, ſelon l'*Exegeſis* de Galien, le ſuc du ſylphium, de même que *caulos* ſeul s'entend dans le même Auteur de la tige de la même plante. On lit cependant, *Lib. VII. Ep.* & dans pluſieurs autres endroits, ὀπὸς σιλφίȣ, le ſuc du ſilphium. On a remarqué que ὀπὸς ſe diſoit auſſi de la plante entiere. Galien rend dans ſon *Exegeſis*, καρπὸν ὀπȣ̃, ou le fruit de l'*opos*, par σιλφίȣ σπέρμα, la ſemence du ſilphium, que quelques-uns, ajoute-t'il, appellent auſſi *phyllon* & *magydaris*. Ὀπὸς ſignifioit auſſi parmi les anciens le ſuc laiteux du figuier & du figuier ſauvage, dont ils ſe ſervoient pour faire cailler le lait. CASTELLI. FŒSIUS.

## O P P

OPPILATIO, de *oppilo*, de *pilo*, reſſerrer, condenſer; *oppilation*, eſpece d'obſtruction forte & dure. Car *oppilare* ne ſignifie pas ſeulement fermer, mais encore remplir. RHODIUS, *in Lexic. Scribon.* Voyez *Obſtructio.*

## O P R

OPRIMECHIOLIUM, terme de Paracelſe, par lequel il entend toutes les eſpeces d'exhalaiſons qui ſortent du cuivre en fuſion.

## O P S

OPSIGONOS, ὀψίγονος, de ὀψὲ, adverbe qui marque la poſtériorité des tems, & de γίνομαι, être produit, engendré. On donne cette épithete aux dents molaires, parce que ce ſont les dernieres qui ſortent, & qu'elles ne viennent que dans l'adoleſcence. On les appelle auſſi *cranteres*, & *ſophroneſteres* ou *dentes ſapientiæ.* Voyez *Cranteres.*

OPSIS, ὄψις, de ὄπλομαι, voir. C'eſt dans Hippocrate, la prunelle de l'œil, ainſi qu'il paroît par différens endroits du *Lib. II. Prorrhet.* Il ſe dit auſſi quelquefois de l'œil entier, & même de la vue. Voyez *Lib.* περὶ ὄψιος & *Prognoſt.* & *Coac.* Il ſignifie encore l'apparence, l'aſpect, la contenance ou tout ce qui s'apperçoit à l'exterieur. Ainſi on lit *de Rat. Vict. in Acut.* εἰσὶ δὲ ὄψιες πολλαὶ τῶν καμνόντων, « l'extérieur des malades n'eſt pas « toujours le même. » Et Galien commentant cet endroit dit, ὄψιας εἴρηκεν ὥσανεὶ διαφορὰς, ἢ τρόπȣς, &c. « Hippocrate dit que l'aſpect, ou la contenance, ou « l'extérieur des malades varie; au lieu de dire que les « maladies paroiſſent ſous des formes différentes; » il ajoute ὄψιας ȣ̃ν εἶπε καμνόντων, &c. « il appelle les dif- « férences ou altérations que nous remarquons dans un « malade, en l'examinant attentivement, ὄψιες, aſ- « pects. »

OPS *metallum*, *vif-argent.* RULAND.

OPSOMANES, ὀψομανὴς, de ὄψον, aliment, & de μαίνομαι, être fou; qui aime éperdument ou à la folie, comme on dit, quelque aliment. CASTELLI.

OPSON, ὄψον, en Latin *opſonium*, par corruption *obſonium*, en général tous les alimens que l'on ſert ſur une table, excepté le pain & le vin. Athenée, *Lib. VII.* reſtreint l'acception de ce mot, aux mets préparés ſur le feu. Les anciens l'entendoient particulierement du poiſſon; d'où ils faiſoient les termes *philopſi* ou *opſophagi*, « qui aiment beaucoup le poiſſon. » FŒSIUS. CASTELLI.

## O P U

OPULUS, *Obier.*

Voici ſes caracteres.

Ses feuilles reſſemblent à celles de l'érable; ſes fleurs n'ont qu'une feuille étendue circulairement & en roſe, & diviſée au ſommet en cinq parties; ſes fleurs ſont raſſemblées pour la plupart en ombelles; les plus larges occupent la circonférence & ſont ſtériles; celles au contraire qui ſont le milieu, ſont fécondes, & produiſent des baies rouges qui contiennent chacune une ſemence platte, faite en cœur.

Boerhaave en compte les deux eſpeces ſuivantes.

1. *Opulus Ruellii*, 281. *Sambucus aquatica flore ſimplici*, C. B. P. 456. *Sambucus aquatica*, J. B. 1. 552.
2. *Opulus flore globoſo*, T. 607. *Sambucus aquatica flore globoſo pleno*, C. P. P. 456. *Sambucus roſea*, J. B. 1. 553.

Outre les deux eſpeces précédentes d'*opulus*, Miller fait mention d'une troiſieme qu'il appelle

*Opulus flore globoſo, folio variegato.*

Ces plantes n'ont aucune propriété médicinale que je connoiſſe.

*Opulus* eſt encore un nom que l'on donne à la ſeconde eſpece d'érable. Voyez *Acer.*

OPUNTIA, *Figuier d'Inde* ou *raquette.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur a plusieurs pétales étendus en rose; du milieu de ces pétales part un grand nombre d'étamines, situées sur la sommité de l'ovaire. L'ovaire dégénere ensuite en un fruit charnu, qui a un nombril & une pulpe molle dans laquelle sont contenues plusieurs semences qui sont pour la plupart anguleuses.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

1. *Opuntia maxima, folio spinoso, latissimo & longissimo*, T. 240. *Ficus Indica, seu opuntia maxima, folio spinoso longissimo & latissimo*, H. L.
2. *Opuntia major, validissimis spinis munita*, T. 139. *Ficus Indica seu opuntia major, folio spinis longissimis & validissimis armato*, Breyn. Prod. 1. 35.
3. *Opuntia folio minori, rotundiori & compressiori*, H. L. T. 239.
4. *Opuntia folio spinoso longissimo & angusto*, H. L. T. 240.
5. *Opuntia folio oblongo, media*, T. 239. *Ficus Indica folio oblongo, media*, H. R. P. 70.
6. *Opuntia vulgò herbariorum*, J.B. 1. 154. Tourn. Inst. 259. Boerh. Ind. A. 2. 82. *Opuntia*, Offic. *Ficus Indica*, Ger. 1329. Emac. 1512. *Ficus Indica spinosa, major*, Park. Theat. 1497. *Ficus Indica major*, Parad. 433. Raii Hist. 1464. *Ficus Indica folio spinoso fructu majore*, C. B. P. 458. *Tuna Indorum*, Jonf. Dendr. *Figuier d'Inde à fruits anguleux.*

Le fruit & les feuilles de cet arbre sont les seules parties dont on fasse usage; ils sont rafraîchissans, humectans & bons pour éteindre les fievres ardentes & calmer la soif. Dale.

7. *Opuntia minima folio subrotundo*, T. 240. *Ficus Indica minima, folio subrotundo*, H. R. P.
8. *Opuntia Curassavica minima*, H. Beaum. *Ficus Indica, seu opuntia Curassavica minima*, H. A. 1. 107.
9. *Opuntia flagelliformis, angustissimis, longissimis foliis.*
10. *Opuntia latifolia crassiori folio, spinis albis numerosis armato.*
11. *Opuntia folio plano glabro scolopendriæ, Ficus Indica scolopendriæ folio, epiphyllitis*, Par. Bat. App. 8. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Voyez *Cochinillas.*

OPUNTIOIDES, plante marine.

Voici ses caracteres.

Elle est dure, fragile & ressemblante à l'*opuntia.*

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Opuntioides marina, parva, formâ trichomanis.*
2. *Opuntioides marina, quæ corallina latifolia & opuntia marina*, Pluk. Phys. T. 26. 1. *Scutellaria, sive opuntia marina*, J. B. 3. 802. *Lychen marinus*, Clus. H. 2. 250. *Sertolara*, Imper. 653. Boerhaave, *Index alter Plant. Vol. I.*

L'*Opuntioides* passe pour bon contre les vers.

## O Q U

OQUICHITHI ou *Tagetes Indicus medius flore simplici luteo pallido.*

## O R B

ORBICULARE OS, l'*os orbiculaire*; nom d'un petit os rond de l'oreille interne. Voyez *Auris.*

ORBICULARIS, nom d'un fungus qu'on appelle *vesse-de-loup*. Blancard.

ORBICULARIS MUSCULUS, *muscle orbiculaire*; nom d'un muscle des paupieres. Voyez *Oculus.*

ORBIS, nom d'un grand poisson de mer, couvert d'une peau rude & dure & sans écailles; il y a plusieurs sortes d'*orbis*; ce nom lui vient de sa forme orbiculaire; on recommande ses dents comme astringentes & propres à arrêter les diarrhées & les hémorrhagies en les prenant en poudre.

ORBITA, l'orbite de l'œil ou la cavité circulaire dans laquelle l'œil est placé.

## O R C

ORCA, nom d'un très grand poisson de mer d'une espece cétacée, qui a la forme du dauphin, mais qui est beaucoup plus grand; il y en a qui pesent jusqu'à mille livres. Sa graisse passe pour résolutive.

ORCHEA, ὀρχεα. Galien rend ce mot dans son *Exegesis* par ὄσχεος, scrotum.

ORCHESTÆ ACOPON, nom d'un *acopon* recommandé par Aétius, *Tetrab. III. Serm.* 4. *cap.* 5.

Orchestæ unguentum, onguent décrit par Aétius, *Tetrab. III. Serm.* 4. *c.* 44.

ORCHILUS, oiseau qu'on dit être ami du crocodile & ennemi de l'aigle.

ORCHIS, ὄρχις, testicule. C'est de la ressemblance des racines du satyrion avec les testicules qu'on lui a donné le nom d'*orchis* ou de couillon de chien.

Orchis, *Satyrion* ou *couillon de chien.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est tubéreuse, & composée quelquefois de trois, quelquefois de deux ou d'un seul tubercule ou oignon, qui a la forme d'un testicule, qui est charnu, & d'où il part des fibres qui le font ressembler à une main. Ses feuilles sont simples & semblables à celles du lis. L'extrémité de son pédicule dégénere en un ovaire oblong, à trois capsules, à trois valvules, perméable en trois endroits, & contenant une semence poudreuse. Sa fleur qui est située au sommet de l'ovaire, est d'une contexture surprenante, irréguliere, exapétale, en forme d'épi & difficile à décrire.

Boerhaave en compte les quatorze especes suivantes.

1. *Orchis latifolia hiante cucullo major*, T. 432. *Cynosorchis latifolia, hiante cucullo major*, C. B. P. 80.
2. *Orchis latifolia hiante cucullo altera*, Tourn. Inst. 432. Boerh. Ind. Alt. 2. 152. *Cynosorchis*, Offic. *Cynosorchis major*, Ger. 156. Emac. 205. *Cynosorchis prior Dodonæi*, J. B. 2. 758. Raii Hist. 2. 1213. *Cynosorchis latifolia, hiante cucullo altera*, C. B. P. 81. *Orchis major latifolia altera*, Park. Theat. 1343. *Couillon de chien.*

Cette plante croît dans les lieux herbus, aux environs de Basle. Sa racine qui est la seule partie dont on fasse usage en Medecine, a les mêmes propriétés que celles des autres especes d'*orchis.*

3. *Orchis, morio, mas, foliis maculatis*, C.B.P. 81. Park. Theat. 1346. Raii Hist. 2. 1214. Synop. 3. 376. Tourn. Inst. 432. Boerh. Ind. A. 2. 152. *Satyrium mas*, Offic. *Cynosorchis morio mas*, Ger. 158. Emac. 208. *Orchis major tota purpurea maculosa altera*, J.B. 2. 973. *Satyrion mâle.*

Cet *orchis* est le *satyrion* commun des Herboristes; il a deux racines ovales, à peu près de la grosseur d'une petite olive, d'une couleur blanchâtre, pleine d'un suc bourbeux; au lieu que toutes les autres plantes ont différentes fibres qui croissent autour d'elles; de ces racines au contraire part une seule tige pleine de suc, environnée de trois feuilles luisantes, unies, sembla-

bles à celles du lis, & marquetées de noir. Ces fleurs croissent au sommet des tiges en un épi long ou en tyrse; elles sont d'une couleur purpurine; chaque fleur a une forme irréguliere, est composée de six feuilles, & presque en forme de casque, avec un bout d'oreille dressé de chaque côté, & des levres larges, marquetées de taches obscures. Ses semences sont fort petites; elles sont contenues dans une longue capsule triangulaire; cette plante croît dans les prés humides & fleurit en Avril. Ses racines sont les seules parties qu'on emploie.

On dit qu'elles sont aphrodisiaques ou qu'elles provoquent à l'acte vénérien, qu'elles fortifient les parties génitales, qu'elles favorisent la conception, & que c'est par cette raison qu'on les fait entrer dans l'électuaire qui porte le nom de la plante. Appliquées extérieurement en forme de cataplasme elles dissolvent les tumeurs dures & les enflures.

L'électuaire dont nous venons de parler est la seule préparation officinale qu'on en tire. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante croît dans les prés & dans les lieux couverts de buissons & de ronces. Sa racine dont on fait usage, est échauffante, humectante & douce au gout. Sa vertu principale consiste, selon Schroder, à fortifier les parties destinées à la génération; effet qu'elle produit tant sur les hommes que sur les femmes; ce qui a fait dire qu'elle favorisoit la conception.

4. *Orchis, morio, fœmina*, C. B. P. 82. Parkl. Theat. 1347. Synop. 3. 377. Tourn. Inst. 433. Boerh. Ind. A. 2. 152. *Satyrion fœmina*, Offic. *Cynosorchis morio fœmina*, Ger. 158. Emac. 208. *Orchis minor purpurea, & aliorum colorum cum alis virentibus*, J. B. 2. 762. *Satyrion femelle.*

C'est une plante plus basse & tant soit peu plus petite que la précédente, qui n'a point de tache sur ses feuilles, dont les fleurs forment un épi plus petit & moins beau, d'une couleur purpurine, & dont les levres sont marquetées de raies vertes; elle croît dans les mêmes lieux que le *satyrion* mâle, mais elle fleurit un peu plus tard. Leurs racines se ressemblent beaucoup, & passent pour avoir les mêmes propriétés.

Quoique nos Herboristes nous donnent ces plantes pour le *satyrion*, il est certain toutefois qu'elles ne sont point celui de Dioscoride & des anciens, ainsi que l'a démontré évidemment Parkinson, qui prétend avec d'autres habiles Botanistes, que le *satyrion* de Dioscoride & des anciens, n'est autre chose que notre tulippe commune; en effet la description de cette plante a beaucoup plus de rapport à celle que Dioscoride nous a laissé de son *satyrion*, que la description d'aucun autre *orchis*. MILLER, *Bot. Off.*

Ce *satyrion* est fort commun dans les lieux où l'on trouve le premier; on les trouve facilement l'un & l'autre: mais le femelle fleurit plus tard que le mâle.

Ces deux especes d'*orchis* ont les mêmes propriétés: mais il est bon de savoir qu'il y en a une multitude d'autres dont on peut user indistinctement, quoique nos Herboristes se soient donné la liberté de ne faire usage que du *satyrion* mâle & femelle.

Dioscoride fait mention de deux especes de *satyrion*; il décrit l'une de la maniere suivante.

« Quelques Auteurs, dit-il, donnent le nom de trefle au « *satyrion*, parce qu'il a trois feuilles recourbées vers « la terre, semblables à celles de la patience & du lis, « mais plus petites & d'une couleur rougeâtre. Sa tige « a environ une coudée de long; elle est blanche & « nue, & ses fleurs ressemblent à celles du lis; sa raci- « ne est de l'espece bulbeuse, de la grosseur d'une pom- « me; d'un brun obscur au-dehors, blanche au-de- « dans, comme le blanc d'œuf, douce & agréable au « gout. »

Voici la description qu'il donne de la seconde espece.

« Il y a, continue-t'il, une autre espece de *satyrion* qu'on « distingue de la premiere par les épithetes d'*erythronium* ou d'*erythraïcon*, c'est-à-dire, rouge; sa grai- « ne est un peu plus grosse que celle du lin, dure, lui- « sante, & passe aussi-bien que sa peau, pour provo- « quer à l'acte vénérien; sa racine est couverte d'une « écorce foible, rude, blanche en-dedans, douce & « agréable au gout. »

Depuis le siecle de Dioscoride, les plus habiles d'entre les Medecins & d'entre les Botanistes, ont eu de grandes contestations sur cette plante, les uns attribuant son nom à l'une de celles que nous connoissons, & les autres à une autre. Cependant la plupart d'entre eux conviennent que le *satyrion* de Dioscoride & des anciens est une espece d'*orchis*; nos Herboristes ont embrassé cette opinion; c'est ce qui m'a déterminé à donner dans un premier Ouvrage, le nom de *satyrion* aux racines de celui dont nous nous servons actuellement, quoique je n'ignorasse point que quelques Auteurs prétendent qu'il ne convient qu'à l'*orchis palmata*, & d'autres au cynosorchis. Depuis ce tems j'ai changé de sentiment, & Parkinson & d'autres Botanistes m'ont déterminé à regarder avec eux les *satyrions* de Dioscoride comme des especes de tulippes; en effet il n'y a point de plante dont les descriptions approchent plus de celles que Dioscoride nous a laissées de ses *satyrions*, que les descriptions des tulippes. DALE.

5. *Orchis, Morio, fœmina, flore roseo*, H.R.Par.H.L. 460.
6. *Orchis, Morio, fœmina flore niveo*, H.R.Par.H. L.460.
7. *Orchis, Morio, fœmina flore carneo*, Commel. Ind. 82.
8. *Orchis alba bifolia minor; calcari oblongo.* C. B. P. 83. T. 433. *Orchis Serapias.* I. Dod. P. 237.

I. ORCHIS, *palmata, pratensis, latifolia, longis calcaribus.* C. B. P. 85. Tourn. Inst. 434. Boer. Ind. A. 2. 152. *Orchis palmata*, Offic. *Orchis palmata major mas, sive palma Christi mas.* Park. Theat. 1356. *Orchis palmata non maculata.* Raii Hist. 1223. *Palma Christi mas.* Ger. 169. Emac. 220. *Satyrion mâle Royal.*

On le trouve dans les lieux humides & marécageux; il fleurit en Mai; on ne fait usage que de sa racine, elle a les mêmes propriétés que les autres especes de *satyrion.*

2. *Eadem flore carneo. Palma Christi erecta, flore incarnato.* H. Eyst. o. 4. F. 5. Fig. 3.
3. *Eadem flore albo.*
4. *Orchis, palmata, pratensis, maculata.* C. B. P. 85. M H. 3. 498. *Palmata, speciosiore thyrso, folio maculato.* J. B. 2. 774. *Satyrium, Basilicum, fœmina.* Dod. p. 240. *Palma Christi maculata.* H. Eyst. vern. o. 2. F. 17. Fig. 3.
5. *Orchis, palmata, palustris, latifolia.* C. B. P. 86. *Palma seu serapias, Palustris, latifolia, flore albo subpurpurascente* J. B. 2. 775. *Satyrium basilicum foliosum.* Dod. p. 241.
6. *Orchis lilifolia, minor sabuletorum Zelandiæ & Bataviæ.* J. B. 2. 770. *Chamæorchis, lilifolia.* C. B. P. 84. *Pseudo-orchis bulbosa, lilifolia, Palustris, nostras, flore subviridi.* M. H. 3. 500. BOERHAAVE. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Outre les especes précédentes d'*orchis*, Dale fait mention des cinq especes suivantes.

I. *Satyrion vel orchis.* Offic. *Orchis militaris major.* Tourn. Inst. 432. *Orchis strateumatica major.* J. B. 2. 758. *Orchis strateumatica*, Ger. 165. Emac. 215. Raii Hist. 2. 1215. *Cynosorchis militaris major.* C. B. P. 81. *Cynosorchis militaris, sive strateumatica major.* Park. Theat. 1345. *Satyrion de France.*

Cette espece de *satyrion* croît dans les lieux montagneux & fleurit en Juin. On ne fait usage que de sa racine ; elle a les mêmes propriétés que les autres especes de *satyrion*.

2. *Orchis hermaphroditica bifolia.* J. B. 2. 772. Raii Synop. 3. 380. Raii Hist. 2. 1221. *Orchis hermaphroditica.* Ger. 162. Emac. 211. *Orchis bifolia altera.* C. B. P. 82. Tourn. Inst. 433. *Orchis serapias bifolia, Trifolia minor.* Park. Theat. 1350. *Satyrion d'Allemagne.*

On trouve cette espece dans les bois, elle fleurit en Mai ; on fait usage de sa racine ; elle a les mêmes propriétés que celles des autres *satyrions*.

3. *Serapias*, Offic. *Serapias sive saleps.* Marl. Obs. *Orchis fœmina procerior, majore flore.* Tourn. Herb. Par. 508. *Ex sententia nuperi amici Celeberrimi D. Guillelmi Sherardi.* LL. D.

C'est une racine oblongue, tant soit peu claire & transparente, d'un blanc jaunâtre, fort dure, presque de la nature de la corne, tant soit peu plate & ridée, ayant peu d'odeur, & d'un goût mucilagieux : elle nous vient de Turquie, & paroît être la racine séchée de quelque espece d'*orchis*.

On en fait une décoction qui passe pour analeptique, corroborative, & capable de prévenir l'avortement ; on la boit chaude comme le thé. On attribue à cette racine, ainsi qu'à celle de *satyrion*, la propriété de provoquer à l'acte vénérien. MILLER *Bot. Off.*

C'est la racine d'une espece d'*orchis* ou de *satyrion* qui croît sur les montagnes de Bursia, proche Constantinople. Les Turcs prétendent qu'elle a la propriété de rendre les forces, & de provoquer à l'acte vénérien. Elle passe aussi pour avoir celle de prévenir l'avortement ; on s'en sert en substance & en infusion. GEOFFROY.

Cette racine a le gout de la gomme adraganth, mais elle n'en a point l'odeur ; elle passe pour un remede contre la stérilité ; on la prépare de la même maniere que le chocolat.

Les Turcs & les Persans font avec les racines de l'*orchis*, qu'ils appellent *salop*, le lait & le gingembre, une boisson qui a le même nom, qu'ils prennent chaude, & qu'ils regardent comme un excellent remede contre les maladies vénériennes.

Ils font surtout usage de la racine de l'*orchis morio fœmina* de Gaspard Bauhin qui est fort commune, qui est plus large que dans les contrées Septentrionales, & qui ne paroît point être une espece différente de l'*orchis fœmina procerior flore majore* de Tournefort. DALE.

4. *Tragorchis*, Off. *Tragorchis maximus* Ger. 160. Emac. 210. *Tragorchis maxima.* Park. Theat. 1348. *Orchis Barbata, odore hirci, breviore, longioreque folio,* C.B. P. 82. Tourn. Inst. 433. *Orchis Barbata fœtida.* J. B. 2. 756. Raii Hist. 2. 1212. Synop. 3. 376. *Orchis, cynosorchis, satyrium,* Chab. 146. *Couillon de bouc.*

Ce *satyrion* ne se trouve que dans les terres grasses. Il fleurit en Mai & en Juin, sa racine est d'usage, & a les mêmes propriétés que les autres. *Ibid.*

*Triorchis*, Offic. Ger. 167. Emac. 218. *Triorchis alba, odorata major & minor.* Park. Theat. 1354. *Triorchis vel Tetrorchis alba, odorata major.* C.B. P. 84. *Orchis spiralis alba, odorata.* J. B. 2. 769. Raii Hist. 2. 1217. Synop. 3. 378. Tourn. Inst. 433.

Ce *satyrion* croît dans les terres seches & fleurit en automne ; on se sert de sa racine, elle a les mêmes propriétés que celles de la premiere espece.

ORCHOS ὄρχος ; les extrémités des paupieres, où croissent les cils.

ORCHOTOMIA, *Castration. Orchotomus*, celui qui fait l'opération de la castration.

## ORE

OREGIOELLA, *Chluisi* ; nom d'une fleur indienne qu'on fait entrer dans le chocolat, pour lui donner un gout & une odeur agréables. On l'appelle aussi *xochinacaztlis*, & *orejuelas*. RAY *Hist. P.*

ORELLANA, ou *Mitella Americana maxima tinctoria.*

OREOSELINUM, *Persil de montagne.*

Voici ses caracteres :

Sa racine est plus foible que celle de la carotte sauvage ; son suc n'est point laiteux ; ses feuilles sont semblables à celles de l'ache ou de la ciguë ; sa semence est ovale, platte, large, cannelée, bordée, & quelquefois dépouillée de sa peau.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes :

1. *Oreoselinum apii folio majus*, Tourn. Inst. 318. Boerh. Ind. A. 67. *Gentiana nigra*, Offic. *Daucus montanus apii folio major.* C. B. P. 150. *Daucus Selinoïdes major*, Park. Theat. 898. *Libanotis Theophasti, nigra*, Ger. 858. Emac. 1010. *Libanotis altera quorumdam aliis dicta cervaria nigra.* J. B. 3. 165. Raii Hist. 1. 413. *Laserpitium minus, Paludapii folio, semine cristato.* Pluk. Almag. 207. *Pastinade des montagnes.*

Cette plante croît dans des lieux montagneux de l'Italie, elle fleurit en Juillet ; on fait usage de sa semence ; elle est échauffante, apéritive & incisive ; elle provoque les urines & les regles, & discute les tumeurs.

2. *Oreoselinum apii folio minus.* Tourn. Inst. 318. Boerh. Ind. A. 68. *Petroselinum montanum*, Offic. *Oreoselinum.* Ger. 863. quoad descrip. Emac. 1015. *Apium montanum vulgatius.* Park. Theat. 927. *Apium montanum nigrum.* C. B. P. 153. Raii Hist. 1. 413. *Apium montanum Dalechampii.* J. B. 3. 103. *Persil des montagnes.*

Il croît dans les lieux montagneux de l'Allemagne ; il est très-commun sur les flancs du Mont-Gurca, non loin de Geneve. On fait usage de ses semences & de sa racine.

Quant à leurs propriétés, elles sont échauffantes & dessiccatives, alexipharmaques, sudorifiques, diurétiques, & discussives. On s'en sert principalement dans la pierre des reins & de la vessie, dans la peste, dans les flatulences & la strangurie. DALE d'après *Schroder.*

3. *Oreoselinum, pratense, Cicutæ folio.* T. 318. *Daucus Alsaticus.* C. B. Prod. 77. *Umbellifera, Alsatica, magna, umbellâ parvâ, subluteâ.* J. B. 3. 2. 106. *Angelica, Pratensis, apii folio, altera.* T. 313. BOERHAAVE. *Ind. Alt. Plant. Vol.* 1.

OREOSELINUM AFRICANUM, ou *Ferula Africana Galbanifera, folio & facie ligustici.*

ORESTIA, nom d'une plante dont Oribase fait mention, *Medic. Collect. Lib. XII.* Il paroît que l'*orestia* d'Oribase differe beaucoup de l'*orestium* ; car il en parle comme d'une petite herbe qui s'éleve à 3 ou 4 doigts de terre, dont les feuilles & les branches ressemblent à celles du *coronopis* ou du *gramen* ; d'un gout astringent, dont la racine est blanche, foible & capillaire, d'une saveur vineuse, & longue de 4 doigts ; il ajoute qu'elle croît sur les montagnes.

ORESTION, nom de l'*Helenium.* DIOSCORIDE *Lib. V. Cap.* 66.

OREXIS, ὄρεξις; proprement, appetit; mais Paracelſe & Van-Helmont entendent ſouvent par ce mot, chaleur d'eſtomac.

## O R G

ORGASMUS, *orgaſme*, de ὀργάω, deſirer violemment, être gonflé, être en chaleur, comme certains animaux femelles, dans des tems marqués de l'année. On entend par un *orgaſme*, une effervescence & agitation violente des humeurs.

## O R I

ORIBASIUS, *Oribaſe*.

Qu'oiqu'*Oribaſe* paſſe pour être de Sardes, il naquit à Pergame, & fut élevé avec Magnus & Ionicus, à l'Ecole de Zenon de Chypre; qui, je crois, enſeignoit alors à Sardes : après cela il paſſa de Sardes à Alexandrie, où il devint un fameux Profeſſeur. Eunapius qui entendoit fort-bien la Medecine, & qui eſt apparemment la même perſonne à qui les quatre Livres *de Euporiſtis, &c.* ſont adreſſés, repréſente *Oribaſe* comme l'homme le plus ſavant de ſon tems, le plus habile en Medecine, & le plus aimable dans la converſation. Il le repréſente comme un homme auſſi conſidérable par ſon crédit que par ſon ſavoir. Il dit qu'il contribua beaucoup a élever Julien à l'Empire. En reconnoiſſance cet Empereur le fit Queſteur de Conſtantinople; il eut une grande confiance en lui, comme cela paroît par une de ſes lettres. Sous l'Empereur ſuivant, par l'envie de ſes ennemis, *Oribaſe* tomba en diſgrace, tout ſon bien fut confiſqué, il fut banni & livré aux mains des barbares. En peu de tems il s'attira ſi bien leur amour, & leur reſpect par ſon courage, & par ſon ſavoir, que voyant les grandes cures, qu'il faiſoit au milieu d'eux, ils l'adorerent comme un Dieu. Enfin il fut rappellé par l'Empereur Romain; il joüiſſoit d'une réputation & d'une fortune éclatante dans le tems qu'Eunapius écrivit cette Hiſtoire; c'eſt à dire, environ l'an quatre cens; car Eunapius étoit alors au rang des premiers Medecins; & il n'avoit que douze ans à la mort de Julien, en 368.

*Oribaſe* écrivit, à la priere de l'Empereur Julien, ſoixante & dix Livres de Collections ſelon Photius, & ſelon Suidas, ſoixante & douze; ouvrage qu'il compila non-ſeulement de Galien, mais encore de tous les autres Medecins précédens; il y ajouta tout ce qu'il avoit appris de ſa propre expérience; il n'en reſte que les quinze premiers, & deux autres qui traitent d'anatomie: ils ſont intitulés par le Traducteur Raſarius, le 24 & le 25 de la collection. Il fit après cela un abrégé de ce grand ouvrage, & le réduiſit en neuf Livres pour l'uſage de ſon fils Euſtathius. Il a écrit, outre cela, quatre Livres ſur les remedes & ſur les maladies. Cet ouvrage eſt adreſſé à Eunapius ſon ami, comme je l'ai déja dit. Outre cela Photius parle encore de deux autres pieces qui ſubſiſtoient encore de ſon tems. L'une conſiſtoit en quatre, & l'autre en ſept Livres, qui étoient purement un abrégé des ouvrages de Galien, & dédiés à Julien. Paul fait mention de cet abrégé, mais il eſt perdu, de même que quelques autres Traités dont parle Suidas. Il y a pluſieurs recettes citées par Aétius. Les Commentaires ſur les aphoriſmes d'Hippocrate, mis au jour par Guinther, comme étant d'*Oribaſe*, ſont ſupposés.

Le Docteur Freind remarque que la diction d'*Oribaſe* eſt extremement variée; d'où il arrive à notre avantage qu'un endroit de cet Auteur jette de la lumiere ſur un autre ; nous ajouterons encore à ſon honneur, qu'il y a beaucoup d'endroits, tant dans l'anatomie que dans la Medecine de Galien, qui nous ſeroient inintelligibles, s'il ne s'étoit donné la peine de les éclaircir; c'étoit en tout ſens un homme de génie, & un Medecin expérimenté; & ſi nous nous donnons la peine de parcourir ſes ouvrages, ce qui n'a vraiſſemblablement été fait par aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'en juger, nous y trouverons des regles de pratique très-raiſonnées dans un grand nombre de cas.

Voici le Catalogue des ouvrages d'*Oribaſe*, dont Photius & Suidas font mention.

1. Quatre Livres de Commentaires ſur la Medecine, tirés des écrits de Galien, par ordre de l'Empereur Julien l'Apoſtat, à qui ils ſont dédiés. *Oribaſe* en fait mention lui-même dans la Préface de ſon *Synopſis ;* mais il y a long-tems qu'ils ſont perdus; je ne crois pas même qu'ils ayent jamais été publiés.
2. Son *Synopſis* compilé de Galien & des autres Medecins, par ordre de l'Empereur Julien qui avoit agréé le premier ouvrage. Il ne nous reſte de ſon *Synopſis*, qui étoit ſelon Suidas en ſoixante & douze Livres, que les quinze premiers, le vingt-quatrieme & le vingt-cinquieme; ils ont été traduits en Latin par Jean-Baptiſte Raſarius, Medecin de Novarre, avec la Préface d'*Oribaſe* à l'Empereur Julien.
3. Le *Synopſis* des ſoixante & douze Livres précédens, écrit après la mort de l'Empereur Julien, dédié à ſon fils Euſtathius, & divisé en neuf Livres. Cet Ouvrage exiſte & a été traduit auſſi par Raſarius.
4. *Euporiſta*, ou les remedes faciles à préparer, en quatre Livres, dédié à Eunapius, ou comme on lit dans quelques manuſcrits, ſi l'on en croît Photius, à Eugenius. On lit Eunapius dans les manuſcrits dont les Traducteurs Latins ſe ſont ſervis. Ces quatre Livres ont été mis en Latin par un Anonyme, & publiés par Jean Sichar, avec Cælius Aurelianus ſur les maladies chroniques, à Bâle 1529. *in-folio*; & non pas *in-octavo*, comme on lit dans le *Lindenius renovatus* de Merklin. Le même ouvrage traduit derechef par Raſarius, avec le reſte des ouvrages d'*Oribaſe*, à Bâle 1557. *in-octavo*; & dans les *Medici Principes* d'Henry Etienne, à Paris 1567. *in-folio*. Il y avoit une ancienne Traduction Latine manuſcrite des ouvrages d'*Oribaſe*, fort différente de celle qu'on avoit publiée, tant par rapport à l'ordre des Livres, qu'aux matieres qui y étoient traitées, dans la Bibliotheque de René Moreau, à ce que nous dit Labbe, *Bibliot. nov. manuſcript. p.* 214. Il y a encore un abrégé des écrits d'*Oribaſe*, fait par ordre de l'Empereur Conſtantin Porphyrogenete, par un certain Theophanes; cet ouvrage eſt en Grec, & ſe trouve quelque part en manuſcrit dans la Bibliotheque de l'Empereur. *Fabricii Bibl. vol. 9. p.* 451.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire des ouvrages d'*Oribaſe*, qu'on publia à Rome les ſix premiers Chapitres du cinquieme Livre du *Synopſis*, & le quatorzieme Chap. du premier Livre à Eunapius ſur les eaux, en Grec; avec les fragmens de Galien, de Rufus, de Dioclès, & d'Athenée ſur le même ſujet, en Latin; en 1543. *in-quarto*, par les ſoins d'Aug. Riccius, Medecin de Lucque. On fait mention dans le catalogue, *Bibl. Bigotianæ*, de quelques collections médicinales d'*Oribaſe*, imprimées en Grec, à Paris, 1556. *in-octavo*. je n'ai jamais vu cet ouvrage. Antoine Verdier dit dans ſa *Bibli. Gal.* avoir vû une Traduction manuſcrite Françoiſe des ouvrages d'*Oribaſe*, par un certain Adam de la Vallée. Les deux Livres des inſtrumens & des bandages de la Chirurgie par Héraclès, ou Héraclides d'Epheſe, Soranus & Héliodore ſont en Latin, dans la collection des Traités de Chirurgie, publiée à Zurich 1555. *in-folio*. La Traduction en a été faite par Vietus Vidius. Le *Synopſis Medica* dédié à Euſtathius, en neuf Livres, a été traduit par Raſarius, & imprimé à Veniſe en 1555. *in-octavo*. Tout ce qui nous reſte des ſoixante & douze Livres du *Synopſis* a été traduit par le même, & imprimé à Paris 1555. *in octavo*. Les Commentaires ſur les aphoriſmes d'Hippocrate, imprimés d'abord en Latin par les ſoins de J. Guinther d'Andernac à Paris 1553. *in-octavo*.

Chez Simon Colinæus, furent réimprimés à Bâle en 1555. à Venise dans la même année, & à Padoue en 1558. *in-octavo.* Il est beaucoup plus aisé de s'appercevoir qu'ils ne sont point d'*Oribase*, que d'en connoître le véritable Auteur; ils paroissent avoir été faits en Latin par quelques Chrétiens. Le fragment d'*Oribase* sur la diete convenable dans chaque saison de l'année, a été publié en Latin avec Pline Valerien, par Albanus Torinus à Bâle 1528. *in-folio. Oribase* des simples, avec les quatre Livres de l'Euporista d'Octavius Horatianus, la Medecine de Hildegarde; le régime de Théodore le naturaliste, & *Esculape*, des causes, de la description & des cures des maladies, furent imprimés à Strasbourg en 1533. & en 1544. *in-fol.* Il parût dans un ouvrage Vénitien qui traitoit des bains, an. 1553. *in-fol.* des extraits des ouvrages d'*Oribase*, sur les eaux & sur les bains, traduits par Aug. Gadaldinus de Modene. *Fabricii Bibl. Græca.*

ORICHALCUM. Voyez *Aurichalcum.*

ORICIA, espece d'arbre qui fournit de la térébenthine, & qui a été nommé *oricia*, d'Oricus, Ville d'Epire, aux environs de laquelle on le trouve.

ORICULARIS. Voyez *Auricularis*, ou *Auricularius.*

ORIGANITES, vin d'*Origan.* DIOSCORIDE. *Lib. V. Cap. 61.*

ORIGANO-COGNATA, ou *majorana, rotundi folia, scutellata, exotica.*

ORIGANUM, *Origan.*

Voici ses caracteres :

Son calyce est long, simple, tubuleux, & situé fortement entre des écailles feuillues; la fleur qu'il embrasse est droite, rondelette, en casque, divisée en deux parties, & dont la barbe est partagée en trois; son milieu est creux, & en forme de cuillere; ses fleurs forment des épis écaillés, assez semblables à ceux du muscari; elles forment aussi quelquefois une espece d'ombelle, qui part de chaque côté des écailles.

Boerhaave en compte les 11 especes suivantes :

1. *Origanum sylvestre humile.* C. B. P. 223. Prod. 109.
2. *Origanum sylvestre humile floribus candidioribus.*
3. *Origanum humilius, latifolium, glabrum.* T. 199.
4. *Origanum sylvestre, cunila babula Plinii.* C.B.P. 223. Tourn. Inst. 199. Boerh. Ind. A 179. *Origanum*, Offic. *Origanum vulgare spontaneum.* J. B. 3. 236. Raii Hist. 539. Synop. 3. 236. *Origanum Anglicum*, Gen. 541. Emac. 666. *Majorana sylvestris.* Park. Theat. 12. *Marjolaine sauvage.*

L'*origan* ou la marjolaine sauvage s'éleve à un pié de hauteur & davantage; ses tiges sont velues, brunes & fragiles; elles portent deux feuilles, larges, émoussées par la pointe, plus grandes que celles de la marjolaine, placées à un nœud, sur des pédicules fort courts, & d'un verd brunâtre. Ses fleurs croissent au sommet des tiges; elles sont petites, labiées, en casque, d'une couleur purpurine, parmi de longues têtes composées d'un grand nombre d'écailles vertes. Ses racines sont ligneuses & fibreuses. Cette plante croît dans les haies & brossailles, & fleurit en Juillet. Ses feuilles & ses sommités sont d'usage.

Quoique cet *origan* soit moins énergique que celui de Crete, cependant il est fort bon pour les obstructions de la poitrine, du foie & de la matrice; il soulage dans la jaunisse, dans l'embarras de la respiration, & dans la suppression des regles; il fortifie la tête & les nerfs. Son huile distilée calme le mal de dents; pour cet effet il faut en humecter un linge, & l'appliquer sur la dent malade. MILLER, *Bot. Off.*

L'*origan* est acre, aromatique, déterfif, & rougit fort peu le papier bleu, ce qui fait conjecturer, que cette plante est remplie d'un sel volatil aromatique, & huileux, qui n'est pas entierement dépouillé d'acide, au lieu que dans le sel volatil huileux artificiel, l'acide du sel ammoniac a été arrêté par le sel de tartre. D'ailleurs l'*origan* contient beaucoup de parties terrestres. Cette plante est diurétique, diaphorétique, propre à faire cracher, & à provoquer les regles; il faut s'en servir à la maniere du thé, dans l'asthme, dans la toux violente, dans les indigestions, dans la pleurésie: on l'emploie dans les bains des piés, & dans les demi-bains, pour les vapeurs, pour les pâles couleurs, & pour la paralysie, pour le rhume & pour le rhumatisme au cou que l'on appelle ordinairement torticolis. On fait sécher l'*origan* au feu, & on l'enveloppe tout chaud dans un linge dont on couvre bien la tête.

Il est apéritif, déterfif & astringent; on s'en sert particulierement dans les obstructions du poumon, du foie & de la matrice; il est bienfaisant dans la toux, dans l'asthme & la jaunisse; il fait venir le lait, & pris avant que d'entrer dans le bain, il chasse les excrémens sanieux par les sueurs. Quant à ses usages extérieurs, on le fait entrer fréquemment dans les bains de la tête, & de la matrice, & dans les bains de tout le corps pour la galle. RAY, H. P. p. 539.

5. *Origanum sylvestre album.* C. B. P. 223. Emac. 3. 359.
6. *Origanum sylvestre foliis variegatis argenteis.* Flor. 2. 79.
7. *Origanum sylvestre foliis variegatis aureis.* Flor. 2. 79.
8. *Origanum Creticum Offic.* Ger. 541. Emac. 666. Raii. *Origanum sylvestre, sive vulgare.* Park. Theat. 15. *Origan de Crete.*

L'*Origan* dont on trouve les sommités chez nos Droguistes, s'éleve plus haut que la marjolaine commune, ses feuilles sont plus longues & plus blanches; & les têtes écailleuses, plus larges & plus longues; d'ailleurs elles sont blanches & velues, il croît entr'elles de petites fleurs blanches, comme celles de la marjolaine. Ces fleurs ont une odeur aromatique, forte & très-agréable. Il croît dans l'isle de Candie, & dans d'autres contrées de la Grece, & fleurit en Juin.

C'est de cet *origan* dont il faut faire usage, lorsqu'on a quelque composition à faire, où les fleurs d'*origan* doivent entrer.

Il est échauffant & bienfaisant dans les maladies du poumon; il leve les obstructions de la matrice, il facilite l'éruption des regles, & guérit toutes sortes de morsures vénéneuses. MILLER, *Bot. Off.*

9. *Origanum Creticum, flore purpureo.*
10. *Origanum Orientale, folio brunellæ glauco, flore albo.* Vaill.
11. *Origanum, dictamni Cretici facie, folio crasso, nunc villoso, nunc glabro*, T.C. 13. T. Voy. 1. 240. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Il n'y a point de plantes dont Hippocrate ait fait tant d'éloge que l'*origan*: il le recommande dans les maladies qui demandent de la chaleur, & où il s'agit de dissoudre & de stimuler. On s'en sert dans les exulcérations des poumons. On le fait bouillir dans du vin, & l'on fait boire cette décoction chaude & avec du miel. Ainsi préparée, elle facilite merveilleusement l'expectoration du phlegme. Cependant il faut la proscrire, lorsque le crachement de sang est à craindre. Elle est aussi bienfaisante dans les maladies des reins; car elle est apéritive, dissolvante & balsamique. L'*origan* est plus chaud que le dictame; mais ses particules sont moins subtiles: il produit de grands effets dans les affections hypocondriaques, dans les fievres tierces, & dans toutes les maladies où la nature est languissante, & où elle peut être soulagée en incisant les humeurs. Ses feuilles

bouillies dans de l'eau, & adoucies avec du miel, sont salutaires pour les personnes âgées, attaquées de toux violentes; car elles relâchent & stimulent. Son herbe est pénétrante. Son suc, adouci avec du miel, est salutaire dans l'asthme, dans la jaunisse, & dans les abscès au poumon. L'*origan* provoque les sueurs; on peut s'en servir dans les maladies soporeuses, hystériques & catarrheuses: il augmente la quantité du lait. Les préparations qu'on en tire, sont, une eau distilée, un esprit & une huile. La semence de l'*origan* est très-chaude; elle est semblable en cela au poivre; elle est bonne dans les fistules putrides: on peut user de l'huile préparée de ses fleurs dans le scorbut, & dans la colique. L'infusion de ses feuilles, est bonne dans l'asthme, dans la toux violente & dans l'indigestion. On fait entrer ses feuilles dans les bains, qu'on ordonne dans les affections hystériques, dans la chlorose & dans la paralysie. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Origanum, ou *Dictamnus Creticus*, ou *Dictamnus montis Sypili, Origani foliis.*

Origanum Smyrnæum, ou *Majorana Cretica, Origani foliis, villosa, satureiæ odore, corymbis majoribus.*

Outre les especes précédentes de l'*origan*, Dale fait mention de la suivante.

Origanum *Heracleaticum*, Offic. Ger. 541. Emac. 666. Raii Hist. 539. *Origanum heracleaticum verius*, Park. Theat. 15. *Origanum heracleoticum Matthioli, aliis forte Creticum*, J. B. 3. 237. *Origanum Heracleoticum, cunila Gallinacea Plinii*, C. B. P. 223. Tourn. Inst. 199. *Marjolaine bâtarde.*

On cultive cette plante dans nos Jardins, elle fleurit en Eté; son herbe est d'usage; elle est bonne à ce que dit Dioscoride, contre la morsure des serpens, & on l'ordonne dans les ruptures, les convulsions & les hydropisies.

ORIONIUS, *urineux*; épithete que l'on donne à l'esprit & au sel de l'urine.

ORIZEUM, *Or. Orizæus color*; c'est une couleur jaune des yeux ou des urines.

## O R L

ORLEANA. Voyez *Achiotl.*

## O R M

ORMINUM. Voyez *Horminum.*

ORMS, *une Poule.* Ruland.

## O R N

ORNITHIÆ, ὀρνιθίαι. Hippocrate entend, par ce terme *Epid. Lib. VII.* les vents du Printems, avec lesquels arrivent les hirondelles, & les autres oiseaux de passage. Pline dit que ces vents soufflent de l'Occident, & quelques Auteurs les appellent vents Etésiens; d'autres au contraire pensent que ces vents & les Etésiens, sont Nord ou Nord-Est.

ORNITHOGALUM.

Voici ses caracteres.

Son pédicule qui part de sa tige, se termine en une membrane longue & mince; sa fleur est nue & exapétale; ses pétales sont étendues circulairement; dans leur centre est placé un tube droit, fleuri & exapétale; chaque pétale porte à sa partie supérieure vers le dedans, une étamine; sa fleur avec son tube & son ovaire embrassent fortement l'ovaire & son tube. Son ovaire est garni d'un long tube, dont l'apex est sphérique; il dégénere en un fruit rondelet, & plein de semences rondelettes; sa racine est bulbeuse ou tubéreuse.

Boerhaave compte onze especes d'*ornithogalum*, dont aucune n'a des propriétés médicinales que la septieme, qu'on décrit ainsi.

*Ornithogalum umbellatum, medium, angustifolium.* C. B. P. 70. Tourn. Inst. 378. Boerh. Ind. A. 2. 142. *Ornithogalare.* Offic. Ger. 132. Emac. 161. *Ornithogalum vulgare & verius* J. B. 2. 630. Raii Hist. 2. 1153. Synop. 3. 372. *Etoile de Bethléhem.*

On le cultive dans nos Jardins, où il fleurit en Mai; sa racine & sa semence sont d'usage; Dioscoride dit qu'on mange sa racine crue & bouillie, & qu'on fait entrer dans le pain sa semence.

*Ornithogalo affinis*, ou *Phalangium Africanum, foliis trichoïdis, floribus spicatis, aureis.*

Ornithogalum maritimum, ou *scilla vulgaris radice rubra.*

ORNITHOGLOSSUM; nom qu'on a donné à la semence du frêne commun. Voyez *Fraxinus.*

ORNITHOPODIO-AFFINIS, ou *Ferrum Equinum Germanicum, siliquis in summitate.*

ORNITHOPODIUM, *Pié d'oiseau.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjugées, & forment une longue file placées deux à deux; elles sont terminées par une feuille particuliere, sa silique est recourbée, à jointures, & ondée; elle contient à chaque jointure une semence ronde; il part plusieurs siliques ensemble du même endroit, ce qui forme, comme un *pié d'oiseau.*

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1 *Ornithopodium majus.* Ger. 1061. Emac. 1241. Tourn. Inst. 400. Boerh. Ind. A. 2. 50. C. B. P. 350. *Ornithopodium*, Offic. *Ornithopodium radice nodosâ.* Park. Theat. 1093. Raii Hist. 931. Synop. 3. 326. *Ornithopodium tuberosum Dalechampii.* J. B. 2. 351. *Pié d'oiseau.*

Il croît dans des lieux sabloneux & pierreux & fleurit en Eté. Son herbe qui est la seule partie dont on fasse usage en Medecine, brise la pierre dans la vessie, & la chasse; elle est aussi bienfaisante dans l'hernie.

2. *Ornithopodium minus.* C. B. P. 350. Celui-ci a les mêmes propriétés que le précédent.

3. *Ornithopodium, radice tuberculis nodosa*, C. B. P. 350.

4. *Ornithopodium Portulacæ folio.* Tourn. Inst. 400. Boerh. Ind. A. 2. 50. *Scorpioïdes*, Offic. *Scorpioïdes Matthioli*, Ger. Emac. 337. Raii Hist. 1. 931. *Scorpioïdes Matthioli, sive Portulacæ folio.* Park. Theat. 1117. *Scorpioïdes portulacæ folio.* C. B. P. 287. *Thelephium Dioscoridis, seu Scorpioïdes ob siliquarum similitudinem. Ejusd. Thelephium Scorpioïdes.* J. B. 2. 889. *la Chenille.*

On cultive cette plante dans nos Jardins, elle fleurit en Eté: son herbe est d'usage, elle est selon Galien, échauffante & dessiccative; Dioscoride dit que c'est un remede efficace contre la piquure du scorpion: pour cet effet il faut l'appliquer sur la partie.

5. *Ornithopodium minimum*; δικέρατον, ou ὀλιγοκέρατον. M. H. 2. 125.

6. *Ornithopodium*

6. *Ornithopodium Scorpioïdes filiquâ compressâ.* T. 400. *Ornithopodio affinis, hirsuta, Scorpioides.* C. B. P. 350. *Scorpioïdes leguminosa.* J. B. 2. 349. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

ORNUS, ou *Sorbus ; Aucuparia.*

ORO

OROBANCHE, *Orobanche.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est écailleuse, la plante paroît comme dépouillée de feuilles; l'extrémité du pédicule forme en se dilatant un calyce à plusieurs segmens; sa fleur est monopétale, irréguliere, bilabiée; en casque creux, & dont la barbe a trois divisions; en épi, & embrasse un ovaire oblong garni d'un long tube, à une capsule, à deux valvules, les deux valvules s'ouvrent dans le tems de la maturité, & la capsule est pleine de semences très-petites.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Orobanche, major, caryophyllum olens.* C. B. P. 87. Raii Synop. 3. 288. Tourn. Inst. 175. Boerh. Ind. A. 240. *Orobanche,* Offic. *Orobanche flore majore.* J. B. 2. 780. *Orobanche, sive rapum genistæ.* Ger. 1130. Emac. 1311. Park. Theat. 1362. *Orobanche.*

Cette plante croît fréquemment attachée aux racines du genest d'Espagne ; ce qui l'a fait appeller *rapum genistæ* ; on la trouve aussi dans les blés. On conserve son herbe, ou on en fait un sirop : l'herbe conservée, & le sirop sont l'un & l'autre d'un excellent usage dans les affections de la rate & des hypocondres; on en prépare avec du lard un onguent dont on se sert avec succès dans les tumeurs dures & skirrheuses.

Cette *orobanche* croît dans les lieux secs & gravelleux; elle fleurit en Juin & en Juillet. Son herbe séchée & pulvérisée, est un remede présent contre les douleurs de la colique. Dale.

2. *Orobanche ramosa floribus purpurascentibus.* C. B. P. 88. H. M. 3. 302. *Orobanche minor, purpureis floribus, sive racemosa.* J. B. 2. 782. *Orobanche.* III. πολύκλαδος. Clus. Hist. 271.
3. *Orobanche ramosa floribus cæruleis.* C. B. P. 88.
4. *Orobanche ramosa floribus subalbidis.* C. B. P. 88. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

OROBION, ὀρόβιον, farine d'orobe, selon Foesius, sur Hippocrate.

OROBOEIDES HYPOSTHASIS, ὀροβοειδὴς ὑπόστασις, sédiment dans l'urine qui ressemble à de la farine d'orobe; c'est-à-dire, qui est d'un rouge obscur, & tel qu'on le rend dans la jaunisse.

OROBO, *verre métallique.*

OROBUS, *Orobe.*

Voici ses caracteres.

Sa silique est ronde, unie, pleine de semences ovales ; il porte deux feuilles conjuguées, attachées à une même côte qui se termine en pointe.

Boerhaave fait mention des neuf especes suivantes d'*orobe.*

1. *Orobus purpureus sylvaticus vernus.* C. B. P. 351. *Galega nemorosa verna.* J. B. 2. 343.
2. *Orobus sylvaticus foliis viciæ.* C. B. P. 352. *Astragaloïdes.* Dod. p. 551.
3. *Orobus Pyrenaïcus, foliis nervosis, latifolius.* Sch. Bot. Par. T.
4. *Orobus sylvaticus, foliis oblongis, glabris.* Tourn. Inst. 343. Boerh. Ind. A. 2. 46. Raii Synop. 3. 324. *Orobus,* Offic. *Astragalus sylvaticus, foliis oblongis glabris.* C. B. P. 351. *Astragaloïdes, seu Astragalus sylvaticus. Astragalo magno Fuchsii, seu Chamæbalano leguminosæ affinis planta.* J. B. 2. 334.

Cette plante croît dans les lieux couverts de bois & de brossailles; elle fleurit en Avril, & sa semence est mûre en Mai. Les bulbes de sa racine ont beaucoup du gout de la réglisse. Les Montagnards de l'Ecosse en font usage dans toutes les maladies de la poitrine où la réglisse convient. Ils appellent cette plante *karemyle*; & se servent de ses bulbes humectées d'eau, pour supporter plus long-tems la faim & la soif ; ils ont trouvé par expérience qu'elles produisoient merveilleusement cet effet. Car leur substance douce & visqueuse, corrige & adoucit, arrête & fixe même dans l'estomac, les humeurs acides & acrimonieuses, & prévient par ce moyen la soif & la faim.

Si cette plante n'est pas la même que la *Scythica* de Théophraste que l'on confond communément avec la réglisse; on ne peut nier qu'elle ne lui ressemble beaucoup; car elles sont l'une & l'autre légumineuses, à siliques, & ont les mêmes propriétés. Il est fort vraissemblable, que c'étoit des bulbes de cette plante, que se nourrissoient les Anciens Bretons, lorsqu'ils étoient pressés par l'ennemi, & dans la nécessité de se soutenir plusieurs jours sans alimens; ce qui leur est arrivé, si l'on en croit Dion, dans la vie de l'Empereur Sévere. L'*orobe*, dit le Docteur Sibbald, dans son *Introduction à son Histoire naturelle d'Ecosse*, a les propriétés de la réglisse. Les Montagnards de ce pays ont retenu de leurs Ancêtres, jusqu'aujourd'hui, la coutume de s'en nourrir ; & ils l'employent aux mêmes usages, que les Anciens Ecossois. Quant à la réglisse, elle ne vient, à ce que je crois, dans aucun endroit de l'Isle, à moins que l'on ne l'y cultive. Ray, *Hist. Plant.* 916.

5. *Orobus angustifolius, Italicus, flore vario.* T. 392.
6. *Orobus, latifolius, repens, filiquâ parvâ,* Ind. 162. *Galega nemorensi similis, multiflora, floro purpureo.* J. B. 2. 345.
7. *Orobus latifolius repens, flore cæruleo, foliis & filiquis hirsutis.* Sherard. Ind. 162.
8. *Orobus, sylvestris, vernus, flore albo.* Thalii.
9. *Orobus, Creticus, folio viciæ.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

Orobus sativus ou *Ervum verum.*

Hippocrate recommande cette plante, dans la pleurésie, la péripneumonie, & les douleurs néphrétiques : dans ces cas, il veut qu'on en prenne la semence, qu'on la grille, qu'on la broye, qu'on verse de l'eau chaude dessus, qu'on laisse reposer le tout pendant une nuit; & qu'ensuite on y ajoute de l'oxymel, & qu'on le prenne chaud. Cette boisson passe pour lénitive, & pour pénétrante ; on prétend que c'est la même chose que notre caffé : mais l'*orobe* des Anciens étoit-il en effet la même chose que notre caffé; c'est ce qui n'est point évidemment connu. Comme la semence de cette plante est farineuse & mucilagineuse, on peut la comparer au fœnugrec, dont elle doit avoir l'efficacité, lorsqu'il s'agit d'amollir & de mûrir un abscès. En qualité de plante légumineuse, elle possede sans doute un sel diurétique ; & par conséquent elle doit provoquer les urines & chasser le gravier. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

OROGAMO, *Or.* Ruland.

OROS, ὄρος, ce terme signifie quelquefois la partie supérieure du pié, en entier.

ORR

ORRHAGOGON, ὀῤῥαγωγὸν, de ὀῤῥὸς, férosité, & de ἄγω, chasser, épithete que l'on donne aux purgatifs qui évacuent la férosité.

ORRHOPISSA, la partie séreuse ou la plus fluide du goudron.

ORRHOPYGION, ὀῤῥοπύγιον, la ligne ou l'espece de couture qui s'étend depuis le pénis jusqu'à l'anus, & qui partage le scrotum par la moitié; le *raphé*. Ce terme signifie aussi l'extrémité de l'épine du dos. GORRÆUS.

ORRHOS, ὀῤῥὸς, le petit-lait, ou la sérosité du sang, ὀῤῥὸς πίσσης, est synonyme à *Orrhopissa*.

ORRHOS, ὀῤῥὸς, signifie quelquefois la même chose qu'*Orropygion*.

ORT

ORTHOCOLON, ὀρθόκωλον, de ὀρθὸς, droit, & de κῶλον, membre; espece de jointure roide, formée de maniere que l'inflexion ne se pouvant faire, le membre où elle se trouve est toujours droit.

ORTHODORON, ὀρθόδωρον, mesure Greque; c'étoit en longueur l'espace qu'il y a entre la partie supérieure de la main, proche le carpe & l'extrémité du doigt du milieu; c'est-à-dire, la longueur de onze travers de doigts. ARBUTHNOT.

ORTHOPNŒA. Voyez *Dyspnœa*.

ORTHOSTADEN, ὀρθοστάδην, adverbe dont Hippocrate fait usage fréquemment: il entend par cet adverbe, qu'un malade est debout, & qu'il peut vacquer à ses affaires.

ORV

ORVALA, nom commun à différentes especes de *sclarea*.

ORUCORIA, nom d'une plante Indienne, qui porte des siliques; & dont le suc passe pour avoir la vertu de consolider les plaies.

ORVIETANUM, *Orvietan*.

Nom d'un antidote célebre ainsi appellé, selon Lemery, d'Orvieto, Ville d'Italie où il fut inventé; ou selon d'autres, de Jerôme Ferrantes-Orvietan, célebre Charlatan, qui en est l'Inventeur.

On prépare l'*orvietan* de la maniere suivante:

Prenez *de la vieille thériaque, avec des viperes séchées avec leurs cœurs & leurs foies,* — *de chaq. quatre onces;*
*de racines de scorsonnaire, de carline, d'impératoire, d'angelique, de bistorte, de petite aristoloche, de contrayerva, de dictame blanc, de galanga, de gentiane, de costus, de galega, de chardon-béni, de dictame de Crete, d'acorus vrai, de la semence de persil de Macedoine, de feuilles de sauge, de romarin, des baies de laurier, de genievre, de la cannelle, du girofle, du macis,* — *de chaque demi-once;*
*de très-bon miel écumé, huit livres.*

Faites-en un antidote selon l'art.

*REMARQUES.*

On pulvérisera toutes les drogues ensemble, on écumera le miel, & on le fera cuire en consistance de sirop épais. On le laissera refroidir à demi. Puis on y mêlera exactement avec une spatule la thériaque & la poudre pour faire un électuaire qu'on gardera dans un pot bien bouché.

Il est fort estimé contre la peste, contre les fievres malignes, contre la petite-vérole, contre les morsures des bêtes venimeuses. Il fortifie le cerveau, le cœur & l'estomac. La dose en est depuis un scrupule, jusqu'à une dragme & demi. Les descriptions d'*orvietan* se trouvent différentes en plusieurs circonstances dans les Pharmacopées. Quelques-unes y demandent la racine d'anthera, les écorces de citron & d'orange, & beaucoup plus de racine d'angelique, qu'il n'en entre ici. J'ai tiré cette description de la Pharmacopée Royale.

La plupart de ceux qui font profession particuliere de préparer l'*orvietan*, ne suivent pas toujours exactement les descriptions des Pharmacopées. Ils augmentent ou retranchent à leur plaisir. Leur but principal est que leur composition ait beaucoup d'odeur & de force, afin qu'elle soit mieux vendue. Car c'est par cette odeur qu'on se prend ordinairement quand on en achete.

Voici une description d'*orvietan* qui aura l'odeur, la force & la bonté requise.

*Autre antidote d'Orvietan.*

Prenez *de la racine d'angélique, deux livres.*
*des viperes séchées avec leur cœur & leur foie, huit onces;*
*des racines de contrayerva, de gentiane, d'acorus vrai, de costus, de galanga, de carline, de gingembre, de meum, de dictame blanc, d'aristoloche longue, d'impératoire,* — *de chaq. deux onces;*
*des feuilles de sauge, de romarin, d'absinthe, de calament, de sarriette, de marjolaine, de scordium, de dictame de Crete, d'hysope, de thym, de pouliot de montagne,* — *de chaque, deux onces;*
*des fleurs de stœchas Arabique, & de lavande, de l'écorce extérieure, de citron, & d'orange, du macis, de canelle, du girofle, de baies de genievre, & de laurier,* — *de chaque, une once;*

*des semences contre les vers,*
*de chardon-béni,*
*de citron,*
*de petit cardamome,* } *de chaque, une once;*
*de persil de Macédoine,*
*de carvi,*
*des sels ammoniac, &*
*de tartre,*
*de la vieille thériaque, une livre;*
*de l'huile de romarin, une once & demie;*
*du baume du Pérou, deux onces;*
*du miel écumé, vingt-trois livres.*

Mêlez le tout & faites un antidote selon l'art; dont la dose sera depuis un scrupule jusqu'à quatre.

*Electuaire d'Orvietan d'*Hoffman.

Prenez *de racines de dompte-venin,*
*de zedoaire,*
*de carline,*
*d'angelique,*
*de petasite,* } *de chaque, trois onces;*
*de valériane,*
*de dictame blanc,*
*d'aunée,*
*de chelidoine,*
*des feuilles de dictame de Crete,*
*de scordium, &* } *de chaq. trois poignées.*
*de rue,*
*de la poudre de viperes, deux onces;*
*du safran oriental, une once & six dragmes;*
*du galbanum, une once & demie;*
*de la myrrhe choisie,*
*du soufre,* } *de chaque, une once;*
*de la terre sigillée,*
*du sel volatil de viperes, six dragmes;*
*de la canelle,*
*du girofle,* } *de chaque, demi-once;*
*du laudanum, trois dragmes;*
*des huiles de succin, &*
*de citron,* } *de chaq. une dragme & demie.*
*du miel de genievre, dix livres.*

Mêlez le tout & le laissez fermenter dans un vaisseau bien clos pendant quelques mois.

*REMARQUES.*

On pulvérisera subtilement ensemble les racines, les feuilles, la canelle & les girofles. D'une autre part le safran, après l'avoir fait sécher très-lentement entre deux papiers. D'une autre part, la terre sigillée & le soufre; d'une autre part, le galbanum qu'on aura choisi en larmes pures, & la myrrhe. On mêlera ces poudres avec celle de viperes. On préparera en la maniere ordinaire dix livres d'extrait de genievre en consistance de miel, ou de sirop épais. On y dissoudra étant encore chaud le laudanum avec les poudres, & quand la matiere sera tout-à-fait refroidie, on y mêlera exactement le sel de vipere, après l'avoir dissous dans deux onces de vin d'Espagne, & les essences distilées ou huile de succin & d'écorce de citron pour faire un électuaire ou opiat qu'on gardera dans un pot bien bouché, l'y laissant plusieurs mois en fermentation avant que de s'en servir.

Il a les mêmes vertus que les précédens, & la dose en est pareille. Cet *orvietan* est un des meilleurs qu'on ait décrit: je serois pourtant d'avis qu'on retranchât quelques drogues assez inutiles, comme la terre sigillée, la racine de chélidoine.

L'Auteur ne limite point le poids de l'extrait de genievre qn'on fait entrer dans cet opiat, il en demande seulement une quantité suffisante. J'en ai mis le triple du poids de toutes les autres drogues, comme on a coutume de faire en pareille occasion.

La petite quantité d'opium qui entre dans cette composition n'est pas capable de la rendre somnifere. Lemery, *Pharmacopée.*

## ORY

ORYCALUS, nom d'un poisson cétacé, dont Oribase fait mention, *Collect. Med. Lib. II.* 58. & qu'il dit être un grand thon.

ORYX, espece de bouc sauvage, dont les cornes passent pour sudorifiques & bienfaisantes contre la morsure des animaux venimeux, soit qu'on les prenne en poudre, soit qu'on les prenne en décoction. Cet animal se trouve, à ce qu'on dit, particulierement dans les bois de la Getulie.

ORYZA, *Riz.*

Voici ses caracteres.

Le *riz* a sa graine en pannicule, elle est d'une figure ovale, & couverte d'une peau assez épaisse, à peu près semblable à celle de l'orge.

Boerhaave n'en connoît que l'espece suivante.

Oryza, Offic. Ger. 72. Emac. 79. Park. Theat. 1136. Raii Hist. 2. 1246. C. B. P. 24. Theat. 479. J. B. 2. 451. Tourn. Inst. 514. Boerh. Ind. A. 2. 160. *Riz.*

Le *riz* dont on fait si grand cas dans les Pays Orientaux, où il est le grain dont on fait le plus d'usage, s'éleve à la hauteur de trois ou quatre piés, a la feuille plus large que le froment; porte deux épis lâches, fort divisés, & chargés de graines oblongues & plattes; chaque épi est barbu; cette barbe est de deux ou trois pouces de long; elle est fourchue par le bout, & ordinairement frisée vers le bas. Il est d'une couleur blanche, & enfoncé dans une cosse ou peau brune. On en seme en Italie, en Turquie, & aux Indes orientales. Celui de la Caroline est aussi gros & aussi bon, qu'en aucune autre partie du monde.

On en use beaucoup plus en alimens qu'en remedes, il est sain, corroboratif, astringent & bienfaisant à ceux qui ont les intestins humides, & qui ont de la disposition au flux ou au relâchement de ventre. Miller, *Bot. Off.*

Le *riz* est la principale nourriture dans toutes les contrées des Indes orientales: c'est de-là qu'on en a apporté la premiere fois en Grece & en Italie. Il est très-fécond, & produit beaucoup en Egypte, dans quelques parties de la Syrie, aux Isles Canaries, en Espagne, & en Italie, où nous avons observé, dit M. Ray, qu'il croissoit volontiers dans les lieux marécageux du territoire de Ferrare.

Il aime les terres humides, & croît même dans les eaux, on a dans l'Isle de Ceylan de grands réservoirs d'eau pour arroser les champs de *riz*; on dit que les terres grasses où on le seme sont tellement humectées, que les Moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux, lorsqu'on en fait la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'été, & l'on en fait la derniere récolte aux environs de l'équinoxe d'automne. Les pays septentrionaux ne manquent pas d'humidité; si donc le *riz* n'y croît pas, c'est qu'ils sont trop froids, pour qu'il puisse y parvenir à maturité.

C'est un aliment fort ordinaire chez tous les Peuples orientaux, & surtout chez les Indiens: il se digere facilement, & il est agréable au goût, cuit dans du lait de vache, de la crême d'amande, ou du bouillon gras & fait avec de la viande. On en fait prendre avec les alimens à ceux qui sont tourmentés d'une dyssenterie, de la passion cœliaque, ou d'une diarrhée: mais l'on a soin alors de le faire cuire dans du lait, & d'y éteindre des pierres ardentes. Matthiole.

On fait aux Indes plusieurs sortes de pain avec le *riz*; voyez ce que Gaspard Bauhin en dit dans son *Theat. Bot. Lib. IV. Sect.* 4. *cap.* 29. les Habitans des mêmes Contrées, en tirent aussi une espece de boisson, ainsi que l'Auteur que nous venons de citer, nous l'apprend dans la derniere partie de son Ouvrage. Les Turcs en font des panades, & le préparent de plusieurs autres manieres. On trouvera dans l'Ouvrage de Gaspard Bauhin, que nous venons de citer, les différentes manieres dont on fait un aliment du *riz* en Europe, ou le pain est de froment.

C'est un sentiment général, que le *riz* donne de l'embompoint à ceux qui en font un usage habituel : c'est pourquoi il y a des Contrées où les femmes maigres & foibles s'en font un aliment journalier, préparé avec le lait & beaucoup de sucre. Cette opinion est toutefois contraire à celle des anciens Medecins qui l'ont mis au rang des ὀλιγότροφα, ou des substances qui nourrissent peu, & même des δύσπεπτα, ou des substances difficiles à digérer. Mais je suis en ceci de l'avis du peuple, dit M. Ray; & je n'ose condamner un grain qui a servi d'aliment pendant tant de siecles, & à tant de Nations. J'avoue qu'il resserre modérément les malades: c'est pourquoi, je le crois bienfaisant dans les flux hépatiques, dans les pissemens de sang, & dans les toux, surtout si on le mêle avec d'autres substances astringentes. On fait entrer la farine de *riz* dans les cataplasmes répercussifs, & destinés à dissiper les inflammations de poitrine commençantes: on lui ajoute alors les fleurs de camomile & de rose. Helmont recommande dans le crachement de sang le *riz* bouilli dans de l'eau ou dans du lait calybé. Dol. *Lib. III. cap.* 8. *Sect.* 16. *D. Soame.*

Les Indiens se servent d'une décoction légere de *riz* avec de l'eau, comme d'un véhicule, pour plusieurs remedes.

Il y en a qui prétendent que l'*Arrack* est une liqueur vineuse extraite du *riz*.

## OS

OS, *Os*.

Les *os* sont sujets aux mêmes maladies qui attaquent les parties molles du corps.

Il est certain que la connoissance des différentes maladies auxquelles les *os* sont sujets est de la derniere importance, non-seulement pour bien entendre ce que c'est que la vérole, le rachitis & le scorbut; mais encore pour traiter ces maladies.

Il paroîtra d'abord surprenant que les *os* que Galien appelle avec raison dans son Livre, *de Ossibus in Proemio Charter. Tom. IV.* les parties des animaux les plus dures, les plus seches, & les plus terrestres, & qui servent au soutien des autres : il paroîtra, dis-je, surprenant que ces parties soient sujettes aux mêmes maladies que les parties molles. C'est toutefois ainsi, comme il sera suffisamment démontré par les observations suivantes.

Tous les *os* du corps humain ont commencé par être mous. Car tous les élémens de l'embryon, se dissolvent quelques jours après la conception, en une espece de mucosité, qui n'a ni figure ni forme ; à moins qu'ils ne soient retenus dans leur situation par une pression égale du fluide environnant; c'est ce qui paroît par les expériences de Malpighi, sur la formation du poulet dans l'œuf. Il y a aussi dans le fœtus, même après la naissance, un grand nombre de membranes & de parties molles qui deviennent dans la suite des *os* très-solides. Tout le monde sait qu'entre les *os* de la tête, il y en a au sommet, à l'endroit qu'on appelle la fontanelle, qui retiennent pendant long-tems la nature d'une membrane, & qui continuent dans quelques sujets d'être membraneux, jusqu'à l'âge de huit ans. Mais ce qui doit particulierement étonner, c'est que les dents qui deviennent dans la suite d'une dureté incroyable, ressemblent à une mucosité molle, humectée d'un nombre incroyable de petits vaisseaux, pendant tout le tems qu'elles sont cachées dans la mâchoire des enfans nouveaux-nés. Les *os*, dans leur état d'origine; c'est-à-dire, lorsqu'ils sont mous, & non encore endurcis, peuvent donc être attaqués des mêmes maladies que les parties molles. Lorsqu'ils ont acquis ce degré de solidité qui les rend propres aux différentes fonctions du corps humain; & qu'ils ne sont point parfaitement durs & secs, comme on les voit dans les squelettes; mais qu'ils sont encore en quelque façon imprégnés de sucs; alors ils sont humectés & nourris pas un grand nombre de vaisseaux qui portent des fluides non-seulement dans leur substance, mais encore dans toutes leurs cavités. Il s'ensuit donc, que les *os* dans cet état sont encore sujets aux mêmes maladies que les parties molles, tant par rapport aux vaisseaux qu'ils contiennent, qu'aux fluides contenus dans ces vaisseaux. Il n'est pas moins évident que les *os* seront d'autant plus facilement attaqués de maladie, qu'ils approcheront plus de la nature des parties molles, c'est-à-dire, de l'état dans lequel ils sont dans les jeunes personnes; ce que l'expérience journaliere confirme, car il n'y a gueres que les jeunes gens qui soient sujets au *spina-ventosa*. Les *os* des vieillards étant secs & sans humidité se brisent avec une extreme facilité : mais c'est presque aussi la seule maladie des *os* à laquelle on soit exposé dans la vieillesse.

D'ailleurs on sait par des faits indubitables, que les *os* sont tellement altérés dans certaines maladies, qu'ils perdent leur solidité & qu'ils deviennent mous comme les chairs: on en trouve un exemple *Liv. I. chap.* 4. du Traité des Maladies des *Os* de M. Petit. Cet Auteur célebre & à juste titre, nous assure avoir vu plusieurs fois les *os* dégénérer ainsi, en une substance molle & charnue. Toutes ces circonstances démontrent suffisamment que les *os* sont exposés aux mêmes maladies qui attaquent les parties molles; opinion que les observations anatomiques que l'on a faites sur leur mécanisme & leur structure, achevent de confirmer.

Les interstices des *os* sont enduits d'une membrane foible où l'on apperçoit les mêmes especes de vaisseaux, & qui est continuellement humectée des mêmes liqueurs, que celles qui humectent les parties molles.

Le célebre Clopton Havers dans son *Osteolog. Nouv.* & Dominique Gaillard dans son *Anatomie des Os*, ont démontré que les *os* du corps humain sont composés de lames appliquées les unes sur les autres, mais de maniere à n'être pas toujours parfaitement unies, & à laisser entre elles des interstices dans lesquels sont distribués des vaisseaux en grand nombre. Ce mécanisme est très-évident dans les grands *os* creux, tels que ceux de la cuisse, du bras & de la jambe, dans la partie des *os* qui est également éloignée des deux extrémités, les lames paroissent si fortement unies, & le tissu de l'os paroît si ferme, qu'à peine soupçonne-t'on qu'il puisse y avoir d'exfoliation : mais à mesure que les lames s'éloignent du milieu de l'os vers l'une ou l'autre extrémités, celles qui sont les plus intérieures commencent à s'éloigner peu à peu de celles dont elles sont couvertes, & à laisser des interstices considérables. Plus les lames sont voisines de l'une ou de l'autre extrémité des *os*, plus le nombre de celles qui s'écartent est grand; ensorte qu'il ne reste aux extrémités qu'une croûte mince & osseuse, qui couvre & garantit d'injures cette substance cellulaire & singuliere qu'on observe aux extrémités des *os*. A mesure que les lames s'écartent les unes des autres dans toute la longueur de l'*os*, sa cavité diminue successivement; ensorte qu'elle se trouve entierement remplie aux extrémités, d'une substance osseuse & cellulaire. Il y a toujours entre les lames des *os* qui s'écartent, quelques petites ramifications osseuses qui les empêchent de se séparer entiere-

ment, qui les arrête dans leur situation, & qui divisent les interstices qui se trouvent entre elles, en de petites cellules. Quant aux petits *os* dont la cavité n'est pas considérable, tels que ceux des phalanges des doigts, on n'apperçoit point au milieu de l'*os* cette union & cette concrétion mutuelle des lames, ce n'est qu'au-dedans où la plupart d'entre elles soient écartées dans toute la longueur de l'*os* des lames supérieures; & ce n'est pas seulement vers leur extrémité, mais partout qu'il y a des cellules osseuses, telles que celles qu'on voit dans les plus grands *os*. D'où il est facile d'expliquer pourquoi ces *os* sont beaucoup plus foibles que les autres, la force des *os* dépendant en général de l'union & de la concrétion d'un grand nombre de lames osseuses les unes avec les autres. On sait que le crane est formé pareillement de lames osseuses placées les unes sur les autres; & l'on a remarqué dans quelques cranes, qu'elles laissoient entre elles des interstices sensibles.

Les interstices que les lames laissent entre elles en s'écartant les unes des autres, sont remplis de membranes, parsemées d'un grand nombre de vaisseaux; c'est ce que les injections de Ruysch ont suffisamment démontré; & c'est ce qu'on apperçoit distinctement dans les *os* les plus gros des animaux nouvellement tués. On ne doit donc point être surpris que les *os* ayant les mêmes vaisseaux & les mêmes fluides que les parties molles, soient sujets aux mêmes maladies qu'elles.

Cette structure des *os*, par laquelle il paroît qu'ils sont composés de lames appliquées les unes sur les autres, satisfait merveilleusement à quelques phénomenes qu'on observe dans certaines maladies. Nous avons dit, par exemple, à l'article *Caput*, que dans les cas où le péricrane est offensé, & où l'*os* demeure nu pendant un tems considérable, sa couleur s'altere peu à peu, & il se sépare de la partie de l'*os* subjacente & saine, une écaille corrompue. Si l'on fait de petits trous à l'os affecté, les vaisseaux subjacens se manifestent par ces trous, la partie corrompue se sépare de la partie saine, la substance détruite se renouvelle, & il se forme un nouveau périoste; ensorte que l'on peut dire que tout se passe ici, & qu'il y a une restauration de substance qui se fait précisément de la même maniere que dans les cas où quelques parties musculeuses du corps ont été affectées. Nous avons encore fait voir à l'article *Caput* par rapport à cette séparation, qu'il n'est pas nécessaire que la perforation pénetre jusqu'au diploë, où l'on ne doute point qu'il n'y ait des vaisseaux, mais que dans les blessures légeres, une perforation moins profonde suffit, & que les vaisseaux ne manqueront point de produire l'effet dont nous avons parlé ci-dessus, malgré le peu de profondeur. Il est donc évident qu'il y a entre les lames du crane, des vaisseaux qui paroissent bien-tôt par les trous qu'on y pratique, lorsque quelque partie corrompue de l'*os* s'est séparée des parties saines.

Celse traitant dans le Chapitre deux de son huitieme Livre, de la cure des maladies des *os*, s'exprime de la maniere suivante.

« On commencera, dit-il, par ouvrir l'ulcere & mettre l'*os* à nu. Si la maladie de l'*os* est plus large que l'ulcere, on prolongera l'incision dans les chairs, jusqu'à ce que la partie de l'*os* qui est affectée soit tout-à-fait découverte. On appliquera ensuite une fois ou deux le cautere actuel, ou on ratissera la partie affectée, jusqu'à ce qu'il vienne un peu de sang; le sang indiquera que l'*os* est sain, car la partie affectée doit nécessairement être seche. »

Plus les interstices que les lames des *os* laissent entre elles sont grands, plus, tout étant égal d'ailleurs, les *os* approchent de la nature des parties molles & musculeuses.

Les interstices qui séparent les lames étant remplis de membranes foibles, parsemées de vaisseaux, il est évident que plus ces interstices seront grands, plus aussi il y aura de vaisseaux, c'est-à-dire, plus l'*os* approchera alors de la nature & de la construction des parties molles.

D'où il s'ensuit que les parties des *os* sont d'autant plus sujettes aux maladies qui attaquent les parties molles, que les interstices que les lames laissent entre elles sont plus grands.

Cette proposition est suffisamment démontrée par ce que nous avons dit auparavant. Car y ayant dans ces interstices des vaisseaux & des humeurs, ainsi que dans les parties molles, ces vaisseaux peuvent être relâchés ou en constriction, & les humeurs se dépraver & devenir peccantes; d'ailleurs le mouvement de ces humeurs dans ces vaisseaux peut être ou trop prompt ou trop lent; ce qui donnera lieu à des obstructions, à des solutions de continuité, à des inflammations; & ces mêmes causes produisent les mêmes effets tant dans les parties molles & musculeuses que dans les *os*.

Les parties des *os* les plus sujettes aux maladies des parties molles, sont les plus larges, celles qui sont le plus voisines des jointures, les *os* n'étant nulle part plus compacts & moins vasculaires que dans le milieu, ou à la partie également éloignée de l'une & de l'autre extrémité.

Nous avons déja remarqué que les lames dont les plus grands *os* sont composés, sont dans l'endroit également éloigné des extrémités, ou au milieu, si fortement unies, qu'elles ne laissent presque entre elles aucuns interstices; d'où il s'ensuit que l'*os* n'est nulle part plus solide que là, & qu'il n'y a dans cet endroit qu'un très-petit nombre de vaisseaux, & que des vaisseaux fort petits, distribués entre les lames, supposé toutefois qu'il y en ait. Mais les lames s'écartant peu à peu les unes des autres de plus en plus à mesure qu'elles approchent des extrémités des *os*, les interstices augmentent, les *os* deviennent plus gros aux environs des jointures, mais en même tems plus foibles & plus faciles à offenser, la croûte osseuse formée à l'extérieur par l'union des lames, n'étant nulle part plus mince. Nous lisons dans l'*Osteolog. Nouv.* de Clopton Havers, qu'il a remarqué qu'au milieu de l'*os* de la cuisse, lorsque les lames ne commencent point à se séparer, la croûte osseuse est cinq fois plus épaisse qu'à l'extrémité de l'*os*. J'ai vu, dit Van-Swieten, dans un *os* de la cuisse bien préparé les lames du milieu former une croûte vingt fois plus épaisse que celle qui couvroit la tête de l'*os*, le grand trochanter & la partie inférieure de l'articulation avec le tibia. Il ne faut donc pas chercher plus loin la raison pourquoi les *os* sont sujets aux maladies des parties molles & musculeuses, plus généralement aux jointures qu'ailleurs. On voit en même tems pourquoi les fractures aux parties les plus grosses des *os*, aux environs des jointures, sont suivies de symptomes terribles; cela provient sans doute du grand nombre de vaisseaux offensés, & de l'effusion & de la corruption considérable des fluides qui y étoient contenus. Il est à propos que les *os* soient plus forts & plus fermes dans le milieu qu'aux extrémités; car tandis, par exemple, que l'*os* de la cuisse soutient tout le poids du corps, le fort de l'action tombe sur le milieu de cet *os*, où il se forme d'ailleurs une cavité par l'union étroite des lames, pour la moelle : c'est cette union étroite des lames qui fait la force des *os*, ainsi que nous l'avons déja dit; car il est évident, selon les principes de la mécanique, qu'un cylindre creux se rompt plus difficilement que s'il étoit solide, & qu'il n'eut que la même quantité de matiere.

De-là naît la premiere distribution que l'on peut faire des maladies des *os*.

Pour plus de clarté, il est nécessaire de distribuer les maladies des *os* en certaines classes, & de suivre dans la distinction de ces classes les différentes parties de l'*os* qu'elles peuvent affecter ; car leurs effets varient & veulent être traités diversement, selon la différence des parties affectées. Ainsi nous dirons par rapport aux gros *os* où il y a articulation, qu'ils peuvent être attaqués, ou dans leur partie la plus solide, c'est-à-dire, au milieu, ou dans l'endroit où leur tissu est moins fort & plus celluleux, quoique leur diametre soit plus grand, c'est-à-dire, aux extrémités.

Outre des vaisseaux qui leur sont communs avec les parties molles, les *os* ont encore dans leurs cellules les plus grandes, des vésicules pleines d'une huile médullaire & subtile dont il se fait une sécrétion & un amas, & qui est destiné à de certains usages. Ces vésicules qui sont d'autant plus grandes qu'on approche plus des jointures, disparoissent peu à peu à mesure qu'on approche du milieu de l'*os*, & dégénerent presque entierement en de petits canaux qui contiennent une substance grasse.

Les parties les plus grosses des *os*, celles qui sont aux environs des jointures, approchant plus que les autres de la structure des parties molles, doivent être d'autant plus sujettes aux maladies de ces dernieres parties. Mais ce qui d'un autre côté produit encore dans les *os* les maladies les plus terribles, c'est cette huile médullaire & claire, logée dans la partie celluleuse, séparée du sang artériel & ramassée dans des vésicules qui communiquent non-seulement les unes avec les autres, mais encore avec toute la substance médullaire contenue dans la cavité des *os*, & qui rendent par les pores des cartilages dont les extrémités des *os* articulés sont couverts, ce qu'elles contiennent dans les cavités des jointures, pour faire avec l'humeur glutineuse des glandes de ces parties, une espece d'onguent qui les lubrifie, & en facilite le mouvement & le jeu.

De plus, il paroît que ces vésicules médullaires logées dans les interstices que les lames osseuses laissent entre elles, distribuent une partie de l'huile qu'elles contiennent aux lames mêmes, pour empêcher les *os* de se rompre facilement. Mais nous démontrerons dans la suite que dans les parties où les lames sont très-étroitement unies, l'huile médullaire s'insinue dans leurs pores & se distribue entre les lames, passant de l'une à l'autre sans le secours des vésicules médullaires auxquelles la solidité des *os* ne laisse point de place dans le milieu. Cette huile médullaire contenue dans les vésicules semble destinée à deux fins, la premiere de lubrifier les jointures, & la seconde de s'insinuer entre les lames des *os* & de les humecter, afin qu'ils ne soient point trop secs. Lors donc que cette huile médullaire vient à manquer, lorsque la vieillesse ou les maladies l'ont épuisée, le mouvement des jointures doit être rude & pénible, & les os privés de cette humeur, se briser facilement.

Si l'on fait bouillir des os de bœuf, on verra combien est grande la quantité de cette huile médullaire logée dans les parties caverneuses des *os*. Si l'on broye ou si l'on bat avec un marteau l'extrémité des *os*, après qu'on en aura ôté toute la moelle, on verra sortir une grande quantité de cette huile médullaire. Nous examinerons dans la suite quelle est la construction des vésicules qui contiennent cette huile; elles paroissent semblables à celles qui forment la moelle logée dans la cavité du milieu des gros *os*, à cela près seulement que dans les parties caverneuses des *os* il n'y a que quelques vésicules, ou peut-être il n'y en a-t'il qu'une seule, logée dans les cavités les plus petites; au lieu que la moelle est un amas d'un grand nombre de pareilles vésicules, contenues sous une membrane commune.

Plus la distance que les lames laisseront entre elles sera grande, plus le nombre des vésicules sera grand; ainsi qu'il paroît évidemment. D'où il s'ensuit que dans les endroits où les lames sont contiguës ou du moins peu éloignées les unes des autres, il ne doit plus y avoir de vésicules: mais l'huile médullaire & subtile se distribue entre les lames, par le moyen de petits canaux qui partent de ces vésicules ou s'insinuent par les pores des lames osseuses dont nous donnerons la description plus bas.

Ce qui donne lieu à une seconde classe des maladies des *os*.

Il y aura maladie dans les *os* lorsque les vésicules qui contiennent l'huile médullaire seront affectées. Si la corruption de cette huile est considérable, il en résultera un grand nombre de maladies dont nous ferons l'énumération ci-après.

Les *os* sont couverts à l'extérieur d'une membrane qu'on appelle périoste; le périoste non-seulement enveloppe leurs parties convexes, mais porte encore des vaisseaux artériels dans leurs cellules & dans leur moelle, & est parsemé d'un nombre incroyable de vaisseaux veineux tant grands que petits.

Clopton Havers a démontré dans son *Osteolog. Nouv.* que tous les *os* du corps humain sont couverts d'une membrane très-déliée, extremement fine, & composée de différens lits de fibres placées les unes sur les autres, sans s'entrelacer; ces fibres sont paralleles les unes aux autres, & dans la même direction que la longueur de l'*os*. Cette membrane est plus épaisse dans de certains endroits que dans d'autres, & paroît composée de fibres qui se croisent de différentes manieres, mais cela provient des muscles & de leurs tendons qui s'inserent dans le périoste, avant que de s'unir aux *os*. Clopton Havers a remarqué que le périoste qui couvre les *os*, n'existe point dans les lieux où naissent les ligamens qui unissent les *os* articulés, & que le périoste s'étend sur les ligamens, & passe de cette maniere à l'*os* adjacent. D'où il a conjecturé que ce n'étoit autre chose qu'une continuation de la même membrane, qui tirant son origine de la dure-mere couvroit le crane, s'étendoit sur la surface de tous les autres *os*, & s'adaptoit si parfaitement à toutes leurs cavités & à toutes leurs éminences, qu'elle couvroit exactement toute leur surface. Quant à la partie des *os* articulés, contenue sous les ligamens qui forment les capsules des articulations, elle est destituée de périoste, cette membrane s'en sépare & passe sur les ligamens. D'où il s'ensuit que rien n'entre dans les *os* ni n'en sort que par le moyen du périoste. Tous les vaisseaux qui entrent dans les *os*, tant pour leur nutrition que pour leur accroissement, qui pénetrent dans leurs parties cellulaires, ou qui s'unissent par des trous à la moelle ramassée dans la cavité qui est au milieu, ou à la partie également éloignée des extrémités, traversent d'abord le périoste. Il en est de même des petites veines qui rapportent le sang; d'où il s'ensuit que cette membrane est d'une nature extremement vasculaire, ainsi que Ruysch l'a bien démontré dans ses *Adverf. Decad.* 3. *Pl. II. Fig.* 8. D'ailleurs le périoste est fortement uni aux *os*, par le moyen des ramifications des vaisseaux qui le traversent pour y entrer & des veines qui le traversent derechef pour en sortir, presque à chaque point. Telle est la cause de sa forte adhésion, surtout dans les jeunes gens. Pour les vieillards en qui la plupart de ces vaisseaux sont desséchés, on a remarqué que le périoste ne tenoit que foiblement à l'*os*. Clopton Havers surpris de l'adhésion de cette membrane avec les *os*, imagina avant les découvertes de Ruysch, qu'elle n'étoit jamais plus grande qu'à cet âge, où les *os* sont mous, &, pour ainsi dire, glutineux. Il avoit d'ailleurs observé que le périoste s'unissoit aux *os* par de petites fibres qui en partoient, & qui pénétroient dans leur substance. Ruysch démontra dans la suite

par ses injections, que les fibres de Clopton Havers étoient de petits vaisseaux qui passoient du périoste dans l'*os*, en nombre incroyable. Ce ne sont pas les plus grands *os* seulement qui sont couverts d'un périoste vasculaire; cela leur est commun avec les plus petits *os*, même avec ceux de l'oreille, quoique d'habiles Anatomistes aient assuré le contraire. La cavité intérieure du tympan a son périoste parsemé d'une multitude innombrable de vaisseaux, ainsi que Ruysch l'a démontré par la figure qu'on en trouve dans la neuvieme de ses Epîtres Anatomiques.

Ce qui donne une troisieme classe de maladies des *os*.

Tout ce qui est capable de gêner le passage des humeurs dans les vaisseaux qui passent du périoste dans l'*os*, ou dans ceux qui sortent de l'*os* à travers le périoste, donnera lieu à des maladies, dont la cause premiere & immédiate ne sera point, à proprement parler, dans la substance de l'*os*, mais seulement dans le périoste. Il n'est pas nécessaire que nous nous étendions sur la maniere dont ces maladies se forment; ce que nous avons dit dans le paragraphe précédent suffit pour en avoir des idées.

Les *os* ont un périoste intérieur, qui enduit & couvre les cavités qui contiennent la moelle, distribue les vaisseaux artériels aux vésicules médullaires, & reçoit un nombre incroyable de vaisseaux veineux, tant grands que petits.

Le périoste interne ne se représente pas aux sens si facilement que le périoste externe : cependant il n'y a point de doute que cette membrane n'existe, & qu'elle ne soit d'une nature fort tendre, puisque la nature a jugé à propos de la couvrir d'un *os* pour la garantir de toutes injures. La dure-mere couvre le crane, & lui tient lieu de périoste. Mais comme c'est de cette membrane que partent les gaines qui enveloppent les nerfs dès leur origine de la moelle allongée & de la moelle spinale, il étoit nécessaire que son tissu fût tant soit peu plus épais & plus fort, afin qu'elle pût servir à les garantir. Le périoste interne étant dans les *os* creux les plus considérables, mis à l'abri de toute offense, & ne servant qu'à tapisser leur surface intérieure, & à recevoir des vaisseaux, n'avoit pas besoin de la même fermeté & de la même force que le périoste extérieur. C'est sa foiblesse extreme qui le rend difficile à découvrir. Il est très-difficile de suivre la continuité de cette membrane dans les *os*, dont la surface intérieure est entierement cellulaire; l'irrégularité de la structure & du tissu ne le permet pas. La même observation n'est pas plus facile vers les extrémités des gros *os*, où les lames osseuses forment en s'écartant les unes des autres, une substance excessivement spongieuse. Le périoste interne ne se remarque nulle part plus commodément que dans l'endroit des gros *os*, où l'union étroite & forte des lames osseuses les rend plus solides, & où ils ont une cavité considérable destinée à contenir la moelle, c'est-à-dire, au milieu. Nous lisons dans les *Adversf. Decad.* 3. *de Ruysch*, que les Anatomistes ont hasardé beaucoup de choses sur la membrane qu'ils supposent servir d'enveloppe à la moelle. Cet Auteur prétend qu'il n'y a aucune membrane commune dont la moelle soit couverte, dans les os dont les cavités sont pleines d'une substance osseuse & spongieuse, ou osseuse & filamenteuse; ce qui ne seroit point surprenant: car il est évident qu'alors la moelle n'est pas ramassée dans une seule cavité, mais qu'elle se trouve distribuée dans plusieurs cellules. Ruysch décrit, *Thesaur.* 10. *Pl. III. fig.* 2. la construction de l'humérus d'un enfant divisé longitudinalement en deux parties, & de la maniere dont on le voit représenté dans ses Ouvrages.

« La substance intérieure, dit-il, qui est d'une nature « osseuse & spongieuse, est pleine d'une liqueur mé« dullaire, & tapissée d'une membrane aussi mince qu'u« ne toile d'araignée; cette membrane a de petites ar« teres pleines de sang, qui lui donnent une couleur « rougeâtre. »

Le même Auteur décrit encore dans l'endroit que nous venons de citer, une portion de l'*os* de la cuisse d'un enfant. Il parut dans la cavité de cet *os*, divisé avec une scie, une membrane mince comme une toile d'araignée, qui enveloppoit la moelle, & qui étoit parsemée de petites arteres. Il est donc évident qu'il y a dans la cavité intérieure des *os* une membrane mince, telle que le périoste interne. Ce dont il est permis de douter, c'est si cette membrane appartient à la moelle, ou si elle tapisse l'*os* en qualité de périoste interne, ou si elle est destinée à l'un & l'autre emploi. Si nous examinons avec attention ce que Clopton Havers dit dans son *Ostéologie nouvelle de la structure de la moelle*, il nous paroîtroit fort vraissemblable que la membrane en question en est distinguée. Car cet Auteur avance, que la moelle entiere est contenue sous une membrane mince & transparente, qui est en quelques endroits d'une couleur rougeâtre, comme s'il y avoit de petits vaisseaux sanguins. Il ajoute, qu'ayant séparé avec soin cette membrane de la moelle, qui étoit d'une consistance assez ferme, il apperçut à la surface de la moelle des vaisseaux sanguins, qui n'appartenoient point du tout à la membrane qui servoit d'enveloppe, & qu'il avoit séparée. On lit dans cet Auteur, immédiatement après ce que nous en venons de citer, que la membrane dont il s'agit, non-seulement est attachée à l'*os* par de petites veines, mais s'insinue même dans les pores obliques, dont la surface interne des *os* est percée. A s'en tenir à cette description, on prononcera sans balancer, que la membrane mince que nous examinons ici, est adhérente à la surface interne des *os*, & que des vaisseaux forment sous elle une nouvelle membrane qui couvre la moelle; & conséquemment que le périoste interne est distingué de la moelle à laquelle il est contigu. L'usage de ce périoste interne sera non-seulement de distribuer des vaisseaux artériels dans les vésicules médullaires, & de recevoir à leur retour des vésicules médullaires les vaisseaux veineux, mais encore de faciliter l'accroissement & la nutrition des *os*, par le moyen de ces vaisseaux qui entrent dans leur substance, & en sortent. Il y a telle maladie des *os* qui suffiroit peut-être par les phénomenes qu'on y remarque pour achever de confirmer tout ce que nous venons de dire du périoste interne. Ruysch, *Thesaur.* 10. *n.* 176. donne la description & la figure d'un cubitus carié & corrodé, dans la cavité duquel il y avoit un tuyau osseux, entierement séparé de la substance extérieure de cet *os*, & mobile en tous sens. Il est assez vraissemblable que la partie intérieure de l'*os*, à la nutrition de laquelle sert principalement le périoste interne, ayant été affectée avec ce périoste même, la partie intérieure & tubuleuse de l'*os* s'est séparée de sa partie extérieure.

De-là naît une quatrieme classe de maladies des *os*.

Car ce périoste interne étant, ainsi que nous l'avons observé, composé de vaisseaux, il y pourra survenir des obstructions & des inflammations avec leurs suites. L'affection passera de-là à l'*os* qui est contigu, de même qu'à la moelle qui est subjacente.

Les *os* ont dans leurs cavités un nombre infini de vésicules pleines d'une huile médullaire fort subtile, qu'elles contiennent, qu'elles se communiquent les unes aux autres, & qu'elles distribuent dans les interstices des lames osseuses & les cavités des jointures, & cela par des pores fort étroits. Ces vésicules ont leurs arteres, leurs veines, leurs canaux lymphatiques, leurs conduits graisseux,

leurs petits nerfs. & d'autres membranes plus minces.

Nous avons examiné plus haut les véficules pleines d'une huile médullaire, & logées dans les parties cellulaires des *os* aux environs des jointures. Nous allons maintenant traiter de la moelle proprement dite, qui eft contenue dans les cavités des gros *os*, & qui eft composée d'un nombre infini de vaiffeaux, réunis, & ramaffés fous une membrane commune.

Clopton Havers nous dit, dans fon *Oftéol. nouv.* avoir remarqué, que l'huile médullaire n'eft point logée dans la cavité de la membrane qui enveloppe la moelle, mais ramaffée dans de petites véficules, qui forment en s'uniffant les unes autres des lobes confidérables, couverts d'une membrane particuliere, & que c'eft l'amas de ces lobes qui conftitue la maffe entiere de la moelle qu'on trouve dans les cavités des gros *os*; d'où l'on voit que les petites véficules qui contiennent l'huile médullaire, communiquent les unes aux autres, ainfi que les lobes confidérables qui en font formés. D'où il s'enfuit que cette huile non-feulement peut fe diftribuer dans toute la fubftance de l'*os*; mais encore paffer dans les cavités des jointures, & s'y rendre des parties les plus éloignées de la moelle. Car Clopton Havers ayant ouvert un de ces lobes, trouva que l'huile médullaire n'en fortoit pas tout à la fois, mais que l'écoulement s'en faifoit peu à peu; en un mot, que l'évacuation en étoit fucceffive, & qu'elle fe faifoit parfaitement à l'aide d'une compreffion légere, fans crever les petites véficules. Ayant fait fondre fur le feu les parties les plus dures de la moelle, « je vis, dit-il, « l'huile diftiler peu-à peu, & les véficules & les lobes « demeurer vuides. » Ce qui acheve de confirmer cette opinion, c'eft que le défaut de nutrition & l'accroiffement de mouvement diminue la quantité de la moelle, qui s'augmente au contraire par le repos, & par la bonne chere, ainfi que M. Duverney s'en eft affuré par un grand nombre d'expériences rapportées dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences en* 1700.

Le même Auteur donne à la moelle à-peu-près la même conftruction que celle de Clopton-Havers. L'huile médullaire peut fortir, à ce qu'il paroît des véficules qui la contiennent de trois manieres différentes, ou la dérivation s'en fait vers les extrémités de l'*os*, en conféquence de la communication des véficules & des lobes, & elle fuinte à travers les pores des cartilages dont les extrémités des *os* articulés font couverts, dans la cavité des jointures, qu'elle humecte, qu'elle lubrifie, & dont elle facilite le mouvement; ainfi après un exercice violent, il ne fera pas étonnant que la quantité de la moelle foit diminuée : ou cette huile fubtile & atténuée entre dans les petites veines, en eft abforbée, & fe mêle avec le fang; de-là vient que dans certaines maladies aiguës, nous voyons quelquefois toute la graiffe du corps entierement confumée en peu de jours; ou enfin cette huile médullaire fe difperfe dans la fubftance des *os*, & procure à leurs parties le degré de cohéfion, & au tout le degré d'onctuofité qui convient. En cherchant les différentes manieres dont cette huile médullaire s'infinue dans la fubftance des *os*, Clopton Havers découvrit que leurs lames intérieures étoient percées d'un nombre infini de trous, par lefquels il ne s'apperçut point, après l'examen le plus grand, qu'il paffât des vaiffeaux dans la moelle, ou qu'il en revînt. Il vit dans la lame fuivante des pores tous femblables aux premiers : mais dans une direction tout-à-fait différente, & tendante vers des parties différentes. D'où il conclut que l'huile médullaire ne pouvoit paffer directement des pores de la premiere lame ou couche intérieure, dans ceux de la fuivante; mais qu'après avoir traversé les pores de la premiere lame, elle fe répandoit entre elle & la feconde, jufqu'à ce qu'elle rencontrât les pores de celle-ci; qu'après avoir traversé les pores de celle-ci, elle fe répandoit entre la feconde & la troifieme lame avant que d'entrer dans les pores de cette derniere, ainfi de fuite de lame en lame, jufqu'à ce qu'elle parvînt à la furface. Cet Auteur donna le nom de pores tranfverfes, à ces iffues de l'huile médullaire; & celui de pores longitudinaux aux paffages qu'elle fuit, en fe répandant entre les lames, avant que d'entrer dans les pores obliques ou tranfverfes, parce que ces derniers font dans la même direction que les fibres qui conftituent les lames des *os*. Le même Auteur nous avertit que ce n'eft qu'à l'aide des meilleurs microfcopes qu'on apperçoit les pores longitudinaux; mais qu'ils ne font nulle part plus fenfibles que dans les côtes. Il ajoute les avoir vûs affez diftinctement dans la partie la plus épaiffe de l'omoplatte où les lames offeufes font immédiatement unies les unes aux autres, & avoir remarqué que la moelle étoit adhérente comme de l'huile aux côtés de ces pores longitudinaux qu'elle fuivoit. Il ajoute avoir fuivi cette fuite de pores longitudinaux & transverfes dans un *os* humain composé de 11. ou 12. lits de lames fort diftincts. Les pores tranfverfaux ne fervent donc qu'à faire paffer l'huile médullaire : mais les longitudinaux la répandent entre les lames des *os*; & c'eft par leur moyen que les interftices que ces lames laiffent entre elles en font lubrifiés. Mais il eft à propos de favoir que cette diftribution de l'huile médullaire dans la fubftance des *os*, n'a lieu que dans les endroits où les lames offeufes font contigues les unes aux autres : aux environs des jointures où elles laiffent entre elles une diftance confidérable, il y a des véficules médullaires, dont nous avons donné la defcription ci-deffus, & à l'aide defquelles l'huile fe diftribue facilement.

C'eft en conféquence de ce mécanifme admirable, que l'huile médullaire fe répand uniformément dans toute la fubftance de l'os. Et comme la lame intérieure de l'*os* doit tranfmettre la quantité de moelle qui lui eft néceffaire, à elle d'abord, & à toutes les lames qui font au-deffus d'elle, elle doit être percée d'un très-grand-nombre de pores obliques, & ce nombre doit être moins confidérable dans les lames fuivantes; en un mot les pores obliques doivent devenir peu-à-peu d'autant plus rares que les lames font plus voifines de la furface fupérieure de l'*os*; & c'eft auffi ce que des obfervations exactes ont conftaté à Clopton Havers.

Les *os*, ces parties les plus feches & les plus terreftres du corps humain, font ainfi humectées d'une huile fubtile & déliée, dont l'ufage eft peut-être d'entretenir la cohéfion de ces parties terreftres, & de faire entre elles l'office d'une efpece de glu. Cela eft d'autant plus probable, que fi l'on dépouille les *os* de cette huile, par le moyen du feu, ils deviennent friables, & que fi après les avoir calcinés par un feu violent, on les plonge dans l'huile, ils recouvrent derechef leur confiftance, ainfi que nous l'avons fait voir à l'Article *Fibra*.

C'eft encore la raifon pour laquelle les *os* qui contiennent une fi grande quantité d'huile graffe, font un fi bon feu. Nous lifons dans Herodote, Liv. IV. intitulé *Melpomene*, que lorfque les Scythes manquoient de bois, ils faifoient cuire la chair des animaux facrifiés avec leurs os; & qu'au défaut de vaiffeau, ils dépouilloient l'animal de fes chairs, les mettoient dans fon ventre avec de l'eau, & fe fervoient ainfi de l'animal & de fes os allumés pour le faire cuire lui-même. C'eft par la même caufe que les fqueletes les mieux preparés, dont les gros *os* ont été percés, & qu'on a dépouillés de leur moelle en les faifant bouillir, ne laiffent pas de devenir jaunes, & même de s'humecter quelquefois d'une huile graffe; car cette huile médullaire, diftribuée entre les lames des *os*, s'avance naturellement & peu-à-peu des lames inférieures vers les lames fupérieures.

Cette huile médullaire fe fépare du fang artériel, s'amaffe dans les véficules médullaires, & fe diftribue de-là

là dans les différens endroits où la Nature juge à propos de l'employer. Clopton Havers dit, dans son *Osteol. Nouv.* avoir remarqué que les arteres qui passent dans la moelle, sont tout à fait différentes de celles qui portent les humeurs vitales dans la substance des *os*; & que celles-là parviennent aussi à la moelle par différens trous dont l'*os* est percé, sans toutefois suivre dans l'*os* une direction droite, mais en serpentant obliquement dans sa substance, pendant une espace considérable. Le même Auteur assure avoir vû une artere de cette espece parcourir un pouce & demi dans la substance d'un *os* qui avoit à peine dans cet endroit la huitieme partie d'un pouce en épaisseur: mais il ne put découvrir si cette artere distribuoit dans son cours quelques petites ramifications. Lorsqu'une artere de cette nature est parvenue dans la cavité de l'*os*, elle se divise communément en deux ramifications, dont l'une tend vers une des extrémités, & l'autre vers l'autre extrémité, & il en part un nombre infini de petites ramifications, qui vont aux vésicules médullaires. Quoique Clopton Havers ait observé à l'aide du microscope, un grand nombre de petits vaisseaux sanguins dispersés dans la plus petite vésicule médullaire; il avoue toutefois avec franchise, qu'il n'a pu s'assurer qu'il y en eut dans toutes les vésicules. Il croit même que cela n'est point nécessaire, puisque toutes ces vésicules communiquant les unes avec les autres, l'huile médullaire, dont la sécrétion se fera dans quelques-unes d'elle, passera facilement dans les autres: mais les injections de Ruysch nous ont démontré qu'il y a des vaisseaux tels que ceux dont Clopton Havers fait mention, répandus dans toute la masse de la moelle; d'où il s'ensuit avec quelque vraissemblance, que le même Mécanisme regne dans toutes les vésicules qui forment cette masse.

Après que la sécrétion de l'huile s'est faite, le reste du sang passe dans de petites veines qui forment, en se réunissant des troncs plus considérables, & ces troncs se terminent enfin en une veine qui sort ordinairement par le même trou qui a servi d'entrée à l'artere. Le même Auteur a remarqué que les petites veines qui partoient de la moelle, & entroient dans la substance des *os*, s'y évanoüissoient, peut-être que ces veines rapportoient le sang transmis à la moelle par les arteres, pour sa nutrition; car c'est une économie remarquable presque dans toutes les parties du corps, que la Nature y a donné aux veines & aux arteres un double emploi, l'un par lequel se fait la sécrétion d'un fluide particulier, & l'autre par lequel se fait la nutrition & l'entretien de la partie.

Les parties dont il s'agit, de blanches & transparentes qu'elles étoient, devenant rouges par l'injection; il faut qu'il y ait un grand nombre de petits vaisseaux, & conséquemment des vaisseaux lymphatiques. Comme il est démontré que toutes les cavités du corps, grandes ou petites, sont humectées par une liqueur subtile qui s'exhale, il n'est pas moins nécessaire qu'il y ait dans ces parties, de petites veines absorbantes.

Mais y a-t'il quelques conduits adipeux, dont la fonction soit de porter à des endroits particuliers l'huile médullaire ramassée dans des vésicules; c'est ce que Havers avoue n'avoir point découvert. Il est plus porté à penser que les côtés contigus de ces vésicules, sont percés de pores, par le moyen desquels elles communiquent les unes avec les autres. S'il a remarqué quelques conduits adipeux considérables, ils n'étoient employés qu'à porter l'huile médullaire des parties caverneuses des *os*, aux cavités des jointures. M. Duverney a démontré dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* en 1700. qu'il y a des nerfs dans la moelle; il a observé qu'un nerf y passoit toujours avec une veine & une artere, & que le prolongement du périoste formoit une gaine commune à ces trois vaisseaux. D'ailleurs il a constaté par des expériences irréfragables, que la moelle étoit douloureuse; & il lui est arrivé plusieurs fois lorsqu'on renouvelloit les appareils dans les Hôpitaux, après l'amputation des membres, d'ordonner qu'on touchât la moelle, & qu'on y fît une impression un peu forte; aussi-tôt le malade témoignoit être affecté d'une sensation douloureuse. Mais pour donner à ce fait toute la certitude dont il étoit capable; il fit en présence de l'Académie Royale des Sciences de Paris, l'amputation d'une cuisse à un animal vivant; ayant ensuite attendu que la douleur de l'opération fût appaisée, & que l'animal commençât à être tranquile, il introduisit une sonde dans la moelle, & aussi-tôt l'animal donna des marques de la douleur la plus violente & la plus vive.



De-là naît la cinquieme & derniere Classe des maladies des *os*.

Comme il y a dans la moelle des *os* la plus concentrée, une grande quantité d'humeurs, & un grand nombre de vaisseaux; de toutes les maladies dont nous avons fait mention jusqu'à présent, il n'y en a presqu'aucune dont elle ne puisse être attaquée. Il résulte donc de-là une derniere division des maladies des *os*. Nous avons d'abord compté les maladies qui affectent la substance de l'*os* proprement dite; & nous avons observé que ces maladies varioient, selon la partie de l'*os* qu'elles attaquoient; car leurs symptomes & leur traitement seront fort différens, si l'affection est à la partie large & celluleuse, voisine des jointures; ou si elle est au milieu & à la partie la plus solide. 2°. Nous avons examiné les vésicules qui contiennent l'huile médullaire, logée dans la partie celluleuse des *os*, & nous avons fait voir qu'il en résultoit une autre classe de maladie. 3°. Nous avons passé au périoste extérieur qui environne les *os*, dont l'affection nous a fourni une troisieme classe de maladies. 4°. Nous avons démontré que le périoste interne étoit sujet aux mêmes accidens que le périoste externe. 5°. Nous avons enfin examiné la structure & l'usage de la moelle dans la cavité des gros *os*, & nous avons inféré des découvertes des meilleurs Anatomistes, que cette substance avoit aussi ses maladies.

Cela fait, nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour former un diagnostic & un prognostic certains des maladies des *os*, & pour suivre les indications curatives qui ne peuvent manquer de varier, selon la nature différente de ces maladies.

Si l'huile médullaire est en stagnation dans ses vésicules, dans ses émonctoires, ou dans les interstices des *os*, & s'il arrive que le mouvement & la chaleur vitale, la rendent acrimonieuse, putride, & sanieuse, la sécrétion en sera interrompue, il y aura obstruction dans les vaisseaux qui servent à sa distribution, & dans ceux qui sont destinés à sa sécrétion, & il surviendra inflammation dans ces vésicules. Il s'ensuivra donc suppuration, ou putréfaction gangréneuse, & corruption des fluides & des solides. Autre effet, c'est que la substance de l'*os* dépouillé de vaisseaux & de fluides vitaux, rongée de plus par des humeurs acres, dégénérera en une espece de chaux de couleur cendrée, surtout dans les endroits où elle est mince & foible, c'est-à-dire dans les cellules des apophyses. Cette altération sera nécessairement suivie de douleurs violentes, de chaleur, de pulsation, de tumeurs, d'abscès & de carie. Toute obstruction est capable de causer la stagnation de l'huile médullaire: mais si la cause de cette stagnation est interne, la maladie produite prendra le nom de *spina ventosa*.

Cet aphorisme est pour les maladies des *os*, dans lesquelles l'huile médullaire séparée du sang artériel, ramassée dans les vésicules, dispersée dans les parties celluleuses des *os*, ou accumulée dans les vésicules mêmes de la moelle, se met en stagnation & se corrompt.

il paroît par ce que nous avons dit jusqu'à présent, que c'est pour de certains usages journaliers, que l'huile médullaire est ramassée dans les vésicules, qu'elle y est peut-être en stagnation pendant quelque-tems, ou du moins qu'elle s'y meut très-lentement; car on la trouve accumulée en grande quantité dans les animaux que l'on tient en un long repos; au lieu qu'elle y est considérablement diminuée, après un exercice violent. On entend donc par la stagnation de l'huile médullaire, un état de cette huile même & des parties qui la contiennent & qui la portent, dans lequel les mouvemens de toutes ces choses ne se font plus, comme ils se faisoient dans l'état de santé. Il faut que cette huile médullaire puisse se répandre dans les cavités des jointures afin de les lubrifier; il faut qu'elle s'insinue dans les interstices des lames osseuses; il faut qu'elle passe librement d'une vésicule à une autre, & de celle-ci à la vésicule adjacente, jusqu'à ce qu'elle parvienne au lieu où elle est destinée. Or tout ce qui tend à déranger ces mouvemens de l'huile médullaire, est capable de la mettre en stagnation. D'un autre côté nous savons que les substances grasses les plus douces, sont sujettes à prendre d'elles-mêmes un violent degré d'acrimonie, les unes plutôt, les autres plus tard. L'huile récente d'amandes douces, exposée en Eté à la chaleur du soleil, devient en quelques jours si acrimonieuse, qu'elle brûleroit la gorge de ceux qui en avaleroient. Il en est de même du beurre, avec cette seule différence qu'il se corrompt moins promptement. J'avoue que dans les exemples que nous venons de citer, l'accès libre de l'air accélere considérablement la corruption, & que la moelle qui est renfermée dans les cavités des *os*, doit se dépraver beaucoup moins promptement que d'autres substances: mais il n'est pas moins vrai qu'elle se dépravera nécessairement, si elle continue long-tems en stagnation. D'ailleurs la chaleur vitale ne tardera pas à la corrompre, surtout si elle a déja quelque disposition particuliere à la putréfaction. Quelques jours suffisent pour corrompre la moelle des animaux tués les plus sains, & pour lui communiquer une puanteur insupportable. Alors sa ténacité oléagineuse se détruit, & elle se résout en une sanie claire, mais excessivement putride. Il ne sera pas difficile de s'appercevoir que cette dépravation doit nécessairement être suivie des plus terribles accidens: pour cet effet on n'a qu'à considérer combien est tendre le tissu des parties qui servent à la sécrétion, à la collection & au transport de l'huile médullaire; car aussi-tôt que les arteres destinées pour la moelle sont parvenues dans la cavité des *os*; se dépouillant selon toute apparence de leurs tuniques musculaires, elles deviennent si molles & si pulpeuses, qu'on réduit sans peine avec les doigts, en une masse oléagineuse, la moelle d'un vieux bœuf. Si la corruption se met une fois dans l'huile médullaire, si elle est une fois convertie en une sanie acre, elle ne manquera pas de ronger les vésicules qui la contiennent, & le mal passant de vésicules en vésicules, deviendra bien-tôt général; la corruption d'une petite portion de la moelle se répandra bien-tôt sur les parties adjacentes; les petits vaisseaux, dont nous avons parlé, s'enflammeront, & il y aura dans la moelle tous les symptomes d'une inflammation. Mais il est très-difficile qu'il se fasse là une suppuration bénigne; parce que la sérosité putride, est excessivement acrimonieuse; d'ailleurs quand tout tendroit à cette suppuration, le pus enfermé ne trouvant aucune issue, s'atténueroit nécessairement à la longue & s'aigriroit: d'où il s'ensuit que lorsque les vaisseaux vitaux de la moelle sont détruits, il se forme une corruption & une gangrene de l'espece la plus terrible.

Ajoutez à cela que la malignité de cette sanie putride augmentant de jour en jour, rend les symptomes plus cruels, agit sur toute la surface de la cavité interne de l'*os*, & ne tarde pas à détruire tant la membrane extérieure de la moelle que le périoste interne. Mais la substance des *os* privée des vaisseaux vitaux sera nécessairement aussi corrodée & détruite par l'acreté de la sanie. Cet effet se produira plus promptement dans les parties les plus grosses de l'*os*, dans les cellules des apophyses, où la substance osseuse est plus tendre, & où les vésicules médullaires remplissent les interstices que les lames laissent entr'elles, que partout ailleurs. Il est évident que dans ces endroits l'huile médullaire corrompue agira d'un & d'autre côté sur les lames osseuses, & ne fera que plus de ravage: aux environs de la partie la plus solide des *os*, la destruction sera plus lente, tant parce que l'*os* est plus compacte, que parce que la sanie corrompue ne touche que la lame intérieure de l'*os*. La sanie s'atténuant à mesure qu'elle augmente en acrimonie, elle s'insinuera peu-à-peu dans les pores de la lame extérieure, elle passera ainsi de même que l'huile médullaire, entre les lames osseuses. Cette expansion de la sanie sera nécessairement suivie de la corrosion de la substance de l'*os*. Ses parties les plus solides seront affectées; leur cohésion sera détruite, & l'*os* dégénérera en une espece de chaux. Dans cet état la plus petite force suffira pour le briser, ainsi que nous l'avons dit à l'art. *fractura*, à l'occasion des *os* les plus gros lorsqu'ils sont cariés.

Puisqu'il peut y avoir une inflammation dans ces parties, & que rien n'empêche que cette inflammation n'ait ses suites ordinaires; d'ailleurs puisque la moelle est sensible, on ne doit point être étonné qu'il y ait alors douleur, chaleur & pulsation. On a remarqué de plus qu'il survenoit dans ces circonstances des tumeurs singulieres aux *os*: les lames osseuses s'écartant les unes des autres de plus en plus, surtout aux environs des jointures, les *os* se sont trouvés avoir un diametre beaucoup plus considérable que celui qu'ils ont naturellement. Il n'est pas difficile de s'appercevoir que les parties les plus molles & les plus celluleuses, celles qui sont situées aux environs des jointures des *os*, peuvent être altérées d'une maniere surprenante, qu'elles peuvent s'enflammer & qu'il peut s'y former des abscès. Lorsque l'huile médullaire est corrompue, les symptomes sont terribles, il survient quelquefois une carie violente, & l'on s'apperçoit qu'il y a cette carie, lorsque l'*os* corrompu tombe pour ainsi-dire en poudre, & ne résiste plus à la sonde. C'est pourquoi nous lisons dans Celse *Chap.* 2. *Liv. VIII.* qu'on s'appercevra dans la carie des *os* que le mal est profond ou superficiel, selon que la sonde pénétrera plus ou moins avant. La carie est donc la maladie des *os* la plus fâcheuse, puisqu'elle en indique ordinairement la corruption totale ou la corrosion: les autres maladies moins considérables se terminent ordinairement par exfoliation, ou par une séparation de la lame corrompue. Mais dans la carie violente il ne faut point s'attendre à l'exfoliation; il faut recourir à l'incision ou au cautere actuel, & détruire jusqu'à ce qu'on soit parvenu aux parties saines.

Comme il y a un grand nombre de causes qui peuvent produire une obstruction suivie de la stagnation de l'huile médullaire; il s'ensuit que les maladies terribles qui proviennent de la dépravation de cette huile, peuvent varier considérablement par rapport à leur origine. La compression, ou la destruction des vaisseaux de la moelle par des causes extérieures, est à la vérité fort rare; car cette substance est suffisamment garantie de toute injure par l'*os* qui la couvre. Il arrive cependant quelquefois qu'elle est offensée, soit par des contusions violentes, soit par la fracture des *os*. Mais lorsque l'huile médullaire se corrompt sans le concours d'aucune cause extérieure; lorsque cette corruption est la suite d'un vice interne, les Medecins & les Chirurgiens, ont appellé cette maladie *spina ventosa*. Nous lisons dans l'Histoire de la Medecine du Docteur Freind, que Rhasès Medecin Arabe, est le premier qui se soit servi du nom de *spina ventosa*, & qui en ait donné la description. Il a nommé la dépravation de la moelle, *spina ventosa*, parce que la corro-

ſion & la corruption de l'*os* qui la ſuit, ſont ordinairement accompagnées de tumeurs & de douleurs pongitives. D'ailleurs, cette maladie qui commence avec la dépravation de la moelle n'a pas plutôt corrodé l'*os* que les tégumens s'enflent conſidérablement, & que toute la ſubſtance de l'*os* paroît prodigieuſement diſtendue. Le nom de *ſpina ventoſa* a déplu à Marcus Aurélius Severinus qui a fait un Traité entier de cette maladie, qu'il veut qu'on appelle *Pædarthrocace*, mot Grec composé, qui ſignifie maladie des jointures des enfans, parce que les enfans y ſont plus ſujets que les autres, & qu'elle ſe manifeſte en eux ordinairement aux environs des jointures.

Voici la définition que cet Auteur donne du *Pedarthrocace*.

« Cette maladie, dit-il, dans ſon Traité de *Recond.* « *Abſceſ. Natur.* eſt un abſcès putride, ou un ſphacele « à l'*os*, qui ſe manifeſte dans les environs des join- « tures, & qui provient ordinairement de l'impureté « de la ſemence & du ſang menſtruel, qui n'étant point « ſuffiſamment dépurés, s'amaſſent & ſe putréfient. »

Quoiqu'il ſoutienne que cette maladie attaque plus communément les enfans que les autres, il ne penſe pas que les adultes en ſoient exempts, & il parle dans le même Traité d'une femme parvenue à l'âge de maturité, qui en étoit tourmentée. Pierre de Marchettis aſſure dans ſes obſervations Medico-Chirurgicales, avoir vu des hommes & des femmes attaqués de *Pedarthrocace*, depuis la naiſſance juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais jamais plus tard; à moins que le mal ayant commencé long-tems avant vingt-cinq ans, ne fût point encore guéri à cet âge. Mais comme dans les enfans en charte les tumeurs qui ſurviennent aux *os*, aux environs des jointures, ſont rarement accompagnées de corruption, il ſemble que le nom de *Pædarthrocace* ſoit amphibologique & ne convienne point. Severinus lui-même paroît héſiter dans un autre endroit du même ouvrage, & convient qu'il ne faut pas toujours regarder le *Pædarthrocace*, comme la même maladie que le *ſpina ventoſa*. Il eſt donc à propos de retenir le nom de *ſpina ventoſa* inventé par Rhasès, le premier qui ait écrit quelque choſe de raiſonnable ſur cette maladie; d'autant plus qu'il la caractériſe fort bien, & qu'on en peut limiter la ſignification, en ſe ſervant de ce que nous avons dit juſqu'à préſent. Le *ſpina ventoſa* ſera une maladie dans laquelle il y aura corruption d'*os* cauſée par quelque vice de la moelle; & dans laquelle par conſéquent la corruption commencera par les parties intérieures de l'*os*, d'où elle s'étendra peu-à-peu dans toute ſa ſubſtance, juſqu'à ce que le périoſte étant corrodé ou déchiré par le gonflement qui ſurviendra, il y ait douleur & tumeur ſenſible aux parties extérieures. La corruption peut commencer aux parties extérieures de l'*os*, le pénétrer, gagner les parties intérieures, & affecter la moelle; alors on pourra dire que l'*os* eſt carié. Et l'on tranchera par ce moyen toutes les diſputes qui ſe ſont élevées entre les ſavans, & dans leſquelles il s'agiſſoit de déterminer ſi le *ſpina ventoſa* des Arabes avoit été connu & décrit par les Grecs. Il eſt conſtant que les anciens Grecs n'ont point ignoré que les *os* ſe carioient & ſe ſphacéloient: mais nous n'avons aucune preuve que cette eſpece de corruption des *os* qui provient d'un vice intérieur de la moelle, leur fût connue.

Il eſt évident que les ſignes de cette maladie, lorſqu'elle eſt parvenue à ſon dernier période, ſont les mêmes que ceux d'une inflammation profonde qui n'eſt point irritée par le tact fait à l'extérieur.

Il eſt triſte que l'on ne s'apperçoive ordinairement de cette maladie que trop tard; lors, par exemple, que l'*os* étant totalement corrompu, les parties ſupérieures commencent à ſe gonfler. Mais ſi l'on conſidere que le ſiége de la maladie eſt au milieu de l'*os*, on conviendra qu'il eſt difficile de la connoître lorſqu'elle commence.

Voici pourtant quelques regles par leſquelles on pourra ſe laiſſer diriger en pareil cas.

S'il y a, par exemple, dans tout le corps cette cacochymie morbifique, qu'on ſait attaquer communément les *os*, comme la vérole, le ſcorbut, & dans les enfans la charte ou rachitis, maladie qui doit donner des ſoupçons violens, de la préſence d'un virus vénérien caché; cette cacochymie morbifique annoncera l'exiſtence des cauſes génératrices du *ſpina ventoſa*. Mais rien ne déſignera plus clairement cette maladie, qu'une douleur profonde, opiniâtre, violente que les malades ſentent, comme il diſent dans les *os*, & qui eſt accompagnée d'une ſenſation de corroſion lente. Cette douleur a cela de particulier qu'elle s'augmente par la chaleur du lit, par l'exercice violent, & par l'uſage immodéré des aromats & du vin. D'ailleurs on a beau frotter ou comprimer fortement la partie, elle n'en devient pas plus vive: ce qui ne doit point étonner, la dureté de l'*os* empêchant l'impreſſion extérieure de ſe tranſmettre juſqu'au ſiége de la maladie. Tels ſont les ſymptomes du *ſpina ventoſa* lorſqu'il commence: mais lorſ-lorſque l'*os* eſt corrodé, lorſque le périoſte extérieur commence à être affecté, les douleurs deviennent plus grandes, & les impreſſions extérieures les irritent; il ſe fait d'ailleurs aux parties ſupérieures une tumeur molle, & la ſubſtance de l'*os* ne manque gueres de ſe gonfler. On ne ſe trompe gueres alors ſur la nature du mal: mais il eſt bien tard; car la ſubſtance de l'*os* étant déja corrompue, il n'y a point de guériſon à eſpérer, à moins qu'elle ne ſe ſépare entierement & d'elle-même des parties vivantes, ou qu'on ne l'en ſépare, par l'inciſion ou le cautere actuel.

La difficulté de ſe ſéparer dans les parties, & celle de les mondifier, annoncent pluſieurs accidens & une guériſon difficile.

Si l'on peſe ce que nous avons dit juſqu'à préſent de la nature de cette maladie, on verra clairement qu'il faut s'attendre dans ces circonſtances aux plus terribles ſymptomes & à un mal opiniâtre. Car l'huile médullaire corrompue eſt logée dans la cavité du milieu de l'os, c'eſt-à-dire, dans l'endroit où il eſt le plus dur, & il n'y a point de guériſon, que cette huile corrompue ne ſoit diſſipée. Mais quel moyen de la diſſiper ou de l'évacuer, à moins qu'elle n'ait corrodé l'*os*, ou qu'on n'y pratique une ouverture artificielle? Si le premier accident n'eſt arrivé, ou ſi l'on n'a recours au ſecond moyen, le séjour de cette humeur & la chaleur du corps donneront lieu à l'accroiſſement de ſon acrimonie, & conſéquemment à celui de tous les ſymptomes. D'ailleurs quand bien même la ſurface intérieure de l'*os* auroit été corrodée par l'acreté de la ſanie, & que les parties corrompues ſe ſeroient ſéparées des parties ſaines, elles reſteroient toujours dans la cavité de l'*os*, & leur maſſe & leur inégalité ne ceſſeroit pas d'offenſer la moelle, & de cauſer par cela ſeul de nouveaux accidens. L'expérience journaliere nous fait voir que le *ſpina ventoſa* pouſſé au point où l'altération des *os* eſt conſidérable, & les douleurs violentes, eſt mortel.

La maniere la plus expéditive de traiter cette maladie, c'eſt de remplir tous les vaiſſeaux de décoctions qui ne ſoient pas ſeulement pénétrantes & déterſives, mais encore capables de réſiſter à la putréfaction. 2°. De mettre toutes les humeurs dans un mouvement violent, & de provoquer des ſueurs par des vapeurs chaudes, convenablement appliquées au corps. 3°. De déterminer dans le tems des ſueurs, les humeurs de la partie affectée à ſe

mouvoir, & cela par des fomentations & des vapeurs chaudes qu'on lui appliquera particulierement.

Lorſque la tumeur des parties ſupérieures venoit à s'ouvrir d'elle-même, le Docteur Freind nous apprend dans ſon Hiſtoire de la Medecine, que Rhaſés ne connoiſſoit point d'autre moyen de guériſon que d'emporter ſoit par extraction, ſoit par l'application du cautere actuel, la partie corrompue de l'*os*. On voit, *in Obſ. Medic. Chirurg. Rarior. Sylloge*, de Petrus de Marchettis, qu'auſſi-tôt qu'un malade ſe plaignoit d'une douleur pongitive aux jointures des mains ou des piés, il n'attendoit point qu'il y eût tumeur pour ordonner une inciſion profonde, & faire emporter la partie de l'*os* corrompu, ſoit par extraction, ſoit par le cautere actuel.

Mais avant que d'en venir à cette opération cruelle, je crois qu'il eſt à propos de tenter les remedes ſuivans, qui réuſſiront quelquefois.

1. Le foyer de la maladie étant dans la cavité des *os*, il n'eſt pas poſſible que les remedes extérieurs y parviennent, à moins qu'ils ne ſoient abſorbés par les veines, mêlés avec le ſang & portés dans l'*os*, en circulant avec ce fluide. La ſeule choſe qu'on ait donc à faire, c'eſt de remplir le corps d'un fluide léger, qui ſoit non-ſeulement pénétrant & déterſif, mais capable de réſiſter à la putréfaction. Il faut que ce fluide ſoit emporté dans les vaiſſeaux avec un mouvement violent, & que ſon action ſoit déterminée ſur la partie affectée autant que cela ſera poſſible. Si ce fluide parvient au ſiége de la maladie, en ſuivant les vaiſſeaux vitaux logés dans la ſubſtance de l'*os* & de la moelle & qui ne ſont point encore détruits, la putréfaction pourra être ſuſpendue, les parties corrompues ſe ſéparer des parties ſaines, l'huile médullaire ſe délayer, être abſorbée par les veines & miſe hors du corps par la voie des urines ou des ſueurs. Car que les humeurs putrides logées dans les cavités des *os*, puiſſent être abſorbées par les veines & paſſer dans le ſang, c'eſt un fait ſuffiſamment démontré par ce qui arrive dans la fievre hectique putride, qui parvenue à un grand point de malignité, porte quelquefois dans le ſang la cacochymie la plus violente. D'ailleurs le grand uſage de ce fluide pénétrant, déterſif & anti-ſeptique, empêchera les humeurs putrides abſorbées, d'être nuiſibles. Les meilleurs ingrédiens dont on puiſſe préparer ce fluide, ſont les bois dont l'odeur eſt aromatique & qui ont une réſine balſamique, comme le bois de genievre, le bouis, le chêne, mais particulierement le bois de gayac, dont la décoction bien faite eſt modérement acide & fort balſamique. Mais comme ces bois ſont durs & contiennent une grande quantité de réſine, l'eau ne peut les pénétrer facilement, à moins qu'on n'ait auparavant la précaution de les raper, de les laiſſer enſuite en digeſtion pendant quelque tems ſur un feu modéré, & de les faire bouillir pluſieurs heures dans un vaiſſeau fermé; on leur ajoute quelquefois une petite quantité de quelques ſels alcalins, tandis qu'ils ſont en digeſtion, afin que l'eau s'inſinue plus facilement dans leur ſubſtance; & ſur la fin de l'ébullition on y verſe quelques onces d'eſprit de vin rectifié, afin que la ſolution de la partie réſineuſe des bois n'en ſoit que plus parfaite. Ainſi,

Prenez *de bois de gayac verd & peſant, dix onces; de ſel de tartre, une demi-dragme.*

Mettez le tout en digeſtion dans ſix pintes d'eau pendant vingt-quatre heures.

Faites bouillir enſuite pendant deux heures dans un vaiſſeau placé dans un autre. (*in Diplomate.*)

Ajoutez ſur la fin,

*quatre onces d'eſprit de vin rectifié.*

Faites bouillir le tout pendant un peu de tems, & tirez cette décoction pour l'uſage.

Mettez ſur le reſte de la décoction, trois pintes de nouvelle eau, & faites-les bouillir pendant quatre heures.

Faites prendre au malade quatre onces de la premiere décoction, quatre fois par jour, le matin à ſept heures & à onze; l'après midi, à quatre heures & à ſept.

La ſeconde décoction qui eſt plus foible lui ſervira de boiſſon ordinaire.

Les décoctions de bois de genievre, de ſaſſafras, de bouis & de chêne, ſe font de la même maniere.

On fera des fomentations avec des linges trempés dans ces décoctions.

On pourra faire infuſer dans la décoction précédente de la rapure de bois de ſaſſafras qui ne pourroit bouillir long-tems ſans perdre ſes propriétés médicinales, parce que les principes qu'il contient ſont extremement volatils. Le malade prendra quelques onces de cette décoction trois ou quatre fois par jour, uſant en même tems en boiſſon ordinaire, d'une décoction plus foible, faite avec de l'eau & le réſidu de la premiere. La quantité de ces décoctions qu'on ordonnera ſera plus ou moins grande ſelon l'âge, le tempérament & la force des malades: mais il eſt à propos qu'ils en prennent le plus qu'ils en pourront ſupporter, car par ce moyen le corps ſe remplira d'une liqueur pénétrante, déterſive & anti-ſeptique, & l'on aura ſatisfait à la premiere indication curative.

2. Lorſque les vaiſſeaux ſeront remplis, & que le corps commencera à être imprégné de ces décoctions dont on aura fait un grand uſage pendant quelques jours, on tentera d'accélérer le mouvement des humeurs; pour cet effet on aura recours aux frictions, & plus efficacement encore aux vapeurs chaudes, appliquées à toutes les parties du corps, & capables par conſéquent de les mettre en ſueur. Le fluide qu'on aura bu ne manquera pas de ſe diſſiper par cette voie, & l'on pourra par conſéquent remplir le corps d'une nouvelle quantité de la même décoction à laquelle on aura fait place. Pour cet effet on dépouillera le malade, on le couvrira d'une toile cirée, & on l'expoſera à la vapeur de l'eau chaude, ou ce qui vaut infiniment mieux, à celle de l'eſprit de vin. Cette vapeur pénétrante n'aura pas agi ſur le corps pendant quelques minutes, que le malade commencera à s'échauffer & ſon corps à ſe couvrir d'une ſueur abondante, qui aura quelquefois ſenſiblement l'odeur des décoctions qu'on lui a fait prendre. Les ſueurs procurées par ce moyen ſont ſi abondantes, que les malades les plus robuſtes en tombent en défaillance, ſi on les laiſſe expoſés pendant un tems conſidérable à la vapeur de l'eſprit de vin enflammé. Il eſt donc à propos d'uſer alors de circonſpection; car nous ſavons par expérience que des Praticiens ignorans ont fait périr des malades qui s'étoient confiés en eux pour être guéris de la vérole, en pouſſant les ſueurs au-delà de ce qu'ils avoient de force pour les ſupporter. Il ſuffira de faire ſuer les perſonnes foibles pendant une demi-heure chaque jour; & les perſonnes les plus robuſtes & les plus vigoureuſes pendant deux heures au plus. La préſence d'un Medecin eſt donc alors néceſſaire, car c'eſt à lui à juger ſi les ſueurs ont été aſſez pouſſées. On eſſuiera enſuite le malade avec des linges chauds, on le mettra dans un lit chaud, & par ce moyen les

sueurs continueront modérement pendant une heure ou deux. Mais comme après la sueur l'accès libre d'un air froid seroit capable de produire les effets les plus tristes, il est à propos de tenir l'air de la chambre suffisamment chaud, ce que l'on fera commodément en allumant dans un poelle des matieres combustibles & convenables. Il y en a qui veulent que l'on tienne plutôt le malade dans son lit sans chemise, & que l'on transmette aux parties de son corps la vapeur de l'esprit de vin enflammé par le moyen d'un entonnoir passé sous les couvertures; un des avantages de cette seconde pratique, c'est que le corps n'est exposé d'aucun côté à l'air froid. Mais soit que l'on fasse suer le malade dans un lit, dans une boîte quadrangulaire, ou sous ce qu'on appelle communément un gril, il faut que la tête soit découverte & libre, sans quoi la suffocation seroit à craindre. Lorsque le malade aura sué, on lui fera prendre un bouillon préparé avec de la chair maigre ou un peu de vin, afin de lui rendre une partie des forces qu'il aura perdu par l'abondance des sueurs.

Il est évident qu'on parviendra en accélérant le mouvement des humeurs à répandre la décoction pénétrante dans toutes les parties du corps. Mais nous avons ajouté qu'il étoit à propos de déterminer son action, particulierement sur la partie affectée. Or il y a des moyens de produire cet effet. Ils consistent à augmenter & l'impétuosité & la quantité des fluides vitaux dans la partie sur laquelle on se propose de diriger l'efficacité des remedes: mais on augmentera l'impétuosité & la quantité des fluides dans une partie, en diminuant la résistance de ses vaisseaux, & en y accélérant la circulation. On diminuera la résistance des vaisseaux par des fomentations chaudes & émollientes, par des cataplasmes de la même nature & par des ventouses. On accélerera la circulation par des frictions, & en appliquant des substances stimulantes. On se trouvera fort bien encore en pareil cas, des fomentations faites à la partie affectée avec des morceaux de draps, imbibés d'une décoction chaude de gayac, à moins qu'on n'aime mieux l'exposer d'abord à la vapeur de l'esprit de vin.

Si l'on persiste dans l'usage de ces remedes pendant un tems considérable, on peut s'en promettre les plus heureux effets, surtout si on en favorise l'énergie par un régime atténuant, & capable de résister à une putréfaction oléagineuse.

En prenant toutes les précautions que nous avons indiquées dans le paragraphe précédent, la décoction pénétrante & anti-septique sera portée d'un mouvement accéléré dans les vaisseaux, & la matiere corrompue sera évacuée de toutes les parties du corps, mais particulierement de celle qui est affectée, sur laquelle on aura déterminé l'efficacité du remede par le moyen des fomentations & des vapeurs chaudes. Mais il ne faut pas s'attendre à déraciner une maladie aussi opiniâtre, en quelques jours. On fera suer tous les jours pendant trois ou quatre semaines, ayant toujours égard en même tems à la force du malade. Mais de crainte qu'elle ne vienne à s'épuiser dans le cours de la cure, on lui fera prendre les meilleurs alimens, c'est-à-dire, les plus faciles à digérer, pourvu qu'ils ne soient point gras. On le réduira par ce moyen à une grande maigreur. L'embompoint s'évanoüira, & la graisse s'en ira avec les sueurs. Comme la malignité principale de la maladie provient de la corruption de l'huile médullaire, il n'est pas nécessaire de rendre raison de l'exclusion que nous donnons aux substances grasses; il est évident que leur usage ne pourroit qu'augmenter le mal. Les bouillons faits de chair qu'on aura soigneusement dégraissés, les biscuits, les décoctions d'orge, d'avoine, de riz & de millet, les panades & les fruits d'été bien mûrs, sont les meilleurs alimens qu'on puisse permettre. Quant à la boisson, je n'en connois point de plus salutaire que le petit-lait ou le lait coupé avec trois parties d'eau, ou une décoction foible de gayac qu'on rendra agréable avec des raisins ou de la réglisse.

Si l'on prend bien exactement toutes ces mesures, on en retirera de grands avantages, même dans les cas où l'on aura jugé nécessaire l'extirpation des parties corrompues. La remission des symptomes & l'affaissement de la tumeur, sont les signes auxquels on s'appercevra que la cure avance: mais il est à propos de savoir que la structure des *os* a quelquefois été tellement dépravée qu'il reste au malade pendant toute sa vie, une tumeur considérable, qui n'est accompagnée d'aucun autre inconvénient que de la difformité, lorsqu'on a remédié parfaitement à la corruption de l'huile médullaire. On a vu quelquefois encore dans le cours de la cure, la partie de l'*os* corrompue se séparer heureusement, la suppuration des parties molles & extérieures se faire, & être suivie de l'extraction & de la guérison.

Mais comme les enfans sont plus sujets à cette maladie que d'autres, qu'on a de la peine à les déterminer à prendre une quantité suffisante de décoction, & que la foiblesse de leur corps ne permet presque pas de recourir aux sueurs, on leur fera prendre une fois par semaine un purgatif hydragogue; & dans les jours intermédiaires, des anti-scorbutiques modérés. Cependant on tiendra perpétuellement sur la partie affectée, des fomentations pénétrantes faites avec le vinaigre, le sel, l'urine de personnes saines, la rue & les aulx. On leur fera prendre en même-tems du petit lait en boisson. J'ai vu, dit Van-Swieten, une cure faite en quelques mois, par l'usage de ces remedes. Il est à propos de savoir qu'il se fait presque toujours dans ce cas une petite ouverture aux tégumens; qu'il en sort une certaine quantité de sanie; que la tumeur s'affaise peu-à-peu; que les parties de l'os corrompu sortent, & qu'il reste ensuite une cicatrice profonde.

Lorsque le mal est tellement invétéré, que presque toute la moelle est corrompue, & que les vaisseaux vitaux qui y sont répandus sont totalement détruits, il ne faut s'attendre à aucun effet salutaire, même de la part des meilleurs remedes: l'usage des décoctions ne servira de rien; car leur vertu médicinale ne pourra parvenir aux parties affectées, les vaisseaux destinés à les y transmettre ne subsistant plus. Il faut donc s'attendre alors aux suites les plus terribles de la part de l'huile corrompue logée dans la cavité de l'*os*, & dont l'acrimonie augmentera tous les jours. Le seul moyen auquel on puisse avoir recours, c'est de percer l'*os*, & de procurer ainsi une issue à la matiere corrompue. On imitera en cela la nature, qui ne trouve quelquefois d'autres voies pour évacuer la matiere corrompue qu'à travers l'*os* qu'elle corrode. On trouvera dans les meilleurs Chirurgiens des exemples de guérisons obtenues par la pratique que nous venons de proposer.

S'il y a obstruction dans les vaisseaux artériels, veineux ou lymphatiques, soit par disette des fluides, soit par la stagnation de ceux qui y sont contenus, les mêmes accidens que ci-devant seront produits, mais dans un ordre renversé.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent ne permet pas de douter, que la stagnation & la corruption de l'huile médullaire, soit dans les vésicules, soit dans les interstices que laissent entre elles les lames des *os*, n'aient les suites les plus terribles. Mais pour qu'il se fasse une sécrétion convenable de la moelle, & pour que la partie superflue en soit absorbée par les veines, sans être consumée par les mouvemens du corps, il est nécessaire que la circulation des sucs vitaux se fasse avec rapidité dans les vaisseaux qui y portent les fluides & qui les en rapportent. S'il arrive donc qu'une cause, quelle qu'elle soit, produise une obstruction dans le tissu de ces vaisseaux distribués entre les lames des *os* qui sont fort écartées aux environs des jointures, ou dans les vais-

ſeaux qui paſſent à travers le périoſte, ou dans la membrane qui enveloppe extérieurement la moelle ; la sécrétion de l'huile médullaire ſera troublée, & la partie, déja séparée, ne manquera pas d'entrer en ſtagnation ; ſes émonctoires, & les véſicules tendres qui la contiennent étant comprimés par les vaiſſeaux adjacens dans leſquels l'obſtruction ne manquera pas de cauſer du gonflement. L'obſtruction des vaiſſeaux du périoſte externe ſera ſuivie des mêmes effets ; car nous avons obſervé ci-deſſus, qu'il reçoit tous les vaiſſeaux qui vont aux cellules des *os*, ou à la moelle, & qui en reviennent. L'affection du périoſte externe peut donc ſe répandre non-ſeulement dans toute la ſubſtance de l'*os*, mais encore dans toute la maſſe de la moelle ; avec cette différence ſeule, que l'ordre des ſymptomes ſera renversé : car lorſque l'huile médullaire commence à ſe corrompre, & à dégénérer en une ſanie acrimonieuſe, elle attaque les véſicules qui la contiennent, & leurs tiſſus vaſculaires, détruit de la même maniere la membrane de la moelle, le périoſte interne, la ſubſtance de l'*os*, & affecte le périoſte externe après que l'*os* eſt corrodé. C'eſt ainſi que le mal paſſe des parties intérieures aux parties extérieures : mais ſi le mal commence par une inflammation au périoſte extérieur, il paſſe de la maniere ſuivante aux parties internes, affectant d'abord l'*os*, & finiſſant par dépraver la ſubſtance contenue dans ſa cavité. Mais on n'a qu'à recourir à l'article *Caput*, pour s'inſtruire plus au long de la maniere dont l'affection du périoſte paſſe à l'*os*. Nous ajouterons ſeulement ici ce qu'Ariſtote dit, *Hiſt. anim. Lib. III. cap.* 13. ψιλούμενα τὰ ὀστᾶ τῶν ὑμένων σφακελίζει. « Le ſphacele ſe met dans les *os*, lorſqu'ils ſont dé- « pouillés de leurs membranes. » Mais rien n'eſt plus capable de faire voir combien rapidement l'affection du périoſte ſe répand dans le tiſſu vital de l'*os*, que ce qui ſe paſſe dans le panaris ; maladie, où une inflammation violente, accompagnée d'une douleur inſupportable, a ſon ſiége dans le périoſte de la derniere phalange des doigts. Ce mal dure à peine quelques heures, que toute la phalange eſt entierement ſphacélée, & finit par ſe séparer.

Les ſignes diagnoſtics & prognoſtics de ces deux eſpeces de maladie ſont les mêmes, & leur cure n'eſt pas différente.

Car ſoit que le tiſſu des vaiſſeaux du périoſte externe de la ſubſtance de l'*os* ſoit affecté, ſoit que l'affection ait ſon ſiége dans le périoſte interne ; le mal parviendra toujours aux véſicules médullaires, & les ſuites ſeront les mêmes que ſi le mal étoit provenu d'une corruption de l'huile médullaire. La cure doit donc être la même dans l'un & l'autre cas.

Il eſt donc évident que le danger augmente ſelon la différence des parties où le foyer de la maladie eſt placé. Ce que nous avons dit juſqu'à préſent, répand donc beaucoup de lumieres ſur les maladies des *os*.

Quoique l'inflammation la plus légere du périoſte externe ſuffiſe pour produire tous les accidens qui naîtroient de la corruption de l'huile médullaire, cependant il eſt conſtant qu'il eſt plus facile de remédier à cette inflammation, que quand elle commence par le périoſte interne, & par la membrane qui environne la moelle ; car alors on peut ſe promettre les plus heureux effets des remedes externes, & d'ailleurs il n'y a preſque aucune partie du corps où la main du Chirurgien ne puiſſe porter un ſecours immédiat, en faiſant une inciſion aux tégumens ; ce qui facilite la séparation, & ce qui donne lieu à la déterſion. Il eſt donc très-important de conſidérer quelle eſt la partie du corps où réſide la premiere cauſe du mal. Tout étant égal d'ailleurs, le danger eſt d'autant plus grand, que le mal eſt plus profond. Ce que nous avons dit juſqu'à préſent nous conduit donc non-ſeulement à une connoiſſance plus exacte des maladies des *os*, mais auſſi à une cure plus certaine.

1. Une inflammation légere de l'*os* eſt produite par une inflammation du périoſte externe ; & cet inflammation peut avoir un grand nombre de cauſes, ainſi qu'il paroît par ce que nous avons dit à l'article *Inflammatio*. Quant à ſes effets, ils ſont ſuffiſamment connus.

La maladie la plus légere des *os*, eſt donc celle qui commence par le périoſte externe qui eſt composé d'un grand nombre de vaiſſeaux, ainſi que nous l'avons obſervé ci-deſſus ; & c'eſt par cette raiſon que nous avons ajouté, que l'inflammation qui y ſurvient pouvoit provenir d'un grand nombre de cauſes. Voyez les cauſes à l'article *Inflammatio*. L'inflammation une fois formée, il faut s'attendre à toutes ſes ſuites, & à ſes différentes terminaiſons.

2. Cette inflammation ſe connoîtra par les ſymptomes communs de l'inflammation profonde & violente, & par l'accroiſſement de la douleur produit par la preſſion.

Nous avons obſervé à l'article *Inflammatio*, que les ſignes principaux de l'inflammation, ſont la tumeur, la rougeur, la chaleur, la douleur, & la pulſation dans la partie affectée : mais ſi l'inflammation eſt ſeulement dans le périoſte externe, ſans qu'il y ait d'affection aux parties ſupérieures, il eſt évident que la tumeur & la rougeur ne ſeront pas ſenſibles. Alors les ſignes que l'on a de l'inflammation ſe réduiſent à la douleur, à la chaleur, & quelquefois à la pulſation : mais ſi l'on preſſe la partie, enſorte que l'effet de cette preſſion parvienne juſqu'au périoſte, alors la douleur augmentera. C'eſt ainſi que l'on diſtinguera l'inflammation du périoſte externe de celle du périoſte interne, de la membrane qui environne la moelle, ou de la moelle même ; car nous avons obſervé, que dans les derniers cas la preſſion extérieure n'augmente point la douleur, parce que la dureté de l'*os* ne permet pas qu'elle ſe faſſe ſentir aux parties affectées. Il eſt à propos de remarquer, que dans l'affection du périoſte externe des *os* couverts de muſcles forts, ou d'une grande quantité de graiſſe, par exemple de l'*os* fémur, il n'y a qu'une preſſion violente qui puiſſe donner lieu à l'accroiſſement de la douleur.

3. Cette maladie aura les ſymptomes les plus terribles, ſi l'on ne ſe hâte d'y rémedier.

Car tous les vaiſſeaux deſtinés pour la ſubſtance de l'*os* traverſent le périoſte externe, avant que de s'y insérer ; ce qui ne permet pas de douter que l'inflammation à ce périoſte ne ſoit extremement dangereuſe. On n'a qu'à conſulter là-deſſus les articles précédens où nous avons fait l'énumération de ſes ſuites. Quoique l'injure faite à l'*os* dans le commencement ſoit légere ; s'il arrivoit toutefois qu'on la négligeât, & qu'on lui permît de tirer en longueur, il eſt évident qu'elle auroit des ſuites fâcheuſes ; car lorſque l'*os* eſt corrompu dans quelque endroit, cet endroit ne ſe recouvre plus de périoſte, les parties adjacentes & ſupérieures ſont irritées par la ſanie acrimonieuſe, & il ſe forme des abſcès malins & incurables ; ſurtout ſi les choſes ſe paſſent dans quelques parties du corps où les *os* ſoient couverts d'une grande quantité de chairs & où il y ait du danger de faire inciſion, & d'aller juſqu'à la partie affectée ; lors, par exemple, que le périoſte de l'*os* de la cuiſſe eſt enflammé, & qu'il y a ſuppuration, aux environs de ſon articulation ſupérieure ; qui ne voit pas combien cette maladie eſt difficile à guérir, & à combien d'accidens elle eſt ſujette ? J'ai vu, dit Van-Sweiten, un jeune homme de grande eſ-

pérance qui ayant négligé une inflammation profonde du périoste de l'*os* de la cuisse en cet endroit, où elle s'étendoit entre les interstices des muscles, n'en put jamais être soulagé, par les différentes incisions que l'on fit inutilement pour procurer au pus une issue : ainsi après avoir souffert des tourmens incroyables pendant quelques années, il mourut d'une atrophie purulente. Lors donc que l'on s'est assuré de la présence de la maladie par les signes diagnostics qui lui sont propres, il faut recourir sur le champ aux remedes les plus efficaces, & tenter la cure de l'inflammation, par une résolution. C'est le seul moyen de prévenir la suppuration qui est alors fort dangereuse, & la gangrene qui l'est encore davantage.

4. On traitera cette maladie comme les autres inflammations, se proposant en même-tems d'attirer la matiere peccante hors de l'*os*; ce qu'on effectuera par des fomentations, & quelquefois par des incisions.

On prendra donc en pareil cas, toutes les mesures que nous avons indiquées à l'art. *Inflammatio*, pour la cure d'une inflammation qu'il est possible de résoudre. Mais comme il y a tout lieu de craindre que la corruption ne se mette dans l'*os* que le périoste enveloppe, on ne négligera rien pour attirer le levain de la maladie au-dehors. Pour cet effet on employera tous les moyens dont nous avons fait mention à l'art. cité ci-dessus, pour prévenir l'accroissement de l'inflammation. On aura recours à la révulsion du sang dont on déterminera l'impétuosité vers d'autres parties, à la succion, aux frictions, aux épispastiques, aux vésicatoires, aux fomentations, aux bains, aux cauteres, aux setons, & aux purgatifs forts. On tiendra nuit & jour sur la partie affectée les cataplasmes & les fomentations les plus émollientes. On rendra par ce moyen les tégumens extérieurs flasques, & l'on déterminera la matiere inflammatoire à s'y porter; car les effets qu'elle produira dans cet endroit où on l'aura attirée, seront moins pernicieux que ceux qu'elle produiroit sur l'*os*. Il y a un grand nombre d'exemples d'inflammations profondes internes, dérivées de cette maniere vers les parties extérieures, au grand soulagement des malades. Nous lisons *Aphorisme* 49. *Sect.* 7. d'Hippocrate « que la tumeur & la rougeur qui paroissent à la poitrine d'un malade attaqué d'esquinancie, sont d'une heureux augure; parce que ce sont des signes que le mal se porte à l'extérieur. » Aussi dans l'affection dont il s'agit, les plus habiles Medecins nous assurent-ils avoir ordonné avec beaucoup de succès les fomentations les plus émollientes, & même des sinapismes stimulans. Dans les douleurs ischiatiques les plus violentes, Hippocrate veut que l'on amollisse les parties affectées par des bains, des fomentations & des linimens, & il conseille dans son Traité *de Locis in homine. Cap.* 9. d'attirer la matiere peccante au-dehors avec des ventouses : on sait aussi que dans les maux de dents les plus cruels, on se sent incontinent soulagé, s'il survient au côté du visage affecté, de la tumeur & de l'enflure.

Si les remedes que nous venons d'indiquer ne produisent aucun effet salutaire, la seule chose qu'il reste à faire, c'est une incision aux tégumens, qui mette l'*os* à découvert; supposé toutefois que la situation & la nature de l'*os* le permette. Si dans les panaris les plus violens qui proviennent ordinairement d'une inflammation du périoste de la derniere phalange des doigts, ou du tendon qui y est attaché, on ne fait promptement une incision qui pénetre jusqu'à l'*os*, il se sphacelera, la phalange tombera après avoir fait souffrir au malade des douleurs incroyables, & il se formera des ulceres sinueux qui rongeront les parties adjacentes, & qui rendront toute la main roide & immobile. Dans les douleurs ischiatiques, lorsque les fomentations, les bains, & les ventouses ne soulageoient point, tous les anciens Medecins faisoient cautériser profondément la partie : Nous avons détaillé à l'art. *Caput*, les effets salutaires que l'on pouvoit se promettre d'une incision faite aux tégumens du crane, lorsqu'il est question d'empêcher l'affection de passer à l'*os*, dans le cas où il y a blessure & contusion.

On connoîtra que l'inflammation en question tend à un abscès : 1°. Par les signes qui caractérisent & précedent l'inflammation. 2°. Par la pulsation, la fievre & le frissonnement irrégulier. 3°. Par l'absence des symptomes d'une résolution.

On continuera l'usage des remedes que nous avons indiqués dans le paragraphe précédent, tant qu'il y aura quelque espoir que l'inflammation du périoste externe se guérira par la résolution. Mais si le mal tend à la suppuration, il faudra recourir à d'autres moyens; & l'on reconnoîtra aux signes suivans qu'il faut s'attendre à un abscès.

1. Il y aura quelque espoir qu'une inflammation légere se terminera par résolution : mais si tous les symptomes d'une inflammation sont violens, s'ils augmentent continuellement, la terminaison la plus heureuse que l'on puisse attendre est une suppuration. La douleur violente, la grande chaleur, & la fievre aiguë, sont les signes principaux qui indiquent qu'une inflammation profonde au périoste externe, ne se résoudra point, & tend à un abscès.
2. Lorsqu'une inflammation tend à suppuration, tous les symptomes s'augmentent ordinairement. La pulsation devient plus grande, & se fait sentir plus distinctement dans la partie affectée, & il y a fievre, car il ne se fait gueres de suppuration considérable sans fievre. L'irrégularité du frisson doit aussi particulierement donner de violens soupçons qu'il y a suppuration dans les parties intérieures. Alors les malades éprouvent une sensation semblable à celle que produit l'eau-froide versée sur le corps, ou qu'on a coutume de sentir dans le commencement des fievres intermittentes. Ce frisson cesse sur le champ : mais il ne tarde pas à revenir d'une maniere irréguliere. Or, toutes les observations de pratique concourent à nous assurer, que ces frissons irréguliers dénotent dans les inflammations considérables qu'il y a suppuration.
3. Nous avons exposé à l'art. *Inflammatio*, les signes de la résolution. On doit s'attendre à une résolution dans l'inflammation du périoste externe, lorsque le mal est récent, la douleur légere, la fievre petite, & la chaleur à la partie affectée d'un degré modéré. Les symptomes contraires à ceux-ci annonceront donc un abscès ou la gangrenne.

On s'appercevra qu'il y a abscès par les signes d'une suppuration dont le lieu est profond; nous avons donné ces signes aux articles *Inflammatio* & *Abcessus*.

A moins qu'il ne soit évident par des signes antérieurs, qu'une inflammation violente a précédé, il n'est pas facile de découvrir l'abscès qui a suivi cette inflammation. Dans les abscès voisins de la surface du corps, la mollesse de la partie, la fluctuation du pus contenu, & la blancheur, sont des symptomes dont on est suffisamment assuré, ainsi que nous le faisons voir à l'art. *Suppuratio*. Mais lorsque le siége de la maladie est proche de quelques *os* qui ont une grande quantité de tégumens, ce n'est pas sans peine qu'on parvient à découvrir l'abscès caché; car le pus ramassé entre l'*os* & le périoste, est quelquefois en si petite quantité qu'il ne produit point de tumeur sensible. Il arrive même alors que la douleur ne se rallentit point, quoique le pus soit formé; parce que s'augmentant continuellement, ou il corrode le périoste, ou il se fait un issue entre cette membrane & l'*os* subjacent, & la déchirant peu-à-peu, il la sépare de l'*os*, effet qui est toujours accompagné de la douleur la plus vive & la plus insup-

portable. Il ne faut donc point s'étonner si ce mal caché échappe de tems en tems à la connoissance des plus habiles praticiens, & si on ne le découvre que trop tard ; c'est-à-dire, lorsque l'*os* est corrompu, ou lorsque le pus ayant corrodé le périoste s'est répandu dans les parties adjacentes, & a produit des ulceres sinueux malins. S'il s'est formé un abscès aux environs de la crête du tibia, il n'est pas difficile de s'en appercevoir ; au lieu que dans les autres parties on ne s'apperçoit de sa présence, que par les signes qui annoncent sa formation parfaite.

Lorsque le pus a corrodé le périoste, l'*os* est bien-tôt dépouillé, ses vaisseaux détruits, & lui-même corrompu. Voyez l'art. *Suppuratio.*

Dans une suppuration, les petits vaisseaux engorgés d'une matiere inflammatoire incapable de résolution ne manquent pas de se rompre, ainsi que nous l'avons observé à l'art. *Inflammatio.* Mais lorsque cet accident arrive dans une suppuration du périoste, la communication vitale est nécessairement détruite dans la partie de l'*os* subjacent, qui recevoit des sucs nouriciers par le moyen des vaisseaux que la suppuration a détruits; d'où il s'ensuit que l'affection a nécessairement passé à l'*os* : d'ailleurs le pus logé plus profondément deviendra plus acrimonieux, & corrodera la surface contiguë de l'*os* ; ce qui donnera bien-tôt lieu à l'accroissement de tous les symptomes.

La quantité du pus venant à s'augmenter ou se répandre dans les parties adjacentes, après avoir corrodé le périoste, séparera de plus en plus cette membrane de l'*os*. Il y aura donc une portion d'*os* privée successivement de son périoste & corrompue. Outre les accidens qui attaquent l'*os* subjacent dans la suppuration du périoste, on a encore à craindre tous ceux qu'un long séjour du pus, dans un lieu où il n'a point d'issue, & son extreme acrimonie, peuvent produire. Voyez l'art. *Suppuratio.*

C'est pourquoi il faut ouvrir l'abscès sur le champ, évacuer le pus, & nettoyer l'ulcere. Cela fait, on traitera l'*os* de la maniere que nous avons indiqué à l'art. *Caput*, lorsque le crane est dépouillé, ou mis à nu.

Pour prévenir tous ces inconvéniens, & dissiper ceux qui seroient déja arrivés, il n'y a rien de mieux à faire qu'une incision dans tous les tégumens, par le moyen de laquelle le pus sera évacué, & l'on aura accès à l'*os* affecté. Mais il est difficile, & même quelquefois très-dangereux, de faire une incision profonde. Celse dit, *Lib. VII. Cap.* 33. à l'occasion de l'extirpation des membres, qu'il importe peu de savoir si le seul moyen de guérison qui reste est sûr ou non. Cependant comme il s'agit alors, & de la réputation du Medecin, & de la vie du malade ; je crois qu'il est à propos de ne se déterminer qu'avec la derniere circonspection. L'anatomie indiquera au Chirurgien la situation des vaisseaux considérables des autres parties qu'il doit craindre d'offenser. Cependant il est à propos de savoir qu'en différens sujets, la situation des vaisseaux est quelquefois différente. C'est pourquoi dans les cas difficiles, j'estime qu'il est à propos de faire une incision à la graisse & à la peau, & de considérer comment on procedera en sureté, avant que d'enfoncer tout d'un coup l'instrument, & de pénétrer jusqu'à l'*os* affecté. Ce qui doit encore faire préférer la premiere de ces méthodes, c'est qu'il arrive de tems en tems, que lorsqu'on a fait incision aux tégumens communs, le pus qui a corrodé le périoste, & qui s'est répandu dans les parties adjacentes, trouve une issue, & marque une route sure à l'incision, qu'on poussera sans danger jusqu'à l'ulcere sinueux, & jusqu'à la partie affectée. On prendra ensuite, pour la cure de l'abscès, toutes les mesures que nous avons rapportées à l'art. *Suppuratio.*

Comme dans les cas dont il s'agit, le pus se pratique ordinairement une issue sinueuse, & comme il rend sordides les parties sur lesquelles il agit, surtout lorsqu'il a séjourné pendant un tems considérable, on ne manquera pas d'injecter des détersifs doux, surtout ceux qu'on prépare avec l'aloès, la myrrhe, le mastic & la sarcocolle, ajoutant du miel, de la térebenthine, un jaune d'œuf : on parviendra avec ces remedes non-seulement à nettoyer l'ulcere, mais encore à soulager la partie affectée. On prendra de plus dans le cas présent, où un abscès a dépouillé l'*os* de son périoste, toutes les mesures que nous avons recommandées à l'art. *Caput*, dans la cure du crane pareillement dépouillé du sien.

On connoît que l'inflammation du périoste tend à la gangrenne. 1°. Par les signes de l'inflammation la plus violente. 2°. Par la cessation de la douleur dans la partie affectée, sans aucune cause suffisante. 3°. Par une tumeur compacte, dont les accroissemens seront lents, qui sera peu douloureuse, & qui paroîtra aux parties extérieures.

Nous avons remarqué à l'Article *Inflammatio*, à l'occasion des différentes terminaisons de l'inflammation, qu'elle étoit suivie quelquefois de la gangrene, & nous avons indiqué les signes auxquels on pourroit prévoir la gangrene à venir, & s'assurer de sa présence : mais entre ces signes, il y en a quelques-uns qui n'annoncent la gangrene qu'aux parties extérieures du corps & qui ne suffisent pas pour l'indiquer, lorsqu'elle est profonde, & qu'elle a son siége au périoste ; car il ne se forme des pustules à l'épiderme, sa couleur ne devient livide, obscure & noire, que lorsque toutes les parties sont corrompues ; au lieu qu'il s'agit ici des signes qui manifestent la gangrene du périoste avant que les parties supérieures en soient affectées.

1. On connoîtra que l'inflammation est très-grande, par la violence & l'accroissement subit des symptomes. Or les symptomes principaux de l'inflammation du périoste, sont ainsi que nous l'avons déja remarqué, la douleur, la chaleur, & une pulsation profonde. S'ils sont tous violents, & s'ils s'accroissent subitement, il y a tout lieu de craindre la gangrene.
2. Nous avons fait voir aux Articles *Inflammatio* & *Gangrena*, combien la cessation subite de la douleur dans les inflammations violentes, est un signe trompeur, & nous avons donné la raison de cette cessation, dans les cas où les vaisseaux ont été détruits par une inflammation violente. Tout ce que nous avons dit alors est applicable ici. Lorsque l'inflammation se termine par résolution, la douleur diminue à la vérité, mais lentement & par degré ; d'ailleurs une inflammation violente, est rarement suivie d'une bonne résolution, ainsi que nous l'avons démontré à l'Art. *Inflammatio.* Lors donc que la douleur vient à cesser subitement après une inflammation violente, sans aucune cause bonne & louable, c'est-à-dire, sans signe de résolution ; c'est un simptome fâcheux, & qui annonce que la gangrene a succédé à l'inflammation.
3. Alors l'infection passe aux parties supérieures, & d'abord le pannicule adipeux est attaqué, & la cause la plus légere suffit pour donner lieu à une tumeur considérable dans cette partie : mais comme tous les symptomes de l'inflammation cessent lorsque la gangrene est produite ; cette tumeur n'aura ni la dureté ni la résistance du phlegmon, elle sera flasque, presque insensible, & marquera toujours que la tunique adipeuse est en quelque façon gangrénée. Voyez *Suppuratio.*

On connoîtra que la gangrene est présente, non-seulement par les signes dont nous avons fait l'énumération dans le Paragraphe précédent, mais encore par la couleur pâle, livide & cendrée des parties supérieures.

Lorsque

Lorsque les signes qui annoncent que l'inflammation du périoste, continuent ou prennent de l'accroissement; on peut compter qu'il y a, ou qu'il y aura bientôt gangrene. L'altération dans la couleur des tégumens dont nous avons fait mention à l'Article *Inflammatio*, marque que la gangrene qui a commencé au périoste a déja gagné les parties supérieures. Hippocrate nous dit, *Aphor. II. Sect.* 7. que si la chair devient livide à la suite de quelque maladie des os, c'est un signe fâcheux.

Alors l'*os* mis à nu & dépouillé de ses vaisseaux & de ses sucs vitaux, est consumé & carié par la matiere acre, putride & gangréneuse; & l'infection passe rapidement aux parties adjacentes.

Lorsque la gangrene est au périoste, l'importation & l'exportation des humeurs vitales, est totalement détruite dans la partie de l'*os* qui étoit couverte du périoste maintenant corrompu. Il est donc nécessaire que la lame extérieure de l'*os* tombe en mortification. Les vaisseaux intermédiaires placés entre cette lame & la suivante, peuvent bien recevoir des sucs vitaux, soit par le moyen du périoste interne, distribué dans toute la substance de l'*os*, soit par le moyen des vaisseaux qui serpentent entre la lame de l'*os*, soit par le moyen de ceux des endroits du périoste externe qui sont encore sains: mais la partie mortifiée supérieure à ces vaisseaux, les suffoquera nécessairement à la longue, les corrompra, la sanie gangréneuse des parties mortifiées dévorera tout ce qui les environne, & il se formera dans l'*os* une carie terrible. Lorsque les parties supérieures & l'*os* même sont corrompus, alors il y a sphacele, & les parties adjacentes sont bientôt infectées. Après ce que nous avons dit, il n'est pas difficile de rendre raison de la rapidité des progrès du mal.

C'est par cette raison qu'il faut se déterminer promptement à faire une incision à la partie affectée qui pénetre jusqu'à l'*os*; après quoi on nettoyera la plaie, & l'on traitera l'*os* ainsi que nous l'avons indiqué à l'Article *Caput*.

Le seul espoir de guérison qu'il y ait, c'est que s'il reste encore quelque partie de la substance de l'*os* vivante, elle pourra donner lieu à la génération de la substance perdue, en se hâtant de la séparer des parties qui la couvrent & qui sont mortifiées; ou si tous les vaisseaux répandus dans l'*os* sont déja mortifiés, c'est de faire une ouverture à l'*os*, & de procurer par ce moyen une issue à la matiere corrompue. Il est impossible que la moelle soit saine, si toute la substance de l'*os* est mortifiée; c'est pourquoi il est absolument nécessaire de faire une incision, & de pénétrer jusqu'au siége de la maladie. Il ne faut pas s'effrayer de ce que cette pratique peut avoir de barbare & de cruel en apparence, parce que toutes les parties environnantes sont ordinairement gangrénées. C'est donc très-sensément que Celse conseille au *chap.* 2. *de son huitieme Livre*, où il traite de la Cure des maladies des *os*, de mettre d'abord l'*os* à découvert, d'extirper l'ulcere, & si la maladie de l'*os* est plus grande que l'ulcere, d'écarter les chairs, jusqu'à ce que l'*os* paroisse sain en tout sens; car s'il est à propos de faire quelquefois incision dans les parties vivantes qui couvrent le périoste enflammé, pour empêcher l'affection de passer à l'*os*, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus; il l'est beaucoup plus encore, lorsqu'il y a gangrene & corruption actuelle dans l'*os*; car il n'est pas possible qu'ils s'en fasse une dépuration, à moins qu'on n'y donne lieu par une issue.

Lorsqu'on aura fait incision, on mettra des plumasseaux secs entre les levres de la blessure; on les y laissera jusqu'au jour suivant: alors le gonflement causé par l'affluence des humeurs, augmentera l'orifice de la plaie, & mettra l'*os* à découvert. On déterminera par l'altération de sa couleur, par son aspérité, & par d'autres circonstances, quelle est l'espece & le degré de la corruption. Voyez l'Art. *Caput*. Hippocrate paroît approuver cette pratique; car voici la maniere dont il décrit une gangrene du crane, occasionnée par un sphacele du cerveau dont il traite dans le *Chap.* 8. *de son I. premier Livre des Maladies.* « S'il y a sphacele au cerveau, dit-il, la douleur se fera sentir principalement à la partie antérieure de la tête, qui se gonflera & deviendra livide; la fievre & le frisson accompagneront ce symptome. Alors on fera une incision à la partie gonflée, & l'on ratissera l'*os*, après l'avoir nettoyé. » Nous avons expliqué à l'Art. *Caput*, comment il faut faire de petites ouvertures au crane, & pratiquer par ce moyen des issues aux petits vaisseaux subjacents; afin que la partie de l'*os* puisse se séparer plus promptement & plus commodément, & sa substance détruite se régénérer. Or il n'y a point de doute que la même pratique ne soit salutaire dans toute autre maladie pareille des *os*: mais afin qu'elle puisse produire des effets heureux, il ne faut pas que toute la substance de l'*os* soit corrompue; il faut qu'il y ait des vaisseaux sains & vivans sous les parties mortifiées. Lors donc qu'on trouve après l'incision, que l'*os* est entierement corrompu, il faut enlever la partie mortifiée, soit avec un instrument tranchant, soit avec un cautere actuel; c'est l'avis que Celse donne dans le chapitre deux de son huitieme Livre: & les Chirurgiens les plus célebres l'ont suivi. Cependant la Nature aidée d'alimens louables, & de remedes convenables, fait quelquefois des prodiges dans les cas de cette nature.

L'inflammation du périoste interne provient des mêmes causes, produit sur les parties internes de l'*os* les mêmes effets, & se termine de la même maniere que l'inflammation du périoste externe, soit par un abscès, soit par la gangrene: mais le défaut d'évacuation rend ses suites beaucoup plus dangereuses. Aussi toute la moelle & tout l'*os* sont ils promptement détruits par une putréfaction très-fétide & par la carie.

Comme le périoste interne est garanti par l'*os*, il est moins sujet aux maladies dont nous venons de parler, que le périoste externe: mais étant vasculeux comme lui, il y a un grand nombre de causes qui peuvent y produire de l'inflammation, & cette inflammation a des terminaisons différentes. Le périoste externe distribue un grand nombre de vaisseaux dans la substance de l'*os*, & reçoit ceux qui en sortent. Il y a toute apparence qu'il en est de même du périoste interne. Les maladies du périoste externe affectent particulierement l'*os*; parce que les vaisseaux qui en partent, & qu'il reçoit, étant détruits, la circulation des sucs vitaux cesse dans toute la substance de l'*os*. La même chose se passe dans les maladies du périoste interne; en sorte que la partie intérieure de l'*os* peut être corrompue, tandis que sa partie extérieure est encore saine. Ceci paroît être confirmé par l'opération de M. Ruysch que nous avons déja citée. Il trouva, comme nous avons dit, dans la cavité du cubitus, un tuyau osseux, si parfaitement séparé de la substance extérieure, qu'il pouvoit se mouvoir en tous sens. Comme dans les *os* du crane, les vaisseaux du péricrane touchent la lame extérieure, & ceux de la dure-mere la lame intérieure; il en est à-peu près de même dans les os creux qui sont plus gros. Les vaisseaux du péricrane & de la dure-mere se rencontrant dans le diploé, entre les deux lames du crane; il y a toute apparence que le même mécanisme regne au milieu de l'*os*. Nous lisons *in Thesaur.* 10. *n°.* 176. de Ruysch qu'il avoit un *os* dépaule où l'on voyoit une substance osseuse & spongieuse, semblable au diploé du crane, & placée entre deux lames. Cet Auteur assure avoir observé la même chose dans quelques autres; & c'est de-là qu'il part, pour expliquer la formation du tuyau osseux dont nous avons parlé plus haut, & sa séparation de la partie supérieure de l'*os*. Ruysch confir-

me son opinion par un exemple tout semblable au précédent, qu'il rapporte dans son *Musæum Anatomicum*, & dans son *Thes.* 8. *n°.* 8. *Pl. III. fig.* 2. 3. 4. Il se forma par les seules forces de la Nature, après une carie invétérée du tibia, un morceau d'*os* rond & creux, dont il a donné la figure dans ses Planches. Il s'ensuit donc que tous les accidens qui arrivent aux *os* à la suite de l'inflammation, de la suppuration, ou de la gangrene du périoste externe, peuvent arriver pareillement à la suite des mêmes affections au périoste interne. Mais si nous examinons que toute corruption produite dans les maladies du périoste interne, a son siége dans la cavité de l'os, & qu'il n'y a aucune issue pour la matiere peccante; nous en conclurrons facilement que les maladies du périoste interne sont plus terribles que celles du périoste externe; car il y a nécessairement alors corruption de la moelle, & cette corruption est suivie de tous les accidens dont nous avons parlé ci-dessus.

D'où il est évident que soit que cette membrane soit d'abord enflammée, soit qu'elle soit ensuite offensée en conséquence de l'infection de la moelle, la même maladie, c'est-à-dire, la carie de l'*os* sera toujours produite, mais à un degré qui ne laissera presqu'aucun espoir de guérison.

Car le périoste interne couvre la surface concave des *os*, & est contigu à la membrane commune qui environne les vésicules médullaires; d'où il s'ensuit évidemment, qu'il ne peut être enflammé sans que la moelle ne soit promptement affectée. Car cette inflammation se terminera en un abscès ou en gangrene; or dans l'un & l'autre cas, le pus ou la sanie corrodera la contexture foible de la moelle, y engendrera promptement de la corruption, & cette corruption sera suivie de tous les accidens dont nous avons parlé ci-dessus. Ce que nous avons dit jusqu'à présent, démontre suffisamment combien la cure doit être difficile alors. D'ailleurs je n'imagine pas qu'on ait quelque moyen de connoître promptement, s'il y a inflammation, soit à la membrane qui enveloppe la moelle, ou à la moelle même, ou si c'est au périoste interne: car dans tous ces cas, il y a symptome d'inflammation profonde, une forte compression n'augmente point la douleur, & les effets sont les mêmes; c'est-à-dire, que l'*os* est carié, & la moelle excessivement corrompue. Il n'y a donc qu'une seule & même méthode pour toutes ces maladies.

On connoîtra qu'il y a inflammation, 1°. aux signes généraux de l'inflammation. 2°. A la profondeur de la partie affectée. 3°. A une douleur obtuse, fixe & continue, qui ne cede à aucun remede, & que la pression n'augmente point. 4°. A l'accroissement de cette douleur après quelques mouvemens musculaires.

Comme il est assez ordinaire de ne découvrir les maladies dont il s'agit ici, que par leurs effets les plus terribles, c'est-à-dire, lorsqu'il est trop tard; cherchons avec soin les moyens d'éviter cet inconvénient: j'avoue qu'ils sont très-difficiles à trouver; cependant il y en a: il y a des signes qui caractérisent le commencement du mal.

Voyons maintenant quels sont ces signes:

1. La plupart des signes d'une inflammation ne se manifestant que dans l'affection des parties extérieures du corps; il ne faut avoir ici égard qu'à la chaleur, à la douleur, & à la fievre, symptomes concomitans de presque toutes les inflammations violentes. Quant à la pulsation, elle n'est pas sensible, tant à cause de la profondeur du siége de la maladie, que parce que les vaisseaux du périoste interne, sont extremement foibles.

2. S'il y a des signes d'inflammation, & qu'on n'apperçoive en même-tems aucune affection aux parties extérieures, il y a tout lieu de soupçonner, que le mal est logé dans les parties les plus internes des *os*.

3. Les malades se plaignent ordinairement dans ces cas d'une sensation semblable à celle qu'ils éprouveroient, si leurs *os* s'entr'ouvroient des parties intérieures, vers les parties extérieures. La douleur obtuse demeure fixe dans le même endroit; elle est en même-tems très-fatigante: car c'est en vain qu'on tente de la calmer par des fomentations, par des cataplasmes, ou en changeant la posture de la partie affectée. Une compression forte ne l'augmente point. Ce que nous avons dit ci-dessus, suffit pour rendre raison de tous ces phénomenes.

4. Il ne s'ensuit pas moins évidemment que l'huile médullaire peut passer des cavités des *os*, dans celles des articulations, où elle sert à lubrifier, & à oindre les extrémités des *os* & les ligamens, & où elle est consumée par le mouvement. Donc si le mouvement vient à être augmenté, les fluides qui sont en stagnation dans la cavité des *os*, seront mis pareillement en agitation, & prendront un mouvement plus prompt. Mais si la douleur provient de l'inflammation du périoste interne ou de la membrane médullaire, il ne sera pas possible que le mouvement des humeurs soit accéléré dans les parties, sans que cette douleur augmente. Toutes les fois donc que les humeurs seront mises en agitation, soit par un usage inconsidéré du vin, soit par celui des substances aromatiques, il y aura accroissement dans la douleur, lorsque le périoste interne, ou la substance médullaire sera affectée.

On guérira cette maladie, 1°. par la méthode générale qu'on suit dans les inflammations, voyez l'article *Inflammatio*. 2°. Par celle que nous avons proposée plus haut, à laquelle on aura recours, & qu'on observera avec exactitude, aussi-tôt qu'il y aura des signes d'un commencement de résolution.

La cure d'une inflammation par résolution est de toutes la plus commode & la plus à souhaiter: mais on ne peut guéres se la promettre dans le cas dont il s'agit. Car il est rare qu'on appelle le Medecin dans les premiers jours de la maladie. Comme la douleur est obtuse, & située profondément, ou on la néglige entierement, ou l'on a recours à des remedes extérieurs, qui, dans l'état où sont les choses, ne peuvent produire aucun effet. Mais on n'a qu'à consulter l'art. *Inflammatio*, pour savoir combien il importe à la cure d'une inflammation par résolution, d'y travailler, tout au commencement de la maladie. Les fomentations, les frictions, & les bains, qui sont si salutaires dans les autres inflammations, ne pénetrent point dans celle-ci jusqu'à la partie affectée. Il ne faut attendre de soulagement que de la saignée, des purgatifs anti-phlogistiques, & des remedes capables de diminuer la quantité & l'impétuosité du sang artériel, aidés d'un régime foible, & de tout ce qui peut atténuer & délayer.

Mais si l'usage de ces remedes produit quelqu'effet; si les symptomes ne cessent pas entierement à la vérité, mais sont affoiblis, le Medecin ne doit point perdre espérance: il peut se flatter d'une cure parfaite, & il doit y travailler de toute sa force; d'autant plus que la plus petite partie de levain qu'il laisseroit subsister, donneroit lieu dans la suite à des accidens qui n'auroient point de remedes. Quoique l'inflammation soit modérée, je lui conseille de recourir à la méthode que nous avons recommandée ci-dessus, c'est d'imprégner le corps de décoctions pénétrantes, & d'user des autres mesures que nous avons indiquées. Il pourra parvenir en se conduisant ainsi, à subjuguer les restes du mal. Mais comme on ne peut gueres imprégner le corps des décoctions des bois, sans procurer une fievre artificielle: on voit assez que cette pratique suppose que l'inflam-

mation eſt détruite ; autrement elle ne feroit qu'irriter les ſymptomes.

Mais s'il y a ſuppuration ou gangrene dans la partie affectée, & ſi l'on en eſt aſſuré, non-ſeulement par les ſignes ſenſibles d'une inflammation antérieure, mais encore par une douleur obtuſe, fixe & profonde ; alors il n'y a point de cure à eſpérer, ſi ce n'eſt par le moyen des décoctions.

Car lorſqu'on n'a point employé du tout les remedes qui conviennent dans la cure d'une inflammation par réſolution, où lorſqu'on s'en eſt ſervi trop tard ; lorſque l'inflammation eſt ſi violente, qu'il n'y a point de réſolution à attendre, quoiqu'on ait employé à propos tous les remedes convenables ; il faut alors s'attendre à quelqu'autre terminaiſon, c'eſt-à dire, à la ſuppuration ou à la gangrene ; car comme le pus, ou la ſanie gangréneuſe, n'ont abſolument aucune iſſue ; il eſt évident, qu'il ne peut s'enſuivre de ce défaut, que les accidens les plus terribles. On s'aſſurera que l'inflammation s'eſt déterminée de l'une ou de l'autre de ces manieres, par l'abſence des ſignes d'une réſolution, & par la préſence d'une douleur obtuſe, fixe & profonde. Quant à l'eſpoir qu'on a de guérir en ce cas, il doit être uniquement fondé ſur la méthode que nous avons recommandée ci-deſſus, qui conſiſte à imprégner le corps de décoctions, & à emporter par ce moyen toute la matiere corrompue. Mais ſi les meſures que nous avons preſcrites ne réuſſiſſent point, & s'il n'y a point de danger de faire une inciſion juſqu'à l'*os* ; on ne balancera point à en venir à cette opération, & l'on pratiquera une ouverture dans la cavité de l'*os*, par laquelle la ſanie pourra s'évacuer. Il eſt évident par ce que nous avons dit ci-deſſus, qu'il y a des cas où cette derniere méthode a dû produire de bons effets. On a eſſayé ce que pourroit auſſi la ſalivation par le moyen du mercure, dans les cas de cette nature : mais Van-Swieten nous dit qu'elle ne produit rien de bon. D'où il s'enſuit que les remedes que nous avons indiqués, ſont les ſeuls dont on puiſſe tirer quelqu'avantage.

Alors la partie interne de l'*os* étant putréfiée, gonflée, enflammée & cariée dans toute ſa ſubſtance ; le périoſte externe doit être enflammé, diſtendu par la tumeur de l'*os*, & corrodé par la matiere acrimonieuſe ; & les parties ſupérieures, contractant peu à peu l'infection, qui gagne les parties adjacentes, elles deviendront ſpongieuſes, ſe gonfleront, & feront douloureuſes juſqu'à ce que la deſtruction du membre ſoit parfaite. Lorſque les choſes ſont en cet état, il en faut abſolument venir à l'extirpation.

Car le pus retenu dans un lieu chaud & bien fermé, s'atténuera, deviendra putride, & prendra néceſſairement de l'acrimonie, voyez l'article *Suppuratio ;* & s'il y a de la ſanie gangreneuſe, elle ne tardera point à s'altérer, & à contracter de la malignité. L'huile médullaire qui ſe répandra après avoir corrodé les véſicules qui la contenoient, entrera en ſtagnation, deviendra acrimonieuſe & rance, & prendra de la malignité. D'où l'on voit que la cavité entiere de l'*os* ne tardera point à ſe remplir de ſanie acre & putride. Cette ſanie agira bien-tôt ſur la ſurface concave de l'*os* ; les vaiſſeaux diſtribués entre les lames s'enflammeront : les lames qui étoient auparavant contiguës ſe ſépareront ; il ſe formera une tumeur dans la ſubſtance de l'*os*, & toutes les parties ſeront enfin corrodées. Cette dépravation ne ſe fera point, ſans qu'il y ait de nouvelles douleurs ; car lorſque toutes les parties contenues dans la cavité de l'*os* ſont corrompues, les premieres douleurs ceſſent quelquefois, ou ſi elles continuent, elles ſont fort obtuſes : mais lorſque le périoſte externe qui eſt exceſſivement ſenſible, commence à être diſtendu par la tumeur de l'*os*, ou corrodé par une ſanie acrimonieuſe qui pénetre juſqu'à lui, le malade doit reſſentir les douleurs les plus fortes & les plus vives. Alors les parties molles qui environnent l'*os*, commencent à ſe corrompre & à participer à la contagion qui fait des progrès lents à la vérité, mais continus ; il s'y forme, mais ſurtout, dans la membrane adipeuſe, des tumeurs aſſez larges, ſpongieuſes, & qui cedent au toucher. C'eſt ainſi que le mal paſſe par degrés des parties intérieures, aux parties extérieures ; la corruption devient générale, & enfin un membre ſe trouve entierement détruit : car lorſque toutes les parties & l'*os* ſont mortifiées, il y a vraiment un ſphacele qui ne peut être guéri que par l'extirpation. Quoique la plupart des parties ſoient détruites par les contuſions violentes, & par les gangrenes malignes : il reſte cependant quelqu'eſpoir qu'il reſtera des vaiſſeaux entiers, ſains & vivans, ſous les parties mortifiées ; qu'à l'aide de ces vaiſſeaux, il y aura ſéparation ; & que la ſubſtance perdue ſe régénérera : mais dans le cas dont il s'agit, il ne faut s'attendre à rien de ſemblable ; car la corruption commence aux parties ſubjacentes.

Cette maladie a ſouvent pour cauſe un virus vénérien, ou quelque diſpoſition ſcorbutique dans les humeurs, ou la tendance à la maladie que nous appellons rachitis. Ceci bien examiné, nous inſtruira de ce que c'eſt que les *gumma*, les tophus, les nœuds, les exoſtoſes, les abſcès, la carie, & le *ſpina-ventoſa* des *os*.

Quoique l'inflammation du périoſte interne, de la membrane qui environne la moelle, & des follicules qui contiennent l'huile médullaire puiſſe provenir de toutes les cauſes capables de produire une inflammation dans toutes les parties du corps ; cependant ces parties étant miſes à l'abri de toute injure, l'inflammation qui y ſurvient eſt rarement d'une nature ordinaire. On remarque dans la corruption des *os*, & dans la deſtruction de leur tiſſu, que ces effets ſont fréquemment des ſuites d'une cacochymie du ſang. Telle eſt

*La cacochymie du ſang cauſée par un virus vénérien.* Il eſt démontré par une infinité d'expériences, qu'alors l'infection ſubtile du ſang tombe ſur différentes parties du corps où elle détruit peu-à-peu tout ce qu'elle approche. On fait auſſi que telle eſt ſa nature, qu'elle corrompt les humeurs ſaines, & qu'elle leur communique ſa malignité ; enſorte que la contagion gagne non-ſeulement les parties adjacentes de l'endroit affecté, mais encore les plus éloignées ; car il eſt conſtant que le virus vénérien s'inſinue d'une maniere ſurprenante entre les parties oléagineuſes & mucilagineuſes du corps. On ne doit donc point être ſurpris qu'il ſe mêle à l'huile graſſe diſperſée dans la ſubſtance des *os*, ou ramaſſée dans leurs cavités, qu'il cauſe-là une dépravation lente, & que corrodant peu-à-peu toutes les parties, il engendre une corruption totale. Une obſervation qu'on n'a que trop d'occaſion de faire, c'eſt qu'entre les maladies des *os*, les plus dangereuſes & les plus malignes, proviennent de la vérole, ſurtout lorſqu'elle eſt invétérée, & qu'elle a pris de profondes racines ; car il eſt rare que ces parties en ſoient attaquées, lorſqu'elle eſt récente : mais lorſqu'elle eſt invétérée, elle produit des douleurs opiniâtres & inſupportables, qui ne cedent à aucun remede ; & que la ſalivation, & les décoctions des bois, ſuſpendent à peine. La vérole affecte la moelle ; c'eſt un fait démontré par une infinité d'obſervations : il n'eſt pas moins conſtant, que les maladies des *os* les plus terribles, ſont quelquefois une de ſes ſuites. Van-Swieten nous dit avoir vu les côtes, le ſternum, & les clavicules conſumées par la vérole, les vertebres du cou corrodées par un ulcere vénérien au pharynx, & la ſurface extérieure de l'*os* pariétal droit être cariée par le virus vénérien & ſe détacher. Ces obſervations ſuffiſent pour démontrer que la vérole, eſt fréquemment

une des causes des maladies des *os*. Passons maintenant à

*La disposition scorbutique des humeurs*. Les premiers symptomes du scorbut se manifestent communément aux environs des gencives & des dents; on sait que ce mal porte la carie dans les dents, les fait tomber par morceaux & attaque même la partie osseuse de la mâchoire. Les ulceres invétérés aux jambes, auxquels les scorbutiques sont si sujets, sont quelquefois accompagnés de la carie des *os*. Lorsque cette maladie a beaucoup de malignité, elle carie tous les *os*; on en trouve un exemple dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences en* 1699. Et nous lisons dans le Traité *des Maladies des Os*, de M. Petit, *Tom. II.* qu'il trouva dans un grand nombre de Soldats qui moururent du scorbut, le périoste entierement corrompu en plusieurs endroits & séparé des os, & sous cette membrane une lymphe d'une couleur obscure & noirâtre, & d'une puanteur insupportable. D'où il s'ensuit que le scorbut invétéré attaque les *os*; ce qui est confirmé par plusieurs symptomes, tels que les douleurs nocturnes, qui lui sont communs avec la vérole.

*Quant à la tendance des humeurs à la maladie que nous appellons rachitis*. Il est évident que le rachitis a beaucoup d'analogie avec le scorbut, & qu'il y a tout lieu de soupçonner que le virus vénérien entre pour quelque chose dans ces causes; car les enfans qui viennent de parens mal-sains & qui ont eu plusieurs gonorrhées, en sont le plus fréquemment attaqués. Mais on observe qu'alors les *os* sont violemment affectés, que les dents deviennent noires, se carient & tombent; que les épiphyses deviennent prominentes, & que l'effort le plus léger les sépare des *os* auxquels elles sont adhérentes; enfin que lorsque cette maladie est poussée à son dernier degré, elle est fréquemment accompagnée de la carie & du *spina ventosa*.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent répandra beaucoup de lumiere sur ce que nous avons à dire des maladies suivantes.

Les *gumma* qui sont des tumeurs formées de la substance même de l'*os*, d'une nature si molle & si visqueuse, qu'elle cede à la compression, comme la gomme des arbres, lorsqu'elle a été exposée aux rayons du soleil, ou avant qu'elle ait acquis sa dureté; sont des effets assez fréquens de la vérole; ils viennent non-seulement à la tête, mais encore au milieu & à la partie la plus solide des gros *os*. Il paroît que c'est l'obstruction ou l'inflammation des vaisseaux distribués entre les lames osseuses qui donne lieu à leur formation; car lorsque ces vaisseaux sont obstrués ou enflammés, ils se dilatent, & en se dilatant ils écartent nécessairement les lames qui sont au-dessus d'eux. Peut-être aussi qu'alors la substance de l'*os* proprement dite, qui est naturellement dure, s'amollit & perd sa consistance. On trouve dans les Praticiens des exemples surprenans de ce phénomene. Il arrive par des causes inconnues, que non-seulement quelques parties des *os*, mais même des *os* entiers, deviennent mous comme les chairs. Nous avons de ce fait un si grand nombre de preuves qu'il n'est pas permis d'en douter. Il est pareillement démontré par un grand nombre d'observations que les *os* ainsi amollis se gonflent quelquefois; & telle est l'origine des tumeurs appellées *gummata*.

Il est évident par ce que nous avons dit, que ce défaut de consistance dans les *os* succede quelquefois aux abscès formés dans les parties adjacentes, qu'il a son principe dans la substance des *os*, & qu'il est souvent une des suites de la vérole. Il faut cependant avoüer que les *os* sont quelquefois attaqués de *gumma* sans qu'il paroisse y en avoir de causes suffisantes. Ne pourroit-on point alors recourir à la cacochymie acide du sang, pour rendre raison de cette dépravation? d'autant plus que personne n'est plus fréquemment attaqué de *gumma* que les enfans foibles, dont les alimens sont pour la plupart acescens, les vaisseaux & les visceres débiles, incapables de surmonter le vice du chyle engendré de ces alimens. Nous lisons dans le *Thesaur.* de Ruysch, 4. *N°*. 38. que la liqueur dans laquelle il conservoit un fœtus, étant devenue trop acide, ses côtes s'amollirent au point qu'on pouvoit non-seulement les fléchir en tous sens, mais même y faire des nœuds, comme à des ficelles.

*Des tophus & des nœuds*. Lorsque les tumeurs de l'*os* sont plus dures que les *gumma*, & plus molles que la substance de l'*os*, on les appelle nœuds ou *tophus*. Le célebre Boerhaave a coutume de comparer les *tophus* aux cornes des veaux, lorsqu'elles n'ont pas encore percé la peau, & les nœuds aux cornes des mêmes animaux, lorsqu'elles ont percé la peau, mais sans avoir encore toute leur dureté. D'où il s'ensuit que les nœuds & les *tophus* ne different des *gumma* que par leurs différens degrés de consistance.

*Exostoses*. Ces tumeurs ont la dureté de l'*os*, & sont même quelquefois plus dures. Quelquefois l'exostose occupe tout l'*os*, ainsi qu'on en a des exemples dans les *os* du carpe & du métacarpe, dans ceux du tarse & du métatarse, & dans les phalanges des doigts. Ce fait est rare dans les gros *os*. Ce mal n'en attaque ordinairement qu'une partie. Ce que nous avons dit aux articles *Caput* & *Fractura*, de la nutrition & de l'accroissement des *os* & de la régénération de leur substance perdue, prouve suffisamment que la substance dure des *os* peut être réparée par des humeurs louables, portées en quantité & avec l'impétuosité convenables, dans les vaisseaux sains. D'ailleurs on remarque assez fréquemment dans la cure des fractures, surtout lorsque les sujets sont jeunes, que le callus qui se forme & qui réunit les parties séparées s'éleve au-dessus de la surface de l'*os*, & reste pendant toute la vie du malade comme une substance dure & osseuse: mais cette substance qui soude & consolide les *os* fracturés & restitue la substance qu'ils ont perdue, est d'abord molle & n'acquiert que par degré la dureté de l'*os*. Voyez l'article *Vulnus*. Si donc il arrive par quelque cause que les vaisseaux qui portent la matiere qui nourrit l'*os*, & répare la substance perdue, soient dilatés, le diametre de l'*os* en sera augmenté & il y aura tumeur. Mais comme il est extremement probable, ainsi que nous l'avons remarqué à l'article *Caput*, que ces vaisseaux sont répandus entre les lames des différentes couches dont les gros *os* sont formés, ces vaisseaux en se dilatant sépareront d'autant plus les lames les unes des autres, & augmenteront le volume de l'*os*.

Or selon que ces tumeurs prominent au-dessus des parties extérieures, ou vers les parties internes, selon les différentes parties de l'*os* qu'elles affectent, selon la différence des parties adjacentes qu'elles offensent, & selon leurs différentes figures & grosseurs, il en naît différens accidens, ainsi que nous lisons dans les Auteurs qui ont recueilli des observations.

Ruysch nous dit, *in Thesaur.* 10. *N°*. 178. *Pl. II. Fig.* 4. & 5. qu'il divisa longitudinalement avec une scie une partie du tibia affectée d'exostose, & qu'il trouva que cette exostose creux partoit de la surface interne de l'*os*, & rétrécissoit la cavité qui contenoit la moelle. D'où l'on voit combien d'accidens peuvent être produits par une pareille exostose. La moelle en peut être comprimée & offensée, & il pourra s'ensuivre tous les symptomes analogues à ces deux défauts, & dont nous avons déja fait l'énumération. Les exostoses qui se forment au milieu & à la partie la plus solide des gros *os*, sont ordinairement assez dures dans toutes leurs parties: mais celles qui sont situées aux environs des jointures, n'ont quelquefois de dureté qu'en leurs parties extérieures; & l'on a trouvé sous cette croûte une dépravation surprenante des parties molles situées entre les lames osseuses écartées les unes des autres, ces parties avoient dégénéré en fungus, en pus, en sanie & en mucosité. Voyez M. Petit, *Maladie des Os*, *Tom. II.* S'il se forme une exostose à la lame intérieure du crane, il

eſt évident que cette tumeur comprimant le cerveau, ſera ſuivie de l'épilepſie, de la paralyſie & de l'apoplexie. Quant aux exoſtoſes qui paroiſſent à la ſurface extérieure des *os*, elles diſtendent peu à peu le périoſte, & cauſent des douleurs longues & aiguës qui ceſſent bientôt ſi ces tumeurs ſont en pointe.

Les exoſtoſes ſont quelquefois des ſuites de quelque injure extérieure. Elles proviennent auſſi de cauſes internes dont aucune ne produit plus fréquemment cet effet que la vérole. Lorſque le ſcorbut a de la malignité, les ulceres aux jambes qui l'accompagnent, & qui réſiſtent à tous les remedes vont rarement ſans carie, & il y a auſſi quelquefois exoſtoſe: celles dont les cauſes ſont extérieures ne ſont pas communément fort dangereuſes quoique très-difficiles à guérir; au lieu que celles qui ſont des effets de quelque cauſe interne, diſparoiſſent quelquefois entierement, ou du moins ſont beaucoup diminuées, ſi l'on anéantit le mal dont elles ſont les ſymptomes, ainſi qu'on en fait fréquemment l'obſervation ſur les exoſtoſes vénériennes. On ſait encore que les contuſions les plus légeres ſuffiſent pour donner lieu à une exoſtoſe, ſurtout aux parties des *os*, où les tégumens ne ſont pas fort épais. C'eſt pourquoi ces tumeurs ſont aſſez fréquentes à la crête du tibia. Cette partie étant plus ſujette à être offenſée par des cauſes extérieures qu'aucune autre, M. Petit dit dans ſon Traité *des Maladies des Os*, qu'il y a peu d'hommes en qui elle n'ait quelque aſpérité. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences en* 1720. & vous y apprendrez que les grandes contuſions ſont capables de produire des exoſtoſes prodigieuſes.

Les exoſtoſes qui proviennent d'injures extérieures ſe guériſſent rarement, à moins que ce ne ſoit à l'aide d'une opération chirurgicale: mais comme elles ſont communément peu dangereuſes, & que l'opération chirurgicale le ſeroit beaucoup, & auroit d'ailleurs de la difficulté, il ne faut la conſeiller que dans les cas où la groſſeur, la figure ou la ſituation de l'exoſtoſe ſeroient exceſſivement incommodes.

Quant aux exoſtoſes qui proviennent de cauſes internes, on en vient quelquefois à bout, ou du moins on les diminue beaucoup, en en attaquant les cauſes. Mais ſi l'exoſtoſe ſubſiſte après la deſtruction de ſa cauſe, comme il arrive dans la cure de la vérole, on fera une inciſion au tégument, & l'on enlevera l'exoſtoſe avec un inſtrument tranchant ou le cautere actuel; opération à laquelle il ne faudra toutefois ſe déterminer que lorſque l'exoſtoſe auroit des ſuites fâcheuſes. J'ai vu des exoſtoſes ſubſiſter pendant pluſieurs années après la cure de la vérole, ſans aucun autre inconvénient que la difformité de la partie, dit Van-Swieten. Vous trouverez dans le Traité *des Maladies des Os* de M. Petit, *Tom. II.* les méthodes les meilleures d'enlever les exoſtoſes.

*Les abſcès.* Nous avons décrit à l'article *Suppuratio* ce que l'on entend par un abſcès des parties molles; & il eſt évident par ce que nous avons dit juſqu'ici, que les *os* ſont ſujets à cette maladie. Il eſt démontré par des obſervations de pratique que des inflammations formées, ſoit dans les parties celluleuſes voiſines des jointures des *os*, ſoit dans la cavité du milieu des gros *os*, ont dégénéré en abſcès. D'ailleurs on dit qu'il y a un abſcès dans la ſubſtance de l'*os*, lorſqu'une ou pluſieurs des lames qui le forment en s'uniſſant, ſe mortifient, ſe corrompent, ſe déſuniſſent & ſe ſéparent des vaiſſeaux ſubjacens & ſains, de la ſubſtance régénérée & ſemblable aux lames ſéparées, ou du nouveau périoſte de cette ſubſtance régénérée & qui a ſervi à la réparation de la ſubſtance perdue. Voyez à l'article *Caput* l'obſervation d'Hippocrate, ſavoir, que dans les bleſſures & dans les plaies de la tête, où l'*os* eſt à nu & où il eſt reſté une partie de l'inſtrument contundant, la partie mortifiée de l'*os* ſe ſépare ordinairement de celle qui eſt ſaine & qui a ſang & vie. C'eſt aux abſcès des *os* qu'il faut encore rapporter les obſervations ſurprenantes de Ruyſch, par leſquelles il paroît avoir trouvé dans la cavité du milieu des gros *os*, un tuyau rond, oſſeux, ſéparé du reſte de l'*os*.

*Carie des os.* Cette maladie eſt tout-à-fait différente de l'abſcès des *os*, & elle eſt beaucoup plus terrible. Dans l'abſcès il reſte toujours de la cohéſion entre les parties; & s'il s'en ſépare quelque choſe, c'eſt ſeulement une lame; au lieu que dans la carie la ſubſtance de l'*os* eſt tellement corrompue & corrodée, qu'elle tombe en une eſpece de poudre; ce qui indique une corruption prodigieuſe, & par conſéquent une cure d'autant plus difficile. Nous indiquerons les moyens de s'aſſurer de la carie d'un *os* couvert de chair & enveloppé de tégumens. Mais ce mal s'apperçoit facilement lorſque l'*os* eſt à découvert ou qu'on le peut ſonder. Nous liſons dans Celſe, *Lib. VIII. cap.* 2. « qu'on découvre bientôt par le moyen de la ſonde ſi un *os* eſt carié, car cet « inſtrument y pénetre plus ou moins ſelon que la ca- « rie eſt plus ou moins profonde. » La partie cariée d'un *os* n'a preſque point de ſolidité; elle cede à la ſonde qui ne trouve de la réſiſtance que lorſqu'elle eſt parvenue à la partie ſaine de l'*os*. C'eſt pourquoi Celſe ajoute dans le même endroit, après avoir conſeillé de ratiſſer les *os* pour parvenir à les guérir, « qu'il ne « faut les ratiſſer que juſqu'à ce que l'on ſoit arrivé à « leur partie blanche & ſolide; car il eſt conſtant qu'au « deſſous du noir on trouvera du blanc, & qu'il n'y au- « ra plus de carie lorſque l'*os* ſera ſolide. »

*Le ſpina ventoſa.* C'eſt l'eſpece la plus terrible de la carie des *os*, puiſqu'elle provient d'une corruption produite dans la moelle par quelque cauſe interne qui corrode ces parties. Nous en avons déja traité ci-deſſus.

On conçoit par-là pourquoi un *os* carié change ſi conſidérablement de couleur & devient d'un blanc ſale, de bleu blanchâtre qu'il étoit, devient jaune, cendré, livide, noir, & quel degré de corruption marquent ces différentes couleurs.

Nous avons obſervé dans l'endroit de l'article *Caput* où nous avons conſidéré ces ſignes, comme des ſymptomes de l'affection du crane, que la couleur des *os* ſains étoit dans les perſonnes vivantes tant ſoit peu bleuâtre & rougeâtre, & que le premier ſigne du vice d'un *os* étoit ſon changement de couleur, de rougeâtre ou bleu, en blanc, jaune obſcur & enfin noir. Il en eſt de même des autres *os* que du crane; & l'on peut aſſurer en général que la corruption des *os* eſt d'autant plus grande, que leur couleur naturelle eſt plus altérée. Dans le premier degré d'altération l'*os* devient blanc, & c'eſt une preuve que la mortification commence. Lors donc qu'on a fait de petites ouvertures à un crane affecté, le premier ſigne qu'on a que la cure prend un cours heureux, c'eſt le changement de la couleur blanche de la ſurface de l'*os* en une couleur rougeâtre. Comme nous avons déja démontré que l'huile médullaire paſſe par les pores des lames appliquées les unes ſur les autres, & parvient à la ſurface extérieure de l'*os*, où il eſt vraiſſemblable qu'elle entre dans les petites veines du périoſte & qu'elle ſe mêle au ſang; on conçoit aſſez que lorſque le tiſſu vital de l'*os* eſt détruit, cette huile doit s'accumuler, entrer en ſtagnation & ſe corrompre, & par conſéquent l'*os* devenir gras & jaune, ainſi que Celſe l'obſerve dans le ſecond Chapitre de ſon huitieme Livre. « La partie vitiée, dit-il, à propos des maladies « des *os*, devient d'abord graſſe & enſuite noire, & « de la couleur qui marque la carie. » A meſure que le mal augmente, la couleur devient cendrée, livide & noire. Lorſque l'*os* eſt noir, il eſt certain que ſa mortification eſt parfaite, & que la corruption y eſt pouſſée au dernier degré. Cette altération ſucceſſive de la couleur eſt bien remarquable dans les dents lorſqu'elles commencent à ſe corrompre. Elles deviennent d'abord graſſes, puis jaunes, enſuite brunes, & enfin tout-à-fait noires: on peut dire alors qu'elles ſont cariées; auſſi tombent-elles par morceaux.

On voit évidemment par ce que nous avons dit, pourquoi un *os* carié est inégal, raboteux, spongieux, friable, mou & facile à rompre, c'est sans doute parce que les arteres tant internes qu'externes, cessent de comprimer ses lames.

On sait par ce que nous avons dit jusqu'à-présent, que les *os* sont composés de lames appliquées les unes sur les autres, & qu'entre ces lames il y a des vaisseaux qui portent les humeurs vitales, qui servent à la vie & à la nutrition des *os*, surtout dans les endroits où les interstices que ces lames laissent entre elles sont fort sensibles. D'où il s'ensuit que les petites arteres qui serpentent entre la lame extérieure d'un *os* & celle qui la suit immédiatement, tendent dans leur diastole à soulever partout la lame extérieure: mais les petites arteres disposées dans le périoste contrebalancent cet effort, agissent peut-être même plus puissamment, & résistent à l'élévation de la lame. Lors donc que le périoste est corrompu par quelque cause que ce puisse être, il faut que l'action des arteres dispersées entre les lames des *os* prévaille, & que la lame extérieure s'éleve. On voit évidemment que le même effet sera produit dans tous les interstices qui séparent les lames de l'*os*. On croira peut-être que l'action des petites arteres n'est pas assez considérable pour soulever une lame d'*os*, & pour séparer ce corps dur des parties subjacentes: mais si l'on considere que ces petites arteres réiterent leur pulsation dans tous les points de cette lame, quatre mille fois au moins par heure, on sera moins surpris qu'une si petite force si fréquemment appliquée produise un effet sensible. Si la surface du crane dépouillée du péricrane, est offensée par l'approche de l'air, ou par l'application de quelque substance grasse, la force de ces arteres sépare quelquefois la lame corrompue en très-peu de tems. Voyez l'article *Caput* à l'endroit des plaies de la tête.

On voit encore qu'elle est la raison pour laquelle les arteres internes, c'est-à-dire celles qui sont dispersées entre les lames, élevent les lames à l'extérieur, aussitôt que la pression des arteres qui agissoient sur la surface de ces lames vient à cesser. C'est à ces causes qu'il faut rapporter l'aspérité que l'on remarque à la surface des *os* corrompus; c'est par l'écart des lames les unes des autres qu'ils deviennent spongieux, friables, & qu'ils perdent une grande partie de leur solidité naturelle; car dans les *os* sains la partie la plus solide est ordinairement celle du milieu, où celle dans laquelle les lames osseuses sont plus contiguës les unes aux autres; au contraire les *os* sont plus spongieux, plus faciles à rompre aux environs de leurs extrémités; c'est-à-dire, dans les endroits où les lames osseuses sont plus écartées les unes des autres. Les *os* cariés sont plus friables que les *os* sains, parce que les humeurs qui y sont en stagnation, & qui y sont devenues acrimonieuses, ont corrodé la substance de l'*os*. Mais entre ces humeurs, celle qui produit principalement cet effet, est l'huile médullaire corrompue. D'ailleurs nous avons remarqué que la cohésion des *os* dépendoit encore de l'interposition d'une huile qui fait, entre leurs parties, l'office de la glue & qui les unit. Ce qui prouve ce fait, c'est que les *os* deviennent très-fragiles, lorsqu'ils ont été dépouillés de cette huile sur un feu ouvert, & que, si on les trempe dans l'huile, après les avoir rendus friables par une longue calcination, ils recouvrent leur consistance. Or l'huile médullaire atténuée, étant consumée par la putréfaction, & l'*os* en même-tems corrodé par des humeurs acrimonieuses, ainsi qu'il arrive dans la carie, il n'est pas étonnant que la friabilité soit excessive, & que la substance d'un *os* dans cet état, tombe en poussiere à l'approche de la sonde.

On voit encore la raison pour laquelle un *os* dans cet état est extremement fétide, & a une odeur de lard rance.

Cette puanteur est si grande que les habiles Chirurgiens en augurent quelquefois l'affection d'un *os*, au-dessous d'un ulcere. Mais il n'est pas possible d'en donner des notions par écrit; c'est à l'odorat à instruire en pareil cas; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle approche de celle du lard rance & corrompu. Lorsque la carie de l'*os* est parvenue jusqu'à la moelle, il n'est pas difficile de rendre raison de l'odeur fétide: mais elle se sent, lors même que la corruption de l'*os* n'est que superficielle. Nous avons remarqué plus haut que l'huile médullaire passe par les pores des lames, & est portée dans les interstices qu'elle laissent entre elles, jusqu'à la surface extérieure de l'*os*; d'où il s'ensuit que quand même il n'y auroit que les lames extérieures de cariées, cela suffiroit pour mettre en stagnation l'huile médullaire qui y est apportée, la corrompre & produire la même puanteur.

On conçoit par ce que nous venons de dire pourquoi dans une partie ulcérée, en conséquence de la carie subjacente d'un *os*, les chairs environnantes sont molles, flasques, fongueuses, gonflées, & les levres de l'ulcere rebroussées; la sanie claire, subtile, à peine visqueuse, fétide, & pleine de petites écailles noires; le mal sujet à retour presque sans aucune cause apparente, & l'ulcere rebelle aux meilleurs remedes qu'on emploie en pareils cas.

Nous allons maintenant passer aux symptomes qui accompagnent généralement la carie des *os*, & qui indiquent à un Chirurgien habile la présence de cette maladie, quelque cachée qu'elle soit d'ailleurs.

*Pourquoi dans une partie ulcérée.* Lorsqu'en conséquence de quelque vice antérieur, ou de la corruption d'un *os*, les parties environnantes sont affectées & ulcérées, leur corrosion se fait ordinairement par dégré, & il se forme une tumeur molle & flasque, ainsi que l'ont toujours observé les Chirurgiens, & comme il paroît surtout dans le *spina ventosâ*, maladie qui semble avoir tiré son nom de cette circonstance; car la putréfaction de l'*os* subjacent envoie des exhalaisons malignes dans toutes les parties voisines; d'où il arrive que la membrane adipeuse qui est naturellement disposée à se dilater, ne tarde pas à s'enfler. Sa tumeur inflammatoire, n'est pas alors dure, mais molle, lâche, & pour ainsi dire flottante sous les doigts. C'est par cette raison que les habiles Chirurgiens ne manquent jamais dans l'examen qu'ils font des ulceres invétérés, de s'assurer par la pression avec les doigts, si toutes les parties adjacentes sont fermes & saines: car les parties environnantes n'adherent point à l'*os* corrompu, & n'y adheréront jamais par quelque moyen que ce puisse être, qu'on n'ait commencé par écarter toute corruption. Lorsqu'une dent est cariée, la gencive s'en sépare & n'y reprend plus. Nous avons remarqué plus haut que dans les malades qui meurent d'un scorbut malin, le périoste n'adhéroit point aux *os*. Nous savons encore que dans les plaies de la tête, lorsque le crane est affecté, si l'on en sépare la chair aux environs du septieme jour, alors il survient de la douleur, & il sort un pus clair & fétide qui dénote la malignité de la plaie, Voyez l'art. *Caput.* Il peut arriver aussi que la matiere élastique engendrée dans la putréfaction donne lieu de son côté à la tumeur des parties environnantes.

*Les levres de l'ulcere sont renversées.* Les levres d'une plaie se rebroussent dans un corps sain & robuste, par l'élévation de la membrane adipeuse qui ne peut être confinée sous la peau. Le gonflement de la membrane adipeuse produira le même effet dans le cas d'un ulcere; avec cette différence que dans la plaie les levres sont vivantes & vermeilles; au lieu que dans l'ulcere elles sont pâles, sordides & quelquefois livides. Hippocrate a remarqué judicieusement que dans les plaies de la tête accompagnées de la corruption de l'*os*, les levres ressemblent à de la chair macérée avec du sel.

*La sanie est claire & subtile.* Nous avons remarqué à l'art. *Suppuratio*, qu'Hippocrate & Galien entendoient quelquefois par putréfaction une suppuration : mais qu'ils distinguoient une suppuration d'une putréfaction proprement dite. Ils regardoient la suppuration comme un signe que la nature étoit la plus forte ; & la putréfaction au contraire comme un signe qu'elle étoit la plus foible ; d'où Galien conclut avec raison, que la suppuration n'est pas simplement une putréfaction, mais qu'elle est accompagnée de quelque coction, & que les humeurs sont converties en pus par le reste de l'action des vaisseaux, sans laquelle elle seroit devenue putride. Le même Auteur ajoute qu'il s'engendre dans les ulceres une liqueur qui dégénere plus ou moins d'un bon pus, selon que les forces coctrices sont plus ou moins fortes, ou plus ou moins foibles, & selon que la matiere qui doit être convertie en pus est plus ou moins opiniâtre : y ayant toujours dans un ulcere accompagné de carie des *os*, une putréfaction maligne produite par la corruption de l'huile médullaire ; & les parties adjacentes & supérieures, étant toujours flasques, molles, enflées, & quelquefois à moitié gangrénées ; il est évident que la matiere qui doit être convertie en pus est très-opiniâtre, & que les facultés digestives sont en même-tems fort foibles. Il ne faut donc pas s'étonner s'il s'engendre une sanie claire, fétide, quelquefois d'une couleur obscure, & très-acre, au lieu d'un pus louable, blanc, épais, doux, égal, sans odeur, & tel qu'on l'eût obtenu si les forces de la nature avoient été supérieures. La plupart des écailles noires de l'*os* corrompu, viennent avec cette sanie, que les Chirurgiens regardent avec raison comme le signe le plus infaillible de la carie d'un *os*. C'est par cette raison que dans les ulceres invétérés, ils examinent avec soin les emplâtres & les plumasseaux lorsqu'ils renouvellent le pansement, & s'ils y apperçoivent de la noirceur, & une odeur fétide, ils ne manquent pas de soupçonner qu'il y a carie à l'*os*.

*Retour de la maladie, sans aucune cause apparente.* Si la dépuration de l'*os* affecté n'est point faite, le foyer de la maladie subsiste toujours, même après la cicatrisation de l'ulcere : c'est pourquoi elle ne tarde pas à revenir. D'ailleurs la cicatrice qui se fait alors aux ulceres, n'est ni ferme, ni louable ; elle reste toujours molle, élevée, & débile, & le lieu où elle est s'ouvre dans la suite tôt ou tard. Lorsque la putréfaction des dents porte la carie dans les alvéoles ; il se fait quelquefois une inflammation & un suppuration subite aux gencives. Si l'on ouvre l'abscès, il en sort un pus fétide, & le mal paroît guéri : mais il ne manque gueres de reparoître au bout de quelques mois, à moins qu'on ne tire la dent ; & qu'une dépuration suffisante de la partie affectée ne dispose à une cure parfaite. Van-Swieten nous dit avoir vu un enfant, qui au sortir de la petite vérole, fut attaqué de tubercules pleins de pus qui se répandirent sur toutes les parties de son corps, & d'un ulcere opiniâtre au front, qui paroissoit céder aux remedes dessiccatifs, mais qui bien-tôt après se renouvelloit ; jusqu'à ce qu'enfin au bout de deux ans, la partie corrompue de l'*os* s'étant séparée, l'ulcere se guérit parfaitement en quelques jours.

*L'ulcere d'une nature rebelle & opiniâtre* ne peut être parfaitement guéri, à moins qu'on ne l'ait réduit dans l'état d'une plaie simple & nette ; car toute partie corrompue & mortifiée restante dans l'ulcere, y est un corps hétérogene, dont le séjour empêche la réunion des parties séparées. Voyez à l'art. *Caput*, les différentes méthodes, & les remedes les plus efficaces, pour nettoyer un ulcere de toute impureté. Les Chirurgiens éprouvent quelquefois que l'usage le plus continu de ces remedes, dans des ulceres peu considérables en apparence, ne produit toutefois aucun heureux effet : alors ils soupçonnent qu'il y a carie à l'*os*, & ils ne se trompent gueres. Hippocrate dit, *Aphorisme* 45. *Sect.* 6. « que les ulceres qui durent un an, ou plus long« tems, affectent nécessairement les *os*, dont quelques « parties venant à se séparer, laissent une escarre creuse « & profonde. » Quelquefois ces maladies des *os* sont si opiniâtres, qu'elles ne cedent à aucun remede. Hippocrate dit dans son Traité *De fracturis*, que si l'*os* du talon, ou le calcaneum est corrompu, le mal est incurable.

On conçoit aisément par ce que nous avons dit, pourquoi la carie d'un *os* qui provient d'une cause externe, se guérit assez facilement ; pourquoi celle qui naît d'une cause interne ne se guérit pas sans difficulté ; pourquoi celle qui vient de la vérole se guérit encore plus difficilement, & pourquoi celle qui suit le *spina ventosa*, est de toutes la plus difficile à guérir.

La cure d'une carie est plus ou moins difficile, selon les différentes causes qui l'ont produite. Lorsqu'elle provient d'une cause extérieure comme d'une contusion ou d'une blessure, il n'y a qu'une partie de l'*os* qui soit corrompue, & les humeurs saines portées par le moyen des vaisseaux, qui sont entiers, dans le reste de la substance de l'*os*, peuvent donner lieu à la séparation de la partie corrompue, & à la régénération de la substance perdue : ainsi dans les plaies de la tête, la carie du crane se guérit quelquefois en assez peu de tems, lorsque le malade est sain à tout autre égard. Mais lorsqu'il y a cacochymie morbifique, & que les humeurs qui coulent dans toute la substance de l'*os* étant acrimonieuses, elles le corrodent ; il est évident que la cure doit avoir de la difficulté. Car après qu'on aura bien nettoyé la partie cariée, on n'aura pas détruit pour cela le principe du mal. Plus il y aura de difficulté à corriger cette cacochymie ; plus la cure sera difficile. Or l'infection ayant une fois pénétré jusqu'aux *os* dans la vérole, ce n'est pas sans beaucoup de difficulté qu'on vient à bout de la détruire : après qu'on a bien employé le mercure & la décoction des bois, il arrive souvent que le mal reparoît quelques mois après avec la même malignité. C'est donc avec raison que nous avons assuré que la carie qui provenoit de cette cause, étoit très-difficile à guérir. Nous avons observé ci-dessus, que la carie de l'*os* provenoit dans le *spina ventosa*, d'une corruption antérieure de l'huile médullaire. C'est par cette raison qu'on ne s'apperçoit guéres de cette carie, que quand toute la substance de l'*os* est corrodée : il n'y a donc dans ce cas aucune partie vitale sous la carie, qui puisse donner lieu à la séparation des parties corrompues, & à la génération de la substance perdue. Le seul espoir de guérison, consiste dans une séparation artificielle d'une large portion de l'*os* corrompu. Nous voyons par des observations Chirurgicales, que l'*os* corrompu, se sépare quelquefois des parties saines au bout de quelques mois, ou même de quelques années. Quoiqu'il en soit, il n'est pas moins vrai de dire que la cure de cette carie est la plus difficile de toutes.

On conçoit encore par ce que nous avons dit, pourquoi la carie, aux parties solides des *os*, est dangereuse ; plus dangereuse dans leurs parties spongieuses, & pire aux jointures ; pourquoi la premiere est lente, la seconde prompte, & la troisieme plus prompte encore ; pourquoi la carie fait des progrès rapides, & se guérit difficilement dans les enfans ; & pourquoi le *spina ventosa* attaque ordinairement un grand nombre d'endroits, soit en même tems, soit successivement.

Il est certain par ce que nous avons dit ci-dessus, que le milieu des gros *os* en est l'endroit le plus épais & le moins vasculaire, & qu'à mesure qu'on approche des extrémités, on trouve les lames osseuses plus écartées les unes des autres, & les interstices qu'elles laissent entr'elles, & qui sont remplies d'un grand nombre de petits vaisseaux, & de vésicules pleines d'hui-

le, plus grands. Nous avons encore fait voir qu'il y a dans les parties des *os* qui constituent les jointures, & qui sont couvertes par une capsule de ligamens qui tiennent les articulations unies, une substance caverneuse, abondante, & qui n'est enduite que d'une croûte osseuse fort mince, & qui ne surpasse pas même l'épaisseur de l'ongle à l'*os* de la cuisse. Si donc il y a carie dans la partie la plus solide de l'*os*, cette carie est dangereuse : mais il y a toutefois beaucoup d'apparence qu'il se fera une séparation de la partie cariée, & que la solidité de la substance ne permettra pas au mal de faire des progrès aussi rapides, que ceux qu'il a coutume de faire dans les parties molles. Mais si l'*os* est carié dans sa partie spongieuse; alors la croûte osseuse & mince dont nous avons parlé, sera bien tôt détruite, & la corruption ne tardera point à passer aux parties molles subjacentes; d'où il s'ensuivra une putréfaction violente, & même ce qu'il y a de plus fâcheux, la corruption de l'huile médullaire. Comme la substance d'un *os*, n'est dans aucun endroit aussi tendre, ni le nombre des vésicules qui contiennent l'huile grasse & médullaire, aussi grand qu'aux environs des jointures; la carie produira là les symptomes les plus fâcheux. Si nous considérons d'ailleurs que la sanie putride qui s'accumulera, ne manquera pas de tomber dans la cavité de l'articulation, après avoir corrodé la surface de l'*os*; nous ne ferons aucune difficulté de convenir que cette espece de carie est excessivement dangereuse, que ses suites sont terribles, & que l'extirpation de la partie affectée est presque le seul moyen de la guérir.

On conçoit par ce que nous avons dit, pourquoi la carie consume lentement la partie épaisse & solide des *os*, plus promptement leurs parties spongieuses, & en très-peu de tems la substance caverneuse qui est aux extrémités de leurs articulations.

Mais comme le grand nombre des maladies des *os* & des plus opiniâtres d'entre elles, sont celles qui attaquent leurs parties les plus molles & les plus vasculaires, il est facile de concevoir pourquoi la carie des *os* fait des progrès si rapides, & se guérit si difficilement dans les enfans. Il y a dans les sujets jeunes un beaucoup plus grand nombre de vaisseaux, en quelque endroit du corps que ce soit, que dans ceux qui sont plus avancés en âge; la plupart de ces vaisseaux s'anéantissent avec les années, & deviennent solides après avoir rendu tout ce qu'ils contenoient de fluide, ainsi que nous l'avons remarqué à l'article *Fibra*. D'où il s'ensuit que le nombre des vaisseaux est beaucoup plus grand dans les *os* des enfans que dans ceux des adultes; conséquemment que leur substance est plus molle, plus facile à offenser, & plus promptement corrompue.

Nous savons par notre expérience & par les observations des autres, que le *spina ventosa* ou cette carie des *os* qui naît de l'huile médullaire corrompue par des causes internes, n'est pas ordinairement confinée dans une seule partie, mais qu'elle en peut affecter plusieurs en même tems & à des distances considérables l'une de l'autre. Van-Swieten nous cite l'exemple d'un *spina ventosa* qui commença par attaquer la phalange du milieu de l'index, qui parut quelques semaines après au tarse & ensuite au zygoma; il ajoute que ce ne fut que long-tems après que la partie corrompue de l'*os* se sépara & que le malade guérit : mais il lui resta toujours une cicatrice profonde & désagréable. D'où il s'ensuit évidemment qu'il ne faut point procéder inconsidérément à l'extirpation de la partie affectée du *spina ventosa*, puisqu'il arrive assez ordinairement que cette maladie paroît ailleurs. La raison de ce phénomene est peut-être que cette maladie tire son origine d'une cause interne, & que de toutes celles qui lui donnent naissance, la plus fréquente est, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, une cacochymie vénérienne, scorbutique, ou tendante au rachitis; & qui se jette non-seulement sur une partie, mais sur plusieurs à la fois. D'ailleurs il peut arriver que cette maladie infecte les humeurs saines dans la partie qu'elle affecte, & qu'elle se répande par ce moyen dans tout le corps, comme on le remarque particulierement de la vérole, qui commence par attaquer quelquefois les parties génitales & ensuite tout le corps.

Si l'on ajoute à ce que nous avons dit jusqu'à présent ce qui concerne les contusions, les luxations & les fractures, dont nous avons traité en différens articles, & ce que nous avons dit à l'article *Caput*, des plaies de la tête qui attaquent l'*os*, on aura une histoire assez complete, avec la cure des principales maladies des *os*, surtout si l'on joint à cela l'ankylose qui consiste dans une immobilité des jointures, accompagnée d'une tumeur dure, & qui provient principalement d'un callus formé à un *os* rompu dans l'articulation, d'un épaississement de la synovie, ainsi que l'a remarqué Clopton Havers, de la rigidité des ligamens & d'une exostose aux jointures. La cure des maladies des *os* est encore extremement difficile par la nécessité où l'on est de la varier selon la différence des causes.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent suffit pour instruire des principales maladies des *os*, en y joignant surtout les articles *Contusio, Fractura & Luxatio*. Car à l'article *Contusio* on trouvera les maladies des *os* qui en sont les suites, les articles *Fractura & Luxatio* contiennent aussi beaucoup de chose, qui ont rapport à ces maladies. Et nous avons donné à l'article *Caput* grand nombre d'observations qui concernent leur connoissance & leur cure. Nous ajouterons quelque chose ici touchant l'ankylose, parce qu'elle a fréquemment pour cause une maladie des *os*, quoique pourtant il en puisse être autrement. Il y a, par exemple, ankylose lorsque les ligamens des jointures deviennent roides, ou lorsque le mucilage destiné à lubrifier les ligamens & les extrémités des *os* s'accumule & s'épaissit.

Nous avons remarqué d'après Celse, à l'article *Luxatio*, où nous avons parlé d'une ankylose produite à la suite d'une luxation, que les Grecs ont appellé *ἀγκύλας*, les contractions des jointures, causées par des cicatrices récentes, mais que Paul Eginete a entendu par ce mot, ainsi que par *ἀγκυλώσεις*, une immobilité de jointures, qu'il attribue soit à un engorgement d'humeurs, soit à une contraction des nerfs. Il est constant que l'ankylose peut être définie, une immobilité des jointures, accompagnée d'une tumeur dure, & que cette maladie provient d'un vice dans les *os*. Lorsque l'ankylose est produite par un callus excessif d'*os* fracturés, ou par une exostose aux environs des jointures, il est évident qu'il doit y avoir une tumeur dure. Mais si elle naît de la rigidité des ligamens ou de l'épaississement du mucilage des jointures, il faut nécessairement que ce mucilage se soit accumulé peu à peu dans la cavité de la jointure, & que ce soit son défaut de consommation qui ait donné lieu à l'immobilité. Ce mucilage distendra donc la capsule articulaire, & produira à la longue une tumeur, qui deviendra assez dure lorsque les parties de la matiere accumulées les plus subtiles se seront dissipées. L'immobilité des jointures est donc ordinairement accompagnée d'une tumeur dure, qui paroît soit au commencement, soit dans le cours de la maladie. Il faut avouer toutefois qu'il y a un cas d'exception. J'ai vu moi-même, dit Van-Swieten, tout un bras desséché, & dans un véritable marasme; ce marasme étoit accompagné d'immobilité des jointures, sans aucune tumeur. Mais la mobilité des jointures supposant une certaine configuration dans la partie articulée des *os*, la lubrification des surfaces qui se touchent mutuellement, & une flexibilité convenable dans les ligamens qui environnent les jointures, les causes suivantes produisent nécessairement une ankylose.

Le

*Le calus d'un os fracturé dans l'articulation.* Nous avons observé à l'article *Fractura* que les fractures font quelquefois suivies d'une dilatation des vaisseaux & d'une inégalité dans le calus, qui donne lieu à l'altération de la figure naturelle des *os*, & à quelque difformité. Nous savons d'ailleurs par un grand nombre d'observations, que cette prominence difforme qui provient de la quantité excessive de la matiere qui forme le calus, demeure quelquefois à la partie fracturée pendant toute la vie du malade. S'il arrive dans ces circonstances que la fracture soit aux environs de la jointure, il est évident que la dépravation qui en résultera dans la figure de l'*os*, sera suivie de l'immobilité de la jointure. Il faut avoüer que les extrémités des *os* articulés sont suffisamment garanties d'injures & couvertes d'une assez grand nombre de parties aux environs des jointures; c'est pourquoi ils se rompent difficilement aux parties contenues dans les cavités des jointures. Mais comme ils sont assez nus & assez exposés aux injures extérieures, dans de certaines parties du corps, comme au coude & au genou, il peut y avoir ankylose en ces endroits. M. Petit fait mention dans son Traité *des Maladies des Os*, *Tom. I.* d'une fracture de rotule, dans laquelle l'excès du calus produisit une ankylose, qu'on parvint à détruire, parce qu'heureusement la substance du calus n'avoit point encore acquis la dureté d'un *os*. Dans les cas où l'ankylose est à craindre, les habiles Chirurgiens font tenir la partie affectée dans une situation telle, que le calus soit déterminé par son propre poids, vers un autre côté; ils fixent un bandage entre la jointure & la fracture, qui empêche le calus de se porter vers la jointure; & tous les deux jours, & même tous les jours, après que le premier appareil est levé, ils ont soin de faire faire à la jointure ses mouvemens. Si l'on se conduit prudemment dans cet exercice de la jointure, il n'y a guere de danger que les *os* réduits sortent de leur situation; car comme ils ne sont nulle part plus larges qu'aux environs des jointures, les parties fracturées se toucheront en plusieurs points, & par conséquent ne seront pas disposées à s'écarter. M. Petit nous dit dans la derniere Partie de l'Ouvrage que nous venons de citer, avoir dissipé une ankylose déja formée par la cause dont il s'agit, en faisant faire seulement à la jointure ses mouvemens.

*L'épaississement du mucilage des articles.* Afin que les extrémités des *os* articulés puissent se mouvoir facilement, & sans s'offenser par leur frottement mutuel, elles sont humectées par une liqueur mucilagineuse, dont Clopton Havers à qui nous avons obligation d'un grand nombre de découvertes admirables sur le mécanisme & la structure des *os*, a bien connu & exactement décrit la nature & les parties constituantes. Hippocrate dit, ainsi que nous l'avons remarqué à l'article *Luxatio*, qu'il y a naturellement dans toutes les jointures une liqueur mucilagineuse, & que ces parties sont saines lorsque cette liqueur est pure. Or il paroît par l'article que nous venons de citer, que cette liqueur mucilagineuse est composée de trois autres liqueurs distinctes: la matiere générale de la perspiration, l'huile médullaire & le mucilage qui vient des vésicules médullaires situées dans ces parties. S'il arrive par quelque cause que ce soit que ce mucilage ne soit point dissipé ou réabsorbé, il s'accumulera peu à peu, remplira la cavité de la jointure, & ôtera aux *os* articulés la liberté du mouvement, & cependant la partie la plus claire & la plus subtile de ce mucilage se dissipera, & conséquemment le reste acquerra de la consistance. Comme le mouvement de la jointure est la cause principale de la dissipation de ce mucilage, après qu'il a rempli sa destination; le mouvement étant gêné ou totalement détruit, il s'accumulera en plus grande quantité, & le mal deviendra incurable, tant par son épaississement, que par l'acrimonie qu'il acquerra dans la stagnation, & en vertu de laquelle il corrodera & corrompra les surfaces unies & cartilagineuses des *os*, & les ligamens dont les jointures sont entourées.



On reconnoît cette maladie à une tumeur à la jointure, qui est d'abord molle, qui s'étend peu à peu, mais qui ne passe point la jointure. La jointure du genou y est plus sujette qu'une autre.

Hippocrate dit, *Aphor.* 25. *Sect.* 5. « qu'on soulagera « considérablement ceux qui ont des tumeurs & des « douleurs aux jointures sans ulceres, en versant dessus « une grande quantité d'eau froide. » Des Medecins célebres ont adopté depuis cette pratique. Peut être est-elle capable de produire des effets salutaires lorsque le mal commence, en resserrant subitement les parties par le froid qu'on leur communique, & en contraignant ainsi l'humeur qui s'accumule à se dissiper, pourvu qu'elle soit suffisamment fluide. Mais si l'humeur est déja épaisse, si elle est en grande quantité, il n'est guere vraissemblable que l'eau froide puisse procurer un vrai soulagement. On aura recours avec plus de succès aux frictions, au mouvement de la jointure affectée, aux fomentations pénétrantes de vin, de sel, de vinaigre & d'urine de personnes saines, avec une addition de plantes aromatiques, comme le marrube, le scordium & la rue, & aux cataplasmes préparés de substances semblables. Dans les cas opiniâtres, les embrocations d'eaux chaudes minérales ou qu'on fera tomber lentement & de haut sur la partie affectée, soulageront beaucoup, & guériront quelquefois radicalement. Au défaut d'eau minérale, on se servira des fomentations pénétrantes que nous avons recommandées ci-dessus, & l'on en usera en forme d'embrocation. Nous lisons dans le Traité *des Maladies des Os* de M. Petit, *Tom. I.* qu'on obtiendra les mêmes effets avec l'eau de chaux vive; & une lessive de sel ammoniac, versée de haut sur la partie affectée. Car l'eau de chaux vive, & la lessive de sel ammoniac, donne sur le champ un esprit de sel ammoniac très-pénétrant, qui passe avec raison pour un atténuant des plus énergiques. Mais si la quantité du mucilage accumulé est si grande qu'elle ne puisse être dissipée par ces moyens, M. Petit veut que l'on découvre la partie la plus basse de la tumeur avec une lancette; qu'on pénetre jusqu'à la cavité de l'articulation, qu'on en fasse sortir la liqueur qu'elle contient, & qu'on acheve la cure avec les remedes dont nous avons fait mention ci-dessus.

*Rigidité des ligamens.* Afin que les *os* articulés se meuvent librement, il est à propos que les ligamens aient la force suffisante pour affermir les jointures, & qu'ils puissent en même tems s'aider & s'étendre dans l'inflexion. S'il arrive donc par quelque cause que ce soit, que les ligamens se roidissent, il y aura immobilité, quand bien même toutes les autres parties de la jointure seroient dans leur état naturel. Cette immobilité sera suivie de la tumeur, parce que ce mucilage accumulé dans la cavité de la jointure, ne sera point dissipé par le mouvement, comme dans l'état sain des parties, d'où il s'ensuivra une ankylose parfaite. Toutes les causes capables de produire trop de roideur dans les fibres solides, ou même dans les vaisseaux tant grands que petits, peuvent donc donner lieu à l'ankylose. Voyez l'article *Fibra*. Aussi voyons-nous que presque toutes les personnes fort âgées ont de la roideur & de l'inflexibilité aux jointures; ce qui provient en elles en partie de la disette de l'huile grasse destinée à la lubrification des *os*, & en partie de la callosité & quelquefois de l'ossification des ligamens. On remarque la même chose dans les hommes qui ont été occupés à des travaux violens avant que d'arriver à un grand âge; l'excès du mouvement musculaire a endurci en eux les parties fermes du corps. L'ankylose est encore assez fréquemment une des suites des violentes inflammations aux ligamens maltraités; ce qui donne lieu à la stagnation & à la coagulation du fluide dans les vaisseaux qui le contiennent. Ceux qui ont essuyé des attaques fréquentes de goute, sont aussi quelquefois incommodés de l'immobilité des jointures. D'ailleurs nous avons fait voir à l'article *Fibra* qu'une distension trop grande des parties solides les affoiblit, &

que cette foibleſſe ne ceſſe que lorſqu'on a remédié à l'excès de diſtenſion. Lorſqu'il y a immobilité aux jointures, un effet qui ſe produit naturellement dans les ligamens qui ne ſont point alors étendus, c'eſt la contraction, que ſuivent la rigidité & la ceſſation totale du mouvement. Lorſqu'il y a fracture & luxation, il ſurvient fréquemment dans la cure de ces maladies une ankyloſe, à moins qu'on n'obſerve de mouvoir fréquemment les jointures. Les mêmes cauſes rendent les membres paralytiques. Comme les muſcles fléchiſſeurs ſont communément dans ces cas plus forts que les muſcles extenſeurs, il arrive que les membres ſont tant ſoit peu fléchis & roides, lorſqu'il y a ankyloſe; ce qu'il faut attribuer non-ſeulement à l'endurciſſement des ligamens, mais encore au long repos dans lequel on les a tenus. Telles ſont les cauſes qui produiſent peu à peu la contraction & le racourciſſement des muſcles fléchiſſeurs, & qui les rendent preſque incapables de s'étendre dans la ſuite plus qu'ils ne font.

Il eſt donc évident que la roideur contre nature des ligamens, eſt la plus fréquente de toutes les cauſes d'une ankyloſe. Mais il faut convenir en même tems qu'il y a tout eſpoir de guériſon, pourvu que le mal ne ſoit point trop invétéré, & qu'il ne parte pas d'un principe que l'art ne puiſſe ſurmonter, comme d'une extreme vieilleſſe. Pour cet effet on uſera d'alimens émolliens, on fera fréquemment à la partie affectée des bains humides, mais ſurtout des bains de vapeur. Après qu'on aura bien humecté par ce moyen les parties, on les frottera d'huiles émollientes, on tentera de faire joüer la jointure, en l'étendant & en la fléchiſſant autant que l'on pourra, ſans produire aucune douleur conſidérable, & l'on parviendra par ce moyen à une guériſon dont on aura quelquefois déſeſpéré. Mais nous avons traité plus amplement de ces choſes à l'article *Fibra*. On peut voir dans les *Mémoires de l'Acad. en* 1721. un exemple ſingulier de l'efficacité de cette méthode. Voyez *Ancyle*. On trouve dans Paul Eginete la cure d'une ankyloſe aſſez ſemblable à celle *des Mémoires* que nous venons de citer. Cet Auteur ordonne, *cap.* 55. *Lib. IV.* de frotter la partie affectée avec de l'*hydrelæum* avec lequel on aura fait bouillir de la graine de lin, de la guimauve & du fœnugrec, de lui appliquer des linimens compoſés d'ingrédiens en partie émolliens, & en partie aromatiques, & de la couvrir d'emplâtres de la même nature. Il veut auſſi qu'on y faſſe des frictions douces & continuelles, tentant en même tems d'étendre & de fléchir la jointure.

*Exoſtoſe aux environs des jointures.* Le mouvement d'une jointure exigeant une certaine figure déterminée dans les extrémités des *os* articulés, il eſt évident que ſi cette figure eſt altérée par une exoſtoſe, le mouvement de la jointure en ſouffrira. Or il eſt démontré par ce que nous avons dit, qu'il peut ſurvenir de ces tumeurs aux environs des jointures. Nous ajouterons à toutes ces ſortes de maladies une concrétion des *os* articulés occaſionnée par l'épaiſſiſſement du mucilage qui eſt naturellement logé entre eux, ou par une conſolidation de leur ſurface contigue raboteuſe, & peut-être corrodée. Vous trouverez un grand nombre de ces cas dans Hildan, *de Ichore & Meliceria*, *cap.* 25. dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences en* 1716. & dans Colombus, *de Re Anat. Lib. XV.*

Il eſt évident par tout ce que nous avons dit, que l'ankyloſe ne doit point être facile à guérir. Quant aux ſignes de cette maladie, ils varient ſelon la différence des cauſes. Si l'ankyloſe provient du calus d'un *os* fracturé aux environs de la jointure, & ſi le calus a acquis la dureté d'un *os*; le mal eſt incurable, de même que quand il a pour cauſe une exoſtoſe ou la concrétion des *os* articulés. Mais dans les cas où il provient d'un épaiſſiſſement du mucilage, ou d'une roideur contre nature des ligamens, il ne faut pas déſeſpérer d'en venir à bout, ſurtout s'il n'eſt pas invétéré. Van-Swieten.

Hippocrate dit dans les Ouvrages qui lui ſont communément attribués, que la carie provient d'un phlegme deſſéché entre les lames des *os*, ou d'une terre deſſéchée par la chaleur, ou d'un défaut de mucoſité. Le détail qu'il fait de ſes ſymptomes eſt très-imparfait; ſon prognoſtic eſt ſuperficiel, car je n'y vois autre choſe, ſinon que dans les ulceres invétérés les *os* doivent être affectés, & les cicatrices profondes, & que la lividité des chairs eſt de mauvais augure dans les maladies des *os*. Quant à la cure, il ſe contente d'ajouter que le froid nuit aux *os*, & qu'il faut traiter leurs maladies comme les fractures.

Celſe ne dit rien de la cauſe de la carie; il n'en donne que quelques ſymptomes: mais il s'étend beaucoup ſur ce qui concerne ſa cure.

Sa méthode conſiſte à mettre à découvert toutes les parties cariées; & dans les cas où il ignore quelle eſt la profondeur de la carie, d'employer le trépan ou le perforateur pyramidal, juſqu'à ce que les parties qu'on emportera de l'*os* avec ces inſtrumens ne ſoient plus noires. Si la carie eſt ſuperficielle, il veut qu'on y applique une fois ou deux le fer chaud, afin qu'il s'exfolie, ou qu'on ratiſſe l'*os* juſqu'à ce qu'il en ſuinte quelques gouttes de ſang, ou que ſa ſurface blanche, ſaupoudrée de nitre bien broyé, ne permette pas de douter que toute la carie n'ait été emportée. Lorſqu'elle eſt profonde, ſa pratique eſt de faire un grand nombre de trous avec le perforateur; juſqu'à ce que l'*os* ſoit entierement ſec; on enlevera de cette maniere, ajoute-t'il, la partie corrompue. Si la carie pénetre d'un côté de l'*os* à l'autre, il faut, ſelon lui, le couper; ſi elle n'a pas plus d'étendue que n'en peut couvrir la couronne du trépan; il ſe ſert de cet inſtrument pour l'enlever. Si elle eſt large, il fait autour, des trous avec le perforateur; enſuite coupant avec un inſtrument tranchant fort, & à l'aide d'un maillet, les parties ſolides qui ſéparent ces trous, il emporte toute la partie cariée.

Le remede que Dioſcoride recommande principalement pour faire tomber des écailles des *os*, ou pour les exfolier, ſelon notre façon de parler, eſt la poudre de la racine du peuſedanum, avec le ſuc de l'euphorbe. Il conſeille de garantir les tégumens avec des linimens ou des cérats, lorſqu'on fera l'application de l'euphorbe.

Galien dit que les *os* ſont les parties les plus dures, les plus ſeches & les plus terreſtres du corps, & qu'ils ſont d'une nature froide & ſeche. Il penſe que la carie eſt dans un *os* ce qu'eſt un ulcere dans une partie molle. Elle provient, ſelon lui, ou d'une ſanie engendrée dans les chairs adjacentes, & dont l'*os* eſt corrompu; ou d'une humeur muqueuſe qui ſe jette ſur les *os*.

En conſéquence de cette hypotheſe, tant ſur la nature des *os*, que ſur leur corroſion, & de l'axiome général que les contraires ſe guériſſent par les contraires, Galien a preſcrit dans ce cas tous les remedes froids, & recommandé les deſſiccatifs. Il indique un très-petit nombre de remedes: l'opopanax pour les ulceres aux os, la racine de peuſedanum pour l'exfoliation, & quelques emplâtres compoſées, ſont tous ceux dont il fait mention.

Les Medecins Grecs qui ſont venus après Galien, ont ſuivi ces indications curatives, n'ont preſque fait que répéter ce qu'il a dit, & ſe ſont contentés d'augmenter le nombre des remedes qu'on connoiſſoit, de quelques autres. Paul Eginete a une maniere qui lui eſt particuliere, de travailler à la ſéparation de la partie de l'*os* affecté. Il ſe ſert d'un cataplaſme de feuilles de pavot ſauvage & de figuier, avec de la fleur d'orge & du vin; ou, au lieu de ce cataplaſme, de la ſemence de juſquiame, avec du vitriol, en parties égales.

Les Arabes augmenterent conſidérablement le nombre des remedes deſſiccatifs: ils en trouverent d'actuels, & ſous la forme de poudre, & beaucoup plus encore de potentiels; c'eſt-à-dire, de ceux qui appliqués ſur les ulceres, ſtimulent, échauffent & produiſent une eſpece d'inflammation. Ils remirent en vogue la pratique de Celſe, qui avoit été négligée par les Medecins

Grecs, & dont les Arabes firent presque tous mention, savoir, de brûler & de ratisser les *os* affectés.

Albucasis, un d'entre eux, conseille dans une fracture composée où l'*os* est découvert, d'appliquer sur la blessure des linges trempés dans du vin noir styptique, & de ne faire aucun usage de cérat ou de médicamens dans lesquels il entre de l'huile, de peur de donner lieu à la putréfaction.

Ceux qui écrivirent de la Chirurgie dans le quatorzieme & le quinzieme siecle, lorsque les sciences commencerent à renaître en Europe, ne furent presque que les Copistes des Arabes. Les plus célebres d'entre eux recommanderent comme les Arabes, de brûler les *os* affectés : mais ils ne proscrivirent point les remedes oléagineux.

Dans le seizieme siecle, où la Chymie commença à être cultivée, de nouvelles méthodes de cautériser s'introduisirent dans la Medecine.

Angelus Bologninus dit, qu'on se servoit de son tems d'huile bouillante, de racines d'asphodele enflammées, de soufre ardent, & de l'eau avec laquelle on sépare l'or de l'argent.

Jean de Vigo employoit en cautere, outre l'eau régale, l'huile de vitriol, l'onguent Egyptiac, & le vitriol brûlé, & mêlé avec de l'eau-de-vie. Après avoir cautérisé, il pansoit avec l'onguent mondificatif d'ache; & il ajoute, qu'on parvient par cette méthode à séparer en quarante jours la partie affectée des parties saines. Vesale fait mention de l'huile de soufre & de l'euphorbe pour la carie : mais il donne la préférence à une préparation d'antimoine qu'il ne décrit point.

Fallope ne s'éloigne en rien de Vesale, ni quant à la forme des remedes dessiccatifs dont il faut user, ni quant à la maniere dont il faut traiter l'*os* après qu'on l'a cautérisé. Il faut, disent-ils l'un & l'autre, humecter fréquemment l'endroit que l'on a cautérisé avec de l'eau-rose & du blanc d'œuf, pour prévenir l'inflammation & d'autres symptomes fâcheux, & substituer ensuite à ces remedes le beure ou l'onguent tétrapharmaque pour mûrir l'escarre.

Ambroise Paré dit plus expressément qu'Albucasis, que l'application des substances huileuses, ou des remedes suppuratifs, corrompt les *os*. Celui-ci paroît beaucoup plus décidé qu'aucun de ceux qui l'ont précédé pour les dessiccatifs simples, ou poudres absorbantes; car avant lui on employoit indistinctement les dessiccatifs actuels & potentiels.

Fabricius ab Aquapendente, met l'eau-de-vie entre les dessiccatifs les plus puissans, & recommande le jus de poireau avec le sel.

Guillelmus Fabricius Hildanus enchérit encore sur Ambroise Paré, lorsqu'il proscrit l'application de toute substance humide & huileuse sur les *os* découverts. Il paroît en quelques endroits de ses Ouvrages attendre toujours une exfoliation lorsque l'*os* est découvert, quoique dans d'autres il cite des exemples d'*os* découverts, qui ont été guéris sans qu'il y ait eu exfoliation antécédente.

Hildan introduisit l'usage familier de l'Euphorbe & de sa teinture dans l'esprit de vin. Les Ecrivains qui l'avoient précédé, conseilloient de prendre des précautions contre son acrimonie.

Marcus Aurelius Severinus dit, que l'*os* rend un son fêlé, ou comme s'il y avoit un vuide sous la partie de l'*os*, où l'exfoliation commence à se faire. Il recommande l'huile d'euphorbe avec la chaux, en application sur les *os* corrompus.

Ce fut quelques tems après Severinus, c'est-à-dire, vers le milieu du dix-septieme siecle, que les huiles essentielles aromatiques des végétaux furent introduites dans la cure des *os*.

Le remede favori de Nicolaus Tulpius pour l'exfoliation, étoit l'huile de canelle, avec l'huile de sublimé.

On employa sur la fin de ce dernier siecle, non-seulement un grand nombre de ces huiles & différentes teintures dans des esprits inflammables, des dessiccatifs, autres que ceux des Anciens, & d'autres préparations d'huiles aromatiques, mais encore des sels alcalins fixes & volatils, tel que le sel de tartre, l'esprit de sel ammoniac, &c. & des esprits acides, comme l'huile de soufre, de vitriol, &c.

Tandis que presque tous les Ecrivains recommandoient dans les maladies dont il s'agit, les aromates, les teintures, les élixirs, les esprits, &c. quelques-uns se vanterent d'avoir guéri des *os* cariés, par la perforation, le trépan, l'amputation, le feu & l'application des caustiques; d'autres dirent avoir employé avec succès des remedes aqueux, & de la charpie seche.

Personne n'a rapporté plus exactement les symptomes des os cariés que Wiseman; il a surpassé en cela tous les Ecrivains de ce tems qui l'avoient précédé. On avoit fait attention jusqu'à lui à la couleur noire & graisseuse, à l'aspérité, à la mollesse spongieuse, à la puanteur, à la sanie claire & brune, aux chairs spongieuses qui en sortoient. Wiseman ajoute, après avoir dit que les *os* cariés peuvent être blancs, bruns ou noirs, que la carie est plus profonde & plus dangereuse lorsque les *os* sont blancs & poreux en même-tems, que s'ils étoient noirs & durs.

Sa méthode s'accorde en beaucoup de choses avec celle de Celse. Il veut que l'on mette la partie cariée à découvert, en appliquant des caustiques sur les tégumens; qu'on ratisse la chair corrompue, ou qu'on la consume avec des escarrotiques. Lorsque cela n'est pas praticable, comme dans les cas où l'on rencontre sur son chemin des vaisseaux considérables, des nerfs ou des tendons, il conseille de dilater l'orifice de l'ulcere avec une éponge, une tente, une racine de gentiane, &c. mais si la cure de la carie importe plus au malade que la conservation de ces parties, il veut qu'on fasse hardiment à travers, une incision qui pénetre jusqu'à l'*os*. Lorsqu'il est découvert, si la carie n'est que superficielle, il le ratisse, & le panse avec des sarcotiques doux, ou un ongent digestif. Cela fait, dit-il, vous verrez au bout de quelques jours la chair prominer en petits grains; ce qui constitue le calus. Il nous dit avoir fréquemment employé le fer chaud avec succès pour hâter l'exfoliation; d'autres fois il rompoit & emportoit avec violence la carie; il se servoit de dessiccatifs, d'huiles essentielles & d'escarrotiques : mais lorsque l'*os* découvert étoit situé profondément, il avoit recours à des injections composées de plantes vulnéraires, bouillies dans des liqueurs aqueuses, avec quelque esprit inflammable, & un peu d'esprit de vitriol dulcifié.

J'ai remarqué ci-dessus qu'Hildan s'étoit exprimé dans quelqu'endroit de ses Ouvrages, comme s'il eût pensé que les *os* découverts devoient s'exfolier : mais cette opinion devint générale, ainsi qu'il paroît par les instructions de la plupart des Auteurs de Chirurgie, sur la maniere de traiter les plaies, lorsque les *os* sont à découvert. Nous lisons dans Bellotte que la pratique générale de son tems, étoit de dilater les plaies, & de tenir les *os* découverts, jusqu'à ce que l'exfoliation se fît. Il fait tous ses efforts pour démontrer l'absurdité de cette pratique, & il recommande aux Chirurgiens de ne rien épargner pour prévenir l'exfoliation en pareil cas. Il rapporte en cette occasion ce que Felix Wurtz & César Magatus avoient fait avant lui; savoir, de bien rapprocher les levres de la plaie & de la panser rarement. Il propose même dans les cas où la partie découverte d'un *os* ferme & uni, seroit fort considérable, d'y pratiquer un grand nombre de petits trous avec le perforateur du trépan, ensorte que ces trous pénetrent jusqu'au diploe, ou aux cellules qui contiennent la moelle des *os*. Alors, continue-t-il, il sortira par ces trous des especes de mamelons charnus, qui s'étendront sur toute la surface nue, & la plaie disparoîtra bien-tôt sans qu'il y ait eu d'exfoliation. Quelques habiles Chirurgiens ont approuvé cette pratique :

mais je ne crois pas qu'elle ait été généralement adoptée. Bellofte condamne encore l'application des efprits acides fur les *os* : il prétend que ces remedes ne peuvent qu'augmenter la carie. Comme il penfe d'ailleurs que l'acide de l'air agit fur ces parties, il infifte plus fortement qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, pour qu'on garantiffe les *os* de l'accès libre de l'air.

De tous ceux qui ont traité des maladies des *os* dans le dix-huitieme fiecle, M. Petit eft le feul qui mérite que nous en faffions mention. Il commence par faire l'énumération des différentes maladies, dans lefquelles la carie furvient le plus fréquemment; il expofe enfuite les fymptomes qui indiquent qu'un *os* eft corrompu; telles font les douleurs profondes qui précedent un abfcès qui fe forme aux environs d'un *os*, la couleur livide, & le tiffu fpongieux des tégumens, un ulcere invétéré aux environs d'un *os*; les excroiffances charnues dans cet ulcere, fpongieufes, pâles, faciles à percer avec la fonde, & faignantes avec facilité & fans caufer de douleur; une quantité de fanie plus grande que n'en rend communément un ulcere de pareille grandeur, la fluidité de cette fanie, fa couleur brunâtre, & fa puanteur; la noirceur apparente qu'elle a fur les emplâtres, quoiqu'il n'entre point de plomb dans leur compofition; enfin les afpérités & les inégalités de la furface de l'*os*.

M. Petit remarque aux *os* cariés différentes apparences, qui conftituent autant d'efpeces différentes de carie. 1°. La furface d'un *os* peut être corrompue, fans ceffer d'être ferme & unie, & fans qu'il en coule beaucoup de fanie: voilà ce qu'il entend par une carie feche. 2°. La furface de l'*os* peut être inégale percée d'un grand nombre de petits trous, & répandre une grande quantité de fanie; alors il dit que l'*os* eft ver-moulu, à caufe de fa reffemblance avec le bois piqué de vers. 3°. Il peut y avoir des excroiffances de chairs dans les interftices des fibres offeufes corrompues, & ces excroiffances peuvent remplir les cellules ou petites cavernes qu'elles laiffent entre elles. 4°. Les *os* peuvent être encore dévorés imperceptiblement par des cancers.

Cet Auteur ajoute, que la carie feche eft ordinairement la moins profonde, & qu'elle fe guérit par exfoliation plus aifément que les autres efpeces : ce qui le porte à penfer que l'exfoliation ne fe fait promptement, que quand la partie cariée de l'*os* n'a plus de communication avec les vaiffeaux de la partie faine. Il y a tout lieu de croire, dit-il, que lorfque cette communication eft entierement interrompue, les fucs qui fe meuvent dans la partie faine, font effort contre la partie corrompue, & que c'eft en conféquence de ces efforts accrus par la réfiftance, & réitérés à chaque inftant, que la féparation fe commence & s'acheve par des degrés infenfibles.

J'apperçois bien-tôt, continue-t-il, de la chair qui fe forme à la circonférence de la partie corrompue, & qui croît de plus en plus. Il me paroît vraiffemblable qu'à mefure que les premiers efforts des liqueurs avancent la féparation, ces fucs nourriciers fe figent & forment de la chair, & que c'eft l'accroiffement infenfible de cette chair qui complete la féparation de l'*os* affecté, & chaffe fa partie corrompue. Ce qui me confirme dans l'opinion où je fuis, que la nature agit par cette voie, c'eft que j'ai trouvé des chairs grenues dans la place qu'occupoit le morceau de l'*os* féparé, & que je ne me fuis point trompé, lorfque j'ai conclu de l'état fain de cette chair, l'état pareillement fain de la partie de l'*os* qui étoit au-deffous.

Le mouvement du morceau d'*os* corrompu, & l'effufion de fang qui fe fait par-deffous, font les fymptomes auxquels M. Petit reconnoît le commencement de l'exfoliation.

Cet Auteur remarque que lorfque l'*os* eft vermoulu, & que des chairs fongueufes rempliffent fes petits trous, la carie peut varier par rapport à la profondeur, & fouffrir beaucoup plus de difficulté que la carie feche. Il ajoute que lorfque la quantité de la fanie, qui eft ordinairement fanglante dans cette derniere efpece de carie, eft très-confidérable; il y a tout lieu de foupçonner, qu'elle vient des cavités où la moelle eft contenue, où le mal commence affez fréquemment, & d'où il faut qu'elle forte, ou que le malade périffe.

Voici la méthode que M. Petit fuit dans la cure.

Lorfque la carie eft feche & très-fuperficielle, il applique des bourdonnets trempés dans de l'efprit de vin, comme il feroit fur un *os* fain qui feroit à découvert; il nous affure que cela ne produit point toujours l'exfoliation. Si la carie eft profonde & qu'il faille hâter l'exfoliation, il a recours à l'eau-forte ou à l'efprit de nitre dans lequel on a fait diffoudre du vif-argent; il fait grand cas de ce dernier remede. Il revient enfuite à l'efprit de vin; il ne veut point qu'on enleve la partie de l'*os* qui s'exfolie, qu'elle ne foit entierement détachée. Si cette méthode ne produit aucun effet, & que l'exfoliation ne fe faffe point, il fait appliquer le fer rouge, le perforateur, le trépan, ou ratiffer, felon la pratique de Celfe.

Après que la carie a été emportée de cette maniere, M. Petit juge par la blancheur, la confiftance, & la bonté du pus, la fermeté des chairs, & la profondeur & la dureté de la cicatrice, que l'*os* eft fain; fi les chofes lui paroiffent autrement, il s'attend à une rechute.

La pratique générale des Chirurgiens eft de tenir les ulceres avec carie des os le plus dilatés qu'ils peuvent, par des bourdonnets, des tentes, des éponges, & autres chofes femblables, d'emporter avec des efcarrotiques les chairs fpongieufes, & d'appliquer de l'efprit de vin, de la teinture de myrrhe, d'aloès, d'euphorbe, & autres femblables fur l'*os*, & fréquemment fur toute la plaie. Dans la carie on fe propofe par l'application des efprits ardens, de hâter l'exfoliation : mais on en fait encore ufage dans les cas où des *os* fains font découverts : on prétend qu'ils les garantiffent de la corruption, & qu'ils previennent l'exfoliation.

Il eft aisé de voir par l'hiftoire abrégée que je viens de de donner de ce que les Auteurs ont dit au fujet de la carie des *os*, que plufieurs ont légerement examiné cette maladie, & que la plupart des méthodes qu'on a fuivies jufqu'à préfent, font confufes, mal-entendues & pleines de contradictions. Il n'eft pas poffible que tout ce qu'on a avancé là-deffus, foit fondé fur des obfervations bien faites. Il eft vrai que depuis peu on a reconnu différentes efpeces de carie : mais la pratique que l'on met en ufage eft trop uniforme pour toutes les efpeces. Pour la réformer, il faut néceffairement examiner avec plus d'attention qu'on ne fait, tous les fymptomes de cette maladie.

Avant que d'entrer dans aucun examen au fujet de la carie, il eft à propos d'obferver que les *os* ont des vaiffeaux & des fluides qui circulent dans les vaiffeaux, & qu'ils ont en général la même ftructure que les autres parties; de forte que leur folidité & la plus grande cohéfion de leurs fibres, font les feuls caracteres diftinctifs & fenfibles de la compofition des *os*. On a plufieurs preuves de cette vérité.

1°. Les *os* paffent par l'état de membrane & de cartilage avant que de s'offifier.

2°. Les *os* les plus durs ont quelquefois changé d'état, & font devenus mous.

3°. Les grains charnus qui s'élevent de la furface des *os* après les fractures, les amputations, le trépan, ou dans l'exfoliation, ne different en rien de ceux qui fe forment aux parties molles, & cependant dans plufieurs cas ces grains charnus acquierent la confiftance des *os* folides.

4°. Lorfqu'on développe artiftement le tiffu des *os* & qu'on compare ce tiffu avec celui des parties molles, on trouve qu'ils fe reffemblent.

5°. Par le moyen de l'analyse chymique, on retire des *os* les mêmes principes que des autres parties, les proportions de ces principes étant différentes en différentes parties.

6°. En comparant les maladies des *os* avec celles des parties molles auxquelles elles ressemblent, comme je ferai en examinant les différentes especes de carie, on verra la confirmation de cette proposition générale que j'ai avancée; savoir, que les *os* ne different des parties molles du corps que par leur solidité & par l'union intime de leurs parties.

Les especes de carie que j'ai eu occasion de voir, sont:

1. Celle que M. Petit appelle carie seche, dans laquelle l'*os* conserve assez d'égalité & de solidité, & jette peu de matiere. Quoique dans cette espece, la couleur de la surface de la portion cariée de l'*os*, ne soit pas d'abord beaucoup altérée, elle devient cependant brune ou noire avant l'exfoliation. L'exfoliation dans cette espece de carie se fait plus facilement que dans aucune autre. Avant que la partie altérée se separe, on entendra, en la frappant avec la sonde, un bruit particulier, comme s'il y avoit un vuide au-dessous, ainsi que l'a remarqué Sévérinus. Peu de tems après, les bords de la partie cariée s'élevent un peu, & l'on voit sortir le pus par dessous; il en sort même du sang, lorsqu'on la presse. Ensuite l'on apperçoit tout autour, des grains charnus; la partie cariée s'éleve insensiblement par sa partie moyenne, jusqu'à ce qu'elle soit entierement séparée de la nouvelle chair qui se forme sur toute la surface de l'*os* qui est au-dessous, de sorte que cette partie cariée devient tout-à-fait mobile, & peut être enlevée sans aucun effort. L'ulcere est alors en train de guérir, & quand la portion exfoliée auroit une épaisseur considérable, cependant on n'apperçoit quelque-tems après qu'un léger enfoncement à la surface de l'*os*, la nouvelle chair étant insensiblement devenue solide, jusqu'à ce qu'elle ait en partie réparé la déperdition de substance qui étoit arrivée à l'*os*.

Quiconque a vu la séparation d'une portion de la peau gangrenée, ou celle d'une escarre faite par un caustique appliqué sur la peau, a dû d'abord appercevoir une fente tout autour des bords de la partie gangrenée, par où le pus commence à s'écouler. Il a dû voir augmenter ensuite cette fente qui separe la partie saine de la partie gangrenée; la nouvelle chair se formera, & la séparation se fera de la circonférence au centre, jusqu'à ce que la partie mortifiée se détache entierement, & qu'une nouvelle chair en ait pris la place. Quiconque, dis-je, a examiné ces choses, & qui comparera ce qui se passe dans cette séparation d'une escarre, avec les phénomenes qui accompagnent la carie seche, aura lieu de croire que les mêmes circonstances se rencontrent dans l'un & dans l'autre cas, en mettant seulement à part la rigidité des fibres osseuses qui les empêche de se contracter, comme il arrive aux fibres de la peau. C'est pourquoi j'appellerois volontiers carie gangréneuse, cet état des *os* que je viens de décrire.

2. La seconde espece de carie est celle que M. Petit appelle vermoulue, dans laquelle on apperçoit clairement le tissu spongieux & poreux de l'*os*. Sa couleur n'est pas aussi obscure que celle de la précédente : mais la quantité de matiere qui en sort est plus grande, & augmente considérablement, lorsque la sanie vient de la moelle contenue dans la portion cellulaire de l'*os*. Dans cette espece de carie on peut bien emporter des pieces de l'*os* carié, ou bien il peut s'en séparer des portions: mais on ne doit s'attendre à aucune exfoliation réguliere, à moins que par le secours de l'art, on ne vienne à bout de la réduire dans le cas de la premiere espece. La déperdition qui arrive insensiblement aux fibres de l'*os* par la suppuration, est souvent remarquable dans cette espece de carie. Un *os* qui seroit aussi gros que l'extrémité du pouce, & d'une substance solide, deviendra plus petit que la pointe du petit doigt, & si spongieux qu'on pourra à peine le toucher sans le mettre en pieces.

La carie vermoulue dans laquelle la substance de l'*os* se trouve seule affectée, peut être comparée à un ulcere des parties molles, qui a plusieurs petits sinus, tels que j'en ai vu souvent à la suite des tumeurs dures qui n'ont pas suppuré entierement, & qui ne se sont pas tout-à-fait ramollies; l'on y voit des gouttes de matiere qui sortent par plusieurs trous, d'autant de petits sinus qui s'ouvrent dans sa cavité. Lorsque la sanie vient de la moelle contenue dans la portion cellulaire de l'*os*, la maladie devient analogue à un abscès, dont la matiere s'est pratiqué plusieurs issues à travers la peau.

3. Il s'éleve souvent de toutes les petites cavités de la carie vermoulue, une substance spongieuse, sanguinolente & fibreuse: & alors on peut donner le surnom de charnue à cette espece de carie, qui ressemble beaucoup aux ulceres accompagnés de chairs fongueuses.

4. Comme dans ce qu'on appelle les tumeurs blanches, les parties molles sont réduites en une substance mucilagineuse qui détruit leur tissure, & leur premiere forme, de même dans cette espece de carie, & dans quelques autres, le périoste acquiert plus d'épaisseur; l'*os* devient plus mou, sa surface paroît rongée; il s'en éleve une substance spongieuse, jaune, rougeâtre, qui s'enfonçant peu à peu dans la substance de l'*os*, détruit les fibres osseuses.

La différence qu'il y a entre cette espece de carie & celle que j'ai appellée charnue, consiste en ce que dans celle-ci les chairs spongieuses naissent des cavités de l'*os*, & que les parois de ses cavités ne se détruisent pas, mais subsistent avec leur couleur grise ou brune; au lieu que dans l'autre espece les fibres osseuses disparoissent à mesure qu'il se forme des chairs baveuses, de maniere qu'on a de la peine à connoître par le moyen de la sonde si l'*os* est carié ou non. Il est vrai que quand on vient à enlever cette chair qui détruit les fibres osseuses, la surface de l'*os* paroît inégale : mais on ne le trouve pas considérablement rongé, & sa couleur n'est pas beaucoup changée.

J'ai vu des ulceres dans les parties molles, desquels il s'élevoit une semblable chair fongueuse.

5. Il arrive souvent qu'en ouvrant un abscès, on apperçoit au fond de la cavité un *os* blanc & uni, qui est dépouillé du périoste, & qui n'a aucune connexion avec les parties voisines, si ce n'est par les ligamens de ses extrémités. Il paroît que la circulation des liqueurs étoit entierement cessée dans ces sortes d'*os* avant l'ouverture de l'abscès : c'est du moins ce qu'on est en droit de conclurre des expériences que nous pouvons faire; du changement insensible qui arrive à la couleur de l'*os*, lorsqu'il est exposé pendant long-tems à l'action de l'air, & de la nécessité de le voir s'exfolier en pareil cas, avant que de parvenir à la guérison de l'ulcere.

Cette espece de gangrene qui survient aux *os*, se rencontre plus communément dans ceux qui sont attaqués d'écrouelles, dans les parties glanduleuses desquelles on voit souvent quelque chose d'analogue; c'est-à-dire, qu'il se fait autour des glandes une lente suppuration, qui les détache presqu'entierement des parties voisines.

6. Il y a une espece d'exostose dans laquelle la partie gonfiée de l'*os* est plus tendre que tout le reste, & n'est ni poreuse, ni composée de fibres régulieres : mais dans laquelle il semble que le suc ossifiant a été poussé irrégulierement hors de l'*os*. Cette espece d'exostose est couverte d'une substance tendineuse ou cartilagineuse, d'où s'éleve une chair ferme, luisante & unie qui après la division des tégumens, fournit une sanie séreuse, acre &

puante: le malade y ressent quelquefois des élancemens, & quelquefois il y survient des hémorrhagies considérables, par l'ouverture des vaisseaux imperceptibles qui rampent à sa surface. Ne pourroit-on pas comparer cette maladie avec le cancer des parties glanduleuses?

Dans les cancers rongeans & qui s'étendent beaucoup, dont tous les Praticiens connoissent les symptomes, les *os* sont détruits ainsi que les parties molles, & cette destruction se fait de la même maniere dans les uns & dans les autres, avec cette différence pourtant que les *os* ne se détruisent pas tout-à-fait aussi-vîte que les chairs.

Après avoir fait mention des symptomes généraux, à l'aide desquels on peut, selon Messieurs Wiseman & Petit, soupçonner ou connoître qu'un *os* est carié, & après avoir décrit les divers accidens que j'ai eu occasion d'observer dans les *os* corrompus; je devrois entrer dans le détail des causes & des signes prognostics de chaque espece de carie, si je me proposois d'écrire là-dessus un Traité suivi: mais le détail des causes me jetteroit dans des disputes sans fin, & celui des signes prognostics deviendroit ennuyeux par le grand nombre de suppositions que j'aurois à faire, ou bien il feroit si général qu'il ne seroit gueres plus utile que ce qu'en disent communément les Auteurs qui ont écrit sur la pratique de la Chirurgie: c'est pourquoi je passerai tout de suite à la curation.

En traitant une carie, il faut nécessairement examiner avec attention toutes les circonstances qui l'accompagnent, & découvrir, s'il est possible, quelle est la cause générale, ou particuliere qui a produit l'altération des *os*, afin d'éloigner autant qu'on pourra cette cause, supposé qu'elle subsiste encore. Il seroit hors de propos d'entreprendre de donner ici des regles pour le traitement de la vérole, des écrouelles, du scorbut, de la gangrene, des abscès, des plaies, des contusions, & de toutes les autres maladies qui peuvent occasionner une carie aux *os*. Je me bornerai donc à ce qui concerne le manuel de ce traitement, sans avoir égard à la constitution du malade, ni à aucune autre maladie.

La principale indication qu'on a à remplir dans le traitement de la carie, est d'enlever le plus promptement qu'il est possible toute la partie cariée. On a vû plus haut l'histoire de tous les moyens qu'on a mis en usage pour cela.

Pour savoir présentement lequel de tous ces moyens est préférable, selon les diverses especes de carie que l'on peut rencontrer, il faut auparavant examiner les effets sensibles, & la maniere d'agir des différens remedes qu'on a employés, & qui peuvent se réduire aux Classes suivantes.

1. Les absorbans terreux insipides, tels que la poudre de corail, d'yeux d'écrevisses, &c. répandus dans un ulcere accompagné de carie à l'*os*, n'ont gueres d'autre effet que celui de s'imbiber de la matiere de l'ulcere; & s'il arrive qu'il en entre quelques parties dans les petits creux de l'*os* carié, ils peuvent y séjourner assez long-tems pour que le pus dont ils seront imbibés, devienne acre: la charpie est un absorbant qui n'a pas le même inconvénient.

2. Les poudres qui contiennent des parties aromatiques, ou acres, telles que celles des racines d'aristoloche, de couleuvrée, du peucedanum, ainsi que les poudres de l'aloès, de la myrrhe, de l'euphorbe, non-seulement absorbent les liqueurs, mais causent plus ou moins d'irritation, proportionnellement à leur acrimonie; & comme l'effet ordinaire de toute irritation, est d'attirer quelque degré de phlogose, & que cette phlogose dans les ulceres cesse principalement par la suppuration qui survient ensuite, & qui est plus grande qu'auparavant: ces poudres acres peuvent procurer la séparation des parties corrompues d'avec les parties saines. Celles de ces poudres, dans la composition desquelles il entre des matieres balsamiques, doivent exciter davantage la suppuration. Il y en a qui résistent à la pourriture des substances animales, & qui par conséquent peuvent préserver un *os* carié, ou la matiere qui en sort, de cette grande corruption, qui autrement pourroit survenir à l'un ou à l'autre. Outre les effets que peuvent avoir ces remedes, par rapport à l'ulcere; il faut encore examiner quels sont ceux qu'ils peuvent produire sur le sang, en cas que quelques-unes de leurs parties viennent à être absorbées par les vaisseaux sanguins; car il y en a qui causent plus ou moins de fievre; d'autres qui purgent, &c. selon leurs différentes qualités, que n'ignorent pas ceux qui sont versés dans la matiere médicale.

3. Les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau de vie & l'esprit de vin, étant fluides, peuvent s'introduire plus avant que les poudres dans la substance de l'*os* carié. Elles stimulent les parties, résistent à la pourriture, durcissent les fibres, coagulent les liqueurs, empêchent la suppuration, & relevent le pouls, lorsqu'il est affaissé.

4. Les teintures des poudres mentionnées au n°. 2. dans les liqueurs spiritueuses du n°. 3. participent de la nature des deux: mais principalement de celle des esprits qui dominent dans ces compositions.

5. Les huiles essentielles, comme celles de girofle, de canelle, &c. irritent, corrodent, résistent à la pourriture, & excitent quelque degré de fievre en se mêlant avec le sang.

6. Les huiles ordinaires, les baumes & les résines relâchent, augmentent la pourriture, & sont généralement reconnues pour les remedes les plus propres à exciter la suppuration, & à faire croître les chairs.

7. L'eau relâche les solides, & délaye les fluides, quand elle est réduite à peu-près au même degré de chaleur que celui des animaux.

8. Le vinaigre irrite, & résiste à la pourriture: lorsqu'il est foible, il participe des vertus de l'eau; & quand il est fort, il approche de celle de la Classe suivante.

9. Les sels naturels, tels que le nitre, le sel commun, l'alun & les vitriols ont différens degrés d'acrimonie, & irritent ou corrodent proportionnellement à leur acreté; ils défendent d'ailleurs les substances animales de la corruption.

10. Les esprits acides tirés des minéraux par l'action du feu, tels que l'esprit de nitre, l'esprit de sel, l'esprit ou l'huile de soufre, de vitriol, &c. coagulent les liqueurs, & font tomber les solides en mortification. Ils se rapprochent des qualités du vinaigre, lorsqu'on les affoiblit par le mélange d'eau.

11. La qualité corrosive & gangréneuse de ces esprits acides, augmente généralement, lorsqu'on y fait dissoudre des substances métalliques; & il y en a tels alors qui causent des douleurs si vives qu'ils attirent souvent des convulsions.

12. Les substances métalliques corrodées par des acides, rongent en général, lorsqu'on les applique sur les ulceres, il y en a quelques-unes, telles par exemple que le sublimé corrosif, & d'autres substances minérales, particulierement l'arsenic, qui étant appliquées extérieurement, ont ébranlé tout le corps; & les préparations mercurielles pénétrent quelquefois dans le sang, & excitent une salivation.

13. Les sels & les esprits alcalis, tels que le sel & l'esprit de corne de cerf, le sel & l'esprit volatil de sel ammoniac, les cendres gravelées, le sel & l'huile de tartre par défaillance, &c. irritent, rongent, & augmentent la pourriture. Lorsqu'ils sont absorbés par les vaisseaux, ce qui arrive facilement à ceux qui sont volatils, ils augmentent l'agitation du pouls. La qualité rongeante de ces sels augmente beaucoup, lorsqu'on les prépare avec la chaux, comme dans la pierre à cautere,

qui fait tomber en mortification toutes les parties de l'animal vivant sur lesquelles on l'applique, mais sans causer à beaucoup près autant de douleur que les esprits acides, ou leurs préparations avec les métaux.

14. Tous les mixtes échauffés au-delà d'un certain degré, & appliqués sur notre corps, irritent & causent de la douleur & de l'inflammation; & lorsqu'ils sont très-chauds, ils font tomber en mortification toutes les parties auxquelles on les applique.

15. Les effets que produisent les opérations qui consistent à ratisser, à couper, à briser, ou à trépaner les os, sont tout-à-faits évidens.

16. Dans toute sorte d'ulcere ou de plaie, la matiere qui s'y ramasse, doit être celle qui se trouve le plus constamment appliquée aux parois de l'ulcere. Quand cette matiere est un pus bien conditionné, elle est un des plus puissans digestifs, suppuratifs & incarnans. Si le pus séjourne trop long-tems, ou si les liqueurs ou les vaisseaux sont viciés, il peut devenir acre & rongeant; & causer de l'irritation. Quand il reflue dans le sang, il altere toutes les liqueurs, irrite les solides, & est en état de produire de grands accidens.

Les effets que j'ai attribués aux remedes, dont je viens de faire l'énumération, sont tels qu'ils se manifestent aux sens, & qu'ils sont connus de tous les Praticiens, qui cependant ne les examinent pas toujours avec assez d'attention lorsqu'ils les employent, autrement ils les auroient appropriés d'une maniere plus étendue aux différentes especes de carie, & à leurs différens tems. Je passe au traitement qui leur convient à chacune.

*De la Carie seche ou gangréneuse.*

Lorsque la couleur obscure, & la surface seche d'une portion d'*os* carié, indique que cette portion est entierement gangrénée, sur-tout si l'on s'apperçoit par un son particulier, qu'elle rend quand on la touche avec la sonde, par l'élévation de ses bords, & par le pus qui en suinte, que l'exfoliation commence à s'en faire, il faut en abandonner la guérison à la Nature, qui en viendra à bout toute seule, ou avec le moindre secours.

Si le pus est doux & dans une quantité convenable, ce sera le meilleur suppuratif, & l'incarnant le plus sûr, pour aider la nouvelle chair à pousser la portion cariée de l'*os*. Il ne faut alors d'autre attention que celle de ne pas renouveller trop souvent le pus en pansant fréquemment, ou de ne pas le laisser séjourner assez de tems, pour qu'il acquerre trop d'acreté.

Si le pus est en trop petite quantité, il faut y suppléer par l'application des remedes qui approchent le plus de sa nature. Ceux dont il est fait mention dans la sixieme Classe conviennent dans ce cas; tels sont par exemple, l'onguent basilic, le baume d'Arcæus, ou tout autre que chaque Chirurgien emploie, pour hater la séparation d'une escarre produite sur la peau par l'application d'un caustique. Je m'en suis souvent servi avec succès pour procurer l'exfoliation d'une lame d'*os* carié, dont la séparation doit nécessairement être retardée par tous les remedes qui sont propres à réprimer la suppuration & l'accroissement des nouvelles chairs, tels que ceux qui sont compris dans la troisieme & la quatrieme Classe, & qui cependant sont ceux qu'on emploie le plus ordinairement. Il faut convenir pourtant, que souvent la Nature, à l'aide du baume qu'elle prépare elle-même, je veux dire le pus, l'emporte sur tout ce que les Chirurgiens font contre elle.

Tandis que la Nature travaille à l'exfoliation, l'ouverture des tégumens sera suffisamment grande, si le pus sort de l'ulcere en assez grande quantité pour n'y former aucun sinus, & pour ne pas refluer dans le sang; parce que d'ailleurs il accélere plus la séparation de la partie cariée en se ramassant par dessous, que lorsqu'il a une issue trop libre.

Si l'ouverture de l'ulcere se trouve trop étroite, & qu'il arrive en conséquence quelqu'un des accidens dont je viens de parler, il faut nécessairement la dilater, soit avec l'éponge préparée, qui en s'abbreuvant de l'humidité de l'ulcere, se gonfle & dilate l'orifice; soit en faisant une incision avec le bistouri, ou en rongeant avec le caustique la peau qui couvre la carie; après quoi on tiendra les levres écartées par le moyen des plumasseaux, qu'on retiendra dans l'ulcere par la douce compression d'un bandage contentif.

Lorsque la couleur d'une portion d'*os*, est considérablement changée, & différente de celle qui est naturelle aux *os*, & que cette couleur n'est pas cependant assez obscure pour faire croire que cette portion d'*os* soit entierement gangrénée; qu'il n'y a d'ailleurs aucun signe qui indique qu'elle est prête à se séparer: il seroit peut-être ennuyeux d'en abandonner l'exfoliation aux soins de la Nature seule; c'est pourquoi après avoir mis à découvert toute la portion affectée de l'*os*, si cela se peut par quelqu'un des moyens que j'ai proposé ci dessus, le Chirurgien doit s'assurer de la profondeur de la carie par le secours de la rugine ou du trépan perforatif. Si elle n'est que superficielle, il faut procurer une mortification complete, en y appliquant le cautere actuel ou potentiel: après quoi la maladie devient la même que celle dont j'ai déja parlé, & demande le même traitement.

Si la carie pénetre plus avant que ne peuvent atteindre l'action du feu, & du caustique, le Chirurgien doit emporter tout ce qui lui paroît suspect, en se servant pour cela du ciseau & du maillet de plomb, qui ne donne pas de fortes secousses au membre. Il doit ensuite provoquer autant qu'il lui sera possible la formation des nouvelles chairs, telles que celles qui croissent dans les exfoliations sur toute la surface de l'*os*, & sans lesquelles il n'a point de guérison à attendre, mais au contraire la surface de l'*os* change bien-tôt de couleur, & se corrompt de nouveau.

Si l'on demandoit aux Chirurgiens quels sont les remedes qui sont les plus propres à hâter l'accroissement des chairs, ils répondroient tous d'abord que ce sont le pus, & les remedes balsamiques & gras, ou tels autres dont ils ont coutume de se servir en pareil besoin, excepté pourtant dans le cas où les *os* seroient à découvert. Je ne comprens pas quelle peut être la raison de cette exception; il sembleroit au contraire que les parties qui ont plus de peine à fournir de nouvelles chairs, sont celles qui auroient plus besoin de meilleurs incarnans. Au reste je puis assurer, après un grand nombre d'expériences, qu'il n'y a point de remedes qui soient plus propres à prévenir la corruption des *os* découverts, & qui aident plus à les couvrir promptement de chairs, que les linimens, les baumes, & la rareté des pansemens, surtout; moyen qui procure le secours le plus efficace de tous les baumes, je veux dire le pus. C'est à l'aide de ces remedes, que nous voyons tous les jours les extrémités des *os* amputés se couvrir de chairs; & c'est en suivant cette méthode que j'ai eu la satisfaction de voir de grandes parties du crane, de l'*os* de la jambe, & d'autres pareils *os* très-solides, couverts en peu de tems de grains charnus, après avoir été entierement mises à découvert par des plaies faites même avec des instrumens contondans. J'ai vu la même chose dans des cas où la surface extérieure des *os* cariés, avoit été enlevée de la maniere que je viens de le dire, & où la guérison s'est faite sans qu'il soit arrivé la moindre exfoliation.

Il est évident que dans le cas dont il s'agit ici, où l'on a enlevé toute la partie cariée d'un *os*, ou bien lorsque des *os* sains se trouvent à nu, & que nous souhaitons de parvenir à la guérison, sans que les *os* s'exfolient, il faut éviter l'usage de tous les remedes qui peuvent attirer la gangrene aux fibres extérieures des *os*; tels sont tous ceux qui corrodent, ceux aussi qui durcissent & qui dessechent les fibres, de maniere à empêcher l'accroissement des chairs, tels que les liqueurs spiri-

tueuses, qui ont cette propriété dans un dégré éminent. Il s'ensuit de là, que de tous les remedes dont j'ai fait mention ci-dessus, il n'y a que les absorbans qui sont rangés sous les *N*°. 1. & 2. ceux qui sont onctueux & balsamiques du *N*°. *6*. & l'eau du *N*°. 7. qui ne sont point contraires aux indications curatives. Les absorbans terreux ne sont plus d'usage. L'eau délaye & entraîne le pus. Il ne reste donc que quelques poudres chargées de parties actives & balsamiques, & les remedes gras qui puissent convenir dans le cas dont il s'agit.

Quiconque a examiné le progrès de l'exfoliation d'un *os*, ou la guérison d'un os découvert, sans qu'il soit survenu d'exfoliation, doit avoir remarqué que les grains charnus s'élevent de toute la surface de l'*os* pour le couvrir; que les chairs qui se forment dans les parties des environs, ne s'attachent point à l'*os*, quand même elles viendroient à le couvrir & à le cacher entierement à la vue; & qu'enfin il n'y a de guérison à attendre que de celles qui croissent de tous les points de la surface même de l'*os*. Il y a plus: les Chirurgiens pour parvenir à une guérison parfaite, sont souvent obligés de détruire les chairs spongieuses lorsqu'elles pullulent trop. On peut raisonnablement conclurre de-là, que les pansemens rares de Belloste, ont beaucoup plus contribué aux guérisons qu'il a opérées sans exfoliation des *os* qui étoient découverts, que les trous qu'il propose de faire jusqu'au diploe, ou jusqu'aux cellules des *os*, avec le trépan perforatif; parce que les chairs qui s'élévent de cette substance plus tendre des *os*, & qui se répandent sur leur surface autour des trous, ne sauroient être meilleures que ces chairs mollasses qui croissent des côtés de l'ulcere, & qui s'avancent sur l'*os*.

Si malgré tous nos efforts pour faire croître les chairs sur la surface d'un *os* sain qui est à découvert, ou sur celle d'un *os* dont on a enlevé la portion qui étoit cariée, nous ne pouvons en venir à bout, & si le changement de couleur de l'*os*, indique qu'il y a un commencement de corruption; il faut le traiter comme il a été dit ci-dessus, en parlant d'une carie superficielle; c'est-à-dire, qu'il faut le faire tomber entierement en mortification.

Quand la portion cariée d'un *os* a trop d'épaisseur pour pouvoir être séparée par la rugine, ou par le ciseau, il faut l'enlever avec le trépan exfoliatif; ou bien l'on fera plusieurs trous vers les bords de la carie, & on fera sauter les portions d'*os* qui se trouvent entre chaque trou, après quoi on enlevera, ou l'on coupera la partie du milieu. Le traitement qui convient ensuite, est le même que dans le cas précédent.

Il arrive souvent que l'ulcere n'est pas assez étendu pour pouvoir appliquer d'une maniere commode les instrumens nécessaires pour enlever la partie cariée d'un *os*, & qu'on ne sauroit le dilater sans inconvénient. Lorsque cela se rencontre, tout ce que nous pouvons faire, c'est de hâter l'exfoliation en faisant tomber entierement en mortification la portion d'*os* qui est découverte, par l'application réitérée du cautere actuel ou des caustiques. Quand on veut se servir du cautere actuel, il faut auparavant bien sécher l'*os*, afin que le feu ne s'éteigne pas par l'humidité.

On se propose ordinairement de garantir les parois de l'ulcere de l'action du feu, en y appliquant des compresses mouillées. Il me semble pourtant, que lorsqu'on est obligé d'appliquer de tems en tems le bouton de feu, ou qu'on prévoit que l'exfoliation pourra être longtems à se faire, & qu'on a besoin par conséquent de conserver une grande ouverture, la saine pratique demanderoit qu'on cautérisât les parois de l'ulcere, supposé qu'il ne s'y trouve point de parties qu'il soit dangereux de brûler; parce que tandis que les parois de l'ulcere sont couvertes d'une escarre, l'ulcere est moins abbreuvé, & une moindre humidité diminuera moins l'action du cautere; d'ailleurs les applications suivantes du feu, seront moins douloureuses pour les malades, & l'ouverture de l'ulcere ne se retrécira pas. Si l'*os* carié qui demande l'application du cautere actuel, se trouve situé profondément, il faut introduire le bouton de feu dans une cannule placée sur l'*os*, afin de le conduire sûrement.

Si l'on veut se servir du cautere potentiel, au lieu du cautere actuel, la pierre à cautere préparée avec la chaux vive & les cendres gravelées, mérite la préférence sur tout autre, fait avec les esprits acides, parce qu'elle ne cause pas à beaucoup près autant de douleur, & n'attire pas aussi facilement les convulsions, elle pénétre plus que les substances métalliques corrosives réduites sous une forme seche, & lorsqu'elle se liquéfie, elle ne s'étend pas autant que les esprits acides. Elle ne passe pas jusques dans le sang, ou du moins elle n'y produit aucun effet sensible: au lieu que les préparations mercurielles excitent souvent une salivation imprévue.

Les raisons que j'ai données pour l'application du cautere actuel sur les bords des ulceres dont il s'agit ici, peuvent avoir lieu pour y former de même une escarre par le moyen de la pierre à cautere. Le Chirurgien doit autant qu'il pourra retarder la séparation de cette escarre. Le moyen le plus sûr pour cela, est de l'arroser souvent avec quelque liqueur spiritueuse, & par cette méthode, l'exfoliation des parois de l'ulcere, (s'il est permis de se servir de ce terme pour montrer l'analogie qu'il y a avec celle de l'*os*,) peut quelquefois être aussi long-tems à se faire que l'exfoliation de l'*os*, si l'on applique à propos sur le dernier des suppuratifs convenables, des digestifs balsamiques, & si l'on ménage le pus.

Quand la partie affectée de l'*os*, est entierement gangrenée de l'une ou l'autre des manieres qui ont été dites, la maladie tombe dans le cas de la premiere supposition, & demande d'être traitée de la même maniere.

Quoique nous soyons obligés d'employer les caustiques dans les caries seches, qui sont situées fort profondément; cependant, comme cette méthode demande beaucoup de tems, & des applications réitérées du caustique, avant qu'il ait pénétré une épaisseur considérable d'un *os* solide, j'aimerois mieux me servir des instrumens de Chirurgie, à l'aide desquels on peut enlever dès la premiere fois toute la partie cariée, supposé qu'on puisse s'en servir commodément.

Lorsqu'une piece d'*os* qui s'exfolie commence à être mobile, il faut aggrandir tellement l'ouverture de l'ulcere par les moyens ci-dessus proposés, qu'on puisse la retirer sans peine, & qu'il ne reste pas après sa sortie un ulcere profond sous la peau. Par ce moyen on pourra prévenir la douleur piquante, que cause souvent une piece d'*os* cariée après son exfoliation, lorsqu'on l'abandonne à elle-même, & qu'elle est obligée de se faire jour à travers un passage étroit. On empêchera la suppuration qu'elle pourroit occasionner par son séjour sous les tégumens, & on évitera aussi qu'il ne se forme des sinus, qui ne manqueroient pas de retarder la guérison, & de la rendre plus difficile. L'ulcere, après l'extraction de la piece d'*os* cariée, & après que l'*os* sain s'est couvert d'une chair ferme, ne demande d'autre traitement que celui qui convient aux ulceres ordinaires.

Les cas que j'ai supposés peuvent servir à faire comprendre les différens états de cette carie seche, & le traitement qui lui convient dans chaque état; c'est pourquoi je passerai à la seconde espece de carie dont j'ai fait mention.

*De la vermoulure ou ulcere des os.*

Dans cette espece de carie, les cellules qui se forment dans l'*os* corrompu, se remplissent de la sanie acre & putride qu'elles retiennent & qui augmente la maladie; c'est pourquoi il est nécessaire de détruire toute la partie altérée de l'*os*, quand on peut le faire convenablement. On remplira plutôt cette indication, si l'on peut

se

se servir des instrumens usités en pareil cas, tels que la rugine, le ciseau, ou le trépan, qu'on appliquera conformément à la profondeur & à l'étendue de la carie. Après l'une ou l'autre de ces opérations, le traitement doit être le même que celui que j'ai proposé pour la carie seche, pour laquelle on a recours à quelqu'une de ces opérations.

Quand la sanie vient de la portion cellulaire des *os*, il faut appliquer un ou plusieurs trépans, pour enlever les endroits corrompus. Si la partie cariée a une grande étendue, il faut appliquer le trépan perforatif tout autour de sa circonférence, & l'enlever entiérement après avoir fait sauter avec le ciseau les petites portions osseuses qui se trouvent entre chaque trou. Le nommé Robert Waston fut reçu à l'Hôpital pour un gonflement, accompagné de carie dans le tibia. On lui appliqua les caustiques sur tous les tégumens, & on les coupa ensuite: on fit quatorze trous avec le trépan perforatif, autour de la circonférence de la partie corrompue, & on enleva toute la portion antérieure interne de la partie moyenne du tibia. Il s'éleva de nouvelles chairs des cellules de l'*os*, & ces chairs prirent la consistance d'un *os* solide avant qu'il sortît de l'Hôpital.

S'il y a peu de la partie solide de l'*os* qui soit corrompue, & qu'en ouvrant les cellules osseuses, on s'apperçoive que la carie est plus étendue intérieurement, il faut avoir attention que la matiere qui est logée dans l'*os* puisse sortir facilement.

Quand l'ouverture qui perce les parois de l'*os* se trouve située à la partie inférieure des cellules altérées, & qu'à raison de la situation de cette ouverture, la sanie trouve une issue libre; ou lorsqu'on peut introduire dans la cavité de l'*os* les remedes convenables, on peut parvenir à la guérison sans détruire une plus grande quantité de la partie solide de l'*os*. Nous fûmes consultés feu M. Macgill & moi, pour une jeune fille qui à la suite de la petite vérole eut un ulcere fort près de la malléole interne. Le pus avoit rongé l'*os* & y avoit fait un trou assez grand pour pouvoir y introduire le doigt. Nous poussâmes une sonde dans ce trou, & elle entra trois pouces dans le *tibia* du côté de la partie supérieure, sans trouver aucune résistance: mais en dirigeant la sonde vers la partie inférieure, nous sentîmes l'*os* rempli de chairs fermes.

Nous introduisîmes tous les jours dans la cavité de l'*os* une pastille faite avec la myrrhe, l'aloès & le miel, & la malade eut constamment depuis un cours de ventre, qui cessa le lendemain que j'eus fait ôter l'aloès des remedes employés dans le pansement. On seringua tous les jours dans l'*os* une injection composée de remedes digestifs & de miel rosat, étendus dans l'eau avec quelque peu de vinaigre; on continua à se servir de la pastille de myrrhe & de miel; moyennant quoi la cavité de l'*os* se remplit insensiblement d'une chair ferme, & la guérison s'accomplit.

Lorsque la sanie séjourne à raison de la situation peu favorable de l'ouverture faite à la partie solide de l'*os*, il faut faire une ou plusieurs nouvelles ouvertures avec le trépan perforatif, de maniere que la sanie ait une libre issue, ou qu'on puisse enlever toute la partie de l'*os* qui couvre les cellules affectées; après quoi on a recours aux moyens communément employés pour la guérison des ulceres.

Si l'on ne peut pas faire les opérations qui conviennent pour détruire la carie vermoulue, il faut y appliquer fréquemment le bouton de feu. Nous avons déja donné les regles de cette opération en parlant de la carie seche. Le cautere actuel paroît ici préférable aux caustiques, parce que ceux-ci peuvent pénétrer dans les cellules, & porter leur action plus loin qu'on ne veut, tandis qu'ils pourroient ne pas détruire la partie extérieure de l'*os*.

Lorsque dans cette espece de carie la sanie se trouve en grande quantité, & qu'elle est fort puante, quand la situation de l'*os* est telle qu'on ne sauroit y atteindre pour y faire les opérations qui conviennent, afin de procurer une issue libre à la matiere, de sorte qu'on a quelque raison de craindre non-seulement que la corruption de l'*os* ne fasse de nouveaux progrès, mais encore que la sanie ne vienne à refluer dans le sang, & n'occasionne une fievre hectique & tous les accidens dangereux qui en sont la suite; il sera à propos dans ce cas de procurer autant qu'on pourra l'évacuation de la matiere, & d'employer les remedes propres à émousser ou à détruire son acrimonie. Pour cela il faut faire de fréquens pansemens, & délayer la sanie à chaque fois avec quelque liqueur convenable.

Les liqueurs spiritueuses, les teintures faites avec ces liqueurs, & les huiles essentielles détruisent certainement ou absorbent l'odeur puante d'une semblable sanie; ils resserrent encore les vaisseaux & moderent par-là la décharge de la matiere. C'est par cette qualité qu'ils s'accordent avec la théorie des anciens, qui les ont regardés comme des remedes convenables dans la carie; maladie qu'ils attribuoient à une trop grande abondance d'humidités qui se jettoient sur les *os*, dont la qualité naturelle est d'être secs, & qui par conséquent demandoit l'application des remedes dessiccatifs. Il y a toute apparence que ce sont là les raisons qui ont déterminé les anciens à se servir de liqueurs spiritueuses, &c. pour les *os* cariés. Mais ce que j'ai dit plus haut touchant les diverses circonstances qui accompagnent les caries, suffit pour prouver que ces raisons ne sauroient avoir lieu pour toutes les especes de carie. Dans le cas même dont il s'agit, qui est celui de tous où ces sortes de remedes paroissent le plus indiqués, on peut apporter des raisons de les rejetter, & de leur en préférer d'autres que j'ai reconnu par l'expérience être en effet plus utiles.

On peut objecter contre l'usage des liqueurs spiritueuses & des huiles essentielles, que ces remedes étant employés en petite quantité ou délayés dans une liqueur convenable, (car quand on les applique purs & en grande quantité, ils sont caustiques & pénetrent trop avant) retardent la séparation de la partie cariée, & rendent tout l'ulcere calleux. Il est vrai que ce dernier inconvénient a quelque avantage, en ce qu'il empêche les chairs de pulluler avant la séparation de l'*os*: mais on n'y remédie pas sans difficulté dans la suite. En second lieu, ces sortes de remedes passent sans peine dans le sang, & allument la fievre dans un degré plus ou moins fort, ce qui n'est pas sans danger pour le malade. Quelques-unes des teintures qu'on emploie le plus ordinairement, & en particulier celle de l'aloès, causent des purgations fréquentes.

Les digestifs ordinaires, ou le miel, ou tous les deux, dissous dans de l'eau & animés de quelque peu de vinaigre ou de quelques gouttes d'esprit acide, corrigent plus surement la qualité putride de la sanie, & on peut les employer dans une quantité convenable pour la délayer & pour l'entraîner hors de l'ulcere, sans retarder la séparation de l'*os*. Ils ne sont pas même en état de causer aucun désordre dans le sang, supposé qu'ils viennent à y passer, étant plutôt propres à prévenir les accidens qu'y pourroit produire la sanie, lorsqu'elle est absorbée par les vaisseaux. Si l'ulcere est profond, il faut injecter ces remedes par le moyen d'une seringue, afin que l'injection puisse pénétrer partout & entraîner la sanie avec elle en sortant.

*De la carie charnue, ou de l'ulcere des os accompagné de chairs baveuses.*

Cette maladie ne différant de la précédente que par les chairs baveuses qui croissent dans les cellules de l'*os*, les indications curatives sont à peu près les mêmes. Il y a cette différence néanmoins que comme cette chair saigne facilement, & empêche le Chirurgien de voir ce qu'il fait, la rugine, le ciseau & le trépan sont moins convenables dans ce cas pour détruire la partie corrompue de l'*os*, que les cauteres. Mais comme les

liqueurs qui sortent sans discontinuer de ces chairs baveuses, éteignent subitement le bouton de feu, les caustiques sont encore préférables au cautere actuel.

Cette espece de carie est ordinairement fort profonde, c'est pourquoi il faudra réitérer plusieurs fois l'application du caustique, & il sera même à propos la premiere fois qu'on l'appliquera, de couvrir tout l'ulcere d'une escarre, & de l'entretenir aussi long-tems qu'il sera possible en l'arrosant avec quelque liqueur spiritueuse, afin que cette escarre puisse servir de défense contre l'action du nouveau caustique qu'on appliquera, & l'empêcher de s'étendre trop, & de causer de la douleur au malade. L'humidité qui sort de cette chair baveuse dans cette espece de carie, surtout lorsqu'elle est irritée, est si abondante qu'il m'est arrivé de la couvrir tous les jours avec de la poudre de pierre à cautere; & qu'au lieu de trouver le lendemain une escarre, comme il est ordinaire, quand on applique ce caustique sur des parties seches, je ne trouvois qu'une grande quantité d'une substance gelatineuse ramassée sur la surface des chairs que j'avois saupoudrée de pierre à cautere.

Si le caustique a produit une escarre adhérente aux chairs, il est inutile d'en appliquer un nouveau, jusqu'à ce que cette escarre soit séparée, & il faut en hâter la séparation par le moyen des suppuratifs. A l'aide de ces applications réitérées de la pierre à cautere, j'ai détruit en peu de tems tout l'*os* du métatarse du gros doigt du pié dans un adulte, & j'ai pénétré jusqu'aux cellules de la partie moyenne du tibia. Les *os* qui sont plus petits ou qui sont plus poreux, se consomment en moins de tems.

Ce qui a déja été dit des deux précédentes especes de carie, est suffisant pour indiquer ce qui reste à faire dans les différens états de celle dont il est ici question; & je n'ai d'autre dessein que de rapporter ce qu'elle a de particulier.

*De la carie phagédenique, accompagnée de chairs baveuses.*

Le traitement qui convient à cette espece de carie est à peu près le même que celui que nous avons indiqué pour la précédente, avec cette seule différence qu'il suffira d'appliquer une ou deux fois le cautere potentiel, pour faire tomber en mortification quelque peu de la surface de l'*os*, après quoi cette carie paroît réduite au cas de la carie seche. Mais je dois observer que lorsque cette carie n'attaque qu'une partie de l'*os*, ce qui arrive rarement, les chairs qui poussent la lame d'*os* corrompue, sont pour l'ordinaire aussi rongeantes & aussi propres à consommer la substance de l'*os*, que celles qui ont paru d'abord. Il s'ensuit de-là que dans cette supposition même, la plus favorable de toutes, le Chirurgien ne sauroit promettre aucune guérison, à moins qu'il n'ait corrigé par des remedes internes la masse du sang & l'indisposition particuliere de la partie affectée.

Quand cette maladie a jetté de profondes racines, elle attaque l'extrémité de l'*os* qui étoit saine en apparence, lorsque l'autre extrémité qui a été attaquée la premiere, commence à se guérir; & elle s'étend même d'*os* en *os*, avec l'inconvénient fâcheux, qu'elle a déja fait beaucoup de progrès avant qu'on ait pu s'en appercevoir.

*De la carie scrophuleuse.*

Dans cette espece de carie où les *os* affectés sont principalement retenus par leurs ligamens, auxquels nous ne pouvons pas toujours atteindre pour les couper, & qui sont trop sensibles pour qu'on doive les ronger par le moyen du cautere; les Chirurgiens non-seulement perdent leurs peines, mais ils causent beaucoup de tort aux malades qui en sont attaqués, lorsqu'ils la traitent selon les regles de l'art. En effet ils sont obligés d'user de moyens violens pour dilater l'ouverture des ulceres où se trouvent ces *os* cariés, & de remplir ces ulceres avec des choses dures qu'ils contiennent par un bandage serré; de consumer avec les escarotiques les chairs baveuses, tandis qu'ils font tous leurs efforts pour tâcher de faire exfolier l'*os*. Les personnes attaquées de cette maladie sont ordinairement d'un tempérament délicat & trop foible pour supporter un traitement aussi dur; elles tombent en langueur & dépérissent pendant l'opération des remedes.

Ce que j'ai trouvé jusqu'à présent de plus utile, ou pour parler plus vrai, ce qui m'a paru faire le moins de mal, c'est de détruire entierement avec le caustique les tégumens qui couvrent l'abscès formé sur l'*os*, & de faire ensuite une incision au milieu de l'escarre, pour donner issue au pus. Après cela j'entretiens l'escarre aussi long-tems qu'il est possible. J'introduis des remedes doux dans l'ulcere, & je le lave souvent avec de l'eau, pour aider l'évacuation de la matiere; ou bien si le pus devient puant, je mêle un peu de vinaigre avec l'eau. La nature enfin fait elle même la séparation de l'*os* carié, qu'il faut enlever dès qu'il est entierement libre.

*De la carie skirrho-chancreuse.*

Les cauteres actuel & potentiel ont dans cette espece de carie les mêmes effets que dans les cancers ulcérés des glandes. Ils ne diminuent pas la tumeur, causent des douleurs aiguës, occasionnent des hémorrhagies, lorsque l'escarre qu'ils ont produite se sépare, &c. La plupart des autres remedes nuisent, & aucun ne procure du soulagement. Il n'y a que l'extirpation qui puisse guérir cette espece de carie. Pour cet effet il faut, ou faire avec le trépan perforatif plusieurs trous aux environs de la racine de l'excroissance, couper les portions d'*os* entre chaque trou, & enlever toute la piece d'*os* du milieu, ou bien en venir à l'amputation de la partie. Toutes celles que j'ai vues jusqu'ici étoient situées de maniere qu'il n'étoit pas possible d'en faire l'extirpation en particulier; de sorte que je ne saurois dire positivement quel auroit été le succès de cette opération. Après l'amputation du membre, la plaie se guérit aussi-bien que dans les autres maladies; il y a cependant des malades qui dans la suite ont été attaqués de la même maladie dans un autre membre.

*De la carie chancreuse.*

Cette espece de cancer se guérit rarement; il gagne quelquefois la peau qui le couvre, lorsqu'on vient à la couper ou à la cautériser; souvent il s'ouvre, sans qu'on s'y attende, par la seule application des doux dessiccatifs, ou de la charpie seche; en un mot, c'est une de ces maladies pour lesquelles on n'a trouvé jusqu'ici aucun remede & qui sont au-dessus de la Medecine. Je n'ai jamais vu cette maladie se jetter en premier lieu sur les *os*; ils ne sont affectés que lorsqu'ils se trouvent situés auprès d'une partie déja attaquée de cancer, de sorte qu'ils participent à tous les changemens qui surviennent à la partie qui a été la premiere attaquée. Monro, *Essais de Medecine d'Edimbourg, Volume V.*

*De la carie des os, selon* Heister.

On peut regarder la carie ou corruption d'un *os* comme une des causes principales de la malignité des ulceres invétérés; car lorsqu'un *os* carié est caché dans un ulcere, il n'est presque pas possible de guérir cet ulcere; ou si l'on parvient à le fermer, il ne tarde pas à se r'ouvrir, à moins qu'on n'ait enlevé la partie cariée de l'*os*.

Un *os* se carie toutes les fois qu'il est dépouillé de ses membranes ou de son périoste par quelque cause que ce soit; & lorsqu'ayant perdu sa chaleur & sa couleur naturelle, il devient gras, jaune, brun & enfin noir. Les

Anciens appelloient cet état de l'*os*, qui eft le premier & le plus léger degré de carie, *Os vitiatum*, & *nigrities*. Mais le mal eft à fon dernier période, lorfque l'*os* eft corrodé, lorfqu'il eft devenu raboteux, qu'il s'y eft fait de petits trous, qu'il en fort une fanie fétide, dont l'acrimonie amollit, relâche & confume les chairs adjacentes, & qu'il paroît pour ainfi dire ulcéré. Tous les *os* font fujets à cette maladie. Un ulcere dans lequel un *os* carié eft caché, paroît quelquefois parfaitement guéri: mais peu de tems après que la cicatrice eft faite, il fe forme un abfcès, l'ulcere fe r'ouvre, & rend une matiere corrompue, acre, fournie par l'*os* carié; & il s'enfuit une multitude de fymptomes fâcheux, comme le friffon, le vomiffement & la fievre, accompagnés d'une corrofion continuelle des chairs.

Cette maladie & celles qui lui font analogues, ont différens noms, & font de différentes efpeces. Celfe entend par carie, par *fpina ventofa*, ou par *fpinæ ventofitas*, une gangrene ou un cancer aux *os*. Les Grecs l'appellent quelquefois *Teredo* & *Pædarthrocaces*. Mais quoique quelques Auteurs aient diftribué la carie en autant d'efpeces qu'elle a de noms, la plupart de ces diftinctions me paroiffent fuperflues. Je ne vois que deux différences importantes, & capables de conftituer deux claffes. 1. Lorfque le mal provient de la partie intérieure de l'*os*. 2. Lorfqu'il commence à l'extérieur, ou qu'il naît d'une caufe externe. Je donne avec le gros des Medecins à cette efpece le nom de carie, & à la premiere celui de *fpinofa ventofa*, ou avec Severinus celui de *pædarthrocaces*, lorfque le fujet qui en eft attaqué eft un enfant.

La carie des *os*, proprement dite, peut avoir deux caufes. 1. Si l'*os* eft dépouillé de fon périofte, par une plaie, un coup, une contufion, une fracture ou une chute, enforte qu'il demeure exposé aux injures de l'air extérieur, ou qu'il foit corrompu par les ingrédiens gras & huileux qu'on applique fur les plaies fimples, comme l'huile de mille-pertuis ou de lis blanc, le baume Samaritain & autres femblables. 2. S'il arrive par quelque caufe externe ou interne, que la circulation des fluides foit interrompue, & qu'il furvienne une inflammation & une fuppuration qui donnent lieu aux vaiffeaux deftinés à la nutrition de l'*os* & du périofte, de s'enflammer & de fe corrompre, & à l'*os* même d'être corrodé. Il en eft de cette maladie comme des ulceres aux parties molles: fi on n'y remédie promptement, elle s'étend & répand fon infection au loin par des degrés fucceffifs.

Il s'enfuit de-là qu'il y a différens degrés d'érofion ou de carie des *os*. Le premier & le plus traitable, c'eft lorfque l'os eft découvert, qu'il paroît gras, & qu'il devient jaunâtre; le fecond, c'eft lorfqu'il eft vraiment jaune, brun ou noir; le troifieme, c'eft lorfqu'il eft corrodé, inégal & raboteux. Plus l'*os* eft corrodé, plus fa furface eft raboteufe & inégale, comme lorfque le crane eft percé, ou lorfque l'*os* de la jambe ou de la cuiffe eft rongé jufqu'à la moelle: alors la carie eft à fon dernier point. Mais ce mal n'eft jamais plus dangereux ni plus difficile à guérir, que lorfqu'il attaque les articulations, ou quelques parties d'un *os* caché profondément dans les chairs; car alors la main du Chirurgien n'y peut avoir accès pour le nettoyer; & le feul remede auquel on peut avoir recours, c'eft l'amputation du membre.

Il y a deux manieres de s'affurer de la carie, felon que l'*os* corrompu eft caché, ou qu'il paroît à la vue. Lorfque l'*os* eft à découvert, on s'affurera de la carie par les fignes fuivans.

Il paroîtra gras, il fera privé de fa couleur naturelle, il fera devenu jaune, brun ou noir; il fera dépouillé de tégumens; fon périofte fera détruit; fi on lui applique la fonde ou le doigt, on le trouvera inégal, raboteux, percé ou fpongieux. 2. Si l'*os* eft couvert des chairs, ou fi quelque autre caufe le dérobe à la vue, voici les fignes auxquels on reconnoîtra qu'il eft carié. La matiere qu'il rendra fera pour l'ordinaire huileufe, brune ou noire; elle aura la puanteur du lard corrompu: lorfqu'on levera les emplâtres, elles feront teintes de cette matiere, qui leur communiquera une couleur noirâtre. Si l'on introduit une fonde jufqu'à l'*os*, ce qui n'eft pas toujours poffible, on le fentira raboteux & inégal; on trouvera les chairs circonvoifines, flafques, molles, lâches, fpongieufes, & fentant le lard corrompu. Enfin, lorfqu'on ne pourra ni examiner l'*os* à l'œil, ni le toucher avec la fonde, on aura tout lieu d'en foupçonner la carie, lorfque l'ulcere fe rouvrira fans aucune caufe manifefte après avoir cicatrisé.

Il s'enfuit de-là que les ulceres de cette efpece font toujours fort difficiles à guérir, & qu'ils ne manquent gueres de laiffer de la difformité à la partie, qu'ils font fujets à s'étendre, furtout lorfqu'il eft difficile de porter des remedes immédiatement fur l'*os* affecté; & que quand ils font guéris, ils leur arrive fréquemment de fe r'ouvrir, ainfi que nous l'avons déja obfervé. Mais lorfque le mal augmente & gagne l'articulation, comme celle du genou, il faut abfolument amputer le membre, c'eft le feul moyen de guérifon. Si l'état du malade ne permet pas cette opération, il tombe en langueur, & il eft attaqué d'une fievre lente qui l'emporte bien-tôt. La carie du fémur, du coccyx, de l'*os* facrum, du crane, du tarfe, & des *os* du palais, fouffre beaucoup de difficulté. Mais lorfque celle qui attaque le crane pénetre jufqu'à la dure-mere, comme il arrive affez ordinairement, le malade eft tourmenté de maux de tête violens, d'infomnies continuelles, de vertiges, de délires, & de plufieurs autres fymptomes dangereux.

On a tenté la cure de la carie par différentes méthodes qui ont réuffi. On en traite le premier degré par l'application des remedes fpiritueux, comme l'efprit de vin, l'eau de la Reine de Hongrie; ou par les balfamiques, comme la poudre d'ariftoloche, d'iris de Florence, ou celle de myrrhe & d'aloès. C'eft la premiere méthode & la plus facile. Il faut faupoudrer tous les jours, de l'un ou de l'autre de ces ingrédiens, l'*os* affecté, après en avoir nettoyé la fanie avec de la charpie feche, & continuer jufqu'à ce que la partie malade de l'*os* foit tout à-fait exfoliée, & que la chair qui pullule fur l'*os* paroiffe nouvelle, feche & ferme. Si la carie eft profonde, il faudra recourir à des remedes plus forts, tels que la poudre ou l'effence d'euphorbe préparée avec le meilleur efprit de vin, ou les huiles de clou de girofle, de canelle, ou de bois de gayac. Le premier de ces remedes agit puiffamment contre la carie. On les appliquera avec de la charpie, fur laquelle on mettra un linge fec. On emploie avec le même fuccès & de la même maniere d'autres remedes corrofifs, comme l'eau phagédénique, ou l'efprit de vitriol, ou celui de foufre, ou la folution de mercure dans l'eau-forte, ou l'efprit de nitre, qu'on peut toujours fubftituer aux autres. Nous n'avons point fait entrer dans l'énumération des remedes qu'on a coutume d'employer contre la carie, ni ceux qui font trop foibles, pour produire l'effet qu'on en attend, ni ceux qui font trop forts, dont on ne peut faire ufage enfuite, comme l'arfenic ou le mercure fublimé en fubftance. Nous n'avons indiqué que les principaux. Lorfqu'on fera parvenu de cette maniere à l'exfoliation, on travaillera à incifer & à achever la cure avec des balfamiques. On finira donc par l'ufage de l'eau de la Reine de Hongrie, ou des effences de maftic, de myrrhe, d'ambre, d'aloès; par le baume du Pérou ou celui de Copaii, ou par d'autres baumes de la même forte, couvrant le tout d'une emplâtre, & procédant comme dans la cure des ulceres ordinaires. Voyez *Ulcus*. Le Dran a donné quelques Obfervations curieufes fur la carie des *os*, furtout au cubitus, *Obf.* 51. 52. 53. aux lombes, *Obf.* 69. après la petite vérole, *Obf.* 70. à l'*os* ilium, *Obf.* 95. au grand trochanter, *Obf.* 97. au genou, *Obf.* 101 & 103. & à la jambe, *Obf.* 104.

La cure de la carie au second degré consiste à percer l'*os* après l'avoir découvert, soit avec le trépan perforatif, ou avec l'instrument qu'on voit *Pl. XII. du second Volume*, *Fig.* 2. ou *Fig.* 7. *A.* ou *Pl. XIII. Volume II. Fig.* 8. & de pénétrer jusqu'à la partie saine, comme on fait dans les plaies du crane. Le pansement se fait soit avec de la charpie seche, soit avec les remedes balsamiques que nous avons recommandés ci-dessus. La partie affectée s'exfoliera par ce moyen, & il poussera de nouveaux vaisseaux par les petits trous; ces vaisseaux s'unissant aux chairs, fourniront à l'*os* de nouveaux tégumens.

Lorsqu'il sera certain que l'*os* affecté est noir, on le ratissera avec un scalpel ou une lime, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à le rendre blanc ou rouge. Celse veut qu'on en vienne promptement à cette expédition, qu'on n'ait aucun menagement en la faisant, sans quoi elle ne sera presque d'aucune utilité. Scultet pense qu'il ne faut avoir recours au scalpel que lorsque l'*os* est parfaitement découvert, que sa partie affectée commence à se séparer de sa partie saine, & qu'il faut continuer le pansement avec de la charpie seche, jusqu'à ce que les choses soient en cet état; je ne voudrois pas qu'on se fît de cette pratique une loi générale. Il y en a qui se servent dans des cas particuliers d'un maillet & d'un ciseau, tels qu'on les voit *Pl. XII. du second Volume*, *Fig.* 10. & 11. à l'aide desquels ils séparent les parties saines d'avec les parties corrompues, après avoir fait précéder ou non la perforation. Les Chirurgiens modernes ont généralement abandonné ces deux méthodes. M. Petit prétend que la meilleure qu'on puisse suivre, c'est de ratisser l'*os*, même dans les cas où les chairs se régénéreroient continuellement, & d'appliquer ensuite le cautere actuel. Quant au *spina ventosa* accompagné de tumeur, qui ne cede à aucun remede, il veut que l'on fasse un grand nombre de petits trous à l'*os*, & qu'on enleve la tumeur avec le maillet ou le ciseau.

La quatrieme méthode qui est la plus vieille & en même tems la plus sure & la plus expéditive, surtout lorsque la carie est très-considérable, c'est de brûler la partie de l'*os* affectée, avec le cautere actuel, à l'aide d'un instrument appliqué sur l'endroit, comme on voit en plusieurs Figures de la *Planc. IV. du premier Volume.* Mais il y a quelques précautions à prendre dans cette opération pour ne point offenser les chairs adjacentes & les parties molles. Pour cet effet on fera tenir par un Assistant les levres de l'ulcere séparées; ou si son ouverture est trop étroite, on l'aggrandira avec une tente absorbante & capable de se gonfler, faite d'une racine de gentiane ou d'un morceau d'éponge, à moins qu'on n'aime mieux recourir à l'incision & mettre l'*os* à découvert. Avant que d'appliquer le fer rouge, on aura soin de bien nettoyer l'*os* avec de la charpie seche, & d'enlever les chairs fongueuses, de peur que la matiere ne l'éteigne ou du moins n'en diminue l'action. Si la carie est profonde ou si étendue, qu'elle ne puisse être emportée par la premiere cautérisation, on la réitérera ou sur le champ ou quelque tems après, jusqu'à ce qu'on ait lieu de croire que la partie affectée de l'*os* est entierement détruite. Lorsque la partie cariée est fort large, on appliquera d'abord le cautere dans le milieu, on avancera ensuite vers les bords. Le malade ne souffrira pas de grandes douleurs dans cette opération, si l'on a soin de garantir les parties molles; car les *os* sont des parties insensibles. Comme il y auroit un extreme danger dans la carie des *os* du crane, à offenser les membranes du cerveau ou le cerveau même, & que l'usage du cautere ne seroit guere plus sûr, sur quelques *os* mous & spongieux, comme le sternum ou les côtes, on ne l'emploie point dans ces cas. On ne cautérise point non plus le carpe, le tarse ni les autres *os* spongieux de la même espece, à cause des suites fâcheuses de l'injure qu'on s'exposeroit à faire aux ligamens voisins, aux nerfs & aux tendons.

Après qu'on a consumé avec le cautere la partie affectée de l'*os*, le premier pansement se fait avec de la charpie seche, ou si le malade sent de la chaleur à l'endroit cautérisé, on humectera la charpie avec de l'esprit de vin tiede. On en viendra ensuite aux remedes balsamiques dont nous avons parlé ci-dessus; on les continuera jusqu'à ce que l'exfoliation se fasse. L'espace vuide qu'on a pratiqué ne tardera pas à se remplir de chairs régénérées; d'où l'on conclurra que la cure est parfaite : mais si l'*os* continue à demeurer nu, si les chairs nouvelles sont molles, lâches & spongieuses, si elles ne s'attachent pas suffisamment à la partie de l'*os* qu'on a cautérisé; ou si l'*os* est toujours décoloré, il y a tout lieu de croire que l'on n'a point extirpé le mal. Alors il faut emporter les chairs nouvelles, ou les consumer avec de l'alun calciné & du précipité rouge, ou quelqu'autre corrosif puissant, & réitérer l'application du cautere actuel, ou recourir à quelqu'autre méthode, que l'état des choses suggerera, sans quoi on ne pourra point se flatter que la cure soit permanente.

Si la carie a passé jusqu'à la moelle des gros *os*, M. Petit conseille, d'après Meekren, de faire une ou deux, ou un plus grand nombre de trous avec le trépan, & il cite un cas dans lequel il fit trois trous au tibia, après s'être servi du cautere actuel, & il nous assure que le malade fut guéri par cette méthode. Mais je crois que de tous les gros *os*, il n'y a guere que le tibia sur lequel elle soit praticable, à cause de l'obstacle formé par l'épaisseur des tégumens & des chairs. Il avance qu'on peut quelquefois percer de la même maniere l'*os* de la poitrine ou le sternum; & qu'on parvient ainsi non-seulement à procurer sur le champ une issue à la matiere, mais encore à soi même la commodité d'appliquer immédiatement les remedes, jusques dans les endroits les plus écartés de la plaie. Quant à moi, j'estime qu'il ne faut se déterminer à cette opération qu'après un mûr examen, & qu'elle exige de la part du Chirurgien la derniere circonspection, parce que les organes de la respiration en peuvent être offensés, d'où il s'ensuivroit des symptomes très-fâcheux. Il est à propos d'observer que dans les cas où la carie est parvenue jusqu'à la moelle des *os*, ou lorsque le mal a commencé par attaquer la moelle, comme dans le *spina ventosa*, il ne provient pas toujours d'une cause interne; il suffit quelquefois que quelque injure extérieure ait occasionné la rupture des vaisseaux internes de l'*os*, alors le sang ne manquera pas de s'épancher dans sa cavité, il y dégénérera peu à peu en pus, & l'*os* en sera corrodé. C'est ainsi que la carie passe de la moelle aux parties extérieures.

Si la carie & la noirceur pénetrent de l'un à l'autre côté de l'*os*, ensorte qu'il paroisse corrompu de part en part, Celse conseille d'en faire entierement l'extirpation. Si sa partie inférieure est saine, on se contentera d'enlever celle qui est affectée. Si un *os* de la tête, de la poitrine, ou si une côte est cariée, la cautérisation n'a point lieu & il en faut venir à l'extirpation. Il faut se déterminer promptement en pareil cas, & tirer l'*os* aussi-tôt qu'il est à découvert, avant qu'il y ait aucun symptome inflammatoire, l'opération en sera beaucoup plus sure. Lorsque la carie est dans un cartilage, on le ratissera avec un scalpel, jusqu'à ce qu'il n'en reste que ce qui est sain. C'est à Celse que je dois tout ce que j'ai dit jusqu'à présent sur la carie, dont il a traité aussi-bien qu'aucun écrivain moderne.

Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, que la cure de la carie des *os* consiste principalement à enlever les parties corrompues, de la maniere la plus convenable & la plus expéditive. Or l'expérience m'a démontré que cela s'exécutoit parfaitement dans la carie légere, avec l'esprit de vin & l'eau de la Reine de Hongrie; dans les degrés plus violens avec la solution de mercure dans l'eau-forte, & dans les cas où il y a plus de malignité, avec le cautere actuel ou par l'amputation. Du reste, on se conduit comme dans les autres ulceres, & l'on se sert des remedes balsamiques que nous avons recommandés tant de fois.

Si l'*os* est considérablement affecté par la carie, si elle s'é-

tend jusqu'à une articulation, comme jusqu'aux genoux, jusqu'à celle de la main ou du pié, ensorte qu'on ne puisse emporter la partie affectée, ni par l'incision, ni par l'extraction, ni par la cautérisation, il n'y a qu'un seul moyen, tant de conserver le reste du membre, que la vie du malade, c'est d'amputer la partie affectée. Sans quoi le malade périra après avoir traîné une vie malheureuse, & avoir été épuisé par la douleur, les insomnies, le dégout des alimens, la fievre lente & une longue suite de symptomes fâcheux. Mais lorsqu'il n'y a de corrompu qu'un côté de gros *os*, comme une partie extérieure de l'*os* de la mâchoire, de l'humérus, du tibia ou de la clavicule, ou une partie d'une côte, du cubitus, du rayon, de la rotule & autres semblables, lorsque l'*os* ou le membre entier ne sont point affectés, on ne séparera sur le champ que la partie cariée, & l'on en viendra à bout par les moyens que nous avons proposés ci-dessus. S'il arrive qu'une partie plus ou moins grande de l'*os* se sépare d'elle-même, que l'orifice de l'ulcere soit assez grand, & qu'on puisse se saisir de cette partie, on en fera l'extraction, soit avec les doigts, soit avec des pinces. Mais si l'orifice de l'ulcere est trop petit, on l'aggrandira avec le scalpel. Nous avons des exemples de cette opération dans Meekren, *Observ. Chirurg. 69.* & dans Ruysch; Meekren tira une large portion d'*os* corrompu hors du bras, & Ruysch en fit autant au tibia.

*Du spina ventosa, du pædarthrocace & de l'exostose qu'on peut appeller proprement tumeur des os.*

On entend généralement par *spina ventosa*, ou selon quelques-uns par *spinæ ventositas*, cette espece de corruption des *os* qui passe successivement des parties internes de l'*os* aux parties externes, le gonfle & y forme une tumeur. C'est ce que les anciens à qui les dénominations de *spina ventosa* & de *spinæ ventositas*, étoient inconnues, appelloient *sideratio*, *gangræna*, *cancer ossis*, & quelquefois *teredo*. Quelques Auteurs François se servent du mot exostose, quoique ce terme ne convienne proprement qu'à de certaines éminences contre nature ou excroissances pointues, qui naissent à la suite d'une fracture, d'une contusion, ou de quelqu'autre cause, & qui sont fréquemment accompagnées de carie, quoique j'aie vu plusieurs fois des *os* avec de pareilles éminences, sans aucun vestige de corruption. On s'est servi du mot *spina*, parce que dans le *spina ventosa* les malades sentent une douleur très-vive qui ressemble assez à celle de la piquure d'une épine; on a ajouté l'épithete *ventosa*, parce qu'en touchant la tumeur, on la croiroit pleine d'air; cependant il n'arrive que rarement, pour ne pas dire jamais, que ce soit là la cause de la distension. Quelques Auteurs changerent dans la suite cette dénomination, entr'autres Pandolfin; au lieu de *spina ventosa*, ils dirent *spinæ ventositas*, expression barbare.

Les enfans sont sujets à cette maladie; alors Severinus lui donne le nom de *pædarthrocace*, mot composé de παῖς, enfant, ἄρθρον, jointure, & κακὸν, mal; c'est-à dire, maladie qui attaque les enfans aux jointures, plus fréquemment que les adultes. En effet, les *os* des enfans étant plus mous & plus spongieux, sont plus aisément corrodés par les humeurs peccantes, distendus, tuméfiés & défigurés d'une maniere surprenante. Severinus établit une autre différence entre le *spina ventosa* & le *pædarthrocace*. Dans la premiere de ces maladies, dit-il, les tumeurs sont ordinairement accompagnées de douleur, de rougeur & de toutes les apparences de l'inflammation; au lieu que dans le *pædarthrocace* il n'y a que peu ou point de douleur dans le commencement, ainsi qu'on voit dans les enfans en charte, mais on a confondu ces dénominations, & l'on s'en sert aujourd'hui indistinctement; Merklin prétend que c'est avec raison qu'on en a fait des synonymes; car s'il est vrai de dire que le *pædarthrocace* soit presque sans douleur dans le commencement, il ne l'est pas moins de dire, que la douleur augmente à mesure que le mal fait des progrès.

Quant aux autres noms dont nous avons fait mention, comme *cancer ossis*, *gangræna* ou *sphacelus ossis*, *sideratio ossis*, dont les Traducteurs d'Hippocrate font un usage si fréquent, & τερηδών ou *teredo*, qui signifie proprement vermoulure ou l'état d'un bois consumé par des especes de vers appellés *teredines*, qui conviennent beaucoup mieux au *spina ventosa*, qu'à la carie proprement dite: ce sont vraissemblablement autant de synonymes qui n'ont été imaginés que pour distinguer différens degrés de cette maladie; ce que Merklin a suffisamment démontré dans ses Notes sur Pandolfin. Il a fait voir aussi que le *spina ventosa* n'étoit pas inconnu aux anciens, ainsi que quelques Auteurs l'ont pensé. Il ne nous reste plus qu'une observation à faire, c'est que M. Petit a compris dans les *Maladies des Os*, *cap. 16.* toutes ces maladies & leurs noms, sous celui d'exostose, négligeant entierement d'autres dénominations mieux connues & plus usitées: je me servirai particulierement du terme de *spina ventosa*, & je n'y attacherai que les idées les plus communément reçues.

Comme toutes ces maladies, leurs différences & leurs degrés n'ont été décrites jusqu'à présent que d'une maniere fort imparfaite, & comme les occasions que j'ai eues de les connoître ont été fort fréquentes dans le cours de ma pratique, je me suis proposé d'établir entre elles les distinctions qui pourront contribuer à éclairer & à faciliter leur cure. Le *spina ventosa* est une corruption, corrosion ou espece de carie d'*os*, qui se fait ordinairement d'elle-même, qu'on peut regarder comme l'effet de quelques humeurs peccantes, & qui provient rarement de quelque cause extérieure. Il n'a point son origine à la surface de l'*os*; mais dans ses lames, ses cellules ou sa cavité intérieure, s'étendant du dedans au-dehors, & affectant la substance de l'*os*, plus ou moins, s'étendant en largeur, s'élevant & formant une tumeur, telle qu'on la voit *Pl. IV. du second Volume, Fig. 16. A. B.* ordinairement dure, quelquefois sans douleur, qu'on croiroit dans certains cas pleine de vents, accompagnée d'une douleur pungitive & d'érosion plus ou moins grande, qui devient rouge, qui empêche le malade de se mouvoir, qui est suivie d'un grand nombre d'autres symptomes fâcheux, comme de la corruption de l'*os*, de la peau & des autres tégumens qui étoient auparavant sains, & de la formation de plusieurs ulceres malins. Lorsque ces tumeurs des *os* sont dures, que les parties molles ne sont point enflées & qu'il n'y a ni rougeur, ni inflammation, ni douleur, comme il arrive assez fréquemment dans les enfans en charte, l'ulcération est tardive, & ces tumeurs ne sont point accompagnées de symptomes aussi fâcheux qu'elles le seroient, si l'état des choses étoit autre. Severinus donne à cette espece de *spina ventosa*, le nom de *pædarthrocace*, tant parce que les enfans y sont très-sujets, que pour la distinguer du *spina ventosa* des Arabes. Lorsque la tumeur est douloureuse, rouge & gonflée, ce qui arrive indistinctement aux enfans & aux adultes, elle retient les noms de *spina ventosa*, de *cancer*, de *gangræna ossis*, & de *teredo*. J'entens par exostose une éminence saillante & contre nature, ou une excroissance d'*os*, avec ou sans corrosion. Le *spina ventosa* differe de la carie, en ce qu'il est accompagné de tumeurs; & du rachitis, en ce que dans cette derniere maladie les épiphyses ou extrémités des *os* sont attaquées de tumeurs qui les défigurent, sans douleur ni corrosion.

Ces maladies ont ordinairement leur origine aux environs des extrémités de la tête, ou des épiphyses des gros *os*; parce que leur tissu y est tendre & spongieux; que la matiere morbifique peut se loger commodément dans la substance cellulaire de ces parties, & qu'elle ne trouve presque aucune difficulté à les amollir & à les étendre. Il arrive cependant qu'elles affectent quelquefois le milieu de ces *os*, surtout du tibia, & qu'elles

ont leur siége entre les lames. Les *tophus*, les *gumma* vénériens, au front, au crane, & aux autres *os*, mais surtout au tibia provenans de quelque cause interne, peuvent être compris dans la classe des maladies précédentes; quoiqu'ils soient accompagnés de douleurs nocturnes qui les caractérisent. Il n'y a presque pas un *os* qui ne soit sujet à être attaqué de *spinosa-ventosa*; il vient aux *os* de la tête, du visage, du cou & de la poitrine; mais plus fréquemment à ceux des piés, des bras, des doigts, du carpe, du métacarpe, du tarse, & du métatarse. On peut voir dans les nottes de Merklin sur Pandolfin, des exemples de toutes ces maladies.

Elles sont communément spontanées, & naissent de causes internes, comme d'humeurs acrimonieuses, scorbutiques, tendantes au rachitis, ou à la petite vérole; mais plus communément d'un virus vénérien: car on ne les connoissoit gueres en Europe avant que la vérole y fût apportée: la raison & l'expérience s'accordent toutefois à nous démontrer qu'elles peuvent provenir de causes externes, surtout lorsque le tempérament y a déja quelques dispositions. Il ne faut alors qu'une contusion, une chute, une fracture, une fissure ou quelqu'autre injure extérieure aux *os*, pour affecter les vaisseaux, les lames internes des *os*, & même la moelle, donner lieu à l'extravasation des humeurs, à la putréfaction & à la destruction de la moelle, & causer l'amollissement & la corrosion de la substance des *os*, effets qui seront bien-tôt suivis de douleurs, de tumeurs, d'ulceres & de fistules, tant aux *os*, qu'aux parties extérieures.

Elles ont pour cause immédiate un amas, ou une chute d'humeurs visqueuses & épaisses ou acres & corrosives ou une inflammation dans la moelle, ou dans la substance médullaire des *os*, qui dégénere en abscès, & donne lieu à la formation de la sanie & du pus. Car les humeurs ne trouvant aucune issue, sont forcées de demeurer en stagnation dans les cavités des *os* où elles se corrompent avec le tems, deviennent acrimonieuses, corrodent & détruisent les parties circonvoisines, transforment la moelle en sanie, attaquent l'*os* même & le consument. Cet amas d'humeurs visqueuses & pituiteuses, & le gonflement d'*os* qui l'accompagne, sont quelquefois sans douleur comme dans le *Pædarthrocace*; mais la corrosion des parties n'existe jamais sans les douleurs les plus vives; ces douleurs partent, pour me servir de la maniere de dire ordinaire, du fond de la moelle, & on les appelle *Ostéocopes*. Lorsque le mal commence, & qu'il n'y a que la partie interne de l'*os* affectée, le tact extérieur ou la pression n'augmentent point la douleur. Lors donc que la pression augmente la douleur, c'est une marque que l'affection a passé aux parties extérieures, alors le périoste, ses parties adjacentes, la substance de l'*os*, & son tissu cellulaire, sont ordinairement tuméfiés. Les malades se sentent les parties comme gonflées. Si l'on fait une incision à la tumeur, ou si elle s'ouvre d'elle-même comme il arrive assez fréquemment, la partie affectée demeure à découvert, & ressemble à une éponge, ou à une pierre-ponce, elle est percée de petits trous, comme dans la carie; & il est facile, par ce que nous avons dit de la ressemblance de ces deux maladies, de reconnoître leurs symptomes & de les distinguer. On peut distinguer le *spina-ventosa* en trois especes. 1°. Lorsque les *ostéocopes*, ou la douleur dans la moelle des *os*, est continue, & prive le malade du sommeil, mais n'est accompagnée, ni de tumeur, ni de douleurs extérieures; alors l'affection est concentrée dans les parties intérieures de l'*os*. 2°. Lorsque les douleurs sont continues ou intermittentes, & qu'il se forme peu à peu dans l'*os* une tumeur dure ou molle, avec gonflement, & des douleurs extérieures, qui tantôt augmentent & tantôt diminuent. 3°. Lorsque cette tumeur dégénere en un abscès qui creve de lui-même, ou auquel on fait incision, qui rend une sanie fétide, ou une matiere purulente qui a l'odeur du beure ou du lard rance, & dont l'écoulement est plus ou moins grand, ainsi que dans un ulcere avec carie, ou dans cette espece d'ulcere que les Anciens appelloient ulcere avec carie dans les *os*. On peut regarder cette derniere espece comme un *spina-ventosa* invétéré, & la premiere comme un *spina-ventosa* récent ou commençant.

Le *pædarthrocace* commence ordinairement par une enflure de l'*os*, sans douleur, & sans qu'il y ait cause externe; mais à la longue, il survient quelquefois de la douleur, une inflammation, un abscès, un ulcere, & de la carie, comme dans le *spina-ventosa*, surtout aux environs des articulations & des extrémités des *os*. Il y a donc quelque fondement à regarder le *pædarthrocace* comme une maladie différente du *spina-ventosa*; quoique la premiere dégénere à la longue dans la seconde. Il y aura du moins entre elles de la différence rélativement aux degrés.

Après ce que nous avons dit jusqu'à présent, & ce que nous avons exposé ci-dessus, du prognostic de la carie, il ne sera pas difficile de concevoir & de prédire les suites de ces maladies. Lorsqu'il paroît qu'une matiere acrimonieuse & corrompue, est actuellement logée dans la cavité, les lames, ou les cellules d'un *os*, d'où la nature ne peut l'expulser par elle-même, & d'où il n'est presque pas possible de l'évacuer, il s'ensuit nécessairement qu'à moins d'un secours porté à tems, les parties adjacentes seront corrodées & corrompues, que l'*os* lui-même sera totalement détruit, & qu'on ne sauvera la vie du malade que par l'amputation du membre. Mais il y a pis. Si le mal provient de quelque vice du sang, telle est quelquefois sa malignité, qu'après avoir attaqué une partie comme un bras, l'extirpation qu'on en a faite ne l'empêche point d'attaquer de la même maniere l'autre bras, ainsi qu'on le remarque dans les affections cancéreuses. Alors, il faut avoir recours à un régime, & à des remedes capables de corriger & de purifier la masse du sang. Le *pædarthrocace* & le premier degré du *spina-ventosa*, cedent ordinairement aux remedes: mais la cure devient difficile, selon que la maladie est plus invétérée, qu'elle a fait plus de progrès, que le malade est plus foible, que le sang est plus corrompu, & que les autres symptomes concomitans sont plus violens. Elle est quelquefois incurable. Alors les forces du malade s'épuisent, une fievre lente le consume, & il meurt d'une carie invétérée.

Il y a deux manieres de traiter le *spina-ventosa*, dont chacune est propre aux différens états de cette maladie.

1°. Dans les deux premiers degrés de la maladie, si le malade est adulte, on lui fera prendre tous les jours de la décoction des bois, comme on l'appelle communément, faite avec les racines de salsepareille, de squine, de scorsonnaire, & les bois de sassafras, de gayac, & de genievre: on lui en ordonnera à chaque fois, huit, dix ou douze onces, selon sa force, qu'il prendra chaudes, comme du thé ou du caffé. C'est ainsi qu'on parviendra à corriger la masse du sang. Il prendra cette dose tous les matins dans le lit. On mettra dans la premiere potion cinquante ou soixante gouttes d'essence des bois ou de pimprenelle blanche, ou autres semblables. On tentera par ce moyen de lui procurer une sueur douce, de faire passer la boisson dans les petits vaisseaux; de la faire pénétrer jusques aux fibres osseuses mêmes, & d'emporter ou de corriger ainsi les humeurs peccantes. Ces remedes aideront aussi la digestion & la discussion des humeurs en stagnation, & des tumeurs. 2°. On travaillera à remplir la même indication par des fumigations auxquelles on exposera plusieurs fois dans le jour les parties affectées; on ne négligera pas non plus les vapeurs des décoctions de plantes résolutives & aromatiques. 3°. Dans les intervalles, on fera à la partie affectée des frictions d'on-

guent mercuriel, deux fois le jour, & l'on appliquera une emplâtre mercurielle. 4°. On fera prendre pareillement les mercuriels intérieurement, une fois par jour en dose convenable, aux malades d'une constitution foible, & deux fois aux personnes robustes; on provoquera de cette maniere une salivation plus ou moins forte, ou bien on ménagera de sorte l'administration de ces remedes, qu'ils n'en procurent aucune, selon qu'il conviendra au degré de la maladie, & à l'état du malade. L'expérience m'a démontré, qu'il ne falloit attendre des autres remedes, aucun effet considérable, s'ils n'étoient aidés des mercuriels; ce qui n'étonnera point, si l'on considere que le principe du mal, est un virus ou vénérien, ou qui lui est fort analogue. Après avoir continué ces remedes pendant quelques semaines (car si on les continue moins de tems, ils ne produiront rien) on verra le premier degré de la maladie dissipé; si elle est au second degré, les tumeurs osseuses déja formées, pourront être digérées, discutées, ou du moins réduites au point de ne prendre aucun accroissement, elles seront sans douleur, & n'incommoderont pas considérablement le malade. Voilà ce que j'ai vu arriver, lorsque la discussion ne se faisoit point: mais il est à propos d'avertir que les malades s'étoient assujettis à un régime sobre & régulier, à ne vivre que de bouillons, de végétaux, & des viandes les plus tendres, travaillant ainsi à tempérer, & à adoucir leur sang; & qu'ils n'avoient usé en boisson ordinaire, que de décoctions légeres des racines & des bois dont nous avons parlé, de cornes de cerf, d'orge, d'avoine, & d'autres liqueurs pareillement aqueuses, douces & légeres.

On suivra la même méthode dans la cure du *pædarthrocace*, ou des tumeurs aux *os* des enfans, accompagnées de douleurs, ou sans ce symptome. On aura soin d'ordonner en même-tems des remedes propres à tenir le ventre libre, & préparés surtout avec le mercure doux. Si le *pædarthrocace* est compliqué avec le rachitis, on prescrira du mouvement & de l'exercice, & l'on joindra aux remedes qui conviennent à la premiere de ces maladies, ceux qui soulagent dans la seconde.

Mais si l'une ou l'autre est opiniâtre & résiste aux remedes que nous venons d'indiquer; si la douleur & la tumeur sont augmentées; s'il se forme un abscès; & s'il y a à craindre que l'*os* ne soit entierement détruit: il faudra mettre incessamment l'*os* à découvert, supposé que l'abscès ne soit point encore percé; mais s'il a percé, & que son orifice soit trop petit, on l'élargira par une incision, ou avec un caustique, si le malade craint l'incision. Mais si l'abscès n'a point encore percé, on n'attendra point qu'il soit mûr pour découvrir l'*os*; on choisira l'endroit le plus convenable pour l'opération; la coutume est de donner la préférence à la partie la plus basse & la plus douloureuse. Ensuite on prendra le petit perforatif que l'on voit *Pl. XII. du second Vol. Fig.* 2. ou 7. on percera l'*os* en plusieurs endroits, & l'on pénetrera jusqu'à la moelle, pour donner issue à la matiere morbifique. Mais si l'écoulement de la sanie ne se fait pas commodément par ces petites ouvertures; il faut avoir recours au trépan, & l'employer ainsi que nous avons dit dans la cure de la carie. On procurera par ce moyen un passage libre au pus, & un accès facile aux remedes destinés à nettoyer & à guérir la partie affectée. Ces opérations seront suivies des décoctions & des essences des bois, avec des antimoniaux & des mercuriels doux pour l'intérieur, & l'on appliquera à l'extérieur des détersifs & des balsamiques, comme la décoction d'aigremoine, de sanicle, de mille-pertuis, d'aristoloche, avec le miel rosat, & l'essence de myrrhe & d'aloès, ou le mercure doux dissous dans l'eau de plantain ou l'eau de chaux. On continuera ensuite avec l'essence que nous venons de recommander, ou celle de mastic & d'ambre, dont on humectera de la charpie, couvrant le tout d'une emplâtre mercurielle, ou de quelqu'autre qui soit convenable, jusqu'à ce que l'ulcere soit guéri. Lorsque l'application du cautere actuel est possible, il est quelquefois à propos d'y avoir recours pour déraciner le mal, lorsqu'il est situé entre les lames de l'*os*; autrement il faudroit ratisser; mais cette derniere opération paroît convenir plutôt à la carie qu'au *spina-ventosa*.

Si tous ces remedes ne produisent aucun effet, & que la partie soit tellement corrodée & détruite, qu'il n'y ait aucun espoir de la conserver: le seul moyen que l'on ait de conserver la vie au malade, c'est de faire l'amputation. C'est à l'état & à la nature de la partie affectée à déterminer la maniere dont cette opération doit être faite. Si la maladie est dans les petits *os*, comme dans le carpe, le tarse, le métacarpe, le métatarse, ou les doigts: il n'est pas nécessaire d'extirper en entier le doigt, la main ou le pié; l'extraction du petit *os* putréfié suffit. Il m'est arrivé dans des cas, où l'*os* de l'extrémité du doigt, ou même celui de la phalange du milieu étoit corrompue, d'extraire l'*os* en entier, & de conserver la partie saine du doigt. Un enfant de dix ans avoit l'*os* du métatarse qui contient le grand orteil, corrompu; l'orteil étant sain, je me contentai d'enlever de l'*os* ce qu'il y avoit de carié, laissant la partie antérieure qui étoit saine: j'appliquai ensuite les balsamiques; & ce malade marcha aussi-bien qu'il avoit fait auparavant. Lorsque le doigt entier, ou seulement le premier *os* du doigt étoit corrompu, il m'est arrivé de l'amputer en entier.

Lorsque dans des *os* considérables il n'y en a qu'une portion latérale ou extérieure, attaquée de la carie ou du *spina-ventosa*; je ne procede pas d'abord à l'amputation du membre ou de l'*os* entier: mais je me contente de séparer la partie d'*os* corrompue, ainsi que j'ai déja décrit plus haut, me servant pour cela des médicamens convenables, quand ils peuvent suffire, ou bien ayant recours aux instrumens: je déterge, & je cicatrise ensuite l'ulcere. Mais lorsque l'affection étoit dans le corps d'un gros os, comme à celui du bras, de la cuisse ou de la jambe, ou lorsque quelques articulations étoient attaquées, comme celles du bras, du genou ou du pié, je n'ai jamais attendu de guérison, que de l'extirpation entiere de la partie corrompue, je faisois l'amputation dans la partie saine, & j'emportois tout ce qui étoit en deçà.

M. Petit conseille dans quelques especes de *spina ventosa*, où les tumeurs ne cedent point aux remedes que nous venons d'indiquer, & où il est possible d'avoir accès avec la main, de découvrir l'*os* par le moyen d'une incision cruciale, d'enlever les quatre angles de la peau, & de panser la plaie avec de la charpie seche. Il veut qu'on fasse le jour suivant des trous à la tumeur osseuse, avec le perforatif, que ces trous soient aussi voisins les uns des autres, & en aussi grand nombre, que dans un crible, qu'on enleve ensuite toute la tumeur avec un maillet & un ciseau. Il remplit ensuite la plaie de charpie seche, & afin que la séparation de la partie affectée d'avec la partie saine se fasse plus promptement, il fait appliquer de la solution de mercure dans de l'eau forte, sur la premiere jusqu'à ce qu'elle soit entierement emportée. Il recommande beaucoup cette pratique, & il la préfere à toute autre, même au cautere actuel, lorsque le siége de la corruption n'est pas trop profond; & je suis en cela de son avis.

Lorsqu'il paroît à un *os* une éminence saillante, ou une excroissance contre nature, (ce qu'on appelle proprement une exostose) & qu'il n'y a ni douleur, ni incommodité, ni difformité, ni symptome de carie, ou de *spina ventosa*; mon avis est qu'il faut laisser les choses en cet état; car alors le remede seroit pire que le mal, & l'on exposeroit l'*os* à la carie, & à d'autres accidens fâcheux en le découvrant. Mais si l'exostose fait difformité, empêche l'action de la partie, cause de la douleur, ou produit quelqu'autre inconvénient, on la dissipera par les remedes que nous avons proposés. On trouvera dans l'*Osteographie* de Chefelden depuis la *Pl. XLI.* jusqu'à la fin, différentes figures de caries,

de *spina ventosa*, & d'exostoses; Ruysch a fait aussi mention d'un grand nombre de ces maladies dans ses *Obs.* pag. 94. & dans son *Thesaur. anat.* 8. *Pl. III.* & 10. *Pl. II.* Heister.

OS, *la bouche.*

*Du cancer aux levres & à la bouche.*

Il en est des cancers aux levres comme des autres; ils sont occultes ou découverts. Dans le cancer occulte il y a tumeur à la levre accompagnée de dureté, de douleur & de chaleur: dans le cancer découvert, la tumeur dégénere en ulcere; ou il y a à la levre un ulcere cancéreux, phagédénique & fétide, qui n'a point été précédé de tumeur, qui rend une sanie acrimonieuse, d'une odeur très-désagréable, qui ronge non-seulement la levre, mais encore tout le visage, surtout les parties de la levre inférieure, & qui les met dans un état affreux, Voyez *Pl. II. du troisieme Volume, Fig.* 11. *aaa.* Ce cancer provient ainsi que les autres, d'une certaine acrimonie du sang, & d'une obstruction dans les glandes spongieuses des levres. C'est là ce qui donne lieu à un verrue, ou tumeur livide & douloureuse, qui dégénere peu-à-peu en un ulcere malin, ou en un cancer ouvert, qui divise promptement la levre, & y fait une crévasse, d'abord petite, mais qui s'agrandit dans la suite. Voyez *Fig.* 11. Ce mal peut aussi provenir d'un coup, d'une piquure, d'une morsure, d'une chûte, ou être la suite de l'offense qu'une dent trop aigue cause aux levres.

Comme il y a peu de secours à attendre des médicamens en pareil cas, il faut avoir recours à l'instrument; il faut faire une incision sans délai. Autrement le mal s'étendra, & produira de larges tumeurs au cou ou à la gorge, ensorte que le malade en pourroit être suffoqué. Mais si l'on fait à tems l'incision, il y aura quelque espérance de guérison; surtout si l'on travaille à corriger le sang corrompu; ce qui n'est pas à la vérité facile à faire; c'est pourquoi, il y a ordinairement rechûte. Cette terrible maladie est moins opiniâtre dans les jeunes gens que dans les vieillards, & la cure en est plus sûre, lorsqu'elle provient d'une cause extérieure, que quand son principe est dans quelque qualité peccante du sang.

La cure doit varier selon les différens états de la maladie.

1°. S'il n'y a qu'une petite crevasse à la partie supérieure de la levre, semblable à un petit ulcere, accompagnée de douleur & de chaleur, & causée par la froideur de l'air; frotez-la avec du miel rosat & du baume du Perou, ou de l'onguent de plomb, ou du diapompholyx, mêlé avec un peu de mercure; appliquez ensuite une emplâtre ou une plaque de plomb frottée de vif-argent, & continuez jusqu'à ce que le mal soit entierement guéri. Le malade vivra pendant ce tems de régime, & on lui ordonnera des remedes qui purifient le sang. J'ai guéri une jeune femme, en lui appliquant du suc de pomme pourrie avec du mercure doux, & à l'aide des remedes internes qui convenoient. Nous lisons, *in Eph. Nat. Curios. Cent. 6. Obs.* 43. qu'on a guéri ces especes de cancer avec le vitriol Romain, avec ou sans l'huile d'olive: mais si ces remedes ne produisent aucun effet, & si le mal augmente, il faut recourir promptement à l'incision, & enlever toute la partie de la levre qui est dure & cancéreuse; observant d'enlever plutôt des chairs saines, que de laisser une partie du cancer: on fera ensuite deux ou trois points de suture comme dans le bec de lievre; ou si la crevasse est petite, un seul point de suture suffira. C'est ainsi que j'ai traité le cancer qu'on voit, *Pl. II. du troisieme Vol. Fig.* 11.

2°. Si le cancer n'a point encore dégénéré en ulcere, & qu'il y ait à la levre une tumeur incommode, dure, proche de la surface; quelques Medecins conseillent de la détruire avec des corrosifs, & d'achever la cure à l'ordinaire. Quoique ces remedes puissent convenir dans les cas où le mal provient d'une cause extérieure, ou d'une tumeur enkystée; cependant comme l'usage des corrosifs dans les cancers est ordinairement dangereux; je suivrois volontiers l'avis des Medecins les plus prudens, qui ordonnent l'incision, qui se fait de deux manieres, selon la nature de la tumeur. Si elle est mobile, on ouvre la peau avec le scalpel, on détache le tubercule, & l'on traite la plaie à la maniere ordinaire. Si elle est fixe, adhérente à la peau, & immobile, il faut enlever toute la partie de la levre qui en est affectée, & faire une suture comme nous avons dit ci-dessus. Mais quelle que soit la méthode que l'on suive; on ordonnera en même-tems un régime sévere; on ne se contentera point des remedes internes capables de corriger le vice du sang, & de détruire son acrimonie; on diminuera sa quantité; & l'on recourra à tout ce qui est capable de prévenir une rechûte, accident assez ordinaire; Voyez là-dessus Scultet, le Dran & Garengeot. Heister.

Os Leonis. Voyez *Antirrhinum.*

## OSA

OSATIS. Voyez *Isatis*, *Pastel.*

## OSC

OSCHEALIS HERNIA, *Hernie au scrotum.* Voyez *Hernia.*

OSCEDO, *envie de bailler.* Ce terme signifie quelquefois aussi *aphthe.* Castelli.

OSCHEOCELE, *Hernie au scrotum.* Voyez *Hernia.*

OSCHEON, ὄσχεον, *le scrotum; l'amphidium*, ou l'orifice de la matrice porte aussi ce nom dans Galien.

OSCITATIO, *bâillement.*

Le *bâillement* se fait en étendant presqu'en même-tems la plupart des muscles qui obéissent à la volonté, en donnant aux poumons une très-grande expansion, en inspirant beaucoup d'air lentement & peu-à-peu; ensuite après l'avoir retenu quelque tems, & l'ayant raréfié lentement, on le rend insensiblement par l'expiration; & enfin les muscles reprennent leur état naturel. Son effet est donc de mouvoir toutes les humeurs du corps par tous les vaisseaux, d'en accélérer le cours, de les distribuer également, & par conséquent de donner aux organes des sens, & aux muscles du corps, la facilité d'exercer leurs fonctions. Boerhaave.

On rend insensiblement une grande quantité de matieres perspirables, lorsque la nature occasionne des *bâillemens*, & des extensions de membre, pour s'en débarrasser.

On est plus sujet à bâiller immédiatement après le sommeil qu'en tout autre tems, parce qu'alors il s'échappe par les pores de la peau, une plus grande quantité de cette matiere, qu'en tout autre tems; l'accroissement de contraction auquel cette affluence donne lieu, produit en même-tems la rétention de la matiere perspirable dans les passages de la peau; & c'est de-là que proviennent les irritations que suivent le *bâillement* & l'expansion des membres. Dans ces mouvemens les membranes de tout le corps sont secouées; leurs fibres sont écartées, & la matiere retenue peut s'échapper.

On voit par-là pourquoi les personnes les plus saines & les plus vigoureuses, sont plus sujettes à bâiller que les autres: c'est que transpirant davantage, il y a plus de matiere perspirable retenue dans leurs pores; & conséquemment de plus grandes & de plus fréquentes irritations.

C'est ici le lieu de parler des avantages considérables qui reviennent

reviennent à la santé, d'un peu d'exercice pris immédiatement après le lever. Il n'y a pas de doute que le corps ne soit vuidé & diminué, par l'évaporation considérable qui s'est faite pendant le sommeil, & que toutes ses fibres ne soient animées de nouveaux esprits. Il n'y a donc point de moment plus propre pour se procurer cette fermeté, & cette tension convenable des solides, si nécessaire à la santé; parce qu'alors tout ce qui sera capable de causer dans les fibres quelques contractions, les mettra dans le ton qui convient, & les rendra capables d'expulser les humeurs inutiles les plus grossieres. Or il est constant que l'exercice resserre les solides; rien n'est donc plus salutaire que d'en prendre alors. Il sera surtout bienfaisant, s'il consiste à donner à toutes les parties, aux membranes & aux fibres de la peau, un mouvement léger. Mais je ne connois point de meilleur moyen de procurer aux parties cette agitation légere, que de se faire frotter, immédiatement avant que de se lever & de s'habiller. Je conseillerois aussi de faire quelques sauts, & de s'étendre les bras avec des poids dans chaque main. Cet exercice produiroit merveilleusement les effets qu'on en attend; c'est-à-dire, que la matiere qui est suffisamment digérée pour la perspiration sortiroit, & que les solides n'étant chargés que des fluides nécessaires, seroient en état de faire leur fonctions avec vigueur & facilité. Il en seroit alors du corps ainsi que d'une montre, dans laquelle les mouvemens se font avec beaucoup de régularité, immédiatement après qu'elle a été bien nettoyée.

Le *bâillement* ou l'extension des membres après le sommeil, marque que la perspiration s'est bien faite.

Le *bâillement* ou l'extension des membres après le sommeil, est occasionné par une grande affluence de matiere perspirable, bien digérée qui est sur le point de s'échapper: le corps perspire plus dans l'espace d'une demi-heure, à l'aide du *bâillement*, & de l'extension des membres, qu'il ne perspire en trois heures de tems sans cela.

L'extension de tous les membres ou d'une partie, provient de quelque irritation légere des fibres musculaires, & cette irritation est occasionnée par une grande quantité de matiere perspirable digérée, répandue à la surface & aux extrémités du corps, & qui est sur le point d'être évacuée. Il est évident qu'y ayant dans le sommeil une tendance & affluence continuelle du centre à la circonférence, d'une matiere déliée & bien digérée qui s'échape par les passages de la peau, & que les nerfs étant aussi dans le même tems parfaitement relâchés; il n'est pas possible de s'éveiller, sans que le passage du sommeil à la veille, ne produise quelque altération considérable dans cet écoulement; que les fibres ne se resserrent, & que la matiere perspirable qui étoit au passage, ne soit détenue à l'extrémité des conduits excrétoires. C'est cette matiere qui stimule les petites fibres des glandes où elle est détenue, lorsque le sommeil est parfaitement dissipé, & que les solides sont de plus en plus tendus: le picottement passe de ces petites fibres aux muscles, par conspiration; ils sont provoqués à s'étendre & à se contracter; symptome que nous avons tous éprouvé dans le *bâillement* & dans l'extension des membres qui l'accompagne. Les envies de bâiller & de s'étendre subsistent jusqu'à ce que la matiere perspirable, soit entierement évacuée. C'est par le *bâillement* qu'elle est dégagée des lieux où elle est retenue, & chassée de la peau comme d'un papier mouillé qu'on secoue. Voilà la raison pour laquelle la perspiration est si considérable dans le *bâillement*.

## O S E

OSEUS; le scrotum, dans Paracelse.

## O S M

OSMUNDA, *Osmonde*, ou *fougere aquatique*.

Voici ses caracteres.

Elle ne produit point de fleurs; mais elle porte du fruit en grappes.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Osmunda vulgaris & palustris*. Tourn. Inst. 547. Boerh. Ind. A. 27. *Filix florida, Osmunda regalis*, Offic. *filix florida, sive Osmunda regalis*, Ger. Emac. 1131. Raii. Hist. 151. *Filix ramosa non dentata, florida*, C. B. P. 357. *Filix floribus insignis*, J. B. 3. 736. *Osmunda regalis*, Ger. 971. *Osmunda regalis, sive filix florida*, Park. 1038. *Osmonde Royale*.

C'est la plus haute des *fougeres* Angloises, elle pousse plusieurs feuilles larges, branchues, dont les ailes longues & larges ne sont point découpées par les bords, comme dans les autres *fougeres*, elles sont d'un jaune foible, du milieu de ses feuilles partent plusieurs tiges, dont la partie inférieure est garnie de feuilles semblables aux précédentes, mais qui portent à leur sommet des têtes rondes, foibles, pleines de semences, longues d'un pouce ou un peu plus, lorsqu'elles sont mûres, d'une couleur brune, & couvertes d'une petite semence poudreuse. Ces semences paroissent en Juin & sont mûres en Juillet. Sa racine est composée d'un grand nombre de petites parties, longues, rondes, adhérentes les unes aux autres, noirâtres à l'extérieur, vertes au-dedans, & couvertes partout de petites fibres. Elle croît dans les marais & dans les fondrieres; surtout dans celle qui est derriere Woolwich, à coté de la garenne.

Ses racines sont les seules parties dont on fasse usage; elles passent pour bienfaisantes dans les obstructions de la ratte & du foie; sur-tout dans les nœuds qui viennent aux enfans, ainsi que dans les ruptures, les blessures & les contusions. MILLER, *Bot. Off.*

Nous lisons dans Lobel que la racine de cette plante est très-salutaire dans les hernies & dans les ulceres; qu'elle produit de bons effets dans les coliques & dans les maladies de la rate, & qu'elle est tant soit peu chaude, acre, & d'une odeur agréable.

On croit que la partie blanchâtre & qui occupe le milieu de sa racine, est très-énergique, non-seulement dans les blessures récentes; mais encore dans les cas où les malades percés, soit d'un poignard, soit d'une épée, ont les vaisseaux ouverts, ou précipités de quelque hauteur, sont blessés; pour cet effet on la broye, on la fait bouillir, & on la fait prendre dans quelque liqueur appropriée.

On ajoute que la racine de cette plante guérit parfaitement les nœuds qui viennent aux enfans, sans le secours d'aucun autre remede. Je me suis toujours servi avec succès dans les nœuds des enfans, dit le Docteur Bowles, de la conserve d'asperges, & des tendres rejettons de l'*osmonde*, de la *fougere* mâle, de la vraie scolopendre, & de la langue de cerf. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Osmunda foliis lunatis*. Tourn. Inst. 547. Boerh. Ind. A. 27. *Lunaria*, Offic. *Lunaria minor*, Ger. 328. Emac. 405. Park. 507. Raii Hist. 1. 127. Synop. 44. *Lunaria racemosa minor, vel vulgaris*. C. B. P. 354. *Lunaria Botryitis*. J.B. 3. 709. *Lunaire*.

C'est une petite plante base, qui s'éleve rarement à plus de trois ou quatre pouces de haut, en ailes, ou divisée en plusieurs sections à moitié rondes, placées vers le milieu de la tige, qui porte à son sommet plusieurs touffes de petites têtes sphériques, qui contiennent une semence poudreuse. Elle croît dans les pâturages secs & montagneux, comme dans la garenne voisine de Woolwich en Kent. Elle a pris tous ses accroissemens en Mai.

Il y en a qui font grand cas de cette plante, & qui la croyent bienfaisante dans toutes sortes de plaies. Les

Habitans de Wales en font un onguent qu'ils appliquent ſur les reins, & qu'ils donnent pour un remede ſouverain dans les flux de ſang : on en fait peu d'uſage. Miller, *Bot. Off.*

Elle arrête les régles, ſelon le Docteur Eales ; & ſelon le Docteur Bobart, elle arrête les fleurs blanches. Dale.

## O S O

OSOROR, *Opium.*

## O S P

OSPRION, ὄσπριον, *fève*, ou toutes ſortes de légumes.

## O S S

OSSA PARALLELI, Remede ſpécifique dans la goute. Ruland.

OSSIFICATIO, *Oſſification*, ou formation d'un os. L'*Oſſification* eſt naturelle ou morbifique : elle eſt morbifique, lorſqu'une partie qui doit être molle & fléxible, devient oſſeuſe.

Quelque ſolides & compacts que ſoient les os dans les adultes, cependant ils ont d'abord été cartilages, membranes, & même une pure gelée : nous n'en apporterons aucune autre preuve, que les Obſervations réitérées que les Anatomiſtes ont fait ſur les embrions. Mais quelle ne devoit pas être la molleſſe des os, avant ce tems, lorſqu'il n'étoit pas poſſible d'en appercevoir à l'œil, ni à l'aide du ſcalpel les premiers élémens ? C'eſt par des degrés inſenſibles qu'ils deviennent plus ſolides ; ils prennent d'abord la nature du cartilage, & s'oſſifient enfin. Cela ſe fait en partie à l'aide de la preſſion conſidérable qu'exercent ſur eux, plus que ſur aucune autre partie, les grands poids qu'ils ont à ſupporter ; de la violente contraction des muſcles qui y ſont attachés, & de la force des parties qui les conſtituent, & qui font des efforts continuels pour s'étendre & s'accroître. C'eſt en conſéquence de ces actions réunies, que les fibres ſolides & les vaiſſeaux des os ſont tenus plus ſerrés, & que les particules des fluides portées dans ces vaiſſeaux, deviennent propres à s'unir à ces fibres, & s'y incorporent plus promptement & plus fortement, tandis que le reſte continue ſon chemin par les veines, & rentre dans la maſſe du ſang. Une obſervation qu'il importe de faire, c'eſt qu'à meſure que les os ſe durciſſent, en même proportion, & le nombre & le diametre des vaiſſeaux diminuent. Ce qui nous montre la raiſon pour laquelle les os des jeunes gens, ſe réuniſſent plus promptement après une fracture, que ceux des vieillards, & celle pour laquelle les chevaux, les bœufs, & les gros beſtiaux perdent de leur groſſeur & de leur force, lorſqu'on les fait travailler trop-tôt.

Les exemples fréquens que nous avons de l'*oſſification* de quelques autres parties, lorſqu'elles ont été longtems expoſées à la compreſſion des parties environnantes, ou lorſqu'elles ſe ſont trouvées dans des conjonctures ſemblables, en conſéquence de leur contraction violente & fréquente ; comme il arrive aux parties ſituées proche les orifices du cœur dans quelques vieillards, & dans quelques animaux ; ces exemples, dis-je, ne nous permettent point de douter que l'*oſſification* ne vienne d'une compreſſion telle que nous l'avons indiquée : témoin, la ſubſtance muſculaire du cœur qu'on a trouvée oſſeuſe dans pluſieurs perſonnes, ainſi que nous l'aſſurent Cheſelden & Garengeot : témoin encore l'*oſſification* des arteres dans les vieillards, celle des cartilages du larynx dans les adultes, celle des cartilages ſitués entre les vertebres du dos & les reins, dans les bêtes de ſomme ; ces cartilages ſe changent en os parfaits, & s'uniſſent intimement aux vertebres ; enſorte que le tout ne paroît qu'un os continué. Le perioſte n'eſt pas même exempt de cette métamorphoſe, & Peyer nous dit avoir ſéparé cette membrane en pluſieurs lames oſſeuſes.

Une Obſervation qui tend à confirmer encore notre opinion, c'eſt que les os commencent à s'oſſifier dans les endroits où l'action de ces cauſes eſt plus ſenſible, ſavoir dans les os cylindriques par un anneau au milieu ; & dans les larges, au centre, ou proche le centre, par un point, ou par pluſieurs points diſtincts. La raiſon de ces effets, c'eſt que ces parties ſont contiguës aux ventres des muſcles qui ſont attachés à ces os ; & que c'eſt en conſéquence du gonflement qui ſe fait à ces ventres, que la preſſion ſur les os eſt plus grande en cet endroit. Nous faiſons juges de cette action ceux qui ont examiné avec attention certains os, comme celui de l'épaule & des iles, qui ſont couverts de muſcles d'un & d'autre côté. Combien ne ſont-ils pas minces & compacts dans les adultes, ſurtout dans les endroits où les ventres des muſcles étant appliqués, la preſſion étoit la plus grande ; au lieu qu'ils ſont plus épais dans les enfans. Mais le nombre des fibres étant le plus grand dans le milieu de ces os ; il eſt évident que cet endroit auroit été plus épais tant dans les adultes que les enfans, s'il n'y avoit eu dans les premiers une compreſſion qui n'exiſtoit point dans les ſeconds ; en effet les muſcles n'ont preſque point encore d'exercice dans les enfans ; au lieu qu'ils agiſſent fortement dans les adultes. D'ailleurs, ſi nous admettons que toutes les parties d'un os ſont uniformément augmentées par l'accès du fluide deſtiné à la nutrition ; chaque fibre & chaque particule d'une fibre tendront à s'étendre, & pouſſeront leurs voiſines. Conſéquemment la preſſion ſera beaucoup plus grande vers le milieu, ou les particules ſeront beaucoup plus fermes ; c'eſt donc là que commencera l'*oſſification.* Enfin la pulſation des arteres médullaires qui entrent dans les os, à-peu-près vers leur milieu, pourroit bien auſſi, ainſi que les Auteurs l'ont conjecturé, contribuer à leur endurciſſement.

C'eſt des effets de la preſſion ſeule que nous pouvons déduire la raiſon pour laquelle les os des vieillards ont leurs parois beaucoup plus minces, & ſont toutesfois plus forts & plus ſolides, tandis que les cavités y ſont plus grandes que dans les os des jeunes gens ; & celle pour laquelle l'impreſſion des muſcles & des vaiſſeaux, &c. eſt beaucoup plus forte ſur la ſurface des os ; ſelon l'âge & l'état des perſonnes, & ſelon le travail & les exercices entre les perſonnes d'un même âge & d'un même état. Cette impreſſion eſt beaucoup plus profonde dans les vieillards & dans ceux qui ſont accoutumés au travail, que dans les jeunes gens, & dans ceux qui ne prennent aucune exercice, & qui menent une vie indolente.

Il eſt encore très-vraiſſemblable que l'*oſſification* dépend des vaiſſeaux des os, dont la ſituation & les diametres ſont tels, qu'ils ſéparent une liqueur, qui privée de ſes parties les plus fluides, ſe convertit facilement en une ſubſtance oſſeuſe ; ainſi qu'il eſt démontré par la matiere calleuſe qui ſe ſépare dans les fractures & dans les ulceres, lorſqu'une partie de quelqu'os a été emportée. Dans ces cas, cette liqueur ſe durcit, & cimente quelquefois les deux extrémités d'un os, quoique la diſtance à laquelle elles ſont placées ſoit aſſez conſidérable. J'ai vû moi-même, deux ou trois exemples de ce phénomene, & il s'en trouve un grand nombre d'autres dans les Auteurs. M. Laing, Chirurgien à Gedbourg, m'a communiqué un fait concernant l'*oſſification*, qui ne le cede à aucun autre. Ce fait eſt maintenant public. Il fit l'extraction du tibia à un enfant, & il ne laiſſa de cet os preſque que les épiphyſes de chaque extrémité ; une ſubſtance oſſeuſe prit la place de l'os qu'il avoit ôté, & ſuppléa à tout ce qui manquoit ; enſorte que le malade marcha dans la ſuite avec facilité & fermeté.

Peut-être auſſi que les cauſes de l'*oſſification* dont nous venons de faire mention, agiſſent plus ou moins puiſ-

famens, selon la nature du climat, & les alimens dont on fait usage. C'est peût-être aussi par la même raison que les Peuples qui habitent des Pays chauds, acquerent plus promptement toutes leurs forces & toutes leur grandeur, que ceux qui vivent dans des Contrées froides & Septentrionales. Delà vient encore la pratique commune parmi les Dames de faire boire aux jeunes chiens de l'eau-de vie ou de l'esprit de vin, & de les baigner dans ces liqueurs pour les empêcher de grossir. On a observé que l'usage excessive de ces esprits avoit fait pétrifier dans quelques personnes, & ossifier dans d'autres, des parties naturellement molles à leur âge. Voyez les exemples qu'en rapportent Littre & Geoffroy.

Ceux qui seront curieux de savoir en quel tems & dans quel ordre chaque os & chaque partie des os commencent à s'ossifier, n'ont qu'à consulter Kerckringius; cet Auteur a poussé ses observations depuis les fœtus de trois jours après la conception, & depuis trois semaines & un mois jusqu'à neuf. Qu'ils parcourent aussi Coiterus & Eyssonius.

On trouvera aussi dans les Ouvrages de Ruysch qui a corrigé quelques-unes des erreurs des Auteurs que nous venons de citer, un traité complet d'Ostéogonie, en y ajoutant quelques particularités que Nesbitt & Albinus ont remarquées depuis. MONRO. *Osteolog.*

OSSIFRAGA. Voyez *Osteocolla.*

OSSIFRAGUS, *Ossifrage;* oiseau dont on dit que l'estomac pris intérieurement, dissout la pierre. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 58.

OSSISANA; pierre sabloneuse qui se trouve, dit-on, aux environs de Spire & de Darmstadt, & à laquelle on attribue la vertu de conglutiner les os fracturés.

## OST

OSTAGRA, de ὀςέον, *os*, & de ἄγρα, *instrument qui pince;* tenaille pour emporter les os.

OSTEOCOLLA. Offic. Schrod. 355. Dougl. Ind. 66. Worm. 53. Charlt. Foss. 22. *Osteocollus.* Aldrov. Mus. Metal. 626. Schw. 387. *Osteocollus Crustaceus* Gesn. de Rar. Foss. 30. *Ossifragus lapis.* Boët. 416. *Osteocolle.*

C'est une substance d'une nature qui paroît moyenne entre la terre & la pierre, blanche, friable, crustacée, sabloneuse, d'une figure semblable à un os, & qu'on trouve dans les lieux & les terres sabloneuses. On la recommande beaucoup dans les cas où il s'agit de réunir un os; parce qu'elle fournit, dit-on, une matiere propre à faciliter le calus, & qu'elle hâte par conséquent la conglutination. *Schrod.* On dit aussi qu'elle arrête les fleurs blanches, & qu'elle guérit les fiévres intermittentes: mais Hildan nous avertit *Cent.* 3. *Obser.* 90. de ne l'ordonner à l'extérieur qu'avec beaucoup de circonspection aux jeunes personnes, dont l'habitude du corps est agréable, parce qu'elle laisse ordinairement des cicatrices difformes. Il pense qu'il ne faut l'employer que sur les personnes âgées & exténuées, en qui la chaleur naturelle est foible & languissante. Wormius nous dit que quelques Droguistes donnent au lieu d'*osteocolle*, une espece de gallactique, blanche, poreuse, molle, facile à dissoudre dans une liqueur, & d'un gout salin. DALE.

Il me semble que l'*osteocolle* se forme plutôt dans des lieux sabloneux que graveleux, & je ne crois point qu'on la trouve dans les terres fertiles & grasses. Elle est à la profondeur de dix piés en terre, où on la trouve en creusant à peu-près de la hauteur de deux hommes; ses veines sont ordinairement perpendiculaires à l'horison; elles sont aussi quelquefois inclinées & horisontales. Les unes sont fortes & les autres foibles. Plus elles sont éloignées de leur source commune ou du tronc, plus elles sont foibles. Les branches ou tiges les plus fortes, sont pour l'ordinaire de la grosseur du bras ou de la jambe; & les plus petites, de la grosseur du petit doigt. A Francfort sur l'Oder, il paroît sur le sable qui est partout jaunâtre, une espece de sable blanchâtre & gras, sous lequel on trouve en le creusant, quelque chaud & sec qu'il soit, une matiere brune, grasse, tant soit peu humide & putride, semblable à du bois pourri, & répandue çà & là dans la terre, à peu-près comme l'*osteocolle*. Ceux que j'ai employés à me pourvoir de cette matiere, l'appellent la fleur de l'*osteocolle*. Cette espece d'*osteocolle*, est tout-à-fait molle, & est plutôt friable que ductile. Si quelqu'un se propose d'en tirer de terre un morceau considérable avec ses branches; il faut qu'il commence par écarter le sable en tout sens, & qu'il le laisse ensuite exposé à l'air pendant un tems considérable; car telle est sa nature, qu'il se durcit & prend la consistance qu'il a chez nos Droguistes, s'il demeure exposé au soleil pendant une demi-heure, ou un peu plus de tems.

Il me paroît que cette substance est une espece de marne, ou du moins, qu'elle a beaucoup d'affinité avec la marne qui est fort commune ici: mais non dans les lieux voisins de ceux où j'ai trouvé l'*osteocolle.* Il lui faut beaucoup de tems pour se perfectionner; car si l'on fouille dans les lieux d'où on en a tiré l'année précédente, on y en trouvera en plus grande quantité encore: mais avec cette différence que la premiere se durcissoit, ainsi que nous l'avons dit, au lieu que la seconde demeure molle & friable, même au bout de cinq mois.

Quant à la cause de la division de l'*osteocolle* en un si grand nombre de branches, voici les conjectures que je forme.

J'imagine que cette matiere s'amasse & s'attache aux racines des plantes qui sont dispersées çà & là dans la terre, & que c'est ainsi que le tout prend la forme d'un végétal. Ce qui confirme cette idée; c'est qu'on apperçoit toujours dans le milieu de l'*osteocolle* une ligne obscure qui est apparemment le morceau de la racine. Il arrive quelquefois que cette ligne obscure se dissipe peu à peu, & que l'*osteocolle* est dans le milieu de la même couleur qu'à la circonférence; ce qui provient alors de ce que la racine qui l'enveloppoit s'est corrompue & a été réduite en poudre; aussi est-il creux alors. J'avouerai toutefois que j'en ai trouvé qui ne l'étoient point. Mais j'ai observé en même tems, qu'au lieu de s'amasser autour d'une grosse racine, elle enduisoit un grand nombre de petites fibres. D'où il arrivoit que cette *osteocolle* étoit percée de pores dans toute sa longueur, mais n'avoit point de cavité sensible. *Transf. Philos.*

OSTEOCOPOS, ὀςεοκόπος, de ὀςέος, os, & de κόπος, fatigue; espece de douleur que l'on sent dans les os, & qui est ordinairement causée par la fatigue ou par le mouvement excessif.

OSTEOGENICA, remedes qui facilitent la formation du calus.

OSTEOLOGIA, *Ostéologie.* C'est cette partie de l'Anatomie qui concerne la situation, le nombre & la description des os.

OSTIARUS. Voyez *Pylorus.*

OSTRACITES, Offic. *Ostracites*, Boet. de Lap. 393. Laet. de Lap. 124. Gesn. de Lap. 84. Plot. Hist. Ox. 105. Morton. Northampt. 189. *Ostracites maximus, rugosus & asper*, List. Hist. AA. 236. An. N. 37. Ejusd. Hist. Conchyl. App. Lib. III. *Ostracites maximus, conglobatior admodum crassus in argillaceis delitescens*, Luid. Lithog. 26. N. 471. *Ostracites rugosus & undatus mediocris, subcinereus, subrotundus*, Lang. Hist. Lap. Fig. 151. Tab. 47. 2. *Ostrea labris non crenatis*, Wood. At. 2. 43. *Ostracite.*

Les femmes se servent de l'*ostracite* au lieu de la pierre ponce, en dépilatoire. Si l'on en ordonne une drag-

me dans du vin, elle supprimera les regles. Deux dragmes prises après l'écoulement menstruel, empêcheront la conception. Appliqué extérieurement, il est bon contre les ulceres rongeans & l'inflammation des mamelles. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap. 65.*

Pris avec les fleurs de camomile, il passe pour un excellent lithontriptique. DALE.

OSTRITES. Voyez *Osteocolla.*

OSTRITIUM ou OSTRUTHIUM. Voyez *Imperatoria.*

OSTRYA. Voyez *Ostrys.*

OSTRYS, Offic. *Ostrys sive ostrya*, Park. Theat. 1406. *Ostrya ulmo similis fructu in umbilicis foliaceis*, C. B. P. 427. Raii Hist. 2. 1428. Synop. 3. 451. *Tragus sepium vulgo ostrys Theophrasti*, J. B. 2. 146. *Carpinus*, Tourn. Inst. 582. Boerh. Ind. A. 2. 196. *Betulus, sive carpinus*, Ger. 1296. Emac. 1479. *Le Charme.*

Cet arbre croît partout dans les bois & dans les haies, en Angleterre, en France & en Allemagne. Son bois est blanc, dur & ferme. Les Tourneurs en font beaucoup d'usage. Si on y fait des incisions au printems, il rend une larme comme le bouleau. Mais on n'attribue à cette larme, non plus qu'aux autres parties de la plante, aucune propriété que je connoisse. RAY. DALE.

## O S Y

OSYRIS, Offic. *Osyris frutescens baccifera*, C. B. P. 212. *Cassia Poëtica Lobelii*, Ger. 1110. Emac. 1295. Raii Hist. 2. 1489. *Cassia Poëtica Monspeliensium*, Park. Theat. 452. *Cassia lignea Monspeliensium*, J. B. 1. 458. *Cassia Poëtica Monspeliensium. An Theophrasti?* Tourn. Inst. 664. *Cassia latinorum*, Alpin. Exot. 41.

Tout cet arbrisseau a quelque chose d'astringent. Sa racine est dure, ligneuse & couverte d'une écorce rougeâtre, épaisse, qui est fort astringente. On le trouve en Italie & en France, aux environs de Montpellier, où Ray a observé qu'il étoit fort commun. Il fleurit en Janvier, & quelquefois en Avril & en Mai. Son fruit est mûr en Octobre, ou même plutôt.

Toute cette plante est astringente; d'où l'on peut conclurre qu'elle auroit quelque efficacité dans les flux de ventre ou autres maladies de cette espece.

Jean Bauhin nous avertit que quelques Droguistes le substituent au cassia des anciens : mais il doit produire des effets tout contraires, ainsi qu'il paroît par son astringence; s'il a quelques vertus, ce doit être dans les flux de ventre. DALE.

## O T A

OTALGIA, ὠταλγία, de ὦς, oreille, & de ἄλγος, douleur, mal d'oreille.

## O T E

OTENCHYTES, ὠτεγχύτης, de ὦς, oreille, & de ἐγχύω, distiler ou verser dedans; seringue pour les oreilles.

## O T H

OTHANI, *Mercure des Philosophes.*

OTHONNA. Voyez *Africanus flos.*

## O T I

OTIS, *Outarde;* grand oiseau qu'on voit en Angleterre & en d'autres contrées. Sa graisse passe pour anodyne & résolutive. Sa fiente résout & on s'en sert utilement en forme de topique dans la galle.

OTITES, le doigt auriculaire, ou celui qui est entre le doigt du milieu & le petit doigt.

## O V A

OVARIA, les *ovaires.* Voyez *Generatio.*

OVATUS ou OVIFORMIS HUMOR, *Humeur aqueuse de l'œil.*

## O V I

OVIDUCTUS, *les trompes de Fallope.*

OVIS, Offic. Schrod. 5. 303. Schw. de Quad. 57. Jonst. de Quad. 38. Gesn. de Quad. 70. Aldrov. de Quad. Bisul. 370. *Ovis domestica*, Raii Synop. A. 73. *Mas aries dicitur, fœtus agnus. Brebis.* Voyez *Alimenta.*

Les parties de la *brebis* dont on fait usage en Medecine sont le fiel, la cervelle, la crasse que l'on tire de la laine avant que de la laver, la laine crue ou non lavée, (*lana succida*) la graisse, les poumons, la coîfe, la fiente, l'urine, la vessie, la tête, les piés, les os réduits en cendre & la présure.

On dit que la cervelle de bélier est bonne pour empêcher l'excès de l'assoupissement, dans les maladies épidémiques, & pour faciliter la dentition; que son fiel relâche le ventre; qu'appliqué extérieurement, il guérit le carcinome; qu'il est bienfaisant dans la purulence des oreilles; que celui d'agneau soulage dans l'épilepsie; que la crasse que l'on tire de la laine non lavée est émolliente, résolutive, échauffante, anodyne, & bonne dans les luxations, les contusions & autres maladies semblables; que la laine des agneaux tempere & amollit les tumeurs au cou; que la laine crue de la *brebis* est échauffante, émolliente, lénitive & a les mêmes propriétés que la crasse qu'on en tire; que la graisse prise dans du vin rouge arrête les hémorrhagies, & guérit la diarrhée, la dyssenterie & les tranchées; que les poumons appliqués sur la tête en calment la douleur & la chaleur excessive, suspendent le désordre & l'agitation des esprits, & par conséquent sont salutaires dans les phrénésies, les insomnies & autres maladies semblables; que la coîfe appliquée chaude, appaise la colique; que la fiente est rafraîchissante, dessiccative, apéritive & discussive; d'où il s'ensuit qu'elle doit être très-efficace dans la jaunisse & autres maladies semblables, & qu'appliquée extérieurement elle agira sur les tumeurs de la rate, les thymus, les cors, les verrues & d'autres tubercules, & qu'elle soulagera dans les brûlures; que l'urine prise en boisson chassera les eaux dans l'anasarque; que les cendres de la vessie seront salutaires dans l'incontinence d'urine; que la tête & les piés bouillis dans de l'eau coulante, produiront de bons effets dans les atrophies & les contractions; que les os d'agneaux réduits en cendres, feront consolider les plaies, même dans les cas les plus opiniâtres; enfin que la présure est bonne contre les poisons, fait cailler le lait & guérit la morsure des animaux vénéneux. DALE d'après *Schroder.*

Vous préférerez à toute autre la chair & les autres parties d'un mouton qui soit jeune, gras, tendre, bien nourri & qui ait vécu dans un air sec & pur.

La chair d'un mouton qui a eu de bons paturages est une nourriture fort saine & fort aisée à digérer.

Quand il est vieux sa chair est seche, dure & de difficile digestion.

Toutes les parties du mouton contiennent beaucoup d'huile & de sel volatil.

On ne mange guere de bélier, parce que sa chair a une odeur déplaisante & un gout presque aussi rance que celle du bouc. On mange plutôt de la *brebis* : mais ce n'est pas encore une fort bonne viande, parce qu'elle est insipide, visqueuse & sujette à produire des humeurs grossieres & de mauvais sucs.

Quant à ce qu'on appelle proprement mouton, qui est le mâle de la *brebis*, coupé, c'est une viande fort estimée parce qu'elle est tendre, qu'elle a bon gout, est fort amol-

lissante, pleine de parties huileuses balsamiques & de sels volatils, & propre à produire tous les bons effets qu'on lui attribue. LEMERY, *des Alimens*.

Comme le mouton n'a vécu que de végétaux & d'eau, & n'a pas fait un fort grand exercice, ses sucs n'ont que fort peu de disposition à la putréfaction alcaline, surtout si on l'a saigné suffisamment, & qu'on ne l'ait point tué tandis qu'il étoit échauffé par l'exercice.

## O V U

OVUM, Œuf. Voyez *Albumen*.

Les *œufs* sont fort différens suivant les différens oiseaux qui les ont pondus, quant à la couleur, la forme, la grosseur, le tems auquel ils sont bons & la maniere de les préparer; les plus usités en alimens sont ceux de poules. Il les faut choisir frais: quelques Auteurs veulent aussi qu'ils soient blancs & longs.

Les *œufs* sont nourrissans & font un fort bon aliment; ils augmentent les sucs séminaux, rectifient les humeurs acres de la poitrine, sont bons pour les phthisiques, se digerent aisément, soulagent les hémorrhoïdes, & sont, dit-on, propres à donner de l'étendue & de la netteté à la voix.

Quand les *œufs* sont vieux, ils échauffent, produisent de mauvais sucs, & sont surtout nuisibles aux personnes d'un tempérament chaud & bilieux. Ils contiennent beaucoup d'huile & de sel. Ils sont bons à tous les âges & à tous les tempéramens, étant conditionnés comme nous venons de dire.

### *REMARQUES.*

Il n'y a pas d'aliment plus en usage que les *œufs*; ils sont bons en maladie & en santé, & entrent dans la composition de plusieurs médicamens. Les différentes manieres de les préparer les rendent plus ou moins sains. En général, pour que les *œufs* produisent de bons effets, il faut qu'ils soient suffisamment cuits; car quand ils ne le sont pas assez, ils restent glaireux, & par conséquent sont de difficile digestion: mais s'ils le sont trop il sont durs & pesans à l'estomac, parce que la chaleur en ayant dissipé les principes les plus volatils & les plus exaltés, n'y a laissé que les parties les plus grossieres qui étant étroitement liées ensemble font que les *œufs* sont durs & compactes. C'est pourquoi il faut que les *œufs* ne soient ni glaireux, ni durcis, mais d'une substance molle & un peu fluide.

L'*œuf* a deux parties, le blanc & le jaune, lesquelles prises séparement ont différentes vertus. Le blanc est rempli de principes huileux & balsamiques, qui le rendent humectant, rafraîchissant, nourrissant & propre à tempérer la violence des fluides. Le jaune a plus de principes volatils & exaltés au moyen desquels il fortifie les parties solides, engendre des esprits & conserve aux humeurs une louable fluidité. Ces deux différentes parties de l'*œuf* quoiqu'elles possedent chacune différentes vertus, ne laissent pas de concourir ensemble à produire les bons effets qu'on attribue à l'*œuf*.

Les *œufs* les plus frais sont les meilleurs & les plus sains, parce qu'ils ont une plus grande quantité de principes volatils & exaltés. De plus, leurs parties huileuses & salines étant plus étroitement unies l'une à l'autre, elles procurent un meilleur aliment; au lieu que les *œufs* vieux ont essuyé une espece d'effervescence, qui non-seulement dissipe les parties les plus volatiles, mais détruit aussi l'union entre les principes huileux & salins; c'est pourquoi ils échauffent, font souvent d'un gout & d'une odeur désagréable, & produisent de mauvais sucs.

Aquapendente donne plusieurs moyens pour connoître si des *œufs* sont frais ou non. Un de ces moyens est de les présenter à une chandele; & si en regardant à travers, les humeurs qu'ils contiennent paroissent claires, ténues & transparentes, c'est un signe qu'ils sont frais, sinon on les peut juger vieux; car dans un *œuf* vieux l'effervescence a brouillé & confondue les parties insensibles de ses humeurs & les a obscurcies.

Un autre moyen est de présenter l'*œuf* au feu; car si alors il paroît un peu d'humidité sur la coquille, c'est qu'il est frais; sinon il est vieux, car un *œuf* frais a plus d'humidité qu'un vieux, & ses humeurs étant plus ténues, percent plus aisément les pores de la coquille.

Galien dans son troisieme Livre *de la nature des Alimens*, nous assure que les meilleurs *œufs* & les plus sains sont ceux de poule & ceux de phaisan: mais il blâme l'usage de ceux d'oie & d'autruche, quoique d'autres Auteurs en fassent un grand cas.

Hippocrate dans son troisieme Livre *des Maladies*, dit que le blanc d'*œuf* bien battu dans de l'eau de fontaine, fait une boisson humectante & rafraîchissante, bonne pour les fébricitans & très-apéritive. Quelques-uns prétendent que les *œufs* de paon sont bons pour la goute vague, & que ceux de corbeau sont un excellent remede pour le flux de sang.

Aristote, *Lib. VI. Hist. An. c.* 2. dit que les *œufs* longs produisent des poulettes, & les ronds, des poulets. Scaliger dans son Commentaire, paroît avoir été du même sentiment. Pline a prétendu tout le contraire; car il veut que les *œufs* longs contiennent des poulets, & les ronds des poulettes. Colombelle & Avicenne, sont de ce dernier sentiment. Mais ces deux sentimens opposés ne paroissent pas avoir plus de fondement l'un que l'autre, attendu que leurs partisans respectifs n'alleguent en preuves ni raisons, ni expériences; & vraisemblablement tant les *œufs* longs qne les ronds produisent indifféremment & des poulets & des poulettes. LEMERY, *des Alimens*.

La connoissance de la nature des alimens n'importe pas moins à la Medecine que celle des remedes; car c'est par le moyen des premiers qu'il s'engendre un grand nombre de maladies, & qu'on en prévient ou guérit un grand nombre d'autres.

Nous allons donc examiner les *œufs* des animaux, surtout ceux des poules, qui passent avec raison pour les plus salutaires & les plus propres pour nourrir & soutenir, & en porter un jugement, d'après diverses expériences.

1°. Il faut remarquer que les *œufs* de poule different considérablement les uns des autres, tant en grosseur qu'en poids: mais un *œuf* d'une grosseur ordinaire pese communément environ deux onces, sa coque environ une dragme & quelques grains, le jaune à peu près une demi-once, & le blanc une once & demie, c'est-à-dire, qu'il est d'un tiers plus pesant que le jaune.

2°. Si l'on fait durcir dans de l'eau un *œuf* frais pesant deux onces, il perdra une dragme & demie de son poids; ce qui prouve évidemment qu'il s'en est échappé pendant l'ébullition quelques particules des plus subtiles & des plus fluides à travers les pores de la peau.

3°. Un *œuf* frais qu'on met dans de l'eau chaude ne se durcit pas subitement, mais une partie du blanc paroît fluide comme du lait; ce qui démontre qu'il y a dans l'*œuf* une matiere fluide très-subtile, qui s'évapore à la longue; ce qui est encore confirmé parce que les *œufs* vieux non-seulement se sechent & s'affaissent, mais encore laissent un certain espace vuide dans la coque, & se pourrissent facilement, surtout en été; car alors la chaleur donne lieu à une évaporation considérable de la matiere subtile qui y est contenue. Nous pouvons donc poser comme regle, qu'un moyen fort commode de conserver des *œufs* frais, surtout en été, c'est de les tenir dans un lieu frais, ou plutôt dans de l'eau froide imprégnée de sel.

4°. Si l'on met un *œuf* cru sur des charbons ardens qui ne soient point trop chauds, l'on verra sortir une liqueur par ses pores. La chaleur augmentant l'élasticité de la matiere contenue sous la coque, & dilatant les

pores, donne lieu à l'éruption de cette liqueur. D'où il s'ensuit que la coque des *œufs* est une substance très-perméable.

5°. Le blanc d'*œuf* se résout & se fond promptement sur un feu doux & modéré : mais il s'épaissit à mesure qu'on augmente la chaleur. Aussi trouve-t-on en examinant les *œufs* couvés que le blanc en est atténué & liquide, mais jamais épais. Il faut attribuer ces différens effets à l'augmentation ou à la diminution de la chaleur. Le blanc d'*œuf* s'épaissit à un degré de chaleur plus grand que celui d'une personne en santé. D'où nous devons conclurre que les *œufs* pochés sont mal sains dans la fievre ; & qu'une chaleur modérée est plus capable d'amollir les tumeurs, qu'une chaleur violente causée par des cataplasmes ou d'autres topiques ; car la chaleur violente, soit intérieure, soit extérieure nuit aux fluides & les dispose à s'épaissir.

6°. Si l'on fait épaissir sur le feu du blanc d'*œuf*, & qu'on le distile au bain de sable ; on en tirera d'abord une grande quantité de phlegme qui n'aura ni gout ni odeur, & qui ne sera ni acide ni alcaline. Il viendra en augmentant le feu un esprit d'une couleur jaunâtre qui donnera dans la rectification une eau, un sel volatil, & enfin une huile claire, fétide & pésante. Il demeurera dans la rétorte une terre spongieuse insipide, privée de tout sel fixe & alcalin, & qui deviendra sur un feu ouvert, légere, spongieuse, insipide. Nous voyons dans ce procédé quels sont les différens effets du feu, & combien il est important d'en savoir ménager les degrés.

7°. Si l'on met de l'esprit de vin bien rectifié sur du blanc d'*œuf*, il se coagulera fortement ; l'huile de vitriol, & les autres acides produiront le même effet. Les sucs nourriciers des alimens, étant fort analogues à la nature du blanc d'*œuf*, qui est la premiere nourriture du poulet : il est évident que l'usage habituel de l'eau-de-vie, ne peut être que funeste : car rien n'est plus capable de nuire à la santé des animaux & d'abréger leur vie, que ce qui coagule leurs humeurs vitales, détruit leur fluidité, & les rend incapables de circuler dans les vaisseaux. Ces effets doivent nécessairement donner lieu à un grand nombre de maladies, à des obstructions dans les visceres, à des duretés & à des skirrhes ; à des maladies chroniques terribles, à la phthisie, à l'hydropisie, à la cachexie, aux concrétions polypeuses & calculeuses, ou du moins à l'accroissement de toutes ces maladies. Il s'ensuit encore un fait que l'expérience ne dément point, c'est que les substances spiritueuses tels que l'esprit de vin camphré, ne font pas toujours propres à discuter les tumeurs, & à dissiper les douleurs aux articulations : car il est constant que l'application fréquente des substances spiritueuses, est fréquemment suivie de tophus, dans les affections gouteuses. Hoffman, *Observat. Physico-Chym. Lib. II. Observ.* 20.

## O X A

OXALIS. Voyez *Acetosa*.
OXALME. Voyez *Acetum*.

## O X E

OXELÆUM, ὀξέλαιον, mélange d'huile & de vinaigre.
OXERUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont Aëtius fait mention, *Tetrabib. II. Serm.* 4. *cap.* 53.

## O X I

OXINES, ὀξίνης, vin tourné ; mais qui n'est pas encore du vinaigre parfait.

## O X O

OXOS, ὄξος, *vinaigre*.

## O X Y

OXYA, *Fagus* ; *hêtre*.
OXYACANTHA. Voyez *Berberis*.
OXYBAPHON, ὀξύβαφον, espece de mesure, la même que l'*Acetabulum*. Voyez *Acetabulum*.
OXYCEDRUS, ou *Cedrus folio cypressi, major fructu flavescente*.

OXYCOCCUS, Offic. *Oxycoccus Tournefortii*. Rupp. Flor. Jen. 74. *Oxycoccus, sive vaccinia palustria*. J. B. 1. 525. Raii Synop. 3. 267. Tourn. Inst. 565. *Vacciniapalustria*. Ger. 1367. Emac. 1419. Raii Hist. 1. 685. *Vaccinium palustre*, Park. Theat. 1229. *Vitis Idæa palustris*. C. B. P. 471. *Canneberge*.

Cette plante croît dans les lieux marécageux & putrides. Son fruit dont on fait usage en Medecine, arrête le dévoiement, & le vomissement, éteint la soif, calme la chaleur dans les fievres, & résiste à la peste. Dale.

OXYCRATUM, ὀξύκρατον, *oxycras*, ou mélange de vinaigre & d'eau.
OXYCROCEUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont on peut voir la description à l'article *Crocus*.
OXYDORCIA, nom d'un collyre. Voy. *Dacheron*.
OXYGALA, ὀξύγαλα, *lait aigre*.
OXYGARUM, ὀξύγαρον, mélange de garum & de vinaigre.
OXYGLYCU, ὀξύγλυκυ, espece de boisson préparée avec des rayons de miel macérés & bouillis. On prend les rayons, après en avoir ôté tout le miel, on les met dans un vaisseau, avec de l'eau pure, & on les fait bouillir, jusqu'à ce qu'ils paroissent avoir déposé le reste du miel. On garde cette liqueur, & on la délaye avec de l'eau fraîche en été : on a par ce moyen une boisson très-propre à éteindre la soif. Nous lisons dans Galien, *Comment.* 2. *de Fracturis*, & *Comment.* 3. que l'ὀξυγλυκὲς, est la même chose que l'ἀπόμελι, & quelques-uns le font avec du miel & du vinaigre, & d'autres avec des rayons de miel & du vinaigre. L'*apomeli* est donc une liqueur acide, d'une nature incisive, & rafraîchissante.
OXYLAPATHUM, ou *lapathum folio acuto plano*.
OXYLIPES, ὀξυλιπής, épithete que l'on donne au pain, sur lequel on a versé du vinaigre.

OXYMEL, ὀξύμελι, de ὄξος, vinaigre, & de μέλι, miel ; *oxymel*, c'est un mélange de vinaigre & de miel. Nous avons donné à l'article *Acetum* les différentes manieres de préparer les oxymels, & nous avons indiqué leurs propriétés médicinales à l'art. *Alcali*, voy. donc *Acetum* & *Alcali*.

OXYMYRRHINE, nom du *Ruscus bruscus*. Voyez *Bruscus*.
OXYNITRUM, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 17.

OXYPETRA, espece de pierre ou de terre, d'une couleur blanche, jaunâtre, tant soit peu acide, qu'on trouve sur le territoire de Rome. On la recommande dans les cas où il s'agit de modérer la chaleur de la fievre, & d'éteindre la soif ; pour cet effet on la met infuser dans l'eau, & l'on fait prendre cette eau en boisson.

OXYPHLEGMASIA, *Inflammation aiguë*.

OXYPHŒNICA, épithete que l'on donne au *Tamarin*.
OXYPHYLLON, nom du *Cnicus*, selon Oribase, *Medicam. Collect. Lib. II.* mais il ne paroît pas qu'il entende par *Cnicus* la même plante que nous.

OXYPORON, ὀξύπορον, de ὀξὺς, prompt, actif, & de πείρω, passer à travers ; épithete que l'on donne à différens remedes d'une nature fort pénétrante.

OXYREGMIA, ὀξυρεγμία, de ὀξὺς, acide, & de ἐρεύγω, rendre des vents; éructation ou rapport fétide.

OXYRRHODINON, mélange de vinaigre & d'huile rosat.

OXYS, ὀξὺς, *aigu* ou *acide*.

OXYS, espece d'*oseille*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est divisé en cinq segmens, il est d'une piece, tubuleux, & en cloche. Ses feuilles sont en cœur comme celle du trefle, & pointues. Sa fleur est monopétale, pentapétaloïdale, & en cloche : elle porte cinq étamines supérieures & cinq inférieures ; les dernieres sont presque unies les unes aux autres par leurs parties inférieures. Son ovaire est placé au fond du calyce : il pousse cinq tubes, & dégénere en un fruit membraneux, oblong, à cinq capsules, & garni de cinq valvules, qui s'écartent les unes des autres, en commençant par la base, & en allant vers la partie supérieure ; il est plein de semences, couvertes d'une enveloppe élastique qui les disperse au loin.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Oxys flore albo*. Voy. *Acetosella*.
2. *Oxys flore purpurascente*. T. 88.
3. *Oxys lutea*. J. B. 2. 388. T. 88.
4. *Oxys lutea Americana erectior*. T. 88.
5. *Oxys bulbosa Æthiopica minor, folio cordato, flore ex albido purpurascente*. H. A. 1. 43.
6. *Oxys bulbosa Africana rotundifolia, caulibus & floribus purpureis amplis*. H. A. 1. 41. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

OXYSACCHARUM, composition de vinaigre & de sucre.

OXYSAL DIAPHORETICUM ANGELI SALÆ, *Oxysal diaphorétique d'Angelus Sala*.

Ce remede se prépare de la maniere suivante :

*Prenez* du meilleur sel de chardon-béni en grains. Mettez-le dans un vaisseau, & versez dessus peu à peu de l'esprit fort de vinaigre, ou de l'esprit de sucre, préparés sur un feu modéré au bain-marie, sans aucun odeur ni gout empyreumatiques, non-seulement jusqu'à ce que le sel soit dissous dans l'esprit, mais jusqu'à ce que la vapeur produite par leur action, s'arrête, & que le mélange ait acquis un gout agréable & tant soit peu acide. Consumez ce qui restera d'humidité par l'évaporation. En dissolvant derechef ce sel dans de l'eau, & en le laissant en digestion au bain-marie pendant huit jours ; il se résoudra en une liqueur transparente & d'une belle couleur, que vous tirerez au clair dans un vaisseau convenable ; vous réduirez par l'évaporation le sel en une consistance seche. Vous l'enfermerez ensuite dans des vaisseaux, de peur que l'approche de l'air ne le remette en dissolution ; ce qui lui arriveroit facilement. ANGELUS SALA.

OXYSCHOENOS, nom du *Juncus, acutus, capitulis Sorghi*.

OXYTOCA, ὀξύτοκα, de ὀξὺς, prompt, & de τίκτω, accoucher; remede qui hâte l'accouchement.

OXYTRIPHYLLUM, nom du *Lotus polyceratus, frutescens, incana, alba, siliquis curtis, crassioribus, brevioribus erectis*.

## OZÆ

OZÆNA, ὄζαινα, *ozene*, maladie du nez. Voy. *Nares*.

## OZE

OZE, ὄζη, puanteur de la bouche.

OZEMAN, *blanc d'œuf*. RULAND.

## OZO

OZO, *arsenic*. RULAND.



# P



P. Voyez l'Alphabet Chymique, pour la signification de cette lettre. *P*, est en Pharmacie l'abbréviation de *Pugillum*, *pincée*, & quelquefois celle de *pars*, *partie*.

PAC

PACAL, nom d'un arbre qui croît au Pérou, où les habitans mêlent ses cendres avec du savon, & appliquent ce mélange sur les parties du corps, où il survient des éruptions lépreuses. Ray, *Hist. Plant.*

PACCIANUM, nom d'un collyre dont Galien & Aétius font mention.

PACHUNTICA, remedes incrassans.

PACHYS, παχύς, *épais*. Hippocrate décrit dans son Traité *des Maladies intérieures*, une indisposition, ou plutôt différentes maladies sous le nom de παχὺ νόσημα, maladie épaisse.

La maladie épaisse est très-singuliere, & il y en a de plus d'une sorte.

La premiere est causée par la pituite & par la bile qui se jettent dans le ventre, le font enfler, & sortent par haut & par bas comme un torrent. Le malade est attaqué de frisson & de fievre. La douleur passe du ventre à la tête; & si elle descend vers les entrailles, elle cause une suffocation. Le malade vomit quelquefois de la pituite aigre, & quelquefois de la pituite salée. Après le vomissement il a la bouche amere; il lui vient des rougeurs au côté, accompagnées de chaleur, & son dos se courbe. Il ne sauroit souffrir qu'on le touche en aucun endroit; la douleur qu'il sent est si grande que les chairs lui palpitent, ses testicules se retirent, & la chaleur & la douleur passant en même tems jusqu'à l'anus & à la vessie, il rend des urines épaisses, comme sont celles des hydropiques; les cheveux lui tombent de la tête, il a toujours les piés froids. Le mal semble occuper particulierement les côtés, le dos, & la nuque, & il paroît au malade que quelque chose lui coule ou lui rampe par toute la peau. Cette maladie donne quelquefois du relâche, & quelquefois elle n'en donne point.

Il semble d'abord qu'Hippocrate décrive le cholera, ou quelqu'espece de colique; mais ce qu'il dit ensuite n'y a plus de rapport.

La seconde sorte de maladie épaisse est produite par la bile seule qui se jette sur le foie & dans la tête. Le foie s'enfle & presse le diaphragme. La tête & surtout les tempes sont d'abord attaquées de douleurs. Le malade n'entend pas bien, & souvent il ne voit que très-peu. La fievre & le frisson surviennent alors, c'est-à-dire, au commencement du mal; lorsqu'il n'en est qu'à ce période, il y a par fois de grands relâches, d'autres fois ils sont plus courts. Plus il dure, plus la douleur devient forte: les prunelles se dilatent, & le malade ne voit goute; ensorte que si vous mettez le doigt devant ses yeux, il ne l'apperçoit point & ne sourcille point; s'il lui reste un peu de vue, il arrache sans cesse les petits floccons de laine qui sont sur ses couvertures; & il prend ces floccons pour des ordures ou des poux. Lorsque le foie s'étend davantage du côté du diaphragme; le malade rêve, s'imagine voir des reptiles, des bêtes farouches de toutes especes, des hommes armés; il veut se battre, il s'agite comme s'il se battoit; si on ne lui laisse pas la liberté, il ménace; si on le lâche, il tombe. Il a toujours les piés froids. S'il dort c'est dans des tressaillemens continuels; il est épouvanté par des songes affreux, & à son réveil il raconte tout ce qu'il a fait & vu. D'autres fois il demeure couché tout le jour & toute la nuit sans dire mot; alors il a la respiration fort pressée. Son délire passe par intervalle; il revient à lui-même; il répond à toutes les questions qu'on lui fait; il entend tout ce qu'on lui dit: mais peu de tems après, il retombe dans son premier état. Cette maladie attaque principalement les voyageurs ou ceux qui ayant passé par des lieux inhabités, ont été effrayés par la vue de quelque spectre.

La troisieme espece est causée par la pituite, ce qu'on reconnoît par l'odeur des rapports; ils sentent, comme s'ils avoient mangé des raiforts. Cette maladie ou la douleur qui l'accompagne commence par les jambes, d'où elle monte jusqu'au ventre; elle s'étend vers les entrailles, & y cause un grand bruit, qui est suivi de vomissement de pituite aigre & pourrie. Mais cette évacuation ne soulage point le malade; il tombe au contraire en rêverie, & sent une douleur si inquiétante dans les entrailles, & par fois un mal de tête si grand & si fixe, qu'il n'entend & ne voit que fort confusément. Il sue beaucoup, sa sueur est fort puante, mais il en est soulagé. Il a la même couleur que ceux qui ont la jaunisse. Cette maladie est moins funeste que la précédente.

La quatrieme espece tire son origine du phlegme blanc, & suit les fievres qui ont duré long-tems. Cette maladie commence par le visage qui s'enfle; elle passe ensuite au ventre qui s'éleve, on sent une douleur comme si on avoit fait beaucoup d'exercice, & le ventre souffre, comme s'il étoit chargé d'un grand fardeau. Les piés s'enflent aussi, s'il tombe de la pluie sur la terre, le malade se trouve mal, il n'en peut supporter l'odeur; si par hasard il s'y trouve exposé, & qu'il soit frappé de l'odeur de la terre, il tombe d'abord. Cette maladie a des intervalles libres: mais elle est plus longue que la précédente; sa durée est de six ans.

On ne trouve point que nos Praticiens modernes, ni même ceux d'entre les anciens qui sont venus après lui, ayent décrit aucune maladie particuliere qui fût accompagnée de tant d'accidens à la fois, & si peu analogues les uns aux autres; d'où quelques-uns ont inféré, ou que ces maladies ont cessé, & n'attaquent plus personne aujourd'hui; ou qu'elles n'ont jamais été, & que ce sont des maladies feintes, dont la description est faite à plaisir. Mais ces conjectures n'ont aucune probabilité; il est beaucoup plus raisonnable de supposer que le Livre où ces maladies sont décrites, n'est point d'Hippocrate: mais que c'est l'ouvrage des Medecins Cnidiens que notre Auteur accuse d'un défaut, fort remarquable dans le Livre où l'on trouve ces descriptions de la maladie *épaisse*; ce défaut est de multiplier les classes des maladies sans aucune nécessité. C'est à cette multiplication & à cette distinction inutile, qu'il faut attribuer l'obscurité qui regne dans ce que nous venons de dire du *Pachys*. Le Clerc. *Hist. Med. Lib. III. Cap.* 11.

PACO-CAATINGA, Margr. espece conifere de canne du Bresil.

La tige de cette plante, mâchée, attire les humeurs de la tête, échauffe, & brise la pierre. Mâchée fréquemment dans le jour, & son suc avalé, elle produit de grands effets dans la gonorrhée qu'elle guérit en moins de

de trois jours sans le secours d'aucuns autres remedes. Son acrimonie est pernicieuse à l'estomac; c'est pourquoi il n'en faut point faire un usage habituel.

Il y a une seconde espece de *paco-caatinga* qu'on distingue de la précédente, par le poli de ses feuilles en dessous, & par ses fleurs rouges.

Une troisieme espece se reconnoît à ses fleurs bleues, & tétrapétales. Ray. *Hist. Plant.*

PACOEIRA, Pison. Margr. nom du *Musa*.

PACOSEROCA *Brasilienfibus*, Margr. Piso.

Espece de canne du Brésil qui porte son fruit en grappe au fond de sa tige. Si l'on broie ses feuilles récemment cueillies, sa tige & son fruit, avant qu'ils soient mûrs, ils rendront une odeur de gingembre très-agréable. Aussi s'en sert-on au lieu d'épices. On les fait entrer pareillement dans les bains chauds. Ray. *Hist. Plant.*

PACOURII, *De Laet.*

Grand arbre qui croît dans l'isle de Maragnan, qui appartient au Brésil. Ses feuilles ressemblent à celles du poirier, sa fleur est blanche, & son fruit de la grosseur des deux poings. La peau ou l'écorce de ce fruit qui a environ un demi-pouce d'épaisseur, cuite & confite, est une espece de conserve. Ray. *Hist. Plant.*

## P A D

PADRI, H. M. arbre de Malabar, qui porte des siliques, dont la fleur est pentapétaloïdale, & dont les siliques sont longues, étroites, quarrées & recourbées.

La décoction de ses feuilles guérit la tension excessive des visceres. Son suc mêlé avec celui de limon est un remede contre la manie. Le suc de son écorce, mêlé avec le fruit du pera, reprime l'écoulement immodéré des regles. La peau ou l'écorce de la racine broyée avec le jonc aromatique & le gingembre, & mêlée avec le suc de ses feuilles, est un remede excellent contre la morsure putride du serpent, qu'on appelle au Malabar polenga. Ray. *Hist. Plant.*

PADUS. Voyez *Cerasus*.

## P A E

PAEDANCHONE, de παιδίον, ou de παῖς, enfant, & de ἄγχω, étrangler, espece d'esquinancie seche, à laquelle les enfans sont sujets.

## P Æ D

PÆDARTHROCACE, de παῖς, enfant, ἄρθρον, jointure, & κακὸν, mal, maladie à laquelle les enfans sont particulierement sujets; leurs jointures sont enflées, & ils ont assez communément les os cariés. Marcus Aurelius Severinus lui a donné ce nom, dans son Traité *De recondita abscessuum natura*, c'est-à-dire, maladie des jointures, *le rachitis*.

PÆDOPHLEBOTOMIA, saignée des enfans.

## P Æ E

PAENOE, nom d'un arbre fort grand qui croît au Malabar.

On se sert de la résine qu'on tire de son écorce, de sa racine, de son fruit, & de ses autres parties, qu'on fait bouillir dans une quantité d'huile, plus ou moins grande, en guise de poix dure ou liquide: les Indiens en brûlent quelquefois dans leurs Temples, au lieu d'encens.

Les amandes de son fruit, broyées, cuites dans de l'eau chaude, & porphyrisées, fortifient l'estomac, dissipent les nausées, arrêtent le vomissement, calment les tranchées, & font cesser le cholera. La résine de cet arbre fondue dans de l'huile de sesame, fait un excellent baume vulnéraire. Réduite en poudre, & prise intérieurement elle produit de très-bons effets dans la gonorrhée, & dans les autres maladies vénériennes. Ray. *Hist. Plant.*



## P Æ O

PÆONIA, *Pivoine.*

Voici ses caracteres.

Elle naît d'une seule semence; ainsi que les plantes monocotyledones. Sa racine est épaisse & tubéreuse; son calyce de plusieurs pieces; sa fleur en rose, fort large, polypétale, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son fruit est composé d'une multitude de siliques recourbées dont le nombre n'est pas fixé; ces siliques sont en cornes, elles sont couvertes de duvet, & entr'ouvertes longitudinalement: sa semence est ordinairement sphérique, & contient une petite amande.

Boerhaave en compte les 12 especes suivantes.

1. *Pæonia, mas*, Offic. Ger. 830. Emac. 980. Boerh. Ind. A. 292. Park. Theatr. 1381. Parad. 341. Raii Hist. 1. 693. *Pæonia mas, præcocior*, J.B. 3.492. *Pæonia folio nigricante splendido, quæ mas*, C. B. P. 323. Tourn. Inst. 273. *Pivoine mâle.*

Cette *pivoine* a plusieurs divisions, larges & branchues; elles sont ordinairement au nombre de cinq; ses feuilles sont longues, rondes, d'un verd brunâtre, tant soit peu velues par-dessous, non découpées par les bords; & placées sur un pédicule rond. La tige qui porte la fleur, s'éleve environ à deux pieds de hauteur, elle ne porte qu'une ou deux petites feuilles; une large fleur d'un rouge foncé, composée de cinq ou six feuilles rondes assez épaisses, placées autour d'une tête triangulaire, & environnée d'étamines jaunes, est placée à son sommet. Lorsque les fleurs sont tombées, cette tête dégénere en deux ou trois vaisseaux séminaux, anguleux, blanchâtres, velus, recourbés en embas, & ouverts longitudinalement; lorsque ces vaisseaux séminaux sont mûrs; on y voit de larges semences ovales & noires. Sa racine est composée d'un grand nombre de tubercules, les uns ronds, les autres larges, attachés par des filamens, & au tubercule principal. On la cultive dans nos jardins, & elle fleurit en Avril & en Mai. Ses racines, ses fleurs & ses semences sont céphaliques, & passent pour bienfaisantes dans l'épilepsie, dans l'apoplexie, dans toutes sortes de convulsions, & dans les affections des nerfs, soit dans les jeunes gens, soit dans les vieillards; on en fait cas encore dans les maladies hystériques, dans les obstructions des regles, & dans la suppression des vuidanges. On pend sa racine & sa semence au cou des enfans, pour prévenir les convulsions auxquelles ils sont sujets dans la dentition. Miller. *Bot. Off.*

Il y en a qui donnent à la *pivoine* le nom de *pentorobon*; d'autres appellent sa racine *Idæus Dactylus*, Dioscoride.

Nous lisons dans Homere, *Odissée*, ch. V. qu'elle a été appellée *pæonia*, de Pæon, fameux Medecin qui s'en servit pour guérir Pluton qui avoit été blessé par Hercule.

J'ai vu, dit Galien, un enfant qui fut guéri de l'épilepsie, après avoir porté pendant huit mois la racine de *pivoine*; & cette racine s'étant par hasard détachée de son cou; il fut attaqué sur le champ de la même maladie, qui cessa immédiatement après qu'on lui eut pendu au cou une autre racine. Pour donner à cette expérience toute la certitude dont elle étoit capable; j'otai, continue Galien, cette seconde racine à l'enfant malade, que les convulsions ne tarderent point à reprendre; ce qui me détermina à lui en remettre une nouvelle beaucoup plus considérable, & depuis ce tems il ne s'est jamais ressenti de cette maladie. Montanus, Fernel, & Appollonius Menubenus, dans son Livre, *de Alce, cap.* 7. ont confirmé ce fait.

En supposant cette expérience, il seroit assez difficile d'ex-

pliquer, par quelle propriété inhérente à la *pivoine*, cette plante guérit les épilepsies. Mais quoiqu'il en soit, dit Julius Alexandrinus dans ses notes sur Galien, de S. M. F. qui en attendroit actuellement aujourd'hui un pareil service, seroit certainement frustré dans ses espérances. D'où il s'ensuit que notre *pivoine*, n'a pas la force de celle de quelques autres contrées, ou que les maladies au tems de Galien étoient moins opiniâtres qu'aujourd'hui, ce qu'il faut attribuer à la différence des régimes, & à ce que le nôtre a de mal-sain. Il y en a qui prétendent que la racine de *pivoine* est sans effet, à moins qu'on ne la tire de terre, dans une certaine position des étoiles : mais toutes les personnes sensées regarderont cette opinion comme une folle superstition, & comme une ridicule ostentation de magie. Sylvius nous assure n'avoir jamais rien remarqué d'extraordinaire, soit dans la racine, soit dans la semence de la *pivoine*, quoiqu'il en ait fait un usage très-fréquent. Ray. *Hist. Plant.*

2. *Pæonia, communis, vel fœmina*, C. B. P. 323. Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind. A. 294. *Pæonia fœmina*, Offic. Ger. 830. Emac. 981. Raii Hist. 1. 964. *Pæonia fœmina vulgaris, flore simplici*, Parck. Theat. 1380. Parad. 490. *Pæonia fœmina vulgatior*, J. B. 3. 492. *Pivoine femelle.*

Cette *pivoine* a les feuilles plus larges, plus grandes, plus vertes, & s'éleve plus haut que la *pivoine* mâle; elle porte des fleurs rouges, fort larges, composées d'un grand nombre de feuilles; entre ces feuilles, celles qui sont à la circonférence sont les plus grandes & les plus larges; celles qui sont au-dedans sont de différentes grandeurs; il y en a de très-foibles & de très-étroites; il y en a de larges & de pointues par le bout; rangées autour d'un double vaisseau séminal, blanchâtre & cotoneux, qui contient quelquefois une semence ronde, noire, & moins luisante que la semence de la *pivoine* mâle. Ses racines ressemblent à celles de l'espece précédente; elles sont seulement plus fécondes, & conséquemment comme il est plus facile de s'en pourvoir, les Herboristes les substituent pour l'ordinaire aux racines de la *pivoine* mâle. On la cultive dans nos jardins, & elle fleurit en Avril & en Mai. Sa racine & ses fleurs sont en usage.

Elles passent pour bienfaisantes dans toutes les maladies où l'on emploie la *pivoine* mâle, à laquelle on substitue ordinairement cette *pivoine* femelle.

Les préparations officinales qu'on tire des *pivoines*, sont le sirop de fleur de *pivoine*, le sirop composé de *pivoine*, l'eau simple de *pivoine*, & l'eau composée de *pivoine*. On met sa semence & sa racine dans la poudre *ad guttetam*. Miller. *Bot. Off.*

3. *Pæonia fœmina altera*, C. B. P. 323. M. H. 3. 455.
4. *Pæonia peregrina flore saturatè rubente*, C. B. P. 324. M. H. 3. 455.
5. *Pæonia peregrina flore saturatè rubente maxima.*
6. *Pæonia folio subtùs incano, flore albo vel pallido*, C. B. P. 323. M. H. 3. 454.
7. *Pæonia tenuiùs laciniata subtùs pubescens, flore purpureo*, C. B. P. 323. M. H. 3. 455.
8. *Pæonia folio maximè laciniato, flore kermesino simplici, an Pæonia aquilinæ foliis?* C. B. P. 323. M. H. 3. 454.
9. *Pæonia fœmina flore pleno rubro majore*, C. B. P. 324. Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind. A. 295. *Pæonia* Offic. *Pæonia fœmina multiplex*, Ger. 831. Emac. 981. *Pæonia fœmina vulgaris, flore pleno, rubro*, Park. Theat. 1380. Parad. 341. *Pæonia flore pleno rubro*, J. B. 3. 493. *Pivoine commune.*

Elle n'est pas rare dans nos jardins; elle fleurit en Mai; ses fleurs dont on fait usage en Medecine, ont les propriétés de la *pivoine* mâle.

10. *Pæonia, flore pleno, coloris ex rubeo & roseo variegati.*

11. *Pæonia flore ex albido pleno major*, C. B. P. 324. Raii Hist. 1. 695. Tourn. Inst. 274. Boerh. Ind. A. 295. *Peonia flore albicante*, Offic. *Pæonia flore pleno albicante*, Park. Parad. 342. *Pæonia fœmina polyantos flore albo*, Ger. 831. Emac. 982. *Pæonia albo flore pleno, sive polyanthos alba fœmina*, J. B. 3. 494. *Pivoine femelle à fleurs blanches.*

Cette *pivoine* a les mêmes propriétés que la *pivoine* mâle.

12. *Pæonia tenuifolia cæsia, flore pleno, ex petalis latioribus & angustioribus rubro.* Boerh. *Ind. Alt. Plant.*

On trouve à la racine, aux fleurs, & aux semences de cette plante, quelque chose d'aromatique & d'astringent, accompagné de viscosité; ces qualités sont sensibles au gout; d'où il s'ensuit que cette plante doit produire de bons effets dans toutes les maladies qui proviennent d'un trop grand relâchement du cerveau, & dans les affections des nerfs. On tire la racine de terre, dans le mois de Mars, aux environs de la nouvelle & de la pleine lune; on la fait sécher, on la coupe en morceaux; & on peut la garder dans cet état pendant un tems considérable. Si l'on en donne une dragme tous les matins à un épileptique, ce remede préviendra l'attaque; ainsi que j'en ai fait plusieurs fois l'expérience sur des enfans : mais aussi-tôt qu'on en discontinue l'usage, les attaques recommencent; car la *pivoine* n'a pas la force de déraciner cette maladie. Le Docteur Grew, a remarqué que l'amande qu'elle contient est un violent cathartique : mais qu'elle n'opere aucun effet, si on la prend avec sa peau. On pend sa racine au cou des enfans pour les garantir de l'épilepsie. On enfile ses semences comme des grains de chapelet, & on en fait des colliers auxquels on attribue les mêmes propriétés. Ses fleurs donnent une conserve & une eau distilée. Si l'on fait prendre aux enfans épileptiques, trois ou quatre fois par jour, une demi-once du sirop de ses fleurs, ce remede produira de bons effets. Mais les propriétés dont je viens de faire mention, sont dans un degré beaucoup plus éminent dans la premiere espece de *pivoine*; elle guérit toutes sortes de convulsions, les paralysies, les tremblemens, les frayeurs nocturnes, auxquelles les enfans sont sujets, & les apoplexies. *Hist. des Plant. attrib. à Boerh.*

## PÆP

PÆPALE, παιπάλη, fleur très-fine de farine. Gorræus.

## PAG

PAGANINA; terme Italien qui signifie dans les Auteurs de Medecine, les premiers excrémens des enfans; ou le méconium qu'on réduit en une poudre très-fine, & qu'on fait prendre comme un remede excellent contre l'épilepsie. Castelli.

PAGOYUM; terme de l'invention de Paracelse, par lequel il entend un être spirituel, auteur de certaines maladies cachées, telles que celles qui proviennent d'enchantement. Paracelse a fait un Livre entier intitulé *Pagoyus*, sur ce sujet imaginaire. Castelli.

PAGRUS, *sive* PHAGRUS, πάγρος ἢ φάγρος; espece de poisson qui vit proche du rivage, dont Galien fait mention, *de Aliment. Facult. Lib. III. cap.* 31. & qu'il met au nombre de ceux qui ont la chair dure, difficile à digérer, & engendrent dans le corps des sucs épais & salés.

## PAI

PAIANELI, H. M. arbre de Malabar qui porte des siliques, & dont on compte les deux especes suivantes.

1. *Palega-Paianeli.* Il a la feuille fait en cœur, & le fruit large, oblong, plat, & contenant une semence mem-

braneuse. Son écorce broyée & appliquée avec du vin, consolide les fractures & les coupures. La décoction de sa racine est bonne dans l'hydropisie; & ses premieres feuilles, broyées, & appliquées sur les ulceres avec le safran de Malabar, les guérissent.

2. *Paianeli*, à feuilles larges & pointues; ce qui le distingue principalement du précédent. La racine de cet arbre broyée & bouillie dans de l'huile, produit de bons effets, appliquée sur la tête, lorsque cette partie est affectée de douleur ou de froid. L'écorce de sa racine, prise en décoction, résout les tumeurs; & la décoction de son écorce & de ses feuilles, broyées ensemble, dissipe les pustules & les ulceres; pour cet effet il ne faut que les en fomenter. Ray, *H. P.*

PAIOMIRIOBA *Raii*; nom du *Senna Orientalis, fruticosa, sophera dicta.*

PAIPAROCA, *seu Couradi*, H. M. Arbrisseau du Malabar, qui porte des baies plattes, rondes, velues, & qui contiennent quatre noyaux. Il est toujours verd; il fleurit en Juillet, & son fruit est mûr en Novembre. On fait de ses feuilles, de ses racines & de son fruit, bouillis dans de l'eau, un aposeme, qu'on dit être excellent dans la goute. Ray, *H. P.*

## P A L

PALA, grand arbre de Malabar, qui porte des siliques à cinq pieces, pleines d'un suc laiteux, fort étoites & fort longues. Son écorce broyée & prise en décoction, passe pour avoir la vertu de relâcher le ventre; & prise avec une addition de sel & de poivre, celle de fortifier l'estomac, de discuter les flatulences, & de calmer la chaleur excessive du foie: elle tue les vers, broyée & prise dans de l'eau chaude. Broyée & appliquée avec de l'eau, elle nettoie les ulceres, les guérit, & calme les douleurs de la goute. Bouillie dans de l'huile, avec la semence du *Cudu pariti*, & distilée dans les oreilles, elle fait cesser la surdité. Ray, *Hist. Plant.*

PALÆSTE, παλαιςή, mesure des Grecs; c'est la même que le *dochme* ou le *doron.* Elle équivaloit à la largeur de quatre travers de doigts. Arbuthnot.

PALÆTYRUS, παλαίτυρος, vieux, de παλαιὸς. & de τυρὸς, fromage; *vieux fromage.* Blancard.

PALATINÆ GLANDULÆ, *petites glandes du palais*; ce font des glandes conglomérées voisines des amygdales. Castelli.

PALATUM, *le Palais.*

On a donné le nom de *palais* à la voute de la bouche, c'est-à-dire, à toute la concavité de l'espace qui est environné du bord alvéolaire & de toutes les dents de la mâchoire supérieure, & qui s'étend jusqu'à la grande ouverture du pharynx. Cette voute est en partie ferme & stable, & en partie molle & mobile. La portion ferme est celle qui est précisément bornée par les dents, & formée des deux grands os maxillaires, & des deux os appellés *os du palais.* La portion molle & mobile, est celle qui est plus postérieure, plus inclinée en arriere, & comme une espece de voile attaché au bord des os du *palais*, formée en partie de la membrane commune de toute la voute, & en partie de plusieurs faisceaux musculaires, &c.

La membrane qui revêt toute cette étendue, est semblable à celle qui revêt la voute & la grande cavité du pharynx: elle est très-parsemée de grains glanduleux, dont les orifices ne sont pas ordinairement si sensibles que dans le pharynx & dans les rides de sa voute, où M. Heister a vu un orifice considérable, & un canal proportionné à cet orifice, par lequel il a aisément introduit le vent par un tuyau. C'est le moyen le plus sûr pour commencer ces sortes d'examens, surtout quand on s'en sert d'abord par l'approximation; & non pas par l'introduction du tuyau. L'enfoncement dans de l'eau claire, de la maniere que j'ai proposé en général, est encore un bon moyen de découvrir les petits orifices avec l'aide des microscopes. On pourroit soupçonner de pareils petits conduits le long de la ligne mitoyenne ou Raphoïde de la voute du *palais*, & le long du bord alvéolaire, par l'apparence de quelques petits points ou tubercules.

Cette membrane, conjointement avec celle des arrieres-narines, forme par une continuation non-interrompue la surface antérieure & la surface postérieure de la portion molle, ou cloison du *palais;* de sorte que le tissu charnu de cette portion est dans la duplicature d'une membrane glanduleuse. Le tissu charnu de la cloison est composé des muscles dont on verra ci-après l'exposition.

La cloison, qu'on peut aussi appeller le voile, & même la valvule du *palais*, est terminée embas par un bord libre & flottant, qui représente une arcade particuliere, située transversalement au-dessus de la base ou racine de la langue. La portion la plus élevée, ou le sommet de cette arcade, porte un petit corps glanduleux, mollasse, & irréguliérement conique; dont la base est attachée à l'arcade, & la pointe pend librement embas. C'est ce qu'on appelle communément la luette.

Les piliers de la cloison sont quatre demi-arcades musculaires, deux à chaque côté de la luette, à laquelle elles s'unissent toutes par leurs extrémités supérieures. Elles sont disposées de maniere que les extrémités inférieures des deux latérales d'un même côté, sont un peu écartées l'une de l'autre, & que des deux arcades latérales, il y en a une antérieure & une postérieure, qui laissent entre elles un intervalle triangulaire oblong, dont la pointe est à côté de la base de la luette.

Les deux demi-arcades d'un côté, par leur rencontre avec les deux demi-arcades de l'autre côté, forment l'arcade entiere du bord de la cloison. Les demi-arcades postérieures portent leurs extrémités supérieures plus directement vers l'épaisseur de la luette, que les demi-arcades antérieures Les demi-arcades antérieures font une continuation avec les côtés de la base de la langue, & les demi-arcades postérieures, en font de même avec les côtés du pharynx. Au bas de l'intervalle des demi-arcades latérales de l'un & de l'autre côté du gosier, sont renfermés deux corps glanduleux appellés amygdales, dont il sera parlé ci-après, de même que du corps glanduleux de la luette, dans l'exposition des glandes de la bouche.

Les demi-arcades sont principalement composées de différentes bandes charnues, à peu près de la même maniere que le corps de la cloison. La membrane qui les revêt est plus mince que le reste de sa continuation au *palais*, au pharynx & à la langue. Toutes ces bandes sont autant de muscles particuliers, qui pour la plupart se terminent par un bout dans l'épaisseur de la cloison & dans celle des demi-arcades, & par l'autre bout à d'autres parties.

Comme on a autrefois rapporté ceux qu'on en connoissoit alors à la luette indépendamment de la cloison, ils ont été nommés en général ptéry-staphylins par les uns, & péristaphylins par les autres. La derniere partie de ces deux mots, qui sont originairement Grecs, marque la luette; la premiere partie du mot ptéry-staphylin, est un abrégé de ptérygoïdes, par lequel on a voulu marquer les attaches de ces muscles; celle du mot péristaphylin n'est qu'un terme qui signifie autour, aux environs, &c.

Je me servirois volontiers du terme péristaphylin, comme terme général, dans les noms des muscles qui sont bornés à la cloison, & j'y ajouterois les différens termes dont les modernes composent ces noms. Mais pour ne pas paroître affecter un nouveau langage, je me tiendrai à l'ordinaire, en avertissant que dans ces mots composés, le terme de staphylins ne marque pas précisément la luette, mais en indique seulement les environs. Si on vouloit faire des noms à moitié Grecs, & à moitié Latins, on pourroit dire, par exemple,

glosso-palatins, &c. au lieu de glosso-staphylins. J'appellerai simplement staphylins ou épistaphylins ceux qui vont immédiatement à la luette, car elle ressemble assez à une petite grappe, selon la signification du terme Grec.

Selon cette idée, voici les noms de ces muscles.

Les glosso-staphylins.
Les pharyngo-staphylins.
Les thyro-staphylins.
Les ptérygo-salpingoïdiens.
Les spheno-salpingo-staphylins, dits communément péristaphylins externes.
Les ptérygo-staphylins supérieurs.
Les ptérygo-staphylins inférieurs.
Les pétro-salpingo-staphylins, dits péristaphylins internes.
Les staphylins ou épistaphylins.

Les glosso-staphylins sont deux petits muscles attachés chacun embas de la partie latérale de la base de la langue, & qui de-là montent obliquement en arriere le long des demi-arcades antérieures de la cloison du *palais*, & se terminent insensiblement de côté & d'autre vers la luette, où quelques-unes de leurs fibres s'épanoüissent dans la largeur de la cloison. Ces deux muscles forment principalement l'épaisseur des demi-arcades antérieures.

Les pharyngo-staphylins sont aussi deux petits muscles, attachés chacun par une extrémité à la partie latérale des muscles thyro-pharyngiens, comme s'ils en étoient des portions détachées. De-là ils montent obliquement en-devant le long des deux demi-arcades postérieures de la cloison, & se terminent à cette cloison au-dessus de la luette, où ils se rencontrent, & paroissent former une arcade entiere par une espece d'union réciproque de leurs fibres. Ces deux muscles forment l'épaisseur des demi-arcades postérieures de la cloison.

Les thyro-staphylins sont deux petits muscles qui accompagnent fort étroitement les pharyngo-staphylins dans tout leur trajet, excepté qu'ils sont attachés par leurs extrémités postérieures au cartilage thyroïde près les autres. Ils contribuent de même à l'épaisseur des demi-arcades postérieures de la cloison, sur laquelle ils vont aussi s'attacher à peu près de la même façon que les autres. On peut regarder ces deux paires de muscles comme une seule, & les appeller thyro pharyngo-staphylins.

Les sphéno-salpingo-staphylins. Chacun de ces deux muscles est attaché par une extrémité en partie au côté sphénoïdal de la portion osseuse de la trompe d'Eustachi, en partie à la portion molle voisine de la même trompe. De-là il se porte vers l'aile externe de l'apophyse ptérygoïde où une portion de ce muscle s'attache à cette aile; l'autre portion descend jusqu'au bout de l'aile, va se contourner autour du petit bec ou crochet de la même aile, comme au bout d'une poulie, & s'attache ensuite à la cloison du *palais* vers la luette.

Je regarde ces deux portions comme deux muscles particuliers, dont l'un ne paroit servir qu'à dilater la trompe, savoir, la portion qui est attachée à l'apophyse ptérygoïde, & qui pourroit être appellée ptérygo-salpingoïdien. L'autre portion est un vrai sphéno-staphylin, & peut aussi par rapport à quelque attache à la trompe, être appellé sphéno-salpingo-staphylin ou salpingo-staphylin externe. C'est celui qu'on appelle communément externe.

Le ptérygo-staphylin supérieur n'est que la portion externe du muscle que je viens d'exposer, & à laquelle on peut encore donner ce nom, comme étant un peu attachée à la partie supérieure de l'apophyse ptérygoïde, après son attache à la partie sphénoïdale de la portion osseuse de la trompe. Le ptérygo-staphylin inférieur de chaque côté est un très-petit muscle attaché par un bout au crochet ptérygoïdien, & par l'autre à la cloison, vers la luette. C'est l'observation de M. Heister.

Les pétro-salpingo-staphylins, ou salpingo-staphylins internes, sont ceux qu'on appelle communément péristaphylins internes. Chacun de ces deux muscles est attaché par une de ses extrémités en partie au côté interne, c'est-à-dire, le côté pierreux de la portion osseuse de la trompe, en partie le long de la portion cartilagineuse de la même trompe. De-là il passe un peu sous la portion molle ou membraneuse & près du bourrelet de la trompe, & ensuite se tourne vers la cloison, sur le bord de laquelle il s'attache par son extrémité, & par un certain épanoüissement de ses fibres à la face postérieure ou supérieure de la cloison. Ces deux muscles ont aussi été appellés péristaphylins internes.

Les staphylins ou épistaphylins, sont deux petits cordons charnus très collés ensemble, comme si ce n'étoit qu'un seul, cependant distingués dans quelques sujets par une ligne blanche très-subtile. Ils sont attachés par l'une de leurs extrémités à la pointe commune du bord postérieur des *os* du palais. De-là ils descendent en arriere le long du milieu de la cloison du *palais*, & parcourent presque tout au long le milieu de l'épaisseur de la luette. On leur donne aussi le nom d'azygos de Morgagni, qui les avoit trouvés comme un seul, & par conséquent impair. Les ptérygo-staphylins inférieurs dont j'ai parlé ci-dessus, sont de cette espece. Ils pourroient très-bien être appellés staphylins ou épistaphylins latéraux; & on appelleroit ceux-ci staphylins ou épistaphylins moyens.

La cloison du *palais* sert à conduire dans le pharynx la lymphe lacrymale & la lymphe mucilagineuse qui s'amassent continuellement sur la voute du *palais*. Elle sert de valvule, en empêchant de revenir par les narines ce qu'on avale, principalement la boisson. Les usages de ses différens muscles ne sont pas encore bien distinctement connus, ni même les différens mouvemens dont elle est capable, comme on le peut voir en regardant pendant quelque tems le fond d'une bouche bien ouverte dans une personne qui se porte bien. Winslow.

*Des ulceres du palais.*

Les ulceres du *palais* sont d'une nature si maligne, que non-seulement ils consument quelquefois les parties molles, mais qu'ils corrodent les os & s'étendent même jusqu'au nez. Alors la voix du malade est altérée & rauque; il rend par le nez toutes les boissons qu'il prend, non sans en être fort incommodé. Ces ulceres proviennent ordinairement d'une acrimonie scorbutique, ou de quelque virus vénérien dont le sang est infecté. Si on ne travaille pas incessamment à détruire la cause du mal, il ne tardera pas à détruire de la maniere la plus cruelle le *palais* & le nez.

La premiere indication curative est donc de tempérer & de détruire entierement l'acrimonie du sang ou la malignité du virus vénérien, par les remedes qui conviennent en pareil cas. Si le *palais* n'est point encore percé ou consumé par la carie, il faudra le mondifier par des gargarismes fréquens, des linimens & des injections. Pour cet effet on ordonne une décoction d'aigremoine, de toute-saine, de pié de lion, & d'autres plantes vulnéraires, ajoutant à cette décoction du miel rosat, ou de l'onguent Egyptiac, ou de l'onguent roux, s'il est nécessaire d'employer un détersif plus puissant. Le miel qui nage sur l'onguent Egyptiac, ainsi que l'eau d'alun de Fallope, sont des détersifs excellens, même dans les cas où la carie a attaqué les os. Aussi-tôt qu'on aura mondifié l'ulcere avec l'un de ces remedes, il ne faudra pas manquer de le toucher sur le champ à l'aide de la charpie, ou d'un pinceau, de miel rosat, d'huile de myrrhe par défaillance, d'élixir de propriété ou de baume du Pérou.

Si la carie a déja attaqué les os, il faudra séparer les parties cariées des parties saines, & employer à cet effet

les remedes que nous avons déja recommandés, frotter avec soin le lieu affecté d'huile de girofle, ou de miel rosat acidulé avec l'esprit de vitriol, & persister dans l'usage des remedes intérieurs. Si ce traitement ne réussit point, il faudra recourir au cautere actuel qu'on appliquera doucement à l'os affecté, après avoir bien nettoyé l'ulcere avec de la charpie seche, & mis la langue à couvert, en l'enveloppant de linges humides & la baissant avec une spatule. Lorsque l'opération du cautere sera faite, on continuera l'usage des remedes balsamiques, jusqu'à ce que les chairs aient recouvert l'os & que l'ulcere soit entierement guéri. Les ouvertures qui pénetrent du *palais* dans la cavité du nez, ne se referment jamais naturellement.

*Maniere de fermer les ouvertures qui pénetrent du palais dans le nez.*

Ces ouvertures alterent la voix; & comme les chairs & les os que la nature avoit destinés à arrêter les fluides, ne subsistent plus, il faut y suppléer par art, & les empêcher de sortir par le nez. C'est pourquoi l'on adaptera à l'ouverture une plaque d'or ou d'argent, avec un trou à ses deux extrémités, comme on voit *Pl. I. du sec. Volume, Fig.* 4. & 5. On fixera un morceau d'éponge à l'extrémité du trou; ce qui empêchera la plaque de tomber, remettra la voix du malade dans son état naturel, & facilitera la déglutition, comme si le *palais* étoit entier. Il est bon d'avoir deux plaques, pour la commodité d'en changer. Il faut aussi laver soigneusement tous les jours l'éponge dans de l'eau, de peur que les humeurs qu'elle attirera ne s'y corrompent & ne la rendent puante. J'ai vu une fois une large ouverture au palais faite par une bale de mousquet, (le malade étoit un Officier) à laquelle on avoit remédié de la maniere que je viens de dire. Heister, *Chirurg.*

PALE, πάλη. Outre l'acception ordinaire de ce mot qui signifie lutte, & d'où l'on a fait *Palæstra*, nom du lieu où se faisoient les exercices de la Gymnastique; il est encore synonyme à *pæpale*, fleur de farine très-fine. Hippocrate, *Lib. I. & II. de Morbis Mulierum.*

PALEAR. Voyez *Callæon.*

PALEGA-PAIANELI. Voyez *Paianeli.*

PALIMBOLOS, παλίμβολος, de πάλιν, adverbe qui marque retour ou répétition, & de βάλλω, attaquer ou saisir. Hippocrate, *Epid. VI. Sect. 6. Aphorism.* 16. donne cette épithete aux maladies d'une nature errante, variable, ou qui dégénerent aisément en d'autres; Galien attache à ce mot un autre sens, & il lui fait désigner ces maladies dans lesquelles il y a d'abord quelque espoir de guérison, mais qui conservent une malignité secrete & inconnue. Fœsius.

PALIMPISSA, παλιμπίσσα, de πάλιν, adverbe qui marque répétition, & de πίσσα, poix. Dioscoride entend par ce mot, *Lib. I. cap.* 87. quelque sorte de poix seche qu'on préparoit en la faisant bouillir deux fois.

PALINCOTOS, παλίγκοτος, de πάλιν, derechef, & de κότος, inquiétude, agitation d'esprit excitée par une colere mêlée d'indignation; cette épithete est Ionique & très poëtique. Hippocrate la donne fréquemment aux maladies qui attaquent derechef le malade, lorsque le Medecin s'y attendoit le moins, & qui ont à leur retour plus de violence & de malignité. Fœsius.

PALINDROMIA, παλινδρομία, de πάλιν, derechef, & δρέμω, courir. Ce mot signifie le retour contre nature, ou le reflux des humeurs peccantes vers les parties intérieures & nobles du corps. C'est en ce sens qu'Hippocrate emploie fréquemment le verbe παλινδρομέω, d'où l'on a fait le substantif παλινδρομία Fœsius.

PALINGENESIA, παλιγγενεσία, de πάλιν, derechef, & de γενεσία ou de γένεσις, génération; *régénération.* Les Chymistes se sont servis de ce mot pour marquer le retour de la verdure des plantes séchées ou son renouvellement, par le moyen de quelque eau mercurielle. *Theat. Chym.*

PALINIDRYSIS, παλινίδρυσις, de πάλιν, derechef, & de ἱδρύμαι, être fixé; *fixation.* Hippocrate se sert de ce mot, *Lib. de Humoribus*, pour marquer le repos & la fixation des humeurs qui étoient auparavant exaltées. *Palinidrysis* est opposé à *meteorismus*, μετεωρισμὸς, exaltation. Fœsius.

PALINOPTOS, παλίνοπτος, de πάλιν, derechef, & de ὄπτομαι, voir. Galien rend ce mot dans son *Exegesis*, par, qui a le dos tourné au soleil.

PALIRRHŒA, παλλίῤῥοια, de πάλιν, derechef, & ῥέω, couler. Ce mot signifie dans Aretée, *de Cur. Morb. Acut. Lib. II. cap.* 4. le reflux ou le regorgement des humeurs, comme dans le cholera-morbus accompagné de vomissement de matieres noires.

PALIURUS.

Voici ses caracteres.

Il porte des épines longues & très-aiguës, disposées dans un ordre régulier; son calyce est d'une piece, divisé en cinq segmens; sa fleur est en rose, pentapétale & garnie de cinq étamines. Son ovaire qui est placé au fond du calyce, devient un fruit assez semblable à un bouclier ou à un bonnet; ce bouclier en couvre un autre plus sphérique, à trois capsules, & contenant dans chaque capsule une semence ronde.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

*Paliurus Dodonæi.* Tourn. Inst. 616. Boerh. Ind. A. 2. 236. *Paliurus,* Offic. Ger. 1153. Emac. 1336. Raii Hist. 2. 1708. *Paliurus sive Rhamnus tertius Dioscoridis.* Park. Parad. 607. *Rhamnus, sive Paliurus folio Jujubino.* J. B. 31. *Rhamnus folio subrotundo fructu compresso.* C. B. P. 477. *Paliurus, sive Rhamnus tertius Dioscoridis.* Park. Theat. 1006. *Spina-Christi.*

Nous sommes fort portés à croire avec Jean Bauhin que cette plante est le *Paliurus* de Théophraste, & la même que celle dont Dioscoride fait dans un de ses Chapitres une troisieme espece de *Rhamnus*, & qu'il appelle dans un autre *Paliurus.* Elle croît aux environs de Verone, de Bergame, dans quelques parties d'Italie, & aux environs de Montpellier en France; elle aime les lieux découverts, unis & non cultivés. Elle fleurit en Mai & en Juin. Elle porte fruit en Automne; & ce fruit lui demeure attaché pendant tout l'hiver. On l'appelle *Spina-Christi*, parce que quelques-uns se sont imaginé qu'on en avoit fait la Couronne de Notre Sauveur. En effet il n'y a peut être aucune autre espece de *Rhamnus*, ou d'arbrisseau armé d'épines plus roides, plus pointues & plus dangereuses. C'est pourquoi, l'on en fait ordinairement des haies, comme de la plante la plus commode pour empêcher les incursions des hommes & des animaux.

Les feuilles & les racines du *Paliurus* sont astringentes, arrêtent le dévoyement, digerent & guérissent les tubercules. Son fruit est un puissant incisif; il diminue la pierre dans la vessie, & dégage la poitrine & les poumons. On recommande sa semence broyée dans la toux, & les Medecins de Montpellier s'en servent dans les maladies qui proviennent du sable & de la gravelle. Ray, *Hist. Plant.*

PALLAX, nom que quelques Chymistes ont donné à une pierre factice imaginaire, faite d'æther, de terre & de rayons de la Lune, avec un poids égal de ceux du Soleil. *Theat. Chym.*

PALLIATIO, *Palliation.* Les Medecins entendent par *Palliation*, *Cure palliative*, celle par laquelle le malade désespéré, ne guérit point, mais est seulement soulagé par des remedes qu'on lui ordonne,

après avoir prédit sa mort ; ces remedes temperent la douleur, moderent les symptomes, mais ne déracinent point la cause ; comme dans les cancers ulcérés, dans les fistules cancéreuses & autres maladies. CASTELLI.

PALLIUM PURPUREUM, *Manteau rouge.* Basile Valentin entend par ce *pallium*, une certaine poudre solaire, faite d'un amalgame d'or & de mercure, mis dans une retorte, où le mercure étant séparé, ce qui reste est calciné avec le soufre, & mis sous une couleur de pourpre. CASTELLI.

PALMA. *Le Palmier.*

Voici ses caracteres.

Ce fruit dont la pulpe se mange, contient un noyau dur, semblable à celui de la prune.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Palma major.* C. B. B. 506. Boerh. Ind. a. A. 169. *Palma.* Ger. 1333. Emac. 1517. J. B. 1. 351. Raii Hist. 2. 1352. *Palma vulgaris.* Park. Theat. 1545. *Indis Mahaindi.* Herm. Mus. Zeyl. 69. *Le Palmier*, ou l'arbre qui porte la date.

Le *Palmier* croît en Barbarie, en Egypte, en Syrie, & dans d'autres Pays chauds ; c'est un grand arbre dont l'écorce est rude & écailleuse. Ses feuilles qui croissent toutes au sommet, sont larges & ridées, faites de plusieurs segmens, roides, nerveuses, dures, séparées les unes des autres, environ de la longueur de celles du roseau, & disposées en évantails ; ses fleurs croissent entre les feuilles les plus basses, dans une longue enveloppe ou étui, qui s'ouvrant dans le milieu, fait voir un grand nombre de fleurs blanches à trois feuilles, attachées à de longs pédicules. Ces fleurs sont suivies d'un fruit qu'on appelle datte. La datte est ronde, longuette, charnue, jaune au hehors, rougeâtre au dedans, d'un gout doux agréable, & mucilagineux, contenant sous une peau blanche, un noyau dur, cylindrique, & traversé d'une raînure, ou d'un sillon dans toute sa longueur. MILLER, *Bot. Off.*

Les Anciens appelloient l'étui qui enferme les fleurs, & les élémens du fruit du palmier, *elate*, ou *spatha*, & la substance tendre & médullaire qui croît au sommet du *Palmier*, est appellée par Théophraste ἐγκέφαλος, *encephalus*, le cerveau, & par Dioscoride improprement ἐγκάρδιον πρέμνυ, *encardium premnu*, le cœur & la moelle du tronc. Ce n'est autre chose qu'un gros bouton qui produit, ainsi que Théophraste le dit lui-même, les feuilles & le fruit. Si on dépouille le *Palmier* de cette partie, on le rend stérile, & il ne tarde pas à périr. Il paroît par plusieurs passages des anciens Ecrivains qu'on mange ce bouton, & Xénophon dit, *dans son second Livre de l'Expédition de Cyrus*, que les soldats en ayant dépouillé des arbres pour leur nourriture, tous sécherent, & moururent peu de tems après. Galien rapporte que dans les cas où l'on manque de tout, & où l'on est en danger de mourir de faim, on aime encore mieux en manger. Nous lisons dans Diphilus Siphnius sur Athenée, qu'il cause la pléthore, qu'il nourrit trop, qu'il charge l'estomac, qu'il se digere difficilement, qu'il allume la soif, & resserre le ventre. Gaspard Bauhin, dit qu'à Alexandrie, les Egyptiens s'en nourrissent, & même le mangent crû, & que les Paysans de cette Contrée parcourent les campagnes, pour y trouver des *Palmiers*, les dépouiller de leurs sommités, en tirer la peau ou substance médullaire, dont nous parlons, & la vendre.

Lorsque la datte ou le fruit du *Palmier*, est parfaitement mûre, & qu'elle n'est point trop grasse, elle est bien-faisante à l'estomac, fort nourrissante, & engraisse ordinairement ceux qui en mangent beaucoup : mais elle est de difficile digestion, & la plupart des anciens Medecins conviennent qu'elle porte à la tête.

Aretée est le seul qui ait prétendu que tous les mets doux étoient nuisibles à l'estomac, exceptés les dattes, les figues & les raisins.

Les Anciens faisoient infuser des dattes dans de l'eau, & en tiroient un vin : on trouve dans Dioscoride la maniere de faire ce vin. Cet Auteur dit que la datte est acide & astringente, & par conséquent bienfaisante dans les flux, & dans l'écoulement immodéré des regles, si on en prend dans du vin austere. Elle arrêtera les hémorrhagies, & fera agglutiner les plaies, si on en frotte les parties affectées. Les dattes nouvelles sont plus astringentes que les seches : mais elles donnent des maux de tête, & si l'on en prend avec excès avec d'autres alimens, elles enivrent. Les dattes seches soulagent les personnes attaquées de crachement de sang, de maux d'estomac & de dyssenterie : broyées avec des coings, & avec le cérat d'Oénanthe, & employées en forme d'onguent, elles sont salutaires dans les maladies de la vessie. Les dattes, *cariotæ*, prises en alimens dissipent l'âpreté de la gorge. La décoction des dattes Thébaines prise en boisson, calme les fievres ardentes ; si on y ajoute du vieil hydromel, elles fortifieront. Cette espece de datte produit les mêmes effets en alimens : on en prépare un vin qui a les mêmes vertus. La décoction qu'on en tire, prise en boisson, ou en gargargarisme, est très-astringente.

Les noyaux des dattes brûlés dans un vaisseau de terre neuf, éteints & lavés dans du vin peuvent être substitués à la potée dont on se sert pour embellir les paupieres. Ils sont astringents, resserrent les pores de la peau, & sont bienfaisants dans les pustules aux yeux, les staphylomes & la chûte des sourcils : avec le vin, ils répriment l'excroissance des chairs, & font cicatriser les ulceres.

Les Apothicaires font usage du *spatha* du *Palmier*, dans la préparation de leurs onguens. La meilleure espece est odoriférante, astringente, pésante, compacte, & grasse au-dedans ; elle est astringente, arrête les ulceres rongeans, & fortifie les jointures relâchées, si on la broye, & si on la fait entrer dans des malagmes, & dans des cataplasmes. Sous cette derniere forme, & avec d'autres ingrédiens convenables, elle est bienfaisante dans les maladies des parties précordiales, dans la foiblesse d'estomac, & dans les maladies du foie.

Si on en tire une décoction, & qu'on en humecte fréquemment les cheveux, elle les rendra noirs. Prise en boisson, elle soulagera dans les maladies des reins, de la vessie, & des autres visceres. Elle arrêtera les flux, les regles & les hémorrhagies de la matrice. La décoction du *spatha*, lorsqu'il est encore tendre, faite, & mêlée avec de la résine & de la cire, guérira la galle, si on l'applique sur les parties affectées pendant vingt jours. La substance que le *Palmier* contient, & qu'on appelle, *Elate*, & *Borassus*, produira les mêmes effets ; cette substance est encore un ingrédient très-propre dans les onguents.

Pline, Galien, d'autres Anciens, & Jean Bauhin, *Hist. Lib. III. cap.* 159. ont indiqué les vertus du *Palmier*, & de ses différentes parties.

Entre les Modernes, Prosper Alpin parle de la maniere suivante, des propriétés médicinales de ce fruit.

Le fruit du *Palmier*, dit-il, fournit trois choses principales à la Medecine ; le spatha, la poudre du spatha, & les dattes mêmes. On prend le spatha en poudre & en décoction ; en poudre, il est bienfaisant dans les diarrhées, les lienteries, les dyssenteries, les flux de sang & d'autres humeurs, surtout le flux hépatique, les hémorrhoïdes, les regles excessives & le crachement de sang. Les Egyptiens s'en servent encore pour arrêter les ulceres rongeans, remédier au relâchement de la luette, & raffermir les dents & les gencives. Ils employent la décoction dans les mêmes cas ; mais ils y ajoutent ordi-

nairement la poudre. Elle possede à un degré surprenant la vertu de raffermir les jointures, lorsqu'elles sont foibles & sujettes à des fluxions. La poudre blanche qu'on trouve dans l'enveloppe du spatha, au commencement du Printems, lorsque le *Palmier* commence à fleurir, mêlée avec du sucre, est en Egypte un grand remede contre l'enrouement, les toux, & les inflammations aux yeux. Cette poudre est douce, & tant soit peu astringente: c'est pourquoi les Sages-femmes s'en servent pour arrêter l'écoulement immodéré des régles, & retenir le fœtus dans la matrice. Les dattes non mûres dont ils usent en alimens & en décoction, ne leur sont pas d'un moindre usage en remede, dans les crachemens de sang, dans les cas où il s'agit d'arrêter les évacuations de sang, quelles qu'elles soient, dans les lienteries, les diarrhées, les dyssenteries, les vomissemens de sang, & les hémorrhoïdes; ils les employent encore dans la cure des ulceres simples & des plaies; ils préparent pour ces derniers cas, un sirop avec des dattes vertes, ils font aussi usage des dattes, lorsqu'elles sont parfaitement mûres, douces, & tant soit peu astringentes. Quant aux maladies dans lesquelles elles sont alors salutaires, ce sont l'enrouement, les toux, les dispnées, les pleurésies, & les péripneumonies. Leur décoction est bonne pour hâter l'éruption de la petite vérole. PROSPER ALPIN. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Palma major, dactylifera, folio flabelliformi, pedunculo, ad latera durissimis, magnisque spinis armato. Carnaïba.* 1.Pisan. 126.
3. *Palma humilis dactyliferi radice repenti, sobolifera, folio flabelliformi, pedunculo spinoso.* Boerh. Ind. A. 2. 169. *Chamærhiphes.* Offic. *Palma minor.* C.B.P. 506. *Palma humilis Hispanica, Spinosa, & non spinosa.* J. B. 1. 370. Raii Hist. 2. 1369. *Palma humilis, sive Chamærrhiphes, vel Palmites.* Park. Theat. 1545. *Palmites, sive Chamærrhiphes.* Ger. 1335. Emac. 1519. *Le Palmier nain.*

Le fruit de cette espece de *Palmier* est astringent; c'est pourquoi on l'ordonne dans tous les flux. RAY, *Hist. Plant.*

4. *Palma humilis dactylifera radice repentissimâ soboliferâ, folio flabelliformi, pedunculo vix spinoso.*
5. *Palma, Chamærops Plinii,* Lugd. 369. *Palma Chamærops Plinii, sive Chamærophes, spinosis foliis.* Park. Theat. 1546.
6. *Palma foliis longissimis pendulis, absque ullo pedunculo, ex caudice glabro enatis.* Voyez *Draconis sanguis.*
7. *Palma Guinëensis, vinifera. Belgis Christiaan Wiin. Boom, & Krissia Boom,* Bosman. *an Palma vinifera.* Lugd. 1834. *Palma vinifera, Theveti.* C. B. P. 507.
8. *Palma Japonica, spinosis pediculis, polypodii folio.* Boerh.Ind.A. 2. 170. *Sagou,* Offic. *Palma Indica caudice in annulos protuberante distincto fructu pruniformi,* Raii Hist. 2. 1360. *Palmam referens arbor farinifera,* C. B. P. 508. *Arbor farinifera,* Park. Theat. 1646. *Zagu, seu Arbor farinifera,* Jonf. Dendr. 144. *Todda-panna, seu Monta-panna,* Herm. 3. 9. Tab. 13. &c. Commel. Flor. Mal. 264. *Le Sagou.* Le *Pain des Indes,* ou *le Libby.*

La poix de ces arbres bien battue dans un mortier avec de l'eau, donne une émulsion, dont la fécule desséchée est le *Sagou.* C'est un aliment fort doux & fort nourrissant; il ne tourmente jamais l'estomac, & il est très-sain dans les fievres hectiques: on en use beaucoup en Angleterre. GEOFFROY.

Les Habitans de Malabar mangent le fruit de cet arbre, avec du sucre; autrement il les resserreroit. Le suc exprimé de ses feuilles récentes, & pris intérieurement, modere les tiraillemens des intestins, calme la chaleur contre nature de l'estomac, & arrête le vomissement de matieres sanglantes. Le cone qui porte le fruit, broyé, mis, sous la forme d'un cataplasme, & appliqué sur la région des reins, tempere les douleurs néphrétiques, & réprime l'écoulement immodéré de la semence dans la gonorrhée. La décoction du fruit tendre avec de l'eau, excite le vomissement, & vuide merveilleusement l'estomac. La gomme de l'arbre prise intérieurement, résiste à tous les poisons, & mêlée avec de la fiente de poule, elle est très-efficace contre la morsure des viperes; pour cet effet, il faut l'appliquer sur la partie blessée. Les Habitans du Japon, tirent du tronc de cet arbre une espece de farine dont ils font un pain, qu'ils appellent *Sagou.* RAY, *Hist. Plant.*

9. *Palma Indica, Coccigera, angulosa.* C. B. P. 508. Boerh. Ind. A. 2. 170. *Coccus,* Offic. *Palma Indica, nucifera, Coccys dicta,* Raii Hist. 2. 1356. *Palma nucifera arbor.* J. B. 1. 375. *Palma coccyfera, seu nux Indica, Indis Lubi.* Comel. Syllab. 43. *Palma, sive nux Indica, vulgaris, ferens Coccos,* Park. Theat. 1596. *Nux Indica arbor.* Ger. 1338. Emac. 1522. *Cocceira Indica.* Pis. 63. (Edit. 1648.). *Inaja-guacuiba, vulgò Coccos.* Ejusd. 130. (Edit. 1658). *Inaja-guacuiba, cujus fructus Inaja-guaca,* Margr. 138. *Tenga.* Hort. Mal. 1.P. 1. Tab. I.II.III.IV. *Polgaha.* Herm. Mus. Zeyl. 50. *Le Coco.*

On tire de cet arbre une liqueur que les Indiens appellent *Suri,* & qui enivre comme le vin; elle est agréable au gout; & elle a celui qu'auroit un mélange de substance douce, saline, & acide. Lorsqu'elle est nouvelle, elle est assez douce: mais à la longue, elle devient plus forte & plus acide; elle est blanchâtre, quelquefois verte ou pâle, on en distile une eau ou un esprit qui s'enflamme dans le feu. On en obtient encore un vinaigre, & une espece de sucre que les Habitans appellent *Jagra.* Les Auteurs de l'*Hortus-Malabaricus,* ont décrit très-exactement la maniere d'avoir cette liqueur. On fait une incision au sommet de la capsule, qui contient les fleurs ou le fruit, & qu'ils appellent le téton de l'arbre, & suspendent un vaisseau sous cette incision; ils font une incision oblique à l'écorce, environ quatre pouces au-dessous de la capsule; ils élevent cette écorce en forme de talus, ou de barbe, comme ils disent; c'est à l'aide de ce talus que le suri distile dans le vaisseau.

Ils recueillent la liqueur contenue dans les vaisseaux trois fois le jour, le matin, le soir, & quelquefois à midi. Le suri du matin est doux; celui du soir est acide; celui du lendemain est acescent, & celui du troisieme jour est entierement acide, & n'a aucune douceur. Pour faire le vinaigre du suri, on met les vaisseaux dans lesquels on l'a reçu, dans de la chaux pendant quinze jours, il s'y fait une violente fermentation; il s'y forme beaucoup d'écume; il se précipite au fond une matiere blanchâtre; & cela fait, le suri est changé en vinaigre.

On prépare de la maniere suivante l'espece de sucre appellé Jagra.

On met dans des pots une quantité suffisante de chaux, pour donner au suri qu'ils contiennent une couleur rougeâtre. On fait bouillir ce mélange, & on ne cesse point de le remuer qu'il ne soit épaissi; il se forme de cette maniere un sucre rouge, qu'ils parviennent à blanchir par des dissolutions & ébullitions réitérées.

On dit que l'enveloppe extérieure de la noix peut être mangée, qu'elle est assez douce au gout, qu'elle fortifie l'estomac, arrête les diarrhées, & guérit les indigestions.

La liqueur ou le vin de suri passe pour très bienfaisant dans les phthisies, dans toutes les maladies des reins, & dans la difficulté d'uriner. On tire des amandes broyées, par expression seulement, & sans le secours du feu, un lait dont huit onces prises tous les matins

avec un peu de sel, tuent les vers, surtout dans les enfans.

Il flottera sur l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des rapures de ces amandes, une huile douce, transparente & liquide, assez semblable à celle d'amandes douces; six ou huit onces de cette huile, avec de l'eau dans laquelle on aura fait macérer des tamarins, vuideront doucement l'estomac & les intestins, & purgeront particulierement, les humeurs mélancoliques & pituiteuses; au lieu que l'amande même passe pour resserrante: mais il faut que cette huile soit nouvelle; elle est aussi très-bienfaisante dans les plaies, car non-seulement elle arrête l'effusion de sang, mais elle nettoie la sanie, calme la douleur & fait cicatriser. On tire des petits fragmens des amandes une huile qu'on brûle dans les lampes, avec laquelle on prépare le riz, qui relâche les nerfs retirés, & qui tue les vers.

La liqueur contenue dans l'amande, est bonne pour éteindre la soif & la fievre, nettoyer les yeux & en guérir les maladies, & éclaircir la peau des femmes. Elle purifie le sang, débarrasse l'estomac & les passages de l'urine, & guérit les maux de poitrine; elle est agréable au gout, nourrit beaucoup, & est une boisson excellente dans les fievres bilieuses. HERNANDEZ. RAY, *Hist. Plant.*

Outre les especes précédentes de *palmier*, Dale fait mention des suivantes.

1. *Palma oleosa*, Offic. *Palma foliorum pediculis, fructu pruniformi, luteo, oleoso.* Cat. Jamaic. 175. Hist. 2. 113. Raii Dendr. 1. *Arbor exotica fructu dactylis simili.* C. B. P. 508. *Palma Guineæ*, J. B. 1. 369. *Nucula Indica racemosa.* Germ. Emac. 1554. Park. Theat. 1596. *Palmier oléagineux.*

Cette espece de *palmier* croît sur la côte de Guinée. Son fruit est plat, environ de la grosseur d'une prune, couvert partout d'une enveloppe fibreuse; on en tire une huile, qui lorsqu'elle est récente, a la couleur de l'orange, est épaisse comme le beure, & d'une odeur douce & agréable, & a peu de gout.

Les Naturels du pays se servent de cette huile pour assaisonner leurs mets, au lieu de graisse & de beure: quant à nous, nous ne l'employons qu'à l'extérieur, elle est corroborative, bienfaisante dans toutes sortes de douleurs, dans la foiblesse des nerfs, dans les crampes aux membres, dans les entorses, & dans les contusions. MILLER, *Bot. Off.*

Cet arbre croît de lui-même dans la Guinée. La seule chose d'usage qu'on en tire, est une huile ou plutôt un onguent épais de la couleur de l'orange, d'une odeur agréable, & qu'on prépare de la maniere suivante.

On prend la pulpe des amandes, on verse dessus une grande quantité d'eau bouillante; on remue le tout pendant long-tems dans une poele sur le feu, jusqu'à ce que le mélange soit parfait. On enleve ensuite la poele de dessus le feu, & on laisse reposer la matiere, jusqu'à ce que les parties solides ayant été précipitées. Alors on voit flotter l'huile à la surface de l'eau, on l'enleve, & lorsqu'il n'en reste plus, on verse derechef de l'eau sur le marc, & on réitere l'opération. Cette huile est excellente lorsqu'elle est nouvelle; elle est de la couleur de l'orange, d'une odeur agréable, & de la consistance du beure. Employée extérieurement, elle est anodyne, corroborative, bienfaisant aux nerfs; elle calme les douleurs de la goute; dissipe la lassitude, & relâche les parties retirées. DALE.

2. *Palma coccyfera figurâ ovali.* Voyez *Coccus de Maldiva.*
3. *Palma Haira.* Voyez *Ebenus Æthiopica.*
4. *Palma arecifera.* Voy. *Areca.*
5. *Palma sanguinem draconis fundens altera.* Voy. *Draconis sanguis.*
6. *Palma sylvestris bdellifera.* Kempf. Amænit. Exot. 668. *Palmier bdellifere.*

Ce dernier est le même que le *Palma nucifera folio flabelliformi.* Kempfer s'est imaginé que c'étoit le *bdellifera chamæriphes* de Serapion. DALE.

Outre les especes précédentes de *palmier*, Ray fait mention des vingt suivantes.

1. *Palma vinifera Theveti.* J. B. C. B.

C'est un grand arbre, fort beau, toujours verd, portant de petites dattes acides & austeres qu'on a de la peine à manger. Les Ethiopiens percent son tronc à deux piés de terre, & en tirent une liqueur fort douce, & qui a le gout de vin d'Anjou. Ils gardent cette liqueur dans des vaisseaux de terre & l'appellent *Mignol.* Pour la garantir plus surement de la corruption, & l'empêcher de se tourner, ils l'assaisonnent avec du sel. Son odeur est fort agréable, elle est très-bonne pour étancher la soif. Les anciens Egyptiens en humectoient trois ou quatre fois les corps de leurs morts avant que de les embaumer, afin de les garantir de la putréfaction. Cette espece de *palmier* est fort commune au Cap-Verd.

2. *Palma Javanensis longissimo folio.* C. B. *Palmæ Indicæ genus Lantor dictum.* J. B.

Ce *palmier* porte un petit fruit, de la grosseur d'une cerise, de la couleur de l'orange, & contenant une amande qu'ils appellent *cucos.* Ils en tirent une huile très-délicate, de la couleur de l'orange, agréable au gout, & très-saine pour ceux qui y sont faits.

3. *Pindoba Brasiliensibus*, Margr. *Pindova*, Pison. *Inaia Brasilianis. Palma Brasiliensis, cortice glabro, fructu ovi Gallinacei, magnitudine & figura.*

On tire de la pulpe de ce fruit, laquelle est de couleur de safran, une huile de la même couleur, qu'on brûle dans les lampes. L'amande fournit par expression une huile très-limpide, qui lorsqu'elle est nouvelle, sert à assaisonner les alimens, & qu'on brûle lorsqu'elle est vieille. L'huile du fruit & l'huile de l'amande, sont l'une & l'autre d'une nature froide; & on substitue la derniere à l'huile rosat. On se sert des feuilles pour couvrir les maisons; on en fait de la natte, des corbeilles, & autres choses semblables. Il distile de la sommité de l'arbre une gomme transparente, d'une odeur agréable, d'une belle couleur, & dont on se sert quelquefois au lieu de gomme Arabique. Cette sommité contient encore une substance médullaire, d'une couleur blanchâtre, qui a le gout de la noix nouvelle, & qui est un fort bon aliment, mangée avec du sel & du pain.

4. *Palma Brasiliensis quinta, seu Tucum Pisoni, Palma Brasil. aculeata, fructu pruni Damasceni magnitudine & figura.*

Le tronc, les branches & les feuilles de ce *palmier*, sont épineux; son bois est noir & extremement dur, & les Naturels du pays s'en servent pour armer leurs fleches, son fruit vient en grappe, chaque grappe est de deux ou trois cens fruits. Les singes & les porcs s'en nourrissent; on en tire une huile fort limpide, dont on fait grand cas, & qu'on emploie aux mêmes usages que celle de la noix de Pindova. Il est noirâtre à l'extérieur; & il contient une amande qui n'a pas mauvais gout, surtout lorsqu'elle est récente. Sa substance filamenteuse fournit aux habitans du Brésil, un fil fort & très-fin, qu'on prendroit pour de la soie rouge.

5. *Palma Brasiliensis septima, seu aquæ Pisoni. Palma Brasiliensis vinifera, foliis cinereis.*

Ce *palmier* porte un fruit en grappe, de la grosseur d'une prune moyenne, jaune quand il est mûr, très-doux au gout, & contenant une amande blanche & très-délicate, dont les habitans font un vin. Cet arbre a nom *Catole*, dans la langue des Negres.

6. *Palma Brasiliensis octava Iraiba dicta, Pisonis. Palma Brasiliensis farinifera, an Yri Leri; idest, palma Americana fructu racemoso.* C. B.

Les branches de cet arbre situées aux environs du sommet contiennent une substance médullaire très-blanche, qu'on fait bouillir avec de la viande ou de l'huile, & qui passe pour un bon aliment; on en tire encore une substance blanche & plus dure, qu'on broie, qu'on met en morceaux, qui ressemble à de la farine détrempée, & dont on fait des gâteaux, assez agréables au gout. Cet arbre donne un suc dont on fait une boisson fort douce & très-agréable au gout. Ses fruits sont doux, ont de la saveur, & servent d'alimens à ceux qui voyagent dans les bois & dans les déserts.

7. *Palma nobilis seu regalis Jamaïcensis & Barbadensis. Palmiste franc, & Rochefort. Palmier Royal.*

Cet arbre est grand, droit, s'élevant quelquefois à la hauteur de deux cens cinquante, ou de trois cens piés. La partie supérieure de son tronc contient une substance, médullaire, blanche, fort tendre, qui a de la saveur, & qui mangée crue a le gout de la noix. Bouillie & confite avec les feuilles blanches & tendres qui l'enveloppent de tous côtés, c'est un des mets les plus délicats qu'on prépare aux Isles sous le vent.

Les François & les Anglois appellent cette substance médullaire, avec les feuilles qui l'enveloppent, *choux de Palmiste;* ils en font leur potage, au lieu du chou commun & des autres herbes. C'est tout au sommet du tronc qu'est placée l'enveloppe ou l'étui de la fleur & des fruits, qu'on appelle *spatha*. Son fruit est rond & environ de la grosseur d'un œuf de poule.

8. *Urucuri-Iba.* Margr. & Pison. *Palma Brasiliensis farinifera, fructu pruni capulcæ insidente.*

On tire du fruit de cet arbre une huile très-médicinale, surtout contre la piquure de la raie. Je ne crois pas qu'il y ait un meilleur remede en pareil cas.

9. *Palma-Brasiliensis nona miriti dicta Pisonis.*

Ce *palmier* porte un fruit seul & isolé, bon à manger, doux & de la grosseur d'un œuf de poule.

10. *Palma Brasiliensis decima, miraiaiba dicta Pisoni.*

Son fruit est de la grosseur d'un œuf de pigeon; il est bon à manger, & a même assez de saveur.

11. *Jocara, & jucoara Brasiliensibus.* Margr. *Giocara*, Pisoni. *Palma coccifera minor Brasiliensis.*

Ce *palmier* n'a rien de particulier, si ce n'est son fruit qui est très-petit, qui croît en grappe, & qui a la figure du coco.

12. *Katou-Indel.* H. M. *Palma sylvestris Malabarica, folio acuto, fructu pruni facie*, D. Commelin. Voyez *Katou-Indel.*

13. *Palma facie cuciofera*, J. B. *Palma cujus fructus cuci.* C. B.

Le *cuciophoron*, κυκιοφορον, de Théophraste, est fort différent du *palmier*; car le *palmier* n'a qu'un seul tronc; au lieu que cet arbre s'est à peine élevé de terre qu'il se partage en plusieurs corps, & chaque corps en plusieurs branches. Son fruit est gros comme le poing, rond & oblong, d'une couleur jaunâtre, doux au gout & très-agréable; sans être en grappe, comme celui du *palmier*, & avec d'autres caracteres, qui font voir que ce *cuciophoron* n'est point une espece de *palmier*; mais comme tous les Botanistes se sont accordés à le ranger dans cette classe, j'ai cédé à leur exemple. Le *nux Indica minor* de Cordus, en qui tout est commun avec le *cuci* de Théophraste, excepté la forme & la grosseur, me paroît revenir beaucoup au coco. Je ne trouve aucune description du *cuciophoron* chez les Modernes: mais à en juger par son fruit, il me paroît que c'est une espece de *palmier* des Indes surtout de *coccifera angulosa.* C. B.

14. *Palma-Indica folio bicomposito, fructu racemoso, schunda-pana.* H. M.

Ce qui distingue ce *palmier* des autres, ce sont les feuilles qui croissent deux à deux, & qui se croisent l'une & l'autre.

15. *Palma vinifera fructu ex arboris trunco spinoso.* C. B.

Le fruit de cet arbre pend du tronc, de même que la pomme de pin & l'ananas; au lieu que dans les autres *palmiers* il part de la sommité du tronc, & est contenu dans le *spatha.*

Les trois especes suivantes de *palmier*, font dans Ray, avec le *caranaiba*, un article particulier, & une espece subordonnée de *palmier*, distinguée par des feuilles en évantail & pliées.

16. *Palma coccifera, folio plicatili flabelliformi fœmina carimpana.* H. M. *Palmeira brava fœmina Lusitanis. Palmier coccifere femelle, à feuilles en évantail, pliantes.*

17. *Palma coccyfera folio flabelliformi mas, ampana.* H. M. *Lusitanis Palmeiro bravo macho. Palmier coccifere mâle, à feuilles pliantes & en évantail.*

18. *Palma montana, folio plicatili, flabelliformi maximo, semel tantum frugifera, codda panna, sive palma montana Malabarica*, H. M. *Cingalensibus Talagas, & Talagaiia, & Talipot. An palmam referens arbor farinifera?* C. B. *Palmier* des montagnes à feuilles en évantail, pliantes & très-larges.

Le Capitaine Knotz, qui a été vingt ans captif dans l'Isle de Ceylan, dit que les feuilles de cet arbre sont très-visqueuses, & molles comme du parchemin: & quoiqu'elles soient capables lorsqu'elles sont étendues, de couvrir vingt hommes, cependant on peut les plier comme un évantail, les resserrer, & les réduire dans un espace moins grand que la main; d'ailleurs elles sont extremement légeres, & on peut les porter dans la main, en les divisant en parties.

19. *Palma humilis spinosa atitara Brasiliensibus dicta.* Margr. *Palmier nain épineux.*

20. *Palma manicam Hippocraticam referens.* C. B. *Palma succifera.* Clus. *Palmier nain ressemblant à la Chausse d'Hippocrate.*

Ces deux derniers *palmiers* sont dans Ray la seconde & la troisieme espece de *palmier* nain. La premiere espece est sous le titre de *Palma humilis.* Ray, *Hist. Plant.*

Pour faire du vin de *palmier.*

*Prenez* des dattes communes mûres, mettez-les dans un vaisseau qui soit percé d'un trou au fond, que ce trou soit bouché d'un roseau poissé, & enveloppé de filasse.

Mettez ensuite sur dix chœnix de dattes, trois conges d'eau. Voyez *Chœnix* & *Congius*.

Si vous ne voulez point avoir un vin fort doux, mettez 5 conges d'eau, laissez macérer les dattes dans cette eau pendant dix jours, le onzieme ôtez la filasse du roseau, & recevez le vin doux & épais dans des vaisseaux & le gardez pour votre usage.

Ce vin est agréable, mais il porte à la tête. Il est bienfaisant dans les fluxions, parce qu'il est astringent. On peut par la même raison l'ordonner dans de certaines maladies de l'estomac, dans la passion cœliaque, & dans le crachement de sang. Il y en a, qui, avant de le tirer, jettent dessus une quantité d'eau pareille à la premiere; ce qu'ils réiterent jusqu'à cinq fois, mais jamais davantage; car alors il s'aigrit. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 40.

Palma, *la paume de la main.*

Palma pinus, *seu conifera;* nom d'un grand arbre qui tient du palmier & du pin.

PALMARIS MUSCULUS, *le muscle palmaire.* Les Anciens ne faisoient mention que d'un muscle appartenant à la paume de la main, qu'ils appelloient le *palmaire* long: mais Fallope en décrit un autre, qu'il appelle le *palmaire* court, dont la découverte lui fut communiquée par Jean-Baptiste Cannarus, excellent Anatomiste, son contemporain. Ce fut Valverda, qui le premier, fit mention de ce muscle dans un Traité d'Anatomie écrit en Espagnol.

Le *palmaire* long, qu'on appelle autrement l'ulnaire grêle, *ulnaris gracilis*, est un petit muscle situé entre l'humérus & le carpe, en-dedans de l'avant-bras, dont le corps est menu & délié, & le tendon long & plat.

Il est attaché par sa portion charnue à la petite crête du condyle interne de l'humérus, & quelquefois étroitement uni à l'ulnaire interne; de-là il descend charnu pendant quelque espace, tournant un peu obliquement vers le milieu de l'avant-bras, & se termine par un tendon long, mince & étroit.

Ce tendon descend le long du milieu de l'avant-bras, par-dessus tous les autres muscles, auxquels il adhere légerement; & avançant par-dessus le ligament large interne annulaire, ou transverse du carpe, s'insére à sa surface, où il donne quelques filamens radiés à l'aponévrose *palmaire.*

J'ai trouvé ce muscle attaché au condyle de l'humérus, par un tendon d'environ un travers de doigt de long, auquel le corps charnu étoit joint vers le milieu de l'avant-bras.

J'ai aussi vu le tendon inférieur inséré dans l'os scaphoïde du carpe, sans communiquer avec le ligament large annulaire: & j'ai vu l'aponévrose *palmaire* prendre son origine de ce ligament; d'où l'on peut raisonnablement conclurre, que cette aponévrose ne dépend pas essentiellement de ce muscle.

Quelquefois ce muscle paroît n'être qu'une production de l'ulnaire interne.

Le *palmaire* court, ou *palmaire* cutané n'est qu'une bande mince de fibres charnues situées transversalement, ou plus ou moins obliquement sous la peau de la grande éminence de la paume de la main, entre le carpe & le petit doigt, ayant ses fibres adhérentes à la peau, & entrelacées en quelque sorte avec la membrane adipeuse.

Ces fibres sont attachées le long du bord de l'aponévrose *palmaire*, depuis le ligament large du carpe jusqu'au petit doigt, & s'avancent pendant quelque espace sur le plat de l'aponévrose, mais sans aucune connexion avec les os du métacarpe. Près de l'aponévrose, ces fibres sont plus ou moins tendineuses; & souvent même quelques-unes se croisent. Elles sont quelquefois si minces & si pâles, qu'il est difficile de les appercevoir; & dans quelques sujets, ce muscle paroît être divisé en plusieurs parties.

L'ulnaire grêle paroît être un muscle coadjuteur de l'ulnaire & du radial interne, pour plier le poignet, & paroît aider aussi particulierement le radial interne dans le mouvement de pronation. Winslow.

PALMATA; nom commun à plusieurs especes d'*Orchis.*

PALMOS, παλμὸς, *palpitation.* Voyez *Palpitatio.*

PALMULA, *datte.* On entend encore par ce mot l'extrémité large & plate d'une côte. Blancard.

PALPEBRÆ, *paupieres.* Voyez *Oculus.*

PALPITATIO, *Palpitation.*

La palpitation est une maladie du cœur, dans laquelle il souffre une espece de concussion, qui le fait trembler & palpiter. Les Grecs l'appellent παλμὸς τῆς καρδίας, vibration, ou tremblement de cœur, & les Latins *palpitatio*, *palpitation.* Dans le paroxysme, les arteres sont dans une pulsation véhémente, & quelquefois dilatées par tout le corps, surtout au-dessus des clavicules. Cette maladie a de fréquentes intermissions; on en est rarement tourmenté dans le repos: mais les exercices violens, l'usage des vins forts, le commerce des femmes, les bains chauds, des accès de colere, occasionnent son retour. Si la *palpitation* de cœur dure longtems, elle menace de mort subite. Elle est aussi fort dangereuse, lorsqu'elle attaque fréquemment, & qu'elle est la suite de quelque autre maladie. C'est encore un mauvais signe que les nausées & les vomissemens qui l'accompagnent, & qui ne soulagent point. Ceux qui sont attaqués de *palpitation* au bout de quelques mois, ou même d'année en année, ne parviennent jamais à une grande vieillesse; ils meurent tous de fievres aiguës, ou d'une syncope qui les emporte subitement; les personnes qui ont atteint quarante à cinquante ans, & celles qui sont incommodées de flatulences mélancoliques, ou d'une tumeur à la rate, causées par la bile noire, y sont plus sujettes que d'autres. La *palpitation* du cœur précede la syncope, & dégénere quelquefois en cet accident. Lommius *Med. Obs.*

Il y a quelques maladies convulsives & spasmodiques, qui affectent tout le systeme nerveux, & qui détruisent presque toutes les fonctions du corps, tandis que d'autres sont particulieres à certains visceres qu'elles agitent fréquemment, & avec une violence terrible. La *palpitation* du cœur est du nombre de ces dernieres; on peut la définir un picottement vif, ou une convulsion du cœur qui est d'une substance musculeuse; ou un dérangement de sa situation naturelle occasionnée par l'impétuosité du fluide nerveux, dans les nerfs cardiaques, & par l'impulsion d'une trop grande quantité de sang dans le ventricule droit du cœur, ou par l'acrimonie des humeurs, ou par quelqu'autre cause.

L'exactitude de cette définition sera démontrée par ce que nous dirons dans la suite: mais il est à propos d'observer qu'il ne faut l'appliquer qu'à une *palpitation* de cœur incommode, morbifique, dont les retours sont périodiques, & fort différente de ce tremblement, ou de cette légere *palpitation* de cœur, qui prend quelquefois aux personnes les plus saines, & qui cesse bientôt. Le tremblement de cœur dont il s'agit a pour cause l'influx rapide du fluide nerveux dans ses fibres nerveuses, qui sont dans la même direction que les vaisseaux, mais surtout que les arteres coronaires, & qui environnent la surface extérieure du cœur; il peut aussi provenir d'un influx trop lent du même fluide dans quelque ramification. Aussi Lower remarque-t-il dans son Traite *De corde*, *Cap.* 2. que si on lie la huitieme paire, le cœur d'un chien sera attaqué sur le champ de *palpitation:* on peut encore concevoir par-là pourquoi ce tremblement survient si fréquemment, soit après des agitations violentes d'esprit, soit après une débauche de femmes; pourquoi il suit la perte des forces, prognostique quelquefois des défaillances, accompagne certaines fievres malignes, succede à des hémor-

rhagies considérables, & prend aux malades qui sont sur le point de mourir. Il y a encore un mouvement ou une *palpitation* de cœur, beaucoup plus fréquente, & qui attaque ceux qui ont couru avec vitesse, qui jouent à la paume, au ballon, qui s'exercent violemment, qui prennent des bains chauds, qui se livrent à des mouvemens de joie excessifs, ou qui sont animés de quelque passion extraordinaire. Cette espece de *palpitation* n'est autre chose, qu'une systole vive & prompte du cœur & des arteres, produite par une agitation trop violente, & par une circulation trop rapide des humeurs facile dans les cavités du cœur. Il est de distinguer cette systole du cœur, lorsqu'elle n'est point accompagnée de dureté dans le pouls, du pouls fiévreux, qui est fréquent & dur. Il ne faut pas confondre non plus la maladie dont il s'agit, avec cette *palpitation* que les femmes sentent quelquefois dans la région épigastrique, sur la fin de leur grossesse, & qui ne provient d'autre chose, que d'une réplétion & d'une pulsation trop grande des arteres qui y sont situées, surtout des arteres céliaques, la quantité de sang y étant trop grande, pour pouvoir être rapporté avec la promptitude nécessaire par les veines spléniques. On remédie facilement à cette derniere *palpitation*; pour cet effet il ne s'agit que de saigner; ainsi qu'il paroît par ce qu'on lit dans les *Journaux des curieux de la nature*, *Dec.* 1. *an.* 6. mais ce n'est point de ces *palpitations* différentes que nous avons à traiter. Nous ne nous sommes proposé l'examen que de celle qui a des retours fréquens, qui attaque sans aucune cause extérieure & évidente, & dans laquelle le serrement & l'agitation de cœur sont si violens, qu'il en est tiré hors de sa place naturelle, approché avec force du côté gauche, & jetté avec tant de violence, contre les côtes, le sternum & les parties qui l'environnent, que la pulsation éleve les tégumens extérieurs, & s'apperçoit quelquefois malgré les habits. Voyez Forestus *in Obs. Liv. XVII. Obs.* 10. & Christophe de Vega, *Lib. III. de arte Med. cap.* 8. Nous lisons dans le Traité de Rivin, *de palpitatione cordis*, *Sect.* 13. qu'un malade qui étoit tourmenté d'une *palpitation* de cœur, avoit une tache rouge à la partie de la poitrine qui est immédiatement au-dessus du cœur, qu'en appliquant la main sur cette tache, on sentoit la *palpitation*; & que dans un autre malade, il s'étoit formé une tumeur dure au même endroit.

Il y a dans la description historique de cette maladie, quelques circonstances qui méritent une attention particuliere. Ceux qui sont d'une constitution ferme, d'un tempérament sanguin & mélancolique, & dont l'ame est foible, & peureuse, & qui abondent en sang & en humeurs, ceux en qui des évacuations de sang soit naturelles, soit artificielles, sont ou supprimées, ou négligées, les femmes qui sont mal réglées, ceux en qui des hémorrhagies par le nez se sont arrêtées; toutes ces personnes, dis-je, sont sujettes à la *palpitation*. Nous lisons dans Ballonius, *Lib. I. Consil.* que de même que les jeunes gens, qui entrent dans l'âge de puberté, & qui étoient sujets à de fréquentes hémorrhagie, sont attaqués de *palpitation*; ainsi les jeunes filles qui n'ont point de regles, parce que le sang, au lieu de faire éruption par la voie naturelle, regorge vers les parties supérieures, n'en sont pas exemptes. La *palpitation* est plus ou moins violente; plus ou moins longue; elle prend pendant le sommeil, & réveille en sursaut; quelquefois on en est attaqué pendant le jour, & elle s'augmente après avoir mangé. Il lui arrive aussi d'être précédée d'anxiété violente aux parties précordiales. Dans le paroxysme, la respiration est prompte & embarrassée. Il y a tremblement de cœur : mais un phénomene très-remarquable, c'est que quoique le pouls soit intermittent, ses pulsations sont toutefois correspondantes au mouvement du cœur ; elles sont seulement languissantes & diminuées. Timæus de Guldenklee, dit *Epit.* 23. que dans la *palpitation*, le pouls est tout-à-fait insensible au poignet. Lorsque l'accès est violent, le malade sent de l'embarras & de l'anxiété dans la région des hypocondres, & du diaphragme : ce symptome est une des suites de l'action du nerf phrénique sur le diaphragme; car ce nerf est situé aux environs du côté gauche du cœur. Lorsque la *palpitation* a cessé, le corps se trouve dans une grande langueur, & il y a tremblement aux articulations.

Passons aux causes, & au siége de la maladie. La cause formelle de la *palpitation*, est toujours une contraction & convulsion du cœur, si violente qu'il en est tiré de sa situation naturelle. Sa cause matérielle & prochaine, est une certaine stagnation de sang, surtout dans le ventricule droit du cœur, avec une congestion trop grande de ce fluide dans le même lieu, en conséquence desquels il se fait un influx impétueux du fluide nerveux dans les nerfs cardiaques & dans les fibres du cœur, où il cause une contraction contre nature. Mais pour éclaircir davantage cette matiere, nous allons faire précéder quelques notions sur la structure du cœur.

Jean Marie Lancisi dans son Traité, *De motu cordis & aneurismatibus*, combat le sentiment de la plupart des Medecins, qui pensent que les nerfs du cœur sont très-petits, & presque insensibles; il fait voir par des recherches anatomiques fort exactes, que les nerfs qui communiquent avec les muscles du cœur sont considérables, tant par leur force que par leur nombre. Il y en a cinq paires, tant à droite qu'à gauche. La premiere est appellée la paire vague, elle part du cerveau ; son origine est entre les éminences nommées *nates* & *testes*; elle passe entre les petites ramifications de l'artere carotide, & se rend dans la même direction que la veine cave au péricarde ; elle répand des petites ramifications dans les oreillettes & les arteres du cœur ; & elle se termine dans le raiseau nerveux qu'on apperçoit entre l'aorte & l'artere pulmonaire, à la partie postérieure de la base du cœur. La seconde est la paire intercostale supérieure; elle part du même endroit que la paire vague ; elle sort de la tête par l'ouverture de l'os pierreux, & elle descend & passe au-dessus de l'aorte ; où se divisant en trois ramifications, elle en envoie une à la partie extérieure du cœur, & les deux autres à ce que l'on appelle communément le tissu réticulaire. La troisieme est la paire vertébrale ; elle a son origine dans le cerveau, aux environs de la dixieme paire ; elle suit l'artere vertébrale, traverse le canal osseux, & sortant aux environs de la septieme vertebre du cou, elle s'insere en différens endroits du cœur, & finit par se distribuer dans le réseau nerveux du cœur. La quatrieme est la paire intercostale inférieure ; elle part de la moelle spinale, entre la troisieme & la quatrieme vertebre du cou ; elle envoie quelques ramifications aux oreillettes, & aux veines qui s'y rendent, & concourt quelquefois à la formation du plexus nerveux du cœur. La cinquieme est la paire phrénique ; son origine est à la derniere vertebre du cou & à la premiere du dos ; elle se distribue dans les oreillettes & dans les ventricules, entre dans le plexus nerveux du cœur, & porte un nombre infini de ramifications dans toute la substance du cœur. Ce mécanisme une fois connu, on ne doit point être surpris, que la force du cœur, soit supérieure à celle de tous les autres muscles ; on doit concevoir de plus pourquoi le cœur tremble, & pourquoi son mouvement n'est pas tout-à-fait interrompu, si l'on lie un des nerfs du cœur ; il est évident que cette ligature doit causer de l'irrégularité dans l'influx du fluide nerveux dans ses autres parties. Il est à propos de remarquer qu'entre ces nerfs il y en a trois paires qui forment des ganglions, & qu'il n'en est pas ainsi des deux autres. Ce sont ces dernieres qui servent à régler le mouvement du cœur. Les trois premieres agissent, & obéissent aux passions de l'ame ; & par conséquent causent les mouvemens violens & irréguliers de ce viscere. C'est par cette raison que les mouvemens de l'ame ont une influence si considérable sur le mouvement du cœur. On remarquera d'ailleurs que la veine cave a plus de nerfs qu'aucuns autres vais-

seaux, par la raison qu'il lui faut beaucoup de force pour rapporter au cœur le sang distribué dans tout le corps, & qui en revient.

On voit donc que le cœur est un muscle, ou plutôt un amas de muscles; car l'anatomie nous apprend qu'il est composé d'une infinité de fibres, & de faisceaux charnus; & que chacun de ces faisceaux est fait d'une multitude prodigieuse d'autres petites fibres; & que chacune de ces fibres en contient un grand nombre de plus petites; & que l'on peut donner à chacune le nom de muscle, puisqu'il n'y en a point qui ne soit couverte d'une membrane très-déliée dans le tissu de laquelle il entre des fibres nerveuses & des arteres. Il suit de tout cela que le cœur est tant au-dedans qu'au-dehors, très-nerveux, sensible, & capable d'être irrité, & mis en contraction, par tout ce qu'il contient. D'ailleurs c'est un muscle comme séparé, suspendu par quatre grands vaisseaux, & qui par conséquent peut être tiré en tous sens, & écarté de sa situation naturelle, lorsqu'il y survient quelque agitation extraordinaire. Son usage est de distribuer le sang dans tout le corps, à propos de quoi nous ferons les observations suivantes, qui ne seront point étrangeres au but que nous nous sommes proposé dans cette dissertation. Le sang est porté de toutes les parties du corps, par le moyen des veine qui sont d'abord fort petites, & ensuite fort grandes, dans la veine cave, il remplit le sinus considérable qu'elles forme aux environs de l'oreillette droite du cœur; il passe de-là dans cette oreillette; comme cette oreillette est un muscle creux, il la dilate en y entrant; la veine soûclaviere porte en même-tems le chyle dans la même oreillette, par la veine cave descendante. Lorsque cette partie du cœur est pleine d'humeurs, on conçoit qu'elle est sollicitée à se resserrer; cette contraction force le sang d'entrer dans l'oreillette droite du cœur, qui est totalement relâchée, ou du moins selon Lancisi, à la fin de sa diastole, & au commencement de sa Systole: mais le ventricule droit est en conséquence de sa structure nerveuse, & de la grande quantité de sang qu'il contient, porté à la contraction; il se resserre, & fait passer le sang dans l'artere pulmonaire; & les valvules tricuspidales l'empêchant de rentrer dans l'oreillette, il se distribue dans toute la substance des poumons. C'est là qu'il trouve une infinité de passages libres, qu'il entre dans la veine pulmonaire, & c'est de là qu'il revient dans le ventricule gauche, d'où il est porté dans l'aorte, & de l'aorte dans toutes les parties du corps. Lorsque le sang a été chassé du cœur, ses ventricules vuides se remettent dans leur état naturel, qui est la Diastole; alors ils se remplissent derechef, & il naît une seconde contraction; c'est ainsi que se perpétuent la systole & la diastole du cœur, qui durent aussi long-tems que la vie, & qui entretiennent l'entiere & parfaite circulation des humeurs.

Il suit de tout ce que nous avons dit qu'il faut, 1°. Pour que le mouvement du cœur soit régulier, qu'il y ait un juste rapport entre le fluide à mouvoir, & la partie solide motrice: or celle-ci ne peut pousser que la quantité de celui là, qu'elle est capable de surmonter. 2°. Qu'il y ait une juste témperie, & un certain mélange dans les fluides. 3°. Que le cœur ait la force requise; que l'influx du fluide nerveux soit suffisant, & que celui de la liqueur artérielle & spiritueuse ne soit point défectueux. 4°. Que la disposition des canaux & des vaisseaux qui portent & rapportent le sang, & le font passer des extrémités du corps au cœur, soit bonne, & que leurs cavités soient sans aucune obstruction. Si l'état de ces canaux n'est point naturel, le mouvement du cœur en sera altéré de plusieurs manieres. Mais comme il ne s'agit ici que d'une *palpitation* violente; nous observerons, pour la distinguer des autres agitations de ce viscere, qu'elle suppose toujours. 1° Qu'il y a quelque vice dans le ventricule droit du cœur. 2°. Qu'en conséquence de ce vice, l'influx du fluide nerveux dans les nerfs cardiaques, est plus grand & plus impétueux, qu'en conséquence de cette impétuosité, il se fait dans le cœur un tressaillement violent & contre nature, accompagné d'une contraction vive, & qui dure jusqu'à ce que les embarras & les obstacles qui y avoient donné lieu soient dissipés. 4°. Que dans ce tressaillement violent, le cœur est chassé de sa situation naturelle; ce qui est d'autant plus facile à concevoir, qu'il est isolé & suspendu. 5°. Qu'il doit être poussé particulierement vers le côté gauche; parce que l'action vient du côté droit. 6°. Que le mouvement des humeurs dans les arteres doit être irrégulier, & même cesser entierement pendant quelques minuttes; d'où il s'ensuit que le pouls sera au poignet intermittent, foible, petit, ou même qu'il cessera, & que les défaillances, accompagneront fréquemment la *palpitation.*

Examinons maintenant les causes médiates de cette maladie. Pour cet effet, voyons quel est l'état des parties dans ceux qui en sont morts, & dont on a disséqué les cadavres.

Nous n'insisterons point sur les polypes, sur les pierres & sur d'autres excroissances ou concrétions, qu'on a trouvées dans le cœur & dans la cavité de ses vaisseaux; ces faits sont suffisamment attestés par les Auteurs. Nous ne ferons point mention de la quantité contre nature, d'eaux teintes de sang qui distendoient le péricarde; sans expliquer ici la formation de cette eau, nous ne parlerons que de la disposition du cœur, telle qu'on l'a trouvée dans les sujets qu'on a ouverts. Nous lisons *A.N.C.Dec.* 2. *An.* 9. *Observ.* 44. qu'on trouva à l'ouverture d'une personne morte de *palpitation*, le cœur d'une grosseur contre nature, le ventricule droit dilaté & rempli d'un sang fort noir; les arteres affaissées & la veine-cave ascendante distendue & considérablement tuméfiée. Willis assure les mêmes choses *Tract. de Medicament. Oper. Sect.* 7. *cap.* 3. Il ajoute, outre l'engorgement du ventricule droit & de l'oreillette droite du cœur, celui des poumons, qu'il nous dit avoir trouvés remplis d'un sang noir, extravasé ou croupi. Jean Cousin écrit, *in Nov. Asth. Hist.* 3. qu'il a vu quelques cœurs de personnes mortes de *palpitation*, de la grosseur de celui d'un bœuf.

Nous trouvons donc dans la recherche que nous faisons des causes médiates de la *palpitation* de cœur, qu'elles ont leur siége, soit dans ce viscere & ses environs, soit dans des parties plus éloignées. Entre les causes situées soit dans le cœur, soit dans ses environs, les plus importantes & les plus ordinaires sont des concrétions polypeuses, toujours fibreuses & membraneuses, engendrées particulierement dans les ventricules & les oreillettes du cœur, s'étendant dans les veines, & forcées de passer de-là dans les arteres.

Voici les signes auxquels nous reconnoîtrons que la *palpitation* de cœur est produite par ces concrétions.

Elle augmentera immédiatement après que le malade aura fait quelques exercices violens, monté des escaliers ou occasionné dans son sang l'agitation la plus légere, il sentira une grande anxiété dans les parties précordiales; son pouls sera foible, inégal & quelquefois tout-à-fait intermittent; la respiration sera tellement embarrassée, qu'il y aura danger de suffocation; ces symptomes seront accompagnés de défaillances fréquentes, qui seront longues & qui ne céderont point aux remedes. Selon la situation de ces concrétions logées dans les cavités du cœur, il sort plus ou moins de sang de la veine-cave. Et selon que la quantité de sang est plus ou moins grande, le pouls est plus ou moins fort ou foible. Lorsque le polype est immobile & demeure attaché fermement & sans pouvoir être agité, à la partie qui lui a donné naissance, il n'y a point de *palpitation*; mais s'il est séparé de cette partie, & s'il flotte librement dans les ventricules, il pourra être entraîné avec le sang, passer dans quelques vaisseaux larges, s'y

arrêter, empêcher la circulation & ne laiſſer paſſer le ſang qu'après avoir été réſolu ; alors le pouls eſt non-ſeulement intermittent ; mais les vaiſſeaux étant obſtrués & le ſang continuant de ſe porter perpétuellement dans le ventricule droit du cœur, y reſtera néceſſairement en ſtagnation, le diſtendra, y produira des concuſſions violentes & donnera lieu à une *palpitation* qui ne ceſſera que lorſque l'obſtacle qui gênoit la circulation ſera levé.

Voilà la raiſon pour laquelle on remarque dans ceux qui ſont morts d'une *palpitation* de cœur, qui avoit pour cauſe un polype, l'oreillette & le ventricule droit, ainſi que la veine-cave, conſidérablement dilatés, & remplis de ſang en ſtagnation. Voyez *M. N. C. Dec.* 2. *An.* 6. *Obſ.* 233. *& Act. Berol. Dec.* 2. *Vol. VII.*

La *palpitation* naît fréquemment encore de quelque vice des fluides, lors, par exemple, que leur maſſe eſt trop grande pour pouvoir être mue par les ſolides. S'il y a ſurabondance d'humeurs, les vaiſſeaux qui les contiennent & les ventricules du cœur où ces humeurs ſont portées avec impétuoſité, & en trop grande quantité, ſeront diſtendus bruſquement, relâchés & contraints de palpiter. Alors le viſage eſt rouge & fleuri, les vaiſſeaux ſont gonflés de ſang & le pouls eſt fort. Les jeunes perſonnes d'un tempérament ſanguin ſujettes à des hémorrhagies conſidérables par le nez, ſont plus ſujettes que d'autres à ces inconvéniens, ſurtout ſi leur hémorrhagie vient à ceſſer; alors elles ſentiront de la compreſſion & de l'embarras dans la poitrine. Les perſonnes qui ſe ſont aſſujetties à des évacuations de ſang habituelles & périodiques, s'expoſent aux mêmes accidens, ſi elles négligent ces évacuations. Ce qui nous démontre pourquoi quelques perſonnes guériſſent de la *palpitation* de cœur qui les prend à certain tems de l'année, par une ſeule ſaignée. Nous avons un exemple de cette cure dans Zacutus Luſitanus, *M. P. H. Lib. II. Hiſt.* 39. Stalpart-Vander-Wiel aſſure la même choſe, & cite *Obſ. Rar. Cent. I. Obſ.* 36. un cas tiré de Galien, dans lequel il s'agit d'un jeune homme qui fut attaqué trois ans de ſuite d'une *palpitation* de cœur, dont il fut toujours ſoulagé par la ſaignée, & dont il ſe garantit la quatrieme année & les ſuivantes en ſe faiſant ſaigner à tems.

Mais une cauſe plus fréquente encore de la *palpitation* de cœur, c'eſt l'amas qui s'y fait de ſang & de ſéroſités viſqueuſes. On a remarqué que les humeurs épaiſſes & viſqueuſes commençoient par s'arrêter d'abord dans le foie, qu'elles entroient en ſtagnation dans les viſceres de l'abdomen, & dans les parties nerveuſes & membraneuſes, & qu'elles y produiſoient des conſtrictions ſpaſmodiques. Mais lorſque les viſceres de l'abdomen ſont en conſtriction, le ſang eſt porté en plus grande quantité vers les parties précordiales, & le fluide le plus noir paſſe de la veine-porte dans la veine-cave, & de celle-ci dans le ventricule droit du cœur, mais en ſi grande abondance, que la ſyſtole naturelle du cœur ſuffit à peine pour le chaſſer ; ce ſang épais & viſqueux laiſſe ſouvent dans le cœur quelques-unes de ces parties ; elles y demeurent en ſtagnation, & la *palpitation* qui en réſulte s'oppoſe dans la ſuite à leur expulſion. Telle eſt la premiere origine du polype. C'eſt auſſi par-là qu'il faut rendre raiſon de la *palpitation* de cœur qui accompagne les affections hypocondriaques, ſcorbutiques & cachectiques, & qui eſt un de leurs ſymptomes les plus incommodes, de même que de celle qui naît de la compreſſion de l'abdomen à laquelle les jeunes filles ſont expoſées, par l'uſage des corps trop ſerrés qu'on leur fait porter. On conçoit encore de-là pourquoi les hommes ſont attaqués de *palpitation*, après la ſuppreſſion d'un écoulement hémorrhoïdal, & les filles cacochymes, aux environs de la premiere éruption de leurs regles, lorſque cette évacuation ſe fait mal, de même que les femmes âgées en qui elle ne ſe fait plus. Toutes ces perſonnes ſont fréquemment attaquées de *palpitation*, & cette *palpitation* eſt plus ou moins violente, ſelon les différens tems de la lune. Lorſque les ſucs vitaux ſont épais, la *palpitation* devient un des ſymptomes de la colique néphrétique. Car les ſpaſmes & les flatulences comprimant & diſtendant dans cette maladie les vaiſſeaux de l'abdomen forcent le ſang de ſe porter en grande quantité vers les parties précordiales ; d'où il s'enſuit évidemment une *palpitation*.

La *palpitation* de cœur eſt aſſez fréquemment produite par une certaine matiere ſubtile, acre & cauſtique ; qui non-ſeulement agit ſur les parties précordiales & les nerfs du cœur, & gêne la reſpiration ; mais qui portée au cœur & dans ſes vaiſſeaux coronaires avec la maſſe des humeurs, s'attache aux fibres nerveuſes & charnues, les picote & les diſpoſe à un mouvement violent de concuſſion. C'eſt par cette raiſon qu'on a vu un grand nombre de malades ſaiſis d'une *palpitation* de cœur, en conſéquence d'une gratelle ou d'une fievre pourpreuſe, ou répercutée, ou dont l'éruption étoit inſuffiſante, ou qui étoit rentrée d'elle même. On s'expoſe au même accident en conſolidant trop-tôt des ulceres, ou en répercutant mal-à propos d'autres maladies exanthémateuſes. Cette obſervation a lieu pareillement dans la goute & les affections gouteuſes ; ſi l'on en fait remonter la matiere, on cauſera la *palpitation*. Simon Pauli parle, *in Quadripartita Bot.* d'une *palpitation* violente de cœur, occaſionnée par la ſuppreſſion d'une tranſpiration fétide des piés. Des vapeurs empoiſonnées & puantes ſont capables du même effet, ainſi qu'on en a un grand nombre d'exemples. Nous liſons dans Godefroi Schultze, *Tract. de Nat. Tinct. Bez. cap.* 5. que les fumées de l'antimoine reçues dans les poumons ont cauſé la *palpitation*.

Ce n'eſt pas ſeulement le vice des humeurs qui peut cauſer la *palpitation* de cœur ; nous avons pluſieurs exemples qui prouvent que cette maladie eſt auſſi une des ſuites de la diſette de ſang. L'expérience nous a appris que les évacuations conſidérables de ſang, ſoit par la matrice dans les avortemens ou dans les accouchemens, ſoit par les regles, ſoit par le crachement de ſang, ſoit par le nez, ſoit par d'autres parties du corps, étoient ſuivies non-ſeulement de treſſaillement, mais de vraies *palpitations* de cœur ; ce qui ne doit point étonner ; car pour que la ſyſtole & la diaſtole ſe faſſent avec régularité, il faut que l'influx du fluide nerveux, & du ſang artériel dans le cœur & dans ſes vaiſſeaux, ait de certaines conditions. Ainſi ſi cet influx eſt trop foible, le cœur manquera de forces, & ſa contraction ne ſera pas aſſez grande ; il reſtera donc du ſang dans ces cavités ; ce ſang s'engrumellera & ſe coagulera ; venant à s'accumuler, il gênera la circulation, cauſera des défaillances, & produira dans le cœur ce mouvement qu'on appelle communément *palpitation*, & qui eſt ſi fréquemment accompagné de lipothymie. Quoique les accès ſoient alors fréquens, le mal n'eſt pas dangereux.

Entre les cauſes de la *palpitation*, une des plus conſidérables, c'eſt l'agitation de l'eſprit ; ſes effets varient conſidérablement ; tantôt elle met les humeurs dans un mouvement violent, & les contraint de ſe porter avec impétuoſité du centre à la circonférence, ainſi qu'il ſe fait dans la colere & dans la joie ; tantôt elle reſſerre les parties extérieures & ramene les humeurs de la circonférence au centre, comme il ſe fait dans la crainte, la terreur & le chagrin. L'expérience d'accord avec les obſervations de Gabelcoverus, *Cent. IV. Curat.* 84. nous apprend que la colere & la joie exceſſives cauſent rarement une vraie *palpitation* ; elles accélerent ſeulement la ſyſtole & la diaſtole du cœur & des arteres : mais la vraie *palpitation* a d'autres ſymptomes que ceux-là. La crainte produit fréquemment un treſſaillement de cœur, & peut être ſuivie d'une *palpitation*. Voyez Baglivi, *Prax. Med. Lib. II.* Il ſe préſente tous les jours des cas de *palpitation* violente qui n'ont eu d'autre cauſe que la crainte ou la terreur.

Voici la maniere dont je crois qu'il faut expliquer ces phénomenes.

La terreur violente resserre les parties extérieures & contraint les humeurs de se porter au-dedans; ces humeurs se rendent au cœur en trop grande abondance, le distendent au-delà de son degré naturel, & cette distension est suivie de *palpitation*. J'ai moi-même remarqué plusieurs fois que les personnes hypocondriaques, & celles en qui le systeme nerveux étoit foible, étoient attaquées d'une *palpitation* de cœur, après une profonde méditation, le refroidissement des extrémités & le vertige. Tout le monde sait que l'odeur des parfums donne la *palpitation* aux femmes hystériques.

On peut compter entre les causes les plus éloignées de la *palpitation* de cœur, l'usage des alimens flatulens, surtout lorsque la digestion s'en fait languissamment, & qu'il y a affection hypocondriaque; ce qui provient de ce que ces alimens légumineux laissent une mucosité visqueuse dans l'estomac & dans les intestins; les vapeurs qui s'élevent de cette mucosité distendent ces visceres, gênent la circulation dans les vaisseaux de l'abdomen, gonflent l'estomac, affoiblissent l'action du diaphragme, & rallentissent conséquemment la circulation du sang dans les poumons, & son mouvement dans les cavités du cœur. Malpighi nous apprend dans une Lettre écrite à Borelli, qu'il étoit lui-même fréquemment attaqué de *palpitation* violente, après avoir mangé des substances légumineuses. Il est aisé de concevoir de-là pourquoi les hypocondriaques sont attaqués de *palpitation*, particulierement après avoir mangé, & pourquoi la plupart des anciens Medecins attribuoient cette maladie aux flatulences; ensorte qu'Hippocrate prétendoit, ainsi qu'on peut voir *Lib. II. Ep. Sect.* 5. que toute *palpitation* de cœur étoit accompagnée de flatulences.

Nous ne manquerons pas de placer entre les causes accidentelles de la *palpitation*, la constriction de l'abdomen, des cuisses, des jambes par des habits trop étroits; car toutes ces choses tendant à porter les humeurs de bas en-haut, doivent contribuer à la production de cette maladie, particulierement en ceux qui y ont déja quelque disposition; Gabelcoverus l'a remarqué *Cent. III. Curat.* 114. & Forestus fait mention d'un homme qui s'étant endormi à midi avec ses jarretieres trop serrées, fut attaqué d'une *palpitation* de cœur, qui cessa aussi-tôt qu'il les eut relâchées. Rien n'est plus capable de multiplier les accès de la *palpitation*, en ceux à qui cette maladie a pour cause un sang trop épais, ou des concrétions polypeuses, que l'agitation des humeurs, occasionnée soit par des passions violentes, soit par l'usage de liqueurs & d'alimens chauds. On trouve *M. N. C. Dec.* 1. *An.* 3. *Obs.* 134. un exemple de *palpitation* causée par des alimens trop épicés, ou par un violent exercice de corps; on a remarqué que l'exercice violent nuisoit à tous ceux qui étoient sujets à la *palpitation*.

Mais avant que de passer à la pathologie de la *palpitation* de cœur, nous allons exposer en peu de mots ce que nous pensons sur l'eau du péricarde.

Il nous est démontré par un grand nombre d'observations que le péricarde est plein d'eau en ceux qui meurent de la palpitation de cœur. On trouve dans Carolus Piso, *de Morbis à serosa Colluvie*; dans Olaus Borrichius, *in Act. Haff.* dans Houlier, *in Schol. Lib. I. cap.* 39. dans Tulpius, *Lib. IV. cap.* 20. dans Fernel, *Lib. V. Pathol. cap.* 12. un grand nombre de cas qui ne permettent pas d'en douter. Plusieurs Medecins ont regardé cet amas d'eaux dans le péricarde, comme la cause de la *palpitation*: mais j'incline à le regarder avec Lower, *Tract. de Corde*, *cap.* 2. comme un des effets de cette maladie. Il est certain que lorsque le sang est en stagnation dans quelques parties, il y dépose sa partie la plus séreuse & la plus subtile; & c'est ce qui arrive au cerveau, dans les intestins, dans la matrice & dans la vessie: pourquoi le sang en stagnation dans les ventricules & dans les oreillettes du cœur, & mis dans une agitation violente, n'y déposeroit-il pas sa partie la plus subtile qui s'extravaseroit ensuite dans le péricarde? Cela posé il s'ensuit que l'hydropisie du péricarde & même celle de poitrine, seront des suites de la *palpitation* de cœur.

Nous lisons dans le Traité de Galien, *de Locis affectis*, sur les prognostics de cette maladie, qu'il est rare que ceux qui sont attaqués d'une palpitation violente de cœur, soit dans la jeunesse, soit sur le déclin de l'âge, survivent long-tems à cette attaque. « Celui qui est « attaqué fréquemment d'un tressaillement de cœur, « doit s'attendre à une mort subite, dit Avicene, *Fen.* « 3. *primi L. Doct.* 5. *cap.* 1. parce que ce symptome « se manifestant dans une partie principale, il lui est « facile de dégénérer en une syncope mortelle. » Il ne faut point négliger cette maladie, quelle qu'en puisse être la cause. Si la distention du cœur est portée au-delà de son élasticité, ensorte qu'il ne puisse plus entrer en contraction, il s'ensuivra nécessairement une suffocation. La *palpitation* peut aussi dégénérer en hémophthisie, en phthisie, en cachexie, en asthme convulsif, en hydropisie de poitrine, & en anasarque. Il faut s'attendre à une terminaison fâcheuse, toutes les fois qu'elle sera fréquente, considérable, & accompagnée de difficulté de respirer, de défaillance, & d'inégalité dans le pouls. En général, lorsqu'il s'agit de former le prognostic, & de travailler à la guérison de cette maladie, un Medecin doit examiner avec attention si elle est idiopathique, si elle a sa cause dans le cœur, ou du moins dans les vaisseaux adjacens; ou si elle est symptomatique, & l'effet d'une affection spasmodique, convulsive, hystérique & hypocondriaque. Il est difficile de guérir la *palpitation* de cœur idiopathique, la symptomatique au contraire cessera parfaitement, avec la maladie principale dont elle est l'effet.

*CURE.*

Plus la *palpitation* de cœur est invétérée, plus elle est difficile à guérir; car lorsque les fibres du cœur ont été long-tems irritées & distendues contre nature, elles sont tellement affoibies, que le mal devient habituel; elle se fait sentir à la plus légere occasion. S'il est donc important de s'opposer à toute maladie en général dès son commencement, c'est surtout à la *palpitation* de cœur. Lorsqu'elle ne fait que d'être produite, on peut en espérer une parfaire guérison: mais la cure n'en sera que palliative, si elle est invétérée, & surtout idiopathique.

Voici les indications curatives que l'on doit se proposer.

On tentera, 1°. de diminuer l'agitation contre nature des parties nerveuses & des fibres tant du cœur que des vaisseaux.

2°. D'empêcher le sang d'entrer en stagnation aux environs du cœur & des poumons, en en procurant une dérivation ailleurs, & en rendant la circulation plus libre.

3°. En détruisant les causes de la maladie, lorsque le paroxysme est passé.

Quant aux paroxysmes, il est d'un Medecin sensé de chercher la cause occasionnelle qui les a amenés. S'il s'assure, par exemple, qu'ils proviennent d'une ébullition des humeurs, les meilleurs remedes auxquels il puisse avoir recours, ce sont ceux qu'il croira capables de calmer cette ébullition, & de dissiper en même-tems l'agitation contre nature des parties solides. Pour cet effet, il aura recours aux poudres anti-spasmodiques préparées d'yeux d'écrevisses, à l'antimoine diaphorétique, au nitre dépuré, au cinnabre, à l'ambre, aux dents de cheval marin philosophique.

ment préparées, à la corne de cerf préparée sans feu, & à une petite quantité d'extrait de castoreum. Les poudres précipitantes, seules ou avec la liqueur minérale anodyne, & prises dans un verre d'eau froide, seront très-propres pour tempérer l'orgasme des humeurs, Lorsque la *palpitation* naît de flatulences contenues dans les intestins; lorsqu'un malade est en même-tems constipé, & qu'il a la peau seche & les piés froids, on joindra les remedes extérieurs à ceux dont nous avons fait mention ci-dessus, & l'on tentera l'évacuation des flatulences & des feces par l'anus, avec des clysteres oléagineux & modérément carminatifs. On fera plonger les piés dans de l'eau tiede; observant toutefois de les faire frotter auparavant avec des linges chauds, s'ils sont excessivement froids. Lorsque des hémorrhagies violentes ont précédé la *palpitation*, & que le malade est excessivement foible, & sujet à de fréquentes défaillances; outre les sédatifs que nous venons d'indiquer, employez les analeptiques, comme les mélanges faits des eaux de lis des vallées, de baume de Turquie, d'eau de canelle préparée sans vin, d'eau de cerises noires, de la poudre du Marquis, d'yeux d'écrevisses, de liqueur minérale anodyne, & de quelques sirops analeptiques, comme de celui des quatre fleurs cordiales. L'essence d'ambre est aussi un excellent analeptique; elle fortifie merveilleusement dans la *palpitation* de cœur. Il ne faut pas non plus négliger dans cette maladie les remedes extérieurs; & entre ces remedes, les fomentations discussives & balsamiques, les sachets appliqués sur les parties précordiales, & sur le creux de l'estomac. On préparera ces remedes avec le romarin, la mente, le baume, les fleurs de camomile Romaine, & d'autres ingrédiens qu'on humectera avec de l'eau spiritueuse de baume. Forestus fait grand cas du baume verd, mêlé chaud avec de la bourrache, & appliqué avec de l'eau-rose & un peu de vinaigre. On remplira la même indication, en frottant les parties précordiales de baume de vie. S'il y a surabondance de sang, qu'on ait négligé pendant long-tems la saignée, & que le mal résiste aux remedes que nous venons de conseiller, on n'aura plus rien à faire qu'une saignée du pié, ou une saignée à quelque vaisseau des parties supérieures, si rien n'indique le contraire; on tirera alors une assez grande quantité de sang: par ce moyen, les parties précordiales seront déchargées du poids des humeurs qui les opprimoient, & l'équilibre sera restitué entre les parties solides & les parties fluides.

Horstius nous assure, *Lib. III. Obs.* 16. avoir éprouvé que la saignée étoit très-bienfaisante dans le paroxysme de la *palpitation*. Il y a des personnes qui se sentent soulagées, & même quelquefois entierement guéries, en inclinant le côté droit vers la terre, dans le paroxysme de la maladie. J'ai vu plusieurs fois cette pratique réussir; & l'on trouvera, *A. N. C. Dec.* 1. *An.* 2. une bonne preuve de son efficacité. Il n'est pas difficile d'en rendre raison; car il est évident qu'en courbant le corps de gauche à droite, on empêche le sang de se porter avec autant d'impétuosité dans la veine-cave descendante.

Lorsque le paroxysme est passé, toutes les indications curatives se réduisent à détruire, ou du moins à affoiblir les causes de la maladie. Pour cet effet, le Medecin s'occupera soigneusement à empêcher l'augmentation des humeurs, excepté dans le cas où la *palpitation* proviendroit de la disette du sang. Il préviendra par ce moyen leur amas & leur épaississement, & il arrêtera l'accroissement du polype s'il est déja formé. Il aura surtout recours à la saignée, comme un remede capable non-seulement de soulager dans le paroxysme, mais encore de prévenir son retour lorsqu'il est passé. C'est pourquoi, Galien ne balance point d'assurer, *Lib. I. de Locis affectis*, *cap.* 2. que tous les malades attaqués de *palpitation*, peuvent être guéris par la saignée, & par l'usage des remedes & des alimens atténuans. C'est aussi l'avis d'Antonius ab Attomari, *cap.* 45. de Capivacci, *Lib. II. Prac. cap.* 8. de Victor Trincavelius, *in Prælect. de Comp. Med. & cap. de palpit. cordis*; Stalpart-Vander-Wiel, *Obs. rar. Cent. I. Obs.* 36. de Zacutus Lusitanus, *M. P. H. Lib. II. Hist.* 39. & de Verzashe, *Obs.* 90. Voilà les précautions qu'il importe le plus de prendre dans la *palpitation* de cœur qui provient de la surabondance & de l'épaississement des humeurs: ce sont aussi presque les seuls moyens qui puissent soulager ceux qui sont attaqués de concrétions polypeuses.

On peut encore attaquer les causes de la *palpitation* avec des armes plus fortes; pour cet effet, si elle est symptomatique, il faut aller droit à sa cause génératrice. Si c'est une affection hypocondriaque, on emploiera les remedes que nous avons indiqués à l'article *Hypocondriaca passio*, eu égard toutefois à l'épaississement des humeurs, qui étant le premier fondement de la formation du polype, n'exige point une cure différente de celle de l'affection hypocondriaque. Il faut seulement s'attendre que lorsqu'il y a simplement épaississement d'humeurs, la cure sera parfaite; au lieu qu'elle ne sera que momentanée & palliative s'il y a polype. Mais dans l'un & dans l'autre cas, l'indication principale est de conserver aux humeurs leur fluidité, & aux excrétions leur régularité, tant par les alimens que par les remedes. Pour cet effet, on ordonnera des décoctions & des infusions apéritives, atténuantes & résolutives, & des bouillons clairs faits de racine de chicorée, & de chien-dent & de cerfeuil. Rhodius recommande, *Lib. II. Obs.* 40. le petit-lait dans une *palpitation* de cœur qu'il appelle mélancolique. Mais rien n'est comparable en pareil cas aux eaux minérales, surtout de Carles-Bade. Rien n'est plus efficace pour atténuer & résoudre les humeurs épaisses, visqueuses & coagulées, emporter les sucs impurs par l'excrétion & dissiper l'engorgement des visceres. J'ai vu quelques malades qui avoient des *palpitations* de cœur & qui paroissoient être attaqués de concrétions polypeuses, prolonger leur vie pendant un grand nombre d'années par la saignée & par l'usage des eaux de Carles-Bade.

Lorsque la *palpitation* de cœur naît de la suppression des regles ou de l'écoulement hémorrhoïdal, il faut restituer ces excrétions; pour cet effet on usera des remedes sédatifs, anti-spasmodiques & modérément laxatifs, de la saignée, du bain des piés, des bains, des eaux minérales chaudes, & d'autres choses que l'état du malade suggerera. Si elle est produite par des ulceres trop tôt consolidés, par la gratelle, la matiere de la goute ou par d'autres maladies exanthémateuses mal-à-propos répercutées; on commencera par évacuer à l'aide de laxatifs doux, les impuretés logées dans les premieres voies; ensuite on tentera d'émousser les pointes de la matiere acre & subtile distribuée dans la masse du sang, de la préparer à l'évacuation & de lui faire issue par les pores de la peau. On remplira cette indication avec les absorbans, les diaphorétiques fixes ou les remedes acidulés, comme le *mixtura simplex* avec la liqueur anodyne, d'abord seule, ensuite avec l'esprit bésoardique de Bussius, ou l'esprit ambré de corne de cerf. On parviendra au même but avec des infusions chaudes, qu'on fera prendre en boisson le matin dans le lit, faisant observer en même tems un régime diaphorétique & tempéré. Mais si le siége de la maladie est dans le cœur, & si elle provient d'un défaut de conformation, comme d'une concrétion osseuse, d'une excroissance ou d'un abscès, tout l'art du Medecin ne pourra rien. Cependant on ordonnera tous les remedes que nous avons indiqués pour les polypes, ils serviront du moins à garantir le malade du désespoir.

Le meilleur moyen de prévenir la *palpitation* de cœur, c'est d'en éviter avec soin toutes les causes occasionnelles, & de faire un bon usage des choses non-naturelles. C'est pourquoi je conseille à tous ceux qui se croient attaqués de polype, de ne prendre aucun violent exercice de corps, de peur que les humeurs mises dans une grande agitation, ne détachent quelques con-

crétions fibreuses, qui venant à flotter librement dans les vaisseaux, ne manqueroient point de donner lieu à quelque évenement funeste, ainsi que Gabelcoverus l'observe, *Cent. III. Curat.* 114. qui ordonne surtout aux femmes de porter des habits aisés, principalement à l'abdomen, aux cuisses & aux jambes.

« Les habits étroits sur l'abdomen doivent être proscrits, « dit Craton, *Lib. V. Consili.* 12. On se garantira soi- « gneusement l'estomac & la poitrine de la froideur « de l'air; on se gardera bien de s'exposer long-tems au « froid; l'air de la nuit sera mal-sain; lorsque les *pal-* « *pitations* commenceront, on fera donner sur le champ « un clystere & frotter les mains & les piés. »

Il faut que les alimens & les boissons soient atténuantes; on ne prendra rien de flatulent; on évitera tout ce qui pourroit agiter l'esprit & remuer les passions avec violence; on ne se livrera ni à la colere, ni aux terreurs, ni à la débauche des femmes, ni aux méditations trop profondes, car ces choses sont capables de produire d'elles-mêmes la *palpitation*. Enfin on tiendra les excrétions dans leur état naturel, & l'on aura soin que la perspiration & l'évacuation des feces se fassent librement.

*Précautions.*

Quelques Auteurs font grand cas des opiats dans les *palpitations* de cœur: quant à moi, je pense que les narcotiques forts & vaporeux, tels que sont les remedes tirés de l'opium, surtout lorsqu'ils n'ont pas été suffisamment corrigés, & qu'on les fait prendre à des malades épuisés par des hémorrhagies considérables, loin de soulager, ne font qu'augmenter le mal. Quant aux femmes hystériques, s'il arrive que les paroxysmes soient accompagnés de *palpitation* de cœur, on se trouvera bien de leur appliquer sous le nez des substances vaporeuses & fétides, comme le castor, l'asa-fœtida & les plumes brûlées. Mais l'on s'interdira absolument l'usage des parfums; ils sont capables, je ne dis pas seulement d'augmenter, mais de rappeller la maladie.

C'est presque une loi générale que de faire saigner du pié, & que d'ordonner le demi-bain dans toutes les affections spasmodiques: mais il est évident que ces remedes sont pernicieux, si les piés sont froids. C'est donc une circonstance qu'il ne faut pas négliger dans la *palpitation* de cœur; il seroit plus à propos de dériver les humeurs vers les parties inférieures, par des fomentations & par des frictions; après quoi l'on pourroit saigner & baigner.

Lorsque la *palpitation* provient de la disette des humeurs, comme il arrive à la suite des hémorrhagies, on usera des analeptiques & de tout ce qui est capable de rendre les forces; on ne s'interdira que les substances d'une nature trop chaude & capables de produire un orgasme. Je ne connois point de remede qui convienne mieux dans le cas dont il s'agit que l'essence d'ambre avec la liqueur anodyne. On fera prendre aussi des alimens nourrissans, des préparations de lait & toutes les émulsions qui réparent promptement le sang. Pour en rendre la digestion plus prompte, on ajoutera à tous les remedes quelque substance corroborative & propre à fortifier le ton de l'estomac, comme l'élixir viscéral balsamique. Si la *palpitation* de cœur est chronique, on se trouvera bien de changer d'air & de lieu.

Il faut bien se garder d'user dans les *palpitations* de cœur des purgatifs drastiques, des émétiques, de tout ce qui est capable d'agiter les humeurs & de toute substance trop acre & trop aromatique. Ces substances ne manqueroient pas de mettre les humeurs en mouvement, de causer des spasmes dans l'estomac & de déterminer par ce moyen les humeurs vers les parties précordiales. Les bains d'eau douce étant capables de produire les mêmes effets, on ne les ordonnera point. S'ils peuvent être bienfaisans, ce n'est que quand ils sont tiedes, & que le paroxysme est sur son déclin. Si la *palpitation* provient de quelques maladies exanthémateuses repercutées, on aura recours particulierement aux diaphorétiques doux. Ces remedes provoqueront la transpiration, procureront l'éruption de la matiere peccante & la rappelleront à la surface du corps.

Si la maladie naît d'une pléthore considérable, & si le visage paroît gonflé de sang, il sera quelquefois à propos de tirer une quantité suffisante de sang par la jugulaire: mais on observera tant avant que pendant l'opération, de tenir les piés du malade dans de l'eau assez chaude, de peur que les humeurs ne se portent en trop grande abondance & avec trop d'impétuosité à la tête. Il y a même des cas où il sera nécessaire de faire précéder de la saignée au pié, la saignée à la veine jugulaire. Hoffman.

Actuarius nous dit que la *palpitation* du cœur vient souvent d'une trop grande chaleur dans le sang, ou d'une trop grande plénitude, ou de vapeurs. Si elle vient de la premiere cause, il y aura surement inégalité dans le pouls: mais si c'est de la seconde, cela pourra n'être point ainsi. Nous trouvons souvent par expérience, que ce qu'a dit Actuarius d'un pouls inégal dans le cas de plénitude est très-vrai, & que cette inégalité du pouls est souvent un avant-coureur non-seulement de *palpitation*, mais encore de syncope & de mort subite; elle indique quelque obstruction autour du cœur; ce que Galien prédit dans le cas du Medecin Antipater, qui mourut subitement. Dans ces violentes commotions le pouls est inégal & très-souvent intermittent. Dans l'accès d'une forte *palpitation*, l'intervalle entre les pulsations est plus grand; & plus l'intervalle est grand, plus les pulsations sont violentes. Ce cas a lieu dans la plénitude de sang. Galien observe ici que les personnes en qui les hémorrhoïdes ou les regles sont supprimées, sont sujettes aux *palpitations*. Ce mal provient encore d'une excessive raréfaction ou d'une trop grande cohésion & ténacité des parties du sang, ou d'une trop grande quantité de vents qui oppressent ou distendent les extrémités inférieures ou le bas-ventre. C'est pour les unes & les autres de ces raisons que la *palpitation* de cœur est un symptome très-ordinaire dans les maladies hypocondriaques & hystériques. Houlier décrit un cas qui a du rapport à cette maladie. Dans ce cas le péricarde étoit prodigieusement dilaté par de l'air seulement. Actuarius a plus insisté sur la cure de la *palpitation* qu'aucun autre des Medecins Grecs. Il veut qu'on ordonne les altérans suivant la cause du mal & la constitution du malade: mais il compte principalement sur la saignée & la purgation, & il est le premier, je croi, qui ait parlé de la purgation dans ce cas. Pison recommande l'un & l'autre remede. Saliùs semble avoir raison en prescrivant toujours la saignée qu'il y ait pléthore ou non, pourvu cependant que la *palpitation* ne soit pas la suite d'une hémorrhagie ou de quelque autre évacuation immodérée.

Dans les *palpitations* qui viennent de la suppression des regles ou des hémorrhoïdes, ce désordre cesse dans le cœur aussi-tôt que la nature reprend son cours ordinaire. L'éruption soudaine des hémorrhoïdes, lorsqu'elle n'est point habituelle, ne manque guere d'emporter ce mal. C'est sans doute une regle fort sage que donne Sennert, qu'il ne faut jamais saigner ni purger dans le cas où la *palpitation* est causée par un excès d'eau dans le péricarde. Les vésicatoires au sternum recommandés par quelques-uns pour tirer l'eau à l'extérieur, ne sont fondés sur aucune raison claire & satisfaisante.

La cure d'une *palpitation* idiopathique, est un sujet que la plupart des Auteurs n'ont point traité; toutes leurs regles, toute leur pratique, n'ont rapport qu'à la *palpitation* symptomatique.

Galien conseille généralement la saignée dans la *palpitation*, & il cite à cette occasion un cas fort singulier; c'est celui d'un malade à qui des *palpitations* violentes survenoient au printems. Il le fit saigner trois fois de suite

suite dans cette saison, & il guérit; il vint même à bout de prévenir le retour de la maladie, dans la quatrieme année, en se faisant saigner; ce remede lui réussit pareillement dans les années suivantes. FREIND, *Hist. Med.*

Boerhaave recommande l'eau de baume faite par plusieurs cohobations réitérées, dans une *palpitation* de cœur qui provient de l'agitation tumultueuse des esprits.

*Des palpitations, & de ce qu'elles annoncent dans les maladies.*

Nous lisons dans Galien, *de Sympt. Caus. Lib. II. cap.* 2. que lui-même & les autres Grecs entendoient par une *palpitation* proprement dite, une altération dans le mouvement, & non dans la pulsation des arteres; sens que quelques anciens Auteurs avoient cependant attaché à ce mot, ainsi que Galien nous l'apprend, *in III. Prorrhet. T.* 52. où il définit la *palpitation*, une dilatation ou une distension contre nature de quelques parties. Il dit aussi, *Lib. de Tremore Convulsf. & Palpit. c.* 5. que la *palpitation* est une espece de distension & d'affaissement alternatif, qui se fait sentir dans tout le corps, ainsi que le remarque Hippocrate, *III. Epid. Ægr.* 4. à l'occasion des phrénétiques, ou dans une seule partie, ou dans plusieurs parties à la fois. Il se fait des *palpitations*, ainsi que nous lisons dans Galien, *Lib. cit.* dans quelques parties du ventre, aux hypocondres, au cœur & en d'autres endroits du corps; en un mot partout où la dilatation a lieu, mais surtout à la peau, ou entre la chair & la peau. Les muscles sont aussi fort sujets à cette affection, à cause de la capacité de leurs passages, qui les dispose à recevoir des flatulences grossieres, qui produisent ensuite des *palpitations*. Galien prétend dans le Livre que nous venons de citer, que les *palpitations* ont pour cause une vapeur grossiere, arrêtée dans son cours. « Il me semble, dit-« il, que la cause des *palpitations* est un esprit grossier « & vaporeux, dont les passages sont obstrués, & qui « se trouve renfermé dans quelques cavités assez con-« sidérables pour que la distension soit sensible. » Il repete *I. Prorrhet.* 1. 29. que la *palpitation* provient d'un esprit flatulent; que les flatulences sont engendrées par des humeurs grossieres & crues, & que c'est la froideur des parties qui donne lieu à l'amas des flatulences & des humeurs. Il paroît par ce qu'on lit dans le même Auteur, *Lib. de Trem. Convulsf. & Palpit.* que nous avons cité ci-dessus, que les picotemens d'humeurs bilieuses extremement putrides & les vapeurs empestées, causent fréquemment des *palpitations* au cœur & à l'estomac. Il y en a qui confondent cette affection avec la cardialgie & la passion cardiaque; mais c'est sans aucun fondement; la *palpitation* differe beaucoup de ces maladies.

Cela posé, passons aux prognostics.

Le premier examen qu'il importe de faire, c'est s'il y a dans les maladies aiguës quelque *palpitation* de laquelle on puisse inférer le recouvrement de la santé. Il est difficile de prononcer sur cette question; car les *palpitations* légeres de quelques parties, n'annoncent rien par elles-mêmes, quoiqu'elles soient quelquefois des symptomes critiques, & qu'elles ressemblent en cela au vertige, aux douleurs, aux anxiétés & à d'autres signes avant-coureurs d'un mouvement général & critique. Les *palpitations* sont quelquefois des signes critiques; alors elles devancent la crise qui les caractérise telles. Nous lisons *I. Prorrhet.* 36. « que la *palpitation* « ou les douleurs tressaillantes aux environs du nom-« bril, présagent le délire: mais s'il y a distension dans « les parties, occasionnée par le mouvement tumul-« tueux des esprits qui soient abondans, la crise est « voisine. » Il ajoute dans le même Traité, *T.* 144. « que les palpitations aux environs du ventre, avec un « gonflement & une tension oblongue de l'hypocon-» dre, précedent une hémorrhagie, surtout s'il y a « frisson. » D'où il paroît qu'il y a quelques *palpitations* critiques qui sont salutaires. Toutes les autres sont de mauvais augure, non seulement dans les maladies aiguës, mais dans les cas même où elles ne sont accompagnées d'aucune autre indisposition, surtout si elles affectent le cœur & l'estomac. La plus dangereuse d'entre elles est celle qui survient dans la passion cardiaque, qui a pour cause des humeurs & des vapeurs empestées, & qui finit par une syncope. C'est apparemment à l'occasion de cette derniere espece de *palpitation* qu'Hippocrate dit, *II. Aphor.* 41. « que ceux qui « sont attaqués fréquemment & violemment de défail-« lance, sans aucune cause manifeste, sont menacés « de mort subite. » Galien ajoute à ce propos, qu'il sentit une violente *palpitation* de cœur, dans une défaillance qu'il eut. En un mot, toutes les *palpitations* violentes qui attaquent fréquemment le cœur, qui sont accompagnées de défaillances & qui n'ont aucune cause évidente, ne tardent point de donner la mort. Voy. Galien, *de Locis affectis, Lib. V. cap.* 2. Il répete dans cet endroit que ceux en qui ce symptome se manifeste n'ont pas long-tems à vivre.

Il est donc constant, par les observations, que toute *palpitation* est funeste dans les maladies aiguës, mais surtout celle qui est continue, & qui attaque tout le corps, ou un de ses principaux visceres, ou plusieurs d'entre eux à la fois; à moins toutefois qu'elle ne soit critique; par la raison, dit Galien, *in I. prorrhet.* qu'elle marque la destruction de la chaleur naturelle. Or tout refroidissement est à craindre dans les maladies chaudes & seches; c'est par-là que le *coma* & la léthargie qui succedent à la phrénésie sont mortels. Telles étoient les *palpitations* qu'Hippocrate remarqua dans la plupart des malades dont il fait mention dans ses Epidémiques, lorsqu'ils étoient sur le point de mourir. Il dit, *L. I. Ægrot.* 2. de Silenus, « qu'il eut depuis le « commencement de sa maladie jusqu'à la fin la respi-« ration grande & rare, avec une *palpitation* perpétuel-« le à l'hypocondre. » Les *palpitations* en quelque partie du corps que ce soit, sont d'un mauvais augure, en ce qu'elles marquent une grande diminution dans la chaleur naturelle. Lorsqu'elles sont générales, le malade est en danger de mourir sans parler, ainsi qu'Hippocrate nous l'insinue, *I. Prorrhet.* 30. de même que Galien dans son Commentaire sur cet endroit: « Si la « *palpitation* affecte tout le corps; il est très-possible, « dit-il, que le malade perde la voix avant que d'ex-« pirer; le refroidissement privant du mouvement les « muscles du larynx, & empêchant les nerfs distribués « dans ces muscles de faire leurs fonctions. » C'est peut-être de ces especes de *palpitations* qu'Hippocrate parle, *Epid. I. Lib.* 4. lorsqu'il dit de la femme de Philinus, « qu'elle fut affectée de *palpitation* aux environs « du quatorzieme jour, qu'elle eut des douleurs ac-« compagnées de *palpitation* par tout le corps(*a*); qu'el-« le parloit beaucoup; qu'elle jouissoit de sa raison pen-« dant quelque tems; qu'elle tomboit ensuite dans le « délire; qu'elle perdit la voix aux environs du dix-sep-« tieme jour, & qu'elle mourut le vingtieme: » & plus clairement encore, *III. Epid. Ægrot.* à l'occasion d'un phrénétique: « Le lendemain de son attaque de phré-« nésie, dit-il, le matin, il perdit la voix, sa fievre fut « violente, il sua; il n'eut aucun moment de relâche; « il fut saisi de *palpitation* par tout le corps, & la nuit « de convulsions; tous les symptomes augmenterent « le troisieme jour; il mourut le quatrieme.

(*a*) Dans l'édition de Geneve, *in-fol.* 1657. on lit, παλμοὶ δὲ ὅλου τοῦ σώματος λόγοι πολλοί.

Il paroît par tout ce que nous venons de dire, que toutes les *palpitations* qui durent pendant un tems considérable, qui ont quelque violence, qui affectent tout le corps, & qui surviennent dans les maladies aiguës sont mortelles; & que celles qui n'affectent que quelques parties, qui se font sentir seulement dans la région du cœur, ou ailleurs, ne sont pas de meilleur augure; car elles indiquent le refroidissement, dans un genre de maladie, dont la nature est fort chaude; ce qui démontre toujours dans les maladies aiguës, que la chaleur naturelle est pour ainsi dire éteinte. Tel étoit vraissemblablement le cas du jeune homme de Melibée, dont Hippocrate dit, *III. Epid. Ægr. 16.* « qu'il « fut saisi d'une *palpitation* de cœur continuelle, qui « ne le quitta point, & que ses urines étoient huileu« ses.» Toutes les *palpitations* sont donc funestes dans les maladies aiguës, à moins qu'elles ne soient critiques; surtout si elles affectent pendant un tems considérable tout le corps, ou quelques-uns seulement de ses principaux visceres. Mais leur malignité se découvre suffisamment par d'autres signes de mauvais augure; tels sont ceux qui marquent l'état de crudité de la maladie, & qui précedent une terminaison fatale, comme il arriva dans le cas que nous avons cité ci-dessus de Silenus, de la femme de Philinus, du Phrénétique, & du jeune homme de Melibée, dont les *palpitations* survinrent dans l'état de crudité de la maladie, & qui furent accompagnées d'autres symptomes mortels. PROSPER ALPIN, *de Præsagiendâ, &c.*

PALTIFERA ARBOR, de Laet. grand arbre qui croît en Amérique, qui porte un fruit semblable à la poire, que les habitans du Pérou appellent *palta*, qu'ils confisent, & dont ils donnent aux malades. Je crois qu'il est rafraîchissant.

PALUDAPIUM, Voyez *Apium.*

PALUMBUS. Offic. Schrod. 5. 312. Schwart. A. 313. Bellon. des oiseaux, 308. Gesn. de Avib. 272. Jonf. de Avib. 63. *Palumbus torquatus*, Will. Ornith. 135. Raii Ornith. 185. ejusd. Synop. A. 62. Charlt. exerc. 85. *Palumbus major, seu torquatus*, Aldrov. Ornith. 2. 484. Mer. Pin. 175. *Pigeon ramier.*

Ce *pigeon* habite les bois, il a les mêmes propriétés que le *pigeon* ordinaire. On dit que les cendres de ses plumes guérissent la jaunisse, & sont bonnes dans la pierre & dans la dysurie. DALE d'après *Schroder.*

## PAM

PAMPATHES, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Paul Eginete. *Lib. VII. cap.* 17.

PAMPHILION, nom d'une emplâtre décrite par Galien, *D. C. M. P. G. Lib. I. cap.* 17. *&* *Lib. III. cap.* 14.

PAMPINIFORME CORPUS, *Corps* ou *vaisseau pampini-forme;* on entend par *corps* ou *vaisseau pampini-forme*, les veines & les arteres spermatiques, contenues sous une enveloppe commune, & entortillées comme les tendrons de la vigne.

PAMPINUS, la feuille ou les tendrons de la vigne.

## PAN

PANACEA, πανάκεια, de πᾶν, neutre de πᾶς, tout & de ἄκος, remede; *Panacée*; titre pompeux qu'on a donné à plusieurs remedes, tant anciens que modernes. Ainsi l'*arcanum duplicatum*, s'appelle *panacea duplicata*, ainsi qu'un grand nombre de préparations d'antimoine. Outre les *panacées* dont nous avons parlé à l'art. *Antimonium*, il y en a deux autres, dont voici la préparation.

Prenez *de l'antimoine, six onces;*
*du nitre, dix onces;*
*du sel commun, une once & demie;*
*du charbon, une once.*

*Réduisez* le tout en une poudre très-fine, mêlez, & mettez cette poudre dans un creuset rouge de feu, cueillerée à cueillerée; continuez le feu pendant un quart d'heure; versez ensuite dans un mortier fait en cône, ou laissez réfroidir dans le creuset. Il vous viendra trois substances; un peu de régule; au-dessus de ce régule une matiere compacte, assez semblable à l'*hepar* d'antimoine, & à la surface une masse plus spongieuse. Séparez ces substances les unes des autres; mettez le régule à l'écart; réduisez en poudre les deux autres; lavez-les séparément, jusqu'à ce qu'elles n'aient aucun gout salé; faites-les sécher doucement, & les gardez pour l'usage.

La substance qui occupe la partie supérieure, passe pour la meilleure; elle est d'une très-belle couleur d'or, lorsqu'elle est lavée. Celle du milieu est d'une couleur moins belle, & agit plus brusquement. Le régule est de la nature de celui d'antimoine. Cette composition est émétique & cathartique. On l'ordonne dans la vérole; la goute, l'hydropisie, le scorbut, & toutes les maladies chroniques opiniâtres. Sa dose est depuis deux grains jusqu'à cinq ou six. C'est la base des pilules de Lockyer, purgatif qui a joüi d'une grande réputation. Si l'on mêle dix grains de la substance la plus fine de cette *panacée*, avec une once de sucre candi blanc, réduit en poudre fine, & qu'on fasse une masse du tout, avec un mucilage de gomme adraganth, on en tirera cent petites pilules, dont on ordonnera deux ou trois à la fois, & elles agiront doucement par haut & par bas.

*Autre Panacée antimoniale.*

*Prenez* quatre onces d'antimoine; réduisez-les en une poudre très-subtile; mettez cette poudre dans un matras, & versez dessus une livre de lie forte & capitale de savon; faites digérer au bain de sable, pendant quatre ou cinq heures; remuez de tems en tems ce mélange; ajoutez un peu d'eau de fontaine chaude; mêlez bien le tout; laissez reposer pendant deux ou trois secondes; versez le tout dans un vaisseau net; réitérez cette ablution, jusqu'à ce que la poudre brune se sépare de celle qui ressemble à de l'antimoine cru; ajoutez derechef une plus grande quantité de lie capitale; procédez de la même maniere, jusqu'à ce que l'antimoine soit entierement réduit en une poudre brune & subtile; lavez cette poudre, & la dépouillez de ses sels; faites-la sécher, & la gardez pour l'usage.

On ne la distingue point dans l'usage, ni par ses effets, de la poudre de Russel. Elle est selon l'état actuel où se trouvent les fluides de notre corps, tantôt émétique, tantôt cathartique, diaphorétique ou diurétique. Sa dose est depuis quinze grains jusqu'à trente.

Il y a un grand nombre de *panacées* mercurielles, dont nous ne parlerons point ici.

PANALETHES, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 13.

PANARITIUM, *Panaris.* Voyez *Paronychia.*

PANATA ou PANATELLA, *Panade.*

PANAX ASCLEPIUM, ou *Ferula minor ad singulos nodos umbellifera.*

PANAX CHIRONIUM, ou *Elianthemum vulgare flore luteo.*

PANAX COLONI, ou *Galeopsis palustris, Betonicæ folio flore variegato.*

PANAX HERCULEUM, ou *Pastinaca, Olusastri folio.*

PANCALA AUREA, nom d'un antidote décrit par N. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 445.

PANCARPIA, παγκαρπία, nom d'une espece de gâteaux, dont on faisoit grand usage à Alexandrie; ils étoient enveloppés dans du papier, afin qu'ils se conservassent plus long-tems.

PANCASEOLUS, ou *Bulbo castanum.*

PANCHRESTOS, nom pompeux de plusieurs collyres, dont Galien & Paul Eginete font mention. Il signifie proprement bon à tout.

PANCHRYSOS, *tout d'or;* Epithete qu'on a donnée à quelques collyres.

PANCHYMAGOGUM, παγχυμαγωγὸν, de πᾶς, tout, χυμὸς, humeur, & ἄγω, expulser; *Panchymagogue;* nom que l'on donne à quelques extraits cathartiques qui passent pour avoir la vertu de purger toutes les humeurs. Les plus vantés sont ceux de Crollius & de Hartman.

*Extrait Panchymagogue de* Crollius.

Prenez *de la pulpe de coloquinte, une once & demie;*

Des ingrédiens qui entrent dans le *Pulvis diarrhodon abbatis.*
*De bon agaric, une once;*
*d'hellébore noir, deux onces.*

*Reduisez* le tout en une poudre grossiere; mettez cette poudre dans un matras; versez de l'eau de pluie distilée, à la hauteur de quatre doigts au-dessus de ce mélange; bouchez-bien le matras; mettez en digestion dans du sable chaud, ou dans du crotin de cheval, pendant trois ou quatre jours; ayez soin de secouer de tems en tems le vaisseau; passez ensuite votre infusion à travers un linge; versez sur le reste la même quantité de liqueur que ci-devant; laissez infuser de même; passez & exprimez fortement; mêlez les infusions, & les laissez reposer jusqu'à ce qu'elles soient claires; décantez-les; donnez à la liqueur dans un vaisseau de terre, au bain de sable, avec un peu de feu, par évaporation, la consistence d'un sirop.

Ajoutez à ce sirop,

*de la racine de scammonée, une demi-once;*
*d'extrait d'aloès, deux onces.*

*Donnez* au tout par évaporation, la consistance d'un extrait. Vous aurez quatre onces d'extrait.

Cet extrait est fort recommandé dans quelques affections hypocondriaques & maniaques; on le donne à dose fréquente; depuis un scrupule jusqu'à deux, en pilules. Je ne crois pas qu'on le trouve fort communément chez nos Apothicaires.

*Panchymagogue de Hartman.*

Prenez *des feuilles de séné, deux onces;*
*de la meilleure rhubarbe, une once & demie;*
*de la racine d'hellébore noir, une once;*
*du turbith résineux blanc,* *du polypode de chêne,* *des trochisques d'alhandal, &* *des trochisques d'agaric,* } *de chacun une once & demie;*
*de la substance de graine de carthame, &* *de la meilleure myrrhe rouge,* } *de chacun trois dragmes;*
*du* species aromaticæ caryophyllatæ, *&* *du* species Diambræ, } *de chacune une dragme;*
*d'écorce de citron une dragme.*

Il faut diviser & broyer tous ces ingrédiens; en faire un extrait avec une chopine & demie d'esprit de vin, & une chopine & demie d'eau de canelle; exprimer la liqueur; faire un autre extrait des feces, avec de l'eau de canelle, foible seule; passer le tout; ajouter à cet extrait trois onces d'extrait d'aloès préparé avec l'eau de bétoine, ou de véronique mâle; mêler le tout, lui donner une consistance convenable, en ajoûtant dix grains d'huile de girofle.

La dose de ce remede est depuis un demi-scrupule, jusqu'à un scrupule & demi, Hartman, *in Crollium.* Schroder, *Pharmacop.*

PANCOENOS, πάγκοινος, de πᾶν, tout, & de κοινὸς, commun, *Epidemus, Epidémique.*

PANCRATIANUS PULVIS, nom d'une poudre dont on trouve la description dans Marcellus Empyricus, *cap.* 31.

PANCRATIUM, ou *Scilla vulgaris.* C'est encore le nom d'un exercice ancien, mêlé de lutte & de combat à coup de poing.

PANCREAS, *le Pancréas.*

Le *pancréas* est un corps glanduleux, long & plat, de l'espece des glandes qu'on appelle conglomerées; placé sous l'estomac entre le foie & la rate. Sa figure est à peu près comme celle d'une langue de chien. On le divise en deux faces, une supérieure & une inférieure; en deux bords, l'un antérieur & l'autre postérieur; en deux extrémités, une grosse, qui représente la base d'une langue, & une petite un peu arrondie comme le bout d'une langue.

Le *pancréas* est situé transversalement sous l'estomac, & engagé dans la duplicature de la portion postérieure du mésocolon. La grosse extrémité est attachée à la concavité de la premiere courbure du duodénum: ensuite il passe devant le reste du duodénum jusqu'à sa derniere courbure; ensorte qu'une grande partie de cet intestin se trouve entre le *pancréas* & les vertebres du dos. La petite extrémité est attachée à l'épiploon proche la rate.

Le *pancréas* est composé d'un grand nombre de petites masses glanduleuses très-mollasses, dont la combinaison est telle, qu'elles ne présentent extérieurement qu'une seule masse, dont toute la surface est simplement inégale par quantité de petites convexités plus ou moins applaties. Quand on sépare un peu ces petites masses les unes des autres, on trouve d'abord le long du milieu de la largeur du *pancréas* un conduit particulier, auquel plusieurs petits conduits aboutissent latéralement de côté & d'autre, à peu près de la même maniere que de petits rameaux d'une tige.

Ce conduit qu'on appelle conduit pancréatique, ou conduit de Virsung, du nom de celui qui l'a démontré le premier dans le corps humain, est très-mince, blanc & presque transparent. Il s'ouvre par l'extrémité de son tronc dans l'extrémité du conduit cholidoque pour l'ordinaire. De-là le diametre de ce tronc diminue peu à peu & se termine en pointe du côté de la rate. Les petites branches collatérales sont aussi à proportion un peu grosses vers le tronc, & fort déliées vers les bords du *pancréas*, & toutes situées sur un même plan, à peu près comme les petites branches de la plante appellée fougere.

Le conduit pancréatique se trouve quelquefois double dans l'homme, l'un au-dessus de l'autre. Il n'est pas toujours également étendu selon sa longueur; il va quelquefois un peu en serpentant de côté & d'autre: mais dans un même plan. Il est plus près de la face inférieure du *pancréas* que de la face supérieure. Il traverse les tuniques du duodenum, & s'ouvre dans le canal cholidoque, pour l'ordinaire un peu au-dessus de la pointe saillante de l'ouverture de ce canal: quelquefois il s'ouvre immédiatement dans le duodenum.

J'ai trouvé, il y a plusieurs années dans l'homme, la

groſſe extrêmité du *pancréas* à l'endroit où elle eſt attachée à la courbure du duodenum, faire une eſpece d'allongement embas, collé ſur la portion ſuivante de l'inteſtin. En l'examinant, j'y ai trouvé un conduit pancréatique particulier, ramifié comme le grand conduit qui ſe portoit vers l'extrémité du grand, ſe croiſoit avec lui, & enſuite perçoit le duodenum & s'ouvroit dans l'extrémité du grand conduit. J'appelle cette portion le petit *pancréas*. Quelquefois il s'ouvre auſſi ſéparément dans le duodenum, dans lequel on trouve auſſi quelquefois pluſieurs petits trous preſque imperceptibles autour du canal cholidoque, leſquels trous répondent au *pancréas*.

Les arteres du *pancréas* viennent de l'artere pylorique, de l'artere duodénale, & principalement de l'artere ſplénique, qui eſt collée à la face inférieure du *pancréas*, tout le long de cette face & vers le bord poſtérieur. Elle lui donne dans le trajet pluſieurs rameaux qu'on appelle arteres pancréatiques. Ces rameaux partent de côté & d'autre, plus ou moins transverſalement. Il reçoit encore quelques petites ramifications de la grande artere gaſtrique & de l'artere méſentérique ſupérieure.

Les veines pancréatiques ſont des rameaux de la veine ſplénique, une des principales branches de la grande veine-porte, ou veine-porte ventrale. La veine ſplénique va auſſi le long de la face inférieure du *pancreas*, près du bord, & un peu enfoncée dans la ſubſtance de ce viſcere: ces veines répondent aux arteres du même nom. Il y a encore d'autres petites veines pareilles aux autres petites ramifications artérielles, & qui ſont des productions de la grande veine méſaraïque, &c.

Les nerfs du *pancréas* lui viennent en partie du plexus hépatique, en partie du plexus ſplénique, & en partie du plexus méſentérique ſupérieur. Il en reçoit auſſi du ganglion plat ou entrelacement plexiforme, entre les deux ganglions ſémilunaires, dont j'ai parlé ſous le nom de cordon transverſal, à l'Article *Nervus*.

Le conduit pancréatique non-ſeulement eſt dans quelques ſujets, double, comme il eſt dit: mais les petites branches collatérales font encore d'eſpace en eſpace dans le corps du *pancréas* pluſieurs communications en maniere d'îles. Winslow. Voyez *Hepar*.

Sous la partie poſtérieure du côté droit, & ſous le fond du ventricule, ſous l'épiploon, ſur-tout à la lame poſtérieure, & auprès de l'inteſtin duodenum, eſt ſituée une glande conglomérée très-conſidérable, qui eſt ſuſpendue: on la nomme *pancréas*. Elle reçoit une infinité de petites arteres de la cœliaque, deſquelles elle ſépare, à la faveur de ſa ſtructure glanduleuſe, une humeur qui ſe rend dans un conduit commun, lequel s'ouvre dans le duodénum où il porte toute cette lymphe.

Cette lymphe eſt aſſez inſipide, claire, abondante, ſe filtre ſans ceſſe, & ſe décharge par le mouvement, la chaleur, l'action du cœur qui n'en eſt pas éloigné, & ſur-tout par la preſſion du ventricule, qui ſe gonfle durant la digeſtion: elle n'eſt ni acide, ni alcaline, mais très-ſemblable à la ſalive par ſon origine, ſes vaiſſeaux & ſes qualités; confondue avec la bile dans le corps vivant, digérée avec elle, ſéjournant dans le même tuyau, elle ne paroît avoir aucun mouvement inteſtinal: mais elle ſe mêle également avec la bile, ou même coule ſeule dans les inteſtins vuides. Mêlée d'ailleurs avec le chyle, les excrémens, la mucoſité, il paroît que ſon uſage eſt de délayer les matieres épaiſſes, de les mêler toutes, de rendre le chyle miſcible au ſang, de le mettre en état de paſſer par les vaiſſeaux lactés, d'amollir les matieres acres, ou de les corriger, de changer la viſcoſité, l'amertume & la couleur de la bile, & de la mêler intimement au chyle; de faire les fonctions de menſtrue & de véhicule, de changer tellement les gouts, les odeurs, les qualités particulieres des alimens, qu'ils n'acquierent preſque qu'une ſeule & même nature: & enfin d'aller & venir, de paſſer & repaſſer très-ſouvent dans le même chemin. Boerhaave, *Inſtitut.*

Les anciens Anatomiſtes prétendoient que le *pancréas* n'avoit aucune action, & qu'il ne ſervoit à autre choſe qu'à ſoutenir les vaiſſeaux, & à empêcher leur rupture; quelques-uns le regardoient encore comme une eſpece de couſſin pour l'eſtomac, qu'il garantiſſoit de l'action des vertebres, lorſqu'il étoit trop plein: mais les Anatomiſtes modernes lui attribuent des fonctions beaucoup plus importantes, ainſi qu'on a pû voir plus haut.

Le *pancréas* eſt ſujet à des maladies terribles; ces maladies ſont celles qui attaquent ordinairement le méſentere, & les autres corps glanduleux; ſavoir les obſtructions & les tumeurs.

Riolan fait mention d'un skirrhe au *pancréas*, dont fut attaqué le célebre Hiſtorien M. de Thou; entr'autres ſymptomes dont ce skirrhe fut accompagné pendant les quatre dernieres années qui précéderent la mort du malade, il ſentoit une peſanteur continuelle aux environs de la région de l'eſtomac, ſur-tout lorſqu'il étoit debout ou qu'il marchoit; du reſte il n'avoit les hypocondres ni durs ni enflés. On trouva à l'ouverture de ſon corps, ſon *pancréas* auſſi grand que ſa rate, tout skirrheux, & plein d'un grand nombre de globules reſſemblans à des œufs de pigeon.

Comme le *pancréas* eſt couvert par l'eſtomac; il eſt difficile d'en appercevoir les tumeurs au toucher; c'eſt-pourquoi les Praticiens qui ont écrit, en font mention rarement, & n'en parlent que comme d'indiſpoſitions, ou de dépravations de parties, dont ils ne ſe ſont apperçus qu'après la mort des malades. Les ſymptomes dont Riolan fait mention à l'occaſion du skirrhe de M. de Thou, pourront aider ceux qui les auront préſens, à reconnoître les tumeurs au *pancréas*; ils prononceront que ce viſcere eſt affecté, s'il y a ſenſation de péſanteur aux environs de l'eſtomac, ſans aucune tumeur ou dureté aux hypocondres, & ſi cette ſenſation eſt accompagnée des autres ſignes d'obſtruction cachée: voyez ce que nous avons en dit aux Articles *Hépar*, *Lyen* & *Meſenterium*. On peut ajouter à cela les maux d'eſtomac & les autres indiſpoſitions que la contiguité de la partie affectée peut occaſionner, avec la difficulté de reſpirer, qui provient de la compreſſion du diaphragme: ce fut à ces indices que je conjecturai qu'un Homme de Qualité avoit un skirrhe au *pancréas*, & je ne me trompai point. Comme ce malade étoit fort maigre, j'apperçus en appuyant avec la main aux côtés de l'eſtomac, une certaine dureté, dont la compreſſion avec le doigt étoit ſuivie d'une douleur inſupportable. Une obſervation que j'ai faite, c'eſt que les ſcorbutiques ſont fort ſujets à ces tumeurs; auſſi ont-ils ordinairement de la difficulté à reſpirer, de l'oppreſſion, & une ſenſation de peſanteur dans la région de l'eſtomac; & Eugalenus, Sennert & d'autres, regardent en même tems ces ſymptomes, comme des ſignes pathognomiques de ſcorbut.

Les Auteurs Praticiens font mention de quelques abſcès au *pancréas*: mais qui n'ont jamais été découverts qu'après la mort des malades. Ce n'eſt pas toutefois que les ſymptomes dont ils ſont accompagnés, ne puiſſent faire conjecturer leur exiſtence. Ces ſymptomes ſont à-peu-près les mêmes que ceux du skirrhe à la même partie; à quoi l'on peut ajouter la fievre lente, compagne preſque inſéparable des abſcès internes, les longues inſomnies, le ſommeil court, & enſuite la foibleſſe, les défaillances & les ſueurs froides.

La cure des obſtructions, des skirrhes & des abſcès au *pancréas*, eſt la même que celle de ces maladies au foie, à la rate & au méſentere. Voyez *Hepar*, *Lien*, & *Meſenterium*. Riviere, *Prax. Med. Lib. XIII. cap.* 4.

Si le malade a une tumeur au-deſſous de la région de l'eſtomac, ſi cette tumeur eſt indolente, ſi elle eſt accompagnée d'une conſtipation opiniâtre; nous pouvons être sûrs qu'il y a skirrhe au *pancréas*, ſurtout ſi

ces symptomes ont été précédés de la présence de quelques causes de skirrhe.

Le suc pancréatique, délaye les feces, & provoque en quelques sortes les intestins à se vuider; il doit donc y avoir constipation, lorsqu'il y a disette de ce suc.

Si le *pancréas* est attaqué de cancer; le malade sentira à jeun une grande pesanteur au-dessous de l'estomac, une vive douleur après avoir mangé, sur-tout s'il est contraint de vomir; cela sera suivi d'une diarrhée; l'atrophie surviendra, & le malade mourra. On recommande l'usage des cerises mûres, sur-tout dans le skirrhe du *pancréas*; je les crois préférables aux raisins, qui ont quelquefois de l'acrimonie, & qui sont nuisibles aux femmes hystériques.

PANCRENE., est un nom qu'on donne au *Pancréas*.

PANDALEON, remede bienfaisant dans les maladies de la poitrine & des poumons, inventé par les Arabes, & les Medecins des derniers siecles, composé d'ingrédiens agréables, & capables d'être mis en éclegme, forme sous laquelle on ne les employe point; ce sont plutôt des trochisques qu'on en fait; il y a cependant cette différence entre le trochisque & le *pandaleon*, que dans celui-ci, lorsque le sucre a bien bouilli, & que les ingrédiens sont suffisamment mêlés, on verse le tout dans une boîte, où on le laisse durcir, & d'où l'on en tire dans le besoin, une quantité suffisante, soit avec une cuillere, soit avec la pointe d'un couteau.

Le *Pandaleon* est donc un remede solide, semblable à un gâteau, qui prend la forme de la boîte dans laquelle il est contenu, & qui est composé de poudres, de conserves pectorales, de lozanges de sucre, & qu'on ordonne dans le même dessein que l'éclegme. MORELLI, *Method. Præscrib. form. remed.*

PANDALITIUM, signifie la même chose que *Paronychia*.

PANDEMIUS, *Epidémique*.

PANDICULATIO, *Extension, Pandiculation*. Voyez *Oscitatio*.

PANDI PAVEL, ou *Momordica Zeylanica, Pampineâ fronde, fructu longiori*.

PANEM-PALKA, espece bâtarde de muscadier.

PANJA-PANJALA. H. M. Nom d'un très-grand arbre qui est extremement commun au Malabar, & qui produit une espece de cotton.

Ses fleurs & son fruit tendre bouillis, réduits en cataplasmes, & appliqués au sommet de la tête, font un remede contre le mal de tête & le vertige. RAY, *H. P.* 1869.

PANICULA, *Panicule*, la cosse ou membrane qui enveloppe les grains.

PANICULA; diminutif de *Panus*, espece de *Tubercule*.

PANICUM. *Panic*.

Voici ses caracteres.

Son épi contient une multitude innombrable de petites semences qui forment d'autres petits épis, ensorte que le tout paroît être une grappe.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Panicum Germanicum, sive paniculâ minore*, C. B. P. 27. Theat. 516. Raii Hist. 2. 1247. Tourn. Inst. 515. Boerh. Ind. A. 2. 158. *Panicum*, Offic. *Panicum sylvestre*. Ger. 79. *Panicum vulgare*. Ger. Emac. 85. *Panicum album vulgare*. Park. Theat. 1139. *Panic*.

C'est un grain assez rare en Angleterre; il s'éleve à la hauteur du froment; ses feuilles sont plus larges & plus fermes, ses tiges plus épaisses, son épi a quatre ou cinq pouces de long, sur plus d'un pouce de large; il est composé d'un grand nombre d'épis plus petits, lâches, velus, pleins d'une semence ronde, plus petite que le millet, mais qui n'est pas si luisante: on le seme en différentes Contrées de l'Allemagne.

Le *panic* passe pour dessiccatif, resserrant, & bienfaisant dans les crachemens de sang, & dans toutes sortes de flux. MILLER, *Bot. Off.*

*Panicum*, le Panic que les Grecs appellent ἔλυμος, *elymus*, & μελίνη, *meline*; a été ainsi nommé, selon Pline, *Lib. XVIII. cap.* 7. à *Paniculo*, de son panicule.

Le *Panic* a le gout & les propriétés du millet, & peut lui être substitué en aliment, en pain & en remede; c'est pourquoi l'on en fait beaucoup de cas, à ce que dit Clusius, en Allemagne, en Hongrie & en Boheme, où l'on s'en sert en aliment, & où l'on prépare de sa graine écossée des gâteaux qui n'ont pas mauvais gout: mais Caspard Bauhin prétend avec les Anciens, que son suc est mal-sain, qu'il est difficile à digérer, qu'il cause des flatulences, qu'il est d'une nature dessiccative & rafraîchissante; d'où il s'ensuit que le millet lui est préférable en tous sens. On a trouvé par expérience, qu'en en faisant des gâteaux avec le lait, on lui ôtoit, ou du moins on diminuoit beaucoup en lui ces défauts. Les gâteaux qu'on en fait avec le lait, ainsi que sa tisane, sont recommandés pour les maux de têtes qui proviennent de la bile, le crachement de sang, & les pollutions nocturnes. Galien dit qu'il a encore quelque efficacité dans les flux de ventre; propriété qui lui est commune avec le millet. Pour cet effet Pline veut qu'on le fasse bouillir dans du lait de chevre, qu'on en use deux fois par jour, & il ajoute que ce remede dissipera les tranchées. Le *Panic* appliqué extérieurement en forme de cataplasme rafraichit & desseche. RAY, *H. g.* 1245.

Cette plante est apéritive; si on la fait bouillir comme le riz avec du lait, elle corrigera l'acrimonie des humeurs. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Panicum Italicum, sive Panicula majore.* C. B. P. 27. Theat. 519.
3. *Gramen Paniceum, spica divisâ.* C. B. P. 8. Theat. 136. *Panicum, Herbariorum sylvestre*, Lob. Ic. 42.
4. *Gramen paniceum, sive paniceum sylvestre aristis armatum.* C. B. P. 8. Theat. 137. M. H. 3189.
5. *Gramen paniceum, panicula simplici* ἰχυμάγρωστις, C. B. P. 8. Theat. 138. M. H. 3. 189. *Panicum sylvestre dictum, & dens caninus.* 1. J. B. 2. 443.
6. *Gramen Paniceum spicis nigris.* C. B. P. 8. Theat. 140.
7. *Gramen alopecuroïdes, spica rotundiore*, C. B. P. 4. Theat. 56. Voy. *Alopecuros.*
8. *Gramen alopecuroïdes major, spicâ longiore.* C. B. P. 4. Theat. 58.
9. *Gramen alopecuroïdes aquaticum geniculatum.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. II. p. 158.

PANIS, *Pain*, c'est une préparation de grain, utile non-seulement en aliment, mais encore en remedes dans plusieurs maladies. Hippocrate conseille, *Lib. de Salub. diæta*, aux personnes accoutumées à une vie laborieuse, de manger du *pain* de riz roti, & trempé dans du vin, lorsqu'elles seront attaqués des flux dans lesquels les excrémens ressemblent à des alimens crus. Tout le monde sait, que le *pain* fait de fine fleur de farine, est un remede très-énergique, pour rétablir les forces perdues & altérées, si on le prend roti & trempé dans de bon vin, avec un peu de canelle ou de sucre. C'est de tous les analeptiques celui qui est le plus propre pour ceux en qui il est à propos de ranimer les forces épuisées par de grandes fatigues, ou par des hémorrhagies violentes, à la suite d'une blessure. Aussi lisons-nous dans le Prophete David, *Pseaume* 104. v. 5. que le vin réjoüit le cœur de l'homme, & que le *pain* le soutient. Henri de Heer nous apprend qu'un

homme, qu'un commerce excessif avec les femmes avoit conduit au bord du tombeau, recouvra ses forces & sa santé, par l'usage seul de ces deux puissans analeptiques, le *pain* & le vin. S'il eût suivi le conseil qu'on lui avoit donné de se faire saigner, c'étoit certainement un homme mort.

Boerhaave fait un grand cas dans sa Matiere Médicale, des vertus analeptiques de la décoction de *pain* qu'il ordonne de préparer de la maniere suivante pour les fievres & d'autres maladies.

Prenez *de pain blanc suffisamment fermenté avec le son, huit onces*;
*d'eau de fontaine pure, trois pintes*;

Faites bouillir le tout dans un vaisseau de terre neuf, & bien fermé.

Passez le tout à travers un tamis.

Mettez sur chaque pinte de décoction,

*de suc de citron, une once*;
*d'eau de canelle distilée, deux dragmes*;
*de vin du Rhin, quatre onces*;
*de sucre une quantité suffisante pour rendre le tout agréable au goût.*

Reusnerus raconte dans ses *Observations*, qu'une femme que des avortemens réitérés avoient mis plusieurs fois en danger de perdre la vie, commença sur le milieu de sa derniere grossesse à prendre tous les matins à jeun un petit morceau de *pain* trempé dans du vin de Malvoisie, ce qui la conduisit à terme. Nous lisons encore dans Welschius, qu'une femme qui avoit fait inutilement usage de tous les autres remedes capables de prévenir l'avortement, ne se garantit de cet accident qu'avec le *pain* & le vin de Malvoisie, pris, ainsi que nous avons dit, dans le cas de Reusnerus. J'ai remarqué plusieurs fois que le beure pris sur du *pain* à déjeûner, corrigeoit l'acreté violente des humeurs contenues dans les premieres voies, calmoit la douleur des hypocondres, le vertige, le mal de tête & les défaillances. C'est sur l'expérience que j'en ai faite, que je conseille le même déjeûner dans les constitutions épidémiques & morbifiques de l'air, & lorsque l'atmosphere est chargé d'exhalaisons pernicieuses.

Le *pain* pris intérieurement, est analeptique & cordial; & employé à l'extérieur, il produit aussi des effets surprenans. Diogene de Laerce nous apprend, *Lib. de Vit. Philos.* que le célebre Démocrite, dans sa vieillesse, s'appercevant que sa mort approchoit, prolongea sa vie pendant trois jours à la sollicitation de sa sœur, par la seule odeur du *pain* frais. Ce fait est confirmé par le témoignage de Laurent Joubert, qui nous assure que le *pain* appliqué aux narines suffit pour faire revenir des défaillances. J'ai éprouvé plusieurs fois que le pain paitri avec la semence de carvi, coupé & appliqué sur les oreilles tout au sortir du four, étoit un excellent remede contre la surdité. On lit la même chose dans Riviere, *Prax. Med. Lib. III. cap.* 2. Jerôme Reusnerus raconte, *Observ. Medic.* 55. que Henri, Comte de Stolberg, que le bruit des canons avoit rendu sourd, diminuoit considérablement cette indisposition, en s'appliquant tous les matins sur les oreilles du *pain* frais préparé avec des baies de genievre.

La croute du *pain* de ménage, coupée circulairement, tant soit peu cavée, arrosée de bon vinaigre tiede, saupoudrée de girofle & de muscade, & appliquée sur l'abdomen, arrête sur le champ les vomissemens, & calme les flux accompagnés de tranchées. D'ailleurs il n'y a peut-être aucun remede plus propre à prévenir les avortemens, que le *pain* grillé, trempé dans du bon vin, avec les substances aromatiques, & appliqué sur le nombril. Hoffman, *de Remediorum Domestic. Præst.* Voyez *Artos*.

Panis cuculi, *pain de coucou*, en Botanique. Voyez *Acetosella*.

Panis-porcinus, *pain de porceau*. Voyez *Cyclamen*.

PANITSGICA. Voy. *Janipaba*.

PANNICULUS ADIPOSUS. Voyez *Cellulosa membrana*.

Panniculus carnosus, *Pannicule charnu*.

Voici la description qu'on en trouve dans Drake.

Immédiatement sous la graisse est le *pannicule* charnu, composé d'une double membrane, dont la supérieure est ce qu'on appelle la membrane adipeuse, & l'inférieure est appellée membrane musculeuse, ou membrane commune des muscles : cette derniere est parsemée de petites fibres qui servent, à ce que l'on croit, à resserrer, & à rider la peau : cependant il est certain que cette action ne se fait sensiblement qu'au front, & dans quelques-uns partout le péricrane. Le *pannicule*, est étendu partout le corps; mais il n'a pas partout la même épaisseur; ses arteres, ses veines & ses nerfs sont les mêmes que ceux des parties qu'il couvre.

Son usage particulier est de soutenir & d'être, pour ainsi dire, la base des globules de la graisse. Ainsi il sert en général, ainsi que toutes les autres membranes, à envelopper, garantir & unir les parties les unes avec les autres. Ses noms différens, tirés de la différence de sa structure ou de sa situation, ont donné lieu à quelques Auteurs de le méconnoître & de le multiplier.

Winslow nie l'existence du *pannicule* charnu. Outre la cuticule, la peau & la membrane adipeuse, les Anciens comptoient encore le *pannicule* charnu, & la membrane commune des muscles.

On trouve le *pannicule* charnu dans les quadrupedes, mais non pas dans les hommes, dont les muscles cutanés sont en fort petit nombre, & pour la plupart d'une fort petite étendue, excepté celui que j'appelle muscle cutané en particulier; mais ce muscle même ne sauroit être vraissemblablement regardé comme un tégument commun.

Il n'y a point de membrane commune des muscles qui couvre le corps comme un tégument; attendu que ce ne sont que des expansions particulieres des membranes de quelque muscle, ou des expansions aponévrotiques procédant d'autres muscles.

Les allongemens de la lame de la membrane adipeuse ou cellulaire peuvent aussi avoir donné occasion à cette méprise, surtout dans les endroits où cette membrane est étroitement unie à la membrane propre des muscles. Winslow.

PANNUS, drap de laine. Outre l'acception commune de ce mot, on lui fait signifier encore une maladie de l'œil (voy. *Oculus*) une tache à la peau, qui provient du virus vénérien ou de quelqu'autre cause, & qu'on appelle autrement en François *drapeau*, Castelli.

PANOCHIÆ, *bubons aux aines*. Fallope.

PANTAGATHOS ANTIDOTUS, nom d'un antidote dont on trouve la description dans Nic. Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 271. & 273. c'est comme si l'on disoit *antidote bon à tout*.

PANTAGOGUS, de πᾶν, tout, & de ἄγω chasser; remede qui change ou purge toutes sortes d'humeurs.

PANTHEÆ, *lit suspendu*.

PANTHERA. Voyez *Pardus*.

PANTICES, *les intestins*. Castelli.

PANTOLINUS PASTILLUS, nom d'une pastille, & d'un trochisque dont on trouve la description dans N. Myrepse, *Sect.* 42. *cap.* 156.

PANTOLMIUS, nom d'un trochisque décrit dans P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 12.

PANUS, PANIS, PANICULA & PANULA, tous ces mots signifient une espece de bile crue.

PANYGRON, espece d'onguent dont on trouve la description dans Oribase, *de Locis Affectis*, *Lib. IV.* 121.

PAP

PAPAVER, *Pavot*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont rangées alternativement, son calyce est à deux pieces, qui tombent. Sa fleur est en rose, tétrapétale; elle environne la base de l'ovaire, elle est garnie d'un très-grand nombre d'étamines. Son fruit est ovale & couvert de son propre tube, qui est d'une figure fort singuliere; il ressemble à un couvercle radié; il est divisé par une membrane mince, en plusieurs capsules ou cellules, de même que les rayons du couvercle. Sa semence est petite, abondante, & adhérente aux membranes qui forment les divisions des cellules, ainsi qu'à leur placenta.

Boerhaave en compte les trente-quatre especes suivantes.

1. *Papaver hortense semine albo, sativum Dioscoridis, album Plinio.* C. B. P. 170. Raii Hist. 1. 853. Tourn. Inst. 237. Boerh. Ind. A. 279. *Papaver album*, Offic. *Papaver sativum album*, Ger. 296. Emac. 369. *Papaver simplex album sativum*, Park. Theat. 365. *Papaver sativum.* J. B. 390. *Pavot blanc.*

Le *pavot* blanc qu'on cultive dans les jardins à cause de ses propriétés médicinales, a un grand nombre de feuilles, larges, longues, d'un verd blanchâtre, & fort découpées par les bords. Sa tige est ronde & unie; elle s'éleve à la hauteur de cinq ou six piés; elle est environnée de feuilles plus courtes & plus larges que les précédentes, elle se divise vers son sommet, en trois ou quatre branches, qui portent chacune à leur extrémité une tête ronde, inclinée d'abord, mais qui se redresse à mesure que la fleur s'ouvre. Sa fleur est composée de quatre feuilles, blanches, larges, renfermées dans une couple de cosses vertes & membraneuses, qui tombent aussi-tôt que sa fleur est éclose. Lorsque la fleur est tombée, ce qui se fait en peu de tems, les vaisseaux séminaux prennent une grosseur considérable; ils ont souvent autant de diametre qu'une grosse orange; ils sont ronds & portent à leur partie supérieure une couronne dentelée. Ces vaisseaux séminaux sont divisés en plusieurs capsules membraneuses, aux côtés desquelles est attachée une petite semence. Toute la plante est pleine d'un lait amer, dont l'odeur est fort désagréable & malfaisante. On seme ce *pavot* dans les champs & dans les jardins. Il fleurit en Juin, & on en recueille les têtes sur la fin de Juillet. C'est de ces têtes qu'on tire l'opium, dont le meilleur nous vient de Turquie, où il y a une grande quantité de ces *pavots* semés dans les champs de la Natolie. Voyez *Opium*.

On fait de ces têtes de *pavots* seches, infusées & bouillies dans de l'eau, le sirop de méconium, & le diacod.

On fait grand usage de ses semences en émulsions; elles sont rafraîchissantes, & bienfaisantes dans les fievres & dans les maladies inflammatoires, ainsi que dans la strangurie & les ardeurs d'urine. MILLER, *Bot. Off.*

L'eau distilée de *pavot*, son huile, mais surtout l'opium, sont narcotiques & anodyns. Ces qualités ne proviennent pas de ce qu'ils sont froids, ainsi que quelques-uns le pensent; car leur amertume, leur odeur rance, la faculté qu'ils ont de s'enflammer & d'exulcérer, prouvent le contraire: mais elles ont quelqu'autre fondement qui nous est encore inconnu. Quoiqu'il en soit le *pavot* produit d'excellens effets, dans la diarrhée, la dyssenterie, les catarrhes, les toux & d'autres maladies, mais il en faut user avec la derniere circonspection. Sennert prescrit comme un remede très-efficace, dans les douleurs les plus cruelles de l'ophthalmie, une émulsion de semence de *pavot*, avec du lait, de l'eau de laitue, & une décoction de fœnugrec. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Papaver hortense semine albo flore leviter purpureo.* C. B. P. 170.
3. *Papaver hortense semine albo, flore cinereo, ungue purpureo.* C. B. P. 170.
4. *Papaver hortense semine albo, flore candido, rubris maculis infecto.* C. B. P. 170.
5. *Papaver hortense semine nigro, sylvestre Dioscoridis, nigrum Plinio*, C. B. P. 170. Raii Hist. 1. 853. Tourn. Inst. 237. Boerh. Ind. A. 279. *Papaver nigrum*, Offic. *Papaver sativum nigrum*, Ger. Emac. 370. *Papaver sativum simplex nigrum*, Park. Theat. 366. *Pavot noir.*

Ce *pavot* n'est pas si haut que le blanc, mais il lui ressemble à tout autre égard: la grande différence est dans la fleur, que celui-ci a purpurine avec le fond noir, & dans les têtes qu'il a plus petites que le blanc, & qui contiennent une semence noire. Les racines de l'un & de l'autre sont branchues & périssent lorsque la semence est mûre. On cultive le *pavot* noir dans les jardins. Il fleurit en Juin.

On fait ajourd'hui peu d'usage de ses têtes; on les a bannies du sirop de méconium dans la derniere édition de notre Pharmacopée, on fait entrer ses feuilles dans les onguens rafraîchissans, pour les brûlures, les inflammations & les tumeurs chaudes. C'est encore un des ingrédiens du populeum. MILLER, *Bot. Off.*

6. *Papaver, flore pleno, rubrum*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 7. Fig. 1.
7. *Papaver, flore multiplicato, incarnato*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 8. Fig. 1.
8. *Papaver, flore multiplici purpurascente*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 9. fig. 2.
9. *Papaver laciniatum rubrum, unguibus purpureis*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 9. fig. 2.
10. *Papaver, laciniatum rubrum, unguibus albis*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 9. fig. 2.
11. *Papaver, multiplex album, oris rubicundis*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 10. fig. 2.
12. *Papaver, flore miniato, pleno*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 10. fig. 2.
13. *Papaver, flore pleno, argentei coloris*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 10. fig. 2.
14. *Papaver, flore pleno, album.* C. B. P. 171.
15. *Papaver, flore pleno, violaceo.* C. B. P. 171.
16. *Papaver, flore pleno, eleganter striato, laciniato*, H. Edimb.

Voici les caracteres de la seule espece suivante.

Sa fleur & sa capsule sont très-larges, & sa feuille est très-velue, dentelée & d'un verd obscur.

17. *Papaver Orientale hirsutissimum, flore magno*, T. Cor. 37.

Voici les caracteres des quatorze especes suivantes.

Leurs fleurs & leurs capsules sont plus petites, & leurs feuilles d'un verd obscur, avec des découpures profondes.

18. *Papaver, erraticum, majus*, ῥοιὰς *Dioscoridi, Plinio, Theophrasto*, C. B. P. 170. Tourn. Inst. 238. Boerh. Ind. A. 279. *Papaver rubrum, rhœas & erraticum*, Offic. *Papaver, rhœas*, Ger. 299. Emac. 377. Raii Hist. 1. 855. *Papaver, erraticum, rhœas, sive sylvestre*, Park. Theat. 367. *Papaver erraticum, rubrum campestre*, J. B. 3. 395. *Papaver laciniato folio, capitulo breviore, glabro. Annuum, rhœas dictum*, Raii Synop. 3. 308. *Pavot rouge.*

Les feuilles de ce *pavot* sont rudes, velues, divisées en sept ou neuf segmens, & trois édentelés, entre lesquels le plus grand est à l'extrémité. Sa tige est rude, branchue, environnée de feuilles semblables aux précédentes; au sommet des branches sont des fleurs larges, de couleur d'écarlate, à quatre feuilles, avec des taches noires au fond de chaque feuille. Sa tête est petite, couverte d'une couronne dentelée, & contient des semences brunes très-petites. Ses tiges & ses feuilles sont pleines d'un suc jaunâtre, amer, d'une odeur forte, mais moins pernicieuse que celle des deux premieres especes. Ce *pavot* croît partout dans les grains, & fleurit en Juin & en Juillet.

Les fleurs de ce *pavot* sont rafraîchissantes, anodynes, & bienfaisantes dans les fievres inflammatoires, surtout dans la pleurésie & l'esquinancie. Elles sont aussi en quelques façons hypnotiques & narcotiques; on peut les ordonner lorsqu'on n'ose pas risquer les préparations de la premiere espece: elles sont d'une efficacité reconnue dans les indigestions; mais ce qui produit en pareil cas des effets surprenans, c'est leur infusion dans de l'eau-de-vie, ou le *tinctura papaveris officinarum*.

Les préparations officinales qu'on tire du *pavot* rouge, sont l'eau simple, la conserve de ses fleurs & la teinture. MILLER, *Bot. Offic.*

La fleur de cette plante qui est la partie dont on se sert le plus en Medecine, est glutineuse, & teint d'un rouge pâle le papier bleu, comme la solution d'opium, par où il paroît que le sel de l'un est analogue à celui de l'autre: mais dans l'opium ce sel, qui paroît approcher beaucoup du sel ammoniac, est mêlé avec beaucoup d'huile fétide; au lieu que dans le *pavot* rouge la portion de l'huile est beaucoup moindre que celle du phlegme visqueux. Ainsi les fleurs de cette plante sont émollientes & bonnes pour procurer l'expectoration dans les fluxions de poitrine, les rhumes & les toux seches; elles arrêtent le sang & font l'effet de sudorifiques doux.

L'eau de fleurs de *pavots* rouges distilée s'ordonne depuis trois jusqu'à six onces. La teinture se donne par verrées dans les fluxions de poitrine. Cette teinture est imprégnée quelquefois de trois ou quatre infusions, sur chaque pinte desquelles on met une once de sucre candi.

La tisanne suivante est fort bonne pour les toux seches.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau,

*de racines de buglose,*
*de chien-dent,* } *trois onces.*

Versez la décoction bouillante sur une once de fleurs de *pavots* rouges, & trois têtes de *pavots* blancs coupées menues & mises dans un sachet, ensorte qu'on en puisse exprimer le suc.

On boit l'infusion des fleurs de *pavot* rouge séchées, en maniere de thé.

On en fait aussi une conserve & un sirop. TOURNEFORT.

Il y en a qui appliquent la feuille du *pavot* sur la région du foie, pour arrêter les hémorrhagies par le nez. Ils attribuent les mêmes propriétés à sa racine. La décoction de l'écorce moyenne du sureau ou de l'hyeble avec le sirop de *pavot*, est un puissant sudorifique. Il est bon d'observer que les narcotiques joints aux diaphorétiques ou aux diurétiques, ont à un souverain degré la vertu de provoquer les sueurs. RAY, *Hist. Plant.*

19. *Papaver, erraticum, majus, foliis florum variegatis*, H. R. Par.
20. *Papaver, erraticum, majus, flore albo*, C. B. P. 171.
21. *Papaver, erraticum, majus flore carneo*, H. Edimb.
22. *Papaver, erraticum, majus, florum unguibus albis*, H. Edimb.
23. *Papaver, erraticum, flore pleno*, C. B. P. 171.
24. *Papaver, erraticum, flore pleno miniato*, H. R. Par.
25. *Papaver, erraticum, flore pleno igneo*, H. R. Par.
26. *Papaver, erraticum, flore pleno igneo marginibus candidis.*
27. *Papaver, erraticum, flore pleno purpurascente*, H. R. Par.
28. *Papaver, erraticum, flore pleno Phœniceo, unguibus albis.*
29. *Papaver, erraticum minus*, C. B. P. 171.
30. *Papaver, erraticum Pyrenaïcum, flavo flore*, C. B. P. 171. Prodr. 92.
31. *Papaver Orientale, tenuiter incisum, ad caulem floridum*, T. Cor. 17.

Voici quels sont les caracteres des trois especes suivantes:

Elles sont petites; les feuilles & les fleurs sont découpées en maniere de dents fort fines, & le godet de la fleur est d'un verd obscur.

32. *Papaver erraticum, capite oblongo, hispido*, T. 238. *Argemone capitulo breviori*, C. B. P. 172.
33. *Papaver erraticum, capite longiore, hispido*, T. 238. *Argemone capitulo longiori.*
34. *Papaver erraticum, capite longissimo, glabro*, Tourn. Inst. 238. Boerh. Ind. A. 280. *Argemone*, Offic. *Argemone capitulo longiore glabro*, Raii Hist. 1. 856. *Papaver laciniato folio, capitulo longiore, glabro, seu argemone capitulo longiore glabro*, Raii Synop. 3. 309. *Pavot à longue tête.*

Il croît au bord des fossés; il fleurit en Juin; son suc & ses feuilles sont d'usage dans la Medecine. Dioscoride dit que le cataplasme de ses feuilles guérit l'albugo, emporte les membranes filamenteuses qui incommodent l'œil, & calme les inflammations.

Cette plante, dit Dale, que je substitue à l'argemone, est la même ou du moins approche beaucoup de la plante que Dioscoride a décrite de la maniere suivante, sous ce nom.

L'argemone, dit cet Auteur, ressemble en tout au *pavot* sauvage; avec cette seule différence, que ses feuilles sont divisées & approchent beaucoup de celles de l'anemone; sa fleur est rouge; sa tête semblable à celle du pavot rouge, mais plus allongée & plus large vers le sommet; sa racine ronde, & son suc acrimonieux & de la couleur du safran. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 208.

*Papaver* vient de *pappa* ou de *pap*; cette plante a été ainsi nommée, parce que jadis les Nourrices la faisoient entrer dans la bouillie qu'elles donnoient aux enfans, pour les garantir de la colique.

Cette plante employée à propos, est capable des plus grands effets. Les *pavots* des jardins ont dans les tems chauds, & lorsqu'ils sont dans leur vigueur, une saveur très-aromatique; leur suc est fort apéritif; son amertume qui surpasse celle même de la bile, ne se passe pas facilement. Toutes les parties de cette plante cueillies dans les chaleurs répandent une odeur très-forte qui porte à la tête, incline au sommeil, en conséquence d'une mucosité volatile, unie avec quelque amertume & acrimonie. Les *pavots* discutent modérement, sont suffisamment incrassans, lénitifs, adoucissans & narcotiques; c'est par cette raison qu'on les ordonne dans les catarrhes qui proviennent d'une lymphe acre, dans la toux, l'enrouement, le crachement de sang, le mal de tête, les hémorrhagies excessives, l'écoulement immodéré des regles & les coliques venteuses. La tête du *pavot* est composée de deux parties; la tête même qui a du gout & les semences qui sont d'une

d'une nature fort tempérée, huileuse & nullement soporative. L'huile de la semence a le gout & les propriétés de celles d'amandes douces. C'est pourquoi on s'en sert en Allemagne & dans d'autres contrées pour assaisonner des gâteaux auxquels on trouve un fort bon gout. Il faut entendre ce que nous venons de dire des seize premieres especes. Quelques Medecins ont paru étonnés de ce que j'avois prescrit quatre onces de semence de *pavot*, & ils ont prétendu qu'il y en avoit autant qu'il en falloit pour faire mourir un malade: mais ils ont tort de trouver cette dose excessive; car les semences de *pavot* ont, ainsi que nous l'avons déja dit, le gout & les propriétés des amandes. La douzieme espece seulement est vivace; quoiqu'elle soit pleine de lait, on n'en tire point d'opium. Toutes les especes comprises entre la onzieme & la trente-deuzieme, ne sont pas fort soporatives; les trois dernieres ne le sont point du tout. Les feuilles des *pavots* des jardins broyées avec du sel, bouillies, mises en cataplasme, & appliquées sur les parties où il y a douleur & inflammation, calmeront ces symptomes & seront sensiblement apéritives. D'où il paroît qu'elles produiront aussi de bons effets dans les rhumatismes, la goute & la sciatique. On fait avec leurs semences des décoctions & des émulsions, qui ne sont point soporatives, mais seulement adoucissantes. Leurs têtes cueillies lorsqu'elles sont bien mûres, séparées de leur semence, bouillies dans du lait, & prises dans la dose d'une once ou de deux, sont modérément narcotiques. Deux onces de tête de *pavot*, valent un grain d'opium. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

*Maniere de préparer l'extrait & le sirop de pavot.*

Le soin qu'on prend à la culture du *pavot* est ce qui donne à l'opium d'Angleterre sa plus grande énergie. Ce que je sai de mieux à ce sujet est de choisir une espace de terre grasse & reposée, & où surtout l'on n'ait point planté de *pavots* l'année précédente; car si l'on en plante plusieurs années de suite dans la même terre ils dégénéreront. On choisira la graine la plus mûre & la plus blanche du grand *pavot* de Turquie à une seule fleur; on la semera en Mars, fort claire & à fleur de terre, dans des rigoles à deux piés de distance les unes des autres, afin d'avoir de l'aisance pour sarcler. Aussi-tôt que les jeunes plantes ont poussé, j'en arrache le plus grand nombre, ne laissant que les plus fortes & celles qui viennent le mieux, environ à un pié de distance l'une de l'autre. Quand les têtes sont parvenues à leur grosseur naturelle, mais pourtant avant qu'elles soient mûres, je choisis un beau jour bien sec & bien serain pour les couper, les séparant à la distance d'un pouce ou même moins de la sommité de la tige, observant de reculer du bout par où j'ai commencé à couper, vers le bout opposé. J'observe cette précaution, pour empêcher que la liqueur laiteuse qui monte à l'endroit où la tige est coupée, ne se perde, dissipée par le vent ou par le mouvement de mes habits, ou que la chaleur du soleil ne l'épaississe trop. Il faut laisser pour une autre fois les têtes qui sont encore trop petites & qui promettent. On met toutes les têtes, telles qu'on les a cueillies, dans une manne, & on les y laisse toutes ensemble pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que les gouttes de liqueur qui en découlent s'épaississent, au moyen de quoi on les conserve; après quoi on les répand sur un plancher, ou on les pend à des cordes pour les faire sécher. Deux ou trois jours après je cueille de même les autres têtes, qui sont parvenues à un point de grosseur suffisante, & en même tems je coupe la longueur de deux ou trois pouces des tiges dont j'avois déja séparé les têtes précédemment. De deux jours en deux jours je coupe de nouvelles têtes & des bouts de tiges, jusqu'à ce que je ne voie plus sortir de suc des tiges, observant toujours de les laisser quelques jours dans une manne, & de les faire sécher comme j'ai fait aux premieres têtes, afin d'en conserver le suc, ne gardant que quelques-unes des plus belles, que je laisse mûrir tout-à-fait pour en faire de la graine pour l'année suivante.

Après avoir coupé & broyé les têtes & les tiges séchées, je les mets infuser quelques heures dans de l'eau bouillante, & ensuite je les fais bouillir trois ou quatre heures; après quoi j'exprime la liqueur fortement, & je la laisse dépurer pendant un ou deux jours, qu'elle met à déposer au fond ses parties les plus grossieres. La liqueur ainsi décantée, je la clarifie encore avec des blancs d'œufs, & je la fais bouillir comme il se pratique pour la confection des extraits, jusqu'à consistance de miel. J'en garde une partie sous cette forme: mais j'en mets la plus grande partie sur un feu de charbon ou un feu de sable, jusqu'à ce qu'elle devienne aussi épaisse que l'extrait d'opium, prenant grand soin qu'elle ne contracte point une odeur d'empyreume. De cinq ou six livres de têtes desséchées & de bouts de tiges, il m'est venu une livre d'extrait, lequel est bien moins couteux que l'opium.

La dose de cet extrait doit être double de celle de l'opium de Turquie pour répondre aux mêmes intentions; & il a cet avantage sur l'opium, qu'il opere sans causer au malade, comme fait l'opium, des délires, des vertiges & des nausées; ce que j'attribue à ce qu'il est dépuré de ses parties grossieres & visqueuses par la précipitation & par le moyen des blancs d'œufs.

Je préfere le sirop de *pavots* fait avec cet extrait, à celui qui est fait par le procédé ordinaire; car outre qu'il se fait avec moins d'embarras, & que par conséquent on peut en faire du nouveau plus souvent que les Apothicaires ne feroient leur sirop ordinaire, ensorte qu'on ne court point risque qu'il s'aigrisse ou qu'il candisse, comme il arriveroit si l'on étoit obligé d'en faire une grande quantité à la fois; il a encore d'autres avantages: c'est qu'il ne fermente point comme fait l'autre, lorsqu'on le remue ou qu'on le tient dans un lieu chaud; & une chose surtout qui me le fait préférer, c'est que je suis sûr qu'il a toujours sa même force; au lieu que la dose de l'autre est nécessairement incertaine & indéterminable, attendu que différentes especes de *pavots* ont plus ou moins de suc narcotique.

Pour préparer le sirop avec l'extrait, je mets sur chaque once de sirop deux grains d'extrait, au lieu d'un grain d'opium commun de Turquie.

Cette partie de la décoction que j'ait dit que l'on conservoit en consistance de miel, a presque moitié autant d'efficacité que l'extrait. On la garde pour s'éviter l'embarras & la longueur qu'il faudroit pour dissoudre l'opium ou l'extrait, quand ils sont prescrits en électuaires, en linimens, en emplâtres ou sous autres formes semblables, où il faut que l'opium soit mêlé intimement & également avec les autres ingrédiens de la composition. *Essais de Medecine.*

Papaver Corniculatum, nom commun à différentes especes de glaucium. Voyez *Glaucium.*

Papaver heracleum, nom que Boerhaave donne au *cyanus segetum flore cæruleo.*

Papaver spumeum, ou *Lichnis sylvestris quæ been album vulgò.* Voyez *Behen album.*

PAPAYA.

Voici ses caracteres.

Son tronc est simple, nu ou sans branches; il n'en part que des pédicules pour les feuilles qui sont découpées, comme celles du riz simple; sa fleur est mâle, nue, tubulée, divisée en plusieurs endroits, composée de cinq longs segmens étroits, étendus en forme d'étoiles, garnis d'une multitude d'étamines, & croît séparément sur une plante mâle.

Il y a une autre plante, femelle, où l'extrémité du pédicule s'ouvre & forme un petit calyce dentelé, où l'on remarque la figure d'une fleur pentapétale, ou plutôt d'une gousse ou d'une enveloppe, sans étamine. Au fond

de cette fleur ou de cette enveloppe est placé un ovaire, garni d'un tube ouvert, divisé en cinq endroits, dont chaque segment forme une espece de branche feuillue & qui dégénere en un fruit charnu cannelé, semblable au melon, dont l'écorce est épaisse & dont la pulpe couverte partout d'une enveloppe, contient une grande quantité de semence cannelée.

Boerhaave ne fait mention que des deux especes suivantes de *Papaia*.

1. *Papaya fructu melopeponis effigie*, Plum. 659. *Papaya-maram*, H.M. 1. 23. *Platanus secunda seu arbor, platani folio, fructu peponis magnitudine eduli*, C. B. P. 431. *Papaye Peruvianis*, J. B. 1. 147. *Mamæra fœmina*, Park. Theat. 1649. Raii Hist. 2. 1370. *Papaya femelle.*

Il y en a qui mangent son fruit cru : mais les délicats l'assaisonnent avec du sucre ; il fortifie l'estomac & aide la digestion. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Papaya mas, mammæra, mas*, Park. Theat. 1649. Raii Hist. 2. 1370. *Papaya mâle.* Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. II.*

PAPAYAMARUM, ou *Papaya fructu melopeponis effigie.*

PAPILIO, *Papillon.*

On dit que certaines fleurs sont en papillon, parce qu'elles ont quelque ressemblance à cet insecte, lorsqu'il a les ailes étendues. Il y a quatre parties remarquables dans les fleurs en papillon ; le *vexillum* ou l'étendard qui est un pétale ou un grand segment droit; les deux ailes qui forment les côtés ; le *carina* ou le bassin, qui est un pétale ou segment concave, qui ressemble à la partie inférieure d'un bateau. Ce bassin est quelquefois d'une piece, & d'autres fois il est composé de deux pétales ou segmens, assez fortement attachés l'un à l'autre. De ce genre sont les pois, les feves, les haricots, la vesse & les autres plantes légumineuses. Miller, *Dictionn. Vol. I.*

PAPILLA, le bout du téton. Voyez *Mamma.*

Peyer donne aux glandes intestinales le nom de *papillæ.*

Il y a à la peau un nombre infini de mamelons pyramidaux. Ce sont les extrémités de tous les nerfs de la peau, dont chacun est couvert de deux ou trois enveloppes d'une figure pyramidale, & placées les unes sur les autres. On les apperçoit & on les sépare facilement dans la peau de l'éléphant, & dans celle des piés de plusieurs autres animaux. *Anatom. de Keill.*

PAPILLARE OS, *Os sphénoïde.*

PAPILLARES PROCESSUS, *Procès papillaires*, ou mamelons des nerfs olfactifs. Ce sont les extrémités des nerfs olfactifs insérés dans la membrane muqueuse du nez.

PAPIO, ou PAVIO ; grande espece de singe qu'on trouve en Ethiopie, dont la graisse passe pour résolutive. Lemery, *des Drogues.*

PAPPA, *carton.* Heister, *Chirurg.*

PAPPUS ; duvet dont les semences de quelques plantes sont couvertes ; c'est de-là que les plantes dont les semences sont couvertes de duvet, lorsqu'elles sont mûres, sont nommées *Plantæ papposæ.*

PAPULA, *bouton*, ou *tubercule ulcéreux.*

PAPYRUS, Offic. *Papyrus Nilotica*, A. B. 2. 506. Ger. 37. Emac. 40. Raii Hist. 2. 1302. *Papyrus Nilotica Alpina. Berd Ægyptiis dicta*; *Biblos Syriaca quorumdam*, Chab. 195. *Papyrus Nilotica, sive Ægyptiaca*, C. B. P. 119. Theat. 334. *Papyrus antiquorum Nilotica*, Park. Theat. 1207. *Cyperus Niloticus vel Syriacus, maximus papyraceus*, Hist. Oxon. 3. 239. *Arbre qui donne le Papyre*, ou *le Papyrus.*

C'est du *papyrus* que les Anciens tiroient le papier dont ils se servoient. On en peut voir la préparation dans Pline, *Lib. XIII.*

Le *papyrus* étoit, avant la découverte des fruits, l'aliment des Egyptiens. Ils le mangeoient cru, bouilli & rôti ; ils le mâchoient, en avalloient le suc, & rejettoient le reste. Ils en faisoient leurs lits, les voiles de leurs vaisseaux, les différens ustenciles dont ils avoient besoin dans leurs maisons, & la chaussure de leurs Prêtres. C'est de ses fleurs qu'ils faisoient les guirlandes dont ils couronnoient leurs Dieux. Ils employoient sa racine aux mêmes usages que son bois. Nous lisons dans Prosper Alpin, que leurs Chirurgiens se servent encore aujourd'hui de la substance médullaire de ses feuilles pour dilater les ouvertures des ulceres. Les cendres de son tronc guérissent les ulceres récens, & empêchent les ulceres invétérés d'augmenter en malignité. Pour cet effet, on les saupoudre de ces cendres. L'eau distilée du tronc récent, produit de bons effets dans les cataractes, & dans l'obscurcissement de la vue. Ray, *H. P.*

## PAR

PAR, *pari.* Il se dit des jours. Voyez *Artios.* Dans les prescriptions, il signifie *à pari*, ou deux. On donne à quelques remedes le titre de *sine pari*, à cause des propriétés merveilleuses qu'on leur suppose.

PARA, παρὰ ; proposition dont on a fait grand usage dans la composition des termes de la Medecine ; elle affoiblit ordinairement la force du mot simple qu'elle précede ; elle marque un défaut, ou l'absence de quelque modification qui empêche la chose dont il s'agit d'être dans son état de perfection. On aura des exemples de ce que nous venons de dire dans quelques-uns des mots suivans.

PARABOLANI, *Parabolains*, est le nom qu'on donnoit à ceux qui avoient soin des malades dans les Hôpitaux établis par les premiers Empereurs Chrétiens. Ce terme est dérivé du mot grec παράβολος, *parabolos*, qui signifie jetté au hasard, exposé, avanturé, parce que ces gens-là risquoient leur vie & leur santé, par charité pour les malades, singulierement lorsqu'ils étoient attaqués de maladies contagieuses.

Godefroi prétend que les *Parabolains* étoient des especes de Clercs ou Ecclésiastiques, parce qu'il est parlé de l'Office de *Parabolains* dans le Code au titre *de Episcopis & Clericis.* Il peut bien être que quelques-uns fussent Ecclésiastiques : mais il est vraissemblable qu'ils ne l'étoient pas tous. Il peut être vrai aussi, comme quelques Savans l'ont pensé, que ceux qui se chargeoient de cet emploi le faisoient en conséquence de quelque vœu, ou par motif de religion. Mais la raison pour laquelle il est fait mention des *Parabolains* dans le Code, au titre que nous venons de citer, est que leur élection dépendoit des Evêques. Leur nombre pour la ville d'Alexandrie étoit fixé à six cens, comme on le peut inférer d'une Loi du Code, qui en même-tems les oblige à vaquer assiduement à leurs fonctions auprès des malades, & à rester perpétuellement dans les Hôpitaux, sans en sortir même pour assister aux spectacles publics auxquels le peuple étoit invité, ou pour entendre les plaidoyers des Avocats, comme il étoit permis à toutes autres personnes.

De plus, il paroît par les termes dans lesquels s'énoncent les Lois concernant les *Parabolains*, que ce mot étoit en usage, & l'office établi antérieurement à ces Lois ; ensorte que les Empereurs Theodose & Justinien semblent n'avoir fait autre chose que régler la forme des élections, les fonctions attachées à cet office, & le nombre des Officiers, dont le nom pouvoit être fort ancien lors de la publication de ces réglemens.

Une erreur à ce ſujet qui mérite d'être remarquée, eſt la mépriſe de ceux qui ont pensé que ces *Parabolains* étoient proprement des Medecins. Ce qui les a trompés, eſt le mot latin, *curare*, employé dans les Lois où ſont détaillées les fonctions attachées à cet office; terme qui ſignifie également guérir & ſoigner. Mais il eſt évident que dans l'endroit où il eſt employé, il doit être pris dans le ſecond de ces deux ſens, & que *curare debilium ægra corpora*, qui ſont les propres termes de la Loi, ne ſignifie autre choſe que « prendre ſoin des « corps foibles & infirmes des malades. » Ajoutez à cela, que ſi les *Parabolains* euſſent été les Medecins des Hôpitaux, leur élection n'auroit pas ſans doute dépendu des Evêques & des Prêtres ; ç'eût été aux *Archiatres*, ou Medecins en chef des grandes Villes, de les choiſir, parce que ces *Archiatres* étoient eux-mêmes obligés de viſiter les pauvres. Le Clerc, *Hiſtoire de la Medecine.*

PARABOLICUS IGNIS, la chaleur du Soleil, augmentée à l'aide d'un miroir concave, *Collect. Chym. Leydenſ. Proleg. cap.* 2.

PARACELSUS, *Paracelſe*, Medecin & Chymiſte fameux. Nous avons donné une abrégé de ſa vie & de ſa doctrine dans notre Préface.

PARACENTESIS, παρακέντησις, de παρακεντέω, percer; *paracenteſe ;* nom d'une opération chirurgicale, qui conſiſte à faire une ouverture à l'abdomen, dans l'hydropiſie aſcite, pour donner une ſortie aux eaux. Voyez *Hydrops.*

L'ouverture faite à la poitrine pour en évacuer le ſang extravasé, l'eau & le pus, s'appelle *paracenteſe* de la poitrine,

PARACMASTICOS, παρακμαστικός, *déclinant.* Voy. *Acmaſticus.*

PARACME, παρακμή, de παρά, & de ἀκμή. Voyez *Acme, déclin.* Ce mot ſe dit en général ou d'une maladie, ou d'un malade âgé.

PARACOE, παρακοή ; difficulté d'entendre.

PARACOLLETICOS, παρακολλητικός, *agglutinant.*

PARACOPE, παρακοπή, de παρακόπτω, être en délire; *délire léger*, ou légere aliénation d'eſprit. Hippocrate.

PARACRUSIS, παράκρουσις, de παρακρούω ; être dans un délire léger. Ce mot eſt ſynonyme à *Paracope*. C'eſt de-là qu'on a fait l'adjectif παρακρουστικός, qui eſt dans un délire léger.

PARACYNANCHE ; eſpece d'*eſquinancie.* Voyez *Angina.*

PARADISI-GRANA. Voyez *Cardamomum.*

PARAGOGE, παραγωγή, de παρά, proche, & de ἄγω, conduire ; l'action d'approcher ou de réduire les os.

PARALAMPSIS, παράλαμψις, cicatrice à la partie tranſparente de la cornée, de παραλάμπω, briller un peu.

PARALIUS, eſpece de tithymale dont Dioſcoride fait mention, *Lib. IV. cap.* 165.

PARALLAXIS, παράλλαξις, de παραλλάσσω, s'écarter mutuellement; écart mutuel des deux parties d'un os rompu, dont l'une gliſſe à côté de l'autre. Voyez *Fractura.*

PARALLELA, eſpece de teigne ou de lepre, qui attaque ſeulement la peau ou les mains. C'eſt un ſymptome de maladie vénérienne. Castelli, d'après *Foreſtus.*

PARALOPHIA, de παρά, proche, & de λοφία, éminence du dos ; c'eſt, ſelon Keill, la partie latérale la plus baſſe du cou.

PARALYSIS, de παραλύω, réſoudre ou affoiblir; *paralyſie.*

Entre les maladies qui proviennent du défaut de ton qui convient aux viſceres & aux parties ſolides, je n'en connois point de plus importantes que celles qui affectent la tête & ce qu'elle contient. Et entre ces maladies, les plus conſidérables ſont, ſans contredit, ces réſolutions de nerfs, que les Medecins appellent communément apoplexies, hémiplégies, *paralyſies.* Ces trois maladies ont tant de rapport enſemble, que nous ne les ſéparerons point, & que nous les examinerons dans ce même article.

On convient généralement que toutes ces maladies affectent le mouvement & les ſenſations dont les nerfs & les parties nerveuſes & membraneuſes qui en ſont formées, ſont les principaux organes.

Or un nerf eſt compoſé de canaux tendres qui portent un fluide très-ſubtil, & qui ſont couverts d'une membrane qui tire ſon origine des meninges du cerveau. Cette membrane qui les enveloppe eſt parſemée de toutes ſortes de vaiſſeaux, ſans même en excepter les vaiſſeaux lymphatiques : c'eſt pourquoi elle eſt ſujette aux inflammations & aux gonflemens, ſelon Boerhaave, *Prax. Med.* & ſelon Barthel. de Moor. *Path. Cereb. cap.* 10.

Les Medecins ne ſont point d'accord ſur la cauſe en vertu de laquelle ſe font les ſenſations & le mouvement dans le corps, par le moyen des nerfs : quant à moi, je ne doute point que ce ne ſoit un fluide lymphatique, très-ſubtil, imprégné d'une ſubſtance pure, aérienne, éthérée & élaſtique, qui ſéparée dans les petits canaux du cerveau, du cervelet & de la moelle ſpinale, paſſe non-ſeulement dans les petites cavités de leurs fibres nerveuſes; mais encore de ces cavités, dans les nerfs mêmes, & enfin dans toutes les parties du corps. Ce fluide pouſſé en quantité, & avec une impétuoſité convenables, dans les nerfs & dans les membranes nerveuſes, y produit une certaine tenſion, & lorſque cette tenſion n'eſt ni trop grande ni trop petite, les ſenſations & le mouvement ſe font bien dans tout le corps, & l'on dit que les nerfs mêmes ont alors leur ton & leur élaſticité naturelle; les nerfs paſſent pour robuſtes, lorſque les particules les plus ténues dont ils ſont compoſés, ſont tellement cohérentes les unes aux autres, qu'elles peuvent ſurmonter l'impétuoſité, ou naturelle, ou un peu plus grande que dans l'état naturel des fluides : mais ſi la cohéſion de ces particules ne ſuffit pas pour contre-balancer cette force, alors on dit que le ſyſteme nerveux eſt trop foible.

Un nerf dans ſa tenſion naturelle, eſt toujours plein du fluide nerveux : auſſi, ſelon les loix de l'hydraulique, ſi on le touche légerement, même à ſon extrémité la plus éloignée, le mouvement paſſera avec une viteſſe incroyable au cerveau, & au *ſenſorium commune*, préciſément comme il ſe fait dans un petit tuyau plein d'eau, & couvert à ſes deux extrémités d'un morceau de cuir ; ſi l'on preſſe le couvercle de l'une des extrémités, on appercevra ſubitement l'impreſſion de l'eau ſur le couvercle de l'autre extrémité, c'eſt ainſi que s'exécute proprement, ce que nous appellons ſenſation.

Les inſtrumens des mouvemens volontaires ſont les muſcles, qui ſont compoſés de fibres nerveuſes, tendineuſes & charnues, parſemées partout de petites fibres nerveuſes, & qui agiſſent de la maniere ſuivante.

Les fibres nerveuſes, tendineuſes & charnues doivent être tendues, & pleines de lymphe, de maniere à retarder le ſang qui traverſe un muſcle; le ſang ainſi retardé enfle néceſſairement le ventre du muſcle ; le gonflement du ventre du muſcle, le racourcit; alors ſon extrémité & les parties mobiles qui y ſont attachées, ſont tirées vers l'origine même du muſcle. Auſſi le muſcle eſt-il plus dur, & réſiſte-t-il, pour ainſi dire, au toucher, lorſqu'il eſt en action, d'où nous devons conclurre par rapport au mouvement & à la ſenſation ; qu'il faut plus de force & une plus grande abondance de fluide nerveux, pour l'un que pour l'autre.

Il ſuit évidemment de ce que nous venons de dire que la diminution de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs, ſera néceſſairement ſuivie de l'extinction, ou tout au

moins de l'affoibliffement de leurs actions, tant par rapport au mouvement que par rapport à la fenfation.

C'eft de-là que proviennent toutes les maladies comprifes fous la notion commune de réfolution des nerfs, par laquelle on entend une incapacité d'accomplir les mouvemens, & de percevoir les fenfations, qui naît de la diminution de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs. Il y a différens degrés dans ce dérangement; entre ces degrés nous en choifirons deux comme les plus généraux : ou les mouvemens volontaires, les actions animales, & l'ufage de la raifon, ne fe font plus, & le malade tombe comme s'il avoit été frappé de la foudre; ou la raifon demeurant faine, les mouvemens volontaires, les actions animales, ou du moins la fenfation du toucher, font languiffantes, ou totalement détruites. Dans le premier cas, le malade eft apoplectique, & dans le fecond, il eft paralytique.

On diftingue dans les apoplexies trois degrés différens; le dernier qui eft ordinairement mortel, c'eft lorfque les fenfations, tous les mouvemens animaux & la plupart des actions vitales du corps font détruites à la fois. Voyez *Apoplexia*. Le fecond degré, c'eft lorfqu'il n'y a plus d'ufage des fens, de mouvemens volontaires, ni de raifon, fans toutefois que les actions vitales foient détruites; alors l'apoplexie ne fe termine pas toujours par la mort, mais elle dégénere communément en hémiplégie. Le dernier degré que nous appellons apoplexie fpafmodique, eft le moins dangereux; & il eft accompagné des mêmes fymptomes que le fecond; ces fymptomes feulement ceffent plutôt, & ne dégénerent pas fi fréquemment en *paralyfie*. C'eft ce degré léger d'apoplexie que nous allons confidérer ici principalement.

Cette efpece d'apoplexie fe manifefte par les fymptomes fuivans.

Elle eft précédée pendant un tems confidérable, de foibleffe dans les fens, furtout de la vue & de l'ouie, de vertige, de foibleffe d'articulations, de tremblemens, d'engourdiffemens dans les actions animales, & communément d'affections hypocondriaque & hyftérique. Dans ces entrefaites, il arrive que le malade eft privé fubitement & inopinément de fa raifon, de tous fes fens, & des mouvemens animaux, qu'il tombe à terre, que fes piés & fes parties inférieures font froides, que fa peau eft feche, & en conftriction fpafmodique que fon vifage & fes yeux font rouges & gonflés de fang, & que fon pouls eft fort & prompt. Quelques heures après que ce paroxyfme a commencé, ou il rend de lui-même une grande quantité d'impuretés vifqueufes, ou tout fon corps fe couvre de fueurs; après quoi il revient à lui-même, & recouvre la raifon, les fens ou la faculté de fe mouvoir. Plufieurs nous difent que dans cet état ils ont fenti de la conftriction à la gorge, la déglutition gênée, & leur poitrine ferrée comme avec une corde. Si on ne remédie à ce paroxyfme, il aura des retours fréquens, & fe terminera enfin par une hémorrhagie fatale de cerveau.

Il y a au contraire hémiplégie, lorfque la raifon & les mouvemens vitaux fubfiftant, les mouvemens volontaires, ou du moins la fenfation du toucher eft affoiblie. Je nie que cette hémiplégie ou *paralyfie*, foit univerfelle ou qu'elle affecte tout le corps, à moins que ce ne foit peut-être dans l'apoplexie. Je ne crois pas non plus qu'une *paralyfie* puiffe affecter tout le corps, hors la tête, du moins je n'ai jamais rencontré ce cas dans la pratique; toute *paralyfie* affecte un côté du corps & le prive de mouvement, ou fe borne à un membre particulier. La *paralyfie* s'appelle hémiplégie, lorfque la moitié de la tête & du vifage eft attaquée; dans l'autre cas, on l'appelle *paralyfie* d'un côté; & dans le dernier, *paralyfie* particuliere. La *paralyfie* eft vraie ou fauffe. La vraie a quelquefois fon fiége dans la partie fupérieure de la moelle allongée, quelquefois dans la partie moyenne, ou même dans les parties inférieures; elle ôte en quelque forte aux malades la faculté de fentir & de fe mouvoir; elle naît d'un tranfport d'humeurs fur les nerfs qui en font comprimés. L'hémiplégie fuccede à une attaque d'apoplexie, ou furvient fans cette attaque; elle commence par un refroidiffement du côté qui doit être affecté; elle eft précédée d'un vertige; elle fe termine peu à peu par une abolition des fenfations & du mouvement. Cependant le côté fain eft quelquefois tourmenté de mouvemens convulfifs & fpafmodiques. La bouche fe met fréquemment en diftorfion, comme celle d'un chien; &, felon le progrès du mal, les fonctions de l'efprit, mais furtout la mémoire commencent à s'affoiblir. Cœlius Aurelianus, dit, *Chron. Lib. II. cap.* 1. que la *paralyfie* particuliere, eft annoncée par un fentiment de pefanteur dans la partie qu'elle doit accabler, par un mouvement lent, accompagné de ftupeur, par la pâleur, par l'engourdiffement, & par le relâchement, la flaccidité, la molleffe, & la froideur au toucher de la partie affectée, qui eft comme dans l'atrophie, ou dans la tumeur œdémateufe, mais il faut bien fe garder de confondre l'inaptitude au mouvement volontaire, qui accompagne la *paralyfie*; avec celle qui naît quelquefois des rhumatifmes & des affections gouteufes. Cette derniere eft jointe à des fpafmes, des convulfions, & des fymptomes qui font tout-à-fait étrangers aux *paralyfies*.

La *paralyfie* particuliere attaque différentes parties; tantôt elle tombe fur les membres inférieurs, & fur les parties de l'abdomen qu'elle prive de mouvement feulement, ou de mouvement & de fenfation, tandis que les parties qui font au deffus du diaphragme font faines. Alors le malade rend involontairement les urines & les excrémens. Il furvient une tumeur œdémateufe, de la fievre, & enfin la mort. Tantôt elle tombe fur les bras & les mains; fi elle eft fauffe, & que ce foit une des fuites de la colique, on l'appelle *paralyfie* qui provient de la colique. Mais fi elle a d'autres caufes, elle fe nomme *paralyfie* des mains. Il y a auffi une *paralyfie* des paupieres, dans laquelle elles ne peuvent être féparées, & où il fe fait un écoulement involontaire de larmes. La *paralyfie* de la langue s'appelle *aphonie*. Voyez *Aphonia*. Lorfque le pharynx eft paralytique, la déglutition ne fe fait plus. Il ne faut pas confondre cette efpece de *paralyfie* avec les fpafmes du pharynx. L'œfophage, l'eftomac, & les inteftins deviennent paralytiques dans les moribonds; alors tout ce qu'on leur fait avaler, furtout les liqueurs, font en defcendant une efpece de bruit & de murmure. La *paralyfie* du fphyncter de l'anus fe manifefte par la chûte du rectum, & par une évacuation involontaire des excrémens; celle de la veffie, par une incontinence d'urine; celle des vaiffeaux fpermatiques, par un écoulement continuel de femence, & celle des mufcles du pénis par le défaut d'érection. Cœlius Aurelianus dit, *Chron. Lib. II. cap.* 1. qu'entre les Anciens, Hérophyle faifoit mention d'une *paralyfie* du cœur fuivie de mort fubite, fans aucune caufe évidente. Boerhaave, entre les Modernes, affure, *Prax. Medic.* p. 5. que la même chofe peut arriver.

Il eft évident par ce que nous avons dit jufqu'à préfent, que la caufe formelle & prochaine de ces maladies, confifte dans une interception plus ou moins grande de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs. C'eft pourquoi l'on diftingue les *paralyfies* en vraies & en fauffes. Les dernieres font plus fréquentes que les premieres; la perte des fenfations fuppofe un défaut prefque total du fluide nerveux; au lieu que l'inaptitude au mouvement n'exige que de la diminution dans l'influx du fluide nerveux. Ce que nous avons donc à chercher maintenant, ce font les différentes caufes capables d'altérer cet influx. Plufieurs Medecins ont eu recours à une obftruction dans les nerfs : mais cette conjecture ne peut fubfifter; elle eft démontrée fauffe, non-feulement par la petiteffe des nerfs, mais encore par la fub-

tilité du fluide qu'ils contiennent. Voyez là-dessus Barthel. de Moor. *Path. Cereb. cap.* 10. la vraie cause de l'interception de l'influx du fluide nerveux, est plutôt la solution de continuité des nerfs, comme dans les blessures ou plaies, les contusions violentes, la compression des nerfs, ou quelqu'affection contre nature, dont le siége soit à leur origine. Mais comme toutes les *paralysies* proviennent de cette cause commune, & comme cette cause varie dans ses effets : nous allons examiner, à quoi l'on doit attribuer cette diversité.

Il est évident, tant par la raison, que par les dissections anatomiques de ceux qui sont morts de ces maladies, qu'il faut expliquer cette variété d'effets, par celle des parties affectées. Ceux à qui nous devons les Observations de cette espece, Willis, Bonnet & Wepfer, ont tous remarqués dans les personnes mortes d'apoplexie, que la cause du mal avoit sa cause dans le cerveau, dans ses ventricules & dans le cervelet. Brunner, *in A. N. C. an.* 1. *Decad.* 3. *Obs.* 153. & 154. fait l'histoire de deux apoplexies mortelles, dont l'une provenoit d'une hydropisie de cerveau, & l'autre d'un sang qui s'y étoit extravasé. Le même Auteur nous dit au contraire, que dans l'hémiplégie un côté de l'origine de la moelle allongée, s'est trouvé inondé de sérosités extravasées, & comprimé de tumeurs. Bonnet donne *Sepulchret. Anatom. Lib. I. Sect.* 15. plusieurs exemples d'extravasation de sérosité dans ces parties. Nous lisons dans Wepfer. *Auct. Hist.* 14. & dans Brunner, *Obs.* 154. de l'ouvrage que nous avons déja cité, qu'ils y ont vû des tumeurs enkystées. Il est inutile d'appuyer notre opinion, d'un détail d'abscès, de plaies & d'ulceres, qui affectant la moelle allongée, ont causé l'hémiplégie, ou qui pénétrant dans le cerveau, ont produit l'apoplexie. D'ailleurs l'Anatomie nous apprend que les nerfs destinés aux fonctions vitales, partent du cervelet; que ceux qui servent aux sensations, ont leur origine à la base du cerveau; & que ceux qui sont employés au mouvement volontaire & à la sensation du toucher, naissent particulierement de la moelle allongée : d'où nous devons inférer que dans toutes les apoplexies, la cause qui comprime les nerfs est dans le cerveau; que cette cause dans la *paralysie*, a son siége dans la moelle allongée, & que dans l'hémiplégie, elle réside particulierement aux environs d'un des côtés de l'origine de la moelle allongée.

Mais entre les causes qui produisent la compression des nerfs dans le cerveau, & qui interceptent l'influx du fluide nerveux, subtil & moteur; la plus considérable est ordinairement la stagnation du sang dans les vaisseaux des membranes du cerveau. Or cette stagnation naît du retardement du mouvement du sang dans les veines & les sinus veineux, & de la lenteur de son retour au cœur. Lorsque le sang a été porté à la tête avec une impétuosité plus grande que la facilité que les veines ont de le recevoir; alors il se fait nécessairement une distension des vaisseaux, & cette distension est suivie de stagnation : c'est ainsi que les choses se passent surtout dans les personnes pléthoriques, hypocondriaques, néphrétiques & hystériques, en conséquence des spasmes violens des parties inférieures. C'est aussi de cette maniere que se produit quelquefois l'espece légere d'apoplexie que nous appellons spasmodique; parce que dans ce cas, lorsque les spasmes viennent à cesser, la masse du sang est déterminée vers les parties inférieures. La circulation des humeurs dans les vaisseaux recommence avec liberté, & le mal perd communément de sa violence. Pour produire ces heureux effets, il ne s'agit quelquefois que d'ouvrir la veine à tems, & que de relâcher le ventre par un clystere. Dans ce paroxysme, le visage est rouge, le pouls vif & prompt, le mouvement & les sensations sont détruites, & tout le corps se couvre d'une sueur abondante.

Si la stagnation continue pendant quelque tems, & si le malade abonde en sérosités; alors la partie la plus fluide des sucs séreux, s'échappe peu à peu par les pores des vaisseaux distendus contre nature, agit sur les nerfs & les comprime. Si cette action se fait à la base du cerveau, il s'ensuit une apoplexie. Le second degré d'apoplexie qui provient d'une affluence de sérosités vers les branches de la moelle allongée, est communément suivi de l'hémiplégie : mais l'hémiplégie qui provient de cette cause, n'est point précédée de l'apoplexie, lorsque la sérosité qui se sépare du sang en stagnation, tombe immédiatement sur la moelle allongée : on distingue cette hémiplégie par l'épithete de séreuse, & les personnes pituiteuses, sanguines & phlegmatiques y sont particulierement sujettes. Dans ce cas le pouls est languissant & foible, le visage pâle, le malade est attaqué d'une espece d'assoupissement, & ses sens sont engourdis. Les Medecins, mais entr'autres, Cælius Aurelianus, *Chron. Lib. II. cap.* 1. ont bien remarqué que cette maladie attaquoit fréquemment les veillards, sur-tout en Automne & en Hiver.

Quant aux causes plus éloignées, qui produisent selon la diversité des tempéramens, tantôt une hémiplégie séreuse, tantôt une hémiplégie sanguine; la plus importante est une trop grande quantité de sang dans les personnes actives, & qui ont le malheur d'être d'une constitution lâche & spongieuse. Cette surabondance de sang produit des effets funestes, avec d'autant plus de facilité, que l'agitation des humeurs est plus grande; car dans une ébullition violente, ces humeurs distendent les vaisseaux foibles du cerveau, & s'extravasent quelquefois absolument: il n'est pas difficile d'expliquer actuellement pourquoi il arrive aux personnes pléthoriques d'être attaquées subitement des maladies dont il s'agit, après une débauche excessive de femmes, de vins violens, un usage inconsidéré de bains trop chauds, de grands exercices pendant un tems chaud, ou après s'être exposé au Soleil, ainsi que nous en avertit Prosper Martian dans son *Commentaire*, & pourquoi ces maladies sont encore des suites de quelqu'agitation d'esprit, ou d'une indigestion, sur-tout si le corps est exposé au froid dans ces circonstances. J'ai vû moi-même plusieurs personnes, qui ont été frappées subitement d'apoplexie, pour avoir pris du froid immédiatement après avoir trop bû de vin ou de biere.

La surabondance de sang contribue encore aux *paralysies*, lorsqu'en conséquence des spasmes des parties inférieures, produits par quelque cause que ce soit, ce fluide est poussé avec impétuosité aux parties supérieures, & sur-tout à la tête, & s'y met en stagnation. C'est de-là que nous devons déduire la cause des apoplexies spasmodiques, & des hémiplégies sanguines qui surviennent aux personnes hypocondriaques & hystériques : on en trouve un exemple surprenant dans les *Consultations* de Frederic Hoffman. C'est aussi par la même raison qu'on observe quelquefois dans la pratique que la suppression ou le dérangement des regles, ou d'un écoulement hémorrhoïdal, est suivie de *paralysie*. La suppression subite de quelqu'évacuation de sang habituel, ou actuel, ne manque guere d'être suivie de *paralysie*; aussi sont-elles fort communes dans les cas où l'on a été violemment effrayé, où l'on a souffert du froid, & où l'on a fait un usage inconsidéré d'astringens, de repercussifs & d'opiats, tandis que l'on avoit ses regles, que les vuidanges se faisoient, ou qu'il y avoit écoulement hémorrhoïdal.

C'est ainsi que la stagnation du sang produit des *paralysies* & des apoplexies, pour la plupart sanguines & passageres; mais qui deviennent séreuses & fatales à la longue. Ces maladies sont encore produites immédiatement par des impuretés séreuses, portées en abondance à la tête, & agissantes sur l'origine des nerfs. Aussi est-il d'expérience que la suppression subite des excrétions séreuses, des sueurs critiques, de la transpiration insensible, de la salivation excessive, soit spontanée, soit excitée par le mercure, de l'écoulement de sérosités par les oreilles, les yeux & les narines, de

la fanie d'ulceres invétérés, de fiftules & de tranfpiration fétide par les piés, font fuivis de *paralyfies* violentes : d'où il s'enfuit auffi que les enfans qui ne font point fujets à ces différentes évacuations, le font aux *paralyfies*. Il eft queftion dans les Confultations de Frederic Hoffman, *Sect.* 1. *cap.* 26. d'un enfant de deux ans qui fut attaqué d'une *paralyfie* causée par la fuppreffion de la tranfpiration. On voit que les longues routes, faites dans des lieux humides & froids doivent expofer aux mêmes accidens : on en trouvera plufieurs exemples dans Foreftus, *Lib. X. Obferv.* 83. & 84. c'eft à cela qu'il faut rapporter celui *des Mémoires de l'Academie des Curieux de la Nature*, *Dec.* 3. *an.* 7. & 8. *Obf.* 203. Il s'agit d'un homme de 70 ans, qui fut attaqué d'une *paralyfie* fur le côté droit, immédiatement après la guérifon d'une furdité ; il eft évident que la ceffation du premier accident ne donna lieu au fecond que parce que la matiere que caufoit la furdité, fe jetta fur le côté droit de la moelle allongée.

Si la férofité portée à la tête eft acre, fcorbutique, & rappellée inconfidérément des articulations & de la peau, par des onguents répercuffifs & fulphureux, ces maladies n'en feront que plus terribles. Nous avons un grand nombre d'exemples de teignes, de croutes laiteufes, de gales, & de fievres pourpreufes, dont la répercuffion a été immédiatement fuivie de *paralyfie*. Il en eft de même des rhumathifmes & des affections gouteufes, qui font produites & fomentées, comme tout le monde fait, par des férofités acres, logées aux environs des parties membraneufes des articulations. Si cette férofité eft répercutée par des opiats, ou des aftringens, remedes dont on fe fert ordinairement pour calmer la douleur, ou fi l'imbécillité des parties donne lieu à fa tranfmigration, il s'enfuivra des *paralyfies* très-opiniâtres. On trouve dans les Confultations de Frederic Hoffman, *Cas* 21. un exemple d'hémiplégie, caufée par une maladie gouteufe, & accompagnée de rhumatifme. Il faut mettre au même rang la *paralyfie* fcorbutique qui eft toujours fauffe, & qui tire fon origine d'une férofité acre, fcorbutique, & en ftagnation aux environs du commencement des nerfs qu'elle comprime. Telle eft la nature des mercuriels, que leur ufage inconfidéré, par des perfonnes foibles, & d'une conftitution impure, à qui l'on fe propofe de procurer la falivation, leur procure des *paralyfies* ; car le mercure mêlé avec les particules falines & excrémentitielles du corps, acquiert une qualité fortement irritante, par laquelle il agit particulierement fur la fubftance nerveufe & fibreufe des glandes, & donne lieu à une affluence confidérable d'humeurs lymphatiques & falivaires. S'il arrive que l'évacuation de ces humeurs par la bouche foit fubitement interrompue ; comme il s'en fait une affluence continuelle, elles fe porteront en trop grande abondance à l'origine de la moelle allongée, tomberont fur les nerfs mêmes, fe mettront en ftagnation, comprimeront & empêcheront l'influx du fluide nerveux de fe faire dans les canaux qui lui font deftinés.

Il arrive encore fréquemment que les fpafmes des membranes qui environnent le cerveau & la moelle allongée, donnent lieu à des hémiplégies & à des apoplexies.

La raifon de ces effets, eft que l'agitation violente de ces membranes les affoiblit, les relâche, & leur ôte la force d'empêcher les fucs lymphatiques & fluides qui s'y portent, de refter en ftagnation dans leurs vaiffeaux, & conféquemment de comprimer la fubftance médullaire. C'eft pourquoi nous voyons fouvent l'épilepfie fuivie de l'hémiplégie, qui quand elle eft fatale ne manque pas de dégénérer en apoplexie. Par quelle raifon un accès violent de colere, entraîneroit-il quelquefois une *paralyfie*, fi ce n'étoit parce que la trop grande conftriction des nerfs & des vaiffeaux donnant lieu à la ftagnation des humeurs, intercepte l'influx du fluide nerveux.

Toutes ces caufes pernicieufes feront d'autant plus énergiques, & produiront des effets d'autant plus certains, qu'il y aura plus de flaccidité dans le cerveau, & de foibleffe dans le fyfteme nerveux ; car plus les parties nerveufes feront lâches, moins elles feront capables de réfifter à l'inondation des humeurs, & plus elles en favoriferont la ftagnation & l'extravafation. Les caufes antécédentes de la foibleffe des nerfs, font la vieilleffe, un tempérament fanguin, une habitude de corps, lâche, molle & fpongieufe, une vie oifive & fédentaire, un ufage trop modéré des liquides, ou un ufage exceffif de biere épaiffe & chargée de houblon, ou de vin ; des alimens tròp fucculents, le trop de fommeil ; les veilles exceffives, le trop d'étude & de méditation, la débauche avec les femmes, les longs chagrins, le féjour dans des lieux humides & froids, & l'Hiver. Lorfque les corps font affoiblis, là caufe la plus légere, & qui paroît le moins mériter d'attention, incline aux *paralyfies* & aux apoplexies ; je n'en veux pour preuve que l'exemple d'une perfonne qui prit les eaux de Selter, régulierement, avec un corps bien préparé, & qui fut toutefois attaquée d'une apoplexie qui laiffa après elle une fauffe *paralyfie*.

Après avoir parlé de l'hémiplégie, nous allons maintenant paffer aux différentes efpeces de *paralyfies*. Celles auxquelles nous nous attacherons principalement ici, font les *paralyfies* inférieures du corps, des jambes & des piés, de l'abdomen, de toutes les parties fituées au-deffous du diaphragme ; celles qui font au-deffus étant fupposées faines & non affectées. Dans ce dernier cas, la caufe a fon fiége dans la moelle allongée, aux environs des premieres vertebres des lombes, ainfi qu'il eft fuffifamment démontré par la diffection de deux malades qui font morts de cette efpece de *paralyfie*, & par l'exposé qu'on en trouve, *A. N. C. Vol. II. Obf.* 51. & 120. On trouva dans l'un de ces malades la moelle fpinale endommagée, & plus d'à moitié diffoute, aux environs de la premiere vertebre des lombes. Dans l'autre, la moelle allongée étoit dans toute la partie inférieure de l'épine, fi flafque & fi dépouillée de fuc, qu'il y avoit un intervalle confidérable entr'elle & les os. Cette maladie peut encore provenir, 1°. de quelque caufe extérieure violente, comme de fractures, de luxation, ou de bleffure à l'épine qui pénetre jufqu'à la moelle ; on en trouvera des exemples, *A. N. C. Cent.* 10. *Obf.* 8. & *Dec.* 1. *an.* 3. *Obf.* 66. 2°. de caufes internes, comme de rhumatifmes, ou de maladies convulfives du dos. Il y en a un exemple remarquable dans les *Memoires des Curieux de la Nature*, que nous avons déja cité *Vol. II. Obf.* 102.

La caufe du mal eft quelquefois logée dans l'os facrum ; elle produit alors l'impoffibilité de marcher, & la *paralyfie* des jambes & des piés. Cette efpece de maladie eft quelquefois héréditaire, & dépend d'un état contre nature de la moelle contenue dans l'os facrum. On trouvera, *Hift. Morb. Wratisl. an.* 1701. des exemples de cette efpece de *paralyfie*, causée par des tumeurs originelles à l'os facrum, qui fe font exulcérées dans la fuite, & qui font devenues mortelles. Cette *paralyfie* furvient auffi après des fievres intermittentes & aigues, lorfque les malades fuivent un mauvais régime, ou s'abandonnent à quelques paffions. Alors c'eft à une férofité peccante portée fur la moelle de l'os facrum, qu'il faut attribuer la *paralyfie*. Les femmes y font fujettes, après des accouchemens laborieux, des avortemens, & des fuppreffions de vuidanges ; & elle n'a d'autre caufe, que la furabondance du fang précipité par des fpafmes fur l'os facrum, où il fe met en ftagnation, & dont la partie féreufe s'échappe à travers les petits pores des vaiffeaux qui les contiennent, à moins qu'on ne prévienne cet effet par des remedes ordonnés à propos.

Il y a une efpece de *paralyfie* à laquelle les bras font fujets ; fi elle vient à la fuite d'une colique diffipée in-

considérément par des anodyns & par des opiats, on l'appelle *paralysie* causée par la colique. Elle naît d'une sérosité acre & peccante portée sur les parties nerveuses des bras,& sur celles du corps;il y en a un exemple frappant, *A. N.C.Dec.* 3. *an.*7. *Append. ad Obs.* 308. cette *paralysie* succéda à une colique arrêtée par des opiats. Il est fait mention dans le même ouvrage, *an.* 4. *Obs.* 30. d'une *paralysie* précédée d'une colique, & causée par l'usage du vin adouci avec de la litharge. Cet accident est très-ordinaire à ceux qui travaillent dans les mines de plomb; ils commencent à être attaqués d'une colique violente, accompagnée d'une constipation opiniâtre, & d'une *paralysie* des bras; ce qu'il faut rapporter aux exhalaisons pernicieuses auxquelles ils sont exposés.

La maladie dont il s'agit peut avoir encore d'autres causes, & provenir d'une disposition scorbutique des humeurs. Voyez là-dessus, *A.N.C.Dec.*1. *an.* 3.*Obs.* 334. Son siége peut être dans les vertebres du cou, & dans les vertebres supérieures du dos, d'où les nerfs sont distribués dans les bras. Forestus fait mention, *Lib.X. Obs.* 95. d'une *paralysie* causée par un coup de pierre sur le cou. Cette maladie est quelquefois une des suites de l'hydropisie de poitrine, ainsi que l'a remarqué Charle Pison, *Tract. de morb. ex serosa colluvie, Sect.* 3. *cap.* 7. dans ce cas la lymphe qui est en stagnation dans les petits vaisseaux distribués dans la membrane des nerfs, ne pouvant se jetter dans le canal thorachique,& comprimant les nerfs,peut être regardée comme la cause du mal.

Quant aux prognostics des *paralysies*, on peut tenir pour certain que l'apoplexie spasmodique, & que l'hémiplégie sanguine sont de facile guérison; mais qu'elles sont sujettes à des retours fréquens, & à se terminer enfin à des hémorrhagies de cerveau, à moins qu'on ne prenne des mesures contre ces accidens. Les autres especes de *paralysies* & d'hémiplégies séreuses, ne tuent pas sur le champ: mais la cure en est d'autant plus difficile, que l'altération des sens, tant intérieurs qu'extérieurs, est plus grande. D'ailleurs il est assez rare que le malade ne s'en ressente point pendant le reste de sa vie. Il arrive quelquefois que des enfans sujets à des *paralysies*, en guérissent radicalement, aux environs de l'âge de puberté: mais ce bonheur n'arrive que très-rarement, pour ne pas dire jamais, aux adultes. L'hémiplégie du côté gauche est plus dangereuse que celle du côté droit; parce que les ramifications de l'aorte sont plus nombreuses de l'un de ces côtés que de l'autre. Si la partie affectée est encore douloureuse, capable de sensation, ni trop froide, ni exténuée; il y aura quelque espérance de guérison, & le mal ne doit point être regardé comme absolu, tant qu'il y aura sensation de fourmillemens, & de picottemens. La *paralysie* de l'abdomen & des parties inférieures est ordinairement mortelle, & accompagnée de gangrene. Toutes les *paralysies* en général se guérissent plus aisément au Printems & en Eté, qu'en Automne & en Hiver.

On dit que la fievre emporte la *paralysie* à laquelle elle succede: mais il faut entendre ceci plutôt d'une fievre artificielle que d'une fievre naturelle, & d'une *paralysie* séreuse, plutôt que sanguine; car si la fievre est naturelle, elle sera ou continue, ou intermittente: la fievre continue est toujours dangereuse, & l'intermittente ne guérit gueres. Nous entendons par une fievre artificielle, une augmentation de mouvement dans le cœur,& dans les arteres, produite par art, & en conséquence de laquelle la circulation du sang se fait plus promptement; & les sucs qui sont en stagnation aux environs des nerfs & de leur origine, sont distribués, & pour ainsi dire repompés. On parvient à procurer une fievre artificielle par des remedes tant soit peu acres & chauds, par des substances volatiles & nervines, par un exercice violent, surtout à l'ardeur du soleil, par des bains, tels que ceux de Laughstad, & par les eaux de Carlsbad; mais il faut s'interdire tous ces remedes dans les *paralysies* sanguines, où il y a déja mouvement fébrile; ce n'est que dans les *paralysies* séreuses où la circulation des humeurs est languissante, qu'il est permis d'y avoir recours.

Il y a deux indications principales à remplir dans la cure des *paralysies* & des apoplexies. La premiere est d'extirper les causes tant prochaines qu'éloignées, qui contribuent à l'interception de l'influx du fluide nerveux dans les nerfs. La deuxieme, c'est de fortifier la partie affectée & tout le systeme nerveux à l'effet de les remettre au ton naturel où ils étoient d'abord. Il est de la derniere importance de savoir si le mal est recent ou confirmé; parce que ces deux circonstances font varier la curation.

Si le Medecin est appellé immédiatement après l'attaque de la maladie, s'il trouve le pouls fort, & le visage rouge, il ne cherchera point de moyen plus efficace pour détruire la cause du mal qui consiste dans une stagnation de sang à la tête, que la saignée qu'il fera faire sur le champ, soit au bras, soit au cou, observant que l'incision soit assez large, afin que le sang puisse couler librement, & faire un jet considérable. Si le malade est plétorique, il fera d'abord ouvrir la veine du pied, de peur que s'il venoit à déterminer le sang vers les parties supérieures, les humeurs ne s'y portassent en trop grande abondance, & n'augmentassent le mal: mais après la saignée du pié, il en viendra à celle du bras, ou de la jugulaire: il est quelquefois à propos de réitérer cette saignée, & de la faire copieuse.

Il tentera la révulsion des humeurs qui sont en stagnation, par des clysteres tant soit peu acres & astringens, composés de plantes bienfaisantes dans les affections des nerfs, comme la rue, la marjolaine, la sarriette, le thym, le serpolet, les fleurs de lis des vallées; il ajoutera l'huile de camomile,& il en augmentera l'énergie, avec une quantité convenable de sel gemme, de sel ammoniac, d'urine humaine; réitérant l'injection de ces substances, aussi souvent que l'état du malade le requerra; il ordonnera des bains pour les piés, assez profonds, dans de l'eau chaude imprégnée d'herbes convenables dans les maladies des nerfs, de fleurs de camomile, de sommités d'ivraie, & de potasse: les bains produiront alors des effets merveilleux.

La saignée laissera les spasmes des parties intérieures subsister pendant quelque tems, & n'emportera pas toujours l'ébullition fievreuse des humeurs. C'est pourquoi il tentera de les tempérer par des diaphorétiques fixes, unis à des substances précipitantes & nitreuses; comme les poudres d'antimoine diaphorétique, les yeux d'écrevisse, la nacre de perles, le cinnabre, le nitre & l'ambre,qu'il fera prendre dans de l'eau de lis des vallées, ou dans de l'eau de fleurs de tilleul, ajoutant une quantité convenable de sirop de jus de citron; il facilitera par ces moyens la transpiration, ce qui quelquefois suffit seul, pour terminer des paroxysmes apoplectiques & paralytiques. Lorsqu'il s'agit de dissiper les spasmes des parties intérieures, je ne connois point de remede plus efficace, qu'une quantité convenable de liqueur anodyne, mêlée avec la liqueur besoardine, ou que l'esprit volatil de tartre; je fais prendre ces remedes alternativement, deux fois le jour, avec les poudres dont j'ai fait mention; je proscris au malade toutes sortes de boissons spiritueuses; je ne lui permets que des décoctions calmantes, de l'eau de fontaine pure, ou de l'eau de selter avec un peu de vin.

Si l'on fait ménager à propos ces remedes, & si le mal est récent, & non encore confirmé, par la stagnation du sang, on pourra en venir à bout: mais lorsque la sécrétion de la sérosité paroît s'être déja faite; le seul but que l'on doive se proposer, c'est de discuter, & de faire dérivation. Dans ces cas où le malade est pour ainsi dire léthargique, & ronfle, j'ai ordonné avec succès un émétique sous une forme liquide, mêlé avec des

analeptiques. Ce remede eſt capable de ranimer les mouvemens vitaux, & de reſtituer au malade l'uſage de ſes ſens & de ſa raiſon.

Voici l'ordonnance que j'ai faite en pareil cas.

Prenez *de l'eau ſpiritueuſe, de lis des vallées, des eaux de fleurs de tilleul, de prime-vere, de canelle*, & *du vinaigre diſtilé*, } *de chaque, deux onces;*
*d'eſprit de ſuccin*, ou *d'ambre*, & *de corne de cerf*, } *de chaque, une dragme;*
*d'antimoine diaphorétique, de cinnabre*, & *d'yeux d'écréviſſes*, } *de chacun une demi-dragme;*
*de tartre émétique, deux grains;*
*de ſirop d'écorce d'orange, deux dragmes.*

Mêlez le tout, & faites-en prendre deux cuillerées par heure.

Les ſubſtances volatiles urineuſes appliquées ſous les narines, feront d'un grand uſage, pour diſcuter la ſéroſité en ſtagnation. La plus énergique de ces ſubſtances, eſt l'eſprit de ſel ammoniac préparé avec de la chaux vive, & mêlé avec de l'huile de marjolaine & de rue: les ſternutatoires, ſurtout ceux qui ſont amis des nerfs, ſeront bienfaiſans en pareil cas, non-ſeulement parce qu'ils ranimeront les mouvemens vitaux, mais encore parce qu'ils feront ſortir par le nez des matieres ſéreuſes. Pour cet effet j'ordonne le mélange ſuivant:

Prenez *de la marjolaine*, & *des fleurs de lis des vallées*, } *de chacune deux dragmes;*
*de marum de Syrie, de fleurs de benjoin*, & *des cloux de girofle*, } *de chacun demi-once;*
*de caſtor en poudre, dix grains.*

Mêlez le tout, & faites prendre ce mélange en poudre, en guiſe de tabac.

Lorſqu'il s'agit de diviſer les ſéroſités qui ſont en ſtagnation dans les *paralyſies* opiniâtres, rien n'eſt plus efficace que les cauteres actuels, appliqués entre la ſeconde & la troiſieme, ou la quatrieme vertebre du cou. Ce remede eſt fort recommandé par les Anciens, & même par les Modernes. Voyez Erndtolius, *Warſavia Phyſicè illuſtrata.* Mais de notre tems, l'apparence cruelle de ce remede revolte, & nous lui ſubſtituons ordinairement les ſétons dans la foſſette du cou; & ſi le malade s'y refuſe, nous lui appliquons des veſicatoires dans le même endroit ou aux piés. Il faudra appliquer ces veſicatoires plutôt aux piés qu'au cou ſi le malade eſt foible, parce qu'on a éprouvé qu'en les appliquant dans la foſſette du cou, il s'élevoit des mouvemens convulſifs dans des parties qui n'en étoient point affectées auparavant.

Si le mal eſt invétéré, outre les remedes dont nous venons de faire mention, on tentera la révulſion des humeurs de la tête par des évacuans convenables. Ces évacuans doivent être des purgatifs balſamiques, dont les plus importans ſont les pilules préparées d'extrait de coloquinte, l'aloès, l'hellébore noir, la réſine de labdanum, le bois d'aloès, les fleurs de benjoin, le ſel d'ambre, le baume du Pérou, chacun à la doſe d'un ſcrupule; une demi-dragme de mercure doux; quatre grains de camphre, ou de ſel volatil de corne de cerf. Faites vingt-quatre pilules que vous tirerez d'un ſcrupule du mélange de ces ingrédiens; & vous en ordonnerez quatorze à la fois: entre les diaphorétiques, vous donnerez la préférence à l'eſprit ambré de corne de cerf, à la liqueur minérale anodyne, avec une quantité convenable d'eſſence de caſtor, & aux décoctions de gayac, de ſaſſafras, de ſandaux, & de ſquine. On ne peut trop recommander dans les maladies ſéreuſes de la tête, les diurétiques, ſurtout ambrés, dont le plus énergique eſt l'eſſence d'ambre, avec une teinture acre d'antimoine.

Ceux qui ont été tourmentés long-tems par des *paralyſies*, & en qui le ſyſteme nerveux eſt affoibli, veulent être traités avec des corroboratifs, & ont beſoin d'obſerver un certain régime. On leur ordonnera avec beaucoup de ſuccès, une partie d'eſprit urineux de ſel ammoniac ſur trois parties d'eau. Si l'on prend des eſſences de gentiane rouge, & d'écorce de caſcarille, de la teinture acre de teinture d'antimoine, de la liqueur minérale anodyne, & de l'huile de macis ou de canelle; on formera du tout un mélange fort ami des nerfs: on en fera prendre dans une infuſion de baume préparée avec de l'écorce de citron; ceux en qui l'appétit eſt languiſſant, & l'eſtomac débilité, ſeront conſidérablement ſoulagés par l'élixir viſcéral, ou par un élixir préparé de quinquina, ou de caſcarille. Il n'y a rien de mieux à ordonner aux perſonnes âgées que quelques goutes de baume de vie, le matin, dans une infuſion de baume.

Les Auteurs font mention d'un grand nombre de remedes, pour rendre l'uſage des ſens, & le mouvement aux apoplectiques & aux paralytiques. Les Anciens donnoient des frictions violentes, avec des linges ou des étoffes rudes, à la partie affectée; ou ſi la ſenſation étoit anéantie, irritoient la peau avec des orties; ils avoient ſoin de faire précéder d'une friction avec un oignon de mer coupé par le milieu, l'application des ventouſes ſans ſcarifications. On ſe trouvera bien d'oindre les membres paralytiques d'eſprit de ſel ammoniac, & d'eſprit de vin camphré: le vin vieux du Rhin digéré ſur un feu modéré avec le romarin, les fleurs de camomile commune, le ſpicnard, & les cloux de girofle, & appliqué avec des linges pliés en double ſur l'épine du dos, ſur l'os ſacrum, & ſur les jointures, produira d'excellens effets. Il eſt à propos de faire ſuccéder aux bains & aux frictions, des linimens bienfaiſans pour les nerfs, comme la graiſſe humaine, le galbanum, la térébenthine, le baume de Copaïi, le baume du Pérou, les huiles diſtilées de lavande, de genievre, de marjolaine, de rue, de romarin, d'ambre, & de muſcade. On s'interdira les huiles diſtilées ſeules, parce qu'étant deſſiccatives, & reſſerrantes, elles feroient plus de mal que de bien. On appliquera ſur la tête des calottes diſcuſſives & corroboratives, & aux tempes des baumes apoplectiques: mais il faut avoir ſoin que ces choſes n'aient aucune odeur agréable; on fera raſer la tête, & on la ſaupoudrera d'ambre. On ſe trouvera bien de faire laver l'occiput de liqueurs ſpiritueuſes, préparées d'eſprit volatil de corne de cerf, d'eſprit de vers, d'eau d'Anhalt, d'eſſence de baume du Pérou, d'eſſence de caſtor, & d'huile de muſcade & de cloux de girofle.

Il faut dans les *paralyſies* recourir aux bains, comme aux derniers remedes. Les plus énergiques en pareil cas, ſont les bains chauds, pris avec modération; on fait beaucoup de cas de ceux de Toplitz, d'Emſen, de Wiſbaden, d'Aix-la-Chapelle, & de Wolkenſtein en Miſnie, ſurtout lorſque le mal eſt invétéré: comme les eaux de Laugſthad portent avec elles un principe aſtringent & calybé, elles ne conviennent que dans les *paralyſies* naiſſantes, ou dans les *paralyſies* déja ſubjuguées, ou dans celles qui commencent, & qui ſe manifeſtent par l'affoibliſſement du mouvement. Mais tous ces bains ne ſont point à comparer à ceux qu'on prépare artificiellement. Les plus efficaces d'entre ces derniers ſont ceux où l'on fait entrer les ſcories des métaux; viennent enſuite ceux que l'on prépare avec des plantes amies des nerfs, & des fourmis. Les plantes les plus amies des nerfs ſont le ſerpolet, la crapaudine, l'abſinthe, l'origan, la mente, l'hyſope, le romarin;

rin, la marjolaine & les fleurs de camomile. On les enfermera dans un sac, & on les fera bouillir avec une lessive légere ; on les mettra dans de l'eau tiede, & l'on fomentera avec cette eau les parties affectées. Entre les linimens, celui qu'on prépare avec le savon de Venise, l'esprit de vin camphré & les essences de galbanum & de bdellium, est le plus vanté.

Dans les *paralysies* qui proviennent de la surabondance du sang, la saignée sera salutaire, surtout dans les commencemens. Les anciens, & entre autres Archigenes, regardoient, si l'on en croit Aétius, Celse, Cœlius Aurelianus & Aretée, la pratique de tirer du sang sur le champ, comme appuyée sur un grand nombre d'expériences fideles. Mais ce remede est nuisible dans les *paralysies* invétérées & séreuses, où il y a diminution de force & perte d'appétit. C'est pourquoi Ballonius nous avertit, *Lib. VI.* de ne point ouvrir la veine dans les *paralysies*, lorsqu'une humeur froide est en mouvement, & il démontre le danger de cette pratique par un exemple. Alexandre de Tralles assure qu'il ne faut jamais saigner dans la *paralysie*, à moins que la surabondance du sang ne soit manifeste. On n'ouvrira point la veine aux piés, s'ils sont froids & en constriction spasmodique. Ceux qui ont été attaqués de *paralysie* à la suite d'un écoulement hémorrhoïdal supprimé ou rallenti par la saignée, se feront appliquer avec succès des sangsues à l'anus. Nous avons dans les *A. N. C. Vol. III. Append.* un exemple d'hémiplégie dissipée sur le champ, par l'application des sangsues aux oreilles, & des véficatoires au gras des jambes.

Ceux à qui des attaques de *paralysie* ont affoibli la tête, les sens, la mémoire, ne doivent faire aucun usage intérieur des eaux minérales froides ou chaudes; car ces eaux passent lentement par les petits vaisseaux relâchés de la tête, & donnent lieu à des stagnations considérables d'humeurs séreuses. Je n'ai pas trouvé non plus, que les eaux acidulées prises en boisson ordinaire avec du vin fussent salutaires, parce que la tête n'est déja que trop chargée de vapeurs spiritueuses. Si le malade est jeune, & si la maladie provient de quelque affection hypocondriaque, rien n'empêche qu'on ne recourre aux eaux tempérées de Carlsbade ou aux eaux minérales froides qu'on fera chauffer, n'en laissant prendre qu'en très-petite quantité, & ordonnant soigneusement aux malades de se garantir du froid, de ne prendre aucun chagrin, de ne faire aucun ouvrage d'esprit, de ne se point trop livrer au sommeil, mais de s'exercer & d'user de remedes nervins & balsamiques. En général ces eaux sont plus sûres lorsque la maladie est sur son déclin, que quand elle est dans sa force.

Les bains artificiels préparés avec des fourmis & des plantes amies des nerfs, sont d'autant plus efficaces, que l'eau dont on se sert est plus légere & plus subtile. Il faut donc préférer l'eau de pluie, & à son défaut l'eau de riviere, puisée après une pluie abondante. Toutes les eaux artificielles le cedent en légereté à celle de Toeplitz, qui l'emporte aussi sur l'eau de pluie, & qui d'ailleurs est très-propre par sa vertu discussive & diaphorétique à restituer la force & le ton convenable aux parties affectées. L'expérience nous a encore appris que ces eaux tombant par la douche à l'origine de la moelle allongée, agissoient avec force sur les humeurs en stagnation & les dissolvoient.

C'est avec raison qu'on recommande dans les *paralysies* surtout invétérées, les bains froids & modérément astringens, & les fomentations préparées de racine de grande consoude bouillie dans de l'eau. On peut aussi recourir alors aux eaux médicinales calybées de Fregenwalden, de Laughstad, & à celles que l'on prépare avec les scories des métaux : mais il faut les prendre chaudes, autrement elles mettroient la masse du sang & des humeurs dans une trop grande agitation, & causeroient des anxiétés, des céphalalgies & des palpitations de cœur. D'où il arriveroit que communiquant une fievre artificielle, elles augmenteroient le mal, par la constriction qu'elles occasionneroient dans les parties extérieures, & par l'accélération du sang & des humeurs vers les parties intérieures, surtout vers le cœur & les grands vaisseaux qui l'environnent. Cette accélération suppose nécessairement dans la systole du cœur & des arteres, plus de promptitude & plus de force, & conséquemment plus d'impétuosité dans les humeurs qui circulent dans les petits vaisseaux. D'où il peut arriver à la vérité que les obstructions seront levées, les sucs visqueux résolus, & les stagnations discutées : mais ce ne seroit pas sans danger, surtout pour les personnes sanguines, pour celles en qui les humeurs sont dépravées ou les parties solides affoiblies, comme les vieillards.

Les lotions de la tête sont salutaires dans les *paralysies*, surtout à ceux qui en ont déja l'habitude; quant aux autres, il faudra commencer par une lessive qui ait peu d'acreté, & dans laquelle on aura fait bouillir des plantes amies des nerfs. On prendra, par exemple, la racine de l'asarabacca, avec du romarin, & l'on en fera un sachet qu'on mettra dans la lessive, qu'on fera bouillir. Au reste, tous ces remedes supposent que le malade a été purgé.

Dans la *paralysie* scorbutique, qui est ordinairement d'une nature bâtarde & particuliere, les remedes extérieurs feront peu d'effet. Il vaut beaucoup mieux tenter de corriger l'acrimonie des humeurs par des décoctions & des infusions délayantes, chaudes & froides, prises en boisson ordinaire, & de la subjuguer par des spécifiques anti-scorbutiques, dont les plus énergiques sont les vers de terre pris en poudre, ou leur suc pris dans du petit-lait. On chassera par les selles les impuretés grossieres, à l'aide de quelque préparation laxative de manne & de rhubarbe. Quant aux parties plus subtiles de ces impuretés qui nagent dans le sang, on les dissipera par les pores de la peau, avec des poudres diaphorétiques. En un mot, si la masse du sang n'est pas purifiée, la cure ne sera pas complete.

La *paralysie* des paupieres est produite par une transmigration ou une stagnation d'humeurs dans ces parties ; & elle devient incurable si elle ne cesse promptement. J'ai remarqué que ce que l'on avoit de mieux a faire en pareil cas, c'étoit de frotter les paupieres soir & matin avec du baume de vie chaud, ou avec de l'huile de canelle ou de cloux de girofle, mêlée avec quelque substance grasse. Il ne faut pas non plus négliger en pareil cas la dérivation & l'évacuation de la sérosité peccante, tant par les laxatifs & les diurétiques, que par les véficatoires. Nous avons dans les *A. N. C. Vol. I. Observat.* 140. l'histoire d'une *paralysie* des paupieres survenue après la rougeolle, & guérie par les véficatoires.

La *paralysie* causée par la colique exige des remedes qui facilitent la séparation de la sérosité peccante & sa transpiration. Dans ces cas on appliquera avec succès sur les parties affectées, les peaux d'animaux nouvellement tués; on les frottera avec une once de graisse humaine mêlée avec une dragme d'huile de cloux de girofle. L'application des ventouses aveugles produira aussi de bons effets; nous en avons un exemple dans les *A. N. C. Dec.* 1. *Ann.* 3. *Obs.* 308.

Un air serein & tempéré est aussi très-salutaire aux paralytiques. Cœlius Aurelianus ordonne, *Lib. II. cap.* 1. *Chron.* de coucher ces malades dans un lieu tempéré, où l'air soit léger & où il ne fasse ni trop chaud, ni trop froid. Il faut aussi que leurs alimens soient légers & de facile digestion, surtout dans le commencement. Lorsque l'on peut regarder la *paralysie* comme une maladie aiguë & que l'estomac est languissant, on aura soin de proscrire les vins, les bieres, surtout dans le commencement. Si la maladie est de longue durée, on remettra le malade à son régime ordinaire, & on lui permettra une diete nourrissante.

Si l'on se détermine à laver les membres paralytiques, secs & exténués par l'atrophie, on se gardera bien d'employer de l'esprit de sel ammoniac, qui n'est bon que dans les cas où il y a enflure.

Lorſqu'il y a enflure, il ſera très-à-propos d'enfermer les parties tuméfiées dans un petit ſac qu'on remplira des ingrédiens ſuivans:

Prenez *du ſon*, & *du millet*, } *de chaque, quatre poi-gnées*;

Mêlez-les dans une poelle, & les faites ſécher ſur le feu.

Enfermez-les enſuite dans un ſac que vous appliquerez chaud ſur la partie affectée lorſque le malade ſe mettra au lit.

Les perſonnes âgées ſont ſujettes à des maladies de tête violentes & preſque incurables, à des léthargies, des apoplexies & des hémiplégies. Pour les prévenir, il eſt à propos qu'elles ſe privent de toutes les choſes qui tendent à affoiblir le ſyſteme nerveux, ou à rallentir la circulation du ſang dans la tête. Il faut qu'elles ſe garantiſſent du froid, ſurtout lorſqu'elles ſeront diſpoſées à ſuer, qu'elles faſſent un uſage modéré de vin ſpiritueux, qu'elles ne ſe livrent point au chagrin & aux craintes, & qu'elles n'interrompent point les ſaignées qu'elles ſe font faire d'habitude. Elles feront bien de s'abſtenir encore de l'uſage exceſſif du tabac, des préparations vaporeuſes d'abſinthe, de la biere forte, & de fuir un air humide & mal ſain. Si les vieillards guériſſent rarement de ces maladies, c'eſt à mon avis, parce que leur ſang abonde en une humeur pituiteuſe & glutineuſe qui empêche le retour du ſang par les petites veines, & par les ſinus veineux du cerveau, obſtruant les premiers de ces canaux par ſa viſcoſité. Or il n'eſt pas facile de lever les obſtrùctions profondément enracinées dans les vaiſſeanx du cerveau.

Il n'eſt pas facile de rendre la force & la ſanté aux paralytiques, pléthoriques & abondans en humeurs peccantes; à moins qu'ils ne s'aſſujettiſſent à un remede deſſiccatif, & qu'ils ne s'interdiſent le bouillon, tout mets bouilli & toute ſubſtance humide, & qu'ils ne boivent peu, ſurtout des liqueurs épaiſſes. Ce qu'ils ont de mieux à faire, c'eſt d'uſer d'une petite quantité de décoction de ſquine, de rapure de ſandaux jaunes, de ſaſſafras & de raiſins, de boire du bon vin, mais ſobrement; de ne manger que des viandes rôties & d'uſer de raiſins ſecs. Il eſt encore à propos qu'ils s'exercent ſoigneuſement le corps & les membres. HOFFMAN.

La *paralyſie* eſt un état de relâchement dans les muſcles, capable de produire une immobilité inſurmontable à tous les efforts volontaires ou vitaux. Quelquefois ce déſordre détruit entierement la ſenſation; d'autres fois il en reſte encore un peu, & ce peu eſt accompagné de ſtupeur & d'eſpeces de douleurs légerement poignantes. Ce déſordre a toujours pour cauſe immédiate la ſuppreſſion de circulation du fluide nerveux du cerveau, ou du ſang artériel dans le muſcle paralytique.

Ainſi ce déſordre peut procéder,

1°. De toute cauſe capable de produire une apoplexie.

2°. De toute circonſtance qui rend les nerfs inhabiles à tranſmettre les eſprits animaux.

3°. De toute circonſtance qui empêche l'entrée du ſang artériel dans le muſcle. Par-là, on comprend ce qui conſtitue la paraplégie, l'hémiplégie & la *paralyſie* d'une partie ſeule.

Ainſi la *paralyſie* peut être produite par une apoplexie, par une légere parapoplexie, par une épilepſie, par des convulſions, par des douleurs longues & aiguës, par la rétention de quelque évacuation ordinaire, ſuivie de vertige, telle que la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal ou menſtruel, des matieres d'un abſcès ou fiſtule, de l'urine & de la ſalive. Elle peut auſſi être produite par la tranſlation de la matiere morbifique, ſoit dans des maladies aiguës, ſoit dans des chroniques; par tout ce qui offenſe les nerfs, ſoit obſtruction, ſolution, compreſſion, ligature, diſtortion, diſtraction ou conſtriction. Ainſi elle peut être engendrée par des humeurs groſſieres, par des plaies, des éroſions, des abſcès, des gangrenes, des tumeurs inflammatoires aux tégumens de la moelle nerveuſe, aux ganglions & aux nerfs mêmes; par des tumeurs séreuſes, purulentes, ichoreuſes & skirrheuſes; par des ligatures fortes & ſerrées; par des fractures & des luxations; par des alimens, des médicamens & des poiſons extremement aſtringens. Ainſi une *paralyſie* peut être cauſée par un grand froid, par une chaleur exceſſive, par un air frais & humide, par l'uſage continuel & exceſſif d'eau chaude, & par la vapeur de l'antimoine, de l'arſenic, de la chaux récente, du mercure, & d'autres poiſons.

Les cauſes, tant immédiates qu'éloignées, dont on vient de voir l'énumération, & qui concourent à la génération de la *paralyſie*, produiſent différens effets ſelon la partie qui en eſt le ſiége, ſelon le degré de leur énergie, ſelon la nature de la partie affectée, & ſelon que cette même partie eſt plus ou moins eſſentielle à la vie; car ces circonſtances rendent la maladie guériſſable ou non guériſſable, & mortelle ou non mortelle.

La *paralyſie* du cœur, des poumons, des muſcles qui ſervent à la reſpiration, & du goſier, ne ſauroit manquer de procurer bien-tôt la mort. La *paralyſie* de l'eſtomac, des inteſtins & de la veſſie, provenant de cauſes internes, eſt extremement dangereuſe. La *paralyſie* des muſcles du viſage a des ſuites mauvaiſes, & dégénere ſouvent en apoplexie. La paraplégie n'eſt pas d'une moindre conſéquence; elle prognoſtique une apoplexie, & devient mortelle quand une fois l'apoplexie eſt formée. L'hémiplégie eſt funeſte; elle tient de la paraplégie, & devient auſſi par conſéquent mortelle, quand l'apoplexie s'y joint. La *paralyſie*, accompagnée de froid, d'inſenſibilité & d'atrophie de la partie, eſt mauvaiſe, & rarement guériſſable. La *paralyſie*, accompagnée de violentes convulſions, & d'une chaleur vive à la partie opposée, ne vaut pas mieux. On connoîtra par les ſymptomes contraires quelles *paralyſies* ſont guériſſables & moins dangereuſes: on connoîtra auſſi quelles ſont les cauſes qui occaſionnent, à des perſonnes attaquées de cette maladie, ces morts ſubites qui arrivent ſans aucun ſigne précédent, & preſque même ſans ſymptomes concomitans.

Les Medecins qui feront l'application de ce qui vient d'être dit à tous les muſcles, quelles que ſoient leurs fonctions, comprendront les cauſes & connoîtront les ſignes diagnoſtics & prognoſtics d'une infinité de maladies ſurprenantes, qui ſans cela ſeroient inexplicables.

La nature guérit une *paralyſie* en atténuant & diſſipant la matiere morbifique, déposée par une fauſſe criſe dans les parties extérieures du cerveau, dans ſes ventricules, à l'endroit de la moelle allongée, de la moelle ſpinale, & à la ſortie des nerfs de la moelle; en réſolvant la matiere compacte par une violente fievre; en l'émouvant par le tremblement convulſif de la partie, & en l'expulſant du corps par une diarrhée longue & copieuſe.

La cure exige la ſuppreſſion des cauſes qui empêchent les fonctions des nerfs & des arteres, & le rétabliſſement de la libre circulation des fluides.

Les cauſes qui empêchent les fonctions des nerfs & des arteres, ſont ſupprimées par différentes méthodes dont on fait aisément le choix quand on eſt parvenu à connoître diſtinctement les cauſes.

Si la cauſe interne de la *paralyſie* eſt une matiere groſſiere & indolente, il faut employer les médicamens propres à mettre le corps dans la diſpoſition par laquelle la nature elle-même guérit cette maladie.

Il faut donc tenter la cure de la *paralysie*,

1°. Par des remedes atténuans & dissipans, tels que les végétaux aromatiques, céphaliques, nervins & utérins, dont on peut employer les sucs, les infusions, les décoctions, les esprits ou les conserves; ou bien par les sels fixes obtenus de ces mêmes végétaux par la calcination; ou par les sels volatils qu'on en retire par la calcination ou par la putréfaction; par les huiles qu'ils donnent par l'expression, la coction, l'infusion & la distilation; par les substances savoneuses que l'art fait tirer de leurs combinaisons; par des parties d'animaux d'une odeur forte; par le jus, les esprits, les huiles, les sels & les teintures des insectes; par les sels fossiles, les crystaux métalliques, & les compositions dont ces substances sont le fondement; par un mélange raisonné de ces différentes substances, combinées de maniere qu'elles s'aident les unes les autres: car par ces moyens rendus encore plus énergiques par la chaleur fébrile, l'on parvient à atténuer & à dissiper la matiere morbifique.

2°. On mettra aussi en œuvre les forts stimulans & les substances capables de dissiper la matiere compacte, en excitant des commotions nerveuses, tremblotantes & convulsives; tels sont singulierement les sternutatoires & les émétiques forts, surtout quand ils sont fréquemment réitérés.

3°. On tentera aussi l'usage des purgations chaudes résolutives & aromatiques, ou fossiles & acres, métalliques, mercurielles & antimoniales, & conséquemment des forts hydragogues donnés en dose copieuse, & fréquemment; moyennant quoi on pourra exciter une diarrhée abondante, & quelquefois même de longue durée.

4°. Enfin, on procédera encore à la cure en remplissant les vaisseaux du corps d'une grande quantité de liqueurs atténuantes; & en excitant ensuite par l'odeur ou la vapeur d'esprits enflammés, un fort degré de mouvement & une sueur abondante.

Les frictions externes chaudes & seches, continuées jusqu'au point de rougir la partie, ou celles qui sont faites avec des esprits de substances animales ou végétales, pénétrans & stimulans; ou bien encore celles qui sont faites avec des huiles, des linimens, des baumes & des onguens nervins, sont d'un usage salubre dans la cure de cette maladie. On emploie aussi utilement dans la cure de la *paralysie*, les bains de vapeur & les immersions, les emplâtres acres, aromatiques & attractives, les ventouses, les scarifications, les vésicatoires, les fumigations; & en général toutes les choses qui excitent de la douleur avec une légere inflammation, telles que les orties.

Les recettes suivantes enseignent la forme dans laquelle ces remedes peuvent être mis en œuvre.

Prenez *du mastic*,
*de l'oliban*, &
*de l'ambre*, } *de chaque, une demi-once.*

Faites une poudre du tout.

Jettez une demi-dragme de cette poudre sur des charbons ardens.

Recevez-en la vapeur dans un linge chaud & sec.

Frottez fortement les parties affectées, avec ce linge.

Prenez *de l'esprit de lavande, trois onces;*
*de sel ammoniac, deux dragmes;*
*de la teinture de castoreum, quatre dragmes;*
*de l'eau distilée de lavande, six onces.*

Faites du tout un mélange, avec lequel vous frotterez les parties affectées.

Prenez *de l'emplâtre de cumin*,
*de l'emplâtre de mélilot*, &
*du galbanum pur*, } *de chaque, une once;*
*de l'huile de castoreum, une demi-once.*

Faites-en une emplâtre sur du cuir, & appliquez-la sur la partie affectée; après l'avoir frottée.

Prenez *des huiles par infusion;*
*d'absinthe*,
*d'aneth*,
*de camomile*,
*de pouliot*,
*de rue*,
*de trefle doux*,
*de castoreum*,
*de safran*,
*d'iris*,
*de vers de terre*,
*de spicnard*, &
*de vers de terre*, } *de chaque, une dragme;*
*d'onguent d'Agrippa*,
*d'onguent d'Artanite*,
*d'onguent martial*, &
*d'onguent pour les nerfs*, } *de chaque, six dragmes*,

Faites-en un liniment, que vous appliquerez sur les parties affectées.

Les emplâtres acres sont celles de cumin, de galbanum & quelques autres.

Mais dans l'usage de ces remedes, il faut avoir soin surtout de les appliquer, s'il est possible, sur le siége même de la cause, quand une fois on l'a découvert. Or, on connoît clairement & précisément quel est le siége caché de la maladie, par la combinaison de la partie affectée, & des différentes parties affligées du même mal, par la connoissance des muscles & des nerfs, de leurs unions, de leurs origines & de leurs distributions, & par celle des fonctions qui dépendent de chacune de ces parties. BOERHAAVE, *Aphorismes.*

*Paralysie de l'Iris.*

La contraction & la dilatation excessive de l'iris sont causées par une sorte de *paralysie* dans ses muscles. La dilatation procede de la *paralysie* du muscle circulaire; & la contraction est causée par la *paralysie* du muscle radial. La cause générale de ces sortes de *paralysies* doit être attribuée à l'obstruction des nerfs de la choroïde, laquelle produit le mouvement de ces muscles par la communication de ses nerfs avec les leurs. Il arrive quelquefois, quoique rarement, que la prunelle est presque tout-à-fait sans mouvement, & qu'il ne se fait qu'une foible contraction ou dilatation, lors de la vision. Or cet accident vient d'une *paralysie* dans les filamens nerveux de l'iris, & l'impression de l'objet est portée au nerf optique par le moyen de son union étroite avec la choroïde. J'ai toujours remarqué que la *paralysie* de la choroïde est accompagnée de celle de l'iris, & que la *paralysie* des fibrilles nerveuses de l'iris n'endommage point la choroïde, quoiqu'elle affoiblisse la vue; ce qui semble être causé par une grande dilatation ou contraction de la prunelle, qui admettant trop ou trop peu de rayons, rend la vue imparfaite.

*Paralysie de la paupiere supérieure.*

La paupiere supérieure est paralytique lorsqu'une fois abaissée elle ne peut plus se relever, ou qu'une fois élevée, elle ne peut plus redescendre. Dans le premier cas c'est le muscle éleveur qui est affecté, & dans le second c'est l'orbiculaire ou le déprimant. Cette *paralysie* est ou parfaite ou imparfaite; elle est parfaite quand la paupiere est tout-à-fait privée de mouvement; & imparfaite quand la paupiere a encore quelque mouvement: cette derniere sorte a plusieurs degrés qui ne

different que par le plus ou le moins de mouvement. Les anciens appelloient œil de lievre celui dont la paupiere reste toujours ouverte & sans mouvement.

Dans la *paralysie* en général le sentiment & le mouvement sont également perdus : mais dans cette sorte de *paralysie* en particulier, le mouvement manque, quoique le sentiment ne manque pas, ou qu'il ne soit du moins que très-peu altéré.

Comme les *paralysies* sont pour l'ordinaire des effets d'une apoplexie, on peut appeller celle-ci une sorte d'apoplexie légere & insensible. La matiere qui la cause se jette sur les nerfs qui fournissent les fibres motrices des paupieres, les obstrue & les comprime.

Les purgatifs & les autres remedes usités pour la *paralysie* en général, sont propres pour cette espece ci; & singulierement les eaux minérales chaudes, dont on connoît les effets merveilleux dans la *paralysie*. J'ai guéri plusieurs fois cette *paralysie*-ci par des purgatifs, des sudorifiques, mais mieux qu'avec tous autres remedes, par des bouillons faits de chair de vipere.

La fumigation suivante reçue dans l'œil & dans les parties voisines pourra être salutaire.

Elle est faite de romarin, de thym, de sauge & de vin bouillis dans une caffetiere. Couvrez la caffetiere d'un entonnoir dont la partie la plus large réponde parfaitement à l'ouverture de la caffetiere : placez l'œil sur la vapeur qui sort par le sommet de l'entonnoir comme par une petite cheminée, & l'y tenez ainsi un quart d'heure soir & matin.

Ce remede est aussi efficace que de verser de haut des eaux minérales chaudes sur les parties paralytiques. Il faut observer de tenir l'œil à une distance suffisante pour qu'il puisse supporter la chaleur.

On peut pratiquer aussi en même tems la méthode suivante.

*Prenez* un petit vaisseau d'étain qui couvre exactement la paupiere avec un tube au fond sortant en-dehors en forme de manche d'environ quatre doigts de long. Remplissez le tube d'esprit de vin distilé plusieurs fois sur des cloux de girofle, de la lavande, de l'origan & du thym. Placez ensuite ce vaisseau sur l'œil & échauffez-en le manche avec la main.

L'esprit ainsi raréfié porte sur la partie malade & y excite les esprits animaux à mouvoir les fibres. On fera cette opération trois fois par jour. Elle a guéri plusieurs malades, surtout lorsque la maladie n'étoit pas invétérée.

Les paupieres sont aussi quelquefois attaquées d'un mouvement ou vibration vifs & involontaires que je crois être un mouvement convulsif des paupieres. Quand cet accident arrive rarement, il n'est point de conséquence, & on le guérit en se mouillant la paume de la main d'eau de la Reine de Hongrie, & l'appliquant ainsi mouillée sur la partie pendant quelques momens, trois fois le jour.

Ce mouvement convulsif dégénere quelquefois en véritable convulsion de la paupiere : alors l'œil reste fermé pendant une minute & s'ouvre ensuite; ce qui arrive plusieurs fois le jour. Pendant le tems de la convulsion les fibres du muscle orbiculaire qu'elle affecte, deviennent roides & tendues. On peut la comparer à cette sorte de convulsion qu'on appelle communément crampe, qui prend à la jambe pendant la nuit, & dure quelque tems avant qu'il soit possible de changer sa jambe de place. La cause de cette convulsion peut être attribuée au mouvement convulsif des esprits animaux, qui coulant avec trop de rapidité dans les fibres du muscle orbiculaire, empêchent pendant quelque tems l'action du muscle releveur.

On peut faire cesser cette convulsion en un moment, ou en frottant le tour de l'orbite & les paupieres avec la main, ou en faisant éternuer la personne dans le tems de l'accès.

Mais à la vérité l'une & l'autre de ces méthodes ne font que donner un soulagement subit : & elles n'empêchent pas la convulsion de revenir : c'est pourquoi il faut employer à cet effet des remedes internes & externes, tels que la saignée, les purgatifs & les anti-épileptiques, comme les racines & la graine de pivoine, une décoction de racines & de bois sudorifiques, le gui de chêne, le cinnabre d'antimoine, les sels volatils & autres semblables. De tous ces remedes je n'en ai point trouvé de plus efficace que les fleurs sublimées de sel ammoniac mêlées avec le *caput mortuum* d'huile de vitriol : il les faut laver dans de l'eau commune pour en emporter les sels & les sécher ensuite. On en prendra trois grains tous les matins dans de la confection d'hyacinthe. Ce remede fait cesser ordinairement les accès de la convulsion avant le huitieme jour. Quant aux remedes externes, frottez la partie supérieure des paupieres d'un onguent fait d'huile de vers de terre mêlée avec quelques gouttes de sel volatil huileux, ou du baume composé. L'eau distilée de fleurs de sureau est aussi fort salutaire dans la convulsion & la *paralysie* des paupieres.

Quand la paupiere reste abaissée sans pouvoir se relever, il y a une opération à faire, qui est de couper une partie de la peau de la paupiere. Quand la plaie est guérie & que la peau est moins étendue, alors le muscle releveur recouvre son mouvement, la maladie est guérie & la personne baisse & éleve sa paupiere autant qu'il lui plaît. S. Yves.

PARAMERIA, παραμηρία, les parties intérieures de la cuisse.

PARAMESOS, παράμεσος, le doigt annulaire ou celui qui est le plus proche du petit doigt.

PARANOEA, παράνοια, de παρανοέω, être en délire; *délire* ou *aliénation d'esprit*.

PARAPAR, Clus. espece d'haricot Indien. Ray, *Hist. Plant.*

PARAPECHION, παραπήχυον, le rayon, os de l'avant-bras.

PARAPHIMOSIS. Les Grecs ont entendu par *paraphimosis* cette maladie du pénis dans laquelle le prépuce est ou naturellement si court, ou accidentellement si enflé & si retiré, qu'on ne peut le ramener sur le gland. Cette constitution gêne tellement la circulation du sang dans le gland, que non-seulement il en survient une tumeur avec des inflammations violentes, & les douleurs les plus aiguës, mais même un sphacele, & qu'il faut alors appliquer les instrumens au pénis. Ceux là sont sujets au *paraphimosis*, qui ont naturellement le prépuce trop étroit, ou qui ont trouvé trop de difficulté dans le coït, surtout avec une fille dont le vagin est étroit. Les jeunes maris sont quelquefois étrangement surpris de se trouver attaqués de cette maladie au sortir des bras de leur nouvelle épouse; il leur vient alors des soupçons fort désavantageux & fort injustes sur la sagesse de leurs femmes; au lieu que le mal qu'ils ont est une preuve qui parle, pour ainsi dire, en leur faveur; car il ne provient que de l'étroitesse naturelle à celles qui n'ont point encore connu d'hommes. Le *paraphimosis* est encore une maladie qui survient aux jeunes libertins qui ayant le prépuce fort étroit, le tiennent retiré & au-dessous du gland, tandis que le pénis est flasque; par ce moyen lorsque l'érection survient, le gland se gonfle, & le prépuce ne peut plus reprendre sa place. J'ai vu une tumeur extraordinaire de prépuce au-dessous du gland, qui n'avoit pas d'autre cause. Cependant je ne nie point que le *paraphimosis* ne soit aussi un accident vénérien & une des suites d'un coït impur; lorsque le pénis & la peau intérieure du prépuce sont infectés & corrodés d'une matiere virulente, il n'est pas surprenant que le prépuce soit attaqué d'inflamma-

tion, qu'il y ait tumeur, & qu'il survienne les autres accidens dont nous avons parlé.

La cure du *paraphimosis* consiste principalement à mettre le prépuce en état de couvrir le gland qui est nu; cela fait, la douleur & les autres symptomes disparoîtront sur le champ. Cependant comme il y a pour l'ordinaire inflammation violente, avec gonflement au pénis, & conséquemment le retour du prépuce étant difficile & quelquefois même impossible, il ne sera pas hors de propos d'appliquer sur le pénis des cataplasmes, du vin chaud, de l'esprit de vin camphré, & d'y faire des fomentations digestives & émollientes. Si lorsqu'on renouvellera les applications, il n'y a point d'érection, on pourra tenter de ramener le prépuce sur le gland; cela fait tous les autres symptomes cesseront, ainsi que nous l'avons déja dit. Mais comme le vin & l'esprit de vin camphré produisent par leur qualité acrimonieuse, ainsi que les cataplasmes émolliens, par la propriété qu'ils ont d'amollir, une affluence de sang vers la partie malade, & peuvent par conséquent augmenter la distension du pénis gonflé; il y en a qui préferent l'eau froide à ces remedes. Car lorsque le pénis est plongé dans l'eau, qu'il est bien humecté par des compresses, qu'on tient appliquées à l'abdomen ou au scrotum, & qu'on fait en même tems une saignée copieuse, la tumeur & l'érection tombent communément. Lorsque le pénis sera devenu flasque, on le frottera d'huile d'olive ou de beure. Après quoi le Chirurgien le prenant entre les doigts de l'une & de l'autre main, il repoussera fortement avec son pouce le gland nu, tandis que ses doigts feront avancer le prépuce dans une direction contraire, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à surmonter le gland. Le malade souffre des douleurs cruelles dans cette opération, & pousse quelquefois des cris affreux: mais il n'y faut avoir aucun égard, & Celse conseille de ne faire qu'en hâter plus promptement l'opération; après laquelle la douleur & les cris cesseront. Lorsqu'on a ramené le prépuce sur le gland, il ne reste presque plus rien à faire pour completer la cure; s'il y a quelque inflammation au pénis ou quelque virulence, on se contentera de le baigner dans l'eau chaude.

Mais si en conséquence de l'inflammation violente & de la durée de la maladie, le pénis gonflé tend à la gangrene, il sera plus à propos de faire saigner du bras & ensuite à la partie supérieure du pénis, jusqu'à ce qu'il soit flasque; après quoi on tentera, comme nous avons dit ci-dessus, de ramener le prépuce sur le gland & d'arrêter l'hémorrhagie. M. Petit traite le *paraphimosis* d'une maniere tout-à-fait différente; il applique sur le gland tuméfié un bandage étroit & percé qui le serre, & étendant le prépuce il le ramene sur le gland. Le prépuce est quelquefois tellement distendu par la partie séreuse du sang, qu'il s'y forme une cloche, qu'on prendroit pour une brûlure ou pour l'effet d'un vésicatoire. On voit à l'œil que cette humeur nuit considérablement à la réduction du prépuce sur le gland. Aussi ne manque-t'on pas dans ce cas de faire une incision à la peau avec un scalpel ou une lancette. Lorsqu'on a fait sortir par ce moyen la sérosité, on nettoie la blessure avec du vin chaud, & l'on tente ensuite de ramener la peau sur le gland. Pour empêcher la partie ouverte de la peau de s'attacher au gland, on recommandera au malade de retenir son urine entre la peau & le gland, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun danger de cohésion; c'est une précaution qu'il prendra toutes les fois qu'il urinera, ainsi que celle de retirer & de ramener de tems en tems le prépuce sur le gland; ce sera la même chose si l'on injecte du vin chaud, entre la peau intérieure du prépuce & le gland, ou si l'on met entre ces parties de la charpie molle. Si la cohésion du prépuce & du gland s'est déja faite, on ne tardera point à les séparer, soit avec un cure-dent, soit avec une lancette émoussée, soit avec un autre instrument, terminé par un bouton; ce sont des précautions qu'il faut prendre pour ne point blesser le gland, autrement il s'ensuivroit une hémorrhagie considérable. Lorsqu'on aura séparé le prépuce & le gland; on prendra les soins nécessaires pour qu'ils ne s'unissent plus; c'est-à-dire, qu'on les tiendra bien séparés l'un de l'autre; cela est d'autant plus essentiel, que s'ils venoient à s'attacher fortement, ce ne seroit pas sans peine qu'on parviendroit à les séparer. L'opération faite, on fixera le pénis contre le ventre, de peur qu'en restant panché, le sang ne s'y portât avec facilité, & qu'il ne survint inflammation & tumeur. J'ai vu quelquefois le prépuce, après avoir été ramené sur le gland, affecté d'une tumeur considérable fort dure, & qu'il n'étoit pas possible de discuter.

Lorsque tous ces remedes sont sans effet, M. Petit veut que l'on suive la méthode suivante.

Introduisez, dit-il, un petit bistouri courbe entre le pénis & le prépuce, avec le tranchant tourné en haut du côté du prépuce, divisez avec le bistouri la partie de la peau qui est enflammée, & en constriction, dans l'endroit où il sera convenable. Si le prépuce est gonflé & resserré en plusieurs endroits, & forme deux, trois ou quatre bourrelets, réitérez cette opération autant de fois. Après avoir divisé de cette maniere toutes les parties du prépuce qui seront en constriction, fomentez & lavez le pénis avec du vin chaud; ramenez le prépuce sur le gland. Pansez & achevez la cure, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. HEISTER, *Chirurg.*

PARAPHORA, παραφορὰ, de παραφέρω, dépraver, délire léger, ou délire en général.

PARAPHRENITIS, *paraphrénésie*; c'est une inflammation du diaphragme ou des parties adjacentes.

Si une maladie semblable à la pleurésie attaque la partie de la pleure qui environne le diaphragme ou affecte le diaphragme même, il s'ensuit une sorte de maladie terrible que l'on appelle *paraphrénésie.*

Cette maladie est beaucoup plus fréquente qu'on ne croit d'ordinaire: car souvent le malade en est attaqué sans qu'on s'y connoisse, & en conséquence on la néglige ou on la traite sur le pié d'une maladie toute autre.

On discerne la *paraphrénésie* par une fievre extremement aiguë & continue, & par une douleur inflammatoire à la partie affectée, laquelle est intolérable à cause des membranes nerveuses de cette partie. La douleur augmente considérablement pendant l'inspiration, la toux, l'éternuement, la réplétion de l'estomac, la nausée, le vomissement, & la compression de l'abdomen lors de l'évacuation des gros excrémens & de l'urine. Par une suite nécessaire cette maladie est accompagnée d'ortophnée, d'une respiration foible, précipitée & gênée, qui n'est formée que par le thorax, l'abdomen n'y concourant point, d'un délire perpétuel, d'une révulsion des hypocondres en dedans & en en haut, du ris sardonien, de convulsions, de fureur & de gangrene.

La *paraphrénésie* se termine de la même maniere que la pleurésie: mais en conséquence du mouvement violent & continuel de la partie affectée, de la nécessité dont elle est pour la vie, & de la tension des membranes nerveuses, tous les symptomes sont plus vifs & plus funestes; & elle dégénere souvent en une ascite purulente.

C'est pourquoi la cure de la *paraphrénésie* demande les mêmes attentions & les mêmes soins que la pleurésie, & à peu près les mêmes remedes, si ce n'est qu'à raison de la situation de la partie ils n'y pussent pas être appliqués. Les clysteres émolliens y sont fort bons, attendu qu'ils agissent sur des parties voisines de celle qui est affectée.

Mais quand le diaphragme précédemment enflammé, vient à suppuration, & que l'abscès perçant décharge son pus dans la cavité de l'abdomen, ce pus une fois amassé, accumulé & putréfié, produit une tumeur, ronge les viscères & les détruit, & cause à la fin la mort.

On a beau bien connoître cette espece de *paraphrénésie*, elle n'en est pas moins alors incurable. BOERHAAVE, *Aphorismes.*

PARAPHROSYNE, παραφροσύνη, de παραφρονέω, être en délire ; *délire* ou *aliénation d'esprit.*

PARAPLEGIA, παραπληγία, de παρὰ, qui marque ici quelque chose de nuisible, & de πλήσσω, frapper. La *paraplégie* est la paralysie de toutes les parties situées au-dessous du cou ; ce mot se prend dans Hippocrate, autrement que dans les Modernes : il entend par *paraplégie*, la paralysie d'un membre particulier, précédée d'une attaque d'apoplexie & d'épilepsie. Voy. *Apoplexia* & *Paralysis.*

PARARMA, πάραρμα, lisiere de drap. GALIEN, *in Hippoc. de Arte.*

PARARTHREMA, παράρθρημα, luxation légere.

PARARRHYTHMOS, παράρρυθμος, épithete que l'on donne à un pouls, qui ne convient ni à l'âge ni au tempérament du malade.

PARASCHIDES, παρασχίδες, de παρασχίζω, fendre ; fragment ou esquille d'os fracturé. HIPPOCRATE, *de Fract.*

PARASEISMA, παράσεισμα, concussion du corps, espece d'exercice. HIPPOCRATE, *de Diæta, Lib. II.*

PARASITÆ PLANTÆ, *plantes parasites*, qui vivent aux dépens des autres. Les *plantes parasites* sont celles qui croissent sur le tronc & les branches des autres arbres d'où elles tirent leur nourriture, & qui ne prennent point racine en terre, comme le gui, & autres.

PARASPHAGIS, παρασφαγὲς, la partie du cou qui est contiguë aux clavicules.

PARASTATÆ, παραστάται, ce mot est synonyme dans Hippocrate à *Epididymis* : mais Hérophile, & après lui Galien ont entendu par *parastatæ*, les *parastates* variqueuses, ou le corps pampiniforme, pour les distinguer des parastates glanduleuses, que nous appellons maintenant *prostates.* Ce mot vient de παρίστημι, être situé proche.

PARASTREMMA, παράστρεμμα, de παραστρέφω, tordre, pervertir ; distorsion convulsive de la bouche, ou de quelqu'autre partie du visage. HIPPOCRATE, *Prorhet. II.*

PARASYNANCHE, espece d'esquinancie. Voyez *Angina.*

PARATHENAR.

*Le grand parathenar.*

C'est un muscle passablement long, qui forme le bord extérieur du pié. On l'appelle communément *hypothenar* ; mais fort improprement, si l'on a égard à la signification du mot.

Il est attaché en arriere par un corps charnu à la partie extérieure du côté d'embas du calcaneum, depuis la tubérosité postérieure externe, tout du long, jusqu'à la tubérosité antérieure. Là il joint le métatarse, & à la base du cinquieme os métatarsal, il s'en sépare encore & forme un tendon, qui s'insere en dehors de la premiere phalange du petit orteil, près de sa base & de l'insertion du petit *parathenar.*

*Le petit parathenar.*

C'est un muscle charnu attaché le long de la moitié postérieure de la partie extérieure & inférieure du cinquieme os du métatarse. Il se termine sous la tête de l'os à un tendon qui s'insere dans la partie inférieure de la base de la premiere phalange du petit orteil.

L'insertion tendineuse de ce muscle est étroitement unie au ligament cartilagineux de cette partie. La même remarque a lieu pour les autres muscles qui vont aux parties inférieures de la base des premiere & seconde phalanges des orteils. Souvent dans les personnes âgées, quelques parties de ces ligamens sont ossifiées, & forment ainsi ces portions osseuses qu'on prend pour autant d'os sésamoïdes distincts.

Le grand *parathenar* sert particulierement à séparer le petit orteil des autres. Et le petit *parathenar* plie la premiere phalange de ce même orteil. Ces muscles à la vérité paroissent trop gros & trop forts pour les mouvemens d'une si petite partie sur une si foible jointure : mais comme le petit doigt fait partie du bord extérieure de la plante du pié, laquelle est fort exposée aux violences externes quand on marche nuds piés ; & que de ce bord la partie la plus sujette à en souffrir est le petit doigt ; il a fallu à cette partie des muscles qui eussent beaucoup de force, pour lui en communiquer dans les occasions.

Outre les deux usages que nous avons attribués au grand & au petit *parathenar*, ils en peuvent avoir un troisieme en quoi il se peut faire qu'ils soient aidés par le thenar : or cet usage est de plier la plante du pié sur sa largeur, comme il faut faire lorsqu'on marche sur la pointe du pié qu'on monte à l'échelle ou qu'on grimpe ; raison pour laquelle les deux *parathenars* mériteroient mieux le nom de muscles du couvreur, que le transversal du pié. WINSLOW.

PARDALIANCHES, ou *Aconitum Pardalianches*, est selon Boerh. le *Ranunculus, folio cyclaminis, radice asphodeli, major.*

PARDUS, Offic. Jonf. de quad. 81. Aldrov. de quad. digit. 64. Charlt. 14. *Pantherus, Pardalis, Pardus, Leopardus*, Gesner. de quad. digit. 824. *Pardalis*, Raii synop. A. 166. *le Léopard.*

Sa graisse passe pour un des meilleurs cosmétiques. DIOSCORIDE.

PAREAS, nom d'un serpent qu'on trouve, à ce qu'on dit, dans la Syrie, il est tantôt de couleur d'airain, tantôt de couleur noirâtre. Sa morsure n'est pas mortelle, elle cause seulement une inflammation. CASTELLI, d'après *Forestus.*

PAREDRIA, παρεδρία, de παρὰ, proche, & de ἕδρα, siége ; action réunie, ou véhémence, ou continuité d'une ou de plusieurs maladies. HIPPOCR. *Præcept.*

PAREGORICUS, παρηγορικὸς, de παρηγορέω, calmer, appaiser ; *Parégorique*, calmant, lénitif ; épithete que l'on donne aux remedes qui produisent ces effets.

PAREIRA BRAVA, Offic. Mont. Exot. 7. Dale Dissert. Med. Cod. Med. 89. Chomel. 261. *Caapeba, Pareira brava*, Lockn. Sched. p. 29. *Caapeba Brasiliensibus*, Worm. Mus. 158. *Caapeba*, Pis. 1. 94. *Caapeba sive convolvulus colubrinus*, ejusd. 2. 312. *Caapeba Brasiliensibus, Lusitanis Erva de nossa sennora*, ou *cipo de Cobras*, Margr. 25. *Raiz & erva de nossa sennorâ*, Worm. Mus. 157. *Convolvulus Brasilianus flore octopetalo Monacoccus*. Raii Hist. 2. 1331. *Pareyra, ambutua, butua overa brutua*, Ind. Med. 89. *Butua overa, Brutua Pianta Indiana*, Zan. Hist. 59. *Butua seu pareira brava Lusitanica*, Geoff. Tract. 286. *Pareira brava*, Chom. *Vigne sauvage.*

C'est une racine qui est ordinairement de la grosseur du petit doigt, mais quelquefois plus grosse ; elle est ligneuse, tortueuse, brune au-dehors, rude, toute sillonnée dans sa longueur & dans sa circonférence, comme la racine de *thymela*, d'un jaune obscur intérieurement, comme entrelacée de plusieurs fibres ligneuses. Zanoni dit, que coupée transversalement, elle représente le soleil & ses rayons ; mais cette imagination est sans fondement. Elle est sans odeur, d'une saveur douce, mêlée d'une amertume désagréable. Les Auteurs prétendent qu'elle nous vient du Bresil, parce que nous la tenons des Portugais : mais il est beaucoup plus vraissemblable qu'elle croît aux Indes Orientales. Car un Chirurgien en envoya de Surate à M. de Jussieu, sous le nom de boutua, & il lui écrivit qu'on la trouvoit le long de la côte de Malabar.

Les Portugais vantent cette racine comme un alexipharmaque, & un antidote contre toute plante vénéneuse. On ne peut douter que ce ne soit un fort bon diuretique, & un excellent remede dans les coliques néphrétiques.

La maniere de s'en servir, est de la couper par petits morceaux, d'en faire bouillir le quart d'une once, dans deux ou trois chopines d'eau, qu'on réduira à une On en fera prendre au malade un verre de demi-heure en demi-heure, dans un bain chaud, après l'avoir auparavant préparé par la saignée & des clysteres. On ajoute à sa décoction une petite quantité de sirop des cinq racines apéritives. M. Geoffroy guérit avec ce remede seul, le célebre Abbé Bignon, d'une colique calculeuse, & le débarrassa d'une pierre assez considérable. Cependant elle échauffe beaucoup prise en grande dose. Il paroît qu'elle dissout la matiere bourbeuse contenue dans les reins & dans la vessie. On l'ordonne avec succès mêlée avec le baume de Copaü dans la gonorrhée, après des évacuations suffisantes. Sa décoction, dont nous avons déja parlé, fait des merveilles dans les coliques hépatiques, qui proviennent d'une obstruction à l'orifice de la vésicule du fiel; il en faut faire prendre un verre de trois heures en trois heures, jusqu'à la quantité d'une pinte. Les Portugais usent de sa racine en poudre dans les esquinancies & dans les maladies de la poitrine. GEOFFROY.

Il y a une espece de *Pareira brava*, que Dale distingue de la maniere suivante.

*Pareira Brava alba*, Geoff. Tract. 287. *Pareiræ species secunda*, Lockn. Sched. 32. *Vigne sauvage blanche.*

On dit qu'elle vient du Bresil. Elle est plus ligneuse que la premiere; ses fibres sont les unes longitudinales & les autres circulaires, son écorce est blanche; mais sa substance intérieure est jaune comme celle de la réglisse. GEOFFROY.

PARENCEPHALIS. Voyez *Cerebellum.*

PARENCHYMA, παρέγχυμα, de παρεγχύω, verser dedans; *parenchyme*; terme introduit dans la Medecine par Erasistrate. Cet Auteur entendoit par *parenchyme* toute la substance contenue dans les interstices des vaisseaux sanguins des visceres; il la regardoit comme du sang extravasé & coagulé: mais les modernes s'étant apperçus que toute cette substance étoit vasculaire & glanduleuse, ont rejetté le terme & l'opinion d'Erasistrate.

PARESIS, πάρεσις; c'est selon la définition d'Aretée, *Chron. Lib. I. cap.* 7. une paralysie de la vessie, dans laquelle il y a suppression, ou écoulement involontaire d'urine.

PARIETALIA OSSA; les *os pariétaux*. Voy. *Caput.*

PARIETARIA, la *pariétaire.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur mâle, est tétrapétaloïdale, en étoile, garnie de quatre étamines, avec des testicules, & un style au centre, sans ovaire. Sa fleur femelle, est composée d'un calyce à trois feuilles, au centre duquel est un ovaire conoïdal, avec un tube frangé & placé dans un autre endroit de la plante: les fleurons & les ovaires sont ramassés & fortement unis aux nœuds compacts de la tige.

Boerhaave n'en compte que les deux especes suivantes.

1. *Parietaria Officinarum & Dioscoridis*, C. B. P. 121. Tourn. Inst. 509. Boerh. Ind. A. 2. 92. *Helxine, Parietaria*, Offic. *Parietaria*, Ger. 261. Emac. 331. J. B. 1. 976. Raii Hist. 206. Synop. 66. *parietaria vulgaris*, Park. 436. *parietaire.*

La *pariétaire* pousse plusieurs tiges unies, rougeâtres, pleines de suc, d'un pié ou d'un demi-pié de hauteur; ses feuilles sont arrondies, un peu pointues cependant par le bout, & placées alternativement sur de longs pédicules, d'un verd foncé en-dessus, & d'un verd plus léger en-dessous. Les fleurs sont petites & à étamines, rougeâtres avant de s'ouvrir, & blanches ensuite; elles naissent parmi les feuilles tout le long des tiges. Cette plante croît sur les murailles & fleurit au mois de Mai. Elle est toute d'usage.

Elle est rafraîchissante, apéritive & déterfive, elle abonde en sel nitro-sulphureux; & elle est estimée bonne pour le calcul; la gravelle, la suppression & l'ardeur d'urine. On fait prendre pour cet effet son suc ou sa décoction en forme de potion ou de lavement. Quelques-uns prescrivent le même remede pour la toux. MILLER, *Bot. Offic.*

Par l'analyse chymique, la *pariétaire* donne assez d'huile, beaucoup de sel fixe, beaucoup de terre & plusieurs liqueurs, dont quelques-unes sont acres & les autres acides: pour ce qui est du sel volatil, on n'en tire point de concret de cette plante, mais elle donne de l'esprit urineux.

Dioscoride assure qu'elle est adoucissante & résolutive, propre pour arrêter le feu volage & les ulceres rongeans: on l'appliquoit de son tems sur les parties où la goute se fait sentir; on en faisoit boire le suc dans la toux invétérée, gargariser dans les maux de gorge, & injecter dans l'oreille pour en appaiser les douleurs. Césalpin dit que ce même suc fait passer les urines & débouche tout-à-fait les reins. Tragus loue fort la décoction de cette plante pour emporter les obstructions des parties du bas-ventre; il la faisoit appliquer en cataplasme sur la région de la vessie dans la rétention d'urine: mais on ajoutoit à ce cataplasme du vin & du cresson d'eau; on passoit le tout par la poële, & on l'appliquoit aussi chaud que le malade pouvoit le souffrir. Dodonée ne faisoit faire ce cataplasme qu'avec la *pariétaire* & l'huile d'amandes douces. Hildan à la place de l'huile d'amandes douces, se servoit de celle de scorpion. Pour les contusions, Tragus en faisoit faire un cataplasme avec la farine de feves, les mauves, le son de froment, l'huile & le vin; pour les descentes qui causent de grandes douleurs dans les bourses, Camérarius ordonnoit qu'on l'appliquât toute chaude sur ces parties, après l'avoir pilée avec du vinaigre. Aurelius Victor dit que Constantin avoit donné le nom de cette plante à l'Empereur Trajan, à cause que ses statues & ses inscriptions se trouvoient sur toutes les murailles de Rome de même que la *pariétaire*. On se sert aujourd'hui de cette plante dans toutes les décoctions, dans les lavemens & dans les demi-bains, déterfifs & adoucissans. Le sirop de *pariétaire* soulage fort les hydropiques. TOURNEFORT, *Hist. Plant.*

La *pariétaire* est déterfive, quelque peu astringente & rafraîchissante; il est rare qu'on la prescrive intérieurement; quelques-uns cependant l'ordonnent pour la toux. Appliquée extérieurement elle est bonne pour les tumeurs, pour l'érésipele & pour les brûlures; & l'on assure qu'étant pilée légerement & appliquée sur la partie, elle est bonne pour les plaies récentes. Sa poudre bue dans du miel, de la biere ou de la petite biere, est un remede excellent pour la toux invétérée & pour la consomption des poumons: les anciens la prescrivoient communément pour la toux & pour l'asthme. La décoction de cette plante dans du vin ou de l'hydromel, produit le même effet: mais sa poudre a beaucoup plus d'efficacité. Cette plante donne un sel nitro-sulphureux, de même que la bourrache & la buglosse. Sa vertu déterfive prouve assez qu'elle contient beaucoup de sel nitreux.

Elle est appellée *parietaria* & *muralis*, de *paries* ou *murus*, muraille, parce qu'elle croît sur les murailles: *helxine*, de ἕλκω, *helco*, attirer, parce qu'elle attire les habits en s'y attachant: *perdicium*, de *perdix*, parce que les perdrix en font leur nourritu-

re ordinaire; *vitriaria* & *urceolaris*, à cause que sa mucosité la rend propre pour nettoyer les verres & les miroirs. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Parietaria, minor, ocymi*, C. B. P. 121. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

PARILI, H. M. est le nom d'un grand arbre qui croît dans le Malabar.

La racine & les feuilles passent pour corriger la disposition mélancolique du sang, & pour adoucir les humeurs acides & salées. On prépare avec ses feuilles & celles du *caretti* cuites dans le suc laiteux du cacao, une potion qui appaise les douleurs des hémorrhoïdes, soit internes ou externes.

PARIS HERBA. Voyez *Herba Paris*.

PARISTHMIA, παρίσθμια, les amygdales ou les maladies des amygdales. Voyez *Tonsillæ*.

PARITI ou TALI-PARITI, est une espece d'*alcea* qui croît dans le Malabar, dont les fleurs pilées avec du lait & mises dans les oreilles appaisent les maux de tête.

PARKINSONIA.

Voici ses caracteres.

Cette plante donne une fleur à plusieurs pétales, irréguliere & composée de cinq feuilles dissimilaires, du calyce de laquelle s'éleve un pistil qui se change en une pointe garnie de nœuds, dans chacun desquels on trouve une semence faite en forme de rein.

Miller ne compte qu'une espece de cette plante, qui est,

*Parkinsonia aculeata, foliis minutis, uni costæ adnexis*, Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l'Amérique, lui donna le nom de Jean *Parkinson*, qui a publié une histoire universelle des Plantes en Anglois en 1640.

Elle est fort commune dans les Indes Espagnoles, & les Anglois l'ont transportée depuis quelques années dans leurs habitations en Amérique, à cause de la beauté & de la bonne odeur de ses fleurs. Cette plante croît dans son pays natal, à la hauteur de vingt piés ou plus, & porte de longs rameaux de fleurs jaunes qui pendent de la même maniere que celles du *laburnum*. Miller, *Dictionn.*

PARNASSIA.

Voici ses caracteres:

Les feuilles sont arondies & disposées circulairement; le calyce est composé de cinq pétales; la fleur est en rose, seule sur chaque tige & composée de feuilles de différente grandeur & frangées; l'ovaire se change en un fruit de figure conique, partagé en trois ou quatre loges faites en forme de bassin, & remplies de semences fort menues.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *parnassia*; savoir.

*Parnassia, palustris & vulgaris*, Tourn. Inst. 246. Boerh. Ind. A. 243. Raii Synop. 3. 355. *Hepatica alba*, Offic. *Gramen Parnassi*, Ger. Emac. 840. Hist. 2. 1049. *Gramen Parnassi vulgare*, Park. Theat. 429. *Gramen Parnassi, flore albo simplici*, C. B. P. 309. *Gramen Parnassi Dodonæo, quibusdam hepaticus flos*, J. B. 737. *Cistus humilis palustris, hederæ folio, perfoliata nostras*, Pluk. Almag. 108. *Pyrola rotondifolia palustris nostras flore unico ampliore*, Hist. Oxon. 3. 305.

Cette plante croît aux lieux humides & marécageux, & fleurit au mois d'Août: sa racine, ses feuilles & ses semences sont d'usage en Médecine.

Le suc des feuilles & la décoction de la racine, sont des remedes efficaces pour les maladies des yeux. La semence est diurétique, bonne pour arrêter le cours de ventre & le vomissement. Dioscoride.

Elle fortifie le foie & enleve les obstructions. Chab.

Elle est vulnéraire & astringente & bonne, à ce qu'on prétend pour arrêter les hémorrhagies. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PAROCHETEUSIS, παροχέτευσις, de παρὰ, & ὀχετεύω, de ὀχετὸς, tuyau ou conduit; *Dérivation*. Hippocrate emploie ce mot pour signifier une *dérivation*, ou le détour qu'on fait prendre aux humeurs qui coulent sur une partie, ou qui s'y arrêtent, en les déterminant vers une autre qui n'en est pas éloignée.

Voici, suivant Hippocrate, *Lib. de Humoribus*, quelles sont les loix de la *dérivation*.

παροχέτευσις ἐς κεφαλὴν, ἐς τὰ πλάγια ᾗ μάλιστα ῥέπει: « la « *dérivation* se fait vers la tête, les hypocondres & les « endroits où l'on voit que les humeurs se portent da« vantage. » Ou *VI. Epid. Sect. 2. Aph. 5.* παροχετεύσειν ὑπείξαντα ἀντισπᾶν αὐτίκα ἀντιτείνοντα ὑπεῖξαι. Il faut avoir recours à la *dérivation* après qu'on a tenté une révulsion, lorsqu'il s'agit de résoudre ou de ramollir des duretés. Galien explique parfaitement ce que c'est que la *dérivation* dans son Commentaire sur ce passage.

« Hippocrate, dit-il, emploie le mot *parocheteusis*, *dérivation*, lorsqu'une humeur a besoin d'être évacuée « & ne se porte point vers l'endroit qui conviendroit, « bien qu'elle n'en soit pas fort éloignée, & qu'elle ne « se porte pas vers l'endroit opposé; par exemple, « lorsque l'urine tend à s'évacuer par les reins & la « vessie affectée, il est plus à propos de la détourner « vers les intestins, de même que lorsque les humeurs « se portent vers ceux-ci, il convient s'ils sont affec« tés de les évacuer par *dérivation* par les conduits uri« naires; de même dans les femmes, il est quelque« fois à propos d'attirer les humeurs par *dérivation* « sur l'utérus, ou au contraire; & quelquefois aussi de « détourner un flux utérin vers les conduits urinaires, « ou les intestins. » Il dit aussi, *Lib. I. ad Glauc.* que « tandis que les humeurs sont en mouvement, la ré« vulsion, ἀντίσπασις, comme Hippocrate l'appelle, « peut avoir son utilité: mais qu'il faut avoir recours « à la *dérivation* quand elles sont une fois fixées. »

PARODONTIDES, de παρὰ, qui signifie souvent dans la composition la même chose que le latin *præter*, auprès, proche, à côté de; & ὀδοὺς, dent. Voyez *Parulis*.

PARONYCHIA, *panaris* ou *mal d'avanture*.

On donne le nom de *panaris* à une douleur aiguë & rongeante qui affecte les phalanges, & surtout les extrémités des doigts, & qui est accompagnée de pulsation & d'une chaleur extraordinaire. Les doigts s'enflent pour l'ordinaire, & quelquefois aussi on n'apperçoit aucune tumeur lorsque la maladie a son siége près de l'os. Ces douleurs s'étendent quelquefois jusqu'au coude ou à l'omoplate, à cause de la connexion que les doigts ont avec ces parties, par le moyen des muscles fléchisseurs. La douleur est quelquefois légere ou modérée, & quelquefois si violente & si insupportable, que le malade est obligé de passer la nuit & le jour sans pouvoir joüir des douceurs du sommeil. Le *panaris* cause encore assez souvent à ceux qui sont d'un tempérament délicat, des fievres, des syncopes, des convulsions, des chaleurs excessives & des délires accompagnés

pagnés d'une violente inflammation du bras, d'un abſcès ou d'un ſphacele, qui met ſouvent la vie du malade en danger lorſqu'on néglige d'y remédier à tems.

Puis donc que la violence du *panaris* dépend de la différence des parties qu'il affecte, il n'eſt pas étonnant que les Chirurgiens l'aient diſtingué en pluſieurs eſpeces. Garengeot en compte quatre, & Gouey cinq : mais je ne vois pas qu'on doive en admettre plus de trois. 1°. Lorſque la maladie a ſon ſiége dans la peau ou dans la graiſſe, dans le dos, ou dans la partie intérieure du doigt, ou même ſous l'ongle ou aux environs, la douleur peut être très-aiguë, mais les ſymptomes n'ont pour l'ordinaire aucune malignité. 2°. Lorſque le périoſte eſt attaqué, enflammé ou corrodé, le malade reſſent les douleurs les plus violentes, mais cette violence eſt plus ou moins grande ſuivant que cette membrane eſt plus ou moins affectée. 3°. L'eſpece la plus maligne a ſon ſiége dans les tuniques nerveuſes des tendons fléchiſſeurs des doigts, ou dans les nerfs qui ſont auprès : elle eſt accompagnée des douleurs les plus cruelles, des ſymptomes les plus malins & d'un dérangement dans toutes les fonctions du corps.

La cauſe prochaine du *panaris* me paroît être un ſang épais & croupiſſant, qui enflamme les parties voiſines, & cela eſt évident par la chaleur & la pulſation de la partie affectée. Cet épaiſſiſſement peut être produit, partie par des cauſes internes, comme par la crudité & l'acrimonie du ſang, & en partie par les différentes cauſes externes, comme par la piquure d'une épingle, d'une épine, ou d'un petit éclat de bois, par une contuſion, une meurtriſſure ou tel autre accident ſemblable. D'où il ſuit que le *panaris* eſt plus ou moins dangereux ou incommode, à proportion que la plaie ou l'inflammation eſt plus grande, ou que la partie a plus de ſenſibilité. Quelques Medecins aſſurent avoir remarqué des vers dans les doigts affectés d'un *panaris*, auxquels ils attribuent la cauſe de cette maladie ; & peut-être eſt-ce de-là qu'eſt venu le nom que les Allemands lui donnent.

Au commencement de la premiere eſpece la partie du doigt affectée s'enfle, devient dure, mais on n'y ſent que peu ou point de douleur. Il ſurvient enſuite une rougeur accompagnée d'inflammation & de douleur, & ces accidens ſont ſuivis des ſymptomes dont on a parlé ci-deſſus. Mais quoique la tumeur augmente conſidérablement, il eſt rare que la douleur & les autres ſymptomes deviennent inſupportables, ou s'étendent au-delà du doigt affecté, comme cela arrive dans les autres eſpeces. Dans celle dont nous parlons, la matiere peccante eſt ſouvent viſible ; mais plus l'inflammation eſt voiſine du périoſte ou des tendons des doigts, plus les douleurs ſont violentes, & ſouvent même elles affectent tout le bras avec tant de fureur qu'elles privent les perſonnes délicates du ſommeil pendant tout le tems qu'elles durent.

La ſeconde eſpece de *panaris* differe de la précédente par la douleur aiguë qui ſe fait ſentir dans le bout du doigt ou dans toute ſon étendue, & qui eſt accompagnée d'une chaleur brûlante, de fievre, d'inſomnies, de convulſions & quelquefois du délire. La tumeur & l'inflammation ne paroiſſent preſque pas au-dehors, & la douleur ne paſſe pas le poignet.

On peut connoître la troiſieme eſpece de *panaris* aux ſymptomes ſuivans.

Il ne paroît aucune tumeur au bout du doigt, ou du moins elle eſt fort petite ; ſurtout lorſque l'inflammation affecte davantage la tunique ou gaine intérieure du tendon, que l'extérieure. La douleur eſt ſi aiguë & ſi inſupportable, qu'elle met le malade aux abois. Elle affecte non-ſeulement le doigt, mais encore la main & le carpe, ſurtout la partie qui eſt près du carpe, ſous le ligament annulaire de la main. Elle s'étend même le long du bras, juſqu'à la partie interne du coude où les muſcles fléchiſſeurs des doigts prennent leur origine, & quelquefois juſqu'à la tête de l'humerus, & elle cauſe une inſomnie preſque continuelle, avec fievre & convulſions.

Si la matiere corrompue eſt logée dans la gaine du tendon, la tumeur n'eſt pas conſidérable le long des doigts, excepté dans l'intervalle des articulations où elle eſt médiocre. La main eſt plus enflée que les doigts : mais la douleur n'eſt pas ſi vive ; & le bras s'enfle quelquefois à un tel point, que Garengeot dit l'avoir vû auſſi gros que la cuiſſe.

Le prognoſtic du *panaris* eſt plus ou moins fâcheux, ſuivant ſes différentes eſpeces. La premiere n'a rien de dangereux, ſi ce n'eſt que quand elle entoure l'ongle ; elle le fait tomber pour l'ordinaire, & ſi elle n'en entoure qu'une partie, il n'y aura que cette partie qui tombera, & cela pour les raiſons mécaniques de la formation & de l'accroiſſement de l'ongle : mais ſi la matiere eſt contenue ſous l'ongle, ou voiſine d'un tendon, elle cauſera des douleurs très-conſidérables. La ſeconde eſpece de *panaris* eſt accompagnée de douleurs & de ſymptomes ſi violens, que quelques-uns aſſurent qu'elle met quelquefois la vie du malade en danger : mais j'ai rarement vû cette maladie augmenter juſqu'à ce point. J'ai quelquefois vû l'os attaqué d'une carie enſuite d'une inflammation & d'une ſuppuration ; & lorſque cela arrive dans la derniere articulation, elle ſe détache plutôt toute entiere, à cauſe de ſa petiteſſe, qu'il n'eſt aiſé de ſéparer la partie cariée de celle qui eſt ſaine. La troiſieme eſpece de *panaris* eſt la plus dangereuſe & la plus maligne. Elle eſt ſouvent ſuivie d'un abſcès ou d'une gangrene, les douleurs ſont bien plus cruelles, & la fievre, l'enflure, l'inflammation du bras, & les autres ſymptomes ſi violens, qu'ils conduiſent ſouvent le malade à une triſte fin, à moins qu'on n'y remédie à tems. Lorſqu'il ſe forme des fusées & un abſcès dans le bras, près du muſcle quarré du rayon, ſous le ligament annulaire : Garengeot prétend qu'il n'y a point d'autre moyen de le guérir que l'inciſion ; encore le malade court-il riſque de reſter eſtropié du doigt où eſt le mal ; & pour lors on ne manque pas, ſoit par ignorance ou par malice d'en rejetter la faute ſur le Chirurgien.

Garengeot ne propoſe d'autre remede que l'inciſion pour la cure des *panaris* : mais je crois qu'il eſt plus prudent dans cette maladie, de même que dans toute autre, de ſuivre le conſeil d'Hippocrate ( *Sect.* 8. *Aphor. VI.* ) & de tenter la voie des remedes avant que d'effrayer le malade par la vûe du biſtouri. J'ai pour garant de cette pratique le ſuccès avec lequel j'ai employé des remedes propres pour atténuer le ſang épais & croupiſſant, & appaiſer l'inflammation, non-ſeulement dans les autres maladies de cette eſpece, mais dans le *panaris* même. Je ſuis donc d'avis que le malade tienne ſouvent ſon doigt pendant quelques heures dans de l'eſprit de vin ſimple ou camphré, qu'on mêlera avec quelque peu de thériaque. Une décoction d'ail dans du lait, ou d'une poignée de ſabine ou de germandrée, peut également ſatisfaire à cette indication, pourvû qu'on y plonge conſtamment le doigt, ou qu'on l'en fomente. On a propoſé dans les *Memoires de l'Académie des Sciences de Paris, pour l'année* 1707. de plonger pluſieurs fois le doigt dans de l'eau bouillante pendant un petit eſpace de tems. D'autres ordonnent d'appliquer une emplâtre d'*aſa fœtida* bien chargée ſur la partie malade. D'autres veulent, ſur l'expérience qu'ils diſent en avoir faite, qu'on applique deſſus la petite pellicule blanche qui ſe trouve entre la coque & la ſubſtance d'un œuf durci. Riviere aſſure qu'on peut aiſément guérir le *panaris* en fourrant ſouvent le doigt malade dans l'oreille d'un chat. Si la fievre & l'inflammation venoient à augmenter pendant qu'on uſe de ces remedes, il faudroit recourir aux remedes internes, ſans négliger la ſaignée ; & ſi le malade reçoit du ſoulagement des ſecours que nous venons d'indiquer, il doit les employer juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement guéri. Si ces remedes operent lente-

ment, ou ne produisent aucun effet, & que la suppuration paroisse avancer, il faut recourir sans délai à l'incision, comme au remede le plus sûr. Mais comme la douleur qui en est inséparable effraye les malades, il ne sera pas inutile, dans la premiere espece de *panaris*, d'appliquer sur la partie une emplâtre de diachylon avec les gommes, ou telle autre semblable, pour mûrir la tumeur, jusqu'à ce que la situation de la matiere morbifique devienne plus sensible, & qu'on puisse faire l'opération avec moins de douleur : mais le moindre délai est dangereux dans les deux autres especes, parce que la matiere ronge en peu de tems le périoste & les petits os, & peut occasionner des douleurs plus aiguës, des abscès plus considérables, la carie ou la gangrene de tout le bras, & vraissemblablement la mort du malade.

Pour guérir plus aisément le *panaris*, il faut commencer par examiner ses especes : s'il est de la premiere, & qu'il n'ait pas pénétré bien avant, on pourra le guérir sans peine. Dès que la matiere commence à se faire voir, le Chirurgien doit un peu comprimer la tumeur sur les côtés, afin de tendre davantage l'épiderme, & avec une lancette faire une légere incision à cette membrane : le liquide en sort aussi-tôt, & la peau, qu'on ne doit pas ôter, se desseche bien-tôt, & le doigt se guérit aisément sans autre remede. Hildan, *Cent.* 1. *Obs.* 97. donne la méthode suivante, qu'il dit avoir souvent éprouvée avec succès. Il commence par fomenter plusieurs fois le doigt avec une décoction de fleurs de camomile, de mélilot, de fénugrec, & de semences de coings cuites dans du lait de vache ; après quoi il incise peu à peu la surface de la peau à l'endroit où la douleur se fait sentir. La peau étant ainsi séparée, on découvre quelques taches rouges, dont il sort une ou deux petites gouttes d'eau rougeâtre, après qu'on y a fait une incision. Dès que cette liqueur est évacuée, il applique sur la partie une compresse trempée dans une solution de thériaque de Venise dans de l'eau-de-vie ; & qui calme la douleur & rétablit la partie dans son intégrité dès le lendemain.

Lorque le *panaris* est situé à la racine de l'ongle dessous ou à côté, ce dernier tombe, comme je l'ai dit, en tout ou en partie. Si la matiere purulente est cachée sous l'ongle, elle cause des inflammations & des douleurs très-considérables.

Solingen & quelques autres Chirurgiens, conseillent dans ce cas de couper l'endroit de l'ongle qui couvre la matiere, soit en l'extirpant entierement, ou en y faisant une incision ; de la faire sortir avec soin, & d'appliquer sur la plaie une compresse trempée dans de l'esprit de vin ou de l'eau de chaux.

Si la matiere est cachée bien avant sous la peau, il faut sans tarder en procurer la sortie par le moyen d'une incision ; car autrement elle ne manquera pas d'affecter & de consumer l'os qui est dessous, plutôt que de percer la peau extérieure, qui est ordinairement plus épaisse & plus dure dans cet endroit que dans tout autre. Si le malade refuse de se soumettre à l'opération, il est du devoir du Chirurgien de lui remontrer le danger auquel il s'expose, pour se mettre à couvert de tout reproche. Il doit en même-tems se servir de remedes capables d'augmenter la suppuration & d'occasionner l'ouverture de l'abscès. C'est ce que fait l'emplâtre de diachylon avec les gommes. Aussi-tôt que la tumeur est percée, on aggrandit un peu l'ouverture avec des ciseaux, supposé qu'elle soit trop étroite, & on la panse avec quelque onguent digestif, ou avec le baume d'Arcæus fondu, dans lequel on met un peu d'esprit de vin ; on applique par-dessus, l'emplâtre dont on a parlé, & on l'assure au moyen d'un bandage convenable : mais supposé que le malade soit d'humeur de se soumettre à l'opération, on la pratiquera de la maniere suivante.

On pose le doigt du malade sur une table, & l'on fait tenir le bras par des aides, de peur que la douleur de l'incision ne l'incite à le retirer tout d'un coup, ce qu ne manqueroit pas de nuire à l'opération. Le Chirurgien prend ensuite un bistouri, dont la lame est affermie par le moyen d'une bandelette, & il ouvre la partie affectée par le milieu jusqu'à l'os, la peau & la graisse se trouvant ouvertes jusqu'à l'extrémité du doigt, le sang épanché ou la matiere corrompue a la liberté de s'évacuer, bien qu'elle soit quelquefois en petite quantité, ce qui garantit l'os de la carie.

Dans la seconde espece du *panaris*, lorsque le périoste est corrodé, & que la matiere peccante a pénétré jusqu'à l'os, il faut en procurer l'écoulement par le moyen d'une incision, ainsi que j'ai déja dit ; en observant surtout que le bistouri pénetre jusqu'à l'os. Bien qu'il sorte quelquefois très-peu de matiere, à cause qu'elle est en très-petite quantité, on a lieu néantmoins d'espérer une prompte guérison si la douleur s'appaise peu à peu après l'opération.

Quelques Auteurs veulent qu'on fasse toujours l'incision à la partie latérale du doigt, & jamais dans la partie antérieure ou postérieure de la derniere phalange, crainte d'offenser le tendon : mais cette précaution est tout-à-fait inutile, tant parce que le tendon ne passe pas le commencement du dernier os du doigt, qu'à cause qu'on est convaincu par expérience que l'incision est aussi sûre dans la partie antérieure du doigt que dans la postérieure. Garengeot conseille cependant d'ouvrir toujours la partie latérale du doigt, sans apporter aucune raison en faveur de son opposition ; il veut même, lorsque le malade n'est pas soulagé de cette ouverture, qu'on en fasse une seconde de l'autre côté, parce que la douleur qui continue après l'incision prouve qu'on n'a pas rencontré le véritable siége de la maladie. Pour moi je crois qu'on ne doit employer l'incision latérale que lorsqu'il paroît une tumeur à côté de la derniere phalange du doigt, ou dans les deux autres phalanges en tirant vers la main ; & qu'au contraire il est mieux de la faire au milieu de l'extrémité du doigt, lorsque toute la phalange est affectée, ou que la matiere morbifique s'y est fixée. Au reste, il n'est ni de l'intérêt du malade, ni de celui du Chirurgien, qui doit être jaloux de sa réputation, de faire deux incisions, lorsque la raison & l'expérience montrent qu'une seule suffit.

Après avoir fait l'incision de la maniere que je viens de dire, il faut non-seulement laisser couler le sang pendant quelque tems, mais l'exprimer encore avec soin. On remplira ensuite la plaie avec de la charpie seche, sur laquelle on appliquera une emplâtre de diachylon, & une compresse en forme de croix de Malte, trempée dans de l'esprit de vin chaud, & l'on assurera le tour avec un bandage convenable. Lorsqu'on vient à ôter l'appareil le jour suivant, on trouve ordinairement dans la plaie un peu de chair fongueuse, ce qui allarme souvent un chirurgien qui n'est pas au fait de son métier, mais sans sujet ; car une pareille chair n'est point un mauvais symptome, & on peut l'enlever sans difficulté avec des ciseaux, ou par le moyen d'un caustique ou d'un onguent digestif mêlé avec un léger escarotique. On peut ensuite panser la plaie, de même que celles dans lesquelles les os sont affectés, avec l'essence de myrrhe ou d'ambre, ou avec le baume du Pérou. Supposé que l'os paroisse carié, on tiendra la plaie ouverte avec de la charpie trempée dans de l'essence de myrrhe, d'aristoloche ronde, jusqu'à ce que l'exfoliation soit faite, ou, comme il arrive souvent, jusqu'à ce que l'os se détache ; car il est impossible jusqu'à ce tems-là de pouvoir fermer la plaie.

J'ai eu rarement occasion d'observer la troisieme espece de *panaris*, dans laquelle la matiere mobifique est logée dans la gaine ou tunique d'un des tendons fléchisseurs. Garangeot a donné le premier la méthode de le guérir de la maniere suivante.

On fait dans la petite tumeur, qui, jointe avec la douleur, indique pour l'ordinaire que la matiere est logée à l'extrémité du doigt, une incision longitudinale avec un bistouri droit, jusques dans la gaine des tendons du sublime & du profond. Il sort par cette ouverture une matiere séreuse, dont l'évacuation soulage sur le champ le malade. Il se croit aussi-tôt guéri, mais bien-tôt après, les mêmes accidens reviennent, le malade souffre comme auparavant, & souvent le Chirurgien ignore la cause de ces symptomes fâcheux. Quelquefois la matiere ayant rongé l'extrémité de la gaine des tendons & le tissu de la peau, se fait elle-même un passage, qui soulage pour un moment : mais bien-tôt après les accidens recommencent de nouveau, & l'on apperçoit à l'endroit par où la matiere s'est frayée une route, un petit morceau de chair en forme de caroncule, qui est d'une sensibilité exquise, & continuellement abbreuvée d'une humidité qui vient de plus haut. Il faut dans ce cas introduire une sonde crénelée dans la gaine du tendon, soit par l'ouverture qu'on a faite, soit par celle que la sérosité s'est formée, & la pousser au-delà de la premiere bride; on coupera ensuite avec des ciseaux ou avec un bistouri ce qui est contenu sur la sonde, & l'on trouvera à l'ouverture une matiere grumeleuse & épaisse. Si la maladie s'étend plus loin, on poussera toujours la sonde crénelée le long de la fusée, & l'on coupera ce qui se rencontrera dessus, jusqu'à ce qu'on ait découvert le foyer de la maladie. Si le siége de l'abscès est dans le milieu de la gaine, & qu'on ait conduit l'ouverture jusqu'au milieu de la premiere phalange, on doit, suivant le conseil de M. Petit, pousser l'incision jusqu'à trois ou quatre lignes dans la main, pour éviter l'étranglement que cause le reste de la gaine, qui est cartilagineuse tout le long du doigt; & qui n'étant que membraneuse dans la main ne peut causer un semblable accident.

Enfin, si la maladie s'étend le long de la gaine membraneuse des tendons de la main, & qu'elle passe même par dessous le ligament annulaire pour former un abscès sur le muscle quarré, où il se trouve ordinairement un paquet de graisse; il faut toujours passer la sonde crénelée le long de la fusée, & couper jusqu'à ce qu'on soit parvenu au ligament annulaire. Là on fait un peu fléchir les doigts afin de relâcher toutes ces parties, & on tâche de pousser la sonde par dessous le ligament annulaire; & sur son extrémité qui souleve la peau, on fait une incision seulement à cette derniere, on sépare les tendons & les muscles le plus délicatement qu'il est possible, & l'on tombe tout d'un coup dans un abscès d'où il sort quelquefois plus d'une demi-palette de matiere. Garengeot conseille, après Thibaut fameux Chirurgien à Paris, de passer sous le ligament annulaire à la faveur de la sonde une bandelette ou une meche, qui servant de seton, emportera dans les pansemens suivans la lymphe rendue corrosive par la désunion de ses principes; & on évitera par ce moyen de couper le ligament annulaire qu'on doit conserver autant qu'on peut. Si cette précaution est inutile; & que les grandes douleurs, la fievre & les autres symptomes fâcheux tourmentent continuellement le malade, il y a un autre expédient qui appaise sur le champ les accidens, & guérit très promptement; il consiste, selon M. Petit, à tirer le tendon qui est attaqué de la maladie au dessus du ligament annulaire, & à le couper dans son corps charnu; au moyen de quoi tous les accidens cessent sur le champ. Enfin, si le ligament annulaire est lui-même abbreuvé du pus qui cause la maladie, qu'il soit enflammé & qu'il donne occasion à des douleurs violentes, il faut sans aucune difficulté le couper, & l'on verra bien-tôt le malade soulagé : c'est ce que M. Arnaud a fait plusieurs fois avec succès. Si après avoir ouvert la gaine des tendons jusqu'au ligament annulaire, l'obstacle est si grand qu'on ne puisse passer la sonde crénelée par dessous, pour entrer de suite dans l'abscès que nous supposons sur le muscle quarré, il faut absolument disséquer entre l'artere radiale & les tendons du sublime & du profond, & aller chercher sous le muscle fléchisseur du pouce l'abscès en question. Pour recommander cette pratique, Garengeot rapporte l'exemple d'un malade, dont M. Arnaud prenoit soin, & dont le cas étoit tellement désespéré, que les Chirurgiens jugerent qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour le sauver que de lui couper le bras: mais M. Arnaud n'eut pas plutôt coupé le ligament annulaire, que tous les accidens qui ne prognostiquoient autre chose que la mort, disparurent entierement.

On doit remarquer qu'il ne faut point étendre la main lorsqu'on a coupé le ligament annulaire, car dans cette situation tous les tendons sortent de leur place, & le malade reste estropié. On doit au contraire tenir la main pliée afin que le ligament se réunisse plus facilement.

Pour panser le *panaris*, lorsqu'on a ouvert la gaine, on se sert de bourdonnets longs & secs, qu'on applique des deux côtés du tendon, afin de le ménager, & on les éleve suffisamment pour faire une compression qui arrête l'hémorrhagie; & si ce moyen n'est pas suffisant, on se sert de la ligature, car les styptiques sont ici pernicieux. On met sur la main & l'avant-bas des cataplasmes émolliens les plus chauds qu'on peut. On se sert du bandage à dix-huit chefs représenté dans la *Pl. XIV. du troisieme Volume*, *Fig.* 4. *B B.* qui est beaucoup plus commode ici que les bandes roulées; parce qu'outre qu'il remplit les mêmes indications, il n'est point nécessaire pour l'appliquer de remuer la partie, ni de lui donner aucun mouvement. Pour que le pansement soit complet, il ne reste plus qu'à appliquer la couture de ce bandage à l'endroit du membre opposé aux plaies qu'on a faites, & à couvrir l'appareil avec les petits chefs, commençant par celui que le Chirurgien jugera à propos : mais il faut observer qu'en conduisant un de ces chefs avec une main, il faut tenir en même tems de l'autre le chef opposé. On met ensuite la main & l'avant-bras dans une situation convenable. HEISTER, *Inst. de Chirurg.*

PARONYCHIA, *Turquette.*

Voici ses caracteres.

La racine est vivace, le calyce fait en forme de godet & divisé en cinq parties qui ont la figure d'un capuchon. La fleur consiste en cinq étamines; & l'ovaire, qui est placé au centre du calyce, produit un tube droit, & se change avec le calyce en un fruit à cinq angles qui ne contient qu'une seule semence. Les fleurs sont entourées d'une infinité de paillettes fort minces & de couleur d'argent, disposées circulairement.

Boerhaave compte deux especes de cette plante, qui sont :

1. *Paronychia, Hispanica*, Clus. Hisp. 478. *Polygonum, minus, candicans*, C. B. P. 281.
2. *Paronychia, Hispanica, nivea, polyanthos*, Barr. Obs. 1137. *Polygonum, montanum, niveum, polyanthos*, Bar. In. 725. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Elle est appellée *paronychia* de παρὰ, approche, & ὄνυξ, ongle, à cause qu'elle est de couleur d'argent; ou vraissemblablement de *paronychia*, qui est un ulcere malin qui affecte la partie qui est autour de l'ongle: mais je ne saurois dire si cette plante est de quelque effet pour la guérison de cette maladie, si ce n'est qu'elle est extremement émolliente. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

*Paronychia rutaceo folio*, est le nom qu'on donne à la *Saxifraga, verna, annua, humilior.*

PAROPIÆ, παρωπίαι, les angles externes des yeux.

PAROPTESIS, παρόπτησις, de ὀπτάω, je rôtis; eſt une maniere de provoquer la ſueur en approchant le malade d'un feu de braiſe vive, ou en l'enfermant dans une étuve.

PARORASIS, *foibleſſe de vue.*

PAROTIS, παρωτὶς, de παρὰ, proche, & οὖς, oreille, *parotide*; une des glandes ſalivaires. Voyez *Saliva.* Les Medecins appellent auſſi de ce nom une inflammation ou tumeur qui affecte les glandes *parotides.* V. *Abſceſſus.*

Alexandre de Tralles établit une fort bonne regle relativement aux *parotides*, qui eſt de commencer par ſaigner le malade avant que d'employer aucun topique diſcuſſif ou attractif, ceux qui ont tenu une conduite contraire ayant toujours été cauſe que leurs malades ont été ſuffoqués. Il rejette ſur le même principe l'uſage des répercuſſifs & des aſtringens, tels que le ſolanum, l'alun, &c. & il décrit les remedes qui ſont propres à réſoudre ces *parotides*, & qu'on doit toujours tenter dans les cas où la tumeur eſt capable d'être plutôt guérie par leur moyen que par la ſuppuration. Mais ſi la tumeur ne diminue point, & que la douleur continue, il faut, ſuivant lui, ne rien négliger pour la faire venir à ſuppuration; & c'eſt un ſigne que la matiere commence à ſe former lorſqu'il ſurvient un friſſon & une fievre & que la douleur augmente. Et en ceci il eſt d'accord avec Celſe, qui admet une diſtinction très-propre pour nous conduire dans cette circonſtance, ſavoir, lorſque la tumeur ſe forme d'elle-même & ſans être précédée d'aucune autre maladie, d'eſſayer d'abord les répercuſſifs & les diſcuſſifs légers: mais lorſqu'elle accompagne ou qu'elle ſuccede à quelqu'autre maladie, ce qui eſt le cas le plus fréquent, il faut en procurer la maturation, & l'ouvrir le plutôt qu'il eſt poſſible; car dans ce cas la tumeur eſt critique & procure la ſolution de la maladie. Hippocrate déclare les *parotides* qui ſuccedent à des fievres de longue durée, mortelles, à moins qu'elles ne viennent à ſuppuration. Lorſque ces ſortes de tumeurs ſont opiniâtres, & qu'on ne peut les faire venir à maturité par des applications externes, on peut les amener à ſuppuration au moyen du cautere actuel, ainſi qu'on en a des exemples. Severinus & Valeſius ont décrit avant lui le ſuccès que cette méthode a eu dans les *parotides* malignes. Freind *Hiſtoire de la Medecine.*

Il y a une eſpece de tumeur qui vient avec inflammation dans certains endroits du corps, par exemple, ſous les aiſſelles, dans l'aîne ou au-deſſous des oreilles dans les glandes *parotides*, ce qui lui a fait donner le nom de *parotide;* au lieu qu'on lui donne celui de bubon quand elle ſe forme dans d'autres endroits.

Ces tumeurs ſont ou bénignes ou malignes; on dit qu'elles ſont bénignes, quand elles viennent d'elles-mêmes ſans avoir été précédées d'aucune maladie contagieuſe ou peſtilentielle, comme cela eſt aſſez fréquent dans les jeunes enfans; & celles-ci ne ſont point dangereuſes pour l'ordinaire. De ce nombre encore ſont celles qui ſuccedent à des fievres légeres par un tranſport critique de la maladie. Les bubons malins ſont ceux qui viennent dans les maladies peſtilentielles ou vénériennes; auſſi leur donne-t'on le nom de bubons peſtilentiels ou vénériens.

Les bubons bénins ſont produits, de même que toutes les autres inflammations qui proviennent de cauſes internes, par la ſtagnation d'un ſang épais & gluant; & ils ne different des autres inflammations qu'en ce qu'ils ſont ſitués ſous les aiſſelles, dans les aînes & au-deſſous des oreilles, dans les parties graſſes & glanduleuſes.

Le diagnoſtic eſt aisé, ſi l'on conſidere la maladie dont ils ont été précédés, ſoit vénérienne ou peſtilentielle.

Les eſpeces bénignes ou les moins dangereuſes ont rarement quelque ſuite fâcheuſe, parce qu'on peut aisément les réſoudre ou les faire venir à ſuppuration: mais cette diſcuſſion ou ſuppuration eſt beaucoup plus difficile dans les ſujets d'une mauvaiſe habitude; & quelquefois leur ſuppuration occaſionne des fiſtules qu'on a toutes les peines du monde à guérir. Les *parotides* ont beaucoup plus de peine à venir à ſuppuration que les bubons qui ſe forment dans l'aîne & ſous les aiſſelles.

Le meilleurs remedes qu'on puiſſe employer contre les bubons qui ne ſont accompagnés d'aucune autre maladie, comme ſont ceux qui viennent aux enfans, ſont les purgatifs mêlés avec le mercure doux, pourvu qu'on les répete ſouvent. Ces ſortes de remedes ont la vertu d'atténuer le ſang viſqueux, & épaiſſi & de le détourner de la partie affectée. On peut auſſi en employer d'autres pour le même effet: mais lorſque la tumeur eſt accompagnée d'une fievre légere, c'eſt au Medecin à y apporter les ſecours convenables.

Lorſque l'inflammation eſt légere & qu'on peut ſe flatter d'une réſolution, il convient d'appliquer extérieurement des emplâtres digeſtives, tels que le diachylon ſimple, celle de blanc de baleine, de galbanum, de ſavon ou de frai de grenouilles avec le mercure.

Si l'inflammation eſt plus forte & accompagnée de douleurs plus aiguës, de maniere que les emplâtres digeſtives ne ſoient d'aucun effet, il faut ſans différer l'amener à ſuppuration au moyen d'une emplâtre de diachylon avec les gommes. Mais ſi la douleur eſt exceſſive, les cataplaſmes digeſtifs appliqués chaudement ſur la partie affectée ſerviront à la calmer & à hâter la ſuppuration. On peut compoſer ces cataplaſmes avec de la mie de pain cuite dans du lait en conſiſtance convenable, ou avec un mélange de farine, de miel & de beure frais, auquel on peut ajouter quelque peu de thériaque.

On doit appliquer ſouvent ces ſortes de remedes ſur la tumeur juſqu'à ce qu'elle paroiſſe vouloir ſuppurer; & pour lors l'ouvrir ſans délai avec un cauſtique ou avec le biſtouri. Mais il faut prendre garde en faiſant cette inciſion de ne point offenſer les arteres qui ſont au voiſinage de l'abſcès de peur d'occaſionner une hémorrhagie funeſte. Après avoir ouvert l'abſcès, il faut le panſer comme on a dit au mot *Abſceſſus.* L'emplâtre de diachylon eſt admirable pour ramollir & réſoudre les duretés qui peuvent avoir reſté autour de l'orifice de l'ulcere. Heister. Voyez *Suppuratio.*

PAROXYSMUS, παροξυσμὸς, de παροξύνω, irriter, aigrir; *paroxyſme;* accès ou attaque d'une maladie.

PARTHENIASTRUM, *matricaire bâtarde.*

Voici ſes caracteres.

Ses fleurs ſont radiées, faites en forme de diſque & compoſées de pluſieurs fleurons qui rempliſſent ce dernier: mais elles ſont ſtériles. Les demi-fleurons, qui ont la forme d'un cœur, ſont remplacés par des ſemences noires qui ne ſont couvertes d'aucun duvet; à quoi l'on peut ajouter que le calyce eſt d'une ſeule piece & découpé juſqu'au bas en cinq parties.

Miller en compte deux eſpeces.

1. *Partheniaſtrum artemiſiæ folio, flore albo*, Acad. Reg. Scien.
2. *Partheniaſtrum helenii folio*, Hort. Elth.

La premiere eſpece croît ſans culture dans la Jamaïque & dans quelques autres contrées de l'Amérique, où elle eſt appellée abſinthe ſauvage. Les habitans lui attribuent une qualité vulnéraire.

La ſeconde croît dans pluſieurs contrées des Indes Eſpagnoles, d'où ſes ſemences ont été apportées en Europe. Elles ſont toutes deux annuelles. Miller, *Dict.*

PARTHENIUM. Voyez *Matricaria.*

PARTUS, *accouchement.* Voyez *Obſtetricatio.*

PARVIBIBULUS. Voyez *Brachypotæ.*

PARULIS, παρυλὶς, de παρὰ, proche, & οὖλον, gencive ; inflammation ou abſcès des gencives ; *Parulie.*

Le mal de dents occaſionne quelquefois des tumeurs douloureuſes aux gencives accompagnées d'inflammation & de l'enflure des joues, auxquelles les Grecs donnent le nom de *parulides.* Elles demandent à être traitées avec des digeſtifs de même que les autres tumeurs inflammatoires. Lorſque ces remedes ne ſuffiſent pas, ou qu'on les néglige, elles dégénerent quelquefois en un abſcès ou une fiſtule. Si la maladie eſt récente, il faut pour calmer la douleur qui empêche le malade de dormir, & pour diſcuter la tumeur, faire bouillir de la camomile, de la ſauge, des fleurs de ſureau & autres plantes digeſtives, & ordonner au malade de garder quelque peu de cette décoction dans la bouche pendant un tems conſidérable.

Il convient auſſi d'appliquer ſur la partie un ſachet rempli des mêmes herbes, ou bien une emplâtre de melilot, ou de diachylon ſimple avec le camphre, ou à leur défaut, un linge chaud, pour garantir la partie du froid & procurer une réſolution, ſans omettre l'uſage interne des diaphorétiques & des réſolutifs. Supposé que la réſolution ne puiſſe ſe faire, on aura recours aux émolliens, tels que la guimauve, la mauve, le bouillon, les figues & autres ſemblables qu'on fera cuire dans du lait, & qu'on gardera long-tems dans la bouche. Dès qu'on connoîtra par la molleſſe de la partie que la ſuppuration eſt prête à ſe faire, on ouvrira la tumeur ſans délai, quand même la matiere ne ſeroit pas tout-à-fait mûre, de peur qu'elle n'affecte & ne ronge l'os par ſon trop long ſéjour, & qu'elle n'occaſionne des fiſtules malignes, comme cela eſt ſouvent arrivé. L'ulcere étant ouvert, il faut en faire ſortir la matiere corrompue en le preſſant avec les doigts, & le laver ſouvent avec du vin chaud, ou avec une décoction d'aigremoine & de mille-pertuis mêlée avec du miel roſat, ce qui procurera la conſolidation de la plaie. Si la maladie a pénétré fort avant, on injectera de cette décoction avec une ſéringue, & après en avoir fait ſortir la liqueur, on appliquera une compreſſe ſur le fond de l'ulcere, qu'on aſſurera par le moyen d'un bandage, pour qu'il commence à ſe guérir par le fond. Supposé que l'ulcere dégénere en fiſtule & que l'os vienne à ſe carier, il faut après avoir uſé des injections précédentes, verſer dans l'ulcere quelques gouttes d'huile de myrrhe par défaillance, ou de l'élixir de propriété, pour le déterger & le conſolider. J'ai gueri par cette méthode non-ſeulement des ſimples ulceres des gencives, mais encore des fiſtules accompagnées de la carie de l'os, qui avoient duré plus d'une année. Si ces remedes ne produiſent aucun effet, il faudra ouvrir la fiſtule par le moyen d'une inciſion, & extirper la carie par les remedes, la rugine, ou le cautere actuel. Il peut quelquefois ſe former une fiſtule dans les gencives à l'occaſion d'une dent cariée, à laquelle on donne le nom de *fiſtule des dents*, ou de *fiſtule maxillaire.* Dans ce cas, il convient d'arracher la dent avant que d'avoir recours aux remedes. Les *Miſcellanea* de Berlin contiennent quelques obſervations particulieres ſur les *parulies* : d'où il paroît que les remedes ſuppuratifs ont fort peu d'effet, & que les tumeurs ne manquent pas de dégénérer en fiſtules, lorſqu'on tarde à les ouvrir & à arracher la dent gâtée. Il vaut donc mieux, comme j'ai déja dit, évacuer la matiere de bonne heure par le moyen d'une inciſion, quelque cruë qu'elle ſoit, que d'expoſer l'os à ſe carier en la laiſſant ſéjourner plus long-tems. Schelhammer a publié en 1692. une excellente Diſſertation ſur les épulies & les *parulies*, qui mérite d'être lue. Voyez *Epulis.* HEISTER, *Chirurg.*

PARUS, Offic. Bellon. des Oiſe. 369. *Parus major*, Aldrov. Ornith. Geſn. de Avib. 578. Jonſ. de Avib. 86. Charlt. Exer. 96. Mer. Pin. 178. *Parus carbonarius*, Schw. A. 318. *Parus carbonarius major.* Schrod. 5. 322. *Fringillago ſeu Parus major*, Raii Ornith. 240. Ejuſd. Synop. A. 73. Wil. Ornith. 174. *Meſange.*

Cet oiſeau eſt fort eſtimé à cauſe de ſa vertu contre le calcul des reins & la colique, lorſqu'on le mange, ou qu'on en uſe après l'avoir calciné.

## PAS

PASIONIS PASTILLUS, nom d'une paſtille décrite par Galien, Oribaſe, Aétius & Nicolas Myrepſe.

PASMA, le même que *Catapaſma.*

PASSA, épithete des raiſins qu'on a fait ſécher au ſoleil.

PASSA, dans Paracelſe eſt un mal d'avanture.

PASSAVANTICUS PULVIS, nom d'une poudre cathartique dont Schroder donne la deſcription, *Lib. II. cap.* 77.

PASSER VULGARIS, Offic. Schrod. 5. 322. *Paſſer*, Geſn. de Avib. 581. Bellon. des Oiſe. 362. *Paſſer domeſticus*, Aldrov. Ornith. 2. 534. Jonſ. de Avib. 65. Schw. A. 321. Mer. Pin. 175. Wil. Ornith. 182. Raii Ornith. 249. Ejuſd. Synop. A. 86. *Paſſer domeſticus vulgaris*, Charlt. Exer. 86. *Moineau.*

Cet oiſeau eſt extremement laſcif, ce qui fait qu'on le recommande, & ſurtout ſon cerveau pour exciter à l'amour.

PASSER TROGLODYTES, Offic. Schrod. 5. 322. Aldrov. Ornith. 2. 655. Mer. Pin. 177. Geſn. de Avib. 588. Schw. A. 324. Jonſ. de Avib. 82. Bellon. des Oiſe. 341. Will. Ornith. 164. Raii Ornith. 229. Ejuſd. Synop. A. 80. *Le Roitelet.*

Cet oiſeau eſt fort eſtimé à cauſe de la vertu qu'il a de briſer & de chaſſer le calcul, ſoit qu'on le mange cuit avec du ſel, ou qu'on en avale les cendres. SCHRODER.

PASSERINA, nom d'une plante que Parkinſon appelle *Paſſerina, linariæ folio.* Quelques uns en font une eſpece de *linum* ; d'autres de *Lithoſpermon.*

PASSIO, *paſſion*, *affection*, ou *maladie* ; telles ſont la paſſion iliaque, la paſſion hyſtérique, & pluſieurs autres que l'on diſtingue par les épithetes qui leur conviennent.

PASSULÆ. Voyez *Uva.*

PASSULATUM, eſpece de remede composé avec la pulpe de raiſins ſecs (*paſſæ*) que l'on paſſe par un tamis.

PASSUM, γλυκύ, vin de raiſin ſec ; c'eſt-à-dire, vin fait avec des raiſins ſecs, ou des raiſins que l'on laiſſe ſur la vigne juſqu'à ce que la chaleur du ſoleil les ait extrement flétris.

* PASSY *Aquæ*, Eaux minérales de *Paſſy.*

*Paſſy* eſt un village auprès de Paris, du côté de l'Occident, où il ſe trouve pluſieurs ſources d'eaux minérales froides. Elles ont été examinées en différens tems par pluſieurs perſonnes qui en ont fait l'analyſe : je vais rendre compte de ce qu'elle leur a fait découvrir de leur nature & de leurs propriétés. Meſſieurs Duclos & Bourdelin trouverent cette eau au commencement de l'Eté d'une couleur blanchâtre, d'un gout de plâtre, laiſſant ſur la langue une impreſſion de ſéchereſſe & d'aſtringence. La poudre de noix de galle mêlée avec cette eau fraîchement puiſée, la teignoit en rouge foible : mais cette couleur ſe diſſipoit auſſi-tôt qu'on l'avoit exposée au feu. Mêlée avec l'eſprit de ſel ammoniac préparé avec le tartre calciné, elle prenoit une couleur laiteuſe, & précipitoit un peu de poudre blanche & ſubtile. Sept livres, du poids de ſeize onces, de cette eau, leur donnerent par l'évaporation environ cinq ſcrupules d'une terre jaunâtre, entremêlée de

paillettes brillantes, & d'écailles déliées qui ressembloient beaucoup au talc. Ce résidu terreux lavé plusieurs fois, & dépouillé par ce moyen de la poudre jaunâtre, & regardé ensuite avec le microscope, paroissoit un talc transparent, qualité qu'il perdoit étant exposé au feu; car alors il ressembloit au plâtre calciné, & se fondoit de même dans l'eau avec laquelle on le mêloit. La poudre jaunâtre séparée de la matiere gypseuse par les lotions dont nous avons parlé, desséchée & examinée, ressembloit à un limon jaune : mais son poids étoit à peine la vingtieme partie de celui du talc. Exposée au feu sur une poële rouge, elle est devenue semblable à de la rouille de fer, de sorte qu'il paroît naturel de croire qu'elle vient des marcassites ferrugineuses, qui sont très-communes en cet endroit. Ces eaux ne leur donnerent aucun sel, soit vitriolique soit nitreux.

Ces Messieurs conclurrent de cet examen, qu'elles étoient imprégnées légerement d'un esprit vitriolique volatil, que l'on ne pouvoit cependant pas appeller proprement acide, parce que le mélange de la noix de galle en poudre avec ces eaux & l'esprit de vitriol, ne leur ôtoit pas leur transparence; & qu'elles ne pouvoient pas être d'une grande utilité, parce qu'elles ne contenoient qu'une très-petite portion de matiere ferrugineuse, au lieu qu'elles en avoient beaucoup de la nature du plâtre. Hamel, *Hist. p.* 24. *Ac. R. Sc. Tom. I. p.* 29. Swedemb. *Ferr. p.* 366.

Le même M. Duclos assure ailleurs (*Mem. Acad. R. Sc. Tom. IV. p.* 86.) que le sédiment de ces eaux donné par l'évaporation avoit une septieme partie de nature saline, approchant beaucoup du sel marin, & qui coaguloit la solution de sel de tartre faite dans l'eau pure.

Gyvri, (*Arc. ac. p.* 66.) avoit observé dès l'année 1658. que les eaux de *Passy* teignoient d'une couleur de rouille les pierres sur lesquelles elles passoient en sortant de leur source, & qu'elles rougissoient par le mélange de la noix de galle en poudre; qu'elles avoient un gout ferrugineux & alumineux, outre celui des pierres tendres au travers desquelles elles passoient dans l'intérieur de la montagne; enfin que leur légereté qui les faisoit passer promptement, & leur qualité purgative pouvoient les rendre d'une grande utilité dans plusieurs cas.

M. Lemery dans les différentes expériences qu'il fit pour découvrir la nature des eaux de *Passy*, n'y apperçut ni au gout ni autrement, aucunes traces de cette matiere gypseuse que M. Duclos prétendoit y avoir reconnue auparavant. Il attribue cette observation particuliere de M. Duclos, à ce que, peu de tems auparavant que ce dernier fît son analyse, on avoit, en fouillant des carrieres dans les environs de la source de ces eaux, remué du plâtre qui avoit pu se mêler avec elles. Les expériences de M. Lemery lui firent croire que les principes constituans de ces eaux étoient un esprit vitriolique, une partie terreuse, jointe à un sel acide, & à du fer sous la forme d'une rouille très-subtile. L'esprit se manifesta par le gout de ces eaux, par la rougeur qu'elles contractoient lorsqu'on leur mêloit le tournesol, ainsi que par la couleur noire qu'elles prenoient par une addition de noix de galle: mais comme ces eaux n'impriment ce gout vitriolique sur la langue, & ne souffrent ces altérations de couleur, que quand elles sont fraîchement puisées, il en conclut que cet esprit étoit d'une nature très-subtile & très-volatile. Ce ne fut qu'après l'évaporation de ces eaux, qu'il connut les autres parties constituantes; car alors il trouva la rouille de fer attachée aux parois du vaisseau où s'étoit faite l'évaporation, & il s'étoit précipité au fond une terre d'un gout salé, dont il retira, à l'aide d'un feu violent, un esprit acide. La terre avant d'être dépouillée de son sel, faisoit effervescence avec les acides : mais elle n'a plus rien fait de pareil après en avoir été privée par la calcination. Ces eaux, selon lui, sont dans le commencement de leur usage légerement purgatives : mais leurs vertus principales, sur-tout quand on les prend à leur source, dépendent de leurs qualités résolutives, desobstruantes & toniques. Delà vient qu'elles sont très utiles dans les obstructions des visceres de l'abdomen, dans la gravelle, & pour arrêter des vomissemens opiniâtres. *Hist. Acad. R. Sc.* 1701. *p.* 62. *Journ. des Sav.* 1704. *p.* 326.

M. Moullin, long-tems après les expériences de M. Lemery sur ces eaux, ne s'apperçut point qu'elles devinssent noires par le mélange de la teinture de noix de galle, leur gout ferrugineux lui parut très-foible alors, & elles ne lui donnerent que très-peu de sédiment. Moullin, p. 109. 185.

Ce que nous avons dit jusqu'à present des eaux minérales de *Passy* doit s'entendre de celles qui étoient en usage avant que l'on connût celles qui ne furent découvertes qu'en 1719. dans le même lieu. On en découvrit d'abord trois sources, & ensuite une quatrieme, lesquelles ne different que par le plus ou le moins de matieres minérales qu'elles contiennent. Nous en allons donner l'analyse telle qu'elle a été faite par les différentes personnes qui y ont travaillé.

M. Reneaume trouva que le sol sur lequel coulent ces eaux, est d'une nature argilleuse, chargé d'une matiere ferrugineuse & vitriolique, qui étant mise à infuser dans l'eau pure, froide ou chaude, lui communique, quoique lentement, une couleur noire lorsqu'on vient à y mêler la teinture de noix de galle. Il apperçut aussi que les pierres par dessus lesquelles passent ces eaux, sont recouvertes d'une matiere d'un jaune rougeâtre, qui ressemble en tout à de la rouille de fer très-déliée ou au safran de Mars. Ces eaux sont très-claires, d'une saveur plus ou moins aigrelette, astringente & vitriolique. Elles donnent par leur mélange avec la noix de galle une couleur noire, propriété qu'elles ne perdirent pas même après avoir été renfermées pendant sept mois dans des vaisseaux assez mal bouchés. Il en conjecture qu'elles contiennent du fer, du vitriol, & du soufre, mais dans des proportions qui ne sont pas les mêmes dans les eaux des différentes sources; il y en a une plus abondante en principe sulphureux que les autres, dont l'eau laisse un sentiment de froid, & que l'on croit chargée d'un peu de nitre. Il les regarde comme étant à peu près de la nature des eaux de Forges, auxquelles il les préfere en plusieurs cas, parce qu'elles contiennent une plus grande quantité de principes minéraux, lesquels étant plus fixes que ceux des eaux de Forges, peuvent en faciliter le transport même au loin, sans qu'elles perdent rien de leurs vertus. Il les estime incisives, apéritives, purgatives, rafraîchissantes, & astringentes ou toniques, bonnes pour donner de la force aux parties affoiblies, pour rendre le ton aux solides, & la fluidité aux liquides épaissis, comme dans la diarrhée, l'affection hypocondriaque, les suppressions de flux habituels, &c. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences*, 1720. p. 42.

La Faculté de Medecine de Paris ayant nommé des Commissaires de son corps pour faire l'examen des différentes sources de ces eaux minérales, jugea sur leur rapport, que l'une de ces sources nouvellement découvertes étoit ferrugineuse, l'autre vitriolique, & la troisieme sulphureuse & balsalmique, leur donnant ces différentes dénominations d'après le principe minéral qui y paroissoit le dominant, & qu'elles étoient très-convenables pour lever les obstructions des visceres.

Peu de tems après M. Moullin donna les Observations suivantes sur les mêmes eaux.

Elles coulent dans un sol imprégné de marcassites ferrugineuses, de matieres bitumineuses & nitreuses. Elles sont limpides & elles forment des bulles à leur surface. Regardées au soleil, elles représentent les couleurs de l'arc-en-ciel. Leur odeur est ferrugineuse ainsi que leur saveur, qui est accompagnée d'un peu d'astrin-

gence. Elles ſont un peu plus péſantes que l'eau commune. La teinture de tourneſol leur donnoit une couleur rouge pâle; cette couleur devenoit d'un rouge plus foncé par le mélange de la noix de galle, & il ſe précipitoit alors un ſédiment noir, ſur lequel nageoit une liqueur limpide, mais qui conſervoit conſtamment la couleur rouge foncée; cette liqueur avoit à ſa ſurface une pellicule de différentes couleurs à-peu-près pareille à celle qui ſe forme ſur le mélange de l'eau commune avec la teinture de Mars préparée avec le vinaigre. Elles prenoient une couleur violette étant mêlées avec les feuilles, le gland, l'écorce & le bois du chêne. Elles demeurerent limpides, mais teintes d'un verd noirâtre, lorſqu'il y mit infuſer de la rapure de myrobolans chebules, ou de l'écorce d'oranger. La même limpidité ſe conſervoit, mais leur couleur devenoit plus noire, lorſqu'on les mêloit avec la teinture de roſes pâles. Les feuilles & l'écorce d'aulne les teignoient en violet en leur conſervant leur tranſparence. La même choſe arrivoit avec la rapure de bois d'Inde & de bois de Bréſil. Ces eaux teintes par le mélange de la noix de galle, reprenoient leur couleur naturelle lorſqu'on y verſoit de l'eſprit de vitriol, ce qui n'arrivoit cependant qu'après qu'elles avoient dépoſé un ſédiment qui étoit aſſez long-tems à parvenir au fond du vaiſſeau; quand on ajoutoit à ce mélange une ſolution de ſel de tartre, la premiere couleur revenoit, mais plus rouge, trouble, & avec des floccons coagulés qui nageoient dans la liqueur. L'huile de tartre par défaillance jettée dans ces eaux teintes par l'addition de la noix de galle, leur a fait perdre cette teinture à meſure qu'il ſe faiſoit un précipité noir. Mêlées avec des coquilles d'œuf calcinées, des yeux d'écreviſſes, de l'eſprit d'urine & de ſel ammoniac, elles ne ſont point entrées dans une efferveſcence ſenſible, mais il en a paru une lorſqu'on y a répandu l'eſprit de corne de cerf ou l'huile de tartre par défaillance. Le ſuc de limon, les eſprits d'alun, de ſel marin, & de ſoufre, n'ont point fait fermenter ces eaux, mais il s'en eſt élevé une vapeur quand on y a mêlé l'eſprit de nitre. Elles ne coagulent point le lait. Elles teignent les excrémens en noir. Dix-huit mois après être puiſées elles recevoient encore les teintures dont nous avons parlé plus haut, quoique d'une maniere plus foible: mais elles ne les prenoient plus aucunement, quand elles avoient dépoſé un ſédiment ferrugineux. Leur gout & leur odeur s'exaltent quand on les fait chauffer. Elles prennent les différentes teintures quand on les a fait ſimplement tiédir, ce qui n'arrive pas quand on les a fait bouillir; elles deviennent dans ce cas troubles & plus légeres. Quand on fait évaporer ces eaux ſur le feu, elles donnent une odeur ferrugineuſe & ſulphureuſe. Deux livres de ſeize onces ont donné par l'évaporation environ trente-cinq grains d'une terre foliée en écailles entremêlées de petites étoiles blanches & reſplendiſſantes: cette terre eſt d'une ſaveur ferrugineuſe & aſtringente, & eſt de couleur de rouille. Ce ſédiment a coagulé le lait; lavé avec de l'eau pure & filtré enſuite, il a laiſſé ſur le filtre une terre légere de différente couleur, ſelon les différentes ſources aux eaux deſquelles il avoit appartenu, & l'eau filtrée en s'évaporant a donné une odeur vitriolique ſulphureuſe, & a laiſſé environ quinze grains d'un ſel ſtyptique ferrugineux qui a coagulé le lait, a excité une légere efferveſcence avec les acides, & diſſous dans l'eau pure a pris une teinture par le mélange de l'infuſion de noix de galle. Ces eaux ſoumiſes à la diſtilation ont donné d'abord une eau claire & inſipide, dont la couleur n'a point été altérée par la noix de galle. De toutes ces expériences il conclut que les eaux de ces ſources ſont ferrugineuſes ou chargées de particules de fer, & imprégnées d'un peu de nitre, & comme elles ſont chargées d'une quantité vingt-quatre fois plus grande de particules minérales que les premieres eaux de *Paſſy*, elles leur ſont auſſi préférables pour les uſages de la Medecine, lorſqu'on a beſoin de remedes réſolutifs, apéritifs, purgatifs, diurétiques, diaphorétiques, qui ſoient en même tems toniques, dans pluſieurs maladies des yeux & des oreilles, dans la foibleſſe d'eſtomac, la cachexie, l'affection hypocondriaque, &c. MOULLIN, *Mémoires de Trevoux*, 1723. p. 333. *ann.* 1726. pag. 1356.

A ce que nous venons de dire de l'examen des trois nouvelles ſources, nous allons ajouter les obſervations que fit M. Geoffroi le jeune par ordre du Roi, après la découverte de la quatrieme, ſur les unes & ſur les autres.

Le ſol par où coulent ces ſources eſt rempli non-ſeulement de mines de fer, mais encore de morceaux de talc ou de plâtre répandus çà & là ſur des couches argilleuſes avec des pyrites & des chalcites. Les pyrites effleuriſſent à l'air & donnent une pouſſiere à leur ſurface dans laquelle on apperçoit des grains de vitriol verd qui ſe réſolvent dans un lieu frais, en une liqueur huileuſe & ſtyptique. Ces pyrites ſoumiſes à la diſtilation dans une cornue, ont donné à l'aide d'un feu modéré, d'abord un eſprit acide, enſuite une liqueur laiteuſe & ſulphureuſe; en augmentant le feu il s'en eſt ſublimé un ſoufre, qui ne differe en rien du ſoufre commun. Ces eaux étant gardées quelque tems dans des vaiſſeaux n'ont plus reçu de teinture de leur mélange avec la noix de galle. L'eau de la derniere ſource découverte devenoit verte mêlée avec le ſirop violat. Huit onces de ces eaux ont donné par l'évaporation depuis neuf juſqu'à dix-huit grains d'un réſidu dont la plus grande partie étoient des concrétions cryſtallines & talqueuſes, arrangées comme des floccons de neige, & qui étant conſidérées au microſcope paroiſſoient, à la petiteſſe près, en tout ſemblables à ces morceaux de talc qui ſe trouvent dans les lits de ces ſources; leur ſuperficie paroiſſoit comme dorée, ce qui vraiſſemblablement venoit du ſoufre métallique du fer. Le reſte du ſédiment étoit une terre rougeâtre, métallique, ferrugineuſe & très-ſubtile. Cette matiere talqueuſe ou gypſeuſe qui ſe trouve dans le réſidu de ces eaux évaporées, paroît y ſuppoſer la préſence d'un vitriol, parce que dans la décompoſition de la plupart des minéraux qui contiennent l'acide vitriolique, tels que le ſoufre & l'alun, on trouve toujours de ſemblables concrétions talqueuſes, comme dans le ſel polychreſte de Glazer, l'arcanum duplicatum & la précipitation de l'alun par le ſel de tartre. Il ne les regarde pas cependant comme contenant une grande quantité d'acide vitriolique, parce que après l'évaporation de trois livres de ces eaux, il n'a eu que cent-quarante-quatre grains de réſidu, lequel étant lavé, filtré & évaporé, n'a donné que quarante-deux grains d'un ſel onctueux, qui s'eſt formé en cryſtaux ſemblables à ceux du ſel de Glauber, dont il avoit la ſaveur & les propriétés. D'où il conclut que ces eaux ſont chargées d'une terre analogue à celle qui fait la baſe du ſel marin, parce que telle eſt la nature du vitriol, qu'auſſi-tôt qu'il eſt privé de ſa baſe martiale, il ſe joint avec une autre terre, de la même maniere qu'il arrive quand on compoſe par art le ſel de Glauber, c'eſt-à-dire, en uniſſant l'acide du vitriol avec la baſe terreuſe du ſel marin. Cette matiere après la ſéparation du ſel péſoit cent-deux grains; elle étoit compoſée en partie de ce talc vitriolique, & en partie d'une terre ferrugineuſe, dans laquelle le fer étoit développé au point que quand on en approchoit la pierre d'aimant, il s'y en attachoit des particules. C'eſt principalement à ces molécules ferrugineuſes extremement diviſées, qu'il faut attribuer la vertu qu'ont ces eaux dans pluſieurs maladies chroniques. On peut compoſer par art des eaux minérales qui approcheroient beaucoup de celles de *Paſſy* en diſſolvant vingt grains de vitriol de mars dans huit onces d'eau commune. *Mem. Acad. Roy.* 1724. *p.* 193.

Nous allons finir ce que nous avons à dire des *Eaux de*

*Passy*, en rapportant les recherches que M. Boulduc a faites sur ces mêmes eaux & que l'on lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1726. *pag.* 306.

Selon M. Boulduc l'eau des nouvelles sources est toujours claire & limpide; leur saveur est légerement acre, ferrugineuse & astringente; elles ont une odeur pénétrante; lorsqu'on les verse dans un vaisseau de verre bien net, elles y laissent des impressions comme graisseuses; enfermées dans des vaisseaux bien bouchés & placés dans un lieu frais elles conservent leur limpidité pendant plusieurs mois, ce qui n'arrive pas quand le lieu ou le tems sont trop chauds; elles déposent toujours plutôt ou plutard, un sédiment ferrugineux, & elles se couvrent à leur surface d'une pellicule brillante de différentes couleurs; elles perdent avec le tems leur saveur & leur odeur, ce qui arrive plus promptement pendant les chaleurs de l'été, soit qu'on les distile ou qu'on les mette en évaporation; dans la distilation elles ne présentent point la pellicule dont on vient de parler. Ces eaux mêlées avec la noix de galle se teignent d'une couleur rouge ou violette, plus ou moins foncée. Elles prennent une couleur verte, mêlées avec le sirop violat. Bien loin de coaguler le lait, elles l'en empêchent. Celles qui avoient déja déposé un sédiment étant mêlées avec une égale partie d'esprit de vin rectifié devenoient laiteuses & précipitoient des parties sélénitiques: ajoutant de nouvel esprit de vin rectifié à la liqueur claire qui surnageoit, il se formoit peu de tems après des crystaux approchant de ceux du sel de Glauber: lorsqu'il ne s'en formoit plus, la liqueur étant de nouveau devenue claire, donnoit un sel cubique, qui étoit le sel marin, lorsqu'on y ajoutoit encore de nouvel esprit de vin bien rectifié. Cette eau étant exposée au froid, au point que sa troisieme ou quatrieme partie fût glacée; lorsqu'on venoit à examiner la partie glacée, elle ne paroissoit que de l'eau pure & simple: mais l'autre partie avoit acquis des degrés de concentration, & les expériences dont nous venons de faire mention réussissoient plus promptement & plus sûrement avec elle; il falloit même une moindre quantité d'esprit de vin pour occasionner ces différens précipités. Lorsqu'on avoit mis une grande quantité de ces eaux dans un vaisseau pour en faire la distilation, & qu'à mesure qu'on la faisoit, on avoit soin d'en ajouter de nouvelle sur le résidu; on observoit que toutes les fois qu'on versoit de nouvelle eau froide dans le vaisseau qui étoit sur le feu, il se faisoit une agitation ou une effervescence qui ne cessoit point que toute la partie ferrugineuse ne fût précipitée; après quoi l'eau qui l'avoit déposée étoit claire, légerement salée, & ne recevoit aucune altération du mélange avec la noix de galle. L'eau retirée par la distilation jusqu'à la derniere goutte, n'avoit aucune saveur ni odeur, & ne recevoit aucun changement de son mélange avec quelque liqueur que ce fût. La distilation étant poussée jusqu'à siccité, le résidu, qui sentoit un peu l'empyreume, étoit une masse dont la partie la plus pésante semblable à de la rouille, occupoit le fond; au-dessus (ce qui n'arrive qu'avec l'eau de deux sources) étoit une poudre blanche fermentant avec tous les acides, soluble dans les acides minéraux; on trouvoit ensuite des crystaux transparens, qui vraissemblablement étoient des particules séléniques, d'autant plus que le lit dans lequel ces eaux coulent est plein de sélénites; la superficie de ce résidu étoit occupée par une concrétion blanchâtre & saline. Cette derniere partie séparée du reste, lavée, filtrée & doucement évaporée, donna un sel jaune, d'une odeur pénétrante, mais difficile à déterminer; ce sel mêlé avec l'esprit de vitriol donna des vapeurs sensibles, semblables à celles du soufre enflammé, & laissant entrevoir les signes d'un acide caché. Ce même sel étant mis en distilation sans aucun intermede, donna un acide vitriolique volatil, après l'extraction duquel il se sublima en poussant le feu un soufre minéral. Cet esprit & le sel jaune dont on l'avoit retiré précipiterent l'argent tenu en dissolution dans l'eau-forte. La poudre restante après la distilation du sel étoit blanche, amere, facilement dissoluble dans l'eau commune, filtrée au travers du papier gris, elle y laissa une terre alcaline fermentant avec tous les acides; l'eau qui avoit passé par le filtre étant évaporée donna des crystaux d'un vrai sel de Glauber. Mais comme pour la formation du sel de Glauber il faut une terre semblable à celle qui fait la base du sel marin, il est naturel de conjecturer qu'il y a du sel marin tout fait dans les *eaux de Passy*.

Cette conjecture est rendue plus forte par les deux expériences suivantes:

Premierement, l'eau de *Passy* ajoutée à une solution d'argent a occasionné un précipité; ce précipité desseché & distilé avec un poids égal de cinabre a donné du mercure doux sublimé, la partie sulphureuse du cinnabre étant demeurée dans la cornue unie à l'argent, & le mercure s'étant dégagé du cinabre pour former par son union avec l'acide du sel marin, le mercure doux sublimé. Secondement, le résidu salin des eaux de *Passy* mis en distilation, étant évaporé à un feu doux, jusqu'à ce qu'il commençât à se former des crystaux, & étant ensuite exposé à l'air froid, a donné un vrai sel marin; ayant retiré ce sel, il est resté une liqueur jaune, grasse & onctueuse, qui étant devenue rousse en poussant l'évaporation, a donné une odeur de plus en plus bitumineuse, sans fournir de nouveaux crystaux, & qui étant enfin desséchée par un feu plus violent s'est convertie en une masse grasse & salée, qui se fondoit à l'air, avoit l'odeur de l'esprit de sel marin étant mêlée avec l'huile de vitriol, & précipitoit par son mélange avec une solution de sel de tartre, la terre du sel marin, de sorte que cette liqueur paroissoit contenir du sel marin avec un bitume ou une huile minérale. Lorsque l'on faisoit bouillir cette liqueur grasse & onctueuse avec du sang de bœuf, ou de la colle de poisson, ou du blanc d'œuf, il s'élevoit d'abord une partie grasse en forme d'écume; laquelle étant ôtée, laissoit appercevoir du sel marin. Cette même liqueur étant distilée à la cornue avec l'huile de vitriol donnoit un esprit de sel marin, & il restoit dans la cornue un sel de Glauber formé par l'union de l'acide vitriolique avec la base ou la terre du sel marin; & à sa partie supérieure on trouvoit un vrai soufre minéral formé par l'union d'un peu d'acide vitriolique avec cette huile ou ce bitume minéral. On obtient également ce même soufre, quand, après l'évaporation des eaux de *Passy*, on soumet le résidu salin à la distilation; car alors l'acide fixe vitriolique qui est dans le sel de Glauber s'unit à l'aide du feu, avec l'huile ou la substance bitumineuse qui est jointe au sel marin. Le résidu que laissent les eaux de *Passy*, après qu'on a retiré la partie aqueuse par la distilation, étant échauffé, & mis ensuite en détonation avec de la poudre de charbon ou d'autres substances inflammables, s'est converti en foie de soufre; ce qui est encore arrivé, & même plus promptement, quand on a fondu ce résidu avec du sel de tartre en y ajoutant quelque substance inflammable. Quand on a fait cette fusion seulement avec le sel de tartre, & que l'on a dissous cette matiere dans de l'eau commune & filtrée ensuite, il est resté sur le filtre une grande quantité de terre; l'eau filtrée étant évaporée jusqu'à pellicule a donné un tartre vitriolé. Il résulte clairement de toutes ces expériences que les principes contenus dans les eaux minérales de *Passy*, sont un vitriol naturel, du sel de Glauber, du sel marin, du bitume liquide, ou une huile minérale, une terre alcaline, & de la sélénite. Il est aisé de déduire l'explication de leurs propriétés & de leurs vertus, de la connoissance des principes qui entrent dans leur composition: elle sont rafraîchissantes, émollientes, apéritives, fortifiantes ou toniques, diurétiques & purgatives.

PASTA, παςα, espece d'aliment, préparé, suivant Hesychius avec du fromage sans sel, de la fleur de froment & de sesame. C'est encore une espece de gruau fait avec des légumes & de la farine ; & un potage épaissi avec de la fleur de farine.

PASTA REGIA, *lozange.*

PASTA EPISPASTICA, *pâte épispastique.*

Prenez *cantarides en poudre, & de la fleur de froment autant qu'il vous plaira ;*
*vinaigre très-fort, une quantité suffisante.*

Faites une pâte.

PASTÆTUM, *pâté,* espece d'aliment fort connu.

PASTILLUS, *trochisque* ou *pastille.* Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 12. décrit le *pastillus ex seminibus* de la maniere suivante.

Prenez *de semences d'anis,*
*de poivrette,* &
*de fenouil,* } *de chaque* 4 *dragmes ;*
*de semences d'ache,*
*de jusquiame,* &
*d'opium,* } *de chaque* 2 *dragmes.*

Pilez-les dans l'eau pour en faire des pastilles.

PASTINACA, *panais.*

Voici ses caracteres.

La racine est épaisse, charnue & succulente ; les feuilles sont amples & larges, & fortifiées d'une côte épaisse. La semence est ovale, large, mince, bordée d'un petit feuillet & couverte d'une cosse.

Boerhaave compte huit especes de *pastinaca.*

1. *Pastinaca, sylvestris, latifolia,* C. B. P. 155. Raii Hist. 1. 409. Synop. 3. 206. Tourn. Inst. 319. Boerh. Ind. A. 66. *Pastinaca sylvestris elaphoboscum,* Offic. *Pastinaca latifolia sylvestris,* Ger. quoad Descript. 870. Emac. 1025. Park. Theat. 944. *Pastinaca Germanica sylvestris, quibusdam elaphoboscum,* J. B. 3. 149. *Bancia,* Offic. Volck. 320. *Pastinade sauvage.*

Le *panais* sauvage est beaucoup plus petit que le cultivé, tant par rapport à la grosseur de sa racine, qu'à la hauteur de ses tiges, qui sont bien moins branchues que celles de l'autre. Les feuilles sont plus petites, velues & d'une odeur forte. Les fleurs sont petites & jaunes, elles naissent non-seulement aux sommets, mais encore aux côtés des tiges aux endroits où les feuilles sont posées, & sont suivies par des semences semblables à celles du *panais* cultivé. Cette plante croît parmi les haies & le long des chemins, & fleurit au mois de Juin. Sa racine & sa semence sont d'usage : mais on les emploie rarement.

Elles passent pour lever les obstructions du foie, & de la rate, pour chasser les vents & pour appaiser la colique ; pour exciter l'urine & les regles, & pour guérir les morsures des animaux venimeux. MILLER, *Bot. Off.*

Le *panais* sauvage a les mêmes vertus que le *panais* cultivé, qui, a ce que croit J. Bauhin, ne differe du précédent que par la culture.

2. *Pastinaca, sativa, latifolia,* Ger. 870. Emac. 1025. Raii Hist. 1. 410. Park. Theat. 944. Parad. 506. Raii Synop. 3. 206. C. B. P. 155. Tourn. Inst. 319. Boerh. Ind. A. 67. *Pastinaca,* Offic. *Pastinaca sativa latifolia Germanica luteo flore,* J. B. 3. 150. *Panais.*

Le *panais* est une racine que tout le monde connoît. Elle est grosse & pénetre fort avant dans la terre, peu branchue, blanche en dedans & d'un gout agréable. Elle pousse un grand nombre de feuilles amples, velues, de couleur verte, brune, divisées en plusieurs segmens découpés en trois. Ses tiges ont cinq ou six piés de haut, elles sont rameuses & cannelées, & poussent de chaque nœud plusieurs feuilles plus petites. Elles portent à leurs sommets des ombelles composées de cinq petites fleurs jaunes à cinq feuilles, auxquelles il succede des semences unies, plates, ovales & jointes deux à deux, comme dans les autres plantes qui portent des ombelles.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Sa racine est seule d'usage.

On fait un plus grand usage des *panais* dans les cuisines, que dans la Medecine. Ils donnent une nourriture aussi agréable que nourrissante, mais un peu flatueuse, & passent pour exciter la semence. MILLER, *Bot. Off.*

On assure que les semences du *panais* sauvage étant semées deux fois dans un terrein gras & humide, produisent des *panais* cultivés, de même que les carotes de jardins viennent des semences de la carote sauvage. Cesalpin rapporte que l'on prépare avec ses racines & du sucre un électuaire, que les paysans donnent fort communément aux femmes qui sont en couches, aussi-bien qu'aux personnes qui relevent de maladie, pour rétablir leurs forces ; il excite aussi l'appétit. L'odeur & le gout du *panais* prouvent, dit J. Bauhin, qu'il possede une qualité incisive, atténuante, détersive & désoppilative. Ceux qui cueillent ces racines en hiver, continue-t-il, doivent prendre garde de ne point cueillir à leur place celles de la *cicuta* ou *cicutaria ;* car dans le tems que j'étois à Mompelgard, deux familles entieres penserent être empoisonnées pour avoir mangé les racines de ces plantes, au lieu de *panais ;* mais elles échapperent par le moyen du vomissement, de la thériaque d'Andromachus, de la poudre de Saxe (*pulvis Saxonicus*) & de quelques purgatifs.

Le peuple d'Angleterre est dans la croyance, dit Ray, que les *panais* qui ont passé un an entier dans la terre, causent le délire & la folie ; & de-là vient qu'il leur donne le nom de *madneps,* par abbréviation de *madparsneps.* RAY, *Hist. plant.*

3. *Pastinaca, sylvestris, altissima,* T. 419. *Panea costinum,* C. B. P. 156.

4. *Pastinaca, olusatri folio,* Boerh. Ind. A. 67. *Panax Herculeum,* Offic. *Panax Heracleum majus,* Ger. 850. Emac. 1003. Raii Hist. 1. 410. *Panax pastinacæ folio,* C. B. P. 156. *Panax Heracleum,* Hist. Oxon. 3. 315. *Panax Heracleum alterum, sive peregrinum Dodonæi,* Park. Theat. 948. *Pastinaca sylvestris altissima,* Tourn. Inst. 319. *Sphondylio, vel potius pastinacæ Germanicæ affinis, panax vel pseudo-costus, flore luteo,* J. B. 3. 156.

C'est une plante qui croît à la hauteur de neuf piés, & qui pousse un grand nombre de feuilles amples, de couleur verte, jaunâtre, longues d'un pié au plus, divisées en cinq ou sept autres feuilles longuettes, arrondies, rudes, dentelées à leurs bords, ayant un de leurs côtés plus bas & plus enfoncé vers la base, que l'autre. La tige est creuse, pleine de nœuds, de chacun desquels il sort de semblables feuilles, & porte à son sommet des ombelles rondes, composées de petites fleurs jaunes à cinq feuilles, à chacune desquelles il succede deux semences larges, ovales & applaties. La racine est grosse, branchue, de couleur jaunâtre par dehors, & blanche en-dedans. Cette plante croît naturellement dans la Syrie, dans l'Italie & dans la Sicile, & dans les Provinces méridionales de France : mais elle donne fort peu de gomme dans ces derniers endroits. Voyez *Opopanax.* MILLER, *Bot. Off.*

Ceux qui nous apportent les racines de cette plante, les disent bonnes dans toutes les affections froides du cerveau & des nerf, pour les maux de poitrine, & pour

les douleurs d'estomac ; pour toutes les obstructions des visceres, & pour les maladies des reins, de la vessie & de la matrice. Elles ne sont pas moins salutaires pour les douleurs de tête invétérées, pour le vertige, l'épilepsie, la stupeur, la léthargie, les convulsions, les paralysies, l'asthme, la toux, la jaunisse & l'hydropisie. Elles chassent les vents, elles tuent les vers, elles excitent l'urine & les regles, elles brisent le calcul & facilitent l'accouchement. On donne leur décoction en forme de lavement pour la colique & la sciatique. Ray, *Hist. Plant.*

L'opopanax est le suc concret de cette plante : on peut en voir la description au mot qui lui convient.

5. *Pastinaca, folio quasi libanotidis latifoliæ. Panax, folio glabro, nitente, lato*, Ind. 16.
6. *Pastinaca, semine longissimo. Panax, folio glabro, nitente, lato, altior*, Ind. 16.
7. *Pastinaca, sylvestris, altissima*, T. 319. *Hoc nomine misit D. Salvadore, differt à tertia, foliis majoribus, scabris, asperis.*
8. *Pastinaca, sativa, radice turbinatâ*, Vaill. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante tire son nom *pastinaca* à *pastu*, parce qu'on mange sa racine. On l'appelle encore *elaphoboscum*, de ἔλαφος, un cerf, & βόσκω, manger, parce que les cerfs mangent des *panais* sauvages.

Elle est d'un grand usage en Medecine. Sa semence, de même que celle du *daucus*, a la vertu de dissoudre le calcul. Un Medecin célebre prescrivoit la farine de ces semences, avec la poudre de racine de réglisse, dans les cas qui demandent des lithontriptiques. Elle est bonne encore pour la colique qui provient du phlegme, pour la strangurie, pour le hoquet, & pour la suppression des ordinaires : mais elle est nuisible dans les maladies néphrétiques qui proviennent d'une cause froide. La racine de la seconde espece est charnue, & fort bonne à manger. Etant cuite dans du lait, elle est bonne pour les personnes hectiques, parce qu'elle nourrit beaucoup. La troisieme espece est prise par quelques-uns pour celle qui donne l'opopanax : ses semences ne sont point extremement acres. La quatrieme est la vraie plante d'où on tire l'opopanax ; & j'en fis l'expérience l'été dernier : car elle donna par incision un suc, qui étant épaissi au soleil, avoit le gout & l'odeur de l'opopanax. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Pastinaca aquatica ; nom du *Sium, latifolium.*
Pastinaca echinophora ; nom de l'*Echinofora, pastinacæ folio.*
Pastinaca Syriaca ; nom du *Tordylium orientale ; Secacul Arabum dictum Rauwolfio.*
Pastinaca tenuifolia ; nom de plusieurs especes de *Daucus.*

Pastinaca, est aussi le nom d'un poisson que les Auteurs distinguent de la maniere suivante.

*Pastinaca*, Salv. de Aquat. 144. Rondel. de Pisc. 1. 331. *Pastinaca marina*, Offic. Charlt. Exer. 10. Aldrov. de Pisc. 424. Jons. de Pisc. 19. Gesn. de Aquat. 679. *Pastinaca marina lævis*, Bellon de Aquat. 95. *Pastinaca marina prima Rondeletii*, Raii Ichth. 67. *Pastinaca marina lævis Bellonii*, ejusd. Synop. Pisc. 24. *Aquila piscis, seu pastinaca marina*, Mer. Pin. 185. *Pastenaque* ou *Tareronde.*

On le pêche dans la haute mer : on emploie son foie & son dard en Medecine. Son foie est estimé bon pour la gale ; & étant cuit dans de l'huile, il déterge les dartre vives & la lepre. Son dard, à ce que dit Dioscoride, guérit le mal de dent, en brisant & faisant tomber la dent gâtée.

## PAT

PATELLA ; la *rotule.*
PATETHEISÆ, ou PATETÆ UVÆ, πατηθεῖσαι, ou πατεταὶ σταφυλαὶ ; ce sont des raisins que l'on laisse sur la vigne, jusqu'à ce qu'ils soient fanés & desséchés par le soleil.
PATHEMA, πάθημα ; *affection* ou *maladie.*
PATHETICUS, *pathétique* ; est une épithete que l'on donne à la quatrieme paire des nerfs, à cause qu'ils font mouvoir les yeux d'une maniere qui exprime les passions de l'ame.
PATHOGNOMICUS, παθογνωμικὸς, de πάθος, passion, affection, & γινώσκω, je connois, je juge ; *pathognomique* ; épithete qu'on donne aux signes qui sont propres & particuliers à la santé ou à chaque maladie, & qui en sont inséparables.
PATHOLOGIA, παθολογία, de πάθος, passion, affection, & λέγω, parler ; partie de la Medecine qui traite de la nature des causes & des symptomes des maladies. *Pathologie.*
PATIAS ; le même que *Squama æris.* Ruland.

PATIENTIA ; nom du *Lapathum, hortense, folio oblongo, sive secundum Dioscoridis.*

PATIENTIÆ MUSCULUS ; nom du *Levator scapulæ proprius*, autrement appellé *angularis ; le releveur de l'épaule.*
PATOR NARIUM ; le sinus, la cavité, ou l'ouverture du nez. Scribonius Largus.
PATOS, πάτος. Voyez *Rhypos.*
PATRIMONIUM. On donne quelquefois ce nom aux parties génitales. Castelli.
PATURSA ; *la vérole.* Castelli d'après *Fallope.*

## PAV

PAVATE, *Acostæ*, Lugd. Cast. Ap. *Arbor erysipelas curans Lusitanis, Vasaveli Canarin.*

C'est un arbrisseau qui croît le long des rivieres appellées Memgate & Cranganor dans l'Amérique.
Les Indiens se servent de son bois & de sa racine pour guérir les éréfipeles. Ils les réduisent en poudre & les font tremper dans une décoction de riz jusqu'à ce qu'elle soit devenue aigre ; ils fomentent l'éréfipele avec cette liqueur & en font boire deux fois par jour au malade après avoir purgé l'estomac. Ils en donnent aussi à ceux qui ont des fievres ardentes, des inflammations de foie & le flux de ventre. Lemery, *des Drogues.*

PAUCIFERUS, épithete que l'on donne au vin & qui signifie la même chose qu'*Oligophorus.*

PAVEL, nom de la *Momordica, Zeylanica, pampinea fronde, fructu breviori.*

PAVIA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées, mais disposées de façon que celles de dessous se croisent avec celles de dessus. L'extrémité du pédicule se change en un long calyce cylindrique, de même couleur que la fleur, & divisé en six segmens. Il s'éleve du dedans du calyce une fleur irréguliere à cinq feuilles, disposées de maniere que ces cinq pétales forment une fleur d'une seule piece, découpée en deux levres ; car les deux pétales supérieurs forment le casque, les deux des côtés, la gueule & celui de dessous la barbe. La fleur renferme huit étamines, dont chacune est garnie d'un sommet, & les fleurs sont disposées en épis. L'ovaire qui est au fond du calyce pousse un long pistil de figure cylindrique & de

couleur rouge, & se change en un fruit partagé en trois loges qui renferment des semences sphériques.

Boerhaave ne compte qu'une espece de *pavia*, savoir,

*Pavia, an ricinoides, Americana, castaneæ folio*, Plum. T. *656*. *Saa mouna Pisonis*, Plukn. Phyt. *56*. 4. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Ses fleurs ressemblent à celles de la branque-ursine. Plusieurs Auteurs la prennent pour la *ricinoides Americana* : mais leurs fleurs sont différentes. J'ignore qu'elles sont les vertus de cette plante, mais elle possede une qualité acrimonieuse comme le *tithymale*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PAULA, est le nom d'une emplâtre dont Paul Egine-te donne la description, *Lib. VII. cap.* 17.

PAULADADUM, nom de la *Terra Melitæa*, autrement appellée *terra sigillata sancti Pauli*. Dorneus dit que le *Pauladadum* est une espece de terre sigillée que l'on trouve en Italie.

PAVO, Offic. Schrod. 5. 322. Aldrov. Ornith. 2. 8. Mer. Pin. 172. Schw. A. 323. Gesn. de Avib. 393. Jons. de Avib. 37. Charlt. Exer. 80. Wil. Ornith. 112. Raii Ornith. 158. Ejusd. Synop. A. 51. *Pavus & pavo*, Bellon. des Ois. 234. *Paon.*

L'oiseau entier, sa graisse, son fiel, sa fiente, ses plumes & ses œufs sont d'usage en Medecine. Le bouillon de *paon*, surtout lorsqu'il est gras, est estimé un spécifique contre la pleurésie; sa graisse mêlée avec du suc de rue & du miel, est excellente pour la colique. Son fiel est bon pour éclaircir la vue, pour arrêter les fluxions & pour dissiper les aspérités des paupieres. Sa fiente étant séchée, pulvérisée & macérée au poids d'une dragme dans du vin pendant une nuit, guérit les vertiges & l'épilepsie, pourvu qu'on en use plusieurs jours de suite. On emploie ses plumes en forme de fumigation pour les maladies hystériques, & l'on prescrit ses œufs pour la goute erratique. Dale d'après *Schroder*.

PAVOR, signifie ordinairement peur, frayeur, épouvante, & quelquefois gratelle ou galle. Castelli.

PAUSIS, παῦσις, de παύω, cesser; rémission ou cessation d'une maladie.

## P A Y

PAYCO HERBA, Monard. est une espece de plantain du Pérou.

On assure que sa poudre étant prise dans du vin appaise les douleurs néphrétiques qui proviennent de vents ou d'une cause froide; & que la plante entiere cuite dans du vin & appliquée en forme d'emplâtre sur la partie affectée produit le même effet. Monard dit en avoir fait l'expérience. Ray, *Hist. Plant.*

## P E C

PECHEDION, πηχίδιον, *le périné.*

PECHYAGRA, πηχυάγρα, *péchyagre*; espece de goute qui occupe le coude.

PECHYS, πῆχυς, le coude.

PECHYTYRBE, épithete qu'on donne au scorbut. Castelli d'après *Forestus*.

PECTEN, le *pubis*. C'est aussi le nom qu'on donne au pétoncle, qui est une espece de coquillage bon à manger, & qu'on estime détersif, apéritif, carminatif & bon pour exciter la semence. Sa coquille a les mêmes vertus que celle de l'huître.

Pecten veneris, est le nom du *Scandix, Cretica, minor*.

PECTINÆUS MUSCULUS, *le Pectiné.*

C'est un petit muscle longuet, plat, large en-haut, étroit embas, situé obliquement entre l'os pubis & la partie supérieure du fémur. Il est ordinairement simple; je l'ai aussi trouvé double.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues à toute la ligne tranchante ou crête de l'os pubis, & un peu à la partie voisine de l'échancrure longuette qui est immédiatement devant la crête, & qui sert de loge à l'extrémité supérieure de ce muscle.

De-là il descend obliquement vers le petit trochanter, sous lequel & un peu plus en arriere, il s'attache aussi un peu obliquement & comme de champ par un tendon plat, précisément entre l'attache supérieute du vaste interne & l'attache inférieure de la seconde portion du triceps, en se confondant avec cette portion.

Le *pectiné* est auxiliaire du psoas & de l'iliaque pour la flexion de la cuisse sur le bassin, & pour le mouvement réciproque du bassin sur la cuisse. Le *pectiné* peut encore contribuer à porter la cuisse en-dedans, c'est-à-dire, vers l'autre cuisse, soit que la cuisse ainsi portée soit en même tems étendue ou qu'elle soit fléchie. Winslow.

PECTINATIO, l'*action de se peigner*. Quelques-uns la recommandent comme un exercice extrement avantageux à la santé, & comme une espece de friction qui ne peut être que très-salutaire; sans compter qu'en emportant la teigne & les ordures de la tête, elle prévient les obstructions des pores de la peau.

PECTORALIS. On appelle *pectoral*, & au pluriel *pectoraux*, les remedes propres aux maladies de la poitrine & des poumons.

Voici la composition de la décoction *pectorale* telle qu'on la trouve dans le Dispensaire de Londres.

Prenez *de raisins secs, une once;*
*de dattes, six onces;*
*de figues grasses, huit onces;*
*d'orge mondé, une once.*

Faites-les bouillir dans trois pintes d'eau de fontaine jusqu'à la diminution du tiers, & ajoutez-y sur la fin,

*de racine de réglisse, demi-once;*
*de feuilles de capillaire,*
*de lierre rampant,*
*de scabieuse,*
*de pas-d'âne,* } *de chaque, une poignée.*

Mettez-les infuser durant un quart-d'heure, & coulez la liqueur.

Pectoralis major, *le grand pectoral.*

C'est un muscle assez ample, épais, charnu, qui couvre le devant de la poitrine depuis le sternum, où il est large, jusques vers l'aisselle, sous laquelle il se rétrécit pour aller gagner le bras. Il est naturellement divisé en deux portions, une supérieure ou petite, qu'on peut appeller claviculaire, & une inférieure ou grande qu'on peut nommer thorachique.

La portion claviculaire s'attache toute charnue au bord de presque la moitié de la clavicule jusqu'au sternum, où elle se termine sous l'attache du muscle sterno-mastoïdien.

De-là elle descend obliquement vers l'aisselle, en se rétrécissant peu à peu, & se termine par un tendon plat, qui est comme une bande tendineuse. Dans ce trajet elle va le long du bord antérieur du deltoïde, dont elle n'est distinguée que par une ligne graisseuse ou cellulaire, & par une petite veine appellée veine céphalique.

La portion thorachique eſt large & comme rayonnée. Elle s'attache par ſa circonférence antérieure à la partie latérale de la face externe du ſternum, à la face externe des portions cartilagineuſes, & un peu ſur l'extrémité oſſeuſe de toutes les vraies côtes, de la premiere fauſſe-côte, & quelquefois auſſi de la ſeconde. Toutes ces attaches ſont comme autant de digitations.

Les attaches au ſternum y aboutiſſent par quantité de petits tendons très-courts, qui s'avancent de plus en plus ſur le milieu de cet os, & enfin ſe rencontrent & s'entrecroiſent avec ceux de l'autre muſcle pareil. Les attaches inférieures ſont plus diſtinctement en maniere de digitations, & ces digitations s'entrelacent avec celles du muſcle droit & avec celles du grand oblique du ventre, & même elles ont ſouvent des trouſſeaux communs avec ces muſcles. Cette portion du muſcle eſt encore attachée aux côtes d'eſpace en eſpace par des couches charnues internes, qui ſont couvertes & cachées par les attaches externes, & forment avec elles l'épaiſſeur du muſcle.

De-là toutes les fibres charnues ſe ramaſſent de plus en plus, & ſe concentrent en allant gagner le bras. Les plus ſupérieures deſcendent en ſe joignant à la portion claviculaire; celles qui ſuivent vont moins obliquement; celles d'après plus ou moins tranſverſalement; & les inférieures remontent de plus en plus. Enfin cette grande portion thorachique ſe termine auſſi par une bande tendineuſe qui s'unit avec celle de la petite portion en ſe repliant derriere elle de la maniere ſuivante.

Les fibres charnues inférieures de la portion thorachique ou grande portion, à meſure qu'elles s'avancent vers le bras, & avant que de former le tendon, ſe contournent les unes ſous les autres comme par degrés, & remontent enſuite derriere les extrémités des fibres ſupérieures. Par ce contour la partie inférieure de la largeur du tendon répond aux fibres charnues ſupérieures, la moyenne aux fibres moyennes, la ſupérieure aux fibres inférieures, & les autres à proportion. Ainſi les tendons de l'une & l'autre portion de ce muſcle collés enſemble par leurs faces voiſines & unis par leurs bords, forment un double plan tendineux ou une bande tendineuſe repliée ſur elle-même, dont les fibres ſe croiſent. Le plan intérieur ou l'externe appartient à la portion claviculaire du muſcle, l'interne ou poſtérieur à la portion thorachique.

Le tendon ainſi formé s'attache par ſa largeur environ au bas du premier quart de l'os du bras, à la ligne oſſeuſe de la grande tubéroſité, c'eſt-à-dire, au bord externe de la goutiere ou couliſſe oſſeuſe, dont il revet la cavité conjointement avec un autre par une couche de fibres tranſverſes très-minces & polies. Cette attache eſt entre celle du tendon du deltoïde qu'elle touche, & celle du tendon du grand dorſal qui eſt à l'autre côté de la goutiere.

Ce muſcle en ſe joignant au deltoïde produit avec lui l'aponévroſe, qui s'étant unie à celle du biceps, ſe répand ſur les muſcles du bras. Au reſte, il couvre en partie le petit *pectoral* & le grand dentelé. Son tendon qui eſt aſſez large, recouvre tranſverſalement la goutiere ou couliſſe brachiale & le tendon du biceps qu'elle renferme. Enfin ce muſcle forme le bord antérieur du creux de l'aiſſelle, dont le bord poſtérieur eſt formé par le grand dorſal.

Le *grand pectoral* ſert en général à approcher le bras des côtes, à l'y appliquer avec effort, à le porter vers le devant de la poitrine. Il peut faire ce dernier mouvement ſans qu'on écarte le bras de la poitrine, comme quand on croiſe les bras. Il le peut auſſi faire, le bras étant levé, comme quand on paſſe la main du même côté par-deſſus l'épaule de l'autre côté; & alors la portion antérieure du deltoïde le peut aider dans ſes grands efforts.

Par le pli contourné de ſon tendon, ſa portion ſupérieure & ſa portion inférieure peuvent chacune agir comme un muſcle particulier, quand elles agiſſent ſeules. La portion charnue ſupérieure qui répond à la portion inférieure du tendon replié, ſert principalement à lever le bras en-devant.

La portion charnue inférieure qui répond à la portion ſupérieure de ce tendon replié, ſert par ſon attache à l'os du bras, & par la connexion du bras avec l'omoplate, à abaiſſer l'épaule & à la tenir abaiſſée avec plus ou moins d'effort, à peu près comme fait la portion inférieure du grand dorſal. Les portions inférieures de ces deux muſcles concourent enſemble à une même action, par exemple, quand on s'appuie par embas ſur les mains ou quand on marche avec des béquilles.

C'eſt par le moyen de la même portion inférieure de ce muſcle, qu'ayant les bras levés en-haut, tout le corps pend par les mains, qui ſont, par exemple, accrochées aux branches d'un arbre pour grimper. C'eſt encore dans cette occaſion que le grand dorſal agit de concert avec le *grand pectoral*; concert que les habiles Peintres & Sculpteurs ont grand ſoin de bien marquer dans les Crucifix.

Ces deux uſages de la portion inférieure du grand *pectoral* ne peuvent réuſſir ſans le ſecours des muſcles du bas-ventre, qui en même tems tirent les côtes embas, & par-là deviennent comme une continuation de l'attache de la portion inférieure du grand *pectoral*; de la même maniere qu'ils deviennent auſſi une continuation d'une partie de la portion inférieure du grand dorſal, ſavoir de celle qui eſt attachée aux fauſſes-côtes.

Les uſages de la portion ſupérieure du grand *pectoral* & de tout le corps de ce muſcle, ne peuvent avoir lieu qu'avec la coopération des muſcles qui ſervent à mouvoir l'omoplate ſur le tronc, principalement avec celle du grand dentelé, parce qu'il faut que l'omoplate ſoit fermement conduite pour être un appui ſûr à l'os du bras pendant ſes différens mouvemens. Ceci doit auſſi être obſervé par rapport au deltoïde & aux autres muſcles qui meuvent l'os du bras ſur l'omoplate.

Pectoralis minor, *le petit pectoral.*

C'eſt un petit muſcle aſſez charnu & en quelque façon triangulaire, ſitué à la partie ſupérieure latérale antérieure de la poitrine.

Il eſt attaché par ſa baſe à la levre externe du bord ſupérieur de la ſeconde, troiſieme, quatrieme & cinquieme des vraies côtes, vers leur union avec les cartilages; & cela par autant de digitations, dentelures ou portions charnues ſéparées, à cauſe de l'intervalle des côtes. C'eſt ce qui l'a fait auſſi appeller petit dentelé antérieur.

De-là ces portions montent plus ou moins obliquement vers l'épaule, & forment un corps charnu qui ſe rétrécit à meſure qu'il paſſe par-devant les deux premieres côtes; & enfin par un tendon court, applati & un peu large il s'attache à la partie ſupérieure du bec coracoïde de l'omoplate, juſqu'à la pointe de ce bec.

Ce muſcle eſt couvert par le grand *pectoral*, & il eſt comme collé aux muſcles intercoſtaux externes. Il a encore quelques dentelures cachées & couvertes par celles que l'on y remarque ordinairement; ce qui augmente le nombre des fibres & l'épaiſſeur du muſcle. Son tendon s'unit peu à peu à la pointe du bec caracoïde avec l'attache du muſcle caraco-brachial & celle de l'une des portions du biceps.

Le petit *pectoral* paroît être de même que le rhomboïde & l'angulaire, un modérateur de l'action du trapeze & du grand dentelé, par laquelle ils font lever l'épaule, ou plutôt le ſommet de l'épaule en tournant l'acromion en-haut, l'angle ſupérieur embas, & l'angle inférieur en-devant.

Il eſt auſſi un auxiliaire du rhomboïde & de l'angulaire, en ce qu'il ſert comme eux après cette action du trapeze & du grand dentelé, à remettre l'omoplate dans ſon attitude ordinaire, en tirant embas le bec caracoïde auquel il eſt attaché par en-haut.

On a voulu le compter parmi les muſcles qui ſervent à la reſpiration, croyant qu'on peut en certains cas tenir l'épaule aſſez ferme pour le mettre en état de lever les côtes auxquelles il eſt attaché par embas. Mais comme le grand dentelé qui ſerviroit à ſoutenir l'omoplate dans cet état, eſt auſſi attaché en partie aux mêmes côtes que le petit *pectoral*, & qu'il les tiendroit abaiſſées par cette action, il ſeroit impoſſible au petit *pectoral* de lever ces côtes. WINSLOW.

PECTUNCULUS, Offic. Schonef. Ichth. 55. *Pectunculus vulgaris, albidus, rotundus, circiter 26 ſtriis majuſculis & planioribus donatus*, Liſt. Hiſt. A. A. 189. *Capite minore, rotondiore, & magis æquali margine*, ejuſd. Hiſt. Conch. N. 171. *Concha ſtriata altera*, Rondel. de Aquat. 2. 21. *Concha ſtriata altera rondeletii*, Aldrov. de Exang. 439. *Concha cordiformis æquilatera umbone cardinum unito ſtriata*, Lang. Meth. Teſt. 60. *Pétoncle.*

Ce poiſſon à coquille eſt bon à manger cru ou bouilli. La poudre préparée avec ſa coquille calcinée, paſſe pour un excellent dentifrice, DALE.

PECTUS, *la Poitrine.* Voyez *Thorax.*

## PED

PEDAGRA, *Tartre*, RULAND.

PEDETHMOS, πηδηθμός, la pulſation des arteres, HIPPOCRATE.

PEDICULARIS, Voyez *Alectorolophus.*

PEDICULATIO, la maladie pédiculaire, Voyez *Phthiriaſis.*

PEDICULUS, Offic. Scrod. 5. 345. Aldrov. de Inſect. 542. Jonſ. de inſect. 89. Mouff. 259. Charlt. exer. 52. Mer. Pin. 202. *Poux.*

Il eſt des pays où le peuple regarde cet inſecte comme un remede contre la jauniſſe & l'atrophie. Schroder fait mention d'un uſage aſſez ſingulier de cet inſecte, qui conſiſte à l'introduire dans le commencement de l'urethre, afin d'exciter par ce moyen l'évacuation de l'urine, lorſqu'elle ne ſe fait qu'avec peine.

PEDICULUS en Botanique, ſignifie le pédicule, ou d'une fleur, ou d'une feuille.

PEDILUVIUM, *Pediluve*, ou bain pour les piés.

Ce n'eſt autre choſe qu'un bain pour les piés dont la compoſition eſt la même que celle des bains ordinaires, mais comme ils demandent moins d'étalage, on s'en ſert plus communément. En effet on les compoſe d'eau pure, ſans addition; ou pour corriger la péſanteur & la dureté de l'eau, on y mêle de la leſſive, du ſon de froment, ou des fleurs de camomile. Bien que les lavemens des piés s'appliquent aux parties les plus baſſes & les plus éloignées du corps, leur vertu ſe répand cependant & ſe communique au loin, & ils appaiſent des maladies dont le ſiége eſt dans des parties fort éloignées. Car l'application des liqueurs chaudes aux piés, relâche, ramollit les fibres nerveuſes, tendineuſes & muſculeuſes dont ils ſont composés, & qui ſont entremêlées de vaiſſeaux; les pores & vaiſſeaux qui étoient auparavant reſſerrés ſe dilatent; le ſang y aborde & les liqueurs y paſſent plus aiſément, ce qui fait que le ſang qui ſe portoit avec impétuoſité vers d'autres parties, ſe détourne de ce côté, & ſe jette vers les parties inférieures au grand ſoulagement du malade. En ſecond lieu les lavemens des piés agiſſent par leur chaleur tempérée ſur le ſang & les humeurs qui paſſent par les vaiſſeaux des piés pendant qu'ils ſont dans l'eau, ils les délayent & les diviſent, & font qu'elles coulent avec plus de viteſſe & de facilité dans les canaux de toute eſpece, d'où elles paſſent plus rapidement dans toutes les parties du corps; & c'eſt par cette raiſon que ſi l'eau dans laquelle on met les piés eſt un peu trop chaude, la pulſation des arteres augmente, & la ſueur ſort de tout le corps. Ajoutez à cela que les piés, comme parties nerveuſes & tendineuſes d'un ſentiment très-délicat, ont une communication très-étroite avec les parties nerveuſes de tout le corps, & ſurtout avec les viſceres du bas-ventre; ce qui eſt ſurtout palpable de cette derniere partie; puiſqu'on ne peut ſeulement laiſſer refroidir les piés, ſans reſſentir des coliques, ſans que le ventre ſe reſſerre, que la peau friſſonne, que la tranſpiration s'arrête, & que les flux hémorrhoïdal & menſtruel ſoient ſupprimés. Il ne faut donc point douter qu'en humectant ces parties avec une liqueur tiede, qui faſſe ceſſer leurs contractions ſpaſmodiques, ce changement avantageux ne ſe faſſe ſentir aux viſceres qui ont une correſpondance avec elles.

Les lavemens des piés ſont extremement utiles pour détourner vers le bas le ſang que les ſpaſmes des parties inférieures, ſurtout des hypocondres, repouſſent vers les parties ſupérieures, comme la tête & la poitrine. Telles ſont, outre les affections ſoporeuſes, preſque toutes les maladies de la tête, la folie, la manie, la mélancolie, le mal de tête opiniâtre, la migraine, le clou hyſtérique, le vertige, la douleur de dents & d'oreilles, la rougeur du viſage avec boutons, l'ophthalmie, les fluxions acres ſur les yeux, les hémorrhagies exceſſives du nez, les veilles opiniâtres, & les maladies qui attaquent la poitrine, comme l'aſthme convulſif, la difficulté de reſpirer causée par l'abondance du ſang, les palpitations du cœur, les toux ſeches & le crachement de ſang. La vertu qu'ils ont de rabbattre, & de calmer la violence des ſpaſmes, les rend encore très-utiles dans les maladies ſpaſmodiques convulſives & les douleurs, dans la cardialgie, la colique, ſurtout l'hémorrhoïdale, les tranchées causées par le calcul, le gonflement de l'eſtomac avec inquiétudes dans les hypocondres. Ils facilitent encore beaucoup des excrétions très-ſalutaires, comme la perſpiration inſenſible, l'évacuation de l'urine, celle des gros excrémens & celle du ſang pur qui ſort par les vaiſſeaux de la matrice & du fondement, en aidant la circulation du ſang, le diviſant & l'attirant vers les vaiſſeaux excrétoires. Ils éloignent auſſi & préviennent les grandes maladies de la tête & de la poitrine, ſurtout celles qui ſont ſujettes à des retours périodiques. J'ai même éprouvé que leur uſage journalier a empêché le retour de maux de tête périodiques violens. Il y a des Auteurs qui conſeillent l'uſage de ces remedes dans les fievres intermittentes le jour de l'intermiſſion, & les employent avec ſuccès. On peut conſulter ſur ce ſujet les *Mélanges de l'Académie des curieux de la nature, Decad. 2. ann. 6. Obſ.* 144. où l'on trouvera l'hiſtoire d'une fievre quarte qu'ils ont guérie; & Kozack, *de Salib. Sect.* 12. *cap.* 10.

Il eſt cependant bon d'avertir que le lavement des piés fait d'autant plus de bien, qu'on l'a fait précéder de la ſaignée de la même partie, qu'on en fait uſage vers le tems du ſommeil, qu'on ne les laiſſe pas refroidir enſuite, & qu'on les tranſporte tout chauds dans le lit, & pour lors la tranſpiration augmente par tout le corps. Il faut prendre garde de faire uſage de ces remedes lorſque le flux menſtruel eſt imminent, ou qu'il a commencé, parce que détournant les humeurs de la matrice, & les déterminant vers le bas, ils arrêtent ou ſuppriment cette évacuation; au contraire ils contribuent merveilleuſement à la procurer, quand on les emploie quelques jours avant ſon période, ſurtout ſi l'on fait en même-tems uſage d'emmenagogues tempérés, ou de pilules composées dans le goût de Becher. Il faut auſſi s'abſtenir avec ſoin des lavemens des piés aſtringens, alumineux, ſulphureux, pour tarir la ſueur incommode de ces parties, diſſiper les enflures œdémateuſes, deſſécher les ulceres, & dans les douleurs de la goute; parce que ces remedes repouſſent avec danger la matiere virulente vers une des parties internes d'une bien plus grande conſidération; & comme

la source chaude ordinaire de Carles-Bade, appellée communément *der Prudel*, a une qualité puissamment répulsive, il faut s'en servir en forme de bain avec beaucoup de prudence, lorsque quelque matiere corrompue est portée à l'habitude du corps, surtout dans les douleurs de la goute, HOFFMAN, *Med. Rais. Systém.*

PEDION, πεδίον, la Plante du pied.

PEDORA, Ordures des yeux, des oreilles & des piés, CASTELLI.

PEDRO DEL COBRA. Voyez *Cobra de Capello*.

PEDRO DEL PORCO. Voyez *Hystrix*.

PEDUNCULUS, le même que *Pediculus*, par rapport à ses deux significations.

PEG

PEGANELÆON, πηγανέλαιον, *Huile de rue*.

PEGANERON, πηγανηρὸν, suivant Gorræus est le nom d'une emplâtre décrite par Aétius & Paul Eginete, dont la rue est un ingrédient.

PEGANIUM, nom de la *Ruta, sylvestris, minor*.

PEGANON, πήγανον, *Rue*.

PEGE, πηγή, *Fontaine*; on appelle les angles internes des yeux, πηγαί, *Pegæ*.

PEGERNUS, *Mercure*, RULAND.

PEL

PELA, nom de la *Guajava, rubra, acida, fructu rotondiori*.

PELADA, *Pelade*, espece d'alopécie ou chûte de cheveux occasionnée par une maladie vénérienne, CASTELLI, d'après *Forestus*.

PELAMYS, πελαμύς, le *Thon*. Voyez *Thunnus*.

PELARION, πηλάριον, de πηλὸς, vase, limon, boue; est le nom d'un collyre décrit par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16. & d'une emplâtre dont parle ce même Auteur, *Lib. VII. cap.* 17. Voyez *Edessinum*.

PELECANUS, le *Pélican*. Voyez *Onocrotalus*. On donne encore le nom de *pélican* à un instrument dont on se sert pour arracher les dents.

PELECANUS, *Pélican*, est un vaisseau de verre qui servoit autrefois en Chymie pour les digestions, & pour les circulations des liqueurs: on les y faisoit entrer par un bec ou cou étroit qu'on bouchoit ensuite hermétiquement. La figure du vaisseau étoit diversifiée, tantôt ronde, tantôt longue. On emploie maintenant en sa place les vaisseaux de rencontre, qui sont deux matras dont le cou de l'un entre dans celui de l'autre, LEMERY, *Pharm. Univers.*

PELECINUS.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble à tous égards à l'astragale, excepté que sa gousse est plate, longue, bicapsulaire, à deux panneaux, & remplie de semences qui ont la figure d'un petit rein.

Boerhaave n'en compte qu'une espece, qui est:

*Pelecinus vulgaris*, T. 417. *Lunaria, radiata Robini*, J. B. 2. 348. *Securidaca peregrina*, Clus. H. 238. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol.* 2.

On ne lui attribue aucune vertu médecinale.

PELIAS, est le nom d'un serpent dont parle Aétius, *Tetrabib. IV. Serm.* 2. *C.* 32.

Cet Auteur nous apprend que les symptomes dont la morsure du *pélias* est accompagnée, étoient si généralement connus, que personne avant lui n'avoit pris la peine de les décrire. Ceux, dit-il, qui sont mordus par ce serpent ressentent autour de la partie affectée, une douleur accompagnée de putréfaction qui n'est point autrement dangereuse. Leur vue s'affoiblit à cause du venin qui se répand dans leurs yeux. On guérit ceux à qui ce malheur arrive, avec la décoction d'orge, & de l'huile qu'on leur fait boire dans quelque véhicule convenable; aussi-bien qu'avec la décoction de l'oxylapathum, & les remedes propres pour la jaunisse. On doit laver les yeux du malade avec l'urine d'un jeune enfant, seule ou mêlée avec de la saumure, & leur en oindre aussi la tête. Il faut encore après les avoir purgés leur oindre les yeux avec de l'opobalsamum & du miel, ou avec quelque collyre capable de fortifier la vue & lever les obstructions des vaisseaux; car, par ces moyens, le venin ne manquera pas de sortir avec les larmes. S'il arrivoit qu'il survint une douleur dans les yeux, il faut l'appaiser avec le secours d'un collyre qui opere sans engourdir la partie. Voyez *Elaps*.

PELICIDE, *Miel* cuit, RULAND.

PELIOMA, πελίωμα, *Meurtrissure livide*.

PELLICULA, *Pellicule*, ou membrane fort mince.

PELLIS, la peau de quelque animal que ce soit.

Riviere ordonne d'appliquer sur le ventre des hydropiques & des femmes dont l'utérus est enflé, la peau d'une brebis toute chaude, après l'avoir arrosée avec de bon vin. Quelques Accoucheurs François conseillent d'envelopper le ventre des femmes qui ont eu un accouchement laborieux d'une peau de brebis toute chaude; ce topique n'est pas moins utile dans le cas ou quelqu'un des visceres est attaqué d'une douleur inflammatoire.

PELMA, πέλμα, la plante du pié, ou espece de socque de cuir, ou de telle autre substance.

PELORIS, le même que *Chama*.

PELTATIS CARTILAGO, nom du cartilage thyroïde, ou scutiforme du larynx.

PELVIS, *bassin*. On appelle ainsi la partie inférieure de la cavité du bas-ventre. Voyez *Abdomen*. Il est formé par les os des iles, & ischion, l'os sacrum, le coccyx & les os pubis. Voyez *Innominata ossa*. Lorsque le *bassin* est trop petit, trop plat & trop étroit, il est évident que ces circonstances peuvent retarder l'accouchement: mais Henri Deventer dit que la trop grande capacité du *bassin* est souvent un obstacle à l'accouchement & d'une conséquence fâcheuse. J'appelle un *bassin* trop grand, dit cet Auteur, celui qui étant comparé avec le fœtus & avec la matrice, est d'une grandeur suffisante pour permettre à la tête de l'enfant, aussi bien qu'à la matrice, quelque fermée qu'elle soit, de descendre sans le secours des douleurs, jusques sur les levres des parties naturelles. Cette trop grande capacité du *bassin* est cause que les parties supérieures de l'utérus ne sont que peu ou point environnées & retenues; ce qui fait que la tête du fœtus ni les eaux ne peuvent agir avec assez de force sur l'orifice de l'utérus pour l'ouvrir; de sorte que les parties naturelles retiennent seules l'utérus & l'empêchent de sortir entierement hors du corps avec le fœtus. Dans ces sortes de cas, les eaux occupent pour l'ordinaire un plus grand espace, & la membrane qui les contient sort quelquefois à un tel point hors des parties naturelles, que l'enfant paroît toujours être sur le point de venir au monde; quand cette circonstance arrive, elle n'a rien de dangereux & elle rend l'accouchement plus facile. Il arrive cependant quelquefois que l'orifice de l'utérus est dur & épais, quoique le vagin soit extremement relâché; de-là vient que la dilatation du premier est beaucoup plus difficile que celle du second, & dans ce cas quoique les eaux n'occupent pas un plus grand espace, elles ne laissent pas de sortir avec beaucoup d'impétuosité, & l'orifice de l'utérus pénetre bien avant dans les parties naturelles. La membrane étant une fois rompue, la tête de l'enfant & l'orifice de l'utérus sortent hors des levres des parties naturelles, & à moins

qu'on ne retienne ce dernier avec soin, il tombe si bas, en conséquence du relâchement excessif du vagin & des ligamens, qu'il expose la malade à une chute de vagin & de matrice. Il est donc du devoir de la Sage-femme de remettre & de contenir le plutôt qu'il est possible l'orifice de l'utérus dans sa place avant qu'il tombe plus avant; & ses mains doivent faire dans ce cas l'office du vagin. DEVENTER, *Operat. Chirurg.*

PELVIS AURIUM, la coquille du limaçon par rapport à l'oreille. Voyez *Auris*.

PELVIS CEREBRI, c'est l'entonnoir. Voyez *Cerebrum*.

On donne aussi le nom de *pelvis*, bassin, & à la cavité des reins qui reçoit l'urine & la verse dans les ureteres. V. *Renes*.

PEM

PEMPHIGODES, ou *Pemphingodes*, πεμφιγώδεες ἢ πεμφιγγώδεες πυρετοὶ, fievres distinguées par des flatuosités & des enflures, dans lesquelles on sent une espece d'écoulement aérien qui sort à travers la peau du malade en forme d'exhalaison, & se fait sentir au toucher. Tel est le sens que Galien paroît choisir entre un grand nombre d'autres qu'il donne au mot πεμφιγγώδης, dans son *Comment.* sur le sixieme *des Epid. Sect.* 1. *Aph.* 17. où Hippocrate l'emploie. On entend quelquefois par le terme *Pemphingodes*, à ce que dit Galien, une fievre accompagnée d'éruptions pustuleuses, & par conséquent d'une espece pestilentielle; quelquefois une fievre qui paroît se faire sentir au toucher comme des étincelles de feu qui pénétreroient à travers la peau; & quelquefois une fievre accompagnée d'un délire, suivant les différentes significations du mot πέμφιγξ, qu'il donne dans l'endroit cité. Πεμφιγώδεες πυρετοὶ, dans l'*Exegesis* de Galien, sont des fievres occasionnées par une redondance d'humeurs ou de flatuosités. L'Auteur des *Definitiones Medicæ*, nous dit que πεμφιγώδης πυρετὸς, est une fievre qui par la violence de sa chaleur excite des pustules dans la bouche; & πέμφιγξ, dans Varinus, est le souffle, un esprit & un rayon du soleil. Quelques-uns veulent que ce qu'on appelle πεμφιγώδης πυρετὸς, soit une fievre synoque, non point de l'espece putride, mais qui provient d'une redondance d'un sang chaud, qui distend & enfle les veines par son ardeur & sa fermentation; ce qui lui a fait donner par les Medecins le nom *de fievre inflative*, qui enfle. FŒSIUS.

PEMPTÆUS, πεμπταῖος, fievre intermittente dont le paroxysme revient tous les cinq jours.

PEN

PENICILLUS, *plumasseau* ou *tente*.

PENIDIUM SACCHARUM, *penide*, *sucre tors*, *alphenic*. On le prépare de la maniere suivante.

*Faites* dissoudre telle quantité de sucre qu'il vous plaira, clarifiez-le avec un blanc d'œuf; coulez-le & faites-le épaissir peu à peu jusqu'à ce qu'il se forme de grosses bulles. Cela fait, retirez-le du feu jusqu'à ce que ces bulles disparoissent, versez-le sur un ais qu'on doit avoir frotté avec de l'huile d'amandes douces, & lorsqu'il sera quelque peu refroidi, prenez-le avec un crochet, & avec vos mains saupoudrées d'amydon, & après lui avoir donné la forme convenable gardez-le pour l'usage. SCHRODER.

PENIS, *la verge*, ou le *membre viril*. Comme j'ai donné une description générale de cet organe au mot *Generatio*, je me contenterai de rapporter dans cet article les remarques de M. Cowper qui y ont rapport.

Regnier de Graaf, dans son Traité *des Organes destinés pour la génération*, a décrit cette partie avec toute l'exactitude possible. Et Ruysch, dans ses *Observations d'Anatomie & de Chirurgie*, a démontré la structure du gland, que le premier n'avoit pas si bien connue. Je vais joindre maintenant à ce que ces deux Auteurs ont dit touchant cette partie, ce qu'une recherche des plus exactes m'a donné occasion de découvrir.

Je n'employerai point ici un grand nombre de noms synonymes, que des Auteurs trop exacts ont inventé sans aucune nécessité. La *verge* est un organe destiné par la nature pour l'éjection de la semence & l'émission de l'urine. Elle est composée de certains corps spongieux & caverneux qui ont chacun leurs vaisseaux & leurs tégumens, dont je traiterai par ordre en commençant par ses parties externes ou contenantes communes, qui sont l'épiderme, la peau & la membrane charnue. Je n'ai jamais pu remarquer d'autre différence entre l'épiderme de la *verge* & celui des autres parties, à l'aide du microscope, sinon que la surface extérieure du gland, est couverte d'un velouté ou duvet.

La peau de la *verge* & du scrotum est beaucoup plus mince que celle des autres parties, & les vaisseaux sanguins dont elle est parsemée, ont une disposition particuliere. Les arteres auxquelles on donne le nom de honteuses, naissent de la branche externe de l'iliaque, & après avoir fait un certain trajet sur la partie supérieure de la peau, elles se divisent en plusieurs branches, dont les plus grosses, après s'être encore soûdivisées; composent autant de vaisseaux capillaires dont les extrémités sont le commencement d'un pareil nombre de veines, qui se réunissant en de plus grosses branches se jettent dans celles qui sortent en partie des *corps caverneux* de la *verge*; & passant sous les tégumens communs, elles se vuident dans la partie supérieure de celle qui est une continuation de la veine saphene du pié: je les appelle *veines du prépuce*, pour les distinguer des autres.

Outre les vaisseaux sanguins dont je viens de parler, la *verge* en a encore des lymphatiques, que j'ai eu occasion de découvrir pour la premiere fois en injectant cette partie avec du mercure préparé; ce qui confirme le sentiment de Schelhammer & de Nuck, touchant l'origine de ces vaisseaux: mais je n'ai pu m'assurer par mon expérience s'ils naissent des arteres ou des veines sanguines, parce que je les ai remplis en les injectant toutes deux indifféremment. J'ai observé plusieurs troncs lymphatiques de chaque côté, qui passent sous les tégumens communs, qui accompagnent les veines du prépuce, lesquels, à ce que je crois, se vuident, de même que ceux qui naissent des parties inférieures, dans les glandes inguinales. Cet examen peut servir à nous apprendre comment la matiere morbifique se jette particulierement sur ces glandes dans les maladies vénériennes, & occasionne ces tumeurs fréquentes qu'on nomme *poulains* ou bubons; & ce qui rend cette opinion encore plus probable ce sont les phénomenes qui précédent cet effet, tels que les ulceres & les inflammations du prépuce, ou ce qui resulte de l'usage prématuré des topiques astringens, qui peuvent vraissemblablement épaissir la lymphe refluente, & la rendre incapable de passer à travers ces vesicules glanduleuses dans les conduits lymphatiques destinés à la conduire, d'où naît une obstruction qui peut fort bien causer un bubon. On peut encore expliquer par ce principe comment le virus peut passer sur le champ dans la masse du sang par les conduits ordinaires de la lymphe; & donner une bonne raison de la coutume qu'on a d'ouvrir ces tumeurs avant le tems ordinaire de la suppuration.

Le Docteur Tyson a découvert dans l'endroit où le prépuce est contigu au gland, certaines petites glandes auxquelles il donne le nom d'odorantes (*glandulæ odoriferæ*) à cause de l'odeur qu'exhale la liqueur qu'elles ont séparées: on ne sait point au juste leur nombre, car elles sont plus grosses & plus nombreuses dans ceux qui ont le prépuce plus long qu'à l'ordinaire, & elles separent une plus grande quantité de liqueur,

qui devient souvent acrimonieuse par son séjour & corrode le gland. Elles sont très-visibles dans la plupart des bêtes à quatre piés, surtout dans les chiens & les verrats, dans les derniers desquels leur liqueur séparée est contenue dans un kyste situé à l'endroit du frein du prépuce, lequel est percé d'un grand trou par lequel elle sort pour humecter la *verge* de ces animaux.

Le troisieme tégument commun est la membrane charnue; la *verge* étant ordinairement dépouillée de graisse pour plusieurs raisons : Premierement, de peur qu'elle ne s'oppose à son érection; secondement, parce qu'elle seroit trop grosse, trop lourde & trop molle; outre que la graisse étant insensible, elle émousseroit le sentiment qu'il faut qu'ait la *verge* pour déterminer l'homme au coït. Mais on doute que ces considérations aient porté l'Auteur de la Nature à former cette partie sans membrane adipeuse, puisque ce défaut de graisse peut vraissemblablement venir des grandes altérations qu'elle souffre dans les deux états où elle se trouve. Car, quoique rien n'empêche dans son relâchement que les cellules adipeuses reçoivent l'huile dont elles ont besoin, à moins qu'on ne dise qu'elle pourroit retarder en relâchant la *verge*, le cours du sang qui circule dans les arteres papillaires, néantmoins dans le dernier, je veux dire, dans l'état d'érection elles doivent vraissemblablement être obligées à évacuer l'huile qu'elles contiennent, ce qui peut être cause que les interstices des muscles & les autres parties qui sont les plus en repos se remplissent de graisse. J'ai même trouvé la membrane adipeuse de la *verge* des enfans, avant que l'érection ait été fréquente, distendue par une grande quantité de graisse : mais dans la suite, bien que la membrane subsiste, la graisse ne peut plus augmenter, ce qui fait qu'on n'y en trouve point ordinairement. J'ai néantmoins vu quelques sujets, même parmi les adultes, qui avoient cette membrane presque entierement couverte de graisse, sans avoir pu découvrir les maladies auxquelles ils avoient été sujets pendant leur vie.

Passons maintenant aux ligamens de la *verge* : le premier auquel on donne le nom de frein ou de filet, attache le prépuce à la partie inférieure du gland. Je l'ai trouvé si court dans quelques sujets, que j'ai été obligé de le couper pour que l'érection pût se faire; il m'a fallu faire la même chose dans d'autres, ensuite d'une cicatrice que des chancres y avoient laissée.

Le second des ligamens en question, est celui que j'appelle suspensoire; & bien qu'il ait échappé à l'observation de quelques Anatomistes, il ne laisse pas d'être fort visible & d'un usage très-considérable. J'en donnerai la description ci-dessous, lorsque je traiterai de l'érection de la *verge*. Il prend son origine de la partie antérieure des os pubis, & va s'attacher à la partie supérieure & moyenne de la *verge* de chaque côté de sa grande veine. Les autres ligamens sont ceux qui forment ses capsules, ou les divisent en forme de cloisons. J'en parlerai à l'occasion de ses parties internes ou contenues, qui sont les deux corps caverneux de la *verge*, le corps caverneux de l'urethre, leurs cloisons, sans oublier leurs muscles & leurs vaisseaux tels qu'ils paroissent dans la dissection des sujets.

Parlons d'abord des arteres spermatiques. Elles viennent quelquefois des rameaux iliaques internes, & d'autrefois des extrémités inférieures des arteres ombilicales. On voit par-là d'où vient que cette partie est plus petite qu'à l'ordinaire, lorsqu'on lie le cordon ombilical trop-près du ventre, ce qui vient non-seulement du raccourcissement de l'ouraque, mais encore de la contraction que souffrent ses arteres par la trop-grande extension des ombilicales, d'où elles tirent leur origine; ce qui suffit pour la priver du sang dont elle a besoin pour son développement ou pour son érection : mais je réserve cette matiere pour une autre fois. A mesure que ces arteres avancent vers la *verge*, elles jettent deux ou trois branches de chaque côté, dont les deux inférieures vont se distribuer aux muscles érecteurs de la *verge* : les deux supérieures fournissent du sang aux parties voisines, sur-tout aux releveurs de l'anus, entre lesquels & les obturateurs des cuisses, ces troncs passent : mais en avançant sur les corps caverneux de la *verge*, elles se soûdivisent en deux grosses branches, dont les deux inférieures vont s'insérer dans la bulbe des corps caverneux de l'urethre; & les deux supérieures se soûdivisent de nouveau, l'externe passant sur la surface supérieure des corps caverneux de la *verge*; l'interne pénétrant dans les capsules, & traversant chaque corps caverneux par le milieu, où elles se divisent en une infinité de branches, dont les extrémités capillaires se terminent en autant de veines, dans les canaux desquelles sont plusieurs orifices qui s'ouvrent dans autant de cellules, qui communiquent entr'elles, & se vuident dans les plus gros vaisseaux veineux qui rampent sur la surface supérieure de la *verge*, & dont quelques-uns se joignent avec ceux du prépuce; d'autres composent un gros tronc, que j'appelle la veine de la *verge*, *vena ipsius Penis*, lequel passe sur le dos de la *verge*, immédiatement au-dessous du ligament qui attache les os pubis ensemble par-dedans, & qui est comprimé durant l'érection : mais avançant plus avant sur les prostates, il s'insere de chaque côté par une bifurcation dans les rameaux iliaques internes. Les veines qui viennent de la même maniere, du corps caverneux de l'urethre, passent de sa bulbe à travers les muscles accélérateurs, qui les compriment quand ils viennent à agir.

Les nerfs de la *verge* viennent du tronc formé par l'union de la troisieme paire des nerfs sacrés, & d'une branche du grand nerf crural, lesquels après s'être réunis vont se distribuer aux testicules, au périnée & aux muscles de cette partie, ensuite montant sur les corps caverneux de la *verge*, & s'épanouissant sur sa surface supérieure, ils se distribuent à toutes ses parties. Nous avons joint la description de ses vaisseaux lymphatiques à celle de ses tégumens externes.

Arrêtons-nous un peu à ce qui concerne les corps caverneux de la *verge*.

Les corps caverneux de la *verge* que de Graaff appelle nerveux, & d'autres nerveo-spongieux, sont deux capsules ou follicules oblongues, revêtues intérieurement de tous côtés d'une membrane épaisse, que Vesale & Colombus croient ne différer en rien des autres ligamens, & dont la surface externe est couverte de nerfs & de vaisseaux sanguins. Ils naissent par deux origines distinctes des parties inférieures des os pubis; ils sont d'abord séparés l'un de l'autre : mais en s'approchant peu-à-peu, ils se joignent & font la figure d'un Y : ces deux corps couvrent & embrassent le conduit de l'urine & vont aboutir au gland. Ils sont chacun couverts d'une membrane, & joints ensemble au moyen d'une cloison, qui diminue à mesure qu'elle approche du gland; & qui avant que d'être arrivée au milieu de la *verge*, monte par des fibres de l'urethre sur le dos de la *verge* en forme de dents de peigne, ainsi que de Graaff l'a fort bien observé : mais bien-loin qu'elle s'efface, & que les deux corps caverneux se joignent près du gland, ainsi qu'il veut nous le persuader; elle s'épaissit & se rétrécit toujours de plus en plus, ainsi que Ruysch l'a fort bien observé. J'avoue que lorsqu'on souffle dans les tissus de ces deux corps, le vent peut quelquefois passer dans celui de l'urethre : mais cela n'arrive pas toujours. Cette communication se fait par l'entremise de leurs vaisseaux sanguins, ainsi que l'Auteur que nous venons de nommer l'a fort bien remarqué.

Les Anatomistes ne sont point d'accord sur la structure interne des corps caverneux. Vesale accuse Galien de ne l'avoir point connue. Columbus a le premier découvert leurs arteres, lesquelles s'avançant en droite ligne vers leurs extrémités, se divisent en une infinité

nité de ramifications, qui ont échappé, à ce qu'il dit, aux anciens Anatomistes. Le Docteur Whorton les croit composés en partie d'une chair glanduleuse ; d'autres les conçoivent entremêlés de divers nerfs, ce qui leur a fait donner le nom de nerveux. Diemerbroeck assure qu'ils ne sont autre chose qu'un tissu de vaisseaux entrelacés en forme de filet, en quoi il est du même sentiment que Bauhin, Riolan & Veslingius : mais leur substance est fibreuse, spongieuse & caverneuse, de même que celle des poumons, & ils reçoivent dans leurs interstices le sang & les esprits qui leur viennent des vaisseaux qui se distribuent dans leur substance. Les recherches que j'ai faites m'apprennent qu'il y a beaucoup de rapport entre la structure de cette derniere, & celle de la rate, & Columbus a fait la même remarque ; les parois des veines ont dans toutes les deux des grandes ouvertures ou cellules, qu'on apperçoit distinctement dans la bulbe de la *verge* d'un chien : mais elles sont plus petites dans la *verge* de l'homme & plus grandes dans la rate, & elles communiquent les unes avec les autres. Lors donc que le sang vient à s'y arrêter, la *verge* devient également tendue, & lorsque ses muscles se contractent, il est forcé de s'avancer vers le gland.

L'urethre qui est adhérent aux corps caverneux tout le long de la rainure inférieure de leur union, a aussi son corps caverneux : mais la figure de ce dernier est fort différente de celle des deux premiers ; car ils sont plus étroits à leurs extrémités que dans le milieu, au lieu qu'il est plus fort & plus large aux deux extrémités, outre que son tégument propre n'est pas si épais. On donne le nom de bulbe au corps supérieur de l'urethre qui est situé entre les jambes des premiers, & couvert par le muscle accélérateur de l'urine. Il occupe la partie inférieure de la convexité du canal, & va aboutir au périnée. On l'ouvre dans l'opération de la taille : mais en prenant garde de ne point ouvrir les arteres qui pénétrent latéralement dans cette partie de la bulbe du côté de l'anus. Il est aussi divisé en dedans en deux parties latérales par une cloison, qui a été inconnue aux Anatomistes, & qui s'efface après être parvenue à son extrémité. J'imagine que l'usage de cette cloison est de diriger le sang qui reflue dans les deux veines dont on a parlé ci-devant. Ce corps caverneux diminue en s'approchant de la partie inférieure de l'urethre : mais à mesure qu'il approche des extrémités des deux premiers, il s'épanouit & les couvre, composant ce corps que nous appellons le gland, ou *balanus*, que de Graaf a pris mal-à propos pour une substance tout-à-fait différente de l'un & de l'autre. Ruysch a parfaitement décrit cette partie dans la *Centurie de ses Observations* que nous avons citée ; les cellules sont beaucoup moindres dans le gland : mais elles sont de même grandeur vers sa partie supérieure ou bulbe. Comme j'ai déja décrit les muscles de cette partie, je me contenterai de rapporter ici la maniere dont se fait son érection.

Galien & les autres Anatomistes, n'ont eu que des idées très-fausses de l'érection de la *verge* pour n'avoir point connu la circulation du sang. Colombus qui ne laisse presque rien à désirer sur cette matiere dans la description qu'il en a donnée, s'est imaginé que l'érection de cette partie se fait par le moyen des esprits qu'elle reçoit de ses arteres. Caspard Bauhin suppose que le sang & les esprits affluent en grande quantité dans cette partie dans le coït ; au moyen de quoi elle s'enfle & se durcit, à l'aide, à ce qu'il croit, d'un sphincter qui resserre le cou de la vessie & les racines des corps caverneux. De Graaf assigne deux especes de vaisseaux & de muscles pour cet effet ; savoir, les nerfs, par le moyen desquels les esprits animaux coulent dans ses parties membraneuses & les rendent plus roides & plus enflées, & les arteres qui portent le sang nécessaire pour distendre les corps caverneux.

« Je suis fortement persuadé, dit-il, que le sang est la « principale cause de l'érection de la *verge*, & cela « pour deux raisons : premierement, parce qu'en in- « jectant de l'eau dans les corps caverneux par les ar- « teres dans un cadavre, elle s'enfle au même point « que si le sujet étoit vivant : secondement, parce que « lorsqu'on coupe la *verge* à un chien dans le tems « qu'elle est tendue, on la trouve entierement rem- « plie de sang. »

A quoi l'on peut ajouter que cette partie se roidit dans les criminels qu'on laisse long-tems pendus, parce que le sang se jette dans cette position sur les parties inférieures ; elle se roidit aussi lorsqu'on souffle dans les vaisseaux sanguins d'un animal mort, ainsi que j'en ai fait l'expérience sur un sujet humain ; car ayant insinué le bout d'un soufflet dans la veine saphene, non-seulement elle se roidit, mais elle me fournit encore le moyen d'observer la disposition externe de ses vaisseaux sanguins, surtout des veines, & de découvrir un artifice dont la nature se sert dans cette action, lequel avoit échappé aux réflexions des Anatomistes. De Graaf ne faisant aucune attention à l'usage des parties voisines, attribue l'érection de la *verge* à ses seuls muscles, s'imaginant qu'au moyen du gonflement de leurs ventres, ils compriment non-seulement les corps caverneux, & chassent le sang qu'ils contiennent vers le gland, mais encore les passages par lesquels il retourne pour l'ordinaire, ce qu'on ne sauroit aucunement admettre dans les corps caverneux de la *verge*, puisque les muscles érecteurs sont si éloignés de leur grande veine.

Voici l'hypothese que j'ai fondée sur l'observation dont on a parlé ci-dessus, & comparée avec la structure & la situation des parties.

La *verge* s'approche des os pubis lorsque ses muscles agissent, au moyen du ligament suspensoire ; en conséquence de quoi non-seulement le sang est poussé en plus grande quantité vers le gland & ses veines distendues : mais leurs gros troncs qui s'étendent le long du dos de la *verge*, se trouvent encore comprimés en passant sous le ligament transverse des os pubis. Il ne sauroit arriver la même chose aux corps caverneux de l'urethre, puisqu'il ne se trouve aucun os dont la position puisse produire sur ses veines un effet pareil à celui que les os pubis produisent sur celles de la *verge* : c'est pourquoi les muscles accélérateurs font cet office en comprimant celles de sa bulbe : d'où il arrive lorsque l'érection est imparfaite, que le gland ne se roidit pas avec la même force que la *verge*, & se relâche plutôt qu'elle dans d'autres tems : mais lorsque ces muscles agissent, le sang contenu dans la bulbe est poussé vers le gland, ce qui fait qu'il se roidit davantage : c'est ainsi que dans un morceau de boyau qui est rempli d'eau ou de vent, si l'on presse l'une des deux extrémités après avoir fait une ligature à l'autre, on le voit s'enfler plus qu'il ne faisoit auparavant, ainsi que de Graaf l'a observé après Caspard Bauhin. Le sang rencontrant un obstacle qui s'oppose à son retour, distend les corps caverneux & fait roidir la *verge* ; les arteres qui étoient flasques auparavant, ayant aussi leurs troncs plus distendus versent une plus grande quantité de sang dans cette partie : mais comme il est absolument nécessaire qu'une partie du sang retenu s'évacue, de peur qu'il ne se caille & ne puisse plus retourner, la nature a eu soin d'établir une communication entre les veines du prépuce & celles de la *verge* même, ainsi qu'on a remarqué ci-dessous, de ne les couvrir que de la peau ; & de les faire passer par-dessus les os pubis, afin que reprenant une partie du sang, elles fassent place à celui que fournissent les arteres, & entretiennent par ce moyen la circulation. Je me souviens d'avoir une fois ouvert avec succès la veine de la *verge* dans un priapisme opiniâtre que des saignées réitérées n'avoient pu faire cesser, car la partie perdit sur le champ sa roi-

deur, ce qui me confirma dans ma conjecture.

L'artifice admirable avec lequel la nature a disposé les veines de la *verge* afin que les unes soient comprimées tandis que les autres ne souffrent aucune pression, paroît non seulement dans la *verge* des hommes & dans le clitoris des femmes, mais aussi dans tous les animaux mâles & femelles qu'on a examinés jusqu'ici, & mérite sans contredit notre admiration.

PENNA, *plume*. C'est aussi une plante qui croît sur les rochers dans la mer, & qui ressemble à l'aile d'un oiseau. Elle est quelquefois entourée d'une matiere visqueuse qui luit la nuit comme un phosphore. Elle est encore appellée *mentula alata*, parce que son bout d'en-bas est fait comme le gland de la verge.

PENO-ABSOU, est un arbre de l'Amérique dont l'écorce est extremement odorante. Son fruit est gros à peu près comme une orange, & contient jusqu'à dix noyaux gros comme une amande, dans chacun desquels on trouve une amande dont on tire une huile par expression. Ce fruit est un poison; mais on assure que l'huile guérit les plaies qui ont été faites avec des fleches ou telle autre arme que ce soit lorsqu'on l'applique dessus.

PENTADACTYLON, nom de la *Palma Christi*. Blancard.

PENTAMOERON, est le nom d'un onguent dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrabib. III. Serm.* 4. *cap.* 44. Il est composé de storax, de mastic, d'opobalsamum & d'onguent de nard. Paul Eginete le décrit encore, *Lib. VII. cap.* 20. sous le nom de *Pentamyron*.

PENTAMYRON. Voyez *Pentamoeron*.

PENTANEURON, nom du *Plantago*, *angustifolia*; *major*.

PENTAPHARMACUM, médicament composé de cinq ingrédiens. C'étoit aussi le nom d'un aliment favori de l'Empereur Adrien, comme Elius Spartianus nous l'apprend, lequel étoit préparé avec la tétine d'une truie, du jambon, une espece de pâte ou de gâteau & de la chair de verrat.

PENTAPHYLLOIDES, *Argentine*.

Voici ses caracteres.

Cette plante convient en toutes choses avec la quintefeuille, avec cette différence que les feuilles ne rayonnent point vers un même centre, mais sont disposées en forme d'ailes & terminées par une feuille impaire.

Boerhaave compte neuf especes de *pentaphylloides*, savoir :

1. *Pentaphylloides*, *palustre*, *rubrum*, T. 298. *Quinquefolium palustre rubrum*, C. B. P. 326.
2. *Pentaphylloides*, *majus erectum*, *flore luteo*, *ternis foliis*, *Fragariæ instar hirsutis*, M. H. 2. 193. *Fragaria pentaphylli fructu*, M. H. Bælf.
3. *Pentaphylloides*, *ulmariæ facie*, M. H. Blæf. 291. *Quinquefolium frugiferum*, C. B. P. 326.
4. *Pentaphylloides*, *rectum*, *fruticosum*, *Eboracense*, M. H. 2. 193.
5. *Pentaphylloides*, *argenteum*, *alatum*, *seu potentilla*, Tourn. Inst. 298. Boerh. Ind. A. 41. *Argentina*, *potentilla*, *anserina*, Offic. *Argentina*, Ger. 841. Emac. 993. Raii Hist. 1. 617. *Potentilla*, C. B. P. 321. Park. Theat. 593. *Potentilla seu argentina*, J. B. 2. 398. *Pentaphylloides*, *argentina dicta*, Raii Synop. 3. 256. *Tanaise sauvage*. Dale.

C'est une plante basse & rampante qui ne monte jamais en tige, des nœuds de laquelle sortent des fibres qui prennent racine dans la terre, & par le moyen desquelles elle se multiplie. Les feuilles sont composées de plusieurs lobes opposés, dont chacun a un pouce de long sur un peu moins de six lignes de large; ils sont dentelés à leurs bords, entremêlés de plusieurs autres petites pieces comme dans l'aigremoine, & couverts d'un duvet de couleur d'argent & fort luisant. Les fleurs naissent à l'endroit des nœuds sur des pédicules fort longs; elles sont composées de cinq feuilles jaunes de même que celles de la quinte feuille. La racine est menue & garnie de plusieurs fibres de couleur brune foncée. Elle croît dans les lieux incultes & humides où l'eau a croupi pendant tout l'hiver, & elle fleurit au mois de Mai.

Ses feuilles sont seules d'usage; elles sont estimées astringentes & vulnéraires, bonnes pour arrêter toutes sortes de flux & d'évacuations contre nature, pour dissoudre le sang caillé, & pour soulager ceux qui ont été meurtris par des chûtes. On les emploie extérieurement en qualité de cosmétique pour dissiper les taches de rousseur, le hâle & les dartres farineuses; elles entrent aussi dans les gargarismes astringens. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante est d'un gout d'herbe un peu salé, mais styptique: elle rougit beaucoup le papier bleu; ce qui fait conjecturer que la partie acide du sel naturel de la terre se filtrant par la tissure de cette plante, y produit avec la terre une espece de sel fort alumineux, uni avec un peu de soufre.

Tous les Auteurs conviennent que l'*argentine* est astringente, vulnéraire & déterfive. On la fait infuser dans du vin pendant une nuit: on la prend à la maniere du thé: on l'ordonne dans les tisanes & dans les bouillons pour le cours de ventre, le flux de sang & les hémorrhagies. J'en ai vu des effets merveilleux pour les fleurs blanches, surtout lorsqu'on ajoute sept ou huit écrevisses de riviere à chaque bouillon d'*argentine*. Elle adoucit l'inflammation des reins & de la vessie, & elle tempere l'ardeur de l'urine. Son eau distilée est bonne pour la chassie, pour les ulceres des yeux, pour le hâle & pour les rougeurs du visage. Tournefort, *Hist. des Plantes*.

L'*argentine* est médiocrement rafraîchissante, mais extremement dessiccative & astringente, & par conséquent propre pour le crachement de sang, pour la diarrhée, & les autres flux de ventre & de matrice. Elle est encore un excellent lithontriptique, & d'une utilité admirable dans la cure des plaies & des ulceres. On l'emploie extérieurement pour les maux de dents, pour la pourriture des gencives, & pour appaiser les maux de tête dans les fievres. On la pile pour cet effet, & on l'applique à la plante des piés ou aux poignets. Les Angloises employent son eau distilée comme un remede pour la gale, les taches de rousseur, le hâle & les autres difformités de la peau. Les enfans qui demeurent aux environs de Settle, dans la Province d'York, ont coutume de déterrer les racines, qu'ils appellent des Mores, & de les manger; car elles sont fort douces, & aussi agréables que le panais, ainsi que me l'a assuré, dit Ray, un Apothicaire qui demeure dans ces cantons. J. Agricola a découvert que le suc de cette plante, mêlé avec la poudre du *Colchicum* ordinaire, guérit la maladie de l'anus appellée *marisca*.

Castor Durantes ordonne à ceux qui ont la dyssenterie d'en mettre dans leurs souliers, assurant qu'on peut guérir par ce moyen non-seulement la dyssenterie, mais encore tous les flux contre nature du bas-ventre, aussi-bien que l'écoulement immodéré des regles & le saignement de nez. Simeon Pauli.

Hartman dit avoir guéri avec cette plante une dyssenterie qui avoit éludé toutes les ordonnances des Medecins. Ce même remede est le fameux Arcane de Petr. Borelli, *Cent. I. Obs.* 12.

Les diurétiques sont quelquefois salutaires dans les fievres: mais l'*anserina* est surtout propre pour cet effet, de même que le sel de cette plante, que je regarde comme un spécifique. D. Soame, d'après *Dolæus*. Ray, *Hist. Plant.*

6. *Pentaphylloides*, *supinum*, J. B. 2. 398. *Quinquefoli*

*frugifero affinis*, C. B. P. 326. *Fragaria*, *vesca*, Ger.
7. *Pentaphylloides orientale*, *erectum*; *pimpinellæ folio*, *&* *facie*, T. Cor. 21.
8. *Pentaphylloides Canadensis*, *folio agrimoniæ*, Saracen.
9. *Pentaphylloides*, *erectum*, J.B. 2. 398. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

La cinquieme espece est fort estimée, & on lui a donné les noms d'*argentilla* & de *potentilla*, en considération de ses effets. Elle possede les vertus du quinquina; car si on la pile, & qu'on prenne son suc exprimé une heure avant le paroxysme d'une fievre intermittente, elle la guérit à la deuxieme dose, de même que le quinquina, pourvu que la maladie soit bénigne. On l'applique extérieurement dans le cas où la fievre a quelque malignité: elle arrête les hémorrhagies des plaies & des ulceres, étant appliquée en forme de cataplasme. Elle est bonne, prise intérieurement, dans toutes les maladies qui consistent dans l'ouverture des vaisseaux & dans les évacuations des liquides; aussi guérit-elle la dyssenterie qui est causée par l'excès des fluides. Elle est estimée anti-phlogistique; & supposé qu'on ait les piés enflammés pour avoir trop marché, il ne faut pour être guéri, que l'appliquer sur la partie. Supposé que les enfans aient les oreilles obstruées par des saletés, il ne faut que piler les feuilles de cette plante, & les appliquer sur la partie avec un peu de cérufe. On prépare une conserve de cette plante, qui mérite d'être gardée: mais son eau distilée n'est d'aucun usage. Les semences & la racine sont astringentes, & bonnes par conséquent pour guérir les hémorrhagies & les diarrhées. La décoction de cette plante avec les écrevisses de riviere, est un excellent remede pour les fleurs blanches; & les semences produisent le même effet dans l'écoulement immodéré des regles, & dans l'inflammation de la vessie. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PENTAPHYLLUM, est le nom qu'on donne à plusieurs especes de *quinquefolium* & de *pentaphylloides*.

Pentaphyllum Peregrinum, nom du *sinapistrum*, *Lusitanicum*, *triphyllum*, *flore rubeo*, *siliquis corniculatis*.

PENTAPLEVRUM, nom du *Plantago*, *angustifolia*, *major*.

PENTHETHON, est le nom d'une emplâtre dont Oribase, *Synop. L.* 3. donne la description. Il en est parlé dans Aétius & dans Actuarius.

PENTOROBUS, *Pivoine.* Aetius, *Tetrabib. I. Serm.* 1.

PEP

PEPASMOS, πεπασμὸς, ou PEPANSIS, πέπανσις, *Coction.* Voyez *Coctio.*

PEPASTICA, *Pepastiques*; médicamens digestifs. Blancard.

PEPITAS DEL PERU, est un fruit du Pérou, auquel on n'attribue aucune vertu.

PEPLION, PEPLOS, πέπλιον, πέπλος, étoient des médicamens de même espece & de même qualité, que les Anciens prescrivoient en qualité de cathartiques pour évacuer la bile & le phlegme. Cela est évident par Dioscoride, Ruffus Ephesius, dans son fragment des cathartiques, & par Actuarius, qui dit aussi, que ces remedes, après avoir évacué la bile & le phlegme, chassent les vents, surtout ceux qui occasionnent la mélancolie; & même qu'ils guérissent les tumeurs de la rate, de l'utérus & des gros intestins. Hippocrate prescrit communément le *peplium* pour purger la bile noire, qu'il évacue, à ce que dit Galien, aussi parfaitement que l'hellébore noir, outre qu'il est beaucoup plus efficace pour chasser les vents. Hippocrate les prescrit aussi en qualité de purgatifs dans l'éréfipele des poumons, & au commencement de la consomption. Ce même Auteur, dans le second des *Epidémiques*, prescrit le *peplos* à Scopus qui étoit affligé d'une enflure de rate, & d'une grande distension des hypocondres, & des parties inférieures du bas-ventre, occasionnée par des vents; & *Lib. de Superfœt.* il le recommande pour ramollir l'orifice de l'utérus. Le *péplos* est prescrit dans le septieme Livre des *Epidémiques* sous le nom de *Meconium*, μηκώνιον, comme un purgatif pour la bile & le phlegme, de même que dans le *Lib. de R. V. I. A.* Hippocrate le recommande dans son Livre *de Mulier. Morbis.* sous les noms de *Mecon*, *Meconium*, & *Meconis*. Galien, dans son *Exegesis*, ne met aucune différence entre le *peplium* & ce qu'on appelle *peplis* & *andrachne* sauvage, qui sont des noms pris de Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 169. Nous trouvons dans le même *Exegesis* que le *peplos* est la même chose que ce qu'on appelle *chamæsice*, *papaver spumeum* & *meconium*; & Pline dit la même chose, *Lib. XXVII. cap.* 12. Erotien dit que le *peplos* est une espece de plante que quelques-uns appellent *peplion* & d'autres *symphytum*, Fœsius.

Hippocrate joint pour l'ordinaire le *peplium* à l'hellébore noir, mais on ignore qu'elle plante c'est. Plusieurs la rapportent à l'ésule, & Matthiole assure qu'on trouve encore aujourd'hui en Italie une espece d'ésule appellée *pepla* ou *peplo*. Sur ce qu'Hippocrate lui donne dans quelques endroits le nom de *meconis*, Dioscoride l'a appellée *papaver spumeum*: mais les marques qu'il en donne nous laissent ignorer à quelle espece de pavot on doit donner le nom de *peplion*. Il y en a qui croyent que c'est le *papaver album* d'Hippocrate, parce qu'il le représente comme purgatif; & ce sentiment paroît assez vraissemblable, puisqu'il y a une espece de *papaver* appellé *tithymalus*, à ce que dit Pline. Schultze, *Hist. Med.*

PEPLIS, nom du *Tithymalus*, *annuus*, *erectus*, *folio oblongo*, *acuminato*.

PEPLUS, nom du *Tithymalus*, *rotundis foliis*, *non crenatis*.

PEPLYMENON, est le nom d'un cerat dont Celse, *Lib. V. cap.* 18. fait mention.

PEPO, *Courge*,

Est une plante, dont voici les caracteres.

Sa fleur est monopétale, faite en forme de cloche, évasée & découpée en plusieurs segmens: quelques-unes de ces fleurs sont mâles, & d'autres femelles, comme dans les concombres & les melons. Les fleurs femelles croissent sur le sommet de l'embryon qui se change ensuite en fruit oblong, ou rond & charnu, couvert d'une écorce rude & raboteuse, avec des nœuds & des creux, souvent divisé en trois parties qui contiennent des semences plattes, & comme bordées d'une espece d'anneau, & attachées à un placenta spongieux.

Boerhaave fait mention de quinze especes de *pepo* qui n'ont aucune vertu médicinale, si on en excepte la premiere; qui est:

*Pepo*, *oblongus*, C. B. P. 311. Raii Hist. 1. 641. Tourn. Inst. 115. Boerh. Ind. A. 2. 78. *Pepo*, Offic. Park. Parad. 526. *Pepo maximus oblongus*, Ger. 773. Emac. 919. *Courge.*

Cette plante occupe un grand espace de terrein avec ses tiges qui sont longues, épaisses, rampantes & armées de mains ou tenons. Ses feuilles sont grandes, rudes & semblables à celles du melon; ses fleurs grandes, de la figure & de la couleur du lis jaune; son fruit est extrement gros & renferme une semence large, aplatie, de figure ovale & blanchâtre. On la seme dans le fumier, & son fruit est mûr aux mois de Septembre & d'Octobre. On s'en sert rarement en Medecine.

Sa semence est rafraîchissante, de la nature du melon & des autres semences froides: on peut en faire des émulsions, Miller, *Bot. Offic.*

Les *courges* humectent, rafraîchissent, adoucissent l'acreté des humeurs & appaisent la soif.

Elles sont difficiles à digérer, affoiblissent l'estomac, & excitent des vents & des coliques.

Les *courges* donnent beaucoup de phlegme, médiocrement de sel essentiel, un peu d'huile, & très-peu de sel volatil alcali.

Elles conviennent dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux: mais les personnes d'un tempérament froid & phlegmatique doivent s'en abstenir.

On mêle ordinairement les *courges* avec des herbes aromatiques, avec le persil, l'origan, la moutarde, le poivre & plusieurs autres matieres acres & volatiles, capables d'aider à l'atténuation du phlegme visqueux de ce fruit & de lui donner un gout plus relevé.

On confit encore les *courges* avec du sucre, pour les rendre plus agréables & plus salutaires. En effet on raréfie, en les faisant bien bouillir, leur substance grossiere; & de plus le sucre avec lequel on les mêle, leur donne un petit piquant, qui les fait paroître moins fades & les rend plus aisées à digérer. La *courge* confite peut être employée dans les maladies de la poitrine pour adoucir les acretés qui s'y rencontrent.

La *courge* contient beaucoup de semences applaties, oblongues, couvertes d'une écorce dure un peu ligneuse, blanchâtre ou grise. Sous cette écorce il se trouve une petite amande, douce & assez agréable, qui contient beaucoup d'huile que l'on tire aisément par expression, & qui est propre à adoucir la peau & à la rendre plus unie. Lemery, *Traité des Alimens.*

PEPTICOS, πεπτικὸς, *Digestif*, ou propre à hâter la digestion. On se sert de ce mot eu égard à la digestion des alimens, la coction des humeurs, ou la formation de la matiere purulente des abscès.

## P E Q

PEQUEA, ou *Pekia*, Pison. I. de Laet. est le nom d'un arbre des Indes, qui porte un fruit un peu plus gros qu'une orange, dont le suc est extremement doux & agréable. Les Européens l'estiment bon pour les maladies de la poitrine. Ray, *Hist. Plant.*

## P E R

PERAGU, H. M. est le nom d'un arbrisseau du Malabar; sa racine mise infuser dans du petit lait acidulé ou du vin, est bonne dans la lienterie, la colique & les tranchées; sa poudre répandue sur les pustules les desseche; le suc de ses feuilles quand on en use intérieurement tue les vers des intestins. Ray *Hist. Plant.*

PERCA. Offic. Schrod. 5. 331. Rondel. de Pisc. 2. 196. Mer. Pin. 190. *Perca fluviatilis*, Bellon. de Aquat. 295. Gesn. de Aquat. 698. Raii Ichth. 291. Ejusd. Synop. Pisc. 97. Salv. de Aquat. 296. *Perca major*, Charlt. de Pisc. 41. Jonf. de Pisc. 47. *Perca fluviatilis major*, Aldrov. de Pisc. 622. *Perca major*, Schonef. Ichth. 55. *Perche.*

Ce poisson est fort fréquent dans les rivieres. On n'emploie en Medecine que les os que l'on trouve dans sa tête vers l'origine de l'épine du dos, & que l'on appelle dans les boutiques *lapides percarum.* Ils ont les mêmes vertus que les autres poudres des poissons à coquilles, & l'on s'en sert pour dissoudre la pierre & nettoyer les reins. On les emploie aussi extérieurement dans les dentifrices, & pour dessécher les ulceres. Schrod. Dale.

Il y a deux especes de *perche*, une de riviere & l'autre de mer. Celle de mer appellée en Latin *perca marina* est d'une couleur rouge, brune, ou noirâtre; elle est plus petite que celle de riviere. On la trouve près des rochers, où elle se nourrit de petits poissons. Elle a une chair dure, coriace, visqueuse, difficile à digérer & d'un mauvais gout, suivant le rapport de Rondelet. On ne s'en sert point parmi les alimens, ainsi nous n'en parlerons plus. Pour la *perche* de riviere, elle se divise en deux autres especes, en grande & en petite, qui sont toutes les deux excellentes à manger. Elles doivent être choisies grasses, bien nourries, d'un âge moyen, d'une chair tendre & ferme, & qui ayent été prises dans une eau pure & limpide.

La *perche* nourrit beaucoup, produit un bon suc, & se digere facilement.

On prétend que quand elle est trop grasse & trop vieille, elle est d'un mauvais goût & difficile à digérer. On dit aussi la même chose de celle qui habite les marais & les lieux bourbeux & fangeux.

Ausone met la *perche* au nombre des poissons d'un gout exquis. On peut dire en général qu'elle contient peu d'humeurs grossieres, & qu'elle produit beaucoup de bons effets & peu de mauvais: la raison en est qu'elle habite ordinairement, & même plus volontiers dans les eaux pures, limpides & qui coulent avec rapidité, que dans celles qui sont bourbeuses & qui coulent lentement. De plus elle vit de bons alimens, & elle s'agite fortement, ce qui contribue encore à rendre sa chair plus délicate & plus salutaire. Elle nourrit beaucoup & fournit un bon aliment parce qu'elle contient beaucoup de parties balsamiques & des sucs fort épurés. Elle se digere encore facilement quand elle est dans un âge moyen, parce qu'alors sa chair est d'une consistance médiocre. Quand au contraire elle est trop jeune ou trop vieille, sa chair est molle & visqueuse, ou bien dure & coriace. Lemery, *Traité des Alimens.*

PERCEPIER, *Perce-pierre.*

C'est une plante dont voici les caracteres.

Le calyce est divisé en quatre parties; les fleurs sortent des aisselles des feuilles, & les semences sont enfermées séparément dans des capsules formées par le calyce.

Boerhaave ne fait mention que d'une espece de *perce-pierre*, qui est,

*Percepier Anglorum, quibusdam*, J. B. 3. 74. Boerh. Ind. A. 2. 93. *Percepier*, Offic. *Percepier Anglorum*, Ger. Emac. 1594. Raii Hist. 1. 209. Synop. 67. *Polygonum Selinoides*, Park. 448. *Chærophyllo nonnihil similis*, C. B. P. 152. *Alchimilla montana minima*, Tourn. Inst. 508.

C'est une petite plante basse, ordinairement rampante, qui pousse beaucoup de tiges à la hauteur de la main, rondes, velues & revêtues de petites feuilles disposées alternativement à l'endroit des nœuds, un peu velues, étroites vers leurs queues, mais plus larges vers leurs extrémités & découpées en trois parties. Il sort de leurs aisselles de petites fleurs à étamines disposées en grappes, à cinq pétales, auxquelles succedent de petites semences rondes. La racine est fibreuse. Cette plante croît dans les lieux arides, dans les terres en friche & parmi le blé.

La *perce-pierre* n'est point une plante officinale, & les Medecins l'ordonnent rarement. Mais le menu peuple qui la croit propre à briser la pierre & la gravelle & à provoquer l'urine, l'emploie en poudre ou en décoction dans du vin blanc. Miller, *Bot. Off.*

Elle passe pour exciter l'urine & pour briser le calcul. On la mange crue ou bien on la confit dans du vinaigre ou de la saumure. L'eau distilée de cette plante est très-salutaire. Ray, *Hist. Plant.*

PERCEPIOLUM, remede éprouvé pour une maladie. Dornæus, *Dict. Paracelf.*

PERDETUM, dans Paracelse eſt la racine de cher-vis.
PERDICIUM, nom de la pariétaire.
PERDITIO, ſignifie quelquefois avortement.

PERDIX, Offic. Schrod. 5. 323. *Perdix cinerea*, Aldr. Ornith. 2. 140. Jonſ. de Avib. 46. Charlt. Exer. 83. Will. Ornith. 118. Raii Ornith. 166. Ejuſd. Synop. A. 57. *Perdix minor fulva*, Bellon. des Oiſe. *Perdrix griſe.*

Les parties de cet oiſeau deſtinées aux uſages de la Medecine ſont ſa chair, ſa moelle, ſon ſang, ſon foie, ſon fiel & ſes plumes. Sa chair augmente la ſemence & le lait, & excite à l'amour. Sa moelle & ſon cerveau pris dans quelque liqueur convenable, paſſent pour guérir la jauniſſe. Quelques Auteurs vantent extremement ſon fiel dans les maladies des yeux. Son ſang ſert pour les ulceres de ces mêmes parties & pour les cataractes. Son foie séché au feu & réduit en poudre guérit l'épilepſie & paſſe pour très-efficace contre les fievres lorſqu'on le donne dans de l'eau de mille-feuille. Crato.
Ses plumes ſont bonnes pour les vapeurs des femmes lorſqu'on leur en fait ſentir la fumée ou l'odeur, pour appaiſer & diſſiper la colique & pluſieurs autres maladies de cette eſpece. Schroder. Dale.
Il y a pluſieurs eſpeces de *perdrix*, qui doivent être toutes choiſies jeunes, tendres, bien nourries & d'un fumet agréable. Quand la *perdrix* eſt vieille, ſa chair eſt dure, coriace, difficile à digérer & peu agréable au gout.
Les *perdrix* contiennent dans toutes leurs parties beaucoup d'huile & de ſel volatil.
Elles conviennent dans les tems froids à toute ſorte d'âge & de tempérament, mais particulierement aux perſonnes convaleſcentes & à celles qui ſont d'un tempérament froid & phlegmatique.
La *perdrix* a une chair ferme & peu remplie d'humidités viſqueuſes & étrangeres. C'eſt pour cela qu'elle eſt d'un gout fort agréable, qu'elle eſt propre dans les diarrhées, & qu'elle convient aux pituiteux & aux phlegmatiques. Cette même chair excite la ſemence, fortifie, reſtaure, nourrit beaucoup & eſt très-ſalutaire aux perſonnes convaleſcentes, non-ſeulement parce qu'elle contient beaucoup de parties huileuſes & balſamiques propres à s'attacher aux parties ſolides & à les rétablir, mais encore par le ſecours de ſes ſels volatils qui entretiennent les liqueurs dans une juſte fluidité, & qui augmentent la quantité des eſprits.
La *perdrix* ne doit point être mangée auſſi-tôt qu'elle a été tuée, mais on doit la laiſſer repoſer quelques jours à l'air; car de cette maniere ſa chair devient plus tendre & plus friable par une petite fermentation qui s'y eſt excitée. Lemery, *Traité des Alimens.*

Perdix, Schw. A. 327. Geſn. de Avib. 606. *Perdix rufa*, Mer. Pin. 173. Charlt. Exer. 83. Jonſ. de Avib. 46. Aldrov. Ornith. 2. 139. Will. Ornith. 119. Raii Ornith. 176. Ejuſd. Synop. A. 57. *Perdix major rufa*, Bellon. des Oiſ. 256. *Perdrix rouge.*

Elle a les mêmes vertus que la précédente.

Il y a une autre eſpece de *perdrix* appellée

Perdix alba ou Lagopus, *Perdrix blanche.* C'eſt un oiſeau dont les piés ſont velus & reſſemblans à ceux du lievre: Il y en a de deux eſpeces; une de la grandeur d'un pigeon, couverte de plumes blanches comme de la neige, excepté celles du cou qui ſont marquées de quelques taches noires. Son bec & ſes piés ſont noirâtres.
L'autre eſt faite comme une caille, mais elle eſt plus groſſe, couverte de plumes, les unes blanches & les autres d'un jaune de ſafran.
L'une & l'autre eſpece habitent ſur les Alpes & les Pyrenées; elles ſe déléctent dans la neige; elles ſont excellentes à manger; elles contiennent beaucoup de ſel volatil & d'huile; elles ſont reſtaurantes & fortifiantes. Lemery, *des Drogues.*

Perdix marina, c'eſt la ſole. Voyez *Solea.*

PERDONIUM, vin mixtionné avec des plantes. Dornæus, *Dict. Paracelſ.*
PERELLE. La *perelle* eſt une terre ſeche en petites écailles griſes, qu'on nous apporte de Saint Flour en Auvergne. On la retire de deſſus les rochers où elle a été formée d'une terre en poudre que les vents y ont portée, & qui ayant été humectée par la pluie & deſſéchée ou comme calcinée par la chaleur du ſoleil, ſe durcit en petites écailles comme nous le voyons.
Il faut la choiſir bien ſeche & bien nette. Elle entre dans la compoſition de l'orſeille. Lemery, *des Drogues.*

PERESKIA.

Voici ſes caracteres.

Sa fleur eſt en forme de roſe & composée de pluſieurs feuilles diſposées en rond. Son calyce ſe change en un fruit mou, charnu, de figure ſphérique & environné de feuilles, dans le milieu duquel on trouve une grande quantité de ſemences plates, arrondies & enfermées dans un mucilage.

Miller ne compte qu'une eſpece de *pereskia*, ſavoir,

*Pereskia aculeata, flore albo, fructu flaveſcente*, Plum. Nov. Gen.

Cette plante croît dans quelques Provinces des Indes Eſpagnoles, d'où elle a été tranſportée dans quelques Colonies Angloiſes, où elle eſt appellée *goosberry*, & par les Hollandois *blad-apple.* Miller, *Dictionnaire*, *Vol. II.*

PERETERION, c'eſt la partie du trépan qui ſert à percer.

PERFOLIATA, *Perce-feuille.*

Boerhaave compte trois eſpeces de *perfoliata*, qui ſont,

1. *Perfoliata, vulgatiſſima, ſive arvenſis*, C. B. P. 277. Boerh. Ind. A. 72. *Perfoliata*, Offic. *Perfoliata vulgaris*, Ger. 430. Emac. 556. Raii Hiſt. 1. 470. Park. Theat. 580. *Perfoliata ſimpliciter dicta, vulgaris, annua*, J. B. 3. 198. *Bupleurum perfoliatum rotundifolium annuum*; Tourn. Inſt. 310. Raii Synop. 3. 221. *Perce-feuille.*

La racine de la *perce-feuille* eſt petite, ligneuſe, pleine de fibres, & pouſſe des tiges liſſes & ſouvent rougeâtres. Les feuilles ſont de couleur verte bleuâtre, de figure ovale, liſſes, ſans dentelures & remplies de nerfs qui aboutiſſent obliquement du centre à la circonférence. Elles ſont traversées par leur tige, qui ſe diviſe vers le ſommet en pluſieurs branches, dont les extrémités portent de petites ombelles composées de cinq fleurs jaunes, ſous chacune deſquelles ſont autant de feuilles, dont les trois de dehors ſont les plus larges. Lorſque ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede deux ſemences oblongues & cannelées. Cette plante croît parmi le blé, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Elle eſt toute d'uſage.
La *perce-feuille* eſt eſtimée vulnéraire & bonne pour les plaies récentes, pour les meurtriſſures, les deſcentes, les contuſions & les ulceres invétérés, ſoit qu'on la donne en poudre ou en décoction. Miller, *Bot. Off.*
On met la *perce-feuille* au nombre des plantes conſolidan-

tes & glutinatives. On donne sa décoction dans du vin, ou la poudre des feuilles pour la cure des affections internes, telles que les ruptures ou les meurtrissures causées par des chutes. Elle est fort estimée pour les hernies, surtout pour celles des enfans, & particulierement, suivant Schroder, pour les hernies ombilicales, soit qu'on la prenne intérieurement ou qu'on l'applique après l'avoir pilée, en forme de cataplasme avec du vin & de la fleur de farine. Etant employée de la même maniere elle résout les tumeurs scrophuleuses. Schwenckfield assure qu'elle est d'une efficacité singuliere dans les fractures, les hernies & l'érésipele.

La composition suivante, dit Simon Pauli, est un remede admirable pour l'exomphale ou hernie ombilicale.

Prenez *de perce-feuille entiere, une poignée ;*
*de pilosselle,*
*d'herniaire,*
*de mousse,*
*d'acacia d'Angleterre,* } *de chaque, demi-poignée.*

Faites-les bouillir dans une quantité suffisante de vin & appliquez-les sur la partie affectée. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Perfoliata, annua, longioribus foliis*, J. B. 3. 198. M. H. 3. 290. *Bupleurum perfoliatum, longifolium, annuum*, T. 310.
3. *Perfoliata, montana, latifolia*, C. B. P. 277. *Bupleurum montanum latifolium*, T. 310. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

PERFORANS MANUS. Le *Perforant*, communément le *profond*; est le nom que l'on donne à un des muscles des doigts.

C'est un muscle, qui en général est à peu-près semblable au sublime, & dont la situation est presque la même, excepté qu'il est placé plus profondément, & couvert du sublime. Il est composé de quatre muscles qui d'abord paroissent ne faire qu'une masse, & qui se terminent de même par quatre tendons.

La portion charnue du premier, qui est le plus considérable de tous, & celle du second, sont attachées en-haut aux parties supérieures, jusques vers les moyennes de l'os du coude & du ligament interosseux. La portion charnue du troisieme tient au tendon du muscle cubital par une espece d'aponévrose commune; & celle du quatrieme est attachée le long de l'os du coude.

Les quatre tendons ont souvent plusieurs petits tendons collatéraux; quelquefois au nombre de cinq, qui s'unissent avec les principaux tendons voisins, en passant par le gros ligament annulaire du carpe. Ils en sont néantmoins séparés par des brides fines, comme par autant d'anneaux particuliers. Ces quatre tendons ainsi fortifiés s'écartent ensuite & parcourent la paume de la main dans des gaines membraneuses particulieres, comme les tendons du sublime, dont ils sont couverts, & passent avec eux par les gaines ligamenteuses des premieres phalanges. Ils traversent enfin les fentes tendineuses du sublime, se glissent par la gaine ligamenteuse des secondes phalanges, & s'attachent à la face plate ou interne des troisiemes près de leurs bases.

La gaine ligamenteuse de la seconde phalange, paroît quelquefois moins forte vers la base que vers la tête.

Ce muscle fléchit particulierement les troisiemes phalanges auxquelles il est attaché. Il peut encore par le même mouvement fléchir les secondes & les premieres. Au reste, on peut lui appliquer ce que je viens de dire du perforé ou sublime, par rapport à ces cloisons tendineuses; & à l'égard de son action, tantôt commune aux quatre muscles subalternes, tantôt particuliere à un, ou deux, ou trois de ces muscles.

On peut aussi le regarder comme auxiliaire du cubital interne & du radial interne, dans les grands efforts de ces deux muscles que l'on peut de même regarder réciproquement comme auxiliaires du perforé & du *perforant.*

Ce tendon passe par quatre différens ligamens annulaires, comme par autant de poulies de renvoi; car après avoir accompagné le tendon du perforé ou sublime par le gros ligament du carpe, par les fourches de l'aponévrose palmaire, & par la gaine ligamenteuse de la premiere phalange, & après avoir traversé la fente tendineuse du sublime, il quitte ce tendon & poursuit sa route par la gaine ligamenteuse de la seconde phalange, pour s'attacher à la face plate de la troisieme phalange.

Dans son passage par la fente du tendon de l'autre muscle, il n'est exposé à aucune pression, même dans les plus violens efforts de ce muscle. Les contours réciproques des deux branches plates, ou portions latérales de la fente, & leur attache croisée à plat sur la troisieme phalange, font qu'après même avoir coupé & entierement ôté le tendon du *perforant*, les deux petites gouttieres dont j'ai parlé dans sa description, ne peuvent s'affaisser, ni les portions latérales de la fente, s'approcher. Et plus on tire alors ce tendon fendu, plus on trouve cette fente, faire exactement comme un canal très-solide, qui seroit obliquement coupé par les deux bouts.

Sans cette conformation si artistement faite, le tendon du sublime auroit été continuellement exposé à être pincé & meurtri dans les grands efforts, par les portions latérales d'une fente ordinaire; & sans le passage à travers l'épaisseur du tendon perforé, le tendon *perforant* n'auroit pas pû être attaché sur le milieu de la face plate de la troisieme phalange, mais vers l'un des deux bords de cette face.

L'attache même de ces deux tendons aux phalanges, renferme un artifice particulier. Elle est dans l'une & dans l'autre de ces tendons en angle, de sorte que la largeur de leur extrémité n'est pas attachée dans une ligne directement transversale par rapport à la phalange: mais les côtés de la largeur font angle avec le milieu de cette même largeur.

*Le perforant du pié, ou long fléchisseur commun des orteils.*

C'est un muscle long, charnu en haut & tendineux embas, situé sur le derriere de la jambe, entre le tibia & le long fléchisseur du pouce, couvert par le soléaire, & couvrant le jambier postérieur. Il est attaché enhaut par des fibres charnues à plus du tiers mitoyen de la face postérieure du tibia, près de son angle externe, au-dessous de l'attache du soléaire, & à une espece de ligament qui descend du milieu du tibia. Il se termine embas par un tendon qui passe derriere la malléole interne, à côté du tendon du jambier postérieur, & comme derriere ce muscle, dans un ligament annulaire à part.

De-là le tendon va sous la plante du pié, en communiquant par un détachement avec le tendon du grand fléchisseur du pouce ou gros orteil. Il se divise là en quatre tendons plus petits & plats, qui vont aux troisiemes phalanges des quatre orteils après le pouce, à peu-près comme ceux du profond ou perçant de la main.

Ces quatre tendons ont encore cela de commun avec ceux de la main, qu'ils servent d'attaches aux muscles lumbricaux: mais ils ont cela de particulier, qu'avant leur séparation, leur faisceau est latéralement attaché à un corps charnu auxiliaire, que j'appelle muscle accessoire du long extenseur.

Le perforé, ou court fléchisseur commun des orteils, sert à fléchir les secondes phalanges & le *perforant*, ou long fléchisseur commun, à fléchir les troisiemes. Les usages de ces deux muscles sont par rapport aux orteils à peu-près les mêmes, que ceux du perforé & du *perforant* des doigts de la main. Winslow.

PERFORATA, nom de l'*hypericum*, ou *millepertuis*.

PERFORATIO, signifie quelquefois la même chose que *féton*.

PERFORATUS MUSCULUS, le *perforé*, communément le *sublime*.

C'est un muscle d'un volume considérable, situé le long de la partie interne de l'avant-bras, charnu pour la plus grande partie vers le pli du bras, & terminé vers le poignet par quatre extrémités séparées, & par autant de tendons longs & grêles. On lui a donné le nom de sublime, parce qu'il est comme à la surface de l'avant bras, & celui de *perforatus* en latin, parce que son tendon a une fente particuliere vers son extrémité.

Il est composé pour l'ordinaire de quatre muscles fort unis ensemble par leurs portions charnues, qui ne représentent qu'un gros corps de muscles. Il est attaché en-haut à la partie supérieure interne de l'os du coude, à celle du rayon (cet os étant considéré comme posé dans son attitude naturelle) & à celle du ligament interosseux. Ensuite un peu après le milieu de l'avant-bras, le gros corps charnu se sépare distinctement en quatre muscles, lesquels sur le dernier quart de l'avant bras se terminent par quatre tendons plats & plus ou moins menus.

Ces quatre tendons s'amassent dans une espece de gaine membraneuse & mucilagineuse commune, qui fournit à chaque tendon encore une gaine particuliere plus fine. Les tendons s'avancent ensemble vers le poignet, & passent par le gros ligament annulaire transversal qui les couvre.

Au-delà de ce ligament ils s'écartent de nouveau dans la paume de la main, sans quitter leurs gaines particulieres, & vont entre l'aponévrose palmaire & le métacarpe, en s'écartant de plus en plus vers les quatre doigts. Quelquefois on ne voit que trois tendons, dont un se fend en deux en allant à la main. Quelquefois ces tendons communiquent par une espece de détachement avec ceux du profond ou perforant.

Chacun de ces tendons étant parvenu à la tête de l'os du métacarpe, traverse une des quatre arcades ou brides formées par les fourches de l'aponévrose palmaire & les cloisons particulieres du grand ligament transversal de la paume de la main. Le tendon passe après au-delà de la tête de l'os du métacarpe, & au-delà de la base de la premiere phalange; il enfile ensuite la gaine ligamenteuse de la face plate ou interne de la phalange, s'attache à la face plate de la seconde phalange près de sa base, toujours vétu de sa gaine membraneuse. La gaine ligamenteuse paroît plus forte vers la base de la phalange que vers la tête.

En passant par la face interne de la premiere phalange, le tendon est percé par une fente longuette qui donne passage à un tendon du muscle profond ou perforant. C'est ce qui fait appeller l'un de ces muscles le *perforé* & l'autre le perforant.

Cette fente ou ouverture est d'un artifice très-particulier. Le tendon est d'abord fendu en deux bandelettes plates. Chacune de ces deux bandelettes est contournée vers la face de la phalange comme en pas de vis; de sorte que leurs bords voisins deviennent opposés, & les bords qui étoient opposés s'unissent en achevant l'extrémité du tendon. Par le contour réciproque de ces deux bandelettes, la fente paroît former deux petites gouttieres obliques, qui embrassent à contre-sens le tendon du profond ou perforant, de maniere que ce tendon est couvert par l'une des gouttieres, & en couvre l'autre.

Ce n'est pas tout: les deux bandelettes après avoir fait cette double gouttiere par leur contour réciproque, ne s'unissent pas simplement en s'approchant l'une de l'autre par leurs extrémités. Chaque bandelette est encore divisée au bout de la fente en deux plus petites & plus courtes; de sorte qu'il en résulte quatre bandelettes fort étroites. De ces quatre les deux plus proches se croisent & se joignent aux deux autres éloignées; & ainsi les quatre étroites en forment derechef deux plus larges, qui s'unissent par leurs bords & s'attachent ensuite à l'os un peu séparément.

Ce muscle sert à fléchir les secondes phalanges de chacun des quatre doigts après le pouce. Les muscles particuliers dont il est composé peuvent agir séparément par l'attache de leurs tendons à ces phalanges. L'union de leurs corps charnus par des cloisons tendineuses mitoyennes, peut avoir plusieurs usages. Le principal est, que ces cloisons par leur largeur & leur peu d'épaisseur donnent dans un petit espace attache à plusieurs fibres charnues, & tiennent lieu de quatre gros tendons séparés, qui auroient occupé plus d'espace. Par cette union les quatre muscles sont plus disposés à agir conjointement que séparément.

Non-seulement ils servent à fléchir les secondes phalanges sur les premieres, mais aussi ces premieres phalanges sur les os du métacarpe; & encore à mouvoir tout le reste de la main, c'est-à-dire, le métacarpe & le carpe dans ce même sens sur l'avant-bras. Et pour mieux comprendre la mécanique & la force de ces muscles dans leur action, force très-grande & très-nécessaire dans certains cas, il faut appliquer ici ce que j'ai dit à l'occasion du muscle de l'omoplate, qu'en disant qu'un muscle peut mouvoir un os en certain sens; j'entends aussi qu'il peut avec la même force tenir cet os immobile contre tout ce qui tend à le mouvoir dans un sens contraire, & maintenir la même immobilité dans chaque attitude possible.

Les exemples suivans suffiront par rapport à ces muscles.

C'est par le moyen des doigts fléchis qu'on souleve des fardeaux immenses, que les Matelots tirent de grosses rames, que les Imprimeurs tournent la vis de leur Presse, que ceux qui grimpent soutiennent tout le poids de leur corps, lors même qu'il est chargé d'un fardeau accessoire. C'est par le moyen des doigts fléchis qu'on déchire, qu'on arrache, qu'on écrase, &c. ce qui ne peut être déchiré, arraché, écrasé, &c. que par des forces extraordinaires.

La force des muscles dépend de la multitude ou pluralité de leurs fibres charnues, & la grandeur ou étendue de leurs mouvemens de la longueur de ces fibres; de sorte que dans les muscles où la force est plus nécessaire que l'étendue ou l'espace de leur mouvement; les fibres se trouvent multipliées à proportion, & dans ceux auxquels un mouvement ample est plus nécessaire qu'une force considérable; ces fibres sont longues à proportion.

Les deux dispositions se rencontrent dans ce muscle, je veux dire, la multitude des fibres pour la force mouvante, & la longueur de ces fibres pour l'espace de leur mouvement. Les différentes cloisons tendineuses de ce muscle servent d'attaches au grand nombre de fibres motrices dont ce muscle est composé, proportionnément à la force nécessaire dans les occasions que je viens de citer.

La seconde disposition qui regarde l'espace ou l'étendue du mouvement, est aussi quelquefois très-nécessaire dans ce même muscle; par exemple, quand on fléchit les doigts en même-tems qu'on fléchit le métacarpe, & le carpe sur l'os de l'avant-bras. C'est dans ce cas-là que servent principalement certains paquets de fibres qui paroissent plus longues que les autres.

L'usage particulier du tendon fendu de ce muscle sera mieux compris en le comparant avec celui du muscle perforant de la main.

*Le perforé du pié, ou le court fléchisseur des orteils.*

C'est le plus inférieur de tous les muscles communs des orteils, placé immédiatement au-dessus, & le long de l'aponévrose plantaire dont il imite un peu la figure: On voit par-là qu'il est mal-à-propos nommé sublime:

Ce muſcle eſt attaché par des fibres charnues à la partie antérieure inférieure de la groſſe tubéroſité du calcaneum, & le long de la partie voiſine de la face ſupérieure de l'aponévroſe plantaire.

De-là il ſe porte en devant, & ſe diviſe en quatre petits corps, qui ſe terminent par autant de petits tendons. Ces tendons ſe fendent à leurs extrémités de la même maniere que ceux du ſublime ou perforant de la main, & s'attachent de même aux ſecondes phalanges des quatre orteils après le pouce, mais plus vers leurs côtés internes. WINSLOW.

On a parlé des uſages de ce muſcle à l'article *Perforans pedis.*

PERFRICTIO, *froid* ou *friſſon extreme.*

PERIAMMA ou PERIAPTON, de περιάπτω, lier ou attacher autour, *amulete.*

PERIBLEPSIS, περίβλεψις, de περιβλέπω, regarder de tous côtés, ou autour. C'eſt cette eſpece de regard eflaré, & d'inſtabilité des yeux qu'on remarque dans ceux qui ſont dans le délire.

PERIBOLE, περιβολὴ, de περιβάλλω, environner. Hippocrate, *de Decenti habitu*, emploie ce mot pour ſignifier l'habillement, la parure, l'ajuſtement d'une perſonne. Il ſignifie dans d'autres endroits un tranſport des humeurs ou de la matiere morbifique ſur la ſurface du corps. Lors, par exemple, qu'une maladie eſt appaiſée au moyen d'une éruption copieuſe de puſtules, c'eſt une *péribole*, ou un tranſport de la matiere morbifique des parties internes ſur la ſurface du corps.

PERICARDIUM, *Péricarde.* Voy. *Cor.*

PERICARPIUM, περικάρπιον, de περὶ, autour, & καρπὸς, fruit. On appelle ainſi tout ce qui environne le fruit des végétaux, ſoit membrane, coſſe, ou pulpe. Quelques-uns bornent la ſignification de ce mot à la chair molle & humide qui enveloppe la ſemence dans les pommes, les poires & les pêches. Mais,

PERICARPIUM, de περὶ, autour, & καρπὸς, le poignet, ſignifie un topique qu'on applique au poignet.

PERICHAREIA, περιχάρεια, excès de joie, qui a quelquefois cauſé une mort ſubite.

PERICHRISIS, *liniment.*

PERICLASIS, de περὶ, autour, & κλάω, rompre; fracture compliquée dans laquelle l'os eſt à découvert.

PERICLYMENUM.

Voici ſes caracteres.

Cette plante reſſemble au chevre-feuille. Sa fleur eſt monopétale, faite à peu près comme un tuyau dont le ſommet eſt diviſé en pluſieurs ſegmens preſque égaux. L'ovaire eſt orné d'une couronne dentelée & ſe change en une baie charnue, remplie de ſemences plates & arrondies.

Boerhaave ne compte qu'une ſeule eſpece de *Periclymenum*, ſavoir,

*Periclymenum, perfoliatum, Virginianum, ſemper virens, & florens*, H. L. 484. 485. J. & Deſcr. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

On ne lui attribue aucune vertu médicinale.

PERICLYMENUM eſt auſſi le nom de pluſieurs eſpeces de *Caprifolium.* Voyez ce dernier mot.

PERICNEMIA, de περὶ, autour, & κνήμη, le tibia ou la jambe. Les parties qui environnent le tibia.

PERICRANIUM, περικράνιον, *péricrane*; c'eſt ainſi qu'on appelle la membrane qui couvre le crane. Voyez *Caput.*

PERIDROMOS, la circonférence externe des cheveux.

PERIESTECOS, περιεστηκὼς, de περιΐστημι, environner, ou garantir; eſt une épithete qu'on donne aux maladies, aux ſignes ou aux ſymptomes, pour ſignifier qu'ils ſont ſalutaires & qu'ils préſagent la guériſon du malade.

PERIGRAPHE, περιγραφὴ, deſcription ou délinéation qui manque d'exactitude. Ce mot paroît ſignifier dans Hippocrate, *de Decenti habitu*, une marque caractériſtique. Veſale appelle *Périgraphæ* certaines impreſſions qu'on obſerve dans le muſcle droit du bas-ventre.

PERIN, πηρὶν, *un teſticule.* Quelques-uns veulent que ce ſoit le périnée, & d'autres l'anus.

PERINÆUM, *Périnée.* On appelle ainſi l'eſpace compris entre l'anus & les parties de la génération. Il eſt diviſé en deux parties latérales & égales par une ligne apparente, qui eſt plus longue dans les hommes que dans les femmes. Cette partie eſt ſujette à ſe déchirer dans les accouchemens laborieux. Voyez *Obſtetricatio.* On pratique une opération ſur cette partie à laquelle on donne le nom de *l'onction au périnée.* Voyez *Iſchuria.*

Mais les principales maladies auxquelles cette partie eſt ſujette ſont les abſcès & les fiſtules.

*De la fiſtule au périnée.*

Il arrive quelquefois après l'opération de la taille, ou après une ponction au *périnée* ou à la veſſie, ou enſuite d'un abſcès qui s'eſt formé dans le *périnée* près de l'urethre, ou d'un ſkirrhe qui s'eſt engendré dans la glande proſtate, ou lorſque la mauvaiſe habitude du corps du malade empêche la conſolidation d'une plaie ou d'un ulcere, de façon que ſes levres deviennent calleuſes, qu'il ſe forme une fiſtule au *périnée*, par laquelle l'urine s'écoule continuellement, ce qui eſt extrememment incommode au malade. Ces fiſtules ſont quelquefois produites dans le *périnée* par un abſcès malin, qui s'étend parmi la graiſſe qui eſt ſous la peau juſqu'à l'inteſtin rectum & au ſcrotum, ſans endommager l'urethre : mais elles ne méritent point le nom de *fiſtules urinaires*, à cauſe qu'elles ne rendent aucune urine. Les fiſtules urinaires ſont ſouvent occaſionnées par l'uſage des tentes ou des cannules qu'on a laiſſées trop long-tems dans la plaie après l'extraction du calcul; par la diſtenſion, le déchirement ou la rupture qu'une groſſe pierre & raboteuſe a cauſée dans le *périnée*; ou enfin lorſque par l'obſtruction que le calcul cauſe dans l'urethre, l'acrimonie de l'urine ronge les parties voiſines & enſuite la peau, ſurtout ſi le malade eſt d'une mauvaiſe habitude de corps.

La cure de cette eſpece de fiſtule varie ſuivant l'habitude du malade, & le degré de ſa maladie. Lorſque la fiſtule eſt conſidérable, qu'elle a conſumé une grande partie de l'urethre, & que le malade eſt d'une mauvaiſe habitude de corps & foible, il eſt rare qu'on vienne à bout de la guérir, ſurtout ſi elle eſt calleuſe & invétérée. Lors au contraire que la fiſtule eſt petite & ſans calloſité, que le malade eſt jeune & d'une bonne habitude, la cure peut être auſſi facile que prompte. Mais lorſqu'il s'eſt formé un ſkirrhe dans la glande proſtate, la cure ne peut réuſſir qu'après qu'on l'a détruit; ce qu'il eſt extremement difficile de faire, ainſi que je l'ai éprouvé pluſieurs fois.

Il y a quatre manieres de traiter ces fiſtules.

1. Il faut retirer ſur le champ la tente, la cannule, ou quoique ce ſoit qui ſe trouve dans la plaie, & qui l'a occaſionnée. Il faut enſuite placer le malade ſur un lit ou ſur un ſiége, dans la même poſture que pour l'opération de la taille, & extirper le plus adroitement qu'il ſera poſſible, les calloſités de la fiſtule. Après avoir appliquée ſur la plaie quelque baume ou poudre vulnéraire, on rapprochera ſes levres par le moyen d'une emplâtre agglutinative, ſur laquelle on mettra de chaque

que côté de la plaie une compresse étroite, qu'on assurera avec un bandage fort serré. L'opération étant faite, on mettra le malade dans son lit, les genoux attachés ensemble; & on lui ordonnera de ne point remuer en aucune maniere, pour que les levres de la plaie se réunissent plus promptement. Il boira fort peu durant les premiers jours, pour n'être pas obligé d'uriner trop souvent. On ne renouvellera l'appareil qu'au bout de deux ou trois jours, & même on pourra le laisser aussi long-tems que le malade sera en état de contenir son urine. La plaie étant par ces moyens presque consolidée, on pansera le malade de même que s'il avoit été taillé; & supposé qu'il soit jeune, on lui permettra de faire quelques tours dans sa chambre. Si l'on observe exactement ce que je viens de dire, on pourra lui redonner la santé, pourvu cependant que la fistule ne soit point maligne.

2. La seconde méthode consiste à consumer les callosités de la fistule avec des remedes corrosifs; & après avoir fait tomber l'escarre avec l'onguent basilicon, ou tel autre digestif semblable, on consolidera la plaie comme ci-devant avec un baume vulnéraire, & une emplâtre agglutinative. Les corrosifs les plus convenables dans ce cas, sont les trochisques de minium, la pierre caustique ou infernale, ou le précipité blanc mêlé avec le baume d'Arcæus; ou si la fistule est recente, on se servira d'un morceau d'emplâtre véficatoire, suivant la méthode de Chefelden, ainsi que Douglas nous l'apprend dans l'*Appendix* à son histoire de l'opération latérale.

Il est bon d'observer que la guérison de ces sortes de fistules est quelquefois fort lente, surtout lorsque leur orifice est grand, qu'on n'a pas totalement extirpé ou consumé les callosités, & que le malade ne peut ni demeurer tranquille, ni observer un régime convenable. Supposé que ces causes ou d'autres semblables retardent la cure de la fistule, & que celle-ci commence à redevenir calleuse, il faut réitérer l'opération jusqu'à ce que les parties paroissent saines.

3. On peut quelquefois guérir ces fistules en rapprochant les levres de la plaie, après qu'on a emporté les callosités, avec deux ou trois points de suture. L'appareil doit être le même que celui dont on a parlé; & à mesure que les levres de la plaie se réuniront, on pourra couper le fil, & le retirer.

4. Il peut quelquefois se faire qu'on soit obligé de tenir une sonde dans la vessie & dans l'urethre pour faciliter l'écoulement de l'urine, & empêcher qu'elle ne sorte par la plaie, & qu'elle ne l'empêche de se consolider. Si l'orifice de la fistule est trop petit pour qu'on puisse employer ces méthodes, il sera facile de l'élargir avec un morceau d'éponge, ou par le moyen d'une incision.

Voici une autre méthode de traiter ces fistules, à laquelle on donne le nom de *palliative :*

On se sert pour cet effet de l'instrument décrit par Nuck & Solingen, & proposé par M. Winflow, lequel comprime la fistule, & empêche l'urine de s'écouler par cet endroit, au moyen de quoi on rend la maladie supportable, quand on ne peut venir à bout de la guérir radicalement. Mais l'expérience nous apprend qu'on ne doit pas faire grand fond sur cette méthode; car l'urine s'échappe aisément à travers l'instrument, & incommode beaucoup le malade. Heister, *Instit. de Chirurg.*

M. la Serre, Apothicaire du Roi, m'adressa au mois d'Août de l'année 1725. un Officier Anglois âgé de soixante-six ans, dont la santé alloit en décadence.

Il avoit le scrotum extremement gros & dur, & rempli de sinus fistuleux par lesquels il sortoit du pus & de l'urine, qui s'étendoient depuis le fondement jusqu'à la racine de la verge, & dont le nombre augmentoit de jour en jour.

M'étant apperçu que l'urine avoit occasionné tout ce ravage je jugeai à propos pour en arrêter le cours, d'introduire l'algalie, & heureusement je vins à bout de la faire passer dans la vessie, quoiqu'avec beaucoup de peine, à cause des callosités & des sinuosités dont l'urethre étoit rempli. On sait que dans les fistules récentes du *périnée* ce canal devient dur & inégal, & perd sa flexibilité & sa figure, sa courbure augmentant à mesure que le nombre des callosités augmente. Aussi fus-je obligé de changer la direction de ma sonde de pouce en pouce pour pouvoir la faire avancer. A la fin, ayant pénétré dans la vessie, je jugeai à propos de l'y laisser pendant cinq ou six jours pour former le passage. Pendant l'espace de trois semaines je ne fis autre chose que retirer ma sonde de tems en tems pour la nettoyer, & la remplacer par une autre de même grosseur. Je trouvai le scrotum considérablement diminué au bout de ce tems-là, il ne s'étoit formé aucune nouvelle fistule, quelques unes même des anciennes s'étoient fermées, & les nouvelles callosités résoutes, n'y ayant que celles qui étoient invétérées, qui eussent resté.

Comme il étoit impossible de pouvoir les guérir sans l'opération, je consultai Messieurs Petit, Malaval & Boudou, qui convinrent avec moi de faire un passage qui aboutît directement à la vessie, pour pouvoir y introduire une cannule, & d'emporter tout autant de la callosité qu'on pourroit, dans la persuasion que le reste ne manqueroit pas de se résoudre par une ample suppuration.

Je plaçai le malade sur le bord de son lit, dans la même posture que pour l'opération de la taille; j'introduisis une sonde ordinaire au lieu d'une algalie dans l'urethre, & glissai la pointe du bistouri dans sa rainure à travers le *périnée*. Comme la callosité avoit deux pouces d'épaisseur, il me fut impossible de sentir la courbure de la sonde avec le doigt que je tenois sur le *périnée*, de sorte que je fus obligé en faisant l'incision d'introduire de tems en tems mon doigt dans la plaie pour chercher l'urethre & ne point abandonner la rainure de la sonde. Après m'être assuré que la pointe du bistouri étoit dans sa rainure, je fis la même incision que pour la taille, & donnant la sonde à tenir à un Aide, j'emportai une partie de la callosité; après quoi prenant la sonde de ma propre main, j'introduisis un gorgeret dans la vessie le long de sa cannelure pour pouvoir y glisser plus aisément la cannule.

Il se fit la premiere semaine une légere dissolution des callosités à l'aide de la suppuration; & l'orifice de la plaie ayant diminué, le pansement devint plus difficile, mais il se forma heureusement un abscès dans le scrotum du côté gauche près du raphé. Je l'ouvris, & profitant de l'occasion, j'extirpai toute la callosité que je trouvai entre la nouvelle plaie & celle que j'avois faite huit jours auparavant. Je retirai ensuite la cannule, & mis en sa place un tampon de linge ciré de la grosseur de mon petit doigt, couvert avec l'emplâtre de mucilage & de diachylon avec les gommes. Je diminuai peu à peu la grosseur du tampon pour que le canal pût se rétrécir peu à peu, & laissai un passage libre à l'urine par la plaie.

Comme l'urethre étoit entierement affecté je trouvai aussi à propos de le faire venir à suppuration : pour cet effet j'introduisis une algalie dans la verge, & la faisant sortir par la plaie, je passai un séton dans son œil; après quoi retirant l'algalie j'amenai le séton dans la verge.

Durant la premiere semaine j'armai le seton avec l'onguent roux pour consumer les callosités & procurer une suppuration abondante, & ensuite avec le diachylon mêlé avec l'onguent *de althæa*. Je pansai en même tems la plaie avec l'onguent roux, ou avec le diachylon avec les gommes, dont je couvris les tampons & les plumasseaux. Enfin toutes les callosités ayant été entierement résoutes au bout de trois semaines, j'abandonnai l'usage du séton & du linge ciré.

Je travaillai ensuite à cicatriser la plaie, & pour cet effet j'introduisis une algalie de plomb dans la vessie pour em-

pêcher que l'urine ne sortît par la plaie tandis qu'elle se consolidoit, si tant est que cela fût possible, ou du moins jusqu'à ce que le canal fût formé..

J'eus durant tout ce tems-là de terribles symptomes à surmonter; car malgré toute l'exactitude du régime que je faisois observer au malade, il fut attaqué pendant dix jours d'une fievre très-violente, son pouls devint intermittent & son derriere presque mortifié par la difficulté qu'il y avoit à le changer de place. Je vins pourtant à bout d'appaiser ces symptomes au moyen de saignées proportionnées aux différens besoins & aux forces du malade, par l'exactitude du régime, par des émulsions & d'autres remedes semblables.

L'algalie étoit encore dans l'urethre lorsque le genou droit fut affecté d'une éréspipele qui occupoit toute la cuisse & la jambe jusqu'au talon. J'employai des fomentations résolutives, & au bout de huit jours l'éréspipele se termina par un abscès de la largeur d'un écu, qui couvroit une partie de la rotule & la partie du ligament qui l'attache au tibia.

Je l'ouvris dès que la matiere fut formée, & je fus surpris de trouver avec le pus une pierre de la grosseur d'une lentille, épaisse de deux lignes, raboteuse, & semblable à un morceau d'os carié. Le pus étoit rempli d'une grande quantité de gravier qui tenoit à quelques petites masses de graisse endurcie. Je coupai une partie des levres de la plaie & la rendis unie & oblongue : je retirai à chaque pansement pendant l'espace de quinze jours une grande quantité de gravier incrusté, qui pénétroit de quatre lignes dans le pannicule adipeux tout autour de l'ulcere, qui parut ensuite vouloir se fermer.

Pendant tout ce tems-là l'urine prit son cours par l'algalie, & l'incision que j'avois faite au *périnée* diminua sensiblement.

Comme la qualité de cet abscès graveleux & celle de l'urine, qui étoit bourbeuse & chargée de pellicules, montroit une disposition dans le sang à former des concrétions & des pétrifications, j'appréhendai que le malade ne devînt sujet au calcul, si l'urine ne trouvoit pas un passage libre, ce qui me fit changer de résolution à l'égard du traitement de la fistule du *périnée*, que je résolus de tenir ouverte au lieu de la fermer. C'est pourquoi retirant l'algalie de plomb que j'avois introduite dans la vessie, je glissai une cannule dans la plaie dont l'extrémité aboutissoit au-de-là de la bulbe de l'urethre près des prostates, laquelle soutenant les parois de la fistule qui se rapprochoient tous les jours, permettoit à l'urine de s'écouler avec plus de facilité par cet endroit que par le canal de l'urethre, qui ne pouvoit avoir suppuré sans se rétrécir quelque peu. Cette cannule ne comprimant point le cou de la vessie, laissoit au malade la liberté de retenir son urine autant qu'il vouloit : il la porta pendant un tems considérable, ne l'ôtant que pour la nettoyer.

Il vint me voir huit mois après pour me consulter sur ce qu'il avoit à faire. Il y avoit déja une semaine qu'il avoit retiré la cannule à cause qu'elle l'incommodoit lorsqu'il vouloit s'asseoir, sans avoir pu la remettre. J'examinai la fistule, qui étoit un peu rétrécie, & qui me parut être cicatrisée. Comme il n'en sortoit aucune matiere, & que l'urine s'écouloit aussi librement par la fistule que par la verge, je jugeai que ces deux orifices suffisoient pour cet effet, & pour prévenir la formation du calcul; de sorte que je crus inutile de continuer plus long-tems l'usage de la cannule.

Je revis le malade au bout d'un an, & j'appris que la fistule étoit tellement fermée qu'elle ne laissoit plus sortir l'urine qui avoit repris son cours par la verge. LE DRAN.

C'a été de tout tems un axiome en Chirurgie que pour bien panser une plaie & pratiquer les opérations qui sont de son ressort, il faut connoître à fond la conformation naturelle & non-naturelle de la partie : je vais plus avant, & je dis que le Chirurgien doit avoir exécuté deux ou trois fois l'opération dans sa tête avant que de se hasarder à la faire sur le malade; car c'est mal prendre son tems que de refléchir l'instrument à la main.

La maladie qui fait le sujet de l'observation suivante est un de ces cas qui ne sont point hors de la regle générale, & sur lesquels on ne sauroit par conséquent refléchir trop murement.

Je taillai en 1727. un enfant de douze ans de la pierre, & lui en ôtai une d'une grosseur considérable : cependant il sortit de l'Hôpital parfaitement guéri. Deux ans après, savoir en 1729. il sentit une douleur en urinant, laquelle après avoir augmenté pendant plusieurs jours, fut suivie d'une petite ouverture à l'endroit du *périnée* qui laissoit sortir une partie de l'urine, l'autre partie s'écoulant par la verge. On le porta à la Charité en 1730. & comme on fut venu à examiner sa maladie, on lui trouva une pierre de la grosseur d'un pois dans la fistule du *périnée*, immédiatement sous la peau, qu'on n'eut pas de peine à extraire.

Etant venu à l'Hôpital pour panser les malades que j'avois taillés, M. Morand me recommanda celui dont je parle. Je l'examinai & lui trouvai une petite fistule au *périnée* environnée de callosités; je ne pus introduire qu'une très-petite sonde dans la vessie, à cause que son passage étoit rétréci comme si elle eut été affectée. Je tâchai de glisser une algalie dans la verge : mais malgré tous mes efforts je ne pus faire avancer l'instrument que jusqu'à la bulbe de l'urethre, à cause que la chair calleuse ou fongueuse avoit rompu ou altéré le passage en occupant la partie membraneuse de l'urethre.

La maladie ne m'ayant pas semblé pressante, je différai l'opération jusqu'au lendemain. Ayant bien réfléchi sur la structure des parties & sur l'état auquel le conduit urinaire étoit réduit par les cicatrices & les callosités, je plaçai le malade sur son lit dans la même posture que si j'eusse voulu le tailler, avec ses mains attachées aux talons, & le fis assurer par des Aides. J'introduisis d'abord une algalie dans sa verge aussi avant qu'elle put aller, & la fis tenir par un Aide de façon que son manche formât un angle droit avec le ventre du malade. Je glissai ensuite par la fistule une petite sonde dans la vessie, & sur celle-ci j'en coulai une autre creuse & ouverte à son extrémité, afin qu'embrassant la petite sonde elle ne put point s'écarter de côté ni d'autre; après quoi je retirai l'autre.

Ayant tourné la rainure de la sonde vers la symphyse des os pubis, je glissai par son moyen un long bistouri droit jusqu'à l'extrémité de la sonde, observant que son tranchant répondît directement à l'extrémité de l'algalie, & coupai tout ce qui étoit entre ces deux instrumens. Je retirai le bistouri, & tournant la rainure de la sonde vers l'intestin rectum je fis une seconde incision. Cela fait, je coulai un gorgeret dans la vessie à l'aide de la même sonde, & ensuite une cannule de plomb à l'aide du gorgeret. Le jour même que j'eus fait cette opération, l'urine dont il n'étoit pas sorti une seule goutte par la verge depuis trois mois, reprit son cours naturel, & se déchargea partie par la verge, & partie par la cannule. Peut-être que la pensée qui me vint dans le tems de l'opération de diriger le tranchant de mon bistouri vers l'extrémité de l'algalie fut la cause de ce succès, & que par ce moyen j'ouvris & renouvellai une communication depuis le cou de la vessie jusqu'à la partie nerveuse de l'urethre. Si j'eusse différé jusqu'au lendemain à la faire, il m'eût été impossible d'y réussir après la dissolution des callosités. Je continuai à me servir de la cannule pendant huit jours, & dans cet intervalle je détruisis les callosités avec des escarotiques. Ce terme expiré je retirai la cannule, & ayant appliqué sur la plaie des compresses & un bandage, elle fut parfaitement cicatrisée le vingtieme de Juin.

*Abſcès au périnée.*

Le dix-neuf Septembre 1726. un jeune Jardinier âgé d'environ vingt-deux ou vingt-trois ans revenant le ſoir de ſon travail fut attaqué d'une douleur aiguë dans les deux aines, qui ne lui permit de reſpirer qu'avec peine durant toute la nuit. Il envoya querir un Chirurgien le lendemain, lequel ayant examiné la partie douloureuſe, n'y trouva ni tumeur ni inflammation. Il ſaigna cependant le malade, qui fut ſaiſi quelques heures après d'un friſſon & de la fievre. Il fut ſaigné de nouveau ſur le ſoir, & les douleurs s'appaiſerent un peu : mais le friſſon & la fievre revinrent le troiſieme jour vers la même heure, & la douleur ſe fixa au *périnée.* On lui fit encore deux ſaignées le lendemain, à chacune deſquelles la douleur ceſſa, & revint auſſi-tôt après.

Cette circonſtance engagea le Chirurgien à le ſaigner encore le ſixieme jour ; le malade ſe plaignoit cependant toujours, & quoiqu'il ne parût ni enflure, ni inflammation dans la partie, il ne laiſſa pas d'y appliquer pendant quelques jours des cataplaſmes anodyns. La fievre devint continue dans cet intervalle, & la douleur ſubſiſta toujours ſans qu'il parût rien au-dehors. Le Chirurgien fit donner pluſieurs lavemens au malade & le purgea, ſubſtituant les fomentations émollientes aux cataplaſmes. Le malade demeura dans cet état juſques au commencement d'Octobre, qu'il lui ſurvint une tumeur au *périnée*, qui obligea ſes parens à le faire conduire à l'Hôpital ſix jours après.

Il n'avoit pu juſques alors uriner que goutte à goutte & avec des douleurs infinies : mais il eut à la fin une ſuppreſſion totale d'urine qui m'obligea à le ſonder dans la nuit.

Je trouvai le lendemain matin la tumeur du *périnée* conſidérablement diminuée, & je le ſondai de nouveau pour voir dans quel état étoit l'urethre : mais la ſonde n'ayant paſſé qu'avec peine, je préſumai qu'il étoit affecté d'une compreſſion ou d'une inflammation.

Pour hâter la ſuppuration, j'appliquai ſur la partie un cataplaſme émollient, qui fit groſſir conſidérablement la tumeur pendant la nuit ; & comme je ſentis une fluctuation le lendemain matin, je l'ouvris après avoir introduit l'algalie dans la veſſie pour ne point perdre l'urethre de vue. Il en ſortit une grande quantité de matiere ſéreuſe ; & quoique l'inciſion fût fort grande, & que je l'euſſe dilatée par haut & par bas autant qu'il m'avoit été poſſible, je ne pus venir à bout d'ouvrir tous les ſinus, parce quelques-uns ſe trouvoient hors de la portée de mon doigt ; je panſai enſuite la plaie ſelon l'art. Le malade urina librement après l'opération, parce que l'urethre n'étoit plus affecté ni comprimé : mais cela ne m'empêcha point de le ſaigner le même jour.

Lorſque j'eus ôté le premier appareil je découvris tous les ſinus qui fourniſſoient une grande quantité de pus ; j'en remarquai un qui s'étendoit depuis le cou de la veſſie en tirant vers ſon fond, juſques dans le tiſſu cellulaire qui l'environne, & un autre qui s'étendoit derriere la tubéroſité de l'iſchion.

Le malade fut ſaigné deux fois : mais la fievre ne le quitta jamais, & il fut attaqué de la jauniſſe ; j'injectai des déterſifs dans tous les ſinus, mais inutilement ; car la plaie fut toujours d'une très-mauvaiſe couleur. Le ſixieme jour après l'opération il fut attaqué d'un friſſon auquel il en ſuccéda un grand nombre d'autres fort irréguliers, & la ſuppuration étant venue à diminuer il mourut le neuvieme jour.

Je l'ouvris, & trouvai, outre les ſinus qui s'étendoient le long de la veſſie juſques dans le tiſſu cellulaire dont elle eſt environnée, l'os pubis & l'os iſchion tellement cariés qu'on pouvoit les briſer entre les doigts.

*REMARQUE.*

Il n'eſt pas ſurprenant que l'os ait été détruit au point qu'on vient de dire en ſi peu de tems ; car l'os pubis eſt d'un tiſſu ſpongieux de même que les extrémités des gros os ; & ſes cellules ſont toujours tapiſſées d'une membrane parſemée de vaiſſeaux & de glandes qui ſéparent le ſuc médullaire du ſang. Cela étant ; pourquoi ces parties ſeroient-elles plus exemptes des abſcès critiques & ſymptomatiques que celles qui ſont plus molles ? S'enſuit-il de ce que les membranes qui tapiſſent ces petites cellules ſont moins expoſées aux injures de dehors qu'elles doivent être plus exemptes que les autres d'une éréſipele, ou d'une inflammation ? Non ſans doute, & la ſeule différence qu'il y ait entre elles eſt, que celles-ci nous ſont cachées & hors de la portée des inſtrumens. C'eſt ce qui fait que les maladies dont elles ſont attaquées, détruiſent le tiſſu ſpongieux de l'os avant quelles ſe manifeſtent par quelque ſigne extérieur ; & dans ce cas même on s'en apperçoit trop-tard pour pouvoir y apporter du remede, puiſque l'os eſt déja entierement détruit.

C'eſt ce qui fait qu'on ne ſauroit donner l'épithete de critiques aux amas de pus qui ſe forment dans le tiſſu cellulaire des os, bien qu'ils puiſſent ſervir à purifier la maſſe du ſang, tout auſſi-bien que la matiere qui s'amaſſe dans les parties plus molles. J'aime donc mieux les appeller ſymptomatiques, puiſqu'ils ne peuvent cauſer que la perte d'un membre, quand ils ſe forment dans des parties qu'on peut amputer.

Quant à la méthode curative qu'il convenoit d'employer dans ce cas, il eſt certain qu'on eût pu diſſiper l'inflammation qui précéda la putréfaction des membranes par des ſaignées copieuſes & fréquentes. Il eſt vrai que le malade fut ſaigné cinq fois dans ſix jours : mais le ſoulagement qu'il reçut à chaque ſaignée, eſt une preuve manifeſte que ſi on les eût faites dès le premier jour, l'inflammation eût entierement ceſſé.

Bien qu'il ne parût rien à l'extérieur, la douleur ne laiſſoit pas d'être extremement aiguë ; & toutes les fois qu'elle ſe fait ſentir ç'en eſt aſſez pour nous faire appréhender une inflammation, ſi tant eſt qu'elle n'ait pas déja commencé, & pour nous engager à agir conſéquemment.

Il eſt certain que le ſang peut être diſpoſé à s'enflammer & ſe fixer indifféremment dans toutes les parties du corps : mais ſa quantité, la rapidité avec laquelle il ſe porte plutôt vers une partie que vers l'autre, pour des raiſons que nous ignorons, ces deux circonſtances, dis-je, jointes avec la petiteſſe du diametre des vaiſſeaux, ſont ce qui cauſe la douleur, & celle-ci doit néceſſairement augmenter tant que les mêmes cauſes ſubſiſtent. Il faut donc diminuer la quantité du ſang & le détourner de la partie qu'il menace, non-ſeulement par un régime convenable, mais encore par des ſaignées copieuſes & ſouvent réitérées.

Quatre ſaignées faites dans l'eſpace de vingt-quatre heures, arrêtent ſouvent les progrès d'une inflammation que vingt ne ſauroient appaiſer, quand elle eſt une fois parvenue à un certain dégré. LE DRAN.

*Nota.* L'Algalie eſt une eſpece de ſonde creuſe pour la veſſie.

PERIN-KARA, H. M. eſt un grand olivier ſauvage qui croît dans le Malabar, & dont le fruit reſſemble à nos plus groſſes olives par ſa forme, ſa groſſeur & ſa ſubſtance. Il eſt de couleur bleue purpurine lorſqu'il eſt mûr, & d'un gout douceâtre mêlé de quelque acidité : mais ſa couleur eſt jaunâtre quand il eſt verd, & ſon gout amer & auſtere...

On confit ce fruit avec du ſucre, ou avec de l'eau & du ſel comme les olives, & l'on s'en ſert pour aſſaiſonner les mets qu'on mange à dîner & à ſouper. Il paſſe pour fortifier l'eſtomac & pour aider la digeſtion. RAY *Hiſt. Plant.*

PERIN-NINOURI, ou *Ma-Nirouri*, H. M. eſt un arbriſſeau du Malabar qui porte des baies ; dont le noyau contient ſix amandes.

PERIN-PANEL, H. M. eſt un arbriſſeau des Indes qui porte des fleurs en grappes, & des baies oblongues qui renferment quatre ſemences. Il croît dans le Malabar, & donne des fleurs & du fruit toute l'année.

La fumée de ſes feuilles paſſe pour apporter un ſoulagement conſidérable dans les paroxyſmes hyſtériques. RAY *Hiſt. Plant.*

Ses fleurs, ſes fruits & ſes racines étant cuits dans de l'eau avec du poivre long & de la ſemence de cumin, compoſent une boiſſon qu'on eſtime beaucoup pour l'aſthme, la toux, la phthiſie & les autres maladies des poumons. Les feuilles & l'écorce étant cuites dans une infuſion de riz & appliquées en forme de cataplaſme ſur les tumeurs, ont la vertu de les faire venir à ſuppuration.

On prépare avec l'écorce de cet arbre cuite avec du lait, du miel & du beure, un baume qui étant pris intérieurement & appliqué à l'extérieur, paſſe pour guérir la pleuréſie.

Le *tsjerin nicouri*, à ce que diſent les Auteurs de l'*Hortus Malabaricus*, eſt tout-à-fait ſemblable à la plante dont nous parlons, ce qui fait qu'ils n'en ont donné ni la figure, ni les caracteres. RAY *Hiſt. Plant.*

PERINYCTIDES, puſtules ou boutons qui ſortent pendant la nuit.

PERIODEUTES, περιοδευτής, *Saltimbanque; Charlatan.*

PERIODUS, *Période;* le *période* d'une maladie eſt le tems compris entre deux paroxyſmes : il comprend l'état, le déclin, & l'intermiſſion ou rémiſſion. Ces *périodes* ſont ſouvent réguliers & conſtans dans quelques maladies, dans les fievres, par l'exemple; au lieu qu'ils ſont plus incertains & plus irréguliers dans les maladies chroniques, comme dans l'épilepſie; ce qui leur fait donner le nom de *périodiques.*

Le *période* du ſang c'eſt ſa circulation.

PERIOSTEUM, *Périoſte;* c'eſt ainſi qu'on appelle la membrane déliée & ſenſible qui couvre les os. Voyez *Os.*

PERIPHIMOSIS. Voyez *Paraphimoſis.*

PERIPLEUMONIA. Voyez *Peripneumonia.*

PERIPLOCA.

Voici ſes caracteres :

Sa fleur eſt d'une ſeule piece, & diſposée en étoile; ſes autres caracteres ſont les mêmes que ceux de l'*apocynum ſcandens.*

Boerhaave comprend cinq eſpeces de *periploca*; ſçavoir :

1. *Periploca, foliis oblongis*, T. 93. *Apocynum, folio oblongo*, C. B. P. 303.
2. *Periploca, Monſpeliaca; foliis rotondioribus*, Tourn. Inſt. 93. Boerh. Ind. A. 315. *Scammonia Monſpeliaca*, Offic. *Scammonia Monſpeliaca foliis rotundioribus*, C. B. P. 294. *Scammonia Monſpeliaca dicta*, Park. Theat. 164. *Scammonia Monſpeliaca flore parvo*, J. B. 2. 136. *Scammonia Valentina*, Germ. 716. Emac. 866. *Apocynum latifolium ſcammonia Valentina*, Raii Hiſt. 2. 1088. *Scammonée d'Italie.*

Cette plante eſt cultivée par les Botaniſtes, & elle fleurit au mois d'Août. Son ſuc épaiſſi eſt d'uſage en Medecine, mais il veut être donné en plus grande doſe que celui de la véritable *ſcammonée*, parce qu'il eſt moins efficace. DALE.

3. *Periploca, Monſpeliaca, foliis acutioribus*, T. 93. *Scammoniæ Monſpeliacæ affinis, foliis acutioribus*, C. B. P. 294. *Apocynum latifolium, amplexicaule*, J. B. 2. 135. H. M. 3. 611.
4. *Periploca, foliis ſcammoniæ acutiſſimis.*
5. *An Periploca, foliis atro-viridibus, maculatis, ſcammonii latioribus?* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Cette plante, ſurtout ſa quatrieme eſpece eſt un poiſon, mais beaucoup moins violent que l'apocyn. Le ſuc de la ſeconde eſt une eſpece de ſcammonée, & il opere preſque de la même maniere qu'elle. *Hiſt. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PERIPLUSIS, περίπλυσις, on donne quelquefois ce nom à la diarrhée, lorſque les excrémens ſont extrement aqueux.

PERIPNEUMONIA VERA, *Péripneumonie vraie*, ou *Inflammation des poumons;* de περὶ, autour, & πνεύμων, poumon.

Si les vaiſſeaux du poumon qui ſont ſuſceptibles d'inflammation ſont véritablement enflammés, ce mal s'appelle *péripneumonie.*

Les vaiſſeaux ſuſceptibles de pareille inflammation, ſont les arteres bronchiales, les arteres pulmonaires, & leurs arteres latérales lymphatiques.

Ainſi on peut concevoir deux eſpeces de *péripneumonie*, dont l'une a ſon ſiége vers l'extrémité des arteres pulmonaires, & l'autre dans les arteres bronchiales.

Il eſt évident que la premiere eſt très-dangereuſe; la derniere l'eſt moins : mais elle peut naître de la précédente, & ces deux eſpeces viennent de pluſieurs cauſes communes.

Ces cauſes peuvent être rapportées,

1. Aux cauſes générales de toutes les inflammations auxquelles tout le corps eſt ſujet.
2. A celles qui affectent principalement les poumons, comme ſont un air trop humide ou trop ſec, trop chaud ou trop froid, trop groſſier ou trop ſubtil, un air chargé d'exhalaiſons cauſtiques, ou aſtringentes ou coagulantes; un chyle formé de matieres épaiſſes, ſeches, viſqueuſes, mêlées ou non avec des particules acres, l'exercice du poumon rendu violent par la courſe, la lutte, les efforts, le chant, les cris, la courſe à cheval contre le vent, les poiſons coagulans, cauſtiques, aſtringens portés au cœur par les veines qui s'y rendent, les violentes paſſions de l'ame, l'eſquinancie avec oppreſſion de poitrine, & orthophnée, une forte pleuréſie, une paraphrénéſie violente.

Si ces cauſes ont donné lieu à la *péripneumonie*, elle produit divers effets ſuivant l'endroit qu'elle occupe. Celle qui reſide dans les bronches produit tous les effets de l'inflammation, & enflamme les extrémités mêmes des arteres pulmonaires qui leur ſont contiguës, en les comprimant & en les infectant de la contagion.

Lorſque l'inflammation eſt parvenue aux extrémités mêmes des arteres pulmonaires, le ſang croupit, les vaiſſeaux ſe dilatent, la partie la plus fluide s'exprime & tranſſude, & la plus groſſiere demeure & s'accumule; le ſang pouvant à peine circuler s'amaſſe preſque tout entre le ventricule droit & l'extrémité des arteres pulmonaires; c'eſt pourquoi le poumon devient peſant, livide, comme il ne peut ſe dilater, le ſang ne ſe porte point au ventricule gauche, la foibleſſe eſt extreme, le pouls eſt foible, mou, & tout-à-fait inégal, la reſpiration eſt petite, fréquente, difficile, elle ne peut ſe faire à moins qu'on ne ſoit debout, elle eſt accompagnée d'une petite toux, l'air qui ſort de la poitrine eſt brûlant, le ſang veineux eſt en ſtagnation devant l'oreillette & le ventricule droit du cœur, le viſage, les yeux, la bouche, le goſier, la langue, les levres deviennent extraordinairement rouges; enfin le malade meurt ſuffoqué, après un délire & des anxiétés terribles.

Si le mal affecte violemment les deux lobes des poumons à la fois, les remedes antiphlogiſtiques ne pouvant être d'aucun ſecours à la nature, la mort eſt prompte & inévitable.

Mais s'il n'y a qu'une petite partie d'un ſeul lobe affec-

tée, & que les causes de ce mal ne soient pas absolument bien violentes, il y a quelque espérance de guérir, mais elle est incertaine.

On peut tirer de ce qu'on a dit, les signes diagnostics & prognostics de ce mal, principalement si l'on considere qu'il se termine comme l'inflammation, & que ses états different selon sa différente durée, de sorte qu'il finit ou par la santé, ou par une autre maladie ou par la mort.

La *péripneumonie* se guérit,

1. Par une résolution bénigne, lorsque le malade est d'une constitution lâche, molle, que l'humeur est douce & peu visqueuse, & qu'il n'y a qu'une petite partie des bronches ou du poumon affectée.
2. Par les crachats qui sortent de bonne heure, facilement, en grande quantité, qui sont d'un jaune sanguinolent, assez épais, qui calment la douleur, facilitent la respiration, rendent le pouls plus étendu & plus plein, & acquierent ensuite en peu de tems une couleur blanche, douce: ce qui arrive lorsque le siége du mal est principalement dans l'artere bronchiale, ou dans une petite artere pulmonaire.
3. Par un cours de ventre bilieux, qui soulage & fait sortir des matieres presque semblables aux crachats dont nous venons de parler.
4. Par une abondante évacuation d'urine épaisse, chargée, qui soulage, dont le sédiment qui est rouge d'abord, devient insensiblement blanc, si cette évacuation arrive avant le septieme jour: on respire alors librement, la fievre est sans force & sans malignité, le malade sans soif, la chaleur, l'humidité, le relâchement & la mollesse sont égaux par tout le corps.

La *péripneumonie* peut dégénérer en une autre maladie qui dépend de la nature de l'inflammation ou du poumon même, selon que les fonctions naturelles de ce viscere sont plus ou moins altérées.

Ainsi elle se termine premierement par la suppuration qui se fait quand la résolution de la matiere inflammatoire ne peut être faite par la nature, & que cette matiere ne pouvant être corrigée par l'art, moins rébelle cependant, croupit, s'échauffe, est agitée, rompt les petits vaisseaux du poumon qui sont d'une grande délicatesse, les change en pus & à force de dilater & de corroder les parois des vaisseaux, où elle est renfermée, forme avant l'espace de quatorze jours un abscès ou une vomique.

On sait que cela arrivera,

1. Lorsqu'on a vu d'abord des signes sûrs d'une *péripneumonie* assez forte, sans être cependant très-violente.
2. Quand la résolution & ses signes n'ont pas paru assez-tôt, c'est-à-dire, avant le quatrieme jour.
3. Lorsque les symptomes n'ont point cédé aux matieres cuites que le malade a rendues par le crachement dans les jours critiques, savoir, les troisieme, cinquieme, septieme, neuvieme, onzieme, quatorzieme jours, qu'il a rendues, dis-je, dans l'ordre successif de tous les changemens qui sont des signes de guérison; lorsque ces mêmes symptomes ont résisté aux saignées, aux médicamens & au régime convenable.
4. Lorsque ces symptomes, sans être trop mauvais ont opiniâtrément subsisté avec un délire continuel, & un pouls mou & onduleux.

On sait que la suppuration se fait,

1. Lorsqu'on voit les signes décrits.
2. Lorsqu'on est souvent saisi de frissonnemens légers & vagues sans cause manifeste; par la diminution de la douleur, par la mollesse & la foiblesse du pouls, tandis que la difficulté de respirer, la rougeur des joues & des levres, la soif, une petite fievre qui vient sur le soir & d'autres accidens subsistent encore.

Mais on connoît que la suppuration est déja faite,

1. Par les signes qui ont précédé.
2. Par une toux rébelle, seche, qui augmente après avoir mangé, ou après avoir agi; une respiration gênée, courte, laborieuse, & qui se fait avec bruit, qui devient encore plus mauvaise après avoir mangé, ou après s'être donné quelques mouvemens; lorsque le malade ne peut rester couché que sur un seul côté, c'est-à-dire, sur le côté malade, qu'il a une petite fievre continue, périodique, qui augmente après avoir bu, mangé & fait quelques mouvemens, & qui est accompagnée d'une rougeur aux joues & aux levres; qu'il est sans appétit, qu'il a une grande soif, qu'il a des sueurs pendant la nuit, surtout au front & au cou, qu'il rend un urine écumeuse, & qu'il tombe dans la pâleur, la maigreur & dans une extreme foiblesse.

Cet abscès déja formé se termine de différentes façons,

1. Il suffoque le malade, lorsque la tumeur occupe tout le poumon, ou qu'elle détruit par sa pression l'action de la partie de ce viscere qui n'est point encore viciée.
2. La même suffocation arrive quand la vomique venant à crever, décharge tout-à-coup dans la trachée-artere le pus qu'elle contenoit.
3. Il se termine par un crachement abondant de matiere purulente qui dégage le poumon & procure la guérison du malade.
4. Par un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine, ou dans la duplicature du médiastin.
5. Il dégenere en marasme, donne lieu à diverses especes de phthisie, & à un empyeme presque mortel.

La *péripneumonie* cause encore une autre maladie, qui consiste en ce que la matiere inflammatoire devenue purulente, reprise par les petites veines pulmonaires se mêle avec le sang & forme un dépôt dans quelque viscere, ce qui ne débarrasse les poumons que pour charger une autre partie du corps. Si donc cette partie est moins nécessaire à la vie, on doit bien augurer de cette métastase, au lieu qu'elle est le plus souvent très-funeste, quand la matiere se fixe dans le foie, dans la rate, dans le cerveau, & dans d'autres semblables parties. De-là viennent à la suite de la *péripneumonie* des abscès autour des oreilles, aux jambes, aux hypocondres, &c.

On prévoit qu'il surviendra un tel abscès,

1. Quand on n'a remarqué aucun signe de mauvaise *péripneumonie*, quand la fievre n'est ni violente, ni maligne, quoique continue, quand les douleurs de poitrine, l'anxiété, la pésanteur & la difficulté de respirer ne sont point au plus haut degré, & que tout cela arrive sans aucune marque de résolution.
2. Si avec cela le pouls est toujours de toute maniere fort vacillant.
3. Si l'on sent aux parties dont on a parlé, de la douleur, si l'on y remarque de la rougeur, de la chaleur & de la tension.

On sait que l'abscès se formera aux cuisses,

1. Par les signes des abscès futurs.
2. Si ces signes sont accompagnés de ceux d'une légere inflammation aux hypocondres.

Mais on sait qu'il se formera autour des oreilles,

1. Par les signes décrits ci-dessus.
2. Et en même-tems par la mollesse des hypocondres.

On connoît que la matiere de l'abſcès ſe portera au foie, ſi l'on remarque,

1. Les ſignes dont nous venons de parler.
2. Si la douleur eſt fixe dans cette partie, avec des urines à-peu-près comme dans l'ictere & la peau de couleur jaunâtre. Cela fait connoître qu'il s'eſt formé une vomique hépatique, qui eſt ſouvent accompagnée de maux funeſtes.

Ces abſcès ſont toujours ſalutaires, lorſqu'ils dégagent les poumons, qu'ils éteignent la fievre, qu'ils ne dégénerent point de leur nature purulente, & qu'ils demeurent fiſtuleux, pourvu que ces choſes arrivent aſſez-tôt, c'eſt-à-dire, avant le neuvieme jour : mais ils ſont d'un ſiniſtre préſage, s'ils paroiſſent ſans ſoulager le malade, comme on l'a dit, lorſqu'il crache des matieres déja purulentes, & qui ne ſont pas fort jaunes : mais lorſque ces abſcès s'évanouiſſent ſoudainement avant que la ſuppuration ſoit faite, & que la *péripneumonie* revient, ils ſont tout-à-fait mortels.

Cette maladie dégénere encore en une tumeur calleuſe & skirrheuſe au poumon, ſi l'épaiſſeur de la matiere & les autres conditions y concourent. Voyez *Inflammatio.* De-là viennent ces difficultés de reſpirer qui ne finiſſent qu'avec la vie, qui ſont ſi grandes que la reſpiration ne peut ſe faire, à moins qu'on n'ait le corps élevé, qui ſont accompagnées d'une petite toux & augmentent encore après que l'on a mangé ou agi, ſans qu'on apperçoive aucun des ſignes dont nous venons de faire mention d'une vomique cachée : de-là naît encore l'adhérence du poumon à la pleure.

Enfin, ſi l'artere bronchiale, ou même l'artere pulmonaire eſt conſidérablement enflammée, par une cauſe interne ou externe, la gangrene, & enſuite le ſphacele paroîtront bien-tôt à cauſe de l'abondance & du mouvement du ſang, & à cauſe de l'agitation continuelle de ces viſceres, qui ſont d'une ſubſtance très-délicate.

On apprend que cela doit arriver,

1. Par les ſignes d'une *péripneumonie* violente, que l'art ni la nature n'ont aucunement appaiſés.
2. Par une grande foibleſſe ſubite, & qui ſe manifeſte ſurtout au pouls.
3. Par la froideur des extrémités ; mais l'on eſt ſûr que la gangrene eſt déja formée, ſi ces ſymptomes ont précédé : & ſi l'on crache des matieres ichoreuſes, tenues, fétides, de couleur cendrée, livides, noires ; la mort ſurvient alors promptement.

L'hiſtoire de la *péripneumonie* & l'ouverture des cadavres de ceux qui en ſont morts, nous apprennent à connoître tous ces différens changemens.

D'où il eſt évident que le mal que les Anciens ont décrit ſous ce nom, eſt une véritable inflammation des poumons.

On ne doit point craindre de ſe tromper lorſqu'on avance que cette maladie eſt toujours extremement dangereuſe, parce que les fonctions du poumon ſont très-néceſſaires à la vie & pour corriger la matiere inflammatoire ; à cauſe de l'abondance & de l'impétuoſité du ſang qui eſt continuellement porté à ce viſcere ; à cauſe du mouvement perpétuel de ce dernier ; à cauſe de ſa ſituation qui ne permet pas l'application des remedes ; à cauſe de l'extreme délicateſſe de ſes petits vaiſſeaux, qui par conſéquent ſont faciles à détruire ; & de l'impoſſibilité de la révulſion qui eſt ſi néceſſaire dans la cure de l'inflammation.

Ces choſes font connoître quand, pourquoi & avec quels ſymptomes cette maladie cauſe la mort ; ſavoir, ſi tout le poumon & le cœur ſont en même-tems enflammés, ſi le cœur tombe ſur le côté droit, ſi le malade eſt attaqué d'une paraplégie, s'il devient froid, s'il perd tout ſentiment, alors il meurt le ſecond ou le troiſieme jour. Si l'urine qui de bonne & bien cuite qu'elle étoit au commencement de la maladie ; devient claire après le quatrieme jour ; ſi dans la vigueur du mal on eſt contraint de reſter ſur ſon ſéant ; s'il ſort du pus par les voies inférieures ; ſi le malade ne crachant point, le poumon eſt tellement plein, que la matiere ſemble bouillonner dans le goſier ; lorſqu'il ſurvient une violente *péripneumonie* dans un ſujet très-ſec, dur, calleux & uſé par l'exercice ; ſi elle eſt mauvaiſe & accompagnée d'un crachement de ſang épais, fort rouge ; ſi elle eſt ſeche avec des taches rouges ſur la poitrine, ſi elle eſt précédée ou ſuivie d'un écoulement de ſéroſités par le nez, d'éternumens fréquens ; ſi elle eſt venue à la ſuite d'une fievre ardente ; s'il ſurvenu auſſi-tôt après le ſixieme jour un crachement bilieux, mêlé de pus ; ſi dès le commencement les crachats ont été fort ſanglans, tout-à-fait jaunes, blancs, ronds, fort écumans, ſans appaiſer la douleur ; s'ils ſont bruns, bourbeux, ſemblables à la lie, noirs, livides, inégaux, verdâtres ; ſi la fievre & la difficulté de reſpirer ne ſe calment point ; on meurt le ſeptieme ou le neuvieme jour. A l'heure de la mort le pouls manque, tout le corps devient froid, excepté la poitrine, la tête & le cou qui conſervent encore une ardeur brûlante, les joues deviennent rouges & livides.

Il faut varier la cure de ce mal, ſelon ſes différens états, & ſes divers ſimptomes ; car ce qui convient dans un tems, nuit dans un autre, quoique la maladie ſoit la même.

Si donc dans la *péripneumonie* l'humeur eſt douce, & peu viſqueuſe, & qu'il n'y ait qu'une petite partie des bronches & du poumon qui ſoit affectée ; il faut tranquiliſer l'eſprit & le corps du malade, lui faire reſpirer un air humide, un peu chaud, tenir dans la vapeur d'un bain d'eau douce ſes poumons, ſes narines, ſa bouche, ſes piés, ſes cuiſſes, lui donner des boiſſons & des alimens légers, des médicamens aqueux, nitreux, farineux & miellés.

Prenez *de décoction d'orge, quarante onces ;*
*de nitre, deux dragmes ;*
*d'oxymel, quatre onces ;*

Mêlez.

On en boira deux onces chaudes tous les quarts-d'heures.

Mais ſi les crachats ſont abondans, jaunes ; s'ils appaiſent la douleur, facilitent la reſpiration, rendent le pouls plus étendu & plus plein, & acquierent enſuite une couleur plus blanche & plus douce ; il faut mettre en uſage non-ſeulement les mêmes remedes, mais encore les émolliens, les dépurans, les expectorans, les doux reſtaurans & les vapeurs émollientes. Il ne faut alors ni ſaigner, ni purger, ni exciter les ſueurs, ou tout ce qui pourroit troubler cette expectoration.

Prenez *des feuilles de pariétaire, d'aigremoine, de piſſenlit,* } *de chaq. une poignée ;*
*de ſemence broyée de pavot blanc, de fenouil,* } *de chaque une once ;*
*de régliſſe, une once & demie.*

Fourniſſez cinquante onces de décoction, dont on fera le même uſage.

Si la *péripneumonie* eſt accompagnée d'un cours de ventre bilieux qui ſoulage & faſſe ſortir des matieres preſque ſemblables aux crachats dont nous avons parlé, les lavemens émolliens, doux, les fomentations de l'abdomen, les décoctions émollientes, & qui ne peuvent que lâcher le ventre, conviennent en ce cas, en pratiquant en même tems ce qui a été dit ci-deſſus.

S'il furvient dans la *péripneumonie* une abondante évacuation d'urines épaiffes, chargées, qui foulagent le malade, dont le fédiment devienne infenfiblement blanc de rouge qu'il étoit auparavant, on aura recours aux remedes qu'on a prefcrits : mais il faut de plus baigner les piés, fomenter les reins intérieurement par des lavemens émolliens, & extérieurement avec des linges imbus d'une décoction émolliente, & faire boire au malade des décoctions diurétiques un peu déterfives.

Pour cet effet

Prenez *de la racine de chiendent*,
*de petit houx*,
*de perfil*,
*de fenouil*, } *de chaque deux onces*;
*d'impératoire, deux dragmes*;
*de femence broyée de bardane*,
*de perfil*, } *de chaq. une once*;

*Donnez* quarante onces de décoction pour le même ufage.

Si l'inflammation eft récente, grande & feche, & fe trouve dans un fujet robufte, qui a fait beaucoup d'exercice, & qui n'eft malade que depuis fort peu de tems, comme on peut s'en appercevoir par les fignes que nous avons décrits : il faut fur le champ & promptement avoir recours,

1°. A la faignée copieufe & réitérée, felon le befoin, afin de diminuer la quantité du fang épais, & de faire place aux délayans.
2°. Aux bains de vapeurs émollientes qu'on applique fans ceffe aux poumons, & fouvent à toutes les autres parties du corps.
3°. Aux décoctions délayantes, réfolutives, émollientes, laxatives, antiphlogiftiques, nitreufes, miellées, anodynes, qu'il faut fans ceffe boire très-chaudes, mais en petite quantité.
4°. Aux lavemens adouciffans, antiphlogiftiques.
5°. A un régime de vie très-léger & composé de fucs antiphlogiftiques.

Si l'inflammation eft grande avec fievre & avec les autres fymptomes les plus violens ; qu'il y ait plus de trois jours qu'elle dure, & qu'elle paroiffe déja dégénérer en fuppuration, le malade eft toujours dans un grand danger, quoique la maladie doive encore être longue, & qu'on ait le tems d'y remédier : en ce cas,

1°. On ne doit point faigner, à moins qu'on n'y foit forcé par des accidens preffans ; & encore le doit-on faire avec beaucoup de modération.
2°. Il faut ufer d'un régime de vie doux, ou peu incraffant & maturatif.
3°. Dès le premier jour du mal, jufqu'au cinquieme, on doit déterminer aux poumons des vapeurs émollientes & maturatives.
4°. Le cinquieme & le fixieme jours, il faut ufer des mêmes remedes, & y ajouter des liquides qui excitent un peu la toux, & qui rempliffent en même tems, afin de foutenir la vie du malade, d'atténuer les vaiffeaux des poumons ; & qu'ainfi ces vifceres puiffent fe décharger du pus, peut-être dès le feptieme jour.

Pour cet effet,

Prenez *de vinaigre fcillitique, fix dragmes*;
*d'oxymel fcillitique, trois onces*;
*de fel polychrefte, une dragme*;
*de décoction d'orge, huit onces*;
*d'eau diftilée d'hyfope, quatre onces.*

Mêlez.

On en boira une once de demi-heure en demi-heure.

Prenez *de caffé en boiffon, deux livres*;
*de miel, deux onces*;
*de vinaigre de fureau, demi-once.*

Mêlez.

On en boira tiede fuffifamment.

Si les fignes font connoître que l'abfcès eft formé dans les poumons, il faut promptement le faire créver dans la trachée artere, & fur le champ purifier le lieu ulcéré.
Pour tenter cette ouverture, il faut après des alimens mous, un peu gras, avec du vin doux, le poumon ayant fuppuré, l'agiter, après l'avoir préparé, par les cris, la toux, l'expectoration, les fecouffes qu'un navire ou un carroffe peuvent procurer.
Enfuite auffi-tôt que les fignes annoncent que l'abfcès eft ouvert, il faut fe mettre au lait pour tout aliment, ufer de plantes très-douces, & qui ne fe corrompent point aifément ; alors de jour en jour on doit paffer aux apéritifs, aux déterfifs, à des légers opiats que l'on prend le foir, aux vapeurs émollientes ; & enfin on fe fait porter à cheval, en carroffe ou dans un navire.

Les remedes apéritifs & déterfifs pour un ulcere ouvert dans les poumons, font les feuilles de capillaire commun, du blanc, du noir & du doré, celles d'aigremoine, de pié de lion, de bécabunga, de bétoine, de pâquette, de bourache, de piment, de moyenne confoude, de ceterac, de germandrée, d'ivette, de chicorée, de dent de lion, d'endive, de velar, de fenouil, de fumeterre, de liere terreftre, d'hépatique noble & terreftre, de maceron, de mille-pertuis, d'hyfope, de paftel, de laitue, de langue de cerf, de marrube blanc, de *morfus diaboli*, de nommulaire, d'arête-bœuf, de primevere, de prunelle, de pulmonaire, de faponaire, de fceau de Salomon, de fophia, de tuffilage, de valériane grande & petite, de verveine, de véronique, de pervenche & de verge dorée.

On fatisfait à la même intention avec la gomme ammoniaque, le galbanum, l'opopanax, le farcocolle, le maftic, la myrrhe, l'oliban, la térébenthine.

Prenez *des feuilles récentes d'aigremoine*,
*de verge dorée*,
*de bétoine*,
*de grande valériane*, } *de chaq. une poignée*;
*de marrube blanc, le quart d'une poignée*;
*des cinq racines apéritives, de chaque une once*;
*de fleurs de petite centaurée*,
*d'aigremoine*,
*de mille-pertuis*; } *de chaque une poignée*;

*Mettez* le tout en décoction dans de l'eau, en forte qu'il en refte quatre pintes.

On en boira deux onces de deux heures en deux heures,

Ou,

Prenez *de racine de bardane*,
*de fquine*,
*de farfepareille*, } *de chaq. trois onces*;

Mettez le tout en décoction dans de l'eau pendant l'efpace d'une demi-heure, & ajoutez-y de bois de faffafras, trois onces. Lorfque ces drogues auront encore un peu bouilli, vous mêlerez à trois livres de décoction,

*de firop des cinq racines apéritives, deux onces.*

Pour le même uſage;

Prenez *de myrrhe tranſparente choiſie, deux dragmes;*
*de jaune d'œuf frais, un ſcrupule.*

Après les avoir long-tems broyés enſemble dans un mortier de verre;

Mêlez-y *d'encens choiſi, deux ſcrupules;*

Faites des pilules de trois grains chacune, dont le malade prendra une ou deux avant l'uſage de la décoction.

Prenez *de la myrrhe choiſie, deux dragmes;*
*du blanc de baleine, une dragme;*

Mêlez.

Faites une poudre que vous diviſerez en douze doſes égales.

On en prendra une le matin & le ſoir avant la décoction.

Prenez *de myrrhe,* } *de chaque une dragme;*
*d'oliban,*
*de miel blanc, deux onces;*

Mêlez, ſelon l'art.

On en prendra une dragme par heure.

On uſera ſur le ſoir des narcotiques ſuivans:

Prenez *des pilules de cynogloſſe, un ſcrupule;*

Faites ſix pilules, dont on prendra une ou deux le ſoir avant le ſommeil.

Prenez *des pilules de ſtyrax, même doſe;* pour le même uſage.

Prenez *de l'opium coupé par lames légeres, & lentement deſſéché, un grain;*
*de corail rouge, douze grains;*

Mêlez.

Faites une poudre qu'on prendra auſſi le ſoir.

Prenez *de ſirop de diacod, demi-once;*
*d'eau de vie de Matthiole, une dragme;*
*d'eau diſtilée d'hyſope, une once.*

Mêlez & faites une potion qu'on prendra le ſoir.

Prenez *d'opium, un grain;*

Faites deux pilules dont on prendra une le ſoir.

Prenez *d'opium, un grain;*
*de ſirop de capillaire, quatre dragmes;*
*d'eau diſtilée de fleurs de coquelicoq, une once.*

Mêlez.

Faites une potion.

*Pour des vapeurs émollientes.*

Prenez *des feuilles de mauve,* } *de chaque deux poignées;*
*de guimauve,*
*de mercuriale,*
*de pariétaire,*
*de farine de graine de lin, deux onces;*

Faites-en une décoction dans l'eau, & prenez-en la vapeur en attirant l'air.

Si les ſignes font connoître que la matiere inflammatoire devenue purulente, s'eſt mêlée avec le ſang par les petites veines pulmonaires, & forme un dépôt dans quelque viſcere, quoique cependant on n'ait pû ſavoir encore de quel côté elle ſe porte, il faut alors ſuivre un régime léger, fluide, doux, aromatique, un peu vineux, tenir le corps en repos, choiſir des médicamens émolliens & de la claſſe des plus foibles apéritifs, & pourvoir au poumon par l'uſage des émolliens. Par ce moyen la matiere morbifique ſe déterminera en quelque endroit, ou ſe diſſoudra & s'évacuera par quelque voie.

Pour cet effet.

Prenez *du ſuc de cerfeuil récemment exprimé,* } *de chaq. 4. onces;*
*de lait doux,*
*de ſirop d'hyſſope, une once.*

Mêlez.

On en boira une once de deux en deux heures.

Mais ſi aux ſignes qui indiquent que cet abſcès eſt prêt à ſe former, ſe joignent ceux par leſquels on découvre dans quel endroit la matiere s'eſt portée, il faut pratiquer la même méthode dont nous venons de parler, & en même-tems traiter ſi bien le lieu prévu par le ſucement, les relâchans, les apéritifs, qu'il réſiſte moins, & qu'il attire davantage.

Si la matiere ſe porte au foie, il faut avoir recours aux mêmes remedes, en ajoutant des apéritifs un peu forts, des remedes ſavoneux, hépatiques, des lavemens & des fomentations qui en ſoient composés.

Prenez *de grande ſaponaire, deux poignées;*
*d'endive récente, quatre poignées;*
*de feuilles de chicorée ſauvage, trois poignées;*

Faites bouillir dans trois pintes d'eau.

On en boira deux onces de deux en deux heures.

Lorſque la *péripneumonie* dégénere en une tumeur calleuſe ou ſkirrheuſe au poumon, il eſt rare qu'on puiſſe la guérir, à moins qu'elle ne ſe calme un peu par l'uſage, tant interne qu'externe des émolliens, par le mouvement du cheval ou du caroſſe.

Lorſque le mal dégénere en gangrene, il eſt abſolument incurable.

Si les crachats qui avoient déja commencé à réſoudre la *péripneumonie*, viennent à être ſupprimés, il faut faire auſſi-tôt tout ſon poſſible pour les rappeller. Les cauſes de cette ſuppreſſion ſont ſouvent un grand froid, dont l'impreſſion eſt ſubite, un grand deſſéchement produit par quelque choſe que ce ſoit, une fievre ardente qui ſurvient, des médicamens qui échauffent, un cours de ventre qui n'eſt point critique, des ſueurs abondantes, des paſſions violentes.

En ce cas, la matiere ſupprimée qui s'amaſſe & s'accumule de plus en plus produit une nouvelle inflammation dans les parties voiſines, & en conſéquence les mêmes ſymptomes que la premiere *péripneumonie*: mais comme ils ſe trouvent dans un corps déja affoibli, ils cauſent pour l'ordinaire une mort prompte.

On remédie à cet accident & à ſes ſuites, en déterminant ſans ceſſe aux poumons par les narines & par la bouche des vapeurs humides, émollientes & chaudes, en communiquant artificiellement les mêmes qualités à l'air, en buvant beaucoup de pareilles boiſſons, mêlées

lées principalement avec du miel & du vinaigre, en usant de médicamens suppuratifs, anti-pyretiques, & en même tems légerement résolutifs, tels que l'antimoine diaphorétique fixé avec le nitre, de légers opiats, en excitant les sueurs, & enfin par une parfaite tranquilité d'ame.

Prenez *oxymel simple, trois onces;*
*de sirop des cinq racines apéritives, deux onces;*
*de décoction de liere terrestre, dix onces;*
*de nitre purifié, une dragme.*

Mêlez.

On en boira une once par heure.

Prenez *de laudanum pur, deux grains;*
*de fleurs de soufre,*
*de blanc de baleine,*
*d'antimoine diaphorétique non lavé,* } *de chaque une dragme.*

Mêlez & faites une poudre que vous diviserez en douze parties égales. On en prendra une de trois en trois heures, avec une ou deux onces de la mixtion précédente.

Prenez *de fleurs de soufre, deux dragmes;*
*d'oliban, un scrupule;*
*de blanc de baleine, demi-dragme;*
*d'antimoine diaphorétique non lavé, une dragme.*

Mêlez & faites une poudre que vous diviserez en douze doses. On en prendra une à toutes les heures avec une once de la premiere mixtion.

Prenez d'*huile d'amandes douces récemment exprimée, une once & demie;*
*de sirop violat,*
*de miel vierge,*
*de jaunes d'œufs frais,* } *de chaque demi-once.*

Mêlez exactement.

On en prendra demi-once par heure, jusqu'à ce que les crachats reviennent.

*Peripneumonia notha*, Péripneumonie fausse.

La *péripneumonie* fausse qui est si souvent occasionnée par le froid de l'hyver ou les chaleurs qui surviennent au printems, procede ordinairement d'une pituite lente qui se forme dans toute la masse du sang.

1. Par des matieres farineuses, crues, austeres, non mûres.
2. Par la disette de bon sang.
3. Par l'action trop foible des vaisseaux, des visceres & de la bile.
4. Par la diminution du mouvement animal.
5. Par la dissipation des parties les plus fluides occasionnée par le relâchement des vaisseaux sécrétoires.
6. Par la rétention des parties les plus épaisses des fluides dont les vaisseaux excrétoires ne peuvent se décharger à cause de leur foiblesse.

Ce phlegme s'engorge insensiblement dans les poumons, où il cause enfin cette fâcheuse maladie qui fait souvent périr tout-à-coup celui qui en est attaqué.

Quand ce mal a fait différens progrès, il produit des effets dans tout le corps, spécialement ceux qui appartiennent proprement à la *péripneumonie* lente, ce qui rend cette maladie très-difficile à guérir.

Car les saignées qu'on fait, comme il convient dans cette premiere maladie, sont fort nuisibles, à cause de la trop grande débilité des visceres, & de la grande quantité des matieres étrangeres, humides & lentes; ainsi quoiqu'elles paroissent d'abord donner quelque soulagement, bien-tôt après elles augmentent le mal.

Pour les atténuans qui sont si estimés dans ce cas, en augmentant l'action des liqueurs sur les vaisseaux pulmonaires, ils augmentent souvent l'épaississement & l'engorgement de la matiere qui les obstrue, & rendent bien-tôt la maladie mortelle.

Les vieillards, ceux qui sont d'une constitution pituiteuse, froide, catarrheuse & souvent enrhumés du cerveau, sont fort sujets à cette maladie; elle naît ordinairement de toutes les causes qui donnent beaucoup d'agitation aux matieres qui croupissent dans les poumons, comme la course, la déclamation, le chant, l'ivresse, principalement celle que produisent les liqueurs fort échauffantes, les débauches nocturnes, la chaleur du feu, des bains, du soleil; surtout si elle est tout-à-coup suivie d'un grand froid.

Ce mal est si trompeur par la lenteur de ses progrès, qu'il saisit à l'heure qu'on s'y attend le moins; il commence en effet par une légere lassitude, une foiblesse, un abattement presque entier des forces de l'esprit, une difficulté de respirer, une oppression de poitrine, & de si légeres agitations, que le danger n'est annoncé que par de très-foibles indices de chaleur & de fievre; ensuite la difficulté de respirer & la foiblesse venant à augmenter subitement, la mort s'ensuit, sans que le pouls ni les urines aient donné presque aucun lieu de prévoir un événement si funeste.

Voici la meilleure méthode que l'on puisse employer pour guérir cette maladie.

1. Il faut tirer du sang par une large ouverture.
2. Aussi-tôt après débarrasser le ventre par des lavemens réitérés tous les jours, jusqu'à ce que le poumon paroisse soulagé.

Pour cet effet,

Prenez *de miel, trois onces;*
*de nitre, une dragme;*
*un jaune d'œuf;*
*de décoction d'orge, huit onces.*

Faites un lavement selon l'art.

3. Il ne faut prendre pour tout aliment que des bouillons de viande très-légers, surtout un peu acides, une boisson légere d'eau & de miel.
4. Il faut mettre en usage les vapeurs & les fumigations dont on a parlé dans l'article de la vraie *péripneumonie*; boire continuellement des apozemes délayans, détersifs, légerement apéritifs, se baigner les piés & les jambes, & ne pas négliger surtout l'application des vésicatoires.

Prenez *de racine de fenouil, deux onces;*
*de chien-dent, quatre onces;*
*de feuilles de pariétaire,*
*d'aigremoine,* } *de chaque une poignée & demie;*
*de graine de pavot blanc broyée, une once;*
*de réglisse, une once & demie.*

Mettez le tout en décoction pendant un quart d'heure, dans une telle quantité d'eau qu'il en reste deux pintes & demie. On en prendra deux onces de deux heures en deux heures.

On voit par tout ce qu'on a dit, pourquoi les femmes & les enfans sont rarement sujets à ce genre de mal, ainsi que tous ceux qui ont les fibres lâches, & pourquoi il se guérit facilement & presque de lui-même dans ceux-ci, & si difficilement dans les personnes robustes & accoutumées à faire de l'exercice. On sait aussi par-là que presque toutes les maladies dégénerent en celle-ci

avant que de causer la mort, & que par conséquent la *péripneumonie* est la cause prochaine de la mort, & presque le dernier effet de toutes les maladies mortelles. BOERHAAVE, *Aphorismes*.

Il regne toutes les années au commencement du printems, mais plus souvent sur la fin de l'hiver, une fievre accompagnée de divers symptomes péripneumatiques, qui attaque principalement les personnes corpulentes & de moyen âge, mais plus communément les vieillards & ceux qui sont trop adonnés aux liqueurs spiritueuses, surtout à l'eau-de-vie. Comme le sang de ces sortes de personnes s'est chargé d'humeurs phlegmatiques durant l'hiver, & qu'il commence à reprendre son cours à l'approche du printems, il survient une toux qui attire ces humeurs dans les poumons; & pour lors si le malade mene un régime de vie irrégulier & qu'il fasse un trop grand usage des liqueurs spiritueuses, la matiere qui occasionne la toux s'épaissit, obstrue le passage des poumons, & la fievre deséche la masse du sang.

Au commencement de cette fievre, (1) le froid & le chaud s'emparent alternativement du malade, (2) il a des étourdissemens, & (3) il sent une douleur de tête aiguë lorsque la toux le presse. (4) Il rejette tout ce qu'il prend de liquide, quelquefois en toussant, & quelquefois aussi sans tousser. (5) L'urine est trouble & extremement rouge. (6) Son sang ressemble à celui des pleurétiques. (7) Il respire fréquemment & avec peine: toutes les fois qu'il tousse son mal de tête augmente avec tant de violence qu'il lui semble qu'elle est sur le point de s'ouvrir, pour me servir de l'expression ordinaire du malade. (8) Une douleur de poitrine accompagne ordinairement cette maladie. Enfin (9) toutes les fois que le malade tousse, on entend un bruit rauque qui provient de ce que les poumons ne peuvent point se dilater suffisamment; de sorte qu'il semble que l'enflure obstrue les passages vitaux, au moyen de quoi la circulation est tellement interceptée qu'on ne remarque aucun signe de fievre, surtout dans les sujets d'une habitude corpulente, quoique cela puisse aussi-bien venir de l'abondance de matiere phlegmatique qui surcharge tellement le sang qu'il est hors d'état de fermenter.

Je crois qu'il convient pour guérir cette fievre, (1) d'évacuer le sang qui enflamme les poumons & qui met le malade en danger d'être suffoqué; (2) de débarrasser & de rafraîchir les poumons avec des remedes pectoraux; & (3) d'appaiser la chaleur qui se fait sentir dans tout le corps au moyen d'un régime rafraîchissant. Mais quoique la collection de matiere phlegmatique contenue dans les veines, & qui entretient journellement l'inflammation des poumons, semble indiquer des saignées fréquentes & réitérées; des observations exactes m'ont néantmoins appris que cette pratique est extremement préjudiciable aux fébricitans d'une habitude corpulente, surtout s'ils ont passé le printems de leur âge; de sorte que la saignée a été souvent contre-indiquée.

Dans ces sortes de cas j'ai eu recours à des purgations fréquentes, qui ont leur avantage dans les cas où les malades appréhendent les saignées copieuses & fréquentes.

Voici en conséquence la maniere dont je me conduis.

Je saigne le malade du bras tandis qu'il est encore au lit, & je ne lui permets de se lever que deux ou trois heures après, pour qu'il puisse plus aisément résister à la foiblesse que la saignée occasionne; car le malade peut plus aisément supporter la perte de dix onces de sang lorsqu'il est couché, que celle de six ou sept lorsqu'il est levé.

Je lui donne le lendemain matin la potion purgative suivante.

Prenez *de pulpe de casse récente, une once*;
*de racine de réglisse, deux dragmes*;
*trois figues*;
*de séné, deux dragmes & demie*;
*trochisque d'agaric, une dragme.*

Faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau, de maniere qu'il reste quatre onces de colature, dans laquelle vous ferez dissoudre,

*une once de manne*, &
*demi-once de sirop de roses solutif.*

Mêlez pour une potion purgative.

Je répete ordinairement la saignée le lendemain, & laissant un jour d'intervalle, je donne une seconde fois au malade la potion précédente, & je réitere la même chose de deux jours l'un jusqu'à ce qu'il ait recouvré la santé. Je lui prescris dans l'intervalle des purgatifs une décoction pectorale, de l'huile d'amandes douces & autres remedes semblables. Je lui interdis en même tems l'usage de la viande, surtout celui des liqueurs spiritueuses, à la place desquelles je lui accorde pour sa boisson ordinaire une tisanne d'orge & de réglisse, ou de la petite biere, s'il veut.

Telle est la méthode de traiter la fausse *péripneumonie* qui est causée par des humeurs phlegmatiques qui se sont amassées dans le sang, & jettées ensuite sur les poumons en conséquence de la froideur & de l'humidité de l'Hiver. La saignée & la purgation sont ici autrement indiquées que dans la *péripneumonie* vraie, que je crois être de même espece que la pleurésie, avec cette différence que la premiere affecte les poumons d'une maniere plus universelle: & en effet ces deux maladies se guérissent par la même méthode, nommément par la saignée & par l'usage des remedes rafraîchissans.

Quoique la fausse *péripneumonie* ressemble en quelque sorte à l'asthme sec, tant par la difficulté de respirer, que par quelques autres symptomes, elle en differe néantmoins manifestement par la fievre & l'inflammation qui en sont inséparables, & qui ne se rencontrent jamais dans l'asthme sec: mais ces symptomes sont beaucoup plus considérables dans la fausse *péripneumonie* que dans la vraie.

Il faut remarquer que lorsque cette maladie attaque des personnes qui ont été fort adonnées à l'eau-de-vie & aux autres liqueurs spiritueuses, il est dangereux de leur en interdire l'usage tout d'un coup; car un changement aussi soudain ne manqueroit pas de les jetter dans l'hydropisie: mais il faut les en désaccoutumer peu-à-peu. Cette regle à lieu dans toutes les autres maladies qui naissent de la même cause. SYDENHAM.

La fievre du poumon est une fievre aiguë inflammatoire causée par la stase du sang dans les petits vaisseaux sanguins des poumons, ou même dans les petits rameaux de la veine azygos qui sont dans le pleure. Elle est accompagnée d'une douleur aiguë & poignante dans le côté, de la difficulté de respirer, d'une chaleur excessive, d'un pouls dur & fréquent, d'une toux seche ou humide, & quelquefois sanglante, & elle n'est jamais exempte de danger.

Il n'y a aucune fievre inflammatoire qui soit plus nuisible aux hommes de quelque âge, de quelque sexe, & de quelque tempérament qu'ils soient, dans quelque région qu'ils habitent, soit qu'elle soit froide, chaude ou tempérée, & qui attaque un plus grand nombre de personnes en même-tems à cause de l'inégalité & de l'intempérie de l'air, que celle qui affecte la poitrine, les poumons ou les muscles intercostaux internes, qui sont revétus par dedans de la membrane nerveuse nommée pleure. L'inflammation non-seulement reçoit différens noms suivant la différence des parties de la poitrine qu'elle affecte; mais elle differe encore par rapport aux symptomes dont elle est accompagnée, à l'issue & à la maniere de la

traiter. Les Anciens qui n'avoient pas une exacte connoiſſance de l'anatomie, ſe ſont imaginés que la pleure étoit le foyer de la pleuréſie & de la *péripneumonie* ; & de là vient qu'ils ont donné le nom de pleuréſie à preſque toutes les inflammations de poitrine. Il y a cependant long-tems qu'Hippocrate a remarqué la différence qu'il y a entre la pleuréſie & la *péripneumonie*. C'eſt ce qui fait peut-être que des Medecins du premier & du moyen âge, auſſi bien que ceux du dernier ſiecle, ont aſſuré que la *péripneumonie* affecte les poumons, au lieu que la vraie pleuréſie attaque ſeulement la pleure, ainſi que les muſcles qu'elle revêt. Mais j'ai démontré la fauſſeté de cette opinion dans ma Diſſertation *ſur la pleuréſie & la péripneumonie*, où j'ai démontré par pluſieurs raiſons que la premiere a ſon ſiége dans les poumons; une preuve qui eſt encore très-convainquante, c'eſt celle que l'on tire de la diſſection de trois cens pleurétiques, que Pierre Servius, ſuivant le témoignage de Walſchius, *Decad.* 1. *Curat.* 4. à faite à Rome dans l'Hôpital du Saint-Eſprit, dans leſquels il a toujours trouvé un lobe des poumons attaqué & rempli de matiere, tandis que la pleure n'étoit nullement endommagée, ou ne l'étoit que très-peu.

Voici donc, à ce que je crois, de quelle maniere on doit déterminer les différens ſiéges de l'inflammation qui affecte la poitrine.

La pleuréſie ſera fauſſe ſi elle n'occupe que les parties extérieures: ce ſera une vraie pleuréſie ſi elle ſe répand en maniere déréſipele ſur la ſuperficie de la ſubſtance membraneuſe du poumon, & elle formera la *péripneumonie* lorſqu'elle pénétrera fort avant dans la ſubſtance.

Il eſt important que le Medecin diſtingue exactement ces différentes eſpeces d'inflammations de poitrine par certaines marques eſſentielles & caractériſtiques, dont nous allons donner le détail.

Dans la fauſſe pleuréſie il y a douleur de côté très-aiguë & très-poignante, qui augmente lorſqu'on y touche; le malade ne ſauroit demeurer couché ſur le côté affecté, la toux eſt ſeche, ſans aucune expectoration de matiere pituiteuſe ou ſanguinolente, bien qu'elle augmente la douleur lorſqu'elle eſt forte. Elle eſt auſſi accompagnée de la fievre & d'un pouls dur, bas & fréquent. Elle eſt moins causée par la ſtaſe du ſang que par celle d'une séroſité acre dans les extrémités des arteres & des veines contiguës à la veine azygos, auſſibien que dans celles des conduits lymphatiques qui ſont diſtribués dans la pleure ou dans le périoſte des côtes, où le ſentiment eſt encore plus vif. Elle n'eſt donc autre choſe qu'une eſpece de rhumatiſme; & de là vient qu'elle eſt très-ordinaire à ceux qui ſont ſujets aux catarrhes, aux douleurs rhumatiques, à la goute, ou à la migraine, ſurtout lorſqu'ils paſſent d'un air chaud dans un air froid, ou d'un air froid dans un air chaud, principalement vers le ſoir. C'eſt ce qui fait encore qu'elle n'exige point la ſaignée, à moins que la pléthore ne ſoit évidente, mais ſeulement une diaphoreſe & une perſpiration plus copieuſe, au moyen de laquelle elle ceſſe facilement vers le ſeptieme jour.

La vraie pleuréſie eſt une inflammation ſanguine causée par la ſtaſe du ſang dans les petits conduits des vaiſſeaux bronchiaux que Ruyſch a découverts, & qui ſervent ſeulement à la nutrition des membranes & des vaiſſeaux qui compoſent la ſubſtance des poumons. Auſſi affecte-t-elle principalement ces derniers, bien que ce ne ſoit que dans leur partie extérieure & ſuperficielle. La reſpiration eſt beaucoup plus difficile que dans la pleuréſie fauſſe; les crachats ſont ſanguinolens & la maladie ſe guérit par l'expectoration. Elle eſt auſſi accompagnée pour l'ordinaire d'une fievre plus aiguë que celle qui eſt inséparable de la fauſſe pleuréſie; on reſſent auſſi des douleurs moins violentes dans le côté affecté, & qui n'augmentent point par le toucher. La pleure qui revêt la poitrine eſt auſſi affectée, parce que la tunique pulmonaire extérieure eſt une continuation de la pleure, & parce que dans la plupart des hommes les poumons tiennent, au moins d'un côté, à la pleure.

Dans la *péripneumonie* la douleur eſt plutôt ſourde, obtuſe & oppreſſive, qu'aiguë, & elle s'étend juſqu'au dos & aux omoplates : mais l'inquiétude & la difficulté de reſpirer ſont plus grandes, & l'expectoration plus difficile, & les crachats que l'on rend ſont de différentes couleurs: car dans cette maladie, les vaiſſeaux des poumons deſtinés à conduire le ſang d'un ventricule du cœur à l'autre ſont affectés, remplis & engorgés d'un ſang épais, qui devient ſolide dans la ſuite. C'eſt ce qui fait qu'elle eſt plus dangereuſe, & qu'elle cauſe aisément la mort à ceux qu'elle attaque, ſurtout lorſqu'ils ſont dans un âge fort avancé, & qu'on n'a pas ſoin d'employer à tems la ſaignée.

Quoique les Anciens n'aient pas aſſez exactement caractérisé les inflammations de la poitrine, cependant comme cette maladie a été fort fréquente dans les pays où ont vécu les principaux Auteurs, tels que Trallien, Aretée, Cælius Aurelianus & pluſieurs autres, ont peut beaucoup mieux s'inſtruire dans leurs écrits des ſymptomes qui accompagnent cette maladie que dans ceux des Modernes.

De toutes les deſcriptions que nous avons de la pleuréſie, il n'y en a point qui m'ait plû davantage que celle d'Aretée, qui, *Lib.I. cap.*10. *Acut.* en parle en ces termes: « cette maladie, dit-il, eſt accompagnée d'une douleur aiguë qui monte vers le goſier & d'une chaleur violente. La douleur s'étend chez quelques-uns juſqu'au dos & aux épaules. Ces accidens ſont ſuivis d'une difficulté de reſpirer, de l'inſomnie, du dégout, de la rougeur des joues, & d'une toux ſeche. Les crachats ſortent avec peine, ils ſont pituiteux, ſanguinolens, ou jaunâtres. C'eſt encore pis lorſque les malades ne crachent point, qu'ils ſont dans le délire, ou affectés d'un coma. »

Ce même Auteur nous apprend que les malades meurent ou guériſſent entre le ſeptieme ou le quatrieme jour, ſuivant que les ſymptomes ſont violens ou modérés; & qu'ils deviennent empyriques lorſque la maladie continue juſqu'au vingtieme jour. Il ajoute que la pleuréſie eſt très-fréquente en Hiver, qu'elle l'eſt moins dans l'Automne & dans le Printems, à moins que ces ſaiſons ne ſoient extremement froides, & qu'elle ne regne point du tout en Eté; que les vieillards y ſont plus ſujets que les enfans, qui n'en ſont jamais attaqués, ou en ſont moins dangereuſement malades, à cauſe que leur corps eſt ſpongieux & humide, & ſujet à une tranſpiration abondante.

Comme tous les ſymptomes qui accompagnent la fievre du poumon, ſont uniquement causés par l'inflammation de ſa ſubſtance, il eſt aisé de juger que tout ce qui empêche le cours du ſang dans ſes vaiſſeaux, ſoit qu'il s'agiſſe de l'obſtruction de ces mêmes vaiſſeaux causée par une grande quantité de matiere épaiſſe, ou de contractions ſpaſmodiques violentes, que la légéreté & l'acreté de la même matiere occaſionne, eſt très-propre à faire naître cette fievre inflammatoire, ſurtout lorſque pluſieurs des cauſes qu'on appelle antécédentes, procatarctiques & éloignées, concourent enſemble à produire cet effet. C'eſt pourquoi ceux qui à cauſe des alimens groſſiers & mal-ſains dont ils ſe nourriſſent, par l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, par le défaut d'humidité & d'exercice, ont un ſang abondant & épais, que Syndenham appelle *pleurétique*, ſont aisément attaqués de cette maladie lorſque pluſieurs des cauſes procartarctiques y concourent en même-tems, ſurtout lorſque leur corps étant échauffé par un violent exercice, par un travail pénible, par des bains chauds, par l'uſage des boiſſons ſpiritueuſes, ils

s'expoſent à un air extremement froid, ou ce qui eſt encore pis, lorſqu'ils boivent ſur le champ des liqueurs froides. Cette maladie attaque auſſi fort aisément les perſonnes d'un tempérament ſanguin & pléthorique qui ont négligé de ſe faire ſaigner à propos. Il arrive la même choſe aux femmes dont les regles ſont trop ou trop peu abondantes, ou viennent à ceſſer tout-à-fait à cauſe de l'âge, auſſi-bien qu'aux hommes dans qui le flux hémorrhoïdal eſt mal-réglé, ou entierement ſupprimé.

J'ai ſouvent remarqué que les tranchées, les ſpaſmes, la colique & les douleurs hypocondriaques, accompagnées d'une trop grande conſtipation, ont été ſuivies d'une inflammation de poumons, ſurtout dans les perſonnes pléthoriques & cacochymiques; car ces accidens ſont de telle nature, que venant à comprimer les petits vaiſſeaux, ſurtout les veines, ils empêchent la circulation du ſang, rendent ſon mouvement inégal, & font qu'il ſe porte avec une impétuoſité extraordinaire vers d'autres parties, ſurtout les ſupérieures. Il arrive de-là non-ſeulement que le ſang eſt preſſé dans les tuyaux, qui, à cauſe de la petiteſſe de leur diametre, ne ſont point capables de le contenir, ni de lui donner paſſage; mais que venant encore à s'y arrêter, il perd l'uniformité de ſon cours, & dérange l'ordre de toutes les fonctions naturelles. Comme les corps qui ſont extremement ſujets aux hémorrhagies, ſont pour la plupart d'une complexion ſanguine, & ſujets à des contractions ſpaſmodiques du bas-ventre, il arrive delà que les jeunes gens qui éprouvent de bonne heure des hémorrhagies de nez abondantes, des crachemens de ſang & des hémorrhoïdes prématurées, ſont très-aisément attaqués de pleuréſie ou de *péripneumonie*, lorſque quelque cauſe occaſionnelle vient à agir. On a auſſi remarqué, qu'une gale repouſſée, qu'un flux de ventre ſimple ou dyſentérique qu'on a arrêté à contretems; que d'anciens ulceres qu'on a fermés, & que la ſuppreſſion d'une ſueur critique des piés ou de tout le corps, ou que le pourpre chronique que le froid a fait rentrer, ont causé des inflammations de poitrine. Car cette matiere récrémentitielle, acre & cauſtique, venant à s'attacher aux tuniques nerveuſes des poumons & de la poitrine, empêche le cours du ſang, & dérange l'uniformité de ſon mouvement au moyen des contractions ſpaſmodiques qu'elle excite. Il n'eſt pas extraordinaire non plus que la petite vérole & la rougeole occaſionnent une inflammation de poitrine lorſqu'on les a mal traitées, puiſque ces maladies ſont toujours très-nuiſibles aux poumons, & y laiſſent un vice ou une très-grande foibleſſe.

Il arrive auſſi quelquefois que les pleuréſies tant vraies que fauſſes, deviennent épidémiques, à cauſe de la conſtitution extraordinaire de l'air & des ſaiſons. Cela arrive ſurtout lorſque l'Hiver a été extremement froid & de longue durée, comme auſſi lorſqu'un vent du nord froid & très-élaſtique ſuccede tout-à-coup à un vent du midi qui régnoit depuis long-tems. Comme cela arrive pour l'ordinaire dans le Printems & dans l'Automne; c'eſt ce qui fait auſſi que les fievres catarrheuſes, malignes & pleurétiques, ſont très-fréquentes dans ces ſaiſons. J'ai remarqué après un Hiver fort rude qu'il a régné des fievres pleurétiques crues, dans leſquelles l'expectoration s'eſt faite le neuvieme & le dixieme jour, Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* les appelle ſeches; elles tourmentent violemment les malades dès les premiers jours, & les forces ſont tellement abbatues par la douleur & par la toux, qu'ils ont peine à ſupporter l'expectoration & à recouvrer la ſanté. La péripneumonie eſt auſſi endémique; & l'on ſait qu'elle eſt très-fréquente dans la Weſtphalie, la Poméranie, la Suede, la Ruſſie & le Danemarck, & qu'elle y fait beaucoup de ravage. Je ſuis perſuadé qu'elle n'a point d'autre cauſe que les alimens crus & groſſiers dont les Habitans ſe nourriſſent, auſſi-bien que la froideur de l'air qui regne dans les Pays ſeptentrionaux.

Je n'ai jamais vu de maladies dont les criſes ſoient plus réglées que celles de la pleuréſie & de la *péripneumonie;* car dans les jeunes gens & dans ceux qui ſont d'un tempérament vigoureux, les crachats deviennent ſanglans vers le quatrieme jour, & la maladie ceſſe d'elle-même au moyen d'une ſueur abondante. Dans les perſonnes d'un tempérament lent & phlegmatique, & dans les poumons deſquelles la maladie eſt profondément enracinée, elle ceſſe le onzieme ou le quatorzieme jour, en partie par l'expectoration, & en partie par la ſueur. Le pouls alors s'adouciſſant, le ſommeil devient plus tranquile & les forces ſe rétabliſſent. Lorſque la criſe eſt imparfaite, la ſueur ſurvient auſſi dans les jours critiques: mais elle n'eſt point aſſez abondante; c'eſt pourquoi elle n'apporte aucun ſoulagement, & ne détruit point la maladie. Lorſque les ſymptomes ſubſiſtent juſqu'au vingtieme jour, il eſt à craindre qu'il n'y ait un abſcès dans la poitrine; ce qui eſt très-dangereux.

C'eſt donc un bon ſigne lorſque l'expectoration ſe fait bien & entraîne le quatrieme jour une matiere viſqueuſe, ſanguinolente, jaune & quelquefois purulente. Plus l'expectoration eſt libre, plus on doit eſpérer de la guériſon du malade: c'eſt tout le contraire lorſqu'elle ſe fait avec peine. On doit ſeulement prendre garde lorſque la maladie ſe termine par une excrétion copieuſe de matiere purulente, qu'il ne ſurvienne une phthiſie ou une fievre hectique.

Les ſelles fréquentes ſont toujours équivoques; l'urine eſt auſſi ſuſpecte lorſqu'elle eſt ſans ſédiment, & la ſueur qui paroît hors des jours critiques, eſt d'un très-mauvais augure lorſqu'elle eſt trop abondante. Cependant lorſqu'il ſurvient un flux de ventre le dixieme ou le douzieme jour, & qu'il n'eſt point trop copieux, il n'eſt pas ſi dangereux, parce qu'il entraîne quelquefois une matiere purulente. Les ſaignemens de nez dont le malade eſt attaqué vers le quatrieme jour, lui procurent un ſoulagement conſidérable.

Il n'y a point d'inflammation qui revienne ſi promptement que la fievre du poumon, ſurtout lorſqu'elle a été profonde & accompagnée d'un abſcès. J'ai connu quelques perſonnes qui entrant à peine en convaleſcence, ſont retombées au bout d'un mois dans la même maladie, à cauſe du mauvais régime dont elles uſoient, & de la grande quantité de vin pur qu'elles buvoient, ce qui leur a été pour l'ordinaire funeſte. J'ai même vu cette eſpece d'inflammation revenir trois ou quatre fois dans une année & même plus ſouvent dans l'endroit où elle s'étoit d'abord formée; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire que ceux qui en ont été une fois attaqués préviennent les rechutes, en ſuivant un régime exact & en uſant d'une nourriture convenable.

Ceux qui meurent d'une inflammation de poumons, ſont étouffés par la matiere qui eſt logée dans les véſicules & dans les bronches, & qu'ils ne peuvent rejetter par le moyen de la toux. Dans la diſſection des cadavres, on trouve les poumons enflés & auſſi durs que le foie, & lorſqu'on les met dans l'eau ils vont au fond, parce que leurs vaiſſeaux ſont remplis d'un ſang épais & ténace. J'ai auſſi vu des poumons couverts de petits abſcès & de petits tubercules fort durs, & la pleure enflammée, gangrénée & adhérente à leur ſubſtance. Je ſai auſſi qu'on a trouvé des concrétions polypeuſes dans la veine pulmonaire & dans la grande artere, qui ont empêché le cours du ſang dans les poumons, & occaſionné une inflammation à cauſe de la trop grande quantité de ſang qui s'y étoit amaſſée.

### *CURE.*

Comme la ſtaſe du ſang auſſi-bien que l'interruption & l'inégalité de ſon cours ſont l'unique cauſe prochaine de cette maladie, le point le plus important de la cure eſt d'en faciliter la circulation & d'en détruire la ſtaſe; ce qu'on peut exécuter en ſatisfaiſant aux indications ſuivantes.

1°. Il faut empêcher la ſtaſe ou la ſtagnation du ſang de faire de plus grands progrès. 2°. Délayer & diſſoudre la viſcoſité qu'on remarque dans le ſang des perſonnes attaquées de la pleuréſie. 3°. Ramollir & relâcher la partie affectée, que les ſpaſmes, la douleur & l'affluence des humeurs ont roidie, afin que la matiere de l'obſtruction puiſſe ſe diſſoudre & être miſe en mouvement par l'action du ſang artériel. 4°. Faciliter par le crachement l'excrétion de la matiere ſanglante & purulente, qui ſéjourne dans les bronches des poumons, & prévenir par ce moyen la formation de l'abſcès & de l'empyeme.

Il n'y a rien de plus utile pour prévenir l'inflammation, que la ſaignée, & elle eſt d'autant plus ſalutaire qu'on l'emploie plus promptement. Il faut ouvrir la veine du bras du côté affecté, & tirer beaucoup de ſang ſi la pléthore eſt conſidérable, & que le ſang circule avec impétuoſité. On doit même la réitérer ſi la séroſité du ſang eſt ténace & viſqueuſe, & la reſpiration difficile, ſurtout ſi l'on ſoupçonne une ſtagnation inflammatoire profonde.

Comme de tous les remedes internes ceux qui font le plus de bien ſont ceux qui rendent le ſang, la ſéroſité & les humeurs plus déliées & plus fluides, qui ont la vertu de diſſoudre celles qui ſont épaiſſes, & d'exciter en même-tems une légere diaphoreſe ; rien n'eſt plus propre pour cet effet qu'une infuſion en forme de thé faite avec des feuilles de véronique, de cerfeuil & de ſauge, de chacune deux poignées ; de racine de régliſſe, une once, & de graine de fenouil deux dragmes, dont on donnera fréquemment au malade quatre ou cinq taſſes.

Il uſera enſuite de la potion réſolutive & diaphorétique ſuivante.

Prenez *d'eaux de chardon-béni*, *de ſcabieuſe*, *de fleurs de ſureau*, & *d'acacia*, } *de chaque, deux onces* ;
*eau thériacale, demi-once* ;
*de vinaigre diſtilé, une once* ;
*de pierres d'écreviſſes, une dragme* ;
*d'antimoine diaphorétique, deux ſcrupules* ;
*de ſirop de coquelicot* ou *de ſafran, qu'on préparera avec une once de ſucre diſſous* ; & *huit grains d'extrait de ſafran*, } *deux dragmes.*

On prendra toutes les deux heures deux ou trois cuillerées de cette compoſition alternativement avec la poudre ſuivante.

Prenez *d'antimoine diaphorétique*, ou *de céruſe d'antimoine*, *de pierres d'écreviſſes*, *de mâchoire de brochet*, *de dent d'hippopotame*, *de ſolution d'yeux d'écreviſſes*, } *de chaq. une dragme* ;
*de nitre purifié, deux dragmes* ;
*de cinnabre, un ſcrupule.*

Mêlez & faites une poudre dont la doſe eſt de demi-dragme.

Lorſque la nature eſt languiſſante & la pleuréſie épidémique & d'un mauvais caractere, on ajoutera à cette poudre du camphre, qui a beaucoup de vertu pour réſiſter à l'inflammation, & pour empêcher qu'elle ne faſſe plus de progrès. On obſervera ſeulement qu'il ſuffit d'en donner la doſe d'un demi-grain, & de boire pardeſſus une émulſion préparée avec les quatre ſemences froides majeures, de chardon-marie, de noyaux de pin, avec une décoction d'orge & de corne de cerf.

Une choſe qui eſt encore très-propre à adoucir la violence des douleurs, & à relâcher la trop grande tenſion des fibres, c'eſt une veſſie qu'on remplira de drogues émollientes, telles que les fleurs de ſureau, de melilot, de bouillon blanc, de camomile, de mauve, de lis blancs, des quatre graines carminatives & de ſafran, cuites dans du lait, qu'on tiendra continuellement ſur la partie malade. C'eſt avec beaucoup de raiſon qu'Arétée, *Lib. I. Acut.* ordonne dans la cure de la pleuréſie, d'appliquer ſur la partie affligée une veſſie remplie d'huile chaude, pourvu que la fomentation ne ſoit point d'une peſanteur capable d'augmenter la douleur.

Ce remede eſt très-efficace pour calmer les douleurs, faciliter la reſpiration & préparer la matiere à l'expectoration, qu'on peut avancer au moyen du looch ſuivant.

Prenez *d'huile d'amandes douces, demi-once* ;
*de blanc de baleine, deux dragmes* ;
*de ſafran, dix grains* ;
*de ſirop violat*, & *de ſucre candi*, } *de chaq. une once & demie.*

Faites un looch, dont on prendra ſouvent quelque peu dans du gruau d'avoine, ou dans du petit-lait doux.

*Précautions & obſervations pratiques.*

Le point le plus important de la cure conſiſte dans la ſaignée, & voici ce dont nous avertit Arétée ſur ſon ſujet, *Lib. I.*

« Les fievres pneumoniques ne permettent pas qu'on diffère à y remédier promptement par des remedes efficaces. Il eſt abſolument néceſſaire d'ouvrir dès le premier jour la veine du bras, & lorſque le ſang aura coulé quelque peu, il faut donner aux forces du malade le tems de ſe rétablir. Il faut réitérer l'opération quelque-tems après, ſuppoſé que le malade puiſſe y réſiſter, ſinon on attendra juſqu'au lendemain. »

En effet, la ſaignée eſt non-ſeulement utile aux jeunes gens, mais encore aux vieillards, parce qu'ils ont une plus grande quantité de ſang, lequel étant beaucoup plus épais & plus ténace, cauſe des inflammations plus violentes & plus difficiles à diſſiper : c'eſt pourquoi on peut la réitérer ſuppoſé que les forces le permettent. On doit ſurtout faire enſorte de proportionner la ſaignée aux forces & à la quantité du ſang des malades ; car ſi on en tire plus qu'il ne faut, non-ſeulement on empêche l'expectoration, mais on rend encore la ſtaſe du ſang qu'on veut détruire plus forte, & alors on eſt cauſe que la maladie dégénere en un ſphacele. Lors, au contraire, que la ſaignée n'eſt point aſſez forte, elle ne produit point d'effet, & le ſang trouvant plus de place ſe jette avec plus d'impétuoſité ſur la partie affectée, & la ſtagnation, de même que l'inflammation augmentent.

On doit avoir grand ſoin dans la pleuréſie & dans la *péripneumonie* de tenir le ventre libre, & faire enſorte que les inteſtins ſoient exempts de ſpaſmes, comme Trallien & Hippocrate, *Lib. III. de Morb.* le conſeillent. « Il faut, dit ce dernier, purger les malades dans les cinq premiers jours, & même copieuſement, car par ce moyen les fievres ſont moins violentes & les douleurs plus légeres. » Je trouve à propos qu'on ſe ſerve pour cet effet de lavemens émolliens & parégoriques préparés avec de l'huile d'amandes douces, afin d'évacuer le ventre & de relâcher les contractions ſpaſmodiques des inteſtins. « Il ne faut point négliger, dit Arétée, d'appliquer des remedes convenables aux

« parties inférieures, & il faut introduire dans le fon-
« dement des hommes & dans la matrice des femmes
« de l'huile de rue. » Ce remede peut aussi avoir lieu lorsque les gros intestins sont resserrés par les spasmes, ou lorsque les femmes sont attaquées d'une passion spasmodique utérine.

Trallien, *Lib. VI.* recommande extremement & avec raison dans ces sortes de maladies inflammatoires, les boissons aqueuses miellées, aussi-bien que la crême d'orge bouillie avec des amandes douces, dont il ordonne de boire copieusement. « Ne manquez pas, dit-
« il, d'employer toujours l'eau tiede en même-tems
« que les alimens & les autres potions. On ne sauroit
« trouver, continue-t-il, aucun remede plus convena-
« ble aux pleurétiques, quand même ils seroient atta-
« qués d'une fievre violente. » Hippocrate fait aussi toujours l'éloge de son gruau d'orge, & j'ose assurer que l'eau tiede est préférable à tous les autres remedes par l'expérience que j'en ai faite. Il n'y a rien de meilleur pour délayer les humeurs qu'une décoction d'avoine ou d'orge à laquelle on ajoutera une quantité convenable de miel de Prusse, & de petit-lait doux; car plus on boit, mieux on s'en trouve, surtout lorsque la sueur est abondante.

On doit s'abstenir dans les fievres inflammatoires, de quelque espece qu'elles soient, & encore plus dans la fievre pneumonique, d'un régime trop chaud, tant par rapport au lit, que par rapport au logement & aux boissons. On doit pareillement craindre le froid & les liqueurs froides, & bannir généralement de la cure tous les remedes qui excitent avec trop de force les urines, les sueurs & les selles, de peur que les humeurs lymphatiques qui doivent détruire la stase, ne se portent ailleurs. Hippocrate, *Lib. III. de Morbis*, nous avertit au sujet de l'excrétion par le bas-ventre « que lors-
« qu'il sort une grande quantité de matiere par bas
« après le cinquieme jour, cette évacuation cause la
« mort au malade, parce que les parties supérieures se
« dessechent & les crachats ne peuvent plus sortir. Il
« ne faut pas cependant que le ventre soit trop pares-
« seux, de peur que la fievre ne devienne trop aiguë, ni
« trop lâche, pour que les crachats puissent monter en en
« haut, & que les forces du malade se conservent. » Lors, cependant que le ventre se lâche de lui-même deux, ou même quatre fois, on ne doit point l'empêcher.

On se sert ordinairement pour appaiser les douleurs aiguës d'anodyns & d'opiatiques. On doit cependant s'en abstenir, surtout à l'égard des vieillards, lorsque les humeurs sont épaisses & l'inflammation profonde.

« Fuyez, dit Trallien, le diacod & le philonium, car
« ils sont très-dangereux, parce qu'ils rendent l'éva-
« cuation des humeurs très-difficile & détruisent entie-
« rement les forces. »

Lorsque les jeunes gens sont attaqués de douleurs trop violentes, on ne doit point se hasarder d'employer d'autres remedes calmans que ceux qui sont préparés avec du pavot, comme est l'émulsion composée avec la graine & le sirop de pavot, ou le diascordium de Fracastor, auxquels on aura toujours soin de joindre les nitreux & les diaphorétiques.

On emploie extérieurement avec beaucoup d'utilité, outre les remedes que nous avons recommandés plus haut pour appaiser les douleurs & pour aider la transpiration, une fomentation avec la graisse de chapon chaude; dans une once de laquelle on fait fondre une demi dragme de camphre.

On ne doit point employer trop-tôt, c'est-à-dire, dès les premiers jours, les remedes doux & expectorans, mais seulement lorsque la matiere est cuite, visqueuse, fluide & propre à être évacuée: autrement elle se jette en plus grande quantité sur les poumons. Quelques-uns trouvent à propos qu'on prenne beaucoup de blanc de baleine, qu'ils croyent très-propre à dissoudre le sang: mais j'ai remarqué que le soulevement de cœur qu'il cause le rend plus nuisible qu'utile, & d'ailleurs il n'a pas tant de vertu pour dissoudre que le vinaigre avec les pierres d'écrevisses.

Lorsque l'inflammation cesse dans un jour critique au moyen d'une sueur abondante, comme cela arrive très-souvent, à moins qu'elle ne soit empêchée par un mauvais traitement; que la respiration devient plus libre, le corps plus tranquile & que les forces augmentent; il convient d'user encore quelque tems de délayans & de diaphorétiques, en observant de ne les point donner trop souvent. On doit aussi observer un régime exact, ne prendre pas plus de nourriture qu'il ne faut, & que l'estomac qui est affoibli n'en peut supporter, afin de détruire les restes de la maladie & d'empêcher une rechute. HOFFMAN.

### *De la Pleurésie.*

On dit qu'un malade a la pleurésie lorsqu'il a une fievre aiguë continue, avec un pouls dur, une douleur aiguë poignante, inflammatoire, qui augmente beaucoup durant l'inspiration, qui diminue dans l'expiration ou lorsqu'on retient son haleine, ou lorsque le thorax restant immobile, la respiration est principalement aidée de l'action des muscles du bas-ventre, avec une toux presque continuelle qui cause de grandes douleurs, & met le malade en danger d'être suffoqué.

Si ces symptomes sont accompagnés de crachats qui sortent des poumons, on donne à ce mal le nom de pleurésie humide; ou de seche, lorsque ce dernier symptome ne paroît point.

Il n'est point de partie des tégumens internes du thorax qui ne soient susceptibles de cette maladie: ainsi la pleure, le médiastin, & conséquemment sa partie antérieure, postérieure, droite & gauche, supérieure, inférieure, extérieure, en sont indifféremment le siége; cependant ce mal affecte particulierement les côtés.

Lorsque la douleur se fait sentir à la membrane qui tapisse intérieurement les côtes, c'est une vraie pleurésie; & au contraire c'en est une fausse, quand la douleur plus profonde attaque les muscles intercostaux & les parties dont ils sont recouverts.

Cette maladie afflige principalement les adultes, ceux qui sont d'un tempérament sanguin, qui font bonne chere, boivent beaucoup de bon vin, qui font beaucoup d'exercice, qui sont rarement sujets à des rôts acides, qui ont quelque disposition à des maladies inflammatoires, surtout au printems, lorsqu'une grande chaleur succede à un froid violent; en hiver quand on s'expose à un vent froid, piquant & brûlant; alors la pleurésie qui n'est causée par aucune autre maladie, s'appelle *idiopathique*.

Mais on lui donne le nom de symptomatique, lorsqu'elle vient à la suite d'une maladie inflammatoire dont la cause matérielle a été mise en mouvement & transportée dans les lieux dont nous avons parlé.

Ce mal a pour causes antécédentes,

1. Tout ce qui peut produire une inflammation quelconque.
2. Tout ce qui détermine cette cause générale, principalement à la pleure, comme la nature du malade, la rigidité des arteres intercostales, dont le diametre est fort étroit, une maladie précédente qui laisse après elle une indisposition, d'où naissent les mêmes effets, comme le calus, le skirrhe de la pleure, son adhérence aux poumons, la nature d'une maladie épidémique dominante, l'air froid poussé avec force par des fentes étroites, & dont on reçoit l'impression sur le corps à nu & fort échauffé par le travail ou par le feu; toutes boissons froides avidement prises & en grande quantité, quand on a chaud, le vent du Nord qui est très-froid pendant l'hiver.
3. Le transport d'une matiere inflammatoire, ichoreuse,

purulente, prédominante auparavant dans toute la machine ou dans quelqu'une de ses parties, & déposée dans ces parties là par quelque cause que ce soit, comme on le remarque dans la rougeole, la petite vérole, dans les ulceres avec tumeur, dans de grands & de larges ulceres qui disparoissent tout-à-coup, leur matiere étant absorbée par les veines.

Cette histoire, le cours de ce mal, la dissection des cadavres des pleurétiques, font voir clairement que c'est une inflammation sanguine qui a son siége dans les petites arteres des parties décrites, & qui est occasionnée le plus souvent par une fievre.

De-là il est facile de déduire l'histoire de cette maladie. Elle commence souvent par un grand & extraordinaire appétit, par le froid, le frisson, la foiblesse, la lassitude & la fievre; dans son progrès la chaleur devient insensiblement ardente; la douleur poignante, de foible qu'elle étoit, devient plus violente, la respiration est fort lésée; dans son état la fievre est violente, mais se manifeste moins, parce que la respiration est gênée & étouffée par la véhémence de la douleur, ce qui induit souvent le Medecin à des erreurs honteuses. Elle finit par des événemens d'autant plus variés, qu'ils dépendent de plusieurs causes, mais surtout des divers changemens de l'inflammation, que nous avons spécifiés dans l'Article *Inflammatio*, de la nature du lieu où réside le mal, & de la considération des circonstances suivantes: plus il y a de parties affectées à la fois; plus la circulation se fait avec force & vitesse; ou plus la maladie principale a de malignité, plus tous les symptomes sont pernicieux; & surtout plus la respiration, le pouls ainsi que les excrémens s'éloignent de leur état naturel.

La pleurésie, de même que toutes les autres inflammations, se guérit, dégénere en d'autres maladies ou cause la mort.

Dans ses commencemens & tandis qu'elle est encore simple, elle se dissipe par le secours de la nature ou de l'art.

La nature la guérit ou par une heureuse résolution, ou par la coction & l'évacuation de sa cause.

Par résolution, si les humeurs qui circulent sont douces, si leur cours est modéré, si la cause de l'obstruction n'est point opiniâtre & si l'obstruction est petite; car alors la bénignité des symptomes apprend qu'il n'y a rien à faire, si ce n'est d'aider la nature par un régime léger, par des apéritifs extremement doux & des fomentations douces & émollientes.

La pleurésie se guérit par la coction & l'excrétion de sa cause.

1. Toutes les fois que dans un tems favorable il coule des vaisseaux hémorrhoïdaux, une suffisante quantité de liquide bien conditionné.
2. Toutes les fois qu'avant le quatrieme jour l'urine est abondante, épaisse, hypostatique, qu'elle sort goutte à goutte, qu'elle est un peu rouge, qu'elle dépose un sédiment blanc & calme la maladie, cette urine est un signe de guérison, même dans la pleurésie seche.
3. Lorsqu'il sort par les selles avant le quatrieme jour une abondance de matiere jaune & bilieuse qui soulage le malade.
4. Lorsqu'il commence à paroître avant le sixieme jour autour des oreilles ou aux jambes, des abscès ichoreux, purulens, fistuleux qui coulent long-tems.
5. Lorsque le point de côté passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pésanteur douloureuse dans ces parties.
6. Quand les crachats sont très-abondans, soulagent le malade, ne sont point accompagnés de catarrhe, ressemblent à du pus, acquierent bien-tôt ou avant le quatrieme jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'est point interrompue, ou reparoît aussi-tôt qu'elle a été supprimée, car par-là le malade est hors de danger le neuvieme ou le onzieme jour.

Lors qu'après avoir exactement observé les signes de la pleurésie, on est sûr qu'elle est dans l'état qu'on vient de décrire, loin de rien remuer ou changer, il n'y a qu'à continuer ce que la nature a commencé. Il faut donc s'abstenir de saigner, d'évacuer & prendre garde d'occasionner aucun changement. Il suffit d'user d'un régime mou & léger; le corps & l'esprit doivent être tranquiles; l'air doit être tempéré dans sa chaleur & dans son humidité. Il faut laisser à la nature le soin du sommeil, ou ne le procurer que par de doux somniferes: les médicamens doivent être émolliens, très-liquides & très-peu apéritifs. Il faut ensuite pourvoir à chaque évacuation, d'où la guérison dépend.

Toutes les fois donc qu'il coule dans un tems favorable des vaisseaux hémorrhoïdaux une quantité suffisante de liqueur bien conditionnée, il faut appliquer à l'anus des fomentations qui amollissent, relâchent, ouvrent les vaisseaux, ou les sangsues si cela ne suffit pas.

Lorsque l'urine est abondante, épaisse, hypostatique & telle qu'on l'a déja décrite, on doit appliquer les mêmes fomentations aux reins, au périnée, à l'hypogastre, on doit user de diurétiques apéritifs, entretenir l'air un peu moins chaud, éviter la sueur & les autres évacuations, & donner au malade des lavemens adoucissans & diurétiques.

Lorsqu'il sort par les selles dans la pleurésie avant le quatrieme jour une grande quantité de matieres jaunes & bilieuses qui soulagent le malade, on doit appliquer sur le bas-ventre des fomentations semblables, prendre des lavemens laxatifs & les garder long-tems & user d'un régime laxatif.

S'il commence à paroître avant le sixieme jour autour des oreilles ou aux jambes, des abscès ichoreux, purulens, fistuleux, qui coulent long-tems, & que l'on vienne à découvrir la partie affectée, le malade doit user d'un régime léger, fluide, doux, aromatique, un peu vineux, se tenir en repos, & user de médicamens émolliens & légerement apéritifs. On doit encore traiter le lieu vers lequel la matiere s'est déterminée, par le sucement, les relâchans, les irritans & les apéritifs, afin qu'il résiste moins & qu'il attire davantage; user d'apéritifs un peu forts, de remedes savoneux, hépatiques, de lavemens & de fomentations de même nature, & après avoir fait l'ouverture de l'abscès, le tenir quelque tems ouvert par l'usage des suppuratifs.

Lorsque la douleur passe à l'épaule, à la main, au dos, avec un engourdissement & une pesanteur douloureuse dans ces parties, outre les remedes communs, il faut appliquer sur les parties où la douleur s'est jettée des fomentations émollientes & chaudes, les frotter doucement & les irriter par des emplâtres un peu attirantes.

Enfin quand les crachats sont très-abondans & soulagent le malade, qu'ils ne sont point accompagnés de rhume, qu'ils ressemblent à du pus, qu'ils acquierent bien-tôt ou avant le quatrieme jour une couleur blanche, quand cette évacuation n'est point interrompue, ou reparoît peu de tems après avoir été supprimée, il faut mettre en œuvre tout ce que nous avons indiqué pour la vraie *péripneumonie*. Voyez *Peripneumonia*.

On guérit la pleurésie par le secours de l'art, sans occasionner d'autres maladies, par la méthode suivante.

Lorsque la pleurésie est récente, qu'elle est accompagnée avant la fin du troisieme jour de symptomes fâcheux, qu'elle est seche, & qu'elle se trouve dans un corps robuste qui a fait beaucoup d'exercice, d'un tempérament sec, que la coction & la résolution ne se font point, & qu'il n'y a point d'espérance qu'elles se fassent, il faut,

1°. Faire à un grand vaisseau une large ouverture pour en tirer promptement une grande quantité de sang; le malade doit se tenir en repos & être couché sur le dos, crainte de tomber en défaillance, & pendant que le

sang coule, il doit en accélérer la sortie par la vitesse de la respiration, en toussant & en soupirant. On fomente & on frotte doucement en même tems la partie affectée. On doit laisser couler le sang jusqu'à ce que la douleur ait diminué considérablement, ou jusqu'à ce que le malade soit prêt à tomber en défaillance. On doit réitérer la saignée suivant que les premiers symptomes pour lesquels on l'a faite reparoissent avec plus ou moins de violence. On ne doit la cesser que lorsque le sang n'est plus couvert d'une pellicule blanche.

2°. Il faut aussi avoir recours à des fomentations, à des bains tiedes, à des linimens, à des emplâtres dont l'utilité consiste à relâcher, résoudre, adoucir & détourner la douleur. Voyez *Inflammatio*.

3°. Il ne faut pas oublier de donner intérieurement les délayans, les résolutifs, les laxatifs, les adoucissans, les rafraîchissans, les anodyns chauds en grande quantité. On les détermine aussi au lieu affecté, on les varie suivant que les phénomenes changent, en choisissant toujours avec soin ce qu'il y a de plus opposé à la putréfaction.

4°. Il faut user d'un régime léger, mou, rafraîchissant, anti-phlogistique.

5°. Eviter tout ce qui desseche, échauffe & augmente la circulation, comme la chaleur de l'air, du soleil, du feu, du lit, des alimens, des remedes.

On peut préparer une fomentation de la maniere suivante.

Prenez *de feuilles de mauve*, *de guimauve*, *de pariétaire*, } *de chaque, deux poignées*;
*de pavot rouge*, *de jusquiame*, } *de chaque, une poignée*;
*de fleurs de sureau*, *de camomile*, *de mélilot*, } *de chaque, trois onces*.

Le tout mis en décoction dans du lait doux, servira de fomentation.

Prenez *de sucre de Saturne, deux dragmes*;
*de vinaigre, six dragmes*;
*d'huile de roses tirée par infusion, une once*;

Faites-en un liniment.

Où,

Prenez *d'onguent populeum, deux onces*;

Ou,

*d'emplâtre de diapompholyx, quantité suffisante*.

Etendez-le sur du chamois, & appliquez-le sur les côtés.

Prenez *de feuilles de tussilage*, *de mauve*, } *de chaque deux poignées*;
*de fleurs de pavot rouge*, *d'althæa*, } *de chaque une poignée & demie*;
*de racine de persil*, *de salsepareille*, } *de chaque trois onces*;
*de graine de lin broyée, quatre dragmes*;
*de laitue*, *de chardon de Notre-Dame*; } *de chaq. une once*;

Mettez le tout en décoction dans une assez grande quantité d'eau, pour qu'il en reste trois pintes.

On en boira deux onces par heure.

Prenez *des quatre semences froides, grandes & petites, de chaque trois dragmes*;
*de la graine de pavot blanc, deux onces*;

Mêlez le tout avec de l'eau d'orge; & faites selon l'art une émulsion, sur quatre onces de laquelle vous ajouterez,

*de nitre pur, une dragme & demie*;
*de sirop de capillaire, une once*;

On en boira une once par heure, & même par quart-d'heure.

Prenez *d'eau distillée de fleurs de pavot rouge*, & *de sureau*, } *de chaque huit onces*;
*d'eau distilée de bourache, cinq onces*;
*d'yeux d'écrevisses, deux dragmes*;
*de sel de prunelle, une dragme*;
*de sirop de fleurs de pavot rouge*, & *de pavot blanc*, } *de chaque une once*;

Mêlez.

On en boira deux onces par demi-heure.

Quant au tems pendant lequel il faut continuer l'usage de ces remedes, on se regle sur l'opiniâtreté, la rémission, ou la guérison de la maladie.

Cette maladie dégénere en d'autres, 1°. Quand le lieu enflammé suppure, ce que l'on connoît, 1°. par les signes que nous avons indiqués dans l'Article *Inflammatio*. 2°. Par la douleur, la toux, & la fievre qui persévèrent au-delà du quatrieme jour 3°. Lorsqu'on ne voit aucune apparence de résolution & de guérison. 4°. Lorsqu'on sait que le traitement requis a été négligé.

On sait que l'abscès se forme par les signes que nous avons décrits au mot *Inflammatio* : mais principalement en ce cas, par des frissons fréquens & qui redoublent sans cause manifeste, & par les signes décrits au mot *peripneumonia*. On sait même par-là qu'il est déja formé, & quelquefois il s'évacue par les poumons, sous la forme de crachats.

Quand l'abscès s'est crevé par la propre action du pus qu'il contenoit; ce pus s'épanche dans la cavité de la poitrine, qui en est toute innondée de plus en plus, à proportion que l'ulcere lui fournit de nouvelle matiere, ce qui consume toute l'habitude du corps. On peut connoître que ce malheur est arrivé par les signes qui ont déja précédé, par le mal qui dure au-delà du quatorzieme, par la rémission subite & le retour soudain des simptomes. De-là naît la phthisie.

Aussi-tôt donc qu'on connoît par les signes dont nous avons parlé, qu'il s'est formé un abscès dans le lieu enflammé, il faut brûler avec des caustiques le lieu où l'on sait que le malade sentoit auparavant de la douleur, l'ouvrir environ jusqu'à la pleure, le tenir ouvert par des suppuratifs, afin que la matiere déterminée au-dehors par le jeu des poumons, s'éloigne de la pleure, & ne donne point lieu à l'empyeme : ensuite on amollit le même endroit jusqu'à ce qu'on l'ait entierement nettoyé.

Mais s'il paroît que l'apostume est déja crevé & l'empyeme déja formé, il faut sur le champ ouvrir la poitrine, en tirer le pus, & guérir la plaie, par le régime & les médicamens convenables. Voyez *Inflammatio* & *empyema*.

La pleurésie dégénere aussi en une autre maladie, lors par exemple, que le lieu affecté devient skirrheux, calleux, ou que le poumon adhere à la pleure; & lorsque ce dernier malheur arrive, il occasionne l'asthme, une difficulté de respirer, une toux seche, principalement après avoir mangé ou agi, ce que l'on connoît par la présence de ces accidens, sans aucun signe d'abscès ou d'empyeme, & sur-tout s'ils durent long-tems, sans que le mal augmente.

Si

Si ce mal une fois connu peut être guéri, ce n'est que par une vie dure, laborieuse, par le grand air, par l'exercice & sur-tout par celui du cheval.

Quelquefois aussi la gangrene survient d'abord au côté enflammé, & se communique bientôt après aux poumons, à cause de la proximité du lieu.

Ce dernier mal naît, ou de la violence de la pleurésie, ou de la matiere acre & putride qui l'accompagne.

On connoît qu'il doit arriver, & qu'il commence déja, par différens signes : si les crachats sont purulens, bilieux, ronds, quelque peu sanglants, d'un noir de suie, bourbeux, fétides; si l'on entend du bruit dans la poitrine; si le visage est triste, si les yeux sont d'un jaune tirant sur le rouge, poudreux, obscurcis, si la nature des crachats varie au commencement; en ce cas, on meurt souvent le troisieme ou le cinquieme jour. S'il y a râle, si les crachats sont totalement supprimés, ou sortent avec peine; si le pouls est languissant, l'urine enflammée; s'il y a un cours de ventre liquide, fétide, putride, symptomatique; s'il survient une grande *péripneumonie*; si une nouvelle attaque succede à la premiere; si le sang tiré par la saignée est très-vermeil, sans pellicule inflammatoire, quoiqu'on l'ait fait sortir de la veine de plein jet par une large ouverture, & qu'on l'ait reçu dans un vase fort net, si l'expectoration étant supprimée, la difficulté de respirer subsiste ou augmente avec douleur, pesanteur de poitrine, un pouls dur, petit, vif & beaucoup d'ardeur; ces symptomes devenans le cinquieme jour plus violens, causent la mort le septieme; si l'urine est fort rouge, obscure, avec un sédiment changeant & confus, on meurt dans l'espace de quatorze jours; si l'hypostase est noire & ressemble à du son, la mort est plus prompte; si l'inflammation qui étoit légere dans son commencement, augmente le cinquieme ou le sixieme jour; le danger paroît le septieme & le douzieme, & rarement on guérit, si ce n'est après le quatorzieme; enfin si le dos, le côté, & l'épaule, deviennent rouges & enflammés avec de grandes douleurs & un cours de ventre verd & très-fétide.

Si la foiblesse, la grande douleur, la matiere qui ne peut être évacuée, la trop grande contraction & crispation des vaisseaux, l'usage excessif des remedes chauds, rendent la pleurésie seche, & qu'en même tems la douleur monte aux parties supérieures; si la langue paroît tout-à-coup seche, couverte d'ordure, livide, noire, avec une bulle de même couleur; si l'on voit, dis-je, tous ces signes, ou plusieurs ensemble, la maladie est pour l'ordinaire mortelle par elle-même, se guérit difficilement, & cause le plus souvent la mort: mais la gangrene survenant au côté malade, ou au poumon qui lui est contigu, elle cause la mort.

Lorsqu'on voit par ces signes qu'on est menacé de ce malheur, si le malade a encore quelque force, il faut sur le champ mettre en œuvre les plus puissans moyens; car il ne faut rien attendre des forces de la Nature, ni des petits remedes.

En ce cas, il faut donc aussi-tôt enfoncer profondément dans la partie affectée un fer ardent pour brûler les croûtes gangrénées, les couvrir ensuite de forts mondicatifs, & les échauffer sans cesse par des fomentations très-pénétrantes; après quoi il faut boire copieusement des liqueurs délayantes, apéritives, anti-septiques & sudorifiques; car s'il est un moyen d'adoucir un mal aussi cruel, c'est sans doute celui que je viens d'indiquer:

Pour cet effet,

Prenez *des feuilles de scordium*,
*d'alliaire*,
*de marrube blanc*, } *de chaq. deux onces*;

Mettez ces drogues en décoction dans deux pintes d'eau,



dans laquelle vous mettrez,

*d'oxymel scillitique*, *huit onces*;
*de nitre*, *trois dragmes*;
*de vinaigre thériacal*, *une once*.

On en boira deux onces très-chaudes tous les quarts-d'heures.

Mais si les symptomes de la pleurésie viennent d'une cause inflammatoire très-violente, & ne cedent ni aux secours de la Nature, ni aux plus forts antipleurétiques, s'ils disparoissent ensuite tout-à-coup, sans cause, en tant qu'ils dépendoient de l'inflammation, le pouls demeurant petit, vif, intermittant, & la respiration foible & fréquente, avec des sueurs froides, il est sûr que la partie enflammée est déja gangrénée, ce qui occasionne bientôt le délire, & ensuite la mort, surtout si le thorax est en même tems de couleur livide. La même chose arrive lorsqu'en crachant des matieres bilieuses, la douleur s'appaise sans raison; car alors il survient également un délire qui annonce que la gangrene va faire périr le malade.

La pleurésie se termine par la mort, quand elle vient d'une inflammation si violente & si douloureuse, que le thorax n'ayant plus aucun mouvement, le cours du sang est arrêté; ce qui fait naître en peu de tems une *péripneumonie* mortelle.

De-là il est aisé de voir pourquoi la *péripneumonie* vient à la suite de toutes les violentes pleurésies, pourquoi ce mal est ordinairement mortel aux vieillards, aux femmes en couche ou enceintes, pourquoi en serrant le thorax par des bandages la douleur se calme, de façon qu'elle devient supportable. BOERHAAVE, *Aphorismes*.

PERIPSYXIS, περίψυξις; le même que *Perfrictio*.

PERIPTOSIS, περίπτωσις; hasard ou accident fortuit qui fait quelquefois découvrir des remedes pour les maladies.

PERIPYEMA, περιπύημα; amas de matiere dont une partie est environnée.

PERIRRHEDES, περιῤῥηδὲς; courbé ou rompu de tous côtés ou de tous sens. Il signifie aussi saupoudré ou arrosé. HIPPOCRATE.

PERIRRHEPSIS, περίῤῥεψις; la déclinaison d'un bandage, qui s'écarte de sa vraie situation, soit d'un côté ou de l'autre. HIPPOCRATE, *de Officina Medici*.

PERIRRHOEA, περίῤῥοια, de περιῤῥέω, *couler de toutes parts*; écoulement copieux des humeurs ou de la matiere morbifique de toutes les parties du corps vers les émonctoires par où elles doivent s'évacuer, ou l'évacuation même.

PERISCELES, περισκελὲς, est une épithete qu'Hippocrate donne à un remede pour signifier qu'il est fort, irritant ou poignant.

PERISCEPASTRUM. Voyez *Catholceus*.

PERISCYPHISMUS.

Cette opération, qui, suivant l'étymologie du mot, consiste dans une incision autour du crane, se pratique sur ceux qui sont affligés de fluxions copieuses sur les yeux, dont la matiere est fournie par un grand nombre de vaisseaux profondément situés. Dans cette maladie les yeux du malade sont exténués, petits, foibles, & leurs angles corrodés; les paupieres sont ulcérées, & leurs poils tombent: ils rendent des larmes claires, acres & brûlantes: le malade est aussi affligé d'une douleur de tête aigue & profonde, & il éternue avec violence sans discontinuer. Il faut dans ce cas commencer par raser la tête, & faire une incision transverse de la tempe gauche à la droite, en évitant les muscles temporaux. On doit borner cette incision aux parties qui n'ont point un grand degré de mouvement: on la fera, par exemple, un peu au-dessus du front, en observant

d'éviter la future coronale. Léonide veut qu'on faſſe cette inciſion au milieu du front. Après avoir découvert l'os, on écartera les levres de la plaie avec des tentes ou une grande quantité de charpie : mais on appliquera ſur les extrémités de la plaie un appareil convenable, qu'on trempera dans du vin & de l'huile. Lorſqu'on s'appercevra que l'inflammation commence à diminuer, on râclera l'os juſqu'à ce qu'il commence à ſe couvrir de chair ; & l'on achevera la cure avec des poudres incarnatives. Telle eſt celle que l'on prépare avec deux parties de fleur de farine & une partie de colophone ; la poudre appellée *pulvillus capitalis*, & les compoſitions ſarcotiques de pierre ponce ; car lorſque la peau s'eſt épaiſſie au moyen d'une pareille cicatrice, les orifices des vaiſſeaux ſe ferment, & la fluxion ne revient plus. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap. 7.*

PERISPHALSIS, περίσφαλσις, de περισφάλλομαι, *rouler ;* mouvement circulaire qu'on fait faire à un os luxé, afin de le réduire.

PERISSOSIS, περίσσωσις, de περισσὸς, *ſurabondant ;* redondance ou plénitude ſuperflue des humeurs. HIPPOCRATE.

PERISTALTICUS, de περιςέλλω, contracter, reſſerrer; *périſtaltique.* On donne le nom de *périſtaltique* au mouvement vermiculaire des inteſtins qui ſert à pouſſer les excrémens dehors.

PERISTERON eſt le nom que Dioſcoride, *Lib. IV. cap. 6.* donne à la verveine, *verbena.*

PERISTOLE, περιςολὴ, ſignifie dans Hippocrate, *de Decenti habitu*, un habillement décent & modeſte. Il ſignifie auſſi la faculté compreſſive des fibres animales & le mouvement périſtaltique des inteſtins.

PERISTOMA, tunique veloutée des inteſtins.

PERISYSTOLE ; repos qui eſt entre la ſyſtole & la diaſtole, c'eſt-à-dire, entre la contraction & la dilatation des arteres.

PERITERION, *le trépan perforatif.*

PERITEXIS, περίτηξις, *colliquation.*

PERITONÆUM, περιτόναιον, de περιτείνω, tendre à l'entour ; *péritoine.*

Après avoir levé par la diſſection les muſcles du bas-ventre, on découvre d'abord une enveloppe membraneuſe très-conſidérable, immédiatement adhérente à la ſurface interne des muſcles tranſverſes, & à celle de tout le reſte de la cavité du bas-ventre, dont elle couvre & enveloppe les viſceres comme une eſpece de ſac. On lui a donné le nom de *péritoine*, fait d'un verbe Grec qui ſignifie *tendre à l'entour.*

Le *péritoine* en général eſt une membrane d'un tiſſu aſſez ſerré, néantmoins très-ſouple, capable d'une grande extenſion, après laquelle il peut encore reprendre ſon étendue ordinaire, ou celle qu'il avoit déja eue. C'eſt ce que l'on voit dans la groſſeſſe, dans l'hydropiſie, & dans ceux qui ont le ventre gros par embompoint ou par réplétion.

Il paroît composé, ſelon ſon étendue en largeur, pour le moins de deux portions, l'une interne & l'autre externe ; leſquelles portions pluſieurs Anatomiſtes ont priſes pour une duplicature de deux lames membraneuſes réellement diſtinguées. Mais, à proprement parler, il n'y en a qu'une qui mérite le nom de lame membraneuſe ; ſavoir, la portion interne, qui fait comme le corps du *péritoine.* La portion externe n'eſt qu'une eſpece d'apophyſe fibreuſe ou folliculeuſe de l'interne. On l'appelle aſſez convenablement le tiſſu cellulaire du *péritoine.*

La vraie lame membraneuſe, communément appellée lame interne, eſt fort liſſe & polie du côté qui regarde la cavité & les viſceres du bas-ventre ; & on trouve ſa face ou ſurface interne toujours mouillée d'une séroſité qui paroît ſuinter par des pores preſque imperceptibles.

On découvre ces pores en renverſant une portion du *péritoine* ſur le bout du doigt, & en la tirant là-deſſus de côté & d'autre ; car alors on apperçoit les pores dilatés & des gouttelettes en ſortir très-diſtinctement, même ſans microſcope.

Les ſources de ces gouttelettes & de cette séroſité de la face interne du *péritoine*, ne ſont pas encore bien connues. Peut-être ſe fait-elle par la tranſſudation ou par une tranſpiration, telle qu'on l'obſerve dans l'ouverture des animaux nouvellement tués. Les grains blanchâtres qu'on y trouve dans certains ſujets morts de maladie, ne décident rien pour les glandes que l'on prétend y être dans l'état naturel.

Le tiſſu cellulaire ou la portion externe du *péritoine*, eſt fort adhérente aux parties qui forment les parois internes de la cavité du bas-ventre. Il n'eſt pas d'une égale épaiſſeur par-tout. Dans quelques endroits il y en a très-peu, & même il n'en paroît rien du tout, comme aux portions tendineuſes ou aponévrotiques de la face interne des muſcles tranſverſes, & de la face inférieure du diaphragme.

Dans d'autres endroits il a plus d'épaiſſeur, & forme des cellules épanouies en feuillets très-fins, qui deviennent quelquefois ſi larges & ſi épais par la maladie, qu'on les prendroit pour autant de lames particulieres.

Il y a des endroits où ce tiſſu reſſemble entierement à une membrane adipeuſe, y étant rempli de graiſſe, comme du côté & autour des reins, le long des portions charnues des muſcles tranſverſes, auxquels il eſt adhérent. Son épaiſſeur environne tout-à-fait certaines parties, comme la veſſie, les uréteres, les reins, les vaiſſeaux ſpermatiques, &c. c'eſt ce qu'on appelle communément & improprement la duplicature du *péritoine.*

Le tiſſu cellulaire, outre ſes différentes épaiſſeurs, a auſſi des allongemens auxquels on a donné le nom de production du *péritoine.* Il y en a deux qui accompagnent & qui enveloppent les cordons des vaiſſeaux ſpermatiques dans l'homme, & les cordons vaſculaires, vulgairement ligamens ronds de la matrice. Il y en a encore deux autres qui paſſent ſous les ligamens de Fallope ou ligamens tendineux des muſcles du bas-ventre, avec les vaiſſeaux cruraux qu'ils enveloppent, & ſe perdent enſuite inſenſiblement à meſure qu'ils deſcendent.

On peut encore ajouter à ces quatre allongemens de ce tiſſu cellulaire du *péritoine* un cinquieme, qui s'étend ſur le cou de cette veſſie ; & peut être un ſixieme qui accompagne enſuite le rectum. Tous ces allongemens vont au-dehors de la cavité du bas-ventre, & peuvent être appellés externes, pour les diſtinguer d'autres qui vont en-dedans & qu'on appelle internes.

Les gros vaiſſeaux ſanguins ; ſavoir l'aorte & la veine cave, ſont auſſi renfermés dans l'épaiſſeur de la portion cellulaire du *péritoine.* En un mot ce tiſſu enveloppe immédiatement & en particulier les parties & les organes que l'on dit être communément ſitués dans la duplicature du *péritoine.*

La vraie lame ou portion membraneuſe du *péritoine* eſt attachée par l'intermede de la portion cellulaire à la ſurface interne de la cavité du bas-ventre : mais elle n'accompagne pas naturellement dans l'homme les allongemens externes de la portion cellulaire. Elle couvre ſimplement la baſe ou l'origine de ces allongemens, ſans interrompre ni changer le niveau de la ſurface.

Cette portion a auſſi des allongemens, mais bien différens de ceux de la portion cellulaire ; car ils vont de dehors en-dedans, c'eſt-à-dire, de la convexité du grand ſac de la poitrine ils s'avancent dans la cavité même du ſac, les uns plus, les autres moins, & cela en différentes manieres, à peu près comme ſi un gros ballon étoit enfoncé par différens endroits de ſa convexité du dehors en-dedans, & que ces enfoncemens s'avançaſſent dans la cavité du ballon. On peut au lieu d'un gros ballon ſe repréſenter une groſſe veſſie.

De ces allongemens internes ou enfoncemens de la vraie

lame ou portion membraneuſe du *péritoine*, les uns ſont ſimplement repliés en maniere de duplicature, les autres ſont épanoüis en forme de poches ou de bourſes renversées, qui enveloppent quelque viſcere; d'autres ſont d'abord produits par une duplicature, & ſe terminent enſuite par un écartement cave qui enferme auſſi quelque organe; quelques-uns ſont étendus alternativement en ſimples duplicatures & en cavités particulieres : enfin il y en a qui ne font qu'une légere éminence dans la cavité du grand ſac du *péritoine*.

On peut rapporter à la premiere de ces quatre ou cinq eſpeces d'allongemens ou productions internes du *péritoine*, les ligamens membraneux du bas-ventre, comme ceux du foie, du colon, &c. la ſeconde eſpece ſe préſente dans la membrane externe du foie; la troiſieme dans le méſentere; la quatrieme dans le méſocolon; la cinquieme ſur les reins & ſur les uréteres.

La portion cellulaire du *péritoine*, outre ſes allongemens externes dont j'ai parlé ci-deſſus, en a encore autant d'internes que la portion membraneuſe dont ils occupent toute les duplicatures, & garniſſent toutes les cavités du côté des viſceres, que ces cavités enveloppent.

Les uſages du *péritoine* en général paroiſſent aſſez évidens par l'expoſition que je viens d'en donner; les principaux ſont de tapiſſer la cavité du bas-ventre, d'envelopper comme dans un ſac commun les viſceres contenus dans cette partie; de leur fournir des tuniques ou enveloppes particulieres, de former des allongemens, des ligamens, des attaches, des replis, des gaines, &c.

La roſée fine qui ſuinte par-tout de la ſurface interne du *péritoine*, empêche les inconvéniens qui pourroient arriver par le frottement continuel & les ballottemens plus ou moins conſidérables auxquels les viſceres du bas-ventre ſont exposés en partie naturellement, & en partie à l'occaſion des différens mouvemens externes.

*Nota*. C'eſt ordinairement la coutume de montrer, avant que d'ouvrir le *péritoine*, quatre cordons ligamenteux nommés vaiſſeaux ombilicaux, parce qu'ils tiennent à l'ombilic, & que trois de ces cordons ont été réellement vaiſſeaux dans le fœtus; ſavoir une veine ombilicale & deux arteres.

Trois de ces cordons ou ligamens ombilicaux ſont renfermés & ſoutenus dans la duplicature d'un allongement membraneux, que le *péritoine* jette du côté de la cavité du bas-ventre en maniere de faulx. Winslow, *Anatomie*.

PERIZOMA, de περιζώννυμι, ceindre; *Baudrier*, *Bandage*.

PERLA, *Perle*. Voyez *Concha Margaritifera*, & *Margaritæ*.

PERNA, eſpece de poiſſon à coquille. Voyez *Pinna*.

PERNIO. *Engelure*.

Ces ſortes de tumeurs viennent ordinairement aux mains & aux piés, à l'occaſion d'un froid exceſſif, & elles ſont accompagnées de rougeur, d'inflammation, de chaleur, de demangeaiſon, de vives douleurs, outre qu'elles privent la partie affectée de ſon mouvement. Il ſurvient quelquefois des puſtules, & pour lors l'ulcération pénétre bien avant dans les chairs. L'humeur qu'elles rendent eſt quelquefois un peu fétide, & ſemblable à du pus, ou à de la ſanie; & l'inflammation dégénere ſouvent en ſphacele. Ces ſymptomes me font croire qu'on peut regarder les *engelures* comme une eſpece d'inflammation, d'autant plus qu'elles excitent comme les autres inflammations un ſentiment de chaleur, qu'elles ſe terminent par une réſolution ou ſéparation, ou dégénerent en gangrene & en ſphacele.

On peut connoître les *engelures* à différens ſymptomes: 1°. On obſervera les ſignes ordinaires de l'inflammation. 2°. On s'informera ſi les parties affectées n'ont point ſouffert du froid, ſoit en voyage, ou dans des expéditions militaires entrepriſes durant l'Hiver. 3°. Si le malade ne ſe ſent point des demangeaiſons accompagnées de chaleur & de douleurs aiguës, & ſi la partie n'eſt point roide & inſenſible.

Lorſque les *engelures* s'enflent & deviennent rouges, ſi la partie conſerve le ſentiment & le mouvement, ſans aucun dégré de chaleur & de douleur conſidérable, la maladie n'a rien de dangereux : lors au contraire que les *engelures* ſont livides, que la partie eſt roide, engourdie, & affectée de douleurs aiguës, il eſt à craindre qu'elles ne dégénerent en gangrene, ou tout au moins en des ulceres profonds. Lorſqu'il s'éleve ſur la peau des puſtules pareilles à celles que cauſent les brûlures, c'eſt un ſigne que la gangrene n'eſt pas éloignée. Enfin lorſque la partie perd le ſentiment, & devient molle, flaſque, livide ou fétide, on a lieu de ſoupçonner une mortification ou un ſphacele.

Le froid eſt la principale cauſe des *engelures* ; car un froid violent non-ſeulement reſſerre de même que dans les autres inflammations, les petits vaiſſeaux ſanguins, mais épaiſſit encore le ſang qu'ils contiennent. Il n'eſt aucun dégré de cette maladie dont on ne puiſſe rendre raiſon en le regardant comme une conſéquence de ces cauſes.

Les Naturaliſtes ne ſont point encore d'accord ſur la véritable nature du froid, qu'on regarde communément comme l'effet d'une privation de chaleur : mais je croirois plutôt que quelques particules ſalines, dures, acres & inflammables, dont la chaleur entretenoit la molleſſe, la ſubtilité & la volatilité, ſont de nouveau condensées & endurcies par le froid. Toutes les fois donc que ces particules viennent à s'inſinuer dans les pores du corps, elles rétréciſſent les petits vaiſſeaux ſanguins, ceux-ci venant à ſe rompre, le ſang s'épanche & s'épaiſſit. C'eſt ce qui fait, je crois, que la peau du viſage, des levres & des autres parties découvertes s'entr'ouvre & eſt continuellement affectée d'une douleur aiguë, lorſque le froid eſt violent. Plus le mouvement du ſang & la chaleur ſont foibles dans une partie, plus le ſang circule lentement dans ſes vaiſſeaux. On ne doit donc pas s'étonner que les *engelures* affectent plus ſouvent les mains, les doigts, les piés, les orteils, les talons, le nez & les oreilles que les autres parties du corps, & qu'elles ne ſoient pas toujours également violentes. Le froid eſt quelquefois ſi exceſſif qu'il interrompt la circulation du ſang ſur toute la ſuperficie du corps; ce qui ne manque pas de tuer le malade, qu'on dit communément être mort du froid.

Les *engelures* violentes ne ſont preſque jamais ſans quelque danger, & ce danger, de même que la violence des ſymptomes ſont d'autant plus grands, que la partie a plus ſouffert du froid. Le danger eſt auſſi-bien plus grand lorſque la main entiere, ou le pié a ſouffert de l'inclémence du froid, que lorſqu'il n'a affecté qu'un doigt ou un orteil. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux eſt, que ceux qui ont une fois eu des *engelures*, ſont ſujets preſque toutes les années à des inflammations & à des douleurs, ou lorſque le froid eſt exceſſif, à des ulceres malins, à des gerçures, & même à la gangrene. Enfin lorſqu'on traite mal les *engelures*, qu'on les expoſe tout d'un coup à la chaleur, ou au feu, ou qu'on les enveloppe dans des linges très-chauds, il eſt à craindre que la partie ne devienne noire, flaſque & putride, & qu'après avoir perdu tout ſentiment, elle ne contracte un ſphacele.

Il s'enſuit donc que la principale partie de la cure conſiſte à rendre au ſang la fluidité qu'il a perdue, & à lui faire reprendre ſon cours, à quoi l'on ſatisfait par une méthode différente de celle qu'on emploie dans les autres inflammations. Car les applications chaudes, qui ſont ſalutaires, & même abſolument néceſſaires dans celles-ci, ſont extremement pernicieuſes dans les *engelures*. Il n'eſt pas sûr non plus d'expoſer au feu ou à la chaleur, ceux qui ont eſſuyé un froid exceſſif, à cauſe que les viciſſitudes ſoudaines du chaud & du froid produiſent ſur le champ une mortification. Il paroît donc plus sûr & plus convenable de conduire le malade dans un lieu frais ou tempéré, de lui ordon-

ner d'exercer continuellement ses membres, & ensuite de l'exposer peu-à-peu à un plus grand dégré de chaleur. Si le malade est trop foible pour s'exercer lui-même, on frottera la partie affectée avec de la neige, ou de l'eau froide, qui lui paroîtra chaude; au moyen de quoi on détachera les particules acres & salines qui sont arrêtées dans les pores, & on rétablira la circulation du sang. Dès que le sentiment sera revenu, on appliquera dessus successivement des remedes confortatifs, tels que l'esprit de vin pur, ou mêlé avec la thériaque, l'huile de pétrole & le baume de soufre. après avoir bien frotté la partie malade avec ces remedes, on approchera peu-à-peu le malade du feu, ou bien on le mettra dans le lit, pour tâcher de le faire suer.

On lui fera boire pour cet effet quelques verres de vin chaud, dans lequel on aura fait bouillir de la canelle & du sucre; pour le ranimer, le réchauffer & rétablir la circulation du sang. Il convient aussi de lui donner alternativement avec le vin quelque peu du mélange sudorifique suivant.

Prenez *d'eau de galega*,
*de rue*, &
*de scordium*, } *de chaq. deux onces*;
*d'eau thériacale*, &
*d'eau-de-vie de Matthiole*, } *de chaq. six onces*;
*d'eau prophylactique de Sylvius, demi-once*;
*de mixtura simple*, ou *de teinture besoardique*, *deux scrupules*;
*de sirop de canelle*, &
*de cloux de girofle*, } *une demi-once*.

Mêlez.

On donnera tous les quarts d'heure au malade environ trois cuillerées de ce mélange, & l'on y joindra le vin chaud, jusqu'à ce que la sueur paroisse; supposé qu'on ne puisse point avoir du vin, on lui substituera la biere douce cuite avec de la canelle, du girofle & quelque peu de sucre. On doit user de ces sortes de potions jusqu'à ce que la sueur ait continué pendant demi-heure ou une heure, suivant les circonstances où le malade se trouve. On ne sauroit croire combien cette méthode est prompte & efficace dans le dégré le plus violent de cette maladie, & lors même qu'elle tend à la gangrene. Il est vrai que ces remedes ne sont point absolument nécessaires lorsque les *engelures* sont bénignes, mais ils ne laissent pas d'avoir leur utilité.

Lorsque les *engelures* tendent à suppuration, on doit les traiter de même que les autres abscès récens. On détergera d'abord la plaie avec un onguent digestif, ou avec l'onguent Egyptiac, on la pansera avec l'huile d'œuf & de cire, le baume du Pérou, ou l'essence d'aloès & de myrrhe; & l'on appliquera dessus une emplâtre de saturne ou de litharge. L'huile de myrrhe par défaillance peut avoir son utilité, de même que les souris calcinées, si l'on en croit les *Ephémerides des Curieux de la nature*. Enfin, on appliquera avec succès sur l'ulcere, une compresse trempée dans l'eau de chaux mêlée avec l'esprit de vin camphré, avant ou après l'application des remedes dont on a parlé ci-dessus. Enfin si la gangrene ou le sphacele paroissent, on les traitera de la maniere qu'il convient.

Ceux qui sont sujets aux *engelures* toutes les années vers l'approche de l'Hiver, s'en garantiront en frottant durant cette saison la partie affectée avec de l'huile de pétrole ou de térébenthine : ou, supposé qu'elles commencent de nouveau à paroître, on appliquera sur le talon ou le doigt malade un morceau de vessie trempé dans les huiles dont on vient de parler : mais il faut surtout avoir soin de se garantir du froid. Voyez là-dessus M. A. Severinus, *Diss. de Pernionibus in Lib. de Abscessibus*. HEISTER *Inst. de Chirurg.*

PEROLIDUS, est un terme dont Paracelse & Van-Helmont se servent pour désigner la couche d'air la plus éloignée qui termine l'atmosphere.

PERONÆUS MUSCULUS, *muscle péronier*. Il y a trois muscles à qui on donne ce nom.

Le premier est,

*Le moyen péronier*, communément dit, *péronier antérieur*.

C'est un muscle longuet, situé antérieurement à la partie moyenne du péroné.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues au tiers mitoyen, & même plus, de la face antérieure ou externe du péroné, & à la partie voisine de l'aponévrose tibiale.

Il est pareillement attaché à une production de la surface interne de cette aponévrose, laquelle production va jusqu'à la partie supérieure du tibia, & sert de tendon mitoyen & de cloison entre ce muscle & le long extenseur commun des orteils.

De-là il descend & forme un tendon qui se contourne sur une ligne oblique du péroné, va derriere la malléole externe, & passe par un ligament annulaire qui lui est commun avec le grand *péronier*, & s'attache à la tubérosité de la base du cinquieme os du métatarse, d'où il jette encore une corde tendineuse à la premiere phalange du petit orteil.

*Le petit péronier.*

C'est un petit muscle que l'on prend communément pour une portion du long extenseur commun des orteils, quoiqu'on l'en sépare facilement.

Il est attaché par des fibres charnues le long de presque la moitié inférieure de la face interne du péroné, entre deux lignes osseuses fort obliques de cette face, à côté de la partie inférieure du long extenseur commun des orteils, avec lequel il est simplement contigu.

De-là il descend en se rétrécissant, & passe avec l'extenseur commun par le ligament annulaire commun. En passant par-là il forme un tendon plat, qui après ce passage s'écarte des tendons de l'extenseur, & va s'attacher sur le cinquieme os du métatarse, près de la base de cet os.

Il est distingué d'avec les deux autres *péroniers* par une cloison ou production de l'aponévrose ligamenteuse du tibia.

Le *péronier* moyen sert à fléchir le pié, & à s'opposer au renversement de la jambe dans la station, comme le jambier antérieur. Par son attache à la tubérosité du cinquieme os du métatarse, il fait tourner la plante du pié en-dehors, en même tems qu'il exécute la flexion, quand il agit sans le concours du jambier antérieur. Ce concours lui est aussi nécessaire pour contrebalancer le renversement de la jambe dans la station sur un seul pié.

Le petit *péronier* est un auxiliaire du moyen dans la flexion du tarse, dans le balancement ou équilibre de la jambe, & dans le mouvement qui fait tourner la plante du pié en-dehors. Il ne peut non plus que le moyen, faire les deux premiers de ces mouvemens avec égalité, sans la coopération du jambier antérieur.

La flexion uniforme du pié peut fournir des exemples de toutes les trois especes de levier. La premiere s'y trouve quand on tient le pié en l'air pendant qu'on en fait la flexion; car alors le point d'appui est dans l'articulation, entre les deux extrémités du levier. La seconde y est représentée quand on marche sur les talons ou sur le bout des piés; car alors le fardeau est entre la puissance & l'appui. La troisieme y paroît quand on souleve un fardeau par le bout du pié; car alors la puissance est entre deux.

*Le long péronier*, communément dit, *péronier postérieur*.

C'est un muscle long & comme penniforme, situé le long de l'os péroné.

Il est attaché en-haut à la partie antérieure externe de la

tête du péroné, & à une petite partie voisine de celle du tibia; ensuite à la face externe du cou du péroné, à l'angle externe de cet os, jusques vers le milieu de sa longueur, à la partie voisine de l'aponévrose tibiale, qui sur le même angle fait cloison entre lui & l'extenseur du pouce ou grand orteil.

De-là il se contourne un peu en arriere, suivant le contour de l'os même, & forme un tendon considérable, qui descend derriere l'extrémité inférieure du péroné ou la malléole externe, où il passe par une espece de gouttiere platte, & un ligament annulaire particulier derriere le tendon du moyen *péronier*, qui est enfermé avec lui dans le même ligament. Il passe encore par un ligament annulaire du côté externe de la partie antérieure du calcaneum, & sous la petite tubérosité latérale, quand elle s'y trouve.

Enfin il passe par la gouttiere oblique de la face inférieure de l'os cuboïde, & va s'attacher à l'impression latérale de la base du premier os du métatarse, & un peu à la partie voisine de la base du grand os cunéiforme.

Le corps charnu de ce muscle paroît quelquefois se confondre avec le corps charnu du moyen *péronier*.

Le long *péronier* peut seul étendre le pié quand on le tient en l'air & sans aucune résistance: mais cette extension se fait obliquement en-dehors. Agissant avec les jumeaux & le soléaire, il les détourne dans le même sens; de sorte qu'au lieu d'étendre le pié directement, ils l'étendent obliquement en-dehors.

Le long *péronier* & le jambier postérieur seuls sans le secours des jumeaux & du soléaire, peuvent faire l'extension du tarse ou du pié assez directement: mais ils ne peuvent soutenir presque aucune résistance. Le long *péronier* & les deux autres *péroniers* agissent ensemble également & en même tems, tournent la plante du pié plus ou moins directement en-dehors vers la malléole externe. Winslow, *Anatomie*.

PERONE, os de la jambe, autrement appellé *fibula*. V. *Crus*.

PERPESSIO; en termes de Chymie spagyrique est le traitement des métaux par le feu.

PERPETUATIO, en termes de Chymie, est la réduction d'une substance volatile en un état fixe.

PERSEA, Offic. C. B. P. 441. J. B. 1. 169. Raii Hist. 2. 1552. *Persea arbor*, Ger. 1606. *Persea arbor Clusii*, Park. Theat. 1514. *Prunifera arbor, fructu maximo, pyriformi, viridi, pericarpio esculento butyraceo, nucleum unicum maximum, nullo ossiculo tectum, cingente*, Cat. Jamaic. 185. Raii Dendr. 48. *Ahvacaquanhitl seu arbor querciformis butyraceo fructu*, Hern. 89. Jonf. Dendr. 424. *Ahavacaquahuitl*, Laet. 226. *Pyro similis fructus in nova Hispania nucleo magno*, C. B. P. 439. *Pyri facie aguacat*. J. B. 1. 107. *Nicaraguæ pomum nuce rotundâ*, Ejusd. 1. 210. *Mala Americana pyri facie*, C. B. P. 433. *Poirier d'Espagne*.

C'est un arbre qui ressemble au poirier; il s'étend fort au large & conserve toujours sa verdure; ses feuilles sont semblables à celles du laurier à feuilles larges; ses fleurs approchent beaucoup de celles du *laurus hexapetalus* & naissent en grappes; son fruit a d'abord la figure d'une prune, mais il devient ensuite oblong comme une poire, il est noir, d'un gout agréable, & contient une amande faite en forme de cœur, dont le gout tient beaucoup de celui de la châtaigne ou de l'amande douce.

Il est fait mention du *persea* dans Théophraste, Strabon, Pline, Dioscoride, Plutarque & Galien. Quelques-uns veulent que le *persea* soit le même que le *persica malus*: mais Scaliger fait voir fort au long la fausseté de ce sentiment: bien que Théophraste appelle ces deux arbres du nom de *persea*, la description qu'en donne ce dernier Auteur differe à plusieurs égards de celle de Clusius, que nous avons rapportée ci-dessus, lequel n'en a jamais vu qu'un seul près de Valence en Espagne, où il avoit été apporté de l'Amérique.

Quelques Auteurs ont écrit, à ce que rapporte Dioscoride, que cet arbre est un poison en Perse; mais qu'étant transplanté en Egypte il change tellement de nature, qu'il donne un fruit fort bon à manger. Galien écrit la même chose. Pline rapporte sur la foi de quelques Auteurs, que cet arbre est dans la Perse un poison mortel qui cause des douleurs insupportables; mais que les Rois de Perse l'ayant transplanté en Egypte pour y être employé en qualité de châtiment, le terrein lui avoit fait perdre ses mauvaises qualités; mais cette relation, ajoute-t'il un peu après, est démentie par des Auteurs célebres, qui assurent que cet arbre a été planté à Memphis par Persée. Pline, *Hist. Nat. Lib. XIV. cap.* 13.

Ce dernier sentiment, dit Ray, me paroît le plus vraissemblable, quoiqu'il puisse se faire qu'il y ait en Perse un tel arbre d'une espece toute différente de celle du *persea* d'Egypte; d'autant plus que Rauwolf écrit qu'un Marchand Persan l'informa de la qualité venimeuse du fruit de cet arbre, qu'il appelloit *sepha*. Ray, *Hist. Plant.*

Le *persea* croît dans la Jamaïque; son fruit est bon pour l'estomac. Dioscoride nous apprend que la poudre de ses feuilles arrête les hémorrhagies des parties sur lesquelles on en jette.

Le *Laurus Indica Aldini*, est le *persea* de Clusius.

Ray range sous la classe du *persea* le

*Persicæ nuci similis fructus nucleo venenato Monardi*; J. B.

Ce fruit possede une qualité cathéretique ou plutôt septique; car Monard rapporte qu'un Indien guérit une Négresse dont les jambes étoient couvertes d'ulceres malins & invétérés, en les saupoudrant avec la poudre de ce même fruit, qui consuma les chairs pourries; il vint aussi à bout de les incarner & de les cicatriser en appliquant dessus du coton sur lequel il avoit mis de cette poudre. Ce fruit est très-commun dans les Isles Marguerites, où il sert de nourriture aux habitans. Il est gros comme la pomme d'Adam ou l'orange, & contient un noyau semblable à celui des pêches, lequel étant calciné est bon pour les maladies dont on a parlé. L'amande qu'il contient possede une qualité si nuisible, qu'elle cause sur le champ la mort aux hommes & aux animaux qui en ont mangé, comme si c'étoit du sublimé ou tel autre poison corrosif, sans qu'on puisse y apporter du remede. Il y a apparence, dit Ray, que ce fruit est le même que celui du *manga sylvestris* ou *mangas bravas*, dont Acosta a donné la description. Ray, *Hist. Plant.*

PERSICA, *Pêcher*.

Voici ses caracteres.

Les feuilles sont étroites & oblongues; le calyce est un godet découpé profondément en cinq ou six segmens. Il porte une fleur composée de cinq ou six pétales disposés en roses, (les pétales naissent en-dedans des bords du calyce) & munie de trente étamines; l'ovaire est placé dans le fond du calyce, il est muni d'un long tuyau, terminé par une tête sphérique & inégale; & se change en un fruit charnu, presque sphérique, sillonné dans toute sa longueur, qui contient ordinairement un noyau creusé de fosses assez profondes, dans lequel on trouve pour l'ordinaire une seule amande oblongue; le pédicule est fort court.

Boerhaave compte six especes de *persica*, savoir,

1. *Persica, molli carne, & vulgaris, viridis & alba*, C. B. P. 440. Tourn. Inst. 624. Boerh, Ind. A. 2. 243. *Persica malus*, Offic. Ger. 1258. Emac. 1447. Park.

Parad. 580. J. B. 1. 157. Raii Hist. 2. 1515. *Pêcher.*

Le *pêcher* ne croît pas fort haut, & on le plante communément en espalier; ses feuilles sont longues, étroites & dentelées à leurs bords; ses fleurs sont composées de cinq feuilles d'un rouge pâle; son fruit est couvert d'une laine courte, rempli d'une chair succulente fort agréable, & renferme un gros noyau dur, rougeâtre & creusé de sillons; on le plante dans les jardins; il fleurit au mois de Mars & au commencement d'Avril, & son fruit est mûr aux mois d'Août & de Septembre.

Les fleurs sont seules d'usage en Medecine; elles sont apéritives & légerement purgatives, & on les donne surtout aux enfans pour purger les sérosités & pour tuer les vers. Le fruit est rafraîchissant & humectant, d'un gout fort agréable, mais sujet à se corrompre & à causer des indigestions.

On trouve dans les boutiques un sirop de fleurs de *pêcher*, (*syrupus florum persicorum.*) Miller, *Bot. Off.*

Galien & Paul Eginete rejettent toutes les différentes especes de *pêches*, comme contenant un suc extremement nuisible à l'estomac; de-là vient qu'ils conseillent de les manger au commencement des repas, avant tout autre aliment, & de boire du vin pur par-dessus. Mais je ne vois aucune raison, dit Ray, qui doive nous obliger à rejetter le sentiment de Pline & de Dioscoride, qui assurent que les *pêches* sont bonnes pour l'estomac, pour lâcher le ventre, & qu'on ne peut rien manger de plus innocent. En effet, il n'est pas vraissemblable qu'un fruit aussi savoureux & aussi délicieux, & dont il semble que la nature nous ait recommandé le choix, en le rendant le plus agréable de tous les fruits d'été, soit aussi mal-sain que les Auteurs que nous avons cités, semblent le prétendre. Cela n'empêche pas cependant qu'on ne doive être très-circonspect dans l'usage & dans le choix de cette espece de fruit. Amatus croit que ce que Galien & d'autres ont dit des mauvais effets des *pêches*, doit s'entendre de celles qui ont leur chair excessivement molle; car il en est tout autrement, dit-il, de celles qu'on appelle dureaux (*duracina*) (*pêches* dont la chair est dure & ferme) qui jettent une odeur tout-à-fait agréable, fortifiante, & propre pour ranimer les esprits; car ces dernieres ont une saveur délicieuse, mêlée, d'une certaine austérité qui plaît à l'estomac & le fortifie. Toutes les personnes de qualité, en Espagne & en Portugal, qui se piquent le plus de délicatesse, en mangent au dessert, sans les faire tremper dans du vin, & sans en ressentir aucun mauvais effet.

Les *pêches* confites sont extremement agréables aux malades, surtout à ceux qui sont altérés & qui ont la langue seche, car elles fortifient & rafraîchissent en même-tems; & par-là elles sont extremement salutaires dans les maladies chaudes. Brassavola avoit accoutumé de donner à ses malades une ou deux *pêches* cuites sous la cendre. Amatus assure que ce fruit ainsi préparé flate extremement les malades. Les feuilles ont une amertume qui les rend propres à tuer les vers des enfans, quand on les fait bouillir dans du lait ou de la biere. Galien dit qu'étant pilées & appliquées sur le nombril elles produisent le même effet.

Parkinson assure qu'elles purgent modérément quand on les prend en quantité suffisante; les fleurs operent de la même maniere, & beaucoup plus efficacement que les roses incarnates; on en prépare pour cet effet une conserve qu'on prend le matin à jeun, & un sirop qui satisfait aux mêmes indications. Matthiole dit que les fleurs récentes operent par haut & par bas, & qu'étant mangées en salades, elles évacuent les eaux des hydropiques, mais elles incommodent le malade: l'eau qu'on en tire par la distilation est un cosmétique. La gomme de cet arbre est estimée bonne pour le cours de ventre, pour le calcul, pour la lepre, pour les tumeurs de la gorge, pour l'aspérité de la trachée-artere, pour le crachement de sang, pour les maladies des poumons & pour la dyssenterie. Matthiole prescrit l'amande de ce fruit pour les tranchées & contre l'ivresse; on en prend six ou sept avant que de boire; & pour l'alopécie, on les pile & on les fait cuire dans du vinaigre en consistance de bouillie. L'huile qu'on tire des amandes par expression, étant appliquée sur les tempes excite le sommeil & appaise la migraine; étant bue ou employée dans les lavemens, elle guérit la colique: étant prise au poids de quatre onces, elle soulage ceux qui sont affligés de la passion iliaque & du calcul. L'eau retirée de cinquante noyaux de *pêches*, avec celle de cent noyaux de cerises, & une poignée de fleurs de sureau, macérés dans trois chopines de Malvoisie, enfouis dans terre pendant dix jours dans un pot de grais, & ensuite distilés, chasse le calcul des reins d'une maniere surprenante, ainsi que Matthiole nous en assure. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Persica, vulgaris, flore pleno.* T. 624.
3. *Persica, malus, Swollana*, Munting. Prax. 1. 43.
4. *Persica, Africana, flore incarnato, simplici.* T. 625. *Amygdalus Africana vulgo.*
5. *Persica, Africana, nana, flore incarnato, pleno.* T. 625.
6. *Persica, succo quasi sanguineo.* C. B. P. 440. Boerh. *Index alt. Plant.* Vol. II.

Cet arbre est appellé *Persica* à cause qu'on l'a premierement apporté de Perse. L'infusion de ses feuilles prise à la maniere du thé est purgative, apéritive & bonne pour tuer les vers; ses fleurs produisent le même effet. Son fruit est pectoral, cordial & humectant: son suc est utile dans les fievres ardentes: l'amande est bonne pour la colique & pour les douleurs néphrétiques: l'huile qu'on en tire par expression fait cesser le tintement d'oreilles. *Histoire des Plantes attribuée à* Boerhaave.

Il n'y a point d'arbre plus commun que le *pêcher*, cependant il a fourni à Saumaise la matiere d'une assez longue dissertation. On sait que les Grecs avoient appris par une certaine tradition, que les Persans, ennemis des Egyptiens, s'étoient avisés d'envoyer secretement planter chez eux certain arbre, qu'on appelloit *Persea*, du nom du lieu d'où il est venu, & dont le fruit étoit venimeux. Ils croyoient que les Egyptiens, tentés par la beauté de ce fruit, ne pourroient s'empêcher d'en manger. En effet, ils en mangerent: mais il arriva tout le contraire de ce que les Persans avoient pensé. La bonté du terroir d'Egypte changea de telle maniere ce que ce fruit avoit de nuisible dans son pays natal, que les Egyptiens en purent manger surement. Les Grecs & les Romains qui ont écrit après Theophraste, comme Dioscoride & Pline, ont cru que le *persea* d'Egypte étoit différent du *persica*, c'est-à-dire du *pêcher*; parce qu'ils trouvoient que la description que Theophraste avoit faite du premier, ne convenoit pas au second. Mais ils ne savoient pas qu'il n'y avoit point de *pêcher* dans la Grece du tems de Theophraste; qu'ils y ont été apportés assez tard, & de-là en Italie; & que par conséquent Theophraste en a parlé comme d'un arbre, ou d'un fruit étranger. Saumaise conclut que le *persea* & le *persica* sont le même arbre, de ce que ceux qui les font différens, entre lesquels est Dioscoride, décrivent bien le dernier, mais point du tout le premier, disant seulement, que c'est un arbre particulier à l'Egypte; ce qui est, dit-il, une preuve qu'ils n'avoient pas vu ce prétendu arbre, & qu'ils n'en parloient que par oüi-dire. La seule différence qu'il y a, selon Saumaise, entre ces deux noms d'arbre, c'est que le premier étoit en usage chez les anciens Grecs, & le second chez les nouveaux, aussi-bien que chez les Romains. Il ajoute que ce qui a fait méconnoître le *persea* de Theophraste, c'est que cet Auteur, au lieu de décrire toutes les especes de *pêcher*, n'a décrit que l'abricotier, qui étoit aussi appellé *persea*. Pour le distinguer, on lui donna dans la suite le nom de *persea*

*præcox*; & les Latins l'ont appellé simplement *præcoqua*; d'où les derniers Grecs ont fait Βερίκοκκα, & d'où est venu le François abricots. Le *persea* ou *persica* fut encore appellé *rhodacina* & *rhodacinea*, parce que les premiers de ces arbres avoient été plantés à Rhodes, où Theophraste remarque qu'ils ne faisoient que fleurir, & ne donnoient point de fruit. Mais ce Philosophe pouvoit être mal informé, ce fruit étant encore de son tems tout nouveau en Grece. Il se peut aussi que le terroir où on les mit d'abord, ne leur fût pas propre: mais il y a de l'apparence qu'ils réussirent ensuite fort bien, & que l'on en tira de-là pour en fournir la Grece & l'Italie, où le nom de *rhodacina* leur fut conservé, duquel par un renversement fort ordinaire, on a fait *doracina* & *duracina*, d'où vient le François *dureau*.

Le *pêcher* a pu être encore pris pour un autre arbre, qui est le citronnier; non pour aucun rapport qu'il y ait entre ces deux arbres, ou entre leurs fruits, mais seulement parce que le citronnier, qu'on a appellé *malus Medica*, s'appelloit aussi *malus Persica*. LE CLERC, *Hist. de la Med.* Voyez *Persea*.

PERSICARIA, *Persicaire.*

Voici ses caracteres.

Les fleurs sont disposées en épis aux sommets des tiges & des branches : le calyce est découpé en quatre parties, bien que quelques-uns le prennent pour une fleur à quatre pétales : les étamines sont au nombre de six : l'ovaire, qui est au centre du calyce, est fecond, de figure ovale ou circulaire, & muni d'un pistil découpé en deux levres & dentelé : la semence est plate, & terminée en forme d'ovale. Une membrane environne la tige à l'endroit d'où les feuilles sortent, & les petites branches à l'opposite des feuilles.

Boerhaave compte onze especes de *persicaire*, savoir :

1. *Persicaria, mitis, non maculosa*, C. B. P. 101. M. H. 2. 588.
2. *Persicaria, mitis, non maculosa*, C. B. P. 101. *Flore albo. Persicaria, Antuerpensis, floribus albis*, Lob. Obs. 174.
3. *Persicaria, mitis, maculosa*, C. B. P. 101. M. H. 2. 588. *Persicaria, mitis*, J. B. 3. 779.

Dale paroît regarder cette espece comme une même plante que la premiere.

Cette *persicaire* pousse plusieurs tiges rondes à la hauteur de deux piés ou plus, branchues, noueuses, & couvertes d'une peau fort déliée. Les feuilles sont disposées alternativement, longues & pointues, mais plus larges dans le milieu & plus amples que celles de la *persicaria urens, seu hydropiper*. Elles sont lisses, & marquées au milieu d'une tache noirâtre ou de couleur plombée faite en forme de croissant. Les fleurs naissent aux extrémités des tiges, en forme de gros épis d'un rouge pâle; elles sont petites, munies d'étamines, & contiennent des semences, applaties, anguleuses & pointues. La racine est un amas de fibres; elle croît aux lieux humides, sur le bord des étangs & des fossés, & elle fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles sont d'usage.

Elles sont estimées rafraîchissantes, & bonnes pour les tumeurs, les inflammations, les abscès & les plaies récentes : mais on les emploie rarement. MILLER, *Bot. Off.*

Fuchsius a assuré qu'elle est d'une saveur très-astringente; Césalpin la trouvoit acerbe; Tragus & Lobel aigrelette; pour moi, je n'y ai trouvé qu'un peu d'astringence. Cette plante rougit assez le papier bleu; ce qui fait conjecturer que son sel approche du sel ammoniac, chargé d'une grande quantité de terre, & joint avec un peu de soufre : ainsi cette plante est astringente, déterfive & vulnéraire; elle donne un peu de sel volatil concret par l'analyse. La décoction de toute la plante est bonne pour le cours de ventre & pour les maladies de la peau. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes.*



4. *Persicaria, mitis, maculosa, caulibus & ramis nodosissimis, rubris.*
5. *Persicaria, mitis, cum maculis ferrum equinum referentibus*, T. 509.
6. *Persicaria, urens, seu Hydropiper*. C.B.P. 101. Boerh. Ind. A. 2. 87. *Persicaria non maculata, hydropiper*, Offic. *Persicaria acris, sive hydropiper*, J. B. 3. 780. *Persicaria vulgaris acris, sive hydropiper*, Raii Hist. 1. 182. Synop. 58. *Persicaria vulgaris acris, sive minor*, Park. 856. *Hydropiper*, Ger. 361. Emac. 445. *Potincoba Lusitanis pulgera*, Pis. 221. *An Schovanna-modela-muccu*, H. M. 12. 147. Tab. 76. *Curage.*

Cette plante n'est pas aussi branchue que la *persicaria mitis maculosa*; les feuilles sont longues, étroites à proportion, & semblables aux feuilles du pêcher; ce qui lui a fait donner le nom de *persicaria* : mais elles ne sont point dentelées à leurs bords, ni tachetées comme celles de la *persicaria mitis*, & leur saveur est aussi brûlante que celle du poivre. Les fleurs croissent en épis longs, grêles & lâches; leur couleur est plus pâle que celle de la *Persicaria, mitis, maculosa* : mais elles renferment les mêmes semences. Elle croît aux mêmes lieux qu'elle, & elle fleurit vers le même tems.

Cette plante a toujours passé pour un remede efficace contre le calcul; & M. Boyle, dans son Livre *de l'Utilité de la Philosophie expérimentale*, exalte beaucoup l'eau qu'on en tire par la distilation à cause de ses vertus contre cette maladie. On la recommande encore comme un excellent mondicatif, & comme un remede admirable pour les ulceres invétérés. MILLER, *Bot. Off.*

La curage est d'un gout tout-à-fait acre & brûlant, & rougit vivement le papier bleu. Elle est pleine d'acide, de soufre & de terre. Son sel approche de celui qui résulte du mélange du sel de corail & du sel ammoniac, beaucoup plus chargés d'acide qu'à l'ordinaire.

Cette plante donne par l'analyse chymique beaucoup d'acide, beaucoup d'huile, beaucoup de terre, & un peu de sel volatil concret. La curage est fort déterfive & vulnéraire. On l'emploie dans les lavemens pour la dyssenterie & pour le ténesme. On fait prendre en même-tems un gros de sa poudre en bols, mêlée avec du gros vin cuit en consistance de sirop avec du sucre : cette plante étant pilée & appliquée sur les ulceres, mange les chairs baveuses & les desseche. Pour la jaunisse & les pâles couleurs, au lieu de la faire porter dans les souliers, comme font certaines gens, il faut en faire bouillir une poignée dans un bouillon dégraissé, le passer dans un linge, & y ajouter un demi-gros de tartre calybé. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes.*

Cette plante possede manifestement une qualité chaude & seche, & on l'emploie principalement à l'extérieur pour les plaies, les tumeurs skirrheuses, les ulceres invétérés & autres maladies semblables. SCHRÖDER.

La curage appaise les maux de dents, quand on en met dans leur creux. J. Heurnius guérit avec ce remede une femme qui étoit extremement tourmentée du mal de dents. Il n'y a rien de plus efficace pour chasser les mouches; car en frottant les plaies ou les ulceres des chevaux, ou du gros bétail, avec le suc de curage, on est sûr que les mouches n'en approcheront jamais. TRAGUS. RAY, *Hist.*

7. *Persicaria, frutescens, maculosa, Virginiana, flore albo & carneo, Parkinsonii*, Theat. 857.
8. *Persicaria, minor*, C. B. P. 101.
9. *Persicaria, major, Lapathi foliis, calyce floris purpureo*, T. 510.
10. *Persicaria, salicis folio, perennis*, H. L. 488. *Potamo-*

*geton, salicis folio*, C.B. P. 193. *Potamogeton*, Dod. p. 582.

11. *Persicaria Orientalis, Nicotianæ folio, calyce florum purpureo*, T. Cor. 38. Commel. Rar. 43. Ic. & Descr. T. Voy. 2. 316. Boerhaave, *Ind. alter Plantarum*, Vol. II.

Cette plante est appellée *persicaria*, à cause que ses feuilles ressemblent à celles du pêcher. La sixieme espece est appellée *hydropiper*, de ὕδωρ, *eau*, & πέπερι, *poivre*, c'est-à-dire, *poivre d'eau*, parce que c'est une plante aquatique qui a le gout du poivre.

M. Boyle recommande la premiere espece comme un lithontriptique incomparable. Un Gentilhomme Anglois, dit-il, guérissoit tous ceux qui étoient affligés du calcul avec le suc & l'eau distilée de cette plante, & préparoit tous les ans une grande quantité de cette eau distilée pour l'usage des pauvres. J'ai éprouvé moi-même ce remede, mais sans aucun succès. La décoction des feuilles est bonne pour la diarrhée, la dyssenterie, & pour toutes les maladies de la peau.

Paracelse ayant remarqué des taches sur la seconde & la troisieme especes, les a jugées vulnéraires, & a assuré, qu'étant placées sous la selle, elles garantissoient les chevaux des écorchures qu'elle leur fait pour l'ordinaire. La *persicaire* est un vulnéraire astringent, & un excellent fébrifuge. Elle est bonne pour le crachement de sang, pour l'écoulement immodéré des hémorrhoïdes, des regles & des fleurs blanches : les feuilles pilées & appliquées arrêtent le saignement de nez. La sixieme espece est une plante extremement brûlante, & elle picote la langue lorsqu'on la mâche. Les feuilles étant pilées & appliquées sur la peau, y excitent une inflammation & une exulcération, de même que les escarrotiques. Cette plante déterge les ulceres, étant mêlée avec d'autres substances plus tempérées. Elle échauffe considérablement, & on corrige son acrimonie avec les résines. Etant ainsi préparée, elle est bonne pour l'hydropisie, pour la jaunisse, & pour toutes les obstructions des visceres. Les Chirurgiens s'en servent pour discuter les tumeurs œdémateuses, après les avoir fomentées avec la décoction des feuilles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PERSICUS IGNIS, *feu persique* ; c'est un charbon, suivant Sennert. Mais Avicenne distingue le charbon du *feu persique*, & ne donne ce dernier nom qu'au charbon qui est accompagné de pustules.

PERSISTENS FEBRIS, est une fievre intermittente réguliere, dont les accès reviennent toujours à la même heure.

PERSIUM, le *Pêcher*. Oribase, *Medic. Collect. Lib. I. c.* 63. Voyez *Persica*.

PERSOLATA, le même que *Personata*.

PERSONATA, nom de la *Lappa*. Voyez *Bardana*.

PERSPIRATIO, *perspiration*.

Comme j'ai déja parlé de la *perspiration*, aussi-bien que des organes destinés à cette sécrétion au mot *Cutis*, je me contenterai de remarquer dans cet article, que la *perspiration* est beaucoup moins considérable dans les femmes que dans les hommes ; qu'une excrétion excessive de la matiere perspirable occasionne une grande foiblesse, & à proportion que cet excès est plus grand, des syncopes, & quelquefois des morts subites. Lors au contraire que la *perspiration* vient à diminuer, ou à cesser entierement, les vaisseaux cutanés se dessechent & disparoissent ; en conséquence de quoi les vaisseaux & les glandes destinés à servir de couloirs à la sueur & à l'humeur huileuse dont on a parlé au mot *Cutis*, se dessechent à leur tour ; d'où il arrive que la circulation du sang est altérée, la matiere perspirable acre retenue ; ce qui occasionne des crudités, des fievres, des inflammations & des abscès. Boerhaave, *Inst. Med.*

Il faut savoir de plus, que lorsque les orifices des vaisseaux qui servent à la *perspiration*, & dont le nombre est infini, sont obstrués, le sang que le cœur envoie dans toutes les parties du corps, trouve une plus grande résistance qu'à l'ordinaire ; ce qui est cause que la circulation languit, à moins que la contraction du cœur ne devienne plus forte.

Mais comme la *perspiration* ne sauroit être interrompue que le sang n'augmente, il arrive dans cette occasion que ce fluide retourne plus souvent dans le ventricule gauche du cœur. La contraction du cœur devient donc plus fréquente ; & par une conséquence nécessaire le frottement entre les solides & les fluides venant à augmenter, il en résulte une chaleur à laquelle on donne le nom de *fievre*.

PERTICE CASMIANA ; est le nom d'une composition dont il est parlé dans Marcellus Empiricus, c. 20.

PERTURBATIO ALVI. *Diarrhée.*

PERTUSSIS, *coqueluche.*

Quoique ce mot, dans sa signification véritable & naturelle, ne signifie autre chose qu'une toux violente & terrible, on a cependant coutume de l'approprier à cette espece de toux appellée *coqueluche*, qui attaque principalement les enfans & les jeunes gens, sur-tout dans le Printems & dans l'Automne, qui sont des saisons dans lesquelles elle est ordinairement épidémique. Ceux qui sont affligés de cette maladie ont une toux fréquente & violente durant les paroxysmes de laquelle les organes de la respiration étant non-seulement oppressés, mais encore spasmodiquement affectés, interrompent diversement, suspendent & troublent leurs fonctions respectives : mais le plus souvent le diaphragme entrant dans des mouvemens convulsifs, soit de lui-même, ou à cause de sa correspondance avec les autres parties, prolonge quelquefois si long-tems la systole & d'autresfois la diastole du cœur, que l'inspiration ou l'expiration venant à cesser pour un tems, le malade a toutes les peines du monde à respirer, & paroît être comme suffoqué ; outre qu'en conséquence de la stagnation du sang, son visage contracte une espece de noirceur ; & supposé même que les organes destinés à ces usages ne soient point affectés de mouvemens assez convulsifs pour empêcher les malades de respirer librement, la toux ne laisse pas que d'être très-violente, & de les affoiblir considérablement.

La cause concurrente de la *coqueluche* paroît consister dans ces deux circonstances, que les poumons souffrent une irritation violente & fréquente qui les oblige presque continuellement à se débarrasser par le moyen de la toux, de la matiere qui les incommode ; & que les parties motrices du thorax, c'est-à-dire, les nerfs & les fibres nerveuses étant déja disposées aux spasmes, excitent toutes les fois qu'elles sont ainsi irritées, une toux ordinairement convulsive, & causent quelque indisposition contraire à la respiration.

La matiere, qui selon toute apparence excite les poumons à tousser si souvent, est la sérosité, qui à raison de sa trop grande ténuité, se sépare continuellement de la masse du sang, & affecte les parties de la poitrine, à cause qu'elle passe non-seulement par les arteres trachéales dans la cavité de la trachée-artere, mais encore par les arteres pneumoniques dans tous les vaisseaux voisins qui se trouvent ouverts.

La disposition spasmodique des parties mouvantes, semble, de même que dans les autres maladies convulsives, provenir d'une matiere hétérogene & élastique, qui passe avec le fluide nerveux du cerveau par les nerfs dans les fibres motrices de la poitrine. De-là vient que lorsque les esprits logés dans ces fibres sont excités par les mouvemens violens d'expiration, elles tombent dans des mouvemens convulsifs.

Quant au prognostic de cette maladie, quoique la *coqueluche*

*queluche* soit mortelle, ou très-dangereuse, on ne peut cependant la guérir qu'avec beaucoup de difficulté; & elle cede souvent plutôt au changement de saison, qu'à tous les remedes qui sont en usage.

Les remedes qu'on emploie pour la guérison des autres toux, réussissent rarement dans celle-ci; les Nourrices & les Charlatans se servent de divers remedes, comme de la mousse terrestre & de ses différentes préparations données intérieurement; & supposé que cela ne suffise point, ils tâchent de guérir cette maladie par la peur qu'ils causent aux enfans. Dans les cas où ces moyens sont inutiles, ils rejettent généralement les tisannes, les sirops, les juleps, les décoctions & les autres remedes, soit pectoraux, ou de telle autre nature, attendant que la maladie cesse d'elle-même, ou au moyen du changement de saison.

La mousse terrestre, en tant qu'on peut en juger par son gout, est astringente & contient quelques particules acres qui ont l'odeur du sel volatil. D'où l'on peut conjecturer qu'elle est bonne pour fixer le sang, pour modérer les fluxions séreuses, & pour appaiser la disposition spasmodique des parties, en volatilisant le fluide nerveux. On peut donner la mousse terrestre en forme de poudre, de décoction ou de sirop:

Par exemple,

Prenez *de poudre de mousse terrestre, une dragme*;
*de sucre candi, un scrupule*;

Mêlez ces drogues & partagez-les en quatre doses égales, dont on en prendra une matin & soir dans quelque véhicule convenable.

Ou,

Prenez *de mousse terrestre, une dragme*;
*de lait de soufre, deux scrupules*;
*de semence d'anis en poudre, un scrupule*;

Mêlez & faites six doses égales, dont on en prendra une matin & soir dans quelque véhicule convenable.

Ou,

Prenez *de mousse terrestre, une dragme*;

Faites-la bouillir dans une quantité suffisante de lait; coulez la liqueur & buvez-en matin & soir.

A l'égard de ceux qui n'aiment point le lait, ou qui s'en trouvent mal, on peut préparer pour eux une décoction de mousse terrestre dans de l'eau de fontaine, d'hysope, ou dans telle autre eau pectorale; & leur en donner deux ou trois onces deux fois par jour, après l'avoir édulcorée avec du sucre, ou avec quelque sirop convenable.

Ou,

Prenez *une once de mousse de terre*:

Faites-la bouillir dans deux chopines de quelque eau pectorale, jusqu'à consomption de la moitié;

Ajoutez à la colature une livre de sucre candi, & faites-la évaporer au bain-marie, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance du sucre candi.

Les Empiriques ont une autre méthode de guérir la *coqueluche*, lorsque les remedes ordinaires ne produisent aucun effet. Elle consiste à mettre l'enfant dans la trémie d'un moulin, pour que le bruit & l'aspect des roues l'effrayent. Cette méthode produit souvent son effet sur le champ; ce qui vient sans doute de ce que les esprits animaux étant distraits par la frayeur, abandonnent leurs mouvemens déréglés, & de ce que la matiere qui cause les spasmes est ou dissipée par la frayeur, ou poussée dans des nerfs où elle devient moins incommode.

Mais je n'ai point trouvé de méthode plus efficace pour guérir la *coqueluche*, que de purger d'abord le malade:

Pour cet effet,

Prenez *de sirop de fleurs de pêcher, une cuillerée*;
*d'eau anti-hystérique, un scrupule*;

Mêlez & donnez au malade, en lui prescrivant en même tems un régime convenable.

Ou,

Prenez *de mercure doux, six grains*;
*de scammonée sulphureuse*, &
*de résine de jalap*; } *de chaque trois grains*;

Réduisez le tout en poudre, dont vous donnerez une petite quantité aux enfans de six ans, en augmentant ou diminuant la dose, suivant l'âge du malade.

Réitérez ce purgatif au bout de six ou sept jours.

Supposé, comme il arrive assez souvent, que le malade soit sujet à vomir.

Prenez *d'oxymel scillitique, six dragmes*;
*de sel de vitriol, trois grains*;

Mêlez & donnez aux enfans de six ans. Cette dose servira de regle pour les malades d'un âge différent. J'ai été témoin des bons effets que cette espece d'émétique a produits après avoir été pris tous les matins pendant quatre ou cinq jours consécutifs.

On employe souvent les véficatoires pour la cure de la *coqueluche*; & on les applique quelquefois sur la nuque du cou, quelquefois derriere les oreilles, d'autrefois sur les parties internes des bras, près des aisselles; & lorsque les pustules commencent à disparoître dans ces parties, on en excite dans d'autres.

Le malade usera de la décoction suivante pour boisson ordinaire.

Prenez *de racine de squine, une once & demie*;
*de toutes les especes de sandaux, de chaque une once & demie*;
*de rapure d'ivoire*, &
*de corne de cerf*, } *de chaque trois dragmes*;

Faites infuser ces drogues dans six chopines d'eau de fontaine, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution de la moitié, y ajoutant,

*une once & demie de raisins secs*; &
*trois dragmes de réglisse.*

Ou,

Prenez *d'esprit de gomme ammoniaque, préparé avec le sel ammoniac, une dragme*;
*de sirop de mousse terrestre, trois onces*;
*d'eau anti-hystérique, une once*;

Mêlez & donnez matin & soir une petite cuillerée pour dose.

Ou,

Prenez *de teinture de soufre, deux dragmes*;

Mettez-en trois gouttes sur une cuillerée de sirop de mousse terrestre, & donnez tous les matins cette dose au malade.

A l'égard des enfans d'un tempérament chaud, dont le visage devient extremement rouge, ou plutôt noir durant la toux, je leur ai quelquefois tiré avec succès deux ou trois onces de sang, soit par la saignée, ou au moyen des sang-sues; ensuite de quoi je leur ai donné la poudre suivante.

Prenez *de cloportes vivantes bien nettoyées, deux onces*;
*de semence d'anis pulvérisée, une dragme*;
*de noix muscade, demi-dragme*;
*de sucre rafiné, une once*;

Pilez ces drogues, & versez dessus,

*d'eau d'hyssope, six onces*;

Remuez-les quelque peu avec le pilon, exprimez fortement la liqueur; & donnez-en deux fois par jour deux ou trois cuillerées pour dose. Willis.

Etmuller nous apprend que ceux qui ont la *coqueluche*, toussent si long-tems, qu'ils vomissent à la fin une matiere muqueuse; après quoi ils se sentent soulagés pendant quelque tems, peut-être, pendant une demi-journée, ensuite de quoi la maladie revient à son ordinaire. Walschmied prétend que la *coqueluche* provient de même que la plupart des autres toux, d'une maladie de l'estomac, laquelle est causée, suivant Dolæus, par une matiere acide, épaisse & visqueuse, qui est logée dans ses tuniques. Mais, suivant Etmuller, la *coqueluche* est souvent produite par un certain sel que l'air a communiqué au corps des enfans, & qui coagule la lymphe; au moyen de quoi, celle-ci devenant acre & croupissante, elle affecte le larynx, de maniere à exciter une *coqueluche*, qu'on ne peut guérir, à ce qu'il dit, que par les émétiques: mais beaucoup plus aisément par le vomissement qu'on se procure par le moyen d'une plume trempée dans l'huile.
Sydenham assure que la saignée apporte plus de soulagement dans cette maladie que l'usage des pectoraux, & qu'on peut la guérir par la saignée seule secondée de l'usage des cathartiques, dont on proportionne la dose à l'âge des malades. Il dit aussi que ceux qui ont la *coqueluche* doivent user d'une moindre quantité de liquides qu'à l'ordinaire, & leur substituer une décoction de sarsepareille, de racine de squine, de sandaux, de rapure d'ivoire & de corne de cerf, & d'ingrédiens diurétiques & anti-spasmodiques. Il ajoute que plusieurs personnes se sont bien trouvées de la décoction ou du sirop de castoreum & de safran, aussi-bien que de la décoction des racines de pivoine mâle, de gui & d'hysope.

Fuller dans sa *Pharmacopœa extemporanea*, prescrit la composition suivante pour la maladie dont nous parlons.

Prenez *de cloportes vivantes bien lavées, deux onces*;
*de semences d'anis pulvérisées, une dragme*;
*de muscade, demi-dragme*;
*de sucre blanc, une once*.

Pilez ces drogues ensemble, & versez dessus,

*d'eau de pouliot, six onces*;
*d'eau composée de bryone, &* } *de chaque une once.*
*de pivoine,* }

Exprimez fortement la liqueur, & donnez-en une cuillerée au malade après chaque paroxysme, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Le Docteur Cheyne nous apprend dans son Traité *de la Goute*, que l'usage du sirop suivant pris à tems & répété, guérit infailliblement la *coqueluche*.

Prenez *de cloportes, une quantité suffisante.*

Noyez-les dans du vin blanc, exprimez-en le suc, & ajoutez-y autant de sucre qu'il est nécessaire pour lui donner la forme de sirop.

Les vieilles femmes & les Nourrices estiment beaucoup la racine de navet pour la cure de la *coqueluche*; & l'on assure que le blanc de baleine pris en quantité convenable dans du bouillon, est un remede admirable pour la même maladie. Le bas peuple estime aussi la chair de souris rôtie un spécifique pour la *coqueluche*: & Baglivi nous apprend que la mousse qui croît sur les arbres, surtout sur le chêne, est le remede le plus efficace qu'on ait trouvé jusqu'ici pour la guérir. Quelques-uns recommandent l'*aurum mosaicum* pour le même usage, mais il ne convient qu'aux vieillards. On emploie quelquefois avec succès l'huile de soufre par la campane, le *julapium moschatum*, & le *syrupus ad tussim convulsivam*. D'autres ordonnent le petit-lait récent pour boisson ordinaire.

PERVERSIO, le même que *Diastremma*.

PERVIGILIUM, insomnie ou défaut de sommeil. Ce symptome est très-ordinaire dans les fievres & toujours d'un mauvais présage. Voyez *Pyretos*.

PERVINCA, *Pervenche*.

Voici ses caracteres.

Ses sarmens sont longs & rampans; le calyce est d'une seule piece & divisé en cinq segmens longs & menus. La fleur est un tuyau évasé en maniere de soûcoupe, découpée en cinq parties, & munie de cinq étamines qui portent des sommets barbus. L'ovaire, qui est situé dans le fond du calyce entre deux placenta, est découpé en deux levres, & pousse du centre de son sommet un tuyau cylindrique évasé par le haut en forme de cercle, du centre duquel il sort une aigrete découpée comme la rame d'une plume. L'ovaire devient un fruit à deux siliques, dans lesquelles on trouve deux semences oblongues, sillonnées & presque cylindriques.

Boerhaave compte huit especes de *pervinca*, qui sont,

1. *Pervinca, vulgaris, latifolia, flore cæruleo*, Tourn. Inst. 119. Boerh. Ind. A. 311. *Clematis daphnoides major*, C. B. P. 302. Raii Hist. 2. 1091. Synop. 3. 268. *Clematis daphnoides major flore cæruleo*, J. B. 2. 132. *Clematis daphnoides latifolia sive vinca pervinca major*, Park. Theat. 380. *Clematis daphnoides*, Ger. 747. *Clematis daphnoides sive pervinca major*, Emac. 894. *Grande pervenche.*

Elle croît sur les bords des fossés, mais elle fleurit rarement au mois d'Avril. Elle possede les mêmes vertus que la petite *pervenche*, ce qui fait qu'on peut s'en servir à son défaut.

2. *Pervinca, latifolia, variegata*, T. 120. *Clematis daphnoides, major, flore variegato.*
3. *Pervinca, vulgaris, angustifolia, flore cæruleo*, Tourn. Inst. 120. Boerh. Ind. A. 311. C. B. P. 301. Raii Hist. 2. 1091. J. B. 2. 130. *Vinca pervinca*, Offic. Ger. 747. *Vinca pervinca major*, Ger. Emac. 894. Raii Synop. 3. 268. *Vinca pervinca vulgaris*, Park. Theat. 340. *Clematis daphnoides, vinca pervinca*, Chab. 118. *Pervenche.*

La racine de la *pervenche* eſt fibreuſe & rampante, & pouſſe des tiges menues, grêles & liſſes, des nœuds deſquelles ſortent des feuilles ovales, liſſes, de couleur verte luiſante, & rangées deux à deux, l'une à l'oppoſite de l'autre.

Les fleurs ſortent des nœuds; elles ſont portées ſur de longues queues, ordinairement purpurines, quelquefois blanches, faites à peu près comme celles du jaſmin, mais plus arrondies à leur point. Il leur ſuccede, quoique rarement, deux ſiliques longues & grêles. Cette plante croît aux lieux couverts, & dans les foſſés ſecs, & fleurit en été. Ses feuilles ſont d'uſage.

Cette plante eſt un excellent vulnéraire, & on l'emploie fréquemment dans les potions vulnéraires pour les meurtriſſures, les contuſions, les hémorrhagies internes, le crachement de ſang, l'écoulement immodéré des regles & des fleurs blanches. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante eſt amere & rougit conſidérablemnnt le papier bleu; il y a beaucoup d'apparence que l'huile & la terre dominent dans la *pervenche*. Son ſel approche de l'alun, mais il participe un peu du ſel urineux, & il eſt ſemblable à l'alun avec lequel on mêle de l'urine pour le faire mieux cryſtalliſer. Car,

Par l'analyſe chymique, outre pluſieurs liqueurs acides, on tire de cette plante beaucoup de terre, beaucoup d'huile & très-peu de ſel volatil. La *pervenche* eſt vulnéraire, aſtringente, fébrifuge. Pour le crachement de ſang, pour le flux immodéré des hémorrhoïdes, des regles, des fleurs blanches, on verſe deux pintes d'eau bouillante ſur deux poignées de feuilles de *pervenche*, on couvre le pot, on le retire du feu, & l'on fait boire l'infuſion par verrées. La conſerve & l'extrait de cette plante poſſedent les mêmes vertus. Pour le ſaignement de nez, on met dans cette partie un tampon des mêmes feuilles pilées. Le lait coupé avec la décoction de *pervenche*, eſt fort bon pour les phthiſiques; on ordonne ce lait dans la dyſſenterie, & l'on en fait gargariſer ceux qui ont des maux de gorge. Dans l'hydropiſie on diſtile le lait, après y avoir fait macérer pendant un jour des feuilles de *pervenche*, de tanaiſie & d'eupatoire. Ce lait diſtilé paſſe plus aiſément que le lait coupé. Tournefort, *Hiſtoire des Plantes.*

Les feuilles de *pervenche* gardées dans la bouche arrêtent le ſaignement de nez, ainſi que Coſtæus, *Lib. de Stirp. Differ.* dit l'avoir ſouvent éprouvé. Les feuilles récentes étendues ſur une feuille de papier gris, bien appariées & preſſées, couvertes enſuite de lin cardé, & expoſées à la fumée de l'encens, ayant été appliquées par l'avis d'une vieille femme ſur une tumeur ſcrophuleuſe, elles la diſſiperent en peu de tems, quoiqu'elle eût réſiſté pendant un an à tous les remedes dont un habile Medecin s'étoit ſervi. Cette même femme en avoit guéri une autre quelque tems auparavant, de la guériſon de laquelle on déſeſpéroit. Ray, *Hiſt. Plant.*

4. *Pervinca, vulgaris, anguſtifolia flore albo*, T. 120. *Clematis, daphnoides, minor, flore candido*, C. B. P. 301. *Clematis, daphnoides, flore albo ſimplici*, J. B. 2. 130.
5. *Pervinca, vulgaris, anguſtifolia, flore rubente*, T. 120. *Clematis, daphnoides, minor, flore rubente*, C. B. P. 301. *Clematis, daphnoides, flore purpureo, ſimplici*, J. B. 2. 130.
6. *Pervinca, vulgaris, anguſtifolia, flore pleno, ſaturatè purpureo*, T. 120. *Clematis, daphnoides, flore purpureo pleno*, H. Eyſt. *o.* 1. F. 8. Fig. 5.
7. *Pervinca, anguſtifolia, vulgaris, variegata ex aureo & viridi.*
8. *Pervinca, anguſtifolia, vulgaris, variegata ex argenteo & viridi, flore purpuraſcente, pleno.* Boerhaave, *Index alter Plantarum, Vol. I.*

Le ſuc de cette plante eſt amer, chaud, pénétrant, ſavoneux, apéritif, déterſif, irritant & vulnéraire; auſſi eſt-il extremement propre pour toutes les maladies cauſées par la pituite. Ce ſuc cuit dans de l'eau & bu en bonne quantité, leve les obſtructions de l'utérus, excite les vuidanges & ranime la chaleur naturelle. Les feuilles étant coupées par morceaux, cuites quelque peu & exprimées, rendent un ſuc, qui étans pris le matin à jeun dans du vin, eſt excellent pour le ſcorbut, pour purifier le ſang & nettoyer les premieres voies. Il convient aux filles qui ont les pâles-couleurs & dans la dyſſenterie. Cette plante eſt fort ſalutaire dans la phthiſie & dans les maux de gorge. Les feuilles cuites dans du babeure ſont bonnes pour les fleurs blanches. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PERUNDIS. Voyez *Zenda.*

PERUVIANUM BALSAMUM, *Baume du Pérou.* Voyez *Balſamum.*

PERUVIANUS CORTEX, *Ecorce du Pérou.* Voy. *Quinquina.*

PERYGUA. Voyez *Alaternus.*

PERYSIAS, περυσίας, épithete qu'on donne au vin, pour ſignifier qu'il eſt de la récolte de l'année précédente.

## P E S

PES ANSERINUS, nom du *Chenopodium, pes anſerinus, primum & ſecundum Tabernæmontani.*

Pes Cati, nom de l'*Helichryſum, montanum, flore rotundiore.*

Pes Columbinus. Voyez *Geranium.*

Pes Leonis. Voyez *Alchimilla.*

Pes Leporinus, nom du *Trifolium, humile, ſpicatum, ſive Lagopus.*

Pes Tigridis, nom de la *Sclarea Indica, floribus variegatis.*

PESSARIUM, *Peſſaire.*

C'eſt un remede ſolide qu'on introduit dans les parties naturelles des femmes pour la guériſon de pluſieurs maladies auxquelles la matrice eſt ſujette. Il reçoit différentes formes, & par conſéquent différens noms.

Lorſqu'il eſt long comme le doigt indice, gros comme le pouce, rond & uni, il eſt appellé *peſſarium*, ou *peſſus*, *peſſaire*, & par quelques-uns πριαπισκωτὸς, *priapiſcotos*: mais on lui donne le nom de *naſcalia*, quand il eſt rond comme un nouet. Morelli.

Les *peſſaires* (*a*) ſont du nombre des remedes externes qui ont été employés par Hippocrate.

On appelloit ainſi une eſpece de ſuppoſitoire, que l'on introduiſoit dans le vagin. On les faiſoit avec de la laine ou de la charpie, ou du linge avec lequel on mêloit diverſes choſes, comme des poudres, des huiles & de la cire, &c. On donnoit enſuite à cela une forme ronde & longue comme celle du doigt. L'uſage des *peſſaires* étoit anciennement fort fréquent; on en faiſoit un remede preſque univerſel pour les maladies des femmes. On s'en ſervoit dans l'intention de ramollir, d'adoucir, d'ouvrir, d'attirer, d'irriter, de reſſerrer, de purger & nettoyer la matrice; de la deſſécher, de la contenir, &c. On employoit pour cela tantôt des huiles & des graiſſes, ou des ſucs d'herbes; tantôt des matieres acres & irritantes, comme le nitre, la ſcammonée, le tithymale, les cantharides, l'ail, le cu-

(*a*) Πεσσὸὶ, πρόσθετα, κολλύρια, *peſſi, proſteta, collyria*; on les appelloit auſſi πριαπισκωτὰ, *priapiſcota*, à cauſe de leur figure: mais ce mot ne ſe trouve point dans Hippocrate.

min ; tantôt des aſtringens, comme l'écorce & la fleur de grenades, le rhus ou le ſumach, l'alun, &c. tantôt des aromates, de la myrrhe, du caſtoreum & des plantes odorantes. Il n'eſt point, comme on l'a dit, de maladie de matrice, où l'on n'employât les *peſſaires*.

On remédioit par ce moyen à la ſuffocation qu'on prétendoit que cette partie causât; on provoquoit les menſtrues, ou on les arrêtoit; on apportoit du remede au relâchement, à la chute, à l'humidité ſuperflue, aux ulcérations & aux inflammations de la matrice, à l'hydropiſie de cette partie, aux fleurs blanches & à la ſtérilité ; on facilitoit l'accouchement des enfans morts, on faiſoit ſortir l'arriere-faix, on procuroit les purgations des femmes accouchées, &c. ſans compter qu'on ſe ſervoit auſſi de ce moyen pour faire avorter.

Les Anciens employoient principalement les *peſſaires* ou *tali*, dans les maladies de l'utérus, & ils les diſtinguoient en trois eſpeces, en émolliens, en aſtringens, & en ceux qui ouvrent les orifices des veines. Ils ſe ſervoient des premiers dans les inflammations, les ulcérations, les ſoulevemens, les refroidiſſemens, les mouvemens convulſifs, & les inflammations de l'utérus. Ils préparoient cette eſpece de *peſſaires* avec la cire de tyrrhenie, l'*oleum Cyprinum* ou *Suſinum*, la graiſſe d'oie ou d'oiſeaux, le beurre frais, la réſine ſeche, la moelle de cerf, le fénu-grec & autres ſubſtances ſemblables. Ils ſe ſervoient des troiſiemes pour exciter les menſtrues, & pour guérir les obſtructions ou les contractions de l'utérus. Ils les préparoient avec le miel, l'armoiſe, le dictame, le ſuc de chou, la réglіſſe, le ſuc de poireau, la rue, la ſcammonée, &c. Les *peſſaires* aſtringens ſervoient à des uſages tout-à-fait différens, puiſqu'ils étoient deſtinés à arrêter le flux menſtruel, à reſſerrer l'utérus, & à prévenir ſa chute. La conſiſtance de ces *peſſaires* doit être un peu épaiſſe & forte. On doit enſuite tremper une tente de laine dans les ingrédiens, & l'introduire dans l'orifice de l'utérus, après y avoir attaché un cordon, pour pouvoir la retirer plus aisément quand on le juge à propos. PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap.* 24.

Les Modernes ont négligé mal-à-propos l'uſage de ces ſortes de *peſſaires* pour leur en ſubſtituer d'autres, dont la figure & la matiere varient, ainſi qu'on peut le voir dans la *Planche premiere*. On les emploie principalement contre les chutes de la matrice, & pour remédier à l'incontinence d'urine à laquelle pluſieurs femmes ſont ſujettes. On explique leurs uſages dans les articles des maladies auxquelles ils ſont deſtinés.

PESSOS, *Peſſaire*. Voyez *Peſſarium*.
PESSULUS, *Peſſaire*.
PESTICHIÆ. Voyez *Petechiæ*.

PESTIS, *Peſte*.

La fievre peſtilentielle eſt une fievre très-aiguë, qui doit ſon origine au venin contagieux qui a été apporté des Pays Orientaux; & à moins que la force des mouvemens vitaux ne chaſſe promptement le venin par les bubons & les charbons, elle devient mortelle.

La *peſte* differe des autres fievres contagieuſes, malignes & exanthémateuſes, en ce qu'elle eſt très-aiguë & qu'elle cauſe la mort, quelquefois dès le premier & le ſecond jour. D'ailleurs elle ne naît pas dans nos Pays par la mauvaiſe nourriture, par le mauvais régime ou par la mauvaiſe diſpoſition de l'air; & dans le tems que ce fluide eſt très-ſain, elle prend ſa ſource de la ſeule contagion qui a été apportée des Pays Orientaux qui ſont très-chauds, & qui en ſont infectés. Elle a cela de particulier, qu'elle ne ceſſe point comme les autres fievres, malignes ou putrides, par des ſueurs abondantes, par le flux de ventre, ou par les autres excrétions; mais ſeulement par les tumeurs qu'occaſionne le venin qui eſt pouſſé critiquement vers les parties extérieures & glanduleuſes, & qui dégénerent en abſcès. La fievre peſtilentielle differe encore des autres maladies contagieuſes & pétéchiales, en ce que ſon venin eſt ſi ſubtil & ſi permanent, qu'il s'attache promptement aux choſes poreuſes, & qu'il peut être tranſporté à une très-grande diſtance ſans rien perdre de ſa violence.

Ce venin a enfin cela de particulier, que ſa qualité pernicieuſe non-ſeulement s'adoucit, mais ſe détruit entierement par un froid violent ; c'eſt ce qui fait qu'elle eſt moins fréquente pendant le froid & dans les Pays Septentrionaux, & même qu'elle n'y fait pas tant de ravage que dans ceux qui ſont chauds.

Mais comme dans toutes les fievres malignes & contagieuſes, le venin qu'on reſpire avec l'air ſe mêle avec la liqueur ſalivaire, & déploie ſa violence dans les parties par leſquelles il paſſe, il arrive auſſi la même choſe dans la contagion peſtilentielle. Ce venin attaque d'abord la tête, le cerveau, les nerfs & le fluide nerveux, & cauſe un engourdiſſement de tête, une peſanteur, un aſſoupiſſement & une douleur cruelle, une ſtupeur des ſens, un oubli de toutes choſes, des agitations involontaires, l'inſomnie, & la perte totale des forces. Enſuite étant porté par le goſier dans l'eſtomac, il occaſionne le dégout des alimens, des nausées, des inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, une cardialgie ſymptomatique, des efforts pour vomir, & le vomiſſement même. Il paſſe enſuite dans les membranes de la moelle épiniere & dans les tuniques nerveuſes des arteres, & rend le pouls languiſſant, foible, ſerré, fréquent, & même il cauſe la défaillance. Tous ces accidens ſont des marques & des ſymptomes ordinaires de la *peſte* : ils paroiſſent dès le commencement, & ſont d'autant plus violens & d'une activité d'autant plus prompte, que le venin peſtilentiel ſurpaſſe par ſa malignité le venin des autres maladies contagieuſes & malignes.

Thucydide, *Lib. II. de Bello Poloponeſ.* eſt celui de tous les Hiſtoriens qui nous a donné une relation plus ample & plus détaillée des accidens qui accompagnent cette maladie. On peut voir ce qu'il en dit dans la deſcription qu'il fait de la *peſte* qui ravagea l'Attique, & que nous rapporterons ici.

« Je me contenterai de dire ce que c'étoit, comme ayant « vu moi-même cette maladie, & en ayant vu d'autres « attaqués; cela pourra ſervir de quelque inſtruction à « la poſtérité, s'il arrive qu'elle revienne jamais. Premierement, cette année fut exempte de toute autre « maladie; & lorſqu'il en arrivoit quelqu'une, elle dégénéroit en celle-ci. A ceux qui ſe portoient bien, « elle prenoit tout d'un coup, & ſans que rien y donnât « occaſion, par un grand mal de tête, avec des yeux rouges & enflammés, la langue ſanglante, le goſier de « même, une haleine infecte & une reſpiration difficile, ſuivie d'éternuemens & d'une voix enrouée. De-« là deſcendant dans la poitrine, elle cauſoit une toux « violente : quand elle attaquoit l'eſtomac, elle le faiſoit ſoulever, & cauſoit des vomiſſemens de toutes « ſortes de biles avec beaucoup de fatigue. La plupart « des malades avoient un hoquet, ſuivi d'une convulſion « violente qui s'appaiſoit aux uns pendant la maladie, « à d'autres long-tems après. Le corps qui n'étoit point « pâle, mais rougeâtre & livide, étoit couvert d'élevures & de puſtules, & ne paroiſſoit pas fort chaud « au toucher; mais brûloit tellement au-dedans, qu'on « ne pouvoit ſouffrir ni la couverture, ni le drap, ſi « bien qu'il falloit demeurer nu. On prenoit un plaiſir infini à ſe plonger dans l'eau froide ; & pluſieurs « qu'on n'avoit pas eu ſoin de garder, ſe précipiterent « dans des puits, preſſés d'une ſoif qu'on ne pouvoit « éteindre, ſoit qu'on bût peu ou beaucoup. Ces ſymptomes étoient ſuivis de veilles & d'agitations continuelles ſans que le corps s'affoiblît, tant que la maladie étoit dans ſa force : car on réſiſtoit au-delà de « toute apparence ; de ſorte que la plupart mouroient « au ſeptieme ou au neuvieme jour de l'ardeur qui les

« brûloit, sans que leurs forces fussent beaucoup diminuées. Si l'on passoit ce tems-là, la maladie descendoit dans le ventre; & ulcérant les intestins, causoit une diarrhée immodérée qui fit mourir presque tous les malades d'épuisement; car la maladie attaquoit successivement toutes les parties du corps, commençant par la tête; & si l'on échappoit au commencement, le mal gagnoit les extrémités. Il descendoit tantôt dans les bources, tantôt sur les doigts des piés & des mains; & plusieurs en guérirent en perdant l'usage de ces parties, & quelques-uns même celui de la vue. Quelquefois revenant en santé, on perdoit la mémoire jusqu'à se méconnoître soi-même & ses amis. La maladie donc, ajoute-t'il peu après, laissant à part beaucoup d'accidens extraordinaires, qui étoient différens dans les différens sujets, étoit en général accompagnée des symptomes dont nous venons de faire l'histoire. Il n'y eut pendant ce tems-là aucune des maladies qu'on regarde comme des maladies ordinaires; & s'il en paroissoit quelqu'une, elle dégénéreroit en celle-là. Quelques-uns périrent faute de secours, & d'autres, quoiqu'on en eût beaucoup de soin. On ne trouva aucun remede qui pût les soulager; car ce qui faisoit du bien aux uns, nuisoit aux autres. Il n'y eut aucun corps foible ou vigoureux qui résistât à cette maladie : mais ils moururent tous, quelque chose qu'ils fissent pour leur guérison. Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'étoit d'un côté le désespoir qui s'emparoit quelquefois d'abord de ceux qui en étoient atteints, & faisoit qu'ils s'abandonnoient eux-mêmes & ne vouloient rien faire pour leur guérison; & de l'autre, que la contagion gagnoit ceux qui assistoient les malades, & c'est ce qui fit le plus grand dégat. »

Les symptomes dont la *peste* est accompagnée ne sont pas toujours les mêmes: mais ils varient suivant les tempéramens & la disposition des corps, & il est nécessaire que le Medecin en connoisse la différence & qu'il l'examine attentivement. Tout ceux qui ont écrit sur la *peste* assurent d'un commun accord, que les personnes d'une habitude spongieuse, poreuse & grasse, d'un tempérament sanguin & phlegmatique, les femmes, les jeunes gens & les enfans, ceux qui sont d'un naturel timide, les pauvres & ceux qui suivent un régime mal-sain, les personnes adonnées à la crapule & qui passent les nuits dans la débauche, sont plus promptement & plus dangereusement attaqués de cette maladie, que ceux qui sont d'un naturel courageux & intrépide, d'une complexion maigre & nerveuse, & qui ont de plus gros vaisseaux, que les adultes, les vieillards, ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes, ou qui ont des cauteres & des ulceres ouverts.

On a aussi éprouvé que rien ne dispose davantage à recevoir le venin de la contagion, & n'est plus propre à augmenter sa violence, que la frayeur, la crainte de la mort, & le découragement : on a même éprouvé que quelques personnes ont été attaquées de la *peste* & en sont mortes, seulement pour avoir été saisies de frayeur; car ces passions de l'ame sont les plus propres à diminuer & à détruire le mouvement vital du cœur & des arteres, à retarder le mouvement du sang, & à abbattre les forces vitales, naturelles & animales, lesquels mouvemens seroient absolument nécessaires pour chasser le venin qui s'est insinué dans le corps.

Il est extremement difficile de déterminer exactement, *à priori*, le caractere & la qualité particuliere du venin qui cause la *peste*, parce qu'il n'est pas sensible : cependant autant qu'on en peut juger par ses effets, il paroît avoir une double qualité; la premiere sulphureuse, putride & multiplicative semblable au levain; & l'autre subtile, extremement acre & caustique, mais cependant plus alcaline qu'acide. Ce qui prouve manifestement son caractere putride & sulphureux, c'est que plusieurs maladies malignes doivent leur origine aux exhalaisons corrompues qui s'élevent des cadavres qu'on n'a point enterrés, des eaux croupissantes & corrompues, & autres matieres fétides & excrémentitielles; & que ce venin infecte sur le champ le fluide nerveux, arrête le mouvement systaltique des solides, & occasionne dans les liqueurs une corruption sphacéleuse. On peut encore assurer que ce venin a une acrimonie caustique & subtile, non-seulement parce que les maladies contagieuses sont pour l'ordinaire précédées d'une grande quantité d'insectes qui s'engendrent de la corruption & contiennent un sel caustique, mais encore parce que venant à picoter & ronger les fibres nerveuses, il cause de la douleur, une enflure & une inflammation que l'on apperçoit sensiblement dans les bubons & dans les charbons.

Lorsque le venin pestilentiel vient à s'introduire dans le corps, il trouble & il détruit sur le champ, comme nous l'avons dit ci-dessus, toutes les fonctions, & à moins qu'il ne soit promptement chassé des parties intérieures vers les extérieures, il cause surement la mort. La crise ne se fait point cependant comme dans les autres maladies malignes par des sueurs abondantes, par un flux de ventre ou d'urine, par les hémorrhoïdes, ou les regles, ni par un saignement de nez naturel ou artificiel, au contraire ces excrétions présagent plutôt la mort lorsqu'elles sont trop copieuses. Mais l'excrétion salutaire & critique qui détruit parfaitement la maladie pestilentielle, est celle qui se fait par des tumeurs qui naissent sur la superficie du corps, pourvu cependant qu'elle se fasse entre le troisieme & le quatrieme jour comme dans l'érésipele; car plus elle se fait promptement, plus elle est salutaire, & plus elle adoucit la violence de la maladie. Ce qui prouve que ces tumeurs contiennent un venin formel, c'est que si un Chirurgien vient à saigner un homme sain avec la lancette dont il s'est servi pour les ouvrir, il est aussi-tôt attaqué de la *peste*.

Ces tumeurs pestilentelles sont de deux especes, les Grecs donnent à la premiere le nom de bubon, qui lui est commun chez eux avec toutes les autres tumeurs. Ces bubons viennent surtout aux endroits glanduleux, mais plus communément aux aines, sous les aisselles, dans les glandes parotides, mammaires & dans les axillaires inférieures, sous le menton aussibien que dans les glandes contiguës à la trachée-artere. Ils se manifestent par une tumeur des glandes, dure, douloureuse, tensive, accompagnée d'ardeur, & lorsqu'ils sont d'un bon caractere, ils grossissent, ils se mollifient & viennent à suppuration. La seconde espece de tumeur est beaucoup plus dangereuse que la premiere, & appellée par les Grecs *anthrax*, mot qui signifie proprement un charbon de feu, d'où les Latins ont formé le diminutif *carbunculus*. Celse, *Lib. V. cap.* 28. décrit le charbon de la maniere suivante.

« C'est une rougeur, dit-il, sur laquelle il se forme des pustules qui ne sont pas fort élevées, & qui sont ordinairement très-noires, livides ou pâles. Elles paroissent remplies de sanie, & leur fond est de couleur noire. Leur consistance est plus seche & plus dure qu'elle ne devroit l'être naturellement, & elles sont entourées d'une croûte qui est enflammée tout autour. La peau ne peut point se lever dans cet endroit, & tient à la chair qui est dessous. »

Mindererus qui a servi dans un tems de *peste* & qui en a écrit fort savamment, décrit le charbon en ces termes:

« Lorsque le charbon est de la grosseur d'un grain de moutarde ou de chanvre, il est entouré d'un cercle ou d'une bordure enflammée de la grandeur d'une assiette, suivant la partie qu'il affecte. La chair qu'il touche se sépare de celle qui est saine comme une escarre ou une chair pourrie, de sorte qu'elle laisse un creux comme si elle avoit été rongée par cette espece de cancer à qui on donne le nom de loup. »

Ces charbons n'épargnent aucune partie du corps : mais ils attaquent furtout les membranes des mufcles & la fubftance nerveufe & fibreufe de la peau, principalement fur le dos, les bras & les cuiffes. Les malades reffentent d'abord dans les endroits où ils veulent fortir, une demangeaifon très-vive; & lorfqu'ils viennent à fe gratter, il s'éleve des puftules d'un rouge livide, blanchâtre, pourpre ou foncé. Ces puftules font fort nombreufes & paroiffent remplies de pus, & il fe forme fur quelques-unes d'elles une croûte cendrée, qui après qu'elle eft ôtée laiffe paroître une chair pourrie & fpongieufe, & celle qui eft tout autour eft affectée d'une ardeur & d'une douleur infupportable, qui eft enfin fuivie du fphacele ou de la mortification totale de la partie.

Quelques-uns de ceux auxquels la *pefte* eft funefte, meurent dès le premier ou le fecond jour d'une fyncope, qui eft fans doute causée par la crainte dont ils font frappés. Mais la plus grande partie périt lorfque le venin n'eft point chaffé du corps, ou qu'il revient auffi-tôt après l'avoir été, & que venant à s'attacher aux tuniques nerveufes des parties nobles, telles que la pleure, l'œfophage, le ventricule, les inteftins, les méninges, il caufe un fphacele qui fe gliffe promptement dans tous les vifceres & dans le fang, ce qui fait que les cadavres répandent auffi-tôt une odeur infupportable, s'enflent & fe corrompent très-promptement. Les malades meurent auffi quelquefois d'une fievre fymptomatique, lorfque les tumeurs peftilentielles font en grand nombre, tout de même que dans la petite vérole, à caufe de l'inflammation, de la douleur & de l'ardeur infupportables qu'elles caufent.

### *CURE.*

Puifqu'il eft certain que la *pefte* ne naît point dans nos climats, & qu'elle y eft apportée des pays éloignés, le moyen le plus sûr & le plus certain qu'on puiffe indiquer pour s'en garantir, eft d'éviter la contagion. Il y a long-tems que Celfe a confeillé aux perfonnes qui fe portent bien & qui ne fe croyent point en fureté, de s'éloigner par mer & par terre, & Noel le Comte affure, *Hift. Lib. XXVII.* que ce confeil fut d'une grande utilité pendant la *pefte* qui ravagea l'Italie en 1625. Sanctorius, *Med. Stat. Sect. Aph.* 138. dit tout naturellement « que ceux qui ordonnent pour « éviter la *pefte* d'autres remedes que la fuite, font « des ignorans ou des Charlatans qui veulent s'enri- « chir. » C'eft pourquoi les Souverains pourvoyent parfaitement au bien de leurs fujets, lorfque dans un tems de *pefte* ils empêchent par toute forte de moyens l'accès & les progrès de la contagion; & que, lorfqu'une maifon eft infectée, ils en font fortir les perfonnes qui fe portent bien, & brûler tous les meubles de ceux qui font morts, de peur que la maladie ne fe communique par leur moyen.

Il faut dans un tems de *pefte* vivre très-fobrement & éviter toute forte d'excès dans l'ufage des chofes nonnaturelles, & furtout fe garantir des paffions, & s'abftenir de tout ce qui peut détruire les forces, empêcher la tranfpiration & engendrer des crudités dans les premieres voies. Il faut furtout s'armer de courage & bannir la terreur, la crainte & le découragemennt; car il eft certain que ces paffions tuent plus de monde que la *pefte* même.

Ceux qui font obligés de vivre parmi les peftiférés, doivent prendre garde que le venin ne fe gliffe parmi les fucs vitaux, & ne fe mêle avec les humeurs falivaires qui féjournent dans les premieres voies, comme cela arrive aisément. Il eft à propos pour cet effet de cracher & de vomir fouvent, de fe laver la bouche avec du vinaigre & du vin, & d'en tirer par les narines. Les effets de ces liqueurs feront encore plus efficaces fi elles font imprégnées avec le fcordium, la rue ou l'écorce de citron; car l'acide eft un antidote naturel des venins qui font d'une qualité putride, & fulphureufe; & en effet il fixe & énerve le foufre & les fels volatils, comme on l'éprouve dans la Chymie. Il eft donc plus sûr d'ufer d'acides & de les tenir dans la bouche, que de mâcher des racines alexipharmaques de zédoaire, d'angélique & d'impératoire. Il convient auffi de boire du vin du Rhin, ou quelques cuillerées d'efprit béfoardique délayé dans de l'eau ou dans du vin. L'autorité de Foreftus eft d'un grand poids dans cette matiere. « Obligé, dit-il, de vifiter les peftiférés, j'a- « vois foin de me garantir de la contagion par ces « moyens, furtout par un courage ferme & en mâ- « chant une tranche de citron. » Les Turcs, au rapport de Cole, *Lib. de Morb. Acut.* ufent fréquemment pendant la *pefte* du citron, dont ils mettent une grande quantité dans leurs fauces & leurs ragouts.

Plufieurs Médecins mettent au rang des fecours extérieurs qui font propres à garantir de la contagion, les cauteres dont ils font un très-grand cas, & peut-être qu'ils fe fondent fur une obfervation qu'on a faite que ceux qui ont fur le corps des ulceres chroniques & fcorbutiques font exempts de la *pefte* & des autres maladies contagieufes. Hildanus attribue une grande vertu à ces cauteres, & voici ce qu'il en dit. *Cent.* 4. *Obf.* 23.

« Je ne me fouviens point qu'aucun de ceux qui avoient « des cauteres aux bras & aux jambes foit mort de la « *pefte*, fi on en excepte un ou deux qui étoient extre- « mement cacochymes, & j'ai éprouvé avec bien d'au- « tres, que les cauteres font un préfervatif excellent « contre cette maladie. »

Je me rappelle d'avoir oui-dire la même chofe aux Medecins qui avoient été à Erfort pendant la *pefte.*

Voici, fuivant moi, la caufe de cet effet prophylactique fi remarquable.

La matiere du venin qui s'eft introduit dans le corps, & qui s'attache pour l'ordinaire avec beaucoup de force à la partie féreufe du fang, eft portée avec impétuofité par la force de la nature vers la partie où eft le cautere, parce qu'elle eft la plus foible, & chaffée par cet excrétoire; de là vient qu'on reffent fouvent autour des cauteres une douleur extraodinaire & qu'on y apperçoit une tumeur. Peut-être auffi que la confiance que les perfonnes ont dans ce remede, qu'ils regardent comme un préfervatif certain, leur infpire du courage, ranime les efprits, & agit fur elles comme une efpece d'amulete.

Au refte, tous les moyens qu'emploie un habile Medecin dans la cure de cette maladie, doivent avoir pour but.

1°. De chaffer avec le fecours de la nature, par des voies convenables, le venin qui eft dans le corps, furtout par les tumeurs critiques dont il doit prendre un très grand foin.

2°. De ranimer les forces qui fervent à l'entretien de la vie, & de remédier aux fymptomes qui menacent le malade. Mais comme je ne puis indiquer d'après mes obfervations de quelle maniere & par quels remedes on peut fatisfaire à ces indications, je vais me fervir de celles des autres, & inférer ici la méthode dont s'eft fervi avec beaucoup de fuccès Jean Langius dans la cure de cette maladie, & y joindre enfuite mes avis & le jugement que j'en porte conformément à la raifon & à l'expérience.

Voici de quelle maniere ce favant Auteur décrit, *Lib. I. Epift.* 18. la méthode dont il fe fert dans la cure de la *pefte.*

« Vous avez pu favoir que j'ai guéri pendant la *pefte* un « grand nombre de perfonnes, du rétabliffement def- « quelles on déféfpéroit, en employant la méthode « fuivante;

« Premierement, lorſque le malade avoit été conſtipé en « tout ou en partie, quelques jours avant la maladie, « j'ai eu ſoin de lui décharger le ventre ou avec un « ſuppoſitoire ou avec un léger lavement. Je lui ai « donné enſuite un aléxipharmaque ſudorifique & pro- « pre à exciter la ſueur pendant deux ou trois heures, « & même plus, ſuivant l'âge & les forces du malade. « Je lui ai appliqué un épitheme ſur le cœur. Six ou « ſept heures après que la ſueur avoit ceſſé, je le fai- « ſois ſaigner de la partie convenable, après avoir au- « paravant réparé ſes forces au moyen de quelque « bouillon, & peu de tems après qu'il avoit pris le re- « mede aléxipharmaque, je lui donnois matin & ſoir « des potions altérantes, d'une qualité & d'une ſubſ- « tance propres à réſiſter au venin & à fortifier le cœur, « telles que celles qu'on prépare avec du ſuc de citron, « de limon, d'orange, d'oſeille & d'alleluia, avec tant « ſoit peu de vinaigre & du ſucre. Sur la fin de la mala- « die & lorſque l'appétit étoit languiſſant, je lui don- « nois pour détruire entierement les reſtes de la mala- « die, un purgatif composé avec la rhubarbe, l'agaric, « la caſſe, la manne ou les tamarins des Indes. Je re- « commandois enſuite aux Chirurgiens de ne point hâ- « ter la conſolidation des ulceres & des charbons, & « aux gardes de donner aux malades aux heures indi- « quées des alimens & des boiſſons convenables. De « ſorte que par ce moyen, je rendis la ſanté à un grand « nombre de perſonnes. Lorſque les bubons, continue- « t-il, & les charbons venoient à pouſſer auprès des « excrétoires, c'eſt-à-dire, auprès des oreilles, qu'il ſe « formoit des abſcès ſous les aiſſelles, & des bubons « dans les glandes des aines; qu'il paroiſſoit des char- « bons ſur les bras ou ſur les jambes, j'y faiſois promp- « ment appliquer, de même que dans les bleſſures ve- « nimeuſes, des remedes propres à attirer le venin, « les ventouſes ou une emplâtre composée avec du le- « vain, de la thériaque, de la farine, de la moutarde, « & des oignons cuits ſous la cendre, en y ajoutant de « l'opopanax ou du galbanum, diſſous dans du vinai- « gre très-fort; & j'avois ſoin de faire ſcarifier l'abſcès « avant qu'il fût mûr, de l'ouvrir ou de le brûler avec « un cautere. Supposé que le malade appréhendât le « feu, je me ſervois d'un cautere potentiel préparé avec « les cantharides & du levain, ou j'y appliquois de la « racine d'herbe-aux-gueux, pilée avec de l'huile, qui « eſt propre par ſa chaleur & ſon ardeur, non-ſeule- « ment à attirer les humeurs nuiſibles, mais encore à « ouvrir les dépôts qui s'en ſont faits. »

Cette méthode de guérir la *peſte* eſt entierement confor- me à la raiſon; car le principal ſoin qu'on doit avoir dans la cure des maladies, eſt de purger le malade avec un léger lavement, ſupposé qu'il ait été totale- ment conſtipé pendant quelques jours au commence- ment, ou qu'il ait eu ſimplement le ventre pareſſeux: par ce moyen on décharge les inteſtins des excrémens, on prévient la violence des ſymptomes, & on augmen- te la vertu des remedes. On doit approuver la méthode de l'Auteur, qui conſiſte à exciter par un remede alexi- pharmaque convenable, la ſueur pendant quelques heu- res, afin de faire exhaler ce venin ſpiritueux & le chaſ- ſer à travers la peau. On ne doit pas regarder comme inutile l'épitheme qu'il applique ſur le cœur: car, quoiqu'il ne touche pas directement cette partie, mais ſeulement l'orifice droit du ventricule, auſſi-bien que ſes tuniques nerveuſes & muſculeuſes, il eſt cepen- dant néceſſaire de défendre le ventricule, qui eſt une partie extremement nerveuſe, d'un ſentiment exquis, & qui a des liaiſons très-étroites avec les parties ner- veuſes de tout le corps où le venin déploie d'abord ſa violence; ce que l'on fait parfaitement avec les topi- ques, qui ont une vertu antiſpaſmodique, balſami- que & fortifiante; c'eſt pourquoi, je me ſers ordinai- rement pour cet effet de thériaque, d'huile exprimée de noix muſcade, de camphre, de ſafran, de caſto- reum & de baume du Pérou. La ſaignée qu'il n'ordon- ne qu'après les aléxipharmaques, ne peut que faire du bien: mais il eſt très-dangereux de commencer la cure par cette évacuation, parce qu'un ou deux jours après, le mouvement du ſang qui ſe fait vers la circonféren- ce, & par conſéquent la tranſpiration, diminue en quelque ſorte, de façon que le venin reſte dans le corps. Je n'oublierai point que la frayeur qui s'empare des perſonnes qui ſont attaquées de la *peſte*, détourne le mouvement du ſang de la ſuperficie du corps, enſorte que la ſaignée qui produit le même effet, ne peut être que très-nuiſible. Cependant on peut en faire uſage, ſuppoſé qu'on y ſoit accoutumé, qu'il y ait pléthore, & que le malade ſoit adonné au vin & à la bonne chere; mais après s'être ſervi d'un ſudorifique, parce que la quantité du ſang venant à diminuer, l'expulſion de la matiere virulente vers les glandes ſe fait plus aisément & avec plus de promptitude, & cela avec d'autant plus de ſureté qu'on a ſoin de ſeconder enſuite le cours du ſang vers les parties extérieures par des diaphorétiques doux. On fait auſſi beaucoup de cas des acides, tels que le ſuc de citron & le vinaigre, parce qu'ils réſiſ- tent au venin, qu'ils empêchent la corruption des hu- meurs & la diſſolution du ſang, d'où il ſuit que c'eſt avec raiſon qu'on les préfere à tous les autres alexi- pharmaques & antipeſtilentiels.

Lorſque la maladie eſt ſur ſa fin, Langius a ſoin de pur- ger les malades avec des purgatifs légers. Autant que cette méthode eſt nuiſible au commencement de la *peſte* & des autres maladies contagieuſes, parce qu'elle retarde le mouvement des humeurs vers les parties ex- térieures, autant eſt-elle ſalutaire ſur la fin. On chaſſe par ce moyen les impuretés nuiſibles qui ſe ſont for- mées pendant la maladie, & qui lorſqu'elles viennent à reſter dans le corps, détruiſent l'appétit, occaſion- nent de nouveau des fievres lentes & pourprées, aba- tent les forces, diminuent la chaleur, & cauſent une nouvelle maladie qui eſt ſouvent mortelle. Il conſeil- le d'attirer le venin des tumeurs peſtilentielles par les ventouſes, les ſcarifications & les véſicatoires, & tous les Medecins qui ont traité la *peſte*, ſont là-deſſus de ſon ſentiment. On peut conſulter Riviere, *Obſervat. Cent. II. Obſ.* 19. qui approuve extremement qu'auſſi- tôt qu'une perſonne eſt attaquée de la *peſte*, on lui ap- plique auprès des oreilles & ſur les autres excrétoires accoutumés, un véſicatoire compoſé de cantharides, du levain & du vinaigre, & qu'on les faſſe enſuite de- meurer tranquillement au lit; & il aſſure, comme l'ayant éprouvé, que vingt-quatre heures après il ſort une humeur ſéreuſe & noire, & que la maladie ceſſe entierement quelques jours après. C'eſt auſſi avec beau- coup de raiſon que Langius conſeille de ne point fer- mer trop-tôt & avant le tems les ulceres. On doit plu- tôt ouvrir la tumeur après avoir attiré la matiere vers la ſuperficie du corps, & lorſque la ſupuration eſt fai- te, mondifier l'ulcere avec les digeſtifs ordinaires, & l'entretenir long-tems ouvert, afin que tout le venin ait le tems de ſortir, après quoi on le laiſſe fermer.

*Précautions & obſervations pratiques.*

La maxime que Sanctorius avance, *Aph.* 109. *Medec. Stat.* mérite beaucoup d'attention. « Il n'y a preſque point, « dit ce grand homme, de riches qui guériſſent par le ſe- « cours des remedes dans la peſte, au lieu qu'un grand « nombre de perſonnes du commun recouvrent la ſanté « ſans y avoir recours. » En effet, l'expérience nous apprend que pourvu qu'ils ne ſoient pas dénués de toute ſorte de ſecours, qu'ils ſuivent un régime tem- péré & qu'ils uſent d'une boiſſon légere autant que le beſoin le demande, ils recouvrent plus prompte- ment & plus parfaitement la ſanté dans les fievres peſ- tilentielles, & dans les autres maladies contagieuſes & malignes, que les riches qui ſont, pour ainſi dire, ac- cablés de remedes. Les premiers ont un tempérament fort & vigoureux, qui, lorſqu'on le laiſſe agir dans la cure de ces maladies, réuſſit beaucoup mieux que ſi on

l'empêche & on le dérange par un traitement étudié & souvent entierement opposé. Au contraire, comme le tempérament des personnes de distinction est déja affoibli par le mauvais régime qu'elles suivent, & par les mauvais alimens dont elles se nourrissent, les opérations se trouvent beaucoup dérangées, par la grande quantité & la grande variété des remedes, souvent peu convenables, dont elles usent, de sorte que la maladie a un événement funeste.

Il n'y a rien surtout de plus pernicieux que les racines appellées aléxipharmaques, qui regorgent d'une huile volatile chaude, telles que celles de la carline, de l'angelique, de l'herbe-aux teigneux, de la zédoaire, de la serpentaire de Virginie, de l'impératoire, du dompte-venin, de la pimprenelle blanche, de l'angelique, aussi-bien que les essences & les élixirs qu'on en compose, la thériaque & le mithridate, lorsqu'on les donne en trop grande quantité. On doit encore moins se servir de ces esprits urineux, volatils, huileux, auxquels on donne de si grandes louanges, tels que ceux de corne de cerf, de suie & de viperes, aussi bien que des sels volatils & du baume de soufre. Car loin de chasser le venin qui est dans le corps, ils le font au contraire rester dedans, & s'attacher plus fortement aux parties nerveuses. En effet, c'est une loi générale que les sécrétions qui précedent l'excrétion des impuretés, parviennent beaucoup mieux aux émonctoires par une impulsion modérée, que lorsque les humeurs sont agitées avec trop de vitesse & trop d'impétuosité. Les remedes trop chauds augmentent plutôt les douleurs des entrailles & la chaleur, hâtent la dissolution des humeurs & poussent facilement & avec violence le venin du ventricule dans le sang & dans les parties nerveuses, ce qui les rend nuisibles de plusieurs manieres.

La plupart des Medecins qui ont traité des pestiférés confirment la vérité de ce que je viens de dire. On peut consulter leurs écrits, & entre autres ceux d'Hildanus, de Caldera, de Heredia & de Thonerus, qui rapportent plusieurs exemples pour prouver que tous ceux qui ont usé d'aléxipharmaques trop chauds sont tous morts.

On ne doit point cependant condamner entierement dans la *peste* l'usage des racines & des herbes alexipharmaques, car elles ne sont point nuisibles quand on les corrige avec des acides & du nitre. On m'a assuré que durant la *peste* qui ravagea la ville de Hall en 1682. on se servit avec beaucoup de succès d'un mélange composé d'eau de chardon-béni avec quatre cuillerées de vinaigre, une dragme de pierres d'écrevisses & de thériaque qu'on répétoit plusieurs fois. On prétend aussi que pendant la *peste* qui ravagea presque toute la Lombardie en 1576. plusieurs personnes, surtout de celles qui demeuroient à Milan, en furent guéries au moyen du suc de galega pris avec du vinaigre, de l'eau de chardon-béni & quelque peu de thériaque. On se couvroit ensuite autant qu'il le falloit pour exciter la sueur. Thonerus, *Observat.* assure que le vinaigre thériacal est le seul remede qu'on ait employé avec succès pendant la *peste*, lorsqu'on le donnoit au commencement pour exciter la sueur, & qu'il a sauvé en 1543. qu'il régnoit parmi les troupes une fievre maligne, une Compagnie entiere, que tous ceux qui userent de ce remede échapperent, si on en excepte un petit nombre qui le prirent trop tard. Kircher assure dans son Traité *de la Peste*, que le vinaigre dans lequel on avoit fait infuser de la rue, de la racine de pimprenelle blanche, de la bétoine, de l'ail & des baies de genevrier avec quelque peu de camphre, fut si salutaire dans la *peste* qui ravagea la ville de Rome, que tous ceux qui en userent en furent garantis, quoiqu'ils vécussent parmi des pestiférés. On a toujours fait beaucoup de cas dans les maladies malignes, de l'eau prophylactique de Sylvius, à cause du vinaigre qui en est la base. Gesner, *Lib. III. Epist.* 27. conseille par la même raison de donner les alexipharmaques dans du vin mêlé avec du vinaigre. Mais c'est surtout le premier jour qu'il est bon de donner ces remedes mêlés avec des acides lorsque la résolution & la sueur sont nécessaires; car Minderus assure avec beaucoup de raison, qu'à moins qu'on n'emploie les alexiteres dans l'espace de vingt-quatre heures, à compter depuis la premiere attaque de la maladie, tous les remedes deviennent inutiles.

Tous les Auteurs qui ont écrit sur la *peste* assurent unanimement que les acides & les terreux sont de tous les remedes ceux qui ont le plus d'efficacité contre cette maladie.

Fracastor, *Lib. III. de Morb. Contag.* fait beaucoup de cas du remede suivant, qu'il prétend avoir beaucoup de vertu, tant pour prévenir la *peste* que pour la guérir.

Prenez *de suc d'alleluia, deux onces;*
*de suc de citron, une once;*
*de diascordium, une dragme;*
*d'épices cordiales, deux scrupules;*
*de vinaigre, une once.*

Voici ce que dit Mindererus, *de Peste, cap.* 15.

« Il n'y a aucune corruption, aucune infection & aucune « altération d'humeurs, qu'on ne vienne à bout de cor- « riger par les acides; & j'avouerai ingénuement que si « on vouloit m'interdire l'usage des remedes vitrioli- « ques, je ne voudrois jamais entreprendre de traiter « un malade attaqué de la *peste*, ou si je le faisois, ce se- « roit sans savoir avec quels remedes la combattre. »

Fonseca, *de Vera Rat. Curand. Pest.* est du même sentiment.

« Jean Craton, Augenius de Monte Sancto, Martin Ru- « land & plusieurs autres Medecins assurent, dit-il, « que l'esprit de vitriol est très-salutaire dans les fie- « vres pestilentielles, & j'avouerai que je l'ai employé « avec beaucoup de succès, non-seulement avec des « sirops, mais encore avec de la conserve de roses. »

Les remedes terreux & bésoardiques fixes qui ont le plus de vertu, sont l'antimoine diaphorétique, le bésoard minéral & les pierres d'écrevisses, la corne de cerf brûlée & philosophiquement préparée, le succin, la terre sigillée, le bol d'Arménie & le cinnabre. On peut en composer différens remedes, ou les employer tous seuls ou les mêler avec des acides. On peut consulter sur cette matiere Antoine Schnecberg, *in Catal. Med. Simplic. Adversf. Pest.* Henri à Bra Unzerus, *Lib. II. Antid. Pestil.* & Mindererus, *de Peste, cap.* 12.

Les analeptiques tiennent le premier rang parmi les remedes qui sont utiles dans la *peste*. Comme les forces sont extremement abattues dans cette cruelle maladie, tant à cause de la crainte & de la consternation, qu'à cause de son extreme malignité, il est absolument nécessaire que le Medecin fasse tout son possible pour écarter les causes mortelles & non-naturelles qui peuvent les endommager, & s'abstenir des remedes anodyns, aussi bien que des substances extremement vaporeuses & fétides.

Rien n'est meilleur pour réparer les forces que l'eau fortifiante que je prépare de la maniere suivante.

Prenez *de Moldavie, quatre poignées;*
*de roses pilées avec du sel,* } *de chaq. une poignée;*
*de fleurs de muguet,* }
*d'écorces fraîches de citron, demi-once;*
*de canelle, une once;*
*de macis, demi-gros.*

Mettez le tout dans une pinte de vin du Rhin, & trois pintes

pintes d'eau commune, dont vous distilerez à petit feu deux pintes & demie.

On peut prendre cette eau toute seule avec du sirop de suc de citron & l'esprit de sel, pour lui donner une acidité agréable, ou la mêler avec une pareille quantité d'eau de chardon-béni, comme un véhicule propre à prendre tous les autres anti-pestilentiels.

Les émétiques ne sont pas moins utiles dans la fievre pestilentielle, puisque la premiere & la principale indication consiste à chasser promptement hors du corps le venin qui s'y est introduit. Il est certain que le venin contagieux se mêle d'abord avec la liqueur salivale, qu'il descend avec elle dans le ventricule, & que de-là il passe dans le sang. Il est donc à propos de le chasser par le chemin qu'il a d'abord pris, & d'évacuer par haut les crudités des premieres voies, qui augmentent extremement sa malignité: mais il est nécessaire de le faire dès que le malade est attaqué, & qu'il sent une langueur accompagnée de cardialgie. On peut par ce moyen, & en donnant immédiatement après un sudorifique convenable, arrêter cette maladie dès son commencement, comme on en est assuré par plusieurs expériences. Riviere rapporte une observation aussi curieuse que surprenante au sujet d'un homme qui ayant soupçonné au mal de tête qu'il ressentoit & aux nausées, qu'il étoit attaqué de la *peste*, mit aussi-tôt dans son gosier une plume trempée dans l'huile, qui lui fit vomir d'abord une matiere séreuse, jaune & enfin porracée; il se mit ensuite au lit, prit un bouillon qui le fit suer, & il fut rétabli sur le champ.

Les Medecins ne sont pas d'accord entre eux sur l'utilité de la saignée; car il y en a qui l'approuvent & d'autres qui la condamnent. La regle que Celse, *Lib. III. cap.* 4. donne là-dessus est très-sensée:

« Les fievres pestilentielles demandent une attention « toute particuliere, puisque dans ces sortes de mala- « dies, la diete, les clysteres & la purgation ne sont « d'aucune utilité: mais la saignée est très-salutaire, « lorsque les forces le permettent, sur-tout lorsque la « maladie est accompagnée de douleurs. »

Riviere assure aussi qu'il a sauvé beaucoup de malades d'une parotide pestilentielle, qui fit beaucoup de ravage, par le moyen de la saignée, dont il usoit avec modération, ne tirant à ses malades que quelques onces de sang, & réitérant ce remede. On ne doit cependant jamais l'employer aussi tôt que ce mal commence, & lorsque le malade est dans la frayeur & la consternation: mais on peut l'admettre le second ou le troisieme jour, si la pléthore est considérable, & si les forces le permettent, pourvû que ce soit avec modération. (D'autres prescrivent cependant des saignées copieuses au commencement de la maladie, appuyant leur sentiment de plusieurs bonnes raisons.)

Les Medecins ne s'accordent pas davantage sur l'usage du nitre: ceux qui le rejettent, s'imaginent qu'il rafraîchit trop, & qu'il s'oppose par-là à l'expulsion du venin. Ils disent que ce dernier étant stupéfiant & putréfiant, le nitre peut occasionner des diarrhées presque mortelles. Ceux qui l'approuvent prétendent qu'il fait beaucoup de bien, lorsqu'on le mêle avec des diaphorétiques, tout de même que dans les autres fievres exanthémateuses, inflammatoires & malignes: mais il est facile de terminer ce différend. On doit avoir égard aux sujets, à leur naturel & à leur tempérament, & examiner les symptomes de la maladie. Si le sujet est pléthorique, d'un tempérament bilieux ou sanguin, si la chaleur, la fievre, la soif & le mal de tête sont violens; dans ce cas on peut employer utilement les remedes nitreux en petite dose avec des poudres besoardiques: mais la simple raison indique qu'on doit s'en abstenir, lorsque le malade est assoupi & dans l'engourdissement, que le pouls est foible, les extrémités du corps froides; & que ces accidens ont été précédés d'une grande frayeur. Il est cependant toujours plus sûr de mêler le nitre avec le camphre; car par ce moyen, sa qualité vaporeuse & rafraîchissante s'adoucit, & le remede devient non-seulement alexipharmaque, mais encore très-propre à empêcher l'inflammation. Je me souviens d'avoir oüi dire, dans le tems que j'étois à Londres, à un vieux Chirurgien qui s'étoit trouvé à Vienne pendant la *peste*; qu'il s'étoit servi avec beaucoup de succès d'un électuaire qu'il appelloit noir, & qui étoit composé de rob de sureau & de miel, de chacun demi-livre; de poudre à fusil & de camphre, de chacun un gros; dont il faisoit prendre une ou deux dragmes à ses malades. Giselerus assure qu'il s'est servi avec beaucoup de succès de la poudre à fusil dans la *peste* qui affligea le Duché de Brunswick.

On doit outre cela traiter avec beaucoup de soin ces tumeurs critiques qui guérissent la maladie pestilentielle. Les bubons ne sont point dangereux lorsqu'ils poussent & mûrissent promptement: mais lorsqu'ils rentrent d'abord, on doit appréhender la mort, ou pour le moins des symptomes très-fâcheux. Par exemple, si ce sont ceux des aînes, une paralysie, ou la gangrene du même côté; si ce sont ceux du cou, l'embarras de la déglutition des alimens solides & liquides, & une esquinancie qui est pour l'ordinaire mortelle. Ils sont plus dangereux lorsqu'ils viennent derriere les oreilles, très-mauvais lorsqu'il se forme sur eux un charbon, & ils annoncent la mort lorsqu'ils sont entourés d'un cercle livide. Les charbons sont toujours plus mauvais que les bubons: mais plus ils sont grands, noirs & proches du cœur, plus ils sont dangereux. Dans la cure de ces deux especes de tumeurs, les meilleurs remedes internes, sont les sudorifiques, & ceux qui poussent les liqueurs vers la superficie du corps. Lorsque les bubons sont trop long-tems à pousser, on y appliquera des remedes attractifs, des ventouses & même des véficatoires. Lorsqu'ils viennent à pousser, on doit hâter la suppuration avec un cataplasme de figues, de racine de lis blancs, d'oignons cuits sous la cendre, de farine de lin, de miel & de safran; on peut aussi y appliquer des remedes propres à résoudre, tels que l'emplâtre diachylon simple, ou avec les gommes, celle de mucilage ou de mélilot. Lorsqu'ils ont suppuré, on doit les ouvrir, les mondifier, & les consolider avec le baume d'Arcæus, qu'on mêlera quelque fois avec l'onguent basilicum; on aura soin cependant de ne les pas fermer trop-tôt, mais de laisser couler pendant quelque-tems la matiere corrompue. Comme l'humeur des charbons est fort sujette à se corrompre, on ne doit point y appliquer de suppuratifs: mais on doit faire ensorte que la croûte tombe. Pour cet effet les Medecins qui ont écrit sur la *peste*, ordonnent d'en oindre les bords avec un digestif, & de mettre par-dessus une emplâtre acre. Après que la croûte est tombée, on doit les panser avec l'onguent Egyptiac ou brun de Wurtzius & avec du miel rosat. Supposé que la gangrene y soit, & qu'elle paroisse faire des progrès, on doit l'arrêter par des scarifications suffisantes, & en y appliquant quelque liqueur propre à résister à l'inflammation & à la corruption.

En voici une dont j'ai souvent éprouvé la vertu.

Prenez *d'esprit de vin rectifié, quatre onces;*
*de camphre, deux dragmes;*
*de safran, une dragme, & une pareille quantité de nitre artificiel, fait avec l'esprit urineux de sel ammoniac, & l'esprit de nitre, que l'on fait dissoudre parfaitement dans l'esprit de vin.*

On doit observer en général à l'égard du régime, que si l'on doit éviter avec soin dans toutes les maladies aiguës exanthémateuses, la trop grande chaleur du lit & de la chambre, parce qu'elle est extremement nuisible, il le faut encore plus dans la fievre pestilentiel-

le. On doit pareillement se garantir du froid, de peur qu'il n'empêche l'éruption des tumeurs, & que la matiere subtile & vénéneuse ne puisse point s'exhaler à travers les pores de la peau ; en un mot, on doit faire en sorte que tout soit tempéré, puisque les deux extremes sont vicieux. HOFFMAN, *Traité des fievres.*

## PET.

PETALA, *Petales ;* ce sont les feuilles des fleurs que donnent les plantes. Voyez l'explication des termes qui appartiennent à la Botanique au mot *Botanica.*

PETALODES, πεταλώδης ; est une épithete qu'on donne au sédiment de l'urine, pour signifier qu'il est écailleux, ou semblable à des feuilles. Un pareil sédiment est un signe d'une colliquation inégale des parties du corps, & quelquefois d'une érosion ou exulcération de la vessie. On donne en Botanique l'épithete de *petalodes* aux plantes dont les fleurs sont composées de feuilles ou pétales; au lieu que celles qui n'en ont point, sont appellées *apetalodes*, c'est-à-dire sans pétales.

PETASITES, *Petasite.*

Voici ses caracteres.

La racine est grosse & vivace, les feuilles sont grises, amples & orbiculaires. Le calyce est cylindrique, découpé en plusieurs segmens écailleux, & composé d'un grand nombre de fleurons réunis en une fleur. Les fleurs sont disposées en forme de thyrse, & paroissent avant les feuilles; les ovaires sont munis d'un tuyau dont le sommet est fait en forme de massue & découpé en deux parties.

Boerhaave compte quatre especes de *Petasite* ;

Savoir,

*Petasites major & vulgaris*, C. B. P. 197. Tourn. Inst. 451. Boerh. Ind. A 118. *Petasites.* Offic. Ger. 667. Emac. 813. Raii Hist. 1. 260. Synop. 78. *Petasites vulgaris*, Park. 419. *Petasites vulgaris rubens rotundiori folio.* J. B. 3. 566.

Les racines de la *Petasite* sont grosses à-peu-près comme le doigt, longues, garnies de branches unies, rampantes & peu fibreuses ; elles ont une odeur forte & une saveur acre, aromatique, mêlée de quelque amertume. Elles poussent au commencement du Printems des tiges grosses, creuses, lanugineuses, hautes d'un demi-pié, revétues de petites fleurs purpurines, composées seulement d'une espece de bonnet tubuleux, sans aucune bordure, qui se change en duvet. Lorsque ces fleurs sont passées, il leur succede des feuilles fort amples & arondies, creuses du côté des tiges & dentelées à leurs bords, blanchâtres & ligneuses par-dessous, & vertes par-dessus. Cette plante croît le long des rivieres & aux lieux marécageux, & fleurit au commencement de Mars.

Les racines de la *Petasite* sont sudorifiques, alexipharmaques, & bonnes pour toutes sortes de fievres & maladies malignes, contagieuses & pestilentielles; elles sont cordiales, bonnes pour prévenir l'asthme & les défaillances, pour exciter l'urine & pour tuer les vers solitaires. On les applique extérieurement en forme de cataplasme sur les bubons pestilentiels & sur les charbons; il en entre une grande quantité dans l'eau thériacale. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante est extremement amere : mais beaucoup moins acre. Les Allemands l'appellent communément la *racine pour la peste*, parce qu'on a éprouvé ses bons effets dans les fievres pestilentielles. Ils font infuser ses racines dépouillées de leur écorce dans du vinaigre, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment imprégné de leurs vertus, & ils le donnent avec le suc de rue & de la thériaque. On le recommande aussi pour la lipothymie utérine, pour l'asthme, la toux & la difficulté de respirer; il est bon pour tuer le vers solitaire, & pour exciter l'urine & les regles. On l'applique extérieurement sur les bubons & les ulceres malins. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Petasites minor*, C. B. P. 197.
3. *Petasites minor alter*, *tussilaginis folio.* H. R. Par.
4. *Petasites Africanus* ; *Calthæ palustris folio.* H. L. 488. *Blitum Africanum*, *Calthæ palustris folio, caule nudo, cubitali, spicam pedalem & amplius sustinente.* Plukn. Phytog. 182. Almag. 68. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Le mot *petasites* vient de πετάω, étendre, parce que les feuilles de la *pétasite*, & principalement celles de la grande espece, sont fort étendues, ou de πέτασος, un chapeau ou bonnet, parce que les feuilles de cette plante ont une espece de creux dans le milieu entouré d'un rebord.

Les deux premieres especes sont d'usage dans les boutiques. La racine, les feuilles, les pédicules, les tiges & les fleurs ont un gout particulier qu'on ne trouve dans aucune autre plante. La *pétasite* est chaude, aromatique, balsamique & apéritive, bonne pour chasser le poison par les sueurs dans les cas où il est extremement mobile, ce qui la rend propre pour la peste; aussi a-t'elle dans toutes les langues de l'Europe un nom tiré de cette maladie. On fait infuser deux dragmes ou demi-once de sa racine dans de l'eau ou dans du vinaigre, & on l'édulcore avec du miel; cette infusion excite une sueur abondante & chasse par ce moyen le venin. Cette propriété appartient principalement à sa racine, qui est encore estimée alexipharmaque. Les feuilles dépouillées de leurs membranes extérieures & appliquées sur les piés des hydropiques ou des leucophlegmatiques, dissipent la matiere aqueuse; car comme elles possedent une qualité atténuante, apéritive & résolutive, elles excitent la sueur, elles augmentent la perspiration, & chassant par ces moyens tout ce qui est volatil, elles atténuent la matiere alcaline putride, & l'évacuent hors du corps. Les préparations de la *pétasite* sont la poudre, le sirop & la décoction. Les feuilles & les fleurs ont les mêmes vertus que la racine; on doit cueillir celle-ci avant que les feuilles sortent, ou lorsque les fleurs commencent à paroître; car autrement elle n'a plus de vertus. On dépouille la racine de son écorce, & après avoir ajouté à son infusion du suc de rue & quelque peu de thériaque, on la donne comme un remede des plus efficaces contre la peste. Les feuilles dissipent les contusions quand on les applique extérieurement. Les racines sont aussi fort bonnes dans la pleurésie, lorsque le pus est mûr, de même que dans les maladies de la poitrine. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PETECHIÆ, taches rouges ou pourprées semblables à des morsures de puces ou des cousins, qui s'élevent souvent sur la peau dans les fievres malignes & dans la petite vérole, & qui sont toujours d'un très-mauvais présage. Sydenham soupçonne avec raison qu'elles sont souvent excitées par un régime & des remedes trop chauds.

PETECHIALIS FEBRIS, *Fievre pétéchiale.*

Les *fievres pétéchiales* vraies sont très-malignes, très-contagieuses, extremement nuisibles à la tête & aux forces, accompagnées de taches de différente couleur, & causées par une corruption des liqueurs vitales, suivie d'une dissolution putride, ce qui fait qu'elles sont mortelles.

C'est avec beaucoup de raison qu'on a donné à ces fievres exanthémateuses le nom de malignes & de vénéneuses; car elles tirent souvent leur origine, & elles

ſe communiquent par une vapeur ou un venin très-ſubtil, d'une qualité active & virulente, qui s'échappe du corps du malade. Elles ſont très-difficiles à guérir, & ſouvent elles tuent un grand nombre de perſonnes en peu de tems. Elles affoibliſſent & elles détruiſent conſidérablement les forces d'où dépendent les mouvemens qui entretiennent la vie. Elles paroiſſent d'abord ſous un aſpect fort doux, & elles trompent ſouvent les Medecins & ceux qui ſont préſens, qui les prennent pour des fievres catarrheuſes, auſſi déploient-elles enſuite leur fureur meurtriere avec une plus grande violence.

On peut cependant connoître le mauvais caractere des *fievres pétéchiales* aux marques ſuivantes.

Les malades ſe plaignent dès le commencement d'une grande foibleſſe & d'un grand épuiſement de forces, de ſorte qu'ils peuvent à peine ſe tenir debout & tombent auſſi-tôt en défaillance, quoique dans les autres maladies aiguës & continues on ne remarque une pareille foibleſſe que dans l'état & la force de la maladie. Le malade eſt encore attaqué dès le commencement d'une violente douleur & peſanteur de tête, l'eſprit eſt abattu, inquiet & chagrin, il déſeſpere de ſa vie & ne préſage rien que de funeſte. L'inſomnie eſt continuelle, l'appétit ceſſe entierement, le viſage eſt abattu, le pouls eſt languiſſant, foible & inégal. La ſituation du malade dans le lit eſt tout-à-fait extraordinaire, ſon corps eſt ramaſſé & dans une agitation continuelle. Il eſt ſaiſi d'une oppreſſion de poitrine & ſouvent d'une toux ſeche, les fibres des muſcles tombent dans un tremblement & dans un mouvement d'ondulation, les tendons ſe contractent & ont des treſſaillemens. Beaucoup de malades ne reſſentent aucune altération, aucune chaleur, aucune douleur, ni aucune inquiétude, & ne ſe plaignent d'autre choſe que d'un abattement extraordinaire & d'une inſomnie continuelle. L'urine qu'ils rendent au commencement eſt très-légere & entierement ſemblable à celle des perſonnes qui ſe portent bien. Le quatrieme, cinquieme ou même même le ſeptieme jour, des taches commencent à paroître, principalement ſur le dos & les reins. Elles ſont plus ou moins abondantes & de différente couleur : mais elles n'apportent cependant pour l'ordinaire aucun ſoulagement, ce qui fait qu'on doit plutôt les regarder comme ſymptomatiques que comme critiques.

Les anciens ont appellé ces taches du nom général d'exanthemes; mais les Italiens les ont depuis appellées *petechiæ*, du mot *pedechio*, parce qu'elles reſſemblent aux morſures des puces. Les Auteurs François les ont nommées *pourprées* à cauſe de leur couleur, les Eſpagnols *taberdillo*, parce qu'elles ſont d'une couleur rouge jaunâtre; les Allemans *puncticulaires* ou *lenticulaires* à cauſe qu'elles ont la figure & la couleur des lentilles; enfin les Hongrois ont dénommé cette maladie du mal de tête violent & du délire dont elle eſt accompagnée. Les *fievres pétéchiales* different des autres maladies exanthémateuſes, non-ſeulement par la figure des taches dont nous venons de parler, mais encore parce qu'elles paroiſſent ſans aucune ardeur, ſans démangeaiſon, ſans aucune élévation, ſans aucune aſpérité ni ulcération de la peau, & ordinairement ſans apporter aucun ſoulagement, parce que leur matiere n'eſt point ſaline, ni cauſtique, mais putride & corrompue.

Tant s'en faut que ces taches annoncent le retour de la ſanté, qu'au contraire plus elles ſont nombreuſes, plus elles marquent un plus grand degré de corruption, & même une corruption ſphacéleuſe lorſqu'elles ſont d'une couleur livide, plombée & d'un verd noirâtre. Il eſt bon d'obſerver encore que ceux qui échappent à la fureur de cette maladie n'en ſont point redevables à des éruptions cutanées, mais à des ſueurs copieuſes qui répandent une odeur aigre corrompue, ou à un cours de ventre critique. Ce n'eſt que par le ſecours & la force de la nature que cela arrive à ceux dont les liqueurs ne ſont point entierement corrompues, & ont encore une qualité tempérée & comme alexipharmaque. La plupart de ceux qui ont des *fievres pétéchiales* meurent au contraire d'une corruption ſphacéleuſe dans le ventricule, les inteſtins & les autres viſceres, ou de la phrénéſie, mais plus ſouvent d'une eſquinancie & d'une inflammation dans le goſier & dans l'œſophage; & il s'exhale de leurs corps auſſi-tôt après qu'ils ſont morts, une puanteur abſolument inſupportable.

Voici les ſignes qui préſagent cet évenement funeſte.

Le malade n'a point ſoif du tout ou eſt extremement altéré, il a la langue ſeche, crevaſſée & noirâtre, le goſier enflammé & embarraſſé d'humeurs épaiſſes, il a peine à avaler; après l'éruption des exanthemes, ſa reſpiration devient embarraſſée, l'oppreſſion de poitrine continue & augmente, la même choſe arrive à l'égard du délire & des autres ſymptomes après l'éruption de la ſueur ou le cours de ventre, l'urine n'eſt point trouble & ne fait aucun dépôt, les yeux du malade s'obſcurciſſent, ſon eſprit s'égare, il arrache des poils de ſa couverture, il ſurvient des treſſaillemens dans les tendons, les excrémens coulent involontairement, le corps ſe couvre d'une ſueur froide, le malade tombe dans des convulſions qui lui coupent la reſpiration & lui cauſent enfin la mort.

La cauſe formelle de ces fievres pernicieuſes conſiſte dans une diſſolution putride & dans une colliquation du ſang & des ſucs vitaux, & ſurtout dans une corruption & dans une diſpoſition entierement vitieuſe du fluide lymphatique, élaſtique & ſubtil qui eſt dans le ſang, & qui venant à ſe ſéparer dans le cerveau & dans la moelle épiniere & à ſe diſtribuer dans tout le corps au moyen des nerfs, donne du mouvement & du ſentiment à toutes ces parties. Ce qui prouve évidemment que cette vapeur venimeuſe qui infecte les corps ſains eſt d'une nature propre non-ſeulement à occaſionner dans le ſang & dans les autres humeurs une fermentation corruptive, mais encore à corrompre le fluide le plus ſubtil après qu'elle eſt parvenue dans l'intérieur du cerveau & des parties nerveuſes; c'eſt qu'auſſi-tôt qu'elle s'eſt introduite dans le corps, les forces vitales, naturelles & animales commencent à languir, quoique dans les corps qui ſont parfaitement ſains, la diſpoſition du ſang & des humeurs ſoit encore bonne & exempte de corruption.

Ce venin virulent & contagieux s'introduit dans le corps par les narines, le goſier & les bronches; car il n'y a aucun endroit où les nerfs qui viennent de la premiere & ſeconde paire ſoient plus à découvert que dans la cavité des narines. Il n'eſt donc pas ſurprenant que lorſque cette vapeur pernicieuſe vient à s'y introduire avec l'air, elle affecte immédiatement les nerfs & même le cerveau, & qu'elle cauſe auſſi-tôt après un étourdiſſement & une peſanteur de tête, un abattement des forces & des vertiges. Mais ce venin contagieux ſe mêle principalement avec la ſalive & deſcend avec elle dans le ventricule, qui, comme partie nerveuſe, eſt le principal ſiége de ces fievres contagieuſes. De-là vient que l'eſtomac & les inteſtins ſont les lieux où la violence des ſymptomes commence à ſe manifeſter. Tels ſont les ſoulevemens de cœur & l'envie de vomir, les tranchées & le cours de ventre, & même la conſtipation, le dégout pour les alimens, les inquiétudes des parties voiſines du cœur, la cardialgie & un vomiſſement fréquent & copieux de la lymphe. On eſt convaincu par les obſervations anatomiques, que le ventricule des perſonnes qui ſont mortes de ces fievres eſt ſurtout attaqué du ſphacele. Or lorſque ce venin vient à ſe mêler dans la bouche avec la ſalive, & dans l'eſtomac avec la liqueur gaſtrique & pancréatique, ſa force multiplicative & communicative augmente. Car tout le monde convient que les liqueurs ſalivales qui ſervent à la digeſtion des alimens ſont d'une nature très-ſubtile, très-

ſpiritueuſe, très-élaſtique & très-propre à fermenter, ce qui fait qu'elles cauſent auſſi-tôt dans les ſubſtances douces avec leſquelles elles ſe mêlent, un mouvement de fermentation. De-là vient que ces liqueurs ayant déja un mouvement fermentatif inteſtin s'alterent beaucoup plus aisément par le venin corruptif qui s'y mêle, & ſont très-propres à le communiquer & à l'augmenter, de même qu'une très-petite portion de levain fait fermenter une grande quantité de pâte.

On n'aura pas maintenant beaucoup de peine à concevoir pourquoi il n'y a rien de plus efficace, comme l'ont remarqué depuis long-tems des Medecins fort habiles, pour ſe garantir de cette dangereuſe maladie, que d'éviter de reſpirer l'haleine des perſonnes qui en ſont attaquées, ſurtout lorſqu'elle eſt parvenue au plus haut degré de corruption, de cracher ſouvent, de tenir dans la bouche des choſes propres à exciter la ſalive & de mâcher de la racine d'angelique, de zédoaire, d'impératoire, de pimprenelle, ou de fumer du tabac. On voit auſſi pourquoi ce venin contagieux s'introduit plus facilement, & cauſe de plus grands ravages dans les corps qui ont l'eſtomac rempli d'une grande quantité de crudités & de matieres pituiteuſes & ſalivales, & pourquoi les émétiques doux mêlés avec des alexipharmaques ont une vertu sûre & efficace pour détruire la maladie dès ſon origine dans les perſonnes qui en ſont attaquées.

Je crois avec Hippocrate que l'on doit attribuer la premiere origine de ces fievres contagieuſes à la corruption générale de l'air. En effet lorſque l'air eſt humide, pluvieux, rempli de brouillards, qu'il ſouffle un vent du midi chaud & humide, il émouſſe & affoiblit, à cauſe de la grande quantité de vapeurs aqueuſes qu'il contient, la vivacité élaſtique de l'éther qui entretient dans le corps le mouvement des ſolides & des fluides qui ſervent à la conſervation de la vie. Il arrive de-là que les excrétions, ſurtout la tranſpiration, qui eſt ſi ſalutaire, languiſſent & ſont interrompues; que les parties inutiles, ſuperflues & corrompues reſtent dans les corps, où venant à s'accumuler dans les liqueurs & dans le ſang, elles ne peuvent que les diſpoſer à la corruption & à la diſſolution. Il arrive auſſi durant ce dérangement extraordinaire des ſaiſons que les végétaux & les différentes eſpeces de grains acquierent une qualité étrangere très-nuiſible au corps. Car on a l'expérience que lorſque le tems eſt trop pluvieux, il croît, ſurtout parmi le ſeigle, une grande quantité d'ivraie, dont la qualité eſt très-nuiſible & même vénéneuſe. On remarque auſſi que le ſeigle qui a cru pendant ce tems-là ne produit point une ſi grande quantité d'eau de vie & ne donne point un pain auſſi ſalutaire & auſſi nourriſſant que celui qui croît dans un tems chaud & ſec. Il n'eſt donc pas étonnant que les alimens corrompus & mal-ſains qu'on prépare avec ces grains diſpoſent auſſi le corps à la corruption.

Les inondations fréquentes & continuelles contribuent auſſi à la corruption de l'air, & le diſpoſent à occaſionner des maladies putrides. En effet, lorſque l'eau croupit dans quelque endroit & qu'elle vient à être échauffée par les rayons du ſoleil, elle ſe corrompt & envoie dans l'air une grande quantité d'exhalaiſons corrompues. Il naît auſſi aux environs des lieux où les eaux croupiſſent, une infinité d'inſectes de différente eſpece, qui laiſſent échapper dans l'air beaucoup de parties très-ſubtiles d'une matiere cauſtique, ſaline & nuiſible. On voit par les hiſtoires combien toutes ces choſes ſont nuiſibles à la ſanté, & elles nous apprennent qu'après de grandes inondations, il a régné des fievres, non-ſeulement contagieuſes, mais encore peſtilentielles. Voyez Hoffman, *de Temp. Ann. inſalub.* L'air qui eſt imprégné des exhalaiſons corrompues qui s'élevent des cadavres qu'on n'a pas eu ſoin d'enterrer, ou des excrémens des animaux, eſt auſſi très-contagieux, ſurtout lorſqu'il eſt renfermé, & qu'il ne peut point ſe mêler avec un air plus pur.

La corruption & l'inſalubrité de l'air n'eſt pas ce qui contribue uniquement à ces maladies. On peut y joindre encore la diſpoſition qu'ont les corps à donner accès à cette corruption. Il eſt conſtant par pluſieurs expériences, que les perſonnes d'un tempérament phlegmatique & ſanguin, d'une complexion lâche & ſpongieuſe, d'un naturel craintif & chagrin, & dont les forces ſont entierement épuiſées par les excès, la débauche, & par un trop grand uſage d'alimens mal-ſains, par l'ivrognerie, la faim, une triſteſſe de trop longue durée, les veilles, la fatigue & des hémorrhagies, ſont plus facilement & plus ſouvent attaqués de cette maladie, & qu'ils en échapent plus difficilement; parce que leurs corps étant plus foibles & remplis d'une plus grande quantité d'impuretés, ſont extremement diſpoſés à la corruption. J'ai auſſi remarqué que les femmes cachectiques & dont les regles ſont ſupprimées, auſſi-bien que ceux qui ont la vérole, ou qui n'en ont pas été bien guéris, ſont aiſément attaqués de cette maladie & n'en échapent qu'avec beaucoup de peine.

Il eſt aisé de juger par ce qu'on vient de dire, pourquoi ces fievres contagieuſes ſont plus fréquentes dans les Camps, & pourquoi on leur a donné le nom de maladies d'Armées. En effet, on trouve dans les Camps le concours de preſque toutes les cauſes qui contribuent à occaſionner cette maladie. Les ſoldats ſont exposés aux variations de l'air, qui paſſe tout d'un coup d'une chaleur aride, à une froideur humide. Ils dorment à découvert & ſouvent dans des lieux marécageux & humides: il y a de toutes parts des excrémens d'hommes & d'animaux, & le vent ne trouve aucun paſſage pour diſſiper les exhalaiſons corrompues qui s'en élevent, à cauſe des retranchemens dont ils ſont environnés. Ils ſe nourriſſent d'alimens mal-ſains, quelquefois corrompus & à demi-cuits. Ils boivent des eaux croupiſſantes & corrompues. Ils épuiſent leurs forces par la faim & par les veilles. Lorſqu'ils quittent cette vie pénible pour venir dans les quartiers d'hiver, qu'ils ſe livrent au repos & à la gourmandiſe, la corruption qu'ils ont contractée intérieurement, augmente ſi fort, qu'elle dégénere en cette maladie funeſte, & c'eſt ce qui fait qu'elle regne plus fréquemment dans les garniſons, que dans les camps. C'eſt auſſi par cette raiſon que les pauvres qui vivent dans l'obſcurité & dans l'ordure, & qui reſpirent dans leurs chaumieres un air peſant & impur, ſont plus ſouvent attaqués de ces maladies que les riches qui gardent un régime plus exact, & qui ſont en état de veiller à ce qui concerne leur ſanté, relativement à l'air & à la nourriture. Il arrive la même choſe dans les Hôpitaux des malades & des orphelins, & dans les Priſons publiques, où il y a beaucoup de perſonnes qui menent une vie pauvre, qui diſpoſe le corps aux atteintes de la contagion.

### *CURE.*

Rien n'eſt plus important pour ſe garantir des *fievres pétéchiales*, que d'éviter ſoigneuſement, lorſque les ſaiſons de l'année ſont propres à occaſionner des maladies dangereuſes, un air rempli de vapeurs & d'exhalaiſons nuiſibles, & entierement privé d'une dilatation élaſtique & propre à entretenir la vie. Comme lorſque l'air eſt ainſi diſpoſé, les corps ſont extremement affoiblis & ſujets à l'attaque de ces maladies, il convient de ſe garantir de tout ce qui eſt nuiſible aux forces, & rend les excrétions languiſſantes, c'eſt-à-dire, de toute émotion violente, de la triſteſſe, de la frayeur, du chagrin, des études trop aſſidues, des veilles exceſſives, & de l'uſage immodéré des femmes. Il faut avoir ſoin de ſe garantir du froid, ſurtout pendant la nuit, & ne point porter d'habits trop légers lorſque le tems eſt froid. On doit prévenir l'amas de crudités qui ſe forme dans les premieres voies, manger peu, s'abſtenir des alimens mal-ſains, de la crapule, ne point trop fumer du tabac, & ne point prendre trop de caffé, qui nuit beaucoup par ſon excès à l'eſtomac, & encore plus aux parties nerveuſes, & au mélange des liqueurs vita-

les. On ne doit rien négliger pour faire que l'air qu'on refpire foit pur & fain,& pour cela éviter les lieux trop enfoncés & dans lefquels l'air fe corrompt aifément, auffi-bien que les maifons qui ne font point affez expofées au vent, corriger fa trop grande humidité en allumant du feu, & par des fumigations de maftic, de fuccin & de baies de genievre.

De tous les fecours qui font propres à écarter ces maladies, je n'en ai point trouvé de plus efficace, que l'ufage modéré d'un bon vin & furtout de celui du Rhin. Car lorfqu'on en boit tous les matins à jeun & même modérément pendant le repas, il rétablit, entretient les forces, facilite le cours du fang & les excrétions, aide la digeftion, & réfifte parfaitement à la corruption, furtout lorfqu'on fait un exercice modéré, & qu'on le mêle avec quelqu'autre boiffon délayante. Je puis affurer après un grand nombre d'obfervations que j'ai faites, que dans un tems où il régnoit des maladies épidémiques que l'humidité de l'air avoit occafionnées, ceux qui fuivirent un régime de vie exact, & qui uferent tous les jours modérément de bon vin, n'en reçurent aucune incommodité. Ceux qui ont écrit fur la pefte nous affurent auffi que le vin eft un des meilleurs préfervatifs dont on puiffe fe fervir. Je puis même affurer que le vin qu'on boit modérément dans les derniers jours des *fievres pétéchiales*, après que la crife eft faite, furpaffe tous les autres remedes, parce qu'il rétablit les forces & facilite l'excrétion qui fe fait à travers la peau.

Les acides, furtout le fuc de citron mêlé dans une tifane propre à défaltérer & à empêcher la corruption, le vinaigre fimple ou diftilé mêlé dans une potion préparée avec des eaux & des poudres fixes diaphorétiques, font de tous les remedes ceux qui font le plus de bien au commencement de la maladie. Ceux-là font auffi fort utiles qui entretenant les forces rendent la falive plus liquide,& dégagent l'eftomac. Car j'ai obfervé autrefois avec le célebre Cramer, que ceux qui crachent librement, font difficilement attaqués de ces maladies. C'eft pourquoi ce favant homme fe fervoit de potions alexipharmaques, dans lefquelles il entroit outre le vinaigre diftilé ou celui de fcordium, le cinnabre, quelquefois le béfoard minéral & l'oxymel fcillitique. Quelques Medecins ont au contraire la mauvaife coutume de donner à leurs malades dès le commencement, des remedes volatils béfoardiques & fudorifiques avec une infufion en maniere de thé fort chaude, & de leur enjoindre un régime chaud. Il arrive de-là que ce mouvement inteftin qui occafionne la corruption, augmente avec beaucoup de violence, occafionne un orgafme, & abbat confidérablement les forces.

Il n'y a point d'excrétion plus falutaire fur la fin des *fievres pétéchiales* que celle des inteftins, furtout lorfqu'elle fe fait à tems. J'ai obfervé depuis près de cinquante ans que j'exerce la Medecine, que ces maladies ont été rarement guéries par les fueurs & les hémorrhagies feules; mais qu'elles l'ont été très-fouvent par le moyen de la diarrhée lorfqu'elle eft furvenue le feptieme, le neuvieme ou le onzieme jour, & qu'il n'y a rien de plus pernicieux que d'arrêter une diarrhée violente ou un flux critique au commencement de la maladie. J'ai auffi obfervé que lorfque les fievres catarrheufes malignes & exanthémateufes ont été guéries par le cours de ventre, les malades n'ont point été attaqués du pourpre blanc, qui furvient fouvent vers le onzieme jour de la maladie, lorfque le pouls eft déja réglé, & jette les malades dans un grand danger. Les Medecins les plus habiles ont reconnu depuis longtems la falubrité du cours de ventre dans les maladies de cette efpece. Hippocrate rapporte dans fes *Epidémiques*, que des perfonnes ont été guéries de ces fievres aiguës par le cours de ventre. Galien dans fon Traité, *de Atrabile*, *cap.* 4. affure que la diarrhée a été extremement falutaire dans des tems de pefte.

Gerard Columba dans fon Traité, *de Peftil. Febr.* s'étend beaucoup fur les effets du cours de ventre, & lui donne des grandes louanges.

Voici fes termes :

« Tous ceux qui ont eu un cours de ventre abondant, « encore qu'il ait été accompagné de marques de cru- « dité, ont échappé; car à mefure que le cours de ven- « tre continuoit,on appercevoit des fignes de coction, « la violence de la maladie diminuoit,& le malade étoit « entierement guéri. »

Cette doctrine eft encore confirmée par Valeriola, *Obf. Lib. VI. de Febr.* Schenkius, *Obferv. Lib. VI. de Febr.* Riviere, *Obferv. Cent. I. Obferv.* 47. *&* 48. & *Cent. II. Obferv.* 34. *&* 87. Horftius, *in Obferv.* 10. Joannes Rhodius, *in Cent. II. Obferv.* 85. Screta, *de Febre Caftrenfi maligna, cap.* 4. & Bonet, *in Thef. Pract. de Febr. putr.* & dans fon Traité, *de Caufo*, *cap.* 2.

Voilà quels font les moyens dont la nature fe fert.

Les Medecins doivent agir de concert avec elle & la feconder. Je fuis convaincu par expérience que tout ce qu'on doit attendre de l'art dans la cure des fievres putrides, malignes, peftilentielles & *pétéchiales*, confifte à employer à propos les remedes qui ont la vertu de lâcher le ventre au malade, fans lui caufer aucun dommage : mais on doit le faire dans les jours critiques, c'eft-à-dire, depuis le feptieme jufqu'au quatorzieme, & non point au commencement, parce que la matiere n'étant point encore cuite & en état d'être évacuée, ils ne font pas d'un grand fecours. Comme il n'y a rien de plus pernicieux pendant tout le tems que durent ces fievres, lorfqu'il s'agit de purger le malade, que d'employer des remedes qui ont une certaine acreté cauftique, fans en excepter même les feuilles de fené; de même rien n'eft plus propre pour cet effet que les fubftances dont le tiffu n'a rien qui puiffe altérer les forces, & qui ont la vertu de tenir le corps libre, fans y caufer du dérangement. La plus confidérable de toutes ces fubftances eft une dofe convenable de manne, mêlée avec une quantité fuffifante de crême de tartre, qui eft extremement falutaire dans ces maladies à caufe de fon acidité agréable. On fatisfait encore parfaitement à cette intention avec le firop folutif de rofes, mêlé avec une préparation de crême de tartre, de fel polychrefte ou de nitre antimonial, donné à tems, & en une dofe convenable dans quelque véhicule délayant comme le petit-lait, ou les eaux minérales tempérées, telles que les Antoniennes & celles de Wildungens. La pulpe des tamarins ou leurs décoctions préparées avec la manne & la rhubarbe, ne font pas moins utiles pour cet effet. Ceux qui voudront fe convaincre de l'efficacité des purgatifs dans les fievres malignes & *pétéchiales*, n'ont qu'à confulter le Traité que Moreau a donné des *Fievres malignes :* cet Auteur rapporte plus de vingt exemples du bon effet qu'ont produit la pulpe du tamarin, & l'infufion de rhubarbe, des feuilles de fené, de crême de tartre & de manne dans de l'eau d'ofeille fauvage.

Les Medecins ne conviennent pas tous également de l'utilité de la faignée dans les *fievres pétéchiales ;* & en effet, il faut avoüer qu'il y a tant de différence entre les fievres malignes, que les Medecins les plus habiles font quelquefois embarraffés de connoître leur nature. Il eft pourtant certain que quand ces fievres attaquent des perfonnes pléthoriques & pléthorico-cacochymiques, la faignée eft un excellent préfervatif. Elle eft auffi fort utile à ceux qui y font accoutumés, qui vivent dans l'abondance de toutes chofes, ou qui menent une vie fédentaire ; car j'ai éprouvé que ceux qui ont ufé de la faignée, n'ont point été attaqués de ces maladies, ou ne l'ont été que très-légerement, & en ont plus aisément échappé que ceux qui l'avoient négligée.

On se souviendra que rien n'est plus nuisible, durant les *fievres pétéchiales*, aussi-bien que dans leur déclin, que de surcharger l'estomac d'alimens, surtout de ceux qui sont mal-sains & d'une grande quantité de viande. Le menu peuple croit faussement que ces alimens sont propres à réparer les forces. Il arrive de là que les malades tombent souvent dans des rechûtes très-dangereuses, ou dans des maladies pires que celles dont ils se croyoient quittes. HOFFMAN.

PETIA, est un morceau de linge ou d'étoffe dont on fait un nouet, ou sachet pour y enfermer certaines drogues médicinales. *Petia oculi*, est une hémorrhagie de l'œil. CASTELLI.

PETICULÆ; le même que *Petechiæ*.

PETIGO; le même qu'*impetigo*. Voyez *Lepra*.

PETIOLUS, le pédicule, ou la tige d'un fruit.

PETIVERIA.

Voici ses caracteres :

Sa fleur est composée de quatre pétales disposés presque en forme de croix. Il s'éleve du calyce un pistil, qui se change en un fruit découpé à son sommet, & qui a la figure d'un bouclier renversé. Il est rempli de semences oblongues.

Miller ne compte qu'une espece de cette plante.

*Petiveria solani foliis, loculis spinosis*, Pluk. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l'Amérique, lui donna le nom de Jacques Petivier, Apothicaire & fameux Botaniste, pour honorer sa mémoire.

Cette plante est très-commune à la Jamaïque, au Barbades, & dans les autres Isles des Indes Occidentales, où elle croît dans les bois & dans tous les taillis en si grande quantité qu'elle devient incommode. Comme elle résiste à la sécheresse tandis que toutes les autres meurent, & qu'elle conserve sa verdure, elle attire les bestiaux : mais elle donne à leur lait une odeur forte, désagréable, approchante de celle de l'ail sauvage, & une odeur si insupportable à leur chair, quand on les tue aussi-tôt après qu'ils ont repu, qu'on ne peut plus en faire usage. Miller *Diction.*

PETRÆ OLEUM. Voyez *Naphtha* & *Petrolæum.*

PETRACORIUS LAPIS, Geoff. Prælect. Angl. Edit. 179. *Pierre de Perigord.*

C'est une substance fossile, ferrugineuse, noire, dure & pésante, qui paroît contenir quelques particules de fer. On en tire des Montagnes du Dauphiné & elle ne sert qu'aux Potiers de terre, & aux émailleurs. GEOFFROY.

PETRELÆUM. Voyez *Petrolæum.*

PETRIFICATIO. Voyez *Ancubitus.*

PETROLÆUM, *Pétrole*, ou *huile de pétrole.* Voyez *Naphtha.*

A Brosely, Bently, Pitchford & autres lieux voisins dans le Shropshire, on trouve sur la plupart des mines de charbon, une couche assez épaisse d'un rocher ou pierre noirâtre, laquelle est poreuse & contient une grande quantité de matiere bitumineuse.

On transporte cette pierre dans l'attelier, où on la moud avec des moulins à cheval, semblables à ceux dont on se sert pour briser les cailloux dont on fait le verre. On jette cette poudre dans des grands chaudrons pleins d'eau, & on l'y fait bouillir de façon que la matiere bitumineuse se sépare du gravier, ce dernier se précipitant au fond, & l'autre nageant sur la surface de l'eau.

Cette substance bitumineuse étant recueillie & évaporée, acquiert la consistance de la poix, & à l'aide de l'huile distilée de la même pierre que l'on mêle avec elle, elle devient aussi liquide que le goudron. On assure que ces substances sont au-dessus de la poix & du goudron, soit pour le radoub des vaisseaux, ou pour tel autre ouvrage que ce soit. On en a fait l'essai sur plusieurs bateaux, & on a observé qu'elle n'éclate point comme la poix ou le goudron ordinaire, mais qu'elle se conserve toujours noire & molle; ce qui fait qu'on la propose comme extremement propre pour empêcher les vers de s'y mettre.

On tire encore de la même pierre par la distilation une huile, dont on peut se servir au défaut de celle de *pétrole* ou de térébenthine, d'autant plus qu'on en a éprouvé l'efficacité dans plusieurs maladies, *Transactions Phylosophiques.*

On a publié depuis peu cette huile comme un secret & un topique excellent pour les douleurs, sous le nom d'*huile distilée de cailloux.*

PETROMARULA, est le nom d'une espece de *Rapunculus* de Crete. RAY *Hist. Plant.*

PETROSELINUM. Voyez *Apium.*

PETROSUM OS, *Os pierreux;* la partie la plus dure des os des tempes. Voyez *Caput.*

PETUN, *Tabac.* Voyez *Nicotiana.*

## PEU

PEUCE, le *Pin*, ou le *Larix.*

PEUCEDANUM, *Queue de pourceau.*

Voici ses caracteres :

La racine est vivace & branchue, & pénetre fort avant dans la terre; les feuilles sont étroites, herbues & découpées en trois parties; la semence est plate, presque ovale, légerement striée & avec des bords en feuillet.

Boerhaave compte trois especes de cette plante; sçavoir :

1. *Peucedanum, majus, Italicum*, C. B. P. 149. M. V. 36. Tab. 9.
2. *Peucedanum, majus, Italicum foliis longis, angustis. An ferula Orientalis, Peucedani folio?* T. Cor. 22.
3. *Peucedanum, Germanicum*, C. B. P. 149. Tourn. Inst. 318. Boerh. Ind. A. 66. *Peucedanum*, Offic. Ger. 896. Emac. 1054. Raii Hist. 1. 416. Synop. 3. 206. *Peucedanum vulgare*, Park. Theat. 880. *Peucedanum minus Germanicum*, J. B. 3. 36. *Peucedanum, Pinastrella, Fœniculum porcinum*, Merc. Bot. 1. 58. *Queue de pourceau*, ou *fenouil de porc.*

Les feuilles de cette plante sont larges & frangées, divisées en trois parties, chaque tige soutenant trois feuilles plus grandes & plus plates que celles du fenouil ordinaire; les tiges sont hautes d'environ deux piés, divisées vers le sommet, creuses & rayées; elles portent des ombelles ou parasols garnis de petites fleurs jaunes à cinq feuilles disposées en rose, auxquelles il succede des semences plus larges & plus plates que celles du fenouil; la racine est longue, grosse, de couleur brune foncée, quelque peu velue, ou garnie à son sommet de petits poils, d'une odeur sulphureuse extremement forte. Cette plante croît dans plusieurs endroits sur le rivage de la Mer, & fleurit au mois de Juillet. La racine est seule d'usage, encore l'emploie-t-on rarement.

Le fenouil de porc est estimé bon pour évacuer le phlegme des poumons, & par conséquent pour la toux & la courte haleine. Il leve aussi les obstructions du foie & de la rate, il guérit la jaunisse, il excite les regles, & soulage les femmes qui sont en travail. Les Anciens ordonnent de tirer son suc par le nez dans la léthargie, l'apoplexie & les autres maladies de la tête & des nerfs. MILLER, *Bot. Off.*

Les anciens nous apprennent que la racine & les autres parties du *peucedanum* ont une vertu cathartique : mais on l'emploie rarement à cause de son odeur rance & fétide.

Le *Peucedanum* facilite l'expectoration de la mucosité

tartareuſe & de la bile; il excite l'urine, & on l'eſtime bon pour le calcul. Il eſt bon, étant appliqué extérieurieurement, pour la migraine & les autres douleurs de tête occaſionnées par des catarrhes; pour les tumeurs renitentes & pour déterger les ulceres invétérés. RAY *Hiſt. Plant.*

PEUCEDANUM, eſt dérivé de *Peuce*, πεύκη, un pin, parce que les feuilles de cette plante ont quelque reſſemblance avec celles de cet arbre.

Les Anciens recommandent cette plante dans la cure des maladies inflammatoires; ils preſcrivent pour cet effet la décoction de ſa racine dans de l'eau, édulcorée avec du miel, & bue toute chaude. Elle eſt extrememment propre pour réſoudre la pleuréſie & la péripneumonie, lorſque ces maladies peuvent être guéries par une anacatharſe, ou expectoration. Ils la preſcrivent auſſi pour le piſſement de ſang, & pour le calcul & le ſable des reins. Elle provoque l'urine, & inciſe le phlegme, & débarraſſe les reins de tout ce qui peut s'y être attaché; on fait bouillir pour cet effet ſa racine dans du vin. Elle eſt eſtimée fort utile pour les cataractes qui ne font que commencer, & dans la redondance de phlegme, auſſi-bien que pour lever & réſoudre les obſtructions. La racine eſt excellente pour la paſſion hyſtérique, & poſſede une vertu balſamique, déterſive & médiocrement échauffante; on l'emploie fréquemment pour déterger les plaies & les ulceres. *Hiſt. des Plantes attribuée à Boerh.*

## PEV

PEVETTI. H. M. *Baccifera indica, floribus ad foliorum exortus, fructu ſulcato decapyreno ſolanum ſomniferum antiquorum*, Alpin. Exot. eſt un arbre du Malabar qui porte des baies, & avec les feuilles duquel on prépare un onguent vulnéraire. RAY *Hiſt. Plant.*

## PEX

PEXIS, πῆξις, *Congélation*, ou *concrétion*.

## PEZ

PEZA, πέζα; la cheville ou la plante du pié; & ſuivant quelques-uns le bout de cette partie. Pollux dit que la partie ſituée au-deſſous du tibia eſt appellée *ſphuron* & *peza*. Dans l'*Exegeſis* de Galien au mot πέζας on lit ce qui ſuit :

« Il eſt dit dans le ſecond Livre de *Mrb. Mul.* » καὶ οἱ πόδες οἰδίσκονται, αἱ πέζαι μάλιστα, « les piés s'enflent, ſurtout le *peza.* » Zenodotus, dans ſes *Gentilia vocabula*, (mots propres à certaines contrées) dit que les Arcadiens & les Doriens appellent le pié *peza* : mais Hippocrate paroît donner ce nom, ou au bout du pié, appellé *pedion*, ou aux *malléoles*. Cornarius, dans ſon Hippocrate, le traduit par *pedum extremitates*; & Calvus par *tali*.

## PHA

PHACE, φακῆ ou PHACOS, φακός; *Lentille.*

PHACODES, φακώδης, de couleur de lentille.

PHACOIDES, φακοειδής, qui a la forme d'une lentille. On donne cette épithete à l'humeur cryſtalline de l'œil.

PHACOPTISSANA, φακοπτισσάνη; eſpece d'aliment préparé avec de la décoction d'orge & des lentilles. GALIEN, *de Aliment. facultat.*

PHACOSIS, φάκωσις; tache noir qui ſe forme dans l'œil & qui reſſemble à une lentille.

PHÆNOMENA, *apparences* ou *phénomenes*. On donne ce nom à tout ce qui arrive aux corps, & qui tombe ſous la connoiſſance des ſens, ſoit qu'il ſoit conforme ou contraire à la nature.

PHÆON COLLYRIUM, eſt le nom d'un *collyre* dont Scribonius Largus donne la deſcription.

PHAGEDÆNA, φαγέδαινα, de φάγω, *je mange, je ronge*, eſt quelquefois employé dans un ſens général pour ſignifier des ulceres qui rongent les parties voiſines, & vont toujours en empirant. Il ſignifie quelquefois ſeulement une eſpece d'ulcere tout-à-fait différente des autres, un *herpes*, un *noma*, par exemple; & pour lors il ſe dit d'un ulcere profond qui ronge la chair qui eſt deſſous, auſſi-bien que les parties voiſines. Telle eſt la ſubſtance de ce que Galien dit ſur ce ſujet, dans ſon Commentaire ſur le quarante-cinquieme *Aphoriſme* de la ſixieme ſection. Le même Auteur, dans ſon Traité *des Tumeurs contre nature*, établit cette différence entre l'herpe & le *phagedæna*; que le premier ne s'étend qu'en rongeant & ulcérant la peau, au lieu que le ſecond ronge auſſi les parties qui ſont deſſous. Celſe, *Lib. VI. cap.* 18. regarde le *phagedæna* de la verge comme une eſpece de chancre.

PHAGOS, nom du *Quercus, parva, ſive phagos Græcorum, & Eſculus Plinii.*

PHAGRUS ou PAGRUS, eſt un poiſſon de mer long d'environ un pié, gros, large, de couleur rouge, reſſemblant au rouget, mais plus grand & plus gros.

Les pierres qu'on trouve dans ſa tête, étant broyées & priſes intérieurement, ſont apéritives, propres pour le calcul des reins, pour reſſerrer le ventre, & pour adoucir les acretés & les acides de l'eſtomac. La doſe de cette poudre, eſt depuis demi-ſcrupule juſqu'à demi-dragme. LEMERY, *des Drogues.*

PHALACRA, φαλακρὰ σιδήρια, ſont dans Hippocrate des inſtrumens de Chirurgie liſſes & émouſſés, comme une ſonde ou tel autre inſtrument dont l'extrémité eſt armée d'un bouton.

PHALACROCORAX, le *cormoran*, dont la peau eſt eſtimée bonne pour fortifier & échauffer l'eſtomac, lorſqu'on l'applique deſſus. LEMERY, *des Drogues.*

PHALACROSIS, φαλάκρωσις, *noirceur.*

PHALÆNA; le même que *Balæna*, baleine.

PHALAIA; terme barbare introduit par Baſile Valentin, pour ſignifier un remede interne univerſel, ou une panacée. Rolfinkius l'emploie pour déſigner la teinture de jalap.

PHALANGIA. La *phalange* eſt une eſpece de groſſe araignée fort commune dans les pays chauds, tels que l'Italie, l'Eſpagne & les Indes. Elle paſſe pour guérir la fievre intermittente, étant écraſée & appliquée autour du poignet un peu avant l'accès. LEMERY, *des Drogues.*

PHALANGITES, φαλαγγίτης; nom du *Liliaſtrum, Alpinum, minus.* Il eſt ainſi appellé par Paul Eginete.

PHALANGIUM, eſt une eſpece d'araignée, dont la piquure paſſe pour très-venimeuſe.

Ceux qui ont écrit ſur les animaux venimeux & nuiſibles, ont décrit pluſieurs eſpeces de *phalangium*; comme le *rhagium, lupus, formicarium, cranocolaptes, ſclerocephalus* & *ſcolecium*. Le *rhagium* eſt noir, rond & ſemblable au pépin du raiſin noir; ce qui lui a fait donner le nom de *rhagium*, ῥάγιον, qui ſignifie un pepin de raiſin. Il a la bouche placée au milieu du ventre, & des jambes extremement courtes. Le *lupus* ſe nourrit de mouches : il a le corps large & fort ſouple; les parties ſituées autour du cou, ſont dentelées, & ſa bouche a trois éminences. La troiſieme eſpece appellée *myrmecium* ou *formicarium*, reſſemble beaucoup à la fourmi; elle eſt de couleur de ſuie, & ſon corps eſt taché de petites étoiles, ſurtout vers le dos. La quatrieme, appellée *cranocolaptes*, eſt quelque peu longue & verte; elle a une ſoie près du cou, & elle ſaiſit ſa proie par la tête. La cinquieme, appellée *ſclerocephalus*, a la tête dure & pierreuſe, & toutes les apparences de ces animaux qui voltigent la nuit autour des chandeles. La derniere, qui eſt le *ſcolecium* ou *vermicarium*, eſt longuette & tachetée, ſurtout autour de la tête.

La piquure de ces animaux est si petite, qu'on a toutes les peines du monde à l'appercevoir : mais elle est suivie d'une tumeur livide & quelquefois rouge, accompagnée d'un froid autour des genoux, des reins & des omoplates. Tout le corps est quelquefois accablé d'un sentiment de pesanteur, accompagné d'une douleur continuelle, d'un tremblement, de pâleur & d'insomnie. Quelques-uns ont la verge tendue, & sentent une demangeaison autour de la tête, & quelquefois autour des gras des jambes. Ils ont les yeux creux, humides & larmoyans, le ventre inégalement tendu, tout le corps & le visage enflés, surtout les parties qui sont près de la langue; ce qui les empêche de parler. Les malades sont quelquefois affligés d'une dysurie, accompagnée d'une érection douloureuse de la verge. L'urine qu'ils rendent est aqueuse, & contient comme de la toile d'araignée; les matieres qu'ils rendent par haut & par bas, sont quelquefois de même nature. Le bain d'eau chaude paroît calmer la douleur : mais elle revient ensuite avec plus de violence, & accompagnée de l'érection de la verge : cette partie souffre un relâchement considérable dans les vieillards. Tels sont en général les symptomes dont la morsure de ces animaux est suivie. Celle du *cranocolaptes* est suivie du mal de tête, du vertige, d'un froid continuel, du délire, d'inquiétudes, & d'une douleur poignante dans l'estomac. Ceux qui ont été mordus de ces animaux, se trouvent fort bien de se baigner tous les jours, & de laver la plaie avec la décoction du *trifolium bituminosum* mêlée avec de l'huile. Il est bon encore de fomenter souvent la plaie avec une éponge trempée dans du vinaigre chaud, & de s'oindre tout le corps avec l'espece de cérat la plus liquide. Les cataplasmes se composent avec la sanguinaire, les oignons, le pain cuit dans du vinaigre, la farine d'orge cuite avec les baies de laurier dans du vin & du miel, la rue, les figues vertes, la crotte de chevre dans du vin, le sampsuchus avec le vinaigre, & le souchet.

Asclepiades recommande beaucoup le cataplasme suivant.

Prenez *de semences de rue sauvage*,
*de roquette*,
*d'herbe aux poux*,
*cencrys & vitex*,
*le fruit ou les feuilles de cyprès*,
} *de chaque, parties égales ;*

Pilez-les avec du vinaigre, & faites-en un cataplasme avec du miel : ce remede produit le même effet étant pris intérieurement.

Voici une autre composition dont on peut user intérieurement ou extérieurement.

Prenez *de soufre naturel*, &
*de galbanum*,
} *de chaque, quatre dragmes ;*
succus Cyrenaicus, *deux dragmes ;*

Ou à son défaut,
*de laser, quatre dragmes ;*
*d'amandes ameres pelées, deux dragmes.*

Mettez ces drogues en infusion dans du vin, & édulcorez-la avec du miel.

L'usage de l'ail, du bain & du vin est encore un excellent remede. Aetius, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 18.

PHALANGIUM.

Voici ses caracteres :

Sa fleur est nue, composée de six pétales, munie de six étamines, & renferme un ovaire arondi plein de semences anguleuses. Sa racine est fibreuse.

Boerhaave compte six especes de *phalangium*, qui sont,

1. *Phalangium, parvo flore, non ramosum*, C. B. P. 29. M. H. 2. 333.
2. *Phalangium, parvo flore, ramosum*, C. B. P. 29. M. H. 2. 333.
3. *Phalangium Africanum, floribus luteis, parvis*, Raii Hist. 3. 564.
4. *Phalangium, parvo flore, ramosum, foliis fistulosis, annuum*, H. L. *Asphodelus, foliis fistulosis*, C. B. P. 29. T. 344.
5. *Phalangium Africanum, foliis cepaceis, floribus spicatis aureis.*
6. *Phalangium Africanum, foliis ficoidis, floribus spicatis, aureis.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Phalangium est encore le nom de plusieurs especes d'*ephemerum.*

Phalangium Allobrogicum ; nom du *Liliastrum Alpinum, minus.*

PHALANGOSIS, φαλάγγωσις; maladie de l'œil dans laquelle les bords de la paupiere sont tournés en-dedans; ce qui fait que les poils irritent l'œil. Voy. *Oculus.* P. Eginete, *Lib. VI. cap.* 8.

PHALANX, *phalange.* On donne ce nom aux articulations des doigts. Voyez *Brachium.*

PHALARIS.

Voici ses caracteres :

Elle porte un gros épi composé d'un amas écailleux, de gousses pleines de semences; deux de ces gousses creuses, carinées, entre lesquelles est contenu une semence enveloppée de sa cosse, ressemblent à des écailles.

Boerhaave compte huit especes de *Phalaris*, qui sont,

1. *Phalaris major, semine albo*, C. B. P. 28. Theat. 534. Boerh. Ind. A. 2. 158. Raii Synop. 3. *Phalaris*, Offic. Ger. 80. Emac. 86. J. B. 2. 442. Raii Hist. 2. 1248. *Phalaris vulgaris*, Park. Theat. 1163. *Gramen spicatum, semine miliaceo albo*, Tourn. Inst. 518.

Cette plante croît non-seulement dans les Isles Canaries, mais encore en Toscane parmi le bled, en Espagne & dans le Languedoc aux environs de Montpellier.

Les Anciens recommandent la semence du *Phalaris*, le suc de la plante & les feuilles, comme un excellent remede interne pour appaiser les douleurs de la vessie. Lobel nous apprend que quelques personnes en font du pain, dont elles usent fréquemment pour nettoyer la vessie du gravier & des autres matieres qui pourroient s'opposer à la sortie de l'urine. Ray, *Histoire des Plantes.*

2. *Phalaris major, semine nigro*, C. B. P. 28. Theat. 536. M. H. 3. 186. J. B. 2. 443. *Gramen spicatum, semine miliaceo, nigro*, T. 528.
3. *Phalaris alter., semine griseo*, H. R. Park. *Gramen spicatum, semine miliaceo, griseo*, T. 519.
4. *Gramen tremulum majus*, C. B. P. 2. Theat. 22.
5. *Gramen tremulum majus perenne*, H. L. 196.
6. *Gramen tremulum maximum*, C. B. P. 2. Prod. 5. Theat. 24. J. B. 2. 470.
7. *Gramen paniculis elegantissimis, sive* ἐράγρωστις, C. B. P. 2. Theat. 26.
8. *Gramen tremulum minus, panicula parva.* Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Ses semences sont extremement apéritives, & par conséquent fort utiles dans le calcul des reins & de la vessie. *Hist.*

*Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHALERÆ, φάλαιραι; espece de bandage pour le nez, dont Galien donne la description dans son Traité *des Bandages.*

PHANION, φανίον; nom de deux médicamens composés, décrits par Galien, *de C. M. S. L. Lib. IV. c. 7.*

PHANLEC, *le Fer.* Ruland.

PHARICUM, nom d'un poison violent, qui par bonheur est inconnu aux Modernes. Scribonius Largus, n°. 195. nous apprend, qu'il étoit composé de plusieurs ingrédiens: mais on n'en connoît aujourd'hui aucun.

PHARMACEIA, φαρμακεία; purgation du ventre, par le moyen d'un cathartique. Hippocrate.

PHARMACEUTICA, φαρμακευτική; *Pharmaceutique,* partie de la Medecine qui donne la description des remedes, & qui enseigne la maniere de les employer à propos.

PHARMACIA, *Pharmacie.*

PHARMACITES, φαρμακίτης. Voyez *Ampelites terra.*

PHARMACOCHYMIA, partie de la Chymie qui enseigne la préparation des remedes chymiques. On l'appelle ainsi pour la distinguer de la partie spagirique qui traite de la transmutation des métaux. Castelli.

PHARMACON, φάρμακον, *poison, remede,* & *couleurs pour la peinture.* C'est un de ces termes qu'Aulu-Gelle, *Lib. XII. cap. 9.* appelle *vox media,* un terme moyen entre deux contraires qu'il peut signifier indistinctement.

PHARMACOPŒUS, φαρμακοποιός, de φάρμακον, *remede,* & ποιέω, *faire,* ou *préparer;* est un homme extrement versé dans tout ce qui concerne la préparation des médicamens. Castelli.

PHARMACOPOLA, φαρμακοπώλης, de φάρμακον, *remede,* & πωλέω, *vendre; Pharmacopole,* est proprement un homme qui vend des remedes. Pour mieux entendre les trois Articles qui précedent, il est bon d'observer avec M. le Clerc, que ceux qui s'attachoient à la *Pharmaceutique,* ou à la Medecine *Médicamentaire,* étoient appellés *Pharmaceutæ,* comme dit Galien *ad Trasyb.* Le nom de *Pharmacopœus* se prenoit en mauvaise part, & signifioit dans l'usage ordinaire un *Empoisonneur,* qu'on appelloit encore *Pharmacos,* & *Pharmaceus,* du mot *Pharmacum,* qui signifie indifféremment toutes sortes de drogues, ou de compositions bonnes ou mauvaises; & tout médicament ou tout poison, tant simple que composé. Les Latins ont dit de même *Medicamentum* pour poison; & *Medicamentarius* pour *Empoisonneur,* quoique le dernier de ces noms désigne aussi un *Apothicaire,* comme le premier signifioit un médicament. Le mot *Pharmacopola,* marquoit chez les Anciens une autre espece de Profession: on appelloit ainsi en général tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparassent pas: mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui *Charlatans,* ou *Bâteleurs.*

PHARMACOPOLIUM, Boutique d'Apothicaire ou de Droguiste.

PHARMACOPOSIA, φαρμακοποσίη, de φάρμακον, *médicament,* & πόσις, *potion;* est en général tout remede liquide, ou un cathartique liquide en particulier. Hippocrate, comme Galien l'observe, *Com. ad 7. Aphor. 25.* employe communément ce mot & celui de φαρμακείη, dans ce dernier sens, comme dans le 4. *Aph. 19.* & *Coac.* 251.

PHARMACOTA *Medicamenta;* sont des remedes, dans lesquels il entre du poison. Castelli.

PHARMACOTHECA, boîte ou coffre propre pour contenir des médicamens. Castelli.



PHARMACUM. Voyez *Pharmacon.*

PHARMACUM AD AURES. Voyez *Ægyptium Pharmacum ad Aures.*

PHARMIANUM, nom d'un malagme. Galien, *Lib. VII. de C. M. P. G. cap. 6.*

PHARYNGETHRON, φαρύγγεθρον, dans Hippocrate, *Lib. de Dissert.* est le pharynx, ou gosier.

PHARYNGÆUM SAL, *sel pharyngien;* est un sel artificiel en usage dans l'esquinancie, lorsque le pharynx ou gosier sont incommodés d'une fluxion d'humeurs impures & séreuses. Il est préparé de crême de tartre & de nitre, de chacun une once, avec demi-once d'alun brulé, dissous dans du vinaigre distilé: on coagule ensuite cette solution selon l'art. Ce sel mêlé avec deux gros de miel, & dissous dans cinq onces d'eau de plantain, compose un excellent gargarisme pour l'esquinancie. Frederic Hoffman, *d'après Lobel.*

PHARYNX, φάρυγξ. Voyez *Œsophagus.*

PHASEOLUS, *Haricot.*

Cette plante porte une gousse longue, remplie de semences faites en forme d'un petit rein ou de figure ovale; ses tiges sont flexibles, montent beaucoup, & poussent des feuilles qui naissent de trois en trois sur la même queue.

Boerhaave compte vingt-cinq especes de *Phaseolus,* qui sont,

1. *Phaseolus vulgaris,* Park. Parad. 521. Tourn. Inst. 412. Boerh. Ind. A. 2. 28. *Smilax hortensis,* Offic. J. B. 2. 255. Raii Hist. 1. 884. *Smilax hortensis, sive phaseolus,* C. B. P. 339. *Phaseolus albus,* Ger. 1038. Emac. 1212. *Haricot.*

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juillet. Ses gousses sont en usage, elles sont apéritives, digestives, bonnes pour exciter l'urine & les regles. Dale.

2. *Phaseolus vulgaris, fructu nigro.*
3. *Phaseolus vulgaris, fructu rubro.*
4. *Phaseolus vulgaris, fructu pallido.*
5. *Phaseolus vulgaris, fructu luteo.*
6. *Phaseolus hortensis minor,* T. 415. *Smilax hortensis minor,* C. B. P. 359.
7. *Phaseolus hortensis, siliquâ longissimâ.*
8. *Phaseolus hortensis, siliquâ longissimâ, & latissimâ.*
9. *Phaseolus peregrinus, hortensi similis, fructu timidiore, minore niveo.* C. B. P. 340.
10. *Phaseolus hortensis, fructu albo, minore oviformi, Venereus dictus.* Hoffm. Cat. Altorf.
11. *Phaseolus hortensis minor, fructu incano, cujus hilum limbo fusco cingitur.*
12. *Phaseolus, puniceo flore,* Corn. 184.
13. *Idem* (12), *fructu ex nigro & Colossino variegato.*
14. *Phaseolus Indicus, floribus, & fructu candidissimis,* Flor. Nor. Volk.
15. *Phaseolus Americanus, perennis, flore cochleato odorato, seminibus fuscis orbiculatis; Caracalla dictus,* H. L. *Phaseolus Indicus, cochleato flore,* Triumfett. Observ. 92.
16. *Phaseolus octocaulis, Mungo Persarum, Turcarum Masc. Hispanorum Max.* Tab. Col. Annot. & Addit. in Nard. Ant. Rech. Ic. & Descr. Raii.

La tige de ce dernier est droite, haute de trois piés, avec des feuilles & des fleurs semblables à celles de notre *Phaseolus.* Ses gousses contiennent des semences de la grosseur de celles de la coriandre seche.

Les Orientaux font cuire ce légume avec du beure, & le préferent à tout autre aliment.

Garcias nous apprend que cette semence est noire quand elle est mûre, & qu'elle sert de nourriture aux chevaux, & quelquefois aux hommes.

Voici, suivant lui, la maniere dont les Habitans de Guzarate & de Decan s'en servent dans la cure des fievres.

On fait jeûner le malade pendant dix ou quinze jours, après quoi, on lui donne de la décoction de ce fruit, dans laquelle on a laissé quelque peu de sa pulpe, & ensuite du *Mango* mondé & cuit comme le riz. On ne lui permet point de manger du pain de froment pendant plusieurs jours. Ray, *Hist. Plant.*

17. *Idem, semine albo.*
18. *Phaseolus tenerrimus, suprà & infrà terram fructus gerens, sicque perennans.*
19. *Phaseolus Ægyptiacus, nigro semine*, C. B. P. 341. *Phaseolus niger Lablab vocatus*, Alpin. Ægypt. 39.

C'est un arbre sarmenteux, de la grosseur de la vigne, & qui pousse ses branches & ses feuilles de la même maniere. Il ressemble à l'extérieur au *Phaseolus* ordinaire, & porte des fleurs deux fois par an; savoir au Printems & en Automne. Ces fleurs ont une figure approchante de celles de nos *Phaseoles*, & il leur succede de longues siliques, comme celles des feves, dans lesquelles sont renfermées des semences noires ou rouges, tout-à-fait semblables à nos *haricots*. Cet arbre vit cent ans & plus, & demeure toujours verd. Les Egyptiens mangent communément ses semences ou feves, qui ont un aussi-bon gout que les nôtres. Les femmes usent de sa décoction avec le safran pour exciter les regles. Cette même décoction est bonne pour la toux, la dyspnée & la suppression d'urine. Prosper Alpin, *de Plantis Ægypti.*

20. *Phaseolus, Ægyptiacus, semine rufo*, C. B. P. 341.
21. *Phaseolus, Ægyptiacus, semine albo.*
22. *Phaseolus, Zeylanicus, folio longo, siliquâ tenui, semine parvo, pallido.*
23. *Phaseolus, Asiaticus, siliquâ albâ, longissima, articulata, semine rubro.*
24. *Phaseolus, Zeylanicus, folio longo, siliqua tenui, semine violaceo parvo.*
25. *Phaseolus, Indicus, minimus, folio magno, flore cærulescente.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Les gousses de cette espece de haricot sont bonnes pour manger, mais sa semence donne une nourriture grossiere, ce qui fait qu'elle est propre pour ceux qui font beaucoup d'exercice, mais très-nuisible à ceux qui menent une vie sédentaire. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes, Dale fait encore mention de celles qui suivent.

1. *Phaseolus*, Offic. *Phaseolus vulgaris Italicus humilis, seu minor, albus cum orbita nigricante*, J. B. 2. 358. Raii Hist. 1. 885. *Phaseolus erectus*, Park. Th. 1057. *Phaseolus, peregrinus fructu minore albo*, Ger. Emac. 1213. *Phaseolus minor siliqua sursum rigente, fructu albo*, Tourn. Inst. 413. *Smilax siliqua sursum rigente, vel phaseolus parvus Italicus*, C. B. P. 339.

On cultive cette espece dans les jardins & elle fleurit au mois de Juillet. Sa gousse est d'usage. Elle est bonne, à ce que rapporte Dioscoride, pour lâcher le ventre & provoquer le vomissement lorsqu'on la mange tandis qu'elle est encore récente après l'avoir fait cuire.

2. *Soia*, Offic. *Phaseolus Japonicus, ex quo Japonensium Soia, qui intinctus species est, conficitur*, Herm.

Cette espece est un petit haricot blanc qui nous vient du Japon, dont on fait dans le pays un mets appellé *ketchup*. Il y en a de deux sortes, l'une liquide & l'autre solide. Dale.

3. *Phaseolus erectus siliquis lupini, fructu Pisi majoris candido*, Kemp. Amæn. Exot. 837.

Nous devons, dit Dale, la connoissance de cette espece à Paul Herman, qui la communiqua au célebre William Scherrard, L. L. D. sous le titre que nous venons de dire.

4. La quatrieme espece de *phaseolus* est le *couhage*. V. ce mot.

PHASGANIUM, φασγάνιον, nom que Paul Eginete & Aétius donne à la *lappa.*

PHAULUS, φαῦλος, suivant Galien, *Com. in Lib. de Fract.* signifioit chez les anciens non-seulement vitieux & dépravé, mais simple & uni, par opposition à ἀκριβής, exquis; & c'est dans ce sens qu'Hippocrate l'applique à la diete. Galien traduit le mot *hypophaulos*, ὑπόφαυλος, que l'on trouve dans le même Auteur par μέτριος, *metrios*, modéré, ou qui tient le milieu entre le simple & l'exquis.

PHAUSINGES, φαύσιγγες, sont proprement, à ce que dit Galien dans son *Exegesis*, les taches rouges qui viennent sur les jambes lorsqu'on les approche trop du feu. Mais on a donné le même nom par abus à toutes les autres taches. Quelques-uns qui lisent σπίλοι, taches, pour κύκλοι, cercles, veulent que ce soit en général toutes sortes de taches rouges causées par le feu. On peut voir dans Hésychius toutes les autres significations de ce mot.

PHAUSTIANOS, φαυστιανὸς, est le nom d'une pastille extremement acre & acrimonieuse dont Aétius donne la description, *Tetrab. III. Serm.* 1. *cap.* 49.

PHAZALA, est le nom d'une maladie qui vient aux chevaux qui se baignent dans la mer rouge. Castelli.

## P H E

PHEGOPYRUM. Voyez *Fagopyrum.*

PHELLANDRIUM.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, sa tige très-épaisse, ses feuilles fort larges & découpées près à près. Les pétales de la fleur ont la figure d'un cœur; ses semences sont menues, arrondies & profondément cannelées.

Boerhaave compte trois especes de *phellandrium*, qui sont:

1. *Phellandrium*, Offic. Tourn. Inst. 306. Boerh. Ind. A. 56. *Phellandrium vel cicutaria aquatica quorundam*, J. B. 3. 183. *Phellandrium*, Raii Synop. 3. 215. *Cicutaria palustris*, Ger. 905. Emac. 1063. Raii Hist. 1. 452. *Cicutaria palustris tenuifolia*, Park. Theat. 933. C. B. P. 161. *Ciguë aquatique.*

Blancard recommande ses feuilles dans les inflammations virulentes de la verge. Prises intérieurement elles ont une qualité émétique.

Cette espece de *ciguë* pousse une tige épaisse, creuse, cannelée & pleine de nœuds, moins haute que celle de la *ciguë* ordinaire, & divisée en plusieurs branches, d'où sortent des feuilles ailées, plus minces & plus tendres que celles de la *ciguë*. Ses fleurs naissent en parasols & sont fort petites à proportion de la plante. Elles sont blanches avec un œil rougeâtre. Sa racine est composée d'un grand nombre de fibres qui sor-

tent des nœuds qui sont au bas de la tige. Elle croît dans les fossés & les étangs, & fleurit au mois de Juin.

Elle passe pour avoir la même nature & les mêmes qualités que la *cigue* ordinaire : mais on la croit beaucoup plus venimeuse, ce qui fait qu'on l'emploie rarement dans les boutiques.

Wepfer a composé un Traité sur cette plante. Miller, *Bot. Off.*

2. *Phellandrium, folio thyſſelini, caule rotundo*, Ind. 2.
3. *Phellandrium, thyſſelini folio, caule ſulcato*, Ind. 2. *Cicutaria caſſubica, thyſſelini folio*, Breyn. Prodr. 1. Raii Hist. 1868. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, *Vol. I.*

Cette plante passe pour avoir les mêmes vertus que la *cigue*, mais elle est odorante & aromatique, & d'une utilité admirable lorsqu'il est besoin d'une légere dissipation d'humeurs. On se sert de la premiere espece en Chirurgie pour résoudre les tumeurs froides & inflammatoires, & pour résister à la gangrene. On ne peut rien appliquer de plus efficace sur les tumeurs skirrheuses & carcinomateuses. On la recommande aussi pour les maladies de la poitrine en forme de cataplasme. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHELLODRYS, Offic. *Phellodrys alba latifolia & anguſtifolia*, Park. Theat. 1399. *Phellodrys candicans latifolia, molliter aculeata & candicans, anguſtifolia, ſerrata*, C. B. P. 423. *Phellodrys Matthioli*, J. B. 1. 2. 100. *Phellodrys ſive Cerro Sugaro Matthiolo*, Raii Hist. 2. 1391. *Laurier-chêne.*

Cette plante croît en Dalmatie, & suivant quelques-uns en Grece. Ses feuilles, son écorce & ses glands, qui sont celles de ses parties dont on fait usage en Medecine, ont les mêmes vertus que le *quercus* ou chêne ordinaire. Dale.

Il paroît que Pline a confondu le *phellodrys* de Théophraste, que J. Bauhin prouve être le même que ce qu'il appelle *aria*, avec le *ſuber*, appellé *phellos*; car il attribue à cet arbre toutes les propriétés que Théophraste donne au *phellodrys*.

On distingue le *phellodrys nigra* par la douceur & la noirceur de son écorce. Ses feuilles sont plus rondes & plus larges que celles de l'*ilex*, plus courtes à proportion de leur largeur que celles du *ſmilax*, plus dures & plus piquantes que celles du *ſuber*. Ray, *Hiſt. Plant.*

PHELLOS, nom du *Suber, latifolium, perpetuò virens.*

PHEMOS, φῆμος, nom d'un remede pour la dyssenterie, composé par Martianus & décrit par Aétius, *Tetr. III. Serm.* 1.

PHENGITES, φεγγίτης, pierre lumineuse, capable de recevoir la lumiere & de la répandre ensuite.

PHENULE, φένυλα, dans Myrepse, *Antid.* 77. comme Fuchsius l'observe dans ses Notes, est mis par corruption pour *enula*, ἔνυλα; car *phenula*, dit-il, est le même que *fœniculum.*

PHESÆ, espece de poisson fort large qu'Oribase, *Med. Coll. Lib. II. cap.* 58. met après Xenocrate au nombre des poissons dont la chair est dure & difficile à digérer.

## PHI

PHIALA, *matras*; vaisseau de verre avec un gros ventre & un long cou; qui est fort en usage dans les coagulations & les solutions. Castelli.

PHIBALIOS, φιβάλιος, c'est, suivant Galien dans son *Exegesis*, une espece de figue. Quelques-uns veulent que ce soit une figue seche, *carica*. Athenée, *Lib. III.* recommande les figues *phibaleennes*.

*Phibaleos* étoit encore une ville de l'Attique.

PHIBIT, *rapax, rapace, avide.* Ruland.

C'est peut-être l'ambre, *amber.*

PHILADELPHUS, nom de l'*aparine*. Blancard.

PHILADYNAMOS, φιλαδύναμος, dans Hippocrate, *de R. V. I. A.* est une épithete de l'eau, qui exprime la propriété qu'elle a de diminuer les forces.

PHILAGRIANON, φιλαγριανὸν, nom d'un cataplasme décrit par Eginete, *Lib. VII. cap.* 18.

PHILALYSTES, φιλαλυςὴς, dans les préceptes d'Hippocrate signifie un homme dont l'esprit est inquiet & dans la perplexité.

PHILANTHROPOS, nom d'un remede anti-néphrétique composé, dont parle Nicol. *Antidot. Oper. Meſuæ.* Castelli.

PHILETÆRIUM, φιλεταίριον, nom que donne Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 8. au *polemonium.*

PHILETIS COLLYRIUM, nom d'un remede composé pour les maladies des yeux. Il en est parlé dans Celse, *Lib. VI. cap.* 6.

PHILIPENDULA, le même que *filipendula*. Blancard.

Ce terme se trouve dans Myrepse, *Antidot.* 40.

PHILIPPI TROCHISCUS, nom d'un trochisque décrit par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 12.

PHILISTÆA, terme Spagirique obscur que l'on trouve dans Basil. Valent. *in Repetit. Lap. Philoſ. C. de Antim.* où il est dit que si l'antimoine venoit à se changer en *philiſtæa*, il se convertiroit de lui-même en verre. Castelli.

PHILLYREA, *Filaria.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont conjuguées & toujours vertes. Sa fleur est d'une seule piece, faite en forme de campane, divisée en quatre segmens & soutenue par un calyce découpé en quatre parties. L'ovaire est placé dans le fond du calyce & devient un fruit sphérique rempli de semences rondes.

Boerhaave compte sept especes de *Phillyrea*, savoir,

1. *Phillyrea, craſſo, latiſſimo, atroviridi folio quaſi ilicis.*
2. *Phillyrea, latifolia, lævis*, C. B. P. 476. *Phillyrea, Mahaleb Serapionis*, Lugd. 154.
3. *Phillyrea, latifolia, ſpinoſa*, C. B. P. 416. *Phillyrea, folio ilicis*, J. B. 1. 541.
4. *Phillyrea, latifolia, ſpinoſa*, C. B. P. *Longiori folio alaterni*, Ind. 248.
5. *Phillyrea, folio leviter ſerrato*, C. B. P. 476.
6. *Phillyrea, folio magis ſerrato, ſubrotundiori*, Ind. 248.
7. *Phillyrea, folio liguſtri*, C. B. P. 476. Tourn. Inst. 596. Boerh. Ind. A. 2. 215. *Phillyrea*, Offic. *Phillyrea latiuſculo folio*, J. B. 1. 539. Raii Hist. 2. 1585. *Phillyrea latiore folio*, Ger. 1209. Emac. 1395. *Phillyrea latifolia foliis ferè non ſerratis*, Park. Theat. 1443.

Plusieurs Auteurs confondent la *phillyrea* de Dioscoride avec la *philyra* de Theophraste; mais d'autres les distinguent l'une de l'autre, & je crois qu'ils ont raison. J. Bauhin fait voir que le *macaleb* d'Arabie & le *phillyrea* de Dioscoride sont la même chose. Mais on ignore si le *macaleb* ou *phillyrea* sont les mêmes que l'arbre auquel nous donnons ce nom. Rauwolfius dit avoir vu chez les Droguistes d'Alep, des petites racines, qu'ils appellent *Macaleb*, lesquelles sont couvertes d'une écorce dure, longuette & pointue, & revêtues d'une peau mince comme les pistaches. Ils emploient ces semences dans la composition de leur savon odoriférant. Les Moines qui ont commenté Mesué, rapportent que le *mahaleb* est un arbrisseau fort commun dans la Syrie, qu'il est épineux & couvert de feuilles semblables à celles de l'olivier; & que son fruit est en grap-

pes, de même que celui du lentiſque, mais un peu plus gros. Les Syriens en tirent par expreſſion une huile fort odorante, avec laquelle ils préparent leur ſavon & pluſieurs autres choſes ſemblables. Mais je ne ſai, dit Ray, comment accorder tout cela avec la deſcription que nous avons de la *phillyrea* ordinaire.

Les feuilles de la *phillyrea*, ſuivant Dioſcoride, ſont aſtringentes comme celle de l'olivier ſauvage, & bonnes par conſéquent dans les cas qui demandent de l'aſtringence. Etant mâchées dans la bouche, elles ſont bonnes pour les ulceres de cette partie; & leur décoction employée en forme de gargariſme, produit le même effet. Cette décoction excite l'urine & les regles, on peut voir dans Bauhin ce que les Arabes ont dit des vertus du *mahaleb*, que J. Bauhin croît être la même choſe que le *phillyrea* de Dioſcoride. Le *Phillyrea* n'eſt aujourd'hui d'aucun uſage dans la Medecine; mais on le cultive dans les jardins à cauſe de la verdure continuelle de ſes feuilles. Ray, *Hiſt. Plant.*

PHILOCHYMICUS, amateur de la Chymie.

PHILOCOTYCHE, eſt le nom d'une emplâtre dont il eſt parlé dans Myrepſe, *cap.* 136.

PHILOCRATIS, *Emplaſtrum*, eſt une emplâtre dont Celſe donne la deſcription, *Lib. V. cap.* 19.

PHILOLAGNOS, φιλόλαγνος, ſignifie dans Hippocrate, *de R.* V. I. A. un homme adonné aux femmes.

PHILOLUTROS, φιλόλουτρος, de φιλὸς, *ami*, & λουτρὸν, *bain*; amateur du bain. Hippocrate, *de R.* V. I. A.

PHILOMEDIA, eſt le nom d'une potion propre pour appaiſer la ſoif que cauſent les fievres ardentes, dont on trouve la deſcription dans les *Collectan. Chymic. Leidenſ. cap.* 332.

PHILOMELA, *roſſignol.* Voyez *Luſcinia.*

PHILONIUM, eſt une eſpece d'opiat anodyn & ſomnifere, ainſi appellé de Philon ſon Inventeur. Galien, *de C. M. S. L. Lib. IX. cap.* 4. dit que l'antidote de Philon ou le *Philonium* étoit en grande réputation depuis fort long-tems, & que ce médicament étoit un des premiers & des plus anciens de ce genre. Par les médicamens de cette ſorte, on ne peut entendre que les antidotes, tels que ſont le *Mithridate*, la *Thériaque*, la *Hiere* & autres ſemblables. Je ne crois pas que la compoſition de Philon fût tout-à-fait auſſi ancienne que le mithridate, mais elle alloit ſans doute de pair pour le tems, avec la hiere ſimple, qui avoit été inventée par Thémiſon, qui vivoit ſous le regne d'Auguſte. La thériaque étoit plus nouvelle, & ce ne fut que ſous Néron que l'on commença à la compoſer. Ce qui me fait croire que le *philonium* étoit quelque peu poſtérieur au mithridate, c'eſt qu'entre les qualités que Philon donne à cette compoſition, il la fait propre pour la colique. Or cette maladie n'a pas été connue ſous ce nom long-tems avant le regne de Tibere. Je ſoupçonne donc que Philon a vécu ſous Auguſte, à peu près en même-tems que Thémiſon & les premiers diſciples d'Aſclepiade, ce qui n'empêche pas que Galien ne puiſſe avoir parlé du *philonium*, comme d'une ancienne compoſition; puiſqu'il n'a écrit qu'environ deux cens ans après le tems auquel je ſuppoſe que cette compoſition a été inventée.

Philon l'avoit écrite en vers Grecs Elégiaques & d'une maniere énigmatique, de ſorte qu'il falloit bien poſſéder la Mythologie ou la Fable pour deviner ce qu'il vouloit dire.

Prenez, *diſoit-il*, des cheveux roux & odorans du jeune garçon dont le ſang eſt encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de ſens; du nauplium euboïque, une dragme; autant du meurtrier du fils de Menætius, qu'il peut en entrer dans les ventres des brebis.

Ajoutez vingt dragmes de flamme blanche, & autant peſant de feves des pourceaux d'Arcadie; avec une dragme de la plante qui eſt fauſſement appellée racine, & qui vient d'un pays renommé à cauſe de Jupiter *Piſſéen*; écrivez *Pium*, & ajoutez à la tête de ce mot l'article maſculin des Grecs.

*Prenez* dix dragmes de cette derniere drogue, & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du Taureau d'Athenes.

On peut voir dans Galien l'explication de ce galimathias, qui ſe réduit à ceci:

Qu'il faut prendre

*du ſafran,*
*de pyrethre,*
*de l'euphorbe,*
*du poivre blanc,*
*de la juſquiame,*
*du ſpicnard,* &
*de l'opium,*
} *le poids qui eſt marqué de chaque drogue.*

Incorporer tout cela avec du miel d'Attique.

Galien n'eſt pas le ſeul qui ait parlé de ce médicament, qui eſt encore commun aujourd'hui, Arétée, Paul Eginete, Aétius, Oribaſe & d'autres Auteurs en font pareillement mention. Celſe cite auſſi Philon, mais ce n'eſt qu'au ſujet d'un collyre, & il ne dit rien de ſon antidote. Il y a néantmoins de l'apparence que c'eſt de Philon de Tarſe, qu'il a tiré ce collyre. Le Clerc, *Hiſtoire de la Medecine.*

Voici la maniere de préparer le *philonium Perſicum.*

Prenez *de poivre blanc,*
*de juſquiame,*
} *de chaq. ſix dragmes;*
*d'opium,*
*de terre ſigillée,*
} *de chaq. cinq dragmes;*
*de pierre hématite,*
*de ſafran,*
} *de chaque, deux dragmes & demie;*
*de caſtoreum,*
*de ſpicnard des Indes,*
*de pyrethre,*
*de perles,*
*d'ambre,*
*de zédoaire,*
*de doronic, ou*
*d'énula campana,*
*de trochiſques de Ramich,*
} *de chaq. demi-dragme;*
*de camphre, un ſcrupule;*
*de miel roſat, quinze onces.*

Mêlez pour un opiat.

On pulvériſera les racines, les ſemences, le caſtoreum, le ſpicnard, le ſafran & les trochiſques de Ramich enſemble. On pilera la terre ſigillée & le camphre, & on lévigera la pierre hématite, les perles & l'ambre ſur un marbre, juſqu'à ce qu'on les ait réduits en une poudre impalpable. On doit choiſir le meilleur opium, le couper par petits morceaux, & le piler enſuite dans un mortier de bronze, avec un peu de miel roſat, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en une eſpece de pâte liquide. On fera cuire le miel roſat en conſiſtance de ſirop épais, avec quinze onces duquel on mêlera l'opium & les poudres pour en faire un opiat qu'on gardera pour l'uſage dans un vaiſſeau bien fermé.

Cette préparation eſt bonne pour arrêter les hémorrhagies & les flux de toutes eſpeces, & pour empêcher l'avortement. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme.

Un ſcrupule de cet opiat contient deux tiers de grain d'opium, & un tiers de grain de ſemences de juſquiame blanche.

Demi-dragme du même opiat contient un grain & demi-quart d'opium, & deux grains & demi de semence de jusquiame blanche.

Deux scrupules de cet opiat contiennent un grain & demi d'opium & trois grains de semence de jusquiame.

Une dragme d'opiat contient deux grains & un quart d'opium, & quatre grains & demi de semences de jusquiame.

On prépare le *Philonium Romanum* de la maniere suivante.

Prenez *de poivre blanc*, *de semences de jusquiame blanche*, *de chaq. cinq dragmes*;
*d'opium, deux dragmes & demie*;
*de cassia-lignea, une dragme & demie*;
*de semences d'ache, une dragme*;
*de semences de persil de Macedoine*, *de fenouil*, *de carote de Candie*, *de chaq. deux scrupules cinq grains*;
*de safran, un scrupule & demi*;
*de spicnard*, *de pariétaire d'Espagne*, *de zédoaire*, *de chaq.* 15 *grains*;
*de cannelle, une dragme & demie*;
*de myrrhe*, *de castoreum*, *de chaq. une dragme*;
*de sirop de pavot blanc, autant qu'il en faut pour composer du tout un électuaire.*

Nicolas Myrepse est l'Auteur de cette composition, que le premier Dispensaire du Collége de Londres a reçue avec une addition d'euphorbe, de même que celui d'Ausbourg : mais le même Collége a jugé à propos depuis de rejetter cette drogue, la trouvant trop chaude & trop irritante pour l'usage interne. Il y a plusieurs autres compositions de ce nom que les Auteurs des Dispensaires ont prises de Mesué, de Galien & de plusieurs autres, mais elles sont toutes à peu-près les mêmes. Zwelfer leur préfere néantmoins la confection d'Archigene, à cause qu'elle satisfait en qualité d'opiat à la principale indication, qui est d'échauffer. Il entroit dans les premieres compositions une quantité de miel triple des autres ingrédiens; mais le *syrupus de meconio*, est infiniment préférable, & on la donne depuis dix grains jusqu'à deux scrupules pour calmer les douleurs & exciter le sommeil. QUINCY. Peut-être amélioreroit-on ce remede, & tous les autres de cette espece en les préparant avec du miel.

PHILOPARABOLOS, φιλοπαράβολος, est une épithete qu'Asclepiade donne à l'une des deux méthodes dont il se sert dans la cure de la phrénésie, & qui signifie *violente*, *dangereuse*, par opposition à l'autre, qui est beaucoup plus sûre; ou, dans le langage de Cœlius Aurelianus, *non meticulosus*, & propre pour la plupart des malades.

Cette méthode violente & dangereuse, à qui l'on donne pour cette raison l'épithete de *philoparabolos*, & dont Plutarque se sert pour désigner un homme qui se jette sans aucun ménagement dans les plus grands dangers, consistoit à donner au malade dès la premiere visite, un grand verre de vin pur mêlé avec de l'eau salée; car, dit Asclepiade, en rendant raison de cette pratique, le malade tire un avantage plus prompt & plus considérable du vin, que de l'usage du mulsum & des autres liqueurs; car il excite une fermentation considérable, il éleve le pouls, & arrête les sueurs colliquatives, & agit en qualité de cautere universel. CŒLIUS AURELIANUS, *Acut. Morb. Lib. I. cap.* 15.

PHILOXENIAS ANTIDOTUS, est le nom d'un antidode, dont Nicolas Myrepse donne la description, *Sect.* 1. *cap.* 239.

PHILTRON, φίλτρον, *philtre*; breuvage, ou remede propre pour inspirer l'amour. On donne encore ce nom à la cavité ou enfoncement de la levre supérieure, qui est située immédiatement sous la cloison du nez.

PHILUMENI MEDICAMENTUM, est le nom d'un collyre, dont on trouve la description dans Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. VIII. cap.* 45.

PHILYPOSTROPHA, φιλυπόστροφα. Hippocrate, *Prorrhet. & Coac. Prænot.* appelle ainsi tout ce qui cause ou menace d'une rechute.

PHIMOSIS.

Le prépuce se resserre quelquefois à un tel point, en conséquence d'une inflammation violente, qu'il ne permet pas au gland de se découvrir. Cette maladie, que les Grecs appellent *phimosis*, est suivie de plusieurs conséquences fâcheuses, surtout lorsqu'une matiere virulente se trouve logée entre le gland & le prépuce; car la contraction de ce dernier empêche de nettoyer ou guérir ces petits ulceres du gland auxquels on donne le nom de chancres. Il n'est même pas étonnant, comme l'observe Verduc, qu'il résulte de cette cause une gangrene, un cancer, ou pour le moins une inflammation violente du gland & du prépuce qui oblige à amputer la verge, si on ne veut qu'elle soit consumée par des ulceres. Le malade ne peut ordinairement uriner qu'avec des douleurs excessives, à cause de la corrosion du gland & du prépuce. Les Medecins prétendent que le *phimosis* est ordinairement produit par une cause vénérienne; car tandis que la matiere virulente qui s'est logée dans les sinus du vagin, vient à pénétrer entre le gland & le prépuce, il ne se peut faire que ce dernier, surtout s'il est naturellement long & serré, échappe à l'inflammation, & que celle-ci n'occasionne un *phimosis*. On trouve cependant des personnes dont le prépuce est naturellement si long & si étroit, qu'il leur est impossible d'appercevoir l'extrémité du gland. Mais comme cette incommodité ne les empêche point d'uriner, ni de travailler à la génération, elle n'oblige point à l'opération, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'inflammation, de douleur, ou qu'elle ne nuise à la génération. Ceux qui ont le prépuce extremement long, sont plus sujets que les autres à prendre des maux vénériens, ainsi que la raison & l'expérience nous l'apprennent.

Dans les cas où cette maladie n'est point occasionnée par un virus vénérien, on y remédie en plongeant la verge pendant quelque tems dans de l'eau chaude : mais lorsqu'elle vient d'une cause vénérienne, il faut recourir aux remedes internes, appaiser la douleur, & consolider les ulceres de la maniere suivante.

Rien n'est meilleur pour emporter les humeurs morbifiques acrimonieuses qui se sont logées sous le prépuce, que d'injecter souvent avec une seringue, entre le gland & le prépuce, de l'eau chaude, ou plutôt une décoction d'orge mêlée avec du miel rosat. On dissipe la tumeur au moyen d'une fomentation digestive & émolliente, ou d'un cataplasme qu'on appliquera tout-autour de la partie enflée de la verge; sans négliger la saignée supposé que l'inflammation soit violente. Ces mesures prises, il faut tacher de découvrir le gland : mais si l'enflure & l'exulcération violente de cette partie s'opposent à cette pratique; si la maladie augmente, ou enfin si le prépuce est naturellement si long qu'il ne puisse laisser le gland à découvert, il faut en venir à l'opération.

Il y a deux manieres de s'en acquitter.

1. On tirera le bout du prépuce aussi avant qu'il sera possible, & l'on fera tenir le gland ainsi couvert par un Aide. Le Chirurgien poussera le gland en arriere avec le pouce gauche, & retranchera avec les ciseaux ou un bistouri toute la portion du prépuce qui déborde son pouce, comme on le pratique dans la circoncision. Il sera facile ensuite de découvrir le gland en tirant le

prépuce en arriere, & de déterger & consolider les ulceres.

2. On pratique l'autre méthode comme il suit.

On leve la partie supérieure du prépuce avec les doigts, & l'on fait avec des ciseaux mousses, qu'on introduit entre le gland & le prépuce, une incision suffisante pour que le gland reste à découvert. Guillemeau, Palfyn & quelques autres aiment mieux se servir d'une espece de bistouri dont on voit la figure dans la *Planche VI. du quatrieme Volume, fig.* 4. Mais je ne comprens point d'où vient qu'ils préferent un bistouri courbe à celui qui est droit. Quelques Chirurgiens, après avoir fait cette incision longitudinale, coupent avec des ciseaux l'extrémité du prépuce qu'ils croyent superflue. Cette opération ne manque pas d'être suivie d'une perte de sang copieuse: mais il est bon de le laisser couler autant de tems que les forces du malade peuvent le permettre pour prévenir l'inflammation. On applique ensuite sur la plaie de la charpie seche, que l'on assure par le moyen d'une compresse & d'un bandage; & l'on se conduit pour tout le reste de la même maniere que dans le traitement des autres plaies.

Il faut joindre aux précautions qu'on doit observer dans la premiere méthode, celle de consolider la plaie, de façon que l'extrémité du prépuce ne reste pas trop étroite, de peur que le malade ne soit exposé de nouveau à la même incommodité. Il arrive quelquefois, après qu'on a coupé le prépuce, que la verge reste courbée, à cause que le frein tire le gland en arriere; & dans ce cas, il faut couper ce frein avec des ciseaux, ou avec le bistouri. Supposé que la gangrene s'empare du gland, ainsi que Verduc en rapporte un exemple, il faudra pénétrer par des scarifications fréquentes jusqu'aux parties saines, & le fomenter avec de l'onguent Egyptiac & de la thériaque dissoute dans l'esprit de vin camphré, jusqu'à ce que la gangrene ait disparu.

Il est difficile, sans l'usage interne des mercuriels, & quelquefois d'une salivation légere, de guérir les ulceres ou les chancres invétérés. Je ne dois point oublier de faire mention d'un instrument que le Docteur Trew a imaginé pour remédier à cette maladie, & dont on peut voir la figure dans la *Planche VI. du quatrieme Volume, fig.* 5. Les deux lames *A A*, étant introduites entre le gland & le prépuce, & écartées peu-à-peu par le moyen de la vis *B*, elles dilatent par leur élasticité & sans effort, le prépuce; ce qui donne la facilité de découvrir le gland sans en venir à l'opération. Mais je doute que cet instrument produise toujours l'effet pour lequel il est destiné. Heister.

## P H L

PHLASMA, φλάσμα, *contusion* ou *collision.*

PHLEBION, φλεβίον, *petite veine.*

PHLEBODONODEA, φλεβοδονώδεα, est un terme étranger, & par conséquent fort obscur, dont Hippocrate se sert dans le *I. des Prorrhet.* 101. & dans les *Coac.* 20. Galien l'applique aux veines & aux arteres qui se trouvent agitées par la chaleur excessive du sang; ce qui arrive à l'occasion d'une effervescence excessive des humeurs, ou d'un violent mal de tête, durant lequel les veines & les arteres des tempes, de même que les jugulaires, sont sujettes à une espece de soubresaut; de sorte que ce mot, à en juger par l'étymologie, paroît signifier autant que φλέβες δονέμενοι, « veines agitées. »

Quelques-uns, dit-il, lisent φλεβοτονώδεα, *phlebotonodea*, entendant par-là une distention des veines. D'autres, pour éviter toute ambiguité, écrivent φλεδονώδεα, *phledonodea*, qu'ils dérivent de φλεδόνες, *phledones*, & traduisent par παραληρεῦντα, *paralerunta*, l'appliquant à ceux qui sont dans le délire; car φλεδόνες est traduit dans l'*Exegesis* par φλυαρίαι, *phluariæ*, *sottises*, *folies*, & λῆροι, *leri*, « amusemens frivoles d'une personne qui « est dans le délire. » Nous lisons dans le quatrieme Livre *des Epidem.* que les hypocondres paroissoient distendus, φλεβοδονώδεα τρόπον. Mais on doit, dit Fœsius, lire φλεβοδονώδεα, ou φλεβοτονώδεα, ou φλεδονώδεα, & entendre par-là une distension des hypocondres pareille à celle que souffrent les veines & les arteres quand elles sont agitées & tiraillées par la chaleur & l'effervescence du sang.

PHLEBOPALIE, φλεβοπαλίη; la vibration ou pulsation d'une artere.

PHLEBORRHAGIA, φλεβοῤῥαγία, de φλὲψ, veine, & ῥήγνυμι, rompre; *rupture d'une veine.*

PHLEBOTOMIA, φλεβοτομία, de φλὲψ, & τέμνω, couper; *Phlébotomie.*

Il n'y a point de secours plus efficace ni plus prompt pour prévenir beaucoup de maladies aiguës & chroniques, que la saignée bien appliquée, ou faite avec prudence. Car l'on sait combien de maladies graves & dangereuses naissent de la trop grande quantité du sang, & de la diminution, ou de la suppression des évacuations critiques qui se font dans les personnes du sexe par les vaisseaux de l'utérus, & dans les deux sexes, & surtout dans les hommes par les vaisseaux hémorrhoïdaux. La plénitude des vaisseaux retardant, & empêchant l'égalité & la liberté de la circulation du sang, est une cause très-puissante & une occasion très-prochaine d'amas d'humeurs impures, de stagnations, d'engorgémens, d'obstructions, de stases funestes, & même de rupture des vaisseaux & d'épanchement des liqueurs. En effet, lorsqu'une trop grande quantité de sang s'oppose fortement au mouvement du ressort du cœur, des arteres & des autres vaisseaux, le retardement que sa résistance apporte à son mouvement progressif dans tout le corps, est cause non-seulement qu'il s'épaissit, & qu'il devient très-propre à former des engorgemens & des obstructions, sources fécondes de maladies; mais que produisant des contractions spasmodiques dans les sujets sensibles, & dans les parties qui ont beaucoup de nerfs, il cause dans la circulation du sang des inégalités suivies de grandes & impétueuses congestions de cette liqueur dans différentes parties nobles, d'où naissent des maladies très-graves de la tête, de la poitrine & des hypocondres. Or, la saignée administrée à propos & avec prudence, prévient très-puissamment toutes ces affections dont l'évenement est si incertain; ce qui est surtout vrai des sujets qui regorgent de sang, qui ont les vaisseaux grands & pleins, lorsque cette liqueur ne sort point par l'utérus ou les hémorrhoïdes. Et comme c'est au printems, vers le tems de l'équinoxe, tems où le Soleil, devenu plus voisin, cause à l'air & à l'atmosphere une raréfaction qui se communique au sang, que la pléthore menace des maladies qui en sont les suites, comme Hippocrate l'a fort bien remarqué, il est à propos de diminuer par la saignée la trop grande quantité de cette liqueur, & de prévenir par cette évacuation les maladies dont on est menacé, & d'en prevenir les suites. Il ne faut pas même toujours attendre précisément le tems de l'équinoxe. Car lorsque l'abondance du sang amassé demande une évacuation plus prompte, ou lorsque sur la fin de Février, ou le commencement de Mars, l'air devenu serein & doux, cause dans le sang une effervescence & une raréfaction ennemie de son mouvement progressif, il ne faut point attendre rigoureusement que le Soleil soit au point équinoxial; & la prudence demande qu'on le prévienne. En effet, j'ai connu plusieurs personnes, qui, pour s'être assujetties trop servilement à la coutume qu'elles avoient de ne point se faire saigner avant l'équinoxe, périrent avant ce tems d'une attaque d'apoplexie, causée par la trop grande augmentation de la pléthore. Il faut aussi se garder de tomber dans la superstition assez commune chez certaines gens, qui veut qu'on ait égard aux décours de la

Lune, ou aux aspects des astres, dont la bénignité, selon eux, influe beaucoup sur les effets salutaires, & sur la sérénité de l'air. Il faut sans balancer ouvrir la veine lorsqu'il y a pléthore urgente, en quelque tems que ce soit, quelles que soient les phases de la Lune, & quelque soit l'aspect du Ciel, surtout si l'air est calme & serein. La raison de santé, qui veut que les pléthoriques se fassent tirer du sang vers l'équinoxe du Printems, veut aussi qu'ils se fassent saigner aux environs de celui d'Automne, de peur que l'approche du froid de l'Hiver ne l'épaississe outre mesure, & que le dérangement des excrétions, suite de l'inégalité & de l'inclémence de l'air, le remplissant d'impuretés, ne devienne une occasion des maladies que produit la stagnation & l'impureté des humeurs. Il est même avantageux à quelques sujets de se faire saigner trois fois l'année, c'est-à-dire, au commencement de Mars, à la mi-Mai & au mois de Septembre, s'ils veulent se garantir des maladies dont ils sont menacés.

Comme la plénitude de sang demande son évacuation, son défaut & celui des forces, l'interdit absolument. On connoît clairement la plénitude de sang par celle des vaisseaux, par la grandeur du pouls, la bonne chere habituelle, & l'usage ordinaire du vin, un genre de vie oisif & tranquile, l'intermission d'une évacuation naturelle & critique, ou artificielle habituelle de cette liqueur. Dans ces circonstances on peut tirer du sang en toute sureté, & avec confiance. Au contraire lorsque le corps est affoibli, décharné, & que le pouls est foible, surtout par rapport au défaut de sang, ou de forces, il faut s'abstenir entierement de la saignée, si l'on ne veut causer un dommage très-prompt. Car la force de la pulsation des arteres dépend principalement de l'abondance & de la vigueur, dont le sang est poussé du ventricule gauche dans la grande artere; & la force du cœur qui l'y pousse dépend de la liberté avec laquelle cette liqueur entre en suffisante quantité dans la substance du cœur au moyen des vaisseaux coronaires, & de l'entrée du fluide nerveux dans les fibres de ce muscle. Ainsi lorsque la petitesse, la foiblesse & la langueur du pouls est causée par la petite quantité de sang, & du fluide nerveux qui abordent au cœur, il est très-nuisible d'ouvrir la veine dans quelque sujet ou maladie que ce soit, parce que la saignée ne fait qu'épuiser de plus en plus le sang, & les forces, qui manquent déja selon l'hypothese.

C'est une faute dans laquelle tombent quelquefois les Medecins, de recourir promptement à la saignée dans le déclin des maladies, ou lorsqu'il en survient de nouvelles, comme cela arrive souvent après les fievres ou hémorrhagies excessives. Rien n'est plus ordinaire dans la pratique que de voir le flux menstruel cesser dans les femmes, après une maladie qui a épuisé le sang & les forces. Dans ces circonstances on ne peut leur faire plus de tort que d'employer la saignée, ou les emménagogues, pour rappeller cette évacuation. Il faut au contraire avoir recours aux analeptiques & à de bons alimens pour réparer la perte du sang & des humeurs.

Le défaut des forces qui est quelquefois l'effet de la disette l'est aussi de la surabondance du sang. On remarque en effet souvent que la lenteur & la foiblesse succedent à la force & à la vitesse du pouls dans les jeunes gens & les sujets pléthoriques. On voit aussi un abbattement extraordinaire des forces de tout le corps & de l'esprit & un défaut de sommeil, malgré la grande expansion des arteres. Dans ces circonstances il est indispensable de diminuer le volume du sang qui empêche par sa résistance le mouvement & la contraction des arteres; & lorsque l'évacuation est faite, on apperçoit sur le champ dans le pouls plus de fréquence & de force. Mais il faut un Medecin prudent & habile pour distinguer, même dans le tems de la maladie, l'accablement des forces qui vient de la quantité du sang, de celui qui vient de l'épuisement de cette liqueur & des forces.

Les excrétions salutaires du sang, du bas-ventre, de la sueur & de l'urine, se font souvent avec plus de liberté & de facilité, quand on a diminué par la saignée le volume du sang. Comme toutes les especes d'excrétions salutaires suivent l'état de la circulation du sang, soit qu'elle soit vîte ou lente, forte ou languissante; il est évident que si la trop grande quantité empêche, & son mouvement progressif, & les excrétions; quand on aura diminué la plénitude des vaisseaux, la circulation s'accélerera, le sang diviendra plus fluide, les voies des couloirs & des excrétoires seront dégagées des obstructions, & le sang abordera en plus grande quantité, & plus librement aux excrétoires pour fournir la matiere des excrétions.

Aussi ai-je souvent remarqué que le flux menstruel qui avoit été supprimé aux personnes du sexe, a recommencé de lui-même peu de tems après la saignée du pié. J'ai aussi plusieurs exemples que la saignée a fait couler peu de tems après, des veines de l'anus, du sang qui n'avoit jamais pris ce cours, ou qui avoit depuis long-tems discontinué de le suivre.

De fréquentes observations ont fait connoître que l'urine sort avec beaucoup de peine, fort aqueuse & limpide, non-seulement aux pléthoriques, mais encore à ceux qui sont attaqués de contractions spasmodiques: mais qu'aussi-tôt après la saignée, elle sort en plus grande abondance & plus colorée. C'est une remarque qu'Hippocrate a faite il y a déja long-tems. Car il dit, *Aphor* 36. *Sect.* 6. « La saignée facilite la « sortie des urines; mais il faut ouvrir les veines des « parties inférieures du corps. » C'est aussi ce que confirme Riviere, *Cent.* 1. *Obs.* 1. 48. & 49. qui assure que cette opération a rendu plus colorées des urines qui étoient auparavant entierement aqueuses.

L'expérience m'a appris quelquefois que le ventre qui est ordinairement paresseux & resserré dans les hypocondriaques, s'est lâché de lui-même, & a repris ses fonctions après la saignée. Or la raison de ce phénomene est sans contredit, que dans la passion hypocondriaque la difficulté que le sang trouve à circuler dans le mésentere & le foie, remplit trop les vaisseaux, ce qui cause une trop grande distension de leurs membranes, un spasme & une lésion du mouvement péristaltique, dont le dérangement empêche les vents & les excrémens de sortir, comme il est nécessaire, des gros intestins: mais lorsqu'on fait à propos une saignée du pié, ou même, comme je l'ai souvent remarqué, lorsqu'on le tire par le moyen des sangsues des veines de l'anus, le rétablissement de la liberté du passage, & du mouvement progressif de cette liqueur dans les vaisseaux des membranes des intestins, & celui de la force & du mouvement convenable de ces parties, est suivi de celui de l'excrétion intestinale.

La saignée est souvent très-utile aux vieillards, & même contribue à prolonger leurs jours. C'est une erreur aussi dangereuse que commune, de s'imaginer que la vieillesse ne peut supporter les évacuations du sang: comme si dans les personnes âgées cette liqueur ne pouvoit pas s'amasser en trop grande quantité, & que leur défaut ordinaire fût d'en manquer, ainsi que de forces. Je conviens volontiers que tous les vieillards ne sont pas pléthoriques, & par conséquent n'ont pas besoin qu'on leur tire du sang, & en général que l'âge du sujet ne contribue pas à amasser cette liqueur. Mais aussi il y a des vieillards vigoureux, sains & forts, qui ont les vaisseaux grands, qui ont bon appétit, mangent bien, & non-seulement digerent aisément les alimens faciles à digérer; mais encore ceux qui sont indigestes. Il n'y a donc point de doute que les alimens bien digérés ne leur fournissent & ne leur amassent beaucoup de chyle & de sang, qui donne des preuves palpables de son existance par le vermillon de leurs joues, & la plénitude de leurs vaisseaux. Une autre preuve de la plénitude de ceux qui sont parvenus, je

ne dis pas à lâge viril, mais à un âge très - avancé, c'eſt qu'ils ſupportent aisément, ſans que leurs forces en ſouffrent, un écoulement modéré de ſang par les veines hémorrhoïdales, & que je connois pluſieurs vieillards octogénaires, qui en ont rendu beaucoup par les urines, ſans que cette évacuation ait ſenſiblement diminué leurs forces. Il y a plus : comme la vieilleſſe n'eſt ni propre, ni diſposée aux mouvemens, aux travaux & aux exercices du corps, & que par cette raiſon, la proportion entre les alimens & les excrétions n'eſt point exacte, & que le ſang eſt moins diſſipé par la chaleur & par le mouvement, il s'amaſſe néceſſairement une trop grande quantité d'humeurs, il ſe forme une plénitude & des engorgemens dans les vaiſſeaux, toutes cauſes qui, ſi on ne les détruit promptement, produiſent les maladies ordinaires à la vieilleſſe, les maraſmes, les toux, les rhumes de cerveau, les enrouemens, les douleurs dans les membres, les calculs des reins & de la veſſie, les difficultés d'uriner, les demangeaiſons, & la gale ſeche ; maladies, qui, bien qu'elles ne ſoient pas immédiatement produites par l'abondance du ſang, mais bien par l'impureté de la ſéroſité, viennent cependant originairement de la pléthore, parce qu'elle eſt cauſe que le ſang ne peut ſe décharger par les excrétions des impuretés qui s'y amaſſent.

Je connois beaucoup de vieillards qui ont atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans, preſque ſans maladies, & qui ſe ſont garantis de celles qui ſont ordinaires à la vieilleſſe, au moyen de la ſaignée ſeule adminiſtrée deux fois par an. L'uſage où ſont tous les Suiſſes de ſe faire ſaigner tous les ans, à quatre-vingts, même à quatre-vingts-dix ans, eſt une preuve certaine que la ſaignée n'eſt point ennemie de la vieilleſſe. On peut conſulter ſur ce ſujet le Traité de l'Apoplexie de Wepfer. Primroſe, *Lib. IV. de Vulg. Error. cap.* 23. recommande auſſi la ſaignée aux vieillards; & Derebeque dans ſa premiere obſervation, rapporte trois exemples qui prouvent que les vieillards de quatre-vingts-ans ſont en état de ſupporter aisément la ſaignée, tant dans les maladies qui proviennent de cauſes internes, que de cauſes externes. J'ai, moi-même, éprouvé la vérité de ce precepte par pluſieurs expériences : mais il faut bien ſe garder de conclurre de ces raiſonnemens, qu'on puiſſe conſeiller, & recommander l'uſage de la ſaignée aux vieillards foibles & languiſſans, qui manquent d'appétit, & dont l'eſtomac & les inteſtins ſont fort affoiblis, & moins encore à ceux qui ſont attaqués de maladies chroniques.

La ſaignée eſt ordinairement néceſſaire & très-utile dans les fievres continues & aiguës. Je ne ſaurois aſſez m'étonner, que des Medecins du premier ordre, d'ailleurs fort amis de la ſaignée, ne laiſſent pas d'aſſurer avec confiance, qu'elle n'eſt pas néceſſaire dans toutes les fievres aiguës, bénignes & malignes, exanthémateuſes, ou ſans éruptions, & même qu'elle y eſt ſouvent nuiſible, ſi l'on en excepte la ſynoque ; encore n'y eſt-elle pas, ſelon eux, abſolument néceſſaire, mais ſeulement lorſqu'il y a grande pléthore & effervesſcence des liqueurs. Ils appuient ce paradoxe ſur des Obſervations qui leur ont ſouvent appris, que la ſaignée au commencement de ces fievres, a été ſuivie vers l'état de la maladie de reflux dangereux, & d'amas de ſang dans la tête, qui ont produit une phrénéſie mortelle & des convulſions. Ils eſtiment auſſi que la Nature, qui conduit toujours avec beaucoup de ſageſſe, l'œconomie animale, n'a pas pour objet dans ces maladies l'évacuation du ſuperflu du ſang, mais plutôt de le diſſoudre par l'augmentation de ſa chaleur, en une ſéroſité excrémentitielle qu'elle fait ſortir; d'où ils concluent qu'il eſt contre l'ordre & la fin de la Nature, de ſaigner dans ces maladies, & qu'en ſaignant, on ne fait que troubler ſon opération.

Mais la raiſon & une expérience invariable combattent ce ſyſteme. En effet j'ai connu nombre de perſonnes vigoureuſes & pleines de ſang, attaquées de fievres dans leur jeuneſſe & l'âge viril, qui n'ayant point été ſaignées, ſont mortes en peu de jours de phrénéſie, d'inflammation de l'eſtomac, du goſier ou des poumons, dont le corps après la mort s'eſt extremement enflé, du nez de qui il eſt ſorti beaucoup de ſéroſité ſanglante, & qui ſur le champ ont exhalé une odeur très-infecte & d'une vraie pourriture, par la ſeule raiſon de la ſtaſe inflammatoire du ſang dans ces parties. Une infinité d'expériences m'ont encore appris qu'une ou pluſieurs ſaignées dans les fievres aiguës, non-ſeulement ont diminué les inquiétudes & autres accidens fâcheux, mais même les ont totalement fait diſparoître. Je pourrois encore m'appuyer de l'expérience des Medecins François qui font non pas une ſaignée, mais pluſieurs dans toutes les fievres, au ſoulagement & à l'avantage des malades. Quant aux reflux de ſang vers la tête qui ſe font vers les tems critiques & qu'on attribue à la ſaignée, je ſoutiens que c'eſt mal-à-propos qu'on la rend reſponſable de ces accidens. Car bien qu'il ſoit vrai que les phrénéſies & les convulſions ſont toujours de mauvais augure quand elles ſurviennent aux fievres aiguës, ces accidens arrivent plus ordinairement lorſqu'on a négligé la ſaignée, que lorſqu'on l'a faite. D'ailleurs ſi la ſaignée étoit cauſe de la phrénéſie & des convulſions, qui ſont les cataſtrophes ordinaires des fievres aiguës, il s'enſuivroit que quand on évite ce remede on eſt moralement sûr de n'en point mourir, ce qui eſt contraire à l'expérience journaliere.

Pour moi je ne balance pas à aſſurer que la ſaignée eſt bien ſouvent très utile, & même néceſſaire dans les fievres aiguës; car tous ceux qui ſont attaqués de ces maladies, pêchent plutôt par excès de ſang & d'humeurs, que par défaut. Or il eſt palpable que l'eſſence de la fievre conſiſte principalement dans une augmentation du mouvement tonique, & une ſorte de contraction ſpaſmodique de tout le ſyſteme des vaiſſeaux & des fibres, d'où dépendent auſſi l'accélération de la circulation & l'augmentation de la chaleur; & il eſt certain que les ſpaſmes rétréciſſent le calibre des vaiſſeaux, & que la chaleur raréfie les liqueurs & leur fait occuper plus d'eſpace. D'où il ſuit que le ſang qui eſt en trop grande quantité & qui bouillonne, ne pouvant librement paſſer par les vaiſſeaux ſanguins eſt obligé de ſe jetter dans différentes parties, & de ſe faire une route dans les vaiſſeaux du plus petit diametre, où naturellement il ne doit pas être admis ; ce qui ne peut arriver qu'il ne s'y ralentiſſe & qu'il ne s'y forme une ſtaſe ſuivie d'une inflammation dangereuſe, qu'on ne peut prévenir avec ſuccès qu'en diminuant ſa quantité. On pourroit appuyer, s'il en étoit beſoin, cette vérité du témoignage des plus célebres obſervateurs. Le fondateur de la Medecine, *de Rat. Vict. in Acut.* dit lui-même qu'on ne peut trop louer la ſaignée dans les maladies aiguës. Ses ſucceſſeurs ont été plus loin que lui. Car dans ces maladies preſſantes & en même tems dangereuſes, ils ſaignoient juſqu'à la défaillance, comme Galien, *Lib. I. de Rat. Vict.* le conſeille ; ajoutant qu'il ne faut en venir à cette extrémité que dans les maladies très-aiguës, & lorſque les ſujets ſont vigoureux, dans la fleur de l'âge, qu'ils regorgent de ſang, & lorſque le climat, la diſpoſition de l'air & la ſaiſon ſont bien tempérés.

Voici les maladies qui admettent ce remede, ſuivant Galien.

Les fievres très-ardentes, les douleurs cruelles, les grandes inflammations des viſceres, les charbons, la fievre ſynoque, la laſſitude inflammatoire & les douleurs très-violentes dans les membres. Car dans toutes ces maladies ayant évacué beaucoup de ſang en une ſeule fois, la chaleur s'appaiſe tout d'un coup, le ventre ſe lâche dans quelques ſujets, la ſueur coule dans d'autres, & la maladie ſe termine ou diminue en conſéquence, comme l'atteſte Houlier, *Comment. ad Aphor. III. Sect.* I. *Hippocr.*

La ſaignée n'eſt point abſolument dangereuſe, & même elle

elle eſt quelquefois d'un très-grand ſecours, quand elle eſt employée avec prudence dans les fievres exanthémateuſes, pétéchiales, pourprées, la petite vérole, la rougeole & la peſte même. C'eſt une queſtion fort controversée parmi les Medecins, de ſavoir ſi l'on peut ſaigner utilement dans les fievres qui ſont de nature à pouſſer à la ſurface du corps la matiere morbifique. Beaucoup tiennent l'affirmative, d'autres la négative, & les uns & les autres s'appuient ſur l'expérience. Mais il eſt aisé de les mettre d'accord en diſtinguant les cas où la ſaignée convient, & les circonſtances où elle ſeroit nuiſible. Lorſque les ſujets manquent de ſang, que les forces ſont languiſſantes dès le commencement de la maladie, que le pouls eſt foible, dur & petit, que les vaiſſeaux ſont en grand nombre & petits ou qu'on eſt livré à un abattement total, en un mot, lorſqu'il y a malignité dans les maladies, pour parler comme on fait dans les écoles, c'eſt une entrepriſe plus nuiſible qu'avantageuſe au malade de lui tirer du ſang. Car pour faire ſortir une matiere qui eſt moins à charge à raiſon de ſon volume que de ſa cauſticité, de ſa ſubtilité & de ſa nature vénéneuſe qui attaque les parties nerveuſes, il faut dans le cœur & les arteres une force motrice puiſſante, qu'on ne doit attendre que d'un abord ſuffiſant du ſang & du fluide nerveux. D'ailleurs cette matiere qui doit ſortir ne peut être portée à la ſurface du corps que par le véhicule du ſang & des liqueurs, & les vaiſſeaux de cette partie ſont d'un très-petit diametre, s'affaiſſent aisément & ne peuvent ſe remplir, ſi le ſang n'y eſt point pouſſé avec vigueur. Il eſt donc évident que ſi l'on tire du ſang & des humeurs lorſque le corps en manque déja, & que les forces ſont languiſſantes, on portera un grand préjudice au malade, & qu'on ne fera qu'arrêter au-dedans la matiere nuiſible, qui, comme le poiſon, renverſera les mouvemens des ſolides & des fluides, & enfin cauſera la mort.

Mais c'eſt toute autre choſe lorſque la trop grande abondance du ſang & la raréfaction causée par la chaleur de la fievre, étendent ſi violemment les membranes du cœur & des arteres, que leur ſyſtole en eſt diminuée & empêchée, ce qui fait que le ſang ne peut aborder en liberté & avec force aux petits vaiſſeaux de la peau, & que la matiere nuiſible qui s'y trouve mêlée ne peut ſe faire jour par ſa ſurface. Alors la raiſon fait connoître qu'en évacuant une partie du ſang, on facilite la circulation du reſte, qu'on rétablit l'égalité entre la réaction des membranes & l'effort des liqueurs qui y ſont pouſſées, en un mot qu'on remet l'équilibre entre les mouvemens alternatifs de ſyſtole & de diaſtole, qui operent à ſouhait la ſéparation & l'évacuation des humeurs nuiſibles. C'eſt ce qu'on voit très-ſouvent dans les ſujets jeunes & pléthoriques, de conſtitution ſanguine, dans ceux qui ſont accoutumés à la bonne chere & à l'uſage du vin, qui menent une vie oiſive & sédentaire, ou lorſque la diminution des excrétions causée par la fougue des paſſions qu'on n'a pas eu ſoin de réprimer, a produit une abondance de liqueurs. Les ſujets ainſi diſposés ne peuvent ſe paſſer de la ſaignée quand ils ſont attaqués de fievres pourprées, pétéchiales, catarrheuſes, bénignes ou malignes, ſans s'expoſer à un danger évident; & au contraire tout réuſſit à ſouhait lorſque la diminution de la pléthore facilite la liberté du mouvement progreſſif du ſang.

La ſaignée n'eſt point pernicieuſe & même elle eſt quelquefois avantageuſe dans les fievres, lors même qu'il paroît des efflorefcences ſur la peau. C'eſt un ſentiment qui nous a été tranſmis comme par tradition, qu'il ne faut ni ſaigner, ni purger, lorſqu'on voit ſur la peau des efflorefcences pétéchiales, pourpreuſes ou celles de la petite vérole & de la rougeole, de peur de faire rentrer dans l'intérieur du corps la matiere maligne qui étoit déja rejettée à ſa ſurface, ce qui cauſe toujours un préjudice irréparable. Quoique ce ſoit une obſervation très-importante & appuyée ſur l'expérience, qu'il ne faut point tirer de ſang lorſque la nature eſt, pour ainſi dire, occupée de l'ouvrage de l'excrétion, & lorſque les efflorefcences ne ſont point comme fixées à la peau par un long séjour, il y a cependant des cas où la ſaignée eſt utile ou même néceſſaire, dans le tems qu'il y a des efflorefcences ſur la peau. En effet, j'ai obſervé dans ceux qui ſont morts du pourpre, ſoit que ce fût la maladie premiere ou une ſeconde, de la petite vérole & de la rougeole, des mouvemens ſpaſmodiques violens, tant dans les membres & dans les extrémités, que dans le bas-ventre, qui furent ſuivis à cauſe du reſſerrement de la peau, non-ſeulement d'un reflux des exanthemes, mais de beaucoup d'inquiétudes, d'agitations involontaires du corps & ſouvent de délire & de défaillance; tous accidens mortels que produit moins, comme on le penſe communément, le reflux de la matiere exanthemateuſe dans l'intérieur du corps, que le mouvement impétueux du ſang & ſon amas dans le cœur & dans le cerveau. Ainſi n'ayant d'autre guide que la raiſon, j'ai délivré en une ſeule année d'un danger de mort imminent au moyen de la ſeule ſaignée du bras, quatre accouchées malades du pourpre, de la vie deſquelles on déſeſpéroit. Le ſang ne fut pas plutôt ſorti, que les inquiétudes des hypocondres & les défaillances diſparurent, & que les malades ſe trouverent beaucoup mieux, au grand étonnement des Chirurgiens & des Aſſiſtans, qui prognoſtiquoient leur mort pendant l'opération. La même raiſon m'a fait ſaigner au bras un jeune homme dangereuſement malade de la petite vérole, voyant qu'un délire imminent & de grandes inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, le menaçoient d'une mort prochaine, & le remede le ſoulagea beaucoup. Je puis appuyer cette pratique de l'autorité de pluſieurs Medecins célebres, à la tête deſquels je mettrai Botal, ce grand panégyriſte de la ſaignée, qui atteſte dans ſon Traité ſur cette opération, *pag.* 150. & ſuivantes, qu'il en a fait uſage avec ſuccès dans les bubons peſtilentiels & autres fievres exanthémateuſes, lorſque l'éruption n'étoit pas ſuivie d'une rémiſſion de la fievre; & pour ne pas ennuyer le Lecteur en multipliant les autorités, je ne citerai que le ſeul Muralt, qui a remarqué les bons effets de la ſaignée dans une fievre exanthémateuſe épidémique, même après l'éruption des efflorefcences par tout le corps. Voyez *M. N. C. Dec.* 2. *Ann.* 7. *Obj.* 115.

La ſaignée n'eſt point ſans danger dans les accès ou redoublemens des fievres lors du friſſon, mais on l'adminiſtre avec ſuccès dans le tems de l'intermiſſion. Non-ſeulement la ſaignée augmente la violence des accidens dans les accès des fievres intermittentes, les attaques d'épilepſie, les affections hyſtériques & hypocondriaques, toutes les fois que les extrémités ſont froides, & que les malades ſont tourmentés d'inquiétudes & de chaleurs internes; mais elle les met en danger de perdre la vie. La raiſon de ce phénomene eſt toute naturelle: les redoublemens des maladies & des accidens ſont toujours accompagnés de ſpaſmes, ſurtout des parties internes & des inteſtins, qui empêchent la libre circulation du ſang, & l'obligent de refluer avec plus d'impétuoſité vers les grands vaiſſeaux, & ſurtout la poitrine & le cœur. Si l'on ſaigne donc du bras ou du pié, parties dont toutes les fibres ſont dans un reſſerrement ſpaſmodique, on augmentera ſans doute la violence des ſpaſmes; car plus la quantité de ſang qu'on ôtera à ces parties ſera conſidérable, plus la contraction ſpaſmodique des fibres augmentera, puiſque rien ne lui réſiſte & ne s'oppoſe davantage au reflux du ſang vers les parties intérieures, que la force avec laquelle le cœur & les arteres le pouſſent vers ces parties, & l'effort de cette liqueur contre ces mêmes parties. Il faut donc remettre l'évacuation du ſang au tems de la rémiſſion ou de l'intermiſſion, tems où le ſpaſme s'appaiſe ou eſt déja appaisé, & où le ſang aborde plus librement aux parties. Il y a cependant des circonſtances où il eſt très-avantageux de ſaigner dans l'accès du ſpaſme; mais ce n'eſt point de la partie qui en eſt attaquée, mais bien

de celle où le sang se porte avec impétuosité. C'est ainsi qu'il arrive très-souvent que les spasmes du bas-ventre, ou même des piés qui sont attaqués d'un froid violent, à l'occasion d'une terreur ou de quelqu'autre cause, font refluer le sang avec violence vers la poitrine ou la tête, & menacent d'une apoplexie ou d'une suffocation; alors il est très-avantageux de saigner, non des parties inférieures, mais des supérieures, c'est-à-dire, du bras, & le malade en ressent un prompt soulagement.

Il y a une espece d'apoplexie légere que la saignée seule dissipe quand elle est faite à propos. Il arrive une espece d'apoplexie légere, lorsqu'une violente passion de l'ame, surtout la terreur, ou bien un spasme considérable des parties inférieures, repousse avec violence vers le cerveau le sang, qui, s'y amassant en quantité, étend si fort ses membranes, qu'elles perdent leur mouvement systaltique. Cette affection est très-ordinaire aux femmes hystériques, qui ont beaucoup de sang, & qui sont d'une constitution d'esprit & de corps fort sensible; & le vulgaire, & même des Medecins ignorans, regardent cet accident comme une défaillance, malgré les différences sensibles qui l'en distinguent. En effet, dans la défaillance la pulsation du cœur & des arteres s'arrête, le visage devient pâle, & la respiration cesse entierement; au lieu que dans cette légere attaque d'apoplexie le malade perd totalement l'usage de tous les sens internes & externes, les membres restent sans mouvement, le cœur est agité de palpitations violentes, le pouls est grand & vîte, le visage se gonfle & devient fort rouge. Cependant cette espece d'apoplexie ne vient pas de la rupture des vaisseaux, qui produit une apoplexie incurable, ni d'un épanchement de sérosité qui se termine par une paralysie, mais de la seule stagnation du sang dans les vaisseaux de la tête causée par leur trop grande extension. En effet, l'Anatomie nous apprend que les arteres carotides & même les vertébrales, ne sont pas plutôt entrées dans le crane pour se distribuer aux membranes du cerveau, qu'elles quittent les membranes épaisses dont elles sont revêtues dans toutes les autres parties du corps. Il n'est donc pas surprenant que la quantité & la violence du sang qui se porte au cerveau, diminue & empêche leur mouvement de contraction, au moyen duquel elles font passer cette liqueur de leurs extrémités dans les sinus veineux, & que l'anéantissement de la contraction des carotides cause une stagnation du sang dans les vaisseaux des membranes du cerveau & dans le plexus choroïde, stagnation suivie d'une interruption de la sécrétion, & de l'influx du suc nerveux dans les nerfs & de la circulation de celui qui y est entré. Dans cet état il est évident qu'il n'y a pas de secours plus propre & plus efficace pour rétablir la systole des arteres & la liberté du mouvement progressif du sang dans le cerveau, & celle de l'influx du suc nerveux, qu'une suffisante évacuation de sang par une large ouverture faite à une veine du bras. Car au moyen de ce procédé, l'esprit, les sens & les parties du corps ne tardent pas à reprendre l'exercice de leurs fonctions.

C'est à tort qu'on s'imagine travailler utilement pour la santé des malades qui sont dans cet état, en conseillant, faute de connoître suffisamment la cause du mal, d'ouvrir une veine des extrémités inférieures; car pour l'ordinaire dans ces accidens les parties inférieures sont attaquées de mouvemens spasmodiques, & d'ailleurs elles sont trop éloignées de la partie affectée; ce qui empêche qu'on ne puisse aisément y causer une dérivation du sang. J'ai même remarqué quelquefois dans des sujets qui avoient le genre nerveux fort disposé aux contractions spasmodiques & les extrémités toujours froides, qu'une saignée, même petite, avoit en peu d'heures augmenté si considérablement les spasmes des parties inférieures, que le sang repoussé avec impétuosité vers la tête, a produit l'attaque d'apoplexie que nous venons de décrire, & qui a quelquefois si considérablement augmenté, lorsqu'on a négligé le secours de la saignée faite à propos, qu'elle a causé la mort au malade, ou pour le moins une paralysie & une foiblesse de mémoire.

Les maladies de la tête produites par l'amas du sang demandent la saignée, mais faite dans les parties voisines. Les douleurs opiniâtres & violentes de la tête, les fréquens saignemens de nez, la folie, la mélancolie, le vertige, l'ophthalmie, l'érésipele de la tête, les inflammations du larynx & du pharynx, ont très-souvent pour cause les spasmes, le trop grand amas du sang dans les parties supérieures & l'extension considérable des vaisseaux, surtout chez les hypocondriaques, ou lorsque l'estomac & les intestins sont gonflés de vents, ou ces derniers remplis d'excrémens, ou enfin ces parties attaquées de contractions spasmodiques, elles empêchent la liberté de la circulation du sang, & l'obligent de se porter en trop grande quantité & avec trop de violence vers différentes parties, & notamment vers la tête, où il produit ces maladies. Dans ces circonstances, pour détourner l'impétuosité du sang, & prévenir tout danger, il est à propos d'ouvrir la veine dans quelque partie voisine du mal, comme le front, les tempes, le dessous de la langue & le cou.

La saignée de la langue est toujours très-avantageuse dans les grandes douleurs de tête, l'ophthalmie & l'esquinancie : mais dans la phrénésie, la mélancolie, la douleur de tête produite par une cause externe, on ouvre très-utilement la veine jugulaire externe, ou si un Chirurgien mal-à-droit ne la peut trouver, on fait une incision longitudinale à la veine du front qui est un rameau de la jugulaire externe, après avoir serré le cou au-dessous du menton avec la ligature, & commandé au malade de retenir son haleine. La saignée de la veine frontale étoit fort en usage dès les premiers tems de la Medecine. Car Hippocrate, *Sect.* 5. *Aphoris.* 68. dit, « que l'ouverture de la veine qui paroît sur le front soulage ceux qui ont la partie postérieure de la tête attaquée. » C'est ce que confirme Houlier dans son Commentaire sur cet Aphorisme. « L'expérience, dit-il, nous apprend que cette saignée a délivré sur le champ beaucoup de personnes du mal de tête. » Alexandre de Tralles, *Lib. I. cap.* 13. fait de grands éloges de la même saignée dans la phrénésie, & assure qu'avec ce remede il a guéri dans le moment un phrénétique; & dans le Chapitre seize *de la Mélancolie*, il dit, « que lorsque les vaisseaux de la tête sont surchargés de sang, il faut sans balancer ouvrir la veine du front. Car on n'a rien à craindre en appliquant le remede à la partie malade, lorsque le corps est suffisamment préparé. »

Bien que l'ouverture des veines de la tête, comme celles du front, derriere les oreilles, des jugulaires externes, & de celles qui sont sous la langue, soient d'un grand secours dans les maladies de la tête, comme l'expérience en fait foi, il ne faut point s'imaginer que ces saignées conviennent toujours, & à tous les sujets : mais il faut examiner attentivement la disposition des malades; car si ces maladies de la tête sont compliquées avec une grande plénitude, ou que des spasmes violens des parties inférieures repoussent le sang vers la tête avec impétuosité & en grande quantité, il y a lieu de craindre que le vuide que la saignée produit dans cette partie, n'y détermine une plus grande quantité de sang. Aussi les Medecins les plus habiles s'accordent-ils à demander qu'on commence par ouvrir la veine du pié ou du bras : c'est ce que dit formellement Trallien, *Lib. I. cap.* 16.

Voici ses paroles :

» Si vous tentez quelque chose du côté de la tête, avant « que d'avoir débarrassé tout le corps des récrémens, « vous ferez plus de mal que de bien, en attirant une « plus grande quantité de matiere à la partie attaquée. »

C'est aussi le sentiment d'Houlier, dans son Commen-

taire sur l'*Aphorisme 68. Sect.* 5. d'Hippocrate. « Si « la douleur, dit-il, est compliquée avec la plénitude « du corps, il faut commencer par saigner au bras, « puis venir au front; s'il n'y a point de plénitude, « on ne risque rien à débuter par la saignée de la vei- « ne frontale; si la douleur est sympathique, par exem- « ple, si elle est produite par la suppression du flux « menstruel; il faut commencer par le pié, puis venir « au bras, & enfin au front; & si la douleur commence « par le diaphragme, ou le foie, il faut d'abord ou- « vrir la veine du bras, puis celle du front. » On trouve encore dans le même endroit diverses précautions sur les circonstances où il convient de faire l'ouverture de ces différens vaisseaux.

Quant à l'ouverture des veines qui sont sous la langue dans l'esquinancie, il faut observer de même qu'elle est dangereuse dans les sujets pléthoriques, à moins qu'on n'ait emporté la pléthore par la saignée du bras. Il faut donc suivre le conseil de Trallien, *Lib. IV. cap.* 1. *de Angina*. « Je me souviens, dit-il, d'avoir « dans un cas pressant, ouvert de grand matin la veine « du bras, au point du jour celles qui sont sous la lan- « gue, & d'avoir donné le soir au malade de la scam- « monée dans de la crême d'orge, & d'avoir guéri ain- « si une esquinancie. » Il ajoute un peu plus bas; « Je « me souviens aussi d'avoir ouvert les veines jugulai- « res au défaut des ranines que je ne trouvois pas, ce « qui a beaucoup soulagé le malade. »

La saignée du bras est souvent très-nécessaire dans les maladies de la poitrine, comme la pleurésie & la péripneumonie. Quoique la fausse pleurésie, qui est une espece de rhumatisme, ou de douleur gouteuse causée par les picotemens que produit dans les membranes de la pleure une sérosité acre, ne demande pas toujours la saignée, & que souvent elle cede très-heureusement aux diaphorétiques: il n'en est pas de même de la vraie pleurésie & de la péripneumonie, dont la premiere est une inflammation superficielle, & la seconde une inflammation plus profonde des poumons, causée par la stase d'un sang fixement arrêté dans les vaisseaux de ce viscere; car il est nécessaire de saigner, & même de réitérer la saignée, lorsque le corps regorge de sang, & qu'il y a pléthore, pour empêcher le progrès de l'inflammation; à quoi l'on réussit, lorsque, pour détourner plus efficacement le sang amassé en trop grande quantité dans les vaisseaux où il s'arrête, & est privé de la liberté de son mouvement progressif, on le tire par l'ouverture d'une veine du voisinage, & sur-tout en y faisant une large incision, afin qu'acquérant d'autant plus de vélocité, il puisse descendre plus promptement, & être détourné plus puissamment des poumons.

La saignée produit trois effets excellens, l'évacuation, la révulsion & la dérivation. L'effet de la saignée évacuative est de diminuer la plénitude du sang, & quand on n'a que cet objet, il importe peu quel vaisseau l'on ouvre. Celui de la dérivative est d'amener, & d'attirer le cours du sang de la partie malade, vers quelqu'autre partie convenable, pour l'évacuer par la derniere. Ainsi dans les affections spasmodiques qui attaquent le bas-ventre, dans les venteuses & celles que produit la suppression, ou la diminution du flux menstruel, ou hémorrhoïdal; il est plus sûr d'ouvrir la veine du pié, que celle du bras, pour causer une dérivation; c'est ce qui fait dire avec raison à Hippocrate, *Lib. de Nat. Hum.* « qu'il faut saigner à la malléole, ou au jarret dans les douleurs de dos & des hanches. » C'est aussi le sentiment de Severinus, *de Efficac. Medicin. cap.* 26. qui fait de grands éloges de la saignée du pié, lorsqu'il s'agit de prévenir la douleur néphrétique, de hâter le flux hémorrhoïdal, les vuidanges, & dans les inflammations & chutes de l'anus, le vomissement de sang, & la goute sciatique. Au contraire, dans les affections de la tête, l'apoplexie, la léthargie, la manie, la mélancolie, la phrénésie, le catarrhe suffoquant, l'asthme sanguin, l'hémoptisie, la pleurésie, la péripneumonie, la fausse inflammation du foie, il est plus utile & plus avantageux, de tirer d'un endroit plus voisin, c'est-à-dire du bras, le sang qui peche par la quantité & la violence dont il aborde à la partie malade, parce que cette saignée opere une dérivation plus prompte. L'effet de la saignée révulsive, ou plutôt avulsive, est de retirer, ou de rappeller la violence du sang des parties inférieures vers les supérieures. Ainsi dans les trop grandes évacuations du flux menstruel, ou hémorrhoïdal, la saignée du bras est avantageuse. On la pratique aussi avec succès dans la grossesse pour prévenir l'avortement, lorsque le trop grand engorgement, & la trop grande extension des vaisseaux de l'utérus rend cette partie assez pésante, pour qu'elle charge & incommode les parties inférieures.

Il faut faire une application sage & prudente de la saignée dérivative & révulsive. Car s'il s'agit d'enlever des obstructions formées par un sang fixement arrêté dans les vaisseaux, il ne faut tirer qu'une petite quantité de sang des parties voisines, afin que celui qui reste, se précipite avec plus d'impétuosité vers la partie malade, & emporte celui qui s'est arrêté dans les petits vaisseaux, parce qu'une saignée peu abondante donne plus de vitesse au sang qui se rallentit dans les vaisseaux. C'est par cette raison que l'ouverture de la saphene, rétablit souvent dans le moment l'évacuation menstruelle, & facilite, & rend plus prompt l'écoulement qui se fait par les hémorrhoïdes; pendant que la trop grande évacuation par les veines du bras & du pié, ne produit point souvent l'effet qu'on en attend: mais si la maladie est invétérée, & l'obstruction des vaisseaux si grande, qu'elle ne puisse être emportée, l'ouverture de la saphene est plus nuisible dans un corps pléthorique, qu'elle n'est avantageuse, parce qu'elle attire le sang en plus grande quantité vers l'utérus, ce qui augmente l'obstruction.

La piquure faite à la veine du front ne peut aussi apporter le moindre soulagement dans la migraine, ou douleur de tête opiniâtre, le vertige chronique, la mélancolie, parce qu'elle attire une plus grande quantité de sang à la partie malade, & que les vaisseaux des membranes du cerveau, déja engorgés, ne font que s'obstruer davantage; & pour lors il est plus avantageux de tirer du sang des parties inférieures. La saignée du pié procure un soulagement présent dans la goute sciatique récente: mais loin qu'il en soit de même de cette maladie devenue chronique, elle ne fait que l'augmenter. Il est donc bien plus sûr, lorsque le corps est plein de suc & d'engorgemens, de suivre le conseil d'Houlier, *Comment. in Sect.* 4. *Aphoris.* 36. qui veut qu'on commence par saigner du bras, & ensuite d'ouvrir la veine du pié, afin de causer une révulsion vers différentes parties; & c'est avec beaucoup de raison que le même Auteur conseille au même endroit de saigner d'abord au bras, puis aussi-tôt au jarret ou au pié, dans les difficultés d'uriner causées par l'engorgement du sang dans les reins, ou dans l'inflammation de la vessie. Il reste à conclurre de tout ce que nous venons de dire, & la conséquence en est claire, qu'on peut ouvrir la veine dans les parties fort proches de celle qui est malade, si la maladie est cruelle, & sa cause aisée à détruire, & qu'il n'y ait pas beaucoup de plénitude dans les vaisseaux; mais qu'il est à propos, quand la maladie a traîné quelque tems, ou lorsque le corps est trop plein de sang, d'ouvrir les veines des parties éloignées, puis de venir à celles du voisinage de la maladie.

Il importe beaucoup d'évacuer une suffisante quantité de sang, & quelquefois il est nécessaire de réitérer la saignée. Dans l'adolescence, & lorsque les sujets sont d'un tempérament sensible, & ont les vaisseaux petits, & quand les grandes saignées font aisément tomber les femmes en défaillance, on doit s'abstenir de ces saignées, ou s'il est indispensablement besoin, il faut faire l'ouverture petite, & ne pas tirer de suite la quantité de sang qu'on veut évacuer, c'est-à-dire, qu'il faut tirer le sang à différentes reprises, en fermant quelque-

fois avec le doigt l'ouverture qu'on a faite. Mais lorsque les femmes ont passé cinquante ans, tems où d'ordinaire le flux menstruel cesse de lui-même, elles demandent des saignées plus amples ; ce qu'il faut aussi appliquer aux hommes robustes, qui ont les vaisseaux grands, & lorsque dans une habitude de bonne chere, le flux hémorrhoïdal commence à s'arrêter. Dans le Printems & sur-tout au mois de Mai, on est en état de supporter des saignées plus abondantes qu'en Eté ou en Automne, & les saignées doivent être petites, mais réiterées dans les hémorrhagies excessives, comme celles des poumons,& de l'utérus,ou des vaisseaux hémorrhoïdaux.Il n'est pas à-propos non plus de vuider beaucoup les vaisseaux peu de tems avant l'écoulement ordinaire des regles, de peur de les supprimer entierement, ou du moins d'en diminuer l'abondance.

Dans toutes les fievres inflammatoires & dans les exanthémateuses, lorsque la trop grande abondance du sang indique la néceffité de l'évacuer, il faut être plus attentif que dans tous les autres cas à en tirer une quantité raisonnable. Car si l'on en tire peu, lorsqu'il y a excès dans la quantité, comme si l'on n'en évacue qu'une ou deux onces, la raréfaction & l'effervescence du sang augmentent souvent ; ce qui est cause, que non-seulement la saignée ne fait point de bien, mais même qu'elle est plutôt nuisible, attendu que l'inflammation prend des forces, & que l'éruption des efflorescences n'en devient pas plus aisée : mais si l'on tire du sang outre mesure, ou plus qu'il ne faut, la saignée est aussi plus nuisible que profitable, en ce qu'elle empêche l'éruption des efflorescences que doit produire l'abord du sang à la surface de la peau ; de sorte que la matiere corrompue reste au-dedans du corps au grand dommage du malade. Le trop de saignée dans la péripneumonie & la pleurésie, empêche l'expectoration, & la résolution de l'inflammation, qui est l'ouvrage du sang. Il faut aussi laisser dans les rhumatismes, l'éréfipele, les douleurs gouteuses, vagues & fixes, la quantité de sang nécessaire pour guérir la maladie, c'est-à-dire, prendre garde d'en évacuer trop ou trop peu.

Si la pléthore, tant au regard des vaisseaux que des forces, est trop urgente, il faut souvent tirer une grande quantité de sang, comme celle d'une livre, poids de Médecine ; car si l'on en tire peu, le sang trouvant un plus grand espace, en devient plus élastique, & plus raréfié, & souvent se porte avec plus d'impétuosité à la partie attaquée. Je me souviens de plusieurs accidens causés par des saignées trop petites. Ayant seulement tiré deux onces de sang par une petite ouverture dans une pléthore considérable, il survint au bout de quelques heures une attaque d'apoplexie, qu'une saignée du bras plus abondante, c'est-à-dire, de huit onces, guérit heureusement. Je me souviens aussi que la suppression du flux hémorrhoïdal, à l'occasion du froid, a causé à un Prince pléthorique d'extremes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, & qu'une saignée de quatre onces faite au pié, ayant augmenté les accidens, c'est-à-dire, les inquiétudes dont nous venons de parler, les veilles, les agitations involontaires, la difficulté de respirer, tous ces accidens s'appaiserent au moyen d'une saignée de sept onces faite à l'autre pié.

La saignée faite mal-à-propos produit souvent les rhumatismes, les catarrhes, les rhumes de cerveau, la toux ; & quand elle est faite à propos, elle les prévient merveilleusement. D'exactes observations de pratique, nous ont souvent appris que la saignée administrée, sur-tout le Printems & l'Automne, dans un tems incertain, & peu serein, a fait tomber nombre de personnes quelques jours après dans des catharrhes, des rhumes de cerveau,des toux,des affections rhumatisantes & des fievres catarrheuses; & que ces accidens sont très-communs, si les personnes qui ont été saignées, s'exposent, sur-tout le soir, à un air trop froid, & trop humide, sans être suffisamment couvertes. Car il faut regarder, comme une loi presque invariable, que les saignées un peu copieuses diminuent la transpiration, & par conséquent que les humeurs qui ont coutume de s'exhaler sous la forme de vapeurs par la surface tubuleuse de la peau, restent en quelque sorte dans l'intérieur du corps ; ce qui arrive plus ordinairement lorsque son habitude est spongieuse & les vaisseaux petits. La raison de cet effet de la saignée n'est pas difficile à déviner ; car on ne peut évacuer une quantité notable de sang, sans que les vaisseaux, sur-tout les petits, & ceux qui forment les extrémités des grands, que l'abord du sang tenoit précédemment étendus, ne se vuident, & ne se desemplissent ; & comme le mouvement tonique des tégumens que couvre l'épiderme, est extremement délicat & sensible, le contact d'un air froid, fait contracter les fibres élastiques de la peau, ce qui bouche les vaisseaux qui portent la sueur, laquelle non-seulement reste dans le corps, mais est repoussée de l'extérieur à l'intérieur, & sur-tout aux parties glanduleuses du gosier & des bronches, ou même aux glandes mucilagineuses des articulations, ou à leurs ligamens glanduleux, où cette sérosité fort acre, salée, caustique, produit par sa stagnation des irritations incommodes, & des contractions des vaisseaux, qui empêchent la liberté du mouvement progressif de la lymphe, & produisent des séparations de la sérosité, des douleurs, des ardeurs, & l'abord de beaucoup d'humeurs vers les parties où la matiere de la sueur s'est jettée.

Comme la saignée faite inconsidérément, ou celle qui est trop abondante, cause des affections catarrheuses, elle a garanti lorsqu'on l'a administrée avec prudence au Printems & en Automne, & qu'on l'a réitérée tous les ans, un grand nombre de personnes de rhumes de cerveau, d'enchifrenemens & de toux, qui revenoient tous les ans, & surtout celles qui étoient pléthoriques avant cette évacuation, & n'avoient jamais été saignées. Car dans le Printems la raréfaction de l'air & son ressort venant à augmenter par le mélange d'un éther plus rarefié, ces dispositions se communiquent au sang, qui gonfle davantage les vaisseaux qui le contiennent. Si l'on omet donc les évacuations artificielles de sang, ou si la nature ne se charge de les produire, il se fait promptement & aisément, des stagnations du sang, & des humeurs, surtout dans les parties lâches, molles, & glanduleuses, & des séparations de la sérosité, tous maux que l'on peut prévenir en donnant à propos du jeu aux vaisseaux.

Comme la colique venteuse s'aigrit quelquefois par la saignée ; celle-ci procure souvent du soulagement dans la convulsive & l'hémorrhoïdale qu'elle guérit même parfaitement. L'origine des vents qui affligent les intestins, & leur causent une extension incommode, est très-souvent l'atonie de ces parties, ou la destruction de leur mouvement tonique. Car, comme la force de ce mouvement pousse vers l'anus les vents & les autres matieres contenues dans les intestins, son affoiblissement, ou sa destruction,produit une quantité de vents, & leur stagnation, surtout dans les courbures du colon, vers les hypocondres. Or cette atonie des intestins a pour cause ordinaire le défaut d'un sang & d'un suc nerveux bien conditionnés ; c'est ce qui fait que les vieillards, ceux qui sont convalescens, ou affoiblis par de longues passions de l'ame, les personnes qui abondent en phlegmes, & qui prennent des alimens fort froids, sont très-souvent attaquées de coliques, qui ne demandent pas la saignée, & qui se guérissent par les remedes carminatifs qui contiennent un principe balsamique & aromatique. Mais c'est toute autre chose de la colique appellée spasmodique ou convulsive, qui vient de l'arrêt du sang entre les membranes des intestins, & de la tension violente que cette liqueur leur donne ; maladie fâcheuse, dont la saignée du pié faite à propos garantit, & qu'elle adoucit très-promptement, comme l'observe Riviere, *Cent.* 1. *Obs.* 44.

Il y a quelques précautions à observer, tant avant qu'après la saignée.

1°. Il ne faut guere, à moins d'une nécessité pressante, se faire saigner dans le tems de l'Equinoxe, ou du Solstice, de la pleine ou de la nouvelle Lune, ou dans des jours pluvieux ou nébuleux; & il est beaucoup plus à propos de faire les saignées de précaution, quelques jours avant ce tems & lorsque l'air est serein. La principale raison de cette précaution est que pour l'ordinaire le flux menstruel vient dans ces périodes, & que plusieurs maladies spasmodiques, comme les accès d'épilepsie, & ceux qui tourmentent ordinairement les mélancoliques & les hypocondriaques ont coutume de revenir dans ce tems là. Or il est plus avantageux de débarrasser par la saignée le corps de la surabondance du sang avant le retour de ces accidens.

2°. Il est toujours plus à propos, surtout lorsque les sujets tombent aisément en défaillance, de faire la saignée, non dans le tems que l'estomac est vuide, mais après avoir fait prendre au malade un bouillon, & de faire une petite ouverture.

3°. C'est une imprudence de se charger l'estomac d'alimens solides, ou liquides, & bien plus encore de s'enivrer, ou de s'exposer à un air froid & humide après la saignée. Car de fréquentes expériences nous ont appris qu'elle avoit fait tomber, surtout au mois de Mai & d'Octobre, & particulierement les sujets qui ont l'habitude du corps spongieuse, dans des rhumes de cerveau, des toux, des rhumatismes, des fievres catarrheuses & la fausse pleurésie; parce que la saignée, surtout quand elle est ample, diminue beaucoup la transpiration, en ce que la grande évacuation du sang empêche les liqueurs d'aborder en si grande abondance aux vaisseaux cutanés, & à ceux qui philtrent la sueur, ce qui fait qu'ils ne sont pas aussi ouverts, & aussi dilatés qu'auparavant; or l'air froid dans ces dispositions ne peut manquer de former aisément, & de produire les maladies dont nous venons de parler, en repoussant les humeurs de la circonférence au centre.

4°. Il est plus avantageux à la santé de faire précéder la saignée d'un purgatif, qui débarrasse l'estomac, & les premieres voies des humeurs & crudités, qui peuvent s'y être amassées : mais il faut employer un laxatif, non un fort purgatif; & c'est surtout pour les sujets pléthoriques que cette attention est nécessaire; car les forts purgatifs leur sont un vrai poison, attendu qu'ils agissent en causant aux intestins un spasme violent qui empêche la liberté du mouvement progressif du sang; ce qui produit souvent çà & là dans les parties, des congestions funestes.

5°. Il est toujours plus convenable d'ouvrir la veine du pié aux femmes à cause du flux menstruel, & aux hommes accoutumés à l'évacuation hémorrhoïdale, pour ne point détourner le sang des parties où il trouve une issue habituelle : mais il ne faut pas que ceux qui n'ont pas d'hémorrhoïdes s'accoutument à cette saignée, qui, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, a causé des hémorrhoïdes aveugles, & sans écoulement, accident qu'on eût prévenu en saignant au bras.

6°. Il faut garder un régime exact après la saignée, & ne pas reprendre sur le champ son ancien genre de vie. On ne peut donc trop blâmer la coutume des Allemands qui ne sont jamais moins sobres sur le boire & le manger, que quand ils ont été saignés.

Les ventouses avec scarification remplacent quelquefois la saignée. On ne me saura pas mauvais gré de transcrire ici un passage de Celse, *Lib. II. cap.* 10. sur l'usage des ventouses avec scarification.

Voici ses paroles.

« On emploie principalement les ventouses lorsque le « vice n'est pas dans tout le corps; mais dans une seule « partie, & qu'il suffit de l'épuiser pour affermir la « santé; & ce qui prouve que lorsqu'on veut donner « du secours à une partie malade, on en doit tirer « principalement le sang, c'est que personne n'applique la ventouse à une autre partie, qu'à celle qui « est dérangée, & qu'on a dessein de dégager, à moins « qu'on n'ait pour objet de détourner vers l'endroit où « se fait l'application, le sang qui se répand en trop « grande quantité de quelqu'autre côté. »

C'est pourquoi on fait utilement des scarifications assez profondes dans les rhumatismes, dans ceux principalement qui attaquent le dos, les omoplates & les bras, & lorsqu'on sent une douleur de compression & de resserrement, accompagnée de froid : mais ce qu'il est bon de remarquer, c'est qu'on tire moins de sang d'une partie malade, que d'une partie saine. Quelques personnes préviennent avec succès les douleurs de la goute, en se faisant scarifier chaque mois la plante ou le dessus du pié. Les ventouses scarifiées sont aussi avantageuses dans les efflorescences & les difformités de la peau, pour tirer le sang du visage, & causer une dérivation de cette partie. On les emploie aussi avec succès dans les maladies qui défigurent la peau, & la gale qui attaque les personnes grasses, & qui ont l'habitude du corps spongieuse.

Dans les maladies aiguës, où les forces ne permettent point la saignée, & la prompte évacuation du sang; il vaut mieux l'évacuer peu-à-peu & à différentes reprises, s'il est besoin, par le moyen des scarifications & des ventouses. Il y a dans les ouvrages de Celse d'excellens préceptes sur ce sujet.

« Il faut, dit-il, avoir recours aux ventouses dans quel- « ques maladies aiguës, où le corps demande une éva- « cuation de sang, que les forces ne permettent pas de « faire en ouvrant la veine. Ce secours, comme moins « violent, est aussi le plus sûr, & n'est jamais dangereux, « même appliqué dans la plus grande violence de la fie- « vre, & dans le tems que les humeurs sont encore « crues. C'est pourquoi, lorsqu'il faut tirer du sang, « si l'ouverture de la veine menace d'un danger pré- « sent, ou que le vice soit dans quelque partie noble « du corps, il faut plutôt avoir recours aux ventouses : « mais il est bon de remarquer que si ce remede est « plus sûr, il est d'un plus foible secours, & qu'on ne « peut remédier à un grand mal, que par un remede « violent. »

J'ai trouvé ces préceptes de Celse parfaitement d'accord avec l'expérience. Car j'ai souvent observé que les maladies de la tête, comme l'épilepsie, le vertige, la folie, les mouvemens convulsifs des membres, avoient été augmentés par la saignée, & une évacuation trop prompte & un peu trop ample, & que les accès suivans étoient devenus plus violens; & j'ai fait principalement cette remarque à l'occasion des jeunes gens d'un tempérament sensible; au contraire ils ont supporté à merveille l'évacuation du sang par les ventouses, & leurs maux ont été appaisés. Il me paroît que la violence des spasmes augmente dans les parties affectées, lorsqu'on leur ôte tout d'un coup le sang, qui contrebalance puissamment leurs forces, tant qu'il reste dans leurs vaisseaux. Il est aussi plus avantageux dans les fievres aiguës, lorsqu'on a lieu de craindre une phrénésie causée par la congestion du sang dans la tête, de l'en faire sortir par le moyen des ventouses, que par l'ouverture de la veine du bras. Prosper Alpin rapporte à la page 72. de son Traité de la Medecine des Egyptiens, que les Medecins de ce pays étoient autrefois dans l'usage habituel de scarifier les veines entre les fesses, dans toutes les fievres aiguës, les douleurs de tête, les inflammations de cette partie, & dans les fievres putrides, lorsque la rougeur du visage & les veilles continuelles leur donnoient lieu

de craindre la pleuréſie : ils uſoient de ce remede ſurtout les jours critiques, & faiſoient ſortir le ſang au moyen d'un bain d'eau tiede. Mais lorſqu'il eſt beſoin dans les maladies d'un prompt ſecours, & de détourner le ſang de la partie malade, par exemple, dans l'apoplexie, la péripneumonie, l'inflammation de l'utérus, la ſyncope cardiaque, qui arrive par l'engorgement du ſang dans le cœur, ou dans des dangers de ſuffocation ; les ventouſes ne ſont pas d'un grand ſecours, & il eſt plus à propos de faire une large ouverture à quelque vaiſſeau du voiſinage de la partie malade, & de faire ſortir le ſang avec promptitude.

L'uſage des ventouſes a lieu lorſque la ſtagnation du ſang, ou de la ſéroſité dans quelque partie extérieure y produit des douleurs, des tumeurs, des inflammations ou d'autres vices. C'eſt une vérité que confirme merveilleuſement Celſe dans l'endroit que nous avons déja cité, où il dit que l'uſage des ventouſes a pour objet ou l'évacuation ou la dérivation. L'une diminue la pléthore, l'autre eſt propre à faire ſortir la matiere corrompue cantonnée dans la partie. Beaucoup d'anciens Medecins, & ſurtout les Egyptiens, penſoient que les ventouſes n'étoient point propres à enlever la pléthore univerſelle, mais ſeulement celle qui eſt particuliere à quelque partie, & ils ne les appliquoient qu'aux parties malades. Mais à quelque partie qu'on les applique, ſoit au dos, aux bras, aux cuiſſes, aux jambes, on peut fort bien tirer douze onces de ſang du même poids & de la même conſiſtance que celui qu'on tireroit de la veine, pourvû qu'on faſſe des ſcarifications aſſez profondes, & qu'on les réitere. En effet nous avons quelquefois expérimenté qu'en deſſéchant le ſang tiré par le moyen des ventouſes, la proportion de ſes parties fluides à la partie ſolide étoit de trois à un, comme s'il eût été tiré par la veine ; de ſorte qu'il faut mettre au nombre des erreurs populaires en fait de Medecine, que le ſang, tiré par le moyen des ventouſes eſt plus délié que celui que l'on tire par l'ouverture de la veine.

Cependant pour épuiſer & détourner la matiere vicieuſe, les ventouſes méritent la préférence ſur la ſaignée. J'ai vû pluſieurs fois employer inutilement la ſaignée du pié, ou du bras, dans des violentes douleurs aux omoplates, dans celles des yeux & les fluxions acres ſur ces parties, la goute-roſe, les tumeurs éréſipelateuſes de la tête, pendant que les ſcarifications faites ſur le dos, le derriere de la tête, ou des oreilles & l'application des ventouſes ſur le dos, ont procuré un ſoulagement conſidérable. Proſper Alpin rapporte dans l'endroit cité, que les Egyptiens appliquent des ventouſes au derriere de la tête, au cou & derriere les oreilles, & en tirent le ſang par des ſcarifications profondes dans les douleurs de la tête, des yeux, des oreilles & des fluxions de ces parties, dans l'ophthalmie & la chaſſie, & même pour procurer le ſommeil : mais ils ont toujours fait précéder cette opération de la ſaignée du bras ; conduite très-eſtimable, & qu'il ne faut pas négliger de ſuivre quand on traite des perſonnes pléthoriques, même lorſqu'il s'agit de ſcarifier les veines du viſage, ou des narines, dans les violentes douleurs de la tête, ou la folie, de peur d'attirer plus de ſang dans la partie en y faiſant un vuide. Les ſcarifications à la plante des piés renouvellées chaque mois, ſont très-utiles pour détourner les douleurs de la goute, de ſorte que la goute ſeule ſuffit pour prouver l'utilité des ſcarifications, comme on le conclut naturellement du ſuccès de cette opération ſur pluſieurs gouteux dont les Hiſtoires ſont rapportées par Cardan, *Lib. de Art. parv. p.* 113. & Platerus, *Lib. II. Prax. Med.* Severinus, *de Effic. Med. Lib. I.* fait auſſi connoître l'avantage des ſcarifications dans la cure du ſphacele, pour en empêcher les progrès, & pour guérir les ulceres du plus mauvais caractere.

Galien dans ſon Traité de la ſaignée, recommande auſſi beaucoup cette opération faite aux jambes dans la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal & menſtruel ; & l'on en peut faire uſage pour les ſujets qui ont de l'averſion pour la ſaignée, ou qui ne peuvent ſupporter la promptitude de ſon évacuation, à cauſe de la foibleſſe du mouvement du cœur, de la diſpoſition qu'ils ont à la défaillance, ou de leur trop grande jeuneſſe.

Il y a une troiſieme maniere d'évacuer le ſang dont quelques Medecins font beaucoup de cas, c'eſt par le moyen des ſangſues. Il ne paroît pas que les plus anciens Medecins aient connu cette maniere d'évacuer le ſang ; cependant Pline en parle dans ſon Hiſtoire naturelle, *Lib. XXIII. c.* 10. « L'application des ſangſues, dit-il, pour évacuer le ſang, a pluſieurs uſages. « Car il en eſt d'elles comme des ventouſes que les Medecins employent, pour ôter le ſuperflu du ſang, & « pour relâcher les pores de la peau. » Entre les Arabes, Rhaſes a connu leur uſage, & entre les Medecins du dernier ſiecle, Zacutus Luſitanus, Amatus Luſitanus & Mercatus en ont fait de grands éloges, ſurtout dans les maladies qui attaquent la tête, comme la goute-roſe, les puſtules du viſage, les douleurs de tête, celles ſurtout qui tiennent du rhumatiſme, le vertige, la mélancolie, l'eſquinancie, le mal de dents, dans leſquelles ils les appliquoient derriere la tête, au cou ou derriere les oreilles. Quant à moi, je ne doute point que l'évacuation de ſang au moyen des ſangſues, ne ſoit ſalutaire : mais je crois avoir de bonnes raiſons pour douter qu'elle ſoit plus avantageuſe que celle qui ſe fait par le moyen des ſcarifications.

On fait ordinairement beaucoup de cas de l'application des ſangſues autour de l'anus dans la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, & les maladies qu'elle cauſe. Quelques Auteurs préferent l'évacuation de ſang qui ſe fait par l'application des ſangſues aux veines de l'anus, à celle qui ſe fait de toute autre maniere dans les maladies produites par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, comme ſont les paſſions hypocondriaques & les maladies que guérit le flux des hémorrhoïdes, ſelon Hippocrate, comme les affections phrénétiques, mélancoliques, hypocondriaques, néphrétiques, iſchiatiques, par la raiſon que ces maladies naiſſent de la ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux des inteſtins dont l'iſſue eſt l'extrémité des vaiſſeaux hémorrhoïdaux ; or, ſelon eux, il eſt bien plus aiſé, outre que l'évacuation ſe fait plus directement, d'évacuer, de décharger, & de débarraſſer ces parties par l'ouverture des veines de l'anus faite par la trompe des ſangſues, qu'en tirant le ſang de quelqu'autre partie que ce ſoit. Je ne nie point auſſi que l'application des ſangſues n'ait été de quelque utilité dans ces maladies, ſurtout ſi l'on doit ajouter foi aux obſervations de Zacutus Luſitanus, d'Amatus Luſitanus & de Mercatus : mais comme l'expérience ne m'a point appris que l'application des ſangſues fît plus d'effet que la ſaignée du pié, ou de profondes ſcarifications des jambes, je ſuis fort éloigné de l'aſſurer formellement. En effet, j'ai vu nombre de fois appliquer les ſangſues ſans effet dans des ſpaſmes violens, & invétérés des hypocondres : je les ai vu procurer ſeulement un ſoulagement paſſager : enfin, j'ai vu leur application à des hémorrhoïdes aveugles, produire des ulceres d'un mauvais caractere & des fiſtules. D'ailleurs, il y a grande raiſon de douter que ces animaux tirent le ſang de la partie malade. Car ils ne ſucent le ſang que des veines hémorrhoïdales externes, les internes étant cachées ; or les premieres n'ont point, ou du moins n'ont que très-peu de communication avec les vaiſſeaux des inteſtins, du méſentere & de la veine-porte, qui ſont pourtant le ſiége des paſſions ſpaſmodiques & hypocondriaques ; & le flux hémorrhoïdal vient des veines internes de même nom ; c'eſt ce qui fait qu'il procure un grand ſoulagement quand il arrive dans le tems, & de la

maniere convenable, dans les vices qui s'ensuivent de la stagnation du sang dans les rameaux de la veine-porte. HOFFMAN, *Med. Rais. Syst em.*

La saignée faite au point de ne pas diminuer les forces produit les effets suivans.

1. Elle diminue la quantité d'humeurs contenues dans les arteres & dans les veines.
2. Elle diminue la résistance des fluides qui doivent être mûs.
3. Et par conséquent la plénitude des vaisseaux, & leur compression mutuelle.
4. Par-là elle rend l'élasticité aux vaisseaux trop distendus.
5. Elle raréfie les liquides.
6. Elle les dissout.
7. Les résout.
8. Leve les obstructions.
9. Hâte la circulation du sang & facilite les sécrétions & les excrétions nécessaires à la conservation de la vie & de la santé.
10. Elle fait révulsion.
11. Elle rafraîchit.

Par-là elle dissipe plusieurs maladies de différente nature, & produit en même-tems des changemens étonnans dans le corps humain.

Elle est indiquée,

1. Par la surabondance ou la trop grande quantité de sang.
2. Par la trop grande résistance que font les humeurs à l'action du cœur.
3. Par le mouvement suffoqué du cœur en conséquence de la trop grande distension des arteres causée par la raréfaction ou la surabondance du fluide qu'elles contiennent.
4. Par le mouvement du cœur qui commence à être suffoqué, en conséquence de la trop grande extension des vaisseaux, laquelle détruit leur élasticité.
5. Par la trop grande condensation du sang.
6. Par la trop grande cohésion de ses parties.
7. Par son trop grand épaississement.
8. Par les signes d'une obstruction violente & inflammatoire formée dans quelque partie du corps que ce soit, dont les principaux sont la douleur, la tumeur, la rougeur, la chaleur, l'oppression, l'anxiété, la suppression des crachats, de la sueur & de l'urine.
9. Par le mouvement trop accéléré ou trop lent des humeurs dans les vaisseaux du corps, occasionné par la surabondance d'humeurs, la plénitude & la trop grande distension des vaisseaux, l'atténuation ou résolution des humeurs, & l'obstruction des vaisseaux.
10. Par la chaleur excessive qu'on sent dans tous les vaisseaux.
11. Par la trop grande impétuosité du sang qui se porte dans une seule partie du corps, comme dans les hémorrhagies & les fluxions.
12. Par les maladies épidémiques dont on connoît la nature.
13. Par l'âge, le sexe, le régime & le tempérament du malade.
14. Par la cacochymie; &,
15. Par l'entrée qu'il faut procurer dans les vaisseaux aux médicamens, pour qu'ils se mêlent comme il faut avec les fluides, & par la nécessité dont il est d'en augmenter la force pour faire des cures importantes.

La saignée la plus avantageuse se fait,

1. Par une large incision.
2. Dans une veine libre, grande, que l'on découvre aisément, éloignée des arteres, des nerfs, des tendons.
3. En accélérant la vitesse du sang lorsqu'il coule, par le moyen de la respiration.
4. Par le mouvement des muscles situés vers l'ouverture de la veine.
5. Le malade étant couché.

La préparation à une heureuse administration se fait.

1. Par les frictions.
2. Les fomentations.

La saignée est défendue

1. Par plusieurs maladies chroniques dans lesquelles il y a beaucoup d'obstructions, & lorsqu'il reste très-peu de sang dans les vaisseaux.
2. Par le trop grand âge.
3. Par le tempérament.
4. Par la nature connue de la maladie soit épidémique, soit endémique.
5. Par la crise qui s'est déja faite d'une autre maniere.
6. Par la petite quantité de sang rouge & l'affoiblissement des forces du malade qui en est une suite.
7. Par l'accouchement récent.

D'où l'on voit quel tort l'on fait au genre humain en employant la saignée dans toutes sortes de cas, suivant le conseil de Leonard Botal, ou en la bannissant entierement de la pratique de la Medecine, comme le conseille Jean-Baptiste Van-Helmont.

Les indications pour tirer du sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux, sont:

1. Le tempérament atrabilaire.
2. Les maladies où l'imagination est dérangée.
3. La suppression du flux ordinaire de ces vaisseaux.
4. L'éruption du sang qui s'évacuoit auparavant par les hémorrhoïdes, par des nouvelles routes.

On évacue le sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux,

1. En les amollissant avec des fomentations chaudes, d'eau, d'huile, de miel, de décoctions émollientes, employées en forme de lavement, de vapeur ou de fomentation.
2. En ouvrant ces vaisseaux par le frotement de quelque matiere rude, ou par des sangsues.
3. Par l'usage des préparations de l'aloès.

Les scarifications agissent en aiguillonnant & en évacuant, d'où il est aisé de comprendre l'action des sangsues.

Les sétons & les cauteres aiguillonnent avec moins de douleur, donnent des secousses au genre nerveux, évacuent la sérosité, & donnent issue à la trop grande réplétion.

D'où l'on voit dans quel lieu & en quel tems ils sont indiqués.

Les médicamens qui causent de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, agissent par le mouvement qu'ils donnent aux nerfs, & en déterminant le sang sur les parties désignées.

D'où il arrive qu'ils produisent souvent un nombre infini de bons effets, dont plusieurs sont indiqués par la nécessité connue.

On les réduit.

1. Aux dépilatoires qui doivent être fort adhérens & très-pénétrans; on les fait en forme d'emplâtre que l'on applique chaudement, & que l'on arrache ensuite, ce que l'on réitere jusqu'à ce que la partie affectée rougisse, se gonfle & s'échauffe. Leurs matieres sont la poix, l'huile, le bitume, la cendre de sarment, le galbanum, le poivre, le pyrethre, le sel gemme & le sel ammoniac.
2. Aux sinapismes appliqués en forme de cataplasme,

& laissés jusqu'à ce qu'il paroisse rougeur, chaleur, demangeaison, tumeur sur la partie affectée; leur matieres sont la moutarde, la bryoine, l'ail, l'oignon, le cresson, la squille, l'euphorbe & la renoncule.

3. Aux vésicatoires qui sont de forts sinapismes de même forme, mais dont l'effet est plus violent. Leur variété consiste dans la quantité de matieres acres qu'on y ajoute. Par exemple, trois parties de figues, & une partie de matiere acre, donnent le sinapisme ordinaire, une partie de figues & une partie de matiere acre, le vésicatoire; une partie de figues & trois parties de substance acre, donnent un puissant vésicatoire.

4. Au cautere potentiel appliqué en forme de bouillie, ou avec de la charpie. Sa matiere sont, les renoncules, l'esule, la tithymale, le sel alcali fixe, la pierre infernale, le mercure sublimé & l'esprit & le sel alcali volatil.

5. Au cautere actuel, avec un fer rouge. Boerhaave, *Inst. de Medic.*

La *phlebotomie* ou saignée est une ouverture qu'on fait à la veine avec un instrument bien pointu, ou une lancette pour en tirer autant de sang qu'il est nécessaire pour rétablir ou entretenir la santé.

Cette opération à laquelle on donne assez proprement le nom de saignée, est non-seulement très-salutaire, mais encore aussi ancienne que la Medecine, puisqu'elle étoit en usage il y a près de trois mille ans, ainsi que nous l'apprenons des écrits d'Hippocrate, de Celse & des autres Auteurs qui ont écrit sur la Chirurgie. Il s'est pourtant trouvé quelques Medecins tant anciens que modernes, tels qu'Erasistrate, Paracelse, Van-Helmont, Portius, Bontekoe, Gehema, & d'autres qui ont regardé cette opération comme extremement dangereuse & illicite, & qui ont donné à ceux qui la pratiquent le nom de destructeurs & de bouchers du genre humain. Mais l'expérience a fait voir que toutes leurs objections sont aussi frivoles, qu'injustes, & qu'il n'y a point de remede dans la Medecine plus propre que la saignée à guérir ou à prévenir la généralité des maladies. Quelques-uns assurent que les Medecins ont pris l'idée de cette opération de l'hippopotame ou cheval marin, qui a coutume dans certains tems de l'année de s'ouvrir une veine en se frotant contre les pointes des roseaux. Voyez Polydore Virgile, *de Rer. Invent.*

La plupart des hommes s'imaginent qu'il n'y a rien de plus aisé que de faire une saignée. Je conviens avec eux que c'est l'opération la plus facile quand on trouve de grosses veines à ouvrir, mais il faut qu'ils tombent d'accord avec tous ceux qui sont dans la pratique de la saignée qu'il y a des bras dont les veines sont si petites qu'il est presqu'impossible de les sentir, & très-dangereux de se hasarder à les ouvrir. Car on court risque d'ouvrir les arteres ou de piquer les nerfs ou les tendons qui sont contigus aux veines, ce qui ne manque presque jamais d'être suivi de douleurs violentes, de convulsions, d'inflammations, d'hémorrhagies copieuses, d'anevrysmes, de la gangrene, & quelquefois même de la mort du malade; de sorte qu'on ne sauroit apporter trop de précaution dans cette opération aussi-bien que dans les autres, puisque la réputation des jeunes Chirurgiens peut autant souffrir de leur peu d'adresse, que des malheurs qui sont la suite de leur témérité.

Celui qui prétend exceller dans l'art de saigner, doit avoir la main sûre & légere, la vue nette & perçante, & le courage intrépide: car sans ces qualités, il court risque ou de faire une saignée blanche, ou de causer quelque dommage qui pourroit être funeste au malade. C'est ce qui fait que la dextérité des Chirurgiens *Phlébotomistes* diminue à mesure qu'ils avancent en âge; car la vieillesse leur affoiblit la vue, & leur rend la main moins ferme.

L'instrument dont on se sert communément aujourd'hui pour saigner, est la lancette représentée dans la *Planche II. du second Vol. lett. A.* & *Planche XII. du premier Vol. fig.* 5. Le Chirurgien doit en avoir de différentes longueurs & de différentes largeurs, pour s'en servir selon les différentes veines qu'il faut ouvrir. Quelques Chirurgiens Allemands, surtout dans la Franconie, dans la Baviere & dans la basse Saxe, se servent pour cet effet de la flamme qu'on voit représentée dans la *Planche XII. du premier Vol. fig.* 3. Ils tiennent d'une main la partie *B*, & posant la pointe *A* sur la veine, ils frappent avec un doigt de l'autre main sur la partie *C*, ce qui fait entrer la pointe de l'instrument dans le vaisseau. D'autres se servent d'une espece de flamme à ressort, appellée par les Allemands *schnapper* ou *schnapperlein*, (voyez *fig.* 4.) de la maniere que voici:

Ils levent la pointe *A*, & l'appliquent sur la partie, & appuyant sur l'endroit *B*, ils la font entrer dans la veine. D'autres se servent d'un instrument fait en forme de dard: mais comme on ne peut pas toujours adapter commodément ces différens instrumens à la différente position & figure des veines, je crois, malgré la dextérité avec laquelle plusieurs Chirurgiens Allemands se servent de leur *schnapper*, qu'il vaut mieux faire usage de la lancette.

On saigne en plusieurs endroits du corps, aux bras, aux mains, aux piés, au front, aux tempes, au cou, à la langue, à la verge, &c. Mais comme on ouvre plus communément la veine du bras qui est près de la jointure du coude, je vais commencer par cette opération, sur laquelle on voudra bien me permettre d'insister quelque peu.

*De la saignée du bras.*

Tout le monde sait que la saignée du bras se pratique sur les veines situées au-dedans du coude. Il y a plusieurs circonstances à considérer dans cette opération, dont les unes regardent les préparatifs, les autres l'opération même, & les autres enfin ce qui la suit.

A l'égard des préparatifs, le Chirurgien doit commencer par se munir d'une bande d'environ une aulne & demie de long sur deux travers de doigts de large; 2. de deux petites compresses quarrées; 3. de palettes ou vaisseaux pour recevoir le sang; 4. d'une éponge avec de l'eau chaude; 5. d'une petite quantité de vinaigre, de vin, ou d'eau de la Reine de Hongrie, pour faire revenir le malade au cas qu'il tombe en foiblesse; 6. de deux Aides, dont l'un tiendra les palettes, & l'autre lui donnera ce dont il peut avoir besoin; 7. d'une petite bougie, en cas qu'on soit obligé de faire cette opération la nuit, ou dans un lieu peu éclairé; 8. on place le malade sur une chaise dont le dossier soit un peu panché, ou sur le bord du lit, de peur qu'il ne tombe de son siége en cas de foiblesse. 9. Enfin le Chirurgien doit prendre garde qu'il n'y ait rien sur lui qui puisse l'incommoder. Il faut que le malade bannisse de son côté toute crainte & toute appréhension. Il faut encore que le Chirurgien soit ambi-dextre, c'est-à-dire, qu'il saigne également de la main gauche & de la droite; car il faut qu'il fasse les saignées des bras droits de la main droite, & celles des bras gauches de la main gauche. On trouve des malades qui veulent être saignés du bras gauche, & il arrive quelquefois que les veines du droit ne sont point assez apparentes, ni en état d'être ouvertes.

A l'égard de l'opération en elle-même, bien qu'elle ne consiste que dans une simple piquure, il y a cependant plusieurs circonstances à observer pour la faire comme il faut. Le Chirurgien doit faire choix de la veine qu'il veut ouvrir, prendre ensuite le bras du malade, & l'étendre vers sa poitrine. La manche du malade étant retroussée environ de la largeur de la main au-dessus du coude, il fera une ligature à environ trois travers de doigts au-dessus de ce dernier, avec une bande large d'un pouce & longue de trois piés, qu'il roulera deux fois

fois autour du bras, & qu'il nouera ensuite; (voyez *Planche XII. du premier Vol. fig.* 1. *D.*) au moyen de quoi les veines étant comprimées & le retour du sang intercepté, elles se gonfleront & deviendront bien plus visibles. Cette bande est ordinairement d'écarlate, pour que le sang ne la gâte point. Le Chirurgien ayant abandonné le bras du malade, prend dans son étui la lancette qu'il juge convenable pour la veine qu'il veut ouvrir; & l'ayant ouverte en angle obtus, il la met à sa bouche & la tient avec ses dents par la charniere *A*, *Planche XII. du premier Vol. fig.* 5. la pointe tournée à gauche quand il veut saigner au bras droit, & tournée à droite quand il doit saigner au bras gauche; ce qu'il observe pour la prendre plus commodément. Pendant ce tems de repos les veines se gonflent de plus en plus, & deviennent plus apparentes. Enfin il reprend le bras, qu'il fait étendre & appuyer contre sa poitrine comme auparavant, tandis que l'Aide a soin de tenir les palettes dans la situation la plus commode pour recevoir le sang. Il doit examiner, après cela, quelle veine est la plus apparente, & par conséquent la plus propre à être ouverte. Il est bon d'observer ici qu'il y a trois veines au bras qu'on peut ouvrir dans la saignée : la premiere, savoir, la céphalique est située vers la partie extérieure du bras; la seconde s'appelle la basilique, & on la trouve vers le dedans du bras; voyez *Planche XII. du premier Vol. fig.* 1. *A.* elle est encore appellée hépatique dans le bras droit, & splénique dans le bras gauche; c'est elle qui est marquée par la lettre *B.* La troisieme est située dans le milieu du bras, mais obliquement entre les deux autres; on la nomme la médiane : elle est ici marquée par la lettre *C.* De ces trois veines, ce sont la médiane & la basilique qu'on ouvre ordinairement, parce qu'elles sont plus grosses & plus pleines de sang que la céphalique : mais elles sont aussi les plus dangereuses; car on trouue sous la basilique la grande artere & le nerf brachial; & la médiane étant placée sur le tendon du biceps, demande toute l'adresse du Chirurgien pour l'éviter. Il est donc plus sûr pour un jeune Chirurgien d'ouvrir la céphalique, ou du moins la médiane. Mais quand les veines sont situées de façon qu'on ne peut ni les voir ni les sentir, il n'y a aucun choix à faire, & c'est au Chirurgien à faire de son mieux pour en sortir à son honneur.

Il ne suffit pas d'avoir fait choix de la veine, il faut encore se déterminer sur l'endroit où on veut l'ouvrir; ce doit être toujours sur celui où elle paroît le mieux, & au-dessous des cicatrices des saignées précédentes. Si on vouloit faire l'ouverture au-dessus, le sang n'en sortiroit pas si bien, parce que ces cicatrices ayant rétréci la veine, il n'en peut pas sortir avec la même liberté qu'il fait au-dessous, où la veine a plus de diametre. C'est pourquoi, un Chirurgien qui veut ménager un bras qu'il a coutume de saigner, commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis descendant toujours embas, il place ses ouvertures les unes au-dessous des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrein, qu'il retrouve en tems & lieu.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup, mais de deux, l'un au-dessus de la veine & l'autre au-dessous, & distant l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre : il doit après cela resserrer la ligature pour tenir la peau du bras plus ferme; & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artere, la veine étant suffisamment gonflée. Il fait ensuite une friction avec sa main droite sur l'avant-bras de bas en-haut pour faire monter le sang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir. S'il fait la saignée du bras droit, il empoignera le bras avec sa main gauche, de façon que son pouce soit appuyé sur la veine pour empêcher le sang de retourner vers la main; & enfin avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt index, pour voir si par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de situation.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa vue de dessus l'endroit qu'il a marqué, il prend sa lancette qu'il tient avec deux doigts, savoir, le pouce & l'index, par le milieu du fer, afin de la tenir avec plus de fermeté; il passe ensuite sur le bras le bout des autres doigts, pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems qu'il fait la piquure.

Sa main étant ainsi assurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir; & la posant sur la marque inférieure, qui est le dessous de la veine, il l'enfonce jusqu'à ce qu'il croye ou qu'il soit sûr d'être dans la veine; & en la retirant, il en releve la pointe, afin de couper de la peau autant qu'il le juge nécessaire pour faire une bonne saignée. Le sang suit la lancette, car en la retirant, il rejaillit plus ou moins loin selon la grosseur de la veine, & la chaleur & la vivacité du sang. L'ouverture, pour être bonne, doit avoir de longueur deux fois l'épaisseur du manche de la lancette. Il ne faut ni enfoncer la lancette avec trop de précipitation, de peur d'ouvrir l'artere, ou de piquer un nerf ou un tendon; ni avec trop de timidité, de peur de ne couper que les tégumens communs sans toucher à la veine. L'ouverture du vaisseau peut se faire de trois façons, ou en long, comme dans la *Planche XII. du premier Vol. fig.* 2. *A*; ou en travers, comme on voit en *B*; ou de biais, comme en *C* & D, comme la plupart des Chirurgiens le pratiquent. Si l'on fait la saignée au bras gauche, le Chirurgien doit empoigner le bras du malade avec la main droite, & faire de la gauche tout ce que nous avons dit ci dessus qu'il falloit qu'il fît de la droite. Pour bien ouvrir la veine, il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir; ils sont ployés, quand ils portent la lancette, jusques sur la veine; & la main étant alors affermie par les autres doigts qui portent sur le bras du malade, la lancette entre par le seul allongement du pouce & de l'index, & se retire en les ramenant en arriere. Supposé que l'on se serve dans cette opération de la flamme représentée par la *fig.*3, il faut poser la pointe *A* sur le vaisseau; & tenant l'extrémité *B* de la main gauche, donner un coup sur la pointe avec le doigt de la main droite pour la faire entrer dans la veine. Si l'on se sert de la flamme à ressort, on posera sa pointe *A* sur la veine, après l'avoir auparavant levée vers *C*, & appuyant le doigt sur l'endroit *B*, on la plongera dans le vaisseau.

Aussi-tôt que le sang a rejailli, le Chirurgien reploie sa lancette qu'il met sur le bord de l'assiete qui porte une des palettes pour la retrouver plus aisément; car on ne doit jamais la poser sur le lit de peur qu'elle ne se perde, ou qu'elle ne blesse le malade. Si le sang après son premier jet cesse d'aller en arcade, ce rallentissement vient de ce que la ligature comprime trop l'artere; il faut donc au plutôt la relâcher, & à l'instant on voit venir le sang comme auparavant. Supposé que la plaie se ferme, soit à cause de la trop grande tension de la peau, ou de l'abondance de la graisse, il faut repousser celle-ci avec le doigt ou avec une éponge imbibée d'eau chaude, ou relâcher la peau en fléchissant le bras. Si l'orifice vient à être obstrué par des caillots de sang, on remédiera à cet accident en bassinant la plaie avec une éponge imprégnée d'eau chaude.

Il faut encore que le Chirurgien soutienne le bras du malade de peur qu'il ne se fatigue & ne s'appesantisse, & qu'il lui donne quelque chose de rond dans la main qu'il lui fera tourner sans trop le serrer, afin que ce mouvement réglé hâte le sang de se porter vers l'ouverture de la veine; il sera même bon que le malade s'efforce de tousser quelque peu. On ne peut pas se passer d'Aides lorsqu'on saigne; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la bougie d'une main & la palette de l'autre pendant qu'elle s'emplit, & l'autre qui apporte les palettes vuides & les reporte sur la table quand elles sont pleines, qui donne la bande & la com-

presse dans le tems qu'on en a besoin, & qui puisse apporter tout ce qui est nécessaire en cas que le malade tombe en foiblesse.

On doit se régler pour la quantité de sang qu'on tire, sur la nature de la maladie, le tempérament, la force & les autres circonstances du malade. Mais lorsque le Chirurgien saigne son malade sans la présence du Medecin, il peut lui-même en déterminer la quantité suivant la nature de la maladie, la force, l'âge & le tempérament du sujet. Si le malade la soutient bien il la fera plus grande; mais s'il pâlit & qu'il commence à se trouver mal, il la finira aussi-tôt.

Après qu'on a tiré la quantité de sang qu'on souhaite, il faut délier la ligature, & poser deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture, savoir le doigt index & celui du milieu: ensuite avec ces deux doigts on fait faire à la peau un petit mouvement demi-circulaire, par le moyen duquel le sang s'arrête sans qu'il en sorte une seule goutte. Le Chirurgien prend ensuite une petite compresse de la main droite, & avant que de la poser il peut ôter les deux doigts qui tenoient l'ouverture sujette, pour en laisser dégorger un peu de sang; puis les remettant il arrête le sang une seconde fois, & aussi-tôt il pose la compresse sur l'ouverture, & sur celle-ci une seconde plus large, qu'il tient avec le pouce jusqu'à ce qu'il les ait assurées à l'aide du bandage.

Il faut maintenant recouvrir le bras du malade, & le lui faire tenir ployé sur son estomac, en lui défendant de le remuer en aucune maniere que ce soit, de peur qu'il ne survienne inflammation, une hémorrhagie ou une suppuration. S'il arrive qu'il tombe en foiblesse, il faut qu'il le fasse revenir au plutôt en lui ôtant les oreillers de dessous la tête & le couchant tout à plat, en lui jettant de l'eau au visage, en lui faisant sentir du vinaigre, de l'eau de la Reine de Hongrie, de l'eau cordiale ou du vin; & si c'est en été en ouvrant les rideaux du lit & les fenêtres pour lui donner de l'air & lui procurer par ce moyen la facilité de respirer avec liberté. Le malade étant revenu, on peut lui donner à boire un petit verre d'eau cordiale ou de bon vin.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprès du malade étant fini, le Chirurgien ou le Medecin s'approche de la table pour voir le sang. Il convient dans cette occasion de ne jamais décourager le malade, soit que le sang soit bon ou mauvais; & de quelque maniere que la saignée ait tourné on doit en tirer des conséquences avantageuses pour lui. Car rien ne contribue plus à hâter sa guérison que de l'entretenir dans des espérances flateuses, au lieu qu'on peut lui causer beaucoup de mal en l'effrayant par un mauvais prognostic. Si le sang est sorti avec vigueur & en abondance, il doit lui faire voir la nécessité qu'il y avoit d'en ôter, en lui disant que l'excès de ce fluide pouvoit lui causer une maladie dangereuse & mortelle. S'il est tombé en défaillance & qu'il ait eu de la peine à la soutenir, il lui assurera que les saignées qui vont jusqu'au cœur sont les meilleures; si le sang est beau & vermeil, il s'en rejouira avec le malade, en lui disant que c'est une preuve infaillible que celui qui reste dans ses veines est de pareille nature, & qu'un pareil sang lui promet une prompte guérison; s'il est vilain & corrompu, il lui dira que celui qu'on lui a tiré donnera moyen par le secours de la circulation à celui qui reste de se purifier. Il faut garder le sang dans un lieu frais jusqu'à ce que le Medecin ou le Chirurgien renouvellent leur visite.

Si le malade se trouve altéré immédiatement après la saignée, il faut lui permettre d'appaiser sa soif avec quelques petites liqueurs légeres. C'est la coutume en France de donner au malade un verre d'eau aussi-tôt après qu'on la saigné, surtout si l'on n'a employé ce remede que pour prévenir les maladies qui naissent de la trop grande chaleur du sang. Cette méthode peut avoir son utilité lorsque les sujets sont d'un tempérament chaud: mais elle est extremement nuisible à ceux d'une constitution opposée; de sorte qu'il vaut mieux leur donner une tasse de thé ou de caffé. On peut défendre ou permettre au malade de dormir après l'opération suivant les circonstances où il se trouve. Si la saignée n'est que de précaution, je crois qu'il lui est plus avantageux de dissiper son assoupissement par l'entretien de ses amis, & par quelque amusement ou exercice agréable; car il peut fort bien arriver pendant qu'il dort que le bandage se lâche, ce qui ne manqueroit pas d'occasionner une hémorrhagie violente. A l'égard de ceux qui sont extremement foibles ou qui ont quelque indisposition, il ne faut point les empêcher de dormir, surtout s'ils ont eu de longues insomnies; car rien ne répare plus les forces que le sommeil. Mais il faut dans ce cas laisser un Aide auprès du malade qui aura soin de faire ensorte que le bras reste toujours bandé, afin que s'il venoit à se défaire il puisse arrêter le sang en comprimant la plaie avec les doigts, en attendant que le Chirurgien arrive.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre visite à la personne saignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le sang pour pouvoir répondre à toutes les questions que le malade peut lui faire sur sa bonne ou sa mauvaise qualité.

Mais de quelque nature qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire que de consolant, ainsi que nous avons déja observé; & quand même il auroit acquis un degré d'altération qui feroit craindre quelque maladie fâcheuse, il ne doit point l'allarmer sur l'avenir. Il faut aussi qu'il examine l'appareil afin que si la bande est relâchée il puisse la serrer de nouveau. Si les compresses tiennent à la plaie il ne faut point les arracher: mais en cas qu'elles soient tombées on les remettra de nouveau, & on les assurera avec une bande qu'on n'ôtera qu'au bout d'un jour ou deux, si tant est que la plaie soit cicatrisée. Quelques malades d'un tempérament chaud font apporter dans leur chambre un sceau plein d'eau de puits bien fraîche, & font jetter leur sang dedans aussi-tôt après qu'il est sorti, s'imaginant que par la vertu de la sympathie le sang qui leur reste s'en trouve rafraîchi. Quelque fausse que cette opinion puisse être on ne court aucun risque à la favoriser, puisqu'elle peut avoir de bons effets sur l'imagination des personnes crédules.

*De la saignée de la main.*

On pratique quelquefois la saignée sur deux veines de la main, dont l'une est appellée la salvatelle & l'autre la basilique. La premiere s'étend le long de la partie extérieure du dos de la main vers le petit doigt, & reçoit quelquefois le nom de splénique dans la main gauche. Plusieurs anciens Medecins ont cru que l'ouverture de ce vaisseau est salutaire dans les maladies de la rate. La céphalique est située entre l'index & le pouce, & les anciens Medecins l'ont ainsi appellée dans la croyance que son ouverture étoit un excellent remede contre les maladies de la tête. Bien qu'il soit évident que la saignée de la main est plus difficile que celle du bras, & que toutes ces différentes opinions des anciens n'ont aucun fondement, néantmoins comme elle produit le même effet que celle du bras, il peut y avoir des cas où il convienne de l'employer, surtout si le malade est prévenu en sa faveur, ou si les veines de cette partie sont plus visibles que celles du bras. Il y a des femmes qui étant près de leur terme préferent la saignée de la main à celle du bras, dans la croyance qu'elle affoiblit moins le fœtus.

Pour pratiquer plus commodément cette espece de saignée, il est à propos que le malade frotte & trempe sa main dans l'eau chaude, pour que les veines se gonflent & deviennent plus visibles. Il faut faire la ligature immédiatement à l'endroit du carpe pour entretenir le gonflement des veines, essuyer ensuite la main, & ouvrir le vaisseau dans l'endroit le plus convenable, ainsi qu'on a dit ci-dessus. Si le sang ne sort pas de plein jet, on trempera de nouveau la main dans l'eau chaude & on l'y laissera jusqu'à ce qu'on ait tiré une quantité de

sang suffisante. Après quoi on essuiera la main, on comprimera l'ouverture avec les doigts, & l'on appliquera dessus les compresses & les bandes nécessaires, de même que pour la saignée du bras.

*De la saignée du pié.*

La saignée du pié est une opération fort ancienne & que les Medecins ont regardée comme un remede très-efficace pour les différentes maladies de la tête & de la poitrine, aussi-bien que pour celles qui sont causées par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal. De-là vient qu'on a donné depuis long-tems aux veines du pié le nom de céphalique & de saphene. La premiere s'étend vers le gros orteil & la seconde vers le petit. Mais nonobstant la différence des noms, l'ouverture de ces deux veines produit également le même effet, de sorte qu'on ne doit se déterminer dans le choix que par le plus ou le moins de facilité qu'on trouve à pratiquer cette opération. Lors néantmoins que les veines du pié ne sont point assez visibles, il est plus à propos de faire ouverture à la cheville, au gras de la jambe ou au genou, ainsi que j'ai souvent fait, parce que les nerfs & les tendons de ces parties ne sont pas si exposés à être offensés que ceux du pié. Je suis bien aise d'avertir les jeunes Chirurgiens qu'ils doivent bien se garder de saigner les femmes & les filles du pié sans le conseil du Medecin, car il s'en trouve qui feignant une suppression de leurs regles, ou quelqu'autre maladie, envoyent quérir un Chirurgien pour les saigner du pié, dans le dessein de se faire avorter.

Il convient, pour pratiquer cette opération avec plus de facilité, de faire mettre les deux piés du malade dans l'eau chaude jusques à ce que les veines soient suffisamment gonflées, & de choisir celui des deux où elles sont plus apparentes. Le Chirurgien pose ensuite la ligature à deux travers de doigt au-dessus des molléoles; & tandis qu'il cherche sa lancette dans son étui, il ordonne au malade de tenir son pié dans l'eau pour augmenter le gonflement de la veine. Ayant ensuite mis un genou en terre, & posé le pié du malade sur son genou gauche si c'est le pié droit, ou sur le droit si c'est le pié gauche, sur un siége, ou sur le bord du vaisseau qui contient l'eau, il l'essuie avec la nappe qui est sur lui; & l'empoignant avec la main gauche, il s'assure de la veine de la même maniere que dans la saignée du bras. S'il arrivoit que les veines ne fussent pas assez visibles à l'endroit des molléoles, il faudroit ouvrir celles qui sont au-dessous, ou dans le gras de la jambe; & dans ce cas on feroit la ligature à deux travers de doigts au-dessus de l'endroit où l'on a dessein de faire ouverture, en se servant, pour rendre les veines plus visibles, de la méthode qu'on a indiquée. Le Chirurgien peut s'asseoir vis-à-vis le malade sur un placet, & mettre le pié de ce dernier sur l'un ou l'autre de ses genoux. Lorsqu'on se sert de la flamme à ressort, comme c'est assez la coutume en Allemagne, il est plus commode pour le malade de poser le pié sur un tabouret.

La veine ouverte, on reçoit le sang dans des vaisseaux destinés à cet usage; & si le sang ne pousse pas bien en arcade, on fait remettre le pié dans l'eau; ce qui empêche le sang de se coaguler & de s'arrêter dans la plaie, ainsi qu'il arrive assez fréquemment. Après qu'on a laissé sortir une quantité de sang suffisante, ce qu'on peut connoître par le tems qu'il y a qu'il sort, par la lenteur ou la vitesse de l'évacuation, par la rougeur de l'eau, & surtout par les forces du malade, on défait la ligature pendant que le pié est encore dans l'eau, & on l'y tient quelques momens pour laisser dégorger la veine. Après quoi on l'en retire; & après l'avoir essuyé, on applique sur l'orifice les compresses & les bandes convenables.

On peut voir les avantages qui résultent de cette opération dans Verduc, Caspar Cadera de Heredia, Medecin Espagnol, Stahl, & plusieurs autres. Ces Auteurs ont été combattus par Hecquet, Medecin de la Faculté de Paris, dans son Livre sur *la Saignée du pié*, & défendus de nouveau par J. B. Sylva, Medecin de la même Faculté, dans son Traité *de l'Usage des différentes sortes de saignées*, imprimé à Amsterdam en 1729. auquel Chevalier & Quesnay, le dernier Chirurgien & l'autre Medecin de Paris, ont répondu en 1730.

*De la saignée du front, des tempes & de l'occiput.*

Quelques-uns croyent que l'ouverture des veines du front & des tempes est d'une efficacité beaucoup plus prompte dans la cure des maux de tête violens, des vertiges, de la mélancolie, de la manie, du délire & autres maladies obstinées de la tête, que celle des autres veines plus éloignées de la partie affectée, s'imaginant que la matiere morbifique doit s'évacuer plus promptement par les veines du front & des tempes, à cause de leur proximité. Mais je suis persuadé que la situation de ces veines n'accélere que médiocrement la cure de ces maladies, à cause qu'elles n'ont que fort peu de communication avec les parties internes de la tête, & qu'elles ne donnent pour l'ordinaire qu'une fort petite quantité de sang. Je croirois la veine jugulaire beaucoup plus propre à cet effet, à cause qu'elle est située fort près des veines du front & des tempes qui s'anastomosent avec elle, qu'elle est plus grosse & plus apparente, & qu'elle communique avec les parties internes. Mais soit que l'on pratique cette opération par le conseil du Medecin, ou à la sollicitation du malade, on observera les directions suivantes.

On serrera le cou du malade avec une serviette ou un mouchoir, pour comprimer la veine jugulaire & rendre ses ramifications plus visibles. La veine ouverte, le malade aura soin de tenir la tête penchée, pour que le sang ne lui coule point dans les yeux ni dans la bouche. Lorsqu'on jugera la quantité de sang qui est sortie suffisante, on comprimera l'ouverture avec les doigts, à moins, comme il arrive souvent, qu'il ne cesse de couler de lui-même; & après avoir lavé le front & le visage du malade, on appliquera dessus deux compresses avec un bandage.

La saignée des veines occipitales qui communiquent avec les sinus latéraux de la dure-mere, est d'une utilité singuliere dans plusieurs maladies du cerveau, surtout quand il s'agit de détourner le sang de cette partie, & d'en procurer l'évacuation. Morgagni la recommande particulierement dans les maladies léthargiques opiniâtres, par les ventouses & les scarifications; & Zacutus Lusitanus rapporte l'exemple d'une apoplexie desespérée, qu'on vint à bout de guérir au moyen de ventouses & de scarifications profondes à l'occiput, *de Medic. Princip. Hist. Lib. I. Hist.* 33. En ce cas, si l'on fait l'ouverture avec la lancette, on employera la même méthode que pour celle du front & des tempes.

*Maniere de pratiquer la saignée dans le grand angle de l'œil.*

Les Anatomistes ont observé entre le nez & le grand angle, à chaque côté du visage, une veine qui vient en partie de l'œil & en partie du front, & qui, de même que la veine frontale, va s'insinuer dans la jugulaire externe. La plupart des Oculistes, & entre autres Dionis, recommandent l'ouverture de ce vaisseau comme extremement salutaire dans les violentes inflammations des yeux: mais avec aussi peu de fondement, selon moi, que celle des veines du front & des tempes. Lors cependant qu'on veut pratiquer cette espece de saignée, on pose la ligature autour du cou, & l'on plonge la lancette dans le vaisseau avec toute la précaution possible. Le malade doit avoir soin de pencher la tête, pour que le sang ne coule point dans sa bouche; & lorsqu'on en a tiré autant qu'il est nécessaire, on applique sur la plaie une grosse compresse triangulaire, qu'on assure avec un bandage.

Pour la ſaignée de l'œil, voyez *Oculus.*

*De la ſaignée des veines jugulaires.*

Il y a long-tems que la ſaignée des veines jugulaires eſt en uſage dans l'eſquinancie, dans les inflammations du cerveau, dans la manie & la mélancolie, dans les inflammations des yeux, dans l'apoplexie, les maux de tête, les affections léthargiques & autres maladies violentes; & pluſieurs Auteurs modernes l'ont recommandée comme très-propre à prévenir l'affluence violente du ſang, auſſi-bien que l'amas & la ſtagnation des humeurs dans la partie affectée. D'ailleurs cette opération n'a rien de dangereux, parce que ces veines s'étendent de chaque côté du cou depuis la tête juſqu'aux clavicules, & ne ſont couvertes que de la peau; ce qui fait qu'elles ſont aſſez groſſes & aſſez viſibles. Avant de les ouvrir, il faut faire une ligature plus ſerrée qu'à l'ordinaire à la partie inférieure du cou, & la faire ſerrer par le malade ou par un Aide, juſqu'à ce que les veines ſoient ſuffiſamment gonflées; ou bien on jettera une bande autour du cou, que le malade ou un Aide tire du côté de la poitrine. Par ce moyen, les veines jugulaires étant comprimées de chaque côté, deviennent plus gonflées, ſans intercepter la reſpiration.

Il faut enſuite choiſir celle qui paroît le plus, lorſque toute la tête ou la gorge eſt affectée: mais quand la maladie n'eſt que d'un côté de la tête, ou dans l'un des yeux, il eſt mieux, ſelon moi, de choiſir celle du côté affecté. Après avoir laiſſé couler le ſang autant qu'il eſt néceſſaire, on ôte la ligature, on comprime la plaie avec le doigt, & l'on applique deſſus des compreſſes avec un bandage circulaire; ce qui ſuffit pour arrêter le ſang, & pour prévenir l'hémorrhagie, ainſi que je l'ai pluſieurs fois éprouvé. Il eſt vrai que le malade eſt fort ſujet à tomber en foibleſſe dans cette opération: mais cet accident n'a rien de dangereux.

Tralles, fameux Medecin de Breſlaw, a publié en 1735. un excellent Traité, dans lequel il prouve l'utilité de cette opération.

*De la ſaignée des veines ranules ou ranines.*

Quelques Auteurs eſtiment la ſaignée des ranules, qui ſont deux veines ſituées ſous la langue, l'une à droite & l'autre à gauche du filet, extremement ſalutaire dans l'eſquinancie ou inflammation de la gorge, ſurtout quand elle a été pluſieurs fois précédée de celle du pié, du bras ou du cou; car par ce moyen on évacue peu-à-peu le ſang épais & croupiſſant.

Voici la maniere dont on fait cette opération.

Après avoir fait autour du cou la ligature uſitée, on éleve la langue de la main gauche, & l'on ouvre ces veines l'une après l'autre avec la lancette, parce qu'une ſeule ne donneroit pas autant de ſang qu'il en faut pour ſoulager le malade. Le ſang s'arrête pour l'ordinaire après qu'on a ôté la ligature: mais ſuppoſé que l'hémorrhagie continue, le malade tiendra quelque peu de vinaigre ou de vin de Pontac dans ſa bouche; ou ſi cela ne ſuffit pas, on appliquera ſur la plaie un peu de vitriol ou d'alun, ou une petite compreſſe trempée dans quelque aſtringent. Il eſt rare cependant que l'hémorrhagie ſoit violente: mais à moins que la ſaignée ne ſoit copieuſe, elle n'eſt preſque d'aucun effet dans les maladies de la gorge.

*De la ſaignée qu'on pratique à la verge.*

Cette opération produit des effets ſurprenans dans quelques inflammations violentes de la verge, & quelquefois même elle eſt ſupérieure à tout autre remede. Plongez votre lancette dans la partie moyenne ou poſtérieure de cette groſſe veine qui rampe ſur le dos de la verge, & qui n'eſt déja que trop gonflée par la nature de la maladie, & laiſſez couler le ſang juſques à ce que la verge devienne flaſque. Comprimez l'ouverture avec le doigt, & appliquez deſſus des compreſſes & les bandages convenables. Il faut prendre garde de ne point offenſer les nerfs ni les arteres, parce que cela pourroit avoir des ſuites fâcheuſes, ni de trop ſerrer le bandage, de crainte d'augmenter l'inflammation.

Des accidens qui accompagnent la saignée.

*Maniere de traiter une Ecchymoſe.*

L'ecchymoſe eſt une extravaſation de ſang entre cuir & chair. Cette maladie peut avoir différens degrés; comme lorſqu'une grande partie du bras eſt affectée avec tant de violence qu'elle devient non-ſeulement livide, noire & enflée, mais encore affectée d'inflammation, de douleur, de ſuppuration & de gangrene.

Il ſurvient une ecchymoſe lorſque le Chirurgien coupe entierement le vaiſſeau, ou ce qui eſt plus ordinaire, lorſque le malade ſe ſert trop-tôt de ſon bras; car il peut fort-bien arriver, au moyen de l'action qu'il fait, que le ſang s'extravaſe entre la peau & la chair, & en plus ou moins grande quantité ſuivant la violence de l'exercice.

Elle n'eſt pas fort dangereuſe lorſque le ſang extravasé eſt en petite quantité, puiſqu'on peut le réſoudre aiſément en appliquant ſur la partie une compreſſe trempée dans du vinaigre & du ſel, ou dans de l'eſprit de vin. Il arrive quelquefois que le ſang ſe convertit en pus: & pour lors il faut l'aider à venir à ſuppuration avec l'emplâtre diachylon; car la matiere étant une fois mûrie elle s'évacuera d'elle-même peu-à-peu, ſans qu'on ſoit obligé d'avoir recours à l'inciſion. Il faut avoir ſoin d'exprimer tous les jours avec les doigts le pus qui s'eſt formé, & cicatriſer enſuite la plaie avec l'emplâtre diachylon.

Cette méthode ne réuſſit point lorſque la quantité de ſang extravasé eſt conſidérable; car le ſang vicié dégénere en une inflammation violente, en ſuppuration & quelquefois en gangrene. Il faut donc pour prévenir ces accidens faire de fréquentes inciſions à la partie livide, pour donner moyen au ſang de s'écouler, & appliquer enſuite deſſus une emplâtre diachylon, ou les fomentations dont on ſe ſert pour les contuſions ou phlegmons: ſuppoſé, comme il arrive ſouvent, que l'inflammation ou la gangrene s'empare du bras, il faut y faire des ſcarifications fréquentes, & appliquer deſſus des fomentations ou des cataplaſmes digeſtifs. On eſt ſouvent obligé dans ces ſortes de cas de tirer une quantité ſuffiſante de ſang par un autre endroit du corps, & de donner au malade des réſolutifs internes, juſqu'à ce que la violence de l'inflammation ou de la gangrene ait diminué, ou ſoit entierement appaisée.

*Maniere de remédier à la piquure d'un nerf ou d'un tendon.*

On eſt ſûr d'avoir piqué un nerf ou un tendon lorſque le malade ſent dans le tems de l'inciſion une douleur qui le fait crier; ſurtout ſi cette douleur continue avec tumeur, inflammation, ſpaſmes, friſſon, & mouvemens convulſifs du membre. Lorſqu'on n'apporte pas un prompt remede à ces ſymptomes, ils ne manquent pas d'être ſuivis de convulſions dangereuſes, de la gangrene & de la mort même.

De toutes les méthodes qu'on a propoſées pour remédier à cet accident, je n'en trouve point de meilleure que celle dont Paré ſe ſervit pour Charles IX. à qui ce malheur arriva. Le Roi n'eut pas plutôt témoigné ſa douleur par le cri qu'il jetta à l'inſtant qu'on lui ouvrit la veine, que Paré ſoupçonna que l'on avoit piqué un nerf. Le bras s'enfla ſur le champ avec douleur & contraction, de maniere qu'il ne pouvoit ni ſe fléchir, ni s'étendre librement. Les Medecins du

Roi étant entrés en consultation avec Paré, convinrent qu'il falloit employer la méthode suivante :

On commença par injecter dans la piquure de l'huile de térébenthine, assez chaude avec un peu d'esprit de vin rectifié ; après quoi l'on appliqua sur le bras une emplâtre de *diachalcitis* dissous avec le vinaigre, & l'huile rosat, & par-dessus une ligature expulsive, qui commençoit au carpe, & alloit finir près de l'épaule ; ce qui arrêta non-seulement la fluxion & l'inflammation, mais calma encore peu-à-peu la douleur.

Pour rendre la cure complete on appliqua sur le bras le cataplasme suivant, jusques à ce que la douleur eût entierement cessé.

Prenez *farine d'orge*, & *d'orobe*, } *de chaq. deux onces* ;
*fleurs de camomile*, & *de mélilot*, } *de chaque deux poignées* ;
*de beurre frais, une once & demie* ;
*d'eau de savon suffisamment pour un cataplasme.*

Le Roi demeura trois mois & plus sans pouvoir bien fléchir & étendre le bras, mais ce membre recouvra peu-à-peu sa premiere force, sans que son action demeurât viciée.

On ne feroit pas mal de substituer à l'huile de térébenthine & à l'esprit de vin, le baume du Pérou ou l'eau de la Reine de Hongrie, que l'on peut injecter pendant quelques jours dans la plaie jusques à ce que la douleur ait entierement cessé. Comme on trouve rarement l'emplâtre de *diachalchitis* dans les boutiques ; on peut se servir à la place de celle de diapompholyx, ou de minium : mais il faut avoir soin de garantir la plaie de l'air pendant qu'on prépare ces remedes ; & pour cet effet je suis d'avis qu'on applique immédiatement dessus l'emplâtre qui est le plus en main, & qu'on envelope tout le bras avec des linges trempés dans de l'oxycrat, tant pour appaiser l'inflammation, que pour garantir la plaie des injures de l'air. Si le malade est d'un tempérament pléthorique, on le saignera de quelque autre membre pour prévenir l'inflammation. Scultet, *Obs.* 87. donne la composition d'un onguent qu'il dit être excellent pour les piqures des nerfs; il dit aussi avoir entierement coupé quelques-uns de ces nerfs offensés sans que le malade s'en soit mal trouvé. HEISTER *Inst. de Chirurg.*

PHLEBOTOMUS, *lancette* ou *flamme* ; instrumens dont on se sert pour ouvrir les veines & les arteres.

PHLEDONODES, φλεδονώδες. Voyez *Phlebodonodes.*

PHLEGMA, φλέγμα, *phlegme.* On donne le nom de *phlegme*, dit Galien, *Lib. II. de Diff. Feb. c. 6.* à toute humeur qui est froide & humide, « pour parler le langage d'Hippocrate & des Medecins Grecs anciens & modernes ; on peut aussi, dit-il, un peu après, l'appeller *scindapsus.* » Il y a quatre especes de pituites, la vitrée, la douce, l'acide & la salée ; Galien, *de Diff. Feb. Lib. II. cap. 6.* les réduit à trois : mais dans son Livre *de Plenitud.* il en compte cinq especes.

*Phlegma* signifie aussi dans Hippocrate, à ce que dit Galien dans son *Exegesis*, non-seulement une humeur blanche & froide, mais encore une inflammation, (φλόγωσιν.) Ces sortes d'exemples sont innombrables.

*Phlegmasia*, φλεγμασίη, dans le même Auteur, signifie non-seulement une inflammation en général, mais quelquefois encore une chaleur violente excitée par une fievre, comme dans le Livre *de R. V. I. A.* Mais φλεγμασίη τῦ ὄρυ, est une espece d'urine pituiteuse qui contient beaucoup d'humeurs froides & grossieres.

*Phlegmainon*, φλεγμαίνων, signifie non-seulement enflé & grossi, comme cela paroît par plusieurs passages d'Hippocrate, qui oppose ἰσχναίνειν, exténuer, à φλεγμαίνειν, causer une tumeur : ce mot est employé dans ce sens dans plusieurs endroits du Livre *de Locis in Homine.* FŒSIUS.

PHLEGMAGOGUS, φλεγμαγωγὸς, *phlegmagogue*, est une épithete qu'on donne aux purgatifs qui évacuent le phlegme ou la pituite par les selles.

PHLEGMASIA, φλεγμασία, *inflammation.*

PHLEGMATIÆ, φλεγματίαι. Hippocrate appelle ainsi ceux qui ont beaucoup de phlegme.

PHLEGMATORRHAGIA. Salmuth, *Observat.* 37. *Cent. I.* décrit sous ce nom une maladie qui consiste dans un flux immodéré de phlegme subtil par les narines, qui continue pendant trois jours, & qu'on guérit par l'usage des pilules céphaliques.

PHLEGMONE, φλεγμονή, phlegmon ou inflammation. Voyez *Inflammatio.*

PHLEGMONODES, *phlegmoneux*, qui tient du phlegmon.

PHLEPS, φλέψ, *veine.* Les anciens appelloient ainsi les arteres & les veines.

PHLIÆ, φλίαι, dans le Banc d'Hippocrate, ou autres machines de cette espece, sont les piés droits dans lesquels tournent les extrémités des axes. ORIBASE, *de Machinamentis, cap.* 24.

Galien dans son *Exegesis*, appelle ainsi les poteaux qui sont placés vis-à-vis l'un de l'autre comme les montans d'une porte.

PHLOGINON, φλογινὸν, est le nom d'un collyre liquide dont Galien donne la description, *Lib. IV. de C. M. S. L. cap.* 7.

PHLOGISTOS, φλογιστὸς, *inflammable* ; la liqueur nommée *æther* est aussi appellée *phlogiston*, à cause de sa grande inflammabilité.

PHLOGIUM, nom de la *Viola, tricolor, hortensis, repens.*

PHLOGODES, φλογώδης, de couleur de flamme, extrement rouge, enflammé.

PHLOGOEIDES, φλογοειδὴς, le même que *phlogodes.*

PHLOGOSIS, φλόγωσις, *phlogose*, inflammation, ardeur, chaleur contre nature sans tumeur. Willis parle fréquemment de la *phlogose* des esprits animaux : mais je doute qu'on puisse se former une idée juste de cette espece de *phlogose*, à moins qu'on ne soit assuré de l'existence des esprits animaux, & qu'on ne connoisse leur nature.

PHLOMIS, *espece de sauge.*

Voici ses caracteres.

La racine est vivace ; les feuilles épaisses ; le casque large, creux, fait en forme de faulx ; la levre inférieure est découpée en trois parties, dont celle du milieu est large, bordée & s'étend au-delà du casque qui tombe sur la levre inférieure ; le calyce est un tuyau court, à cinq angles, quelquefois dentelé ; les semences sont oblongues.

Boerhaave compte huit especes de *phlomis*, savoir ;

1. *Phlomis, Narbonensis, folio hormini, flore purpurascente*, T. 178. *Marrubium, nigrum, longifolium*, C. B. P. 230. *Herba venti, Monspeliensibus*, J. B. 3. App. 854.
2. *Phlomis, fruticosa, salviæ folio latiore, & rotundiore*, Tourn. Inst. 177. Boerh. Ind. A. 160. *Phlomis*, Offic. *Salvia fruticosa lutea latifolia, sive verbascum sylvestre quartum Matthioli*, Park. Theat. 51. Raii Hist. 1. 511. *Verbascum latis salviæ foliis*, C. B. P. 240. *Verbascum Matthioli*, Ger. 625. Emac. 767.

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin; elle eſt aſtringente & vulnéraire.

3. *Phlomis, fruticoſa, ſalviæ folio longiore, & anguſtiore*, T. 177. *Verbaſcum ſylveſtre*, Dod. *Pſeudo-ſalvia, fruticoſa, minor, lutea, verbaſci foliis incanis*, M. H. 3. 397.
4. *Phlomis, fruticoſa, folio ſubrotundo, breviore, flore luteo, Verbaſculum, ſalvifolium*, Alpin. Exot. 109. *Pſeudo-ſalvia, minor, Cretica, lutea*, M. H. 3. 397.

Dioſcoride dit que ſes fleurs ſont bonnes pour teindre les cheveux de couleur d'or, & que les feuilles guériſſent les brûlures. Galien aſſure que les feuilles ſont médiocrement deſſiccatives & digeſtives. PROSPER ALPIN, *de Plantis exoticis.*

5. *Phlomis, Samia, herbacea, folio lunariæ*, T. Cor. 10.
6. *Phlomis, Orientalis, foliis laciniatis*, T. Cor. 10.
7. *Phlomis, Orientalis, anguſto & longiori folio, flore luteo*, T. Cor. 10. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, *Vol. I.*

La *phlomis fruticoſa* étoit appellée *verbaſcum* par les anciens, & c'eſt la raiſon pour laquelle Tournefort la rapporte à ce genre. On ignore ſes vertus médicinales, mais on la preſcrit avec le lamium & la galeopſis; ſon ſuc eſt cependant émollient. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHLUS, φλῦς; ce mot ſe trouve *Lib. de Intern. Affect.* où nous liſons καὶ ἐν τῇ κεφαλῇ ὑπὸ τὰς τρίχας οἷον φλῦς ὕπεστι, « on trouve ſur la tête au-deſſous des cheveux, « une eſpece d'écorce. » Dans ce paſſage φλῦς ſignifie la même choſe que φλόος, (*phloos*) ou φλοιός, (*phloios*) c'eſt-à-dire, une écorce ou peau écailleuſe pareille à la dépouille d'un ſerpent: de-là vient que Calvus rend ce mot par *ſquamulas*, de petites écailles. Héſychius traduit φλῦς par φλοιός, λεπύχανον, (*lepychanon*) & λεπυρόν, (*lepyron*) qui ſignifient la même choſe.

PHLYCTÆNÆ, φλυκταῖναι, de φλύζω, je bous, *phlyctenes*; ce ſont des petites puſtules ou veſſies qui s'élevent ſur la ſuperficie de la peau, & qui ſont occaſionnées par une humeur chaude ou acrimonieuſe. Hippocrate les repréſente comme ſemblables aux puſtules que cauſent les brûlures.

PHLYCTÆNOIDES, épithete qu'on donne aux puſtules qui reſſemblent aux *phlyctenes*. BLANCARD.

PHLYCTIDES, φλυκτίδες, le même que *phlyctænæ*.

PHLYSIS, éruption ſur la peau causée par une redondance d'humeurs. CASTELLI d'après *Galien.*

PHLYZACION, φλυζάκιον, puſtule excitée ſur la peau au moyen du feu ou de la chaleur. Il ſignifie quelquefois la même choſe que *phlyctænæ*.

## P H O

PHOCA ou VITULUS MARINUS, *veau marin*, eſt un animal amphibie qui ſe tient tantôt dans la mer & tantôt ſur la terre, mais le plus ſouvent dans la mer. On prétend que ſes nageoires, principalement celles du côté droit, étant appliquées ſur la tête excitent le ſommeil. Sa graiſſe eſt émolliente, propre pour exciter les regles aux femmes, & pour abattre les vapeurs, lorſqu'on en frotte la région de la matrice.

On fait avec ſa peau des ſouliers qu'on croit être bons pour préſerver de la goute. LEMERY, *Traité des Drogues.*

PHOCÆNA, eſt une eſpece de dauphin ou un grand poiſſon plus gros de corps & plus court que le dauphin ordinaire, dont la graiſſe eſt eſtimée réſolutive & bonne pour les nerfs. LEMERY, *des Drogues.*

PHODES ou PHOIDES, φῶδες ou φαιδες. Voy. *Phauſinges*, qui eſt la même choſe.

PHŒNICITES, nom de la pierre Judaïque.

PHŒNICIUM EMPLASTRUM, l'*Emplâtre Diachalcites* ou *Diapalma.*

PHŒNICIUS MORBUS, *la lepre.* Voyez *Lepra.*

PHŒNICOPTERUS, φοινικόπτερος, eſt le nom d'un oiſeau dont il eſt ſouvent parlé dans les anciens, qui étoient fort frians de ſa langue & de ſon cerveau. Je ne ſache point que perſonne ait connoiſſance de cet oiſeau: mais à en juger par la dérivation, il devoit avoir les ailes rouges.

Lemery le décrit comme un oiſeau aquatique auſſi gros que le héron, de couleur cendrée, avec le bec un peu recourbé & le cou fort long, qui va dans les étangs & dans la mer, & ſe nourrit de petits poiſſons & de coquillages. Il dit que ſa chair contient beaucoup de ſel volatil & d'huile, qu'il eſt apéritif & propre pour l'épilepſie, & que ſa graiſſe eſt réſolutive & bonne pour les nerfs.

PHŒNICURUS, eſt un gros oiſeau qu'on appelle auſſi *rubecula*, *ruticilla* & *erythacus*. Lemery dit qu'il eſt gros comme un coucou, & qu'il a la queue rouge, comme il paroît par la dérivation de ſon nom. Il eſt bon pour l'épilepſie, ſoit qu'on le mange ou qu'on le prenne en bouillon. Sa graiſſe eſt réſolutive & anodyne.

PHŒNIGMUS, φοινιγμός, de φοίνιξ, rouge; *phœnigme*; remede qui excite de la rougeur & fait élever des veſſies ſur les parties du corps où on l'applique.

PHŒNIX, nom du *Gramen, loliaceum, folio & ſpica anguſtiore.* Voyez *Lolium.*

PHOLAS, eſt le nom d'un poiſſon à coquille à peu près ſemblable à la moule, qui naît ſur les rochers qui ſont dans le fond de la mer, & ſouvent même plus haut, & qui eſt bon à manger. Sa coquille pulvériſée & priſe intérieurement, eſt apéritive & bonne pour la pierre.

PHOLIS, φόλις, écaille de métal.

PHOLLIDODES, φολλιδῶδες, ce mot dont Hippocrate ſe ſert dans le quatrieme Livre de ſes *Epidémiques*, en parlant des tumeurs qui viennent aux jambes, ſignifie mou, lâche, & fongueux. Telles ſont celles qui viennent à ceux qui ſont attaqués d'une anaſarque & ſurtout de la leucophlegmatie. Toutes les copies portent φολιδῶδες, que Calvus traduit par écailleux, à cauſe que φολὶς eſt la même choſe que λεπὶς (*lepis*) une écaille pareille à celle des poiſſons ou des ſerpens. Suppoſé donc que cette leçon ſoit la véritable, il s'enſuit que le paſſage d'Hippocrate qu'on vient de citer peut s'entendre des tumeurs qui viennent aux jambes, & qui, à cauſe de la ſéchereſſe & des rides de la peau, ſont couvertes d'une eſpece de ſubſtance écailleuſe, ainſi qu'on l'obſerve ſouvent dans les jambes, les piés & les autres parties des cachectiques & des hydropiques. Mais peut-être doit-on lire au lieu de φολλιδῶδες φολλικῶδες (*Phollicodes*) qui ſignifie ſpongieux, lâche & vuide comme une coſſe dont on a ôté la ſemence, ainſi que Galien l'explique dans ſon *Exegeſis*, ayant égard ſans doute au paſſage du quatrieme Livre des *Epidém.* où il eſt dit, τὰ φολλικώδεα φλυκταινούμενα, les puſtules étoient molles & lâches. Erotien traduit φολλικώδη par ἐφηλώδη & λεπράδη, écailleux & raboteux, comme ſeroit une peau lepreuſe; car les Anciens, dit-il, appellent la rudeſſe de la peau qui provient du *pſora* & d'autres maladies ſemblables du nom de φόλλικες, *phollices*. Cela attache une idée tout-à-fait différente à ce mot, qui dans ce cas doit s'entendre de ces tumeurs qui ſont couvertes d'une eſpece de croûte écailleuſe, ainſi qu'on l'obſerve quelquefois dans les cachectiques.

PHORACIODES, φορακιῶδες, de φορός (*Phoros*) qui eſt traduit dans l'*Exegeſis* par εὐσύλληπτος (*euſylleptos*) diſpoſé à concevoir, *Lib. II.* γυναικ. eſt employé, en parlant de la matrice, pour ſignifier que ſon orifice a toutes les qualités requiſes pour la conception. Mais Fœſius ſoupçonne qu'on doit lire φαρκιδῶδες (*Phar-*

*cidodes*) que Galien & Erotien rendent par ῥυτιδῶδες, (*Rutidodes*) ridé. Mais ils euſſent plutôt dû lire, ajoute-t-il, φοργανῶδες (*Phorganodes*) à cauſe que φοργάνη, (*Phorgane*) eſt traduit dans Heſychius, par ἀραιότης (*Aræotes*) qui ſignifie que l'orifice de l'utérus eſt lâche, ſpongieux & ouvert; ce qui eſt exprimé dans le quatrieme Livre, *de Muliebr. Nat.* & *Lib. de Morb. Mul.* dans la même occaſion, par εὐρὺ (*Eury*) large, dilaté.

PHORIMOS, φόριμος, eſt une épithete qu'on donne à l'alun de roche.

PHORINE, φορίνη, c'eſt la peau d'un homme ou d'une bête, ou ſuivant Pollux, celle d'un pourceau. Par exemple, il eſt dit, *Lib. de R. V. I. A.* en parlant de la chair de pourceau, qu'elle doit être mangée ἄνευ τῆς φορίνης, c'eſt-à-dire, ſuivant l'explication qu'en donne Galien dans ſon Commentaire, ἄνευ τοῦ δέρματος, « ſans « peau. » Φορίνη, ſe dit auſſi de la peau humaine, que quelques-uns appellent auſſi πυρίνη (*Pyrine*) ainſi qu'Heſychius l'obſerve.

PHOS, φῶς, *lumiere*. On appelle encore ainſi le cercle noir qui entourre la pupille de l'œil.

PHOSPHORUS, de φῶς, *lumiere*, & φέρω, je donne, je produits; *Phoſphore*, eſt le nom d'un collyre dont on trouve la deſcription dans Galien, *Lib. IV. de Comp. M. S. L. cap.* 7. il eſt le même que le *Diacrocu*.

Il y a pluſieurs préparations Chymiques de ce nom, qui rendent de la lumiere dans l'obſcurité, & l'on peut voir la deſcription de quelques-unes au mot *Alumen*.

### *Hiſtoire du Phoſphore.*

Le *phoſphore* brûlant differe des autres corps naturellement lumineux, en ce qu'il n'eſt autre choſe qu'une eſpece de feu caché qui ſe manifeſte par la lumiere & la fumée qu'il jette, & qui s'enflamme ſi on vient à le frotter un peu plus fort. Cette découverte fut faite vers l'an 1677. mais elle avoit été précédée par le *phoſphore* de Baldwin, qui eſt une imitation artificielle de la pierre de Bologne. Chriſtophe-Adolphe Baldwin, Gouverneur d'une certaine Place de Miſnie, ayant fait diſſoudre de la chaux dans de l'eau forte ou de l'eſprit de nitre, & fait évaporer ce dernier par le moyen du feu, il trouva que le corps qui reſtoit devenoit lumineux à chaque fois qu'on l'expoſoit au grand jour, conſervoit la lumiere pendant quelque-tems, & l'emportoit avec lui dans l'obſcurité, de la même maniere qu'une éponge retient l'eau dont elle a été imbibée. Cette expérience ne ſurprit pas peu les Carteſiens, dont il n'y avoit qu'un petit nombre qui eût vu la pierre de Bologne, & ils ne purent comprendre que la lumiere, qu'ils prétendoient ne conſiſter que dans une ſimple preſſion, & ſe répandre dans un inſtant, fût devenue tout d'un coup une matiere groſſiere & portative. Baldwin décrivit ſon expérience d'une maniere fort obſcure dans un Traité, intitulé *Aurum Auræ*.

Cette découverte fut ſuivie de celle de Brand, Chymiſte d'Hambourg, à qui l'on donna d'abord le nom de *Phoſphore brûlant*, de *Pyropus*, & enſuite de *Phoſphore*, laquelle fut faite de la maniere ſuivante.

Brand étant tombé par haſard ſur un procédé chymique, qui enſeignoit à tirer de l'urine une liqueur propre à transformer une particule d'argent en or, trouva en travaillant ſur cette matiere le *phoſphore* dont nous parlons. Il le fit connoître à M. J. Daniel Kraft, conſeiller de Commerce de l'Electeur de Saxe, & par ſon moyen à M. J. Kunkel, Gentilhomme de la Chambre, que ce caractere n'empêchoit pas de travailler à la Chymie; & ceux-ci vinrent à bout, en lui perſuadant que ce ſecret pourroit l'enrichir, & en lui promettant de le ſeconder, d'apprendre la compoſition de ce *phoſphore*. Kunkel ne fut pas plutôt de retour chez lui, qu'il ſe mit à travailler ſur la même matiere, mais n'ayant pu obtenir ce qu'il deſiroit, il ſe plaignit à Brand de ſon peu de ſincérité. Celui-ci, qui ſe repentoit déja de la facilité avec laquelle il lui avoit fait part de ſon ſecret, fut long-tems ſans répondre à ſa lettre; de ſorte que Kunkel ayant corrigé dans cet intervalle l'erreur dans laquelle il étoit tombé la premiere fois, retrouva ce *phoſphore*, & s'en attribua l'invention, ce qui déplut extremement à Brand.

Kraft, qui ne manquoit pas d'adreſſe, entreprit de faire valoir cette découverte parmi les Grands, & m'étant venu voir à Hanovre, dans ſon voyage pour l'Angleterre, il ne fit point difficulté de me communiquer ſon procédé auſſi-bien que le nom de celui qui l'avoit inventé. Il fit même l'expérience de ce nouveau *phoſphore* en préſence du Duc Jean-Fréderic, qui témoigna en être ſurpris; il la réitera lorſqu'il fut arrivé en Angleterre en préſence du Roi Charles II. du Prince Robert, de M. Boyle, & de pluſieurs autres perſonnes, ainſi qu'on peut le voir dans le Docteur Hook: mais je n'ai jamais appris qu'il s'en ſoit dit l'Inventeur. J'envoyai le premier ce *phoſphore* à M. Huygens qui étoit pour lors en France, & lorſque M. Tſchirnhauſen y fut de retour, il en communiqua la compoſition, qu'il tenoit de moi, à l'Académie Royale, à qui M. Huygens avoit déja montré le *phoſphore*. Il paroît par la Diſſertation que Boyle a donnée ſur le *phoſphore*, qu'il ne l'a connu qu'imparfaitement, puiſque le ſien vaut beaucoup moins que celui de Brand.

Le Duc Jean-Fréderic, dont la généroſité égaloit la magnificence, m'ordonna d'écrire à Brand pour l'engager à venir à Hanovre: il ſe rendit en effet à mes inſtances, & me communiqua ſon procédé avec tant de bonne foi, que j'en imitai toutes les particularités dans un autre laboratoire. Brand ayant amaſſé une grande quantité d'urine, vint exécuter ſon procédé chez moi; & lorſqu'il retourna à Hambourg le Duc lui aſſigna une penſion annuelle, qui lui fut exactement payée juſqu'à ſa mort; & il y a toute apparence que ce fut-là le ſeul avantage qu'il retira de ſon *phoſphore*.

Je montrai à ce même Prince, qui étoit extremement curieux de ces ſortes de matieres, une autre eſpece de *phoſphore*, qu'on peut appeller *Thermophoſphore*, qui ne reçoit point ſa qualité lumineuſe de la lumiere, comme la pierre de Bologne & le *phoſphore* de Baldwin, mais de la chaleur. On trouve dans les mines une eſpece de ſubſtance qui ſe diſſout au feu, & avec la poudre de laquelle ſi l'on trace des lettres & des figures ſur une plaque de fer poſée ſur des charbons ardens, ces traits deviennent lumineux, bien que la plaque ne ſoit point rougie, & que les rayons de lumiere ne puiſſent point pénetrer juſqu'aux figures.

Tout le monde ſait que les corps durs s'échauffent & s'enflamment à la fin au moyen du mouvement, & que les anciens Saxons regardoient la flamme produite par le frotement de deux morceaux de bois comme une cérémonie religieuſe. Mais on ne ſait point au juſte la maniere dont ceux qui travaillent à nos mines, allument le feu de leurs forges lorſqu'il vient à s'éteindre. Ils frappent avec un marteau ſur le bord d'une barre de fer, qui a pour l'ordinaire la forme d'un priſme quadrangulaire, tantôt ſur le droit, tantôt ſur le gauche alternativement, au moyen de quoi elle s'échauffe ſur le champ, & après des coups réitérés elle s'enflamme au point de mettre feu aux matieres qu'on en approche.

Nous avons pluſieurs autres *phoſphores* dans leſquels on ne remarque aucune trace de feu, & dont nous devons le principal à M. Jean Bernoulli qui a perfectionné les Obſervations que d'autres avoient faites ſur la lumiere que le mercure jette dans le vuide, & les a pouſſées ſi loin, qu'on peut le produire toutes les fois qu'on veut, au lieu qu'on ne tiroit auparavant de la lumiere du mercure que par un pur haſard. Il eſt probable que ce *phoſphore* doit conſerver pour toujours, ou du moins pendant un tems conſidérable, ſa qualité lumineuſe, parce qu'il n'a pas beſoin, comme le *phoſphore brulant*, d'être expoſé à l'air pour paroître lumi-

neux, & qu'il ne faut que l'agiter dans un vaiſſeau ſcellé hermétiquement : le Roi de Pruſſe fut tellement charmé de cette découverte, qu'il gratifia l'Inventeur d'une Médaille d'or. J'apprends que M. Dutal & quelques autres Académiciens François ont travaillé avec ſuccès à établir & perfectionner ce *phoſphore.* Rien ne ſeroit plus curieux, que de rechercher la quantité de lumiere que ces ſortes de *phoſphores* ſont capables de produire lorſqu'on les agite continuellement; car il eſt facile de produire une agitation continuelle par le moyen d'une machine, & de raſſembler la lumiere de pluſieurs *phoſphores*, ſoit par réfraction ou par réflexion ; & je m'étonne que perſonne n'ait tenté juſqu'ici une pareille expérience. Leibnitz, *in Miſcell. Berolinenſ.*

*Deſcription du Phoſphore*, par M. Shaw.

On prend demi-dragme de camphre que l'on pile dans un mortier de verre, avec trois grains de *phoſphore* ſolide d'urine, & l'on y ajoute une quantité d'huile eſſentielle de girofle ſuffiſante, pour donner à ce mêlange une forme fluide. On peut s'en frotter les habits, les cheveux & même les mains, ſans crainte de ſe bruler.

Voici la maniere de faire le *phoſphore* ſolide:

*Prenez* telle quantité d'urine fraîche qu'il vous plaira ;

Faites-là évaporer ſur un petit feu, juſqu'à ce qu'il reſte une matiere noire preſque ſeche.

Prenez-en deux livres, & mêlez-les bien avec le double de menu ſable ou de bol.

*Mettez* ce mélange dans une bonne cornue de grès bien lutée ; & ayant verſé une pinte ou deux d'eau commune dans un récipient de verre, qui ait le cou un peu long ; adaptez la cornue à ce récipient & placez-le au feu nû. Donnez au commencement un petit feu pendant deux heures ; puis augmentez-le peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il ſoit très-violent, & continuez-le pendant trois heures. Ce terme expiré, il paſſera d'abord dans le récipient un peu de phlegme & de ſel volatil, enſuite beaucoup d'huile noire & puante ; & enfin la matiere du *phoſphore* viendra en forme de nuées blanches qui s'attacheront aux parois du récipient, comme une petite pellicule jaune ; ou bien elle tombera au fond du récipient, en forme de ſable fort menu. Laiſſez éteindre le feu, mais n'ôtez pas le récipient, de peur que le feu ne ſe mette au *phoſphore*, ſi on lui donnoit de l'air, pendant que le récipient qui le contient eſt encore chaud. Pour réduire ces petits grains en un morceau, on les met dans une petite lingotiere de fer blanc ; & ayant verſé de l'eau ſur ces grains, on chauffe la lingotiere pour les faire fondre comme de la cire. Alors on verſe de l'eau froide deſſus, juſqu'à ce que la matiere du *phoſphore* ſoit coagulée en un bâton dur qui reſſemble à de la cire jaune. On coupe ce bâton par petits morceaux pour les faire entrer dans une phiole ; on verſe de l'eau deſſus, & on bouche bien la phiole, pour conſerver le *phoſphore.* Si l'on mettoit ce dernier dans un vaiſſeau rempli d'eau, mais non pas bouché, il s'y conſerveroit bien quelque tems : mais il deviendroit noir ſur la ſuperficie, & ſe gâteroit à la fin.

Voici les précautions que l'on doit obſerver pour que le Procédé réuſſiſſe.

1. Il faut faire évaporer l'urine, tandis qu'elle eſt récente. 2. Prendre garde de ne pas la laiſſer répandre lorſqu'elle bout, de peur que ſa partie graſſe ne ſe perde. 3. De laiſſer fermenter la matiere dans un lieu froid. 4. Mêler la matiere noire avec deux fois autant de ſable, pour l'empêcher de ſe fondre. 5. Employer une cornue de grès, & non pas de terre, parce que celle de terre étant trop poreuſe, le *phoſphore* paſſe à travers, & ſe perd plutôt que d'entrer dans le récipient. 6. Se ſervir d'un grand récipient, dont le cou ſoit le plus long qu'il ſera poſſible, afin qu'on puiſſe tenir le récipient éloigné du fourneau pour en éviter la trop grande chaleur, qui pourroit faire évaporer cette fumée blanche, en laquelle le *phoſphore* conſiſte, ou qui l'empêcheroit de ſe coaguler. 7. Mettre un peu d'eau dans le récipient, pour le tenir plus longtems froid, & pour éteindre les petits grains de *phoſphore* qui tombent au fond. 8. Faire d'abord un petit feu pour conſerver la cornue, & ſécher peu-à-peu la matiere noire ; car autrement elle ſe gonfleroit & paſſeroit en écume noire par le bec de la cornue. Enfin il eſt néceſſaire que l'urine dont on ſe ſert, vienne de perſonnes qui boivent de la biere. Puis donc qu'il faut tant de circonſtances pour faire réuſſir le *phoſphore*, on ne doit pas être ſurpris que la plupart de ceux qui y ont travaillé aient échoué dans leur entrepriſe.

On peut conſidérablement abréger cette opération, en faiſant geler & concentrer de l'urine récente, en la faiſant enſuite évaporer avec ſoin, & en la mettant en digeſtion de la maniere qu'on a dit ci-deſſus. Après qu'elle a été parfaitement digérée, on en met une grande quantité dans une cornue de fer, armée d'un chapiteau de terre, ainſi que les Chymiſtes ont coutume de le pratiquer, pour tirer les eſprits de corne de cerf, ou l'eſprit & le ſel d'urine: après en avoir tiré tout le ſel & l'huile, on mêle le *Caput mortuum* avec le double d'alun.

On met de nouveau la matiere dans une cornue, dont le cou ſoit fort long, & on la diſtile au feu de réverbere dans des grands récipiens remplis d'eau, qu'on doit avoir adapté au cou de la cornue, & dont on peut faire paſſer les extrémités inférieures dans l'eau, de même que dans la diſtilation du mercure, en continuant l'opération durant huit ou dix heures. Cette méthode eſt je crois la meilleure qu'on ait trouvée juſqu'ici pour obtenir le *phoſphore* avec ſuccès. Le Docteur Wall nous apprend que M. Boyle voulant ſavoir d'où vient qu'une auſſi grande quantité d'urine ne donne qu'une petite portion de *phoſphore*, le pria de chercher quelqu'autre ſujet qui pût en fournir une plus grande quantité ; & qu'ayant envoyé querir un morceau de matiere ſeche dans les lieux où les vuidangeurs ont coutume de décharger leurs tombereaux, il y découvrit un grand nombre de petites particules de *phoſphore.* Il la porta ſur le champ chez M. Boyle, qui pria le Chymiſte Bilgar de vouloir la mettre en œuvre. Ce dernier ne put en tirer qu'un peu de *phoſphore* : mais après y avoir ajouté une autre matiere dans la diſtilation, il en retira une ſi grande quantité, qu'ayant trouvé le moyen d'en vendre à ſix guinées l'once, il devint en peu de tems très-riche. Je ſuis perſuadé que l'alun eſt la matiere la plus propre pour fixer & augmenter ainſi le *phoſphore* ; car outre qu'il eſt lui-même préparé avec de l'urine, il donne encore un acide de même eſpece que celui que fournit le *phoſphore*, lorſqu'on l'allume. Car, par l'analyſe le *phoſphore* paroît être composé d'un acide extremement fort & d'une matiere inflammable, de même que le ſoufre ordinaire ; auſſi s'allume-t'il, de même ſous la cloche, & il donne des fleurs qui ſe changent en une liqueur acide, pareille à l'huile de ſoufre par la campane, en attirant l'humidité de l'air.

On s'en eſt ſervi de cette maniere pour produire les changemens les plus extraordinaires ſur les métaux ; il eſt beaucoup employé par ceux qui travaillent à trouver la Pierre Philoſophale ; l'acide lui-même, ſans le ſe-

cours

cours de la chaleur, sert peut-être de menstrue à tous les métaux. Mais lorsqu'il est poussé dans les pores du métal par l'action de la flamme que jette le *phosphore* allumé, il paroît produire des effets beaucoup plus considérables, ainsi que le savent ceux qui sont versés dans la métallurgie la plus sublime. Ce *phosphore* paroît être le plus utile de tous ceux qu'on a découverts jusqu'ici.

On l'a déguisé plusieurs fois au point de le faire paroître sous différentes formes, tantôt solide, tantôt liquide, quelquefois comme un onguent & quelquefois comme du mercure coulant : il y a plusieurs autres especes de *phosphore* : mais nous ne parlerons que des deux dont M. Homberg a fait la découverte. Le premier, qu'on appelle *phosphore* noir, est préparé avec l'alun & la fleur de farine, savoir, avec quatre ou cinq parties d'alun sur une de fleur de farine que l'on réduit par la calcination, en une matiere brune & noirâtre. On la pulvérise, & on la met dans une phiole de verre légerement bouchée avec du papier, au bain de sable, où on la laisse rougir pendant quelque tems; on la retire du feu, & après qu'elle est refroidie, on bouche la cornue avec soin. Lorsqu'on expose quelques grains de cette poudre à l'air, ils s'enflamment sur le champ & ressemblent à des charbons ardens : mais cette poudre n'a d'effet qu'autant qu'elle est nouvelle; car le soleil & l'humidité de l'air détruisent peu-à-peu sa vertu, c'est pourquoi il faut la garder dans un lieu obscur. Ce *phosphore* a cela de remarquable, qu'on peut le faire avec telle substance animale ou végétale qu'on veut : mais on ne sauroit trouver aucun sel qui puisse remplacer l'alun.

Le second *phosphore* de M. Homberg est fait avec une partie de sel ammoniac en poudre, & deux parties de chaux vive éteinte à l'air, qu'on mêle exactement ensemble, & qu'on expose dans un creuset à un petit feu de fonte. Sitôt que le creuset commence à rougir, le mêlange commence à se fondre : mais comme il s'éleve & se gonfle, il faut le remuer avec une baguette de fer, de peur qu'il ne se répande. Aussi-tôt que cette matiere est fondue, on la verse dans un bassin de cuivre, & après qu'elle est refroidie, elle paroît grise & comme vitrifiée; & si l'on frappe dessus avec quelque chose de dur, comme avec du fer, du cuivre, ou autre chose semblable; on la voit un moment en feu dans toute l'étendue où le coup a porté: mais comme cette matiere est fort cassante, on n'en sauroit réitérer souvent l'expérience. Pour y remédier, M. Homberg s'est avisé de tremper dans le creuset où cette matiere étoit en fonte, de petites barres de fer & de cuivre, lesquelles s'en sont couvertes comme d'un émail : sur ces barres ainsi émaillées, on peut frapper & faire cette expérience commodément & plusieurs fois avant que la matiere s'en sépare. Il faut avoir soin de les garder dans un lieu chaud & sec, pour empêcher que le *phosphore* ne coule en attirant l'humidité de l'air.

On ne doit la découverte de ces deux *phosphores* qu'au hasard. M. Homberg trouva le premier cherchant à tirer une huile limpide des excrémens humains qui pût fixer le mercure; & le second, en voulant calciner du sel ammoniac par la chaux vive pour le rendre fusible comme la cire : il réussit dans ce dernier dessein, mais non point dans l'autre.

On n'a point encore découvert jusqu'ici que ces deux *phosphores* soient de quelque usage considérable : mais on s'est servi de celui d'urine pour faire un grand nombre d'expériences curieuses, dont voici quelques-unes.

1. La lumiere de ce *phosphore* paroît plus grande dans le vuide qu'en plein air.
2. On remarque, lorsqu'il fait chaud, qu'il darde à travers l'eau qui le contient des rayons lumineux exactement semblables aux éclairs qui se font jour à travers les nuages & les vapeurs.
3. Cette flamme est incapable de mettre feu aux matieres combustibles, en quoi elle ressemble aux éclairs qui ne font point de mal : mais lorsqu'elle vient à être condensée son action est si pénétrante, qu'elle suffit pour fondre & dissoudre les métaux. Elle ressemble à cet égard aux éclairs les plus destructifs, dans lesquels on remarque de semblables effets.
4. Lorsqu'on remarque un petit morceau de ce *phosphore* avec un microscope, ses parties paroissent être dans un bouillonnement continuel.
5. Si l'on en met un petit morceau sur le feu dans une cuillere d'argent, il jette une flamme brillante, & laisse dans la cuillere une tache rouge d'un gout acide corrosif; & lorsqu'on le délaie avec de l'eau, il fermente avec l'huile de tartre par défaillance.
6. Etant pilé dans un mortier de verre, avec vingt fois autant de nitre, il ne s'enflamme point : mais toute la substance du nitre devient lumineuse, si on le pile de la même maniere avec de la limaille de fer pulvérisée, il s'enflamme sur le champ.
7. Quoique ce *phosphore* paroisse être une espece de soufre, il ne se dissout pas néantmoins dans l'esprit de vin rectifié, mais il lui communique quelques parties sulphureuses: car si l'on verse cet esprit dans de l'eau, dans un lieu obscur, il jette une lumiere foible.
8. La nature de ce *phosphore* est considérablement altérée, quand on le met long-tems en digestion avec de l'alcohol; car il se change en une espece d'huile blanche & transparente, qui ne peut se coaguler qu'au moyen d'un froid excessif, & qui ne donne aucune lumiere; & lorsqu'on verse dessus de nouvel esprit de vin, elle ne se mêle ni ne se dissout point avec lui comme les autres huiles.
9. Si l'on sépare ce *phosphore* de l'esprit de vin, avec lequel on l'avoit mis en digestion, & qu'on le lave avec soin dans de l'eau commune, il reprend peu-à-peu sa premiere consistance, & se coagule en une matiere transparente, beaucoup plus blanche qu'auparavant: mais il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi lumineux, aussi luisant & aussi jaune.
10. L'esprit de vin ainsi séparé devient jaunâtre, & tient beaucoup de l'odeur du *phosphore* : mais il ne jette aucune lumiere, à moins qu'on ne le verse dans l'eau.
11. Ce *phosphore* étant mêlé avec une grande quantité de pomade, compose, de même qu'avec le camphre & l'huile de clous de girofle, un onguent luisant, dont on peut se frotter les mains & le visage sans craindre de se brûler; mais qui fait paroître ces parties lumineuses dans l'obscurité.
12. Si l'on trempe un morceau de papier ou de linge par un bout dans de l'esprit de vin, & qu'on écrase sur l'autre un morceau de ce *phosphore*, l'esprit de vin s'enflammera : mais cela n'arrive point lorsqu'on trempe le papier dans l'huile de térébenthine, ou qu'on écrase le *phosphore* sur le bout qui a trempé dans l'esprit de vin, si ce n'est après que l'esprit de vin est tout-à-fait évaporé; encore le *phosphore* s'allume-t'il lentement & avec beaucoup de difficulté.

On peut faire un grand nombre d'autres expériences avec le *phosphore*, qui paroît être dans la Chymie ce qu'est l'aimant dans la Physique, puisque ses effets sont aussi surprenans & aussi difficiles à expliquer, faute de connoître les propriétés cachées des corps.

*Axiomes.*

On voit par les expériences qui précedent, que le *phosphore* urineux peut servir à plusieurs usages extraordinaires, surtout à produire des changemens peu communs dans les métaux.

Que comme la plupart des découvertes des explosions chymiques & des *phosphores* sont dûes au hasard, on peut s'en promettre d'autres plus considérables de la sagacité de ceux qui operent, aussi-bien que de la découverte plus étendue des causes & des axiomes.

Qu'on peut faire le *phosphore* urineux en aussi grande

quantité qu'on veut avec peu de dépense, ce qui fournit les moyens de perfectionner la Chymie & la Métallurgie.

PHOTEL, ou *Ficus Pharaonis*, Thevet. est un arbre fort approchant du *Banana*, qui croît, à ce que dit C. Bauhin, dans le Royaume de Catay : c'est tout ce qu'on en sait.

PHOXINOS SQUAMOSUS, *Rosiere* ou *Rose*.

C'est un petit poisson d'eau douce, long d'un demi-pié, fort épais, couvert d'écailles jaunes & bleues, avec la queue rouge. Il est estimé apéritif. LEMERY, *des Drogues*.

PHOXOS, φοξός, est celui qui a la tête pointue, les éminences du front ou de l'occiput, ou de tous les deux ensemble enfoncées, ou l'une de ces deux parties extremement saillante ; ou, comme Galien s'exprime dans son Commentaire sur le sixieme des *Epid.* ἡ φοξὴ κεφαλὴ, &c. « une tête pointue, dont le front & l'oc« ciput avancent d'une maniere difforme; ou dans la« quelle l'une de ces deux parties manque. Les têtes « pointues, ajoute-t'il, ont le front & l'occiput tout-à« fait effacé, ou beaucoup plus avancé qu'il ne faut. » Mais les *phoxoi* sont proprement ceux qui ont le sommet de la tête extremement pointu, & par conséquent difforme. Homere nous dépeint Thersite avec une pareille tête. Φοξός, dans Hésychius & Erotien, est traduit par ὀξυκέφαλος, « qui a la tête pointue. » Ce mot se rencontre deux fois dans le sixieme Livre des *Epidémiques*.

## PHR

PPRAGMITES, φραγμίτης, est le nom que Dioscoride donne à l'*arundo* ordinaire.

PHRAGMOS, φραγμὸς, de φράσσω, fermer comme d'une haie; est un terme usité en Anatomie pour désigner les deux rangs de dents.

PHRASIUM VIRIDE, *Flos æris*, *fleurs d'airain*. RULAND.

PHRENES, φρένες, est le nom qu'Hippocrate & les anciens Medecins donnent au *Diaphragme*.

PHRENESIS, PHRENETIASIS. Voyez *Phrenitis*.

PHRENITICI NERVI, sont les nerfs du diaphragme. V. *Nervus*.

PHRENITIS, φρενῖτις, de φρὴν, esprit; *phrénésie*.

Il n'y a aucune inflammation ou fievre particuliere qui soit d'une si grande importance dans la Medecine, que celle qui attaque le cerveau, qui est la plus noble de toutes les parties, & le siége de l'ame raisonnable ; qui soit plus dangereuse, & qui détruise si fort l'usage de la raison que celle que les Grecs ont appellée *phrénésie*. La *phrénésie* est donc une fievre aiguë inflammatoire causée par une trop grande congestion de sang, & par l'interruption du cours de ce fluide dans les petites arteres qui sont distribuées dans les membranes du cerveau. Elle est accompagnée d'une chaleur excessive, du délire & du danger de la mort.

Voici, suivant Trallien, *Lib. I. cap.* 13. les signes qui présagent la *phrénésie*.

« La *phrénésie*, dit-il, est précédée par des insomnies con« tinuelles & excessives ; ou si les malades dorment, « leur sommeil est troublé & interrompu. Ils tressail« lent & sont épouvantés par des songes terribles. Ils « oublient aisément ce qu'on leur dit ; & supposé qu'ils « viennent à répondre, ils paroissent plus furieux & « plus coleres qu'auparavant. Leur pouls est dur & foi« ble, & ils ressentent souvent une douleur dans l'oc« ciput. Lorsque la maladie augmente, ils ont le re« gard fixe, les yeux enflammés, & ils versent des lar« mes. »

Cœlius Aurelianus, *Lib. I. cap.* 2. est celui de tous les Anciens qui a le mieux décrit les signes & les accidens qui accompagnent la *phrénésie*.

« Dans la *phrénésie*, dit-il, le malade est affligé d'une fie« vre aiguë ; son pouls se fait difficilement sentir sur « la surface du corps, ou bien il est bas & tendu. Son « visage est enflé & plein, le sang lui coule par les uri« nes, il est affligé d'une insomnie continuelle ; ou s'il « dort, son sommeil est troublé par des songes: il a l'es« prit agité par des imaginations déréglées, & par des in« quiétudes extraordinaires ; il est attaqué d'une espe« ce de folie turbulente, & totalement privé de la rai« son. Il change à tout moment de posture dans le lit, « & sa tête est dans une agitation continuelle. Il rit « quelquefois sans aucun sujet, il a les yeux rouges, il « verse quelques larmes, il jette ses bras de tous côtés, « & il ne sent aucun mal de tête. Il est saisi d'un froid « dans les articulations, mais sans aucun tremblement; « son urine est abondante, jaune, aqueuse, légere, & « elle sort peu-à-peu. Quelques-uns sont affligés d'un « bruit dans la tête, d'un tintement d'oreille, & d'un « mal de tête continuel. Leur regard est fixe, & ils « clignotent sans cesse les yeux. »

Tous ces dérangemens dans les fonctions du corps qui accompagnent la *phrénésie*, sont causés par l'impétuosité avec laquelle le sang se porte vers la tête, par l'interruption de son cours dans les petits vaisseaux, par sa stagnation & par la rapidité de son cours dans les vaisseaux où il n'a pas accoutumé de circuler, ce qui cause des distensions dans les vaisseaux du cerveau & du visage, & une sécrétion de l'humeur séreuse qui est suivie de l'obstruction de plusieurs vaisseaux. Le cerveau est entierement troublé dans ses fonctions, surtout dans celles qui servent à l'usage de la raison. Hippocrate enseigne dans son Traité *des Vents* & dans plusieurs autres endroits de ses Ouvrages, que la prudence & la raison de l'homme dépendent de l'égalité soutenue du cours du sang dans le cerveau, ou pour mieux dire, de l'uniformité de son cours, de sorte que lorsqu'il vient à se déranger l'une & l'autre se détruisent. Ce qui prouve évidemment que le véritable siége de la *phrénésie* est dans le cerveau, c'est la dissection des personnes qui en sont mortes ; car on a remarqué que les vaisseaux & les sinus de la dure & de la pie-mere sont très-gonflés & farcis d'un sang épais & coagulé, & que ces membranes sont si desséchées, qu'on peut aisément séparer la pie-mere de la substance corticale. A quoi l'on peut ajouter que la substance médullaire du cerveau paroît couverte d'une grande quantité de sérosité. C'est ce que Blancard, *Anatom. Pract. Obs.* 3. Schenckius, *Lib. I.* & les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature, Decad.* 2. *Ann.* 5. *Obs.* 62. prouvent par plusieurs exemples.

C'est avec beaucoup de raison que Cœlius Aurelianus met au nombre des causes antécédentes de la *phrénésie*, le trop grand usage du vin, les veilles excessives, une exposition au soleil de trop longue durée, le peu d'assiete & l'inconstance naturelle de l'esprit, la colere, & la foiblesse du cerveau causée par l'étude & la jeunesse. En effet, tout ce qui est capable d'affoiblir le cerveau & de faire par conséquent que le sang & les humeurs s'arrêtent dans ses vaisseaux, est propre à occasionner la *phrénésie*, de même que tout ce qui pousse le sang avec impétuosité & en trop grande abondance des parties inférieures vers la tête. Il est constant par les observations de Medecine pratique, que ceux là sont fort sujets à la *phrénésie* & aux fievres accompagnées de délire, qui fatiguent leur esprit par une tristesse de trop longue durée, par les soucis, par des études & des méditations trop profondes, qui sont dans la fleur de l'âge, d'une complexion mélancolique & bilieuse, qui sont sujets à la haine & à la colere, qui ont des désirs trop violens, qui sont affligés par des insomnies & des inquiétudes, qui sont adonnés au vin & aux liqueurs spiritueuses, & aux femmes, qui menent une vie sédentaire, qui ne font aucun

exercice, & qui à cause des mauvais alimens dont ils se nourrissent, amassent une grande quantité de sang impur. On sait aussi par expérience que la suppression du flux hémorrhoïdal & menstruel, aussi-bien que celle des vuidanges dans les femmes en couche, occasionne très-promptement une *phrénésie*, surtout lorsque le ventre est constipé; car le sang venant alors à s'amasser dans les visceres du bas-ventre, cause des contractions spasmodiques dans les parties nerveuses qui rendent la circulation du sang inégale, de sorte qu'il se porte avec impétuosité vers d'autres parties & s'y amasse en trop grande quantité. La *phrénésie* est souvent causée par une violence extérieure, par exemple, par les blessures & les contusions de la tête, surtout dans les sujets pléthoriques & cacochymiques, à moins qu'on n'y remédie promptement par la saignée & par des discussifs; car lorsqu'on néglige de le faire, elle devient pour l'ordinaire funeste, comme Hippocrate l'assure dans l'*Aph.* 14. *de la septieme Section.*

C'est aussi avec beaucoup de raison qu'on divise la *phrénésie* en idiopathique & symptomatique. L'une & l'autre est véritablement accompagnée d'une fievre aiguë, mais avec cette différence que la fievre précede la seconde au lieu qu'elle accompagne la premiere. L'idiopathique est fort rare dans les climats tempérés, mais elle est plus fréquente dans les pays méridionaux qui sont chauds & secs. C'est ce qui fait que les anciens Medecins Grecs, & entre autres Aétius & Trallien, ont traité fort au long de cette maladie dans leurs écrits.

On trouve cependant de tems en tems chez nous des exemples de *phrénésie*, sans qu'aucune maladie ait précédé; & elle est causée surtout par la débauche, par une colere de longue durée, & par la foiblesse du cerveau que des méditations profondes & assidues & la fatigue des veilles ont occasionnée. Elle attaque surtout les personnes d'un tempérament sanguin, bilieux & mélancolique, celles qui menent une vie sédentaire, les hypocondriaques & ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes, surtout lorsqu'on en arrête le flux à contretems. Willis, *in Pathol. Cerebri*, *cap.* 10. nous assure qu'elle dégénere aisément en manie ou en un délire furieux, à moins qu'on n'y remédie promptement par des remedes convenables, & son sentiment est confirmé par l'expérience. La *phrénésie* idiopathique n'est pas rare, & dégénere souvent en manie lorsqu'on a mal traité les fievres ardentes, pourprées, exanthémateuses & catarrheuses par un régime trop chaud, avec des remedes volatils & qui mettent le sang en mouvement, avec des opiats, des répercussifs trop forts & des rafraîchissans, aussi bien que par des saignées faites mal-à-propos; ce qui arrive d'autant plus sûrement & plus violemment que le malade est sujet à se laisser emporter à la colere pour le moindre sujet.

La *phrénésie* symptomatique est beaucoup plus fréquente chez nous, car elle survient souvent dans l'état des fievres malignes & exanthémateuses aiguës, dans les fievres pétéchiales, la petite vérole, les fievres catarrheuses malignes; dans les maladies d'Armées, surtout dans la fievre de Hongrie, qui ont été mal traitées, & cause la mort. Elle survient ordinairement vers les jours critiques, & elle est accompagnée du frisson, du tremblement des articulations, de la tension des hypocondres, du refroidissement des extrémités & d'une urine légere, dont l'écoulement est trop ou trop peu abondant. Mais comme les forces sont presque totalement détruites & le ton des vaisseaux distribués dans les membranes du cerveau extremement affoibli, en conséquence de la maladie & des veilles qui ont précédé, il s'y forme des stases qu'il est impossible de détruire, & qui causent ordinairement la mort le troisieme jour.

Quoique la *phrénésie* dégénere souvent en manie, suivant le témoignage d'Hippocrate, de Cœlius Aurelianus & d'Aretée, qui pour cette raison les joignent, ou plutôt les confondent ensemble, elles ne laissent pas cependant d'être très-différentes entre elles; car la *phrénésie* est toujours accompagnée de la fievre, de la vitesse, de la dureté & de la petitesse du pouls. Le délire ne cesse point tout-à-fait, il se calme seulement par intervalles, pendant lesquels on oublie entierement tout ce qui s'est passé. La manie au contraire est une passion chronique, sans fievre aiguë, quoique le pouls soit contre nature, dur & inégal, quelquefois foible & quelquefois grand & vite. La fureur maniaque cesse aussi par intervalles, & est ordinairement accompagnée d'audace, de colere & d'animosité contre les parens & les amis; & lorsque l'accès vient à cesser les maniaques se souviennent pour l'ordinaire de tout ce qu'ils ont fait. La *phrénésie* differe aussi de cette légere aliénation d'esprit qu'on remarque souvent dans les fievres aiguës avant l'expulsion critique de la matiere exanthémateuse. Celle-ci cesse facilement, les urines ne sont ni légeres, ni aqueuses, & il n'y a ni frisson, ni refroidissement des extrémités. Il survient aussi quelquefois après le déclin d'une fievre aiguë, une certaine folie ou aliénation d'esprit, qui dure quelques jours ou quelques semaines, & qui est différente de la *phrénésie*. Elle est causée par l'abattement des forces & par la foiblesse du cerveau que la maladie a occasionnée, & elle cesse d'elle-même lorsque les forces reviennent, ou bien on la chasse sans peine au moyen de remedes convenables.

*CURE.*

Comme l'inflammation des meninges est la cause prochaine des symptomes fâcheux & funestes qui accompagnent la *phrénésie*, le principal soin du Medecin doit être d'employer les préservatifs nécessaires pour la prévenir, & de la guérir lorsqu'elle est arrivée.

Cette maladie étant causée par la stase du sang dans certains petits vaisseaux des meninges, & par la rapidité de son cours dans d'autres parties du corps, accompagnée de douleur, de tension spasmodique & d'ardeur, il est évident que les remedes qui empêchent le mouvement impétueux du sang vers la tête, qui en détournent les humeurs, qui dégagent & résolvent le sang qui s'y est arrêté, & qui relâchent les meninges que les spasmes ont resserrés, sont ceux qui satisfont le mieux aux indications.

La saignée est, suivant le témoignage des Medecins anciens & modernes, celui de tous les remedes qui a le plus d'efficacité pour prévenir la *phrénésie* & pour la guérir, mais ils veulent qu'on la fasse le plus près qu'il est possible de la partie affectée. Trallien & les Arabes employent souvent celle de la jugulaire, dont on ne fait pas assez d'usage dans notre siecle, puisqu'on est convaincu par plusieurs expériences qu'elle est préférable à celle des autres veines dans toutes les maladies de la tête qui sont causées par l'amas & la stagnation du sang, parce que les veines jugulaires externe & interne reçoivent immédiatement le sang qui vient des arteres carotides & des vertébrales, & le détournent du cerveau. D'ailleurs l'ouverture de cette veine n'est point aussi difficile ni aussi dangereuse qu'on le croit communément, puisqu'il est aisé de faire enfler la veine au moyen d'une ligature convenable. Les Medecins vantent beaucoup dans cette maladie, aussi-bien que dans toutes celles qui affligent la tête, l'ouverture des veines qui sont sous la langue; & Amman, *in Paræn.* rapporte que parmi les Soldats qui revinrent en 1664. de l'expédition de Hongrie, & qui étoient attaqués de la fievre de ce nom, tous ceux-là échapperent auxquels on ouvrit de bonne heure les veines ranines, au lieu que tous les autres en moururent. J'ai aussi éprouvé que l'ouverture de ces veines est d'un grand secours pour prévenir le délire qui accompagne les fievres aiguës, lorsqu'on l'emploie le sixieme ou le septieme jour; tandis que l'esprit du malade est encore dans son assiette naturelle: mais elle réussit difficilement lorsqu'il est dans le délire, outre qu'il est à craindre, lorsque l'ouverture est trop grande, qu'il ne survienne une hémor-

rhagie funeste, à cause de l'impétuosité avec laquelle le sang se porte à la tête. Lors au contraire que l'ouverture est trop petite le sang coule en très-petite quantité, & venant à trouver un vuide, il est attiré vers le cerveau plutôt que vers les autres parties. D'autres veulent qu'on ouvre la veine frontale après avoir lié le cou auparavant; & Trallien nous assure qu'il a guéri par ce moyen une violente *phrénésie*. Il y en a qui préferent la saignée des arteres temporales, & de ce nombre est Panarole, qui assure, *Pentec.* 1. *Obs.* 19. avoir employé l'artériotomie avec beaucoup de succès dans la *phrénésie*, & avoir guéri par ce moyen en très-peu de tems ceux qui en étoient attaqués. Cœlius Aurelianus ordonne de scarifier toute la tête après l'avoir auparavant rasée. Je préfere cependant à cette méthode celle qu'avoient les Egyptiens de faire des scarifications dans les narines; & supposé qu'on manque d'un instrument commode pour les faire, on pourra y suppléer au moyen d'un brin de paille ou d'un petit bâton pointu, qu'on enfoncera avec précaution dans le nez, ce qui excitera une hémorrhagie, dont j'ai plusieurs fois éprouvé les bons effets. Ces différentes manieres de tirer du sang peuvent être d'usage dans la *phrénésie* idiopathique, aussi-bien que dans la symptomatique. Mais lorsque la suppression des vuidanges ou des regles fait appréhender cet accident, on doit promptement ouvrir la veine du pié, & en tirer beaucoup de sang. Si l'on appréhende le délire ensuite de la suppression du flux hémorrhoïdal, il sera facile de le prévenir en ouvrant les veines hémorrhoïdales par le moyen des sangsues qu'on y appliquera.

Après avoir évacué le sang par la saignée, il faut avoir soin d'évacuer le ventre; car lorsqu'il est constipé, les humeurs se portent vers les parties supérieures, au lieu que quand il est libre elles tendent vers les inférieures. Hippocrate, *Lib. III. de Morbis*, *Sect.* 9. nous avertit qu'il est nécessaire dans la cure de la *phrénésie* de préparer le ventre à l'évacuation par des potions humectantes qui relâchent les tuniques des intestins que les spasmes ont resserrées, parce que les spasmes des premieres voies occasionnent souvent le délire. J'ai coutume de me servir pour cet effet de potions préparées avec la manne, que je préfere à tout autre remede.

Prenez *de manne, quatre onces.*

Faites-les fondre dans une livre de petit-lait, avec une dragme de crême de tartre, demi-dragme de nitre & une once d'huile d'amandes douces.

Baglivi, *Prax. Lib. I.* recommande la poudre Cornachine.

Voici quels sont ses termes:

« Comme on a remarqué plusieurs fois que le flux de ventre a fait cesser le délire, je me suis souvent servi de la poudre cornachine, qui est admirable pour cet effet, en faisant boire ensuite des potions délayantes composées d'une décoction d'orge mondé, de crystal minéral & autres adoucissans, surtout lorsqu'il y a une ardeur violente dans les visceres & une inflammation interne. »

Supposé que le cas le demande, on purgera le malade avec un lénitif, ou avec un lavement émollient.

On peut mettre au nombre des remedes internes qui sont bons contre la *phrénésie*, les potions délayantes, adoucissantes & humectantes, qu'on donnera en grande quantité aux malades, pourvu, comme le remarque Arétée, qu'ils soient altérés, ce qui arrive très-rarement. Telle est la boisson du petit-lait doux ou aigrelet, préparé avec du suc de citron & du julep rosat, ou édulcoré avec du sirop de pavot blanc, dans une pinte duquel on fera dissoudre une dragme de nitre purifié ou de crystal minéral. On peut aussi se servir utilement d'émulsions préparées avec une décoction d'orge, de la rapure de corne de cerf & les quatre semences froides avec du julep rosat, surtout lorsqu'on met dans deux pintes de cette potion deux scrupules de nitre. Les tisanes & le lait mêlé avec les eaux de Seltz & de Tonen Steiner, sont aussi fort propres à ceux qui sont affligés de cette maladie; car plus on use de ces boissons, plus elles ont d'efficacité pour délayer les humeurs, pour relâcher les conduits, pour lever les obstructions & pour appaiser la chaleur. La potion diaphorétique & résolutive dont nous avons donné la description au mot *Angina*, produit aussi des effets très-salutaires dans la *phrénésie*, de même que dans toutes les autres inflammations.

On peut mettre au nombre des remedes externes propres à délivrer la tête de l'affluence des humeurs, le lavement des piés ou leur entortillement dans des linges humides qu'on fera chauffer, ou ce qui vaut beaucoup mieux, les bains tempérés d'eau douce. On éprouve tous les jours leur efficacité, & le témoignage de Trallien sur ce sujet est d'une grande autorité.

« Il est à propos, dit-il, *Lib. I.* de baigner & d'oindre les malades qu'on a déja eu soin de purger suffisamment, & qui ne sont plus incommodés par la trop grande quantité de matieres, mais seulement par la soif & par des insomnies continuelles. Quand même les malades auroient la fievre, on pourra les baigner sans craindre de leur causer aucun dommage, surtout si le bain est tiede, & que l'air ni la cuve ne soient point trop chauds. Ceux qui négligent de les baigner par crainte de la fievre, leur portent un très-grand dommage; car l'abstinence du bain leur cause de plus grandes insomnies & un plus grand trouble d'esprit. Il est donc nécessaire de les baigner, comme on vient de le dire, car par ce moyen on tempere leur sang & on les délivre du délire & de l'affection qui allumoit la fievre. »

Les Anciens & surtout Trallien & Arétée, après avoir saigné & purgé les malades, leur fomentoient la tête avec du vinaigre rosat, de peur, à ce qu'ils disent, qu'elle n'attirât une trop grande quantité d'humeurs & qu'elle n'en fut accablée. Cette méthode n'est point à mépriser.

J'ai coutume dans quelque espece de délire que ce soit de faire raser la tête de mes malades & de la leur fomenter avec l'épitheme tempéré que voici:

Prenez *de vinaigre rosat, deux onces;*
*d'esprit de roses, dans lequel on aura fait fondre dix grains de camphre, deux dragmes;*
*de nitre purifié, deux scrupules;*
*d'huile de bois de rosier, vingt gouttes.*

Mêlez.

*Précautions & observations cliniques.*

La méthode que nous venons d'indiquer est d'une grande utilité dans la *phrénésie* symptomatique, aussi-bien que dans l'idiopathique, surtout dans celle qui est invétérée & qui paroît dégénérer en manie: je l'ai éprouvée, & je ne crois pas qu'on puisse en trouver une meilleure: mais il est nécessaire d'insister pendant quelque-tems dans l'usage des remedes que nous avons indiqués. Trallien, *Lib. I.* enseigne admirablement ce qu'il faut observer à l'égard du régime des phrénétiques.

« On doit examiner, dit-il, avec soin le logement dans lequel le malade habite, & faire ensorte que l'air n'y soit pas trop épais, trop humide, trop froid ou trop chaud, de peur qu'il ne resserre les pores de la tête ou qu'il ne les obstrue. Il faut au contraire que

« l'atmosphére soit tempéré pour qu'il réveille les esprits animaux, & qu'il les relâche. Sa chambre doit « être plutôt claire qu'obscure, afin qu'il puisse reconnoître peu à peu les choses auxquelles il est accoutumé. Il est à propos qu'il ait auprès de lui quelqu'un « de ses plus intimes amis, qui le reprenne pour les « fautes qu'il fait, afin qu'il craigne de les commettre « une autre fois. On ne doit point laisser entrer dans « son appartement aucun domestique, ni aucune personne dont la vue puisse lui causer du chagrin, ou le « mettre en colere, parce que cela est capable de l'irriter & de lui déranger encore plus l'esprit. On ne doit « point non plus recevoir un trop grand nombre de personnes dans sa chambre, parce que les grandes assemblées ne sont propres qu'à causer du tumulte, & à « rendre l'air plus épais. On doit le remuer très-doucement de peur des secousses que la foiblesse où il est « lui rendroit trop sensibles, car rien n'est plus propre « à irriter un phrénétique & à l'empêcher de dormir. « Ceux qui ont soin de l'assister doivent lui tenir les « membres sans aucune violence & les frotter légerement, surtout ceux des extrémités inférieures, & « lorsqu'il tombe dans des convulsions, il est à propos « de les lier, car cela attire la matiere vers les parties « inférieures & appaise les mouvemens convulsifs. « Mais c'est surtout après qu'on lui aura frotté les parties inférieures qu'il convient de les fomenter & de « les lier, afin que la matiere qu'on y a attirée par le « frotement & les fomentations se détourne vers les « endroits les plus bas du corps. »

Voici ce qu'on doit observer à l'égard de la saignée.

Supposé que les phrénétiques ne veuillent point s'y soumettre, comme il arrive très-souvent, je ne trouve rien de plus efficace & de plus aisé à pratiquer, que de leur enfoncer avec violence & dans le tems qu'ils s'y attendent le moins, une plume ou une paille dans le nez; car par ce moyen on fait couler le sang en abondance, ce qui est très-utile au malade. On ne doit point ouvrir la veine du front dans la *phrénésie* idiopathique & chronique, surtout lorsque le corps est pléthorique, qu'on n'ait auparavant ouvert celle du bras & du pié, de peur que le sang ne se porte avec encore plus d'impétuosité vers la tête. On doit aussi prendre garde dans cette opération, de ne point employer un instrument trop pointu, de peur qu'il n'offense le péricrane, ce qui seroit très-nuisible au malade.

On guérit aussi parfaitement la *phrénésie* qui est causée par la suppression des regles ou des hémorrhagies, aussi-bien que les spasmes violens qu'elle occasionne, au moyen des bains, des eaux minérales & de l'application des sangsues aux veines de l'anus ou de l'utérus, & en suivant en même-tems un régime convenable: car j'ai vu une *phrénésie* qui duroit depuis long-tems, guérie par l'éruption du flux menstruel ou hémorrhoïdal. Mais lorsque la *phrénésie* est moins occasionnée par la quantité de sang qui s'est amassée dans les vaisseaux du cerveau, que par la matiere subtile, acre & virulente, qui a été repoussée dans le corps, comme il arrive dans les fievres exanthémateuses, ou qui étant trop exaltée par les remedes chauds & volatils, s'est fortement attachée à la dure-mere, qui est une membrane nerveuse, & cause des spasmes qui interrompent le cours du sang & l'empêchent de retourner vers le cœur; il est à propos, après avoir ouvert les veines voisines du cerveau, de raser la tête & d'y appliquer des parties & des visceres d'animaux nouvellement tués, comme les poumons, le foie & l'épiploon, & de les tremper dans l'eau chaude lorsqu'elles seront refroidies, afin qu'elles s'échauffent de nouveau.

Le délire phrénétique, mélancolique & maniaque est très-fréquent en Pologne, lorsque la *Plica* est renfermée dans le corps, mais lorsqu'elle vient à paroître la folie cesse. Il convient donc de faciliter la sortie de la *plica*, & pour cet effet les Habitans de ce Royaume usent ordinairement d'une décoction de deux poignées de pié-de-loup qu'on fait bouillir dans deux mesures d'eau. On a soin de se laver deux fois par jour la tête & les cheveux avec cette eau, & dans l'espace d'une semaine il se forme des boucles qui font cesser le délire. Il arrive très-souvent lorsqu'on coupe les cheveux dans la *plica*, qu'il survient un mal de tête très-violent qui est suivi de la *phrénésie*, de la fievre & de la manie, que l'on chasse de nouveau très-promptement par le moyen de la décoction dont nous venons de parler, ou avec un liniment de pié-de-loup dont on trouve la description dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*, *Dec.* 1. *An.* 2. *Observat.* 54. lequel a la vertu de faire reparoître la *plica*.

On doit s'abstenir dans la *phrénésie*, de même que dans les autres inflammations, des remedes acres & qui mettent le sang en mouvement, des liqueurs spiritueuses, d'une trop grande agitation de corps & d'esprit, & même de tous les alimens capables de jetter le sang dans un trop grand mouvement. On ne doit rien faire surtout qui puisse mettre les malades en colere, & pour cet effet éloigner d'eux les personnes qui leur sont odieuses, & dont la vue leur est insupportable. On ne se servira aucunement d'opiats & de narcotiques, surtout lorsque les forces sont déja affoiblies; car on a éprouvé qu'ils occasionnent souvent le délire dans les fievres. C'est de quoi Trallien a soin de nous avertir (*Lib. I.*) « Supposé, dit-il, que les forces soient affoiblies, on aura soin de ne rien donner au malade qui « puisse lui causer un assoupissement & un engourdissement, car ces sortes de potions causent beaucoup de « dommage à ceux dont les forces sont languissantes. » Je n'approuve point non plus qu'on emploie dans la *phrénésie* les véficatoires, dont quelques Medecins se servent; car les cantharides venant à irriter par leur acreté les fibres que les spasmes ont contractées, & tendues, augmentent le délire & causent aisément des convulsions. C'est ce dont Baglivi nous assure, *Lib. I. Prax.* en ces termes:

« J'ai vu étant à Rome plus d'hommes tués que guéris, « par l'application des véficatoires, mais on a éprouvé « qu'ils sont plus salutaires & moins dangereux aux « femmes. Lorsqu'on applique, continue-t-il, des vésicatoires à ceux qui sont dans un délire accompagné « d'une fievre aiguë, de la secheresse de la langue, & « des signes qui annoncent une violente inflammation « des visceres, ils s'en trouvent plus mal, & la plupart « meurent dans des convulsions. » FREDERIC HOFFMAN.

On appelle *vraie phrénésie* tout délire furieux & continuel, dont la cause est une affection idiopathique du cerveau, avec fievre continue.

Lorsque la *phrénésie* provient de la maladie d'une autre partie qui s'est communiquée au cerveau dans les fievres & les inflammations, elle est appellée *phrénésie symptomatique*, & elle répond à ce que les Grecs appellent παραφροσύνη, & les Latins *desipientia*.

La vraie *phrénésie* est précédée d'une chaleur & d'une douleur de tête interne, vive & inflammatoire; d'une redondance de sang, d'une disposition inflammatoire, de la rougeur des yeux & du visage, d'un sommeil turbulent, d'un degré léger de folie, de l'adolescence, de l'usage des substances chaudes, d'un coup de soleil, d'insomnies, de colere, de chagrin, d'emportement violent, d'oubli subit, de la secheresse de tout le corps, & surtout du cerveau; enfin, on voit ceux qui en sont menacés arracher les poils de leur couverture.

L'autre est précédée par presque toutes les maladies aiguës avec fievre, par une douleur au côté non-pleurétique, avec un léger égarement d'esprit; par l'inflammation de la pleure, du poumon & du diaphragme, & annoncée par la noirceur de la langue, la suppression ou la blancheur des excrémens, & la rétention d'urine, qui sont des symptomes presque toujours mortels. Les urines

blanches,sans couleur, claires, le défaut de soif,l'air féroce, la rougeur du visage, les suspensions noires dans l'urine & les veilles, annoncent l'inflammation de tête.

Les symptomes qui indiquent la présence de l'une & de l'autre, sont,

1. La dépravation des idées sensibles, comme aussi des sens internes, de la raison & des affections.
2. La férocité augmentée & effrénée, l'insomnie, l'agitation, ou un sommeil souvent turbulent.
3. Un pouls dur, une respiration grande, & avec de grands intervalles.
4. Un visage le plus souvent fort rouge, avec beaucoup de grimaces, horrible à voir; les yeux qui semblent sortir des orbites, le regard farouche, la sortie de quelques gouttes de sang par le nez.

Voici à peu près le prognostic de ce mal.

La vraie *phrénésie* enleve ordinairement le malade dès le troisieme, quatrieme ou septieme jour, rarement plus tard; & alors si elle est violente, elle dégénere souvent en manie; faisant peu-à-peu des progrès, elle devient insupportable. Elle se termine souvent en léthargie, en coma & en catalepsie.

Le malade est souvent menacé de danger & de mort, si l'inflammation lui cause des vomissemens de matiere poracée; si, sans respect pour les assistans, il leur crache souvent au visage; s'il a des tremblemens; si ses excrémens & ses urines sont interceptées, blanches ou crues; s'il a des convulsions; s'il cherche à prendre des floccons qu'il croit voir voler devant lui; s'il a les yeux secs & poudreux; s'il grince les dents; s'il n'a point de soif, ce qui annonce pour l'ordinaire des convulsions; si les symptomes changent sans cesse, si les tumeurs ulcérées s'affaissent.

La vraie *phrénésie* qui succede à la péripneumonie, est mortelle, ainsi que celle que le *miserere* produit; celle qui succede à la petite vérole, est très-périlleuse.

Lorsque l'inflammation de la gorge se fixe un peu de tems, & que son âpreté se communique aux parties supérieures, il en résulte une *phrénésie* mortelle: ces sortes de phrénétiques tâtonnent, & sont extremement oppressés.

Quand les phrénétiques refusent leur nécessaire, ils sont en très-grand danger.

Dans la dissection des cadavres de ceux qui sont morts phrénétiques, on trouve les meninges enflammées, le cerveau gangréné, abscédé, sphacélé ou rongé par des matieres acres, ichoreuses.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que la cause prochaine de la vraie *phrénésie*, est une véritable inflammation idiopathique de la pie-mere & de la dure-mere; au lieu que la *phrénésie* symptomatique vient aussi d'une pareille inflammation produite par le transport d'une matiere phlogistique aux meninges du cerveau.

Tout ce qui peut donner lieu à ces inflammations, peut être regardé comme la cause prochaine de la *phrénésie*.

De-là on connoît aussi les vrais diagnostics des deux especes de *phrénésie*.

Pour les guérir, il faut faire attention aux circonstances suivantes.

Les varices & le flux hémorrhoïdal sont salutaires aux phrénétiques, aussi-bien que le flux de ventre. La douleur qui survient à la poitrine & aux piés, une toux violente & une hémorrhagie, guérissent souvent ce mal.

La vraie *phrénésie* demande qu'on mette sur le champ en usage les remedes les plus puissans pour guérir l'inflammation des arteres du cerveau, que l'on trouve indiqués au mot *Inflammatio*. Il faut seulement observer de faire une large ouverture à une ou plusieurs veines à la fois, au pié, à la gorge, au front, afin de tirer du sang presque jusqu'à défaillance. On doit prescrire les tisanes délayantes, anti-phlogistiques & nitreuses, prises en grande quantité; ensuite donner des purgatifs anti-phlogistiques, avec beaucoup de tisane nitrée délayante, des lavemens semblables, en y ajoutant des laxatifs. On fomente l'anus, & on frotte les vaisseaux hémorrhoïdaux avec des feuilles de figuier; ou on les fait fluer en y appliquant des sangsues. Les collutions & les gargarismes doux doivent être souvent employés; il faut fomenter les narines, les yeux & les oreilles, & raser la tête. Si le mal ne cede point à ces remedes, on aura recours aux opiates, aux bains des piés, aux épispastiques légers, aux ventouses, qu'on applique aux parties inférieures. On leve le malade, & on le rafraîchit en l'exposant à un air modérément froid.

Mais si la *phrénésie* est symptomatique, & qu'elle provienne d'une autre maladie inflammatoire, il faut examiner, avant toute chose, si la cure que je viens de prescrire n'est point contraire à la nature de ce mal; car autrement il faut suivre la méthode qui convient à cette maladie inflammatoire, en ajoutant toujours les remedes dérivatifs & topiques. BOERHAAVE, *Aphor.*

PHRICE, φρίκη. Voyez *Horror*.

PHRICODES FEBRIS, φρικώδης πυρετὸς, est une fievre accompagnée d'une horreur ou d'un frisson, non-seulement au commencement de l'accès, mais encore dans une bonne partie de ce même accès: telle est la fievre hémitritée. GALIEN, *de Diff. Febr. Lib. II. cap.* 9.

L'Auteur des *Définitions médicinales* la décrit accompagnée d'une chaleur mêlée avec un frisson, & d'un pouls extremement foible, qui est insensible au toucher, & se retire pour ainsi dire en-dedans; le ventre est fort enflé, & l'on entend un bruit dans les intestins; la langue est extremement enflée, & arrosée d'une humeur acide qui tient lieu de salive. FOESIUS.

PHRONTIS, φροντὶς, signifie proprement une méditation profonde, ou une contention d'esprit pénible: mais il est pris dans Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* pour une maladie particuliere, qu'il dit être très-fâcheuse, φροντὶς νοῦσος χαλεπή. Dans cette maladie, dit cet Auteur, on sent comme une épine qui pique les entrailles. Ceux qui en sont atteints sont extremement inquiets: ils fuient la lumiere & la compagnie, ils se plaisent dans l'obscurité, & ils ont peur de tout. La membrane qui sépare le bas-ventre d'avec la poitrine, est enflée en-dehors; ils souffrent & craignent beaucoup quand on les touche; ils ont des songes terribles, & ils croyent voir à tous momens des objets épouvantables, ou des morts. On peut ranger cette maladie sous la classe des affections mélancoliques. LE CLERC, *Hist. de la Med.*

PHRYCTE, φρυκτὴ, en Latin *Fricta*, sans son substantif propre; est la résine noire, *resina colophonia*, que l'on appelle ainsi pour la distinguer de la résine liquide nommée ὑγρὰ, *hygra*: elle est appellée φρυκτὴ, de φρύγω, *rôtir*, parce qu'elle est brûlée ou rôtie, comme Dioscoride le prouve, *Lib. I. cap.* 93.

PHRYGANON, φρύγανον, est une branche seche qui n'est bonne que pour brûler. VARINUS.

Hippocrate, *Lib. I. de Morb. mul.* ordonne de mettre un fagot de ces branches seches, ou *phrygana*, sous le lit d'une femme qui est en travail, pour empêcher que ses piés ne touchent à terre. Cette espece d'opération étoit appellée σεισμὸς, *concussion*; & on l'employoit pour faciliter l'accouchement dans les cas difficiles.

PHRYGIUS LAPIS, Offic. Boet. 406. de Laet. 134. Matth. 1380. Aldrov. Mus. Metall. 689. Calc. Mus. 385. *Pierre Phrygienne.*

Cette pierre, à qui on a donné ce nom, à cause que les Teinturiers de Phrygie s'en servent, naît dans la Cappadoce. La plus estimée est pâle, médiocrement pesante, mal liée, & traversée de veines blanches, de même que la Cadmie.

On la calcine de la maniere suivante.

On la lave plusieurs fois dans de bon vin, on la couvre de charbons ardens que l'on attise continuellement; & quand on s'apperçoit qu'elle a changé de couleur, & quelle est devenue plus large, on la retire du feu, & on l'éteint dans le même vin. On réitere cette opération jusqu'à trois fois de suite, en prenant garde qu'elle ne tombe point en cendres, & qu'elle ne se transforme point en suie.

La *pierre Phrygienne* est un excellent astringent, soit qu'elle soit crue ou calcinée : elle déterge médiocrement, elle possede une vertu escarrotique, & elle guérit les brûlures, étant employée avec un cérat. On la lave de même que la cadmie. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 141.

Elle est bonne pour les maladies des yeux, pour les ulceres, & pour plusieurs autres usages. GALIEN.

On ne la connoît plus dans nos Boutiques. DALE.

PHRYMION, est le nom qu'Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. XII.* donne au *Poterium* de Dioscoride. Voyez *Poterium*.

## P H T

PHTHARTICOS, φθαρτικὸς, de φθείρω, corrompre; *pernicieux*, *mortel*, est une épithete qu'on donne aux poisons & à leurs qualités. GALIEN, *de S. F. Lib. V. cap.* 18. Il est opposé à ἀλεξιτήριος, alexitaire. Voyez *Alexiteria*.

PHTHEINAS, φθεινὰς, de φθίω, corrompre, signifie qui consume, qui desseche : ainsi φθεινάδες αἱ νόσοι sont des maladies qui causent une atrophie au moyen d'une fluxion sur les poumons, *Lib.* περὶ ἀδένων. De même φθεινάδες pris substantivement avec l'épithete ξηραὶ, signifie des consomptions seches, qui doivent leur origine à une concrétion & à un endurcissement d'humeurs dans les poumons, & paroît opposé à φθινώδεες, (*phthinodees*) qui est le nom qu'on donne à ceux qui sont attaqués d'une consomption causée par une suppuration ou un amas de pus dans les poumons. Voyez *Phthinodes*.

PHTHEIRIASIS. Voyez *Phthiriasis*.

PHTHEIROCTONON, nom de l'herbe aux poux. Elle est ainsi appellée de φθεὶρ, un pou, & κτείνω, tuer, à cause qu'elle tue les poux.

PHTHINICE, φθινικὴ. Hippocrate, *II. Prorrhet.* fait mention d'une maladie qu'il appelle *maladie phthinique*, νόσος φθινικὴ. Le rapport qu'il y a entre *phthinique* & *phthisique*, a fait croire à quelques interpretes, qu'il s'agissoit de la *phthisie*; mais les plus savans conviennent qu'il y a une faute, & qu'au lieu de φθινικὴ, il faut lire φοινικὴ, (*Phœnicia*) *maladie de Phénicie*. Ils se fondent sur ce qu'on trouve ce dernier mot dans les anciens Glossateurs d'Hippocrate, qui ajoutent « qu'il « a entendu par-là une maladie commune dans la Phé- « nicie & dans les autres pays Orientaux, qui semble « n'être autre chose que l'éléphantiasis. » Ce qui confirme cette explication, c'est qu'Hippocrate traite dans le même endroit de maladies approchantes comme sont la lepre, les dartres & la maladie appellée *leucé*. Je remarquerai seulement que Galien, qui est l'Auteur du Glossaire qu'on a cité, pourroit s'être trompé à cet égard, en cela seulement qu'il croit que la maladie de Phénicie est la même que celle qu'on a appellé éléphantiasis; au lieu qu'il se peut qu'elle y eut simplement quelque rapport, & que par cette maladie de Phénicie Hippocrate eut entendu la lepre des Juifs, qui étoit une espece de *leuce*, & qui pourroit avoir quelque chose de commun avec l'éléphantiasis, sans que ce fût précisément la même chose. LE CLERC, *Hist. de la Med.*

PHTHINODES, φθινώδης, sec ou consomptif, est une épithete qu'on donne aux maladies & aux malades qui en sont attaqués. Ce mot signifie quelquefois dans Hippocrate une disposition à la consomption.

PHTHINOPORON, φθινόπωρον, l'*Automne*.

PHTHIRIASIS, *Maladie pédiculaire*, de φθεὶρ, un pou.

Le *phthiriasis* est une maladie pédiculaire à laquelle les adultes mais surtout les enfans sont particulierement sujets. Swammerdam dit dans son Histoire de la génération des Insectes, que ce que nous appellons communément une lente est le véritable œuf dont le *pou* s'engendre; cet œuf demande un lieu chaud & humide pour matrice, & pour lors il multiplie en peu de tems d'une maniere incroyable; & quelques-uns même donnent à entendre que dans l'espace de vingt-quatre heures, un *pou* devient non-seulement trisayeul, mais encore grand-pere du trisayeul. Mais lorsqu'ils ne trouvent point de pareille matrice pour y déposer leurs œufs, & qu'ils restent exposés à l'air pendant un jour seulement, ils meurent avant que d'être éclos.

On compte quatre especes de *poux* qui inquietent le corps humain.

1°. Les *pediculi*, ainsi appellés, dit Isidore, parce qu'ils incommodent davantage par le mouvement de leurs piés que par leurs morsures. Ceux-ci naissent ordinairement sur la tête des enfans, surtout s'ils ont la gale ou la teigne, & souvent sur celle des adultes qui n'ont pas soin de la tenir propre.

2°. Les morpions, appellés par les Anglois *crab-lice*, à cause qu'ils ressemblent au cancre. Ils s'attachent sous les aisselles, aux sourcils, aux paupieres & aux parties de la génération des adultes. Voyez *Morpiones*.

3°. Les gros *poux* qui infestent le corps & s'engendrent dans les habits des personnes mal-propres : ils sont gros, oblongs, épais, & leur tête se termine en pointe.

4°. Les cirons ou ceux qui s'engendrent, selon quelques-uns, sous l'épiderme des mains & des piés. Ils sont de figure ronde comme les œufs des papillons, & quelquefois si petits qu'ils échappent à la vue. Ils excitent en rampant sous l'épiderme des demangeaisons insupportables, & quelquefois même ils percent la peau & y excitent des pustules; mais le plus souvent ils se tiennent cachés.

Ils sont appellés par quelques Auteurs *acari*, *cyrones* & *pedecelli*.

Quelques Auteurs attribuent la cause de leur production à l'usage immodéré des figues. Galien dit que la chair de vipere les engendre : mais je suis persuadé que la malpropreté a plus de part à leur propagation que toute autre chose, à cause qu'elle fournit des matrices propres pour faire éclorre les œufs, & une nourriture convenable pour les insectes qui naissent.

Le moyen le plus sûr de prévenir la maladie pédiculaire, est d'user d'alimens sains, de tenir le corps dans une grande propreté & de se peigner souvent.

Quand ils viennent à la tête, il faut après s'être peigné avec soin, la laver avec la lessive suivante.

Prenez *d'absinthe*,
*de staphisaigre*, &
*de marrube*, } *de chaq. une poignée*;
*de petite centaurée*, *demi-poignée*;
*de cendres de chêne*, *cinq onces*.

Faites-en une lessive avec de l'eau de fontaine, dans laquelle vous ferez dissoudre deux onces de sel commun & une de sel d'absinthe.

Ou l'oindre avec l'onguent ſuivant.

Prenez *d'huiles d'amandes ameres, de rue, & de baies de laurier,* } *de chaque, demi-once;*
*de ſtaphiſaigre en poudre, & de myrrhe,* } *de chaq. deux dragmes;*
*d'aloès en poudre, une dragme;*
*de lard ſalé, deux onces.*

Mêlez-les avec un peu de vinaigre.

Ou,

Prenez *de lard ſalé, d'huile de baies de laurier, de ſavon noir,* } *de chaque, demi-once;*
*de vif-argent éteint avec de la ſalive, un ſcrupule;*
*de myrrhe, & d'aloès,* } *de chaque, demi-dragme;*
*de ſtaphiſaigre, deux ſcrupules;*
*de ſavon de France, deux dragmes.*

Réduiſez-les dans un mortier en forme d'onguent.

On aſſure que rien n'eſt plus efficace pour tuer les *poux* qui s'engendrent ſur le corps, que de ſe frotter avec des hardes qui ont appartenu à des Doreurs, & cela à cauſe du vif-argent qu'elles contiennent.

Ou,

Prenez *de ſtaphiſaigre, & d'arſenic rouge en poudre,* } *de chaque, une once;*
*de ſel commun, d'huile d'olive, & de vinaigre,* } *de chaque une quantité ſuffiſante.*

Mêlez.

Ou bien,

Prenez *de ſtaphiſaigre, de nitre, & d'hellébore blanc en poudre,* } *de chaque, parties égales;*
*d'huile d'amandes ameres, autant qu'il en faut.*

Mêlez.

Prenez *d'abſinthe, & de petite centaurée,* } *de chaque une poignée;*
*de lupins, une once;*
*de ſtaphiſaigre, & d'ariſtoloche,* } *de chaque demi-livre.*

Faites-en une leſſive dans laquelle vous mettrez deux onces de ſel.

Prenez *d'huile d'amandes ameres, une once;*
*d'huile de rue, & de ſtaphiſaigre,* } *de chaque demi-once;*
*de petite centaurée, de myrrhe, & d'aloès en poudre,* } *de chaque une dragme;*
*de vif-argent, demi-dragme;*
*de lard ſalé & rance, deux dragmes.*

Faites un liniment avec un peu de vinaigre.

Sennert preſcrit les onguens & les lotions ſuivantes.

Prenez *d'ariſtoloche ronde, de lupins, de feuilles de pin, & de cyprès,* } *de chaque, parties égales;*

Faites-les bouillir dans une quantité ſuffiſante d'eau de fontaine, pour vous en laver la tête.

Prenez *de racine d'enule-campane, deux onces;*
*de bryone, demi-once,*
*de poirée, & de mercuriale,* } *de chaque, une poignée;*
*de lupins, une once;*
*de nitre, demi-once.*

Faites-les bouillir pour une fomentation.

Prenez *de ſtaphiſaigre en poudre, trois dragmes;*
*de farine de lupins, demi-once;*
*d'agaric blanc, trois dragmes;*
*de ſoufre naturel, deux dragmes;*
*de fiel de taureau, demi-once;*
*d'huile d'abſinthe, autant qu'il en faut pour un liniment.*

Prenez *de ſtaphiſaigre, une once;*
*d'abſinthe, & de rue,* } *de chaque, demi-once;*
*de ſoufre, & de nitre,* } *de chaque, deux dragmes;*

Mêlez & faites une poudre que vous reduirez en forme de liniment avec l'huile de baies de laurier.

Voici une compoſition qui a beaucoup plus de force.

Prenez *de ſemences de ſtaphiſaigre en poudre, une once;*
*d'hellébore blanc, trois dragmes;*
*de vif-argent éteint avec de la ſalive, deux dragmes;*
*de lard ſalé, & d'huile de baies de laurier,* } *de chaque autant qu'il en faut pour un liniment.*

Lorſqu'on deſtine ces remedes pour des enfans & des jeunes gens, il faut en retrancher le mercure, comme trop dangereux, puiſque des remedes plus doux ſatisfont à la même indication.

Toutes les ſubſtances ameres, aigres & ſalées en général ſont propres pour la maladie dont nous parlons, de même que le mercure, qu'on aſſure être préférable à tout autre remede pour détruire cette vermine; mais il faut l'employer avec beaucoup de précaution. TURNER, *de Morbis Cutaneis.*

Etmuller conſeille de ſe laver la tête avec une leſſive dans laquelle on a fait bouillir de la ſemence de ſtaphiſaigre, & de l'oindre avec le liniment ſuivant.

Prenez *d'huile d'aſpic, deux dragmes;*
*d'huile d'amandes ameres, demi-once;*
*d'onguent de nicotiane, ſix dragmes;*

Mêlez & faites un liniment qui tuera ces vermines dans une nuit.

La poudre des baies des Indes produit infailliblement le même effet lorſqu'on s'en poudre la tête. Codrochi, qui a compoſé un Traité particulier ſur ces animaux, dit qu'il a mille fois éprouvé l'uſage de cette poudre; & qu'étant mêlée en petite quantité avec de la graiſſe de cochon ſalée, une pomme cuite dans l'eau ou autre choſe ſemblable; & appliquée ſur la tête elle tue les *poux* plus efficacement que la ſtaphiſaigre & avec moins de danger que le vif-argent.

Le meilleur remede pour tuer les morpions qui s'attachent aux aînes des adultes est de les froter avec du savon noir, & il est inutile d'en chercher d'autres. Turner propose le lait de sublimé : mais il n'est pas sûr de l'employer autour des parties génitales. Voyez *Morpiones*.

Sennert dit que les *poux* qui s'attachent aux paupieres ne sont point à négliger, puisqu'ils occasionnent des fluxions qui endommagent tôt ou tard la vûe. Ce même Auteur donne plusieurs remedes pour cette maladie, qu'il est inutile de rapporter, puisqu'il suffit pour tuer cette espece de vermine d'oindre la partie avec du savon noir.

Ceux qui souhaiteront s'instruire plus à fond sur ce sujet, n'ont qu'à consulter les Auteurs suivans :

Mercurialis, *Lib. I. cap.* 7. Lusitanus, *Cent.* 3. *Cur.* 58. Zwinger, *Theatrum Vit. Hum. fol.* 525. Tulpius, *Obs. Lib. III. cap.* 40. Forestus, *Schol. Lib. VIII. Obs.* 15. Cardan, *Lib. de Subtilitate*, 9. Scaliger, *Exercitat.* 94.

PHTHIRION, le même que *Phthiroctonon*. BLANCARD.

PHTHISICUS, *Phthisique ;* le même que *Phthinodes*.

PHTHISIS, *Phthisie*.

Il n'y a point de partie dans le corps humain, qui, après le cœur, soit plus utile & plus nécessaire à la conservation de la vie que le poumon, puisqu'il est le véritable organe de la sanguification, & le lieu où le chyle & la lymphe nourriciere se mêlent intimement avec le sang, & s'assimilent à lui : c'est encore par le moyen de cet organe que nous respirons cet air vital, ou ce fluide éthéré & élastique, qui donne de la force aux parties solides, & imprime un mouvement systaltique convenable au cœur : mais si le poumon est d'un plus grand usage & d'une plus grande utilité que la plupart des autres parties du corps, on peut dire aussi qu'il est sujet à des maladies plus terribles, que je tâcherai de déduire de sa fabrique & de sa contexture.

On saura donc que le poumon est composé de vésicules membraneuses qui reçoivent l'air; de nerfs qui contiennent un fluide extremement subtil, & différentes sortes de vaisseaux destinés à recevoir le sang & la lymphe; de sorte qu'il n'est pas surprenant, vu la quantité de ces petits vaisseaux, qu'il soit si sujet à des congestions, des stagnations & des obstructions de sang qui disposent le corps à différentes maladies, dont une des plus considérable est la *phthisie*, qui est une consomption ou amaigrissement de tout le corps, accompagnée d'une fievre lente, d'une difficulté de respirer, d'une toux continuelle & incommode, & d'une expectoration copieuse de phlegme & de matiere corrompue & purulente. Cette maladie est causée par un abscès, un skirrhe, ou un ulcere dans le poumon.

Il y a différentes especes de consomptions accompagnées de fievre, d'une toux incommode, & d'une expectoration de matiere peccante & corrompue, qui, eu égard à leurs prognostics & à leur cure, different tout-à-fait de la *phthisie*, avec laquelle il faut bien se garder de les confondre, puisqu'elles ne causent aucune injure considérable au poumon.

C'est une chose démontrée par l'expérience, que la consomption est souvent causée par une gonorrhée simple, ou des pollutions nocturnes continuelles, comme Hippocrate nous l'apprend dans le sixieme Livre des *Epidémiques*, *Sect.* 8. 45. La consomption est encore souvent causée par l'usage immodéré des femmes, la cacochymie ou la dépravation des sucs nouriciers dans les scorbutiques, sans que les poumons reçoivent aucune altération. On peut observer à peu près la même chose dans l'atrophie des enfans, dans laquelle, en conséquence de l'endurcissement skirrheux des glandes mésaraïques, le chyle ne peut point se mêler avec le sang, ce qui empêche la nutrition & occasionne un amaigrissement des parties supérieures, une enflure du ventre, une fievre lente, une difficulté de respirer, une toux & un cours de ventre considérable. On ne doit pas non plus toujours regarder cette espece de consomption qui est accompagnée de l'exténuation du corps, d'une fievre lente, d'une toux & d'évacuations plus ou moins sanieuses, comme une *phthisie ;* car il arrive souvent, lors même que les poumons sont en bon état, qu'il s'amasse une sanie dans la poitrine, laquelle y est envoyée des autres parties, comme du mésentere, de l'utérus & des reins, en conséquence des abscès ou des ulceres qui s'y forment. Il faut aussi distinguer la *phthisie* de cette toux chronique qui est accompagnée d'une expectoration copieuse de phlegme, de la consomption, de l'épuisement des forces & d'une chaleur excessive, puisque cette derniere espece de consomption attaque souvent dans le Printems & dans l'Autonne, les personnes sujettes aux maladies catarrheuses, & cela pendant un tems considérable; & qu'elle se guérit aisément par la force de la nature, & les secours de l'art.

Mais pour qu'on puisse mieux distinguer la *phthisie* des autres maladies, je vais rapporter ses signes après Cœlius Aurélianus, qui, *Lib. II. cap.* 14. en parle en ces termes :

« La *phthisie* est souvent produite par un crachement de « sang, & quelquefois par un catarrhe leger, mais « continuel, ou par une toux, qui déchire d'abord « légerement les poumons & y cause ensuite des ul- « ceres. Elle est accompagnée d'une fievre cachée, « qui commence vers le soir & diminue à l'approche « du jour, & d'une toux violente qui redouble vers « ces tems-là. Le malade rend d'abord une petite « quantité de sanie, mais qui augmente ensuite à un « point considérable. Ceux qui tombent dans la *phthi*- « *sie* en conséquence d'une hémorrhagie, rendent d'a- « bord des crachats sanguinolens, ensuite féculens, « livides, verds, blancs, purulens, tantôt doux, tan- « tôt salés; ils ont la voix rauque & perçante, les « joues rouges, le reste du corps de couleur cendrée, « & ils respirent avec peine. La *phthisie* est aussi ac- « compagnée du dégout & d'une soif extraordinaire. « Quelques malades ressentent comme une plaie dans « les poumons. & rendent même quelques-unes des « fibres dont ils sont composés. Leur pouls est petit, « dur & formicant. La *phthisie* est aussi accompagnée « de l'enflure des piés à mesure que la maladie aug- « mente, il survient un flux de bouche, & le phlegme « qu'on rend étant jetté sur le charbon ardent repand « une odeur fétide & désagréable. »

Voici, suivant Hippocrate, *Lib. de Morbis*, les signes qui annoncent la *phthisie*.

« La *phthisie*, dit-il, est causée par un phlegme qui des- « cend de la tête sur les poumons d'une maniere d'a- « bord insensible, & qui cause une toux légere : la salive « est aussi beaucoup plus amere qu'à l'ordinaire, & « l'on sent quelquefois une légere chaleur dans tout le « corps. Mais par la suite, les poumons, surtout leurs « parties internes s'ulcerent en conséquence de la pu- « tréfaction du phlegme; la poitrine est opprimée « par un sentiment de pésanteur, on sent une douleur « aiguë dans les parties antérieures & postérieures de « la poitrine, & la chaleur devient beaucoup plus vio- « lente. A mesure que la *phthisie* fait plus de progrès, « le pus qu'on rend est moins mélangé, la fievre aug- « mente, la toux devient plus forte & plus continue, « le malade est affamé & il survient une diarrhée. »

Après avoir spécifié les marques & les caracteres de la *phthisie*, je vais, à l'aide des phénomenes qu'on observe dans les corps de ceux qui meurent de cette maladie, rechercher les causes de plusieurs symptomes dont elle est accompagnée. Premierement, dans tous

les ſujets qui ſont morts de la *phthiſie*, le lobe droit ou gauche des poumons, ou tous les deux enſemble, adhérent ſi fortement à la pleure & aux côtes, ou aux vertébres du dos, qu'on a toutes les peines du monde à les en détacher avec le biſtouri; outre que la partie à laquelle ſe fait cette adhérence eſt ordinairement remplie d'une ſéroſité ou ſanie putride, j'ai trouvé dans quelques phthiſiques, particulierement dans ceux qui avoient été affligés d'un empyeme, un des lobes des poumons entierement conſumé par la maladie de la poitrine qui avoit précédé, & l'autre enflammé; circonſtance qui a été cauſe de la mort du malade. Lorſqu'on fait une inciſion, ſurtout à la partie ſupérieure de l'un ou l'autre lobe des poumons, on y découvre des grandes cavités remplies de pus & de phlegme, de la même couleur à peu près que celui que le malade a rendu par la bouche. On trouve auſſi quelquefois dans les poumons, lorſqu'ils deviennent skirrheux, des ulceres phagédéniques & fiſtuleux pareils à des cancers, qui rongent les parties voiſines, & contiennent une ſanie ſanguinolente & fétide.

On a auſſi trouvé dans les poumons des tubercules skirrheux auſſi durs que des noyaux de fruit, leſquels contenoient une matiere tophaceuſe, calculeuſe & putride: il eſt bon de ſavoir encore que le cœur de la plupart des phthiſiques eſt flaſque, & que ſes vaiſſeaux ſont obſtruées par des concrétions polypeuſes; ainſi qu'on en voit un exemple remarquable dans les *Mémoires des Curieux de la Nature Decad.* 2. *Obſ.* 35. Le péricarde, & ſouvent la cavité de la poitrine contiennent une grande quantité de séroſité impure & fétide. A l'égard du bas-ventre & des autres parties, les vaiſſeaux ſont ordinairement vuides, le foie eſt gros & pâle, les glandes du méſentere ſont tuméfiées, l'épiploon eſt conſumé, & toute la graiſſe des parties internes & externes paroît diſſipée. Ceux qui voudront s'inſtruire plus à fond des phénomenes qu'on a obſervé dans la diſſection des phthiſiques n'ont qu'à conſulter, *M. N. C. Decad.* 1. *An.* 1. & 2. *Decad.* 2. *An.* 4. *Obſ.* 45. 118. *An.* 8. & 9. *Cent.* 3. & 4. *Obſ.* 118. *Cent.* 8. *Obſ.* 105. *Cent.* 9. *Obſ.* 16. & 26. *Cent.* 10. *Obſ.* 143. Vorzaſcha, *Obſ.* 100. Loſſius, *Obſ.* 11. Pawius, *Obſ.* 22. Platerus, *Lib. III. Obſ.* 189. & 690. & Pezoldus, *Obſ.* 63. 64. 74. & 92.

On voit par ce qui précede, que le dommage que la *phthiſie* cauſe aux poumons doit être extremement conſidérable, puiſqu'il eſt ſuivi de la mort du malade. Examinons maintenant les cauſes de ce dommage: les plus conſidérables ſont les ſtagnations skirreuſes dans la ſubſtance vaſculeuſe, veſiculaire & membraneuſe des poumons; qui, lorſqu'elles ſont conſidérables, ne peuvent être détruites qu'avec beaucoup de peine, à cauſe de la circulation continuelle & réciproque de l'air.

Voici ce qu'Hippocrate en dit, *Lib. de Intern. Affect. cap.* 4.

« Lorſque les poumons reçoivent du ſang ou du phlegme « ſalé, ſans les rendre de nouveau, il s'y forme des tu« bercules qui viennent à la fin à ſuppuration. La ma« ladie eſt accompagnée depuis le commencement juſ« qu'à la fin, d'une toux ſeche & aiguë, du friſſon & « de la fievre, d'une douleur dans la poitrine & dans « le dos, & quelquefois dans les côtés. La reſpiration « eſt ſi pénible, qu'elle oblige le malade à demeurer « ſur ſon ſéant. Le pus ſe corrompt par la ſuite, & s'é« vacue par la bouche en grande quantité. »

Aretée, *Chron. Lib. I. cap.* 8. donne une deſcription à peu près ſemblable de la *phthiſie*.

« Avant, dit-il, que les phthiſiques puiſſent avoir des « ſignes manifeſtes de leur maladie, ſurtout par des « crachats putrides & purulens, il s'engendre dans « leurs poumons des tubercules ou nœuds skirrheux, « formés d'une matiere viſqueuſe & épaiſſe, qui de« viennent inſenſiblement plus durs. Ils vivent ainſi « pendant pluſieurs années dans un état de conſomp« tion avant que ces tubercules ſe corrompent, & dé« génerent en abſcès. Lorſqu'il ſe forme de pareils tu« bercules dans les poumons, le malade eſt affligé d'u« ne toux ſeche, forte & ſonore; d'une douleur de poi« trine aiguë & poignante; d'une difficulté de reſpirer, « & d'une eſpece de réſiſtance dans la poitrine, occa« ſionnée par la profonde attraction & inſpiration de « l'air. La toux devient enſuite plus violente, ſurtout « après un exercice violent. »

Quoique cette doctrine d'Hippocrate & d'Aretée ſoit exactement conforme à la vérité, je ne laiſſerai pas d'y joindre quelques Obſervations pour la rendre plus intelligible.

Ces tubercules, remplis d'une matiere viſqueuſe, conſtituent le commencement des abſcès, qui ne ſont autre choſe que des ulceres de différentes groſſeurs, enveloppés dans des membranes particulieres. Ces apoſtemes, quand ils ſont petits, s'évacuent quelquefois par les crachats à l'aide de la toux: mais lorſqu'ils ſont gros & qu'ils s'ouvrent en-dedans du corps, il ſe forme des abſcès & des ulceres; on rend des crachats ſanguinolens mêlés avec du phlegme, & pour lors la *phthiſie* eſt confirmée. Quelquefois auſſi ces nœuds skirrheux qui demeurent long-tems cachés au point de n'exciter qu'une toux ſeche, dégénerent en conſéquence de la matiere acre qu'ils contiennent, en des ulceres chancreux, fiſtuleux, phagédéniques & fétides, qui conſument & corrompent les parties voiſines à un tel point, que les malades ont ſouvent rendu en touſſant, à ce que dit Foreſtus, *Lib. XVI. Obſ.* 14. & 53. des portions de la trachée-artere; &, ſuivant Sylvius, *Obſ. Lib. II. cap.* 14. des ramifications de la veine pulmonaire.

La *phthiſie* peut auſſi venir de pluſieurs autres cauſes, ſurtout d'une hémoptyſie qu'on a mal traité, ou d'une perte de ſang conſidérable; car dans ces cas le ſang s'épanche aiſément des petits vaiſſeaux des poumons dans leurs follicules; & venant à s'y arrêter, il putréfie & corrode les parties voiſines, forme des ſinus, ou ſe convertit en nœuds ou en tubercules. Et je puis aſſurer ſur ma propre expérience, que la moitié des phthiſiques dont j'ai pris ſoin, ont dû leur maladie à une hémoptyſie mal traitée.

On peut auſſi mettre avec les Anciens au nombre des cauſes de la *phthiſie*, un catarrhe ſalé qui affecte long-tems la poitrine, & qui eſt ſouvent ſuivi de la maladie qui fait le ſujet de cet article.

Voyons maintenant quelle eſt l'origine de ces cauſes.

Je dis donc que la ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux & l'engorgement qu'il y cauſe, eſt l'origine non-ſeulement de la *phthiſie*, mais de pluſieurs autres maladies; car lorſque les fluides ne circulent point, ils perdent la qualité tempérée qui leur eſt naturelle; ils deviennent impurs, ſalins & acres; ou rempliſſant trop copieuſement les vaiſſeaux capillaires, ils produiſent des obſtructions, des duretés & des skirrhes. Au reſte, ces ſtagnations fatales de ſang & d'humeurs dans les vaiſſeaux capillaires des poumons, proviennent d'une congeſtion trop impétueuſe & trop abondante d'humeurs dans une partie déja foible & languiſſante, qui fait que les veines ne peuvent reporter autant de ſang qu'elles en reçoivent des arteres.

Il y a pluſieurs autres cauſes capables d'occaſionner ces ſortes de ſtagnations de ſang & d'humeurs dans les poumons, & par conſéquent de contribuer d'une maniere éloignée à la production de la *phthiſie*.

La plus conſidérable eſt une diſpoſition héréditaire qui paſſe des peres aux enfans, & en conſéquence de laquelle ils tombent aiſément dans la *phthiſie* pour la plus légere cauſe. Cela eſt confirmé non-ſeulement par

l'expérience, mais encore par le témoignage des Medecins les plus célebres.

Fernel, *Patholog. Lib. V. cap.* 10. nous apprend, « que « ceux qui naissent de parens sujets aux maladies de « consomption, deviennent hectiques eux-mêmes par « une espece de droit héréditaire ; ce qui fait que la « *phthisie* regne dans ces sortes de familles. » Il n'est pas mal aisé d'en deviner la raison; car puisque la disposition qu'on apporte en naissant aux maladies, consiste dans une mauvaise conformation des parties solides, ou dans un relâchement des fibres & des vaisseaux qui les rend incapables d'accélérer le mouvement des liqueurs qui y circulent, il est évident que ceux dont les poumons sont naturellement foibles & flasques, doivent être beaucoup plus sujets que les autres aux maladies de la poitrine,& surtout à la *phthisie*. On peut mettre avec Hippocrate au nombre des personnes sujettes à cette maladie, celles qui ont la poitrine étroite & enfoncée, les omoplates saillantes comme des ailes, les côtes élevées, le cou long ou une bosse.

Il paroît aussi, non-seulement par l'expérience, mais encore par l'autorité d'Hippocrate, *Aph. IX. sect.* 5. que les personnes d'une habitude fluette & délicate,& d'une haute stature, sont extremement sujettes, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de trente-cinq, non-seulement au crachement de sang, mais encore à la *phthisie*, à cause seulement qu'à cet âge les vaisseaux sont plus foibles & plus sujets à se dilater que dans un âge plus avancé. Mais généralement parlant, ces sortes de maladies attaquent plus fréquemment les jeunes gens & les adultes, qui étant d'un tempérament sanguin & bilieux, sont sujets aux passions, & ont eu de fréquentes hémorrhagies de nez dans leur enfance, surtout au sortir d'un exercice violent; car dans ce cas,le sang qui s'est porté en abondance & avec impétuosité aux parties supérieures & à la poitrine, a peine à retourner au cœur par les ramifications de la veine & de l'artere pulmonaires ; d'où il suit qu'il doit nécessairement occasionner des dilatations, des ruptures & des extravasations dans les plus grosses ramifications.

Cette maladie est encore souvent produite par l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses ; & il n'est pas difficile de le prouver, puisque tout le monde sait que toutes les maladies de poitrine, surtout le crachement de sang & la *phthisie*, sont beaucoup plus fréquentes dans les Pays où il croît des vignes que dans tout autre climat. D'où Hoefferus, *in Hercule Med. Lib. I. cap.* 3. conclut avec raison, que si la *phthisie* fait tant de ravage dans la basse Autriche, où elle est endémique, ce n'est qu'à cause de l'usage excessif qu'on y fait du vin, surtout le matin.

Examinons maintenant les causes qui produisent la fluxion d'humeurs salées sur la poitrine.

Les Anciens ont cru que cette humeur descendoit de la tête, & par conséquent que toutes les autres en venoient aussi : mais cette opinion n'est ni assez évidente, ni fondée sur l'expérience. Il faut plutôt s'en prendre à une congestion trop abondante de sang séreux dans la poitrine, & surtout dans la gorge & la trachée-artere, qui est revêtue en-dedans d'une tunique glanduleuse, surtout dans les personnes qui abondent en sérosité, & qui durant toute leur vie ont été sujettes aux enchifrenemens, aux coryza & aux catarrhes ; car lorsqu'il passe plus de sang & de sérosité dans les parties glanduleuses par les arteres, qu'il n'en peut retourner par les veines, il se fait une sécrétion abondante de sérosité, qui venant à augmenter, se coagule en se mêlant avec l'air, & s'écoule à la fin par la bouche. Par la suite, lorsque la maladie continue, & que d'autres causes, telles que les crudités qui proviennent d'une mauvaise nourriture ou d'indigestion, le défaut de transpiration, ou une tristesse profonde concourent, la sérosité acquiert une nature saline & corrosive, en conséquence de laquelle elle corrode par la suite les vésicules & les vaisseaux délicats des poumons.

Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient de dire, que les vents du nord, de même que les tems pluvieux, couverts & froids, doivent être extremement nuisibles aux phthisiques & aux personnes qui ont des maladies de consomption, parce qu'en relâchant le ton des vaisseaux pulmonaires, ils sont cause qu'il s'y amasse beaucoup de sérosités ; de sorte qu'on peut assurer avec Hippocrate, *Aph. X. sect.* 3. que l'Automne est de toutes les saisons celle qui convient le moins aux phthisiques.

En effet, il n'y a point de maladies que l'air occasionne plus aisément que celles de la poitrine, & surtout la *phthisie*. Aussi Tulpius, *Obs. Med. Lib. II. cap.* 10. assigne-t'il l'état de l'air comme la principale cause des apostemes & des maladies de consomption qui regnent en Hollande, dans les pays marécageux, & exposés à un air continuellement imprégné de vapeurs putrides.

Entre les maladies qui disposent ordinairement à la *phthisie*, la plus considérable est la petite vérole; & j'ai connu un grand nombre d'enfans & de jeunes gens qu'elle a rendu sujets pendant plusieurs années à différentes maladies de poitrine, telles qu'une toux seche, des douleurs aigues, une difficulté de respirer, une consomption & une fiévre lente, dont ils sont morts après que l'abscès a été formé : le Prince de Saxe a été de ce nombre. La rougeole est à peu près suivie des mêmes incommodités ;car dans ces maladies exanthémateuses, la sérosité est extremement acrimonieuse, & non-seulement excite dès le commencement de ces maladies, en séjournant dans les membranes des poumons, une toux seche & incommode, mais affoiblit encore considérablement les poumons, après que la matiere peccante s'est jettée sur la surface du corps. De plus, lorsque les malades s'exposent au froid, surtout dans le Printems & dans l'Automne, avant que toute la matiere peccante ait été évacuée par la transpiration, les restes de cette matiere se retirant vers les parties internes, agissent sur les poumons qui se trouvent déja affoiblis, les irritent & les ulcerent. Voyez Thomas Bartholin, *Cent. IV. Inst.* 43. & Michaeli, *Prax. Clin. Part.* 1. *Lib. III. cap.* 5.

La *phthisie* est encore souvent occasionnée par des efflorescences de la peau, telles que la gale, la *gutta rosacea*, les taches scorbutiques pourprées qu'on a fait rentrer à contre-tems,par la suppression de sueurs copieuses, par un traitement inconsidéré des ulceres qui viennent à la tête & aux piés, & par la consolidation trop prompte des cauteres. On ne manque pas d'exemples qui prouvent que la *phthisie* peut être produite par la répression ou le mauvais traitement de l'éréſipele & de la goute ; car, comme la matiere acre & caustique est retenue par-là dans le corps, & rentre dans le sang par les veines, elle se jette sur les membranes délicates & nerveuses des poumons, s'y arrête, & y cause une irritation qui les oblige à se contracter ; ce qui fait que les vaisseaux ne peuvent manquer à la fin d'être obstrués & corrodés. Je me souviens d'avoir vu une *phthisie* produite en conséquence de ce qu'on avoit guéri des tumeurs qui s'étoient formées sous les aisselles & derriere les oreilles ; & il n'est pas douteux qu'elle ne puisse être causée par la suppression des flux menstruel & hémorrhoïdal.

On a d'autres exemples, (il est vrai qu'ils ne sont pas communs ; ) qui prouvent que la *phthisie* peut être produite par d'autres hémorrhagies que le crachement de sang ; & cela arrive sur-tout à ceux dont les poumons, soit par une disposition héréditaire, ou pour quelqu'autre cause que ce soit, n'ont point le ton qu'ils devroient avoir. Cette doctrine est confirmée par l'expérience, qui nous apprend, que la rédondance & le défaut de sang, sont très-propres à produire des stagnations. D'où il suit que ceux-là démentent la raison & l'ex-

périence, qui regardent la pléthore comme la cauſe immédiate de la *phthiſie*.

C'eſt une queſtion parmi les Medecins, ſi la *phthiſie* eſt contagieuſe : pour moi, j'oſe aſſurer qu'elle l'eſt ; ou du moins que ſi le venin de cette maladie ne ſuffit pas pour cauſer la *phthiſie*, il eſt capable de l'accélérer, pour peu qu'on y ait de la diſpoſition; car toute matiere ulcéreuſe & corrompue eſt d'une nature ſi contagieuſe, qu'un grand nombre de maladies malignes, contagieuſes, telles que la gale, la lepre, la petite vérole, les ulceres ſordides invétérés, les charbons peſtilentiels & quelques dyſſenteries n'ont point d'autre cauſe. Je ne crois point cependant que le venin phthiſique ſoit aſſez malin pour ſe communiquer tout d'un coup à une diſtance conſidérable : mais je ſuis perſuadé qu'il peut infecter ceux qui converſent continuellement avec des Phthiſiques. Cette doctrine eſt confirmée par quelques-uns des Medecins les plus célebres. Riviere, *Cent.* 1. *Obſ.* 99. cite l'exemple d'une ſervante qui devint phthiſique en ſoignant ſa Maitreſſe ; & *Cent.* 4. *Obſ.* 92. il parle d'une fille qui prit de ſa ſœur une *phthiſie* qu'elle avoit gagnée en donnant la mamelle à un homme qui étoit infecté de cette maladie. Schenckius, *Lib. III. Obſ.* 133. nous apprend que la ſalive des Phthiſiques confirmés, eſt ſi contagieuſe, qu'un Medecin le devint ſeulement pour l'avoir flairée. On peut voir l'exemple d'une *phthiſie* gagnée par contagion dans les *M. N. C. Cent.* 9. *Obſ.* 26.

A l'égard du prognoſtic de cette maladie, il n'y a perſonne qui ne ſache que la *phthiſie* confirmée eſt une maladie violente, qu'il eſt extremement difficile de guérir. Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* nous apprend, « que les maladies de conſomption ſont toujours mortelles; » & Galien, *Lib. de Locis aff. cap.* 5. & 8. *Meth. Medend. cap.* 1. & 8. eſt du même ſentiment. Celſe, *Lib. III. cap.* 22. veut qu'on remédie à la *phthiſie* dès qu'elle commence, parce qu'il eſt très-difficile de la guérir, quand elle eſt une fois invétérée.

On peut conſulter ſur ce ſujet Foreſtus, *Obſ.* 45. *Lib. XVI.* Roderic de Fonſeca, *Tom. I. Conſult.* 58. *Tom. II. Conſult.* 48. & Timée de Guldenklée, *Epiſt. Lib. III. cap.* 2. où l'on trouve ce qui ſuit.

« J'avouerai ingénuement que depuis trente-ſept ans que « j'exerce la Medecine, je n'ai jamais pû guérir radi« calement ceux qui avoient les poumons ulcérés, « quoique je n'aie négligé aucun des moyens qui m'ont « paru propres pour cet effet : je ne ſache pas même, « qu'aucun autre Medecin ait été plus heureux que « moi. »

Quoique la cure de la *phthiſie* ſoit extremement difficile, & même impoſſible, lorſqu'elle ſe manifeſte par des ſignes aſſez ſenſibles pour ſe faire connoître au vulgaire ; je ne dois pourtant point aſſurer qu'il en ſoit de même de toutes les autres eſpeces de *phthiſie*, ſur-tout quand elles ne font que commencer ; car j'ai vû des perſonnes, qui enſuite de bleſſures aux poumons, d'un crachement de ſang, d'une rupture de vaiſſeaux, d'une pleuréſie & d'une péripneumonie, ont eu à la vérité des abſcès & des empyemes : mais qui pourtant ont été radicalement guéries au moyen de remedes convenables. J'ai ſouvent vû, & d'autres avec moi, pluſieurs perſonnes qui étoient nées de parens phthiſiques, qui avoient la poitrine enfoncée & les omoplates auſſi ſaillantes que des ailes, & qui en conſéquence de leur tempérament colérique avoient été ſujettes dans leur jeuneſſe à de fréquentes hémorrhagies de nez, ſans aucune cauſe externe; qui avoient eu des fluxions ſalines ſur l'eſtomac & ſur la gorge, accompagnées d'une toux ſeche & violente, même en été ; qui étoient extremement maigres, & qui ſentoient une chaleur brûlante & incommode dans les paumes des mains, quoique leurs joues conſervaſſent leur couleur : j'ai vu, dis-je, ces ſortes de perſonnes guéries à l'aide de remedes & d'un régime convenables. J'en ai vû d'autres qui avoient des abſcès dans les poumons, & qui rendoient une grande quantité de pus blanc, égal & d'une ſeule couleur, qui ont été guéries par la même méthode. Il eſt vrai que les autres parties des poumons n'étoient point encore altérées, ni détruites par des ſkirrhes, ni des fiſtules ulcérées, & qu'il ne s'étoit point encore formé des concrétions polypeuſes dans les vaiſſeaux du cœur, ni des poumons.

On me demandera peut-être en forme d'objection, d'où vient que les maladies phthiſiques ſont ſi difficiles à guérir, lors même qu'elles commencent? Je réponds à cela que c'eſt à cauſe qu'on n'eſt pas toujours ſuffiſamment aſſuré de la préſence, de la nature & des véritables cauſes de la *phthiſie*, par des ſignes diagnoſtics évidens. Fernel, *Patholog. Lib. V. cap.* 10. nous apprend, « qu'un abſcès caché, qui n'eſt d'abord connu « ni du Medecin ni du malade, eſt ſouvent la cauſe de « cette maladie ; en conſéquence de quoi le malade « vaque à ſes occupations ordinaires, ſans ſe croire « incommodé, & porte dans ſa poitrine la cauſe ca« chée de ſa mort, ſans la connoître. On a vu cepen« dant des perſonnes qui ſont mortes en un quart« d'heure de cette maladie, dans le tems qu'elles ſem« bloient joüir de la ſanté la plus parfaite ; & dans « leſquelles on n'a trouvé d'autre cauſe de leur mort, « que la rupture ſoudaine d'un abſcès qui s'étoit formé « dans leurs poumons, & dont la matiere les avoit « étouffés. » Mais ces ſortes de malades ſont affligés, avant la rupture de l'abſcès, d'une toux, d'un crachement de ſang, d'une peſanteur de corps, d'une légere oppreſſion de poitrine & d'une difficulté de reſpirer, qui accompagnent à la verité la conſomption, mais qui ſont ſouvent des ſignes communs aux autres maladies.

Au reſte on peut ſe convaincre de la difficulté qu'il y a d'établir les ſignes diagnoſtics de la *phthiſie*, par les erreurs fréquentes que les plus habiles Medecins commettent journellement dans la pratique. C'eſt ainſi qu'on regarde tous les jours, comme Phthiſiques, ceux qui ayant une toux chronique, accompagnée d'une fluxion catarrheuſe, rendent une matiere épaiſſe & d'un verd blanchâtre, ou ſont affligés d'une toux ſtomachique ou hypocondriaque, occaſionnée par les impuretés des premieres voies qui ſe jettent ſur les poumons. On confond ſouvent l'aſthme humide avec la *phthiſie*, ſur-tout quand il eſt causé par la ſuppreſſion des regles, & par un regorgement & une congeſtion des humeurs dans la poitrine. Il eſt encore certain qu'on confond ſouvent la fievre lente qui eſt accompagnée de la toux, d'une exténuation ſubite & de ſueurs colliquatives, qui ſuccedent quelquefois aux douleurs arthritiques, à la goute ou au ſcorbut, avec la *phthiſie* ; bien que dans la premiere, il n'y ait aucune ſolution de continuité dans les poumons. Puis donc que la connoiſſance de la conſomption pulmonaire eſt ſi difficile, doit-on être ſurpris que ſa cure ſoit ſi douteuſe & ſi incertaine ?

Il eſt une autre cauſe également importante, qui empêche la cure de la *phthiſie*, auſſi-bien que celle de l'hectiſie qui en réſulte ; ſavoir, qu'il y a peu de Medecins qui ſachent employer, comme il faut, les remedes qui conviennent à cette maladie ; car ſi jamais il y a eu des maladies où la prudence du Medecin ſoit néceſſaire, c'eſt ſans doute la *phthiſie*, à cauſe de la contre-indication des remedes ; car elle demande des laxatifs & des humectans, des traumatiques & des aſtringens, & quelquefois des anodyns, qui à moins qu'on ne les donne avec précaution & à tems, & relativement aux circonſtances dans leſquelles le malade ſe trouve, augmentent la maladie, loin de procurer quelque ſoulagement.

Après avoir examiné en général ce qui concerne les prognoftics de la *phthifie*, il nous refte à parler de fes terminations ou iffues, foit bonnes ou mauvaifes.

C'eft un très-mauvais figne, lorfque la chaleur hectique va toujours en augmentant; lorfque le pouls eft plus fréquent le matin qu'à l'ordinaire, & que la chair & & les forces fe confument, fans que le fommeil les répare. Cela arrive fur-tout lorfque le pus étant abondant, on n'en rend qu'une petite quantité par la bouche; car pour lors il devient plus acre & plus fétide, & quand on le jette dans le feu, il répand une odeur défagréable, & cela à proportion que la fievre eft plus grande. Lorfque le malade eft attaqué d'une difficulté de refpirer, qui le menace d'une fuffocation, qu'il ne peut demeurer couché fur le côté où eft le lobe offenfé des poumons; lorfque fon haleine eft cadavéreufe, & fa voix rauque; qu'il eft affligé de fueurs colliquatives, de la diarrhée & d'une enflure aux piés, quelquefois accompagnée de douleurs, la mort n'eft pas fort éloignée. Lorfque l'expectoration vient à être totalement fupprimée, les malades meurent doucement, fur-tout quand ils tiennent la tête droite, fans avoir perdu l'ufage de la raifon.

C'eft un très-bon figne lorfque le malade a des forces fuffifantes, que fa refpiration eft libre, que l'appetit & la digeftion fubfiftent dans leur entier, que les crachats font blancs, d'une confiftance égale, & qu'il n'y a point de fievre hectique. C'en eft encore un bien meilleur, fi le malade eft d'une bonne habitude, s'il a la poitrine élevée, s'il n'a aucune difpofition héréditaire à cette maladie, fi la chaleur diminue, & fi la matiere des crachats eft compacte; car à l'aide de ces circonftances, les Phthifiques, fur tout quand ils ufent d'un régime & de remedes convenables, peuvent vivre pendant un grand nombre d'années.

Voici comme Willis, *in Lib. de Medicament. Operat. Sect.* 1. *cap.* 6. *de Tabe, feu Phthifi*, s'explique là-deffus.

« Il fe forme, dit-il, quelquefois, une ou deux cavités « dans les poumons, dont les parois font calleufes, ce « qui empêche la matiere qui s'y eft amaffée, de paffer « dans la maffe du fang, de forte qu'elle s'évacue tous « les jours par la bouche, fi grande que foit fa « quantité. Les perfonnes qui font dans cet état ont, « pour ainfi-dire, une efpece de cautere dans les pou- « mons; & bien qu'elles rendent tous les matins une « grande quantité de falive épaiffe ou jaune, & même « purulente, qui diminue pendant tout le refte du jour, « elles joüiffent, à tous autres égards, d'une fanté par- « faite, elles refpirent librement, elles dorment auffi « bien qu'on puiffe fouhaiter, elles joüiffent d'un em- « bompoint fuffifant, ou du moins elles font favorisées « d'une bonne habitude, à laquelle elles font fouvent « redevables de leur guérifon. Auffi a-t'on vu des « perfonnes affligées de la *phthifie* pendant trente ou « quarante années, fans que leur vie en ait été abré- « gée. »

A l'égard des ulceres des poumons, il faut obferver qu'ils peuvent fubfifter plufieurs années fans caufer aucun dommage confidérable au corps & fans que les autres vifceres en fouffrent. Voyez Kerkringius, *in Spicilegio Anatom. Obf.* 72. & Bartholin, *Cent. II. Hift.* 14. Il n'y a rien là que de fort aisé à concevoir; car puifque la nature fe débarraffe quelquefois de la matiere peccante & récrémentitielle par un ulcere aux extrémités ou par un ulcere artificiel, un cautere, par exemple, je ne vois pas d'où vient qu'il n'arriveroit pas quelquefois la même chofe dans les ulceres des poumons.

Le Medecin doit encore être parfaitement inftruit des fignes particuliers qui annoncent la guérifon du malade & qui font tels fuivant Aretée, *Lib. III. cap.* 1.

« Lors, dit cet Auteur, qu'un phthifique commence à fe « mieux porter, la toux le prend moins fréquemment & « à des intervalles plus longs; il rend une plus grande « quantité de crachats fanieux & plus humides, & beau- « coup plus de matiere aqueufe par bas; fon urine eft « abondante, quoique fans sédiment; fa voix devient « plus claire & plus fonore, fon fommeil eft moins in- « terrompu; il ne fent plus les mêmes anxiétes dans la « région des hypocondres, la douleur de poitrine s'ap- « paife & fe fait quelquefois fentir dans les omoplates; « la difficulté de refpirer eft moins grande & moins « fréquente, mais accompagnée de la rudeffe de la « voix; & quand ces chofes arrivent, les malades re- « couvrent la fanté. »

*CURE.*

L'application des remedes qui conviennent à la *phthifie* varie fuivant les différens états du malade, je veux dire, relativement à fes forces, au tems & aux caufes de fa maladie. On peut en général divifer la méthode de traiter la *phthifie* en curative, mitigative & préfervative. La premiere a lieu lorfque les caufes, les circonftances & la condition du malade font telles qu'on peut efpérer de le guérir à l'aide de remedes convenables. On doit employer la feconde lorfque la maladie eft d'une nature à ne pouvoir céder aux remedes les plus exquis, car dans ce cas on doit fe borner à calmer les fymptomes les plus preffans, à prévenir ceux qui font pires & à prolonger par ces moyens la vie du malade autant qu'il eft poffible. Comme la méthode préfervative eft la meilleure, la plus aisée & la plus sûre contre les maladies les plus terribles, auffi eft-ce celle qui convient le mieux au commencement de la *phthifie*.

La méthode curative a lieu principalement lorfqu'en conféquence de l'ouverture d'un apofteme, il fe forme un abfcès accompagné de l'expectoration d'une grande quantité de pus; ce qui arrive furtout après une pleuréfie ou une péripneumonie dont l'iffue a été malheureufe, après un crachement de fang, enfuite de plaies aux poumons, quoique le reftant de leur fubftance foit tout-à-fait fain. Dans ces fortes de cas on doit préférer le lait à tout autre remede, car j'ai connu un grand nombre de phthifiques qui ont éprouvé l'efficacité qu'on lui a de tout tems attribuée pour la guérifon de la *phthifie*, & qui n'ont échappé à la mort que par fon moyen.

Les plus anciens Medecins recommandoient fortement le lait pour la cure de cette maladie, ainfi qu'il eft aisé de s'en convaincre par plufieurs paffages d'Hippocrate; & Galien qui eftime fi fort le lait dans cette occafion, parle *Lib. V. Meth. Medend. cap.* 12. d'un lieu appellé Stabias, où il y avoit une affluence continuelle de phthifiques à caufe de la pureté de fon air, de la bonté de fes pâturages & de la qualité falutaire du lait qu'on y trouvoit. Cette méthode étoit encore connue en Italie il y a plus de cent ans, car André Baccius, *L. IV. de Thermis*, rapporte que les Medecins Napolitains envoyoient les phthifiques qui crachoient le fang ou qui avoient la poitrine ulcérée, à Stabias avec tant de fuccès, que quelques-uns y paffoient le refte de leur vie.

Aretée, un des plus fameux Medecins de l'antiquité, affure, *L. VI. de Morb. Chron.* que les phthifiques n'ont befoin pour recouvrer la fanté, que de faire un grand ufage de lait.

Trallien, qui dans fon Livre *de Re Medica*, recommande fortement cette liqueur dans toutes les maladies de la poitrine, en parle en ces termes dans fon feptieme Livre.

« Si le corps, faute de nourriture, commence à s'amai- « grir vifiblement, & qu'il n'y ait pas beaucoup de pus

« dans la poitrine, il ne faut donner au malade que du « lait, furtout celui d'âneffe, qui eft un excellent pur- « gatif. » J'ai vu, dit-il, dans un autre endroit, plu- « fieurs perfonnes fujettes à l'afthme guérir de cette « incommodité par l'ufage du lait, qui délaye la matie- « re qui s'eft logée dans les cavités des poumons. » « Ceux, dit-il encore dans l'endroit que nous avons ci- « té, qui font fujets au crachement de fang, doivent fe « nourrir de lait, car il feroit difficile de trouver un re- « mede ou un aliment qui leur fût auffi falutaire ; & « ceux qui au commencement de la maladie ufent de « lait tout feul pendant long-tems, recouvrent parfai- « tement la fanté. » J'ai connu un homme, dit cet Au- « teur, « qui ayant usé de lait & s'étant abftenu du vin « pendant une année entiere, fut entierement guéri « d'un crachement de fang & de pus, & par ce moyen « de la *phthifie* dans laquelle il n'eût pas manqué de « tomber. »

Je pourrois encore prouver par ce raifonnement feul, & fans être obligé d'avoir recours à l'expérience, que le lait eft un remede efficace dans les maladies de la poitrine. Mais il faut obferver que tous les laits ne font ni de même efpece, ni de même efficacité dans tous les différens cas qui peuvent s'offrir, puifque fuivant la diverfité des animaux & leur nourriture refpective, ils poffedent des qualités particulieres qu'il eft befoin de confidérer féparément. Le lait d'âneffe, dont les anciens ont fait tant de cas, contient une grande quantité de férofité douce, mais peu de fubftance terreftre, cafeufe & graffe ; ce qui fait qu'il ne fe caille point aisément & qu'il ne vaut rien pour faire du beurre & du fromage. Son petit-lait eft déterfif, laxatif, humectant & propre pour corriger l'acrimonie des humeurs. Le lait de chevre contient moins de petit-lait que celui d'âneffe ; il eft auffi moins laxatif & moins déterfif, mais d'une confiftance beaucoup plus épaiffe. Et comme cet animal vit de feuilles d'arbres qui contiennent quelques principes réfineux, fon lait eft auffi beaucoup plus propre pour confolider les parties qui font venues à fuppuration. Le lait de vache eft plus gros, il contient beaucoup de terre & très-peu de petit-lait ; auffi donne-t'il pour l'ordinaire une grande quantité de beurre & de fromage. Cette efpece de lait poffede une qualité tempérante, nutritive & confolidante.

Le lait de femme eft préférable à tout autre pour les ufages de la Medecine, car il eft beaucoup plus doux & extremement nourriffant. Les vertus du lait varient encore fuivant les herbes & les pâturages dont les animaux fe nourriffent. De-là vient que le lait eft extremement falutaire au printems, parce que dans ce tems-là les végétaux abondent en fucs tempérés ; au lieu que celui qu'on prend en hiver eft moins falutaire, parce que les animaux ne vivent pour lors que de paille & de foin.

Il eft aisé de juger par ce qu'on vient de dire, que le lait eft extremement propre à fatisfaire à toutes les indications dans toutes les maladies de la poitrine, auffi-bien que dans l'atrophie. Car premierement, nous ne trouvons rien de plus efficace que le lait, & furtout celui de vache, pour corriger, adoucir & tempérer l'acrimonie des humeurs, qui eft la caufe principale de l'irritation, de la toux & de la corrofion ; car puifque cette efpece de lait eft capable de détruire la force nuifible de l'arfenic, il doit être encore plus propre à émouffer & embarraffer les pointes falines qui font logées dans les fluides du corps humain. Mais lorfqu'il s'agit de déterger des humeurs vifqueufes, de mondifier des ulceres, de lâcher le ventre, d'exciter l'urine & de détourner les humeurs de la partie affectée, on doit préférer le lait d'âneffe à tout autre à caufe de la grande quantité de petit-lait déterfif qu'il contient ; mais celui de chevre vaut mieux quand il eft queftion de confolider & conglutiner des plaies. Rien n'eft meilleur que le lait de femme pour nourrir les parties & rétablir les forces, furtout quand on le fuce à la mamelle avant que l'air ait diffipé fon principe fpiritueux.

Voici ce qu'en dit Wepfer, *Epift. ad* Verzafcham.

« Le lait de femme & celui d'âneffe poffedent une quali- « té divine que je n'euffe jamais foupçonné y être, fi « mes fens ne m'en euffent convaincu ; car j'ai vu des « perfonnes dont ils ont, pour ainfi dire, renouvellé « le tempérament ; & d'autres qui ont acquis par l'ufa- « ge convenable de ces deux efpeces de lait, non feu- « lement une habitude plus faine, mais encore une « meilleure couleur & plus de forces. »

Le petit-lait, quand on le prépare comme il faut, eft extremement efficace, & quelquefois même beaucoup plus propre que le lait pour guérir les maladies chroniques des poumons & des autres vifceres ; car foit qu'il s'agiffe de lever les obftructions des petits vaiffeaux des vifceres, qui difpofent ordinairement le corps aux maladies chroniques, ou qu'il faille incifer des humeurs vifqueufes & ténaces, entretenir les émonctoires ouverts & appaifer la chaleur des parties à l'aide d'une humidité convenable, le petit-lait, de quelque efpece de lait qu'on le tire, eft préférable au lait même. Voyez *Lac*.

On voit par-là d'où vient que les plus fameux Medecins, tant anciens que modernes, ont toujours fi fort recommandé le lait, non-feulement dans la cure des affections de la poitrine, mais encore dans celle des maladies les plus terribles & les plus obftinées. Mais tout le fecret confifte à en ufer comme il faut, foit qu'il faille appaifer ou guérir ces maladies ; car les alimens de même que les remedes, deviennent plus nuifibles qu'utiles quand on les emploie à contre-tems. C'eft à quoi doivent furtout faire attention quelques Medecins modernes qui tâchent par tous les moyens poffibles de décréditer l'ufage du lait dans la Medecine.

Mais quoique l'ufage du lait & du petit-lait fuffife pour fatisfaire à un grand nombre d'indications dans la cure de la *phthifie*, il eft cependant certain qu'on peut feconder & augmenter fon énergie par différens moyens. Car premierement, l'efficacité du lait augmente confidérablement & devient véritablement médicinale, lorfqu'on nourrit les animaux qui le fourniffent de fubftances appropriées à l'indication curative ; car le lait tient des qualités des alimens dont les femmes & les animaux fe nourriffent, & l'on eft convaincu par expérience que le purgatif qu'on donne à une nourrice paffe avec le lait dans le corps de l'enfant & produit fon effet fur celui-ci. On ne peut donc qu'approuver la méthode qu'avoient les Anciens de nourrir les animaux dont ils ordonnoient le lait avec des herbes qui poffédoient une vertu fpécifique contre la maladie qu'ils avoient deffein de guérir. De-là vient que Galien, dans le paffage que nous avons cité ci-deffus, met le chien-dent, la fanguinaire, la meliffe, la ronce, le lierre terreftre, le chevre-feuille, le lentifque & quelques autres au nombre des plantes qui croiffent à Stabias, & qui ont la vertu d'augmenter la falubrité du lait. J'ai fuivi cette coutume avec beaucoup de fuccès toutes les fois que pour déterger quelque partie affectée, j'ai ordonné de mêler de l'orge, de la fcabieufe, du fcordium, du cerfeuil, du lierre terreftre, de la véronique & du marrube blanc, avec la nourriture qu'on donnoit aux animaux du lait defquels je devois me fervir. Mais lorfqu'il a été queftion de confolider, j'ai fait mêler leur nourriture avec les différentes efpeces de plantain, le liere terreftre, l'aigremoine, la mille-feuille, la fanicle, la grande confoude & la pulmonaire.

Il y a plufieurs autres méthodes d'augmenter les vertus médicinales du lait relativement aux indications auxquelles on veut fatisfaire, dont la plus confidérable eft de mêler le lait avec des eaux minérales, ce qui eft une pratique que j'ai le premier introduite en Allemagne. Car étant venu à rechercher il y a plus de trente ans

par l'analyse chymique, les principes des eaux minérales tant chaudes que froides, & ayant trouvé qu'elles ne contenoient aucun sel acide & véritablement vitriolique, mais un sel d'une espece alcaline & neutre, avec une terre subtile & des particules déliées d'acier: je mêlai le lait avec ces eaux, tant pour guérir, que pour appaiser un grand nombre de maladies chroniques, & cela avec un succès que j'eusse inutilement attendu de l'usage du lait & des eaux minérales employés séparément. Il est donc surprenant qu'il se soit trouvé autrefois en Allemagne, & qu'il se trouve encore aujourd'hui des Medecins qui rejettent l'usage des eaux minérales froides dans la *phthisie* & les ulcérations des poumons, comme absolument nuisibles dans ces maladies, & qui n'osent les prescrire seules, ni conjointement avec le lait. Il s'est pourtant trouvé dans le siecle passé deux fameux Medecins qui ont recommandé les eaux minérales froides dans les affections des poumons. Le plus ancien de ces deux, est Raymondus Johannes Fortis, *in Cent.* 2. *Consil.* 20. 27. 28. 30. & surtout, *Consil.* 34. où il s'explique en ces termes:

« J'ai éprouvé que les eaux minérales froides sont extrêmement salutaires dans certains tems de l'année pour les ulceres des poumons, & je les ai ordonnées à mes malades comme l'unique remede qui pût les sauver; étant persuadé que les décoctions, le lait & les autres choses de cette espece ne font rien où ces eaux ont été inutiles. »

Morton, Medecin Anglois, dans sa *Phthisiologia*, recommande les eaux minérales dans les maladies des poumons, aussi-bien que dans les cas où ils sont affectés de tumeurs stéatomateuses accompagnées d'une chaleur hectique.

Voici ses termes:

« J'ai vu depuis plusieurs années que j'exerce la Medecine, un grand nombre de phthisiques qui ont recouvré l'appétit & les forces, qui ont été délivrés de la toux & de la fievre qui les minoit, dont la respiration est devenue plus libre, & qui ont été parfaitement guéris, à l'aide des eaux dont je parle. »

Bien que je n'aie point dessein de prescrire les eaux minérales fortes dans les maladies qui proviennent d'une solution de continuité dans les poumons, surtout lorsqu'elle est considérable, j'ose cependant assurer sur l'expérience que j'en ai faite, que les eaux minérales douces qui contiennent beaucoup de sel alcali, telles que celles de Seltz & de Carlesbade, étant mêlées avec du lait de chevre ou d'ânesse, procurent un soulagement considérable, non-seulement dans les toux chroniques & obstinées, qui sont accompagnées d'une oppression douloureuse d'estomac, de la difficulté de respirer, d'une fievre hectique lente & d'une consomption, mais encore dans la suppuration des poumons aussi-bien que dans la véritable *phthisie*; car à l'aide de ce mélange le lait devient plus efficace & plus propre pour dissoudre la matiere visqueuse & ténace, pour lever l'obstruction des vaisseaux capillaires, & pour déterger les ulceres. Mais ce mélange n'est jamais plus avantageux que dans les cas où ces sortes d'affections des poumons sont entretenues par des maladies hypocondriaques, scorbutiques, arthritiques ou calculeuses, comme cela n'est que trop fréquent.

Cette méthode de corriger le lait en le mêlant avec différentes choses a été non-seulement connue, mais encore pratiquée par les Medecins de l'antiquité. De-là vient qu'Hippocrate, Trallien, Aétius & Arétée, prescrivent souvent le lait coupé aux phthisiques; ou l'hydromel mêlé avec du lait, auquel Hippocrate, *Lib. II. de Diæta*, attribue la vertu d'humecter les poumons, d'appaiser la toux, de procurer l'expectoration de la salive & de provoquer l'urine. Le fameux Spon, *Aphorism. novis*, *Sect.* 5. *Aphorism.* 99. recommande non-seulement l'usage externe & interne de l'eau de chaux pour la guérison de la lepre & de la gratelle, mais encore le mélange de cette eau avec le lait de la maniere suivante.

« Au reste, dit-il, cette eau mêlée avec du lait ou du petit-lait, produit des effets surprenans dans les ulceres internes, les diarrhées & les dyssenteries, ainsi que je l'ai appris de Declosure, Medecin Gascon. »

J'approuve d'autant plus cette méthode, que j'ai toujours éprouvé l'efficacité du lait mêlé avec les eaux de Seltz dans les dyssenteries, accompagnées de l'ulcération des intestins.

Voyons quels sont les autres remedes avec lesquels on peut commodément mêler le lait.

Les Medecins aussi-bien que le menu peuple, vantent beaucoup les infusions & les décoctions préparées avec des herbes vulnéraires & pectorales pour les maladies violentes des poumons, de même que pour la *phthisie* confirmée. Les plantes qu'on estime le plus pour cet effet, sont la grande consoude, avec sa racine, la consoude sarazine, le pas-d'âne, le plantain aigu, la pulmonaire tachetée, la sanicle, la scolopendre, la scabieuse, la véronique, l'aigremoine, le liere rampant, le marrube blanc, la mille-feuille avec ses sommités, le mille-pertuis avec ses fleurs, les roses & autres semblables, qu'on doit faire bouillir dans de la biere douce ou dans de l'eau avec des figues, du miel & des semences de fenouil & d'anis étoilé. On a plusieurs exemples des bons effets que ces remedes ont produits dans la *phthisie*, & ils n'ont rien qui doive surprendre, puisque lorsqu'il n'y a qu'un simple abscès, sans dureté skirrheuse ou concrétion polypeuse, ils contribuent beaucoup à la consolidation des parties affectées. Il faut cependant avouer que ces sortes de décoctions, en conséquence de leur qualité astringente, produisent souvent de très-mauvais effets, surtout lorsque les poumons sont affectés dès le commencement de la maladie de tubercules durs, ou lorsqu'on s'en sert à contre-tems pour faire cesser un crachement de sang; car par ce moyen le sang épanché se coagule aisément & il se forme des obstructions dans les vaisseaux capillaires: de sorte qu'il survient une plus grande stagnation de sang & d'humeurs dans les poumons, circonstance qui suffit pour occasionner la *phthisie*. Mais il est aisé de prévenir ces mauvais effets en mêlant ces infusions & ces décoctions avec portion égale ou moitié de lait, ce qui suffit pour diminuer leur astringence & les rendre propres pour corriger l'acrimonie des humeurs.

Supposé qu'on veuille débarrasser les premieres voies des impuretés qu'elles contiennent, on peut faire infuser des feuilles de sené, de la rhubarbe, & de la manne avec du lait pur ou coupé, ou mêlé avec des eaux minérales tempérées, parce qu'autrement les purgatifs les plus doux nuisent aisément aux phthisiques, surtout à ceux qui sont d'une habitude délicate. J'ai encore observé, surtout lorsqu'il se trouve une grande quantité d'impuretés acides dans les premieres voies, qu'une dragme ou deux de magnesie, qui n'est autre chose qu'une fleur extremement subtile de chaux vive lavée, mêlée avec quelques onces de lait de chevre, est un purgatif aussi sûr qu'efficace.

Les Anciens se sont servis avec succès de leurs différens diacods, dont les principaux étoient composés avec le suc & les semences de pavot, pour appaiser les toux dont la violence épuise les forces & empêche le sommeil, pour corriger l'acrimonie des humeurs & pour relâcher les parties contractées. Les Modernes employent pour le même effet les pilules de

cynoglosse & celles de storax, qui produisent leur effet en petite dose. Mais tous ces remedes ont beaucoup plus d'efficacité quand on les prend, en se mettant au lit, dans un verre de lait. Il convient aussi quelquefois lorsque les humeurs affluent en trop grande quantité dans la poitrine, & que l'opiniâtreté d'une toux phthisique donne lieu de craindre la corruption, d'user modérément des remedes qui ont la vertu d'exciter l'urine, afin de détourner les humeurs de la poitrine. On peut satisfaire à cette indication avec le lait & le petit lait, dont on augmente la vertu diurétique en faisant infuser dedans des semences de céleri, de persil, de daucus de Crete, de gremil & de violettes, après les avoir pilées toutes ensembles.

Outre les remedes dont on vient de parler, il y en a une infinité d'autres qui sont extremement salutaires, non-seulement pour déterger, mais encore pour consolider les ulceres des poumons qui constituent la *phthisie*. Les plus considérables & les plus célebres sont les baumes pectoraux & vulnéraires, dont on trouve un très-grand nombre dans les boutiques; mais dont nous n'indiquerons que ceux qui ont été inventés par les Medecins les plus célebres. Le meilleur & celui qu'on estime à juste titre, est le baume de Meibomius qu'on prépare de la maniere suivante.

Prenez *de vieille huile de millepertuis, deux onces;*
*de blanc de baleine, six dragmes;*
*de térébenthine de Venise, trois dragmes;*
*de sang de dragon, une dragme;*
*de laudanum opiatum, six grains.*

Mêlez & donnez à la dose une ou deux dragmes.

Le baume suivant n'est pas moins efficace.

Prenez *d'huile d'amandes douces, deux onces;*
*de fleurs de soufre sublimées avec la chaux vive, deux dragmes;*

Faites cuire ces drogues à petit feu.

Ajoutez-y *de baume de copaü, une dragme;*
*de blanc de baleine, & de cire,* } *de chaq. demi-once;*
*d'extrait de safran, demi-dragme;*
*d'huile d'anis, de fenouil, & de macis,* } *de chaq. dix gouttes.*

Voici un autre baume qui satisfait à la même indication.

Prenez *de bon miel de Prusse, & de diacod de montagnes,* } *de chaque une once;*
*d'essence aqueuse de myrrhe épaissie, demi-once;*
*de fleurs de soufre, & d'extrait de sommités de mille-feuille,* } *de chaq. deux dragmes;*
*d'extrait de safran, demi-dragme;*
*d'huile de macis, & de sassafras,* } *de chaq. huit gouttes.*

On ne sauroit donner ces baumes dans un véhicule plus convenable qu'une quantité suffisante de lait d'ânesse, de chevre, ou de vache.

Après avoir parlé de la méthode curative dont il convient d'user dans la *phthisie*, nous allons traiter de la palliative, à l'aide de laquelle on tâche de délivrer les phthisiques des symptomes terribles & déplorables dont ils sont affligés, & de prolonger leur vie aussi loin qu'il est possible. Cette méthode a lieu, principalement à l'égard des malades dont une chaleur violente consume insensiblement les chairs & les forces, chaleur qui est ordinairement excitée par une matiere purulente qui se mêle avec le sang, & le jette dans une fermentation qui augmente son acreté & sa qualité saline. Rien n'est donc plus efficace pour éteindre cette chaleur extraordinaire, & corriger l'acrimonie des humeurs, que d'user de lait de femme, ou d'ânesse en doses convenables, & d'en seconder les effets au moyen d'un bon régime. On peut satisfaire à la même indication par l'usage fréquent & réitéré des émulsions des quatre semences froides & de pavot blanc, des décoctions d'orge ou de corne de cerf, de l'eau-rose, de celles de lis des vallées & de cerises noires, & du julep rosat. On augmentera l'efficacité de ces remedes en les donnant avec des poudres nitreuses tempérées qui produisent de très-bons effets au commencement de la *phthisie*. On peut préparer ces poudres de la maniere suivante:

Prenez *de nacre de perle, & de pierre d'écrevisses,* } *de chaq. deux dragmes;*
*de nitre dépuré, une dragme;*
*d'huile distilée de macis, quatre gouttes.*

Mêlez & donnez à la dose d'une dragme.

Les bains d'eau douce mêlée avec une quantité suffisante de lait de vache & de nitre dépuré, sont aussi très-propres pour appaiser la violence des spasmes; car ils relâchent & humectent les parties qui sont seches & contractées, ils appaisent la toux, ils diminuent la chaleur, ils rendent le sommeil plus doux & plus paisible, & par là ils sont quelquefois extremement salutaires dans la méthode curative.

Lorsque les poumons sont affectés d'un ulcere calleux & invétéré, & que l'expectoration journaliere d'une salive purulente épuise considérablement les chairs & les forces, on doit travailler à corriger la dyscrase saline & acre du sang & des humeurs, pour empêcher que les poumons ne s'ulcerent davantage; à quoi l'on satisfait parfaitement avec les infusions tempérées de liere rampant, de costus, de cerfeuil, de véronique, de scabieuse, de tussilage & de pulmonaire: mais il faut en user long-tems & souvent. A l'égard des personnes qui ont beaucoup de sérosité & qui sont sujettes aux catarrhes, supposé que la maladie soit occasionnée & entretenue par une grande quantité d'humeurs qui se jettent sur la poitrine, elles useront pour boisson ordinaire d'une décoction de squine & de sandal rouge, préparée avec des raisins secs, ce qui est une boisson dont les Auteurs font un très-grand cas.

On ne doit rien négliger dans un pareil cas pour entretenir le ton des poumons; & c'est à quoi l'on satisfait parfaitement avec le sucre rosat qu'on donnera fréquemment au malade dans la décoction précédente.

Ce remede, tout simple qu'il est, a été connu des Arabes & surtout d'Avicenne, & quelques modernes assurent qu'il suffit seul pour appaiser & même pour guérir radicalement la *phthisie*. Voyez Zacutus Lusitanus, *Prax. Admir. Lib. I. Obs.* 139. *& M. N. C. Decad.* 2. *An. Obs.* 19. & Sylvaticus, *in Consil.*

Examinons maintenant la méthode préservative, laquelle consiste à garantir de la *phthisie* ceux qui y sont disposés par la nature, l'âge, l'habitude ou le mauvais régime, en détruisant de bonne heure les causes qui peuvent la produire, en la guérissant ou arrêtant ses progrès lorsqu'elle est déja confirmée. Nous avons déja suffisamment montré que les personnes d'un tempérament sanguin & colérique, & d'une corpulence fluette, sont sujettes depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de trente-quatre, à une *phthisie* ou crachement de pus, accompagné d'une toux violente & d'une difficulté de respirer, laquelle est produite par un crachement de sang, qui revient encore fort souvent; & pour lors la principale intention du Medecin doit être d'arrêter ce crachement de sang, ou du moins

moins de le diminuer si fort qu'il ne puisse plus dégénérer en *phthisie*.

La saignée est le remede le plus sûr & le plus efficace qu'on puisse employer pour arrêter le crachement de sang dont nous parlons, mais il faut la réitérer à propos jusqu'à ce qu'elle ait produit son effet. Cela est confirmé non-seulement par l'expérience, mais encore par le témoignage des plus fameux Medecins.

Boerhaave nous apprend, *Praxis Medica*, « que pour « guérir une personne naturellement disposée à la « *phthisie*, il faut empêcher qu'il ne survienne un cra« chement de sang, parce qu'autrement tous les re« medes deviennent inutiles. Il faut donc la saigner « deux ou trois fois vers l'âge de dix-sept ans, la fai« re souvent aller en voiture ou à cheval, & persister « dans cette méthode jusqu'à ce qu'elle ait vingt-cinq « ans. Je connois une famille dont le pere, la mere & « tous les enfans sont morts hectiques, à l'exception « d'un seul que j'ai sauvé par cette méthode. Il joüit « aujourd'hui de la santé la plus parfaite, bien qu'il « ait cinquante ans passés, & il n'y a point d'apparence « qu'il devienne jamais hectique, puisque son âge excede « celui qu'Hippocrate prétend être sujet à la *phthisie*. »

Il faut outre la saignée être extremement modéré à l'égard des choses non naturelles, & pour cet effet il convient que ces sortes de malades soient en garde contre toutes sortes de passions, qu'ils s'abstiennent de tout exercice violent, de l'usage des liqueurs spiritueuses & de tout ce qui peut jetter le sang dans un orgasme. Comme le crachement de sang, quand on le traite mal à propos avec de forts astringens, dégénere aisément en *phthisie*, il faut s'abstenir de ces sortes de remedes comme d'un poison. Il vaut mieux dans un pareil cas user de lait & d'eau pour boisson ordinaire, de légers laxatifs préparés avec la manne & le séné, de poudres propres à calmer la fermentation du sang, comme sont celles qui sont composées avec des coquillages, la nacre de perle, les pierres d'écrevisses & le nitre, auxquelles on peut commodément joindre les décoctions & les infusions dont on a parlé ci dessus.

Mais rien n'est plus efficace pour prévenir la *phthisie*, ou la guérir lorsqu'elle a commencé, qu'un régime convenable.

Voici celui que Celse, *Lib. III. cap.* 22. prescrit dans un pareil cas.

« Il faut attaquer la *phthisie* avec des remedes convena« bles dès qu'elle commence. Si les forces du malade « le permettent, il doit entreprendre un yoyage de « long cours, & passer d'un air rare dans un autre plus « dense; car rien n'est plus salutaire qu'un pareil chan« gement d'atmosphere. Il convient dans ce cas que « ceux qui tombent malades en Italie aillent par « mer à Alexandrie: & supposé que quelques circons« tances les empêche de s'embarquer, on les trans« portera dans leurs lits, ou de quelque autre maniere « que ce soit. Ils doivent aussi renoncer à toutes sor« sortes d'affaires, & à tout ce qui peut les inquié« ter; se livrer au sommeil le plus long-tems qu'ils « pourront, & se garantir des fluxions, de peur qu'a« près avoir reçu quelque soulagement, ils ne tom« bent dans un état plus fâcheux que le précédent. Il « leur convient, pour cet effet, de se garantir de tout « ce qui peut engendrer des crudités, de l'influence « du soleil & de la rigueur du froid. Ils doivent tenir « leur bouche & leur gorge couvertes, appaiser la « toux qui les tourmente avec des remedes convena« bles; & n'avoir d'autre boisson que l'eau ou le lait. »

C'est avec raison que Celse recommande l'exercice & le choix de l'air dans le régime qu'il prescrit aux phthisiques. Sydenham est à peu près du même sentiment que lui, & il assure avoir garanti & guéri un grand nombre de personnes de la *phthisie* au moyen de l'exercice du cheval. Il est encore persuadé que le choix de l'air n'est pas d'une petite importance dans le cas dont il s'agit.

« Les phthisiques, dit-il, guérissent plutôt à la campa« gne qu'à la ville, parce que l'air de la premiere pur« ge leurs poumons, & contribue davantage à leur gué« rison qu'aucun autre remede. »

Il ne faut pour être convaincu de cette vérité, que faire attention à ce qui se passe en Hollande & en Angleterre, où parmi le grand nombre de personnes qui meurent de la *phthisie*, il y en a la moitié en qui elle est occasionnée par un crachement de sang. On ne peut certainement attribuer cette circonstance qu'à la grossiereté des alimens dont usent les habitans, à la viande, au poisson, aux ragouts dont ils se gorgent & qui engendrent un chyle & un sang remplis de crudités, lesquels croupissant aisément dans les poumons disposent à la *phthisie*. Mais je crois qu'on doit principalement attribuer cette maladie à l'impureté de l'air, qui est imprégné d'une fumée qui desseche les glandes & les tuniques bronchiales, aussi-bien que les ramifications capillaires de la trachée-artere, & qui occasionne par la suite une consomption de poumons. Cette maladie est encore souvent produite par la froideur de l'air aussi-bien que par les vents du Nord, qui nuisent presque toujours aux poumons, surtout à ceux des vieillards & des personnes qui ont de la disposition à la *phthisie*; aussi remarque-t'on que ces deux causes détruisent un grand nombre de personnes. Mais rien n'est plus préjudiciable que de marcher ou courir le visage tourné contre un pareil vent; je lui ai vu souvent produire des abscès dans les poumons des hommes & des chevaux.

S'il est une maladie qui demande un régime exact & un usage circonspect des remedes, c'est sans contredit la *phthisie*, dans laquelle on trouve une si grande contre-indication des remedes, qu'à moins que d'y faire attention, le Medecin peut aisément tomber dans l'erreur, & nuire au malade au lieu de le soulager. Par exemple, on ne peut faciliter l'expectoration qu'au moyen des sirops pectoraux, doux & onctueux, des substances incrassantes & des préparations de miel. Cependant l'usage immodéré de ces sortes de remedes détruit non seulement le ton des poumons, mais encore celui de l'estomac, & produit par ce moyen une plus grande quantité de crudités, & une plus grande congestion d'humeurs dans la poitrine. La chaleur lente, consomptive & hectique demande des délayans, des liqueurs humectantes & du lait: cependant ces remedes attirent les humeurs dans la poitrine, dans la toux humide. Les ulceres sales & putrides exigent qu'on emploie des remedes balsamiques & résineux, tels que la myrrhe, la térébenthine de Venise, les baumes de Copaü & du Pérou, & autres baumes consolidans & vulnéraires; on n'ignore pas cependant qu'ils produisent pour l'ordinaire de très-mauvais effets en augmentant la chaleur & le mouvement intestin des fluides.

On trouve la même difficulté dans ces mouvemens incommodes & presque convulsifs de la poitrine que l'acrimonie des humeurs excite dans les toux opiniâtres & continues; car on ne sauroit les appaiser qu'avec des anodyns, des préparations de pavots, des substances oléagineuses & somniferes; & cependant il est certain que l'usage fréquent de ces sortes de remedes détruit les forces à un point extraordinaire. La substance vasculeuse des poumons, corrodée, dissoute & ulcérée demande des remedes consolidans & médiocrement astringens: mais comme ces remedes retiennent dans l'habitude du corps les humeurs épanchées qui auroient dû être évacuées, & suppriment l'expectoration, ils ne font que rendre la corruption beaucoup plus grande. De plus, il est besoin pour consolider les ulceres, d'empêcher

que les humeurs se jettent sur la partie affectée, de quoi l'on vient à bout avec des substances vulnéraires, des décoctions des bois & des poudres composées avec le bol d'Armenie, la terre sigillée & la pierre hématite; mais lorsque les poumons sont affectés de tubercules, de skirrhes & de concrétions tophacées, ces sortes de remedes ne font que les augmenter. Rien n'est plus efficace que les poudres nitreuses pour éteindre la chaleur hectique; mais il s'en faut beaucoup qu'elles produisent toujours l'effet qu'on souhaite, puisqu'elles deviennent aisément purgatives & diminuent la force systaltique de l'estomac & des intestins. Le lait est encore d'une efficacité singuliere dans la cure de ces maladies; cependant j'ai souvent observé qu'il est nuisible aux jeunes gens d'une habitude pléthorique en qui la *phthisie* a commencé, qui ont une fievre lente & beaucoup de crudités acides.

La saignée est extremement salutaire, non-seulement pour la cure de la *phthisie* qui ne fait que commencer, mais encore pour en garantir les jeunes gens; elle ne vaut rien cependant pour satisfaire à l'indication curative, lorsque les forces ont été épuisées par la maladie & la chaleur, à moins peut-être qu'on se contente de tirer au malade une once ou une once & demie de sang pour dégager les vaisseaux. Les purgatifs drastiques, tels que les préparations d'aloès, de scammonée & d'hellébore, & surtout les émétiques, sont extremement préjudiciables, non-seulement parce qu'ils épuisent les forces, mais encore parce qu'ils dissipent l'humidité tempérée du corps: lorsqu'il est question de détourner les humeurs de la poitrine & de les évacuer par bas, on en vient plus commodément à bout avec des laxatifs préparés avec la manne, les tamarins, la rhubarbe, l'agaric & les feuilles de séné. Supposé que ces remedes ne suffisent pas, étant donnés en petites doses pour diminuer la plénitude des humeurs, ou qu'il s'agisse d'atténuer & d'évacuer les humeurs visqueuses & grossieres qui obstruent les vaisseaux capillaires, on peut leur substituer les pilules de succin de Craton, ou celles que l'on prépare avec la gomme ammoniaque, le safran, le mercure doux, l'extrait de rhubarbe & l'aloès.

Les plus fameux Medecins, tant anciens que modernes, recommandent le mouvement & l'exercice, surtout celui du cheval, comme un remede excellent pour la cure de la *phthisie* & de l'hectisie. Mais lorsque la maladie commence & que le sujet est jeune & d'une habitude pléthorique, il fait souvent plus de mal que de bien, à cause qu'il excite le crachement de sang. Il ne vaut rien non plus lorsque les poumons sont extremement offensés & qu'on y soupçonne une vomique, puisque le mouvement rapide du cheval & de la voiture suffit pour occasionner une inflammation violente. Il en est tout autrement dans les consomptions hypocondriaques, dans lesquelles un exercice modéré & souvent réitéré est extremement salutaire.

L'air est d'autant plus salutaire aux phthisiques, qu'il est plus tempéré, plus pur & plus serein, car l'humidité de l'atmosphere nuit extremement aux poumons, qui se trouvent déja relâchés, enflés & engorgés. Il convient encore d'imprégner l'air qui environne les malades avec les particules balsamiques qui s'élevent des fumigations de mastic & d'ambre, ou de communiquer cette qualité à l'air qu'ils respirent, en leur faisant tenir dans la bouche un morceau de bonne myrrhe jusqu'à ce qu'elle soit fondue.

Puisque l'ulcération phthisique est souvent produite par un catarrhe salin ou par une certaine matiere acre & caustique qui se jette des autres parties sur les poumons, on peut, pour l'en détourner & l'évacuer, se servir avec autant de sureté que d'avantage, du cautere actuel, dont l'application entre les omoplates & sur la nuque du cou a prévenu, ainsi qu'on peut voir dans Riviere, *Obs. Cent. II. Obs.* 67. 78. *Cent. Obs.* 92. & dans Schenkius, *Obs.* 56. une *phthisie* imminente.

Pour instituer plus efficacement la cure d'une *phthisie* par le lait, soit seul ou mêlé avec les eaux minérales, il faut observer les précautions suivantes.

1. On examinera soigneusement si l'estomac est assez fort pour digérer & chasser de nouveau cette espece de remede.
2. Il convient avant de faire usage du lait, de débarrasser les premieres voies des humeurs visqueuses & acides qu'elles contiennent, à quoi l'on satisfait parfaitement par une infusion laxative de manne, dont on augmente la vertu avec une suffisante quantité de tartre.
3. Il faut dès les premiers jours boire tous les matins vers les six ou sept heures, & tous les après-midi vers les cinq heures, six ou huit onces de lait de femme ou d'ânesse, & augmenter ensuite successivement cette quantité.
4. Après avoir pris le lait pendant six ou huit jours de la maniere que je viens de dire, on prendra un léger laxatif propre à évacuer les impuretés, & on le réitérera tous les cinq jours.
5. Le malade s'abstiendra du vin & de toutes les liqueurs faites avec du malt, & usera pour boisson ordinaire de tisanes d'orge, de corne de cerf & d'écorce de citron. On lui interdira tous les alimens qui se digerent difficilement, & qui engendrent de mauvais sucs; & on leur substituera les bouillons de tortue, d'écrevisses, de veau, de volaille, dans lesquels on fera entrer de la laitue & de la chicorée.
6. Il convient, pour augmenter la force concoctive de l'estomac, qui est extremement languissante dans la *phthisie*, de donner au malade entre les repas quelque élixir balsamique, pectoral & stomachique, tel qu'est celui qui est fait avec la myrrhe, le safran, la muscade, l'écorce d'orange, le trefle de marais, & la racine de réglisse.

Rien n'est meilleur dans les sueurs excessives & colliquatives qui épuisent les forces de ceux qui sont affligés de maladies phthisiques & hectiques, que de joindre à l'usage du petit lait & des émulsions, celui de l'a confection d'hyacinthe, qu'on mêlera avec quelque peu de nitre & demi-grain de *laudanum opiatum.*

Supposé que la violence de la toux, qui jette la masse du sang & des humeurs dans une agitation excessive, occasionne une sueur trop copieuse, on pourra donner au malade quelque opiat corrigé, telle que les pilules de storax ou celles de Vildegans, avec quelque poudre tempérante, qui en appaisant la toux, diminuera aussi les sueurs. S'il arrivoit que cette sueur fût occasionnée non-seulement par la toux, mais encore par la chaleur colliquative du sang, il faudroit, suivant le conseil de Morton & de Pitcarn, donner le quinquina au malade avec un grain de *laudanum opiatum.* HOFFMAN.

Si les poumons sont tellement rongés par un ulcere que toute l'habitude du corps en soit consumée, on appelle ce mal *phthisie pulmonaire.*

L'origine de cet ulcere se déduit de toute cause qui peut tellement arrêter le sang dans les poumons, qu'il soit contraint de se convertir en matiere purulente.

Ces causes peuvent se réduire,

1. A cette constitution du corps, qui fait qu'elles produisent d'abord l'hémoptysie, & ensuite un ulcere dans l'endroit rongé. Cette habitude ou tempérament du corps, consiste, 1. dans la délicatesse des vaisseaux artériels, & dans l'impétuosité d'un sang un peu acre. On le connoît par la délicatesse des petits vaisseaux, aussi-bien que par celle de tout le corps, la longueur du cou, le peu de capacité de la poitrine, l'affaissement des épaules; par la rougeur, la ténuité, l'acreté & la chaleur du sang; par la blancheur & la rougeur du visage; par la transparence de la peau, la vivacité du tempérament, la maturité & la subtilité de l'esprit. 2. Par cette débilité des visceres, qui fait que les alimens que

l'on prend, étant naturellement trop ténaces, donnent lieu à des obstructions, se corrompent, & acquierent une acrimonie qui ulcere les vaisseaux déja corrodés ensuite d'un crachement de sang. La foiblesse des vaisseaux se manifeste par une petite fievre légere, & une petite toux seche; par une grande chaleur, par la rougeur des levres, de la bouche, des joues, qui augmente vers le tems qu'il entre de nouveau chyle dans le sang; par la grande disposition que l'on a à suer en dormant; par la foiblesse & la difficulté qu'on a de respirer, pour peu qu'on se donne du mouvement. 3. Il se forme à l'âge que les vaisseaux ne croissent plus, & résistent par ce moyen à l'effort que font les fluides pour les distendre, tandis que le sang augmente en quantité, en impétuosité & en acrimonie, il survient donc entre seize & trente-six ans, & de meilleure heure dans les filles que dans les garçons, parce que les premieres sont plutôt formées. 4. Il vient d'une disposition héréditaire.

Ce que l'on a dit au mot *Fibra*, comparé avec les circonstances que nous venons de rapporter, suffit pour expliquer, assurer & prognostiquer la nature, les causes & les effets de l'hémoptysie, qui est causée & accélérée,

1. Par la suppression de toutes les évacuations ordinaires, surtout du sang, comme du flux hémorrhoïdal des menstrues ou des vuidanges, du saignement de nez, le défaut de saignée à laquelle on est accoutumé, surtout dans les personnes d'un tempérament pléthorique, ou à qui on a coupé quelque membre.
2. Par tout état violent des poumons produit par la toux, les cris, le chant, la course, de grands efforts; par la colere, par une blessure quelconque, occasionnée par quelque cause que ce soit.
3. Par des alimens acres, salins, aromatiques; par une boisson semblable, par le régime, par quelque autre maladie propre à augmenter la quantité, l'acrimonie, la vélocité, la raréfaction & la chaleur du sang. De-là vient que ces symptomes sont si fréquens après les fievres aiguës, la peste, la petite vérole & le scorbut.

Ce mal commence accompagné d'une douleur légere, d'une chaleur modique & d'une oppression de poitrine; le sang qui sort du poumon est ordinairement rouge, vermeil & écumeux, plein de petites fibres, de membranes des vaisseaux artériels, veineux & bronchiaux: il sort avec toux & bruit ou râlement des poumons. Le pouls est mou, foible & ondoyant; la respiration est difficile, & tout cela est précédé d'un gout de sel dans la bouche.

On le guerit,

1. Par une copieuse saignée, réitérée de trois jours en trois jours jusqu'à quatre fois, jusqu'à ce que la croûte inflammatoire ait entierement disparu.
2. Par le long usage des médicamens rafraîchissans, incrassans, styptiques, adoucissans, auxquels il est bon de mêler quelquefois les plus doux balsamiques.
3. Par les six choses non-naturelles, tellement dirigées, qu'elles soient contraires aux causes que nous avons déja rapportées, surtout par un régime modéré & l'usage d'alimens doux, au nombre desquels on peut mettre le lait.
4. En corrigeant la nature propre de la cause ou maladie particuliere qui l'a produit.

Lorsqu'on a été guéri d'un crachement de sang, il faut pendant quelques années se faire tirer du sang tous les six mois, en diminuant cependant peu à peu la quantité de sang à chaque saignée.

Mais si parce que le mal est grand, si pour avoir employé mal-à-propos les styptiques, ou négligé la méthode que nous avons indiquée, il succede au crachement de sang une difficulté de respirer qui augmente sans cesse, un frisson vague, une chaleur avec rougeur aux joues, une toux seche, une fievre hectique légere, une soif extraordinaire, une foiblesse & un sentiment de pesanteur dans la poitrine; c'est une preuve que les levres de la plaie d'où le sang sortoit se sont déja réunies, & que le sang desséché forme une croûte sous laquelle la matiere se change en pus, & forme par son amas une vomique enkystée, laquelle venant à crever, produit un ulcere ouvert dans les poumons.

Cet amas de pus, outre les causes dont on a parlé, vient encore de quelque péripneumonie qui a dégénéré en apostume; ce que l'on connoît par les signes que nous avons indiqués au mot *Péripneumonia*.

De plus, l'empyeme peut ronger, fondre & consumer les poumons; ce qui produit la même maladie que celle qu'occasionne l'ulcere formé dans sa substance: on le connoît par les signes que nous avons indiqués au mot *Empyema*.

On voit par là quels sont les signes qui font connoître l'ulcere du poumon, lors même qu'il est caché, & par conséquent combien il peut y avoir de différentes especes de *phthisies* ou de consomption.

Les effets de l'ulcere pulmonaire déja formé, mais occulte, que l'on appelle communément *vomique*, sont à peu près ceux-ci: l'acrimonie, la quantité & la putréfaction du pus augmentent tous les jours; la membrane qui l'envoppe se dilate, se corrode & se macere; les vaisseaux sanguins & bronchiaux se convertissent en pus; la substance entiere des poumons, ou du moins celle d'un de ses lobes, se change en une matiere purulente; le malade est affligé d'une toux seche continuelle, dans laquelle il ne sort que les crachats qui se détachent par les seules secousses qu'elle occasionne; le sang qui abonde dans l'ulcere se convertit en pus; la vomique qui s'est formée dans les poumons, augmente, & s'ouvre enfin dans le tuyau du larynx. Il se fait quelquefois une sécrétion suffocante de pus qui occasionne une toux continuelle & des crachats abondans qui se précipitent au fond de l'eau: ces crachats sont épais, doux, gras, fétides, blancs, rouges, jaunes, livides, cendrés, mêlés de différentes matieres, & rendent, lorsqu'on les met sur les charbons, la même odeur qu'une viande rôtie fétide. La vomique s'ouvre dans la cavité de la poitrine; ce qui rend la respiration extremement difficile, & occasionne les symptomes de l'empyeme. La respiration devient difficile; le sang & le chyle se changent en pus, le suc nourricier se perd tout-à-fait, & sa préparation est interrompue; les solides sont presque entierement consumés, il survient une fievre hectique, accompagnée d'un pouls foible & languissant; une chaleur vive s'empare des parties supérieures avec rougeur aux joues, le malade a une face Hippocratique; il ressent une anxiété inexprimable, surtout vers le soir, une soif extraordinaire; il sue abondamment pendant la nuit. Il lui vient des pustules rouges sur le visage; ses piés & ses mains s'enflent; il est extremement foible, il a la voix rauque, les cheveux lui tombent; il sent des demangeaisons par tout le corps, qui se couvre de pustules aqueuses; il est tourmenté de tranchées, & d'une diarrhée continuelle qui épuise ses forces; ses selles sont jaunes fétides, purulentes & cadavéreuses; l'expectoration cesse, & le malade meurt.

D'où l'on peut déduire les regles suivantes.

1. La *phthisie* héréditaire est la plus mauvaise de toutes, & on ne peut la guérir qu'en prévenant le crachement de sang.
2. Celle qui vient d'un crachement de sang, produit par une cause externe sans vice interne préexistant, toutes choses égales, est la moins dangereuse.
3. La *phthisie* dans laquelle la vomique se rompt tout-à-coup, & dans laquelle on crache un pus blanc, cuit, dont la quantité répond à l'ulcere, sans soif, avec appétit, bonne digestion, sécrétion, excrétion, est à la

vérité difficile à guérir : mais cependant elle n'eſt pas abſolument incurable.

4. La *phthiſie* qui naît de l'empyeme, eſt incurable.
5. Quand les crachats ſont peſans, ſolides, de mauvaiſe odeur, doux & accompagnés des ſymptomes que nous avons décrits, il n'y a plus d'eſpérance.

Lorſqu'il s'eſt déja formé une vomique dans le poumon, l'indication médicale eſt de la faire venir ſur le champ à maturité & de la rompre ; & c'eſt ce dont on vient à bout par l'uſage du lait, l'exercice du cheval, les vapeurs tiedes, & les remedes expectorans.

Lorſqu'elle eſt crevée, il faut,

1. Garantir le ſang de l'infection du pus.
2. Evacuer le pus de l'ulcere le plus promptement qu'il eſt poſſible, nettoyer & conſolider les levres.
3. Uſer d'alimens aiſés à digérer & propres à circuler avec le ſang, capables de nourrir le corps, & incapables d'engendrer de nouveau pus.

On ſatisfait à la premiere indication par l'uſage des médicamens d'une acidité, & d'une ſalure douce & agréable ; par des herbes vulnéraires, de doux balſamiques donnés long-tems, en toutes formes & en grandes doſes.

On ſatisfait à la ſeconde par des remedes liquides & diurétiques externes & internes ; par ceux qui ſont propres à exciter la toux ; par l'exercice du cheval, l'air de la campagne, qui eſt propre à hâter la ſortie du pus ; par des détergens & des balſamiques internes & externes, & enfin par des parégoriques conſolidans.

On remplit la troiſieme par des tiſanes, des bouillons & l'uſage du lait.

Quant à la cure palliative de ce mal, elle regarde principalement la toux, les oppreſſions & le flux de ventre.

On y remédie par la diete, des opiats prudemment adminiſtrés, & des liqueurs chaudes convenables.

Un ulcere au foie, à la rate, au pancréas, au méſentere, aux reins, à l'utérus, à la veſſie, peut produire la *phthiſie* comme celui des poumons ; de ſorte que le Medecin qui connoîtra les effets naturels de chaque viſcere, pourra aiſément puiſer dans les mêmes ſources les moyens de connoître & de prévenir les différentes eſpeces de *phthiſie*, leurs effets, leur curation radicale ou palliative. Boerhaave, *Aphor.*

Les Obſervations ſuivantes du Docteur Bennet, ſont aſſez importantes, pour mériter d'avoir place dans cet Ouvrage.

Sans m'arrêter ici à conſidérer cette humidité, qui, lorſqu'elle ſurabonde dans l'eſtomac, coule dans la bouche, ſans qu'on touſſe & qu'on crache, à l'aide de l'œſophage, & de la membrane qui lui eſt commune avec la langue, non plus que cette humeur qui ſuintant par les arteres capillaires du cerveau, auſſi-bien que par leurs tuniques, ſe jette ſur le palais, & s'écoule avec la même facilité, j'examinerai la nature de cette expectoration qui offenſe la poitrine. Elle n'eſt autre choſe qu'une portion de fluide qui, après s'être ſéparée du ſang, s'épanche dans la cavité de la poitrine, par les arteres pectorales, & ſe rend dans la bouche par la trachée-artere, au moyen de la contraction des poumons, pendant qu'on touſſe ou qu'on crache. Comme le ſang participe toujours à la nature des alimens dont on uſe, de même la matiere de cette excrétion eſt toujours conforme au ſang dont elle s'eſt ſéparée. On ne doutera point de la vérité de ce que j'avance, ſi l'on conſidere la maniere dont ſe fait cette excrétion, auſſi-bien que ſa quantité dans ceux qui ne ſont incommodés d'aucune fluxion du cerveau ſur la trachée-artere.

Toutes les fois qu'on uſe de remedes propres à purifier le ſang, encore qu'on néglige les pectoraux, la matiere de l'expectoration s'améliore à proportion que la maſſe du ſang eſt rectifiée. Par exemple, lorſque l'état & la couleur de la matiere ſont mauvais, ſi l'on excite des ſueurs capables de débarraſſer le ſang des impuretés qu'il contient, la matiere ſe reſſentira de la dépuration de ce fluide.

On ſait à n'en pouvoir douter, que l'artere pulmonaire, & ſes ramifications reçoivent les récrémens du ſang, & les verſent dans les branches de la trachée-artere : quelques-uns ſont plus ou moins affectés du ſéjour de cette matiere, ſuivant ſa nature & ſa quantité, & la rendent plutôt ou plûtard par l'expectoration, ſelon qu'elle eſt plus ou moins adhérente. Tous les ſujets n'ont pas les organes de la reſpiration également libres : les uns ſont tourmentés de la toux, ſans qu'il ſurvienne aucune expectoration, tandis que d'autres ſe débarraſſent de la matiere qui les incommode, à l'aide d'une toux légere. Cette matiere eſt tellement délayée avec l'ichor ou séroſité dans quelques-uns, que les poumons ont toute la peine du monde à s'en débarraſſer ; elle eſt ſi compacte dans quelques autres, qu'elle ne cede aux remedes qu'avec beaucoup de difficulté. Les uns, en conſéquence du relâchement des poumons, ne rendent que très-peu de matiere ; tandis que les autres en qui ces parties ont plus de fermeté & de chaleur, s'en débarraſſent ſans la moindre peine. Les uns ont le mouvement des poumons ſi libre, quand ils n'adherent point aux parties voiſines, que le moindre effort les délivre de cette matiere ; il s'en trouve d'autres au contraire en qui une plénitude ou contraction naturelle, ou accidentelle rend cette expectoration tout-à-fait impoſſible.

Dans l'expectoration, la matiere qui eſt logée vers les parties ſupérieures de la trachée-artere, s'évacue ſans qu'on faſſe le plus petit effort pour touſſer ou cracher ; il n'en eſt pas de même de celle qui eſt plus profondément ſituée.

On rend aiſément cette même matiere, quand elle eſt d'une conſiſtance modérée : mais on a toutes les peines du monde à s'en débarraſſer, lorſqu'elle eſt trop ténue, ou qu'elle forme des grumeaux extrêmement durs.

La Nature veille donc à ſa propre ſureté, lorſqu'elle fait enſorte que la matiere ſe ſépare du ſang dans les Phthiſiques d'un tempérament robuſte, & qu'elle fixe le tems de ſa formation & de ſon excrétion ; car on ne ſauroit en procurer l'évacuation lorſqu'elle eſt crue, au lieu qu'en mûriſſant, elle ſe diſpoſe à ſortir, & prend, pour ainſi dire, une figure proportionnée à la capacité des vaiſſeaux, par où elle doit paſſer. Ceux qui ſont accoutumés à cette eſpece d'expectoration, ſont ſous les directions ſalutaires de la Nature, & il ne s'agit plus que de les ſeconder : mais lorſque la matiere ne peut continuer ſon cours, ni ſuivre la route que la Nature lui a marquée, elle oblige à faire de plus grands efforts, & le traitement de ces ſortes de malades devient dans ce cas tout-à-fait difficile.

Quiconque entreprend de hâter l'expectoration de cette matiere, à l'aide d'un exercice violent, ou par des efforts anticipés pour cracher, ne fait que fatiguer inutilement les parties renfermées dans la poitrine ; au lieu que ſi on eût laiſſé agir la nature, elle n'eût pas manqué d'en procurer l'excrétion dans le tems marqué. Ceux qui crachent aiſément & copieuſement, ont bientôt les poumons débarraſſés du fardeau qui les opprimoit. L'expectoration eſt difficile & incommode lorſque la toux commence, mais tout devient aiſé par la ſuite, à meſure que la matiere approche de ſa maturité.

Les crachats blancs & écumeux ſont produits, ſelon moi, par une matiere ténue qui tombe ſur les poumons & ſur la gorge, & qui y eſt agitée ; car la fluxion qui provient d'un refroidiſſement de cerveau, eſt plus épaiſſe & moins blanche, à moins qu'on ne la garde, & qu'on ne l'agite quelque-tems dans la bouche ; elle eſt auſſi plus muqueuſe, & ne forme pas un ſi grand nombre de bulles, ce qui fait qu'elle n'offenſe preſque jamais les

poumons : mais je suis persuadé que l'écume qu'on y remarque ne provient que du mouvement des parties, de la chaleur & de son mélange avec l'air. Au reste, lorsque cette matiere est sans mélange, elle indique quelque exsudation interne occasionnée par une action des parties beaucoup plus forte qu'à l'ordinaire.

La salive devient plus écumeuse à mesure qu'on fait plus d'exercice, sur-tout dans ceux qui transpirent peu, & une preuve que le mouvement de la bouche & des poumons, contribue à la rendre telle, c'est que cette circonstance est ordinaire à ceux qui toussent ou crachent beaucoup.

Cette salive est extremement légere, & principalement composée d'une pellicule aqueuse remplie d'air.

La Nature a prescrit les mêmes lois aux plantes & aux animaux, & suivant Hippocrate, imprimé dans tous deux, l'acerbe, l'amer, le doux, le salé & toutes les autres différentes especes de saveurs. Le corps humain contient aussi des liqueurs insipides, & il en faut une certaine quantité pour délayer le sang : mais elles surchargent la constitution, quand elles sont trop abondantes, ou qu'elles viennent à s'extravaser, sur-tout lorsqu'elles se jettent sur certaines parties, comme peuvent être les organes de la respiration. Ces liqueurs insipides peuvent ou s'amasser dans les vaisseaux qui leur sont propres, ou s'y rendre après s'être acquittées des fonctions auxquelles la Nature les a destinées, de sorte qu'après avoir circulé avec le sang, elles viennent à s'épaissir dans les grandes cavités du corps. Les excrétions des humeurs douces, sont plus incommodes que dangereuses : mais celles qui ne passent pas directement dans la trachée-artere, sous une forme liquide, s'épaississent & acquierent une dureté qui rend leur sortie extremement difficile.

Une Dame âgée de quarante-sept ans, d'un tempérament replet, mais valétudinaire, & qui avoit tous les vaisseaux capillaires du foie, de la rate & du mésentere obstrués, étoit souvent affligée de frissons irréguliers accompagnés d'un froid dans l'une ou l'autre des parties du corps, comme si l'on eût versé de l'eau froide dessus. J'employai tous les remedes imaginables pour appaiser ces symptomes, sans pouvoir y réussir : mais ils cessoient d'eux-mêmes, dès qu'il survenoit un ptyalisme, ou une diarrhée. A la fin, pourtant, je vins à bout de la guérir tout-à-fait, à l'aide de quelques cathartiques, des bains chauds, & d'une diete seche & sévere.

Il y a plusieurs personnes en qui le froid, dont je viens de parler, disparoît à l'aide d'une lymphe ténue, qui, après s'être séparée du sang, se jette en abondance sur la trachée-artere : mais pour lors la salive devient épaisse & transparente, & on ne peut s'en débarrasser qu'avec de grands efforts. J'ai souvent observé que cette matiere obstrue considérablement la poitrine.

Les pleurétiques rendent pendant quelques jours une semblable salive, après que la matiere purulente a été expectorée ; & l'obstruction qu'elle cause dans les organes de la respiration, est d'autant moins considérable, qu'elle affecte davantage les autres vaisseaux, ou qu'elle se jette en plus grande quantité sur les intestins. Je crois que cette mucosité, est inégalement séparée du sang dans le rachitis, & je tiens pour certain que cette même mucosité venant à croupir dans l'urethre, & à obstruer le conduit urinaire, regorge dans l'estomac & les intestins, & occasionne des douleurs dans le dos, des vomissemens, des tranchées & une fausse ischurie. Il est bon d'observer que cette matiere visqueuse peut quelquefois interrompre la circulation du sang, lorsqu'elle vient à se loger dans les plus gros vaisseaux. J'en ai vû un exemple dans un enfant qui fut emporté au troisieme accès de fievre, à cause qu'elle avoit obstrué l'artere pulmonaire, celle à qui l'on donne le nom de veineuse. Enfin, lorsque ces matieres se jettent inégalement sur quelques parties extérieures, elles engendrent des tumeurs œdémateuses : mais quand elles s'emparent de toute l'habitude du corps, elles causent un œdeme universel, une leucophlegmatie, ou une anasarque, extremement difficiles à guérir.

Cette mucosité qui cause des obstructions opiniâtres dans les intestins, augmente dans les femmes ou dans les hommes d'un tempérament froid ; & même dans l'état de convalescence, lorsque la chaleur naturelle est éteinte, ou languit en conséquence de la longue durée de la maladie.

*Des crachats jaunes.*

Ces sortes de crachats tirent vraissemblablement leur origine du suc bilieux, le sang étant si fort affoibli avant la secrétion, qu'il perd à la fin toute sa saveur. Les sels acres forment des ulceres par érosion, & corrompent les corps en les pénétrant, les ouvrant & faisant enfler les parties ; j'ai toujours été persuadé que les sérosités du corps disposent à la putréfaction, en relâchant & ramollissant trop les parties : mais lorsqu'elles sont surchargées de sels, elles forment un ulcere interne compliqué, qu'on ne peut guérir qu'avec beaucoup de peine. Il n'est pas surprenant qu'un fluide qui est ténu, limpide & agréable, tandis qu'il circule dans les vaisseaux, prenne une couleur jaune ; car comme le sang qui le fournit perd sa couleur & sa consistance avant que de se distribuer dans les vaisseaux qui lui sont destinés ; de même la salive, qui n'est autre chose que son récrément, est changée par l'altération de la chaleur dans les parties par où elle passe, & ne conserve aucune des qualités qu'elle possédoit, tandis qu'elle circuloit avec le sang. Il est encore moins étonnant que la salive jaune perde sa saveur, puisqu'outre qu'elle se mêle avec la masse du sang, elle suinte encore à travers les substances charnues des parties & les pores des membranes ; car la substance qui constitue son amertume, est incapable de passer à travers des couloirs aussi déliés.

Toute la masse du sang est imprégnée de bile ou de particules ameres qui servent à le conserver. Cependant il n'est aucune partie de ce fluide dont l'amertume soit assez forte pour communiquer à l'aide de la langue & du palais une sensation considérable aux nerfs, si l'on en excepte cette partie qui se separe de la masse commune, laquelle a une amertume remarquable & s'évacue par haut dans les vomissemens violens, après être sortie du réservoir qui lui est naturellement destiné.

Le sang qui sort par l'ouverture de la veine paroît ordinairement chaud lorsqu'il vient à tomber sur la peau : il est pourtant vraissemblable que cette chaleur est douce & modérée tant que ce fluide circule dans les vaisseaux.

Je trouvai une fois dans un sujet que je disséquai, le cou de la vésicule du fiel rempli d'une matiere tophaceuse ; mais la vésicule étoit pleine d'une lymphe transparente qui avoit suinté à travers cette matiere, comme à travers un filtre extremement serré. Cette matiere épaissie ressembloit à de la semence de coriandre confite ; la lymphe étoit insipide & se coaguloit sur le feu en forme d'un mucilage tout-à-fait semblable au blanc d'œuf.

Ces excrétions jaunes ne sont produites que par la fermentation continuelle du sang, ou par une chaleur concentrée par le froid, ou par une corruption ou une plénitude ; & le Medecin peut aisément connoître toutes ces différentes causes par la nature des plaintes que forme le malade.

Il ne faut que voir le linge qu'un homme quitte pour être persuadé qu'il suinte quelque portion de cette humeur jaune à travers la peau des aisselles.

Jamais la substance ferme & charnue d'aucun des visceres ne donneroit au sang la couleur rouge qu'il a, si elle n'étoit secondée d'une chaleur convenable ; mais les crachats doivent leur consistance & les différentes variations qu'on apperçoit dans leur couleur, au sang,

& aux sucs des visceres aussi bien qu'aux alimens. Les crachats les plus ordinaires & les plus remarquables sont les bleuâtres, ceux de couleur de rouille & les noirâtres; & ces crachats ne sont point produits, comme plusieurs se l'imaginent, par les substances qui pénetrent dans les poumons dans le tems de l'inspiration, mais par un levain qui séjourne dans les visceres & les vaisseaux, qui se forme peut-être dans la rate qui est son principal laboratoire; & qui venant à passer dans le sang s'en separe à mesure qu'il circule avec lui. Je ne saurois croire qu'ils reçoivent leur couleur immédiatement au sortir des vaisseaux: mais comme il faut nécessairement qu'ils suintent à travers les visceres & les vaisseaux qui les reçoivent, & dans lesquels ils se condensent: c'est-là aussi qu'ils prennent leur couleur foncée. Bien que les degrés de chaleur ne soient point par eux-mêmes la cause efficiente de ces différentes couleurs, les crachats ne laissent pas d'être plus ou moins colorés, selon qu'elle augmente ou qu'elle diminue.

Exposez à la chaleur du soleil ou du feu une portion de salive bleuâtre, elle blanchira sur le champ, ce qui n'arriveroit point si cette couleur provenoit de son mélange avec quelques particules étrangeres. Cette espece de salive bleuâtre, autant que j'ai pu l'observer, n'est jamais d'une consistance ténue, mais toujours mucilagineuse.

Cette espece d'expectoration augmente à l'aide des choses qui rafraîchissent la poitrine, comme l'orge & les pommes: mais elle diminue par l'usage des remedes sudorifiques. Ceux dont la chaleur naturelle a été épuisée par une longue maladie crachent fort peu; il en est de même de ceux qui vivent sobrement, & qui font beaucoup d'exercice, qui ont l'estomac chaud, qui fument beaucoup, & qui sont sujets à la toux. D'où il paroît que la matiere de cette expectoration est formée par une chaleur plus douce, par une plus longue digestion, & par la température froide & flasque de la poitrine.

Je me souviens d'avoir vu un exemple de cette espece dans une femme de moyen âge qui étoit affligée d'un catarrhe violent, & dont la tête se remplissoit tellement des vapeurs nuisibles qui s'élevoient de la rate, qu'elle rendoit tous les matins une grande quantité de salive de couleur de rouille, qui ressembloit aux fils d'une toile d'araignée. Une partie de cette salive étoit souvent détournée par la chaleur du catarrhe vers la partie supérieure de la trachée-artere: mais on n'eut pas plutôt ouvert & détergé les vaisseaux de la rate, que le catarrhe & l'excrétion cesserent.

Lorsqu'on expose un blanc d'œuf à une chaleur douce mais continue, il prend une couleur bleuâtre. J'ai remarqué que la salive de cette couleur est plus blanche & plus dépurée à la fin de l'accès d'une toux accidentelle qui est occasionnée par une congestion, ou d'une expectoration épaisse & périodique; que ces sortes de crachats proviennent ordinairement des maladies de la rate ou de la matrice, & que c'est-là la raison qui fait que la morve perd sa couleur.

Quoique la qualité saline des crachats provienne de celle du sang, & puisse causer quelque agitation dans les humeurs, je crois cependant qu'il est rare qu'ils rompent les membranes & les tuniques des vaisseaux par leur qualité incisive: mais après que le sang a laissé échapper sa sérosité saline en forme de rosée à travers les membranes & les tuniques de la poitrine, elle occasionne une toux en irritant le mouvement contractif des poumons. Cette secousse & cette contraction soudaine affoiblissent les parties délicates qui donnent passage aux particules salines du sang, & sont cause qu'elles ne tardent pas à être corrodées. D'où il suit que la particule saline qui se jette sur quelqu'un des visceres ne la pénetre point immédiatement comme une aiguille, mais dissout son tissu & l'assimile à sa propre nature en conséquence du long séjour qu'elle y fait; de sorte que cet accident provient plutôt d'une faculté solutive que d'une incisive; car en s'insinuant dans la substance de la partie, elle se mêle & s'unit avec ses plus intimes combinaisons, & convertit par-là sa substance en une espece d'état moyen entre le mélange & la dissolution. Après avoir demeuré pendant quelque-tems dans cet état neutre, elle se dissout à la fin, & acquiert une qualité friable qui cause sa ruine totale. Par exemple, lorsqu'un fluide salin vient à s'extravaser, peut-être en forme de vapeur, & à se jetter sur une partie, il s'unit par son acrimonie pénétrante avec la substance de la partie, & la met en danger d'être corrodée & dissoute. Quand même ces particules acides & salines se jetteroient sur quelqu'une des extrémités, elles ne laisseroient pas d'incommoder extremement le malade.

Plusieurs personnes en qui les vaisseaux de la poitrine avoient été rompus par la raréfaction d'un sang de nature saline, ont été guéries par une ou deux saignées: mais je n'en connois aucune de celles dont les poumons étoient corrodés, qui aient recouvré la santé avant qu'on ait entierement édulcoré & changé la masse du sang.

Quelques personnes ont eu les vertebres luxées à l'occasion d'une fluxion acre qui s'étoit jettée sur l'épine: j'en ai vu d'autres à qui la même fluxion a causé une distorsion dans les articulations des autres os. Mais lorsque les qualités de la matiere qui cause la fluxion sont entierement nuisibles à la nature, comme dans la vérole, il se forme sur les os, principalement sur le tibia, des tubérosités, & ces os deviennent tout-à-fait spongieux, mous & friables. Il arrive la même chose dans l'éléphantiasis, & si l'on en croit quelques-uns, les os se dissolvent & deviennent aussi flexibles que de la cire.

J'ai vu plusieurs personnes qui ont perdu presque tout leur embompoint à cause de la grande quantité de sels que la masse du sang contenoit, & qui avoient coutume de rendre en de certains tems réglés une matiere saline qui avoit suinté dans la poitrine par les veines pulmonaires sans avoir corrodé les poumons. J'ai connu entre autres un Marchand de Londres, dont le corps n'étoit plus qu'un squelete, en qui la matiere saline s'étant jettée des poumons sur les paumes de la main, les piés & les chevilles, y avoit causé des ulceres malins & phagédéniques, sans que les poumons fussent intéressés.

J'ai vu plus d'une fois la substance des poumons si uniformément dissoute, qu'ils paroissoient être réduits en une espece de bourbe putride.

J'ai encore connu des malades dont les poumons sont tombés par morceaux en conséquence d'une corrosion acre & inégale, de maniere qu'ils paroissoient avoir été rongés par les rats. L'acrimonie surabondante du sang, qui est fréquente dans les personnes mélancoliques, rend non-seulement le corps extremement tendre, mais expose encore ses parties aux injures externes, & empêche la nourriture de la chair musculeuse.

Le rhumatisme qui a beaucoup de rapport avec la goute, tant à l'égard de ses causes que de son siége, occasionne des douleurs extremement aiguës.

La matiere des crachats varie & prend différentes apparences suivant la partie d'où elle vient; car la sérosité du sang n'est pas la seule matiere qui passe dans la cavité de la poitrine, & il arrive quelquefois que cette espece de rosée qui est destinée à servir de nourriture au corps monte aussi dans la bouche. Le sang commence par se dépouiller de sa sérosité ténue, & s'échauffe ensuite; & l'augmentation de cette chaleur pousse ses particules les plus gluantes sur les poumons, qui ont été déja relâchés & affoiblis par un transport d'humeurs aqueuses. Car la nature attire ce suc avec avidité jusqu'à ce que ses qualités attractives & assimilantes aient été entierement détruites.

Dans le tems que j'exerçois la Medecine à Bristol, où les consomptions sont fréquentes, je traitai quelques malades, qui rendirent pendant trois mois consécutifs des crachats insipides avec assez de facilité, & qui au

bout de ce tems-là tomberent dans une consomption totale. Quelques-uns furent attaqués d'une toux violente, & après avoir entierement perdu leur humidité radicale, moururent pâles, desséchés & entierement amaigris. J'en fis ouvrir un qui rendoit quelquefois du sang à la suite de ces crachats salins, & je trouvai que ses poumons avoient entierement perdu leur ton, sans que les autres organes de la respiration & les visceres parussent affectés. Cette circonstance n'aura rien de surprenant pour ceux qui savent combien un sang trop atténué est incapable d'opérer la nutrition, ou qui ont observé qu'étant trop fondu & raréfié par la violence de la chaleur, il s'écoule par les arteres capillaires, particulierement du nez, & cause des défaillances. Car c'est détruire l'œconomie animale que de la dépouiller de ce suc gluant & tempéré, qui, par sa chaleur modérée, donne une douceur & une consistance convenables à toute la masse des humeurs ou du sang.

Ces sortes de crachats insipides, autant que je puis m'en souvenir, succedent à un long ptyalisme & ordinairement salin.

Ils acquierent sur le feu la consistance d'une gelée blanche de même que tous les autres sucs nourriciers.

De tous les crachats, il n'y en a point de plus féculens que ceux qui sont d'une couleur cendrée, sale, comme la terre glaise mouillée, ils n'ont pas beaucoup de ténacité & annoncent aux personnes consomptives qui les rendent, un défaut de chaleur naturelle & une mort prochaine. Tous les autres se ressentent en quelque sorte de la chaleur, & reçoivent d'elle leur figure & leur consistance; ceux dont je viens de parler sont produits par une violente corruption & une foiblesse naturelle, & ce n'est que leur quantité qui les oblige à sortir.

Si l'on remplit deux vaisseaux de même grandeur & de même poids, l'un de crachats fétides & l'autre de telle autre espece de salive qu'on voudra, le premier pesera beaucoup plus que le second.

Il n'y a que ceux qui tirent vers leur fin & de la guérison desquels on désespere, qui rendent de ces sortes de crachats argilleux; & lorsqu'on vient à les ouvrir on trouve leurs poumons convertis en une masse corrompue & extremement fétide. BENNET, *Theat. Tabid.*

*Observations relatives aux signes diagnostics.*

On peut connoître que cette maladie approche par la lenteur ou la vitesse avec laquelle le sang salin se porte vers la poitrine.

On s'apperçoit de la premiere,

1. Par les crachats sanguinolens & salins que le malade rend vers les quatre, cinq ou six heures du matin ou du soir, plutôt ou plutard, & en plus ou moins grande quantité, suivant l'irritation qu'ils causent, ou suivant qu'ils sont déterminés par l'exercice du corps. Ceux qui se sont épaissis hors des vaisseaux ne sortent point aux heures accoutumées; ce qui ne vient point, comme la plupart des Medecins le prétendent, de ce qu'ils abondent dans ce tems-là, mais de ce qu'ils transpirent en partie à travers la peau, tandis que les parties les plus grossieres se portent vers les plus gros vaisseaux.
2. Par l'abondance de la salivation.
3. Par l'interruption des excrétions, qui se font à travers la peau & par les autres parties du corps.
4. Par la légereté & l'inégalité des crachats.
5. Par la figure sphérique de ces derniers qui ressemblent à des grains de grêle, & que la toux ou l'envie de cracher oblige à sortir aux heures susdites.
6. On est assuré de la vérité de ces symptomes, lorsqu'à l'occasion de quelque cause que ce soit, il survient une fluxion de matiere saline sur les jointures ou les extrémités du corps, & que la respiration devient plus forte dans ce tems-là.

On connoît que le sang afflue en plus grande quantité & avec plus de force dans la poitrine.

1. S'il se fait une expectoration plus copieuse de sang écumeux & de couleur de boue, accompagnée d'une toux, qui est beaucoup moins pénible quand il vient des poumons; ce sang est noirâtre ou rougeâtre quand il sort de la cavité de la poitrine; mais lorsque ce sont les grosses arteres qui le fournissent, il regorge par la bouche par intervalles, mais il sort peu à peu & avec chatouillement lorsqu'il vient des plus petits.
2. Par une douleur pesante de poitrine, qui devient aiguë par intervalles.
3. Par le soulagement manifeste que les autres parties reçoivent.

On connoît que la *phthisie* est causée par une pituite froide & épaisse qui tombe de la tête & s'amasse dans la poitrine, lorsque cette matiere après être sortie par les extrémités des arteres carotides, & avoir été altérée par la froideur du cerveau, se fraye un passage par la trachée-artere; accident qui est toujours accompagné de l'épanchement d'une semblable matiere dans le thorax, & dont le symptome distinctif est une érection ou ouverture du larynx, lequel se ferme aussi-tôt après, & qui rend un bruit pareil à celui d'une pendule qui marque les secondes, & auquel se joignent tous les jours les symptomes suivans.

1. L'engourdissement des esprits.
2. Une pesanteur de tête douloureuse qui augmente toutes les fois que la lune est dans son plein.
3. Un sommeil de longue durée pendant lequel on rêve qu'on se noye.
4. Le refroidissement général du tempérament.
5. La contraction des pores occasionnée par le froid.
6. La flaccidité des poumons & de tous les muscles de la poitrine, la lenteur de l'expectoration, dont il est aisé de juger par les efforts fréquens & inutiles que le malade fait pour cracher.
7. La consistance épaisse de la salive, qui sort aisément après qu'on a fait un bon repas, & que l'estomac a été échauffé par des alimens convenables.
8. Une douleur pesante & oppressive de poitrine.
9. Une toux qui par intervalles menace d'une suffocation, & augmente quand on fait de l'exercice & qu'on boit des liqueurs froides.
10. Une difficulté fréquente de respirer.
11. Un catarrhe qui humecte lentement, mais continuellement la trachée-artere.
12. La difficulté de l'expectoration quand on s'expose à un air froid, & la facilité avec laquelle on sue.
13. La chair devient molle & flasque dans les tems humides, au lieu qu'elle se durcit lorsqu'il fait sec; & ce symptome est inséparable de la consomption. De-là naît,
14. Une disposition à être affecté de l'inclémence de l'air ou du vent, l'humidité ou le froid étant extremement nuisible au malade.

Les signes d'une consomption phthisique, quelle qu'en soit la cause, qui est profondément enracinée & élude tous les efforts de la Medecine, à l'égard de la cure, sont,

1. Une toux opiniâtre dont la violence rend les crachats sanguinolens, ensuite un pus de couleur de cendre qui se mêle aisément avec l'eau & se précipite au fond; le malade rend aussi par la bouche des fragmens qui se sont détachés des poumons, des vaisseaux & des membranes.
2. La puanteur de l'haleine jointe à la difficulté de respirer.
3. Une douleur de poitrine & un picotement au mamelon du sein, surtout dans le tems que l'on tousse.
4. Le dérangement de toutes les fonctions.

5. Une fievre putride occaſionnée par un ſang entierement infecté par le pus, & qui occaſionne des agitations auſſi extraordinaires que la fermentation : d'où il arrive que les fluides du corps s'évacuent par des ſueurs colliquatives, ſurtout le matin.
6. Une diarrhée, & à la fin une lienterie occaſionnée par la foibleſſe du foie & de toutes les parties qui ſervent à la nutrition.

Ces ſymptomes ſont néceſſairement accompagnés,

7. De la ſéchereſſe des chairs, faute d'un degré ſuffiſant d'humidité.
8. D'une gale aux extrémités & ſurtout à l'épiderme, occaſionnée par la même cauſe.
9. D'une douleur accompagnée de tenſion, quand on ſe couche ſur le côté droit ou gauche, laquelle eſt occaſionnée par l'adhérence des poumons à l'un ou l'autre côté de la pleure.
10. D'un pouls foible, petit & fréquent, en conſéquence de la lenteur avec laquelle le ſang ſe porte vers les extrémités.
11. De la chute des cheveux, auſſi-bien que de la couleur livide & de la courbure des ongles.

On peut y joindre,

La face Hippocratique, ou l'image naturelle de la mort, la couleur plombée du viſage, les yeux enfoncés, le nez aigu, les tempes creuſes, & tout le corps inflexible & ſemblable à un ſquelete.

Une fluxion, de quelque eſpece qu'elle ſoit, de tout le corps ſur la poitrine, eſt plus dangereuſe que celle de toute autre partie.

Une fluxion produite par la ſtagnation du ſang ou par la diminution de ſon mouvement aux environs du cœur, eſt plus dangereuſe que celle qui vient d'une partie plus éloignée.

Le malade a moins à craindre lorſque le ſang s'épanche par accès des poumons, que lorſqu'il coule lentement & conſtamment; car bien que la perte de ce fluide ſoit beaucoup plus conſidérable durant une évacuation périodique, il a le tems de ſe reproduire de nouveau.

Une extravaſation de ſang occaſionnée par une ſurabondance & une tenſion eſt beaucoup plus aisée à guérir que celle qui provient de ſon intempérie & de ſon acreté.

Les poumons ont plus à craindre de la preſſion qui eſt occaſionnée par l'obſtruction du foie, que du regorgement qui réſulte de la rupture des vaiſſeaux.

Lorſque l'expectoration eſt critique & qu'elle ſe fait par tranſlation, elle eſt ſouvent avantageuſe.

Ceux dont les vaiſſeaux pulmonaires ont été continuellement dilatés par l'affluence du ſang, & des expreſſions de matiere viſqueuſe, accompagnées d'un aſthme continuel, rendent ſouvent, en conſéquence de la rupture des poumons, du ſang par la bouche, mêlé avec des matieres impures ou ſuccombent ſous la violence de l'aſthme.

Dans quelque fluxion que ce ſoit, ſi les intervalles ſont plus longs & qu'il y ait rémiſſion de paroxyſme après qu'on a usé de remedes, on a lieu d'eſpérer que le malade guérira, & réciproquement.

Cette eſpérance eſt d'autant mieux fondée que les intervalles entre les accès ſont plus longs.

Les phthiſiques ſupportent aiſément & long-tems l'affluence & l'expectoration des humeurs douces & aqueuſes; ils endurent plus difficilement & pendant moins de tems les excrétions bilieuſes : mais l'évacuation d'une matiere épaiſſe, ſaline & fétide leur cauſe la mort ſur le champ.

Les perſonnes boſſues & celles qui ont ſouffert l'amputation de quelqu'un de leurs membres, ſont plus ſujettes aux fluxions & à la *phthiſie* que les autres.

Si après que le crachement de ſang a ceſſé, les poumons ſont moins ſenſibles, ou que l'engourdiſſement des parties empêche l'évacuation totale de ce fluide, la putréfaction de ce qui en eſt reſté dans le corps & celle des poumons même, expoſe le malade à la *phthiſie.*

La liberté de la reſpiration, la ceſſation de la toux, & la continuation des forces après la ſaignée, ſont des ſymptomes favorables, & réciproquement.

Lorſque le crachement de ſang eſt ſuivi d'une évacuation continue de ſalive mucilagineuſe, bleue & légere, ce ſymptome menace les jeunes gens d'un tempérament chaud, d'une nouvelle hémoptyſie; il annonce à ceux-ci, de même qu'aux vieillards, une *phthiſie*, s'ils rendent du pus; & une prochaine guériſon s'ils ne rendent rien du tout & que les autres circonſtances ſoient favorables.

Les perſonnes qui crachent le ſang ſe trouvent plus mal qu'à l'ordinaire lorſqu'il neige, qu'il pleut, & qu'il tombe de la grêle.

L'obſtruction des bronches eſt beaucoup moins conſidérable quand elle eſt causée par un ſang extravasé qui ſe corrompt, que quand elle eſt produite par un ſuc nourricier devenu mucilagineux. Cette obſtruction eſt encore bien plus forte quand elle eſt occaſionnée par un phlegme épais & gluant qui tombe ſur la trachée-artere.

Enfin, lorſque les organes de la reſpiration retiennent long-tems la matiere qui s'eſt jettée ſur eux, c'eſt un ſigne que la guériſon ſera extremement difficile.

La langueur qui s'empare peu à peu des phthiſiques, ſans que les poumons ni les autres viſceres s'en reſſentent, eſt extremement dangereuſe pour les Anglois; & à moins qu'on n'y remédie promptement, ce qu'il eſt rare qu'on faſſe, elle eſt mortelle.

La *phthiſie* qui vient tout d'un coup & qui eſt accompagnée du refroidiſſement des extrémités, ſurtout des piés, eſt extremement dangereuſe, bien qu'elle affecte les poumons avec moins de force; car elle prouve que le ſuc nourricier eſt extremement vicié & que les forces du malade ſont épuisées.

Les phthiſiques ſont dans un état tout-à-fait déſeſpéré, lorſqu'il ſe forme des concrétions pierreuſes & oſſeuſes dans la ſubſtance de leurs poumons.

Lorſque les perſonnes accoutumées à une vie intempérante viennent à être attaquées d'une *phthiſie* accompagnée de langueur, leur vie eſt dans un danger extreme.

Toute fluxion copieuſe & & fréquente de matiere ſur une partie corrodée eſt dangereuſe; car les ulceres internes ſe guériſſent rarement quand ils rendent beaucoup de ſanie, & il en eſt de même des externes.

Les ſujets d'une habitude lâche qui tombent tout d'un coup dans la langueur, reſſentent plutôt que les autres l'effet des remedes, quand on les emploie à tems au commencement de la maladie.

Les perſonnes qui ont de la diſpoſition à la *phthiſie* & qui rendent ſouvent par la bouche une matiere inſipide, dépériſſent moins vîte que les autres, quoique leurs poumons aient été affectés dès le commencement.

Ceux qui ſont attaqués d'une *phthiſie* héréditaire, peuvent vivre long-tems : mais ils ne ſauroient ſe flatter de guérir.

La vie des phthiſiques eſt prolongée par des ſaignemens de nez fréquens & modérés.

L'épanchement de ſang qui ſe fait par l'artere pulmonaire devient moins dangereux quand il eſt accompagné d'un ſaignement de nez.

La paſſion cœliaque qui ſuccede à une *phthiſie* invétérée eſt un ſigne de mort.

C'eſt un mauvais ſigne lorſqu'une fievre éphemere ou hectique revient ſouvent à des intervalles inégaux.

Lorſque les phthiſiques mangent avec avidité ſans que leurs forces augmentent, leur perte eſt infaillible; car cela prouve que le ſuc vital a dégénéré en un fluide corroſif.

Lorſque les filles qui ſont avancées en âge, & qui n'ont jamais eu leurs regles, viennent à être attaquées de

la

la *phthisie* en conséquence du transport de la matiere menstruelle à la poitrine, elles tombent dans une langueur qui les met au tombeau.

La contraction des narines, de même que le resserrement & l'affaissement soudains de la poitrine, annoncent une mort prochaine.

Les tumeurs œdémateuses des piés dans les *phthisies* invétérées, sont un signe de mort.

Presque tous les phthisiques qui sont attaqués d'une fievre putride ou maligne, occasionnée par la virulence de la matiere qui est logée dans la poitrine, succombent sous la violence du mal.

Lorsque la respiration devient plus libre à l'aide des remedes & du changement d'air, le malade sent revenir ses forces & ses esprits & prend une meilleure couleur; la santé revient & la chaleur vitale renaît dans toutes les parties du corps.

Lorsque les phthisiques rendent une grande quantité de matieres salines & gluantes à l'aide des cathartiques, leur poitrine se trouve extremement soulagée, & l'on a tout lieu d'espérer qu'ils recouvreront la santé.

Lorsque les pectoraux d'une substance ténue & irritante ne causent point la toux aux phthisiques à qui on les donne, c'est un signe infaillible de mort.

C'est un signe de guérison, lorsqu'au moyen des secours de l'art, les crachats qui étoient auparavant bigarrés, puans, inégaux à leur surface, salés & fétides, deviennent d'une seule couleur, limpides, unis, insipides, sans odeur, & qu'ils sortent aisément. BENNET *Theat. Tabid.*

PHTHOE, φθόη, le même que *Phthisis.*

PHTHOIS, φθοΐς, *Pastille* ou *Trochisque.*

PHTHORA, φθορά, *Corruption*; ce mot signifie *avortement* dans Hippocrate.

PHTHORIAS; épithete qu'on donne aux remedes qui font avorter.

PHTHOROPOEOS, φθοροποιός, nuisible ou destructif.

## PHU

PHU, on donne ce nom à plusieurs especes de valeriene, mais plus communément à celle des jardins.

PHUSCA, φοῦσκα, le même que *Posca.*

On trouve la description de plusieurs especes de *posca* dans Aëtius, *Tetrabib. I. Serm.* 3. *C.* 80. 81. & Paul Eginete, *Lib. VII. C.* 11.

## PHY

PHYCIS, *Phycida*, *Fuca*, est un poisson de mer qui ressemble à la perche marine. Son museau est long & pointu, sa tête est grosse, ses dents sont grandes, & son corps est couvert d'écailles. Il y en a de plusieurs especes & de plusieurs couleurs; on le trouve sur le rivage parmi l'algue, la mousse & la boue, dont il se nourrit & parmi lesquels il fait ses petits. Il est bon à manger & de facile digestion; il purifie le sang & provoque l'urine. LEMERY, *des Drogues.*

PHYGETHLON, φύγεθλον, est une tumeur large, mais peu élevée sur laquelle on apperçoit des especes de pustules. La douleur & la tension dont elle est accompagnée sont violentes, & plus grandes qu'elles ne devroient être à proportion de sa grosseur; quelquefois aussi elle est accompagnée d'une fievre légere. Cette tumeur est fort lente à mûrir, & n'engendre pas beaucoup de pus; elle vient au cou, sous les aisselles & aux aines. Les paysans l'appellent *panus*, à cause qu'elle ressemble à un pain. CELSE, *Lib. V. cap.* 28.

Dans le passage que nous venons de rapporter, Celse décrit une tumeur bilieuse conformément à ce qu'en dit Galien, *Lib. II. ad Glauc.* On donne le nom de *phygethlon* à l'érésipele inflammatoire ou inflammation érésipélateuse.

Le même Auteur, dans plusieurs autres endroits met cette tumeur au nombre des inflammations & affections des glandes, & la distingue des autres tumeurs par sa chaleur & la promptitude avec laquelle elle s'engendre. Elle vient, à ce qu'il dit, aux aisselles & aux aines, en conséquence de l'inflammation des glandes skirrheuses de ces parties. FOESIUS.

PHYTICA, nom de l'*Alaternus.*

PHYLLIREA, le même que *Phillyrea.*

PHYLLITIS, nom de plusieurs sortes de *Lingua Cervina.*

PHYLLON, non de la *Mercurialis, fruticosa, incana, testiculata.*

PHYMA, φῦμα, de φύομαι, je naîs de moi-même. Ce mot comprend dans sa signification générale toutes sortes de tubercules ou de tumeurs qui s'élevent sur le corps, & surtout sur les parties externes & la superficie de la peau sans cause externe, & qui s'engendrent, augmentent, s'enflamment & suppurent en peu de tems, Galien, *Com. in VI. Epid.* Conformément à cette description, ces éruptions ou tubercules qui s'engendrent d'un sang vicié & qui sont excitées par la chaleur du sang, sont appellées *Phymata*, *II. Aph.* 15. *III. Aph.* 20. & *Lib. de Alim. Phymata*, φύματα, sont aussi des inflammations des glandes qui surviennent tout d'un coup & suppurent en peu de tems, Galien, *Lib. II. ad Glauc.* & Paul, *Lib. III. cap.* 22. Elles sont mises au nombre des affections & des inflammations des glandes, *Lib. de Tum. praeternat.* & ne different du furoncle, *furunculus* que par leur dureté. On trouve aussi dans le *II. des Prorrhétiques*, τὰ χοιρώδεα φύματα, des tumeurs scrophuleuses auxquelles les enfans sont sujets. Φῦμα signifie quelquefois un abscès, ou un amas de sucs viciés dans quelque partie du corps; comme *IV. Aph.* 44. 45. & *VII. Aph.* 65. & *Coac.* 118. Celse, *Lib. II. cap.* 7. traduit le mot φύματα qu'on trouve dans l'*Aph.* 44. *du quatrieme Livre*, par *Abscessus.* Φῦμα prend aussi la signification de ἐμπύημα, & l'on s'en sert pour désigner toute inflammation qui tend à suppuration, comme *VII. Aph.* 8. suivant Galien dans son Commentaire sur cet endroit. Nous lisons *Prorrh. II.* φύματα ἔμπυα, & dans les *Coaques* 404. il est parlé de *phymata* des poumons lesquels rendent du pus, par opposition à ceux qui sont durs & indigestes. Celse rend le mot φύματα tantôt par *orientia Tubercula*, & tantôt par *Tubercula*, comme dans le *Livre V. cap.* 18. & 28. Seneque, *de Beneficiis*, traduit φῦμα par *Tuber*, & rapporte qu'une personne ayant reçu un coup d'épée d'un tyran qui en vouloit à sa vie eut le bonheur d'être guéri par ce moyen, d'un abscès (*Tuber*) qui l'incommodoit beaucoup. *Pline*, qui raconte la même histoire, lui donne le nom de vomique, *vomica.*

PHYMATA; Celse, *Lib. II. cap.* 8. paroît vouloir désigner par ce mot une caroncule dans l'urethre.

PHYMOSIS, le même que *Phimosis* ou *Phyma.* BLANCARD.

PHYMUS, le même que *Phyma.* BLANCARD.

PHYPELLA, le même que *Panus.*

PHYRAMA, φύραμα, de φυράω, je mêle; est une espece de sel ammoniac à qui l'on a donné ce nom, parce qu'il est mêlé avec de la terre, du sable & du gravier. GORRÆUS. Voyez *Ammoniacum.*

C'est aussi une masse humectée & paîtrie avec quelque liqueur.

PHYSA, PHYSE, φῦσα, φύση, air ou vent grossier qui est enfermé dans le corps, ou qu'on rend par bas, suivant l'explication qu'en donne Erotien, conformément à plusieurs passages des *Aphorismes*, & au *I. des Epid.* où il est parlé des φῦσαι σιγώδεες (*physæ sigodees*) & ψοφώδεες (*psophodees*) vents qui sortent avec & sans bruit. Ce mot a la même signification dans les *Prognostics* & dans les *Coaques.* Hippocrate emploie souvent le mot φῦσα pour signifier un air ou vent grossier qui s'est amassé dans quelque cavité du corps. Il dit, par exemple, *Lib.* περὶ παθῶν que les alimens faciles à digérer n'engendrent point de vents (φύσας); &, *Lib. de flatibus*, que les vents qui sont dans le corps sont appellés *physæ*, mais qu'on leur donne le nom

d'*air* quand ils sont dehors. πνεύματα δὲ μὲν ἐν τοῖσι σώμασι φῦσαι καλέονται τὰ δὲ ἔξω τῦ σώματος ἀὴρ.

PHYSALIS, le *Houblon*, ou plutôt ses fleurs dont on fait la biere. C'est aussi le nom de l'alkekenge. Blancard.

PHYSALOS, c'est le *Crapaud*. Blanbard.

PHYSEMA, φύσημα, le même que *Physa*. C'est aussi la résine du sapin.

PHYSESIS, le même que *Physa*; enflure causée par des vents.

PHYSICA REMEDIA, sont des remedes qui operent sans qu'on puisse rendre raison de leurs effets.

PHYSINX, φῦσιγξ, est une petite vessie; mais σκορόδυ φῦσιγξ, dans Hippocrate, *Lib. de Fistulis*, est une tige d'ail dont il se sert au lieu de sonde, pour découvrir la profondeur des fistules. Galien, dans son *Exegesis*, où nous lisons φύσιγρα (*physigra*) pour φύσιγγα (*physinga*) de même que dans Varius, emploie le mot *physinx* pour désigner ce que nous appellons la tige & particulierement sa cavité. Le Scoliaste d'Aristophane veut que la *physinx* soit la peau ou l'envelope extérieure de l'ail, & ce sentiment est adopté par Erotien sur Hippocrate contre celui de Galien.

Hesychius emploie le mot *physinx* pour désigner une espece d'ail, ou une tête d'ail, & de-là vient que quelques-uns prennent le *physinx* d'Hippocrate pour une tête ou gousse d'ail, & s'en servent pour désigner une sonde, dont l'extrémité est armée d'un bouton qui a la figure d'une tête d'ail : mais Hippocrate ordonne de sonder les fistules avec une tige récente d'ail. Quelques-uns lisent, au lieu de φύσιγρα qu'on trouve dans l'*Exegesis* φύσητα (*physeta*) d'autres φύσιτρα (*physitra*.)

PHYSIOGNOMIA, φυσιογνωμία, *physionomie*; art qui enseigne à juger du naturel, du sort, ou des maladies d'une personne pas les traits de son visage; de φύσις, *nature*, & γινώσκω, *connoître*.

PHYSIOLOGIA, φυσιολογία, de φύσις, nature, & λόγος, discours; *Physiologie*; partie de la Medecine qui traite des choses naturelles, c'est-à-dire, de toutes les parties tant solides que fluides, qui composent le corps humain, & qui par leur union, leur disposition, leur dépendance réciproque & leur action naturelle, en établissent la nature, & le mettent en état d'exercer les fonctions qui lui sont propres. La *Physiologie* considere donc l'homme comme sain; elle en examine la nature, & dévoile la structure de ses parties & leurs usages.

PHYSOCELE, de φῦσα, vent, & κήλη, tumeur; hernie venteuse du scrotum.

PHYSTE, φύςη; masse de farine qu'on a fait macérer dans du vin sans la paitrir.

PHYTALIA, φυταλία; la fin de l'Hiver : c'est aussi un vignoble.

PHYTEUMA, nom de la *Reseda, minor, vulgaris*.

PHYTOLACCA.

Voici ses caracteres :

Sa fleur est en rose, à plusieurs pétales & en bossette : la baie est charnue, sphérique, & remplie de semences disposées circulairement.

Boerhaave compte deux especes de *phytolacca*, qui sont,

1. *Phytolacca Americana, majori fructu*, Tourn. Inst. 299. Boerh. Ind. A. 2. 70. *Phytolacca*, Offic. *Solanum racemosum Americanum*, Raii Hist. 1. 662. *Solanum magnum Virginianum, rubrum*, Park. Theat. 347. *Solanum racemosum Indicum*, Hort. Reg. Par. 167.

Elle nous vient de la Virginie & de la nouvelle Angleterre, & on la cultive dans nos jardins. Ses feuilles sont d'usage, & passent pour être anodynes. Dale.

2. *Phytolacca Americana, fructu minori*, T. 299. *Solanum Barbadense, racemosum, minus, tinctorium. Circaæ foliis mollibus & incanis*, Plukn. Alm. 353. Phytog. T. 112. Fig. 2. M. H. 3. 522. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Cette plante est appellée *phytolacca*, de φυτὸν, plante; & *lacca*, laque, à cause qu'on en tire une couleur qui approche de celle de la laque. On ignore ses vertus. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PHYTOLOGIA, φυτολογία, de φυτὸν, une plante, & λόγος, discours; *Phytologie*; partie de la Pharmacie qui traite des Plantes.

PHYXIMOS, φύξιμος, est une épithete qu'Hippocrate donne aux maladies, pour signifier qu'elles sont salutaires, & qu'elles n'ont rien de dangereux.

## P I A

PIA MATER, *pie-mere*; membrane très-fine & très-déliée qui enveloppe immédiatement le cerveau. V. *Caput.*

PIANTERIA, πιαντήρια; alimens qui augmentent l'embompoint & la corpulence.

PIATTONES, *Morpions*.

## P I C

PICA, Offic. Schrod. 5. 323. Schw. Ic. 333. Mer. Pin. 172. Charlt. Exer. 75. *Pica varia cordata*, Will. Ornith. 87. Raii Ornith. 127. ejusd. Synop. A. 41. Aldrov. Ornith. 1. 784. Gesn. de Avib. 628. Jonf. de Avib. 27. *Pie*.

Cet oiseau est fort estimé pour les différentes maladies des yeux, étant mangé, calciné & mis en cendres sur ces organes, ou appliqué de telle autre maniere que ce soit. Ces cendres sont aussi fort bonnes pour la manie, l'épilepsie & la mélancolie. Dale.

Pica glandana, ou glandaria; *Pie agasse, Pie griesche, Jaquette-Dame.*

C'est une autre espece de *pie*, qu'on croit la *pie Greque*, & à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'à la précédente.

Pica, est aussi le nom d'une maladie appellée par les Grecs κίττα, *citta*, laquelle consiste dans un appétit dépravé, qui fait desirer & manger des choses absurdes & incapables de nourrir, comme de la terre, de la craie, de la chaux, du plâtre, des charbons, des cendres, du sel, du vinaigre, de vieilles hardes, du cuir pourri, des araignées & autres semblables, qui répugnent même à la nature. Les femmes grosses y sont sujettes vers la fin du deuxieme ou troisieme mois de leur grossesse. Les hommes ne sont pas exempts non plus de cet appétit désordonné qu'on croit être causé par un amas d'humeurs dépravées dans l'estomac.

Quelques-uns prétendent qu'on a donné à cette maladie le nom de *pica*, pie, à cause que les couleurs opposées, le blanc & le noir, qu'on remarque sur cet oiseau, répondent à la variété & à l'absurdité des alimens qu'on desire; ou à cause peut-être que la pie est sujette à la même maladie. Le Scoliaste d'Aristophane en donne une autre raison : « La *pie*, dit-il, est un oiseau vorace « qui se nourrit de tout, & qui est extremement difficile à contenter; car après avoir long-tems desiré du « fruit, elle s'en dégoute aussi-tôt; & elle n'a pas plutôt mangé d'une ou d'autre espece de pomme ou de « baie, qu'elle ne s'en soucie plus, & voltige d'arbre « en arbre pour contenter son appétit volage. » De-là vient qu'on dit que les femmes sont affectées de la *pica*, lorsqu'après avoir long-tems desiré un aliment, elles en conçoivent de l'aversion sitôt après en avoir gouté; ce qui est une espece de dégout auquel on donne le nom de ἀψικορία, *hapsicoria*. Mais quoique le mot κίττα puisse signifier une *pie*, aussi-bien qu'une maladie, nous n'avons rien qui puisse nous autoriser à

attacher cette double ſignification au mot *Pica*; car jamais Latin n'a appellé une maladie *pica* : auſſi Pline appelle-t'il toujours celle qui fait le ſujet de cet article, *Malacia gravidarum*, en Grec, μαλακία, de μαλακὸς, « mou, languiſſant. » On la définit de même que la κίσσα ou *pica*, une maladie de langueur, qui fait deſirer au femmes tantôt une choſe, tantôt une autre, comme de la terre, du charbon, ou, comme dit Paul, *Lib. I.* de la terre de Cimolis.

La *malacia* eſt auſſi une maladie ou foibleſſe d'eſtomac; & c'eſt dans ce ſens que Pline l'emploie, *Lib. XXIII. cap. 6. Lib. XXVIII. cap. 7.* Μαλάκια, *malacia*, dans l'*Exegeſis* de Galien, ſont des animaux aquatiques qui n'ont point d'arête, comme le polype, le calmar, la ſeche & l'ortie : ces poiſſons n'ont ni ſang, ni viſceres; & , *Lib. III. de Alim. Fac.* il les repréſente ſans écailles; ni peau rude ou teſtacée, mais auſſi mous que la chair humaine. Pline, *Lib. IX. cap.* 18. les appelle *mollia*, par une traduction littérale du Grec, & les décrit de la même maniere. Le paſſage d'Hippocrate que Galien a eu en vue, dans ſon *Exegeſis*, me paroît être, dit Fœſius, celui du *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. où il dit: καὶ σιτίοισι μαλακοῖσι, καὶ τοῖσι πολύποισι, καὶ τοῖσιν ἄλλοισι μαλθακοῖσιν; « avec des alimens mollaſſes, tels « que les polypes & autres animaux aquatiques, dont « la chair eſt molle & tendre. »

La *pica*, ſuivant Riviere, *Lib. IX. cap.* 3. *Prax. Med.* eſt un appétit dépravé qui fait deſirer aux malades des alimens abſurdes, nuiſibles & incapables de nourrir.

Cette maladie eſt occaſionnée par des humeurs dépravées & corrompues qui s'engendrent dans l'eſtomac en conſéquence d'une mauvaiſe digeſtion, ou qui s'y rendent des autres parties.

Ces ſortes d'humeurs s'engendrent pour l'ordinaire dans les perſonnes d'une habitude phlegmatique & mélancolique, ſurtout dans les femmes, auxquelles cette maladie paroît être propre, quoique les enfans & les adultes y ſoient ſujets, mais plus rarement.

Ces ſortes d'humeurs ſont produites par l'uſage de mauvais alimens, par la ſuppreſſion de quelque évacuation naturelle, ſurtout des regles; par la triſteſſe, les maladies, les obſtructions & la foibleſſe du foie & de la rate, & par différentes maladies de l'utérus.

La nature & les qualités de ces humeurs varient ſuivant les différens degrés de leur corruption & de leur intempérie. De-là naiſſent diverſes inclinations pour différens alimens abſurdes & peu convenables; car, comme quelques-unes de ces humeurs ſont crues & indigeſtes, d'autres chaudes & inflammatoires, de même on trouve des perſonnes avides des ſubſtances acides, auſteres, ameres & extremement froides, telles que les fruits verds, le vinaigre, le verjus, le ſuc d'orange, de grenade & de limon; l'eau froide, la neige & la glace; tandis que d'autres aiment celles qui ſont chaudes & ſeches, comme les clous de girofle, la canelle, la muſcade & autres ſemblables aromates, le ſel, la cendre & le plâtre.

Cette maladie eſt ordinaire aux jeunes filles qui ſont affligées d'une chloroſe, auſſi-bien qu'aux femmes enceintes, à cauſe de la ſuppreſſion de leurs regles, qui, par leur long ſéjour dans le corps, acquierent une qualité peccante; & paſſant dans les parties ſupérieures, ſurchargent l'eſtomac de cette humeur corrompue, qui déprave ſes fonctions & pervertit ſon appétit. Quelquefois les enfans, ſurtout ceux qui naiſſent de meres affligées d'une chloroſe, ſont ſujets à cette maladie. Les hommes n'en ſont pas non plus tout-à-fait exempts, ſurtout quand ils ſont d'une habitude mélancolique, & qu'ils ſont affligés d'obſtructions, ou d'une ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal.

Le diagnoſtic de cette maladie eſt aſſez facile, puiſqu'il eſt certain, par le rapport du malade, que la partie principalement affectée eſt l'orifice de l'eſtomac, qu'on peut regarder comme le ſiége de l'appétit. On peut auſſi juger de ſa cauſe par les ſubſtances dont les malades ſont avides, & qui ſont d'une nature ſimilaire aux humeurs peccantes qui ſéjournent dans leur eſtomac; car s'ils deſirent du charbon, du ſel & autres choſes ſemblables, on peut conclurre qu'elle eſt produite par des humeurs chaudes & ſalines. Cette conjecture devient une vraie certitude, lorſqu'on rend par haut ou pas bas quelque portion de ces humeurs, qu'on a des rapports acides ou nidoreux; ou une ſaveur amere, acide ou ſaline dans la bouche.

A l'égard du prognoſtic de cette maladie, elle eſt de l'eſpece chronique, mais peu dangereuſe, puiſque par la ſuite du tems l'humeur peccante s'évacue par des vomiſſemens fréquens, ou à l'aide d'autres remedes convenables, & que les regles ou le flux hémorrhoïdal, dont la ſuppreſſion occaſionnoit la maladie, reprennent à la fin leur cours. Mais lorſqu'on la néglige juſqu'à ce que la nature ſoit trop affoiblie, il peut en réſulter de terribles maladies; car dès que la premiere digeſtion eſt viciée, la ſeconde & la troiſieme ne peuvent manquer de l'être auſſi. De-là naiſſent des obſtructions violentes, des cachexies & des hydropiſies. Lorſque la quantité de l'humeur peccante, logée dans l'eſtomac, eſt conſidérable, ou ſa qualité extremement maligne, elle produit quelquefois de terribles cardialgies qui ſe terminent par des défaillances, des ſyncopes, & quelquefois par la mort du malade.

Lorſque les femmes qui ſont affligées de cette maladie commencent à s'abſtenir des choſes abſurdes dont elles étoient auparavant avides, & à uſer d'alimens loüables & ſains, c'eſt un ſigne infaillible que leur guériſon n'eſt pas éloignée.

Les femmes groſſes guériſſent ordinairement de la *malacia* vers le quatrieme mois, parce que le fœtus étant alors plus grand, conſume une plus grande quantité d'humeurs, & que la mere ſe débarraſſe par des vomiſſemens fréquens des impuretés qu'elle a dans l'eſtomac. Mais la maladie eſt dangereuſe quand elle dure plus long-tems; car c'eſt un ſigne que les humeurs peccantes ſont profondément enracinées & ne peuvent s'évacuer ſans difficulté.

Il eſt plus avantageux aux perſonnes affligées de cette maladie de deſirer des ſubſtances acides & acres, que celles qui ſont directement contraires à la nature, comme Avicenne nous l'apprend, *Fen.* 13. *Lib. II. Tract.* 2. *c.* 20. car le deſir de celles-ci indique un plus grand éloignement de l'état naturel, qu'on ne peut guérir qu'avec beaucoup de peine.

On doit varier le traitement de cette maladie ſuivant les différentes conſtitutions des malades.

Il eſt peu de remedes qui conviennent aux femmes groſſes, à cauſe du danger qu'on court de les faire avorter. On peut cependant leur en donner pour purger & fortifier l'eſtomac, pourvu qu'ils ne ſoient point trop violens. On ne doit pas non plus négliger les ſaignées fréquentes & modérées, ſi le cas l'exige, elles ſont d'une efficacité ſinguliere dans la cure de cette maladie.

On guérit les jeunes femmes dans leſquelles cette maladie eſt compliquée avec une chloroſe, avec les remedes qui font ceſſer celle ci.

Comme la *pica* à laquelle les hommes ſont ſujets eſt cauſée par les obſtructions du foie & de la rate, il faut la combattre avec des remedes qu'on juge propres à lever ces dernieres.

Suivant le Docteur Pitcairn, *Element. Med. Lib. II. cap.* 18. on doit preſcrire dans cette maladie des choſes propres à émouſſer les acides; des ſels fixes, des ſubſtances mucilagineuſes, oléagineuſes & graſſes; dont les effets ne tendent qu'à empêcher leur action ſur les tuniques de l'eſtomac. Il preſcrit lui-même dans cette intention des ſubſtances viſqueuſes & qui demeurent long-tems dans l'eſtomac.

Par exemple, il ordonne pour nourriture, les gelées de corne de cerf, les bouillons de viandes gélatineuſes & autres choſes ſemblables. Pour boiſſon les vins d'Eſpagne & de Canarie pris modérément; ſurtout le muum

de Brunſwick,ou l'hydromel de Hollande préparé avec une partie de miel ſur dix parties d'eau.

PICACISMUS, le même que *Picatio*.

PICANS, épithete qu'on donne au vin pour marquer qu'il eſt d'une ſaveur douce & délicieuſe.

PICATIO, eſpece de *dropax*. On fait fondre pour cet effet de la poix ſeche avec une petite quantité d'huile, & on l'applique toute chaude ſur la peau après en avoir raſé le poil. Cette préparation s'attache fortement aux parties, & il faut l'arracher avant qu'elle ſoit tout-à-fait refroidie. On la fait enſuite chauffer au feu, on l'applique de la même maniere & on l'arrache avant qu'elle ait le tems de ſe refroidir tout-à-fait : mais il faut réitérer pluſieurs fois la même opération. Ce *dropax* eſt extremement ſalutaire à ceux qui ſont affligés d'un vomiſſement continuel ; on l'applique auſſi avec ſuccès ſur les parties qui ne reçoivent point aſſez de nourriture. Quand on veut que ce *dropax* ſoit chaud, on y ajoute du poivre, de la pariétaire d'Eſpagne, de la ſemence de romarin & du bitume. Si l'on veut qu'il deſſeche, on y ajoute du ſoufre naturel, du ſel & de la cendre de ſarment. On lui communique une qualité irritante avec du *limneſtis*, communément appellé *ardace* ou de l'euphorbe. On pulvériſe ces drogues & on les incorpore avec la poix & l'huile. Aetius, *Tetr. I. Serm.* 3. *cap.* 180.

Picatio, ſignifie auſſi la même choſe que *Pica*.

PICATUM VINUM. Voyez *Piſſites*.

PICEA. Voyez *Abies*.

PICERION, πικέριον, *beurre*. Hippocrate, Galien.

PICINUM OLEUM, le même que *Piſſelæum*.

PICOTA, maladie qui conſiſte dans l'éruption d'une infinité de puſtules. Castelli.

PICRIS, nom du *Cichoreum ſylveſtre, ſive officinarum*.

PICHROCHOLOS, πικρόχολος, de πικρὸς, amer, & χολὴ, bile ; on appelle ainſi ceux qui ont une grande quantité de bile amere. Hippocrate. Ce mot ſignifie quelquefois une perſonne extremement colérique.

PICTONUM COLICA ou COLICA PICTONIA, ou PICTAVIENSIS, *Colique de Poitou* ou *des Peintres ;* eſt une colique nerveuſe communément appellée dans les Indes occidentales *The dry Belly-ach.* Cette maladie eſt ſi commune dans les Iſles ſous le vent, qu'on peut à juſte titre la regarder comme endémique, la plupart des habitans ayant éprouvé pluſieurs fois ſa cruauté.

De toutes les maladies auxquelles le corps eſt ſujet, il n'y en a aucune qui l'afflige plus cruellement que celle qui fait le ſujet de cet article. Le bas-ventre eſt attaqué d'une douleur aiguë inſupportable, quelquefois dans un point ſeulement, & quelquefois dans pluſieurs endroits des inteſtins. Le mal augmente en peu de tems, & ſe fait ſentir à une fort grande diſtance, & cela à un tel point que les fibres des inteſtins ſemblent ſe contracter & s'éloigner de l'anus, tandis que le pylore ſe porte vers la partie qui eſt la plus affectée. Pendant tout le tems que dure cette colique, ce qui va quelquefois juſqu'à huit, dix ou quatorze jours, le malade eſt tourmenté de douleurs cruelles qui ne lui donnent preſque aucun relâche. Il éprouve toutes les différentes modifications de tourmens, & la douleur brûlante, lancinante & poignante l'afflige d'une infinité de ſenſations différentes. Le ventre eſt pendant tout ce tems-là opiniâtrément conſtipé, l'urine coule en petite quantité, les forces diminuent conſidérablement, l'habitude du corps dépérit à un point extraordinaire; le froid s'empare des extrémités, & le malade tombe dans des ſueurs & des ſyncopes fréquentes. Les affections de l'ame ſont déſordonnées ; le chagrin, la colere, la rage & le déſeſpoir prennent la place de la raiſon ; les fonctions vitales, naturelles & animales ſont perverties, & le malade ſuccombe à la fin ſous la violence du mal.

Les principales cauſes qui contribuent à la production de cette colique ſont le trop grand uſage des fruits verds, auſteres & aſtringens ; l'excès de punch, dans lequel on a mis beaucoup de ſuc de citron ; & les voyages qu'on fait la nuit après s'être gorgé de liqueurs ſpiritueuſes.

Lorſque la douleur commence à s'appaiſer, le malade ſent ſouvent une eſpece de picotement dans la moelle épiniere, qui ſe communique aux nerfs des bras & des jambes, qui dans ce tems-là ſont dans une foibleſſe extraordinaire, laquelle augmente tous les jours & ſe termine par une paralyſie confirmée des extrémités. Cette tranſition ſoudaine de la colique à la paralyſie a fait croire à Willis, que les nerfs du meſentere ſont principalement affectés dans cette maladie.

Pour ſurmonter cette cruelle maladie & prévenir la paralyſie qui en eſt la ſuite, il faut faire tous les efforts poſſibles pour diſſiper la conſtipation dont elle eſt accompagnée. Mais il faut bien ſe garder d'uſer pour cet effet de cathartiques irritans qui ne manqueroient pas de picoter & de contracter les fibres des inteſtins, d'augmenter la douleur & les mouvemens convulſifs, de hâter la paralyſie ou de changer la maladie en une paſſion iliaque. Les purgatifs doux, lénitifs & déterſifs ſont les ſeuls qu'on doive employer dans le cas dont il s'agit ; mais il faut les donner en forme liquide, médiocrement chauds & en petites doſes ſouvent réitérées, juſqu'à ce qu'ils aient procuré une ſelle au malade.

Mais comme cela ne ſauroit arriver tant que les inteſtins ſont affectés de convulſions ſpaſmodiques, il faut commencer par remédier à cet inconvénient. Il n'y a point de préparation d'opium plus propre pour cet effet que les pilules de Mathieu, qui reçoivent un avantage prodigieux de la qualité apéritive du ſavon tartareux.

C'eſt une opinion reçue que les opiats ont ſouvent été cauſe de la paralyſie dont cette maladie a été ſuivie : mais je ſuis convaincu par expérience de la fauſſeté de cette obſervation, puiſque je ne les ai jamais donnés qu'ils n'aient produit l'effet que je deſirois. Je trouve cependant à propos qu'on ajoute trois ou quatre grains de caſtoreum à chaque doſe de ces pilules.

Voici la méthode dont je me ſuis ſervi pour guérir pluſieurs perſonnes de cette maladie.

Dès que je ſuis arrivé chez le malade, je lui fais prendre huit ou dix grains de *Pilules de Mathieu*, & environ demi-heure après, demi-once de manne, deux dragmes de crême de tartre, & une once de ſirop de roſes ſolutif dans du gruau tout chaud ; ce que je réitere toutes les trois heures, en donnant entre deux quatre grains de *Pilules de Mathieu.* Suppoſé que le penchant que le malade a à vomir l'empêche de retenir cette potion laxative, il faudra appaiſer ce ſymptome avec le mélange ſuivant, ou tel autre de même eſpece, avant de paſſer plus avant.

Prenez *de ſel d'abſinthe, un ſcrupule ;*
*d'opium pur, un grain ou un grain & demi ;*
*d'eau de mente très-forte, une once ;*
*de ſirop de limon, une cuillerée.*

Mêlez.

On donnera auſſi un clyſtere au malade de quatre en quatre heures, juſqu'à ce que le ventre ait repris ſes fonctions. On doit toujours y faire entrer des balſamiques, & le préparer comme il ſuit.

Prenez *de décoction ordinaire pour les lavemens, huit onces ;*
*de baume de Copaü diſſous avec un jaune d'œuf, deux dragmes ;*
*de ſavon de tartre, une dragme ;*
*d'huile d'anis, deux dragmes.*

Mêlez.

Il faut en même-tems appliquer fur toute la région du bas-ventre des morceaux de flanelle trempés dans la fomentation fuivante.

Prenez *de fleurs de camomile, trois onces;*
*de baies de laurier, &* }
*de genievre,* } *de chaq. trois onces;*

Faites-les bouillir dans cinq chopines d'eau de fontaine jufqu'à ce qu'elles foient réduites à trois.

Ajoutez fur la fin

*de femences de carvi,* }
*de fenouil, &* } *de chaque, demi-once.*
*d'anis,* }

Coulez la liqueur & après avoir diffous dedans une dragme d'opium, ajoutez-y une chopine de rum.

Un demi-bain ou bain fait avec les feuilles de fauge fauvage, de lavande, de romarin & autres plantes chaudes & nervines, appaife fouvent la douleur, & foulage confidérablement le malade.

Lorfque les douleurs commencent à diminuer & le ventre à fe lâcher, il eft tems de recourir à des purgatifs plus efficaces, tels que ceux qui font composés avec des préparations mercurielles.

Prenez *de mercure doux, un fcrupule;*
*de pilules cochiées mineures, un fcrupule;*
*d'opobalfamum, autant qu'il en faut pour quatre pilules, qu'on prendra le matin & qu'on réitérera jufqu'à ce que la douleur ceffe & que le ventre faffe fes fonctions.*

On peut alors abandonner les opiats, à moins que les fymptomes n'obligent à les continuer, ou du moins en diminuer la dofe, & donner à la place au malade toutes les fix heures, deux fcrupules de baume du Pérou avec du fucre, ou fous telle autre forme convenable. Ce remede ne manque prefque jamais de produire fon effet quand on le donne à tems & en dofe fuffifante, ce qu'on a négligé trop long-tems de faire dans la pratique.

Il y a une autre production naturelle dont la Providence a abondamment pourvu ces Ifles, favoir, le *piffelæum Indicum*, qu'on appelle communément goudron des Barbades. Il eft vrai qu'il eft moins agréable à prendre que le baume dont je viens de parler; mais je fuis sûr qu'il eft beaucoup plus efficace dans cette maladie, lorfque l'eftomac peut le fupporter. Je ne crois pas qu'il foit befoin de beaucoup de raifons pour engager ceux qui fe trouvent dans ces circonftances à fe dépouiller des préjugés qu'ils peuvent avoir reçus contre un remede auffi propre pour les foulager; & il faudroit être bien ennemi de foi-même pour pouffer la délicateffe au point de refufer de prendre un remede à la vérité dégoutant, au prix des tourmens les plus cruels & du rifque d'une paralyfie incurable. On peut en prendre trois dragmes par jour jufqu'à ce que la maladie foit entierement guérie.

Dès qu'on commence à fentir le picotement dont j'ai parlé le long de la moelle épiniere, ou un engourdiffement dans les membres, il faut pour prévenir la paralyfie dont on eft menacé, frotter les vertebres d'un bout à l'autre, auffi-bien que les membres, avec un mélange de ce goudron & de rum diftilé deux fois.

Telle eft la méthode que j'ai employée avec fuccès dans une maladie que la différence des traitemens rendoit prefque toujours funefte, & je me crois obligé de la rendre publique.

Lorfque la paralyfie eft déja formée, foit à caufe du mauvais traitement ou de la violence du mal, le malade ne peut mieux faire que de prendre les eaux de Bath, qui fecondées d'autres remedes convenables, ont fouvent achevé la cure. Townes, *des Maladies des Indes Occidentales.*

PICUS MARTIS, *Pivert, pieumart* ou *pic*, eft un oifeau dont il y a plufieurs efpeces. On l'eftime bon pour les yeux & pour conferver & aiguifer la vue, étant mangé ou pris en bouillon. On l'applique auffi fur les yeux, & l'on y fait entrer de fon fang.

## PIE

PIESMA, πίεσμα, de πιέζω, je preffe, eft le marc ou réfidu qui refte après qu'on a exprimé la partie fluide. Par exemple, dans l'expreffion des huiles, le tourteau ou ce qui refte dans le fac eft appellé *piefma*; & c'eft dans ce fens qu'Hippocrate l'emploie. Mais Diofcoride, *Lib. I. cap.* 106. parlant des baies de laurier, appelle leur fuc exprimé *piefma*, & Galien l'emploie dans le même fens.

PIESTER, πιεστήρ ou πιεστήριον, une preffe, de πιέζω, je preffe.

PIESTRON, πίεστρον, de πιέζω, je preffe, eft un inftrument qu'Hippocrate recommande pour brifer les os de la tête du fœtus, lorfqu'elle eft trop groffe pour pouvoir la tirer autrement: je croirois que c'eft une efpece de forces.

## PIG

PIGMENTARIUS, *Vendeur d'onguens.* Rhodius, *ad Scribon. Largum. Apothicaire* ou *Droguifte.*

## PIL

PILA, *balle.* Voyez *Sphæra.* C'eft auffi un mortier ou un pilon.

PILA MARINA, *Pelotte de mer.*

C'eft une efpece d'*alcyonium* ou une balle ronde ou fphérique qu'on trouve fur le rivage de la mer parmi l'algue. Elle eft ordinairement groffe comme le poing, quelquefois plus groffe, quelquefois plus petite, lanugineufe, de couleur obfcure, & formée par un amas de poils, de paillettes & d'autres impuretés de la mer, qui fe font amaffées & liées enfemble par le moyen de quelque liqueur glutineufe. On prétend qu'elle eft propre pour tuer les vers & pour conferver les cheveux, étant appliquée extérieurement. Lemery, *des Drogues.*

On ne peut réduire la *pelotte de mer* en poudre qu'après l'avoir faite entierement calciner. Les Auteurs croyent que cette fubftance eft bonne contre les maladies fcrophuleufes, tant à caufe de fa nature defficcative, qu'en conféquence de quelqu'autre qualité cachée. Ce fentiment me paroît d'autant plus vraiffemblable, que la calcination ne détruit point la qualité faline de cette fubftance. Zwelfer.

PILARELLA, le même que *Pelada.*

PILARIS MORBUS, le même que *Trichiafis.*

PILATIO, fente du crane qui n'eft pas plus groffe qu'un cheveu.

PILEUS ou PILIOLUS. Voyez *Cucupha.*

On donne en termes d'Anatomie le nom de *pileus, piliolus, galea* & *vitta*, à la coëffe que quelques enfans apportent au monde.

PILI ZENII, poils qui croiffent autour de la queue du lievre. Ruland.

PILIMICTIO, évacuation de fubftances pareilles à des poils par les urines. Voyez *Trichiafis.*

PILIPOC *Philippinarum infularum*, Nieremberg.

Cette plante eft de deux efpeces, mâle & femelle: la

premiere eſt plus grande, a ſes feuilles plus larges & croît parmi les rochers ; la ſeconde eſt plus petite & croît dans les plaines. Les racines de l'une & de l'autre ſont couvertes de tubercules de couleur brune auſſi gros que le poing. Leurs troncs ſont de couleur foncée & ſans nœuds, & lorſqu'on les coupe de travers, ils ſe ſéparent en des eſpeces de pellicules ſemblables à celles des oignons. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier: mais elles ſont extremement pointues; elles croiſſent dans les lieux humides & couverts, & s'entortillent autour des plantes. Sa racine eſt bonne pour la morſure des bêtes venimeuſes, mais ſon opération eſt fort lente. Ray, *Hiſt. Plant.*

PILORIS, eſt une eſpece de gros rat qu'on trouve à la Martinique & qui a l'odeur du muſc. Les habitans le mangent, mais il n'eſt d'aucun uſage en Medecine.

PILULA, *Pilule.*

Cette forme convient principalement aux choſes qui ſeroient inſupportables au gout ſi on les prenoit d'une autre maniere, auſſi-bien qu'à celles que leur contexture rend plus propres à cette eſpece de traitement. Celles de la premiere eſpece ſont l'aloès, la coloquinte, l'agaric, la térébenthine, dont on cache le gout par ce moyen; & celles de la ſeconde ſont la plupart des gommes qu'il eſt facile de réduire en *pilules*.

Mais comme cette forme eſt ordinairement très-difficile à prendre, on ne doit l'employer que le moins qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour des remedes qu'il ſeroit impoſſible d'avaler ſans ce moyen à cauſe de leur mauvais gout; encore faut-il qu'ils aient aſſez d'efficacité pour agir à la doſe de quatre ou cinq petites *pilules*. Que ſi pour éviter l'inconvénient des autres formes on avoit recours à celle-ci pour tous les ingrédiens, la quantité de liqueur néceſſaire pour les y réduire rendroit leur doſe de dix, douze ou quinze *pilules* ordinaires, ce qui excede la quantité qu'on peut en prendre; car une maſſe de demi-dragme donne cinq *pilules* de moyenne groſſeur, & demi-dragme de poudre ſeche demande le double de ſirop pour pouvoir être réduite en une maſſe de bonne conſiſtance. Il eſt vrai que les ſubſtances gommeuſes peuvent y être réduites à l'aide d'une liqueur qui augmente peu leur volume; auſſi ſont-elles extremement propres à recevoir cette forme.

Il y a certaines choſes qui ne peuvent être réduites en *pilules*, en conſéquence de leur contexture & de leur propriété naturelles, ſi ce n'eſt en petite quantité, & tels ſont tous les ſels volatils & la plupart des fixes. Les premiers rendent la maſſe d'une groſſeur incommode par la fermentation qu'ils y cauſent, & les ſeconds la rendent ſi friable & ſi ſujette à s'émieter, qu'il eſt preſque impoſſible d'en faire des *pilules*, bien qu'on puiſſe remédier en quelque ſorte à ces deux inconvéniens, en les mêlant avec d'autres ſubſtances ténaces, comme peuvent être les extraits & les gommes; & c'eſt par-là qu'on donne aux *pilules* ecphractiques du Collége de Londres une conſiſtance ſupportable.

Il faut ſurtout avoir ſoin lorſqu'on emploie cette forme, que la liqueur ou humidité dont elle reçoit ſa conſiſtance, convienne le plus qu'il eſt poſſible à la ſubſtance qui la requiert. Par exemple, les poudres ſeches & légeres ne ſauroient ſe mêler parfaitement qu'avec du ſirop; & quelques-unes des plus peſantes, comme le cinabre & la plupart des mercuriels, ne demandent pas de liqueur d'une moindre conſiſtance que le miel ou la conſerve. Mais les ſubſtances gommeuſes, celles principalement qui approchent le plus d'une contexture huileuſe ou réſineuſe, comme le galbanum, l'opopanax, la myrrhe & autres ſemblables, ne ſe malaxent pas ſi bien avec les ſirops & les conſerves, tant parce qu'ils augmentent trop leur volume, qu'à cauſe qu'elles ne s'incorporent pas ſi bien avec eux qu'avec les liqueurs ſpiritueuſes & plus pénétrantes. Comme cette forme demande une certaine ténacité & une certaine adhérence, lorſque celles-ci ne ſe trouvent point dans les ſubſtances ſeches, il faut employer les liqueurs qu'on croit les plus propres à les leur procurer. Lors, au contraire, qu'elles ſont ſuffiſantes dans ces ſubſtances, comme dans les gommes, par exemple, les liqueurs les plus ténues ſont préférables à toute autre pour leur donner la conſiſtance dont elles ont beſoin, ou bien il faut employer celles qui ſont plus propres que les liqueurs aqueuſes à s'incorporer avec elles, comme les baumes térébenthineux; car il y a des ſubſtances graſſes qui refuſent un ſirop en même tems qu'elles ſe mêlent avec la térébenthine ou telle autre choſe ſemblable.

Il y a très-peu de *pilules* officinales, où il n'entre quelque choſe de purgatif: les *pilules* gommeuſes n'étoient jamais entrées dans le Diſpenſaire de Londres, bien qu'elles fuſſent depuis long-tems dans quelques autres; ce qui eſt cauſe peut-être, qu'elles ne ſont pas encore fort connues dans les boutiques: mais cela n'empêche pas qu'elles ne ſoient une compoſition très-uniforme; quoique le mithridate ne ſoit pas ſi propre à ſe mêler avec ces ſortes de drogues, que l'eſprit de caſtoreum, ou telle autre ſubſtance térébenthineuſe. On réduit auſſi plus promptement ces drogues en maſſe, en les malaxant dans un mortier un peu chaud. Les *pilules* de ſtorax paſſent depuis long-tems pour une compoſition excellente, ce qui paroît par le fréquent uſage qu'on en fait dans les catarrhes & autres ſemblables fluxions: mais la contexture des drogues qui y entrent, quoique la plupart ſoient gommeuſes, tient ſi peu de l'huile, qu'elles prennent en peu de tems une très-bonne conſiſtance avec un ſirop.

Les *pilules* de cynogloſſe ſatisfont aux mêmes indications, & on a peine à diſtinguer leur maſſe de celle des précédentes, les ingrédiens étant les mêmes dans toutes les deux: mais on préfere ordinairement les dernieres à cauſe que leur compoſition eſt plus aiſée & plus uniforme. Le laudanum eſt ſujet à devenir friable & à ſe moiſir: mais il eſt facile de prévenir ces inconvéniens en le garantiſſant de l'air. Il eſt beaucoup plus aiſé de fixer la quantité d'opium ſous cette forme, que ſous aucune autre forme liquide; outre qu'on peut le diſſoudre ſans peine dans les potions, toutes les fois qu'on en a beſoin: mais il vaut mieux en forme de bol ou de *pilules*.

Entre les *pilules* qui reçoivent des cathartiques, quelques-unes en contiennent ſi peu, qu'elles méritent plutôt de paſſer pour altérantes, que pour purgatives. Telles ſont les aloéphangines, les fétides, & les ſtomachiques avec les gommes, qui contiennent un ſi grand nombre d'autres ingrédiens, qu'ils abſorbent preſque entierement les purgatifs. Saſſenus ne fait pas grand cas des premieres: mais on en uſe ſi peu aujourd'hui, qu'il eſt inutile d'en faire la critique; d'autant plus que la *Tinctura ſacra* ſatisfait beaucoup mieux à tous égards aux mêmes intentions. Les *pilules* fétides ne ſauroient paſſer pour une compoſition fort uniforme: mais il y entre tant de drogues efficaces dans les affections hypocondriaques & hyſtériques & autres maladies nerveuſes, qu'on s'en ſert communément avec beaucoup de ſuccès: mais lorſque la quantité de ſuc de porreau qu'on employe pour diſſoudre les gommes, excede celle du ſirop dont on ſe ſert pour leur donner la conſiſtance néceſſaire, elles ſont ſujettes à ſe moiſir en vieilliſſant. Dans cette compoſition, de même que dans toutes les autres où il entre différentes ſortes d'ingrédiens, il faut incorporer tout ce qui peut être pulvériſé de la même maniere; & après avoir coulé les gommes, & les avoir fait diſſoudre à une chaleur modérée dans la liqueur indiquée, on les malaxe dans un mortier avec autant de ſirop qu'il eſt néceſſaire pour leur donner une conſiſtance convenable. L'huile d'ambre, ou autre ſemblable, ſe mêle beaucoup mieux avec les poudres ſeches par trituration.

On preſcrit encore quelquefois les pilules ſtomachiques avec les gommes; mais elles ſont moins eſtimées qu'au-

trefois, depuis qu'on s'est apperçu qu'elles sont inférieures à la *Tinctura sacra*. Il y a quelques autres *pilules* cathartiques, dont l'efficacité diminue par leur mélange avec d'autres drogues, qu'il est inutile d'examiner ici, à cause du peu d'usage qu'on en fait: telles sont les *pilules* d'agaric, d'aloès lavé, d'ammoniac magistral, les *pilules* cochiées majeures, celles d'ambre & de Mechoacan, qu'on ne prescrit que très-rarement. Les *pilules* ecphractiques sont d'une consistance si friable, pour les raisons que nous avons déja données en parlant des sels qui entrent dans les *pilules*, qu'on les trouve rarement dans les Boutiques. Celles de rhubarbe, de scammonée & de tartre ont le même défaut.

Les *pilules* de Ruffus sont les seules de ce nombre, dont on fasse usage dans la pratique ordinaire; & en effet, les ingrédiens y sont en si petit nombre, & satisfont si parfaitement à l'intention qu'on a de purger légerement l'estomac, qu'elles méritent à juste titre cette préférence. Elles reçoivent les mêmes ingrédiens que l'élixir de propriété, & ne different de ce dernier que par la forme.

On juge tellement de la bonté de ces *pilules* par leur couleur, que l'on veut être d'un jaune vif, que la plûpart des Compositeurs leur donnent la consistance avec du sirop de limon, qui l'améliore, au lieu que celui d'absinthe, l'altere considérablement.

Entre les purgatives les plus efficaces, & dont on fait le plus communément usage, sont les *pilules* cochiées mineures, celles *è duobus* & celles de Rudius. Les deux premieres ne different qu'en ce que les unes ont de l'aloès & que les autres n'en ont point, les dernieres sont plus fortes, la coloquinte & la scammonée étant des cathartiques très-énergiques. On juge de leur bonté par l'odeur de l'huile de girofle, dont on doit d'autant plus limiter la quantité, qu'elle coute plus cher. Les *pilules* de Rudius sont faites de la même maniere que les aloéphangines: mais elles sont moins chargées d'ingrédiens inutiles, & les autres y sont en plus grande quantité, ce qui rend leur opération suffisante à la dose de demi-dragme. Mais dans la maniere ordinaire dont on fait l'esprit nécessaire pour extraire les épiceries, & les autres ingrédiens, on en extrait une grande partie avant d'y mettre la scammonée & l'aloès; & après l'avoir distilé de maniere que le résidu ait à peu-près la consistance d'un extrait ou d'un sirop, on fait fondre dedans l'aloès, & on y incorpore la scammonée, après l'avoir pulvérisée. Les *pilules* de gomme gutte n'ont rien de difficile dans leur composition: mais elles sont d'une consistance plus friable, & plus sujettes à causer des tranchées, à cause du tartre vitriolé, qu'elles ne seroient sans cela: quoiqu'il semble qu'on ne l'employe dans un grand nombre de *pilules* de cette classe que pour incifer les drogues résineuses dont elles abondent: mais il déchire violemment l'estomac & les intestins (quand il est mal préparé) de sorte qu'il vaut mieux se servir du sel de tartre ordinaire.

On ne sauroit apprendre autre chose des exemples de prescription occasionnelle sous cette forme, que ce qui est commun à toute autre forme; car il ne s'agit ici de rien de plus que de ce qu'on a déja dit touchant la consistance & le nombre de *pilules* qu'il doit y avoir à chaque dose.

*Pilulæ de Agarico*, Pilules d'Agaric.

Prenez *de trochisques d'agaric, une once;*
*species de hiera, demi-once;*
*myrrhe, six dragmes;*
*sirop de nerprun, autant qu'il en faut pour faire une masse de pilules:*

La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

PILULÆ ALOEPHANGINÆ. Voyez *Aloephanginæ*.
PILULÆ DE ALOE, LOTA. Voyez *Aloe*.
PILULÆ DE AMMONIACO MAGISTRALES. Voyez *Ammoniacum*.
PILULÆ BALSAMICÆ. Voyez *Cytoso-Genista*.
PILULÆ COCHIÆ MAJORES & MINORES. Voyez *Cochiæ*.
PILULÆ DE CYNOGLOSSO. Voyez *Cynoglossum*.

*Pilulæ Diambræ*, Pilules Diambra.

Prenez *de gomme de gayac recente*, & *d'aloès rosat*, } *de chaq.* 3 *dragmes;*
*hiera picra simple, une dragme & demie;*
*mastic, une dragme;*
*species diambræ sans parfums, demi-dragme.*

Pulvérisez toutes ces drogues, & faites-en une masse de bonne consistance avec une quantité suffisante de baume du Pérou.

*Pilulæ è duobus.*

Prenez *de coloquinte*, & *de scammonée*, } *de chaque une once;*
*huile de girofle, demi-dragme;*
*sirop de Nerprun, autant qu'il est nécessaire pour faire une bonne consistance.*

La dose est depuis quinze grains jusqu'à demi-dragme.

*Pilulæ Ecphracticæ*, Pilules Ecphractiques.

Prenez *de gentiane, de rhubarbe, de gomme de gayac, de sel de Mars*, & *de sel d'absinthe*, } *de chaque une once;*
*de pilules aloephangines, deux onces;*
*de sirop de Nerprun, autant qu'il en faut pour faire de toutes ces drogues une masse de bonne consistance.*

La dose est depuis quinze grains, jusqu'à demi-dragme.

*Pilulæ fœtidæ*, Pilules fétides.

Prenez *d'aloès, de trochisques alhandal, d'opopanax, de gommes ammoniac, sagapenum, de myrrhe*, & *de semence de rue*, } *de chaque cinq dragmes;*
*de scammonée*, & *d'asa fœtida*, } *de chaque trois dragmes;*
*de turbith, demi-once;*
*de petite esule préparée*, & *d'hermodactes*, } *de chaque deux dragmes;*
*de gingembre, une dragme & demie;*
*de spicnard, de canelle, de safran*, & *de castoreum;* } *de chaque une dragme;*
*d'euphorbe préparé, un scrupule;*
*d'huile de succin rectifiée, demi-dragme;*

Faites dissoudre les gommes dans du suc de poreau, & après l'avoir coulé,

Ajoutez-y les poudres & faites une masse avec une quantité suffisante de sirop de Nerprun.

Ce sont là les *pilules fétides* majeures de Mesué que le Collége de Londres & celui d'Ausbourg ont insérées dans leurs Dispensaires: mais lorsqu'on est venu à les revoir, on a jugé à propos d'en retrancher le

bdellium, parce que ses vertus ne répondent point à l'intention du tout; & d'employer la moitié moins d'euphorbe, à cause de sa chaleur & de son acrimonie excessives. On fait quelques autres changemens dont il est inutile de parler, parce qu'ils ne sont pas de grande importance: Quercetan donne une composition sous le titre de *pilulæ de euphorbio*, qui ne differe pas beaucoup de celle-ci. Schroder l'a insérée dans sa Pharmacopée: mais il enseigne dans le quatrieme Livre plusieurs manieres de corriger l'euphorbe, qui consistent à le faire cuire au four dans un citron ou dans un limon, ou à le dissoudre & le laver avec différens acides, pour diminuer sa nature caustique & ignée. Le dispensaire d'Ausbourg ordonne pour le même effet de le réduire en une espece de pulpe ou masse avec de l'huile d'amandes douces, & de le faire macérer tout chaud dans des sucs acides: mais sa dose est tellement réduite dans sa composition qu'il est inutile de se donner cette peine. Zwelfer estime beaucoup cette composition pour les affections arthritiques & les maladies cutanées, sans parler de plusieurs autres cas; & les Medecins modernes donnent quelque crédit à ses vertus en la prescrivant quelquefois dans les maladies nerveuses & hystériques, & il paroît que ce College a eu égard à cette derniere intention, lorsqu'il y a ajouté l'asa fœtida qui n'y étoit jamais entrée. Mais il est difficile de garder la masse sans qu'elle se pulvérise, ce qui vient peut-être du suc de poireau dans lequel on a fait dissoudre les gommes & qui ne lui donne pas assez de corps pour l'empêcher de se sécher. Le meilleur moyen de la conserver est de l'enfermer dans une vessie huilée ou dans un pot de plomb. Ces *pilules* sont excellentes pour évacuer toutes les humeurs qui surchargent les nerfs, le principal ressort de la machine animale; car elles sont remplies de particules chaudes & pénétrantes; & comme la scammonée agit comme cathartique dans les passages les plus ouverts; les autres drogues portent la même qualité dans les recoins les plus éloignés, & évacuent les humeurs aqueuses & pituiteuses de toutes les glandes & de tous les vaisseaux capillaires, mais particulierement ces impuretés muqueuses qui dérangent si souvent la matrice. Elles sont aussi un purgatif admirable dans toutes les maladies de la tête, comme l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie & autres semblables, aussi-bien que pour les affections hypocondriaques & spléniques; elles excitent les regles & les autres évacuations de l'utérus, & contribuent par ce moyen à la guérison de la plûpart des maladies de cet organe. Elles sont propres pour les rhumatismes & les écrouelles, & pour débarrasser les vaisseaux, de tout ce qu'il y a de superflu. Mais il faut les réiterer souvent, & les donner en petites doses, pour qu'elles restent plus longtems dans l'estomac; car plus on ramene ces sortes de remedes à l'opération des altérans, plus ils satisfont aux indications les plus importantes; les altérans agissant dans les vaisseaux sanguins par les mêmes moyens que les cathartiques dans les intestins.

La dose ordinaire est depuis un scrupule jusqu'à quatre.

*Pilulæ gummosæ*, Pilules gommeuses.

Prenez *d'opopanax, une once*;
*de gommes ammoniaque, galbanum*, & *sagapenum*, } *de chaq. demi-once*;
*de myrrhe, deux dragmes*;
*d'asa fœtida*, & *de castoréum*, } *de chaque trois dragmes*;
*d'huile de succin, un scrupule*;
*de mithridate, autant qu'il en faut pour une masse de bonne consistance.*

La dose est depuis quinze grains jusqu'à demi-dragme à prendre tous les soirs, ou plus souvent encore.

*Pilulæ de gutta gamandra*, Pilules de gomme gutte.

Prenez *de résine de jalap, de scammonée, de gomme gutte*, & *de mercure doux*, } *de chaq. demi-once*;
*de gomme ammoniaque dissoute dans du suc d'iris d'Angleterre, trois dragmes*;
*de tartre vitriolé, deux dragmes*;
*de mastic, une dragme*;
*de safran, un scrupule*;
*d'esprit de térébenthine, quatre gouttes.*

Faites une masse de bonne consistance avec une quantité suffisante de sirop de nerprun.

Ces *pilules* purgent avec beaucoup de violence, & on ne sauroit les donner sans danger au-dessus de dix grains jusqu'à demi dragme. Elles sont bonnes pour évacuer les sérosités: aussi les donne-t'on dans les hydropisies & les cachexies qui sont accompagnées d'une corpulence excessive; & dans ce cas elles operent avec efficacité: mais on les prescrit rarement.

*Pilulæ mechocannæ*, Pilules de mechoacan.

Prenez *de mechoacan, demi-once*;
*de turbith, deux dragmes*;
*de feuilles de thymclée macerées dans le vinaigre, puis desséchées, de semence d'hyeble*, & *de trochisques d'agaric*, } *de chaq. deux dragmes*;
*de racine d'ésule préparée*, & *de mastic*, } *de chaq. une dragme & demie*;
*de macis, de la canelle*, & *de sel gemme*, } *de chaq. deux scrupules.*

Pulvérisez tous ces ingrédiens & formez en une masse avec du vin blanc; faites-la sécher & pulvérisez-la de nouveau; & enfin faites-en une masse de *pilules* de bonne consistance avec une quantité suffisante de sirop de nerprun.

*Pilulæ de Rhabarbaro*, Pilules de rhubarbe.

Prenez *de rhubarbe, une once*;
*de résine de jalap*, & *de tartre vitriolé*, } *de chaq. deux dragmes & demie*;
*d'huile essentielle de noix muscade, demi-dragme*;
*d'extrait de gentiane, autant qu'il est nécessaire pour en former une masse de bonne consistance.*

*Pilulæ Rudii*, Pilules de Rudius.

Prenez *de coloquinte, six dragmes*;
*d'agaric, de scammonée, de racine d'hellebore noir*, & *de turbith*, } *de chaq. demi-once*;
*d'aloès succotrin, une once*;
*de canelle, de macis*, & *de clous de girofle*, } *de chaque deux scrupules.*

Mondez la coloquinte de ses pépins, & incisez-la menue; faites-en de même de l'agaric; pulvérisez grossierement l'hellébore, le turbith & les épiceries, & après avoir versé dessus quatre fois autant d'eau-de-vie; faites-les macérer pendant quatre jours à une chaleur modérée; coulez l'infusion en

en exprimant fortement le marc; faites dissoudre dedans la scammonée & l'aloès, après les avoir mondés; enfin faites distiler la liqueur par un alembic de verre, jusqu'à ce qu'il reste au fond de la cucurbite une matiere épaissie en consistance de miel, que vous garderez pour en former des *pilules* au besoin.

La dose est depuis quinze grains jusqu'à deux scrupules.

Elles sont propres aux mêmes usages que les aloéphangines; & on les regarde aujourd'hui dans les boutiques comme un des principaux purgatifs; en effet ce sont les principales *pilules* dont on fasse usage dans la plupart des cas où l'on prescrit les cathartiques sous cette forme.

*Pilulæ Ruffi, sive communes*, Pilules de Ruffus, *ou* pilules communes.

Prenez *de bon aloès, deux onces;*
*de myrrhe choisie, une once;*
*de safran, demi-once.*

Formez en une masse de consistance convenable pour des *pilules* avec une quantité suffisante de sirop d'absinthe.

Ces *pilules* sont estimées excellentes pour purger l'estomac, & ce n'est pas sans raison; car elles l'échauffent & le fortifient, en même-tems qu'elles purgent modérément. Elles sont bonnes surtout pour les constitutions froides & les indigestions, & souvent elles guérissent les pâles couleurs sans le secours d'aucun autre remede; & dans ce cas elles excitent puissamment les regles, & levent les obstructions de l'utérus. On peut les donner depuis quinze grains jusqu'à une dragme; mais en tant que purgatives, elles ne sont pas si propres pour le rhume; c'est pourquoi il vaut mieux les donner en petites doses, & en continuer long-tems l'usage.

*Pilulæ de Scammonio*, Pilules de Scammonée.

Prenez *de racine de jalap, une dragme;*
*de scammonée, &*
*de tartre vitriolé,* } *de chaq. un scrupule;*
*d'huile essentielle de noix-muscade, six gouttes;*
*d'extrait liquide de gentiane, autant qu'il est nécessaire pour en former une masse de pilules.*

La dose est depuis une dragme jusqu'à deux.

*Pilulæ stomachicæ cum gummis:* Pilules stomachiques avec les gommes.

Prenez *du meilleur aloès, une once;*
*de feuilles de séné mondées, cinq dragmes;*
*de gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre scillitique, demi-once;*
*de mastic, &*
*de myrrhe,* } *de chaque une dragme & demie;*
*de safran, &*
*de sel d'absinthe,* } *de chaque demi-dragme.*

Faites-en une masse de *pilules* avec une suffisante quantité de sirop de nerprun.

*Pilulæ de styrace*, Pilules de storax.

Prenez *de storax,*
*d'oliban,*
*de myrrhe,*
*de suc épaissi de réglisse, &*
*d'opium,* } *de chaq. demi-once;*
*de safran, une dragme.*

Faites-en une masse de *pilules* avec une quantité suffisante de sirop de nerprun.

Schroder dit que S. Clossæus donnoit ces *pilules* avec succès aux femmes grosses, qu'une toux fréquente met en danger de faire une fausse couche. Il est étonnant qu'on les ait retranchées du Dispensaire d'Ausbourg & de la Pharmacopée Royale, d'autant plus qu'elles sont un remede excellent, & qu'on les prescrit aujourd'hui fréquemment pour les catarrhes. Il entre un grain d'opium dans six grains de cette masse, ce qui fait que la dose même la plus forte doit rarement aller à douze ou quinze grains. Elles possedent les mêmes vertus que les *pilules* de cynoglosse; avec cette différence qu'elles contiennent le double d'opium. Elles sont d'un plus grand usage qu'aucune autre composition de cette espece: mais on doit en user avec précaution.

*Pilulæ tartareæ*, Pilules de tartre.

Prenez *du meilleur aloès, trois dragmes;*
*de gomme ammoniaque lavée dans du vinaigre scillitique, demi-once;*
*de tartre vitriolé, demi-dragme.*

Faites-en des *pilules.*

PILUM, *Pilon.*

PILUS, *cheveux, poil.* Voyez *Capillus.*

## PIM

PIMENTA, poivre de la Jamaïque. Voyez *Caryophyllus.*

PIMPINELLA, *Pimprenelle.*

Voici ses caracteres:

Sa fleur est d'une seule piece, faite en rosette, & ordinairement découpée en quatre segmens jusqu'au centre, munie de quatre étamines fort longues, & de petites feuilles herbacées presque invisibles; ce qui est cause que quelques-uns l'ont regardée comme sans pétales.

L'ovaire se change en un fruit qui est pour l'ordinaire à quatre angles, pointu aux deux extrémités, & divisé quelquefois en une ou deux capsules remplies de semences oblongues.

Boerhaave compte huit especes de *pimprenelle*; savoir,

1. *Pimpinella maxima Canadensis, alba, spicata*, Cornut. 175.
2. *Pimpinella, spicâ brevi, rubra*, M. U. 57. *Sanguisorba major, flore spadiceo*, J. B. 3. 120. *Sideritis*, II. *Dioscoridis major*, Col. 1. 124.
3. *Pimpinella, sanguisorba, minor; lævis*, C. B. P. 160. Tourn. Inst. 157. Boerh. Ind. alt. 2. 99. *Pimpinella & sanguisorba*, Offic. *Pimpinella hortensis*, Ger. 889. Emac. 1045. *Pimpinella vulgaris, sive minor*. Park. Theat. 589. Raii Hist. 1. 401. *Sanguisorba minor*, J. B. 3. 113. Raii Synop. 3. 203.

Cette plante croît sur les montagnes où il y a des pâturages: elle fleurit au mois de Juin, & ses feuilles sont d'usage. Elle est alexipharmaque, vulnéraire & pectorale: elle est principalement d'usage pour les catarrhes, les maladies des poumons, la phthisie qui provient d'érosion, pour les maladies malignes, les cours de ventre & les hémorrhoïdes. Elle empêche l'avortement, & elle est corroborative. Etant employée extérieurement, elle est bonne pour toutes sortes d'hémorrhagies. Dale, d'après *Schroder.*

Il croît dans quelques endroits sur la racine de cette

plante, un grain rouge dont on se sert pour teindre en cramoisi; ce qui fait que quelques-uns la prennent pour le *coccus*, & appellent sa racine de ce nom, comme Lacuna & Anguillara nous l'apprennent.

Ce qu'on raconte des vertus de cette plante peut se réduire à deux chefs; savoir, qu'elle est cardiaque & alexipharmaque; ce qui fait qu'on la fait infuser dans du vin pour fortifier le cœur, & améliorer cette liqueur en lui communiquant une odeur & un gout aromatique qui tiennent beaucoup de ceux du melon: elle est encore un préservatif contre la peste & les autres maladies contagieuses.

En second lieu, elle est astringente; aussi est-elle d'une utilité admirable pour l'écoulement immodéré des regles, pour le flux de ventre, & toutes sortes d'hémorrhagies, aussi-bien que pour dessécher, conglutiner & consolider les plaies & les ulceres. M. Boyle avoit coutume de prescrire la poudre des feuilles ou de la racine avec le sucre rosat pour le saignement de nez, le crachement de sang & la consomption des poumons. Cette même poudre, sans sucre, empêche les ulceres chancreux de s'étendre lorsqu'on les en saupoudre.

Solenander, *Lib. III. Consil.* 27. recommande la conserve des feuilles avec un verre d'eau commune par-dessus, pour le crachement de sang; ajoutant que la racine confite peut servir au même usage.

Un Chasseur qui appartenoit à Henri II. Roi de France, assuroit que la *pimprenelle* avoit une telle efficacité pour préserver de l'hydrophobie, que quiconque en mangeoit tous les matins pendant quelques jours, soit en salade ou autrement, n'avoit jamais le moindre symptome de cette maladie. *Palmar. de Morsu Canis rabidi.*

Panchorius rapporte qu'un Roi de Chabam guérit quinze mille hommes des blessures qu'ils avoient reçues dans un combat, avec la *pimprenelle seule.* RAY, *Histoire des Plantes.*

4. *Pimpinella, sanguisorba, eleganter laciniata*, H. R. Par.
5. *Pimpinella, sanguisorba, minor, semine majore & crassiore*, Bot. Monsp.
6. *Pimpinella, agrimonoïdes, odorata*, H. R. Par.
7. *Pimpinella, spinosa, seu sempervirens*, M. U. 57. *Poterio affinis, foliis pimpinellæ, spinosæ*, C. B. P. 388. *Poterium quibusdam, sive pimpinella spinosa*, J.B. 1. 2.410. χαλκεῖον, *Anguillaræ, poterium Dalecampii*, Clus. H 108. T. Voy. 1. 158.
8. *Pimpinella, major, Hispanica, altera, conglomerato flore*, H. R. Par. T. 157. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

On donne à ces *pimprenelles* le nom de *sanguisorba*, pour les distinguer des *pimpinellæ saxifragæ*, qui sont d'une nature très-chaude, au lieu que les premieres sont astringentes. La plante est aromatique, médiocrement astringente, & d'un usage admirable pour le relâchement des fibres, & pour épaissir le sang qui est trop ténu & trop fluide. Pour l'écoulement immodéré des regles, on la mange avec du pain & du beure; & lorsqu'on en use de cette maniere, elle rend tous les poisons inutiles. Les cinq premieres especes sont estimées un préservatif contre la peste. Le vin dans lequel on a fait infuser de la *primprenelle*, est aussi fort bon dans les cas où les astringens sont indiqués; & il n'y a presque point de plante plus efficace pour arrêter le flux de sang dans l'hémoptysie. Elle est d'un usage singulier dans la dyssenterie, tant par la vertu qu'elle a de corriger l'acidité de la matiere peccante, que parce qu'elle resserre les fibres des intestins. La conserve de ses fleurs est d'une efficacité extraordinaire dans les maladies dont on vient de parler. Les feuilles infusées dans du vin ou de l'eau commune, sont bonnes pour le calcul & le gravier des reins. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

On donne encore le nom de *pimpinella* à plusieurs especes de *tragoselinum*. Voyez ce dernier mot.

PIMPINICHI, *arbor lactescens*, J. B.

On trouve, dit Monard, sur toutes les côtes du continent des Indes, un petit arbre fait comme un pommier, que les Indiens appellent *Pimpinichi*, & qui donne par incision un suc laiteux, quelque peu épais & ténace.

Ce suc étant pris à la dose de trois ou quatre gouttes, purge violemment par bas la bile & les sérosités. On le donne dans du vin, ou en poudre, mais en petite quantité, à cause de sa violence. Si pendant son opération on boit du bouillon ou quelqu'autre liqueur, son opération est d'abord arrêtée: on rapporte la même chose du Ricin des Indes. HERNANDEZ. RAY, *Histoire des Plantes.*

## PIN

PINASTAR. Voyez *Pinus.*

PINDAIBA *nonnullis ibira*, Pison. *Arbor baccifera Brasiliensis fructu piper resipiente.*

C'est un grand arbre du Bresil qui ressemble beaucoup au poivre de cette contrée, tant par l'acrimonie de son fruit, que par ses autres qualités. Ses feuilles sont petites, pointues & semblables à celles de l'olivier. Ses baies sont vertes dans les mois pluvieux: mais elles rougissent aux mois de Décembre & de Janvier, & tombent après avoir atteint leur maturité. Elles deviennent noires en se séchant; elles brûlent la langue, & ont un gout aromatique, après qu'on en a séparé la semence noire & oblongue qu'elles renferment, & qui a l'odeur du genievre.

Ces baies étant mangées à jeun, fortifient l'estomac & dissipent les flatuosités. Etant pilées & appliquées sur la partie, elles guérissent les morsures des serpens. On prépare avec ces mêmes baies, séchées & pulvérisées, un gargarisme contre les affections froides de la gorge: on les fait bouillir pour les garder dans les boutiques, & elles suppléent au défaut du poivre dans les cuisines. RAY, *Hist. Plant.*

PINDOVA, est le nom d'une espece de *palmier.*

PINEA; nom de l'*Ananas aculeatus, fructu pyramidato, carne aurea.*

PINEALIS GLANDULA, *glande pinéale.* Voyez *Cerebrum.*

PINEATUM; nom de plusieurs compositions dont les pignons sont la base.

PINEI *Nuclei Moluccani, sive purgatorii*, J.B. *Pinus Indica Nucleo purgante*, C.B. *Pinei Nuclei Moluccani*, Park.

Il croît, dit Acosta, dans quelques jardins & quelques bois du Malabar, un arbre de la grosseur du poirier, dont les feuilles sont d'un verd aqueux par-dessous & d'un verd foncé par-dessus, tendres & molles.

Leur acrimonie est telle, qu'elle picote la langue longtems après qu'on en a mâché. Le fruit est triangulaire, gros comme une noisette, & divisé en plusieurs capsules, dont chacune renferme une espece de semence blanche, sphérique, & de la grosseur d'un pignon, après qu'on en a ôté la coquille.

Il s'agit d'examiner, dit J. Bauhin, si ces pignons sont les mêmes que ceux dont Monard donne la description suivante:

« On nous apporte, dit il, des Indes Espagnoles, une espece de pignon avec lequel les Indiens, &, à leur exemple, plusieurs habitans du pays se purgent. Ils ressemblent à nos pignons, & croissent en forme de gros épis, de même que le mays, avec cette différence que leur enveloppe est plus molle & plus noire; ils sont ronds, blancs par-dehors, gras & douceâtres. »

Les Indiens, à ce que dit Acosta, prennent une couple de ces pignons, les pelent, les pilent & les mettent dans les clysteres pour la strangurie & la sciatique; ou bien ils les donnent dans du bouillon de coq pour évacuer les humeurs putrides, visqueuses, froides & grossieres, & surtout pour la cure de l'asthme. Ils pilent ces pignons avec de l'eau, & en frottent la lepre : mais ils sont extremement brûlans. Les pignons cathartiques, dit Monard, purgent violemment la bile, le phlegme, & l'eau; ils excitent même le vomissement. Etant rôtis, ils operent avec moins de violence, & excitent moins de tranchées. On les prescrit pour les maladies chroniques, & ils ont la vertu d'évacuer les humeurs grossieres. Ray, *Hist. Plant.*

PINGUEDO, πιμέλη, στέαρ, στέιρον λίπ⊛, *graisse*. V. *Adeps*. Les graisses officinales sont encore appellées *Axonges*, *Axungiæ*.

Les *graisses* en général sont chaudes, humectantes, émollientes, déterfives, digestives, maturatives & plus ou moins anodynes. Chaque *graisse* en particulier tient de la nature de l'animal à qui elle appartient; celle de porc est la plus foible de toutes, à cause de la nature froide & humide de cet animal; celle de veau est un peu plus forte, bien qu'elle le soit moins que celle de poule; mais celle d'oie est la plus forte de toutes. Il faut observer que toutes les fois qu'il est fait mention de *graisse* simplement & sans aucune marque distinctive, c'est du sain-doux dont on veut parler.

Pinguedo mineralis. Voyez ce que c'est, *Theatrum Chymicum*, *Vol. IV.*

PINGUICULA, c'est une plante à qui Gesner a donné ce nom, parce que ses feuilles sont grasses au toucher, comme si on les avoit frottées avec de l'huile ou du beure.

Ray en compte quatre especes, savoir,

1. *Pinguicula Gesneri*, J. B. *Pinguicula sive sanicula Eboracensis*, Ger. Park. *Sanicula montana flore calcari donato*, C. B. *Grassette.*

Les feuilles qui sont au nombre de six ou sept, & quelquefois plus, sont couchées sur terre; elles ont environ deux pouces de long sur un de large; elles sont de couleur jaune tirant sur le verd pâle, grasses au toucher, & aussi luisantes que si on les avoit frottées avec du beure ou de l'huile. Il s'éleve d'entre elles des pédicules hauts comme la main ou plus, dont chacun soutient à son sommet une fleur purpurine, violette ou blanche, semblable à celle de la violette, mais d'une seule piece, munie d'un long éperon & divisée en cinq segmens. Elle croît aux lieux humides & marécageux, & sur les collines où il y a beaucoup de sources.

2. *Pinguicula flore albo minore, calcari brevissimo.*

Ray a trouvé cette espece dans les endroits humides qui sont sur le sommet du Mont Jura.

3. *Pinguicula flore amplo purpureo, cum calcari longissimo.*

Elle croît dans les mêmes lieux que la précédente.

4. *Pinguicula Cornubiensis, flore minore, carneo.*

Les feuilles de cette espece ont leurs bords repliés & comme entortillés; elles sont presque transparentes & parsemées de veines rouges. Ray a découvert cette espece dans les marécages qui sont aux environs de Kilkhampton & autres endroits de la Province de Cornouaille.

On assure que ses feuilles étant pilées & appliquées guérissent les plaies & les contusions. Les habitans de la campagne guérissent les crevasses qui leurs viennent aux mains, de même que les tumeurs & les gerçures qui viennent aux tétines de leurs vaches, avec la graisse & le suc butireux de cette plante; & c'est ce qui lui a fait donner le nom de *sanicle d'Yorkshire.*

Les habitans de la Province de Galles en tirent un sirop avec lequel ils se purgent; ils la font aussi bouillir dans du bouillon pour le même effet, car elle évacue assez promptement la pituite. On en compose encore un onguent qui est d'un grand usage dans les obstructions du foie. Dalechamp assure que sa racine étant cuite au four & appliquée en forme de cataplasme, guérit la sciatique dès le troisieme jour, & appaise toutes sortes de douleurs. Camérarius lui attribue une qualité vulnéraire & l'estime bonne pour les hernies des enfans. Elle jaunit les cheveux & tient lieu de gomme aux femmes pour friser leurs cheveux. Ray, *Hist. Plant.*

PINIPINICHI, le même que *Pimpinichi.*

PINNA, *aile.* On appelle ainsi les parties latérales & inférieures du nez, aussi-bien que la partie supérieure large de l'oreille externe.

Pinna ou Pinna marina, *pinne marine*, est un coquillage de mer fait en cone, se séparant en deux parties, rudes en-dehors & de couleur obscure, mais polies en-dedans, vertes & resplendissantes; il s'en rencontre quelques-uns qui ont jusqu'à deux piés de longueur & environ demi-pié de large vers le milieu. Il se trouve sur le rivage dans le limon ou dans le sable. Il y en a de plusieurs especes qui renferment un petit poisson bon à manger, & quelquefois des perles fort grosses.

Il sort de la partie supérieure de cette coquille qui se termine en une pointe très-obtuse, une maniere de cordon, ou un flocon de soie rougeâtre, que quelques Naturalistes appellent peut-être improprement *byssus*, & qui lui sert à s'attacher quelquefois aux rochers. On sépare cette soie, & on la file pour en faire des bas & autres vetemens. Ce poisson excite l'urine; sa coquille étant broyée & prise en poudre produit le même effet & resserre le ventre. Lemery, *des Drogues.*

PINNACULUM FORNICIS GUTTURALIS. V. *Uvula; la luette.*

PINO, espece d'ortie qui croît au Bresil.

PINOGUACU, nom de deux especes de *mamoera.*

PINUS, *Pin.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont plus longues que celles du sapin, & sortent toujours par paires d'une gaine commune. Sa fleur est mâle, en chaton, composée d'étamines, & naît fort éloignée du fruit, qui est une grosse pomme conique composée de tubercules à trois angles. Les écailles sont creusées dans leur longueur, de deux fosses, dans chacune desquelles est couchée une coque osseuse, souvent ailée, qui renferme une amande de figure oblongue.

Boerhaave compte trois especes de *pins*, qui sont,

1. *Pinus, sativa*, C. B. P. 491. Raii Hist. 2. Tourn. Inst. 585. Boerh. Ind. A. 2. 179. *Pinus*, Offic. *Pinus sativa sive domestica*, Ger. 1173. Emac. 1355. *Pinus urbana sive domestica*, Park. Theat. 1354. *Pinus ossiculis duris, foliis longis*, J. B. 1. 248. *Pin.*

Le *pin* est un grand arbre branchu dont les branches sont couvertes de feuilles longues, menues, vertes & pointues qui sortent deux à deux d'une gaine commune, & qui sont quelque peu creusées par-dedans. Les plus grosses branches portent des gros chatons lâches & jaunes qui paroissent au commencement du printems, & aux-

quels il succede des gros cones oblongs, émoussés à leur pointe, fermes, pesans & composés de plusieurs écailles brunes & dures, parmi lesquelles on trouve des amandes longuettes, blanches, d'un gout agréable, enfermées dans une coque osseuse enveloppée d'une pellicule mince & de couleur brune. Le *pin* croît sans culture dans plusieurs endroits de l'Italie, & on le cultive pour l'ordinaire dans nos jardins.

Les pignons sont d'une nature balsamique & nourrissante, bons pour les maladies de consomption, pour la toux & l'enrouement, restauratifs & salutaires après de longues maladies. Ils sont aussi fort bons pour la strangurie, l'ardeur & l'acrimonie d'urine. MILLER, *Bot. Off.*

C'a été un grand sujet de dispute parmi les Auteurs, que de savoir le nom que les anciens Grecs donnoient au *pinus* des Latins. J. Bauhin est persuadé que πεύκη, (*peuce*) est le nom sous lequel le *pinus* étoit connu chez eux, & son frere Caspard, C. Clusius, Bodæus de Stapel & autres savans hommes, sont là-dessus du même sentiment que lui. Quant à moi, je suis tenté de croire avec Furner, que le πεύκη de Théophraste est véritablement l'arbre que les Latins appellent *pinus*; mais que Pline a pris le πίτυς; (*pitys*) des Grecs pour le *pinus*, à cause que cet Auteur rend πιτυοκάμπαι (*pityocampæ*) par *eruca pinorum*, chenilles de *pin*, & non du *picea* ou sapin. A l'égard du πίτυς (*pitys*) de Théophraste, on ignore quel arbre c'est: mais J. Bauhin le croit semblable au *pinaster* ou *pin* sauvage. L'occasion de cette incertitude & de ce changement de noms paroît être dûe aux Arcadiens, qui, à ce que dit Théophraste, appellent πίτυς ce que les autres Grecs nomment πεύκη, & qui ont donné le nom de πεύκη à ce que tous les autres Grecs appellent πίτυς.

L'écorce & les feuilles de toutes les especes de *pins* sont rafraîchissantes & astringentes, & par-là très-propres dans la dyssenterie & l'écoulement immodéré des regles. La décoction ou l'infusion des sommités de *pin* dans de la biere ou telle autre liqueur convenable est estimée efficace pour le calcul des reins ou de la vessie, pour le scorbut & les autres affections de la poitrine. Hoffman, *Meth. Med.* rapporte qu'un millier de personnes ont été guéries du scorbut avec les jets tendres & récens du *pin*.

Les pignons sont délicieux & même préférables aux amandes; aussi les sert-on sur les tables en Italie: ils sont médiocrement chauds & humides, maturatifs, lénitifs & nourrissans; on les emploie principalement dans la phthisie & la consomption, à cause de leur vertu nourrissante, quoique suivant Dodonée, ils soient très-difficiles à digérer. Etant pris seuls ou dans du miel ou dans tel autre éclegme, ils sont bons pour la toux & les maladies invétérées de la poitrine, parce qu'ils adoucissent beaucoup; ils sont également bons dans les maladies néphrétiques, pour la strangurie, pour l'acrimonie d'urine, à cause de la propriété qu'ils ont de calmer les douleurs; ils augmentent le lait & la semence, au moyen de quoi ils raniment la nature & excitent à l'amour, surtout quand ils sont confits au sucre. Le cone entier ou pomme de *pin* étant cuit avec du marrube récent, & pour la seconde fois avec une quantité modérée de miel jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de ce dernier, est, comme dit Galien, un remede excellent pour faciliter l'expectoration, pour guérir la toux invétérée & la consomption, ainsi que Dioscoride nous l'assure. L'eau de pomme de *pin* est astringente, & bonne par conséquent pour effacer les rides du visage, pour empêcher les mamelles de grossir, pour les descentes de matrice & autres maladies semblables.

*Coccalus*, κόκκαλος, suivant Galien, *Com.* 4. *in Lib. de R. V. I. A.* quoiqu'Hippocrate l'ait employé, n'étoit point le nom de la pomme de *pin* chez les anciens Grecs, qui l'appelloient κῶνος; (*conos*) les Medecins modernes, dit-il, l'appellent communément στρόβιλος, (*strobilos*.) Hippocrate dans le Livre que nous venons de citer, recommande le *coccalus* & la myrrhe réduits en éclegme avec le miel, pour la pleurésie; & dans le même traité, il prescrit un eclegme préparé avec le *coccalus* & le galbanum, avec du miel Attique pour la péripneumonie; & il y a toute apparence que Galien a eu ce passage en vûe dans son *Exegesis*, lorsqu'il dit « que « la plûpart prennent le *coccalus* pour l'amande du Stro- « bilus. » Dioscoride veut au contraire que ce soit le *granum Cnidium*. Κόκκαλος, dans Hesychius, est traduit par ῥόμβος (*Rhombus*) στρόβιλος (*Strobilus*) & πεύκη (*peuce.*) Les Pignons sont appellés par Dioscoride, *Lib. I. cap.* 88. πιτυΐδες (*Pytyides*;) par Menesithus, sur Athenée, *Lib. II.* ἀστρακίδες (*astracides*), πιτύϊνοι κῶνοι (*pityini coni*) & πιτύϊνα κάρυα (*pityina caria*, après Alexandre Myndius & Diocles Carystius. FOESIUS.

2. *Pinus sylvestris*, Ger. 1175. Emac. 1356. C. B. P. 491. Raii Hist. 2. 1399. Boerh. Ind. A. 2. 179. *Pinus sylvestris*, *pinaster*. Offic. *Pinus sylvestris vulgaris Genevensis & Tæda*, J. B. 1. 253. *Pin sauvage.*

Il est aussi gros & aussi haut que le premier: mais il a les feuilles plus courtes & plus étroites, les cones plus petits & plus pointus, les pignons plus petits, de même nature & de même vertu que ceux du précédent: il croît communément dans plusieurs contrées de l'Allemagne.

On tire de cet arbre la térébenthine commune (Voyez *Terebenthina*) qui est blanchâtre, épaisse, opaque, semblable au miel, & d'une odeur forte: les Maréchaux en font un grand usage. On tire de celle-ci par la distilation, l'huile de térébenthine, qui est sa partie la plus déliée & la plus volatile: ce qui s'éleve le premier se nomme esprit. Ce qui reste au fond de l'alembic est la résine commune, laquelle étant tirée, avant qu'elle se soit élevée trop-haut, & lavée ensuite dans l'eau par une méthode particuliere, donne ce que nous appellons résine blanche ou jaune. La résine noire ne differe de la précédente qu'en ce qu'on l'a fait davantage évaporer, & qu'on ne l'a point lavée: voyez *Colophonia*. L'encens commun passe pour être la résine naturelle de cet arbre, ou la *resina Pini*; il est d'une couleur jaune blanchâtre, & par morceaux, dont les uns sont gras, mous, & blanchâtres, & les autres, durs, friables & plus jaunes. Il est rare qu'on en trouve de pur aujourd'hui, parce qu'on le falsifie avec la résine commune. Voyez *Thus*. Les résines noire & jaune sont de même nature, ce qui fait qu'on les employe indifféremment l'une pour l'autre dans les emplâtres & les onguens. Dale, dans la seconde partie de sa *Pharmacologia*, assure, sur la foi du Docteur Kreig, que la poix de Bourgogne des boutiques, *Pix Burgundica*, est faite avec cette térébenthine qu'on fait cuire pendant quelque tems, & à laquelle on ne laisse point prendre la dureté de la résine.

Elle se fait, à ce qu'il dit, en Saxe, où l'on prépare la résine blanche, en faisant cuire la térébenthine dans des grands vaisseaux, sans la distiller. Voyez *Pix Burgundica*. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Pinus humilis*, *Iulo purpurascente*, T. 585. *Pinaster Austriacus*, *tenuifolius*, J. B. 1. 255.

Ses pignons séchés au feu sont bons pour l'asthme, & pour déterger les ulceres des reins. La décoction des feuilles est estimée excellente pour le scorbut, où l'acrimonie des humeurs demande des adoucissans, aussi-bien que dans les cas où il est besoin de fortifier les vaisseaux, comme il arrive dans la phthisie. L'huile exprimée des pignons a les mêmes vertus que celle d'amandes douces. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Pinus Africana.

Nom du *Conocarpodendron*; *foliis argenteis*, *sericeis*, *latissimis*.

Dale ajoute aux especes précédentes du *Pinus*, celle qui suit.

Pinus maritima, Offic. *Pinus sylvestris montana*, Ger. 1175. Emac. 1357. *Pinus maritima major*; C. B. P. 492. *Pinus sylvestris maritima*, *conis firmiter ramis adhærentibus*, J. B. 1.243. Tourn. Inst. 586. Raii Hist. 2. 1400. *Pinus maritima major fructifera*. Park. Theat. 1535. *Pin de Mer.*

Il croît en Provence & dans le Languedoc. Son écorce, ses feuilles & sa résine sont d'usage, & ont les mêmes vertus que le *Pinus sylvestris*, ou Pin de montagnes.

Ray fait encore mention des especes suivantes.

1. *Pinus cui Officula fragili Putamine*, *sive Cembro*, J. B. *Pinus sylvestris montana tertia*, C. B. *Pinus sylvestris*, *altera fructifera*, *Tæda arbor forte*, *Pin. sylv.* 2. Ger. descr.

Il est fort commun dans le pays des Grisons, où les Paysans mangent son fruit. Quoique celui-ci soit, au jugement de Bellonius beaucoup plus charnu & plus savoureux que celui du *pin* ordinaire, il y est cependant à si bas prix, qu'il ne vaut pas le transport.

Il croît encore fréquemment sur le mont Genevre & le mont Cenis, dans le passage qui va de France au Duché de Milan, où il est connu sous le nom d'*Elvi*. Gesner dit qu'il croît sur les hautes montagnes des Grisons & de Wallisserland, & qu'il n'y a point d'arbre qui croisse dans des lieux aussi élevés.

2. *Pinaster latifolius Iulis virescentibus aut pallescentibus*, C. B. *Niger*, *latiore folio*; *Iulis pallescentibus*. Park.
3. *Pinaster Austriacus tenuifolius*, J. B. *Pinaster tenuifolius Iulo purpurascente*, C. B. *Tæda*, *seu pseudo-pinus*, Ger. *Pinaster* 3. *Austriacus*, Clus.
4. *Pinaster conis erectis*, C. B. *Pinaster Austriacus*, Ger. Emac. *Pumilus montanus*, Park. *An Pinus sylvestris*. Mugho, *sive* Krein. J. B. *Pinus tibulus*, *seu tubulus*, Plin. *sylv. Mugo*. Matth.

Il croît sur les plus hautes montagnes de l'Autriche & de Stirie, parmi les pierres & les rochers, où on ne trouve aucun autre arbre.

5. *Pinaster tertius Hispanicus humilis*, J. B. *Pinus maritima minor*, C. B. Park. *Pinaster marit. minor*, Ger. Emac. Clusius n'a trouvé cette espece que dans le Royaume de Murcie en Espagne, où il ne laisse pas que d'être rare.
6. *Pinus sylv. maritima*, *conis firmiter ramis adhærentibus*, J. B. *sylv. altera maritima*, Lob. Obs. *An. Pinaster*, 2. *Hispanicus*, Clus. 2.
7. *Pinus maritima major*, C. B. *Maritima major fructifera*, Park. *Sylvestris montana*, Ger. *Pinus maritima Theophrasti*, *Lobelio*. J. B. Il ressemble par son tronc, ses branches & ses feuilles au *Pinaster montanus*, avec cette différence que ses branches sont plus raboteuses & plus noires que le tronc, son fruit de couleur rouge, plus court & plus large au sommet.
8. *Pinastrum alterum Hispanicum*, *vel minus Hispanicum*, Clus. *Pinus maritima major fructifera altera*, Park. *Marit. major*. Il est commun dans les Royaumes de Murcie & de Valence en Espagne.
9. *Pinus sylv. foliis brevibus glaucis*, *cum parvis albentibus*, *hortulanis nostris*, the Scotch fir, *i e*, *Abies scotica perperam dicta*. Il croît sans culture sur les montagnes de Stirie.

On le cultive dans les Jardins & dans nos Parcs à cause de sa beauté.

10. *Pinus sylvestris*, *sive*, *ut Bellonius*, *Picea sylvestris Idæ Troadis*, *cujus coni facile decidunt*, J. B. Ray, *Hist. Plant.*

## PIP

PIPA, *arbor & fructus Sinensis*. Michael Boym. *in Flora Sinensi*. Jonston, Dendrolog. Nom d'un prunier qui croît à la Chine.

PIPER ALBUM, Offic. 1353. Emac. 1538. Park. Theat. 1603. J. B. 2. 181. *Piper rotundum album*, C. B. P. 411. Raii Hist. 2. 1342. *Piper album*, *Leucopiper*, Mont. Exot. 9. *Poivre blanc*. Voyez l'Article suivant.

PIPER NIGRUM, Offic. Ger. 1353. Emac. 1538. Park. Theat. 1603. J. B. 2. 181. *Piper rotundum nigrum*, C. B. P. 411. Raii Hist. 2. 1341. *Lada*, *aliis Molanga*, *sive Piper aromaticum*, Pis. Mant. A. 492. *Piper rotundum ex Malabara foliis latis quinque nerviis albicantibus*, Herm. Mus. Zeyl. 52. *Molagocodi*, Hort. Mal. 7. 23. Tab. 12. *Poivre noir.*

La plante qui produit le *poivre* est rampante, sarmenteuse comme le liere, & s'attache aux arbres voisins, ou à des échalas qu'on approche d'elle quand on la cultive. Ses feuilles sont alternativement larges, ovales, pointues, remplies de grandes fibres, & il s'éleve d'entre elles de longs épis de petites fleurs monopétales, divisées en trois parties, auxquelles succedent des grains de *poivre*, disposés en grappes, ronds, de couleur foncée, & couverts d'une peau ridée. Ceux qui ont écrit de la Matiere Médicale ont été en dispute pour savoir, si le *poivre* blanc & le *poivre* noir sont les fruits d'une même plante, ou s'ils forment deux especes différentes. Les plus anciens, comme Garcias ab Horto, Parkinson, C. Bauhin, ont prétendu qu'ils étoient différens: mais Pison, dans sa *Mantissa aromatica*, & après lui, Herb. de Jager, dans la vingt-sixieme Epitre de son *India literata*, dans l'*Appendix* au *Museum Valentini*, a démontré que ces deux *poivres* ne sont qu'une même espece; & que le *poivre* blanc n'est autre que du *poivre* noir que l'on met tremper deux ou trois jours dans de l'eau de mer, jusqu'à ce que son écorce soit pourrie; car alors elle se sépare du grain, & s'éleve sur la surface de l'eau. On fait ensuite sécher le fruit dans de la cendre, dont on le sépare après par le moyen d'un crible, comme nous le pratiquons à l'égard du blé nouveau.

Le *poivre* est chaud, dessiccatif, carminatif & d'un grand usage contre les froideurs & les flatuosités de l'estomac & la colique; il fortifie les nerfs & le cerveau aussi bien que la vûë. Appliqué extérieurement, il est bon pour le mal des dents, pour les affections froides des nerfs & les douleurs des membres. On doit piler le *poivre* grossierement quand on en mange avec les alimens, ou qu'on y en met pour les assaisonner. Miller, *Bot. Off.*

Le *poivre* est un fruit aromatique, qui a une qualité chaude & seche, qui vient en grains, dont on se sert pour l'assaisonnement des sauces.

Ce fruit si connu en Europe par le grand commerce & la grande consommation qui s'en fait, est produit par une plante ou arbrisseau qui croît dans divers endroits des Indes orientales.

Cette plante est foible & rampante, ce qui oblige ceux qui la cultivent de la planter au pié de quelque grand arbre, tels que l'areca, & le coco; ses feuilles ressemblent assez à celles du liere pour la figure: mais pour la couleur elles sont moins vertes & plus jaunâtres ayant d'ailleurs une odeur forte & un gout piquant.

Le *poivre* sort par petites grapes à la façon de nos gro-

feilles ; les grains dont ces grapes font composées, paroiffent verts au commencement ; enfuite ils deviennent rouges à mefure qu'ils mûriffent, & enfin noirs, après qu'on les a laiffés quelque tems exposés au foleil, c'eft-à-dire tel qu'on voit ici le grain du *poivre* noir.

Il n'y a point deux fortes de *poivre*, dont l'un foit blanc & l'autre noir ; & il paroît qu'on s'en doit tenir à cette opinion, malgré ce qu'en dit *Pomet* dans fon Hiftoire des Drogues, depuis que la Relation des Indes Orientales de M. Dillon, Medecin fameux, Auteur de l'Hiftoire de l'Inquifition de Goa, eft devenue publique ; cet habile Voyageur difant pofitivement, & fur la foi de fes yeux & d'une longue expérience, que toute la différence entre le *poivre* blanc & le *poivre* noir que l'on voit en Europe, ne vient que de ce que le noir a fa peau, & que le blanc en eft dépouillé, ce qu'on fait en le battant avant qu'il foit tout-à-fait fec, ou lorfqu'il eft séché en le laiffant tremper quelque tems dans l'eau.

Quoique le *poivre* vienne en plufieurs endroits des Indes, il croît plus abondamment qu'en aucun autre lieu depuis Rajapour jufqu'au Cap de Camarin ; celui des terres de Malabar, c'eft-à-dire depuis le mont d'Eli, jufques à l'extrémité méridionale de la côte, eft plus petit : mais il produit davantage, & c'eft là principalement que les Européens s'en fourniffent pour le tranfporter en Europe.

Le *poivre* noir que l'on confume en Europe eft de trois fortes ; le Malabar, le Jamby & le Belipatham ; ce dernier eft le moins eftimé à caufe de fa petiteffe & de fon aridité, ce qui au contraire lui donne un grand prix parmi les Indiens qui n'aiment que le petit *poivre* qu'ils trouvent moins chaud.

Il faut choifir le *poivre* blanc, véritable Hollande, gros, bien nourri, péfant, fans mélange de grains noirs ni de pouffe (c'eft ainfi qu'on nomme le grabeau ou pouffiere de l'un & l'autre *poivre*,) qu'il n'ait point été blanchi, & qu'étant réduit en poudre, fa farine foit belle & d'un gris tirant fur le blanc.

A l'égard du *poivre* noir, avec prefque toutes les qualités du blanc, il faut encore prendre garde que les grains ne foient point ridés, qu'il y en ait beaucoup de blanc parmi, & que les plus gros n'en aient point été séparés pour les blanchir ; métier dont fe mêlent bien des gens, tant en Hollande, qu'à Paris & à Rouen.

Une grande partie du *poivre* tant blanc que noir, fe vendant tout battu, il eft facile aux mal-honnêtes gens de le fophiftiquer, ce que font ordinairement les Colporteurs en mêlant dans le noir des épices grifes d'Auvergne, de la maniguette, de la pouffe de *poivre*, & de la croûte de pain ; & dans le blanc, des épices blanches, ou du *poivre* noir blanchi avec du riz battu ; ce qui eft très-difficile à reconnoître, & ne fe peut éviter qu'en l'achetant de perfonnes fideles & de connoiffance.

Il y a quantité d'autres fortes de *poivre* que vendent les Marchands Epiciers & Droguiftes, & dont divers Voyageurs ont fait la defcription dans leurs Relations, comme le *poivre* de Madagafcar, le *poivre* de Mafcarine, ou de l'Ifle-Bourbon, le *poivre* de la Chine, le *poivre* long des Indes orientales, de l'Amérique & d'Ethiopie, le *poivre* de Guinée ou Piment, le *poivre* de la Jamaïque, le *poivre* de Thevet, le *poivre* d'Afrique, &c.

Le *poivre* de Madagafcar eft blanc & croît fur une plante qui rampe fur la terre, dont la tige & les feuilles ont la même odeur que le fruit qui mûrit aux mois d'Août, Septembre & Octobre.

Le *poivre* de Mafcarine qui vient auffi de l'Ifle de Java, s'appelle cubebe ou *poivre* à queue ; il eft tout femblable au *poivre* noir, à la referve qu'il a une queue & qu'il eft plus gros. La plante qui le produit eft rampante, & il y eft attaché en forme de grapes ; il le faut choifir gros, bien nourri & point ridé.

Le *poivre* de la Chine décrit par le Pere le Comte, dans fes Mémoires, a les mêmes propriétés que celui des Indes. L'arbre qui le produit eft grand comme nos noyers. Son fruit eft de la groffeur d'un pois, de couleur grife mêlée de quelques filets rouges. Quand il eft mûr il s'ouvre de lui-même, & fait voir un petit noyau noir comme du jais. Après qu'on l'a cueilli on l'expofe au foleil pour le fécher, & l'on jette le noyau qui eft d'un gout trop fort, ne réfervant que l'écorce. L'odeur de ces arbres à *poivre* eft fi violente, qu'il en faut cueillir le fruit à plufieurs reprifes cr-'nte d'en être incommodé.

Le *poivre* long qui eft comme une efpece d'amas de plufieurs petits grains ferrés fortement les uns contre les autres, croît fur un arbriffeau dont les feuilles font minces, vertes & avec une queue affez courte.

Ce *poivre* eft de trois fortes ; celui des Indes orientales, que les Marchands Epiciers & les Droguiftes de France tirent d'Angleterre & de Hollande ; celui de l'Amérique & celui d'Ethiopie, qu'on appelle auffi grain de Zelim. Il n'y a proprement que celui des Indes qui foit le véritable *poivre* long ; les autres même lui reffemblant affez peu.

Le bon *poivre* long doit être nouveau, bien nourri, gros, pefant, mal-aifé à rompre, point carié, fans pouffe & fans mélange de terre. Son ufage eft pour la Medecine, où il entre dans quelques compofitions galéniques, même dans la thériaque. On le mêle auffi quelquefois avec les épices.

Le *poivre* de Guinée eft un *poivre* rouge, de couleur de corail, qui fe cultive en Languedoc, furtout dans les villages auprès de Nîmes. On en voit affez communément dans nos jardins & dans les boutiques des Epiciers & des Droguiftes. Les Vinaigriers s'en fervent pour faire leur vinaigre. On le confit auffi au fucre. Il doit être choifi nouveau, en belles gouffes, feches, entieres & bien rouges.

Il y en a de quatre fortes : le premier fe nomme *chilchotes* : le deuxieme, qui eft fort petit, *chilterpin*, (ces deux efpeces font d'un gout acre & fort piquant ;) le troifieme eft le *tenalchiles*, qui eft médiocrement chaud, & que les Indiens mangent comme d'autre fruit avec du pain ; le quatrieme fe nomme *chilpelagua* : il n'eft ni fi piquant que les deux premiers, ni fi doux que le troifieme ; & c'eft celui dont les Efpagnols font le plus de cas. Il s'en fervent ordinairement dans la préparation du chocolat.

Il y a encore une cinquieme efpece de piment qui ne croît qu'au Pérou, où on l'appelle *agy*. Il s'en cultive une grande quantité dans une petite plaine de fix lieues près le village de S. Michel de Sapa, peu diftant de la ville d'Arica, fur la côte du Pérou, & dans les vallées de Sama, Tacna & Cocumba. Ces quatre lieux, quoique de peu d'étendue, & quoique le piment y foit à très-grand marché, en fourniffent tous les ans pour plus de fix cens mille piaftres ; ce qui paroîtroit prefque incroyable, fi l'on ne favoit que cette fiente d'oifeau qu'on appelle *guana*, dont les Péruviens fument leurs terres, les rendent fi fécondes, que les grains qu'on y feme, & particulierement l'agy, y rendent quatre ou cinq cens pour un.

Le *poivre* de la Jamaïque, autrement *amomi*, eft le fruit que produit l'arbre qui fournit le bois d'Inde.

Le *poivre* de Thevet, que les Hollandois appellent *amomi*, à caufe de fa reffemblance avec le vrai *amomi* ou *poivre* de la Jamaïque, eft un petit fruit rond, de la groffeur du *poivre* blanc, un peu rougeâtre, & avec une efpece de petite couronne à un des bouts. On lui donne encore le nom de petit girofle rond, à caufe qu'il a le gout du véritable girofle. SAVARY, *Dictionn. du Comm.*

A l'égard du *poivre* d'Afrique appellé *Maniguette*, *Ma-laguette* ou *Cardamome*. Voy. l'article *Cardamomum*.

PIPER JAMAICENSE, *Poivre de la Jamaïque*. Voyez *Caryophylus*.

PIPER INDICUM, *Poivre de Guinée*. Voyez *Capficum*.

PIPER LONGUM, Offic. Ger. 1355. Emac. 1539. Park.

Theat. 1664. Ogilb. Chin. 1. 226. J. B. 2. 185. Raii Hist. 2. 1343. *Piper longum orientale*, C. B. P. 412. *Piper longum Pistolochiæ foliis absque pediculis*, *Maderaspatana*, Pluk. Phytog. Tab. 104. *Pimpilim*, Pis. Mant. A. 182. *Tlatlancuaye*, *sive Piperis longi species* II. Hern. 126. *Catta-tripali*, Hort. Mal. 7. 27. Tab. 14. *Arbor piperifera fructu longo*, Jonf. Dendr. 178. *Acapatli*, Laet. 231. *Poivre long.*

C'est un fruit long fait à peu près comme le chaton du noisetier, mais dur & ferme, composé de plusieurs petits grains arondis, disposés en maniere de spirale, de couleur brune & d'un gout acre & piquant. La plante qui le produit s'attache à tout ce qu'elle rencontre, & pousse des feuilles larges, oblongues, arondies à leurs extrémités, & disposées alternativement sur les tiges. Il naît à l'opposite, des fleurs d'une seule piece, découpées en cinq segmens auxquelles succede le fruit dont nous avons parlé. Elle croît dans l'Isle de Java, dans le Malabar & dans plusieurs autres endroits des Indes orientales.

Il a le gout & les vertus du *poivre* noir; il échauffe & fortifie l'estomac, il chasse les vents & facilite la digestion. Il est estimé alexipharmaque, & on l'emploie dans la thériaque d'Andromaque. Miller, *Bot. Off.*

PIPERELLA, nom du *marum*, *Hispanicum*, *nigrum*, *flore purpureo*.

PIPERITIS, nom du *Lepidium*, ou dictame.

## PIS

PISCATORIS EMPLASTRUM, est le nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aétius, *Tetrabiblos IV. Serm.* 3. *cap.* 18.

Piscatoris medicamentum, nom d'un remede composé décrit par Actuarius, *Lib. VI. cap.* 9.

PISO, un *mortier*. Castelli.

PISONIA, *Fingrigo vulgò.*

Voici ses caracteres.

Il y a des fleurs mâles & des femelles dans différentes plantes; les fleurs mâles sont composées d'un grand nombre d'étamines, & n'ont point de pétales; les fleurs femelles sont d'une seule feuille faite en forme de campane, & divisée à son sommet en cinq parties. Il s'éleve du fond du calyce un pistil qui se change en un fruit oblong, anguleux, cannelé & rempli de semences oblongues.

Miller en compte deux especes.

1. *Pisonia aculeata mas*, Houst.
2. *Pisonia aculeata*, *fructu glutinoso & racemoso*, Plum. Nov. Gen.

Ces plantes sont des variétés séminales qui naissent des semences de la même plante: mais comme aucun Botaniste ne les a distinguées jusqu'à ce que le Docteur Houstoun ait observé leur différence, on a jugé à propos de parler ici des différens sexes, comme d'autant de plantes différentes.

Le P. Plumier a ainsi nommé cette plante en l'honneur du Docteur Guillaume Pison, qui a publié une Histoire naturelle du Bresil. Elle est connue des habitans de la Jamaïque sous le nom de *Fingrigo*.

Ces plantes sont très-communes dans les marais & autres lieux bas de la Jamaïque, aussi-bien que dans plusieurs autres endroits des Indes occidentales, où elles incommodent beaucoup les passans en s'attachant par leurs piquans crochus à leurs habits; leurs semences sont aussi fort gluantes, & s'attachent à tout ce qu'elles touchent; de sorte que les ailes des pigeons & des autres oiseaux se trouvent souvent chargées de ces semences, au point de ne pouvoir plus s'envoler, ce qui fait qu'ils deviennent aisément la proie de quiconque veut les prendre.

Son tronc est fort gros & croît à la hauteur d'environ dix ou douze piés: mais ses branches sont longues & menues; de sorte que ne pouvant point se soutenir par elles-mêmes, elles s'attachent pour l'ordinaire à toutes les plantes qui se trouvent aux environs. Miller, *Dictionn.*

PISSANTHOS, le même qu'*Orrhopissa*.

PISSASPHALTOS. Voyez *Bitumen*.

PISSE, πίσσα, *Poix*.

PISSELÆUM, πισσέλαιον (de πίσσα, poix, & ἔλαιον, huile) *huile de poix*. On la tire de celle-ci en la séparant de sa partie aqueuse, qui nage sur elle comme le petit-lait sur le lait. On la retire de la poix pendant qu'elle bout, en étendant dessus de la laine qui absorbe toute la vapeur qui s'éleve, & qu'on exprime ensuite dans un vaisseau, ce qu'on réitere pendant tout le tems que la poix bout.

Le *pisselæum* sert aux mêmes usages que le goudron. Etant employé en forme de cataplasme avec de la farine d'orge, il fait revenir les cheveux de même que le goudron, outre qu'il guérit la gale & les ulceres des bêtes à cornes. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 95.

Pisselæum Indicum, Offic. *Bitumen Barbadense*, Boerh. Chem. *Pix liquida Barbadensis*, Pharmacopolis Lond. *Pis Berbados*, Boerh. Thesaur. Pharm. 108. *Goudron des Barbades.*

Il nous vient de l'Isle dont il porte le nom, & où il flote sur la surface de l'eau: il est de couleur rouge noirâtre, d'une odeur désagréable & de la consistance de la poix liquide. Il possede une qualité sudorifique, & il est bon pour les maladies des poumons & de l'estomac. Les Apothicaires de Londres préparent avec ce bitume & une petite quantité d'huile d'anis un baume qu'ils vendent pour du *baume de Chili*. Dale.

Boerhaave, dans sa Chymie, paroît regarder le goudron des barbades comme une préparation végétale, puisque semblable à l'huile de terre des Indes, il est composé d'huile exprimée de cacao mêlée avec des terres médicinales.

Cette substance, dit Quincy, paroît être la même que celle qu'on vend dans les boutiques sous le nom de goudron des Barbades. Elle a une odeur forte pareille à celle du goudron ordinaire, & une couleur & un gout désagréable: mais il faut convenir qu'elle est un excellent balsamique, & qu'elle fait beaucoup de bien dans quelques maladies de la poitrine, lorsque l'estomac peut la supporter. Elle est très-efficace dans les toux obstinées, & quelquefois elle réussit où les remedes les plus célebres ont échoué. Quelques-uns l'estiment bonne pour les brûlures & les inflammations: mais les regles de la bonne pratique ne justifient point l'usage interne de cette drogue. Les habitans de la campagne l'estiment beaucoup pour la teigne, qui est une maladie difficile à guérir & souvent embarrassante pour le Medecin. Quelques-uns l'appliquent à la plante des piés & autour du poignet pour les fievres quartes, & j'ai vu des cas où elle a réussi. Le remede qu'on vend communément sous le nom d'huile d'aspic n'est autre chose que de l'huile de térébenthine imprégnée de ce simple. Voyez *Pictonum Colica*.

PISSEROS, πισσηρὸς, de πίσσα, *poix*, est une épithete d'un cerat appellé par Hippocrate, πισσηρὴ κηρωτὴ, (*pissere cerotes*) cerat fait avec de la *poix*, qu'il ordonne d'appliquer, en qualité d'anodyn, sur les ulceres affectés d'une inflammation.

On le préparoit, à ce que dit Galien, *Comment. I. in Lib. de fract.* avec de la cire fondue avec de l'huile ordinaire, ou de l'huile rosat, & de la *poix* seche. Hippocrate l'exprime quelquefois simplement par πισσηρὴ (*pissere*) & quelquefois avec l'addition de κηρωτὴς (*cerotes*) πισσηρὴ κηρωτὴς.

PISSITES, πισσίτης, *Vin de poix.*

Il eſt fait avec du goudron & du moût. On lave d'abord le goudron avec de l'eau de la mer, ou de la ſaumure, juſqu'à ce qu'il devienne blanc & que l'eau conſerve ſa limpidité, après quoi on le lave avec de l'eau douce. On met enſuite ſur huit conges de moût une once ou deux de goudron, on le laiſſe fermenter & repoſer, & on l'enferme dans des vaiſſeaux.

Ce vin facilite la digeſtion, il eſt chaud, déterſif, pectoral, & bon par conſéquent pour les maladies de la poitrine, du bas-ventre, du foie, de la rate & de l'utérus, qui ne ſont point accompagnées de fievre, auſſibien que pour les fluxions invétérées & les ulcérations profondes, pour la toux, pour l'indigeſtion, les enflures cauſées par des vents, & l'aſthme. Il eſt auſſi fort bon pour les luxations, ſurtout lorſqu'on l'applique avec de la laine crue (οἰσυπηρὸς). DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 48.

PISSOCEROS, πισσόκηρος; cire avec laquelle les abeilles enduiſent les dedans des ruches où elles font leur miel.

PISSOSIS. Voyez *Picatio.*

PISTACHIA, nom du *Terebinthus, Indica, Theophraſti.*

PISTATIO; ſuivant Caſtelli, c'eſt l'action de couvrir les matériaux enfermés dans un vaiſſeau avec de la pâte, pour qu'ils cuiſent mieux.

PISTILLUM, *Pilon.*

PISTOLOCHIA. Voyez *Ariſtolochia*, & *Serpentaria Virginiana.*

PISUM, *Pois.*

Voici ſes caracteres:

C'eſt une plante qui pouſſe des gouſſes longues & enflées, pleine de ſemences arrondies; la partie inférieure de la tige eſt creuſe; les feuilles ſont la plupart diſpoſées en collet autour de leur tige; les autres naiſſent comme par paires ſur des côtes terminées par des mains.

Boerhaave compte vingt-ſix eſpeces de *pois*, dont aucune ne poſſede aucune vertu médicinale, à l'exception de la ſixieme, qui eſt:

*Piſum, arvenſe, fructu albo*, Tourn. Inſt. 394. Boerh. Ind. A. 2. 40. *Piſum* Offic. *Piſum arvenſe flore candido, fructu rotundo, albo*, C. B. P. 342. *Piſum minus*, Ger. 1045. Emac. 1219. *Piſum vulgare parvum album arvenſe*, J. B. 2. 297. Raii Hiſt. 1. 891. *Piſum ſylveſtre primum*, Park. Theat. 1057. Raii Synop. 3. 318. *Pois blanc ordinaire.*

On fait un plus grand uſage des *pois* dans les cuiſines que dans les Pharmacies. Tout le monde ſait que les feuilles de cette plante ſont d'un verd blanchâtre, & compoſées de deux ou trois paires de grand lobes ovales, dont les extrémités ſont terminées par des mains. Les tiges ſont foibles, anguleuſes & incapables de ſe ſoutenir elles-mêmes. Les fleurs ſont légumineuſes & blanches, & les *pois*, quand ils ont atteint leur maturité, ronds & blancs. On la cultive dans les champs & dans les jardins, elle fleurit au mois de Mai, & ſon fruit eſt bon à manger en Juin.

Les *pois*, lorſqu'il ſont verts, ſont agréables au gout & nourriſſans, mais quelque peu flatueux, de même que lorſqu'ils ſont ſecs. Ils ſont bons pour adoucir le ſang & pour corriger les humeurs ſalées ſcorbutiques, ſoit qu'on les mange cruds ou cuits. MILLER, *Bot. Off.*

Les *pois* ſont des légumes dont on fait un grand uſage. Plus ils ſont petits & verds, plus ils ont bon gout. On les fait auſſi ſécher pour les conſerver plus long-tems, mais ils n'ont plus étant ſecs ce gout qu'ils avoient auparavant.

Ils produiſent la plupart de leurs bons effets par le ſecours de leurs parties huileuſes & balſamiques, qui embarraſſant les acretés de la poitrine, appaiſent la toux; & qui ſe conduiſant aiſément dans les vuides des parties ſolides, les réparent & les nourriſſent. Le premier bouillon des *pois* eſt émollient & laxatif, parce qu'il ſe charge des ſels les plus diſſolubles de ces légumes. Ces ſels irritant & picotant les glandes inteſtinales, les obligent à laiſſer paſſer par leurs pores plus de ſéroſité qu'ils n'ont accoutumé dans l'état ordinaire.

Les *pois* contiennent un ſuc viſqueux & épais, qui excite des vents & produit des humeurs groſſieres; c'eſt pourquoi leur uſage ne convient point à ceux qui ſont attaqués de la gravelle. LEMERY, *Traité des alimens.*

Le bouillon des *pois* non-ſeulement rend le ventre libre; mais procure encore une évacuation plus copieuſe des vuidanges. Il eſt auſſi fort-bon pour les douleurs néphrétiques, ſuivant Simon Pauli, dans ſon *Quadripartitum Botanicum.* Quelques-uns employent avec ſuccès la décoction des *pois* pour guérir les puſtules & les autres maladies de la peau. HOFFMAN, *Præſt. Remed. Domeſt.*

## PIT

PITACIUM, eſt une grande piece d'étoffe imprégnée ou couverte de quelque médicament, pour l'appliquer ſur la partie affectée.

PITHA, eſt le nom que Boerhaave donne au *Cereus, ſcandens, minor trigonus, articulatus, fructu ſuaviſſimo.*

PITINE, nom de l'*Aphaca.* Voyez ce mot.

PITOMA, eſt un grand arbre du Breſil, qui porte une eſpece de pomme d'un gout amer & aſtringent, qui n'eſt ni bonne à manger, ni d'aucun uſage en Medecine.

PITTONIA.

Voici ſes caracteres.

Sa fleur eſt une cloche, d'une ſeule piece & découpée en pluſieurs ſegmens. Il s'éleve du calyce un piſtil qui ſe change en une baie ſphérique, charnue & ſucculente qui renferme deux ſemences qui ſont ordinairement oblongues.

Miller en compte ſept eſpeces, qui toutes naiſſent dans les endroits les plus chauds de l'Amérique, où la premiere croît à la hauteur de douze ou quatorze piés, & ſe diviſe en un grand nombre de branches qui forment un petit arbre par leur aſſemblage. La ſeconde, cinquieme & ſeptieme eſpeces croiſſent à la hauteur de huit ou neuf piés, & pouſſent pluſieurs branches près de leurs racines qui forment un arbriſſeau. MILLER, *Dict.*

PITTOSIS, le même que *Picatio.*

PITUINA, πιτυΐνη, *réſine du ſapin.*

PITUITA, *Phlegme.* Voyez *Phlegma.*

PITUITARIA GLANDULA, *Glande pituitaire.*

PITYIDES, πιτυΐδες, eſt le nom qu'on donne au fruit ou aux amandes contenues dans les cones du pin & du *picea.* Ces amandes ont une qualité aſtringente & quelque peu chaude; elles ſont bonnes pour la toux & les autres affections de la poitrine, ſoit qu'on les prenne ſeules ou avec du miel. DIOSCORIDE, *Liv. I. cap.* 87.

PITYLISMA; eſpece d'exercice dont parle Galien, *de Sanitate tuenda, Lib. II. cap.* 10. Il conſiſtoit à marcher ſur la pointe des piés en tenant les mains élevées par-deſſus la tête, & les agitant en différens ſens avec beaucoup de viteſſe.

PITYOCAMPE, πιτυοκάμπη; eſpece de chenille qu'on trouve ſur le ſapin, & à laquelle Galien attribue les vertus des cantharides, *de Simpl. Facult. Lib. II.*

PITYRIASIS;

PITYRIASIS ; espece de teigne qui vient à la tête, au menton & aux sourcils, & qu'on appelle aussi *Porrigo*. Voyez *Lepra*. Ce mot est dérivé de πίτυρον, *son*.

PITYROIDES ; épithete qu'on donne à une espece de sédiment de l'urine qui ressemble à du son.

PITYS, πίτυς, *Pin*.

PITYUSA. Voyez *Tithymalus*.

## PIX

PIX, *Poix* ; c'est une espece de gomme que l'on tire des pins par l'incision qu'on y fait. Elle a divers noms, suivant ses préparations, ses couleurs ou ses qualités. Quand elle coule de l'arbre, elle se nomme *barras* : mais ensuite elle prend double dénomination. Celle qui est la plus belle & la plus claire, a le nom de *galipot* ; & celle qui est moins propre & plus chargée d'ordures & de couleur, s'appelle *barras marbré* ou *madré*. Le galipot sert à faire toutes les différentes sortes de *poix* qui font la matiere de cet article.

La *poix* grasse, qu'on appelle aussi *poix blanche de Bourgogne*, est du galipot fondu avec de l'huile de térébenthine. Quelques-uns prétendent néantmoins que cette *poix* coule naturellement de quelques arbres résineux qui croissent dans les montagnes de la Franche-Comté.

*Poix résine* ; c'est, suivant quelques Auteurs, une gomme qui coule du térébinthe, du mélese, du lentisque ou du cyprès : mais il y a bien plus d'apparence, à ce que d'autres assurent, fondés sur l'expérience, que ce n'est que du galipot cuit jusqu'à certaine consistance, & réduit en pains de cent ou de cinquante livres.

La meilleure *poix résine* vient de Bayonne & de Bourdeaux. Il faut la choisir seche, blonde, exempte d'eau & de sable.

La *poix* noire, qui est proprement celle que l'on connoît & que l'on vend sous le nom de *poix*, n'est aussi que du galipot brûlé & réduit en arcançon, où l'on met, quand il est encore tout chaud, quantité de goudron pour le noircir. Il y en a de dure & de molle, qui ne different que par cette seule qualité.

On lit dans les *Voyages de Wheler*, une autre maniere de faire la *poix* noire dont on se sert dans le Levant, qui n'est pas beaucoup différente de celle que M. Furetiere rapporte dans son Dictionnaire.

La voici.

On choisit un morceau de terre que l'on creuse, en y faisant une fosse d'environ deux aunes de diametre, mais qui va toujours en étrécissant jusqu'au fond : on remplit cette fosse de branches de pin, en choisissant celles qui ont le plus de gomme, après les avoir fendues en petits éclats, que l'on met les uns sur les autres jusqu'à ce que la fosse soit remplie : lorsque cela est fait, on couvre le dessus de cette fosse de feu qui brûle ce bois jusqu'au fond, & qui fait distiler la *poix*, qui sort par un petit trou que l'on a fait au bas de cette fosse.

La meilleure *poix* vient de Norwege & de Suede : celle qu'on fait en France ne lui est comparable en aucune maniere.

La bonté de la *poix* noire, dure, consiste à être d'un noir luisant, bien cassant, & bien seche, formant des especes de soleils quand on la casse. Quantité d'Ouvriers se servent de *poix* noire, & il s'en consomme aussi beaucoup pour calfater les vaisseaux.

Ce que l'on appelle *poix navale* en Medecine, devroit être la poix râclée des navires qu'elle a servi à calfater : mais il est certain que la plupart des Apothicaires n'y font pas tant de façon, & que la poix noire commune leur tient lieu de cette *poix* navale.

On tire de la *poix* noire une huile, à laquelle, pour les grandes vertus qu'on lui attribue, on donne le nom de *Baume de poix*. Savary, *Dictionn. du Commerce.*

Pix liquida, *Goudron*.

Monsieur George Berkeley, Evêque de Cloyne, ayant publié dernierement un Traité sur les vertus de l'eau de *goudron*, qui a mérité l'attention du Public, je me suis cru obligé d'en donner un extrait. Comme cet Auteur est extremement connu dans la République des Lettres, je ne doute point que le Lecteur ne le lise avec plaisir.

Dans certains endroits de l'Amérique, l'eau de *goudron* se fait en versant une pinte d'eau froide sur une égale quantité de *goudron*. On remue le tout ensemble, & on le laisse reposer, jusqu'à ce que le *goudron* soit précipité au fond. Chaque verre que vous tirez de cette eau, lorsqu'elle est clarifiée, se remplace par une égale quantité de nouvelle eau : mais on doit secouer le vase, & laisser reposer la liqueur qu'il contient comme la premiere fois. Cela se réitere pour chaque verre, aussi longtems que l'eau continue d'être suffisamment imprégnée de *goudron* ; ce que l'on connoît à l'odeur & au gout.

Mais comme cette méthode donne une eau de différens degrés de force, je préfere la maniere suivante.

*Versez* quatre pintes d'eau froide sur une de *goudron*, puis remuez les, & les mêlez avec une cuillere de bois ou un bâton plat, pendant l'espace de cinq à six minutes, après quoi laissez reposer le tout dans un vaisseau bien fermé pendant deux fois vingt-quatre heures, afin que le *goudron* ait le tems de se précipiter. Ensuite vous verserez tout ce qu'il y a de clair, après l'avoir écumé avec soin sans remuer le vaisseau, & en remplirez pour votre usage des bouteilles que vous boucherez exactement. Le *goudron* qui reste n'a plus de vertu, quoiqu'il puisse encore servir aux usages ordinaires.

Comme on se sert dans quelques-unes de nos Colonies de cette infusion à froid, comme d'un préservatif ou d'un préparatif contre la petite vérole, j'ai voulu essayer cette pratique étrangere sur les personnes de mon canton, lorsque la petite vérole y régnoit avec plus de violence. Le succès a pleinement répondu à mon attente ; car il n'y a eu personne de ma connoissance qui n'ait échappé de ce mal, ou qui ne s'en soit heureusement tiré. Une famille entre autres, m'a fourni l'exemple remarquable de sept enfans qui se tirerent tous très-bien de la petite vérole, à l'exception du plus jeune, à qui on ne put venir à bout de faire boire de cette eau comme aux autres.

Plusieurs personnes ont été préservées de ce mal par l'usage de la même liqueur ; d'autres en ont été favorablement traitées; d'autres enfin voulant se procurer ce mal, ont été obligées d'interrompre l'usage de cette boisson. J'ai observé qu'on peut la boire avec succès & sans danger, aussi long-tems qu'on veut, & cela non-seulement avant, mais durant tout le cours de la maladie. La regle générale à suivre, c'est d'en avaler demi-pinte soir & matin à jeun, en variant la dose suivant l'état & l'âge du malade, pourvu qu'on la prenne toujours à jeun, & deux heures avant & après le repas.

Ayant conjecturé avec assez d'apparence, qu'un remede si efficace dans une maladie de cette nature, pourroit être bon pour corriger toutes sortes d'impuretés du sang, je m'avisai de l'essayer sur diverses personnes affectées d'ulceres, ou d'autres maladies de la peau, qui furent bien-tôt soulagées, & dans peu de tems entierement guéries. Encouragé par ce succès, je me hasardai de conseiller le même remede dans les maux qu'on fait être causés par la corruption du sang, & il réussit beaucoup mieux que ceux qu'on emploie pour l'ordinaire.

L'ayant eſſayé ſur un grand nombre de différentes maladies, dans une ulcération d'entrailles avec de grandes douleurs; dans une toux ſeche, accompagnée d'ulcere au poumon, comme les expectorations purulentes l'indiquoient aſſez; dans une pleuréſie & une péripneumonie; j'ai trouvé qu'il réuſſiſſoit au-delà de mes eſpérances: J'ordonnai à une perſonne ſujette depuis pluſieurs années à des fievres éréſipélateuſes, dès qu'elle en ſentoit les premieres atteintes, de boire de l'eau de *goudron*; & par-là l'éréſipele fut prévenue.

Je n'ai jamais rien connu de ſi ami de l'eſtomac que l'eau de *goudron*. Elle guérit les indigeſtions, & redonne l'appétit; c'eſt un excellent remede pour l'aſthme. Elle communique une douce chaleur à tous les fluides, & en augmente la circulation ſans échauffer; & par-là elle eſt bonne non-ſeulement en qualité de pectoral & de balſamique, mais auſſi comme un déſobſtruant auſſi ſûr qu'efficace dans les affections cachectiques & hyſtériques. Comme ce remede eſt tout à la fois fortifiant & diurétique, il eſt excellent contre la gravelle. Je le crois d'un grand uſage dans l'hydropiſie: au moins ſai-je une perſonne attaquée d'une très-fâcheuſe hydropiſie par tout le corps, dont la ſoif, qui étoit extreme, ceſſa peu de tems après qu'elle eut commencé d'en faire uſage.

L'utilité de ce remede eſt évidente par ce que je viens de dire, dans les maladies inflammatoires. On pourroit croire cependant que le *goudron*, étant ſulphureux de ſa nature, l'eau qu'on en tire doit échauffer & enflammer le ſang. Mais il faut obſerver que tout baume contient un eſprit acide, qui eſt réellement un ſel volatil. L'eau eſt un menſtrue qui diſſout toutes ſortes de ſels, & qui les tire des ſubſtances dans leſquelles ils ſe trouvent. Ainſi le *goudron* étant un baume, ſon acide ſalutaire eſt extrait par l'eau, qui ne ſauroit mordre ſur la partie réſineuſe qui eſt plus compacte, & que le ſeul eſprit de vin diſſout.

L'eau de *goudron* ne ſe chargeant point de particules réſineuſes, peut être employée en toute ſûreté dans les inflammations. Et en effet, il s'eſt trouvé qu'elle eſt un excellent fébrifuge, qui eſt tout à la fois un cordial & un réfrigératif.

Il y a lieu de croire que les ſels volatils que l'on tire du *goudron* par l'infuſion, en contiennent les vertus ſpécifiques. M. Boyle, & d'autres Chymiſtes qui ſont venus après lui, conviennent que les ſels fixés ſont à peu près les mêmes dans tous les corps. Mais on ſait aſſez qu'il n'en va pas ainſi des ſels volatils, qui different beaucoup entre eux, & retiennent d'autant plus des qualités ſpécifiques de leur ſujet, qu'on les en ſépare plus aiſément. Or il n'eſt point de ſéparation plus aiſée, que celle qui ſe fait par une infuſion de *goudron* dans l'eau froide, qui s'en montrant à l'odeur & au gout ſuffiſamment imprégnée, eſt censée retenir les particules volatiles les plus pures & les plus actives de ce baume végétal.

Le *goudron* étoit regardé par les Anciens comme un remede admirable contre le poiſon, les ulceres, la morſure des bêtes venimeuſes, la phthiſie, les écrouelles, la paralyſie & l'aſthme: mais ils ignoroient la méthode d'en compoſer un remede innocent & ami de l'eſtomac, en le faiſant infuſer dans l'eau froide. On fait aujourd'hui des tiſanes avec les ſommités & les feuilles du pin & du ſapin, dans leſquelles on reconnoît une vertu anti-ſcorbutique & diurétique (*a*). Mais ce qu'il y a de plus fin & de plus travaillé dans le ſuc de ces arbres, leur ſel, leur eſprit, ſe trouve dans le *goudron*, dont la vertu ne s'étend pas ſeulement aux animaux, mais auſſi aux végétaux. M. Evelyn, dans ſon Traité *ſur les Arbres des Forêts*, obſerve avec ſurpriſe, que d'enduire de *goudron* la tige des arbres, leur eſt un préſervatif contre la dent venimeuſe des chevres, ou tels autres accidens, tandis que toute autre matiere onctueuſe leur ſeroit nuiſible.

Il ſemble que le *goudron* & la térébenthine ſe tirent en plus ou moins grande quantité de toutes les eſpeces de pins & de ſapins. Les eſprits, les ſels eſſentiels de ces végétaux, ſont les mêmes dans la térébenthine & dans le *goudron* ordinaire. Réellement celui-ci, que ſon prix modique & ſon abondance peut avoir rendu mépriſable, paroît être un baume excellent qui contient les vertus de la plupart des autres baumes, leſquelles il communique aiſément à l'eau, qui les inſinue promptement & ſans cauſer le moindre mal dans toute l'habitude du corps.

Les écoulemens réſineux des pins & des ſapins compoſent une claſſe conſidérable parmi les drogues qu'emploie la Medecine; & ce n'eſt pas ſeulement en tant qu'ils entrent dans les ordonnances des Medecins, qu'on les croit utiles à la ſanté. Pline rapporte que les anciens Romains mixtionnoient les vins avec la poix & la réſine; & Johnſton dans ſa *Dendrographie* obſerve qu'il eſt ſain de ſe promener dans des bois de ſapin, à cauſe de ces particules balſamiques dont l'air y eſt imprégné. C'eſt une choſe connue que toutes les réſines & toutes les térébenthines ſont bonnes pour les poumons, contre la gravelle & les obſtructions; & l'expérience nous montre que toutes ces vertus médicinales ſe trouvent dans l'eau de *goudron*, ſans qu'elle échauffe le ſang & qu'elle dérange l'eſtomac. Les perſonnes hectiques & aſthmatiques en particulier tirent un grand & prompt ſoulagement de l'uſage de cette eau.

Comme les baumes & généralement toutes les drogues onctueuſes & huileuſes, ſoulevent l'eſtomac, elles ne peuvent être priſes en ſubſtance pendant long-tems, ni en aſſez grande quantité pour produire tous les effets ſalutaires que leur mélange intime avec le ſang & les autres liquides, les rendroit capables de produire. Ce ſera donc un grand avantage de pouvoir faire paſſer telle quantité qu'on voudra de leurs parties volatiles dans les conduits & dans les vaiſſeaux capillaires les plus déliés, d'une maniere qui, loin d'offenſer l'eſtomac, le rejouiſſe au contraire & le fortifie.

Suivant Pline, la poix liquide, comme il l'appelle, c'eſt-à-dire, le *goudron*, ſe faiſoit en brûlant des buches de vieux pins ou de vieux ſapins bien nourris. Le premier écoulement qui en ſortoit étoit le *goudron*; la matiere plus épaiſſe qui venoit enſuite étoit la poix. Théophraſte entre dans un plus grand détail. Il nous apprend que les habitans de la Macédoine faiſoient de grands monceaux des troncs de ces arbres, dont ils avoient ſoin de placer les pieces debout à côté les unes des autres, après les avoir fendues; que ces monceaux ou buchers avoient un contour de cent-quatre-vingts coudées, avec ſoixante ou même cent de hauteur; & qu'après les avoir couverts de mottes de terre, afin d'empêcher la flamme, auquel cas le *goudron* eut été perdu, ils mettoient le feu aux monceaux, & recevoient dans un canal fait exprès, le *goudron* & la poix qui couloient en abondance.

Il paroît clairement, ce me ſemble, par la maniere dont on recueilloit le *goudron*, que c'eſt une production naturelle logée dans les conduits de l'arbre, d'où le feu la dégage & la tire comme d'une priſon, mais ne la fait pas. Si Pline en doit être cru, ce premier écoulement s'appelloit *cedrium*, & étoit d'une telle vertu pour préſerver de la pourriture, qu'on s'en ſervoit en Egypte pour embaumer les corps. Et c'eſt à quoi il attribue l'incorruption des momies qui ſe ſont conſervées pendant tant de ſiecles.

Quelques Auteurs modernes nous apprennent que le *gou-*

(*a*) Voyez ce qu'en dit Portius dans ſon Traité *de Militis in Caſtris ſanitate tuenda*, qui a été imprimé en François chez Briaſſon en 1744.

*dron* coule du tronc des pins & des sapins, lorsqu'ils sont extremement vieux, par des incisions faites à l'écorce près de la racine. Cette poix n'est que du *goudron* épaissi, & l'un & l'autre sont l'huile de ces arbres, qui devient épaisse & noire par le tems, & la chaleur du soleil. Dans les arbres, comme dans les hommes, la vieillesse arrête la transpiration. Alors leurs canaux excrétoires se bouchent, & enfin leur propre seve les étouffe.

La méthode usitée dans nos Colonies de l'Amérique pour faire le *goudron* & la poix, est au fond la même que celle des anciens Macédoniens, comme il paroît par la description qu'on en a donnée dans les *Transactions Philosophiques*. Et la relation de Leon l'Afriquain, qui décrit comme témoin oculaire la maniere de faire le *goudron* sur le Mont Atlas, s'accorde en substance avec l'une & l'autre de ces pratiques.

Johnston dans sa *Dendrographie*, prétend que la poix se tiroit autrefois du cedre, aussi-bien que du pin & du sapin devenu vieux & plein d'huile. Il semble en effet, que les anciens employent le même mot pour désigner les sucs que l'on tire de tous ces différens arbres. Le *goudron* & les diverses sortes d'exsudations que rendent les arbres doués d'une verdure perpétuelle, sont compris sous le nom vague de *résine*. La térébenthine est une résine, & l'on tombe universellement d'accord de ses grandes vertus. Le *goudron* & son infusion ne sont pas moins efficaces. L'eau de *goudron* est pectorale & restaurante au plus haut degré; & si je puis m'en rapporter à l'expérience que j'en ai faite, elle possede les plus estimables propriétés que l'on donne aux baumes du Pérou, de Tolu, de Copaü, & même à celui de Judée, telle qu'est entre autres sa vertu contre l'asthme, la pleurésie, les obstructions & les érosions ulcéreuses des parties internes.

La folie des hommes mesure le prix des choses par leur rareté, au lieu que la Providence a voulu que les choses les plus utiles fussent aussi les plus communes. Parmi ces liquides huileux, extraits d'arbres ou d'arbustes qu'on nomme baumes & dont on fait cas pour leurs vertus médicinales, le *goudron* peut tenir sa place comme un baume excellent. Son odeur forte montre qu'il a des qualités actives, & son huile, qu'il est propre à les retenir.

Ce baume admirable s'achete un sou la livre, au lieu que celui de Judée, lors même qu'il abonde le plus, se vend sur les lieux, le double de son poids en argent, si nous en devons croire Pline, qui nous apprend aussi que le meilleur baume de Judée se tiroit uniquement de la racine, & qu'on le falsifioit par un mélange de résine & d'huile de térébenthine. Maintenant comparant les vertus que mon expérience m'a fait découvrir dans le *goudron*, avec celles que je vois qu'on attribue au baume de Judée, de Gilead & de la Mecque, car ce sont les trois noms qu'on lui donne, je suis persuadé que ce dernier remede ne l'emporte point sur l'autre.

Pline prenoit l'ambre pour une résine qui distiloit d'une certaine espece de pin, ce qu'il concluoit de son odeur. Néantmoins puisqu'on le tire du sein de la terre, il paroît que c'est un fossile, quoique d'une espece très-différente des autres. Voyez *Ambra*. Mais du moins il est certain que les propriétés médicinales de l'ambre se retrouvent dans les sucs balsamiques du pin & du sapin, surtout celle que contient sa préparation la plus estimée, je veux dire le sel d'ambre. L'eau de *goudron* en offre à peu près l'équivalent, par sa vertu détergente, diaphorétique & diurétique.

C'est une remarque qu'ont fait également Théophraste & Johnston, que les arbres qui croissent dans les lieux bas & à l'ombre, ne rendent pas d'aussi bon *goudron* que ceux qui jouissent d'un terrein élevé & d'un air plus libre. De plus, Théophraste observe que les habitans du Mont Ida en Asie, distinguent les pins qui croissent sur cette montagne, d'avec ceux des bords de la mer, assurant que le *goudron* des premiers coule en bien plus grande abondance, & a bien plus d'odeur que celui des autres. D'où je conclurrois qu'on peut tirer à cet égard un meilleur parti qu'on ne fait des pins & des sapins des montagnes d'Ecosse, & les rendre utiles par cet endroit, tandis que leur bois l'est si peu pour la Charpenterie, à cause de l'éloignement des rivieres & de la difficulté du transport. Ce que nous appellons sapin d'Ecosse est mal nommé, puisqu'il n'est qu'une espece de pin sauvage, fort semblable, ainsi que Ray nous l'apprend, au pin qui croît sur le Mont Olympe en Phrygie ; probablement le seul endroit hors de ces Isles où cette espece se trouve, quoique depuis quelques années on l'y cultive en grande abondance, mais avec si peu d'utilité, tandis qu'avec un peu plus de soin & incomparablement plus d'avantage, soit pour le profit, soit pour l'ornement, on y pourroit élever des cedres.

Le *goudron* de Norwege est le plus liquide & le meilleur que l'on puisse employer en Medecine. Ces arbres qui croissent au haut des montagnes, exposés au soleil & au vent du Nord, produisent, à ce que prétend Théophraste, le *goudron* le meilleur & le plus pur ; & les pins du Mont Ida en donnoient un plus délié, plus doux & de bien meilleure odeur que les autres. Or je crois avoir observé ces mêmes différences entre celui qui vient de Norwege & celui que fournissent les arbres qui croissent dans les lieux bas & humides.

Moins on force la nature, & mieux elle réussit dans ses productions. Moins les olives & les raisins sont pressés, plus est bon le jus qui en sort. La résine qui coule d'elle-même des branches, ou qui suinte à la plus petite incision, est la plus légere & la plus exquise. On observe que les infusions des plantes ont plus de vertu que les décoctions, ce qu'il y a de plus volatil & de plus subtil dans les sels & dans les esprits se perdant ou s'altérant par cette derniere voie, au lieu qu'il se conserve par la premiere dans son état naturel. On observe aussi que la partie la plus déliée, la plus pure & la plus volatile, est celle qui dans la distilation s'éleve la premiere. En effet, il semble que les particules les plus légeres & les plus actives, sont celles qui requierent le moins de force pour se dégager de leur sujet.

De-là vient que l'on tire du *goudron* en le faisant infuser dans l'eau froide, ses sels & ses esprits les plus actifs, sans en pouvoir dissoudre la partie résineuse. On voit donc combien seroit peu fondée la prévention que l'on auroit contre l'eau de *goudron*, en la regardant comme un remede capable d'enflammer le sang par son soufre & par sa résine, puisqu'elle n'est imprégnée que d'un esprit acide très-subtil, qui est balsamique, rafraîchissant, diurétique & doué de quantité d'autres vertus. On regarde les esprits comme un composé de sel & de phlegme, probablement aussi d'une espece d'huile très-déliée différant de l'huile ordinaire, en ce qu'elle se mêle avec l'eau, & lui ressemblant, en ce qu'elle coule en petits ruisseaux par la distilation. On reconnoît du moins que l'eau, la terre & le sel fixe, sont les mêmes dans toutes les plantes; qu'ainsi ce qui différencie une plante & la fait ce qu'elle est, ne consiste dans aucune de ces choses, pas même dans l'huile la plus déliée, qui ne sert que de véhicule à cette premiere étincelle, à cette forme de la plante, pour parler le langage des Chymistes & celui de l'Ecole. Les Chymistes observent que toutes les sortes de bois balsamiques produisent un esprit acide, c'est le sel huileux volatil des végétaux; c'est lui principalement qui contient leurs vertus médicinales ; & par les expériences que j'ai faites, il paroît que l'esprit acide de l'eau de *goudron* a dans un éminent degré les propriétés de celui du gayac & des autres bois qu'on emploie en Medecine.

Les qualités qui ont quelque chose de trop puissant pour que le corps humain les puisse dompter en les unissant à sa substance, lui doivent être nuisibles. Ainsi tous les

acides ne ſont pas ſalutaires ni exempts de danger. Mais celui-ci paroît ſi parfaitement cuit, ſi doux, ſi tempéré, & avec cela ſi ſpiritueux, ſi ſubtil & ſi volatil, qu'il doit pénétrer aiſément dans les plus petits vaiſſeaux, & s'y ajuſter avec la derniere facilité.

Si quelqu'un a envie de diſſoudre quelque portion de réſine, conjointement avec le ſel & l'eſprit, il n'a qu'à mêler dans l'eau un peu d'eſprit de vin. Mais de parvenir à une entiere ſolution des gommes & des réſines, qui les mette en état de pénétrer dans tout le ſyſteme du corps animal, comme fait cet eſprit acide qui ſe dégage le premier, c'eſt peut-être une choſe impoſſible.

Les Chymiſtes ont un Aphoriſme qu'ils tiennent de Van-Helmont, c'eſt que quiconque peut mettre le corps humain en état de diſſoudre la myrrhe, a trouvé le ſecret de ſe prolonger ſes jours. Boerhaave ne croit pas cette idée deſtituée de vraiſſemblance, puiſque la myrrhe empêche le corps de ſe corrompre. Or cette propriété ne ſe remarque pas moins dans le *goudron*, dont les anciens ſe ſervoient pour embaumer & conſerver les cadavres. Et quoique Boerhaave lui même & d'autres Chymiſtes avant lui aient donné des méthodes pour avoir des ſolutions de myrrhe, ce n'eſt que par le moyen de l'alcohol, qui n'en extrait que les parties inflammables. Il ne paroît pas qu'aucune ſolution de myrrhe ſoit imprégnée de ſon ſel ou de ſon eſprit acide. Il ne ſeroit donc pas étonnant que l'eau dont nous parlons fut plus capable d'entretenir la ſanté & de prolonger la vie, que quelque ſolution de myrrhe que ce puiſſe être.

Certainement diverſes gommes & diverſes réſines peuvent poſſéder un grand nombre de vertus, & cependant à cauſe de la groſſiereté de leurs parties n'être pas capables de paſſer dans les vaiſſeaux lactiferes & dans un grand nombre d'autres auſſi petits qu'eux, ni de communiquer aiſément leur vertu à un menſtrue qui puiſſe sûrement & promptement le tranſmettre par tout le corps. Cela conſidéré, je ſuis perſuadé que l'eau de *goudron* a des avantages ſinguliers. On a obſervé que l'eſprit acide eſt d'autant plus fort, qu'il faut pour le faire monter un plus grand degré de chaleur. Il s'enſuit donc que nul acide ne ſauroit être plus doux que celui-ci, que l'on a par une ſimple infuſion d'eau froide, qui ne ſépare du ſujet que les parties les plus ſubtiles & les plus légeres, & ne tire, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, que la fleur de ſes qualités ſpécifiques. Il eſt bon d'obſerver ici que le ſel & l'eſprit volatil des végétaux, en picotant légerement les ſolides, atténuent les liquides qu'ils contiennent & favoriſent les ſécrétions; que de plus ils ſont actifs & pénétrans contre le naturel des autres acides en général.

C'eſt une grande maxime pour la conſervation de la ſanté, d'entretenir les liquides dans un juſte degré de fluidité. Ainſi l'acide volatil de l'eau de *goudron* qui atténue & rafraîchit modérément tout enſemble, contribue extremement à la ſanté, en qualité de déſobſtruant doux & ſalutaire, qui anime la circulation des fluides, ſans bleſſer les ſolides; éloignant doucement par-là, ou prévenant ces obſtructions qui cauſent généralement les maladies chroniques, & tenant lieu des anti-hyſtériques tels que l'aſa-fœtida, le galbanum, la myrrhe, l'ambre, & en général de toutes les réſines & gommes d'arbres ou d'arbriſſeaux qu'on emploie dans les maladies des nerfs.

L'eau chaude eſt elle-même un déſobſtruant. Ainſi l'infuſion de *goudron*, bue chaude, s'inſinue plus aiſément dans tous les petits vaiſſeaux capillaires, & agit non-ſeulement par la vertu du baume, mais encore par celle du véhicule. Le gout même de ce remede, ſa qualité diurétique & cordiale, en montrent l'activité. Et en même-tems qu'il vivifie le ſang pareſſeux des hyſtériques, ſon huile balſamique ralentit le mouvement trop rapide d'un ſang acre & trop ſubtil dans les hectiques. Il y a dans le ſang des perſonnes ſaines & robuſtes, une certaine viſcoſité, une certaine douceur; au contraire dans les tempéramens foibles & mal-ſains le ſang eſt ordinairement acre & diſſous. Les parties les plus ſubtiles du *goudron* ne ſont pas ſeulement chaudes & actives, elles ſont auſſi balſamiques & adouciſſantes, elles corrigent l'acreté du ſang, le rendent plus onctueux, & rétabliſſent les vaiſſeaux & les glandes que ſon picotement avoit offenſés.

L'eau de *goudron* a les qualités ſtomacales & cordiales de l'élixir de propriété, des gouttes de Stoughton, &. de quantité d'autres teintures & extraits; avec cette différence, qu'elle produit plus ſurement ſon effet, & n'a rien de cet eſprit de vin qui ſous quelque mélange & ſous quelque déguiſement qu'on le préſente, peut toujours en quelque degré paſſer pour un poiſon.

On regarde comme diaphorétiques tous les remedes, qui par leur nature active & ſubtile, pénétrent dans toute l'œconomie animale & produiſent leur effet dans les vaiſſeaux capillaires, & dans les conduits excrétoires les plus déliés, qu'ils ouvrent & nettoyent doucement. L'eau de *goudron* eſt extremement propre à opérer cette purgation inſenſible, par la ténuité & l'activité de ſon acide volatil. Il lui faut aſſurément une extreme ſubtilité de parties, pour pouvoir nettoyer les conduits par où ſe fait la tranſpiration, s'il eſt vrai qu'un grain de ſable ſuffiſe pour boucher l'orifice de plus de cent mille de ces conduits.

Une autre voie par où cette eau opere, c'eſt par les urines: & peut-être n'y en a-t-il point de plus efficace & de plus ſure pour purifier le ſang, & pour emporter les ſels dont il eſt chargé. Mais il ſemble qu'elle agit principalement comme un altérant sûr & facile, & moins dangereux que ces purgatifs violens, tels que le mercure & l'antimoine émétique qui font violence à la nature.

L'obſtruction de quelques vaiſſeaux fait que le ſang prend un mouvement plus rapide dans ceux qui ne ſont point obſtrués. De-là mille différens déſordres. Une liqueur qui délaye & atténue, réſout les concrétions qui formoient ces embarras. Telle eſt l'eau de *goudron*. On peut dire, il eſt vrai, de l'eau commune & des préparations de mercure, qu'elles atténuent. Mais on doit conſidérer que l'eau pure dilate ſeulement les vaiſſeaux, & par-là les relâche & affoiblit leur reſſort, & que le mercure par ſon poids extreme peut être ſoupçonné d'endommager les petits tuyaux capillaires; qu'ainſi ces deux remedes portent leur action trop loin, & que diminuant la force des vaiſſeaux élaſtiques, ils deviennent la cauſe éloignée de ces mêmes concrétions qu'ils devoient réſoudre.

La foibleſſe & la roideur des fibres paſſent chez les plus habiles Medecins pour être les ſources de deux différentes claſſes de maladies. Trop de lenteur dans le mouvement des liquides, occaſionne dans les fibres le premier de ces vices. C'eſt pourquoi l'eau de *goudron* eſt bonne pour fortifier les fibres, en hâtant doucement le mouvement des liqueurs qu'elles renferment. D'un autre côté, comme elle eſt onctueuſe & douce, elle humecte, elle amollit les fibres ſeches & roides; devenant ainſi le remede pour les deux maux opposés.

Les ſavons communs ſont un composé de ſels lixiviels & d'huile. L'acreté corroſive des particules ſalines étant adoucie par le mélange d'une ſubſtance onctueuſe, ils s'inſinuent dans les petits conduits avec moins de difficulté & de danger. De la combinaiſon de ces différentes ſubſtances, il en réſulte un remede très-ſubtil & très-actif, qui eſt fait pour ſe mêler avec toute ſorte d'humeurs & pour réſoudre toutes ſortes d'obſtructions. Auſſi regarde-t-on à bon droit le ſavon comme le remede le plus efficace en pluſieurs maladies. On reconnoît le ſavon alcalin pour déterſif, atténuant apéritif, réſolutif, adouciſſant; il eſt pectoral, vulnéraire, diurétique & il a d'autres bonnes qualités que l'on trouve auſſi dans l'eau de *goudron*. L'on convient que l'huile & les ſels acides combinés enſemble, exiſtent dans les végétaux, & peut-être qu'il y a des ſavons acides auſſi-bien que d'alcalins. Or la nature ſavoneuſe des eſprits acides des végétaux, eſt ce qui les rend diu-

rétiques, sudorifiques, pénétrans, détersifs & dissolvans au point qu'ils le sont. Tel, par exemple, est l'esprit acide de gayac. L'eau de *goudron* paroît avoir les mêmes vertus dans un degré tempéré & salutaire.

C'est l'opinion générale que tous les acides coagulent le sang. Boerhaave excepte le vinaigre, qu'il tient pour un savon en tant qu'il contient une huile, aussi-bien qu'un esprit acide. De là vient qu'il est tout ensemble onctueux & pénétrant, un puissant préservatif contre l'inflammation, & un antidote efficace contre la corruption & l'infection. Mais il paroît évident que l'eau goudronnée est un savon aussi-bien que le vinaigre. Car quoique ce soit le propre de la résine qui n'est qu'une huile épaissie, de ne se point dissoudre dans l'eau, cependant les sels attirent quelques particules déliées de l'huile essentielle, laquelle sert de véhicule aux sels acides, & se manifeste dans la couleur de l'eau; car le sel pur est sans couleur. Et quoique la résine ne puisse se dissoudre dans l'eau, cependant cette huile subtile où les sels végétaux sont logés, se mêle aussi-bien avec l'eau que fait le vinaigre, qui contient également de l'huile & du sel. Comme dans l'eau de *goudron*, l'huile se manifeste elle-même à l'œil, ainsi les sels acides se manifestent au goût. L'eau goudronnée est donc un savon, & comme telle possede les mêmes vertus que lui.

Elle opere même plus doucement, en ce que les sels acides perdent leur acreté étant engagés dans les particules de l'huile, comme dans autant de petites gaines, & qu'approchant par-là de la nature des sels neutres, ils en sont plus bénins, & plus amis de notre constitution. Elle opere avec plus d'efficacité, en ce qu'à l'aide de cette huile volatile, souple & propre à s'insinuer, ces mêmes sels s'introduisent plus aisément dans les conduits capillaires. C'est-là ce qui la rend, ainsi que je l'ai expérimenté, le remede le plus sûr & le plus efficace dans les fievres, dans les maladies épidémiques, comme dans les chroniques; étant bon comme balsamique contre la trop grande fluidité du sang, & corrigeant comme savon son trop de viscosité. Il y a quelque chose dans la nature ignée & corrosive des sels lixiviels, qui rend l'usage du savon alcalin dangereux dans tous les cas où l'inflammation est à craindre. Et comme les inflammations sont souvent causées par les obstructions, il semble que le savon acide est le plus sûr désobstruant.

On a observé que la meilleure térébenthine, quoiqu'en grand crédit pour ses qualités vulnéraires & détersives, occasionne par sa chaleur des tumeurs inflammatoires, au lieu que l'esprit acide qui domine dans l'eau de *goudron*, la rend rafraîchissante & d'un usage plus sûr. L'huile éthérée de la térébenthine, est à la vérité un dessiccatif, un consolidant, un anodyn admirable, quand on l'applique extérieurement aux plaies & aux ulceres; elle n'est pas moins propre à nettoyer les conduits de l'urine, & à les guérir lorsqu'ils sont ulcérés: mais aussi la propriété de relâcher extremement qu'on lui connoît, fait que prise intérieurement elle est quelquefois très-nuisible. L'eau goudronnée n'a point ces mauvais effets, qui sont dûs, en grande partie, je crois, à ce que l'huile éthérée a été dépouillée dans la distilation, de son acide, dont l'action stimulante, qui contracte les parties en les picotant sert de correctif à la qualité assoupissante & trop laxative de l'huile.

Le suc que les bois rendent par décoction, ne paroît jamais si mûr ni si travaillé, que celui qui déposé dans les cellules du térébinthe coule de lui-même par une espece de suintement. Et en vérité, quoique le baume du Pérou qu'on retire en faisant bouillir le bois & en écumant la décoction, soit un remede estimable & qui mérite qu'on en fasse cas en diverses maladies, particulierement dans l'asthme, les douleurs néphrétiques, les coliques nerveuses & les obstructions; cependant je suis persuadé, & ce n'est pas sans en avoir fait l'épreuve, que l'eau de *goudron* est plus salutaire dans tous ces maux, que ne le peut être cette drogue que l'on vend si cher.

On a déja remarqué ci-dessus, que les vertus restaurantes, pectorales, anti-hystériques des gommes & des baumes les plus précieux, se rencontrent à un degré éminent dans l'eau de *goudron*. Et je ne connois aucun usage des tisanes des bois, à quoi cette eau ne réponde du moins avec un succès égal. Elle contient jusqu'aux vertus du gayac, celui de tous les bois qui paroît en avoir le plus, puisqu'elle réchauffe, adoucit les humeurs, qu'elle est diaphorétique, propre à la goute, à l'hydropisie, aux fluxions & même aux maladies vénériennes. Et il ne doit pas paroître surprenant que la vertu que communique un vieux bois sec à l'eau dans laquelle on le fait bouillir, soit inférieure à celle du baume.

Il y a dans l'eau de Geronster, la plus estimée de toutes les fontaines de Spa, un esprit volatil d'une extreme subtilité: mais cette eau ne supporte pas le transport. Les qualités stomacales, cordiales & diurétiques de cette fontaine ressemblent un peu à l'eau de *goudron*, qui, si je ne me trompe, possede les vertus des meilleures eaux sulphureuses & calybées, avec la différence, que ces eaux portent à la tête, ce que la nôtre ne fait pas; outre qu'il y a un régime à observer, principalement pour les eaux chalybées, que je n'ai jamais trouvé néceffaire pour celle-ci. L'eau de *goudron* n'assujettit ceux qui la prennent, ni pour les heures, ni pour le régime de vivre, ni pour le travail. Un homme peut étudier, faire de l'exercice, se reposer, sortir, rester chez soi comme il lui plaît, & se nourrir de bons alimens de quelque espece qu'ils soient.

L'usage des eaux minérales, quoique souverain pour les nerfs & pour l'estomac, est souvent suspendu par des maux causés par le froid ou l'échauffement, auxquels on le reconnoît contraire; au lieu que l'eau de *goudron* est si éloignée d'être nuisible dans ces cas-là, ensorte qu'elle oblige d'en interrompre l'usage, qu'au contraire elle contribue beaucoup à leur guérison.

Les remedes que l'on appelle communément cordiaux, agissent immédiatement sur l'estomac, & par la sympathie des nerfs sur la tête. Mais des remedes dont l'impression sera trop légere & trop délicate pour agir sensiblement sur les premieres voies, peuvent néantmoins, en passant à travers les vaisseaux capillaires, agir sur les parois de ces petits vaisseaux, de maniere à ranimer leurs oscillations, & par-là le mouvement des liquides qu'ils renferment, ensorte qu'ils produisent à la fin tous les bons effets d'un cordial, & même de plus salutaires & de plus durables que ceux des esprits distilés; car ceux-ci par leur qualité caustique & coagulante, font incomparablement plus de mal que de bien. L'eau de *goudron* est un cordial de cette premiere espece. Si l'usage des liqueurs fermentées & des esprits distilés, inspire une joie vive, pour quelques momens, l'intervalle de ces accès passagers se trouve rempli par un abattement qui leur est proportionné: au lieu que la gayeté tranquille que procure cette eau de santé, comme on peut la nommer à juste titre, est durable & permanente, en quoi elle ne cede point à cette fameuse plante appellée *Gen-seng*, si estimée à la Chine, comme l'unique cordial capable de réveiller les esprits sans les dissiper. Tant s'en faut que l'eau de *goudron* offense les nerfs, comme font les cordiaux ordinaires, qu'au contraire elle est d'un très-grand usage dans les crampes, les convulsions des intestins & les engourdissemens paralytiques.

On donne les émétiques avec grand succès dans certaines occasions: mais on a tout lieu d'appréhender que leur fréquente répétition ne violente la nature & ne l'affoiblisse. On les prescrit cependant comme devant tenir lieu d'exercice. Mais Platon remarque fort bien dans son *Timée* que les vomitifs & les purgatifs sont le plus mauvais exercice du monde. Il y a je ne sai quoi dans l'opération douce de l'eau de *goudron* qui paroît plus ami de l'œconomie animale, qui achemine les digestions & les sécrétions, par des voies plus bénignes

& plus naturelles : la douceur de ce remede étant telle, que j'ai vu des enfans en prendre durant plus de six mois de suite avec beaucoup de succès, & sans le moindre inconvénient. Une expérience longue & réitérée m'a appris à le regarder comme une excellente tisane, propre à tous les âges & dans toutes les saisons.

On convient, je pense, que la goute a son principe dans une digestion vicieuse; & les plus habiles Medecins remarquent que ce mal n'est si difficile à guérir, que parce que les remedes échauffans irritent la cause prochaine du mal, tandis que les rafraîchissans augmentent la cause éloignée. Mais l'eau de *goudron*, quoiqu'elle soit pleine de principes actifs, qui aident à la digestion plus que chose que je connoisse, & que peut-être elle soit très-propre, soit à prévenir, soit à diminuer l'accès, soit, en donnant une nouvelle vigueur au sang, à chasser le mal aux extrémités, elle n'est pas avec cela d'une nature si chaude, qu'elle puisse nuire dans l'accès même. Rien n'est plus difficile & plus désagréable en même-tems que d'avoir à vaincre les préjugés des hommes par raisonnement; c'est pourquoi je n'entrerai point en dispute sur ce sujet. On me fera tant de difficulté qu'on voudra, j'en laisserai la décision au tems & à l'expérience. Dans la pratique moderne, le savon, l'opium & le mercure sont de toutes les drogues, celles qui approchent le plus du caractere de remede universel. On dit merveille de la premiere: mais ceux qui la vantent le plus, l'interdisent dans tous les cas où l'obstruction est accompagnée d'un alcali putride, & dans ceux où quelque disposition inflammatoire se manifeste. On la reconnoît dangereuse dans la phthisie, dans la fievre & dans quelques autres maladies; où l'usage de l'eau de *goudron* est non-seulement innocent, mais salutaire.

L'opium quoiqu'efficace, & d'un usage très-étendu, ne laisse pas de causer souvent de grands désordres dans les personnes sujettes aux affections hypocondriaques & hystériques, c'est-à-dire chez une grande, & peut-être même la plus grande partie de ceux qui menent une vie sédentaire dans nos Isles. De plus, sur toute sorte de tempéramens, l'usage de l'opium est sujet à de dangereuses erreurs.

Le Mercure est devenu, depuis quelques années d'un usage fort étendu; la petitesse, la mobilité, la pésanteur extreme de ses parties, le rendant propre à lever les obstructions même des plus petits vaisseaux. Mais nous serons très-circonspects à nous en servir, si nous considérons que cela même qui lui donne plus d'efficacité qu'aux autres désobstruans le met aussi en état de nuire. J'entends sa force qui doit être excessive, puisque son poids surpasse de plus de dix fois celui du sang, & que la force est le produit du poids multiplié par la vitesse. Et n'a-t-on pas un juste sujet de craindre qu'une pareille force, introduite dans des vaisseaux si déliés pour y briser la matiere de l'obstruction, ne déchire & n'offense les tendres envèloppes de ces petits vaisseaux, & qu'elle n'amene tous les effets d'une vieillesse précoce, en causant des obstructions plus grandes & plus dangereuses que celles qu'elle écarte? On peut justement craindre à proportion de pareilles suites des remedes que l'on tire des autres minéraux. Ainsi, tout bien compté, on ne trouvera peut-être point de remede plus étendu dans son usage, ni plus salutaire dans ses effets, que l'eau de *goudron*.

De s'imaginer que toutes les maladies qui naissent de causes très-différentes, puissent se guérir par un seul & même remede, cela doit paroître une prétention chimérique. Mais du moins peut-on affirmer avec vérité, que la vertu de l'eau de *goudron* s'étend à une infinité de maux très-éloignés, qui se ressemblent très-peu les uns aux autres. C'est dequoi j'ai fait l'expérience sur mes voisins, sur ma famille, sur moi-même. Comme j'habite un canton fort reculé, où je suis entouré de pauvres qui ont souvent recours à moi faute de Medecin, j'ai eu de fréquentes occasions d'éprouver ce remede, & de me convaincre qu'il observe un juste tempérament qui le rend ennemi de tous les extremes. Je l'ai vu faire grand bien en qualité de cordial & de stomachique, à une personne d'une constitution froide & aqueuse, tandis qu'il calmoit l'ardeur de la fievre & la soif brûlante d'une autre. Je l'ai vu guérir la constipation dans les uns, & remedier à une habitude opposée dans d'autres. Cela ne paroîtra pas incroyable, si l'on considere que les qualités qui tiennent un certain milieu rapprochent naturellement les extremes. Versez, par exemple, d'une eau médiocrement chaude dans de l'eau bouillante & dans de l'eau froide, elle échauffera celle-ci, tandis qu'elle tempérera l'ardeur de celle-là.

Ceux qui connoissent les grandes vertus du savon ordinaire, dont les sels grossiers & lixiviels sont le produit du feu ouvert, ne tiendront pas pour incroyable, que des vertus d'une plus grande étendue se rencontrent dans le savon acide & subtil, dont les sels & les huiles sont l'ouvrage le plus exquis de la nature & des rayons du soleil.

Il est certain que l'eau de *goudron* échauffe, & cela fait que bien des gens croiront peut-être qu'elle ne sauroit rafraîchir. Pour mieux écarter ce préjugé, ajoutons aux observations précédentes, que comme d'un côté des causes opposées produisent quelquefois le même effet; que, par exemple, la chaleur & le froid augmentent l'un & l'autre l'élasticité de l'air, l'une en le raréfiant, & l'autre en le condensant: d'autre côté, une même cause produira quelquefois des effets contraires. La chaleur en certain dégré, par exemple, subtilise le sang, & l'épaissit en certain autre. Il n'est donc pas étonnant que l'eau de *goudron* échauffe tel tempérament, & rafraîchisse tel autre, qu'elle fasse un bon effet sur une constitution phlegmatique, & un autre bon effet sur un tempérament ardent, ni cela étant, qu'elle guérisse des maux opposés; ce qui justifie par raison, ce que j'ai souvent trouvé vrai par expérience.

Le sel, les esprits, la chaleur de l'eau de *goudron*, sont d'une température assortie à la constitution d'un homme, auquel ils communiquent une chaleur douce, & non une ardeur brûlante.

Il arriva une chose remarquable à deux enfans de mon voisinage, à qui l'on faisoit boire de l'eau de *goudron*: c'est que toutes les fois qu'ils cessoient d'en prendre, des cauteres qu'ils avoient, ne manquoient point de s'enflammer par une humeur beaucoup plus chaude & plus acre qu'en d'autres tems. Mais le grand usage de cette eau dans la petite vérole, dans la pleurésie & dans la fievre, prouve suffisamment qu'elle n'est point capable d'allumer le sang.

Ce qui m'a fait insister davantage sur ce point, c'est que quelques Medecins ont jugé à propos de lui attribuer un pareil effet, & n'ont jamais voulu visiter de malade de la fievre qui eût fait usage de cette boisson: j'ose pourtant assurer qu'elle est si loin d'augmenter l'inflammation fiévreuse, que c'est au contraire le moyen le plus prompt de la ralentir & de l'éteindre. Elle est d'un usage merveilleux dans la fievre, étant tout ensemble le lénitif & le cordial le plus efficace & le plus sûr. J'en appelle là-dessus à l'expérience de quiconque prendra dans le paroxysme de la fievre, un grand verre de cette eau tiede, tandis que l'eau pure, ou une infusion d'herbes, prises en guise de thé, n'aura que peu ou point d'effet. Il me semble que la vertu singuliere & surprenante, dont elle est dans les fievres de toute espece, n'y eût-il que cela seul, doit la mettre en grande recommandation auprès du public.

Les Medecins les plus fameux font consister la fievre dans une trop grande vitesse du mouvement du cœur, jointe à une trop grande résistance des vaisseaux capillaires. L'eau de *goudron*, en amollissant & picotant légerement ces petits vaisseaux, aide à pousser en avant les liquides qu'ils contiennent, & par là remédie au dernier inconvénient. Et pour ce qui est du premier,

cette acreté irritante qui accélere le mouvement du cœur, devant être délayée par les remedes humectans, corrigée par les acides, adoucie par les balsamiques, notre eau qui réunit ces diverses propriétés, remplit peut-être toutes ses vues. D'ailleurs, en qualité de savon, elle résout les sucs visqueux que l'ardeur de la fievre a coagulés, & comme elle est un savon acide & léger, elle ne les résout pas trop. A quoi l'on peut ajouter que par sa vertu purgative & diurétique, elle entraîne les sels & les humeurs peccantes.

Tout ce que j'ai dit se trouve confirmé par ma propre expérience, ayant eu dans le tems des maladies qui régnerent dernierement en l'année 1741. vingt-cinq personnes dans ma maison, attaquées de la fievre, qui furent guéries par cette eau médicinale, prise en quantité. La même méthode fut suivie par plusieurs pauvres de mon voisinage avec un égal succès. Les inquiétudes de la fievre se trouvoient calmées sur le champ, chaque verre ranimoit le malade, & sembloit lui infuser la joie & l'espérance. Du commencement on en avoit préparé quelques-uns par des vomitifs: mais je trouvai ensuite que sans vomitif, saignée, ni véficatoire, ni autre évacuation ou remede que ce fût, de très-mauvaises fievres se guérissoient par le seul usage de l'au de *goudron*, prise au lit tiede & en bonne quantité, comme vous diriez un grand verre toutes les heures. Et il est digne de remarque, que ceux qui guérissoient par le secours de cet excellent cordial, recouvroient tout d'un coup leurs forces, tandis que ceux qu'on avoit tirés d'affaire à force d'évacuations, même après que la fievre avoit cessé, demeuroient souvent long-tems dans un état de langueur, avant que d'être parfaitement rétablis.

J'ai observé que l'eau de *goudron* est excellente dans les péripneumonies & les pleurésies, ayant vu des pleurétiques guérir sans saignée, par un véficatoire appliqué de bonne heure à l'endroit du point, & pour avoir bû copieusement de cet eau jusqu'à quatre ou cinq pintes & plus, en vingt-quatre heures. C'est un point qui mérite bien d'être éclairci par de plus amples expériences; savoir si dans toutes les pleurésies, une médiocre saignée, un véficatoire sur l'endroit affecté, & quantité d'eau de *goudron* tiede ne suffiroient pas, sans ces saignées réitérées & abondantes, dont un malade court risque de se ressentir toute sa vie. Je soupçonnerois même qu'un pleurétique qui se mettroit de bonne heure au lit & qui boiroit copieusement de cette eau, pourroit guérir par ce seul moyen sans saignée, véficatoire, ou autre remede tel qu'il soit. Je puis assurer qu'un verre d'eau de *goudron* pris toutes les demi-heures a produit ce merveilleux effet.

J'ai vu un flux de sang invétéré, qui avoit résisté à tous les remedes, guéri par cette eau seule. Mais celui que je regarde comme le plus prompt & le plus efficace, c'est un lavement où il entre une once de résine brune commune, qu'on fait dissoudre sur le feu dans deux onces d'huile, en y ajoutant une pinte de bouillon; remede dont il n'y a que peu de tems que j'ai eu occasion de me servir lorsque ce mal régnoit. De tous ceux à qui je l'ai conseillé, je n'en sache aucun qui ne s'en soit bien trouvé. Je fus conduit à cet essai par l'idée que j'avois de la vertu balsamique du *goudron*; car la résine n'est que du *goudron* épaissi.

Rien que je sache ne fortifie autant l'estomac que l'eau de *goudron*. D'où il suit qu'il doit être salutaire aux goutteux, & sur ce que j'ai observé en cinq ou six occasions, je suis convaincu que c'est le remede le meilleur & le plus sûr que l'on puisse employer, soit pour prévenir la goute, soit pour fortifier la nature contre l'accès, & pour détourner l'humeur des parties nobles. Sydenham, dans son Traité *de la Goute*, déclare que quiconque trouvera un remede propre a aider la digestion, contribuera plus à la cure de ce mal & à celle de plusieurs autres maladies chroniques qu'il ne sauroit l'imaginer: & je laisse à examiner si l'eau de *goudron* n'est pas ce remede, comme je suis persuadé qu'il l'est par toutes les expériences que j'ai été en état de faire. Mais j'avertis qu'on doit agir dans cet essai avec beaucoup de précaution. Un homme, par exemple, qui a la goute dans l'estomac, doit bien se garder de boire de l'eau de *goudron* toute froide. Je ne prétends point écrire un Traité complet, mais un simple essai, qui dans tous ses chefs ne fait qu'ouvrir les voies à de plus amples expériences.

Il est d'une évidence sensible que le sang, l'urine, & les autres sucs animaux, lorsqu'on les laisse reposer, contractent bien-tôt une grande acrimonie. Par conséquent les sucs qui proviennent d'une mauvaise digestion, venant à croupir dans le corps y deviennent acres & putrides. De-là cette chaleur qui fermente & qui est la cause immédiate de la goute. De prétendre la guérir par des remedes froids qui en fortifieroient la cause antécédente, ce seroit perdre son tems. D'un autre côté les épices & les liqueurs spiritueuses, tandis qu'elles remédient à la cause éloignée, qui est la mauvaise digestion, fortifieroient en enflammant le sang, la cause prochaine & immédiate, savoir la fermentation chaude. Le but qu'on doit proposer ici, est donc de trouver un remede qui fortifie sans échauffer. On recommande les herbes ameres, mais elles n'ont que peu de vertu au prix de l'eau de *goudron*.

Sa grande force pour corriger l'acreté du sang, ne paroît nulle part avec plus d'évidence que dans la cure de la gangrene qui procede d'une cause interne, ce que j'ai éprouvé sur un de mes domestiques, à qui j'avois ordonné de boire constamment & en quantité, de l'eau de *goudron* durant quelques semaines. Je prévois assez, que de ce que je représente l'eau de *goudron* comme propre à tant de choses, il y aura des gens qui en concluront qu'elle n'est effectivement bonne à rien. Mais la charité m'oblige à dire ce que je sai & ce que je pense, de quelque maniere qu'on doive le recevoir. On peut faire des critiques & des objections tant qu'on voudra, j'en appelle au tems & à l'expérience. Des suites imputées mal-à-propos, des cas infidellement rapportés, certaines circonstances négligées, peut-être aussi des préjugés, des partialités ennemies de la vérité, peuvent prévaloir pour un tems & la retenir au fond de son puits; mais elle en sortira tôt ou tard & frappera les yeux de tous ceux qui ne voudront pas les tenir fermés.

M. Boerhaave croit que l'on peut trouver un spécifique contre cette sorte de venin qui infecte le sang dans la petite vérole, & pense que la vue d'un avantage aussi considérable pour le genre humain que le seroit celui-là, devroit nous animer à sa recherche. Les succès prodigieux de l'eau de *goudron* pour prévenir ou adoucir ce terrible mal, la feroient assez soupçonner d'être le spécifique en question. Quelques-uns croyent que l'érésipele & la peste ne different qu'en degré. Si cela est, cette eau seroit bonne contre la peste, car je l'ai vue guérir une érésipele.

L'eau de *goudron*, en qualité de déterfif, de consolidant & de balsamique, est bonne pour les ulceres & les obstructions qui se forment dans les passages de l'urine. A la vérité le Docteur Lister s'imagine que les huiles de térébenthine agissent par une qualité caustique, qui irrite les tuniques des conduits urinaires, & leur fait chasser le sable ou le gravier. Mais il semble que cette vertu diurétique expulsive, gît plutôt dans les sels que dans la résine, & doit résider peut-être dans l'eau de *goudron*, dont les sels sont un stimulant modéré, qui n'a point la dangereuse force d'un caustique. L'opération violente de l'ipécacuanha gît dans sa résine; mais l'extrait salin qui agit par le seul picotement de ses sels, est un purgatif & un diurétique doux.

Tout ce qui agit comme un cordial doux sans blesser les vaisseaux capillaires par aucune qualité caustique, sans affecter les nerfs ni coaguler les sucs, doit en toute occasion être ami de la nature, & assister puissamment le principe vital dans ses combats contre toute espece de contagion. Or par ce que j'ai observé ci dessus, l'eau

de *goudron* me paroît être un bon préservatif contre toutes les maladies épidémiques ou telle autre que ce soit, aussi-bien que contre la petite vérole. On sait assez l'influence des passions de l'ame dans les maux du corps humain; ainsi l'utilité d'un tel cordial ne sauroit être mise en doute.

Comme on dit que le corps est l'habit de l'ame, on peut dire que les nerfs en sont la plus intime enveloppe. Et comme l'ame anime tout le corps, ce qui la touche de si près a rapport à tout le corps. Ainsi l'âpreté des sels de tartre & l'acreté brûlante des alcalins, en irritant & blessant les nerfs, produisent les passions & des anxiétés dans l'ame; ce qui non-seulement augmente les maladies, mais rend la vie des hommes inquiete & misérable, lors même qu'ils ne sont affligés d'aucune maladie apparente. C'est là la source secrete de tant de chagrins & de cette mélancolie qui fait qu'on est à charge à soi-même & dégouté de la vie. De petites irritations imperceptibles, causées dans les mêmes fibres ou filamens, par les sels piquans des vins & des sauces, ébranlent & dérangent si fort le corps des gens qui font bonne chere, qu'il en arrive souvent des effets qui influent sur les assemblées politiques. Au lieu que les oscillations modérées qu'excite dans les nerfs l'acide subtil engagé dans une huile douce & volatile, en picotant & serrant doucement les vaisseaux nerveux & les fibres, favorisent la circulation & la sécrétion convenables des sucs animaux, & produisent cette satisfaction tranquile que nous éprouvons quand la machine de notre corps est en bon état. Conformément à cela, j'ai souvent vu l'eau de *goudron* procurer le sommeil & calmer les esprits dans ces cruelles insomnies qu'avoit causées la maladie, ou une trop forte application d'esprit.

Quelquefois dans les maladies, des accidens surviennent du dehors, par le mauvais traitement, d'autres fois des causes cachées operent au-dedans & se joignent à la nature spéciale du mal. Souvent ces causes se trouvent compliquées, & il peut y avoir quelque chose dans la constitution propre du malade, qui déroute le Medecin. On peut donc présumer qu'aucun remede n'est infaillible dans quelque accident que ce soit. Mais comme l'eau de *goudron* a la vertu de fortifier l'estomac, aussi-bien que de purifier le sang, plus qu'aucun autre remede que je connoisse, on peut le croire d'une efficacité universelle dans cette nombreuse variété de maux qui tirent leur origine d'un sang impur ou vapide, ou d'une mauvaise digestion. Les esprits animaux se forment du sang; tel qu'est le sang, tels seront donc ces esprits, plus ou moins abondans, plus ou moins rapides. Ce qui montre l'utilité de l'eau de *goudron* dans toutes les maladies hypocondriaques & hystériques, qui, avec celles qui proviennent d'indigestion, comprennent à peu près la classe entiere des maladies chroniques.

On peut regarder le scorbut dans nos climats comme une maladie universelle. Presque tout le monde y est sujet, & il se mêle plus ou moins dans presque toutes les maladies. La cachexie ou mauvaise habitude, est à peu près de la même espece que le scorbut, procede des mêmes causes, est accompagnée des mêmes symptomes, qui sont en si grand nombre & si différens, qu'on peut bien regarder le scorbut comme une cachexie générale qui infecte toute l'habitude du corps & gâte toutes les digestions.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne doit non plus entreprendre la cure du scorbut par des remedes violens, que d'arracher de force une épine qui seroit entrée dans la chair, ou d'enlever d'une étoffe de soie en la frottant rudement, de la poix qui s'y seroit attachée. On doit fondre & résoudre doucement l'humeur visqueuse, rendre aux vaisseaux leur ressort par un picotement modéré, & dégager par degrés les fibres tendues & les vaisseaux capillaires, de cette matiere épaisse qui s'y attache & qui les bouche. Tout cela s'exécutera le mieux du monde, par le moyen d'un délayant aqueux qui contienne un savon végétal très-délié. Et quoique ces altérans, qui agissent en dégageant insensiblement les petits vaisseaux, n'operent qu'à la longue une guérison parfaite, on s'apperçoit cependant bientôt du bon effet de ce remede sur les cachectiques & les scorbutiques, au changement qu'il produit, peut être en moins de tems qu'aucun autre, sur leur teint, en faisant succéder à sa couleur pâle un air de fraîcheur & de santé.

Les Medecins mettent la cause immédiate du scorbut dans le sang, dont la partie fibreuse est devenue trop épaisse, tandis que sa sérosité est trop claire & trop acre; & de-là vient la grande difficulté de guérir ce mal, parce qu'en travaillant à corriger un de ces vices, il faut en même tems avoir égard à l'autre. On sait assez combien est difficile la cure d'un scorbut invétéré, combien de scorbutiques empirent par une suite d'évacuations procurées mal-à-propos; combien même il y en a qui deviennent incurables par l'imprudence des Medecins, & combien cette cure est difficile entre les mains des plus habiles, incertaine & ennuyeuse aux malades, puisqu'on est obligé de varier & de changer les remedes dans les différens périodes du mal. Cependant, si j'en puis croire mon expérience, le seul usage constant, régulier & abondant de l'eau de *goudron* vient à bout de le guérir.

L'eau de *goudron* par sa qualité balsamique épaissit à certain point & adoucit la partie du sang qui étoit trop claire & trop acre. Cette même eau, entant que savon, dissout les concrétions grumeleuses de la partie fibreuse. Comme baume, elle détruit l'acreté ulcéreuse des humeurs, & comme désobstruant, elle ouvre & nettoye les vaisseaux, rétablit leur ressort, fortifie la digestion, dont les défauts étoient la principale cause du scorbut.

Dans la cure de ce mal, le principal but doit être de surmonter l'acreté du sang & des sucs. Mais comme cette acreté procede de causes différentes ou même opposées, comme l'acide & l'alcali, ce qui est bon dans une espece de scorbut, est dangereux & même mortel dans une autre. Lorsque c'est d'alcali que les liquides sont chargés, on sait que les anti-scorbutiques chauds augmentent le mal. Les fruits & les végétaux aigres produisent un pareil effet, lorsque le scorbut est causé par un acide. De-là tant de fatales bévues de la part des Praticiens peu circonspects, qui ne discernant pas la nature du mal, l'augmentent souvent loin de le guérir. Si je m'en dois fier aux épreuves que j'ai pu faire, cette eau est propre aux différentes especes de scorbut, l'acide, l'alcalin, le muriatique; & je la crois le seul remede qui les guérisse tous, sans pouvoir nuire dans aucun. Comme elle contient un acide volatil, avec une huile volatile très-déliée, pourquoi un remede qui est froid en partie & en partie chaud, ne pourroit-il corriger les deux extremes ? J'ai observé que celui-ci excite une douce chaleur qui n'a rien d'ardent, & c'est à quoi l'on doit viser dans toutes sortes de scorbut. D'ailleurs le baume de cette eau enveloppe également la pointe de tous les sels; & ses grandes vertus en qualité de digestif & de désobstruant, sont d'un usage général dans toutes les maladies scorbutiques, & j'ose ajouter dans quelque maladie chronique que ce soit.

Je ne puis assurer l'avoir éprouvée dans les écrouelles, quoique je l'aie employée avec succès pour une personne que je soupçonnois de ce mal. Car quoique le Docteur Gibbs dans son Traité sur cette maladie, la dérive d'un acide coagulant, ce qui est aussi l'opinion de quelques autres Medecins, & que l'eau de *goudron* contienne un acide, cependant en qualité de savon elle résout les sucs, loin de les coaguler.

On est généralement d'avis que dans les maux hystériques & hypocondriaques si fréquens parmi nous, toute sorte d'acides sont contraires. Mais j'oserai en excepter le savon acide de l'eau goudronnée, ayant trouvé par mon expérience propre, & par celle de plusieurs autres, qu'elle ranime les esprits, qu'elle est admirable pour fortifier les nerfs, & qu'elle n'est pas moins efficace

efficace qu'innocente, ce qu'on ne sauroit dire des autres remedes usités en pareil cas, qui laissent souvent le malade dans un état pire que celui où ils l'ont trouvé.

Les gens de condition en Angleterre sont fort sujets aux maladies hystériques & scorbutiques, & à quantité d'infirmités qu'ils ont contractées eux-mêmes ou héritées de leurs ancêtres, & qui les rendent souvent, à tout prendre, beaucoup plus malheureux que ceux que la pauvreté & le travail placent au plus bas rang de la société.

Ces maux seroient sûrement dissipés ou soulagés par le seul usage de l'eau de *goudron*; ce qui leur rendroit toutes les douceurs d'une vie à qui le dégout, l'épuisement, l'insomnie, les douleurs & l'inquiétude laissent à peine ce nom.

Puisque les nerfs sont l'organe de la sensation, il suit que leurs mouvemens convulsifs peuvent produire toute sorte de symptomes, & conséquemment qu'un désordre dans le systeme nerveux peut revêtir l'apparence de toutes les especes de maladies, de l'asthme, par exemple, de la pleurésie, d'une attaque de calcul. Or ce qui est bon en général pour les nerfs, doit remédier à tous ces symptomes. Ainsi l'eau de *goudron* qui renferme éminemment les vertus des gommes & des résines chaudes, est d'un grand usage pour fortifier les nerfs, guérir le tiraillement des fibres nerveuses, la crampe & l'engourdissement des membres, pour dissiper les inquiétudes & faciliter le sommeil. Je suis témoin de son efficacité à tous ces égards.

Ce remede si sûr, & qui coute si peu, s'accommode à toutes les circonstances & à toutes les constitutions, opere doucement, guérit sans embarras, réveille les esprits sans les abbattre ensuite; ce qui est une circonstance que je répete, à cause de l'attention particuliere qu'elle mérite, dans nos climats surtout, où les liqueurs fortes, par une fatalité trop souvent renouvellée, causent ces mêmes maux auxquels on veut les faire servir de remede; & si je dois me fier au rapport qu'on m'en a fait, parmi les Dames mêmes, lesquelles sont assurément dignes de pitié, leur genre de vie les rend la proie de maux imaginaires, qui ne manquent jamais de naître dans un esprit désœuvré, & qui ne s'occupe à rien. Pour s'en délivrer, on dit qu'il y en a qui s'adonnent à boire des liqueurs. Et il est vraissemblable que ce qui les conduit par degrés à l'usage de ces poisons, c'est une certaine Pharmacie complaisante qui a mis en vogue de nos jours, les gouttes pour la paralysie, le cordial de pavot, l'eau contre la peste, & autres remedes semblables, qui ne sont au fond que des liqueurs sous un autre nom, mais qui sortant de chez les Apothicaires, sont regardées comme des remedes.

Qu'on ne s'étonne pas après cela si tant de personnes de l'un & de l'autre sexe, malgré l'éclat dont la fortune les comble, sont intérieurement si misérables, que la vie leur est à charge.

La délicatesse des nerfs, & l'abbattement de cette triste espece de malades, seroient fort soulagés par l'usage de l'eau de *goudron*, qui leur prolongeroit la vie en la leur adoucissant.

Je suis persuadé qu'aucun autre remede n'est de pareille efficacité pour rétablir une constitution mal-saine, pour réjoüir un esprit mélancolique; ni si propre à renverser le sombre empire de la rate.

Il faut convenir que l'eau de *goudron* n'est pas un de ces remedes prompts & violens, qui produisent tout à la fois leur effet, & qui en irritant, font souvent plus de mal que de bien: c'est un altérant doux & sûr, qui pénetre tout le systeme animal, ouvre & fortifie les conduits éloignés, altere & pousse les liquides qu'ils contiennent, entre dans les plus petits vaisseaux capillaires, & ne peut ainsi que par degrés & par succession de tems, opérer radicalement la cure des maladies chroniques. Il procure cependant un prompt soulagement dans beaucoup de cas, comme je l'ai éprouvé sur moi-même & sur beaucoup d'autres. J'ai vu avec surprise des personnes qu'une digestion vicieuse avoit jettées dans la langueur & le dépérissement, recouvrer l'appétit au bout de quelques semaines par l'usage de l'eau de *goudron*, & reprendre de l'embompoint & de la force, ensorte qu'elles ne paroissoient plus les mêmes. C'est à l'expérience à déterminer en quelle quantité, & de quel degré de force chacun doit prendre cette eau. Pour ce qui est du tems durant lequel il la faut prendre, je n'en ai jamais vu de mauvais effet, quelque tems qu'on l'ait continuée, mais au contraire beaucoup d'avantages, qui peut-être ne viendront à se manifester qu'après un usage de deux ou trois mois.

Le Chevalier Jean Floyer remarque, qu'il nous manque une méthode pour faire usage de la térébenthine. Il ajoute, que celui qui trouvera le secret de la rendre aisée à prendre aux malades, peut se promettre de guérir la goute, la pierre, les catharres, l'hydropisie, le scorbut froid, les rhumatismes, les ulceres & les obstructions des glandes. Il dit enfin, que si l'on veut qu'elle serve à changer & à rétablir les sucs & les fibres, il faut la donner fréquemment, en aussi petite dose, & d'une maniere aussi commode que l'estomac du malade l'exigera & qu'il sera nécessaire pour qu'il la garde longtems, & ne la rende point comme une purgation; car, dit-il, de fortes doses passent trop vîte, & d'ailleurs offensent la tête. Là-dessus, je dis, qu'une infusion de *goudron* ou de térébenthine dans l'eau froide, paroît fournir ce secret que l'on cherche, en ce qu'elle ne se charge point des parties les plus onctueuses & les plus grossieres qui pourroient offenser l'estomac, les intestins & la tête, & qu'elle se prend aisément, aussi souvent, en telle quantité & en tel degré de force qu'il convient aux besoins du malade. Il ne semble pas même que l'esprit subtil & l'huile volatile que le *goudron* donne par infusion, soit inférieure à celle de la térébenthine, à quoi il sur-ajoute la vertu de la suie de bois, que l'on sait être très-grande par rapport à la tête & aux nerfs; & ceci paroît être évident par la maniere dont on recueille le *goudron*. Et de même que les petites parties volatiles de la térébenthine & du *goudron* s'extraient par l'infusion dans l'eau froide, & s'introduisent aisément dans tout le systeme du corps humain, on pourroit, ce semble, appliquer la même méthode à toutes sortes de baumes & de résines, cette voie étant la plus prompte, la plus douce, la plus innocente, & en bien des cas, la plus efficace, d'en extraire & d'en appliquer les vertus.

Après en avoir tant dit sur les usages du *goudron*, je dois encore ajouter, que c'est un excellent préservatif pour conserver les dents & les gencives, quand on les en frotte, & qu'il éclaircit & fortifie la voix. Parmi cette grande variété d'effets utiles qu'on lui voit produire, il n'y a rien à craindre d'un altérant si doux & si ami de la nature. C'étoit la sage maxime de certains Philosophes, que les maladies ne doivent pas être irritées par les remedes.

Mais il n'y en a point qui dérange moins l'œconomie animale que celui-ci, qui, si j'en dois croire ma propre expérience, ne produit jamais le moindre désordre dans le corps du malade, pourvu qu'on le prenne comme il faut.

Je connois à la vérité une personne, qui, ayant bu un grand verre de cette eau immédiatement avant déjeûner, en eut des nausées, & prit pour cette eau un invincible dégout, quoiqu'elle lui eût fait auparavant beaucoup de bien. Mais pourvu qu'on la fasse & qu'on la prenne en la maniere prescrite, elle aura, si je ne me trompe, assez de sel pour être salutaire, & assez d'huile pour ne causer aucun dégout. J'entens ici ma propre méthode de faire cette eau, & non celle des Amériquains, qui la rend tantôt trop forte & tantôt trop foible, & qui, quoiqu'elle puisse servir, de la façon dont on la boit dans ce pays-là, de préservatif contre la petite vérole, ne pourroit pas s'employer convenablement dans tous les divers cas où j'ai découvert que l'eau de *goudron* a tant de succès. Des personnes plus délicates que l'ordi-

naire, pourront la rendre plus agréable, en y mêlant une goutte d'huile de noix muſcade dans chaque verre, ou une cuillerée de vin de Malaga.

Il ne ſera pas hors de propos d'obſerver, que j'en ai connu qui ne pouvant la prendre le matin à cauſe de la délicateſſe de leur eſtomac, la prenoient le ſoir en s'allant coucher, ſans la moindre peine. Pour s'en laver extérieurement & pour les fomentations, on peut la faire plus forte, en y verſant de l'eau chaude. Pour les bêtes, comme pour les chevaux, dans les maladies deſquels j'en ai éprouvé la vertu, je la crois plus ſalutaire que cette ſubſtance bitumineuſe que l'on nomme *Larme des Barbades.*

Dans des maladies aiguës & très-dangereuſes, on peut en prendre beaucoup & ſouvent, autant que l'eſtomac peut le ſupporter. Mais dans les maladies chroniques, une demi-pinte ſoir & matin peut ſuffire. Ou ſupposé qu'une auſſi forte doſe fît de la peine, on peut ſe contenter d'en prendre la moitié dans un jour en quatre fois. Il faut avoüer qu'en général les altérans, à en prendre peu & ſouvent, ſe mêlent mieux avec le ſang. Un remede de ſi grande vertu pour tant de différentes maladies, ſpécialement pour la fievre, eſt ſans doute d'une utilité générale pour le corps humain. Cependant je le recommande en particulier à trois ſortes de perſonnes, aux Marins, aux Dames, & aux gens d'étude qui menent une vie sédentaire.

Je ſuis perſuadé que cette eau ſeroit très-ſalutaire aux Matelots, & à tous les gens de mer qui ſont ſujets au ſcorbut & à des fievres putrides, ſurtout dans les longues navigations du Sud. Et ceci mérite une attention particuliere dans le cours de nos expéditions maritimes d'aujourd'hui, où de pareilles maladies contractées ſur & dans des climats étrangers, ont emporté tant de nos Compatriotes. Il y a apparence que l'uſage de l'eau de *goudron* les eût prévenues.

Elle ne ſeroit pas d'un moindre ſecours à nos Dames, dont la plupart, plus dignes de pitié que les Pauvres de Paroiſſe, ne peuvent faire un ſeul bon repas, & ſont à leur table, pâles, défaites & ſemblables à des moribonds, étant devenues les victimes de l'indigeſtion & des vapeurs.

Le ſort des perſonnes d'étude, qui, pour l'ordinaire renfermées dans un réduit étroit & toujours courbées ſur leurs livres, ne reſpirent qu'un mauvais air, eſt auſſi fort à plaindre. Comme le grand air & l'exercice leur ſont interdits, j'oſe leur recommander pour le meilleur équivalent de l'un & de l'autre, l'uſage du remede en queſtion. Il ſeroit pourtant à ſouhaiter que nos Savans modernes s'acoutumaſſent, à l'imitation des Anciens, à méditer & à converſer en plein air, dans des jardins & à la promenade; ce qui, après tout, ſans nuire à leur ſavoir, ſerviroit beaucoup à la conſervation de leur ſanté. La vie sédentaire que je mene, m'a moi-même jetté il y a déja long-tems dans une mauvaiſe diſpoſition, accompagnée de divers maux, en particulier d'une colique nerveuſe, qui faiſoit que la vie m'étoit à charge, & cela d'autant plus, que mes douleurs s'irritoient par l'exercice. Mais depuis que j'ai fait uſage de l'eau de *goudron*, quoique je ne ſois pas entierement guéri de mon mal, j'éprouve un ſoulagement ſi conſidérable, que je regarde l'uſage que j'ai fait de ce remede comme le plus grand bonheur temporel qui pût m'arriver; & je ſuis convaincu qu'après Dieu je lui dois la vie.

En diſtilant la térébenthine & d'autres baumes à un feu doux, on a obſervé qu'il s'en éleve d'abord un eſprit acide qui ſe mêle aisément avec l'eau, lequel eſprit ſe perd, pour peu que le feu ſoit trop ardent. Cet agréable eſprit acide qui vient le premier, eſt, ainſi qu'un habile Medecin Chymiſte nous l'apprend, extremement réfrigératif, diurétique, ſudorifique, balſamique, ou propre à préſerver de la pourriture; excellent dans les douleurs néphrétiques, & pour appaiſer la ſoif, leſquelles vertus ſont toutes contenues dans cette infuſion à froid, qui n'extrait du *goudron*, ſi je puis parler ainſi, que la fine fleur & la quinteſſence du véritable eſprit végétal, avec un peu d'huile volatile. SIRIS.

Cet Ouvrage a été imprimé à Amſterdam, chez Mortier, ſous le titre de *Recherches ſur les vertus de l'Eau de Goudron.*

## PLA

PLACENTA, un *gâteau*, un *tourteau*. Les Anatomiſtes donnent le nom de *placenta* à un amas de vaiſſeaux ſanguins, qui adhere à l'utérus pendant la groſſeſſe, & qui ſort ordinairement après le fœtus avec les membranes & le cordon ombilical. Voyez *Secundinæ.*

PLACENTULA, diminutif du mot précédent.

PLACIANUM COLLYRIUM, eſt le nom d'un collyre dont Aétius donne la deſcription, *Tetrab. II. ſect.* 4. *cap.* 113.

PLACITIS, πλακῖτις, eſpece de *Cadmie.* Voyez *Cadmia.*

C'eſt auſſi le nom d'une eſpece d'alun cruſtacé.

PLADAROTES, πλαδαρότης; maladie des paupieres qui conſiſte dans une éruption de petits tubercules, mous & ſans couleur ſur leur ſurface interne.

PLADOS, πλάδος; humidité redondante & ſuperflue, qui relâche & affoiblit une partie.

PLAGULA, *compreſſes* ou *plumaſſeaux.*

PLANETES PYRETOS, *fievre erratique*, c'eſt-à-dire, qui ne garde aucun ordre, aucune regle dans ſes types & dans le retour de ſes accès. Il ſe dit auſſi des autres maladies, comme de la goute, lorſqu'elle eſt irréguliere.

PLANITIES, *la plante du pié.*

PLANTA, *plante* ou *végétal.* Voyez *Botanica.*

*Planta noctis*, eſt une puſtule extremement petite, & accompagnée de demangeaiſon qui ſort dans la nuit. CASTELLI.

*Planta* ſignifie auſſi la plante du pié.

PLANTAGINELLA; nom du *Plantago, aquatica, minima.*

PLANTAGO, *Plantain.*

Voici ſes caracteres:

Le calyce eſt d'une ſeule piece, découpée en quatre parties, fait en forme de tuyau & fort menu. La fleur eſt monopétale, faite à peu près comme un baſſin, découpée en quatre parties, diſposées en forme d'étoile.

L'ovaire eſt entouré de quatre longues étamines, ce qui fait que quelques-uns regardent la fleur, comme n'ayant point de pétales. Le fruit eſt une coque de forme preſque ovale ou conique, qui lorſqu'il eſt mûr, s'ouvre en travers comme une boîte à ſavonnette, & eſt partagé en deux loges remplies de ſemences oblongues.

Boerhaave compte dix-ſept eſpeces de cette plante; ſavoir,

1. *Plantago, latifolia roſea, flore expanſo*, C. B. P. 189. J. B. 3. 703.
2. *Plantago, latifolia roſea, floribus quaſi in ſpica diſpoſitis*, C. B. P. 189. *Plantago roſea*, J. B. 3. 503.
3. *Plantago, latifolia ſinuata*, C. B. P. 189. Tourn. Inſt. 126. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago vulgaris, ſeptinervia*, Offic. *Plantago latifolia vulgaris*, Park. Theat. 493. Raii Hiſt. 1. 876. Synop. 3. 314. *Plantago latifolia*, Ger. 338. Emac. 417. *Plantago major, folio glabro, non laciniato ut plurimum*, J. B. 3. 502.

La racine du *plantain* eſt épaiſſe à la tête, & pouſſe un grand nombre de fibres blanchâtres. Ses feuilles ſont fort amples, larges, & ovales, quelque peu ondées vers leurs bords, & marquées chacune de ſept nerfs dans toute leur longueur, qui s'étendent même le long des tiges, juſqu'à la racine. Ses fleurs naiſſent en forme de

longs épis aux sommets des tiges, elles sont petites & à étamines, & divisées en quatre parties. Il leur succede deux petites semences oblongues, brunes & luisantes, creuses d'un côté & renfermées dans de petites coques arondies, qui s'ouvrent en travers, lorsque la semence est mûre.

Cette plante croît par-tout le long des chemins, & fleurit au mois de Mai. Elle est toute d'usage.

Le *plantain* est froid, dessiccatif & astringent, bon dans toutes sortes de flux & d'hémorrhagies, comme dans le crachement & le vomissement de sang, le saignement de nez, l'écoulement immodéré des regles, ou des vuidanges, aussi-bien que pour l'émission involontaire, la chaleur & l'acreté d'urine & la gonorrhée. Il est aussi fort bon pour arrêter l'hémorrhagie des plaies, & pour les consolider.

Sa seule préparation est l'eau distilée simple de *plantain*. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles de cette plante sont ameres, astringentes, & rougissent peu le papier bleu : les racines le rougissent davantage, & sont seulement astringentes ; ce qui montre que dans les feuilles, le sel ammoniac & les parties terrestres de cette plante, sont embarrassées avec beaucoup de soufre : ainsi le *plantain* est vulnéraire, résolutif, fébrifuge. Tragus l'estime beaucoup pour la phthisie. A la campagne on en fait boire le suc depuis deux onces jusques à quatre dans le commencement de l'accès des fievres intermittentes ; deux gros de l'extrait de cette plante, ou un gros de sa semence en poudre, arrêtent le cours de ventre & toutes sortes d'hémorrhagies. La tisane & l'eau de *plantain* ont les mêmes vertus. On les ordonne dans la dyssenterie, dans le crachement de sang, dans le flux immodéré des hémorrhoïdes ou des regles, dans les fleurs blanches, dans les pertes de sang : enfin l'on se sert du *plantain* dans toutes les potions vulnéraires & déterssives. Dans l'inflammation des yeux, Camerarius faisoit faire un collyre avec le suc des feuilles & de la racine de cette plante que l'on mêloit avec de l'eau rose & du sucre.

Simon Paulli se servit de l'extrait de *plantain* pour guérir un jeune homme qui pissoit le sang, ensuite d'une gonorrhée.

Le gargarisme de *plantain* est excellent pour les maux de gorge : cette plante entre dans la poudre que Julien Paulmier a décrite pour guérir la rage. Tournefort, *Hist. des Plantes.*

4. *Plantago, latifolia incana*, C. B. P. 189. Tourn. Inst. 126. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago incana*, Offic. Ger. 338. Emac. 419. Raii Hist. 1. 877. *Plantago major incana*, Park. Theat. 493. Raii Synop. 3. 314. *Plantago major hirsuta, media à nonnullis cognominata*, J. B. 3. 504.

Elle croît dans les lieux sablonneux, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont d'usage, & ont les mêmes vertus que celles du *grand plantain*, ce qui fait qu'on peut les employer à leur défaut. Dale.

5. *Plantago, latifolia hirsuta minor*, C. B. P. 189.
6. *Plantago, lato, sanguineo folio*, H. R. Monsp.
7. *Plantago, latifolia glabra, pedunculi foliis, & spica longissimis.*
8. *Plantago latifolia, spica multiplici, sparsa*, C. B. P. 189.
9. *Plantago angustifolia major*, C. B. P. Tourn. Inst. 127. Boerh. Ind. A. 2. 100. *Plantago angustifolia, quinquenervia*, Offic. *Plantago quinquenervia.* Ger. 341. Emac. 422. Raii Hist. 1. 877. Synop. 3. 314. *Plantago quinquenervia major*, Park. Theat. 495. *Plantago lanceolata*, J. B. 3. 505.

Ce *plantain* a les feuilles plus longues & plus étroites que celles du *plantain* ordinaire, pointues & traversées dans toute leur longueur de cinq côtes qui vont jusqu'à la racine, qui est plus petite & plus fibreuse que celle du *plantain* ordinaire. Ses fleurs naissent à l'extrémité de tiges longues & minces, en épis, d'environ un pouce de long ; elles sont petites, garnies d'étamines & de sommets blancs. La semence croît de même que celle du *plantain* ordinaire : mais elle est un peu plus grosse. Elle croît dans les champs & dans les prez & fleurit aux mois de Mai & de Juin ; ses feuilles sont d'usage.

Elles sont astringentes & vulnéraires, & on peut les employer au même usage que celles du *plantain* ordinaire. Quelques uns donnent le suc de ces feuilles avant l'accès des fievres intermittentes, pour l'empêcher de revenir. Miller, *Bot. Off.*

M. Boyle recommande beaucoup une dragme de la poudre des feuilles, dans de la conserve de roses rouges pour la fievre tierce.

10. *Plantago trinervia, folio angustissimo*, C. B. P. 189. Prod. 98.
11. *Plantago angustifolia, paniculis Lagopi*, C. B. P. 189. Prodr. 98.
12. *Plantago angustifolia, albida Hispanica*, Tourn. Inst. 127. Boerh. Ind. A. 2. 101. *Holostium*, Offic. *Holostium Salmanticum*, Ger. 342. Emac. 423. Park. Theat. 498. *Holostium hirsutum albicans majus*, C. B. P. 190. *Holostium Plantagini simile*, J. B. 3. 508. Raii Hist. 1. 880. *Plantain d'Espagne.*

Cette espece croît dans les lieux sablonneux, & fleurit aux mois d'Avril & de Mai. Elle est vulnéraire, & d'usage dans les descentes.

13. *Plantago angustifolia minima, Massiliensis, Lagopi capitulo*, T. 127.
14. *Plantago Orientalis, folio scorzoneræ*, T. Cor. 5.
15. *Plantago, angustifolia, serrata, Hispalensis*, C. B. P. 189.
16. *Plantago Cretica minima, tomentosa caule adunco*, T. Cor. 5. *Holostium, seu Leontopodium, Creticum*, C. B. P. 190. *Leontopodium.* Alpin. Exot. 114.

Prosper Alpin prend cette espece pour le *Leontopodium* de Dioscoride, & la décrit sous la forme d'une petite plante haute de deux doigts, dont la racine longue & menue, pousse cinq ou sept feuilles velues, longues de trois ou quatre doigts, qui sont couvertes d'un duvet fort épais près de la racine. Parmi ces feuilles, auprès de la racine, sont des petites têtes pendantes & entortillées, qui donnent des fleurs noires, auxquelles succedent des semences enveloppées d'un duvet si épais, qu'on peut à peine les en tirer. J'ai souvent reçu cette plante seche de Candie, dit Prosper Alpin, & l'ayant produite de sa semence, je l'ai trouvée entierement semblable au *Leontopodium.*

Il fait observer que Dioscoride écrit de la *Catanance*, qu'étant desséchée & fanée sur terre, elle se retire & prend la figure des serres du Milan. Or, Bellus prouve que cette plante est le *Leontopodium* & non la *Catanance*, puisqu'elle n'a ni les feuilles du *Coronopus*, ni les semences de l'*Orobus*, que l'on donne à la *Catanance* : mais bien celles du *Psyllium*. Mais je crois, dit-il, que le *Leontopodium* & la *Catanance* ne sont qu'une même plante, ou du moins, qu'elles ne different point en especes, d'autant plus que Dioscoride dit qu'on les employe en qualité de philtres ou de remedes pour se faire aimer. Prosper Alpin, *de Plantis exoticis.*

17. *Plantago angustifolia major, folio non dentato, rigidiori, ac radice repente*, H. C. Suppl. 3. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Le *plantain* a une vertu astringente, sans aucune acrimonie remarquable. Il est bon pour le pissement & le crachement de sang, & pour le flux immodéré des vui-

danges; & il ne trompe jamais l'espérance du Medecin dans ces sortes de cas. Il appaise les inflammations, étant appliqué sur la partie affectée. Il est d'un usage excellent dans la diarrhée, dans les hémorrhagies & dans les maladies des yeux. Ses feuilles pilées sont bonnes pour déterger & consolider les plaies & les ulceres invétérés. Son suc convient dans les fievres intermittentes & dans la phthisie; son eau distilée mêlée avec l'eau rose, est un remede excellent pour les inflammations des yeux; cette même eau injectée, est fort salutaire dans la gonorrhée, & la décoction des feuilles fournit un gargarisme admirable pour les maux de gorge. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Plantago Aquatica, *Plantain aquatique.*

Voici ses caracteres.

La racine est pleine de fibres dont l'assemblage forme un bulbe. Les feuilles sont pareilles à celles du *plantain*; la tige est droite, & porte quelque chose d'approchant d'une ombelle. L'extrémité du pédicule se déploye en un calyce d'une seule piece, découpée en trois parties, disposées d'abord en forme d'étoile, mais qui se renversent ensuite en arriere. La fleur est à trois pétales, disposés en roses, qui sortent du bord du calyce; les étamines sortent au nombre de six; savoir, deux de l'origine de chaque pétale. L'ovaire se change en un fruit composé d'un amas de semences, qui se réunissent dans les plus grandes especes en une forme triangulaire, & dans les plus petites, en une boule épineuse: mais dont chacune a son tuyau.

Boerhaave en compte trois especes.

1. *Plantago aquatica, latifolia*, C. B. P. 190. Boerh. Ind. A. 45. *Plantago aquatica*, Offic. J. B. 3. 787. Raii Hist. 687. Synop. 3. 257. *Plantago aquatica major*, Ger. Emac. 417. Park. Theat. 1245. *Plantago aquatica major, Limonium verum Dioscoridis & Antiquorum*, Phyt. Brit. 94. *Alisma*. Dill. Cat. Giss. 126. *Alisma, Doronicum Pannonicum*. Mont. Plant. Var. Ind. 36. *Ranunculus palustris Plantaginis folio ampliore*, Tourn. Inst. 292. *Plantain aquatique.*

Cette plante croît aux lieux aquatiques & fleurit au mois de Juin; sa racine est d'usage.

Schwenchfield dit qu'elle guérit les chutes du fondement, qu'elle appaise la rougeur & l'inflammation de la goutte, & les maux de tête qui proviennent d'une cause froide; & qu'elle est un remede pour le pissement & le crachement de sang. Le suc, à ce que dit Rossin, fait passer le lait. Dale.

2. *Plantago, aquatica, angustifolia*, C. B. P. 110. *Ranunculus, palustris, plantaginis folio angustiori*, T. 292.
3. *Plantago, aquatica, minima*, Clus. H. 110. *Plantaginella, palustris*, C. B. P. 190. *Ranunculus aquaticus, plantaginis folio angustissimo*, T. 292. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Elle est appellée *plantago aquatica*, à cause que ses feuilles ressemblent à celles du *plantain* terrestre. Plusieurs la prennent pour le *damasonium* des anciens: mais ce qu'on dit du *damasonium* ne me paroît point convenir à cette espece. M. Vaillant la prend de même pour le *damasonium*, parce que Lobel appelle de ce nom une des especes du *plantain*. Tournefort veut que ce soit un *ranunculus*: mais je ne sai pourquoi; car leurs feuilles & leurs fleurs sont tout-à-fait différentes.

Le gout montre que c'est une plante acrimonieuse, bien que la plupart des Botanistes, du nombre desquels est Matthiole, lui donnent une qualité froide. Mais cette erreur est corrigée par Gesner, Bauhin & quelques autres, qui nous la représentent comme une plante d'une nature extremement chaude. Ce qui a fait croire qu'elle étoit froide est, je crois, que le *plantain* rafraîchit; d'où l'on a conclu que la *plantago aquatica* étoit de même nature.

Il s'ensuit donc que la plante est acrimonieuse & pénétrante, quoi qu'on puisse avoir dit de sa qualité rafraîchissante & dessiccative. Ses feuilles étant pilées & appliquées sur les mamelles, font, suivant Timach, un secret souverain pour faire passer le lait sur le champ, *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PLANTARIS MUSCULUS ou TIBIALIS GRACILIS, *le jambier grêle*, dit vulgairement *plantaire.*

C'est un petit muscle dont le corps est pyriforme, & situé obliquement dans le jarret sous le condyle externe de l'os fémur, entre le poplité & le gastrocnemien externe, & son tendon qui est long, délié & plat, descend obliquement à côté du jumeau ou gastrocnemien interne, jusqu'au talon.

Le corps charnu qui n'a guere que deux pouces de long sur un de large, est attaché en-haut par un tendon court & plat au-dessus du bord externe du condyle exterieur du fémur, à côté du jumeau externe. De-là le corps charnu se porte obliquement sur le bord du poplité vers le jumeau externe, où il se termine par un tendon plat très-délié & très-long.

Ce tendon passe entre le corps charnu du jumeau externe & le corps charnu du soléaire jusqu'au bord interne de la partie supérieure du gros tendon d'Achille. Il continue sa route le long de ce bord du gros tendon jusqu'en bas, où il se confond avec le gros tendon, & s'insere avec lui au côté externe de la face postérieure du calcaneum, sans aucune communication distincte avec l'aponévrose *plantaire.*

Quelquefois ce muscle manque, & quelquefois il est plus bas.

L'exposition anatomique de ce muscle fait voir clairement qu'il ne peut avoir aucun usage par rapport à la plante du pié. Celui qu'on lui donne de servir à l'extension du tarse, & d'être en cela auxiliaire du soléaire & des grands jumeaux, ne me paroît pas bien assuré, non-seulement à cause de la grande disproportion de son volume, mais aussi à cause de l'obliquité de son trajet. Si le soléaire n'étoit pas couvert des jumeaux, quelqu'un pourroit penser qu'il sert à sangler ce muscle & à empêcher le trop grand gonflement, quoique sa direction ni sa délicatesse n'y répondent gueres.

En attendant quelque observation qui découvre évidemment son vrai usage, il y a lieu de croire qu'il a aussi celui d'empêcher que le ligament capsulaire ne soit pincé dans la flexion du genou. Son adhérence à ce ligament & l'obliquité de son passage paroissent le prouver, d'autant plus que la portion voisine du même ligament semble avoir un pareil secours par une expansion aponévrotique du tendon du demi-membraneux. Winslow.

PLASTICUS, πλαςικὸς, de πλάσσω, former; *plastique, formatif*, ou ce qui a la faculté de former.

PLATÆ, πλάται, l'*omoplate*, (*scapula.*)

PLATAMON, πλαταμὼν, est un rocher bas & uni qui sort hors de l'eau. Galien, *Exeg.*

PLATANARIA, nom du *Sparganium, ramosum.*

PLATANUS, *Plane.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont larges & découpées; ses fleurs en chatons, de figure sphérique & composées d'une infinité d'étamines. Le fruit, qui naît dans des endroits séparés des feuilles, est rond & renferme un grand nombre de semences oblongues, pointues & enveloppées de poil.

Boerhaave compte deux especes de *platanus*.

1. *Platanus, Orientalis, verus*, Park. Theat. 1427. Raii Hist. 2. 1706. Tourn. Inst. 590. Boerh. Ind. A. 2. 209. *Platanus*, Offic. C. B. P. 431. J. B. 1. 170. Ger. 1304. Emac. 1489. *Platane* ou *plane*.

Le *platane* Oriental dont il est tant parlé dans Herodote & dans plusieurs autres Auteurs, est encore appellé *platanus latus*, parce que ses branches s'étendent assez pour mettre un millier d'hommes à l'ombre. C'est sous cet arbre qu'Hippocrate & Démocrite se virent pour la premiere fois. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

Les feuilles les plus tendres du *platane* cuites dans du vin & appliquées en forme de cataplasme, arrêtent les fluxions & guérissent les tumeurs & les inflammations. Son écorce cuite dans du vinaigre appaise les maux de dents. Son fruit pris dans du vin guérit la morsure des serpens, & fournit un remede pour les brûlures étant réduit en forme d'onguent avec de la graisse. Le poil ou duvet du fruit ou des feuilles offense la vue & l'ouie lorsqu'il vient à entrer dans les yeux ou dans les oreilles. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 107.

2. *Platanus, Occidentalis, aut Virginiensis*, Park. Theat. 1427. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Platanus est aussi le nom de la *Papaya, fructu Melopeponis effigie*.

PLATEA, le *Pélican*.

PLATIASMOS, πλατιασμὸς, défaut dans la prononciation, occasionné par la trop grande ouverture de la bouche, qui empêche une personne de parler distinctement. Gorræus.

PLATYCORIA, πλατυκορία, dilatation extraordinaire de l'œil occasionnée par une paralysie. Aretée, *de Sign. & Caus. Diuturn. Lib. I. cap.* 7.

PLATYOPHTHALMON, est le nom qu'on donne à l'antimoine, parce que les femmes s'en servoient pour se teindre les sourcils & les paupieres.

PLATYPHYLLOS, nom du *Quercus, latifolia, mas, quæ brevi pediculo est*, & du *Quercus, latifolia, fœmina*.

PLATYSMA, πλάτυσμα, toute chose qui est plate & large, comme un morceau de linge, une emplâtre, une plaque de métal.

PLATYSMA MYOIDES, est le nom que Galien donne à l'aponévrose musculeuse, qu'on appelle autrement *quadratus genæ*, le *peaucier*. Voyez *Caput* & *Labia*.

PLATYSTERNOS, qui a une grande & large poitrine. On donne cette épithete à ceux qui ont le sternum fort large.

## PLE

PLECHAS, πληχὰς, la région du corps qui est terminée des deux côtés par les cuisses, par-devant par les parties naturelles, & par-derriere par l'anus. Hippocrate.

PLECTANE, πλεκτανὴ ou πλέγμα, *plexus* ou complication des vaisseaux.

*Plectanæ*, πλεκτάναι, sont les trompes de la matrice.

PLECTRUM, est le nom qu'on donne à l'apophyse styloïde de l'os pétreux, à la luette, & dans quelques Auteurs, à la langue.

PLEGMA, le même que *plectane*.

PLEGMARIA. Voyez *Selago*.

PLEIAS, πληιὰς ou πλειὰς, au pluriel *pleiades*, en Latin *Vergiliæ*. Les *Pleiades* sont une constellation dans le signe du taureau, laquelle est composée de sept étoiles: mais Hippocrate s'en sert pour marquer le coucher de ces étoiles qui arrive sur la fin de l'automne ou du mois d'Octobre. C'est ce que Galien donne à entendre, *Com. I. in I. Epid.* où il dit qu'Hippocrate fait voir clairement qu'il a su que le coucher des *pleiades* arrive à la fin de l'automne; qu'il appelle à cause de cela par une maniere abrégée de s'exprimer πληιάς. Et en confirmation de ce qu'il dit, on peut souvent observer qu'Hippocrate emploie les mots ὑπὸ πληϊάδος pour marquer la fin de l'automne.

PLEMMYRIS, πλημμυρὶς, est proprement la même chose que πλημμύρα, & signifie, suivant Hésychius, le flux de la mer : mais on s'en sert par métaphore pour exprimer une surabondance d'humidité, ou suivant l'interprétation de Galien πλῆθος ὑγρότητος, abondance d'humidité.

PLEMNE, πλήμνη, est traduit dans l'*Exegesis* de Galien par τροχῦ χοινικὶς, le moyeu d'une roue. Ce mot se trouve souvent dans le Livre *des Fractures*.

*Plemnæ*, πλῆμναι, au pluriel, signifie, suivant Hésychius, les trous qui sont autour du moyeu & dans lesquels les raies de la roue s'inserent. Fœsius.

PLENILUNIUM, *pleine lune*. On assure qu'en ce temslà un grand nombre de maladies, telles que la manie, l'épilepsie & plusieurs autres qui viennent des vers deviennent beaucoup plus violentes. Voyez *Astronomia*.

PLENNA, πλέννα, le même que *blenna, mucosité*.

PLERES ARCHONTICON, est le nom d'une poudre céphalique composée. Lemery, *Pharm. Univers.* Blancard.

PLEROSIS, πλήρωσις, replétion ou rétablissement d'un corps que des maladies ou des évacuations trop copieuses avoient épuisé.

PLESMONE, πλησμονὴ, *plénitude, satiété* ou *réplétion*.

PLETHORA, πληθώρα, de πλῆθος, plénitude; *pléthore*; plénitude ou surabondance de sang & d'humeurs.

Les maladies qui naissent du défaut de circulation des humeurs sont à peu près les mêmes que celles que produit leur stagnation. Dans ce dernier cas l'air est d'une grande importance, puisqu'étant admis il accélere les corruptions spontanées qui autrement eussent été beaucoup plus lentes; d'où il suit que la connoissance & la cure des premieres sont les mêmes que celles des dernieres : on peut même en déduire la nature, les causes, les effets, les signes & les remedes de la *pléthore*, pourvu qu'on fasse attention aux circonstances suivantes.

Les fluides du corps humain ou sont crus, & tiennent en quelque sorte de la nature des alimens, ou ont acquis les qualités qui sont propres aux fluides humains. Maintenant si l'on fait attention à ce qui arrive, tant aux fluides crus du corps humain, qu'à ceux qui ont été assimilés, pendant que la circulation languit, on comprendra sans peine qu'il doit arriver les mêmes changemens dans les fluides, que si on les eût laissés à euxmêmes & dans un état de repos; car le sang humain, lorsqu'on le laisse reposer un moment se sépare en deux parties, savoir, la sérosité, & une substance rouge & figée. De plus, lorsque la circulation vient à diminuer considérablement, il arrive un malheur à peu près semblable; & c'est ce qui fait que les maladies chroniques laissent si souvent après elles des concrétions polypeuses. Mais tous les alimens crus s'assimilent aux fluides humains par l'efficacité de la circulation du sang; & lors au contraire que cette circulation languit, les alimens retiennent leur qualité originelle plus long-tems qu'ils ne devroient, & se corrompent d'eux-mêmes.

Il faut observer que l'accès libre de l'air accélere toutes les dépravations spontanées des humeurs; car il ne peut y avoir de fermentation là où il n'y a point d'air, & tandis qu'on interdit l'entrée à ce fluide, les humeurs se corrompent beaucoup plus lentement qu'elles n'au-

roient fait sans cela. Par exemple, dans un hydropique, l'eau séjourne souvent pendant plusieurs mois dans le bas-ventre sans se corrompre, au lieu qu'elle le fait promptement dès que l'air en approche.

Le sang qui coupit dans les vaisseaux distendus de l'utérus pendant les derniers mois de la grossesse ne se corrompt point : mais la femme n'a pas plutôt accouché que l'approche de l'air, rend les vuidanges extrement fétides. Après des contusions violentes le sang épanché sous la peau saine a beaucoup de peine à se corrompre : mais étant peu-à-peu atténué & absorbé il semble disparoître. Lors au contraire qu'on expose à l'air le sang qu'on a tiré d'un homme par la saignée, il se corrompt en très-peu de tems. D'où il suit qu'encore que les humeurs s'arrêtent ou circulent plus lentement dans les parties intérieures du corps, elles sont quelque tems sans se corrompre tant que l'air n'a pas la liberté d'en approcher.

Mais comme la *pléthore*, ou la quantité augmentée des fluides retarde leur circulation, il faut déduire sa nature, ses causes, ses signes, & la vraie méthode de la guérir des considérations suivantes.

La *pléthore* est une quantité de sang louable, plus grande qu'il ne faut pour pouvoir supporter les changemens qui sont inévitables dans la vie, sans occasionner des maladies.

On entend par le nom de *pléthore* une abondance de sang louable beaucoup plus grande qu'il ne faut; d'où il suit que cette circonstance en elle même ne peut jamais être une maladie, puisqu'elle ne suppose qu'une trop grande quantité d'humeurs louables, le malade demeurant sain à tous autres égards. Aussi Van-Helmont s'est-il imaginé que c'étoit à tort qu'on mettoit la *pléthore* au nombre des maladies, puisque suivant lui, ce qui est louable ne peut jamais pécher par sa quantité. Au reste un malade pléthorique est celui qui, quoique exempt de maladie, est néantmoins dans un tel état de plénitude que ses fonctions naturelles ne peuvent manquer d'être injuriées, si les humeurs viennent à augmenter ou à être raréfiées plus qu'il ne faut, par la chaleur ou telle autre cause que ce soit. Il s'ensuit donc qu'une personne pléthorique peut se bien porter, & être en même-tems, dans un très-grand danger; puisque l'augmentation de la chaleur de l'atmosphere, la plus petite erreur à l'égard des choses non-naturelles, ou une passion violente, suffisent pour faire dégénérer cet état de santé en une maladie très-dangereuse; sans qu'il soit possible de prévenir ce malheur auquel les personnes les plus robustes sont quelquefois sujettes. C'est ce qui fait qu'Hippocrate nous apprend dans le *III. Aph.* de la premiere *Section.*

« Que les personnes qui se portent le mieux sont dans « un état dangereux; puisque ne pouvant demeurer « long-tems dans le même état, ni changer pour le « mieux, il faut nécessairement qu'elles tombent dans « un état pire; de sorte qu'on doit les en tirer le plus « promptement qu'il est possible. »

La *pléthore* ne consiste donc point dans l'augmentation de toutes sortes d'humeurs indifféremment; mais seulement dans celles des sucs louables. Aussi Galien nous apprend-il, *Meth. Medend. Lib. XIII. cap. 6.* « qu'on donne le nom de *pléthore* à l'augmentation « mutuelle & uniforme des fluides; au lieu que lorsque le sang abonde en bile noire ou jaune, en pituite « ou en humeurs séreuses, on appelle cette maladie « une cacochymie & non point une *pléthore.* »

Les Anciens distinguoient deux sortes de *pléthore*, l'une qui affecte les vaisseaux, & l'autre qui influe sur les forces. Lorsque les vaisseaux sont tellement remplis de liqueurs louables qu'ils sont menacés de rupture, cela s'appelle simplement une plénitude, ou *pléthore* des vaisseaux. Mais lorsque ces mêmes vaisseaux, sans contenir une trop grande quantité d'humeurs louables, en renferment cependant plus que la force vitale n'est en état d'en faire circuler, cette maladie est appellée plénitude ou *pléthore, ad vires.* C'est ainsi que Galien, *de plenitudine. cap. 3.* nous apprend qu'il y a deux sortes de *pléthore*, l'une qui affecte les forces & les facultés vitales, & l'autre les vaisseaux. Et dans son Traité *de Curandi Ratione per Venæsectionem, cap. 6.* il dit « que « plus une personne se sent pésante, plus la *pléthore*, « eu égard aux forces, est considérable; au lieu que « celle des vaisseaux se manifeste par un sentiment de « tension. »

Mais on ne se sert ordinairement du mot de *pléthore* qu'en parlant des vaisseaux, & c'est dans ce sens que nous allons la considérer.

Je dis donc que cette espece de *pléthore* a pour cause tout ce qui engendre beaucoup de chyle & de sang louable, & empêche en même-tems l'atténuation, la dissipation & la transpiration.

Les fonctions de la vie usent nécessairement les solides, & procurent la dissipation des fluides, de sorte qu'on est obligé de les réparer tous deux par les alimens. Lorsqu'on rend tous les jours au corps autant de substance qu'il en perd, il résulte un parfait équilibre, qui est le signe le plus assuré d'une santé confirmée; car Sanctorius a prouvé par plusieurs expériences, que le corps est dans l'état le plus parfait où il puisse être, lorsqu'il reprend tous les jours son poids ordinaire, après que la digestion des alimens est faite. Le corps répare les pertes qu'il a faites à l'aide d'un chyle louable, & du sang qui en est formé. Lors donc qu'il s'engendre une plus grande quantité de chyle & de sang qu'il ne faut pour réparer la dissipation qui s'est faite, il se fait ordinairement un amas de sucs superflus, qui augmentent à proportion que l'efficacité des fonctions, à l'aide desquelles les fluides s'atténuent, se consument & se dissipent par les voies ordinaires d'excrétion, diminue.

On peut mettre au nombre des causes de la *pléthore* la grande contraction des vaisseaux chylifiques, du cœur & des arteres, & en même-tems le relâchement des veines & des autres petits vaisseaux; les alimens doux qui se changent aisément en chyle, le trop long sommeil, la tranquilité d'esprit, l'inaction des muscles & le défaut des évacuations de sang, soit naturelles ou artificielles auxquelles on est accoutumé.

*A l'égard de la contraction des organes chylifiques :* tant que les visceres qui servent à convertir les alimens en un chyle louable, sont sains & forts, il s'engendre une grande quantité de chyle des alimens & de la boisson; & tant que la même force subsiste dans le cœur & les arteres, ce même chyle se convertit en un sang louable; tandis qu'en même-tems les veines qui sont naturellement lâches, cedent aisément au fluide qui les distend, & reçoivent sa quantité superflue, à moins qu'elles ne se vuident à l'aide d'un mouvement & d'un exercice proportionnellement plus grands; car il s'amasse d'autant plus d'humeurs dans les veines que la circulation est plus languissante; au lieu que les arteres se remplissent & les veines se vuident à proportion que le mouvement du sang est plus vif. Lorsque les ivrognes avalent une grande quantité de liqueurs, ils ne manqueroient pas d'en être étouffés si les veines ne recevoient la liqueur superflue: aussi remarque-t on que leurs veines s'enflent considérablement dans ce tems-là. Lors donc que les organes chylifiques préparent une grande quantité de chyle; que les organes qui servent à la sanguification convertissent ce chyle en sang, s'ils survient en même-tems un relâchement dans les

veines, il faut néceſſairement qu'il s'amaſſe une grande quantité de ſang louable.

*Pour ce qui eſt des alimens doux :* toutes les ſubſtances acres augmentent la circulation du ſang par leur qualité irritante, & les liqueurs diminuent d'autant plus que le mouvement du ſang eſt plus rapide ; d'où il ſuit que les alimens farineux, les bouillons de viande, la chair délicate des jeunes animaux, & les herbes potageres qui engendrent une grande quantité de chyle louable, ſont capables d'occaſionner une *pléthore.*

*Pour ce qui eſt du ſommeil :* on a vu au mot *Fibra* combien un ſommeil exceſſif eſt capable de relâcher les fibres qui ſont trop tendues. Or comme les vaiſſeaux relâchés cedent aisément aux fluides qui les diſtendent, ils s'enſuit qu'ils doivent-être plus pleins qu'à l'ordinaire. De plus, on répare par le ſommeil ce qui s'eſt perdu par les fonctions de ſentiment & par le mouvement volontaire, au lieu que les veilles conſument ce qui s'étoit amaſſé pendant le ſommeil. De-là vient que ceux qui ſe trouvent fatigués des travaux de la journée, ſe réveillent plus vigoureux & plus diſpos après avoir dormi. Lors donc qu'une perſonne dort trop longtems, plus il amaſſe d'humeurs pendant le jour & moins il en diſſipe, d'où il réſulte une *pléthore.* C'eſt ce qui fait encore que le ſommeil rétablit ſi promptement ceux dont l'habitude eſt épuisée par de violentes maladies ; & que les ours paſſent tout l'Hiver ſans manger, le ſommeil ſuppléant au défaut de nourriture.

*Quant à la tranquilité d'eſprit :* on ne peut douter qu'elle ne contribue conſidérablement à la conſervation de la ſanté. Or on ſait que l'effet de la ſanté la plus parfaite eſt une *pléthore*, & que les paſſions violentes & les ſoucis dévorans conſument le corps d'une maniere ſenſible. Auſſi Galien, *Method. Medend. Lib. XIV. cap.* 15. met-il les ſoucis au nombre des méthodes qu'il preſcrit pour diminuer le trop d'embompoint.

*A l'égard de l'inaction des muſcles :* depuis que l'homme a été condamné, en punition de ſon péché, à manger ſon pain à la ſueur de ſon viſage, l'exercice du corps eſt devenu abſolument néceſſaire pour la conſervation de la ſanté : auſſi remarque-t-on que ceux qui menent une vie délicate & oiſive ſont affligés des maladies les plus terribles.

Hippocrate, dans ſon Traité *de la Diete*, *Lib. I.* nous apprend « que tout homme qui mange ne ſauroit ſe « bien porter, s'il ne travaille à proportion de la nour- « riture qu'il prend ; car bien que la nourriture & le « travail aient des effets tout contraires, ils ne laiſſent « pas de contribuer mutuellement à la ſanté ; car le « travail eſt deſtiné à conſumer ce qu'il y a de ſu- « perflu dans le corps, & la nourriture à rétablir ce « qu'il a perdu. »

Il ordonne dans le même Traité, *Lib. III.* « d'examiner « ſi la nourriture a excédé le travail, ou le travail la « nourriture, ou s'ils ſont l'un & l'autre dans la juſte « proportion ; car de leur inégalité naiſſent les mala- « dies, comme la ſanté vient de leur équilibre & de « leur égalité. »

Il faut donc que l'équilibre entre la nourriture & le travail ſoit tel que la diſſipation journaliere égale la quantité d'alimens dont on uſe ; car ſi l'on prend la même quantité de nourriture en même-tems qu'on fait moins d'exercice, il faut néceſſairement qu'il en réſulte une *pléthore.* Lorſqu'on nourrit des chevaux dans une écurie, ſans les faire travailler, ils s'engraiſſent en très-peu de tems, mais on ne les a pas plutôt exercés pendant quelque jours que leur embompoint diminue.

*A l'égard des évacuations ordinaires de ſang, ſoit naturelles ou artificielles ;* on eſt convaincu par expérience que plus un homme ſe fait ſaigner, pourvu que ſes forces ne ſoient point entierement affoiblies, plus ſes vaiſſeaux ſe rempliſſent. Les femmes ont tous les mois une évacuation naturelle de ſang ſuperflu ; & les hommes accoutumés à des ſaignées réitérées, ſont affligés vers le tems auquel ils avoient coutume d'uſer de ce remede, des mêmes maladies que les femmes dont les regles ſont ſupprimées ; au moyen de quoi leurs forces dégénerent, & ils acquierent une habitude auſſi lâche & auſſi foible que celle des femmes. M. Dodart obſerve dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, *Année* 1707. qu'un homme qui n'avoit point été affoibli par la ſaignée recouvra en cinq jours de tems ſeize onces de ſang qu'on lui avoit tirées. D'où il paroît que les ſaignées réitérées diſpoſent à la *pléthore*, puiſque le ſang ſe reproduit ſi promptement par ſon moyen, quoique le corps devienne moins ferme & plus lâche, & que ſes vaiſſeaux ſe rempliſſent plus aisément. J'ai connu une femme ſujette à des paſſions très-violentes, qui ayant été ſaignée plus de ſoixante fois dans une année devint ſi graſſe au bout de quelques mois, qu'elle peſoit cent cinquante livres de plus que dans ſon état naturel : mais comme ſon ſang ſe reproduiſoit tous les jours, elle étoit obligée de ſe faire ſaigner très-ſouvent, de ſorte qu'à la fin ſes forces s'étant épuiſées elle tomba dans l'hydropiſie. Je ne ſaurois donc approuver la coutume qu'ont quelques perſonnes de ſe faire ſaigner pluſieurs fois par an par précaution, puiſque leur corps s'affoiblit par-là & devient beaucoup plus ſujet à la *pléthore.* Galien, qui, *Meth. Medend. Lib. IX. cap.* 5. recommande les ſaignées fréquentes & copieuſes dans certaines maladies, juſqu'à défaillance, rejette entierement cette coutume en ces termes :

« Je ne trouve point à propos qu'on ſe faſſe ouvrir la vei- « ne pluſieurs fois par an, parce que les eſprits vitaux « ſortent avec le ſang, & qu'après que leur quantité eſt « conſidérablement diminuée, toute l'habitude ſe re- « froidit, & le corps ne s'acquite plus qu'imparfaite- « ment de ſes fonctions naturelles. »

Tous les effets de la *pléthore* dépendent de cette raréfaction du ſang qui provient de l'augmentation de ſa vélocité & de la chaleur qui en réſulte, ou d'autres cauſes que l'obſervation ſeule peut faire connoître. De-là la dilatation des arteres tant ſanguines, que lymphatiques, le dérangement des ſécrétions, la compreſſion des veines ſanguines & lymphatiques, l'interruption de la circulation, l'inflammation & la rupture des vaiſſeaux, la ſuppuration, la gangrene & la mort.

*Tous les effets de la pléthore dépendent de la raréfaction des fluides.* Les vaiſſeaux peuvent contenir une trop grande quantité de ſang louable ſans que la ſanté ſoit altérée, mais lorſque ce ſang vient à ſe raréfier pour quelque cauſe que ce ſoit, les fonctions commencent à s'altérer ; & s'il ſurvient dans ces occaſions certains changemens dans le corps, on les regarde comme les effets de la *pléthore*, bien qu'ils ne dépendent point de cette cauſe ſeule, puiſque la *pléthore* ne fait que diſpoſer le corps à des maladies que la raréfaction excite ou occaſionne. De ces deux cauſes jointes enſemble ſe forme la cauſe prochaine de ces phénomenes ; & comme la cauſe excitante, je veux dire, la raréfaction, met la *pléthore* en action, qui ſeule, à moins qu'elle ne fût exceſſive ne nuiroit pas auſſi promptement ; on dit dans ce ſens que les effets de la *pléthore* dépendent de la raréfaction des fluides.

*La raréfaction du ſang provient de l'augmentation de ſa vélocité, auſſi-bien que de la chaleur qui en réſulte.* Lorſqu'il coule une plus grande quantité de ſang dans les vaiſſeaux dans le même eſpace de tems, on dit que ſa vélocité a augmenté ; mais cela ne peut arriver que le frotement des fluides contre les vaiſſeaux n'augmente auſſi. De-là naît la chaleur, qui à ſon tour produit la raréfaction. Mais toutes les cauſes qui ſemblent raréfier le ſang ne paroiſſent produire cet effet qu'en augmentant la célérité de ſon mouvement auſſi-bien que la

chaleur qui en résulte. Or on sait que la raréfaction du sang toute seule est capable de produire tous les effets qui naissent de la *pléthore*; car si le sang est une fois plus rare qu'il n'étoit auparavant, ce sera la même chose à l'égard des vaisseaux, que si sa quantité avoit augmenté du double. Si donc la raréfaction du sang se trouve jointe avec la *pléthore*, tous les symptomes qui peuvent naître de celle-ci augmenteront. On voit donc par-là d'où vient que tous les remedes & toutes les maladies qui échauffent & raréfient le sang en augmentant la vélocité de ce fluide, occasionnent tous les symptomes d'une véritable plénitude. Lorsqu'une jeune personne vient à être attaquée de la petite vérole, cette maladie est aussi suivie de chaleur, de rougeur, d'une tension inflammatoire des vaisseaux, aussi-bien que d'un mal de tête insupportable, qui ne vient point de l'augmentation du sang, mais de sa raréfaction, laquelle est produite par l'accélération de son mouvement, & par la chaleur considérable qui en résulte.

*De-là la dilatation des arteres tant sanguines, que lymphatiques.* Lorsque le sang vient à augmenter ou à se raréfier, il occupe beaucoup plus d'espace qu'auparavant, de sorte qu'il faut nécessairement qu'il dilate davantage les vaisseaux dans lesquels il est enfermé; c'est ce qui fait que les arteres & les veines se distendent, au moyen de quoi le sang ne sauroit passer avec la même facilité des arteres dans les veines ainsi distendues, ce qui occasionne une plus grande résistance vers les extrémités des arteres : aussi celles-ci sont-elles beaucoup plus distendues par le sang qui leur vient du cœur. Maintenant, puisqu'on peut mettre au nombre des causes que les Medecins assignent pour expliquer la maniere dont tant de différentes liqueurs se séparent du sang dans les diverses parties du corps, les différentes proportions que les ramifications sécrétoires ont avec leurs troncs, il est évident que lorsque cette proportion est altérée par la dilatation des arteres, toutes les sécrétions ne doivent plus se faire avec la même régularité qu'auparavant.

*A l'égard de la compression des veines sanguines & lymphatiques*; les veines accompagnent les arteres dans presque toutes les parties du corps; & lorsque les arteres sont trop pleines elles compriment les veines, dont les tuniques sont beaucoup plus déliées : les veines ainsi comprimées envoyent le sang qu'elles contiennent au cœur, qui le pousse de nouveau dans les arteres : mais comme les veines se trouvent comprimées, elles ne peuvent en recevoir qu'une petite quantité, ce qui fait que la dilatation des arteres augmente, & que le sang s'y accumule presque entierement, tandis que les veines se vuident de plus en plus à cause de la compression qu'elles souffrent, & qui augmente d'un moment à l'autre.

*Quant à l'étranglement de la circulation des humeurs*; il ne peut manquer d'arriver, puisque par ces moyens la résistance que le sang rencontre au sortir du ventricule gauche du cœur augmente à chaque instant. Il arrive de-là que les veines pulmonaires ne peuvent verser ce fluide dans le ventricule gauche du cœur avec la même facilité; au moyen de quoi ce fluide commence à s'accumuler dans les vaisseaux des poumons, la résistance que souffre le ventricule droit du cœur augmente & la circulation cesse à la fin. La raison pour laquelle les personnes extremement pléthoriques sont si rouges, est que leurs petites arteres sont dilatées & reçoivent la partie rouge du sang. A la fin pourtant, ces sortes de personnes étant comme suffoquées commencent à prendre une couleur livide, & meurent quelquefois subitement, à moins que les vaisseaux ne soient dégagés, ou naturellement ou par art, en diminuant la quantité du sang, & par conséquent sa chaleur & sa raréfaction.

*A l'égard de l'inflammation*; il faut nécessairement qu'elle survienne à cause des humeurs grossieres qui ont pénétré dans les orifices dilatés des petits vaisseaux, & qui ne peuvent passer dans leurs parties les plus étroites.

*A l'égard de la rupture des vaisseaux*; elle arrive principalement dans les parties où les vaisseaux sont les plus déliés, & si les personnes pléthoriques sont si sujettes à mourir d'apoplexies, ce n'est qu'à cause de la rupture que souffrent les arteres du cerveau.

*Quant à la suppuration & la gangrene*; c'est ordinairement par-là que se terminent les inflammations qu'on n'a pu résoudre.

*Pour ce qui est de la mort*; elle paroît être causée par la résistance que le cœur rencontre de la part des vaisseaux distendus, & qui est telle, qu'il ne peut se débarrasser du fluide qu'il contient; au moyen de quoi la circulation est suffoquée. Elle peut aussi venir de ce que les arteres étant trop pleines, compriment les vaisseaux capillaires du cerveau, du cervelet & des nerfs; ou de la rupture des vaisseaux & de l'épanchement des humeurs nécessaires à la vie qui en résulte; ou enfin, de ce que les fluides extravasés détruisent l'action des visceres qui servent le plus immédiatement à la vie.

On peut donc aisément connoître la *pléthore* présente, & prévenir tous les effets qui pourront en résulter.

On est assuré de la présence de la *pléthore*, si les causes qui engendrent une trop grande quantité de sang louable, &, dont on a parlé ci-devant, ont précédé; si l'on apperçoit une grande rougeur par tout le corps, surtout dans les parties dans lesquelles les vaisseaux paroissent à découvert, comme dans les coins des yeux, dans la tunique conjonctive, dans les parties internes des paupieres, des narines, de la bouche, de la gorge & des levres; si l'on sent une grande chaleur, même dans les extrémités du corps; si les veines sont gonflées, & le pouls fort & plein; si après un exercice violent, des chaleurs excessives, l'usage du vin, ou telle autre substance chaude, les malades apperçoivent dans tous leurs muscles une tumeur molle, pleine & distendante, accompagnée d'une certaine immobilité qui les empêche de pouvoir fermer les poings; s'ils commencent à appercevoir en eux une certaine paresse, & un assoupissement accompagné d'un écoulement de larmes.

On prévoit, en formant le prognostic d'une *pléthore*, que tous les symptomes dont on a parlé arriveront, & particulierement que toutes les fonctions du cerveau seront dérangées, à cause qu'il y a une plénitude naturelle dans toutes les parties de la tête. De-là vient que lorsque les gros vaisseaux, remplis de sang rouge, sont distendus, les vaisseaux plus petits souffrent une compression, parce que les os du crane ne peuvent point céder; de sorte que toutes les maladies du cerveau, depuis le plus léger vertige jusqu'à l'apoplexie la plus funeste, peuvent venir d'une *pléthore*.

La cure de la *pléthore* consiste dans la saignée, le travail & les veilles; à se nourrir d'alimens acres après les évacuations convenables, & à omettre peu-à-peu ces dernieres.

*La saignée.* La trop grande abondance de sang louable est cause de tous les accidens dont on vient de parler; d'où il suit, que tout ce qui est capable de la diminuer doit être salutaire. Mais rien n'est plus propre pour cet effet que la saignée, qui appaise immédiatement tous les symptomes.

Un Medecin ne peut donc mieux faire que d'indiquer les méthodes dont la nature se sert elle-même pour la guérison des maladies. On sait que dans quelque état que le corps se trouve, rien ne guérit plus efficacement la *pléthore* qui vient ou de la redondance ou de la raréfaction du sang, qu'une hémorrhagie salutaire, surtout par le nez. C'est ce qui rend ces sortes d'évacuations si salutaires aux jeunes gens qui jouissent d'une santé

santé parfaite, & qui sont dans un âge où tous les vaisseaux devenant plus forts commencent à résister avec plus de force aux fluides, surtout dans le printems, qui est le tems où la chaleur augmente. Delà vient encore que ces sortes d'évacuations sont si salutaires dans les maladies les plus violentes. C'est pour imiter ces efforts de la nature que les Medecins ordonnent de diminuer la quantité du sang par la saignée; & supposé que les symptomes indiquent que les arteres ne sont distendues & les veines affaissées qu'à cause que le sang ne peut passer des premieres dans les secondes, ce qui arrive fréquemment dans les maladies aiguës & inflammatoires, quelques uns se hasardent à ordonner l'artériotomie : mais comme cette opération ne sauroit se pratiquer sans danger sur les grosses arteres, on peut satisfaire avec moins de risque à la même indication, en ouvrant un grand nombre de petites arteres à l'aide des scarifications. Prosper Alpin nous apprend, dans son Traité *de Medicina Ægyptiorum*, que les Egyptiens, chez qui ces maladies aiguës sont très-fréquentes, font grand cas de ces sortes de scarifications.

Il s'est trouvé quelques Medecins, surtout parmi les sectateurs de Van-Helmont, qui ont condamné la saignée comme une opération aussi inutile que cruelle. Ils ont cru que l'abstinence seule étoit suffisante pour diminuer la redondance des humeurs, puisqu'au moyen de la transpiration insensible & des autres excrétions, il s'évacue tous les jours plusieurs livres d'humeurs, que l'on répare cependant à l'aide des alimens & de la boisson. D'où ils ont conclu, que puisque les excrétions naturelles continuent à diminuer les fluides, surtout quand on s'abstient de boire & de manger, les fluides doivent diminuer plus considérablement à l'aide d'une abstinence de vingt-quatre heures, qu'ils ne le feroient avec le secours de la saignée la plus copieuse. Mais ils n'ont pas fait attention que par cette méthode il n'y a que les humeurs les plus subtiles qui se dissipent, & que le sang rouge & épais qui distend les vaisseaux ne diminue presque point; ce qui est pourtant absolument nécessaire, & que toutes les humeurs acquierent une plus grande acrimonie, à cause qu'il ne se mêle plus de nouveau chyle avec le sang.

Mais quoique la saignée diminue la rédondance du sang, non-seulement elle laisse le corps aussi sujet qu'auparavant à la réplétion, mais elle le dispose encore davantage à la génération d'une nouvelle *pléthore*, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus; d'où il suit qu'il faut tellement le fortifier, qu'il ne puisse plus amasser à l'avenir une aussi grande quantité de sang.

L'exercice non-seulement dissipe ce qui s'est amassé dans le corps pendant qu'il étoit en repos, mais il fortifie encore les solides à un tel point, qu'ils ne cedent plus avec la même facilité aux fluides qu'ils contiennent. Aussi voit-on rarement les personnes accoutumées à un travail pénible sujettes à la *pléthore*, bien qu'elles prennent beaucoup de nourriture. Mais un pareil exercice ne convient qu'après qu'on a dégagé les vaisseaux par le moyen de la saignée; car sans cette précaution, ils ne manqueroient pas de se distendre & de se rompre en très-peu de tems.

*A l'égard des veilles*, on met le sommeil au nombre des causes de la plénitude; d'où il suit que son contraire doit produire des effets opposés.

*Quant à l'usage des alimens acres après les évacuations convenables;* les alimens doux étant aisément changés par les organes chylifiques, engendrent une grande quantité de chyle; en conséquence de quoi le sang augmente tous les jours, à moins qu'on n'ait soin de dissiper les humeurs superflues par un exercice violent.

De-là vient que la nature a donné aux enfans pour nourriture un lait extremement doux, & qui a déja été changé dans le corps de la mere, parce que cet âge a besoin que les humeurs augmentent tous les jours avec toute la promptitude possible. Mais quand il est question du contraire, comme dans la cure de la *pléthore*, par exemple, les alimens les plus durs & les plus difficiles à digérer, de même que les substances acres, aromatiques & irritantes, sont les plus salutaires, à cause que par ce moyen il s'engendre une moindre quantité de sang & de chyle; & que le mouvement des humeurs venant à augmenter à l'aide de ces sortes de substances, elles n'ont pas la même facilité à s'accumuler dans le corps. Mais les substances acres sont extremement nuisibles, quand on n'a pas eu la précaution de diminuer auparavant la quantité des fluides avec des évacuans, parce que le mouvement du sang venant à augmenter par leur moyen, les vaisseaux qui se trouvent trop pleins, peuvent se rompre.

*A l'égard de l'omission graduelle des évacuations ordinaires;* on a vu ci-devant que rien ne dispose plus à la *pléthore* que des saignées trop fréquentes. Il s'ensuit donc qu'on doit renoncer à ces sortes d'évacuations, mais non point tout à la fois, à cause que tout changement subit est dangereux, surtout dans le cas dont il s'agit; car les saignées fréquentes accoutument le corps à amasser une grande quantité de sang, qui ne sauroit manquer de produire tous les effets de la *pléthore*, lorsqu'on n'a pas soin de la diminuer. Il faut donc diminuer peu-à-peu ces sortes d'évacuations, quant à leur quantité, & mettre un plus grand intervalle entre elles, pour pouvoir y renoncer insensiblement sans danger.

En prenant ces mesures, on imite la méthode salutaire dont la nature se sert vers le tems que les regles commencent à cesser dans les femmes; car cette évacuation devient successivement moins abondante, & ses retours sont moins fréquens, jusqu'à ce qu'elle ait entierement cessé. Mais lorsque les regles viennent à cesser tout d'un coup, cet accident a pour l'ordinaire des suites très-fâcheuses. Van-Swieten.

PLETHORICUS, *pléthorique*; est l'épithete qu'on donne à ceux qui ont beaucoup de sang, ou qui ont une pléthore.

PLETHRON; la sixieme partie du stade.

PLEURA. La *Pleure* est une membrane fort adhérente à la surface interne des côtes, à celle du sternum, des muscles intercostaux, des muscles souscostaux, des sterno-costaux, & à la convexité du diaphragme.

Son tissu est fort serré, très-garni de vaisseaux sanguins & de nerfs, & à peu près pareil à celui du péritoine, étant de même composé d'une vraie lame membraneuse qui en fait la concavité, & d'un tissu cellulaire qui en fait la convexité, & qui est la production ou la continuation de la lame.

La portion cellulaire fait tout le tour de la surface interne : mais la portion membraneuse est autrement disposée. Chaque côté de la poitrine a sa *pleure* particuliere. Ces deux *pleures* sont entierement distinctes, & sont comme deux grosses vessies qu'on auroit mises ensemble l'une à côté de l'autre dans la cavité de la poitrine; ensorte que par leur adossement entre le sternum & les vertebres, il se fait une duplicature en forme de cloison, leurs autres côtés étant collés aux côtes & au diaphragme.

On donne à cette duplicature des deux *pleures* particulieres le nom de médiastin. Les deux lames dont il est composé, sont unies très-étroitement ensemble du côté du sternum & vers les vertebres. Elles sont écartées l'une de l'autre dans le milieu, & un peu vers le devant jusqu'embas par le péricarde & par le cœur; comme on verra ci-après. Un peu plus en arriere elles s'écartent en maniere de tuyau, & servent de tunique à l'œsophage. Enfin tout en arriere, il y a entre les vertebres & les deux *pleures*, depuis le haut jusqu'embas, un espace triangulaire, principalement occupé par l'aorte.

Devant le cœur, depuis le péricarde jusqu'au sternum, les lames de la duplicature sont fort collées ensemble, & font paroître le médiastin tout-à-fait transparent; excepté un petit espace en-haut, où est placé un corps

glanduleux appellé *thymus ;* de ſorte qu'il n'y a naturellement aucun interſtice, ni aucune cavité particuliere. Ce n'eſt que la maniere vulgaire de lever le ſternum qui cauſe cet écartement, comme l'a fait voir aſſez clairement M. Bartholin, mon premier Maître en Anatomie, dans ſon Traité *du Diaphragme*, imprimé à Paris en 1676.

Le médiaſtin ne ſe termine pas ordinairement le long du milieu de la face interne du ſternum, comme on a toujours cru. J'ai démontré l'an 1715. à l'Académie Royale des Sciences, qu'il biaiſe de haut-embas vers le côté gauche ; & que ſi l'on perce le ſternum avec un inſtrument pointu avant que d'ouvrir la poitrine, on trouvera preſqu'un travers de doigt de diſtance entre le ſternum & le médiaſtin, pourvu qu'on laiſſe le ſternum en place, & que l'on coupe les cartilages des côtes environ un pouce de diſtance de chaque côté du ſternum.

On voit par-là que la poitrine eſt non-ſeulement partagée en deux cavités, ſéparées l'une de l'autre par une cloiſon mitoyenne ſans aucune communication, mais auſſi que par l'obliquité de cette cloiſon la cavité droite de la poitrine eſt plus grande que la cavité gauche. Par-là on peut juger de l'incertitude de la trépanation du ſternum, que les anciens recommandent dans certains cas.

La portion cellulaire de la *pleure* en attache les portions membraneuſes au ſternum, aux côtes, à leurs muſcles, au diaphragme, au péricarde, au thymus, aux vaiſſeaux, & généralement à tout ce qui eſt proche la convexité des portions membraneuſes de la *pleure*. Elle ſe gliſſe auſſi entre les lames de la duplicature dont le médiaſtin eſt formé, & les colle enſemble. Elle pénetre même les muſcles, & communique avec le tiſſu cellulaire de leurs interſtices, juſqu'à la membrane adipeuſe externe de la convexité du thorax. En cela la *pleure* reſſemble au péritoine.

La ſurface qui regarde les cavités de la poitrine eſt continuellement humectée d'une ſéroſité lymphatique, qui ſuinte peu à peu par les pores de la portion membraneuſe. On veut faire penſer que cette ſéroſité eſt la production de glandes imperceptibles : mais on n'a pas encore donné des preuves réelles de l'exiſtence de ces glandes, non plus que de celles du péritoine.

Les arteres & les veines de la *pleure* ſont principalement des ramifications des arteres & des veines intercoſtales. Ces ramifications ſont très-multipliées & pour la plupart très-fines. Les mammaires internes & les diaphragmatiques lui fourniſſent auſſi, & communiquent très-fréquemment avec celles qui viennent des intercoſtales.

Le médiaſtin a ſes vaiſſeaux particuliers, appellés arteres & veines médiaſtines, leſquelles ſont pour l'ordinaire des branches des ſoûclavieres. Les mammaires internes lui donnent auſſi des ramifications ſur le devant, les diaphragmatiques en-bas, les intercoſtales en arriere, de même que les œſophagiennes.

Les nerfs ſont des ramifications des vrais nerfs intercoſtaux, autrement nommés coſtaux & dorſaux. Ils communiquent vers les vertebres avec les grands nerfs ſympathiques, improprement appellés nerfs intercoſtaux, mais très-peu avec les nerfs ſympathiques moyens ou ceux de la huitieme paire.

La *pleure* ſert en général de tégument interne à la cavité de la poitrine. Le médiaſtin ôte toute communication des deux cavités de la poitrine, & empêche l'un des poumons de peſer ſur l'autre quand on eſt couché ſur le côté. Il forme auſſi des loges au cœur avec le péricarde, à l'œſophage, &c. & enfin ſe continue ſur les poumons.

*Nota.* Les portions de la *pleure* qui ſont immédiatement attachées aux côtes, peuvent être regardées comme un périoſte de leurs faces internes. Cette adhérence aux côtes rend la *pleure* tendue & l'empêche de gliſſer. Elle la rend auſſi extremement ſenſible au moindre écartement cauſé par une lymphe épaiſſe ou un ſang accumulé ; d'autant plus que les filamens nerveux ſont dans ce cas extraordinairement comprimés dans l'inſpiration, où les muſcles intercoſtaux ſe gonflent. WINSLOW, *Anatomie.*

PLEURITIS, πλευρῖτις, de πλευρά, pleure ; pleuréſie ou inflammation de la pleure. Voyez *Peripneumonia.*

PLEURON, πλευρόν, le même que *pleura.*

PLEUROPNEUMONIA, *Pleuropneumonie*, eſpece de maladie composée d'une vraie pleuréſie & d'une péripneumonie.

PLEURORTHOPNÆA, ſuivant Blancard, eſt une pleuréſie dans laquelle le malade ne peut reſpirer que debout ou aſſis & en élevant les épaules.

PLEXUS, en termes d'Anatomie, eſt une eſpece de filet ou complication de vaiſſeaux. Un amas de vaiſſeaux dans le cerveau eſt appellé *plexus choroïde*, *réticulaire* ou *rétiforme*. Un *plexus* de nerfs eſt une union de deux ou de pluſieurs nerfs qui forment une eſpece de filet.

## P L I

PLICA POLONICA, *Plique Polonoiſe*, eſt une maladie endémique très-connue dans toute la Pologne. Elle conſiſte dans un entrelacement extraordinaire des cheveux, leſquels ſont tellement collés enſemble qu'ils forment un ſpectacle monſtrueux.

Lorſqu'on les coupe ou qu'ils ſe rompent ils repandent du ſang, le malade eſt attaqué de maux de tête horribles, ſa vue s'affoiblit, & il court ſouvent riſque de la vie. Cette maladie attaque ſurtout les Juifs qui vivent dans ces contrées.

Bien qu'il paroiſſe difficile de rendre raiſon de cette maladie, & d'aſſigner ſes véritables cauſes, nous ne laiſſerons pas de faire quelque tentative là-deſſus. Rien ne contribue plus à ſa production que la malpropreté dans laquelle ces peuples vivent, car ils ſe peignent rarement, ils vivent dans des lieux bas & humides, & boivent de l'eau-de-vie avec excès. Les eaux ne contribuent pas peu à l'occaſionner : de-là vient que Gehema dans ſon *Epiſt. ad Bontekoe de Plica Polonica*, aſſure, avec raiſon, que la cauſe de cette maladie réſide dans certaines eaux de Pologne, dont l'uſage, ſoit en forme de boiſſon ou de bain, produit la *plique* ; ce qu'il confirme par l'exemple de deux Soldats qui n'eurent pas plutôt plongé leurs têtes dans l'eau d'un certain étang que leurs cheveux ſe nouerent en pluſieurs endroits. Je joins à ces cauſes un défaut héréditaire qui paſſe des peres aux enfans, & qui conſiſte dans la trop grande ouverture des pores & des poils bulbeux qui ſont logés ſous la peau du crane, & qui fait que le ſuc nourricier épais & gluant qui eſt produit par les alimens groſſiers & les eaux impures eſt pouſſé au moyen de la chaleur qu'excite l'uſage de l'eau-de-vie dans les cavités des cheveux, & ſuintant par leurs pores produit cette terrible maladie. HOFFMAN, *de Morb. Cert. Reg. Propr.*

Cette maladie eſt extremement dangereuſe à moins que la matiere peccante ne ſe jette ſur les cheveux, & il ſurvient des ſymptomes violens dans preſque toutes les parties du corps où elle ſe loge.

Mais lorſque la nature oblige cette matiere à ſe jetter d'une maniere ſalutaire & critique ſur les cheveux, ils s'entrelacent d'une façon extraordinaire, & le malade demeure exempt de tout autre ſymptome ; car la nature jettant pour l'ordinaire les reſtes de la matiere peccante ſur les cheveux, il arrive qu'un grand nombre de perſonnes ſupportent toute leur vie cette incommodité ſans en recevoir aucun dommage conſidérable.

Lorſqu'on vient à couper cette *plique* le malade perd la vue & eſt attaqué de pluſieurs autres ſymptomes terribles, non point, comme quelques-uns croyent, à cauſe que la tête demeure exposée au froid, puiſqu'il eſt aisé de s'en garantir à l'aide d'un bonnet ; mais parce

que la substance dans laquelle la nature avoit accoutumé de loger la matiere peccante, est emportée, ce qui empêche l'évacuation des humeurs putrides. Il arrive dans cette maladie la même chose que dans les ulceres invétérés, qu'on ne peut consolider sans mettre la vie du malade en danger, à moins qu'on n'ait eu soin de purger le corps auparavant. Il n'est pas sûr non plus de fermer des cauteres qui ont demeuré ouverts pendant un tems considérable.

Après que la matiere peccante a été évacuée la *plique* se guérit d'elle-même; & lorsqu'on est une fois assuré qu'elle n'est plus logée dans le corps, ce qu'il est difficile de connoître, on ne court plus de risque à couper la *plique*.

On ignore encore la vraie méthode de guérir cette maladie, à cause sans doute qu'il s'est trouvé jusqu'à présent peu de Medecins dans les contrées de la Pologne où la *plique* est endémique, qui aient su profiter de ce qu'on sait de sa nature & de sa guérison, pour établir un plan raisonnable & judicieux pour son traitement.

Il est certain que la purgation & la saignée nuisent à ceux qui sont attaqués de cette maladie bien loin de leur être utiles; & le Recteur de l'Académie de Zamosca marque aux Medecins de Padoue, qu'en entreprenant la cure de la *plique* avec les purgatifs ordinaires, on rend la maladie pire qu'auparavant, à cause que ces remedes, au lieu de corriger & de surmonter les humeurs peccantes, les jettent dans une agitation plus violente, & les obligent à se distribuer par tout le corps, au moyen de quoi il survient des douleurs aiguës dans tous les membres. Hercule Saxonia est du même sentiment, & confirme cette doctrine par différens exemples de personnes qui pour avoir usé de purgatifs au commencement de la *plique* & du scorbut sont devenues aveugles, estropiées & sujettes à plusieurs autres incommodités.

Il est donc beaucoup plus sûr & plus efficace d'attirer le plutôt qu'il est possible, la matiere peccante sur les cheveux, où elle tend naturellement; & l'expérience nous apprend que rien ne satisfait plus parfaitement à cette indication que de se laver fréquemment la tête & les cheveux avec une décoction de branque-ursine. SENNERT.

PLICHAS, πλιχάς, le même que *plechas.*

PLINIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en cloche & d'une seule piece, divisée en cinq segmens. Il s'éleve de son calyce un pistil qui se change en un fruit sphérique, charnu & cannelé, dans lequel on trouve une semence qui a la même forme que lui.

Miller ne compte qu'une seule espece de *plinia*, savoir,

*Plinia fructu croceo odorato*, Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier ayant découvert cette plante dans l'Amérique, voulut l'honorer du nom de Pline le Naturaliste. MILLER, *Dict.*

PLINTHIUM, πλινθίον. On donne ce nom à plusieurs machines dont on se sert pour faire l'extension. Oribase en décrit trois, l'une dans son Traité *de Laqueis*, *c.* 13. & les deux autres dans celui *de Machinamentis*, *c.* 8. Il appelle l'une de ces dernieres *Nilei plinthium.*

PLINTHITIS, πλινθῖτις, espece d'alun qu'on appelle aussi *placitis.*

## PLO

PLOTES, est le nom qu'Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. II. cap.* 58. donne au muge.

## PLU

PLUMACEOLUS, *Plumasseau*, *tampon* ou *compresse.*

PLUMACEUS, est une épithete que Zwelfer donne à certains magisteres pour signifier qu'ils sont aussi fins & aussi délicats que la plume ou le duvet.

PLUMBAGO.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, grosse, charnue, chaude & vivace; ses feuilles sont alternes & entieres. L'extrémité du pédicule, qui est fort court, se déploie en un calyce d'une seule piece, découpé en cinq segmens, velu & fait en forme de tuyau, dans le centre duquel on trouve l'ovaire muni de son pistil. Ce dernier contient une fleur d'une seule piece faite en forme de tuyau, dont l'extrémité supérieure est disposée en maniere de rayons, ce qui la fait ressembler au jasmin. Ces fleurs sont disposées en épis. La semence est oblongue & pointue.

Boerhaave compte deux especes de *Plumbago;* savoir,

1. *Plumbago quorumdam*, Tourn. Inst. 140. Boerh. Ind. A. 77. *Dentellaria*, Offic. *Plumbago Plinii*, Ger. 1069. Emac. 1254. Raii Hist. 1. 394. *Dentellaria Rondeletii*, J. B. 2. 941. *Lepidium Dentellaria dictum*, C. B. P. 97. *Lepidium Monspeliacum Dentellaria dictum*, Park. Theat. 885.

Les tiges de cette plante sont foibles, grêles & couvertes de feuilles longues, étroites, vertes & blanchâtres. Les fleurs sont disposées en épis, elles sont petites, purpurines, d'une seule piece, divisées en cinq segmens, & il leur succede des semences rudes, velues, nues & solitaires. La racine est grosse & épaisse, & toute la plante est d'un gout chaud & mordicant, de même que le Lépidium.

Cette plante est rarement d'usage. Elle est d'une nature chaude, & même caustique comme la pariétaire d'Espagne: & on l'emploie aussi-bien qu'elle pour le mal de dents. On assure même qu'il suffit de la tenir dans la main pour l'appaiser. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Plumbago Ceylanensis, folio splendente Ocymastri, flore lacteo.*

PLUMBAGO, *Plombagine.* Voyez *Molybdæna.*

PLUMBUM, *Plomb.*

Les Auteurs Grecs employent souvent le même nom pour désigner le *plomb* & l'*étain*, ce qui fait qu'un très-grand nombre d'Interpretes Latins rendent le mot Grec κασσίτερος par celui de *plomb* & d'étain. Geo. Agricola établit trois sortes de *plomb*: l'un blanc, que nous appellons présentement étain; l'autre de couleur de cendre, qui est le *Bismuth*; & le troisieme livide, qui est notre *plomb.*

On rapporte plusieurs expériences, pour prouver que le *plomb*, lorsqu'il est fondu, contient ou engendre quelque portion d'or. Monsieur Homberg assure que si l'on prend une petite quantité d'argent, & qu'après l'avoir séparé de toute matiere hétérogene, en le met tant à la coupelle avec le *plomb*, on en mette un morceau dans de l'eau forte, on trouve un peu d'or au fond. Si l'on ajoute du cuivre à l'eau forte, l'argent se précipitera.

Le *plomb* se fond beaucoup plus vîte qu'aucun autre métal, à l'exception de l'étain, même long-tems avant que de s'enflammer; il se couvre de scories, il se vitrifie promptement, & lorsqu'il est fondu, il passe à travers de quelque vaisseau que ce soit. Lorsqu'on tient

une quantité de plomb ſur le feu dans une cuillere de fer, il ne commence à ſe fondre, qu'après que ſa ſurface eſt devenue extremement brillante, & auſſi luiſante que le mercure : mais il s'altere ſur le champ au-dehors, & on y découvre un nuage qui augmente peu-à-peu, de maniere qu'à la fin, toute ſa ſurface paroît couverte d'une ſcorie poudreuſe. On n'a pas plutôt enlevé cette pouſſiere en ſoufflant deſſus, qu'il s'en forme une nouvelle, juſqu'à ce que tout le plomb ait été converti en ſcories, qui ne ſont que la matiere du *plomb* légerement calciné. Un feu plus violent le vitrifie, c'eſt-à-dire, le convertit en une matiere péſante, friable, tranſparente, élaſtique & ſonore, qu'on appelle verre, en laquelle les autres métaux ſe convertiſſent auſſi, mais moins aisément que le *plomb* ; cette matiere eſt d'une nature ſi pénétrante, qu'elle coule à travers tous les creuſets ordinaires, à-peu-près comme l'eau à travers un crible.

La chaux de *plomb* ne reſſemble en rien à ce métal ; & néantmoins il ne faut que l'expoſer à un feu violent, & y ajouter un peu de limaille de fer, ou quelque matiere graſſe & inflammable, pour en recompoſer de nouveau le *plomb.*

Si l'on remue continuellement le *plomb* avec une ſpatule, tandis qu'il eſt en fuſion, il ſe convertit en une poudre rouge, à laquelle on donne le nom de *Minium*, ou de rouge de plomb; & il y a cela de remarquable dans cette opération que la péſanteur de ce métal augmente.

Le *plomb* renvoie les corps légers qu'on jette dedans ; il ſe vitrifie avec les métaux imparfaits, & s'écoule avec eux à travers la coupelle, laiſſant par ce moyen l'or & l'argent ſans aucun mélange. Il reprend ſa premiere dureté quand on l'expoſe au froid, mais plus lentement que l'étain. Le *plomb* diſſipe tous les métaux qu'on met avec lui dans la coupelle, à l'exception de l'or & de l'argent qui peuvent y être contenus ; ces derniers ſe raſſemblent en un petit globule que l'on apperçoit au milieu de la coupelle; & ce moyen eſt un de ceux dont on ſe ſert pour eſſayer ſi les Mines contiennent de l'or ou de l'argent.

Voici quel eſt le fondement de ce Procedé:

Toute maſſe, ſoit métal ou minéral, ſel ou ſoufre, à l'exception ſeulement de l'or & de l'argent, qu'on mêle avec le *plomb*, & qu'on expoſe au feu, s'en ſépare, & s'évapore.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que la ſéparation des matieres qui ſe trouvent mêlées avec l'or & l'argent qu'on met dans la coupelle avec le *plomb*, ſe fait de trois manieres..

1°. Par la volatiliſation & l'évaporation. 2°. En les changeant en ſcories, & les écartant aux côtés de la coupelle. 3°. En pénétrant à travers les pores de la coupelle ; ce qui n'arrive qu'aux corps qui ne peuvent s'évaporer en fumée, ni ſe retirer vers les côtés en forme de ſcories.

Le *plomb* ſe diſſout dans l'eau forte, mais non point dans l'eau régale, & par ce moyen il donne un ſel doux. Il ſe diſſout dans la plûpart des acides foibles, mais très-difficilement dans ceux qui ſont plus forts, à moins qu'on ne les délaye avec de l'eau. Par exemple, il ſe diſſout lentement dans l'eau forte : mais très-promptement dans le vinaigre, dans l'eau forte affoiblie, le vin du Rhin, l'eſprit de vinaigre, & même dans l'huile de vitriol, quand elle eſt bien délayée avec de l'eau. A quoi l'on peut ajouter que dans quelque eſpece d'acide qu'on le faſſe diſſoudre, la ſolution devient auſſi douce que du ſucre. Les vapeurs du vin ou du vinaigre le diſſolvent en une poudre blanche, ou chaux qu'on appelle céruſe ou blanc de *plomb.*

On trouve le *plomb* en abondance dans pluſieurs mines d'Europe ; il eſt à bon marché, & il s'en fait une conſommation conſidérable. Il eſt d'une nature tout-à-fait ſurprenante, & d'une utilité admirable dans certaines rencontres. Il eſt appellé le pere & l'origine, auſſi-bien que le dévorateur des autres métaux.

La mine eſt pour l'ordinaire péſante, brillante & de couleur de plomb ; elle donne la moitié de ſon poids de métal. Elle eſt quelquefois blanche, rouge ou jaune, & pour lors elle en donne beaucoup moins. Elle contient ſouvent quelque peu d'argent, ce qui trompe les Eſſayeurs qui ne ſont pas bien ſur leurs gardes.

*Vertus Médicinales du Plomb.*

Le *plomb*, ſoit qu'il ſoit cru ou préparé, paroît être rafraîchiſſant, incraſſant, répercuſſif, abſorbant & aſtringent, au point de retarder la circulation du ſang, d'empêcher toutes les ſécrétions & d'offenſer les nerfs, puiſqu'il cauſe des ſpaſmes, des convulſions, des tremblemens, des difficultés de reſpirer & des ſuffocations. D'où il paroît qu'il ne vaut rien pour les uſages internes, ſurtout en grande doſe, & qu'il n'eſt propre que pour l'extérieur.

*Ses autres uſages.*

Les uſages qu'il a entre les mains des Plombiers, des Vitriers, des Fondeurs, des Eſſayeurs, des Jouailliers, des Peintres, &c. ſont trop connus pour qu'il ſoit beſoin d'en parler. On le mêle avec l'étain pour émailler, & l'on s'en ſert pour faire les pierreries fauſſes.

*Propoſitions pour ſon Hiſtoire Alchymique.*

Le Saturne cornu ne peut-il point ſe convertir en Mercure ?

Quelle eſt le vaiſſeau capable de contenir le verre de *plomb* en fuſion ?

En quoi conſiſte la nature talqueuſe de la litharge?

Puiſque le *plomb* fulmine avec le nitre, qu'il répand une flamme bleue, quand on l'allume à la chandelle, ne peut-on pas croire qu'il contient du ſoufre?

Le principe ſulphureux n'eſt-il pas en petite quantité dans le *plomb*, & peu adhérent à ceux qui compoſent ce métal, puiſque le moindre degré de feu ſuffit pour l'en ſéparer ?

Quand on expoſe le *plomb* au foyer d'une grande lentille de verre ſur une tuile, il répand auſſi-tôt beaucoup de fumée, & ſe change en une chaux jaune & rouge ; il ſe convertit enſuite en un fluide qui ſe diſſipe ſur le champ ſous la forme de fumée : mais ſi on le retire du foyer de la lentille, avant qu'il ſoit entierement évaporé, il ſe change en ſe refroidiſſant en une maſſe jaune comme l'orpiment, composée de lames de même que le talc. Mais lorſqu'on l'expoſe de nouveau ſur les charbons ardens au foyer de la lentille, il reprend la forme de *plomb.* Si l'on le laiſſe quelque tems ſur les charbons au même foyer, il ſe diſſipe entierement en fumée, ſans qu'il reſte aucune matiere vitreſcible. On demande, cela étant, quel rapport il peut avoir avec le mercure, l'or, &c.

N'eſt-il pas composé d'une terre molle, talqueuſe, vitrifiable, & d'une petite portion de ſoufre, ou de matiere inflammable médiocrement unie avec cette terre ?

*Chaux de Plomb par la vapeur du vinaigre.*

*Prenez* une groſſe cucurbite de verre, dont l'ouverture ſoit fort large avec un chapiteau qui y réponde ; mettez dans celui-ci des lames de plomb fort minces, de maniere qu'elles portent ſur ſon rebord, & ſe tiennent quelque peu droites, ſans qu'elles puiſſent tomber dans la cucurbite. Verſez du vinaigre dans le fond de la cucurbite : ajoutez un récipient, & faites diſtiler le vinaigre au feu de ſable pendant douze heures. Ceſſez, & laiſſez refroidir le tout pendant le même

espace de tems. Faites sécher ensuite doucement les lames de *plomb*, elles deviendront blanches & poudreuses; ramassez cette poudre avec une patte de lievre, vous aurez ce qu'on appelle de la céruse.

Réiterez la même manœuvre, tout le *plomb* se changera en cette poudre blanche insipide & sans odeur, & la vapeur qui s'est élevée du vinaigre, se condensera & produira une liqueur blanchâtre, trouble, styptique, douce, qui cause des nausées, à laquelle on donne le nom de vinaigre, ou de solution de plomb.

*REMARQUES.*

On voit par-là avec quelle facilité le *plomb* se dissout à l'aide d'un acide léger, & se convertit en une poudre, ou en des lames écailleuses friables: mais la liqueur distilée, imprégnée avec le *plomb* dissous, est une vraie solution de saturne, laquelle étant épaissie donne le véritable sel de saturne. Cette opération se fait continuellement sur le *plomb* qui est exposé à un air chargé d'acides; & de-là vient que les couvertures de *plomb* qui sont exposées à l'air se convertissent en une chaux blanche, & cela d'autant plus promptement que l'air est plus chargé d'acides. Si l'on pratique la même opération sur le fer ou le cuivre, ces métaux se dissolvent à leurs surfaces; le fer en une chaux rouge de Mars, à laqu'elle on donne le nom de rouille, & le cuivre en une substance verte qu'on appelle verd de gris; le premier en une liqueur jaune, & le second en une liqueur parfaitement verte. La céruse qu'on prépare par ce moyen, est pareillement composée de l'acide du vinaigre & de la substance du *plomb* dissoute: mais l'acide est ici caché. Cette céruse est bonne pour les ulceres ichoreux ou purulens, aussi-bien que pour les maladies de la peau, lorsqu'on l'en saupoudre. Cette poudre étant attirée dans les poumons avec la respiration, cause un asthme violent presque incurable, ou mortel: étant avalée avec la salive elle occasionne des maladies de visceres invétérées, des syncopes, des foiblesses, des douleurs, des obstructions, & à la fin la mort même. Ces terribles effets, sont communs parmi ceux qui travaillent en *plomb*, surtout parmi ceux qui font la céruse. Ce poison est d'autant plus dangereux, qu'il n'a ni gout, ni odeur, & qu'on ne s'apperçoit de ses mauvais effets que lorsqu'il n'y a plus de remede, de sorte qu'on ne sauroit trop s'en défier. On voit aussi que le *plomb* n'a pas beaucoup de peine à se dépouiller de sa qualité métallique & à se changer en chaux; cela se trouve confirmé par toutes les expériences qu'on en a faites. Lorsqu'on fait fondre du *plomb* à petit feu dans un plat de terre qui ne soit pas vernissé, il coule aussi pur que du vif-argent: mais il s'obscurcit aussi-tôt après sur sa surface & se couvre d'une pellicule, qui étant enlevée avec une cuillere de fer, paroît être une espece de chaux: il reparoît alors avec son premier éclat: mais il se couvre de nouveau d'une semblable pellicule, & cela jusqu'à ce qu'il soit entierement converti en cette chaux, qui est un vrai poison. Cette chaux, de même que la premiere céruse étant long-tems calcinée & remuée sur le feu, devient enfin plus pésante, & d'un rouge extremement vif; il arrive la même chose à la mine de *plomb* après une longue calcination. Lorsqu'on fait fondre le cuivre, il se couvre d'une écume qui est principalement composée de *plomb* & d'une couleur moyenne entre le jaune & le rouge, à laquelle on donne le nom de litharge d'or. Elle est plus pâle que celle d'argent, mais elle paroît être de même nature & posséder les mêmes propriétés. La mine de *plomb* ne differe pas beaucoup de la litharge. Il suit de ce qu'on vient de dire que le *plomb* peut exister sous différentes couleurs, gravités, masses & formes; se convertir en des liqueurs différentes, & donner par conséquent les mêmes productions. Il importe peu que les céruses, la litharge, le minium ou la mine soient ainsi corrodées par le vinaigre, puisqu'on a le même sel de Saturne dans chacun de ces cas, & que toutes ces substances sont également astringentes & vénéneuses. Le minium augmente considérablement de poids au feu, ce qui vient peut-être de l'acide du bois ou du charbon, dont le *plomb* s'impregne.

*Vinaigre de saturne.*

1. *Faites* bouillir de la céruse dans un matras fort haut pendant quatre heures, avec vingt fois autant de vinaigre distilé en remuant souvent. Laissez refroidir le tout, filtrez la liqueur pure qui surnage, versez sur le résidu de nouveau vinaigre distilé, & procédez de la même façon jusqu'à ce que presque toute la céruse soit liquéfiée. Mêlez toutes ces solutions ensemble, vous trouverez qu'elles ont perdu leur acidité & qu'elles sont devenues douces, styptiques & agréables. On donne à cette liqueur le nom de vinaigre de *plomb*, ou de lait virginal, parce qu'elle dissipe les rousseurs, les boutons & les petits ulceres qui viennent au visage. Filtrez le vinaigre jusqu'à limpidité, distilez-le à un feu modéré jusqu'à ce qu'il n'en reste que la quatrieme partie, vous aurez une eau agréable, mais qui n'est point acide. Tout l'acide du vinaigre a resté dans la céruse qui n'est point dissoute. Gardez-la sous le nom de vinaigre de Saturne; elle possede la même vertu que celui de litharge.

2. On peut faire le même vinaigre de *plomb* avec de la litharge d'or ou d'argent, du minium ou de la mine de *plomb* pulvérisées, & cuites avec du vinaigre: mais il a cela de particulier, qu'il passe difficilement à travers le filtre, à moins qu'il ne soit chaud.

3. Si l'on verse de nouveau vinaigre distilé sur cette solution condensée, qu'on le fasse cuire & évaporer à-peu-près jusqu'à consistance de miel, le vinaigre perd beaucoup de son acidité, la partie acide étant absorbée par la liqueur métallique; il reste au-dessus une liqueur grasse, quelque peu huileuse & sucrée, qu'on nomme huile de saturne, & qui est composée de *plomb* & de vinaigre. La liqueur devient d'autant plus grasse & plus difficile à sécher, qu'on ajoute souvent de nouveau vinaigre.

*REMARQUES.*

Ce procédé nous fournit une nouvelle méthode de calciner & dissoudre un métal extremement pésant, & de le convertir en liqueur.

Voici un nouveau gout & une nouvelle odeur produites par l'acide & le métal; & une attraction & une séparation de l'acide à l'aide du métal, jusqu'à ce qu'il en soit parfaitement soûlé & imprégné.

Ce vinaigre garantit pendant long-tems de la corruption les corps des animaux qu'on y plonge, ou qui en sont parfaitement pénétrés; il coagule les sucs animaux & les garantit de la putréfaction; lorsqu'on le délaye & qu'on s'en frotte la peau, il guérit les gersures, les rougeurs, les inflammations & les éréspeles; il blanchit & embellit la peau, mais il nuit à la santé, & occasionne à la fin une consomption, dont on a que trop d'exemples. Si l'on mêle l'huile épaissie de saturne avec une égale quantité d'huile-rosat, on aura un baume blanc, dont les Chirurgiens font grand cas.

*Sel de Saturne préparé avec le vinaigre.*

1. *Faites* évaporer du vinaigre de saturne dans une cucurbite fort basse, à-peu-près jusqu'à consistance d'huile; mettez-le ensuite dans un lieu froid, vous trouverez des concrétions d'un gris-blanc dans le fond du vaisseau. Versez la liqueur qui surnage, desséchez lentement à un petit feu ces concrétions, vous aurez le sucre de saturne.

2. *Faites* dissoudre ce sucre dans de nouveau vinaigre distilé bien fort; laissez la solution déposer son sédiment, faites-la évaporer jusqu'à consistance d'huile, mettez-la dans un lieu froid, il se formera au fond des crystaux épais & solides d'une forme exactement semblable à celle du sucre candi végétal, & à-peu-près du même gout.

3. Si l'on dissout encore ces crystaux dans de fort vinaigre distilé, qu'on clarifie la solution en la laissant reposer, & qu'on la fasse évaporer à petit feu jusqu'à consistance d'huile, on aura une liqueur qui a peine à se dessécher, & à se durcir à une chaleur modérée, mais qui reste quelque peu fixe. & se fond comme de la cire à l'aide d'une chaleur médiocre. Plus on réitere cette imprégnation avec du nouveau vinaigre, & plus on fait évaporer la matiere, plus aussi elle devient fixe à un feu modéré, de maniere qu'elle ne fume plus, & coule aisément. Si on l'expose à une chaleur modérée & qu'on la laisse refroidir, mais ensorte que tandis qu'elle est encore fluide on la verse dans un autre vaisseau froid en plein air; elle se coagule à mesure qu'on la verse, & forme des fils aussi déliés que ceux des araignées, argentés & fort agréables à voir. Nous sommes redevables de ce secret à un Jésuite, qui a cependant jugé à propos de le déguiser en partie.

4. On n'expose pas plutôt cette substance ainsi coagule à une chaleur violente, qu'elle se fond de nouveau, de maniere qu'on peut la verser. Si l'on réitere plusieurs fois cette résolution & cette coagulation sans se rebuter, en séparant à chaque fois les feces, & qu'on mette ensuite la matiere en digestion à une chaleur modérée jusqu'à ce qu'elle soit épaissie, il se formera à la fin une masse qu'on prendroit pour de l'argent si l'on n'étoit point prévenu.

Je conseille au Lecteur de lire ce qu'Isaac le Hollandois dit à ce sujet, touchant la pierre de saturne. Ce procédé peut être continué à plaisir par ceux qui sont curieux d'observer les différentes apparences des corps.

*REMARQUES.*

On donne à cette production le nom de sucre, de sel, de magistere, ou de vitriol de saturne. On voit par ce procédé comment on peut combiner un acide végétal qui a fermenté avec le *plomb*, en une substance capable de se dissoudre dans l'eau. Elle est astringente, styptique & coagulante. Etant dissoute dans l'eau, elle donne le vinaigre de litharge, lequel est bon contre les inflammations quand on l'emploie extérieurement. On le prescrit intérieurement comme un remede efficace pour le crachement de sang, le saignement de nez, le pissement de sang, la gonorrhée, les fleurs blanches & autres maladies semblables, aussi-bien qu'en qualité d'adoucissant contre l'acrimonie du sang. Je n'ai cependant jamais osé m'en servir, à cause du peu de succès qu'il a eu entre les mains des autres Medecins, & parce qu'il n'y a presque point de poison plus destructif que ce *plomb*, qui se convertit en céruse dès que son acide vient à être absorbé par quelque chose que ce soit; en conséquence dequoi il devient un poison extremement dangereux, & presque incurable pour le corps. Si l'on distile peu-à-peu le sel de saturne par la retorte, & qu'on le pousse à la fin avec un feu violent, il s'éleve un esprit inflammable tout-à-fait différent du vinaigre dont on s'est servi; & il reste au fond de la cucurbite une substance semblable à du verre, laquelle étant poussée par un feu violent, pénetre à travers presque tous les vaisseaux, vitrifie tous les corps, & les entraîne avec elle, à l'exception de l'or & de l'argent.

*Sel de plomb avec l'esprit de nitre.*

1. Mettez une once de *plomb* en grains, de céruse, de litharge ou de minium dans un matras fort haut, avec quinze onces d'esprit de nitre ou d'eau forte délayée avec dix fois autant d'eau; il surviendra une grande ébullition avec une écume blanche. Après qu'elle aura cessé, mettez le tout bouillir pendant cinq à six heures. Laissez refroidir & reposer la liqueur; filtrez-la, & faites-la distiler jusqu'à pellicule, il sortira une eau d'une odeur désagréable, qui n'est point acide. Mettez le residu de la liqueur dans un lieu froid, il se formera des crystaux blancs, solides, fort pesans, qui ne se fondent point à l'air, dont le gout est douceâtre, & plus austere que celui des crystaux du procédé précédent. La liqueur même après la solution, avant & après la crystallisation, a la même douceur que le sel.

2. Si l'on dissout ce sel avec de nouvelle eau forte, & qu'on l'épaississe ensuite, on pourra faire une huile de Saturne, qui se coagule avec peine, mais se fixe peu-à-peu, & coule comme la cire à une chaleur modérée.

3. Ce sel étant jetté sur des charbons ardens, ne s'enflamme point : mais il décrépite fortement, & saute au loin de tous côtés avec beaucoup de risque pour ceux qui sont auprès. Si on le pulvérise pendant qu'il est rouge, il peut se fondre à un grand feu.

*REMARQUES.*

Ce procédé nous fournit une nouvelle méthode de produire un sel métallique, aussi-bien qu'une huile de même nature, une saveur douce d'une substance acide & insipide; un verre d'un métal; & de prouver que l'esprit de nitre ne compose point un sel inflammable avec quelque métal que ce soit, mais seulement avec l'argent. Ce sel a les mêmes vertus que celui du procédé précédent: mais il est plus acre & plus astringent.

*Sel de Saturne par les alcalis.*

Prenez *deux onces de crystaux de sel de Saturne* faits suivant l'un ou l'autre des deux derniers procédés, que vous pulvériserez, après les avoir bien fait sécher.

Ajoutez-y *d'huile de tartre par défaillance, quatre onces.*

Mettez le tout en digestion; plus long-tems vous l'y laisserez, mieux ce sera.

Ajoutez ensuite,

*de sel ammoniac, une once.*

Mêlez exactement, & faites une seconde digestion dans un vaisseau bien fermé. Renversez la liqueur saline qui s'est échappée durant la digestion; digérez encore, ce qu'ayant fait deux ou trois fois; faites sécher tout-à-fait la matiere à un feu lent

& expofez-la à un air humide pour qu'elle fe fonde. Faites-la sécher une feconde fois, & diftilez-la par une cornue de verre au bain de fable, en pouffant le feu jufqu'au plus haut degré où il puiffe arriver, dans un récipient qui contienne quelque peu d'eau pure. Il s'élevera trois fortes de matieres, & il en reftera une autre au fond de la retorte d'une nature particuliere, & prodigieufement changée.

*REMARQUE.*

Nous apprenons de cette expérience un grand nombre de chofes auffi nouvelles qu'agréables à favoir; car le métal ainfi ouvert, & diffous fucceffivement par des fels d'une nature opposée, enfuite coagulé & diffous à l'air, eft confidérablement changé, ouvert, volatilisé, divisé & séparé de tout ce qui n'eft pas purement mercuriel ou métallique; ce qui le met à portée, fi tant eft que l'induftrie de l'Opérateur puiffe aller jufques-là, de laiffer voir fa partie mercurielle, pure & métallique séparée de toutes les autres.

*Chaux de vitriol de plomb.*

*Faites* sécher exactement à petit feu le vitriol de *plomb* des procédés précédens, réduifez-le enfuite en poudre très-fubtile, & mettez-le fur le feu dans un plat de terre verniffé, en le remuant toujours avec une pipe, jufqu'à ce que la plus grande chaleur ne le faffe plus fumer. Vous aurez une poudre fine prefque infipide, qui eft une chaux de *plomb*.

*REMARQUES.*

Tout l'acide qui étoit uni avec le *plomb* fous la forme de vitriol de Saturne, s'en sépare de nouveau à l'aide du feu, à l'exception de la partie qui lui eft trop unie pour fe montrer au-dehors, & qui par conséquent lui étoit beaucoup plus adhérente dans cette opération.

*Baume de plomb avec des huiles tirées par expreffion.*

1. Prenez *de plomb en grains*, ou *de fa chaux*,
*de la céruse*,
*de la litharge*, ou
*du minium*;

Mettez-les dans un vaiffeau de terre verniffé avec le double de quelque huile tirée par expreffion, fur un feu que vous poufferez par degrés; le *plomb* commencera à fe fondre avant que l'huile bouille. Mais fi l'on augmente le feu par degrés jufqu'à faire bouillir l'huile, le *plomb*, ou la matiere qui en eft formée commencera à difparoître, & à fe mêler fi exactement avec l'huile, qu'il en réfultera un vrai baume, dont une plus grande coction forme un corps sémi-métallique, confiftant, qui fe durcit au froid & fe fond au feu.

2. Si au lieu de *plomb* ou de fa chaux, quelle qu'elle foit, on prend celle du dernier procédé, ou le fel de *plomb* defféché, & qu'on le mêle ainfi avec les mêmes huiles tirées par expreffion de la maniere qu'on a dit ci-deffus, on aura le même baume de *plomb*.

*REMARQUES.*

On voit par ce procédé que les métaux véritables & extremement pefans, peuvent fe diffoudre à l'aide du feu dans le fouffre végétal, & fe mêler tellement avec lui, qu'il foit impoffible de les découvrir; ce qui fait que nous ignorons fouvent fi certains corps contiennent des parties métalliques ou non. On voit auffi par-là jufqu'à quel point on peut les déguifer, & comment on peut fouvent les obtenir des matieres dans lefquelles il ne paroiffoit point y en avoir, jufqu'à faire croire qu'on les en a tirées par tranfmutation. Toutes ces particularités nous apprennent à nous tenir en garde contre les tromperies des Alchymiftes. Ces préparations emplaftiques de Saturne fervent à échauffer & fortifier les parties fur lefquelles on les applique; à diffoudre, à amollir & à abforber les humeurs acrimonieufes; furtout à enduire les vaiffeaux dans lefquels on veut garder de l'eau; car fi l'on fait cuire du minium dans de l'huile, jufqu'à ce qu'il ait acquis une confiftance convenable, & qu'on en enduife une muraille de façon qu'il la pénetre entierement, elle réfiftera à la pluie de même que fi elle étoit bâtie avec du ciment: ce mélange empêche auffi les alembics d'éclater.

*Baume de plomb avec des huiles diftilées des végétaux.*

*Faites* sécher lentement du fucre de Saturne préparé fuivant le troifieme procédé. Verfez fur la poudre qui vous reftera le quadruple d'huile éthérée de térébenthine, & faites-la cuire pendant quelque tems dans un matras; ce qu'il eft facile de faire, fi l'on met le matras avec ce mélange fur un vaiffeau dans lequel on fera chauffer de l'huile de lin, jufqu'à ce que l'huile de térébenthine commence à bouillir: cette ébullition arrive long-tems avant celle de l'huile de lin. Par cette légere ébullition de l'huile de térébenthine, le fucre de faturne fe diffous prefque entierement; & l'on a par ce moyen le baume préparé avec les huiles diftilées qu'on demandoit.

*REMARQUE.*

Ce procédé a le même ufage que le précédent.

*Verre de plomb.*

1. Mêlez en broyant long-tems & exactement, deux parties de minium & une de fable très-pur réduit en poudre très-fine; faites-les fondre dans un creufet bien net, & tenez la matiere en fufion pendant quelque tems, jufqu'à ce qu'ayant examiné le mélange avec le tuyau d'une pipe introduit dans la matiere, on trouve qu'elle eft diaphane; répandez-la fur un marbre, vous aurez une maffe fragile, jaune, tranfparente, fans odeur, infipide, dure au froid & fufible au feu, à laquelle on a donné, à caufe de cela, le nom de verre de *plomb*. Cette matiere étant fondue au feu, paffe à travers tous les vaiffeaux connus avec autant de facilité que l'eau traverfe une éponge. Elle convertit en verre prefque tous les corps qu'on met en fufion avec elle, & les entraîne dans les pores des vaiffeaux, à l'exception de l'or & de l'argent. Pour réduire plus promptement en verre ce mélange de minium & de fable, quelques-uns y ajoutent du nitre, d'autres du fel marin, & tiennent le tout dans un creufet, jufqu'à ce que le fel foit fondu.

2. Si l'on met du fucre de Saturne dans un creufet, fur un petit feu qu'on augmentera fucceffivement jufqu'au dernier degré, le vinaigre étant diffipé & le feu toujours continué avec la même force, il fluera en forme de verre jaune, & l'on verra en même-tems paroître dans le métal des couleurs pareilles à celles qu'on remarque dans l'arc-en-ciel ou fur la queue des paons.

3. Le *plomb* lui-même, lorfqu'on le tient long-tems en fufion fur le feu, fe couvre d'une écume qui augmente toujours de plus en plus; & lofqu'on le fond à un plus grand feu, il fe change enfin en verre: mais cette opération demande un grand

travail, réglé par beaucoup de prudence.

La méthode ſuivante paroît beaucoup plus aisée.

4. Prenez *de minium, quatre parties,*
*de ſable, une partie,* &
*de ſel marin décrépité très-ſec, deux parties;*

Plus vous les mêlerez, & mieux l'opération réuſſira. Mettez ce mélange dans un creuſet bien couvert; faites fondre le tout exactement, & laiſſez repoſer la matiere après la fuſion. Le ſel ſe ramaſſera au-deſſus. Vous caſſerez le creuſet pour retirer le verre qui eſt deſſous; vous le ſéparerez exactement du reſte, & vous le garderez pour vous en ſervir en travaillant ſur les métaux: il vous ſera alors d'une grande utilité.

5. Ces verres étant mêlés avec un peu de charbon, & fondus au feu, reprennent aiſément la forme du *plomb.*

*REMARQUES.*

Ce métal ſe change à l'aide du feu & de l'émiſſion d'une vapeur métallique extremement venimeuſe, en une matiere très-friable & auſſi tranſparente que du verre, quoiqu'il fût auparavant parfaitement malléable. On voit par-là que les métaux peuvent demeurer cachés ſous différentes formes, & s'y montrer de nouveau avec beaucoup de facilité. De-là vient peut-être que les métaux ſe vitrifient au feu, après qu'on en a ſéparé une certaine partie ſulphureuſe. Il ſembleroit que cela eſt ainſi par la maniere dont on fait le verre d'antimoine, & par pluſieurs autres expériences. On n'a pas plutôt rétabli ce ſoufre, que le métal reprend ſa premiere forme, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre par pluſieurs exemples, ſurtout par celui du *plomb.* Ce verre de *plomb* détruit & abſorbe tous les métaux dans le feu, à l'exception de l'or & de l'argent, auxquels il ne touche point & dont il n'altere point le poids. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondé tout l'art de l'eſſai de l'affinage des métaux, qui eſt d'un ſi grand uſage dans les affaires civiles. On peut conſulter là-deſſus Boyle, Bohn, Homberg & Geoffroy, on ſe ſouviendra que rien n'eſt plus dangereux que la fumée, la pouſſiere & toutes les parties du *plomb,* & qu'on doit par conſéquent s'en garantir avec ſoin. Boerhaave, *Chymie.*

L'eſprit ardent & l'huile de Saturne ſe tirent du ſucre ou du ſel de Saturne par la diſtilation: mais cet eſprit n'a pas d'autres vertus que l'eſprit de vin, quoi qu'en diſent les Chymiſtes; car l'eſprit de vin qui eſt concentré dans le vinaigre, ſe développe par cette préparation; l'huile rouge eſt auſſi extraite du vinaigre.

La mumie minérale de Poterius eſt la chaux de *plomb* & du vif-argent mêlés enſemble, &, comme l'on dit, amalgamés.

Elle ſe fait ainſi:

Prenez *de vif-argent révivifié du cinabre, deux parties;*
*de plomb pur, une partie.*

Faites un amalgame, que vous mettrez dans un pot de terre ſur les charbons, en l'agitant fortement par des ſecouſſes continuelles, juſqu'à ce que tout ſoit réduit en une poudre noire, que l'on renferme dans un matras de verre, & que l'on digere au bain de ſable, juſqu'à ce qu'elle jauniſſe: on la garde pour l'uſage.

Cette mumie guérit très-promptement la gale, les dartres & les autres maladies de la peau, elle mondifie les ulceres calleux, elle réſout les calloſités, & diſſipe l'enflure des glandes des mamelles étant mêlée avec quelque onguent ou emplâtre. Elle eſt bonne auſſi pour les cancers, pourvu qu'ils ne ſoient pas parvenus au dernier degré. Il faut cependant l'employer avec précaution, de peur que la ſuppuration ne devienne exceſſive. Mais ſi le carcinome n'eſt pas encore ulcéré, on mêlera un gros de cette mumie avec une once de l'emplâtre magnetique d'Angelus Sala; on l'appliquera ſur la tumeur, & elle ſe réſoudra peu-à-peu. Mais s'il commence à s'ulcérer, on trempera un petit plumaſſeau dans cette mumie, ou ſeule ou mêlée avec de la myrrhe, on le mettra dans l'ulcere & l'on appliquera par-deſſus l'emplâtre magnétique dont nous venons de parler. La tumeur dure ſe réſoudra peu-à-peu par une légere ſuppuration, & le carcinome ſe guérira pourvu qu'on emploie en même-tems les remedes internes. Geoffroy.

PLUMIERIA.

Voici ſes caracteres.

Elle reſſemble à l'apocynum, & contient beaucoup de lait. L'extrémité du pédicule pénetre dans un petit calyce d'une ſeule feuille, d'où ſort la fleur de même que dans le nerium, avec cette différence qu'elle n'a point de couronne. L'ovaire, qui croît au fond du calyce, ſe change en un gros fruit oblong fait comme une gaine, s'ouvre dans ſa longueur, & contient une grande quantité de ſemences diſpoſées de la même maniere que dans l'*apocynum,* mais ailées.

Boerhaave ne compte qu'une ſeule eſpece de *Plumieria,* ſavoir,

*Plumieria, flore roſeo, odoratiſſimo.* T. 659. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Miller en compte cinq autres:

1. *Plumieria, flore majore odorato & incarnato.*
2. *Plumieria, flore niveo, foliis longis anguſtis & acuminatis,* Inſt. R. H.
3. *Plumieria, flore niveo, foliis brevioribus & obtuſis,* Inſt. R. H.
4. *Plumieria, foliis longiſſimis, minus ſucculentibus, flore pallido,* Houſt.
5. *Plumieria, folio latiore obtuſo, flore luteo minore.*

Tournefort a donné ce nom à cette eſpece de plante, en l'honneur du P. Plumier, Botaniſte, qui, après avoir employé pluſieurs années à la recherche des plantes qui croiſſent dans l'Amérique en publia un Catalogue, outre deux volumes *in-folio* qui renferment les figures & les deſcriptions d'un grand nombre de plantes.

Ces plantes croiſſent ſans culture dans les Indes Eſpagnoles, d'où on a tranſporté quelques-unes de leurs plus belles eſpeces dans les Colonies Angloiſes, où on les cultive dans les jardins. La premiere eſpece eſt la plus commune, & les habitans de la Jamaïque & des Barbades la cultivent chez eux. Ses fleurs approchent de celles de l'oléander rouge, mais elles ſont plus groſſes & ont une odeur agréable. Elles naiſſent en boſſettes à l'extrémité des tiges, & paroiſſent ordinairement aux mois de Juillet & d'Août dans ce climat, elles fleuriſſent une grande partie de l'année dans les Indes occidentales.

Le ſuc laiteux de ces plantes eſt très-cauſtique & paſſe pour un poiſon. Si l'on coupe quelqu'une de leurs branches avec un couteau & qu'on n'ait pas ſoin de l'eſſuyer auſſi-tôt, le ſuc ne manque pas d'en corroder & d'en noircir la lame en très-peu de tems, de maniere qu'on ne peut plus lui rendre ſa couleur: il perce auſſi le linge ſur lequel on en verſe avec une force égale à celle de l'eau forte. Miller, *Dictionn.* Vol. II.

PLUMOSUM, on donne cette épithete à une eſpece d'alun.

PLUTEA,

PLUTEA, dans Avicenne, eſt une duplicature de la dure-mere, comme dans la formation du ſinus longitudinal.

PLUVIALIS, *le pluvier*, dont il y a deux eſpeces.

La premiere eſt la

*Glottis*, Offic. Geſn. de Avib. 450. *Limoſa Venetorum*; Ejuſd. *Pluvialis major*, Aldrov. Ornith. 3. 535. Will. Ornith. 220. Raii Ornith. 298. Charlt. Exer. 114. Jonſ. de Avib. 114. *Chloropus Germanis Gult, ſeu Gluttis*, Aldrov. 3. 452. *Le grand Pluvier.*

Le fiel de cet oiſeau eſt eſtimé bon pour les maladies des yeux. La gelée de ſa chair paſſe pour être analeptique & reſtaurative.

La ſeconde eſpece eſt le

*Vanellus*, Offic. Charlt. Exer. 113. Mer. Pin. 182. Geſn. de Avib. 692. Jonſ. de Avib. 113. *Capella ſive Vanellus*, Aldrov. Ornith. 3. 523. Raii Ornith. 307. Ejuſd. Synop. A. 110. Will. Ornith. 228. *Vaneau*, Bellon. des Oiſe. 209. *Vanneau.*

Cet animal ſe plaît dans les lieux marécageux; ſes cendres, ſon cœur & ſa peau ſont d'uſage en Medecine. Les premieres étant priſes dans du vin ſont ſalutaires dans la colique, & elles guériſſent les morſures des chiens enragés, quand on les applique en forme de cataplaſme. Le cœur appaiſe les douleurs des reins, & la peau eſt eſtimée bonne pour les céphalalgies. DALE.

Ces oiſeaux doivent être choiſis jeunes, tendres, gras & bien nourris.

Ils excitent l'appétit, ils nourriſſent médiocrement, ils ſe digerent aiſément, & ſont eſtimés propres pour exciter l'urine, pour fortifier le cerveau, pour purifier le ſang & pour l'épilepſie.

Ils fourniſſent un aliment peu ſolide & qui ſe diſſipe facilement; c'eſt ce qui fait que leur uſage n'accommode point les perſonnes accoutumées à un grand exercice de corps. LEMERY, *Traité des Alimens.*

PLUMA, πλῦμα, eau dans laquelle on a lavé telle choſe que ce ſoit.

## P N E

PNEUMA, πνεῦμα, dans Hippocrate, ſignifie quelquefois eſprit, air ou vapeur, & ſouvent la reſpiration; c'eſt-à-dire, ce mouvement de la poitrine par lequel l'air entre dans les poumons & en ſort alternativement. Mais l'Auteur que nous venons de citer, emploie ſouvent ce mot pour exprimer une reſpiration difficile, courte & laborieuſe.

*Pneuma halizomenon*, πνεῦμα ἁλιζόμενον, de ἁλίζομαι, aſſembler, ramaſſer; eſt une reſpiration véhémente, denſe & pleine, *Coac.* 339.

*Pneuma hoſper anacalumeno*, πνεῦμα ὥσπερ ἀνακαλουμένῳ, de ἀνακαλέω, rappeller, faire revenir, *I. Epid. Æg.* 1. eſt une reſpiration entre-coupée, comme lorſqu'une perſonne après une courte expiration paroît reprendre haleine & expirer avec une plus grande force pour ſuppléer au défaut de la premiere expiration. Elle eſt encore appellée πνεῦμα πρόσκοπτον (*Proſcoptum*) & προσπταῖον (*Proſptæon*); reſpiration qui frappe en paſſant & eſt interrompue par le frotement. Elle eſt autrement décrite, 2. *Epid.* & *Coac.* 260. par διπλῆ ἔσω ἀνάκλησις οἷον ἐπεισπνεόντων, double rappel en dedans, comme il arrive à ceux qui reprennent deux fois haleine; & par πνεῦμα ἐνεδιπλασιάζετο, la reſpiration étoit double, c'eſt-à-dire, ſuivant que Fœſius s'efforce de l'expliquer, étoit redoublée, ou ſe faiſoit entendre deux fois, à cauſe du frotement qu'elle ſouffroit dans ſon paſſage.

*Pneuma anapherein*, πνεῦμα ἀναφέρειν, de ἀναφέρω, élever, hauſſer, c'eſt avoir une reſpiration haute, pleine ou abondante, ce qui eſt eſtimé un ſigne d'une inflammation interne, *II. Prorrhet. Coac.* 486. Mais πνεῦμα ἄνω φερόμενον, *Lib. de R. V. I. A.* n'eſt autre choſe que l'air qui ſort durant l'expiration.

*Pneuma anelcomenon*, πνεῦμα ἀνελκόμενον, de ἀνέλκω, tirer en haut, élever ou hauſſer; ſignifie, *I. Prorrhet.* 87. une reſpiration accompagnée d'une grande élévation du thorax, de maniere que les omoplates paroiſſent ſe mouvoir en même-tems. Galien, qui donne à ce mot le ſens qu'on vient de voir, veut qu'Hippocrate l'emploie auſſi dans le même ſens que μετέωρον, & πρόχειρον, qu'on trouvera plus bas.

*Pneuma aneſpaſmenon autica*, πνεῦμα ἀνεσπασμένον αὐτίκα, (de ἀνασπάω retirer); haleine qu'on reprend immédiatement ou à chaque fois; eſt une eſpece de reſpiration interrompue ou interceptée, qui ceſſe tout d'un coup. Elle paroît être de même que le πνεῦμα οἷον συσπῶντος τινὸς, *Coac.* 266. & *Prorrhet.* 87. une eſpece de reſpiration courte & convulſive, qui eſt ordinaire à ceux qui reſpirent dans le tems qu'ils ſont attaqués de convulſions.

*Pneuma aræon, mega*, πνεῦμα ἀραιὸν, μέγα, eſt une reſpiration grande & rare, ou une reſpiration pleine & qui ne s'acheve que par longs intervalle (Voyez *Aræon*) Telle eſt celle des perſonnes qui ſont dans le délire, ainſi que Galien l'obſerve, *Lib. II. de Dyſpn.* & *Com.* 1. *in Prorrhet.* & comme cela ſe trouve confirmé par pluſieurs exemples dans le premier & le troiſieme Livre des *Epidémiques.*

*Pneumata aſema*, πνεύματα ἄσημα, ſignifie une reſpiration obſcure, petite, interrompue & imperceptible, pareille à celle des perſonnes hyſtériques, des moribonds, & de ceux qui tombent en ſyncope. Voyez *Aſemos.*

*Pneuma bechodes*, πνεῦμα βηχῶδες, de βὴξ, toux, eſt une reſpiration accompagnée d'une toux occaſionnée par quelque choſe qui a tombé dans la trachée-artere, *Coac.* 62. 632.

*Pneuma dia pollou chronou*, πνεῦμα διὰ πολλοῦ χρόνου, comme Galien l'explique, *Lib.* 2. *de Diſpn.* eſt la même que *Pneuma aræon*, dont on a parlé ci-devant. Le πνεῦμα διάχρονον, *III. Epid.* ſignifie la même choſe.

*Pneuma manoteron*, πνεῦμα μανότερον, de μανὸς, rare, lâche, *Coac.* 211. ſignifie une reſpiration qui devient lente, rare & aiſée, de courte, difficile & turbulente qu'elle étoit auparavant.

*Pneuma mega*, πνεῦμα μέγα, reſpiration grande, *Coac.* 126. & 290. c'eſt lorſqu'en reſpirant, les dimenſions du thorax augmentent conſidérablement.

*Pneuma meteoron*, πνεῦμα μετέωρον, reſpiration haute & élevée, eſt cette reſpiration pendant laquelle toute la poitrine s'éleve, & le cou ſe dreſſe, en conſéquence d'un grand reſſerrement & d'une forte oppreſſion, ainſi qu'il arrive ſouvent dans l'eſquinancie, la péripneumonie, la pleuréſie & l'aſthme. C'eſt ainſi que Galien, *Com. I. in Prorrhet.* traduit cette épithete, ajoutant qu'Hippocrate emploie πρόχειρον & φαινόμενον πνεῦμα dans le même ſens. Il obſerve auſſi, *Com. II. in III. Epid.* que τὸ μετέωρον πνεῦμα peut ſignifier que les malades affligés des maladies dont nous venons de parler, déſirent & s'efforcent de ſe lever, μετεωρίζειν ἑαυτοὺς: de-là vient qu'il aſſure que le μετέωρον πνεῦμα, *III. Epid.* eſt le même que l'ὀρθόπνοια, (*orthopnœa*) des *Prognoſt.* Galien donne après Sabinus une autre ſignification à μετέωρον πνεῦμα, ce dernier le traduiſant par τὴν ἄκρα τῇ ῥινὶ γινομένην ἀναπνοὴν, reſpiration qui ſe fait par le bout du nez, c'eſt-à-dire, lorſque les paſſages de la reſpiration étant preſque bouchés, le malade remue les ailes du nez en reſpirant, comme il arrive à ceux qui ſont ſuffoqués par une eſquinancie, une péripneumonie ou un empyeme, ou lorſque les forces ſont entierement épuiſées, comme dans les moribonds. Le ſens de cette phraſe, quoique critiqué par Galien, paroît être en quelque ſorte compris dans celui d'Hippocrate, *VII. Epid.* où parlant de la femme d'Olympiades qui étoit à l'agonie, il dit πνεῦμα μετέωρον κατὰ ῥῖνα σπώμενον, ſa reſpiration étoit telle que celle qu'on appelle ſublime & qui ſe fait par le nez. Galien ſur la fin du *Lib. III. de Dyſpn.* prouve que cette reſpiration ſublime, μετέωρον πνεῦμα, eſt encore petite & fréquente, ou courte.

*Pneuma minuthodes*, πνεῦμα μινυθῶδες, de μινύθω, diminuer, est une respiration petite & foible, *Lib. II.* περὶ γυναικ.

*Pneuma mychthodes*, πνεῦμα μυχθῶδες, *Coac.* 519. & 540. est une respiration entrecoupée, laborieuse & qui est interrompue au milieu de l'expiration, comme est celle des enfans qui sanglotent.

*Pneuma proscopton*, πνεῦμα πρόσκοπτον, de προσκόπτω, pousser avec force, *IV. Aphor.* 67. est exprimé par Celse, *Lib. II. cap.* 7. par *spiritus in faucibus elisus*, haleine supprimée ou interceptée par son frottement contre le gosier.

Galien, *Lib. IV. de Loc. Affect.* en parle en ces termes :

Il y a, dit il, une autre espece de dyspnée dans laquelle l'action du thorax est interrompue par une espece de repos, quelquefois dans l'inspiration & quelquefois dans l'expiration, soit que ce symptome procede d'une disposition spasmodique des muscles du thorax ou d'une abondance de chaleur, qui oblige le malade à continuer son inspiration ou expiration.

*Pneuma prosptaeon*, πνεῦμα προσπταῖον, de πταίω, pousser de force ou frapper contre, *Lib. de R. V. I. A.* est une respiration interrompue dans l'expiration, comme Galien l'explique dans son Commentaire sur cet endroit.

*Pneuma prochiron*, πνεῦμα πρόχειρον, *quasi* πρὸς χεῖρα, sensible; est une respiration sensible, telle que la respiration sublime & élevée accompagnée de l'élevation des parties supérieures du thorax & des omoplates, comme on peut l'observer dans les asthmatiques & dans ceux qui meurent d'une suffocation. Elle paroît donc être la même que μετέωρον. Voyez *I. Prorrhet.* 25. Elle est aussi appellée φαινόμενον, (*phænomenon*) visible & apparente, à cause, comme l'observe Galien, que les malades remuent les omoplates en respirant, de façon qu'on s'en apperçoit à travers leurs habits.

*Pneuma pycnon*, πνεῦμα πυκνὸν, est une respiration vive & fréquente, ou une espece de dyspnée, qu'Hippocrate dit être souvent accompagnée d'une respiration grande ou petite, comme Galien l'observe *Lib. III. de Dyspn.* Voyez *Respiratio.*

PNEUMATIÆ, πνευματίαι. Voyez *Pneumatodes.*

PNEUMATICI, *pneumatiques.* C'est ainsi qu'on appelloit les Medecins qui composoient la Secte *Pneumatique.* Nous en avons parlé dans la *Préface.*

PNEUMATOCELE, de πνεῦμα, vent, & κήλη, hernie; hernie causée par des vents.

PNEUMATODES, πνευματώδης, dans Hippocrate est celui dont la respiration est courte & fréquente. Il l'appelle aussi *pneumatias*, πνευματίας, comme *Lib. de R. V. I. A.* Telle est l'explication que Galien *Lib. III. de Dyspn.* donne de ce mot : mais il observe qu'on s'en sert quelquefois pour signifier une personne dont le ventre est distendu par des flatuosités ; ce qu'il confirme par le quatrieme Livre des *Epidémiques. Pneumatias* & *pneumatumenos*, πνευματέμενος, ont aussi une double signification. Fœsius.

PNEUMATOMPHALOS, *pneumatomphale*, hernie du nombril causée par des vents.

PNEUMATOSIS, πνευμάτωσις, enflure de l'estomac causée par des vents ou flatuosités.

PNEUMENOS, πνεύμενος, *asthmatique*, ou qui respire avec peine.

PNEUMON, πνεῦμων, les poumons.

PNEUMONANTHE, nom de la *Gentiana*, *angustifolia*, *autumnalis*, *major.*

PNEUMONICUS, *pneumonique.* On appelle *pneumoniques* les médicamens qui sont destinés pour les maladies du poumon, particulierement pour la phthisie.

PNEUMOPLEURITIS, le même que *pleuropneumonia pnigalion*, πνιγαλίον; l'*incube* ou *ephialtes.*

P N I

PNIGITES, Offic. Charlt. Foss. 3. Worm. 5. *Terra pnigites*, Aldrov. Mus. Metall, 259. Matth. 1592.

C'est une substance grasse, dense, molle, noire, astringente & très-acrimonieuse, qui a le gout du vitriol. Dioscoride ajoute à ces marques que sa couleur approche de celle de la terre Erétrienne, qu'elle est froide au toucher, & qu'elle s'attache à la langue. Il dit encore qu'elle possede les mêmes vertus que la terre Cimolée, excepté qu'elle est plus foible, & que quelques-uns la vendent pour de la terre Erétrienne. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 177.

PNIGMOS, πνιγμὸς; le même que *Pnix.*

PNIGOS, πνῖγος; chaleur étouffante.

PNIX, πνίξ, *suffocation*; celle particulierement qui arrive dans les accès hystériques. Ce mot avec l'épithete *hystérique*, signifie un accès hystérique.

P O A

POA, nom du *gramen pratense majus*, *latiore folio.* Voyez *Milium.*

P O C

POCAN, nom du *Phytolacca Americana*, *majori fructu.*

POCATSJETTI, H. M. nom d'un petit arbrisseau qui croît dans le Malabar. Ses feuilles réduites en poudre, & appliquées sur les ulceres, en dissipent les excroissances & les chairs fongueuses ; prises intérieurement, elles excitent la sueur, & diminuent l'accès des fievres intermittentes.

On prépare avec la poudre de sa racine, & de son écorce avec de l'huile, un onguent qu'on prétend être bon pour la gratelle & les autres maladies de la peau. Ray, *Hist. Plant.*

POCO SEMPIE ; c'est la mousse ou duvet qui croît sur l'Agneau de Scythie ou Borometz. Elle passe pour arrêter les hémorrhagies, étant prise à la dose de six grains. Voyez *Agnus Scythicus.*

P O D

PODAGRA, ποδάγρα, de πῦς, *pié*, & ἄγρα, *proie*; la goute aux piés. Voyez *Arthritis.*

PODAGRARIA. Voyez *Angelica*; c'est aussi le nom du *Myrrhis*, *folio Angelicæ rugoso*, *hirsuto.*

PODEON, ποδεὼν; c'est le goulot d'une bouteille de cuir que l'on serre avec un cordon, pour empêcher la liqueur qu'elle contient de se répandre. « Ainsi (*Lib.* « περὶ παθῶν) πρὸς ποδεῶνα ἀσκὺ, &c. A l'extrémité du « vaisseau, on attache un tuyau pour introduire l'air « dans les intestins & les distendre, pour donner passage « aux lavemens dont on se sert dans la cure de la passion « iliaque. » Fœsius.

P O E

POERINSII, nom de l'*Arbor Saponaria.*

P O I

POINCIANA, *Poincillade.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est à cinq feuilles, ses fleurs à plusieurs pétales & garnies d'un grand nombre d'étamines ; sa cosse est plate, dure, ouverte en deux endroits, & partagée en des loges remplies de semences arondies.

Boerhaave n'en compte qu'une espece, qui est,

*Poinciana*, *flore pulcherrimo*, T. 619. *Frutex Pavoninus*, *sive Crista Pavonis*, Breyn. Cent. 1. 61. *Acacia orbis Americani altera*, *flore pulcherrimo*, H. R. Par. *Crista Pavonis*, H. L. *Erythroxylon Indicum*, *minus spinosum*, *Coluteæ foliis*, *siliquis angustioribus*, *flore ex luteo & rubro eleganter variegatis*, Par. Bat. Prodr. 333. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Miller en compte encore trois autres,

1. *Poinciana flore luteo*, Houst.

2. *Poinciana flore rubente*, Houst.
3. *Poinciana spinosa, vulgo Tara.* Feuill.

Les Teinturiers des Indes Espagnoles se servent de la cosse de la derniere espece pour teindre en noir. On en fait aussi de l'encre fort belle, en faisant infuser ses cosses avec la noix de galle.

POL

POLEMONIUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont alternes & ailées, ses fleurs à une seule feuille en forme de roue, & à cinq quartiers. Son fruit est rond, partagé en trois loges, ouvert & plein de semences oblongues.

Boerhaave compte quatre especes de *Polemonium*, qui sont,

1. *Polemonium vulgare cœruleum.* Tourn. Inst. 146. Boerh. Ind. A. 252. Raii Synop. 3. 288. *Polemonium*, Offic. *Valeriana Græca*, Ger. 918. Emac. 1076. Park. Theat. 122. Raii Hist. 2. 1102. *Valeriana Græca quorumdam flore cæruleo*, J. B. 3. 212. *Valeriana cærulea*, C. B. P. 164. *Vulneraria alata Blattariæ flore cœruleo*, Hist. Oxon. 3. 605.

Cette plante croît dans les bois & fleurit en Eté. Ses feuilles & sa racine sont d'usage. Cette derniere prise dans du vin, est bonne contre la morsure des bêtes venimeuses, & pour la dyssenterie. On la boit dans de l'eau pour la dysurie & l'ischurie. Prise dans du vinaigre à la dose d'une dragme, elle fait beaucoup de bien à ceux qui sont sujets aux maladies de la rate : elle appaise les maux de dents étant mâchée. Dioscor.

Cette plante est vulnéraire. Sim. Pauli.

Les Anciens nous ont laissé une description si imparfaite de cette plante, que l'on ignore entierement sa nature. Quelques-uns en font une espece de Valerienne, & d'autres une espece de lychnis.

Je m'en tiens donc à Tournefort, qui donne ce nom à la plante que Dioscoride décrit de la maniere suivante :

« Le *Polemonium* est une plante qui pousse des petites « tiges garnies des deux côtés de feuilles un peu plus « larges & plus longues que celles de la rue, extre« mement approchantes de celles du calament & de « la sanguinaire. Elle produit des grapes dans lesquel« les sont enfermées des semences noires qui pendent « de leurs sommets. » Dale.

2. *Polemonium vulgare album*, T. 146. *Valeriana Græca quorumdam, flore albo*, J. B. 3. 212. *Valeriana alba*, C. B. P. 164.
3. *Polemonium vulgare, flore variegato*, T. 146. *Valeriana Græca, flore ex albo & cæruleo variegato*, H. L.
4. *Polemonium vulgare, foliis eleganter variegatis.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Polemonium, est aussi le nom du *Lychnis sylvestris ; quæ Been album vulgo.* Voyez *Behen.*
Polemonium, *Monspeliensium*, est le nom du *Jasminum luteum vulgò dictum bacciferum.*

POLENTA. Voyez *Alphita.*
POLETIS SAL, sel composé dont Aétius donne la description. *Tetrabib. III. Serm.* 1. *cap.* 24.
POLIATER, Medecin ordinaire d'une Ville.

POLIUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont pour la plûpart couvertes d'un duvet blanc. Les étamines tiennent lieu de casque, & la levre inférieure de la fleur est divisée en cinq parties comme dans la germandrée ; les fleurs croissent en maniere de têtes aux sommets des tiges & des branches.

Boherhaave en compte dix especes, qui sont,

1. *Polium, lavendulæ folio*, C. B. P. 220. Tourn. Inst. 206. Boerh. Ind. alt. 183. *Polium alterum*, Offic. *Polium montanum*, Offic. *Polium montanum lavendulæ folio*, Park. Theat. 25. Raii Hist. 1. 525. *Polium lavendulæ folio flore albo*, Ger. Emac. 635. *Ajuga folio integro.* Rivin. Irr. M.

Cette plante est cultivée dans les Jardins des Botanistes & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont seules d'usage, & elles passent pour avoir les mêmes vertus que celles des autres especes, quoique dans un moindre degré. Dale.

2. *Polium montanum, luteum.* C. B. P. 220. Raii Hist. 1. 525. Ger. 528. Emac. 653. Tourn. Inst. 206. Boerh. Ind. A. 183. *Polium montanum*, Offic. Chom. Pl. Usu. 352. *Polium montanum vulgare*, Park. Theat. 24.

Cette plante croît dans la Provence & en Espagne, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont d'usage, & passent pour avoir les mêmes vertus que celles du *Polium* blanc des montagnes. Dale.

3. *Polium, lavandulæ folio angustiori*, C. B. P. 220.
4. *Polium montanum repens*, C. B. P. 221.
5. *Polium Pyrenaicum supinum*, *Hederæ terrestris folio*, T. 206. *An Chamædrys montis Sumani.* J. B. 3. 289.
6. *Polium montanum luteum, dasyphyllum, serratum, tomentosum*, M. H. 355.
7. *Polium montanum album, supinum, folio ad suprema crenato, capitulis multis globosis.*
9. *Polium maritimum, supinum Venetum*, C. B. P. 221. *Polium Venetum*, J. B. 3. 300.
10. *Polium Hispanicum, fruticosum, maritimum, Roris marini folio, flore rubro*, T. 207. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante résiste à la putréfaction, & l'on s'en sert pour confire quelques poissons, de peur que le vinaigre & le sel ne suffisent pas pour les conserver. Elle est amere, & approche beaucoup de la nature de la germandrée. Elle excite les regles & l'urine & guérit la jaunisse. L'infusion des feuilles est extremement salutaire dans la léthargie & dans l'épilepsie : on ne connoît point le *Polium* des Anciens. Cette plante entre dans plusieurs confections, dans les opiats, & dans la thériaque. Elle passe pour efficace contre la morsure des animaux venimeux.

Polium Creticum, nom du *Teucrium, calice campanulato, stœcados facie.*
Polium Gnaphalodes, nom du *Gnaphalium maritimum.*

Dale ajoute aux especes de *Polium* dont nous venons de parler, les deux suivantes.

1. *Polium montanum*, Offic. *Polium montanum album* C. B. P. 221. Ger. 528. Emac. 653. Raii Hist. 1. 524. Tourn. Inst. 206. *Polium montanum Monspeliacum.* Park. Theat. 24.

Cette plante croît en Italie & en France, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles seules sont d'usage, on doit les choisir récentes & odorantes. Elle excite l'urine & les regles, soulage les hydropiques & ceux qui ont la

jaunisse, & guérit la morsure des bêtes venimeuses. R. H. Elle est encore incisive & apéritive.

Dioscoride n'admet que deux especes de *polium*; savoir, celui des montagnes, qu'il décrit de la maniere suivante :

« C'est, dit cet Auteur, un petit arbrisseau de neuf pouces de haut, qui produit une grande quantité de semences, dont le sommet est chargé d'une petite tête, semblable à une espece de grappe, ou aux cheveux d'un vieillard. Cette tête a une odeur désagréable & un gout douceâtre. L'autre espece de *polium* tient davantage de la nature d'un arbrisseau, & n'est point aussi fort que l'autre. »

Cette description du *polium* est si courte, que plusieurs Botanistes l'ont pris pour une plante, & d'autres pour une autre. Tournefort & Chomel ont donné au *polium* des montagnes, blanc & jaune, de C. B. P. une place dans la matiere médicale. Herman & Rockerus croyent que le blanc est le *Polium Officinale*; & Commelin & Philippe Miller veulent que ce soit le jaune. Mais Ruppius prend le *Polium lavendulæ folio*, Pin. pour le *Polium montanum*, tandis que Joseph Miller & Rand soutiennent que c'est le *Polium maritimum erectum Monspeliacum* de C.B. à qui on doit donner l'épithete de *montanum*. Magnol nous apprend à ce sujet, que le *Polium montanum album* de J. B. est plus petit & d'une odeur moins agréable. Ces raisons m'ont obligé à parler des autres especes de *polium*, quoique le *Polium montanum album* soit préférable à tout autre.

Outre les especes que l'on vient de décrire, il y en a une autre qui est plus rare dans les boutiques. Elle croît en Crete, & on l'emploie préférablement aux autres, à cause qu'elle a meilleure odeur & beaucoup plus d'efficacité.

2. *Polium montanum*, Offic. Mill. Bot. Offic. 352. Rand. Ind. Plant. Offic. 69. *Polium maritimum, erectum Monspeliacum*, C. B. P. 221. Raii Hist. 1. 524. Tourn. Inst. 206. *Polium Monspessulanum*, J. B. 3. 299. *Polium montanum minus*, Park. Theat. 23.

Cette espece a environ un pié de haut; elle est fort branchue, & pousse des tiges quarrées & velues, des nœuds desquelles sortent deux petites feuilles blanches, cotoneuses, d'environ demi-pouce de long, & d'environ trois lignes de large, mousses & découpées vers leurs extrémités. Les fleurs naissent aux sommets des tiges dans des épis ronds, cotoneux, épais; elles sont petites & de couleur blanche, en gueule, sans casque, & portées sur un calyce blanc, velu, à cinq segmens. Les fleurs & les feuilles ont une odeur aromatique fort agréable. Elle croît en Italie & dans les Provinces méridionales de France, & fleurit au mois de Juillet. Ses sommets & ses têtes sont d'usage.

Cette plante est apéritive & atténuante, bonne pour les obstructions du foie & de la rate, pour l'hydropisie & la jaunisse; pour exciter les regles & l'urine, & contre la morsure des bêtes venimeuses. Elle entre dans la thériaque d'Andromachus. Miller, *Bot. Offic.*

POLLEX, le *Pouce*.

Pollex pedis; c'est le gros *orteil*.

Il arrive quelquefois que l'ongle du gros doigt du pié croît tellement par ses côtés, qu'elle entre dans les chairs, & qu'en les piquant il y cause des douleurs & une inflammation violente; ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine. La cause la plus ordinaire de cette incommodité est un soulier trop dur ou trop étroit; de sorte que le moyen le plus sûr de la prévenir, est de porter des souliers larges & aisés. Si l'ongle est déja entrée dans la chair, on commence par faire tremper le pié dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'amollir l'ongle que l'on veut couper; & pour qu'elle cede plus aisément, on la ratisse avec le bistouri, ou un morceau de verre. On leve ensuite doucement l'ongle avec le doigt, ou avec le bout d'une sonde, & l'on met entre lui & la chair un peu de charpie, & on panse la plaie avec de l'eau-de-vie chaude. On réitere cette opération jusqu'à ce que la douleur ait entierement cessé.

Supposé que cette méthode soit inutile, il faut avoir recours à l'opération. On fait tremper le pié dans l'eau chaude pendant quelque tems, par les raisons que nous avons données ci-dessus, & l'on fait asseoir le malade sur un siége, où on le fait tenir par un Aide. Le Chirurgien introduit ensuite une pointe des ciseaux représentés *Planche II. fig.* 12. 13. entre l'ongle & la chair, & la coupe : mais supposé qu'elle ne tombe point d'elle-même, il faut la tirer doucement avec des pincettes. Quoique cette opération soit extremement sensible, le malade s'apperçoit bien-tôt du bien qu'elle lui fait; & l'état de tranquillité où il se trouve, lui fait oublier la douleur qu'il vient de souffrir. On panse la partie avec de la charpie trempée dans de l'oxycrat, ou de l'eau-de-vie chaude, ou de l'eau de chaux, & on la fomente deux ou trois fois par jour jusqu'à ce que la douleur ait cessé. Il se forme quelquefois sur la chair entamée une excroissance, que l'on consume avec de la poudre d'alun calciné. Pour empêcher que l'ongle ne rentre une seconde fois dans l'*orteil*, Dionis recommande de porter des souliers dont le pâton soit mollet & élevé, & de ratisser l'ongle tous les mois avec un morceau de verre, afin qu'elle n'ait point assez de force pour entrer dans la chair lorsque le soulier porte dessus. Heister, *Chirurgie*.

POLLINCTURA; l'art d'embaumer les corps morts.

POLLUTIO, *pollution*; flux involontaire de semence, qui est une espece de gonorrhée. Voyez *Gonorrhœa*.

POLPHOS, πόλφος, *bulbe*, ou racine bulbeuse.

POLYÆMIA, πολυαιμία, de πολὺς, beaucoup, & αἷμα, sang; surabondance de sang, ou *pléthore*.

POLYANTHOS; nom de la *prime-vere*.

POLYANTHUS; nom de l'*arcana*. Voyez *Carduus*.

POLYARCHION, est le nom d'un cataplasme ainsi appellé de *Polyarchus* son Auteur. Galien le décrit, *Lib. VIII. de Comp. M. S. L. cap.* 5. & *Lib. VII. de Comp. M. S. Gen. cap.* 7. C'est de lui qu'Aétius & Paul Eginete l'on pris.

POLYCHRESTOS, πολύχρηστος; épithete que l'on donne à plusieurs remedes, pour dire qu'ils sont bons & utiles dans plusieurs maladies; de πολὺς, beaucoup, & χρηστὸς, utile; *polychreste*.

On décrit le baume *polychreste* au mot *Balsamum*.

On trouve dans la *Pharmacopée Universelle de Lemery* la description des pilules suivantes,

*Pilules polychrestes de Mesué.*
*polychrestes de Quercetan.*
*polychrestes de Quercetan réformées.*
*polychrestes majeures de Mesué.*
*polychrestes majeures réformées.*
*polychrestes mineures de Mesué.*
*polychrestes mineures réformées.*

POLYCLONOS, *rameux*, ou qui abonde en rameaux. On donne cette épithete à l'armoise.

POLYCNEMON. Voyez *Calamintha palustris*.

POLYETES ANTIDOTUS, est le nom de plusieurs antidotes dont Nicolas Myrepse donne la description.

POLYGALA.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont alternes; leur calyce est composé de cinq feuilles, trois petites & deux grandes, étendues en

forme d'ailes : ses fleurs sont à une seule piece, irréguliere, en masque, ouverte dans le fond, découpées sur le devant en deux levres, dont la supérieure est fendue en deux, & l'inférieure découpée en forme de franges. Elles sont munies de huit étamines, & disposées en épis. Son fruit est enveloppé d'un calyce, comme par des ailes, ouvert en deux endroits, & partagé en deux loges ou cellules.

Boerhaave compte six especes de *Polygala*, qui sont,

1. *Polygala, vulgaris*, C.B.P. 215. Tourn. Inst. 174. Boerh. Ind. A. 236. *Polygala*, Offic. Ger. 448. Emac. 563. Raii Hist. 2. 1335. Synop. 5. 287. *Polygala minor*, Park. Theat. 1332. *Polygalon multis*, J. B. 3. 386. *Flos ambarvalis vulgo*, Herm. Cat. 500.

Gesner, qui dans ses lettres appelle cette plante *amarella*, assure qu'un verre de vin dans lequel on en fait infuser une poignée, purge fort bien, & sans aucun accident fâcheux. Tournefort, *Hist. des Plant.*

Cette plante est fort commune dans les prairies, & fleurit au mois de Juillet. Elle est toute d'usage. Son amertume prouve qu'elle est chaude & seche. La décoction de ses feuilles dans du vin, purge la bile par les selles. Gesner.

C'est-là le *polygala* des Boutiques d'Angleterre & des Botanistes modernes : mais on doute que ce soit lui dont Dioscoride parle ; car il n'a ni les vertus ni les caracteres que cet Auteur donne à la plante qu'il appelle de ce nom, ni les feuilles de la lentille, ni la vertu d'augmenter le lait, comme la *polygala*. Dale.

2. *Polygala, flore rubro, purpurascente*, H. Eyst. Vern. o. 6. F. 11. *fig.* 2.
3. *Polygala, alba*, Tabern. Ic. 831.
4. *Polygala, carnea.*
5. *Polygala, violacea.*
6. *Polygala, frutescens, folio buxi, flore maximo*, Oldenl. T. 175. *Chamæbuxus, flore coluteæ ex purpura rubescente*, C. B. P. 471. *Anonymos, flore coluteæ*, Clus. H. 105. *Pseudo-Chamæbuxus*, H. Eyst. Vern. o. 6. F. 12. fig. 3. Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Polygala, est aussi le nom de plusieurs especes de *Coronilla.* Voyez ce mot.

Dale ajoute aux especes de *polygala* dont on vient de parler, celle qui suit.

*Polygala vera*, Offic. *Poligala major Massiliotica*, C.B.P. 340. *Polygala Valentina maritima*, Park. Theat. 228. *Colutea caule Genistæ fungoso*, J. B. 2. 383. Raii Hist. 1. 925. *Coronilla caule Genistæ fungoso* Tourn. Inst. 650. *Astragalus Matthioli*, Ger. 1059. Emac. 1239.

Cette plante est cultivée dans les jardins, & fleurit au mois de Mai. Ses feuilles sont seules d'usage. Dioscoride leur attribue la vertu d'augmenter le lait, lorsqu'on les boit dans quelque liqueur convenable.

Le *polygala* étoit une plante si commune & si connue des Grecs, que Dioscoride n'en a donné qu'une description fort courte, qui a fourni aux Botanistes le sujet de bien des disputes. Le *polygala* dont on parle, paroît être le vrai *polygala* de Dioscoride, à cause, comme Matthiole l'observe, qu'il s'accorde exactement avec la description que cet Auteur en donne. Calceolarius assure avoir souvent éprouvé qu'il augmente le lait aux nourrices. Dale.

POLYGALON, est le nom de la *Coronilla, maxima*, & du *Polygala vulgaris.*

POLYGANON, nom du *Polygala vulgaris*, & de l'*Onobrychis major, siliquis echinatis, cristatis, inspica dijestis.*

POLYGLOTTA, est le nom d'un oiseau des Indes, aussi remarquable par son chant que par la beauté de son plumage. Il n'est d'aucun usage en Medecine.

POLYGONATUM, *Sceau de Salomon.*

Voici ses caracteres :

Ses fleurs sont d'une seule piece en forme de cloche allongée en tuyau, & munies de six étamines qui sortent du fond des divisions. L'ovaire qui croît dans le milieu de la fleur, produit un long tuyau, dont le sommet est découpé en forme de franges, & se change en un fruit sphérique & charnu, rempli de semences arondies.

Boerhaave en compte sept especes, qui sont,

1. *Polygonatum, latifolium, vulgare*, C.B.P. 303. Tourn. Ind. 78. Boerh. Ind. A. 2. 63. *Polygonatum sigillum Salomonis*, Offic. *Polygonatum*, Ger. 756. Emac. 903. Raii Hist. 1. 664. Synop. 3. 263. *Polygonatum vulgare*, Park. Theat. 696. *Polygonatum, vulgo Sigillum Salomonis*, J. B. 3. 529.

La racine du *Sceau de Salomon* est environ de la grosseur du doigt, blanche, ligneuse, couverte d'empreintes approchantes de celles d'un cachet, rempante & très-fibreuse. Ses tiges ont environ un pié de haut ; elles sont sans rameaux, rondes, menues, courbées en leurs sommets, & couvertes de feuilles très-larges, de figure ovale, nerveuses, d'un verd bleuâtre, luisant, disposées alternativement, & toutes inclinées du même côté. Les fleurs sortent des aisselles des feuilles de deux en deux ; elles sont portées sur des pédicules fort longs, en forme de tuyau, d'une seule piece, découpées en cinq segmens, toutes panchées vers le même côté, & sans odeur. Il leur succede des baies sphériques, vertes d'abord, & ensuite noires, divisées en trois loges remplies de petites semences oblongues. Cette plante croît dans les bois en plusieurs endroits d'Angleterre, & fleurit au mois de Mai. Ses feuilles & sa racine sont d'usage.

Le *sceau de Salomon* est vulnéraire & astringent, bon pour arrêter les hémorrhagies & le cours de ventre, pour consolider les plaies, pour les fractures & les descentes. Matthiole recommande sa racine confite avec du sucre pour arrêter les fleurs blanches. Cette même racine employée en forme de cataplasme dissipe les marques bleues & livides que causent les contusions. Miller, *Bot. Off.*

Le fruit de cette plante est noir, couvert d'une fleur semblable à celle des prunes fraîches, ce qui peut avoir trompé Cesalpin, qui assure qu'il est blanchâtre.

Fuchsius pour s'accommoder à la Description que Dioscoride a donnée du *Polygonatum*, a cru trouver dans les feuilles de l'espece dont nous parlons, le gout du coin & de la grenade. Il se peut faire que cela soit ainsi dans la Grece ; cependant Galien n'a trouvé dans cette plante qu'une amertume dégoutante.

Les feuilles de notre *sceau de Salomon* sont fades, elles ont quelque chose de glaireux, qui donne de légeres nausées. Les racines sont douces, un peu acres & un peu gluantes, elles rougissent peu le papier bleu ; & les feuilles le rougissent encore moins. Il semble qu'il n'y ait dans cette plante qu'un phlegme fort glaireux, mêlé avec beaucoup d'huile ; car par l'analyse Chymique, le *sceau de Salomon* ne donne que des liqueurs acides & de l'huile : on en tire peu de terre & de sel fixe, mais point de sel volatil.

Schroder assure que quatorze ou quinze baies du *sceau de Salomon*, provoquent le vomissement ; & l'on dit qu'un gros de sa racine produit le même effet. Je connois des personnes, qui, pendant la nuit, en font macérer demi-once dans un verre de vin blanc, & qui font boire l'infusion pendant des mois entiers à ceux qui ont des

defcentes : les malades ne vomiffent point & fe trouvent fort foulagés, furtout fi l'on applique en même-tems la racine de cette plante fur la partie. La même racine eft fort bonne auffi pour toutes fortes de contufions, fon eau diftilée décraffe le vifage & embellit le teint : la décoction de toute la plante guérit la gale, la gratelle & femblables maladies de la peau. TOURNEFORT, *Hift. des Plantes.*

2. *Polygonatum, latifolium, vulgare, cauliculis rubentibus.*
3. *Polygonatum, latifolium, maximum*, C. B. P. 303.
4. *Polygonatum, latifolium, flore duplici, odoro*, H. R. Par.
5. *Polygonatum, latifolium, hellebori albi foliis*, C. B. P. 303.
6. *Polygonatum, latifolium, minus, flore majore*, C. B. P. 303.
7. *Polygonatum, anguftifolium, non ramofum*, C. B. P. 303. *Polygonatum, anguftifolium*, J. B. 3. 531. *Polygonatum, alterum*, Dod. p. 345. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

POLYGONUM, *Renouée.*

Voici fes caracteres.

Sa racine eft fibreufe & rampante, fes tiges & fes rameaux font pleins de nœuds. Le calyce eft profondément découpé en cinq fegmens, qui font verds dans leur partie inférieure & couleur de fleur dans la fupérieure. Lorfque cette plante eft mûre le calyce fe change en une capfule remplie de femences. Ses fleurs fortent des aiffelles des feuilles, & font cachées quand elles commencent à paroître dans une membrane extremement mince. Sa femence eft exactement triangulaire.

Boerhaave compte deux efpeces de *Renouée*, qui font :

1. *Polygonum, latifolium*, C. P. B. 281. Tourn. Inft. 510. Boerh. Ind. A. 2. 88. *Centinodium, Polygonum*, Offic. *Polygonum mas vulgare*, Ger. 451. Emac. 565. Raii Hift. 1. 184. *Polygonum mas vulgare majus*, Park. 443. *Polygonum five Centinodia*, J. B. 3. 374.

Les tiges de cette plante penchent beaucoup vers la terre, elles font liffes, cannelées, menues, branchues & pleines de nœuds, d'où fortent des feuilles oblongues, pointues, alternes & portées fur des queues fort courtes. Ces feuilles font plus larges & plus ovales dans quelques efpeces, plus longues & plus pointues dans d'autres, ce qui fait que les Auteurs en ont fait deux efpeces. A l'endroit des nœuds & des aiffelles des feuilles fortent des petites fleurs à étamines, quelquefois blanches & quelquefois purpurines, dans chacune defquelles naiffent des petites femences noires triangulaires. Sa racine eft longue, large & pénetre fort avant dans la terre. Elle croît partout le long des chemins, & aux lieux incultes & fleurit en été. Elle eft toute d'ufage.

La *renouée* eft rafraîchiffante, defficcative & aftringente, bonne pour les plaies, pour toutes fortes d'hémorrhagies, foit internes ou externes & pour le cours de ventre. Appliquée extérieurement, elle diffipe la rougeur des yeux. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante a un gout d'herbe, gluant & un peu acide : elle rougit beaucoup le papier bleu. Il y a apparence que fon fel approche de l'alun, mais il eft mêlé dans cette plante avec un peu de fel ammoniac, & avec beaucoup de foufre ; car par l'analyfe Chymique, elle donne beaucoup d'acide, de terre & d'huile, peu de fel volatil concret, & peu de fel fixe très-lixiviel.

La *renouée* eft fort vulnéraire & aftringente ; on en fait boire le fuc, la tifane ou l'infufion dans du vin pour la dyffenterie, pour le flux hémorrhoïdal, pour le crachement de fang, & pour toutes fortes d'hémorrhagies, fon extrait a les mêmes vertus ; fes feuilles pilées guériffent les bleffures. TOURNEFORT, *Hiftoire des Plantes.*

2. *Polygonum, oblongo, angufto, folio*, C. B. P. 281. M. H. 2. 591. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

POLYGONUM eft encore le nom de plufieurs fortes d'*Herniaria.*

POLYGONUM BACCIFERUM, nom de l'*Ephedra, maritima, minor.*

POLYGONUM COCCIFERUM. Voyez *Coccus* & *Knawel.*

POLYGONUM GERMANIS. Voyez *Knawel.*

POLYGONUM MARITIMUM, nom de l'*Ephedra maritima, major.*

POLYGONUM MINIMUM, nom du *Knawel, folio alfines, glabro, flofculis plurimis.*

POLYGONUM MONTANUM, nom de la *Paronychia, Hifpanica*, & de la *Paronychia, Hifpanica, nivea polyanthos.*

POLYGONUM PERENNE, nom du *Telephium, Diofcoridis.*

POLYIDÆ SPHRAGIS, eft le nom d'une *Paftille* dont Celfe donne la defcription, *Lib. V. cap.* 20.

Elle eft composée

*d'alun de plume, quatre dragmes ;*
*de vitriol, deux dragmes ;*
*de myrrhe, & d'aloès,* } *cinq dragmes ;*
*de fommités de grenadiers, & de fiel de bœuf,* } *de chaq. fix dragmes.*

On broye ces drogues & on les mêle avec du vin auftere.

POLYMORPHOS, *Multiforme*, épithete de l'os fphénoïde. Voyez *Caput.*

POLYNEURON, nom du *Plantain.*

POLYOSTEON, nom de cette partie du pié, qui eft composée de plufieurs os ; *le tarfe.*

POLYPHARMACOS, le même que *Polychreftos.*

POLYPHOROS, épithete du vin, qui fignifie fort & généreux.

POLYPODES, le même que *Millepedes.*

POLYPODITES, épithete du vin imprégné de polypode.

POLYPODIUM, *Polypode.*

Voici fes caracteres.

Cette plante n'a point de rameaux ; fes feuilles font découpées profondément jufques vers la côte, en parties longues & étroites, avec une bafe large qui embraffe la côte. Quelquefois ces lobes ou fegmens ne font point découpés jufqu'à la côte, mais continus & joints comme par des feuilles. Son fruit croît fur chaque lobe & forme un double rang parallele à la côte de ce dernier ; il eft membraneux, couvert d'une pellicule très-mince, & entouré d'un bord élaftique crenelé qui s'étendant en droite ligne, pouffe avec violence des femences anguleufes enfermées dans deux membranes fort déliées.

Boerhaave compte fix efpeces de *polypode*, qui font,

1. *Polypodium, vulgare*, C. B. P. 357. Park. 1039. Tourn. Inft. 540. Boerh. Ind. A. 24. *Polypodium, quercinum*, Offic. *Polypodium*, J. B. 3. 746. Ger. 972. Emac. 1132. Raii Hift. 1. 137. Synop. 45. *Filix Polypodium dicta.* Herman. Cat. 258. *Polypode de chêne.*

C'eft une plante capillaire, composée feulement de feuilles très-larges, longues, ailées & fans rameaux dont

les lobes qui sont courts, sont découpés près à près. Ils ne sont point directement opposés l'un à l'autre sur la tige, mais alternes & les uns au-dessus des autres. Ses feuilles se terminent en pointe, & n'ont point d'ailes vers la partie inférieure de la tige. Sur le dos de chaque lobe naissent les fleurs & la semence, elles forment un double rang de tubercules ronds de couleur brune rougeâtre. Sa racine est menue & pleine de petits nœuds, qui ressemblent aux piés d'un insecte, ce qui lui a fait donner le nom de *Polypodium*. Elle est brune en dehors, verdâtre en dedans, & d'une saveur douce, styptique. Cette plante croît sur les vieux murs, sur la racine & les troncs pourris des arbres. Celui de chêne est le plus estimé. Sa racine est seule d'usage.

Le *polypode* est estimé apéritif & légerement purgatif; on l'emploie rarement seul: mais on le mêle avec les simples qui purgent avec trop de violence. Il passe pour évacuer les humeurs bilieuses & mélancoliques, pour lever les obstructions du foie, pour guérir la jaunisse & l'hydropisie & pour exciter l'urine. Il est bon pour le scorbut, ce qui fait qu'on en met dans les tisanes antiscorbutiques. MILLER, *Bot. Off.*

La racine de cette plante analysée, donne plusieurs liqueurs acides. Un peu d'esprit urineux, point de sel volatil concret, beaucoup d'huile, médiocrement de terre. Les Anciens ont cru que cette racine étoit purgative. Monard est le premier parmi les Modernes qui a connu qu'elle ne lâchoit le ventre que fort légerement; & Dodonée avoue qu'elle ne purge point du tout, si l'on ne la fait bouillir dans un bouillon de vieux coq avec les mauves & la poirée. Le *polypode* adoucit le sang, & emporte les obstructions des visceres: il faut l'employer dans la toux seche, lorsque les crachats sont salés, dans l'asthme, dans le scorbut, dans l'affection hypocondriaque. Il entre dans plusieurs compositions. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

2. *Polypodium, minus*, An. C. B. P. 358. Dod. p. 464.
3. *Polypodium, sensibile, aut Polypodium Virginianum*, Munt. H. 289. *Herba viva, folii Polypodii*, C. B. P. 359. *Filix Indica, Polypodii facie*, Mentzel.
4. *Polypodium, Cambro-Britannicum, pinnulis ad margines laciniatis*, Raii Hist. 137. *Filix, amplissima; lobis foliorum laciniatis, Cambrica*, Pluk. Phytogr. T. 30.
5. *Polypodium, tenerum minus*, Boerh. Ind. A. 25. *Dryopteris*, Offic. *Dryopteris adversariorum*, Ger. Emac. 1135. *Dryopteris sive Filix Querna repens*, Park. 1041. *Filix Querna*, C. B. 358. *Filix minor non ramosa*, J. B. 3. 740. Tourn. Inst. 537. Raii Hist. 1. 46. Synop. 48.

Cette plante, qui est toute d'usage, croît dans les marais & dans les bourbiers. Elle fait tomber le poil, étant broyée avec sa racine. Il faut l'appliquer en forme d'onguent, & lorsque le corps est en sueur, il faut l'essuyer & l'appliquer de nouveau. DIOSCORIDE. Elle possede une qualité septique.

Rondelet rapporte que quelques Apothicaires du Dauphiné ayant employé par ignorance cette plante dans des médicamens pour du *polipode* de chêne, elle produisit de très-mauvais effets. J'en ai vu quelquefois dans des boutiques sous le nom d'*Adianthum album.* DALE.

6. *Polypodium, angustifolium, folio vario*, Tourn. Inst. 440. Boerh. Ind. A. 25. *Lonchitis*, Offic. *Aspera*, Ger. 978. Emac. 1140. Raii Hist. 1. 138. Synop. 45. *Aspera minor*, Park. 1042. *Minor*, C. B. 359. *Lonchitis altera foliis Polypodii*, J. B. 3. 744. *Lonchitis altera foliis Polypodii*, *Asplenium Sylvestre nonnullis*, Chab. 536. *Filix sive Lonchitis altera foliis Polypodii*, Pluk. Almag. 152.

Cette plante croît dans les lieux aquatiques & incultes, & dans les bois. Elle est propre pour consolider les plaies, & pour en prévenir l'inflammation. Elle diminue la rate étant bue dans du vin. DIOSCORIDE.

Sa racine est diurétique & apéritive. BOERHAAVE.

POLYPOSIA, πολυποσία; débauche de vin.

POLYPUS, πολύπους, *Polype*, *Poulpe*; on donne ce nom à tout animal qui a plusieurs jambes: mais il signifie pour l'ordinaire un grand poisson de mer qui ressemble à la seche. Il a huit pates ou jambes, longues, grosses, qui lui servent à nager, à marcher, & à approcher de sa bouche ce qu'il veut manger. Ces pates sont distantes les unes des autres, mais jointes par une grosse membrane qui regne entre elle & qui les attache: les quatre du milieu sont les plus grandes, elles surpassent en grosseur le bras d'un homme, & elles sont relevées tout du long d'une double rangée de tubercules creusés en petits cornets; les quatre autres pates sont appellées *brachia*, *crura*, *cirri*, *barra*: ses yeux sont situés ou appuyés sur le haut de deux de ces pates, sa bouche est au milieu, garnie de dents; il porte sur le dos un corps long fait en tuyau, qui lui sert de gouvernail quand il nage, il le fait pencher tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant les lieux où il veut aller. Sa chair n'est couverte d'aucune peau apparente, elle est spongieuse, caverneuse ou trouée, dure & de difficile digestion.

On trouve ce poisson dans la mer Adriatique; il se nourrit de poissons à coquilles, & de chair humaine quand il peut en attraper, de fruits, d'herbes, il aime l'huile: il a, comme la seche, vers son estomac une vessie remplie d'une liqueur noire ou rouge-brune, qu'il répand quand il veut se cacher; ses œufs sont semblables à ceux de la seche, mais de couleur blanche. Il contient beaucoup d'huile, de phlegme & de sel volatil & fixe. Sa chair est propre contre la colique venteuse étant rôtie & mangée. LEMERY, *Traité des Drogues.*

POLYPUS, *Polype.*

On n'est que trop convaincu par expérience, que des hommes qui sont dans la fleur de leur âge, & naturellement favorisés d'un tempérament sain & robuste, meurent souvent subitement & dans le tems qu'on s'y attend le moins. Le commun des hommes n'ignore pas non plus qu'il y a quelques maladies chroniques & violentes, dont le diagnostic & le prognostic sont extrement difficiles, & qui sont par elles-mêmes d'une telle opiniâtreté, qu'il est impossible d'en échapper. Mais plus ces maladies sont fréquentes, & plus on est curieux de connoître leur nature, plus aussi est-il surprenant que les véritables causes de ces sortes d'accidens aient demeuré si long-tems cachées; & peut-être le seroient-elles encore aujourd'hui si les Medecins modernes n'avoient heureusement commencé à disséquer les personnes qui sont mortes de ces maladies, à dessein de découvrir le véritable état de leurs visceres; car on a fait dans notre siecle plus de progrès dans la Medecine par le moyen de l'anatomie seule, que dans tous les siecles précédens où elle a été négligée. Comme en disséquant des cadavres humains, on a découvert plusieurs causes de morts subites & de maladies dangereuses, aussi a-t-on observé que les plus considérables, sont les coagulations & les concrétions de sang qui se forment dans les gros vaisseaux du cœur & des poumons, auxquelles on donne le nom de *polypes*; lesquelles en interrompant la circulation du sang, sont capables non-seulement de détruire toutes les fonctions du corps humain; mais encore de lui causer la mort; c'est ce qui fait qu'on les guérit difficilement, & qu'on doit en prévenir à tems les causes funestes, ou les détruire par des remedes convenables.

Mais pour qu'on soit mieux convaincu que ces sortes de concrétions polypeuses ont souvent causé la mort, & des maladies incurables à plusieurs personnes; je vais rapporter quelques exemples de cette espece que j'ai empruntés des Auteurs modernes.

Bartholin, *Lib. de Lacteis Thoracicis*, *cap.* 14. dit avoir

ſouvent trouvé dans des ſujets qui étoient morts ſubitement, les plus gros vaiſſeaux du cœur remplis d'un ſang caillé; & cela eſt confirmé par Bonet, *Anatom. Pract. Lib. II. Sect.* 2. *Obſ.* 5. où il traite fort au long des morts ſubites causées par des corps étrangers qu'on a trouvés dans les cavités du cœur. Frédéric Loſſius, *Lib. I. Obſ.* 15. parle d'un enfant âgé de trois ans qui mourut ſubitement entre les bras de ſa mere, dans le tems qu'il paroiſſoit joüir de la ſanté la plus parfaite: lorſqu'on vint à l'ouvrir on n'apperçut aucune altération dans les viſceres, de ſorte, qu'à l'exception d'un ſang extremement coagulé qui s'étoit amaſſé dans les ventricules du cœur, on ne put découvrir aucune autre cauſe de ſa mort. Charles Fracaſtor, qui a eu tant d'occaſions de diſſéquer des perſonnes mortes ſubitement, n'a trouvé d'autre cauſe de ces accidens qu'un ſang caillé & enfermé dans les ventricules du cœur & dans les vaiſſeaux pulmonaires. On ne ſauroit douter, après avoir lû Panarole, que pluſieurs perſonnes ne ſoient mortes d'un engorgement de vaiſſeaux; car cet Auteur nous apprend qu'en 1656. que les morts ſubites furent ſi fréquentes, grand nombre de ſujets furent étouffés par le ſang qui s'étoit amaſſé en trop grande quantité dans le cœur; de ſorte qu'ayant ouvert le corps de ces perſonnes, il ne trouva preſque point d'autre cauſe de leur malheur, qu'un engorgement remarquable des vaiſſeaux. Jean Daniel Horſtius, *Manuduct. ad Med.* rapporte qu'ayant ouvert une perſonne qui étoit morte ſubitement, il trouva le ventricule gauche du cœur rempli d'un phlegme blanchâtre. Riviere, *Cent.* 1. *Obſ.* 82. dit avoir trouvé le ventricule gauche du cœur d'un homme qui mourut ſubitement, rempli d'une matiere épaiſſe, compacte & tout-à-fait blanche, qui reſſembloit à du lard bouilli.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire qu'il s'eſt formé de tout tems des pareilles concrétions ſanguines dans le cœur & dans les plus gros vaiſſeaux, qui ont occaſionné des morts ſubites & d'autres maladies incurables. Mais comme on ne trouve point le mot de *polype* dans les écrits des Anciens, on peut raiſonnablement conjecturer que les Modernes n'ont ainſi appellé ces ſortes de concrétions, qu'à cauſe qu'elles envoyent pour l'ordinaire pluſieurs ramifications dans les vaiſſeaux voiſins: mais malgré cette interprétation, il faut obſerver que les vraies *polypes* ne ſont que des concrétions compoſées d'une ſubſtance blanchâtre, fibreuſe & extremement compacte, & qu'ils different tout-à-fait du ſang grumeleux ou coagulé; car bien que celui-ci puiſſe cauſer pluſieurs maladies violentes dans différentes parties du corps, ſurtout quand il eſt logé dans le cœur & dans l'utérus, il ne mérite pas néantmoins le nom de *polype*, ce qui fait que la plûpart des Auteurs le diſtinguent par celui de faux *polype. Pſeudo-polypus.*

Voyons maintenant d'où vient que les concrétions polypeuſes ſont ſi funeſtes au genre-humain.

On ſaura donc que ces ſortes de concrétions cauſent des maladies violentes & la mort même, lorſque leur volume augmente ſi fort, ou, ce qui arrive plus fréquemment, lorſqu'elles s'éloignent tellement de leur ſiége, à l'occaſion d'une cauſe interne ou externe, qu'elles interrompent le cours du ſang d'un des ventricules du cœur dans l'autre; ou qu'obſtruant les orifices des vaiſſeaux, elles détruiſent entierement la circulation de ce fluide; car tant qu'elles ſont petites & qu'elles n'adherent qu'aux parois des vaiſſeaux du cœur, & des autres parties du corps, elles ne retardent pas beaucoup la circulation du ſang; & pour cette raiſon elles ne leſent pas manifeſtement les fonctions. Cela eſt confirmé par l'expérience, qui nous apprend qu'il peut ſe former de pareilles concrétions dans les oreillettes & les ventricules du cœur, à cauſe de leurs différentes ſinuoſités & des fibres charnues dont ils ſont composés, vers les bifurcations des vaiſſeaux auſſi-bien que dans pluſieurs autres parties du corps, ſans pour cela que la circulation du ſang languiſſe conſidérablement. Veſale, *Lib. I. cap.* 5. *de Corporis humani Fabrica*, nous apprend qu'il trouva dans le ventricule gauche d'un certain homme environ deux livres de chair glanduleuſe, mais noirâtre, & que le volume de cet organe s'étoit augmenté, ainſi qu'il arrive à la matrice; & il ajoute qu'encore que le malade eût le pouls extremement inégal & intermittent, il ne laiſſa pas d'agir pluſieurs mois avant de mourir comme s'il ſe fût bien porté: mais que durant les dernieres ſemaines de ſa vie, ſon pouls devint tellement intermittent, qu'au lieu de neuf pulſations qu'il ſe fait pour l'ordinaire dans un intervalle de tems donné, on n'en pouvoit ſentir que deux ou trois.

Examinons maintenant quelles maladies ſont produites, entretenues & diſposées a une iſſue funeſte, au moyen de ces concrétions polypeuſes.

Les plus conſidérables, ſont les différentes maladies de la poitrine, comme les pleuréſies & les péripneumonies, parmi celles de l'eſpece aiguë, & parmi celles de l'eſpece chronique toutes ſortes d'aſthmes, les catarrhes ſuffoquans, la coqueluche, la phthiſie & le crachement de ſang: à l'égard de la derniere, on eſt convaincu par expérience qu'une ſtagnation de ſang épais & compacte, diſpoſe aisément aux concrétions polypeuſes; & que celles-ci à leur tour produiſent un crachement de ſang; car, ſi au moyen de ces concrétions polypeuſes la circulation du ſang eſt interrompue dans les vaiſſeaux pulmonaires, il doit néceſſairement s'accumuler dans les vaiſſeaux capillaires de l'artere pulmonaire; & à la fin, après avoir rompu quelques-unes de ſes ramifications, ſortir par la bouche, ſurtout ſi les ſujets ont de la diſpoſition à l'hémoptyſie. Auſſi n'eſt-il pas rare de trouver de ces ſortes de concrétions dans les perſonnes qui ſont mortes d'un crachement de ſang. Hoffman, *Conſult. Med. Tom. I. Sect.* 2. *Obſ.* 73. cite l'exemple d'un jeune garçon de dix-ſept ans, qui mourut d'un chrachement de ſang accompagné d'une fievre lente, & dans l'artere pulmonaire duquel on trouva une concrétion polypeuſe. Bonet, *Anatom. Pract. Tom. I. Lib. II. Sect.* 5. *de Sputo ſanguinis*, donne le détail de la diſſection d'une perſonne qui mourut d'un crachement de ſang, laquelle fut faite en 1664. dans l'Hôpital de Leyde, par Sylvius. On trouva dans les deux ventricules de ſon cœur une matiere épaiſſe, fibreuſe & comme charnue, qui s'étendoit dans tous les vaiſſeaux qui ſortent de cet organe. On tira ſurtout une pareille concrétion qui avoit plus de trois palmes de long de la veine jugulaire gauche: mais cette matiere, à laquelle pluſieurs grumeaux de ſang étoient attachés, avoit une épaiſſeur conſidérable dans les ventricules du cœur, & étoit entrelacée d'une façon particuliere avec les fibres charnues de ce viſcere. Elle paroiſſoit avoir des vaiſſeaux fort déliés, & l'on découvroit au milieu quelques grumeaux de ſang. J'ai auſſi trouvé des concrétions polypeuſes dans des ſujets qui étoient morts de la phthiſie: & Bauhin, à ce que nous apprend George Horſtius, *Op. Tom. I.* dit expreſſément qu'il a preſque toujours trouvé des concrétions polypeuſes dans ceux qui ſont morts d'une phthiſie & d'une hydropiſie. Les curieux peuvent conſulter ſur ce ſujet Needham, *de Formatione fœtus, cap.* 2. Malpighi, *de Polypo Cordis*, & Harderus, *in Obſ.* 45. 46. *&* 47.

L'aſthme, ſurtout celui qui eſt incurable & dont dépend l'hydropiſie de poitrine, eſt preſque toujours produit & entretenu par des concrétions polypeuſes. J'ai ſouvent eu occaſion de diſſéquer des perſonnes qui étoient mortes de cette eſpece d'aſthme, & j'ai trouvé ou des *polypes* dans le cœur & dans les vaiſſeaux pulmonaires, ou une séroſité fétide épanchée dans la cavité de la poitrine. On ne manque pas d'obſervations qui confirment ce que j'avance. Grævius nous apprend dans ſa Diſſertation *de Aſthmate Convulſivo*, qu'ayant ouvert les corps

corps de cinquante Soldats qui étoient morts d'une hydropiſie de poitrine & de l'aſthme, il trouva des concrétions polypeuſes dans les ventricules de leurs cœurs.

Lanciſi dans ſon Traité *de Motu Cordis*, rapporte le cas ſuivant.

Un homme âgé de vingt-quatre ans, d'une habitude de corps déliée & qui étoit accoutumé à un air & à une nourriture groſſiere, fut attaqué de fréquentes anxiétés autour du cœur & de ſyncopes accompagnées d'une difficulté violente de reſpirer & du refroidiſſement des extrémités. Il avoit le pouls foible & inégal, les veines jugulaires auſſi-bien que le bas-ventre conſidérablement enflés, & il mourut à la fin d'une fievre lente. On l'ouvrit, & on lui trouva le cœur extremement flaſque & petit, ſes deux ventricules étoient remplis de concrétions polypeuſes, & le péricarde étoit fortement attaché à ſa ſubſtance.

On peut voir un grand nombre d'autres obſervations relatives à l'aſthme qui eſt ordinairement accompagné d'une hydropiſie de poitrine dans Diemerbroeck, *Anatom. Lib. II. cap. 9.* Bartholin, *Epiſt. 2. Cent. IV. & Epiſt. 56. Cent. II.* Harderus, *Obſ. 56.* Lower, *de Corde, cap. 2.* Pezoldus, *Obſerv. 58. & 61.* Ruyſch, *Obſerv. 19. & M. N. C. Dec. 2. An. 9. Obſ.* 174. & *Dec. 3. An. 2. Obſ.* 185.

L'aſthme qui eſt cauſé par des concrétions polypeuſes, occaſionne ſouvent non-ſeulement une hydropiſie de péricarde & de péritoine, mais encore des tumeurs hydropiques dans les autres parties du corps. Auſſi rien n'eſt il plus fréquent dans la pratique que de voir un aſthme ſpaſmodique & convulſif occaſionné par des concrétions polypeuſes, ſuivi de la cachexie, d'enflures œdémateuſes des piés & quelquefois d'un aſcite; car lorſque la circulation du ſang dans le cœur eſt interrompue par ces ſortes de concrétions polypeuſes, le cours de ce fluide dans la veine-cave eſt néceſſairement retardé, en conſéquence de quoi il ſe forme des ſtagnations violentes dans les parties inférieures, & particulierement dans le foie; & lorſque celui-ci eſt obſtrué ou endurci, le ſang commence à croupir dans le méſentere & dans toutes les ramifications de la veine-porte; en conſéquence de quoi la ſéroſité regorge dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui, lorſqu'ils ſont trop diſtendus, ſe changent en des hydatides, dont la rupture produit une extravaſation funeſte de ſéroſité. On trouve un grand nombre d'obſervations de cette eſpece dans Rhodius, *Cent. III. Obſ.* 4. & Peyer, *in Hiſt. Anatom. cap. 6.* Wepfer, *Exercitat. de Apoplexia*, dit avoir trouvé des concrétions fibreuſes & pituiteuſes dans les corps de ceux qui ont été long-tems cachectiques ou affligés de fréquentes maladies. Smetius, *in Miſcel. Medic. Lib. X.* rapporte un exemple ſingulier d'une tumeur œdémateuſe aux deux jambes, occaſionnée par un *polype* long & médiocrement dur, laquelle s'étendant juſqu'aux cuiſſes formoit une tumeur pleine & dure dans le bas-ventre, entre le pubis & le nombril, qui occupa à la fin toute la région de l'abdomen. Bonet fait mention après Boyle, *Obſ. 9.* d'un *polype* qui ſe forma dans les cœurs de deux femmes, dont l'une mourut d'hydropiſie & l'autre d'une cachexie. Et Albinus, *Diſſert. de Polypis, Theſ.* 5. parle d'un homme qui après avoir été quelque tems affligé d'une difficulté de reſpirer, de palpitations & d'anxiétés de cœur, de tumeurs aux bras & d'un gonflement de veines, à l'occaſion d'un *polype* qui montoit de l'oreillette droite du cœur dans le tronc de la veine-cave, & qui envoyoit pluſieurs ramifications, tomba dans une eſpece d'hydropiſie tout-à-fait remarquable : mais dans ces ſortes de cas l'hydropiſie ne manque jamais d'être mortelle.

Mais en voilà aſſez ſur l'aſthme & l'hydropiſie qui l'accompagne ſouvent. Examinons maintenant les autres maladies de la poitrine qui naiſſent de concrétions polypeuſes.

Le catarrhe ſuffocant peut paſſer à juſte titre pour une des plus conſidérables; car toutes les fois qu'on a ouvert le corps de ceux qui en ſont morts, on a preſque toujours trouvé que des concrétions polypeuſes avoient été la principale cauſe de cet accident, comme il eſt facile de s'en convaincre en liſant Bartholin, *Cent. II. Obſerv. 86.* Greiſelins, *in M. N. C. An.* 1640. *Obſerv.* 74. & Malpighi, *de Polypo cordis.* Ce dernier nous apprend qu'il n'a jamais ouvert des ſujets qui étoient morts d'une apoplexie ou d'un catarrhe ſuffocant, qu'il n'ait trouvé des corps calleux, viſqueux & gluans dans leur cœur & leur cerveau, & ſouvent dans tous les deux.

On ne doit point oublier la palpitation de cœur, qui, lorſqu'elle eſt de l'eſpece chronique, eſt preſque toujours produite par des concrétions polypeuſes. Je renvoie le Lecteur à l'article *Palpitatio*, pour conſidérer ces maladies inflammatoires & extremement aiguës de la poitrine, la vraie pleuréſie & la péripneumonie, qui naiſſent ſouvent des ſtagnations du ſang, produites par des concrétions polypeuſes. Malpighi aſſure dans ſon Traité *de Polypo cordis*, qu'ayant ouvert le corps de quelques ſujets qui étoient morts d'une pleuréſie, il a trouvé de longues portions de ſang caillé dans les ſinus du cœur & autour des orifices des vaiſſeaux. Peyer, *Exercitat. Anatom.* parle d'un vieillard ſexagénaire qui mourut d'une pleuréſie changée en péripneumonie, & dans le cœur duquel on trouva des concrétions polypeuſes groſſes & ténaces qui reſſembloient à des morceaux de graiſſe.

Les concrétions polypeuſes occaſionnent des maladies incurables, non-ſeulement dans le cœur & les vaiſſeaux pulmonaires contigus, mais encore dans d'autres parties du corps, ſurtout dans les veines, comme il paroît par les diſſections. Un grand nombre d'obſervations qu'on trouve dans Wepfer, Peyer, Willis, Blaſius & *M. N. C.* prouvent ſuffiſamment que les *polypes* formés dans les veines jugulaires & dans les ventricules du cerveau ont cauſé des céphalalgies violentes, des apoplexies & des délires. Mais il n'y a point de partie plus ſujette aux *polypes* que l'utérus, dans les veines duquel il s'en forme ſouvent, à cauſe de leur circonvolution & de la lenteur avec laquelle le ſang y circule, qui diſpoſent à des avortemens fréquens, à des hémorrhagies immodérées, à des évacuations copieuſes de ſéroſité & de lymphe, aux hydropiſies de matrice & à la ſtérilité.

Après avoir conſidéré les différentes maladies que cauſent les concrétions polypeuſes, il nous reſte à parler de certains ſignes, à l'aide deſquels on peut connoître ſi ces concrétions ſont logées dans les viſceres, où elles ont leur ſiége principal.

Mais parmi les ſignes qui nous en aſſurent, le plus conſidérable eſt une palpitation de cœur opiniâtre, ſouvent excitée par une cauſe légere, telle qu'une émotion, un aliment flatueux & aſtringent; car la nature de ces choſes eſt telle qu'en troublant la circulation uniforme du ſang elles l'obligent à ſe porter avec plus d'impétuoſité vers le cœur, où venant à s'amaſſer en plus grande quantité qu'il ne faut, & ne pouvant s'y raréfier autant qu'il eſt néceſſaire à cauſe de l'obſtruction qu'y cauſe le *polype*, il diſtend le cœur & ſes vaiſſeaux avec beaucoup de violence, au moyen de quoi il produit une anxiété violente & un mouvement de cœur convulſif auquel on donne le nom de palpitation. On peut joindre à ce ſigne l'inégalité & l'intermiſſion du pouls qui ſont ſouvent accompagnés de défaillances; car comme le pouls eſt ordinairement la meilleure regle qui puiſſe nous faire juger du mouvement du cœur & de la circulation du ſang dans toutes les parties du corps; lorſqu'il eſt irrégulier ou tout-à fait intermittent, il y

a lieu de croire, furtout fi d'autres circonftances concourent, que quelque concrétion polypeufe interrompt ou intercepte pendant quelque tems par fon volume, la contraction du cœur & des autres vaiffeaux, dont la circulation du fang dépend. On ne doit point exclurre des fignes qui manifeftent un *polype*, l'embarras fréquent de la refpiration, fans aucune caufe manifefte; la compreffion du diaphragme, en conféquence des contractions fpafmodiques de la poitrine, &c, ce qui l'accompagne le plus ordinairement, une douleur fixe aux environs du cœur; car chacune de ces affections, lorfqu'elles font continuelles, font des fignes palpables que la circulation du fang eft obftruée par quelque corps étranger.

Nous allons maintenant examiner les concrétions polypeufes d'une maniere plus particuliere, & expliquer leur génération & leur production.

Premierement donc, il faut obferver que tous les *polypes* n'ont pas la même contexture, la même couleur et le même volume; car les uns font fi durs, fi folides & tellement remplis de fibres qu'on les prendroit pour des petits tendons. D'autres au contraire font mous, compofés de pellicules molles & mucilagineufes & couverts d'une membrane. Il y en a qui pefent plufieurs onces; quelques autres au contraire font très-petits & entremêlés de plufieurs morceaux de graiffe. Les différens noms que les Auteurs, principalement ceux de l'antiquité, ont donnés aux *polypes*, ne permettent point de douter qu'ils ne foient de plufieurs couleurs; car ils nous les repréfentent quelquefois fous l'idée d'une graiffe, qui, felon quelques-uns, eft blanche & femblable à du fuif; & felon d'autres, d'un jaune blanchâtre, pareil à celui de la moelle d'os fondue; tantôt ils les font reffembler à de la chair & tantôt à d'autres fubftances. Les *polypes* different encore en ceci, que les uns étant fitués dans le ventricule droit & les autres dans le ventricule gauche du cœur, envoyent plus ou moins de ramifications aux arteres & aux veines voifines, & en ce que quelques-uns font d'un volume fuffifant pour caufer la mort en obftruant les orifices des vaiffeaux; au lieu que d'autres ne produifent cet effet que lorfqu'ils changent de place.

Plufieurs raifons me font croire que la matiere des concrétions polypeufes eft produite par les particules les plus pefantes, les plus vifqueufes & les plus fixes du chyle & de la lymphe, qui s'uniffent aifément au moyen de leur mouvement & forment des corps membraneux & fibreux. Cela eft fuffifamment confirmé par plufieurs expériences qu'on a faites fur la génération de ces fubftances. Ruyfch, ce célebre Anatomifte, nous apprend dans fon *Thefaur. Anatom. 6.* qu'il vint à bout de former avec fon propre fang, à l'aide d'une fimple agitation, une membrane parfemée d'un grand nombre de fibres & fi reffemblante à une membrane naturelle, que tout le monde la prit pour un ouvrage de la nature. Il dit encore, *Thefaur. Anatom.* 1. *n.* 3. qu'à l'aide d'une forte agitation, continuée pendant l'efpace d'une heure, il produifit une fubftance polypeufe avec le fang d'un cochon qui venoit d'être tué. Il n'eft pas difficile après cela de fe former une idée diftincte du *polype*, qu'on peut définir une certaine concrétion folide & fibreufe formée des parties les plus vifqueufes de la lymphe, au moyen d'un mouvement rapide ou d'une impulfion violente.

Bien qu'il fe forme des *polypes* dans les deux ventricules du cœur, dans les arteres auffi-bien que dans les veines, il paroît cependant par des obfervations exactes qu'ils fe forment plus aifément & plus fréquemment dans l'oreillette & le ventricule droit du cœur que dans le gauche, dans les veines que dans les arteres; & il n'eft pas difficile d'en deviner la raifon, puifque le chyle, qui paffe par la veine fouclaviere dans la veine-cave & dans le ventricule droit du cœur, étant rempli de particules groffieres & fe mouvant lentement, dépofe aifément fes particules pefantes, lefquelles venant à s'amaffer autour des colonnes du cœur, forment une efpece de corps ou de fubftance. A quoi l'on peut ajouter que par le défaut de contraction dans les veines le fang y circulant plus lentement, acquiert une confiftance plus épaiffe & devient plus pefant que le fang artériel; ce qui fait qu'il dépofe plus aifément fes parties épaiffes, lors fouvent que ces dernieres ne font point affez liées, car pour lors elles tendent par leur propre poids vers le fond & les parois des vaiffeaux. Mais il en eft tout autrement du fang artériel; car comme fon cours eft accéléré par le mouvement élaftique des arteres, qu'il s'impregne en paffant dans les poumons d'une matiere éthérée extremement fubtile, & qu'il s'en mêle intimement en circulant dans des vaiffeaux extremement déliés, il eft beaucoup plus léger & plus rouge, & par conféquent moins propre pour la génération des *polypes* que celui des veines.

Les vieillards ne font pas les feuls qui foient fujets aux concrétions polypeufes, les enfans & les jeunes gens y font également expofés, & perfonne n'ignore que les adultes n'en font pas plus exempts que les premiers; c'eft pourquoi je me contenterai de rapporter quelques exemples de celles qu'on a trouvées dans des enfans. Albinus, *Differt. de Polypo Cordis*, cite l'exemple d'un jeune enfant dans lequel on trouva un *polype* qui occupoit toute l'oreillette droite du cœur. Bonet, *Sepulchret. Anatomicum, Lib. II. Sect.* 11. *Obferv. 6.* dit avoir trouvé de gros *polypes* dans les ventricules du cœur d'un de fes fils. Snell, *Differtat. de Cordis Polypo*, rapporte, qu'ayant difféqué un enfant de fix ans, qui mourut d'une atrophie, il trouva un *polype* dans chaque ventricule du cœur. Dorftenius, *in E. A. C. Dec.* 2. *An.* 3. *Obferv.* 153. fait mention de quatre corps étrangers qu'on trouva dans le ventricule gauche du cœur d'un jeune garçon; & *E. N. C. Dec.* 3. *An.* 2. *Obf.* 18. on trouve la defcription d'un *polype* énorme qui s'étoit formé dans le corps d'un jeune homme. Ces fortes d'exemples ne font pas rares. Il faut cependant avouer que les adultes & les perfonnes d'un âge avancé font beaucoup plus fujets aux *polypes* que les jeunes gens; car le fang qui peche par fa qualité & fa température s'accumule bien plus aifément lorfque la nutrition ne fe fait plus, que lorfqu'elle continue à fe faire; furtout lorfqu'en conféquence du nombre & de la groffeur des vaiffeaux, & du défaut d'élafticité dans les folides, le fujet eft difpofé à la pléthore, mene une vie oifive & fédentaire, ou obferve un mauvais régime.

On remarque communément que les hommes font plus fujets aux *polypes* & aux maladies qui en dépendent que les femmes; & cela vient, felon moi, de ce que les regles auxquelles elles font fujettes, empêchent le fang d'augmenter; & de ce que le relâchement des fibres, la fluidité des humeurs, ou la férofité dont le fang abonde, empêchent les particules groffieres de ce fluide de s'unir & de former des concrétions. Il faut encore obferver qu'il meurt un plus grand nombre de perfonnes de cette maladie dans les pays marécageux & feptentrionaux, que dans les climats chauds, ce que j'attribue à la froideur de l'air & au défaut de tranfpiration, mais furtout aux alimens groffiers, tels que le poiffon, le pain bis, la viande fumée & falée dont les habitans fe nourriffent, & qui ne peuvent manquer d'engendrer un chyle ténace plein de particules terreftres, & par conféquent un fang extremement épais.

Voyons maintenant quelles font les caufes procatarctiques des concrétions polypeufes.

Je mets d'abord au premier rang la pléthore comme la plus confidérable; car en conféquence de l'augmentation de la diaftole des vaiffeaux, les fibres perdent leur reffort, leur fyftole diminue, la circulation du fang languit, & les particules terreftres s'uniffent les unes aux autres; au moyen de quoi il furvient une obftruction dans les vaiffeaux, qui difpofe extremement à la

génération des *polypes*, comme cela paroît par une expérience rapportée par Lancisi, *Lib. de Aneuryſmatibus*, *Propoſ.* 38. où cet Auteur nous apprend qu'ayant lié une certaine ramification de l'artere iliaque d'un chien vivant avec un fil ciré, & l'ayant ouverte quinze ou vingt jours après, il y trouva une concrétion polypeuſe. Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de cet effet : car au moyen d'une pareille compreſſion, les parties les plus ténaces & les moins fluides du ſang venant à ſe joindre, elles commencent à s'attacher aux parois des vaiſſeaux, & forment à la fin, après que leur volume a augmenté juſqu'à un certain point, une ſubſtance épaiſſe & fibreuſe, à laquelle on donne le nom de *polype*. La diſette de ſang ne contribue pas moins à la génération des obſtructions, & par conſéquent à celle des *polypes*, que ſa redondance : auſſi ai-je ſouvent vu des hémorrhagies fréquentes & copieuſes, ſuivies des mêmes maladies que les *polypes* ; car comme la diſtenſion rend les fibres plus lâches & les pores plus grands, ils donnent paſſage à toutes les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, qui ſont propres à engendrer des *polypes*.

La grandeur du corps diſpoſe à différentes maladies, ſurtout aux *polypes* & aux infirmités qui en dépendent ; car dans les perſonnes d'une haute ſtature, les fluides ont peine à monter perpendiculairement, ce qui fait languir la circulation dans toutes les parties du corps, en conſéquence de quoi il ſe forme des ſtagnations & des obſtructions dans les viſceres, mais ſurtout dans les poumons, où le ſang circulant avec peine, s'arrête dans les vaiſſeaux capillaires, tandis que les parties les plus groſſieres forment dans la ſuite une maſſe épaiſſe. Ce que je viens de dire ſe trouve confirmé par l'expérience qui nous apprend que toutes les perſonnes d'une haute taille ſont non-ſeulement moins gaies & moins fortes que celles qui ſont de baſſe ſtature, mais encore beaucoup plus ſujettes aux maladies qui naiſſent de la ſtagnation du ſang & de la lenteur avec laquelle il circule, telles que les *polypes*, la phthiſie & la difficulté de reſpirer.

Mais rien n'eſt plus nuiſible au corps humain, & plus propre à cauſer des morts ſubites, que les liqueurs froides qu'on boit au ſortir d'un violent exercice, & tandis que le corps eſt échauffé. Galien, *de Sanitate tuenda*, croit avec raiſon qu'une pareille conduite eſt capable d'occaſionner la toux & la difficulté de reſpirer, d'affoiblir le cerveau, de cauſer des fluxions, d'affoiblir l'eſtomac & d'offenſer les nerfs ; car telle eſt la nature pernicieuſe du froid, qu'en arrêtant le mouvement inteſtin des fluides, non-ſeulement il coagule le ſang, mais précipite encore ſes particules terreſtres & gélatineuſes ; de ſorte qu'on ne doit pas être ſurpris qu'il cauſe des obſtructions, des inflammations & des concrétions polypeuſes ; puiſque ces dernieres ne manquent jamais d'arriver lorſqu'on laiſſe tomber le ſang dans de l'eau froide à meſure qu'il ſort des veines, ou que l'eau chaude dans laquelle on l'a reçu vient à ſe refroidir ; car dans ce cas, la partie fibreuſe, qui eſt plus peſante, ſe ſépare de l'autre & ſe précipite d'une maniere tout-à-fait ſinguliere. Je pourrois citer pluſieurs exemples des effets funeſtes que les liqueurs froides ont produits.

La raiſon & l'expérience ne permettent point de douter que les liqueurs acides & ſpiritueuſes ne contribuent efficacement à coaguler les humeurs ; car on a éprouvé que le ſang le plus fluide ſe coagule ſur le champ en une maſſe extremement dure lorſqu'on verſe deſſus quelque liqueur acide ou de l'eſprit de vin rectifié. On ne ſauroit douter, pour peu qu'on faſſe attention à cette circonſtance, qu'il ne puiſſe arriver la même choſe dans le corps humain, quoique dans un tems & d'une maniere différente. En tout cas, on n'a qu'à ſe ſouvenir des maladies violentes & chroniques, qui naiſſent des obſtructions des viſceres, telles que la phthiſie, la cachexie, l'hydropiſie & l'aſthme convulſif, auſſi-bien que des hémorrhagies exceſſives auxquelles les grands buveurs d'eau-de-vie & de liqueurs ſpiritueuſes ſont ſujets.

Les paſſions de l'ame, ſurtout la colere, la frayeur & la triſteſſe méritent une attention toute particuliere, puiſqu'elles diſpoſent le corps aux *polypes* auſſi-bien qu'aux maladies qui en dépendent. Mais comme je n'ai point deſſein de rechercher les cauſes cachées d'un effet auſſi ſingulier ; je me contenterai de rapporter quelques exemples qui prouvent ſa poſſibilité. Le fameux Malpighi cite un malade d'un tempérament très-robuſte, qui à l'occaſion d'une frayeur, fut ſaiſi d'une grande inégalité & obſcurité de pouls, ſurtout au poignet gauche, ſans aucune fievre, & d'une difficulté de reſpirer qui revenoit par intervalles. Il rendit auſſi tôt après par la bouche, tantôt une petite portion de ſang rouge, & tantôt une grande quantité de petites portions de matieres aſſez ſemblables aux *polypes*. Mais ſes parties ſupérieures s'étant enflées par la ſuite, il fut étouffé par la redondance du ſang. Riviere, *Cent.* 4. *Obſerv.* 2. rapporte auſſi l'exemple d'un homme de diſtinction, qui enſuite d'une frayeur imprévue fut attaqué d'une palpitation de cœur & d'une difficulté de reſpirer accompagnées de l'inégalité & de l'intermittence du pouls, dont il mourut peu de tems après. On lui ouvrit la cavité de la poitrine, & l'on trouva le cœur & les plus gros vaiſſeaux remplis de ſang, & dans le ventricule gauche du cœur, des caroncules ſphériques pareilles à la ſubſtance des poumons, dont la plus conſidérable égaloit la groſſeur d'une noiſette & bouchoit l'orifice de l'aorte.

On ne doit pas oublier que la mauvaiſe méthode qu'ont quelques Medecins de traiter les hémorrhagies violentes & les fievres intermittentes avec les aſtringens, les opiats, les calybés & même le quinquina, ſans y avoir préparé le malade, contribue beaucoup à cauſer des maladies chroniques, violentes & même incurables, pareilles à celles qui ſont produites & entretenues par des concrétions polypeuſes ; & je puis aſſurer, après une expérience de plus de cinquante ans, que je n'ai jamais vu de remedes auſſi nuiſibles que ceux dont je viens de parler ; car non ſeulement ils ont produit des maladies aiguës & mortelles, comme des apoplexies, des épilepſies & des catarrhes ſuffoquans, mais encore des maladies chroniques & obſtinées, telles que la phthiſie, l'aſthme convulſif, les affections hypocondriaques & hyſtériques, les hémorrhagies violentes, les fievres lentes & hectiques. On n'ignorera plus la ſource de toutes ces maladies, ſi l'on ſe ſouvient qu'elles dépendent principalement de la lenteur avec laquelle le ſang & les humeurs circulent dans les vaiſſeaux capillaires, & qui eſt cauſe que les ſécrétions & les excrétions naturelles qui ſe font par des émonctoires compoſés de vaiſſeaux de même nature, ſont extremement retardées : de-là naiſſent différentes ſtagnations dans pluſieurs parties, l'engorgement, l'endurciſſement des viſceres & une infinité d'autres ſymptomes auſſi fâcheux. Si donc un Medecin s'aviſe de donner des remedes aſtringens & incraſſans, ou même ſédatifs, dans un tems que le ſang & les humeurs ſont épaiſſis & circulent avec peine, ou que les vaiſſeaux ſont comprimés par des ſpaſmes violens, il ne peut que cauſer du préjudice au malade & rendre la maladie beaucoup plus terrible, ſurtout s'il perſiſte long tems dans l'uſage de ces ſortes de remedes. On ne doit pas même douter que les *polypes* & les maladies qui en dépendent ne puiſſent être cauſés par ce moyen ; & j'ai eu occaſion dans un grand nombre de maladies qu'un pareil traitement avoit occaſionnées, de prognoſtiquer quelquefois des concrétions polypeuſes à l'aide de certains ſignes, & de les découvrir lorſque je ſuis venu à diſſéquer ces ſortes de malades après leur mort.

Nous avons conſidéré juſqu'ici les principales cauſes qui concourent à la génération des *polypes* : comme les autres ſont extremement rares, on peut aiſément les rapporter à l'une ou à l'autre de celles dont on a parlé.

### CURE.

Les hommes pour la plupart, au lieu de combattre les maladies dès qu'elles commencent, attendent pour y remédier qu'elles soient devenues presque mortelles; & pour lors ils ne font qu'avancer une mort dont ils eussent pu se garantir en employant à tems les remedes convenables. Les personnes affligées de concrétions polypeuses sont les plus coupables à cet égard, puisqu'on est convaincu par expérience que leur guérison est extremement difficile & incertaine, & absolument impossible lorsque la maladie est invétérée; car supposé qu'on puisse se flatter de quelque soulagement dans les maladies qui naissent du défaut de circulation que ces sortes de concrétions occasionnent, ce n'est que lorsqu'on prend le parti d'y remédier à tems; & la principale intention du Medecin doit être de prévenir la génération de ces concrétions, & d'empêcher leur augmentation & leurs effets pernicieux, quand elles sont une fois formées.

Tout Medecin qui veut prévenir la génération des concrétions polypeuses doit mettre tout son soin à délayer & à résoudre le sang épaissi, & à diminuer sa quantité dans les sujets pléthoriques. Rien n'est meilleur pour cet effet que l'exactitude du régime, secondée d'une diete frugale, & humectante. Le malade doit s'abstenir de tout aliment acide, salé, indigeste & trop nourrissant, & n'user que de boissons légeres & de bonne qualité, comme de petite biere pure, ou d'eau de fontaine, ou mêlée avec une quantité de vin convenable, ou d'une décoction préparée avec des ingrédiens apéritifs & adoucissans, dont les plus considérables sont les racines de scorsonere, de sarsepareille, & de squine, & l'écorce de sassafras; qui ont la propriété de délayer & de dissoudre. Il convient aussi qu'il fasse beaucoup d'exercice pour entretenir la fluidité & la circulation du sang dans toutes les parties du corps; en observant pourtant de ne point l'outrer d'abord, parce que le sang venant à se porter en trop grande quantité dans les poumons, ne manqueroit pas de s'y coaguler. Cette précaution regarde surtout les personnes grosses & corpulentes. Pour prévenir cet accident, il est à propos de boire sur le champ quelque liqueur chaude, si l'on est exposé au froid au sortir d'un violent exercice, ou, ce qui est pire, si l'on a bû quelque liqueur froide dans le tems que le corps étoit échauffé. L'air que le malade respire doit être pur, serein & tempéré, ni trop chaud, ni trop froid, ni trop humide; & supposé qu'il ne soit pas à portée de joüir d'un pareil air, il y suppléera par des infusions diaphorétiques qui ont la vertu d'atténuer les fluides, & de désunir les molécules.

Le malade doit aussi se garantir de toute passion violente surtout du chagrin, de la colere & de la frayeur; & supposé qu'il vienne à en ressentir les effets, il usera sur le champ de tout ce qui peut les calmer, & rétablir la circulation du sang dans sa premiere uniformité. Par exemple, s'il s'agit de remédier aux mauvais effets d'une colere subite, on emploiera les résolutifs & les diaphorétiques préférablement à tout autre remede, à cause de la vertu qu'ils ont de résoudre le sang qui commençoit à se coaguler. J'ai toujours donné avec succès dans ces sortes d'occasions la poudre du Marquis, seule ou avec quelques gouttes de liqueur anodyne dans de l'eau de canelle, ou de mélisse préparée avec du suc de citron & du vin; & par-dessus, quelques tasses d'une infusion chaude. Cette méthode à produit le même effet sur ceux dont le corps avoit été altéré par le chagrin. Un exercice modéré n'est point à mépriser non plus dans ces sortes de cas, parce qu'il aide le cœur à se débarrasser de la quantité de sang qui le surcharge, au moyen de quoi la maladie est beaucoup moins terrible. Il s'ensuit donc que ceux-là ignorent ce qui leur est avantageux, qui immédiatement après un accès de frayeur se livrent au repos ou au sommeil.

Il faut encore avoir soin de tenir le ventre aussi libre qu'il est nécessaire; & si le malade est constipé, lui donner sans délai des clysteres ou des pilules balsamiques pour faire cesser cette indisposition. Il convient aussi de tenir les autres passages qui servent à la sécrétion & à l'excrétion des humeurs libres, & ouverts, de peur, comme il arrive pour l'ordinaire, qu'étant obstrués, le sang ne se surcharge d'impuretés. Mais le Medecin doit avoir soin surtout que les évacuations naturelles de sang, telles que les hémorrhoïdes dans les hommes, & les regles dans les femmes, ne soient totalement supprimées ou trop long-tems interrompues; car dans ce cas il survient des congestions dangereuses dans les autres parties, qu'on peut aisément prévenir à l'aide de la saignée, des pilules & d'autres remedes d'une qualité balsamique & tempérée. Il ne faut pas non plus négliger les évacuations artificielles, surtout si le malade est pléthorique & qu'il y soit accoutumé depuis long-tems.

Voilà ce qu'il faut observer à l'égard du régime.

Entre les remedes qui ont la vertu d'atténuer & d'inciser les fluides épaissis, les meilleurs sont les sels neutres & alcalis, tels que l'arcanum duplicatum, le tartre vitriolé, le nitre, le sel digestif de Sylvius, le sel mars apéritif, l'huile de tartre par défaillance, la terre foliée de tartre & la liqueur de nitre fixé; entre les préparations spiritueuses, l'essence de pimprenelle blanche, la teinture acre d'antimoine, & autres semblables. Mais je ne connois point de meilleurs remedes pour dissoudre les parties fibreuses du sang de même que celles qui sont disposées aux concrétions, que les eaux minérales, celles principalement qui sont imprégnées d'un sel alcali & d'une nature douce & tempérée, comme celles d'Embsen & de Seltz, d'Aix-la-Chapelle; mais particulierement celles de Carlesbade, dont les sels ouvrent tous les émonctoires du corps, évacuent les impuretés, incisent & délayent le sang épais & gluant.

Après avoir donné la méthode de prévenir les *polypes*, je vais indiquer les mesures qu'il faut prendre pour empêcher qu'ils n'augmentent lorsqu'on a des signes certains qu'il y en a de formés dans le cœur, ou les plus gros vaisseaux. Il faut donc observer que lorsqu'un *polype* ne fait que commencer, & qu'il est encore pituiteux, on peut espérer de pouvoir le résoudre à l'aide de sels neutres & alcalis, qui incisent efficacement les humeurs visqueuses, d'un régime frugal, d'une quantité suffisante de boisson capable de délayer les humeurs, mais surtout par le moyen des eaux de Carlesbade auxquelles un grand nombre de personnes de ma connoissance ont dû leur guérison, bien que le *polype* parût déja formé. Mais lorsque ce dernier a déja dégénéré en une substance dure & fibreuse, il faut empêcher par tous les moyens possibles qu'il n'augmente, ou que venant à changer de place, il n'obstrue totalement les vaisseaux, & ne tue le malade. Il est à propos, pour satisfaire à cette indication, de prévenir la redondance de sang & d'entretenir sa fluidité avec les remedes que j'ai indiqués pour cet effet. Mais lorsque le *polype* est accompagné d'une difficulté de respirer, il ne faut point saigner le malade du bras, parce qu'une pareille conduite ne manqueroit pas d'occasionner une congestion plus grande & même suffocante. Le malade doit aussi s'abstenir de toutes sortes de liqueurs spiritueuses, de tout exercice violent; mais surtout prendre garde que les passions n'aient aucun empire sur lui; car toutes ces choses ne feroient qu'augmenter son mal, soit en coagulant le sang, soit en l'agitant avec violence.

Il ne me reste plus qu'à indiquer certaines précautions relatives au traitement des hémorrhagies & des fievres intermittentes, on a déja pu remarquer les fautes que l'on commet à l'égard des premieres, c'est pourquoi je conseille sérieusement aux Medecins de ne point les

arrêter avec des astringens seuls; mais par des saignées convenables & des remedes médiocrement anodyns. Quant aux fievres intermittentes, il faut bien se garder de les guérir trop tôt; c'est pourquoi il vaut mieux employer des remedes médiocrement apéritifs & évacuans, & y joindre ceux qui possedent une qualité résolutive, corroborative & tempérante. Hoffman.

POLYSARCIA, πολυσαρκία, de πολὺς, beaucoup, & σὰρξ, chair; *Corpulence, obesité*; c'est une augmentation de chair superflue, à laquelle les Grecs ont donné ce nom à cause de son excès. Cette maladie est directement opposée à celle dans laquelle la nutrition cesse, & le corps tombe dans la consomption & la sécheresse. La trop grande quantité de nourriture que les parties reçoivent est cause que la graisse augmente au point d'étouffer le malade. On peut regarder cet état comme une espece de cachexie; car les malades sont affligés de plusieurs symptomes terribles, tels que la superfluité de chair & de graisse, l'inaction, l'oppression, la foiblesse, la difficulté de respirer, auxquels on peut joindre les sueurs copieuses dans lesquelles on tombe pour peu qu'on fasse de l'exercice; de sorte que le malade appréhende d'être étouffé, & se trouve incommodé des hardes les plus légeres.

Un grand nombre de Medecins ont donné des regles pour diminuer le trop d'embompoint: mais leur doctrine est réfutée par Soranus, qui prouve que lorsque l'habitude du corps est bonne, il vaut mieux entretenir une quantité modérée de chair accompagnée de force, que de la détruire.

Je regarde l'*obésité* comme une maladie qui peut fort bien passer pour une véritable cachexie, laquelle est accompagnée de plusieurs symptomes dangereux; car toutes les incommodités qui affligent les animaux voraces, ou qu'on engraisse pour l'usage, comme l'enflure, l'extension & la grosseur du ventre, subsistent également dans ceux qui sont attaqués de la maladie dont nous parlons. La même chose arrive dans les membres ulcérés, dans lesquels les excroissances charnues se consolident, ou reviennent de nouveau sur les levres des ulceres après qu'on les a dissipées.

On guérit l'*obésité* de deux manieres, savoir, en empêchant que le corps ne reçoive trop de nourriture, soit par le moyen de la gestation, & par l'usage des alimens qui ne nourrissent pas beaucoup, ou en observant certaines regles, & pratiquant certains exercices laborieux & propres à causer du changement dans le corps. Mais pour que le Lecteur comprenne mieux ce que je viens de dire, je vais donner quelques directions particulieres & relatives à la cure. Je dis donc qu'il convient au malade de faire beaucoup d'exercice, soit à cheval ou en voiture, de voyager sur mer, de lire haut & d'exercer sa voix; de lutter & de marcher à grands pas pour mieux exercer ses jambes. Il doit aussi courir, se frotter avec les mains ou avec une serviette grossiere bien seche, & se saupoudrer le corps de sable. Les différens exercices que les Grecs appellent κελαδία, χωριμαχία (peut-être χειρομαχία) lui conviennent aussi beaucoup, pourvu qu'ils soient réglés par leurs maîtres respectifs. Il doit aussi user de l'exercice que les Grecs appellent ὁπλομαχία, qui est une espece de lutte feinte, dans laquelle on s'escrime des bras sans se saisir, aussi-bien que celui auquel ils donnent le nom de ἀτεροκοπία ou τραχηλισμός. La machine appellée par les Grecs *macro-spartum*, & par les Italiens *sphere*, la lutte, les frictions vives, fortes, seches & long-tems continuées lui conviennent aussi beaucoup; car si l'on s'oignoit le corps avec de l'huile, les mains glisseroient & l'on ne pourroit s'exercer avec assez de vigueur. Il est bon encore de s'exposer au soleil, ce que les Grecs appellent ἡλίωσις; & d'exciter la sueur à l'aide du feu & de la chaleur des étuves; d'user tantôt des bains chauds, qui diminuent le corps, tantôt des bains froids, qui le resserrent; car on remarque que les personnes qui usent des derniers ont le corps ferme & aussi dur qu'une écaille. Il faut aussi se couvrir de sable chaud, & se baigner dans la mer ou dans des fontaines médicinales. Après avoir sué dans le bain, il faut se saupoudrer avec du sel, qui a la vertu d'entretenir la chair des animaux seche, ferme & exempte de ride. Le malade doit ensuite user de ce que les Grecs appellent *zegma*, (peut-être *smegma*) qui est une friction avec du nitre pulvérisé; & rester long-tems sans boire ni manger; car par ce moyen l'appétit commence à languir, & sa pointe s'émousse par le délai; l'ardeur de la digestion s'émousse aussi, après que le levain qui l'entretenoit est détruit. Il faut s'abstenir de boire avant de manger, & ne boire que le moins qu'on pourra, bien qu'on soit accoutumé à boire beaucoup pendant les repas; parce qu'à l'aide d'une boisson copieuse la chair s'amollit, les alimens deviennent fluides, & au moyen de la digestion capables de s'attacher aux solides, & par conséquent d'augmenter leur volume.

Mais si le malade est tourmenté d'une soif insupportable, il pourra boire une petite quantité de vin médiocrement acre. Il doit s'abstenir des légumes, de l'alica, de la fleur de farine, du lait, des noix, de la cervelle des animaux, des œufs, du poisson & de toutes les substances grasses; & manger du pain froid, bien levé, & fait avec le son; car cette sorte de pain est peu nourrissant, surtout lorsqu'il est vieux. Les alimens secs, les herbes potageres & les poissons indigestes, les oiseaux dont la chair est extremement seche, les bêtes fauves, telles que le lievre & la chevre sauvage, de même que le cochon qui a long-tems resté dans le sel, sont extremement salutaires dans le cas dont nous parlons. Le malade ne doit manger qu'une seule espece d'aliment à ses repas, & ne dormir que long-tems après; car le défaut de sommeil, joint à l'exercice, diminue beaucoup le volume du corps, au lieu qu'il s'engraisse à l'aide du sommeil; qui a aussi la vertu de l'humecter. Il doit user de liqueurs froides, & commencer le cycle métasyncritique pendant que l'obésité continue; tantôt observer une exacte abstinence, tantôt ne prendre que fort peu de nourriture, en l'augmentant régulierement selon que les circonstances l'exigent. Il faut commencer la cure par le vomissement, l'abstinence ou l'usage de racines convenables; & donner ensuite au malade des substances acrimonieuses, & d'une qualité neutre, des oiseaux & des bêtes fauves. Ces mesures sont d'autant plus nécessaires, que les commencemens de chaque cycle sont très-violens & très-séveres. On joindra les diurétiques aux autres herbes potageres; tels sont les asperges, les carotes, les panais, l'ache, le fenouil, les poireaux & autres herbes semblables; car on peut par ces moyens & sans changer de nourriture, causer un changement dans le corps. Il faut aussi avoir égard aux différens symptomes dont cette maladie est accompagnée. Quelques Medecins ordonnent la saignée, les purgatifs, les clysteres, l'usage des femmes au sortir du bain & avant les repas, & le même jour une petite quantité de nourriture sans autre boisson que l'eau: ils veulent aussi que le malade vomisse après avoir soupé. Quelques-uns ordonnent encore à ceux qui sont attaqués de cette maladie, de s'étendre au sortir du lit, ce qu'ils appellent ἀντίπατον, & de boire de la rosée avant le lever du soleil, dans la croyance que rien n'est plus contraire à l'obésité.

Mais il n'y a personne qui ne s'apperçoive de la ridiculité de cette méthode; car la saignée diminue les forces, & rend le corps flasque; ce que les Grecs appellent ῥάκωσις. Les purgatifs corrompent les fluides, & produisent une mauvaise habitude de corps, que les Grecs appellent cachexie. La fréquentation des femmes rend le corps du malade lâche, & épuise ses forces. Quelques-uns ordonnent de se baigner deux fois par jour, & de dormir avant les repas: mais cette méthode ne vaut rien, puisque le sommeil engraisse au lieu d'amaigrir.

Rien n'épuise plus que de vomir après souper; car bien que le vomissement diminue l'embompoint, il rem-

plit la tête de fumées, il dérange les organes du sentiment, il corrompt les gencives, il rend l'haleine puante, il corrode l'estomac & rend le malade incommode à lui même, ce que les Grecs appellent Δυσαρέστησις; outre qu'il rend le pouls aussi inégal que dans les fievres intermittentes. D'ailleurs le vomissement nuit extremement au corps en corrompant les humeurs: mais il ne peut que faire du bien au malade lorsqu'il a mangé avec excès; car les incommodités que cause la plénitude, sont beaucoup plus grandes que celles qui résultent du vomissement. L'étude assidue contribue aussi beaucoup à la guérison de la *polysarcia;* aussi remarque-t'on que les gens d'étude sont beaucoup plus maigres que ceux qui ne font rien; car le corps de ceux-ci est plus plein & plus solide. Cœlius Aurelianus, *Chron. Lib. V. cap.* 11.

POLYSOMATICA. Voyez *Polysarcia*, qui est la même chose.

POLYSPASTON, de πολὺς, beaucoup, & σπάω, je tire; est le nom d'une machine qui sert à faire l'extension dans les fractures & les luxations. Voyez *Fractura,* & l'explication de la *Pl. VII. du troisieme Vol.*

POLYTRICHUM. Voyez *Trichomanes.*

POLYTRICHUM AUREUM. Voyez *Adianthum aureum.*

POLYTROPHIA; abondance de nourriture.

## P O M

POMACEUM, *Cidre.*

Le *cidre* est le suc des pommes rendu spiritueux par la fermentation. On cueille les pommes en automne, parce qu'elles sont pour lors assez mûres; ensuite on les écrase bien sous la meule, & l'on en tire un suc par expression qu'on laisse fermenter dans le tonneau.

On peut préparer autant de différens *cidres*, qu'il y a d'especes différentes de pommes. Celui que l'on fait avec les pommes que l'on mange ordinairement; & qui sont douces & agréables au gout, ne demeure pas long-tems dans sa force, & il se corrompt aisément: c'est pourquoi l'on choisit pour faire du *cidre* qui puisse être gardé, certaines pommes qui viennent en Normandie dans les champs & dans les jardins. Ces pommes sont d'une belle couleur: mais elles ont une saveur rude, acerbe & styptique, & elles rendent un *cidre* piquant, fort, & qui se conserve long tems.

Le bon *cidre* se fait en basse Normandie, & particulierement vers Bayeux. Il doit être clair, d'une belle couleur dorée, d'une bonne odeur, & d'un gout doux & piquant.

Le *cidre* est pectoral; il fortifie le cœur & l'estomac; il humecte & desaltere beaucoup; il passe pour être salutaire dans les affections scorbutiques & mélancoliques, & dans plusieurs autres.

Quand on en prend avec excès, il enivre plus fortement & plus long-tems que le vin. Son ivresse est même plus dangereuse, & elle a des suites plus fâcheuses que celle du vin.

Si l'on veut faire une analyse exacte du *cidre*, on retirera d'abord l'esprit sulphureux, puis du phlegme. Il restera un extrait, qui étant poussé par un grand feu, fournira un peu d'huile épaisse, & de l'esprit qui n'est autre chose que du sel essentiel résous dans du phlegme. Enfin la matiere restante donnera quelque peu de sel fixe par la calcination, la lotion, la filtration & l'évaporation.

Quand le suc des pommes n'a pas été bien dépuré, il se corrompt aisément: la raison en est, que les feces qui demeurent confondues dans la liqueur, sont de petites molécules de pommes qui sont aussi sujettes à se pourrir que les pommes mêmes, & qui donnent au *cidre* un gout de pourri fort désagréable. On se sert de plusieurs moyens pour achever sa purification, ou pour empêcher qu'il ne se gâte. Quelques uns employent la colle de poisson dissoute dans du vin; & quand ils craignent que le *cidre* ne s'aigrisse, ils y jettent de la moutarde. D'autres se contentent de le tirer à clair dans des vaisseaux de terre ou de verre bien bouchés, pour le séparer des feces ou des matieres grossieres qui sont dans le tonneau, & qui par leur trop grande quantité ne contribuent pas peu à le corrompre.

Nous avons avancé que les meilleures pommes pour faire le *cidre*, sont celles qui ont le gout rude & acerbe; la raison en est, que celles-là contiennent beaucoup de sel essentiel, propre à diviser les parties huileuses de la maniere dont nous l'avons expliqué. De plus, ces pommes fournissent au *cidre* une suffisante quantité de parties tartareuses, nécessaires pour empêcher l'évaporation de ses esprits: c'est pour cela que ce *cidre* est fort & piquant, & qu'il se conserve long-tems. Au contraire, celui que l'on fait avec les pommes ordinaires, est doux & se passe très-vîte, parce qu'il ne se rencontre pas dans ces pommes assez de sel essentiel pour exciter une fermentation complete dans le suc, & assez de parties tartareuses pour s'opposer à la sortie des esprits.

Le *cidre* est une boisson fort bonne & fort salutaire, pourvu qu'on en use modérément. On pourroit même dire qu'il est en général plus convenable pour la santé que le vin, parce que ses esprits ne sont pas si impétueux ni si agités que ceux du vin, & qu'ils sont d'ailleurs retenus par une plus grande quantité de phlegme un peu visqueux, qui contribue encore à rendre cette boisson humectante & rafraîchissante. L'expérience nous fait connoître, que la plupart de ceux qui ne boivent que de cette liqueur, sont plus forts & plus robustes, & ont un meilleur visage que ceux qui boivent du vin. Fr. Bacon nous en fournit un bel exemple. Il fait mention de huit vieillards, dont les uns avoient près de cent ans, les autres cent ans & plus. « Ces vieillards, dit-« il, n'avoient bu toute leur vie que du *cidre*, & ils « avoient conservé à leur âge une si grande vigueur, « qu'ils dansoient & sautoient aussi-bien que des jeunes « gens. »

Le *cidre* étant pris avec excès, n'enivre pas tout-à-fait si vîte que le vin, parce que ses esprits ne sont pas si volatils & si exaltés: mais l'ivresse qu'il cause dure davantage, parce que ses esprits charrient avec eux au cerveau beaucoup de particules lentes & visqueuses, qui se répandant insensiblement dans toute sa substance, bouchent les canaux des nerfs, & accablent & appesantissent tellement les esprits animaux, qu'il leur faut beaucoup de tems pour se rétablir dans leur premier état, & pour chasser & repousser en-dehors ce qui les tient dans une espece de repos & d'inaction: c'est pourquoi, après la grande fureur de l'ivresse, causée par le mouvement tumultueux des esprits du *cidre*, qui accourent au cerveau en grande quantité, on s'endort, & quelquefois même pour assez de tems.

On met fermenter le marc exprimé des pommes dans de l'eau, & l'on en fait une boisson humectante & rafraîchissante, appellée communément petit *cidre.* Elle n'enivre point, & elle est moins forte & moins piquante que le *cidre*; c'est ce qui fait que la plupart des femmes en Normandie en usent ordinairement.

On fait aussi avec le suc des poires exprimé & fermenté, une espece de *cidre* ou de liqueur vineuse appellée poiré. Cette liqueur approche beaucoup en couleur & en gout du vin blanc. On emploie pour la faire de certaines poires acerbes & âpres à la bouche, qui croissent en Normandie. Comme il arrive dans sa fermentation la même chose que dans celle du suc des pommes, & que le poiré a à peu près les mêmes vertus que le *cidre*, nous n'en parlerons pas davantage.

On peut faire quantité d'autres liqueurs spiritueuses avec les sucs fermentés de plusieurs fruits: mais la plupart de ces boissons ne deviennent jamais si spiritueuses que le vin & le *cidre*, & elles ne se conservent pas si long-tems.

On retire des coings un suc tiré par expression, qui après avoir fermenté devient vineux. Il fortifie l'estomac

il pouſſe par les urines [illegible] convient dans les coliques, dans les crac[illegible]ens de ſang, dans les dyſſenteries : il appai[illegible] le mouvement des humeurs acres & bilieuſes qui cauſoient des évacuations par haut & par bas. Comme cette liqueur s'aigrit & ſe paſſe fort vîte, on y mêle du miel, du ſucre, ou quelqu'autre choſe ſemblable, pour la conſerver plus long-tems.

L'ananas eſt un fruit ſucculent & délicieux qui naît dans les Indes Orientales. Les Indiens en tirent le ſuc par expreſſion, & en font un vin excellent qui enivre, & qui égale preſque en bonté nos meilleurs vins de liqueur. Les femmes enceintes n'oſeroient en boire, parce qu'on prétend qu'il les fait avorter.

Les Ethiopiens préparent encore avec un certain fruit qui croît chez eux, une eſpece de vin qu'ils nomment *Sebanſcou*.

Pline rapporte, qu'en Egypte on fait une liqueur un peu ſpiritueuſe avec le ſuc des ſebeſtes, & que cette boiſſon produit de fort bons effets ſur les perſonnes d'un tempérament bilieux. Le ſuc des jujubes préparé de la même maniere, a auſſi les mêmes vertus.

Il y a de certains arbres dont on tire des liqueurs preſque auſſi ſpiritueuſes & agréables que celles qui nous ſont fournies par les fruits. Il vient dans les Indes une eſpece de palmier grand & droit, appellé *coco*. Il en ſort par des inciſions qu'on fait aux branches, un ſuc vineux, que les Indiens appellent *ſura* ou *taddi*, & dont ils tirent de bon eſprit par la diſtilation.

Ils font auſſi avec ce ſuc une eſpece de vinaigre, en l'expoſant au ſoleil. D'autres le cuiſent ſur le feu pour en faire un vin doux qu'ils appellent *orraca*.

Le premier ſuc des branches de l'arbre ayant été tiré, il en vient un ſecond qui n'eſt pas ſi ſpiritueux que le premier, & qu'ils mettent évaporer, pour en faire une eſpece de ſucre qu'ils appellent *jagra*.

Le fruit de cet arbre fournit auſſi une liqueur douce & agréable au gout, fort rafraîchiſſante & humectante.

Le bouleau jette une ſeve qui eſt apéritive, étant bue.

Van-Helmont la vante fort dans la maladie de la pierre. Pluſieurs Medecins s'en ſervent auſſi dans la même maladie, dans la ſtrangurie, & dans la phthiſie ſcorbutique.

On retire par l'inciſion du tronc, des branches & de la racine de l'érable, une liqueur douce & agréable. Cette liqueur, ſuivant le rapport de Ray, eſt plus abondante dans les tems froids & pluvieux qu'en aucun autre. Au contraire le bouleau en donne davantage dans les tems chauds & ſecs.

Il ſort auſſi par l'inciſion des racines du noyer, un ſuc que Boyle & Schroder vantent beaucoup, lui ayant vu produire de bons effets dans les douleurs de la goute, & dans pluſieurs autres maladies.

Il y a encore d'autres arbres & d'autres fruits qui fourniſſent des boiſſons aſſez agréables. Lemery, *Traité des Alimens*.

Les Provinces d'Angleterre les plus renommées pour la bonté du *cidre*, ſont Herefordshire, Worceſtershire & Devonshire. Muſgrave rapporte que les Peuples de cette derniere Province ſont ſujets à la goute; ce qu'il attribue au trop grand uſage de cette liqueur. J'ai quelquefois vu des coliques opiniâtres guéries par l'uſage du *cidre*.

POMAMBRA, *pommes d'ambre*.

On les fait avec des poudres odoriférantes auxquelles on peut joindre des huiles, qu'on reçoit dans de la cire, du ſtorax liquide ou du mucilage de gomme adraganth avec un peu de térébenthine, pour les rendre ténaces, s'il eſt néceſſaire, après les avoir intimement incorporées au moyen d'une quantité convenable d'eau roſe, ou de quelque autre liqueur ſemblable, on en fait des balles de telle grandeur qu'on juge néceſſaire.

Elles tirent leur nom de l'ambre. Ce n'eſt pas que cette ſubſtance doive néceſſairement y entrer, mais parce qu'elles ont une odeur agréable, & qu'à cet égard elles reſſemblent à cette production.

Par exemple, on peut ſe ſervir pour les faire de l'*odoriferum crollianum*, qu'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez *de macis*,
*de girofle*,
*de canelle*, &
*de caſſia lignea*, } *de chaque deux dragmes*;
*de muſc*,
*de civette*, &
*de gomme arabique*, } *de chaque une dragme*;
*de gomme adraganth ſéchée au four*, *deux dragmes*.

On triturera les deux gommes avec le muſc; & après en avoir fait autant des autres drogues on les mêlera avec la civette; on y ajoutera enſuite une quantité ſuffiſante d'eau de fleur d'orange, ou de roſe incarnate préparée avec des ingrédiens odoriférans, & de l'eau-roſe, dans laquelle on aura fait digérer pendant huit jours une petite quantité de *carbo* de Paracelſe, ou de *zibetta Occidentalis*; après quoi on incorporera le tout.

Le *carbo* ou *zibetta Occidentalis*, autant qu'on peut le conjecturer de l'*Archidoxa* de Paracelſe, n'eſt autre choſe que des excrémens humains ou du ſoufre qu'on met en digeſtion pendant quelque tems, juſqu'à ce qu'ils aient acquis une odeur agréable au lieu de celle qu'ils avoient auparavant. Voyez *Hartman*, *in Croll*.

On peut auſſi préparer ce remede en pulvériſant le mucilage de gomme adraganth, diſſous dans de l'eau odoriférante, & mêlant les autres ingrédiens avec lui.

Ce remede étant appliqué au nez, ranime le mouvement du ſang par ſon odeur agréable, & fortifie efficacement le cœur dans l'apoplexie, l'épilepſie, la colique, la ſuffocation de matrice & la peſte.

On peut en mêler quelque peu avec de l'huile exprimée de noix muſcade pour en compoſer un liniment dont on ſe ſert dans les maladies précédentes. Crollius.

Schroder, dans ſa *Pharmacop.* donne trois autres formules du *pomambra* : mais comme elles ſont de peu d'uſage en Medecine, j'aime mieux renvoyer le Lecteur à cet Ouvrage que de les rapporter ici.

POMATUM UNGUENTUM, *Pommade*.

Prenez *d'axonge de porc toute fraîche*, *trois livres*;
*de ſuif de mouton*, *neuf onces*;
*de pommes mondées de leur peau & de leurs pépins*, *& coupées par morceaux*, *une livre neuf onces*;
*d'eau roſe extremement odorante*, *ſix onces*;
*de racine d'iris de Florence*, *pulvériſée groſſierement*, *ſix dragmes*.

Cuiſez toutes ces drogues au bain-marie juſqu'à ce que les pommes ſoient diſſoutes; coulez enſuite la décoction ſans l'exprimer & gardez-la pour l'uſage.

Faites-la chauffer une ſeconde fois & lavez le tout avec de l'eau-roſe.

Preſque tous les Diſpenſaires ſont remplis de formules pour cette *pommade*. La Pharmacopée Royale en donne une dans laquelle ces ingrédiens ſont mêlés avec un grand nombre d'autres; celle de la Collection d'Auſbourg eſt encore plus chargée; mais on y en donne une autre d'Amatus Luſitanus qui contient beaucoup moins de drogues, & c'eſt de-là que le Collége de Londres paroît avoir pris la ſienne, dont il a retranché beaucoup d'ingrédiens ſuperflus. Zwelfer dans ſes *Animadverſions* a montré avec beaucoup de peine la maniere la plus convenable de mêler tant d'ingrédiens différens ;

mais quelque abrégée que paroisse celle que nous venons de donner, les Apothicaires ont trouvé un moyen plus court pour l'avoir, qui est de l'acheter de ceux qui en font leur unique occupation, & qui se contentent de réduire l'axonge de porc toute fraîche avec de l'eau rose en une espece de *coagulum* auquel ils donnent avec quelque huile aromatique l'odeur qui plaît le plus à ceux qui ont accoutumé d'en acheter. Quincy.

POMPHOLYGODES, *écumeux*.

POMPHOLYGERON, πομφολυγηρὸν, est le nom d'une emplâtre dont Paul Eginete donne la description, *Lib. VII. cap.* 17.

POMPHOLYX, πομφόλυξ, est une bulle excitée dans une substance liquide par le vent ou l'air qu'elle contient. Voyez *Bulla*.

POMPHOS, πομφὸς. Galien dans son *Exegesis*, traduit ainsi le mot Πομφοὶ: ἐπαναστάσεις τοῦ δέρματος ἰχθώδεις τε ἅμα, καὶ πλαδαραὶ, καὶ ἐνερυθεῖς, « des éminences écailleuses ou tumeurs qui se forment sur la peau, & qui « sont en même tems rouges & pleines d'eau. » Galien paroît avoir eu en vue dans ce passage celui d'Hippocrate, (*Lib. II.* περὶ γυναικ.) καὶ ἐν τῇσι κνήμῃσι πομφοὶ ἀνίστανται, « & il vient des *pomphi* sur les jambes. » Ce mot se trouve encore *Lib. II. de Morbis*, où on lit καὶ παλαπίμπλαται πομφῶν ὡς ὑπὸ κνίδης, « il étoit rempli de *pomphi*, (tumeurs rouges & aqueuses) comme « si on l'eût frotté avec des orties. »

POMUM. Voyez *Malus*.

Pomum amoris. Voyez *Amoris poma*.

Pomum Adami, est le nom du *Limon, fructu aurantii*.

*Pomum Adami* est encore le nom d'une tubérosité formée sur la partie antérieure du cou par le cartilage thyroïde.

Pomum arenosum, nom du *Guajava*.

Pomum citreum. Voyez *Citreum*.

Pomum hieruchuntanum, nom du *Solanum, spinosum, fructu rotundo*.

Pomum spinosum opuntiatum, nom du *Melocactus, Indiæ Occidentalis*.

Pomum sylvestre. Voyez *Agriomela*.

## PON

PONDO ou PONDUS, *poids*. Voyez *Drachma* & *Libra*.

Comme il est nécessaire de connoître les *poids* qui ont été en usage chez les différens Peuples en différens tems pour pouvoir être au fait de leur pratique médicinale, j'ai donné une Table des principaux *poids* anciens & modernes, aussi-bien que des mesures usitées chez eux. Voyez *Planches III. IV. & V. de ce Volume*.

PONGA, H. M. *Jaca minor sylvestris Malabarica*, D. Commelin. *Tataisba Brasiliensium*, Pison. *Similis*.

C'est un arbre qui croît dans le Malabar. Il est toujours verd & ne porte aucune fleur, ou du moins qui soit apparente: mais son fruit est attaché aux rameaux de la même maniere que celui du *jaca*; ce qui lui en a fait donner le nom par les Portugais. Le calyce est couvert de piquans, il est verd au commencement, ensuite rouge & contient un grand nombre de semences oblongues, arrondies, pointues & rougeâtres.

Le fruit de cet arbre appliqué en forme de cataplasme sur les tumeurs, en hâte beaucoup la suppuration. On prépare avec sa racine & son écorce cuites dans l'eau une liqueur dont on fomente les tumeurs œdémateuses des jambes, qui est une maladie endémique chez les Indiens, que les Portugais appellent *pædo S. Thomæ*, pour en prévenir l'inflammation. Ray, *H. P.*

PONGAM. Voyez *Minari*.

PONGELION *sive perimaram*, H. M. *Arbor in[illegible] siliquosa, floribus racemosis, pentapetalis, siliquis foliaceis, ad singulos flores ternis*.

C'est un grand arbre qui croît dans plusieurs endroits du Malabar. L'huile que l'on prépare avec son écorce pilée & cuite ensuite, attire les humeurs vicieuses du corps lorsqu'on l'en frotte. Le suc qui découle de cet arbre étant bu avec du lait de beure, dissipe les vents. Son fruit broyé avec du *manga* & mêlé avec la décoction de riz, guérit la céphalalgie & l'ophthalmie lorsqu'on en met dans les yeux.

PONNA, H. M. *Prunifera seu nucifera Malabarica foliis nymphææ, fructu rotundo, cortice pulvinato*.

C'est un arbre de trente palmes de haut & de quatre d'épaisseur, qui porte du fruit dans les mois de Mars & de Septembre pendant trente années de suite. Il croît dans les lieux sabloneux du Malabar.

On tire des amandes de son fruit, par expression, une huile pour brûler qui appaise les douleurs des membres lorsqu'on les en frotte. On prépare avec l'écorce de sa racine macérée dans du vinaigre, un extrait qui guérit le mal de tête, étant employé de la même maniere. La larme qui découle de cet arbre, de même que son fruit, causent le vomissement, lâchent le ventre & purgent les humeurs corrompues par haut & par bas avec beaucoup de violence. Ray, *Hist. Plant.*

*Tsjerou ponna*, H. M. est le cornouillier du Malabar, dont les feuilles ressemblent à celles du nénuphar. Il passe pour une petite espece de *ponna*, & son fruit a la figure, la grosseur & la substance de celui du cornouillier. Les Naturels du pays mangent son fruit & tirent de son amande une huile qu'ils emploient dans leurs lampes, mais qui n'est d'aucun usage en Medecine. Ray, *Hist. Plant.*

PONNAGAM, H. M. est un grand arbre des Indes dont le fruit est uni, partagé en trois loges dans chacune desquelles est enfermée une semence. Il est toujours couvert de feuilles, de fruit & de fleurs.

On prépare avec ses feuilles pilées avec du miel un cataplasme excellent pour la morsure des serpens & autres animaux venimeux. Sa racine pilée & appliquée en forme de cataplasme sur les contusions, dissout le sang coagulé & guérit la partie affectée. Ray, *H. P.*

*Pee tsjerou-ponnagam*, H. M. est une espece de *ponnagam* beaucoup plus haute que la premiere, mais qui en differe peu à tous autres égards. Ray, *Hist. Plant.*

PONNAM, nom du *Senna, Orientalis, fruticosa, sophera dicta*.

PONS VAROLII, *pont de Varole*, est le nom d'une espece de voute formée dans le cervelet par deux productions médullaires, ainsi appellée de Varole qui l'a découverte le premier.

PONTAGIA, est un terme dont se sert Paracelse, (*de Tartaro*) pour signifier un mélange de substances salines avec d'autres qui sont ameres ou styptiques.

PONTICUS, épithete dont se sert Paracelse pour exprimer un certain gout salin approchant de celui de l'eau de la mer.

PONTICA VINA, sont des vins acides pleins de lie & de tartre.

PONTICUM MEL, est une espece de miel vénéneux. Voyez *Ægolethron*.

## POP

POPONAX, le même qu'*Opopanax*.

POPLES, le jarret ou jointure du genou.

POPLITEUS,

POPLITEUS MUSCULUS, le *Poplité* ou *Jarretier.*

C'eſt un petit muſcle obliquement pyramidal, ſitué ſous le jarret, d'où il a tiré ſon nom.

Il eſt attaché en haut par un tendon fort court & étroit, au bord externe du condyle externe du fémur, & au ligament poſtérieur, voiſin de l'articulation. De-là il deſcend obliquement ſous le condyle interne du fémur, en s'élargiſſant de plus en plus, par un corps charnu, applati & médiocrement épais, qui s'attache à la face poſtérieure de la tête du tibia, juſqu'à la ligne ou impreſſion oblique de cette face.

Le *poplité* ſert à faire la rotation de la jambe fléchie, mais dans un ſens opposé à celui dans lequel le biceps fait cette eſpece de mouvement. Le biceps tourne dans cette attitude la jambe de devant en-dehors, & le *poplité* la tourne de devant en-dedans. Ainſi la rotation de la jambe fléchie, faite par le *poplité*, répond à la pronation du rayon exécutée par le pronateur rond, de même que la rotation de la jambe fléchie, exécutée par le biceps crural, répond à la ſupination faite par le biceps brachial.

On le compte ordinairement parmi les fléchiſſeurs de la jambe: mais il ne paroît gueres propre à cet uſage, à cauſe de l'obliquité de ſa ſituation, & de ſon attache ſi près du centre du mouvement de l'articulation. Par ſa connexion avec le ligament capſulaire, il peut avoir l'uſage de garantir ce ligament pendant la flexion de la jambe, & l'empêcher de s'engager entre les deux os par ce mouvement. Winslow.

POPULAGO, *Souci des marais.*

Voici ſes caracteres.

Sa racine eſt annuelle, ſes feuilles entieres & arrondies. Sa fleur eſt en roſe, comme celle de la renoncule, & nue. Son fruit eſt composé d'un grand nombre de petites gaines recourbées en-bas, radiées & remplies de pluſieurs ſemences oblongues.

Boerhaave fait mention de deux eſpeces de *populago.*

1. *Populago, flore majore.* Voyez *Calendula paluſtris.*
2. *Populago, flore pleno*, T. 173. *Caltha paluſtris, flore pleno*, C. B. P. 276. *Pſeudo-helleborus ranunculoides, pratenſis, rotundifolius, multiplex*, M. H. 3. 461. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante eſt eſtimée rafraîchiſſante, de même que le nénuphar: mais elle poſſede une qualité cauſtique qui fait que les beſtiaux n'en mangent point, quand même ils ſeroient privés de tout autre pâturage; car ils n'en ont pas plutôt mangé qu'elle leur cauſe une inflammation de goſier & d'eſtomac qui eſt bien-tôt ſuivie de la mort. Il paroît par-là que cette plante eſt extremement acrimonieuſe & de la nature de l'hellébore. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

POPULARIS, *endémique*, ou *épidémique.*

POPULUS, *Peuplier.*

Voici ſes caracteres.

Ses feuilles ſont arondies. La fleur dans le *peuplier* mâle, eſt en chaton, & composée de feuilles pointues. Il ſort du calyce, qui eſt écailleux, un long piſtil, qui pouſſe de tous côtés des fleurons mâles dont l'aſſemblage forme comme une queue de chat. Chacun de ces fleurons eſt composé d'une membrane mince, dont le bord eſt velu, au-deſſous de laquelle il s'en trouve une autre moins fragile, de la partie ſupérieure de laquelle ſortent huit étamines chargées de teſticules rouges & oblongs. Le bord de cette membrane, quand elle eſt mûre, eſt dentelé & orné d'une frange cotoneuſe.



Boerhaave en compte cinq eſpeces, qui ſont,

1. *Populus alba, majoribus foliis*, Tourn. Inſt. 592. Boerh. Ind. A. 2. 211. *Populus alba*, Offic. Ger. 1301. Emac. 1486. Park. Theat. 1410. Raii Hiſt. 2. 1418. Synop. 3. 446. *Populus alba*, λεύκη. J. B. 1. 155. *Populus alba (quæ λεύκη ab albedine dicitur) majoribus foliis.* C. B. P. 429. *Peuplier blanc.*

Il croît dans les lieux aqueux On emploie ſon écorce extérieurement & intérieurement pour la ſciatique, la ſtrangurie & les brûlures.

2. *Populus alba, minoribus foliis*, C. B. P. 429.
3. *Populus nigra*, Offic. Ger. 1301. Emac. 1486. C. B. P. 429. Park. Theat. 1410. Raii Hiſt. 2. 1419. Synop. 3. 446. Tourn. Inſt. 592. Boerh. Ind. A. 2. 211. *Populus nigra, ſive* Αἴγειρος, J. B. 1. 155. *Peuplier noir.*

Cet arbre n'eſt pas ordinairement fort grand, ſon écorce eſt blanchâtre, ſes feuilles ſont liſſes, d'un verd luiſant, attachées par de longues queues, larges & rondes à leur baſe & terminées en pointe. Ses tiges & ſes feuilles ſont ſouvent chargées de gros tubercules qu'y forment des petits inſectes. Les chatons ſont longs & pendans, & paroiſſent au commencement du Printems. Il croît dans les lieux humides & ſur le bord des rivieres. Ses feuilles & ſes boutons ſont d'uſage.

On ne les emploie que dans l'onguent populeum: mais comme le *peuplier* noir eſt fort chaud, cet onguent ne peut recevoir ſa qualité rafraîchiſſante que des autres drogues qui y entrent. Schroder dit que les Allemandes ſe ſervent de ſes jets pour faire croître leurs cheveux. Miller, *Bot. Off.*

On emploie les boutons de cet arbre dans l'onguent *populeon*: Tragus ajoute à cet onguent la racine de bryoine & les ſommités de ronce. Il eſt fort adouciſſant: on s'en ſert avec ſuccès dans l'inflammation des hémorrhoïdes: mais il faut y ajouter l'opium en bonne doſe. La teinture des boutons du *peuplier* noir, tirée avec l'eſprit de vin, eſt excellente pour les cours de ventre invétérés, & pour les ulceres intérieurs. La doſe eſt d'un demi-gros, ou d'un gros pris ſoir & matin dans une cuillerée de bouillon aſſez chaud. Tournefort, *Hiſt. des Plantes.*

Ses germes ou bourgeons ſont d'uſage en Medecine. Les Auteurs ne s'accordent point ſur leur nature, que les uns veulent être chaude, & d'autres froide: mais il y a apparence qu'ils ſont médiocrement chauds. Dale.

*Populeon*, ou *Populeum unguentum*, Onguent Populeum.

Prenez *boutons de peuplier noir récens, une livre & demie;*
*feuilles de violettes, &*
*d'ombilics de Venus,* } *de chaque trois onces;*
*axonge de porc nouvelle, nettoyée de ſes membranes, & lavée, quatre livres;*

Pilez ces drogues dans un mortier, & laiſſez-les en macération.

Ajoutez-y,

*ſommités de ronces,*
*feuilles de pavot noir,*
*de mandragore,*
*de juſquiame,*
*de morelle,*
*de laitue,*
*de joubarde, &*
*de grande bardane,* } *de chacun trois onces;*

Pilez-les, & mêlez-les enſemble de nouveau, & après les avoir laiſſé repoſer dix jours, verſez deſſus,

*une livre d'eau roſe.*

Faites-les cuire à petit feu en les remuant continuellement avec une ſpatule, juſqu'à conſomption de l'humidité aqueuſe.

Coulez & exprimez la décoction, & gardez l'onguent pour l'uſage.

On attribue cet onguent à Nicolas. La Pharmacopée Royale en donne une recette de même que celle d'Auſbourg: mais cette derniere approche beaucoup plus de la nôtre. Le nouveau Diſpenſaire de Londres a corrigé une faute qui s'étoit gliſſée dans les premieres éditions, en déſignant l'eſpece de joubarde dont on doit ſe ſervir, qui eſt la grande; parce que la petite communément appellée herbe aux perles, qu'on auroit pû lui ſubſtituer, poſſede une qualité opposée à l'intention de ce remede. QUINCY.

4. *Populus tremula*, Offic. C. B. P. 429. Tourn. Inſt. 592. Boerh. Ind. A. 2. 411. *Populus Libyca*, Ger. 1302. Emac. 1487. Park. Theat. 1411. Raii Hiſt. 2. 1419. Synop. 3. 446. *Populus Libyca Plinii*, κερκὶς *Theophraſti*, J. B. 1. 163. *tremble.*

Cet arbre croît dans les bois & les lieux humides, & ſes feuilles paſſent pour avoir les mêmes vertus que celles du *peuplier noir.*

5. *Populo ſimilis arbor, reſinoſa altera*, C. B. P. 430. *Jacamahaca.* Ibid. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

L'écorce du *peuplier* eſt déterſive; & les femmes ſe ſervent de ſes boutons pour faire croître leurs cheveux, ils poſſedent auſſi une qualité anodyne, étant appliquez extérieurement, ce qui fait que l'on en met dans l'onguent populeum, qui en tire ſon nom. Cet onguent eſt extremement utile pour les hémorrhoïdes, ſurtout lorſqu'on y met une bonne doſe d'opium. La teinture des boutons eſt excellente pour les diarrhées invétérées & pour les ulceres internes. Quelques perſonnes font avec ſes feuilles pilées un cataplaſme admirable pour la goute. La liqueur que l'on trouve dans les cavités du *peuplier*, paſſe pour faire tomber les verrues, & pour guérir la gratelle. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

P O R

PORCELLIONES, le même que *Millepedes.*

PORCELLUS INDICUS, *Cochon d'Inde.*

Eſt un animal à quatre piés, gros comme un lapin médiocre, & que quelques-uns mettent entre les eſpeces de lapins. Son muſeau eſt pointu, ſes dents ſont ſemblables à celles des rats, ſes oreilles ſont petites & arondies, ſon corps eſt aſſez gros, couvert de ſoies de cochon, plutôt que de poils ordinaires; ſes jambes ſont plus courtes que celles du lapin; ſes piés de devant ont chacun ſix doigts, & ceux de derriere cinq, il n'a point de queue, ſon cri eſt un grognement approchant de celui du cochon ordinaire, mais bien moins fort. Il mange de toutes ſortes d'herbes, des fruits, de l'avoine, du ſon; il boit peu, & il ſe paſſe d'eau pendant pluſieurs jours. Pour la copulation de ſon eſpece, un mâle ſuffit à huit ou neuf femelles, & elles font leurs petits comme les lapines. On trouve ordinairement cet animal aux Indes dans la Nouvelle Eſpagne, ſur les montagnes & en d'autres lieux: mais on en éleve, & on en nourrit dans toutes les villes de l'Europe. Sa chair eſt coriace, ſans goût & difficile à digérer.

Quelques-uns en eſtiment le bouillon propre pour la dyſſenterie, & pour exciter l'urine. LEMERY, *des Drogues.*

PORCUS MARINUS, *Marſoin*, ou *Cochon de mer*; eſt un eſpece de Dauphin, ou un gros poiſſon oblong dont le nez reſſemble à celui du cochon terreſtre, & il fouit de même dans la terre; il monte ſouvent dans les rivieres avec les marées, & on en voit communément dans la riviere de Seine à Rouen. Sa couleur eſt jaunâtre, il eſt fort gras, on mange ſa chair: mais elle n'eſt pas fort délicieuſe, & elle eſt un peu indigeſte. On fait fondre ſa graiſſe, & on l'aromatiſe avec quelque plante odorante: c'eſt ce qu'on appelle huile de *Marſouin.* Elle eſt émolliente, réſolutive, anodyne, propre pour les tumeurs froides. LEMERY, *des Drogues.*

PORCUS, Offic. *Porcus domeſticus*, *ſive ſus*, Raii Synop. A. 92. *ſus*, Aldrov. de Quad. Biſul. 937. Geſn. de Quad. 872. Jonſ. de Quad. 70. Charlt. Exer. 13. Schw. de Quad. 123. *Mas aper*, ſanglier, *fœmina ſus*, la truie, *fœtus porcellus*, cochon de lait, *Cochon.*

Les parties de cet animal que l'on emploie en Medecine ſont ſa graiſſe, ſes excrémens, ſes poumons, l'aſtragal, & la veſſie. Comme ſa graiſſe n'eſt pas fort chaude, on en met dans les onguens rafraîchiſſans, & l'on s'en ſert pour appaiſer les douleurs invétérées des reins & des articulations. Dioſcoride nous apprend que le fiel du *cochon* eſt bon pour les ulceres des oreilles & des autres parties, & pour empêcher le poil de croître. Ses excrémens poſſedent une qualité émolliente & réſolutive qui les rend propres pour la gale & les éruptions exanthémateuſes, les cors & autres ſortes de tubercules. Ils guériſſent auſſi les morſures des bêtes venimeuſes, & arrêtent le ſaignement de nez. Ses poumons ſont excellens pour guérir les écorchures des piés cauſées par des ſouliers trop étroits. On recommande l'aſtragal pour les fractures des os, & pour les douleurs du cou & de la tête. Sa veſſie eſt bonne pour ceux qui ont un écoulement involontaire d'urine. SCHRODER.

Elle produit le même effet étant appliquée ſur le pubis. Elle paſſe pour exciter l'urine. PLINE, DALE.

Il y a deux eſpeces de *cochons*, ſavoir le ſauvage & le domeſtique. On doit choiſir la chair & les autres parties d'un *cochon*, qui ne ſoit ni trop vieux, ni trop jeune, qui ſoit gras, tendre, & qui ait été nourri de bons alimens, comme de glands de chêne, de hêtre, de feves, de raves, &c.

Le *cochon* en toutes ſes parties nourrit beaucoup, fournit un aliment qui ne ſe diſſipe pas aisément, & lâche un peu le ventre. Il ſe digere difficilement, il produit beaucoup d'humeurs lentes, viſqueuſes & groſſieres & paſſe pour être contraire aux gouteux. Il contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme.

Il convient principalement dans les tems froids, aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui ont un bon eſtomac, & qui font un grand exercice du corps: mais les vieillards & les perſonnes foibles, délicates & oiſives, ne s'en accommodent point.

Quand le *cochon* a environ un an, on le châtre, & enſuite il eſt appellé en latin *Maialis.* Sa chair devient plus graſſe, plus ſucculente & d'un meilleur goût, que s'il n'avoit point été châtré.

La femelle du *cochon* appellée en François truie, & en Latin, *Porca*, ou *ſcropha*, n'eſt pas d'un ſi grand uſage parmi les alimens que le *cochon*, parce que ſa chair n'a pas un gout ſi agréable.

Pour le *cochon* de lait nommé en Latin *Porcellus*, pluſieurs perſonnes s'en font un véritable ragoût, étant bien rôti: cependant le *cochon* qui n'eſt ni trop jeune, ni trop vieux, eſt le plus convenable pour la ſanté. La raiſon en eſt que cet animal étant d'un tempérament fort humide, cette humidité ſuperflue eſt beaucoup plus abondante lorſqu'il eſt jeune, que quand il eſt dans un état moyen, où la fermentation du ſang, qui eſt pour lors dans toute ſa vigueur, diſſipe & chaſſe inſenſiblement au dehors les humeurs lentes & viſqueuſes. On ne doit point non plus choiſir le *cochon* trop vieux, parce qu'alors ſes parties ſolides, ſont dures

& coriaces, difficiles à digérer, & peu propres à produire des bons effets.

Le porc eſt ſujet à la ladrerie, à l'angine & aux écrouelles, parce qu'il abonde en humeurs groſſieres & peu en mouvement, leſquelles ſont très-capables de cauſer ces maladies & pluſieurs autres de même nature.

La chair & les autres parties du porc nourriſſent beaucoup, & fourniſſent un aliment qui ne ſe diſſipe pas aiſément, parce qu'elles contiennent des principes huileux, balſamiques & viſqueux, qui s'attachent facilement aux fibres des parties, & qui s'y collent de maniere qu'ils ne s'en ſéparent qu'avec peine. Le *cochon* lâche auſſi le ventre, parce que les principes huileux & phlegmatiques dont il abonde, relâchent les fibres de l'eſtomac & des inteſtins, & délayent les humeurs groſſieres contenues dans ces parties.

Galien prétend que la chair de *cochon* n'eſt pas ſeulement d'un meilleur gout que celle des autres animaux, mais encore qu'elle eſt plus ſalutaire. Il dit auſſi qu'elle a beaucoup de reſſemblance avec la chair humaine, ce qu'il prouve, *Lib. III.* des Facultés des Alimens, *cap.* 2. en rapportant une hiſtoire de quelques perſonnes à qui l'on fit manger un jour de la chair humaine au lieu de celle de *cochon*, ſans qu'elles puſſent par le gout ou par l'odorat s'appercevoir de la tromperie qu'on leur faiſoit. Enfin, il aſſure que la chair de *cochon*, pourvu qu'elle ait été bien digérée dans l'eſtomac, nourrit plus qu'aucun autre aliment: & il dit à ce ſujet qu'on avoit remarqué que les Athletes, les jeunes gens qui s'exerçoient à la lutte, & ceux qui étoient ſujets à des travaux rudes & pénibles, n'étoient jamais plus forts & plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de *cochon*; & que pour peu que ces gens accoutumés à ſe ſubſtanter de cette chair fuſſent ſeulement un jour à ſe nourrir de la chair d'un autre animal, en continuant toujours le même exercice, ils ſe ſentoient le lendemain plus foibles, & moins propres à recommencer leurs travaux; qu'enfin quand ils perſiſtoient pluſieurs jours à ſe paſſer de chair de *cochon*, leurs forces diminuoient ſenſiblement & ils devenoient maigres.

On conviendra volontiers avec Galien que la chair de porc peut être fort nourriſſante & fort ſalutaire aux perſonnes faites à la fatigue & au travail, parce qu'il leur faut un aliment durable & qui ne ſe diſſipe pas aiſément: mais on eſt bien éloigné de croire que la chair de *cochon* ſoit en général ſalutaire, au contraire on eſt perſuadé qu'on n'en doit uſer que très-ſobrement. En effet, la maniere de vivre de cet animal, qui eſt toujours lâche, pareſſeux & dans une eſpece de repos; de plus les ordures & les ſaletés qu'il mange continuellement, dénotent aſſez que ſa chair doit être chargée de ſucs viſqueux & groſſiers, & capable de produire des humeurs de même nature, de cauſer des indigeſtions & pluſieurs autres incommodités.

Les Arabes, les Juifs, les Maures, les Tartares & les Turcs ne mangent jamais de porc.

Si l'on refléchit ſur toutes les maladies auxquelles le *cochon* ne peut manquer d'être ſujet à cauſe de la vie qu'il mene & des ſucs groſſiers & nuiſibles dont il abonde, on ne pourra s'empêcher d'admirer la prudence du Légiſlateur des Juifs qui en a défendu l'uſage, & la ſageſſe des Orientaux, qui ſe ſont fait une loi de s'en priver. Il y a toute apparence que le ſcorbut auquel tous les peuples du Nord ſont ſi ſujets, ne vient que du fréquent uſage qu'ils font de la chair de cet animal, de celle ſurtout qui eſt ſalée & fumée.

*Aper*, Offic. Schrod. 5. 268. Schw. de Quad. 54. Aldrov. de Quad. Biſul. 1013 Geſn. de Quad. 918. Jonſ. de Quad. 74. Charlt. Exer. 13. Raii Synop. A. 96. *Cochon ſauvage* ou *Sanglier*.

On emploie en Medecine la graiſſe, les dents, la verge, le fiel, les excrémens & l'urine de cet animal. Sa graiſſe poſſede les mêmes qualités que celle du *cochon* domeſtique, mais dans un plus grand degré. On ſe ſert de ſes dents comme d'un ſpécifique contre la pleuréſie & l'eſquinancie. Sa verge & ſes teſticules paſſent pour remédier à l'impuiſſance & à la ſtérilité. Son fiel réſout les écrouelles. Ses excrémens étant ſéchés & appliqués extérieurement arrêtent le vomiſſement de ſang & les hémorrhagies. Son urine eſt bonne pour réſoudre & chaſſer le calcul de la veſſie. SCHRODER, DALE.

Le ſanglier doit être choiſi jeune, gras & d'une chair tendre & ferme. Celui qui a été pris à la chaſſe & qui a été fortement agité, n'en vaut que mieux pour le gout & pour la ſanté. Il nourrit beaucoup, & fournit un aliment qui ne ſe diſſipe pas aiſément; ſa chair ſe digere plus facilement que celle du *cochon* ordinaire.

Elle produit des humeurs groſſieres, & elle ne convient point aux perſonnes oiſives & délicates.

Toutes les parties du *cochon ſauvage* contiennent beaucoup d'huile, plus de ſel volatil que le *cochon* ordinaire & moins de phlegme. Le ſanglier convient principalement en hiver aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, à ceux qui ont un bon eſtomac & aux perſonnes qui fatiguent beaucoup.

Le ſanglier eſt appellé *porc ſauvage*, parce qu'il a la figure & la groſſeur d'un *cochon* domeſtique & qu'il habite les bois. Il eſt plus féroce, plus agile, & il a le poil plus hériſſé & plus rude que le *cochon*. Il eſt ordinairement d'une couleur noirâtre & d'un rouge obſcur. Cependant Pauſanias dit qu'il en a vu de blancs. Pline & quelques autres Auteurs aſſurent qu'il n'y a point de ſanglier en Candie, en Afrique, ni dans les Indes, & Théophraſte rapporte, qu'il y en a un grand nombre en Egypte. Galien remarque qu'en Macedoine ils n'ont point de voix. Les Eſpagnols en ont rencontré en quelque partie du Nouveau Monde, qui étoient beaucoup plus petits, qui avoient la queue plus courte, & les piés autrement faits que ceux des ſangliers de nos pays. Leur chair étoit auſſi plus délicate & plus aiſée à digérer. Enfin, on en voit en quelques lieux qui portent des cornes ſur leur têtes.

Le ſanglier mâle eſt appellé en latin *verres ſylvaticus*, & ſa femelle *ſus fera ſive ſcropha ſylveſtris*. Pline rapporte que Servilius Rufus fut le premier qui mit en uſage chez les Romains la chair du ſanglier.

La chair de toute ſorte de ſanglier n'eſt pas également bonne. En effet, ceux qui ſont enfermés dans les Parcs ne ſont pas ſi bons que ceux qui ont la liberté de courir partout, & qui vivent de racines, de truffes, de froment & de tous les fruits qu'ils rencontrent ſur la terre.

Le ſanglier eſt d'un tempérament beaucoup moins humide que le *cochon* ordinaire, par rapport à l'exercice & aux alimens dont il uſe. C'eſt ce qui fait que ſa chair eſt auſſi moins viſqueuſe, plus agréable & plus aiſée à digérer. Elle nourrit beaucoup, parce qu'elle abonde en ſucs huileux & balſamiques, mais elle ne convient gueres qu'aux perſonnes robuſtes & qui fatiguent beaucoup, parce qu'étant aſſez unie & reſſerrée en ſes parties, elle a beſoin d'un eſtomac qui ſoit aſſez fort pour la pouvoir bien digérer. D'ailleurs, comme les perſonnes accoutumées à un grand exercice de corps, perdent beaucoup de leur propre ſubſtance, il leur faut un aliment groſſier, qui demeure long-tems attaché aux parties & qui ſe diſſipe difficilement. LEMERY, *Traité des Alimens.*

PORCUS, ſignifie quelquefois les parties naturelles des femmes.

PORFILIGON, ce ſont les écailles qui tombent du fer quand on le forge. RULAND.

PORFIRETICUM, *Mortier d'airain*, ou *Rape.* RULAND.

POROCELE, πωροκήλη, hernie calleuſe, de πῶρος, calus, & κήλη, deſcente ou tumeur.

POROMPHALON, πωρόμφαλον, de πῶρος, calus, & ὀμφαλός, nombril. C'eſt dans les définitions attribuées à Galien, un calus qui ſe forme au nombril.

POROPOEIA, πορoποιΐα, de πόρ☉, pore ou paſſage, & ποιέω, faire; l'action d'ouvrir ou dilater les pores du corps.

POROS, πόρος, *pore* ou *paſſage*. Voyez *Cutis* & *Perſpiratio*.

POROS, πῶρ☉, *calus*. Voyez *Porus*.

POROSIS, formation d'un calus.

POROTICA, remedes qui engendrent des calus.

PORPHYRA. Voyez *Purpura*.

PORPHYRIO, *porphyrion*, oiſeau aquatique grand comme un coq, de couleur bleue ou diverſifiée. Son bec eſt gros, pointu, purpurin; il porte une crête ſur ſa tête, ſes jambes ſont longues, ſes piés ſont fendus, ayant cinq doigts à chacun, ſa queue eſt forte; il mange les poiſſons qu'il peut attraper. Sa graiſſe eſt émolliente, réſolutive, anodyne. LEMERY, *des Drogues*.

PORPHYRITES, Offic. Worm. 44. Charlt. Foſſ. 20. Boet. 505. *Porphyre* ou *Marbre rouge*.

C'eſt une eſpece de marbre extremement dur & de couleur rouge, qu'on nous apporte des confins de l'Egypte, de la mer rouge & de l'Ethiopie. Il paſſe pour poſſéder une qualité lithontriptique & pour avoir les mêmes vertus que l'*Ophites*. Le porphyre ſert dans la Medecine à léviger les ſubſtances dures & à les réduire en une poudre impalpable. DALE.

PORRACEUS, *poracé*, de couleur de poireau.

PORRIFICI, en termes de Chirurgie eſt le même que *Ficus*.

PORRIGO, maladie de la peau dans laquelle elle ſe couvre d'écailles; la même que *Furfur*. Voyez *Lepra*.

PORRUM, *poireau*.

Voici ſes caracteres.

Ses bulbes ou racines ſont oblongues, étroites, preſque cylindriques & revétues de pluſieurs tuniques, qui deviennent en ſe développant des feuilles unies & quelquefois carinées. Sa fleur eſt à ſix pétales, faite en forme de cloche, & ornée d'étamines larges & plates, terminées par trois filets dont celui du milieu porte un ſommet; ces fleurs ſont preſque diſpoſées en boſſettes. L'ovaire ſe change en un fruit arrondi divisé en trois loges remplies de ſemences preſque rondes.

Boerhaave compte quatre eſpeces de *poireaux*.

1. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P. 72. Tourn. Inſt. 382. Boerh. Ind. A. 2. 143. *Porrum*, Offic. Park. Parad. 512. Ger. 138. Raii Hiſt. 2. 1136. J. B. 2. 551. *Poireau*.

Tout le monde ſait que les racines du *poireau* ſont longues, blanches, rondes & pouſſent de leur baſe pluſieurs fibres blanches. Ses feuilles ſont longues & larges & environnent la tige qui a deux ou trois piés de haut, qui eſt liſſe, ronde & porte à ſon extrémité une tête ſphérique, compoſée d'un grand nombre de petites fleurs verdâtres purpurines, compoſées de ſix pétales. On ſeme les *poireaux* dans les jardins, & ils fleuriſſent aux mois de Juin & de Juillet. Leur odeur eſt forte & approchante de celle de l'oignon.

Les *poireaux* ſont d'un plus grand uſage dans les cuiſines que dans la Medecine; ils échauffent & atténuent, & ſont propres pour évacuer le phlegme des poumons, pour rendre la reſpiration libre, & pour lever les obſtructions de l'eſtomac. On les eſtime bons contre la morſure des bêtes vénimeuſes. On ſe ſert de leur ſuc pour diſſoudre les gommes dans la compoſition des pilules fétides. MILLER, *Bot. Off*.

2. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P. 72. M. H. 2. 390. *Capite, ſphærico, minori, floſculis, & pedunculis florum, carneis*.

3. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P. 72. M. H. 2. 390. *Capite, ſphærico, maximo, floſculis candidis, pedunculis florum penitùs viridibus*.

4. *Porrum, commune, capitatum*, C. B. P, 72. *Capite, ſphærico, minori, floſculis albis, in pedunculis penitùs viridibus*, BOERH. Ind. alt. Plant. Vol. II.

Cette plante contient un ſel fétide, volatil & huileux: de-là vient que lorſqu'on la pile elle fait couler les larmes des yeux & du nez. Cette qualité la rend propre dans les cas où il eſt beſoin de chaleur, lorſque l'excès n'en eſt point à craindre: mais elle eſt nuiſible à ceux qui ont trop de ſang, ou qui l'ont trop raréfié, comme dans le piſſement & le crachement de ſang, ou le flux des veines hémorrhoïdales. Elle excite les regles & l'urine, & guérit la morſure des ſerpens & les brûlures. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

Dale ajoute aux eſpeces précédentes celle qui ſuit:

*Porrum vitigeneum*, Offic. Ger. Emac. 176. *Porrum tonſile*, Ger. 139. *Allium ſylveſtre Amphicarpon, foliis Porraceis, floribus & nucleis purpureis*. *Porreau de vigne*.

M. Lawſon a obſervé que cette eſpece croît ſur les Montagnes de Weſtmorland & qu'elle fleurit au mois de Juin. Ses feuilles ſont d'uſage.

Dale prend cette plante pour l'*ampelopraſum* de Dioſcoride, dont on peut voir les vertus au mot *Allium*, d'après Dioſcoride, *Lib. I. cap.* 180.

PORRUM, ou PORRUS, dans Fallope, eſt une eſpece de verrue inégale, qui reſſemble à la racine d'un *poireau* par la grande quantité de filets dont ſa ſurface eſt couverte.

PORTA. Voyez *Hepar*. On appelle quelquefois ainſi les parties naturelles des femmes.

PORTATILE; on trouve dans les *Collectanea Chymica Leydenſia*, une préparation de tartre intitulée *Acetum in Sacco Portatile*.

Prenez *de tartre blanc, demi-livre;*

Lavez-le, faites-le ſécher, & après l'avoir réduit en poudre, faites-le infuſer dans du vinaigre blanc très-fort; faites ſécher cette poudre de nouveau, & mettez-la une ſeconde fois en infuſion; réitérez la même opération dix fois de ſuite, & vous aurez une poudre extremement acide, qui étant diſſoute dans l'eau lui communique la même qualité.

C'eſt ce qu'on appelle *acetum portabile*, ou *portatile*, *vinaigre portatif*, *Collect. Chym. Leyden*.

PORTORARIUM, le *Duodenum*, ou le *Pylore*.

PORTULACA, *Pourpier*.

Voici ſes caracteres:

Les feuilles ſont médiocrement charnues & ſucculentes; le calyce eſt d'une ſeule piece, découpé en deux ſegmens & embraſſe étroitement l'ovaire; la fleur eſt en roſe & composée de cinq pétales. L'ovaire, qui eſt au fond du calyce ſe change en un vaiſſeau de figure ovale, composé de deux coques posées l'une ſur l'autre; dont l'extérieure, quand elle a atteint ſa maturité, s'ouvre horiſontalement par le milieu, ou forme une ouverture horiſontale ſur celle de deſſous, qui s'ouvre à ſon tour de la même maniere & laiſſe voir une infinité de ſemences menues.

Boerhaave compte six especes de *portulaca;* savoir.

1. *Portulaca, latifolia, sativa*, C. B. P. 288. Raii Hist. 2. 1039. Boerh. Ind. A. 220. *Portulaca*, Offic. Park. Parad. 499. *Portulaca domestica*, Ger. 418. Emac. 521. *Pourpier.*

C'est une plante fort connue qui pousse des tiges rondes, lisses, rougeâtres, succulentes & fragiles, avec des feuilles grasses, charnues, rondes, beaucoup plus larges à leurs extrémités que la tige. Les fleurs naissent aux sommets des tiges parmi les feuilles, elles sont petites, composées de cinq pétales, de couleur jaune, & il leur succede des petits fruits arondis qui contiennent une semence menue, noire & striée. On la seme dans les jardins; ses feuilles & ses semences sont d'usage. Celles-ci sont une des quatre petites semences froides.

On mange les feuilles de cette plante en salade; elles sont rafraîchissantes, bonnes pour le scorbut, pour la strangurie, pour l'ardeur d'urine, pour la gonorrhée & pour tempérer la chaleur de la bile. Sa semence est rafraîchissante & astringente & propre pour tuer les vers. Miller, *Bot. Off.*

2. *Portulaca, sativa, latifolia, foliis flavis*, M. H. 2. 570.
3. *Portulaca, angustifolia, sive sylvestris*, C. B. P. 288. Tourn. Ind. 236. Boerh. Ind. A. 220. *Portulaca sylvestris*, Offic. Ger. 418. Emac. 521. Park. Theat. 722. Raii Hist. 2. 1039. *Portulaca sylvestris minor sive spontanea*, J. B. 3. 678. *Pourpier sauvage.*

Cette plante croît dans les jacheres & le long des sentiers. Elle est d'usage en Medecine & possede les mêmes vertus que le *pourpier* cultivé.

4. *Portulaca, Curassavica, lanuginosa, procumbens*, Par. Bat. 215.
5. *Portulaca, africana, sempervirens, flore rubicundo*, H. A. 2. 177.
6. *Portulaca, Curassavica, folio capparidis*, Par. Bat. 213. Boerh. Ind. alt. Plant.

Cette plante est aussi bonne en qualité de remede que d'aliment; ses différentes parties sont extremement succulentes, son suc est astringent, apéritif, & rafraîchissant dans les maladies inflammatoires, on s'en lave les gencives quand elles sont affectées de la gangrene. La décoction des feuilles fournit un excellent gargarisme pour l'esquinancie, elle n'est pas moins bonne pour la phrénésie, la pleurésie, la péripneumonie, le scorbut & les inflammations des visceres & des intestins; elle tempere la bile & elle fortifie, surtout quand on fait cuire la plante avec du petit lait. Le suc est quelquefois un peu acide, nitreux & très-gluant: aussi a-t'il les mêmes vertus que le *sempervivum*, ou *nummularia*, qui le rend propre pour corriger le mouvement excessif ou la volatilité des esprits, la putréfaction, & la rigidité des fibres; ce qui le rend utile dans les maladies aiguës. Etant mangée en salade en Eté, elle évacue la bile & prévient les maladies qu'on pourroit avoir lieu de craindre de l'excès de cette humeur; elle tue les vers, & elle est propre dans les fievres malignes putrides, pour l'ardeur d'urine & les douleurs néphrétiques. Ses feuilles étant appliquées sur la tête, en appaisent les douleurs; son eau distilée est fort bonne pour l'écoulement immodéré des regles, & pour les hémorrhagies; son suc est d'une efficacité surprenante dans la consomption. Toute la plante est extremement succulente; de maniere qu'on peut en tirer presque tout le suc en pressant & froissant ses feuilles entre les doigts; & si l'on pile une livre de feuilles & qu'on en exprime le suc, à peine reste-t-il une dragme de substance solide. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

*Portulaca maritima*, Offic. *Portulaca marina nostras;* Park. 724. *Halimus sive Portulaca marina*, C. B. 120. Raii Hist. 1. 195. *Halimus vulgaris sive Portulaca marina*, Ger. Emac. 523. *Atriplex maritima augustissimo folio*, Tourn. Inst. 505.

On la trouve communément dans les salines, & elle fleurit aux mois de Juillet & d'Août. Les Anglois & les Hollandois confisent ses feuilles & ses jets de la même maniere que la crete marine, & les mettent dans les ragouts pour exciter l'appétit. Ray, *Cat. Angl.*

Cette plante est fort chaude. Magnol *Bot. Monsp.*

M. Stubbs l'estime un excellent cosmétique. Dale.

PORUS Voyez *Poros.*

PORI BILIARII, conduits ou pores Biliaires. Voyez *Hepar.*

PORUS; Pline, dans le dix-septieme chapitre de son trente-sixieme Livre, après avoir parlé des pierres sarcophages qui consument en peu de tems les cadavres qu'on enferme dedans, fait mention de quelques autres pierres dont la vertu est tout-à-fait contraire, & qui ont la propriété de les conserver. Telle est, selon lui, la *Chernite*, qui ressemble beaucoup à l'ivoire, & dans laquelle on prétend que Darius fut enseveli, & le *Porus* qu'il dit être aussi blanche & aussi dure que la pierre de *Paros*, mais moins pesante. Pline est si succint dans sa description, qu'on ne peut savoir s'il parle des pierres que nous appellons *pori.* Ce nom leur a été donné à cause de la multitude de leur pores; elles ressemblent au corail par leur substance, & elles n'en different que par leur porosité. Quelques-unes ressemblent beaucoup plus au corail; d'autres sont tout-à-fait différentes. Celles dont la substance est la plus blanche & la plus compacte approchent beaucoup du corail, & sont branchues de même: mais il faut observer qu'elles sont ordinairement toutes blanches. Celles qui sont ridées sont parsemées de stries qui accompagnent leurs troncs, & même leurs branches d'un bout à l'autre; elles contiennent aussi en-dedans des canaux qui s'étendent suivant la direction des branches, & qui sont séparés par une espece de fil, & celles qui sont ponctuées à leur superficie, ont ces canaux interrompus par des rayons qui partent d'un centre qui se trouve dans le filet interposé & qui aboutissent à la circonférence. Ray, d'après *J. Bauhin.*

## POS

POSCA, *Oxycrat*, c'est-à-dire vinaigre mêlé avec de l'eau.

POSSETUM, *Posset*; les Auteurs étrangers en parlent comme d'un aliment, ou plutôt d'un remede particulier aux Anglois. Le serum du *posset* paroît être une liqueur excellente, soit qu'on le considere comme un remede ou comme un aliment, à en juger par ce qu'on a dit du petit lait au mot *Lac.*

POSTBRACHIALE. Voyez *Metacarpus.*

POSTHE, πόσθη, *Prépuce.*

POSTHIA, πόσθια; Maladie des paupieres, la même que le *crithe* ou *hordeolum*, l'orgéolet.

POSTPOSITIO, lorsque le paroxysme d'une fievre intermittente revient plus tard qu'on ne l'attendoit, cela s'appelle la *postposition du paroxysme;* & lorsqu'il vient plutôt, l'*anticipation.* La premiere est estimée un bon signe, mais il en est tout autrement de la derniere.

## POT

POTABILE AURUM. Voyez *Aurum.*

POTABILIS MARS, *Mars potable.* On trouve dans les *Collectanea Chymica Leydensia* trois préparations du *Mars* sous ce titre, d'après de Maets.

Voici la premiere.

Prenez *de la limaille de fer bien triturée*, & *de tartre blanc & crud tiré du vin du Rhin*, } *de chaque autant qu'il vous plaira*;
*d'eau de pluie filtrée, autant qu'il en faut pour former des petites boules, que vous ferez sécher au soleil & cuire ensuite au four en même-tems que le pain.*

Pulvérisez-les de nouveau, formez-en des balles comme ci-devant, & remettez-les au four. On doit réitérer cette opération jusqu'à ce que le fer puisse se dissoudre dans telle liqueur qu'on voudra. On donnera ce remede dans une cuillerée d'eau de pluie, à la dose de six grains jusqu'à un scrupule.

Ou bien,

Prenez *de la limaille de fer bien triturée, une partie*;
*de fleurs de soufre, deux parties.*

Triturez-les ensemble & ajoutez-y une quantité suffisante d'eau de pluie pour les réduire en forme de bouillie.

Mettez les en digestion à une chaleur modérée pendant douze heures.

Versez dessus autant d'eau de pluie qu'il en faut pour qu'elle surnage de trois ou quatre pouces, & faites-les bouillir ensemble jusqu'à ce qu'elles donnent une teinture jaune.

Versez & filtrez cette teinture & faites la évaporer jusqu'à diminution des trois quarts; elle prendra par ce moyen en peu de jours une couleur extremement rouge.

Voici la maniere la plus simple de donner le *Mars* pour lever les obstructions, & surtout pour exciter les regles & détruire les levains peccans, acides & austeres.

Prenez *de la limaille de fer bien lavée, triturée avec de l'alcohol & passée à travers un tamis bien fin, une partie*;
*de sucre rafiné, la moitié de cette quantité*;
*de macis, une quatrieme partie.*

Mêlez ces drogues ensemble.

On prend de cette poudre autant qu'il en peut rester sur la pointe d'un couteau.

POTAMOGEITON.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & annuelle. Ses feuilles sont alternes & sortent de la racine du pédicule des fleurs. Le calyce est à quatre feuilles de même que ses fleurs: mais celles-ci sont disposées en épi. Ses semences sont anguleuses, nues, au nombre de quatre, & succedent chacune à leur fleuron. Cette plante croît dans les lieux aqueux & même dans l'eau.

Boerhaave en compte onze especes.

1. *Potamogeiton, rotundifolium*, C. B. Pin. 193. Raii Hist. 1. 188. Synop. 60. Tourn. Inst. 233. Boerh. Ind. A. 196. *Potamogeiton*, Offic. *Potamogeiton rotundiore folio*, J. B. 3. 776. *Potamogeiton latifolium*, Ger. 675. Emac. 821. *Fontalis major latifolia vulgaris*, Park. 1254.

Cette plante est très commune dans les marais & dans les étangs. Elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet. On n'emploie que ses feuilles qui ont une qualité rafraîchissante & incrassante. Elles sont aussi tres-efficaces contre la gale, les ulceres invétérés & les nomes. Dioscoride. Dale.

Cette plante tire son nom des mots Grecs ποταμὸς, fleuve, & γείτων, voisin, à cause qu'elle croît sur le bord des fontaines. On l'appelle encore *millefolium*, à cause de la petitesse de ses feuilles; & *viola aquatica*, à cause de la couleur de ses fleurs. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Potamogeiton, foliis latis, splendentibus*, C. B. P. 193.
3. *Potamogeiton, longo, serrato, folio*, C. B. P. 193. *Lapathum, fluitans, longo, serrato, folio*, J. B 2. 988.
4. *Potamogeiton, foliis crispis, conjugatis. Tribulus aquaticus, minor, alter*, Clus. H. 252.
5. *Potamogeiton, seu fontalis crispa, foliis alternis, cauliculis compressis. Tribulus, aquaticus, minor*, Clus. H. 252.
6. *Potamogeiton, aquis immersum, folio pellucido, lato, oblongo, acuto*, Raii Synop. C. 1.
7. *Potamogeiton, caule compresso, foliis graminis canini*, Raii Synop. 61.
8. *Potamogeiton, pusillum, gramineo folio, caule rotundo*, Raii Hist. 190.
9. *Potamogeiton, flosculis ad foliorum nodos*, T. 233. *Millefolium, aquaticum flosculis ad foliorum nodos*, C. B. P. 141. *Myriophyllum, aquaticum, minus*, Clus. H. 252.
10. *Potamogeiton, foliis pennatis*, T. 233. *Millefolium, aquaticum, pennatum, spicatum*, C. B. Prodr. 73.
11. *Potamogeiton, ramosum, angustifolium*, C. B. P. 193. J. B. 3. 778. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Potamogeiton, salicis folio, est le nom de la *Persicaria, salicis folio, perennis.*

POTASH. Voyez *Alcali.*

POTENTILLA, est le nom du *Pentaphylloides, argenteum, alatum, seu potentilla.*

POTERIUM. Voyez *Tragacantha.*

Poterium, ποτήριον, est encore le nom d'un malagme que Galien, *Lib. IX. de Comp. M. S. L. cap.* 3, recommande pour l'hydropisie.

POTIO, *potion.* Médicament liquide qu'on peut boire d'un seul trait. Ceux qui ont écrit sur la Pharmacopée distinguent les *potions* en cathartiques, cordiales & altérantes.

## POU

POUST, est le nom que les Indiens donnent à une espece d'opium qu'on tire par ébullition des feuilles & des tiges du pavot.

POUTALETSJA, est le nom d'un arbrisseau fort bas qui porte des baies & qui est fort commun dans le Malabar.

On prépare en faisant bouillir ses feuilles dans du lait, une boisson qui empêche le sommeil, & qui est d'une grande utilité dans la léthargie & les autres affections soporeuses. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la racine & les autres parties étant cuites dans de l'eau fournissent un bain extremement efficace dans l'épilepsie & les autres maladies spasmodiques. Ray, *Hist. Plant.*

## PRÆ

PRÆBIUM, *dose*; quantité d'un remede qu'on prend à la fois.

PRÆCIPITANTIA, *précipitans.* On appelle ainsi les remedes qui moderent le mouvement & la chaleur du sang, en absorbant & corrigant, à ce qu'on croit, l'acide qu'il contient.

*Præcipitans magnum*, c'est l'os de la seiche.

PRÆCIPITATIO, *Précipitation.*

La *précipitation* est une opération de Chymie à l'aide de laquelle les particules d'un corps après avoir flotté & demeuré suspendues pendant quelque tems dans un menstrue, se précipitent au fond en forme de feces. Ces particules se précipitent quelquefois d'elles-mêmes, mais le plus souvent par le moyen de quelque liqueur qu'on ajoute au menstrue; cependant la raison de leur chute est la même dans l'un & l'autre cas.

Il est aisé de concevoir qu'on peut mettre les fluides en état de soutenir des corps beaucoup plus pesans qu'eux en faisant ensorte que la résistance qui naît de l'union de leurs parties soit égale à l'excès de la gravité spécifique de ces corps par-dessus celle du menstrue. On a démontré que cette résistance est proportionnelle à la surface des corpuscules. Il s'ensuit donc que pour les mettre hors d'état d'être soutenus plus long-tems, ou, ce qui revient au même, pour hâter leur *précipitation*, il ne faut qu'agir au rebours de ce qu'on vient de dire, & faire ensorte que la ténacité du menstrue ne soit plus proportionnée à la gravité des corpuscules.

On peut y réussir de deux manieres.

Premierement, en versant dessus une liqueur spécifiquement plus légere; car au moyen de ce mélange, la gravité du menstrue, qui est toujours proportionnelle à celle des deux liqueurs, devient beaucoup plus légere. Le menstrue étant ainsi délayé, la cohésion de ses parties devient moins forte, ce qui le met hors d'état de résister ou de soutenir les corps qu'on y fait dissoudre; & comme l'équilibre se trouve détruit, elles se précipitent par leur propre pesanteur, tout de même que les hydrometres, qui flottent aisément sur l'eau, tombent au fond du vaisseau, lorsqu'on verse dessus une grande quantité d'esprit inflammable.

Cela s'accorde non-seulement avec les lois de la mécanique, mais encore avec l'expérience. C'est ainsi que l'esprit de sel ammoniac précipite la limaille des métaux qu'on a fait dissoudre dans des menstrues acides, bien qu'il soit beaucoup plus léger qu'aucun d'eux. Cette précipitation se fait beaucoup plus promptement à l'aide de l'esprit de vin, dont la gravité, comme chacun sait, est inférieure à celle de tous les autres fluides. C'est encore à l'aide de cet esprit que tous les sels qui sont suspendus dans l'eau se précipitent & s'unissent sous la forme de crystaux. Par exemple, lorsqu'on verse des scories d'antimoine dans du vinaigre distilé, après les avoir délayées dans de l'eau, elles se précipitent & donnent le soufre doré. L'eau & le vinaigre précipitent de même les corps quon a fait dissoudre dans les acides, quoiqu'avec moins de force. Les acides eux-mêmes, quand on les verse dans d'autres beaucoup plus pesans qu'eux, précipitent tout ce qu'ils rencontrent. Par exemple, l'esprit de sel précipite le plomb, le cuivre ou l'étain qu'on a dissous dans l'huile de vitriol. Il suit de-là que les alcalis sont très-peu nécessaires pour cette opération, quoique tous les Chymistes les regardent unanimement comme tout-à-fait nécessaires.

En second lieu, la *précipitation* se fait également, lorsqu'on ajoute au menstrue une liqueur plus pesante; car les particules de cette liqueur, quelle que soit leur pesanteur & leur vitesse, entraînent & précipitent tous les corpuscules solides qu'elles rencontrent dans leur chemin; de sorte que les corpuscules étant poussés en-bas & assujettis par cette liqueur étrangere, ils ne peuvent plus reprendre leur premiere situation. Supposé que quelqu'un soit bien aise de s'assurer de la vérité de ce raisonnement par les expériences, il ne lui sera pas difficile de se satisfaire; car non-seulement les esprits acides, mais l'eau seule précipite les teintures qu'on a extraites des végétaux avec l'esprit de vin. Ces mêmes teintures extraites avec l'eau ou le vin, se précipitent en abondance à l'aide des esprits acides qui sont beaucoup plus pesans. L'huile de vitriol ou l'esprit de nitre précipitent les métaux qu'on a fait dissoudre dans l'esprit de sel ammoniac.

Bien que ces corps demeurent suspendus dans l'eau-forte, ils ne laissent pas de se précipiter fort aisément avec l'huile de vitriol, ou l'esprit bésoardique de nitre. Si l'on verse de cette huile sur du sel volatil huileux, ou sur telle autre solution de sel, quelque soûlée qu'elle soit, non-seulement elle précipitera les petites particules, mais elle convertira encore presque toute la liqueur en sel concret. Car lorsqu'on verse ces liqueurs les unes sur les autres, les sels qu'elles contiennent étant mis en mouvement par leur force attractive, s'approchent mutuellement; & comme ils ne reculent pas beaucoup après s'être choqués, ils s'unissent à la fin à un tel point, qu'ils composent un corps solide dans lequel il reste très-peu de phlegme. On peut observer la même chose dans le tartre vitriolé. Il survient dans ces sortes d'expériences un conflict & une effervescence si considérables, qu'elles dissipent presque toute l'humidité qui délayoit ces sels. C'est là-dessus qu'est fondée la coagulation chymique, qui est d'une si grande importance en fait de *précipitation.* On ne sauroit expliquer pourquoi l'huile de tartre précipite les corps qu'on a fait dissoudre dans les acides, qu'en supposant qu'elle forme une espece de coagulation avec ces corpuscules, & qu'elle leur communique une pesanteur qui excede la ténacité du menstrue.

La coagulation non-seulement réussit par le mélange des fluides plus pesans, mais facilite encore souvent la *précipitation* lorsque la gravité de la liqueur qu'on a versée est entierement égale ou peu différente de celle du menstrue. Cette agglutination de parties est sensible dans plusieurs liqueurs, mais surtout dans les salines. Par exemple, l'esprit de sel ammoniac, celui de corne de cerf & de sang humain, de même que le sel volatil huileux dont la pesanteur est à peu près la même que celle de l'eau commune, précipitent la solution de sublimé, comme on peut s'en appercevoir en faisant le précipité blanc du mercure : dans cette expérience, l'augmentation de poids prouve suffisamment l'union des sels qui abondent dans le sublimé aussi-bien que dans les liqueurs qu'on verse dessus. Ce que nous venons de dire au sujet de la coagulation, est encore confirmé par les magisteres qu'on extrait des végétaux par la *précipitation*; car ces magisteres ont une pesanteur spécifique beaucoup plus grande que les poudres des plantes avec lesquelles on les fait. On doit donc attribuer cette augmentation de poids aux particules de la liqueur avec laquelle la *précipitation* est faite. Quincy.

PRÆCORDIA, *Diaphragme.*

Ce mot signifie encore communément la même chose qu'*hypocondria*, ou, suivant Galien, *in Prorrhet.* ces parties situées au-dessus du nombril, qui sont couvertes des deux côtés des fausses-côtes; car l'épigastre ou l'abdomen, dit le même Auteur, *Com. in II. Aph.* 35. se divise en hypocondres, en région ombilicale & en bas-ventre, (que les Grecs appellent ἦτρον, (*etron*) lequel est situé entre le nombril & les parties naturelles, Voyez la description de ces parties au mot *Abdomen.* On entend donc par *præcordia* ou *hypocondria* ces parties extérieures du bas-ventre qui s'étendent des deux côtés au-dessus du nombril & au-dessous des parties cartilagineuses auxquelles on donne le nom de fausses-côtes, (elles sont situées au-dessus des cavités appelées *cenones*) & renferment dans le côté droit, le foie, & dans le gauche la rate. On appelle ainsi dans une signification plus étendue toutes les parties inférieures

comprises au-dedans de ces régions, comme le ventricule, le foie, la rate & le *diaphragme;* & c'est ce que signifie le mot ὑποχονδρίων dans cet axiome du *I. des Prorrhet.* 56. où il est dit, « que les fievres qui pro« viennent des douleurs des *præcordia* ou *hypocondria* « ont une nature maligne. »

En voilà assez pour faire entendre ce que nous concevons par le mot de *Præcordia;* savoir, cette partie du bas-ventre qui est placée au-dessus du nombril, & qui est couverte des deux côtés des fausses côtes.

Les *præcordia*, (que nous appellerons dorenavant dans ce discours *hypocondria*,) peuvent être considérés, premierement, comme dans un état qui est ordinaire à ceux qui se portent bien, & qui convient le plus au malade; ou bien comme étant dans une mauvaise condition, & comme tout-à-fait différens de ceux des personnes qui sont en santé, comme, par exemple, lorsqu'ils sont affectés de tensions, de douleurs, de tumeurs & de suppuration.

Ecoutons ce qu'Hippocrate dit là-dessus dans ses *Prognostics :*

« Les hypocondres sont dans le meilleur état où ils puis« sent être, lorsqu'ils sont exempts de douleurs, mol« lets & égaux des deux côtés. »

Et certes il a raison; car lorsque les hypocondres sont dans cet état, on est sûr qu'aucune des parties contenues en-dedans de leur région, par exemple, le ventricule ou le *diaphagme* n'est offensée. Le bon état de ces parties dans les fievres aiguës n'est pas d'une petite importance pour prognostiquer la bonne issue de la maladie; car il est impossible que quelqu'une de ces parties soit offensée, & que les hypocondres soient en même-tems mollets & exempts de douleur. C'est donc un très-bon signe dans les maladies aiguës, lorsque les hypocondres sont en bon état, je veux dire, mollets, égaux & exempts de douleur, tant du côté droit que du côté gauche.

A l'égard de l'épaisseur ou carnosité, & de la ténuité ou maigreur des hypocondres, Hippocrate, *II. Aphor.* 35. loue la premiere, lorsqu'il dit:

« Qu'il est plus avantageux dans les maladies que toutes « les parties situées autour du nombril & du bas-ventre « soient épaisses & charnues, que si elles étoient mai« gres & exténuées. »

D'où il suit, que c'est une bonne marque lorsque les hypocondres sont épais & charnus. Mais je crois qu'il faut prendre d'abord une connoissance parfaite des hypocondres des malades, & de l'état, quel qu'il soit, dans lequel ils se trouvent ordinairement, lorsque le malade est en santé; car ils sont souvent inégaux & inégalement mollets dans les personnes qui se portent le mieux; de sorte que non-seulement les hypocondres qui sont dans l'état le plus parfait, mais quelquefois encore ceux qui sont inégaux & tendus, pourvu qu'ils soient tels lorsque le sujet se porte bien, fournissent un bon prognostic. Mais c'est un très-mauvais signe, lorsque les hypocondres sont tendus & inégaux, & affectés d'une tumeur douloureuse, à moins qu'ils n'annoncent une crise, à l'approche de laquelle il y a souvent tension, tumeur ou douleur d'hypocondres.

L'Auteur des *Prorrhet, I.* 144. parle des tensions critiques des hypocondres en ces termes :

« Les palpipations aux environs du bas-ventre, avec une « tumeur oblongue & tension des hypocondres, présa« gent une hémorrhagie. »

Et un peu après, *Text.* 147.

« Toute tension des hypocondres avec pesanteur de tête, surdité & obscurcissement de la vue, prognostique « une hémorrhagie. »

Galien dit aussi dans son troisieme Livre *des Crises*, que la tension des hypocondres sans douleur annonce une hémorrhagie de nez prochaine, & une inflammation lorsqu'elle est accompagnée de douleur. D'où il suit, que toute tension des hypocondres sans douleur, & quelquefois, en conséquence du grand degré de tension que la plénitude du sang occasionne, avec douleur, affoiblissement de la vue, ou étincelles qui frappent les yeux, pesanteur de tête & rougeur du visage, est toujours critique, & annonce une hémorrhagie de nez prochaine. Ce sentiment est confirmé par Galien, *Lib. III. de Crisibus*, & *Lib. de Præsag. ad posthumum*, & par l'Auteur des *Prorrhétiques*, *Lib. I. & II.* Mais toute tension des hypocondres, accompagnée d'un coma, d'anxiétés & de douleur de tête, est un signe de parotides, suivant l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 289.

Et Hippocrate, *Lib. Prognost.* enseignant à prognostiquer les abscès critiques par la tension des hypocondres, dit, « que toute inflammation dans la région des « hypocondres, est suivie d'un abscès dans les parties « inférieures : mais que cet abscès se forme dans les « parties supérieures, lorsque les hypocondres sont « mollets & exempts de douleur. » Par où il paroît manifestement que la tension des hypocondres est quelquefois bonne & salutaire en tant qu'elle annonce une évacuation critique.

On peut en dire autant des tumeurs des hypocondres, bien qu'elles n'annoncent ordinairement rien de bon. Cependant Hippocrate, dans ses *Prognostics*, parlant de ces sortes de tumeurs, dit, « Que les tumeurs mol« les qui sont exemptes de douleur & cedent au tou« cher, retardent beaucoup la crise, & n'ont rien de « dangereux. »

Il ajoute un peu après:

« Les tumeurs molles, indolentes, & qui cedent à l'im« pression des doigts, amenent la crise plus lentement, « & sont moins dangereuses. »

Il dit encore dans le même Livre, « que les tumeurs du « bas-ventre annoncent moins des abscès que celles des « hypocondres; que celles qui sont au-dessus du nom« bril le sont encore moins: mais qu'on peut s'atten« dre alors à une hémorrhagie des parties supérieures. » Et, *Coac.* 290. « toute tumeur des hypocondres qui est « suivie d'une respiration grande ou pleine, & d'une « fievre violente dans les sujets bilieux, occasionne « des parotides; » parce que dans ces sortes de constitutions, les humeurs bilieuses se portent vers la tête.

Les douleurs des hypocondres sont quelquefois critiques lorsqu'elles sont occasionnées par une plénitude de sang qui distend les vaisseaux. Les signes qui accompagnent & annoncent une crise, sont, comme nous avons dit ci-devant, la fievre, la pesanteur de tête, la surdité ou l'affoiblissement de la vue, ou la rougeur du visage. A quoi l'on peut ajouter, que les douleurs des hypocondres n'ont rien de dangereux quand elles sont suivies de la fievre.

Voici ce qu'en dit Hippocrate, *VI. Aph.* 49.

« Ceux qui sont affligés de douleurs dans les hypocon« dres sans inflammation, en sont délivrés par le « moyen d'une fievre. » Et, *Coac.* 281. « Les douleurs « & les tumeurs des hypocondres, lorsqu'elles sont ré« centes & exemptes d'inflammation, cessent à l'aide « des borborygmes qui surviennent dans ces parties, « surtout par leur éruption lors de l'excrétion par les « selles & les urines. »

Voici ce que l'Auteur des *Coac.* 281. dit des abscès qui affectent les hypocondres:

« A

« A l'égard de ceux qui percent extérieurement, il vaut « mieux qu'ils occupent peu de place, & qu'ils soient « pointus. »

Et continuant à parler des mêmes abscès, il dit:

« Pour ce qui est de ceux qui se portent en-dedans, ils « n'ont presque rien de dangereux lorsqu'ils ne se ma- « nifestent par aucun signe extérieur : mais c'est tout « le contraire lorsqu'il y a tumeur, douleur & change- « ment de couleur. »

C'est un mauvais signe dans les maladies aiguës, suivant Hippocrate, dans ses *Prognostics*, lorsqu'il y a tension, dureté, douleur & inégalité des hypocondres. Il en est de même, suivant lui, *II. Aph.* 38. lorsque ces parties sont maigres & exténuées. Mais pour qu'on se forme une idée plus distincte des maladies qui affectent les hypocondres, & qui sont toutes d'un funeste présage lorsqu'elles sont accompagnées d'autres mauvais symptomes, je vais, avant que de parler des prognostics qu'on peut en tirer, les examiner chacune en son particulier, sans oublier leurs causes; car il est impossible, à moins qu'on n'ait une juste idée de ces maladies, & quelque connoissance des causes dont elles proviennent, qu'on puisse en tirer des prognostics certains.

Je commencerai par la tension des hypocondres, laquelle est quelquefois accompagnée d'une tumeur & d'une dureté qui résiste au toucher. Ces parties sont quelquefois tendues sans qu'il y ait de tumeur, de maniere que, quoiqu'elles paroissent distendues, elles sont vuides. Les Grecs appellent ces sortes de tensions, *vuides, plates & sans tumeur.*

Hippocrate a quelquefois occasion d'en parler, comme dans le troisieme Livre *des Epid. Ægr.* 2. où il dit d'Hermocrate, « qu'il avoit une tension plate dans la « région des hypocondres. Il appelle quelquefois ces sortes de tensions ὑποκαπαρῶς, *mollasses*, & les hypocondres qui en sont affectés, μετέωρα, *élevés*, comme dans le cas d'Erasinus, *I. Epid. Ægr.* 8. Les hypocondres sont en effet tendus dans ces sortes de cas: mais cette tumeur est vuide, & exempte de gonflement & de dureté. La figure de ces sortes de tensions est quelquefois oblongue, comme celle du muscle droit du bas-ventre, quelquefois large, & quelquefois en forme de croissant : c'est sous cette derniere forme qu'on nous représente les tumeurs du foie.

La tension des hypocondres est accompagnée d'une dureté, ou tumeur dure, en conséquence de l'inflammation qui affecte ou les muscles, ou la partie convexe du foie, ou la rate, ou le ventricule. Il y a aussi une tension sans dureté, comme est celle qui est causée par un esprit flatueux qui gonfle les muscles : il y en a une autre qui est accompagnée de dureté, mais où il n'y a point de tumeur; & telle est celle qui provient d'une rédondance de sang dans les vaisseaux. Toute tension qui est exempte de dureté, est aussi exempte de douleur, comme dans les cas où il survient une hémorrhagie de nez copieuse La tension qui est causée par des vents, est sans dureté & sans sentiment de pesanteur : celle qui provient d'une rédondance de sang, est accompagnée de ces deux symptomes; & enfin, celle qui est occasionnée par une inflammation, est accompagnée de tumeur, supposé que l'inflammation affecte la partie extérieure des muscles, ou la partie convexe du foie, ou la rate, ou le ventricule. Telle est la doctrine des tensions en général. Je crois cependant être obligé à m'expliquer en termes plus formels. On a dit ci-devant, que la tension des hypocondres qui est accompagnée de dureté, provient de l'inflammation extérieure des visceres dont on vient de parler. Cela est vrai en effet : mais il est également vrai, suivant la doctrine de Galien, qu'il y a plusieurs sortes de tensions qui ne sont point dures, mais molles, ou, pour me servir des termes de cet Auteur, vuides, creuses & élevées; & celles-ci peuvent n'être point accompagnées d'une inflammation de visceres; c'est pourquoi elles demandent un examen beaucoup plus exact. Je dis donc que les tensions qui sont molles, ou vuides, ou sans tumeur, tous ces mots signifiant la même chose, sont causées ou par une inflammation des parties internes des visceres, ou par une sécheresse dans l'origine des nerfs qui se distribuent dans le *diaphragme*.



C'est ce qui fait que les hypocondres sont tirés en-haut, & qu'Hippocrate les appelle quelquefois fort proprement μετέωρα, « élevés. » Dans ce cas les hypocondres sont bien distendus : mais comme l'inflammation a son siége dans les parties internes des visceres qui sont hors de la portée de nos sens, elle n'est accompagnée d'aucune tumeur, ni d'aucune dureté. Galien, *in III. Epid. Com.* 2. *Text.* 1. dit que la rénitence & la mollesse des hypocondres indiquent l'inflammation de quelque partie des visceres, comme du foie, du *diaphragme*, ou de la rate. Le même Auteur, sur le *I. Epid.* parlant de la tension qui affecta les hypocondres de Silenus, dit qu'en conséquence de l'inflammation du *diaphragme*, l'hypocondre, en vertu de sa continuité, étoit élevé & distendu sans aucune tumeur.

Voici au sujet de cette espece de tension, dans *Epidém. III.* comment il interprete le texte d'Hippocrate.

« L'hypocondre droit étoit distendu, mais sans tumeur, « soit à cause que l'inflammation du foie n'étoit pas « considérable, ou n'affectoit que les parties inférieu- « res par où il tient au bas-ventre; la partie gibbeuse, « de même que les parties supérieures n'étant point « encore tuméfiées : » tel étoit le cas d'Hermocrate.

Les hypocondres peuvent donc être affectés d'une tumeur molle, c'est-à-dire sans gonflement, en conséquence de l'inflammation du *diaphragme*, du foie ou de la rate, pourvû que le foie ne soit ni entierement, ni violemment affecté, mais dans un petit degré, ou seulement dans ses parties inférieures; de sorte que la partie gibbeuse ou convexe, étant exempte d'inflammation, la tension paroîtra molle au toucher & sans tumeur: mais cette espece de tension n'arrive jamais, lorsque le foie est ou entierement ou violemment affecté.

On a dit ci-dessus, que cette espece de tumeur molle peut provenir non-seulement d'une inflammation des visceres, mais encore d'une grande secheresse. Galien, *Com. in Prognost.* 27. comprend ces deux causes sous l'expression suivante :

« Quelquefois, dit-il, il survient une tension dans la « région des hypocondres, sans inflammation, pro- « prement dite, soit en conséquence d'une secheresse « excessive, non-seulement dans ces parties elles-mê- « mes, mais encore dans le *diaphragme* ou la pleure; « ou en conséquence d'une inflammation avec tumeur « qui affecte les muscles des hypocondres, sans inflam- « mation, proprement dite, qui est une tumeur ac- « compagnée de douleur. »

Ce même Auteur explique plus clairement les causes de cette espece de tension, dans son *Comm. sur le troisieme des Epid. c.* 4. en ces termes :

« Il survient une tension dans la région des hypocondres, « lorsque les parties contiguës sont tirées par le *dia-* « *phragme*; & le *diaphragme* même est affecté d'une « tension dans la pleurésie, quelquefois en conséquen- « ce d'une inflammation violente de la pleure, quel- « quefois à cause du retirement des nerfs qui appar- « tiennent au *diaphragme*, vers leur origine; & quel- « quefois en conséquence de l'inflammation de la par- « tie même. »

En voilà assez sur les causes de la tension des hypocondres. Voyons maintenant quels sont les prognostics qu'on en peut tirer. Hippocrate, dit à ce sujet dans ses *Prognostics*.

« Que toute tumeur dure & douloureuse dans les deux « hypocondres, ou seulement dans l'hypocondre droit, « est un très mauvais signe; car ces sortes de tumeurs « ne paroissent jamais au commencement, qu'elles « n'annoncent une mort prochaine. »

Galien, dans son Commentaire sur ce passage, entend sous le nom de tumeur, une inflammation du foie, du ventricule, ou de la rate, qui cause souvent la mort en très-peu de tems, surtout lorsqu'elle est violente; quoique le prognostic qu'on tire de ce symptome ait besoin d'être confirmé par d'autres signes pernicieux. Cette tumeur est rarement mortelle, lorsqu'elle provient de l'inflammation des muscles. Et Hippocrate lui-même paroît restreindre un peu plus bas, le jugement qu'il avoit porté des tumeurs dures & douloureuses des hypocondres, lorsqu'il dit que leur apparence au commencement, présage une mort prochaine, de maniere à faire entendre qu'il n'y a que les grosses tumeurs qui prognostiquent un évenement aussi funeste.

« Toutes les fois, dit cet Auteur, qu'une tumeur ainsi « circonstanciée, est douloureuse, grosse & dure, c'est « une preuve que le malade est en danger de mourir en « peu de tems; »

Ce qui revient au même que s'il eût dit, ces sortes de tumeurs, c'est-à-dire, d'inflammations de visceres, tuent le malade en peu de tems, supposé qu'elles soient mortelles; car lorsqu'elles continuent long-tems, elles indiquent une suppuration plutôt que la mort, conformément au passage d'Hippocrate que nous avons rapporté ci-dessus, où il est dit:

« Que lorsque la fievre dure plus de vingt jours, & que « la tumeur ne diminue point, la maladie dégénere en « une suppuration. »

Il s'ensuit donc que les tumeurs des hypocondres qui sont accompagnées de douleur, & qui ne proviennent point de l'inflammation des muscles, mais de celle du foie ou du ventricule, sont dangereuses, surtout lorsque l'inflammation est violente.

Mais nos prognostics dans ces sortes de cas, seront confirmés par les signes pathognomiques de ces inflammations, qui indiquent leur nature, & la mort, lorsqu'ils sont pernicieux.

Tels étoient les signes qu'Hippocrate observa dans Apollonius, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 13.

« Il fut, dit-il, affligé d'insomnie & d'une enflure de « mauvaise espece; il fut extremement altéré, & af- « fecté d'un coma avec une tumeur douloureuse dans « l'hypocondre droit; un froid léger s'empara de ses « extrémités, sa raison se troubla, ainsi qu'il étoit ai- « sé de s'en appercevoir à ses raisonnemens, il oublia « tout ce qu'il avoit dit, & tomba dans le délire. »

Les tumeurs molles des hypocondres ne sont pas moins dangereuses, bien qu'elles ne soient accompagnées d'aucun gonflement, puisqu'elles indiquent, comme on a dit ci-devant, ou une inflammation de quelqu'un des principaux visceres, ou une grande secheresse dans l'origine des nerfs qui se distribuent dans le *diaphragme* ou dans la pleure: mais il est bon d'observer que ces sortes de tensions, quoique mauvaises par elles-mêmes, ne présagent jamais la mort, que lorsquelles se trouvent jointes à d'autres signes de mauvaise espece; car tous ceux qui ont le foie, le ventricule ou le *diaphragme* affectés d'une inflammation, ne meurent pas toujours. Il faut donc nécessairement consulter les autres signes, & si ceux-ci sont mauvais, & du nombre de ceux qu'on estime funestes, on peut hardiment assurer que le malade mourra. Telles étoient les tensions qu'Hippocrate observa dans Silenus, Hermocrates, Philistes, le jeune homme de Melibée, & celui qui demeuroit dans le *Forum Mendacium* (ἐπὶ ψευδέων ἀγορῇ) qui tous, ainsi qu'on peut le voir dans le premier & le troisieme Livre des Epidémiques, eurent cette tension molle des hypocondres, accompagnée d'autres signes funestes.

De-là vient encore que les douleurs des hypocondres, qui sont accompagnées de la tension dont nous venons de parler, & d'autres mauvais signes sont ordinairement mortelles. Tel étoit le cas de la femme de Dromeades, *I. Epid. Ægr.* 11. qui fut attaquée le troisieme jour d'une douleur dans les hypocondres, & rendit une urine épaisse & trouble, qui n'avoit point de sédiment, & eut des sueurs froides, ce qui étoit autant de signes de mort: Et il est dit, *Ægr.* 12.

« Qu'un certain jeune homme s'étant mis le soir à table « avec la fievre, & ayant bû copieusement, vomit la « nuit tout ce qu'il avoit mangé, & fut saisi d'une fie- « vre violente, accompagnée d'une douleur dans les « hypocondres, & d'un phlegmon mollasse qui tendoit « en-dedans. Il passa une très-mauvaise nuit; son urine « fut au commencement épaisse & rougeâtre, & ne dé- « posa aucun sédiment, sa langue étoit extremement « seche: mais il n'étoit point altéré. » Tous ces signes étoient très-pernicieux, & ne manquerent pas d'être funestes au malade, puisqu'il mourut le onzieme jour.

L'Auteur du *I.* des *Prorrhet.* 56. dit « que les fievres qui « proviennent des douleurs des hypocondres, sont ma- « lignes. » Galien prétend au contraire qu'elles ne le sont pas toutes, puisqu'il y a plusieurs parties situées dans cette région; & il ne met de ce nombre que celles qui sont occasionnées par une inflammation du *diaphragme*, du ventricule & du foie; encore ne sont-elles pas toujours malignes, ni même aiguës, bien loin d'avoir quelque malignité. On doit juger de la malignité des fievres aiguës, par les autres mauvais signes dont elles sont accompagnées. A quoi l'on peut ajouter que ces sortes de tensions & de douleurs sont mauvaises & mortelles, lorsqu'elles continuent long-tems, & qu'elles sont accompagnées de quelque évacuation copieuse: il est dit, *Coac.* 284. « Que les douleurs des « hypocondres sont dangereuses dans toute circonstan- « ce: mais surtout quand elles sont jointes avec le cours « de ventre. » Cela paroît par les cas du malade dont nous venons de parler; & particulierement par ceux de Silenus, *I. Epid. Ægr.* 2. & d'Erasinus *Ægr.* 8. car le premier eut une tension d'hypocondres, accompagnée de déjections ténues & noirâtres; & le second une pareille tension accompagnée de sueurs copieuses.

Nous nous sommes assez étendus sur le sujet des prognostics qu'on peut tirer des tensions des hypocondres. Nous allons maintenant parler des suppurations qui affectent les mêmes parties, & qui n'ont rien que de mauvais, lorsqu'elles sont accompagnées d'un cours de ventre copieux, de nausées, de syncopes & de vomissemens, surtout quand la fievre ne diminue point, & que le malade ne reçoit aucun soulagement. On a dit ci-dessus que les tumeurs qui continuent long-tems avec la fievre, dégénerent en abscès ou en suppuration; & nous avons pour garant Hippocrate, qui dit dans ses Prognostics:

« Que lorsque la fievre dure plus de vingt jours, & que « la tumeur ne diminue point, elle dégénere en sup- « puration; & un peu plus bas, si la fievre va au-delà « de soixante jours, & que la tumeur des hypocondres

« ne diminue point pendant ce tems-là, c'eſt un ſigne « de ſuppuration, tant dans ce cas, que dans celui où « la tumeur affecte quelqu'autre partie du bas-ventre. »

L'Auteur des *Coac.* 281. traite des prognoſtics qu'on peut tirer de ces ſortes de ſuppurations, en ces termes:

« On doit mettre au nombre des abſcès mortels, ceux « qui percent en-dedans: mais parmi ceux qui percent « en-dehors, les plus louables ſont ceux qui occupent « le moins de place, & qui ſe terminent le plus en « pointe. Entre les abſcès qui ſe portent en-dedans, « il n'y en a point de moins dangereux que ceux qui « ne donnent aucun ſigne extérieur de tumeur, de dou- « leur ou de chaleur; c'eſt tout le contraire des autres. »

On voit par-là quelles ſont les ſuppurations de mauvaiſe eſpece; & que c'eſt un ſigne d'inflammation cachée & interne, que de ſentir une tumeur, de la douleur, ou de la chaleur dans les hypocondres. C'eſt donc un très-mauvais ſigne, lorſque cette tenſion des hypocondres continue après la ſuppuration, ſans la moindre rémiſſion; le prognoſtic eſt encore plus funeſte, lorſqu'elle eſt accompagnée de douleur & de chaleur: mais la mort du malade eſt infaillible, lorſqu'une évacuation copieuſe de pus, ne lui donne aucun ſoulagement; & l'on doit abſolument déſeſpérer de ſa guériſon, lorſqu'il ſe trouve plus mal après de pareilles excrétions. Car cette évacuation eſt un de ces ſymptomes critiques qui ne décident rien, & qui par conſéquent ſont funeſtes, ſurtout quand ils ſe trouvent joints avec une grande foibleſſe, ou quelqu'autre ſymptome ſemblable.

Tels ſont les prognoſtics qu'on peut tirer de la ſuppuration des hypocondres; mais il eſt à propos d'obſerver avant que de finir cet article qu'Hippocrate nous dit dans ſes *Prognoſtics*: « Que toute pulſation dans les « hypocondres indique une maladie de la raiſon ou un « délire. ». Mais dans ce cas il faut obſerver les yeux du malade; car s'il les remue ſouvent & qu'il jette ſes regards de côté & d'autre, on doit s'attendre à un délire, conformément à ce paſſage des *Prénotions de Cos*, 282. « Toute pulſation dans les hypocondres avec « perturbation des ſens, préſage un délire, ſurtout ſi « elle eſt accompagnée du mouvement fréquent des « yeux. » Cet accident paroît vraiſſemblablement devoir arriver, ſoit en conſéquence de l'inflammation du *diaphragme*, ou de l'effervecence de l'humeur qui engendre une grande quantité de flatuoſités, leſquelles montant à la tête échauffent & irritent les membranes du cerveau, & par ce moyen excitent un délire. Cette pulſation des hypocondres eſt ordinairement mauvaiſe, à moins qu'elle ne précede une criſe, & dans ce cas elle eſt aisée à diſtinguer par les ſignes critiques dont elle eſt accompagnée. Mais lorſque cette pulſation eſt accompagnée d'autres mauvais ſignes, on doit la regarder comme un prognoſtic de mort, conformément à ce que nous liſons dans les *Prénotions de Cos*, 283. Que toute cardialgie ( καρδιῆς πόνος ) accompagnée d'une pulſation des hypocondres & d'une fievre dans laquelle les parties extérieures ſont froides, eſt très-mauvaiſe, à cauſe de ces deux circonſtances, ſurtout ſi elle eſt jointe avec une *éphidroſis*. Voyez ce mot. En voilà aſſez touchant les prognoſtics qu'on peut tirer du bon ou du mauvais état des hypocondres. PROSPER ALPIN, *de Præſag. Vit. & Mort. Ægrot.*

PRÆCURSORES. Paracelſe donne l'épithete de *précurſeurs* aux ſignes qui annoncent une maladie prochaine.

PRÆDICTIO, *prognoſtic.*

PRÆFOCATIO, *ſuffocation.* On ſe ſert de ce mot en parlant des accès hyſtériques.

PRÆFURNIUM, le foyer d'un fourneau.

PRÆGNATIO, *imprégnation.*

PRÆLINGUA, la partie antérieure ou le bout de la langue.

PRÆLUM, *preſſe* dont on ſe ſert en Pharmacie pour exprimer les ſucs & les huiles.

PRÆNOTIO, *prénotion*, *prognoſtic.*

PRÆOPINATIO, incertitude dans l'eſprit d'un Medecin touchant le prognoſtic d'une maladie.

PRÆPARANTIA MEDICAMENTA. Les remedes préparans ſont ceux qui préparent les humeurs morbifiques & les diſpoſent à ſe ſéparer de celles qui ſont ſaines & à ſortir du corps à l'aide des évacuans.

PRÆPARANTIA VASA, *Vaiſſeaux préparans.* On appelle ainſi les vaiſſeaux ſpermatiques,

PRÆPUTIUM, *prépuce.* Voyez *Generatio.*

PRÆSAGIA, *préſages*, *prognoſtics.*

Trois choſes contribuent principalement à rendre un Medecin parfait: la premiere eſt de pouvoir, à l'aide d'obſervations exactes, remonter à la ſource, à l'origine, à la cauſe & au principe des maladies, pour y apporter dès le commencement les remedes convenables; ou afin que connoiſſant ces cauſes, il puiſſe donner des préceptes ſalutaires pour prévenir leurs effets: la ſeconde conſiſte à connoître exactement les diverſes natures des maladies, auſſi-bien que leurs différences, relativement aux différentes conſtitutions, pour pouvoir plus aisément découvrir les remedes qui conviennent à chacune d'elles: la troiſieme enfin à juger ſûrement du cours & du dénouement des maladies, auſſi-bien que de l'opération & des effets des remedes. Mais quoique cette derniere partie ne contribue pas directement à la fin que la Medecine ſe propoſe, il n'y a point de doute qu'elle ne ſoit très-utile & très-néceſſaire, & qu'elle ne contribue ſurtout à prouver la certitude de nôtre art, & à établir & conſerver la réputation de ceux qui le profeſſent.

C'eſt donc avec ſon jugement ordinaire qu'Hippocrate, qui excelloit dans le *prognoſtic*, dit au commencement de ſon Traité des *Prénotions*, « il me paroît très-avan- « tageux que le Medecin emploie les *prognoſtics*. Car « quand il prédit & prévient les événemens, & qu'il « fait connoître aux malades le préſent, le paſſé, l'ave- « nir, & en quoi le malade eſt en faute, il ne peut dou- « ter qu'il ne ſoit en bonnes mains, & les hommes ne « balancent pas à s'abandonner à ſa prudence. » Il dit ailleurs, *Prorrhet. Lib. II. Sect.* 3. que « le Medecin « qui fait des *prognoſtics* doit bien ſe ſouvenir que s'il « réuſſit dans ſes prédictions, il fera l'admiration d'un « malade capable de penſer; au lieu que s'il ſe trompe « une fois, on croira aisément qu'il donne à gauche ſur « le fait de la maladie dont il s'agit. » Mais c'eſt grand dommage que la prognoſtique, cette ſcience ſi excellente & preſque divine, ſoit ſi difficile, ſi embarraſſante, & même ſi infidele, ſi incertaine & ſi douteuſe, que non-ſeulement il n'y ait rien de plus difficile que de prévoir ſûrement ce qui doit arriver dans les maladies, mais que les plus habiles Medecins s'y trompent tous les jours. Hippocrate en convient lui-même lorſqu'il aſſure que tous les *prognoſtics* ſont trompeurs dans les maladies aiguës. Cette difficulté qu'on trouve à former les *prognoſtics* eſt cauſe que ſouvent on a mis la Medecine au nombre des ſciences conjecturales, & que le peuple n'a pas toujours eu pour notre art & pour ceux qui le profeſſent les ſentimens qu'il leur devoit.

Mais quoique la prognoſtique ſoit la plus difficile de toutes les parties de la Medecine, je ne déſeſpere pas néantmoins de la réduire en ſcience, & de l'établir ſur certains axiomes & même ſur certaines définitions générales, en prenant les meſures néceſſaires pour cet effet. Mais je ſuis bien aiſe de rechercher auparavant les cauſes qui peuvent avoir empêché ſi long-tems cette partie de la Medecine d'être réduite en ſcience. La

plus considérable me paroît être le défaut d'observations; car comme ces observations jointes aux histoires des maladies sont le premier fondement de la Medecine, qui nous instruit de tout ce qui arrive dans la nature, des effets de telle ou telle autre maladie, aussi-bien que des changemens que les substances particulieres operent sur le corps humain; de même ces sortes d'observations nous fournissent les circonstances, la matiere & la commodité de former des *prognostics* assurés. Le Medecin qui compare avec soin toutes ces choses, & qui est suffisamment instruit de la Physique & de l'Anatomie, est en état de rechercher les véritables causes du passé, du présent & de l'avenir, de juger par-là sûrement du danger de la maladie & de nous dire si le malade en échappera ou non.

Comme les anciens n'ont tiré leurs *prognostics* que d'histoires tronquées & de quelques circonstances particulieres, qui ont été recueillies par Hippocrate & par ceux qui sont venus après lui, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient rien moins qu'une entiere certitude & qu'ils ne s'accordent pas toujours avec l'expérience. A quoi l'on peut ajouter que comme les anciens ne connoissoient pas la nature & la raison formelle de la vie, des maladies ou de la mort, & qu'ils ignoroient entierement la structure du corps & les mouvemens qui en dépendent, ils ne pouvoient, quand même ils auroient eu les histoires les plus completes des maladies, en déduire raisonnablement les vraies causes, ni les signes du dénouement de ces mêmes maladies. Encore moins ont-ils pu comprendre & expliquer les différentes opérations des remedes. Aussi n'ont-ils traité qu'empiriquement la prognostique, & ont-ils regardé sur le champ comme funestes les accidens pendant lesquels ils avoient quelquefois remarqué que les malades mouroient. Par exemple, si quelqu'un mouroit d'une maladie aiguë sous certaines circonstances particulieres, & qu'ils observassent plusieurs fois la même chose, ils établissoient sur le champ pour regle générale que ces symptomes présageoient la mort. Mais comme ces symptomes varient prodigieusement suivant la diversité des sujets, des maladies, des contrées & des saisons, les anciens ont laissé un grand nombre de préceptes qui sont rarement véritables; ce qui a fait dire à Hippocrate que les *prognostics* qui regardent la vie & la mort du malade sont extremement incertains dans les maladies aiguës.

Pour que la prognostique puisse se perfectionner & trouver place dans la suite parmi les sciences, il faut examiner avec soin toutes les circonstances qui se présentent dans le cours ou l'histoire de la maladie. Il ne suffit pas de connoître la maladie & ses causes, puisque pour former un *prognostic* certain, il est absolument nécessaire que le Medecin ait une connoissance parfaite de la constitution du malade; car il importe extremement de connoître l'âge & la force du malade, l'état de ses visceres, la condition de son sang & de ses humeurs, sa maniere de vivre, la saison de l'année, si son corps est fort ou foible, & si le systeme nerveux est disposé ou non à des mouvemens irréguliers & spasmodiques. Il faut encore que le Medecin connoisse les différens degrés de la maladie, aussi-bien que les symptomes particuliers dont ils sont accompagnés. Il doit encore s'informer de la méthode qu'on a suivie dans la cure, afin de connoître qui des deux est en faute ou du malade ou du Medecin. Ces choses exactement considérées, il doit savoir discerner les signes ou les symptomes qui sous telle ou telle circonstance, dans tel ou tel malade, présagent un dénouement salutaire ou funeste; car il arrive souvent qu'un symptome particulier de la même maladie est funeste à un malade & non point à l'autre. Par exemple, on observe souvent que lorsque les personnes infirmes & âgées, celles qui ont été épuisées par la faim, par quelque maladie ou par une longue tristesse viennent à être attaquées d'un accès de calcul ou de colique, elles meurent pour l'ordinaire sous certains symptomes qui paroissent n'avoir rien de dangereux, & que des personnes plus robustes & plus vigoureuses supportent sans peine.

On observe la même chose dans les maladies aiguës; dans les fievres aiguës, par exemple, ceux qui sont d'une habitude de corps foible, & dont les parties sont extremement délicates & sensibles, sont affligés de douleurs violentes, d'anxiétés, d'insomnies, de délires, & d'une soif insatiable, & néantmoins ils ne laissent pas d'échaper; au contraire, que ceux qui sont d'une habitude spongieuse, ou dont les forces sont épuisées, viennent a être attaqués de la même espece de fievre, ils n'ont ni anxiétés, ni douleurs, ni chaleur violente; & cependant ils meurent dans le délire, dans le fort de la maladie, pour peu qu'ils se refroidissent. Ils n'importe pas peu de connoître les différens degrés de la maladie quand il s'agit de juger de ses symptomes: il est certain, par exemple, que la petite vérole est accompagnée dès le commencement, surtout dans les enfans, d'une épilepsie qui n'a souvent rien de dangereux, au lieu qu'elle est toujours mortelle quand elle survient dans le fort de la maladie. La phrénésie n'a rien de dangereux non plus pour les jeunes gens quand elle survient au commencement de la petite vérole: mais on peut être sûr que la mort n'est pas éloignée, quand elle attaque le malade vers le neuvieme ou dixieme jour. Il faut donc lorsqu'il s'agit de former un *prognostic*, exactement distinguer, séparer & observer toutes les circonstances qui se présentent. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Hippocrate, (*prorrh.*) conseille aux Medecins d'être très-circonspects dans leurs décisions, surtout quand il s'agit de *prognostics*; car rien ne les expose plus au mépris, que de se tromper sur cette matiere; surtout quand un malade, qu'ils regardoient comme désespéré, guérit peu de tems après; ou qu'il meurt, quoique le Medecin eût absolument répondu de sa vie; j'ai vu des Medecins promettre une guérison certaine à des malades qui sont morts quelques heures après qu'ils les ont eu quittés.

Mais plus il est difficile & embarrassant de former des *prognostics*, plus le Medecin doit travailler pour y réussir, & pour acquérir une connoissance raisonnée & fondée sur l'expérience, du danger imminent dans les maladies, & de la mort même, à quoi il ne faut point désespérer de parvenir; car on ne doit point douter que tous les événemens salutaires ou malheureux n'aient des causes completes & proportionnées, sans lesquelles ils ne sauroient arriver. Lors donc qu'on connoîtra parfaitement les causes qui produisent nécessairement la mort dans les maladies, il est indubitable qu'on devinera & qu'on prédira le dénouement qu'elles doivent produire, lorsqu'on appercevra les signes qui en sont inséparables. De même lorsque le Medecin connoîtra parfaitement par qu'elle voie, en quel tems, de quelle maniere, par quelles excrétions, une maladie se termine, & le malade recouvre la santé; il pourra avec assurance & par un raisonnement certain, annoncer un rétablissement futur. On doit donc blâmer la conduite des Medecins, qui au commencement ou dans le cours d'une maladie précipitent leur jugement sur ce qui en doit arriver, avant que d'avoir des signes certains de la guérison ou de la mort du malade. Car on doit bien se garder de juger de l'issue d'une maladie par son commencement, puisqu'il y en a qui, après avoir commencé avec beaucoup de douceur, déployent souvent une grande violence lorsqu'elles sont parvenues au comble de leur accroissement.

Je suis fort éloigné de croire qu'un Medecin puisse, au commencement ou dans le cours de la maladie, former un *prognostic* relatif à la guérison, ou à la mort du malade, comme le peuple se l'imagine, en conséquence de quoi il exige de lui une réponse satisfaisante. J'ose néantmoins assurer qu'il y a, tant dans les maladies aiguës que chroniques, certains signes & certaines marques à l'aide desquelles on peut pré-

voir & prédire ce qui doit arriver au malade, soit en bien ou en mal : mais il faut auparavant attendre que ces signes se manifestent. Au reste, autre chose est de dire qu'une maladie est dangereuse, ou d'assurer qu'elle est absolument mortelle; car on peut juger de ce danger, même dès le commencement, par la nature & les forces du malade aussi-bien que par le génie de la maladie; au lieu qu'on ne peut prognostiquer la mort que lorsqu'on a des signes infaillibles. Mais avant que d'examiner les signes auxquels on peut s'assurer d'une mort prochaine dans toute maladie violente & douteuse, je vais donner une théorie de la mort, & rechercher ses véritables causes, pour pouvoir mieux faire entendre ce que je dirai dans la suite.

Comme les Anciens n'ont jamais raisonné solidement en fait de Medecine, on chercheroit inutilement à apprendre d'eux en quoi la nature & l'essence de la mort consistent; car ils n'avancent autre chose, sinon que la vie consiste dans un tempérament convenable de la chaleur innée, & de l'humide radical, & la mort dans l'anéantissement de ces deux qualités. Mais comme ces mots ne fournissent à l'esprit aucune idée distincte, aussi n'en peut-on rien déduire de solide ou de satisfaisant. Aujourd'hui que l'étude & la contemplation de la nature, jointes aux découvertes qu'on a faites touchant la structure du corps humain avec le secours de l'anatomie, ont répandu plus de lumiere & de certitude sur la Medecine, & qu'on est instruit des lois de la circulation, on ne peut plus ignorer les raisons & les causes de la vie & de la mort; car comme à l'aide de la circulation libre & uniforme du sang & des humeurs, le corps, quoique sujet par lui-même à la putréfaction, est à couvert de tout dégré de corruption, toutes les actions, soit naturelles ou animales subsistent dans leur entier, & le corps & l'esprit reçoivent la vigueur qui leur est nécessaire; de même lorsque cette circulation est interrompue, la force de l'esprit & du corps chancele, toutes leurs fonctions cessent, & le corps lui-même se corrompt aussi-tôt. D'où il suit que la mort est présente lorsque la circulation du sang est tellement corrompue qu'on ne peut plus la rétablir. Au reste, comme cette circulation des fluides dépend du mouvement, de l'impulsion & du ton du cœur, des arteres & de tous les vaisseaux qui sont composés de fibres motrices nerveuses, il s'ensuit qu'on ne doit attribuer la cause de la mort qu'à la destruction totale de la pulsation du cœur & des arteres, & à la cessation du mouvement de la poitrine qui sert à la respiration. Nous allons bien tôt expliquer comment ces mouvemens du cœur & des arteres viennent à cesser tout-à-fait dans les maladies.

Il suit donc de ce que nous venons de dire qu'on ne peut mieux découvrir le siége des maladies, & conséquemment les causes de la mort, que par l'anatomie & l'inspection des cadavres. Au reste, en ouvrant les corps morts de maladies, les causes évidentes de cet accident deviennent sur le champ palpables; car soit que le malade soit mort d'une maladie aiguë ou chronique, on découvre toujours une corruption putride dans quelque partie accompagnée d'une odeur extremement fétide; car il y a toujours dans quelqu'une des parties internes les plus nobles, soit dans l'estomac & les intestins, ou dans le cerveau & ses membranes, ou dans le foie, l'utérus, les reins, la rate ou les poumons, une certaine corruption putride & sphacéleuse, dont on peut à peine supporter la mauvaise odeur; cela provient, ou d'une stagnation, ou inflammation du sang, qui cause la mort dans les maladies aiguës; ou d'une stagnation & extravasation du sang & des humeurs dans les principales cavités du corps, telles que la tête, le thorax & l'abdomen. Ces dernieres arrivent surtout dans les maladies chroniques, où les visceres, principalement ceux de la poitrine & du bas-ventre, se trouvent corrompus par un pus ou une sérosité extravasée. Lorsqu'on vient à ouvrir les corps de ceux qui sont morts de quelque maladie violente de la tête, d'une apoplexie, par exemple, ou d'une léthargie, on découvre toujours une stagnation de sang inflammatoire & sphacéleuse dans les méninges. La même chose arrive à ceux qui meurent de maladies violentes de poitrine; car dans les sujets qui sont morts d'une pleurésie ou d'une péripneumonie profondes, on trouve toute la substance vasculeuse des poumons engorgée & obstruée par un sang corrompu. Les poumons de ceux qui meurent de phthisie sont remplis de tubercules purulens, ou presque entierement rongés par un abscès. L'asthme convulsif tue ordinairement le malade au moyen d'un amas d'eau dans la cavité de la poitrine; & dans le catarrhe suffoquant, qui devient mortel en peu de tems, il se fait un amas de sang & de sérosité dans les bronches des poumons qui s'oppose à l'entrée & à la sortie de l'air. Lorsque je suis venu à rechercher les causes de mort dans les maladies qui ont leur siége dans le bas-ventre, telles que la cachexie & l'hydropisie, j'ai trouvé le foie & l'epiploon skirrheux ou corrompus par un épanchement copieux de sérosité. Dans la maladie noire d'Hippocrate, la rate est ordinairement tuméfiée, engorgée & corrompue, & il se fait un épanchement de sang dans la cavité de l'estomac & de l'iléum. Dans ceux qui meurent de la passion iliaque, de la colique, du cholera-morbus, de la dyssenterie & de la cardialgie, les parties de l'estomac & des intestins se trouvent enflammées, sphacélées & corrodées au point de rendre une odeur extremement fétide. Ceux qui meurent d'une douleur violente occasionnée par un calcul fortement engagé dans l'un des uréteres, ont le ventricule principalement enflammé, les reins & les conduits urinaires affectés & corrompus. Dans les maladies de l'utérus qui deviennent mortelles, cette partie est ou enflammée, ulcérée, sphacelée ou corrompuë par une sérosité extravasée.

A l'égard des maladies aiguës, dont les plus considérables sont les fievres, qui tuent un si grand nombre de personnes dans la fleur de leur âge, tant elles sont ennemies de la constitution humaine, elles ne causent la mort qu'au moyen d'une inflammation qui dégénere en un sphacele des parties internes, surtout du ventricule, des intestins & des méninges; car ces sortes de phénomenes sont très-ordinaires dans ceux qui meurent de ces fievres. Les poisons, de quelque espece qu'ils soient, causent une inflammation sphacéleuse, surtout des premieres voies, qui devient palpable par l'ouverture des sujets qui en meurent; de sorte que cette inflammation est un des signes les plus assurés du poison. Dans ceux qui meurent des vers, les intestins sont visiblement corrodés & enflammés. D'où il suit, je crois, que la mort ne sauroit être si prompte sans la putréfaction & la corruption de quelque partie interne; de sorte qu'on peut dire que cette putréfaction est extremement contraire à la vie & funeste au genre humain : car, comme la putréfaction du corps humain succede en peu de tems à la cessation totale de la circulation du sang, aussi est-elle pour l'ordinaire la cause adéquate, véritable & presque perpétuelle de la mort, puisqu'elle attaque indifféremment toutes les parties, mais surtout les internes; de sorte qu'on peut assurer sans crainte de se tromper, qu'entre un millier de malades, il n'y en a presque pas un seul qui meure sans sphacele : j'excepte seulement de ce nombre ceux qui meurent de mort violente, ou qui sont subitement étouffés par un polype qui obstrue les orifices des vaisseaux : mais on apperçoit dans tous les autres sujets qu'on ouvre après leur mort, une putréfaction fétide qu'on ne peut supporter.

Quoiqu'on découvre manifestement les vraies causes de la mort par l'ouverture des cadavres : il est bon cependant d'avertir à ce propos, qu'il faut bien prendre garde à ne pas confondre les causes de la mort avec celles

de la maladie, ce qui arrive toutefois fort ſouvent. Il y a beaucoup de Medecins, ainſi que je l'ai obſervé, qui dès qu'un malade eſt mort d'une maladie dangereuſe, conſeillent à la famille de le faire ouvrir, & qui trouvant les parties internes corrompues & ſphacélées, les font voir aux aſſiſtans, auxquels ils n'ont pas de peine à prouver que le mal étoit ſi grand & ſi conſidérable, qu'il étoit impoſſible que le malade guérît. Mais en cela ils ſe trompent très-lourdement, & tombent dans une erreur groſſiere, en faiſant paſſer la cauſe de la mort pour celle de la maladie. La queſtion qu'il faudroit plutôt éclaircir, eſt de ſavoir ſi l'on n'auroit pas pu prévenir la mort & détruire ſes cauſes, en employant à tems les remedes convenables. Mais c'eſt une adreſſe de quelques Medecins qui en impoſe aux ignorans, & un moyen qu'on met heureuſement en œuvre pour mettre ſa réputation à couvert, & cacher adroitement les fautes qu'on a pu faire dans le traitement de la maladie. Puis donc que la nature & l'eſſence de la mort conſiſtent dans une corruption putride, il eſt du devoir d'un Medecin qui prend à cœur la conſervation de ſon malade, de prévenir & de guérir par tous les moyens poſſibles cette corruption ſphacéleuſe, qui provient toujours d'une ſtagnation des humeurs, & de lui interdire rigoureuſement l'uſage de tout ce qui peut l'accélérer le moins du monde.

Pour que nous puiſſions conſidérer plus exactement ce ſujet, & être en état de prévoir & de prédire à l'aide de certains ſignes & de certaines marques une pareille corruption, il eſt bon de rechercher les cauſes qui l'engendrent dans le corps humain. Comme tout effet ſuppoſe néceſſairement une cauſe certaine & adéquate, on peut aſſurer qu'il y a certaines cauſes de cette corruption dont la préſence peut ſervir à former un prognoſtic aſſuré. Mais avant que d'entrer dans l'explication de ces cauſes, je vais montrer en peu de mots d'où vient que la putréfaction eſt ſi ennemie de la conſtitution humaine, que le moindre ſphacele dans la plus petite portion de l'eſtomac & des inteſtins ſuffit pour cauſer une mort ſubite.

Voici, ſelon moi, la maniere dont cela arrive :

La circulation du ſang d'où dépend l'intégrité de toutes les fonctions du corps, eſt entretenue par l'impulſion, la vigueur & la force mouvante des ſolides. Mais cela ne dépend point, comme quelques-uns ſe l'imaginent, d'aucun être immatériel, mais bien du fluide extremement ſubtil du ſang & des nerfs qui afflue dans ces parties, comme il eſt aisé de s'en convaincre en liant ou coupant le nerf ou l'artere qui aboutit à quelque partie du corps, car on détruit par-là tout ſentiment, tout mouvement & toute nutrition dans cette partie. Au reſte, une preuve que la force des parties dépend de quelque principe matériel, c'eſt qu'elle diminue par la faim, & qu'elle revient immédiatement à l'aide d'alimens convenables. Bien plus, il n'y a rien dans la nature de ſi préjudiciable, ni qui détruiſe ſi promptement les forces, que la putréfaction, comme il eſt aisé de l'obſerver dans le ſphacele ou dans le cancer ulcéré, qui détruit auſſi-tôt, non-ſeulement les forces, mais encore la vie. Il eſt donc certain que la putréfaction qui s'engendre dans le corps, ſurtout lorſqu'elle vient à augmenter & à ſe répandre, communique intimement ſa vapeur maligne, principalement aux parties nerveuſes & aux fibres motrices ; & que comme elle eſt extremement ennemie du fluide, qui eſt la ſource du mouvement des ſolides, elle le corrompt, éteint, pour ainſi dire, la ſyſtole & la diaſtole du cœur, & détruit totalement le ton & le mouvement des fibres.

Les maladies cauſent donc la mort de deux manieres : l'une ſoudaine & précipitée, & celle-ci eſt produite par la contraction violente des parties nerveuſes, laquelle provient d'une inflammation, & occaſionne quelquefois dans le fort de la maladie, de nouvelles ſtagnations inflammatoires qui aboutiſſent à un ſphacele & à la mort du malade, ce qui arrive principalement dans les fievres & les maladies aiguës : l'autre eſt plus lente & provient de la corruption des viſceres & d'une ſtagnation & extravaſation des humeurs, ſurtout dans les maladies chroniques & de longue durée. A l'égard de la mort que cauſent les maladies aiguës ou les fievres, elle provient ordinairement de ſpaſmes violens, qui occaſionnent une inflammation du ventricule, des inteſtins ou des membranes du cerveau, auſſi bien qu'une corruption mortelle ; car les ſpaſmes ſont ordinairement préjudiciables & ennemis de la conſtitution, à cauſe qu'ils dirigent le mouvement du ſang & des humeurs de la circonférence au centre, & obſtruent les excrétions les plus néceſſaires à la conſervation de la vie & de la ſanté. Au reſte, telle eſt la force & le pouvoir des ſpaſmes, qu'ils interrompent la circulation du ſang, dans laquelle conſiſte la vraie eſſence de la ſanté ; & en rendant ſon cours inégal, produiſent des congeſtions de ſang dans les parties les plus nobles, ſurtout dans la tête, le ventricule & les inteſtins, qui, à moins que la nature ne les ſurmonte, à l'aide d'une diſcuſſion & d'une réſolution, ſont infailliblement ſuivies de la corruption & de la mort. Car on diſtingue dans toute commotion naturelle ou fievre, deux ſortes de mouvemens, qu'il faut bien ſe garder de confondre, l'un qui repouſſe les humeurs de la circonférence au centre : celui-ci eſt extremement pernicieux, ſpaſmodique, véritablement morbifique, & tend à la deſtruction de la nature & des mouvemens vitaux. Il eſt accompagné de froid, de friſſon, d'horreur, d'anxiétés, d'un pouls foible & petit. L'autre eſt ſalutaire & tend du centre à la circonférence : il ſe manifeſte par la chaleur, la force & la viteſſe du pouls. Ce dernier eſt comme un remede naturel qui prévient la deſtruction du corps, appaiſe les contractions ſpaſmodiques, réſout les ſtaſes inflammatoires & leve les obſtructions des conduits excrétoires qui étoient auparavant reſſerrés & fermés. Ce mouvement auquel les Anciens ont donné un nom qui exprime parfaitement ſa nature, ſurmonte les maladies, procure la guériſon du malade & le garantit de la mort. Perſonne n'en meurt jamais, s'il ne ſurvient durant ce tems un mouvement ſpaſmodique qui lui eſt directement contraire. Toutes les fois donc qu'un Medecin connoîtra parfaitement le génie, la puiſſance, les actions mutuelles, les effets & les relations réciproques de ces deux mouvemens oppoſés, il pourra ſe conduire en tout avec toute la raiſon & la prudence poſſibles, prédire avec aſſurance les dangers, & annoncer avec confiance les heures des événemens. Il comprendra pareillement la définition groſſiere que les Anciens ont donnée de la fievre, ſavoir, qu'elle eſt un combat de la nature avec la maladie ; & que le malade guérit lorſque la premiere a le deſſus. Car ſi le mouvement fébrile, chaud & réſolutif, qui doit opérer la réſolution, ne diſſipe & ne détruit pas dans un certain tems les ſpaſmes, les inflammations, les congeſtions & les ſtaſes du ſang, qui ſont par elles-mêmes mortelles, & que tous ces accidens ſubſiſtent opiniâtrement ; il eſt naturel de croire que la nature ſuccombera à la fin, que les humeurs ſe putréfieront & que le malade mourra. Mais puiſqu'il y a certains ſignes à l'aide deſquels on peut juger de la victoire de la nature ſur la maladie, & de celle-ci réciproquement ſur l'autre, il paroît aſſez que la ſcience des *prognoſtics* dépend de certains principes & de certains fondemens.

Nous allons donc examiner ici en peu de mots les effets & les ſignes des ſpaſmes qui doivent être ſuivis de la mort. Ces ſignes trompent rarement dans les maladies aiguës, & lorſqu'ils paroiſſent vers les jours critiques, & après que le malade a été affoibli par la maladie, & qu'ils augmentent au lieu de diſparoître, on doit être sûr que le malade mourra. Ces ſpaſmes fâcheux n'attaquent pas une ſeule partie du corps, pluſieurs y ſont

exposés. Lors donc qu'on remarque du frisson & du froid dans le fort de la maladie, ou que ces accidens reviennent souvent, si le corps n'est pas également mollet, mais qu'il soit tendu, chaud, sec & rude au toucher, si les efflorescences de la peau refluent, ou même se cachent un peu, si l'on sent à l'extérieur des frissonnemens & du froid, que les cauteres ou ulceres qui fluoient auparavant se dessechent : ce sont tous signes de mauvais augure, & qui menacent d'un danger de mort imminent, parce que les spasmes qui affectent la peau, repoussent au-dedans le sang & les humeurs, causent aisément des congestions inflammatoires très-dangereuses, & empêchent la matiere morbifique de sortir du corps par la transpiration. Il est encore ordinaire aux spasmes dans les maladies aiguës d'attaquer les organes excrétoires, comme les conduits destinés à l'excrétion de l'urine & des excrémens, de maniere que l'urine sort déliée & aqueuse & que le bas-ventre est dur, tendu & ne laisse rien sortir. On voit aussi dans quelques sujets, de fréquentes envies d'uriner & d'aller à la selle, causées par la violence de ces sortes de spasmes.

On est menacé d'un bien plus grand danger, lorsque les spasmes attaquent les parties intérieures qui servent aux mouvemens vitaux; car le pouls petit, resserré, vîte & dur, & même l'inégal & l'intermittent, n'a point d'autre cause que le resserrement spasmodique & convulsif des nerfs qui se répandent dans le cœur & les membranes artérielles; aussi cet état du pouls annonce-t'il toujours beaucoup de danger dans l'état de la maladie. On doit porter le même jugement de la respiration courte, inquiete & embarrassée, quand elle se trouve telle vers les tems critiques. Car si la remarque que fait Hippocrate dans ses *prognostics*, qu'il est très-intéressant pour la guérison que la respiration soit aisée dans toutes les maladies, est vraie, comme on n'en peut douter, il est également certain qu'une respiration courte & embarrassée dans les maladies aiguës, est toujours d'un funeste *présage.* Lorsque les nerfs des hypocondres sont affectés de spasmes, on est livré à de grandes inquiétudes, le corps est dans des mouvemens & des agitations continuelles, & les malades ne font que changer de place dans leur lit. Le resserrement spasmodique des membranes nerveuses & musculeuses de l'œsophage & du ventricule, est marqué par des efforts pour vomir, par le régorgement de la boisson, assez souvent par l'écoulement d'une sérosité limpide qui sort du gosier, par la difficulté d'avaler & une soif inépuisable, avec une sécheresse de la bouche & de la langue; & lorsque le spasme s'étend jusqu'au duodénum, il se joint à ces accidens une jaunisse de tout le corps, & surtout du visage. Mais lorsque la violence des spasmes s'étend plus au loin, & secoue & tiraille fortement tout le genre nerveux, on jugera que l'on est à l'extrémité par les signes suivans.

Le nez est affilé, les tempes sont affaissées, les oreilles froides & mortes, les yeux creux, la peau du front est dure & tendue, le visage est jaunâtre & très-pale : tous signes dont le concours forme ce qu'on appelle un visage Hippocratique, qui est un avancoureur certain de la mort. Il faut mettre au nombre des plus mauvais signes, la distension des nerfs, qui, suivant la remarque d'Hippocrate dans l'*Aphorisme VI. de la quatrieme section*, est toujours menaçante & terrible. Cet état se connoît principalement lorsque le malade est couché sur le dos, qu'il plie les genoux, qu'il se jette de tems en tems la tête vers les piés, qu'il étend hors du lit les bras & les piés nus, & les agite de côté & d'autre; qu'il a les ongles & les doigts pâles; qu'il arrache & entasse des petits flocons de laine de ses couvertures, & veut prendre sur la muraille ce qui y est appliqué; alors si les tressaillemens des tendons s'y joignent, la mort est à la porte.

Quoique beaucoup de maladies aiguës aient pour premiere cause une inflammation interne, ce qui les rend toujours dangereuses; cependant il survient très-souvent dans le fort de la maladie de nouvelles inflammations ou dans l'estomac, ou dans les membranes du cerveau, lesquelles sont toujours très-dangereuses, & des avant-coureurs de la mort; & lorsque ces inflammations, ou seules, ou compliquées, se forment vers le sept, le neuf ou le onzieme jour, non-seulement dans les fievres malignes, pétéchiales, contagieuses, & celles qu'on appelle fievres d'armées, mais même dans les autres aiguës, comme synoques, ardentes, pourprées, petite vérole ou rougeoles, elles causent immanquablement la mort.

Voici les signes de l'inflammation de l'estomac :

On sent une chaleur brûlante & une ardeur dévorante, avec une douleur aiguë vers le creux de l'estomac, dont les environs sont durs au toucher, les extrémités sont froides; on ressent d'extremes inquiétudes accompagnées d'agitations involontaires; tous les médicamens ou les alimens liquides incommodent extremement, & augmentent les inquiétudes, lorsqu'on ne les rejette pas sur le champ par la bouche. Cette inflammation s'étend quelquefois si loin, que de l'œsophage elle se communique au gosier, où elle cause des pustules ardentes, douloureuses, & une excrétion continuelle d'une mucosité visqueuse & corrompue, qui est un *prognostic* de mort.

Une autre inflammation plus dangereuse que celle-ci, & qui s'y complique quelquefois, est celle des membranes du cerveau, que les Grecs ont nommée *phrénésie*, qui devance la mort de quelques momens, & est communément suivie de veilles continuelles & opiniâtres, & d'un violent mal de tête. Son arrivée est annoncée par un froid, une excrétion abondante d'urines déliées, le tintement d'oreilles, une forte pulsation des arteres du dedans du crane, & l'écoulement de quelques gouttes de sang par le nez. On connoît sa présence, parce que les yeux sont rouges, étincellans & hagards, à l'aliénation d'esprit, au peu d'ordre & de liaison qu'il y a dans les discours du malade; souvent à l'écoulement involontaire des larmes, au grincement de dents & au défaut de soif. Lorsque les convulsions se mettent de la partie, c'en est fait du malade.

Tels sont les principaux accidens & signes qui font connoître le danger de mort dans les maladies aiguës, & qui sont très-sensibles, surtout dans les sujets d'un tempérament bilieux, sanguin, ou sanguin-bilieux, dans la jeunesse & l'âge viril, dans les complexions très-sensibles, les personnes d'un naturel colérique, celles qui ont peu d'embompoint, & qui ont fait un trop grand usage des boissons spiritueuses.

Mais il n'en est pas de même des personnes grasses, & qui ont l'habitude du corps spongieuse & pléthorique, des phlegmatiques, de ceux qui ont été épuisés par les maladies, la faim, la tristesse, ou des hémorrhagies excessives. Car ces sortes de personnes meurent moins par la violence des spasmes & les grands accidens douloureux, que par la foiblesse & le défaut des mouvemens, & l'atonie des parties; ce qui fait que les stases & les stagnations de leurs liqueurs & de leur sang, sont disposées dès le commencement à une corruption putride; & bien que les malades ainsi constitués meurent comme les autres d'inflammations des membranes du cerveau ou de l'estomac. elles ne sont pas accompagnées de spasmes si violens, & leurs attaques plus douces, sont le commencement d'une corruption également funeste. Aussi les Medecins sont-ils souvent trompés par ces apparences, qui leur font former des faux *prognostics*; & il est d'autant plus difficile d'en former de justes, & la malignité est d'autant plus grande, que le danger est plus masqué. Il est donc nécessaire d'indiquer les signes qui font connoître ces maladies qu'on met communément au rang des fievres malignes. Elles commencent avec un frisson & un

froid léger, qui eſt ſur le champ ſuivi d'un abattement étonnant; le pouls eſt languiſſant, fréquent & petit; les malades tombent aiſément en défaillance dans une ſituation droite; il n'y a point de ſommeil, mais un aſſoupiſſement continuel; & ſi le malade s'endort, ſes forces n'en ſont que plus abattues, & ſon eſprit ſe dérange: il ne ſent aucune douleur, point d'altération ou d'autres incommodités ſenſibles; il eſt cependant agité & dans un mouvement continuel. Lorſque les extrémités ſe refroidiſſent, que le pouls commence à manquer, & ne ſe fait plus ſentir au carpe, la mort n'eſt pas fort éloignée. Mais quoique ces ſortes de malades ne meurent point ſans une inflammation du ventricule & des membranes du cerveau, néantmoins cette inflammation n'eſt accompagnée d'aucun ſpaſme violent, ni d'aucun ſymptome terrible: mais il ſurvient aiſément une corruption qui termine leurs jours.

Comme toute inflammation dégénere ſouvent en mortification, ou corruption ſphacéleuſe, il faut auſſi connoître les ſignes qui caractériſent ce changement. On ſent alors un froid interne; la douleur qui étoit aiguë ou violente, à la tête ou aux parties inférieures, s'appaiſe ſur le champ; l'eſprit qui étoit en délire, revient en quelque maniere à lui-même: mais le défaut de force augmente, le pouls manque entierement, ou bien il eſt très-inégal, petit & intermittent; le ventre qui étoit reſſerré ſe lâche, & ſe vuide même contre la volonté du malade; le viſage eſt pâle & hideux, il dégoute une ſueur froide des tempes, du cou & de la poitrine; les extrémités ſe refroidiſſent, & les liqueurs qu'on avale font en tombant dans l'eſtomac le même bruit qu'en tombant dans une bouteille vuide. Si tous ces accidens ſe trouvent compliqués, c'eſt une preuve évidente que la mort n'eſt pas loin, parce que le ſphacele qui conſume les forces, augmente tellement l'abattement & l'atonie des parties, que tout mouvement finit dans le corps, & avec lui la vie qu'il entretenoit. Lorſque des perſonnes pléthoriques meurent ſubitement d'un ſphacele interne, leur ventre s'enfle conſidérablement quelques heures après leur mort, il s'éleve de groſſes veſſies ſur toute la ſurface de leur corps; leur viſage devient pâle & verdâtre, le cadavre rend une odeur inſupportable, & jette ſouvent par la bouche & le nez, un ſang dont la puanteur eſt extreme.

Nous paſſons aux ſignes qui menacent d'une ſuffocation, & font connoître qu'elle eſt à la porte, & à ceux qui la précedent; ſignes qu'on remarque dans ceux qui ſont attaqués de grandes maladies de poitrine, d'eſquinancie, de péripneumonie, d'empyeme, de catarrhe ſuffocant, d'aſthme convulſif, d'hydropiſie de poitrine, & qui meurent de ces maladies. Car toutes ces affections empêchent non-ſeulement l'entrée libre de l'air dans les poumons, & ſa ſortie, mais encore la liberté de la circulation du ſang d'un ventricule du cœur à l'autre, en paſſant par les poumons. Par exemple, la vraie eſquinancie qui attaque les muſcles internes du larynx, & que les Grecs nomment *cynanche*, maladie où l'on ne voit ni tumeur, ni rougeur au goſier, bien qu'elle ſoit accompagnée d'une douleur très-vive & d'une fievre violente; cauſe très-promptement une ſuffocation mortelle. Alors, comme l'obſerve Lommius, *Lib. II. Obſ. Medic.* les yeux des malades ſe tournent, deviennent rouges, ſortent de la tête comme à ceux qu'on étrangle; la voix embarraſſée ne forme plus d'articulation, & n'eſt plus qu'une eſpece de ſifflement, tel que le cri d'un chien qui vient de naître; les malades ont la bouche béante pour tâcher de reſpirer un air froid; il en ſort une ſalive écumante, ils tirent la langue comme un chien altéré; la boiſſon qu'on leur donne leur ſort par les narines; ils ſont dans une agitation continuelle, ſautant ſouvent hors du lit, & enfin meurent de ſuffocation & de ſyncope. La péripneumonie tue auſſi par la ſuffocation. S'il n'y a pas d'expectoration dans cette maladie, mais une reſpiration inquiete & embarraſſée, avec un grand reſſerrement de la poitrine & des agitations involontaires; ſi la matiere, qui devoit être expectorée, fait du bruit dans la poitrine; ſi le pouls eſt inégal & intermittent; ſi le ventre ſe lâche de lui-même, lorſque les forces ſont déja abattues; ſi ce qu'on expectore avec beaucoup de peine, eſt mouſſeux, tantôt jaune & tantôt ſanguinolent; s'il y a veilles continuelles; ſi la phrénéſie s'y joint; ſi les malades cherchent avec avidité à reſpirer un air froid; s'ils ſont obligés d'être ſur leur ſéant, ou courbés, & s'ils étouffent étant couchés ſur le dos: ils meurent infailliblement le cinq ou le ſept.

Ceux qui meurent d'un aſthme convulſif meurent auſſi de ſuffocation; car cette maladie eſt ordinairement cauſée par une hydropiſie de poitrine, lorſque les hydatides venant à ſe crever, la ſéroſité s'épanche entre la pleure & les poumons, au moyen de quoi elle empêche la libre dilatation de ce viſcere, & par conſéquent l'air d'y entrer, & le ſang d'y circuler. Elle eſt encore produite par le reſſerrement de la membrane interne des bronches, qui eſt parſemée de beaucoup de glandes conſidérables, reſſerrement qui fait que l'air ne peut entrer dans les poumons, ni celui qui s'y trouve, en ſortir. Enfin les bronches ſont quelquefois tellement reſſerrés & étranglés par des ſpaſmes convulſifs, que le malade meurt miſérablement faute de reſpiration. Dans toutes ces circonſtances, il y a de grandes inquiétudes & agitations involontaires, reſpiration tremblante, déreglement & inégalité de pouls, ſifflement & bruit dans la poitrine; les malades changent ſouvent de place & de ſituation, ils ne rendent que peu de matiere écumeuſe & ſanguinolente, & les extrémités venant à refroidir, ils meurent de ſyncope & de ſuffocation: il en arrive autant dans le catarrhe ſuffocant, qui attaque principalement les vieillards foibles & les enfans, & qui eſt ordinairement causé par la paralyſie des nerfs pneumoniques. Dans cette maladie on a auſſi beaucoup de peine à reſpirer, & de grandes inquiétudes; & comme les bronches ſont remplis d'une ſéroſité viſqueuſe qui ſe ſépare du ſang, l'air qui entre dans la poitrine cauſe un bruit & un ronflement; enfin le malade eſt ſuffoqué, parce que l'air ne peut plus entrer dans la poitrine. Avant que ce malheur arrive, le pouls devient plus petit de moment à autre, & enfin imperceptible. Quelquefois le délire & le refroidiſſement des extrémités ſurviennent. Il arrive auſſi aux phthiſiques de mourir de ſuffocation, lorſque l'abatement total des forces les empêche de rendre l'humeur purulente, qui s'amaſſe dans la cavité de la poitrine, à cauſe de la corroſion du poumon.

Après avoir parlé des maladies qui tuent par la ſuffocation auſſi-bien que des ſignes qui annoncent la mort, nous allons examiner quelques autres maladies aiguës qui cauſent la mort au moyen des inflammations & des ſpaſmes violens, dont elles ſont accompagnées, ſans oublier les ſignes auxquels on peut connoître que la mort n'eſt pas éloignée. Lors donc que la fievre, jointe au pourpre blanc, qui eſt l'effet d'une lymphe appauvrie, épuisée & corrompue, s'aſſocie ſur la fin à des maladies aiguës, comme petite vérole, rougeole, ou qu'elle ſuccede à la ſuppreſſion des vuidanges dans les couches, elle eſt toujours très-dangereuſe, & communément elle cauſe la mort par l'inflammation des parties internes, & notamment du ventricule & des inteſtins. On connoît que cette maladie ſera funeſte, lorſqu'à la chaleur & à l'extreme inquiétude dans les environs du cœur, ſuccede un ſentiment intérieur de froid, avec un pouls foible, petit & inégal, que le pourpre diſparoît, qu'il ſurvient des défaillances, un dérangement d'eſprit, & un embarras de la reſpiration. Il faut mettre dans la même claſſe la petite vérole qui commence par de grandes douleurs de reins & le délire, lorſque dès le ſecond jour les exanthemes & les taches paroiſſent ſur la peau, devenue raboteuſe, comme ſi elle étoit attaquée de pourpre, & que lorſque l'éruption eſt parfaite le cinquieme ou le ſixieme jour, le pouls n'en devient pas plus calme, & conti-

nue d'être fréquent, & que tout le corps se couvre de pustules; dans ces circonstances j'ai rarement vu de jeunes gens en échapper. Il n'y a pas moins de danger lorsque vers le neuvieme jour, il survient à l'occasion de la suppuration, une grande douleur qui détruit souvent tout d'un coup les plus belles espérances. Car sa violence cause à tout le genre nerveux des spasmes, qui produisent d'extremes inquiétudes, des agitations involontaires du corps, & l'affaissement des pustules. Enfin l'embarras de la respiration, le dérangement de l'esprit, les convulsions, les langueurs & la petitesse du pouls survenant, terminent promptement les jours du malade.

L'anatomie pratique nous apprend que ceux qui ont pris du poison, ou quelque émétique ou purgatif violent, meurent d'une inflammation sphacéleuse. On connoît que la mort approche aux ardeurs intérieures, aux grandes inquiétudes, à la petitesse & l'inégalité du pouls, ou à son défaut total avec sueur froide, délire & convulsions, qu'Hippocrate regarde comme mortels dans le vingt-cinquieme *Aph.* de la septieme *Section*, aussi-bien qu'ailleurs. Ceux qui meurent du calcul meurent ordinairement d'une inflammation de l'estomac ou des membranes du cerveau. Car si le vomissement, & la douleur aiguë, que cause ce mal, sont suivis de fievre, de grandes inquiétudes & d'une soif insatiable, & qu'ensuite le hocquet, le délire & le froid des extrémités surviennent, le malade n'a pas long-tems à vivre. Lorsque le cholera-morbus est accompagné de douleurs très-vives & de tranchées, qu'il sort avec violence par haut & par bas des humeurs, surtout vertes, que le malade est extremement altéré, que le visage est jaune ou pâle, le pouls petit & serré, c'est une preuve que le malade est dans un grand danger. Mais lorsque le pouls s'affoiblit de plus en plus & se perd à la fin, que les jambes se retirent, que le corps se couvre d'une sueur froide, & que le malade tombe en défaillance, c'est une preuve que l'inflammation a dégénéré en sphacele. Les signes les plus certains d'un sphacele sont la cessation de la douleur, le refroidissement des extrémités & l'abattement des forces. Le hocquet, la cardialgie, la chaleur & des inquiétudes dans les environs du cœur précedent ordinairement cet état, & indiquent une inflammation mortelle de l'estomac. Lorsque dans la passion iliaque des douleurs très-aiguës, se trouvent compliquées avec une constipation opiniâtre, ou un vomissement continuel & de mauvaise odeur, & que le hocquet, le délire, les sueurs froides, le froid des extrémités, des convulsions de nerfs se mettent de la partie, on peut être certain, comme Hippocrate l'observe, *Sect.* 7. *Aph.* *X.* que la mort n'est pas éloignée. La colique convulsive cause aussi très-souvent la mort à cause de l'inflammation & du sphacele qu'attire sur l'intestin rectum la douleur vive qu'y cause la stagnation du sang. Alors la putréfaction de l'intestin donne une odeur extremement fétide aux excrémens qui sortent, le pouls est fréquent & foible avec un extreme abattement; la corruption de l'intestin se communique quelquefois aux parties externes & même au scrotum, & la mort vient au milieu des défaillances qui suivent ces accidens.

Il est certain qu'un grand nombre de femmes meurent durant ou après l'accouchement, & c'est ce qui nous engage à examiner quelques uns des *prognostics* & des signes les plus funestes qu'on observe dans ces circonstances. Lors donc qu'une femme, à l'occasion de la mauvaise situation du fœtus, surtout s'il est trop grand, est tourmentée durant plusieurs jours de douleurs violentes accompagnées d'une chaleur interne qui se manifeste par la vitesse du pouls; elle tombe avant la fin du travail, ou peu de tems après l'accouchement, par un épuisement subit & total de ses forces, dans une violente défaillance ou affection semblable à l'apoplexie, si terrible qu'il n'y a point de remedes ou de secours qui puissent la rappeller à la vie. Lorsque l'accès de cette maladie dure pendant quelques heures, & que les remedes les plus pénétrans, tels que l'esprit de sel ammoniac préparé avec la chaux vive, & réduit en essence avec l'huile de rue, insinués dans le nez, ne peuvent point faire revenir la malade, c'est un signe qu'elle est morte. Si le visage demeure coloré dans cette affection syncoptique, c'est une preuve que la violence des spasmes a fouetté avec impétuosité le sang vers le cerveau, & produit cet accident en tout semblable à l'apoplexie; & communément après la mort, il sort une sérosité sanglante & fétide de la bouche & du nez. Il arrive aussi assez souvent que la mere venant à mourir dans le moment qu'elle auroit accouché, le fœtus trouvant le passage relâché, est poussé dehors sans vie par la fermentation intérieure qui se fait dans les parties qui servent à l'accouchement. Ce qui cause la mort aux femmes en couche, c'est communément la rétention d'un sang impur qui a coutume de sortir pendant quelques jours de l'utérus après l'accouchement, au grand avantage de la femme, & dont la suppression cause d'abord de vives douleurs, qui sont ordinairement suivies d'une inflammation de l'utérus, & d'une fievre très-pernicieuse lorsque la suppression s'opiniâtre avant que l'évacuation des vuidanges se fasse. On connoît cette inflammation à l'embrasement qui se communique des parties inférieures à la région du cœur; si de grandes inquiétudes, l'abattement des forces, des agitations involontaires, une perte d'appétit totale s'y joignent, qu'ensuite la malade ait un sentiment intérieur de froid avec frisson; le pouls fréquent, petit & foible, & que sa vue commence à s'obscurcir, c'est une preuve qu'elle est prête à mourir du sphacele.

Il faut remarquer à ce sujet, que beaucoup d'accouchées meurent en pleine connoissance, bien qu'elles aient été précédemment attaquées d'aliénation d'esprit, parce qu'elles reviennent à elles quelques heures avant que de mourir. Les ignorans s'imaginent que la malade est au retour: mais le Medecin connoît au pouls, qui est le même que celui des mourans, que sa perte est infaillible.

Les femmes qui périssent d'une trop grande perte de sang après l'accouchement & dans les couches, ont une chaleur lente & continuelle, avec un pouls fréquent & foible. Cette chaleur ne s'appaise pas même le matin après le sommeil. A ces accidens se joignent une perte d'appétit & un abattement total des forces, & elles meurent ordinairement de syncope vers la fin des couches, c'est-à-dire, de la sixieme semaine.

Il n'y a gueres de personnes qui guérissent d'un cancer ulcéré, à cause de l'extreme corruption qui l'accompagne, & que fait connoître la sanie noire, ténue & fétide qui en sort. Dans ce cas, le malade est affligé d'une fievre lente; ses forces diminuent de jour à autre, il ne dort point; ou supposé qu'il prenne quelque repos, ce repos est troublé par des inquiétudes & des agitations, dont la défaillance & la mort sont la suite. Il arrive aussi quelquefois que les inflammations des parties extérieures, comme éréspeles, goutes, &c. refluent vers l'intérieur & ôtent promptement la vie, par la seule raison que ce reflux cause une inflammation du ventricule ou des intestins. Le danger du reflux des charbons ou bubons pestilentiels est bien plus considérable; & il en est de même lorsque ces tumeurs ne sortent pas bien. Dans ce cas le malade est saisi de frisson; de grandes inquiétudes, d'agitations involontaires, d'une chaleur dans la région du ventricule, avec un refroidissement des extrémités. Il fait des efforts pour vomir; ou bien il est saisi du hocquet, & enfin il meurt dans la syncope & l'aliénation d'esprit. Ceux qui meurent d'une perte de sang considérable, comme il arrive quelquefois dans les fausses couches, le crachement ou le vomissement de sang, la maladie noire d'Hippocrate ou dans les hémorrhagies qui surviennent dans les fievres, périssent dans la syncope & la défaillance: mais il faut observer que ce dénouement tragique est

ordinairement précédé d'une grande altération, de l'envie de vomir, d'un pouls foible & fréquent, & de convulsions dans les extrémités, marque certaine que le sang qui s'arrête dans les parties internes, le ventricule & la tête, cause encore des spasmes; car la soif est ordinairement causée par la contraction spasmodique de la tunique glanduleuse de l'œsophage. Les maladies qui causent la mort aux enfans, sont pour l'ordinaire spasmodiques & convulsives, & produisent une inflammation & un sphacele, surtout du ventricule, des intestins & de la tête. Car dans les premieres années les douleurs que cause la sortie des dents & les tranchées que produit dans le bas-ventre la corruption du lait, font aisément tomber les enfans dans l'épilepsie, les convulsions, les fievres & l'asthme. Lorsque les accès d'épilepsie se succedent promptement, & que le ventre qui étoit auparavant constipé, laisse sortir lui-même des excrémens noirs & fétides, & que la voix devient en même-tems rauque, interrompue avec ardeur de tout le corps, c'est une preuve indubitable que le malade n'est pas éloigné de sa derniere heure.

Les maladies chroniques les plus considérables, sont, l'hydropisie, le scorbut, la cachexie, le marasme, l'hectisie & la consomption, dont on connoît le danger & l'événement fatal par des signes certains & infaillibles. Ceux qui sont attaqués de ces maladies, vont à pas lents à la mort, à cause de l'augmentation successive de la corruption des visceres causée par la stagnation & l'extravasation des humeurs; corruption qui cause infailliblement la mort, parce que rien ne peut y remédier, ni même en arrêter les progrès. Les signes auxquels on connoît que les visceres du bas-ventre sont corrompus, & que la mort en sera la suite, sont la perte totale de l'appétit, & le dégout même des alimens qui plaisoient extremement au malade lorsqu'il se portoit bien. Lorsque la fievre lente augmente, & que le pouls est fréquent le matin, c'est une marque infaillible d'une corruption intérieure, laquelle est encore indiquée par l'abattement des forces, par la difficulté de respirer, par les inquiétudes qui accompagnent le sommeil, lequel fatigue plus qu'il ne répare les forces.

Quand tous ces accidens s'opiniâtrent, & qu'aucun remede ne les adoucit, ils *préjugent* une mort infaillible, surtout si les sujets sont vieux, ou sont tombés dans ces maladies à la suite de quelque maladie chronique.

Voilà quelques-uns des signes qui *présagent* ordinairement la mort dans les maladies chroniques. Nous allons en indiquer quelques autres qui sont propres à certaines maladies de cette espece.

Voici ceux qui annoncent la mort dans la phthisie:

Le corps du malade dépérit peu-à-peu en conséquence de la fievre continuelle dont il est tourmenté: il a le visage rouge, & le ventre extremement lâche; il est affligé de sueurs colliquatives, & d'enflures œdémateuses aux piés; l'expectoration est supprimée; il a les ongles pâles, les yeux creux & le nez affilé. Quant à l'hydropisie en particulier, on peut assurer hardiment qu'elle est presque incurable lorsqu'elle succede à un asthme chronique, à une palpitation de cœur, ou à l'endurcissement du foie, après une fievre quarte. Quand les hydropiques rendent peu d'urine, qu'elle est trouble & rousse, c'est un mauvais *présage*; & dès que les parties supérieures s'amaigrissent & que le visage jaunit, on peut, sans crainte de se tromper, prognostiquer la mort quelques mois avant qu'elle arrive; car elle vient infailliblement lorsque la fievre augmente, & que la respiration devient plus embarrassée. On peut aussi annoncer long-tems auparavant la mort à ceux qui sentent souvent, surtout après un exercice violent, ou quelque forte passion de l'ame, de grandes & opiniâtres palpitations de cœur, & qui en conséquence tombent dans l'asthme convulsif, le crachement de sang, ou l'hydropisie. Car la cause de tous ces accidens est une matiere polypeuse adhérente aux vaisseaux du cœur, qu'aucun secours humain ne peut dissoudre, & qui aidée du concours d'autres causes, produit à la fin quelque maladie funeste, dont le danger est d'autant plus certain & plus grave, que le malade tombe plus subitement & sans cause évidente, en défaillance; ce qui ne laisse aucun doute sur l'existence d'un polype, qui cause ordinairement une mort subite, comme Hippocrate l'a fort bien remarqué.

Lorsque le foie, ce viscere considérable du bas-ventre, est attaqué d'une corruption sphacéleuse & mortelle, il y a dégout pour les alimens, surtout pour la viande, soif fréquente & insatiable, fievre violente, abattement de forces, hocquet, de tems en tems vomissement de sérosité ou de bile, & le corps tombe insensiblement en consomption. J'ai trouvé très-souvent dans ceux qui étoient morts à la suite de pareils accidens, le foie entierement sphacélé & noir. L'ulcere de l'estomac cause aussi une maladie longue & mortelle, qui se connoît aux grandes inquiétudes & au vomissement qui suivent l'usage des alimens; accidens qui augmentent par celui des remedes acres, salins & spiritueux. Cependant le corps tombe peu-à-peu en consomption, le pouls est toujours fréquent, il y a froid, & quelquefois frisson aux extrémités; les cauteres se sechent & se cicatrisent d'eux-mêmes; le sommeil est entre coupé & inquiet. Ceux qui sont attaqués de ces maladies, meurent ordinairement le troisieme ou le quatrieme mois, & donnent long-tems auparavant des signes de mort. Lorsque dans la cachexie tout le corps s'enfle & pâlit; qu'il y a dégout pour les alimens solides, & vomissement fréquent de matieres fétides; qu'il sort peu de chose par les selles; que l'urine est crue & en petite quantité; que la respiration est embarrassée; que le corps répand une mauvaise odeur, le pouls devenant à la fin fréquent, on peut prédire la mort quelques mois avant qu'elle arrive; & elle est d'autant plus infaillible, que le malade aura fait de plus grandes fautes de régime, qu'il aura trop bu, ou qu'il aura été livré à une trop longue tristesse.

Voilà les principaux signes & les plus certains qui annoncent le danger ou la mort dans les maladies de diverses especes: mais telle est leur nature, que leur application aux différens cas sur lesquels on a intention de faire connoître ce qui doit arriver, demande beaucoup de jugement, de réflexions & une combinaison exacte de toutes les circonstances, si l'on veut que le jugement soit confirmé par l'évenement; & d'abord il faut avoir soin de distinguer les accidens des maladies chroniques spasmodiques de ceux qui paroissent dans les aiguës. Car on voit souvent dans les maladies hypocondriaques & hystériques des accidens terribles qui menacent de mort dans les maladies aiguës, & sont moins dangereux dans les chroniques. Y a-t'il rien de plus commun dans les maladies hypocondriaques & hystériques que d'extremes inquiétudes, des difficultés de respirer qui vont jusqu'à la suffocation, accompagnées du refroidissement des extrémités, & de l'excrétion d'une urine aqueuse, dans le tems que le pouls est petit & foible, tous accidens qui semblent devoir jetter les malades dans la plus violente défaillance, & qui cependant cessent en peu de tems sans danger. Il faut aussi distinguer exactement les tems des maladies; car si l'on apperçoit quelques-uns, ou même plusieurs des signes funestes dont nous avons fait ci-devant l'énumération, dans le commencement & les premiers jours d'une maladie, ce seroit agir avec trop de précipitation que de juger sur le champ que la mort est instante. Mais il n'en est pas de même si les forces ayant été affoiblies pendant plusieurs jours par une chaleur excessive, par le défaut d'appétit, par l'anxiété & la douleur, ces spasmes funestes & les symptomes qui en sont les suites viennent à paroître, surtout aux tems où le désordre a coutume de se terminer d'une maniere salutaire, qui sont pour l'ordinaire les jours impairs, tels

que le septieme, le neuvieme & le onzieme. Il faut aussi prendre garde de quelle complexion est le malade; s'il est foible & languissant, ou s'il est d'une constitution vigoureuse & robuste; car dans le premier cas il y a plus de danger que dans le second. Les personnes foibles sont principalement les vieillards & les enfans, celles qui sont d'une habitude pleine & spongieuse, celles qui ont les vaisseaux petits, celles qui sont nées de parens foibles & maladifs, ou qui ont été précédemment affoiblies par des maladies, par des hémorrhagies excessives, par de longs jeûnes, par les affections de l'esprit, les soucis, les craintes & les chagrins. Il faut encore mettre dans cette classe les femmes en couches, & les personnes, qui, en conséquence d'un mauvais régime ou de la suppression des excrétions, ont contracté une surabondance excessive de sucs impurs dans leurs vaisseaux; car dans les corps ainsi constitués, les douleurs & les inflammations dégénerent aisément en un sphacele mortel. Nous devons aussi observer soigneusement si les symptomes qui paroissent sont excités par des causes externes, telles que la colere, l'effroi, le refroidissement du corps, des alimens contraires, ou des médicamens d'une qualité drastique & virulente; toutes causes qui dans des maladies dangereuses & des personnes d'une constitution foible, sont de nature à devenir mortelles & à hâter la mort du malade. Mais si ces mêmes symptomes arrivent à des personnes robustes & dans des maladies moins dangereuses, il ne faut pas les décider mortels au premier abord.

Enfin pour former un *prognostic* exact, il est bien important de considérer soigneusement le commencement de la maladie: car toute maladie, qui dès le commencement abat les forces, & est accompagnée d'un pouls fréquent, ne *présage* rien de bon, parce qu'elle annonce clairement la perte des forces, l'impureté des sucs, & une dyscrase fatale dans le sang. FREDERIC HOFFMAN.

PRÆSCRIPTIO, *Ordonnance.*

PRÆSEPIA ou PRÆSEPIOLA, *les alvéoles*, ou les trous des os des mâchoires, dans lesquels les dents sont placées.

PRÆSERVATIVA REMEDIA, remedes préservatifs, ou capables de prévenir les maladies.

PRÆSERVATORIA INDICATIO, *Indication prophylactique.* Voy. *Indicatio* & *Fibra.*

PRAMNIOS, πράμνιος, espece de vin noir & austere, dont Hippocrate fait mention dans son Traité *des Maladies des Femmes.*

PRASINUM VIRIDE, ou *Flos æris.* Voy. *Æs.*

PRASINUS ou PRASOIDES. Voy. *Porraceus.*

PRASIS ou *Creta viridis*, selon Ruland.

PRASITES, épithete que l'on donne à une espece de vin, dont on trouve la composition dans Dioscoride, *Lib. V. c.* 58. il se faisoit en mettant infuser des feuilles de marrube, dans du vin nouveau en fermentation.

PRASIUS, Offic. Charlt. Foss. 33. Calc. Mus. 217. Kentm. 47. Boet. 203. Worm. 95. Aldrov. Mus. Metal. 897. *Prasius sive prasius*, de Laet. 42. *Lapis Prasius dictus, aliis plasma, aut Nilium, aut leda, lapis nephriticus viridis, mali aurantii foliorum virore*, Cup. Hort. Cath. Supp. 2. 51.

Cette pierre est verte, du moins dans sa plus grande partie, elle est rarement sans quelques taches blanches ou noires. Quelques-uns la regardent comme la mere de l'éméraude, parce que celle-ci la renferme quelquefois. Elle en a les vertus; mais dans un degré un peu moindre.

PRASION, πράσιον, *marrube blanc.*

PRASUM, πράσον, *poireau.*

## PRE

PREHENSIO ou *Catalepsis.*

PREMNON, πρέμνον, l'extrémité du blanc de l'œil.

PRESBYTÆ, *les Presbytes*; la vue se divise communément en trois sortes: la bonne, celle des myopes, & celle des *presbytes.*

On a la vue bonne quand on lit à un pié de distance: en ce cas on a l'humeur crystalline dans le meilleur état qu'elle puisse être, & l'on voit les objets éloignés, comme les *presbytes*, mais plus distinctement.

Cette espece de vue a trois degrés ou foyers; l'un à un demi-pié de distance, l'autre à un pié, le troisieme un peu plus loin.

La vue des myopes a un foyer fort court: ils voyent distinctement les objets qui sont proches, & il leur faut peu de jour pour lire. A un pié ils ne voyent que confusément; & n'apperçoivent point du tout les objets qui sont considérablement éloignés. Ce défaut de la vue vient de la trop grande convexité du crystallin.

Les myopes ont aussi trois degrés ou foyers. Au premier ils ne sauroient lire qu'en approchant le livre si près qu'il touche à leur nez: au second ils le tiennent à deux ou trois doigts plus loin; & au troisieme, ils le tiennent à un demi-pié de distance ou davantage. Pour distinguer les objets éloignés, les myopes ont besoin de verres concaves.

Les *presbytes* ont le foyer fort long: ils voyent distinctement les objets éloignés, mais confusément ceux qui sont proches. Ce défaut de la vue vient de ce que le crystallin est trop plat. Les *presbytes* ont aussi trois degrés ou foyers, l'un à la distance d'un pié & demi, un autre à la distance de deux piés & demi, & un troisieme plus éloigné; ce qui fait qu'ils ne sauroient voir sans lunettes. Cette vue est ordinaire aux vieillards, & est précisément l'opposée de celle des myopes.

De ces trois sortes de vues, deux sont sujettes à changer. La bonne vue peut quelquefois changer en celle des myopes, surtout dans les personnes qui lisent beaucoup ou qui travaillent à des ouvrages fins; & dans la vieillesse elle est sujette à changer en celle des *presbytes.* La vue des *presbytes* ne change point; & celle des myopes devient quelquefois bonne. Ces différens changemens de vue dépendent des différens degrés de convexité dont l'humeur crystalline est capable. Quand le suc nourricier nécessaire pour entretenir la convexité du crystallin est suffisamment fluide pour passer par les extrémités des plus petits vaisseaux de cette partie, alors la vue est parfaite: mais si ce suc est trop épais, il n'en sauroit entrer dans ces vaisseaux une quantité suffisante, raison pour laquelle la convexité du crystallin diminuera à proportion que ce suc aura plus de ténacité. S. YVES.

PRESIS ou PRESMA, πρῆσις ou πρῆσμα, Galien rend ce terme par enflure ou gonflement.

PRESMUCHUM ou PRESMUKIS, *céruse.* RULAND.

PRESSORIUM, *une presse.* RULAND.

PRESSURA, *compression*; Paracelse entend par *pressura gentium*, la vérole.

PRESTER, πρηστὴρ, la partie extérieure du cou qui s'enfle dans la colere. GORRÆUS. C'est encore le nom d'un serpent qu'on appelle aussi *dipsas.*

## PRI

PRIAPEIA ou *Nicotiana minor.*

PRIAPISCOS, πριαπίσκος, nom d'une petite piece de bois qui fait partie du *Scamnum Hippocraticum.* C'est encore une tente faite de linge roulé en forme de pénis. PAUL EGINETE, *Lib. III. cap.* 25.

PRIAPISMUS, *Priapisme.* Voy. *Satiriasis.*

PRIAPOLITHUS, nom d'une pierre dont Borelli fait mention, qu'on trouve aux environs de Castro en Ita-

lie, & qu'on a appellée *Priapolite*, parce qu'elle a la forme du pénis.

PRIAPUS, *πρίαπος*, *pénis*.

PRIMÆ VIÆ, *les premieres voies*; c'eſt l'eſtomac & le canal inteſtinal.

PRIMITIÆ, ce ſont les eaux dont l'écoulement précede la naiſſance du fœtus.

PRIMORES, *inciſives*, ou dents de devant.

PRIMULA-VERIS, *la primevere*.

Voici ſes caracteres.

Sa racine eſt vivace, ſes feuilles ſont oblongues & ridées; ſon calyce eſt pentagonal, mou & diviſé en cinq ſections; il contient une fleur monopétale, tant ſoit peu faite en coupe, dont les bords ſont diviſés en cinq ſegmens, qui ont la forme de cœur. Cette fleur a cinq étamines qui partent du dedans de ſa partie tubuleuſe. Son vaiſſeau ſéminal eſt une eſpece de coquille oblongue, cachée dans un calyce, garnie d'un long tube & entrouverte à ſon ſommet, ſes ſemences ſont rondelettes.

Boerhaave en compte les vingt eſpeces ſuivantes.

Les douze premieres forment une claſſe, & ſont celles qui ne portent qu'une ſeule fleur ſur chaque tige.

Les voici:

1. *Primula veris, pallido flore, humilis*, Boerh. Ind. A. 198. *Primula veris*, Offic. *Primula veris minor*, Ger. 636. Emac. 781. *Primula veris vulgaris*, Park. Theat. 535. Raii Hiſt. 2. 1080. Synop. 3. 284. *Primula veris floribus ex ſingularibus, majoribus, ſimplicibus*, J. B. 3. 497. Tourn. Inſt. 125. *Verbaſculum ſylvarum majus, ſingulari flore*, C. B. P. 451. *Primevere.*

La *primevere* commune a la feuille large, ridée, d'un verd obſcur en-deſſus, blanche en-deſſous, large & ronde par le bout, s'étréciſſant vers ſon origine. Ses fleurs partent de la racine, & ſont placées ſur des pédicules foibles & longs. Elles ſont composées d'un ſimple tube évasé par le haut & divisé en cinq ſegmens, larges & ronds; elles ſont d'un blanc pâle & tirant ſur le jaune, & placées dans des calyces lâches. Sa racine eſt petite & fibreuſe; elle croît dans les broſſailles & dans les haies; elle fleurit en Mars & en Avril. On fait uſage de ſa fleur & de ſes racines, mais rarement à la vérité.

Quelques Auteurs recommandent ſes fleurs dans les maladies qui proviennent de la mélancolie & d'humeurs phlegmatiques. Il y en a qui ſe ſervent du ſuc de ſa racine, pour purger la tête de phlegmes épais & viſqueux. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore albo*, T. 125. *Verbaſcum Turcicum*, M. H. 2. 555.
3. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore dilutè carneo*, T. 125.
4. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore dilutè purpureo*, T. 125.
5. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore majore purpureo*, T. 125.
6. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore minore purpureo*, T. 125.
7. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore miniato*, T. 125.
8. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore luteo*, T. 125.
9. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore flaveſcente*, T. 126.
10. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore obſoletè pallido*, T. 126.
11. *Primula veris, Conſtantinopolitana, flore obſoleto*, T. 126.
12. *Primula veris, flore pleno*, H. Eyſt. Vern. *o.* 1. F. 5. fig. 3. *Verbaſculum, ſylveſtre, magno plenoque flore*, C. B. P. 242.

Les ſuivantes forment une ſeconde claſſe, & ſont celles qui portent ſur une tige un grand nombre de fleurs, diſpoſées à peu près en ombelles.

1. *Primula veris umbellata, odorata pratenſis*, Boerh. Ind. A. 199. *Paralyſis*, Offic. *Paralyſis vulgaris pratenſis, flore flavo, ſimplici odorato*, Park. Parad. 244. *Primula veris major*, Ger. 638. Emac. 780. Raii Hiſt. 2. 1081. Synop. 3. 284. *Primula veris odorata, flore luteo ſimplici*, J. B. 3. 495. Tourn. Inſt. 124. *Verbaſculum pratenſe odoratum*, C. B. P. 241.

On ſait bien que cette *primevere* a la feuille tant ſoit peu molle, large, ridée, verte en-deſſus, blanchâtre & velue en-deſſous, pleine de nervure, plus large vers le bout, & s'étréciſſant vers la tige. D'entre ces feuilles partent une ou deux tiges rondes, unies, hautes de cinq ou ſix pouces, portant à leur ſommet pluſieurs fleurs jaunes, en ombelles, placées chacune ſur un long pédicule, & ayant un calyce pentagonal, lâche & blanchâtre; leur ſommet eſt rond, divisé en cinq ſegmens, & marqueté dans le milieu de taches de couleur de ſafran: la partie contenue dans le calyce eſt creuſe & en forme de tube; elles ont une odeur agréable. Sa racine eſt compoſée de pluſieurs filamens ou fibres qui partent d'une petite tête. Elle croît dans les marais & dans les prés humides, & fleurit en Avril. On ſe ſert quelquefois de ſes feuilles: mais on fait plus d'uſage de ſes fleurs. Elles paſſent pour cordiales, céphaliques, bienfaiſantes au ſyſteme nerveux, & bonnes dans l'épilepſie, la paralyſie, l'apoplexie & les maux de tête; elles ſont anodynes, & on les croit tant ſoit peu narcotiques; on s'en ſert en infuſion. Ses feuilles entrent dans les onguens échauffans & corroboratifs, & ſurtout dans celui-ci qu'on appelle *Unguentum nervinum*.

Les préparations officinales qu'on tire de la *primevere*, ſont une eau ſimple, un ſirop & une conſerve. MILLER, *Bot. Off.*

Les fleurs de cette plante analyſées, donnent une grande quantité d'acide, un peu d'eſprit urineux, du ſel volatil non concret, & une bonne quantité d'huile & de terre: ces fleurs ont un ſel volatil, aromatique, huileux, bien proportionné. Elles ſont fort apéritives, & bonnes pour rétablir le cours des eſprits. Tragus en ordonne la conſerve ou l'eau diſtilée, dans l'apoplexie & la paralyſie. Pour en tirer l'eſprit, il faut répandre deſſus du ſel commun, les laiſſer fermenter quelques jours, & les diſtiler enſuite. Cet eſprit a les mêmes vertus. Les feuilles & les racines ſont fort apéritives. M. TOURNEFORT.

Cette plante eſt échauffante & deſſiccative; elle eſt tant ſoit peu acrimonieuſe & amere au gout; elle a quelqu'aſtringence, & elle eſt tant ſoit peu anodyne. Les principaux uſages qu'on en fait, ſont dans les maladies céphaliques, dans la goute, & dans d'autres affections aux articulations.

2. *Primula veris, pallido flore, elatior*, Boerh. Ind. A. 199. Tourn. Inſt. 124. *Herba Petri*, Offic. *Primula pratenſis inodora lutea*, Ger. 635. Emac. 780. Raii Hiſt. 2. 1081. Synop. 3. 284. *Primula veris, caulifera, pallido flore, inodoro, aut vix odoro*, J. B. 3. 496. *Paralyſis altera odorata, flore pallido polyanthos*, Park. Parad. 244. *Verbaſculum pratenſe, aut ſylvaticum inodorum*, C. B. P. 241. *La grande Primevere.*

Elle croît dans les bois & dans les broſſailles, & fleurit en Avril. On fait infuſer ſes feuilles dans du vin blanc pendant une nuit, & l'on recommande cette infuſion dans l'anaſarque. DALE.

3. *Primula veris, geminato flore*, H. Eyst. Vern. *o.* 1. F. 5. fig. 4. *Verbasculum proliferum*, C. B. P. 242. M. H. 2. 554.
4. *Primula veris, Anglicana, flore pleno*, H. Eyst. Vern. *o.* 9. F. 3. fig. 2. *Verbasculum hortense multiplex*, C. B. P. 242.
5. *Primula veris, hortensis, umbellata, caule & flore folioso, coccineo, majore.*
6. *Primula veris, hortensis, umbellata, flore folioso, luteo minore.*
7. *Primulæ veris, umbellatæ, odoratæ, hortensis, simplicis varietas uberrima pro varietate jucundissima coloris multiplicis.*
8. *Primula veris, umbellata, geminato flore abundans & gratâ ratione pigmenti discrepantis copiâ.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

On l'appelle *primevere*, parce qu'elle est de toutes les plantes la premiere qui fleurisse au printems. On en fait cas dans la paralysie occasionnée par la disette des esprits; on mange ses feuilles en salade, ou bouillies avec d'autres légumes. Le suc qu'on en exprime est bon dans la paralysie; il est corroboratif & restaurant. Ses fleurs ont une odeur douce & qui ne porte point à la tête: elles sont résolutives, sans exposer à l'inflammation. Ses feuilles & sa racine sont apéritives, & énergiques dans les apoplexies & dans les rhumatismes en ce qu'elles fortifient les nerfs & les articulations; appliquées extérieurement elles produisent de bons effets dans la goute, & dans les tumeurs qui proviennent de la piquure ou de la morsure d'animaux venimeux. On aura dans le vinaigre imprégné de ses racines, un fort bon remede contre le mal de dents: pour cet effet il faut le respirer par le nez en guise d'errhine. La conserve de ses fleurs est bienfaisante dans la paralysie. Willis & Sydenham la recommandent dans les maladies aiguës. On substitue ses fleurs lorsqu'elles sont jeunes & tendres, à celles du tilleul, elles procurent le sommeil, & sont anodynes. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PRINCEPS, ou *Intestinum rectum*; le rectum.

PRINCIPES DIES, *jours critiques.*

PRINCIPIA, *principes des corps.*

Il en est des corps comme d'une machine que l'on ne peut bien connoître si on ne la défait, & si on ne sépare les différentes parties qui la composent. Nous ne pouvons bien connoître la vertu des corps, ni les effets que les mixtes de différente nature peuvent produire sur le corps humain, soit pour en conserver l'œconomie ferme & constante, soit pour la rétablir lorsqu'elle est troublée, soit même pour la déranger & la détruire, à moins que nous ne connoissions les principes dont ils sont composés, leur mélange & leur proportion d'où dépend principalement toute la force & la vertu des mixtes. C'est pourquoi après avoir examiné avec soin les différentes résolutions que la Chymie nous présente, nous ne regardons comme de véritables principes des choses, que des substances les plus simples auxquelles les corps se résolvent en derniere analyse, & dont ils paroissent composés.

Les anciens Chymistes ont admis autant de principes qu'ils retiroient de substances dans la résolution des corps; savoir, l'esprit, ou le mercure, le soufre, le sel, l'eau & la terre. On peut remarquer ces cinq principes dans l'analyse du vin.

Si l'on distile du vin dans un alembic, il en sort d'abord une eau ardente ou un esprit; il vient ensuite une eau insipide que les Anciens ont jugé à propos d'appeller *phlegme*. Lorsque l'on a enlevé la plus grande partie de ce phlegme, il ne reste au fond de l'alembic qu'une matiere visqueuse & épaisse. Si l'on met cette matiere dans une cornue, & que l'on fasse un feu violent, il sort d'abord un peu de phlegme, ensuite une liqueur acide qu'ils appellent *esprit* ou *mercure*. Enfin, il sort une humeur visqueuse, grasse & huileuse, à laquelle ils donnent le nom d'*huile* ou de *soufre*. Ce qui reste au fond de la cornue, est fort sec; ils le brûlent, & jettent les cendres dans un vase de terre, dans lequel on verse de l'eau bouillante: elle se charge de sel, on la filtre sur un papier brouillard, ou sur quelque étoffe; on la fait évaporer & on trouve du sel au fond du vaisseau: ce qui reste sur le filtre, est de la terre, ou ce que l'on appelle *caput mortuum.*

De ces cinq substances que les anciens regardent comme autant de principes, il y en a deux que les Chymistes appellent *principes passifs & sans action*, qui sont la terre & l'eau, & trois *actifs*, l'esprit, le sel & le soufre: & c'est de ceux-ci qu'ils croient que dépend toute la vertu & l'énergie d'un mixte. Dans cette résolution il y a deux sortes d'esprit ou de mercure. L'un est gras & inflammable, c'est celui qui sort le premier à une chaleur douce; on l'appelle *esprit de vin.* L'autre est pénétrant & acide; il se trouve en grande quantité dans le vinaigre. Les Chymistes admettent encore un esprit d'une autre espece, savoir, un esprit pénétrant, volatil & urineux que l'on retire des parties des animaux, tel que l'esprit de l'urine, de corne de cerf & du sang.

Les nouveaux Chymistes ont rejetté les esprits du nombre des principes, n'étant autre chose que du sel ou du soufre dissous dans de l'eau; car cet esprit est ou un sel acide, comme l'esprit de nitre & de vinaigre, ou un sel alcali volatil, comme l'esprit de l'urine ou de corne de cerf; ou c'est une huile ou bien un soufre subtil & atténué, comme l'esprit de vin & l'esprit de térébenthine. On ne doit donc pas lui donner le nom d'élément ou de substance très-simple.

Il y a même des Auteurs modernes qui ont exclu le sel & le soufre du nombre des élémens, prenant ce mot dans une signification moins étendue, & ne donnant ce nom qu'à des substances très-simples, c'est le sentiment que nous suivons; & en effet, lorsque l'on fait une analyse exacte du soufre, il se change en sel, en eau & en terre. C'est ce que l'on voit quand on distile plusieurs fois les huiles fétides avec de la chaux. Elles donnent une grande quantité de sel volatil délayé dans le phlegme avec le *caput mortuum.* Les huiles éthérées comme l'esprit de vin, ne sont autre chose qu'une huile grasse & épaisse, comme l'huile d'olive, atténuée par des sels, & dissoute dans l'eau.

On peut s'en assurer par les deux expériences suivantes.

1°. Si l'on mêle quelque huile, comme l'huile d'olives, à une liqueur qui fermente, cette huile se change entierement en esprit ardent.

2°. Si l'on mêle deux livres d'esprit de vin avec douze livres d'eau commune, & qu'on les expose à l'air, lorsque les sels volatils se sont dissipés, les parties huileuses se rassemblent sur la superficie de l'eau, & elles y nagent sous la forme de gouttes parfaitement semblables à l'huile d'olives ou d'amandes douces, dont elles ont la figure & le gout.

Nous croyons qu'il faut encore exclurre le sel du nombre des élémens, puisque après quelques travaux, il se réduit en terre & en eau. Nous nous servirons du nitre pour en donner un exemple. Si on le distile il se change presque tout en esprit acide; & si au contraire on le brule avec du tartre ou de la poussiere de charbon, il se change en sel alcali, qui s'appelle nitre fixé ou nitre alcalisé; & si on le laisse fondre de lui-même & qu'on le filtre sur le papier gris, on trouvera sur le filtre beaucoup de terre: si l'on distile ensuite jusqu'à siccité cette liqueur que l'on vient de filtrer, on en retirera une eau insipide; & le sel qui reste & que l'on a fait sécher, se trouve beaucoup diminué de son poids. Si l'on répete cette opération plusieurs fois, presque tout le sel se changera en terre; & il est très-vraissemblable que la portion qui manque pour faire le poids du sel que l'on avoit pris d'abord, a été changée en une

eau insipide. Ajoutez à ce que nous venons de dire, que la vitrification des sels alcalis n'est autre chose qu'un changement en une substance terreuse; car le verre n'a aucune propriété différente de celle de la terre.

Ce que nous venons de prouver par l'analyse chymique se prouve encore par plusieurs expériences sur l'origine & la formation du corps, & surtout par celle de Van-Helmont sur le saule, qui a été répétée tant de fois après lui.

Voici en quoi elle consiste.

Il prit environ deux cens livres de terre séchée au four, qu'il mit dans un vaisseau, sur lequel il plaça un couvercle de fer percé de quelques trous, de sorte qu'il n'y put rien entrer que de l'eau : Il y planta une branche de saule qui pesoit environ cinq livres. Elle prit racine & devint un arbre, qui cinq ans après pesoit plus de soixante livres, quoique le poids de la terre ne fût diminué que de quelques onces. Cette terre n'avoit été arrosée que de l'eau de la pluie; ce qui est une grande preuve que cet arbre n'étoit devenu si grand que par le moyen de l'eau & d'un peu de terre; & que le sel & le soufre qu'il contenoit ne venoient que de ces deux élémens.

Les expériences de l'illustre Boyle, faites avec beaucoup plus de soin, ne sont pas d'un moindre poids. Il mit des branches de mente, de marjolaine, de pouliot & de mélisse dans des bouteilles remplies d'eau claire. Ces branches qui pesoient trois dragmes ou une demi-once, péserent ensuite plus de six onces; & ayant été distilées, elles ne donnerent pas une moindre quantité de principes que d'autres branches des mêmes plantes qui avoient crû dans une terre grasse. On voit assez clairement par-là que les sels & les huiles que l'on retira de ces plantes s'étoient formées de la terre & de l'eau.

Outre les deux élémens dont nous venons de parler, il est aisé de démontrer que pour produire un corps mixte, il en faut admettre un troisieme. En effet, la terre & l'eau sont des substances qui n'ont par elles-mêmes aucune action, & qui ont besoin d'un autre principe qui leur donne du mouvement & la force d'agir. La terre n'a aucun mouvement par elle-même, l'eau se glace & devient un corps solide, lorsqu'elle n'est pas agitée par quelque autre principe. D'ailleurs le feu ou la flamme que l'on retire de presque tous les corps, suppose qu'ils contiennent un principe très-facile à mettre en mouvement, qui en donnant de l'action & en agitant fortement les parties fixes & immobiles, excite la flamme. Enfin la volatilité, la subtilité, la mobilité des parties de quelques mixtes, fait voir que ce principe consiste en des parties infiniment petites, & qui se mettent très-facilement en mouvement. Ainsi, quoique cette substance ne se présente pas à nos sens comme la terre & l'eau, il est cependant certain qu'elle se trouve dans la composition des corps mixtes avec l'une & l'autre. Car on auroit beau mêler ensemble la terre & l'eau, de quelque façon qu'on le fît, elles resteroient toujours sans vertu & sans action, jusqu'à ce qu'elles eussent reçu d'un autre principe le mouvement & le pouvoir d'agir. C'est pourquoi les mixtes auront différentes propriétés, selon les proportions du mélange de ces trois principes, & suivant le degré du mouvement.

Cet élément très-subtil & très-propre à se mouvoir peut être regardé comme le feu des Péripatéticiens ou la matiere subtile de Descartes; le nom n'y fait rien.

Nous reconnoissons donc trois substances très-simples auxquelles nous donnons le nom d'élémens. L'une est active, nous l'appellerons le feu; les deux autres sont passives, c'est la terre & l'eau. Ces trois substances mêlées ensemble d'une certaine façon, font le *sel principe* qui est le mélange le plus simple, & le premier qui soit fait de l'assemblage de ces trois élémens. Ce sel étant ensuite uni & lié avec le feu, la terre & l'eau, compose le soufre ou l'huile, qui est le second des mixtes les moins composés, ou le cinquieme principe des corps.

Il faut examiner présentement ces cinq principes, chacun en particulier.

*Du feu élémentaire, ou du premier principe des corps.*

Nous donnons la premiere place parmi les principes des corps au feu élémentaire, parce que c'est une substance active, qui communique le mouvement à toutes les autres.

Le feu est un corps simple, très-subtil, dont le mouvement est très-prompt, qui remplit les pores de tous les corps, & qui les pénetre tous lorsque rien ne s'oppose à son mouvement, qui les brise avec beaucoup d'impétuosité, lorsqu'il est en trop grande quantité, & que ces corps étant trop solides s'opposent à son mouvement; cette substance est très-subtile, puisqu'elle pénetre tous les corps; il n'y en a aucun qui lui soit inaccessible. Son mouvement est très-prompt, puisque l'action & la vivacité de cet élément sont si grandes, qu'il entraîne avec lui par un mouvement très-rapide les parties de tous les corps. Son action est plus ou moins grande, selon qu'il y en a plus ou moins dans les corps. Son mouvement est très-prompt & très-violent dans le soleil, qui nous paroît composé d'une très-grande quantité de cette matiere. Les feux dont nous nous servons n'ont pas une si grande violence.

Cet élément est moins vif dans les liqueurs spiritueuses & volatiles; & il est si foible dans les corps huileux, qu'on ne peut l'appercevoir à moins que l'on ne les brûle.

Non-seulement tous les corps lui doivent leur mouvement, mais encore leur chaleur dépend de lui, puisqu'elle n'est autre chose qu'un mouvement en tous sens des parties insensibles.

Cette substance est si subtile & si active, qu'elle disparoît toujours dans les analyses chymiques: on ne peut la retenir que conjointement avec la terre & l'eau dans les sels & dans les soufres. Mais quoique le feu soit si volatil & qu'il se dissipe si facilement, il peut néanmoins s'insinuer & s'amasser en si grande quantité dans quelque corps, qu'il en augmente beaucoup le poids: c'est ce que l'on observe quand on calcine du plomb, de l'antimoine ou du mercure. Car soit que cette calcination se fasse par le moyen de la flamme, soit que l'on se serve des rayons du soleil, le poids de ces corps augmente de la cinquieme partie.

*De l'eau élémentaire, ou du phlegme, qui est le second principe des corps.*

L'eau élémentaire est une substance très-simple, liquide, sans saveur, sans odeur transparente, qui tire sa fluidité de l'élément du feu. Lorsqu'il l'agite avec beaucoup de violence, elle se divise en des parties très-petites & se change en vapeurs. Si le principe actif l'abandonne elle devient un corps solide, & elle se change en glace.

Cet élément que les Chymistes appellent *phlegme*, est composé de parties très-menues, qui ne sont ni longues, ni flexibles comme l'anguille, mais qui sont roides, de figure oblongue & arrondie par le bout, à peu près comme un œuf.

Les parties dont l'eau est composée sont très-petites, puisqu'elle pénetre les pores de presque tous les corps. Nous croyons qu'elles sont lisses, arrondies & de la figure d'un œuf, parce que ces qualités conviennent très-bien à sa fluidité & à son mouvement : mais nous ne croyons pas qu'elles soient parfaitement rondes; car il seroit très-difficile qu'une quantité de petites parties de cette figure pût acquérir la solidité que nous remarquons dans la glace, puisqu'elles ne se toucheroient qu'en peu d'endroits, comme on le voit dans le vif-argent.

Ces petites parties n'ont ni la figure, ni la flexibilité de l'anguille. Car comment pourroit-on concevoir qu'elles pussent dissoudre les corps ? Des parties molles & flexibles ne pénétreroient que très-difficilement les pores des sels, & ne pourroient pas même après y être entrées, en séparer les côtés : mais si au contraire on leur donne la figure d'un œuf, semblables à des coins, elles entreront dans les pores des corps par la partie qui est mince & pointue, elles les dilateront par la partie la plus large, & elles sépareront ainsi les petites parties des corps les unes des autres.

Les parties aqueuses n'ont aucune odeur ni aucune saveur, parce qu'elles ne sont pas pointues, mais émoussées, & que d'ailleurs des parties si petites ne peuvent irriter ni percer les papilles de la langue ou des narines.

La fluidité que l'on remarque dans l'eau vient non-seulement de la petitesse de ses parties, de leur figure, de leur poli, mais encore de leur mouvement insensible causé par le feu qui y coule continuellement.

Il n'y a personne qui ne voie aisément combien des parties très-petites, polies & de la figure d'un œuf, sont propres à la fluidité. Cette petitesse jointe à ce qu'elles sont très lisses, les rend plus propres au mouvement, & elles se divisent plus facilement lorsque la matiere du feu survient. La figure qui approche de celle de l'œuf y contribue aussi : par-là le contact des parties n'est pas trop grand, & il peut se détruire très-facilement. Mais la principale cause de la fluidité, c'est le feu qui pénetre le fluide aqueux, le divise & le met en mouvement. S'il arrive par quelque cause que ce puisse être, que le principe du feu s'en éloigne, ou qu'il pénetre ses parties en moindre quantité, l'eau perd aussi-tôt sa fluidité & devient un corps solide, parce que ses parties sont alors dans un parfait repos, elles se touchent immédiatement & elles ne sont plus séparées par une matiere étrangere qui coule entre ses surfaces. Or comme l'eau se change en un corps solide par l'absence du principe du feu ; de même, quand il est très-abondant, les parties du fluide se séparant de plus en plus les unes des autres, elles se raréfient & s'élevent en forme d'une vapeur d'abord assez sensible, & semblable à de la fumée, mais qui devient ensuite presque insensible. La transparence de l'eau vient de ce que les rayons de lumiere passent en droite ligne au travers de ses pores qui sont suffisamment ouverts.

### *De la Terre Elémentaire, qui est le troisieme principe des Corps.*

Nous appellons Terre Elémentaire, ce que les Chymistes appellent *Terre damnée*, *Tête morte* ; c'est le troisieme Elément; c'est une substance simple, friable, poreuse, insipide & sans odeur, dont les molécules n'ont aucune figure réguliere, & ne sont nullement propres au mouvement.

Les molécules terreuses étant irrégulieres, elles laissent entr'elles beaucoup de pores. De-là vient que l'assemblage de ces parties est friable ; parce que le plus souvent elles ne sont unies que par leurs angles. Elles n'ont aucune saveur ni aucune odeur ; parce qu'étant émoussées & sans mouvement, elles ne peuvent exciter aucune sensation.

Dans l'analyse des corps, c'est le dernier principe qui reste ; & dans la composition des mixtes, il est regardé comme le fondement & la base de tous les mélanges. C'est principalement de cet élément que vient la sécheresse, la solidité & la dureté des corps où il se trouve en grande quantité.

De la disposition & du mélange de la Terre, de l'Eau & du Feu, se forme la premiere & la plus simple composition que nous appellons *Sel*, que nous regardons comme le quatrieme principe.

### *Du Sel, qui est le quatrieme Principe des Corps.*

substance se tire en entier des corps mixtes par les analyses ordinaires, & que ce n'est que par une analyse plus recherchée, & faite avec plus de soin, qu'on le réduit à ses principes ou aux premiers Elemens ; & que de plus, les odeurs la saveur & plusieurs autres propriétés des corps dépendent de lui.

Le sel est donc un assemblage & une réunion des trois principes : savoir, du Feu, de l'Eau & de la Terre ; qui tous ensemble forment un corps solide, rude, dur, qui se dissout dans l'eau, & se fond au feu, & qui est composé de parties dures & solides, unies entr'elles par le seul contact des surfaces plates. Le sel n'est pas friable comme la terre ; au contraire, si on le pile, il saute avec bruit comme le verre ; parce que ses molécules ne se séparent qu'avec beaucoup de force. Cependant il se dissout facilement dans l'eau ; parce que les parties aqueuses qui ont un mouvement très-prompt, poussant de côté & d'autre les molécules du sel, en agissant sur ses surfaces plates, elles les séparent & les emportent avec elles. Le sel est la cause ou le principe des saveurs & des odeurs, parce qu'il peut irriter par ses pointes, les membranes nerveuses de la langue & des narines.

Pour mieux développer la nature du sel, nous le distinguerons en sel acide, en sel acre, & en sel salé.

### *Du Sel acide.*

Le sel acide est un assemblage de parties roides, solides, oblongues, pointues aux deux extrémités à peu-près comme des fuseaux.

La force avec laquelle le sel acide dissout les corps solides, & en divise les molécules, fait assez voir que ses parties sont roides & dures : la saveur qu'il excite sur la langue & le palais, prouve suffisamment qu'elles sont pointues & capables de piquer, & non de racler comme le sel acre. Elles se dissolvent aisément dans l'eau, & elles en conservent le même mouvement de fluidité : d'où il est clair, 1°. Qu'elles ont presque le même poids que les molécules d'eau ; 2°. Que leur union est telle que, quoiqu'elle soit forte & ténace ; elle peut cependant se détruire facilement par le mouvement des parties aqueuses. Les molécules de ce sel étant roides, solides, pointues comme des fuseaux ; il n'est pas surprénant qu'elles puissent pénétrer dans les pores de presque tous les corps, qu'elles les divisent comme feroient des coins, qu'elles les séparent ; & qu'elles produisent leur dissolution. Mais pour comprendre, autant qu'il est possible, par une conjecture ; la maniere dont les molécules du sel acide sont composées de feu, d'eau & de terre ; on peut supposer que plusieurs parties d'eau réunies en une seule molécule, sont liées entre elles par le moyen de quelques parties de terre & de feu qui remplissent les interstices des parties aqueuses. Nous croyons que ces molécules sont ajustées ensemble en la forme de deux pyramides, ou d'un fuseau, en ajoutant une particule d'eau dessus & dessous, trois ou quatre autres parties placées les unes auprès des autres, de façon qu'elles aient la figure d'un triangle, ou d'un quarré. Or la différence de ces fuseaux ou de ces molécules acides dépend de la maniere dont les parties d'eau sont disposées. On peut en distinguer trois classes ; savoir, le sel acide *nitreux*, le sel acide *muriatique*, & le sel acide *vitriolique*, desquels nous parlerons dans la suite.

Ces molécules acides mêlées avec la terre & le feu, font le sel acre ou le sel alcali, dont il faut développer la nature.

### *Du Sel acre, ou du Sel alcali.*

Le mot d'alcali vient d'une plante appellée *Kali*, des cendres de laquelle on retire un sel que les Arabes ont nommé *alkali*, & qui sert à faire du verre. Dans la sui-

donné ce nom à tous les sels, & à toutes les substances qui fermentent avec les sels acides.

Le sel alcali, ou le sel acre, est composé d'un amas de parties sphériques & hérissées. Ce sel mis sur la langue est corrosif & brûlant: d'où l'on peut conclurre que ses parties acquiérent facilement un mouvement très-rapide, ce qui convient très-bien à la figure sphérique. Nous croyons que ces petites spheres sont armées de tous côtés de pointes; de sorte que lorsqu'elles sont placées sur les papilles nerveuses de la langue, elles y roulent, & les ratissent à-peu-près comme feroit une lime. C'est en cela que le sel alcali differe du sel acide, qui pique seulement la langue.

Le sel acre s'éleve facilement de lui-même, ou à la moindre chaleur; parce que ces petites spheres étant armées de pointes, comme d'autant d'ailes, elles présentent au principe du feu une surface très-grande par rapport à leur grosseur: c'est pourquoi elles cedent facilement au mouvement du feu.

Quant à la conformation de ce sel, il paroît qu'elle vient d'un certain arrangement, & de l'union particuliere des parties acides & terreuses; puisque dans plusieurs opérations de Chymie, les sels acides mêlés avec de la terre se changent en sel acre, comme on peut le voir dans la préparation du nitre fixé & dans la fermentation de l'urine. En effet le nitre qui se change presque entierement en esprit acide par la distilation, devient un sel alcali, si on le calcine avec de la poudre de charbon. On observe la même chose dans la fermentation de l'urine: lorsqu'elle est récente, & qu'on la distile, elle donne un sel salé, fixe, analogue au sel marin. On en peut tirer une liqueur acide, par une distilation faite avec soin: mais elle ne donne aucun sel volatil. Au contraire, lorsque l'urine a fermenté, on n'en retire point de sel fixe, ou l'on n'en retire que très-peu, mais une grande quantité de sel alcali volatil.

Il est aisé de voir par-là comment se forme le sel acre; car la fermentation & la calcination mêlent plus intimement les particules terreuses avec les particules acides.

Plusieurs parties acides rencontrant une particule terreuse, l'attaquent de toutes parts & pénetrent fort avant dans ses pores: elles forment ainsi une molécule dont le centre est compacte & ferme, duquel il s'éleve une portion des pointes acides qui rendent sa superficie toute hérissée.

Voilà les parties dont les sels alcalis volatils sont composés: s'il y en a plusieurs jointes ensemble, elles s'unissent par le moyen de leurs pointes, & elles forment des molécules plus grandes, & d'une figure irréguliere. Ces globules hérissés unis ensemble, laissent plusieurs pores qui absorbent & qui reçoivent facilement des molécules d'eau, de terre, de soufre & des parties acides. C'est pourquoi il est rare de trouver un sel acre bien pur. Souvent ses pores sont remplis de molécules terreuses: alors le feu le plus ardent ne peut l'élever: mais il le fond plutôt que de le rendre volatil. C'est pourquoi on l'appelle alors *Sel fixe*. Tel est le sel fixe de tartre ou les sels que l'on retire des cendres des plantes, que l'on appelle à cause de cela *Sels lixiviels*.

Quelquefois les sels acres sont mêlés de parties sulphureuses: alors ils sont volatils; c'est-à-dire qu'ils s'envolent à la plus douce chaleur du feu, comme les sels volatils de l'urine, de corne de cerf, & les autres qui se trouvent dans le regne animal.

Les sels acres se fondent facilement par l'humidité de l'air; parce que les parties aqueuses qui sont dans l'air, trouvent une entrée facile dans les pores innombrables de ces sels. Lorsqu'ils sont fondus de cette sorte, ils ressemblent à de la lessive; on les appelle *huiles* improprement: telle est l'huile de tartre par défaillance. Les sels volatils qui sont délayés dans des parties aqueuses, composent les esprits volatils urineux, comme les esprits volatils de l'urine, du sang, de corne de cerf, &c.

Souvent les pores des sels âcres sont remplis de particules acides. Il résulte de ce mélange une composition salée, qui est la troisieme espece de sel auquel on donne le nom de *sel salé*, comme le sel *ammoniac* & les autres de cette sorte, dont il faut considérer ici la nature & la composition.

*Du Sel salé.*

Le sel salé est composé de molécules acides & acres, mêlées ensemble. Les molécules de ce sel composé, tirent principalement leur figure du sel acide. Le sentiment de saveur qu'elles excitent sur la langue, est moins vif que celui qui vient du sel acide ou du sel acre; parce que l'union de ces deux sels forme des molécules plus grosses & moins propres au mouvement. Quoiqu'il y ait dans les molécules du sel salé une plus grande quantité de pointes, cependant il est moins corrosif que le sel acre; parce que ses pointes sont si serrées, qu'elles ne peuvent pas pénétrer profondément, ni irriter aussi fortement les papilles nerveuses, que lorsqu'elles sont séparées & dégagées.

La saveur que ce sel excite s'appelle *salée*. La variété de cette saveur est surprenante. Elle dépend de la différence des sels acides & acres, de la maniere dont leurs pointes sont plus ou moins serrées, de la quantité plus ou moins grande des pointes du sel acide ou du sel acre, enfin des différentes parties qui sont mêlées avec ces deux sels.

Ce qui nous fait assurer avec confiance que le sel salé est formé du mélange du sel acide & du sel acre, c'est que les Chymistes le composent très-souvent en mêlant ces deux sels, & qu'ils tirent ces deux sels du sel salé. Ainsi, par exemple, en versant de l'esprit acide de nitre, ou de sel marin, ou de vitriol, sur le sel de tartre, on fait un sel salé qui a la nature du nitre, du sel marin ou du vitriol; & par l'analyse des sels essentiels des plantes, ou du sel ammoniac, ou des autres sels salés, on sépare très-bien les sels acides & les sels acres, soit fixes, soit volatils.

*De l'huile ou du soufre, qui est le cinquieme principe des corps.*

Nous donnerons la cinquieme place parmi les *principes des corps*, à cette substance à laquelle les Chymistes donnent le nom de *soufre* ou *d'huile*. Ce n'est pas un corps simple, mais il est composé des quatre premiers principes, du feu, de l'eau, de la terre & du sel, auxquels il se peut réduire aisément. Nous le plaçons cependant parmi les *principes des corps*, parce qu'on le retire facilement tout entier des corps mixtes qui sont dans la nature, & qu'il est un peu plus difficile de le réduire aux élémens les plus simples, & parce qu'il est comme le réceptacle & le foyer du feu élémentaire. C'est pour cela qu'on lui rapporte plusieurs qualités des mixtes, comme l'inflammabilité, l'odeur, la couleur, la ductilité, la malléabilité des métaux & les autres vertus des corps.

Le soufre ou l'huile en général est donc un mélange du feu, de l'eau, de la terre & du sel qui forme un corps fluide, visqueux, inflammable, transparent, qui de lui-même est insipide & sans odeur, quoique les couleurs, les odeurs & les saveurs dépendent de la maniere différente dont le soufre est mêlé avec le sel.

Le soufre est un amas de petits floccons composés de plusieurs fils très-déliés, entortillés les uns dans les autres. Ces fils sont composés d'un mélange particulier de petites parties salines, aqueuses, terrestres & ignées, qui se fait dans les entrailles de la terre, ou dans les végétaux & les animaux, par le moyen de la fermentation: c'est ce que l'on démontre facilement par l'accroissement des plantes aromatiques que l'on met dans l'eau; car on en retirera par la distilation une huile que l'on n'auroit

n'auroit jamais pu retirer de l'eau. De plus, toutes les huiles dont on fait une analyse exacte se résolvent en sel, en eau & en terre, comme nous l'avons déja dit.

Ces filets différemment entrelacés forment des floccons plus ou moins serrés, dans les pores desquels il se renferme une grande quantité de l'élément du feu : c'est de-là que vient la légereté & l'inflammabilité du soufre. Outre la substance du feu qui est contenue dans ces pores, il y a encore des ruisseaux de cette même substance du feu, qui courent entre les floccons huileux qui les séparent les uns des autres, & qui communiquent à chacun en particulier le mouvement confus qui est réquis pour la fluidité. Cependant ces fils tortueux conservent entre eux une certaine liaison & un certain enchainement qui contribue à l'épaississement de ce fluide.

On peut comprendre facilement après ce que nous avons dit de la nature du sel alcali, & de la figure & de la structure des parties sulphureuses, comment tous les sels alcalis dissolvent les soufres; car en supposant que les petites parties des sels alcalis sont sphériques & hérissées, elles ne peuvent se mouvoir entre les floccons filamenteux du soufre, sans emporter avec eux quelques-uns de ces filets, & sans diviser & déchirer peu à peu ces floccons. Au contraire les petites parties des sels acides étant épaisses, roides & pointues, lorsqu'elles sont introduites en grande quantité dans ces floccons sulphureux, elles en rendent le tissu plus épais & plus ferme. C'est aussi de-là que viennent les différentes sortes de soufre; car selon que les soufres & les pointes acides auront plus ou moins d'épaisseur, ou que la quantité des uns & des autres sera différente, on aura des composés huileux ou sulphureux bien différens, soit pour la consistance plus ou moins grande, soit pour la volatilité. Car les concrétions sulphureuses que l'on trouve dans les entrailles de la terre, qui sont formées dans l'union du feu, du sel acide, d'eau & d'une terre fine, s'appellent bitume ou graisse de la terre. Si l'on fait dissoudre dans beaucoup d'eau cette graisse bitumineuse, il se forme une huile minérale que l'on appelle *pétréole*, & plus ordinairement *pétrole*. Si au contraire on mêle cette même graisse bitumineuse avec de la terre & du sel, elle produit un bitume plus solide qui est pur ou impur, selon la quantité de terre, ou selon qu'elle sera plus ou moins grossiere, ou selon le différent degré du mélange. C'est de-là que viennent le charbon de terre, le jayet, le succin, les bitumes & les terres bitumineuses. S'il y a peu de terre & beaucoup de sel acide mêlé avec cette graisse bitumineuse, ce mélange forme le soufre minéral ordinaire ou le soufre inflammable. Enfin si ce bitume est joint à une terre vitrifiable, il a la forme métallique, c'est-à-dire, l'éclat du métal, la mollesse, la ductilité & la malléabilité, comme on le prouve par beaucoup d'expériences. Car si on mêle parties égales d'huile acide de vitriol & d'huile de térébenthine, qu'on les laisse digérer doucement & long-tems, & qu'on les distile ensuite dans une cornue, il en sortira d'abord une liqueur d'un jaune d'orange, ensuite d'un jaune plus foncé & qui approche beaucoup de l'odeur & de la consistance du pétrole. Ce qui reste dans la cornue s'épaissit & devient un bitume mou; ensuite il se durcit & se change en une masse noire & solide, qui s'allume facilement quand on l'approche de la flamme; & quand on la brule, elle répand une odeur entierement semblable à celle du charbon de terre. Si l'on continue la distilation, la matiere qui reste au fond de la cornue donne une liqueur blanchâtre & acide, dans laquelle se trouve une poussiere d'un gris cendré, qui est le soufre inflammable; il s'éleve encore au cou de la cornue un soufre jaune & combustible, qui est la même chose que le soufre ordinaire. Enfin il reste au fond de la cornue une substance noire reluisante, polie, feuilletée comme le talc, dans laquelle on découvre des particules de fer par le moyen de l'aimant.

L'analyse chymique que l'on fait des bitumes que l'on retire de la terre, nous fait voir les mêmes principes que ceux dont on se sert pour leur composition artificielle. Les métaux ne sont autre chose que des bitumes, qui ayant été digérés à une chaleur de longue durée, sont parvenus à un certain degré de fixité. L'analyse chymique que l'on fait des métaux le démontre suffisamment; car elle réduit en cendres & en verres, au moins les métaux imparfaits, en leur enlevant le soufre principe dont ils sont remplis. Si on les calcine long-tems par le feu, ou par le moyen des rayons du soleil rassemblés par le secours d'une lentille de verre, le principe sulphureux s'envole, & ils se réduisent en chaux & en cendres, que l'on convertit ensuite en verre par un feu plus violent : si au contraire on rend à ces verres métalliques le principe sulphureux, ils reprennent de nouveau la forme métallique.

Les substances inflammables que l'on rencontre dans le regne animal & dans le végétal, sont composées du principe sulphureux & du sel acide mêlés ensemble par une nouvelle combinaison; car le principe sulphureux ou l'huile que l'on y découvre vient du mélange du sel acide & du feu élémentaire avec l'eau & la terre en petite quantité, comme dans le regne minéral.

D'ailleurs l'huile mêlée avec un sel acre forme les mucilages & les gommes : lorsqu'elle est mêlée avec des acides déliés & entremêlés d'une nouvelle substance du feu, elle produit les huiles essentielles & les esprits ardens. Si elle se trouve avec des acides plus grossiers, & qu'elle soit unie avec une suffisante quantité de terre, elle forme les résines. C'est ainsi que par la Chymie nous composons une gomme artificielle, ou des savons plus ou moins épais par le mélange des sels acres avec des huiles plus ou moins épaisses. Ainsi en mêlant de l'esprit de vin avec de l'esprit volatil d'urine, on fait une gomme peu épaisse ou une concrétion mucilagineuse; mais avec l'huile d'olives & le sel fixe de tartre fondu, on fait un savon ou une espece de gomme plus épaisse. Si l'on mêle de l'esprit de vin avec de l'huile de vitriol, & qu'on les mette en digestion à la chaleur pendant long-tems, & qu'on en fasse ensuite la distilation, on retirera une huile inflammable, pénétrante, d'une odeur agréable & assez semblable aux huiles essentielles des plantes, & il restera dans la cornue une véritable résine.

Ce même principe huileux fait la graisse dans les animaux & cette substance gélatineuse propre à nourrir les parties du corps; car elle est composée de sels acres volatils & d'huile, ce que l'analyse fait voir clairement. La graisse est composée d'huile & de sel acide; car si l'on mêle de l'huile d'olive & un esprit acide quel qu'il soit, comme l'esprit de nitre ou de vitriol, & qu'on les laisse en digestion, on aura du suif ou de la graisse semblable à celle des animaux.

La flamme que conçoivent aisément les corps sulphureux ou huileux, est un mouvement de notre premier élément qui est caché dans les pores des floccons huileux. Cet élément brise successivement les prisons dans lesquelles il étoit enfermé; il entraîne avec lui les pointes des sels acides, par le moyen desquels il divise & détruit les petites parties du corps qui est allumé, de quelque nature qu'elles soient.

On découvre dans les corps des concrétions sulphureuses de différente espece, les unes sont fixes, les autres sont volatiles; les fixes sont ou solides, comme les graisses, les résines & les bitumes, ou fluides comme les huiles. Les volatiles s'élevent à la plus douce chaleur, & conservent la consistance d'huile, comme les huiles essentielles de genievre & de thym, ou bien elles prennent la forme de l'eau; alors on les appelle *esprits ardens*, comme l'esprit de vin & les esprits ardens des fruits.

*Du mélange des élémens.*

Tous les corps sont composés des cinq principes dont nous venons de parler. Les composés sont différens, selon que ces principes sont mêlés différemment. Nous

devons considérer présentement quels sont ces différens mélanges qui produisent des composés si différens.

Le mélange des principes se fait par le moyen du mouvement qui dépend entierement de l'élément du feu : mais ce mouvement n'est pas égal partout. Il est ou lent & tardif, comme dans la maturité des fruits ; où vif & prompt, comme dans la fermentation du moût ; ou très-violent, comme dans la déflagration des corps. On donne le nom de fermentation à tous ces différens mouvemens, & l'on appelle corruption le mouvement qui tend à la destruction d'un composé.

Le mélange le plus simple des principes, ou plutôt le mélange le moins composé, est celui qui forme le sel ; savoir, par l'union intime & exacte de la terre avec l'eau : vient ensuite le soufre qui est composé de l'union du feu, de l'eau, de la terre & du sel. Enfin suivent les sels acres, soit fixes, soit volatils, qui sont plus composés, aussi-bien que les sels essentiels des plantes, & les soufres tant solides que liquides.

On peut observer par beaucoup d'exemples tirés des trois regnes, de quelle maniere se font ces mélanges, & quel est l'ordre dans lequel se font les changemens qui s'y rencontrent.

Prenons d'abord pour exemple la vigne : ses grappes avant d'être mûres, & lorsqu'elles sont à peine nouées, n'ont qu'une saveur insipide & semblable à celle de l'herbe : à mesure qu'elles croissent, il s'y développe peu-à-peu une certaine acidité, qui rend leur suc âpre, & ensuite acerbe ; on le nomme alors *verjus*. Quand on le distile, il donne beaucoup de phlegme, un peu de liqueur acide, une petite quantité de soufre ou d'huile, & laisse dans le vaisseau beaucoup de terre.

Les molécules terreuses qui se trouvent dans ce suc, sont chargées des ébauches des sels, qui se font sentir d'abord par un gout âpre. Dans la suite les pointes des sels qui percent les molécules terreuses, mais qui ne sont pas encore entierement dégagées de leurs enveloppes, se font sentir par le goût acerbe qu'elles excitent.

Les raisins étant parvenus à une parfaite maturité, le goût austere se change en une saveur douce & agréable. Alors le suc du raisin est pénétré par une plus grande quantité de l'élément de feu ; il devient plus clair & plus raréfié, ses parties sont plus agitées, les sels acides se dépouillent de leurs envoloppes terreuses ; & de ce nouveau mélange des sels, du feu, de la terre & de l'eau, il se forme des soufres. S'il reste quelques sels acides qui ne soient pas entrés dans la composition des soufres, ils y sont enveloppés ; de sorte qu'il n'y a que l'extrémité de leurs pointes qui passent au travers des filamens sulfureux, qui piquote les papilles de la langue, & qui excite une saveur agréable : c'est ce que l'on appelle du *moût*. Lorsqu'on le distile, il donne beaucoup de phlegme, une assez grande quantité de liqueur acide, un peu de sel volatil acre, ou urineux, & beaucoup plus d'huile épaisse que dans la premiere distilation. Enfin on retire de la matiere qui reste dans le vaisseau un sel fixe & acre, qui se sépare de la terre.

Dans ce suc des raisins mûrs, ou dans ce moût, les sels & les soufres ne sont pas encore parvenus à un grand dégré de tenuité, ou plutôt ils sont encore enveloppés de parties terreuses grossieres qui émoussent beaucoup leur action.

Mais si l'on fait fermenter une grande quantité de ce suc, la matiere du feu qui y est en abondance, excite une nouvelle fermentation beaucoup plus grande, qui ne s'arrête point que les parties les plus grossieres n'aient été atténuées ou séparées du reste de la liqueur, & que les sels & les soufres ne soient délivrés des parties terreuses, & n'aient été bien mêlées & bien divisées. Cette liqueur s'appelle alors du *vin* : les parties grossieres qui ont été repoussées du centre à la circonférence, restent au fond ; elles ont le nom de *lie*. Cette liqueur du vin est vive & pénétrante à cause de la grande quantité de l'élément du feu, qui est caché parmi les filamens des floccons sulphureux.

Quand on distile le vin, on en retire une assez grande quantité d'esprits ardens ; ensuite il vient beaucoup de phlegme, après cela une liqueur acide, avec quelque portion d'esprit huileux, enfin un peu d'huile épaisse ; il reste très-peu de *caput mortuum*, qui étant lavé, donne un peu de sel fixe acre. Ainsi dans la distilation du vin on retire bien moins de liqueur acide que dans l'analyse du moût : mais on retire du vin beaucoup d'esprits ardens, au lieu que l'on n'en retire point du moût. Si l'on fait sécher la lie du vin, & qu'on la distile, on en retirera une grande quantité de sel volatil acre ou urineux ; parce que les sels acides qui étoient retenus dans les parties sulphureuses & terrestres, se changent en sel volatil, soit par la force de la fermentation, soit par la chaleur du feu.

On voit encore d'autres exemples de différentes métamorphoses du sel acide, en esprit ardent ou en sel volatil, dans la distilation des feves & des pois verds ; on en retire beaucoup de sel acide, une grande quantité de phelgme & un peu d'huile. Mais si l'on fait fermenter pendant un tems convenable ces semences dans de l'eau commune, elles fournissent des esprits ardens en abondance. Enfin, si on les garde pendant quelques mois dans un lieu sec, sans aucune fermentation sensible ; elles donneront dans la distilation un esprit alcali urineux, & elles ne donneront point, ou très-peu de liqueur acide.

On voit par-là que le sel acide uni avec les autres principes par la fermentation, se change en soufre ; ou que par son union avec les molécules terreuses & sulphureuses, il se change en sel alcali volatil, de même que par la calcination il se change en sel alcali fixe ; si la force du feu l'introduit dans les parties grossieres de la terre, comme dans la préparation des sels lixiviels.

Il faut observer ici que tous les sels que l'on retire du regne minéral, sont bien différens les uns des autres, non-seulement par rapport à la composition qui varie beaucoup, selon qu'il y a plus ou moins de soufre, d'eau & de terre joints au sel acide ; mais encore par rapport au sel acide primitif duquel ils tirent leur origne. Car le sel primitif acide n'est pas unique ; il y en a de plusieurs sortes, selon les différens moules où il se forme. Nous les rapportons tous à trois genres ; savoir, le sel *muriatique*, le sel *nitreux*, & le sel *vitriolique*.

La figure de ces sels est bien différente ; le sel *muriatique* comme le sel *gemme* ou le sel *marin*, prend la forme cubique dans la crystallisation : ses parties intégrantes paroissent formées de deux pyramides quarrées, jointes ensemble par leur base. Les crystaux de nitre ont une figure de prisme à six côtés : nous supposons que ses parties intégrantes sont composées de deux pyramides triangulaires. Nous croyons que les parties intégrantes du vitriol sont faites de deux pyramides exagones, à cause de la figure que prend ordinairement le sel fixe du vitriol, lorsqu'il est dépouillé, autant qu'il peut l'être, de toute partie métallique.

Ces sels primitifs unis avec d'autres substances font des sels de différente figure & de différente vertu, dont le nombre est presque infini. Ainsi dans le regne végétal il y a différentes sortes d'aigres, qui ne sont autre chose que des sels acides primitifs dissous dans une certaine quantité de phlegme. Les sels essentiels faits sans feu, sont ces mêmes acides unis à des petites parties de terre & aux autres principes. Le sel ammoniac est formé de l'union des sels acides avec les sels acres volatils : les sels acres sont fixes, lorsque des molécules de terre un peu grossieres, sont hérissées des pointes de ces acides. Les sels volatils ou urineux sont ceux dont les molécules terreuses sont très-fines & très-

petites; de forte qu'elles forment de très-petits globules hérissés de ces mêmes acides.

Les mêmes especes de sel acide primitif que l'on remarque dans le regne minéral, se trouvent également dans le regne végétal. Par exemple, le sel essentiel de la pariétaire est nitreux, il prend feu & petille comme le nitre sur les charbons allumés. Les sels fixes de chardon-béni, de l'herbe appellée kali, de celle que l'on appelle *spongia*, sont semblables au sel marin. Les crystaux de tartre sont semblables à ceux du vitriol: & l'odeur de soufre que le tartre fait sentir quand on le calcine d'une certaine façon, démontre facilement que l'acide qu'il contient, a la même nature que l'acide vitriolique.

Outre les compositions salines que l'on trouve dans les plantes, il y a encore d'autres mélanges qui y sont produits, comme les *gommes*, les *résines*, les *liqueurs mielleuses*.

La gomme est une substance qui tient le milieu entre l'acide & l'huile, ou plutôt c'est un sel acide qui est tellement uni avec des molécules terreuses, que sa plus grande partie est déja changée en sel alcali, tandis que l'autre est changée en huile; de sorte qu'il se forme un mixte salin & huileux. Telles sont les concrétions savoneuses que font les Chymistes, avec de l'huile d'olive & la lessive de tartre, ou les concrétions mucilagineuses formées de l'esprit de vin & l'esprit volatil de l'urine; d'où l'on peut conclurre que presque toutes les semences, qui dans leur état de maturité sont remplies d'huiles, n'étoient autre chose dans les commencemens que des mucilages ou des huiles qui n'étoient pas encore mûres.

Les résines sont composées d'acides & d'huiles. Tel est le mélange de l'huile de vitriol & de l'esprit de vin ou de térébenthine. Elles sont solides ou liquides. Cette différence ne vient que des parties terrestres qui s'y trouvent mêlées.

Les sucs mielleux qui découlent d'eux-mêmes des plantes, comme la manne, ou que l'on retire par l'art, comme le sucre; sont des sels essentiels composés de l'acide & du sel alcali mêlés avec beaucoup de parties huileuses.

On peut observer dans le regne minéral une infinité d'exemples de différentes manieres, dont les principes peuvent être unis entr'eux par la nature ou par l'art.

La pierre dont on fait la chaux, & celle dont on fait le plâtre, sont tellement disposées, que lorsqu'on les calcine, la matiere du feu ouvre une infinité de pores, dans lesquels les molécules aqueuses sont reçues facilement: cependant avec un frottement & un choc de ces parties aqueuses avec le principe du feu qui est renfermé dans ces pierres calcinées, les parties aqueuses retenues long-tems dans les pores, se changent enfin en des molécules nitreuses. Car on voit dans les vieilles murailles qui sont bâties de chaux ou de plâtre, des efflorescences de nitre, d'où même on le peut retirer par l'art. La plus grande partie de ce nitre se change dans la distilation en un esprit acide; & au contraire lorsqu'on le calcine avec des charbons, il se change presque tout en sel alcali, & peut-être que le *natrum* des Anciens ou le sel alcali minéral que l'on retire de la terre dans l'Egypte & dans d'autres pays, ou de la plûpart des eaux des fontaines minérales, n'est autre chose que le nitre calciné par la chaleur de la terre, & changé en sel alcali fixe.

Le sel acide vitriolique, joint avec des minéraux, forme différentes sortes de vitriols: avec une terre astringente, il fait de l'alun: avec le principe du feu, il fait le soufre ordinaire & combustible; car le soufre jaune, après la déflagration, se convertit entierement en une liqueur acide vitriolique, qui redevient du souffre lorsqu'on lui rend le principe du feu qui s'en étoit envolé dans la déflagration.

On découvre aussi dans le regne animal les mêmes mélanges des principes. Le chyle & le lait contiennent un sel acide caché, qui se développe facilement par la putréfaction; car ces liqueurs s'aigrissent aisément: mais lorsque le sel acide est broyé par une fermentation convenable, il se change en un sel alcali volatil; qui se tire abondamment des liqueurs qui viennent du chyle, comme du sang, de la sérosité, de la bile, & de l'urine. Lorsque le corps est bien disposé, le sel acide ne se change pas tout en sel alcali, mais il forme un sel salé ou un sel ammoniac mêlé avec des parties de terre & d'huile.

La substance glutineuse de la sérosité & du sang, vient de cette union du sel ammoniac avec des parties huileuses; elle a besoin de la putréfaction ou de la calcination, afin que le sel qu'elle contient se change en sel alcali, comme on le voit dans l'urine, le sang & les autres sucs du corps humain, desquels on ne peut retirer un sel alcali fixe qu'après la putréfaction & la calcination. Voilà les principaux mélanges des principes qui se trouvent dans les corps naturels, par lesquels on comprendra aisément toutes les autres combinaisons que l'on en peut faire. GEOFFROY.

PRION, πρίων, *scie* ou *trépan.*

PRISIS, πρίσις, de πρίω, scier; *scie* ou *couronne d'un trépan.* L'action de scier, ou grincement de dents.

PRISMATA, πρίσματα, de πρίω, scier; *sciure* ou *râpure.*

## PRO

PROBARBION; la premiere barbe qui paroît à la levre supérieure.

PROBLEMA, πρόβλημα, de προβάλλω, qui signifie, entr'autres choses, objecter, semer des obstacles sur une route, embarrasser l'entrée d'un endroit, ou en défendre les avenues. C'est en ce sens qu'Hippocrate s'en est servi, *Lib. de Natura mulierum*, & *Lib. II. ejusd. Tract.* pour désigner la membrane, qui, croissant à l'orifice ou au cou de la matrice, arrête le passage de la semence, & empêche la conception. Si l'on introduit le doigt dans le vagin, on n'aura pas de peine à distinguer cette membrane.

PROBOLE, προβολὴ, de προβάλλω, prominer; *prominence*, de quelque espece que ce soit.

Hippocrate observe, *Lib. de Articulis*, que dans les bestiaux, autres que le bœuf, προβολὴ τοῦ χείλεος λεπτὴ, « la *prominence* de la levre est peu considérable, la « mâchoire supérieure est mince, & ils ne peuvent « par conséquent que brouter des herbes courtes: il n'en « est pas de même du bœuf.

On lit, *Lib. de Vulneribus cap.* προβολὴ τῆς κεφαλῆς ἐκ τοῦ ἔμπροσθεν, « la *prominence* de la tête vers les parties « antérieures; » ce que l'Auteur interprete par une éminence sphérique (ἐξέχον στρογγύλον) de l'os du front, qui s'avance en-devant, & plus que le reste.

PROBOSCIS; la trompe d'un éléphant, ou de quelque insecte.

PROCARDION, προκάρδιον; le creux de l'estomac.

PROCATHARTICA CAUSA; cause antécédente, préexistante, & tendante à une maladie. Voyez *Causa.*

PROCESSUS, en Anatomie, *procès*, *protubérance*, *apophyse*, ou éminence d'un os. En Chymie, *procédés*, ou suite d'opérations tendantes à la production de quelque chose nouvelle.

PROCHEILA, πρόχειλα; les extrémités des levres.

PROCHYMA, πρόχυμα; le moût qui coule de lui-même des grappes avant qu'elles soient pressurées.

PROCIDENTIA; chute de quelques parties. Voyez *Prolapsus.*

PROCLESIS, πρόκλησις, de προκαλέω, *provoquer*; c'est, selon Hippocrate, l'action de *provoquer* les sensations, & de procurer du plaisir, en affectant les parties extérieures; c'est pourquoi nous lisons, *Lib. de Liquid. usu.* . . . . . . .

θερμοῦ ἡδοναὶ καὶ προκλήσιες ἀπὸ δὲ τοῦ ψυχροῦ ἀλγηδόνες,

καὶ ἀποστρέψιες ; « l'eau chaude fait plaisir, & excite « une sensation agréable ; l'eau froide au contraire in« commode, & cause de l'aversion. » ἀποστρέψιες, qui marque ici l'aversion, le frisson, l'effroi, est l'opposé de προκλήσιες, dans le sens qu'Hippocrate l'emploie ci-dessus. On trouve encore le même mot, *Lib.* περὶ εὐσχήμ. : νομίζει γὰρ τοῦτο βίη εἶναι ἐς πρόκλησιν θεραπείης ; « car il pense que cela est nécessaire pour procurer, ou « rappeller la santé. » Vous remarquerez que dans les exemplaires imprimés, on lit πρόσκλησιν ; ce qui ne change beaucoup le sens.

PROCONDYLOS, la premiere jointure de chaque doigt.

PROCONIA ALPHITA, προκώνια ἄλφιτα, *Lib. II. de Natura mulieri.* Galien entend par *proconia alphita*, de la farine d'orge faite lorsque ce grain est tendre & récent. Cette farine a été ainsi appellée, dit-il, dans son *Exegesis*, parce qu'on employoit à la faire, l'orge, πρὸ τῆς τοῦ κώνου στάσεως, « avant qu'il fût mis en cone, « c'est-à dire, en pile ; » car les piles d'orge avoient une figure conique. κῶνος signifie, selon Galien, une machine de bois élevée dans les granges, surtout lorsque les lieux sont humides, autour de laquelle on empile les grains & les fruits, qui ont dans cette disposition la forme d'un cone. On lit encore dans l'*Exegesis* de Galien, que le *Proconia alphita* n'est autre chose que τῶν ἀφρύκτων μόνα, ou de la farine d'orge non torréfiée.

PROCTOS, πρωκτός, l'*anus*.

PRODROMUS, πρόδρομος, de πρὸ, avant, & de τρέχω, courir ; *Précurseur.* Voyez *Prochyma*, auquel il est synonyme. On donnoit le nom de *prodromi* à certains vents qui souffloient quelque tems avant les jours caniculaires. Voyez *Etesia.* On entend aussi par *Prodromus*, un symptome qui précede une maladie, ou qui en indique l'approche.

PROEGUMENE. Voyez *Causa.*

PROFLUVIUM, *écoulement.*

PROFUNDUS MUSCULUS. Voyez *Perforans manus.*

PROGERMINUS ABCESSUS ; abscès qui provient d'un phlegme visqueux & presque corrompu. CASTELLI, d'après *Marc Aurelius Severinus.*

PROGLOSSIS, πρόγλωσσις, le bout de la langue.

PROGNOSIS, πρόγνωσις, de πρὸ, & de γινώσκω, connoître, *prognostic* d'une maladie. Voyez *Præsagia.*

PROHIBENS. Voyez *Contra - indicans.* Voyez aussi *Antendeixis.*

PROJECTIO, *projection*, terme Chymique ; l'action de jetter quelque substance dans un creuset par cuillerée, ou en petite quantité à chaque fois, pour y être calcinée. On entend encore par *projection*, l'addition d'une petite quantité de quelque substance sur une grande quantité de métal, pour améliorer celle-ci. *Chymie de Wilson.*

PROJECTURA ; le même qu'*Apophysis.* BLANCARD.

PROLABIA ; le même que *Procheila.*

PROLAPSUS ANI. Voyez *Anus.*

PROLAPSUS UTERI. Voyez *Uterus.*

PROLECTATIO ; extraction faite en atténuant les parties, de maniere que venant ensuite à se raréfier, elles se séparent d'elles-mêmes des parties les plus grossieres. RULAND.

PROLECTICOS, προληπτικὸς, qui anticipe ; épithete que l'on donne à une fievre, dont les paroxysmes reviennent plus promptement qu'ils ne feroient s'ils étoient réguliers.

PROMALACTERION, προμαλακτήριον ; le premier appartement dans les bains des Anciens : c'étoit-là que l'on s'humectoit le corps avant que d'entrer dans le bain.

PROMANUS, *le pouce.*

PROMETOPIS, προμετωπίς, *la peau du front.*

PRONATORES, *pronateurs* ; nom de deux muscles de l'avant-bras. L'un des deux est le

*Pronator teres sive obliquus.*

Le Pronateur rond ou oblique.

C'est un petit muscle plus large qu'épais, situé à la partie supérieure du cubitus, opposé au supinateur court, avec lequel il forme un angle semblable à la lettre V.

Il est attaché au condyle interne de l'humérus, en partie par des fibres charnues, & en partie par un tendon qui lui est commun avec le cubital interne ; de-là il passe obliquement devant l'extrémité du tendon du brachial, & parvient au milieu du côté convexe du *radius*, où il devient plat & s'insere au-dessous du supinateur court, par une extrémité qui est presque entierement charnue.

On l'appelle rond, *teres*, pour le distinguer du quarré, *quadratus.* Le nom de *pronateur* supérieur lui conviendroit davantage : mais le nom qui lui conviendroit plus que tout autre, seroit celui de *pronateur* oblique.

Ce muscle ne sauroit avoir d'autre action que celle de pronation, dans les différentes situations du radius, soit que cet os soit dans un état mitoyen entre la pronation & la supination, ou dans le plus grand degré de supination ; & en ce cas, quoique ce ne soit qu'un muscle petit & foible, il l'emporte sur le supinateur long.

*Pronator quadratus sive transversus.*

Pronateur quarré ou transverse.

C'est un muscle petit & charnu, presque aussi large que long, posé transversalement en-dedans de l'extrémité inférieure de l'avant-bras.

Il est attaché par un côté ou bord, à une longue éminence, qui est à la partie inférieure de l'angle interne de l'os du coude, & par l'autre à la face large concave de l'extrémité inférieure du radius.

Il est entierement charnu, sans aucun mélange de fibres tendineuses. Il est situé transversalement : mais l'extrémité qui porte sur le raïon, est plus proche du carpe que celle qui porte sur l'os du coude. Il est d'une épaisseur médiocre, & ses fibres les plus proches de la surface sont les plus longues, les autres décroissant à proportion qu'elles sont plus proches de l'intervalle qui est entre les deux os & le ligament intérosseux.

Il a un frein ligamentaire ou tendineux, dont un bout est attaché au ligament intérosseux, l'autre au bord interne de la base du radius.

Le *pronateur* quarré n'est pas capable d'autre mouvement que celui de pronation ; & il agit avec bien plus de force que son auxiliaire, le *pronateur* rond, tant à cause du nombre & de la direction de ses fibres, que parce qu'il agit sur le radius, près de son extrémité inférieure, où il contribue à la pronation beaucoup plus efficacement que s'il agissoit près de la tête de cet os. Ses fibres sont couchées dans la même direction dans laquelle l'os se meut ; en quoi il a l'avantage non-seulement sur l'autre *pronateur*, mais aussi sur tous les supinateurs, sans excepter même le biceps.

Les fibres dont ce muscle est composé, sont disposées de maniere que les plus longues sont adhérentes aux angles internes des deux os de l'avant-bras, les plus courtes, tout auprès du ligament intérosseux ; & que les fibres intermédiaires sont plus longues ou plus courtes, selon qu'elles sont plus ou moins distantes du ligament.

Ces différens degrés de longueur font que le nombre entier des fibres est disposé avantageusement, & que leur action est rendue uniforme. Dans le plus grand degré de supination, l'extrémité de ces fibres insérées dans

les deux os, forme un plan oblique, qui devient presque droit dans le plus grand degré de pronation. WINSLOW, *Anatomie*.

PRONERVATIO, *tendon*, ou *expansion tendineuse*. CASTELLI.

PRONOMÆA, προνομαία. Voyez *Proboscis*.

PROPHASIS, πρόφασις; cause ou occasion de maladie.

PROPHYLACE, προφυλακή; PROPHYLAXIS, προφύλαξις; & PROPHYLACTICE, προφυλακτική, de πρὸ, avant, & de φυλάσσω, garder, conserver; la méthode de conserver la santé, & de prévenir les maladies. Voyez *Indicatio*.

PROPOLIS; c'est une espece de glu, ou une matiere grossiere, épaisse, & semblable à de la cire que l'on trouve à l'entrée des ruches: elle est modérément chaude, détersive & attractive: elle amollit les parties endurcies, calme les douleurs, & fait cicatriser les ulceres. SCHRODER. Voy. *Ambra*.

PROPOMA, πρόπομα, ou προπομοτισμός; potion préparée d'un septier de miel écumé, & de quatre septiers de vin bouillis ensemble PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap.* 15.

PROPTOSIS, πρόπτωσις. Voyez *Prolapsus*; chute, de προπίπτω, tomber.

PRORA, l'*occiput*. *Os proræ*, ou *os occipitis*; *sutura proræ*, *suture lambdoïde*.

PRORRHESIS, πρόῤῥησις, de πρὸ, avant, & de ῥέω, dire; *prédiction* ou *prognostic*.

PROSARMA, πρόσαρμα, de προσαίρω, offrir; *aliment*.

PROSARTHROSIS, προσάρθρωσις. Voyez *Adarticulatio*.

PROSCARABÆUS, Offic. Mouff. Insect. 162. Jonf. de Insect. 74. Mer. Pin. 201. *Scarabæus onctuosus*, Schrod. 5. 345. *Pinguiculum*, Agricol. *Meloen*, Paracelse. *Escargot onctueux*.

On le trouve rampant au bord des sentiers & des bois dans les mois de Mai & de Juin. Les parties qu' sont d'usage en Medecine, sont l'insecte même, & sa liqueur huileuse & jaunâtre.

Il tient de la nature des cantharides, il fouette le sang, pousse par les urines, & est d'une efficacité singuliere dans la morsure du chien enragé. Wierus nous assure que, pris en poudre, il guérit la goute ambulante Quelques-uns disent que sa liqueur est bonne pour les plaies. On la fait entrer dans les emplâtres pour les bubons & les charbons pestilentiels, ainsi que dans les antidotes. On tire de l'animal vivant une huile, que quelques-uns substituent à l'huile de scorpion. Pour cet effet, on le met infuser dans de l'huile commune. DALE, d'après *Schroder*.

PROSCEPHALÆON, προσκεφαλαῖον, de πρὸς, pour, & de κεφαλή, tête; *coussin* pour soutenir la tête, ou un membre incommodé.

PROSCLYSMA, πρόσκλυσμα; l'action de répandre un fluide sur quelque partie, & de l'en humecter.

PROSCOLLEMA, προσκόλλημα, *agglutination*.

PROSCRIPTIO, *retard*. RULAND.

PROSECHES, προσεχής. Voyez *Syneches*, ou *Continens*.

PROSERPINACA; nom du *Polygonum latifolium*.

PROSERPINALIS HERBA; nom du *Dracontium*, dans Marcellus Empiricus, *cap.* 10.

PROSŒMA, πρόσοιμα. Voy. *Prosarma*.

PROSOPITES, προσωπίτης, *la Bardane*. Voy. *Arcion*. P. EGINETE, *Lib. VII. cap.* 3.

PROSPHEROMENA, προσφερόμενα, de προσφέρω, *donner*, *offrir*; c'est proprement, dans les Auteurs de Medecine, la nourriture ou les alimens. On lui fait signifier communément tout ce que l'on offre aux malades pour leur soutien & pour leur nourriture. On étend quelquefois son acception à l'appareil extérieur qui précede le traitement qui convient à une partie affectée; en un mot, à toutes les choses que le Chirurgien doit tenir prêtes avant que d'opérer. *Prospheromena*, pris dans le premier sens, c'est-à-dire, pour les alimens que l'on offre aux malades, est synonyme dans Hippocrate, *Lib. de Medico*, à *prosoïsmata* & à *prosoïstæa*.

On lit aussi, *Lib. de Locis in homine*. Καὶ ὁπόταν κρατέηται τὸ σῶμα ὑπὸ τῶν προσοισμάτων; « Toutes les fois « que le corps, étant trop foible pour cuire les alimens « qu'on lui donne, en est accablé. » *Prosoïsma* se prend quelques lignes plus bas dans un sens tout-à-fait différent, & se dit d'un bain chaud. *Paroistea* s'entend, *Lib. de Ratione victus in Acutis*, vers le commencement, de tous les secours que l'on porte à un malade, soit alimens, soit remedes. On trouve encore, *Epid. III. sect.* 3. τοῖσι δὲ προσφερομένοισι δυσχόλως ὑπακούοντα; « Les corps des malades étoient difficilement affectés, « ou remués par les choses qu'on leur donnoit. » Galien, commentant cet endroit, dit, qu'il faut entendre *prospheromena* de tous les secours en général que l'on donne aux malades; mais surtout des alimens & des boissons. Le même Auteur rend le προσφοραὶ, du Liv. II. *Aph.* 33. par τῶν σίτιων προσφοραὶ, « l'action de donner des alimens. »

PROSTASIS, πρόστασις, de προΐστωμαι, *présider*, *prédominer*, *exceller*. Hippocrate entend par *prostase* d'une humeur, sa supériorité sur les autres. Ainsi nous lisons *VI. Epid. Sect.* 5. *Aph.* 15. γλῶσσα ὁμόχροος τῇσι προστάσεσι, la langue est de la couleur de l'humeur dominante. Galien avoue que la signification de ce mot n'est point claire; & il l'entend de l'humeur même, dont la langue paroît principalement imprégnée. En faisant venir *prostasis*, de προΐστημι, être adhérent, ce mot signifiera, *Lib. de Locis in homine*, adhérence, excroissance, ainsi αἱ τομαὶ πυκναὶ ἐοῦσαι πρόστασιν ποιέουσιν τῇ σαρκὶ πρὸς τὸ ὀστέον; « Les incisions réitérées « aux chairs, les font renaître & recouvrir un os.

PROSTATÆ, les glandes prostates, de προΐσταμαι, être adjacent. Voyez *Generatio*.

PROSTETHIS, προστηθὶς, la partie antérieure de la poitrine, ou les parties charnues des concavités des mains & des piés, & d'entre les doigts.

PROSTHESIS, πρόσθεσις, de προστίθημι, *ajouter*; la partie de la Chirurgie qui s'occuppe à suppléer au défaut des parties.

PROSTHETA, πρόσθετα, de προστίθημι, *appliquer*. Ce sont dans Hippocrate des suppositoires, ou des pessaires, & tout ce qu'on entend par *Subdititia Medicamenta*. *Prostheton*, προσθετὸν, signifie ordinairement un suppositoire, προσθὲς, ou προστιθέναι ἐν ἐρίῳ, se dit dans tout le traité *de Morbis Mulierum*, d'un pessaire préparé avec de la laine. On lit quelquefois au lieu de προσθετὸν; προσθέμα, qui lui est synonyme. On trouve dans le Livre que nous venons de citer, προσθέσιας, pour πρόσθετα, quoique προσθέσιες, signifie ailleurs, l'action de donner des alimens; προστιθέναι, se prend dans un sens analogue à προσθέσιας.

PROSTHEMENE, προσθεμένη; c'est dans Hippocrate une femme à qui l'on a appliqué un pessaire. On lit, *Epid. I. Ægr.* 4. προσθεμένη δὲ ταῦτα μὲν ἐκουφίσθη, c'est-à-dire, les symptomes se calmerent aussi tôt qu'on lui eût appliqué un pessaire. Galien commentant cet endroit, dit que, προσθεμένη, joint avec βαλάνος, signifie évidemment un suppositoire: mais qu'il a la signification de βαλανός, *gland*, lorsqu'il en est séparé, & qu'il faut l'entendre, selon quelques-uns, d'un pessaire lénitif & antiphlogistique.

PROSTHION, πρόσθιον, *le Penis*.

PROSTOMION, προστόμιον, l'endroit où les levres se

touchent, lorſqu'on a la bouche fermée.

PROTARCHI MEDICAMENTUM; nom d'un médicament contre la galle, recommandé par Celſe, *Lib. V. cap.* 28. *Sect.* 16.

PROTASIS, προτάσις, de προτείνω, étendre, expoſer, propoſer. C'eſt proprement une propoſition à démontrer, ou un probleme à réſoudre : mais προτάσιες πνευμάτων, ſignifie, *Lib. de Rat. Vict. in Acut.* le prolongement de la reſpiration, ou ſelon le Commentaire de Galien ſur cet endroit, ſon interruption, & ſes obſtacles. Il faut entendre, dit-il, par προτεταμένα πνεύματα, la même choſe que par τὰ οἷον ἐγκοπτόμενα, une haleine tirée en longueur, ou pour ainſi dire interrompue, πνεῦμα προσπταῖον ἐν τῇ ἄνω φορῇ, ſignifie dans un autre endroit du même Livre, une haleine embaraſſée, ou qui eſt arrêtée dans l'expiration; il eſt bon d'obſerver que dans toutes les éditions qu'on a données d'Hippocrate, on lit προστάσιες, au lieu que Galien écrit προτάσιες, ce en quoi nous l'avons ſuivi.

PROTEUS, nom d'un collyre dont on trouve la deſcription dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16.

Les Anciens Poëtes nous ont repréſenté Protée comme un Dieu qui poſſédoit le ſecret de prendre toutes ſortes de formes; il étoit, diſoient-ils, fils de l'Océan & de Thetys. C'eſt pourquoi Morton donne dans ſa Pyrétologie, le nom de Protéiformes aux ſymptomes irréguliers des fievres intermittentes, & qui ont des rémiſſions, & il eſt certain, que leurs ſymptomes ſont ſi violens, & que la matiere peccante irrite alors tout le ſyſteme du corps d'une maniere ſi prodigieuſe, que ces fievres reſſemblent à un grand nombre de maladies, ſurtout d'entre les aigues : elles cedent cependant à l'efficacité du quinquina; elles ſont quelquefois mortelles, lorſqu'elles ne ſont point ſubjuguées par ce remede : mais l'on peut aſſurer, quelles que ſoient leurs terminaiſons, que les différens ſymptomes qui les accompagnent communément, ſont d'une ſi grande violence, que non-ſeulement ils mettent en danger la vie du malade, mais qu'ils dérobent même totalement au Medecin la forme de la fievre, ſes différens états, le friſſon, la chaleur, & la ſueur; en ſorte qu'il ne peut s'inſtruire ni par les urines, ni par le tempérament, ni par le pouls, ni par aucune autre des voies accoutumées. Souvent il ne remarque qu'un friſſon terrible, qu'un vomiſſement continuel, qu'une diarrhée accompagnée de tranchées, qu'un *cholera-morbus*, qu'une colique d'eſtomac, qu'une migraine périodique, une apoplexie, une ſyncope, un rumathiſme, des ſpaſmes univerſels, une pleuréſie, une péripneumonie, une douleur de côté pongitive, ou quelques autres accidens, qui ne ſervent la plûpart du tems qu'à écarter de la vraie indication curative. Si l'on tente alors de calmer ces ſymptomes par les remedes qui leurs ſont analogues; c'eſt vainement. Comme on a négligé la matiere peccante qui produiſoit la fievre; on verra reparoître à l'approche d'un nouveau paroxyſme, les premiers ſymptomes, avec cette ſeule différence, qu'ils ſeront plus violens. Le Medecin a beau perſiſter dans l'uſage de ces remedes; le mal s'opiniâtre, & le malade périt, ou ſouffre du moins conſidérablement, & cela par l'ignorance ou l'inadvertence de celui à qui il a confié le ſoin de ſa ſanté.

Lorſque les eſprits animaux ont été tellement affoiblis par les qualités pernicieuſes de la matiere peccante, qu'ils ne peuvent plus s'étendre & circuler librement dans les canaux qui leur ſont deſtinés; le friſſon précede ordinairement l'approche du paroxyſme; il dure ſi long-tems, que le malade périt après avoir eſſuyé un grand nombre de défaillances. C'eſt envain que l'on emploie alors les remedes, tant internes qu'externes, pour ranimer le principe languiſſant de la vie; la fievre qui échappe quelquefois à l'Obſervateur le plus attentif, parce qu'elle ne ſe manifeſte ni par les urines, ni par la chaleur, ni par le pouls, emporte le malade. Dans le premier état du paroxyſme, lorſque la matiere peccante opprime ſeulement les eſprits, enſorte qu'ils ne peuvent ſe répandre dans leurs ſphere ordinaire; le malade en qui l'on n'apperçoit aucun ſymptome d'une fievre actuelle, ſe plaint de nauſées, de mal de cœur, & de vomiſſement, & ces accidens ne ceſſent, que lorſque la matiere peccante ayant été ſubjuguée par le quinquina, ou par quelque autre antidote, les eſprits rentrent dans leur état naturel.

Il arrive quelquefois qu'au commencement du paroxyſme, la matiere générative de la fievre, ſe jette ſur les glandes des inteſtins, & donne un flux accompagné de tranchées, ou une dyſſenterie : mais lorſque les eſprits ont été long-tems opprimés d'une maniere uniforme; ces ſymptomes, quoique continus, ont des redoublemens; ces redoublemens deviennent périodiques, ſans aucun ſigne manifeſte de fievre; & c'eſt envain qu'on a recours à l'opium & aux aſtringens. Le mal ſubſiſtera avec tous ſes ſymptomes, juſqu'à ce qu'on ait détruit la cauſe qui corrompoit toute la maſſe du ſang.

Lorſque le levain de la fievre eſt en partie émétique, & en partie cathartique, le malade eſt attaqué de vomiſſemens & de diarrhées; & à moins que les eſprits doués de toute leur activité, ne ſubjuguent la virulence de la matiere peccante dans le premier état du paroxyſme, il s'enſuivra un *cholera-morbus*, & la fievre ne ſe déclarera, ni par le pouls, ni par les urines, ni par la chaleur. Cependant l'eſtomac, ou les inteſtins, ou tous les deux enſemble, ſeront ſphacélés par l'acrimonie exceſſivement vénéneuſe des humeurs, & le malade mourra; ou s'il jouit de quelque répit, il faudra le regarder comme un calme trompeur; car à l'approche du paroxyſme ſuivant, les ſymptomes ſeront reproduits avec la même violence; il n'y a que le quinquina pris à tems, qui puiſſe prévenir leur retour.

J'ai vû pluſieurs fois, dans des cas où la matiere peccante avoit ce degré de virulence, des malades tourmentés par des fievres de cette eſpece, invétérées, & qui n'avoient plus leurs formes naturelles, être tellement épuiſés par des nauſées perpétuelles, des maux de cœur, des vomiſſemens, des ſueurs colliquatives, des ſuffocations hyſtériques, & d'autres ſymptomes ſemblables qui affectent le ſyſteme nerveux, qu'on eût dit qu'ils étoient ſur le point de mourir. Cependant je leur ai rendu promptement la ſanté, avec le quinquina, le ſeul remede capable de produire cet effet. Les eſprits ſont mis quelquefois dans un état de raréfaction, ſoit par leur foibleſſe naturelle, ſoit par une obſtruction, ſoit par le froid, ſoit par quelqu'autre cauſe évidente. Alors des viſceres particuliers, comme les poumons, la pleure, le diaphragme, l'eſtomac, & les inteſtins, ſont affectés de douleurs ſpaſmodiques. Ces douleurs ſont ſi violentes que le malade friſſonne perpétuellement, & qu'il eſt épuiſé par des défaillances fréquentes, des ſuffocations, & des vomiſſemens, ſans aucuns ſignes évidens de fievre. Ses urines ſont claires, le pouls n'a point d'irrégularité; cependant le malade eſt moribond, & il demeure dans cet état, juſqu'à ce que les eſprits infectés par la matiere peccante, venant à s'étendre, ſoit par les efforts de la nature, ſoit par les ſecours de l'art, raniment le principe de la vie : on ne diſtingue alors la maladie du *cholera-morbus*, de la pleuréſie, ou de la péripneumonie, que par le défaut de toux & la nature particuliere du pouls, qui à peine eſt ſenſible, par les vomiſſemens exceſſifs, les douleurs, les défaillances, & la froideur des extrémités. J'ai été pluſieurs fois appellé auprès de malades, qui ſe plaignoient ſeulement d'une douleur pongitive à l'un ou l'autre côté. Je les ai vûs pluſieurs jours, ſans remarquer aucun autre ſymptome de fievre, ſinon que le pouls étoit un peu trop prompt : mais lorſque la ſaignée & l'uſage du laudanum mêlé avec les alexipharmaques, eurent calmé les ſymptomes, & augmenté la force

élaſtique naturelle des eſprits, alors l'inflammation produite dans la maſſe du ſang par le levain de la fievre, ſe manifeſta; les urines ſe teignirent & ſe troublerent; le pouls devint fort & prompt; la chaleur ſe fit ſentir par tout le corps; le malade reſſentit une ſoif violente, & ſa langue & ſa bouche ſe couvrirent d'aphthes. Ayant alors dirigé mes efforts contre le foyer de la fievre, & contre la douleur qui s'irritoit à chaque retour périodique; j'ordonnai une quantité ſuffiſante de quinquina mêlé avec le laudanum, que je fis prendre en différens intervalles, entre les paroxyſmes; ce remede ſubjugua le levain, & diſſipa totalement la douleur & la fievre.

J'ai vû quelquefois avec étonnement, les articulations affectées de douleurs ſpaſmodiques, qui revenoient périodiquement, qui ſe mouvoient d'un lieu en un autre, comme un rhumatiſme, & qui produiſoient de la tumeur & de la châleur dans les parties affectées, lors même qu'on avoit ſubjugué le poiſon qui cauſoit la fievre; lorſqu'il avoit été en quelque façon diſſipé par l'expanſion des eſprits, & lorſque la fievre qui s'étoit manifeſtée par la force & la promptitude du pouls, par des urines extremement rouges & troubles, par la chaleur du corps, & par d'autres ſignes, étoit, pour ainſi dire éteinte: je penſe qu'il faut attribuer cet effet à l'effort même que les eſprits font pour s'étendre: mais je ſuis toujours parvenu à diſſiper ces douleurs, par une ſaignée copieuſe, & par un uſage raiſonné du quinquina, entre les paroxyſmes.

Il n'y a point de Medecin qui ne ſache qu'aux premieres approches d'une vraie fievre intermittente, le cerveau eſt affecté, non-ſeulement de vertiges, d'oppreſſion & de troubles des eſprits animaux cauſés par l'action du levain fiévreux, mais encore de douleurs violentes & aiguës, produites par l'effort des eſprits qui tendent à ſe répandre dans les membranes de cette partie: mais il arrive alors quelquefois que les eſprits ſont tellement opprimés & troublés, que le malade eſt pendant toute la durée du paroxyſme, comme dans un état d'apoplexie, ſans aucun ſigne de fievre; & que les mêmes ſymptomes reparoiſſent au retour du paroxyſme ſuivant. C'eſt en vain qu'on a recours alors à la ſaignée, aux véſicatoires, & aux autres remedes qui conviennent dans la cure de l'apoplexie; il n'y a que l'uſage du quinquina qui puiſſe calmer ces ſymptomes.

J'ai vû moi-même l'effort que les eſprits font pour s'étendre dans les membranes du cerveau, produire une migraine périodique: mais la ſaignée & l'uſage du quinquina diſſiperent en deux jours, le ſymptome contre lequel j'avois emploié vainement auparavant, pendant des ſemaines entieres, la ſaignée, les véſicatoires, les émétiques, les catarthiques, les errhines, & les maſticatoires. Morton. *Pyretholog.*

L'Auteur que nous venons de citer confirme ſon opinion par un grand nombre d'obſervations qui méritent d'autant plus d'attention, que la matiere dant il s'agit, eſt d'une extreme importance dans l'art de guérir les maladies. Voyez *Exercitatio I. cap.* 9. & *Exercit. II. cap.* 9.

PROTMESIS, πρότμεσις, le nombril d'un enfant lorſqu'il ne fait que de naître: ce mot ſignifie auſſi, ſelon Pollux, un rein.

PROTOGALA, lait trouble & épais qui vient aux femmes nouvellement accouchées, & aux bêtes qui ont mis bas: on l'appelle *beton.*

PROTOPATHEIA, affection originaire, ou idiopathique.

PROTOPLASTUS, le premier Homme. Paracelse.

PROTORRHYTOS. Voyez *Capnelæon.*

PROTOSPOROS, πρῶτος πόρος; l'orifice intérieur de de la matrice. Ruffus Ephesius, *de Appell. Corp. human. Lib. I. cap.* 31.

PROTOSMA, la premiere Femme. Paracelse.

PROTOSTACTON, προτόςακτον, leſſive de cendre avec une addition de chaux-vive.

PROTOTOMI, πρωτότομοι, les tiges, ou les têtes tendres des choux, ou des aſperges.

PROTROPON. πρότροπον. Voyez *Prochyma.*

PROULIMATESIS; c'eſt ſelon Foreſtus, une maladie de l'eſtomac, qui conſiſte dans une prominence de ce viſcere, qui forme une tumeur à l'extérieur.

PROVOCATORII DIES, ou *Dies intercalares*, jours intercalaires. Ce ſont ceux qui tombent entre les jours critiques, & les jours appellés *Indices*, c'eſt-à-dire, le 3. le 5. le 9. le 13. & le 19.

## PRU

PRUINA, c'eſt dans Paracelſe un ſédiment ſabloneux de l'urine, ou ſelon Rulland, la premiere eſpece de tartre. Les Chymiſtes donnent aux ſublimés, le nom de *Pruinæ Chimicæ.*

PRUNA. Voyez *Prunus.*

PRUNELLA, Offic. Ger. 577. Emac. 632. Raii Hiſt. 1. 551. Synop. 3. 238. *Prunella vulgaris*, Park. Theat. 526. *Prunella flore minore vulgaris*, J. B. 3. 428. *Brunella major, folio non diſſecto*, C. B. P. 260. Tourn. Inſt. 182. Boerh, Ind. A. 169. *Brunelle.*

Les racines de la *brunelle* ſont foibles, rampantes & fibreuſes; ſes feuilles les plus baſſes croiſſent ſur de longs pédicules, que couvre un peu de duvet ainſi que le reſte de la plante; elles ſont larges au milieu, & plus étroites aux deux extrémités; elles ſont dentelées par les bords, & plus petites que celles de la bétoine. Ses tiges ſont quarrées & s'élevent environ à un pié de hauteur; elles ont deux feuilles placées en oppoſition à une jointure dont il n'y a pas un grand nombre ſur la tige; plus ces feuilles ſont voiſines du ſommet, plus leurs pédicules ſont courts. Ses fleurs ſont placées au ſommet des branches, en épi & verticillées; elles ſont d'une couleur purpurine; elles ont un caſque creux, avec une levre diviſée en trois endroits; elles ſont dans des calyces bruns & plats; elles environnent la tige au nombre de ſix, & forment une eſpece de guirlande. On la trouve partout dans les prés & dans les pâturages; elle fleurit ſur la fin de l'été. Ses feuilles & ſes fleurs ſont d'uſage.

On compte la *brunelle* entre les vulnéraires; elle paſſe pour bienfaiſante dans toutes ſortes de plaies & d'ulceres putrides. Elle eſt aſtringente & bonne pour les ſaignemens de nez ou l'effuſion de ſang des parties intérieures & dans les piſſemens de ſang; on s'en ſert beaucoup dans les gargariſmes pour les ulceres à la bouche & aux gencives; pour cet effet on ſe ſert de ſon ſuc ou d'une forte décoction. Miller, *Bot. Off.*

La *brunelle* teint le papier bleu d'un rouge foncé: elle eſt d'un gout herbeux, ſtyptique & glutineux, mêlé d'un peu d'amertume; ce qui fait conjecturer que la partie acide du ſel naturel de la terre eſt dans cette plante en grande partie dégagé de ce qu'elle a d'acre, & que par ſon union avec une quantité conſidérable de terre & de ſoufre, elle produit un ſel qui reſſemble à l'alun. Ce mélange de principes rend la *brunelle* vulnéraire, aſtringente & déterſive; & c'eſt en conſéquence de ces qualités qu'on en fait un des ingrédiens de l'eau d'arquebuſade & des potions vulnéraires. Jean Bauhin eſtime qu'elle eſt bonne en lotion pour les plaies d'armes à feu. On l'ordonne en tiſane, en bouillons & en apoſemes, pour le crachement de ſang, l'urine ſanguinolente, pour le flux trop abondant & trop fréquent des regles, & pour toutes ſortes d'hémorrhagies. On l'emploie par forme d'injection dans les plaies profondes, & par forme de clyſteres dans le flux de ſang. On s'en ſert fréquemment en gargariſme pour les maux de gorge. On en étuve les gencives dans le ſcorbut en y ajoutant quelques grains de maſtic. L'eau diſtilée de toute la plante & la conſerve de ſes fleurs peuvent être employées aux mêmes uſages. Céſalpin ſe ſervoit des feuil-

les écrasées & les employoit en forme de cataplasmes pour faire suppurer les furoncles & guérir les plaies. Il se servoit aussi du suc de cette plante pour les ulceres de la bouche; & dans les grands maux de tête il en bassinoit les tempes, après y avoir mêlé de l'huile de roses & du vinaigre. Jean Bauhin y ajoutoit un peu d'eau de roses, & le faisoit boire aux personnes qui avoient été mordues par des animaux venimeux. TOURNEFORT.

La *brunelle* déterge & consolide ; ses principaux usages sont dans les plaies, dans les coagulations de sang & dans les ulceres au poumon. On s'en sert aussi fréquemment à l'extérieur dans l'esquinancie & dans d'autres maladies de la bouche & de la gorge. BUXB.

Elle passe aussi pour excellente dans toutes les maladies inflammatoires, dans les hémorrhagies, dans les dyssenteries & dans le crachement & pissement de sang. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

PRUNELLUS. Voyez *Prunus*.

PRUNUS, le *prunier*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une seule piece & divisé en cinq segmens; sa fleur est en rose, pentapétale & garnie de trente étamines & davantage. Son ovaire est situé au fond du calyce; il dégénere en un fruit sphérique, couvert d'une membrane ou d'une peau mince & douce, formé d'une pulpe molle, au milieu de laquelle on trouve un noyau oblong, ovale, plat, pointu par les deux bouts, & contenant une seule amande ; le pédicule du fruit est assez long.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Prunus sylvestris*, Ger. 1313. Emac. 1497. Park. Th. 1033. C. B. P. 444. J. B. 1. 193. Raii Hist. 2. 1527. Synop. 3. 462. Boerh. Ind. A. 2. 241. *Prunellus sylvestris*, Offic. *Acacia Germanica*, Schrod. *Prunier sauvage*.

C'est un arbrisseau ou un petit arbre dont les branches fortes sont armées d'épines, dures & pointues; ses fleurs sont blanches; elles ont cinq feuilles; elles paroissent tout au commencement du printems, avant les feuilles, qui sont petites, oblongues & finement découpées par les bords; elles sont suivies de petits fruits ronds, placés sur des pédicules courts; ces fruits sont d'abord verds : mais lorsqu'ils sont mûrs, ils sont d'une belle couleur noire & purpurine; ils sont durs, aigres & austeres au gout; ils ne sont bons à manger que lorsque les gelées les ont amollis. Le *prunier sauvage* ou la prunelle se trouve partout dans les haies. Son fruit dont on fait particulierement usage est astringent & resserrant; on s'en sert dans toutes les especes de flux & d'hémorrhagies; on l'emploie pareillement en gargarisme, pour les ulceres à la bouche & aux gencives, & pour raffermir les dents.

Le suc de prunelle bouilli jusqu'à ce qu'il ait acquis de la consistance, est ce qu'on appelle l'*acacia Germanica offic.* dont on se sert maintenant, au lieu de vrai acacia, & qu'on fait entrer dans toutes les grandes compositions. Il est d'une couleur noirâtre à l'extérieur & rougeâtre au-dedans. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles du *prunier sauvage* sont ameres, un peu stypiques & glutineuses, & rougissent tant soit peu le papier bleu : mais le fruit le rougit autant que l'alun ; il est très-sûr & extremement styptique ; ce qui donne lieu de croire que le sel naturel de la terre prédomine dans les feuilles, où il est mêlé avec un peu d'huile fétide; mais que sa partie acide étant dégagée dans le fruit, s'unit avec la terre & forme un sel qui ressemble à l'alun.

Tragus a trouvé par plusieurs expériences que l'eau distilée du *prunier sauvage* est un excellent remede pour la pleurésie & pour les suffocations d'estomac. Quand il n'avoit pas d'eau distilée de ces fleurs il donnoit à ses malades du vin où il en avoit fait macérer, ou de ce même vin distilé au bain-marie. Il assure que ce fruit confit avec du miel est fort bon pour la dyssenterie & pour toutes sortes de dévoiement. Le vin de prunelle a le même effet.

J. Bauhin dit qu'en Alsace on fait sécher les prunelles au four & qu'on les met dans le moût; & qu'au moyen de cette préparation elles deviennent agréables au gout & astringentes.

Matthiole emploie la décoction des fruits & des racines pour les ulceres de la bouche & de la gorge. Le suc du fruit appaise l'inflammation des yeux. Ce même suc épaissi est ce qu'on appelle *acacia recentiorum* ou *Germanorum*, parce qu'on le substitue à l'acacia des anciens à l'effet de rafraîchir & de resserrer.

Vittichius prescrit comme un bon purgatif, le sirop fait avec plusieurs infusions des fleurs de cet arbre. Schroder parle aussi de ce sirop.

Etmuller rapporte qu'on tire un vinaigre très-fort du suc de ce fruit encore verd en le distilant au bain-marie. TOURNEFORT.

2. *Prunus, fructu cerei coloris*, T. 622.
3. *Prunus fructu majore, rotundo, rubro*, T. 622.
4. *Prunus, fructu maximo, rotundo, flavo & dulci*, T. 622.
5. *Prunus fructu parvo, ex viridi flavescente*, T. 623.
6. *Prunus, fructu parvo, præcoci*, T. 623.
7. *Prunus fructu magno, dulci, atro-cæruleo*, Tourn. Inst. 622. Boerh. Ind. A. 2. 241. *Prunus Damascena*, Offic. *Pruna magna, dulcia, atro-cærulea*, C. B. P. 443. *Pruna atro-cærulea, Theocrito Bartyla, aliis Damascena dicuntur*, Jonſ. Dendr. 77. *Prunes de Damas.*

Les meilleures *prunes* nous ont été apportées de Damas ; elles ont retenu le nom de leur patrie, d'où on en fait rarement venir aujourd'hui; le fruit que nous avons sous ce nom, n'est autre chose que le *pruna Gallica*, qui passe pour le *prunus Damascena*. On le fait sécher en France en grande quantité; on nous l'apporte ensuite; il est plus gros & plus doux que la *prune* ordinaire.

Les *prunes* sont humectantes & rafraîchissantes; elles relâchent le ventre, calment la soif & temperent la chaleur & l'acrimonie de la bile. On fait entrer une grande quantité de la pulpe dans l'électuaire lénitif.

On en tire différentes préparations officinales, telles que l'*electuarium diaprunum, lenitivum & solutivum.* Voy. *Diaprunum.* MILLER, *Bot. Off.*

Outre les especes précédentes de *prunier*, Dale fait encore mention des suivantes.

1. *Prunus Gallica*, Offic. *Prunus*, C. B. P. 443. *Prunus sativa*, J. B. 1. *Prunus domestica*, Ger. 1311. Emac. 1497, *Prunus vulgaris*, Park. Theat. 1511. *Prunus fructu parvo, dulci, atro-cæruleo*, Tourn. Inst. 622. *Prunier commun.*

On cultive ce *prunier* dans les jardins; il y est fort commun; il fleurit en Avril. On nous transporte son fruit sec de la Provence & du Languedoc; sa gomme est dure & transparente; il passe pour avoir les mêmes propriétés que la septieme espece. DALE.

2. *Prunus Brignolensis*, Offic. *Prunus Brignoniensis fructu suavissimo*, Tourn. Inst. 632. *Pruna Briolensia aut Brignolensia*, Raii Hist. 2. 1526. *Pruna ex flavo rufescentia, mixti saporis, gratissima*, C. B. P. 443. *La brugnolle.*

Ce sont de petites *prunes* jaunes qu'on nous apporte de France

France dans des petites boîtes longues; elles font humides, plattes & fans noyau.

On en fait rarement ufage en Medecine; elles font agréables au gout, ne purgent point; on en fait ordinairement manger à ceux qui ont la fievre. MILLER, *Bot. Offic.*

PRURIGO, la *gratelle.* Voyez *Lepra.*

PRURITUS, le même que *prurigo.*

## PSA

PSAISTE-MAZA, ψαιςὴ μάζα. Galien entend dans fon *Exegefis* par *pfaifte-maza*, le *maza* fait avec l'huile & le miel, & de la même maniere que fe faifoit le *pfaifta.* Or le *pfaifta* n'étoit autre chofe, felon Héfychius, que l'*alphita* humecté d'huile, ou comme dit Suidas, d'huile & de vin, dont on faifoit ufage dans les facrifices. Le *pfaifta* étoit auffi une efpece de gâteau large & rond que quelques-uns appellent *pfefta*; c'eft pourquoi l'on lit dans prefque tous les exemplaires d'Hippocrate μάζαν ψεςτὴν, *Lib.* περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν. Calvus paroît toutefois avoir lu ψαιςτὴν dans un autre endroit du même Ouvrage où l'on trouve μάζαν δὲ ψαιςὴν ὡς μάλιςα, « du *maza* bien paîtri avec l'huile « & le miel. » Mais Aldus lit ici ψεςτὴν ainfi que dans le paffage précédent.

PSAGDAS, ψάγδας. Galien rend dans fon *Exegefis* ce mot par εἶδος τι μύρȣ, « efpece d'onguent. » Hérotien lui donne la même fignification, & cite Eupolis. Mais on lit dans quelques exemplaires d'Erotien ψάδαι. Héfychius interprete ψάδας, ψαγδῆς, par μύρον ποιὸν, « efpece d'onguent; » quoiqu'il en foit ce terme paroît Barbare & étranger. FOESIUS.

PSALACANTHA, ψαλακάνθα. Suidas nous apprend que Ptolomée Cytherius avoit composé un Poëme fur le *pfalacantha*, qu'il dit être une plante douée d'un grand nombre de vertus extraordinaires. Photius dit d'après Ptolomée Epheftion, que c'étoit une plante Egyptienne; il en raconte de plus des chofes fabuleufes & qui ne méritent pas d'être rapportées. Il ajoute que quelques-uns la regardent comme l'armoife, & d'autres comme le mélilot.

PSAMMISMOS, ψαμμισμὸς, maniere particuliere de guérir l'hydropifie en couvrant le corps de fable.

PSAHPEROS, ψαφερὸς. Galien rend ce mot dans fon *Exegefis* par ψαθυρὸς; il fait ψαφερὸν & ψαφαρὸν fynonymes à ψαθυρὸν, ψαδυρὸν, ψαδαρὸν, ψαδηρὸν, qui tous fignifient, felon lui, fragiles ou friables, & fe difent des alimens qui ne contiennent ni graiffe, ni fubftance vifqueufe, mais qui font tendres, friables & dont les parties ne font point adhérentes les unes aux autres. GALIEN, *Lib. III. de Aliment.*

Le même Auteur oppofe, *Lib. III. de Diff. Pulf.* ψαφερὸς à γλιχρὸς, vifqueux ou glutineux; & il le rend *Lib. II. de M. M.* par κραυρὸς, de même qu'Ariftote, *Lib. IV. Meteorum*, par θραυςὸς, qui fignifient friabilité ou tiffu fans cohérence: ψαφερὸν fe trouve *Coac. Prædict.* 608. joint à μαλθακὸν, & fe difent l'un & l'autre des excrémens dont la confiftance eft molle & lâche, & qui font de mauvais augure: διαχώρημα ψαθαρὸν, ou ψαφαρὸν, fignifient des excrémens ou des felles molles & fans confiftance; joint avec ξηρὸν, fec, il eft fynonyme à ξηρὸν, même, αὐχμηρὸν, ἀσθενὲς, ἐλαφρὸν, fec, fale, foible, léger. Nous lifons *Coac.* 583. ȣ̂ρον, ὑδατῶδες ἢ τεταραγμένον ψαφερῷ, τρηχύτητι, « urine femblable à « l'eau ou chargée d'une fubftance lâche ou rude, ou femblable à du fable, qui la rend trouble. »

PSARON, nom d'une poudre dont on trouve la defcription dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm* 2. *cap.* 36.

PSATHYROS, ψαθυρὸς. Voyez *Pfapheros.*

## PSE

PSEGMA, ψῆγμα, ou FLOS ÆRIS, *fleur d'airain.* DIOSCORIDE.

PSELAPHIÆ, ψηλαφίη, de ψηλαφάω, proprement pincer les cordes d'un inftrument de mufique, en joüer, ainfi qu'il paroît par le Commentaire d'Euftathe fur l'Iliade: mais ce verbe fignifie plus communément tâtonner comme les malades qui font en délire. *Pfelaphiæ* fignifie dans Hippocrate περί εὐχημ, la friction avec les mains.

PSEUDES, ψευδὴς, *faux*, *bâtard*, c'eft de ce mot que font dérivés tous les fuivans, qui commencent par *Pfeudo.*

PSEUDO-ACACIA.

Voici les caracteres de cette plante.

Elle a la fleur légumineufe, l'ovaire fort de fon calyce; cet ovaire eft enveloppé d'une membrane frangée; & il devient une gouffe plate, s'ouvrant en deux endroits, & pleine de femences de la figure des haricots.

Boerhaave fait mention de deux efpeces de *pfeudo-acacia.*

1. *Pfeuda-acacia vulgaris*, Tourn. Inft. 649. Boerh. Ind. A. 2. 39. *Pfeudo acacia*, Offic. *Pfeudo-acacia Americana Robini*, Park. Theat. 1550. *Acacia Americana foliis coluteæ, monococcos, filiquis echinatis*, Raii Hift. 2. 1719. *Acacia Batard.*

Cette plante croît naturellement en Amérique. On ne la trouve ici que dans les jardins des Curieux. Je ne lui connois aucune propriété, ni aucun ufage. On tire cependant à Paris une eau de fes fleurs par la diftilation. DALE.

Si l'on en croit Robinus, les feuilles de cette plante bouillies & preffées dans de l'eau purgent comme le fené. D'autres recommandent la décoction de fes feuilles, comme corroborative & rafraîchiffante. On la prefcrit dans les dyffenteries: mais elle excite des vents & caufe des douleurs violentes. *Hiftoire des Plant. attribuée à Boerhaave.*

2. *Pfeudo-acacia, filiquis glabris, acacia Virginiana, filiquis glabris*, Raii Hift. 1719. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

PSEUDO-ACORUS. Voyez *Acorus adulterinus.*

PSEUDO APOCYNUM, *Americanum*, *hederaceum*, *tubulofo flore Phœniceo, fraxini folio*, eft dans Boerhaave la *bignonia*, *Americana*, *fraxini folio, flore amplo, Phœniceo.*

PSEUDO-APOCYNUM, *Americanum*, *capreolatum*, *tetraphyllum*, *tubulofo flore*, *foliis longioribus*, eft dans Boerhaave la *bignonia Americana*, *capreolis donata*, *filiqua breviori.*

PSEUDO-ASPHODELUS, *Afphodele bâtard.*

Ray fait mention dans fon Hiftoire des Plantes, de trois plantes de ce nom.

La premiere eft

*Pfeudo-afphodelus minor, five pumilio, folio iridis*, 2. Cluf. *Pfeudo-afphodelus Alpinus*, C. B. *Minor, folio iridis. Petit afphodele bâtard*, Park. *Afphodelus Lancaftriæ;* « Afphodele de Lancaftre. »

On n'attribue à cette plante aucune vertu médicinale que je fache.

La feconde eft

*Pfeudo-afphodelus paluftris vulgaris noftras. Afphodelus Lancaftriæ verus*, Germ. Emac. Defc. « vrai afphodele de Lancaftre. » *Pfeudo-afphodelus primus.* Cluf. *Paluftris Anglicus*, C.B. *Luteus, acrifolius, paluftris Anglicus*, Lobel. I. B.

On dit que cette efpece eft merveilleufe, appliquée fur les plaies. Les femmes fe fervent de la leffive de cette plante macérée, pour teindre leurs cheveux.

La troisieme est le

*Pseudo-asphodelus palustris, Scoticus minimus.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale.

Pseudo-asthma, asthme causé par un abscès dans le poumon.
Pseudo-bunias. Voyez *Barbarea.*
Pseudo-bunium. Voyez *Bunias.*
Pseudo-cadmia, nom de l'*anti-cadmia.*
Pseudo-capsicum, le *solanum, fruticosum, bacciferum.*
Pseudo-chamæbuxus, c'est le *poligala, frutescens, folio buxi, flore maximo.*
Pseudo-China, c'est le *senecio, Asiaticus, Jacobeæ folio, radice lignosa, China officinarum dicta nobis.*
Pseudo-colocynthis, c'est le *pepo, fructu ovato, variegato.*
Pseudo-corallium, c'est le *corallium nigrum.*
Pseudo-costus, c'est la *pastinaca, olusatri folio.*
Pseudo-cytisus. Voyez *Cytisus.*

Pseudo-dictamnus.

Ses caracteres sont les suivans.

Cette plante pousse des petites tiges menues, nouées, velues, blanchâtres. Ses feuilles sont presque rondes, revêtues d'une laine blanche. Ses fleurs sont en gueule, verticillées & disposées par anneaux autour des tiges. Chacune d'elle est un tuyau découpé par le haut en deux levres. Il leur succede après qu'elles sont tombées, des semences oblongues. Sa racine est menue, ligneuse, & fibreuse. Son calyce est orbiculaire, ouvert & contient des semences mûres, sous un couvercle, comme dans une espece de capsule.

Boerhaave compte huit especes de *pseudo-dictamnus.*

1. *Pseudo-dictamnus, acetabulis moluccæ,* C. B. P. 222. M. H. 3. 378.
2. *Pseudo-dictamnus, verticillatus, inodorus,* C. B. P. 222. Tourn. Inst. 188. Boerh. Ind. A. 173. *Pseudo-dictamnus,* Offic. Park. Theat. 27. *Pseudo-dictamnum,* Ger. 651. Emac. 797. *Dictamnum adulterinum, quibusdam verticillatum, vel potius gnaphalium veterum,* J. B. 3. 255. *Marrubium Pseudo-dictamnum dictum,* Raii Hist. 1. 557. *Gnaphalium veterum centunculus, dictamnum adulterinum quibusdam,* Chab. 410. *Dictame bâtard.*

On cultive cette plante dans les jardins : elle fleurit au mois de Juillet. On ne se sert que de son herbe. Elle ressemble à l'extérieur au marrube blanc, & elle en a les propriétés. Dale.

Quelques Auteurs disent que cette plante a les mêmes propriétés que le vrai dictame. Mais à en juger par l'odorat; cela n'est point vraissemblable, car la premiere n'a pas à beaucoup près l'odeur aussi forte que la seconde. D'autres la regardent comme l'*alypion* des Anciens, mais c'est encore avec aussi peu de fondement. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

3. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, amplissimo folio nigricante & villoso,* T. 188.
4. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, folio scrophulariæ.* T. 188. *Galeopsis Anguillaræ,* 278.
5. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, amplissimo folio candicante & villoso,* T. 188. *Marrubium subrotundo folio,* Boc. Mus. 2. 167. Tab. 122.
6. *Pseudo-dictamnus, Africanus, foliis subrotundis, subtùs incanis,* H. A. 2. 179. *Marrubium rotundifolium, Africanum, folio hederæ terrestris,* Flor. 2. 67.
7. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, foliis crispis & rugosis,* T. 188. *Marrubium, dictamni spurii foliis & facie.* Par. Bat.
8. *Pseudo-dictamnus, Hispanicus, folio amplissimo, candicante & villoso,* T. 188. Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. I.

Pseudo-digitalis, le *dracocephalon, Americanum.*
Pseudo-fumaria, c'est dans Boerhaave la *capnoides.*
Pseudo-gnaphalium, la *gnaphalodes Lusitanica.*
Pseudo-helichrysum, l'*helichrysum, sylvestre, latifolium, capitulis conglobatis.*
Pseudo-helichrysum *frutescens,* le *senecio Africanus, folio retuso.*
Pseudo-helichrysum *Virginianum,* le *senecio Virginianus, arborescens, atriplicis folio.*
Pseudo-helleborus, c'est le *helleboro-ranunculus, flore luteo globoso.*
Pseudo-helleborus *ranunculoides,* la *populago flore majore,* ou *populago, flore pleno.*
Pseudo-ipecacuanha. Voyez *Apocynum.*
Pseudo-iris. Voyez *Acorus adulterinus.*
Pseudo-lien, nom qu'on a donné à certaines glandes situées aux environs de la rate, que Ruysch a découvertes.
Pseudo-lotus, la *guajacana.*
Pseudo-lysimachium, la *salicaria, vulgaris, purpurea, foliis oblongis,* ou la *veronica, spicata, longifolia.*
Pseudo-marrubium, le *lycopus, palustris, glaber,* ou le *lycopus, foliis in profundas lacinias dissectis.*
Pseudo-melanthium, le *lychnis, segetum major.*
Pseudo-melissa, la *melissa, humilis, latifolia, maximo flore purpurascente.*
Pseudo-mola, fausse mole, formée d'une partie du placenta, laissée dans l'utérus après l'expulsion du fœtus.
Pseudo-narcissus, nom commun dans Boerhaave à plusieurs especes de narcisse.
Pseudo-nardus, la *lavandula, latifolia,* ou la *lavandula, angustifolia, flore albo.*
Pseudo-orchis, est dans Boerhaave l'*orchis latifolia, minor, sabuletorum Zelandiæ & Bataviæ.*
Pseudo-petasites, le *petasites, Africanus, calthæ palustris folio.*
Pseudo-polypus, *polype bâtard.*
Pseudo-rhabarbarum, le *thalictrum, majus, siliqua angulosa, aut striata,* ou le *thalictrum, majus, flavum, staminibus luteis, vel glauco folio.*
Pseudo-rubia, la *rubeola, latiori folio,* ou la *rubeola, angustiore folio.*
Pseudo-salvia, la *phlomis, fruticosa, salviæ folio latiore & rotundiore,* ou la *phlomis, fruticosa, salviæ folio, longiore & angustiore,* ou la *phlomis fruticosa, folio subrotundo, breviore, flore luteo.*
Pseudo-selinum, ou le *caucalis, semine aspero, flosculis rubentibus.*
Pseudo-stachys, ou la *stachys, Cretica; pro Pseudo-stachide I. in Prodromo describitur,* ou la *stachys, Alpina, magna, flore ex albo rubescente,* ou la *galeopsis, Alpina, Betonicæ folio, flore variegato.*
Pseudo-struthium, la *luteola herba, salicis folio.*
Pseudo sycomorus. Voyez *Azedarach.*
Pseudo-valeriana, nom commun à différentes sortes de valérianes.

## P S I

PSIDA, l'écorce extérieure d'une grenade.
PSILOTHRON, ψίλωθρον, *dépilatoire.*
PSIMMYTHION, ψιμμύθιον, *céruse.*
PSINKUS, *céruse.* Ruland.
PSITTACION, ψιττάκιον, nom d'une emplâtre résolutive décrite par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 17. Scribonius Largus donne la description d'un collyre qu'il appelle *Collyrium psittacinum,* N°. 27.
PSITTACUS, *perroquet.*

## P S O

PSOÆ, muscles appellés *psoas,* ce sont deux paires de muscles des lombes.

Le premier eſt,

*Le pſoas* ou *lombaire interne.*

C'eſt un muſcle long, épais, ſitué dans le bas-ventre ſur la région des lombes, attenant les vertebres des lombes à la partie poſtérieure de l'os des iles, juſqu'à la partie antérieure, vers la cuiſſe.

Il eſt attaché en haut à la derniere vertebre du dos, & à toutes celles des lombes; ſavoir, à la partie latérale de leurs corps & aux racines de leurs apophyſes tranſverſes. Ces attaches ſont comme par étages aux corps des vertebres, & elles ſont peu tendineuſes.

De-là le muſcle deſcend latéralement ſur les os des iles, à côté du muſcle iliaque, & paſſe ſous le ligament de Fallope, entre l'épine antérieure inférieure de l'os des iles & l'éminence ilio-pectinée.

Avant que de ſortir du bas-ventre, il s'unit avec l'iliaque, & il eſt même quelquefois un peu attaché par des fibres charnues au côté externe de cette éminence. Il paſſe devant la tête du fémur en la couvrant, & s'attache enfin à la partie antérieure du petit trochanter par un tendon obliquement plié en deux de derriere en-devant.

Ce muſcle eſt quelquefois accompagné d'un autre preſque ſemblable, mais plus petit, appellé le *petit pſoas*. Je l'ai rangé parmi les muſcles des lombes, parce qu'il ne paſſe pas hors du baſſin pour l'ordinaire.

Le *pſoas* ſert à fléchir la cuiſſe ſur le baſſin, c'eſt-à-dire, à la porter en devant. Il peut auſſi mouvoir le baſſin ſur les cuiſſes, & l'empêcher de tomber en arriere avec le tronc, quand on ſe panche en arriere pendant que l'on eſt aſſis, & qu'en même-tems les extrémités ſont arrêtées en embas par une puiſſance étrangere. Dans cette attitude, il peut encore ſervir aux mouvemens des vertebres lombaires.

*Le petit pſoas.*

C'eſt un muſcle longuet & grêle, ſitué le long du grand *pſoas* ou *pſoas* ordinaire. Il ne ſe rencontre pas toujours. Riolan l'a trouvé fort ſouvent dans l'homme, & il marque comme une choſe très-rare de l'avoir obſervé une fois dans la femme. Je l'avois trouvé aſſez fréquemment dans la femme, avant de l'avoir rencontré pour la premiere fois dans l'homme, & je l'ai toujours trouvé le plus ſouvent dans le ſexe.

Il eſt attaché en haut par un tendon court, tantôt à l'apophyſe tranſverſe de la derniere vertebre du dos, & même au-deſſus, tantôt à celle de la premiere des lombes, tantôt à l'une, tantôt à l'autre: de-là il deſcend tout charnu, & plus ou moins compoſé, ſur le grand *pſoas* par un trajet un peu oblique.

Etant parvenu environ vers le milieu de la région lombaire, & cela dans les uns plus, dans les autres moins, il forme un tendon plat & grêle qui continue la deſcente juſqu'à la ſymphyſe de l'os pubis avec l'os des iles, & cela en s'élargiſſant en maniere d'aponévroſe pardeſſus l'union du *pſoas* ordinaire avec l'iliaque interne. Il s'attache principalement à la crête de l'os pubis, audeſſus de l'attache du muſcle pectiné. Il jette quelquefois une lame aponévrotique plus bas.

Outre ce petit *pſoas*, il s'en rencontre encore un autre plus petit, ſitué entre lui & les vertebres, & attaché à peu près de la même maniere. C'étoit l'an 1713. que je l'ai trouvé.

Les petits *pſoas*, quand ils ſe trouvent, peuvent ſervir à ſoutenir le baſſin, à peu près comme les muſcles droits du bas-ventre, quand on grimpe, &c. mais quand on eſt debout, on n'a pas beſoin d'un tel ſoutien; le baſſin étant appuyé ſur les deux cuiſſes, de maniere que ſa plus grande portion & celle qui porte tout le reſte du tronc eſt derriere cet appui, & que ce n'eſt que la plus petite portion qui eſt en-devant. Ils peuvent plutôt ſervir à empêcher la colonne vertébrale de ſe renverſer en arriere dans certaines occaſions. WINSLOW, *Anatomie.*

PSOMISMA, ψώμισμα; mets que l'on fait manger aux enfans, & qu'on leur met dans la bouche.

PSOPHOS, ψόφος, *bruit*, *ſon*, ψόφοι ἐν τῷ ςήθει; bruits qu'on entend dans la poitrine & qui ſont causés par des matieres flatueuſes qui veulent ſortir; ψοφώδεις, ceux qui tremblent ou treſſaillent au moindre bruit: c'eſt le cas des phrénétiques, ou de ceux qui ſont en délire. *I. Prorrhet.* 16. *Coac.* 96. ψοφώδεις, eſt rendu par ψόφου ῥαδίως καθαπτόμενοι, ce que Galien interprete ainſi dans ſon *Exegeſis*, ψόφου ῥᾳδίως αἰσθανόμενοι, « ceux que le moindre bruit affecte vivement. »

PSORA, eſpece de gale. Voyez *Lepra*.

PSORIASIS, eſpece de gale qui attaque le ſcrotum. BLANCARD.

PSORICA, remedes pour la gale.

PSOROPHTALMIA, gale des paupieres.

PSU

PSUCHAGOGICA, de ψυχὴ, vie; remedes qui rappellent à la vie, dans la ſyncope ou l'apoplexie.

PSY

PSYCHOTROPHON, *Betoine*. DIOSCORIDE. *Lib. IV. cap.* 4.

PSYCROLUSIA, ψυχρολυσία, ou PSUCHROLUTRON, ψυχρόλουτρον, de ψυχρὸς, froid, & de λούω, laver; *Bain froid*; c'eſt un nom que J. Fleyer a donné à un ouvrage qu'il a compoſé ſur le *bain froid*.

PSYCTICA, remedes rafraîchiſſans.

PSYDRACIA, eſpece de puſtule, dont Alexandre de Tralles donne la deſcription ſuivante. *Lib. I. cap.* 5.

Ce ſont des petits tubercules à la tête qui reſſemblent à des puſtules, & qui corrodent la peau, au lieu que les exanthemes ſont des exulcérations ſuperficielles à la peau, d'une couleur rougeâtre, & rudes au toucher.

Les *Pſydracia*, ſurtout humides, ſe guériſſent avec l'onguent ſuivant.

| | | |
|---|---|---|
| Prenez *de litharge*, & *de céruſe*, | } | *de chaq. quatre onces*; |
| *d'alun*, & *de feuilles vertes de rue*; | } | *de chaq. deux onces*; |
| *de vinaigre*, & *d'huile de myrrhe*, | } | *une quantité ſuffiſante pour faire un onguent.* |

PSYGMATA, ψύγματα; remedes rafraîchiſſans, ſoit pour l'intérieur, ſoit pour l'extérieur.

PSYLLI, peuples d'Afrique fort vantés chez les Anciens, pour la cure des bleſſures faites par les animaux venimeux; tout leur ſecret conſiſtoit à les ſucer. Celſe croit, *Lib. IX. cap.* 27. que le ſucement de qui que ce ſoit, peut produire le même effet, ſans incommoder celui qui rend ce ſervice.

PSYLLIUM, l'*herbe aux puces*.

Voici ſes caracteres:

Elle reſſemble à tous égards au *Coronopus* & au *Plantago*; elle n'en differe qu'en ce que les tiges ſont feuillues & rameuſes, & diviſées en un grand nombre de branches.

Boerhaave en compte les quatre eſpeces ſuivantes.

1. *Pſyllium majus, erectum, latifolium, annuum*, Boerh.

Ind. A. 2.101. *Psyllium*, Offic. *Psyllium vulgare*, Park. Theat. 277. *Psyllium majus erectum*, J. B. 3. 513. C. B. P. 191. Tourn. Inst. 128. *Psyllium sive pulicaris herba*, Ger. 471. Emac. 587. *Plantago Caulifera, Psyllium dicta*, Raii Hist. 1.

Le *Psyllium* a les tiges rondes & velues, hautes d'un pié & davantage, garnies aux jointures de deux, & quelquefois trois feuilles. Elles sont longues, étroites, pointues, tant soit peu velues, & quelquefois légerement découpées par les bords du milieu de ces feuilles. Vers la partie supérieure de la tige sortent des fleurs, placées sur des pédicules foibles & longs, à l'extrémité desquels elles forment des épics ronds & courts; elles portent des petites étamines; elles ont quatre feuilles toutes d'une piece, d'où il part des *apex*, qui ressemblent tant soit peu aux têtes du plantain long, & sont suivis de vaisseaux séminaux ronds, qui contiennent deux semences rondes, luisantes, rougeâtres, semblables à des puces; ce qui a fait donner à cette plante le nom de *Psyllium*. Sa racine est fibreuse; elle croît dans les parties méridionales de la France, d'où nous vient sa semence, qui est la seule partie dont on fasse usage.

Il y en a qui attribuent à cette semence quelques vertus purgatives; quant à nous, nous ne l'employons qu'en un mucilage, pour les ulceres de la bouche & de la gorge, & pour soulager dans les esquinancies. On s'en sert aussi pour émousser les humeurs acrimonieuses, qui corrodent les intestins & causent des dyssenteries : on en applique extérieurement sur les ulceres, les inflammations, & l'effusion de sang des yeux. Miller, *Bot. Off.*

Le sel de cette plante ressemble à celui du corail: mais il est mêlé avec un peu de sel ammoniac, beaucoup de soufre & de parties terrestres.

Par l'analyse Chymique elle donne beaucoup d'huile & de terre, point de sel volatil concret, un peu d'esprit urineux & plusieurs liqueurs acides.

On emploie la graine de *Psyllium* dans l'*Electuarium de psyllio*: mais on doit attribuer la vertu purgative de cet électuaire, à la scammonée & aux autres cathartiques. Le mucilage de *Psyllium* est fort lénitif & bon pour appaiser l'inflammation des yeux. On le donne en clystere pour la dyssenterie & pour l'inflammation des reins. Tournefort.

2. *Psyllium majus supinum, angustifolium & perenne.*
3. *Psyllium maximum ex littore Veneto.*
4. *Psyllium Indicum foliis crenatis*, J. B. 3. 514. Boerh. *Ind. alter. Plant. Vol. II.*

PSYTHIOS, *doux*; épithete que l'on donne au vin.

## P T A

PTARMICA. *Herbe à éternuer.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont découpées, dentelées, crénelées, & sans odeur; son calyce est écaillé; ses fleurs sont blanches, & ordinairement rangées en ombelles; sa semence est petite & foible.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Ptarmica vulgaris, folio longo serrato, flore albo*, J. B. 3. 147. Boerh. Ind. alt. 111. Tourn. Inst. 496. *Ptarmica*, Offic. Ger. 483. Emac. 606. Raii Hist. 1. 344. Synop. 91. *Ptarmica vulgaris*, Park. 858. *Dracunculus serrato folio Pratensis*, C. B. P. 98. *Achillea, foliis integris minutissime serratis*, Act. Reg. Par. Ac. an. 1720. 321.

La racine de cette plante est ligneuse, rampante, fibreuse, d'un goût amer & chaud; il en part des tiges droites, hautes d'un pié & davantage; roides, assez peu branchues, & garnies de feuilles longues, étroites, finement découpées par les bords, & croissant sans aucun ordre marqué. Ses fleurs forment des especes d'ombelles au sommet des tiges, elles sont composées d'une rangée de pétales blancs, distribués autour d'un bonnet tubuleux; elles sont plus grandes que celles de l'ivraie. Elle croît dans les prés humides & dans les lieux aqueux, & fleurit en Juillet.

Elle est chaude & amere au gout; on la fait quelquefois entrer dans les salades, pour corriger la vertu rafraîchissante des autres herbes. Sa racine tenue dans la bouche calme le mal de dents, en faisant évacuer des eaux, en quoi elle a la propriété de l'impératoire. Réduite en poudre & prise par le nez, elle fait éternuer, & purge la tête de phlegmes épais. Miller, *Bot. Off.*

2. *Ptarmica vulgaris pleno flore*, Clus. H. 12. *Dracunculus, Pratensis, flore pleno*, C. B. P. 98.
3. *Ptarmica, foliis profondè serratis, latè viridibus, elatior*, H. L. 694. flor. 2. 51. *Dracunculus Alpinus, latiore folio serratus*, Sch. B. P.
4. *Ptarmica foliis profondè serratis, minor & humilior*, Flor. 1. 51.
5. *Ptarmica vulgaris, folio longo serrato & humilior*, Flor. 2. 51.
6. *Ptarmica, Alpina, incanis, serratis foliis*, H.L. 694.
7. *Ptarmica, incana, humilis, foliis laciniatis, absinthii æmulis*, H. L. 510. *Absinthium alpinum, umbelliferum, latifolium*, C. B. B. 139.
8. *Ptarmica Alpina, Tanaceti foliis, flore purpureo*, T. 497. *Millefolium montanum, purpureum Tanaceti foliis*, M. H. 3. 39.
9. *Ptarmica, Orientalis, foliis santolinæ incanis; flore pallido*, Vall. Boerh. Ind. alt. Plant. Vol. I.

La premiere & la seconde espece sont échauffantes & pénétrantes. Les Anciens les ordonnoient dans les maladies où il étoit question de stimuler & d'ouvrir, à quoi elles sont très-propres. Leur chaleur fortifie l'estomac; leurs feuilles mâchées, font saliver considérablement, c'est par cette raison qu'elles soulagent dans le mal de dents; on les ordonne aussi dans les obstructions muqueuses & visqueuses de la gorge où il s'agit de provoquer des crachats. On emploie leurs sucs bouillis dans toutes les maladies où la matricaire convient: mais elle ne contient pas une si grande quantité d'huile, & par conséquent elle est moins visqueuse. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

## P T E

PTERIS, πτέρις, *la Fougere.*

PTERNA, πτέρνη, *le Calcaneum.*

PTERYGION, πτερύγιον, l'*Onglet*, maladie de l'œil, Voyez *Oculus.*

Le *pterygion* est aussi une maladie des doigts, dont on trouve la description & la cure, dans Celse, *Lib. VI. cap.* 19.

Les ulceres invétérés aux doigts, dit-il, se guérissent assez promptement, à l'aide du lycium, ou de l'amurca bouillie, l'un ou l'autre dans du vin. Il se forme quelquefois aux ongles une espece de caroncule, qui cause de grandes douleurs : les Grecs l'appellent πτερύγιον. Pour guérir cette maladie, on fait dissoudre de l'alun rond de Melos dans de l'eau, jusqu'à ce qu'il ait la consistance du miel; on ajoute ensuite une quantité de miel égale à celle de l'alun; on bat le tout ensemble

avec une ſpatule, juſqu'à ce que le mélange ait une couleur de ſafran. On en frotte enſuite les parties affectées. Il y en a qui aiment mieux ſe ſervir en pareil cas d'un mélange de parties égales d'alun ſec & de miel. Si ce remede ne guérit point le *pterygion*, il en faudra faire l'extirpation, & fomenter enſuite les doigts avec une décoction de verveine, & la préparation ſuivante:

Prenez *du chalcitis*,
*de l'écorce de grenade*, &
*de batitures de cuivre*, } *égales quantités.*

Ajoutez *une figue graſſe.*

Faites bouillir le tout modérément dans du miel, & l'appliquez enſuite ſur la partie affectée,

Ou,

Prenez *du papier brûlé*,
*de l'orpiment*, &
*du ſoufre vif*, } *de chaque en égale quantité.*

Ajoutez *du cérat préparé d'huile de myrte.*

Appliquez ce mélange ſur la partie affectée,

Ou,

Prenez *de poudre de verd de gris, une dragme;*
*de batitures de cuivre, deux dragmes.*

Ajoutez *une quantité ſuffiſante de miel.*

Appliquez ce mélange ſur la partie affectée.

Ou,

Prenez *de la pierre de chaux*,
*du chalcitis*, &
*de l'orpiment*, } *parties égales.*

Et appliquez-en le mélange ſur la partie affectée.

Lorſque vous aurez appliqué ces remedes, couvrez la partie avec un linge trempé dans de l'eau; levez l'appareil le troiſieme jour; s'il y a des parties ſeches, coupez-les, & appliquez derechef le même remede. Si la guériſon ne s'avance point, nettoyez la partie affectée avec le ſcalpel; cautériſez-là avec un petit fer rouge, & traitez-là enſuite comme les autres brûlures.

PTERYGODEES, πτερυγώδεες, Hippocrate appelle ainſi ceux dont la poitrine & les parties voiſines ſont étroites & plates, enſorte qu'ils ont les os des épaules prominens comme des ailes. Les perſonnes ainſi conſtituées ont toujours paſſé pour être ſujettes aux conſomptions.

PTERYGOIDES PROCESSUS, apophyſes ptérygoïdes de l'os ſphenoïde. Voyez *Caput.*

PTERYGO-PALATINUS-MUSCULUS, nom d'un muſcle de la luette. Voyez *Uvula.*

PTERYGO-PHARYNGÆUS-MUSCULUS, muſcle de la gorge. Voyez *Œſophagus.*

PTERYGOSTAPHILINI MUSCULI; certains muſcles de la luette. Voyez *Uvula.*

## P T I

PTILOSIS, πτίλωσις, de πτίλος, qui a perdu les cils; *chute des cils.* Paul Eginete dit, *Lib. III. cap.* 22. que le *ptiloſis* & le *madaroſis*, ſont des maladies de l'extrémité extérieure des paupieres. Le *madaroſis* eſt une chute des cils, produite par une fluxion d'humeurs acres: outre cette chute, il y a calloſité & dureté des bords des paupieres, dans le *ptiloſis*; enſorte que cette derniere maladie n'eſt autre choſe que le *madaroſis* compliqué avec la lippitude. C'eſt pourquoi, les remedes qui guériſſent l'une de ces maladies, peuvent s'employer dans l'autre. Il n'y a point de meilleur remede pour faire revenir les cils, & prévenir la demangeaiſon & la corroſion des paupieres, que le remede connu ſous le titre de *Collyre ſec de Philoxene.*

La préparation ſuivante eſt excellente dans les cas où il s'agit d'éclaircir la vue.

Prenez *de la cadmie, huit dragmes;*
*du ſel ammoniac, deux dragmes;*
*du ſafran*, &
*du ſpicnard*, } *de chaque, deux dragmes;*
*du poivre blanc, une dragme;*

Mêlez le tout enſemble pour l'uſage.

L'antimoine produiroit auſſi le même effet.

Pour la corroſion des paupieres, & pour le *ptiloſis*,

Prenez *d'antimoine calciné, & éteint dans du lait de femme, treize dragmes;*
*d'aloès*,
*de myrrhe*, &
*de ſpicnard*, } *de chaq.* 2 *dragmes;*
*d'orge broyé, quatre dragmes.*

Faites du tout un mélange ſec, dont vous vous ſervirez.

*Autre remede pour le ptiloſis & la corroſion des paupieres.*

*Prenez* de la moelle de l'os de la jambe droite de devant d'un bœuf, broyez-la bien avec de la ſuie, & ſervez-vous de ce mélange.

Quant à la ſuie dont on ſe ſervira, voici comment il faut la préparer.

*Plongez* une quantité ſuffiſante de papier dans de l'huile de ſéſame. Faites brûler ce papier à une lampe; recevez la fumée dans un vaiſſeau de cuivre, ou dans une coquille bien unie. Mêlez-bien cette ſuie avec la moelle de bœuf, & ſervez-vous du mélange. La préſure de veau eſt auſſi fort bonne en pareil cas.

Sozander ordonne le médicament ſuivant dans le milphoſis, ou l'accroiſſement de chair aux angles des yeux, & dans d'autres maladies invétérées de cet organe.

Prenez *de la cadmie*,
*de l'antimoine*,
*du chalcitis cru*, &
*du miſy cru*, } *de chaque, huit dragmes.*

Broyez le tout avec du miel; torréfiez & éteignez dans du vin, & broyez derechef.

Ajoutez *de ſpicnard, deux dragmes;*
*de ſafran torréfié, deux dragmes;*
*de poivre, une dragme;*

Mêlez ces choſes, & ſervez-vous du mélange.

Si l'on veut des remedes plus ſimples pour la cure du *ptiloſis* & de la corroſion des paupieres, on n'a qu'à ſe ſervir de l'amurca bouillie, du lycium Indien, & de la pierre d'Armenie dont ſe ſervent les Peintres. Cette pierre diſſoute dans l'eau & appliquée en forme d'onguent, deſſeche les humeurs peccantes, & fait revenir les cils.

La rouille de fer broyée pluſieurs jours de ſuite à la cha-

leur du soleil, & réduite avec la myrrhe & le vin sous la forme d'un collyre, ainsi que le spodium mêlé avec le jus d'oignons, sont aussi de fort bons remedes.

PTISSANA ou PTISANA, πτισσάνη καὶ πτισάνη, de πτίσσω, peler, broyer ou piler; *Tisane.*

La *tisanne* étoit faite avec de l'orge pelé ou dépouillé de la membrane qui l'enveloppe; ou, selon Suidas, de l'orge broyé, ἡ κεκομμένη κριθή; parce que la méthode des Anciens de monder l'orge n'étoit pas de le moudre comme on fait aujourd'hui, mais de le piler dans un mortier. Pour faire la *tisane*, on commençoit par humecter l'orge avec de l'eau, ensuite on le faisoit lever; on le faisoit sécher au soleil; on le piloit dans un mortier avec un pilon de bois, jusqu'à ce qu'il fût dépouillé de son enveloppe; alors on le regardoit comme préparé. D'autres l'humectoient & le faisoient sécher au soleil, ainsi que nous avons dit, le piloient jusqu'à ce qu'il fût dépouillé de son enveloppe, le faisoient moudre comme le grain, & faisoient bouillir pendant un tems considérable la farine, afin, disoient-ils, de lui ôter ses flatulences; ils la mettoient en petits gâteaux, ou boules, dont ils faisoient une boisson dans l'occasion. Il y en avoit encore, ainsi que nous lisons dans Constant. Cæsar, *Lib. XII. de Agricult.* qui après avoir fait macérer, après avoir mondé, pelé & fait sécher leur orge au soleil, le piloient derechef, le faisoient sécher une seconde fois; & avant que de le garder pour l'usage, semoient dessus les particules minces qui s'en étoient séparées, tandis qu'on le piloit, parce qu'ils avoient trouvé par expérience, qu'il se gardoit plus long-tems lorsqu'il étoit ainsi préparé.

Quoique la *tisane* ne se fît ordinairement que d'orge, cependant on en préparoit quelquefois avec l'alica, l'épeautre, le riz & les lentilles; alors on ne l'appelloit pas simplement *tisane*, on ajoutoit le nom du grain dont on s'étoit servi; ainsi l'on disoit *ptissanen purinen*, πτισσάνην πυρίνην, *tisane* de froment; *chondro ptissanen*, χονδροπτισσάνην, *tisane* d'alica, τὴν ἐκ ζειᾶς ἢ ὀρύζης πτισσάνην, *tisane* d'épeautre ou de riz, ainsi des autres.

On préparoit ainsi la *tisane* avec différens grains; on la gardoit pour l'usage, qui varioit selon les occasions & l'état de la santé; on faisoit bouillir l'espece de pâte, dont nous venons de parler, dans de l'eau; cette opération se faisoit de différentes manieres: mais Galien décrit, *Lib. I. de Aliment.* la plus commune parmi les Grecs. Ils faisoient bouillir, dit-il, une portion de *tisane* dans dix fois, ou, selon Paul Eginete, dans quinze fois autant d'eau; ils avoient soin de la faire lever le plus qu'ils pouvoient pendant l'ébullition; car la *tisane* qui levoit le plus & le plus promptement passoit pour la meilleure; au contraire, celle qui levoit peu & lentement, n'étoit pas estimée. Lorsqu'elle étoit bien levée, ils versoient dessus un peu de vinaigre & un peu d'huile: l'addition de l'huile pouvoit se faire tout en commençant. Lorsqu'elle avoit bien bouilli, on y mettoit un peu de sel broyé, sans aucun autre ingrédient, si ce n'est peut-être une petite quantité d'aneth ou de poireaux. C'est ainsi que la *tisane* se préparoit, selon Galien; & cette méthode est assurément la meilleure, elle est préférable à toutes celles qui font entrer dans cette boisson, sous prétexte de l'assaisonner, un grand nombre d'ingrédiens superflus. Les uns y ajoutoient de l'amydon, d'autres des conserves, ceux-ci du miel & du cumin, en faisant un hochepot plutôt qu'une *tisane*; peut-être aussi avoient-ils quelques raisons de charger ainsi sa composition; ils auroient pu se proposer d'atténuer ses parties grossieres, de corriger sa viscosité, & discuter ses flatulences. Quant à nous, dit Galien, qui avons laissé fort loin en arriere les Anciens, dans l'art de préparer les mets, & dont les Cuisiniers feroient leçon à Apicius même, qui *Lib. IV. de Obsoniis*, parle de tous ces assaisonnemens superflus, nous en faisons peu de cas; & nous nous contentons de quelques amandes broyées, d'un peu de sucre, & d'une très-petite quantité de sel; nous regardons cet assaisonnement comme suffisant pour corriger la grossiereté des parties de l'orge, leur viscosité & leur flatulence: il faut pourtant convenir que les poireaux & l'aneth valent mieux, en ce qu'ils sont non-seulement agréables au gout, mais encore bienfaisans au corps.

La *tisane* bouillie, comme nous venons de dire, ne s'appelloit plus *tisane*, mais πτισσάνης χυλὸς ἢ ῥόφημα, crême ou soupe de *tisane*; ou, ce qui revient au même, *ptisanæ jus*, ou *succus*, bouillon, gruau, ou jus de *tisane*. Celse entend ordinairement par *cremor hordei*, crême d'orge, le bouillon de l'orge entier bouilli, jusqu'à ce qu'il soit crevé; & il la prescrit dans les fievres ardentes & bilieuses.

πτισσάνη, *tisane* simplement; ὅλη πτισσάνη, *tisane* entiere; & πτισσάνη κριθώδης, *tisane* d'orge, signifient tous trois la même chose dans Hippocrate, c'est-à-dire, de la *tisane* non passée; car si après l'ébullition on passe la *tisane*, & qu'on en sépare la liqueur, cette liqueur ne s'appellera ni *tisane* entiere, ni *tisane* d'orge, ni simplement *tisane*, mais χυλὸς πτισσάνης, suc, jus de *tisane*. Galien nous dit, dans son Commentaire sur le Livre *de Rat. vict. in Acut.* & sur le Livre second des *Epidémiques*, vers le commencement, que la *tisane* entiere ou non passée s'appelloit πτισσάνη παχεῖη, *tisane* épaisse. Gorræus. Fœsius.

Voyez le Traité d'Hippocrate, *de Rat. vict. in Acut.* à l'article *Alcali.*

## P T O

PTOLEMÆI CHIRURGI MEDICAMENTUM; nom d'un remede dont Celse fait mention, *Lib. VI. cap. 7.*

Ptolemæi Emplastrum; nom d'une emplâtre dont il est parlé dans Marcellus Empiricus, *cap. 36.*

Ptolemæi evergetæ stomatica; nom d'un remede pour la bouche, décrit par Marcellus Empiricus; *cap. 14.*

Ptolemæi regis collyrium; nom d'un collyre dont Aétius fait mention, *Tetrab. II. Serm. 4. cap. 110.*

PTOSIS, πτῶσις, de πίπτω, tomber, chute. Le *ptosis* est une maladie de la paupiere qui consiste dans la chute ou la descente de la paupiere supérieure, soit en conséquence de la paralysie du muscle qui sert à l'élever, ou d'une affluence d'humeurs qui la déprime.

## P T Y

PTYALAGOGA, de πτύελον, salive ou crachat, & de ἄγω, *chasser*; remedes qui font saliver.

PTYALISMOS, πτυαλισμός, *salivation abondante.* Hippocrate.

On entend ordinairement aujourd'hui par *ptyalisme*, la salivation excitée par le mercure.

PTYAS; nom d'une espece d'*Aspic.* Voy. *Aspis.*

PTYELON, πτύελον, *salive*, ou *crachat.* Voyez *Sputum.*

PTYGMATA, πτύγματα, de πτύσσω, rouler; *linge roulé.* Cœlius Aurelianus.

C'est peut-être ce que nous appellons des *étoupes.*

PTYSIS, πτύσις; fluxion d'humeurs sur la poitrine ou sur les poumons. Cœlius Aurelianus, *Chron. Lib. II. cap. 7.*

Ptysis signifie aussi *crachement* ou *salivation.*

PTYSMA, πτύσμα, *crachat*, ou la matiere qui vient dans l'expectoration.

PTYSMAGOGA, remedes qui font saliver.

## P U B

PUBES. Voyez *Abdomen.*

PUBIS OS. Voyez *Innominata ossa.*

PUC

PUCHAMIAS; nom d'un arbre qui croît dans la Virginie, qui porte un fruit semblable à la nefle, fort astringent lorsqu'il n'est pas mûr, mais d'un gout délicieux dans sa maturité. Ray, *Hist. Plant.*

PUD

PUDENDA; les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe.

PUDENDAGRA, *la vérole.*

PUE

PUERPERA, *une femme en couche.*

PUF

PUFFIMUS, oiseau de mer, que les François appellent *macreuse*, & qu'on met au nombre des canards sauvages. Sa couleur est obscure, il vole pesamment: mais quand il veut passer d'un lieu dans un autre, il se soutient à l'aide de l'extrémité de ses ailes, sur ses piés, & court avec beaucoup de légereté sur la surface de l'eau: il se nourrit d'insectes, de plantes marines & de poissons: sa chair est dure & coriace, surtout lorsqu'il est vieux; c'est pourquoi il n'est bon en aliment que quand il est jeune: il a le gout du poisson, & les Catholiques Romains s'en permettent l'usage en Carême.

PUG

PUGILLUS, *pincée*, ou la huitieme partie d'une poignée.

PUL

PULEGIUM, le *Pouliot.*

Voici ses caracteres:

Ses fleurs sont très-petites, elles forment des guirlandes épaisses & serrées, leur levre supérieure est entiere. Cette plante ressemble entierement à la mente.

Boerhaave compte les quatre especes suivantes de *pouliot.*

1. *Pulegium latifolium*, C. B. P. 222. Boerh. Ind. Alt. 186. *Pulegium*, Offic. J. B. 3. 256. Raii Hist. 1. 533. Synop. 3. 235. *Pulegium regium*, Ger. 545. Emac. 671. *Pulegium vulgare*, Park. Theat. 29. *Mentha aquatica, seu pulegium vulgare*, Tourn. Inst. 189. *Le Pouliot.*

Le *pouliot* a un grand nombre de racines; elles sont rampantes & fibreuses: il en part plusieurs tiges unies, rondelettes, qui ont de la peine à se soutenir, qui sont inclinées vers la terre, & d'où il part de petites fibres, par lesquelles il prend racine: il n'a que deux feuilles petites, cependant pointues, & placées à une jointure. Ses fleurs croissent à la partie supérieure des branches, immédiatement au-dessus des feuilles: elles forment des guirlandes épaisses & serrées, elles sont d'une couleur purpurine, pâle, petites, en casque, & placées dans de petits calyces tant soit peu cotoneux, qui contiennent quatre petites semences. Toute la plante a une odeur très-forte, & un gout chaud & aromatique. Elle croît dans les pâturages communs, & dans les lieux où l'eau a croupi pendant tout l'hiver; elle fleurit en Juillet. Celle que nous vendent nos Herboristes a été cultivée dans les Jardins, où elle croît grande & large. Elle est toute entiere d'usage.

Le *pouliot* est chaud & sec; ses particules sont très-subtiles & très-volatiles; il est particulierement d'usage dans les maladies des femmes; il provoque les regles & les vuidanges, hâte l'accouchement & l'arriere-faix; il échauffe & fortifie les entrailles; il est bon dans la colique & dans la jaunisse: on peut l'ordonner dans les toux & dans la difficulté de respirer. Son suc ou la forte décoction de ses feuilles, adoucie avec du sucre, passe pour un spécifique dans la toux convulsive.

Toutes les préparations officinales qu'on en tire, se réduisent à l'eau & l'huile distilées. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante, qui est fort amere, acre & d'une odeur pénétrante, rougit considérablement le papier bleu; ce qui donne lieu de croire qu'elle contient un sel volatil aromatique & huileux, chargé d'acide; au lieu que dans le sel artificiel, volatil, huileux, cet acide est retenu par le sel de tartre.

Ainsi cette plante est apéritive, hystérique, & bonne pour les maladies de l'estomac & de la poitrine, parce qu'elle évacue cette matiere glutineuse qui remplit une partie des bronches & les vésicules des poumons, spécialement si on la fait bouillir avec du miel & de l'aloès; car alors, comme l'observe Dioscoride, elle purge & procure l'expectoration.

Tragus recommande beaucoup la décoction de *pouliot* dans le vin blanc pour la suppression des regles & les fleurs blanches. Le suc de cette plante, suivant le même Auteur, éclaircit la vue, & guérit la lippitude.

Montanus ordonne la poudre de *pouliot* avec égales quantités de vinaigre, de miel & d'eau pour les maladies des yeux. La conserve de ses fleurs & de ses feuilles est bonne pour l'hydropisie & la jaunisse.

Ray assure d'après M. Boyle, qu'une cuillerée de suc de pouliot est un bon remede pour les toux qui prennent par maniere de quintes aux enfans.

Chesneau ordonne pour l'enrouement, un verre de décoction de *pouliot*, qu'il conseille de prendre avant de se mettre au lit. Tournefort.

2. *Pulegium angustifolium*, Ger. 546. Emac. 672. Raii Hist. 1. 534. C. B. P. 222. Boerh. Ind. A. 186. *Pulegium cervinum*, Offic. *Pulegium angustifolium sive cervinum*, Park. Theat. 30. *Pulegium cervinum angustifolium*, J. B. 3. 257. *Mentha aquatica, satureiæ folio*, Tourn. Inst. 190.

Ce *pouliot* est plus droit que le *pouliot* commun. Ses feuilles sont plus longues & plus étroites; il a quelque ressemblance avec la sariette. Ses feuilles croissent en guirlandes épaisses comme celles du prunier; leur odeur est un peu plus agréable, mais elle n'en differe guere. Il croît dans la Provence, dans le Languedoc & en différentes contrées d'Italie.

Il a les mêmes propriétés que le *pouliot* ordinaire; cependant les Medecins de Montpellier lui donnent la préférence; nous n'en faisons ici presque aucun usage, & on ne le trouve point chez nos Herboristes. Miller, *Bot. Off.*

3. *Pulegium angustifolium flore albo*, H. R. P. *Mentha aquatica, satureiæ folio, flore albo*, T. 190.
4. *Pulegium latifolium hirsutum flore cæruleo.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Outre les especes précédentes de *pouliot*, Dale fait mention de la suivante.

*Pulegium erectum*, Offic. An. *Pulegium latifolium alterum*, C. B. P. 222. *Pouliot droit.*

Cette plante croît dans les lieux marécageux; son herbe est d'usage, & elle a les propriétés du *pouliot* commun. Dale.

PULEX, *puce.*

PULICARIA. Voyez *Psyllium.*

PULMO, le *poumon.*

Les *poumons* sont deux grosses masses spongieuses, rougeâtres dans l'enfance, grisâtres dans l'âge moyen &

bleuâtres dans la vieilleſſe, repandues dans toute la poitrine, de maniere que l'une en occupe la cavité du côté droit, & l'autre celle du côté gauche, ſéparées l'une de l'autre par le médiaſtin & par le cœur & conformes à ces deux cavités, c'eſt-à-dire, convexes du côté des côtes, concaves ſur la voute du diaphragme, & inégalement applaties & enfoncées vers le médiaſtin & le cœur.

Quand on les regarde hors de la poitrine, on voit qu'ils repréſentent en quelque maniere l'extrémité d'un pié de bœuf, dont la face antérieure ſeroit tournée vers le dos, la poſtérieure vers le ſternum, & l'inférieure vers le diaphragme.

Selon cet arrangement on les diſtingue en *poumon* droit & en *poumon* gauche. Ils ſont encore diviſés chacun en deux ou trois portions qu'on appelle lobes. Le *poumon* droit en a ſouvent trois ou deux & demi, & le *poumon* gauche n'en a ordinairement que deux. Le *poumon* droit eſt pour l'ordinaire plus grand que celui du côté gauche, conformément à cette cavité de la poitrine & à l'obliquité du médiaſtin.

Le *poumon* gauche a cela de particulier, qu'au bas du bord antérieur il y a une grande échancrure dentelée, vis-à-vis de la pointe du cœur; de ſorte qu'il ne couvre jamais cette pointe, même dans la plus forte inſpiration. Ainſi la pointe du cœur avec le péricarde peut toujours frapper immédiatement contre les côtes, & le *poumon* n'enveloppe pas le cœur de la maniere qu'on le dit vulgairement. Cette échancrure eſt marquée dans les Tables Anatomiques d'Euſtachi.

La ſubſtance du *poumon* eſt preſque toute ſpongieuſe, composée d'une infinité de différentes cellules membraneuſes & de pluſieurs ſortes de vaiſſeaux qui ſe répandent parmi les cellules par des ramifications ſans nombre.

Tout cet amas eſt revêtu d'une membrane qui eſt la continuation de chaque pleure particuliere. On fait cette membrane du *poumon* double: mais ce qu'on prend pour membrane interne n'eſt que l'expanſion & la continuation d'un tiſſu cellulaire dont je vais parler, après avoir exposé les vaiſſeaux de ce viſcere.

Les vaiſſeaux qui compoſent en partie la ſubſtance du *poumon*, ſont de trois ou quatre ſortes, ſavoir, les aériens, les ſanguins & les lymphatiques, auxquels on peut ajouter les nerfs. Les vaiſſeaux aériens en font la principale partie & ſont nommés bronches.

Ce ſont des tuyaux coniques composés d'une infinité de fragmens cartilagineux; comme d'autant de fragmens de cercles très-irréguliers, liés enſemble par une membrane ligamenteuſe & élaſtique, & diſposés de maniere que les inférieurs s'inſinuent & s'engagent facilement dans les ſupérieurs.

Les bronches ſont garnies en-dedans d'une membrane fine, dont il ſuinte toujours une ſéroſité mucilagineuſe. On découvre dans l'épaiſſeur de cette membrane une grande quantité de petits vaiſſeaux ſanguins, & ſur ſa convexité beaucoup de lignes longitudinales fort ſaillantes, qui paroiſſent en partie charnues, & en partie d'un tiſſu élaſtique ou à reſſort.

Ces bronches ſe diviſent par une infinité de ramifications en tous ſens, qui vont toujours en diminuant, perdent peu à peu la ſtructure de leurs cartilages, & deviennent membraneuſes à meſure qu'elles deviennent capillaires. Outre les extrémités fines de la grande ſuite de ces ramifications, on obſerve encore que tous les troncs ſubalternes juſqu'aux plus petits, jettent immédiatement de tous côtés une infinité de pareils tuyaux capillaires fort courts.

Chacun de ce grand nombre de petits tuyaux bronchiques s'élargit par ſon extrémité, & forme une petite cellule membraneuſe qu'on appelle communément véſicule. Ces cellules ou follicules ſont intimement collées enſemble par paquets. Chaque petite branche produit un paquet proportionné à ſon étendue & au nombre de ſes ramifications.

On donne à ces petits paquets véſiculaires ou cellulaires le nom de lobules. Et comme les groſſes branches ſe diviſent en petits rameaux, de même les gros lobules ſe partagent en pluſieurs petits. Les cellules ou véſicules de chaque lobe en particulier ſe communiquent très-librement: mais il paroît que la communication des lobes n'eſt pas ſi libre.

Les lobules paroiſſent très-ſenſiblement séparés par une autre ſubſtance cellulaire qui les environne proportionnément à leur étendue particuliere, & qui en remplit les interſtices. Cette ſubſtance forme auſſi une eſpece de cellules membraneuſes irrégulieres, plus minces, plus lâches & plus larges que les cellules ou véſicules bronchiques.

Ce tiſſu ſe répand partout le volume de chaque *poumon*, forme des gaines ſpongieuſes ou cellulaires qui environnent les ramifications des bronches & des vaiſſeaux ſanguins, s'épanoüit enſuite ſur la face externe du *poumon*, & y produit une eſpece de tunique cellulaire très-fine, qui s'applique & s'unit à l'enveloppe générale des *poumons*.

Quand on ſouffle dans ce tiſſu interlobulaire, on voit que les lobules s'applatiſſent par la compreſſion du vent introduit, & quand on pouſſe le vent dans les cellules ou véſicules bronchiques, non-ſeulement il les gonfle ſur le champ, mais étant un peu forcé il paſſe inſenſiblement dans le tiſſu cellulaire des interſtices ou tiſſu interlobulaire. C'eſt l'obſervation de M. Helvétius.

Toutes les cellules ou véſicules bronchiques ſont environnées d'un réſeau très-fin d'extrémités artérielles & veineuſes, qui s'anaſtomoſent ou communiquent enſemble de part & d'autre. Nous devons à l'illuſtre M. Malpighi la plus grande partie du développement de cette ſtructure délicate & admirable.

Les vaiſſeaux ſanguins du *poumon* ſont de deux ſortes; les uns communs, ſavoir l'artere pulmonaire & les veines pulmonaires; les autres propres ou particuliers, appellés arteres ou veines bronchiques.

L'artere pulmonaire ſort du ventricule droit du cœur. Son tronc monte preſque directement en-haut & ſe diviſe vers la courbure de l'aorte en deux branches latérales, l'une à droite appellée artere pulmonaire droite, l'autre à gauche nommée artere pulmonaire gauche. L'artere pulmonaire droite paſſe ſous la courbure de l'aorte, ce qui fait qu'elle eſt plus longue que la gauche. Toutes les deux s'avancent vers les *poumons*, s'y inſinuent & ſe répandent par des ramifications preſque pareilles à celles des bronches dont elles ſuivent les routes.

Les veines pulmonaires ayant fait la même diſtribution dans les *poumons*, en ſortent de chaque côté par deux groſſes branches, qui s'ouvrent latéralement dans le réſervoir ou ſac muſculeux de l'oreillette gauche du cœur.

Les ramifications de ces deux ſortes de vaiſſeaux dans le *poumon* ſont entourées partout de la ſubſtance celluleuſe des interſtices dont j'ai parlé, laquelle leur fournit auſſi une eſpece de gaine. Ce ſont les extrémités capillaires de ces vaiſſeaux qui produiſent le réſeau admirable de M. Malpighi, dont je viens de parler. Il faut remarquer que les ramifications des arteres pulmonaires ſont plus nombreuſes & plus amples que celles des veines, au contraire des autres parties du corps, où les veines ſurpaſſent les arteres en nombre & en groſſeur.

Outre ces principaux vaiſſeaux ſanguins, il y en a deux autres que l'on appelle artere & veine bronchiques. L'artere eſt devenue fameuſe par la deſcription que M. Ruyſch en a donnée. La veine bronchique a été révoquée en doute pendant quelque tems, mais elle eſt auſſi réelle que l'artere, & on la peut facilement démontrer.

Ces deux vaiſſeaux ſont très-déliés & ne paroiſſent que comme des artérioles & des véinules qui viennent de l'aorte, de la veine-cave & de leurs branches, de la maniere que je l'ai marqué dans le Traité des arteres & dans celui des veines. Ces petits vaiſſeaux ne paroiſſent ſervir qu'à la nourriture du *poumon*.

*Nota.* La variété de la naiſſance ou origine des arteres & veines bronchiales, ſurtout des arteres, leurs communications ou anaſtomoſe entre elles & les vaiſſeaux voiſins, & principalement la ſingularité de l'anaſtomoſe immédiate de l'artere bronchiale avec la veine pulmonaire commune, ſont d'une ſi grande conséquence par rapport à la pratique médicinale, que je trouve fort à propos de rappeller ici ce que j'en ai dit ailleurs, pour ne pas diſtraire par un renvoi.

Les arteres bronchiales viennent quelquefois de la partie antérieure de l'aorte deſcendante ſupérieure, quelquefois de la premiere artere intercoſtale, & quelquefois d'une artere œſophagienne : elles viennent quelquefois ſéparément de côté & d'autre pour chaque *poumon*; quelquefois elles naiſſent ſolitairement, ou par un petit tronc commun qui ſe partage à droite & à gauche vers la bifurcation de la trachée-artere, dont je parlerai ci-après, & va ſuivre les ramifications des bronches.

L'artere bronchiale du côté gauche vient aſſez ſouvent de l'aorte pendant que celle du côté droit naît de l'artere intercoſtale ſupérieure du même côté à cauſe de la ſituation de l'aorte. Il s'en trouve auſſi une qui ſort poſtérieurement de l'aorte, proche de l'artere intercoſtale ſupérieure, & plus haut que l'artere bronchiale antérieure.

L'artere bronchiale jette ſur l'oreillette du cœur la plus voiſine, une petite branche, qui s'anaſtomoſe immédiatement avec l'artere coronaire du même côté.

L'an 1719. j'ai vu une anaſtomoſe ou communication très-manifeſte entre des rameaux de la veine pulmonaire gauche, & des rameaux d'une artere œſophagienne, qui venoit de la premiere artere intercoſtale gauche, conjointement avec une artere bronchiale du même côté. J'ai trouvé l'année ſuivante 1720. une communication ou anaſtomoſe de l'artere bronchiale gauche avec la veine azygos. J'ai encore obſervé l'an 1721. au mois d'Avril, un rameau de l'artere bronchiale gauche s'anaſtomoſer dans le corps de cette veine.

Quelquefois un artere bronchiale donne l'origine à pluſieurs arteres intercoſtales ſupérieures ; quelquefois pluſieurs arteres bronchiales donnent chacune ſéparément une artere intercoſtale.

Les veines bronchiales ont été déja obſervées par Galien, auſſi-bien que les arteres du même nom. Ces veines ſont quelquefois des rameaux de la veine azygos, & viennent de la ſommité de ſon arcade ou courbure : celle du côté gauche eſt quelquefois un rameau d'un tronc commun des intercoſtales du même côté. Quelquefois les veines bronchiales ſont des rameaux de la veine gutturale.

Les *poumons* ont beaucoup de nerfs, qui s'y diſtribuent par filamens, accompagnent toutes les ramifications des bronches, de même que les vaiſſeaux ſanguins, & ſe répandent ſur les parois des cellules ou véſicules, comme auſſi aux tuniques & à toutes les parties membraneuſes des poumons. Les nerfs ſympatiques moyens, & les grands nerfs ſympatiques, communément appellés nerfs de la huitieme paire ou nerfs intercoſtaux, forment enſemble derriere chaque *poumon*, un entrelacement particulier nommé plexus pulmonaire, d'où partent des filamens nerveux, qui en paſſant, communiquent avec le plexus cardiaque & le plexus ſtomachique.

Dans la ſurface du *poumon* de l'homme, entre la tunique interne & la tunique cellulaire, on découvre des traces ſemblables à celles des vaiſſeaux lymphatiques : mais il ne faut pas ſe méprendre en voyant paroître ſur la ſurface du *poumon*, un réſeau très-tranſparent, après qu'on a fortement ſoufflé dans un lobe; car c'eſt l'air qui a paſſé au travers des cellules ou véſicules bronchiales dans les cellules interlobulaires, qui a fait un écartement de pluſieurs petits lobules, & s'eſt logé dans les interſtices de cet écartement. Les vrais vaiſſeaux lymphatiques du *poumon* ſont plus viſibles dans les animaux. J'ai vû dans le cheval un vrai vaiſſeau lymphatique ramper tout le long d'une grande portion de l'un des bords du *poumon*.

Sous la racine de chaque *poumon*, c'eſt ainſi que j'en ai toujours appellé la portion formée par le tronc ſubalterne de l'artere pulmonaire, par les troncs des veines pulmonaires & par le tronc des bronches, il y a un ligament membraneux un peu large, qui attache le bord poſtérieur de chaque *poumon* aux parties latérales des vertebres du dos, depuis ſa racine juſqu'au diaphragme.

Les bronches dont j'ai parlé ci-deſſus, ſont des branches & des ramifications du grand canal en partie cartilagineux & en partie membraneux, appellé trachée-artere. Elle eſt ſituée antérieurement au bas du cou; de-là elle deſcend dans la poitrine entre les deux pleures par l'écartement ſupérieur du médiaſtin, derriere le thymus.

Etant parvenue à la courbure ou arcade de l'aorte, elle ſe partage en deux parties latérales auxquelles on donne le nom de bronche, l'une à droite, & l'autre à gauche, & dont chacune ſe plonge dans le *poumon* voiſin, & s'y diviſe de la maniere exposée ci-devant. La bronche du côté droit eſt courte, & celle du côté gauche eſt longue au contraire des arteres pulmonaires, dont la droite eſt longue & la gauche courte.

La trachée-artere eſt formée de pluſieurs ſegmens de cercles ou cerceaux cartilagineux, arrangés les uns ſur les autres, de maniere qu'il en réſulte un canal qui eſt entr'ouvert en arriere, où ce défaut de canal cartilagineux eſt compensé par une membrane molle & glanduleuſe, qui acheve la circonférence du canal.

Tous les cerceaux ont chacun une ligne & plus de largeur, & environ un quart de ligne d'épaiſſeur. Leurs extrémités ſont arrondies, ils ſont posés de champ les uns ſur les autres par de petits interſtices, de maniere que le bord inférieur de chacun regarde le bord ſupérieur de ſon voiſin.

Tous les cerceaux tiennent enſemble par une membrane ligamenteuſe très-forte & élaſtique, qui eſt attachée au bord des cerceaux. J'ai trouvé les trois premiers cerceaux être une ſeule piece courbée alternativement en deux endroits par ſa largeur : il s'en eſt trouvé quelquefois deux continués de cette maniere.

Le canal de la trachée-artere eſt tapiſſé intérieurement d'une membrane particuliere, qui paroît en partie charnue ou muſculeuſe, & en partie ligamenteuſe, percée d'une grande quantité de petits trous plus ou moins imperceptibles, d'où ſuinte continuellement une liqueur mucilagineuſe, capable de défendre la ſurface interne de la trachée artere, contre l'acrimonie de l'air que nous reſpirons. Cette liqueur vient de petits grains glanduleux diſpersés dans l'épaiſſeur de la membrane, mais principalement des grains un peu plus gros, dont eſt parſemée la ſurface externe ou poſtérieure de la membrane forte qui acheve le canal & ſupplée au défaut de la portion des cerceaux cartilagineux: on trouve preſque la même ſtructure dans les ramifications, à proportion juſqu'à leur extrémité.

Tous les vaiſſeaux dont les *poumons* ſont principalement composés, tant les aëriens, c'eſt-à-dire, les bronches, que les ſanguins, ſavoir, les arteres & les veines pulmonaires, les arteres & les veines bronchiques s'accompagnent par-tout dans ce viſcere.

Ils ſont pour l'ordinaire tellement arrangés juſqu'aux dernieres ramifications, qu'on trouve un tronc ſubalterne ou un rameau de bronches entre un tronc ſubalterne ou un rameau d'arteres pulmonaires, & un tronc ſubalterne, ou un rameau de veines pulmonaires. Les vaiſſeaux bronchiques ſont immédiatement collés aux bronches. En quelques endroits ces trois vaiſſeaux ſont rangés de maniere qu'ils ſe touchent tous trois, & laiſſent entr'eux un eſpace triangulaire.

Les bronches ſe diviſent en un très-grand nombre de ramifications. Les derniers rameaux deviennent les pédicules des petits lobules. Les lobules ſont toujours angulaires, oblongs, larges, étroits, &c. Les pédicules jettent entre les lobules, d'autres pédicules

membraneux, plus petits, très-courts, qui aboutissant aux vésicules & aux cellules bronchiques, & en sont des continuations. Les troncs subalternes & les rameaux des bronches produisent encore immédiatement de la convexité de leurs parois, quantité de ces petits pédicules.

Quand on soufle dans les *poumons*, les cellules bronchiques les plus voisines de la surface externe des *poumons*, se présentent comme de petites portions de vésicules arrondies. C'est ce qui a déterminé de donner le nom de vésicules à toutes les cellules bronchiques en général, quoiqu'elles soient toutes angulaires, excepté celles dont je viens de parler.

Quand on examine un *poumon* sans l'avoir soufflé, on y trouve les cerceaux cartilagineux des bronches, tellement rapprochés les uns des autres, que de deux cerceaux voisins, le plus étroit s'engage un peu dans l'autre; quand on tire une portion des bronches par les deux extrémités, on écarte ces cerceaux les uns des autres, & par ce moyen on allonge le canal bronchique qui se raccourcit aussi après par le ressort de la membrane élastique, quand on cesse de tirer.

Quand on ouvre tout au long quelque portion d'arteres ou de veines pulmonaires dans ce même *poumon*, on y trouve quantité de rides transversales, qui s'effacent quand on tire ces vaisseaux en long. Cette Observation est donnée par M. Helvetius.

Par le moyen de cette structure, non-seulement toutes les ramifications des bronches, mais aussi toutes celles des arteres & des veines pulmonaires gardent toujours la même direction dans un *poumon* gonflé & dans un *poumon* dégonflé; elles deviennent simplement raccourcies, sans devenir plus tortues ou pliées. C'est ainsi que ces vaisseaux s'allongent dans l'expiration, & s'accourcissent dans l'inspiration.

Ces trois vaisseaux sont ensemble, comme dans une espece de gaine cellulaire qui accompagne toutes leurs ramifications. Ce n'est que la continuation des cellules interlobulaires, c'est-à-dire du tissu cellulaire des interstices des lobules. Cependant les pellicules qui le composent sont arrangées autour de ces vaisseaux d'une maniere plus réguliere, & plus en long qu'ailleurs, de sorte qu'elles paroissent former une vraie gaine.

Quand on souffle dans un tuyau qu'on y aura introduit jusqu'à toucher immédiatement à un tronc des vaisseaux ou à un tronc des bronches, l'air y glisse d'abord tout au long dans les cellules qui environnent de plus près ces troncs ou ces rameaux : mais si on continue de souffler, il s'avance par-tout dans le tissu interlobulaire.

On trouve sur la premiere bifurcation de la trachée-artere, à l'angle même de la bifurcation, en-devant & en-arriere, certains corps glanduleux, mollets, irrégulierement arrondis, d'une couleur bleuâtre ou noirâtre, & d'un tissu qui ressemble en partie à celui du thymus décrit ci-dessus, & en partie à celui de la glande thyroïde dont il sera parlé ci-dessous. Il s'en trouve de pareils à l'origine de chaque ramification des bronches : mais ils diminuent à proportion, & deviennent plus petits. Ces glandes sont attachées immédiatement aux bronches & enveloppées du tissu interlobulaire, elles paroissent communiquer par de petites ouvertures avec la cavité des bronches.

La trachée-artere a plusieurs membranes ou tuniques, comme il est dit ci-dessus. La plus externe & qu'on appelle commune, enveloppe la trachée-artere dans la poitrine : mais hors de la poitrine cette premiere tunique tire son origine des expansions aponévrotiques des muscles du cou. C'est entre cette tunique & la suivante que sont enfermés les grains glanduleux dont il est parlé ci-dessus.

La seconde membrane ou tunique lui est propre ; elle est cellulaire & une continuation de la tunique cellulaire des *poumons*. Les pellicules de cette tunique les plus voisines des cerceaux cartilagineux, leur servent de périchondre externe. La troisieme membrane est en-dedans, elle est de même fort adhérente aux cartilages, & leur sert aussi de périchondre interne.

La quatrieme membrane est celle qui forme le supplément du canal cartilagineux de la trachée-artere. Elle est principalement faite de deux lames ou couches, en partie musculaires & en partie tendineuses, dont l'externe ou postérieure est composée de fibres longitudinales, l'interne ou antérieure l'est de fibres transversales. Cette membrane est percée de petits tuyaux des grains glanduleux mentionnés ci-dessus, lesquels étant pressés fournissent une liqueur, & étant examinés par le microscope paroissent vésiculaires ou folliculeux, à-peu-près comme ceux de l'estomac.

Le ligament qui est entre chaque cerceau cartilagineux, est très-fort & élastique. Ces ligamens se bornent chacun à deux cartilages, sans aucune communication les uns avec les autres. Ils sont attachés au bord des cartilages, à-peu-près comme les muscles intercostaux sont attachés aux côtes.

Les bronches, à mesure qu'elles s'avancent dans la masse des *poumons*, perdent leur cartilage : mais les lignes ou colonnes musculeuses de M. Morgagni, paroissent toujours également après, & même quelquefois mieux que devant. On y voit aussi les deux plans mentionnés ci-dessus. On y voit encore très distinctement, quelquefois sans microscope, beaucoup de petits trous qui s'ouvrent de dedans en-dehors dans les pédicules des lobules & les cellules bronchiales ou vésicules qui environnent immédiatement les bronches.

### *USAGES.*

La respiration se fait par deux sortes d'organes, dont on peut regarder les uns comme actifs & les autres comme passifs. Les *poumons* sont de la seconde espece ; la premiere comprend principalement le diaphragme & les muscles intercostaux.

D'abord que les muscles intercostaux se mettent en contraction, les arcades des côtes se levent conjointement avec le sternum, & s'écartent les unes des autres ; ce qui élargit la capacité de la poitrine de côté & d'autre, & de derriere en devant.

Dans le même instant le diaphragme s'applanit par deux mouvemens qui paroissent se contrarier ; savoir le mouvement de contraction des fibres charnues du diaphragme, & le mouvement de dilatation des côtes auxquelles il est attaché. La surface externe de la poitrine étant par-là comme augmentée, & la cavité des bronches ayant en même-tems & par le même moyen moins de résistance, l'air qui nous environne cede à la pression externe, & se plonge dans tous les espaces où alors la pression cesse, c'est-à-dire, dans la trachée-artere & dans toutes les ramifications des bronches jusqu'aux vésicules : c'est ce qu'on appelle inspiration.

Le mouvement d'inspiration n'est que momentané; il cesse dans un instant, en ce que les muscles intercostaux se relâchent, & les côtes reprennent leur situation par le moyen du ressort de leurs ligamens & de celui de leur portion cartilagineuse. On appelle expiration ce dernier mouvement par lequel les côtes se rabaissent & se rapprochent.

Les arteres & les veines pulmonaires qui accompagnent les bronches dans toutes leurs ramifications jusqu'autour des vésicules, servent à faire passer le sang veineux par les filieres ou détroits de leurs extrémités capillaires, & par-là lui procurer au moins trois sortes de changemens ou modifications, que voici,

La premiere, est d'y devenir brisé, broyé & comme pulvérisé : la seconde, est de se dépouiller d'une certaine quantité de sérosités par la transpiration pulmonaire, qu'on appelle vulgairement haleine. La troisieme enfin, est d'y devenir, pour ainsi dire, ranimé par l'impression de l'air qui y passe; soit que cet air s'y insinue totalement, soit qu'il y porte des particules fines, dont il n'est que le véhicule ; soit enfin, qu'il ne

faſſe que comprimer & ſecoüer le ſang qui paſſe autour des véſicules ou cellules bronchiques par le réſeau véſiculaire.

Les cartilages de la trachée-artere & ceux des bronches ſervent en général à faire un canal qui ne ſoit pas capable de s'affaiſſer par la compreſſion, & qui néantmoins ſoit propre à céder à certains mouvemens de preſſion ou d'impulſion ſans ſe caſſer. Ces cartilages n'étant pas des cerceaux ou anneaux entiers, & étant ſupplées par des membranes élaſtiques, permettent un mouvement de dilatation & de rétréciſſement qui ſert à faire les différens tons de voix. Ils ſont attachés les uns aux autres par des ligamens élaſtiques & d'une certaine largeur, qui facilitent aux bronches l'allongement & le rétréciſſement réciproque dans les mouvemens de reſpiration. WINSLOW, *Anat.*

PULMO MARINUS, Offic. Aldrov. Exang. 577. C. B. P. 369. Jonſ. Exang. 56. Bellon. Aquat. 438. Geſn. Aquat. 760. Rondel. Aquat. 2. 131. Charlt. Exer. 68. *Poumon de Mer.*

Cette ſubſtance flotte ſur la mer; elle eſt d'une couleur tranſparente, bleuâtre, & à peu près ſemblable à celle du cryſtal; elle eſt ſi tendre qu'on ne peut preſque la tirer de la mer en entier. Si on la broye lorſqu'elle eſt récente, & qu'on s'en ſerve en onguent, elle guérit la goute & les engelures. DIOSCORIDE. DALE.

Lemery dit dans ſon Traité *des Drogues*, qu'elle contient une grande quantité d'huile & de ſel tant volatil que fixe; elle fait tomber les poils des parties auxquelles on l'applique, ſi on la fait calciner, & qu'on en tire une leſſive; cette leſſive faite dans une grande quantité d'eau, & priſe en boiſſon diſſout la pierre, & provoque les regles & les urines.

PULMONARIA, *la pulmonaire.*

Voici ſes caracteres.

Son calyce reſſemble à un tube pentagonal, & divisé en cinq ſegmens; ſa fleur eſt monopétale, cylindrique dans ſa partie inférieure, & faite en godet dans ſa partie ſupérieure; ſes bords ſont divisés en cinq ſegmens ronds; il part cinq étamines des côtés intérieurs de la partie cylindrique qui eſt finement découpée.

Boerhaave en compte les ſix eſpeces ſuivantes.

1. *Pulmonaria vulgaris, latifolia, flore albo*, T. 136. Boerh. Ind. A. 193. *Pulmonaria maculoſa*, Offic. Ger. 662. Emac. 808. Raii Hiſt. 1. 488. Park. Parad. 448. *Pulmonaria Italorum ad Bugloſſam accedens*, J. B. 3. 595. *Symphytum maculoſum, ſive Pulmonaria latifolia*, C. B. P. 259. *Sauge de Jeruſalem.*

Les feuilles les plus baſſes de cette plante ſont larges & ovales, longues de cinq ou ſix pouces, placées ſur des pédicules larges, couvertes de poil très-fin, d'un verd foncé par deſſus, & marqueté de blanc, d'un verd pâle & ſans aucune tache en-deſſous. Ses tiges s'élevent environ à un pié de hauteur; elles ſont garnies d'un grand nombre de petites feuilles; elles portent à leur ſommet pluſieurs fleurs ramaſſées. Ces fleurs ſont placées chacune dans un long calyce velu. Leur extrémité déborde tant ſoit peu ce calyce; elles ſont rougeâtres, en coupe, ſéparées les unes des autres, diviſées par les bords en cinq ſegmens ronds, & ſuivies chacune de quatre ſemences rudes, qu'on trouve au fond du calyce. Sa racine eſt petite & fibreuſe. On la cultive dans les jardins; elle fleurit en Mai, ſes feuilles ſont d'uſage.

On la compte entre les plantes pectorales, balſamiques, & bienfaiſantes dans les toux, les conſomptions, les crachemens de ſang, & autres affections des poumons; on la fait entrer pareillement dans les potions vulnéraires, & dans les décoctions de la même nature; elle eſt agglutinante; elle fait cicatriſer les ulceres & les plaies, vieilles & récentes. MILLER, *Bot. Off.*

Cette *pulmonaire* a un gout ſalé, herbeux, glutineux, & ne laiſſe pas de teindre paſſablement le papier bleu. Elle eſt fort adouciſſante. On l'emploie dans les tiſanes & dans les bouillons de mou de veau, pour les maladies de poitrine, quand les crachats ſont ſalés ou purulens. TOURNEFORT.

2. *Pulmonaria Alpina foliis mollibus ſubrotundis, flore cæruleo*, T. 136. *Symphitum maculoſum*, Dod. p. 135.
3. *Pulmonaria foliis echii*, Ger. 662. Emac. 808. Raii Hiſt. 1489. Synop. 3. 226. Tourn. Inſt. 136. Boerh. Ind. A. 193. *Pulmonaria anguſtifolia, rubente cæruleo flore*, C. B. P. 260. *Pulmonaria anguſtifolia*, Park. Parad. 248. *Pulmonaria rubro flore, foliis echii*, J. B. 3. 597. *Symphytum maculoſum ſeu pulmonaria maxima, foliis quaſi ſaccharo incruſtatis*, Raii Hiſt. 3. 266. *Sauge de Bethléem à feuilles étroites.*

On cultive cette plante dans les jardins. Elle fleurit en Mai. Ses feuilles ſeules ſont d'uſage; elles ont les mêmes vertus, que celles de la ſauge de Jeruſalem. DALE.

4. *Pulmonaria folio non maculoſo*, Cluſ. 5. 169. *Symphytum minus non maculatum Germanicum, anguſti folium floribus è rubentibus cæruleis*, M. H. 3. 444.
5. *Pulmonaria major, non maculoſa*, J. B. 3. 493.
6. *Pulmonaria orientalis, calyce veſicario, foliis echii, flore purpureo, infundibuliformi*, T. Cor. 6. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. I.

Le ſuc de cette plante eſt doux & bénin; elle n'eſt pas plus efficace dans les maladies des poumons que la bourrache ou la langue de chien; elles ſont l'une & l'autre également bienfaiſantes dans toutes les maladies où il s'agit d'adoucir, d'amollir & de relâcher.

Elle eſt ainſi que les mauves, émolliente, agglutinante, conſolidante, humectante, & épaiſſiſſante. On recommande ſes fleurs & ſes feuilles, dans le crachement de ſang, & dans la phthiſie. On la compte entre les vulnéraires. Elle paſſe pour bienfaiſante dans l'enrouement & les toux invétérées. C'eſt pourquoi l'on s'en ſert dans la pleuréſie, la péripneumonie & l'hépatite, où il eſt queſtion de faciliter l'expectoration. Elle dégage la reſpiration, & eſt ſalutaire dans les maladies des reins. *Hiſt. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

PULMONIA. Voyez *Peripneumonia.*
PULPA, *pulpe des fruits.*
PULPEZIA, *apoplexie.*
PULS. Voyez *Etnos*, qui eſt la même choſe.

PULSATILLA, *la coquelourde.*

Voici ſes caracteres.

Sa racine eſt fibreuſe & vivace; ſes feuilles ſont découpées, & forment autour de la tige une couronne, comme dans l'anémonoïdes & dans l'anémone. La ſommité de la tige, s'étend & fait un placenta, dont la baſe a ſon fond environné d'une fleur nue, exapétale, & garnie d'un très-grand nombre d'étamines, qui partent du fond du placenta entre les pétales. Son ovaire dégénere en une petite tête ſphérique, ſur laquelle croiſſent des petites ſiliques velues, qui ont une longue gaîne velue, & qui ſe termine en une eſpece de capillament, long & foible, ſemblable au poil d'une plume d'oiſeau.

Boerhaave en compte les deux eſpeces ſuivantes.

1. *Pulſatilla, folio craſſiore, & majore flore*, C. B. P. 177. Tourn. Inſt. 284. Raii Synop. 3. 260. Boerh. Ind. A. 39. *Pulſatilla*, Offic. *Pulſatilla vulgaris*, Ger. 314.

Emac. 385. Park. Theat. 341. Raii Hist. 1. 633. *Pulsatilla Anglica purpurea*, Park. Parad. 199. *Pulsatilla pupurea cæruleave*, J. B. 3. 409. *Coquelourde.*

Cette plante est si acre que la vapeur seule de ses feuilles frottées entre les doigts, semble brûler le nez & pénétrer jusqu'au cerveau : on en pourroit faire usage dans la léthargie. On en applique les feuilles broyées sur des ulceres, mais singulierement sur les plaies des chevaux.

Cette plante donne par l'analyse Chymique quelques marques d'acidité, beaucoup de soufre & de terre, peu de sel fixe, & point du tout de sel volatil concret. TOURNEFORT.

2. *Pulsatilla, flore minore nigricante*, C. B. P. 177. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

PULSATIO, *pulsation*, battement sensible qui se fait dans une partie affectée de quelque maladie. On entend par une douleur pulsative, celle qui est accompagnée du battement dont nous venons de parler.

PULSILOGIUM, *pulsiloge*, instrument propre à mesurer la vitesse du pouls. Sanctorius passe pour le premier Inventeur de cette machine. Floyer en a fait la matiere d'un Traité.

PULSUS, *pouls.*

Il n'y a point de parties dans la Medecine spéculative, qui soit embarrassée d'un si grand nombre de difficultés que celle qui traite du *pouls*; les différens Auteurs de Physiologie, ont embrassé des sentimens entierement opposés les uns aux autres. Ceux-ci doutent qu'il faille attribuer le *pouls* à la systole ; ou si c'est à la diastole ; & ils mettent en question si le mouvement du cœur & des arteres se fait précisément dans le même moment : ceux-là, entre lesquels, il faut particulierement compter les Anciens, distinguent une multitude incroyable de *pouls*, qu'on ne peut ni concevoir par la pensée, ni reconnoître au toucher. Les uns se sont jettés dans une erreur tout-à fait opposée, & n'ont admis que deux ou trois différentes especes de *pouls*. D'autres réduisent ces especes à une seule, tandis que leurs adversaires soutiennent la distinction des *pouls* nécessaire, pour prévenir la confusion & les bévues dans la pratique. Entre les Modernes, il y en a qui prétendent que le *pouls* prompt ne differe point du *pouls* fréquent : d'autres au contraire prétendent qu'il est de la derniere importance de les distinguer dans la pratique. On confond ici les *pouls* véhémens, forts, larges & prompts ; là on les considere comme tout-à-fait différens entre eux. Enfin, si l'on s'en rapporte à l'expérience, à peine trouvera-t-on deux Medecins qui accordent la même dénomination au *pouls* d'un malade, auprès duquel ils auront été appellés. Il n'y a pas moins de variété entre les Savans sur l'application de la doctrine des *pouls* dans la pratique. Les uns assurent que ce sont des signes fort trompeurs dans la plupart des maladies, & qu'ils ne sont d'usage que dans quelques fievres. D'autres soutiennent avec opiniâtreté que la connoissance des *pouls* est tellement nécessaire à un Praticien, qu'il ne peut, sans elle, former de prognostic, surtout dans les maladies dont la cause est cachée. Ceux-ci s'accordent avec les Chinois, pour regarder la connoissance des *pouls* comme fort importante ; & ils veulent qu'on en ait fait une longue étude sur les différentes parties du corps. Quant à moi, il me semble que toutes ces contradictions viennent originairement de ce que les Anciens à qui la circulation du sang étoit inconnue, ont imaginé une multitude de *pouls* différens d'après les différences abstraites & spéculatives d'un corps solide mis en mouvement. D'ailleurs, quelques Modernes ayant rarement appliqué la doctrine de la circulation du sang, à la pathologie & à la pratique, s'en sont tenus aux regles que les Anciens avoient prescrites sur les *pouls*, sans s'embarrasser de les reformer, sur la découverte de la circulation du sang qu'ils avoient faite. Mais afin de procéder avec quelque certitude dans cette matiere, & de prévenir les erreurs pour l'avenir, je déduirai de la circulation du sang & des lois de la mécanique, la nature & les différences des *pouls*, avec les avantages de cette connoissance dans la pratique.

Mais avant que de nous engager plus loin, l'exactitude, la liaison, & la lumiere que l'exactitude & la liaison répandent sur les choses, exigent que nous commencions par la physiologie ou la constitution naturelle du *pouls*. On fait d'abord ici une question : on demande si le mouvement du cœur est le même que celui du *pouls* ; ou si le cœur & les arteres ont leur systole en même-tems, & si la systole est le vrai *pouls* ; ou plutôt si le cœur est à sa systole, lorsque les arteres sont à leur diastole, & réciproquement ; & si le *pouls* consiste, non dans la systole, mais dans la diastole des arteres. Sennert dans ses *Institut. Lib. III. Part.* 1. *Sect.* 4. *cap.* 1. embrasse le premier de ces sentimens, & prétend que la dilatation & la contraction du cœur & des arteres se font en même-tems ; il en appelle là-dessus au témoignage des sens, auquel il y a de l'opiniâtreté, dit-il, de ne se pas rendre. Cependant il paroît contredire ce sentiment lui-même, dans l'endroit que nous venons de citer, où il jette le Lecteur dans une espece de perplexité.

« Si la contraction du cœur se faisoit, & si ce qu'il contient en étoit chassé dans le même tems que les arteres se resserrent aussi; il s'ensuivroit que les arteres ne pourroient point recevoir de sang, & que si le cœur & les arteres se dilatoient en même-tems, le cœur ne recevroit point le sang des arteres, parce que ces deux actions se nuiroient mutuellement. »

Voici la maniere dont il répond à cette difficulté.

« Il ne résulte, dit-il, aucune contradiction, ni de la dilatation, ni de la contraction du cœur & des arteres faites en même-tems; parce que les arteres ne sont pas tellement comprimées & fermées, qu'elles ne puissent absolument rien recevoir; il y reste toujours une place suffisante, pour ce que le cœur a à y transmettre : il en est de même du cœur, il peut toujours recevoir le sang des poumons; ainsi le sang peut toujours passer du cœur dans les arteres, & dans les parties adjacentes, & remplir ces vaisseaux dans leur dilatation. »

Il n'est pas difficile de s'appercevoir que toute cette explication est absolument incompatible, avec des notions exactes de la circulation du sang qui manquoient à Sennert.

Mais ce qui doit étonner, c'est que des Auteurs à qui la circulation du sang étoit suffisamment connue, aient marché sur les pas de Sennert, & prétendu que le mouvement du cœur dans sa systole, est le même que le mouvement des arteres dans le *pouls*, & que la systole du cœur, marque d'une façon particuliere celle du *pouls*. Ils s'opposent donc de toutes leurs forces, à ceux qui assurent au contraire que le mouvement du cœur & des arteres, loin d'être le même, se fait alternativement. Il n'est pas moins extraordinaire que des hommes tels que Galien, & Jean-Baptiste Montanus, *Lib. I. de Pulsibus Dignoscendis, cap.* 5. aient assuré que la systole ou la contraction du *pouls* ne peut s'appercevoir, & qu'ils aient même rejetté l'opinion de ceux qui pensent que l'artere est à sa diastole, dans la vibration du *pouls*. Notre avis, ainsi que celui de presque tous les Modernes, est que le *pouls* n'est autre chose que la dilatation, ou l'expansion des arteres par le sang poussé dans la contraction du cœur, du ventricule gauche dans les arteres, dont le diametre est augmenté par l'impulsion du sang venant du cœur ; impulsion qui se communique à tous les fluides ; & qu'après leur dilatation, el-

les s'affaissent, se restituent dans leur premier état, se resserrent même, & réagissent sur le sang qu'elles font entrer dans les canaux les plus petits, & dans les veines. Si l'on consulte Bellini, *Tract. de Pulsibus*, & l'expérience; on trouvera que les arteres ont un double mouvement; l'un de dilatation, par lequel elle font impression sur le doigt; & l'autre de contraction par lequel elles paroissent s'en éloigner, & dont on ne s'apperçoit, selon Galien, qu'avec beaucoup de difficulté. La circulation du sang dont dépend la vie, se fait par un mouvement réciproque du cœur & des arteres : il n'est pas possible d'expliquer la progression des fluides dans le corps, sans ce mouvement réciproque. Lorsque le cœur est à sa systole, & chasse le fluide qu'il contient: les arteres sont à leur diastole & le reçoivent. Lorsqu'en conséquence du grand nombre de fibres spirales & musculeuses dont les arteres sont composées, ces canaux se resserrent; les veines & le cœur sont à leur diastole, & reçoivent le sang qui sort des arteres dans leur contraction. Galien a entrevu toutes ces choses qui s'accordent si parfaitement avec la circulation du sang : car on lit, *Anatom. Administ. Lib. VII.* « que la pulsation du « cœur & des arteres est telle, que quand le cœur est « plein les arteres sont vuides, & que quand le cœur est « vuide les arteres sont pleines. C'est aussi le sentiment « de Fernel: le *pouls*, dit-il, a sa systole & sa diastole; la « diastole consiste dans une dilatation ou expansion de « l'artere en tous sens; & la systole dans une contrac« tion ou affaissement de l'artere en tout sens.»

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait moins de contestation & de variété dans les sentimens sur ce qui concerne les *pouls*. Presque tous les anciens ont prétendu qu'ils étoient tous différens & distingués les uns des autres; au lieu qu'il paroît évidemment par les ouvrages de quelques modernes, que le *pouls* prompt ne differe point du *pouls* fréquent. D'autres prétendant s'élever au-dessus de l'intelligence du commun, ont avancé qu'il y a une si grande différence entre ces deux *pouls*, qu'on peut regarder comme un insensé tout Praticien qui n'est pas de cet avis.

Examinons donc cette matiere de fort près, & tâchons de nous débarrasser des doutes & des difficultés dont elle est parsemée.

Les Anciens qui s'accordoient tous à regarder le *pouls* comme un mouvement local, s'imaginerent qu'il n'y avoit rien qu'on pût assurer de l'un qui ne fût applicable à l'autre. Or il y a, selon Galien & Sennert, cinq choses à considérer dans tout mouvement local. 1°. La cause motrice. 2°. L'espace parcouru du corps en mouvement. 3°. Le tems employé à le parcourir. 4°. Le repos des corps qui se rencontrent dans des directions diamétralement contraires. 5°. L'instrument à l'aide duquel se fait le mouvement. C'est de là qu'ils déduisent les premieres différences des *pouls*; de la cause motrice dépendent sa véhémence & sa foiblesse; il y a donc *pouls* véhément & foible. De la quantité de la distension ou de la dilatation, ou de l'espace parcouru, dépendent sa grandeur & sa petitesse. Du tems employé par l'artere à se dilater, dépendent sa promptitude & sa lenteur. Du plus ou moins de tems que l'artere demeure en repos, dépendent sa fréquence & sa rareté. Enfin de l'organe du *pouls* qui est l'artere même, & qui peut être dure ou molle, dépendent sa mollesse ou sa dureté.

Quoique Sennert dise dans ses *Instituts* que le *pouls* prompt est celui dans lequel l'artere se dilate en très-peu de tems; cependant il convient ensuite qu'on ne peut estimer la vitesse du *pouls* par l'espace, parce que cet espace ne peut être connu par le tact; c'est pourquoi il ordonne de ne définir le *pouls* prompt, que relativement à la qualité du mouvement, à sa vitesse ou à sa lenteur. D'autres ont pareillement entendu avec Fernel, par un *pouls* prompt, celui dans lequel l'artere se distend en peu de tems; & par un *pouls* lent, celui dans lequel elle emploie beaucoup de tems à se dilater.

Bellini dit, *Tract. de Pulsibus*, que « le *pouls* prompt est « celui dont la sensation dure fort peu de tems sur le « doigt appliqué; & le *pouls* lent, celui dont la sensa« tion continue plus long-tems sur le doigt.» Sennert, Fernel & d'autres, entendent par un *pouls* fréquent celui dont le repos est court, ou dans lequel il n'y a qu'un très-petit intervalle entre chaque pulsation. Ainsi selon ces Auteurs un *pouls* rare sera celui dont le repos est long, ou qui laisse un long intervalle entre chaque pulsation. Un *pouls* fréquent pourroit être aussi celui qui distend l'artere en peu de tems, & se fait sentir fréquemment au toucher; & le *pouls* rare, celui dans lequel le contraire se passe. La fréquence ne convient pas proprement au mouvement; il n'y a que la vitesse ou la lenteur, l'intensité ou la rémission de la force motrice qui lui soient applicables. Tout degré de mouvement doit être estimé par la vitesse & par la lenteur. Le mouvement considéré en lui même n'est ni fréquent ni rare. La fréquence & la rareté ne sont relatives qu'au nombre plus ou moins grand de pulsation faite dans un certain tems donné. Ainsi l'on dira qu'une impulsion ou un mouvement est fréquent, lorsqu'en une demi-heure on aura rempli & vuidé cent fois une seringue, & qu'il sera rare, si on ne l'a remplie & vuidée que trente fois pendant le même espace de tems. Si un globe est chassé par une force qui lui est successivement appliqué, on estimera sa vitesse par les chocs; mais ces chocs pourront être plus ou moins rares, c'est à dire, laisser entre eux plus ou moins d'intervalle. D'un autre côté chaque choc sera plus ou moins grand.

Toute cette doctrine a certainement lieu, & cadre avec toute l'exactitude possible, dans les cas où le mouvement n'est pas continu, mais où il y a des momens de repos: on peut dire alors de ces distinctions qu'elles sont de quelque usage; il seroit absurde de confondre le *pouls* prompt & fréquent, s'il en étoit ainsi des *pouls*; mais le mouvement des arteres est tout autre; il est continu, il ne s'y fait point de repos; le sang circule sans intermission du cœur dans les arteres, & des veines dans le cœur. Il ne faut point s'imaginer qu'après une pulsation ou une dilatation de l'artere, lorsqu'on n'apperçoit plus de mouvement au toucher, il n'y ait plus d'action & que tout soit en repos. Nous avons fait voir plus haut, que l'artere immédiatement après sa dilatation se resserroit & réagissoit, tant en vertu de la force élastique qui lui est propre, que de l'influx des esprits dans ses fibres musculeuses. C'est en conséquence de cette réaction que le sang est porté dans les veines, & qu'il se fait derechef une dilatation de l'artere. Ainsi, si le *pouls* peut être comparé à quelque chose, c'est à une pendule dont les oscillations sont continuelles, & ne laissent entre elles aucune intermission sensible. Ce mouvement continuel que les anciens n'ont point connu, mais que les modernes ont assez bien compris, a fait naître une dispute entre ceux-ci; on a demandé si la fréquence & la vitesse du *pouls* étoient deux choses distinctes & séparées. Pour prévenir toute erreur, résolvons cette question avant que d'aller plus loin. Si un Medecin compte à son malade deux mille pulsations dans une heure, il dit que son *pouls* est d'une fréquence contre nature; s'il ne compte à un autre malade que mille pulsations dans le même tems, il dit que son *pouls* est rare. Mais un autre Medecin est appellé; il fait les mêmes expériences que son confrere, & il dit que le *pouls* du premier est prompt, & que celui du second est lent; il s'agit de savoir qui des deux a raison; mon avis est qu'ils n'ont tort ni l'un ni l'autre. Puisque le mouvement du cœur & des arteres consiste dans leur systole & diastole continuelles, il n'est pas possible que le nombre des pulsations augmente & devienne plus grand dans un petit tems donné, sans que chaque systole & chaque diastole des arteres ne deviennent plus promptes & ne s'achevent en moins de tems, précisément comme nous l'observons des vibrations

d'un pendule qui sont chacune d'autant plus courtes, qu'il s'en fait un plus grand nombre dans un tems donné. Il est à propos d'observer ici que la vitesse du *pouls* ne peut être estimée par une seule pulsation, parce que sa durée est trop courte. C'est ce qui a fait dire à Sylvius, cet habile Praticien, *Prax Med. Lib. I. cap.* 19. « que la vitesse du *pouls* peut se concevoir, quoique « l'estimation ne s'en fasse pas exactement par le tact. » Nous lisons dans le Traité de Bellini, *de Pulsibus*, « qu'un *pouls* prompt n'affectant le toucher qu'un ins- « tant, & n'étant dans la plus grande altération que « très-peu différent de son état naturel, ou n'existe « point du tout, ou ne peut être connu par le toucher, « la dilatation naturelle de l'artere ne se faisant point « dans un tems assez long pour permettre une évalua- « tion; & dans l'état contre nature du *pouls*, sa vitesse « étant encore moins sensible; » d'où il s'ensuit qu'un *pouls* ne peut être appellé fréquent, à moins qu'il n'y ait vitesse en même tems, & qu'il ne peut être prompt à moins qu'il n'y ait fréquence, une pulsation seule ne déterminant rien par rapport à la vitesse. C'est avec raison que Schelhammer remarque dans son Traité *de Pulsibus*, que la fréquence du *pouls* ne peut s'estimer que par la vitesse des pulsations qui se succedent. C'est par cette raison qu'il n'est jamais question dans les Auteurs de Medecine d'un *pouls* fréquent & lent, ni d'un *pouls* prompt & rare en même tems; deux qualités qui peuvent convenir ensemble au mouvement interrompu, mais qui ne sont point compatibles entre elles dans le mouvement continu. Il est donc évident qu'il ne faut point rapporter les différentes especes de *pouls* au mouvement local ou à l'impulsion d'un corps, & qu'il y auroit de l'absurdité à prétendre que l'on peut assurer ou nier de l'un tout ce qui convient & ne convient point à l'autre, à l'imitation des anciens, à qui la circulation du sang n'étoit point connue, c'est-à dire, qui ont ignoré le phénomene d'après lequel il falloit partir pour marquer la différence des *pouls* & en compter les especes.

On sait assez que presque tous les Medecins, tant anciens que modernes, ont mis une différence particuliere entre le *pouls* prompt & véhément, puisqu'ils ont dit que la rémission étoit l'opposé de la vitesse ou de l'intensité; & la foiblesse, l'opposé de la force & de la véhémence. Comme ils estiment la vitesse du *pouls* par le plus ou moins de tems employé; ils estiment sa véhémence par le plus ou moins de force de la cause motrice. Mais il se présente ici une difficulté considérable. On demande si l'on ne peut pas dire qu'un *pouls* prompt est un *pouls* véhément, puisque selon tous les Mathématiciens l'accroissement de la vitesse suppose toujours celui de la force motrice. C'est à cet accroissement ou de l'une ou de l'autre, qu'il faut attribuer la faculté de produire de plus grands effets, ou de surmonter plus d'obstacles. Or la véhémence du mouvement n'est appréciable que par les effets; un mouvement sera plus ou moins véhément, selon que la quantité des obstacles levés sera plus ou moins grande. C'est en conséquence de ces principes que les savans Mécaniciens conviennent qu'un petit corps mu avec une grande vitesse, peut mouvoir une masse fort considérable; en effet il est démontré qu'un globe d'un certain diametre qui se meut avec une vitesse qui est comme 2, produit un effet plus considérable qu'un globe d'un diametre double, qui se meut avec une vitesse qui est moindre que 1.

D'ailleurs qui n'a pas remarqué les effets surprenans produits par les corps les plus subtils, comme l'air, l'éther & le feu, lorsque leur vitesse est fort grande. Galien paroît être d'avis que la vitesse & la véhémence du *pouls* different peu l'une de l'autre. « La véhémence, « dit-il, *Lib. III. de different. Pulf. c.* 5. marque com- « munément la force de l'action, & en même tems sa « vitesse. On dit de ceux qui agissent avec véhémence « qu'ils sont σφοδροί. « Le même Auteur ajoute dans l'endroit que nous venons de citer, « que s'il avoit eu « des noms à donner au *pouls*, il ne les auroit différen- « ciés que par leur action sur le toucher, & qu'il eût « appellé cette action forte ou foible; & la même ac- « tion jointe à la vitesse, véhémente ou languissante. Je « pense, quant à moi, que la plupart des Medecins s'étant « servis du terme de véhémence pour marquer une des « différences simples des *pouls* il ne faut point s'en défai- « re. » Mais pour jetter plus de lumieres encore sur cette matiere, nous aurons recours ici au principe des Mécaniciens, & nous considérerons la véhémence sous deux respects différens, ou par rapport au corps en mouvement, ou par rapport à l'accroissement de la force motrice. En général on dit qu'un mouvement est véhément, lorsqu'il a beaucoup de force, qu'il produit de grands effets, & qu'il surmonte de grands obstacles. Pareillement on dit qu'un *pouls* est véhément lorsqu'il fait une forte impression sur la main. Au contraire il passe pour foible & languissant lorsque cette impression est légere. La véhémence, par rapport au corps en mouvement, s'estime ou par sa quantité de matiere, ou par sa force motrice. Ainsi un gros corps, animé d'une grande force qui le met en mouvement, produit un effet véhément ou une grande action.

On applique encore le terme de véhémence à l'accroissement du mouvement; il y a véhémence, dit-on, lorsqu'il y a intensité & promptitude. En effet, il est constant qu'un très petit corps dont on augmentera la vitesse, produira des effets très-considérables: mais il n'y a point de doute que l'effet produit ne fût encore plus grand, si l'accroissement de la quantité de matiere s'étoit fait avec celui de la vitesse. Ainsi quoique selon Galien un *pouls* prompt considéré en lui-même ne soit jamais sans véhémence, un *pouls* ne sera dit extremement véhément que dans les cas où les fibres du cœur seront animées par une grande quantité d'esprits. Otez à ce *pouls* la vitesse, il ne sera que fort; rendez lui la vitesse il sera véhément; supposez en même tems que la quantité du sang qui passe dans les arteres dans une seule contraction du cœur, soit très-considérable, vous aurez un *pouls* véhément & large; car alors le doigt sera frappé fortement, ce qui marquera la véhémence; & cette impression aura je ne sai quoi de violent & d'étendu, qui caractérisera la largeur. Mais comme il n'est pas toujours nécessaire, pour que la systole du cœur soit prompte, qu'il y ait une grande quantité de force ou d'esprit, ni que la quantité de sang transmise du cœur dans les arteres soit très-considérable, une quantité légere d'esprit suffisant quelquefois pour cet effet, il peut arriver que le *pouls* soit prompt, quoique l'artere ne soit pas distendue avec violence.

Les anciens déduisant les especes de *pouls* de la nature du mouvement local, & ayant imaginé, ainsi que nous l'avons remarqué ci dessus, autant de différentes especes de *pouls*, qu'il y a de différentes especes de mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils en aient trouvé une multitude innombrable, surtout Galien, qui combine le tems, l'espace, l'instrument, l'ordre, l'égalité, le rapport des chocs & la force motrice. On doit être encore moins surpris, qu'après s'être jetté dans ces spéculations spécieuses, ils soient arrivés à des distinctions incompréhensibles & inapplicables dans la pratique, & qu'ils aient pris le parti de les abandonner ensuite. Jean-Baptiste Montanus, *Consil.* 256. dit qu'il ne connoît point toutes les différences légeres des *pouls*, & il ajoute que Galien s'étoit abandonné à la subtilité naturelle aux Grecs & s'étoit fait un jeu de distribuer les *pouls* en un si grand nombre de classes. Quoique les différences qui sont entre elles, continue-t'il, puissent peut-être être saisies par l'esprit, elles échappent certainement au toucher.

Voici comment Gaspard Hoffman s'en exprime dans ses *Instituts*.

« Le petit abrégé de Goldaldinus, *de Pulsibus*, est pré- « férable, à mon avis, aux trois Livres de Ga- « lien, sur la différence, les causes & les prognostics « des *pouls*. Ces derniers ouvrages, tiennent beaucoup

« de la ſubtilité d'Hérophile, & paroiſſent avoir été « faits, plutôt dans ſa jeuneſſe, que lorſqu'il eut acquis « par la pratique une expérience conſommée. C'eſt « Montanus qui m'a déterminé à penſer de cette ma- « niere. » Voyez cet Auteur. *Conſil.* 257.

Un ami que j'avois en Italie m'a aſſuré tenir de la bouche même de Bartholomæus Schwalbius, célébre Medecin de Prague, qu'il s'en étoit tenu dans ſa pratique à trois différences principales dans les *pouls*, l'égalité & l'inégalité, la viteſſe & la lenteur, la force & la foibleſſe.

Plempius dit, *Fundament. Med. Lib. V. Sect.* 2. *cap.* 2. que les Medecins ont imaginé bien des futilités ſur les pouls, & qu'en ſuivant la ſubtilité de leur eſprit, ils ont conſtitué entr'eux des différences, que le tact n'apperçoit point.

On trouve dans les ouvrages du célebre Welſchius, ce paſſage remarquable, qu'il y a « dans toute la doctrine « des *pouls*, beaucoup de choſes, incertaines, ſuper- « flues, imaginaires; & dont les ſavans ſe ſont bien ap- « perçus, en examinant avec ſoin la circulation du « ſang, qu'ils ont trouvé ſe faire d'une maniere toute « autre qu'on imagine, & devoir être attribuée à la « pulſation & à la force vitale du cœur, ſans avoir au- « cun égard, aux rêveries de quelques Auteurs qui « ont mieux aimé s'en rapporter à des conjectures qu'à « des principes mécaniques. »

Sylvius réduit toute la multitude des *pouls* inventée par les Anciens à trois qualités, la force, l'étendue, & la fréquence. Il entend par un *pouls* fort, celui qui eſt véhément, & dans lequel le doigt eſt frappé avec une certaine violence; par un *pouls* foible, celui qui affecte foiblement ou légérement le doigt, & par un *pouls* large, celui dans lequel la dilatation de l'artere eſt conſidérable. Ainſi un *pouls* eſt petit, ou grand ſelon Sylvius, ſelon que la dilatation de l'artere eſt plus ou moins grande; fréquent, ſelon que le nombre des pulſations faites dans un tems donné eſt plus grand dans un tems donné, dans un malade, que dans un autre, & rare; lorſque les pulſations laiſſent entre elles plus d'intervalle, qu'elles n'ont coutume d'en laiſſer.

Mais pour mettre dans ces choſes tout l'ordre qu'elles peuvent comporter, & établir de vraies différences entre les *pouls* qui ſe rencontrent dans la pratique, tant dans l'état naturel que dans l'état contre nature: nous ſuppoſons, 1°. d'après les principes de la mécanique, que tout mouvement eſt prompt ou lent; car la viteſſe & la lenteur ſont des propriétés eſſentielles du mouvement. Auſſi liſons-nous dans Galien, *Lib. de Pulſibus, ad Tyrones, cap.* 3. que la viteſſe & la lenteur conviennent proprement au mouvement; & que les deux qualités qui conſtituent un mouvement prompt & lent, ſont appliquables au *pouls* naturel. 2°. Que tout mouvement s'exécute dans un eſpace plus ou moins grand, & qu'il eſt conſéquemment véhément ou languiſſant. 3°. Que tout mouvement eſt uniforme ou accéléré; ce qui doit être entendu, relativement au tems, à la véhémence, & à différentes pulſations. 4°. Enfin que tout mouvement anime un corps grand ou petit, & eſt grand ou petit ſelon le corps animé.

Suppoſons maintenant que le mouvement du cœur & des arteres eſt continuel, & conſiſte dans la ſyſtole & la diaſtole, qui ſe font ſans aucune interruption, il s'enſuivra que tout *pouls* ſera grand ou petit: grand, lorſque la quantité de ſang pouſſé du cœur dans les arteres dans une contraction ſera grande; car alors la dilatation de l'artere ſera d'autant plus conſidérable: petit, lorſqu'il y aura peu de ſang pouſſé du cœur dans les arteres; car alors la dilatation de l'artere ſera petite. D'ailleurs tout *pouls* ſera prompt ou lent: prompt, lorſque le cœur ſe reſſerrera promptement & en peu de tems, & pouſſera avec viteſſe le ſang dans les arteres: lent, au contraire, lorſque la contraction du cœur ſera plus de tems à ſe faire; ou lorſque le ſang ſera plus de tems à paſſer du cœur dans les arteres. Mais comme on ne peut point eſtimer avec exactitude dans toutes ſortes de *pouls*, les degrés de viteſſe & de lenteur, parce que l'action du *pouls* ne dure qu'un moment; c'eſt à ſa fréquence qu'il faut avoir recours; le *pouls* paſſera pour d'autant plus prompt, que la dilatation de l'artere ſe fera un plus grand nombre de fois dans un tems donné. Ainſi la fréquence n'eſt que la caractériſtique, ou la meſure de la viteſſe & de la rareté du *pouls*; en effet la fréquence n'eſt point du tout une qualité qu'on puiſſe attribuer au mouvement conſidéré en lui-même. Dans un mouvement continu composé, pour ainſi-dire, de deux parties; ſavoir, une ſyſtole & une diaſtole, dont l'une s'apperçoit & l'autre eſt inſenſible; il eſt raiſonnable d'eſtimer la viteſſe par la multitude des parties apperçues. 3°. Le *pouls* peut être égal ou inégal: égal, lorſqu'il y aura égalité exacte relativement à la viteſſe ou à la fréquence des pulſations reſpectives, & relativement à leur grandeur ou petiteſſe: inégal, lorſqu'une pulſation ſera plus petite ou plus grande qu'une autre, plus prompte ou plus lente; enſorte que le *pouls* paroiſſe intermittent; quoique l'intermiſſion du *pouls* ne s'entende proprement que de cette eſpece d'inégalité, qui conſiſte dans une lenteur exceſſive. 4°. Le *pouls* peut être véhément, & fort, ou foible: véhément, lorſque la ſyſtole du cœur ſera produite par une force motrice conſidérable, ou par une grande quantité d'eſprits: foible, lorſque la quantité d'eſprits qui occaſionne la contraction du cœur eſt petite.

Quant aux différences imaginées par les Anciens de *pouls* vermiculaires, fourmillans, tremblottans, dentelés, & ſautillans; elles ſont fondées en partie ſur l'inégalité du *pouls*, & en partie ſur la convulſion des tuniques des arteres; c'eſt pourquoi tous ces *pouls* ſont de fâcheux augures dans les maladies aiguës. Les *pouls* durs & mous dépendent auſſi de l'état de l'artere; ſi il arrive qu'en conſéquence d'une douleur exceſſive de ſpaſme ou de convulſion, les tuniques de l'artere s'endurciſſent, enſorte que la pulſation ſe faſſe ſentir fortement au toucher, le *pouls* ſera dur: il ſera mou au contraire, ſi les fibres des tuniques des arteres ſont flaſques, relâchées & humides. Lorſqu'il y a grandeur & véhémence dans le *pouls*, avec flaccidité, relâchement & humidité des arteres, alors on dit que le *pouls* eſt ondoyant. Le *pouls* ondoyant eſt ordinairement un ſymptomé antécédent d'une ſueur abondante.

Il eſt aiſé d'appercevoir par ce que nous avons dit juſqu'à préſent des différences premieres des *pouls*, quels ſont celles qui peuvent ſe rencoutrer dans le même *pouls*. 1°. Il peut y avoir un *pouls* composé de grand & de prompt, de grand & de véhément; de fort & de prompt, & de véhément & de petit. 2°. Le *pouls* peut être fréquent & foible; prompt & petit. Il y a auſſi un *pouls* lent & grand, tel eſt celui des perſonnes plétoriques, âgées, & qui ſont dans leur état naturel; ainſi que de quelques malades mélancoliques & ſcorbutiques. Mais il n'y a point de *pouls* prompt & lent, lent & rare, véhément & foible, à moins qu'on n'attache aux mots d'autres idées que celles qui y ſont communément attachées.

Le mouvement du cœur & des arteres dépendant: 1°. De la quantité & de la force de la ſubſtance ſpiritueuſe, élaſtique & expenſive contenue dans le ſang, & dans le fluide nerveux. 2°. Du ton des fibres muſculeuſes des arteres. 3°. De la conſtitution, de la quantité, & de la conſiſtance du ſang; toutes ces choſes doivent ſervir de fondement à ce que nous avons à dire du *pouls*. Il eſt conſtant que la vie, la ſanté & toute l'œconomie animale, dépendent d'une circulation uniforme & convenable du ſang & des humeurs dans les parties ſolides; enſorte que plus la circulation ſe fait également & régulierement; plus la nature eſt ſaine & vigoureuſe, plus elle travaille efficacement à la deſtruction des maladies; & au contraire moins la cir-

culation a d'uniformité & de régularité; moins la nature a de force, & moins elle eſt en état de prévenir ou de chaſſer les maladies. Il eſt donc de la derniere importance qu'un Medecin connoiſſe l'eſpece de circulation particuliere à chaque malade, ſoit dans l'état naturel, ſoit dans l'état contre nature, afin de pouvoir porter un jugement plus sûr, tant des degrés des maladies, que de leur nature & de leur terminaiſon. Or perſonne ne diſconviendra qu'il n'y a aucun moyen plus sûr de connoître l'état de la circulation, que d'examiner le *pouls*, non d'une maniere ſuperficielle, mais fréquemment & pendant un tems ſuffiſant. Car le *pouls* indique non-ſeulement le vice, la foibleſſe ou la force de tout le corps; mais encore la température du ſang, & l'état des différentes sécrétions. Ainſi que dans un horloge, les vibrations égales, uniformes & régulieres, marquent ſa bonté; l'uniformité & la régularité du *pouls*, caractériſent les diſpoſitions du malade, & la force de l'œconomie animale.

Nous allons maintenant examiner ce qu'on entend par un *pouls* modéré, conſtant & uniforme; puiſque c'eſt à celui-là que nous rapporterons tous les autres pour en juger. Un *pouls* modéré doit être grand, ſans être prompt ou lent, dur ou inégal. C'eſt le terme de comparaiſon de tous les autres *pouls*; il marque l'état parfait de ſanté, l'abſence de toute diſpoſition étrangere au corps & contre nature, & un degré de chaleur, convenable & tempéré. Lorſque le *pouls* eſt modéré, les fluides ſont ſuffiſamment ſpiritueux, les fibres ont le ton naturel qui leur convient, le ſang eſt fluide & bien conſtitué; conſéquemment la tranſpiration eſt libre, la nutrition eſt bonne, les fonctions animales ſont vigoureuſes, les sécrétions ſe font bien, & le malade joüit d'une bonne ſanté. Mais lorſque le *pouls* eſt plus prompt, & conſéquemment plus fréquent qu'à l'ordinaire; on peut dire avec les Anciens, qu'il y a irritation contre nature dans le cœur; à moins que cet excès de promptitude & de fréquence, ne provienne de quelque promptitude extérieure. Si ce *pouls* eſt durable; il marque infailliblement beaucoup de chaleur & même de la fievre. Il a communément pour cauſe une agitation inteſtine & déréglée du ſang, & quelque altération introduite dans la conſtitution des eſprits par des particules hétérogenes, & quelquefois cauſtiques. Lorſque le *pouls* eſt véhément & prompt en même-tems; il y a fievre, & mélange de particules hétérogenes, avec le ſang, la lymphe, & les eſprits; de plus il paroît que la force & les eſprits ſont en quantité conſidérable. Si un *pouls* véhément & prompt, eſt grand en même-tems, la circulation du ſang ſera prompte, la chaleur & la ſoif ſeront grandes, & tout le corps ſera rouge & gonflé. Si le *pouls* eſt petit, & qu'il paſſe peu de ſang du cœur dans les arteres, & des veines dans le cœur, la circulation du ſang ſera foible & languiſſante. Conſéquemment la tranſpiration & les sécrétions ſe feront foiblement, & il y aura peu de force. Mais ſi un *pouls* petit, eſt en même-tems foible, fréquent, ou prompt; on en conclurra, que les forces ſont languiſſantes, qu'il y a quelque agitation inteſtine & contre nature dans le ſang, que la circulation de ce fluide eſt foible; & ſi ce *pouls* eſt durable, il y aura de plus malignité & danger.

Le *pouls* lent dénote communément, de la viſcoſité, de l'épaiſſiſſement, & de la langueur dans la circulation du ſang, ainſi que dans les sécrétions: mais ſi le *pouls* lent eſt foible en même-tems, il y a danger, & l'on doit ſoupçonner la perte entiere des forces. Le *pouls* lent & grand indique qu'il reſte des forces ſuffiſamment, qu'il y a de la tenſion, & de l'épaiſſeur dans les fibres du cœur & des arteres, & que le ſang eſt viſqueux & ténace. Tous les *pouls* inégaux ſont de fâcheux augure. Ils marquent que l'influx des eſprits eſt dérangé, & que le mélange du ſang eſt dépravé. Mais ſi ce *pouls* eſt foible en même-tems; il annoncera une terminaiſon fâcheuſe. Les *pouls* intermittans ne ſont pas plus favorables; on les regarde communément comme des préſages de mort; quoiqu'il n'en ſoit pas toujours ainſi. Le *pouls* eſt quelquefois intermittant, ſans que le danger ſoit bien conſidérable; il faut pourtant convenir, qu'alors les ſymptomes ſont effrayans, mais les forces du malade ſont toujours entieres. Les hypocondriaques & les mélancoliques ont ordinairement cette eſpece de *pouls*, ſurtout lorſque l'épaiſſiſſement du ſang ne diminue point ſon mouvement inteſtin. Le *pouls* foible & prompt en même-tems, annonce ordinairement la mort. Le *pouls* dur indique de la douleur, des ſpaſmes & des convulſions; car cette dureté provient de la conſtriction des fibres du cœur & des arteres. Les *pouls* irréguliers, ſautillans & diſcontinus, dénotent une mauvaiſe habitude tant des parties ſolides, que des parties fluides du corps.

Il eſt bon de ſavoir que tous n'ont pas une même eſpece de *pouls*; car le *pouls* dépendant du ton des fibres muſculeuſes, de l'influx des eſprits, & de la nature & de la conſtitution du ſang, & y ayant dans ces choſes une variété ſurprenante ſelon l'âge, le ſexe, la ſaiſon de l'année, le climat, la maniere de vivre, le ſommeil & les paſſions, il doit y avoir la même variété dans les *pouls*, d'une perſonne à une autre: les hommes ont ordinainairement le *pouls* grand & véhément, & les femmes, plus lent & plus foible: car les hommes ont les fibres plus fortes & plus chaudes, que les femmes; par la même raiſon la circulation du ſang ſe doit faire plus promptement dans les hommes que dans les femmes, & nous ne devons point engendrer une ſi grande quantité de ſang & d'humeurs ſuperflues qu'elles; parce qu'elles ſont plus foibles que nous, & parconséquent plus ſujettes aux maladies. Les perſonnes cholériques, & celles d'une conſtitution cholérique & ſanguine, ont le *pouls* plus prompt & plus véhément, que les perſonnes phlegmatiques & mélancoliques, par conséquent les fluides ſe meuvent plus rapidement dans les premiers que dans les ſeconds, les excrétions s'y achevent plus vîte, & ils ont le ſang plus fluide; parce qu'il eſt imprégné d'une grande quantité de parties oléagineuſes & ſulphureuſes, qui ſont pour ainſi dire, l'aliment de la chaleur, & les élémens qui conſtituent la qualité ſpiritueuſe. Ceux qui ſont d'une conſtitution ſeche, qui ont les fibres fortes, & dont les vaiſſeaux ſont grands, ont le *pouls* plus grand & plus fort, que ceux qui ſont gras, qui ont les fibres lâches & les vaiſſeaux étroits: d'où il s'enſuit que ceux-là ſont plus ſains, plus robuſtes & plus capables de ſupporter la fatigue; c'eſt par la même raiſon, que les perſonnes naturellement graſſes & corpulentes, ſont plus maladives, & réſiſtent moins aux maladies, que celles qui ſont d'un tempérament ſec.

Le *pouls* eſt fréquent & mou, dans l'enfance & dans l'adoleſcence; il eſt lent & grand dans la vieilleſſe; large & véhément dans la jeuneſſe. Car les enfans engendrent communément une grande quantité d'humeurs, parce que ces humeurs ſont néceſſaires à leur accroiſſement; ils font en même-tems beaucoup d'impuretés, & c'eſt par cette raiſon qu'ils ſont fort ſujets aux maladies, & qu'il en meurt plus que de jeunes gens & d'adultes. Les perſonnes âgées ont le ſang épais, & les fibres roides; c'eſt pourquoi leur *pouls* eſt dur, & ſe fait ſentir fortement au toucher: au contraire, les enfans ayant les fibres tendres & lâches, ont le *pouls* mou. La ſaiſon de l'année, l'exercice du corps, les alimens, & la diſpoſition de l'eſprit influent beaucoup auſſi ſur le *pouls*. Au milieu du Printems le *pouls* eſt grand & véhément. C'eſt auſſi le tems de l'année dans lequel la force eſt la plus grande. Auſſi y a-t-il alors moins de malades, & ceux qui le ſont recouvrent-ils plus aisément la ſanté. Au milieu de l'Eté, le *pouls* eſt plus prompt & plus foible, parce que les chaleurs diminuent les forces, & donnent lieu à l'accroiſſement du mouvement inteſtin des fluides. Dans l'Automne le *pouls* eſt plus lent, plus mou & plus foible qu'en aucune autre ſaiſon; & ſi l'Hiver eſt

eſt dur, il deviendra un peu plus véhément & un peu plus lent. L'état du *pouls* dans les pays & ſous les climats chauds, peut être comparé à l'état du *pouls* au milieu de l'Eté; le *pouls* dans les pays froids, tient du *pouls*, dans l'Hiver; & ſous les climats tempérés, il eſt à peu près tel que dans le Printems.

L'exercice augmente le pouls, & hâte par conſéquent la circulation du ſang. La pareſſe & l'inaction le rendent lent, foible & languiſſant, & diminuent par conſéquent la circulation des fluides. Les alimens ſpiritueux lui donnent de la grandeur, de la véhémence & de la fréquence. Les perſonnes aſſoupies l'ont foible, petit & languiſſant: mais il devient en elles, grand, long & fort, lorſque leur aſſoupiſſement eſt diſſipé. Il eſt grand, véhément & prompt dans la colere; fréquent, petit & foible dans l'effroi; petit, languiſſant & lent dans le chagrin; enſorte qu'on peut dire avec Fernel, *Lib. III. de Pulſibus*, « que les affections communes & ordinaires du corps, alterent le *pouls*; enſorte qu'il n'eſt pas poſſible d'en bien juger, ni de ſavoir quelle a été l'influence de la maladie, ſans avoir bien examiné la nature de ces affections. » Pour connoître quel eſt le *pouls* naturel d'une perſonne, ce n'eſt point immédiatement après l'exercice, les bains, un grand repas, une débauche de vin, ou autres circonſtances pareilles dans leſquelles le cœur & les eſprits ſont agités, qu'il faut conſulter l'artere; elle n'indiquera rien de certain, que l'action des cauſes extérieures n'ait ceſſé, & que toute l'agitation qu'elle produiſoit dans le corps ne ſoit calmée: mais cela fait, le meilleur moyen de juger du mouvement du cœur & du ſang, c'eſt de s'en rapporter au *pouls*. Mais ſi l'on s'en rapporte au *pouls* ſans avoir égard aux circonſtances que nous venons d'indiquer, on s'expoſera à porter un jugement faux; car il faut convenir avec Celſe, *Lib. III. cap. 6.* qu'il y a une infinité de choſes qui influent ſur le *pouls*.

Il y a eu une conteſtation importante entre les Medecins, dans laquelle il étoit queſtion de ſavoir, ſi la connoiſſance du *pouls* eſt eſſentielle dans les fievres, & ſi ſon état eſt un de leurs ſignes pathognomiques. La plupart des Anciens, entre leſquels Celſe eſt un des premiers, ont écrit, que le *pouls* prompt & fréquent indiquoit de la fievre. Pluſieurs d'entre les Modernes s'accordent avec les Anciens, & regardent le *pouls* fréquent comme un de ſes ſignes eſſentiels & caractériſtiques.

Voici ce qu'en dit Sylvius, *Prax. Med. Lib. II.*

« Le *pouls* d'une fréquence contre nature, eſt un ſigne qui accompagne en tout tems la fievre, & qu'on peut par conſéquent regarder comme ſon ſigne pathognomique; enſorte que toutes les fois que le *pouls* eſt d'une fréquence contre nature, il y a fievre; & que toutes les fois que cette fréquence ceſſe, la fievre ceſſe auſſi. D'ailleurs les Praticiens n'ont découvert aucun ſigne, que la fréquence du *pouls*, qui fut commun à toutes les fievres. » Car tous les autres marquent moins la fievre, que l'eſpece, le degré, ou le tems de la fievre. Etmuller dit, « que c'eſt avec raiſon que Sylvius a regardé la fréquence du *pouls* comme le ſigne pathognomique des fievres, tant dans ſa Diſſertation *de Natura Feb.* que dans ſa *Praxis Medic.* quoique diſe au contraire Deuſingius, dans ſon Traité *de Diſquiſit. Anti-Sylvana.* »

Nous liſons dans les Obſervations de Decker, Praticien Hollandois, ſur Barbet, « qu'il y a fievre, toutes les fois qu'il y a dans le *pouls* fréquence contre nature. »

Schelhammer avance dans ſon Traité *des Pouls*, « que dans toutes les fievres il y a fréquence de *pouls*, & que cette fréquence, accompagnée de chaleur, en eſt le ſigne pathognomique. »

Voici comment s'explique le ſavant Bohnius:

« Lorſque le *pouls* eſt fréquent, la force du cœur ſemble contre-balancer la force morbifique; ſi cette fréquence ſubſiſte uniformément, elle eſt donc le ſigne pathognomique de la fievre; c'eſt en combinant la foibleſſe du *pouls* avec ſa viteſſe, qu'on connoîtra l'état des forces; elles ſeront plus ou moins grandes, ſelon que les pulſations ſeront plus véhémentes, & plus rares. »

Il eſt inutile d'entaſſer ici un plus grand nombre d'autorités. Nous nous contenterons de remarquer ici, que la plupart des Anciens & des Modernes, partant d'après une fauſſe hypotheſe, ont diſtingué le *pouls* prompt d'avec le *pouls* fréquent. Car, ſelon eux, le *pouls* eſt plus ou moins fréquent, ſelon qu'il ſe fait un plus ou moins grand nombre de pulſations dans un tems donné; au lieu qu'ils regardent le *pouls* prompt comme une eſpece de *pouls* véhément. C'eſt pourquoi Willis dit, dans ſon Traité *des Fievres*, « qu'un *pouls* fiévreux eſt celui dont les arteres battent avec promptitude & véhémence; & que ſi la véhémence augmente, la fievre devient plus grande. »

Nous liſons dans Cœlius Aurelianus, *Lib. I. Morb. Acut.* « que la grande chaleur & la véhémence du *pouls*, indiquent la fievre, à moins qu'elle ne ſoit produite par quelque cauſe extérieure. »

C'eſt par ces raiſons que Brown aſſure en pluſieurs endroits de ſes Obſervations, que les *pouls* prompt & foible ſont opposés l'un à l'autre; d'où l'on voit qu'il confond la promptitude avec la véhémence. Quoique quelques auteurs aient à peine des notions diſtinctes des *pouls*, ils paroiſſent toutefois être convenus en tout tems, que dans quelque eſpece de fievre que ce fût, continue ou intermittente, bénigne ou maligne, commençante ou dans ſa violence, la fréquence du *pouls* en étoit un ſigne pathognomique. C'eſt pourquoi lorſqu'ils traitent du *pouls*, ils ajoutent toujours l'épithete de fréquent à celle de prompt ou de foible, & prétendent généralement, que le *pouls* fréquent eſt plutôt la caractériſtique des fievres que le *pouls* prompt; qu'aucun d'eux n'aſſure être tel, ſoit dans le commencement ou le friſſon des fievres, ſoit dans une fievre maligne, quelle qu'elle ſoit.

Au reſte, il paroît par ce que nous avons avancé juſqu'à préſent, combien il eſt facile de concilier toutes ces différences, puiſqu'il s'enſuit des ſuppoſitions que nous avons faites, que le *pouls* prompt n'eſt autre choſe que le *pouls* fréquent, & que le *pouls* fréquent eſt le ſigne pathognomique des fievres. Mais la fréquence du *pouls* eſt plus ou moins conſidérable, & ſe combine avec la véhémence & la petiteſſe, ou avec la force ou la foibleſſe, ſelon la nature des fievres & le tems de la maladie. Lorſque le *pouls* fréquent eſt petit & foible en même-tems, il ne préſage preſque jamais rien de bon; il marque que la circulation du ſang eſt lente & languiſſante. Mais ſi le *pouls* eſt fréquent, grand ou véhément, comme on le remarque communément dans la violence des fievres continues; on en conjecturera que la circulation du ſang eſt prompte, & que la chaleur du corps eſt augmentée. Nous ſuivrons l'exact Bellini dans la recherche des cauſes du *pouls* fréquent qui eſt ordinairement contre nature, & qui accompagne un grand nombre de maladies. Cet Auteur déduit le mouvement du cœur de l'influx du ſang dans les arteres coronaires, & de celui du fluide nerveux dans les fibres nerveuſes du cœur; d'où il conclut que les muſcles du cœur ſe meuvent d'autant plus fréquemment, que le fluide nerveux y eſt plus fréquemment porté: or le fluide nerveux eſt contraint de paſſer dans les muſcles du cœur toutes les fois qu'une quantité ſuffiſante de ſang eſt portée dans le cerveau. Maintenant c'eſt la contraction fréquente du cœur qui produit la fréquence du *pouls*; la fréquence du *pouls* marque donc qu'une quantité convenable de ſang a été portée au cerveau, & que ce viſcere en eſt comprimé: cette

compreſſion variera, ſelon qu'il y aura plus ou moins de ſtagnation ; que l'obſtruction des veines ſera plus conſidérable, ou que le ſang contenu dans les veines ſe portera en plus ou moins grande abondance vers d'autres parties, tandis qu'il croupira dans les poumons ou ailleurs. L'effervеſcence de ce fluide en conſéquence de laquelle il tendra à ſe mouvoir avec impétuoſité en tout ſens, contribuera puiſſamment encore à la compreſſion du cerveau. De plus, les muſcles du cœur ſe mouveront plus fréquemment encore, s'ils ſont irrités par quelque cauſe. S'il arrive donc que le ſang ſoit trop acre ou trop chaud, & que les cavités du cœur en ſoient ſtimulées, les contractions de ce viſcere ſeront plus fréquentes, il y aura de la fréquence dans le *pouls*, & cette fréquence marquera dans le ſang une qualité ſtimulante.

Après avoir démontré que c'eſt par le *pouls* que nous devons juger, non-ſeulement de la circulation & de la température du ſang, mais encore du mouvement des eſprits & de la force des malades, nous pouvons conclurre que la connoiſſance & l'examen du *pouls* ſont de la derniere importance, tant pour connoître la nature des maladies, & annoncer leurs terminaiſons, que pour preſcrire les remedes qui leur conviennent. Nous ajouterons donc que c'eſt avec ſoin & non ſuperficiellement, que le *pouls* doit être conſulté. Les Medecins de la Chine paroiſſent en ceci beaucoup plus attentifs que ceux de l'Europe. Ils employent quelquefois une heure entiere à tâter le *pouls*, tandis que nos Européens ont à peine la patience d'attendre trois pulſations ; ce en quoi ils ſont d'autant plus blâmables, que ce n'eſt quelquefois qu'après dix pulſations de l'artere qu'il s'y manifeſte de l'inégalité ou de l'intermiſſion. On conſultera le *pouls* aux deux poignets, au cou & aux tempes ; car il eſt conſtant, par expérience, que le *pouls* varie fréquemment au poignet, & ſe tâte plus commodément à l'un qu'à l'autre : ils ne faudra pas négliger non plus le *pouls* des autres parties. Les hypocondriaques l'ont quelquefois très-fort au-deſſous des côtes du côté gauche ; ce qui provient de ce qu'un ſang épais & viſqueux, agité par la chaleur ou par quelqu'autre cauſe, tend à circuler promptement dans le pancréas & dans la rate, où trouvant les vaiſſeaux trop étroits, eu égard à ſa conſiſtance, il donne lieu à la pulſation, & à une eſpece de douleur pongitive. Nous liſons, *in Select. Medic.* de Joan. Ant. Vander-Linden, qu'alors le ſang produit au-dedans une eſpece de tumulte, & frappe & pique la rate. Pluſieurs perſonnes expérimentent dans l'état de ſanté, lorſqu'elles ont pris trop de chaleur, quelle eſt la violence des douleurs pongitives de la rate.

Tulpius fait mention, *Cent. II. Obſ.* 28. d'un homme qui avoit une pulſation contre nature à la rate. La pulſation intérieure & violente des vaiſſeaux de la tête dans les fievres malignes & continues, marque ordinairement l'approche du délire ; car c'eſt un ſigne que le ſang accumulé circule lentement ; que bien-tôt il ſera en ſtagnation dans les méninges, & qu'il y produira une inflammation violente.

Hippocrate dit, *Prænot. Coac.* « que ſi le *pouls* eſt grand, « & que ſa force provienne d'une ébullition exceſſive « du ſang, enſorte qu'il y ait fievre, que les veines « des tempes battent, que le viſage ſoit gonflé, & que « les parties précordiales ſoient embarraſſées, il y a tout « à craindre que la maladie ne ſoit longue ; & on peut « aſſurer qu'elle ne ſe terminera point ſans une hémor« rhagie conſidérable par le nez, ſans hocquet, ſans « convulſion ou ſans douleur de ſciatique. » Ce qui provient, à mon avis, de ce que le ſang ſuperflu cherche une iſſue, ſoit par le nez, ſoit par les veines hémorrhoïdales ; & plus promptement il s'en fait une iſſue, plutôt le malade eſt guéri.

Lorſqu'il ſe fait une pulſation en quelque partie du corps, où l'on n'en remarquoit point auparavant, il faut en conclurre, ſans balancer, qu'il y a inflammation & diſpoſition à la ſuppuration, ſurtout ſi la pulſation eſt accompagnée de tumeur & de douleur. Le *pouls* dur marque preſque infailliblement de l'inflammation dans les parties membraneuſes. Car cette dureté, ou tenſion & vibration exceſſive de l'artere, indique quelque choſe de ſpaſmodique qui naît de la conſpiration des parties, & qui a pour cauſe l'inflammation & la douleur. Le *pouls* des perſonnes attaquées de maladies de poitrine, ou de palpitation de cœur, eſt ordinairement fréquent, inégal & languiſſant : mais il n'eſt jamais accompagné de chaleur contre nature, à moins qu'il ne ſoit véhément ; l'altération qu'on y remarque, vient de l'embarras de la circulation du ſang dans les cavités du cœur, & dans les lobes du poumon. Le *pouls* eſt ordinairement petit, rare & languiſſant dans la foibleſſe & dans la diſpoſition aux ſyncopes ; s'il eſt entierement imperceptible, le corps ſe couvrira d'une ſueur froide, les fonctions de l'eſprit ne ceſſeront pas entierement ; cependant le malade périra infailliblement dans l'intervalle de ſix heures. C'eſt une obſervation que j'ai faite pluſieurs fois, & j'ai vu deux fois un poiſon corroſif produire ces effets. On a remarqué que le *pouls*, quoique languiſſant, étoit plus régulier & moins fréquent dans les tems critiques des fievres, lorſque la nature faiſoit ſes efforts pour ſe débarraſſer par les ſelles de la matiere ſuperflue & peccante. Ce ſymptome eſt ſalutaire. Si le *pouls* s'amollit & devient ondoyant dans le cas dont il s'agit, on peut aſſurer qu'il ſe va faire une ſueur critique & bienfaiſante.

On a remarqué de plus, que les remedes changeoient le *pouls*. Les purgatifs draſtiques qui procurent un trop grand nombre de ſelles, le rendent ordinairement trop prompt. Il prend auſſi de la promptitude dans les perſonnes pléthoriques après la ſaignée, ce qui prouve que la circulation du ſang ſe fait avec plus de facilité, ce fluide ayant alors plus d'eſpace pour ſe mouvoir. C'eſt par cette raiſon qu'il arrive ſouvent que la ſaignée fait ceſſer la ſuppreſſion des regles & des hémorrhoïdes. Sydenham & l'expérience nous apprennent que le *pouls* eſt plus prompt, le viſage plus rouge & la chaleur plus grande après l'uſage des calybés. Les ſudorifiques puiſſans composés de ſubſtances volatiles oléagineuſes, augmentent conſidérablement la pulſation des arteres. Au contraire, les anodyns, les opiats, les préparations de nitre, les poudres précipitantes, les acides & tout ce qui tend à diminuer le mouvement inteſtin du ſang & à fixer ſes ſoufres, rendent le *pouls* plus tranquile & moins agité dans les douleurs, dans les inflammations & dans les fievres. Le mélange de nitre & de camphre produit auſſi les mêmes effets. On tire de l'état du *pouls* quelques regles très-utiles & très-importantes ſur la convenance des remedes, ainſi que l'a remarqué le Docteur Willis dans ſon Traité *des Fievres*. Le *pouls* trop prompt & trop véhément, & le *pouls* trop foible & trop bas, contre-indique la purgation & les vomitifs ; car les ſécrétions ſont ordinairement très-languiſſantes, lorſque le ſang eſt dans une agitation & dans une ébullition violente. Si les forces manquent, ce que l'on connoîtra toujours par l'état languiſſant du *pouls*, les émétiques & les purgatifs ne feroient qu'augmenter le mal ; un Medecin prudent ne manquera donc pas de le conſulter avant que de les ordonner. Ces évacuations artificielles réuſſiſſent mieux lorſque le *pouls* eſt fort, & le mouvement du ſang régulier. On prendra les mêmes précautions, c'eſt-à-dire, que l'on aura égard au *pouls*, avant que d'ordonner des ſudorifiques & des analeptiques ; ces remedes portent la chaleur & le mouvement dans le ſang ; s'il arrivoit donc que le *pouls* fût fort fréquent, il eſt conſtant que ces ſubſtances ſpiritueuſes feroient plus de mal que de bien, parce qu'elles augmenteroient la raréfaction des humeurs & leur mouvement inteſtin ; ce qui ſeroit ſuivi de délire & d'inflammation. Les narcotiques ou les opiats n'exigent pas moins de prudence de la part du Medecin, ces remedes étant capables d'affoiblir le mouvement du ſang & des eſprits, & de dimi-

nuer les forces, en conséquence de leurs propriétés particulieres, on se les interdira toutes les fois que le *pouls* sera foible, languissant & petit, & on les regardera alors comme des poisons. Si le *pouls* est inégal & intermittent & qu'on ait recours aux opiats, ils plongeront dans un sommeil éternel. FREDERIC HOFFMAN.

PULVERATIO ou PULVERISATIO, *pulvérisation.* En Pharmacie, c'est une opération par laquelle on réduit une substance en poudre. Voyez *Trituratio* & *Pulvis.*

PULVILLUS; en Chirurgie *plumasseau*, *compresse.*

PULVIS, *Poudre.*

L'opération par laquelle on réduit des remedes en *poudre* est si simple par elle-même, qu'elle n'exige autre chose, sinon que les instrumens dont on se servira pour cet effet soient suffisamment secs.

Quant à la connoissance des matieres qui peuvent être pulvérisées, il y a deux considérations importantes à faire.

La premiere, si ces matieres peuvent être réduites en *poudre* sans aucune préparation antécédente qui nuise à leurs propriétés médicinales.

La seconde, si elles peuvent conserver long-tems ces propriétés sous cette forme.

Il suit évidemment de la premiere de ces considérations, que les substances visqueuses & huileuses ne peuvent être pulvérisées, sans avoir acquis auparavant quelque friabilité, qui ne peut leur être communiquée que par la dessiccation. S'il arrive donc qu'on ne puisse les faire sécher assez pour être pulvérisées, sans faire évaporer leurs parties les plus subtiles, & sans détruire cette qualité qui leur donne du prix en Medecine, ainsi qu'il arriveroit à la plupart des semences & des gommes, il vaut beaucoup mieux leur donner quelqu'autre forme que celle-ci, à moins qu'on ne puisse éviter cet inconvénient, en les mêlant en très-petite quantité avec d'autres ingrédiens tres-secs & très-fragiles, avec lesquels confondues & broyées, elles passeront à travers le tamis. Quoi qu'il en soit, le Medecin doit toujours observer de ne point trop charger une composition, de gommes ou de semences, & l'Apothicaire observera de leur donner par la dessiccation la fragilité convenable. Il jugera que ces gommes ont la consistance qui convient pour pouvoir être pulvérisées, au toucher; & qu'elles étoient d'une nature à pouvoir être réduites en *poudre*, par l'odeur qu'elles conserveront sous cette forme.

La seconde considération indique qu'il ne faut point pulvériser les ingrédiens volatils & capables de s'altérer exposés à l'air. Ainsi les aromatiques subtils, la racine d'arum & autres choses semblables, perdroient de leur qualité par la pulvérisation; c'est pourquoi on les mêle en même tems avec d'autres substances qui préviennent l'évaporation de leurs particules. On ne réduit point les sels sous cette forme, parce qu'ils se dissoudroient à l'air : c'est pourquoi le sel d'absinthe ne convient point dans le *pulvis radicum ari compositus*. Il est vrai qu'on évitera en grande partie ces inconvéniens en tenant ces compositions dans des vaisseaux bien fermés : mais la nécessité où l'on se trouvera de les ouvrir fréquemment, exposera à du déchet, & empêchera de les conserver bonnes pendant quelque tems.

C'est d'après ce petit nombre d'observations que nous pourrons porter un jugement sain, des prescriptions tant officinales qu'extemporanées; pour cet effet nous commencerons par ranger les premieres sous certaines classes, selon le but qu'il paroît que leurs inventeurs s'étoient proposé; d'ailleurs c'est la méthode que nous avons suivie par rapport à quelques autres formes.

Les *species diambræ*, *pulvis diacinnamomi*, *species dianthus*, & *pulvis lætificans Galeni*, sont, à en juger par la plupart de leur ingrédiens, qui sont presque tous des épices chaudes & des simples, dont la nature est la même, des céphaliques & des cordiaux. Quant au *pulvis diacinnamomi*, le cassia est fort inférieur en odeur à la canelle & rend gluante la composition lorsqu'elle est humide; d'ailleurs la racine d'enula campana étant extremement déterfive, ne va point au but de ce médicament. Le sucre donne un volume trop considérable pour une dose, lorsqu'il est en *poudre* : c'est pourquoi je le bannirois. La réglisse ne convient point dans le *species dianthus*, par la même raison que la racine d'enula campana devroit être bannie du *pulvis diacinnamomi*. Et dans le *pulvis lætificans Galeni*, on peut accuser la rapure d'ivoire, l'épithym, l'os de cœur de cerf & les perles, de ne contribuer en rien à l'efficacité générale du remede dont on a voulu faire un cordial. Le plomb, l'argent & l'or parent beaucoup une préparation : mais il ne faut que les broyer grossierement, si l'on veut que ces substances paroissent davantage dans le *pulvis lætificans Galeni*. Il faut se méfier du camphre; son odeur n'est pas toujours fort agréable; il est vrai qu'on a beau tenir bien fermés les vaisseaux, elle s'affoiblit par l'évaporation.

Il y a d'autres remedes d'une nature fort approchante des précédens, mais qui tiennent des simples qui y entrent, un peu d'astringence; tels sont l'*aromaticum rosatum*, le *pulvis granorum kermes compositus*, & le *pulvis cardiacus magistralis*; on ne peut reprocher à ces compositions de contenir des ingrédiens inutiles, à moins qu'on ne regarde comme tel le bésoard qui entre dans la derniere. Il faut avoüer qu'il ne produit point des effets proportionnés à son prix; il n'en est pas de même des sandaux & du bois d'aloès; aussi y a-t'il long-tems que la coutume a prévalu de les faire entrer dans les compositions précédentes.

La composition intitulée *pulvis diacalamenthes simplex*, pour la distinguer d'une autre beaucoup plus chargée qu'on trouve dans les anciennes Pharmacopées, & les *species diatrion* & *piperæon*, sont proprement des carminatifs. Le premier de ces médicamens peut s'ordonner avec quelque succès dans les affections hystériques. Le *pulvis de gutteta* est une composition faite d'ingrédiens qu'on regardoit comme très-efficaces dans quelques maladies des nerfs; ces ingrédiens sont le gui de chêne, la corne du pié d'élan, & le crane humain; ce à quoi l'on ajoute aujourd'hui un grand nombre d'autres ingrédiens dont les propriétés ne sont point équivoques, comme les racines de valériane, de contrayerva & de serpentaire. Quant à la corne de cerf calcinée, le corail, l'hyacinthe & les bésoards, par lesquels on a prétendu la réformer & en faire une composition uniforme; il est fort incertain qu'on ait réussi. En tous cas si ces derniers ingrédiens contribuent en quelque façon au but principal du médicament, & relevent la vertu de quelques-unes des substances qu'on y fait entrer, il faut convenir que cet avantage est bien petit, eu égard au désavantage qui en résulte, qui est d'empêcher qu'on n'y fasse entrer en quantité convenable des ingrédiens plus énergiques. Il est décidé par une longue expérience que le musc est nuisible dans plusieurs affections des nerfs. Quant à celles dans lesquelles on le jugera convenable, il sera facile de l'ordonner dans les prescriptions extemporanées. La feuille d'or est, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, un ornement qui ne nuit en aucune maniere. Le *pulvis cephalicus* n'est autre chose qu'une espece de tabac.

Les alexipharmaques composent la seconde classe des *poudres* altérantes, à la tête desquels nous pouvons pla-

cer à juste titre la *poudre* composée de pattes d'écrevisses. La pierre de contrayerva dont on fait actuellement beaucoup plus d'usage que de la poudre précédente, & dont la racine de contrayerva est la base, mérite d'être rangée après, sinon de précéder la *poudre* de pattes d'écrevisses. La racine de contrayerva manifeste par son odeur & par son gout, la propriété d'un alexipharmaque qui consiste principalement dans une acreté volatile.

Le *pulvis radicum ari compositus* est la seule composition sous cette forme qui soit proprement anti-scorbutique: mais ses principaux ingrédiens ainsi réduits, ne gardent pas long-tems leur efficacité, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, & mis en bols ou en électuaires ou mêlés avec des yeux d'écrevisses & du sel d'absinthe, ils la font fermenter promptement & aigrir.

Il y a sous cette forme quelques émolliens & quelques diurétiques; tels sont le *species diatragacanthæ frigidæ*, *pulvis Haly*, *pulvis saxifragiæ compositus*, & *pulvis dialthææ*; mais les principaux ingrédiens de ces compositions, surtout des trois premieres, étant les semences froides, celles de pavot & autres semblables, ils se mettent difficilement en *poudre*, & deviennent bientôt rances, lorsqu'ils sont pulvérisés. Il est vrai que l'empois & le sucre préviennent en quelque façon le premier de ces inconvéniens, en aidant les semences huileuses à passer à travers le tamis; il semble même qu'on ne les ait fait entrer dans ces médicamens que par cette raison: mais ils ne suffisent pas pour remédier au second. D'ailleurs il n'y en a aucun qu'on ne puisse donner beaucoup plus commodément en émulsions & avec beaucoup plus de succès. Le *pulvis dialthææ* est à la vérité moins chargé de semences oléagineuses, & est plus gluant, à cause de la grande quantité de gomme qui y entre: mais on l'ordonne rarement.

Tous les autres médicamens de cette classe sont cathartiques, excepté le *pulvis antilyssus*. Les compositions grandes & petites de séné, contiennent une si grande quantité de semences & d'épices, en qualité de correctifs, que tous ces ingrédiens réunis forment un volume trop considérable pour une dose sous quelque forme que ce soit, & c'est apparemment pour cette raison qu'on en fait si rarement usage.

Le *pulvis diasenæ* porte assez de diagred, pour n'avoir point cet inconvénient. On trouve dans quelques-unes des anciennes Pharmacopées un *pulvis arthriticus Turneri*, dont le *pulvis diaturpethi compositus* paroît être un excellent abrégé, dans lequel on a conservé les ingrédiens essentiels & d'où l'on a rejetté ceux dont ils étoient, pour ainsi dire, étouffés. Le *pulvis Cornachini* & le *pulvis Comitissæ Warvicensis*, sont exactement la même composition; elles ne different que par le rapport des ingrédiens, encore ce rapport est-il à peu près le même. Elles operent l'une & l'autre assez vivement; c'est pourquoi on les ordonne en petite quantité, mais fréquemment aux enfans.

Ce que nous avons dit des préparations officinales en *poudre*, a lieu pareillement par rapport aux prescriptions extemporanées, c'est-à dire, qu'il ne faut dans aucun cas faire pulvériser des substances auxquelles cette préparation nuiroit, en les volatilisant, ou qui ne pourroient être pulvérisées, sans avoir subi quelque procédé, qui affoibliroit leurs propriétés médicinales. On se gardera bien surtout de faire entrer dans les prescriptions qui auront cette forme, les sels volatils, comme celui de corne de cerf, le sel ammoniac & autres. Quant au sel d'ambre il a quelque chose de si fixe qu'il peut demeurer un tems considérable en *poudre* sans aucune altération sensible. Il faut encore avoir quelque égard dans la pratique au véhicule avec lequel certaines choses peuvent être humectées convenablement, & qui ne conviendroit point à d'autres. Ainsi l'éthiops, & tout ce qui contient du soufre, doit être pris dans du sirop ou avec quelques pulpes, après avoir été pulvérisé; si l'on se servoit pour véhicule de quelque ingrédient plus clair, on auroit un médicament fort désagréable à prendre; il est même à propos de déguiser la couleur noire de certaines compositions, avec des électuaires, ou quelqu'autre substance semblable. Toute *poudre* qui contient de l'antimoine cru, tous les mercuriels, tout ce qui est pesant ne peut être donné dans des véhicules clairs, parce que la précipitation s'en fera promptement, & comme la quantité en est fort petite, elle se déchargera facilement au fond du véhicule. Nous avons suffisamment fait mention du peu de convenance qu'il y a entre cette forme & tous les sels préparés par incinération, ainsi que toutes les substances capables de se dissoudre ou de s'altérer dans l'air. Les *poudres* qui ont avec elles beaucoup de substance résineuse, comme la scammonée, la résine de jalap & autres choses semblables, doivent être ordonnées dans des véhicules qui aient quelque consistance, & dans lesquels on aura soin de les bien délayer, parce qu'elles sont sujettes à se mettre en grumeaux, qu'on a peine ensuite à dissoudre.

La dose de la plupart de ces *poudres* doit rarement excéder la demi-dragme, à cause de la peine qu'on a à les prendre. Plutôt que de réunir un grand nombre de choses sous une forme qui ne leur permettroit point de produire un effet suffisant, j'aimerois mieux recourir à une autre forme, sous laquelle les mêmes ingrédiens pourroient être réduits.

J'avoue toutefois que les poudres ont un avantage dans la pratique qui mérite qu'on y fasse attention: c'est qu'on détermine plus aisément des malades qui ont une grande aversion pour les remedes à en prendre sous cette forme, qu'en bols ou en boisson; parce qu'elle leur ôte ce qu'ils auroient de rebutant en apparence. Cependant je crois que dans les maladies aiguës, où l'estomac est desséché par la chaleur; il vaudroit mieux ordonner sous une forme liquide & en infusion, la plupart des ingrédiens qui entrent dans les médicamens en poudre, surtout dans les alexipharmaques chauds; tels sont le contrayerva & la serpentaire. QUINCY, *Prælect. Pharm.*

PULVIS ANTILYSSUS. Voyez *Antilyssus*.

PULVIS RADICUM ARI COMPOSITUS. Voyez *Arum*.

PULVIS CARDIACUS MAGISTRALIS, *Poudre cordiale magistrale.*

Prenez *de bésoard oriental*, & *de corne de cerf calcinés*, } *de chaq. une dragme & demie*;
*de corail rouge & blanc préparés*,
*d'ambre blanc*,
*de perles préparées*,
*de bol d'Armenie*,
*de terre du Japon*,
*de racine de tormentille*, } *de chaq. 2 dragmes*;
*de bois d'aloès*,
*d'écorce de citron*,
*de racine d'angelique*,
*de zédoaire*, } *de chaque, 2 dragmes.*

Faites du tout une poudre.

PULVIS E CHELIS CANCRORUM COMPOSITUS. Voy. *Cancer*.

PULVIS CEPHALICUS, *Poudre céphalique.*

Prenez *de feuilles d'asarabacca*,
*de marjolaine*,
*de lis des vallées*, } *de chaque, une quantité égale.*

Faites-en une poudre.

PULVIS CORNACHINI, *Poudre cornachine.*

Prenez *de diagred sulphureux, dix dragmes*;

*d'antimoine diaphorétique, six dragmes;*
*de crême de tartre, deux onces & demie.*

Réduisez-les en poudre.

Nous lisons dans Schroder que l'Auteur de cette *poudre* en faisoit un si grand cas, qu'il en a fait la matiere d'un Traité, dans lequel il la recommande, presque toutes les fois qu'il faut purger. Sa dose est depuis huit grains jusqu'à une dragme.

*Poudre composée de graines de kermès.*

Prenez *de la graine de kermès, une dragme;*
*de muscade, deux scrupules;*
*de racine de tormentille,*
*de sandaux jaunes,* } *de chaq. demi-dragme;*
*de cloux de girofle,*
*de perles préparées,*
*des coraux préparés,* } *de chaque, un scrupule.*

Faites du tout une poudre.

*Poudre simple de calament.*

Prenez *du calament des montagnes,*
*du pouliot,*
*de l'origan,*
*des semences de persil de Macédoine,* &
*de persil commun,*
*d'aristoloche,* } *de chaq. deux dragmes;*
*d'ache,* &
*de thym,* } *de chaq. une demi-once;*
*de semence de troesne,*
*de poivre blanc,* } *de chaque, une once.*

Faites du tout une poudre.

*Poudre composée de turbith.*

Prenez *du turbith,*
*du jalap,*
*des racines d'hermodacte,*
*du tartre vitriolé,* } *en quantité égale.*

Faites une poudre selon l'art.

Sa dose est depuis le demi-scrupule, jusqu'au scrupule.

Pulvis dialthææ. Voyez *Althæa.*

*Poudre composée de canelle.*

Prenez *de la meilleure canelle, quinze dragmes;*
*de l'écorce de cassia,*
*de la racine d'énula campana,* } *de chaq. une demi-once;*
*de galanga, sept dragmes;*
*des clous de girofle,*
*du poivre long,*
*des cardamomes,*
*du gingembre,*
*du macis,*
*de la muscade,*
*du bois d'aloès,* } *de chaq. trois dragmes;*
*du safran, une dragme;*
*du sucre candi blanc, cinq dragmes;*

Faites du tout une poudre.

Pulvis diasenæ. Voyez *Senna.*

*Poudre pour les éréspeles, de* Mynsicht.

Prenez *de la farine volatile d'orge, une demi-livre;*
*du plomb calciné,*
*du bol rouge,* } *de chaq. deux onces;*
*du mastic,*
*de l'oliban,*
*de la céruse,* } *de chaque, une once.*

Mêlez & réduisez en une poudre très-fine.

Pulvérisez ensemble le bol & la céruse.

Pulvérisez séparément l'oliban dans un mortier graissé de quelques gouttes d'huile, & le mastic humecté de quelques gouttes d'eau.

Mêlez ces ingrédiens lorsqu'ils auront été bien pilés avec le plomb calciné, & la farine. Vous aurez une poudre que vous garderez pour l'usage.

Cette *poudre* est bonne pour les dartres: on en met une petite quantité sur la partie affectée, qu'on couvre d'un papier bleu, après avoir saigné & purgé le malade. Elle produira de bons effets dans les dartres simples & bénignes: mais il vaudra mieux recourir à la composition suivante, si elles sont opiniâtres & rebelles.

Prenez *de farine volatile d'orge, une demi-livre;*
*de racine seche d'énula campana, une once;*
*de sel de plomb,* &
*de précipité blanc,* } *de chaq. trois dragmes.*

Mêlez le tout. Lemery, *Pharmacop.*

Pulvis ad guttetam. Voy. *Gutteta.*

*Poudre de* Haly.

Prenez *de la semence de pavot blanc, dix dragmes;*
*de l'empois,*
*de la gomme Arabique,*
*de la gomme adraganth,* } *de chaq. trois dragmes;*
*des semences de pourpier,*
*de guimauve,* &
*de mauve,* } *de chaq. cinq dragmes;*
*de graine de concombre,*
*de melon,*
*de courges,*
*de citrouilles,* &
*de coin,* } *de chaq. sept dragmes;*
*de réglisse, trois dragmes;*
*d'ambre blanc, deux dragmes;*
*de sucre candi, le poids du tout.*

Faites une poudre, dont la dose sera d'une dragme & demie jusqu'à deux dragmes.

*Poudre cordiale de* Galien.

Prenez *de graines* ou *de fleurs de giroflée musquée,*
*de safran,*
*de zédoaire,*
*de sandaux jaunes,*
*de clous de girofle,*
*d'écorce de citron,*
*de galanga,*
*de macis,*
*de muscade,*
*de styrax,* } *de chaque, deux dragmes & demie;*
*de rapure d'ivoire,*
*de graines d'anis,*
*de thym,*
*de cuscute,* } *de chaq. une dragme;*

| | |
|---|---|
| *d'os de cœur de cerf,* <br> *de perles,* <br> *de camphre,* <br> *d'ambre-gris,* & <br> *de musc,* | *de chaque, une demi-dragme;* |
| *de feuilles d'or,* & <br> *d'argent,* | *de chaque, un demi-scrupule.* |

Faites une poudre selon l'art.

Pulvis marchionis. Voyez *Marchionis pulvis.*

*Poudre du Comte de* Warvich.

Prenez *de la scammonée préparée avec de la vapeur du soufre, deux onces;*
*d'antimoine diaphorétique, une once;*
*de crystaux de tartre, une demi-once.*

Faites-en une poudre.

Elle purge violemment, on l'ordonne fréquemment aux enfans pour les vers, dans la dose de cinq grains, jusqu'à quinze, & aux adultes dans la dose de quinze grains jusqu'à la demi-dragme.

PUM

PUMEX, Offic. Schrod. 355. Matth. 1371. Kent. 37. Boet. 400. Germ. de Lap. 31. de Laet. 130. Worm. 47. Charlt. Foss. 21. *Scyrus lapis*, Aldrov. Mus. Metal. 696. *Lapis pumex dictus*, Cap. Hort. Cath. Supl. 2. 53. *Pierre ponce.*

La *pierre ponce* est une substance poreuse & spongieuse, pleine de petites cavités & de trous: on la trouve en Allemagne d'où on nous l'apporte. Elle est rafraîchissante, dessiccative & atténuante, elle déterge doucement les ulceres, & applanit les cicatrices. Schroder.

On trouve dans le Mont-Vesuve, le Mont-Ethna, & les autres montagnes qui jettent du feu une grande quantité de *pierres ponces*, avec du soufre. Wormius a fait l'énumération de ses usages dans son *Musæum.*

PUN

PUNCTA LACRYMALIA. Voyez *Fistula lacrymalis* & *Oculus.*

PUNCTICULARIS FEBRIS, fievre avec éruption ou fievre accompagnée de taches pourpreuses.

PUNCTUM SALIENS, *point saillant*, ou les premiers élémens du cœur dans le fœtus.

PUNCTURA, *piquure*; *Punctura aurea.* V. *Hernia.*

PUNICA, *le grenadier.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule s'insere dans un ovaire au sommet duquel est placé un calyce d'une seule piece, divisé en plusieurs endroits, d'un très-beau rouge, & fait en cloche. Sa fleur est en rose, polypétale, placée sur l'ovaire dans le calyce, & garnie d'un très-grand nombre d'étamines. Lorsque sa fleur est tombée, & les étamines fannées, l'ovaire resserre le calyce, lui donne la forme d'un nombril, & dégénere en un fruit qui ressemble à une pomme, dont l'écorce est raboteuse, la pulpe vineuse, & qui contient un grand nombre de semences, dans une multitude de capsules.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Punica quæ malum granatum fert*, Tourn. Inst. 636. Boerh. Ind. A. 2. 250. *Granata, mala Punica*, Offic. *Malus Punica*, J. B. 1. 76. Raii Hist. 2. 1462. *Malus granata sive Punica*, Ger. 1262. Emac. 1450. *Malus Punica sativa*, C. B. P. 438. Park. Theat. 1510. Parad. 428. *La Grenade.*

L'arbre qui porte la *grenade* ne s'éleve pas à une grande hauteur, même dans son pays natal: ses branches sont armées d'épines en quelques endroits; ses rejettons les plus jeunes sont d'un brun rougeâtre; leur partie supérieure est garnie de feuilles longues & étroites, de deux pouces de long, & d'un pouce & demi de large; entre ces feuilles naissent des fleurs d'une belle couleur d'écarlate, à cinq feuilles, placées dans un calyce brun & épais, qui s'élargissant à tems, forme l'écorce ou l'enveloppe du fruit, couronné à sa partie supérieure, de la forme & de la grosseur d'une orange, mais dont l'écorce est plus brune & plus dure, contenant dans son intérieur un grand nombre de pepins ou d'amandes anguleuses, serrées étroitement les unes contre les autres dans un ordre régulier; le suc du fruit est doux & vineux, ou acide & acre; il a dans son milieu un petit noyau. On trouve des grenadiers en Espagne, en Italie, & dans plusieurs autres contrées; ils fleurissent en Juin & leur fruit est mûr en Septembre. Les Balaustes sont les fleurs larges & doubles du grenadier sauvage, qui ne differe en aucune autre chose du grenadier des jardins. Voyez *Balaustia.*

Il en est des balaustes ainsi que des fleurs simples & de l'écorce, elles sont très-dessiccatives, resserrantes & bienfaisantes dans toute sorte de flux, d'hémorrhagies & de saignement, soit qu'on les emploie intérieurement, soit qu'on les applique extérieurement: elles fortifient les gencives, raffermissent les dents, soulagent dans le relâchement de la luette, & guérissent les ulceres cancéreux à la bouche & à la gorge. La *grenade* fortifie l'estomac & lui est agréable, arrête le dévoiement, & l'écoulement immodéré des regles, & soulage dans les fievres bilieuses & chaudes, & dans les gonorrhées.

Le sirop de son suc est la seule préparation officinale qu'on en tire. Miller, *Bot. Off.*

2. *Punica fructu dulci*, T. 636.
3. *Punica, flore pleno majore.* Voyez *Balaustia*, & *Punica quæ malum granatum fert.* Boerhaave, *Index alt. Plant.*

PUP

PUPILLA, *la prunelle de l'œil;* on regarde la dilatation de la prunelle de l'œil, comme un signe de relâchement général des fibres; & la contraction comme une marque de leur resserrement. Voyez *Oculus.*

PUPPIS OS ou os frontis, *os frontal*; la suture de cet os s'appelle aussi *Sutura puppis.*

PUPULÆ, les extrémités des doigts.

PUR

PURETTA, espece de sable ou de poudre magnétique fort pésante, qu'on trouve sur le rivage de la mer aux environs de Gene; on n'en fait aucun usage en Medecine.

PURGAMENTUM ou LOCHIA, les *vuidanges*, & les excrémens rendus par les selles.

Purgamentum stellarum. Voyez *Cælifolium.*

PURGANTIA, *Purgatifs.* Voy. *Cathartica.*

PURGATIO. Voy. *Catharsis.*

PURGATORIUM, nom que Paracelse donne en général à toutes les maladies.

PURPURA, Offic. *Purpura nostras violacea*, Col. de Purp. 1. *Purpura violacea Fab. Columnæ*, List. Hist. Conch. 4. Sect. 15. N°. 1. *ex Terentino sinu allatæ.* Bonon. 150. N°. 172. *Le Pourpre.*

Ce poisson est très-commun dans la méditerrannée. Sa coquille est la seule partie dont on fasse usage en Medecine: elle est forte, sillonnée, cannelée, raboteuse, & parsemée de tubercules courts. On se servoit jadis de la bave du *pourpre* pour la teinture. Sa coquille est

alcaline, & a les propriétés des autres remedes testacés.

Les descriptions que les Anciens nous ont laissées du *pourpre*, sont si courtes & si obscures, qu'elles ont donné lieu aux Modernes d'agiter entre eux quelle espece de poisson ils avoient ainsi nommé, d'autant plus qu'ils font mention de plusieurs coquillages, dont la bave s'employoit à la teinture. Mais Fabricius Columna les a mis d'accord, par la découverte qu'il a faite du vrai *pourpre*. On ne trouve presque jamais le vrai *pourpre* chez nos Droguistes: cependant Martin Lister observe, que son suc a été transmis jusqu'à nous; mais que ce suc étoit une espece d'arcane, dont on faisoit un grand mystere, & qui n'a point été divulgué, avant que le Docteur Guillaume Cole en eût fait part à la Société Royale de Londres. Voyez son Mémoire dans les *Transactions Philosophiques*, N°. 178. Le Docteur Robert Southwel, Président de cette Société, dit il y a plusieurs années au Docteur Lister, que tandis que sa mere vivoit en Irlande, elle s'y étoit acquis de la réputation, par le secret qu'elle avoit de teindre les mouchoirs avec le suc d'un certain poisson, d'une couleur que l'eau n'emportoit point. L'art de teindre en *pourpre* étoit non-seulement connu en Angleterre, mais même fort estimé, dès le tems de Bede; car, dit cet Auteur, *in Hist. Ecc. Gent. Angl. Lib. I. c.* 1. il y a un grand nombre de coquillages dont on se sert pour teindre, & dont on tire une couleur purpurine si forte & si belle, qu'au lieu de se ternir à l'air, ou à la pluie, elle prend de l'éclat à mesure qu'elle vieillit. DALE.

PURPURA, *le Pourpre*; maladie.

Le *pourpre* est une maladie presque générale actuellement: mais dont la nature est particuliere; il participe du scorbut, & est accompagné d'éruptions, ou de taches à la surface du corps; tantôt avec une fievre assez aiguë & maligne, tantôt sans ce symptome, bénigne, & peu dangereuse, quoiqu'elle trouble pendant longtems l'œconomie animale.

Le *pourpre* étant une espece de maladie exanthémateuse, il est à propos d'examiner comment on le distinguera des autres maladies de la même classe.

Voici les caracteres particuliers & essentiels du *pourpre*.

D'abord les pustules qui paroissent à la peau sont accompagnées de rides, d'aspérités, & de sécheresse; d'ailleurs, il n'y a point de matiere exanthémateuse plus mobile; il lui arrive souvent de se jetter avec rapidité sur les parties intérieures, & de reparoître ensuite à la surface du corps. Entre toutes les maladies de ce genre, il n'y en a point où les alternatives de froid & de chaud soient plus fréquentes; il y a demangeaison & douleur pongitive. Toutes les autres éruptions exanthémateuses se font indistinctement sur toutes les parties du corps, au lieu que le *pourpre* attaque particulierement le cou, la poitrine, les bras, & rarement les parties inférieures. C'est à ces marques qu'on le distinguera facilement de la petite vérole, de la rougeole, de la fievre pétéchiale, des taches scorbutiques, de la petite vérole volante, de la fievre accompagnée de boutons ressemblans à des piquures d'orties, de l'herpe, de la gratelle, des phlyctenes, & des dartres.

Les taches pourpreuses different beaucoup entre elles, quant à l'étendue, à la figure & à la couleur, elles sont tantôt rouges & tantôt blanches; ainsi le *pourpre* se distingue en deux especes, en rouge & en blanc. La premiere a des vésicules plus ou moins larges, & contenant une liqueur: la seconde n'a point de vésicules, mais seulement de petits nœuds situés profondément dans la peau, ressemblans à des grains de millet, rudes au toucher, & remplis d'une humeur épaisse, & pour ainsi dire purulente. C'est pourquoi on appelle cette maladie, éruption pourpreuse, blanche & miliaire.

D'ailleurs on a remarqué que la malignité du *pourpre* étoit plus ou moins grande. Les éruptions pourpreuses malignes, sont plus aiguës que les autres, & sont accompagnées d'une fievre continue, & de symptomes très-pernicieux. Le *pourpre* bénin, dure long-tems sans fievre, a des symptomes moins dangereux, & est accompagné & précédé principalement des signes suivans.

Il s'annonce par un léger frisson auquel succede une forte chaleur, avec langueur & perte de forces, d'où les personnes d'un tempérament foible passent au délire. Les parties précordiales sont serrées, & la poitrine est oppressée. Le malade pousse de profonds soupirs: il est tourmenté d'anxiété, d'inquiétude & d'insomnies; son sommeil est pénible & troublé; il sent de la chaleur & une douleur pongitive au dos; il est alternativement incommodé de chaud & de froid; ces vicissitudes affectent particulierement la paume des mains. Si le *pourpre* attaque une femme en couche, ses vuidanges seront supprimées; son lait sera repompé, & cessera de s'écouler par ses mamelles. Ces symptomes seront suivis d'aspérités & de rides à la peau; toute la surface du corps sera couverte de petites éminences, telles que celles qu'on apperçoit aux oies; il y aura une multitude de innombrable de taches rouges ou blanches, ou mêlées, de la figure & de la petitesse des grains de millet; elles paroîtront d'abord au cou, ensuite à la poitrine & au dos, & enfin aux bras & aux mains. Lorsque cette éruption se sera faite sur la surface du corps, les symptomes qui étoient auparavant violens, mais surtout l'anxiété des parties précordiales, la cardialgie accompagnée de syncope, l'inquiétude, l'oppression de poitrine & la difficulté de respirer, diminueront considérablement. Le *pouls* qui étoit auparavant dur & prompt, deviendra mou, libre & lent; l'esprit sortira de son abattement; la sécheresse de la peau cessera; la constipation qui étoit si grande qu'elle ne permettoit pas aux vents de sortir, diminuera; le ventre se dégagera, & le malade rendra librement, non-seulement des flatulences, mais encore les excrémens grossiers.

Les symptomes perdront beaucoup de leur force dans le *pourpre*, rouge, blanc, ou mêlé; s'ils persistent après l'éruption. Les vésicules qui sont pleines d'une sanie fétide s'augmenteront peu-à-peu; elles ne changeront point de lieu, ni ne disparoîtront; les urines ne seront plus chargées, les sueurs qui sont ordinairement très-fétides dans cette maladie sortiront en abondance; les vuidanges reprendront leur cours, le lait se portera dans les mamelles; le ventre se lâchera; ou un clystere ou un suppositoire suffira pour le lâcher, & pour procurer au malade l'évacuation des flatulences & des feces; en sept jours & davantage, les pustules disparoîtront; elles causeront, en disparoissant, une demangeaison violente aux extrémités, & le malade guérira peu-à-peu. Toutes ces vicissitudes indiqueront qu'il y a des forces; que les parties solides ont de la vigueur; & que la constitution du sang & de la lymphe n'est pas entierement dépravée; & que c'est en conséquence de cet état du corps que la matiere accidentelle & peccante, est séparée uniformément & continuellement des sucs vitaux, & portée du centre à la circonférence.

Mais il n'en est pas ainsi lorsque le *pourpre* est malin; le pouls est d'une promptitude contre nature; malgré l'éruption suffisante, le sommeil ne revient point, l'inquiétude persiste, la respiration ne se dégage pas; il se fait par les sueurs un écoulement trop abondant de sérosités. Si cet écoulement survient au commencement de la maladie, il est accompagné d'une grande perte de forces, & pour ainsi dire d'une résolution paralytique de la peau. La malignité du *pourpre* se manifestera encore par la pâleur, la limpidité & l'abondance des urines, ou par les envies fréquentes d'uriner; ou par le changement subit de couleur dans les urines, qui de chargées qu'elles étoient auparavant,

deviendront pâles, limpides & claires, en conséquence de la constriction spasmodique des reins & des conduits urinaires.

Un accident assez fréquent dans le *pourpre*, & qui est d'un fâcheux augure, c'est que les symptomes continuant avec la même violence, les pustules paroissent quelquefois & disparoissent; ce qui démontre que les forces de la nature sont diminuées, que le malade s'affoiblit, & que le ton de la peau, cet émonctoire poreux, tendineux & nerveux, par lequel toute la masse du sang & des humeurs se dépure, est détruit; ensorte que sa partie la plus extérieure, nerveuse & sensible, est tantôt en contraction spasmodique, & tantôt relâchée. Mais un symptome plus fâcheux encore, c'est la rentrée de la matiere peccante, qui se logeant profondément dans les parties intérieures, résiste aux remedes, & ne peut être rappellée à la surface du corps; d'où il s'ensuit les effets les plus terribles, l'oppression de poitrine, & les soupirs redoublent; la perte des forces, & l'anxiété des parties précordiales accompagnées d'inquiétude, augmente, & tout le reste empire. Aussi ceux qui meurent du *pourpre*, sont-ils emportés par la rentrée de la matiere peccante; & la violence des accidens dont elle est suivie. Car quoique cette matiere génératrice de la maladie, fût excessivement maligne avant son éruption; lorsqu'elle a été séparée de la masse du sang, & chassée au-delà des limites de la circulation; elle y devient beaucoup plus virulente encore par son séjour. S'il arrive qu'alors elle rentre, & se jette sur les parties destinées à la vie, ou sur celles qui servent à la sensation & au mouvement, elle produit tous les ravages du poison. Il en est de même dans toutes les maladies exanthémateuses, dans les fievres pétéchiales, dans la petite vérole, dans la rougeole, dans la goutte-rose, dans la gratelle, dans la teigne, dans la goute, & dans les affections gouteuses; il y a une certaine matiere ennemie de la nature, repoussée vers les parties extérieures, & qui ne manque jamais d'irriter les symptomes, si elle revient sur les parties intérieures, & se mêle avec les sucs vitaux. Nous en avons l'expérience dans le *pourpre*; les impuretés logées dans les parties intérieures du corps après avoir séjourné à l'extérieur, y produisent les funestes effets dont nous venons de parler.

On connoîtra par les symptomes suivans que la terminaison du *pourpre* sera fatale, & que la mort du malade n'est pas loin. Si la matiere peccante logée opiniatrement dans les parties intérieures, y produit une chaleur excessive, tandis que les parties extérieures sont en constriction, & couvertes d'une sueur abondante & froide; s'il y a alternativement chaleur violente aux parties extérieures, & réfroidissement considérable à l'abdomen; s'il y a dans les tendons un mouvement tremblottant; si le visage a tous les caracteres de la face Hippocratique; si les forces s'anéantissent; si le trouble & le désespoir s'emparent de l'esprit; si le pouls est dur, inégal & tremblottant: la défaillance qui succédera promptement à tous ces symptomes, sera ordinairement mortelle.

Quoique le *pourpre* accompagné de fievre ou sans fievre, soit ordinairement une maladie primordiale ou idiopathique; c'est aussi quelquefois un symptome d'autres maladies, surtout des fievres continues, lorsqu'elles sont sur le point de se terminer; il ne laisse pas alors que d'être dangereux. Il arrive aussi qu'il se fait des éruptions rouges, blanches, ou mêlées, sur le déclin de la petite vérole, de la rougeole, d'une synoque ou fievre putride, des fievres ardentes, des fiévres pétéchiales, de celles qui les imitent, & d'autres maladies épidémiques. Alors il s'engendre une fievre nouvelle accompagnée d'une suite de symptomes; & lorsqu'on croyoit un malade hors des dangers de la fievre aiguë dont il étoit tourmenté, il est brusquement attaqué de frisson, de mal-aise, d'inquiétudes, d'insomnies, de chaleur contre nature, & d'affoiblissement; il perd ses forces; on apperçoit çà & là, à la surface de son corps, quelques éruptions pourpreuses; épuisé par la maladie précédente, il n'est point en état de résister aux nouveaux coups qui lui sont portés, & il succombe ordinairement. J'ai remarqué que le *pourpre* symptomatique étoit ordinairement fatal aux jeunes gens attaqués de fievres aiguës, après avoir vécu dans l'intempérance, s'être livrés habituellement à la débauche du vin, s'être épuisés avec les femmes, & avoir dépravé par ces excès, la constitution de leurs humeurs, de même qu'à ceux qui ont été constipés dans le cours d'une premiere maladie, & qui ont été quelques jours sans rendre d'excrémens, & aux malades à qui l'on a ordonné imprudemment des remedes rafraîchissans & acidulés, comme des juleps & des potions. J'ai dit que le *pourpre* survenoit fréquemment dans le déclin des maladies aiguës; j'ajoute, qu'il paroît aussi quelquefois, dans leurs premiers jours, & lorsqu'elles commencent, surtout dans la petite vérole & dans la rougeole; il est alors accompagné d'aspérité de la peau, & sa terminaison est très-rarement heureuse; car c'est une preuve évidente que la masse des humeurs vitales, est imprégnée de différentes impuretés excrémentitielles. Le *pourpre* accompagné de toux, de difficulté de respirer, de vomissement ou de flux, est une des suites assez fréquentes des fievres catharreuses des enfans. Si la fievre est sur son déclin, le *pourpre* est suivi d'une enflure aux piés, & quelquefois à l'abdomen, avec sécheresse, ou sans sécheresse des parties supérieures. S'il survient naturellement des sueurs, ou si on en procure artificiellement, elles emporteront entierement le *pourpre*; c'est une observation qu'on fait tous les jours dans les contrées montagneuses & hautes de la Forêt noire.

Le *pourpre* rouge est toujours accompagné, dès son commencement, d'une espece de mouvement de fievre qui s'irrite perpétuellement vers le soir. Cependant ce mouvement & la fréquence du pouls se calment à la longue, les symptomes diminuent; & la maladie devient bénigne: mais pour cela il ne faut point qu'elle soit traitée mal-adroitement, ou que le corps soit cacochyme, ou plein de sucs impurs; car alors elle durera pendant plusieurs mois; elle fera beaucoup souffrir le malade; & ses symptomes reparoîtront plusieurs fois, quoique sa terminaison soit communément heureuse.

Nous avons remarqué ci-dessus que le *pourpre* étoit un effet du scorbut; nous n'aurons aucun doute là-dessus, si nous considérons que la cause matérielle des deux especes de *pourpre* consiste, ainsi que celle du scorbut, dans la dépravation du sang: en regardant la dépravation du sang comme la cause matérielle du *pourpre*, je ne balancerai point à prononcer, que le *pourpre* rouge provient d'une sérosité impure, saline, acre, sulphureuse, & excrémentitielle; & le *pourpre* blanc ainsi que la fievre aiguë & miliaire qui l'accompagnent, d'une lymphe & d'un suc nourricier, qui tend à l'acidité, & à la putréfaction; deux causes qui sont fort différentes; car la nature de ces sucs du corps humain n'est pas la même. On entend par sérosité cette humeur qui est mêlée avec le sang, & chargée d'un grand nombre de particules salines & mucilagineuses, dont la sécrétion, & l'évacuation se fait par une multitude prodigieuse de couloirs & d'émonctoires, est d'une consistance tant soit peu épaisse, & varie, tant par rapport à la couleur, que par rapport au gout. La lymphe, au contraire, est une liqueur transparente, insipide & pure, dont la partie la plus subtile, compose le fluide qui circule dans le cerveau, dans la moelle spinale, & dans les nerfs, & qui constitue la semence. Les parties gélatineuses de ce fluide nourrissent tous les solides du corps, & ses élémens aqueux les plus déliés sont portés par le moyen des vaisseaux lymphatiques, de leurs valvules, & des glandes conglobées, derechef au cœur, ou s'unissant aux parties douces aériennes & élastiques du sang qui les ranime & les revivifie, ils retournent avec ce fluide dans tous les membres du corps, où ils sont employés

à différens usages. On peut dire du sang & de la lymphe, malgré leur différence, qu'en s'altérant, & en s'éloignant de leur état naturel, ils tombent l'un & l'autre dans une espece de corruption, & que c'est cette corruption qui caractérise ensuite la maladie, rend ses symptomes plus ou moins violens, & fait plus ou moins de danger.

Un grand nombre de circonstances concourent à démontrer que dans le *pourpre* blanc, la lymphe a contracté une grande acidité, & qu'il y a surtout un acide superflu, tant dans sa masse que dans celle du sang. En effet n'est-ce pas ce que démontre la sécrétion excessive de sérosités qui est ordinaire, pour ne pas dire essentielle dans cette maladie; car telle est la force & la nature de tout acide en général, que venant à se mêler avec le sang, il coagule ses parties les plus épaisses, & donne lieu à la séparation de la sérosité. Voilà donc la raison de ces sueurs abondantes, de cette évacuation copieuse d'urines claires, de cette salivation, & de ces selles aqueuses, auxquels les malades sont sujets dans le *pourpre*.

Après avoir examiné ces choses, nous allons maintenant chercher pourquoi les femmes en couche sont fort sujettes au *pourpre* blanc, qui leur est ordinairement fatal. Tous ceux en général dont les corps sont chargés d'une grande quantité d'humeurs aqueuses & lymphatiques, ainsi qu'il arrive à la plûpart des femmes en couche, sont plus sujets à l'acescence des humeurs qu'à leur corruption saline & sulphureuse, & par conséquent plus exposés au *pourpre* blanc. Telle est à mon avis la vraie cause de la fréquence de cette fievre miliaire, dans les couches; car le mouvement tant progressif que rétrograde du sang, se fait d'une maniere languissante, foible & pénible dans la matrice des femmes en couche, en conséquence de son excessive congestion dans cette partie, & de la distension des vaisseaux. Il est donc sujet à y demeurer en stagnation, sa stagnation donnera lieu à l'humeur lymphatique de se séparer en abondance dans les vaisseaux destinés à la porter; cette abondance excessive sera cause nécessairement qu'il en restera une partie sans circulation dans les cavités & les replis des vaisseaux; le séjour de cette partie de l'humeur lymphatique sera suivi de la corruption, & de son acescense; cependant ses élémens les plus subtils & les plus spiritueux, s'évaporeront; & le mélange des fluides à la perfection duquel ils servoient, s'alterera : d'ailleurs lorsque le fœtus est sorti de la matrice, cette partie s'affaisse & se resserre; l'humeur lymphatique & impure, & le sang corrompu n'étant point encore expulsés, il survient ordinairement aux environs du troisieme jour, après l'accouchement, un mouvement de fievre; ce mouvement repousse la lymphe peccante & le sang dans les grands vaisseaux; ils sont portés de là au cœur, d'où ce levain malin se distribue dans tout le corps, & va infecter toute la masse des humeurs, le sang, la lymphe, le suc nouricier & le fluide nerveux.

Si l'impureté du sang & de la sérosité est d'une nature saline, acre sulphureuse, les symptomes seront moins violens : mais les éruptions seront plus sujettes à être chroniques. Le visage sera gonflé & haut en couleur, les yeux étincelans, la demangeaison, la chaleur & la douleur pongitive à la peau seront plus grandes; du reste, l'inquiétude, l'anxiété & la difficulté de respirer seront moins considérables; il y aura donc d'autant plus d'espoir de guérison. La maladie prendra le cours le plus favorable, à moins que le *pourpre* blanc ne soit suivi du rouge, ou le rouge du blanc; ce qui arrive assez fréquemment lorsque le régime a été mauvais, la cure mal-entendue, ou lorsque le malade s'est livré à quelque passion violente. Lorsque la lymphe superflue est corrompue pendant la fievre, & tandis que ses parties sont dans un mouvement intestin & chaud, ses principes spiritueux, déliés & sulphureux s'évaporent, & il ne reste que des particules grossieres, acres & corrompues.

Si nous examinons de plus près l'origine & la nature de la matiere qui produit le *pourpre* chronique & le moins dangereux, nous aurons tout lieu de penser que c'est une sérosité acre, saline & sulphureuse, qui ne pouvant s'échapper par les émonctoires, surtout par ceux de la peau, reste dans le corps, contracte un mouvement intestin & chaud, & se déprave. L'expérience s'accorde avec cette conjecture; car le *pourpre* chronique attaque ordinairement ceux dont le sang est impur, les scorbutiques, les vieillards, les femmes dont les regles sont supprimées, les hommes en qui un écoulement hémorrhoïdal habituel ne se fait plus; ceux qui sont accoutumés à un régime vineux & salin, qui font un grand usage de biere épaisse & chargée de houblon, & qui fument beaucoup de tabac; & ceux dont la constitution est lâche, & qui menent une vie trop sédentaire. On peut encore compter entre les causes de cette maladie, la suppression subite de la perspiration, & la répercussion des matieres impures, par un air froid qui comprime les pores de la peau, par des liqueurs froides, ou par quelque effroi subit.

J'ai vu des personnes qui s'étant échauffées considérablement, & ayant éprouvé une sueur abondante, ont été couvertes de *pourpre*, après avoir souffert les symptomes les plus violens. Le même accident est arrivé à d'autres pour s'être exposés à des vents du Nord, après avoir eu fort chaud dans leur lit, ou après avoir été exposés à l'ardeur du soleil, ou pris des bains froids. Une constitution froide & une longue intempérie de l'athmosphere, peuvent aussi obstruer la perspiration, & causer des *pourpres*; c'est à cela qu'il faut attribuer particulierement ceux qui paroissent aux environs du solstice d'hiver, surtout dans les mois de Janvier & de Fevrier. L'effet surprenant des vents froids & septentrionaux est démontré par une infinité d'expériences; & nous lisons dans Lazare Riviere, *Obs.* 53. « qu'un « enfant en qui le froid avoit supprimé les excrétions « contre nature qui se font par la peau dans la teigne, « accompagnée d'évacuations de sanie, devint asthma- « tique, & que la matiere fétide supprimée, & qui s'é- « toit portée sur les poumons, ne reparut au-dehors que « lorsque les vents du Nord cesserent. »

Mais rien ne démontre plus évidemment la présence d'un principe salino-sulphureux dans le *pourpre* chronique, que le soulagement que les malades reçoivent de l'usage des remedes qui enveloppent & émoussent les pointes salines, comme le petit lait, le lait de chevre & d'ânesse mêlés avec les eaux de Selter, & les décoctions tempérées prises en boissons ordinaires. Ces remedes guérissent même parfaitement. Quoique cette espece de *pourpre* ne soit pas dangereuse, cependant si l'on augmentoit excessivement la chaleur tant intérieure qu'extérieure; si l'on ordonnoit des remedes très volatils, & également dans la gratelle, les pustules avec exulcération, & les autres maladies de la peau qui proviennent d'une disposition peccante & saline des humeurs, on irriteroit les symptomes, & cette irritation pourroit être suivie de la soif & de la fievre, parce que les sels étant volatilisés par ce moyen & rendus plus acres, s'insinueront profondément dans les petites fibres de la peau qu'ils picotteront, & où ils causeront des douleurs lancinantes.

Cette maladie exanthémateuse & chronique est plus incommode, & cause plus de chaleur & plus de demangeaison que le *pourpre* mêlé, qu'on ne peut attribuer qu'à des particules acres & salines qui attaquent la substance sensible de la peau. Ce qui démontre encore l'acrimonie saline des humeurs, c'est que les eaux douces, purgatives & dégagées d'un principe salin, telles que celles de Lauchstad, relâchent considérablement ceux qui sont attaqués de *pourpres* habituels, & leur procurent six ou huit selles par jour, dont la matiere est si acre, qu'ils en ont l'anus corrodé. D'ailleurs l'effet purgatif de ces eaux cesse peu-à-peu, & elles ne font plus rien sur eux s'ils y reviennent l'année suivante. Une observation que j'ai faite, c'est que dans les *pour-*

*pres* invétérés, chroniques & scorbutiques, les bains d'eau de pluie douce, après l'usage du lait, & des eaux minérales tempérées, étoient très-salutaires, & dissipoient le picottement, la chaleur, la demangeaison & les éruptions; ce qui démontre évidemment que pour guérir cette maladie, il n'est question que de corriger l'acrimonie des humeurs, & d'expulser les récrémens acres logés sous la peau; ce que l'on exécute parfaitement en ouvrant les pores par le bain.

Nous allons maintenant expliquer pourquoi de toutes les maladies exanthémateuses, il n'y en a point qui soient plus sujettes à reparoître après la guérison, que le *pourpre* scorbutique rouge. Je crois qu'il faut attribuer cette particularité à deux causes. La premiere, c'est que dans ce *pourpre* le ton de la peau a été considérablement offensé. La seconde, c'est que le siége du mal est dans les glandes conglobées. Comme la peau est un émonctoire universel pour toutes les humeurs, & par conséquent d'une utilité particuliere pour la conservation de la santé; toutes les maladies où elle sera considérablement attaquée, ne pourront manquer d'être opiniâtres. Or, cet émonctoire universel, cette enveloppe générale du corps peut être offensée de plusieurs manieres violentes; car elle n'est pas seulement composée des filamens sensibles des extrémités des nerfs, mais elle est encore tout-à-fait tubuleuse & poreuse, & les orifices des arteres les plus petites qui portent la matiere subtile & perspirable, s'y terminent; d'où il s'ensuit qu'elle est doüée d'un mouvement léger; qu'elle peut être dilatée & resserrée, & que la sensation y est exquise: la sensation y est exquise, parce que c'est un tissu de filamens nerveux; elle est capable de dilatation & de constriction, parce qu'elle est tubuleuse & poreuse. Mais plus la sensibilité de la peau sera grande, plus il sera facile de l'offenser, & d'altérer son mouvement. Quant à ses tubes & à ses pores, il est évident que les vents froids & septentrionaux agiront sur eux d'une maniere particuliere & les resserreront, & qu'ils pourront être relâchés par les vents chaux, humides & méridionaux. La peau peut donc être regardée comme une espece d'hydrometre. Toutes les causes extérieures, capables de stimuler, de diviser, qui auront quelque acrimonie, les remedes acres, ceux qui feront trop chauds, les substances rafraîchissantes, grasses & épaississantes, pourront aussi, je ne dis point affoiblir le ton de ce tégument, mais le détruire: mais cet effet ne peut être produit, sans que l'excrétion salutaire de la perspiration, qui se fait par les petits orifices de ce couloir, ne soit en même-tems considérablement offensée.

Mais lorsque le tissu vasculaire & fibreux de la peau est offensé, & que le ton de cet émonctoire, en vertu duquel la matiere récrémentitielle est expulsée, & les sucs loüables sont réparés, est détruit, la foiblesse & la mauvaise constitution s'en emparent opiniâtrément; ensorte que les humeurs impures qui y sont portées dans la suite, sont toujours prêtes à entrer en stagnation, & à agir sur ce tégument. Rien n'est plus capable de démontrer la facilité avec laquelle les humeurs entrent en stagnation lorsque la peau est affectée, & la difficulté qu'il y a de prévenir cet accident, que la peine que l'on a à guérir la goutte-rose, dans laquelle le tissu tendre & tubuleux de la peau du visage, est offensé, par un amas considérable de sanie. Il est donc évident que toutes les fois que la matiere du *pourpre* se portera à la peau, son ton, sa force & son tissu tubuleux donneront lieu à la stagnation, & que par conséquent la maladie qu'on croyoit avoir extirpée radicalement, reparoîtra comme auparavant.

Après avoir exposé ce que nous avons cru nécessaire pour la connoissance de la cause matérielle des deux especes de *pourpre*, nous allons maintenant examiner ce qui contribue d'une maniere plus particuliere à la production de ces maladies.

On remarque d'abord, que ceux qui abondent plus en sérosité qu'en sang, comme les enfans, les femmes d'un tempérament spongieux, & en général ceux qu'on appelle phlegmatiques, sont plus sujets que d'autres au *pourpre* chronique & de longue durée; & que plus les humeurs séreuses ont perdu de leur pureté naturelle & de leur tempérie douce, & sont sordides, plus la cure est difficile & le succès douteux.

On sait encore par expérience que les *pourpres* aigus & chroniques, & que les fievres miliaires & malignes attaquent plus fréquemment les femmes d'une constitution foible & délicate; celles dont le chagrin, des passions violentes, des hémorrhagies considérables, suivis d'un avortement, l'excès de l'écoulement menstruel, ou quelques longues maladies, ont détruit les forces; car dans tous ces sujets infirmes, les humeurs lymphatiques, douces & nourricieres contractent facilement une nature étrangere, & de la corruption; parce que la force des solides étant diminuée, la circulation des fluides se fait plus lentement, les sécrétions & les excrétions sont troublées, & les crudités & les impuretés s'engendrent & s'accumulent dans le corps.

Mais la fievre accompagnée du *pourpre* miliaire, est souvent fatale aux femmes en couche qui y sont particulierement sujettes. Elle commence ordinairement aux environs du troisieme jour après l'accouchement, lorsque la fievre du lait s'éleve. Il arrive quelquefois qu'elle ne prend que le septieme jour; d'autrefois elle differe jusqu'au quatorzieme. Pour connoître exactement les causes de cette maladie, nous ne passerons aucune des circonstances capables de nous éclairer sur son origine & sur sa formation. D'abord nous savons par expérience que les femmes de la campagne, pauvres, robustes & accoutumées au travail, sont rarement attaquées de cette fievre; au lieu que les femmes riches, délicates, accoutumées à une vie sédentaire, au sommeil, à la mollesse & à l'intempérance; celles dont la constitution est foible, & qui se livrent facilement à des passions tumultueuses & violentes, y sont exposées dans leurs couches.

S'il est vrai qu'une vie oisive & délicieuse, dans laquelle on ne se permet ni exercice, ni alimens durs & salins, mais seulement des mets légers, des substances farineuses, des gâteaux, des friandises, des alimens fermentés, les fruits de l'Eté, les substances solides & les fluides qui flattent le palais; s'il est vrai qu'un air impur, chargé de vapeurs & d'exhalaisons putrides qui s'élevent des marais, & des eaux croupissantes; s'il est vrai, dis-je, que l'usage d'eaux impures, contribue à la production d'un grand nombre de maladies, il ne l'est pas moins que toutes ces causes tendent d'une maniere particuliere à rendre les *pourpres* communs. C'est par cette raison que cette derniere maladie est si commune à Leipsic, qui est situé dans des lieux bas, qui a des marais adjacens, dont l'air est infecté d'exhalaisons malfaisantes, & où les habitans menent une vie délicate & luxurieuse. C'est pourquoi l'on ne doit point non plus s'étonner qu'elle ait paru pour la premiere fois à Londres, où la constitution de l'air & la maniere de vivre sont les mêmes qu'à Leipsic; & il ne faut pas douter qu'en quelque lieu que ce soit, où les mêmes circonstances réunies tendront à la génération de la même maladie, les femmes n'en soient plus fréquemment attaquées que les hommes.

Il est bon d'observer que les femmes grosses qui sont constipées, dont la vie est sédentaire, & qui ont négligé de diminuer la plénitude des vaisseaux par la saignée, dans le milieu, & dans les derniers mois de leur grossesse, sont extremement incommodées dans leurs couches, & assez communément attaquées de *pourpre*. Car comme il y a dans presque toutes les femmes grosses surabondance de sang, avec distention & relâchement dans les vaisseaux; la circulation du sang & des humeurs est lente, & l'évacuation des impuretés par la sécrétion & par l'excrétion, est défectueuse; d'où il arrive que les humeurs impures & peccan-

tes s'accumulent ſucceſſivement. S'il arrive d'ailleurs qu'elles faſſent uſage d'alimens peu convenables à leur état, & que les élémens néceſſaires pour la conſervation de leur ſanté ſoient dépravés, la corruption deviendra plus grande, ſe répandra dans les parties intérieures, dérangera l'œconomie animale, & produira des maladies quelquefois mortelles.

Les femmes en couche ſeront attaquées de *pourpre*, mais ſurtout de *pourpre* miliaire, ſi dans les premiers jours qui ſuivent l'accouchement, les vuidanges ne ſe font pas convenablement; ſi elles ſont entierement ſupprimées, ſi elles ſont défectueuſes, ſi elles coulent trop lentement; ſi quelque effroi ſubit, ou l'accès libre d'un air froid donne lieu à leur ſuſpenſion. Car comme il y a ſurabondance de ſang & d'humeurs dans les femmes groſſes, le tiſſu vaſculaire & celluleux de la matrice eſt conſidérablement diſtendu & obſtrué par la congeſtion des fluides; d'où il arrive que le ſang circule lentement & difficilement dans cette partie, & que n'étant pas entierement conſumé à la nutrition du fœtus, il entre en ſtagnation dans les vaiſſeaux de l'utérus, & devient épais & féculent, juſqu'à ce que le fœtus étant ſorti, il ſe faſſe une effuſion de ſang par les veines qui attachent le placenta à la matrice. C'eſt pourquoi, ſi la mauvaiſe qualité du ſang, ou le défaut de forces, ne permettent pas que cette effuſion ſoit ſuffiſante; & ſi le ſang par un mouvement rétrograde, paſſe dans les grands vaiſſeaux, & eſt porté dans les viſceres les plus nobles, comme le cœur, les poumons & le cerveau: il ne faut pas s'étonner qu'il ſurvienne des fievres accompagnées d'impuretés, & d'une grande corruption de la ſéroſité, telles que les *pourpres*, avec leſquels d'autres ſymptomes violens ſe compliqueront.

D'ailleurs la Pratique nous démontre conſtamment que les femmes qui ſont ſujettes à la ſuppreſſion des regles, ſont plus fréquemment & plus violemment attaquées des *pourpres*, tant aigus que chroniques, que les hommes. La matrice, qui eſt ſelon la Lettre de Democrite, ſur la Nature de l'Homme, à Hippocrate, la ſource d'une infinité de maladies, doit être conſidérée, comme celle de la maladie dont il s'agit ici, d'autant plus que les femmes ont rarement le pourpre, lorſque leur écoulement menſtruel eſt régulier, ſe fait en quantité ſuffiſante, & dure un tems convenable: mais s'il en eſt autrement, elles y ſeront fort ſujettes. Auſſi l'expérience nous démontre-t'elle, que les femmes avancées en âge, & celles en qui les regles ſont ſupprimées par quelque autre cauſe, ſont plus malades du *pourpre* que les autres. Les jeunes femmes en qui les regles ne ſeront pas régulieres, ni ſuffiſantes, ſeront généralement attaquées de *pourpre* accompagné d'une multitude de ſymptomes différens; ſurtout ſi d'autres cauſes concourent avec les précédentes à la production de cette maladie.

L'expérience nous a fait voir encore que les femmes ſujettes à avoir des fleurs blanches, étoient attaquées de *pourpre*, lorſque cette évacuation étoit trop petite, ou lorſqu'elle étoit diminuée ou totalement ſupprimée par des moyens peu convenables; que le *pourpre* diſparoiſſoit, lorſque les fleurs blanches reprenoient; & que le *pourpre* reprenoit derechef, lorſque les fleurs blanches diſparoiſſoient. Ce qui démontre ſuffiſamment que cette maladie exanthémateuſe, provient du mauvais état de la ſéroſité. Il ne faut donc pas s'étonner qu'aujourd'hui, les fleurs blanches étant plus communes que jadis, les *pourpres* ſoient auſſi plus fréquens.

Quoique l'abondance exceſſive du ſang en ceux en qui la quantité n'en eſt pas diminuée, ſoit par un écoulement hémorrhoïdal ou menſtruel, ou par des ſaignées reglées, ſoit une des cauſes principales des *pourpres*, & ſurtout des *pourpres* chroniques; on ne peut nier que l'impureté d'une ſéroſité abondante, occaſionnée par la diſette d'un ſang loüable, ne favoriſe conſidérablement cette premiere cauſe. On a remarqué pluſieurs fois, que des ſaignées imprudemment faites, ou des hémorrhagies exceſſives à la ſuite d'un avortement, &c, cauſées par un effroi violent, un accès de colere, donnent lieu au refroidiſſement des extrémités, aux défaillances, au gonflement d'eſtomac, accompagné d'anxieté, à l'oppreſſion de poitrine, & à une ſenſation alternative de chaleur & de froid à la ſurface du corps; ſymptomes qui ſont tempérés par l'éruption du *pourpre*, qui ſe fait le troiſieme ou le quatrieme jour. Rien n'eſt plus pernicieux au ton, à la force & à l'action des ſolides, & ne tend plus directement à dépraver les fluides, lorſqu'ils ont déja quelque germe d'impuretés, que des agitations tumultueuſes d'eſprit, les inquiétudes & les longs chagrins. Si donc il arrive, que des femmes groſſes, hyſtériques, ou en qui l'écoulement menſtruel ne ſe fait pas régulierement, ſoient attaquées de quelque chagrin violent; il y a tout lieu de conjecturer, qu'elles auront dans leurs couches, un *pourpre* d'une eſpece dangereuſe. La foibleſſe de la conſtitution, & la violence des paſſions, rend les *pourpres* doux & benins, dangereux & malins. L'expérience nous apprend que les gens d'étude, & ceux qui menent une vie ſédentaire, ſont attaqués de *pourpre*, dont ils ſont long-tems tourmentés, lorſqu'ils ont eſſuyés de violens chagrins.

La mauvaiſe conſtitution de l'air, dont l'uſage eſt continuellement néceſſaire à la vie, & le dérangement des ſaiſons, ſont auſſi des cauſes génératrices des *pourpres*; car rien n'étant plus capable de dépraver l'état & d'altérer le mélange des fluides ſubtils, nerveux & membraneux, & des autres ſucs, que l'air; rien auſſi n'agit plus efficacement ſur le ton de la peau, & ſur l'excrétion ſalutaire, qui ſe fait par la perſpiration; il n'eſt donc pas ſurprenant que ſon impureté produiſe des maladies épidémiques. Il y a quelques années que dans la Baſſe Saxe, les enfans furent particulierement attaqués d'une fievre catarrheuſe épidémique; & cette maladie n'avoit d'autre cauſe qu'un tems nébuleux & pluvieux, qui après avoir duré conſidérablement, fut ſuivi par des vents froids d'Orient & de Nord, ainſi que nous liſons dans la Diſſertation de Boettigerus, *de Purpurâ, rubrâ, epidemicâ.* On trouve dans les *Mêlanges des Curieux de la Nature, Dec. I. An. 6.* qu'il ſurvint dans un Printems, qui avoit été précédé d'un Hiver froid & nébuleux, une fievre pourpreuſe maligne, qui dura pendant toute cette ſaiſon, & qui fut particulierement commune, & fatale aux enfans. Un air impur, & chargé d'exhalaiſons étrangeres & malfaiſantes, donne lieu non-ſeulement à la production de cette maladie, mais encore à ſon plus ou moins d'opiniâtreté dans certains lieux que dans d'autres. Ainſi dans les grandes Villes où l'air eſt impur, les Habitans ſont attaqués de *pourpre*, dont on les guérit quelquefois, en les faiſant paſſer dans des lieux plus ſalutaires, & dont ils ſont attaqués derechef, à leur retour dans ces Villes, & lorſqu'ils y ont ſéjourné pendant quelque tems. On peut déduire de-là la raiſon du phénomene ſuivant; c'eſt que les mois de Mars & d'Avril, ſont plus favorables à la génération des fievres catharreuſes, exanthémateuſes & pourpreuſes; car dans ces mois, le tems eſt ordinairement péſant, inconſtant & mal-ſain, & l'atmoſphere chargé d'exhalaiſons pernicieuſes qui proviennent des pluies & des neiges fondues.

Entre les cauſes différentes des *pourpres*, ſurtout des *pourpres* chroniques, nous avons déja conſidéré celles qui ont le plus d'affinité avec les cauſes génératrices du ſcorbut, maladie dans laquelle, il y a dépravation acre, ſaline, & ſulphureuſe du ſang, principe du *pourpre*, où cette dépravation eſt ſeulement plus exaltée & plus ſubtile. La production des *pourpres* eſt particulierement favoriſée, par une habitude lâche du corps, par de longues affections d'eſprit, par le dérangement des ſécrétions & excrétions naturelles, par l'intempérie d'un air mal-ſain, par le ſéjour dans des lieux bas & humides, par de mauvais alimens, par une mauvaiſe digeſ-

tion, par le défaut & par la surabondance du sang, & par d'autres causes semblables, ce qui donne lieu à une question assez difficile à résoudre; on demande pourquoi toutes ces causes concourrant depuis long-tems à la production du *pourpre*, cette maladie est toutefois récente. Pour répondre à cette difficulté embarrassante; il faut nécessairement supposer qu'une même maladie doit avoir une même cause commune. Or nous avons fait voir ci-dessus, qu'il y avoit dans les *pourpres*, mais surtout dans les *pourpres* chroniques, une sérosité impure, saline, excrémentitielle; dans les *pourpres* miliaires, une surabondance de sérosités putrides, acres & acides; & que cette matiere acide, acre ou saline, répandue dans le sang, acquéroit de la malignité par la chaleur du mouvement intestin, & devenoit capable d'affecter violemment & d'irriter les parties nerveuses, & de produire enfin cette fievre exanthémateuse que nous appellons *pourpre*, avec tous les symptomes qui l'accompagnent. Il ne nous reste donc plus qu'à chercher dans le régime & la maniere de vivre d'à-present, quelques circonstances qui tendent à dépraver les humeurs vitales, qui ne subsistoient point auparavant, & qui n'ont lieu que depuis une quarantaine d'années. Or pourquoi ne les trouverions nous pas ces circonstances, dans l'usage, ou plutôt dans l'abus presqu'universel, que l'on fait dans quelques contrées, mais surtout en Allemagne & en Angleterre, des liqueurs chaudes, & particulierement du caffé & du thé? On sait que les femmes de tout état en usent-là le matin & le soir, & croiroient faire une impolitesse à ceux qui les visitent, si elles les laissoient sortir, sans leur avoir fait prendre en abondance de ces liqueurs. Ce qui acheve de confirmer cette conjecture, c'est que les *pourpres* n'ont jamais été plus fréquens, que lorsque l'habitude de ces boissons a été plus grande, & que dans les lieux où l'usage en est le plus établi.

Quoique l'expérience soit extremement conforme à l'observation précédente, on peut toutefois objecter que les *pourpres* ne sont presque point connus dans les contrées chaudes de l'Asie, quoiqu'il n'y ait peut-être aucun endroit au monde, où l'on fasse un plus grand usage de caffé: mais cette difficulté spécieuse au premier coup d'œil, s'anéantit, lorsqu'on vient à considérer que le régime dans ces climats est tout-à-fait différent de celui que nous suivons ici; que les habitans n'y font aucun usage d'alimens grossiers, ni salés; que l'air y étant plus pur & plus chaud, la perspiration y est plus facile & plus abondante; & que les habitans n'y ont dans le sang aucun levain scorbutique, circonstance la plus importante de toutes; car il est évident, qu'il faut mettre entre les causes qui contribuent le plus à la génération des *pourpres*, l'état impur & scorbutique des humeurs; puisque ces maladies ne sont nulle-part plus communes qu'en Angleterre, en Hollande, en Suisse, & en Allemagne, où les habitans sont particulierement infectés de scorbut: c'est pourquoi on regarde le *pourpre* comme l'effet d'un scorbut habituel. On remarque d'ailleurs, que partout où les *pourpres* sont communs, les douleurs lancinantes dans les membres, les ulceres malins, la corruption des gencives, les taches larges & livides, & les autres symptomes essentiels & particuliers du scorbut sont plus rares & moins violens: nous en rendrons bien-tôt raison.

Ce qui se passe dans d'autres contrées, le régime qu'on y suit, & la constitution des corps, n'ayant aucune analogie, à ce que ces choses sont en Europe; nous répandrons de grandes lumieres sur l'origine des *pourpres*, si nous partons de cette différence pour l'expliquer. On sait assez que les impuretés excrémentitielles de toutes especes, séparées du sang & des humeurs, surtout les impuretés bilieuses, & le suc fermentatif & salivaire, fourni par les glandes du pancréas, de même que les humeurs mucilagineuses séparées du sang, surtout dans les gros intestins, se précipitent par cette voie. Il n'est pas moins connu qu'il s'engendre dans ce canal tortueux des matieres féculentes, & composées d'une partie des différens alimens que nous prenons, des acides mal-sains, des substances fermentables, & à demi corrompues, & des poissons lourds & difficiles à digérer. Ces féculences seront pernicieuses à la santé, & à l'état des fluides vitaux, si elles ne sont évacuées par les selles, lorsqu'elles seront amassées en quelque quantité; d'où il s'ensuit que tout ce qui sera capable d'en empêcher l'évacuation, & d'en occasionner le reflux dans la masse du sang, tendra directement à la dépravation de ce fluide, avec lequel ces impuretés seront portées aux émonctoires de la peau, par lesquels on conçoit bien, quelles ne passeront pas aussi facilement que les sueurs, & où par conséquent venant à séjourner, leur acreté détruira les fibres & formera des taches & des pustules. Ce qui rend cette explication vraissemblable, c'est que nous voyons tous les jours des pustules, la goutte-rose, & des ulceres à la peau, survenir aux malades cachectiques & scorbutiques, lorsqu'ils sont constipés. Nous observons aussi dans les fievres ardentes & aiguës, que les *pourpres* succedent à la constipation; au lieu que cette terrible maladie exanthémateuse n'attaque point ceux en qui ces fievres se terminent par un flux critique.

Or nous trouvons après un examen exact des choses, & par des expériences réitérées; que toutes les liqueurs chaudes, que le thé, & le caffé augmentant la perspiration & provoquant les sueurs, rendent la plûpart des personnes constipées, & qu'on arrête les flux violens par des sudorifiques convenablement menagés, & par quelque infusion chaude prise en boisson. Ainsi s'il arrive que les premieres voies soient embarassées d'impuretés & de crudités dont l'évacuation se doive faire naturellement par les selles, & què l'on fasse en même tems un usage excessif de caffé & de thé; il ne faudra pas s'étonner, que les parties excrémentitielles, bilieuses, salines & sulphureuses, atténuées par la chaleur, & délayées par des liqueurs aqueuses, soient portées dans les vaisseaux lactés & lymphatiques dispersés dans les intestins, & repassent dans le sang, où venant à acquérir de la malignité par leur séjour & leur mélange, elles occasionnent la dépravation de tous les fluides; à moins qu'à la faveur d'un tems chaud & tempéré, ou des couvertures dont on tiendra le corps bien enveloppé, on ne parvienne à les dissiper promptement par la perspiration, d'où nous infererons, que toutes les personnes soit hommes, soit femmes qui sont constipées, & qui boivent des liqueurs chaudes, surtout du caffé, ne peuvent qu'en ressentir de très-mauvais effets, surtout si la perspiration se fait mal en eux, & s'il y a disposition antérieure au scorbut; car alors tout tend à la génération du *pourpre*, maladie que des passions violentes, des accès violens de colere, & de longs chagrins, ne manqueroient pas d'accélérer, en favorisant la formation, & la congestion d'humeurs & d'impuretés bilieuses dans les premieres voies. Ces liqueurs au contraire, loin d'être malfaisantes, seront salutaires à ceux qu'elles relâcheront, & qu'elles disposeront à la perspiration; car alors elles contribueront à l'évacuation des impuretés.

D'ailleurs le caffé qui est une production étrangere, contient je ne sai quoi de contraire à notre tempérament & à la bonne constitution de notre sang. De plus en le brûlant, comme c'est la coutume, il contracte quelque chose d'analogue à un soufre salin, volatil & empyreumatique, qu'on sait être ennemi du ton & du mouvement des parties nerveuses. C'est par cette raison que l'usage du caffé produit dans quelques personnes le tremblement des mains & l'anxiété; & que cet effet sur elles est d'autant plus sensible, que le caffé est plus fort. Ajoutez à cela qu'on ne prend point de caffé sans sucre; d'où il s'ensuit que s'il vient à séjourner dans les intestins & à n'être pas rendu sur le champ par les selles, il fermentera & donnera lieu à l'accroissement des crudités acides & mucilagineuses. Après cela faut-il s'étonner que l'abus presque général que l'on fait de cette boisson, altere le mélange & la constitu-

tion naturelle du ſang, & mette les fluides dans un état qui leur eſt étranger, & que ces vices paſſant avec le ſang de la mere à l'enfant ſoient le premier fondement des *pourpres*.

Quoique ces conjectures ſur l'origine des *pourpres* paroiſſent être détruites par une obſervation faite par Welſchius, dans ſa Diſſertion *de Purp. Lypſ.* ſavoir que cette maladie avoit paru à Leypſic pour la premiere fois, il y a plus de ſoixante ans, c'eſt-à-dire, long-tems avant qu'on fît uſage de thé & de caffé, cela ne nous empêchera point de perſiſter dans ce que nous avons avancé, & nous continuerons de ſoutenir que les liqueurs chaudes & ſurtout le caffé, ne concourent pas ſeulement matériellement, mais formellement à la génération des *pourpres*, en donnant lieu aux impuretés logées dans les premieres voies, de repaſſer dans le ſang, toutes les fois que les malades ſeront conſtipés. Mais il y a plus; ſi nous examinons avec ſoin la vie, la diete & le régime que ſuivoient à Leypſic les femmes groſſes ou en couche, lorſque le *pourpre* y parut pour la premiere fois, nous trouverons que cette maladie n'avoit d'autre cauſe que celle que nous lui avons aſſignée. Il eſt certain que les femmes de cette Ville ſont fort livrées au plaiſir, qu'elles menent une vie oiſive, qu'elles y aiment à dormir long-tems, & qu'elles font un uſage preſque journalier de mets friands, des fruits de l'été & de ſubſtances farineuſes, cuites avec du beure & du ſucre; d'où il s'enſuit qu'elles ſont conſtipées & qu'elles engendrent beaucoup d'impuretés pendant leur groſſeſſe. C'eſt par cette raiſon qu'elles ont preſque toutes des fleurs blanches. Lorſque le *pourpre* parut pour la premiere fois à Leypſic, c'étoit encore la coutume de tenir bien chaudement les femmes en couche dans leurs lits, de les macérer, pour ainſi dire, dans des chambres chaudes, & de ne leur faire prendre pendant les premiers jours, que des bouillons & des boiſſons chaudes, ſans penſer à faire ceſſer la conſtipation par un clyſtere ou un laxatif, ni à reſtituer les vuidanges ſupprimées, par la ſaignée. Quiconque peſera bien ces choſes, & les comparera avec ce que nous avons dit ci-deſſus, ne manquera pas d'en conclurre que cette conduite fut cauſe que la maladie exanthémateuſe parut à Leypſic avant l'uſage du caffé. L'expérience acheve de confirmer ce que nous venons d'avancer; car ſi-tôt qu'on y eut ceſſé de faire obſerver aux femmes en couche un régime chaud, & qu'on y eut uſé des laxatifs & de la ſaignée, les *pourpres* devinrent moins fréquens & moins dangereux. D'où il s'enſuit que quoiqu'on ne puiſſe pas dire que l'uſage du caffé ait produit les premiers *pourpres* à Leypſic, on ne peut nier que cette boiſſon n'ait répandu partout ailleurs cette maladie qui étoit confinée dans cette ville. Enſorte que plus l'uſage en fut fréquent, plus le *pourpre* devint violent & commun; de-là vint même qu'il fut preſque toujours accompagné de fievres aiguës; circonſtance qu'on n'avoit point obſervée juſqu'alors.

Ce que nous avons dit juſqu'ici ſuffit pour démontrer que les liqueurs chaudes contribuent à la production des *pourpres*, ou du moins à la transformation du ſcorbut en cette maladie. Mais l'obſervation ſuivante va donner un poids nouveau à cette doctrine.

Hall en Allemagne, eſt une ville ſituée dans un fond & environnée d'eaux ſalines & ſtagnantes, d'où il s'éleve une grande quantité de vapeurs aqueuſes; l'atmoſphere en eſt tellement chargé qu'il paroît en tout tems environné de nuages, à ceux qui le voient de loin. Auſſi eſt-il conſtant que de tems immémorial le ſcorbut y eſt très-fréquent, & que les habitans y ſont attaqués de goutes errantes, qu'ils appellent ſcorbutiques, de tumeurs, de taches ſcorbutiques & d'autres ſymptomes particuliers au ſcorbut, mais ſurtout de ceux qui ſe manifeſtent aux gencives. Je tiens ce fait de mon pere, & d'un grand nombre d'autres Medecins de cette ville, qui ne preſcrivoient gueres de remedes à ſes habitans, ſans y faire entrer quelques anti-ſcorbutiques. J'ai moi-même tiré parti dans la pratique de la Medecine que j'ai faite depuis cette obſervation, qui m'a été communiquée extremement jeune, des anti-ſcorbutiques, toutes les fois que les malades auprès deſquels j'étois appellé m'ont paru avoir les humeurs dans un état ſcorbutique. J'ajouterai qu'auſſi-tôt que les habitans de Hall commencerent à faire uſage des liqueurs chaudes, mais ſurtout du caffé, le ſcorbut ceſſa & les *pourpres* malins, benins & chroniques, qu'on n'avoit point connus juſqu'alors commencerent leurs ravages. La même choſe arriva par les mêmes cauſes dans la Friſe Orientale; enſorte qu'il n'y a point moyen de douter que le ſcorbut ne ſoit une des principales cauſes du *pourpre*.

Le ſcorbut ſe transforme ſouvent en *pourpre*, à la ſuite d'un régime, ou d'un uſage de certains alimens, où tout-à-fait inconnus à nos ayeux, ou qui ne leur étoient pas ordinaires. Mais aujourd'hui preſque tout le monde mene une vie oiſive & luxurieuſe, & jamais l'on n'a tant travaillé à flatter le gout par la variété des mets & des aſſaiſonnemens. Nous ne nous contentons point de ce que notre climat fournit, nous traverſons des mers orageuſes, & nous allons chercher juſques dans les contrées les plus éloignées des Indes, des ſubſtances qui ne paroiſſent point avoir été faites pour nous. Je ne voudrois pas proſcrire abſolument les mets exotiques; je n'en veux qu'à cette fureur que nous avons pour tout ce qui eſt acide & piquant, & pour les ſauces dans leſquelles il entre une grande quantité de ſels, d'aromates, d'ails, d'oignons, de poivre & de différentes ſortes de *fungus*. L'agréable acrimonie de toutes ces choſes ne ſert qu'à irriter l'appétit & faire manger au-delà du beſoin & à occaſionner un amas de crudités dans les premieres voies, ce qui eſt d'autant plus funeſte, que ces crudités produiſent alors le même effet que le ſcorbut contracté par des alimens groſſiers; mettent le ſang dans une effervefcence exceſſive & contribuent à la production d'une grande quantité de particules ſalines & ſulphureuſes; d'où il s'enſuit des *pourpres* à l'aide de quelqu'autre cauſe qui ne manque gueres de concourir avec les précédentes. D'ailleurs l'uſage des vins ſpiritueux eſt maintenant ſi fréquent, qu'on pourroit aſſurer que toute la maſſe du ſang eſt convertie en eſprit ardent.

C'eſt à cette intempérie dans les mets & dans les boiſſons qu'il faut attribuer la fréquence des différentes hémorrhagies, ſurtout d'un écoulement hémorrhoïdal. C'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques Medecins qui font dépendre toutes les maladies chroniques dans les femmes du dérangement des regles, & dans les hommes de la ſuppreſſion des hémorrhoïdes, & qui par conſéquent bornent toute leur indication curative à reſtituer l'évacuation dans l'état convenable, & ordonner tous les deux jours des pilules ſemblables à celles de Becher, avec une petite quantité d'aloès. Comme cette hypotheſe eſt peu conforme à la vérité, je ne balancerai point d'aſſurer que le fréquent uſage de ces pilules, aſſez ſalutaires d'ailleurs, contribuera dans quelques perſonnes à la génération des *pourpres*; car s'il n'y a aucune diſpoſition naturelle, à quelque excrétion de ſang ſurtout par les veines hémorrhoïdales, ces pilules fouetteront néceſſairement la maſſe du ſang, augmenteront ſon mouvement inteſtin, & donneront lieu à la formation d'une grande quantité de particules ſalines & ſulphureuſes, qui ſeront les cauſes matérielles du *pourpre*; car bien-tôt tout concourra à les accumuler dans le ſang, à les rendre plus acres, & à les fixer plus profondément dans les petites fibres de la peau. Il ne faut donc point s'étonner que le ſcorbut qui eſt une maladie ſaline, change de nature & dégénere en une autre maladie telle que le *pourpre*.

Quoique nous ayons joint à l'hiſtoire du *pourpre* les prognoſtics de ces différentes eſpeces, nous ajouterons ici

quelque chose sur le *pourpre* chronique.

Lorsque cette maladie est sans fievre, elle n'est pas dangereuse, à moins qu'on ne l'attaque avec des remedes peu convenables; elle est toutefois opiniâtre & ne laisse pas de donner beaucoup de peine, tant aux malades qu'aux Medecins. Si elle a son foyer dans les parties solides & internes, il n'est pas facile de l'en déraciner; elle persiste & donne lieu à des symptomes violens. Si on la détruit de vive force, les suites de cet effort ne seront pas moins terribles. Il arrive ordinairement à ceux en qui le systeme nerveux est foible, & qu'une circulation inégale du sang & des humeurs dispose à des constrictions spasmodiques, que le sang impur & surabondant, se porte avec impétuosité, soit à à la tête, soit à la poitrine, soit aux articulations, s'y accumule & produit de fâcheux accidens. Si la matiere du *pourpre* retenue dans le corps se porte à la tête, il y aura céphalalgie, tintement d'oreilles, foiblesse de mémoire, aphonie, manie, attaque apoplectique, & léthargie. Si elle s'est jettée sur les membranes sensibles des poumons & du diaphragme, elle produira des asthmes spasmodiques, & des douleurs lancinantes & pongitives à la poitrine. Si elle s'est déposée sur les membranes de l'estomac, il y aura anxiété sur les parties précordiales, & cardialgie si elle attaque les intestins, elle produira des tranchées & le gonflement des hypocondres, accompagnés d'une sensation importune de chaleur. Si elle se loge dans les articulations, elle y causera des contractions & distorsions cruelles. Enfin si elle agit sur les ligamens tendineux & nerveux des hanches, elle produira des douleurs ischiatiques. Mais tous les symptomes se calmeront si l'on parvient à pousser à la surface du corps la matiere acre & caustique de la maladie.

*CURATION.*

Rien n'est plus capable de prévenir le retour des *pourpres*, soit chroniques, soit aigus & miliaires, que l'abstinence de toutes bieres; car ces liqueurs prennent en vieillissant de l'acidité, & deviennent trop spiritueuses; & lorsqu'elles sont nouvelles, elles sont non-seulement féculentes & disposées à la fermentation; mais elles contiennent encore des parties grossieres & mucilagineuses. Or toutes les substances de cette nature loin de hâter la dépuration du sang & des humeurs, d'où dépend la cure de la maladie, ne sont capables que de l'éloigner. Je conseillerois dans les tems chauds & en été, l'usage des eaux minérales tempérées, telles que celles de Selter & de Wildungen, avec une petite quantité de vin. Mais en hiver, j'ordonnerois en boisson commune, lorsqu'on ne pourroit se procurer ces eaux médicinales, de l'eau de fontaine pure, des décoctions de racines de viperine, de salsepareille & de chicorée, de rapure de corne de cerf, & d'orge mondée, avec un peu de graine de fenouil, mettant une once d'ingrédiens sur une pinte d'eau avec un peu de vin, si l'état du malade le permet. Il m'est arrivé quelquefois de céder à l'habitude, & de permettre de la petite biere bien dépurée.

J'ordonne dans les *pourpres* chroniques l'exercice, les voyages, le changement d'air, le séjour sur des lieux élevés, les amusemens, la tranquilité d'esprit & la cessation de tous soins & de toutes méditations profondes. Je proscris en même tems tout ce qui pourroit resserrer le ventre, obstruer la perspiration & engendrer beaucoup de sang. Je ne veux point que mon malade mange beaucoup de viande, surtout du porc, je lui défens spécialement les alimens poivrés & assaisonnés avec des aromates; j'acheve la cure en été avec du lait d'ânesse seul, ou du petit lait de vache, ou du lait de chevre, ou les eaux de Selter, coupées avec une troisieme partie de lait de vache ou de chevre, & continuées pendant un mois ou six semaines, interposant de tems en tems des bains d'eau douce ou d'eau de Lauchstad. Si le mal est profondément enraciné, je persiste dans ce régime pendant trois ans. Il m'est arrivé d'ordonner à quelques hommes robustes les eaux de Sedlitz; j'ai déraciné la maladie & je l'ai emportée par les selles en leurs en faisant prendre modérément pendant sept ou huit jours au printems & en automne. J'ai mis plusieurs personnes attaquées de *pourpres* chroniques, scorbutiques & habituels, aux eaux de Lauchstad dont je leur ait fait continuer l'usage, jusqu'à ce qu'elles n'en ressentissent plus aucun effet purgatif.

Lorsque les *pourpres* chroniques provenoient de l'indisposition de la matrice, ou de l'écoulement du flux menstruel, mon but principal étoit de remettre les choses dans leur état naturel; outre les mesures que nous avons prescrites ci-dessus, j'ordonnois donc la poudre de rhubarbe, l'élixir viscéral & le bain des piés, plusieurs jours de suite, avant l'éruption des regles. Mais si, comme il arrive ordinairement, le mal étoit accompagné de constrictions spasmodiques, de gonflement d'estomac, d'anxiété dans les parties précordiales & de douleurs de dos, je recourois aux anti-spasmodiques, comme à la poudre du Marquis mêlée avec un peu de nitre & de cinnabre, un grain ou deux de castor, ou l'extrait de safran. Je remplissois la même indication avec la liqueur minérale anodyne, unie aux essences de castor & de safran, & à la liqueur bésoardique. J'ordonnois aussi les bains d'eau douce & de lait. J'ai quelquefois provoqué les regles avec succès, avec l'essence foible d'ambre, extraite par le moyen d'une liqueur alcaline. Les scarifications & les saignées, par lesquelles on obvie à la surabondance du sang, seront très-propres à prévenir les *pourpres* chroniques, dans les personnes pléthoriques qui ne sont point sujettes à des hémorrhoïdes. On joindra à ces remedes des purgations réitérées; pour cet effet, on donnera la préférence à la solution de manne qui convient particulierement dans les maladies qui naissent d'une acrimonie saline. On fera bien de donner à cette solution une pointe saline, avec la terre foliée de tartre ou autres. Il m'est fréquemment arrivé d'emporter les sueurs nocturnes qui incommodent ordinairement ceux qui ont quelque disposition au *pourpre*, par des purgations fréquentes & par des laxatifs doux, tels que les raisins secs, la rhubarbe, la terre foliée & la crême de tartre.

J'ordonne dans les *pourpres* chroniques aussi-tôt que la maladie s'est déclarée, de ne point tenir le malade dans un lit ou dans une chambre trop chaude; j'exige qu'on l'entretienne dans une chaleur modérée, & qu'on le laisse couché le moins qu'on pourra. C'est par ce moyen que je préviens les sueurs importunes dont j'ai parlé. Outre les décoctions dont j'ai parlé ci-dessus, comme de sa boisson ordinaire, j'ai éprouvé que rien ne produisoit de meilleurs effets qu'une poudre diaphorétique, amie des nerfs, préparée de corne de cerf, calcinée ou non calcinée, d'yeux d'écrevisses; de nacres de perles, d'ambre, de nitre purifié & de cinabre. Je me suis encore fort bien trouvé de la liqueur minérale anodyne, & c'est avec ces deux remedes seuls donnés en dose convenable, tantôt unis, tantôt séparés, que j'ai guéri des *pourpres*, tant aigus que chroniques.

Passons maintenant à la maniere de prévenir & de guérir les especes de *pourpres* auxquels sont assez sujettes les femmes, soit dans le commencement, soit dans le milieu de leurs couches. Nous les avons regardés comme des effets du mauvais régime qu'elles ont suivi pendant leur grossesse, & des erreurs qu'elles ont commises par rapport à leur nourriture.

Il ne faut donc point perdre de vue ces causes, & se proposer d'abord de les combattre, en obviant pendant la grossesse à la surabondance des humeurs, à leur corruption, à leur stagnation aux environs de la matrice, & à l'affoiblissement du systeme nerveux: on ordonnera pour cet effet, si le corps est plein de sang, trois ou quatre saignées peu copieuses, faites aux parties supé-

rieures du corps. On profcrira l'oifiveté, le long fommeil, les agitations d'efprit, les mets délicieux & les alimens farineux & fermentables. On ne permettra que ceux d'un fuc loüable, & l'on indiquera quelque boiffon falutaire, que la malade prendra en affez grande quantité; on lui prefcrira de plus un exercice modéré, & on lui tiendra le ventre libre, moins par des remedes que par des alimens. On lui fera prendre des raifins fecs imprégnés de rhubarbe & préparés avec de la manne ou fans manne. Ces raifins font très-bienfaifans aux femmes groffes. Le refroidiffement du bas-ventre leur étant très-pernicieux & pouvant être fuivi des plus fâcheux accidens, je ne manque point de leur confeiller de fe garantir les parties inférieures du froid, & d'ufer pour cet effet de calleçons. Je préviens les ftagnations d'humeurs aux environs de la matrice, en faifant frotter quelquefois l'abdomen vers le milieu de la groffeffe, devant un bon feu, d'huile de vers de terre ou de bon vin vieux de Hongrie ou du Rhin, chaud, avec une addition de quelques gouttes de baume de vie. Voilà la méthode que je fuis pendant la groffeffe.

Voici maintenant les mefures que je prens, tant immédiatement avant & après l'accouchement, que durant les premiers jours des couches, pour prévenir tout accident, & éloigner les *pourpres* tant aigus que chroniques.

Comme rien n'eft plus aisé que de hâter cette maladie, & que l'ignorance des Sages-femmes qui follicitent les douleurs avant le tems, & qui ordonnent pour cet effet des fubftances chaudes & fpiritueufes, ne fuffit que trop pour cela, je ne me laffe point de leur prêcher la circonfpection, & de leur faire entrevoir qu'en diminuant les forces, en mettant en mouvement la maffe des humeurs, par l'action des analeptiques ajoutée à celle des douleurs, & en agitant les humeurs impures & féculentes qui séjournent aux environs de la matrice, elles peuvent faire périr une femme. Si elles ne veulent rien avoir à fe reprocher, & faire ceffer les dangers le plus promptement qu'il fera poffible, elles fe contenteront de faciliter doucement les vuidanges & les autres excrétions.

Le fecond jour après l'accouchement, lorfque toutes les douleurs feront paffées, il faudra travailler à évacuer le fang impur amaffé dans la matrice pendant la groffeffe, & à ôter aux fucs vitaux la cacochymie qu'ils ont contractée. C'eft pourquoi l'on pouffera peu à peu & modérément toutes les excrétions, furtout la perfpiration & les felles.

Pour cet effet on fe conduira de la maniere fuivante.

On ne laiffera fouffrir à la malade aucune chaleur exceffive, foit du lit, foit du feu; fa boiffon ne fera ni froide, ni chaude, mais tiede. On la garantira de toute agitation d'efprit, furtout de la crainte & du chagrin. On lui fera prendre des pilules balfamiques & corroboratives, telles que celles de Becher ou de Stahl, tous les deux jours, & quatre fois. Ces pilules non-feulement évacueront les impuretés par les felles, mais provoqueront encore les vuidanges & une diaphorefe. Si l'on s'apperçoit dans le commencement de la maladie que les fymptomes ne fe calment point, que le pouls foit prompt, & qu'il y ait de la chaleur à l'extérieur, on ajoutera aux pilules une poudre abforbante & précipitante, qui contiendra pour une dofe, quatre ou cinq grains de nitre. Il ne fera pas hors de propos d'ordonner en même tems dans des bouillons foibles, les remedes capables d'appaifer les fpafmes, de réfoudre les caillots de fang coagulé, & de diffiper les parties excrémentitielles par la perfpiration. On remplira merveilleufement ces indications avec le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces, les infufions de fleurs de fureau, de fleurs de camomile & de fommités d'ivraie, l'effence tempérée d'écorce d'orange, mêlée avec l'effence de fafran, la liqueur minérale anodyne, & les poudres béfoardiques, diaphorétiques, données dans quelque eau analeptique. Le mélange d'eaux analeptiques & pectorales fait avec le vinaigre diftilé, les yeux d'écreviffes & le firop d'ofeille, réfoudra très-promptement auffi le fang en ftagnation & coagulé.

Si l'on prend exactement toutes ces précautions, les femmes en couche ne feront attaquées d'aucunes maladies mortelles, & l'on n'aura rien à craindre des *pourpres*: mais s'il arrive qu'on les néglige, que la férofité & la lymphe viennent à fe corrompre, qu'il y ait difpofition au *pourpre*, foit rouge, foit blanc, ou fi ces *pourpres* ont déja paru, voici ce qu'il refte à faire.

On ordonnera avec fuccès, ainfi que je l'ai éprouvé plufieurs fois, un régime égal & tempéré par rapport à la chaleur, de l'eau de gruau, avec une infufion de camomile commune ou fans cette infufion. Si le *pourpre* eft blanc & malin, il ne fera pas à propos de rendre le ventre lâche par des remedes ftimulans, ni même de recourir aux clyfteres. On fe gardera foigneufement de changer la malade de linge, d'habits & de draps; ou du moins fi on la change on aura foin de ne lui en donner que de bien féché, qui ait déja fervi, & qu'on ait bien chauffé. Je ne veux point qu'on la tienne dans une pofture droite ou élevée, parce qu'elle difpofe à la défaillance, & qu'en dirigeant le mouvement des humeurs vers les parties intérieures, elles pourroient faire difparoître les éruptions & entraîner les fuites les plus fâcheufes, ainfi que l'a fait voir Frédéric Hoffman dans fa Differtation *de Situ erecto in morbis periculofis valde noxio.*

J'ordonne après l'éruption du *pourpre*, à différentes reprifes, environ un fcrupule ou une demi-dragme de poudre béfoardique tempérée, à quoi j'ajoute quelquefois une petite quantité de fafran ou de caftor, interpofant de tems en tems une dofe de liqueur minérale anodyne, qui poffede finguliérement la vertu de calmer les fpafmes, de diminuer la chaleur du mouvement inteftin & de corriger l'acrimonie des humeurs. Mais fi on prognoftique fur quelques fymptomes antécédens que le *pourpre* rentrera, ou s'il eft déja rentré, on ajoutera à la liqueur minérale anodyne une quatrieme partie de liqueur béfoardique préparée à la maniere de Buffius. Voyez l'article *Buffius.* Ce mélange provoquera puiffamment une diaphorefe, & pouffera la matiere peccante à la furface du corps. Pour rétablir les forces qui font ordinairement fort diminuées dans le *pourpre* blanc, faites prendre une potion analeptique, préparée d'eaux de baume, d'écorce de citron, de fleurs de lis des vallées, de prime-vere, d'acacia & de canelle. Ajoutez du fuc de coing, avec une quantité fuffifante de nacre de perles & du fucre de perles, avec quelques gouttes d'efprit de nitre dulcifié. Ce mélange pourra fervir de véhicule aux poudres qui conviennent en pareil cas, ou fe prendre feul par cuillerées fréquentes.

Comme il arrive quelquefois que dans la fievre du lait ou dans la fievre pourpreufe, les vuidanges foient fupprimées, qu'il fe faffe une congeftion de fang à la tête, & qu'il s'enfuive des fymptomes mortels, on demande fi l'on peut recourir fans danger à la faignée, lorfque les vuidanges font ou totalement fupprimées, ou lorfqu'elles font défectueufes, qu'il y a fievre, & que l'on appréhende le *pourpre.* Frederic Hoffman a fait voir dans fa Differtation *de Ven. fectionis prudenti adminift.* que la faignée eft quelquefois très-falutaire dans les fievres exanthémateufes, même après l'éruption; & je puis affurer que la faignée feule proportionnée à l'état du malade, & faite au pié ou au bras, a rappellé des portes de la mort des femmes attaquées dans leurs couches de conftrictions fpafmodiques qui pouffoient le fang avec impétuofité au cœur & au cerveau. S'il arrive donc qu'une femme en couche meure de la fuppreffion des vuidanges, c'eft qu'on aura malheureufement négligé la faignée. Ce fentiment eft appuyé de l'autorité d'un grand nombre d'Auteurs célebres, tels que Wil-

lis, *de Feb. cap.* 16. Welschius, *de Purpuræ Leypf.* Rolfinckius, *Lib. de Ord. & Meth. Consult. Lib. IV. Sect.* 2. *cap.* 6.

Dans quelque espece de *pourpre* que ce soit, bénin ou malin, rien n'est si préjudiciable, & ne tend plus directement à augmenter le mal, à irriter les symptomes, & à accroître la malignité, que l'excès de la chaleur ou du froid. C'est surtout ici qu'il faut modérer la chaleur avec une extreme attention. Il n'y a peut-être aucune maladie, où il soit si important de tenir la chambre où la malade est couchée, & l'air qu'elle respire, dans une tempérie uniforme & convenable. Si on permet un libre accès à l'air froid vers la surface du corps; ou si la malade sort imprudemment du lit ses bras, après qu'ils y auront été échauffés, elle sera saisie sur le champ d'horreur & de frisson, elle tombera en langueur; elle sera accablée d'anxiété, les pustules disparoîtront; & tous les accidens arriveront d'autant plus facilement, & seront d'autant plus dangereux que la chambre sera plus chaude, & que la malade aura été tenue plus couverte dans son lit. Il y a pareillement beaucoup de danger dans toutes les maladies exantématheuses, & particulierement dans les *pourpres*, surtout, lorsque le mal est dans sa force, de laisser varier le degré de chaleur que produit le feu dans la chambre de la malade; car les passages subits du froid au chaud & du chaud au froid, affectent violemment la substance nerveuse & sensible de la peau, & dérangent considérablement son ton, sa force & son mouvement; ensorte que les pustules ou ne peuvent sortir, ou rentrent peu de tems après avoir paru.

On fait un tort considérable aux personnes attaquées de *pourpre*, par la chaleur excessive de la chambre ou du feu, & par celle que l'on excite en elles à l'aide des liqueurs chaudes, ou des remedes chauds; car toutes les parties étant tenues par ce moyen dans une agitation continuelle, & la substance poreuse de la peau étant trop ouverte, les forces se diminuent, il s'évapore une trop grande quantité d'humidité; & le mouvement intestin rend la matiere morbifique plus subtile, plus pénétrante & plus acrimonieuse; ensorte que loin de diminuer la demangeaison, la chaleur & l'anxiété, on ne fait que les augmenter. C'est par la même raison qu'il arrive quelquefois que les symptomes deviennent plus dangereux, après qu'on a fait prendre au malade une grande quantité de thé chaud, ou de quelqu'autre infusion, ou après qu'on lui a permis des alimens chauds, ou des liqueurs chaudes.

Si l'on nuit aux malades par les imprudences dont nous venons de parler; ce sera pis encore, si l'on souffre qu'ils prennent des remedes échauffans, des vins & des liqueurs spiritueuses, des substances sudorifiques & répercussives, des teintures bésoardiques, des essences & des alexipharmaques. Toutes ces choses ne peuvent qu'augmenter le mal. J'ai vu des *pourpres* chroniques, bénins, sans fievres & sans symptomes violens, devenir malins par l'excès du chaud extérieur, l'usage des anti-scorbutiques, les décoctions purifiantes, & un régime trop sudorifique. Le malade fut jetté par ce traitement dans une chaleur fiévreuse, dans le dégout des alimens, la langueur & l'insomnie. D'ailleurs, il est constant par l'expérience, que si les remedes & le régime chaud, font sortir le *pourpre* avec beaucoup de promptitude, la cause la plus légere suffit ensuite pour le faire rentrer.

Il est à propos de savoir que les purgations excessives & fréquentes, sont très-nuisibles dans les *pourpres;* car telle est la nature de cette maladie, qu'elle ne souffre, ni la constipation, ni le relâchement, & moins encore les évacuations artificielles par les selles. Si le malade est trop long-tems constipé, les récrémens enfermés sont portés à la surface du corps; & les impuretés bilieuses, muqueuses & fermentables, qui devroient être évacuées par les selles à l'aide du foie, du pancréas, & des tuniques glanduleuses des intestins passent à la peau; ou s'accumulant dans les replis du canal intestinal, s'y corrompent de plus en plus par le séjour qu'elles y font, & rentrant ensuite dans la masse du sang, avec le chyle & les sucs nourriciers, servent d'aliment à la maladie, & augmentent la quantité de la matiere morbifique. Alors si l'on ne restitue l'évacuation par les selles & les autres excrétions dans leur état naturel, il est rare que le malade guérisse parfaitement: il sera sujet à des rechutes, ou il sera long-tems à recouvrer la santé.

On aura soin de ne point provoquer les excrétions par des remedes acres & stimulans. C'est pourquoi l'on s'interdira absolument les émétiques les plus doux, tous purgatifs, tous laxatifs, mêmes bénins, & toute substance saline. Il y a même du danger à recourir aux clysteres & aux suppositoires, surtout immédiatement avant ou après l'éruption des pustules. Car s'il arrive que les parties internes soient stimulées, les fluides cesseront incontinent de se porter vers la surface du corps, la perspiration sera obstruée; les pores de la peau se resserreront & les pustules disparoîtront.

Une saignée faite mal-à-propos ne manqueroit pas non plus de faire rentrer le *pourpre*: car il est de la derniere importance dans toutes les maladies exanthémateuses, que le sang soit dans une certaine quantité, & qu'il soit chassé du centre à la circonférence. Il est donc évident que l'excès & le défaut de ce fluide sont également dangereux. Si la quantité du sang est trop grande, la constriction spasmodique des parties en occasionnera des congestions mortelles dans les parties nobles. Si elle est trop petite, le sang ne pourra circuler dans les petits vaisseaux de la peau & passer dans les organes destinés à la sécrétion de la sueur; l'évacuation de la matiere peccante, ne se fera donc plus convenablement par les émonctoires capillaires; elle séjournera dans les parties intérieures, non sans un extreme danger. Rien n'est donc plus périlleux qu'une saignée faite mal-à-propos dans le *pourpre*. J'ai vu moi-même plusieurs fois, une saignée ordonnée à des hypocondriaques attaqués de *pourpre* chronique & sujets à des constrictions spasmodiques, suivie de la rentrée subite des éruptions exanthémateuses, & d'une attaque d'apoplexie. La saignée inconsidérée produit encore en pareil cas les contractions les plus violentes aux articulations, & dans les autres parties, des mouvemens convulsifs presque mortels.

Il y en a qui conseillent les vésicatoires dans la fievre miliaire, qui provient d'une lymphe acide & corrompue; se proposant par ce moyen d'attirer au dehors la matiere peccante, & de stimuler, & mettre en action les fibres nerveuses opprimées.

Voici ce que dit Hamilton dans son Traité, *de Febre miliari*, de leur application réitérée aux épaules.

« Les vésicatoires diminuent merveilleusement la sérosité des humeurs, & en même-tems la quantité de la matiere morbifique; ce qui met la nature en état de se débarrasser facilement du reste à sa maniere accoutumée: tant il est faux que les vésicatoires empêchent l'éruption des pustules. »

Quoique cette méthode de soulager dans le *pourpre* me paroisse assez raisonnée, j'avoue toutefois n'y avoir jamais eu recours; je laisse donc à d'autres le soin d'en faire l'essai. FREDERIC HOFFMAN. Voyez *Miliaris Febris*.

PURULENTIA, *Purulence* ou *suppuration*.
PURULENTUS, *Purulent*, *plein de pus*.

## PUS

PUS, *pus*. Voyez *Abscessus*, *Inflammatio* & *Suppuratio*.
PUSCA. Voyez *Posca*. BLANCARD.
PUSILLATUM ou PUSULATUM, *poudre grossiere*.

PUSTA,

PUSTA, digeftion de la fanie. Ruland.

PUSTULA, *puftule*.

Les *puftules* paroiffent furtout au printems. Il y en a de différentes fortes. Il arrive quelquefois que toute la furface du corps, fe couvre d'une certaine afpérité, affez femblable à celle que produit la piquure d'une ortie, ou l'obftruction de la fueur. Les Grecs appellent ces *puftules* ἐξανθήματα. Tantôt elles font rouges, & tantôt elles retiennent la couleur naturelle de la peau. Elles font quelquefois pour la plupart de la groffeur d'un bouton, & quelquefois elles font plus larges. Il y a encore des *puftules* d'une couleur livide, pâle, noire, ou de toute autre couleur contre-nature, & qui contiennent une humeur. Lorfqu'elles viennent à s'ouvrir, les chairs fubjacentes paroiffent ulcérées. Les Grecs les appellent φλύκταιναι ἑλκώδεις. Elles font caufées par le froid, le feu, ou des médicamens. Mais le φλυζάκιον, *phlyzacion*, eft une efpece de *puftule* tant foit peu dure, blanchâtre, & s'élevant en pointe. Les *puftules* fe convertiffent ou tournent quelquefois en petits ulceres, fecs ou humides : d'autrefois, elles font feulement accompagnées de demangeaifon, ou d'inflammation & de douleur. Elles rendent ou du pus ou de la fanie, ou de l'un & de l'autre. Les enfans y font fort fujets. Elles paroiffent rarement au corps, mais fréquemment aux extrémités.

La pire efpece de *puftule*, eft celle qu'on appelle ἐπινυκτίς; elle eft ordinairement livide, noirâtre, ou même blanche : il y a inflammation violente dans les parties qui l'environnent, & lorfqu'elle eft ouverte, on trouve au-dedans une exulcération mucilagineufe de la même couleur. La douleur qui l'accompagne eft beaucoup plus grande, qu'on a lieu de le croire d'un mal auffi peu confidérable en apparence; car elle n'eft pas plus étendue qu'une feve : elle fe forme ordinairement aux extrémités du corps, & pendant la nuit. C'eft cette derniere circonftance qui lui a fait donner le nom d'ἐπινυκτὶς.

La premiere chofe qu'on ait à faire pour guérir toutes *puftules*, c'eft d'ordonner l'exercice & la promenade, auxquels on fubftituera la geftation, fi le malade ne peut pas fe promener ou s'exercer commodément. On diminuera enfuite la quantité des alimens, & l'on profcrira toute fubftance acre & exténuante. On fera fuivre le même régime à la nourrice, fi l'enfant qui la tete eft affecté de *puftules*. Si le malade eft robufte, & fi les *puftules* font petites, on le fera fuer dans un bain, dans lequel il fe mettra, après qu'on aura mis du nitre fur fes *puftules*, & qu'on les aura frottées avec un mélange d'huile & de vin. Si ces remedes ne produifent aucun effet, & fi les *puftules* font larges, on appliquera deffus des lentilles, & l'on recourra à des remedes plus doux, lorfque la peau fera enlevée. Après l'application des lentilles, il fera facile de venir à bout de l'épinyctique avec l'herniole ou la coriandre verte.

On guérira les ulceres qui furviennent de *puftules* avec de la litharge, la femence de fœnugrec, l'huile rofat, & le fuc d'endive, donnant au mélange de ces différens ingrédiens la confiftance du miel.

On frottera les *puftules* des enfans avec la préparation fuivante.

Prenez *de la pierre que les Grecs appellent* πυρίτης, *huit dragmes.*

Ajoutez

*des amandes ameres, cinquante;*
*de l'huile, trois verres.*

Frottez les *puftules* avec de la cérufe, avant que de vous fervir de cet onguent. Celse, *Lib. V. cap.* 28.



## PUT

PUTORIUS, *putois*, ou *putoire*; la chair de cet animal appliquée extérieurement, paffe pour réfolutive.

PUTREDO ou PUTREFACTIO, *Putréfaction.*

On ne remarque nulle part plus diftinctement les heureufes influences de la Philofophie naturelle & de la Chymie fur la Medecine, que dans la doctrine de la *putréfaction*. Nous démontrerons l'importance de cette doctrine dans l'art de guérir les maladies; & combien elle eft néceffaire aux Medecins, après avoir examiné par des principes Chymiques & Phyfiques, la nature, les caufes & les effets de la *putréfaction* même, c'eft-à-dire, après avoir exposé tout ce qui doit précéder la connoiffance des ufages, & l'application de la doctrine de la *putréfaction*, dans la pratique de la Medecine. La *putréfaction* d'un corps, n'eft autre chofe qu'une diffolution intime de fes parties, en conféquence de laquelle l'union & la connexion qui étoient entre elles, font détruites, qui eft accompagnée d'une évaporation volatile & fétide, & dans laquelle le tiffu, les qualités & les propriétés du corps qu'elles compofoient, font totalement altérées.

On diftingue la diffolution des corps en deux efpeces différentes; l'une fuperficielle, & l'autre intime & radicale. Dans la diffolution fuperficielle, le corps eft feulement divisé en petites parties, dont chacune retient la nature, les vertus & les qualités fpécifiques du tout. Ainfi dans la folution de l'or par l'eau régale, quoique l'or foit réduit en atomes extremement petits, comme il paroît, parce que quelques gouttes de cette folution fuffifent pour donner un autre gout à une pinte entiere d'efprit de vin; cependant fi on le précipite par quelques fels, foit lixiviels, foit volatils, on trouvera que chacun des atomes dans lefquels il a été divisé, a parfaitement la nature de l'or. La diffolution intime & radicale, eft celle dans laquelle les parties du corps font tellement altérées, relativement à leur fituation réciproque, & le mélange qui conftituoit la différence fpécifique du corps, tellement altéré, que le tiffu du corps eft tout autre, que la difpofition de fes parties ne fubfifte en aucune façon, & qu'il a d'autres vertus & propriétés. Ainfi dans la diffolution des alimens dans l'eftomac & dans les inteftins, par le moyen du menftrue fubtil, univerfel & falivaire de ce vifcere, & par l'influence de la chaleur animale, le mélange & le tiffu des fubftances prifes en nourriture, font tellement altérés, qu'il ne leur refte rien fous la forme de chyle & de feces qu'elles ont, du gout, de l'odeur, de la couleur, de la confiftance & des autres qualités qu'elles avoient. Il en eft de même dans la fermentation des végétaux; elle ôte aux fucs des raifins & des fruits de l'Eté, leur nature douce & tempérée, & les convertit en une liqueur acide, fpiritueufe ou vineufe qui enivre. Nous compterons encore entre les diffolutions intimes & radicales, la *putréfaction* dont la nature & les effets confiftent à détruire le mélange, la forme, les qualités & les vertus des corps.

La caufe qui produit la diffolution intime, foit dans la fermentation, foit dans la *putréfaction*, n'eft autre chofe qu'une agitation inteftine des parties humides, aidée d'une affluence confidérable de matieres chaudes & mifes en mouvement violent. Comme il ne peut y avoir folution d'un corps folide fans humidité, il ne peut y avoir ni fermentation, ni *putréfaction* fans eau, qui eft un fluide élémentaire & original. Ce menftrue univerfel, non-feulement s'infinue profondément dans les pores du corps, mais comme fes parties font continuellement dans une agitation inteftine, il en écarte & fépare les parties, qui font diverfement unies & mêlées. Il produit cet effet d'autant plus facilement, qu'il eft plus affifté de la chaleur, qui confifte dans un mouvement rapide de la matiere éthérée & célefte,

douée de la faculté de se dilater excessivement, & de pousser du centre à la circonférence. L'eau agissant sur une matiere capable de fermenter & de se corrompre, dissout ses parties salines, sulphureuses & terrestres; s'en impregne, & les emporte en s'évaporant.

Quoique la fermentation & la *putréfaction* soient produites l'une & l'autre par une agitation intestine de l'humidité & d'un principe chaud, cependant leurs effets sont fort différens. La fermentation donne un esprit sulphureux inflammable; & la *putréfaction*, un esprit volatil urineux. C'est pourquoi celle-ci est toujours accompagnée d'une odeur fétide. Il est à propos d'observer que les sucs des animaux ne fermentent point, & qu'on n'en peut tirer aucun esprit vineux inflammable.

La propriété de fermenter est particuliere aux végétaux: mais celle de se corrompre est commune aux végétaux & aux sucs des animaux. La raison pourquoi les animaux & leurs parties se corrompent seulement, mais ne fermentent jamais, ni ne donnent d'esprit inflammable, doit être déduite de leur mélange & de leur composition. Les végétaux admettent dans leur composition non-seulement une huile, mais encore un acide qu'on tire par la distilation, & qu'on ne trouve point dans les animaux qui sont imprégnés d'une huile, & qui contiennent une terre volatile subtile, à laquelle l'action du feu communique la nature du sel. Dans la fermentation des végétaux, la chaleur intestine commence par dissoudre l'acide tartareux: cet acide agit sur les parties oléagineuses & sulphureuses; son action, & la réaction des parties oléagineuses & sulphureuses, donnent lieu à une effervescence, & à une évaporation abondante de particules qui s'élevent & se dissipent dans l'air. Enfin il résulte de la combinaison des parties oléagineuses & de l'acide tartareux, une liqueur spiritueuse ou vineuse. Mais dans la *putréfaction* où l'acide manque, les principes huileux, sulphureux, salins & volatils s'élevent sur le champ; n'étant ni fixés, ni corrigés par l'acide, ils prennent une odeur désagréable & fétide, & se dispersent dans l'air. Il est démontré par des expériences chymiques de la derniere évidence, que l'odeur fétide provient d'un principe huileux & sulphureux, & d'un sel volatil. Nous en avons une preuve palpable dans le soufre minéral, qui est sans odeur dans son état naturel, & qui en prend une fort désagréable, lorsqu'il est mis en fusion sur le feu avec un sel lixiviel. C'est pourquoi, si l'on se propose de tirer des animaux un sel volatil huileux, il faut les faire putréfier ou brûler sur un feu violent. On dégagera par ce moyen leurs parties huileuses & volatiles des autres parties dans lesquelles elles sont enveloppées.

Nous avons déja remarqué que l'humidité & la chaleur étoient les principaux instrumens de la dissolution, tant dans la fermentation que dans la *putréfaction*, ensorte que rien ne fermente & ne se corrompt sans chaleur & sans humidité; d'où il s'ensuit, que pour conserver un corps qui tend à la *putréfaction*, on n'a autre chose à faire qu'à le garantir de l'humidité & de la chaleur. Aussi remarque-t'on que les corps qui sont suffisamment secs, ne se corrompent point. Le porc & le bœuf séchés à la fumée & à l'air, deviennent difficilement putrides: mais si on les fait macérer dans l'eau, & qu'on leur communique un degré convenable d'humidité, ils ne tarderont pas de se corrompre à l'air chaud. Telle est aussi la nature paticuliere du froid, qu'il garantit les corps de la *putréfaction*; & cela seulement parce qu'il consiste en un mouvement rectiligne, qui presse & joint les parties du corps, ensorte qu'elles se séparent plus difficilement, & conservent leur situation; au lieu que la chaleur qui consiste dans un mouvement vertical, autour d'un axe, aggrandit les pores, écarte les parties, & les pousse du centre à la circonférence.

Comme il y a différentes manieres d'ôter aux corps leur humidité, il y a aussi différentes manieres de les garantir de la *putréfaction*. On sait par expérience que l'esprit de vin rectifié ne permet point de se corrompre aux corps qui y sont plongés, parce qu'il imbibe promptement, & absorbe l'humidité des substances animales & végétales, qu'il évacue d'entre leurs pores & d'entre leurs parties. C'est ainsi que les corps qui étoient mous auparavant, s'endurcissent. Mais on les conservera plus sûrement, si on les arrose fréquemment d'esprit récent & bien déphlegmé. Quoiqu'on embaume les corps, & qu'on parvienne à les garantir de la *putréfaction* par le moyen des huiles distilées, l'esprit de vin bien déphlegmé leur est toutefois préférable; car il est d'une nature plus pénétrante, & il s'insere plus facilement entre les parties intérieures des corps, que les substances résineuses & balsamiques.

Les sels nous fournissent un autre moyen de garantir les corps de la *putréfaction*: les meilleurs pour cet effet, sont le sel commun & l'alun; ils se chargent parfaitement de l'humidité, & donnent lieu par ce moyen aux fibres charnues de se durcir; plus ces sels sont durs & secs, plus ils sont énergiques. L'alun étant astringent, en conséquence d'un grand nombre de particules terrestres qu'il contient; & cette astringence unissant intimement ses élémens les uns aux autres, il en faut faire une lessive; & cette lessive mêlée avec celle de sel commun, garantira les visceres humains de la *putréfaction* pendant plusieurs années.

Remarquez que les fluides sujets à corruption ne deviennent point aisément putrides, si on les tient dans une agitation continuelle; au lieu qu'ils ne tardent pas à se corrompre, s'ils demeurent en stagnation, comme ils sont dans les marais. Car la chaleur & l'humidité agissant alors continuellement sur leurs particules en repos, dissolvent & détruisent plus facilement leur mélange, que si elles changeoient perpétuellement de lieu & de situation. La chaleur auroit alors moins de prise sur elles, son action seroit passagere; au lieu qu'elle est durable & permanente sur les particules en repos. Il est bon de savoir que les végétaux abondans en humidités & mis en tas, s'échauffent aisément; au lieu qu'ils sont garantis de la *putréfaction* étant dispersés. La raison de ce phénomene, est, qu'en tas, l'évaporation produite par le mouvement de l'humidité & par la chaleur intestine, se fait avec peine; les particules agitées ne pouvant s'échapper, rentrent dans la masse, agissent les unes sur les autres, & hâtent la *putréfaction*, au lieu de la diminuer. Rien n'est plus propre à prévenir cet effet, ou à le faire cesser lorsqu'il commence, que le libre accès de l'air, surtout d'un air sec & froid. Il ne faut pas ignorer, qu'aussi-tôt que la *putréfaction* a commencé, ses progrès sont rapides, & qu'elle s'étend fort promptement. C'est comme un levain qui met brusquement les parties homogenes & adjacentes en un mouvement qui produit putridité, ainsi que nous voyons évidemment dans les substances capables de fermentation. Un peu de levain mis dans une masse farineuse, ou jetté dans les sucs des végétaux, y produit sur le champ un mouvement de fermentation.

Après avoir exposé de cette maniere la nature, la formation & les effets de la *putréfaction*, d'après les principes de la Philosophie naturelle & de la Medecine; il ne nous sera pas difficile d'appliquer ce que nous avons dit au corps humain, qui nous presente un phénomene bien extraordinaire à expliquer. C'est pourquoi les corps des animaux & les sucs qu'ils contiennent, qui ont de leur nature une si grande disposition à la *putréfaction*, lorsqu'il y a chaleur & humidité; ne se corrompent point, tant que l'animal est vivant, mais demeurent sains & entiers; au lieu qu'ils tombent dans une *putréfaction* très-rapide lorsque l'animal est mort. La conservation de la santé consistant principalement dans cette propriété du corps des animaux, il est du devoir du Medecin d'en bien connoître les causes. Ceux-là se trompent grossierement, qui prétendent expliquer la conservation de la santé par un esprit vital, par je ne sai quel baume, & par une chaleur innée; cet esprit,

ce baume & cette chaleur ne sont que des mots vuides de sens, qui n'expliquent rien, & qui n'indiquent nullement les causes spécifiques du phénomene dont il s'agit. Ceux qui s'imaginent qu'il est l'effet d'un sel & d'un soufre contenus dans les sucs vitaux, ne rencontrent pas mieux; car il est démontré par l'expérience, que les substances salines & spiritueuses, & les remedes balsamiques, loin de garantir de la *putréfaction*, ne font au contraire que la hâter, en quelque quantité qu'on les emploie. En effet, nous remarquons que les corps des scorbutiques qui abondent en particules salines & sulphureuses, tombent rapidement en sphacele. C'est donc à d'autres causes qu'il faut recourir pour la conservation de la santé & la durée de la vie. Mais une observation qu'on a faite, c'est que tant que la masse du sang & des humeurs, qui est d'elle-même très-sujette à se corrompre, continue dans un mouvement circulaire & progressif, & se meut dans le tissu vasculaire du corps, elle ne se corrompt point; & qu'aussi-tôt au contraire qu'elle cesse de se mouvoir & de circuler, & qu'elle entre en stagnation dans les parties solides, elle se corrompt, & que la corruption se répand immédiatement, gagne les parties adjacentes, & produit la mortification & le sphacele. Toutes les fois que la circulation du sang est totalement interrompue, comme il arrive à la mort, la *putréfaction* commence, à moins que le froid, ou quelqu'autre cause extérieure ne s'y oppose.

Il s'ensuit donc évidemment que la circulation est la cause qui garantit les corps des animaux de la corruption; car tant qu'elle se fait, le corps ne se corrompt point. Ce qui nous reste à examiner, c'est si cet effet n'a point d'autres causes que le mouvement progressif du sang, s'il n'y en a point d'autres qui concourrent avec lui, ce qui me paroît fort vraissemblable; car la circulation continuelle du sang, tend par elle-même à augmenter considérablement l'agitation intestine & chaude de ses parties constituantes, à les consumer, & à les convertir peu-à-peu en excrémens salins & sulphureux. Il est donc évident que la circulation tend par elle-même, plutôt à détruire, qu'à conserver le vrai mélange de la masse du sang, ainsi qu'il est démontré par la chaleur violente des fiévreux, où la circulation du sang est augmentée, ainsi que l'agitation intestine des parties, & leur chaleur, & où le corps est en même-tems consumé, ses forces diminuées, ses sucs dissipés, & convertis en parties excrémentitielles, à l'évacuation desquelles il faut travailler, soit par la perspiration, soit par les urines & par les selles. D'ailleurs, les alimens, les boissons, & une infinité de parties étrangeres à la bonne constitution du sang, & fort sujettes à la corruption, s'y confondent avec l'air; s'il arrive qu'elles y soient détenues, il est naturel qu'elles en alterent la nature & le vrai mélange. Nous remarquons d'ailleurs qu'il s'engendre même pendant l'action vitale & le mouvement perpétuel des fluides, une matiere sujette à se corrompre, & à répandre ailleurs la corruption. Il est donc raisonnable de séparer, & de procurer la sécrétion & l'évacuation de cette matiere, capable de détruire la contexture & le mélange du sang, & de nuire à la santé.

C'est par cette raison que la Nature, dont la prudence n'obmet rien, a distribué dans la structure admirable des animaux, un nombre infini d'organes sécrétoires & excrétoires, par lesquels les impuretés tant fixes que mobiles, volatiles, salines, sulphureuses, aqueuses & éthérées, sont séparées sans interruption du sang & des humeurs vitales. C'est ce qui se fait d'une maniere surprenante par ce viscere large, que nous appellons le foie; sa fonction continuelle est de dépurer le sang d'excrémens sulphureux, chauds, salins & séreux. Il y a çà & là dans le corps une infinité de glandes conglomérées, composées de tuyaux très-petits, par lesquels se fait perpétuellement la sécrétion d'un fluide subtil, salivaire, & fermentable, qui est chassé du corps, lorsqu'il y a rempli sa destination. La peau même est pleine de canaux & de pores; c'est un émonctoire universel & commun, par lequel s'évacuent sans fin les parties séreuses, sulphureuses, salines & excrémentitielles des humeurs. Les reins sont aussi des organes qui philtrent une sérosité saline, sulphureuse & épaisse; & les impuretés féculentes sont évacuées par les gros intestins.

Ce n'est pas assez pour conserver dans les fluides vitaux le mélange qui leur convient, qu'il se fasse une sécrétion continuelle des parties superflues; il y a un autre préservatif nécessaire à la vie & à la santé, dont les Ecrivains modernes n'ont point fait mention: c'est la régénération successive des sucs doux & tempérés, par lesquels la perte des fluides corrompus est réparée. C'est par cette raison que les hommes & les animaux ont constamment besoin d'alimens; ce sont ces alimens qui préviennent la *putréfaction* par les sucs louables, doux, tempérés & propres à la nutrition des parties & à l'accroissement des forces, qu'ils remettent dans le corps sous la forme du chyle & des humeurs lactées. Sans cette réparation perpétuelle, la force & la vie cesseroient bientôt. C'est donc par le moyen des alimens & des excrétions, que la vie se conserve, & que les corps des animaux sont garantis de la *putréfaction*. Aussi remarque-t'on que dans les adultes, en qui les parties du corps ne prennent plus d'accroissement, la quantité des excrétions dans l'état de santé, est à-peu-près égale à celle des alimens.

Il résulte donc de tout ce que nous venons de dire, que la conservation de la santé & la durée de la vie, exigent qu'on s'interdise toute substance tendante à *putréfaction*; ce qui fournit un grand nombre de théoremes & de corollaires d'un usage singulier dans la pratique. On peut déduire premierement de ce que nous avons dit, la nature & les causes immédiates de la mort, & de la *putréfaction* qui lui succede, & qui par sa nature est si contraire à la vie. Ces effets sont des suites de la cessation de la circulation du sang. C'est l'interruption de ce mouvement qui donne lieu à la corruption, & la corruption à la mort. Les causes de la mort sont toujours évidentes dans la dissection de ceux qui ont été emportés par des maladies aiguës & chroniques. On y trouve toujours un ou plusieurs visceres, ou des parties nobles corrompues, putréfiées, ou sphacélées, en conséquence d'une extravasation ou stagnation des humeurs: mais ces causes sont moins évidentes dans ceux qui meurent subitement, ou de maladie aiguë violente; ce sont ordinairement des concrétions polypeuses, composées d'un grand nombre de fibres & de membranes, & engendrées dans les grands vaisseaux, surtout dans les ventricules du cœur, & les sinus de la dure-mere, elles arrêtent la circulation du sang, & le malade périt.

Tous les devoirs du Medecin se réunissant à procurer une longue vie, à conserver le corps sain, à prévenir une mort prématurée, & à écarter les maladies dont elle seroit la suite, il ne peut tendre plus directement à ces fins, qu'en éloignant la corruption, tant des parties intérieures, qu'extérieures: mais pour cet effet, il doit s'occuper particulierement à faciliter la circulation du sang dans toutes les parties du corps, & à lever tous les obstacles qui pourroient la gêner. Il y a un grand nombre de causes capables de gêner la circulation du sang; une des plus importantes est la surabondance du sang & des humeurs, dont la résistance & la dilatation tendent à diminuer l'élasticité des fibres du cœur, & de ses oreillettes, & conséquemment à rallentir le mouvement de la circulation. Si l'on ne se hâte de lever cet obstacle; il s'ensuivra bien-tôt des stagnations d'humeurs, des engorgemens de visceres, des obstructions, des extravasations de fluide, des abscès, & la *putréfaction* des parties. D'ailleurs lorsque la circulation du sang est languissante, les excrétions sont défectueuses, la perspiration est diminuée; & l'évacuation des humeurs bilieuses dont il se fait tous les jours une sécrétion considérable dans les vaisseaux du foie, ne sera

pas suffisante. De-là il s'accumulera nécessairement dans la masse du sang, une grande quantité d'impuretés de différentes especes.

Personne n'est plus sujet à cette pléthore si contraire à la santé & à la vie, que ceux dont l'habitude du corps est spongieuse, qui vivent voluptueusement, & qui sont livrés à la paresse & à l'oisiveté. Les femmes y sont encore plus exposées que les hommes, en ce qu'elles font plus de sang qu'il n'en faut pour la nutrition & l'entretien des parties. De peur que cette surabondance de sang & d'humeurs, ne préjudicie à la santé, & ne détruise la machine, elle a été faite avec tant d'art, que ses vaisseaux & ses parties nerveuses ont un mouvement particulier, par lequel ils préviennent les stagnations, & se débarassent du poids des humeurs superflues, dans les enfans communément par le nez, dans les femmes par la matrice, & dans les hommes par un écoulement hémorrhoïdal, qui a ses retours réglés. S'il arrive que ces excrétions habituelles, & destinées à diminuer la quantité du sang, soient défectueuses, affoiblies, ou supprimées par quelque cause; il s'ensuit un nombre infini d'accidens, & le corps est accablé de maladies de toutes especes, tant chroniques qu'aiguës, à moins qu'on ne les prévienne par des remedes convenables, ainsi qu'on voit Tome II. de la Medecine Raisonnée de Frederic Hoffman. J'ai vû plusieurs fois des femmes pléthoriques, en qui les regles avoient été supprimées, tantôt par une frayeur, tantôt par un grand froid, ou par quelques purgatifs violens, mourir de corruption & de sphacele. Immédiatement après leur mort, leurs corps s'enfloient, tomboient dans une *putréfaction* très-fétide, & se couvroient de larges ampoules.

On peut concevoir par ce que nous avons dit, que la *putréfaction* & la mort peuvent être causées par une surabondance de sang même louable. Il n'y a point de meilleur remede pour prévenir cet accident, que la saignée, ou la restitution des excrétions de sang habituelles. S'il arrive qu'un malade ait de l'aversion pour ce remede; que les nourritures qu'il prend, & que la vie qu'il mene tendent à former une grande quantité de sang, tandis que la nature est lente dans les excrétions, ou tandis qu'elles ne se font point; il faudra recourir à d'autres moyens, & prendre toutes les précautions possibles, pour que le malade ne soit point attaqué d'une indisposition violente, ou peut-être mortelle, & dont la *putréfaction* sera le principe. Alors on lui prescrira tout ce qui est capable de diminuer la surabondance du sang & des humeurs, eû égard toujours aux circonstances dans lesquelles il se trouvera, comme l'exercice, l'abstinence, les boissons & les alimens légers, les bains, les laxatifs, les infusions, & les eaux minérales chaudes & froides.

Il en est de même de la disette de sang; je veux dire, qu'elle peut être aussi la cause d'une *putréfaction* mortelle. Il semble que des causes contraires, devroient produire des effets contraires: cependant il est démontré que la même maladie peut être engendrée par des causes tout-à-fait différentes. Sans entrer là-dessus dans un plus long détail, nous nous contenterons d'examiner ici, comment la surabondance & la disette de sang, peuvent jetter l'une & l'autre, les parties solides & fluides, dans une *putréfaction* mortelle. Nous avons déja remarqué ci-dessus que le sang surabondant entroit aisément en stagnation dans les vaisseaux, & s'y corrompoit promptement, en conséquence de la diminution que la pléthore cause dans les sécrétions & les excrétions, par lesquelles il seroit débarassé des impuretés qu'il contient, & de la matiere excrémentitielle qui lui est mêlée, & qui est fort disposée à la corruption.

La disette d'un sang louable est suivie des mêmes accidens; car si une quantité convenable & naturelle de sang, tient tous les vaisseaux ouverts; il est nécessaire qu'ils s'affaissent, que leur diametre soit diminué, & même qu'ils soient entierement fermés, lorsque la quantité de sang ne sera pas suffisante. Les sucs salutaires & nourriciers, ne passeront donc plus aux parties solides; il ne s'engendrera plus dans le cerveau, une quantité suffisante de fluide nerveux, & conséquemment les forces seront diminuées. D'ailleurs l'impulsion du sang qui se fait dans la systole du cœur & des arteres, & qui s'estime par le pouls, dépendant d'une certaine quantité de sang; si cette quantité est trop petite, le pouls sera nécessairement foible & languissant, le sang même n'aura point cette impétuosité capable de le porter dans les petits vaisseaux capillaires des visceres; & il ne manquera pas d'entrer en stagnation dans les poumons, dans la rate & dans le foie. Or ces stagnations seront suivies de fievres lentes & hectiques, de cachexie, & de corruption.

Rien ne hâte davantage la corruption & ses suites, que de s'abandonner à l'intempérance, après la perte des forces occasionées par des hémorrhagies violentes, des maladies cruelles, des agitations d'esprits opiniâtres, des chagrins, la faim; & que de manger avec voracité des alimens difficiles à digérer, & dont les parties propres à la nutrition se séparent difficilement des autres, soit par la nature de ces alimens, soit par la foiblesse des visceres; car alors il s'engendrera dans les premieres voies une grande quantité d'humeurs peccantes; les excrétions ne se faisant point, les vaisseaux se rempliront de sucs impurs & corruptibles, & tout se disposera à des fievres malignes, putrides, lentes & hectiques; car il est démontré par l'expérience, que les maladies qui ravagent les camps, comme les fievres malignes & petéchiales, la fievre de Hongrie, les diarrhées, les dyssenteries malignes, sont plus communes, sont plus contagieuses & se répandent plus rapidement en Automne, & lorsqu'on est sur le point d'entrer en quartier d'hiver, par la raison que le soldat a perdu ses forces & son sang louable en Eté, par les longues chaleurs, les fraîcheurs de la nuit, les fatigues continuelles, les veilles, les mauvais alimens, & les liqueurs corrompues. Ses veines & ses premieres voies sont pleines alors d'une grande quantité de sucs corrompus, sujets à la *putréfaction*, & capables de causer un sphacele mortel aux parties intérieures dans les fievres aiguës.

Tout Medecin sensé conclurra de l'examen que nous venons de faire de la cause des fievres malignes, dont le principe est dans la disette de sucs & de sang louables, & dans une disposition immédiate à la *putréfaction*, que rien n'est plus dangereux que de permettre trop d'alimens surtout mauvais, aux personnes affoiblies par des indispositions, ou par d'autres causes. C'est les exposer, selon Celse, à des maladies putrides, dont elles ne sont déja que trop menacées. Il est plus sûr de travailler alors peu à peu à réparer le sang consommé, à évacuer les crudités dont les malades sont remplis en pareil cas, de faciliter la perspiration & les selles par des évacuans doux, & de fortifier la digestion, & la force coctrice de l'estomac, par des remedes tempérés, corroboratifs & stomacaux. C'est ainsi que l'on préviendra la *putréfaction* des humeurs, & ses suites terribles.

La *putréfaction* s'engendre encore d'une maniere aussi prompte que terrible, dans les personnes les plus saines, & à la fleur de leur âge; c'est par le moyen des poisons, surtout des poisons caustiques, comme sont les trois especes d'arsenic factice, les purgatifs excessivement acres, & les émétiques drastiques préparés d'antimoine. Si l'on ne se presse d'arrêter par des remedes convenables, l'action violente de ces substances; elles ne tarderont pas à mettre les parties nerveuses dans des spasmes terribles, à corrompre les organes principaux de la vie, & à emporter le malade. Lorsqu'on disseque des personnes mortes de poison, on leur trouve dans l'estomac & dans les intestins des taches de sphacele, accompagnées d'une puanteur insupportable. Cela provient de ce que ces poisons mettent les parties nerveuses & les vaisseaux de l'estomac

en constriction, & produisent des inflammations qui dégénerent en un sphacele d'autant plus dangereux, qu'il attaque des parties nerveuses & membraneuses, telles que l'estomac & les intestins, dont l'affection se transmet promptement à d'autres parties douées d'une sensation exquise, & d'un mouvement vif & prompt, & qui partagent sur le champ leur agitation irréguliere. On a remarqué que les liqueurs fraîches prises quand on a bien chaud, & qu'on est en sueur, sont extrement pernicieuses, agissent souvent comme le poison, & produisent le sphacele & la mort. Quoique leur effet ne soit pas mortel aussi fréquemment; cependant on ne manque pas d'exemple où elles ont tué, & dans lesquels on a trouvé les visceres sphacélés à l'ouverture des cadavres. Il y a quelques années qu'un jeune homme de distinction but une grande quantité de biere fraîche, d'un seul trait; il étoit alors en sueur, & sortoit d'un exercice violent. Il fut incontinent attaqué de langueur, d'embarras dans les parties précordiales, d'envie de vomir, & de défaillances fréquentes, & mourut en convulsion le quatrieme jour à la fleur de son âge. On l'ouvrit, & on lui trouva une partie de l'estomac sphacélée, la rate, & le lobe gauche des poumons, changés en une masse putride, fétide, & noire comme de l'encre. Les visceres étant composés d'une multitude presque infinie de petits vaisseaux, il est évident qu'ils doivent être très-sujets aux engorgemens & aux stagnations de sang. S'il arrive donc qu'une grande quantité de liqueur très-fraîche, soit portée brusquement dans le sang, que son mouvement & sa chaleur rendent suffisamment clair & fluide; il n'est pas surprenant qu'il en soit coagulé, qu'il demeure condensé dans les vaisseaux; & qu'il s'y corrompe. Ce que l'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est de se mouvoir & de s'exercer, soit à cheval, soit dans une voiture, après voir bû une grande quantité d'infusion chaude de fleur de pasquette, de camomille commune, de chardon béni, de bétoine de Paul, & de scordium. On préviendra par ce moyen la coagulation des fluides, & l'on entretiendra la circulation libre dans les vaisseaux, d'où l'on voit combien sont simples les remedes capables de prévenir les maladies les plus terribles & la mort même.

Nous pouvons compter à juste titre entre les maladies mortelles qui naissent de la *putréfaction*, la maladie noire d'Hippocrate, dans laquelle on rend par le vomissement des matieres noires, & des excrémens extrement fétides par les selles. Nous remarquerons ici que le vomissement de matieres sanglantes ou noires, est rarement mortel: mais que s'il se rompt quelques veines à l'ileum, qu'il en sorte une grande quantité de sang, que ce sang soit porté dans les feces du colon; que l'évacuation ne s'en fasse pas sur le champ; qu'il y séjourne, qu'il s'y corrompe avec les feces, & qu'il y prenne une odeur extremement fétide; le malade ne tardera pas à mourir. Je pense que ceux qui périssent en pareil cas, sont moins emportés par l'effusion du sang, qui n'est pas suffisante pour ôter la vie, que par la *putréfaction* qui naît du mélange du sang avec les excrémens; car la vapeur fétide qui s'éleve de ce mélange est très-ennemie de la nature; elle pénetre par sa subtilité; elle souille & déprave entierement ce fluide qui anime les parties nerveuses & membraneuses, & préside à la sensation & au mouvement. Alors les forces qui dépendent d'un état pur & subtil des humeurs commencent à diminuer; bien-tôt elles sont entierement éteintes, ainsi que nous l'observons dans le sphacele & dans le cancer ulcéré des parties extérieures, d'où la *putréfaction* passant aux parties intérieures, détruit l'agilité des esprits animaux, & cause la mort.

Entre les maladies putrides & malignes, il n'y en a point de plus terribles que la peste & que les fievres pétéchiales, qui sont quelquefois plus violentes, quoique moins contagieuses que la peste. Ces maladies se répandent & passent d'un corps à un autre & par une espece de miasme, qui n'est autre chose qu'un levain putride. La plus petite quantité d'une masse déja corrompue, mêlée avec des substances saines, mais corruptibles, suffit pour les infecter & les dépraver entierement. Telles sont les vapeurs subtiles, qui sortent des malades attaqués de la peste, ou des fievres pétéchiales. Si l'air qui en est chargé les porte dans le corps, soit par la bouche, soit par les narines, elles se mêlent sur le champ au sang; ou s'il arrive qu'elles soient portées dans les premieres voies avec la salive; elles ne tarderont pas à s'y multiplier, à corrompre toute la masse des humeurs, & à produire les symptomes les plus terribles. Il est démontré que la nature & l'essence de ces maladies consistent dans la *putréfaction*, par la perte extraordinaire des forces, par la foiblesse & l'inégalité du pouls, par le changement des charbons & des bubons en abscès, par les exulcérations extremement fétides, par l'odeur désagréable des excrémens, par les taches noires & livides dont le corps est couvert, & qui ne sont autre chose que des especes de sphacele, & par l'odeur du corps après la mort. Quoique ces miasmes ne respectent point les corps sains, & qui contiennent le sang le plus pur & le plus tempéré; cependant on remarque ordinairement qu'ils agissent avec plus de force sur les personnes cacochymes & dont les premieres voies sont pleines d'impuretés, parce qu'ils trouvent là des humeurs déja disposées à la *putréfaction*, telles que sont les humeurs salivaires, qui entrent facilement en fermentation, d'où l'on voit la raison pourquoi la peste fait plus de ravage parmi les pauvres, & pourquoi ceux qui souffrent la faim, qui vivent d'une maniere irréguliere, sont plus sujets à ces maladies putrides. Lorsque la dyssenterie, la petite vérole, la rougeole & le pourpre sont accompagnés de symptomes malins & mortels; il y a tout lieu de croire qu'elles ont pour cause des humeurs peccantes, des sucs disposés à la *putréfaction*, & une habitude de corps cacochyme.

Après avoir prouvé que la nature de la peste, des maladies & des fievres malignes, consiste dans la *putréfaction*, ou dans une disposition prochaine à la *putréfaction*; il ne sera pas difficile avec un peu d'intelligence de déterminer les remedes qu'il faut employer, & la méthode qu'il faut suivre, tant pour prévenir que pour guérir ces maladies. Rien n'est plus capable de les prévenir que des alimens sains, un régime sensé & une attention scrupuleuse à ne point charger l'estomac d'une grande quantité de mets, surtout de mets qui se corrompent facilement. Il faut encore avoir soin que les excrétions salutaires par lesquelles le sang est dépuré se fassent promptement & convenablement: par ce moyen les miasmes ne trouvant point de substance qui leur soit analogue, ou n'agiront point, ou ne produiront qu'une maladie dont les progrès & les terminaisons seront plus heureux qu'ils n'eussent été sans cela. On s'interdira spécialement dans la cure tout ce qui seroit capable d'augmenter l'agitation intestine du sang & des humeurs, comme tout ingrédient chaud, alexipharmaque, bésoardique, spiritueux & capable d'accélérer la putréfaction, loin de la prévenir. On ne permettra point au malade d'alimens alcalins, volatils, fétides, oléagineux & résultans de la corruption. Les acides propres à fixer les parties volatiles & oléagineuses, résistant fortement à la putréfaction, sont les meilleurs remedes qu'on puisse ordonner dans la peste. On peut mettre de ce nombre les substances bésoardiques, terreuses, & celles qui sont capables de tenir le corps dans une douce diaphorese; car le moyen le plus court d'arrêter les progrès de la *putréfaction*, c'est d'évacuer les particules subtiles & fermentables, par les émonctoires de la peau. On remplira cette indication par ceux d'entre les analeptiques qui réparent les forces & hâtent la circulation du sang. Les bésoardiques terreux ont ceci de particulier, qu'ils entretiennent en quelque façon le mélange du sang, & qu'ils en empêchent la dissolution.

Il faut compter aussi entre les maladies malignes les fievres hectiques, qui proviennent d'une *putréfaction* lente, moins active que celle de la peste & qui prend sur les forces. On trouve à l'ouverture de ceux qui en sont morts des abscès corrompus dégénérant en sphacele & attaquant quelques visceres, surtout le foie & les poumons. C'est cette corruption des parties intérieures qui fait que ces fievres sont très-difficiles à guérir pour ne pas dire incurables.

Il est à propos de savoir que c'est aussi la *putréfaction* qui rend mortelles la plupart des fievres aiguës, comme il paroît à l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts. Il en sort une puanteur insupportable qu'on ne peut attribuer qu'à la *putréfaction*, & ils ont pour la plupart l'estomac, les intestins ou quelques-uns des principaux visceres sphacélés. Mais rien n'est plus capable de prévenir la *putréfaction* & le sphacele des parties intérieures, que d'empêcher la stagnation du sang, & que de le conserver dans une circulation uniforme. Le Medecin se bornera donc à prescrire les remedes capables de faciliter le mouvement du sang, de réparer les forces & d'aider la perspiration; tels sont les mélanges béfoardiques tempérés composés d'eaux tirées des fleurs d'acacia, de cerises noires, de canelle sans vin, de chardon-béni & de rose, le vinaigre distilé, le sirop de jus de citron, le mixtura simplex, les yeux d'écrevisses, l'antimoine diaphorétique, la corne de cerf philosophiquement préparée, & le cinabre naturel ou commun, dans l'usage desquels il faut persister long-tems. On ne laissera point le malade constipé, de peur que les impuretés putrides, précipitées de tout le corps dans les intestins n'y fermentent, & n'en fassent le siége de la *putréfaction*. Pour prévenir cet accident, on aura soin de nettoyer les premieres voies: mais on n'emploiera point à cela des drastiques stimulans; les laxatifs & les clysteres doux suffiront; encore n'est-il pas permis d'y avoir recours en tout tems de la maladie; il faut attendre une rémission.

Nous allons maintenant examiner si le camphre qui résiste si puissamment à la putréfaction, que rien n'est plus efficace dans le sphacele & la gangrene extérieurs, & qu'on appelle par cette raison le meilleur des alexipharmaques, peut être employé sans danger pour réprimer la putréfaction.

Quoique le camphre soit malgré sa coagulation, très-subtil & très-volatil, il differe cependant des autres huiles distilées, en ce que celles-ci échauffent davantage le sang & transpirent plus difficilement en conséquence de leur nature visqueuse & de leurs tissus ténaces, qui les arrêtent dans les pores & entre les parties. C'est un fait confirmé par l'expérience: car une demi-dragme de camphre dissoute dans une dragme d'eau-de-vie, & prise intérieurement par un homme sain, produit plutôt en lui une sensation de froid que de chaleur; son pouls n'est point accéléré, ni son urine teinte en rouge: mais si l'on délaye vingt gouttes d'huile de canelle ou de girofle dans de l'eau-de-vie, & qu'on les fasse prendre pareillement à un homme sain, son pouls sera altéré & sa chaleur augmentée. C'est pourquoi je recommande dans les maladies malignes, dans les inflammations & dans les fievres putrides, l'usage intérieur des préparations de camphre. Je ne suis point fondé en cela sur la spéculation seulement; je ne fais que céder à l'expérience qui doit nous diriger dans l'emploi de tous les remedes énergiques. Si l'on s'apperçoit lorsque le mal sera à son dernier période, que la peau & toutes les parties qui servent à l'excrétion, soient en constriction spasmodique, & qu'il y ait une chaleur excessive dans les parties intérieures; si de plus le malade est jeune & accoutumé aux liqueurs spiritueuses, on s'abstiendra prudemment des préparations de camphre auxquelles il est plus à propos d'avoir recours dans le commencement de la maladie, après qu'on a dégagé, s'il est nécessaire, les premieres voies par un vomitif, & qu'il faut faire prendre avec les poudres béfoardiques & de cinabre, & quelques grains de nitre purifié, prescrivant en même tems un régime sudorifique. J'ai vu quelques personnes qui ayant conjecturé par de certains symptomes qu'ils étoient attaqués d'une maladie contagieuse & malignes, se sont procuré une sueur abondante, en prenant une ou deux fois à tems des préparations de camphre, & ont été parfaitement guéris. Le camphre sera un excellent préservatif contre la malignité, si on le prend dans un intervalle de rémission, lorsque la peau est humide, le pouls foible & les forces diminuées, y ajoutant quelques substances béfoardiques acidulées. Il n'y a rien de plus salutaire dans les délires violens, que le nitre mêlé avec une petite quantité de camphre. Lorsque la violence du mal a tellement épuisé les forces, qu'elles commencent à ne plus suffire, pour ainsi dire, à la circulation du sang, on les réparera merveilleusement, en ordonnant quelques grains de camphre dissous dans de l'huile d'amandes douces. Enfin l'on usera avec beaucoup de succès dans les fievres qui proviennent de l'inflammation des parties intérieures d'un demi-grain ou d'un grain de camphre, mêlés avec du nitre; mais il faut revenir fréquemment à ce remede. Je me suis bien trouvé de cette poudre dans les péripneumonies violentes.

Examinons maintenant pourquoi les scorbutiques & les personnes avancées en âge sont si sujettes à un sphacele mortel, que quelques défauts dans le sang ou la cause extérieure la plus légere, suffit pour le produire.

Cela vient de la disposition du sang à la corruption. Car dans le scorbut, il y a impureté excessive ou cacochymie du sang, provenantes d'une surabondance de particules salines & sulphureuses qui séjournent dans le corps en conséquence de la diminution des sécrétions, dépravent les humeurs douces & tempérées, & en détruisent le mélange naturel & convenable: il n'est pas étonnant que le sang imprégné de ces impuretés, dégénere & se corrompe si facilement. C'est par cette raison que les scorbutiques sont attaqués d'exulcérations fétides & sanieuses à la bouche, à la gorge & aux autres parties, que leurs gencives sont gonflées & pourries, qu'il sort de leur bouche une puanteur insupportable, & qu'ils ont les parties inférieures du corps couvertes de taches livides & bleuâtres, symptomes d'un sphacele léger. Il ne faut pas s'étonner non plus si la cause la plus légere suffit, pour causer une *putréfaction* mortelle dans le sang qui croupit dans ces parties, ni que le sphacele qui provient d'une cause interne, soit incurable; car le sang étant déja disposé de lui-même à la corruption, partagera tellement l'infection qui surviendra dans quelques parties, que les remedes les plus efficaces deviendront alors insuffisans.

Si les sphaceles tant aux parties intérieures qu'extérieures sont si ordinaires aux vieillards, c'est que leur constitution a beaucoup de choses communes avec celle des scorbutiques, soit qu'on considere l'épaisseur & la roideur des fibres contractées par l'âge & l'état des canaux sécrétoires & excrétoires, dont les diametres sont diminués. Il s'ensuit de-là que les sécrétions des humeurs noires, l'influx du suc nourricier dans les petits vaisseaux des parties, & celui du fluide nerveux dans les nerfs, sont considérablement diminués, que la force de tout le corps & de chacune de ses parties est altérée, que le tempérament est sec & brûlé, & qu'il y a, pour ainsi dire, consomption. Mais la vieillesse ne peut pas rétrécir les émonctoires & diminuer les excrétions, sans qu'il s'accumule dans les premieres voies des impuretés acides & salines. Le sang des vieillards sera donc scorbutique. Ils seront donc sujets aux demangeaisons, à la gratelle seche, aux urines rouges, aux concrétions calculeuses dans les reins & dans la vessie, aux tophus, à la goute, aux catarrhes, aux toux, aux rhumatismes, aux stranguries & aux exulcérations.

D'où il paroît qu'ils feront, ainfi que les fcorbutiques, fort fujets aux fphaceles, tant aux parties intérieures qu'extérieures. J'en ai vu qui ont été attaqués de fphacele, à l'occafion d'une piquure de guêpe, d'une contufion légere, d'un ongle au pié mal-adroitement coupé, ou d'une autre injure extérieure la plus légere; d'autres font morts de cardialgies ou d'une colique occafionnée par le moindre dérangement dans le régime. Si ces caufes minutieufes ont produit des effets fi terribles, c'eft que le fphacele a fuccédé dans les parties attaquées à la douleur & à la ftagnation.

Puifque les vieillards & les perfonnes fcorbutiques & cacochymes font fi fujets à des maladies putrides, violentes & dangereufes, ceux qui voudront s'en garantir s'interdiront févérement tout ce qui feroit capable de porter de l'impureté dans le fang. On ne peut trop recommander aux vieillards furtout, qui font déja à moitié fcorbutiques, de s'abftenir de toutes fubftances propres à donner le fcorbut, telles font tous les poiffons de mer, qui ne fourniffent point de fucs loüables; les chairs & les autres alimens durcis à la fumée; les mets falés, toutes les nourritures rances, corrompues, & à demi putrides; celles dont le fuc eft trop fort, comme les légumes; ils fe garderont bien de mener une vie oifive & sédentaire, d'habiter des lieux où l'air eft froid, humide, vaporeux & pefant, de boire des eaux lourdes, dures & croupies, de vivre & de s'endormir dans des endroits humides, de prendre des foins & du chagrin, de négliger les évacuations habituelles, & de faire un trop grand ufage de fubftances acides & fpiritueufes. Toutes ces chofes ne peuvent être que malfaifantes à des conftitutions foibles; les perfonnes avancées en âge ne négligeront point de s'en abftenir fans courir de grands dangers. Frederic Hoffman.

## P Y C

PYCNOCOMOS, nom de la *Scabiofa integrifolia, glabra, radice præmorfâ.*

PYCNOSIS, πύκνωσις, *condenfation.*

PYCNOTICA, *incraffans.*

PYCTE, πυκτή, caillé, mêlé avec du miel.

## P Y E

PYE, πύη, *phthifie.* Aretée, *de Caufis & fignis diuturn. Lib. I. cap.* 8.

PYELOS. Voyez *Choana.*

## P Y G

PYGÆ, πυγαὶ, feffes. Rufus d'Ephese, *de Appel. Part. Corp. Hum. Lib. I. cap.* 15.

PYGARGUS, nom d'une efpece de bouc fauvage, d'une efpece d'aigle, & du héron.

## P Y L

PYLORUS, le *pylore*; l'orifice du côté droit de l'eftomac.

## P Y O

PYODES, πυώδης, *purulent.*

PYON, *Pus.*

PYOPŒUS, πυοποιὸς, *fuppuratif.*

PYOSIS, πύωσις, fuppuration, ou *hypopyon*, maladie de l'œil.

## P Y R

PYR, πῦρ, feu.

PYRACANTHA, nom du *Mefpilus fpinofa pyri folio.*

PYRACEUM, *poiré.* Voyez *Pomaceum.*

PYRAMIDALES MUSCULI, les mufcles pyramidaux de l'abdomen. Voyez *Abdomen.*

PYRAMIDALIA CORPORA, *corps pyramidaux.* Ce font deux protubérances de la moelle allongée. Voyez *Cerebrum.* Quelques Auteurs appellent ainfi les vaiffeaux fpermatiques.

PYRAMIS, *cone*; en Chymie on s'en fert pour faire le régule d'antimoine.

PYRAMISTA, infecte fort fujet à fe précipiter dans le feu ou dans la flamme de la chandelle. C'eft une efpece de papillon auquel les Poëtes ont coutume de comparer les amans; mais dont les Medecins ne font aucun ufage.

PYRENOIDES, πυρηνοειδὴς, de πυρὴν, noyau; nom que l'on donne à l'apophyfe odontoïde de la feconde vertebre du cou.

PYRETERION, le foyer ou la partie d'un fourneau chymique qui contient le feu.

PYRETHRUM, Offic. *Pyrethrum officinarum*, Ger. 618. Emac. 758. *Pyrethrum vulgare officinarum*, Park. Theat. 858. *Pyrethrum flore bellidis*, C. B. P. 148. *Bellis montana frutefcens acris*, H. Monfp. 31. *An Buphthalmum Canarienfe leucanthemum?* Pluk. Almag. 73. Phytog. 272. 6. *Pyrethre.*

Les racines de la *pyrethre* font à peu près de la groffeur du doigt, dures, brunes & jaunâtres à l'extérieur, blanchâtres en-dedans & d'un gout chaud & brûlant; il en part des tiges hautes d'environ un pié, fort branchues & couvertes de feuilles en ailes, larges, femblables à celles de la camomile, mais plus grandes & plus épaiffes. Entre ces feuilles croiffent plufieurs fleurs, affez femblables aux fleurs de la camomile & plus larges, & placées fur de longs pédicules. On la trouve en Efpagne & dans les autres pays chauds; elle fleurit en Juin & en Juillet. Sa racine eft d'ufage.

Si l'on tient entre fes dents la racine de *pyrethre*, elle calmera la douleur à laquelle ces parties font fujettes, en faifant évacuer des humeurs froides & aqueufes. Elle paffe pour bienfaifante dans la paralyfie de la langue, & dans la perte de la voix qui en eft une des fuites. C'eft pour cette raifon qu'on la compte entre les mafticatoires, & qu'on la fait entrer dans les cataplafmes & les emplâtres attractives, mais furtout dans l'emplâtre céphalique. Miller, *Bot. Off.*

*Pyrethrum* vient de πῦρ, feu; & cette plante a été ainfi appellée, à caufe de la chaleur de fa racine; elle ne differe de l'*anthemis* ou du *chamæmelum* que par la grandeur de fa fleur, & l'acreté & la chaleur de fa racine.

Elle nous vient des pays Orientaux. Matthiole dit qu'on la trouve fur quelques montagnes d'Italie, mais qu'elle y eft moins acrimonieufe.

Elle eft aphrodifiaque; on lui attribue des vertus contre la fievre quarte, & la douleur de tête qui n'en affecte que la moitié.

Morifon & Bobart veulent que cette plante foit la véritable *pyrethre*; car celle que quelques Auteurs donnent pour le *Pyrethrum verum* porte des ombelles. Les Auteurs ont été trompés par une mauvaife leçon de Diofcoride, où, dans la defcription de la fleur, quelques copies mettent ἀνήθε pour ἀνθέμε. *Hift. Oxon.* 3. 34.

*Pyrethrum verum*, Offic. *Pyrethrum fylveftre*, Ger. 618. Emac. 758. *Pyrethrum umbelliferum*, C. B. P. 148. Raii Hift. 1. 462. *Pyrethrum umbelliferum primum*, Park. Theat. 891. *Pyrethrum umbelliferum Matthioli*; J. B. 3. 20.

Les racines & les feuilles reffemblent à celles de la *Cotula fœtida.* L'ombelle eft foutenue par plufieurs pédicules qui partent comme du même centre, de même que dans le *pecten veneris* ou *anethum.* Les fleurs font blanches & d'un gout acre, mêlé de quelque amertume: il leur fuccede des femences rondes & noirâtres, beaucoup plus groffes que celles de l'anis. Les racines ont un pié de long fur un pouce ou deux d'épaiffeur, & pénétrent fort avant dans la terre: elles font de couleur

brune, tirant sur le jaune par dehors, noires en-dedans, & d'un gout chaud & acrimonieux.

Guilandinus, qui cultivoit cette plante dans le jardin qu'il avoit à Padoue, la fit voir à Lobel sous le nom de *Pyrethrum verum*. Le *Pyrethrum* de Césalpin, qui donne une semence ronde & applatie, faite comme une lentille, appartient à un autre genre.

La racine de cette *pyrethre* étant gardée dans la bouche, appaise souvent le mal de dents, en attirant une grande quantité d'humeurs avec la salive. On voit donc qu'elle excite une salivation; qui seroit peut-être plus abondante & de plus longue durée, si on en usoit intérieurement & en petites doses souvent réitérées. D. Soame, *Sylvii*, *Liv.*

Ray ajoute l'espece suivante à celles qui précedent.

*Pyrethrum umbelliferum alterum*, Park. *foliis anethi*, C. B. *Gesneri*, J. B.

Sa racine est longue, médiocrement fibreuse, rampante, grosse comme le doigt, & d'un gout chaud & brûlant: ses feuilles ressemblent à celles de l'*anethum*, sa tige à celles du fenouil, & ses fleurs forment des ombelles exactement rondes. Ray, *Hist. Plant.*

On cultive cette espece de *pyrethre* dans les jardins des tanistes, & elle fleurit en Eté.

On l'emploie dans les affections léthargiques, la paralysie & autres semblables maladies.

Le *pyrethrum* pousse une tige & des feuilles semblables à celles du *Daucus sylvestris*, ou fenouil, & porte une ombelle ronde comme celle de l'*anethum*. Sa racine est longue, grosse comme le pouce, & d'un gout extremement brûlant. Dale, d'après *Dioscoride*.

PYRETICA, suivant Blancard, sont des *fébrifuges*.

PYRETOLOGIA, en terme de Pathologie, est la doctrine qui a rapport aux fievres. Ce mot est grec πυρετολογία, composé de πυρετός, *febris*, fievre, & de λογός, *sermo*, discours, traité.

PYRETOS, πυρετός, *Fievre*.

La *fievre* est une maladie très-fréquente, qui en produit plusieurs autres, qui est toujours suivie de l'inflammation, cause quelquefois la mort, & souvent une heureuse guérison.

La nature de ce mal est si cachée, qu'on ne sauroit trop prendre garde de tomber dans l'erreur en la recherchant.

Ce qui peut aisément arriver, à cause du grand nombre de symptomes dont il est ordinairement accompagné, & sans lesquels cependant il peut être.

Pour éviter l'erreur parmi tous ces accidens, il ne faut envisager que ceux qui sont inséparables de toute espece de *fievre*, & dont la présence ou l'absence font connoître qu'on a la *fievre* ou qu'on ne l'a pas.

Après les avoir bien examinés, on pourra parvenir à connoître la nature individuelle de la *fievre*.

Dans toutes les *fievres* qui sont produites par des causes internes, les malades ont en différens degrés, selon les différens tems de la *fievre*, le frisson, un pouls précipité & de la chaleur.

Quand ces accidens viennent promptement, & sont accompagnés de danger dans leur cours, c'est une *fievre* aiguë.

Quand ils sont tardifs, avec ou sans danger, c'est une *fievre* lente.

L'une & l'autre est commune, ou épidémique, ou particuliere à tel ou tel homme.

On appelle maladies fébriles aiguës, celles que la *fievre* aiguë accompagne; & chroniques fébriles, celles où se trouve la *fievre* lente.

Pour les expliquer toutes, il faut donc connoître auparavant la nature de la *fievre*.

On en vient à bout en considérant les trois symptomes communs dont nous avons parlé; savoir, le frisson, la vitesse du pouls & la chaleur.

Quoiqu'il n'y ait point de *fievres* sans ces trois symptomes, cependant la vitesse du pouls est la seule chose qu'on observe depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie; & c'est par elle seule qu'un Medecin peut sûrement juger qu'on en est attaqué.

Et par conséquent c'est dans la seule vélocité du pouls que le Medecin puise tout ce qu'il sait touchant la nature de la *fievre*.

La cause prochaine de cette vélocité, est donc aussi la cause prochaine de la *fievre* ainsi connue.

Cette cause peut donc être une trop grande contraction du cœur, ou une influence réciproque trop prompte du suc nerveux, qui passe du cervelet dans les muscles & les cavités du cœur.

Il n'est point d'especes de *fievre* connue jusqu'ici provenant de causes internes, qui ne commence d'abord par un sentiment de froid, de concussion, d'horripilation, lequel est plus grand ou plus petit, plus long ou plus court, interne ou externe, suivant les divers sujets, les différentes causes de la *fievre*, & la différente nature de la *fievre* même.

Alors le pouls devient fréquent, petit, souvent intermittent; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'insensibilité saisissent souvent les extrémités.

D'où il est clair que les humeurs sanguines croupissent alors dans les plus petits vaisseaux, tandis qu'en même tems il y a une cause qui augmente la contraction du cœur.

Voilà donc la cause de tous les symptomes qui surviennent dans ces occasions dont nous avons déja parlé.

On voit succéder à ces symptomes une chaleur plus ou moins grande, qui dure plus ou moins, qui est interne ou externe selon la variété de la *fievre*.

Comme la *fievre* précede cette chaleur, il est évident qu'elle n'en est que l'effet & non la cause, & qu'elle n'en constitue point la nature.

Ainsi la contraction du cœur plus fréquente, & la résistance augmentée des vaisseaux capillaires, donnent une idée absolue de la nature de toute *fievre* aiguë. L'une & l'autre peuvent être produites dans un animal vivant par un nombre infini de différentes causes; & comme elles peuvent arriver ensemble ou séparément, de même l'une suit aisément l'autre.

C'est pourquoi, la cause prochaine de la *fievre* reconnoît elle-même une infinité d'autres causes immédiates, qui peuvent être propres & particulieres à quelques personnes, ou universelles & communes à plusieurs; & celles-ci dépendent de l'air, de la qualité des alimens, & du genre de vie.

Les causes de la *fievre* sont donc particulieres ou épidémiques.

Les causes particulieres les plus prochaines peuvent se rapporter à certains points capitaux.

1°. Aux matieres acres qu'on a prises, soit en aliment, en boisson, en assaisonnement, en médicament, à titre de poison même, lorsqu'elles sont d'une nature à ne pouvoir être digérées, mises en mouvement ni évacuées, ou quand on les a prises en telle quantité, qu'elles irritent, suffoquent, obstruent & se corrompent.

2°. Aux excrétions ordinaires supprimées par le froid, par les onctions, par la tristesse, par des alimens, des boissons, des médicamens, des poisons; par un air nébuleux, épais; par le repos, le défaut d'exercice ordinaire; par des obstructions, des compressions externes ou internes.

3°. A la trop grande agitation d'esprit ou de corps, à la chaleur, l'ardeur à laquelle on s'est exposé.

4°. A l'application extérieure de matieres acres, piquantes, corrosives, & d'une nature propre à déchirer, brûler & enflammer.

5°. A ce qui cause beaucoup de changement dans les humeurs

meurs & dans les mouvemens. Telles sont plusieurs causes tant internes qu'externes, la faim, des évacuations excessives, le pus, l'eau, les matieres ichoreuses dans l'hydropisie ou dans l'empyeme; une sérosité acre, croupissante en quelque endroit; la trop grande chaleur de la bile, l'inflammation, la suppuration, la gangrene, le cancer, les veilles excessives, l'étude outrée, l'usage immodéré des plaisirs de l'amour.

L'expulsion & la propulsion trop prompte des liqueurs, l'agitation des humeurs qui sont en stagnation, le mélange de toutes leurs particules, la résistance vaincue, la coction des humeurs, la sécrétion de l'humeur digérée, la crise de la matiere, qui en irritant & en coagulant, avoit produit la *fievre*, le changement de la santé en maladie, & en une disposition propre à supporter ce à quoi le malade étoit le moins accoutumé, l'expression de la partie la plus liquide des humeurs, & l'épaississement du reste, la soif, la chaleur, la douleur, l'anxiété, la foiblesse, la lassitude, un sentiment de pesanteur & le dégout, sont les effets de la *fievre*.

Mais il faut du tems pour résoudre la viscosité des liqueurs, & pour calmer l'irritation: moins la *fievre* est considérable, moins elle est durable, plus elle est salutaire, & réciproquement au contraire. Au reste, elle suit la variété des degrés & du concours de l'un & de l'autre.

Il arrive de-là que la fievre sert souvent elle-même de remede à d'autres maladies.

Il suit encore que les commencemens, les progrès, l'état, la diminution, la crise, le changement & la cure de ce mal varient dans les *fievres* aiguës, comme dans les *fievres* particulieres.

La *fievre* cause la mort, dégénere en une autre maladie, ou se guérit.

Elle cause la mort, lorsque les solides se détruisent par la violence qu'ils souffrent, ou lorsque le sang est tellement vicié & dépravé, qu'il bouche les vaisseaux vitaux, ou ceux qui doivent porter de quoi réparer la déperdition. C'est ainsi que la *fievre* produit dans les visceres nobles, tels que le cœur, les poumons & le cervelet, l'inflammation, la suppuration, la gangrene; ou dans les premieres voies des aphthes qui causent souvent la mort. Elle dégénere en une autre maladie, quand elle cause une si grande agitation, que les vaisseaux en sont endommagés, & qu'à force de dissiper les parties les plus fluides des humeurs, elle épaissit le reste; ou quand elle n'a pas la force de résoudre par elle-même la matiere coagulée; ou lorsqu'elle dépose la matiere critique dans certains vaisseaux obstrués, dilatés ou rompus. De-là des taches rouges, des pustules, l'éréspele, la rougeole, la petite vérole, des phlegmons, des bubons, l'inflammation des parotides, des abscès, des gangrenes, des sphaceles, & des skirrhes.

La *fievre* se guérit, 1°. toutes les fois qu'elle peut d'elle-même dompter sa cause matérielle, la rendre mobile & l'expulser par les voies de l'insensible transpiration; il faut en même-tems que son mouvement se calme & que la circulation se rétablisse dans toute sa liberté. Cette voie de résolution est presque semblable à celle dont nous avons déja parlé. 2°. Lorsque la matiere morbifique domptée & devenue mobile, n'est pas encore parfaitement saine, de sorte qu'elle empêche l'égale distribution des fluides & irrite les vaisseaux, ce qui occasionne quelque évacuation sensible avec laquelle cette matiere est expulsée hors du corps. Je parle des sueurs, de la salivation, des vomissemens, des diarrhées, des décharges d'urine qui surviennent après la coction de la matiere & l'état de la *fievre*, & cela à peu près dans l'espace de quatorze jours que la crise emploie à se faire.

Enfin, la *fievre* cesse lorsque la matiere de la maladie étant domptée, résolue & rendue mobile par l'action de la *fievre* même, & de nouveau assimilée aux humeurs saines, circule avec elles sans produire aucune crise ni d'autres maux.



Pour connoître la terminaison, le changement & la fin d'une *fievre* aiguë, il suffit d'observer sa nature, ses différences, sa durée, son commencement, ses progrès, son état.

Et par conséquent on peut aisément déduire en général de tout ce qui a été dit jusqu'à présent, le diagnostic & le prognostic des *fievres*.

Pour parvenir à la meilleure méthode de traiter toutes les *fievres*, & à leur cure générale. 1°. Il faut pourvoir à la vie & aux forces du malade. 2°. Corriger & expulser l'acrimonie irritante. 3°. Dissoudre les sucs visqueux & les évacuer. 4°. Calmer les symptomes.

On ménage la vie & les forces du malade par des alimens & des boissons fluides & aisés à digérer, qui résistent à la putréfaction, qui appaisent la soif, excitent l'appétit, & qui soient opposés à la cause connue de la maladie.

Il ne faut donner à manger au malade que lorsque la *fievre* a cessé ou qu'elle a diminué.

Il faut lui donner à manger souvent, mais peu, de peur de faire trop travailler les visceres ou d'en altérer les fonctions.

On regle la quantité & la qualité de la nourriture, 1°. sur le tems qu'on prévoit que la *fievre* durera; savoir, 1, 4, 7, 9, 11, 14, 21, 30, 40, 60 jours; car il faut songer à soutenir tellement les forces de la nature, que la coction & la crise puissent se faire. Moins on prévoit que le mal durera; moins il faut prendre d'alimens, & d'alimens peu nourrissans, & réciproquement au contraire, 2°. sur l'âge du malade. Car plus on est jeune ou vieux, plus on a de peine à supporter l'abstinence. 3°. Sur l'état & la violence du mal, qui exige des alimens différens en quantité & en qualité. Quand la *fievre* est à son dernier degré de violence, on n'en doit prendre que de très-légers & en petite quantité: au contraire la nourriture doit être plus abondante & plus forte dans les progrès & dans la diminution de ce mal, selon qu'il s'éloigne plus de ce dernier degré. 4°. Sur le climat que le malade habite; car ceux qui sont voisins de l'équateur supportent plus aisément la diete, que ceux qui sont près des poles. 5°. Sur la saison de l'année; en été les alimens doivent être moins substantiels & moins nourrissans qu'en hiver. 6°. Sur l'habitude du malade, & son tempérament naturel; ceux qui font bonne chere lorsqu'ils sont en santé, & la digerent aisément, ont besoin de plus d'alimens lorsqu'ils sont malades, parce que leurs vaisseaux & leurs visceres y sont accoutumés. 7°. Sur le sentiment de légereté ou de pésanteur qui suit la nourriture qu'on a prise.

Quand on s'apperçoit qu'il y a des corps étrangers, acres, irritans extérieurement appliqués, comme des morceaux pointus de verre, de métal, de bois, de pierre, d'os, ou des substances stimulantes qui enflamment, des corrosifs, des vésicatoires, des caustiques, des septiques & des poisons, il faut les ôter sur le champ quels qu'ils soient; ensuite fomenter la partie lésée avec des matieres visqueuses, huileuses, douces, anodynes, un peu apéritives. Par exemple,

Prenez *semences de six pommes de coing*, avec
*de l'eau distilée de fleurs de roses*,
*de sureau*, } *de chaque*, *trois onces*.

Faites selon l'art une émulsion, passez & y mêlez,

*d'esprit de vin rectifié, demi-once;*
*de teinture d'opium, une dragme.*

On satisfait encore à la même intention avec l'onguent aureum, le basilic, le diapompholyx, le nutritum, le populeum & le rosat.

Toute acreté irritante qui a son siége dans les parties intérieures du corps, telle que celle de l'inflammation, de la suppuration, de la gangrene, du sphacele, du cancer, de la carie des os, de l'ichorosité, du pus, d'une lymphe acre & croupissante; doit être ôtée ou corrigée, suivant les regles prescrites dans l'histoire de ces maladies.

Toute acreté irritante qui s'est introduite dans les fluides par l'abus des choses non-naturelles; peut ou doit être ôtée ou corrigée par différens remedes, selon sa différente nature connue.

1. Si c'est par un mouvement excessif; le repos du corps & de l'esprit, les humectans, les délayans, les adoucissans en sont le remede.

2. Si c'est par la trop grande chaleur de l'air; on la tempere par des exhalaisons froides, principalement de quelques plantes propres à cela; on boit largement beaucoup d'eau nitrée, un peu acide, mêlée avec un peu de vin qui soit aussi aigrelet; on use d'alimens acides, adoucissans, un peu salés & de médicamens semblables.

Prenez *de décoction d'orge, vingt-cinq onces;*
*de nitre purifié, une dragme;*
*de vin du Rhin, six onces;*
*de gelée de groseilles,* } *de chaque, deux onces.*
*de rob de sureau,*

Mêlez.

On en prendra une once ou deux par quart d'heure.

Prenez *d'eau distilée de chicorée,*
*de fumeterre,* } *de chaque, trois onces;*
*de melisse,*
*d'esprit de sel commun, une dragme;*
*de sirop de mûres, deux onces;*
*de nitre purifié, demi-dragme.*

Mêlez.

On en prendra une cuillerée chaque demi-heure.

Prenez *de crystaux de tartre, deux dragmes;*
*de nitre purifié, demi-dragme.*

Mêlez.

Faites une poudre, dont on prendra un scrupule de trois en trois heures dans quelque tisane convenable.

3. Si c'est la trop grande humidité de l'air; il faut faire de grands feux de bois aromatiques & résineux, & brûler beaucoup d'aromates. Par exemple,

Prenez *de feuilles fraîches de marjolaine,*
*de mente,* } *de chaq. deux poignées;*
*d'origan,*
*de romarin,*
*de fleurs de camomile,*
*de roses rouges,* } *de chaq. une poignée;*
*de tanaisie,*
*de lavande,*
*de marum de Syrie, demi-poignée;*
*de racine d'iris de Florence,*
*d'angelique,* } *de chaque, trois onces;*
*d'impératoire,*
*de sciure de bois de sassafras, deux onces;*
*de semence broyée de céleri, trois onces.*

Après avoir broyé & hâché tous ces ingrédiens, on en fera une poudre, que l'on répandra dans la chambre du malade.

4. Si on a lieu d'accuser l'acrimonie putréfiante de l'air, on la corrige, en brûlant du salpetre, de la poudre à canon, par les vapeurs du vinaigre, en jettant du sel sur les charbons ardens.

5. Si le mal vient des passions de l'ame; on les appaise par la raison, par leurs contraires, par la variété des objets, par des anodyns, par des opiats.

6. S'il est causé par des alimens acres, acides; il faut délayer l'acrimonie, l'adoucir, l'absorber, la convertir en sel composé. C'est ce qu'on fait par des matieres aqueuses, gélatineuses, tirées des animaux; par des matieres huileuses, grasses, terrestres; par des sels alcalis, fixes ou volatils, simples ou composés.

7. S'il vient d'une nourriture acrimonieuse salée; on met en œuvre des délayans aqueux, qui fassent sortir du corps cette acrimonie, des matieres lentes & huileuses pour l'adoucir, de l'eau de chaux vive pour la corriger.

8. S'il vient d'alimens acres, aromatiques, échauffans; on use de délayans aqueux, de correctifs acides, de dissolvans & de déterfifs savoneux acides, de matieres gélatineuses adoucissantes; & comme les alcalescens y ont rapport, ils sont ici sous-entendus.

9. Si c'est pour avoir mangé des partiesalcalescentes d'animaux; il faut en chercher la guérison dans les remedes que nous avons indiqués au mot *Alkali.*

10. S'il a pour cause la constriction de l'estomac à l'occasion d'un excès dans le manger; les délayans, la diete, le vomissement, le flux de ventre le détruisent. On peut préparer des vomitifs doux de la maniere suivante.

Prenez *d'une légere décoction d'orge, trente-six onces;*
*d'oxymel scillitique, trois onces;*
*de tartre vitriolé, qui ne soit point acide, deux dragmes;*

Mêlez & prenez-en deux onces toutes les demi-heures.

Prenez *de rob de sureau, trois onces;*
*de vinaigre scillitique, une once;*
*d'eau distilée de melisse, six onces.*

Mêlez.

On en prendra demi-once chaque demi-heure.

Prenez *de tartre émétique, cinq grains pour une dose.*

Ou,

Prenez *de vin émétique, une once & demie pour une dose.*

Ou,

Prenez *d'ipecacuanha, un scrupule.*

Faites une poudre pour une dose.

Ou,

Prenez *d'ipecacuanha pulvérisé, quatre scrupules;*
*de vin blanc, trois onces.*

Faites bouillir le tout pendant quatre heures dans une grande phiole. La colature sera la dose.

Ou,

Prenez *de feuilles récentes de cabaret, coupées par morceaux.*

Mettez-les en infusion pendant une demie-heure dans de l'eau bouillante. Le suc exprimé sera la dose.

11. S'il est produit par des boissons acres, acides, huileuses, aromatiques simples ou distilées; il faut y remédier par ce qui a été dit, N°. 5. 6. 8.

12. Si l'on a trop veillé, il faut pratiquer ce qui a été dit, N°. 1. 2. 5.

13. Si l'on est constipé & que ce mal ait donné lieu à une acrimonie alcaline, acide, huileuse, savoneuse, il faut avoir recours à des remedes tant externes qu'internes, qui lubrifient les voies, rendent les matieres fluides, qui ouvrent les émonctoires, excitent & augmentent leurs forces expultrices.

Les principales humeurs excrémentitielles capables de causer la *fievre* lorsqu'elles sont retenues dans le corps, sont les feces du bas-ventre, l'urine, les vuidanges, le sang hémorrhoïdal & la matiere qui sort par la transpiration.

L'on y réussit en dissolvant les humeurs qui sont comme entassées de force, en relâchant les vaisseaux obstrués, par des bains, des fomentations, des frictions, en rasant les cheveux, en rendant la peau propre & nette.

Lorsque le sang comprime tellement les vaisseaux par sa trop grande abondance, qu'il se trouve quelque humeur forcée de croupir vers leurs extrémités, on rend à cette humeur sa fluidité & sa circulation, en diminuant le volume du sang par la saignée. Ce vice se manifeste par les signes que nous avons indiqués au mot *Plethora*.

Mais si le spasme, la contraction, & conséquemment le rétrécissement des fibres des tuyaux capillaires, procurent le même croupissement dans l'extrémité de ces petits tuyaux, il faut relâcher les fibres & dissiper l'acreté qui cause la contraction par les remedes que nous avons indiqués sous les mots *Fibra* & *Obstructio*.

Si le croupissement a pour cause la viscosité ou la lenteur de quelque humeur, ce mal se guérit par divers remedes, dont le principal est la *fievre* même, modérée de façon à pouvoir dissiper cette coagulation. Ainsi il faut régler sa vivacité, 1°. afin qu'elle ne puisse pas exciter l'inflammation, la suppuration, la gangrene, le sphacele, toutes maladies dont on sait être menacé par la violence des symptomes, & surtout par l'excès de la chaleur comparée avec le peu de force des petits vaisseaux.

2°. Afin que le trop grand mouvement du sang n'en dissipe pas les parties les plus fluides; ce qu'on connoît par la sécheresse des narines, des yeux, du gosier, de la langue, par la voix rauque, par l'aridité de la peau, par la petite quantité des urines, par la petitesse, la vitesse & l'inégalité du pouls.

3°. De peur que la *fievre* ne devienne trop languissante & trop paresseuse avant la coction de la matiere qui la cause, ensorte qu'il ne soit plus dans son pouvoir de dompter, d'émouvoir la matiere morbifique, d'en procurer les sécrétions & les excrétions; ce que l'on connoît par la langueur totale des actions vitales, dans le tems qu'il ne paroît encore aucun signe de coction.

Si donc la fievre est trop violente, (voyez la Dissertation sur les désordres que cause l'excès de la circulation, sous le mot *Sanguis*,) on fait la modérer par l'abstinence, par une nourriture légere, en buvant de l'eau tiede, en respirant un air un peu froid, en calmant les passions, par la saignée, par des lavemens rafraîchissans, des médicamens doux, aqueux, glutineux, rafraîchissans, par des anodyns & des opiats.

On peut préparer des lavemens rafraîchissans de la maniere suivante.

Prenez *de nitre purifié, deux dragmes;*
*de miel rosat, une once;*
*de petit-lait frais, douze onces.*

Mêlez.

Ou,

Prenez *de vinaigre commun, une once;*
*de nitre, trois dragmes;*
*de sirop de roses solutif avec séné, deux onces;*
*de décoction d'orge, neuf onces.*

Ou,

Prenez *de lait de beurre, dix onces;*
*de sirop de roses pâles, deux onces.*

Ou,

Prenez *de décoction commune émolliente, neuf onces*
*de nitre purifié, trois dragmes;*
*de miel mercurial, une once & demie.*

Mêlez pour un lavement.

Si la *fievre* paroît trop lente, on anime son action par l'usage des alimens & des boissons fortes & cordiales; par un air un peu plus chaud, par des passions plus vives, par des médicamens acres, volatils, aromatiques, qui ont fermenté, par les frictions, la chaleur, le mouvement musculaire, les bains, les fomentations.

*Formules de médicamens dans les langueurs des fievres.*

Prenez *d'oxymel scillitique, trois onces;*
*d'eau-de-vie de Matthiole, trois dragmes;*
*d'eau distilée de mente, quatre onces;*
*d'eau distilée de canelle, une once.*

Mêlez.

On en prendra une once par heure.

Prenez *de diascordium de Sylvius, un scrupule & demi;*
*de thériaque d'Andromaque, une dragme & demie;*
*de sirop des cinq racines apéritives, deux onces;*
*d'eau distilée de chardon-béni, six onces.*

Mêlez pour le même usage.

Prenez *de confection alkermès, une dragme;*
*de gingembre confit, six dragmes;*
*de racine de contrayerva,* } *de chaque une dragme;*
*de serpentaire de Virginie,* }
*de sirop des cinq racines apéritives, une suffisante quantité pour faire un électuaire, dont le malade prendra une demi-dragme de quatre en quatre heures.*

Prenez *de la poudre de la Comtesse de Kent, un scrupule & demi, qu'on prendra de quatre en quatre heures.*

Prenez *de gingembre blanc,* }
*de racine de zédoaire,* } *de chaque une dragme;*
*de contrayerva,* }
*de serpentaire de Virginie,* }
*de trochisques de vipere, deux dragmes.*

Faites-en une poudre fine que vous diviserez par dose d'un demi-scrupule.

Le malade en prendra une toutes les quatre heures.

Prenez *de sel de chardon béni, demi-dragme,*
*de corne de cerf brûlée, une dragme;*
*de corail rouge, deux scrupules;*
*d'huile distilée de canelle, &* } *de chaque trois gouttes.*
*d'écorce de citron,* }

Faites une poudre que vous diviserez en dix doses pour le même usage.

Un autre moyen après le premier de dissiper la viscosité, est de rétablir le ressort des vaisseaux, en diminuant le volume du sang par des saignées copieuses faites promptement par une large ouverture, & en augmentant ensuite ou en même tems son mouvement par des irritans.

Une troisieme méthode pour rendre à ces matieres visqueuses leur fluidité, c'est de les délayer par des boissons, des bains, des fomentations, des lavemens, en usant en même tems de frictions. Ces remedes sont beaucoup plus efficaces lorsqu'on les emploie chauds, qu'on y mêle des sels résolutifs, du nitre, par exemple, en quantité proportionnée à celle du fluide aqueux & qu'on y fait bouillir des végétaux légerement aromatiques, amers & lactescens.

Les plantes ameres lactescentes froides que notre Auteur a en vue sont,

*Chondrilla*, la Condrille.
*Cichorea*, la Chicorée.
*Hieracia*, l'Hyéracium.
*Intubus*, l'Endive.
*Lactuca*, la Laitue.
*Scorzonera*, la Scorsonnere.
*Sonchus*, le Laitron doux.
*Taraxaca*, la Dent de lion.
*Tragopogon*, la Barbe de bouc.

Pour que leurs effets soient plus sûrs, plus prompts & plus efficaces, il est à propos de commencer par la saignée; par-là ils entrent plus aisément dans les vaisseaux, se mêlent avec les humeurs & agissent mieux sur elles.

Aussi-tôt que la viscosité est atténuée par ces remedes, il suffit de les continuer ou de les augmenter pour rendre cette matiere mobile & l'expulser : mais il arrive souvent en ce cas qu'il n'est pas nécessaire de l'évacuer.

Les symptomes qui accompagnent pour l'ordinaire la *fievre* aiguë sont le froid, le tremblement, l'anxiété, la soif, les nausées, les rots, le vomissement, la foiblesse, la chaleur, l'ardeur, la sécheresse, le délire, l'assoupissement, les veilles, les convulsions, les sueurs, la diarrhée, les pustules inflammatoires.

Quand on a détruit la cause fébrile, tous ces accidens cessent, parce que c'est la fievre qui les produit; & par conséquent s'ils peuvent subsister avec la *fievre*, sans que la vie du malade soit en danger, ils demandent à peine une cure particuliere.

D'ailleurs ils viennent souvent des efforts que fait la nature quand elle se dispose à une crise ou à évacuer la matiere critique; alors comme ils précedent, accompagnent ou suivent cette crise, il faut bien prendre garde de les interrompre.

Mais si ces symptomes arrivent à contre-tems, s'ils sont si violens qu'il y ait lieu de craindre pour la vie, ou que le malade ne puisse les supporter, ou s'ils menacent de quelque mal plus funeste, il faut les calmer chacun en particulier par les remedes qui leur sont propres, ayant toujours égard à la cause & à l'état de la maladie.

*Des symptomes fébriles, & premierement du froid fébrile.*

Le froid qui survient au commencement des *fievres* aiguës suppose la diminution du frottement des liqueurs entre elles & contre les vaisseaux, le ralentissement de leur cours, la stagnation des fluides dans les extrémités, une moindre contraction du cœur, une moindre évacuation, une moindre influence des esprits qui partent du cervelet.

S'il est violent & de longue durée, il donne lieu à des concrétions polypeuses dans les grands vaisseaux de la région du cœur; à des stagnations dans les petits, par l'expression de leurs liquides, ce qui produit plusieurs grands maux.

On voit par ce qu'on vient de dire, ce que le froid désigne, ce qu'il fait craindre; pourquoi plus il est grand au commencement de la *fievre*, plus elle est dangereuse; pourquoi le froid est si violent au commencement de la peste, & pourquoi il est suivi d'une chaleur extreme.

Tous les remedes qui irritent fortement, à quelque titre que ce soit, loin de dissiper ce froid, produisent souvent une inflammation qui dans la suite devient incurable; il faut donc rejetter l'usage des matieres salines, acres, aromatiques, huileuses, des véficatoires & d'autres choses semblables.

Au contraire on le guérit en buvant de l'eau chaude imprégnée d'un peu de nitre, de miel & de vin : les bains, les fomentations, les vapeurs, les lotions de liqueurs semblables & de légeres frictions, conviennent dans ce cas.

Lorsqu'on fait de bonne heure usage de ces remedes, on guérit & l'on prévient souvent de très-grands maux.

Prenez *de décoction d'orge, trente onces;*
*de nitre purifié, deux dragmes;*
*d'oxymel simple, trois onces;*
*d'eau distilée, deux onces.*

Mêlez.

On en prendra deux onces fort chaudes tous les quarts d'heures.

Prenez *des quatre semences froides, grandes & petites,* } *de chaq. deux dragmes;*

Faites une émulsion, sur deux livres de laquelle vous mêlerez,

*d'eau distilée de fenouil, quatre onces;*
*de sel de prunelle, deux scrupules;*
*de sirop des cinq graines apéritives, deux onces;*
*de sirop violat, demi-once.*

Pour le même usage.

Prenez *d'eau distilée de bourache, une livre;*
*d'eau distilée de fleurs de roses, une once;*
*d'eau distilée de fleurs de sureau, huit onces;*
*d'eau distilée de canelle, une once & demie;*
*d'eau-de-vie de Matthiole, demi-once;*
*de sirop d'armoise de Fernel, deux onces.*

Mêlez pour le même usage.

La décoction de caffé, de bois de sassafras, de sandal & autres semblables, font ici salutaires, surtout si vers la fin on y ajoute quelque substance aromatique.

Prenez *du bois de sandal blanc, citrin & rouge,* } *de chaque une once.*

Faites-en une décoction pendant un quart d'heure dans de l'eau, après quoi ajoutez-y,

*de racine de fenouil, quatre onces;*
*de sciure de sassafras, deux onces;*
*de réglisse, demi-once.*

Faites bouillir le tout encore un moment, & fournissez quatre livres de décoction pour le même usage. BOERHAAVE.

*Prognostics qui se tirent du froid dans les maladies aiguës.*

La froideur du corps, qu'on peut appeller plus propre-

ment fraîcheur, ou chaleur modérée, après quelque bonne évacuation qui rend le pouls plus réglé & plus fort, est un très-bon signe, entant qu'elle indique une solution critique de la *fievre*. De même la froideur, qui est la suite du refroidissement, ou de la diminution de la chaleur fébrile, & qui est accompagnée de signes de coction dans l'urine, les crachats ou les selles, dans le cas où la maladie a affecté le systeme nerveux, les parties spiritueuses ou le bas-ventre, & d'un changement du pouls en mieux, est un très-bon symptome, & présage une guérison prochaine. Cette froideur est aussi quelquefois critique, ou l'avant-coureur d'une crise salutaire.

Quoique la froideur, qui a les qualités que je viens de dire, doive être estimée salutaire, il est cependant rare qu'on puisse en tirer quelque prognostic favorable. La froideur extreme se fait sentir ou dans tout le corps, ou seulement dans les parties externes. Elle est ordinairement mortelle dans les fievres continues: mais elle ne prognostique que la continuité de la maladie dans les sujets d'un tempérament robuste. Elle est toujours mortelle quand elle se trouve jointe avec une grande foiblesse, c'est-à-dire, lorsque la maladie a été violente; elle annonce une mort prochaine, quand elle est causée par l'extinction de la faculté. Mais on connoît qu'elle provient d'une pareille cause, par les autres signes destructifs qui ont précédé.

Quelques-uns de ceux qui sont affligés d'une anasarque, mais surtout d'une ascite & d'une leuco-phlegmatie, sentent une froideur dans presque tout le corps. On observe la même chose dans les personnes qui ont des abscès internes à la veille de leur mort : ces derniers ont un froid ou un frisson dans presque toutes les parties du corps, soit à l'occasion d'une résolution extraordinaire de la chaleur naturelle, ou d'une rédondance d'humeurs froides.

Une pareille froideur dans les extrémités ne fournit pas toujours des principes certains pour le prognostic; car elle n'est pas beaucoup à craindre dans quelques maladies, pourvu qu'elles ne soient point aiguës. Il n'est pas étonnant, dit Galien, que le froid s'empare des extrémités, comme des oreilles, du nez, des piés & des mains dans les maladies qui surviennent en hiver, & qui affligent les personnes avancées en âge, puisque, à ce qu'il assure dans son deuxieme Commentaire sur les Prognostics, ces parties sont naturellement dépourvues de chair, & fort éloignées des visceres.

Une pareille froideur n'est point un petit mal dans les maladies aiguës, puisqu'elle empêche, à cause de la foiblesse dont elle est suivie, la chaleur naturelle de pénétrer jusqu'aux extrémités du corps; outre que dans les maladies aiguës, la violence de l'inflammation qui affecte les visceres, est cause que le sang ne se distribue qu'en très-petite quantité sur la surface du corps. C'est donc un très-mauvais signe dans ces sortes de maladies, lorsque le froid & le frisson s'emparent, non-seulement des extrémités du corps, mais encore de toutes les autres parties, à moins que cet accident ne soit occasionné par l'approche d'un accès; car c'est un signe que la chaleur naturelle est éteinte ou suffoquée par l'abondance des humeurs : mais cette froideur est accompagnée de plusieurs autres signes mortels. Un grand nombre de mourans paroissent froids, avec désudations ou sueurs froides, & une langueur considérable; & non-seulement ils paroissent excessivement froids, mais encore durs; aussi lisons-nous dans le premier Liv. des *Prorrhet.* 75. « Que tout refroidissement, accompagné de dureté, est un signe mortel. »

Nous allons examiner plus soigneusement les prognostics qu'on peut tirer du refroidissement des extrémités.

*Des prognostics qu'on tire du refroidissement des extrémités du corps.*

Les extrémités du corps, qu'Hippocrate, dans ses *Prognostics*, appelle *tête*, *mains* & *piés*; & Galien, sur le *VII. Aph.* 1. plus distinctement, *nez*, *oreilles*, *mains* & *piés*, sont affectés du froid dans les maladies aiguës, lorsque la chaleur naturelle est ou concentrée, résoute, opprimée, ou suffoquée, ou enfin tout-à-fait éteinte. La chaleur naturelle se concentre dans les visceres, après avoir abandonné les extrémités du corps, & occupe les parties mitoyennes, la poitrine & le bas-ventre, soit en conséquence d'une inflammation violente ou d'une éréspele qui affecte les visceres, ou, comme dit Galien, qui attire par sa chaleur le sang dans la partie affectée en forme de ventouse; ou d'une douleur violente dans le ventricule ou son orifice, ou dans le colon, les intestins grêles, l'utérus ou les reins; ou enfin à l'occasion d'un accès lorsque la nature travaille dans les parties internes, & fait tous ses efforts pour chasser les humeurs superflues dont elle est accablée; d'où l'on prognostique quelquefois la mort, & quelquefois aussi la guérison du malade, suivant la force ou la foiblesse qu'on remarque actuellement en lui.

La chaleur naturelle se résout ou par la violence de l'agitation fébrile, ou par l'excès de la douleur, ou par quelque évacuation immodérée, ou par quelque suc venimeux qui offense le cœur & l'orifice de l'estomac, ou par un accès de joie subit & immodéré.

La chaleur naturelle est opprimée ou suffoquée dans les visceres, d'où il arrive que les parties éloignées étant privées de celle dont elles ont besoin, se refroidissent lorsque l'orifice du ventricule est ou surchargé d'une quantité immodérée d'alimens, ou, pour me servir de l'expression de Galien, *Com. in Lib. de R. V. I. A.* picoté par des humeurs mordicantes; ou lorsque les visceres sont infestés d'une multitude d'humeurs putrides ou crues; au moyen de quoi la chaleur naturelle est ou suffoquée, ou considérablement opprimée; tout de même que lorsqu'on met une grande quantité de bois verd au feu, on l'étouffe, ou du moins on l'affoiblit considérablement au lieu de l'augmenter. De même la chaleur est concentrée dans les visceres par la rédondance & l'entassement des humeurs; de sorte qu'elle ne peut pénétrer jusqu'aux parties extérieures, les veines & les arteres, à l'aide desquelles elle se distribuoit dans les visceres, étant obstruées par des humeurs crues & putrides. La *fievre* qui provient d'une pareille cause, est appellée par quelques-uns *lipyrie*, λειπυρία, λιπύριον, λιπυρίη; par d'autres, *asaphodes*, c'est-à-dire, obscure & cachée; (voyez *Asaphes*;) d'autres nous la représentent comme douce & légere au-dehors, mais violente & tumultueuse en-dedans. Cela vient de ce que la *fievre* doit son origine à une multitude d'humeurs putrides, ou à une rédondance d'humeurs froides, crues & grossieres qui étouffent la chaleur; ou à un phlegmon qui affecte les visceres, ou à une putréfaction maligne & venimeuse; & dans tous ces cas, il y a froideur, ou du moins fraîcheur & absence de chaleur dans les extrémités.

La chaleur naturelle est non-seulement détruite ou affoiblie par étranglement ou suffocation, elle est même éteinte par une froideur excessive, ou par une qualité venimeuse occulte, qui corrompt les parties vitales, ainsi qu'on peut l'observer dans les effets des poisons froids, & des choses qui causent la mort par une propriété inhérente à toute leur substance, pour me servir de l'expression de Galien.

Cette même chaleur, qui, suivant Galien, a son siége dans les parties solides, peut être détruite, résoute & dissipée par une chaleur ardente, qui consume l'humidité, qui sert à la nourrir & l'entretenir, comme il arrive dans les maladies hectiques & les douleurs violentes des visceres, qui corrompent & résolvent la chaleur naturelle de ces parties; ce qui a fait dire avec raison à Hippocrate, *VII. Aph.* 26. que la froideur des extrémités est toujours un très-mauvais signe, quand elle se trouve jointe avec une douleur violente dans les parties contenues dans la région qui est autour du bas-ventre.

Enfin, la froideur peut être produite, ou la chaleur détruite, par une évacuation immodérée, soit naturelle ou artificielle, dont la suite, quand elle est excessive, est une syncope mortelle, laquelle est suivie du refroidissement des extrémités & de la mort du malade. Ce symptome est occasionné par une résolution de la chaleur, en conséquence de l'ouverture d'une artere.

Nous avons examiné jusqu'ici les causes de cette froideur, ou extinction, ou diminution de chaleur dans les extrémités, & nous allons passer aux prognostics ou signes qu'elle nous fournit, & à l'aide desquels on peut prédire l'issue bonne ou mauvaise d'une maladie aiguë.

Je dis d'abord que la froideur des extrémités peut être regardée comme salutaire, lorsque la nature s'efforce de procurer une crise & qu'elle se trouve jointe avec d'autres signes favorables. Mais elle ne fournit aucun prognostic certain quand elle survient lors du retour périodique d'un accès, ou durant une maladie opiniâtre; on ne doit pas non plus la regarder comme mortelle dans les vieillards & dans l'hiver.

La froideur des extrémités (avec les exceptions dont nous venons de parler) dans les maladies aiguës, n'est point, comme dit Galien, *Comm. in VII. Aph.* 1. une maladie légere, mais un symptome extremement pernicieux, entant qu'elle provient d'une inflammation violente des visceres. On doit en excepter celle qui est occasionnée par une indigestion ou par un paroxysme, dans lequel, dit Galien sur les *Prognostics*, non-seulement les extrémités, mais encore la peau qui couvre les côtes & le bas ventre se refroidissent.

La froideur des extrémités commence quelquefois en même tems que la maladie, ainsi que je l'observai une année dans plusieurs *fievres* malignes erratiques, qui tiroient leur origine ou d'un degré éminent de putréfaction qui produisoit sur les visceres le même effet que le poison, en conséquence de quoi la chaleur naturelle étoit résoute, concentrée ou presque suffoquée par une redondance d'humeurs extremement putrides, ou qui provenoit d'humeurs crues & pituiteuses, comme on l'observe dans la fievre *amphemerine* ou quotidienne.

La froideur des extrémités dans les fievres continues est toujours un signe de mort ou de malignité, mais plus souvent de mort. Lorsque ce symptome survient au commencement avec la *fievre*, mais non point dans un degré extraordinaire, il présage seulement une malignité, & les Medecins le regardent comme un symptome pathognomique des *fievres* malignes, dans lesquelles le malade n'est souvent pas fort altéré, & n'a point la langue trop seche; & cette froideur est quelquefois uniforme & de même température durant tout le cours de la maladie, & quelquefois inégale, ou plus ou moins forte.

La froideur des extrémités qui survient dans un jour critique & non point au commencement de la maladie & qui est accompagnée de signes critiques, indique une crise ou un changement de la *fievre* continue en intermittente. Mais tout froid excessif des extrémités qui est de longue durée & accompagné de mauvais signes, est toujours funeste, surtout dans un jour critique.

Toute froideur presque insurmontable des extrémités, est un symptome de mort, & cela est confirmé par Hippocrate dans ses Observations, *I. Epid. Sect.* 1. sur une fievre épidémique extremement mortelle dans laquelle les malades, à ce qu'il dit, « furent sujets à un refroi« dissement des extrémités si considérable, qu'on eut « toutes les peines du monde à rappeller la chaleur. » Il décrit encore, *III. Epid. Sect.* 3. les symptomes d'une *fievre* ardente, épidémique & maligne dont le principal étoit « une froideur remarquable des extrémités des « piés & des mains, surtout vers le tems du paroxys« me, qui bannissoit la chaleur de ces parties à un tel « point, qu'elle avoit toutes les peines du monde à y « revenir. » Il dit à ce sujet, en parlant de quelques malades qui moururent de consomption « que le froid s'em« para sur la fin, de leur corps avec tant de violence, qu'on « eut toutes les peines du monde à les rechauffer. » Nous lisons dans les *Prorrhet.* 65. « que tout refroidis« sement ensuite d'un frisson qui n'est point suivi du « retour de la chaleur, est très-mauvais. » C'est ce que l'Auteur prouve par l'exemple de Philiscus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. « dont les extrémités (le jour qui pré« céda sa mort,) se refroidirent entierement, & ne re« couvrerent jamais plus leur premiere chaleur. » La même chose arriva à Silenus, *ibid. Ægr.* & à d'autres dont il est parlé dans les Epidémiques peu de tems avant leur mort.

Les moribonds ont les extrémités aussi froides qu'un marbre, & souvent dures & livides. Or toute dureté accompagnée d'un degré excessif de froideur passe dans le *I.* des *Prorrhet.* 77. pour un signe de mort; surquoi Galien dit, « si la froideur est de nature à causer un « refroidissement total & absolu, & qu'elle se trouve « jointe avec la dureté, elle est un signe d'extinction, « ou elle prouve que la chaleur naturelle est entiere« ment éteinte. »

Toute froideur des extrémités accompagnée d'une couleur livide n'est pas moins mortelle; car ce dernier symptome est le plus pernicieux de tous ceux qu'on peut imaginer, & prouve que la mort est à la porte. Car la couleur livide de ces parties indique une extinction de la chaleur naturelle; & Galien nous apprend dans son Commentaire sur le troisieme des *Epidémiques*, que la froideur des extrémités qui se trouve jointe avec la couleur livide dont nous parlons est un signe évident de mort.

Hippocrate confirme la même chose dans ses *Prognostics*.

« Lors, dit-il, que cette pesanteur de corps (on en a par« lé ci-devant) se trouve jointe avec la couleur livide « des ongles & des doigts, on doit s'attendre à une « mort prochaine. » Nous lisons dans ce qui suit « que « la noirceur des doigts & des piés est moins à crain« dre que cette couleur livide, » puisque celle-ci provient toujours de l'extinction de la chaleur naturelle, au lieu que l'autre peut avoir une toute autre cause; par exemple, une humeur noire qui se sera jettée sur ces parties. Il suit donc de ce que nous venons de dire que lorsque ces deux symptomes se trouvent réunis, on doit s'attendre à une mort prochaine. C'est ce que nous avons suffisamment prouvé par les exemples qu'Hippocrate cite dans ses *Epidémiques* de Philiscus, de Silenus, de la femme qui étoit malade d'une esquinancie dans la maison d'Ariston, *III. Epid Sect.* 1. *Ægr.* 5. de la fille d'Euryanacte, *ibid. Ægr.* 6. d'Erasinus & du jeune homme qui demeuroit au *Forum Mendacium*, dans lesquels on observa ce symptome à la veille de leur mort.

La froideur ou le frisson des extrémités, qui est accompagné d'une altération excessive, d'une chaleur violente dans la poitrine ou dans le bas-ventre est estimé très-pernicieux, à cause qu'il indique une violente inflammation des visceres, dont il est, à ce que dit Galien, *Com. in VII. Aph.* 1. un symptome ordinaire.

Hippocrate assure la même chose dans ses *Prognostics*, où il dit:

« Que c'est un très-mauvais signe lorsque la tête, les piés « & les mains sont froids, tandis que le ventre & les « hypocondres sont chauds. »

Galien dans son Commentaire sur ce passage, assure que ce symptome est non-seulement mauvais, mais encore mortel.

Cornelius Celsus développe à fond le sens de ce passage en ces termes:

*Cui febre æque non quiescente exterior pars friget, interior sic calet, ut etiam sitimfaciat, lethale*, « La froideur des « parties extérieures est mortelle, lorsque la fievre ne « diminue point en proportion & que la chaleur du de- « dans est si forte qu'elle rend le malade altéré. «

La froideur des extrémités est accompagnée d'autres signes pernicieux, outre ceux dont nous avons parlé, comme d'une douleur violente & continue de tête ou de visceres, d'insomnies, du coma, du délire, de visions ridicules, de la perte de la mémoire, de surdité, d'aveuglement, de convulsions, de tremblemens, de la perte de la parole, du hoquet, d'anxiétés, d'inquiétudes, de la difficulté de respirer, d'une expiration froide par la bouche & le nez, d'une urine trouble qui ne s'éclaircit jamais, d'une urine noire avec un énéoreme de même couleur (voyez *Enæorema*,) blanche, aqueuse, transparente; d'une suppression d'urine, de la sortie de quelques gouttes de sang par le nez, de vomissemens virulens, de déjections noires & copieuses, qui ne procurent aucun soulagement au malade; & d'autres symptomes semblables. Chacun de ces symptomes présage toujours la mort quand il se trouve joint avec la froideur des extrémités, & cela d'autant plus infailliblement qu'ils sont en plus grand nombre.

Ce que je viens de dire est éclairci par Hippocrate dans le cas de Silenus, qu'on a si souvent cité, au sujet duquel il observe « que le sixieme jour il eut une petite « sueur tenue autour de la tête, que ses extrémités de- « vinrent froides & livides, qu'il eut de grandes in- « quiétudes, qu'il ne rendit rien par les selles ni les « urines, & qu'il eut une *fievre* très-forte. » Il observe au sujet de Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. qui mourut à Thasos, le dixieme jour de sa maladie, « que dès « le second jour, vers le midi, ses extrémités, surtout sa « tête & ses mains, se refroidirent; qu'il perdit la voix « & la parole, qu'il respiroit difficilement & par longs « intervalles; (βραχύπνοος ἐπὶ χρόνον πουλύν. Nous avons « joint ici avec Galien & quelques copies les trois der- « niers mots avec le premier, & non point avec ἀνεθερ- « μάνθη qui les suit. Voyez *Brachypnoea.*) la chaleur « revint accompagnée d'altération, il eut une nuit pai- « sible & il sua quelque peu de la tête. »

Il paroît par ces exemples aussi-bien que par ce qui précede, que la froideur lorsqu'elle est continuelle ou excessive, ou accompagnée de dureté ou d'une couleur livide, est extremement pernicieuse, entant qu'elle indique une extinction de la chaleur naturelle.

On peut encore tirer des mauvais prognostics de cette froideur, relativement aux symptomes précédens, comme, par exemple, lorsqu'elle succede au frisson & qu'elle ne cesse point, suivant le premier des *Prorrhet.* 65. où nous lisons que « les refroidissemens qui succe- « dent au frisson & qui ne sont point suivis du retour « de la chaleur, sont très-mauvais. »

Tout le refroidissement des extrémités qui survient après des évacuations de mauvaise espece est extremement pernicieux, surtout lorsque ces évacuations sont elles-mêmes du nombre des signes mortels; comme un saignement de nez qui se fait goutte à goutte, des sueurs froides, des desudations de tête, une urine aqueuse, livide, ictérique, trouble, sans sédiment, noire avec un énéoreme de même couleur, une suppression d'urine, des déjections grasses, liquides, extremement fétides, trop fréquentes ou trop copieuses, des crachats noirs, livides, gluans, expectorés avec peine ou tout-à-fait interceptés. Toute froideur ou refroidissement des extrémités qui succede à l'un ou à l'autre des symptomes dont nous venons de parler, est extremement pernicieux.

On connoît que le refroidissement des extrémités est mortel, non-seulement aux signes de mauvaise espece qui précedent, mais encore à ceux qui accompagnent & qui suivent. Ce refroidissement est ordinairement suivi de plusieurs autres symptomes mortels. Il est extremement pernicieux lorsqu'il est d'abord modéré, & qu'il augmente ensuite à un degré excessif, à cause, comme dit Galien, qu'il indique une langueur extreme de la faculté. Il n'est pas moins funeste lorsqu'il ne diminue que peu ou point; & cela est confirmé par le cas de Philiscus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. au sujet duquel Hippocrate observe, « que ses extrémités se re- « froidirent entierement, & ne recouvrerent jamais « plus leur chaleur naturelle. »

Il dit de Silenus, « qu'il perdit la parole le septieme jour, « & que la chaleur ne revint plus depuis dans ses extré- « mités. »

Les parties deviennent livides après un refroidissement excessif, & se durcissent quelquefois; & pour lors la perte du malade est infaillible, ainsi qu'on a dit ci-dessus, lorsque ce symptome subsiste long-tems.

Il en est de même lorsque ce refroidissement est suivi d'un coma, de rêveries, de la perte de la mémoire, de l'ouie, de la vue & de la voix; de convulsions, de tremblemens, de sueurs froides, surtout dans les parties refroidies, (ces sortes de sueurs paroissent en effet ne convenir qu'à la syncope ou à la mort) d'évacuations de mauvaise espece, qui ne soulagent aucunement le malade, ou qui viennent à être supprimées; d'une difficulté de respirer & d'autres symptomes semblables, qu'Hippocrate observa pour la plupart dans Silenus, ensuite du refroidissement des extrémités, & qu'il décrit en ces termes:

« Le sixieme jour il sua quelque peu de la tête; ses extré- « mités se refroidirent & devinrent livides; il eut de « grandes inquiétudes, il ne rendit rien ni par haut, ni « par bas, & il eut une *fievre* très forte. Il perdit la pa- « role le septieme jour; ses extrémités resterent tou- « jours froides, & il n'urina plus. Le huitieme jour, « tout son corps se couvrit d'une sueur froide, & de « petits exanthemes ronds & rouges, pareils à des bou- « tons, (*vari*,) qui disparurent sans former d'abscès; « il rendit avec peu de provocation, beaucoup de ma- « tiere ténue & comme indigeste par les selles, & avec « quelque difficulté; son urine étoit acre, & couloit « avec douleur; ses extrémités recouvrerent quelque « peu de chaleur; son sommeil étoit léger & comateux, « & son urine ténue & transparente. Les symptomes « furent les mêmes le neuvieme jour. Il ne voulut plus « boire le dixieme, il fut affecté d'un coma, & il dor- « mit fort peu; ses selles furent les mêmes: mais il ren- « dit une grande quantité d'urine quelque peu épaisse, « qui déposa une espece de sédiment blanc & sembla- « ble à du son. Le froid s'empara de nouveau de ses « extrémités, & il mourut le onzieme jour. »

Il suit de ce qu'on vient de dire, que tout refroidissement des extrémités, qui est précédé, accompagné ou suivi de quelqu'un des symptomes dont on vient de parler, ou de tel autre semblable, donne lieu de craindre une issue funeste dans les maladies aiguës.

*Des prognostics qu'on tire du changement du chaud en froid, & du froid en chaud dans les maladies aiguës.*

Il arrive souvent dans les maladies aiguës, que tout le corps passe tantôt peu-à-peu, & tantôt subitement du chaud au froid, & du froid au chaud. Le premier changement est toujours dangereux, à moins qu'il ne soit occasionné par un paroxysme, puisqu'il prouve, ainsi qu'on l'a observé ci-dessus, que la chaleur naturelle est ou résoute, ou opprimée & suffoquée à un tel point par la multitude des humeurs crues, qu'elle est incapable, en conséquence de l'obstruction des vaisseaux, de se répandre à l'extérieur; ou qu'elle est entierement retirée dans les parties internes, à cause de quelque humeur maligne, ou d'une inflammation violente qui affecte quelqu'un des principaux visceres.

On conjecture que la chaleur naturelle eſt réſoute, lorſque quelque cauſe de réſolution a précédé, comme une *fievre* violente & continue, une inſomnie continuelle, des douleurs violentes, des évacuations immodérées de ſang ou d'humeurs.

La ſuffocation eſt indiquée par la pléthore, dans laquelle les veines & les arteres ſont obſtruées par la multitude d'humeurs crues.

On connoît que la chaleur naturelle ne peut point ſe répandre au-dehors par tous les ſignes qui indiquent la rédondance des humeurs, & qu'elle eſt repouſſée en-dedans par quelque humeur acre ou maligne qui affecte l'orifice du ventricule, le cœur ou quelque autre partie noble; par les douleurs qui ſe font ſentir autour de la région de la partie affectée; par le dégout, l'angoiſſe, (voyez *Angor*,) les nausées, les vomiſſemens violens ou bilieux, l'abattement d'eſprit, les anxiétés, les inſomnies, l'irrégularité, la foibleſſe du pouls, &c. ainſi qu'on peut l'obſerver dans ceux qui ont l'orifice de leur ventricule picoté par des vers, ou par quelque humeur acre.

Lorſque quelque inflammation interne eſt cauſe que la chaleur ſe retire en-dedans, on s'en apperçoit par celle des parties internes, & par des ſignes convenables; ce que Celſe a fort bien exprimé après Hippocrate, lorſqu'il dit: « Que le refroidiſſement des extrémités « eſt mortel, lorſque les parties internes ſont brûlées « d'une chaleur capable de cauſer la ſoif; » car un pareil refroidiſſement eſt causé par une inflammation interne très-violente.

De quelque maniere, ainſi que nous avons dit ci-deſſus, que le corps ſe refroidiſſe, ce n'eſt jamais un bon ſigne: mais ce refroidiſſement eſt ſouvent très-pernicieux, ſurtout lorſqu'il eſt violent & continu, ou qu'il eſt joint avec la dureté & la couleur livide des parties; car pour lors la mort n'eſt pas éloignée. Tout refroidiſſement ſoudain & immédiat des parties actuellement chaudes, eſt toujours mauvais, à l'exception de celui des extrémités qui eſt occaſionné par les efforts que fait la nature pour procurer une excrétion critique des humeurs; car il arrive ſouvent dans les tems de criſe, en conséquence du tranſport impétueux de l'humeur maligne ſur quelque partie noble, que les extrémités ſe refroidiſſent, & ne recouvrent jamais, ou que fort rarement & lentement, quelque degré modéré de chaleur, après que l'humeur s'eſt jettée ſur quelque partie moins noble du corps.

Au contraire, c'eſt toujours un bon ſigne lorſque les corps qui étoient refroidis, recouvrent peu-à-peu leur chaleur d'une maniere uniforme; car c'eſt une preuve qu'aucune humeur interne, cachée, acre ou maligne, n'affecte les parties nobles, qu'il n'y a point d'inflammation dans ces régions internes, ni rien qui puiſſe empêcher la chaleur de ſe répandre dans toutes les parties du corps.

Ce n'eſt jamais un bon ſigne, & quelquefois même c'en eſt un très-funeſte lorſque les parties s'échauffent inégalement: mais Hippocrate regarde comme une choſe tout-à-fait pernicieuſe, que les parties extérieures du corps paſſent tout d'un coup & ſouvent du chaud au froid, & du froid au chaud dans les maladies malignes; & en effet, ces ſortes de changemens ſont plus dangereux que les autres ſymptomes.

Nous liſons à ce ſujet dans le premier Liv. des *Prorrhet.* 43. « que tout changement ſoudain dans les extrémités « eſt mauvais, & qu'il en eſt de même de la ſoif qui « ſouffre les mêmes changemens. »

Galien, dans ſon Commentaire ſur cet endroit, dit, « que « dans les maladies extremement malignes il ſe fait un « changement de ces qualités en leurs contraires dans « l'eſpace d'une heure, de maniere que le malade ſe « ſent tantôt auſſi froid que dans le cœur de l'Hiver, & « un moment après auſſi chaud que dans le fort de « l'Eté; » ce qui vient, ſelon lui, de ce qu'il n'a aucune chaleur en lui-même, & qu'il n'eſt échauffé que par celle de la *fievre*, qui commençant dans le milieu du corps, & ſe répandant de tous côtés comme une flamme, excite une chaleur dans les extrémités, qui étant diſſipée, ces parties ſe refroidiſſent de nouveau, à cauſe que la chaleur naturelle eſt éteinte.

Ces ſortes de changemens ſubits de chaud & de froid, auſſi-bien que de couleur & de tout autre ſymptome, indiquent ſouvent une complication d'affections dans le corps, qui ne pouvant être ſurmontées par la nature qu'au bout d'un tems conſidérable, prouvent que la maladie ſera longue & ennuyeuſe, ainſi qu'Hippocrate l'affirme expreſſément, *IV. Aph.* 40. où il dit, « que les changemens de chaud & de froid qui ſurvien- « nent dans tout le corps, préſagent la longueur de la « maladie. »

Dans les maladies aiguës & violentes, ces changemens ſoudains prouvent que la nature eſt gênée par la violence du mal, & dans un danger imminent d'être éteinte avant qu'elle ait pu ſe mettre en état de réſiſter. Cette conſidération a fait dire à Galien, ſur les *Prorrhétiques*, que ces ſortes de changemens ſont funeſtes dans les maladies malignes, & occaſionnés par l'extinction de la chaleur naturelle.

Ces ſortes de changemens ſoudains dans les autres ſymptomes, comme de l'altération à une entiere extinction de la ſoif, du calme à l'agitation, de la veille à un ſommeil profond, du parfait uſage de la raiſon au délire, ſont ordinairement d'un très-mauvais préſage.

Tout changement de ſymptomes qui ſe fait, par exemple, de maniere qu'il ſurvienne une douleur de tête, enſuite de ventre, de jambes, & auſſi tôt après une ceſſation de douleur, ſuivie d'un délire, qui fait ſur le champ place à un autre ſymptome, a pour cauſe générale une *métaptoſe*, c'eſt-à-dire, un tranſport des humeurs; car les tranſports de l'humeur d'une partie du corps dans l'autre, ou les gonflemens de cette même humeur qui paroiſſent ſucceſſivement dans différentes parties, ſont appellés du nom de *métaptoſe*; & celle-ci ne prognoſtique rien de plus que ce gonflement. Tout gonflement ou orgaſme des humeurs, eſt cependant à craindre, puiſqu'il menace quelque partie noble; auſſi Hippocrate, *I. Aph* 22. Galien & tous les autres Medecins preſcrivent-ils la purgation dans ce cas, même dès le commencement, lorſque tout eſt dans un état de crudité.

Les changemens de chaud, de froid, de couleur & d'autres ſymptomes & qualités qui ſurviennent avec des ſignes de coction, indiquent une agitation critique des humeurs; & peut-être eſt-ce dans ce ſens qu'on doit entendre ce paſſage des *Prénotions de Cos*, 125. où il eſt dit, « que les changemens fréquens de couleur & « de chaleur ſont néceſſaires. »

Ces ſortes de changemens ſont utiles dans les maladies malignes, pourvu que ce ſoit pour le mieux, ſuivant cette maxime d'Hippocrate, *VI. Epid. Sect.6. Aph.* 16. *ἐν τοῖσι παλιμβούλοισι αἱ μεταβολαὶ ὠφελέουσι, τούτοισι μεταβάλλειν πρὶν κακοῦσθαι ἐς τὰ πρέποντα.* « Les change- « mens ſont avantageux dans les maladies trompeuſes « (malignes) lorſqu'on les dirige vers des endroits « convenables, avant qu'ils aient reçu quelqu'injure. » Fœſius lit *παλιμβόλοισι*, au lieu de *παλιμβούλοισι*, qu'il dit être un mot fort obſcur, & le traduit dans ſes notes par *Inconſtantibus*, inconſtantes; & dans ce ſens, qui paroît le plus probable, on peut traduire cette maxime de la maniere ſuivante.

« Les changemens ſont ſalutaires dans les maladies chan- « geantes & inconſtantes, lorſqu'ils ſe font vers des « endroits convenables, & avant qu'ils aient contrac- « té quelque malignité. » PROSPER ALPIN, *de Præſag. Vit. & Morte.*

*Tremblement*

*Tremblement fébrile.*

Le tremblement suppose une alternative de tension & de relâchement dans les muscles; des causes qui se succedant mutuellement les unes aux autres, tendent & relâchent les muscles en peu de tems & involontairement; la circulation du liquide artériel & du suc nerveux, tantôt continuée & tantôt interrompue, & par conséquent le cours de ces deux fluides suspendu au commencement de la maladie, & souvent vers la fin, leur trop grande absence à la suite d'une trop grande déperdition.

S'il dure long-tems, il forme des obstacles à la circulation des humeurs, & produit les vices qui en dépendent.

De-là on peut tirer son diagnostic & son prognostic, & concevoir pourquoi le tremblement est accompagné du froid; pourquoi il est si pernicieux lorsqu'il est violent; pourquoi l'on tremble dans les grandes passions, un peu avant que de mourir, après toute évacuation trop abondante, après avoir trop bu de quelque liqueur que ce soit.

On guérit ce mal en rétablissant l'égalité de la circulation & de la pression du sang artériel & des esprits, de l'un contre les parois des arteres, & des autres sur les fibres motrices: c'est ce qu'on peut faire au commencement de la maladie par l'usage des remedes qui dissipent la viscosité, qui rétablissent les forces; & à la fin par ceux qui peuvent réparer promptement les liquides qu'on a perdus, & fortifier les fibres & les visceres. Voyez *Fibra.* Boerhaave.

*Prognostics qu'on tire du tremblement.*

Je vais d'abord définir ce que c'est que le tremblement, & rechercher ensuite les causes qui l'occasionnent. Galien, *Com.* 1. *in III. Epid.* définit le tremblement (*Tremor*) une diminution du mouvement volontaire; dans laquelle la faculté s'efforce de mouvoir la partie affectée sans pouvoir y réussir, à cause de la foiblesse ou oppression de la même partie, qui fait un mouvement contraire, du moins à quelque égard à celui qu'elle se proposoit.

Cette espece d'affection differe du mouvement convulsif, que quelques-uns ont confondu avec le tremblement qui survient dans les *fievres* aiguës, dans la persuasion qu'Hippocrate regarde le tremblement comme un mouvement convulsif dans plusieurs de ses malades; surtout dans la fille de Nerius, *V. Epid. T.* 50. de laquelle il dit, κὴ σπασμὸς, κὴ τρομώδης ἦν, « elle fut affligée de convulsions & d'un tremblement. » C'est peut-être cette même considération qui a fait dire à Sabinus & Metrodorus, deux anciens Medecins, que le tremblement est une légere convulsion, voulant désigner par-là, à ce qu'on croit, une affection compliquée d'un tremblement & d'une convulsion; ce qui est une espece de tremblement que les Medecins appellent ordinairement mouvement convulsif, & *Convulsio ex Materia non proportionata.*

D'autres croyent qu'Hippocrate entend quelquefois par *Tremor* un frisson (*Rigor.*) surtout, *I V. Epid.T.*13. où il rapporte du jeune étranger qu'il traitoit, qu'*il eut une crise le sixieme jour; que l'accès fébrile revint le septieme, & cessa avec un tremblement* (*Tremor;*) c'est-à-dire, suivant eux, avec un frisson (*Rigor.*) Ils semblent pourtant se tromper sur cette matiere, car je suis persuadé qu'Hippocrate parle d'un tremblement réel & non point d'un frisson (*Rigor*); ne fût-ce pour d'autre raison que celle-ci; savoir, que la crise n'étant point parfaite le sixieme jour, elle se fit partie par une excrétion, partie par un transport de la matiere morbifique & pituiteuse sur les nerfs & les muscles, ce qui occasionna un tremblement (*Tremor.*)

Voyons maintenant comment s'engendre le tremblement.

Galien, *Lib. de Trem. Rig. Palp. & Convulf.* dit que le tremblement (*Tremor*) est occasionné par la foiblesse ou l'imbécilité de la faculté motrice, qui est quelquefois infirme par elle-même, comme dans les vieillards, & quelquefois accidentellement par d'autres causes; surtout, ajoute cet Auteur, par le défaut de nourriture, par un flux de ventre violent ou une hémorrhagie copieuse, comme aussi par une longue abstinence, qui consume l'aliment & affoiblit la faculté; ou par une résolution de la force vitale, comme il arrive à ceux qui ont l'estomac dévoyé, dans la cardialgie, les défaillances, le froid violent, & dans la pléthore qui opprime les muscles & les nerfs. Il paroît être encore du même sentiment, *Com.* 1. *in III. Epid.* où il attribue le tremblement à la foiblesse de la force musculaire, qui est occasionnée ou naturellement, ou par une rédondance oppressive d'humeur, ou par la colere, la lassitude, les veilles, les soucis, ou l'usage immodéré des femmes, toutes choses capables de résoudre la chaleur naturelle ou la force.

Ecoutons le même Auteur déclarer plus explicitement la cause & la génération du tremblement dans l'endroit que nous venons de citer en ces termes:

« Il survient, dit-il, un tremblement, non-seulement « lorsque les muscles & les nerfs sont dérangés, mais « encore lorsqu'ils sont dans leur intégrité, toutes les « fois qu'on s'efforce de lever ou de porter quelque « fardeau qui excede nos forces. On a vu, par exemple, « certains jeunes hommes, vigoureux, qui, pour avoir « voulu porter de pesans fardeaux, & surtout monter « chargés par des endroits escarpés, ont été saisis d'un « tremblement dans leurs jambes; & il arrive la même « chose aux vieillards & à ceux qui sont foibles, lorsqu'ils s'efforcent de porter des fardeaux infiniment « plus légers, parce que ceux-ci sont encore trop pe« sans pour eux. » Et un peu plus bas, comprenant toutes les causes du tremblement sous une seule, il dit: « Nous avons donc eu raison dans notre Traité, *de* « *Tremor. Convulf. & Rig.* d'attribuer toujours le trem« blement à la foiblesse. »

Puis donc que la puissance ou faculté est quelquefois naturellement foible, & qu'elle est quelquefois rendue telle par un fardeau qui l'opprime, il s'ensuit qu'on peut admettre trois différentes causes du tremblement, savoir, un désordre dans les organes auxquels la faculté commande, les passions de l'ame, & un pesant fardeau.

Premierement, un défaut de tempérament convenable, ou une intempérie chaude, froide, seche ou humide, peut affoiblir les muscles au point d'occasionner un tremblement dans leurs parties: car la chaleur, lorsqu'elle est excessive, résout ou dissipe la force naturelle; le froid violent, d'un autre côté, éteint entierement la chaleur naturelle; l'humidité opprime les muscles, quand ils en sont imbibés à un degré excessif; & la sécheresse immodérée consume l'humidité qui entretient la chaleur naturelle: aussi voit-on quelques phrénésies mortelles dégénérer en tremblemens à cause du desséchement excessif de l'origine des nerfs, aussi-bien que des nerfs eux-mêmes.

Secondement, les passions de l'ame, comme la frayeur, la tristesse, la joie immodérée, & plusieurs autres qui détruisent les forces: ou

Enfin, un fardeau pesant qui accablant les muscles, les empêche de se mouvoir suivant les directions de la volonté, peut aussi occasionner un tremblement.

Passons maintenant au prognostic.

Il est bon d'observer d'abord que quelques tremblemens

affectent le malade au commencement, d'autres à la fin de la maladie. Quant aux premiers, Galien, *Com.* 2. *in III. Epid.* nous apprend qu'ils ne surviennent jamais que dans les maladies violentes. Nous avons dit que les tremblemens sont occasionnés par la faim, la lassitude, le défaut de sommeil, l'usage immodéré des femmes, ou par une quantité oppressive d'humeurs ; & dans ce dernier cas, ils ne fournissent rien de certain surquoi l'on puisse fonder un prognostic au commencement, ils indiquent seulement la violence de la maladie, à cause que toute rédondance d'humeurs rend une maladie dangereuse. Tel étoit le tremblement de Pythion, *III. Epid. Ægr.* 1. qui fut saisi le premier jour d'un tremblement des mains, d'une forte fievre & du délire. Tel étoit encore celui dont Chærion fut attaqué le troisieme jour, *III. Epid. Ægr.* 5. Mais quoique les tremblemens qui surviennent au commencement des maladies n'indiquent qu'une rédondance d'humeurs qui opprime les nerfs & les muscles, à moins qu'ils ne proviennent de faim, de lassitude, de défaut de sommeil, ou de l'usage immodéré du coït, ou de quelque passion de l'ame, le malade n'est cependant point exempt de danger lorsqu'il est attaqué d'une maladie aiguë, maligne ou chronique, parce que toute maladie de quelque espece qu'elle soit est à craindre pour un malade qui se trouve affoibli. Ces tremblemens, comme nous avons dit, ne fournissent aucun prognostic certain, relativement au sort du malade : mais s'ils sont accompagnés d'autres symptomes fâcheux, le cas sera douteux, comme il l'étoit, par exemple, dans la femme d'Eumyris, *IV. Epid. T.* 40. qui, à ce qu'on dit, « paroissoit être tout-à-fait exempte de maladie & n'avoit point de *fievre* ; mais qui tomba ensuite dans « le délire, & fut saisie d'un tremblement par tout le « corps, accompagné d'une colliquation, du dégout, « de la soif & du froid. » Ce que nous venons de dire est encore éclairci par le cas du vieillard dont il est parlé dans le *IV. Epid. Tr.* 41. qui, au sortir d'une rechute, tomba d'abord dans un tremblement des levres & de la voix, durant lequel on observa que la peau de son corps étoit plus tendue & ses extrémités tout-à-fait froides ; il mourut, & on ne devoit pas s'attendre à moins, bien qu'il pût se faire que son tremblement provînt de vers, comme cela est arrivé dans plusieurs autres cas.

Tels sont les prognostics qu'on peut tirer des tremblemens qui surviennent au commencement des maladies : mais ils présagent ordinairement une apoplexie lorsqu'ils ne sont accompagnés ou suivis d'aucun autre accident.

Ce prognostic nous est suggéré par Hippocrate, *IV. Epid. T.* 36. où il dit :

« Que quelques-uns furent attaqués au commencement « d'un tremblement des doigts & des levres en parlant, « aussi-bien que des autres parties ; mais qu'ils avoient « la langue plus libre & la parole plus prompte qu'à « l'ordinaire ; leur visage étoit extremement rouge, ils « buvoient du vin jusqu'à s'enivrer, ou avoient de fré- « quentes envies de vomir. »

Après avoir montré ce qu'on peut raisonnablement présager des tremblemens au commencement des maladies, ce que nous avons à dire de ceux qui les suivent est, que quelques-uns indiquent un transport critique des humeurs, lorsque la nature pousse une partie des humeurs nuisibles des visceres sur les muscles ; & ces sortes de tremblemes sont très-salutaires pourvu qu'ils soient accompagnés de signes de coction. Tel étoit le tremblement du jeune étranger, *IV. Epid.* dont on a parlé ci-dessus, en qui la *fievre* cessa le septieme jour avec un tremblement, les humeurs nuisibles s'étant jettées des parties nobles sur les muscles. Il survient encore souvent à l'approche d'une crise par le vomissemunt un tremblement de la levre inférieure, que Galien, *Lib. III. de Cris. cap. ult.* met au nombre des signes d'une évacuation critique par haut.

Tels sont les tremblemens qui surviennent au commencement des maladies, & qui n'ont rien de dangereux par eux-mêmes ; ceux au contraire qui accompagnent les *fievres* ardentes & les inflammations du cerveau, lorsque les nerfs ou leurs origines, c'est-à-dire, le cerveau, est desséché, sont tous mortels.

Les tremblemens qui proviennent d'une sécheresse des nerfs dans les phrénésies sont également mortels, & paroissent être propres aux phrénésies dont la mort est la suite. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques*, *T.* 9. a donc raison de dire, « que les affections phré- « nétiques dégénerent en tremblemens, » ou que ceux-ci accompagnent les phrénésies mortelles.

Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, « que « les phrénésies mortelles sont suivies d'un tremble- « ment, car les infirmités des nerfs sont de longue du- « rée dans les phrénésies à cause de la sécheresse de l'af- « fection, la faculté étant épuisée par les veilles & le « trop de mouvement, & les nerfs extremement desse- « chés, ce qui occasionne des tremblemens. »

Vous voyez donc que les tremblemens sont tous mortels dans la phrénésie, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de convulsions, qui sont aussi les compagnes inséparables des violentes phrénésies. Le tremblement n'est point mortel au commencement de la maladie ; car celui de la langue & de la parole ne présage alors qu'un délire, comme nous l'apprend l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 19. Les phrénésies obscures & légeres sont ordinairement accompagnées de tremblemens, en conséquence de la résolution de la faculté animale ; & ces tremblemens sont tous pernicieux. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhet. T.* 34. dit à ce sujet, « que « les délires tremblans, obscurs, doux & traitables sont « extremement phrénétiques, comme étoit le cas de « Didymarchus de Cos. » Car ces délires sont occasionnés par la résolution de la faculté. Enfin tout tremblement occasionné par une lésion considérable du cerveau, qui affoiblit la faculté motrice pour la raison susdite, est mortel au plus haut degré ; & c'est ce dont nous avons un exemple dans la fille de Nérius, *I Ep. T.* 50. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

*Anxiété fébrile.*

L'anxiété vient de ce que le sang ne peut sortir du cœur ni passer par conséquent par les vaisseaux capillaires du poumon ou de l'aorte : d'où il suit que ce mal est produit par la contraction spasmodique des petits vaisseaux, ou par une matiere enflammée incapable de circuler. Quand les mêmes causes empêchent le trajet du sang par la veine-porte, nous avons remarqué que le même effet s'ensuit ; car comme tout le sang veineux qui est apporté par les arteres cœliaques & mésentériques ne peut revenir, il croupit, distend les vaisseaux, résiste à la circulation artérielle, & produit par-là tous les maux qui en naissent & en peuvent naître. Il est donc évident qu'il faut observer scrupuleusement dans toutes les maladies aiguës ces deux causes d'anxiété & les combattre.

Lors donc qu'une telle anxiété dure long-tems, elle donne lieu à des concrétions polypeuses, à des inflammations, à des gangrenes subites, avec un resserrement insupportable, qui est bien-tôt suivi de la mort. Mais si elle a son siége dans les hypocondres, on sent une douleur vive vers l'estomac, tandis que les autres visceres ont bien moins de sensibilité. Le sang se putréfiant ensuite tout-à-coup dans les vaisseaux qui sont autour du foie, occasionne la putréfaction de cette partie, la gangrene & une dyssenterie que cette putréfaction rend mortelle.

En voilà assez pour faire connoître à un Medecin la cause

& la nature de ce mal, & les ſuites qu'on en doit attendre, & en même tems lui faire diſtinguer l'anxiété que l'affection du ſeul genre nerveux produit, ſans qu'aucune fievre ait précédé, de celle qui naît d'une inflammation violente, laquelle s'eſt auparavant manifeſtée par ſes ſignes; & comparant ces deux cauſes avec la véhémence, la durée & le ſiége du mal, rien ne pourra ſe dérober à ſa prudence. Il ſaura pourquoi on eſt tourmenté d'anxiété dans preſque toutes les maladies à l'article de la mort; pourquoi l'anxiété ſpaſmodique eſt peu à craindre & l'inflammatoire très-dangereuſe; pourquoi dans les maladies que l'inflammation ou la ſuppuration produit, on eſt menacé d'une mort prochaine quand on ſe jette de côté & d'autre, qu'on ne peut tenir en place, qu'on veille toujours, enfin qu'on eſt toujours hors d'haleine.

De-là il paroît auſſi combien on doit varier les remedes pour adoucir la rigueur de ce mal. On les connoît & on en fait l'application, quand on s'eſt auparavant inſtruit de la nature du ſymptome qui le caractériſe.

Si donc on s'apperçoit qu'une affection ſpaſmodique en eſt la cauſe, on la détruit en adouciſſant l'acrimonie irritante, en la chaſſant par les vomitifs, les purgatifs, les ſudorifiques, les diurétiques, les déterſifs; en la délayant par des aqueux chauds, en calmant les paſſions, en relâchant les fibres, les vaiſſeaux, les viſceres, & en réprimant l'impétuoſité des eſprits par des anodyns & des narcotiques.

Boerhaave recommande les remedes ſuivans comme des purgatifs ou des vomitifs convenables dans les *fievres*.

Prenez *d'oxymel ſcillitique, trois onces;*
*d'eau diſtilée de chicorée, cinq onces;*

Mêlez & avalez.

Prenez *des feuilles de cabaret récentes avec de l'eau diſtilée de chardon-béni.*

Faites une infuſion durant quatre heures, & donnez à boire au malade cinq onces de la teinture exprimée.

Prenez *de vitriol blanc, vingt-cinq grains.*

Faites-en une poudre que vous prendrez dans un peu de biere.

Voici les purgatifs propres dans les *fievres.*

Prenez *de cryſtaux de tartre, cinq dragmes.*

Réduiſez-les en poudre & donnez-les au malade dans du petit-lait tiede.

Prenez *de cryſtaux de tartre, deux dragmes;*
*de ſel de prunelle, douze grains;*
*de ſel polychreſte, ſeize grains.*

Mêlez & faites une poudre.

Prenez *de ſcammonée, ſept grains;*
*eau diſtilée de chicorée, demi-once;*

Faites ſelon l'art une émulſion à laquelle vous ajouterez

*de ſirop de roſes ſolutif avec le ſéné, douze dragmes;*

Faites une potion.

Prenez *de tamarins, trois onces;*
*de trochiſques d'agaric, trois dragmes;*
*de feuilles de ſéné, une dragme;*
*de grande ſcrophulaire, demi-once.*

Mettez le tout en décoction dans de l'eau; & ſur huit onces exprimées ajoutez,

*de ſel de prunelle, demi-dragme;*
*de ſirop de roſes ſolutif avec le ſéné, une once & demie.*

On en prendra deux onces chaque demi-heure, juſqu'à ce qu'on commence à être purgé.

Prenez *des prunes de Damas, quatre onces;*
*de tamarins, une once;*
*de feuilles de ſéné, deux dragmes;*
*de ſcrophulaire aquatique, ſix dragmes.*

Mettez le tout en décoction dans de l'eau l'eſpace d'une demi-heure; exprimez-en enſuite douze onces au travers d'un drap, & mettez-y,

*de ſirop de chicorée compoſé avec la rhubarbe, deux onces.*

On en prendra trois onces toutes les demi-heures, juſqu'à ce qu'on commence à être purgé.

Prenez *de l'électuaire diaprunum de Sylvius, une dragme & demie;*
*de feuilles de ſéné pulvériſées, un ſcrupule.*

Faites un bol.

On ſatisfait à la même intention avec les remedes ſuivans donnés à la même doſe.

Prenez *électuaire diaprun ou cholagogue de Sylvius, une once & demie;*
*confection Hamech, quatre dragmes;*
*hiera picra de Galien, une dragme & demie;*
*électuaire lénitif, une once;*
*ſuc de roſes, demi-once.*

Les ſudorifiques propres dans les *fievres* ſont toujours les délayans & les apéritifs, que l'on peut préparer de la maniere ſuivante.

Prenez *de racine d'ache, demi-once;*
*de bardane,*
*de ſquine,* } *de chaque, une once;*
*racine de chicorée,*
*de chien-dent,*
*de navet,*
*de perſil,*
*de raves,*
*de petit houx,* } *de chaque, demi-once;*
*racine de ſarſepareille, une once;*
*de celle de ſcorſonnaire, demi-once;*
*de feuilles d'ozeille,*
*de chicorée,*
*d'endive,* } *de chaq. une poignée;*
*de fleurs de piſſenlit,*
*de ſureau,* } *de chaque, deux onces;*
*de graine broyée d'ache,*
*de perſil,* } *de chaque, une once.*

Mettez le tout en décoction dans trois pintes d'eau.

Le malade en prendra trois onces chaudes tous les quarts d'heures, juſqu'à ce qu'il paroiſſe une petite ſueur.

On peut faire une infinité de formules ſur ce modele.

Les diurétiques convenables ſont les ſuivans.

L'hydrogale fait d'une partie de lait récent & de trois parties d'eau.

Le petit-lait.
Le lait écremé.
La ſeve de bouleau.
Les ſucs récens des fruits d'été mûrs, délayés dans de l'eau.
Le nitre.
Le nitre ſtibié.
Le ſel polychreſte.
Les décoctions ſudorifiques précédentes avec un régime ſudorifique.

Les déterſifs qui conviennent dans les *fievres* ſont les mêmes que ceux dont on a déja parlé.

Si l'anxiété eſt produite par une viſcoſité inflammatoire, il faut la diſſoudre, la délayer, relâcher les vaiſſeaux où elle réſide, enfin modérer le cours des liqueurs, ce qu'on fait principalement en buvant beaucoup d'eau chaude mêlée avec du miel, des matieres farineuſes nitrées, un peu acides & légerement aromatiques; par des fomentations, des cataplaſmes, des épithemes, des emplâtres composées de délayans, de relâchans, d'émolliens, d'anodyns, qu'on applique ſur l'endroit affecté; par des lavemens composés des mêmes ingrédiens & ſouvent réitérés, mais pris en petite quantité pour qu'on puiſſe les garder long-tems; par la vapeur de l'eau chaude mêlée avec des matieres émollientes, laquelle peut être portée ſans ceſſe aux poumons par la bouche & les narines.

Il n'eſt point de cas où cette cruelle maladie demande des ſecours plus prompts & plus efficaces que dans celui-ci. BOERHAAVE.

*Des prognoſtics ou préſages qu'on tire de l'anxiété.*

On trouve dans les *Prognoſtics*, les *Prorrhétiques*, & dans tous les autres Livres d'Hippocrate qui regardent le prognoſtic, quatre mots ſynonymes, ἀλύκη, *alyce*, ἀλυσμὸς, *alyſmus*, ἀπορίη, *aporie*, & ἄση, *aſe*, ou ἄσση, *aſſe*. Tous ces mots ſignifient ce que nous exprimons par *anxietas*, anxiété, *inquietatio*, inquiétude, *implacaciditas*, peine d'eſprit, & *jactatio*: (on peut y joindre δυσφορία.) Quelques-uns veulent qu'*alyce* ait rapport à une reſpiration viciée, qui eſt trop fréquente & trop irréguliere: mais il paroît par Galien que ce mot eſt relatif à la mauvaiſe façon dont le malade ſe tient couché; car, *Lib. de Humoribus*, il dit, « il (Hippocrate) l'appelle *alyce*, anxiété, quoique pluſieurs « l'appellent *dyſareſtia*, dégout de ſoi-même; car diſent-ils, ceux-là ſont dans l'anxiété, ἀλύκει, qui ne « peuvent demeurer couchés dans la même poſture, & « ſont continuellement obligés d'en changer pour n'en « trouver aucune qui leur plaiſe. »

Il répete la même choſe dans ſon Commentaire ſur le ſeptieme *Aph.* 56. On n'entend donc autre choſe par ces termes, qu'une maniere de ſe coucher mauvaiſe, lorſqu'en conſéquence de la violence ou de la malignité de la maladie, le malade change continuellement de poſture & de place, ſe remue & s'agite de tous côtés, tantôt ſe levant, tantôt ſe couchant, quelquefois ſe couchant ſur le côté, quelquefois ſur le ventre & ſur le dos, ſans jamais reſter dans la même place, ni dans la même poſture.

L'anxiété provient ou de ce que l'eſtomac eſt affecté de quelque maladie, ou ſurchargé d'alimens, ou ſoulevé; ou d'une inflammation violente de quelque viſcere interne, ou d'une foibleſſe qui rend le corps incapable de ſupporter la maladie; ou d'une malignité occulte qui infecte le cœur, comme dans la *fievre* peſtilentielle; ou d'une agitation de la matiere dans les veines ſituées aux environs du diaphragme; ou enfin d'une agitation critique & violente occaſionnée par le gonflement des humeurs qui ſont prêtes à s'évacuer.

Je dis donc premierement que l'anxiété peut venir de quelque indiſpoſition de l'eſtomac, ou d'une oppreſſion de cette partie par une quantité immodérée d'alimens, comme il paroît par Hippocrate, *de R. V. I. A.* & par le Commentaire de Galien ſur ce Livre. Par exemple, lorſque le malade, après une longue abſtinence, & ſans attendre que la maladie ſoit arrivée au-delà de ſon plus haut période, mange trop copieuſement; ou lorſque l'orifice de l'eſtomac, comme dit Galien, *Com. in Aph. & in Lib. de Humor.* contient quelque humeur nuiſible, qui n'eſt ni abondante, ni répandue dans ſa cavité, mais enfermée dans ſes tuniques; ou enfin, ce qui revient peut-être au même, lors, comme dit cet Auteur, *Com. in Prorrhet.* que l'orifice de l'eſtomac eſt irrité par des ſucs dépravés. « On « connoît, dit-il, qu'une anxiété provient de l'eſto- « mac par les nauſées qui l'accompagnent. »

Secondement, l'anxiété eſt produite par la violence de la maladie, dans les *fievres* chaudes & ardentes, ſurtout dans leur plus grande force, lorſque le malade tombe dans l'agitation & l'impatience, à cauſe de la véhémence de la chaleur fébrile, & ce qui n'eſt pas un petit ſigne de malignité, lorſque cette anxiété eſt occaſionnée par une corruption des humeurs bilieuſes qui ſe gonflent & fermentent dans les plus groſſes veines. Cette anxiété eſt plus apparente lorſque quelqu'un des viſceres eſt affecté d'un gros phlegmon ou d'une éréſipele; car pour lors le malade brûle en-dedans, bien que la chaleur ne ſe manifeſte point au-dehors.

L'anxiété peut encore venir de la foibleſſe, comme Galien nous l'apprend, *Com. in I. Prorrhet.* lorſque la faculté eſt opprimée par le corps, comme lorſque des évacuations immodérées ont précédé, ou que la faculté eſt éteinte par la malignité de la maladie.

Enfin le malade tombe dans l'anxiété, en conſéquence de l'agitation dans laquelle les humeurs qui irritent les parties, entrent à la veille d'une excrétion critique. De-là vient qu'Hippocrate nous dit, *II. Aph.* 13. « que « ceux qui ont une criſe ſouffrent beaucoup durant tou- « te la nuit qui précede l'accès. » Car lorſque la nature travaille à l'excrétion des humeurs, elle excite un trouble & une agitation dans tout le corps, qui ne peut que cauſer beaucoup d'inquiétude & d'anxiété au malade. Ajoutez à cela, que ceux qui ſont affligés d'une ſuppuration, ſont ſouvent affligés de ce ſymptome, ſoit à cauſe de la foibleſſe & de l'abattement de la nature, ou du défaut de reſpiration, ou de la chaleur qui ſe fait ſentir dans la poitrine, ou de l'acrimonie du pus qui corrode & picote les parties ſenſibles, ou d'une fluxion acre qui tombe de la tête ſur l'orifice de l'eſtomac.

Après avoir rapporté les cauſes de l'anxiété, je vais paſſer aux prognoſtics qu'on peut tirer de ce ſymptome.

Je dis en général, avec l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 39. 76. & dans pluſieurs autres endroits, que l'anxiété eſt toujours mauvaiſe, à moins qu'elle ne ſoit critique ou qu'elle ne précede une criſe. Il y a néantmoins quelques anxiétés qui ne ſervent de rien pour le prognoſtic, comme ſont celles qui ſont occaſionnées par quelque déſordre de l'eſtomac, leſquelles, bien que mauvaiſes, ne fourniſſent jamais par elles-mêmes aucun prognoſtic certain relativement à la mort ou à la guériſon du malade. Et en effet, Galien, *Com. in I. Prorrhet.* diſtingue l'anxiété qui eſt excitée par quelque affection de l'eſtomac, de celles qui ſuivent la nauſée, ναυτίη, & le vomiſſement, ἔμετος, à cauſe que ceux qui ſont incommodés de cette eſpece d'anxiété, ont des nauſées & des envies continuelles de vomir; ce qui a fait dire, avec beaucoup de raiſon, à l'Auteur des *Prénotions de Cos*, que toute anxiété, accompagnée d'un ſoulevement de cœur & de nauſées, indique une affection de l'eſtomac. Au reſte, dans les *fievres* intermittentes & un grand nombre d'autres maladies, l'anxiété ou inquiétude, avec ſoulevement de cœur & nauſée, n'a rien de malin,

puisqu'elle cesse souvent à l'aide d'un vomissement. C'est ce dont Hippocrate rapporte un exemple, *I. Epid. T.* 102.

« La femme de Theotimus, dit-il, ayant une *fievre* hémi« tritée, fut saisie tout à la fois d'une anxiété, d'un vo« missement & d'une horreur; & comme l'accès étoit « survenu avec altération, la chaleur ayant augmen« té avec la *fievre* à un degré violent, elle but de l'hy« dromel; & elle n'eut pas plutôt vomi, que l'horreur « & l'anxiété cesserent en même-tems. »

Il s'ensuit donc, que l'anxiété & l'inquiétude, qui sont accompagnées d'un soulement de cœur & de nausées, n'ont rien de dangereux, surtout lorsque par un bénéfice de nature, ou par le secours de l'art, il survient un vomissement qui en délivre le malade; comme d'un autre côté l'anxiété qui augmente par le vomissement, n'est point exempte pour l'ordinaire de malignité.

L'anxiété n'est point à craindre non plus dans le fort des *fievres* ardentes, & durant la plus grande effervescence, à cause qu'elle est un symptome propre à cette espece de *fievre*. Les anxiétés de bonne espece précedent souvent une crise salutaire; car à l'approche d'une crise le malade devient inquiet & turbulent, & cela pour de très-bonnes raisons, puisque tout le corps est agité par les efforts que fait la nature pour procurer l'excrétion de la matiere morbifique.

Mais on distingue ces sortes d'anxiétés & d'inquiétudes critiques des autres par des signes de même espece, & principalement par le frisson qui survient, & qui est suivi d'une sueur copieuse, d'une évacuation abondante par haut & par bas, ou d'une hémorrhagie copieuse & critique. Nous lisons à ce sujet, *Coac.* 19. que « ceux qui sont affligés d'une horreur, d'une an« xiété & d'une lassitude, accompagnée de douleurs « dans les lombes, ont un flux de ventre. » Et, *ibid. III.* « ceux qui sont saisis d'une anxiété ensuite d'une in« somnie, doivent s'attendre à un saignement de nez. » Il survient encore une anxiété, lorsque la nature s'efforce de pousser les humeurs putrides & malignes sur la surface du corps, comme dans l'expulsion des exanthemes, dont l'apparition fait cesser l'anxiété.

Telles sont les anxiétés qui n'ont rien de dangereux dans une maladie. Mais si l'anxiété qui accompagne une *fievre* ardente, surtout lorsqu'elle est dans toute sa force, car elle est commune dans ce tems-là à toutes les *fievres*, ne mérite point notre attention, on peut dire au contraire, que l'anxiété maligne qu'on observe dans les *fievres*, où les parties extérieures ne sont point extraordinairement chaudes, tandis que les parties internes & les visceres brûlent de chaud, est la plus à craindre. Cette espece d'anxiété paroît être un symptome ordinaire des *fievres* malignes, qui sont douces & bénignes à l'extérieur, mais accompagnées d'une agitation & d'une inquiétude intérieures, occasionnées, comme nous avons dit, par quelque violente inflammation de l'un ou l'autre des visceres, ou par une érésipele, ou par l'effervescence des humeurs putrides qui séjournent dans les veines situées aux environs du diaphragme, ou par une simple foiblesse, ou par une rédondance extraordinaire d'humeurs crues, dont la nature paroît être accablée. Dans ce cas, le malade qui a la *fievre* est affligé d'une anxiété remarquable, que je regarde comme un signe de malignité.

Mais les plus dangereuses de toutes les anxiétés, suivant l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 2. sont celles qui sont accompagnées de refroidissement, surtout des extrémités, des piés, des mains & des oreilles.

Voici ce qu'en dit Hippocrate dans son Livre des *Prognostics* :

« Si les malades, dit-il, découvrent leurs piés, bien « qu'ils n'aient pas trop chaud, & jettent leurs mains, « leurs têtes & leurs jambes de tous côtés d'une manie« re désordonnée, c'est un très-mauvais signe, & qui « indique une anxiété. »

Toute anxiété accompagnée du refroidissement des extrémités sans qu'on puisse y rappeller la chaleur, est mortelle au plus haut degré & un signe que la mort est à la porte. C'est ce qu'Hippocrate prouve par le cas de Silenus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 2. & de la malade qui demeuroit, *in Foro Mendacium*, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12.

L'anxiété n'est pas moins pernicieuse quand elle survient dans un jour critique avec des sueurs de mauvaise espece : telles que sont, suivant Hippocrate, toutes les sueurs froides, qui dans une *fievre* continue paroissent sur les parties supérieures du corps, comme la tête, le cou & les clavicules. C'est de cette anxiété dont il parle dans le premier Livre des *Prorrhétiques* 27. lorsqu'il dit : « Que toute anxiété & inquiétude (πυσφοςίαι) « avec refroidissement & sueur des parties supérieures, « lorsque le malade n'est point exempt de *fievre*, pré« sage une phrénésie & la mort, comme dans le cas « d'Aristagoras. » Hippocrate rapporte de Silenus dont on a parlé ci-dessus, « qu'il sua quelque peu de la « tête le sixieme jour, que ses extrémités devinrent « froides & livides, & qu'il tomba dans de grandes « anxiétés. » Et de la femme dont on vient de parler : « Elle eut le septieme jour un nouveau frisson, lequel « fut suivi d'une *fievre* violente, d'une soif excessive « & d'une grande anxiété. Tout son corps se couvrit « vers le soir d'une sueur froide, ses extrémités se re« froidirent & ne s'échaufferent jamais plus. » Il suit donc de ce qu'on vient de dire, que les anxiétés qui se trouvent jointes avec le refroidissement des extrémités, & des sueurs de mauvaise espece présagent la mort; ce qui revient au même que s'il eût dit, que les anxiétés accompagnées de mauvais signes sont funestes, & pernicieuses & mortelles, lorsque ces signes sont pernicieux. Au reste, Hippocrate, *Coac.* 572. 573. *Prognost. & Lib. de Crisibus*, nous apprend que les sueurs froides de la tête & le refroidissement des extrémités sont des signes extremement pernicieux.

Les anxiétés qui surviennent dans des jours critiques, fournissent des prognostics plus certains, & sont toujours funestes, lorsqu'elles ne sont suivies d'aucune excrétion salutaire; comme d'un saignement de nez, d'un flux de ventre ou d'urine, d'un vomissement, & surtout d'aucune sueur. Nous lisons en conséquence dans le premier des *Prorrhétiques* 61. « Que le refroi« dissement de tout le corps, qui est accompagné d'an« xiété, mais non point de sueur, est un très-mauvais « signe. » Hippocrate, *Lib. de R. V. I. A.* dit des anxiétés, qui sont suivies de mauvaises évacuations par bas : « que ces sortes de déjections écumeuses & char« gées de bile pure, sont pernicieuses à plusieurs égards, « à cause qu'elles augmentent l'ardeur des hypocon« dres, au lieu de l'éteindre, & causent des inquiétu« des, des anxiétés & des agitations des membres. » Ce que Galien, dans son Commentaire, dit être des symptomes d'une inflammation qui affecte les hypocondres. Il est dit, *I. Prorrhet.* 62. de ce même symptôme, conjointement avec le vomissement. « Les vo« missemens purs & sans mélange sont très-mauvais, « lorsqu'ils sont accompagnés d'anxiétés. »

Toute anxiété qui est jointe avec une grande foiblesse occasionnée par des évacuations excessives, est pernicieuse au plus haut degré. Plusieurs moribonds y sont sujets, & nous en avons un exemple, *VII. Epid. T.* 12. dans la personne de Chartades, « qui, ensuite d'une hémor« rhagie par bas, fut affecté d'une anxiété autour de « l'orifice de l'estomac (περὶ τὴν καρδίαν) d'une sueur « légere dans presque toutes les parties du corps, & « d'une *fievre* lente. Il parut d'abord être maître de sa « raison: mais à mesure que le jour vint, l'anxiété & l'in« quiétude augmenterent & sa respiration devint plus « embarrassée. Il étoit plus gai & plus courtois envers

« ceux qui venoient le visiter que l'occasion ne deman-
« doit, & il survint quelques symptomes de lipo-
« thymie qu'on ne put venir à bout d'appaiser par
« l'usage de la tisane ou eau d'orge (τὸ ἀπὸ κρίμνων
« ὕδωρ) sa respiration devint très-pleine vers le soir,
« & il tomba dans des inquiétudes & des agitations si
« grandes, qu'elles ne lui laissoient pas un moment de
« repos. »

C'est un mauvais signe dans les maladies aiguës lorsque la douleur qui affecte quelque partie ignoble venant à cesser, le malade tombe dans l'anxiété. Nous en avons un exemple dans le Chauve de Larisse, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. « qui, à ce que dit Hippocrate, fut délivré « le troisieme jour d'une douleur qu'il sentoit dans la « cuisse, mais qui étant tombé dans une grande pertur- « bation & dans un délire accompagné d'une agitation « de corps violente & d'anxiété, mourut le quatrieme « jour vers le midi. »

C'est aussi un très-mauvais signe pour une personne qui a reçu un coup ou une blessure, d'être inquiete & de ne pouvoir jouir d'aucun repos, ainsi qu'Hppocrate l'observa dans deux sujets, dont l'un avoit reçu un coup de pierre à la tête, & l'autre avoit eu le foie percé d'un dard, *ibid. T. 61.*

Les anxiétés accompagnent souvent les phrénésies mortelles, ainsi que nous l'apprenons de l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 12. qui dit, « que c'est un fort « mauvais signe lorsqu'un malade attaqué d'une phré- « nésie est coit & paisible au commencement, & chan- « ge souvent de place. »

Il suit donc de ce que nous venons de dire, que toutes les anxiétés sont mauvaises; à moins qu'elles ne précedent une crise salutaire, & qu'elles ne proviennent simplement d'une affection de l'estomac, encore faut-il qu'elles ne soient précédées, accompagnées, ou suivies d'aucun autre signe pernicieux; car autrement elles seroient aussi funestes que celles qu'on observa dans les cas de Silenus, de la femme qui demeuroit dans le *Forum Mendacium*, du Chauve de Larisse & de Chartades dont on a parlé ci-devant. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

*Soif febrile.*

Les causes de la soif sont la sécheresse des solides, l'imméabilité des liqueurs, toute acrimonie saline, alcaline, bilieuse, huileuse, les excrémens putrides des premieres voies.

La soif indique donc presque toujours la présence de quelqu'une de ces causes, & par conséquent elle annonce les maux qui peuvent naître des causes dont elle manifeste la présence.

C'est pourquoi il faut y remédier sur le champ, surtout dans les maladies aiguës.

Ce qui se fait, 1°. en usant souvent & en petite quantité de boissons aqueuses chaudes, un peu acides, nitrées, adoucissantes, du nombre desquelles sont celles qui suivent.

Prenez *d'eau d'orge commune simple, quarante onces;*
*de gelée de groseille, quatre onces;*
*d'esprit de sel, autant de gouttes qu'il en faut pour donner une acidité agréable;*
*d'eau distilée de canelle, une once.*

Mêlez pour boisson ordinaire.

On peut prendre quatre onces de rob, de gelée ou de sirop des fruits suivans:

Par exemple, de gelée, de rob, de sirop de groseilles, de coings, de cerises noires, d'épine-vinette, de mûres, de framboises, de grenades, de limons, de citrons, d'oranges.

Par exemple;

Prenez *de gelée de coings, une once,*
*diamoron de Nicolas, deux onces;*
*sirop de suc de citron, une once;*
*eaux distilées de bourache, & de melisse,* } *de chaq. quatre onces;*
*d'eau commune, vingt-quatre onces;*
*vin du Rhin, trois onces.*

Mêlez.

L'hydrogale, le petit-lait, le lait de beure, la petite biere, le caffé en boisson, une partie de vin, douze d'eau pure, & un peu de suc de citron, fournissent encore des boissons d'une utilité admirable dans les *fievres.*

2°. On dissipe la soif en fomentant, lavant, gargarisant avec la même boisson les narines, la bouche, le gosier.

3°. En appliquant des fomentations, des épithemes & des cataplasmes de même nature sur la région des hypocondres.

4°. En prenant & retenant quelque-tems des lavemens de même nature.

Mais si la soif est accompagnée d'une grande foiblesse, on mêle avec cette boisson, du vin & même souvent des liqueurs spiritueuses, qu'on peut prendre sans crainte dans ce cas.

*Prenez* deux citrons dont on a ôté les pepins, séparez-en la chair blanche & fongueuse.

Coupez par morceaux & broyez le citron avec l'écorce; & jettez-le ensuite dans trente-deux onces de décoction d'orge simple.

Ajoutez-y

*de sirop de mûres, une once & demie;*
*de vin du Rhin, huit onces;*
*du pain roti, deux onces.*

Gardez le tout ensemble dans un vase de terre couvert.

Ou,

Prenez *de sirop de limons, trois onces;*
*d'esprit de vin pur, une once & demie;*
*de vin du Rhin, quatre onces;*
*d'eau commune, quatorze onces.*

Mêlez.

Pour boisson ordinaire. BOERHAAVE.

*Prognostics qu'on tire de la soif dans les maladies aiguës.*

Il est naturel aux personnes qui ont une *fievre* aiguë & ardente, d'être tourmentées de la soif, puisqu'elles combattent contre une maladie chaude & seche; c'est même une très-mauvaise marque dans ce cas de n'être point altéré du tout, & de rendre une urine ténue, aqueuse & sans aucune couleur. Il vaut donc mieux à tous égards, puisque la chose le demande, que ceux qui ont des maladies chaudes soient altérés: mais une soif immodérée n'est bonne dans aucun cas, à cause qu'elle indique une chaleur brûlante dans les visceres internes: elle est même pour l'ordinaire un symptome dangereux, & qui signifie que la maladie est forte & urgente, difficile à surmonter, & que la nature est à la veille de succomber sous le fardeau qui l'accable. On peut donc regarder la soif immodérée, en tant qu'elle indique la violence extraordinaire de la maladie, com-

me un symptome dangereux & formidable dans les maladies aiguës, surtout lorsqu'elle précede, accompagne ou suit d'autres mauvais signes, car dans ce cas, elle présage une mort certaine.

La soif seule ne fournit aucun prognostic certain dans les maladies, soit aiguës ou chroniques, & elle est seulement un signe de la force & de la violence du mal.

Hippocrate dit à ce sujet *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. « que les « *fievres* ardentes (de cette constitution) donnerent « dès le commencement des signes auxquels il étoit « aisé de connoître les sujets auxquels elles causeroient « la mort; car les malades furent d'abord saisis d'une « *fievre* violente accompagnée d'un léger frisson, ils « ne purent dormir, ils étoient dans des inquiétudes « continuelles & affligés de la soif & de nausées. »

Tel fut le cas de Philiscus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. dont il est dit « que le troisieme jour au matin & jusques « vers midi, il parut exempt de la *fievre*; mais qu'il « fut saisi sur le soir d'une *fievre* violente accompagnée « de sueur, de la soif, de la sécheresse de la langue & « de la noirceur de l'urine. » Dans ce cas la soif, la noirceur de l'urine & les autres mauvais symptomes signifioient que la maladie surmonteroit la nature & seroit mortelle.

Hippocrate observa une pareille soif dans Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. qui, à ce qu'il dit, « fut saisi « d'un frisson violent, auquel succéda une *fievre* très- « forte accompagnée de la sécheresse de la langue, de « la soif, d'une rédondance de bile, d'une urine noire « qui avoit un énéoreme, (voyez *Enæorema*) mais « non point d'hypostase. »

Cette soif continua jusqu'au cinquieme jour accompagnée d'autres symptomes pernicieux, surtout du réfroidissement des extrémités & de la perte de la parole. Il s'ensuit donc qu'une soif violente lorsqu'elle se trouve jointe avec d'autres mauvais signes ne présage rien que de funeste. Peut être que la soif que la femme d'Hermoptoleme endura, *VII. Epid. T.* 13. étoit de cette nature. Il est dit « qu'elle fut affectée d'un trem- « blement de mains & d'un branlement de tête, d'une « soif violente, qu'elle avoit le regard très-mauvais, « qu'elle demandoit continuellement à boire, qu'elle « arrachoit le verre des mains de ceux qui la servoient, « qu'elle buvoit de grands coups & ne vouloit jamais « se désaisir du verre, qu'elle avoit la langue seche & « rouge; & que lorsque le tremblement la prenoit elle « portoit ses deux mains à la bouche pour les mor- « dre. »

Telle étoit aussi la soif d'Aristocrates, qui mourut au bout de quatre jours d'un charbon pestilentiel. Il suit donc de ce qui précede qu'une soif immodérée n'est jamais bonne dans les maladies aiguës, qu'elle est quelquefois très-mauvaise, & lorsqu'elle est accompagnée d'autres mauvais signes, tout-à-fait pernicieuse & funeste.

*Ce que prognostique l'absence de la soif dans les maladies.*

Une soif modérée est toujours bonne dans les maladies; & avoir plus ou moins soif, suivant que la nature de la chose & de la maladie, eu égard à la chaleur, le demande, ne peut point être un mauvais signe. Mais ce n'est jamais un bon prognostic lorsque le malade est tourmenté d'une soif excessive & continuelle; comme au contraire il est extremement pernicieux & funeste de n'être point altéré dans les maladies chaudes & seches, surtout lorsque la soif dont on étoit auparavant affligé cesse tout-à-coup sans aucune raison. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 57. nous dit « que c'est « un très-mauvais signe lorsque la soif cesse sans raison « dans les maladies aiguës. »

Et Galien dans son Commentaire sur cet endroit s'efforce d'en rendre raison, en ces termes:

« Lors donc que la soif ne peut être appaisée, ni par le « vomissement, ni par la sueur, ni par la purgation, ni « par un abscès critique, que la maladie ne s'appaise « point, & que le sentiment qu'on en a est seulement « foible & émoussé, ce n'est point un bon signe: mais « si la soif cesse tandis que la langue conserve sa séche- « resse & l'urine sa crudité, c'est une preuve des plus « certaines de la malignité de la maladie, surtout si l'on « n'a appliqué à l'extérieur aucun remede rafraîchis- « sant ou humectant, dont l'usage dans les maladies « aiguës est moins d'éteindre la soif que de la calmer. « Mais c'est un signe pernicieux au plus haut degré « dans les maladies aiguës lorsque la soif vient à cesser « entierement. »

Il suit de ce passage de Galien, que c'est un très-mauvais signe dans les maladies aiguës lorsque la soif cesse sans aucune cause manifeste, comme, par exemple, une évacuation ou purgation salutaire, & que cette circonstance arrive dans le tems que la maladie est encore dans un état de crudité.

Mais ce défaut de soif dans ces sortes de cas est encore plus pernicieux & plus funeste, lorsqu'il se trouve joint avec d'autres symptomes destructifs.

Voici ce qu'en dit Galien dans son Commentaire sur le premier des *Epidémiques.*

« On peut joindre à tous les symptomes pernicieux dont « les malades étoient affligés, qu'encore qu'ils fussent « tourmentés d'une chaleur & d'une agitation violen- « tes, ils n'étoient point altérés; & à l'égard de « ceux qui furent d'abord affligés d'une soif violente, « & qui en furent ensuite délivrés, un pareil accident « ne peut nécessairement venir que de ces deux causes, « savoir, ou de la solution de la maladie, ou de l'ex- « tinction de la faculté, qui rend le malade insensible « aux maux qu'il souffre: mais la premiere de ces cir- « constances n'eut point lieu dans ces maladies, puis- « que ces symptomes furent mortels. »

Ceux qui sont affligés de maladies aiguës ne sont point altérés; premierement, à cause de l'humeur froide & humide qui tombe de la tête sur l'estomac; ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aph.* 5. que ceux qui ont la toux ne sont pas fort altérés, à cause que la pituite qui tombe du cerveau sur l'estomac appaise la soif. On observe cette circonstance dans quelques pleurétiques & péripneumoniques: mais on ne sauroit en tirer aucun prognostic certain, puisque les malades, dans ces sortes de cas, different de ceux qui sont altérés par leur langue, qui n'est ni seche ni brûlée, mais molle & humide, à cause du phlegme qui l'humecte.

Secondement, le défaut de soif dans les maladies chaudes qui jettent le malade dans une agitation violente, provient ou d'un délire qui le rend insensible à son mal, ou d'une extinction de la faculté appéritive de l'estomac, ou de ces deux causes ensemble.

Voici ce que l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 16. dit des phrénétiques.

« Les petits buveurs qui tressaillissent au moindre bruit « sont sujets aux tremblemens. »

Et Galien dans son Commentaire sur cet endroit nous dit que « les phrénétiques sont βραχυπτόυαι, c'est-à-di- « re, ne boivent pas beaucoup quoique leur maladie « soit d'une nature chaude & seche, & leur langue ex- « tremement rude & seche. »

Hippocrate nous apprend que ces sortes de malades ont leurs sens troublés, *II. Aph.* 6.

« Ceux, dit-il, qui ont une douleur dans quelque partie « du corps & qui ne la sentent presque point, ont la « raison troublée. ».

De-là vient qu'il dit des personnes phrénétiques dont il décrit les cas *III. Epid. Sect.* 3. qu'elles étoient toutes exemptes de soif. Il cite à ce sujet dans le même Livre le cas du jeune homme de Melibée, qui bien qu'attaqué d'une phrénésie n'étoit point altéré.

C'est donc un très-mauvais signe dans ces sortes de cas de n'être point altéré, & cette circonstance est mortelle quand elle se trouve jointe avec d'autres de même nature; mais à moins de cela on ne peut rien en prognostiquer de certain.

En effet on voit plusieurs personnes dans le délire qui ne demandent jamais à boire, & qui néantmoins échappent; il est vrai que ce délire n'est ni violent, ni accompagné d'autres symptomes destructifs, particulierement de la secheresse de la langue. Lors au contraire que cette partie est seche, noire & sale & qu'on n'est point altéré, c'est un signe de mort, car cela prouve que la maladie accable le malade, & que la nature est sur le point de succomber sous sa violence.

Le défaut de soif est un signe infaillible de mort dans les maladies chaudes qui ne sont point accompagnées du délire, mais de la sécheresse & de l'aridité de la langue, entant qu'il prouve l'extinction de la faculté, surtout lorsque la soif dont le malade étoit auparavant tourmenté cesse tout-à-coup sans raison, car cette derniere circonstance est une preuve certaine de l'extinction de la faculté. On a même de bonnes raisons pour l'estimer mortelle, puisqu'il est impossible que la nature soit opprimée & totalement subjuguée par la maladie, sans qu'il paroisse plusieurs autres signes de mort. C'est ce qui arriva dans le cas d'Erasinus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 8. « qui avoit une *fievre* continue avec sueurs, « une élévation & une tension douloureuse des hypo- « condres, une urine noire avec un énéoreme rond, « mais sans hypostase, la langue extremement seche « sans être pour cela extraordinairement altéré. » Nous en avons un autre exemple dans Hermocrates, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 8. « dont la langue étoit brûlée, & « qui aussi-tôt après perdit l'ouie & le sommeil, sans « être altéré. » Nous lisons un peu après « qu'il eut le « douzieme jour du dégout pour toutes sortes d'ali- « mens, qu'il avoit l'usage de sa raison, mais sans pou- « voir parler; que sa langue étoit seche & brûlée sans « qu'il fût altéré, & que son sommeil tenoit quelque « peu du coma. »

On observa la même chose dans la fille d'Euryanax, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 6. qui pendant tout le cours de la *fievre* dont elle mourut ne fut point altérée, mais eut du dégout pour les alimens.

Il suit de ces exemples que c'est toujours un très-mauvais signe dans les maladies aiguës lorsque le malade n'est point altéré sans qu'on puisse en découvrir la cause: mais lorsque la soif cesse pour des bonnes raisons, une pareille cessation bien loin d'être mauvaise, est au contraire un très-bon signe, comme cela paroît par l'exemple du malade qui demeuroit dans le Jardin de Dealces, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 3. qui après avoir été plusieurs fois tourmenté du délire & de la soif dans le cours de sa maladie, fut enfin délivré de cette derniere pour une très-bonne raison, savoir, par la solution de la maladie.

« Il dormit le douzieme jour, dit Hippocrate, il reprit « l'usage de sa raison, il sua, & fut délivré de sa *fievre* « & de sa soif. »

Ce malade essuya plusieurs crises qui furent précédées de la soif, de la sécheresse de la langue & du délire: mais ces symptomes s'appaiserent, & la soif en particulier diminua, après que la crise fut faite, ainsi que la raison & la nature de la chose le demandoient: mais tout défaut de soif dont on ne peut rendre raison, & qui est accompagné d'autres signes pernicieux, est destructif & funeste au plus haut degré. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægr.*

*Nausée fébrile.*

La nausée est une envie de vomir sans effet, avec une espece d'horreur. Sa cause prochaine est une légere convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, des intestins, des muscles du bas-ventre, laquelle est occasionnée,

1. Par des matieres acres, putrides, bilieuses, qui étant poussées dans l'estomac, lorsqu'il est vuide, & venant à monter dans le gosier, picotent & irritent ces deux parties, dont les mouvemens se communiquent à celles qui leur correspondent. On connoît cette cause par l'abstinence qu'on a faite, par la puanteur de l'haleine, par la malpropreté de la bouche, de la langue & du gosier.
2. Ou ce spasme vient d'une matiere lente, visqueuse, dont la fluctuation irrite ces mêmes lieux, & dont on découvre la présence par la viscosité gluante qui a précédé. Voyez *Lentor.*
3. Ou ce mal est produit par une légere inflammation du ventricule, de l'œsophage, des intestins & des viscères voisins, laquelle se manifeste par les symptomes qui caractérisent proprement chaque espece d'inflammation.
4. La nausée se réveille par le souvenir des choses qui l'avoient causée autrefois.
5. Elle naît du cours déréglé des esprits, de quelque cause que vienne ce déréglement. En ce cas, le délire, les convulsions, le vertige, le tremblement, sont les signes qui peuvent la faire connoître.

Si les nausées durent long-tems, on ne peut prendre ni alimens, ni boissons, ni médicamens, & on vomit.

Voilà la source de plusieurs maladies, & principalement de la foiblesse, de la sécheresse & de l'acrimonie alcaline putride.

Les nausées qui viennent de la premiere cause, se guérissent par l'usage des boissons aqueuses, acides, salées, d'alimens & de médicamens semblables à ceux que nous avons indiqués pour la soif fébrile; en prenant un purgatif doux de même espece, ou des remedes acido-austeres qui raffermissent les fibres; ou enfin un vomitif, si elles ne cedent point aux premiers remedes.

Celles qui naissent de la seconde cause demandent des atténuans, des délayans, des purgatifs, des vomitifs. Les remedes qu'on a recommandés dans l'anxiété fébrile, conviennent encore dans ce cas.

Mais si elles sont produites par la troisieme cause, on ne peut les guérir qu'en remédiant aux inflammations qui les excitent,

Quant à la quatrieme espece, il n'y a point d'autres remedes que d'oublier ou d'éviter les choses qui les ont fait naître.

La cinquieme exige des médicamens austeres, le repos, les narcotiques, l'eau froide.

Par exemple,

Prenez *de rob de coings, quatre onces;*
*de sirop de limons, deux onces;*
*d'eau-de-vie de Matthiole, une once;*
*d'eau distilée de canelle, six dragmes;*
*d'eau distilée d'écorce de citron, six onces;*
*de teinture d'opium, quarante gouttes.*

Mêlez exactement.

On

On en prendra une once, & l'on réitérera jufqu'à ce que les naufées foient diffipées.

Prenez *d'eau diftilée de mente, une quantité fuffifante.*

On en boira une once froide tous les quarts-d'heure.

Prenez *de rob de coings, une quantité fuffifante.*

On en prendra une dragme par demi-heure.

Prenez *de jus de citron récent, une demi-once;*
*de vin du Rhin, une once.*

Mêlez bien.

Et ajoutez,

*de fel d'abfinthe, une dragme,*

On boira cette mixtion dans l'effervefcence même.

Prenez *des tranches minces de citron;*

Sucrez-les, mettez-les fur la langue, & gardez-les dans la bouche.

Dans tous ces cas, les épithemes, les fomentations, les cérats & les ftomachiques font affez utiles, furtout quand il n'y a point d'inflammation.

Prenez *de rofes,*
*de diagalanga*, &
*de diarrhodon Abbatis,* } *de chaque, une once.*

Mêlez, & appliquez-les fur la région de l'épigaftre dans un morceau de mouffeline.

Prenez *du cérat ftomachique de Galien, une quantité fuffifante.*

Etendez-le fur un morceau de chamois pour faire l'emplâtre ftomachique.

Il n'opere que lorfqu'il eft adhérent.

Prenez *d'eau-de-vie de Matthiole, une once;*
*d'efprit de racine d'Angélique,*
*d'efprit carminatif de Sylvius*, &
*d'efprit de mente,* } *de chaque, 2 onces.*

Prenez un morceau de pain de feigle rôti, trempez-le dans cette liqueur, & l'appliquez chaud fur l'épigaftre; vous mettrez par-deffus une veffie de cochon enduite d'huile, que vous affurerez avec un bandage.

On renouvellera cet appareil toutes les douze heures.

On fait par-là pourquoi un purgatif ou l'émétique font fi falutaires dans les maladies aiguës, pourvu qu'on prenne ces remedes au commencement, & dans quel genre de maladies aiguës.

Pourquoi dans les *fievres* aiguës on détefte fi fort la viande, le poiffon, les matieres graffes, & l'on recherche au contraire avec empreffement l'eau froide, les acides, les fruits & les liqueurs rafraîchiffantes.

Pourquoi les remedes ne font aucun bien au malade tant que les naufées fubfiftent.

Pourquoi ce fymptome eft fouvent incurable.

Pourquoi enfin de telles maladies font place à un appétit furprenant, extraordinaire & prefque fubit.

*Des Rots & des Vents.*

La caufe des rots eft une matiere élaftique, que la chaleur, l'effervefcence ou la fermentation dilatent, qui eft retenue un moment, & qui le moment fuivant, les obftacles qui s'oppofoient à fa fortie, venant à ceffer, eft pouffée fortement & avec bruit.

L'air, les fels de différente nature, les fruits, les humeurs putrefcentes, les végétaux fermentans fourniffent aux rots & aux vents une matiere dont l'impétuofité & la puanteur varient fuivant leurs qualités.

Cependant toutes ces chofes fortent fans aucun effort; quand elles trouvent les paffages libres & ouverts. D'où l'on comprend clairement que le fphincter de l'œfophage, l'œfophage, les deux orifices de l'eftomac & les inteftins, concourent toujours enfemble, en ce qu'ils fe contractent fpafmodiquement & fe relâchent enfuite.

Voilà l'origine des rots, des vents, des pets & des borborygmes.

Si ces deux caufes, favoir, la production des vents, & leur refferrement occafionné par les fpafmes, concourent enfemble; agiffent avec force & durent long-tems; alors la matiere élaftique qui fe raréfie par la chaleur, par le mouvement & par fa propre vertu, venant à être refferrée dans une cavité que la convulfion de fes fibres rétrécit; dilate, diftend avec douleur les membranes qui la gênent, & comprime les lieux voifins. D'où naiffent des anxiétés & des douleurs infupportables, qui difparoiffent dès que les vents font fortis. Si la *fievre* fe joint à ces maux, elle caufe des tourmens inexprimables.

Pour guérir ce mal, il faut,

1°. Diffiper la matiere par des délayans, par des boiffons aqueufes, chaudes, un peu aromatiques; par des remedes, qui en diffipant l'équilibre des fels, font dominer celui qui convient, qui corrigent la putréfaction, & appaifent la fermentation.

2°. Modérer le cours tumultueux des efprits, & appaifer les convulfions par des remedes convenables. Tels font ceux qui adouciffent l'acreté, l'opium & les anti-hyftériques.

3°. Ufer de lavemens, de fomentations, d'épithemes chauds, émolliens, anodyns, un peu aromatiques, & de ventoufes appliquées à l'abdomen fans fcarification.

Selon ce qui a été dit, il eft aisé de répondre à ces queftions, qui autrement font fort embarraffantes; quels font les alimens, les boiffons, les venins, les médicamens flatueux? Pourquoi fe forme-t'il des vents quand les premiers vifceres font vuides? Pourquoi s'en forme-t'il quand on a été bleffé, quand on a le ventre fort ferré, dans l'affection hypocondriaque, hyftérique, dans les convulfions & dans la colique?

*Du vomiffement fébrile.*

Le vomiffement eft une expulfion violente des matieres contenues dans l'eftomac, ainfi que dans les inteftins; & enfin dans les vifceres qui s'y déchargent. Il a pour caufe prochaine la convulfion des fibres mufculaires du gofier, de l'œfophage, de l'eftomac, des inteftins, du diaphragme & des mufcles du bas-ventre; & pour caufe éloignée, tout ce qui irrite ces mêmes fibres & les vifceres qui entrent aisément en convulfion.

C'eft pourquoi, s'il furvient dans une *fievre* aiguë, il eft quelquefois causé par le vice de l'eftomac en convulfion, enflammé, en fuppuration, devenu skirrheux, cartilagineux, &c. Il eft opiniâtre, on le connoît par l'idée de la caufe qui le produit, & on le guérit en diffipant cette même caufe.

Si les vifceres & les parties qui les environnent, font pareillement affectés; fi d'ailleurs l'eftomac, à force d'être tendu par la quantité d'alimens qu'on a pris, les irrite, & qu'en même-tems la *fievre* paroiffe, il furvient un vomiffement, fans qu'on en connoiffe la caufe.

Tout ce qui excite de fortes nausées, peut donner lieu à ce mal; d'où on apprend à le connoître, à le traiter & à le guérir.

Lorsqu'il dure long-tems, il produit l'atrophie, le *miserere*, les convulsions, & les effets des grandes & opiniâtres nausées.

S'il vient des vices de l'estomac, c'est dans l'histoire des maladies qui affligent cette partie qu'il faut en chercher la cure.

S'il est produit par les mêmes causes que les nausées, il faut mettre soigneusement en usage les mêmes remedes, surtout les opiats, les épithemes, les corroborans, les épispastiques & les dissipans.

On sait de-là pourquoi il est si difficile d'arrêter le vomissement dans plusieurs maladies aiguës; la fausseté & le danger de la regle, qui dit, que le vomissement se guérit par le vomissement. On sait pourquoi on y remédie avec succès par des sudorifiques, comme on l'observe dans la peste; pourquoi une crise se guérit souvent, comme dans la petite vérole; pourquoi il cede souvent à la saignée dans les maladies inflammatoires; pourquoi ceux qui vomissent continuellement au commencement d'une *fievre* aiguë qui n'est point accompagnée d'inflammation, doivent s'attendre à avoir pour crise une diarrhée, qu'on prévient en donnant l'émétique au commencement de la maladie; pourquoi on est menacé d'un très-grand danger dans les maladies aiguës, lorsqu'on vomit tout ce qu'on prend aussi-tôt après l'avoir avalé: enfin on peut déduire des mêmes notions l'origine du hoquet, & la maniere d'y remédier. Boerhaave.

*Prognostics qu'on tire des vomissemens, & premierement de ceux d'une espece salutaire.*

Puisqu'il est certain que les humeurs peuvent être évacuées en bien ou en mal par le vomissement, il s'ensuit qu'on peut prédire les dénouemens des maladies à l'aide de ces sortes d'excrétions; savoir, de celles qui sont mauvaises ou symptomatiques, la mort ou une maladie de longue durée; & de celles qui sont bonnes, la guérison du malade.

Le vomissement qui survient au commencement des maladies aiguës, est excité par une irritation de l'estomac, laquelle a pour cause la quantité excessive ou la mauvaise qualité des alimens, ou une humeur qui y est enfermée; ou par le suintement d'une humeur qui découle des parties voisines, le foie, par exemple, quand il est affecté d'une inflammation, ou de tout le corps; & par une cacochymie du sang & des humeurs: mais les vomissemens qui surviennent dans l'accroissement & le progrès de la maladie, sont produits par la rédondance ou malignité des humeurs qui irritent & sollicitent l'estomac à une excrétion. Les Medecins donnent à ces sortes de vomissemens le nom de *symptomatiques*: ils sont très-mauvais, parce qu'ils sont rarement suivis de la guérison du malade; ou que s'ils la procurent, ce n'est qu'au bout d'un très-long tems, & après des peines infinies & de fréquentes rechutes. Il est encore ordinaire au malade, dans le fort de la maladie, ou peu de tems auparavant, lorsque des signes de coction ont précédé, d'être tout d'un coup saisi d'un vomissement copieux, qu'ils appellent critique, à cause qu'il est l'ouvrage de la nature qui surmonte la maladie, & qui travaille à purger le corps; aussi est-il extremement salutaire, & un signe d'une crise prompte & sûre, & de la solution de la maladie.

Voici la maniere dont Hippocrate décrit dans ses Prognostics, les signes qui indiquent le vomissement.

« Lors, dit-il, qu'une personne qui n'est point attaquée « d'une *fievre* mortelle, se plaint d'un mal de tête, ou « d'une douleur mordicante à l'orifice de l'estomac & « croit voir du brouillard devant ses yeux, on doit s'at- « tendre à un vomissement de bile. Que si elle a un « frisson accompagné du refroidissement des parties « qui sont aux environs des hypocondres, elle vomira « beaucoup plutôt, surtout si elle mange & boit dans « cette conjoncture. » Il dit, *I. Epid. Sect.* 2. que ceux qui furent affectés de *fievres* chaudes ou d'autres *fievres* épidémiques incidentes à la constitution des saisons qu'il décrit, & « qui eurent une pésanteur de tête ac- « compagnée d'un cardiogmos & des nausées, vomi- « rent une matiere bilieuse & pituiteuse. »

Galien, dans son Livre des *Crises*, dit que les signes qui annoncent un vomissement, sont une douleur mordicante à l'orifice de l'estomac, un mal de tête, une scotomie, un tremblement de la levre inférieure & un flux copieux de salive ténue, pourvu qu'ils ne soient point accompagnés de ceux d'une hémorrhagie, d'une sueur, d'un cours de ventre, ou d'un écoulement extraordinaire d'urine, d'un flux menstruel ou hémorrhoïdal. Mais l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 142. ne donne que trois signes du vomissement; savoir, le soulevement de cœur, la cardialgie & le ptyalisme ou flux de salive. Galien assure que le ptyalisme tout seul présage un vomissement dans la phrénésie.

Tels sont les signes qui annoncent un vomissement; ainsi sans insister davantage sur cet article, nous allons poursuivre notre dessein, qui est de donner les marques & les caracteres propres auxquels on peut distinguer les vomissemens qui sont bons, utiles & salutaires, de ceux qui ne le sont point.

Les purgations par le vomissement sont propres & salutaires en Eté aux personnes maigres, qui ont de la facilité à vomir, comme Hippocrate nous l'apprend, *IV. Aph.* 4. 6. surtout dans les maladies des parties qui sont situées au-dessus du diaphragme, *ibid.* 18. où nous lisons « que les douleurs qui se font sentir au-dessus du « diaphragme indiquent une purgation par le vomisse- « ment; & celles qui ont leur siége au-dessous, une pur- « gation par les selles. »

A l'égard des matieres qu'on rend par le vomissement, nous lisons dans les *Prognostics*, que le vomissement est très-salutaire, lorsque la matiere évacuée est un mélange de bile & de phlegme, peu épaisse & peu abondante. Galien, *Com. in IV. Lib. Aph.* dit que c'est un bon signe lorsque le frisson est suivi d'un vomissement de bile, parce qu'il indique une solution dans la *fievre* chaude produite par l'évacuation de la cause; d'où il suit que tous les vomissemens ne sont pas salutaires, mais seulement ceux qui procurent une excrétion abondante d'humeurs bilieuses. Les vomissemens pituiteux sont aussi salutaires que les bilieux lorsqu'ils sont critiques: puisqu'Hippocrate, *IV. Epid. Sect.* 1. *Aph.* 5. recommande les vomissemens pituiteux, de même que les érugineux dans les douleurs des reins; & Galien, *Com. in* 5. *Aphoris.* 1. assure que les derniers ont été salutaires dans les convulsions, ce qu'il prouve par l'exemple d'un jeune homme, qui, durant un vomissement copieux, fut saisi de convulsions dans toutes les parties de son corps: mais qui n'eût pas plutôt rendu une matiere érugineuse, que la *fievre* & les convulsions cesserent.

Hippocrate, dans son Traité *de l'Ancienne Medecine*, parle fort élégamment des avantages qui résultent de cette excrétion d'humeurs bilieuses:

« Lors, dit-il, qu'une certaine humeur amere, qu'on ap- « pelle bile jaune, se sépare & se répand dans le corps, « quelles inquiétudes, quelles chaleurs, quelles foi- « blesses ne sent-on point? Quand ce torrent est passé, « & que nous en sommes débarrassés, ou par la force « de la nature, ou par la vertu des remedes, si la pur- « gation s'est faite à propos, nous sommes délivrés sur « l'heure même de toutes ces ardeurs & des douleurs « qui les accompagnent. Lors, ajoute-t-il un peu plus « bas, qu'on a des humeurs acres, piquantes, & une « espece de bile verte: quelle rage, quels déchiremens

« d'entrailles & de poitrine, dans quel désespoir n'est-« on point ? Tous ces accidens ne cessent qu'après que « cette bile est purgée ou calmée, & qu'elle est con-« trainte de se mêler avec les autres humeurs. »

Il suit de ce qu'on vient de dire, que tous les vomissemens sont salutaires, lorsqu'ils évacuent les humeurs qui causent la maladie. On les appelle critiques, ainsi que nous avons déja observé, & il faut pour être tels, qu'ils surviennent lorsque la maladie est dans un état de coction, c'est-à-dire, après que des signes de coction ont précédé ; qu'ils surviennent dans des jours critiques ; qu'ils soient conformes à la nature de la maladie, ou du moins qu'ils l'appaisent & la diminuent. Et ceci est conforme à ce qu'Hippocrate a décidé, *I. Aph.* 2. où nous lisons « que les évacuations sponta-« nées par les selles ou le vomissement sont salutaires « & faciles à supporter, lorsque les matieres évacuées « sont telles qu'il faut, mais qu'elles produisent un effet « contraire lorsque cette condition manque. »

Voici ce que l'Auteur des *Prénotions de Cos*, *T.* 77. dit des marques ou signes qui annoncent une excrétion critique.

« Dans toute *fievre* continue, si le malade se tient couché « sans rien dire, avec les yeux fermés, & clignote de « tems en tems, s'il survient un saignement de nez, ou « un vomissement, ensuite duquel il recouvre la paro-« le & les sens, sa guérison est sure. »

Les vomissemens sont encore salutaires, lorsqu'ils sont accompagnés d'autres évacuations de bonne espece : tel étoit le vomissement bilieux qui saisit la malade, *I. Epid. Sect.* 3 *Ægr.* 13. qui étoit enceinte depuis trois mois, le quatorzieme jour de sa maladie, conjointement avec une sueur qui fut suivie d'une crise parfaite & de la cessation de la *fievre*.

Les vomissemens qui ne sont accompagnés d'aucun signe de coction parfaite ne promettent la guérison du malade, que long-tems après, & ensuite de plusieurs rechutes, bien qu'ils puissent être bons, appaiser la maladie & calmer ses symptomes. Tel fut le vomissement de la femme d'Epicrates, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. « qui fut « saisie le quinzieme jour d'un vomissement fréquent de « matiere jaune & bilieuse, & d'une sueur qui fit cesser « la *fievre* ; celle-ci revint vers le soir avec plus de for-« ce, & la malade rendit une urine épaisse, dont l'hy-« postase étoit blanche. » La crise & la guérison furent retardées jusqu'au dix-huitieme jour.

Les vomissemens d'une nature pernicieuse, comme sont ceux dont la matiere est noire, pure, & autres semblables, ne présagent point la mort, mais une maladie de longue durée & de fréquentes rechutes, lorsque la maladie n'a rien que de favorable. Il est dit de la malade dont nous venons de parler ; « qu'elle eut le matin « du douzieme jour un petit accès de frisson, qu'elle « fut affectée d'un coma, qu'elle dormit paisiblement, « & vomit quelque peu de matiere noire & bilieuse. » Nous avons un autre exemple de ce que je viens de dire dans Cléonactides, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 6. qui ne recouvra la santé que le dix-huitieme jour & dont Hippocrate dit « qu'il fut affecté le vingt-quatrieme d'une « douleur dans les extrémités des mains, & vomit à « différentes reprises une matiere jaune & bilieuse, & « peu de tems après une matiere virulente dont l'ex-« crétion appaisa tous les symptomes. »

Comme ces vomissemens indiquoient quelque espece de coction dans l'urine, qui, à ce que l'Auteur dit, « fut « pendant tout ce tems-là ténue & colorée, » puisqu'elle étoit d'une couleur, qui, suivant Galien, dans son Commentaire sur le cas de la fille d'Abdere, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 8. est le plus grand signe de guérison qu'on puisse désirer dans ceux qui ont une plénitude d'humeurs ; & appaiserent la maladie & les symptomes, ils furent estimés avec raison salutaires, & procurerent une crise avantageuse bien qu'imparfaite, dont il étoit facile de tirer des indices d'une guérison future, quoiqu'encore éloignée.

Je conclus de ce qui précede, que tout vomissement qui appaise une maladie aiguë & la rend plus supportable au malade, est salutaire : ceux, au contraire, qui ne sont point bons de leur nature, comme sont ceux dont la matiere est pure, érugineuse, noire, fétide, virulente, peu abondante & bigarrée, si la maladie est bénigne & dans un état de coction, présagent, que cette maladie sera opiniâtre, pourvu qu'elle n'ait rien de mortel, & accompagnée de beaucoup d'incommodités & de fréquentes rechûtes.

Hippocrate assure, *VI. Aph.* 15. que tout vomissement spontané qui succede à une diarrhée opiniâtre, fait cesser la maladie ; & *I. Epid.* que les vomissemens bilieux qui surviennent aux femmes d'un tempérament bilieux dont les regles sont moins abondantes qu'il ne faudroit, sont extremement salutaires.

*Des vomissemens qui présagent la mort.*

Les vomissemens de mauvaise espece & qui présagent un événement funeste, surviennent au commencement de la maladie, ou peu de tems après, & ne sont accompagnés d'aucun signe de coction ; car dans ce tems-là la nature, ainsi qu'on a déja observé, ne procure aucune excrétion convenable, suivant cet *Aphorisme* du second Livre des *Epidémiques*, *Sect.* 1. « Les sympto-« mes critiques qui décident pour le mieux, sont long-« tems à paroître. » Il suit donc que les vomissemens sont funestes, lorsqu'ils surviennent au commencement de la maladie, & qu'ils sont accompagnés de signes de crudités.

Secondement, les vomissemens excessifs qui épuisent les forces indiquent une excrétion dépravée ; & si la maladie est violente & qu'ils n'apportent aucun soulagement, la mort du sujet, surtout lorsqu'ils sont accompagnés d'autres signes pernicieux, mais plus infailliblement lorsqu'ils sont mortels par eux-mêmes, comme lorsqu'ils sont poracés, livides, érugineux, noirs, bigarrés, fétides, purs ou sans mélange, & peu abondans : nous parlerons de chacun d'eux en particulier. Hippocrate observa ces especes de vomissemens dans le phrénétique du *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. dans la femme qui demeuroit *in Foro Mendacium*, *ibid. Sect.* 2. *Ægr.* 12. & dans le fils d'Hegetorides, *VII. Epid. Sub. T.* 61. un peu avant qu'ils mourussent.

Galien, *Comm. II. in I. Prorrhet. T.* 4. met les excrétions peu abondantes qui se font par haut dans les maladies aiguës au nombre des signes qui ne présagent rien de bon en général. Car une évacuation quoique critique ne doit pas être en petite quantité, puisque pour lors, de quelque nature qu'elle soit, elle indique ou une redondance excessive de la matiere morbifique, laquelle est trop abondante pour être soufferte par les parties affectées, ou l'imbécilité de la nature qui se propose une excrétion de ce qu'il y a de superflu, mais qui est en même tems trop foible pour l'exécuter. Il suit de-là que les vomissemens peu copieux sont du nombre des signes critiques qui ne décident rien, & indiquent toujours une crise difficile, dangereuse & pour l'ordinaire mortelle, ou une rechute, surtout lorsqu'ils sont mauvais par eux-mêmes ; & que loin de soulager le malade, ils le réduisent à un état pire que le précédent.

Les vomissemens purs, sinceres ou sans mélange, sont très-mauvais dans les maladies aiguës, à cause que l'humeur évacuée est non-seulement crue mais *indigestible*, & qu'elle prouve l'extinction, non-seulement de l'acte, mais encore de la faculté digestive.

Hippocrate, *Lib. VI. Prog.* donne l'épithete de ἄκρητον (d'α négatif, & κεράννυμι, *mêler*, ) à toute humeur exempte de mélange, ou à toute excrétion crue & chaude qui n'est point délayée avec sa propre sérosité, mais qui doit sa génération au désordre de quelque partie,

ou à l'ardeur de la chaleur fébrile qui consume la partie aqueuse & séreuse. De-là vient que cette espece d'excrétion par haut dans les maladies aiguës indique une chaleur interne violente, laquelle est ordinairement trop forte pour la nature. Elle ne présage rien que de funeste lorsqu'elle est accompagnée d'autres mauvais signes; ce qui a fait dire à l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* « que les vomissemens purs & sans « mélange qui sont accompagnés de nausées & d'an- « xiétés sont très-mauvais; » & à Hippocrate dans ses Prognostics, « que les vomissemens sont d'autant plus « mauvais qu'ils sont plus purs & moins mélangés. »

Le même Auteur dans le Traité que nous venons de citer, regarde les vomissemens dont la couleur est mauvaise comme tout-à-fait pernicieux.

« Si la matiere, dit-il, que l'on rend par le vomissement « est noire, livide ou de couleur de poireau, on doit la « regarder comme très-mauvaise; le prognostic est des « plus funeste lorsqu'elle est mêlée de toutes ces cou- « leurs, mais la mort n'est pas loin lorsqu'elle est livi- « de & qu'elle sent en même tems mauvais. »

Toutes ces couleurs dans les excrétions par haut ne valent absolument rien, bien qu'on puisse quelquefois rendre des substances vertes, livides, noires, fétides & de couleur de poireau d'une maniere critique: mais cela n'arrive jamais que lorsque ces matieres sont tout-à-fait cuites, c'est-à-dire, dans l'état de la maladie; & pour lors une pareille excrétion ne manque jamais de faire cesser la *fievre*, ou du moins de l'appaiser & de calmer ses symptomes. Cependant comme il est rare qu'on rende critiquement des substances de pareilles couleurs, on doit les regarder comme des signes assurés de mort dans les *fievres* continues violentes lorsqu'elles n'ont été précédées d'aucun signe de coction.

Les vomissemens de différentes couleurs ne valent rien par eux-mêmes, à cause, dit Galien, qu'ils indiquent un grand nombre de maladies internes; ce qui a fait dire à l'Auteur du premier Livre des *Prorrhet. T. 60.* « que les vomissemens de différentes couleurs sont « mauvais, surtout lorsqu'ils sont fréquens, & qu'ils « se succedent, comme dit Galien, les uns aux au- « tres. »

Les vomissemens virulens ou érugineux sont également mortels dans les maladies aiguës, surtout dans la phrénésie, à cause qu'ils indiquent une inflammation de cerveau occasionnée par une bile aduste. Nous avons là-dessus une observation d'Hippocrate, *I. Epid. Sect. 2.* où il est dit, que les phrénésies épidémiques dégénerent en des convulsions & des vomissemens érugineux, durant lesquels plusieurs malades moururent subitement. Le phrénétique dont il parle dans le *III.* des *Epidémiques*, rendit dès le premier jour qu'il se mit au lit une grande quantité de matiere ténue & virulente, & eut une *fievre* accompagnée d'horreur. En effet, les vomissemens érugineux, qu'on peut encore appeller virulens, présagent une mort inévitable lorsqu'ils sont précédés de mauvais signes; car rien ne prouve plus que le cas est désespéré que lorsque des signes mortels se succedent les uns aux autres. Ces sortes de vomissemens indiquent une manie prochaine, *I. Prorrhet.* 10. lorsqu'ils sont accompagnés de maux de tête, d'insomnie ou de surdité, parce que tous ces signes marquent une inflammation de cerveau. Il suit de ce que nous venons de dire que les vomissemens érugineux ou virulens indiquent l'approche d'une maladie mortelle, comme le délire, la phrénésie, la manie ou la mélancolie, accompagnée de fureur, & à la fin la mort avec convulsions, puisque, comme nous l'avons déja observé, la sécheresse extraordinaire que la chaleur occasionne est cause que ces sortes de délires dégénérent en tremblemens & convulsions.

Les vomissemens fétides ne sont pas moins dangereux & semblent au contraire annoncer une mort prochaine, étant naturellement mauvais & destructifs par eux-mêmes, suivant ce que dit Hippocrate dans les *Prognost.* « que les matieres livides & en même tems fétides « prouvent que la mort n'est pas loin, & que celles qui « sentent mauvais sont funestes. » La malade qui demeuroit *in Foro Mendacium*, *III. Epid.* vomit un peu avant sa mort des matieres noires & fétides.

Tous les vomissemens bilieux, c'est-à-dire, jaunes, de couleur de safran & de poireau, de même que ceux qui sont accompagnés ou précédés de mauvais signes, sont pernicieux & mortels s'ils font empirer la maladie. Les premiers sont du nombre de ces faux signes critiques qui ne décident rien, & qui indiquent une crise douteuse; mais les seconds ne présagent que la mort, surtout lorsqu'ils sont malins. Il est dit dans le premier Livre des *Prorrhet. 62.* « que les vomissemens « purs ou sans mélange qui sont accompagnés d'anxié- « tés, sont mauvais; » & *ibid. 72.* « Ceux qui rendent « des matieres noires & qui ont des nausées accompa- « gnées d'un délire & d'une douleur légere dans le pu- « bis, qui ont les yeux hagards & qui tiennent les yeux « fermés, n'ont pas besoin de purgatif, & ce feroit « leur causer la mort que de leur en donner. » Il est dit un peu après, *T. 79.* « les vomissemens bilieux & peu « abondans sont mauvais, surtout quand ils sont ac- « compagnés d'insomnies: c'est encore un mauvais si- « gne dans ces sortes de cas lorsque le sang sort goutte « à goutte par le nez. » Tels étoient les vomissemens qu'Hippocrate observa dans la malade *in Foro Mendacium*, *III. Epid. Sect. 2. Ægr. 12.* « qui rendit le dou- « zieme jour une grande quantité de matiere noire, & « fut extremement affligée du hoquet & d'une soif in- « commode: elle vomit le treizieme jour beaucoup de « matiere virulente, elle eut un accès de frisson & per- « dit la parole vers le midi. »

Tous les vomissemens qui n'apportent aucun soulagement au malade, sont mauvais; mais ceux qui font empirer la maladie sont tout-à-fait pernicieux, quand même ils n'auroient rien de malin. Ils furent tels dans le cas de la femme dont nous venons de parler, qui, à ce que dit l'Auteur, « recouvra sa chaleur le huitieme « jour vers le midi, fut altérée, affligée d'un coma ac- « compagné de nausées, & rendit une petite quantité « de substance bilieuse & jaunâtre; elle fut fort mal « pendant la nuit, elle ne put joüir d'aucun repos & « vuida son urine sans la sentir. » Cette femme, si ses vomissemens bilieux eussent été de bonne espece, eut dû s'en trouver soulagée le neuvieme jour, au lieu que la *fievre* augmenta le dixieme: elle fut saisie le onzieme après avoir rendu quelque peu de matiere bilieuse & virulente, d'un frisson, ses extrémités se réfroidirent, & elle tomba dans une sueur froide; & quoiqu'elle eut vomi copieusement ce jour là, elle ne laissa pas que de passer une très-mauvaise nuit. Tous ces vomissemens ne présageoient rien que de funeste; car outre que la maladie étoit violente, ils furent accompagnés d'autres mauvais signes & produisirent un changement dans l'état du malade pour le pire, ce qui est le caractere propre de tous les signes qui présagent la mort.

Les vomissemens de bile ne valent rien dans les plaies de la tête.

« Les plaies du cerveau, dit Hippocrate, *VI. Aph. 50.* « sont toujours suivies de la *fievre* & d'un vomissement « de bile. »

Les vomissemens ne sont pas moins pernicieux dans la passion iliaque, comme il paroît par l'Aphorisme 10. de la septieme section, où il est dit que les vomissemens, le hoquet, le délire ou les convulsions qui succedent au *miserere* sont mauvais; surquoi Galien dit dans son Commentaire, « que dans la passion iliaque « rien ne descend vers les parties inférieures, & que « c'est-là une propriété inséparable de cette maladie.

« Que le vomissement n'est pas toujours un symptome : « mais que lorsque la maladie est mortelle & le mala- « de excessivement tourmenté, les excrémens montent « & il survient un hoquet. » Il dit *Lib. VI. de Loc. Aff.* « qu'il n'a jamais vu échapper aucun de ceux qui ren- « dent leurs excrémens par la bouche. »

Tels sont les vomissemens qu'on doit appréhender dans les maladies aiguës, savoir, ceux qui sont trop ou trop peu abondans, jaunes, rouges, porracés, verds, livides, noirs, fétides, purs, bigarrés & qui surviennent au commencement des maladies, sans avoir été précédés d'aucun signe de coction. Ils sont ordinairement mortels dans cette circonstance; & si la maladie est violente & qu'ils soient accompagnés, précédés ou suivis d'autres mauvais signes, on doit les regarder comme des prognostics assurés de mort, surtout, comme nous l'avons observé, s'ils font empirer le mal au lieu de soulager le malade. Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

*Débilité fébrile.*

La grande foiblesse arrive, quand le cours & la pression du suc nerveux dans les muscles sont empêchés.

Les causes de cet empêchement sont le vuide des vaisseaux produit par la dissipation de leurs humeurs, l'immobilité des liquides, l'obstruction & la compression des canaux, surtout vers leur origine dans le cerveau & le cervelet; & enfin la débilité du cœur, qui devient par-là incapable d'envoyer dans le cerveau une quantité de sang suffisante pour la sécrétion du suc nerveux.

La premiere se manifeste par les symptomes passés ou présens de grandes évacuations, tel qu'est la durée du mal; par des hémorrhagies causées par la maladie, ou artificielles; par les sueurs, le *diabetes*, la salivation; par le défaut de nourriture, ou la mauvaise qualité des alimens que l'on a pris, retenus, digérés, & qui sont entrés dans la masse du sang; par la pâleur, la maigreur, la petitesse du pouls, la collabescence des vaisseaux, & la flaccidité des muscles.

Les signes que nous avons décrits sous le mot *Lentor*, font connoître que les humeurs sont imméables, soit par leur qualité gluante, soit par leur inflammation.

Pour l'obstruction, on la connoît par les signes décrits dans l'article *Obstructio.*

On connoît que la compression du cerveau & du cervelet, est la cause de la foiblesse, par la lésion des fonctions qui dépendent de leur bonne disposition, comme dans le cas du délire, de l'assoupissement, du tremblement, du vertige & du tintement d'oreille.

C'est par les signes du défaut de circulation que l'on sait que la débilité vient de celle du cœur. Voyez *Plethora.*

On remplit commodément les vaisseaux par des alimens liquides, analogues au sang, artificiellement digérés, doux, gélatineux, tirés du regne animal & végétal, vineux & aromatiques, mêlés selon l'art, donnés souvent en petite quantité, principalement d'une nature opposée à celle du mal, & aidés par des légeres frictions faites aux parties extérieures.

On peut mettre au nombre de ces alimens les bouillons de viande de bœuf, de veau, de mouton, de poule, seuls ou mêlés, en les assaisonnant d'un peu de sel & de jus de citron; le lait frais, & les décoctions dont on a parlé sous le mot *Fibra.*

Si le mal vient de l'imméabilité des liquides, il faut employer les remedes indiqués aux mots *Lentor* & *Obstructio.*

S'il vient de l'obstruction des vaisseaux, il faut y remédier par les méthodes qu'on a examinées au mot *Obstructio.*

La foiblesse qui naît de la compression du cerveau & du cervelet, se dissipe ordinairement par des remedes, qu'on applique à l'endroit affecté, & qui ont la vertu de désobstruer les vaisseaux & de diriger vers d'autres lieux l'impétuosité des liqueurs; ce qui se fait en humectant par des douces fomentations, les narines, la tête, le visage, la bouche, le cou, & en appliquant aux piés des épispastiques.

On remédie rarement à la débilité du cœur, si ce n'est lentement; cependant ce que nous avons dit en général sur les moyens de faire cesser la débilité peut être ici de quelque usage.

Il paroît par ce qu'on vient de dire combien est rare la science d'administrer les remedes cardiaques dans les maladies aiguës, & combien est souvent indomptable la débilité fébrile.

*Chaleur fébrile.*

On connoît la chaleur externe par le thermometre, & l'interne par le sentiment du malade & la rougeur de l'urine.

Dans le lieu qu'elle échauffe le plus, elle requiert toujours une plus grande quantité de feu.

Laquelle ne vient que d'un frottement réciproque plus violent des parties fluides entre elles contre les vaisseaux, & des vaisseaux contre elles; & il n'y en a point d'autre vraie cause.

Cette violence est occasionnée par le grand mouvement des fluides qui partent du cœur, & par la grande résistance que les vaisseaux opposent à ce viscere.

Le grand mouvement du sang que le cœur pousse, est estimé à raison de la densité du liquide poussé, & de sa vélocité dans les vaisseaux.

On juge de la densité du sang par la vue de celui qui est sorti des vaisseaux, par la dissipation qui a été faite de ses parties les plus fluides, par la dureté du pouls.

On peut calculer sa vitesse par le nombre des contractions du cœur, comparé à la grandeur des battemens du pouls.

La grande résistance se connoît par la masse des parties qui doivent être mues & qui sont sans mouvement, & par le petit nombre ou la petitesse du diametre, ou l'immobilité des vaisseaux qui doivent transmettre ces parties.

On sait que cette masse est très-considérable par les signes de la pléthore, de la cacochymie, ou de la prompte dissolution des liquides qui croupissoient auparavant, (comme on le remarque dans les personnes qui ont beaucoup d'embompoint, ) & principalement par le gonflement des veines, ensemble la vélocité & la grandeur des arteres.

On peut juger du petit nombre des vaisseaux par l'histoire de l'obstruction ou des plaies. Voyez *Obstructio*, & *Vulnus.*

La vue, le tact, la sécheresse du tempérament, la grande chaleur qui succede à une petite augmentation de mouvement, sont les signes de la petitesse des vaisseaux.

Tous les signes de la rigidité des fibres, des vaisseaux & des visceres, nous font connoître l'immobilité par laquelle les vaisseaux résistent beaucoup à leur dilatation. Voyez *Fibra.*

De tant de causes prochaines dépend l'origine de la chaleur fébrile, parmi lesquelles il peut encore s'en trouver d'éloignées infinies en nombre & en variété.

La chaleur peut s'accroître à mesure qu'augmente une seule de ces causes séparément prises, & alors l'augmentation de la chaleur est comme celle de sa cause.

Si de nouveau deux causes augmentent ensemble, l'augmentation de la chaleur sera comme le produit & l'augmentation des causes, multipliées par elles-mêmes.

On peut de même calculer tout le reste.

L'augmentation de la chaleur dissipe les molécules les plus liquides de notre sang; c'est-à-dire, l'eau, les esprits, les sels & la partie la plus sensible des huiles; desseche le reste de la masse, la condense, la réduit en concrétions imméables & indissolubles; dégage les sels

& les huiles, les atténue, les meut, les exalte, les rend plus acres; brise & rompt les petits vaisseaux; desseche les fibres, les roidit, les met en contraction, & produit par-là tout d'un coup plusieurs maladies aiguës, dangereuses & mortelles, qu'il est aisé de déduire de ce qu'on a dit ci-dessus au sujet de la chaleur.

On peut aisément découvrir par ce qu'on vient de dire, ce qui est requis pour modérer la chaleur, & combien de divers remedes peuvent ici trouver place.

Si la chaleur ne vient que de ce que les liqueurs circulent avec trop de vélocité, il faut mettre en œuvre tous les moyens de ralentir leur mouvement; ce qui se fait surtout par le repos des muscles & de l'esprit, en pressant légérement & fort peu de tems les veines des principaux membres, en refroidissant peu-à-peu le malade intérieurement & extérieurement, & par la prudente administration des opiats.

Si elle est produite par la densité, il faut non-seulement user de remedes qui calment leur vitesse, mais encore boire de l'eau, prendre de l'oxymel, & tout ce qui peut relâcher les vaisseaux.

Dans la pléthore on vient aisément à bout de mettre en mouvement les liqueurs qui n'en ont point; dans la cacochymie, la guérison s'obtient avec plus de lenteur: elle consiste à évacuer de tems en tems, & à corriger la nature du mal. Quant à la dissolution des humeurs grasses qui croupissoient auparavant, il est très-difficile d'y remédier, si ce n'est par des boissons aqueuses, acides, miellées, sucrées; par des jaunes d'œufs, & en même-tems par des purgatifs souvent réitérés; car ces remedes font que la graisse ou l'huile se mêle avec le sang.

On peut apprendre les moyens de remédier à la chaleur causée par l'obstruction, de ce qu'on a dit au mot *Obstructio*, & dans la partie de l'article *Vulnus*, où l'on traite des accidens qui sont la suite de la destruction des vaisseaux dans les plaies.

Si elle est produite par la petitesse des vaisseaux, il est nécessaire de les dilater par l'usage des laxatifs. Voyez *Fibra*.

Si elle vient de leur trop grande rigidité, il faut mettre en œuvre les mêmes remedes.

Si elle vient de diverses causes à la fois, on doit faire concourir les remedes que nous avons décrits ci-dessus, & les combiner ensemble.

Toute cette théorie de la chaleur fait concevoir pourquoi une *fievre* très-chaude est aiguë, rapide en ses progrès, putride & pestilentielle dans le plus haut degré de chaleur; pourquoi le lit, l'air enfermé, les alimens, les médicamens chauds sont si nuisibles dans ces maladies; pourquoi l'ardeur qui se fait sentir vers le cœur & les hypocondres, est d'un si mauvais augure.

La même doctrine nous apprend l'origine, la nature, les effets de la secheresse, & nous sert de guide dans la curation qui se fait par l'usage des boissons laxatives, aqueuses, miellées, un peu acides, des fomentations, des bains, des lavemens & des gargarismes de même nature. BOERHAAVE.

*Des prognostics que fournit la chaleur dans les maladies aiguës.*

Comme la chaleur, la froideur, la secheresse, l'humidité, la mollesse, la rudesse & les douleurs ont rapport au sentiment, & fournissent des signes & des symptomes pour le prognostic, aussi bons & aussi assurés qu'aucun de ceux qu'on peut tirer d'autres chefs, je me crois obligé à traiter de chacune d'elles séparément. Je commencerai d'abord par la chaleur, qui, pourvu qu'on ne néglige point les autres signes, peut fournir des présages assurés de vie & de mort.

Il faut d'abord observer, relativement aux prognostics, que la chaleur est douce ou tiede, ou forte & violente. Une chaleur douce & légere est toujours bonne, surtout si, suivant Hippocrate, dans son Livre des *Prognostics*, elle est accompagnée d'une mollesse uniforme par-tout le corps, ou égale à celle dont la même personne joüissoit dans le tems qu'elle étoit en santé. Certaines personnes ont la chair naturellement froide, il y en a d'autres qui l'ont médiocrement chaude, & d'autres enfin en qui elle est brûlante; d'où il suit que c'est un bon signe lorsque la chaleur du malade est la même que celle dont il joüissoit, tandis qu'il se portoit bien. De-là vient qu'une chaleur forte & véhémente est quelquefois aussi loüable dans un malade, qu'une chaleur modérée ou une fraîcheur, entant qu'elle approche du degré de chaleur qui lui est naturel lorsqu'il est en bonne santé. On doit porter le même jugement de l'urine & des autres excrétions, qui sont toujours salutaires lorsqu'elles ressemblent à celles qui se font pendant que le corps est en bon état. C'est donc une très-bonne marque dans une maladie, lorsque le corps ne souffre que peu ou point d'altération par rapport à la chaleur.

A l'égard de la chaleur fébrile, la meilleure est celle qui est douce, tempérée, égale dans toutes les parties du corps, & jointe avec une espece d'humidité qui la fait ressembler à la chaleur naturelle, qui, comme dit Galien, *in 2. de Natur. hum* est non seulement modérément chaude, mais encore humide, & par-là opposée à celle qui est aiguë & ignée, &, comme telle, entierement contraire à la naturelle. Ce degré tempéré de chaleur est donc toujours bon, à moins que la malignité de la maladie ne nous en impose; car il y a plusieurs maladies malignes qui sont accompagnées d'une chaleur douce & légere tout-à-fait semblable à la naturelle, à cause que la chaleur est concentrée en-dedans, & ne peut se répandre en-dehors; c'est pourquoi cette espece de chaleur a besoin pour être bonne, d'être accompagnée d'une mollesse uniforme partout le corps, ainsi qu'Hippocrate l'exige dans ses *Prognostics*: c'est un bon signe, dit-il, lorsque tout le corps est également mou & chaud; car l'uniformité de la mollesse est ce qui distingue une chaleur salutaire de tout autre qui ne l'est point, puisque la chaleur du malade peut paroître tempérée & uniforme, & provenir néantmoins d'une maladie maligne. Dans une pareille circonstance, on connoît & on distingue l'état du malade par la mollesse inégale de son corps, particulierement par la dureté des hypocondres, & par l'inégalité avec laquelle la chaleur se distribue par-tout le corps; les extrémités, par exemple, étant moins chaudes que le ventre, dont la région & les visceres ont un degré de chaleur très-considérable. Il s'ensuit donc qu'une chaleur tempérée également répandue partout le corps, & qui se trouve jointe avec une mollesse uniforme, est toujours un bon signe, puisqu'il est impossible pour lors que la maladie soit mortelle; l'union de ces propriétés étant une marque certaine que les visceres sont exempts de phlegmon, d'obstruction & de corruption.

La mollesse uniforme de tout le corps distingue aussi la chaleur salutaire de celle qui est hectique; car cette derniere, qui est quelquefois douce & légere au toucher, a fait méconnoître la situation de ceux qui avoient une hectisie.

La chaleur hectique n'est point ordinairement accompagnée de la mollesse, mais plutôt de la maigreur du corps; & l'on connoît la *fievre* hectique non-seulement à cette marque, mais encore à l'inégalité de la chaleur: car la *fievre*, comme observe Galien, augmente après qu'on a mangé.

Il s'ensuit donc que la meilleure chaleur est celle qui est tempérée, également répandue par-tout le corps, & jointe avec la mollesse uniforme de la chair; & non-seulement une chaleur ainsi qualifiée, mais même une chaleur forte & véhémente, répandue dans toutes les parties du corps, dans les *fievres* chaudes, n'est point à condamner; puisque, comme Galien l'observe dans

son Commentaire sur les *Prorrhétiques*, une des propriétés des *fievres* chaudes malignes, est d'empêcher la chaleur de se communiquer aux parties extérieures; comme au contraire, c'en est une de celles qui n'ont rien de malin, d'exciter dans tout le corps un degré uniforme de chaleur, sans en excepter les parties les plus extérieures; ce qui prouve, comme dit Galien, sur les *Aphorismes*, que les visceres sont exempts d'inflammation.

C'est souvent un bon signe dans les maladies aiguës, lorsque quelques parties du corps, surtout celles qui sont voisines de la peau, s'échauffent à un point extraordinaire, parce que la Nature dépose & décharge souvent sur elles la véhémence de la chaleur & les humeurs peccantes; car il vaut mieux dans ces sortes de cas, que les extrémités acquierent un degré de chaleur extraordinaire, que si elles venoient à se réfroidir. De-là vient que le froid des extrémités est un très-mauvais symptome dans les maladies aiguës; & qu'au contraire c'en est un très-bon, lorsqu'elles s'échauffent, parce que c'est une preuve que les visceres internes sont exempts de phlegmon, d'inflammation, ou d'une putréfaction considérable d'humeurs, & que la nature n'est point opprimée par une multitude de crudités. Cela signifie encore que la chaleur fébrile a quitté les visceres, & s'est jettée sur les parties éloignées, ou que les humeurs nuisibles se sont portées sur les mêmes parties; car une chaleur extraordinaire qui se communique jusqu'aux piés, indique dans plusieurs cas le déclin de la maladie: de-là vient qu'Hippocrate *de R. V. I. A.* ordonne dans le déclin de la *fievre*, lorsque la chaleur descend vers les piés, de donner à manger au malade.

La chaleur des extrémités qui est accompagnée de rougeur & d'inflammation, est aussi un fort bon signe: en confirmation de quoi, Hippocrate nous dit dans ses *Prognostics*, que « ceux qui ont une esquinancie se trouvent extremement soulagés, lorsque le cou & la poitrine deviennent rouges, & que l'érésipele ne rentre plus en dedans. » Il ajoute un peu après, « le danger est beaucoup moindre, lorsque la tumeur & la rougeur se portent en dehors. »

Après avoir fait ces Observations sur les chaleurs qui sont bonnes & salutaires, nous allons parler de celles qui sont mauvaises & pernicieuses; je mets au premier rang cette chaleur du corps, qui est accompagnée d'une colliquation & d'un *tabes*, telle qu'est celle des Hectiques, qui, à moins qu'on ne la corrige avant qu'elle ait fondu les parties solides, conduit infailliblement le malade au tombeau. Cette espece de chaleur est égale & uniforme, aiguë & peu sensible au toucher & aux sens, ce qui est cause que plusieurs Medecins ne connoissent la *fievre* hectique, qu'après qu'elle a déja fait des progrès. Galien, ainsi que nous l'avons observé dans un autre endroit, nous apprend à connoître cette chaleur par les signes suivans:

« La *fievre* hectique rend les parties solides du corps brûlantes, ce qui fait qu'elle subsiste toujours sans aucune altération, accompagnée d'une chaleur qui affecte le toucher aussi foiblement que la pierre à chaux. Toutes les fois donc que le malade mange ou boit, il arrive la même chose que si l'on versoit de l'eau sur de la chaux vive, & la chaleur devient beaucoup plus sensible au toucher. »

Cette chaleur uniforme du corps qui accompagne la *fievre* continue est toujours à craindre, quand même elle approcheroit de la tiédeur ou de la fraîcheur, parce qu'elle prouve que toute la force de la chaleur est renfermée dans les visceres.

Galien, dans son second Commentaire sur Hippocrate, *de R. V. I. A.* & sur le Livre des *Prognostics*, nous dit « que c'est un signe de malignité dans les maladies aiguës, lorsque la chaleur du corps n'est point proportionnée à la nature de la *fievre*, & que le malade dort avec les membres découverts, bien qu'ils soient froids ou tiedes, comme s'il les avoit brûlans. »

Quoique cette tiédeur ne soit jamais bonne, elle ne sauroit cependant fournir toute seule un prognostic assuré, non plus qu'une chaleur violente, qui, quoique toujours mauvaise par elle-même, n'est d'aucune utilité pour le présage, puisqu'au contraire nous jugeons de l'approche d'une crise par la chaleur excessive qui s'empare du corps après un frisson. Il faut donc juger du degré de certitude dont elle peut être accompagnée par d'autres signes.

La chaleur violente, soit de tout le corps, ou seulement de la poitrine & du bas-ventre, est pernicieuse lorsqu'elle dure long-tems, parce qu'elle épuise les forces, fond & desseche les parties, & met la vie du malade en danger, lorsqu'elle est suivie de spasmes; car les convulsions qui viennent d'une cause capable de dessécher les nerfs sont toutes mortelles. De-là vient qu'Hippocrate, *VII. Aphor.* 13. regarde les convulsions ou le *Tetanos* qui succede à des chaleurs violentes, comme un très-mauvais signe.

Un violent degré de chaleur au visage, dans les hypocondres, ou dans la poitrine est très-mauvais; car dans les deux derniers cas, il indique un phlegmon dans quelqu'un des visceres, & dans le premier une inflammation de cerveau; quoiqu'il soit vrai de dire que la rougeur du visage n'est pas toujours un signe que le cerveau soit ainsi affecté, puisqu'elle annonce quelquefois une hémorrhagie: mais elle ne présage rien que de funeste, lorsqu'elle se trouve jointe avec quelques autres signes pernicieux. Aussi lisons-nous en conséquence dans le premier des *Prorrhétiques* 49. que la rougeur du visage qui est accompagnée d'une mine sévere & chagrine, est un très-mauvais signe. Car, comme dit Galien, lorsque le visage est rouge, & l'air extremement chagrin & sévere, c'est un signe que le cerveau est affecté de quelque maladie chaude qui rend le sang *aduste*. Ce même Auteur regarde la rougeur excessive du visage, qui est accompagnée de sueurs, comme un signe de malignité, & un présage assuré de la mort du malade, parce qu'elle indique une inflammation considérable du cerveau, qui passe pour une maladie mortelle, de même qu'on regarde la sueur qui ne procure aucun soulagement au malade, comme un signe pernicieux.

La même chose est confirmée & répétée dans le premier Livre des *Prorrhétiques 67*, où il est dit, « que les frissons ardens sont en quelque sorte pernicieux: mais que la rougeur du visage avec sueur, est mauvaise dans ces sortes de cas. »

Toute chaleur excessive dans le bas-ventre ou la poitrine, est toujours mauvaise, parce qu'elle indique souvent quelque maladie considérable & mortelle dans ces parties; comme lorsqu'elle provient d'un phlegmon malin de quelqu'un des visceres. Dans ce cas, les parties extérieures sont tiedes ou froides, conformément à ce que nous lisons dans le premier Livre des *Prorrhétiques* « que les chaleurs brûlantes qui subsistent dans les hypocondres, après un refroidissement général, sont mauvaises en tout tems: mais surtout quand elles sont accompagnées de sueurs. » L'Auteur s'exprime d'une maniere encore plus expressive, 4. *Aph.* 48. « Dans toute *fievre* non-intermittente, dit-il, si les parties extérieures sont froides, tandis que celles de dedans brûlent de chaud & sont altérées, la maladie est mortelle. »

Toute chaleur brûlante autour de l'estomac (Voyez *Cardiogmos*) est mauvaise dans quelque espece de *fievre* que ce soit, *IV. Aph.* 64. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques 66.* porte le même jugement de celle qui se fait sentir dans les côtés, & qui est accom-

pagnée de douleurs: « car une chaleur brûlante dans le « côté avec douleur, dit Galien sur cet endroit, indi- « que un phlegmon dans cette partie, lequel ne man- « que pas de venir à suppuration, lorsqu'il survient « un frisson. » Or il est rare qu'on puisse remédier à la suppuration d'un phlegmon des visceres : mais elle est tout-à-fait incurable, lorsque les forces sont déja épuisées.

C'est un mauvais signe, suivant l'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques 66.* lorsqu'un malade sent augmenter la chaleur ensuite de quelque évacuation, au lieu de voir diminuer la *fievre ;* « car, dit-il, le retour « de la chaleur fébrile aprés un refroidissement occasion- « né par des sueurs, ne présage rien de bon, non plus « que les ardeurs qu'on ressent dans les côtés avec dou- « leur, lorsqu'il survient un frisson. » Car, comme dit « Galien, dans son Commentaire, « lorsqu'un malade « après avoir sué, sent un froid contre nature, & est « de nouveau attaqué de la *fievre*, son cas n'est pas « exempt de danger. » L'Auteur du premier Livre des « *Prorrhétiques*, dit encore, « que le retour de la cha- « leur fébrile, après des insomnies & des sueurs, est « très-mauvais ; » & il répete la même chose dans les *Prénotions de Cos*, 41.

On peut ajouter à ce qui précede, que rien n'est plus pernicieux dans les maladies aiguës, que de ne pouvoir plus se réchauffer, parce que cet accident est occasionné par l'extinction, la résolution ou la suffocation de la chaleur naturelle. Le cas est également dangereux, lorsque cela arrive aux parties les plus externes du corps, ou que celles-ci ont peine à recouvrer leur chaleur. Nous lisons à ce sujet dans le premier des *Epidémiques*, *Sect. I. Stat.* 1. que dans une *fievre* épidémique mortelle, les malades furent affectés d'un refroidissement considérable des extrémités, & qu'on eut toutes les peines du monde à y rappeller la chaleur.

Enfin, c'est un mauvais signe, lorsque le chaud & le froid se succedent tour-à-tour ; car c'est une preuve, dit Galien, que la maladie est extremement maligne, & qu'elle sera de longue durée, si tant est qu'elle ne soit point mortelle. Ce même symptome présage la mort dans les maladies aiguës qui épuisent sur le champ les forces. Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort.*

*Prognostics qu'on tire de l'humidité & de la sécheresse dans les maladies aiguës.*

On tire quelquefois des présages dans les maladies aiguës, de l'humidité & de la secheresse de tout le corps, ou seulement de quelqu'une de ses parties. On observe souvent dans ceux qui meurent d'un empyéme ou d'une phthisie un peu avant leur décès, une humidité copieuse qui se répand quelquefois sur tout leur corps, & quelquefois sur le ventre & les jambes seulement. Hippocrate, *Lib. Prognost.* déclare l'hydropisie qui accompagne ou qui provient d'une maladie aiguë, mortelle, entant qu'elle est occasionnée par l'extinction de la chaleur naturelle. « Les hydropisies, dit- « il, qui sont causées par une maladie aiguë, sont mau- « vaises ; car loin de faire cesser la *fievre*, elles aug- « mentent la douleur & le mal, & mettent le malade « au tombeau. »

La secheresse & la dureté de tout le corps ou de quelqu'une de ses parties, fournit encore des occasions fréquentes de présager la mort dans les maladies aiguës. La sécheresse & l'exténuation de tout le corps, après une *fievre* chaude opiniâtre, présagent une habitude hectique dont la mort est la suite, comme le savent tous ceux qui sont versés dans la Medecine. La sécheresse extraordinaire du front, de la langue & des autres parties du corps, présage souvent la mort, comme dans le cas du jeune homme de Melibée, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 16. qui avant de mourir, eut, à ce que dit Hippocrate, la peau du front extremement seche & tendue. Prosper Alpin, *de Præsag, Vit. & Mort.*

*Délire fébrile.*

Le délire est une production d'idées qui ne sont point conformes aux causes externes, mais à la disposition intérieure du cerveau, avec un jugement qui naît de ces idées, une affection de l'ame & le mouvement du corps qui s'ensuit. Ces choses séparément prises ou combinées entre elles produisent selon leurs différens dégrés, différens genres de délires.

Il suppose donc toujours une affection maladive de la moelle du cerveau, qui peut être produite par une obstruction quelle qu'elle soit, par tout ce qui peut empêcher le sang d'aller au cerveau, d'être transmis au-delà & d'en revenir ; par une circulation trop rapide, par la stagnation des liqueurs & par plusieurs autres causes, qu'il faut soigneusement rechercher pour pouvoir guérir ce genre de mal.

Car selon leur diverse nature, il faut choisir divers remedes ou différentes méthodes. Le bain chaud des piés, les épispastiques appliqués aux piés & aux jarrets, le frottement fait à ses parties, les clysteres délayans composés d'eau seule, les alimens légers, une boisson délayante, calmante, desobstructive, les médicamens émolliens appliqués à la tête, quelquefois les émétiques, les purgatifs, des anodyns légers, la saignée du pié, le flux hémorrhoïdal ou menstruel, procuré par des épispastiques sont les principaux.

Pour les prognostics que l'on tire du délire. Voyez *Delirium.*

*Coma fébrile.*

Le coma est une envie continuelle de dormir dans la *fievre*, avec ou sans effet : il suppose dans tout le cerveau certaine disposition qui empêche l'exercice des sens & des mouvemens animaux : cet empêchement peut venir de ce qu'il ne vient pas du cerveau une assez grande quantité de sang artériel, ou de ce qu'il n'y circule pas librement, ou de ce que les esprits ne peuvent se séparer du sang dans les nerfs, ou de ce que leur flux & leur reflux par les nerfs ne peut se faire.

Plusieurs causes différentes & souvent contraires, telles que sont toutes les évacuations ou réplétions considérables ; le trop grand épaississement du sang devenu gluant, gras ou inflammable ; toutes les causes qui compriment la substance même du cerveau, telles qu'elles soient, peuvent donc occasionner cette affection dans les fievres : elle peut être aussi l'effet de la compression des nerfs.

D'où l'on comprend qu'un Medecin doit bien faire attention aux signes qui peuvent manifester la cause particuliere de ce mal, avant que de déterminer quels remedes conviennent, & comment il faut les employer : car on est souvent obligé d'avoir recours à des choses contraires les unes aux autres ; & souvent un assoupissement long & opiniâtre, après avoir tout tenté inutilement, cesse enfin de lui-même quand le pépasme de la *fievre* est achevé.

Les remedes que nous avons indiqués pour le délire conviennent ici, surtout les fomentations appliquées à la tête & au cou.

Mais si l'on voit des signes d'une grande inflammation, il faut traiter ce mal comme une maladie principale. Voyez *Phrenitis* & *Somnus.*

*Insomnie fébrile.*

L'insomnie est le contraire du coma, par là on comprend sa nature, & on sait qu'elle est le plus souvent produite par les premiers commencemens d'une légere inflammation de cerveau, qui venant à augmenter, la fait souvent dégénérer en coma.

L'insomnie se guérit par le repos des muscles, par la tranquilité

tranquilité de l'esprit, en éloignant les objets qui frappent les sens; par un froid modéré, en humectant l'air par des vapeurs aqueuses, par des alimens doux & émolliens, par des boissons farineuses, douces, émollientes, par un murmure doux, continuel, agréable & dont le son soit clair & flateur : par des médicamens farineux, un peu huileux, humectans, adoucissans, par l'odeur des plantes soporiferes : par l'usage des anodyns, des parégoriques, des somniferes, des narcotiques : mais avant tout cela il faut commencer par les remedes qui sont propres à dissiper l'inflammation, & à en arrêter les progrès. Boerhaave.

*Des Prognostics qu'on tire de la veille dans les maladies.*

Pour connoître l'usage dont la veille & le sommeil peuvent être dans le prognostic, il faut d'abord les considérer l'un & l'autre dans leur état naturel; car toutes les fois qu'on n'apperçoit aucun changement à cet égard, il est aisé de former un prognostic, puisque si le malade dort & veille comme il avoit coutume de faire pendant qu'il se portoit bien, on a lieu d'espérer qu'il recouvrera la santé. Car il paroît impossible qu'un malade meure tant qu'il dort & qu'il veille comme de coutume.

Voici comme Hippocrate s'explique là-dessus dans ses *prognostics.*

« Le sommeil est bon lorsqu'il est naturel, ou que le malade veille le jour & dort la nuit : mais il ne vaut rien lorsqu'il arrive quelque changement à cet égard. »

Il dit encore dans l'Aphorisme second de la deuxieme Section, que c'est un bon signe lorsque le sommeil appaise le délire.

Galien définit la veille : « une extase de l'ame, (par où il entend, à ce qu'il paroît, les esprits animaux) depuis son origine jusques dans toutes les parties du corps, laquelle est tantôt grande & copieuse, & tantôt petite & peu considérable; à cause que l'ame s'éloigne de son origine quelquefois pendant un tems considérable & d'une maniere abondante, & d'autre fois pendant moins de tems & en moindre quantité. »

Voilà donc (selon lui) quelle est l'origine de la veille, dont il est maintenant question : c'est, dit il, une extension & une effusion grande & surnaturelle de l'ame depuis son origine jusques dans toutes les parties du corps, laquelle provient de la sécheresse du cerveau, occasionnée par des sucs ou des vapeurs chaudes & acres; ainsi qu'il nous l'apprend dans plusieurs endroits, surtout *Lib. III. de Loc. Affect. & Com.* 4. *in Lib. de* R. V. I. A. Il dit, *Com. in Prognost. & Lib. IV. de Præsag. ex Pulf. Cap.* 4. *Lib III. de Loc. Affect.* & dans plusieurs autres endroits, que la veille est l'effet de la secheresse, & le sommeil celui de l'humidité; & que comme c'est la propriété de la chaleur de causer le délire, c'est aussi celle de la sécheresse de causer la veille : de-là vient que ceux qui ont le cerveau extremement chaud & sec sont privés du sommeil & tombent dans le délire, ainsi que le même Auteur l'observe, *Lib. IV. de Præsag. ex Pulf. cap.* 8. il dit dans son Commentaire sur l'Aphorisme trente-unieme de la deuxieme Section que les insomnies auxquelles les vieillards sont sujets ne viennent que de sécheresse.

Voyons maintenant de quelle utilité la connoissance des causes des veilles peut nous être pour prédire l'issue des maladies. Je vais d'abord parler de celles dont on peut tirer des prognostics favorables : car quoique les veilles par elles-mêmes soient mauvaises, il s'en trouve cependant de salutaires, & telles sont celles qui précedent des crises avantageuses, & qui sont accompagnées d'inquiétudes, d'anxiété, du délire, de convulsions, de douleurs & d'autres symptomes, comme Galien l'observe dans *le troisieme Livre des Crises.* Ces veilles sont ordinaires dans l'accroissement ou le plus haut de la maladie; car les malades sont pour lors presque toujours éveillés, le mal augmente & la *fievre* s'aigrit à proportion que la crise approche, ainsi que Galien nous l'apprend dans son Commentaire sur l'Aphorisme 70 de la quatrieme Section. Ce même Auteur, *Lib. III. de Crisibus*, regarde la veille qui est accompagnée de signes de coction dans les maladies aiguës comme l'avant-coureur d'une crise. C'est de ces sortes de malades dont il est parlé dans le premier des *Prorrhétiques*, 132, 135, 136. « Ceux qui de calmes & tranquiles qu'ils étoient » (ἐυἷὀ au lieu duquel plusieurs lisent ἐυθεῖα) « tombent tout d'un coup dans le trouble & l'agitation, ne peuvent dormir & saignent du nez, se trouvent quelque peu soulagés le sixieme jour. » *Et Text.* 135. « Ceux qui sont affectés d'une pesanteur de tête, & d'une douleur dans le front accompagnée d'une insomnie continuelle, sont sujets à une éruption de sang par le nez. » *Et Text.* 136. « Les veilles continuelles avec des agitations & des inquiétudes soudaines, indiquent une hémorrhagie, surtout si quelque excrétion pareille a précédé. » *Et Text.* 139. « Toute horreur accompagnée de sueurs critiques, qui revient le lendemain avec une insomnie dont on ne peut découvrir la cause, présage, selon moi, une hémorrhagie. » *Et Coac.* 110. « Toute inquiétude subite avec insomnie & des déjections dures & noires, présage souvent une hémorrhagie. »

Telles sont les veilles dont on peut tirer des prognostics touchant la guérison du malade, de même que des douleurs, des convulsions, des délires & des anxiétés qui précedent une crise.

Toutes les veilles, excepté celles dont on vient de parler, de quelque cause qu'elles viennent, & de quelque circonstance qu'elles soient accompagnées, sont mauvaises; car la veille desseche le corps; & comme Galien l'observe, *VII. M.M. cap.* 6. est extremement préjudiciable à ceux qui sont d'un tempérament sec, & les jette, lorsqu'elle dure long-tems dans des mouvemens convulsifs & dans la consomption. Il n'est donc pas étonnant que dans les *fievres* chaudes, les veilles continuelles & obstinées occasionnent des convulsions mortelles, puisque dans d'autres cas elles causent des inflammations violentes, & dans quelques sujets, surtout dans les enfans, des *fievres* comme Galien l'observe, *Lib. I. de Sanitat. tuenda.* Les veilles refroidissent aussi les visceres internes en résolvant leur chaleur. C'est ce qu'Hippocrate confirme, *VI. Epid. Sect.* 4. *Aph.* 12. "Dans la veille, dit-il, les parties externes sont beaucoup plus chaudes que les internes.,, Il nous apprend encore dans le même endroit que la veille consume & résout les corps : de sorte qu'il faut nécessairement, suivant Galien, *Lib. XII. de M. M. cap.* 8. qu'elle affoiblisse & qu'elle épuise à la fin le malade. Ajoutez à cela que les veilles fomentent & augmentent les crudités des humeurs, ainsi que Galien nous l'apprend. *Com.* 1. *in Lib. de R. V. I. A.*

Toutes les veilles sont donc mauvaises dans les maladies aiguës : mais les plus pernicieuses sont celles qui sont continuelles, & qui occasionnant tous les fâcheux symptomes dont on vient de parler, ne peuvent que présager un évenement funeste. En effet c'est l'ordinaire des veilles de causer des convulsions & le délire, & cela de deux manieres; savoir, en desséchant & enflammant le cerveau, ou en le remplissant d'une humeur chaude; car toutes veilles, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus, indiquent ou la vacuité & la sécheresse du cerveau, ou une plénitude d'humeurs

chaudes, ou l'inflammation de cette partie. Les convulſions & le délire dont la veille eſt accompagnée, & qui proviennent de cette derniere cauſe, ne ſont point abſolument funeſtes, & l'on peut y remédier quelquefois par la réſolution & l'évacuation de l'humeur chaude, ou par une révulſion vers quelque autre partie. Nous liſons à ce ſujet, *Coac.* 109. « que c'eſt « un ſigne de convulſion dans un enfant qui a une *fie-* « *vre* aiguë d'être conſtipé, de ne pouvoir dormir, de « crier ſans ceſſe, de s'agiter, de changer de couleur « & d'être extremement rouge. » De-là vient qu'Hippocrate, *VII. Aph.* 18. regarde avec raiſon les veilles qui ſont accompagnées de convulſions & du délire comme un mauvais ſigne.

Les convulſions & le délire qui accompagnent ou ſuccedent à des veilles continuelles, & qui ne ſont point cauſés par une plénitude d'humeurs chaudes dans le cerveau, ſont abſolument mortels, de même que les convulſions qui ſuccedent aux *fievres* chaudes. Tel étoit le cas du phrénétique qui mourut le quatrieme jour, faute de pouvoir dormir, comme Hippocrate l'obſerve. *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4.

Les veilles qui ſe trouvent avec d'autres ſymptomes, par exemple, un vomiſſement érugineux & une douleur de tête, préſagent un furieux délire & la mort du malade, conformément à ce que dit l'Auteur du premier Livres des *Prorrhétiques* 10. « Toute douleur de tête « accompagnée d'un vomiſſement de matiere verdâ- « tre, d'inſomnie & de ſurdité, eſt bien-tôt ſuivie de « la manie, » comme il arriva dans le cas du phrénétique dont on a parlé ci-deſſus.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire que les veilles perpétuelles ſont mortelles dans les maladies aiguës, comme elles le furent dans le cas du phrénétique dont on a parlé, & dans celui de la femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. qui fut quatre jours ſans dormir & qui mourut le ſixieme. Hippocrate nous apprend, *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. que pluſieurs perſonnes qui avoient des *fievres* chaudes moururent faute de ſommeil. Il aſſure en conſéquence dans les prognoſtics que c'eſt un très-mauvais ſigne lorſque le malade ne peut dormir ni nuit ni jour; car cela indique une douleur & une grande anxiété, ou un délire.

Les veilles qui ſe trouvent jointes avec quelque ſigne mortel, ſont abſolument funeſtes. Il faut ici avoir égard aux évacuations qui accompagnent ce défaut continuel de ſommeil; car ſi elles ſont mauvaiſes, elles préſagent une mort certaine, en tant qu'elles indiquent une excrétion ſymptomatique, inutile ou dépravée.

Les veilles accompagnées de froid & d'une ſueur de tête conſtante & copieuſe, ſont mauvaiſes. Nous liſons à ce ſujet dans les *Prénotions de Cos*, 41. que « ceux qui « ont des ſueurs froides, qui ne dorment point & en « qui le froid & le chaud ſe ſuccedent alternativement « ſont en très-mauvais état. »

Il en eſt de même de celles qui ſont accompagnées d'autres excrétions qui ne procurent aucun ſoulagement au malade & qui indiquent une crudité, comme d'un degouttement de ſang par le nez, & de vomiſſemens virulens.

Les veilles ſont quelquefois ſuivies d'évacuations qui ne procurant aucun ſoulagement au malade, ſont eſtimées mauvaiſes, nuiſent au malade & augmentent la maladie. Une pareille circonſtance dans toutes les évacuations & les ſymptomes qui devroient naturellement ſoulager le malade, eſt pernicieuſe, ainſi que Galien nous l'apprend, *Com. in Prorrhet.* & dans pluſieurs autres endroits, à cauſe que dans les maladies aiguës les excrétions & les autres circonſtances qui ont coutume de ſoulager le malade, ſont eſtimées mauvaiſes lorſqu'elles ne produiſent aucun effet. Que ſi au lieu d'être ſalutaires elles ſont empirer la maladie, on peut les regarder comme abſolument funeſtes.

Comme les convulſions, les phrénéſies & les tremblemens ſont ſouvent les ſuites des veilles continuelles, de même il arrive quelquefois qu'elles ſont ſuivies d'un coma. Car comme un long ſommeil après une veille opiniâtre qui fortifie le malade eſt un bon ſigne, de même celui qui le fatigue ne préſage rien de bon, conformément aux deux premiers Aphoriſmes de la deuxieme Section, où il eſt dit « que le ſommeil qui appaiſe le « délire eſt bon, & que toute maladie dans laquelle le « ſommeil augmente la douleur & l'anxiété, eſt mor- « telle. » C'eſt au contraire un bon ſigne lorſque le ſommeil fait du bien au malade.

Le *coma* qui ſuccede à une inſomnie continuelle eſt ordinairement mortel, parce qu'il provient du refroidiſſement de la réſolution de la chaleur naturelle, qui, comme Galien l'obſerve, *Com. in IV. Aph.* 67. ne peut être que très-mauvaiſe; car le froid, dit-il, qui ſuccede à des affections chaudes & ſeches, eſt incurable. Le *coma* ſuccede quelquefois à l'inſomnie, en conſéquence d'une réſolution de bile & d'une évaporation ſeche, qui occaſionnoit la veille, l'humeur pituiteuſe qui humecte le cerveau ſubſiſtant toujours; & un pareil *coma* lorſqu'il ſe trouve joint avec des ſignes de coction & qu'il n'abat point trop les forces, ne ſauroit jamais être pernicieux. Prosper Alpin, *de Præſag. Vit. & Mort. Ægrot.*

*Convulſion fébrile.*

Voyez *Vulnus.*

La convulſion qui accompagne la *fievre* eſt toujours produite par un vice du cerveau, lequel provient ou d'une irritation qui ſe communique des parties inférieures au cerveau par le moyen des nerfs, ou de ce que les liqueurs du cerveau y ſont pouſſées, tranſmiſes au-delà, & en reviennent d'une façon irréguliere ou déréglée. Et cette irrégularité peut avoir pour cauſe toutes celles du délire, du coma & de l'inſomnie: c'eſt pourquoi il y a encore ici bien de la variété tant dans l'oſtéologie que dans la curation.

Si ce mal dure long-tems, il affecte aiſément tout le genre nerveux par la communication que les nerfs ont entre eux, d'où naiſſent des maux très-fâcheux.

La convulſion qui ſuccede à l'inflammation du cerveau eſt preſque toujours mortelle.

Lorſqu'immédiatement après des urines épaiſſes on en rend de claires & aqueuſes, & qu'enſuite il ſurvient des convulſions, elles ſont des plus mauvaiſes; celles qui dans la *fievre* ſuccedent à de grandes évacuations, ſont ordinairement funeſtes, ainſi que celles qui ſont accompagnées d'un délire perpétuel.

Avant que de tenter la guériſon de ce mal, il faut tâcher de découvrir la cauſe particuliere qui le produit, & la partie affectée en premier lieu d'où il tire ſon origine, enſuite y appliquer au plutôt des remedes qui puiſſent adoucir l'acreté, réſoudre la matiere engagée & relâcher les parties qui ſont en contraction; car pour guérir ces convulſions, il ſuffit preſque ordinairement de délayer, de relâcher, de faire révulſion & d'adoucir; & on ne doit jamais ajouter foi au titre ſpécieux des prétendus anti-ſpaſmodiques.

Mais ſi l'on remarque que la tête ſoit la premiere affectée, il faut ſuivre la méthode que nous avons indiquée ci-deſſus au ſujet du délire & du coma. Boerhaave, *Aphor.*

*Prognoſtics qu'on tire des convulſions.*

Quoique les convulſions ſoient toujours mauvaiſes par elles-mêmes, ſoit qu'elles ſoient ſeules ou qu'elles accompagnent d'autres maladies, elles ne laiſſent pas de fournir quelquefois des indications pour prognoſtiquer la guériſon du malade: mais elles préſagent plus ſouvent ſa mort que ſa guériſon, ſurtout quand elles ſont excitées dans les *fievres* par la ſéchereſſe des nerfs. Les convulſions qui ſaiſiſſent tout d'un coup le malade au commencement de la maladie ne fourniſſent aucun prognoſtic aſſuré. Elles accompagnent encore ſouvent les *fievres* &

n'indiquent autre chose qu'une multitude d'humeurs, sans aucun signe de guérison, à moins qu'elles ne soient critiques. Nous traiterons plus en détail des prognostics que fournissent les convulsions, après que nous aurons fait voir en quoi elles consistent & rapporté leurs causes & leurs différences.

La convulsion que les Grecs appellent σπασμὸς, *spasmus*, n'est autre chose, suivant Galien, *de Sympt. Caus. Lib. II. cap.* 2. qu'une tension involontaire des nerfs & des muscles, qui leur fait prendre une posture & une disposition pareille à celle que causeroit en eux un mouvement naturel & spontané. Il est dit dans le *Definitiones Medicæ*, qu'on attribue au même Auteur, que la convulsion est une affection des nerfs & des muscles, laquelle distend quelquefois tout le corps & quelquefois une de ses parties seulement. De-là vient que plusieurs Auteurs donnent assez proprement le nom de tension & de distension à cette maladie, bien qu'il y en ait qui distinguent la convulsion ou le spasme de la distension, fondés sur ce passage d'Hippocrate, *IV. Aph.* 57. où il est dit, « que la *fievre* qui succede à une « convulsion ou distension (τέτανος) fait cesser la mala- « die. » Mais Galien a résout cette difficulté & parfaitement établi la question dans son Commentaire, en nous disant que des trois différentes especes de convulsions, celle que les Grecs appellent *tetanos* mérite plus proprement le nom de distension que celui de convulsion, ne fut-ce qu'à cause que dans cette maladie les parties ne paroissoient point être dans des convulsions, mais également distendues de tous côtés, ce qui lui a fait donner le nom de distension.

On distingue encore la convulsion en trois especes, l'une permanente & sans mouvement apparent, dont il y a trois especes subordonnées, l'une appellée par les Latins *distensio*, par les Grecs *tetanos*, & par Celse *rigor*, dans laquelle tout le corps demeure immobile, droit & roide comme un pieu sans pouvoir pancher ni d'un côté ni d'autre. Celle-ci paroît être proprement ce qu'Hippocrate appelle *tetanos*, distension, & elle differe de la convulsion en ce que, comme nous venons de le dire après Galien, les parties ne paroissent être affectées d'aucune convulsion.

La seconde espece est appellée *emprosthotonos*. (Voyez *Tetanus*.) Elle consiste dans une contraction de la tête, du cou & du reste du corps en-devant, ce qui l'a fait appeller *tentio ad anteriora*, « tension vers les parties « antérieures »

La troisieme espece est appellée *opisthotonos* (voyez *Tetanus*) par les Grecs, & *tensio ad posteriora*, « tension vers « les parties postérieures, » par les Latins.

Galien dans son Livre des *Définitions Médicinales*, a compris ces trois especes de convulsions permanentes dans le passage suivant.

« Les Voyageurs, dit-il, qui meurent de froid en chemin « sont attaqués de ces especes de convulsions (*rigor*) « que les Grecs appellent *emprosthotonos*, *opisthotonos* & « *tetanos*, à cause que dans ces sortes d'accidens le « corps se fléchit tantôt en-devant, tantôt en arriere, & « demeure quelquefois droit & immobile sans pancher « ni d'un côté ni d'autre. »

L'autre espece de convulsion consiste dans un mouvement fréquent & interrompu, ce qui lui a fait donner par les Medecins le nom de mouvement convulsif ou de convulsion, *ex materia non proportionata*, comme lorsqu'elle est excitée par l'irritation & le picotement des parties nerveuses, ou par la tension & l'allongement violent de ces mêmes parties, comme dans la maladie à laquelle les Grecs donnent le nom d'épilepsie; ou bien elle est causée par une sensation mordicante qui affecte l'orifice du ventricule, ou par quelque injure que le cerveau a reçue. Cette derniere espece ne mérite point, à proprement parler, le nom de convulsion, mais bien celui de mouvement convulsif : elle est ou générale, comme lorsque le cerveau est principalement affecté, ou particuliere, en conséquence de l'irritation de quelque muscle ou nerf particulier, de même qu'on donne le nom d'universelle à une convulsion permanente ou immobile, lorsqu'elle s'empare de tout le corps en conséquence de l'affection du cerveau, & de particuliere quand elle n'affecte qu'une seule partie du corps; comme, par exemple, dans la maladie que quelques-uns appellent spasme cynique, dans laquelle la bouche ou plutôt les parties de la bouche sont affectées de mouvemens convulsifs.

A l'égard des parties qui peuvent être affectées d'une convulsion ou distension, & de l'endroit affecté dans les convulsions, Galien, *de Loc. Affect. Lib. III. cap. 6.* nous apprend que toutes les parties du corps qui ont du mouvement peuvent tomber en convulsion; car toutes les parties mobiles du corps se meuvent à l'aide des nerfs & des muscles, & ceux-ci ne peuvent être affectés de convulsions que ce mouvement ne s'en ressente, comme il arrive dans le grincement des dents, que les Grecs appellent *trysmos*, & qui, suivant Galien, *de Loc. Affect. Lib. II. cap.* 2. n'est autre chose qu'une convulsion des muscles.

Il nous apprend dans le même Traité, *Lib. III. cap. 6.* à connoître par le moyen de la partie qui est dans les convulsions, qui de la moelle épiniere, du cerveau ou des nerfs est affecté.

« Lors, dit-il, que tout le corps est attaqué de convul- « sions, imaginez-vous que cette partie là est affectée, « qui, comme le tronc par rapport aux branches d'un « arbre, est le tronc commun de tous les nerfs, & non « point seulement de quelques-uns dans une partie, en « maniere de branche, ainsi qu'il arrive lorsqu'une des « jambes ou des mains vient à être attaquée de convul- « sions; car dans ce cas la convulsion de tout le mem- « bre prouve que l'origine des nerfs qui s'y distribuent « est affectée, par l'exemple d'une branche d'arbre. « Lors au contraire que tout le corps est affecté, on « doit supposer que l'origine commune de tous les « nerfs situés au-dessous du visage, qui répond en pro- « portion au tronc d'un arbre, est affecté, je veux dire, « les premieres parties de la moelle épiniere; ce qui « fait que les Medecins les plus expérimentés adaptent « leurs remedes à ces parties, sans faire aucune atten- « tion au cœur. Que si le visage vient à être attaqué de « convulsions avec le reste du corps, nous avons soin, « non-seulement de la moelle épiniere, mais encore du « cerveau. En effet, nous voyons souvent les levres, les « yeux, la peau du front, la mâchoire entiere & la ra- « cine de la langue affectés de convulsions; & comme « l'Anatomie nous apprend que toutes ces parties sont « mues par des muscles & des nerfs qui tirent leur ori- « gine du cerveau, nous jugeons que ce dernier est af- « fecté toutes les fois que ces parties entrent dans des « convulsions; mais lorsque nous voyons les autres « parties du corps affligées de la même indisposition, « tandis que celles là restent dans leur état naturel, « nous concluons que l'origine de la moelle épiniere « est affectée. »

Après avoir ainsi appris à connoître la partie originellement affectée par celle qui est en convulsion, nous allons rechercher les causes de toutes les convulsions, & premierement de celles qui sont perpétuelles & permanentes sans mouvement. Toute convulsion, dit Hippocrate, *VI. Aph.* 39. est occasionnée par réplétion ou par inanition. La même chose est confirmée par Galien, *Lib. II. & III. de Loc. Affect. & in IV. & VI. Lib. Aph. & Lib. de Trem. Palpit. & Convulf.* & dans plusieurs autres endroits : mais surtout, *Lib. II. de Symptom. Caus.* où il dit « que la convulsion fait pren- « dre aux nerfs & aux muscles la même posture & la « même disposition que celle où les jette la force ani-

« male lorsqu'ils sont dans leur état naturel. Soit donc « que le mouvement volontaire des muscles s'exécute « par la tension de ces muscles à leur origine, ou à l'ai« de d'un esprit qui les remplit, les effets sont les mê« mes dans la convulsion ; soit en conséquence d'un es« prit flatueux qui peut s'engendrer dans les veines, ou « d'une multitude d'autres maladies, parmi lesquelles « le phlegmon est capable de causer une tension. » Tout cela est compris, selon Hippocrate, sous les deux chefs généraux de réplétion & d'inanition, dont la premiere a lieu dans le phlegmon, & la seconde dans les *fievres* chaudes & seches. Une preuve que la réplétion & l'inanition immodérées suffisent pour causer une tension dans les corps nerveux, c'est que les cordes des instrumens de musique se rompent toutes les fois qu'on les laisse dans un lieu moite & humide, ou chaud & sec : aussi a-t-on soin de les lâcher avant de les enfermer.

Galien, *Lib. III. cap.* 6. éclaircit cette génération des convulsions en ces termes.

« Si vous observez ce qui arrive aux corps nerveux, par« ticulierement aux cordes d'une harpe qu'une intem« périe immodérée de l'air a tendues au point de les « rompre, vous comprendrez aisément qu'il peut arri« ver la même chose aux nerfs des animaux. »

Mais, comment les cordes se roidissent-elles par un tems trop sec ou trop humide au point de se rompre ? Je réponds à cela que l'humidité les humecte au point de les gonfler excessivement, ce qui ne peut manquer d'y causer une tension extraordinaire : d'un autre côté, comme le soleil fait retirer les peaux en les desséchant, de même la sécheresse fait raccourcir les cordes : aussi remarque-t'on que les courroies qu'on fait sécher au feu se retirent & se raccourcissent.

A ces deux causes des convulsions, Galien sur l'*Aphoris.* 25. en ajoute une troisieme, savoir, la foiblesse des parties nerveuses, qui, jointe à la quantité d'alimens crus dont les enfans abondent, les rend extremement sujets aux convulsions.

Les parties nerveuses sont souvent remplies d'une humeur crue, qui, comme Galien nous l'apprend, *de Sympt. Caus. Lib. II. cap.* 2. les jette souvent dans des convulsions. C'est ce dont on voit un exemple dans les enfans, qui abondant en crudités & n'ayant point leurs parties nerveuses assez fortes, sont aisément affectés de distensions, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend, *III. Aph.* 25. De-là vient qu'il conseille, *II. Epid. Sect.* 5. lorsque les enfans (*a*) ont des convulsions, d'exciter une *fievre*, avec laquelle on emporte quelquefois cette maladie sans que le sujet courre aucun risque.

On peut attribuer à la réplétion les convulsions qui sont occasionnées par l'humidité de l'air, comme lorsque Galien nous dit, *in Epid. Sect.* 2. après Hippocrate, qu'un grand nombre de personnes, surtout d'enfans, furent affligés de convulsions à la suite d'un tems froid & humide ; aussi bien que celles qui proviennent de l'usage immodéré du vin.

Quelquefois aussi les parties nerveuses se roidissent & entrent en convulsion pour être abreuvées de sang ou d'excrémens bilieux, quelquefois en conséquence d'un vent, & souvent d'un phlegmon, soit immédiatement, ou à cause de leur correspondance avec les parties voisines. C'est ainsi que sont occasionnées les tensions des hypocondres qui proviennent d'une inflammation violente du diaphragme, de la pleure ou du foie, aussibien que les convulsions que causent les plaies qui sont accompagnées d'une inflammation.

Les parties se dessechent, ou, pour me servir de l'expression d'Hippocrate, se vuident, aussi-bien par une chaleur brûlante, que par un froid immodéré. Nous lisons de ce dernier, *V. Aph.* 17. qu'il cause des convulsions & des distensions, & *ibid. Aph.* 20. « que le froid irrite « les ulceres, durcit la peau, rend les douleurs insup« portables, noircit la partie, & excite des frissons, « des convulsions & des distensions. » Galien dit làdessus dans son Commentaire, « que le froid immodé« ré excite ces convulsions & ces distensions avec un « refroidissement des nerfs ; & que comme il ne con« vient point que cette substance soit dissoute par une « chaleur extraordinaire ; de même il faut empêcher « qu'ils se refroidissent & se contractent. » Car le froid excessif venant à affecter les nerfs, les muscles, les tendons & les ligamens, rend d'abord la peau inégale en repoussant la chaleur & l'humidité en dedans : il la desseche ensuite en exprimant les parties les plus subtiles, il comprime, il condense & il durcit, & obstruant les sinus & les pores internes, il empêche la dissipation & la perspiration, de même que la réception de l'aliment, de maniere que les parties restent roides, dures & distendues. Nous lisons à ce sujet, *Coac.* 23. « que « le grand froid qui produit un opisthotonos est mor« tel ; » & Galien dit dans son Livre des *Définitions Médicinales* que nous avons déja cité : « Que les voya« geurs que le froid saisit, meurent d'un *emprosthoto« nos*, d'un *opisthotonos* ou d'un *tetanos.* »

La chaleur immodérée produit le même effet d'une maniere beaucoup plus efficace ; car dissipant toute l'humidité des muscles & des autres corps nerveux, elle rend ces parties extremement seches & arides, au moyen de quoi elles se distendent & tombent dans des convulsions. C'est ce qui fait que les *fievres* chaudes qui dessechent les nerfs, comme le feroit le feu, produisent une distension & une convulsion des mêmes nerfs ; & comme Galien nous l'apprend sur le *IV. Aph.* 66. occasionnent des convulsions très-pernicieuses. C'est ainsi que les phrénésies mortelles, qui dissolvent la substance des nerfs par leur chaleur immodérée, dégénerent ordinairement en convulsions. De-là vient encore, que toutes les chaleurs fébriles considérables produisent le même effet par la sécheresse qu'elles causent, comme Galien nous l'assure dans son Commentaire sur le troisieme Aphorisme de la septieme Section : & il en est de même des veilles opiniâtres, & des évacuations & des purgations immodérées, comme nous l'apprenons du même Auteur sur *V. Aph.* 3. 4. & 7. *Aph.* 9. Il appelle toutes ces sécheresses, s'il m'est permis de me servir de ce terme, les causes des convulsions, *de Loc. Affect. Lib. III. cap.* 5. & il les comprend toutes dans le passage suivant.

« Car puisque la convulsion est occasionnée par le travail, « la veille, la faim, le chagrin, ou par une *fievre* chau« de & seche, ainsi que nous le voyons dans les phré« nésies ; on peut à juste titre en attribuer la cause à la « sécheresse & l'inanition. »

Nous avons donc assigné les différentes causes des convulsions perpétuelles & permanentes, & nous les avons rangées sous les chefs généraux de réplétion, & de sécheresse, d'évacuation ou d'inanition des parties nerveuses. Mais les convulsions qui sont accompagnées d'un mouvement manifeste, telles que les épileptiques, & celles auxquelles on donne le nom de mouvemens convulsifs, ont des causes toutes différentes. Car quelquefois elles proviennent d'une humeur grossiere & visqueuse qui obstrue les ventricules du cerveau, ce qui cause cette convulsion universelle, que les Grecs

(*a*) L'Auteur qui a corrigé Prosper Alpin, & fait des notes sur ses Ouvrages, lit *puerperas*, avec Fœsius, comme s'il étoit traduit de λέχοις, & non point *pueros*, avec Alpin, à cause, dit-il, qu'il n'est fait mention dans aucun endroit des *Epidémiques* de pareilles directions pour les enfans.

appellent *Epilepsia*, & d'autres, *Morbus Comitialis*, suivant Galien, *de Loc. Affect. Lib. III. cap. 7.* où il dit « que l'épilepsie est une convulsion de toutes les parties « du corps, qui n'est point perpétuelle, comme celle « qu'on observe dans l'*Emprosthotonos* & le *Tetanos*, « mais incidente par intervalles; que cette convulsion « est occasionnée par une affection du cerveau; d'où il « arrive, en conséquence de la correspondance que les « parties ont entre elles, que nous voyons souvent des « sujets affectés de convulsions générales & particulie-« res. » Le même Auteur, *de Loc. Affect. Lib. V. cap. 6.* a démontré qu'une affection du ventricule a non-seulement occasionné des convulsions, en se communiquant au cerveau & à l'origine des nerfs, mais encore plusieurs autres symptomes fâcheux: & il dit avoir connu un jeune Grammairien, qui, toutes les fois qu'il enseignoit ou qu'il étudioit avec trop d'application, qu'il demeuroit trop long-tems sans manger, ou qu'il se livroit à quelque passion, étoit saisi d'un accès d'épilepsie occasionné par une humeur bilieuse & acre, qui picotoit l'orifice du ventricule. Et dans son Commentaire sur le premier Aphorisme de la huitieme Section, il parle d'un jeune homme qui étoit souvent affecté d'une convulsion universelle, en conséquence d'une humeur érugineuse qui rongeoit l'orifice du ventricule; & qui ne revenoit de cet accès qu'après l'avoir rendue par haut. Il dit encore dans son Livre *de la Saignée*, contre Erasistrate, que Diodore le Grammairien tomboit dans des convulsions toutes les fois qu'il demeuroit long-tems sans manger.

La convulsion est aussi occasionnée par les efforts qu'on fait pour vomir, lorsque l'estomac cherche à se débarrasser de quelque matiere maligne & nuisible, de même que la vraie épilepsie est produite par les efforts que fait le cerveau pour chasser les humeurs grossieres & visqueuses qui obstruent ses ventricules, & interceptent le passage aux esprits animaux. Hippocrate a donc raison de dire que l'hellébore blanc cause des convulsions, en picotant & irritant l'orifice du ventricule avec son suc pernicieux. J'en ai vu un exemple dans le tems que j'exerçois la Medecine à Padoue, dans un jeune homme, qui par la négligence de son Apothicaire, prit de l'hellébore blanc au lieu du noir. On a vu un grand nombre de personnes qui ont été affectées de maladies convulsives à l'occasion de quelque humeur bilieuse ou érugineuse, ou de quelque suc venimeux qui infestoit & irritoit l'orifice du ventricule.

Il paroît donc qu'une injure faite à l'orifice du ventricule, se communique au cerveau, en conséquence de la correspondance des parties, & qu'il en résulte des convulsions. Et non-seulement l'orifice du ventricule, mais encore l'uterus, & ce dernier particulierement, communique ses maladies au cerveau par une suite de la correspondance qu'il a avec lui, ce qui fait que les femmes hystériques sont souvent affligées de convulsions. Galien, *de Locis Affect. Lib. VI. cap. 5.* nous en donne un exemple dans une veuve, à qui une rétention de semence causa des convulsions, & qui n'en fut délivrée que par l'excrétion de matieres seminales, épaisses & fétides. Ce qui a fait dire à l'Auteur des *Prorrhétiques* 1. *T.* 129. « Que les femmes qui ont des accès « hystériques sans *fievre*, sont sujettes aux convulsions, « témoin Dorias. »

L'uterus n'est pas la seule partie qui occasionne des maladies convulsives, les autres parties peuvent aussi les faire naître au moyen d'une vapeur venimeuse & pernicieuse qu'elles envoyent au cerveau. C'est ce que Galien, *de Locis Affect. Lib. III. cap. 7.* prouve par l'exemple de deux jeunes garçons affectés d'une épilepsie irréguliere.

On peut donc supposer que ce sont-là les causes non-seulement des convulsions permanentes, mais encore de celles qui sont mobiles. Galien, *Lib. XII. Meth. Med. cap. ult.* a compris en peu de mots la cause de toutes les convulsions & des mouvemens convulsifs, lorsqu'il dit qu'elles sont occasionnées ou par une sécheresse, une réplétion, une inflammation considérable, une humeur mordicante ou un froid violent.

Je crois avoir traité avec une exactitude suffisante des causes des convulsions, & je vais maintenant considérer les signes, à l'aide desquels on peut les prédire. Nous lisons dans les *Prénotions de Cos*, 85. 157. « que « les délires qui augmentent peu à peu jusqu'à la fu-« reur, deviennent enfin dangereux & présagent des « convulsions; » & un peu après, *T.* 162. « ceux « qui sont affectés d'une douleur de tête, & d'un *cato-« che* avec constipation, qui ont le regard féroce & le « visage rouge, sont à la fin saisis d'un *Opisthotonos.* »

Il est raisonnable que les convulsions succedent aux inflammations mortelles du cerveau, puisqu'elles sont des signes d'une phrénésie mortelle, durant laquelle il est ordinaire au malade, comme dit Galien, *in I. Prorrh.* de tomber dans des convulsions, qui ne finissent qu'avec sa vie. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques*, *T.* 28. nous dit « que les changemens fréquens « dans les phrénésies, indiquent des convulsions. » Et *Coac.* 71. « qu'une douleur aiguë de tête, accompagnée « d'engourdissement & de pesanteur, est ordinaire-« ment suivie de convulsions. » Et *ibid. T.* 177. « Que « toute douleur de tête, accompagnée d'une légere « sueur, & d'une constipation de ventre, dégénere en « convulsions. »

Tels sont donc les signes prognostics des convulsions, parmi lesquels les maux de tête violens, & les délires furieux, sont les plus certains, les autres ne suffisant point pour prédire le sort du malade. A l'égard des enfans, Hippocrate nous apprend dans ses *Prognostics* vers la fin, « Qu'ils tombent dans des convulsions, « lorsqu'ils ont une *fievre* violente, qu'ils sont cons-« tipés, qu'ils ne dorment point, qu'ils s'effrayent, « qu'ils crient & qu'ils deviennent pâles, livides ou « rouges; & ces symptomes sont incidens aux enfans, « depuis leur naissance jusqu'à leur septieme année. » Les jeunes gens & les adultes ne sont pas si sujets aux convulsions dans les *fievres*, si ce n'est à l'occasion de quelque crise violente & dangereuse, comme c'est l'ordinaire dans la phrénésie.

Examinons maintenant les *Prognostics* qu'on peut tirer des convulsions, touchant la mort ou la guérison du malade dans les maladies aiguës. Je vais d'abord dire un mot de celles qui ne sont point accompagnées de *fievre*. Ces sortes de convulsions, qui proviennent d'une réplétion des parties nerveuses avec une humeur crue, sont moins dangereuses que celles qui viennent de la sécheresse des nerfs. On distingue les convulsions qui doivent leur origine à une réplétion des autres, par la promptitude avec laquelle elles surviennent.

Des trois différentes especes de convulsions dont nous avons parlé, le *Tetanos* est la plus aiguë, & elle tue souvent le malade au bout de trois ou quatre jours; les muscles des machoires & l'œsophage étant affectés de convulsions si violentes, que la déglutition ne peut plus se faire, de sorte que le malade ne peut prendre ni nourriture, ni remedes: on a cependant tout lieu de croire qu'il échapera lorsque la maladie dure plus long-tems. Hippocrate m'est garant de ce que je viens de dire, *V. Aphor. 6.* « Quiconque est saisi d'un *Tetanos* « meurt au bout de quatre jours: mais il échappe, s'il « passe ce terme. » Dans un pareil cas, la fievre est ce « qui soulage le plus efficacement le malade; car la chaleur fébrile consume les humeurs qui obstruent les parties nerveuses.

Voici comment Galien s'explique là-dessus dans un Commentaire sur le vingt-sixieme Aphorisme de la seconde Section.

« Lorsqu'une personne qui se porte bien, tombe tout d'un coup dans des *convulsions*, il faut de toute nécessité qu'elles aient été occasionnées par une plénitude. Au reste les nerfs souffrent une réplétion de la part des humeurs froides & visqueuses qui leur servent de nourriture, & c'est ce qui les fait tomber dans des *convulsions*. Cette maladie cesse à l'aide d'une *fievre* qui échauffe les humeurs froides, & atténue & résout les visqueuses. » Ce passage sert de Commentaire sur le cinquante-septieme Aphorisme de la quatrieme Section que nous avons déja cité. Hippocrate a donc raison de dire *II. Aphor.* 26. « Qu'il vaut mieux que la *fievre* succede aux *convulsions*, que celle-ci à la *fievre*. » & j'approuve fort le conseil qu'il donne,(*a*) *II.Epid.Sect.* 5. d'exciter une *fievre* dans les enfans qui ont des convulsions, afin d'atténuer, d'échauffer & de résoudre les humeurs crues & grossieres. Il suit de-là que plus la *fievre* & le frisson qui l'accompagne sont violens, plus ils ont de force pour calmer les convulsions. La *fievre* quarte a les qualités nécessaires pour cet effet, parce qu'elle est accompagnée non-seulement d'un froid excessif, mais encore d'une chaleur extremement efficace, par la vertu de laquelle elle procure du soulagement dans une grande maladie, si l'on en croit Hippocrate & l'expérience; car cette espece de *fievre* est accompagnée d'une chaleur beaucoup plus forte que les autres, à cause qu'elle a son principe dans une matiere terrestre plus grossiere & plus dense; comme on peut l'inférer *du soixante-dixieme Aphorisme de la cinquieme Section*, dans lequel Hippocrate nous dit: « Que ceux qui ont la *fievre* quarte ne sont pas fort sujets aux convulsions; & que celles-ci cessent, dès que la *fievre* survient. Tel est le bon effet de la *fievre* quarte, que non seulement elle résout par sa chaleur la réplétion des parties nerveuses: mais qu'elle secoue encore par le froid excessif dont elle est accompagnée, le corps, jusqu'à ce que l'humeur soit digérée par ce mouvement, ou chassée des parties nerveuses. La *fievre* qui succede aux convulsions, est donc salutaire, entant qu'elle résout la réplétion. Ceci est encore mieux confirmé par ce que dit Hippocrate de ceux que l'ivresse jette dans des convulsions, *V. Aph.* 5. où il est dit: « Que si une personne ivre perd tout d'un coup la parole, elle meurt dans des convulsions, à moins que la *fievre* ne le prenne. »

Telles sont les convulsions qui promettent une heureuse issue, surtout dans les enfans qui courent d'autant moins de risque dans ces maladies, & qui en guérissent d'autant plus aisément à l'aide d'une *fievre* qui survient, qu'ils y sont plus sujets, tant à cause des crudités dont ils abondent, que de la foiblesse de leurs parties nerveuses, comme Galien l'observe sur l'*Aph. V. de la troisieme Section*. Il suit de-là que les convulsions qui saisissent les enfans qui ont la *fievre* ne sont pas fort à craindre: mais elles sont ordinairement pernicieuses dans les adultes, parce qu'elles doivent le plus souvent leur origine à une sécheresse & une raréfaction des parties nerveuses, occasionnées par la chaleur fébrile, qui est la chose du monde la plus pernicieuse dans l'opinion de Galien; qui dans sa *Meth. Med. Lib. XII. cap.* 8. parle des convulsions qui proviennent de sécheresse, en ces termes:

« Il faut savoir, dit-il, que cette espece d'affection, si jamais on entreprend de la traiter, a besoin d'humectation: mais elle est extrement difficile à guérir, ou pour mieux dire elle est incurable, lorsqu'elle est causée par une *fievre*, & qu'elle succede à une phrénésie mortelle. Quant à moi, je n'ai jamais vu, ni oüi dire qu'aucun de ceux qui ont été attaqués de cette espece de convulsion ait échappé. »

Il est vrai que les convulsions ne sont ni si mauvaises ni si à craindre dans les enfans qui ont la *fievre*, comme je le prouverai tout à l'heure par un passage du premier Livre des Epidémiques, Sect. 2. mais dans tout autre âge, les convulsions qui proviennent de sécheresse, sont extremement pernicieuses; on ne sauroit donc trop appréhender celles qui accompagnent les *fievres*. Hippocrate a eu donc raison de dire qu'il vaut mieux que les *fievres* succedent aux convulsions, que celles-ci aux fievres; car si elles sont la suite de la purgation ou de quelqu'autre évacuation considérable, elles sont de la plus mauvaise espece, à cause que les évacuations en général dessechent le corps. Cette doctrine est confirmée, par ce que nous dit l'Auteur des Prorrhétiques *I. T.* 145. « Qu'une hémorrhagie violente & copieuse par le nez, cause quelquefois des convulsions; & Hippocrate *V. Aphor.* 3. « Que les convulsions, les hoquets qui succedent à une excrétion copieuse de sang par le fondement sont mauvais: » & *ibid.* 56. « Que les convulsions & la lipothymie après un flux menstruel, sont extremement à craindre; » & *VII. Aphor.* 9 Que les convulsions ou le délire qui succedent à une hémorrhagie ne présagent rien de bon. » Galien soutient plus expressément cette opinion dans son Commentaire sur le *Lib. VI. Aph.* où il dit que les convulsions occasionnées par une évacuation, sont très-aiguës & très-pernicieuses. Nous lisons à ce sujet, *VII. Aphor.* 13. « Que les convulsions ou le Tetanos qui succedent à des chaleurs violentes sont à craindre; » & *ibid. Aphor.* 18. « Que les convulsions & le délire ensuite d'une insomnie ne valent rien. » C'est à cause que les chaleurs violentes, ou les *fievres* chaudes & les veilles immodérées résolvent & dissipent les parties humides. C'est aussi en desséchant le corps que les purgations excessives produisent des convulsions pernicieuses, suivant l'*Aphorisme IV. de la cinquieme Section*, où il est dit, « Que les convulsions ou les hoquets qui succedent à une hypercatharse (ou purgation copieuse) sont mauvais. » Nous lisons encore, *VII. Aphor.* 25. « Que les convulsions causées par un purgatif sont mortelles; » & *V. Aphor.* 1. « Que celles que cause l'hellébore (*blanc*) sont funestes. »

Après avoir parlé jusqu'ici des prognostics qu'on tire des convulsions qu'on appelle permanentes ou perpétuelles, nous allons traiter en peu de mots de celles qui sont occasionnées par une irritation, tandis que la nature travaille à expulser les humeurs grossieres & visqueuses qui obstruent les ventricules du cerveau, comme dans un accès épileptique.

Galien, *in Lib. V. Aph.* dit que l'épilepsie n'est point une maladie aiguë & dangereuse, à cause qu'elle appartient à la classe des maladies chroniques; & que les malades, surtout les enfans, en guérissent souvent parfaitement, suivant cet Aphorisme d'Hippocrate, *II. Aph.* 45. " les enfans sujets à l'épilepsie guérissent " par le changement d'âge, de pays & de régime. » Il nous indique, *V. Aph.* 7. qui sont ceux qui peuvent recevoir guérison aussi-bien que ceux qui en sont incapables: " l'épilepsie avant l'âge de puberté, est susceptible d'une métastase, (une solution, voyez *Metastasis*;) mais lorsqu'elle afflige le malade au-delà " de vingt-cinq ans, elle le mêne pour l'ordinai" re au tombeau. „ Galien dans son Traité *de Puero Epileptico*, dit avoir guéri plusieurs enfans de cette ma-

(*a*) Voici le passage dont il est question: ἢν λέχοις σπασμὸς ἐπιγένηται, πῦρ ποιεῖ. où notre Auteur lit παιδίοις pour λέχοις, & traduit πῦρ ποιεῖν littéralement par *ignem exerceamus, seu inuramus*: mais j'ai mieux aimé suivre Foesius. Voyez la Note précédente.

ladie; & dans son Livre *de Purg. Med. Fac:* qu'il l'a prévenue dans quelques autres qui n'en avoient point été guéris, en les purgeant & les saignant au printems.

A l'égard des autres especes de convulsions qui sont excitées en conséquence de la correspondance des parties par quelque humeur acre ou poison, ou par quelque vapeur venimeuse & maligne, elles sont toutes susceptibles de guérison. Telles étoient les convulsions auxquelles le Grammairien dont on a parlé ci-dessus étoit sujet, à l'occasion d'une bile amere; & le jeune homme dont on a aussi fait mention, & qui étoit incommodé d'une matiere érugineuse qui rongeoit & irritoit l'orifice du ventricule, en fut guéri par le vomissement. Je pourrois citer plusieurs autres exemples de convulsions occasionnées par des vapeurs malignes, qu'on est venu à bout de guérir radicalement: mais comme je crois m'être suffisamment arrêté aux prognostics qu'on peut tirer des convulsions qui ne sont accompagnées d'aucune *fievre*, je vais parler de celles qui surviennent dans les *fievres* aiguës.

*Des indices qu'on peut tirer des convulsions dans les fievres aiguës.*

Toutes les convulsions qui surviennent au commencement des maladies indiquent une multitude d'humeurs près des parties nerveuses qui souffrent d'une réplétion, laquelle occasionne une tension ou convulsion. Cette espece de convulsion ne fournit rien d'assuré pour le prognostic, mais elle ne laisse pas d'indiquer que la maladie est violente & dangereuse, puisque toutes celles qui proviennent d'une multitude d'humeurs crues ne sont point exemptes de danger. Parmi un grand nombre d'exemples qu'on en trouve dans les Livres des *Epidémiques*, je ne choisirai que les suivans, savoir celui de la femme enceinte de trois mois qui étoit malade dans le Strand; celui de Pythion, qui demeuroit près du Tellus; celui de l'homme qui étoit malade dans le Jardin de Dealces; celui de Chærion de Démærete, & celui de la femme qui fut tout d'un coup saisie de convulsions dès le premier jour. Dans tous ces cas, à l'exception de celui qui logeoit dans le Jardin de Dealces, où la crise fut indiquée, les convulsions indiquerent une multitude d'humeurs,& ne fournirent rien de certain par rapport au prognostic. Il est vrai qu'elles furent moins à craindre dans Chærion & dans Pythion, à cause qu'il survint le neuvieme jour un écoulement d'urine dans laquelle il parut quelques signes de coction: mais elles furent critiques dans le cas excepté; car, comme dit Galien dans son Commentaire, « le délire le neuvieme jour, & le louchement de « l'œil droit sont des incidens ordinaires dans une « crise. »

De même les convulsions qui surviennent dans les *fievres* & qui procedent du cerveau, affecté en conséquence de la correspondance des parties, d'une maladie qui a son siége dans l'orifice du ventricule, n'ont rien de dangereux, puisqu'on peut les appaiser à l'aide d'un vomitif. Hippocrate, *V. Epid. T.* 40. cite à ce sujet l'exemple du fils d'Hermophile, qui fut malade pen- « dant onze jours d'une *fievre* durant laquelle il ne prit « aucune nourriture. Il eut le délire le premier jour, « mais il reprit ses sens lorsque la nuit fut venue. Il « perdit la parole le lendemain, il ronfla en dormant, « ses yeux se tournerent & il eut la *fievre*: mais on lui « fit vomir de la bile noire à l'aide d'une plume qu'on « lui fourra dans le gosier; & par le moyen d'un lave- « ment, on lui procura une évacuation copieuse de « matiere excrémentitielle par bas. »

Les convulsions qui proviennent de l'utérus sont fort aisées à guérir dans ces sortes de cas, suivant ce passage des *Prorrhet.* 1. 119.

« On appaise aisément les convulsions dans lesquelles « les femmes hystériques tombent, comme dans le cas « de Dorias. »

Voyez ci-dessus une traduction plus exacte de ce passage.

Celles qui saisissent les enfans qui ont la *fievre* ne sont pas non plus beaucoup à craindre, entant qu'elles ne sont point des signes d'aucune grande altération dans la santé, à cause que les enfans abondent en crudités, & ont les nerfs extremement foibles. « Les enfans, « dit Galien, *Com. in I. Epid.* sont fort sujets aux con- « vulsions, à cause de la foiblesse de leurs nerfs. » Et ils courent d'autant moins de risque, qu'ils sont plus sujets à tomber dans ces accidens pour le moindre sujet. Il n'est donc pas étonnant que ces sortes de maladies soient moins dangereuses dans les enfans, même dans ceux qui ont la *fievre*, que dans les adultes.

Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. observe à ce sujet, « qu'un « grand nombre de personnes, surtout d'enfans, fu- « rent d'abord saisis de convulsions & de la *fievre*; & « que celle-ci fut suivie de convulsions. Ces sympto- « mes furent pour l'ordinaire de longue durée & n'eu- « rent rien de fâcheux, si ce n'est pour ceux en qui tous « les autres signes étoient pernicieux. »

La même chose est confirmée par l'Auteur des *Prénotions de Cos*, *T.* 356.

« Les convulsions, dit-il, qui succedent à la *fievre* sont « mortelles, mais moins dans les enfans que dans tous « autre. »

Que si la *fievre* succede aux convulsions, ou que la premiere subsiste déja, c'est un bon signe lorsqu'elle augmente, pourvu que les convulsions proviennent d'une réplétion des parties nerveuses. Nous lisons dans les *Prénotions de Cos*, 358. « que la *fievre* aiguë qui sur- « vient durant des convulsions, les appaise, soit que « la *fievre* soit nouvelle ou que la premiere n'ait fait « qu'augmenter. » Ce même symptome diminue considérablement, à l'aide d'une excrétion copieuse d'urine limpide ou d'une liqueur semblable à de la semence.

Les convulsions qui surviennent au commencement des *fievres*, appaisent ordinairement le frisson, lorsque la *fievre* augmente. C'est de quoi nous avons un exemple dans le cas de Philistides femme d'Héraclides, *VII. Epid. T.* 130. « qui fut saisie d'une *fievre* violente & « d'une rougeur au visage, sans aucune cause mani- « feste; elle fut affectée un peu après & le même jour « d'un frisson, sans pouvoir jamais se réchauffer; ses « doigts & ses orteils tomberent ensuite dans des con- « vulsions, & sa chaleur se ranima aussi-tôt après. Elle « eut un nouvel accès de frisson le lendemain; mais « elle recouvra un peu plus de chaleur qu'auparavant; « la rougeur diminua, & les convulsions suivantes fu- « rent moins fortes. »

Il survient certaines convulsions dans les *fievres*, qui appaisent & même font cesser entierement la maladie; elles méritent le nom de *critiques*, parce qu'elles sont occasionnées par un transport de la matiere morbifique des veines sur les nerfs & les muscles; & si elle procure une solution dès les premiers jours, elles sont critiques & salutaires, suivant *Coac.* 157. où il est dit, « que toute convulsion qui survient dans une *fievre* la « fait cesser le premier, le second ou le troisieme jour: « mais que si elle passe le tems où elle a commencé, & « qu'elle ne cesse point, c'est un fort mauvais signe. » Ces sortes de convulsions sont occasionnées, comme nous avons dit, par une métastase de la matiere morbifique des veines sur les parties nerveuses, laquelle suffit pour diminuer ou même dissiper entierement la *fievre*, les humeurs étant obligées de sortir des veines sans avoir le tems de s'y corrompre davantage.

Voilà ce que j'avois à dire sur ces especes de convulsions, qui, quoique peu salutaires, car toutes les convulsions sont mauvaises en elles-mêmes, ne laissent pas de fournir quelquefois des prognostics favorables.

Je vais maintenant parler de celles qui sont universellement mauvaises & pernicieuses, & qui ne présagent rien que de funeste.

Hippocrate observe, *Lib. Prognost.* que dans les maladies aiguës la convulsion des testicules & des parties naturelles est suivie d'une douleur violente ou de la mort; & les convulsions sont toujours d'un mauvais présage dans les adultes, surtout dans les *fievres* chaudes, ainsi que Galien l'assure dans son Commentaire sur le soixante-sixieme Aphorisme de la quatrieme Section, à cause que ces dernieres dessechent les nerfs aussi fortement que le feroit le feu, & excitent des convulsions pernicieuses. Nous avons observé que les convulsions qui proviennent d'une sécheresse des parties nerveuses sont non-seulement difficiles, mais même impossibles à guérir; aussi sont-elles toujours extremement pernicieuses dans les *fievres* aiguës, comme étant occasionnées par une sécheresse des nerfs dont la chaleur ignée de la *fievre* a consumé toute l'humidité. Galien, *in IV. Aph.* 55. nous dit " que dans les *fievres* chaudes, si le " corps vient à se dessécher & que cette sécheresse oc" casionne une convulsion des nerfs, la maladie est sé" rieuse & presque incurable, parce qu'il faut beau" coup de tems à la nature pour remédier à cette sé" cheresse, & que la violence de la maladie ne lui en " laisse point, mais épuise en peu de tems les forces du " malade & lui cause la mort. „ Hippocrate a donc raison de dire " que les convulsions & les douleurs des " visceres ne présagent rien de bon dans les *fievres* ai" guës; mais que la mort est à la porte quand elles se " trouvent jointes avec une extreme foiblesse. „ Il s'exprime d'une maniere encore plus expresse dans l'*Aph.* 49. de la quatrieme section. " Dans toute *fievre* non in" termittente, si les levres, ou les sourcils, ou les yeux " ou le nez viennent à être affectés de convulsions, si " le malade perd la vue ou l'ouie, & qu'il soit extre" mement foible, la mort n'est pas loin. „ Témoin la femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. qui mourut subitement dans des convulsions qui avoient commencé par la tête.

Les convulsions qui surviennent durant un délire sont fort douteuses: mais elles sont extremement pernicieuses dans les phrénésies, & elles indiquent une mort prochaine. Galien, ainsi que nous l'avons déja observé, *M. M. Lib. XII. cap. ult.* dit qu'il n'a jamais vu ni oüi dire qu'aucun malade ait échapé dans ces circonstances. Hippocrate dans sa description de la constitution Epidémique, *I. Epid. Sect.* 2. dit " que ceux qui fu" rent affectés de phrénésies eurent des convulsions & " un vomissement de matiere virulente & que quel" ques-uns moururent subitement. „ C'est ce qu'il eut occasion d'observer plus exactement dans le cas du phrénétique, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. qui " le second " jour de grand matin perdit la parole, eut une *fievre* " violente, sua, sans intermission de la *fievre*, fut af" fecté de palpitations dans toutes les parties de son " corps & lorsque la nuit fut venue, de convulsions. " Tous ces symptomes augmenterent le troisieme jour " & il mourut le quatrieme. „

Nous avons démontré par le témoignage d'Hippocrate & de Galien, qu'une des propriétés des phrénésies mortelles est de dégénérer en convulsions. Car c'est la nature de la vraie phrénésie d'exciter des convulsions un peu avant la mort, les nerfs étant desséchés par l'inflammation du cerveau : c'est dequoi nous avons un exemple dans la servante de Conon, *VII. Epid. T.* 98. qui mourut au bout de quarante jours, & qui perdit la parole dans des convulsions quelques jours auparavant.

Galien assure dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*, que les tremblemens qui dégénerent en convulsions, ou les convulsions qui proviennent de tremblemens, sont mortelles.

Les convulsions occasionnées par des douleurs ou des veilles opiniâtres dans les *fievres* aiguës sont mortelles, *VII. Aph.* 18. & telles sont celles qui proviennent d'une purgation copieuse, ou de quelque évacuation immodérée, *V. Aph.* 3. 4. 56. dont on a parlé ci-devant. Cela vient de ce que toutes les évacuations excessives dessechent le corps & occasionnent une convulsion, qui est d'autant plus mauvaise qu'elle provient de la sécheresse des nerfs. C'est ce qui a fait dire à Galien, *Com. in VII. Aph.* « que toute convulsion « produite par évacuation est extremement aiguë & « pernicieuse. »

Toute convulsion occasionnée par une inflammation de l'ileum est pernicieuse. *VII. Aph.* 10.

Les convulsions que causent les plaies sont pour la plupart mortelles. La mort n'est pas la suite nécessaire de toutes les convulsions que les plaies occasionnent, comme Galien l'observe, *Com. in V. Aph.* quoique Hippocrate, *V. Aph.* 1. les déclare mortelles. Il est vrai qu'elles le sont pour la plupart; & nous en avons plusieurs exemples dans les épidémiques, particulierement dans Scamander, qui tomba dans des convulsions ensuite d'une incision; dans un autre qui avoit été blessé avec un dard; dans la fille de Nireus, ensuite d'un coup; dans un certain Pilote qui s'étoit fracturé le doigt; dans un autre qui se l'étoit luxé; qui moururent tous de convulsions.

Il est dit de Scamander, *V. Epid.* 15. « qu'il avoit la han« che sphacélée, & l'os disloqué depuis long-tems. On « pratiqua sur lui l'opération de la grande Section, on « incisa la partie jusqu'à l'os, & on cautérisa la plaie. « Le douxieme jour après l'incision il commença à « être saisi de convulsions violentes dans la jambe ma« lade, qui s'étendirent jusqu'aux côtes, & se commu« niquerent à l'autre côté; il fléchissoit & étendoit sa « jambe, il remuoit les autres membres, mais ses mâ« choires étoient roides & immobiles. Le malade mou« rut au bout de huit jours, à compter du moment que « les convulsions le prirent. » Il est dit dans le second exemple, *ibid.* 45. « qu'un certain homme fut atteint « d'un dard un peu au-dessous de la nuque du cou; la « plaie ne paroissoit mériter attention à cause de son « peu de profondeur. Mais on n'eut pas plutôt retiré « le dard que le malade tomba dans des convulsions, « & que son corps se plia en arriere, comme il arrive « dans l'*opisthotonos*; ses mâchoires étoient immobiles, « il rendoit par le nez les liquides qu'on essayoit de lui « faire avaler, & se trouvoit immédiatement plus « mal, de sorte qu'il mourut le second jour. »

Voici comme il rapporte l'histoire de la fille de Nirée.

« Cette fille, dit-il, qui avoit environ vingt ans, étant à « joüer avec une de ses amies, reçut un coup du plat « de la main sur la partie antérieure de la tête: elle « perdit sur le champ la vue & la respiration, & elle « ne fut pas plutôt de retour chez elle qu'il lui prit une " fievre violente accompagnée d'un mal de tête & d'u" ne rougeur au visage. Elle rendit le septieme jour " par l'oreille droite plus d'un grand verre de pus rou" geâtre & fétide, ensuite dequoi elle parût être sou" lagée; mais la fievre augmenta de nouveau avec " cataphore; elle perdit la parole; le côté droit de son " visage se contracta; sa respiration devint embarras" sée: elle fut saisie de tremblement & de convul" sions, sa langue perdit tout mouvement, une stu" peur s'empara de son œil & elle mourut le neuvie" me jour. „ Le cas qu'il rapporte, *ibid. T.* 74. n'est pas moins remarquable: " un Pilote d'un grand Na" vire s'écrasa le doigt indice en voulant remuer une " ancre : cet accident fut suivi d'une inflammation, « d'un

" d'un fphacele & d'une *fievre*. On lui donna un lé-
" ger purgatif qui parut appaifer les chaleurs & les
" douleurs qu'il reffentoit auparavant. Une partie de
" fon doigt fe fépara, & fept jours après la plaie ren-
" dit un ichor louable. Il fe plaignit quelque-tems
" de n'avoir pas la langue libre, d'où l'on préfagea
" un opifthotonos, d'autant plus que fes mâchoires fe
" contracterent, & fe collerent fur le cou. Il fut faifi
" le troifieme jour d'une convulfion univerfelle &
" d'un opifthotonos parfait, accompagné de fueurs;
" & il mourut le fixieme à compter du jour du pro-
" gnoftic. „

Voici un autre cas de même nature tel qu'Hippocrate le rapporte, *ibid. T.* 75.

" Telephanes fils d'Harpalus s'étant luxé le gros or-
" teil, cet accident fut fuivi d'une inflammation &
" & de douleur. Il s'en fut aux champs dès que la lu-
" xation eut été réduite: mais à fon retour, il fentit
" une douleur dans les lombes qui l'obligea à fe met-
" tre au bain. La nuit ne fut pas plutôt venue que fes
" mâchoires fe contracterent, & qu'il fut faifi d'un
" opifthotonos. Une falive écumeufe fe fit jour avec
" peine à travers fes dents, & il mourut le troifieme
" jour. „

Tychon, *ibid. T.* 94. ayant été bleffé au fiége de Datos par un dard lancé par une catapulte, mourut fubitement le troifieme jour dans des convulfions. Il paroît par les exemples que nous venons de rapporter que les convulfions occafionnées par des plaies font pour l'ordinaire mortelles.

Les convulfions de l'efpece permanente qui font excitées par des cathartiques draftiques ou extremement forts, ou par des remedes venimeux, font funeftes. Celles que caufe l'ufage interne de l'hellébore font mortelles, fuivant Hippocrate, *V. Aph.* 1. qui eftime en général toutes les convulfions qui proviennent de l'ufage de quelque cathartique violent, abfolument funeftes, *VII. Aph.* 25. Il cite à ce fujet, 5. *Epid. T.* 53. l'exemple d'une jeune femme de vingt ans " qui ayant
" pris un remede pour fe faire avorter, fut faifie d'u-
" ne douleur violente, & d'un vomiffement copieux
" de matiere bilieufe, pâle & poracée; elle tomboit
" dans des convulfions & fe mordoit la langue tou-
" tes les fois qu'elle buvoit. Je la vifitai le quatrieme
" jour, dit Hippocrate, & je lui trouvai la langue ex-
" trement noire & enflée (μεγάλη) & le blanc des yeux
" rouge: elle mourut le même jour vers le foir. „

Il rapporte dans le même Livre, *T.* 85. l'exemple d'un jeune homme qui mourut en convulfion pour avoir avalé un ferpent. (Voyez cette Hiftoire au mot *Arges.*) Il cite encore *VII. Epid. T.* 20. celui d'une femme affligée d'une efquinancie, qui tomba dans des convulfions le quatrieme jour, & mourut le cinquieme ou le fixieme.

Telles font les convulfions mortelles qu'on obferve dans les maladies aiguës: mais les plus pernicieufes de toutes, comme nous avons dit, font celles qui furviennent dans les *fievres* chaudes & aiguës, furtout enfuite d'une phrénéfie. Nous avons prouvé par un grand nombre d'exemples tirés d'Hippocrate que celles que caufent les bleffures font extremement à craindre; de forforte qu'il ne nous refte plus qu'à donner quelques marques ou fignes auxquels on puiffe connoître fi ces fortes de convulfions, qui au commencement des maladies aiguës viennent néceffairement d'une replétion des parties nerveufes, ou qui font excitées dans tout autre tems des mêmes maladies par la même caufe, font falutaires ou pernicieufes. On juge de ces fortes de convulfions par les fignes qui les précedent, les accompagnent ou les fuivent. Il faut furtout avoir égard aux fignes de coction & de crudité: car les convulfions ne préfagent rien que de funefte lorfqu'elles furviennent dans le tems que la maladie eft dans un état de crudité. En effet, ces fortes de convulfions, quand elles font pernicieufes, ne paroiffent jamais qu'avec d'autres fignes de même efpece; témoins la femme de Philifcus, celle de Dromeades, Philiftes, le Phrénétique & la femme de Cyzique, dont il eft parlé dans le premier & le troifieme Livre des *Epidémiques;* car les convulfions leur furent funeftes. Dans la femme de Philinus, *I. Epidem. Sect.* 3. *Ægr.* 4. ces convulfions furvinrent en foule le huitieme jour avec douleurs & délire. Elles continuerent le neuvieme & le onzieme jour, enfuite de quoi la malade rendit une grande quantité d'urine blanche, épaiffe, trouble & fans fédiment; & il n'y a point de doute que ces fignes concomitans & fubféquens ne fuffent mortels. Tel étoit encore le cas de la femme de Dromeades, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. « qui le matin du fixieme jour
« fut faifie d'un nouveau friffon, enfuite duquel elle
« recouvra fa chaleur; elle fua dans toutes les parties de
« fon corps; fes extrémités fe refroidirent, & elle tom-
« ba dans le délire; fa refpiration étoit grande, pleine,
« & par long intervalles, (ἀραιὸν; voyez *Aræon;*) &
« auffi-tôt après elle mourut fubitement dans des con-
« vulfions qui commencerent par la tête. »

Il eft bon d'obferver qu'on a mis au nombre des fignes qui précéderent, une évacuation d'urine ténue & oléagineufe, & un faignement de nez peu copieux, qui, joints avec les autres dont on a parlé, ne préfageoient rien que de funefte. On doit porter le même jugement de la tenfion des hypocondres dans Philiftes, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 4. qui mourut le cinquieme jour; car fes convulfions furent précédées d'une inflammation du diaphragme, & de plufieurs autres mauvais fignes.

Dans le Phrénétique, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. outre ce que nous avons avancé ci-deffus, après Galien, que toutes les convulfions font mortelles, celles dont celui-ci fut attaqué, furent accompagnées d'autres fignes mortels; le premier jour, par exemple, de vomiffemens violens, d'une *fievre* avec horreur, d'une fueur copieufe, conftante & univerfelle, & d'un délire violent; le fecond jour, de la perte de la parole, d'une *fievre* très-forte, de fueurs, fans aucune rémiffion de la *fievre*, & de palpitations dans toutes les parties du corps: tels furent entre autres les fignes pernicieux qui précéderent les convulfions funeftes dont il fut faifi la même nuit, & qui prognoftiquerent fa mort, qui arriva le quatrieme jour. De même, les convulfions dont la femme de Cyzique fut attaquée le quatorzieme jour, furent accompagnées d'un refroidiffement des extrémités & d'un délire, qu'on ne put jamais appaifer, à caufe que la maladie étoit dans un état de crudité.

Voilà ce que j'avois à dire des convulfions par rapport à leurs prognoftics. On s'imaginera peut-être que j'aurois dû comprendre fous ce nom le hoquet, *fingultus*, qui eft une efpece de convulfion: mais comme ce dernier eft une efpece de convulfion particuliere qui n'affecte que le ventricule, j'ai mieux aimé lui deftiner un article, d'autant plus qu'Hippocrate l'a diftingué des convulfions. Prosper Alpin, *de Præfag. vit. & mort.*

*Sueur fébrile.*

La fueur qui furvient au commencement d'une *fievre* aiguë, dont la caufe eft un peu opiniâtre, eft produite par le relâchement & la foibleffe des petits vaiffeaux, par la violence de la circulation du fang, & par la facilité avec laquelle l'eau fe dégage des autres principes du fang.

Si elle dure long-tems, elle prive le fang de fon liquide délayant, épaiffit le refte, produit des obftructions mortelles, parce que les délayans & les diffolvans peuvent à peine lui rendre enfuite fa fluidité; ce qui peut caufer prefque toutes fortes de maladies aiguës.

Il faut donc toujours l'arrêter au commencement, à moins qu'on ne foit fûr que la matiere morbifique

eſt ſi ténue, qu'elle peut ſe diſſiper avec les premieres ſueurs.

On l'arrête en ſe levant du lit, en s'aſſeyant, en ſe couvrant moins, en recevant un air un peu froid, en s'abſtenant de tout ce qui eſt chaud & échauffant, en prenant ſouvent & abondamment des boiſſons douces un peu froides, pour réparer au plutôt les pertes qu'on a faites, en modérant la violence de la circulation. BOERHAAVE.

*Prognoſtics qu'on tire des ſueurs dans les maladies aiguës.*

Comme la criſe des maladies aiguës ſe fait ſouvent par les ſueurs, les prognoſtics qu'on peut en tirer par rapport à la deſtinée du malade, méritent une attention toute particuliere. Je vais donc expliquer la nature de la ſueur; ſes différences & ſes cauſes, afin qu'on puiſſe comprendre la maniere dont elle s'engendre.

On dit qu'une perſonne ſue, lorſqu'elle rend par les pores de la peau une matiere actuellement humide, pour la diſtinguer des perſpirations ou exhalaiſons qui ſortent par les mêmes pores, & que les Medecins appellent évacuations inſenſibles, parce qu'elles ſont imperceptibles aux ſens. D'où il ſuit que la ſueur eſt une eſpece particuliere d'évacuation ſenſible qui ſe fait par les pores ou couloirs de la peau.

A l'égard des différences des ſueurs, elles ſont de pluſieurs eſpeces: les unes ſe tirent de leur ſubſtance; car elles ſont quelquefois épaiſſes & viſqueuſes, quelquefois ténues & ſans aucune viſcoſité: elles different auſſi par leur figure; car les unes, comme Hippocrate nous l'aſſure dans ſon Livre des *Prognoſtics*, paroiſſent ſous la forme de grains de millet, & les autres ſous celle de gouttes. On obſerve une différence dans leur couleur; car les unes ſont jaunes, les autres vertes, ſans compter qu'elles doivent néceſſairement prendre la couleur de l'humeur dont elles ſe ſéparent à travers la peau. Il y a auſſi quelque différence à faire dans leur gout, bien qu'elles ſoient toutes, comme dit Galien, *Lib. X. Simpl. cap. de Sudore*, plus ou moins ſalées, & ameres, ſuivant la nature des humeurs qui les fourniſſent. Elles different par leur odeur, puiſqu'il y en a de fétides, & d'autres qui ne le ſont point; par leur quantité, quelques-unes ſortant en abondance, d'autres en petite quantité, ou ſe diſſipant auſſi-tôt après avoir paru. Quant à leurs qualités actives, elles ſont ou chaudes, ou froides, ou d'un tempérament mitoyen; elles different auſſi par les tems auxquels elles paroiſſent; car quelques-unes ſurviennent au commencement de la maladie, d'autres dans ſa force, & d'autres enfin dans ſon déclin. Et à l'égard du tems de leur durée, les unes ſont continuelles, & les autres ne viennent que par intervalles; les unes paroiſſent avec des ſignes de coction, d'autres avec des ſignes de crudité; les unes ſont critiques, & décident du ſort du malade, les autres ſymptomatiques, & d'autres enfin périodiques, comme ſont celles qu'on obſerve dans les *fievres* tierces & quartes. Voilà quelles ſont toutes les différences des ſueurs dont nous avons à parler.

En traitant de la génération des ſueurs, nous avons à conſidérer la matiere dont elles conſiſtent, & leur cauſe efficiente. La matiere de la ſueur eſt la même que celle de l'urine, ainſi que Galien nous en aſſure; *Lib. X. Simp. cap. de Sudor.* & dans les perſonnes ſaines, elle n'eſt autre choſe que le liquide qu'elles avalent, avec cette différence qu'il eſt plus travaillé, parce qu'il a paſſé par tous les conduits des parties internes avant d'arriver à la peau. Il ſuit de-là qu'elle conſiſte dans la partie la plus ténue des alimens, qu'on appelle ſéroſité ou ichor, laquelle s'eſt imprégnée de quelque peu de bile, & qui par ſa ténuité eſt capable de ſortir du corps par les pores de la peau; comme au contraire une humeur épaiſſe ne paroît point propre pour la génération de la ſueur. Telle eſt donc la matiere de la ſueur dans les perſonnes ſaines; d'où il ſuit, que ceux qui boivent & qui mangent beaucoup, doivent ſuer copieuſement; qu'il doit arriver la même choſe aux corps pléthoriques qui ont les pores fort grands, auſſi-bien qu'à ceux qui ont le foie & la rate humide. De-là vient qu'Hippocrate nous aſſure, *IV. Aph.* 41. « que les ſueurs abondantes durant la nuit, ſans aucune cauſe manifeſte, indiquent que le corps a pris beaucoup de nourriture; & ſi cela n'eſt pas, on doit être aſſuré que le corps a beſoin d'évacuation. »

La matiere de la ſueur dans les perſonnes ſaines, eſt donc ou la partie la plus ténue des alimens, ainſi que nous avons déja dit, ou une humeur qui ſe trouve de trop dans le corps. Dans les perſonnes valétudinaires ou malades, elle conſiſte quelquefois en des ſéroſités qui ſe ſont engendrées d'un aliment trop humide, comme on peut l'obſerver dans ceux qui ont tranſgreſſé les lois de la ſobriété: mais le plus ſouvent d'une rédondance d'humeurs trop ténues, telles que le ſang, la bile jaune, auſſi-bien que d'une humeur froide & pituiteuſe. C'eſt ce qui a fait dire à Galien, *L. III. de Criſibus, cap.* 3. que les ſueurs ſont propres à toutes les *fievres*, ſurtout aux *fievres* chaudes, & que les hémitritées, les quotidiennes & les quartes forment leurs criſes par leur moyen; & qu'elles procurent un ſoulagement conſidérable dans les chaleurs exceſſives, les inflammations, les parotides, les léthargies & toutes les autres affections céphaliques; & que toutes les humeurs, ſoit froides ou chaudes qui ont un degré convenable de ténuité, peuvent exciter une ſueur, ou s'évacuer en forme de ſueur, mais moins facilement que les humeurs putrides, qui s'écoulent d'autant plus aiſément par cette voie, qu'elles ſont plus ténues & plus fluides. Il arrive quelquefois, mais ſeulement dans les maladies malignes & dangereuſes, que les humeurs alimentaires des parties ſolides, que les Medecins appellent l'*humide naturel*, & qui entretiennent la chaleur naturelle, venant à ſe fondre & à ſe réſoudre, ſortent par les pores de la peau en forme de ſueur.

La cauſe efficiente de la ſueur, eſt la chaleur naturelle ou non-naturelle qui exiſte dans le corps; car c'eſt elle qui atténue l'humeur, & qui la pouſſe en-dehors. En effet, les corps qui ſont échauffés ſuent copieuſement: de-là vient que dans les *fievres* continues, ſous ce degré extraordinaire de chaleur qui ſuccede au friſſon, il ſurvient ordinairement une éruption de ſueur; car tant que le corps eſt dans le friſſon, la chaleur ſe retire vers les parties internes: mais enſuite ſi elle eſt aſſez forte, elle en ſort de nouveau; & ſe répandant dans tout le corps, elle atténue les humeurs; & après s'être preſque entierement convertie en vapeurs, elle ſe jette avec elles ſur la ſurface de la peau, & y excite une ſueur.

Hippocrate dit, dans ſon Livre des *Prognoſtics*, « qu'il y a des ſueurs occaſionnées par la foibleſſe du corps, & d'autres par la violence de quelque inflammation. »

La premiere cauſe produit, non une ſimple ſueur, mais une légere moiteur, ou plutôt une eſpece d'humidité en forme de roſée, que les Grecs appellent ἐφίδρωσις, (*ephidroſis*; voyez ce mot,) & les Latins *deſudatio*, ſur toute la ſurface du corps, comme Galien nous l'apprend dans ſon Commentaire ſur les *Prorrhétiques*; ou ſeulement ſur la tête & la poitrine, laquelle indique l'imbécilité de la faculté rétentive, ou une rédondance d'humeurs dans les parties qui ſuent. Les moiteurs dans le ſens que nous venons de dire, ſont occaſionnées par la violence d'une inflammation qui opprime ou réſout la nature; ou parce que la partie la plus ténue des humeurs qui ont été raréfiées par la violence de la chaleur, s'arrête ſur la peau; d'où il ſuit que la ſueur eſt produite par la chaleur, qui convertit en vapeurs l'humeur ténue, qui eſt le *ſerum* ou *ichor* du ſang, laquelle provient de l'humidité des alimens ſolides &

liquides dont on use, ou qui raréfie le sang, la bile ou le phlegmon, & les fait élever en forme de vapeurs. La sueur est le symptome propre des *fievres*, que les Grecs appellent *elodes*, & nous *fievres sudorifiques*; car dans ce cas, l'humeur supprimée s'enflamme par la violence de la chaleur dans les parties internes, & se résout en une exhalaison & une sueur continuelles. Mais les moiteurs, qui, suivant Galien, sont des sueurs légeres, ou tout-à-fait inutiles qui affectent tout le corps, ou plutôt les parties supérieures, ont, comme nous avons dit, une toute autre cause, & proviennent, suivant Hippocrate, d'une foiblesse ou résolution de corps, ou de la violence de quelque inflammation; ou, selon Galien, d'une résolution de la faculté rétentive, laquelle occasionne une désudation, non-seulement des humeurs excrémentitielles superflues, mais encore de la portion alimentaire appropriée aux parties solides.

Après avoir parlé de ce qui concerne la nature & les causes de la sueur, nous allons passer aux prognostics qu'on peut en tirer.

*Des sueurs salutaires qui présagent la guérison du malade.*

Les personnes qui ont des maladies aiguës, ont souvent le bonheur d'en être délivrées à l'aide d'une sueur critique & abondante; & cela n'est pas étonnant, vu, comme dit Galien, *in Lib. Art. Med.* que tout le corps se purge par ce moyen.

On distingue ces sortes de sueurs salutaires de celles qui leur sont opposées, par les propriétés ou caracteres suivans.

Premierement, ces sueurs salutaires paroissent lorsque la maladie est dans un état de coction, & sont accompagnées de signes de coction, comme nous l'apprenons de Galien, *Lib. I. de Crisibus*, *cap.* 7. où il dit, « que les sueurs qui procurent une crise heureuse, arrivent, non au commencement, mais dans l'augmentation ou la force de la maladie, lorsque la nature a achevé, ou du moins avancé la coction d'une partie des humeurs, & travaille à cuire ce qui en reste avec vigueur & succès. » C'est-là un des principaux caracteres d'une bonne sueur; & sans lui, les sueurs, loin d'être salutaires, ne présagent qu'une prolongation de la maladie, beaucoup de douleurs & d'anxiétés, des rechutes, nulle crise, ou une crise funeste, suivant ce qu'Hippocrate a observé, *I. Epid. sect.* 2. Il suit de-là que les sueurs qui paroissent avec des signes de coction, présagent une crise prochaine & une guérison certaine; autrement elles signifient, ou que la maladie se convertira en un abscès de mauvaise espece, ou qu'il n'y aura point de crise; ou que la maladie sera douloureuse, opiniâtre ou mortelle, ou bien une rechute. Il faut donc pour qu'une sueur soit salutaire, qu'elle paroisse après des signes de coction.

Secondement, la bonne sueur doit venir dans un jour de crise.

Voici comment Hippocrate s'explique là-dessus, *IV. Aph.* 36.

« Les bonnes sueurs dans les personnes qui ont la *fievre*, « dit-il, sont celles qui viennent le troisieme, le cinquieme, le septieme, le neuvieme, le onzieme, le « quatorzieme, le dix-septieme, le vingt-unieme, le « vingt-septieme & le trente-quatrieme jours, parce « que ces sortes de sueurs sont critiques: celles au contraire qui viennent dans d'autres tems, signifient, « que la maladie sera pénible & longue, & le malade sujet à des rechutes. »

Galien, dans son Commentaire sur cet *Aphorisme*, dit, qu'Hippocrate a omis le quatrieme jour, ou à cause qu'il y a plusieurs maladies aiguës dont les accès ou les paroxysmes reviennent dans des jours impairs, & leurs crises en même-tems que leurs accès; ou bien qu'il a été omis par la négligence de quelque Copiste. Mais pour moi, j'admire d'autant plus le silence d'Hippocrate sur cet article, que j'ai vu rarement paroître des bonnes sueurs le quatrieme jour.

Le troisieme caractere d'une bonne sueur, est qu'elle succede à quelque frisson critique: car lorsque la nature a réussi à pousser les humeurs acres & ténues, enfermées dans les veines vers la superficie du corps, elle occasionne un frisson violent par la distribution des bonnes humeurs dans les parties sensibles, & y cause une irritation, comme Galien nous l'apprend, *Lib. de Rigor. Convulf. & Palpit.* accompagnée du refroidissement des extrémités. L'effet de ce frisson & de ce froid violent, lorsque la nature est forte & vigoureuse, est une *fievre* aiguë violente, occasionnée par la sortie de la chaleur, qui atténue & raréfie ces humeurs, & les résout en une sueur copieuse. C'est dequoi nous avons un exemple dans le cas de Cleonactides, *I. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 6. en qui la sueur succéda au frisson.

« Il fut, dit-il, saisi d'un frisson & d'une *fievre* violente « accompagnée d'une sueur copieuse, » dont la suite fut une crise parfaite & salutaire. Ceci est encore confirmé par le cas de la malade qui demeuroit sur le rivage, *ibid. Ægr.* 13. « qui eut le onzieme jour un nou« vel accès de frisson, lequel fut suivi d'une *fievre* vio« lente: il lui prit le quatorzieme jour une sueur criti« que qui fit cesser la *fievre*. » Nous en avons un autre exemple dans Chærion, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 5. « qui « le dix-septieme jour eut un nouveau frisson, une *fie*« *vre* violente & une sueur copieuse, laquelle fut sui« vie d'une crise & de la cessation de la *fievre*. » C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aphoris.* 58. « que « le frisson qui succede à une *fievre* chaude, fait cesser « la maladie; » à cause, dit Galien, que ces sortes de frissons sont suivis de sueurs ou de quelqu'autre évacuation critique. La sueur qui succede au frisson est donc un bon signe, & Galien, *Lib. III. de Crisibus*, *c.* 3. a eu raison de dire, que ceux qui sont saisis d'un frisson suent copieusement; & *Com.* 1. *in Prorrhet.* « que « les sueurs qui succedent au frisson sont bonnes, quand « elles paroissent avec des signes de coction. » Hippocrate observe, *I. Epid. Sect.* 2. *Stat.* 3. « que la plupart « de ceux qui tomberent malades (dans cette saison) « furent saisis d'un frisson vers le tems de la crise, mais « particulierement ceux qui n'avoient point eu de sai« gnement de nez; que ces derniers eurent de plus un « nouveau frisson accompagné de sueurs. »

Une quatrieme qualité d'une bonne sueur, est, qu'elle soit copieuse, chaude & qu'elle vienne de toutes les parties du corps: car cela prouve que la faculté a assez de force pour distribuer également la chaleur dans toutes les parties du corps, & resoudre avec efficacité les humeurs superflues en une sueur générale, ce qu'elle ne sauroit faire, si elle étoit foible ou qu'elle combattît avec une maladie maligne; car dans ce cas ces sortes d'évacuations seroient inégales, abondantes dans quelques endroits, médiocres ou tout à-fait défectueuses dans d'autres. Il suit donc que les bonnes sueurs doivent être chaudes, copieuses & universelles; & que celles qui ne viennent que de la tête ou de la poitrine, ou de toutes les parties du corps, mais en petite quantité, ou qui sont froides, sont extremement mauvaises & pernicieuses, comme nous le prouverons ci-dessous. La vérité de cette observation est confirmée par Hippocrate dans plusieurs endroits des *Epidémiques*, surtout, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 6. dans le cas de Pericles, dont il dit « que le quatrieme jour vers le « midi, il lui vint une sueur chaude & copieuse de tou« tes les parties de son corps, laquelle fut critique & « fit cesser la *fievre* pour toujours. » Et *ibid. Ægr.* 10.

il cite l'exemple de Nicodeme « qui tomba le vingt-« quatrieme jour dans une ſueur copieuſe, chaude, « univerſelle & critique qui fit ceſſer la *fievre.* » Nous liſons de la femme chagrine, *ibid. Ægr.* 11. « que le « troiſieme jour vers le ſoir, il lui prit une ſueur chaude, abondante, & univerſelle; qu'elle fut délivrée de « la *fievre* & qu'elle s'endormit. » Il rapporte de la fille de Lariſſe, *ibid. Ægr.* 12. « qu'enſuite d'un friſſon « elle tomba dans une ſueur chaude & copieuſe, la-« quelle venoit de toutes les parties de ſon corps, qui « lui procura une criſe & la délivra de ſa *fievre.* »

Cinquiemement, la bonne ſueur doit non-ſeulement être abondante, chaude & univerſelle, mais paroître ſous la forme de gouttes ou de vapeurs, *Lib. Prognoſt.*

Enfin, la bonne ſueur doit procurer une entiere ſolution de la *fievre*, ou en délivrer entierement le malade, & c'eſt-là le ſigne & le caractere qu'Hippocrate en donne dans le Livre que nous venons de citer. C'eſt ce qui fait que dans ſes *Epidémiques*, il donne pour caractere diſtinctif d'une ſueur critique & ſalutaire, que le malade eſt par ſon moyen délivré de la *fievre* ἄπυρος; ou ἄπυρος ἐκρίθη, « il a une criſe accompagnée de la « ceſſation de la *fievre*; » ou ἵδρωσεν ἄπυρος, « ſa *fievre* « ceſſe à l'aide d'une ſueur. » C'eſt encore une preuve que les ſueurs ſont bonnes & ſalutaires: lors, comme dit Hippocrate dans ſon Livre des *Prognoſtics*, que ſans faire entierement ceſſer la *fievre*, elles mettent le malade en état de la ſupporter plus aisément; puiſqu'elles appaiſent la maladie & diminuent les ſymptomes. Mais elles different de celles de la bonne eſpece en ce qu'elles ne procurent qu'une criſe imparfaite, bien qu'elles préſagent la guériſon du malade dans un tems éloigné. Hippocrate a ſouvent obſervé de pareilles ſueurs, ſurtout dans le malade du Jardin de Dealces, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 3. dont il rapporte « que « le dix-ſeptieme jour ſes extrémités ſe refroidirent, de « ſorte qu'on fut obligé de les couvrir: il lui prit une « *fievre* violente accompagnée d'une ſueur univerſel-« le; il ſe trouva quelque peu ſoulagé, & il recouvra « l'uſage de ſa raiſon: mais la *fievre* ne le quitta point, « & il fut extremement altéré. Il dormit le vingtieme « jour; il recouvra entierement l'uſage de ſa raiſon, & « il lui prit une ſueur copieuſe qui fit ceſſer la *fievre* ou « l'altération. » Elle revint cependant, & ce ne fut que le quarantieme jour qu'après de fréquentes évacuations de matieres blanches & pituiteuſes par bas, il tomba dans une ſueur abondante & univerſelle qui lui valut une criſe parfaite.

Voilà les marques ou caracteres des meilleures eſpeces de ſueurs, auxquelles on donne le nom de *critiques.* Elles ſont toutes compriſes dans le paſſage ſuivant du Livre d'Hippocrate ſur les *Prognoſtics.*

« Dans toutes les maladies aigues les bonnes ſueurs ſont « celles qui viennent dans un jour de criſe, & qui ſont « entierement ceſſer la *fievre.* Elles ſont bonnes encore « quand elles viennent de toutes les parties du corps « en même-tems, & qu'elles rendent la maladie plus « ſupportable; celles qui ne produiſent point ces effets « ne ſervent à rien. »

On diſtingue les bonnes ſueurs, non-ſeulement à ces marques, mais encore par les autres ſignes favorables qui les accompagnent, comme une bonne hémorrhagie, ou telle autre évacuation ſalutaire, auſſi-bien que par le ſoulagement qu'elles procurent au malade. Hippocrate a obſervé de pareilles ſueurs dans pluſieurs cas, particulierement dans Cléonactides, dans Morton, dans la malade qui demeuroit ſur le rivage, & dans Melidia, dont il eſt parlé dans le premier des *Epidémiques;* dans le malade du Jardin de Dealces; Chærion, Pericles, la fille d'Abdere, Ananion, Nicodeme, la femme chagrine & la fille de Lariſſe; dont les cas ſont rapportés avec un grand nombre d'autres dans le troiſieme des *Epidémiques.* Un Lecteur qui a de la pénétration & de l'intelligence peut trouver dans ces hiſtoires, outre les ſignes dont nous venons de parler, une matiere propre à exercer ſon jugement dans la formation de ces ſortes de prognoſtics ſalutaires que l'évenement ne manque jamais de juſtifier.

*Des ſueurs pernicieuſes qui préſagent un événement funeſte.*

Hippocrate parlant dans ſon Livre *des Prognoſtics*, des mauvaiſes ſueurs, en admet de différentes eſpeces; & nous dit que les ſueurs ſont mauvaiſes lorſqu'elles n'emportent point la *fievre* & ne la rendent pas plus ſupportable au malade; c'eſt-à-dire, ne le ſoulagent point, bien qu'elles viennent de toutes les parties du corps en même-tems. Celles-là ſont encore plus mauvaiſes qui ne viennent point de toutes les parties du corps & qui n'appaiſent point la maladie: elles ſont très-pernicieuſes quand elles aigriſſent le mal: mais les plus funeſtes de toutes ſont celles qui ſont froides, qui ne viennent que de la tête, du viſage, & du cou; car de pareilles ſueurs dans une *fievre* violente préſagent la mort, & dans celle qui eſt d'une nature plus douce, la prolongation de la maladie. Mais nous allons ranger toutes les mauvaiſes eſpeces de ſueurs ſous certains chefs généraux, pour être plus exacts & plus en état d'en tirer les prognoſtics dont nous pourrons avoir beſoin.

Je parlerai d'abord de ces mauvaiſes eſpeces de ſueurs, qui viennent dans le tems que la maladie eſt dans un état de crudité, & qui ne ſont accompagnées d'aucun ſigne de coction. 2°. Je les examinerai relativement à leur quantité, ou en tant qu'elles ſont plus ou moins abondantes. 3°. Relativement à leur chaleur & à leur froideur. 4°. Relativement aux parties du corps d'où elles viennent. 5°. En tant qu'elles nuiſent au malade, on ne le ſoulagent point: enfin, relativement aux autres mauvais ſignes avec leſquels elles ſe trouvent jointes.

Pour avoir une notion plus diſtincte de ce que contient le premier chef, je diviſerai les ſueurs en périodiques, critiques & ſymptomatiques.

On appelle ſueur périodique, celle qui accompagne les périodes ou retours des *fievres* intermittentes; par exemple, les tierces ou les quartes. Telle étoit la ſueur qu'Hippocrate, *VII. Epid. T.* 4. obſerva dans le cas de Pythodorus.

La ſueur critique, dont nous avons parlé ci-deſſus, eſt celle qui vient dans les *fievres* continues, dans quelque jour de criſe, qui emporte ou diminue la *fievre* & ſoulage le malade. L'effet de cette eſpece de ſueur eſt ce qu'on appelle une criſe, laquelle eſt parfaite ou imparfaite. Les caracteres d'une ſueur critique, ainſi que nous l'avons dit, ſont de paroître avec des ſignes manifeſtes de coction dans un jour de criſe, lorſque la nature eſt dans ſa force & ſa vigueur; d'être chaude, abondante & univerſelle, ſans diminuer les forces, d'emporter ou de diminuer la *fievre* & tous ſes ſymptomes. La ſueur ſymptomatique eſt oppoſée à la précédente; elle paroît en forme de ſymptome, elle n'eſt jamais ſalutaire; mais ordinairement accompagnée de ſignes deſtructifs, elle préſage la mort, ou du moins la prolongation de la maladie, pluſieurs rechutes, beaucoup de douleur & de trouble. On donne le nom de ſymptomatiques à toutes ces eſpeces de ſueurs, auſſi-bien qu'à toutes les autres excrétions qui ſurviennent lorſque la maladie eſt crue, ou ſans aucun ſigne de coction. D'où il ſuit que toutes les ſueurs ſont mauvaiſes lorſqu'elles viennent dans le tems que la maladie eſt dans un état de crudité, & qu'il ne paroît aucun ſigne manifeſte de coction. De-là vient qu'Hippocrate, *II. Epid.* vers le commencement, regarde les ſueurs qui paro-

rent au commencement d'une *fievre* épidémique dont il donne la description, comme des signes d'une crise difficile & dangereuse. Ces sortes de sueurs sont bien plus mauvaises lorsqu'elles ne viennent que de la tête, du cou, de la gorge ou de la poitrine : mais les pires de toutes sont celles qui sont froides, médiocres, ou qui cessent immédiatement, ou qui sont copieuses, continuelles ou immodérées.

Parlons maintenant des sueurs qui pechent par leur quantité, je veux dire, pour être trop ou trop peu abondantes.

On dit que la sueur est abondante ou copieuse quand elle sort profusément, qu'elle est assidue & continuelle, assidue & copieuse tout-à-la-fois. Les sueurs copieuses, suivant Galien, *Lib. III. de Sympt. Caus.* sont occasionnées ou par la rareté du corps, ou la ténuité de la matiere évacuée. La sueur qui est produite par l'une de ces deux causes, ne coule point tout-à-la-fois & avec profusion, mais d'une maniere constante & assidue. Il suit de-là que toute sueur copieuse, dans les *fievres*, qui n'est occasionnée ni par la ténuité de la matiere, ni par la dilatation des pores, (sueur, qui, suivant Galien, *in IV. Aph.* 41. n'est jamais copieuse) indique toujours une rédondance d'humeurs, ainsi que le même Auteur nous l'apprend dans son Commentaire sur le quarante-deuxieme *Aph.* de la quatrieme *Sect.* C'est ce qui a fait dire à Hippocrate dans l'Aphorisme que nous avons cité le premier, « que les sueurs co- « pieuses durant le sommeil, sans aucune cause mani- « feste, indiquent une nourriture trop abondante; mais « que si le malade ne prend point de nourriture, elles « montrent que le corps a besoin d'être évacué. » Toute sueur copieuse, dit Galien, indique une plénitude d'excrémens. Il s'ensuit donc que ces sueurs sont constamment pernicieuses dans les *fievres*, quand elles n'avancent point la crise, parce qu'elles indiquent une rédondance d'humeurs, que la nature ne peut digérer & surmonter qu'après beaucoup de tems; aussi présagent-elles souvent la mort dans les maladies aiguës, qui épuisent la nature en peu de tems. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aph.* 42. « que tout flux co- « pieux & constant de sueur indique une maladie vio- « lente, si elle est froide; & bénigne, si elle est chau- « de; » à cause, comme dit Galien dans son Commentaire, qu'elles indiquent toutes deux une multitude d'humeurs; la froide d'humeurs froides, qui sont les pires de toutes; & la chaude d'humeurs chaudes qui sont moins dangereuses que les premieres. Ces sueurs n'emportent ni n'appaisent jamais la *fievre*, & paroissent dans le tems que la maladie est encore la plus forte; aussi présagent-elles une maladie opiniâtre, sujette à des rechutes, & accompagnée d'un grand nombre d'incommodités. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhet.* 58. appelle ces sueurs inutiles dans les *fievres* aiguës; & Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. parlant d'une *fievre* épidémique continue, dit, que les malades suerent beaucoup, mais que loin d'être soulagés, ils se trouverent beaucoup plus mal.

Les sueurs non copieuses, mais constantes ou perpétuelles, sont aussi très-mauvaises, & pour la plupart mortelles, parce qu'elles sont causées, comme dit Galien, *Lib. III. de Sympt. Caus. cap.* 2. & *Comm. in IV. Aph.* 4. ou par la dilatation des pores, ou par une imbécilité qui provient de la résolution de l'habitude, comme il arrive dans la syncope. Toutes ces sueurs sont donc pernicieuses entant qu'elles indiquent une langueur, mais bien moins que les symptomatiques, qui sont copieuses & constantes, & qui marquent une extreme foiblesse aussi-bien qu'une rédondance extraordinaire d'humeurs; & dans cette circonstance la mort est inévitable, comme il paroît par l'exemple d'Erasinus, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 8. par celui du phrénétique, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 4. Il est dit du premier, « qu'il « eut une *fievre* accompagnée de sueurs continuelles; & du second, « qu'il vomit une grande quantité de « matiere ténue, virulente & érugineuse; que la *fievre* « le prit avec frisson & un écoulement continuel, co- « pieux & universel de sueur. » Quelques-uns lisent ce passage d'une autre maniere que Galien, savoir : « il « eut une sueur copieuse & continuelle qui lui affecta « la tête & le cou durant tout le jour; » accident ordinaire aux personnes qui tombent en foiblesse. Mais cette raison ne doit pas nous dispenser de lire avec Galien, δι' ὅλου τοῦ σώματος, « par tout le corps, » puisque tous les Medecins savent, que les personnes attaquées d'une phrénésie suent un peu avant de mourir, en conséquence d'une résolution universelle des parties. Il suit de-là que les sueurs copieuses & non critiques sont non-seulement inutiles dans les maladies aiguës, mais pour la plupart funestes, qu'elles présagent une mort prochaine quand elles sont accompagnées de langueur & de l'abattement total des forces, & que les sueurs constantes, soit qu'elles soient copieuses ou non, sont également pernicieuses dans les maladies aiguës.

La sueur qui peche par défaut n'est pas moins pernicieuse que celle qui peche par excès. Galien, *Lib. III. de Symptom. Caus. cap.* 2. écrit que les sueurs légeres sont occasionnées par la petite quantité, ou la qualité grossiere & gluante des humeurs superflues, ou par la petitesse des pores, qui se rétrécissent, ou par contraction ou par obstruction. La premiere est causée par des sucs épais & gluans, & la seconde par l'atrophie, le refroidissement ou la trop grande mollesse de la peau.

Lorsque ces sueurs légeres viennent dans un jour de crise, c'est une preuve certaine que la nature s'efforce inutilement de chasser les humeurs, & qu'elle est frustrée dans son attente par leur épaisseur ou viscosité, ou par la petitesse des passages. Lorsque ceux-ci ne sont point resserrés (ce qu'on peut connoître à la peau qui n'est ni contractée par une atrophie, ni trop froide, ni trop molle) & qu'il paroît des signes d'une rédondance d'humeurs, les sueurs légeres indiquent une grande quantité d'humeurs grossieres & visqueuses; & si les forces sont en même tems considérablement épuisées, elles sont mortelles, surtout si elles paroissent sans aucun signe de coction; car dans ce cas toutes les excrétions sont symptomatiques, & indiquent une rédondance d'humeurs.

De pareilles sueurs prouvent que la nature a commencé à chasser les humeurs par la transpiration, mais qu'elle n'a pu évacuer que leur partie la plus ténue, ce qui ne suffit point pour procurer la solution de la maladie. On peut ranger sous cette classe les sueurs qui cessent immédiatement après avoir paru, & que Galien condamne dans son premier Commentaire sur le premier des *Prorrhétiques*. Il suit donc de ce qui précede, que les sueurs sont toujours mauvaises lorsqu'elles ne sont point assez abondantes.

La plus mauvaise de toutes les sueurs est celle que les Grecs appellent *ephidrosis*, & les Latins *desudatio* ou *mador*, « désudation ou moiteur. » Cette espece de sueur paroît quelquefois sur toutes les parties du corps, mais le plus souvent autour de la tête, du cou, de la gorge, de la poitrine & quelquefois des extrémités.

Voici comme Galien en parle dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*.

« On rencontre le mot *ephidrosis* dans plusieurs endroits « de ce Livre : mais on ignore dans quel sens l'Auteur « l'a employé, s'il a voulu désigner ces sueurs qui vien- « nent autour de la tête & de la poitrine, ou celles qui « viennent de toutes les parties du corps en même tems, « mais foiblement & en petite quantité, & sans pro- « curer aucun soulagement au malade. »

Ces deux especes de sueurs ne valent rien : mais la plus mauvaise de toutes est celle qui ne vient qu'aux parties supérieures; car comme toute moiteur indique ou une plénitude dans la partie qui sue, ou une foiblesse de la

faculté rétentive, si l'une ou l'autre affecte les parties qui sont aux environs de la tête & du thorax, c'est un plus mauvais signe que si elle venoit dans quelque autre région. On a vu ci-devant quel jugement on doit porter des sueurs qui indiquent une rédondance d'humeurs; & je conclus ici que les autres especes ne sont pas moins pernicieuses, puisqu'elles proviennent de la décadence extreme de la nature, laquelle n'a pas assez de force pour retenir l'humide alimentaire des parties solides, qui se dissipe par oppression ou résolution. Ces désudations different de celles qui sont occasionnées par une multitude d'humeurs en ce qu'elles viennent du front, du cou, de la poitrine ou des extrémités en forme de moiteur légere, qu'elles n'augmentent point, qu'elles sont rarement chaudes & le plus souvent froides, qu'elles sont accompagnées d'un pouls foible & de plusieurs autres signes qui indiquent l'état languissant de la nature. Telles sont les sueurs qui doivent leur origine à des évacuations immodérées; surquoi nous lisons dans le premier Livre des *Prorrhétiques*, 126. " que toute sueur légere avec refroidissement ensuite d'une hémorrhagie de nez, est mauvaise. „

Mais n'est-ce pas un mauvais signe dans quelques maladies aiguës de ne point suer du tout? Oui c'en est certainement un dans toutes celles qui, comme Galien, *Lib. III. de Crisibus*, nous l'apprend, se terminent par des sueurs critiques : telles sont toutes les *fievres* continues, mais surtout les *fievres* chaudes, qui forment leurs crises par une sueur ou quelqu'autre évacuation loüable; au moyen de quoi la *fievre* cesse entierement, ou diminue beaucoup avec ses symptomes, & le cas du malade reçoit du changement pour le mieux. A moins d'une pareille évacuation il n'y a jamais à compter sur la rémission de la maladie de quelque nature qu'elle soit, ainsi que Galien, *in III. Epid.* nous en avertit conformément à cet Aphorisme d'Hippocrate, *II. Aph.* 27. " On ne doit point compter sur les choses qui soulagent le malade sans qu'on puisse en rendre raison. „

On voit la nécessité d'une pareille précaution dans le cas d'Hermocrates, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 2. & de la fille d'Euryanactes, *ibid. Sect.* 2. *Ægr. 6.* Il est dit du premier, " que la *fievre* le quitta le quatorzieme jour, qu'il ne sua point, qu'il dormit, qu'il fut toujours maître de sa raison, & qu'on n'apperçut aucun changement dans son urine. La maladie retourna vers le dix-septieme jour accompagnée d'une très grande chaleur, le malade fut saisi le lendemain d'une *fievre* très-forte, son urine devint ténue, & il tomba dans le délire. Il eut une seconde crise le vingtieme jour, & la *fievre* le quitta bien qu'il n'eut point sué. „

On distingue ces sortes de rémissions des maladies qui ne sont accompagnées d'aucune sueur ni d'aucune autre évacuation loüable, de celles sur lesquelles on peut compter, par les signes dont elles sont accompagnées, & qui sont bons dans celles ci & mauvais dans celles-là, comme il paroît par les accidens qui survinrent à Hermocrates ensuite de la crise. " Il eut une nouvelle crise le vingtieme jour, & la *fievre* le quitta sans qu'il eut sué : il eut pendant ce tems-là de l'aversion pour les alimens, il conserva l'usage de sa raison, bien qu'il eût perdu la parole; il avoit la langue seche, mais il n'étoit point altéré, & son sommeil tenoit du coma. Enfin il mourut le vingt-septieme jour. „ On voit par cet exemple que c'est quelquefois un très-mauvais présage de ne point suer dans les *fievres* chaudes.

Nous allons maintenant examiner les sueurs froides, parce qu'on observe qu'elles sont souvent mortelles dans les maladies aiguës. Mais avant que d'entrer en matiere il est à propos de connoître à fond leur génération & leurs causes, afin qu'on sache surquoi sont fondés les prognostics qu'on en tire.

Je dis en premier lieu que les sueurs froides, entant que composées d'une matiere froide & crue, indiquent dans les *fievres* continues, surtout lorsqu'elles sont copieuses, une rédondance d'humeurs de même espece, ainsi que Galien le prouve dans son Commentaire sur le quarante-deuxieme Aphorisme de la quatrieme section. " Ces sortes de sueurs, si l'on en croit Galien, " *Comm. in IV. Aph.* 37. s'engendrent lorsque les humeurs se corrompent dans les vaisseaux, & que la nature, qui gouverne & regle les parties solides, & qui, suivant Hippocrate, n'est autre chose que la chaleur naturelle, est entierement éteinte ou à la veille de l'être. De-là vient que les matieres évacuées sont froides au toucher, quoique la chaleur qui résulte de la putréfaction puisse malgré tout cela être extremement violente. Aussi cette froideur est-elle un très-mauvais signe, entant qu'elle prouve que les humeurs qui existent dans le corps sont si excessivement froides, qu'elles ne peuvent être échauffées par la chaleur naturelle ou fébrile. „

Il s'ensuit donc que les sueurs froides indiquent une rédondance d'humeurs extremement froides, laquelle est sur le point d'éteindre la chaleur naturelle, si tant est qu'elle ne le soit pas encore. Lors au contraire qu'en consequence de la putréfaction des humeurs il vient à s'allumer une chaleur violente dans les vaisseaux, & que la chaleur naturelle se retire en-dedans, les extrémités se refroidissent, & il survient une sueur froide; je n'ai aucun égard ici à leur action mutuelle : mais lorsqu'il survient une action & une résistance mutuelles des humeurs, il faut nécessairement ou que la sueur froide s'échauffe, ou qu'elle éteigne la chaleur en peu de tems. Ceci est confirmé par l'observation de Galien, sur le quatrieme Livre des *Aphorismes*.

« Dans les maladies non-aiguës, mais d'une nature bénigne, si la chaleur naturelle, après s'être long-tems conservée, ne prévaut point à la fin, elle s'éteint entierement : mais cela arrive beaucoup plutôt dans une maladie violente, en conséquence de la prompte résolution des forces. »

Hippocrate a donc raison de dire, *IV. Aph.* 37. « que les sueurs froides présagent la mort dans une maladie aiguë, & la prolongation de la maladie dans celle qui ne l'est point; car, comme dit Galien dans son Commentaire, si la fievre est bénigne, le malade peut échapper, la rédondance des humeurs étant digérée & surmontée par la longueur du tems. Mais une sueur froide est cause & signe pernicieux tout ensemble : entant que cause, elle résout nécessairement le corps; & comme signe, elle indique une multitude d'humeurs trop froides pour pouvoir être altérées par la chaleur fébrile. »

On demandera peut-être comment il peut se faire que ces humeurs, qui sont froides, & par conséquent incapables d'être mises en mouvement, se jettent sur la peau, surtout durant une extreme foiblesse, & dans le tems que la chaleur naturelle est presque éteinte?

Je réponds à cela, que l'humeur étant en quelque sorte échauffée par la chaleur fébrile, malgré l'incapacité où elle est de se mouvoir, se jette sur la peau, où la chaleur étrangere qu'elle a reçue, venant à se dissiper, elle commence de nouveau à se refroidir.

Il suit donc de ce qu'on vient de dire, que les sueurs froides ne présagent jamais rien de bon dans les maladies aiguës, quelle qu'en soit la quantité, & de quelque endroit qu'elles viennent; ou soit qu'elles procedent de toutes les parties du corps en même-tems, ou de la tête, du cou & de la poitrine ou des extrémités; témoins Philiscus, la femme de Droméades, la malade qui demeuroit *in Foro Mendacium*, & Philistion, dont il est parlé dans le premier & le troisieme Livre des *Epidémiques*, qui moururent dans des sueurs froi-

des. Les plus mauvaises de toutes ces sueurs, sont celles qui sont ténues & froides, & qui viennent de la tête ou des extrémités, comme des mains & des piés, à cause qu'elles indiquent une extinction totale de la faculté.

C'est donc avec beaucoup de raison qu'Hippocrate avance dans ses *Prognostics*, « que les sueurs froides sont « très-mauvaises, qu'elles indiquent la mort dans les « maladies aiguës, & la prolongation de la maladie « dans celles qui ne le sont point. » Les sueurs froides ne valent donc rien dans toutes sortes de cas, conformément aux Observations d'Hippocrate, *III. Epid. Sect.* 3. *Stat. Pest.* où, entre autres symptomes propres aux *fievres* qui régnerent dans cette saison, « il vint des « sueurs froides & copieuses qui n'abandonnerent ja- « mais le malade. » La qualité pernicieuse de ces sueurs est confirmée par d'autres signes concomitans, qui, pris tous ensembles, surtout les subséquens, sont absolument funestes. Tels étoient ceux qu'Hippocrate observa dans Philiscus, & dans les autres malades dont on a parlé. Il dit du premier, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 1. « qu'il perdit la parole sur la fin du cinquieme jour; « qu'il lui prit une sueur froide, & que ses extrémités « devinrent livides : il mourut le sixieme jour vers mi- « di. » Il faut de plus remarquer, « que le malade eut « une sueur froide continuelle. »

La femme de Dromeades, *ibid. Ægr.* 11. « eut un nou- « veau frisson le matin du sixieme jour, lequel fut sui- « vi peu de tems après du retour de la chaleur & d'une « sueur froide universelle; le froid s'empara de ses ex- « trémités, elle tomba dans le délire; sa respiration « devint grande & rare, (ἀραιόν, voyez *Aræon*,) & « elle mourut aussi-tôt après dans des convulsions qui « commencerent par la tête. »

Il est dit de la malade qui demeuroit *in Foro Mendacium*, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12. « qu'elle fut saisie le septie- « me jour d'un nouveau frisson, auquel succéda une « *fievre* violente, accompagnée d'une soif excessive & « d'une agitation de corps; (Βληστρισμός; voyez *Bles- « trismus* :) Il lui prit vers le soir une sueur froide « universelle, & le froid s'empara de ses extrémités. »

Il paroît par ces exemples, aussi-bien que par ce qu'on a dit ci-dessus, que les sueurs froides dans les *fievres* aiguës sont pernicieuses, & présagent la mort, surtout lorsqu'elles viennent dans un jour de crise, & qu'elles sont suivies de quelque signe pernicieux & mortel. En voilà assez touchant les sueurs froides.

Examinons maintenant les sueurs relativement à la particularité & aux parties du corps d'où elles viennent.

Nous avons déja dit que les sueurs sont bonnes & salutaires lorsqu'elles viennent de toutes les parties du corps en même tems, à cause qu'elles indiquent que la nature est robuste, & qu'elle ne rencontre aucun obstacle intérieur, soit de la part d'une maladie maligne, ou de telle autre cause morbifique capable de frustrer les efforts qu'elle fait pour procurer l'excrétion des humeurs par toutes les parties du corps. Lors au contraire que quelqu'un des visceres internes est attaqué d'une inflammation violente, ou accablé d'une multitude d'humeurs, il survient une sueur partiale & inégale. Il s'ensuit donc que les sueurs qui ne viennent point de toutes les parties du corps, mais seulement de la tête ou de la poitrine, sont, suivant Hippocrate, *Prognost.* de la plus mauvaise espece, qu'elles présagent la mort dans les maladies aiguës, & dans celles qui ne le sont pas, une prolongation de la maladie, beaucoup de rechutes & d'incommodités.

Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 1. *Stat.* 1. parlant d'une espece de *fievres* épidémiques mortelles, dit, « que les ma- « lades suerent continuellement, mais non point de « toutes les parties du corps en même tems. » Et un peu après faisant le dénombrement des symptomes auxquels on connoît que les *fievres* chaudes doivent être mortelles, même dès le commencement, il dit, « que les malades suerent un peu du front & des clavi- « cules, mais aucun de toutes les parties du corps. »

L'Auteur des *Prorrhétiques I.* 39. a donc raison de dire, « que les sueurs, & surtout celles qui viennent de la « tête, & qui sont accompagnées d'une espece d'anxié- « té, (ὑποδυσφοροι,) dans les maladies aiguës, ne pré- « sagent rien que de funeste. » D'où il suit que les sueurs qui ne viennent point de toutes les parties du corps en même-tems, sont mauvaises, entant qu'elles prognostiquent la mort ou une maladie opiniâtre.

Ce n'est donc point sans raison qu'Hippocrate, *Lib. Prognost.* a avancé, « que les plus mauvaises sueurs sont « celles qui sont froides, surtout lorsqu'elles ne vien- « nent que de la tête, du cou & du visage; car ces sor- « tes de sueurs présagent la mort dans les *fievres* ai- « guës, & la prolongation de la maladie dans celles « qui ne le sont point. »

Le jugement que Galien en porte dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*, est fort juste, lorsqu'il assure, « que toute désudation ou sueur qui vient du front, de « la nuque ou des clavicules, indique l'imbécilité de « la faculté rétentive, ou une rédondance d'humeurs. »

Il dit dans un autre passage du même Commentaire, que « ces sortes de sueurs ne valent rien, tant à cause « qu'elles viennent des parties supérieures, qu'à cause « qu'elles procedent d'une langueur de la faculté, ou « de l'oppression de la même dans son origine. »

Les sueurs qui viennent de la tête & des parties supérieures, sont très-mauvaises, particulierement dans une suppuration & dans une phthisie; car voici comme l'Auteur des *Prénotions de Cos*, 40. en parle :

« Ceux qui sont affectés d'une suppuration, particuliere- « ment à la suite d'une pleurésie ou d'une péripneumo- « nie, ont leurs maladies accompagnées de chaleurs, qui « sont légeres pendant le jour, mais qui augmentent à « mesure que la nuit approche; ils crachent aussi quel- « que peu de matiere qui ne mérite aucune attention; ils « suent du cou & des clavicules; ils ont les yeux creux « les joues rouges. »

On a donc raison d'estimer ces sortes de sueurs mortelles dans les *fievres* aiguës, puisqu'elles indiquent une extinction de la faculté avant qu'elle ait pu effectuer la coction des humeurs; & lorsqu'elles sont occasionnées par la foiblesse de la faculté rétentive, & par l'incapacité où elle est de retenir l'humeur, ou même le suc alimentaire propre aux solides, elles présagent dans les *fievres* non-seulement une mort inévitable, mais encore prochaine, surtout si elles sont froides, comme l'étoient celles de Pythion, de la femme qui demeuroit *in Foro Mendacium*, *III. Epid.* de Meton, d'Aristocrates, de Pherecydes, *VII. Epid. T.* 47. 57. 91. & d'un grand nombre d'autres, qui moururent tous. Si la maladie est plus favorable, & que les forces soient extraordinaires, ces sortes de sueurs ne présagent point la mort, mais la prolongation de la maladie; témoin le malade du jardin de Dealces, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 3. qui, à ce que dit Hippocrate, « rendit le quatrieme « jour quelques gouttes de sang pur par la narine gau- « che; il sua de la tête & des clavicules; sa tête se tu- « méfia, & il sentit une douleur dans la cuisse du même « côté. »

Les sueurs sont encore mauvaises, lorsqu'elles ne sont accompagnées d'aucune autre évacuation, surtout si elles fatiguent le malade au lieu de le soulager. Car lorsqu'une sueur, loin d'être salutaire, a des mauvaises suites pour le malade, on doit la regarder comme un de ces faux signes critiques qui ne décident rien, &

qui, comme tels, présagent une mort certaine, ainsi que Galien nous assure dans son Commentaire sur les *Prorrhétiques*.

Hippocrate, dans son Livre des *Prognostics*, regarde les sueurs qui n'emportent point la *fievre*, & ne rendent point la maladie plus supportable, comme inutiles & mauvaises, & comme des signes de mort, ou d'une prolongation de la maladie.

L'Auteur des *Prorrhet.* 58. dit, « que les sueurs copieuses ne sont d'aucune utilité au malade dans les *fievres* aiguës ou violentes, » à cause qu'elles ne font point cesser la *fievre*. Et, *ibid.* 7. « les chaleurs brûlantes qui subsistent dans les hypocondres après un frisson, sont un mauvais signe, surtout quand elles sont accompagnées de sueurs; » à cause, dit Galien, dans son Commentaire, qu'elles ne viennent point de toutes les parties du corps, mais qu'elles sont légeres, peu abondantes, & par-là incapables d'éteindre la chaleur ignée dans les hypocondres.

Il est dit dans les *Prorrhétiques I.* 68. " que ceux qui suent " étant éveillés, & qui sont de nouveau saisis de la *fie-* " *vre*, ( ἀναθερμαινόμενοι ) sont en très mauvais état. „ Et *ibid.* 67. " La rougeur du visage & les sueurs qui " viennent durant la chaleur qui suit le frisson, ne pré- " sagent rien que de mauvais; „ à cause que si la sueur étoit bonne, elle dissiperoit la rougeur du visage, au lieu que ne le faisant point elle indique une malignité. Hippocrate s'exprime plus expressément sur ce sujet dans le cinquante-sixieme Aphorisme de la quatrieme section. " C'est un mauvais signe, dit-il, lorsqu'u- " ne personne qui a la *fievre* tombe dans une sueur qui " ne lui procure aucun soulagement; car cela indique " la prolongation de la maladie & une superfluité d'hu- " meurs. „ Ces sortes de sueurs présagent la mort dans une *fievre* aiguë, & la prolongation de la maladie dans celle qui ne l'est point.

On doit encore mettre au nombre des mauvaises sueurs, celles qui précedent, qui accompagnent & qui suivent d'autres signes pernicieux. Ces sortes de sueurs ne présagent rien que de funeste, puisqu'étant suivies de mauvais signes, elles deviennent du nombre de ces signes critiques qui ne décident rien, & qui nuisent au malade loin de le soulager, ce qui fait qu'on doit les estimer mortels.

Voici comme Hippocrate parle de ces sortes de signes, *I. Epid. Sect.* 1. à l'occasion de quelques malades affligés d'une *fievre* épidémique.

« Ils eurent des sueurs continuelles, mais qui ne venoient " point de toutes les parties du corps en même tems, & " leurs extrémités se refroidirent au point de ne pou- " voir plus se réchauffer. „ L'Auteur des *Prorrhétiques I.* 126. dit " que tout saignement de nez accompagné " de sueurs froides & ténues, & d'un refroidissement " général, indique une malignité & ne vaut rien pour " le malade. „ Et *ibid.* 102. " Ceux qui au commence- " ment des maladies aiguës sont affectés de sueurs " froides, qui rendent une urine cuite, qui ressentent " une chaleur brûlante, & ensuite un froid dont on ne " peut rendre raison ( ἀκρίτως ) jusqu'à ce que la cha- " leur revienne, & qui de plus sont affligés d'un en- " gourdissement, d'un coma & de convulsions, sont " dans un état extremement dangereux. „ Et *Coac.* 40. " Tout refroidissement accompagné de sueurs froides " & ténues, qui succede au frisson (pour ῥιγῶν je lis avec " Prosper Alpin ῥιγέων) est mauvais. „ Telles étoient les sueurs qu'Hippocrate observa dans la femme de Dromeades, *I. Epid.* dans la fille d'Euryanactes, & dans la jeune femme qui demeuroit *in Foro Mendacium*, *III. Epid.* dans la femme de Théodorus, dans Aristocrates & dans la femme d'Euxenus, *VII. Epid. T.* 27. 52. 58. qui moururent tous. Nous avons parlé ci-dessus de la femme de Dromeades, & l'Auteur rapporte de la fille d'Euryanactes, " que le septieme jour après " la crise, elle fut saisie d'un frisson & d'une *fievre* ac- " compagnée de sueurs: que le frisson revint le huitie- " me jour après la crise, mais avec moins de violence " que la premiere fois; que ses extrémités se refroidi- " rent ensuite, & qu'on ne put venir à bout de les ré- " chauffer. Que le dixieme jour, après avoir sué, elle " tomba dans le délire, mais qu'elle recouvra aussi-tôt " ses sens. „ Nous lisons de la jeune femme qui demeuroit *in Foro Mendacium*, " que tous les sympto- " mes augmenterent le second jour, qu'elle eut des " selles fréquentes & indues, qu'elle ne dormit point, " qu'elle perdit la raison, & qu'elle sua quelque peu. " Le troisieme jour elle fut inquiete & altérée, elle eut " des nausées, elle tomba dans l'agitation & dans le " délire, & ses extrémités devinrent froides & livi- " des. „ La femme de Théodorus " eut d'abord une lé- " gere éruption de sueur autour du front, laquelle se " répandit long-tems après sur tout son corps, sans en " excepter les piés, après quoi la *fievre* parut diminuer. " Le cours des arteres paroissoit froid au toucher, mais " celles des tempes avoient un degré plus qu'ordinai- " re de pulsation; sa respiration étoit courte; elle tom- " boit à chaque instant dans le délire & se trouvoit " plus mal à tous égards. La femme d'Euxenus eut " une rémission de sa *fievre*, avec une sueur copieuse; " le froid s'empara de toutes les parties de son corps & " elle fut affligée de plusieurs especes d'asthmes dont " elle mourut. „

Il paroît par ces exemples & par un grand nombre d'autres que je pourrois citer, que toutes les sueurs qui sont suivies de signes pernicieux, ne présagent rien que de funeste.

Les sueurs sont encore pernicieuses quand elles sont accompagnées de mauvais signes & de mauvais symptomes; & cela est confirmé par *Coac.* 10. où il est dit que " ceux dans qui des sueurs ténues ou froides & des fris- " sons se succedent tour à tour, sont en très-grand dan- " ger. Et *ibid.* 13. " Ceux qui ont des sueurs & des " frissons fréquens, sont dans un état très-douteux. „ Et *ibid.* 53. " Les sueurs accompagnées d'une espece " d'anxiété sont mauvaises dans les maladies aiguës. „ Et *ibid.* 327. comparé avec *I. Prorrhet.* 27. " Toute " hémorrhagie de nez du côté opposé est mauvaise; " comme, par exemple, si elle procede de la narine " droite, dans une tumeur de la rate; elle est encore " pire lorsqu'elle est accompagnée d'une sueur. „ Et *ibid.* 35. comparé avec *I. Prorrhet.* 74. „ Les *fievres* ac- " compagnées d'un coma, d'une lassitude, de l'affoi- " blissement de la vue, d'une insomnie & de sueurs, " sont malignes. „ Tels furent les symptomes qui accompagnerent les sueurs dont Aristocrates fut affligé, *VII. Epid. T.* 52.

On doit porter le même jugement des sueurs qui succedent à des mauvais signes ou symptomes. Par exemple, *I. Prorrhet.* 126. " Toute sueur légere accompagnée " d'un refroidissement universel qui succede à un sai- " gnement de nez, est maligne & pernicieuse. „ Il en est de même lorsqu'elle succede à quelque mauvaise évacuation, soit une hémorrhagie immodérée ou une distilation de sang par le nez, dans les *fievres* chaudes, un flux de ventre ou un vomissement de mauvaise espece. La sueur qui succede à des mauvais signes est extremement pernicieuse, surtout lorsqu'elle n'emporte ni n'appaise ces mauvais symptomes. Tel fut le cas de la femme d'Olympiades, *VII. Epid. T.* 49. dont il est dit " qu'on ne put jamais lui rendre la parole ni la sou- " lager en aucune maniere; qu'elle avoit les yeux bais- " sés, la respiration sublime ( πνεῦμα μετέωρον. Voyez " *Pneuma.*) & qu'elle la prenoit par le nez; que sa " couleur étoit fort mauvaise, & qu'elle sua des piés & " des jambes un peu avant que de mourir. „ Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

*Diarrhée*

*Diarrhée fébrile.*

La diarrhée a pour matiere la mucosité, la lymphe, la sérosité, le pus, la sanie, le sang des narines, de la bouche, du gosier, de l'œsophage, du ventricule, du foie, de la vésicule du fiel, du pancréas, des intestins, du mésentere; & pour cause ce qui les chasse avec force dans les intestins, pendant que ces derniers ne peuvent se contracter que foiblement, ou que les pores de leurs vaisseaux absorbans sont tellement obstrués que rien n'y peut entrer.

Il y a donc dans les *fievres* bien des especes de flux de ventre, tant par rapport à la matiere & à la cause, que par rapport aux effets & à l'événement; & par conséquent il est évident que ce genre de mal est souvent incurable; que les diarrhées sont souvent colliquatives auquel cas elles sont pour l'ordinaire sans remede.

Si ce flux dure long-tems, il dispose de plus en plus les visceres du bas-ventre à la même maladie, il les affoiblit, les excorie, les enflamme, vuide, épuise le reste des visceres & des vaisseaux, d'où naissent l'atrophie, la maigreur, la débilité, la dyssenterie, l'épaississement des fluides dans toute l'habitude du corps, le relâchement des solides, la perte des parties fluides, la leucophlegmatie, l'hydropisie, la consomption, & la mort.

La cure de ce mal consiste à adoucir l'acreté qui cause l'irritation, à l'évacuer par des émétiques, des purgatifs, des lavemens, à raffermir les parties lâches, à calmer l'impétuosité des liqueurs par des narcotiques, à déterminer la matiere morbifique d'un autre côté par les sueurs ou par les urines, à l'expulser après en avoir corrigé la premiere source.

Pour les prognostics que l'on tire des selles, voyez l'article *Dejectio*.

*Exanthemes fébriles.*

Les pustules inflammatoires ont le plus souvent pour matiere, celle qui ne pouvant circuler dans les petits vaisseaux de la peau, s'y arrête; & pour cause, la force de la circulation, des sécrétions & des excrétions; ainsi de ces différentes causes proviennent bien des sortes de pustules qui donnent aux *fievres* divers caracteres & divers noms, comme ceux d'éréfipélateuses, de scarlatines, de pétéchiales rouges, de pétéchiales pourprées, de rougeole & de petite vérole.

On a coutume de traiter séparément ces trois dernieres especes; car pour les trois premieres il est facile d'en tirer le diagnostic & le prognostic.

La cure n'en est pas difficile; il suffit ordinairement de prendre une assez grande quantité de boisson légere, pour donner toujours de la mobilité à la matiere & pour que la force de la vie persévere toujours dans une juste modération, car par ce moyen les pustules se dissipent en faisant tomber l'épiderme par écailles & disparoissent bien-tot. D'où je conclus que cette maladie a son siége dans les vaisseaux de la transpiration.

Les autres symptomes fébriles qui sont semblables à ceux-ci, & ceux de même espece, exigent la même guérison que les maladies dont ils sont une suite.

On sait par ce que nous venons de dire, ce que l'on doit penser de la variété des *fievres* aiguës; car on appelle *fievres* continues, celles qui sont sans intermission depuis leur commencement jusqu'à leur fin; & continues rémittentes, celles qui sans discontinuer ont de tems en tems quelque relâche & ensuite quelques redoublemens, & enfin *fievres* intermittentes, celles qui ont une intermission périodique qui procure toujours une entiere cessation de *fievre* entre deux paroxysmes.

*Fievre continue.*

La plus simple des *fievres* continues est l'éphémere ou la *fievre* d'un jour, dont le commencement, l'augment, l'état & le déclin se font dans l'espace de vingt-quatre heures. Elle ne connoît point d'autre cause qu'un mouvement du sang devenu trop véhément pour avoir péché à l'égard des choses non-naturelles. On la connoît par sa cause qui est de peu de conséquence, par l'état du corps du malade qui d'ailleurs est très-pur, par la légereté des symptomes, par la crise qui s'en fait bientôt, par le pouls qui se rétablit parfaitement, aussi-tôt que la *fievre* a disparu. Il est aisé de la guérir par le repos, par l'abstinence & par l'usage des délayans.

Si cette *fievre* dure plusieurs jours, on l'appelle continue non putride. Sa cause, ses signes & son traitement sont les mêmes, elle demande surtout des saignées copieuses & des rafraîchissans.

*Fievre continue putride.*

On appelle *fievre synoque putride* celle qui vient de causes plus graves qu'une simple inflammation, de l'obstruction des visceres, de l'oppilation de la peau & de presque tous les vaisseaux capillaires & d'une forte acrimonie.

On la connoît par la chaleur piquante que l'on ressent en touchant le malade, par un pouls fébrile, mais inégal & déréglé, par l'urine qui est épaisse, rouge, trouble, crue, sans sédiment, par l'âge, par l'habitude du corps; par la chaleur & la nature sanguine du tempérament.

Cette *fievre* est *homotone*, *épacmastique*, *anabatique* ou *paracmastique*.

La premiere à qui on a donné ce nom à cause qu'elle demeure la même depuis le commencement jusqu'à la fin sans augmenter ni diminuer, est salutaire; la seconde qui augmente continuellement, est la plus dangereuse; & la troisieme qui diminue toujours de plus en plus, est la meilleure.

Plus le pouls est foible, fréquent, inégal en force, déréglé pour le tems, intermittent dans ses battemens; plus la respiration est difficile, fréquente, embarrassée, accompagnée du mouvement des ailes du nez; douloureuse vers les parties vitales, & irréguliere; plus la lassitude & la débilité sont grandes, plus on se jette de côté & d'autre, plus on se plaît à être souvent sur le dos, les membres étendus, plus l'usage de la raison & de ses effets est troublé; moins on a d'appétit, plus la digestion se fait difficilement, plus l'urine est rouge, épaisse, trouble, avec peu de sédiment; ou même plus elle est ténue, claire, aqueuse, en petite quantité & difficile à garder, plus on a les mouvemens tremblans & légers, plus on fuit le toucher, plus on cherche à prendre quelque chose avec les mains, plus on a les yeux tristes, lugubres & mouillés de larmes involontaires: plus cette maladie est dangereuse & mortelle.

Mais lorsque le sommeil est laborieux & difficile, que le corps est couvert de taches pourprées ou livides, que les hypocondres sont tendus & enflés, la mort est presque certaine.

Ce mal ne demande point un traitement particulier. La curation prescrite ci devant & variée selon les différentes indications, la véhémence des symptomes, l'état du malade & de la maladie suffit.

Les Anciens ont donné à ces *fievres* le nom de synoques συνόχοι, & les Ecoles celui de continentes, *continentes*, parce que leur ardeur n'a aucune intermission. On nomme syneques συνεχεῖς ou continues, *continuæ*, celles qui sont continues remittantes.

*Causus ou fievre ardente.*

De toutes ces *fievres*, le *causus* ou *fievre* ardente mérite un examen très-particulier, parce qu'elle est fréquente, dangereuse & difficile à guérir.

Les symptomes principaux sont une chaleur presque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente aux parties vitales (au lieu qu'aux extrémités elle est souvent modérée, & même quelquefois elles sont

froides) & qui se communique à l'air qui sort par l'expiration ; une sécheresse en toute la peau, aux narines, à la langue, à la bouche, & quelquefois même autour des yeux ; une respiration serrée, laborieuse, fréquente ; une langue seche, jaune, noire, brûlée, apre ou raboteuse ; une soif qu'on ne peut éteindre & qui cesse souvent tout-à-coup ; un dégout pour les alimens, des nausées, le vomissement, l'anxiété, l'inquiétude ; un accablement extreme, une petite toux, une voix claire & aiguë, le délire, la phrénésie, l'insomnie, le coma, la convulsion & des redoublemens aux jours impairs.

Elle a pour cause un travail excessif, des longs voyages, l'ardeur du soleil, la soif long-tems soufferte, l'usage des matieres fermentées, aromatiques, acres, qui échauffent, le coït immodéré, l'excès du vin, principalement en Eté, &c.

Tel est son cours : on en meurt souvent le troisieme & le quatrieme jour : on passe rarement le septieme, lorsque le causus est parfait ; il se termine souvent par une hémorrhagie, qui devient mortelle, si elle survient le troisieme ou quatrieme jour avec trop de médiocrité ; elle est annoncée par une douleur à la nuque, par la pésanteur & la tension des tempes, par l'obscurcissement des yeux, par la tension des parties précordiales sans douleur, l'écoulement involontaire des larmes sans autre signe mortel, la rougeur du visage, la demangeaison des narines : il se termine aussi aux jours critiques par le vomissement, le flux de ventre, les urines, les sueurs, les crachats épais ; le redoublement qui arrive au jour pair avant le sixieme est très-mauvais, l'urine noire, tenue & qui sort en petite quantité est mortelle ; le crachement & le pissement de sang sont mortels ; la difficulté d'avaler est un très-mauvais signe, le froid aux extrémités est pernicieux, la rougeur du visage & la sueur qui en sort sont d'un sinistre présage ; la parotide qui ne vient point à suppuration est mortelle, la diarrhée trop abondante fait périr le malade, les mouvemens convulsifs annoncent le délire & ensuite la mort ; le causus dégénere en une péripneumonie, qui est souvent accompagnée du délire ; la *fievre* la plus dangereuse est celle qui succede à de violentes douleurs de ventre, elle se termine par une crise accompagnée de frissons.

Toutes ces choses bien examinées, il n'est pas difficile de connoître la présence & la cause immédiate de cette maladie, qui n'est en effet qu'un sang dépouillé de ses parties les plus douces & les plus liquides, une inflammation universelle produite par la trop grande force des solides & des fluides : on en peut de plus tirer de sûrs prognostics.

Pour guérir ce mal, l'air doit être pur, froid, & souvent renouvellé ; les couvertures légeres, le corps souvent élevé ; la boisson abondante, aqueuse, chaude, adoucissante, un peu acide ; les alimens légers & tirés de la farine, de l'orge, de l'avoine, & des fruits un peu aigres. L'on doit saigner, si le mal ne fait que commencer, s'il y a des marques de pléthore, d'une inflammation considérable, si la chaleur est insupportable, si la raréfaction est excessive, la révulsion nécessaire, si les accidens pressent & ne cedent point aux autres remedes. Il est à propos de donner des lavemens anodyns, délayans, laxatifs, antiphlogistiques, rafraîchissans ; & de les réitérer, selon que la grande ardeur, la sécheresse du ventre & la révulsion semblent l'exiger. Il faut humecter tout le corps, déterminer dans les narines la vapeur de l'eau chaude, gargariser la bouche & le gosier, laver les piés & les mains dans l'eau tiede, fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude les parties où il y a plusieurs vaisseaux qui présentent bien leurs surfaces ; se servir de médicamens aqueux, doux, nitrés, d'une agréable acidité, qui lâchent très-doucement le ventre, qui poussent par les urines & les réparent, qui servent de véhicule à la sueur par leur quantité, & non par aucune acrimonie, & qui enfin relâchent toute la contraction des fibres, dissolvent les liqueurs épaissies, les délayent & corrigent leur acrimonie.

Si l'on joint à ces préceptes les regles générales que l'on a données sur la cure des maladies aiguës & de leurs symptomes, & si l'on a soin en même tems de rapprocher ce que l'on dira des maladies aiguës de chaque viscere en particulier sous leurs articles respectifs : il n'y a point d'especes de *fievres* ardentes dont on ignore les remedes.

De-là aussi on peut se faire une juste idée de toutes les autres *fievres* aiguës particulieres, car elles sont ou des symptomes, ou des effets d'une autre maladie aiguë. Voyez *Causus*.

*Fievre intermittente.*

Nous avons donné ci-devant la définition de la *fievre* intermittente ; son diagnostic est évident par lui-même ; ses distinctions en différentes classes sont faciles à faire, n'étant fondées que sur la seule différence du tems que ce mal dure.

Cependant il faut savoir qu'on appelle en général *fievres* de printems, celles qui regnent depuis le mois de Fevrier, jusqu'à celui d'Août, & *fievres* d'automne, celles qui commencent au mois d'Août & finissent dans Fevrier. Cette distinction est nécessaire à cause de la différence qui se trouve, tant dans la nature & les symptomes de ces deux *fievres*, que dans leur fin, leur durée, leur traitement : d'ailleurs, l'une souvent chasse l'autre.

Souvent même au commencement de l'automne, elles imitent exactement les *fievres* continues, à cause de la longueur & du redoublement des accès ; cependant leur génie & leur cure sont entierement différens.

Elles commencent avec des bâillemens, des allongemens, avec lassitude, débilité, froid, horreur, frisson, tremblement, pâleur aux extrémités, respiration difficile, anxiété, nausée, vomissement, célérité, débilité & petitesse de pouls. Plus ces accidens sont considérables, & plus il s'en trouve ensemble ; plus la *fievre*, la chaleur & les autres symptomes qui la suivent, sont mauvais. Tel est le premier degré de cette *fievre*, qui répond à l'augment des *fievres* continues, & est le plus dangereux de tous : alors l'urine est ordinairement crue & ténue.

A cet état il en succede un autre qui commence avec chaleur, rougeur, une respiration forte, grande, plus libre, moins d'anxiété, un pouls plus grand, plus fort, une grande soif, grande douleur aux articles & à la tête, le plus souvent avec des urines rouges, & qui répond à l'état des *fievres* continues.

On voit ensuite finir la maladie par des sueurs souvent abondantes : tous les symptomes se calment, les urines deviennent épaisses & déposent un sédiment semblable à de la brique broyée, le sommeil, l'*apyrexie*, la lassitude, la foiblesse surviennent.

Souvent elles dégénerent en *fievres* aiguës dangereuses, qui viennent pour la plupart de ce qu'on a mis les fluides dans une chaleur & une agitation trop grande.

Voici les effets de la *fievre* intermittente dans ses trois tems.

Elle endommage beaucoup les fibres des petits vaisseaux & des visceres par la stagnation, l'obstruction, la coagulation, le mouvement, la dissolution, l'atténuation qu'elle cause ; de-là non-seulement les vaisseaux s'affoiblissent, mais les liquides dégénerent principalement en ce que leurs parties sont moins homogenes, & ne sont point également mêlées ; de ces vices naît l'acrimonie des liqueurs : & de toutes ces choses ensemble suit une grande disposition aux sueurs qui affoiblissent beaucoup par la perte de la mucosité même du sang qui sort avec elles ; l'urine est alors extremement épaisse, trouble, grasse, semblable à celle de jument :

telle eſt auſſi la ſalive; ainſi le ſang étant foible, diſſous, à peine lié & privé de ſa meilleure partie, celle qui reſte devient à la fois acre & épaiſſe; c'eſt conſéquemment par le relâchement des vaiſſeaux, l'épaiſſiſſement & l'acreté des liqueurs que ces *fievres*, lorſqu'elles durent long-tems, dégénerent quelquefois en maladies chroniques, telles que le ſcorbut, l'hydropiſie, l'ictere, la leucophlegmatie, les tumeurs skirrheuſes du bas-ventre & les maux qui s'enſuivent.

Au reſte quand ces *fievres* ne ſont point malignes, elles ſervent à diſſiper les maux invétérés & à prolonger la vie.

Après cette exacte diſcuſſion de toute l'hiſtoire des *fievres* intermittentes, on établit pour leur cauſe prochaine la viſcoſité du liquide artériel, & peut-être l'inaction des eſprits, tant du cerveau que du cervelet qui ſont deſtinés pour le cœur, quand par quelque cauſe que ce ſoit la contraction de ce viſcere devient enſuite plus prompte & plus forte, & quand la réſolution des humeurs qui ſont en ſtagnation, ſe fait.

Et par conſéquent, comme il n'eſt point de *fievre* intermittente qui ne garde l'ordre décrit, il paroît que celui qui a pu ſurmonter le premier tems & la premiere cauſe, peut enlever tout le paroxyſme.

Mais comme le premier état d'une *fievre* parfaitement intermittente & ſa cauſe immédiate, peuvent venir d'une infinité de cauſes, même aſſez peu conſidérables, leſquelles peuvent pluſieurs à la fois prendre naiſſance au-dedans du corps & y faire des progrès dans un tems déterminé, comme on l'obſerve dans toutes les liqueurs qui ſe forment & ſe ſéparent dans le corps: il eſt bien plus difficile de diſtinguer la cauſe actuelle d'une infinité d'autres poſſibles, que d'en imaginer une de ces dernieres, ſuivant laquelle on puiſſe donner la raiſon du retour périodique des *fievres*, ſuivant les lois de l'œconomie animale; c'eſt ce qu'il eſt aiſé de concevoir clairement pour peu qu'on y faſſe attention.

Dans le tems de l'intermiſſion, ou même dans le premier tems de la *fievre*, on doit donc avoir recours aux apéritifs ſalins, ou alcalis, ou aromatiques, ou minéraux, aux délayans, aux matieres douces, huileuſes; la chaleur, le mouvement & le frottement conviennent auſſi. Les médicamens de cette eſpece ſont tous les ſels des plantes tirés ſuivant la méthode de Tachenius. Les principaux ſont ceux d'abſinthe, de charbon-béni, de tiges de feves, le nitre, le nitre ſtibié, l'antimoine diaphorétique non lavé, le ſel ammoniac, le ſel de prunelle, le ſel polychreſte, le tartre régénéré, le tartre tartariſé, le ſel de tartre avec l'huile de térébenthine réduit en une maſſe ſavoneuſe. Toutes les parties des herbes aromatiques, ſurtout de celles qui ſont réſolutives.

De plus, s'il s'eſt fait dans les premieres voies un grand amas de mauvaiſes humeurs, on les évacue par un purgatif, & ſouvent par un vomitif, pourvu qu'on le prenne dans un tems aſſez éloigné du paroxyſme, pour qu'il faſſe ſon effet avant ſon retour. Ce remede eſt indiqué par le régime qu'on a obſervé, par les maladies & les ſymptomes qui ont précédé, par les nauſées, le vomiſſement, les rots, le gonflement, par l'haleine, par les ordures ou les ſaletés qui paroiſſent ſur la langue, au goſier, au palais, par l'intermiſſion, par l'amertume de la bouche, par le vertige ténébreux; & quand l'émétique a fait toute ſon opération, il faut avant l'accès calmer le trouble qu'il a cauſé, en donnant un opiat au malade.

Par exemple,

Prenez *de tartre émétique, cinq grains.*

Faites une poudre que vous prendrez en une fois.

Prenez *de tartre émétique, cinq grains;*
*de mie de pain, ſuffiſante quantité pour faire cinq pilules pour une doſe.*

Prenez *du vin émétique, deux onces;*
*d'oxymel ſcillitique, ſix dragmes.*

Mêlez.

Prenez *de tartre émétique, cinq grains;*
*de gelée de groſeille, demi-once;*
*d'huile de canelle, une goutte.*

Mêlez.

Faites un bol.

*Purgatifs.*

Prenez *de la poudre cornachine, deux ſcrupules; pour une doſe.*

Ou,

Prenez *de pilules cochiées majeures, deux ſcrupules;*
*de ſirop de roſes ſolutif, demi-once;*
*d'eau diſtilée de fleurs de ſureau, deux onces.*

Mêlez.

Ou,

Prenez *d'aloès lavé, douze grains;*
*de myrrhe, dix grains;*
*d'opopanax, cinq grains;*
*de ſel gemme, cinq grains.*

Mêlez & faites neuf pilules.

Ces remedes ſont d'un uſage ſalutaire en ce qu'ils operent par haut & par bas.

Autrement ces remedes ſont nuiſibles, en ce qu'ils affoibliſſent, diſſipent les parties les plus liquides, troublent la digeſtion qui eſt ſurtout ici fort néceſſaire, & rendent ainſi la maladie longue, ou même cauſent la mort. On diſſipe auſſi ſouvent & le froid de la *fievre* & la *fievre* même par un ſudorifique & voici comment.

Quelques heures avant le retour de l'accès on fait prendre au malade une grande quantité de tiſane apéritive, délayante, un peu narcotique; enſuite une heure avant le paroxyſme on le fait ſuer, & on ne ceſſe que deux heures après le tems qu'il auroit commencé ou qu'il auroit dû reparoître.

Prenez *de ſel polychreſte, deux dragmes;*
*de ſirop des cinq racines apéritives, deux onces;*
*d'opium pur, deux grains;*
*d'eau diſtilée & fermentée de chardon-béni,*
*d'abſinthe,*
*de rue,*
*de marjolaine,*
*de mente,* } *de chaque une once;*
*d'extrait d'abſinthe, deux onces.*

Mêlez.

On en prendra une cuillerée tous les quart-d'heures, & on boira par-deſſus à chaque fois quatre onces de la décoction ſuivante.

Prenez *de racine d'impératoire, ſix dragmes;*
*de bois de ſaſſafras,*
*de ſandal rouge,* } *de chaque deux onces;*
*de feuilles de verge dorée, deux poignées;*

*de fleurs de petite centaurée, demi-once;*
*de ſemence broyée de daucus Creticus, ſix dragmes.*

Mettez le tout en infuſion pendant deux heures dans un vaiſſeau exactement couvert, dans de l'eau qui ne ſoit pas tout-à-fait bouillante, enſuite faites un peu bouillir, & retirez deux pintes de cette décoction.

La ſaignée nuit toujours par elle-même; ſi quelquefois elle eſt utile, ainſi que la diete exacte & rigoureuſe, ce n'eſt qu'en certains cas.

Le ſecond tems de la *fievre* indique la néceſſité d'une boiſſon aqueuſe, chaude, nitrée, un peu acide, avec de la chicorée & de ſemblables apéritifs doux. Le malade doit d'ailleurs ſe tenir en repos & dans une chaleur modérée.

Quand la criſe met fin à l'accès, on répare les ſueurs & les urines par des tiſanes vineuſes, des bouillons de viande, des décoctions tiedes; ainſi loin d'exciter la ſueur par la chaleur, par des médicamens ou à force de couvertures, il ſuffit de l'entretenir doucement & longtems, en augmentant ſeulement la quantité des fluides qui doivent lui ſervir de matiere.

Enfin on remédie auſſi aux ſymptomes preſſans ſelon les regles preſcrites pour la cure des ſymptomes fébriles en général.

La *fievre* étant tout-à-fait diſſipée, on reſtaure le malade par un régime analeptique, par des corroborans; on le purge enſuite à pluſieurs repriſes, quand on s'apperçoit que le malade eſt aſſez fort.

S'il s'agit d'une violente *fievre* d'automne, ſi le corps eſt affoibli par la maladie, ſi elle eſt déja invétérée, s'il n'y a aucun ſigne d'inflammation, de ſuppuration interne, ni d'aucune obſtruction conſidérable dans quelque viſcere, c'eſt alors que le quinquina eſt néceſſaire, en poudre, en infuſion, en extrait, en décoction, ſirop, avec les ſpécifiques convenables dans l'*apurexie*, en obſervant la méthode, la doſe & le régime convenables.

Prenez *de quinquina, une once.*

Faites une poudre que vous diviſerez en douze doſes; on en prendra une de deux heures en deux heures dans du vin.

Prenez *du quinquina, trois onces;*
*d'eau commune, douze onces.*

Faites infuſer pendant deux heures; faites enſuite bouillir durant l'eſpace d'une heure, après quoi ajoutez,

*quatre onces de vin François.*

Faites bouillir encore un peu le tout dans un vaiſſeau fort haut: coulez enſuite la décoction & en donnez une once & demie de deux en deux heures.

Ou,

Prenez *de quinquina, trois onces.*

Mettez-le en décoction dans l'eau commune dans un vaiſſeau couvert, durant deux heures, fourniſſez ſeize onces de décoction qu'on prendra comme la précédente.

Ou,

Faites évaporer la décoction précédente juſqu'à conſiſtance de miel; partagez le tout en quatre doſes;

Ou,

*Prenez* l'extrait précédent, délayez-le dans une once de ſirop des cinq racines apéritives; vous aurez le ſirop de quinquina, dont l'uſage eſt le même que de l'extrait;

Ou,

*Prenez* l'extrait qui précede; mêlez-y ſuffiſante quantité de poudre de régliſſe pour faire des pilules de quatre grains chacune, qu'on prendra toutes dans le tems de l'intermiſſion.

Les épithemes, l'onction de l'épine du dos & les boiſſons aſtringentes, ſont auſſi de quelque utilité.

Prenez *huiles de ſcorpion,*
*de caſtoreum,*
*de baies de genievre,*
*de camphre,*
*de racines de canelle,*
*de laurier,*
*de térébenthine,*
*de baume de ſoufre térébenthiné,*
} *de chaque, demi-once;*

Mêlez pour un liniment.

Prenez *de plantain à larges feuilles, dix onces;*
*de racine de tormentille récente, deux onces.*

Mettez ces drogues en décoction dans l'eau, enſorte qu'il en reſte deux pintes.

On en boira trois onces de deux heures en deux heures.

Prenez *d'alun de roche, une dragme;*
*de noix muſcade, deux dragmes;*
*de bol d'Armenie en poudre, douze grains.*

Mêlez.

Faites une poudre, qu'on prendra une heure avant l'accès.

*Epithemes pour appliquer au poignet.*

Prenez *de raiſin de Corinthe,*
*de ſommités de houblon,*
*de ſel marin,*
} *de chaque, 2 onces.*

Broyez le tout en forme de bouillie, que vous appliquerez aux poignets;

Ou,

Prenez *des ſommités de rue verte, deux onces;*
*de graine de moutarde, deux dragmes.*

Broyez ces drogues, & les appliquez aux poignets.

Pour traiter chaque *fievre* d'une maniere qui lui ſoit particuliere, il faut remarquer, 1. que les *fievres* intermittentes vraies finiſſent d'autant plutôt, qu'elles ont moins de rémiſſion; & réciproquement au contraire, 2. Qu'alors elles approchent plus de la nature des *fievres* aiguës, & ont plus de diſpoſition à ſe convertir en elles. 3. Qu'elles naiſſent d'un plus grand nombre de cauſes, & peut-être de cauſes plus mobiles. 4. Que conſéquemment les *fievres* du printems ſe diſſipent d'elles-mêmes par la chaleur qui ſurvient. 5. Qu'au contraire en automne le froid ſuccédant au chaud, les rend plus violentes & plus opiniâtres. 6. Que de-là il eſt facile de juger quelles ſont les *fievres* qui demandent à être traitées, & comment elles le doivent être. BOERHAAVE, *Aph. & Mat. Med.* Voyez *Aranea.*

Sydenham, parlant des *fievres* intermittentes qui régnerent depuis l'année 1675. juſqu'en 1680. obſerve, que

quoique les *fievres* quartes euſſent été très-fréquentes autrefois, néanmoins les tierces & les quotidiennes le furent davantage dans ce tems-là, à moins qu'on ne veuille donner aux dernieres le nom de doubles-tierces; & que quoique ces tierces commençaſſent quelquefois avec friſſon & tremblement,& que ceux-ci fuſſent d'abord ſuivis de la chaleur, & auſſi-tôt après de la ſueur, & aboutiſſent à une intermiſſion parfaite, pour revenir dans des tems marqués, néanmoins elles ne garderent point cet ordre après le troiſieme ou quatrieme accès, ſurtout lorſque le malade ſe tenoit au lit & uſoit de cardiaques chauds, qui ont la propriété d'augmenter la maladie. Mais cette *fievre* devint enſuite ſi violente, qu'il n'y eut plus qu'une ſimple rémiſſion, au lieu de l'intermiſſion dont on a parlé; & approchant tous les jours plus près de la nature des *fievres* continues, elle s'empara de la tête, & cauſa la mort à un grand nombre de perſonnes.

Pour ce qui eſt de la cure, j'ai appris, dit-il, par une expérience de pluſieurs années, qu'il eſt extremement dangereux de tenter la guériſon des *fievres* tierces & quotidiennes avec des ſudorifiques; car lorſqu'elles ſont récentes, & qu'elles n'ont encore pris aucune forme déterminée, elle approchent de fort près des *fievres* continues. Et quoique tout le monde ſache qu'auſſitôt que la ſueur paroît, l'inquiétude & les autres ſymptomes s'évanoüiſſent, & qu'il ſuccede une intermiſſion parfaite, & par conſéquent qu'il convient de l'accélérer quelque peu, ou du moins de ne point l'arrêter après que l'accès a ceſſé; néanmoins il eſt manifeſte qu'en pouſſant cette ſueur au-delà des bornes convenables, l'intermittente dégénere en une *fievre* continue extremement dangereuſe pour le malade. Je conçois que cela vient de ce qu'une ſueur auſſi copieuſe, (puiſqu'elle excede le degré de la matiere fébrile, déja exaltée par la chaleur de l'accès, au point de pouvoir être chaſſée par dépuration,) après avoir chaſſé la portion de cette matiere qui eſt capable de produire un ſimple accès, travaille à enflammer le ſang. Attendu donc l'inefficacité de cette méthode, & les inconvéniens qui accompagnent les autres évacuations, comme la ſaignée & la purgation, qui en affoibliſſant la contexture du ſang, prolongent la maladie; je crois qu'on ne peut rien employer de plus efficace que le quinquina, dont je puis aſſurer, malgré le préjugé du vulgaire & d'un petit nombre de Savans, que je n'ai jamais trouvé, ni même eu occaſion de ſoupçonner, que ſon uſage eût de mauvaiſes ſuites, excepté que ceux qui l'ont pris pendant un tems conſidérable, ſont quelquefois attaqués d'un rhumatiſme ſcorbutique.

Mais il eſt rare que cette maladie provienne de cette cauſe; & dans ce cas même on la guérit aisément avec des remedes convenables.

Si j'étois auſſi sûr de la continuité des effets du quinquina que je le ſuis de ſon innocence, je le préférerois ſans ſcrupule à tous les autres remedes qu'on connoît juſqu'ici, puiſqu'il eſt excellent non-ſeulement dans cette maladie, mais encore dans celles de la matrice & de l'eſtomac, tant on a peu de raiſon de le croire mal-ſain.

Mais je conçois que tous ceux qui ont mal parlé de cette écorce, ſe ſont principalement fondés ſur les raiſons ſuivantes:

1. A cauſe qu'on attribue les ſymptomes violens & nombreux qui accompagnent les *fievres* intermittentes invétérées, avant qu'on ait usé du quinquina, à cette écorce, bien qu'on n'en ait uſé qu'une ſeule fois.
2. Comme il guérit la maladie par une vertu cachée, & non par aucune évacuation ſenſible, pluſieurs perſonnes ſoutiennent que la matiere morbifique, qui a beſoin d'être évacuée, eſt retenue dans le corps par ſon aſtringence, où elle eſt toute prête à occaſionner de nouveaux déſordres, la maladie n'étant point encore emportée. Mais ces ſortes de perſonnes ne font point attention que les ſueurs qui ſont ſurvenues dans le déclin de l'accès, ont chaſſé toute la matiere morbifique qui s'étoit amaſſée durant l'intervalle qui a précédé, de ſorte qu'il ne reſte plus que les ſemences de la maladie, qui demandent du tems pour ſe mûrir; que le quinquina pourſuivant ſans relâche l'accès qui ſe retire, & détruiſant les ſources de la maladie, ne ſauroit retenir aucune matiere morbifique dans le ſang, où elle n'eſt qu'un embryon, & que par conſéquent on ne peut le regarder comme la cauſe de ces obſtructions qu'on lui attribue communément.

Mais comment fait-on que le quinquina guérit les *fievres* intermittentes par ſon aſtringence? C'eſt ce qu'on ne peut prouver qu'avec le ſecours d'autres aſtringens qui poſſedent la même vertu que lui. Mais j'ai inutilement employé les plus efficaces. D'ailleurs l'écorce effectue la cure, lors même qu'elle opere comme purgatif; ce qui lui arrive quelquefois. Après tout, il eſt de la prudence de proportionner nos recherches à notre habileté. Que ſi quelqu'un qui veut s'en faire accroire, s'imagine poſſéder d'autres facultés que celles qui ſont néceſſaires, ſoit à la Religion naturelle qui nous apprend à honorer Dieu avec tout le reſpect qui lui eſt dû; ou à la Philoſophie morale, qui nous enſeigne à pratiquer la vertu & à nous rendre utiles à la ſociété; ou enfin aux arts qui ſont du reſſort de la Medecine, des Mathématiques & de la Mécanique, & qui procurent un grand nombre de commodités aux hommes, je voudrois bien le prier de déduire de la Philoſophie naturelle une hypotheſe qui puiſſe lui ſervir à expliquer la cauſe d'une ſimple différence ſpécifique qu'on obſerve dans les êtres naturels. Qu'il m'explique, par exemple, d'où vient la verdure univerſelle du gaſon, auſſi bien que la raiſon qui fait qu'il n'eſt jamais d'une autre couleur; & s'il le fait, j'embraſſerai avec plaiſir ſes ſentimens. Que ſi au contraire il ne peut y réuſſir, je ne me ferai point un ſcrupule d'avancer, qu'un Medecin doit borner tous ſes ſoins & toute ſon attention à la recherche de l'hiſtoire des maladies, & à l'application des remedes, dont l'expérience a démontré les bons effets, en n'employant néanmoins d'autre méthode que celle qui eſt fondée ſur la droite raiſon, & mépriſant toutes celles qui n'ont que de fauſſes ſpéculations pour principe.

Je vais donc rapporter en peu de mots ce que l'expérience m'a appris, relativement à la maniere d'employer le quinquina.

L'écorce du Pérou, qu'on appelle communément la *poudre des Jéſuites*, autant que je puis men ſouvenir, n'a commencé à être eſtimée à Londres pour la guériſon des *fievres* intermittentes, & ſurtout des *fievres* quartes, que depuis environ vingt-cinq ans. La réputation que ce remede acquit pour lors étoit d'autant mieux fondée, qu'on n'avoit jamais pu venir à bout juſqu'à ce tems-là de guérir ces ſortes de maladies par aucune autre méthode; ce qui les faiſoit regarder avec raiſon comme l'opprobre des Medecins. Il perdit cependant cette réputation peu de tems après, & on en abandonna l'uſage pour deux raiſons principales:

1. A cauſe que n'étant donné que quelques heures avant l'accès, comme c'étoit la coutume dans ce tems-là, il tuoit quelquefois le malade, ainſi que cela arriva à M. Underwood, Bourgeois & Alderman de Londres, auſſi-bien qu'à un nommé Potter, Apothicaire chez les Dominicains. Ce funeſte effet du quinquina, quoiqu'extremement rare, dût ſans doute rendre les Medecins plus circonſpects dans ſon uſage.
2. A cauſe que, quoique le malade fût pour l'ordinaire exempt de l'accès, qui n'eût pas manqué de revenir ſans ce remede, il ne laiſſoit pas d'eſſuyer une rechute dans la quinzaine, ſurtout lorſque la maladie étoit récente, & n'avoit point été affoiblie par ſa longue durée. Ces raiſons prévalurent ſi fort ſur l'eſprit de la mul-

titude, qu'on perdit toutes les espérances qu'on avoit conçues jusques alors de ce remede, & qu'on ne jugea pas qu'il fût à propos, pour prévenir un accès pendant quelques jours, d'exposer le malade à perdre la vie en lui donnant cette écorce.

Mais ayant examiné depuis quelques années les vertus extraordinaires du quinquina, je fus fortement persuadé qu'il étoit seul capable de guérir les *fievres* intermittentes, pourvu qu'on le donnât avec les précautions convenables; ce qui m'engagea de nouveau à chercher le moyen de prévenir le danger qui résulte de son usage, aussi-bien que la rechute qui survient au bout de quelques jours; deux inconvéniens auxquels il est nécessaire de remédier, & de procurer par-là la guérison du malade.

1. Je conçus d'abord que le danger venoit bien moins de l'écorce, que du mauvais usage qu'on en faisoit; car lorsqu'il s'est amassé une grande quantité de matiere fébrile dans le corps pendant les jours intermédiats, le quinquina, si on le prend immédiatement avant l'accès, empêche l'expulsion de la matiere morbifique par la voie naturelle, c'est-à-dire, par la violence de l'accès; & celle-ci étant retenue dans le corps, met ordinairement la vie du malade en danger. Mais je crus pouvoir remédier à ce mal, & prévenir la nouvelle génération de la matiere fébrile, en donnant la poudre immédiatement après le départ de l'accès, afin de prévenir par-là le suivant; & la réitérant dans les jours intermédiats par intervalles convenables, jusqu'à l'approche d'un nouvel accès, afin que le sang pût s'imprégner peu-à-peu, & par conséquent sans danger de la vertu de l'écorce,
2. Comme la rechute qui survenoit dans la quinzaine me parut provenir de ce que le sang n'étoit point suffisamment imprégné de la vertu du fébrifuge, qui, quoiqu'efficace, n'est pas assez énergique pour guérir la maladie du premier coup, je crus que le meilleur moyen de prévenir cette rechute, étoit de réitérer la poudre dans des intervalles convenables, avant que la vertu de la premiere dose fût entierement dissipée, quand même la *fievre* intermittente paroîtroit surmontée pour le présent.

Ces réflexions me conduisirent à la méthode suivante, qui est celle dont je fais usage.

Lorsque je suis appellé chez une personne qui a la *fievre* quarte, supposons que ce soit le Lundi, si l'on attend l'accès ce jour-là, je ne donne aucun remede au malade, & je me contente de lui faire espérer qu'il sera exempt de l'accès suivant. Pour effectuer ma promesse, je lui donne l'écorce dans les deux jours intermédiats, je veux dire, le Mardi & le Mercredi, de la maniere suivante.

Prenez *de quinquina réduit en poudre très-fine, une once; de conserve de giroflées*, ou
*de roses seches, autant qu'il en faut pour un électuaire, qu'on partagera en douze doses.*

On en donnera une au malade toutes les quatre heures, à commencer du moment que l'accès finit; & par-dessus, un verre de vin.

Supposé qu'on aime mieux les pilules,

Prenez *de quinquina en poudre, une once;*
*de sirop de groseille, autant qu'il en faut pour faire des pilules de moyenne grosseur, dont on en donnera six au malade toutes les quatre heures,*

On peut avec moins de peine & un égal succès, mettre une once de cette poudre dans un grand verre de vin clairet, & en donner huit ou neuf cuillerées au malade dans les intervalles marqués ci-dessus. Je n'ordonne rien le jeudi, lorsqu'on attend l'accès, à cause qu'il ne revient pas le plus souvent, le résidu de la matiere fébrile ayant été épuré & chassé du sang par les sueurs qui terminent ordinairement l'accès précédent, outre que j'empêche qu'il ne s'amasse de nouvelle matiere au moyen de la poudre, dont je réitere la dose tous les jours intermédiats.

Mais pour prévenir la rechute, qui est un des inconvéniens dont j'ai parlé ci-dessus, je donne toujours la même quantité de poudre, savoir, une once partagée en douze doses, le huitieme jour précisément, après avoir pris la derniere. Mais quoiqu'une simple répétition de la dose de la maniere que je viens de dire, emporte souvent la *fievre*, le malade n'est pas pour cela exempt de danger, à moins qu'il ne satisfasse aux ordonnances de son Medecin, & qu'il ne la prenne une troisieme ou quatrieme fois, surtout lorsque le sang a été appauvri par quelque évacuation précédente ou qu'on s'est exposé imprudemment au froid.

Au reste, quoiqu'il n'y ait aucune vertu purgative inhérente dans ce remede, il ne laisse pas de purger souvent avec beaucoup de violence, à cause de quelque *idiosyncrase* particuliere à la constitution. Dans ce cas il est absolument nécessaire de le donner avec le laudanum pour prévenir cet effet, qui est aussi manifestement opposé à sa nature qu'à la maladie, & le retenir assez long-tems dans le corps pour qu'il puisse satisfaire à sa destination. Je donne donc pour cet effet dix gouttes de laudanum dans un peu de vin, après chaque deuxieme dose de cette poudre, supposé que la purgation ne cesse point.

J'observe la même méthode dans les autres *fievres* intermittentes, soit tierces ou quartes; car l'accès n'est pas plutôt passé que j'administre une dose de la poudre, la réitérant aussi fréquemment durant le tems de l'intermission, que la nature de la maladie le permet; avec cette différence pourtant qu'une *fievre* tierce peut être tellement surmontée avec six dragmes de quinquina, qu'elle donne enfin du répit au malade, au lieu qu'il n'en faut pas moins d'une once, partagée comme j'ai dit, pour emporter une *fievre* quarte.

Quoique les tierces & les quotidiennes puissent paroître cesser entierement après un ou deux accès, elles dégénerent néantmoins souvent, ainsi que je l'ai déja observé, en une espece de *fievre* continue, & ne laissent qu'une rémission, même dans les jours où l'on se flatoit d'une intermission, surtout lorsque le malade s'est tenu trop chaudement dans son lit, ou a usé de remedes sudorifiques. Dans ce cas je profite de la rémission, si courte qu'elle soit, & je donne la poudre immédiatement après que l'accès a cessé, autant que je puis le conjecturer, la réitérant toutes les quatre heures, comme j'ai dit ci-dessus, sans attendre une intermission réguliere, parce qu'autrement la vertu alexitaire de l'écorce n'a pas le tems de se communiquer au sang.

Quoique les *fievres* intermittentes qui regnent aujourd'hui approchent après le second ou le troisieme accès des *fievres* continues, on doit cependant les rapporter à l'espece intermittente; & de-là vient que je ne crains point de donner le quinquina, même dans les plus continues de cette espece; je ne doute pas même qu'étant repété comme j'ai dit ci-dessus, il n'emporte la maladie, pourvu que la chaleur continuelle du lit & le mauvais usage des cardiaques ne l'aient point fait dégénérer en *fievre* continue; car dans ce cas j'ai souvent observé que l'écorce ne produit aucun effet. Je ne me suis jamais apperçu que le vin dans lequel on donne l'écorce fît au malade le mal qu'on devroit naturellement en attendre; au contraire, on n'a pas plutôt pris une quantité suffisante de ce remede que la chaleur, l'altération & les autres symptomes fébriles disparoissent ordinairement. Mais il faut observer que plus l'intermittente approche de la *fievre* continue, ou naturellement, ou en conséquence d'un régime trop chaud; plus il est nécessaire d'augmenter la dose de

quinquina; car j'ai souvent éprouvé qu'il n'en faut pas moins d'une once & demie ou de deux onces pour emporter ces sortes d'intermittentes.

Comme quelques personnes ne peuvent prendre le quinquina ni en poudre, ni en forme d'électuaire, ni de pilules, je le leur donne en infusion. Pour cet effet je fais infuser à froid pendant quelque tems deux onces d'écorce grossierement pulvérisée dans une pinte de vin du Rhin. Cette infusion étant plusieurs fois coulée à travers un filtre, devient si claire, qu'elle ne cause pas le moindre dégout. Quatre onces de cette infusion, après qu'elle a reposé pendant quelques jours, produisent autant d'effet qu'un gros de la poudre en substance; & comme elle n'est ni désagréable, ni pesante sur l'estomac, on peut la donner deux fois plus souvent que l'autre formule, jusqu'à ce qu'elle ait emporté la maladie.

Lorsque cette maladie n'a pris aucune apparence réguliere, elle est quelquefois accompagnée d'un vomissement presque continuel qui est cause que le quinquina ne peut rester dans le corps sous quelque forme qu'on le prenne; dans ce cas il ne faut l'administrer qu'après avoir arrêté le vomissement. Je donne pour cet effet au malade dans l'espace de deux heures, six ou huit cuillerées de jus de limon récent dans lequel j'ai fait dissoudre un scrupule de sel d'absinthe, & ensuite quinze gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle très-forte; & supposé que le vomissement cesse, je passe aussi-tôt après à l'usage du quinquina.

Comme les enfans sont trop délicats pour pouvoir prendre ce remede sous une autre forme, du moins en une quantité convenable pour opérer leur guérison, je leur prescris pour l'ordinaire le julep suivant.

Prenez *d'eau de cerises noires,* & *de vin du Rhin,* } *de chaque deux onces;*
*de quinquina réduit en poudre très-fine, trois gros;*
*de sirop de cloux de girofle, une once.*

Mêlez pour un julep, dont on donnera une cuillerée ou deux à l'enfant, suivant son âge, toutes les quatre heures, jusqu'à ce que l'accès ne revienne plus, mettant dans chaque autre dose, en cas de flux de ventre, une ou deux gouttes de laudanum liquide.

Il faut observer que les intervalles entre les accès des *fievres* tierces & quotidiennes sont si courts, qu'ils ne laissent point au sang assez de tems pour s'imprégner de la vertu fébrifuge de l'écorce; de sorte qu'il ne faut pas croire que le malade évite l'accès suivant après avoir pris la premiere dose, aussi certainement que dans la *fievre* quarte; car dans ces cas le remede n'opere souvent la guérison qu'au bout de deux jours.

Il faut de plus remarquer qu'en cas que le malade, nonobstant les précautions dont on a parlé ci-dessus, essuie une rechute, ce qui arrive moins fréquemment dans la quarte que dans les tierces & les quotidiennes, il ne faut point s'attacher trop scrupuleusement à la méthode que nous avons prescrite ci-dessus, mais varier le traitement suivant qu'on le jugera à propos: on préfere dans ce cas la décoction amere comme plus efficace.

A l'égard de la diete & du régime, on permettra au malade l'usage de tous les alimens solides & liquides qui conviennent à son estomac, à l'exception du fruit & des liqueurs froides, qui appauvrissent la masse du sang & disposent le corps à une rechute. Il choisira donc les viandes les plus aisées à digérer pour sa nourriture, & pour boisson ordinaire une quantité modérée de vin, par le seul usage duquel j'ai quelquefois rendu la santé à des malades tellement affoiblis par le retour fréquent de la *fievre* intermittente, que le quinquina ne produisoit aucun effet sur eux. Il aura soin surtout de ne point s'exposer au froid jusqu'à ce que le sang ait repris sa premiere force.

Il faut remarquer ici que quoique j'aie recommandé la purgation après que la maladie a cessé, cette précaution n'a lieu qu'à l'égard des intermittentes qui cessent d'elles-mêmes ou qui se guérissent sans le secours de l'écorce; car lorsque la cure a été effectuée avec ce remede, les cathartiques deviennent inutiles & nuisibles, tant l'écorce a de pouvoir pour prévenir les accès & l'indisposition qu'ils occasionnent. Il faut donc s'abstenir de toute sorte d'évacuation, car le purgatif le plus léger, même un lavement de lait & de sucre, suffit pour occasionner une rechute & pour reproduire la maladie.

Je ne dois point laisser ignorer au Lecteur que ces intermittentes furent quelquefois suivies dans les premieres années de cette constitution d'un symptome tout-à-fait remarquable; car les accès ne commencerent point avec frisson & tremblement, mais le malade eut tous les symptomes d'une véritable apoplexie, quoiqu'à dire vrai, malgré sa ressemblance avec cette maladie, elle ne fût autre chose que l'effet de la *fievre* qui s'emparoit de la tête, comme cela parut par d'autres signes, aussi-bien que par la couleur de l'urine, qui dans les intermittentes est ordinairement d'un rouge foncé, quoique moins fort que dans la jaunisse, & dépose un sédiment de couleur de brique. Mais quoique toutes les différentes especes d'évacuations paroissent indiquées dans ce cas, afin de faire une révulsion des humeurs de la tête, ainsi qu'on le pratique ordinairement dans la véritable apoplexie, il faut cependant s'en abstenir, à cause quelles sont extremement préjudiciables dans les intermittentes, dont ce symptome procede ordinairement, & qu'elles mettent la vie du malade en danger, ainsi que je l'ai observé. Il faut au contraire attendre que l'accès cesse de lui-même, donner l'écorce immédiatement après, & la réitérer aussi souvent qu'il le faut dans les intervalles jusqu'à ce que le malade soit parfaitement guéri.

Telles sont les observations dont j'avois à faire part au Lecteur touchant l'usage du quinquina. Je me suis plus attaché à la briéveté qu'à la pompe sous laquelle j'eusse pu faire paroître ce remede; & ceux qui ajoutent quelque chose de plus à cette écorce que le véhicule nécessaire pour l'introduire dans l'estomac, le font ou par ignorance ou dans la vue de tromper leur malade, ce qui est une conduite que tout Medecin qui a quelque sentiment d'honneur doit détester. Au reste, si mes contemporains eussent voulu se donner la peine de consulter ce que je publiai dans mon Histoire des maladies aiguës, relativement à la méthode de donner le quinquina dans les intervalles des accès, & de le réitérer après que la maladie a cessé, peut-être qu'un grand nombre de personnes seroient encore vivantes, nonobstant le mépris que quelques-uns témoignerent pour mes recherches, qui ne tendoient toutes qu'au bien public, aussi-bien que pour les précautions que j'y indiquai en ces termes, qui contiennent un abrégé de ce que je viens de publier dans cet article.

« 1°. Il faut bien se garder de donner cette écorce de « trop bonne heure, c'est-à-dire, avant que la maladie « ait perdu une partie de ses forces, à moins que la « foiblesse du malade n'oblige à agir autrement; car “ on peut en la donnant trop-tôt, la rendre inutile & “ même funeste, si l'on venoit à arrêter subitement la “ fermentation qui s'est élevée dans le sang, & qui ne “ tend qu'à le purifier. „

« 2°. Il ne faut mettre en usage ni la purgation, ni encore moins la saignée, pour évacuer une partie de la “ matiere fébrile, & rendre l'écorce plus efficace; car “ elles affoiblissent toutes deux le ton des parties, & “ donnent par-là plus de facilité à la maladie de revenir, après que la vertu de l'écorce est épuisée. Il

" vaut mieux, selon moi, imprégner peu à peu le sang de " ce remede, & dans des intervalles éloignés de l'accès, " que de l'arrêter tout d'un coup dès son commencement : car par ce moyen l'écorce a plus de tems pour " produire son effet, outre qu'on prévient le malheur " qui pourroit arriver, si l'on arrêtoit subitement & à " contre-tems un accès qui ne fait que d'approcher. „

« 3°. Il faut réitérer l'écorce le plus souvent qu'il est " possible, afin que la vertu de la premiere dose ne " soit point tout-à-fait épuisée lorsqu'on en donne une " seconde, car par ce moyen on viendra enfin à bout " de guérir parfaitement la maladie. C'est ce qui fait " que je préfere la méthode suivante à toute autre. „

Prenez *de quinquina, une once;*
*de conserve de roses, deux onces.*

Faites un électuaire, dont vous prendrez la grosseur d'une bonne noix muscade matin & soir dans les jours intermédiats, jusqu'à ce que toute la dose soit consommée.

Répétez la même chose jusqu'à trois fois, en laissant une quinzaine de jours d'intervalle entre chacune.

Quoique le quinquina soit le meilleur remede qu'on connoisse pour guérir ces maladies, j'ai cependant connu des personnes d'une constitution sanguine & dans la fleur de leur âge qui ont été guéries de *fievres* tierces dont elles étoient affligées au printems par le moyen des remedes suivans :

Par exemple, en se faisant saigner du bras dans le jour intermédiat, & prenant au bout de quelques heures un émétique préparé avec une infusion de *crocus metallorum*, réglant le tems de façon qu'il ait achevé son opération avant l'arrivée de l'accès; & aussi-tôt après que ce dernier est passé, elles prennent l'électuaire suivant.

Prenez *d'extrait d'absinthe,*
*de gentiane, &*
*de petite centaurée,* } *de chaq. deux dragmes.*

Mêlez & partagez-en neuf doses, dont vous en donnerez une au malade toutes les quatre heures, lui faisant boire par-dessus;

*de décoction amere sans*
*drogues purgatives,*
*de vin blanc,* } *de chaque trois onces.*

Voici une autre méthode de guérir ces *fievres* tierces, laquelle convient à ceux que leur fortune met hors d'état de soutenir la dépense d'un long cours de remedes.

Prenez *de serpentaire de Virginie en poudre, un scrupule;*
*de vin blanc, trois onces.*

Mêlez & donnez au malade deux heures avant l'arrivée de l'accès.

Couvrez-le bien, & après l'avoir laissé suer pendant trois ou quatre heures; réitérez la dose.

Ces *fievres* intermittentes reparurent au mois de Juillet de l'année 1679. & augmentant de jour en jour, elles causerent de grands ravages dans le mois d'Août. Comme j'ai déja traité fort au long de ces sortes de *fievres*, je me contenterai d'observer qu'elles occasionnerent en Novembre une nouvelle maladie épidémique, qui provenoit visiblement des qualités de l'air. SYDENHAM.

*De la salubrité des Fievres.*

L'ordre que la divine Providence a voulu établir dans l'arrangement des êtres corporels est si admirable, & ses vues ont été si bienfaisantes, que ce que nos sens & le premier coup d'œil nous présentent comme nuisible ou même pernicieux, est institué pour notre conservation ; de maniere que nous devons également louer & bénir le Souverain Maître, tant de ce que nous regardons comme un bien, que lorsqu'il nous arrive ce que les hommes sont dans l'usage de regarder comme des disgraces. Je pourrois rapporter une infinité d'exemples concluans pour prouver cette vérité, nos Livres en sont pleins; mais ce seroit m'écarter de mon objet, qui n'est autre dans cette Dissertation que de faire voir que le mouvement fébrile du sang qui se joint à beaucoup de maladies aiguës & chroniques, est d'une telle nature & d'un tel caractere, qu'il contribue à surmonter & à détruire les causes des maladies, & par conséquent qu'il est plutôt avantageux & salutaire que préjudiciable au corps humain.

Avant que d'entrer dans le détail des preuves que je dois employer, je ne crois pas inutile de faire voir la conformité de cette proposition avec la doctrine des anciens.

Hippocrate, Auteur aussi judicieux que respectable, dit dans une infinité d'endroits de ses Ouvrages, que certaines maladies, dont nous parlerons plus bas, se guérissent par la *fievre*, lorsqu'elle survient. Celse, *Lib. II. cap.* 8. dit formellement, « que la *fievre* même, ce « qui paroîtra peut-être fort étonnant, est souvent sa- « lutaire. » Car elle calme les douleurs des hypocondres lorsqu'elles ne sont point accompagnées d'inflammation, appaise les douleurs en général, & dissipe entierement les convulsions des nerfs & le frisson, quand elle commence après ces accidens; & si la chaleur excite l'urine, elle soulage la passion iliaque causée par la difficulté d'uriner. Aussi n'est-ce point sans raison que les plus célebres de nos anciens ont appellé la *fievre* un assaut, un combat de la nature contre la maladie & contre sa cause. Or rien n'est plus propre que ces expressions à faire voir que loin de la regarder comme nuisible, ils la jugeoient très-salutaire; car il est impossible que ce qui combat contre les ennemis de la vie, je veux dire les causes morbifiques, soit pernicieux en soi & de sa nature. C'est sur ces raisons qu'est fondé l'étonnement de Linden, *in Selectis Medicis*, lorsqu'il voit qu'après une infinité de textes formels d'Hippocrate, il se trouve encore aujourd'hui des Medecins qui regardent cette doctrine comme une rêverie de Campanelle, comme une nouveauté condamnable, & comme l'idée d'un homme qui n'est pas Medecin; car cet Auteur, *in Tr. de Sensu rerum, Lib. VII. c.* 2. assure que la *fievre* n'est point une maladie, mais un remede contre les autres infirmités. Jean de Meg a été de l'avis de Linden, & l'a expliqué en peu de mots au cinquieme Chapitre de son *Commentaire Philosophique*: mais entre les modernes personne ne s'est déclaré plus hautement pour ce sentiment que le célebre Sydenham, qui a pour premier objet dans ses Ouvrages de regarder la *fievre* comme un effort & un instrument de la nature, institué pour séparer le pur de ce qui ne l'est pas, & pour détruire la cause morbifique & la faire sortir du corps.

Il est donc aisé de voir qu'Hippocrate, *Epid. Lib. II.* a raison de dire qu'il est de la prudence du Medecin d'allumer quelquefois la *fievre*. Enfin, quoi de plus propre à confirmer notre doctrine que cet accord constant & unanime des anciens en ce point, que la nature est le meilleur Medecin, qu'elle possede dans un souverain degré l'art de guérir & d'emporter toutes les maladies, &, pour me servir du langage de Galien, qu'elle s'éleve avec force & courage contre la cause morbifique, qu'elle travaille puissamment aux crises & aux excrétions, & qu'elle délivre le corps des atteintes mortelles des maladies par la coction, & enfin par l'évacuation des humeurs qui les causent? Car cette force, ce

ce mouvement, ce combat, qui est l'instrument dont la nature se sert pour surmonter les causes des maladies, est-ce autre chose que la *fievre ?* J'ai donc raison de conclurre que la *fievre* est l'instrument que la nature met en œuvre pour garantir le corps de la mort, dont la cause morbifique la menace, & que c'est en la domptant & la forçant de sortir du corps qu'elle le remet en santé.

Il faut pourtant convenir que tous les Medecins anciens & modernes ont toujours regardé la *fievre* comme une maladie, dans un certain sens. Hippocrate même, *L. de Flatibus*, *Sect.* 3. la nomme une maladie générale qui accompagne les autres, & surtout les inflammations; & je ne puis dire qu'ils ont tort; car la *fievre* est un mouvement contre nature du sang & des humeurs, qui dérange & détruit même les fonctions du corps & de l'esprit; que dis-je ? qui devient funeste & mortel; car peu de personnes meurent sans *fievre*. Rien n'empêche pourtant que ce qui est maladie sous un point de vue, ne soit sous un autre le remede à sa propre cause & aux autres maladies; & voilà, comme je l'ai remarqué, en quoi nous devons loüer & bénir la divine Bonté, qui a construit & disposé notre machine avec tant d'art & d'ordre, que non-seulement elle est en état de se défendre par ses propres forces contre les attaques des maladies qui la menacent de sa destruction; mais que les mouvemens mêmes, ou les effets de la cause morbifique, sont d'une telle nature & d'un tel caractere, qu'ils suffisent à surmonter la cause des maladies, si rien d'ailleurs ne s'y oppose, & sont même ordonnés pour produire cet effet; & par conséquent que leur effet est de surmonter & de détruire la cause de la maladie.

Mais pour mettre cette importante vérité à la portée de tout le monde, il est nécessaire de commencer par expliquer en peu de mots, & cependant d'une maniere assez approfondie, la nature & l'essence de la *fievre*, & comment la nature la produit, & ensuite de déterminer quelles *fievres* peuvent produire un effet avantageux & salutaire, & dans quelle maladie, dans quel tems & dans quelles circonstances cet effet doit s'ensuivre.

Autant la *fievre* est une maladie commune, & réellement il n'y a presque point d'affections contre nature du corps humain auxquelles elle ne se joigne, autant sa connoissance est-elle embarrassée de difficultés & d'obscurités, comme le savent tous ceux qui ne sont pas étrangers en Medecine; car il n'y a gueres moins d'opinions & d'hypotheses qu'il y a d'Auteurs célebres qui en ont parlé. Je ne m'amuserai point à les rassembler ici, & je me contenterai de rapporter ce principe, que comme le mouvement des esprits, & la circulation du sang constitue la raison formelle de la vie & de la santé, c'est aussi de-là qu'il faut partir principalement pour expliquer la naissance & les causes de toutes les affections internes & externes des *fievres*; aussi définissons-nous la *fievre* un mouvement trop animé des muscles vitaux & principalement du cœur, joint à l'inégalité de la circulation du sang & à l'altération de la chaleur, du pouls & des excrétions; mouvement qui a des rémissions ou intermissions parfaites dans des tems déterminés.

Je dis donc que la *fievre* est un mouvement augmenté, & plus fort que le naturel dans le systeme des muscles. Du consentement des Medecins les plus éclairés, la cause du mouvement dans notre corps est une substance très-déliée & très-fluide, que les uns désignent par le nom d'esprits, & que d'autres nomment le principe de la vie; substance qui existe originairement dans la semence, qui est cachée dans le sang, & qui est entretenue par le fluide qui nous environne à l'extérieur, & par les alimens spiritueux. Les Anciens ont donné à cette substance le nom de *nature*, d'*ame pourprée*, de *chaleur innée*. Elle est la cause de tout mouvement qui se fait dans le corps, soit du mouvement intestin ou du mouvement circulaire des liqueurs, ou de celui des membres; & c'est le véritable instrument de l'ame pour sentir & pour raisonner. Cette substance se meut avecs plus de véhémence ou de vélocité dans les nerfs & les fibres musculaires, qui sont les organes immédiats des mouvemens, comme on le voit sensiblement dans les spasmes de la peau & des autres parties internes, accompagnés d'augmentation & de fréquence du mouvement du pouls, & d'une plus grande chaleur. Car je suis fort du sentiment de Van-Helmont, *Lib. de Febribus*, *cap.* 1. qui prétend que la chaleur fébrile n'est point propre à la matiere morbifique, ou n'est point son effet, mais bien celui des esprits animaux, qui sont la cause immédiate, premiere & efficiente de la *fievre*, comme de toute chaleur naturelle dans l'état de santé. Mais il est bon d'observer que je ne m'accorde point avec lui, quand il dit que la cause matérielle de la *fievre* est seulement occasionnelle; qu'elle n'a aucune influence matérielle & physique sur la *fievre*, & qu'elle est seulement une occasion offerte à son *archée* doüé d'intelligence, qui par ses propres forces & sa propre activité, s'irrite de la même maniere qu'un homme à l'aspect d'un objet propre à le mettre en colere, attaque cet ennemi qui lui est étranger, & fait ses efforts pour le chasser. En effet, je suis persuadé que la cause morbifique a une force & une énergie qui la met en état d'agir & de produire des mouvemens; & qu'agissant sans ordre sur le principe de la vie ou sur les esprits animaux, elle excite par une nécessité mécanique le mouvement impétueux qui se remarque dans le cœur, les arteres & les muscles. Car ce mouvement fébrile ou maladif, est l'effet de l'action & de la réaction des deux principes qui existent alors dans le corps, du principe maladif actif, & de la nature, ou du principe vital & moteur qui s'y trouve naturellement; & c'est dans ce sens que je pourrois accorder à Van-Helmont, que son *archée*, ou la nature même, est l'artisan & l'auteur des *fievres*.

Mais l'objet que je me propose d'éclaicir, demande que j'approfondisse davantage de quelle maniere la matiere fébrile agit sur les esprits contenus dans les nerfs & les membranes; quel effet ou quelle réaction s'ensuit de cette opération, & comment sont produits les symptomes & les accidens ordinaires aux *fievres*.

Je commence donc à poser pour principe, que tout mouvement qui se fait dans les fibres musculaires, est actif, systaltique ou de contraction; d'où il suit, que l'état contre nature de ce mouvement est son relâchement ou son augmentation. Cette augmentation se nomme communément spasme, qui est une contraction des fibres musculaires plus forte & plus durable que de coutume. Le spasme est la cause principale & fondamentale de presque toutes les affections maladives & contre nature, & il produit un grand nombre de différens effets, de maniere qu'il n'y a gueres de maladie où les mouvemens spasmodiques n'entrent au moins pour quelque chose. Mais c'est surtout dans les *fievres* & la production d'une chaleur excessive, que les spasmes joüent un grand rôle; car ils sont causes de l'inégalité du mouvement circulaire du sang, du désordre & de la fréquence des pulsations, & de tous les autres accidens. Car comme, lorsque le ton des muscles & le mouvement du cœur sont modérés, les liqueurs vitales roulent tranquilement & paisiblement, les sécrétions & les excrétions succedent à souhait, & les parties des liqueurs qui sont nécessaires à la santé & à la vie, sont retenues dans le corps; de même lorsque le ton des muscles est dérangé, c'est à-dire, qu'ils sont attaqués de spasmes, & que le mouvement du cœur est désordonné, tout l'assemblage, l'ordre des mouvemens vitaux, & toute l'œconomie des sécrétions & des excrétions, sont dérangés & renversés.

Les signes sensibles & les effets de la contraction spasmo-

dique des fibres musculeuses, qui sont si remarquables dans le commencement des *fievres* intermittentes, & qu'on apperçoit moins visiblement & plus foiblement dans la rémission des *fievres* continues, ne sont pas les mêmes dans les différens individus & les différentes *fievres*; je crois pourtant devoir faire l'énumération des principaux. On remarque surtout dans le commencement de l'accès, que la peau, qui est d'un sentiment exquis, & regardée d'un commun accord comme l'organe du tact, est extremement contractée, lorsque ses pores les plus larges sont resserrés; qu'elle s'éleve en tubercules, comme celle des oies; que les vaisseaux qui étoient gros & pleins de sang, se dégonflent & disparoissent; que ce qui étoit rouge devient livide; que toute l'habitude du corps qui étoit gonflée, s'affaisse & se retire; qu'il y a un frissonnement, un frisson & un refroidissement incommodes, surtout dans les extrémités. On remarque encore que la peau, qui étoit auparavant moite, devient seche & aride, & que la sueur dont elle étoit couverte, cesse. Mais cette compression & ce resserrement des vaisseaux & des fibres, ne se bornent pas à la circonférence & à la surface du corps: ils s'étendent jusqu'à l'intérieur. Et c'est ce dont on ne peut douter, si l'on fait attention à la grande quantité d'urine limpide & aqueuse qu'on rend dans ce tems, surtout dans les *fievres* lentes & continues; au resserrement opiniâtre du bas-ventre, à la rétention des vents, à l'impossibilité de prendre des lavemens, à l'inquiétude des parties voisines du cœur, aux nausées, à la disposition au vomissement, aux douleurs considérables que l'on sent dans la moelle de l'épine & dans la région des lombes; tous accidens qui prouvent évidemment que le ventricule, les intestins, les reins même & les vaisseaux du foie sont attaqués d'un spasme & d'une contraction contre nature. La petitesse, la fréquence, la dureté & la foiblesse du pouls, qui ne viennent que de la petite quantité, & du peu de liberté de l'influx des esprits, font voir que la substance du cœur, des arteres & des muscles, n'est pas exempte d'un spasme semblable, qui enraciné dans les esprits, communique à tout le corps une disposition analogue. J'ai déja remarqué que ces accidens different quant à la violence; j'ajoute qu'ils different encore quant au tems de leur accès; car ils paroissent dans le commencement des *fievres* intermittentes, & dans l'état des *fievres* continues; le tout sans préjudice de leurs attaques vagues qui arrivent souvent dans le reste du tems, sans suivre aucune regle, soit pour le tems, la force & les proportions. En effet, il n'y a point de *fievre* où un Medecin éclairé & attentif ne s'apperçoive du mélange de ces accidens: mais Van-Helmont s'est surtout distingué par son habileté à remarquer ces phénomenes; & l'on trouve dans le chapitre neuvieme de son Traité *des Fievres*, les observations suivantes qui méritent d'être rapportées.

La partie à laquelle la matiere fébrile s'attache, commence par se rider, ce qu'on remarque aisément dans les hypocondres; & tout le genre veineux, de concert avec la partie attaquée, se resserre par la contraction de ses fibres obliques; & c'est ce qui rend le pouls rare, dur & petit, signe & cause du froid. Car si chaque fébricitant vouloit observer en lui-même cette contraction, ce raccourcissement des veines, il les remarqueroit aisément; & les personnes même qui sont en santé peuvent avec quelque attention découvrir l'état naturel des veines. Car bien que le scrotum soit lâche & pendant, il ne laisse pas de se contracter de lui-même, dès que les excremens humains tombent sur le sphincter de l'anus. Il est donc naturel aux veines & aux parties affectées en premier, de se raccourcir & de se rider; & comme presque toutes les veines sont des arteres qui leur correspondent, il est également nécessaire qu'elles se resserrent comme elles par une convulsion oblique. Les spasmes sont la cause principale du froid & du chaud de la *fievre*; car ils sont causes que le sang se meut & se distribue inégalement dans différentes parties du corps, de maniere que les unes en sont privées pendant que les autres en regorgent; qu'il passe très-vîte dans certaines, & que dans d'autres son cours est embarrassé; ce qui fait que les unes sont attaquées de frisson & de froid, tandis que les autres sont échauffées & ardentes: & c'est cette inégalité du mouvement du sang produite par le spasme, que je regarde comme l'essence de la *fievre*. Il n'y a personne parmi les Anciens & les Modernes qui ait mieux touché au but que notre Hippocrate, dans son *Traité des vents*. Les propres paroles dont il se sert feront sûrement plaisir au Lecteur.

Le bas-ventre étant fermé, les vents se répandent par tout le corps, (par le mot *vents*, l'Auteur entend ici les mouvemens irréguliers des esprits qui constituent les spasmes, comme il est évident par ce qui précede) & se coulant dans les parties pleines de sang, ils les refroidissent, (au moyen du resserrement qui empêche l'abord du sang.) Or les parties qui sont les sources du sang, (comme sont le foie & le cœur,) étant refroidies, le frisson attaque tout le corps; & tout le sang étant refroidi, il devient universel. C'est par cette raison que les *fievres* sont précédées du frisson; & plus les vents se trouvent froids & abondans, plus le frisson est violent & au contraire. Ces frissons sont accompagnés de tremblemens du corps qui arrivent de la maniere suivante.

Le sang craignant le frisson actuel, se glisse par-tout le corps, & se rassemble dans les parties les plus chaudes; & de-là viennent les tressaillemens. Or le sang passant des extrémités du corps vers les parties intérieures, les visceres & les chairs tremblent; car il y a dans le corps des parties qui regorgent de sang, & d'autres qui en sont dénuées. Ces dernieres ne sont point en repos, à cause du froid, mais elles sont secouées, parce que la chaleur les abandonne; & celles qui regorgent de sang tremblent à cause de son abondance, & excitent des inflammations; car il n'est pas possible qu'une grande quantité de sang demeure en repos.

Cette même doctrine se trouve confirmée par un autre passage du second Livre *des Maladies*, *Sect.* 5. dans laquelle il s'explique en ces termes:

« Lorsque le sang se refroidit, il est nécessaire que le « corps se refroidisse; & lorsque cela arrive, cela s'ap« pelle froid; & si ce dernier est violent, le tremble« ment l'est de même. Car le sang se condensant, & « les parties s'approchant, les veines se resserrent, & en « se resserrant elles resserrent le corps, & excitent le « tremblement. Si le sang ne s'épaissit que peu, il s'en« suit ce qu'on nomme le froid; un moindre degré « d'épaississement produit le frisson. »

Voici maintenant pourquoi une *fievre* plus ou moins forte survient après le froid.

Lorsque le sang s'est échauffé par quelque cause violente, c'est-à-dire par rapport à l'augmentation du mouvement du cœur & des arteres, & qu'il a repris sa nature, c'est-à-dire, qu'il a passé du froid au chaud, ce qui est passé dans cette liqueur de pituite & de bile, s'échauffe en même-tems par l'augmentation du mouvement, & le sang devient beaucoup plus chaud qu'il ne l'est naturellement. Puis donc que toutes ces choses sont échauffées après le froid, il est nécessaire que la *fievre* suive la chaleur du sang. Hippocrate décrit exactement dans cet endroit tout le progrès de la *fievre* & sa production, en conséquence des principes mécaniques & des lois du mouvement; & je doute que les Modernes puissent en donner une meilleure explication.

Le sentiment d'Erasistrate sur la génération des *fievres* n'est pas fort éloigné de celui d'Hippocrate. Ce Me-

decin, l'un des plus anciens, dit, au rapport de Celſe, *Lib. I.* que lorſque le ſang entre dans les veines deſtinées à recevoir les eſprits, c'eſt-à-dire, les arteres, il excite une inflammation, que les Grecs appellent *Phlegmon*, & celle-ci a un mouvement pareil à celui de la *fievre*. Plus bas, Celſe fait encore mention d'Eraſiſtrate, qui dit que la *fievre* eſt produite par le paſſage du ſang dans les arteres, ce qui arrive lorſque le corps eſt trop plein : par où cet Auteur marque clairement l'inégalité de la circulation du ſang dans toutes les commotions fébriles. Car le froid qui précede ordinairement le chaud de la *fievre*, eſt une eſpece de ſpaſme, qui reſſerrant les vaiſſeaux capillaires, empêche le ſang artériel d'y circuler librement & de retourner au cœur, qui en eſt comme la ſource; ce qui fait que regorgeant dans les arteres & le ventricule gauche du cœur, où par la preſſion que cauſe ſon abondance, il attire une plus grande quantité d'eſprits, les pulſations augmentent. C'eſt auſſi ce qu'Hippocrate explique très-bien dans l'endroit déja cité de ſon *Traité des Vents*, quand il dit, le ſang pouſſé avec force étant chaud, ne peut paſſer vîte par un paſſage étroit (c'eſt-à-dire les arteres) parce que beaucoup de choſes qui embarraſſent & bouchent les paſſages, l'arrêtent; c'eſt ce qui cauſe des pulſations, & voilà comme les *fievres* & les douleurs ſont produites.

Il eſt évident par ce qu'on vient de dire, que le froid qu'on ſent dans les *fièvres*, ſurtout dans les extrémités, dépend de ce que le ſang n'y aborde pas en ſuffiſante quantité, & de ce que ſon mouvement inteſtin languit; & que la chaleur du corps qui ſuccede au froid vient de l'augmentation du même mouvement inteſtin.

Mais comme l'eſſence de la *fievre* conſiſte principalement dans l'inégalité du mouvement du ſang, & dans ſes ſuites, qui ſont le froid, le friſſon, la chaleur, & autres ſymptomes, il eſt intéreſſant après avoir expliqué la génération du froid, de rechercher les cauſes de la chaleur. Mais pour ne point nous arrêter trop long-tems à rapporter & à diſcuter les ſentimens des Auteurs ſur cette matiere, nous renvoyons le Lecteur à la Diſſertation de Fréderic Hoffman, qui a pour titre, *de Caloris & Naturalis & Præternaturalis cauſis*.

C'eſt une queſtion qui ſe fait communément & qui mérite bien d'être approfondie, ſi c'eſt l'augmentation de vélocité de la circulation du ſang qui produit celle de la chaleur. Borelli, *in Tr. de Motu Animal.* eſt le premier, que je ſache, qui ait avancé l'affirmative. La viteſſe du pouls, dit-il, ſavamment, eſt une affection très-propre à la *fievre*, & ſon caractere; & le mouvement violent du cœur & des arteres eſt ſuivi de la chaleur. Cette doctrine eſt conforme au ſentiment de preſque tous les Auteurs, & fondée ſur la raiſon & l'expérience. En effet, on voit que poſés les ſecouſſes & le mouvement violent du cœur, il arrive peu de tems après dans tout le corps animal une certaine chaleur qui n'y étoit pas, comme on le remarque dans la colere & les exercices violens. Au contraire, ce mouvement venant à s'interrompre, c'eſt à-dire, à diminuer, à s'affoiblir, à ſe rallentir, il s'enſuit une tiédeur, un froid, une froideur, qui n'exiſtoit pas auparavant dans le corps animal, comme il arrive dans le froid qui commence les accès de la *fievre* quarte. Borelli ajoute peu après ce que nous venons de rapporter, la raiſon que voici; qu'en conſéquence de la pulſation vive & violente du muſcle du cœur, le ſang dont il eſt rempli dans chaque moment de repos, ou à chaque diaſtole par la veine-cave qui l'y apporte, ne peut manquer d'être pouſſé juſqu'aux extrémités artérielles par le même mouvement accéléré qui contracte le cœur; comme il eſt évident par les lois de la circulation du ſang. Il eſt évident même par le ſentiment, que la violence & l'accélération du mouvement circulaire du ſang excite dans tout le corps de l'animal une chaleur & un bouillonnement qui n'exiſtoit pas auparavant : mais je ne crois pas que le mouvement en tant que tel, c'eſt-à-dire, en tant qu'il eſt progreſſif, en ſoit cauſe; je crois que c'eſt la diſpoſition du ſang même. Car cette liqueur renferme un eſprit ou huile, ou plutôt des parties ignées concentrées, qui ne peuvent ſe dégager des liens qui les embraſſent ſans prendre un mouvement conforme à leur nature, & par conſéquent ſans produire une chaleur ſenſible.

L'Auteur dont nous venons de parler, deduit donc la chaleur de notre ſang de l'augmentation du mouvement inteſtin de ſes ſoufres très-déliés; car tous les Philoſophes modernes s'accordent à dire que la chaleur n'eſt autre choſe que le mouvement très-rapide des parties ſulphureuſes; & il n'y a point de doute que le mouvement inteſtin & chaud des parties du ſang n'augmente par l'accélération du mouvement circulaire, qui ſe manifeſte non-ſeulement par la violence, mais encore par la plénitude & la fréquence du pouls : car le pouls étant fort, plein & fréquent, il eſt néceſſaire que le ſang circule avec plus de rapidité dans ſes canaux, & par conſéquent que la chaleur augmente conformément à ce que nous apprennent le ſentiment & l'expérience. Il n'y a point auſſi de doute que le pouls devenant plus grand & plus fort en conſéquence d'exercices violens, ou des paſſions de l'ame, la circulation du ſang & la chaleur n'augmentent dans l'état de ſanté, & il eſt également certain que dans l'état de maladie, comme dans les *fievres*, & ſurtout dans la tierce intermittente & continue, & dans les *fievres* ardentes & ſynoques, ſurtout dans leur plus haut période, la même diſpoſition du pouls eſt un ſigne de l'accélération de la circulation & de l'augmentation de la chaleur du ſang qui en eſt la ſuite. Cette propoſition n'eſt pourtant pas univerſelle; car je n'ai jamais aſſuré, & je n'aſſure pas encore, qu'il y ait accélération du mouvement circulaire toutes les fois qu'il y a chaleur contre nature; car l'accélération du mouvement circulaire du ſang ou de ſon mouvement progreſſif n'eſt pas la ſeule cauſe du mouvement inteſtin qui produit la chaleur; & de bonnes raiſons me perſuadent que pluſieurs cauſes peuvent donner aux plus petites parties du ſang un mouvement de tourbillon violent, bien que la circulation ſoit embarraſſée; car on ſait qu'il y a non-ſeulement dans les *fievres* malignes, mais dans bien d'autres, une chaleur plus forte que de coutume, ou contre nature, quoique le pouls ne ſoit point fort, ou qu'il ne touche pas avec force le doigt de celui qui l'examine; quoiqu'il ne ſoit pas grand, mais ſeulement vîte ou fréquent, & même petit & foible, ce qui n'annonce point du tout un paſſage plus vîte du ſang dans les ventricules du cœur. D'ailleurs les ſtaſes inflammatoires qui ſe font dans les poumons & les autres viſceres, qui ſont toujours accompagnées d'inquiétudes & de chaleur, de ſoif & d'ardeur, dans le tems que les extrémités ſont refroidies, prouvent très-clairement que tous les excès de chaleur ne ſont pas cauſés par l'augmentation de vélocité du mouvement circulaire; & réellement il n'y a rien de plus commun en pratique, que d'obſerver que jamais une ardeur inſupportable & accompagnée d'inquiétudes extremes, ne ſe fait ſi bien ſentir que dans le tems que les extrémités ſont bouchées, reſſerrées, ſeches & arides; au lieu qu'on ſupporte plus aiſément l'ardeur qui regne dans l'habitude du corps, & qui ſe répand vers les extrémités; parce que le dernier état prouve que la circulation eſt plus libre dans l'habitude du corps, & le premier qu'elle eſt plus embarraſſée dans les parties internes; &, ce qui mérite d'être remarqué, il y a cette différence entre ces deux diſpoſitions, que le danger qui ſuit la chaleur interne eſt toujours conſidérable, & qu'il y a toujours eſpérance de guériſon quand la chaleur n'eſt qu'externe.

L'expérience nous apprend encore que toutes les choſes qui donnent de la fluidité au ſang, & qui déterminent ſon mouvement circulaire vers les parties extérieures, de maniere qu'il s'enſuive une douce chaleur,

ce qui arrive lorsque le pouls devient plein & vîte, marque sure de l'accélération du mouvement du sang, rabbattent & éteignent très-promptement l'ardeur qui fatigue si fort le corps; de maniere qu'on peut regarder comme un habile Medecin celui qui a l'art de disposer le corps à la sueur par un remede convenable quelques heures avant l'accès; car il est ordinaire qu'il devienne beaucoup plus doux. En conséquence nous regardons comme une vérité que la chaleur intestine des parties fluides du corps met en mouvement beaucoup de particules de nature ignée, c'est-à-dire, agitées très-violemment qui ôtent à la chaleur beaucoup de son aliment lorsqu'elles ont la liberté de s'échapper par les pores de la peau; & que si ces parties restent dans le corps, ce que produisent le rallentissement de la circulation & l'embarras de la transpiration, il est nécessaire que leur reflux dans le sang redouble le mouvement intestin de cette liqueur, & l'augmente considérablement. Car nous remarquons que la chaleur qui s'excite hors du corps humain doit plutôt son existence au mouvement intestin & réfléchi des parties actives qui se heurtent réciproquement, qu'au mouvement progressif. C'est donc une vérité constante & inébranlable, que l'essence de la chaleur consiste dans un mouvement très-rapide des parties sulphureuses, & qu'elle augmente dans tout mouvement progressif par la force du choc & le broyement violent qui se font contre les pores & les fibres des parties solides: mais il ne s'ensuit pas que toutes les fois que la chaleur augmente, ce soit par l'accélération du mouvement progressif; car il arrive souvent que cette augmentation vient de la rétention des exhalaisons chaudes & de leur choc réciproque & répété, comme on le voit clairement dans les inflammations considérables & dans la chaleur hectique.

Mais ceux qui attribuent la production de la chaleur fébrile à l'accélération du mouvement circulaire du sang, se fondent sur ce que la vitesse du pouls, qui est le signe pathognomique, & la compagne inséparable des *fievres*, est une preuve très-certaine de l'accélération du mouvement progressif du sang, & qu'il y a entre la vitesse & la fréquence du pouls, une très grande différence, que les Praticiens ne doivent pas négliger, puisque la fréquence du pouls appartient plutôt à l'état naturel, à la jeunesse, à l'exercice, aux passions violentes de l'ame, & l'usage du vin, & même à l'asthme & à la palpitation du cœur; d'où ils concluent que ce n'est pas le vrai signe des *fievres*, bien que la vitesse du pouls en soit inséparable.

Cette question qui n'est pas nouvelle, mérite bien d'être approfondie, non pas tant pour constater plus parfaitement la cause de la chaleur fébrile, que pour pouvoir déterminer en conséquence d'une connoissance plus exacte de la nature du pouls, ce qu'il faut penser sur la question qui partage de célebres Médecins, si la fréquence du pouls plutôt que sa vitesse est la marque essentielle du mouvement fébrile. Voyez *Pulsus*.

Nous avons ci-devant expliqué les causes du frisson & du froid qu'on remarque toujours dans les *fievres*, & qui les précedent ordinairement; nous avons aussi developpé le caractere & la production de la chaleur & des deux mouvemens progressifs qui se font dans les *fievres*, dont l'un est dirigé des parties extérieures au centre du corps, & l'autre des parties intérieures à sa circonférence. Il faut à present examiner en peu de mots, si ces mouvemens dépendent uniquement des causes physiques, ou si des causes morales y concourent en même tems: quel est leur objet & leur destination.

Pour résoudre la premiere question, il faut commencer par observer que l'ame, cette substance incorporelle, qui pense & qui raisonne, a beaucoup d'empire sur le principe vital de notre corps, ou sur le mouvement des esprits, qu'elle augmente, diminue, ou détermine de différentes manieres. C'est une vérité qu'aucune personne instruite, qui connoît bien la force de l'imagination & des passions de l'ame, & de quelle maniere ces causes changent le mouvement & la température des parties fluides & la configuration des solides, ne niera; de sorte qu'il n'y a point de doute que des causes morales, purement intentionelles, ne puissent produire dans le corps un mouvement fébrile: mais ce qu'il s'agit principalement de décider, c'est de savoir si la *fievre* n'est pas le plus souvent produite par des causes purement physiques, agissantes, sans aucune intention morale, & sans que des causes morales dirigent elles-mêmes l'augmentation du mouvement fébrile produit par des causes purement physiques. Van-Helmont, *in Lib. de Morborum ortu & Febribus*, est le premier qui ait fait paroître sur la scene son *Archée*, ou principe intérieur, cause morale intentionelle, qui a un objet déterminé, & n'agit qu'à l'occasion de certains points de vûe; de maniere que comme l'atteste son Traité, il a fait de son mieux, & assez mal-à-propos, pour ranger les causes physiques des maladies dans le nombre des causes morales. Pour moi, j'ai toujours pensé, que quand on trouvoit, ou pouvoit trouver des causes connues & des explications tirées d'objets sensibles & physiques, il ne falloit pas en chercher dans des objets inconnus & incorporels. C'étoit bien la façon de penser des Anciens, qui examinoient avec tant d'attention les opérations de la Nature; ils les ont distinguées partout des opérations de l'ame; & l'on voit bien dans leurs Ecrits, que c'est à la Nature qu'il appartient de guérir les maladies, au lieu qu'ils n'ont jamais attribué à l'ame le même privilége.

La Nature chez les Anciens mêmes, est la cause & le principe des mouvemens, & ils appellent l'ame, *le principe & la source des connoissances & des perceptions.* Hippocrate dit que la Nature est dénuée de connoissance & d'intelligence; & l'on peut voir sur ce sujet un passage curieux dans le premier Livre *des Maladies aiguës* de Cœlius Aurélianus. Il y rapporte le sentiment d'Asclépiade, qui nommoit l'ame, *le rendez-vous des sensations*, & qui disoit encore que tout se faisoit nécessairement dans le corps, qu'il ne s'y faisoit rien sans cause, que la Nature n'est autre chose que le corps ou son mouvement, & que non-seulement elle fait du bien, mais aussi du mal. En effet l'Ame, soit sensitive, soit raisonnable, qui chez les hommes est le principe des mouvemens refléchis; & chez les animaux celui des mouvemens volontaires; l'Ame, dis-je, ne peut rien concevoir sans idées, c'est-à-dire, sans mouvemens imprimés par les objets extérieurs; & ces mouvemens sont reçus par des organes destinés à transmettre les impressions de ces objets. Lors donc qu'il manque divers organes des sens, il manque des idées, & des directions de mouvemens; car le tact en soi est très incapable de connoître le caractere, la figure, le mouvement, le dommage & les forces des causes matérielles: d'où il suit fort naturellement, que l'Ame ne peut se charger de conduire spécialement dans les maladies, les mouvemens correspondans au caractere de la cause morbifique.

Il est bien vrai que la Nature suit très-scrupuleusement le nombre, l'ordre, le tems & les lieux, comme on le remarque dans la formation, la nutrition du corps, & sa conformation, dans la cure des maladies & dans les excrétions: mais cette exactitude ne vient pas d'une connoissance particuliere des choses, au moyen desquelles elle agit, & d'une volonté libre d'ordonner tels ou tels mouvemens, & de les diriger vers une certaine fin: mais ces effets si bien arrangés vers une fin déterminée, dépendent uniquement de la structure mécanique, & de l'arrangement relatif des corps qui agissent & réagissent les uns contre les autres, dans une mesure, un dégré & une proportion déterminée; ce qu'il est aisé de voir, puisque nous pouvons par des actions corporelles suspendre, augmenter, ou diminuer

à volonté ces mouvemens réglés. Nous avons d'ailleurs un exemple très-frappant des effets d'une ſtructure organique, ou d'une organiſation parfaite dans les végétaux, dont l'ordre & l'art merveilleux qui frappe les yeux les moins-clairvoyans, n'eſt pas l'effet d'une puiſſance intelligente : mais d'une puiſſance abſolument néceſſaire, qui produit un mouvement efficace, mais ſoumis à des lois. Mais je m'écarterois de mon ſujet, ſi je voulois approfondir cette matiere, il me ſuffira de remarquer, ce que je crois extremement important, & qu'on doit regarder comme un principe fondamental de la Medecine Pratique, qu'il faut bien ſe garder de confondre les effets maladifs que produiſent les cauſes purement néceſſaires avec ceux qui partent en même tems d'un principe libre & immatériel, tel qu'il ſe trouve dans les paſſions de l'Ame. En effet, il y a une grande différence entre l'une & l'autre, maladie. Car l'on donne proprement ce nom au dérangement de la Nature que produiſent des cauſes purement corporelles ; & l'on nomme paſſions de l'ame, l'état où l'ame eſt réellement en déſordre, bien que ce déſordre influe ſouvent ſur le corps.

Je conclus de ce qui précede, qu'on ne doit pas croire la *fievre* ſalutaire, parce que la Nature s'apperçoit qu'il y a dans le corps une matiere nuiſible, & qu'elle fait ſes efforts pour l'en faire ſortir par certains endroits, & dans certain tems, au moyen d'une certaine proportion & d'un certain degré de mouvement aſſorti à la qualité de la matiere morbifique: c'eſt ce qu'on peut dire de l'ame qui ſe fâche à l'aſpect de quelque objet extérieur, mais qu'on ne peut appliquer naturellement aux mouvemens purement mécaniques. Car comme une paſſion de l'ame differe d'une maladie, de même la *fievre* & la colere ſont différentes ; & toutes les *fievres* ne ſuppoſent pas une action immatérielle & intellectuelle de l'ame, en un mot une perception. On ne peut donc pas dire que la *fievre* eſt ſalutaire & utile, & produite pour une bonne fin, puiſque la Nature, ni même l'Ame ſenſitive, ne connoît en aucune maniere la diſpoſition des cauſes morbifiques, des voies, des lieux, & les fins des choſes qui exiſtent dans l'intérieur du corps. La *fievre*, ſelon moi, ne peut être appellée ſalutaire en ſoi, ni relativement à ſa fin ou à ſon effet, puiſqu'elle eſt ſouvent ennemie, que dis-je ? funeſte à la nature humaine, mais ſeulement parce qu'elle produit quelquefois par accident un effet ſalutaire. Cette doctrine mérite d'être éclaircie par un exemple. Une trop forte contraction ſpaſmodique des membranes du ventricule & des inteſtins, produite par un émétique ou par un purgatif, n'eſt pas en ſoi une choſe avantageuſe ni ſalutaire, c'eſt même une affection entierement contre nature, & par conſéquent une maladie qui produit ſouvent des accidens très-graves. Cependant quand elle fait ſortir de ces parties un amas de liqueurs impures, viſqueuſes & corrompues ; elle eſt & devient à raiſon de cet effet une choſe ſalutaire. Il en eſt de même du ſpaſme des parties internes qui produit les hémorrhagies ſpontanées ; loin que ce ſoit en ſoi un mouvement ſalutaire, il cauſe ſouvent des pertes de ſang mortelles ; il ne laiſſe pourtant pas de produire par accident un effet ſalutaire, quand il y a trop de ſang, & que la perte n'enleve que le ſuperflu. On doit en dire autant de la *fievre*, qui conſidérée en elle-même ne mérite pas d'être appellée utile ou ſalutaire, parce qu'elle égorge & tue la moitié des hommes ; cependant elle produit ſouvent un effet ſalutaire, en rétabliſſant la parfaite intégrité & la ſanté d'un corps malade, à raiſon des impuretés qu'il contient.

Il s'agit préſentement de déterminer dans quels ſujets, & de quelle maniere la *fievre* devient un remede pour le corps. Pour y parvenir il faut commencer par ſavoir que la cauſe du mouvement fébrile qui s'excite dans le ſyſteme des muſcles eſt très-ſouvent, non pas tant une trop grande quantité de ſang & d'humeurs, que l'amas qui ſe fait dans les premieres voies, & dans les vaiſſeaux de parties viſqueuſes, impures & excrémentitielles: or ces deux cauſes ſont ordinairement produites tant par l'embarras de la circulation du ſang, que par l'engorgement & l'obſtruction des couloirs & des vaiſſeaux excrétoires, comme il arrive le plus ſouvent dans toutes les *fievres* ardentes, la ſynoque bilieuſe, la tierce continue, la catarrheuſe & autres de cette eſpece. Or pour faire ſortir cette cauſe qui dreſſe des embûches au corps, la nature ſe ſert de ſes reſſources, non par une volonté libre, mais par une néceſſité phyſique, c'eſt-à-dire, qu'elle y eſt excitée par l'irritation que lui cauſe la matiere ennemie & corrompue, qui produit un mouvement ſpaſmodique des extrémités & des membranes, & une augmentation du mouvement des muſcles, & notamment du cœur, occaſionnée par l'abord plus grand des eſprits. Car il eſt beſoin tant d'un mouvement inteſtin de chaleur, que d'une accélération du mouvement progreſſif, pour faire ſortir du corps les humeurs ennemies par leur abondance & leur qualité, que la langueur de ces deux mouvemens a fait amaſſer, pour les faire ſortir, dis-je, les obſtructions étant d'abord levées & les humeurs préparées & diſposées à l'excrétion. Car les Anciens ont eu grande raiſon de dire que trois opérations étoient néceſſaires à la nature pour guérir les maladies ; d'abord la maturation & la coction ; en ſecond lieu la réſolution & la raréfaction, & enfin le dégagement & l'excrétion. On peut conſulter ſur cette matiere Houllier dans ſon Commentaire ſur l'*Aſphoriſme* 39. d'Hippocrate.

Par ces mots de coction & de maturation, les Anciens ont entendu la coction & la maturation pathologique, c'eſt-à-dire, l'action de rendre la matiere morbifique propre à l'excrétion, comme le terme de coction en fait de phyſiologie, eſt une action qui rend la matiere propre à la nutrition. Car comme les humeurs morbifiques ſont cruës, indigeſtes, incapables en partie de mouvement, & qu'elles n'ont pas de proportion avec les pores, il eſt néceſſaire qu'elle ſoient préparées avant que de pouvoir ſortir. En effet, il faut diviſer les matieres viſqueuſes, les délayer, donner de la fluidité à celles qui ſont épaiſſes, tempérer & corriger les humeurs intempérées & acres ; auſſi les Anciens conſeilloient-ils d'imiter la nature qui ne fait ſortir les humeurs que quand elles ſont ſuffiſamment mûries, & ne vouloient ils pas qu'on usât d'évacuation quand elles ſont encore cruës.

Et comme il eſt difficile qu'il ſe faſſe une excrétion de la matiere morbifique lorſque les voies ne ſont pas libres, & que les excrétoires ſont fermés, il faut commencer par lever les obſtructions, & fondre & reſoudre les humeurs qui ſont en ſtagnation & fixement arrêtées dans les vaiſſeaux capillaires & excrétoires. Mais lorſque cela eſt fait l'excrétion de la matiere qui péche par la quantité, réuſſit heureuſement.

Voilà les principaux moyens, les principales opérations, la conduite ordinaire, & l'ordre de la nature, pour guérir les maladies, ou pour chaſſer du corps la matiere morbifique ; & l'unique inſtrument qu'elle met en œuvre pour parvenir à ce but, eſt le mouvement.

Or le ſang a deux mouvemens, l'un inteſtin des parties ſulphureuſes accompagné de chaleur, & l'autre progreſſif ou circulaire. La nature a beſoin des deux pour préparer à la ſortie, & faire enſuite ſortir ce qu'il y a dans le corps de nuiſible & de pernicieux. Il eſt certain que le ſeul mouvement circulaire, bien qu'augmenté ou accéléré, ne ſuffit pas ſans l'augmentation du mouvement inteſtin ou de chaleur. Et bien qu'on ne puiſſe nier qu'une chaleur trop exceſſive ne ſoit nuiſible au corps dans les *fievres*, la nature n'a pas moins beſoin de l'augmentation du mouvement inteſtin & chaud pour dompter la cauſe de la *fievre*, que de l'augmentation du mouvement progreſſif. Car qu'y a-t-il de plus

propre à résoudre des humeurs visqueuses & gluantes que la chaleur? Quel secours plus efficace pour fondre les obstructions formées par des impuretés épaisses, & pour débarrasser les excrétoires bouchés, qu'un sang chaud & fluide? Y a-t-il un moyen plus prompt pour diminuer la trop grande quantité de sang & des humeurs, pour donner de la fluidité à ce qui est épais & inepte au mouvement, que la chaleur? Ce n'est donc pas sans raison que les Anciens ont regardé la chaleur fébrile comme utile pour digérer, c'est-à-dire, diviser, atténuer, & rendre propre à l'excrétion la matiere morbifique. Qu'une chaleur modérée, considérée en elle-même, soit très-avantageuse au corps, il est aisé de s'en convaincre par cette réflexion que les hommes d'un tempérament chaud, les jeunes gens & ceux qui font de l'exercice & usent de boissons chaudes, sont rarement sujets aux passions chroniques & aux obstructions des visceres; & c'est la raison pour laquelle toutes les *fievres* intermittentes, & même les quartes, suivant l'observation d'Hippocrate, sont plus courtes pendant l'été, & moins opiniâtres que pendant l'automne; car elles cessent ordinairement d'elles-mêmes au mois de Juin, lorsque l'air est très-chaud; & d'ailleurs plus la chaleur est vive dans les accès de *fievre*, plutôt elle se guérit; au lieu qu'une chaleur lente & languissante est une preuve de la fixité du siége & de la cause de la maladie. Il est vrai qu'on peut dire pour combattre cette opinion, que ces effets viennent moins de la chaleur que de l'accélération du mouvement du sang, dont la chaleur est une suite infaillible. Mais bien que l'accélération de la circulation ne se fasse pas sans augmentation de la chaleur, il est pourtant vrai, comme je l'ai déja remarqué, que toute augmentation de chaleur ne suppose pas l'accélération de la circulation, pusqu'il arrive très-souvent que le pouls étant languissant & fréquent, & les extrémités froides, l'intérieur est brûlé, & qu'il y a sécheresse & noirceur de la langue, & une soif sans égale. D'ailleurs, comme le mouvement intestin est de sa nature entierement différent du progressif, il produit aussi un effet différent pour la vie, & si la seule circulation suffisoit avec l'excrétion des parties inutiles pour entretenir la vie des animaux; il seroit inutile à la conservation de la santé & de la vie qu'il se fît un mélange, une température, qu'il y eût une proportion des élémens du sang, & surtout du soufre, qui est le principe du mouvement intestin; ce qu'il seroit absurde de prétendre.

C'est pourquoi les Anciens ont eu raison de dire que la vie consiste dans la chaleur, que c'est par le moyen de la chaleur que la nature combat la cause morbifique, & qu'il n'y a point d'animal dans le sang & les liqueurs duquel il n'y ait quelque substance chaude; puisque sans mouvement intestin & chaud, il n'y a point de génération, point de vie, ni de mouvement vital. Mais il ne faut pas croire qu'il n'y ait point de chaleur qui n'affecte le sentiment du toucher; car les sens des hommes ne sont pas les seuls juges, la seule regle de la chaleur. On peut appeller chaud un mouvement intestin, ou relativement au froid, ou à raison de ses effets, & surtout de la raréfaction qu'il produit; de maniere que c'est une objection frivole contre ce sentiment, que de dire que les poissons peuvent vivre sans chaleur. Mais il est nécessaire qu'il y ait de la chaleur dans les corps des animaux pour aider la volatilisation des liqueurs, entretenir leur fluidité, & tenir tous les pores méables & ouverts, tant pour l'exécution de la nutrition, que pour celle des excrétions. C'est pour cette raison que Galien, dans son Traité *de l'Usage des Parties*, *Lib. XIV. cap. 6.* appelle la chaleur le premier instrument de la nature: c'est encore par la même raison que la nature se sert d'une chaleur plus forte que la naturelle pour surmonter les maladies, comme il paroît dans les *fievres*: car non-seulement elle sert à diviser & à subtiliser la matiere vicieuse, mais elle la rend propre à sortir par les excrétions. Il faut pourtant convenir qu'une grande chaleur est un grand obstacle aux évacuations, & surtout à celles qui se font par la sueur, & que sous ce point de vue elle est plus nuisible qu'utile. Cependant en examinant les choses avec plus d'attention, l'évacuation n'est par la seule maniere dont la nature guérit les maladies: il lui arrive bien plus souvent de le faire par la dissolution & la raréfaction des humeurs, sans excrétion d'aucune matiere; & s'il y en a quelqu'une à mettre dehors, elle commence par la disposer à sortir en la digérant, & ouvrant les couloirs, ce qu'elle fait aisément au moyen de la chaleur. Puisque la guérison consiste moins dans l'évacuation que dans la correction de la matiere morbifique & nuisible, j'estime donc que c'est se tromper lourdement que de s'imaginer que les excrétions qui se font les jours critiques qui viennent après l'état de la maladie & dans le déclin, sont composées de la matiere morbifique. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les évacuations qui se font dans les *fievres* en tems convenable & en quantité suffisante, déposent de l'état de convalescence, & sont un signe certain de la victoire que la nature a remportée, parce qu'il s'ensuit que tout dans le corps est tranquilisé & rentré dans l'ordre; que la circulation du sang a repris sa liberté & son égalité, ou qu'elle est redevenue naturelle, & que les contractions spasmodiques des parties cessent, ce qui rend plus libres les évacuations, non-seulement de la matiere morbifique qui est disposée à l'excrétion, mais même des autres humeurs excrémentitielles qui se sont engendrées dans le corps pendant le mouvement fébrile irrégulier des humeurs: d'où il suit que ces évacuations critiques sont avantageuses, & qu'il ne faut les arrêter, ni totalement ni en partie. Car il ne faut pas perdre de vue que les causes morbifiques agissent principalement au moyen des spasmes, & que dans le spasme la circulation du sang, ainsi que l'ordre des excrétions est dérangé. C'est pourquoi si les évacuations se font bien, c'est un signe qui fait connoître que la cause de la maladie est surmontée, que les mouvemens maladifs sont calmés, & que tout est disposé à rentrer dans l'ordre naturel. Car dès que les évacuations convenables, comme sont les évacuations critiques, & non les symptomatiques, recommencent par le rétablissement de la circulation du sang, il paroît clairement que la force de la maladie est amortie.

Nous disons que la *fievre* est un remede pour le corps par rapport à l'augmentation du mouvement intestin de chaleur, & à l'accélération du mouvement progressif & circulaire dans les canaux de toute espece, qui divisent & atténuent les crudités visqueuses, levent les obstructions des glandes, font rentrer dans les voies de la circulation les liqueurs qui étoient en stagnation, évacuent celles qui sont corrompues & surabondantes, & dissipent l'humidité; d'où il suit, que la *fievre* est souvent un excellent remede pour purifier & purger le corps. Une vérité aussi importante mérite bien d'être établie sur des raisonnemens, & sur l'autorité irréformable de l'expérience. Je vais donc commencer par rechercher & expliquer ce qu'on lit sur ce sujet dans les écrits d'Hippocrate.

Voici ce qu'il dit dans l'*Aphorisme* 70. de la cinquieme section.

« Ceux qui sont attaqués de la *fievre* quarte, le sont rarement de convulsions; & ceux qui sont attaqués de convulsions, en sont délivrés par la *fievre* quarte. »

En effet, il n'y a gueres de *fievres* plus salutaires aux hommes que la tierce & la quarte; ce qui n'est pas même ignoré du commun. Car si ces *fievres* parcourent comme il faut leurs périodes, qu'elles ne se prolongent point trop, & qu'elles n'attaquent point des personnes d'un âge entierement décrépit, & dont les forces soient épuisées, elles purifient merveilleusement

le sang, résolvent puissamment les obstructions formées dans les veines du mésentere, dissolvent & font sortir les humeurs épaisses, congelées, grossieres & visqueuses, qui produisent divers spasmes, dessechent les nerfs trop humectés, & raffermissent & fortifient ceux qui sont trop relâchés & trop mous ; & c'est de-là que vient l'idée populaire que la *fievre* quarte fortifie le corps ; de maniere que quand on en a été attaqué, ou de la tierce, on est pendant quelques années exempt de toute autre maladie.

On peut encore rapporter ici l'*Aphorisme* 26. de la section 11.

« Il vaut mieux que la *fievre* vienne pendant la convul-« sion, que la convulsion pendant la *fievre*. »

Mais il faut bien remarquer qu'il s'agit ici d'une convulsion produite par la réplétion ou l'abondance des humeurs, & non par l'acreté ou la causticité de la matiere, parce que les mouvemens intestin & progressif divisent & dissipent la matiere épaisse, visqueuse & compacte qui s'attache aux nerfs & au cerveau, & qui est contenue dans les premieres voies. Houllier, dans son Commentaire sur cet Aphorisme, remarque aussi très-bien, que toute espece de *fievre* n'est pas propre à emporter la convulsion ; qu'il faut qu'elle soit modérée ; qu'elle ne soit point trop forte, ni de la nature des malignes qui alterent les forces. Rien n'est encore plus admirable que ce qu'avoit remarqué long-tems auparavant Hippocrate, *in Epid. Lib. VI.* que la *fievre* quarte guérit de la mélancolie, de l'épilepsie, de la lepre & même de la gale. En effet, ces maladies cruelles ont presque la même cause que la *fievre* quarte, & sont produites par la stase d'un sang visqueux & impur dans les visceres du bas-ventre, & par l'engorgement & l'endurcissement du foie, de la rate & du pancréas. Or, comme le mouvement fébrile de la quarte, étant bien ordonné & conduit, résout les obstructions invétérées & opiniâtres, il arrive que ces graves maladies, comme des fruits, périssent quand les racines sont arrachées. Langius, *in Epist. 16. Lib. I.* dit qu'il a vu plus de cent fois la gale se guérir d'elle-même, & sans le secours d'aucun remede, lorsque la crise des *fievres*, & surtout des *fievres* quartes, se faisoit. Quant à l'épilepsie, Hippocrate remarque, *Epidem. Lib. V. T. 6.* que les personnes attaquées de la *fievre* quarte ne le sont pas de l'épilepsie ; & que si elles y ont été sujettes, la *fievre* quarte qui survient les en délivre. Cette assertion est parfaitement conforme à l'*Aphorisme* 20. de la cinquieme section, où il est dit, « que ceux qui sont attaqués de la *fievre* quarte le sont « rarement de convulsions, & ceux qui sont attaqués de « convulsions le sont rarement de la *fievre* quarte. „

Il n'est pas difficile de rendre raison de cette observation ; car il est clair, & c'est le sentiment de presque tous les Praticiens, que l'épilepsie chronique n'a d'autre cause que des obstructions & des impuretés, en partie visqueuses, qui en sont les suites ; impuretés que la nature s'efforce de faire sortir au moyen d'un spasme universel, qui, originairement produit dans les membranes du cerveau, se communique à tous les muscles du corps, & se nomme épilepsie. Or le frisson & la chaleur de la *fievre* quarte, résolvent, dissipent, & font sortir du corps ces obstructions & ces humeurs visqueuses qui empêchent la libre circulation du sang dans les vaisseaux du cerveau. En effet, un mouvement violent de cette espece dont les fibres sont agitées, & une augmentation de l'impétuosité du sang, tels qu'on les remarque dans les accès des *fievres*, font plus pour donner du mouvement aux humeurs, & résoudre les obstructions, qu'aucun autre remede, quelque vanté qu'il soit, pris dans la classe des diaphorétiques, des apéritifs & des évacuans. C'est par les mêmes raisons, que ceux qui sont attaqués de la *fievre* quarte, ne le sont pas aisément de l'épilepsie, parce que la *fievre* quarte bien conduite, en levant les obstructions, débarrasse le corps des causes capables de produire la maladie épileptique.

La *fievre* dissipe aussi les apoplexies légeres, suivant Hippocrate, *Aph. V. Sect.* 5.

« Si quelque personne ivre, dit-il, perd tout-à-coup l'u-« sage de la parole, il meurt en convulsion, à moins « qu'il ne soit attaqué d'une *fievre* accidentelle. »

Il peut arriver dans l'ivresse causée par une grande quantité de vin fort dans un corps qui ne transpire pas bien, que la tête se remplisse d'une trop grande quantité de sang, qui, par le gonflement qu'il cause aux arteres & aux veines du plexus choroïde, intercepte le passage des esprits : or le mouvement accéléré du sang qui arrive dans la *fievre*, débouche les vaisseaux obstrués dans le cerveau, & résout puissamment la matiere qui est en stagnation dans ses pores, soit qu'elle soit aqueuse ou visqueuse.

Enfin Hippocrate a regardé la *fievre* comme un remede particulier contre les vices des hypocondres. Car il dit, *Aph.* 40. *Sect. 6.* « que lorsqu'il y a douleur sans « inflammation dans les hypocondres, & qu'elle y est « causée ou par des vents, ou par des obstructions, ou « par une intempérie froide, la *fievre* qui survient cal-« me la douleur. »

On voit par-tout dans Hippocrate, que les maladies causées par des obstructions, des impuretés visqueuses, & l'engorgement des visceres, se guérissent heureusement par la *fievre*, parce que l'augmentation du mouvement intestin & progressif, que cause la *fievre*, divise, subtilise & résout les liqueurs qui n'ont point de mouvement, & qui sont fixes & en stagnation, & les prépare & les dispose à l'excrétion. J'ai eu beaucoup d'occasions de voir dans ma pratique la nature seule aidée d'une *fievre*, accompagnée d'une chaleur efficace & du frisson, guérir les passions hystériques & les spasmes qui parcouroient les régions du bas-ventre des femmes-mêmes sur l'âge, après la suppression totale de leurs regles. Et si l'on y fait attention, on verra que les accès spasmodiques & fébriles qui attaquent souvent les hypocondriaques, surtout pendant l'Automne & l'Hiver, sont très-utiles pour faire sortir du corps par les vaisseaux excrétoires les impuretés excrémentitielles qui se sont amassées dans la masse du sang & des humeurs.

Une preuve incontestable que la *fievre* est un moyen salutaire & avantageux dont la nature se sert pour se délivrer du danger qui la menace, c'est que la force du mouvement fébrile qui s'excite dans le genre musculeux fait sortir ordinairement par les excrétoires convenables, & particulierement destinés à ces évacuations, la quantité surabondante de sérosité, pure ou altérée par le mélange des sels excrémentitiels bilieux, acres, qui s'est amassée dans le corps, & ne peut manquer d'être fort à charge à la nature, comme on le voit évidemment dans les *fievres* catarrheuses, rhumatisantes, gouteuses, érésipélateuses ; dans la petite vérole, la rougeole & le pourpre, où il y a toujours un mouvement fébrile, & en conséquence une évacuation critique & salutaire. Enfin rien n'est plus commun que de voir la *fievre* à la suite des stagnations & des extravasations du sang ; *fievre* pour lors nommée inflammatoire, qui n'est pas, suivant moi, excitée exprès & de sa libre volonté par l'ame, à dessein de mettre en mouvement l'humeur qui est en stagnation proche de la corruption, mais que je regarde absolument comme un effet nécessaire & mécanique causé par la pression & l'irritation que produit par sa quantité, ou par sa qualité ennemie, la matiere morbifique sur le principe moteur qui est dans les muscles, lequel en reçoit un mouvement extraordinaire, qui venant à augmenter, sert, bien qu'essentiellement contre natu-

re, à diffiper & réfoudre le fang qui s'eft écarté de fa route, pourvu que le Medecin fache le régler comme il faut. Si le tems le permettoit, & que ce fût mon objet, je pourrois traiter au long ce fujet intéreffant: mais je crois en avoir affez dit pour qu'on connoiffe clairement la vérité de cette affertion d'Hippocrate, & des plus éclairés d'entre les anciens Medecins, que la Nature eft le meilleur Medecin des maladies, qu'elle guérit par l'accélération du mouvement, ou par le mouvement fébrile. On voit auffi combien Afclépiade avoit raifon de dire, au rapport de Celfe, *Lib. II. cap.* 4. *de Diverfis curationum generibus*, qu'un des principaux remedes dont il fe fervoit dans les maladies, étoit la *fievre*; vérité tellement du gout de Sydenham, que dans fes Ouvrages il appelle la *fievre* l'inftrument dont la nature fe fert pour féparer les parties impures de celles qui ne le font pas.

Voici des conféquences très-utiles pour la pratique, qui fuivent de la doctrine que je viens d'établir.

1. La *fievre* faifant un fi grand bien au corps, les Medecins doivent bien prendre garde de faire, dans le commencement de la maladie, leurs efforts pour arrêter fes attaques, ce qui feroit mortel dans les *fievres* continues & aiguës, comme celles qui accompagnent la petite vérole, rougeole, éréfipele, ou goute. Le danger eft moindre dans les *fievres* intermittentes: mais l'expérience nous apprend, que quand on les arrête trop-tôt, on jette les malades, à leur grand dommage, dans de graves obftructions des vifceres, dans des *fievres* lentes & hectiques, & dans l'hydropifie qui en font les fuites, & même dans des affections convulfives fpafmodiques. Il me paroît que tout l'art du Medecin dans la cure des *fievres* confifte à bien diftinguer les mouvemens fébriles que la Nature produit, qui font en état de faire un bon effet, & qu'on doit regarder comme falutaires & critiques, de ceux qui font pernicieux, fymptomatiques & nuifibles. Il ne faut pas arrêter tout d'un coup les premiers; il faut fe contenter de les modérer, s'ils font trop forts: mais il convient de les animer s'ils font languiffans.

Au refte, il faut fe garder également, & de les arrêter tout-à-fait, & de leur donner trop de force; le but principal du Medecin, & le meilleur qu'il puiffe fe propofer, eft d'attaquer la caufe morbifique qui produit l'excès de chaleur, de la diminuer & de la détruire. C'eft donc fe conduire avec beaucoup d'imprudence que d'employer mal-à-propos le Quinquina, remede divin quand on en fait un bon ufage, les opiats & les ftyptiques, dans la cure des *fievres* intermittentes. Les Medecins ont donc grand tort de faire d'abord tout ce qu'ils peuvent pour arrêter la *fievre*, la regardant comme une chofe très-pernicieufe, bien qu'elle foit l'effet d'une caufe avantageufe; & c'eft fe conduire auffi mal que d'avoir fur le champ recours, aux aftringens, pour arrêter les pertes de l'uterus ou des hémorrhoïdes, ce qui ne manque gueres de produire de très-fâcheux accidens. On ne doit donc jamais arrêter tout-d'un-coup la *fievre*, & l'unique but qu'on doive fe propofer, eft de détruire fa caufe, & quand on ne peut le faire aisément, de la calmer, de forte pourtant qu'il en refte affez pour préparer & faire fortir la caufe morbifique, fuivant fa deftination.

2. Il fuit de la doctrine ci-deffus établie, que tous les remedes & alimens trop rafraîchiffans, ceux qui coagulent les humeurs, ou qui retardent le mouvement du fang par leur vifcofité, leur acidité, & même leur vertu anodyne, non-feulement font inutiles, mais même fort nuifibles dans la cure des *fievres*. Le Medecin au contraire doit avoir pour objet de donner au fang de la fluidité, & d'en aider l'abord à tous les excrétoires. Van-Helmont, *Tract. de Febrib. cap.* 9. a donc raifon de dire que les diaphorétiques feuls, font les remedes fpécifiques & appropriés des *fievres*. Les faignées, les évacuans & les altérans de divers genres, n'ont donc d'utilité dans la cure des *fievres*, qu'autant qu'ils aident la tranfpiration, & qu'ils rendent la circulation plus vîte. Car s'il eft vrai, comme on n'en peut douter, que prefque toutes les *fievres* viennent de la fuppreffion de la tranfpiration, & du rallentiffement de la circulation du fang; il s'enfuit néceffairement qu'elles ne doivent être attaquées qu'en augmentant l'une & l'autre. Il eft encore évident en conféquence de cette doctrine, que le tems le plus convenable pour donner des remedes, eft celui où la Nature eft en mouvement. Dans ces circonftances, aidée de l'art, elle eft en état de produire des effets défirés. Van-Helmont, *Lib. de Febribus cap.* 9. dit que fi l'on donne le jour même de l'accès, & à l'heure convenable les remedes indiqués, ils enlevent fouvent en une feule fois beaucoup de *fievres*. Ce tems convenable eft environ une petite heure avant l'accès, autant que peut l'exiger le tems que le remede demande pour agir: il faut auffi que l'eftomac foit vuide. Car fi on le donne dans les jours intercalaires des *fievres* intermittentes, ou long-tems après que l'accès a commencé, c'eft inutilement qu'on le fait, parce que le remede ne fent pas le concours de la Nature, foit pour le mettre en action ou l'exciter, foit pour faire fortir la matiere occafionnelle de la *fievre*. Il y a plus: le remede alors fatigue plus qu'il ne foulage, parce qu'il excite la Nature à faire des efforts dans le tems qu'elle voudroit fe repofer.

3. Nous apprenons de la doctrine que nous venons d'établir, que c'eft un mauvais figne, lorfque le malade étant attaqué d'une obftruction confidérable, ou par une caufe grave, il n'y a qu'une fievre lente, & légere, ou lorfque le mouvement fébrile n'eft point proportionné à la caufe. Hippocrate a donc eu raifon de dire, *Aph.* 40. *Sect.* 4. que ce n'eft jamais un bon figne que le corps ait tantôt chaud & tantôt froid; car il annonce la longueur de la maladie. On voit auffi pourquoi, lorfque les corps font foibles, & que les mouvemens vers la furface du corps ne font pas affez libres, il ne fe fait aucune évacuation falutaire, & qu'il n'arrive que des métaftafes & des dépôts difficiles à guérir. On remarque auffi dans la pratique que les *fievres* qui ne font point accompagnées de chaleur, d'un pouls vif & de la foif, font d'un caractere beaucoup plus dangereux & plus malfaifant, que quand ces accidens font dans un degré même exceffif; & nous avons remarqué plus d'une fois en pratique, que s'il furvient un accès avec chaleur & friffon dans ces *fievres* tranquiles, c'eft un très-bon figne du futur rétabliffement de la fanté.

Nous tirons enfin de la même doctrine, la conclufion qu'en tire Hippocrate, *Epidem. Lib. II.* favoir que la prudence du Medecin demande quelquefois qu'il allume la *fievre*; car, comme il le dit ailleurs, (*Epid.*) l'art du Medecin doit imiter ce que la Nature fait d'elle même. Or il confeille évidemment, *Aph.* 2. *Sect.* 5. d'exciter la *fievre*, puifqu'il dit formellement, « que dans le tetanos (ou convulfion univerfelle) où il « n'y a pas d'ulcere, lorfqu'il s'agit d'un jeune hom« me vigoureux, & qu'on eft dans le fort de l'Eté, on « ranime la chaleur naturelle en jettant beaucoup d'eau « froide fur le corps, & que cette opération excite une « chaleur qui guérit le tetanos. » Il confirme ailleurs, *Lib. III. de Morb.* ce traitement, quand il dit, « Ver« fez fur le corps du malade beaucoup d'eau froide, « & couvrez le de hardes nettes, légeres & chaudes: « mais n'employez pas le feu dans ces circonftances: « ce traitement convient au tetanos & à l'emprofthotonos. » Lorfqu'on verfe de l'eau froide, dans le milieu de l'Eté, fur un corps jeune & vigoureux, les pores & les fibres fe refferrent, & il furvient un froid & un friffon qui repouffe le fang vers l'intérieur du corps, où irritant les mufcles du cœur, il excite des mouvemens plus forts que de coutume, mouvemens qui font très-avantageux pour détruire les caufes des maladies chroniques; car il arrive conftamment & néceffairement

ceſſairement, comme dit Hippocrate, *Lib. II. de Morbis*, *Sect.* 5. une *fievre* plus ou moins forte après le froid. Mais ſans nous arrêter à critiquer cette eſpece de traitement, nous remarquerons ſimplement, qu'il eſt beaucoup plus sûr d'attaquer les cauſes des maladies chroniques, au moyen de remedes énergiques capables de donner du mouvement au ſang & aux humeurs, & l'on déduit naturellement de ce principe pourquoi un uſage convenable de la décoction des bois, des eaux minérales chaudes & froides, des ſalivans, des diaphorétiques, a tant d'efficacité & de force pour détruire les maladies chroniques invétérées.

Au reſte on apprend par des expériences inconteſtables, & beaucoup d'obſervations répandues çà & là, confirment cette vérité; qu'un violent accès de colere a quelquefois guéri des paſſions chroniques très-graves; phénomene dont on ne doit chercher la raiſon que dans le mouvement violent & pareil à celui de la *fievre*, que la colere donne au ſang & aux humeurs, comme il paroît évidemment par la force & la viteſſe du pouls, par l'échauffement ſubit du corps, & l'accélération de la reſpiration.

Valeriola, *Obſ. Med.* 4. *Lib. II.* nous apprend qu'un homme fut guéri d'une *fievre* quarte, qui étoit rebelle à tous les remedes, par un violent accès de colere dans lequel ſes amis le firent tomber. Il rapporte encore qu'un de ſes couſins qui étoit tellement en convulſion depuis ſix années, que le raccourciſſement de ſes jambes l'empêchoit de marcher, ayant été agité d'un accès de colere violent & ſubit contre un domeſtique qu'il vouloit maltraiter, s'élança ſur lui avec tant de violence que les nerfs de ſes cuiſſes & de ſes jarrets, s'amolliſſant tout d'un coup ſans aucune douleur, il ſe trouva en état de marcher & de ſe tenir debout; & il fut ſi bien guéri que pendant le reſte de ſa vie, il ne ſe ſentit aucunement de cette maladie. J'ai encore connu, ajoute-t'il, un homme qui fut guéri par la force de la terreur & de la colere, d'une paralyſie de l'un des côtés qui avoit réſiſté à tous les remedes. Paulin, *Faſcicul. Obſ. ad Acad. Nat. Curioſ. Dec.* 2. *An.* 6. *annex.* rapporte l'hiſtoire circonſtanciée de la guériſon radicale d'une paralyſie opérée par la colere ſeule. Frederic Hoffman.

PYRGITÆ, πυργῖται, de πυργὸς, *une tour*; on appelle ainſi certains moineaux qui font ordinairement leurs nids & leur demeure dans les tours.

PYRIA, πυρία, ou πυρίη, toute eſpece de chaleur qu'on applique au corps en forme de fomentation; ou fomentation en général.

PYRIASTES. Voyez *Protogala.*

PYRIATERION, πυριατήριον, *Bain ſec*, bain *ou* étuve.

PYRIATOS, *Brique chaude.*

PYRICAUSTA, πυρίκαυςα, *Brûlures.*

PYRIEPHTHOS. Voyez *Protogala.*

PYRIFORMIS MUSCULUS, muſcle *Pyriforme*, ou *Pyramidal.*

C'eſt un petit muſcle longuet en maniere d'une poire applatie ou d'une pyramide plate, ce qui lui en a fait donner le nom. Il eſt ſitué preſque tranſverſalement entre l'os ſacrum & l'iſchion, ſous les deux premiers muſcles feſſiers qui le couvrent & le cachent.

Il eſt attaché à la partie latérale inférieure de l'os ſacrum par des fibres charnues, & à la partie voiſine de ſa face antérieure ou face cave, par trois digitations entre les grands trous antérieurs de cet os. Il eſt encore attaché par une petite inſertion à la partie voiſine du ligament ſacro-ſciatique, & à celle de la grande échancrure poſtérieure de l'os des iles.

De-là il deſcend tranſverſalement vers l'articulation de la tête du fémur, en amaſſant ſes fibres, & ſe termine par un tendon grêle qui s'attache au milieu de la levre interne du bord ſupérieur du grand trochanter par deux ou trois branches. Ce tendon reçoit en haut beaucoup de fibres charnues du moyen feſſier; & au bas il eſt uni au muſcle jumeau ſupérieur & au tendon de l'obturateur interne. Il y a quelquefois deux *Pyriformes* ſeparés l'un de l'autre par le nerf ſciatique.

Voyez les uſages de ce muſcle au mot *Quadratus.* Winslow, *Anat.*

PYRIMACHUS ou PYROMACHUS, πυρόμαχος. Quelques-uns appellent ainſi l'antimoine à qui l'on a donné la dureté de la pierre, auſſi-bien que le cuivre qu'on a durci en le faiſant fondre avec du ſoufre.

PYRINE, πυρίνη, eſt le nom d'une emplâtre dont on trouve la deſcription dans Paul Eginete.

PYRIPHLEGES, πυριφλεγής; on donne cette épithete à ceux qui ſont tourmentés d'une ardeur fébrile violente.

PYRISTIRION, le même que *Pyreterion.*

PYRITES, Offic. Boet. 516. Fabr. 29. Charlt. Foſſ. 17. 52. Aldrov. Muſ. Metall. 570. Worm. 39. 129. Schw. 388. *Lapis Pyrites*, Math. 1381. *Marchaſitæ variæ*, *ſeu Pyrites*, Mer. Pin. 212. *Marchaſita*, Moderni. *Mondique*, *Pierre à feu*, ou *Pierre d'arquebuſade.*

Cette pierre, qu'on trouve dans preſque toutes les mines, ſert de matrice à la plupart des métaux, des ſels & des ſoufres; car elle n'eſt point ſimplement une pierre; mais elle paroît être le plus fertile de tous les minéraux. Il y a une infinité de mondiques qui different par leur couleur, leur figure, leur mélange avec les métaux, les pierres & les autres foſſiles; car elles entrent en différentes proportions dans la compoſition du fer, du plomb, de l'étain, de l'argent, du cuivre & de l'alun, de la mine de charbon, des pierres à chaux; de la craie, &c. Dale.

La *pyrite* eſt une eſpece de pierre dont on tire le cuivre. La meilleure reſſemble à ce métal & fait du feu quand on la frappe contre du fer.

Voici la maniere dont on la calcine.

On la lave avec du miel & on la met dans un petit feu de charbon juſqu'à ce qu'elle devienne rouge. D'autres après avoir lavé la pierre avec du miel la mettent dans un grand feu de charbon, & la retirent quand elle commence à rougir. Ils ſoufflent la cendre dont elle eſt couverte, ils la lavent avec du miel & la font calciner de nouveau juſqu'à ce qu'elle devienne également friable dans toutes ſes parties; car il arrive ſouvent que le feu n'agit que ſur ſa ſurface. Lorſqu'elle eſt ainſi calcinée & ſéchée on la met à part pour s'en ſervir dans l'occaſion. On doit la laver, ſuppoſé qu'il en ſoit beſoin, de la même maniere que la cadmie.

La *pyrite*, ſoit qu'elle ſoit crue ou calcinée, eſt chaude & déterſive. Elle déterge tout ce qui obſcurcit la vue; elle mûrit & reſout les duretés. Etant réduite en forme d'emplâtre avec de la réſine, elle répercute les excroiſſances de chair, à l'aide de la chaleur & de l'aſtringence qu'elle poſſede. Quelques-uns l'appellent après qu'elle eſt calcinée, comme nous venons de dire, *Diphriges.* Dioscoride.

PYRIUS PULVIS, *poudre à canon*; elle eſt faite avec du charbon, du ſoufre & du ſalpetre qu'on mêle intimement en différentes proportions, ſelon qu'on la veut plus ou moins forte.

Lorſqu'il tombe une étincelle de feu ſur ce mélange, elle enflamme ſur le champ l'huile du charbon qu'on peut regarder dans ce cas comme une eſpece d'amorce: celui-ci met feu au ſoufre & le ſoufre, à l'acide du nitre ou ſalpetre, lequel ſe raréfiant tout d'un coup avec

beaucoup de violence, éclate & emporte tout ce qui s'oppose à ses efforts.

On attribue la découverte de la *poudre à canon* à un Moine de Fribourg, appellé Constantin Anebzen, lequel ayant mêlé du charbon, du salpetre & du soufre dans un mortier le couvrit d'une pierre. Ce mélange ayant pris feu brisa le mortier dans lequel il étoit enfermé, accident qui lui donna occasion de faire un grand nombre d'autres reflexions & d'expériences auxquelles nous sommes redevables de cette invention surprenante. D'autres attribuent cette découverte à Barthold Schwartz, & prétendent qu'elle fut employée pour la premiere fois en 1380. par les Venitiens durant la guere qu'ils eurent avec les Genois.

D'autres refutent cette Histoire & assurent que les Mores étant assiégés en 1343. par Alphonse XI. Roi de Castille, se défendirent avec des especes de mortiers de fer dont le bruit imitoit celui du tonnerre : ils ajoutent encore que dans un combat naval que le Roi de Tunis livra à celui de Seville, il y a plus de quatre cens ans, ceux de Tunis se servirent de certains tonneaux ou barils, avec lesquels ils lançoient des foudres. Du Cange assure qu'il est fait mention de la *poudre à canon* dans les Registres de la Chambre des Comptes de l'année 1338.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Roger Bacon, Anglois & Religieux du Collége de Morton à Oxford, qui s'est rendu si célebre dans sa Communauté par l'histoire romanesque de sa tête de bronze, connoissoit la nature & la composition de cette poudre plus de cent cinquante ans avant que Schwartz vînt au monde, ainsi qu'il paroît par son Traité, *de Nullitate Magiæ*, publié à Oxford en 1216. où il en parle en ces termes :

« On peut, dit ce savant Religieux, imiter le tonnerre & « les éclairs en prennant simplement du soufre, du « salpêtre & du charbon, qui employés séparément, « n'ont aucun effet : mais qui lorsqu'on les mêle & « qu'on les enferme produisent un bruit & une explo- « sion beaucoup plus grande que celle du tonnerre. »

On a cependant lieu de croire que les effets de la *poudre à canon* ont été connus long-tems auparavant, & qu'elle a été découverte dès les premiers âges du monde, bien qu'elle n'ait point été portée à la perfection où nous la voyons aujourd'hui. Il est même vraissemblable que ces peuples s'en reserverent le secret, soit à dessein de la faire servir à leur propre défense, ou peut-être afin d'empêcher que les hommes ne l'employassent à se détruire les uns les autres. Il peut même se faire que cette invention ait été perdue & retrouvée en différens tems.

Les Chinois prétendent avoir connu la *poudre à canon*, long-tems avant les Européens, & leur croyance paroît assez bien fondée; car nous lisons dans l'histoire que Bacchus fut obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant une Ville des Indes, à cause de l'épouvante que les éclairs & les tonnerres qui en sortoient jetterent dans ses troupes. Il arriva quelque chose d'approchant à Alexandre dans son expédition des Indes. Maintenant si l'on considere que ces deux Conquérans pénétrerent pour le moins jusqu'aux frontieres de la Chine, on comprendra sans peine que ces tonnerres & les éclairs n'étoient que les effets de la *poudre à canon*, & que les Chinois en ont eu connoissance long-tems avant l'expédition de Bacchus; & cela paroît d'autant plus probable que les Indes orientales fournissent une grande quantité de nitre ou de salpetre, sans aucune préparation artificielle.

La Fable dit que Salmonée ayant voulu imiter la foudre de Jupiter, ce Dieu le frappa d'une véritable foudre pour châtier son insolence.

Voici ce qu'en dit Virgile :

*Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas,*
*Dum flammas Jovis & sonitus imitatur Olympi,*
*Quatuor hic invectus equis & lampada quassans*
*Per Grajum populos mediæque per Elidis urbem*
*Ibat ovans, divûmque sibi poscebat honorem :*
*Demens! qui nimbos & non imitabile fulmen*
*Ære & cornipedum cursu simularat equorum!*
*At pater omnipotens deus inter nubila telum*
*Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis*
*Lumina) præcipitemque immani turbine adegit.*

« J'ai vu Salmonée livré à de cruels supplices pour avoir « osé contrefaire le bruit du tonnerre, & l'éclat de la « foudre. Ce Prince orgueilleux, monté sur un char « traîné par quatre chevaux, une torche ardente à la « main traversoit fierement la Ville d'Elide, exigeant « des peuples de la Grece les honneurs divins. Insensé, « qui prétendoit par le bruit que faisoient ses chevaux « en foulant l'airain, imiter le tonnerre & la foudre. « Jupiter irrité, lança du milieu d'un nuage enflammé « le véritable foudre, bien différent de ces brandons « allumés & fumans. »

On peut supposer sans crainte de se tromper, que Salmonée connoissant la qualité explosive du salpetre, s'en servoit pour effrayer ses Sujets & les tenir dans le respect; & cette conjecture paroît d'autant mieux fondée que la Fable ajoute qu'il fut frappé de la foudre; car il peut se faire que Salmonée, qui ne connoissoit point à fond le danger de ce tonnerre artificiel, en ait été tué, & que le peuple qui ignoroit la cause de sa mort, l'ait attribuée à Jupiter.

PYROLA, *Pyrole.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont alternes, sa fleur est en rose, composée de cinq pétales, faite en forme de chapeau, avec un pistil courbé, & disposée en épi; son fruit est rond, cannelé, divisé en cinq loges remplies de semences menues.

Boerhaave compte deux especes de *pyrole*, savoir,

1. *Pyrola, rotundifolia, major*, C. B. P. 191. Tourn. Inst. 256. Boerh. Ind. A. 278. *Pyrola*, Offic. J. B. 3. 94. Raii Hist. 2. 1223. Synop. 3. 363. Ger. 330. Emac. 408. *Pyrola nostras vulgaris*, Park. Theat. 508. *Pyrole* ou *verdure de mer.*

Les feuilles de la *pyrole* ressemblent à celles du poirier : mais elles sont moins larges. Elles sont attachées à de longues queues, elles ont deux ou trois pouces de long, elles sont lisses & fermes. Les tiges ont environ un pié de haut, & portent à leurs sommets plusieurs petites fleurs blanches, composées de cinq feuilles, ayant quelques étamines au milieu posées les unes au-dessus des autres en forme d'épis, auxquelles il succede des fruits anguleux remplis de semences menues. Sa racine est déliée & fibreuse. Elle croît dans les bois, dans les Provinces qui sont au nord & au couchant de l'Angleterre, & fleurit au mois de Juillet.

Ses feuilles sont seules d'usage en Medecine : elles sont rafraîchissantes, astringentes, vulnéraires, bonnes pour les hémorrhagies, pour les ulceres des reins & de la vessie, pour le pissement de sang, & l'écoulement immodéré des regles. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Pyrola, rotundifolia, minor*, C. B. P. 191. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Dale ajoute l'espece suivante à celles qui précedent.

*Pyrola altera*, Offic. *Pyrola folio mucronato serrato*, C. B. P. 181. Raii Synop. 3. 363. Tourn. Inst. 256. *Pyrola folio serrato*, J. B. 3. 536. Raii Hist. 2. 1233. *Pyrola tenerior*, Park. Theat. 509. *Pyrola secunda tenerior Clusii*, Ger. Emac. 408. *Petite Pyrole.*

Cette plante croît dans les bois, où elle n'est pas fort commune, & fleurit au mois de Juin. Elle est d'usage en Medecine, & possede les mêmes vertus que la *Pyrola, rotundifolia, minor.* Dale.

PYRONOMIA ; science qui enseigne à régler le feu dans les opérations de Chymie.

PYROPHAGUS ; celui qui a le secret d'avaler du feu.

PYROPUS, *Rubis* ou *Escarboucle ;* ce mot a quelques autres significations qui sont étrangeres à la Medecine.

PYROS, πυρὸς, *froment.*

PYROSIS, πύρωσις, de πῦρ, *feu ;* rougeur & chaleur qui viennent au visage de ceux qui voyagent par un tems chaud.

PYROTECHNIA, de πῦρ, feu, & τέχνη, art ; *Chymie.*

PYROTICOS, πυρωτικὸς, *caustique.*

PYRRHOCORAX, de πυῤῥὸς, rouge, & κόραξ, corneille ; *corneille rouge* ; oiseau qui n'est d'aucun usage en Medecine.

PYRRHOS, πυῤῥὸς, est rendu par tous les Traducteurs, par *rufus*, rougeâtre ; il signifie néanmoins quelquefois *fulvus*, fauve, ou un jaune qui tire sur le blanc ; ce que les Anglois appellent blond, *flaxen*. Telle est la couleur ordinaire des cheveux des enfans & des jeunes gens. Galien, *Lib. II. de Temp.* & Aristote, *Quæst. Nat.* écrivent, que les Allemands, les Illyriens, les Dalmatiens & les Scythes, de même que ceux qui habitent les contrées froides & humides, ont les cheveux jaunâtres ou blonds, πυῤῥὰς τρίχας.

Voici la différence que Galien, *Lib. I. de Crif.* met entre le τὸ πυῤῥὸν & le τὸ ξανθὸς, le *fulvum* & le *flavum*, ou le jaune pâle & le jaune vif, qui semblent approcher de leur signification en François.

« Le *pyrrhos*, (*fulvus*) approche beaucoup du *xanthos*, « (*flavus :*) mais ces deux couleurs different, en ce « que la premiere tire davantage sur le blanc, & l'autre « sur le rouge ; car la bile amere paroît quelquefois « *fulva*, (πυῤῥὰ,) d'un jaune pâle ; quelquefois *flava*, « (ξανθὴ,) ou d'un jaune vif ; & souvent de couleur « pâle, (ὠχρά :) car lorsqu'elle est plus blanche & « plus trouble qu'à l'ordinaire, elle est d'un jaune « pâle : mais lorsqu'elle commence à s'éclaircir & « à se purifier, elle devient d'un jaune plus vif ; car « tout ce qui est d'une qualité ignée & pétille dans la « bile, la rend d'un jaune beaucoup plus vif, (ξανθό-« τερον ;) & autant que le πυῤῥὸν, (*fulvum*,) est plus « blanc que le ξανθὸν, (*flavum*,) autant le ὠχρὸν, « (*pallidum*,) est-il plus blanc que le πυῤῥὸν. Et autant « que le ξανθὸν est moins blanc que le πυῤῥὸς, autant le « ἐρυθρὸν, (*erythron*,) le rouge est-il moins blanc que le « ξανθὸς. D'où l'on peut inférer que les couleurs signi-« fiées par les mots *rufus* & *fulvus*, & qui sont toutes « deux comprises sous le mot Grec πυῤῥὸς, tiennent le « milieu entre le *flavus*, ξανθὸς, & le *pallidus* ou pâle, « ὠχρὸς ; de même que celle-ci est une couleur moyen-« ne entre le ξανθὸς, *flavus*, & le λευκὸς (*albus*) le « blanc. »

Les Latins appliquent diversement l'épithete de *fulvus*, comme aux étoiles, à l'or, (appellé *flavum* par Virgile, qui employe aussi *fulvum* pour *flavum*,) au lion, au sable ; & Hippocrate, entant que signifiée par πυῤῥὸς, la donne au sable qu'on rend dans les affections néphrétiques. (*a*)

Πυῤῥὸν οὖρον, *ex Progn.* est traduit par Celse, *Lib. II. cap. 6. urina rubra* ; & ὑποπυῤῥὸν, en parlant des selles, par *rufus*, *Lib. II. cap.* 3. Et sans nous arrêter davantage là-dessus, Hippocrate, *Lib. II.* περὶ γυναικ. appelle le jaune d'œuf, ὠοῦ τὸ πυῤῥὸν.

PYRRHULA. Voyez *Rubicilla.*

PYRUS, *Poirier.*

Voici ses caracteres :

C'est un arbre plus haut & plus droit que le pommier : l'extrémité du pédicule se termine en un ovaire oblong, dont le bord supérieur devient une couronne faite en forme de calyce, découpée en cinq segmens disposés en rose, avec un creux dans le milieu : la fleur est soutenue par l'ovaire, & composée de cinq feuilles disposées en roses, lesquelles sortent d'entre les interstices des segmens de la couronne ; elle est aussi munie de vingt étamines ou plus, qui sortent aussi du bord du calyce : il s'éleve aussi du milieu de la partie supérieure de l'ovaire, cinq tuyaux qui soutiennent des sommets sphériques, & l'ovaire lui-même devient un fruit oblong, garni d'un nombril, charnu, menu vers la queue, & partagé en cinq loges.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *Pyrus.*

*Pyrus, sativa*, C.B.P. 439. Boerh. Ind. A. 2. 247. Tourn. Inst. 628. Park. Theat. 1500. Raii Synop. 3. 452. *Pyrus*, Offic. Raii Hist. 1450. Ger. 1267. Emac. 1455. J. B. 1. 35. *Poirier.*

C'est un arbre connu de tout le monde, dont on trouve différentes especes dans les jardins.

Son fruit est rafraîchissant & astringent : mais comme j'ignore ses usages dans la Medecine, je me dispenserai d'en parler davantage. Miller, *Bot. Off.*

## P Y T

PYTAHAIA, est un arbre des Indes qui croît parmi les rochers, & porte un fruit rouge gros comme une orange, & qui a le même gout que la grenade.

PYTHON, est un serpent qui a les yeux fort gros, la vue extremement perçante, & dont la bouche est armée d'un triple rang de dents.

## P Y U

PYULCUM, πυουλκὸν, de πύον, pus, & ἕλκω, je tire dehors ; est un instrument dont on se sert pour tirer le pus qui séjourne dans les sinus ; peut-être une *canule.*

## P I X

PYXACANTHA ; nom du *Lycium.*

PYXINUM COLLYRIUM, est le nom d'un collyre dont on trouve la description dans Celse, *Lib. VI. cap. 6. Sect.* 25.

PYXIS ; nom d'un *Acopon*, dont Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 19. nous a laissé la description.

PYXIS EMPLASTRUM, est une emplâtre dont on trouve la description dans Aétius, *Tetrab. IV. Serm.* 3. *cap.* 14.

Pixis. Les Anatomistes appellent ainsi l'*Acetabulum*, ou la cavité cotyloïde de l'os ischium. *Os pyxidis*, c'est l'os occipital. C'est aussi une boîte divisée en plusieurs compartimens, laquelle est propre à contenir différentes sortes d'onguens.

(*a*) Galien, dans son Commentaire sur ce passage, suppose qu'Hippocrate a voulu désigner par πυῤῥὸς, toutes les couleurs mitoyennes entre le pâle & le jaune, qui sont mélangées de blanc ou de rouge ; telles que l'ὠχρόλευκον, ἐρυθρόλευκον, ou ξανθόλευκον, parce que le sable & les autres substances que l'urine dépose, varient suivant la couleur ou la qualité du sang.

# Q



Q. Pour la signification de cette lettre dans l'Alphabet Chymique ; voyez *Alphabetum Chymicum.*
*Q.* ou *q.* dans les ordonnances, signifie *quantité.*

QUADRAGESIMUS DIES, *le quarantieme jour.* Les Anciens fixoient à ce jour la durée des maladies aiguës, & donnoient le nom de chroniques à celles qui duroient plus long tems. J'ai vu néantmoins une maladie aiguë durer pendant soixante jours.

QUADRANS, le quart de la livre médicinale, ou trois onces.

QUADRANTAL ; le même qu'*Amphora,*

QUADRATUS, signifie replet, gros, dodu, gras. On appelle encore ainsi plusieurs muscles. Tel est le *quadratus Genæ*, voyez *Caput ;* le *pronator quadratus ulnæ* & celui du *radius.* Voyez *Pronator.*

QUADRATUS FEMORIS, *le quarré.*

C'est un petit muscle plat, charnu, & figuré comme un *quarré long*, d'où il a reçu le nom qu'il porte. Il est situé transversalement entre la tubérosité de l'ischion & le grand trochanter.

Il est attaché par un bout le long de la ligne mousse qui descend extérieurement sous la cavité cotyloïde, vers la partie inférieure de la tubérosité de l'ischion. De-là ce plan se porte directement vers le grand trochanter, & s'attache presque à la moitié inférieure de l'éminence longuette du trochanter, principalement à la petite élevation ou tubérosité qui est au milieu de cette éminence.

Ce muscle, le pyriforme & les jumeaux, qu'on appelle aussi d'un nom commun *quadri-jumeaux*, sont congénéres dans leurs fonctions. On avoit borné leur usage à la rotation de la cuisse autour de sa longueur de devant en-dehors : mais ils ne peuvent avoir cet usage que quand on est debout, ou couché tout de son long ; car lorsqu'on est assis, ou qu'on a la cuisse fléchie dans quelque autre attitude, ils servent à en faire l'abduction, c'est-à-dire, à la porter en-dehors, ou à l'écarter pendant qu'elle est fléchie.

Ils cooperent tous quatre à ces deux usages, qui sont la rotation de la cuisse étendue, & l'abduction de la cuisse fléchie : mais ils y cooperent également ou inégalement, selon les différens degrés de ces deux attitudes. Par exemple, lorsqu'on est debout, ils conspirent également à la rotation : mais la cuisse étant alors un peu portée en-devant, le pyriforme est plus en action que le *quarré* ; & la cuisse étant en arriere, c'est le *quarré* qui agit le plus.

Ces muscles peuvent encore, par le moyen de leur adhérence au ligament orbiculaire de l'articulation de la cuisse avec la cavité cotyloïde, avoir un usage particulier ; savoir, d'empêcher que dans les mouvemens de la cuisse ce ligament ne soit pincé par le bord de la même cavité.

*Le quarré des lombes*, ou *le lombaire externe.*

C'est un petit muscle oblong & plat, irrégulierement *quarré*, plus étroit en-haut qu'en-bas ; placé à côté & le long des vertebres lombaires, entre la derniere des fausses côtes & l'os des iles.

Il est attaché en-bas à la levre interne de presque toute la moitié postérieure de la crête de l'os des iles, au ligament sacro-iliaque, & un peu à l'os sacrum, par un plan charnu, dont les fibres vont obliquement en arriere. De-là il monte entre le sacro-lombaire & le psoas, qui tous deux le cachent en partie ; & il s'attache au bout de toutes les apophyses transverses des vertebres lombaires, par autant de digitations tendineuses obliques. Ensuite il s'attache largement à la derniere fausse côte, sur la face interne du ligament qui est entre lui & le long dorsal, & qui attache cette côte à la premiere vertebre lombaire.

J'ai encore observé comme un petit lombaire externe particulier, fort adhérant à la face postérieure du grand. Il est attaché à l'extrémité de la seconde, troisieme & quatrieme des apophyses transverses des vertebres lombaires, par des digitations tendineuses. De-là ses fibres charnues montent, se croisent avec celles du grand lombaire, & enfin se confondent avec elles, en s'attachant aussi à la derniere des fausses côtes.

Le *Quarré* des lombes, & le petit psoas servent aux vertebres des lombes, à peu-près comme les scalenes servent aux vertebres du cou. Quand l'un & l'autre agissent en même-tems, ils tiennent la colonne lombaire droite par rapport aux côtés, & alors ils peuvent être auxiliaires des muscles droits du bas-ventre, dans la flexion en devant, & des portions supérieures des muscles obliques dans les inflexions latérales.

Ils peuvent aussi servir à soutenir alternativement les hanches quand on marche : mais quand on se tient debout sur un seul pié, le *quarré* du côté opposé, peut soutenir la hanche de ce même côté. Ils cooperent en cela avec le sacré des Anciens, ou les transversaires épineux, & même avec le postérieur des muscles obliques du bas-ventre. WINSLOW.

QUADRIFOLIUM ; nom du *Trifolium ; Quadrifolium, hortense album.*

QUADRIGEMINI MUSCULI ; on donne ce nom aux quatre muscles qui aident au mouvement de la cuisse ; ces muscles sont, le pyriforme, le gemeau supérieur, le gemeau inférieur, & le quarré.

QUADRUPES, *Quadrupede ;* animal à quatre piés.

QUAUHYYAC OCUILENSIUM. Nieremberg ; est le nom d'un grand arbre des Indes, dont les feuilles ressemblent à celles du citronier. Son écorce est astringente, chaude, dessiccative, & d'une odeur forte. Elle arrête la diarrhée & provoque la sueur. Son suc tiré par le nez fait éternuer, purge le cerveau, & fait cesser les fievres & les maux de tête, ce qui fait qu'on le conserve dans les familles, comme un remede domestique. RAY, *Hist. Plant.*

QUAMOCLIT.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle, sa tige flexible & sarmenteuse, sa fleur monopétale, faite en forme d'entonnoir & découpée en plusieurs parties ; & son fruit pareil à celui du *Convolvulus.*

Boerhaave compte deux especes de *Quamoclit.*

1. *Quamoclit ; foliis tenuiter incisis & pennatis*, T. 116. *Convolvulus, pennatus, exoticus, rarior. Quamoclit.* Col. I. Observ. 72. *Jasminum, millefolii folio*, C. B. P. 398.
2. *Quamoclit. Americana ; folio Hederæ, flore coccineo*

Commel. Rar. 21. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

L'Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave, lui attribue une qualité purgative pareille à celle du *Convolvulus.*

QUANDROS; nom d'une pierre prétieuſe, de couleur blanche, qui ſe trouve, à ce qu'on prétend, dans le cerveau du Vautour. Elle paſſe pour augmenter le lait: mais ſa vertu paroît auſſi fabuleuſe que ſon exiſtence.

QUANLI, *Plomb.* Ruland.
QUAQUILA. Voyez *Coturnix.*

QUARTANA FEBRIS, *Fievre Quarte.*

De toutes les fievres intermittentes, il n'y en a point qui ſurpaſſe davantage par ſa violence & ſon opiniâtreté la fievre tierce, que celle qui revient tous les quatre jours, après deux jours entiers d'intermiſſion, & à laquelle on a donné à cauſe de cela le nom de *Quarte.*

Elle prend ordinairement après midi ſur les quatre ou cinq heures, quelquefois plutôt, quelquefois plûtard. Elle eſt accompagnée d'une très-grande foibleſſe, d'extenſions involontaires des membres, de maux de tête, & de douleurs contondantes dans le dos, dans les reins & dans les jambes. Les piés & les mains ſe refroidiſſent, tout le corps pâlit, le viſage & les ongles deviennent livides, le friſſon & le froid qui ſont ordinaires dans cette fievre ſurviennent enſuite, la langue & les levres tremblent, la reſpiration eſt embarraſſée, il y a des angoiſſes dans les parties voiſines du cœur, le corps eſt tourmenté d'inquiétudes, le pouls des arteres eſt dur & ſerré, & quelquefois tout-à-fait inégal. Ces ſymptomes durent pour l'ordinaire 2 ou 3 heures. Cependant le ventre ſe reſſerre dans pluſieurs perſonnes, d'autres au contraire ont envie d'aller à la ſelle & de piſſer, quelques uns, ſur-tout les vieillards, font des efforts pour vomir, quelques-autres vomiſſent & vont à la ſelle; beaucoup de perſonnes, ſur tout celles qui ſont dans un âge avancé, ont le cerveau extremement troublé, leur eſprit n'eſt point dans ſon aſſiette naturelle, & s'égare. La chaleur qui ſuccede peu-à-peu, n'eſt point brûlante: mais la ſechereſſe qui l'accompagne, la rend très-incommode. Le froid ceſſe, le battement des arteres devient plus réglé, & il eſt plus grand & plus vîte; cependant le mal de tête continue, & eſt accompagné de vertiges; il ſurvient enfin une legere moiteur ſur la peau, qui dure juſqu'à ce que la chaleur & les accidens que nous venons de décrire aient ceſſé, ce qui arrive au bout de quatre ou ſix heures. Après que la violence de la fievre a ceſſé, comme nous venons de le dire, les deux jours d'intermiſſion, le malade peut bien ſe tenir levé: mais il reſte cependant dans les extrémités ſupérieures & inférieures, un certain ſentiment douloureux, comme ſi les os étoient contus & accablés ſous un grand poids, ſentiment que les Grecs ont appellé *Oſteocopos.* Pluſieurs malades reſſentent auſſi une grande peſanteur de tête, & l'ennui s'empare de leur eſprit. L'urine, qui pendant l'accès étoit tenue & aqueuſe, devient épaiſſe & dépoſe un ſédiment.

Les accidens qui ſurviennent avec l'accès, prouvent évidemment que les nerfs de tout le corps ſouffrent extremement, & qu'ils ſont attaqués de contractions ſpaſmodiques. C'eſt pourquoi on doit uniquement regarder comme cauſe prochaine & immédiate de cette fievre, une contraction ſpaſmodique, générale & violente des parties nerveuſes, qui commence principalement par la moelle épiniere, & affecte contre l'ordre de la nature, non-ſeulement les tuniques des vaiſſeaux, mais encore tous les nerfs & toutes les fibres, de ſorte qu'elle dérange extremement le mouvement des ſolides & des fluides.

Les anciens Medecins ont regardé comme cauſe matérielle de cette fievre qui jette les parties nerveuſes dans des mouvemens ſi extraordinaires, l'humeur mélancolique qui ſe corrompt hors les vaiſſeaux: mais il y a dans la *Fievre quarte*, de même que dans toutes les autres une matiere active & empreinte d'une acreté brûlante, qui jette dans des contractions ſpaſmodiques les parties internes, qui ſont d'un ſentiment exquis. Cependant comme la matiere dont nous venons de parler, ſe mêle avec une autre qui vient du pancréas & qui eſt d'une nature acide, viſqueuſe; elle laiſſe de plus longs intervalles, elle ne ſe raſſemble pas ſitôt, & ne parvient pas ſi promptement des premieres voies aux membranes de la moelle épiniere. Mais après qu'elle s'eſt ramaſſée en aſſez grande quantité dans les premieres voies, qu'elle s'eſt répandue ſucceſſivement dans la maſſe du ſang, & qu'elle eſt parvenue après un certain tems aux membranes de l'épine du dos; elle cauſe les mêmes mouvemens fébriles dont nous avons parlé dans l'Article de la fievre tierce. Voyez *Tertiana Febris.*

Si nous recherchons maintenant avec ſoin l'origine de cette matiere fébrile, nous verrons qu'on doit l'attribuer principalement au mouvement tardif du ſang dans les viſceres du bas-ventre qui ſervent à ſa purification & à ſes excrétions, & ſurtout dans le foie, la rate & le pancréas, & aux obſtructions & aux engorgemens qui en ſont les ſuites. Il arrive en conſéquence que les fermens lymphatiques & ſalivaires, deviennent intempérés, moins ſubtils & moins ſpiritueux, qu'ils prennent une qualité fixe & acide, ce qui fait qu'ils ſont moins propres à la diſſolution des alimens, & à la formation du chyle, & qu'ils engendrent une grande quantité de crudités acides & viſqueuſes, qui venant à contracter par le retardement une plus mauvaiſe qualité, & à acquerir de l'acreté au moyen des différentes cauſes étrangeres qui ſurviennent, produiſent enfin la fievre.

Ce qui montre évidemment que la lenteur du mouvement du ſang dans les vaiſſeaux de l'abdomen, eſt une des cauſes de cette fievre; c'eſt, que les perſonnes qui ſont dans un âge déja avancé, d'un tempérament mélancolique, qui menent une vie trop ſédentaire, qui ont diſcontinué de ſe faire ſaigner, qui uſent d'alimens groſſiers & mal-ſains, qui font un trop-grand uſage d'acides & de liqueurs ſpiritueuſes, & qui ont amaſſé une grande quantité d'humeurs épaiſſes & impures par la ſuppreſſion des évacuations critiques ordinaires du ſang, & pour s'être abandonnées aux paſſions, y ſont beaucoup plus ſujettes que les autres. On ne peut point douter que cette matiere n'ait auſſi une qualité cauſtique, ſurtout ſi l'on ſait que la *fievre-quarte* vient ordinairement en Automne, après que les matieres acres ont été chaſſées par la chaleur de l'Eté; qu'elle finit pour l'ordinaire par la gale ou le pourpre, & qu'elle vient lorſqu'on fait rentrer ces éruptions: qu'elle ceſſe auſſi lorſque la petite verole commence à paroître, qu'elle naît de la fievre tierce, dont elle prend auſſi le caractere, qu'elle eſt auſſi fréquente que cette derniere, & qu'elle eſt commune, & même épidémique dans les lieux marécageux, & dont l'air eſt rempli de particules acres.

La *fievre quarte* produite, comme nous venons de le dire n'eſt pas toujours de même nature. Quelquefois elle eſt ſimple, & quelquefois double. Dans le premier cas, elle eſt telle que nous l'avons décrite ci-deſſus. On l'appelle double, lorſque dans l'eſpace de quatre jours il ſurvient deux accès, enſorte cependant qu'ils conſervent chacun leur caractere, & commencent dans un tems particulier, qui répond toujours alternativement à celui du précédent accès, le troiſieme jour demeurant entierement libre, & c'eſt ce qui arrive très-ſouvent, lorſqu'on traite mal la *fievre-quarte* ſimple, ou qu'on commet quelque faute dans le régime.

On diſtingue encore la *fievre quarte*, en vraie ou bâtarde. La premiere obſerve plus exactement qu'aucune autre fievre, le tems de ſon retour, c'eſt-à-dire, qu'elle revient toujours après midi. Dans la ſeconde, au contraire, le tems du retour n'eſt point certain. Elle

vient cependant ordinairement avant midi, & elle eſt accompagnée d'une plus grande chaleur, & d'un friſſon plus violent.

Quelquefois les accès reviennent tous les quatre jours, & ſont précédés pour l'ordinaire d'extenſions involontaires des membres & de friſſonnemens : mais ils n'ont point de terme fixe. La fievre ne ceſſe pas tout-à-fait, quoique ſa violence diminue ; elle eſt ſeulement moins forte dans les jours intermédiats, que dans ceux où l'accès revient. La chaleur eſt encore plus grande que la naturelle, le pouls eſt plus agité, le malade n'a ni force ni appétit, il a la bouche ſeche, la tête peſante, ſon ſommeil eſt inquiet, ſon urine rougeâtre, épaiſſe & dépoſe un sédiment couleur de roſe, & c'eſt pour cela que les Medecins appellent cette fievre, *Quarte continue.*

La *fievre quarte* eſt ſouvent épidémique, ſurtout lorſque l'Eté plus chaud & plus ſec qu'à l'ordinaire, a engendré beaucoup de récrémens acres & bilieux dans le corps. C'eſt ce qui eſt arrivé l'année 1606. comme le rapporte Sennert, *Lib. II. cap.* 20. & dans l'année 1652. comme nous l'apprend Bartholin, *Cent. Hiſt. Anatom.* 95. La même choſe eſt auſſi arrivée dans les années 1684, 1719, 1726 & 1728, ainſi que j'en ai été témoin moi-même : comme les chaleurs exceſſives de l'Eté engagent à prendre des boiſſons froides, & ſouvent acides, & que les nuits ſont froides, les acretés qui ſont dans le corps ne peuvent ſortir par la tranſpiration, & les humeurs auſſi-bien que le ſang s'épaiſſiſſent.

Cette maladie eſt épidémique dans quelque Pays, par exemple, dans la Weſtphalie, la Pomeranie, & les autres ſitués aux Septentrion, où les Habitans uſent d'alimens cruds & peſans ; il ne ſe paſſe preſque point d'Automne, ſans que pluſieurs perſonnes en ſoient attaquées, & ne la gardent long-tems. Il arrive la même choſe, dans les lieux marécageux, dont l'air eſt imprégné de mauvaiſes exhalaiſons ; car on remarque que les fievres tierces y ſont très-fréquentes durant le Printems, & les *fievres quartes* durant l'Automne, & y reviennent très-ſouvent.

Les *fievres quartes* varient auſſi ſuivant la différence des corps qu'elles attaquent. Par exemple, ſi c'eſt un corps dont le ſang eſt augmenté & épaiſſi par une vie sédentaire, & une nourriture peſante & groſſiere, ou dont les hypocondres ſont mal diſposés, ou qui a été longtems en proie à la triſteſſe, elles ſont fâcheuſes, opiniâtres, & très-dangereuſes. C'eſt pourquoi elles demandent dans le malade un régime de vie très-exact, & dans le Medecin beaucoup de précaution dans l'uſage des remedes. S'il y a cacochymie dans le ſujet, & en même-tems une matiere pourpreuſe dans le ſang, elles ſont accompagnées de ſymptomes beaucoup plus fâcheux, l'épuiſement des forces, l'inſomnie, le déſordre de l'eſprit, les inquiétudes des parties voiſines du cœur, ſont beaucoup plus grandes, le pourpre ſe déclare enfin, & s'il vient à diſparoître par le moindre accident, ceux de la fievre augmentent & deviennent plus fâcheux.

Elle dégénere aisément en continue dans un corps dont les forces ſont épuisées par l'âge, la maladie, le mauvais régime & par les paſſions de l'ame. On connoît qu'elle eſt telle par l'abbatement qui ſuit l'accès, par la viteſſe du pouls, la chaleur lente, & le défaut d'appétit, ſymptomes qui jettent le malade dans un grand danger. Lorſqu'après les chaleurs violentes de l'été, elle s'empare d'un corps jeune & vigoureux, l'accès dure plus long-tems, la chaleur qui eſt beaucoup plus brûlante ſe termine par une ſueur plus abondante, l'altération eſt plus grande, auſſi-bien que la foibleſſe de l'eſtomac.

Les enfans, tant ceux qui ſont en bas âge, qu'un peu plus avancés ſont tourmentés plus long-tems de cette fievre, eſſuyent des rechutes plus fréquentes, ou ſont enſuite attaqués de pluſieurs autres maladies, parce qu'ils prennent plus difficilement des remedes, qu'ils ne peuvent s'aſſujettir au régime, & qu'ils ſe refroidiſſent la nuit en ſe découvrant. Leur corps eſt d'ailleurs d'un tiſſu lâche & peu propre à aider la tranſpiration, & leur eſtomac diſposé à amaſſer une grande quantité de crudités.

La *fievre quarte* n'eſt ni violente ni dangereuſe, & ne cauſe pas aisément la mort, à moins que le corps ne ſoit déja affoibli par l'âge, d'un tempérament trop délicat & ſujet aux accès épileptiques, ou qu'elle n'ait été excitée & irritée par des paſſions violentes, ou que le Medecin & le malade n'aient commis quelque faute qui l'ait fait dégénérer en quotidienne, ou en quelqu'autre maladie chronique & funeſte.

Elle compenſe cependant par ſa violence & ſon opiniâtreté le peu de danger qu'elle cauſe, car elle dure très-long-tems & reſiſte très-ſouvent à tous les remedes les mieux employés. Cela arrive ſurtout dans celle qui vient en automne & qui continue pendant l'hiver ; car il eſt rare qu'elle ceſſe avant le ſolſtice du printems. Alors les pores étant plus ouverts & les humeurs atténuées par la ſérénité de l'air, elle ceſſe pour l'ordinaire d'elle-même. Elle devient très-opiniâtre, lorſque le mal a jetté de profondes racines dans les viſceres, & principalement dans le foie, la rate & le pancréas, & que toute la maſſe des humeurs eſt remplie d'impuretés, que tout le ſyſteme nerveux eſt affoibli & diſposé à recevoir & à entretenir les mouvemens irréguliers dont nous venons de parler. Elle le devient encore davantage, lorſque le malade par ſa voracité amaſſe & accumule la matiere qui cauſe la fievre.

Si la *fievre quarte* vient au contraire dans le printems ou dans l'été, on la guérit aisément & en peu de tems, parce que la température & la légereté de l'air hâtent l'effet des remedes. Celle auſſi qui eſt causée par un mauvais régime & par les crudités qui ſe ſont amaſſées dans les premieres voies, ou par le défaut de tranſpiration, ſe guérit pour l'ordinaire facilement au moyen d'un ſeul vomitif ou d'une doſe de quelque ſudorifique convenable donné avant l'accès, pourvu que les viſceres ſoient en bon état. Celle qui s'empare d'un corps jeune & vigoureux, & qui peche plutôt par trop de bile que par la quantité d'humeurs épaiſſes & acides, comme c'eſt l'ordinaire dans les fievres épidémiques qui regnent en été, ſe guérit auſſi très-aisément, à moins que le malade ou le Medecin n'aient commis quelque faute.

La *fievre quarte* irréguliere qui ne conſerve point le caractere qui lui eſt propre, qui revient dans un tems indéterminé, & qui devient double de ſimple qu'elle étoit auparavant, n'eſt pas auſſi dangereuſe qu'on le croit communément. Cela prouve ſeulement que les humeurs peccantes ne ſont point trop épaiſſes ni trop profondément enracinées dans les viſceres, mais diſposées à ſe mouvoir, & que le corps eſt encore aſſez fort pour chaſſer la matiere qui cauſe la maladie ; ſans compter que les accès qui reviennent ainſi, ont beaucoup de pouvoir pour diſſoudre & pour chaſſer les humeurs viſqueuſes qui séjournent dans le corps, de ſorte que plus ils ſont fréquens, plus auſſi détruiſent-ils plus promptement la cauſe de la fievre, que l'on guérit au moyen d'un petit nombre de remedes convenables, avec le ſecours de la nature.

Quoique la *fievre quarte* ne produiſe ordinairement aucune excrétion critique, il arrive quelquefois qu'elle ſe termine heureuſement par une éruption de puſtules, de taches, de petits ulceres & d'une gale ſur tout le corps, & par un flux hémorrhoïdal. J'ai vu des enfans dans leſquels elle s'eſt terminée heureuſement par la petite-vérole, & des femmes qui n'ont été guéries de la *fievre quarte* qu'après avoir accouché, l'enfant en ayant été attaqué en venant au monde.

La *fievre-quarte* eſt ſouvent un préſervatif & un remede contre pluſieurs autres maladies, ſurtout contre celles qui ſont chroniques : car l'augmentation du mouvement des ſolides & des fluides pendant l'accès, atténue les humeurs épaiſſes, les chaſſe de leurs places,

les fait circuler & par-là contribue beaucoup à détruire les anciennes obstructions des petits vaisseaux, des petites glandes & des parties nerveuses. C'est pourquoi les Medecins anciens les plus célebres, tels qu'Hippocrate, Asclepiade, Galien & Celse, ont assuré qu'ils regardoient la *fievre-quarte* comme le remede de plusieurs autres maladies. En effet, on a remarqué qu'elle a la vertu de guérir les affections hypocondriaques; & Hippocrate, *Lib. VI. Epidem.* vante aussi beaucoup ses bons effets dans l'épilepsie & les mouvemens convulsifs. Les Auteurs nous apprennent aussi que la *fievre-quarte* guérit l'asthme convulsif, la néphrétique & la goute, lorsqu'elle vient à tems, & que le Medecin la traite avec prudence. Non-seulement elle délivre le corps des maladies des visceres, mais elle le fortifie encore après qu'elles ont cessé, de sorte qu'il n'est plus si exposé aux atteintes des maladies, ni aux rechutes, comme l'assure Aulugelle, *Noct. Attic. Lib. XVII. cap.* 12. après Platon. J'ai moi-même connu plusieurs personnes qui ont vécu très-long-tems après avoir eu la *fievre-quarte*. C'est pourquoi nous ne pouvons assez admirer la Providence divine qui a donné des vertus si admirables à des maladies, qui selon toutes les apparences devroient détruire la santé pour toujours.

Mais lorsque la maladie dure plus long-tems qu'il ne faut, les liqueurs aquierent une dyscrase, & si les humeurs sont ténues & bilieuses elles causent le pourpre, ou bien les parties spiritueuses & balsamiques qui servent à la nutrition, venant à s'exhaler, les autres liqueurs deviennent plus épaisses, se corrompent & engendrent des longues maladies. Lorsqu'on la traite mal, elle dégénere en des maladies violentes & funestes, telle que l'hydropisie, l'anasarque, l'ascite, le scorbut, les tumeurs œdémateuses, la fievre lente & hectique, l'asthme sec, l'ictere, la toux ferine, le coma, & l'hémiplégie dans les vieillards; des affections hypocondriaques dans les jeunes gens, & dans les enfans des mouvemens convulsifs tres-cruels, qui tordent d'une maniere affreuse l'épine du dos & les autres parties du corps. On remarque dans toutes les personnes qui meurent de ces maladies lorsqu'on vient à les ouvrir, un vice dans les visceres, surtout dans le foie, la rate & le pancréas, une obstruction, une corruption & un engorgement dans les glandes mésaraïques.

Ceux qui meurent de la *fievre-quarte*, meurent dans le frisson & le délire, & j'ai remarqué dans deux occasions que les spasmes sont si violens dans les adultes qu'ils éteignent toute chaleur tant que les symptomes qui ressemblent à ceux que cause le poison subsistent, & causent enfin la mort. Dans les enfans les contractions spasmodiques dégénerent en des mouvemens convulsifs funestes.

Il est absolument nécessaire que ceux qui échappent de cette fievre tiennent une conduite réglée, & un régime très-exact pendant quelque tems, car elle revient aisément & reprend sa premiere forme, pour peu qu'on lui en donne occasion. En effet, ceux qui après en avoir été guéris se livrent à la débauche, & chargent leur corps déja exténué par la maladie, d'une nourriture mal-saine, essuient aussi-tôt une rechute, à cause de l'amas de crudités qui se fait de nouveau dans les premieres voies. Ceux dont la transpiration est interceptée, qui s'exposent sans précaution à la froideur & à l'humidité de l'air, & qui usent de liqueurs froides lorsqu'ils sont échauffés, éprouvent aussi le même malheur. Elle attaque de nouveau fort aisément ceux qui se livrent trop aux passions de l'ame, surtout à la tristesse; & ce qui est encore plus surprenant, est que si l'on repousse mal-à-propos la matiere qui avoit été poussée sur la superficie du corps, & qui s'évacuoit sous la forme de gale, de pustules, d'ulceres & de pourpre, la fievre, qui avoit cessé, revient sur le champ.

*Méthode générale de curation.*

Les indications pour la cure de la *fievre quarte* se réduisent,

1°. A corriger & à évacuer par les émonctoires convenables les crudités visqueuses, acides & bilieuses qui ont passé des premieres voies dans le sang avec le chyle & la lymphe, & qui causent des mouvemens fébriles dans le systeme nerveux.

2°. A procurer un cours libre au sang dans les visceres du bas-ventre, surtout dans ceux où aboutit la veine-porte, à en détruire l'amas, l'engorgement & l'obstruction, ou pour le moins à empêcher qu'elles n'augmentent.

3°. A calmer la contraction spasmodique du systeme nerveux qui cause tous les symptomes fâcheux qui surviennent durant la maladie.

4°. A rétablir la force des visceres, de l'estomac & des parties nerveuses qui étoit détruite, pour empêcher le retour de l'accès & une nouvelle rechute.

Les remedes qui satisfont à la premiere indication, sont ceux qui ont la vertu d'émousser les acides, de dissoudre les liqueurs épaisses, de modérer leur acreté, & de nettoyer les premieres voies. Tels sont les remedes alcalis, comme les sels que l'on tire des plantes en les réduisant en cendres, surtout ceux d'absinthe, de chardon-béni, les sels neutres, surtout le sel ammoniac épuré; la terre foliée de tartre, & le sel digestif de Sylvius, satisfont aussi très-parfaitement à cette intention. On peut y ajouter pour corriger l'acrimonie bilieuse, les absorbans les plus doux, les yeux d'écrevisses, les coques d'œufs, & la corne de cerf préparée sans feu. Si l'on a dessein d'évacuer ces crudités, les sels des fontaines médicinales, tels que ceux d'Egra, d'Epsom, de Sedlitz, donnés en grande dose, ou même les eaux de Sedlitz toutes seules, chassent avec beaucoup d'efficacité par les selles, les impuretés les plus grossieres, tandis que les médicamens tartareux chassent par les urines les matieres salino-sulphureuses les plus subtiles. La magnesie blanche a aussi une vertu purgative dans les *fievres-quartes*; car s'imprégnant des acides qu'elle trouve dans les premieres voies, elle se convertit en un sel amer semblable à celui d'Epsom.

On satisfait à la seconde indication par les amers, qui par leur soufre fixe & balsamique corrigent la bile, émoussent les pointes des humeurs acides & salines, & donnent aux liqueurs une qualité spiritueuse douce. Tels sont les extraits amers de fumeterre, de l'absinthe, du chardon-béni, de la gentiane rouge, du trefle fibreux & de la petite centaurée, l'essence ou extrait de rhubarbe & les pilules balsamiques préparées suivant la méthode de Becher, avec de l'aloès épuré, des extraits amers & des gommes balsamiques résineuses tempérées, qui, outre leur vertu laxative, ont encore celle d'atténuer les liqueurs, surtout lorsqu'on les mêle avec les sels dont nous avons parlé ci-dessus. On peut encore user pour cet effet d'eaux médicinales chaudes & froides, pourvu qu'on suive un régime convenable. Supposé que l'obstruction des visceres & surtout du pancréas, qui dans la *fievre quarte* est extremement pernicieuse, soit trop invétérée pour qu'on puisse la lever par des remedes légers, on doit user de préparations minérales qui ont une qualité plus active & plus pénétrante. Telles sont le mercure doux, le diaphorétique solaire préparé suivant la méthode indiquée au mot *Mercurius*, & l'antiquartique de Riviere que l'on prépare avec le mercure, l'antimoine & l'or, en les lavant plusieurs fois avec de l'eau régale, & y allumant dessus de l'esprit de vin, & parmi les préparations antimoniales, le régule médicinal d'antimoine, la panacée de Glauber & de Conerdingius, aussi-bien que mon soufre d'antimoine corrigé & préparé sans précipitation avec un acide.

Les remedes qui appaiſent les contractions ſpaſmodiques du ſyſteme nerveux, ſont,

1°. Les linimens antiſpaſmodiques & neuritiques, appliqués chaudement ſur la moelle épiniere, en employant en même-tems les frictions; tels ſont ceux que l'on prépare avec la graiſſe humaine, l'huile d'aſpic, de lavande, de rue, de ſauge, & le baume du Pérou. 2°. Les lavemens compoſés d'herbes neuritiques, carminatives & antiſpaſmodiques, auxquels on ajoutera une quantité ſuffiſante d'huiles adouciſſantes. 3°. Les bains d'eau douce dont les Anciens faiſoient uſage, ſurtout avant l'accès. 4°. Les épithemes & les linimens préparés avec des drogues ſpiritueuſes & aromatiques, qu'on applique pendant le friſſon ſur la région de l'épigaſtre.

On ſatisfait parfaitement à la derniere indication par les amers, qui ont une qualité balſamique & aſtringente. Le quinquina, l'écorce de caſcarille, de caprier, de tamariſc & de cinnamome, ont cette vertu. La rapure de ſandal rouge & les eſſences tirées des plantes ameres aiguillonnées de quelque liqueur calybée, ſont extrement ſalutaires : mais mon électuaire antifébrile ſurpaſſe par ſon efficacité tous les remedes précédens. J'en ai donné la compoſition à l'article *Tertiana Febris.*

Rien ne ſoulage davantage dans la *fievre-quarte* que d'appliquer au poignet du malade quelque emplâtre, comme ſeroit celle à qui Strobelberg donne le nom d'*Emplaſtrum famigeratiſſimum.* On peut les compoſer de ſubſtances, qui par leurs qualités aromatiques, balſamiques & irritantes, aiguillonnent les fibres, & par-là chaſſent la matiere qui a fixé ſon ſiége dans les parties nerveuſes, & rendent la circulation du ſang plus rapide le jour d'intermiſſion.

Voici encore quelques remedes outre ceux que je viens d'indiquer, qui m'ont été autrefois d'un grand ſecours lorſque j'étois dans la Weſtphalie. Le premier eſt une infuſion faite dans du vin, laquelle ſatisfait à toutes les intentions de la cure. On en prend un grand verre tous les matins.

Prenez *racines fibreuſes d'hellebore noir,*
*polypode de chêne,*
*feuilles de ſené, dont on aura ôté les côtes,* } *de chaque, une once;*
*abſinthe,*
*petite centaurée,*
*chardon-béni,* &
*trefle fibreux,* } *de chaq. demi-poignée;*
*rapure de bois couleuvré,*
*de quinquina,*
*écorces d'oranges récentes,* } *de chaq. trois dragmes;*
*limaille d'acier,*
*tartre tartariſé,* } *de chaque, demi-once.*

Coupez & pilez ces drogues enſemble & arroſez-les

*d'eſprit urineux de ſel ammoniac, deux dragmes.*

Mêlez & mettez infuſer dans deux pintes de vin.

Le ſecond remede eſt la poudre ſuivante.

Prenez *quinquina, trois dragmes;*
*régule médicinal d'antimoine, deux dragmes;*
*mercure doux, une dragme;*

(On ne doit point le broyer avec la poudre, à cauſe des ſels, mais le mêler ſeulement avec la pointe d'un couteau;)

*ſafran de mars très-pur, une dragme;*
arcanum duplicatum, *une dragme;*
*huile de mente, quatre gouttes.*

Mêlez, & faites une poudre, dont on réduira une demi-dragme ou une dragme en forme d'électuaire, avec du rob de ſureau & du julep de roſes.

On en uſera matin & ſoir.

Cette poudre eſt admirable dans la *fievre quarte*, qui a établi ſon ſiége dans les viſceres : mais elle demande un corps vigoureux & un régime très-exact. Bien qu'elle excite ſouvent une ſalivation incommode, quoique peu abondante, elle produit cependant ſon effet, & chaſſe la fievre, quelque opiniâtre qu'elle ſoit.

*Précautions & obſervations cliniques.*

Peu s'en faut que la *fievre quarte* ne ſoit la plus opiniâtre de toutes les maladies. Elle demande beaucoup de patience dans le malade & une grande prudence dans le Medecin, ſurtout lorſqu'elle s'empare d'un corps d'un tempérament mélancolique, des vieillards & des perſonnes ſujettes aux affections hypocondriaques; que le cours du ſang dans les veines méſaraïques eſt languiſſant; que les viſceres ſont engorgés, & que l'Automne eſt avancée lorſqu'elle vient. C'eſt pourquoi on ne doit point ſe hâter de la guérir par des remedes violens; & ſi l'on agit autrement, on doit en attendre plus de dommage que de profit.

Dans le commencement de la maladie, ſi le corps eſt encore vigoureux, on pourra uſer des remedes qui ont une qualité réſolutive, colliquative & évacuante: mais lorſque la maladie dure depuis long-tems, que le corps eſt foible & d'un ſentiment délicat, & qu'il contient beaucoup de récrémens acres & bilieux, ils ſont augmenter la fievre, & la rendent double ou quotidienne, de ſimple qu'elle étoit auparavant. On doit dans ce cas uſer plutôt de remedes tempérés, & propres à appaiſer les ſpaſmes du ſyſteme nerveux, & faire plus de fond ſur le régime, que ſur tous les médicamens qui ſont en uſage dans la Pharmacie.

Toutes les *fievres quartes* ne ſont pas cependant ſi opiniâtres, qu'elles ne cedent aux remedes tempérans; & j'ai connu pluſieurs perſonnes qui en ont été ſi heureuſement délivrées par le ſeul uſage d'un élixir balſalmique tempéré, préparé avec une leſſive aqueuſe d'extraits amers & de rhubarbe, en y ajoutant une quantité ſuffiſante de vin de Hongrie. D'autres en ont été guéris en prenant ſouvent de l'huile de tartre par défaillance dans quelque véhicule convenable, en buvant du vieux vin du Rhin, avec des amers ou ſans amers, immédiatement avant l'accès, & en faiſant enſuite beaucoup d'exercice. Pluſieurs ſe ſont délivrés de la *fievre quarte* en prenant tous les jours un bain d'eau douce, & en faiſant avant l'accès aſſez d'exercice pour exciter la ſueur.

On guérit cependant avec beaucoup plus de facilité & de ſuccès la *fievre quarte*, lorſque la ſaiſon eſt favorable & que l'air eſt ſubtil, pur & raréfié, comme dans le Printems & dans l'Eté; car dans ces ſaiſons les anciennes obſtructions des viſceres ſont plus aisées à lever, les liqueurs plus aisées à atténuer, & les acretés plus promptement chaſſées du corps par la tranſpiration, qui eſt alors plus uniforme & plus conſtante. J'ai même connu des perſonnes qui n'ont recouvré la ſanté qu'en ſe tranſportant dans des climats plus ſains, & en uſant d'un régime différent de celui qu'ils avoient tenu juſqu'alors.

Il eſt bon dans la *fievre quarte*, de même que dans toutes les autres maladies chroniques, de changer de boiſſon, & d'uſer d'une décoction de racine de ſarſepareille & de chicorée, de feuilles de chardon-béni, de raiſins ſecs & de ſemence de fenouil. On la boira froide en forme de biere, ou chaude en forme de thé. Les eaux minérales tempérées, celles de Selts, par exemple,

ple, conviennent aussi dans la *fievre quarte*. Ces eaux étant mêlées avec une moitié ou un tiers de vin, sont admirables pour atténuer les liqueurs épaissies, & chasser par les urines les humeurs impures qui croupissent dans le corps.

On doit aussi faire ensorte que les matieres acres & subtiles soient continuellement chassées par la transpiration que l'on doit exciter avant & après l'accès, non point par des sudorifiques violens, mais par des remedes qui en augmentant le ton des solides, accélerent la circulation, & par ce moyen excitent la sueur. L'exercice du cheval, la danse & la promenade que l'on fait quelques heures avant l'accès, sont très-propres à produire cet effet; & j'ai souvent vu des *fievres quartes* guéries par cette méthode. La maxime de Celse, *Lib. III. cap.* 15. est, que l'on doit le jour que l'on s'attend à un accès, se lever matin, faire beaucoup d'exercice, & ne rien négliger pour que la *fievre* nous surprenne dans ce tems-là; car il arrive souvent qu'on la chasse par ce moyen.

Un nombre infini d'expériences m'ont convaincu, que la mixtion suivante est très-propre à produire cet effet.

Prenez *eau de chardon-béni, quatre onces ;*
*eau thériacale, demi-once ;*
*sel de chardon-béni, une dragme ;*
*antimoine diaphorétique, une demi-dragme ;*
*esprit de vitriol, vingt à trente gouttes ;*
*sirop de chardon-béni, deux dragmes.*

Mêlez; & après avoir nettoyé les premieres voies, donnez-en la moitié au malade trois ou quatre heures avant l'accès, & l'autre moitié immédiatement après qu'il aura cessé.

Lorsque la fievre est sur son déclin, & que la chaleur commence à s'appaiser, le corps devient moite. On doit donc prendre garde d'interrompre la transpiration en s'exposant au froid, ou en buvant des liqueurs froides. Lorsqu'on néglige cette précaution, non-seulement la fievre dure plus long-tems, mais il survient encore des contractions & des tumeurs œdémateuses dans les piés. Il faut donc la provoquer sans effort par une chaleur externe tempérée, & par des boissons délayantes chaudes.

Quoique la saignée ne réponde point directement au dessein que l'on peut avoir de détruire les causes de la *fievre quarte*, si l'on soupçonne cependant que le mal ne dure qu'à cause que le cours du sang par les visceres du bas ventre est interrompu, comme cela arrive aux personnes sujettes aux affections hypocondriaques & hystériques, qui ont les hémorrhoïdes, ou qui s'y sentent disposées; dans ce cas la saignée du pié est si avantageuse, que j'ai souvent vu des *fievres quartes* chassées par une seule saignée, quoiqu'elles fussent opiniâtres. Comme la plûpart des femmes enceintes sont extrement pléthoriques, si elles viennent à être attaquées de la *fievre quarte*, la saignée leur est utile & même nécessaire, pour empêcher que le mouvement du sang venant à augmenter par les spasmes fébriles, ne les fasse accoucher avant terme. On doit donc considérer les différens états de la maladie, l'habitude & les forces du malade, & la disposition des fluides, de peur qu'une saignée faite mal-à-propos ne retarde la guérison, & que les mouvemens spasmodiques fébriles n'augmentent durant l'accès. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est qu'on voit dans le sang des personnes qui sont attaquées de la *fievre quarte*, un vice apparent. Il est couvert d'une pituite jaune & épaisse, pareille à cette croûte blanche & pituiteuse que Schenckius assure avoir trouvée dans la veine des personnes mortes de la *fievre quarte*.

Les vomitifs ne doivent pas être employés indifféremment dans la *fievre quarte*; car lorsque l'abondance de nourriture a occasionné un trop grand amas de liqueurs crues & visqueuses dans les premieres voies, qui donnent au malade envie de vomir, il est absolument nécessaire de les chasser le plus promptement qu'il est possible avant qu'elles passent dans le sang, & qu'elles affectent le systeme nerveux. Il est cependant plus sûr de n'en point user lorsque les visceres ne sont point sains, que le ventricule est trop foible, le systeme nerveux trop sensible & trop délicat, & les poumons attaqués de quelque maladie. On doit aussi employer les émétiques les plus forts & les plus convenables. Le meilleur de tous est la racine d'ipécacuanha, qui possede, outre sa qualité émétique, une vertu aromatique & balsamique. Parmi les émétiques propres à cet effet, on doit préférer aux préparations d'antimoine ceux que l'on tire du cuivre, tels que le vitriol de Chypre ou le vitriol blanc, parce qu'en resserrant les conduits biliaires & glanduleux, non-seulement ils ferment le passage à la matiere fébrile, mais ils chassent encore celle qui a fixé son siége dans les parties nerveuses, en pressant & aiguillonnant les fibres; les préparations d'antimoine & celles du cuivre, étant mêlées ensemble comme il faut, & réduites pour ainsi dire à un tempérament convenable, fournissent un remede convenable pour purger l'estomac & chasser la fievre.

Le quinquina, pris avec précaution, est d'une utilité admirable dans la *fievre quarte*. On ne doit cependant s'en servir qu'après avoir parfaitement purgé les premieres voies, diminué la pléthore, levé les obstructions des visceres, & les avoir rétablis dans leur premier état. Il produit cependant un effet beaucoup plus certain dans la *fievre quarte* bilieuse qui vient en Eté, que dans celle qui regne en Automne, & est entretenue par le vice des visceres, & par les liqueurs ténaces qui séjournent dans le corps. Dans ce dernier cas, il est bon de le donner dans du vin, en y ajoutant des drogues ameres, apéritives & diaphorétiques, comme des sommités de petite centaurée, des feuilles de chardon-béni, de la racine de gentiane rouge, de pimprenelle, & du sel de tartre. Il est bon quelquefois dans cette fievre d'augmenter la vertu du quinquina, en le mêlant avec du safran de mars très-subtil, & du sel volatil urineux. Ce remede ne peut causer aucun dommage lorsqu'on le donne à propos & en quantité convenable, & qu'on le mêle comme il faut avec des drogues diaphorétiques & dissolvantes. Voyez *Quinquina*.

Pour diminuer ou réprimer totalement les accès de la *fievre quarte*, surtout de celle qui est opiniâtre, qui vient en Automne, attaque les personnes d'un tempérament languissant, ou qui est accompagnée d'un assoupissement, je n'ai rien trouvé de plus efficace que les épithemes préparés avec des drogues acres, actives & légerement vésicatives, que l'on applique au poignet. Le menu peuple se sert pour cet effet d'autres substances qui répandent une trop mauvaise odeur; c'est pourquoi, il vaut mieux employer la térébenthine, la suie, le sel ammoniac, les araignées pilées & la thériaque de Venise.

Les eaux minérales chaudes & froides, ont, à ce que je crois, beaucoup de vertu pour prévenir & pour guérir les fievres intermittentes : mais on doit s'en abstenir entierement avant & pendant l'accès, & prendre garde avant que l'accès revienne, que cette eau s'évacue par les émonctoires convenables, de peur qu'elle n'augmente les spasmes fébriles. On doit toujours, comme je l'ai dit ci-dessus, user pour boisson de liqueurs tempérées.

Si le malade a le ventre trop serré, il est à propos de le lâcher par des lavemens plutôt que par d'autres remedes internes. Les meilleures drogues dont on puisse les composer, sont celles qui, outre leur qualité émolliente, ont encore celle de calmer les douleurs & d'appaiser les spasmes : telles sont les sommités de mille-feuille, les fleurs de camomile ordinaire, de sureau, de tilleul, la graine de cumin, le bouillon de veau, le jaune d'œuf, avec un peu de sel gemme. Il est bon aussi d'y mettre quelques substances ameres,

anti-fébriles, neuritiques & corroborantes. Les François ont accoutumé depuis quelques années de guérir les fievres intermittentes avec une décoction de quinquina, qu'ils font prendre aux malades par le fondement. On peut obtenir la même chose avec d'autres fébrifuges, tels que le chardon-béni, la petite centaurée, la racine de gentiane, les feuilles de gentiane, les feuilles de marjolaine, de romarin, d'aurone & de fauge, dont on donnera la décoction en lavemens. Cette méthode est d'une utilité admirable pour les enfans & les personnes qui ont l'estomac foible & sujet aux nausées. Mais on doit avoir la précaution de purger le malade avec un lavement émollient & salin, avant que de lui en donner un composé de remedes neuritiques & corroborans.

On guérit difficilement les maux de tête cruels que ressentent les personnes qui sont attaquées de ces fievres, surtout lorsquelles sont d'un âge avancé. On doit plutôt espérer de les adoucir par des remedes qui lâchent le ventre, & par des bains des piés qui détournent le sang de la tête vers les extrémités inférieures. Entre les remedes externes, le vinaigre rosat & celui de rue, mêlé avec le sel & le nitre, & versé sur du pain qu'on applique sur la tête, procurent beaucoup de soulagement.

Celse nous apprend, *Lib. III. cap.* 16. la maniere d'empêcher le retour des *fievres quartes*, en ces termes:

« Lorsqu'on a eu le bonheur d'être délivré de cette fievre, « on doit se souvenir long-tems du jour que l'accès re« venoit, & se garantir ce jour-là du froid & du chaud, « s'abstenir d'alimens crus, & ne point se fatiguer par « trop d'exercice; car elle revient aisément, si celui « qui en a été guéri, n'a soin de se tenir sur ses gardes « encore quelque tems. »

Il suit donc de ce que nous venons de dire, que l'on doit, surtout le jour de l'accès, se garantir des vents du Nord, d'un air épais, froid & humide, comme est celui qu'on respire dans les lieux bas, marécageux & souterreins, & avoir soin sur toutes choses d'entretenir la transpiration libre. On doit aussi suivre un régime exact, manger peu, & éviter surtout les alimens difficiles à digérer, conserver son esprit tranquile, & exempt de colere & de frayeur; car ces passions, comme nous l'avons éprouvé plusieurs fois, ont causé la *fievre quarte* à plusieurs personnes qui joüissoient d'une santé parfaite.

On doit fortifier l'estomac & aider la digestion par des élixirs stomachiques composés de drogues ameres & aromatiques. On doit en user long-tems & fréquemment, observant de n'en point prendre une trop grande quantité, de peur qu'ils n'échauffent trop le corps qui est déja affoibli. Il faut surtout évacuer par les excrémens les liqueurs crues qui s'amassent de nouveau dans le corps; & pour cet effet, user fréquemment de pilules balsamiques, ou de cinnabre, ou de celles d'ammoniac de Quercétan, auxquelles on joindra le sel digestif de Sylvius, supposé que la fievre ait cessé par le moyen du quinquina.

On prévient par les secours que je viens d'indiquer, non-seulement des fâcheuses rechutes, mais encore des maladies très-cruelles, surtout des fievres lentes. Hoffman, *Med. Raisonn. Syst em.*

QUARS, *Fiel pétrifié.* Ruland.

QUARTARIUS; la quatrieme partie d'un sextier qui vaut à-peu-près un quart de chopine.

QUARTATIO, séparation de l'or d'avec l'argent, par le moyen des esprits acides: *Le départ.*

QUARTURA, le même que *Quartatio.*

QUASSATIO, *Agitation.*

QUATERNARIUS, ou QUATERNIO, l'espace de quatre jours.

QUATRIO, l'*Astragale.*

## QUE

QUEBRICUM, est, suivant quelques-uns, l'arsenic; & le soufre, selon d'autres.

QUELLEM, Terre originaire ou élémentaire. Ruland.

QUELLES, *Elixir.*

QUELMEISEL, nom que les Allemands donnent à une tente faite d'un morceau d'éponge, de gentiane, ou de telle autre racine propre à s'enfler & à dilater l'orifice des plaies ou des ulceres dans lesquels on l'introduit.

QUERA-IBA *Brasiliensibus*; Marcgrav. & Piso. Nom d'un arbre qui croît dans le Bresil. Son écorce étant pilée & appliquée, est efficace pour guérir les plaies ou les ulceres des jambes & des autres parties du corps.

QUERCERA. Voyez *Epialos.*

QUERCUS, *Chêne.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont découpées en grandes dents ou à ondes profondes. Sa fleur est mâle & composée de petits pelotons attachés autour d'un nerf menu. Le fruit naît en des endroits séparés des fleurs, il est muni de trois tuyaux, & porté sur un calyce composé de petites feuilles anguleuses, qui devient à la fin écailleux. Ce fruit se change en un gland engagé dans une calotte, & couvert d'une écorce dure, sous laquelle est une amande composée de deux lobes.

Boerhaave compte cinq especes de *Chêne.*

1. *Quercus, latifolia, mas, quæ brevi pediculo est.* C. B. P. 419. *Platyphyllos, mas. Lugd.*

L'humeur douce & mielleuse dont ses feuilles sont souvent couvertes, & que les abeilles ramassent avec soin, ne tombe pas du Ciel, comme on se l'imagine; c'est un suc extravasé qui s'épanche sur ces parties, non-seulement dans le *chêne*, mais encore dans l'érable où il fait une espece de sucre; dans le frêne & dans la meleze, où il produit la manne: il y a des Saisons où les feuilles des tilleuls de la grande allée du jardin du Roi, en sont si couvertes, qu'il semble qu'on ait passé un vernis par-dessus; les laveures de ces feuilles sont douceâtres & lâchent le ventre. Tournefort, *Histoire des Plantes.*

2. *Quercus, latifolia, fœmina*, C. B. P. 419. *Platyphyllos, fœmina*, Lugd. 2.

3. *Quercus cum longo pediculo*, C. B. P. 420. Tourn. Inst. 583. Boerh. Ind. alt. 2. 177. *Quercus*, Offic. *Quercus vulgaris*, Ger. 1156. Emac. 1339. *Quercus latifolia*, Park. Theat. 1386. Raii. Synop. 3. 440. *Quercus vulgaris longis pediculis*, J. B. 1. 70. Raii Hist. 2. 1335. *Chêne.*

C'est un des arbres les plus hauts & les plus communs que nous ayons en Angleterre. Ses feuilles sont vertes, luisantes, lisses & découpées des deux côtés. Nous avons deux sortes de *Chênes*, l'un, qui est le plus commun, a ses feuilles portées sur un pédicule fort court, & son fruit ou gland sur un long pédicule; l'autre au contraire porte un fruit dont le pédicule est très-court, & des feuilles dont la queue est très-longue.

Toutes les parties du *Chêne* sont styptiques & astringentes, bonnes pour toutes sortes d'hémorrhagies & de cours de ventre. On emploie souvent son écorce dans les gargarismes, pour le relâchement de la luette, & pour les ulceres de la bouche & de la gorge. Elle entre aussi dans les clysteres astringens & dans les injections pour la chute de la matrice ou du fondement. Le menu peuple se sert souvent de ses glands réduits en pou-

dre pour appaifer les douleurs de côtés.

Sa feule préparation officinale, eft l'*Aqua Germinum Quercûs*. Miller, *Bot. Off.*

4. *Quercus, pedem vix fuperans*, C. B. P. 420. *Robur* VII. *five Quercus pumila*, Cluf. H. 19. Defcript. VI.

5. *Quercus, parva, five Phagus Græcorum, & Efculus Plinii*, C. B. P. 420. Raii Hift. 2. 1386. Tourn. Inft. 583. Boerh. Ind. alt. 2. 177. *Phagus Efculus*, Offic. *Phagus five Efculus*, Park. Theat. 1386. *Phagus vel Efculus*, J. B. 1. 2.

Il croît en Grece & en Dalmatie. Son écorce, fes feuilles, fes glands & leurs calottes font d'ufage, & ont les mêmes vertus que celles du *Chêne* ordinaire.

Dale ajoute aux efpeces dont on vient de parler, les deux fuivantes,

La premiere eft le

*Cerrus*, ou *Yeufe*. Voyez *Ægilops*.

La feconde, eft le

*Robur*, Offic. *Robur tertia Clufii*, J. B. 1. 2. 76. Raii Hift. 2. 1386. *Robur cum Galla majore rugofa*, Park. Theat. 1386. *Quercus Gallam exiguæ nucis magnitudine ferens*, C B. P. 420. Tourn. Inft. 583. *le Chêne qui porte la noix de Galle.*

Il croît dans la Pannonie & dans l'Iftrie. Ses Galles font d'ufage en Medecine.

Il y a plufieurs efpeces de noix de Galle. La premiere & la plus eftimée eft celle d'Alep, ou Alepine; la feconde eft blanche; la troifieme, liffe & ronde; la quatrieme, d'une figure irréguliere; & la cinquieme eft furmontée d'une efpece de couronne. Toutes ces Galles doivent leur origine à des infectes qui piquent les *Chênes*, & dépofent leurs œufs dans l'ouverture qu'ils ont faite; ces œufs forment des tumeurs dans lefquelles on trouve des vermiffeaux, ou plutôt des nymphes qui fe dévelopent au bout de quelque tems, fe changent en mouches, & s'échappent après avoir percé la noix de Galle. Comme tous les œufs ne font pas également féconds, & qu'il y en a qui reftent dans la noix, on a eu la commodité d'obferver qu'ils donnent un fel volatil.

Les noix de Galle font fort aftringentes, & plufieurs les donnent intérieurement dans les dyffenteries. On les recommande auffi pour les fievres intermittentes: mais leur vertu fébrifuge n'eft pas affez atteftée pour qu'on doive s'y fier. Geoffroy.

Quercus Marina. Voyez *Fucus*.

QUERQUEDULA. *Sarcelle*; efpece de Canard fauvage. On l'eftime propre pour la colique venteufe, étant appliquée fur le ventre. Lemery, *des Drogues*.

QUERQUERA. Le même que *Quercera*.

## QUI

QUIES, *Repos*; on en a expliqué les effets fort au long au mot *Fibra*.

QUINGOMBO, nom que les Portugais donnent à une efpece d'*Alcea* qui croît au Brefil. Ray, *Hift. Plant.*

QUINQUEFOLIUM, *Quinte-feuille.*

Voici fes caracteres.

Sa racine eft fibreufe & vivace. Ses feuilles naiffent de cinq en cinq fur une queue autour du même centre. Son calyce eft d'une feule piece, durable, & comme divifé en huit ou dix feuilles, difpofées en forme d'étoile, & muni d'un grand nombre d'étamines qui naiffent de la bafe de l'ovaire. Sa fleur eft en rofe, composée de cinq feuilles & rarement de quatre, difpofées circulairement autour de la bafe de l'ovaire, qui eft une tête enveloppée d'un calyce demi fphérique, & remplie de femences munies d'un tuyau long & droit.

Boerhaave en compte onze efpeces.

1. *Quinquefolium, rectum luteum*, C. B. P. 325. *Pentaphyllum, five potius Heptaphyllum, majus, luteum, montanum, flore majore.* M. H. 188.
2. *Quinquefolium, majus repens*, C. B. P. 325. Tourn. Inft. 297. Boerh. Ind. alt. 40. *Pentaphyllum & Quinquefolium*, Offic. *Pentaphyllum vulgatiffimum*, Park. Theat. 398. Raii Hift. 1. 611. Synop. 3. 255. *Pentaphyllum, five Quinquefolium vulgare repens*, J. B. 1. 397. *Quinquefolium vulgare*, Ger. 836. (*figura tranfpofita*) Emac. 987. *Quintefeuille.*

La *Quintefeuille* ordinaire a une racine rampante, épaiffe, ligneufe, couverte d'une écorce brune, & remplie de plufieurs petites fibres, de laquelle s'éleve un grand nombre de petites tiges couchées par terre, des nœuds defquelles fortent de petites racines fibreufes, par le moyen defquelles elle fe multiplie. Ses feuilles fortent des mêmes nœuds, elles font de cinq en cinq fur la même queue, étroites, veineufes, crenelées en leurs bords, les deux de dehors étant beaucoup plus courtes que les autres. Ses fleurs naiffent des aiffelles des feuilles, elles font compofées de cinq feuilles jaunes arondies, avec plufieurs étamines au milieu, portées fur des pédicules fort longs. Il leur fuccede des petites femences brunes & nues. Cette plante croît partout dans les haies & le long des chemins, & fleurit en Eté. Ses feuilles & fa racine font d'ufage.

Elles font aftringentes & defficcatives, bonnes pour les hémorrhagies & le cours de ventre. On affure que la poudre de fa racine donnée deux ou trois fois par jour à la dofe d'une dragme, guérit les fievres intermittentes. Elle eft eftimée bonne pour les maladies malignes; on l'emploie dans la Thériaque de Venife, dans les gargarifmes pour les ulceres de la bouche, & pour affermir les dents. Miller, *Bot. Off.*

3. *Quinquefolium, quod Pentaphyllum, feu potius Heptaphyllum, erectum caule rubro, hirfutum*, H. C.
4. *Quinquefolium, rectum, floribus fubluteis*, C. B. P.
5. *Quinquefolium, minus, flore pallide luteo.*
6. *Quinquefolium, folio argenteo*, C. B. P. 325. *Pentaphyllum rectum, foliis profundè fectis, fubtùs argenteis, flore luteo*, J. B. 2. 398.
7. *Quinquefolium minus, repens, luteum*, C. B. P. 325. *Pentaphyllum, parvum, hirfutum*, J. B. 2. 598.
8. *Quinquefolium, minus, repens, luteum, flore tetrapetalo*, Boerh. Ind. alt. 40. *Tormentilla*, Offic. Ger. 840. Emac. 992. Raii Hift. 1. 617. Synop. 3. 257. J. B. 2. 598. *Tormentilla vulgaris*, Park. Theat. 394. *Tormentilla fylveftris*, C. B. P. Tourn. Inft. 298. *Tormentille.*

La racine de la Tormentille eft fort groffe en comparaifon de la plante, fouvent inégale & pleine de nœuds, de couleur rougeâtre en-dedans, & remplie de plufieurs petites fibres. Ses tiges font longues, grêles & fi foibles qu'elles peuvent à peine fe foutenir. Ses feuilles font plus petites que celles de la *quintefeuille*, & dentelées feulement à leurs extrémités. Elles font au nombre de fept & quelquefois de cinq fur la même queue. Ses fleurs font petites, jaunâtres, compofées de quatre feuilles, avec quelques étamines au milieu. Sa femence eft petite & croît à découvert dans le calyce. Elle croît dans les bois & dans les champs, & fleurit au mois de Juillet. Sa racine eft d'ufage.

Elle eſt deſſiccative & aſtringente, bonne pour les diarrhées & les dyſſenteries, ſurtout, quand elles ſont accompagnées de fievres malignes; elle eſt eſtimée alexipharmaque, & fort utile dans les hémorrhagies du nez, de la bouche & de la matrice. Elle affermit les dents & remedie au relâchement de la luette. MILLER, *Bot. Off.*

9. *Quinquefolium, album, majus, alterum;* C. B. P. 325. *Pentaphyllum album*, J. B. 2. 598.
10. *Quinquefolium, foliis ternis, præcedenti ſimile*, H. C.
11. *Quinquefolium, quod Tormentilla reptans alata, foliis profundiùs ſerratis*, D. Plot. Raii Syn. 142. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

QUINQUE FRAGMENTA PRETIOSA, Fragmens des cinq pierres précieuſes.

Ces compoſitions rares ne ſe préparent gueres que par la Chymie, qui nous fournit quelquefois l'occaſion de les employer en Medecine: nous avons parlé de chacune de ces pierres en leur rang, où l'on peut avoir recours. LEMERY, *des Drogues.*

QUINQUE-NERVIA. Voyez *Plantago.*

QUINQUINA.

*Cortex Peruvianus, Peruanus, China Chinæ, Quinquina*, Offic. *China Chinæ, Cortex Peruvianus, Quinquina, cortex Cardinalis de Lugo, caſcarilla*, Mont. Exot. 8. *Kina Kina, vel Cortex Peruvianus Officinarum*, Ind. Med. 63. *Arbor febrifuga Peruviana, China Chinæ; & Quinquina, & Gannana peride dicta*, Raii Hiſt. 2. 1796. *Pulvis febrifugus Peruvianus*, Barthol. Hiſt. Med. Cent. 5. p. 107. *An Holquahuilt, ſeu arbor Chilli*, Hern. 50. cap. 10. *Quinquina.*

C'eſt une opinion généralement reçue, qu'il n'y a point de maladie qui n'ait un remede propre à opérer ſa guériſon; & il n'y a preſque perſonne, ſoit ignorant ou ſavant, qui ne faſſe le Charlatan, & qui voyant un malade, n'ait quelque remede à la main qu'il offre de lui-même, & dont il vante les effets merveilleux. Mais c'eſt une erreur dangereuſe contre laquelle les Medecins ne peuvent trop s'élever, attendu qu'elle eſt le fondement d'un empiriſme aveugle; car, comme dans tout l'Univers il n'y a ni corps, ni effets qui ſoient tels abſolument, il n'y a point auſſi de forces abſolues, dans les alimens & dans les médicamens, elles ſont toutes relatives, conditionnelles, limitées, c'eſt-à-dire, relatives à la diſpoſition du corps humain vivant, ſur lequel elles agiſſent, & qui concourt à leur opération. De-là vient, que, comme l'expérience nous l'apprend, les remedes ſont également propres à ſecourir & à nuire, & que tous les ſecours qu'employe le Medecin, ſont diſpoſés de maniere qu'ils font du bien à quelques malades dans une maladie déterminée, pendant qu'ils nuiſent à d'autres qui en ſont attaqués.

Cette doctrine a été enſeignée il y a long-tems par le premier Auteur de la Medecine. Hippocrate dit formellement, *Lib. de Art.* 56. « qu'il n'appartient pas à « tout le monde de connoître ce qui peut être avanta« geux ou nuiſible; & cependant les choſes nuiſibles « ne font pas moins à l'art un témoignage de ſon « exiſtance que celles qui ont été avantageuſes; car ce « qui a été avantageux, n'a été tel qu'à raiſon du bon « uſage qu'on en a fait; & c'eſt la mauvaiſe application « qui a rendu nuiſible ce qui l'a été. »

On voit par ce paſſage que ce Medecin judicieux n'a point reconnu dans les médicamens, de quelque eſpece qu'ils ſoient, une qualité abſolue qui en rende l'uſage infailliblement ſalutaire; mais qu'il ne la leur a reconnue que ſous un certain point de vue, & qu'il ne la leur a point attribuée, parce qu'ils ont réuſſi dans une maladie déterminée; mais parce qu'on en a uſé à propos, c'eſt-à-dire, avec jugement, après avoir bien connu la diſpoſition du corps malade, la cauſe & le caractere de la maladie, & pour les avoir donnés dans le tems, l'ordre, la doſe & la proportion convenables; & il ajoute qu'ils ont été nuiſibles toutes les fois qu'on a négligé ces précautions. Or, comme il y a des médicamens qui nuiſent & qui ſont profitables, il a raiſon de conclurre qu'il y a un art de les employer, & que l'habileté & la capacité du Medecin conſiſtent dans la connoiſſance des divers effets de ces remedes, & de leurs différentes opérations.

C'eſt pourquoi il ſeroit fort à ſouhaiter que tous ceux qui traitent les maladies fiſſent une attention exacte à ce principe d'Hippocrate, & qu'ils s'appliquaſſent à le pratiquer. On auroit l'avantage de déterminer promptement ces déshonorantes diſputes qui s'élevent encore tous les jours entre les Medecins ſur les vertus des remedes. Car il eſt auſſi honteux que vrai de voir non-ſeulement le peuple & les ignorans, mais même des Medecins ſavans, & qui ont de la réputation, s'accorder rarement ſur les vertus, l'effet & l'uſage de quelque médicament dans une maladie déterminée, & les uns en faire des éloges outrés, dans le tems que les autres le rejettent abſolument & le condamnent ſans reſtriction, dans la même maladie. Il n'y a perſonne qui ne ſache combien on eſt peu d'accord, combien même on juge mal, ſurtout des remedes actifs & efficaces, tels que les mercuriels, les émétiques antimoniaux, les martiaux, les opiats, les forts purgatifs, les narcotiques, les véſicatoires, les cauteres, les ſétons, les ſaignées, &c. &, ce qu'il y a de plus ſurprenant, qu'on ne s'accorde pas mieux ſur l'uſage des remedes diététiques, des remedes les plus ſimples, comme les eaux médicinales chaudes & froides, les bains, l'uſage du lait & l'abſtinence.

Telle a été la deſtinée de cette écorce, apportée d'Amérique en Europe, il y a environ ſoixante-dix ans ſous le nom de *Quinquina*. Il eſt étonnant combien on en a fait d'éloges, combien on l'a préconiſé comme un remede incomparable & infaillible pour opérer la guériſon des fievres intermittantes opiniâtres; & l'on trouve encore des Medecins qui n'ont rien rabattu de ces idées avantageuſes. Mais le nombre de ceux qui ſe ſont élevés contre lui, qui l'ont regardé comme un remede infidele & même nuiſible, & qui en portent encore le même jugement, n'eſt pas moins conſidérable. Il a paru beaucoup d'ouvrages pour ſoutenir l'un & l'autre parti; tous appellent l'expérience à leur ſecours: pour nous, nous ne croyons devoir nous ranger ni d'un côté ni de l'autre; nous regardons le *quinquina*, pour ne pas nous écarter de la doctrine d'Hippocrate, comme un remede utile, efficace & sûr, quand on ſait bien l'appliquer; & comme très-nuiſible & très-infidéle quand on l'emploie empiriquement, c'eſt-à-dire imprudemment, mal-à-propos, ſans aucun égard à la diſpoſition du malade, à la cauſe de la fievre, au tems & aux autres circonſtances; & pour mettre cette doctrine en évidence, nous avons deſſein de l'approfondir dans cette diſſertation. Nous commencerons par rapporter les témoignages de ceux qui ont comblé le *quinquina* d'éloges; nous ferons ſuivre les obſervations & les objections de ceux qui aſſurent que c'eſt un remede nuiſible, infidele & dangereux; enfin nous déduirons de la théorie raiſonnée des fievres, de l'explication des cauſes qui les produiſent, des principes & de la maniere d'agir du *quinquina*, ſa qualité nuiſible & ſalutaire, & nous répondrons en même-tems ſolidement aux objections des deux partis.

Le nombre des Auteurs favorables au *quinquina* eſt fort grand. A peine fut-il apporté en Europe, qu'il fut connu à Rome, & que les Jéſuites, qui le vendoient très-cher, le donnerent comme un fébrifuge infaillible. Ils diſoient dans un avis ſur la maniere de s'en ſervir, qu'il guériſſoit, ſans le ſecours d'aucun autre remede, preſque tous ceux qui étoient malades de fievres inter-

mittentes, même de la fievre quarte ; & qu'on n'avoit au plus besoin que d'y préparer par un purgatif, si l'état du malade le demandoit.

Bartholin, *Cent.V. Hist.* 50. rapporte que le Cardinal de Lugo en l'année 1653. qu'il régnoit beaucoup de fievres quartes, simples & doubles, rassembla plus de mille attestations de personnes qui en avoient été guéries ; & que Fonseca, l'un des plus célebres Medecins de son siecle, a reconnu par ses propres observations, non-seulement que le *quinquina* est innocent, mais même un excellent remede. Fr. Redi, *de Experim. Nat. a.* 143. traite ses effets de miraculeux ; & Tozzi, *in Comment. in Aph. XXV. Sect.* 2. assure, que de notre tems on guérit sûrement & promptement par le secours du seul *quinquina*, les fievres quartes, que les Medecins regardoient ci-devant comme très-longues & presque incurables.

Ce remede passa d'Italie en France ; & les expériences qu'on en fit furent très-heureuses. Tagault l'employa plusieurs fois avec beaucoup de succès pour le Roi & le Dauphin. Dans le même-tems sa réputation s'étendit en Angleterre, & ses succès y répondirent universellement. Car Willis, *de Febr. cap. 6.* dit expressément, que de cent personnes qui s'en sont servies, à peine en a-t'il manqué une. L'honneur de l'Angleterre, Robert Boyle, dit aussi formellement, *in Tr. de Philos. Experim.* qu'il a souvent guéri par une ou deux prises de l'écorce fébrifuge, donnée à la dose d'un gros, des fievres qui duroient depuis un an. Digby assure positivement, *Tr. de Medic. Secret.* que de trente personnes attaquées de la fievre quarte, qu'il a guéries par l'usage du *quinquina*, à peine une ou deux sont retombées. Il ajoute ensuite, que c'est plutôt au Medecin qu'au remede qu'il faut s'en prendre, s'il arrive une rechute après son usage. Sydenham, cet heureux & prudent Medecin, dans son Traité des *Fievres*, vante le *quinquina* comme un remede admirable, & donne au long la maniere de s'en servir. Il est également en recommandation aujourd'hui en Angleterre, comme il paroît par les ouvrages de Freind, de Lister & de Morton, qui en parle ainsi dans son Traité *des Fievres :*

« Le *quinquina* est aujourd'hui regardé par tous les Medecins comme un fébrifuge universel, qui guérit radicalement, promptement, sûrement & heureusement toutes les fievres intermittentes, en quelque tems de l'année, à quelque âge, & dans quelque tempérament que ce soit ; & il est maintenant inutile que les Medecins se donnent la torture pour chercher des fébrifuges. »

La réputation du *quinquina* est la même dans presque tous les pays de l'Europe. Entre les Medecins Suisses, Muralt en fait un cas particulier, & a fait insérer dans les *Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature*, *Dec.* 2. *An. IX. Obs.* 2. plusieurs histoires de fievres tierces & quartes qu'il a guéries par son moyen dans des vieillards & des enfans. Il en termine la collection par ces paroles remarquables : « Je ferois un volume immense, si j'entreprenois de décrire toutes les maladies que j'ai surmontées par ce remede, & celles que les autres ont guéries. » En Hollande, plusieurs Medecins célebres ont estimé & estiment beaucoup notre fébrifuge, comme on peut le voir dans les Ouvrages de Boerhaave & de Decker. L'Allemagne ne lui a pas donné moins d'éloges dans la cure des fievres intermittentes. Bohn, *in Diss. de minus suspecta Febrium fuga*, a célébré ses vertus salutaires, & l'a justifié des reproches qu'on lui fait ; & Bergerus, *Dissert. de Cortice Chinæ ab iniquis judiciis vindicato*, les a établies sur des preuves aussi solides que nombreuses. Waldschmid & Dolæus en ont aussi fait un grand usage ; & Zapfius, premier Medecin du Duc de Saxe-Zeits, a acquis de la réputation & des grands biens avec un électuaire fébrifuge, dont la base est l'écorce de *quinquina* ; & Stroidel, son gendre, ne se sert pas de cette composition avec moins de succès que son beau-pere.

Si le *quinquina* a tant de partisans, il a aussi des adversaires entre les Medecins savans & en réputation, qui ne font aucune difficulté de le regarder comme un remede infidele, & dont l'usage, loin d'être sûr, est entierement nuisible. On en voit beaucoup qui, instruits, disent-ils, par l'expérience & les observations, assurent que l'usage du *quinquina* est suivi, non-seulement de rechutes beaucoup plus fâcheuses que la maladie, mais de maladies entierement nouvelles & tout-à-fait incurables, comme la cachexie, des enflures œdémateuses des piés, l'hydropisie, une constipation opiniâtre, un resserrement des parties voisines du cœur ; de passions hypocondriaques & hystériques, de fievres lentes & hectiques, avec abbattement des forces, perte d'appétit & consomption, quelquefois de mouvemens épileptiques & convulsifs chez les enfans. Baglivi surtout, *Opp. Lib. II.* s'éleve avec beaucoup de force contre notre fébrifuge ; car il dit dans un endroit que la fievre tierce ne souffre l'usage des fébrifuges qu'après le quatorze, tems où elle finit d'elle-même ; qu'il est inutile de donner aucun remede avant ce tems, & qu'il en arrive souvent beaucoup de dommage au malade lorsqu'on tient une autre conduite ; & que c'est très-mal-à-propos que les Medecins font des efforts pour étouffer la fievre dans son commencement par le moyen des fébrifuges, puisque peu de jours après elle revient avec plus de violence, ou qu'elle est remplacée par des maladies beaucoup plus fâcheuses, comme asthmes, hydropisies, fievres lentes, phthisies, & autres maladies également dangereuses.

Etmuller, notre compatriote, pense à peu près de même, *Opp. Tom. II.* puisque non-seulement il appelle le *quinquina* un remede infidele, mais qu'il ajoute que son usage est presque toujours suivi de constipation, de gonflement, de dureté & de douleurs tensives du bas-ventre, & que ces douleurs venant à diminuer successivement ou à être irritées par les purgatifs ou l'esprit de sel ammoniac, il revient une fievre semblable, quelquefois avec un froid beaucoup plus vif. Pallili, dans une lettre écrite à Baglivi, dit que les François se servent avec succès du *quinquina* dans les fievres ; mais qu'il faut bien se garder de suivre leur exemple en Italie ; & même il se moque de ceux qui se servent de cette écorce, à moins que ce ne soit à la fin de la maladie, à dessein de fortifier l'estomac. On peut voir un plus grand nombre d'exemples de la qualité nuisible du *quinquina* dans Blegny, *Zodiac. Gall. Med. Phys. An.* 4. *Mens. August. Anno.* 5. *Mens. Januar. & M. N. C. Dec.* 3. *An.* 9. *Obs.* 109. *& Cent.* 3. *&* Stahl. *in Theoria Med. & Opusc. Physico-Med. &* Juncker, *in Consp. Medic. Theor. Pract.* condamnent & rejettent l'usage du *quinquina* dans les fievres. Je puis moi-même certifier que le mauvais usage de cette écorce a causé beaucoup de dommage, & produit des rechutes très-opiniâtres, & d'autres maladies plus fâcheuses, mais surtout l'hydropisie après la fievre-quarte, & des passions hypocondriaques après la tierce.

Je ne saurois pourtant me ranger du parti de ceux qui regardent ce remede comme absolument, ou presque toujours nuisible dans les fievres, ni adopter les raisons qui le leur font envisager sous ce point de vue, & comme contraire & opposé à la nature des fievres, & à l'objet même que la nature se propose. Car ils s'imaginent que la fievre n'est autre chose qu'un effort exactement méthodique de la nature pour faire sortir du corps par les secretoires & les excrétoires convenables les causes qui l'excitent, au moyen de l'augmentation du mouvement des solides & des fluides. Ils disent en conséquence que pour qu'elle y réussisse, il faut que les humeurs soient fluides, & les couloirs ouverts, & que les astringens, au nombre desquels est le *quinquina*, épaississent les fluides, & rétrécissent, ou même bouchent entierement les petits canaux des excrétoi-

res, ce qui retient dans le corps la matiere morbifique, & produit des rechutes, ou d'autres maladies plus considérables que celle qu'on a guérie.

Ils supposent de plus que la principale intention de la nature dans la génération des fievres intermittentes, est de diminuer la quantité trop considérable du sang, qui est toujours contraire à la conservation de la vie, par l'augmentation du mouvement intestin accompagné de la chaleur, laquelle est produite par l'accélération du mouvement progressif, & suivie de sa résolution en sérosité excrémentitielle; & de débarrasser les visceres des vices qui leur sont attachés, & des obstructions, en y faisant aborder le sang avec plus de force; & par conséquent que ces mouvemens fébriles sont avantageux, & le moyen dont la nature se sert pour guérir les maladies, en prévenir de plus considérables, & faire sortir les matieres qui tendent des embuches à la vie; d'où il suit qu'on ne peut les arrêter & les supprimer, sans causer un grand préjudice. Ils ajoutent que c'est une conduite très-équivoque, que d'empêcher l'évacuation & l'ouvrage que la nature a entrepris avec tant de sagesse pour faire sortir par les secrétoires & les excrétoires les choses nuisibles, & de produire un effet tout contraire par l'usage des astringens; effet que ne peuvent manquer de suivre, ou des rechutes plus dangereuses que la premiere maladie, des accidens beaucoup plus fâcheux, comme des passions hystériques & hypocondriaques, des fievres lentes, des obstructions des visceres, la jaunisse, la cachexie, l'hydropisie, la mélancolie, & des constipations opiniâtres.

Mais ce qui leur fait plus d'impression, c'est qu'ils veulent que le foyer de la fievre tierce, soit dans les premieres voies, c'est-à-dire, dans l'estomac, les intestins grêles, & surtout les premiers, & dans les organes du voisinage, comme les vaisseaux & les glandes du mésentere. Or comme ce foyer est le plus souvent une humeur visqueuse & ténace; c'est, disent-ils, avec beaucoup de raison que la nature resserre dans le commencement les pores & les parties externes, repousse le sang vers l'intérieur, & l'y retient pendant quelque-tems, afin qu'il transsude dans les cavités des visceres par leurs membranes & leurs glandes une suffisante quantité d'humeurs séreuses & lymphatiques, dont une partie sert à donner de la fluidité à la matiere fébrile, & l'autre à lui donner plus de facilité pour sortir. Ils concluent de cette doctrine que tout ce qui arrête ces mouvemens si opposés à la cause de la maladie, tout ce qui épaissit cette humeur fébrile ténace qui se trouve dans les premieres voies, & en resserrant les excrétoires, supprime & arrête les sécrétions & les excrétions si utiles qui se font par les intestins, la vessie & les pores de la peau, que tout cela, dis-je, ne peut-être que pernicieux. Or comme c'est, selon eux, l'effet que doit produire la vertu manifestement astringente du *quinquina*, ils en interdisent l'usage, & veulent qu'on emploie au lieu de lui, ce qui donne de la fluidité à la matiere fébrile, & qui dissout le sang trop abondant, aide les sécrétions de toute espece & débarrasse le corps de la matiere vicieuse, & non ce qui retient cette matiere au-dedans avec tant de danger, en arrêtant simplement les mouvemens fébriles.

Tels sont les raisonnemens des adversaires du *quinquina*, & il faut convenir que du premier coup d'œil ils ne sont pas à mépriser: mais sont-ils d'un si grand poids qu'ils doivent empêcher de se servir absolument de ce remede? C'est ce que nous allons examiner. Presque tous ces raisonnemens portent sur une pure supposition qu'il y a dans le corps un agent quelconque, qui connoissant parfaitement ce qui s'y passe, produit & dirige vers un but déterminé les mouvemens vitaux, au nombre desquels sont les fébriles, & même les effets des remedes. Mais loin que ce principe puisse avoir lieu dans une théorie médicinale raisonnée & même dans la pratique, ou qu'il soit à l'une & à l'autre de quelque utilité, il ne fait qu'établir l'ignorance, & jetter dans la confusion & dans l'erreur, soit qu'il s'agisse d'expliquer avec intelligence les choses qui regardent la Medecine, ou de trouver & d'appliquer les remedes.

Quand on est pénétré de cette vérité, il est aisé de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvemens fébriles produits par ce principe. Il est vrai que les partisans de Stahl disent qu'ils sont salutaires en eux-mêmes & de leur nature: mais ils sont au contraire tellement ordonnés, qu'ils menacent la vie, & que loin d'être l'ouvrage de la sagesse de la nature, ils en marquent l'aveuglement & même le dérangement. Car quelle est la personne versée dans l'exercice de la Medecine qui ignore qu'il se fait dans toutes les fievres un mouvement sensible de la circonférence vers le centre, avec un spasme violent, & une espece d'agitation convulsive des parties externes & nerveuses, qui s'étend sympathiquement à tout le systeme des nerfs, mouvement suivi d'un désordre extreme de toutes les fonctions, & même du danger de la mort, tellement que ceux qui meurent des fievres intermittentes meurent dans ce mouvement? Certes, si ce principe étoit le maître de conduire à volonté les mouvemens vitaux, il lui seroit beaucoup plus sûr & plus aisé de faire aborder peu à peu une plus grande quantité de sang & d'humeurs au siége de la maladie, que d'exciter un spasme universel & un resserrement total de l'habitude du corps, & ce seroit un expédient beaucoup plus ami de la nature. Et quoique nous convenions que les fievres, surtout les intermittentes, sont quelquefois un remede pour les corps remplis de liqueurs impures, épaisses & abondantes, & qu'en augmentant extraordinairement le mouvement progressif des liqueurs & la chaleur, elles détournent les affections longues & graves dont menace l'obstruction des visceres; il s'en faut de beaucoup que toutes les fievres intermittentes soient jointes avec l'abondance, l'impureté & le trop grand épaississement du sang & des humeurs, ou l'obstruction des visceres: il s'en faut encore beaucoup plus que ces dispositions soient la vraie cause & le foyer de la fievre; de sorte qu'il n'est en aucune maniere besoin par rapport à elles d'un mouvement si impétueux des solides & des fluides, & de la dissolution des liqueurs vitales.

Quant à ce principe que la nature est fort occupée dans les fievres à diminuer pour l'avantage du corps le sang surabondant au moyen d'une sorte de résolution colliquative que produit le mouvement intestin, nous nions nettement & absolument que l'abondance du sang & des humeurs soit la cause de la fievre. Car si cela étoit vrai les pléthoriques y seroient plus sujets que les autres, & on seroit sûr de prévenir & d'écarter promptement toutes les especes de fievres par une saignée faite à propos. Je crois au contraire que la consomption du sang & sa dissolution en parties excrémentitielles qui arrive pendant la fievre, est plutôt l'effet & la suite nécessaire de la chaleur fébrile, & qu'elle est plus ennemie qu'amie de la nature, puisqu'elle dissipe & détruit en même-tems les forces d'où dépendent celle des mouvemens vitaux.

Il faut porter le même jugement de cet autre principe, que des humeurs crues, visqueuses, ténaces, provenant principalement des mauvaises digestions, & qui séjournent dans les premieres voies & les organes du voisinage, fournissent le foyer des fievres intermittentes. Car il est très-rare qu'elles soient produites par le défaut de régime ou par la mauvaise digestion. C'est bien plutôt une quantité d'humeurs acres & bilieuses séjournant dans les premieres voies qui causent les accidens qui tourmentent les malades attaqués de fievres tierces, puisqu'on observe que les jeunes gens, les personnes d'une constitution bilieuse, celles qui sont sujettes à la colere, sont attaquées de fievres tierces dans les grandes chaleurs de l'été, & que rien n'est plus commun dans ces fievres que des vomissemens bilieux, des digestions de même nature, & des urines enflammées, par rapport à l'abondance

des parties bilieuſes & ſulphureuſes qui y ſont diſſoutes ; & bien que nous déſapprouvions l'uſage des aſtringens dans les fievres de toute eſpece, nous n'en diſons pas autant du *quinquina*, parce que nous ne convenons pas que cette écorce employée avec jugement, ayant égard au tempérament & aux circonſtances, donnée dans l'ordre & le tems convenables, produiſe cet effet ; nous ferons même voir que c'eſt un remede très-propre à exciter les excrétions, & à rendre à la circulation ſa liberté originaire.

Maintenant il n'eſt pas hors de propos, ni même inutile, d'expoſer notre théorie des fievres intermittentes, & notre ſentiment ſur leur génération. Il mettra le Lecteur plus en état de juger de la méthode qui convient pour les combattre, & des remedes qui vont à ce but. Je commence par remarquer ce qui eſt conforme à l'expérience, qu'il eſt très-rare que les fievres intermittentes attaquent quelques perſonnes pour des fautes de régime, ou pour de mauvaiſes digeſtions ; qu'ordinairement elles ſont épidémiques & cauſées par une longue intempérie chaude & ſeche de l'air, & dans le tems qu'on s'expoſe ſans précaution aux vents du nord, ou à un vent froid & humide, ſurtout au coucher du ſoleil, de maniere que le corps en reſſente du froid & un friſſon ſenſible. Nous connoiſſons auſſi pluſieurs endroits bas, marécageux, environnés d'égouts, d'étangs, de foſſés, ſi fertiles en fievres que les habitans & les étrangers en ſont tourmentés preſque toute l'année, & qu'il eſt rare qu'ils parviennent à un âge avancé, par la ſeule raiſon certainement de la peſanteur, du froid & de l'humidité de l'air, chargé d'ailleurs de beaucoup d'inſectes, qui fait languir & ſupprime la tranſpiration. Car il ne vient aucune fievre, ſurtout intermittente ou catarrheuſe, gouteuſe ou rhumatiſante, ſi la tranſpiration inſenſible n'eſt diminuée ou ſupprimée : il n'y a gueres de rechute qui ne ſoit produite par la même cauſe ; & la fievre n'eſt jamais plus grave & plus opiniâtre, que quand l'ordre de cette évacuation ſalutaire a été interrompu ou dérangé.

Lors donc qu'il s'eſt amaſſé une grande quantité des excrémens qui devroient ſortir par les pores de la peau, ſoit par l'intempérie & la diſpoſition contre nature de l'air, ſoit par des fautes dans le régime, ou trop de complaiſance pour ſes paſſions, & que la tranſpiration inſenſible, loin d'augmenter pour évacuer cette grande quantité d'impuretés d'un caractere actif, volatil & ſalin-ſulphureux, comme il auroit été néceſſaire, vient à être totalement ſupprimée par le reſſerrement des tuyaux nerveux & excrétoires de la peau, il arrive que le mouvement de la ſéroſité excrémentitielle ſe tourne d'un autre côté & vers l'intérieur. Alors, comme dans les fievres catarrheuſes cette ſéroſité ſe porte vers les parties glanduleuſes des narines, du goſier & des bronches ; dans les fievres gouteuſes & rhumatiſantes vers les membranes des muſcles & des ligamens nerveux & glanduleux des articulations ; dans les diarrhées vers les membranes des inteſtins ; dans les fievres intermittentes, elle ſe dépoſe ſur les viſceres ſecrétoires du bas-ventre, qui ſervent à purifier les liqueurs, comme le foie, le pancréas, les glandes & les membranes glanduleuſes de l'eſtomac & des inteſtins.

Cette humeur maligne s'y raſſemblant, vicie, corrompt & rend intempérées les liqueurs fermentatives, lymphatiques, ſalivaires & bilieuſes, qui ſervent à la digeſtion, & à la préparation du chyle, leſquelles s'amaſſent ſurtout dans la cavité du duodénum, fermentent enſemble, & ſe mêlant avec les crudités que produiſent les mauvaiſes digeſtions, acquierent par ce ſéjour un caractere plus mauvais, & très-ennemi des parties nerveuſes. Les liqueurs ainſi corrompues pénétrant ſucceſſivement dans le ſang, tant par les pores que par les vaiſſeaux lactés, étant portées au cerveau, & aux membranes qui enveloppent la moelle de l'épine, excitent par leur qualité ennemie un ſpaſme univerſel des vaiſſeaux & des parties nerveuſes, qui conſtitue l'eſſence de la fievre.

En effet, la fievre n'eſt autre choſe que l'affection & l'effet du genre nerveux affecté contre nature ; car tous les ſymptomes qui tourmentent le malade dans le commencement de l'accès, c'eſt-à-dire, la douleur de tête & du dos, ſurtout vers la premiere vertebre des lombes, la douleur contendante de tous les membres, l'extreme laſſitude & l'abbatement, le froid & le friſſon qui ſecoue quelquefois tout le corps, les inquiétudes cruelles des parties voiſines du cœur, la difficulté de reſpirer accompagnée d'agitations involontaires, le reſſerrement, la viteſſe, la petiteſſe & l'inégalité du pouls, le vomiſſement ou les efforts pour vomir, la ſoif qui dévore ſouvent le malade pendant le froid, le reſſerrement opiniâtre du bas-ventre, ou ſon relâchement, les envies continuelles d'uriner qu'on ſent quelquefois, l'aliénation de l'eſprit & des ſens que j'ai ſouvent remarquée dans les vieillards, & ſurtout lorſqu'ils ſont attaqués de la fievre-quarte, font aſſez connoître que le ſyſteme des nerfs eſt grievement bleſſé & affecté. Or tandis que le reſſerrement de l'habitude du corps, qui arrive pendant la durée de ces ſymptomes, repouſſe le ſang vers l'intérieur, & les grands vaiſſeaux, les poumons, la tête & le cœur, ſon abondance excite ce muſcle à ſe contracter plus vîte, & à faire des pulſations plus violentes, ce qui fait que le ſang paſſe avec plus de viteſſe & de force dans les vaiſſeaux, que le mouvement des arteres eſt plus vîte & plus vif, & que la chaleur devenant plus forte, les ſpaſmes des parties nerveuſes ſe calment, que la matiere qui les cauſe eſt chaſſée, que le ſang recommence à aborder à l'habitude du corps, & que la peau venant à s'ouvrir par ſon relâchement, la ſueur ſe fait un paſſage.

Telle eſt la maniere dont ſe forme le premier accès de la fievre, & voici comme je conçois ſon retour après quelque-tems.

Cette matiere formée de liqueurs bilieuſes & lymphatiques ſalivaires corrompues, & de la maſſe indigeſte des alimens, cette matiere fébrile, dis-je, qui ſéjourne principalement dans le duodénum, ne paſſe pas toute entiere, & tout à la fois dans le ſang & le ſyſteme des nerfs ; elle ne le fait que ſucceſſivement. D'ailleurs ce qu'il reſte de ce ferment fébrile, qu'on me paſſe cette expreſſion, reçoit ſans ceſſe une nouvelle nourriture des liqueurs impures qu'apportent le foie, le pancréas & les glandes du Duodénum. Il y a plus, le mouvement inteſtin, qui augmente prodigieuſement pendant l'accès, réduit le ſang & la ſéroſité en impuretés mucilagineuſes, ſalines, ſulphureuſes, qui ne ſortant pas entierement pendant l'intermiſſion, demeurent dans le corps, & ne font que corrompre de plus en plus les liqueurs lymphatiques ſalivaires & la bile.

Ajoutons, ce qui n'a été, que je ſache, remarqué par perſonne, que dans le tems de l'intermiſſion le pouls eſt très-foible & languiſſant, & que les parties intérieures & la peau ſont plutôt froides que chaudes, ce qui eſt une preuve évidente que la tranſpiration eſt languiſſante, & qu'elle n'eſt pas aſſez conſidérable pour faire ſortir la quantité de liqueurs excrémentitielles qui ſe trouvent dans le corps. Enfin il eſt très-vraiſſemblable que le ton, la force & les fonctions de cet excrétoire univerſel nerveux, fibreux & vaſculeux, la peau en un mot, ſont dérangés & détruits par les violentes contractions ſpaſmodiques ſi contraires, auxquelles elle eſt exposée, c'eſt-à-dire par le reſſerrement conſidérable, accompagné d'une chaleur brûlante, ſuivi d'un relâchement exceſſif, & que cette opération ſi ſalutaire de la tranſpiration inſenſible, ſe fait mal pendant tout le tems de la fievre, & que la dépuration du ſang & des humeurs, devient fort languiſſante. Toutes ces cauſes concourant, il eſt aiſé de concevoir qu'un

nouveau foyer s'amaſſant inſenſiblement, & acquérant au bout d'un certain tems une force ſuffiſante, il ſurvient un nouvel accès.

Si le retour de l'accès dans les fievres intermittentes, ſe fait en tems plus ou moins éloignés, c'eſt-à-dire, ſi l'accès vient tous les jours, tous les deux ou quatre jours, s'il change quelquefois de caractere & de période, s'il double même quelquefois, j'attribue uniquement cette différence à celle des impuretés, ſoit relativement à leur quantité, ſoit à leur caractere plus ou moins fixe ou volatil, & à leur abord plus ou moins conſidérable dans les premieres voies; enfin à l'état & à la diſpoſition des viſceres, & ſurtout du foie, de la rate & du pancréas. C'eſt ce qui paroît conſtant par ce qui eſt arrivé l'année derniere, où par rapport à la chaleur & à la ſéchereſſe conſtante de l'Eté & de l'Automne, preſque toute l'Allemagne a été affligée de fievres quotidiennes, tierces, quartes, ſimples & doubles, c'eſt-à-dire, irrégulieres, par la ſeule raiſon que les humeurs & les viſceres étoient différemment conſtitués, à raiſon du tempérament & du genre de vie des perſonnes qui en furent attaquées.

Après avoir expliqué la génération & la nature des fievres, il faut parler des ſecours propres à les combattre, entre leſquels le *quinquina* mérite le premier rang. Examinons donc à fond ſes principes, & les effets avantageux ou nuiſibles qu'il produit dans le corps. Entre les principes de cette écorce, il faut d'abord placer au premier rang le principe aſtringent. On le connoît au ſentiment d'aſtriction qu'il laiſſe ſur la langue, ſoit qu'on goûte ſa poudre, ſon infuſion dans l'eau bouillante, ou ſa teinture tirée avec l'eſprit de vin le plus pur. L'exiſtence de ce principe eſt encore prouvée par une expérience chymique. Car la ſolution de cette écorce noircit & prend la couleur de l'encre, par l'addition du vitriol, comme il arrive à tous les autres aſtringens.

Le ſecond principe qu'il renferme, eſt l'amer qui eſt d'une nature entierement apéritive, ce qui le rend très-propre, ſuivant tous les Medecins, à ſurmonter les fievres. En effet, preſque tous les amers, comme les feuilles d'abſinthe, de chardon béni, de fumeterre, de petite centaurée, la racine de gentiane rouge, le bois coulevrin, fourniſſent des fébrifuges puiſſans.

Le troiſieme principe du *quinquina*, qui eſt très agréable à la nature, eſt le principe balſamique, qui ſe manifeſte moins à l'odeur & au goût de la poudre, que par l'eau qu'on tire par ſa diſtilation dans l'eſprit de vin.

Le quatrieme principe, eſt le terreſtre fixe, qui reſte après la ſolution & l'extraction, principe qu'on a preſque toujours négligé juſqu'à préſent, & qui eſt cependant d'une grande efficacité pour corriger, émouſſer & envelopper l'acrimonie de la matiere fébrile, ſurtout bilieuſe, de la même maniere qu'on ſait que les abſorbans terreux, comme les coquillages, la nacre de perles, la terre ſigillée & les coraux, ont beaucoup d'efficacité pour arrêter les fievres. Ce ſimple agit donc par toute ſa ſubſtance, pour parler comme Galien, & contient pluſieurs principes propres à opérer la guériſon des fievres, qui ſe trouvent rarement, ou même jamais dans aucun autre médicament. On ſe trompe donc lourdement, & c'eſt une erreur groſſiere, de croire que la qualité fébrifuge du *quinquina* dépend uniquement de ſa qualité aſtringente.

La théorie & la pathologie des fievres que nous avons rapportée ci-devant, & les vrais principes de notre fébrifuge, font connoître le chemin le plus naturel pour traiter convenablement les fievres intermittentes, & de quelle maniere on peut employer le *quinquina* à l'avantage des malades. Nous avons dit en effet ci devant que le foyer, ou la cauſe matérielle des fievres intermittentes, compoſé du mélange abondant d'une bile corrompue, de la liqueur ſalivaire, & des crudités occaſionnées par les mauvaiſes digeſtions, eſt fortement attaché aux premieres voies, & ſurtout aux ſinuoſités du duodenum, & que paſſant peu-à-peu de-là dans le ſang & le ſyſteme des parties nerveuſes, il excite les mouvemens ſpaſmodiques fébriles. Un Medecin dogmatique doit donc avoir pour objet dans la cure, de tempérer, d'émouſſer & de faire ſortir cette matiere morbifique, & de l'empêcher de ſe rendre davantage & en plus grande quantité des glandes & des canaux biliaires dans le ſiége de la maladie. Or nous eſtimons qu'un uſage éclairé de l'écorce du Perou, ſatisfait à toutes ces indications, ſinon en tout, du moins pour la meilleure partie.

Je conviens que notre fébrifuge eſt peu avantageux, lorſque les premieres voies ſont remplies d'une quantité d'impuretés viſqueuſes, acides & ténaces; qu'en les rendant encore plus épaiſſes & moins mobiles, & en même-tems en arrêtant par ſa vertu aſtringente l'évacuation des excrémens groſſiers, il devient fort nuiſible; qu'étant donné dans ces circonſtances, non-ſeulement la matiere fébrile eſt retenue dans le corps, mais que les douleurs tenſives & les inquiétudes des parties voiſines du cœur augmentent, comme je l'ai ſouvent obſervé dans les malades qui avoient été long-tems attaqués de la fievre quarte, ſurtout les vieillards & les enfans, & quand on a donné trop ſouvent le *quinquina* & à trop fortes doſes. C'eſt pourquoi il eſt alors beaucoup plus à propos & plus ſûr, ou de n'en faire aucun uſage, ou de ne le faire qu'après celui des remedes propres à diviſer, inciſer & évacuer par les ſelles les humeurs épaiſſes, viſqueuſes & ténaces. Ceux des ſels qui rempliſſent parfaitement bien cette vue, ſont le ſel ammoniac dépuré, le ſel digeſtif de Sylvius, le tartre vitriolé, l'arcanum duplicatum, le ſel de Glauber & celui d'Epſom. Les plus ſûrs ſont pourtant ceux qui ſe tirent des eaux minérales, comme celui de Sedlitz ou d'Epſom, qui donnés à bonne doſe, comme d'une demi-once dans une ſuffiſante quantité d'eau, en en répétant pluſieurs fois l'uſage de ſuite, ſuivant les circonſtances, évacuent parfaitement le canal des inteſtins des humeurs viſqueuſes qu'il contient. Les amers ont auſſi beaucoup d'efficacité pour diviſer, déterger & évacuer les ſucs mucilagineux, ténaces & acides; & l'on ſe trouve bien dans cette vue des extraits de petite centaurée, de gentiane rouge, de chardon-béni, de l'uſage de l'abſinthe, de la rhubarbe, de l'aloès bien corrigé & adouci, qui donnés pendant l'intermiſſion dans un menſtrue lixiviel aqueux, dans le vin ou l'eſprit de vin, font un très-bon effet. Après ces préliminaires, on peut employer ſûrement notre écorce mariée aux remedes qui peuvent aider ſon opération, ſoit pour empêcher le trop grand abord des liqueurs corrompues dans les premieres voies, ſoit pour faciliter la tranſpiration.

Il en eſt de même lorſque le foyer de la fievre eſt fourni par des crudités provenues de mauvaiſes digeſtions mêlées avec une bile & une liqueur ſalivaire corrompues; car la raiſon nous enſeigne, & l'expérience le confirme, qu'avant que d'en venir aux ſpécifiques fébrifuges & fortifians, il faut débarraſſer les premieres voies de l'amas d'humeurs acides, bilieuſes & corrompues qui s'y eſt fait. Or pour y réuſſir, il n'y a rien de mieux que les émétiques doux, ou les remedes qui évacuent en même-tems par haut & par bas, évitant tous les purgatifs acres & violens, & tous les forts émétiques, qui ſont très-ennemis du ventricule & des parties nerveuſes, qui abattent les forces, & augmentent plutôt les mouvemens déréglés qu'ils ne les diminuent. Nous nous ſervons pour cet effet avec ſuccès de la manne à la doſe d'une ou deux onces, aiguiſée d'un ou deux grains de tartre émétique, qu'on fait diſſoudre dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine. Ce remede évacue très-doucement, & cependant efficacement, par haut & par bas, & remplit parfaitement l'indication, comme beaucoup d'expériences nous l'ont appris. On peut enſuite employer notre fébrifuge avec plus d'avantage & de ſuccès.

Mais

Mais toutes les fievres ne demandent pas ces précautions; car il y en a beaucoup, comme les bilieuses, quartes & tierces d'été, doubles, continues, & accompagnées de graves & cruels symptomes, qui sont ordinairement produites après de longues chaleurs & sécheresses par une bile trop acre, chaude & volatile; & pour fixer cette matiere, l'adoucir, l'émousser, & empêcher son trop grand abord vers les intestins, le *quinquina*, surtout employé en poudre, & mêlé aux absorbans & aux nitreux, fait des merveilles, & par cette raison doit être donné après peu d'accès; & nous avons vu plusieurs fois que son usage a été suivi de déjections bilieuses abondantes, surtout dans des corps d'une constitution bilieuse & colérique; évacuations qui ont si bien réussi, que la fievre n'a pas tardé à se dissiper.

Si la doctrine que nous venons d'établir est fondée sur l'expérience, ce n'est pas moins sur ce fondement que nous assurons que cette écorce entretient & aide la transpiration, & que sa vertu fébrifuge consiste en bonne partie, sinon principalement dans cette opération; car nous avons déja remarqué, que lorsque cette évacuation salutaire vient à s'arrêter, & que les impuretés qu'elle doit faire sortir refluent dans l'intérieur, elles fournissent d'autant mieux la cause premiere des fievres intermittentes, qu'il y a dans le sang & les humeurs une plus grande quantité d'excrémens bilieux. Le rallentissement de la transpiration pendant l'intermission, donnant occasion à un nouvel amas des mêmes impuretés, donne lieu à un second accès, & en fournit la matiere. Quant aux rechutes, elles n'ont d'autre cause que la suppression de la transpiration qui empêche la sortie de la matiere morbifique; & c'est ce qui arrive principalement lorsque la fievre étant à peine guérie, on s'expose inconsidérément à un air froid & humide, dans le voisinage des eaux, dans des lieux bas, dans des Eglises voûtées, ou aux vents du Nord. C'est aussi la plus grande liberté de la transpiration pendant l'été qui fait que les tierces & les quartes de cette saison se guérissent plus aisément que celles de l'automne; & que les plus chroniques & les plus opiniâtres, même des fievres quartes, qui ont duré pendant l'automne, l'hiver & le printems, se guérissent d'elles-mêmes & sans remedes aux approches du solstice d'été. C'est enfin par la même raison qu'on voit, comme l'attestent des Observations rapportées par des Auteurs dignes de foi, que souvent un violent exercice du corps poussé jusqu'à la sueur, soit en dansant, sautant ou montant à cheval, & que la sueur procurée par le bain & une grande quantité de vin, ont surmonté & guéri des fievres intermittentes très-opiniâtres.

L'utilité, & même la nécessité de cette évacuation, est telle dans la cure des fievres, qu'il faut maintenant faire connoître comment notre écorce mérite d'être en recommandation à ce titre. Il paroît que sa vertu astringente, qu'on croit communément plus propre à resserrer les pores de la peau, & à supprimer la transpiration, qu'à l'aider, est opposée à cette excrétion. Mais le *quinquina* n'a pas une vertu purement & simplement astringente; elle est plutôt fortifiante, à cause de son principe amer & balsamique. Car bien que les médicamens qui ont dans un degré éminent la vertu astringente, tels que les alumineux, les vitrioliques; & entre les végétaux, les racines de tormentille & de bistorte, ne soient point du tout à mépriser dans les fievres intermittentes, lorsqu'on les emploie dans les tems & avec les précautions convenables, surtout lorsqu'après leur usage on boit tout de suite une infusion ou une décoction chaude, & qu'on fait de l'exercice: la nature & les vertus des fortifians sont bien différentes; car leur effet dépend moins de leur principe terreux & astringent, que du balsamique amer, lequel agit sur les parties solides de nos corps qui ont perdu leur ton, en leur donnant la force, la vigueur, la tension & la puissance de se mouvoir, de maniere que le mouvement de toutes les liqueurs vitales, qui dépend principalement de celui des solides, se fait plus promptement, plus vîte & plus librement dans le tissu entierement vasculeux du corps; mouvement toujours suivi avec beaucoup d'avantage d'une abondante excrétion des impuretés par l'insensible transpiration; ce qui rend les fortifians d'un usage beaucoup plus sûr que les remedes purement astringens. En effet, les médicamens pris dans la classe des fortifians & légerement astringens, qui ont en même-tems une vertu peu balsamique, font très bien dans la cure des maladies longues & difficiles, & l'emportent de beaucoup sur les autres; & c'est pour cette raison que les décoctions des plantes nommées vulnéraires, comme sont le fraisier, la sanicle, la melisse, l'aigremoine, la véronique, la scabieuse, le marrube, la pulmonaire, l'hépatique, la scolopendre, l'herbe aux écus, le plantain, la millefeuille, la verge d'or, les fleurs de pasquerette, de mille-pertuis, la pulmonaire de chêne, produisent un effet admirable, non-seulement quand il s'agit de consolider les blessures, mais dans les maladies longues & presque incurables, comme la cachexie, la phthisie, le scorbut, la jaunisse, le crachement de sang, en levant les obstructions des visceres, & aidant les excrétions languissantes. Cependant ces remedes n'agissent pas immédiatement sur les fluides, en corrigeant leurs vices, mais plutôt sur les solides, en leur rendant leur tension & leur force. On connoît aussi de nos jours la vertu particuliere de l'écorce de cascarille, qui est un peu plus chaude & plus balsamique que le *quinquina*, pour arrêter les flux trop considérables, même les dyssentériques; écorce, qui employée convenablement dans les fievres intermittentes, & même les fievres lentes qui proviennent du vice de l'estomac & de la digestion, produit de très-bons effets.

La vertu du *quinquina* est donc salutaire & recommandable par la force qu'elle donne au ton des solides, d'où s'ensuit une accélération considérable de la circulation du sang, & une augmentation des excrétions de toute espece, & notamment de la transpiration insensible qui se fait par les pores de la peau. Aussi l'expérience confirme-t-elle que son usage fait d'abord augmenter les forces, rétablit la vigueur du corps & de l'esprit, réveille l'appétit endormi, & fait cesser tous les symptomes fébriles. Ces effets remarquables & désirables ont été observés par d'autres que par moi. J'en appelle à l'expérience de Lister, de Bohn, de Sydenham, de Decker, de Bergerus, de Jones, de Morton & d'Aquin, qui attestent unanimement que le *quinquina* fortifie beaucoup l'estomac, aiguise l'appétit, ranime la chaleur du corps qui languit, rétablit les forces, & non-seulement provoque la transpiration insensible, mais même l'excrétion de l'urine & celle des excrémens grossiers, surtout lorsqu'il est nouveau. Ils remarquent enfin que tous les malades chez qui il a produit ces effets ont été radicalement guéris, sans avoir été par la suite sujets à aucun accident ou incommodité. Il faut pourtant avertir que ces opérations si avantageuses ne sont pas l'effet de la seule transpiration augmentée; car non-seulement j'ai remarqué plusieurs fois que les sueurs abondantes continuelles les jours d'intermission n'ont point empêché les accès de revenir, & n'ont point procuré le rétablissement des forces, ni de l'appétit: mais l'expérience fait connoître que ce qui provoque efficacement la sueur, n'est pas fort propre, ni fort avantageux pour arrêter les accès de fievre. Car il y a bien de la différence entre la sueur, qui vient souvent de l'abbattement des forces & de l'affoiblissement du ton de la peau, & la transpiration plus abondante que produit l'accélération de la circulation dans tout le corps, & que l'on reconnoît à la force & à l'égalité du pouls. Or la transpiration est moins l'effet des sudorifiques qui causent dans le sang un mouvement intestin de chaleur, que de ce qui raffermit & resserre le ton des solides, du cœur & des vaisseaux; effet que le *quinquina* produit dans un degré éminent.

Je ne prétends pourtant pas que ce remede ſeul augmente toujours & en tout tems la tranſpiration, en fortifiant & accélérant la circulation du ſang dans tous les fébricitans. Car il faut que le corps ſoit bien diſpoſé, que les voies & les vaiſſeaux excrétoires ſoient dégagés & libres de ſpaſmes, que les humeurs ſoient déliées & fluides, & non épaiſſes, viſqueuſes, ineptes au mouvement, & que la force du remede ne ſoit point altérée ou par le tranſport, ou par la mauvaiſe diſpoſition des liqueurs des premieres voies; car il en eſt de notre écorce comme des martiaux bien préparés, qui, comme lui, fortifiant le ton des ſolides, & accélérant en conſéquence la circulation de toute la maſſe du ſang & des humeurs, produiſent des effets admirables dans la cure des maladies invétérées & opiniâtres, & ne les produiſent pas toujours & infailliblement, mais ſeulement lorſque les ſolides & les fluides ſont convenablement diſpoſés à procurer les différentes excrétions. Or comme les remedes tirés du mars agiſſent en fortifiant & provoquant la tranſpiration; on voit ſans peine pourquoi les fleurs de ſel ammoniac martiales & celles de pierre hématite, employées avec ménagement, ſoit en ſubſtance ou en teinture tirée avec l'eſprit de vin, le ſafran de Mars très-délié, la rouille de fer réduite en poudre impalpable, donnés avec prudence & circonſpection, produiſent preſque le même effet que le *quinquina* pour appaiſer les mouvemens fébriles; & pourquoi ces préparations cauſent un grand préjudice quand on s'en ſert empiriquement, & ſans égard aux corps, aux tempéramens, au tems & aux circonſtances.

Une queſtion intéreſſante à traiter, ou, pour mieux dire, un avis important, eſt qu'il eſt peut-être plus sûr & plus avantageux pour la réputation & la conſcience du Medecin, de s'abſtenir entierement dans la cure de toutes les maladies, & ſurtout des fievres intermittentes, de tous les remedes dont l'application demande tant de circonſpection pour qu'ils ne deviennent pas nuiſibles; & d'abandonner plutôt la principale partie de la cure aux ſoins de la nature, ſe bornant aux ſeuls remedes qui corrigent l'intempérie des humeurs & les rendent mobiles & fluides. Il eſt pourtant bon qu'on ſache que cette politique n'eſt point toujours ſure & avantageuſe aux malades; car l'expérience nous apprend qu'il y a quelquefois des fievres intermittentes ſi rebelles & ſi opiniâtres, que le régime le plus exact, les remedes les plus sûrs & les mieux choiſis dans la claſſe des tempérans, des délayans, des évacuans doux, & de ceux qui excitent la tranſpiration à la fin de l'accès, n'empêchent point la fievre de durer pluſieurs mois, quelquefois pendant une année entiere, & même au-delà, & en conſéquence le corps de s'amaigrir, & les forces de ſe détruire. Il y a plus; bien que ce traitement diminue un peu la fievre, la grande foibleſſe que ſa longueur laiſſe dans les viſceres, foibleſſe, qui, ſuivant Celſe, eſt en butte à toutes ſortes d'infirmités, eſt cauſe que la plus légere faute de régime fait aiſément revenir les mouvemens fébriles, bien qu'avec moins de violence; ou que d'autres maladies, comme la cachexie & la fievre lente, ſurtout ſi l'on a pris trop d'alimens, prennent leur place; ce qui fait que ceux-mêmes qui ſont les moins partiſans du *quinquina*, & Baglivi lui-même dans le paſſage cité plus haut, ſont obligés d'avouer qu'on peut uſer de notre écorce ſur la fin, quand la fievre a miné les forces pendant long-tems, & cela pour fortifier l'eſtomac & tout le corps. En effet, il y a pluſieurs maladies conſidérables, ſurtout de celles qui ſont cauſées par l'abondance & l'impureté des liqueurs, que la ſeule abſtinence, ou le retranchement total des alimens, pourroit heureuſement guérir & prévenir: mais comme il y a peu de perſonnes qui aient aſſez de courage pour ſe ſervir de ce moyen, il faut avoir recours à la ſaignée, qui eſt bien moins sûre que l'abſtinence. Qu'on ait ſoin du moins de s'y prendre, de maniere à ne porter aucun préjudice au malade.

Une autre raiſon dont beaucoup de perſonnes, & même des Medecins ſavans, ſe ſervent pour rendre ſuſpect l'uſage de notre écorce, eſt que ces ſortes d'aſtringens & de fortifians, arrêtent bien les mouvemens & les accès des fievres, mais n'emportent point leur cauſe & leur matiere, qui par la ſuite produit des rechutes, ou d'autres maladies plus dangereuſes. Mais nous avons prouvé plus haut que les principes du *quinquina* ſont tels, que, ſi on l'emploie à propos, dans l'ordre & le tems convenables, & marié avec d'autres remedes appropriés, non-ſeulement il calme les mouvemens fébriles, mais il emporte leur cauſe, en excitant la tranſpiration, & rétabliſſant le ton des parties. Je vais même plus loin: il y a ſouvent des cas où il convient de calmer les mouvemens maladifs, même fébriles, en laiſſant pendant quelque-tems la cauſe tranquile. Il y a, par exemple, des accès ſi violens dans la fievre tierce continue, & la double tierce, que les forces s'épuiſant par les inſomnies & la chaleur continuelle, le corps eſt incapable de réſiſter long-tems à la force du mal. Dans ces circonſtances, il eſt non-ſeulement utile, mais même néceſſaire de ſuſpendre pour un tems ces mouvemens pernicieux, pour pouvoir appliquer plus utilement les remedes propres à détruire la cauſe de la maladie, ſoit correctifs ou évacuans, qui ne ſont rien, ou qui operent un effet tout contraire à celui qu'on ſouhaite, pendant la violence de l'accès, & dans le déſordre total de l'œconomie des mouvemens & des fonctions naturelles.

On fait contre l'uſage du *quinquina* une autre objection qui paroît beaucoup plus importante que les précédentes. L'expérience, dit-on, apprend que beaucoup de malades qui ont uſé du *quinquina*, ſont tombés dans des maladies graves & même incurables, comme fievres lentes & hectiques, cachexie, hydropiſie aſcite & tympanite, contractions de nerfs, paſſions hypocondriaques chez les hommes, hyſtériques chez les femmes, & mouvemens convulſifs & épileptiques chez les enfans. Il faut convenir de bonne foi que ces maladies dangereuſes ſont ſouvent les ſuites des fievres intermittentes: mais il n'eſt pas également clair & certain d'où elles proviennent; & cette queſtion mérite bien d'être éclaircie. Pour y parvenir il faut commencer par poſer pour principe, qu'avant la fievre les humeurs & les viſceres y avoient beaucoup de diſpoſition. Ajoutons les fautes de régime & la mauvaiſe maniere de ſe conduire, les violentes paſſions de l'ame, & peut-être l'uſage imprudent du *quinquina*, ſouvent donné mal-à-propos, quant à la quantité, au tems & à la doſe. Mais s'enſuit-il de-là qu'un uſage prudent & circonſpect de ce remede ſoit la ſeule & unique cauſe de ces mauvais effets, & que le *quinquina*, ſoit un remede ſuſpect, infidele & nuiſible?

Outre cela il n'eſt que trop conſtant que les remedes qui ont beaucoup d'efficacité, la ſaignée, les émétiques, les purgatifs, les opiatiques, les mercuriels, les martiaux, les remedes tirés de l'or & de l'antimoine, les ſels volatils des animaux, les étuves, les ſpiritueux, employés empiriquement, ſans diſtinction, & ſans attention aux circonſtances, peuvent tuer le malade, ou lui porter un préjudice mortel: concluera-t-on de-là qu'il faut bannir ces remedes de la Medecine, & qu'ils ne doivent jamais être employés? Non: mais on en conclurra avec raiſon, que puiſqu'ils ſont également capables de nuire & de faire du bien, il faut les employer avec toute la prudence néceſſaire. Mais ce raiſonnement eſt encore plus vrai du *quinquina*, dont l'activité ne peut être comparée à celle des remedes dont nous venons de parler; car ils renferment dans leur maſſe quelques parties qui en petit volume ſont capables de cauſer ſubitement de grands changemens dans le corps: mais il n'en eſt pas de même du *quinquina*, dont il faut prendre ſucceſſivement une quantité aſſez conſidérable comme quelques onces, pour en ſentir les effets; & d'ailleurs on a tout lieu de

regarder le *quinquina* comme un remede qui n'eſt en rien contraire à la nature de l'homme, puiſqu'on l'emploie avec ſuccès dans les maladies, où les forces ſont affoiblies, & le ſyſteme des nerfs attaqué, auſſi ne le donne-t-on pas ſeulement dans les fievres: mais l'expérience nous apprend qu'on s'en ſert avec beaucoup de ſuccès dans le cours de ventre, le vomiſſement, la dyſſenterie, les maladies hypocondriaques & hyſtériques, & les douleurs de la goute, pour fortifier le ton du ventricule, des inteſtins & des parties nerveuſes.

Enfin, preſque tout le monde convient que la fievre étant preſque ſurmontée par les efforts de la nature, on peut employer avec ſuccès notre fébrifuge, pour calmer les mouvemens fébriles qui ſont devenus comme habituels: mais ceux qui regardent la fievre comme un remede, dont la nature ſe ſert avec ſageſſe pour ſurmonter les cauſes qui mettent la vie en danger, diſent qu'on ne peut donner avec ſûreté le *quinquina* au commencement, c'eſt-à-dire, après un ou deux accès ſeulement, perſuadés qu'ils ſont que ſon uſage dérange l'intention ſalutaire & avantageuſe de la Nature. Mais l'expérience à qui il appartient de décider en Medecine, & qui l'emporte ſur tous les raiſonnemens, nous montre clairement que cette crainte eſt tout-à-fait chimérique; car une infinité d'obſervations m'ont appris que des malades attaqués de fievres tierces épidémiques, dont les accès commençoient avec des ſymptomes très-graves, ont été guéris très-heureuſement par la méthode ſuivante, qui conſiſte à évacuer par haut & par bas, après le troiſieme ou le quatrieme accès, & à donner le lendemain en doſe, ordre & tems convenables, un électuaire fébrifuge avec le *quinquina*, qui a guéri radicalement la fievre après le ſecond ou le troiſieme accès ſuivant, ſurtout quand après l'uſage de ce remede, on a rendu, par un exercice convenable, la tranſpiration plus conſidérable, & en même tems fait uſage de médicamens fortifians. Il y a plus: je puis aſſurer de bonne foi, & un grand nombre d'obſervations me l'a prouvé, que le *quinquina* a beaucoup plus de peine à guérir, & demande beaucoup plus de précautions, lorſque la fievre a duré pendant quelques ſemaines, ou quelques mois, que lorſqu'elle eſt plus nouvelle; parce que plus la fievre eſt longue, plus il s'amaſſe de parties excrémentitielles produites par la diſſolution qui eſt l'effet du mouvement inteſtin & chaud du ſang, & qu'il eſt plus difficile de les corriger & de les faire ſortir.

Cette façon de penſer eſt conforme au ſentiment de pluſieurs Medecins extremement habiles. Je me contenterai de citer Bohn qui l'a établie au long dans une Diſſertation qui a pour titre *de Fuga Febrium minus ſuſpecta*, & Bergerus, qui dans la ſienne, qu'il a intitulé *de Chinchina ab iniquis Judiciis vindicata*, s'exprime de la maniere ſuivante.

Je ne puis approuver cette prétendue précaution de Sydenham, qui trompé par un préjugé vulgaire, dit qu'il ne faut point donner le *quinquina* avant que la fievre ſe ſoit d'elle-même un peu adoucie, de peur de mettre en danger la vie du malade, en empêchant tout-à-coup le mouvement du ſang, qui fait tous ſes efforts pour ſe purifier au moyen de la fermentation. Padus, Donzellius, Liſter, Morton, Jones, & ſurtout Bohn, ont bien plus de raiſon quand ils diſent « qu'après avoir « fait précéder au beſoin les évacuans, & ſurtout les « émétiques, il faut, dès le commencement de la ma- « ladie, avant que la fievre ait jetté des racines, & af- « foibli les liqueurs, les viſceres & les forces, em- « ployer le *quinquina*, qui la diminue & la ſurmonte. « Il n'y a rien dans cette conduite qui doive faire crain- « dre les rechutes, & les maux que Baglivi reproche « au *quinquina*; puiſque la fievre feroit plutôt propre « à donner lieu à une guériſon incertaine, & à l'impu- « reté des liqueurs, & que l'uſage du *quinquina*, qui « vient heureuſement au ſecours, emporte la cauſe de « ces maux & la fievre, comme la raiſon l'enſeigne & « l'expérience le confirme; ce qui eſt ſi vrai, que Bohn « que j'ai déja cité, aſſure qu'aucun de ceux à qui il a « donné le *quinquina* dès le commencement, & empor- « té la fievre par ſon moyen, & le nombre en eſt très- « conſidérable, n'en ont reſſenti aucun mal. »

Pour faire connoître la maniere d'employer ſûrement, à-propos & efficacement le *quinquina* dans les fievres, nous terminerons cette diſſertation par des préceptes & l'indication de quelques précautions ſalutaires, au moyen deſquelles, ſi on s'y conforme exactement, il ſera difficile que le quinquina nuiſe.

Il ne faut jamais donner le *quinquina* qu'après avoir bien nettoyé les premieres voies des impuretés dont elles ſont remplies; ce qu'on fait au mieux au moyen des ſels déterſifs, ſeuls, ou mariés en quantité convenable avec un laxatif, ou un émétique approprié. Il faut auſſi ſe garder de l'employer, ſurtout en quantité, lorſque les viſceres du bas-ventre ſont engorgés ou obſtrués de ſang & d'humeurs: alors il convient de commencer par réſoudre les obſtructions, & lever les embarras, à quoi l'on réuſſit parfaitement par la boiſſon des eaux minérales, au moyen des ſels neutres & amers, des eaux minérales chaudes & froides, avec la rhubarbe mêlée avec le ſel de tartre, ou ſa terre foliée, ou des bouillons altérans composés de racines & de plantes apéritives, enfin par un exercice convenable & ſuffiſant.

Il ne faut pas ſe preſſer d'attaquer une fievre intermittente, dans un corps évidemment pléthorique, cacochyme, cachectique ou hypocondriaque, ou après des évacuations critiques, ſanglantes, ſupprimées; il convient dans ces circonſtances, d'écarter les obſtacles par des ſaignées ſuffiſantes, des élixirs balſamiques tempérés, des pilules balſamiques polychreſtes, entremêlant l'uſage de ſels neutres amers, & de regarder les mouvemens fébriles, comme un remede propre à remédier à ces vices, & de ne jamais les étouffer.

Il faut encore de bien plus grandes précautions, lorſque les corps à qui on doit donner notre fébrifuge, ſont épuisés de ſang & de force, qu'ils ſont vieux, ſujets aux paſſions de l'ame, que les fievres mêmes tendent à l'hectique continue, ou à la fievre lente, que le bas-ventre eſt pareſſeux, les urines ténues & ſans ſédiment, qu'il y a gonflement des hypocondres, & qu'il s'agit d'une fievre d'Automne ou d'Hiver opiniâtre; dans ces circonſtances, il eſt bien mieux de calmer les mouvemens fébriles, s'il y en a, par de doux évacuans & fortifians, juſqu'à ce que, ce qui arrive ſouvent, le changement de lieu, plus d'exactitude dans le régime, le regne d'un air pur, ſerein, léger & chaud faſſent fuir d'eux-mêmes les accès.

Comme rien ne contribue plus à l'uſage ſalutaire & avantageux de notre remede que de le donner dans la forme, la doſe, le tems, & avec le régime convenables, je remarque,

1. Quant à la forme, qu'il faut d'abord choiſir l'écorce pure, ſolide, d'un bon goût, & ſans aucune odeur de moiſi ou de paſſé. On réduit le *quinquina* ainſi choiſi, en poudre impalpable, on le donne dans toutes ſortes de véhicules, en ſubſtance, & ſans aucune addition. Mais ſi cette maniere de le prendre épouvante quelque malade, on peut le réduire en électuaire avec l'eau & le ſucre ſeul. Je puis aſſurer de bonne foi, après beaucoup d'expériences, que j'ai toujours trouvé cette méthode plus avantageuſe & plus efficace, que toute autre préparation, même que ne l'a été le *quinquina* mélangé avec quelqu'autre ingrédient que ce ſoit.

Lorſque l'eſtomac eſt en même-tems évidemment foible, & qu'il répugne au *quinquina*, on le donne infusé à la maniere du thé dans l'eau ou le vin, avec un peu de canelle, pour en rendre le goût plus gracieux; & on

l'adoucit à volonté avec le ſucre. On prend cette infuſion chaude ou froide, pourvû que ce ſoit en quantité ſuffiſante. Lorſque le malade eſt preſſé par une fievre bilieuſe accompagnée de beaucoup de chaleur, il convient d'y mêler un quart de nitre purifié; & lorſqu'on a lieu de craindre ſon adſtriction par rapport au ſoupçon d'obſtructions & d'engorgemens dans les viſceres, il faut le marier, ſoit qu'on le donne en forme liquide ou ſolide, avec des ſels lixiviels, & ſurtout alcalis, qui corrigent & adouciſſent parfaitement ſa vertu aſtringente. On peut en conſéquence préparer ſur le champ une liqueur fortifiante & fébrifuge, d'un uſage très-sûr, en faiſant bouillir une once d'écorce de *quinquina* avec deux gros de ſel-de tartre dans une chopine d'eau mêlée avec du vin. Je me ſuis auſſi ſervi très-utilement, depuis que j'exerce la pratique, pour dompter la fievre, de l'électuaire ſuivant.

Prenez *de rob de ſureau, une once;*
*de quinquina, ſix gros;*
*d'extrait de camomile commune,* }
*de nitre dépuré,* } *de chacun un gros & demi;*
*d'antimoine diaphorétique,* }
*de julep roſat, une quantité ſuffiſante;*

2. Voici les avis que je crois devoir donner quant à la doſe de ce remede. Je ne conſeille jamais de le donner à la fois en grande quantité, comme d'un gros, ou d'un gros & demi; il eſt beaucoup plus à-propos d'en donner après l'accès fini, c'eſt-à-dire pendant l'intermiſſion, & à différentes repriſes, un ou deux ſcrupules, dans l'eſpace de trois heures, buvant par-deſſus une ſuffiſante quantité d'eau, de décoction, de bouillon, ou de biere; on peut même le donner avec les alimens. L'opération de ce remede eſt merveilleuſement aidée par le mouvement & l'exercice du corps, qui provoque parfaitement la tranſpiration inſenſible, ſi néceſſaire à la guériſon des fievres, & qui empêche toute aſtriction ſuſpecte, ou toute coagulation des humeurs.

3. Quant au tems, voici ce qu'il convient de remarquer. Il faut employer le *quinquina*, comme nous venons de le dire, au moins pendant une ſemaine. Alors la fievre étant enlevée & l'appétit revenu, on ne le donne qu'une fois par jour, & enfin de deux jours l'un.

Il y a encore quelques précautions dont on ne peut ſe diſpenſer en traitant la fievre avec le *quinquina*.

1. Lorſque le ventre eſt reſſerré pendant qu'on en uſe, il ne faut l'exciter d'abord que par un lavement émollient & légerement irritant, & s'abſtenir des purgatifs, de peur des rechutes; parce que leur uſage rappelle vers l'intérieur la matiere de la tranſpiration, & les humeurs excrémentitielles vers les inteſtins. On peut enſuite employer la manne & la crême de tartre, ou les pilules balſamiques de Becher, celles de Stahl ou les miennes, avec quelque ſel apéritif, qu'on fera prendre vers le milieu & ſur la fin du tems, de maniere qu'après l'évacuation on donne toujours une doſe de l'électuaire fébrifuge.

2. La fievre ayant entierement ceſſé, il faut entretenir encore pendant quelque tems la liberté de la tranſpiration, éviter avec ſoin l'air froid, le vent du Nord, tout froid extérieur, les lieux humides, & uſer d'élixirs amers, ſtomachiques, fortifians comme eſt le nôtre, qui pris le matin ou à diner, ſont extremement avantageux, non-ſeulement parce qu'ils fortifient l'eſtomac, mais parce qu'ils entretiennent la tranſpiration inſenſible.

Je ne puis, en finiſſant, m'empêcher de parler du ſort qu'a eu cette Diſſertation. Il en a paru une à Francfort ſur l'Oder, directement opposée à la doctrine que j'établis dans celle-ci, puiſque l'objet de l'Auteur eſt de prouver que l'uſage du *quinquina* eſt toujours nuiſible dans les fievres, bien qu'employé avec toutes ſortes de précautions. Il n'y a point d'efforts que ſon Auteur, aſſez connu par le goût qu'il a de contredire à tort & à travers, ne faſſe, pour prouver que le *quinquina*, avec quelque circonſpection qu'on le donne, eſt un remede infidele, ſuſpect & nuiſible en lui-même. Je n'ai pas cru qu'il fût à propos d'y répondre, dans la perſuaſion où je ſuis que les gens verſés dans l'art, s'appercevront aiſément de la foibleſſe de ſes argumens : mais j'ai cru devoir donner ici quelques avis à ce ſujet en faveur des jeunes Medecins que la diverſité des ſentimens jette aiſément dans l'embarras.

Le fondement de toutes les raiſons qu'on allegue contre le *quinquina* dans cette diſſertation, n'eſt autre choſe que l'hypotheſe bien connue de Stahl, que l'ame raiſonnable produit les mouvemens fébriles pour une fin ſalutaire, c'eſt-à-dire, pour faire ſortir du corps la cauſe de la fievre, & que ſon opération ne doit point être empêchée, ſurtout au moyen des aſtringens, du nombre deſquels eſt le *quinquina*. Comme j'ai ſolidement réfuté ce raiſonnement dans ma Diſſertation, je ne puis que m'étonner que l'Auteur de celle que je combats, fondé ſur une hypotheſe, qui n'a pas même une entiere probabilité, oſe nier & rejetter entierement une vérité de fait, ou une expérience établie & confirmée par une infinité d'obſervations & de cures faites par les plus habiles Medecins d'Allemagne & des Pays étrangers depuis un très-long-tems, & dans différentes circonſtances, qui prouvent que le *quinquina* a été employé avec tout le ſuccès poſſible dans des fievres chroniques, qu'aucun autre remede n'avoit pu ſurmonter. Y a-t'il rien de plus contraire aux regles du raiſonnement que de vouloir juger de l'expérience ou des bons effets d'un remede, par des hypotheſes qui n'ont d'autre fondement que l'imagination, ou même d'en juger par la ſeule raiſon? Pour procéder avec ordre, il faut commencer par s'aſſurer des faits, puis en chercher les raiſons, & en compoſer en conſéquence une hypotheſe. Il faut donc que ce grand Auteur, pour établir ſa theſe, ait la bonté de nous montrer que le *quinquina*, employé avec toute la prudence & la circonſpection poſſibles, a toujours & en tout tems été nuiſible dans les fievres.

Quant à mon expérience, voici ce qu'elle m'a appris depuis plus de cinquante-cinq ans que j'exerce la Medecine, en différens lieux, & même en Weſtphalie, où les corps ſont farcis de ſucs épais & viſqueux.

Je puis aſſurer que je n'ai remarqué ni maladies incurables, ni même aiſément des rechutes, à la ſuite de l'uſage du *quinquina* employé avec précaution, pourvu qu'on ait ſuivi un régime exact; & qu'au contraire il a toujours produit un effet ſenſible & certain. J'ajouterai que j'ai éprouvé trois fois ce remede ſur moi-même dans des fievres intermittentes très-opiniâtres, contre leſquelles tous les autres remedes avoient été inutiles.

Je vais plus loin, & je certifie que le mauvais ſuccès de la cure des fievres intermittentes, que d'autres Medecins ont entrepris, ſans uſer du *quinquina* ou de la caſcarille, m'a fait connoître que l'opiniâtreté à le rejetter rendoit quelquefois les fievres très-opiniâtres, & même faiſoit tomber les malades dans des maladies chroniques très-violentes. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ceux mêmes qui mépriſent ſi fort notre remede ſont obligés d'y avoir recours, faute de ſavoir de quel côté ſe tourner.

Mais pour faire voir par le raiſonnement même que ce n'eſt point, comme on l'avance fauſſement, à raiſon de ſon aſtringence que le *quinquina* appaiſe les mouvemens fébriles, & détruit la cauſe de la fievre; il

eſt néceſſaire d'examiner plus particulierement la maniere d'agir de ce remede.

Il renferme des parties fixes, terreſtres, aſtringentes & ameres, au moyen deſquelles il eſt fébrifuge. Or, quelle eſt la perſonne inſtruite qui ne s'apperçoive pas qu'un remede ainſi composé eſt naturellement propre, lorſqu'on l'emploie à propos, à matter l'acrimonie cauſtique pénétrante de la bile qui eſt dans les premieres voies, laquelle produit ſurtout les fievres épidémiques, avant qu'elle pénetre dans la maſſe du ſang, ou de-là dans tout le ſyſteme des nerfs, & y excite des contractions ſpaſmodiques qui conſtituent la fievre?

D'ailleurs, comme tout le monde convient de l'exiſtence du principe fortifiant du *quinquina*, au moyen duquel il peut reſſerrer les parties relâchées, & raffermir celles qui ont perdu leur tenſion, eſt-il bien merveilleux qu'en augmentant la tranſpiration inſenſible, ſurtout pendant l'intermiſſion, il faſſe ſortir du corps les reſtes de la matiere qui devoit produire un nouvel accès, & qu'il détruiſe de cette maniere toute la force de la fievre?

Maintenant nous convenons volontiers, que ce remede mal appliqué, ſans aucun égard à toutes les circonſtances de la maladie, à la nature du ſujet, à la diſpoſition des parties intérieures, à la cauſe de la fievre & aux autres diſpoſitions maladives, au tems, à l'ordre, à la doſe, peut faire beaucoup de tort au malade, & même lui cauſer des maux plus grands que la fievre dont il eſt attaqué: mais on ne peut conclurre de-là, comme je l'ai déja remarqué, que l'uſage de ce remede bien appliqué, ſoit nuiſible: il s'enſuit ſeulement que le mauvais uſage en eſt préjudiciable.

Et voici comment il peut nuire.

Lorſqu'on le donne pendant long-tems & à grandes doſes, & qu'il trouve des obſtructions dans les petits vaiſſeaux des viſceres, & beaucoup d'humeurs viſqueuſes dans un ſujet mal diſposé, par rapport à l'engourdiſſement & à la peſanteur de ſes fibres motrices; dans ce cas, à raiſon de ſa vertu aſtringente & en même-tems épaiſſiſſante, il eſt très-capable d'augmenter le mal, & de produire des paſſions chroniques.

Voilà ce que j'avois à dire ſur ce ſujet, dans le deſſein de faire connoître à tout le monde, que le *quinquina* n'eſt point auſſi ſuſpect & auſſi redoutable dans les fievres & les autres maladies, que quelques gens ſe l'imaginent mal-à-propos; & qu'au contraire c'eſt un remede sûr, efficace & innocent, pourvu qu'il ſoit manié par un Medecin prudent & circonſpect; enfin que les accidens qui réſultent quelquefois de ſon uſage, ſont moins causés par le remede même que par ſa mauvaiſe application, par les fautes du malade, & par la négligence à détruire les reſtes de la matiere morbifique. Mais je le répete en faveur de ceux qui ne ſont pas parfaitement au fait des principes de la Medecine dogmatique; je leur conſeille très-sérieuſement de s'abſtenir entierement de tous les remedes énergiques, & même de celuici, de peur qu'ils ne faſſent plus de mal que de bien. Hoffman.

M. Rushworth, Chirurgien à Northampton, a adreſſé une lettre imprimée au Maitre & aux Gouverneurs de la Sale des Chirurgiens à Londres, datée du 18 Octobre 1731. dans laquelle il leur apprend l'uſage qu'il a fait du *quinquina* dans les mortifications.

« Je fus appellé, dit-il, en 1715. chez un homme qui « avoit le pié mortifié par une cauſe interne. La fie« vre étoit extremement forte & accompagnée d'un « pouls irrégulier, comme c'eſt l'ordinaire dans ces « ſortes de cas. Je fis de profondes inciſions à la partie « mortifiée juſqu'à l'os; je ſcarifiai tout autour ce qu'il « y avoit d'enflammé, & mis en uſage les topiques or« dinaires; au moyen dequoi la fievre diminua, le « pouls devint non-ſeulement calme, mais encore ré« gulier, & il ſurvint en peu de jours une ſuppuration « aux extrémités. Je fus obligé de confier le malade à « un Apothicaire: mais il me fit rappeller peu de tems « après, à cauſe que la fievre étoit revenue, & que la « mortification avoit fait du progrès. J'employai la « méthode précédente avec le même ſuccès: mais tous « les premiers ſymptomes étant revenus pour la troiſie« me fois, je les appaiſai de nouveau par les mêmes « moyens. Je crus l'amputation de la jambe d'autant « plus inutile, que j'avois ſouvent éprouvé qu'elle « n'empêche point les rechutes, parce que le vice eſt « dans le ſang & les humeurs. Mais la Providence « m'ayant ſuggéré d'employer le *quinquina* durant la « rémiſſion de la fievre, ſon effet ſurpaſſa mes eſpéran« ces, la fievre ne revint plus, la jambe fut amputée, « & j'ai vu le malade joüir pluſieurs années après d'une « ſanté parfaite. J'ai éprouvé depuis lors les bons effets « du *quinquina* dans de pareils cas; ce qui ne m'a pas « peu ſatisfait. »

M. Rushworth fit réimprimer ſa Lettre, & y en ajouta une autre pour le Chirurgien Amyand, datée du 5 Août 1732. dans laquelle il dit:

« Permettez-moi de vous faire obſerver, que pour avoir « abandonné trop-tôt le *quinquina*, la mortification « revint à un de mes malades au bout de cinq jours: « mais le lui ayant redonné, après avoir employé les « ſcarifications, il produiſit les mêmes effets qu'au« paravant, & le malade joüit aujourd'hui d'une ſanté « parfaite. Il ſe porte même beaucoup mieux qu'il n'a « jamais fait, malgré la mauvaiſe habitude dont il « étoit, comme tous ceux qui le connoiſſent en con« viennent, quoiqu'il ait cinquante ans. »

Il dit à la page 35 du même imprimé:

« Je me crois obligé de notifier à tous les Chirurgiens ce « dont j'ai déja parlé à votre Compagnie; ſavoir, « qu'on ne doit pas s'imaginer que le *quinquina* réuſſiſ« ſe dans toutes les mortifications, de quelque cauſe « interne qu'elles proviennent; car il ne vaut rien dans « quelques-unes, comme les Chirurgiens peuvent ai« sément ſe l'imaginer. »

On trouve dans le même imprimé une Lettre du Chirurgien Amyand, en date du 29 Juillet 1732. dans laquelle il fait part à M. Rushworth du ſuccès que le *quinquina* a eu dans les mortifications.

« Je vous apprens, Monſieur, en réponſe à celle qu'il « vous a plu m'écrire le 17 du courant, que j'ai donné « le *quinquina* dans toutes les mortifications, avec un « ſuccès qui a engagé nos Meſſieurs à en faire uſage. « J'ai actuellement entre mes mains un Gentilhomme « âgé de ſoixante-dix-huit ans, qui doit ſa vie à ce « remede. Son cas fut d'abord une gangrene occa« ſionnée par un phlegmon; les remedes ordinaires « ſembloient l'avoir mis à couvert de tout danger: « mais la fievre ayant continué ſans rémiſſion ni inter« miſſion, il ſurvint un ſphacele, dont le *quinquina* « ſeul arrêta les progrès; de ſorte qu'en moins de « vingt-quatre heures la séparation commença à ſe fai« re avec un pus loüable. Il eſt arrivé la même choſe à « un Juif, dont le ſphacele avoit gagné pendant trois « ſemaines, malgré tous les remedes que les Chirur« giens mirent en uſage. »

« Je l'ai employé dans ſept cas différens; & nonobſtant « la variété des circonſtances, il n'a pas laiſſé d'avoir « ſon effet. Je le donnai il y a quelques jours à M. De« lenor, Baigneur dans la rue Saint James, dont les « jambes étoient tombées en mortification enſuite de « pluſieurs ponctions: il arrêta les progrès du mal en « moins de vingt-quatre heures, & les eſcarres com« mencerent à ſe séparer: mais comme le malade avoit

« la jauniſſe, & qu'il étoit épuisé par des évacuations, « elle s'empara de l'autre jambe & lui cauſa la mort. « L'effet du *quinquina* a néanmoins paru ſi manifeſte- « ment dans ce cas & dans un grand nombre d'autres, « que je ne doute point qu'il ne puiſſe guérir, ou du « moins arrêter une mortification qui provient d'une « cauſe interne, auſſi sûrement qu'il emporte une fie- « vre intermittente, Je ſuis, &c.

CLAUD. AMYAND.

M. Rushworth a donné le *quinquina* dans la rémiſſion de la fievre, & M. Amyand dans l'état de cette maladie; ce qui ne l'a pas empêché de produire ſon effet, & ce qui prouve la différence qu'il y a entre ces eſpeces de fievres & les intermittentes; car tout le monde ſait qu'il ne vaut rien dans l'accès de ces dernieres.

M. Rushworth prétend que le *quinquina* ne réuſſit pas également dans toutes ſortes de mortifications : mais M. Amyand a éprouvé le contraire. M. Rushworth découvrit l'effet extraordinaire de cette écorce en 1715. & le communiqua, à ce qu'il dit, à pluſieurs Medecins & Chirurgiens; cependant on n'en a jamais entendu parler, ſi ce n'eſt les années dernieres, que M. Amyand l'a miſe en pratique. Ni celui-ci ni l'autre ne nous diſent point en quelle doſe ils l'ont donnée, combien de fois ils l'ont répétée, ni pendant quel tems ils l'ont continuée.

M. Jean Douglas rapporte le cas ſuivant comme un exemple des effets du *quinquina* dans les mortifications.

Je fus le 22 Avril 1732. à environ quinze milles de Londres, pour voir un Gentilhomme âgé d'un peu plus de cinquante ans, chez qui je trouvai le Docteur Newington de Greenwich & M. Wade, Chirurgien & Apothicaire de Dromley. Je lui trouvai le dos du pié droit mortifié vers les orteils du milieu, de la largeur environ d'un chelin, le bas de la même jambe extremement tuméfié & creuſé dans quelques endroits, le pouls vif & la langue ſeche. Lui ayant demandé s'il n'avoit point reçu de meurtriſſure, d'entorſe ou de bleſſure, il me répondit que non : mais quelques-uns de ceux qui le ſoignoient ſe ſouvinrent de l'avoir oui plaindre peu de tems auparavant de ce qu'un ſoulier le bleſſoit; mais comme il n'y avoit aucun fond à faire ſur ce rapport, nous conclûmes d'une commune voix que ſon mal procédoit d'une cauſe interne. Tout étant prêt, je commençai par ſcarifier la partie mortifiée, & à l'inciſer juſqu'à l'os ſans cauſer aucune douleur au malade. Je continuai ces inciſions ſur tout le dos du pié, qui étoit quelque peu enflé, ſans qu'il les ſentît, ce qui me ſurprit d'autant plus que la peau paroiſſoit parfaitement belle. J'inciſai de même toute la partie antérieure du bas de la jambe, ſans y trouver aucun ſentiment; mais il en ſortit une eſpece d'eau ſanguinolente. Je pouſſai donc mes inciſions juſqu'au deſſous du genou, & pour lors le malade commença à ſe plaindre, & la partie rendit quelque peu de ſang. J'appliquai deſſus une fomentation très-forte, je panſai la plaie avec des plumaſſeaux armés d'un digeſtif & trempés dans de l'huile de térébenthine chaude, & appliquai par-deſſus un cataplaſme fait avec de la farine d'avoine, de la vieille biere & de la thériaque de Londres. On le mit enſuite au lit & le Medecin preſcrivit l'ordonnance ſuivante.

Prenez *de confection de Raleigh, demi-dragme;*
*de poudre compoſée de pattes d'écreviſſes,* }
*de racine de ſerpentaire de Virginie,* } *de chaq. demi-ſcrupule;*
*de confection d'alkermès*, autant qu'il en faut pour réduire le tout en un bol, qu'on prendra toutes les quatre heures, buvant par-deſſus quatre cuillérées du julep ſuivant.

Prenez *d'eaux de lait,*
*de cériſes noires, &* }
*thériacale,* } *de chaque, trois onces;*
*de ſirop de ſafran, ſix dragmes.*

Faites un julep.

Il boira copieuſement du petit-lait & de l'eau altérante de thériaque.

Dès que nous eumes paſſé dans une autre chambre, la compagnie me demanda ce que je penſois du cas de ce Gentilhomme. Je lui répondis que je le croyois en très-grand danger, non-ſeulement parce que ſon mal provenoit d'une cauſe interne, mais à cauſe qu'il avoit fait de grands progrès en peu de tems.

Le 23 Avril le Chirurgien Dickins, & M. Cheſelden qu'on avoit fait appeller, ſe rendirent où nous étions dans la matinée. Ils dirent au malade, après l'avoir examiné, qu'on avoit fait pour lui tout ce qu'il convenoit de faire, que les progrès de ſa maladie paroiſſoient arrêtés, & qu'il n'avoit qu'à perſéverer dans la même méthode.

Le 24 ſon pouls étoit le même qu'auparavant, & la mortification parut ne faire aucun progrès.

Le Docteur Newington preſcrivit ce qui ſuit.

Prenez *de confection de Raleigh,* }
*de pierre de contrayer-va,* } *de chaq. un ſcrupule;*
*de ſirop de ſafran*, autant qu'il en faut pour un bol, qu'on fera prendre au malade toutes les cinq heures avec quatre cuillerées du julep précédent par-deſſus.

Le 25 Avril la fievre augmenta, le malade eut la langue ſeche & la mortification commença à gagner quelque peu. Je fis de profondes ſcarifications à la partie & la panſai à chaud.

Le 26 nous ne nous apperçumes point que la mortification eût fait plus de progrès.

Le Medecin mit par écrit ce qui ſuit.

Prenez *de décoction ordinaire pour les lavemens, huit onces;*
*d'huile de camomile,* }
*de ſirop violat,* } *de chaq. deux onces.*

Injectez ce lavement vers le ſoir.

Prenez *de poudre compoſée de pattes d'écreviſſes, un ſcrupule;*
*de ſafran d'Angleterre,* }
*de confection de Raleigh,* } *de chaq. demi-ſcrupule;*
*de ſirop de clous de girofle*, autant qu'il en faut pour un bol, à prendre toutes les ſix heures, avec quatre cuillerées du julep ſuivant par-deſſus.

Prenez *d'eaux de lait alexitaire, &* }
*de mente,* } *de chaq. quatre onces;*
*d'eau thériacale, trois onces;*
*de ſirop de ſafran, ſix dragmes.*

Faites un julep.

Le 27 la fievre augmenta, & la mortification gagna à travers les orteils vers la plante du pié, ce qui m'obligea à la ſcarifier & à la panſer comme ci-devant.

Le 28 la mortification gagna toujours du terrein, auſſi eûs-je recours au cautere actuel, avec lequel je brûlai tout ce qui étoit corrompu. Je ne m'apperçus point le

lendemain que le cautere eut produit ſon effet, car la mortification avoit gagné, ce qui me fit dire à ceux qui étoient préſens, que je déſeſpérois de la vie du malade. Ils me demanderent ſi je ne pourrois point le ſauver en lui coupant la jambe. Je leur dis que non : mais en même-tems je leur conſeillai d'envoyer chercher les deux perſonnes avec leſquelles j'avois conſulté.

Le 30 au matin le Docteur Newington, le Chirurgien Dickins, M. Cheſelden, M. Wade & moi, nous rendîmes dans l'appartement du malade, à qui nous trouvâmes une fievre très-forte, il avoit la langue & le viſage extremement ſecs, la mine hagarde, il étoit dans de grandes inquiétudes, la mortification avoit gagné juſqu'au tendon d'Achille, & il ſe plaignoit outre cela d'une dureté & d'une douleur dans un des côtés du ventre. Après nous être retirés nous fumes tous d'avis qu'il étoit inutile de lui amputer la jambe, puiſqu'il n'avoit tout au plus que vingt quatre heures à vivre.

Sur ces entrefaites le Chirurgien Dickins propoſa de faire l'eſſai du *quinquina*, qu'il dit lui avoir été recommandé par M. Amyand dans ces ſortes de cas. M. Cheſelden fut d'avis qu'il ne pouvoit nuire au malade, mais il ajouta qu'il n'avoit jamais oui dire qu'il fût utile dans ces ſortes de maladies, & qu'il ne croyoit point que ce remede, ni aucun autre que ce fût, réuſsît dans le cas préſent. Comme c'étoit le dernier remede, je fus d'avis qu'on le donnât le plutôt qu'il étoit poſſible ; & c'eſt ce qu'on fit ſur le ſoir de la maniere ſuivante.

Prenez *de quinquina en poudre*, *demi-dragme* ;
*de confection d'alkermès*, autant qu'il en faut pour un bol, qu'on donnera au malade toutes les quatre heures.

Le premier Mai je retournai chez le malade environ vers le midi, & trouvai un changement ſurprenant en mieux : ſon pouls étoit calme, ſa langue plus humide, ſon viſage plus tranquile, & il dit avoir mieux dormi la nuit paſſée qu'il n'avoit fait depuis le commencement de ſa maladie. Lui ayant découvert la jambe, je trouvai que la mortification n'avoit fait aucun progrès quoiqu'il n'eût encore pris que quatre ou cinq doſes de *quinquina*.

Il ſe trouva beaucoup mieux le lendemain, & il ſurvint une légere ſuppuration : il fut cinq à ſix fois à la ſelle : mais je vins à bout d'arrêter cette évacuation en ajoutant trois gouttes de laudanum liquide à chaque bol de *quinquina*.

Etant revenu le 3 je trouvai qu'il s'étoit formé deux gros abſcès, un à chaque cheville. Comme l'interne étoit le plus gros, je l'ouvris le premier, & il en ſortit quatre ou cinq onces de pus louable : j'ouvris enſuite le ſecond qui rendit la même quantité de matiere : je pus alors paſſer aiſément mon doigt d'une plaie à l'autre, entre le tendon d'Achille & les os du tarſe, quoique la tumeur externe ſe fût un peu affaiſſée après l'ouverture de l'interne.

La violence de la fievre ayant diminué à l'aide de l'écorce, la nature ſe trouva en état de former ces abſcès, ce qui étoit une preuve infaillible que les progrès de la mortification étoient arrêtés. J'ordonnai donc de ne lui donner le *quinquina* que toutes les ſix heures.

Je lui trouvai le lendemain le pouls plus élevé, la langue un peu ſeche & la ſuppuration moins abondante que le jour précédent ; c'eſt pourquoi je lui fis donner l'écorce toutes les quatre heures avec un verre de vin de Madere par-deſſus.

Le 5 je trouvai ſon pouls régulier, la digeſtion du pus copieuſe & louable, ſon viſage ſerein & pluſieurs autres ſymptomes favorables:mais il fut le lendemain dans de grandes inquiétudes, ſon pouls devint plus fréquent, & étant venu à rechercher la cauſe de cette altération, j'appris qu'elle provenoit de ce que ſon Avocat avoit contredit ſes volontés.

Je trouvai le 5 tous les ſymptomes favorables; ſes quatre petits orteils s'étant trouvés entierement mortifiés le 8 j'en fis l'amputation, & le lendemain après en avoir fait autant du gros, je lui ordonnai de manger & de boire plus copieuſement qu'à l'ordinaire.

Le 14 les ſymptomes continuerent à être favorables, la ſuppuration fut copieuſe & louable, les parties mortifiées ſe ſéparerent entierement de celles qui étoient ſaines, & les eſcarres ſe détacherent en forme de lambeaux.

Le 18 au matin il fut deux fois à la ſelle, & la ſuppuration devint ſi abondante que je ne doutai point qu'elle ne l'eût affoibli; c'eſt pourquoi j'ordonnai de lui faire prendre une mixtion avec la confection de Fracaſtor, en cas qu'il fût encore à la ſelle, & d'ajouter du laudanum liquide à ſes bols de *quinquina*.

Le 20 j'ouvris un grand ſinus au-deſſus de la malléole interne, & le 24 nous convinmes M. Wade & moi, de ne lui donner le *quinquina* que toutes les ſix heures.

Le 28 on me montra une tumeur œdémateuſe ſur le dos de l'autre pié, en conſéquence de quoi je lui ordonnai de laiſſer le *quinquina*, & de boire un peu plus de vin. Il avoit déja pris le *quinquina* toutes les quatre heures pendant vingt-quatre jours, & toutes les ſix heures pendant cinq jours, ce qui montoit en tout à environ dix onces.

J'ordonnai le jour ſuivant de lui laver tous les matins le pié gauche avec de l'eau chaude, du ſon & du ſavon, pour emporter l'ordure qui l'empêchoit de tranſpirer : je lui preſcrivis auſſi quelques potions ameres à prendre trois fois par jour.

Le 30 je trouvai l'enflure œdémateuſe du pié gauche conſidérablement diminuée, & je n'euſſe pas manqué de le purger,ſi ce n'étoit qu'il avoit eu deux ou trois ſelles naturelles : je le trouvai content le lendemain de ce que ſa plaie étoit en bon état, ce qui m'engagea à enlever un os du métatarſe.

Le 2 Juin un vieux Gentilhomme qui vint le voir, ne négligea rien pour lui rendre notre procédé ſuſpect. Je trouvai le 3 un apoſteme vers la partie antérieure & moyenne de ſa jambe qu'il conſentit à laiſſer ouvrir après bien des ſollicitations de la part de M. Dickins. J'y fis une inciſion d'environ deux pouces de long, & il en ſortit trois ou quatre onces de matiere. Je lui portai le lendemain quelque peu d'eau de Spaw pour boire avec ſon vin.

Je ſéparai le 7 un autre os du métatarſe, & fis le 9 une inciſion dans la jointure d'un de ces mêmes os pour en hâter la ſéparation. Le 15, j'inciſai les eſcarres du pié, & procurai par ce moyen l'écoulement d'une grande quantité de matiere viſqueuſe; ayant enſuite enlevé toutes celles qui pendoient, je découvris un gros fungus qui s'étendoit depuis les os du tarſe juſques ſous les eſcarres,

Le 16, j'amputai ce qui reſtoit des os du métatarſe, & ſaupoudrai le fungus avec du précipité rouge. Le 19, j'apperçus vers le milieu du tibia qui étoit à nu, un grand ſinus & une ſuppuration conſidérable. J'ouvris ce ſinus le 21, & le 22 un autre beaucoup plus petit ſur le dos du pié. Ses plaies ſuppurerent copieuſement; ce qui l'affoiblit & diminua ſon appétit. Le lendemain l'écoulement fut extremement fétide & abondant : il parut augmenter le 24; & quoique ſes forces euſſent conſidérablement diminué, je ne laiſſai pas d'ouvrir deux autres ſinus. L'écoulement augmenta le 25, ce qui n'empêcha pas d'en ouvrir un autre.

L'ulcere s'étendoit alors depuis l'origine du ſoleaire juſqu'au-deſſous du genou, & le long de la face interne du tibia juſqu'au talon, étant large dans quelques endroits & profond dans d'autres; tous les os des orteils & du métatarſe s'étoient détachés, & ceux du tarſe ſe trouvoient cariés. Je commençai à ſoupçonner que la carie avoit gagné plus avant dans le tibia qu'il ne paroiſſoit, & que c'étoit elle qui occaſionnoit cet écoulement copieux & continuel ; & comme il étoit impoſſible que le malade ſupportât plus long-tems une

pareille suppuration, je crus qu'il valoit mieux lui amputer la jambe tandis qu'il en étoit encore tems, que d'attendre plus tard. Mais quelle fut ma surprise le 27, lorsque je m'apperçus que la suppuration avoit diminué, & que les sinus avoient disparu! Je trouvai donc à propos de persister dans la méthode précédente, & de ne plus panser la plaie que deux fois par jour pendant quelque tems.

Le 28, je trouvai l'ulcere en très-bon état, & la suppuration beaucoup moins abondante.

Le premier Juillet, j'ordonnai de donner deux ou trois fois par jour au malade une infusion de *quinquina*.

On le conduisit le 8 pour la premiere fois dans son jardin pour lui faire prendre l'air. Je séparai le 12 l'os cuboïde, & les trois petits os du tarse. Je séparai le 16 l'os naviculaire, & ne laissai que l'astragale & le calcaneum.

Le 5 Août, j'amputai avec le bistouri le fungus qui sortoit du calcaneum, & qui l'avoit infesté si long-tems, après quoi j'appliquai le cautere actuel pour étancher le sang & consumer les racines du fungus. J'avois auparavant essayé le précipité rouge, le vitriol Romain, le beure d'antimoine, & même le cautere potentiel plusieurs fois l'un après l'autre, mais sans pouvoir réussir à le détruire.

Une partie du calcaneum se détacha le 29.

Le 4 Septembre, j'enlevai l'astragale tout entier, &, à ce que je crus, ce qui restoit du calcaneum. Après que ces deux os furent tombés, il resta un creux assez grand pour recevoir un œuf de cane: la partie postérieure étoit fermée par une espece d'excroissance qui tenoit de la nature de la corne, & qui paroissoit sortir du tendon d'Achille, la partie antérieure, par le restant de la chair qui forme le dos du pié; & la supérieure, par l'extrémité creuse du tibia. La séparation de ces os fut suivie d'une hémorrhagie copieuse: mais je vins à bout de l'arrêter en remplissant cette cavité avec de la charpie, & la bandant avec force.

Le 6, je séparai cette excroissance qui formoit un croissant autour de l'extrémité du tibia avec un bistouri; & quoiqu'il n'y parût aucun os, mon bistouri s'arrêta lorsqu'il eut pénétré jusqu'à la moitié; ce qui me surprit un peu, à cause que je croyois que le calcaneum avoit été entierement enlevé; cependant j'en trouvai un gros morceau dans le milieu du fungus. Je coupai donc un peu plus haut en tirant vers le tendon d'Achille, & séparai aisément tout-autour Il survint une nouvelle hémorrhagie, que j'arrêtai à l'aide d'une ligature & d'un cautere actuel qui consuma en même-tems les racines de l'excroissance. Il y a cela de remarquable, que l'extrémité du tibia n'étoit point cariée, quoique les os dont je parle y eussent demeuré long-tems attachés.

Le 13, je trouvai les escarres entierement détachées, l'extrémité du tibia couverte d'une chair déliée & grainue, les levres minces, & la suppuration modérée & loüable.

Le 8 Novembre, l'ulcere qui s'étendoit depuis le genou jusqu'au talon, fut parfaitement cicatrisé; & quoique tous les os du pié eussent été enlevés, l'ulcere qui étoit à l'extrémité du tibia n'excédoit point la largeur d'un chelin, & étoit en très-bon état. Je lui fis faire une jambe de bois pour qu'il pût faire de l'exercice en attendant que ce petit ulcere fût cicatrisé.

Samuel Lewis, âgé de soixante-seize ans, qui avoit le teint pâle, le tempérament bilieux, toute l'apparence d'un homme sain & robuste, & qui n'avoit eu que fort peu de maladies depuis sa jeunesse, me montra une inflammation à sa jambe gauche, qui s'étendoit depuis un cautere qu'il avoit au-dessous du genou jusqu'à la cheville, & tout autour de la jambe, laquelle tenoit de l'érésipele & de l'œdeme. Je retirai le pois de son cautere, & tâchai, à l'aide de fomentations discussives, d'embrocations, de cataplasmes, de la saignée & de purgatifs adoucissans, d'appaiser l'inflammation, mais sans pouvoir y réussir; car je m'apperçus qu'elle tendoit à grand pas à la gangrene: sa jambe, de rouge qu'elle étoit auparavant, devint d'un noir livide, & se couvrit de pustules. Je voulus y faire des scarifications: mais il ne voulut jamais y consentir.

La tumeur diminua le trentieme jour; sa jambe devint noire & seche; son pouls étoit vîte avec de fréquentes intermissions: il avoit le visage hagard, la langue seche, dure & brûlée: mais malgré tout cela il ne voulut jamais se soumettre aux incisions que je croyois nécessaires; de sorte que je jugeai à propos, avec le consentement du Docteur Antoine Weaver, aussi recommandable par sa charité que par son savoir, de lui préparer les potions suivantes:

Prenez *du meilleur quinquina en poudre, demi-dragme;*
*d'eau de cerises noires, une once & demie;*
*de sirop de safran, demi-once.*

Mêlez pour une potion.

Je lui donnai une de ces potions vers midi, & lui recommandai d'en prendre une toutes les heures.

Le quarantieme jour vers les dix heures du matin, tems auquel il avoit déja pris trois dragmes de *quinquina*, je lui trouvai la langue humide & le visage moins hagard; & étant venu à examiner sa jambe, je la trouvai enflée, à commencer un peu au-dessus de la tubérosité du tibia jusqu'au bas de la jambe, au-dessous duquel j'apperçus une petite ouverture, d'où il sortoit quelque peu de matiere. Je lui dis que je lui garantissois la vie, pourvû qu'il voulût se soumettre aux moyens que je croyois convenables; & lorsqu'il se fût rendu à mes raisons, j'introduisis la pointe de mes ciseaux dans cette ouverture, & l'élargis par en-haut autant qu'elle avoit de profondeur, & par en-bas autant que la cavité avoit d'étendue, par où je procurai l'évacuation de trois ou quatre onces de pus parfaitement digéré. Après avoir fomenté la partie avec une décoction de plantes chaudes dans une forte lessive de cendre de bois, de sel ammoniac & d'esprit de vin camphré, (que j'employai dès l'instant que je crus qu'elle vouloit tomber en mortification,) je pansai la plaie avec parties égales de basilicon & de baume d'Arcæus, étendus sur un plumasseau trempé dans de l'huile de térébenthine; & après avoir appliqué par-dessus un cataplasme de farine d'avoine, de fleurs de centaurée & de camomile, par parties égales, je fomentai le tout avec la décoction précédente & de l'huile de camomile. L'appareil ne fut pas plutôt appliqué, qu'il sentit renaître une chaleur agréable dans sa jambe.

Je le trouvai fort gai le 15: mais ayant découvert un grand sinus entre le soléaire & le gastrocnémien interne, je l'ouvris, & lui fis rendre la même quantité de matiere que la premiere fois. J'enlevai l'escarre qui s'étoit formée sur la premiere incision, & la pansai comme auparavant.

Il passa le 16 une très-mauvaise nuit; aussi eut-il le pouls irrégulier, la langue rude & seche, & les joues remplies de rougeur. M'étant informé s'il avoit pris ses potions régulierement, on me répondit que non, & qu'on avoit jugé à propos de les interrompre, à cause de l'assoupissement où il étoit. Après les avoir grondés de leur négligence, & pris les précautions nécessaires pour l'avenir, je lui ouvris la jambe, & il en sortit une grande quantité de matiere. Il s'éleva dès la premiere incision une chair fongueuse, que je saupoudrai avec du précipité rouge, & pansai comme auparavant; & comme j'appris qu'il n'avoit point été à la selle depuis le quatorze, je lui fis donner un lavement qui amena avec lui quelques matieres recuites: la chaleur & la sécheresse diminuerent vers le soir, & la langue devint plus humide.

Comme les potions l'avoient déja ennuyé, je lui prescrivis le 16 ce qui suit:

Prenez

Prenez *de bon quinquina en poudre, demi-once;*
*de confection alkermès, une once.*

Mêlez & divisez en huit bols, dont on en prendra un toutes les quatre heures, & par-dessus trois cuillerées du julep suivant:

Prenez *d'eau de lait*, & } *de chaque, quatre*
*d'eau de cerises noires,* } *onces;*
*d'eau de rue, demi-once;*
*d'eau épidémique, deux onces;*
*de teinture de safran préparée avec l'eau thériacale, une once;*
*de confection alkermès, deux onces;*
*de sirop de girofle, deux onces.*

Mêlez.

J'appliquai le vingt-un des compresses & des bandages pour fermer cette cavité, & empêcher la matiere de s'y loger.

Le 22, un sinus qui s'étendoit vers le bas de la jambe, s'ouvrit.

Le 23, il passa une fort mauvaise nuit, & il se plaignit d'une douleur de coté: je pansai les ulceres avec de la charpie toute seule, & m'apperçus que la cavité dont j'ai parlé ci-dessus commençoit à se fermer.

Il fut extremement abattu le 24, sans que je pusse en découvrir la raison; car tout paroissoit en fort bon état.

Il me montra le 25 une tumeur qui lui étoit venue dans l'aine, avec une dureté & une inflammation qui s'étendoient jusques au-dedans de la cuisse, & aboutissoient à une grosse tumeur indolente, que je trouvai avoir augmenté depuis le 15, mais dont il ne me dit rien pour lors dans la crainte que je ne voulusse l'ouvrir. J'appliquai dessus une emplâtre émolliente: mais j'appréhendai un abscès qui devoit infailliblement l'épuiser: sa jambe rendit très-peu de matiere.

La fievre augmenta le 30 avec altération du pouls, soif & sécheresse de la langue, quoiqu'il eût persisté dans l'usage des remedes que je lui avois prescrits: il sortit peu de matiere de sa jambe, & je trouvai l'ulcere livide. Je fomentai la partie avec soin, & appliquai dessus le digestif dont j'ai déja parlé. La tumeur de l'aine avoit beaucoup grossi, au lieu que l'inflammation avoit diminué; je sentis une fluctuation de la matiere, mais profonde, la tumeur n'étoit pas fort douloureuse. Comme il n'avoit point été à la selle depuis plusieurs jours, je lui donnai un purgatif qui lui fit rendre une grande quantité d'excrémens noirs & fétides.

Le 31 je trouvai la tumeur dure & indolente qu'il avoit au-dessus du genou de couleur livide, celle de l'aine s'élevoit en pointe & panchoit en dedans.

Le premier & le second de Fevrier sa jambe rendit du sang figé: je la pansai avec le digestif dont j'ai parlé.

Le 3 je trouvai le pus très louable, & la tumeur de l'aine considérablement augmentée; je donnai un purgatif au malade qui le fit aller à la selle pour la premiere fois depuis le 30 du mois précédent.

La fievre continua le onze, & son pouls fut très-irrégulier. Il s'éleva une pustule blanche sur la partie la plus éminente de la tumeur de l'aine que je trouvai à propos d'ouvrir, après quoi introduisant la pointe de mes ciseaux, j'y fis une incision de la longueur d'un pouce en tirant vers l'aine. Il en sortit de plein jet une matiere parfaitement bien digérée, quelquefois rayée de sang, qui montoit au moins à trois pintes. Sa jambe commençoit à se cicatriser.

Le douze dans le tems qu'il alloit se mettre au lit, il sortit par l'incision & par l'extrémité inférieure de l'orifice une grande quantité de matiere laquelle s'épancha dans la çavité qui s'étoit formée en dedans de la cuisse. J'appliquai un caustique sur la partie la plus basse, & en tirai environ demi-livre de matiere: j'ouvris aussi la tumeur qu'il avoit près du genou, & il en sortit une once de pus louable.

J'ouvris le neuf un autre sinus qui s'étoit formé à la partie interne de la jambe, & en tirai plusieurs grumeaux de sang. Depuis ce tems-là il sortit moins de matiere de la cuisse; le sinus se cicatrisa à l'aide des compresses & d'un bandage, la fievre le quitta, & il n'usa plus de remede depuis le quatorze, auquel tems il avoit déja pris soit en potions ou en bols dix à douze onces de *quinquina*, qui étant continué aussi long tems & aussi régulierement, aida, je crois, la nature à chasser son ennemi dans ce gros abscès qui se forma à la cuisse, qui eût pu sans cela, quoique la mortification de la jambe eût été arrêtée, revenir de nouveau, & se jetter sur quelque partie noble, ce qui n'eût pas manqué de causer la mort au malade. Je lui composai ensuite une décoction avec les amers les plus agréables, qui lui rendit l'appétit, de sorte qu'il fut en peu de tems en état d'agir dans sa maison, de monter & de descendre l'escalier à l'aide d'un bâton seulement. Il vint chez moi le 25 Mars pour se faire panser, bien que mon logis fut situé à près d'un quart de mille, & environ une semaine après il vaqua comme auparavant à ses affaires, sans ressentir la moindre incommodité de la part de sa jambe: elle s'enfloit considérablement pendant le jour, mais à son réveil elle se trouvoit de sa grosseur naturelle; c'est pourquoi je lui ordonnai de porter un bas qui put se lacer. Sa cuisse est forte & parfaitement cicatrisée, de même que sa jambe, & il jouit à tous égards de la santé la plus parfaite.

Un Chirurgien de Glasgow, âgé d'environ quarante ans & d'une habitude extremement scorbutique, avoit un petit bouton au milieu de la levre inférieure que son Barbier coupa en le rasant le samedi neuf Fevrier. S'étant promené le soir à l'air, le bouton s'enfla, devint dur, & il survint tout autour une inflammation qui augmenta le lundi suivant: il appliqua dessus une fomentation antiphlogistique, avec de l'esprit de vin camphré; mais nonobstant l'usage fréquent qu'il fit de ce remede pendant quatre ou cinq jours consécutifs, & les deux saignées qu'il y ajouta, l'inflammation, la dureté & l'enflure augmenterent considérablement & s'étendirent jusqu'aux angles de la bouche, le long des joues & tout autour du menton avec douleur & grande incommodité dans tout le corps.

Le vendredi 15 du même mois vers les onze heures du soir, il s'éleva une petite tache noire environ de la largeur d'une écaille de hareng, non point où étoit la plaie, mais au milieu de la partie rouge de la levre, laquelle fit de si grands progrès, que le lendemain matin sur les onze heures elle couvroit près de la moitié de la levre, qui étoit pour lors considérablement enflée. Il consulta presque tous les Medecins & Chirurgiens de la Ville, qui furent d'avis qu'on continuât la fomentation & l'application des esprits, & qu'on y ajoutât une décoction des bois. La mortification gagna pendant deux ou trois heures presque toute la levre & se communiqua aux gencives; la dureté & l'enflure des parties voisines augmenterent aussi considérablement. On lui conseilla sur ces entrefaites d'essayer la poudre de *quinquina*, à la dose de demi-dragme. Il prit la premiere entre les trois ou quatre heures après midi, & comme on fut venu à panser sa plaie à dix heures du soir, on trouva que la mortification n'avoit point augmenté du moins considérablement, de sorte qu'il prit une seconde dose de *quinquina*. Le dix-sept au matin on fomenta de nouveau sa levre, & on lui donna un troisieme dose de *quinquina*. On la pansa sur les dix heures, & on trouva que la mortification n'avoit fait aucun progrès depuis la nuit derniere. Je la pansai de nouveau vers le soir, & j'apperçus pour la premiere fois une espece de suppuration à l'endroit de la plaie, ou plutôt un bouton, mais je ne trouvai aucun changement dans la partie mortifiée. Il prit cette nuit-

là même une autre dose de *quinquina*, & ensuite deux autres, l'une le matin & l'autre le soir pendant deux semaines.

Au moyen de la fomentation qu'on appliqua deux fois par jour sur la partie, & d'une petite émulsion qu'on fit boire au malade, sans autre remede que l'écorce, la suppuration se fit dans les parties mortifiées le troisieme jour après qu'il eut commencé à user de ce remede; on appliqua ensuite sur la plaie les digestifs & les autres appareils convenables. Les escarres se détacherent, la dureté & l'enflure diminuerent, & au bout de douze ou quinze jours la levre se consolida, quoiqu'avec une contraction considérable, à cause de la perte de substance.

Le malade sent une douleur dans cette levre toutes les fois qu'il s'expose au froid, ce qui vient moins, je crois, du calus, que de ce que sa levre appuie sur les dents de devant, qui sont fort inégales & fort éloignées; cela lui arrive surtout lorsqu'il veut parler, parce que la contraction augmente pour lors.

Le malade à qui j'ai lu cette histoire n'a rien trouvé à reprendre dans le rapport des faits que j'ai eu occasion d'observer pendant tout le tems qu'il a été entre mes mains.

M. Monro, Professeur d'Anatomie dans l'Université d'Edimbourg a fait les remarques suivantes sur le *quinquina*.

Depuis qu'on a reconnu la vertu du *quinquina* dans les gangrenes, j'ai eu occasion de l'employer plusieurs fois avec succès dans des cas de cette nature; & quelquefois, soit par nécessité, ou de propos délibéré, je l'ai fait prendre en lavement, plutôt que par la bouche, comme je l'avois déja pratiqué dans les fievres intermittentes. La quantité nécessaire, quand on le donne en lavement, est plus grande: mais les effets en sont les mêmes. La guérison d'une gangrene opérée, si je ne me trompe, par le *quinquina* en lavement me paroît si singuliere, que je crois devoir en rapporter l'histoire.

Un jeune homme d'une bonne santé en apparence, se donna une entorse à la main gauche, où il ne sentit cependant aucune douleur pendant dix ou douze jours: mais au bout de ce tems-là, il lui survint une douleur très-aiguë qui se faisoit sentir à cet endroit du poignet qui répond à l'os pisiforme ou lenticulaire, & peu après les tégumens de la partie antérieure de l'os du métacarpe qui soutient le petit doigt, parurent enflés. Il négligea pendant deux jours de demander du conseil; lorsqu'un Etudiant qui le vit, appercevant un commencement de gangrene, lui fit des scarifications sur la partie, y appliqua des fomentations & un digestif animé avec de l'huile de térébenthine; ce pansement fut aussi continué le troisieme jour.

Lorsque je le vis le quatrieme jour, je trouvai les tégumens qui couvroient les muscles courts du petit doigt, entierement gangrenés. Le malade avoit le pouls si foible, que j'eus bien de la peine à en sentir les pulsations, qui étoient en même-tems si précipitées, que je ne pus les compter. Il avoit un tremblement universel, & les soubresauts des tendons étoient fréquens. Il étoit dans une agitation continuelle, ne prenoit point de sommeil, & avoit du délire. Sa langue étoit seche, & il rejettoit toutes sortes d'alimens solides ou liquides, avant même qu'ils fussent entierement parvenus jusqu'à l'estomac. Je fis de nouvelles scarifications aux parties gangrénées, que je fomentai & pansai avec de l'onguent basilic chaud, animé de quelque peu d'huile de térébenthine, & j'appliquai par dessus un cataplasme de thériaque. Peu après je lui fis donner un lavement laxatif pour vuider les gros intestins; & lorsque ce premier remede eut fait son effet, je lui en fis donner un second fait de cinq onces de lait tiede, & d'un gros de *quinquina* en poudre, que le malade retint. Quatre heures après je fis réitérer ce lavement de lait & de *quinquina*, & il en prit encore deux semblables dans le courant de la nuit.

Le lendemain matin je le trouvai sans délire, sans tremblement, sans mouvemens convulsifs dans les tendons, il ne vomissoit plus, & son pouls étoit plus élevé & moins fréquent. La main fut pansée comme le jour précédent, & les lavemens de *quinquina* continués. L'après-midi du même jour, au lieu de lui donner le *quinquina* en lavement, je le lui fis prendre en bol, selon qu'il le désira, & je lui en donnai un demi-gros chaque fois, ce qui fut réitéré de quatre en quatre ou de cinq en cinq heures.

Le lendemain la fievre avoit cessé, & les parties gangrénées commençoient à se séparer. Enfin, le *quinquina* ayant été continué pendant plusieurs jours, la guérison s'acheva sans qu'il survînt aucun nouvel accident, excepté qu'il souffrit un jour de vives douleurs, par l'application d'une eau phagédénique mal préparée. Je rapporte cette circonstance pour en prendre occasion d'avertir les jeunes Chirurgiens de ne jamais se servir de ce remede, à moins que l'eau de chaux ne soit assez forte pour troubler la solution du sublimé corrosif, & pour le faire précipiter sous la forme d'une poudre rouge ou jaune très-subtile; car si l'eau de chaux est foible, & si elle reste claire après qu'on y a mêlé le sublimé, au lieu d'avoir un remede très-doux, ils doivent en attendre tous les effets d'un sublimé corrosif qui n'a reçu aucune altération.

Dans toutes les gangrenes où le *quinquina* a été donné avec succès, j'ai observé que l'usage de ce remede procuroit une douce suppuration; & que dès qu'on l'interrompoit, elle devenoit moins louable, & redevenoit meilleure, lorsqu'on redonnoit le *quinquina*. C'est ce qui m'a fait croire avec plusieurs autres, que ce remede pourroit aussi convenir dans divers ulceres, où le pus n'est pas bien conditionné. L'expérience a fait voir que cette conjecture étoit bien fondée; & le *quinquina* est devenu dans cette Ville un remede commun & utile pour de pareils ulceres.

Cet effet du *quinquina* qui consiste à procurer une douce suppuration, me fit penser qu'il pourroit bien convenir dans les petites véroles d'un mauvais caractere, soit lorsque la suppuration des pustules ne paroît pas s'établir comme il faut, soit lorsqu'elles paroissent ménacées de gangrene; & j'ai eu la satisfaction de voir à l'égard de plusieurs malades attaqués de la petite vérole à qui j'ai donné le *quinquina*, que le succès de ce remede a été tel que je l'avois espéré. Les pustules auparavant affaissées se sont remplies de matiere; la sanie séreuse s'est convertie en un pus épais & blanc, & les taches pourprées ont changé de couleur, sont devenues insensiblement plus pâles, & ont enfin disparu. Les pustules elles-mêmes ont commencé à mûrir plutôt qu'on ne s'y attendoit. Je me fus à peine assuré par l'expérience des bons effets du *quinquina* dans la petite-vérole, que j'en parlai à quelques autres Praticiens de cette Ville, quelques-uns desquels avoient déja fait les mêmes raisonnemens que moi, & l'avoient aussi donné à leurs malades avec succès. J'ai reçu depuis des remercimens de quelques-uns de mes amis de province, à qui j'avois recommandé cette pratique.

Je donnai d'abord le *quinquina en décoction*, & ensuite en extrait. Dans la suite j'abandonnai ces foibles préparations pour m'en tenir au *quinquina* en poudre trèsfine, que je mêlai avec quelque sirop cordial & une eau distilée aromatique; ce qui peut être varié selon le gout du malade: j'en ordonnai sous cette forme depuis dix jusqu'à quarante grains, que je faisois réitérer toutes les quatre ou cinq heures.

Mais comme j'ai rencontré plusieurs enfans sur lesquels il n'étoit pas possible de gagner de leur faire prendre ce remede par la bouche, sous quelque forme que je

le leur préfentaffe, & qui dans la crainte qu'on ne les trompât, aimoient mieux fe priver de boire & de manger, je me fuis vu dans la néceffité de le leur donner en lavement. Dans ce cas, avant que d'adminiftrer ce remede fous cette forme, je faifois toujours vuider les gros inteftins par un lavement laxatif; alors j'employois depuis un demi-gros, jufqu'à deux gros de *quinquina* délayé dans un peu de lait chaud; & fi le malade ne gardoit pas affez le remede, j'y ajoutois un peu de *Diafcordium*, ou de firop de Pavot. Je faifois réitérer ces injections le foir & le matin, ou plus fouvent.

Jufqu'à préfent je n'ai encore donné le *quinquina* dans la petite vérole, qu'après l'éruption des puftules, & j'en ai fait continuer l'ufage jufqu'à ce qu'elles fuffent entierement defféchées: mais je fuis perfuadé, par les effets que je lui ai vu produire pour mitiger les fymptomes de la fievre fecondaire, que fi on le donnoit dans le tems de l'éruption, il pourroit contribuer à rendre la petite vérole d'une efpece plus favorable.

Je me flatte qu'on ne conclurra pas de ce que je viens de dire, que je regarde le *quinquina* comme univerfel & infaillible dans ces maladies, & comme le feul remede auquel on doive avoir recours. Bien loin de penfer ainfi fur fon compte, j'affure que je l'ai vu manquer plus d'une fois, tant dans les gangrenes que dans la petite vérole; & en général, je ne connois aucun remede qui ne puiffe faire du mal, eu égard à certaines circonftances dans lefquelles fe trouvent ceux qui font attaqués de la maladie même pour laquelle on l'emploie le plus utilement. Ainfi dans la petite vérole je ne confentirois pas à donner le *quinquina*, lorfque les poumons font engorgés. J'ai vu des malades dans cet état qui ont pensé fuffoquer après une petite dofe de ce remede.

Il y auroit encore de l'inconvénient, felon moi, de s'en rapporter entierement au *quinquina*, & de négliger les autres remedes, qu'on a coutume d'employer utilement dans les diverfes circonftances de cette maladie. Le *quinquina*, par exemple, ne modéreroit pas fûrement un pouls élevé, plein, dur, accompagné d'une refpiration laborieufe & d'inflammation au cerveau, foit dans le tems de l'éruption, foit dans le tems de la fievre fecondaire de la petite vérole, comme le fait la faignée. Le *quinquina* ne dégageroit pas, comme peut faire l'émétique, l'eftomac & les bronches de ce phlegme épais qui les embarraffe.

Il ne pourroit calmer la tenfion fpafmodique, où fe trouvent tous les folides, & relâcher le tiffu de la peau, pour donner lieu à l'élévation des puftules, comme il arrive par l'ufage du bain chaud.

Il n'élevera pas non plus un pouls concentré, & ne procurera pas l'évacuation d'une grande quantité d'humeurs gluantes, comme le fait fouvent l'irritation causée par une emplâtre véficatoire, & la fuppuration qui en eft la fuite.

En un mot, je n'ai d'autre intention que de le recommander comme un remede excellent pour aider la nature, ou ce que les Anciens appelloient *concoction* ou *maturation de la matiere morbifique*, dont les effets font de modérer la fievre & d'exciter une douce fuppuration; effets qui à la vérité font d'un grand avantage dans la guérifon des gangrenes, des ulceres & des petites véroles. *Effais de Medecine de la Société d'Edimbourg.*

Monfieur Ranby, dans un Traité qu'il vient de publier fur la méthode de traiter les plaies d'arme à feu, recommande le *quinquina* dans quelques cas où on ne s'en fert point faute d'en connoître l'utilité.

Voici fes termes:

« La méthode que je me fuis prefcrite en compofant ce « Traité, m'engage à parler ici du *quinquina*, remede « fi utile, qu'il eft au-deffus de tout éloge. »

« Il y a long-tems que je me fers de cette drogue dans les « grands ulceres de toute efpece; & j'ai fouvent re« marqué qu'en le donnant à grandes dofes, il calme « les douleurs, dans les cas même où l'opium ne pro« duit aucun effet. »

« Je n'ignore pas qu'un très-habile Chirurgien (voyez *les* « *Tranfact. Philofoph. N°.* 426.) recommande l'ufage « du *quinquina* dans les hémorrhagies qui accompa« gnent les plaies en général. Je fuis cependant perfua« dé que la méthode felon laquelle je l'ai prefcrit, pen« dant la derniere campagne dans les plaies d'armes à « feu, eft tout-à-fait nouvelle. Je m'en fuis fervi avec « un fuccès extraordinaire, dont il eft à propos de don« ner ici quelques exemples choifis. »

Toutes les grandes plaies, celles furtout qui font faites par un boulet de canon, font toujours accompagnées d'une grande dilacération des membranes, & d'une fenfibilité extraordinaire dans les parties. Ces fortes de plaies font même toujours accompagnées de violentes douleurs, & il en découle une matiere fanieufe qui occafionne fouvent des accidens fâcheux, lorfqu'on n'en arrête pas l'écoulement. Dans cet état déplorable, le *quinquina*, donné à la dofe d'un gros, & répété de trois heures en trois heures, ou même plus fouvent, fi l'eftomac peut le fupporter, remédie d'une maniere furprenante aux défordres causés par la violence d'un fi terrible coup. J'ai remarqué auffi que l'Elixir de vitriol (*a*), pris trois fois par jour dans un verre d'eau, procuroit un foulagement confidérable, & qu'il aidoit admirablement les effets du *quinquina*. Si le malade eft conftipé, j'ajoute quatre ou cinq grains de rhubarbe à chaque dofe de *quinquina*, jufqu'à ce que le ventre devienne libre. Si le *quinquina* procure plus de quatre ou cinq felles tout de fuite, j'ai foin de modérer cet effet en mettant à chaque prife deux ou trois gouttes de laudanum, ou quelque peu de diafcordium.

Quand la plaie fournit une grande quantité de matiere fanieufe, que les chairs en font pâles, molles & luifantes; accidens qui font toujours la fuite de la déperdition de fubftance, le *quinquina* calme infenfiblement la douleur qui fe fait fentir dans ce cas, donne de la confiftance au pus, en diminue la quantité, & change entierement la nature de la plaie.

J'ai vu ce remede agir d'une maniere furprenante, dans le cas même où le malade avoit la langue acide; la peau brûlante, le pouls petit & fréquent, & la tête embarraffée.

Il y a plus, je n'ai, en le prefcrivant, aucun égard à la fréquence du pouls, lorfqu'il y a des fymptomes qui en demandent néceffairement l'ufage; & j'ai fouvent remarqué que le *quinquina* opéroit les effets les plus efficaces dans les plaies, où les arteres dardoient à chaque panfement, & expofoient par conséquent le malade à un danger évident.

Je ne prétens point cependant infinuer que le *quinquina* foit propre à arrêter l'hémorrhagie, qui eft la fuite de l'ouverture de quelque artere confidérable. Mais quoiqu'on ne doive pas en attendre cet effet, il n'y a pourtant rien dans toute la matiere médicale qui foit plus

(*a*) L'élixir de vitriol, vanté comme un excellent ftomachique, & fort accrédité en Angleterre, depuis que Fuller a déclaré que c'eft par le moyen de ce remede qu'il fut guéri d'une langueur & d'un délabrement d'eftomac, caufé par l'abus des liqueurs fpiritueufes, n'eft autre chofe qu'une teinture de plufieurs drogues aromatiques dans l'efprit de vin, auquel on ajoute l'acide du vitriol. On en trouvera la recette dans la Pharmacopée de Quincy & dans celle d'Edimbourg, dont la defcription, en tout préférable à la premiere, renferme des différences affez confidérables. On pourroit lui fubftituer l'élixir de propriété avec acide.

propre à corriger la mauvaise disposition du sang, lorsque par sa trop grande fluidité il se fait jour à travers les extrémités des arteres.

On voit évidemment par là quel est le fondement de ce que j'ai à dire dans la suite. Dans ces occasions, je conseille toujours le *quinquina* mêlé avec les narcotiques, dont je prescris une dose plus ou moins forte, selon la griéveté des symptomes.

M. Ranby rapporte le cas suivant pour prouver l'efficacité du *quinquina* dans l'amputation des membres :

Il est fort ordinaire de voir, qu'après avoir coupé un membre à une personne dont le sang est scorbutique, la plaie promet tout le succès imaginable pendant les huit ou dix premiers jours, après lesquels il arrive souvent qu'elle commence à fournir une sanie très-abondante; qu'elle devient pâle, luisante & mollasse; & que le malade périt bien-tôt, si on ne vient à bout d'arrêter l'écoulement de cette sanie.

Dans des cas de cette espece, il est rare que le *quinquina* manque de procurer du soulagement, & qu'il n'opere un changement sensible en fort peu de tems, quelquefois dans l'espace de douze heures : c'est un fait que je puis attester à l'égard d'un particulier qui demeuroit à cinquante mille de Londres, lequel se cassa la jambe en tombant de cheval. Je lui en fis l'amputation le second jour de l'accident; & après avoir appliqué le premier appareil, je le commis aux soins des Chirurgiens du lieu, ne soupçonnant rien qui pût s'opposer au succès de l'opération : mais la plaie changea entierement de face; car environ seize jours après, je reçus une lettre des Chirurgiens qui l'avoient pansée, par laquelle ils me marquoient, qu'il y avoit une petite artere située auprès des tégumens, qui fournissoit beaucoup de sang toutes les fois qu'ils ôtoient l'appareil.

Dans la réponse que je leur fis, je conseillai de saigner le malade du bras, & de lui faire prendre incessamment le *quinquina*. Mais l'hémorrhagie ayant cessé, & le malade n'ayant aucune apparence de fievre, on négligea de lui donner ce remede. Le vingt-septieme jour de l'opération, un Chirurgien distingué dans sa profession, & moi, fûmes mandés pour aller à son secours. A notre arrivée, nous le trouvâmes fort maigre, & nous remarquâmes que le moignon laissoit échapper sans interruption une sanie abondante; & lorsque nous eûmes ôté l'appareil, le sang en sortit de tous côtés de la même maniere que l'eau sort d'une éponge que l'on presse.

Nous lui donnâmes sur le champ le *quinquina*, qui fut réitéré de deux heures en deux heures. Le lendemain matin, l'écoulement se trouva considérablement diminué, & il ne sortoit plus de sang d'aucun endroit du moignon. Lorsqu'il est arrivé au malade d'oublier par hasard de prendre son *quinquina*, ou même d'en diminuer la dose, la plaie donnoit infailliblement des preuves de cette négligence par l'altération qui survenoit. Il persista dans l'usage de ce remede, réitéré de deux en deux, ou de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'il vint à Londres, où nous convînmes de mettre un plus grand intervalle entre chaque dose. Il se porte présentement fort bien, & s'est toujours porté de même depuis la guérison de la plaie. Mais avant que le moignon ait été couvert d'une cicatrice parfaite, il avoit pris environ neuf livres de *quinquina*. RANBY.

On nous apporte trois especes de *quinquina* du Pérou. Le premier a un gout résineux & amer, & est moins rouge que le *quinquina* ordinaire; le second l'est encore moins, & est couvert de mousse; le troisieme qui est le meilleur, nous vient par petits morceaux.

L'écorce du Pérou est inégale & épaisse, & tient de la couleur de la canelle, du caffé ou de la rouille de fer. Elle est amere & n'a d'autre odeur que celle que le bois lui communique. Le nom de *Kina* lui a été donné à cause du Comte de Cinchon qui étoit Viceroi du Pérou, lors de la découverte de ce remede. On ne connoît point encore parfaitement l'arbre qui le produit : on assure que ses feuilles ressemblent à celles du prunier, & ses fleurs à celles de l'oranger. Herman nous le dépeint comme un grand arbre qui ressemble au tilleul & qui porte des baies. Il croît dans le cœur du Pérou, sur les montagnes qui sont aux environs de Loxa, *ou* Loja, dans la Province de Quito. Les Espagnols prétendent que l'usage de cette écorce fut découvert de la maniere suivante.

Il y avoit près de la ville de Loxa, un lac environné d'arbres de *quinquina*, avant que les Espagnols s'établissent dans cette contrée : ces arbres ayant été renversés dans ce lac par un tremblement de terre, ou par quelqu'autre accident, communiquerent à l'eau un gout d'amertume, de sorte que les Habitans qui avoient accoutumé d'en boire, furent obligés d'y renoncer. Il arriva cependant qu'un Indien qui avoit une fievre violente, & par conséquent une grande soif, ne trouvant point d'autre eau pour boire, fut obligé d'user de celle-ci : mais quel fut son étonnement, lorsqu'il s'apperçut que la fievre l'avoit quitté! Il fit part de son aventure à quelques-uns de ses amis, qui ayant fait la même expérience, furent parfaitement guéris. Surpris de cet effet, ils se mirent à rechercher ce qui pouvoit avoir communiqué cette vertu fébrifuge à l'eau de ce lac, & ils trouverent premierement qu'il étoit tombé dedans un grand nombre d'arbres; & en second lieu, que ces arbres étant venus à se pourrir au bout d'un certain tems, elle avoit perdu son amertume, & en même-tems sa vertu : ils conclurent de-là qu'elle étoit redevable de celle-ci à ces arbres. Ils firent ensuite infuser séparément toutes leurs parties dans l'eau, ce qui leur donna lieu de découvrir que cette vertu résidoit entierement dans l'écorce. Les Espagnols ayant conquis cette contrée, les Habitans leur cacherent ce remede, & s'obligerent par serment à ne le leur jamais découvrir, dans l'espérance que les fievres épidémiques qui regnent dans ce Pays les feroient tous périr infailliblement. Ce secret demeura enseveli jusqu'à l'année 1640. qu'un soldat Espagnol qui logeoit chez un Indien, & qui avoit gagné ses bonnes graces, fut attaqué d'une fievre intermittente violente. L'Indien touché de compassion, & craignant peut-être d'avoir un hôte moins commode, si le soldat venoit à mourir, lui donna du *quinquina* & le guérit parfaitement. Le soldat surpris de l'effet d'un remede qu'il ne connoissoit point, employa toute son adresse pour découvrir l'arbre qui produisoit cette écorce, & y réussit à la fin. Il se contenta pendant quelque tems, de guérir ceux de ses camarades qui avoient la fievre, sans jamais leur faire part de son secret. Peu de tems après, la femme du Comte de Cinchon, pour lors Viceroi du Pérou, fut attaquée d'une fievre tierce violente, pour laquelle les Medecins employerent inutilement toutes sortes de remedes. Comme le danger paroissoit grand, le bruit s'en répandit aussi-tôt dans toute la Ville, ainsi qu'il arrive d'ordinaire par rapport aux Grands, & alla même de proche en proche jusqu'à Loxa. Le soldat qui possédoit le secret, dit à son Commandant, que s'il vouloit lui permettre d'aller à Lima, il se faisoit fort de la guérir. L'Officier s'étant informé lui-même des cures qu'il avoit opérées dans le Pays, lui permit non-seulement de partir, mais le munit encore de Certificats & de Lettres de recommandation pour le Viceroi. Etant arrivé à Lima, on lui permit d'essayer son remede, à condition qu'il en prendroit la même quantité que la malade. Il consentit sans peine à cette proposition, & ayant eu le bonheur de la guérir en peu de tems, il reçut une récompense proportionnée au service qu'il avoit rendu, de sorte que sa fortune se trouvant assurée, il ne fit plus difficulté de communiquer un secret dont les Espagnols se ser-

virent depuis lors avec tant de ſuccès, que les Medecins ne purent s'empêcher d'en être ſurpris. Vers l'année 1649. le Pere de Lugo Jeſuite, pour lors Procureur Général de ſon Ordre, & qui fut enſuite Cardinal, étant venu à Rome pour l'Aſſemblée Générale, diſtribua cette écorce, dont il avoit apporté une grande quantité, à pluſieurs de ſes Religieux, & la Société l'ayant miſe en réputation en Europe, gagna des ſommes conſidérables en très-peu de tems. Elle ne la vendoit pas moins qu'au poids de l'or, & jamais qu'en poudre pour la mieux déguiſer. C'eſt ce qui lui fit donner le nom de *Poudre des Jeſuites*, à cauſe que ces Peres étoient les ſeuls qui la poſſédoient, & qu'ils l'avoient miſe les premiers en uſage.

On croyoit dans ce tems-là que deux dragmes ſuffiſoient pour guérir quelque eſpece de fievre intermittente que ce fût, & on ne la donnoit qu'après avoir eſſayé tous les autres remedes. Les ſentimens des Medecins furent partagés ſur ſon ſujet, les uns la regardant comme un remede divin, & les autres comme une drogue dangereuſe, & funeſte dans pluſieurs cas. On compoſa pluſieurs Traités pour & contre: mais les Medecins Anglois ayant fait depuis un grand nombre d'expériences ſur leſquelles on pouvoit compter, il devint extrememement en vogue en Angleterre, & le fameux Morton en entreprit la défenſe dans ſa *Pyretologia*. En 1679. un nommé Tabor, qui ſe faiſoit appeller Talbot pour ſe rendre plus recommandable, jugea à-propos de ſe tranſporter en France, où ayant guéri le Dauphin d'une fievre quarte très opiniâtre par le moyen de ce remede, il acquit une ſi grande réputation, que le Roi trouva à-propos d'acheter ſon ſecret, & de le rendre public. Ce remede qu'on nommoit alors le *Remede Anglois*, conſiſtoit en une infuſion de *quinquina* dans du vin. Il parut vers ce tems-là un petit Traité intitulé: *Remede Anglois pour les fievres.*

Le *quinquina* eſt un remede infaillible pour toutes les fievres intermittentes, lorſqu'on a ſoin d'obſerver les précautions ſuivantes.

1. Il faut commencer par ſaigner & purger le malade; & s'il eſt d'un tempérament ſec, le tenir pendant quelque tems aux liquides, afin que les fluides ſoient ſuffiſamment délayés avant que l'action dépuratoire commence.
2. L'écorce dont on uſe doit être compacte ou ſolide, de couleur de canelle, peu odorante, ſentant quelque peu le relant, amere & aſtringente, & la plus récente qu'il eſt poſſible.
3. Il faut la donner en grandes doſes: par exemple, une dragme à la fois dans un verre de vin blanc ou d'eau, & la réitérer toutes les trois heures, juſqu'à ce que le tems de l'accès ou du paroxyſme ſoit paſſé. On peut auſſi la donner en infuſion ou en décoction; pour cet effet, on en fait bouillir une once dans une pinte d'eau, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à une chopine, & l'on en donne de grands verres au malade dans les intervalles de l'accès.
4. Il faut la continuer long-tems après que la fievre a ceſſé, en diminuant peu-à-peu la doſe, tant par rapport au tems qu'à la quantité: c'eſt le moyen le plus sûr de prévenir l'accès.

Ce remede n'empêche pas toujours la fievre de revenir, lors même qu'on en a pris une certaine quantité, ce qui vient moins du défaut de l'écorce, que de la mauvaiſe maniere de le donner. Par exemple, ſi le corps n'eſt pas ſuffiſamment préparé, elle n'opere point comme elle devroit, à cauſe des obſtructions qu'elle rencontre dans les premieres voies & dans les vaiſſeaux ſanguins. Si l'écorce eſt mauvaiſe, on ne doit rien en attendre; & ſi la doſe eſt petite, ou qu'on ne la continue pas aſſez long-tems, elle ne la détruit point radicalement. C'eſt donc à tort que quelques-uns ont avancé que le *quinquina* fixe les fievres intermittentes, & que ſon uſage a toujours des ſuites funeſtes, ſur-tout pour l'eſtomac. Il eſt rare que le malade guériſſe ſans quelque eſpece de criſe, ſpécialement par les ſelles ou les urines: cette derniere eſt la meilleure, & le Medecin n'a plus rien à craindre pour la vie du malade, lorſqu'il urine plus copieuſement qu'il n'avoit coutume de faire. On a quelquefois donné le *quinquina* dans les lavemens avec ſuccès: mais pour lors on triple la quantité que le malade avoit coutume de prendre par la bouche.

Cet admirable ſpécifique poſſede encore une vertu altérante qui le rend propre dans une infinité de cas où il n'y a point de fievre; car il fortifie l'eſtomac, excite l'appétit, &c.

Ce remede ne nuit point à ceux qui ont les poumons affoiblis, comme quelques uns ſe l'imaginent, & l'expérience a ſouvent prouvé le contraire; car il a produit des effets admirables dans les catarrhes & autres eſpeces de fluxions, lors même qu'elles ont été accompagnées d'un crachement de ſang, comme dans le cas de feu M. le Maréchal de Tallard. Dans ces ſortes de cas, on le donne avec d'autres remedes pectoraux.

Quelques-uns preſcrivent le *quinquina* dans les fievres avec de la racine de pié de veau deſſéchée, du ſel ammoniac, de la canelle, &c. Le ſel ammoniac eſt préférable à toute autre drogue, étant donné au poids de demi dragme, ſur deux dragmes de *quinquina*. GEOFFROY.

QUINTA ESSENTIA, *Quinte-eſſence*. Voyez *Eſſentia*.

*Quinte-eſſences Chymiques liquides.*

*Mettez* telle huile diſtilée aromatique ou eſſentielle qu'il vous plaira, dans une bouteille de verre bien nette & bien ſeche; & verſez deſſus douze fois autant d'alcohol diſtilé par le moyen des alcalis, de façon qu'il ne contienne pas la moindre goutte d'eau: agitez la bouteille, l'huile diſparoîtra, & ſe mêlera intimement avec l'alcohol, au point de former une liqueur ſimple & tranſparente; s'il s'y trouvoit la moindre goutte d'eau, l'expérience ne réuſſiroit point.

Il ſuit de-là que l'alcohol & l'huile eſſentielle ſont d'une nature à ſe mêler intimement enſemble, pourvû qu'ils ne contiennent point d'eau; car la moindre humidité, l'haleine même toute ſeule, peut faire manquer l'opération. Lorſque la ſolution eſt parfaite, & que les deux liqueurs ſont parfaitement mêlées enſemble, l'eau qu'on verſe deſſus les rend blanches & opaques, ſe mêle avec l'alcohol, & l'huile ſe ſépare.

Si l'on diſtile l'alcohol ainſi ſoûlé avec l'huile dans une cucurbite de verre bien luttée par un feu modéré, & qu'on le cohobe pluſieurs fois, l'huile deviendra aſſez volatile pour s'élever en partie avec l'alcohol: d'où il ſuit qu'on peut rendre les huiles plus mobiles, plus ſubtiles, & auſſi pénétrantes que l'eſprit, ſans leur rien faire perdre de leur vertu. Si l'on ne fait la diſtilation qu'avec un feu de quatre-vingt dix degrés, l'alcohol s'élevera tout ſeul, n'emportera avec lui que l'eſprit univerſel & laiſſera l'huile derriere. Si l'on ſépare pluſieurs fois avec ſoin la partie la plus ténue de la plus épaiſſe par des cohobations réitérées, l'alcohol s'impregnera tellement à la fin avec ces eſprits, qu'il en aura preſque toute la pureté & laiſſera dans la cucurbite une huile groſſiere, dont l'eſprit de vin a ſéparé ce qu'il y avoit de plus ſubtil.

*REMARQUES.*

Les anciens Chymiſtes concevoient que le feu, l'air, l'eau & la terre, contribuoient à la compoſition des corps, avec l'addition d'une cinquieme choſe, qui composée des quatre élémens, enrichiſſoit le tout par ſa vertu parti-

culiere & inséparable, de laquelle la couleur, l'odeur, le gout & la vertu de chaque substance dépend principalement. Ils supposoient en conséquence que chaque être particulier étant composé de cinq essences, en reçoit une cinquieme, qui, bien qu'en petite quantité, est d'une efficacité si extraordinaire, qu'étant séparée & ajoutée à une autre substance, elle en anime les esprits.

On peut consulter sur ce sujet Isaac le Hollandois & Paracelse. On ne connoît point jusqu'à present de méthode plus propre que celle-ci pour la préparation des *quinte-essences*. En effet, si l'on met une seule goutte de *quinte-essence* faite comme je viens de dire, avec l'huile de canelle dans un verre de vin d'Espagne, elle ranime sur le champ les esprits, & devient par-là un remede admirable dans les syncopes, la suffocation & la lipothymie. Je ne crois pas que tout l'art des Chymistes puisse aller plus loin, quand il s'agit d'obtenir les vertus des végétaux. Si l'on verse une goutte de ce mélange d'alcohol & d'huile dans l'eau; celle-ci blanchit sur le champ, ce qui sert à distinguer les huiles qui ont été falsifiées avec de l'alcohol, de celles qui sont pures. Ce procédé nous fait encore connoître la vertu de l'alcohol qui agit principalement sur les esprits & les huiles des plantes en les mêlant & les fixant avec lui, de façon que le composé qui en résulte paroît ensuite agir avec une vertu uniforme. Quoique ces huiles existent dans les végétaux sous différentes formes, on peut cependant les unir avec l'alcohol, pourvu qu'il n'y ait point d'eau; & nous éprouvons que l'esprit naturel s'unit toujours à cette matiere huileuse sous telle forme qu'elle paroisse. Toutes ces préparations ont beaucoup d'affinité avec le feu; car ces sortes de *quinte-essences* échauffent le corps, & si la dose en est trop forte le brûlent & l'écorchent. Etant appliquées extérieurement elles produisent tous les effets de la plus violente inflammation, & vont même jusqu'à causer la gangrene.

*Quinte-essences seches.*

*Prenez* de l'alcohol dans lequel on a fait dissoudre quelque huile aromatique, versez-le sur dix parties de sucre fixe en poudre; mêlez le tout ensemble dans un mortier de verre, mettez ensuite ce mélange dans un vaisseau de porcelaine, & celui-ci dans une cucurbite de verre à laquelle vous adapterez un chapiteau & un récipient.

Faites un feu de sable très-foible, afin que l'esprit qui humecte la matiere s'évapore peu à peu, & s'amasse dans le récipient en forme de *quinte-essence* liquide. Le sucre demeurera à sec dans le vaisseau de porcelaine, & sera toutefois empreint de la *quinte-essence*. Enfermez-le sur le champ dans une bouteille sous le titre de *quinte-essence* seche. On peut la faire en mêlant une dragme de *quinte-essence* liquide sur cinq de sucre & une de fleur de farine.

Prenez *de quinte-essence liquide, une dragme;*
*d'extrait essentiel de safran, demi-dragme;*
*de fleur de farine,* } *de chaq. trois dragmes.*
*de sucre fin,* }

Préparez-les de la même maniere que nous venons de dire, & vous aurez à peu près la même *quinte-essence* seche, mais plus composée.

Comme toutes ces huiles peuvent se dissoudre dans l'alcohol, être réduites en une liqueur uniforme, quoique composée de plusieurs autres, & par-là servir aux mêmes usages; il s'ensuit qu'il dépend de la volonté de l'Artiste de faire ces compositions par tels mélanges qu'il veut. On peut donc varier ces formes à l'infini, sans cependant que l'une l'emporte sur l'autre.

*REMARQUE.*

On voit par-là que la Chymie peut nous fournir une infinité de formes de remedes qui operent efficacement en petite dose. Car si l'on mêle un scrupule de *quinte-essence* seche avec une once de vin d'Espagne, cette potion possedera toute la vertu que l'art est capable d'obtenir des aromates. Supposé donc qu'un Medecin voye la néceſsité d'un pareil remede, il pourra le tirer de la Chymie, & l'employer dans le cas où il est indiqué. Ces préparations ont cela de commode qu'elles se gardent long-tems, & qu'on peut les porter avec soi en voyage & à l'armée où l'on n'a pas toujours des boutiques fournies à la main. Nous avons ici les bornes au-delà desquelles l'art ne peut aller. BOERHAAVE, *Institut. de Chymie.*

QUINTANA, *Quinte;* épithete qu'on donne à une fievre qui ne revient que tous les cinq jours. Elle est rare.

QUINTI ANTIDOTUM, antidote dont on trouve la description dans Oribase, *Collect. Medicinal.*

QUINVA. Voyez *Amaranthus.*

QUIPARANGA, est un petit oiseau blanc, qui naît au Bresil, & qui n'est remarquable que par le son perçant de sa voix qui imite celui de la sonnette, & qu'il fait entendre demi-lieue à la ronde. LEMERY, *des Drogues.*

QUISQUILA. Voyez *Coturnix.*

QUISQUILIUM, *grain de kermès.*

QUITY. Voyez *Arbor saponaria.*

QUIYA. Voyez *Capsicum.*

## QUO

QUOCOLOS, *Pierre à verre.*

C'est une pierre qui ressemble à du marbre, mais un peu transparente, dure comme un caillou, & rendant des étincelles de feu comme la pierre à fusil, de couleur blanche tirant sur le verd de mer, & avec des veines comme le talc de Venise. Cette pierre étant mise au feu y perd sa transparence, devient plus légere & plus blanche, & se convertit en verre lorsque le feu est plus fort.

Elle naît dans la Toscane & dans plusieurs autres lieux d'Italie, & on l'emploie dans quelques Verreries. Elle n'est d'aucun usage en Medecine. LEMERY, *des Drogues.*

QUOTIDIANA FEBRIS, *fievre quotidienne.*

La *fievre quotidienne* qu'on peut mettre au nombre des fievres intermittentes, est beaucoup moins fréquente que la tierce & la quarte. Elle vient & cesse tous les jours & est suivie de quelques heures d'intermiſsion.

L'accès de cette fievre vient de grand matin sur les quatre ou cinq heures avec le froid & le frisson, sans aucun tremblement cependant. Elle est accompagnée du dégout, de la cardialgie, & de l'enflure du bas-ventre. Quelques-uns sont attaqués du mal de tête, d'autres tombent en défaillance, plusieurs ont un vomissement ou un flux de ventre, ou même ces deux maladies en même-tems. Il survient ensuite une chaleur lente, la soif est moins violente, le pouls qui auparavant étoit foible & déréglé, augmente, il est cependant plutôt mou que dur, l'urine n'est point enflammée, mais crue & d'un jaune pale, beaucoup de malades ont une envie de dormir presque insurmontable. La sueur paroît enfin: mais elle est peu abondante, & l'accès cesse au bout de dix heures, & laisse le corps languissant & pesant, & revient le jour suivant à la même heure.

Voilà de quelle maniere la fievre quotidienne vraie vient & continue. On appelle bâtarde, erratique ou anomale, celle qui ne conserve point ce caractere, & qui

vient sur le midi, vers le soir, ou dans quelqu'autre tems indéterminé.

Cette espece de *fievre quotidienne* irréguliere devient souvent épidémique, surtout lorsque les saisons ont été long-tems dérangées. J'ai vu naître dans l'Eté des années 1727. & 1728. après des chaleurs violentes & de longue durée, suivant la variété des tempéramens, des diarrhées, des dyssenteries & des fievres intermittentes de toute espece, mais surtout quotidiennes.

La *fievre quotidienne* dont nous parlons, est intermittente, c'est pourquoi on ne doit pas la confondre avec la quotidienne continue. Celle-ci vient également de très-grand matin avec le froid : mais la chaleur, la langueur, le dégout, la vitesse & la foiblesse du pouls, & quelquefois la sueur durent jusqu'à ce qu'elle cesse. Si elle dure plus long-tems elle est pour l'ordinaire funeste aux malades qui meurent dans le frisson, après que leurs forces sont entierement épuisées.

On ne doit point aussi la confondre avec la *fievre quotidienne* catarrheuse. Celle-ci est bénigne, vient sur le soir avec un léger frisson, cesse le matin & se fait assez connoître par les fluxions catarrheuses dont elle est accompagnée. La *fievre quotidienne* catarrheuse au contraire, quand elle est maligne, détruit sur le champ toutes les forces, elle ne cesse point entierement & ne fait que diminuer.

La *fievre quotidienne* intermittente vraie differe aussi des autres fievres intermittentes ; car lorsque la fievre tierce devient double de simple qu'elle étoit auparavant, l'accès revient aussi tous les jours : mais les tems de son attaque ne répondent point alternativement les uns aux autres, & comme ses causes sont différentes, les remedes doivent l'être aussi.

Si la fievre quarte revient tous les jours, on l'appelle triple, & son accès ne vient pas tous les jours à la même heure, mais tous les quatre jours le période de son accession est le même. Comme les causes qui l'occasionnent sont différentes, on doit aussi employer différentes méthodes.

On distingue aussi la *fievre quotidienne* intermittente vraie de la fievre lente, en ce que cette derniere vient vers le soir après qu'on a mangé sans aucun frisson, & qu'elle est accompagnée d'une chaleur dans les paumes de la main & dans les plantes des piés. Elle est aussi beaucoup plus violente dans la nuit que dans le jour, elle provoque la sueur & diminue le matin sans cesser tout-à-fait.

Comme la cause prochaine de toutes les fievres n'est autre que l'affection du systeme nerveux, on ne doit point douter que la cause formelle de la *fievre quotidienne* ne consiste dans l'agitation spasmodique des parties nerveuses & des vaisseaux. Ce mouvement fébrile extraordinaire est causé par une matiere entierement différente de la qualité naturelle & douce des humeurs vitales, qui circule avec le sang avec lequel elle ne sauroit se mêler.

Les premieres voies, le ventricule, le duodénum & surtout la portion la plus grande du jejunum qui est munie de valvules, sont le siége où reside cette matiere vitieuse, qui ressemble en quelques-unes de ses qualités au levain. Elle passe de-là par les vaisseaux lactiferes dans le sang & dans les humeurs, avec lesquelles elle est portée dans les parties internes qui ont un sentiment très-délicat, qu'elle agite & qu'elle jette dans un mouvement extraordinaire. Plusieurs circonstances prouvent évidemment que dans la *fievre quotidienne*, les premieres voies sont remplies d'une grande quantité de liqueurs vitieuses, putrides, visqueuses, acides & bilieuses. En effet, cette fievre est presque toujours accompagnée de rots, de nausées, de l'envie de vomir, du dégout, de la cardialgie, de l'enflure de l'estomac, d'inquiétudes autour de la région des intestins, de l'oppression de poitrine, & d'une douleur de tension aiguë, poignante & mordicante qui s'étend jusqu'au dos : on sent dans la bouche un gout puant & désagréable, quelquefois amer, d'une douceur dégoutante, souvent approchant de celui de la viande pourrie. Cette fievre cesse souvent d'elle-même, & par le secours de la nature au moyen de fréquentes déjections. On la guérit aussi par les émétiques & les purgatifs joints aux stomachiques.

Comme cette fievre dure souvent plusieurs mois, il y a tout lieu de croire que le vice qui l'occasionne est enraciné dans les récoins les plus profonds du bas-ventre. Car les organes sécrétoires, les glandes, & les tuniques glanduleuses des intestins étant trop relâchées, elles rendent au lieu d'une liqueur subtile, lymphatique & salivaire, une grande quantité d'humeurs impures & séreuses. Les autres visceres destinés à la dépuration du sang comme le foie, la rate & le pancréas n'envoyent à cause de leur foiblesse & de la lenteur avec laquelle le sang y circule, dans les organes de la digestion, qu'un suc lymphatique & bilieux mal épuré. Il arrive de-là que la solution des alimens & l'élaboration du chyle sont interrompus, & qu'il s'engendre & qu'il s'accumule dans les premieres voies beaucoup de crudités impures & séreuses, lesquelles venant à passer dans le sang après avoir acquis par la longueur de leur séjour une plus mauvaise qualité, causent, comme nous l'avons dit, un mouvement fébrile.

Ce qui fait, je crois, que les accès sont plus fréquens dans la *fievre quotidienne*, que dans les autres fievres intermittentes, c'est la grande foiblesse des premieres voies. C'est elle qui occasionne la génération des crudités, qui fait qu'elles y affluent & s'y amassent plus promptement, & qu'elles passent en moins de tems dans la masse du sang & dans les membranes de la moelle épiniere.

Il est donc évident que tout ce qui peut affoiblir les visceres ou engendrer dans le corps des humeurs crues & impures, est très-propre à causer des *fievres quotidiennes*. Elles attaquent surtout les personnes paresseuses & oisives, qui usent sans ménagement d'alimens cruds & boivent de la biere avec excès, qui se livrent trop au chagrin, & qui ont l'estomac affoibli par les maladies précédentes & par des fréquentes saignées.

La *fievre quotidienne*, légitime, aiguë, qui est causée par l'atonie des visceres, est pour l'ordinaire de très-longue durée & cause beaucoup d'embarras au Medecin. Celle au contraire qui est erratique & épidémique n'étant causée que par le vice des fluides, se guérit plus aisément.

Celles qui ont une intermission totale de l'accès, sont moins dangereuses ; celles au contraire qui approchent du caractere de la fievre continue, & qui lorsqu'elles ont cessé laissent les forces dans un abbattement accompagné d'un pouls foible & fréquent & d'une sueur abondante, durent plusieurs mois & affoiblissent le malade à un tel point, qu'il est rare qu'il en échappe.

La *fievre quotidienne* qui succede à d'autres fievres intermittentes, & surtout à la fievre quarte, est opiniâtre & dangereuse, suivant le témoignage de Celse, *Lib. III. cap.* 15. « La fievre quarte, dit cet Auteur, cause « rarement la mort, mais le malade est en danger lors- « qu'elle dégénere en quotidienne. » Car cette circonstance prouve que les visceres sont en très-mauvais état, & dans ce cas la fievre a beaucoup d'affinité avec celles qui tiennent de la fievre continue.

Si lorsque l'accès vient le malade rend par haut & par bas beaucoup de bile & de pituite, c'est bonne marque, à moins que ses forces ne soient déja épuisées par la longue durée de la fievre. La sueur qui survient sur le déclin de l'accès, de même qu'une décharge copieuse d'urine avec sédiment après le paroxysme, diminuent la violence des accès suivans, & annoncent la fin de la fievre.

Au contraire, lorsqu'il n'y a aucune excrétion, la fievre dure long-tems, & les visceres aquierent enfin une mauvaise disposition d'où naissent des fievres lentes & hectiques, des consomptions qui jettent dans la phthisie les personnes qui y ont quelque disposition.

Ce que nous venons de dire arrive fort aisément lorſqu'on emploie mal-à-propos les aſtringens & les fébrifuges; & lorſqu'on oblige les récrémens acres qui ſont dans les premieres voies à paſſer dans le ſang par des ſudorifiques chauds & des eſſences alexipharmaques ſpiritueuſes, la *fievre quotidienne* ſe change en continue, accompagnée de ſueurs abondantes qui épuiſent conſidérablement les forces du malade.

Ceux qui meurent de cette fievre, ſont ſaiſis d'un froid violent & de longue durée, qui eſt ſuivi du friſſon, de la foibleſſe & du délire. Ils ont pour l'ordinaire deux accès de cette eſpece, après leſquels la chaleur revient: mais au troiſieme, le pouls devient foible & inégal, & le froid dégénere en un friſſon mortel.

*Méthode générale de traiter cette maladie.*

Puiſque la *fievre quotidienne* intermittente eſt causée par un amas de crudités séreuſes & viſqueuſes dans les premieres voies, par la foibleſſe des viſceres & des glandes,& par le défaut de circulation dans les vaiſſeaux du bas-ventre, on ne doit avoir d'autre but,

1. Que de chaſſer des premieres voies par les émonctoires convenables, les liqueurs impures & nuiſibles qui s'y ſont amaſſées, après les avoir auparavant préparées.
2. De fortifier les viſceres qui ſont dans l'atonie, & d'empêcher par ce moyen qu'il ne ſe forme davantage de crudités.
3. De rétablir la circulation du ſang dans les viſceres de l'abdomen & dans les inteſtins, qui ſont les organes deſtinés à la digeſtion des alimens & à l'élaboration du chyle.

On ſatisfait à la premiere de ces intentions par le moyen des remedes inciſifs & déterſifs, & les ſels neutres, dont les plus efficaces ſont le ſel ammoniac épuré, le ſel digeſtif de Sylvius préparé avec la tête-morte de l'eſprit urineux de ſel ammoniac, le tartre vitriolé, l'*arcanum duplicatum*, le ſel d'Epſom & de Seltz, & le nitre antimonié. Les ſubſtances qui contiennent beaucoup de ſel acre aromatique, telles que la racine de pié de veau, le jonc odorant, la pimprenelle blanche, le vrai coſtus, la zédoaire, la canelle blanche, le gingembre & le poivre, conviennent dans le cas dont il s'agit. Ces drogues étant réduites en poudre & mêlées avec les ſels dont nous avons parlé ci-deſſus, en y ajoutant une ou deux gouttes de quelque huile carminative, donnent un excellent fébrifuge.

Pour ſatisfaire à la premiere & à la ſeconde intention, c'eſt-à-dire, évacuer par les ſelles les impuretés contenues dans les premieres voies, fortifier le ton du ventricule & des inteſtins, & leur rendre le mouvement qu'ils avoient perdu, rien n'eſt meilleur que les pilules balſamiques de Becher & de Stahl, auxquelles on peut joindre les miennes.

On eſtime auſſi beaucoup la maſſe de pilules aloéphangines, les pilules de ſuccin de Craton, & celles de Solenandre, ſurtout lorſqu'on les donne avec les ſels dont nous avons parlé ci-deſſus.

Pour rendre aux viſceres de l'abdomen la force qu'ils ont perdue, & empêcher l'affluence des humeurs impures dans les parties où ſe fait la digeſtion, rien n'eſt comparable aux élixirs amers mêlés avec des chalybés. Tel eſt mon élixir balſamique tempéré, préparé ſans eſprit de vin avec une liqueur alcaline, ou l'eſſence de caſcarille mêlée avec celle de gingembre, ou les élixirs ſtomachiques, tel que le mien, ou celui de Michaeli, en y ajoutant quelques gouttes de teinture calybée, faite avec des fleurs calybées de ſel ammoniac, & de l'eſprit rectifié d'écorce d'oranges.

Ces remedes rétabliſſent parfaitement la circulation du ſang dans les vaiſſeaux du bas-ventre, & les parties où ſe fait la digeſtion. Cependant ſi la fievre eſt opiniâtre & entretenue par un mauvais régime, rien n'eſt plus ſalutaire que les eaux médicinales chaudes & froides, comme celles de Carlsbad & d'Egra, bues chaudes; qui, lorſqu'on garde un régime convenable, & qu'on y joint des remedes amers, balſamiques & anticachectiques, délayent les matieres viſqueuſes, les évacuent par les ſelles & les urines avec les récrémens séreux, détruiſent les engorgemens, & rétabliſſent la circulation du ſang.

On doit varier l'uſage des remedes que nous venons d'indiquer, ſuivant la nature des ſaiſons, le tempérament, l'âge, la conſtitution & le ſexe du malade, la diſpoſition des premieres voies, & les cauſes de la maladie; & proportionner à ces différentes circonſtances, tant la doſe des remedes, que la façon de les employer. On doit cependant avoir pour maxime de donner au malade, dans les intervalles que laiſſe l'accès, des poudres ſalines dans des liqueurs inciſives, le purger avec des pilules convenables le troiſieme ou quatrieme jour, en faiſant enſorte qu'elles ayent déja fait leur effet lorſque l'accès revient. On doit auſſi provoquer la ſueur lorſqu'elle eſt ſur le point de paroître ſur le déclin de l'accès, par le repos & des boiſſons chaudes, auxquelles on joindra des remedes corroborans, amers, calybés & fébrifuges.

*Précautions & obſervations pratiques.*

On doit traiter les *fievres quotidiennes* intermittentes avec beaucoup de circonſpection, de peur qu'elles ne dégénerent en d'autres maladies chroniques & dangereuſes. Il faut ſurtout s'abſtenir de tout remede aſtringent & parégorique, de toute ſubſtance terreſtre, abſorbante, & de tout purgatif, ſudorifique & émétique violent.

Il importe auſſi beaucoup, pour la guériſon de cette fievre, & pour empêcher ſon retour, de ne point ſe livrer aux paſſions, ſurtout à la triſteſſe & à l'inquiétude, de ne point uſer de mauvais alimens, ni de vin, & de garantir le corps, ſurtout le bas-ventre, des atteintes du froid.

Comme la nature guérit ſouvent toute ſeule cette fievre par un flux critique, on doit ſuivre ſes indications & ſeconder ſes efforts ſalutaires. On ne doit donc point aſſujettir le malade à un régime ſudorifique, ni provoquer les ſueurs par le moyen des médicamens. Il faut au contraire préparer & diſpoſer la matiere peccante, auſſi-bien que les premieres voies, à un flux ſalutaire, dequoi l'on vient aisément à bout en donnant au malade quelques heures avant l'accès un léger purgatif, tel que la poudre cornachine, ou les pilules balſamiques, avec les ſels dont nous avons déja parlé.

Comme les *fievres quotidiennes* ſont ordinairement accompagnées d'un vomiſſement ſalutaire au malade, il eſt à propos de le ſeconder lorſqu'il eſt néceſſaire, par des remedes convenables. Il s'enſuit donc qu'il eſt quelquefois extremement avantageux de l'exciter par le moyen d'un émétique, avant le retour de l'accès. Je me ſouviens d'avoir ſouvent donné ſur le ſoir dans une *fievre quotidienne* légitime, qui venoit ordinairement vers les cinq heures du matin, avant que les crudités paſſaſſent des organes de la digeſtion dans le ſang, un léger vomitif composé de quinze grains de racine d'ipécacuanha, & de ſept grains & demi de poudre de cornachine, qui a fait aller le malade par haut, & quelquefois par bas; & la fievre ayant diminué de plus en plus conſidérablement, je l'ai chaſſée enſuite facilement avec d'autres rumedes.

Si la *fievre quotidienne* dure un mois ou plus, & qu'elle paroiſſe dégénérer en fievre lente, on peut donner utilement au malade un grain de tartre émétique diſſous dans quelque liqueur convenable. Ce remede a ſouvent évacué une grande quantité d'humeurs bilieuſes qui croupiſſoient dans le corps, & apporté beaucoup de ſoulagement au malade.

Lorſque cette fievre eſt accompagnée de l'oppreſſion ou de l'enflure de l'eſtomac, & du dégout, il eſt bon d'appliquer

pliquer sur la région de l'épigastre des petits sacs remplis de feuilles de mente, d'absinthe, de romarin, de fleurs d'aspic, de camomile, de girofle & de noix muscade, secs ou cuits dans du vin. Ces sacs étant appliqués après que l'accès a cessé, sont extremement salutaires, en ce qu'ils excitent la sueur & la transpiration.

On doit user des fébrifuges avec beaucoup de précaution dans les *fievres quotidiennes* légitimes. On peut cependant employer fort utilement dans celles qui sont épidémiques & erratiques, outre les remedes que nous avons indiqués ci-dessus, les spécifiques fébrifuges, l'électuaire dont le quinquina est la base, & celui de cascarille; puisque, comme on l'a remarqué, ces remedes lâchent le ventre, & procurent des selles abondantes sans incommoder le malade.

La cascarille est préférable au quinquina dans les *fievres quotidiennes*, à cause qu'elle est plus corroborative & plus astringente.

La saignée convient rarement dans les *fievres quotidiennes* qui sont déja accompagnées de la foiblesse de l'estomac, & ordinairement compliquées avec quelque chose de cachectique. Cependant, s'il y a une pléthore considérable occasionnée par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal; que l'urine soit haute en couleur, & le malade accoutumé au vin, on doit ouvrir la veine dès le commencement de la maladie, de peur, comme les Medecins l'ont observé, que la fievre n'augmente, & ne cause des fievres lentes, hectiques & apostémateuses. HOFFMAN, *Med. Raison. Systêm.*

# R

## RAB

R. Voyez dans l'Alphabet Chymique la signification de cette lettre.

R, signifie dans les prescriptions, *Recipe*, prenez.

## RAB

RABDOIDES SUTURA, *suture sagittale.*

RABEBOIA; racines du *Flammula major.* RULAND.

RABIEL ou ROHEL, *sang de dragon.* RULAND,

RABIES, Voyez *Hydrophobia.*

RABIRA, *Etain.* RULAND.

## RAC

RACEMUS; grappe de raisins, ou de baies de liere, ou de quelque autre fruit croissant en grappes.

RACHAMMELCA; terme fait par Dolæus: il est composé des mots hébreux רחם, *Rechem*, matrice, & מלך *Melech* Roi. Il entend par ce terme le principe actif, ou l'ame plasticale de la matrice.

RACHI, ou RACHO, *Mercure.* RULAND.

RACHITÆ, ou RACHIÆI, *les muscles du dos.* BLANCARD.

RACHITIS, *Rachitis.*

La maladie communément appellée *rachitis*, est une espece de maladie chronique; elle consiste dans une nutrition inégale, en conséquence de laquelle certaines parties sont privées de la nourriture dont elles ont besoin, & dépérissent, tandis que d'autres en reçoivent plus qu'il ne leur en faut, s'accroissent d'une maniere prodigieuse; & cet accroissement contre nature, est accompagné de la courbure des os, & de l'épine du dos.

C'est une maladie nouvelle: elle parut d'abord en Angleterre vers le milieu du seizieme siecle; elle se dispersa de-là dans les parties septentrionales de l'Europe.

Voici les signes auxquels on pourra la reconnoître:

Elle prend aux enfans, aux environs de leur neuvieme mois, ou plus tard, selon que l'irrégularité s'introduit plus ou moins promptement entre les différentes parties du corps; la peau est lâche; il y a tumeur flasque à la tête, au visage & à l'abdomen; les autres parties sont maigres, mais surtout les muscles; il y a protubérance aux épiphyses, aux environs des jointures du radius, du cubitus, du genou, du tibia, du péroné, & les muscles sont aussi en atrophie. Les os ne pourront soutenir le corps; & souvent l'épine du dos sera recourbée, le malade ne marchera qu'avec peine, ou ne pourra se mouvoir aucunement. Les arteres carotides & jugulaires seront gonflées, la tête s'enflera; & comme le cou sera foible & flasque, la tête branlera & tombera. Les enfans qui en seront attaqués, auront pour l'ordinaire l'esprit plus ouvert qu'on n'a coutume de l'avoir à cet âge: ils auront la poitrine étroite & comprimée latéralement, le sternum en pointe, & les extrémités des côtés nouées. A mesure que la maladie augmentera, il y aura fievre lente, difficulté de respirer, & autres symptomes qui dureront communément jusqu'à la mort du malade. Mais il est à propos de savoir qu'il y a dans la durée du *rachitis* des degrés & des périodes qui ne sont pas accompagnés des mêmes symptomes dans tous les malades; ils sont plus violens dans les uns que dans les autres.

On a trouvé en disséquant ceux qui sont morts de *rachitis*, tantôt un viscere corrompu, tantôt un autre. Dans les autres, le foie étoit d'une grosseur contre nature, skirreux & adhérant au diaphragme; tandis que le mésentere & le pancréas étoient obstrués & pleins de glandes endurcies. Dans ceux-ci, les poumons étoient adhérens à la pleure ou au dos, ou livides, & parsemés de vomiques; dans ceux-là, le péricarde étoit rempli d'eau. La plûpart des Auteurs, entre lesquels on peut compter Glisson, Bonet & Heister, conviennent que le commencement de la moelle spinale est d'une dureté contre nature, & obstruée dans ceux qui meurent de *rachitis*; l'espace qui est entre la dure-mere & la pie-mere, plein d'eau; le cerveau excessivement large, & les veines carotides & jugulaires plus petites que leurs arteres correspondantes.

J'assignerai donc, sur l'expérience & l'autorité de ces Auteurs, pour cause du *rachitis*, l'interruption de l'influx du fluide nerveux dans la moelle spinale, soit en conséquence d'une compression ou d'une obstruction, pour cause premiere. Il s'ensuivra de-là que la nutrition des parties, dont les nerfs viennent de la moelle spinale, comme les bras & les jambes, sera nécessairement suspendue; tandis au contraire que les parties dont les vaisseaux seront perméables & libres, recevant une trop grande quantité de suc nourricier, prendront un accroissement contre nature: c'est aussi ce qu'on remarque dans ceux qui sont attaqués de *rachitis*; l'influx de la lymphe nourriciere ne se faisant point dans la moelle spinale, ce suc est porté à la tête, qui devient d'une grosseur excessive, gonfle & colore extremement le visage. Il ne faut pas attribuer à autre cho-

se l'esprit qu'on leur remarque de plus qu'aux autres; car le cerveau & le cervelet demeurent sains, & n'en font que plus vigoureusement leurs fonctions. C'est pourquoi les parties qui reçoivent les nerfs du cerveau, sont ordinairement fortes dans le *rachitis*.

Les os sont courbés & défigurés par des nœuds aux environs de leur épiphyse, parce que les muscles & les ligamens qui les attachent sont inégalement nourris, tandis que le suc nourricier passe en abondance des arteres dans les os; d'où il arrive que leurs extrémités dont le tissu est très-mou dans les enfans, font peu de résistance, se distendent, s'élevent, & sont défigurées par les tubercules. Mais tandis que la nutrition se fait, & que les os s'accroissent perpétuellement, les muscles devenant plus petits & plus courts, l'extension & l'allongement des os auxquels ils adherent, sont gênés; ils sont contraints de se courber; & ils cedent d'autant plus facilement, qu'à cet âge ils sont très mous & très-flexibles. Il ne faut point chercher une autre cause de la distortion de l'épine du dos, que l'habitude flasque & l'altération du ton naturel des apophyses osseuses, des cartilages, des ligamens & des muscles qui lient les vertebres du dos; car il arrive nécessairement alors qu'elles s'écartent trop les unes des autres lorsque le corps est incliné, & que la distension en est trop grande pour qu'elles puissent être restituées dans leur état naturel.

La cause immédiate du *rachitis*, consiste dans une ténacité visqueuse des sucs, qui, séparés du sang épaissi, sont déposés dans la moelle spinale, compriment ou obstruent ses pores, & gênent l'influx du fluide nerveux, & sa distribution dans d'autres parties du corps. Quant à ses causes éloignées, ce sont le mauvais régime, & tout ce qui est capable de produire l'atrophie; car il est démontré par l'expérience, que tout ce qui nuit à la digestion, & engendre un chyle épais & visqueux, & peu propre à la nutrition des parties, tend à engendrer le *rachitis*.

Mais rien ne contribue plus efficacement à la production de cette maladie, qu'un air froid nébuleux, & chargé de mauvaises exhalaisons: cet air affoiblissant en partie le ton de la peau, donne lieu à la génération des impuretés pituiteuses dans le corps, & relâchant en partie les poumons, empêche le sang de s'y mêler intimement, & de se distribuer également dans tout le corps. L'air de Londres, qui est continuellement chargé d'une quantité prodigieuse d'exhalaisons & de fumée de charbon de terre, en est une bonne preuve: on a expérimenté qu'il étoit très-propre tant à produire qu'à entretenir le *rachitis*. On a fait la même observation par rapport à celui de presque tous les lieux maritimes & marécageux, au Printems & à l'Automne, & à tous les lieux sur les bords de quelque riviere considérable, où l'athmosphere est humide, ou chargé de particules salines, ou de la fumée sulphureuse du charbon de terre. Là, les enfans sont très-sujets au *rachitis*.

Je ne balancerai pas d'assurer, qu'une des causes principales de la stagnation des humeurs dans la moelle spinale, c'est la coutume extravagante qu'ont les nourrices, de promener sur leurs bras, pendant des jours entiers, leurs enfans emmaillotés, ce qui leur tient l'épine du dos recourbée, & même les jambes inégalement tendues. Voilà ce qui donne lieu si fréquemment aux bosses, à la courbure des jambes, & au *rachitis*. La même chose arrivera, s'il arrive que les enfans tombent, ou reçoivent quelques coups sur le dos. On a observé que les enfans bossus étoient plus sujets que d'autres au *rachitis*.

Il n'y a point de doute que les maladies antérieures ne disposent, non-seulement à la consomption, mais encore au *rachitis*: mais il n'y en a point qui soit plus favorable à cette derniere maladie, que celle qui occasionnant un dépôt sur la moelle spinale, suspend ou gêne l'influx du fluide nerveux dans cette partie. Telle est quelquefois la cause du *rachitis*, qui survient après une petite vérole maltraitée, ou après la répercussion d'une gale, d'un *Crusta lactea*, ou d'une teigne.

Quant aux prognostics de cette maladie; si elle est violente, & si elle ne cesse pas avant que le malade ait atteint l'âge de cinq ans; la cure en sera fort difficile; le corps en deviendra languissant & en sera défiguré; & le malade s'en sentira toute sa vie, à moins qu'il n'en soit délivré dans une de ces révolutions prodigieuses qui arrivent dans la jeunesse. Le *rachitis* n'est pas moins opiniâtre, lorsqu'il est héréditaire, & qu'il survient dans le premier mois qui suit la naissance. Lorsqu'il entraîne la phthisie avec la fievre hectique, l'hydropisie, l'asthme, ou la diarrhée, il y a peu d'espoir de guérison. On vient plus aisément à bout, de celui qui provient du défaut de régime, de la mauvaise constitution de l'air, de la petite vérole, de la gale, d'autres éruptions cutanées, ou qui n'est point accompagné d'une grande difformité ou courbure des os, & où il n'y a point inaptitude au mouvement.

### *CURATION.*

Lorsque le *rachitis* a pour cause, des humeurs visqueuses, épaisses & pituiteuses, déposées sur la moelle spinale; la premiere indication curative, est de résoudre la viscosité des sucs, de lever les obstructions, & de rendre par ce moyen la circulation des humeurs libre & facile dans tout le corps. Pour attaquer le mal dans son siége, qui est les premieres voies; on ordonnera particulierement des laxatifs doux, sans négliger, s'il est nécessaire, & si la constitution de l'enfant le permet, les émétiques tempérés, comme quelques grains de racine d'ipécacuanha, donnés dans du sucre & de l'eau de canelle, préparée sans vin, ou réduits sous la forme d'un électuaire, avec quelques sirops appropriés. On parviendra de cette maniere, à évacuer les impuretés visqueuses accumulées dans l'estomac & dans les intestins, à résoudre les humeurs, & à lever les obstructions des vaisseaux. On observera seulement de ne point ordonner ces remedes stimulans aux malades dont les forces seront épuisées, dont le mésentere sera affecté, ou qui auront quelque violente obstruction aux viscères. Il est plus-à-propos de recourir alors aux désobstruans.

On joindra de tems en tems à l'usage des remedes que nous venons de recommander, celui des résolutifs & des diaphorétiques doux, comme la teinture de tartre, la teinture acre d'antimoine, & les préparations de cinnabre, qui sont préférables dans le *rachitis* aux mercuriels, & qui évacuent puissamment les impuretés séreuses, tant par la perspiration, que par les urines, surtout si on les donne dans des infusions propres à délayer, & à purifier le sang.

Mais lorsqu'il s'agit de lever l'obstruction de la moelle spinale, & d'y faciliter l'influx du fluide nerveux, un grand nombre d'Auteurs recommandent les frictions avec des linges chauds, au dos, aux jambes, & aux bras, avec les fumigations d'encens, d'ambre, de mastic & d'oliban. J'ai éprouvé les bons effets des bains d'eau douce préparés avec les plantes amies des nerfs, telles que la marjolaine, la lavande, le serpolet, le romarin, la camomile & le baume. On réitérera fréquemment les bains, & tandis que le malade les prendra, on lui frottera l'épine du dos & les jointures avec l'onguent suivant.

Prenez *de la graisse humaine*, & *de l'huile exprimée de muscade*, } *de chacune une demi once*;
*de baume du Pérou*, *une dragme*;
*d'huiles de rue*, *de lavande*, & *de girofle*, } *de chaque trente gouttes*;

J'ai vû plusieurs malades attaqués de *rachitis*, soulagés, & même radicalement guéris par ces remedes.

Ce n'eſt pas tout, il faut encore en favoriſer les effets par un régime convenable; il faut interdire au malade tout aliment flatulent, viſqueux & de difficile digeſtion, & ne lui permettre que des bouillons légers, faits de volailles & de veau, avec les racines apéritives d'aſperges, de fenouil, de chicorée, d'ache, de celeri, de perſil, & des écreviſſes de riviere broyées; on lui fortifiera l'eſtomac, avec des élixirs tels que l'élixir viſcéral, qu'on mêlera avec ſes alimens. Il faut que ſa boiſſon ſoit légere, & que le lait qu'il tettera ſoit bon, & aſſez clair. On fera prendre en même tems au malade les exercices qui conviendront à ſon âge, & qui ſeront capables de diſſiper la langueur de ſes membres, comme la geſtation. S'il eſt conſtipé, on lui ordonnera un laxatif, ou un clyſtere. Si la maladie de l'enfant provient de la mauvaiſe conſtitution de la nourrice; on fera prendre à cette nourrice les mêmes remedes que nous venons d'indiquer pour l'enfant, mais en plus forte doſe.

Nous recommanderons pour la courbure & la diſtortion conſidérable des membres, le maillot, & l'uſage des cors, pourvû toutefois que les parties n'en ſoient point offenſées; car il arrive ſouvent, qu'en voulant guérir par ce moyen un enfant d'une difformité de membres, on lui procure une maladie dangereuſe, qui eſt pire que le premier mal. Fred. Hoffman.

Les enfans ne l'apportent jamais en naiſſant; elle ne ſe montre jamais avant qu'ils ſoient parvenus au neuvieme mois, & elle ne leur vient guere paſſé deux ans: mais bien plus ſouvent dans le tems intermédiaire.

Cette maladie vient volontiers & eſt ſingulierement fatale aux enfans dont les pere & mere ſont d'un tempérament lâche & foible, qui vivent dans l'oiſiveté, la moleſſe & les délices; qui uſent d'alimens gras, de mets ſucrés, qui mangent peu de pain, boivent des vins de liqueur & beaucoup d'eau chaude; qui ſont épuiſés par des maladies chroniques, par l'uſage exceſſif des plaiſirs de l'amour, par l'âge, par la conſomption, & ſingulierement celle qui eſt vénérienne, & par des gonorrhées; car de tels peres ne peuvent procréer que des enfans foibles & languiſſans.

Si la nourrice eſt elle-même dans quelques-uns de ces cas, le *rachitis* viendra encore plutôt, ou en acquerra un nouveau dégré de malignité.

D'autres circonſtances encore diſpoſeront l'enfant au *rachitis*: ſi par exemple on lui a fait tenir un régime froid & humide; qu'on l'ait nourri de ſubſtances aqueuſes & muqueuſes, de fruits d'Eté crus, de poiſſons, de pain non levé; s'il a gardé pendant long-tems une fievre d'Automne intermittente, ou quelque autre maladie chronique ou aiguë; s'il a eu la gale, des herpes, des ulceres, qui aient été ſupprimés ou mal guéris; s'il a été énervé par des bains, des fomentations, des linimens, des oignemens, ou des vapeurs humides; ſi on l'a laiſſé perpétuellement aſſis, les parties inférieures à nu ſur une chaiſe percée.

On connoît cette maladie dès ſon commencement dans les enfans qui ne peuvent pas marcher: Premierement par l'âge; ſecondement par les cauſes qui ont précédé; troiſiemement, en remarquant ſi les freres ou ſœurs de l'enfant ont eu la même indiſpoſition; quatriemement, par une enflure molle de la tête & du viſage; cinquiemement, par l'état de relâchement de la peau; ſixiemement, par l'enflure de l'abdomen; ſeptiemement, par le décharnement des autres parties, & ſingulierement des muſcles; huitiemement, par la protubérance des épiphyſes, aux jointures du radius, du cubitus, de l'humérus, du genou, du tibia & du péroné; neuviemement, par la groſſeur des arteres carotides, & des veines jugulaires, tandis que les autres veines & arteres ſont moins groſſes.

Mais dans les enfans qui ont commencé à marcher, on connoît l'approche du *rachitis*: premierement, par les ſignes qui viennent d'être détaillés; ſecondement, lorſqu'on leur voit une démarche foible & lente, qu'ils tombent en devant & ne peuvent ſe ſoutenir; qu'ils veulent perpétuellement reſter aſſis, ce qui vient bientôt au point de reſter toujours couchés, & de ne pouvoir plus remuer les jointures, le cou devenant en même tems flexible & la tête branlante; troiſiemement, par la maturité & le développement précoce de leur eſprit; leurs ſens faiſant d'ailleurs toutes leurs fonctions, leur appétit ſubſiſtant, & ce qu'ils mangent ſe digérant très-bien.

Quand le *rachitis* dure depuis long-tems, la tête de l'enfant eſt d'une groſſeur plus que naturelle, & ſes ſutures s'entr'ouvrent; le thorax ſur les côtés eſt comprimé vers le ſternum, lequel s'éleve en arcade pointue, les extrémités des côtes ſont pleines de nœuds, le ventre gonflé, & les dents cariées & noires; & tous ces ſymptomes croiſſant par dégrés ſouvent pendant toute la vie de l'enfant, produiſent des maux terribles, & ſingulierement le *ſpina ventoſa*, & la carie des os.

Tant que dure le *rachitis*, l'enfant eſt continuellement miné par une fievre lente, qui ne finit qu'avec ſa vie; & l'on trouve dans ſon cadavre toutes les fibres, les membranes, les vaiſſeaux & les viſceres mous & flaſques, tandis que les humeurs ſont coulantes & muqueuſes.

Ainſi la cauſe immédiate du *rachitis*, eſt une cacochymie languiſſante, muqueuſe, froide & vapide, qui peut-être eſt compliquée avec un levain de vérole caché, & eſt accompagnée d'un état de relâchement, & de flaccidité dans tous les ſolides.

Ce qu'il y a de mieux à faire pour parvenir à la cure du *rachitis*, eſt de donner au malade des alimens légers, qui ſe digerent aiſément, qui ſoient ſecs & ſans graiſſe, & aſſaiſonnés d'aromates doux, leſquels ſeront donnés fréquemment, mais en petite quantité à chaque fois. On joindra à ce régime un peu de liqueurs généreuſes, & ſingulierement de l'aîle qui ne ſoit point trop vieille: mais qui ſoit épaiſſe, & ait bouilli long-tems. On tiendra le malade dans un air ſec & modérément chaud; on l'habillera d'étoffes seches & chaudes, telles que ſont ſingulierement celles qui ſont faites de laine; on lui fera un lit de ſimples aromatiques, corroboratifs & deſſiccatifs, étendus ſur des planches dans la chambre la plus élevée de la maiſon; on le voiturera, on l'agitera, on le balancera, on le promenera en charette ſur le pavé, on lui fera des frictions ſeches & chaudes, principalement ſur l'abdomen & l'épine du dos, avec du drap imprégné de la fumée de ſubſtances aromatiques: on lui appliquera auſſi des cantharides à pluſieurs repriſes. On lui adminiſtrera auſſi fréquemment des émétiques doux, mais doſés avec prudence & circonſpection: on lui donnera auſſi ſucceſſivement pendant quelques jours des purgatifs, & enſuite des médicamens corroboratifs; & à la ſuite, on lui continuera pendant long-tems, l'uſage des remedes corroboratifs, deſſiccatifs & anti-ſcorbutiques, & de ceux en particulier qui ont la vertu d'animer les eſprits.

On peut inférer de là, quand & comment il faut faire uſage de l'immerſion dans de l'eau froide dans la cure du *rachitis*; je penſe qu'il ne faut recourir à ce remede, que lorſque les viſceres de l'abdomen ont été débaraſſés du poids des humeurs dont ils étoient opprimés. Quant aux linimens, il faut uſer de ceux qui ſoulagent dans les affections des nerfs, les appliquer à l'abdomen & à l'épine du dos: mais jamais ſur les parties prominentes des os affectés.

Les meilleurs alimens pour les enfans attaqués du *rachitis*, ſont,

1. Le pain bien fermenté, & le biſcuit, dont la pâte aura été paîtrie avec un peu de ſafran, de muſcade, de cardamome, de canelle, de graine de celeri, & autres aromatiques gracieux & fortifians.

2. Des pigeons, de la volaille, du lapin, du mouton, du chevreau, & du veau, le tout maigre, rôti à petit feu, coupé par petits morceaux & mêlé avec du biscuit, du sel, un peu de persil, de thym & de muscade.

3. Du millet & de l'orge bouillis avec de l'eau & des raisins secs, & assaisonnés ensuite avec un peu de vin & d'aromates doux.

Les boissons les plus convenables pour les personnes affligées du *rachitis*, sont,

Les vins de France, vieux, rouges & astringens, dont on pourra donner une once, trois ou quatre fois par jour.

La bierre de Brunswick, l'aîle d'Angleterre, & l'aîle de Hollande, qu'on vend douze florins.

A ces liqueurs maltacées, on peut mêler en Eté quantité égale d'eau calybée médicamentée, ou plutôt de Spa.

*Prenez* des feuilles suivantes récemment cueillies & séchées à l'ombre:

*de fougere mâle, trois livres;*
*de marjolaine,* } *de chaq. 3 poignées.*
*de baume,*
*de mente,*

Des fleurs suivantes aussi récemment cueillies & séchées à l'ombre.

*de melilot,* } *de chaque deux onces;*
*de trefle doux,*
*de sureau,* &
*de roses,*

Mettez en poudre fine:

Mélez avec le double de paille d'orge, emplissez-en une paillasse sur laquelle le malade couchera, & qu'on aura soin de garantir de moiteur, en la séchant souvent.

Prenez *de benjoin,* } *de chaq. une once;*
*de mastic,*
*d'oliban,*
*d'ambre,* &
*d'encens,*

Mettez en poudre.

Vous en jetterez un peu sur des charbons allumés, & vous exposerez à la vapeur qui s'en élevera, des morceaux d'étoffe, dont vous vous servirez pour faire des frictions.

Prenez *de racine d'Ipecacuanha, un scrupule;*
*de vin blanc de France, une once;*
*de sucre, deux dragmes;*

Mettez infuser pendant tout une nuit, & la dépuration faite, donnez-la le matin.

Vous réitererez la même opération tous les quatre jours, jusqu'à cinq fois.

Prenez *de la rhubarbe, demi-once;*
*des myrobolans citrins, sans amandes, trois dragmes;*
*de trochisques d'agaric, deux scrupules;*

Mettez infuser pendant vingt-quatre heures dans deux pintes de biere forte, à froid, & que le malade en fasse sa boisson ordinaire pendant un mois: mais si cette boisson se trouvoit trop purgative, vous y ajouterez égale quantité ou même davantage, s'il en étoit besoin, d'aîle moins forte.

Les plantes corroboratives, desséchantes, excitatives & anti-scorbutiques, propres pour la guérison du *rachitis*, sont,

L'aigremoine, la bétoine, l'écorce de racine de caprier, la scolopendre, la chicorée, la cuscute, la sanicle, l'endive, la fougere mâle, l'hépatique, la langue de cerf, le baume, les myrobolans, l'osmonde royale, le polypode de chêne, les feuilles & le gland de chêne, la rhubarbe, les feuilles & les racines de ronce, le capillaire blanc, la scabieuse, l'écorce, les fleurs & les feuilles de tamarisc, le tricomane & la véronique mâle.

On peut avec ces plantes, préparer des bieres, des vins, & des infusions médicamentées qui seront très-salubres, aussi-bien que des conserves, & autres préparations semblables.

Prenez *d'aigremoine,* } *de chaque 2 onces;*
*de scolopendre,*
*de racine de fougere,*
*de langue de cerf,*
*de racine de polypode,* &
*de capillaire blanc.*

Après les avoir hachés, mêlés & mis dans un linge; faites-les infuser dans douze chopines d'aîle froide; & que le malade fasse sa boisson ordinaire de cette infusion.

Ou,

Prenez *des feuilles & des fleurs de bétoine, trois onces;*
*des écorces de racines de caprier,* } *de chaq. deux onces;*
*de tamarisc,*
*de vieille ronce,* &
*de trichomane,*
*de limaille d'acier, demi-once;*

Mettez infuser à froid dans quatre pintes de vin blanc, dont vous donnerez une once trois fois par jour.

Prenez *de l'*Ens Veneris *de Boyle, deux grains,* que vous donnerez tous les matins pendant trois semaines dans du vin de Canarie.

Prenez *limaille d'acier, une once;*
*du plus fort vinaigre distilé, dix onces;*
*du sucre, trois onces;*

Faites bouillir le tout ensemble à petit feu pendant vingt-six heures, dans une grande fiole, & quand vous aurez passé la liqueur, gardez-là dans un vaisseau fermé. Vous en donnerez six gouttes le matin & autant le soir dans un peu de vin d'Espagne. BOERHAAVE, *Aphor. & Mat. Medic.*

RACRI, RAAN, ou RANAC. *Sel ammoniac.* RULAND.

## RAD

RADIÆUS ou RADIALIS.

*Radial externe premier & second.*

M. Winslow donne le nom de *radial* à trois muscles; le premier est le *radial* interne, appellé par quelques Auteurs *flexor carpi radialis*, fléchisseur *radial* du carpe, nous en avons parlé à l'article *Flexor.*

Le second porte dans quelques Auteurs le nom d'*ulnaris externus*, ou d'*extensor carpi radialis*, & c'est lui que M. Winslow divise en deux muscles dont il appelle l'un premier & l'autre second *radial* externe. Ce sont

deux muſcles étroitement collés enſemble, qui paroiſſent d'abord comme un ſeul muſcle, ſitué le long de l'angle externe de l'os du rayon, entre le bras & le poignet; charnu vers le bras, & tendineux vers le poignet.

On le trouve dans beaucoup de ſujets réellement divisé en deux muſcles entiers, depuis un bout juſqu'à l'autre. On peut appeller l'un premier *radial* externe, & l'autre ſecond *radial* externe, par rapport aux attaches de leurs tendons. Quelquefois les deux portions charnues ſont très-collées enſemble, & paroiſſent ne faire qu'un corps. Mais les tendons ſont toujours diſtinctement ſéparés.

Le premier eſt attaché en haut à la crete du condyle externe de l'os du bras au-deſſous de l'attache du long ſupinateur. Le ſecond eſt attaché au même condyle au-deſſous de l'attache du premier & au ligament articulaire voiſin; de-là les deux corps charnus deſcendent unis ou plutôt collés enſemble, & étant parvenus vers le milieu de la face externe du rayon, ils ſe terminent chacun par un tendon long.

Les deux tendons s'accompagnent encore fort étroitement juſqu'à l'extrémité du rayon, & ayant paſſé enſemble par un ligament annulaire particulier, ils s'écartent comme deux cornes. C'eſt pourquoi les Anciens qui ont regardé ce muſcle double comme un ſeul, lui ont donné le nom de *Bicornis*.

L'un de ces tendons s'attache antérieurement à la baſe du premier os du métacarpe, & l'autre à peu près au pareil endroit du ſecond. C'eſt ce qui m'a donné occaſion de nommer l'un de ces deux muſcles le premier *radial* externe, & l'autre le ſecond *radial* externe. Le tendon du premier muſcle eſt quelquefois double, & paroît comme un autre *Bicornis*.

Conjointement avec le *radial* interne il porte le grand bord de la main directement vers l'apophyſe ſtyloïde du rayon.

Conjointement avec le cubital externe, il renverſe la main, en portant la convexité du métacarpe vers les extrémités voiſines des os de l'avant-bras. Il meut par la même coopération, le ſecond rang du carpe ſur le premier. Ce mouvement augmente ſur la convexité du carpe le pli tranſverſal dont j'ai fait mention & rend plus conſidérable l'angle que fait naturellement le dos de la main avec la face externe de l'avant-bras; de ſorte qu'il ſeroit plus convenable d'appeller ce mouvement flexion en-dehors, qu'extenſion, ſelon le langage commun.

Tout ſeul, ce muſcle tire obliquement & vers l'angle externe du rayon, la portion de la main qui répond au premier os du métacarpe & à l'index. Il n'exécute pas ce dernier mouvement avec plus de facilité que chacun en particulier des trois autres.

L'un & l'autre muſcle *radial* externe peuvent agir ſéparément, & par conſéquent peuvent avoir chacun leur uſage particulier; d'autant plus que leurs tendons étant paſſés tous deux l'un près de l'autre par le ligament annulaire, ils ſont enſuite écartés par leurs attaches. Il paroît par cet écartement que l'un ſert en particulier à coopérer avec le *radial* interne, & l'autre en particulier à coopérer avec le cubital externe. Ils paroiſſent auſſi tous deux ſervir conjointement à maintenir la main dans ſa vraie attitude naturelle. WINSLOW, *Anatomie*.

RADIATI FLORES, *fleurs radiées*. Voyez l'article *Botanica*.

RADICALIS, *radical*; cette épithete jointe à humeurs, eſt ſynonyme à *Innée*.

RADICISECA, Domeſtique que les anciens Medecins occupoient à ramaſſer des racines & des herbes, à les couper, & à les préparer pour des uſages médicinaux.

RADICULA ou RAPHANUS, Blancard prétend que le *Radicula* n'eſt autre choſe que le *lychnis ſylveſtris* des Romains, ou que la plante que nous appellons *Saponaria*.

RADIUS, *rayon*; en Anatomie nom d'un os de l'avant-bras. Voyez *Brachium*.

RADIX ALBA, c'eſt, ſelon l'*Exegeſis* de Galien ſur Hippocrate, la racine du *Dracunculus*.

RADIX BEZOARDICA. Voy. *Contrayerva*.

RADIX CARLO-SANTO.

Cette racine ſe trouve dans des climats tempérés & ſpécialement dans le Mechoacan, Province de l'Amérique. Son écorce s'en ſépare aiſément, & eſt d'une odeur aromatique, d'un gout amer & tant ſoit peu acre. La racine même eſt composée de fibrilles menues qui ſe ſéparent aiſément les unes des autres. L'écorce paſſe pour ſudorifique, & fortifie l'eſtomac & les gencives. Mâchée, elle rend l'haleine agréable. Elle eſt bonne pour le ſcorbut, les catarrhes, l'épilepſie, pour hâter l'accouchement, pour guérir les hernies, & dans la petite vérole, priſe en poudre ou en forme de décoction. Les Eſpagnols lui ont donné le nom de Saint Charles à cauſe de ſes vertus extraordinaires. LEMERY, *des Drogues*.

RADIX CAVA, nom de la *Moſchatellina foliis fumariæ bulboſæ, de qua Cordus*.

RADIX CHINA. Voy. *China*.

RADIX DULCIS, nom de la *Glycyrrhiſa, capite echinato*.

RADIX IDÆA, ou *Ruſcus anguſtifolius, fructu folio innaſcente*.

RADIX RINZANGO, *ſive Bengalenſis*. Suppl. 396.

Il y a très-peu de tems qu'on fait uſage de cette racine; il n'en eſt fait mention dans aucune Pharmacopée, au Catalogue des Plantes. Quant à ſes vertus, Tancrede Robinſon en parle comme d'un puiſſant céphalique.

RADIX SIMAROUBA, Offic. *Sima ruba*, Geoff. Tract. 297. Ind. Med. 90.

C'eſt la racine d'une plante des Indes occidentales, qui produit le bois de *Cayan*, remarquable par ſon extreme légereté. La racine & l'écorce paſſent pour d'excellens aſtringens, propres dans toutes ſortes de dévoyemens, & ſingulierement dans la dyſſenterie. La doſe de la racine eſt une once; & celle de l'écorce, deux; l'une & l'autre coupées en petites morceaux, & bouillies dans trois pintes d'eau qu'on reduit à une. Le malade fait de cette décoction ſa boiſſon ordinaire, juſqu'à parfaite guériſon. GEOFFROY.

RADIX URSINA, nom du *Meum*.

Les cinq racines apéritives, ſont, l'ache, l'aſperge, le fenouil, le perſil, le houx. Quelques Auteurs les appellent les cinq racines apéritives majeures, pour les diſtinguer des cinq racines apéritives mineures, qui ſont, le caprier, le chardon-Roland, l'apocyn, la bugrande & la garance.

RADIX SANCTÆ HELENÆ, *Cyperus Americanus*. Hernand.

C'eſt une racine longuette, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans & d'un gout aromatique à peu près ſemblable à celui du galanga. On nous l'apporte du Port de Sainte Helene, dans la Floride, Province d'Amérique, où elle croît. Cette racine eſt bonne pour les douleurs d'eſtomac, & eſt extremement apéritive. On la recommande dans la colique néphrétique & la difficulté d'uriner. Quelques-uns l'écraſent & l'appliquent ſur les parties foibles pour les fortifier. LEMERY, *des Drogues*.

RADULA, *Raſoir*.

## RAI

RAIA, Offic. Salv. de Aquat. 149. Schonef. Ichth. 57. Mer.Pin. 185. Bellon. de Aquat.80. *Raia clavata*, Aldrov. de Pifc. 450. Rondel. de Pifc. 1. 353. Gefn. de Aquat. 795. Chalt. Pifc. 11. Raii Ichth. 74. ejufd. Synop. Pifc. 22. *La Raie.*

C'eft un poiffon de mer dont la chair, le foie & le fiel font d'ufage en Medecine. Sa chair paffe pour analeptique & pour aphrodifiaque. On recommande fon foie pour l'affoibliffement de la vue & les exulcérations aux yeux, on en fait encore un remede pour la gale.

Pline recommande fon fiel dans les maux de l'oreille interne, *Lib. XXXII. cap.* 7. Voyez *Batis.*

La *raie* eft un poiffon de mer bien connu, dont il y a plufieurs efpeces. Les unes ont prefque tout le dos tacheté de petits points femblables à des étoiles; les autres n'ont de ces marques qu'à la queue. Il y en a une autre forte qu'on pêche à Marfeille, qui eft fort eftimée.

Ce poiffon eft d'une couleur noirâtre, multiplie beaucoup en peu de tems, mange des petits poiffons, & vit dans des endroits bourbeux près du rivage. Il eft nourriffant, & fait un aliment folide & durable; parce que les fucs vifqueux qu'il contient adherent aux véficules des fibres, & font caufe qu'il eft dur à digérer. Il eft fujet à donner des vents, & à former des humeurs pefantes & groffieres; furtout fi on le mange avant qu'il ait été gardé quelque-tems: il contient beaucoup d'huile & de fel volatil. Il eft fort bon en tout tems aux perfonnes jeunes & d'un tempérament bilieux & fanguin, qui ont l'eftomac bon. Dans quelques pays on a la pratique de le faire fécher & de le garder long-tems: mais ce n'eft pas le moyen d'en faire un aliment qui foit bon. Lemery, *des Alimens.*

RAIZ-d'EMPOSE, nom de la *Methonica Malabarorum.*

## RAL

RALLUS, efpece de foulque ou poule de riviere fort commune en Italie & en quelques autres endroits. Sa graiffe paffe pour être réfolutive, émolliente & anodyne. Lemery, *des Drogues.*

## RAM

RAMAG, *Cendres.* Ruland.

RAMALIS VENA ou VENA PORTÆ, *veine-porte.* Theophilus, *de Exact. Retriment. Veficæ Cognit. cap.*2.

RAMED, *Rhubarbe.* Ruland.

RAMENA-POU-MARAM, nom d'un très-grand arbre qui croît au Malabar, auquel on n'a attribué aucune propriété médicinale que je connoiffe.

RAMENTUM, *fragment*, ou particule détachée de quelques corps.

RAMEX. Voy. *Hernia.*

RAMIGRI, *Colophone.* Ruland.

RAMUS, branche d'arbre, ou ramification d'un vaiffeau dans le corps.

## RAN

RANA, Offic. Mer. Pin. 169. Bellon. de Aquat. 54. Schonef. Ichth. 59. Rondel. de Aquat. 2. 218. Charlt. Exer. 27. Aldrov. de Quad. Ovip. 89. *Rana aquatica*, Schrod. 5. 331. Jonf. de Quad. 130. Schw. Rept. 155. Raii Synop. A. 247. *Rana aquatica & innoxia*, Gefn. de Quad. Ovip. 46. *Grenouille commune.*

Les *grenouilles* font de groffeur & de couleur différentes, felon les lieux où elles vivent. Les *grenouilles* de mer font monftrueufes & ne fe mangent point. Celles de terre qu'on appelle en latin *Ranæ fylveftres*, reffemblent à peu de chofe près aux *grenouilles* d'eau: feulement elles font plus petites & ne fe mangent point: mais on fait un grand ufage de celles d'eau.

La *grenouille* d'eau eft un animal amphibie, mais qui eft le plus fouvent dans l'eau, foit dans les rivieres, les marais, les étangs ou les fontaines. Elle vit de mouches, de vers, de fangfues, de limaces, d'infectes & d'herbes aquatiques. Elle mange auffi les petits de fon efpece; car fouvent on trouve de petites *grenouilles* dans le bec & dans le ventre des groffes. Elle nage fort vîte, & faute en-devant au lieu de marcher.

Il y a bien des endroits où l'on mange la *grenouille*: cependant Galien a fait fi peu de cas de cet aliment qu'il n'en a pas dit un mot. Celles qui vivent dans les étangs & dans les marais ne font pas fi faines que celles qui vivent dans les rivieres, lefquelles ont beaucoup de phlegme, de fel volatil, & de principes huileux & balfamiques, qui font propres pour adoucir les humeurs acres de la poitrine, elles ne laiffent pas d'être nourriffantes & font apéritives & diffolvantes: cependant leur vifcofité fait qu'elles font difficiles à digérer, & qu'elles engendrent des humeurs groffieres: & quelques Auteurs difent, que d'en manger trop fréquemment caufe de l'indifpofition & même la fievre.

Elles font bonnes en tout tems aux perfonnes jeunes, & d'un tempérament bilieux, qui ont un bon eftomac, & prennent habituellement de l'exercice: mais les perfonnes âgées & phlegmatiques doivent s'en abftenir ou en ufer bien modérément.

On fait grand ufage en Medecine de leur frai, lequel eft rafraîchiffant, humectant & propre à rectifier les humeurs acres. L'eau diftilée du frai a les mêmes vertus que le frai même. Cette forte de frai eft une matiere vifqueufe, tranfparente, froide, gluante & pleine de petits œufs. Lemery, *des Drogues.*

*Emplaftrum de fpermate Ranarum.*

Emplâtre de frai de grenouilles.

Prenez *de frai de grenouilles*, *d'huile de frai de grenouilles*, & *de céruse pulvérifée bien fin*, } *de chaq. deux livres;*
*de vitriol blanc*, & *d'alun cru*, } *de chaque, une once & demie;*

Faites bouillir le tout jufqu'à confiftance d'emplâtre.

Ajoutez enfuite

*de cire blanche*, *trois onces;*
*de maftic*, *d'encens*, } *de chaq. demi-once;*
*de camphre*, *trois dragmes.*

Faites une emplâtre.

Il faut ramaffer le frai de *grenouilles* lorfqu'il eft encore récent, & le mêler dans un baffin avec de l'huile de frai de *grenouilles*, de la cérufe, du vitriol & de l'alun pulvérifé. On fera bouillir ce mélange fur un feu modéré, jufqu'à confiftance d'emplâtre: enfuite on y fondra la cire blanche, & quand le tout fera prefque froid, on y fera entrer le maftic & l'encens pulvérifés bien fin; & l'on ajoutera le dernier de tous, le camphre, qu'on aura fait fondre dans une demi-once d'huile de frai de *grenouilles*. On mettra cette emplâtre en maffes pour la mieux conferver.

Elle eft propre pour les plaies accompagnées d'inflammation. Elle déterge, corrige l'acrimonie des humeurs & defféche. On l'emploie pour les plaies des yeux.

Pour l'ordinaire on ne met le vitriol & l'alun que quand la décoction commence à ne plus bouillir: mais comme ces fels minéraux ne peuvent être dépouillés en bouillant que de leur phlegme, il n'importe pas qu'on les mette plutôt ou plus tard. Lemery, *Pharmacop.*

RANA VIRIDIS, Offic. Aldrov. de Quadr. Ovip. 622. *Rana nostra viridis*, Ind. Med. 96. *Rana aquatica viridis*, Schw. Rept. 158. *Ranunculus viridis*, Scrod. 5.395. Jonf. Quad. 133. *Ranunculus viridis, sive dryopetes*, Gesn. de Quadr. Ovip. 60. *Agredula*, Isidor. *Raine verte.*

Cette *grenouille* entiere & son sang sont d'usage en Medecine. Elle a les mêmes propriétés que la *grenouille* commune; & ses cendres mises sur les blessures en arrêtent très-promptement l'effusion de sang. On recommande son sang, comme d'une efficacité particuliere dans les plaies récentes. DALE, d'après *Schroder.*

RANCIDITAS, *rancidité*, espece de corruption désagréable, que les graisses & les substances huileuses contractent à la longue, & que la chaleur leur communique.

RANCULA, douleur errante dans une plaie, accompagnée de douleur & de pulsation. JOANNES ANGLICUS.

RANDIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur n'a qu'une feuille, dont la partie inférieure est tubuleuse, & la partie supérieure évasée, & pour l'ordinaire divisée en cinq segmens. Cette fleur fait place à un fruit ovale qui n'a qu'une cellule, que des semences plattes & cartilagineuses, environnées de pulpe remplissent.

Miller n'en compte que l'espece suivante.

*Randia frutescens spinis bijugis, foliis subrotundis, floribus albis.* Houst. *Randia en arbrisseau, armée de deux épines à chaque nœud, à fleurs rondes & à feuilles blanches.*

M. Hans-Sloan a donné la description & la figure de cette plante dans son Histoire de la Jamaïque, Vol. I. p. 40. sous le titre de *Lycium forte, foliis subrotundis integris spinis & foliis ex adverso sitis.*

Cet arbrisseau est fort commun aux environs de la Vera-Cruz, d'où le Docteur Guill. Houston qui lui a donné le nom qu'il a en mémoire de M. Isaac Rand, grand Botaniste, nous a apporté sa semence.

Il s'éleve à dix ou douze piés de haut dans son pays natal, & se divise en un grand nombre de branches qui croissent toujours opposées deux à deux, ainsi que ses feuilles, & ses épines. Ses fleurs sont petites, blanches, & font place à un fruit dur, ovale, à peu près de la grosseur d'une noix d'Espagne, plein de semences plattes, & renfermées sous une pulpe molle & noirâtre. Ses feuilles sont vertes pendant toute l'année. MILLER, *Dictionn.*

RANGIFER, Offic. Jonf. de Quad. 64. Charlt. Exer. 12. *Cervus rangifer*, Raii Synop. A. 88. *Tarandus*, Aldrov. de Quad. Bisul. 859. *Tarandus sive Rangifer.* Gesn. de Quad. 840. *Tarandus Agricol.* Eliot. *La Rene.*

C'est un animal de la Laponie, on se sert de ses cornes & de son sabot, dans les affections spasmodiques.

RANINÆ VENÆ, *veines ranines*; ce sont de gros vaisseaux situés sous la langue.

RANULA, maladie de la langue, ou tumeur sous cette partie. Voy. *Lingua.*

RANUNCULO AFFINIS, nom de l'*Hydrocotile Zeilanica asari folio.*

RANUNCULOIDES, ou *Hepatica, trifolia cæruleo flore.*

RANUNCULUS, *Rénoncule.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est ordinairement de plusieurs pieces. Il est quelquefois à six feuilles, & communément passager; sa fleur est en rose, pour l'ordinaire à cinq ou six feuilles, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son fruit est rond ou oblong, & contenu dans des capsules dont chacune est munie d'un tube recourbé qui varie selon l'espece. Cette plante ressemble du reste au *Chelidonium minus.*

Boerhaave en compte 69 especes, dont aucune n'a des propriétés médicinales que je connoisse, que la 1, la 2, la 3, la 5, la 11, la 13, la 16, la 61, la 62, la 63 & la 68.

1. *Ranunculus Pratensis, erectus acris*, C. B. P. 178. Raii Hist. 1. 583. Synop. 3. 248. Boerh. Ind. A. 30. Tourn. Inst. 289. *Ranunculus acris*, Offic. *Ranunculus rectus, non repens, flore simplici luteo*, J. B. 3. 416. *Ranunculus Pratensis erectus, acris, vulgaris*, Park. Theat. 329. *Ranunculus surrectis cauliculis*, Ger. 804. Emac. 951. *Renoncule des prés droite.*

Elle croît dans les prés & dans les pâturages: son herbe est d'usage; elle est caustique: si l'on broie son herbe, & qu'on l'applique sur la peau, elle y excite de la douleur & de l'inflammation. Les Paysans & les Soldats font grand cas de ses racines: ils s'en servent dans les fievres intermittentes.

2. *Ranunculus Pratensis, erectus, acris, in folii medio maculatus*, C. B. P.
3. *Ranunculus Pratensis, erectus dulcis*, C. B. P. M. H. 2. 439.
6. *Ranunculus Pratensis repens hirsutus*, C. B. P. 179. Tourn. Inst. 289. Boerh. Ind. A. 31. *Ranunculus*, Offic. *Ranunculus Pratensis repens*, Park. Theat. 329. Raii Hist. 1. 581. Synop. 3. 247. *Ranunculus Pratensis, etiamque hortensis*, Ger. 804. Emac. 951. *Ranunculus repens, flore luteo simplici*, J. B. 3. 419.

Elle a la racine petite, fibreuse & rempante: il en part plusieurs feuilles velues, divisées en trois segmens, dont chacun est soudivisé en un plus grand nombre, & marquetée pour l'ordinaire de taches blanches endessus. Ses tiges ne sont pas si droites que celles du *Ranunculus pratensis radice verticelli modo rotunda.*

Ses feuilles sont plus longues, plus étroites & moins divisées. Au sommet de ces tiges sont des fleurs rondes, jaunes, brillantes, à cinq feuilles, avec plusieurs étamines jaunes dans le milieu. Lorsque les fleurs sont tombées, il reste une tête qui s'élargit, & forme une grappe ronde de semences plates & anguleuses. Cette espece se perpétue par le moyen des filets qui partent de sa racine. Elle est commune dans les prés humides & au bord des rivieres, & fleurit en Mai. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette espece est innocente, & on la fait cuire avec d'autres légumes au mois d'Avril. DALE.

11. *Ranunculus montanus Aconiti folio, albus, flore minore*, C. B. P. 182. *Aconitum ranunculoïdes, flore albo simplici*, M. H. 2. 450.
13. *Ranunculus Pratensis, radice verticilli modo rotunda*, C. B. P. 179. Tourn. Inst. 289. Boerh. Ind. A. 31. *Ranunculus bulbosus*, Offic. Ger. 806. Emac. 953. Park. Theat. 329. Raii Hist. 1. 581. Synop. 3. 247. *Ranunculus tuberosus, major*, J. B. 3. 417. *Renoncule bulbeuse.*

Cette espece est la plus commune, & nos champs en sont couverts au Printems. On la distingue des autres par sa racine tubéreuse, ronde & blanche, de l'extrémité

de laquelle partent plusieurs fibres. Ses feuilles sont placées sur de longs pédicules, ainsi que celles du *Ranunculus Pratensis, repens, hirsutus* : mais elles ne sont divisées qu'en trois segmens. Elle est droite, le calyce de sa fleur est rebroussé, & dure jusqu'à ce que les feuilles soient tombées ; au lieu que dans l'espece de *renoncule* rampante, le calyce tombe aussi-tôt que la feuille est épanoüie. Elle fleurit en Mai ; nos champs & nos prés en sont pleins, & le peuple l'appelle fleur au beure, s'imaginant que c'est elle qui donne au beure sa couleur jaune; quoique les vaches ne paissent aucune espece de *renoncules* tant qu'elles sont vertes, parce qu'elles sont chaudes & caustiques au gout. Miller, *Bot. Off.*

La racine de cette plante est si acre, qu'on la peut employer en caustiques ou en véficatoires, singulierement sur les jointures affectées de la goute. On broie cette *renoncule*, & on l'applique sur les cors des piés, après qu'on les a bien amollis dans l'eau chaude, & on les coupe jusqu'au vif. Tournefort.

Sa racine verte, corrode, consume & seche admirablement les tumeurs dures : mais elle perd toutes ses vertus en la séchant.

16. *Ranunculus palustris, apii folio, lævis*, C. B. P. 180. Boerh. Ind. A. 31. Tourn. Inst. 291. *Ranunculus palustris*, Offic. Ger. 814. Raii Synop. 3. 249. *Ranunculus palustris, rotundifolius*, Ger. Emac. 962. Raii Hist. 1. 585. *Ranunculus palustris, sive minimus*, J. B. 3. 858. *Ranunculus palustris Sardonius, lævis*, Park. Theat. 1215. *Renoncule aquatique à feuilles rondes.*

Elle aime les lieux aqueux, & fleurit en Juin & en Juillet. Dale croit que cette *renoncule* est la quatrieme espece de Dioscoride, qui dit que ses feuilles & ses tiges tendres, appliquées en cataplasme, sont corrodantes, escarotiques, & causent de la douleur. C'est pourquoi on l'emploie dans la cure des ongles raboteux, du psora, & lorsqu'il s'agit de dissiper les cicatrices de ceux qui ont été cautérisés. Elle guérit aussi l'espece de verrue appellée *myrmesia*; les durillons qui se forment sous la peau, aux piés & aux mains, l'alopécie, & cela en fort peu de tems. On fomente avec sa décoction les engelures. Sa racine séchée & broyée, fait éternuer, si on l'applique sous le nez. Portée en amulete, elle calme le mal de dents, mais elle fait briser la dent. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 206.

61. *Ranunculus gramineo folio, flore caudato, seminibus in capitulum spicatum congestis.* Voyez *Myosuros.*

62. *Ranunculus longifolius, palustris major*, C. B. P. 180. Boerh. Ind. A. 34. Tourn. Inst. 292. *Ranunculus flammeus*, Offic. *Ranunculus flammeus major*, Ger. 814. Emac. 961. Raii Hist. 1. 587. Synop. 3. 250. *Ranunculus palustris, flammeus major*, Park. Theat. 1215. *Ranunculus folio longo maximus, lingua Plinii*, J. B. 3. 365.

Elle croît dans les lieux bas & marécageux, & fleurit en Juin : elle a les mêmes propriétés que le *ranunculus palustris.*

63. *Ranunculus longifolius, palustris minor*, C. B. P. 180. Tourn. Inst. 292. Boerh. Ind. A. 34. *Flammula*, Offic. *Ranunculus flammeus minor*, Ger. 814. Emac. 961. Raii Hist. 1. 587. Synop. 3. 250. *Ranunculus palustris, flammeus minor, sive angustifolius*, Park. Theat. 1214. *Ranunculus longifolius, aliis flammula*, J. B. 3. 864.

On la trouve dans les prés aqueux, & dans les lieux marécageux : elle fleurit en Juin. Son herbe, qui est d'usage en Medecine, est caustique, ainsi que celle des autres especes. Ses feuilles sont quelquefois pleines & entieres, & quelquefois dentelées; ce qui l'a fait appeller par Gerard & Parkinson, *Ranunculus flammeus serratus*; & par Caspard Bauhin, *Ranunculus palustris serratus.*

68. *Ranunculus folio cyclaminis, radice asphodeli major*, Tourn. Inst. 285. Boerh. Ind. A. 35. *Thora*, Offic. *Thora Valdensis*, Ger. Emac. 966. Raii Hist. 1. 591. *Thora, folio cyclaminis*, J. B. 3. 650. *Aconitum Pardalianches alterum, seu thora minor*, C.B.P. 184. *Aconitum Pardalianches, seu thora minor*, Park. Theat. 317. *Thora montis Baldi, sive Sabaudica*, Ger. *Aconitum Pardalianches primum, seu thora major*, C. B. *Pardalianches, seu thora major*, Park. *Doronic.*

Elle croît dans les montagnes de la Suisse, & son herbe est caustique.

Les propriétés de la *renoncule* sont ou bonnes & salutaires, ou vénéneuses & nuisibles. On trouve chez nos Herboristes la premiere, la 2, la 6, la 13, & la seizieme espece. Ses racines & ses petites bulbes broyées & appliquées sur la peau, causent de la douleur, de la rougeur, l'inflammation, la gangrene, & de l'acrimonie dans les humeurs, c'est pourquoi on les regarde comme caustiques & escarotiques, & on les employe dans les maladies où il s'agit de remuer le systeme nerveux, comme dans les maladies des os, les épilepsies, les convulsions, les spasmes, les affections hystériques, les douleurs fixes du périoste, les goutes, les ulceres invétérés, & les douleurs ischiatiques : elles exulcerent, brûlent, & forment une croûte à la peau, & au pannicule adipeux ; si on les laisse dans des plaies ouvertes, elles y produiront des fistules. C'est assez la coutume des soldats & du petit peuple, de recueillir, de laver & de broyer les racines des premiere, seconde & troisieme especes, & d'en appliquer avec assez de succès sous la plante des piés, ou entre les doigts, dans les fievres intermittentes : mais si elles sont trop acres, elles brûlent la peau.

Quelques Auteurs l'ont appellée *herba scelerata* ; parce que les gueux font à leurs enfans des ulceres difformes, pour émouvoir la compassion, avec ses racines & ses bulbes. Son herbe appliquée sous les narines, fait éternuer violemment ; elle déracine les verrues ; pour cet effet il ne faut que les en frotter ; les anciens s'en servoient contre la lepre : prise intérieurement, elle est vénéneuse : mais appliquée à l'extérieur, elle guérit les enfans de la gale.

Quelques Auteurs l'appellent *Apium risus*, ce qui a fait penser au savant Botaniste Giulandinus, que c'étoit l'*Apiastrum* de Pline, & le *Sardonia* de Dioscoride ; son acrimonie est telle qu'appliquée sur la langue, elle y cause sur le champ de l'inflammation & de la gangrene.

On lui donne encore les noms d'*herba strumea ;* parce qu'elle résout & discute les tumeurs scrophuleuses & écrouelleuses ; de *pes Corvinus*, parce que ses feuilles ont quelque ressemblance avec le pié du corbeau, & de *ranunculus*, de *rana*, grenouille, parce qu'elle aime les lieux humides. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes de *ranunculus*, Dale fait mention de la suivante.

*Ranunculus montanus*, Offic. *Ranunculus montanus maximus albus*, Park. Theat. 334. *Ranunculus montanus, aconiti folio, albus, flore majore*, C. B. P. 182. Tourn. Inst. 290. *Ranunculus aconiti folio*, Ger. Emac. 954. *Ranunculus, flore albo, Alpinus major*, J.B. 3. 861. Raii Hist. 1. 589. *Renoncule des montagnes à fleurs blanches.*

Elle croît sur les montagnes couvertes de bois, & fleurit en Mai & Juin. Elle a les propriétés des autres especes de *renoncules.*

RAPA,

RAP

RAPA, *Rave.*

Voici ses caracteres.

Sa silique se termine en une espece de corne fongueuse, & sa racine est charnue & tubéreuse.

Boerhaave en compte les neuf especes suivante:

1. *Rapa sativa, rotunda, radice candida*, C. B. P. 89. Raii Hist. 1. 800. Synop. 3. 294. Tourn. Inst. 228. Boerh. Ind. A. 2. 12. *Rapa*, Offic. *Rapum hortense*, Park. Parad. 508. *Rapum majus*, Ger. 177. 232. *Rapum sativum rotundum*, J. B. 2. 838. *Le Navet.*

C'est une racine si connue, que nous nous contenterons de dire, qu'elle est ronde, un peu applatie, blanche au dedans, mais tirant sur le rouge à l'extérieur. Ses feuilles sont larges, rudes, fort divisées, rondes & larges à l'extrémité, & étendues sur la terre. Elle pousse des tiges au Printems, qui sont fort branchues, garnies de feuilles plus petites, plus douces, & moins divisées que les précédentes, & chargées de longs épics de fleurs jaunes, brillantes, à quatre feuilles, & suivies de siliques longues, foibles, & pleines de semences rondes & noires. On seme le navet dans les champs & dans les jardins, & il fleurit en Avril.

On mange des navets avec toutes sortes de viandes, surtout en Hiver: ils sont sains & nourrissans, quoiqu'un peu venteux: nos Cuisiniers en font plus d'usage que nos Apothicaires. Quelques Auteurs recommandent un sirop fait de navets coupés par tranches, couvertes de sucre candi brun, lit sur lit, & cuites au four, comme un pectoral excellent, & comme un remede salutaire dans les toux & les consomptions. MILLER, *Bot. Offic.*

On plante les navets dans les terreins humides, aussi-bien que les choux, & on les emploie fréquemment en alimens. Il y en a deux especes, l'une mâle & l'autre femelle, qui different peu l'une de l'autre: ceux de l'espece mâle sont ordinairement ronds, environ de la grosseur de la tête d'un enfant, & plus larges que longs. Ceux de l'espece femelle sont oblongs, & fort estimés. Les meilleurs sont ceux qui sont tendres, gros, d'un bon goût, & sont venus dans un terrein gras & humide. Ils parviennent quelquefois à une grosseur prodigieuse. Pline & Tragus disent en avoir vu des mâles qui pesoient jusqu'à quarante livres; & Amatus dit en avoir vu qui pesoient cinquante, soixante livres, & davantage. Il s'en est trouvé des femelles qui pesoient jusqu'à trente livres.

Ils contiennent beaucoup d'huile, & un peu de sel essentiel: ils sont nourrissans, amollissans, & provoquent l'urine, avant un suc huileux balsamique, propre à corriger les sels aigus des humeurs, & à réparer les pertes des parties solides. La décoction faite de ces racines passée & édulcorée avec du sucre, s'emploie utilement pour adoucir les humeurs acres de la poitrine, & pour en soulager l'oppression, prise immédiatement avant de se mettre au lit.

Ils se digerent un peu difficilement, sont venteux, & causent quelquefois des obstructions, parce que leur substance étant compacte & serrée, ils séjournent longtems dans l'estomac avant d'y être dissous; qu'ils y fermentent, & s'arrêtent aisément dans les passages étroits ou les petits canaux. Ils conviennent dans tous les tems aux jeunes personnes d'une complexion bilieuse, & à celles dont les humeurs sont acres & ténues, pourvu toutefois qu'elles aient l'estomac bon. Leur graine passe pour un bon contre poison, & elle fait mourir les vers. LEMERY, *des Alimens.*

2. *Rapa sativa rotunda, radice obsoletè nigricante*, C. B. P. 90.

3. *Rapa sativa rotunda, radice supra terram viridi.*

4. *Rapa sativa rotunda, radice foris & intùs flavescente*, C. B. P. 90.

5. *Rapa sativa rotunda, radice foris & intùs pallidè lutescente.*

6. *Rapa, radice compressâ, candidâ.*

7. *Rapa, radice oblonga, seu fœmina*, C. B. P. 90.

8. *Rapa, radice oblonga, seu fœmina, radice obsoletè nigra.*

9. *Rapa, radice oblonga, seu fœmina major*, BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Cette plante a les mêmes propriétés que le *raphanus*: l'écorce de sa racine est acrimonieuse: mais le suc de sa substance intérieure & médullaire, est doux comme le miel. Sa racine bouillie & pelée, est un excellent anti-scorbutique, & passe pour un adoucissant. Le suc exprimé de sa racine, lorsqu'elle est bien mûre, & avant que de porter graine, bien bouilli & bien clarifié, avec une troisieme partie de miel, est un remede incomparable pour les ulceres à la bouche, & pour déterger les aphthes. Pris en boisson, rien n'est meilleur pour les coups invétérés. Sa semence échauffée & exprimée, donne une huile dont on se sert en toutes sortes d'occasions. Sa bulbe cuite sous les cendres, est un anodyn dans les inflammations des yeux. Cuite dans du beure, & mise en cataplasme, elle a la vertu d'amollir les tumeurs. Nicander écrit que le *rapa* est un ingrédient très-convenable dans les compositions alexipharmaques & dans les thériaques. On s'en sert encore tant en alimens qu'en assaisonnemens. Galien dit que c'est un assez bon mets, mais venteux: la cuisson lui ôte ses flatulences: mais comme on le dépouille toujours de son écorce, on ne parvient point à le corriger entierement.

Les remarques suivantes sur le *rapa*, sont bonnes à faire.

Plus la bulbe du *rapa* est petite, plus le sol d'où il vient est pierreux; plus il est acre. La peau de la bulbe est toujours amere; d'où il s'ensuit que cette plante est anti-scorbutique. Les Praticiens modernes font grand cas de son suc. On met tout le corps de la bulbe en écume, & l'on en tire ainsi un suc qui est acrimonieux; on ajoute à ce suc un peu de miel, & on en fait un gargarisme, qui est un bon remede dans l'esquinancie & la péripneumonie. La huitieme espece est plus acrimonieuse que les autres, parce que le suc aqueux sort par les trous que les vers y font. M. Boyle a démontré que les navets crus étoient excessivement flatulens, en en mettant de pelés dans un récipient vuide, & en les y laissant pendant vingt-quatre heures de suite; car il arriva que dans cet espace de tems, l'air qu'ils rendirent remplit le récipient d'un air cinq fois plus dense que celui qui étoit à l'extérieur. Il en est de même des *radis*; d'où l'on peut conclurre que ces plantes sont anti-scorbutiques & très-déтersives. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes de *rapa* précédentes, Dale fait mention de la suivante.

*Rapa sylvestris*, Offic. C. B. P. 90. Raii Hist. 1. 800. *Rapum sylvestre*, Ger. 179. Emac. 233. *Rapum sylvestre, non bulbosum*, Park. Theat. 861. *Rapum sylvestre Matthioli*, J. B. 2. 841. *Navet sauvage.*

Il croît dans les champs, & fleurit en Eté. Dioscoride dit que sa racine entre dans les remedes déтersifs, faits de fleurs de lupins, de froment ou de vesse, pour nettoyer la peau du visage & du corps. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 135.

RAPAX, *Ambre.*

RAPHANINUM OLEUM; huile extraite de la se-

mence du radis. Dioscoride la recommande dans les affections cutanées, *Lib. I. cap.* 5.

RAPHANISTRUM.

Voici ses caracteres:

Sa silique est divisée en jointures comme une colonne ornée d'une fusée ou d'un filet ; & chaque jointure est pleine de semence ronde.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes:

1. *Raphanistrum segetum, flore luteo vel pallido*, T. 230. *Rapistrum flore luteo, siliquâ glabrâ articulatâ*, Raii Hist. 805.
2. *Raphanistrum arvense flore albo*, T. 230. *Rapistrum flore albo, erucæ foliis*, Lob. Ic. *Lampsana*, Cæsalp. 355.
3. *Raphanistrum flore albo striato, siliquâ articulatâ striatâ minore*. Voyez *Armoracia*. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

On l'appelle *raphanistrum* de *raphanus*, parce que sa racine ressemble à celle du *raphanus minor*; il a les mêmes propriétés que le *raphanus*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

RAPHANISTRUM, nom commun à plusieurs especes de *rapistrum*. Voyez *Rapistrum*.

RAPHANISTRUM DISPERMUM, nom de l'*Erucago segetum*.

RAPHANISTRUM MONOSPERMUM, nom du *Myagrum monospermum latifolium*.

RAPHANUS, *Radis*.

Voici ses caracteres.

Sa silique est en corne, épaisse, spongieuse & divisée par une membrane mince en deux capsules ou cellules qui contiennent des semences rondes.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Raphanus major, orbicularis vel rotundus*, C. B. P. 96.
2. *Raphanus major, orbicularis floribus candidis*, C. B. P. 96.
3. *Raphanus niger magis rotundus*, M. H. 3. 265.
4. *Raphanus minor oblongus*, C. B. P. 96. Tourn. Inst. 229. Boerh. Ind. A. 2. 11. *Raphanus hortensis, radicula*, Offic. *Raphanus*, J. B. 2. 846. *Raphanus sativus*, Ger. 183. Emac. 287. Raii Hist. 804. Synop. 3. 296. *Raphanus vulgaris*, Park. Theat. 861. Parad. 507. *Radis*.

Tout le monde sait que cette racine est longue, d'une seule piece, blanche, couverte d'une peau mince & rougeâtre à la partie supérieure; que ses feuilles sont larges, rudes, velues & assez découpées par les bords; que ses tiges s'élevent à trois ou quatre piés de haut, sont fort branchues, & portent plusieurs fleurs blanches à quatre feuilles marquetées de taches rougeâtres, & que ses fleurs sont suivies de vaisseaux séminaux assez larges, spongieux, légers & contenans une semence ovale, rougeâtre, brune & grosse deux fois comme celle du navet. On la cultive dans les jardins; elle fleurit en Mai.

Les *radis* sont apéritifs, atténuans & anti-scorbutiques; on en mange particulierement au printems: mais ils nourrissent peu & sont fort venteux. Ils provoquent les urines & sont bienfaisans dans la pierre & dans la gravelle, en chassant le gravier des conduits urinaires. MILLER, *Bot. Off.*

Les parties du *radis* dont on fait usage dans la Medecine sont la racine & la semence qu'on emploie principalement pour broyer & chasser la pierre, pour provoquer les urines & les regles, & pour lever les obstructions au foie & à la rate. DALE.

Le *raphanus* a les propriétés du *cochlearia*. On mange sa racine, elle chasse le phlegme des intestins & est carminative. Ses fleurs, ses feuilles, sa semence & sa racine sont anti scorbutiques. C'est par cette raison qu'on les recommande aux personnes phlegmatiques. Le suc exprimé de sa racine & de ses semences, pris le matin avec du miel est très-bienfaisant, surtout si l'on le boit après un verre de petit-lait; il nettoyera l'estomac, les reins & les poumons, & soulagera dans les toux invétérées & dans l'enrouement qui provient de phlegme; quant aux toux accompagnées d'inflammation ou de crachement de sang, il ne convient point dans ces cas. On met ses feuilles entre les autres légumes. Sa racine contient beaucoup d'une substance aqueuse & acrimonieuse; plus elle est seche plus elle est acre: mais la cuisson lui ôte son acrimonie. Son suc aqueux le rend venteux; c'est par cette raison qu'il passe pour malfaisant dans les affections hypocondriaques. L'usage journalier du *radis*, suffira pour guérir une hydropisie commençante, quelque considérable qu'elle soit, & produira d'excellens effets dans le scorbut. La racine est apéritive, incisive & bonne dans la pierre, dans la colique néphrétique, dans les rétentions d'urine, dans la suppression des regles & dans la jaunisse. Ses semences sont apéritives: mais prises intérieurement & seules, elles causent des nausées. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

5. *Raphanus major oblongus*. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum.*

*Raphanus aquaticus*, nom du *Sisymbrium aquaticum raphani foliis, siliqua breviore*, ou du *Sisymbrium aquaticum, foliis in profundas lacinias divisis, siliqua breviori.*

*Raphanus rusticanus*, nom du *Cochlearia folio cubitali.*

RAPHE, *Suture*.

RAPISTRUM, espece de rave.

Voici ses caracteres.

Son enveloppe est presque sphérique & ne forme qu'une capsule, qui ne contient ordinairement qu'une semence.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Rapistrum Orientale, Acanthi folio*, T. Cor. 14.
2. *Rapistrum monospermum*, T. 210. C. B. P. 45. Prodr. 37. J. B. 845. *Raphanistrum monospermum, capsulis striatis, tenuibus, oblongiusculis*, M. H. 2. 267.
3. *Rapistrum maximum, rotundifolium, monospermum*, Corn. 147. *Raphanistrum monospermum, maximum, rotundifolium, capsulâ rotundâ glabrâ*, M. H. 2. 265.
4. *Rapistrum arvense, folio auriculato, acuto*, T. 211. *Myagro similis, siliquâ rotundâ*, C. B. P. 109. Prodr. 52. *Raphanistrum siliquâ minore, rotundâ, rugosâ, asperâ*, M. H. 2. 267.
5. *Rapistrum Orientale, folio raphani, capsulis rugosis.*
6. *Rapistrum Orientale, dentis leonis folio, flore albo*, T. Cor. 14. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

On appelle cette plante *rapistrum*, de *rapa*, parce que ses feuilles ressemblent à celles du *rapa*. Toutes ses especes sont anti-scorbutiques & ont un gout acrimonieux, mêlé d'un gout d'ail; d'où l'on conclut qu'elles sont tant soit peu échauffantes. On en fait peu de cas, & on ne les emploie gueres en Medecine. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

*Rapistrum* est aussi le nom du *Sinapi arvense*, *præcox*, *semine nigro*; & du *Sinapi arvense*, *præcox*, *semine nigro*, *foliis integris*.

*Rapistrum flore albo*, nom du *Raphanistrum*, *arvense*, *flore albo*.

*Rapistrum flore luteo*, nom du *Raphanistrum segetum*, *flore luteo vel pallido*.

*Rapistrum Italicum*, nom de l'*Erysimum*, *angustifolium majus*.

RAPUM. Voyez *Rapa*.

RAPUNCULUS, *raiponce*.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble au campanula, avec cette seule différence, que sa fleur est monopétale, divisée en cinq segmens, en étoile & garnie d'un pistil recourbé.

Boerhaave n'en compte que les deux especes suivantes, dont la premiere a ses fleurs ramassées en une tête, & est connue sous le nom de

*Rapunculus*, *scabiosæ capitulo*, C. B. P. 92. *Scabiosa*, *globularis quam ovinam vocant*, J. B. 3. 25. 12. *Rapuntium montanum*, *capitatum leptophyllum*, Col. 1. 227.

La seconde espece dont les fleurs sont disposées en ombelles, s'appelle

*Rapunculus valerianoides*, *cæruleus*, *umbellatus*, Flor. 2. 113. *Cervicaria*, *valerianoides*, *cærulea*, C. B. P. 95. *Trachelium umbelliferum*, *cæruleum*, Ponæ. *Valerianthemum*, Hoffman. Delic. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*.

On l'appelle *rapunculus*, parce que sa racine ressemble à celle du *rapum*. On ne lui attribue aucune propriété médicinale que je connoisse.

*Rapunculus*, nom commun à plusieurs especes de *campanula*.

RAPUNTIUM, *Cardinale*.

Voici ses caracteres.

Il a la feuille, le fruit & les dehors semblables au *campanula*. Sa fleur est monopétale, divisée en plusieurs parties qui ressemblent à des langues, & renfermée dans une gaine.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Rapuntium maximum*, *coccineo*, *spicato flore*, Col. in Rech.
2. *Rapuntium Americanum*, *flore dilutè cæruleo*, A. R. P. 105. *Rapunculus galeatus*, *Virginianus*, *flore violaceo*, *majore*, M. H. 2. 466.
3. *Rapuntium Americanum*, *virgæ aureæ foliis*, *parvo flore cæruleo*, T. 163.
4. *Rapuntium Africanum*, *minus*, *angustifolium*, *flore violaceo*, T. 163. *Campanula minor*, *Africana*, *erini facie*, *flore violaceo*, *foliis procumbentibus*, H. L. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant*.

Cette plante n'est d'aucun usage en Medecine. La premiere espece sert de nourriture aux bestiaux. Sa fleur est fort belle; elle surpasse celle des autres especes, tant en couleur qu'en éclat; c'est pour cette raison qu'on l'appelle *flos cardinalis*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

R A R

RAREFACIENTIA, *remedes raréfians*.

R A S

RASA, le même que *resina*.
RASA ou RASTIS, *Etain*.
RASAKETI, RUSATAGI ou RUSANGI, *Cuivre brûlé*. RULAND.
RASCACIO, *expectoration*.
RASCETA ou RASTETA, le poignet ou la cheville du pié. Ce mot est Arabe.
RASEDO, *enrouement*.
RASILIS ÆRUGO. Voyez *Ærugo*.
RASORIUM, *rasoir* ou *lenticulaire*. Voyez *Pl. XII. du second Vol. Fig.* 3. 4. & 5.
RASPATORIUM, le même que *rasorium*.
RASTETA, le même que *rasceta*. PARACELSE.
RASTOL ou RASOES, *Cuivre*. RULAND.
RASTUL, *sel*. RULAND.
RASURA, *érosion*. On se sert de ce mot pour marquer une espece de corrosion faite par des humeurs acres.
RASURÆ, *rapures*.

R A T

RATIONIS OS ou OS SYNCIPITIS, l'*os frontal*. BLANCARD.
RATIS. Marcellus Empyricus dit que c'est le nom du *filicula* ou du polypode qui croît fréquemment sur le hêtre.

R A V

RAVED, *rhubarbe*.

R A X

RAXACH, *gomme ammoniaque*.

R E A

REALGAR. Le *realgar*, ou le *risagallum*, Offic. Σανδαράχη, *Græcor. Realgar, Lesegal* & *Zarnich ahmer*, *Arabum*; en François *orpiment rouge* ou *réalgar*, est un suc arsenical de même nature que l'orpiment, dont il ne differe que par la couleur. Il y en a de deux sortes; l'un est naturel, l'autre factice. Celui qui est naturel se tire des mines métalliques avec l'orpiment; il a la couleur du cinabre, l'odeur de soufre & d'ail quand on le brûle, & est formé en mottes serrées, quoiqu'il soit friable.

Celui qui est factice se fait de l'orpiment cuit & fondu pendant quelque tems dans des vaisseaux sublimatoires; car il s'éleve au haut de ces vaisseaux des fleurs jaunes, & il reste au fond une masse qui s'étant figée par le froid, est rouge comme du cinabre, & que l'on appelle *réalgar*.

Si on l'expose trop long-tems à l'air libre, il se couvre d'une efflorescence saline. Il ne faut pas confondre le *réalgar* avec l'arsenic rouge factice.

On nous apporte le *réalgar* de la Chine sous différentes figures, tantôt en coupes, tantôt en petits bons-hommes, que l'on appelle *pagodes*. Ces figures ne me paroissent point sculptées, mais fondues.

Le *réalgar* n'est pas un moindre poison que l'orpiment. Selon Dioscoride la sandaraque a une vertu pourrissante & rongeante. Cependant il est surprenant qu'il la recommande non-seulement en fumigation pour les vieilles toux, mais même en substance, prise intérieurement dans les asthmes; avec de la résine en bol, pour l'enrouement; mêlée avec le miel, & avec le moût de vin, pour ceux qui rendent des crachats purulens. Hippocrate lui-même, dans le Livre second *des Maladies*, la propose dans la suffocation de la matrice qui est accompagnée de toux. « Mêlez, dit-il, de la sandaraque & du soufre qui n'ait pas passé par le feu, de chacun le poids d'une obole, & trois ou quatre amandes pelées; donnez ce mélange dans du vin odo-

« rant. » Cette dose de sandaraque est certainement grande, puisqu'elle est égale au poids de douze grains. Mais ce qui est encore plus, c'est que les Indiens ont coutume de donner de l'eau ou du vin infusé dans des coupes arsenicales, comme un excellent remede ; ce que cependant l'expérience a prouvé nous être très-nuisible. Il faut donc avoüer que les corps des peuples qui vivent dans des pays chauds, sont différens des nôtres. Car la transpiration étant très-abondante dans ces pays, les fibres du corps sont plus desséchées & moins propres pour le mouvement. C'est pourquoi il faut une très-violente irritation pour les mettre en mouvement. De plus, les humeurs qui s'amassent dans le corps sont plus épaisses & plus ténaces, la partie la plus ténue s'étant exhalée par les pores de la peau ; de sorte qu'elles ne peuvent être incisées & atténuées que par des remedes très-puissans & fort acres. Voilà pourquoi ce qui est un puissant poison pour nous, est un remede salutaire pour eux ; & les purgatifs que nous avons coutume d'employer, leur sont inutiles & inefficaces à moins que l'on n'en double ou triple la dose ; ce que beaucoup de Medecins ont observé jusqu'à ce jour.

Il faut donc redouter dans nos pays l'usage intérieur de ces remedes. J'avoue qu'on les peut préparer, corriger & tempérer de différentes manieres : mais de quelque façon qu'on les corrige, on ne les prive pas tellement de leur qualité destructive, qu'ils ne nuisent quelquefois considérablement dans les constitutions délicates des visceres. Il est donc plus sage de s'en abstenir.

L'usage extérieur de ces remedes ne paroît pas beaucoup plus sûr à quelques Medecins. Car Fernel observe dans le sixieme Livre *de la Méthode de guérir*, *ch.* 18. *des Remedes pourrissans*, que des arsenicaux appliqués en trop grande quantité à un cancer qui étoit à la mamelle d'une femme, l'ont fait périr en six jours. « Trois heu« res, dit-il, après qu'on lui eut appliqué cette poudre, « elle fut saisie d'un grand frisson ; ensuite elle vomit & « tomba souvent en pamoison, ayant le pouls languis« sant. Ces symptomes s'étant ensuite augmentés peu « à peu, les extrémités devinrent froides ; le visage & « tout le reste du corps s'étant enflé prodigieusement, « elle périt misérablement. »

C'est pourquoi Fernel croit qu'il ne faut appliquer ces remedes qu'en petite dose, après les avoir affoiblis par des préparations, & ne les mettre que sur des parties fort éloignées des parties nobles. Cependant comme plusieurs Medecins très-savans croyent qu'ils sont très-efficaces pour guérir les ulceres d'un mauvais caractere, les cancers & les carcinomes, nous mettrons ici une préparation & une correction de *réalgar* proposée par Van-Helmont, publiée par M. Alliot, premier Medecin du Duc de Lorraine, qui l'a employée plusieurs fois heureusement.

On met du *réalgar* réduit en poussiere très-fine dans un matras de verre. On verse par-dessus une lessive forte, faite avec le nitre & le tartre, autant qu'il en faut pour qu'elle surpasse la poudre de quatre travers de doigts. On les fait digérer au bain de sable pendant vingt-quatre heures, en agitant de tems en tems le matras. Ensuite on verse peu à peu la teinture, & on la garde pour l'usage. On verse une nouvelle lessive sur la poudre qui reste dans le matras, que l'on met encore en digestion, & que l'on sépare de la masse. Ce que l'on répete jusqu'à ce que le *réalgar* soit presque entierement dissous ; car il en reste toujours une portion métallique qui ne se dissout pas. On mêle ensemble toutes les teintures que l'on a retirées, & on les passe au travers d'un papier brouillard. On verse peu à peu & de tems en tems sur la colature, du vinaigre de Saturne, jusqu'à ce qu'il ne se sépare & ne se précipite plus rien de la liqueur. Lorsque la liqueur est devenue limpide, & que l'on en a séparé la poudre en versant par inclination, il faut laver plusieurs fois avec de l'eau chaude la poudre qui est restée, jusqu'à ce qu'elle soit presque insipide. On fait sécher cette poudre, & on brûle dessus de l'esprit de vin bien rectifié ; enfin on fait encore une calcination avec une teinture d'opium dans l'esprit de vin. On garde cette poudre pour l'usage. C'est un escarotique très doux & très-efficace contre les carcinomes. GEOFFROY.

## R E B

REBIS, terme dont Paracelse se sert, & qui signifie chez lui les excrémens du ventre. C'est aussi le nom du fameux remede qu'il appelle autrement *azoth*.

REBISOLA, remedes particuliers qu'on fait avec de l'urine, pour la jaunisse. RULAND.

REBOLEA, *momie*. RULAND.

REBONA, fiente brûlée, ou momie. RULAND.

REBUS, matiere derniere de tous les êtres.

## R E C

RECEPTACULUM, *réceptacle* ; en Chymie *récipient* ; en Anatomie *réservoir* ; *receptaculum chyli*, réservoir du chyle. C'est le lieu où les veines lactées portent le chyle, & d'où il se rend dans le sang.

RECEPTARII MEDICI, Medecins qui s'amusent à recueillir des recettes, ou qui ont le défaut de charger beaucoup les leurs, au détriment des malades. Ils ont été ainsi appellés par dérision.

RECEPTUM, *Recette* ; ce mot latinisé est un terme barbare.

RECESSUS ; on se sert quelquefois de ce mot, au lieu d'*Abscessus* ou d'*apostema*, abscès ou apostume.

RECHA, *marbre*. RULAND.

RECIDIVA, *rechute* ; un malade retombe quelquefois dans l'indisposition dont on l'a guéri. On pourra prévoir cet accident aux symptomes suivans.

Si le malade ne recouvre point ses forces après la guérison : si l'appétit ne lui vient point, s'il digere mal, s'il a des nausées accompagnées de rapports acides & nidoreux, il y a tout lieu de craindre une rechute. Elle n'est pas moins certaine, si les signes dont nous venons de parler, sont accompagnés de la puanteur de l'haleine, d'une soif violente & d'insomnie ; s'il y a gonflement aux parties précordiales, & à celles qui leur sont adjacentes, si le visage est enflé, surtout vers la région des paupieres. Ces symptomes indiquent la rechute d'autant plus clairement, lorsqu'ils paroissent plus évidemment dans les tems où le mal avoit coutume de s'irriter.

On peut encore tirer de l'espece ou de la nature de la maladie, des conjectures sur son retour. Les fievres accompagnées d'inflammations, sont très-sujettes à reprendre, parce qu'elles laissent, en disparoissant, de la chaleur & de l'agitation dans les visceres. Il en est de même de l'épilepsie, de l'affoiblissement de la vûe, de la migraine, des catharres, de l'asthme, des maux de reins, de la colique, de la goute, & d'autres maladies de même nature. L'Automne est la saison des rechutes ; si la rechute est occasionnée par un mauvais régime, elle sera moins dangereuse, que si elle provenoit d'un reste de mauvais levain. Elle sera d'autant plus à craindre, qu'elle sera plus prompte, & que le malade sera plus affoibli. Toute maladie qui disparoît subitement, & sans aucune cause manifeste, ne manque gueres de reprendre. LOMMIUS, *Obs. Med.*

RECIPE, terme qu'on place au commencement des Prescriptions, qui signifie PRENEZ, & qu'on abrege ordinairement de cette maniere, ℞ ou ♃.

RECIPIENS, en Chymie, *Récipient*, en pathologie, le *sujet malade*.

RECIPROCATIO, ou *Antopodosis*.

RECLUSIO, ou *Anastomosis*.

RECOCTA. Espece de fromage fait avec du petit lait, ou du babeure. CASTELLI.

RECOLATIO, filtration réitérée.
RECORDATIO, ou *Anamnesis.*
RECORPORATIO, ou *metasyncrisis.*
RECREATIO, ou *Analepsis.*
RECREMENTUM, *recrément ;* ce terme est presque synonyme à excrément ; avec cette différence, qu'on ne dit point des scories des métaux, qu'elles en sont les excrémens, mais les récrémens.
RECRUDESCENTIA, rechute selon quelques Auteurs.
RECTIFICATIO, *rectification*, ou *dépuration*, ou *sublimation* d'une substance, obtenue par la distilation & poussée par la même opération réitérée, un nombre de fois suffisant.
RECTUM INTESTINUM. Voyez *Cœlia.*

RECTUS, *Droit.*

C'est un nom commun à plusieurs muscles ; il y a les muscles Droits de l'abdomen. Voyez l'Article *Abdomen.* On en compte plusieurs de ce nom, entre ceux qui servent aux différens mouvemens de la tête.

*Le grand droit.*

Le grand droit est un petit muscle plat, court, large en-haut, étroit en-bas. Et quoiqu'on l'appelle droit il est posé obliquement entre l'occiput & la seconde vertebre du cou.
Il est attaché par en-bas à la partie supérieure d'une des fourches ou branches de l'épine de la seconde vertebre du cou, à une tubérosité qui s'y trouve quelquefois. De-là il monte un peu obliquement en-dehors & s'attache à la partie postérieure de la ligne transversale inférieure de l'os occipital, à quelque distance de la crête ou épine de cet os. Il est un peu couvert par l'oblique supérieur.

*Le petit droit.*

Le petit droit est semblable au grand, & est aussi un peu attaché par en-bas à l'éminence ou tubérosité postérieure de la premiere vertebre. De-là il monte latéralement & s'attache immédiatement au-dessous de la partie postérieure de la ligne transversale inférieure de l'os occipital, dans une fossette superficielle qui est à côté de la crête ou épine occipitale.
Les grands droits postérieurs, les petits droits postérieurs & les obliques postérieurs, servent tous à faire un petit renversement de la tête par un mouvement ginglymoïde sur la premiere vertebre. Ils ne peuvent pas agir autrement ni séparement. Les grands contribuent plus au mouvement que les petits. Ceux-ci paroissent avoir encore l'usage de garantir les membranes articulaires d'être pincées dans les grands mouvemens.

*Le droit antérieur long.*

Le droit antérieur long est un muscle en quelque maniere pyramidal, placé antérieurement & latéralement le long des vertebres du cou, d'où il monte jusqu'à la base du crane. Il est attaché à la partie antérieure des apophyses transverses de la troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme des vertebres du cou, comme par digitations. De-là il monte obliquement en-dedans vers les parties latérales du corps des vertebres, passe devant les deux premieres sans s'y attacher & s'approche de plus en plus de son pareil. Il s'attache ensuite à côté de celui ci à la partie antérieure de l'apophyse basilaire, ou la grande apophyse de l'os occipital.

*Le droit antérieur court.*

Le droit antérieur court est un petit muscle fort plat, large d'environ un travers de doigt, situé latéralement sur la partie antérieure du corps de la premiere vertebre. Il est attaché par en-bas à la racine ou base de l'apophyse transverse de la premiere vertebre du cou, du côté de l'éminence antérieure de cette vertebre.
De-là il monte obliquement en-dedans & s'attache à une empreinte transversale de la face inférieure de l'apophyse basilaire de l'os occipital, précisément devant le condyle du même côté. Il est couvert par le droit antérieur long.
Les grands droits antérieurs, les petits droits antérieurs, les transversaires antérieurs, premier & second, long & court, sont mouvoir la tête en-devant sur la premiere vertebre. Ces petits antérieurs & les transversaires antérieurs courts servent aussi, comme les petits postérieurs, à garantir les ligamens capsulaires dans les différens mouvemens. WINSLOW, *Anatomie.*

RECURSIO ou PALINDROMIA, retour d'un paroxysme ou accès.
RECUTITI, le même que *Apellæ.*

RED

REDIVIVUS, *révivifié.* On se sert fréquemment de ce terme en Chymie. *Révivifier* un métal, c'est le dépouiller de la forme étrangere sous laquelle il étoit caché ; & le rappeller à sa forme naturelle & premiere.
REDUC ou REDUX, *flux* ou poudre à l'aide de laquelle on donne la forme d'un régule à des métaux ou des minéraux calcinés. RULAND.

*Maniere de préparer ces poudres.*

Prenez *quatre onces de plomb rouge ;*
*une once de sable blanc en poudre ;*
*deux onces de sel sec décrépité.*

Mêlez bien le tout dans un mortier.

Mettez le mélange dans un creuset net de terre de Hesse bien couvert.

Tenez-le dans un fourneau de fusion, en fusion pendant un quart-d'heure.

Retirez-le ensuite & le laissez refroidir.

Brisez le creuset ; vous trouverez d'abord un sel, & sous ce sel un verre de plomb pur.

Ce verre soigneusement séparé, sera une des poudres cherchées.

Le sel n'est d'autre usage dans cette opération que pour unir plus promptement le sable avec le plomb rouge ; ensorte qu'il s'en fasse un verre, sans employer un feu violent, ou sans le continuer long-tems. On obtient donc facilement par ce moyen un verre de plomb qu'on peut employer dans la composition des pierres artificielles & dans d'autres occasions.
Le verre de plomb est d'une extreme utilité dans l'essai des métaux ; lorsqu'il a été long-tems en fusion, il passe par les pores d'un creuset commun, presque aussi facilement que l'eau par un crible ; ensorte qu'il vitrifie promptement sur la coupelle, & emporte avec lui toutes particules minérales & métalliques, excepté celles de l'or & de l'argent. Or c'est en cela que consiste l'art d'essayer les métaux.
Les poudres dont il s'agit semblent se réduire à deux especes générales, des vitrées & des salines. Par les vitrées nous entendons celles qui prennent sur le feu promptement & d'elles-mêmes la forme de verre, & dont un des élémens est le verre de plomb, le verre d'antimoine ou le borax.
Nous entendons par les salines toutes celles qui sont composées de sel, comme de tartre, de nitre, d'un alcali fixe & autres. Les principales d'entre elles sont le

*flux* noir, le *flux* blanc & autres. Les poudres vitrées semblent agir plus immédiatement sur la matiere pierreuse & vitrescible, qui se trouve dans les mines ; les salines au contraire semblent avoir plus d'action sur la mine même dont elles séparent les parties métalliques.

Les mines douces n'exigent point de poudres pour être mises en fusion & pour donner tout le métal qu'elles contiennent. Il y en a même telles, qui contiennent la poudre propre à la séparation des parties métalliques. J'ai travaillé de la mine de cuivre, qui réduite en poudre simplement & fondue sans aucune addition, m'a donné dans un fourneau commun à la premiere opération, autant & plus de métal pur que je n'en aurois peut-être obtenu par le moyen des poudres ordinaires. Elles ne sont donc pas toujours nécessaires; il ne faut les employer que sur les mines les plus intraitables. On en trouve quelquefois de si difficiles à mettre en fusion & à réduire sous une forme métallique, qu'il faut employer pour les travailler avec avantage & en grande quantité, les dernieres ressources de l'art; au lieu qu'on en vient à bout à peu de frais avec les poudres, mais en les travaillant en petite quantité. C'est cet inconvénient qui a fait abandonner plusieurs mines, dont on ne peut dégager les métaux qu'avec beaucoup de peine & de frais. Ce seroit donc contribuer considérablement au progrès de la métallurgie que de perfectionner ces poudres, & que d'en trouver qui fussent à si bon marché, qu'on pût les employer sur des quantités de mine considérables.

Nous conseillons donc aux Chymistes de redoubler leurs recherches sur la matiere qui rend les mines les plus douces & les plus traitables, si faciles à mettre en fusion & à dépouiller de leur métal. Quelques expériences que nous avons faites là-dessus, semblent nous avoir indiqué qu'il y a dans les mines de cuivre une espece de substance bitumineuse, capable d'entrer en fusion, à l'aide d'un feu violent, & de se convertir en une espece de verre noir & doux.

Les poudres les plus énergiques, les plus simples & les moins coûteuses que nous connoissions jusqu'à présent, sont la lie de vin séchée, la fiente de vache séchée, le crotin de cheval, la bourbe des rivieres séchée, la terre de foulon, la limaille de fer, le sel de verre commun, la potasse & autres dont on peut user dans les grands ouvrages, ainsi qu'on se sert du nitre, du tartre, du borax, du sel ammoniac, du sublimé & autres dans les petits essais.

Quant aux poudres composées, elles sont en très-grand nombre, il n'y a presque point d'ouvriers qui n'ait la sienne. Il est bon de savoir qu'il y en a qui conviennent mieux à certaines mines que d'autres.

Comme il est bon d'en connoître quelques-unes qui satisfassent en toutes sortes d'occasions, & dont on puisse toujours se servir avec avantage, nous recommandons les trois suivantes, comme fort énergiques, presque générales & peu coûteuses.

1. Prenez *de nitre préparé, c'est-à-dire, après avoir bouilli long-tems dans de l'eau de chaux,*
*du sel marin fondu dans le feu,*
*de la potasse, &*
*de la lie de vin seche,* } *de chaque une partie;*
*du verre de plomb, trois parties;*
*du verre en poudre, huit parties.*

Mêlez le tout ensemble.

Cette poudre employée en poids égal sur la mine la plus intraitable, la mettra en fusion.

2. Poudre plus forte.

Prenez *du tartre blanc,*
*du sel commun, &*
*du nitre préparé comme ci-dessus,* } *en parties égales.*

Réduisez-les par la calcination en une poudre blanche; ajoutez un poids égal de verre de plomb, & vous aurez une poudre capable de dissoudre la mine la plus intraitable, en mettant deux parties de poudre sur une de mine.

3. Poudre saline & énergique.

Prenez *de lie la plus forte des manufactures de savon, quatre livres;*
*de tartre blanc, &*
*de sel commun fondus dans le feu,* } *de chaque une livre.*

Faites bouillir le tout dans vingt pintes d'urine humaine, jusqu'à ce que vous ayez un sel sec. Vous aurez une poudre excellente dans les cas où une grande quantité de soufre & de cobalt rend la mine intraitable.

Quant au secret d'adapter ces poudres, il consiste non-seulement à séparer le métal déja mûr dans la mine, mais encore à mûrir sur le feu la partie crue de ce métal. C'est cette double opération qui nous donne lieu de croire que certaines poudres conviennent quelquefois beaucoup mieux que d'autres, & qu'il y en a telles qui passent pour les meilleures, par la seule raison peut-être qu'elles sont les plus cheres, à l'aide desquelles on obtient moins de métal que d'autres n'en auroient tiré de la même mine. Ainsi il y a des cas où la limaille de fer nette opere mieux que le borax. Mais comme on n'a employé jusqu'à présent à cet usage que la crasse, le safran ou la rouille de fer, il y a peu d'ouvriers à qui l'excellence en pareil cas, du fer pur & parfait, soit bien connue. Il est aussi quelquefois très-avantageux de mêler une mine avec une autre de la même dénomination & avec des récrémens de métaux. Ce procédé qui exige de la circonspection, réussit quelquefois & supplée aux poudres. SHAW, *Lect. Chym.*

REDUCTIO, en Chymie *réduction* ou *révivification.* C'est une opération par laquelle on ramene à sa forme originale & premiere, un métal mis en chaux ou en poudre ou dissous dans un fluide.

REDUPLICATIO ou ANADIPLOSIS.

REDUVIA, panaris ou affection douloureuse à la racine de l'ongle.

## R E F

REFE, fil doublé & retors. Voyez *Acia.*

REFECTIO, pour ANALEPSIS. FABRICIUS AB AQUAPENDENTE.

REFICIENTIA, le même qu'ANALEPTICA.

REFINATIO, *affinage* ou *dépuration.* Il se dit des métaux & du sucre.

REFRIGERATIO ou CATAPSYXIS.

REFRIGERATORIUM, *réfrigérent*, vaisseau plein d'eau à travers lequel passe le bec de l'alembic dans les distilations. Son usage est de condenser les vapeurs à mesure qu'elles s'élevent. Vigani fait mention d'une espece particuliere de *refrigérent*, *Medul. Chym. Pl. II. Fig.* 5. f. Ce n'est autre chose qu'un vaisseau plein de sel commun.

## R E G

REGENERATIO, le même que PALINGENESIA.

REGIMEN, régime ou maniere de vivre convenable à la conservation ou au rétablissement de la santé. Voyez *Dieta.*

Ce mot signifie dans les Chymistes la maniere de conduire le feu.

REGINA, le même que BASILIS.

REGINA PRATI ou ULMARIA, *Reine des prés.*

REGIO, *région.* On se sert de ce mot en Anatomie & on l'applique à différentes parties du corps : ainsi on dit la région ombilicale, la région des hypocondres, c'est-à-dire, le nombril & les parties adjacentes, les hypocondres & les parties adjacentes.

REGIONALIS MORBUS, *maladie endémique.*

REGISTERES, *registres ;* ce sont des ouvertures pratiquées dans les fourneaux des Chymistes, à l'aide desquelles ils augmentent leur feu, lorsque les *registres* sont ouverts ; il diminue au contraire lorsqu'ils sont fermés.

REGIUS MORBUS. Les Auteurs ont donné ce nom à différentes maladies : mais Celse qu'on doit consulter principalement sur la signification des termes Latins dont on fait usage en Medecine, entend par *morbus regius*, la jaunisse. D'autres appellent ainsi les écrouelles & l'épilepsie.

En Chymie on entend par *aqua regia*, ou par eau régale, un fluide corrosif qui dissout l'or. Voyez *Aqua.*

*Regius* en Pharmacie est une épithete pompeuse qu'on a donné à un grand nombre de médicamens.

REGNUM, *regne.* La matiere médicale est divisée en trois regnes. L'animal, le végétal & le minéral.

REGULUS, *régule.* C'est la partie métallique des minéraux qui demeurent au fond du creuset après la séparation des scories. On l'appelle aussi *rex.*

REGULUS, *roitelet.*

## R E J

REJECTIO, l'action de rendre quelque chose par la bouche, soit par l'expectoration, soit par le vomissement, mais d'une maniere qui n'est pas naturelle.

## R E L

REL ou REBUS, *lait aigre.* RULAND.

RELAXANTIA, *relâchans.*

RELAXATIO, *relâchement.* Voyez *Fibra.*

RELOLLÆUM, terme dont Paracelse & ses disciples se sont servis, & qu'il n'est pas aisé de définir. Van-Helmont dit dans son Traité *de Nat. Contr. Nescia*, que c'est une qualité efficiente qui ne provient ni des levains, ni des semences des choses. Il y a deux especes de *relollæum*, continue t'il, l'un *in corpore proprio*, & l'autre *in corpore alieno.* Entre les *Relollæum in proprio corpore*, quelques-uns sont séparables, comme la fraîcheur, de l'eau & de l'air ; d'autres sont inséparables, comme la chaleur, de la lumiere du soleil, d'une chandelle ou du feu. Le *relollæum alienum* s'éteint s'il n'est nourri : c'est pourquoi l'on dit qu'il est transitoire ; telle est la chaleur de l'eau.

## R E M

REMINISCENTIA, le même qu'ANAMNESIS.

REMISSIO, *rémission* ou *relâche.* On dit qu'il y a *rémission* lorsque la maladie diminue considérablement, mais subsiste toujours ; on dit qu'il y a intermission lorsqu'elle cesse entierement.

REMORA, Offic. Aldrov. de Pisc. 335. Bellon. de Aquat. 405. Charlt. de Pisc. 6. Jons. de Pisc. 7. Raii Synop. Pisc. 71. *Iperuquiba & piraquiba Brasiliensibus*, Margr. 180. Raii Hist. 119. *Echenei seu remora*, Imperat. 684. *Remore.*

On trouve ce poisson en pleine mer. On lui attribue la vertu de modérer la passion vénérienne, de prévenir l'avortement, & de retenir le fœtus dans la matrice jusqu'à terme.

## R E N

RENALE EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre décrite par Aétius, *Tetrab. III. Serm.* 3. *cap.* 3.

RENCHUS, nom d'un poisson qu'on trouve dans la Baviere, & qu'on dit être un mets délicieux.

RENES, *les reins.* Oribase, Aétius & Paul Eginete, prétendent que les *reins* sont de dure digestion.

Les *reins* sont deux corps glanduleux un peu fermes, placés dans la partie postérieure de la cavité du bas-ventre, de côté & d'autre des vertebres lombaires, entre la derniere des fausses côtes & les os des iles.

Leur figure est à peu près comme celle d'une grosse feve ; ainsi leur circonférence est convexe d'un côté, & concave ou enfoncée de l'autre. La concavité regarde les vertebres ; la convexité est à l'opposite. Leur longueur répond à la distance qui est entre les dernieres fausses côtes, & les os des iles ; ils sont environ la moitié moins larges, & leur épaisseur contient la moitié de leur largeur.

On voit à chaque *rein* une face antérieure & une face postérieure ; une extrémité supérieure & une extrémité inférieure ; une grande courbure & une petite courbure ou convexité & concavité.

La face postérieure est plus large que la face antérieure. L'extrémité supérieure est aussi plus large, & un peu plus courbée que l'inférieure. L'enfoncement qui est dans la petite courbure est oblong, inégal & comme une espece de sinuosité environnée de plusieurs bossettes. Cet enfoncement anticipe un peu sur la face antérieure, qui par-là est plus étroite que la postérieure.

L'aorte descendante & la veine-cave inférieure sont placées entre les deux *reins*, & appliquées contre le corps des vertebres l'une auprès de l'autre ; l'artere un peu vers le côté gauche, & la veine à droite. Chacun de ces deux gros vaisseaux jette transversalement à droite & à gauche pour l'ordinaire une branche capitale, qui va aux *reins*, & s'insinue dans sa sinuosité par plusieurs rameaux, dont je parlerai ci après.

Les Anciens ont appellés ces vaisseaux arteres & veines émulgentes. Il est plus naturel de les appeller arteres & veines rénales. Quelquefois il y en a plusieurs, surtout des arteres ; qu'on trouve tantôt des deux côtés, tantôt d'un côté seul.

L'artere & la veine ne sont pas d'une même longueur, ce qui dépend de la situation de l'aorte & de la veine-cave ; car l'artere rénale gauche est plus courte que la droite, à cause de la proximité de l'aorte vers le *rein* gauche ; & la veine rénale du côté gauche est plus longue que celle du côté droit, à cause d'une plus grande distance entre la veine-cave & le *rein* gauche.

Ces vaisseaux sont encore disposés de maniere que les veines sont plus antérieures que les arteres, parce que l'aorte est toute proche de l'épine du dos ; au lieu que la veine-cave qui traverse le diaphragme plus antérieurement, est d'abord éloignée des vertebres, & ne s'en approche qu'après avoir donné les veines rénales.

Les arteres rénales sont environnées chacune d'un réseau nerveux appellé plexus rénal, qui fournit aux *reins* quantité de filamens, qui viennent en partie des ganglions semi-lunaires de l'un & de l'autre grand nerf sympathique, en partie du plexus sympathique, en partie du plexus hépatique & du plexus splénique. Il jette aussi quelques filets autour des veines rénales.

Les *reins* sont enveloppés d'un tissu membraneux & cellulaire fort lâche, que l'on appelle membrane adipeuse, parce que dans les gens gras les cellules de ce tissu sont remplies de graisse. Il a été long-tems & mal-à-propos regardé comme une duplicature du péritoine, dont la vraie lame membraneuse ne couvre que la face antérieure des *reins*, de sorte qu'ils sont hors du sac du péritoine, & qu'on ne peut en prendre la portion

qui les couvre pour une tunique entiere; ainsi ils n'ont d'autres tuniques communes que le tissu cellulaire. Ce tissu s'étend aussi sur les arteres & sur les veines rénales, & les enveloppe comme une gaine cellulaire.

La tunique ou membrane propre des *reins* est composée de deux lames, entre lesquelles il y a aussi un tissu cellulaire extremement fin, lequel on peut rendre sensible, en soufflant par un tuyau entre ces deux lames.

La lame externe est fort fine, & elle est très-adhérente à la lame interne par le moyen du tissu cellulaire. La lame interne se plonge de tous côtés par beaucoup d'allongemens dans la substance du *rein*, de sorte qu'on ne peut l'en séparer sans déchirement.

La surface de la lame externe est lisse, polie & luisante, & rend toute la convexité ou surface du *rein* très-unie & égale dans les adultes. Dans les enfans cette convexité est comme divisée en plusieurs bosses ou lobes, à peu près comme dans le bœuf & le veau. Cette inégalité se trouve aussi quelquefois dans l'homme.

Les vaisseaux sanguins étant entrés dans le *rein*, s'y ramifient de tous côtés, & ces ramifications jettent encore de petits rameaux capillaires qui vont se disperser jusqu'à la surface, où ils paroissent en maniere de petites étoiles irrégulieres, & arrosent la tunique ou membrane propre du *rein*. Quelquefois ces deux ramifications percent jusqu'à la membrane adipeuse, & communiquent avec celles des vaisseaux qu'on nomme arteres & veines adipeuses.

La tunique ou membrane propre du *rein* va tout autour se rendre à la sinuosité, jusqu'à l'entrée des vaisseaux, où elle va accompagner en maniere de gaine ou capsule toutes leurs ramifications dans le corps du *rein*, & contribue aussi en partie à former le bassin & les calyces ou entonnoirs, dont il sera parlé dans la suite.

On voit quelquefois sortir ou entrer un vaisseau considérable dans le milieu ou environ de la convexité du *rein*: mais cela n'est pas ordinaire, & alors on trouve à cet endroit un enfoncement dans lequel la tunique ou membrane propre se plonge & va communiquer avec la portion de la membrane qui entre par la sinuosité.

La tunique adipeuse ou commune qui entoure aussi les gros vaisseaux jusqu'à leur entrée dans le *rein*, ne paroît pas les accompagner plus avant. Elle se foure dans les interstices des ramifications jusques dans la sinuosité où elle paroît se terminer.

On peut distinguer trois sortes de substances dans le *rein*; une extérieure, épaisse, grenue & comme corticale, une moyenne ou plus interne, & comme médullaire, qui est rayonnée & qu'on appelle cannelée, sillonée ou tubuleuse, parce qu'elle paroît composée de petits tubes ou tuyaux en maniere de rayons. La troisieme, qui n'est que la continuation de la seconde, se termine en dedans par des mamelons, d'où je lui ai donné le nom de mamelonnée.

On voit distinctement ces trois sortes de substances dans un *rein* qu'on aura coupé en deux moitiés égales par sa grande courbure. On y remarque d'abord la substance corticale qui en occupe toute la circonférence. Cette substance est comme composée de meches spongieuses, grenues, un peu ondoyantes, & très-étroitement collées ensemble en maniere de rayons, qui ne paroissent gueres qu'au moyen du microscope. Leur couleur est d'un gris blanc fort clair.

On découvre par des injections anatomiques très-fines, de même que dans des inflammations, une infinité de petits vaisseaux capillaires, qui se glissent & rampent différemment entre ces meches en les embrassant par plusieurs contours. On y remarque aussi par le microscope quantité de petits grains rouges plus ou moins ronds, arrangés à peu près comme des grappes de groseilles. On pourroit soupçonner que ces petits grains ne sont que les bouts des vaisseaux coupés plus ou moins directement, & remplis ou de sang, ou d'injection colorée.

Les deux autres substances, savoir la médullaire ou cannelée, & la mamelonée ne sont dans le fond qu'une même masse d'une couleur plus rougeâtre, & dont la convexité s'éleve d'espace en espace, en maniere de monticules ou bosses un peu larges, qui sont comme nichées dans autant d'enfoncemens ou creux. Les cannelures rayonnées se continuent de suite dans la portion mamelonée, & les mamelons forment comme autant de centres particuliers de ces rayons à l'opposite des monticules.

La substance médullaire ou rayonnée est encore distinguée de la corticale par des arcades artérielles & veineuses qui jettent des rameaux & des ramifications capillaires de tous côtés. Sa couleur est plus ou moins rougeâtre.

Les mamelons qui ne sont qu'une continuation de la substance médullaire, comme je viens de dire, sont souvent un peu plus pâles que cette substance. Ils sont au nombre de dix ou douze, très-distingués les uns des autres comme autant de cônes dont la base est large & la pointe fort obtuse.

Au bout de chaque mamelon on distingue même sans microscope dans un petit enfoncement plusieurs trous ou ouvertures fines, par où on voit sortir des gouttelettes quand on presse les mamelons. Ce sont des gouttelettes d'urine, qui étant filtrées en partie dans la substance corticale, & en partie dans la substance médullaire ou tubuleuse, passent ensuite par les filieres des mamelons, & sortent par ces petites ouvertures.

Chaque mamelon est niché dans une espece de calyce ou entonnoir membraneux. Le bord ou pavillon de cet entonnoir s'ouvre dans une cavité commune qu'on appelle bassinet, dans lequel tous les calyces ou entonnoirs des mamelons s'ouvrent séparément. Le bassinet est membraneux, comme les calyces dont il est la continuation. Il n'est pas une cavité uniforme dans l'homme, mais distingué en trois fonds ou goulots communs, dont chacun embrasse plusieurs entonnoirs ou calyces avec les mamelons qui y sont contenus. Quelquefois on trouve deux & même trois mamelons dans un même entonnoir.

Ces entonnoirs à l'endroit où ils embrassent la base des mamelons, jettent dans la substance médullaire ou rayonnée du *rein*, des productions qui accompagnent les vaisseaux sanguins, & servent de capsules ou gaines à toutes les arcades vasculaires, tant artérielles que veineuses, & à leurs différentes ramifications, à travers la substance corticale jusqu'à la surface externe du *rein*.

*Ureteres*. Les entonnoirs après leur rétrécissement conique autour de la pointe des mamellons, forment chacun un petit tuyau court comme une espece de goulot. Ces petits tuyaux s'unissent d'espace en espace le long du fond de la sinuosité du *rein*, & forment par cette union trois gros tuyaux qui sortent de la sinuosité obliquement du haut en bas, & en sortant s'unissent aussitôt en un seul tronc.

Ce tronc devient ensuite un canal très-long appellé uretere. Les trois tuyaux dans l'homme tiennent lieu de ce qu'on appelle dans les animaux bassinet, & seroient plus naturellement nommés les racines ou branches de l'uretere, que le bassinet. On pourroit donner ce nom dans l'homme au tronc, comme étant plus ample que le reste de l'uretere. Il n'y a pour l'ordinaire que deux ureteres, un du *rein* droit & un du *rein* gauche. Quelquefois il s'en trouve davantage.

La situation du tronc & des racines ou branches de chaque uretere par rapport à l'artere & à la veine rénale, se trouve de la maniere suivante: L'artere est en haut de la sinuosité, & en partie devant la veine. La veine est environ au milieu & entre deux. L'urétere est en bas & en partie derriere la veine, où il est aussi un peu embrassé par une des branches de l'artere.

Cet arrangement paroît plus du côté de la face antérieure du *rein* que du côté de la face postérieure, à cause de la largeur qui dans celle-ci est plus grande que dans l'autre. On y voit même les trois branches ou racines de l'uretere, dont la supérieure est la plus longue, & l'inférieure

l'inférieure la plus courte, à cause de leur direction oblique de haut en bas.

On voit par cette exposition que dans le *rein* de l'homme il n'y a point d'autre bassinet commun & uniforme que le tronc ou la tête de l'urétere & les trois grosses branches. Pour mieux faire comprendre leur arrangement, il faut se représenter que l'urétere entre dans le *rein* par la partie inférieure de la sinuosité oblongue; qu'en s'y avançant il s'élargit, & même avant que d'y entrer, il se partage en plusieurs branches.

De ces branches il y en a une qui est comme la continuation directe de l'urétere, & qui en est la plus longue. Elle s'étend depuis l'extrémité inférieure de la sinuosité jusqu'à la partie supérieure, & on la découvre d'abord sans beaucoup de séparation artificielle. Les autres branches sont plus courtes, & on ne les voit guere distinctement sans cette séparation. Les angles que font ces branches entre elles par leurs bases auprès de la tête de l'urétere, ne sont point en pointe comme dans d'autres ramifications, mais en courbure un peu arrondie, & le plus souvent entourée de graisse.

Ces premieres branches de l'urétere produisent encore dans le fond de la sinuosité du *rein* d'autres branches plus petites & arrangées par paires. Ces petites branches collatérales s'élargissent & forment les entonnoirs ou calyces dans lesquels les mamelons sont nichés & dont la grande circonférence, comme il est dit ci-dessus, produit dans le corps du *rein* les différentes gaines des arcades vasculaires & de leurs ramifications. La lame interne de la tunique du *rein* se continue autour de ces gaines. La lame externe s'épanouit autour des premieres branches, autour du tronc & autour de tout le reste de l'urétere.

Si on fend le tronc de l'urétere du côté qui regarde les vertebres, & que l'on continue cette section jusqu'à l'extrémité de la branche supérieure, on verra immédiatement au-dessus du tronc deux trous à côté l'un de l'autre; ce sont les orifices des petites branches collatérales & les goulots des entonnoirs. Un peu au-dessus de ces deux trous on en verra deux pareils, & ainsi de suite jusqu'à l'extrémité de la même branche supérieure, qui se termine aussi par des goulots d'entonnoirs. On verra en même tems paroître dans chaque goulot un bout de mamelon pour le moins.

La section commencée par la gibbosité du *rein*, & terminée par le tronc de l'urétere, découvre bien l'étendue des mamelons, celle des entonnoirs & de leurs goulots, &c. Mais avant l'autre section, ou sans elle, on aura de la peine à donner des idées justes de cette structure à ceux qui commencent.

Les uréteres descendent ensuite obliquement & avec très-peu d'inflexion depuis les *reins* jusques devant les parties latérales de la face interne ou antérieure de l'os sacrum, & se glissent entre l'intestin rectum & la vessie urinaire, dans laquelle ils se terminent & s'ouvrent de la maniere que j'exposerai ci-après. Ce sont des canaux très-élastiques, qui prêtent en tout sens, & reprennent bien-tôt après leur étendue naturelle, pourvu qu'ils n'aient pas trop long-tems souffert une distension forcée.

Ils sont composés de trois tuniques propres, dont la premiere qui environne les autres, est blanchâtre, d'un tissu filamenteux très-serré, & cependant fort facile à étendre, & paroît comme d'un tissu celluleux ordinaire dégénéré. La tunique suivante est un peu rougeâtre, plus forte & formée de différentes couches de fibres qui se croisent, & sont très-difficiles à discerner, si elles sont musculeuses ou simplement membraneuses.

La tunique la plus interne des uréteres est comme ligamenteuse & tapissée d'une membrane particuliere extrement fine, qui couvre un réseau vasculaire de la même finesse. Elle est légerement grenue comme un velouté très-ras, & mouillée par-tout d'une liqueur mucilagineuse. Elle est plissée par des rides longitudinales, lesquelles sont traversées & comme interrompues tout de suite par quantité de petites rides transversales.

Outre ces tuniques propres les uréteres sont environnés du tissu cellulaire du péritoine, dont la lame membraneuse couvre aussi environ les deux tiers de leur diametre, quelquefois plus, quelquefois moins, mais ne les environne pas. Ce qui fait qu'étant examinés dans leur place naturelle, ils paroissent comme des cordons situés derriere le péritoine, & plus ou moins saillans dans la cavité du bas-ventre, conjointement avec la portion du péritoine qui les couvre, de la maniere que je viens de dire.

*Nota.* Toutes ces particularités de la structure interne des uréteres, du bassinet, des arcades, des cannelures, même des fossettes & des trous qui sont à la pointe des mamelons, paroissent bien plus distinctement quand on les examine dans de l'eau claire, que quand on les regarde sans ce moyen, comme j'ai déja dit ailleurs.

*Les glandes sur-rénales, communément dites capsules atrabilaires.*

Immédiatement au-dessus de l'un & de l'autre *rein* se trouve un corps glanduleux. Les anciens ont donné à ces deux corps le nom de capsules atrabilaires; d'autres dans la suite celui de capsules rénales; plusieurs modernes celui de *reins* succenturiaux, & celui de glandes rénales. Il m'a paru qu'il seroit très-convenable de les appeller glandes sur-rénales. Elles sont placées sur l'extrémité supérieure de chaque *rein*, un peu obliquement, c'est-à-dire, plus vers le bord interne & la sinuosité du *rein*, que vers le bord externe & la gibbosité.

Chacune de ces glandes est un corps oblong à trois faces, à trois bords & à deux pointes, semblable à un croissant inégal, dont la convexité ou grande courbure seroit comme tranchante, & la concavité ou petite courbure, large. Sa longueur est environ des deux tiers de la plus grande largeur du *rein*, & la largeur de sa portion moyenne est environ le tiers de son étendue entre les deux extrémités, quelquefois plus, quelquefois moins, sa couleur est obscurément jaunâtre.

Une des trois faces est antérieure, l'autre est postérieure, & la troisieme est inférieure, à laquelle j'ai donné le nom de base. Il suit naturellement de-là, que des trois bords il y en a un supérieur & deux inférieurs, dont l'un est antérieur & l'autre postérieur. On peut donner au supérieur le nom de crête, & aux inférieurs celui de levre. Enfin de ses deux extrémités l'une est interne, ou tournée en-dedans vers la sinuosité du *rein*, & l'autre externe, ou tournée en-dehors vers la gibbosité. On peut encore comparer la figure de ce corps glanduleux à celle d'une crête de coq toute simple, ou à celle de la sommité d'un casque.

La surface en général est inégale. La face antérieure est la plus large, la postérieure est moins large, & l'inférieure, ou celle de la base, est la plus étroite. Le long du milieu de la face large ou antérieure il paroît un sillon, qui depuis le bord de l'extrémité interne, un peu au-dessus de la base, va jusqu'à la pointe de l'autre extrémité, & divise cette face en deux demi-faces, à peu-près comme la nervure d'une feuille d'arbre en divise la largeur. On trouve le long de la face inférieure sous la base, une espece de raphé ou couture.

Les vaisseaux sanguins des capsules ou glandes viennent des arteres & veines émulgentes ou rénales, des arteres & des veines diaphragmatiques, de l'aorte même & de la veine-cave, de l'artere cœliaque, &c. On appelle en général ces vaisseaux arteres & veines capsulaires. Ils paroissent enveloppés d'une gaine en s'insinuant dans ces glandes. Ils ne viennent pas toujours des mêmes sources ni dans le même nombre en chaque sujet. Il y a pour l'ordinaire une veine assez ample nichée le long du sillon. Les nerfs sont fournis de côté & d'autre par le ganglion semi-lunaire voisin, & par le plexus rénal qui en dépend.

L'intérieur des capsules est une espece de creux triangulaire fort étroit, dont la surface est comme un velouté

court & ferme, d'une couleur jaunâtre qui dans les jeunes sujets tire sur le rouge, & dans un âge avancé paroît très-obscure, comme un jaune brun ou un jaune noir. Les parois de cette cavité tiennent ensemble par un grand nombre de filets; elles paroissent toutes glanduleuses, & toutes parsemées de petits grains folliculeux très-fins. Elles se touchent immédiatement enhaut le long du sommet.

En ouvrant cette cavité on y trouve une substance grenue & comme folliculeuse, qui remplit presque toute la cavité triangulaire. Les vaisseaux sanguins s'y distribuent, de même que sur les parois de la cavité. En faisant l'ouverture par la grosse extrémité de la capsule, & en continuant la coupe par le sommet ou bord supérieur, si ensuite on écarte les parois ou portions latérales, le corps glanduleux s'y présente à peu près comme une espece de crête qui s'éleve du milieu de la longueur du fond de la cavité.

Ce corps ou noyau glanduleux de la capsule rénale est plus adhérent au fond, c'est-à-dire, à la base de la cavité, qu'aux parois, surtout vers la grosse extrémité. Il est néantmoins distingué de la base, dont on le peut détacher, de même que des parois, auxquelles il est étroitement attaché par quantité de petits filets. Il est moins adhérent à la base vers la petite extrémité.

La veine capsulaire qui vient ordinairement de la veine rénale, est fort grosse à proportion des arteres, qui ici sont très-menues. Elle communique avec l'intérieur de la capsule, à peu près comme la veine splénique le fait avec les cellules de la rate; car en soufflant à quelque endroit que ce soit de la cavité capsulaire, on fait aussi gonfler la veine capsulaire, & par conséquent la veine rénale, &c.

La cavité renferme un suc onctueux & plus ou moins gluant, d'une couleur jaune-rouge, jaune pourprée, jaune-obscure, jaune-noire, selon les différens degrés de l'âge. Quelquefois on trouve ce suc tout-à-fait noirâtre & même noir; cependant quand on l'étend sur une grande surface, il paroîtra simplement jaune. Je l'ai trouvé non-seulement très-rougeâtre, mais aussi mêlé de vrai sang.

Les usages de ces capsules ne sont pas encore démontrés, ni ceux du suc qu'elles enferment, & qui dans le fond porte toujours un caractere de bile. Elles sont dans le fœtus extremement grosses, & diminuent en volume avec l'âge. Ce sont deux phénomenes qui méritent attention.

*Nota.* Les capsules ou glandes rénales se trouvent quelquefois opposées directement sur la sommité du *rein.* Je ne les ai jamais trouvé sur la gibbosité. Celle du côté droit est en partie attachée au diaphragme, au-dessous & fort près de l'adhérence du grand lobe du foie au diaphragme. Celle du côté gauche est adhérente au diaphragme, immédiatement au-dessous de la rate. Cette connexion des capsules avec le diaphragme est bornée aux portions voisines de son muscle inférieur, elles sont renfermées dans les *reins* avec le tissu cellulaire de la membrane adipeuse, dont une portion très-mince se glisse entre elles & les *reins*, comme aussi entre elles & le diaphragme; de sorte que leur adhérence à ces endroits n'est que par le moyen du même tissu. C'est pourquoi dans plusieurs sujets on trouve ces adhérences faites par une couche de graisse.

Le sillon veineux dont j'ai parlé ci-dessus est dans quelques sujets si enfoncé dans la face antérieure, que la portion supérieure de cette face est comme séparée d'avec l'inférieure. Cela paroît plus distinctement quand on examine la capsule dans de l'eau claire.

Quand on ouvre la veine capsulaire selon sa longueur avec la pointe d'une lancette, on y découvre beaucoup de petits trous, dont plusieurs ne sont que des orifices des rameaux de la veine, & quelques-uns paroissent comme de simples trous. C'est peut-être par-là que passe le vent soufflé dans la veine, comme j'ai dit ci-devant.

On distingue dans la surface externe de ces capsules une tunique particuliere très mince, indépendante du tissu cellulaire qui les environne. On trouve quelquefois cette tunique soulevée par une couche graisseuse fort inégale & qui la rend grenue, & quelquefois fait paroitre ces capsules très-pâles & comme une espece de corps graisseux.

La liqueur de leurs cavités paroît quelquefois dans le fœtus, de même que dans les enfans, d'une couleur bleuâtre tirant sur le rouge.

Pour parvenir à connoître l'usage de ces capsules, il faut outre les deux circonstances ou particularités mentionnées ci-dessus faire attention sur leur confirmation externe, ordinairement plus réguliere dans le fœtus & dans les enfans, que dans les adultes & les gens âgés. Il en faut encore avoir par rapport à la consistance de leur masse, qui avant la naissance & dans le cours du bas âge paroît avoir plus de fermeté à proportion que dans un âge avancé & dans la vieillesse. Elle s'y trouve même quelquefois très-mollasse & comme flétrie. C'est peut-être ce qui a été l'occasion d'en donner tant de figures irrégulieres & très-différentes de celles que j'ai démontré depuis près de vingt ans. Winslow.

Valsalva s'est efforcé de démontrer que les capsules atrabilaires ou les glandes rénales sont des organes de la génération, ou du moins servent beaucoup à cette opération de la nature.

Voici les raisons sur lesquelles il appuie son sentiment.

Il a remarqué que les vaisseaux séminaires de différens oiseaux viennent des capsules atrabilaires avant que d'entrer dans les testicules. Il a apperçu dans la vipere & dans la tortue d'eau des membranes de liaison entre les glandes rénales & les testicules; d'où il conclut qu'il s'en sépare quelque matiere qui est portée aux testicules. Il assure avoir vu des vaisseaux qu'on ne pouvoit dire être nerveux, lymphatiques ou sanguins qui passoient des capsules aux testicules. Ses observations sur les femelles sont les mêmes que sur les mâles. Ajoutez à cela, dit il, la sympathie, la conspiration que les Medecins ont observé de tout tems exister entre les testicules & les *reins.*

Enfin pour donner à son opinion plus de vraissemblance, il rapporte l'expérience suivante.

J'ai pris un jeune chien, je lui ai coupé un testicule & extirpé le *rein* du côté opposé à celui du testicule extirpé. La blessure cicatrisa : mais l'animal demeura d'un tempérament si foible, que loin d'être porté à s'accoupler, il fuyoit les femelles de son espece, même lorsqu'elles étoient en chaleur.

Valsalva n'a rien épargné pour s'approprier l'honneur de cette découverte. Il proteste n'en avoir vu aucun vestige dans aucun Auteur. Mais M. Ranby avoit déja soupçonné que le vaisseau que les Journalistes Italiens regardent comme la partie principale de la découverte de Valsalva, n'étoit autre chose qu'une artere qui passoit de la capsule atrabilaire de chaque côté, aux testicules dans les hommes & aux ovaires dans les femmes. *Essais de Medecine d'Edimbourg, Vol. II. p.* 372.

### *La Vessie.*

La vessie est une espece de poche ou bouteille membraneuse & charnue capable de dilatation & de resserrement, située au bas de l'abdomen, immédiatement derriere la symphyse des os pubis, vis-à-vis l'intestin rectum. Sa figure est à peu près un ovale racourci, plus large en devant & en arriere que de côté & d'autre; plus arrondie en-haut qu'en-bas quand elle est vuide, & plus

large en-bas qu'en-haut quand elle eſt remplie.

On la diviſe encore en cou, en fond, en parties antérieures, en parties poſtérieures & en parties latérales. On donne le nom de fond à la partie ſupérieure, & celui de cou à un rétréciſſement d'une portion de ſa partie inférieure en maniere de goulot.

Elle eſt composée de pluſieurs tuniques, à peu près comme l'eſtomac. La tunique externe ou commune n'eſt qu'en partie de la vraie lame ou membrane du péritoine, ſavoir, en-haut, en arriere & ſur les côtés de la veſſie; le reſte eſt entierement enveloppé d'un tiſſu cellulaire, moyennant lequel la portion membraneuſe du péritoine eſt attachée à la tunique charnue.

Les tuniques propres ſont au nombre de trois, une charnue ou muſculeuſe, une appellée nerveuſe, & une interne qu'on nomme veloutée. La tunique muſculeuſe eſt composée de pluſieurs couches de fibres charnues dont les externes ſont pour la plupart longitudinales, les ſuivantes plus inclinées de côté & d'autre, les internes de plus en plus obliques, & enfin preſque tranſverſales. Toutes ces fibres ſe croiſent différemment & tiennent enſemble par un tiſſu cellulaire très-fin, par le moyen duquel on peut artificiellement les écarter les unes des autres en y ſoufflant.

La tunique nerveuſe, ainſi appellée, eſt à peu près d'une ſtructure ſemblable à celle de la tunique nerveuſe de l'eſtomac.

La tunique interne eſt légerement grenue & comme glanduleuſe, dont il ſuinte continuellement une lymphe mucilagineuſe, qui enduit toute la ſurface interne, & ſert à la défendre contre l'acrimonie de l'urine. Elle paroît quelquefois toute inégale en-dedans par de petites éminences & rides irrégulieres quand elle eſt vuide & naturellement dans un état de contraction. Ces inégalités ne ſe trouvent pas tant dans une veſſie remplie, ni dans celles qu'on ouvre après les avoir diſtendues par le ſoufle ou par quelque injection: au ſommet de la veſſie, au-deſſus de la ſymphyſe des os pubis, on voit un cordon ligamenteux, qui de là monte entre le péritoine & la ligne blanche juſqu'au nombril, en diminuant d'épaiſſeur à meſure qu'il monte. Ce cordon a eu ſon uſage particulier dans le fœtus, comme je dirai ailleurs. Il ſuffit de dire ici, qu'il eſt en partie originairement une production des tuniques internes de la veſſie, laquelle production eſt nommée ouraque.

Ce cordon eſt encore composé de deux autres allongemens ligamenteux, qui ſont les extrémités des arteres ombilicales. Ces arteres qui viennent des arteres hypogaſtriques, & montent à côté de la veſſie, ſont dans l'adulte caves & remplies de ſang juſques à la moitié de la hauteur de la veſſie, & même continuent à jetter des ramifications juſques-là. Enſuite elles perdent leur cavité, deviennent ligamenteuſes à meſure qu'elles montent, s'approchent enſuite l'une de l'autre au haut de la veſſie, & conjointement avec l'ouraque, forment le cordon, que l'on peut appeller le ligament ſupérieur de la veſſie.

Les fibres externes de la tunique charnue ſont en plus grand nombre que les internes. Les plus longitudinales des externes antérieures, forment autour de l'ouraque, vers le ſommet de la veſſie, un demi-contour, à peu près comme celui de l'une des deux bandes charnues qui environnent l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, & l'extrémité inférieure de l'œſophage. Ce demi-contour paſſe derriere l'ouraque.

La portion du péritoine qui couvre la convexité poſtérieure de la veſſie, y fait un pli tranſverſal fort ſaillant dans l'état du rétréciſſement de la veſſie, & qui à meſure qu'elle ſe remplit, s'efface. Ce pli entoure la moitié poſtérieure de la veſſie, & forme enſuite de côté & d'autre un allongement par ſes deux extrémités, qui ſont comme des ligamens latéraux du corps de la veſſie, & paroiſſent plus dans les enfans que dans les adultes.

La partie inférieure de la veſſie, qui mérite plus le nom de fond que la partie ſupérieure, eſt percée par trois ouvertures, une antérieure & deux poſtérieures. L'antérieure ſe forme par un allongement de toutes les tuniques propres en maniere de goulot, tournées à peu près comme l'orifice interne du bec d'un chapiteau d'alembic. On appelle cet allongement le cou de la veſſie, dont je remets la deſcription après celle des organes particuliers à l'homme.

Les uréteres forment par leurs extrémités les deux autres ouvertures du vrai fond de la veſſie. Ces deux canaux en deſcendant de la maniere ci-deſſus exposée, ſe gliſſent derriere les vaiſſeaux ſpermatiques, & enſuite derriere la partie inférieure de la veſſie, l'un près de l'autre. Chaque urétere ſe trouve entre l'artere ombilicale du même côté & le canal déférent voiſin. L'artere eſt du côté externe de l'urétere, & le canal déférent eſt du côté interne.

Les uréteres après tout ce trajet, ſe gliſſent entre les canaux déférens & la veſſie, en ſe croiſant avec les canaux. Ils pénetrent enfin environ à un travers de doigt l'un de l'autre les tuniques de la veſſie. Ils ſont d'abord quelque chemin entre la tunique muſculeuſe & la tunique nerveuſe, & s'ouvrent dans la veſſie obliquement, & un peu plus approchés l'un de l'autre.

Les ouvertures des uréteres dans la veſſie ſont un peu ovales, & elles ſont plus étroites que les extrémités des uréteres le ſont immédiatement avant les ouvertures. Le bord de ces ouvertures eſt très-mince, & paroît n'être qu'une duplicature membraneuſe formée par la rencontre de la tunique interne de la veſſie avec la tunique interne des arteres.

Les arteres ſont en général fournies par les arteres hypogaſtriques ou iliaques internes, en particulier elles ſont de côté & d'autre des rameaux de l'artere ſciatique, de l'artere épigaſtrique, & même de l'artere ombilicale, les veines viennent de celles qui portent les mêmes noms que ces arteres.

Les nerfs de la veſſie lui viennent des nerfs cruraux, & même des grands nerfs ſympatiques par le moyen de la communication de ces nerfs avec les nerfs cruraux. Il lui en vient auſſi du plexus méſentérique inférieur.

*Nota.* Outre les ligamens dont il eſt parlé ci-deſſus, il y en a encore deux petits qui attachent aux os pubis la partie antérieure du vrai fond de la veſſie. Winslow.

La ſituation & la connexion des *reins*, & ſurtout du *rein* droit, ſont telles, que le mouvement des parties voiſines peut faciliter leurs excrétions. A couvert ſous la membrane du péritoine qui les environne, ils ſont enveloppés d'une graiſſe aſſez ſeche, on trouve des glandes couchées ſur leur ſommet, de façon qu'elles inclinent vers leur ſurface concave, par une loi de la nature aſſez conſtante. Quelquefois cependant de cette ſurface des *reins*, elles adherent étroitement au diaphragme: leur forme & leur grandeur ne ſont preſque jamais les mêmes en divers ſujets: elles ſont pourtant plates & larges en général comme de petits placenta. L'origine & la diſtribution de leurs arteres & de leurs veines, varient encore aſſez; l'aorte deſcendante donne aux *reins* un ou pluſieurs rameaux conſidérables, qui ſe partagent en quatre ou cinq grands rameaux, qui ſe diviſent en pluſieurs autres plus petits, leſquels prennent la forme d'un réſeau, deviennent ſi fins & ſi déliés, qu'ils ſe perdent à la vue dans toute la ſubſtance des *reins*. Or, les petites ramifications de ces artérioles, ſe repliant en forme de vers, venant à ſe rencontrer les unes & les autres, unies par-là, & enſuite ſe séparant, forment comme de petits corps glomérés; d'où ſemblent naître les petites veines référentes, qui par leur union deviennent inſenſiblement plus grandes, ſe terminent en quatre ou cinq branches très-conſidérables, leſquelles enfin vont ſe rendre à la veine, ou aux veines appellées émulgentes. Il y a de plus des tuyaux latéraux fins, preſque tranſparens, qui reçoivent par tout l'urine qui a été séparée par les arteres, qui lui ſervent de véhicules, qui forment par

leur union plusieurs corps pyramidaux, polygônes, & se terminent enfin aux corps membraneux appellés papilles, & qui sont le plus souvent au nombre de douze. Les tuyaux des *reins* s'ouvrent par plusieurs communications obliques, tant intérieurement qu'extérieurement dans ces corps.

On trouve encore dans la substance des *reins* de petits corps ronds, caves, couronnés de tous côtés de petits vaisseaux, garnis de petites veines & de nerfs, & qui communiquent avec les tuyaux urinifères. Les hérissons, les tortues, les maladies des *reins*, les concrétions qui s'y font, la vue même des *reins* dans le fœtus, tout paroît confirmer ce sentiment. C'est pourquoi il sembleroit que l'urine se sépare ici par deux voies, l'une glanduleuse plus composée, & l'autre plus simple, que Ruysch a découverte. Ce qui ne répugne certainement point aux lois que la nature a coutume de suivre ailleurs, comme au foie, par exemple. Quoi qu'il en soit, Ruysch, après avoir examiné ces petits corps, n'a pu se persuader qu'ils fussent des glandes, mais des arteres singulierement entortillées.

L'autre partie de l'artere rénale sert nécessairement à réparer les pertes de la substance même du *rein*, à y entretenir la chaleur & la vie; & c'est du sang de cette branche artérielle que paroît sortir cette lymphe loüable & récrémentitielle, qui revient des *reins* en si grande quantité, qui va se décharger dans le réservoir chyleux, revient en cercle, & n'a point le gout d'urine. Cette même branche a aussi sans doute de petites veines qui lui sont propres.

En effet, il part des dernieres petites racines des artérioles rénales de très-petites veines, qui devenues plus grandes en se rassemblant, s'unissant en rameaux qui ressemblent à des arteres par leur division, & enfin formant ensemble divers troncs dont le nombre est incertain, portent de différentes manieres dans la veine-cave, le sang qui reste après cet emploi.

Enfin, les papilles rénales distilent l'urine qui a été apportée par les tuyaux uriniferes, dans une ample cavité par l'expansion de la membrane du bassinet, & enduite de sa graisse mollasse. Elle s'y amasse, y séjourne, y est mêlée; & le bassinet venant à se resserrer, forme un canal qu'on nomme urétere, dans lequel l'urine est poussée, pour être enfin portée par ce canal dans la vessie.

Il part de la circonférence des papilles, onze à douze canaux membraneux qui les reçoivent avec l'humeur qui en découle, & qui forment trois grands rameaux, dont l'union ne produit qu'un seul & large bassinet, lequel se termine à un seul tuyau membraneux, épais, fort, garni d'arteres, de veines, de nerfs, de petits vaisseaux lymphatiques, de fibres motrices, de lacunes mucilagineuses, propres à adoucir ses parois: ce canal, qu'on appelle urétere, va d'abord droit en-bas, se courbe aussitôt, toujours couvert par la lame du péritoine, d'une largeur toujours inégale en différens endroits: il va s'insérer à la partie postérieure de la vessie, presque à deux doigts de distance de la partie inférieure de son cou & de l'autre urétere: alors après avoir percé la tunique extérieure, & parcouru obliquement l'espace du petit doigt entre elles & la tunique interne, il s'insinue dans la cavité de la vessie, il y forme par la production de ses fibres un corps rond, long, déterminé en-bas, qui empêche l'urine de remonter dans l'urétere, lorsque la vessie est pleine. Car alors l'expansion de la vessie fait que ce corps tire nécessairement l'urétere en-bas, & le bouche: ce canal est donc tellement situé & construit, qu'il peut sûrement porter l'urine des *reins* dans la vessie, sans qu'elle puisse jamais remonter dans ce canal, quelque comprimée qu'elle soit.

Le microscope, l'injection, les ligatures, l'anatomie comparée des hérissons, des rats, des tortues, des ours, des bœufs, des oiseaux, des fœtus humains; l'ouverture des cadavres de gens sujets aux maux de *reins*, les *reins* monstrueux, tout confirme ce qu'on vient d'avancer.

On conçoit de-là le mécanisme de la sécrétion de l'urine. Le cœur étant assez proche du *rein*, qui d'ailleurs est muni de fortes arteres, il suit qu'un sang aqueux est fortement poussé dans les petits vaisseaux des *reins*, & comme ces vaisseaux se fléchissent, se contournent de mille façons, & opposent une extreme résistance, ce sang aqueux reçoit une infinité d'impressions, de mouvemens, de secousses différentes, & enfin trouvant des tuyaux un peu plus étroits que les vaisseaux sanguins qui l'ont apporté, sa partie la plus liquide s'y sépare, s'y amasse, y prend son cours & en est expulsée.

Il ne faut donc point imaginer ici aucune sorte d'attraction, d'émulsion, ni d'autres semblables facultés.

Il n'est pas besoin d'avoir recours à aucun ferment uropoiétique; car il ne trouveroit point ici de lieu, il n'auroit ni cause, ni tems, ni matiere pour se former; il n'auroit point avec quoi se mêler, & on n'en voit point les effets.

Les mêmes raisons ne permettent pas aussi de feindre une faculté propre à fondre ou à précipiter.

De-là aussi tombe de soi-même tout ce que Van-Helmont a inventé, & dont il a fait tant d'effort pour prouver l'excellence. Je parle de cette *scorie*, mêlée à l'urine, qu'il regardoit comme un remede sûr, pour prévenir le calcul.

Et l'on conçoit sans peine que toutes les humeurs qui sont moins épaisses que l'urine doivent sortir par cette voie, pour peu qu'elles aillent heurter contre ces vaisseaux. Ce qui fait aussi comprendre qu'il y a une cause qui les empêche de couler vers ces lieux.

Ou si elles s'échappent par-là, il s'ensuit aussi tôt de promptes & extremes foiblesses. Les *reins* succenturiaux toujours couchés sur le sommet des *reins*, dont ils sont cependant séparés par la graisse qui se trouve entre eux, contigus au diaphragme, & même unis à cette cloison par les vaisseaux sanguins artériels qu'ils en reçoivent, pressés entre elle & les *reins*, munis d'arteres, privés d'un émissaire particulier, d'une structure semblable à celle de la rate, souffrant les mêmes choses, portant toujours presque tout leur sang par leurs veines dans les veines émulgentes; ces glandes, dis-je, servent peut-être ici au sang veineux des *reins*, qui après la sécrétion de l'urine, est dépouillé de sa partie la plus liquide, & de sa partie saline dissolvante, comme le sang de la rate sert à celui de la veine-porte dans le foie: peut-être ont-elles un autre usage. Celui que je viens de proposer n'est certainement pas tout-à-fait hors de vraissemblance. Mais si l'on pouvoit vérifier la nouvelle Observation de Valsalva, il faudroit changer d'opinion, & croire que ces glandes sur-rénales servent aux testicules en ce qu'elles préparent d'avance la matiere spermatique qui doit s'y perfectionner.

Enfin, l'urine se séparant sans cesse, sans que cette sécrétion soit jamais interrompue, est la premiere cause de la bonne constitution des *reins* & des uréteres. Alors il ne s'y fait ni obstruction, ni coalescence, car ce dernier mal est l'effet de leur propre pression. BOERHAAVE, *Institut.*

## PROCEDE'S SUR L'URINE.

*L'urine n'est ni acide, ni alcaline, mais fétide.*

*Prenez* de l'urine d'un homme en santé, évacuée douze heures après avoir bu & mangé, & qui par conséquent a séjourné tout ce tems dans le corps, y a circulé à peu près le même tems, & a été mêlé avec presque tous les sucs dans tous les vaisseaux, par le moyen des facultés vitales. C'est donc une lessive aqueuse, qui a détergé & emporté tout ce qui pouvoit se dissoudre dans de l'eau, & passer par les canaux urinaires déliés des *reins*. Elle doit contenir particulierement les matieres spiritueuses, salines & savoneuses du sang; après un séjour & une digestion aussi longs, elle acquiert la nature même du corps, dont les puissances l'ont tra-

vaillée pendant douze heures successivement, tems qui suffit au lait pour perdre sa nature, & pour commencer à se transformer dans la sérosité du sang. C'est par cette raison qu'il faut choisir une urine bien cuite & évacuée douze heures après avoir mangé; celle qu'on évacue avant ce tems étant légere & crue. Cette urine hors du corps, retient & représente parfaitement l'essence des sucs animaux & leurs élémens. Elle n'est point acide; car on ne lui trouve aucune acreté ni à l'odorat ni au gout, ni ne teint en rouge les sucs auxquels les acides donnent cette couleur : d'ailleurs, si on la fait chauffer, & qu'on la mêle avec l'huile de tartre par défaillance, elle ne produit pas la moindre effervescence; il en est de même de son mélange avec l'esprit alcalin de sel ammoniac : mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'urine d'un homme qui a bu beaucoup de vin du Rhin, qui est extremement aigre, de biere aigre, qui a mêlé beaucoup de vinaigre avec ses alimens, & qui a mangé beaucoup de fruit, n'a pas la moindre acidité, douze heures après avoir pris ces substances, ainsi qu'on en est convaincu par l'expérience. Pareillement l'urine rendue par de jeunes filles, d'une cónstitution foible, & qui ne prennent en aliment presque que des végétaux acides & du lait, n'a aucune acidité douze heures après le repas. Les facultés vitales ont donc surmonté pendant ce tems la disposition que les végétaux ont à l'acescence, ou l'acide qui est en eux. C'est donc avec raison que Van-Helmont a dit que les acides étoient ennemis des veines : mais c'est sans raison que ses disciples ont proscrit les acides, tant des alimens que des remedes, comme s'ils étoient vénéneux & malfaisans aux premieres voies. Tous les Chymistes conviendront de ces expériences : mais ils seront peut-être moins disposés à avouer qu'il n'y a point d'alcali dans cette urine : cependant le fait est certain; car si pour séparer les particules de cette urine échauffée, on verse successivement dessus du vinaigre, du suc de limon, de l'esprit de nitre, de l'esprit de sel, & de l'huile de vitriol, il ne se fera point d'effervescence : mais ces acides mêlés avec l'urine chaude, évacuée douze heures après le repas, s'uniront avec elles, comme l'eau avec elle-même, sans qu'il se fasse ni bulle ni bruit. D'ailleurs, elle ne teint point en verd les sucs des plantes, comme font les sels alcalins.

*REMARQUE.*

Nous pouvons conclurre de-là que les facultés vitales altérent tellement les acides, qu'ils cessent d'être les mêmes, & détruisent toute disposition à l'acidité : ensorte que dans l'état de santé, il ne s'engendre jamais dans le corps de sels alcalins ni acides, mais seulement des sels neutres. C'est une observation que j'ai faite en procédant sur l'urine de personnes qui avoient une grande fievre, & qui étoient attaquées d'inflammation. La violence des facultés vitales avoit communiqué à leur urine une couleur ardente; elle étoit fétide, acre & en petite quantité : mais ne donnoit, à l'examen que j'en ai fait de la maniere dont j'ai parlé ci-dessus, aucun signe d'alcali. Ce qui me conduisit à chercher si dans une retention parfaite d'urine, cette liqueur ne deviendroit point alcaline, après avoir séjourné long-tems, & après avoir été échauffée & agitée dans le corps. Il arriva dans ces entrefaites qu'une personne extremement avancée en âge, ayant été attaquée d'une rétention d'urine dont elle mourut, fut cinq jours sans uriner : le sixieme elle rendit subitement quelques onces d'urine, rouge, trouble & fétide, qui ne la soulagerent point; depuis elle n'en évacua pas une goutte, & mourut. J'emportai cette urine à la maison, & je la traitai par toutes les méthodes Chymiques qui nous sont connues; aucune ne m'indiqua qu'elle fût alcaline : d'où je conclus que l'urine ne prenoit point cette qualité par un séjour dans le corps de cent vingt heures quoiqu'agitée par la chaleur & par la circulation. La vessie du malade étoit entierement vuide d'urine, lorsqu'il mourut; & je n'ai jamais trouvé d'humeur qui devînt alcaline dans l'état de santé, quoique cela arrive quelquefois par des causes particulieres. Il y a plus, je ne les ai jamais trouvées alcalines, même dans les maladies putrides, soit aiguës, soit chroniques Je me souviens qu'un marchand de blé fort âgé qui avoit une pierre fort considérable dans sa vessie, & qui n'étoit point en état d'être taillé, rendoit quelquefois dans ses grandes douleurs une urine qui avoit une odeur alcaline. Comme il étoit sujet à de fréquentes rétentions, le Chirurgien étoit souvent obligé d'écarter la pierre avec une sonde du cou de la vessie, & de la repousser vers le fond. Celui en qui il avoit confiance étant absent, ce malade demeura plusieurs heures dans les douleurs, & sans uriner; son Chirurgien étant de retour & lui ayant fait l'opération ordinaire, il rendit une urine si acre, si alcaline, si corrompue, & d'une puanteur d'urine digérée si considérable, que ce Chirurgien en ayant imprudemment respiré la vapeur, en fut malade pendant quelques jours. N'ayant point eu occasion d'examiner cette urine, parce qu'elle avoit été répandue, je conjecturai qu'ayant été attirée dans les pores de la pierre qui étoit spongieuse, & y ayant séjourné, elle y avoit été ainsi digérée par la chaleur, & qu'elle y avoit peut-être acquis cette acrimonie alcaline qu'on y remarquoit. Quoi qu'il en soit, il est constant que l'urine ne contient point de sel naturel alcalin, & que par conséquent il en est de même de toute autre humeur du corps; car l'urine contient plus de sel que tout autre fluide animal; & ces sels sont plus acrimonieux, & deviennent plus aisément alcalins que ceux d'aucune autre liqueur dont notre corps soit arrosé. Les Praticiens qui se récrient si haut contre les sels naturels, volatils, huileux, alcalins du corps, se trompent donc bien grossierement. Cette erreur s'est introduite dans la Medecine par un mauvais usage de la Chymie, & c'est à un meilleur usage à l'en chasser. Il ne faut donc attribuer l'odeur fétide de l'urine dans l'état de santé, qu'à l'huile atténuée, putride & volatisée qui en est inséparable, & non à un sel volatil alcalin. Son gout amer, désagréable & salin, provient du sel composé de l'urine & de l'huile, ainsi que du sel marin dont l'urine est ordinairement chargée.

*L'urine récente distilée dans un vaisseau bien fermé donne une eau fétide & désagréable qui n'est ni alcaline, ni acide, ni saline, ni vineuse.*

*Prenez* de l'urine humaine bien cuite, évacuée en santé; & distilez-la dans un vaisseau de verre, sur un feu modéré de cent cinquante degrés, entretenu dans la même force, jusqu'à ce qu'il ne reste de cette urine que la vingtieme partie. Vous aurez une eau limpide. Tandis que cette eau viendra, l'urine changera successivement de couleur; & de paillette elle deviendra rouge. Ce rouge sera d'autant plus foncé, qu'il vous sera venu une plus grande quantité d'eau transparente. Enfin, ce qui restera sera d'un rouge presque noir, fort épais, trouble, opaque, écumeux & ténace. La premiere partie limpide aura une odeur particuliere fort désagréable, mais qui ne sera point celle d'un alcali volatil. Ce qui doit paroître étrange, c'est qu'on aura beau la distiler plusieurs fois, & la laisser long-tems exposée à l'air libre, elle conservera toujours cette odeur désagréable. On peut donc dire que cette odeur corrompue en est tellement inséparable, & lui est si intimement unie, qu'elle ne peut être détruite, même par l'addition d'un acide. Elle tient beaucoup de cette exhalaison fétide qui s'éleve des plaies à l'abdo-

men, ou d'un cadavre, récemment ouvert, après une mort violente. Le gout désagréable de cette eau est tant soit peu putride : mais n'est ni alcalin ni salin, après autant de distilations qu'on voudra. Il ne paroît non plus aucune veine sur la surface intérieure du vaisseau qui sert à la distilation, telle que celles que produisent les esprits vineux. Si l'on distile derechef la premiere eau qui vient ; elle ne fournira pas la moindre quantité d'esprit vineux ; & j'ai observé qu'avec quelque soin qu'on la rectifiât, elle ne s'enflammoit point, mais éteignoit toujours le feu. L'urine même des hommes qui boivent le plus de liqueurs fortes, comme du vin & des esprits distilés, ne donne rien d'inflammable. Mêlez cette liqueur distilée avec des acides, elle ne produira ni effervescence, ni altération dans la couleur des sucs des végétaux, ainsi que font toujours les alcalis ; elle ne précipitera pas non plus considérablement les solutions faites avec des acides, ni ne donnera, après quelque rectification que ce soit, de sels sensibles ; elle ne changera point non plus les acides en un sel neutre composé. Elle n'est donc point alcaline ; elle ne donne aucun signe d'acidité, par quelqu'expérience que ce soit, comme l'addition d'alcalis fixes & volatils, des différens sucs que les acides rougissent & autres. J'ai donc démontré ce que je m'étois proposé de faire voir.

*REMARQUE.*

Cette expérience légere nous conduit à la connoissance de plusieurs particularités importantes pour la Medecine. 1°. Nous voyons que la partie la plus légere, la plus claire, la plus volatile des sucs animaux dans l'état de santé, est à peu près une eau élémentaire, à cela près qu'elle est inséparablement unie avec une matiere pareillement légere, claire, volatile, fétide, corrompue en apparence, & qui ne provient point d'un principe salin, mais plutôt d'un principe huileux, qui n'est ni vineux, ni inflammable. 2°. Qu'il n'y a ni fermentation, ni production d'esprit inflammable où cet esprit ne puisse être aisément séparé de l'eau ; au lieu que la partie fétide ne peut jamais être ici séparée de son eau. 3°. Conséquemment qu'il n'y a point d'esprit inflammable dans les sucs vitaux du corps. 4°. Que les facultés vitales rendent l'huile beaucoup plus volatile qu'aucun sel, ce qui est le contraire de ce qu'on pense communément. Cette matiere particuliere, fétide, huileuse, ne se trouve presque que dans celle de la perspiration, dans la sueur, & dans la vapeur qui réside naturellement dans les cavités du corps. Les esprits vineux que l'on boit, ne se rendent point dans les passages de l'urine : mais ils portent à la tête, & affectent le cerveau, le *sensorium* commun & l'origine des nerfs : il n'est donc pas étonnant qu'ils troublent si prodigieusement les fonctions de ces parties. Ils se répandent aussi peut-être vers la surface du corps ; ce qui en rendroit l'évaporation fort prompte. Notre procédé fait voir encore qu'il n'y a point d'esprits volatils dans le corps, capable de s'élever, à l'aide de son degré de chaleur ; ce qui est fort opposé au sentiment de la plupart des Chymistes & des Medecins, & qu'il n'y a non plus aucun alcali volatil, simple ou huileux, ni d'acide volatil. Ainsi les Praticiens modernes feront bien de renoncer à toutes ces idées. L'odeur fétide de l'urine augmente ou diminue toujours, selon que les facultés vitales acquierent ou perdent de la force ; &, selon que le corps est plus fatigué par le mouvement & par le travail. S'il y a quelque chose dans les sucs animaux, que l'acrimonie, la volatilité, la légereté, & la vertu pénétrante, puisse faire prendre comme un esprit, cet esprit n'est ni vineux, ni salin : mais provient réellement d'une huile corrompue, ou dégradée par une putréfaction telle que celle des végétaux.

*Ce qui reste d'urine récente après le procédé que nous venons de donner, n'est ni acide, ni alcalin, ni vraiment savoneux ; mais salin & fétide.*

Si l'on mêle ce qui reste de grossier après la distilation précédente, avec un acide ou un alcali, il ne se fera aucune effervescence, qui marque que ce reste soit alcalin ou acide. Il en sera de même de quelque autre expérience que l'on fasse. Il est à la vérité très-acre, très-salin, & tant soit peu amer au gout : mais il n'est point alcalin, & n'a point d'odeur alcaline : son odeur a presque la même puanteur qu'auparavant. Si on l'emploie à l'usage des foulons & des dégraisseurs de laine, il ne détergera point ; ce qui démontre qu'il n'est point savoneux ; qualité qu'il ne prend que par la putréfaction. Quelque expérience qu'on y applique, on n'y appercevra aucun vestige, soit de chyle, soit de lait. Avec quelque attention que je l'aye examiné, je n'y ai jamais rien découvert de cette coagulation, que la chaleur communique toujours à la lymphe & à la sérosité du sang. De quelque maniere qu'on le traite, il ne prend rien de la nature du fromage. Plus on l'épaissit sur le feu, plus son acreté devient grande, & sa couleur foncée. Enfin il varie successivement par rapport à la couleur, à la consistance & à l'acrimonie, selon qu'on le tient plus long-tems sur le feu ; ensorte qu'il éprouve toutes les vicissitudes que Bellini a remarqué arriver aux *urines* dans les maladies aiguës & chroniques. Dans les maladies aiguës, plus la fievre est chaude, & plus il se dissipe de parties humides ; plus l'urine devient rouge, accre & épaisse.

*REMARQUE.*

Il n'y a donc naturellement dans le corps sain, ni alcalis volatils ou fixes, ni acides volatils ou fixes ; le sel des sucs animaux est d'une nature particuliere, que nous examinerons dans la suite. Il est moins volatil que l'eau, puisqu'il ne s'éleve point à la chaleur qui la fait bouillir. Il est étonnant que l'urine ne contienne rien de ce qui sert à la nutrition, & qu'il n'y ait ni chyle, ni lait, ni caillé, ni sérosité, ni lymphe, ni rien de ce que les Medecins regardent avec raison comme les premiers principes de la nutrition. Les urines n'emportent donc rien hors du corps de ce qui sert à le nourrir. Toutes les parties de chyle, de lait, de sang ou d'humeurs qui sont devenues acres, subtiles, putréfiées, impropres à la nutrition, & nuisibles au corps, sont, après avoir rempli leur destination, séparées par les facultés vitales, filtrées dans les *reins*, & mises hors du corps. Les *urines* représentent donc les humeurs tellement altérées, qu'elles n'étoient plus bonnes à rien. Le Medecin peut donc voir dans leur quantité, leur acreté, leur couleur & leur épaisseur, ce qu'il a à faire, le besoin qu'il y a d'humecter, l'état & la condition des humeurs restantes, les remedes nécessaires dans certaines maladies, & qu'elles sont les choses qui nuisent particulierement au corps en altérant la constitution du sang, & quelles sont les désavantages du trop de fluidité.

*L'urine récente, épaissie, réduite à un quarantieme, & distilée avec du sable, donne un esprit alcalin, un sel volatil alcalin, une huile très-fétide, & des feces salines.*

Si l'on pousse la distilation de l'*urine* jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une livre de quarante ; ou si on la fait évaporer par l'ébullition, dans un vaisseau profond, large, cylindrique, & découvert, jusqu'à ce qu'il n'en demeure qu'un quarantieme, on trouvera au fond de ce vaisseau une matiere gros-

fiere, qui mêlée avec trois fois fon poids de fable net, & diftilée dans une rétorte au bain de fable, à un feu modéré d'abord, obfervant de féparer fréquemment les liqueurs qui viendront, donnera premierement, une eau limpide, comme dans le procédé précédent ; fecondement, une autre liqueur limpide, d'une nature acre, ardente & alcaline, lorfque le mélange fera prefque fec. Si l'on continue l'opération, tant qu'il s'élevera quelque chofe, qu'on lute enfuite le récipient avec la rétorte, & qu'on traite la matiere reftante en pouffant le feu fucceffivement, on appercevra des nuages blancs qui dureront long-tems; il fe formera des veines huileufes, & il s'élevera une liqueur jaune & tant foit peu huileufe; on aura de plus un fel blanc, folide & alcalin. Enfin, lorfqu'on aura pouffé le feu à fon dernier degré, on obtiendra une huile jaune, & de couleur d'or; & ce qui reftera au fond de la rétorte, fera une matiere faline & féculente. La premiere eau eft brûlante, acre, faline, nullement huileufe, mais tout-à-fait femblable à celle du procédé précédent. La feconde liqueur eft acre, manifeftement faline, eft chaude & piquante fur la langue, a un gout parfaitement alcalin, produit une effervefcence violente avec tous les acides, & donne, imprégnée d'un acide, un fel composé, neutre, à demi-volatil, femblable au fel ammoniac, & d'une nature déterminée par celle de l'acide. Ce fel eft donc vraiment alcalin & volatil, ainfi que celui qui provient de la putréfaction des végétaux. Ce qui paroît beaucoup plus évidemment dans la troifieme liqueur onctueufe, qui eft très-alcaline, quoique huileufe, & qu'on appelle ordinairement efprit alcalin, quoique ce foit un composé d'eau, de fel & d'huile. Le fel eft toujours alcalin : mais l'huile fétide qui lui eft adhérente, le rend très-défagréable. L'huile qui vient en même-tems, qui eft enfuite très-fétide, & qui infecte tout de fon odeur, eft infupportable, retient la puanteur de l'urine, & eft même un peu ftercoreufe. Si l'on calcine les feces reftantes fur un feu ouvert, & qu'on les lave enfuite avec de l'eau, on en tirera un vrai fel marin, pourvu que la perfonne dont on a pris l'urine, en ait fait ufage avec fes alimens.

*REMARQUE.*

Il paroît par-là, que quoique le fel de l'*urine* ne foit point alcalin par lui-même, il peut le devenir par un certain degré de chaleur, & qu'il n'eft point ammoniac; parce que le fel ammoniac, quoique volatil à un certain degré de chaleur, ne devient jamais alcalin, même après avoir été fublimé, & refte composé, quelque foit le nombre de fois qu'on réitere la fublimation ; au lieu que le fel de l'*urine*, quoique d'une nature à demi-fixe, ainfi que le fel ammoniac, & capable d'être volatilisé par un certain degré de chaleur, devient en même-tems alcalin, & perd la nature de fel composé, il approche donc du fel alcalin & du fel ammoniac : mais il n'eft ni l'un ni l'autre. Nous apprenons encore par-là que le fel, l'efprit falin, & la premiere huile, font prefque également volatils dans l'état de fanté, & que cet efprit huileux eft un composé d'eau, d'huile & de fel, dans lefquels on peut aisément le réfoudre. Ce qui nous fait concevoir en même-tems comment les facultés vitales convertiffent les matieres douces, blanches, indolentes, fans odeur, & onctueufes des alimens, le chyle, le lait, la graiffe & la moelle, en une autre matiere acre, jaune, inflammatoire, claire & fétide; d'où provient ordinairement l'odeur fétide de l'urine. Enfin, nous fommes affurés par les mêmes expériences, qu'il n'y a point d'alcali fixe dans les fucs animaux. Il ne m'eft jamais arrivé d'en trouver un grain, dans la quantité la plus grande d'*urine* que j'ai traité de cette maniere. Enfin le fel marin entre dans le fang, s'y mêle, parvient dans les conduits urinaires, n'eft point altéré, & agit dans prefque tous les vaiffeaux du corps, fans rien fouffrir de leur réaction. Toutes ces chofes bien confidérées, il s'enfuit que cette expérience que nous devons à Van-Helmont, eft d'un ufage infini dans la Medecine.

*Urine récente épaiffie, diftilée avec un alcali fixe.*

Après avoir fait épaiffir de l'*urine* récente comme ci-deffus, verfez deffus une égale quantité d'huile de tartre par défaillance, ou de folution de potaffe, il s'élevera fur le champ une vapeur acre, alcaline, volatile, ainfi qu'il arrive ordinairement dans l'ébullition de l'*urine* bien putréfiée. Si l'on diftile fur le champ ce mélange dans un alembic de verre, il viendra une liqueur limpide qui coulera par veines, & qui fera acre, très-alcaline, plus volatile que l'eau, & femblable à tous égards à un alcali véritable & fort. Si l'on fubftitue le fel de tartre à l'huile de tartre par défaillance, il s'élevera d'abord dans la diftilation un fel alcalin fec : mais fi l'on diftile derechef la premiere liqueur alcaline & limpide, dans un grand vaiffeau, & fur un feu modéré, il viendra d'abord une partie faline, blanche & alcaline; & il reftera au fond, de l'huile avec l'alcali fixe qu'on a ajouté, comme s'il étoit devenu plus fixe qu'auparavant. Enfin fi l'on pouffe le feu à fon dernier degré, lorfque tout fera fec, il viendra après le fel une huile jaune & fétide.

*REMARQUE.*

Cette expérience fait voir que la nature des fels animaux urineux eft telle, qu'un fel fixe alcalin peut la changer en un moment, ainfi que fait l'action violente du feu dans le procédé précédent. Nous voyons encore par-là que les fels fixes alcalins, mêlés avec les fucs animaux, les rendent promptement acres, alcalins, extremement mobiles, & plus volatils que l'eau & les efprits du corps, communiquent aux efprits une nature ardente & corrofive, & les difpofent à la putréfaction. Si l'on diftile plufieurs fois de fuite fur un feu modéré le fel & l'efprit falin qu'on a obtenu, on finira par avoir un alcalin auffi pur que ceux qu'on prépare avec la corne de cerf, & d'autres fubftances coûteufes. Si on les mêle avec des acides, ils produiront une effervefcence violente, furtout fi on les agite enfemble : mais ils feront enfuite, à la vérité, tellement affoiblis & privés de leur acreté, & de ce qu'ils avoient d'ardent & d'alcalin, qu'ils en deviendront fixes, & que la chaleur du corps en fanté, ne fuffira pas pour les volatilifer. Ils perdent la vertu des alcalis volatils, furtout celle de diffoudre & d'atténuer les fucs au point de donner la mort. Mais ce qui importe plus aux Medecins, & ce que leur procédé leur démontre, c'eft combien la nature des fels du corps peut être altérée; combien ils peuvent s'écarter de leur qualité naturelle; quels font les effets particuliers de chacun de ces changemens, & quels font les remedes dont ils doivent fe fervir pour les corriger. L'expérience avoit appris toutes ces chofes aux Anciens. Nous voyons qu'Hippocrate ne fe permettoit dans les fievres, accompagnées de chaleur & d'agitation, que des fubftances acides, ou analogues aux acides, foit en boiffon, foit en alimens, foit en remedes : nous voyons donc que les alcalis fixes font pernicieux toutes les fois qu'il y a chaleur, agitation, odeur fétide, douleur ardente, ou diminution dans les urines, ou trop de diffolution dans les fucs; d'où il s'enfuit qu'il faut alors regarder ces fels comme des poifons, furtout dans la pefte.

*L'urine récente, furtout épaiffie, donne avec la chaux vive un efprit brûlant qui n'eft point alcalin.*

Si l'on jette de la chaux-vive dans de l'urine récente, il

s'en éleve sur le champ une vapeur qui frappe les narines d'une odeur extremement ardente & pongitive. Si on distile sur le champ & doucement ce mélange dans un vaisseau bien fermé, on obtiendra une eau limpide d'une odeur chaude, insupportable, semblable à celle de la vapeur dont nous avons parlé, mais piquante & plus volatile. Si l'on ajoute à de l'urine épaissie, & réduite au quart, une égale quantité de chaux vive, l'odeur sera beaucoup plus forte, & l'esprit obtenu par la distilation, n'aura pas son pareil pour l'acreté, la chaleur, la subtilité & la volatilité. Après qu'on aura séparé cet esprit par la distilation, la masse restante, traitée de la même maniere, ne donnera jamais un sel solide comme dans le procédé précédent; mais toujours une liqueur saline, très-fluide; & quelque soit l'acide qu'on y mêle, il ne se fera point d'effervescence, quoique la chaleur & la volatilité soit beaucoup diminuée. Il y a de la précaution à prendre dans ce procédé; car aussitôt que la chaux vive touche l'urine, épaissie ou fluide, il se fait une grande ébullition, avec une chaleur violente, & il s'éleve à l'instant l'esprit le plus vif & le plus volatil que nous connoissions. Or cet esprit animé par la chaleur, & mis dans une agitation furieuse, produiroit de grands ravages dans les poumons, s'il y étoit reçu, & causeroit dans les vaisseaux tendres de ce viscere, une inflammation qui ne tarderoit pas à se communiquer au sang. Si l'on applique cet esprit à la surface du corps, il y mettra sur le champ la gangrene & la mortification; peut-être que la matiere contenue entre le sang, circulant dans les poumons, & l'air contenu dans les vésicules, ne forme pas la millieme partie d'un pouce : quel ne seroit donc pas l'effet de cet esprit ! Mais heureusement sa partie acre se dissipe rapidement dans l'air, & laisse après elle une eau.

*REMARQUES.*

Nous voyons par-là quelle est l'action de la chaux vive sur les sels urineux du corps; si elle est aidée par la chaleur & le mouvement vital, elle produit sur le champ des esprits ardens qui sont fatals à la masse tendre & molle du cerveau, & aux nerfs. Plus le corps est chaud, agité, ou plus l'inflammation dont il est attaqué est grande, plus l'action de la chaux vive est dangereuse : mais prudemment employée, elle pourroit être salutaire, si le corps abondoit en acides, en eaux ou en phlegmes. Une réflexion qu'il importe de faire, c'est que la lessive de chaux vive est très-propre pour corriger & dissiper les sels fixes & muriatiques du sang; & que c'est par conséquent un excellent remede dans l'espece de scorbut qui provient de ces sels : mais qu'elle ne peut être que très-pernicieuse dans celle qui naît de la putréfaction, & qui est causée par une huile acre & un sel. Nous avons peut-être rencontré en mêmetems le moyen d'accorder des expériences de quelques Medecins habiles de France, où la lessive de chaux vive est dangereuse, avec celle des Medecins d'Allemagne, où la même lessive est salutaire. Nous remarquerons d'abord qu'il faut entendre tout ceci plutôt de la chaux vive préparée avec la pierre, qu'avec des coquillages. Il semble que ce remede doive naturellement être accompagné des phénomenes suivans, & ces phénomenes avoir les causes que nous allons en indiquer.

1°. La corrosion violente que l'application de la chaux vive produit sur un corps vivant, provient plutôt de ces esprits salins & ardens, qu'elle engendre du sel qui n'étoit point acre auparavant, que de sa nature caustique.

2°. On peut s'en servir avec succès dans les maladies dont les causes sont acides, aqueuses, austeres, visqueuses, mucilagineuses & phlegmatiques, & lorsqu'il n'y a ni mouvement, ni irritation.

3°. Elle est nuisible au contraire dans les maladies aiguës qui naissent d'un principe alcalin, bilieux, salin, putride, acrimonieux & chaud, & lorsqu'il y a mouvement, sécheresse & agitation violente.

4°. Les sels tempérés du corps peuvent devenir sur le champ extremement acres & vénéneux, par la seule addition d'une substance qui soit acre elle même.

5°. Une matiere excessivement acre peut provenir de sucs sains, & n'être ni sel, ni esprit, ni huile ; car cette liqueur ne sera réductible par aucun moyen que je connoisse sous la forme solide d'un sel; & l'eau sera le seul moyen de l'obtenir, mais seulement invisible.

6°. Les esprits qui ne paroissent alcalins, par aucune expérience faite avec les acides, sont plus vifs qu'aucun alcali; ensorte qu'il n'y a rien qui rende une odeur plus acre & plus forte. D'où l'on voit avec quelle facilité le sel du corps, qui est presque sans odeur, peut en prendre, ainsi que du gout.

*Sel naturel d'urine.*

*Prenez* de l'urine très récente, évacuée douze heures après le repas par un homme en santé; faites-la évaporer sur le champ dans un vaisseau net, sur un feu modéré de deux cens degrés, jusqu'à la consistance d'une crême. Passez ensuite cette crême chaude à travers une chausse de flanelle, pour en séparer les huiles visqueuses; plus cette séparation sera parfaite, mieux ce sera. Mettez une grande quantité de cette liqueur épaissie dans un grand vaisseau de verre, cylindrique, & couvert d'un papier. Laissez reposer ce vaisseau pendant un an dans un lieu frais : il se formera pendant ce tems au fond du vaisseau, une masse saline, solide, dure, brune, & tant soit peu transparente ; il flottera au-dessus une liqueur onctueuse, épaisse, noire, & séparée du sel. Versez cette liqueur ; mettez la masse saline dans un autre vaisseau ; arrosez-la d'eau très-froide; lavez la masse saline avec cette eau, & la séparez de ses impuretés oléagineuses ; ce que vous ferez facilement, parce qu'elle ne se dissout pas aisément dans l'eau froide. Conservez cette masse saline sous le titre de sel naturel d'urine. Si vous faites dissoudre ce sel dans de l'eau, & que vous passiez la solution jusqu'à ce qu'elle soit limpide, il s'y formera une pellicule dans un vaisseau net; & le laissant reposer dans un lieu frais, il en naîtra des mottes salines d'une espece particuliere, fort différentes des crystaux de tous autres sels; & ne ressemblant, tant en figure qu'en dureté, que foiblement à ceux du sucre. Elles ne sont ni fétides, ni alcalines, mais extremement volatiles; & c'est ce qu'on appelle le sel d'urine purifié.

*REMARQUE.*

Cette expérience fait connoître parfaitement au Medecin la nature de ces sels, qui dans le corps sain sont très-acres, tendent à l'alcalisation, ne sont point réellement alcalins, & veulent être promptement expulsés par les facultés vitales, auxquelles ils doivent leur formation : nous devons en conclurre, que les autres sels contenus dans le reste des sucs, sont beaucoup moins acres ou alcalins. Ces sels ne s'engendrent que dans le corps humain ; & c'est un composé de sel marin, & d'une partie de la substance des alimens & des boissons. Il y a, comme on voit, du sel marin : mais ce n'est pas la seule chose qu'il y ait; ils sont savoneux, mais peu onctueux : ils sont diurétiques délayés dans de l'eau, & sudorifiques lorsqu'ils sont accompagnés d'un régime convenable. Le sel naturel d'urine produit sur les métaux des effets si singuliers, que quelques Chymistes s'en étoient promis des merveilles. Quant à la matiere

tiere grasse qui reste après qu'on a passé & nettoyé l'urine épaissie, on la fait sécher sur un feu modéré, & on en prépare de très-bons phosphores; c'est pourquoi on ne la perd point. Ce procédé montre encore, que le sel restant dans l'urine ainsi épaissie, ne se putréfie, ni ne devient alcalin au point de se volatiliser, & de s'évaporer, quoique d'ailleurs il éprouve de grands changemens. Il seroit à propos de considérer quelle part il a dans la formation de la pierre de la vessie ou des reins.

*L'urine en digestion devient alcaline & s'altere dans sa couleur, son goût, son odeur & ses vertus.*

*Prenez* de l'urine telle que celle dont on s'est servi dans le premier procédé; tenez-la dans un vaisseau découvert, de verre, de terre, de bois ou de métal, à un air de trente-trois degrés de chaleur; elle commencera à devenir fétide, à se putréfier, & sa couleur de paille se brunira & s'obscurcira; elle déposera un sédiment grossier; elle aura au bout de quelques jours une nature alcaline & lixivielle & engendrera une croûte pierreuse qui s'attachera aux côtés du vaisseau. Plus l'air sera chaud, plus l'altération de l'urine sera grande & prompte. Tout ce procédé se passe en grande partie en été dans les tems chauds. Pour savoir jusqu'où cette altération pouvoit être portée, je remplis une bouteille d'urine récente; je la bouchai avec du liége, & je la mis dans un lieu modérément chaud. Au bout de trois mois j'y apperçus un changement tel que celui que j'ai décrit ci-dessus. Ce changement consistoit principalement en ceci. L'urine récente d'un homme en santé est d'une couleur de paille; cette couleur s'altere de jour en jour, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait brune: plus la putréfaction est grande, plus la couleur est obscure. La même chose se passe dans les personnes qui ont la fievre; les urines qu'elles rendent sont ainsi altérées, & l'on déduit de leur couleur l'état actuel des sucs. L'urine récente a une odeur désagréable, mais non alcaline; l'urine digérée l'a sensiblement fétide, volatile, alcaline & très-différente de celle de l'urine récente. L'urine récente est amere & saline au gout; l'urine digérée est putride, acre, alcaline & parfaitement lixivielle. La premiere ne paroît point contenir d'alcali; la seconde fait ébullition & effervescence avec les acides, & manifeste en toute autre occasion une nature vraiment alcaline. L'urine récente n'est ni savoneuse ni détersive; l'urine digérée & putréfiée sert aux Teinturiers & aux Dégraisseurs, ainsi que la lie acre, pour nettoyer la laine, la soie & autres choses semblables; elle produit alors le même effet que les alcalis fixes. Tous les changemens que nous venons d'indiquer se passant dans un vaisseau bien fermé, à l'aide d'un petit degré de chaleur & sans autre appareil, il n'est personne qui ne puisse les vérifier; ce seroit donc en vain que les Chymistes refuseroient à l'urine les propriétés que nous lui accordons.

## *REMARQUES.*

Nous observerons ici qu'il se sépare des humeurs par les conduits urinaires, une eau qui contient des sels & des huiles qui sont presque corrompus; ensorte que nous ne trouvons dans tout le corps aucun autre fluide, qui mis en digestion dans un vaisseau fermé, s'altere plus promptement que cette eau. L'urine qui est une liqueur destinée à l'excrétion, dépure donc le sang de ces substances nuisibles & putrides. Il n'est donc pas surprenant qu'elle produise des effets mortels s'il lui arrive d'être retenue dans le corps par quelque cause morbifique; car la chaleur du corps l'alcalise promptement; alors elle offense les vaisseaux les plus déliés, & met les humeurs en dissolution, par la désunion pernicieuse qu'elle introduit. Comme elle acquiert promptement & facilement ces qualités accidentelles dans un vaisseau fermé, à l'aide d'une chaleur modérée, il s'ensuit que le corps ne produit ni vinaigre, ni esprit inflammable, & que rien ne s'y fait par voie de fermentation; mais que tout y annonce une altération putride, & des effets fort analogues à ceux de la corruption des végétaux. Mais si la stagnation seule suffit pour changer les urines au point que nous avons dit, que ne doit point produire la putréfaction même? D'où nous voyons quel est le besoin d'eau, d'acide & de matieres salines pour ceux qui vivent dans des climats chauds, qui travaillent tous les jours & qui font des exercices violens. Il n'y a que ce seul moyen de prévenir en eux la corruption des mets, des boissons & des ragouts. On sent encore combien il est nécessaire qu'il se fasse tous les jours un chyle nouveau, doux, tant soit peu acide & capable d'émousser l'acrimonie qui s'engendre dans le sang. Il est évident encore que les avantages de ce nouveau chyle disparoissent en vingt-quatre heures & qu'ils ne renaissent, que par sa régénération, après le même intervalle de tems. Rien n'est donc plus salutaire dans les fievres ardentes que les alimens piquans, acides, doux & analogues au chyle; & rien n'est plus mal-faisant que l'abstinence sévere. On ne peut donc se promettre que d'excellens effets des tisannes d'orge avec le vinaigre & le miel dans les maladies aiguës, ainsi qu'Hippocrate l'a remarqué dans le Traité incomparable qu'il a intitulé *de Rat. Vict. in Acut.* Un Medecin qui partira d'après les expériences que nous venons d'indiquer, déduira de l'altération de l'urine & des sels de ce fluide, un grand nombre de particularités utiles. Il verra que le repos seul suffit pour donner lieu à la formation d'une pierre, même dans un homme en santé, s'il arrive que l'urine se corrompe ou devienne alcaline. Il conclurra de-là, que l'atténuation, les alcalis & la putréfaction ne préviennent point la formation de la pierre, puisqu'elle ne s'engendre & ne se dissout point dans l'urine corrompue: de même, dira-t'il, que le tartre s'engendre dans le meilleur vin, la pierre peut s'engendrer & ne point se dissoudre dans l'urine la mieux travaillée par les facultés vitales. C'est donc en vain qu'on se propose de prévenir la formation de la pierre par des sels volatils alcalins. J'ai frissonné en faisant l'expérience suivante. J'avois rempli un vaisseau net, de l'urine récente d'une personne en santé; je la laissai reposer quelque tems: mais lorsque je la supposai putréfiée & propre à la distilation, je la transvasai & j'apperçus autour du vaisseau dans lequel elle avoit reposé une croûte pierreuse qui l'enduisoit. Je remis sur cette croûte de nouvelle urine; je réitérai plusieurs fois la même opération, jusqu'à ce qu'enfin toute la surface du verre se trouva enduite d'une matiere pierreuse. Quelque dangereuse que soit la formation de cette matiere; elle paroît toutefois nécessaire. On s'est demandé quelquefois, sans doute, avec étonnement, pourquoi le corps ne se putréfioit pas de lui-même par sa propre chaleur vitale & par son propre mouvement, puisqu'il corrompt si promptement les sucs les plus sains, & puisque les cadavres exposés à un air d'une chaleur de quatre-vingts degrés, se putrefient en peu d'heures, se résolvent, s'évaporent dans l'air & ne laissent que les os. Le Chymiste répond à cela, que les mets, les boissons, les sauces, l'air & quelquefois certains remedes contraires à la putréfaction, préviennent cet accident; autrement toute la structure du corps se dissoudroit promptement, surtout dans les fievres ardentes.

*L'urine digérée donne dans la distilation un esprit alcalin, une huile fétide, un sel volatil alcalin, un phosphore & du sel marin.*

*Prenez* de l'urine digérée comme dans le procédé précédent; distilez-la sur un feu modéré, dans un vaisseau de verre; il se formera d'abord des ruis-

ſeaux de liqueurs, comme d'eſprits onctueux. Changez de récipient, augmentez un peu le feu, & ces ruiſſeaux ſeront ſuivis de gouttes ſemblables à de l'eau & en forme de roſée; ſéparez cette eau; lorſque la matiere ſera preſque ſeche augmentez le feu & le rendez violent; il vous viendra une huile jaune & très-fétide avec quelque choſe de ſalin. Les feces noires qui reſteront, brûlées ſur un feu ouvert, donneront une chaux blanche qui ſe réſoudra par le moyen de l'eau en un ſel marin & en une terre fixe, inſipide & déliée. La premiere eau eſt fétide, acre, chaude, parfaitement alcaline, & produit une effervescence violente avec les acides. Si on la diſtile dans un grand vaiſſeau ſur un feu modéré, elle donne un ſel blanc ſolide, vraiment alcalin & laiſſe une eau d'un gout & d'une odeur déſagréable. Si l'on diſtile dans un grand vaiſſeau ſur un feu modéré, l'eau qui eſt venue la ſeconde; on aura un peu d'eſprit ſemblable au premier, qu'on ſéparera ſoigneuſement; & l'on obtiendra du reſte de l'eau, diſtilée dans un vaiſſeau net, une liqueur qu'Helmont vante dans ſon Traité de la pierre, comme un lithontriptique admirable. Il ne paroît point ici de ſel fixe alcalin; mais ſeulement un vrai ſel marin, pourvu que la perſonne dont on travaille l'urine en ait fait uſage.

Lorſque je déſire d'avoir une grande quantité de ce ſel, je m'y prends de la maniere ſuivante.

Je mets cent livres d'urine dans un grand vaiſſeau plat & qui s'élargit par le haut. Je la fais épaiſſir par l'ébullition, obſervant ſoigneuſement d'empêcher la matiere onctueuſe de s'évaporer. Lorſque le tout a la conſiſtance du miel, j'en prens une grande quantité que je mets dans un vaiſſeau cylindrique ouvert, & que j'expoſe pendant quelques mois dans une chambre chaude, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien putréfiée. Je mets enſuite ce vaiſſeau de verre dans un pot de fer, auquel j'adapte un grand chapiteau d'alembic de terre, que j'ai ſoin de bien luter. Ce chapiteau a un long bec, auquel j'applique un vaſte récipient. Je pouſſe mon feu par degrés; & il me vient une quantité incroyable de ſel blanc alcalin, enſuite une huile jaune, qui ſalit ce ſel, puis un autre ſel un peu plus fixe. Je pouſſe le feu, juſqu'à ce que le pot de fer ſoit rouge; alors il me vient de l'huile avec un dernier ſel. Si j'ajoute à ce qui me reſte deux ou trois fois ſon poids de charbon de bois, & que je diſtribue le tout dans de petites rétortes revétues, & que je faſſe pendant ſeize heures un feu de la derniere violence, me ſervant en même tems de récipiens pleins d'eau, & placés de maniere que les cous des rétortes ſoient placés ſous l'eau, il me viendra de petites maſſes de matiere bleue qui tomberont au fond des récipiens; d'où je les tirerai pour les mettre dans un petit vaiſſeau; je placerai ce vaiſſeau ſur un feu aſſez léger; la matiere du phoſphore ſe fondra, ſans ſe diſſoudre dans l'eau chaude (car j'en ai rempli mon petit vaiſſeau) & ſe mettra en une maſſe comme de la cire fondue. Cette matiere peut demeurer vingt ans & plus dans l'eau ſans perdre ſa vertu. Si l'on prend une partie de ce qui reſte dans le pot, avant cette derniere opération, & qu'on la faſſe calciner ſur un feu ouvert, on aura une chaux blanche, qui miſe dans de l'eau, donnera une matiere ſaline. Si l'on analyſe cette matiere, on trouvera que c'eſt un vrai ſel marin qui a réſiſté à toutes les digeſtions du corps, & qui eſt demeuré ſans altération, malgré la longue putréfaction & toutes les diſtilations. On reconnoîtra que c'eſt un vrai ſel marin, tant au gout qu'à la propriété qu'aura ſon mélange avec l'eau-forte de diſſoudre l'or. On ne trouve donc point encore dans cette urine de ſel fixe alcalin. Elle ne contient rien de ſalin qui ne ſoit de la nature d'un ſel volatil ou d'un ſel marin.

*REMARQUES.*

Voilà la vraie analyſe de l'urine après la putréfaction; elle donne, comme l'on voit, les mêmes choſes que l'urine récente diſtilée, mais avec moins de chaleur & dans un ordre renversé. La putréfaction rend les ſels plus volatils que l'eau, & fait alcaliſer ceux qui n'étoient point alcalins. L'huile en devient plus acre, plus fétide & plus volatile: mais il n'en naît point d'eſprit inflammable, ni d'acide volatil ou fixe, ni d'alcali fixe. Cependant ſes deux ſels ſont diverſement volatils; le premier s'éleve facilement, & ſe ſépare preſque pur. Le ſecond vient plus difficilement, plus lentement, mêlé avec beaucoup d'huile, dont on ne le ſépare point ſans peine, & ne s'éleve qu'à l'aide du feu le plus violent. J'ai une fois traité les feces préparées de l'urine, avec le feu le plus violent, pour en faire du phoſphore; & je fus ſurpris du long-tems que cette matiere ſaline fut à venir, après avoir été expoſée à la violence d'un premier feu. Il eſt vrai qu'elle étoit extremement denſe, jaune, fétide & fixée aux cotés de la rétorte. Tous les acides ſont donc ici changés par les facultés vitales en une ſubſtance neutre, ſaline. Mais cette ſubſtance devient vraiment alcaline par la putréfaction, & plus volatile qu'aucune que je connoiſſe, ſans en excepter l'alcohol. Cette putréfaction volatiliſe toutes les matieres ſalines des animaux & des végétaux: mais elle ne peut convertir le ſel marin en un alcali, ou le rendre volatil. Quelques célebres Chymiſtes ont avancé qu'on pouvoit obtenir des feces de l'urine qui reſtent après la diſtilation, un acide, à l'aide d'un feu violent. J'ai trouvé qu'ils avoient raiſon, lorſque l'urine dont on ſe ſert eſt d'une perſonne qui faiſoit beaucoup d'uſage de ſel commun, & que ce ſel n'étoit point altéré, mais étoit reſté entier dans les feces, ainſi que nous l'avons obſervé ci-deſſus. Car lorſqu'il eſt ainſi mêlé avec une grande quantité de terre, la violence extreme du feu en chaſſe l'acide, qu'on s'eſt un peu trop hâté de prendre pour l'acide des ſucs naturels. Il faut avoüer toutefois que le phoſphore ſe réſout de lui-même à l'air en un acide peu différent de l'huile, ou des eſprits acides de vitriol ou de ſoufre; ce qui le rend propre à former une eſpece de corps avec le vif-argent. Si l'on me demande d'où provient cet acide & qu'elle en eſt la nature, j'avouerai franchement mon inſuffiſance. Il ne vient certainement, ni des ſubſtances animales, ni des ſubſtances végétales. On pourroit faire entrer l'alun dans ſa préparation, car par ce moyen on l'obtiendroit plus facilement; & l'eſprit acide d'alun reſſemble beaucoup à celui du vitriol. D'ailleurs il eſt démontré par un grand nombre d'expériences que les oiſeaux qui ſe repaiſſent de végétaux qui tendent à l'acidité & qui ne boivent que de l'eau, calcinés à feu ouvert, avec tous leurs excrémens, après avoir été long-tems enfermés & nourris de cette maniere, donnent des feces qui ne contiennent rien d'acide ni d'alcalin. Si l'on ſoûle parfaitement un eſprit alcalin de ſel volatil alcalin bien rectifié, il devient limpide: mais ſi on le garde long-tems dans cet état, il change de couleur, il s'obſcurcit & dépoſe communément quelque choſe de terreux ſur le fond & ſur les côtés du vaiſſeau. Qu'on examine maintenant ſi ce n'eſt point la terre volatile qui s'éleve avec le premier eſprit de l'urine putréfiée, qui ternit le verre, de maniere qu'elle n'en peut être ſéparée que par un autre eſprit qui ſuit, qui quoiqu'à peine ſalin, ne laiſſe pas de la diſſoudre, & dont Van-Helmont parle ſi au long dans ſon excellent ouvrage de la pierre. Ceci mérite d'être examiné, d'autant plus que cet examen eſt facile & n'eſt pas ſans utilité. Les alcalis ſont certainement plus propres à la formation de la pierre: mais ſi la ſeconde liqueur qui n'eſt point alcaline, diſſout la pierre, alors il faudra dire que l'u-

rine contient & la matiere de la pierre & son dissolvant; le sel marin ne contribue point à cette concrétion, il tend au contraire en qualité de sel à la résoudre & à prévenir l'alcalisation & la putréfaction à laquelle les humeurs sont disposées. C'est ce qui a fait imaginer à Van-Helmont que les grands remedes contre la peste étoient en effet ceux auxquels Hippocrate avoit eu recours, le vinaigre, le sel marin, le soufre, avec les vins brûlés, & c'est ce qui a fait dire aux Adeptes, que la nature avoit mis la perfection absolue dans le sel marin. Cependant il ne dissout pas facilement la pierre formée dans l'urine, ni les concrétions de la goute.

Le Docteur Langrish dit dans sa Théorie & Pratique modernes de la Medecine, que les *reins* sont des organes destinés par la nature pour évacuer du corps une liqueur récrémentitielle qui est dans l'état de santé de couleur de paille ou d'un jaune pâle, & qui ne contient que fort peu ou point de sédiment, ou de matiere féculente, étant en effet une lessive dans laquelle une portion des sels & des huiles animaux a été dissoute & lavée. Si donc les canaux sécrétoires des *reins* sont resserrés plus que de coutume, ainsi qu'il y a tout lieu de le croire, dans une fievre aiguë, soit par les huiles & les sels acres & irritans qui y coulent, ou par la tension qui est alors générale dans tous les vaisseaux; ou si l'union ou l'attraction qui est entre les parties séreuses, & les parties globuleuses du sang est si forte qu'elles ne puissent être séparées dans les canaux des *reins*, il s'ensuivra évidemment que la quantité d'urine sera très-petite.

On peut encore apporter une autre raison de ce phénomene; c'est la vitesse des fluides; car une circulation forte & prompte empêche toute sécrétion, en ce que les sécrétions se faisant par des branches latérales, qui font avec celles d'où elles partent à peu près des angles droits; si la circulation est prompte, les fluides seront emportés parallelement à l'axe, avec les parties qui auroient été séparées latéralement.

Quant à la couleur de l'urine, qui dépend de la quantité de parties huileuses & sulphureuses dont elle est chargée; on sait que l'huile ou le soufre est la cause de toutes les couleurs des liquides, car ils n'en reçoivent aucune, ni du sel pur, ni de l'eau pure, ni de la terre pure. Ajoutez à cela, que la couleur que l'huile donne est d'autant plus foncée, qu'elle est plus atténuée & exaltée par la chaleur & par le mouvement. D'ailleurs lorsque la chaleur excessive du corps a exalté les particules aqueuses les plus fluides du sang, l'urine peut devenir haute en couleur, ou extremement rouge par la proximité des particules sulphureuses. C'est par cette raison que l'urine est quelquefois si soûlée de particules huileuses, salines & terrestres, que c'est une lessive parfaite. D'autres fois les sels & l'huile ne sont pas déterminés vers la vessie, & ne s'y rendent point avec les urines. Cela arrive lorsque les fibres des *reins* sont trop resserrées, ou lorsque les sels & l'huile ne sont pas assez atténués & divisés pour passer par les orifices des canaux sécrétoires. Alors l'urine est claire & limpide comme l'eau commune. Dans le premier cas il y a disposition inflammatoire dans quelques-uns des visceres intérieurs; & dans le second cas le malade est menacé de délire & de convulsions.

L'odeur rance & fétide de l'urine dans les fievres ardentes provient de ce que les sels sont volatilisés & rendus alcalins, & de ce que l'huile tend à la putréfaction; deux états contraires à la constitution naturelle des fluides de notre corps.

Aux environs des crises, dans les fievres, lorsque les particules salines, sulphureuses & terrestres, sont suffisamment broyées & atténuées pour passer dans les canaux des *reins*, l'urine en est chargée, & précipite un sédiment épais & trouble, après avoir reposé quelque tems; d'où il s'ensuit qu'on peut tirer de la couleur & du sédiment de l'urine des signes diagnostics & prognostics. Il faut donc l'examiner tous les jours, y chercher des indications curatives, & la consulter pour prononcer avec certitude sur la terminaison de la maladie; il faut avoir égard au nuage qui paroît flotter à sa surface, à celui qui paroît suspendu dans le milieu, & au sédiment qu'elle précipite au fond. Ce sédiment est le meilleur signe que l'on ait, d'une coction bienfaisante & réguliere. L'examen journalier qu'on fera de l'urine instruira de l'état & des progrès du mal, & par conséquent dirigera non-seulement dans le prognostic, mais encore dans le traitement. Hippocrate fait grand cas des observations sur l'urine, & Willis ne balance pas à dire que les eaux acidulées ou de Spaw, n'indiquent pas plus certainement la nature d'une mine cachée, à travers laquelle elles passent, que les urines ne marquent les différentes altérations qui arrivent dans nos corps.

Si l'inspection pure & simple de l'urine est d'un si grand avantage, pour connoître la nature, l'état & les progrès d'une maladie, avec la maniere de la traiter, il faut convenir qu'une histoire naturelle de ce fluide ou des recherches profondes sur les élémens qu'il contient, dans les différens périodes d'une maladie, indiqueront beaucoup plus clairement l'état du sang & les remedes, que ce que l'on apperçoit seulement à l'œil dans l'urinal. C'est ce qui m'a déterminé à faire les expériences suivantes sur l'urine, & à déterminer par une analyse exacte ce que contient l'urine & les différens rapports de ses principes.

*Analyse chymique de l'urine, tant dans la santé que dans les fievres aiguës.*

EXPERIENCE I.

J'ai pris toute l'urine évacuée dans l'espace de vingt-quatre heures, par un homme âgé de trente-cinq ans, en parfaite santé, & d'une vie reglée. J'en ai pesé deux livres, je les ai distilées, & il m'est venu,

| | *Onc.* | *dr.* | *gr.* |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 30 | 7 | 2 |
| 2. Sel volatil, | | 2 | 18 |
| 3. Huile, | | | 32 |
| 4. Tête morte avant la calcination | | 3 | 17 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | 1 | 43 |
| 6. Sel fixe, | | | 32 |

La plus grande partie de la lymphe étoit transparente, insipide, sans odeur, & sans aucun signe d'acidité, ou d'alcalisation : mais le reste étoit très-fort d'une odeur désagréable, fermentoit violemment avec l'huile de vitriol, précipitoit en blanc avec la solution de sublimé, & donnoit une couleur verte au sirop violat.

Lorsque le sel volatil commença à s'élever, il se mit dans toute la retorte & le récipient, en très-beaux crystaux, dont les uns ressembloient à des plumes fort fines, d'autres poussant d'un point, ou d'un centre un grand nombre de rayons, faisoient des étoiles ou des roses de différentes grandeurs.

Lorsque je mêlai ce sel volatil avec un acide, il s'éleva une vapeur, telle que celle qui part des angles d'un mur, où beaucoup de gens ont uriné pendant longtems.

J'ai réitéré trois fois la même expérience, & je n'ai trouvé aucune altération sensible, soit dans la quantité, soit dans la qualité sensible. Ce seroit donc fatiguer à plaisir le Lecteur, que de lui donner le détail des deux autres procédés.

EXPERIENCE II.

Une jeune fille âgée de dix ans, fut attaquée d'une fievre aiguë, accompagnée de phrénésie, de convulsions & d'autres symptomes dangereux qui durerent pendant huit jours, au bout desquels elle eut des sueurs modérées, & évacua des urines fort chargées.

Je fis conserver toute l'urine du huitieme & du neuvie-

me jour, elle se montoit exactement à deux livres. Je les mis dans un alembic, & j'en tirai,

| | Onc. | dr. | gr. |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 30 | 2 | |
| 2. Sel volatil, | | 5 | 46 |
| 3. Huile, | | 1 | 23 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | 5 | 4 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | 1 | 56 |
| 6. Sel fixe, | | | 44 |

Nous voyons par cette seconde expérience qu'il y a une très-grande différence entre l'urine d'une personne en santé, & l'urine rendue dans la crise d'une fievre ; il paroît aussi évidemment combien ordinairement sont salutaires les urines chargées, & qui déposent un sédiment épais & trouble ; car il y a tout lieu de croire, que le sédiment étoit ici composé de particules salines & sulphureuses qui irritoient les vaisseaux & augmentoient la fievre, pendant leur séjour dans le sang.

D'ailleurs il m'a semblé que la lymphe étoit beaucoup plus forte dans cette expérience que dans la précédente, & comme elle contenoit plus de sel volatil & plus d'huile, elle fermentoit plus violemment, & répandoit une odeur plus forte, mêlée avec l'huile de vitriol.

## EXPERIENCE III.

Une jeune femme de dix-sept ans, fut attaquée d'une fievre ardente, & eut un écoulement involontaire d'urine, depuis le dixieme jour jusqu'au quinzieme ; on ne put conserver de son urine le douzieme, qu'environ une cuillerée d'eau claire & limpide ; elle étoit alors en délire, elle arrachoit des floccons de laine de ses couvertures, elle voyoit des mouches après lesquelles elle couroit, avec d'autres symptomes. Elle fut attaquée le treizieme & le quatorzieme d'un coma ; le délire la reprit le quinzieme, avec des tressaillemens violens ; elle avoit la langue noire & brûlée. On conserva ce jour & le jour suivant, huit onces de son urine ; elle étoit d'une couleur un peu plus foncée que le citron, sentoit fort & avoit dans le milieu un nuage mince & clair. Je la distilai, & j'en tirai,

| | Onc. | dr. | gr. |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 7 | 5 | |
| 2. Sel volatil, | | | 40 |
| 3. Huile, | | | 32 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | 1 | 6 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | | 21 |
| 6. Sel fixe, | | | 4 |

## EXPERIENCE IV.

Les terribles symptomes dont cette jeune femme étoit affligée le quinzieme & le seizieme jours, se calmerent un peu le dix-septieme, qu'elle eut une sueur douce : mais cette rémission fut courte ; il survint un frisson, & la fievre reprit avec plus de violence que jamais. Toute la nuit elle fut en délire. Le délire continua le jour suivant, ou le dix-huitieme. Ses tendons tressailloient alors fréquemment, & son pouls étoit si prompt, qu'on en comptoit à peine les pulsations.

On conserva neuf onces de l'urine qu'elle rendit le dix-septieme & le dix-huitieme ; j'en distilai huit, & j'eus,

| | Onc. | dr. | gr. |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 7 | 4 | 45 |
| 2. Sel volatil, | | | 48 |
| 3. Huile, | | | 34 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | 1 | 10 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | | 23 |
| 6. Sel fixe, | | | 3 |

Il est bon de savoir que de ces huit onces, il y en avoit environ quatre dont l'évacuation avoit été faite pendant la courte rémission de la fievre ; que cette portion étoit d'abord très-rouge, qu'elle devint ensuite épaisse & chargée, & qu'elle précipita le lendemain matin un sédiment louable. Quant aux quatre autres onces, elles étoient à-peu-près de la même nature, que celles du Procédé précédent.

On a vû qu'il me restoit une once d'urine ; cette urine avoit une odeur excessivement rance & forte, quoique le vaisseau qui la contenoit fût extrememens propre ; j'eus la curiosité d'essayer, si je n'y découvrirois point quelques propriétés alcalines, avant que de la travailler sur le feu : pour cet effet, je la divisai en quatre parties. Je versai sur la premiere un peu de solution de sublimé, qui n'y causa aucune altération. Je mis sur la seconde de la solution d'alun, qui n'opéra rien non plus. J'ajoutai à la troisieme de l'huile de vitriol, qui rassembla sensiblement les parties grossieres, quoiqu'auparavant j'eusse eu la précaution de remuer le vaisseau, de les disperser également partout & de communiquer à cette urine une couleur également trouble. Ces amas de parties grossieres formoient de petits floccons, rares & parsemés d'interstices. Je mêlai avec la quatrieme de l'huile de tartre, qui dissipa sur le champ les parties grossieres, & rendit le tout clair, & presque de couleur de paille.

Il est évident que quoique cette urine ne fût point assez alcaline pour fermenter sensiblement avec les acides, cependant la chaleur du corps avoit tellement exalté les sels & l'huile, qu'ils étoient dans un état d'alcalescence, puisque les principes salins & oléagineux étoient amassés par l'huile de vitriol, & repoussés & dispersés par l'huile de tartre. Il faut avouer aussi que je n'ai jamais vû de fievre plus violente que celle de la personne dont je travaillois l'urine. Comme la chaleur avoit duré pendant plusieurs jours, il y a tout lieu de croire qu'elle étoit la cause de ces phénomenes.

## EXPERIENCE V.

La même malade eut le dix-neuf une rémission de quatre heures ; pendant ce tems, elle jouit de sa raison, & but abondamment ; ses tendons ne tressaillirent point ; son pouls fut régulier en comparaison de ce qu'il étoit auparavant. Elle prit un clystere qui lui procura deux selles ; le frisson revint sur le soir, mais avec moins de violence que le dix-septieme jour. La fievre, le délire & le tressaillement des tendons, &c. reparurent bientôt, & cette nuit fut très-fâcheuse. Le matin du vingt, elle eut un sommeil de deux heures qui la rafraîchit beaucoup, & diminua la dureté & la vitesse de son pouls : elle commença dès-lors à cracher une grande quantité de matiere écumeuse. Sa peau s'amollit, ses urines parurent chargées, & déposerent un sédiment épais. Huit onces me donnerent,

| | Onc. | dr. | gr. |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 7 | 3 | 32 |
| 2. Sel volatil, | | 1 | 38 |
| 3. Huile, | | | 53 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | 1 | 12 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | | 26 |
| 6. Sel fixe, | | | $5\frac{1}{2}$ |

J'ai dit dans l'expérience précédente, que l'huile de vitriol rassembloit les parties troubles de l'urine, & que l'huile de tartre les dispersoit visiblement. Il me prit envie de réitérer, avant la distilation, la même expérience, sur une portion de cette urine récente, parce qu'elle me parut beaucoup plus chargée de sels volatils & d'huile, & devoir par conséquent donner les mêmes phénomenes, d'une maniere beaucoup plus claire. Je pris une once de cette urine, & je versai dessus quelques gouttes d'huile de vitriol ; il se forma aussi-

tôt à la surface, une écume légere & blanche, les parties grossieres se réunirent, & furent au bout de quelque-tems précipitées, la fermentation fut foible à la vérité: mais elle suffisoit pour démontrer à toutes personnes non prévenues, la présence d'une matiere alcaline dans l'urine. J'avoue avoir réitéré plusieurs fois la même expérience sur de l'urine de personnes attaquées de fievres ardentes, & n'avoir jamais apperçu depuis les mêmes phénomenes: mais tous les vaisseaux dans lesquels j'avois reçu celle dont il s'agit ici étant fort propres, & la chaleur ayant été d'ailleurs excessive & longue, je ne doute point que les phénomenes dont j'ai parlé, ne provinssent d'une disposition alcaline.

EXPERIENCE VI.

La nuit du vingt au vingt-un, la malade dormit bien. Je la trouvai le matin du vingt-un fort rafraîchie, ayant toutefois encore de la fievre. Son état s'améliora ce jour & le suivant, elle cracha beaucoup, eut des sueurs légeres, & ses urines se changerent. Je pris toutes celles du vingt-un & du vingt-deux, je les mêlai ensemble, les agitai bien, pour disperser également leurs principes; j'en distilai huit onces, & j'eus,

| | *Onc.* | *dr.* | *gr.* |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 7 | 3 | 5 |
| 2. Sel volatil, | | 1 | 15 |
| 3. Huile, | | 1 | 56 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | | 58 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | | 26 |
| 6. Sel fixe, | | | 4 |

EXPERIENCE VII.

Les évacuations critiques par la sueur, les urines & les crachats continuerent le vingt-trois & le vingt quatre, & la malade fut hors de danger. Elle dormit bien, & ne se plaignit que de beaucoup de lassitude & de foiblesse. L'urine de ces deux jours étant encore fort trouble & fort épaisse, j'en continuai l'analyse, & j'en tirai,

| | *Onc.* | *dr.* | *gr.* |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 7 | 4 | 5 |
| 2. Sel volatil, | | 1 | 15 |
| 3. Huile, | | | 56 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | | 58 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | | 26 |
| 6. Sel fixe, | | | 3 |

L'huile & la derniere partie du phlegme ou de l'esprit qui me vinrent dans ce procédé, ayant reposé dans le récipient toute la nuit, me donnerent le lendemain matin, plusieurs beaux crystaux dont quelques-uns étoient assez grands & ressembloient aux pierres des boucles de deuil.

Il paroît par les cinq dernieres expériences, que l'urine étoit d'autant plus chargée de particules salines & sulphureuses, que la violence des symptomes diminuoient, & qu'aux environs de la crise, la quantité qu'elle en contenoit étoit presque double de celle qui y étoit auparavant. Ainsi les différens organes du corps se trouverent bien soulagés, la tension fut diminuée, le sang devint doux, & la cohésion des différens ordres de globules du sang, s'affoiblit à mesure que la quantité des particules attractives, acres, irritantes, salines & sulphureuses, diminua.

EXPERIENCE VIII.

Un jeune homme rendit le sixieme jour d'une fievre aiguë, une urine limpide, pâle & claire; cette évacuation fut immédiatement suivie de la phrénésie, du tressaillement des tendons, & d'autres symptomes dangereux; huit onces de cette urine me donnerent,

| | *Onc.* | *dr.* | *gr.* |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 7 | 5 | 48 |
| 2. Sel volatil, | | | 12 |
| 3. Huile, | | | 19 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | | 44 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | | 23 |
| 6. Sel fixe, | | | 2½ |

On a observé il y a long-tems, que si les urines passoient subitement d'une couleur foncée à une pâleur crue, & au défaut de sédiment, aux environs du huitieme jour d'une fievre, ce phénomene étoit suivi de quelque symptome fatal, comme délire, convulsion, & autres. L'expérience que nous venons de faire, nous en indique évidemment la cause. Les sels animaux & les huiles n'étant point déterminés vers la vessie avec les urines, ils s'accumulent dans le sang & dans la lymphe & engendrent des obstructions.

EXPERIENCE IX.

Le dixieme jour, l'urine de ce jeune homme, devint excessivement trouble, déposa un sédiment égal & blanc, & tous les symptomes disparurent: huit onces de son urine me donnerent;

| | *Onc.* | *dr.* | *gr.* |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | 7 | 3 | 33 |
| 2. Sel volatil, | | 1 | 45 |
| 3. Huile, | | 1 | 6 |
| 4. Tête morte avant la calcination, | | | 48 |
| 5. Tête morte après la calcination, | | | 22 |
| 6. Sel fixe, | | | 6 |

Cette expérience démontre d'une maniere bien claire, les avantages pour l'économie animale, d'avoir les sels & les huiles, atténués, délayés, & séparés du sang par les canaux sécrétoires des *reins*.

Nous avons analysé l'urine de la maniere la plus naturelle, sans fermentation, sans putréfaction, sans addition de substance suspecte; nous avons séparé ses différens élémens, & nous avons découvert que dans les fievres elle est plus chargée de particules sulphureuses & salines que dans la santé; & qu'aux environs des crises, lorsque les sels sont suffisamment atténués & broyés, elle contient un grand nombre d'élémens dont l'évacuation soulage considérablement le malade. Nous savons maintenant pourquoi les urines transparentes, pâles & claires sont de très-mauvais augure; & de quelle importance il est de faire cesser ce symptome. Je finirai en ajoutant que dans toutes mes expériences, il m'a paru, par les différens essais que j'ai faits du sel fixe avec l'huile de vitriol & la solution d'argent, que c'étoit du sel marin.

RENOVATIO, *renouvellement* ou *réparation*; c'est en Chymie la restitution d'un corps minéral, d'un état imparfait où il est, dans un état parfait. On applique ce terme au corps dans le même sens.

RENUANS MUSCULUS, nom du *rectus anticus brevis*.

RENUNCIATIO, *rapport*; c'est en Medecine le rapport d'un Medecin ou d'un Chirurgien, de l'état d'une plaie, de l'effet d'un poison, ou de quelque maladie contagieuse. Il y a des cas où ce rapport se fait au Magistrat.

REP

REPANDATIO. Voy. *Lordosis*, qui est la même chose.

REPELLENTIA, *répercussifs*. Voyez *Inflammatio*.

REPERCUTIENTIA, signifie la même chose que le précédent.

REPLETIO, *réplétion, satiété*, ou *pléthore*.
REPOSITIO, réduction d'un membre luxé ou fracturé.
REPRIMENTIA, remedes qui répercutent en resserrant.
REPULSORIA, le même que *Repellentia*.
REPURGATIO, le même que *Anacatharsis*.

RES

RES NATURALES, *les choses naturelles*.

Dans toute personne, dit Boerhaave, quelque soit l'état de son corps, il lui reste la vie, la cause de la vie, & cette cause produit quelques effets. Ce sont les choses qu'on appelle naturelles, ou quelquefois la nature même.

RES NON NATURALES, *les choses non-naturelles*. Voy. *Causa*.

RES PRÆTER NATURAM, *choses contre nature*. Ceux qui ont écrit des Instituts de Medecine, ont dit que les maladies, leurs causes, leurs symptomes & leurs effets, étoient des choses contre nature.

RESEDA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en ailes; sa fleur est polypetale, irréguliere, ou composée de plusieurs pétales différens : il part de son calyce un pistil qui dégénere en un fruit membraneux, pour l'ordinaire à trois ou quatre angles, oblong, presque cylindrique, & rempli de semences rondelettes.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Reseda maxima*, C. B. P. 100.
2. *Reseda alba*, J. B. 3. 467.
3. *Reseda vulgaris*, C. B. P. 100. Raii Hist. 2. 1053. Synop. 3. 366. Tourn. Inst. 423. Boerh. Ind. A. 251. *Reseda*, Offic. *Reseda Plinii*, Ger. 226. Emac. 277. *Reseda lutea*, J. B. 3. 467. *Reseda minor seu vulgaris*, Park. Theat. 823.

Cette plante croît dans les lieux où il y a de la craie, elle fleurit en Juin & en Juillet. On attribue à son herbe la vertu de calmer les douleurs & de discuter les inflammations.

4. *Reseda minor vulgaris*, Tourn. Inst. 423. Boerh. Ind. A. 251. *Phyteuma*, Offic. J. B. 3. 386. Raii Hist. 2. 1054. *Resedæ affinis Phyteuma dicta*, C. B. P. 100. *Resedæ affinis Phyteuma Monspeliensium dicta*, Park. Theat. 822. *Valeriana septima*, Ger. 918. Emac 1076.

Elle croît aux environs de Montpelier & fleurit en été. Son herbe passe pour aphrodisiaque.

5. *Reseda minor alba, foliis dentatis*, Bar. Ic. 588.
6. *Reseda minor, folio inferiori parum, superiori magis inciso, perennis*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant*. Vol. I.

RESINA, *résine*. Voy. *Cathartica*.

Les *résines* sont composées d'une huile & d'un acide; c'est pourquoi on en peut produire artificiellement, en mêlant de l'esprit de vitriol avec de l'esprit de vin ou de térébenthine. Il y en a de solides & de liquides : mais les unes ne different des autres, que par le plus ou moins de terre qui entrent dans leur composition. GEOFFROY.

*Maniere de préparer les résines.*

Commencez par clarifier les teintures de végétaux gras & résineux, préparées avec l'alcohol, en les laissant reposer; distilez dans un vaisseau de verre sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un quart. On pourra employer au même usage le superflu de l'alcohol qu'on aura obtenu par la distilation. Mettez la teinture épaissie dans un vaisseau profond, dont l'orifice soit assez large, pour qu'on puisse y introduire la main. Que ce vaisseau contienne douze fois autant d'eau claire, qu'il y a de teinture épaissie. Ce mélange s'épaissira promptement, deviendra blanc, & ne tardera pas à donner des caillots jaunes, qui se précipiteront au fond, & y formeront une matiere, grossiere, visqueuse, onctueuse, & tant soit peu transparente. Exposez le vaisseau de verre au feu de sable, & tirez le reste de l'alcohol par le moyen d'un alembic. Continuez l'opération tant que vous vous appercevrez aux veines ou ruisseaux qui se formeront au chapiteau, qu'il reste de l'esprit. Mêlez cet esprit au premier; il restera au fond de l'eau avec la matiere dont nous avons parlé. Cette matiere se fond dans l'eau chaude, mais s'endurcit dans l'eau froide. Quoique l'eau ait encore quelque gout & quelqu'odeur, vous la jetterez, parce qu'elle a peu de vertus. Vous formerez une masse de la matiere résineuse; elle sera molle, flexible, & s'attachera aux doigts : mais en la lavant plusieurs fois dans différentes eaux, elle commencera à se durcir & à se sécher, & elle prendra de la fragilité & de la transparence : cependant elle s'amollira toujours à la chaleur, se dissoudra dans l'huile & dans l'alcohol, mais non dans l'eau & s'enflammera sur le feu comme l'huile. Voilà ce que les Chymistes entendent par résine, & ce qu'ils ordonnent de conserver dans un lieu frais & sec, & dans un vaisseau sec & bien fermé.

On peut préparer une *résine* presque avec toutes parties huileuses, pésantes, seches, & résineuses de végétaux. La nature en extrait elle-même quelquefois : mais elle n'exécute cette opération nulle part d'une maniere plus parfaite que dans l'arbre qui donne le camphre : le camphre est un *résine* pure, blanche, transparente, fort odoriférante, volatile, difficile à broyer. La *résine* naturelle la plus parfaite après le camphre, c'est le benjoin; elle est pure & volatile. Lorsque des plantes résineuses, vertes & pleines de sucs, sont exposées à l'action d'un alcohol pur; l'eau dont elles abondent se mêle à l'alcohol & le délaie; ainsi il n'agit plus que comme l'esprit de vin commun, ou que comme l'esprit de vin non rectifié, selon que la plante contient plus ou moins d'eau; ce qui fait varier l'action de l'alcohol.

*REMARQUE.*

Cette expérience qui est assez générale, nous éclaire sur la nature de la *résine* qui ne paroît être dans les plantes autre chose, qu'une huile pure & claire. Les Chymistes sont instruits par-là des différentes formes médicinales que les huiles peuvent prendre, selon le degré de chaleur & de froid; car une *résine* qui est dure & fragile à un certain degré de froid, se résout promptement à la chaleur, & se transforme en une huile pure & fluide. Il y en a qui ont supposé que les *résines* s'engendroient toutes les fois que quelque acide fort s'unissoit à une huile claire; sur l'observation qu'ils avoient faite que les esprits forts & ardens de nitre & de vitriol, font avec les huiles une masse visqueuse, qui perfectionnée par le feu, devient une véritable *résine*; & sur ce que le soufre ainsi produit est une vraie *résine* de la terre. Mais il y a tout lieu de douter que la coagulation de l'huile provienne d'un acide; parce que dans la transformation naturelle des baumes en *résine*, plus l'acide est séparé du baume; plus le baume qui étoit

auparavant liquide devient épais & dur. D'ailleurs, il y a moins d'acide dans la *résine*, que dans une masse plus fluide : & les *résines* qu'on dit être produites par le mélange d'un acide avec de l'huile, different toujours de celles que la nature prépare, ou qui se font à l'aide d'un alcohol. Ces *résines* se dissolvent promptement dans l'alcohol : mais le soufre ne s'y dissout jamais.

Les *résines* ainsi préparées, manifestent leur nature oléagineuse, en ce qu'elles sont parfaitement inflammables. Elles semblent contenir le premier esprit qui y dominoit. On y trouve toujours l'odeur, le goût & la vertu particuliere du sujet ; ce qu'il ne faut entendre toutefois que de la partie huileuse de la plante. On a trouvé le moyen de conserver pendant plusieurs années dans la substance visqueuse des *résines* des propriétés que la plante auroit perdues promptement. Il arrive quelquefois que les *résines* traversent le corps, sans se dissoudre, & sans déployer leurs esprits, & sans avoir opéré ; lorsqu'elles ne rencontrent point de bile, ni d'autres fluides savoneux qui les dissolvent, & qui surmontent leur ténacité. Les Medecins éprouvent fréquemment cet inconvénient, lorsqu'ils en ordonnent en pilules. Elles ne se fondent point, & passent sans produire aucun effet. Elles ont presque toutes quelque chose d'acre, de caustique, de violent & d'inflammatoire. Si elles s'attachent à la langue, ou à d'autres parties de la bouche, telle est leur acrimonie, qu'on en est fort incommodé. Elles en font quelquefois autant sur l'estomac & sur les intestins, qu'elles offensent en les stimulant. C'est pourquoi les *résines* de coloquinte, d'euphorbe, d'héllebore, de jalap, de scammonée & autres, doivent être considérées comme des purgatifs dangereux, & dont il est assez difficile de réprimer l'action. Pour prévenir tous les accidens qui pourroient résulter de leur usage ; on a jugé à propos de les broyer dans un mortier de verre, pendant un tems considérable, avec une égale quantité de sucre sec, on parvient ainsi à les mettre en une poudre fine qu'on fait prendre dans quelque sirop, qui ne passe jamais l'estomac sans se dissoudre, ne s'attache point dans les replis des intestins, agit vivement & purge bien. On résoudra leur ténacité, & l'on augmentera leur énergie, en les mêlant avec un jaune d'œuf. Ces *résines* ainsi préparées, purgeront, quand bien même les simples d'où elles ont été tirées, ne seroient point eux-mêmes purgatifs : il en est ainsi, comme on sait, de la *résine* de gayac.

Quelques-uns des premiers Artistes ont remarqué, que les huiles propres, aromatiques distilées, abondantes en esprit, deviennent résineuses toutes les fois qu'elles en sont dépouillées. Il faut convenir de cette expérience, par rapport à quelques huiles. Par exemple, si l'on dissout de l'huile pure de canelle dans l'alcohol, & qu'on distile ce mélange sur un feu modéré, l'alcohol emportera l'esprit ; & l'huile restante dépouillée, sera résineuse. Mais comme la vertu cathartique de certaines plantes réside en partie dans cette matiere résineuse que l'alcohol extrait, & en partie dans un autre principe de la plante, qui se dissout dans l'eau, ainsi qu'on le remarque dans le jalap ; ce qui reste de la plante, après que l'alcohol pur a extrait tout l'esprit, donnera un autre élément, par l'ébullition dans l'eau. Si l'on passe cette décoction ; si on lui donne la consistance d'un extrait en l'épaississant sur un feu modéré, & qu'on la mêle ensuite avec la *résine* dissoute dans un jaune d'œuf ; on aura une composition excellente, qui contiendra sous un fort petit volume, presque toutes les propriétés médicinales de la plante.

Resina Jalapii. Voyez *Jalapa*.
Resina scammonii. Voy. *Scammonium*.

RESINATUM VINUM, vin imprégné de la résine de pin. Celse dit, *Lib. II. cap.* 24. qu'il est bienfaisant à l'estomac. Nous lisons dans Dioscoride, *Lib. II. cap.* 43. que c'étoit la coutume dans la Galatie, où les vins étoient sujets à s'aigrir, parce que le climat étoit trop froid pour mûrir les raisins, de prévenir cet inconvénient avec la résine de pin.

RESINOCERUM, mélange de résine & de cire.

RESOLVENTIA, *résolutifs*. Voyez *Fibra* & *Inflammatio*.

RESOLUTIO, *résolution*. Voyez *Fibra* & *Inflammatio*.

RESOLUTIVUS, *résolutif* ; épithete que les Auteurs modernes donnent à une espece de fermentation, qui tend à la résolution des corps où elle se fait. Castelli, d'après *Sthal*.

RESONITUS, *contre-coup*. Voyez *Caput*.

RESORBENTIA ou ABSORBENTIA.

RESPIRATIO, *Respiration*. Voyez *Pulmo*.

On verra par ce qui suit ce que c'est que la *respiration*, & pourquoi elle se fait continuellement sans l'aide de la volonté. Quoiqu'il n'y ait point d'action naturelle plus fréquente ; il est cependant difficile de la concevoir, non-seulement parce qu'elle est en partie vitale, & en partie volontaire, mais à cause de la grande multitude d'organes dont son exercice dépend. Il faut donc ici mettre tout en œuvre pour découvrir les ressorts qui la font agir ; & c'est ce qu'on ne peut mieux faire qu'en considérant ses phénomenes & ses organes.

Les poumons suspendus dans un air qui les environne de toutes parts, & les presse partout également, s'affaissent toujours, se resserrent en un plus petit espace, deviennent beaucoup plus petits qu'ils n'étoient dans le thorax entier. C'est ce que nous apprend l'Anatomie. Ce resserrement se fait principalement par la contraction des fibres musculeuses qui lient les segmens écailleux des bronches.

Si l'on souffle de l'air avec force par la glotte dans les poumons ainsi contractés, ils se gonflent & se dilatent si considérablement qu'ils égalent & même surpassent de beaucoup le volume qu'ils avoient dans le thorax entier, l'expérience en fait foi.

Laissez entrer l'air librement par la glotte dans les poumons, ôtez en même-tems, ou diminuez la pression de celui qui agit sur la surface externe, vous verrez arriver la même chose. La machine de Boyle sert à le démontrer.

D'où il est évident que les poumons sont toujours naturellement effort à devenir plus petits dans toutes leurs parties, qu'ils ne sont étant enfermés dans le thorax ; qu'ainsi ils sont toujours dans un état de violente distraction pendant la vie ; & que par conséquent ils doivent s'affaisser & diminuer de volume, lorsque tout l'animal est dans le vuide de Boyle.

En effet, il n'y a point d'air semblable à celui qui nous environne, entre la membrane externe du poumon, & toute l'étendue de la pleure dans l'état sain. Rien ne comprime donc extérieurement le poumon, si ce n'est le diaphragme. Mais comme l'air entre toujours librement par la glotte dans le poumon, il suit que ce viscere est toujours plus dilaté par l'air interne, qu'il n'est comprimé par l'air externe. La raison de cela, c'est que le diaphragme est tellement attaché aux côtes & aux vertebres, qu'il l'empêche d'entrer dans le thorax, comme il seroit requis pour l'équilibre.

Cette importante vérité est très-clairement démontrée par l'Anatomie, par la formation & l'accroissement du fœtus dans la matrice & de l'homme hors de l'utérus ; par le gonflement des poumons remplis d'air, par les plaies qui pénetrent dans la cavité du thorax, qui occasionnent l'affaissement du poumon, & empêchent son expansion, soit qu'il n'y ait qu'un côté percé, ou qu'ils le soient tous les deux : mais surtout par la fameuse expérience de Hoock, sur des chiens vivans. Dans un

cadavre dont le thorax n'est point endommagé, on voit clairement le diaphragme cavé du côté du bas-ventre, & remonté si haut dans la poitrine, qu'il paroît y avoir été fortement poussé : mais aussi-tôt qu'à l'occasion d'une plaie faite exprès, l'air entre dans la cavité du thorax, le diaphragme se relâche, s'abbaisse visiblement, s'éloigne du thorax en rétrogradant, augmente par-là la capacité de la poitrine. Autre preuve qui met la même vérité dans tout son jour, c'est que la pleure paroît transparente dans le vivant, lorsqu'on a eu soin d'enlever tous les tégumens, sans endommager le thorax.

Puisque dans l'inspiration, il entre plus d'air qu'auparavant par la glotte dans les poumons, il les dilatera donc d'avantage, il vaincra leur action naturelle, & conséquemment les mettra dans un état de souffrance.

Voici les phénomenes qu'on observe dans l'inspiration vitale, principalement d'un homme qui dort.

1°. Les côtes, surtout les neuf supérieures, qui sont articulées d'une part avec les vertebres, & de l'autre unies avec les cartilages du sternum, s'élevent par leur arcade vers les clavicules : mais ce mouvement est le plus sensible au milieu de l'arc. Les trois, ou peut-être les quatre côtes inférieures se tournent dans le même tems un peu obliquement en bas, en arriere, en dehors; ensorte cependant que la septieme, la huitieme, la neuvieme & la dixieme, paroissent toutes ensemble tirées en dedans par leurs segmens cartilagineux.

2°. En même-tems tout l'abdomen s'enfle insensiblement & de plus en plus, il s'avance beaucoup en dehors jusqu'à la fin de l'expiration.

3°. De plus dans le même moment la capacité du thorax s'aggrandit, comme on le voit en le mesurant circulairement avec une corde, à l'œil même, & en considérant surtout la mécanique admirable de la figure, de la situation, de l'union, de l'articulation des côtes placées en cet endroit, sur quoi il faut voir les démonstrations de Borelli.

Dans cette même action le diaphragme change la figure convexe & sinueuse qu'il avoit auparavant, en un autre plus plane vers les parties inférieures, comme la dissection des animaux vivans, & les grandes plaies du bas-ventre dans l'homme, nous l'ont appris; & il suffit d'être au fait de sa structure anatomique, pour concevoir que ce changement de figure dépend de la contraction des fibres musculeuses de cette cloison.

Voilà tous les phénomenes de l'inspiration ; ainsi on pourra déterminer sa cause par ses deux effets, savoir, par le mouvement des côtes, & par celui du diaphragme que nous avons décrit. On doit donc rechercher les causes qui donnent lieu à ces mouvemens.

Les dix côtes supérieures osseuses, faites en arc courbé, bien plus applaties dans le milieu qu'à leurs extrémités qui vont en montant, sont articulées par deux apophyses garnies d'un cartilage, 1°. dans la cavité cartilagineuse qui se trouve latéralement en arriere à l'union des corps des vertebres, ou dans le seul corps de la premiere. 2°. Dans le sinus cartilagineux pratiqué à l'apophyse transverse des vertebres, les sept côtes supérieures se joignent au sternum par l'interposition d'un segment cartilagineux fait en arc fort élastique. Ce segment dans la premiere côte, forme un angle aigu; dans la seconde, un angle presque droit; dans les cinq autres, un angle obtus, avec le sternum; ensorte que l'angle que le cartilage fait ici avec le sternum en-haut, est d'autant plus obtus que la côte est plus basse, & d'autant plus petit que la côte est plus élevée, & s'insere plus haut dans les cavités latérales du sternum. 3°. La sixieme, la septieme & la huitieme côte joignent ensemble leurs arcs cartilagineux, je ne dis pas seulement à leurs extrémités qui vont se joindre aux parties inférieures du sternum, mais dans toute leur dimension; ensorte que ces cartilages mutuellement unis & confondus, ne font qu'un large corps cartilagineux. Les deux, quelquefois les trois côtes inférieures, n'ont postérieurement qu'une seule apophyse, ne s'articulent qu'à un seul sinus, fait dans le corps même de chaque vertebre qui leur appartient : leurs cartilages qui ne deviennent gueres que tendineux, ne vont point s'unir au sternum : mais ils s'inserent & se perdent dans le diaphragme, & dans les cartilages des côtes prochaines, d'où il paroît qu'elles servent à corriger, à soutenir également, à déterminer en arriere, en embas les mouvemens du diaphragme.

Les muscles intercostaux externes prennent leur origine du bord inférieur de la côte supérieure, descendent obliquement en-devant, & s'insérent au bord supérieur de la côte suivante inférieure, seulement dans toute la circonférence osseuse, entre toutes les vraies & fausses côtes. Les internes viennent du bord inférieur de la côte supérieure, éloignés des côtes de l'épine du thorax, descendent obliquement en arriere, coupent ou croisent les précédens, s'insinuent au bord supérieur de la côte qui est au-dessous, non seulement dans toute sa partie osseuse, mais dans toute sa portion cartilagineuse jusqu'au sternum.

Le muscle soûclavier naît charnu de la partie inférieure de la clavicule, depuis son milieu jusqu'à l'endroit où elle est jointe à l'épine de l'omoplate, s'avance obliquement en-devant, & s'insere au bord supérieur de la premiere côte près du sternum.

Si donc ces muscles se contractent ensemble, alors la premiere côte, que sa propre articulation tient toujours assez ferme, se raffermit encore plus par l'action du muscle soûclavier; les neufs côtes suivantes sont élevées en-haut, & se tournent en-dehors, surtout au milieu de leurs arcades; de sorte que cependant elles demeurent également paralleles, & baissent les segmens cartilagineux, dont la rénitence est fort grande. Ainsi, la capacité du thorax s'augmente assez considérablement.

Quand le diaphragme, dont on a fait la description, se contracte, il devient plane, il augmente beaucoup la capacité du thorax, diminue celle de l'abdomen, tirant dedans vers les vertebres les cartilages antérieurs des fausses côtes tirant un peu en-bas les deux dernieres fausses côtes, distendant les muscles du bas-ventre, & l'emportant sur leur rénitence. Mais lorsque ses fibres musculeuses viennent à se relâcher, alors le péricarde & le médiastin attirent par leur élasticité cette cloison convexe vers le gosier : mais ils sont beaucoup aidés par la contraction que le poumon emprunte des muscles mésocondriaques de la trachée & des bronches, & en même-tems par le défaut d'air dans la cavité du thorax.

Voilà les seuls muscles par lesquels il paroît que se fait l'inspiration vitale, les intercostaux recevant des nerfs des dorsaux, & le diaphragme des vertébraux, des diaphragmatiques & des intercostaux.

La capacité du thorax étant augmentée, il n'y a donc rien entre la pleure & la surface du poumon qui comprime ce viscere, & par conséquent l'air qui entre par la glotte, doit enfler le poumon, jusqu'à ce qu'il soit, ou plutôt demeure exactement contigu à la pleure & au diaphragme, & occasionner par ce moyen tous les effets dont on a parlé.

Les choses demeurant en cet état, l'air agit sur les poumons avec une force égale à la résistance du thorax : c'est pourquoi le poumon sera dans l'inaction, conséquemment le sang passera moins, il sera poussé en plus petite quantité dans le ventricule gauche ; par conséquent encore il en ira moins dans le cervelet & dans ses nerfs. De plus, le sang artériel agira moins sur les muscles intercostaux ; les causes qui dilatent le thorax, s'affoibliront donc : ainsi les côtes seront derechef baissées par la force élastique des segmens cartilagineux, jointe à celles des fibres musculaires qui prennent leur origine des parties latérales du sternum audedans

dedans du thorax, & s'inserent à l'extrémité osseuse, & aux cartilages des vraies côtes. En même-tems les fibres du péritoine & des muscles du bas-ventre qui étoient tiraillés, se rétablissent; de-là le diaphragme déja relâché, est poussé dans le thorax par les visceres qui sont comprimés; la capacité de la poitrine diminue, l'air est chassé du poumon, l'expiration se fait; toutes les actions dont on a fait mention succedent à cet état; & c'est principalement par ces deux actions alternatives que le passage du sang par le poumon est entretenu & accéléré.

Il suit que dans ce même moment le sang dont le cours est de nouveau accéléré, commence à se porter avec plus de force & d'abondance au cervelet & aux muscles; ce qui ressuscite les causes qui contractent les muscles intercostaux & le diaphragme, & en conséquence renouvelle l'inspiration. Voilà la vraie raison de ce mouvement vital alternatif.

Mais à ces causes de la *respiration* vitale, il s'en joint d'autres qui sont soumises à l'empire de la volonté, qui agissent pareillement sur les côtes, & sont faites pour dilater & rétrécir ensuite fortement la poitrine. Quoiqu'elles servent à d'autres fonctions, cependant elles servent aussi à celles-ci; & voici comment elles operent:

1°. Le premier scalene, né par un principe charnu de la partie antérieure de l'apophyse transverse de la seconde, troisieme & quatrieme vertebre du cou, descendant obliquement en-devant, s'insere par son tendon à la premiere côte. 2°. Le second scalene prenant une origine charnue de la partie latérale de l'apophyse transverse de la seconde, troisieme & quatrieme vertebre du cou, descend, devient tendineux, passe par-dessus la premiere côte, pour s'insérer à la seconde ou à la troisieme. 3°. Le troisieme scalene naît charnu de la partie latérale antérieure de l'apophyse transverse de la seconde, troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme vertebres du cou, & s'insere le plus souvent à la premiere côte. Or ces muscles peuvent élever, soutenir, assujettir les trois côtes supérieures, & contre-balancer ainsi la force des muscles intercostaux & des autres, qui, dans une forte inspiration, pourroient les déterminer en-bas. Que le cou se fléchisse ou se tourne par leur action, ce n'est point ici un obstacle, parce que s'ils agissent ensemble, & que le cou soit tenu ferme & droit par l'épineux du cou, le transverse du cou, les entre-épineux du cou, le très-long du dos, & le demi-épineux, agissant tout ensemble, il est nécessaire que les côtes soient élevées par l'action du scalene; il est certain qu'il ne se fait point de violentes inspirations sans le concours de plusieurs causes pareilles. 4°. Le petit dentelé antérieur, né charnu de l'apophyse coracoïde de l'omoplate, descend obliquement en-devant, & va s'attacher par des fibres grêles & charnues, à la portion osseuse antérieure de la seconde, troisieme, quatrieme & cinquieme côtes. 5°. Le grand dentelé antérieur, né par un principe charnu, large, épais, de la base de l'omoplate, descendant obliquement en-devant, va s'attacher par des parties charnues, dentelées aux huit côtes supérieures. L'oblique externe du bas-ventre donne de semblables digitations qui sont prises ou reçues entre deux, trois, quatre, ou même cinq de celles de ce grand dentelé. Maintenant si les muscles de l'omoplate, le trapeze, le rhomboïde, le releveur, tiennent cet os immobile en-haut & en-arriere; alors les côtes, depuis la seconde jusqu'à la huitieme, sont fortement élevées par l'action de l'un & de l'autre dentelé; ce qui arrive sensiblement dans une forte inspiration. 6°. Postérieurement le dentelé postérieur-supérieur, né par un principe tendineux des épines des deux vertebres inférieures du cou, & des trois supérieures du thorax, s'insere par des digitations charnues à la courbure de la deuxieme, troisieme & quatrieme des côtes qu'il éleve obliquement en-haut. 7°. Un autre muscle qui concourt à la même action, c'est le dentelé, postérieur inférieur, qui prend naissance des épines des vertebres des lombes, & quelquefois de quelques vertebres du thorax, & va s'insérer par des digitations fibreuses presque au milieu de l'arc de la neuvieme, dixieme & onzieme côtes, & à l'extrémité de la douzieme. Ce muscle en effet par la direction de ses fibres, qui, de presque horisontales, vont en montant, tire ces dernieres côtes en-dehors, en-bas & en arriere, amplifie le thorax, & empêche que les fibres du diaphragme, qui par leur contraction rapprochent les côtes, ne rétrécissent le thorax.

Quant au muscle oblique extérieur, inférieur, & au muscle droit, ils concourent ensemble par leur action à baisser les côtes, à rétrécir le thorax, à résister au dentelé antérieur, inférieur, comme l'attache même le fait voir; pourvu qu'ils soient aidés de la force du sacro-lombaire, qui est si composé, qu'on peut à peine en donner une description claire. Il est tissu de fibres musculaires charnues qui naissent des apophyses transverses, & des épines des vertebres des lombes, qui s'élevent en haut sur les côtes, & s'y joignent aux muscles charnus accessoires qui viennent des côtes. L'abdomen étant en même-tems rétréci par le moyen du muscle transverse, il paroît que tous ces muscles contribuent par leur action à produire une très-forte expiration.

Le sternum est plus comprimé dans les femmes; les clavicules sont plus droites, le thorax est plus étroit, plus plane antérieurement; les segmens cartilagineux supérieurs s'ossifient plus promptement que les inférieurs. C'est pourquoi, dans l'inspiration leur sternum s'éleve en-haut, & se tourne obliquement en-dehors; tout leur thorax paroît monter. C'est pour cette même raison qu'elles respirent plus librement lorsque l'abdomen est enflé.

Il est constant que les muscles de la *respiration*, soumis à la volonté, sont bien plus grands & bien plus forts que ceux qui servent à la *respiration* vitale; d'où il arrive que les premiers ont la force d'augmenter, de diminuer, de suspendre totalement l'une ou l'autre des actions qui font la *respiration*.

On conçoit par-là qu'il n'est pas deux momens physiques successifs dans la vie de l'homme, durant lesquels les vaisseaux du poumon aient la même figure, la même capacité, la même action.

Qu'il y a ici un antagonisme pour certains muscles, sans muscle antagoniste.

Par conséquent aussi un antagonisme entre l'action du fluide qui meut les muscles, & entre la résistance qui se trouve dans les solides, & qui naît de leur simple élasticité.

D'où il suit qu'il n'est pas besoin de supposer une action alternative dans les humeurs, pour expliquer les mouvemens alternatifs & réciproques du fluide qui meut, & du solide qui est mu; mais qu'il suffit qu'une telle action se fasse dans l'un ou l'autre.

L'homme peut, au gré de sa volonté, arrêter la *respiration*, en suspendre la cause: mais il ne peut empêcher le cœur de se contracter; la cause du mouvement du cœur est donc plus puissante, plus constante & elle agit plus souvent. Il y a cependant un certain accord entre les battemens du cœur & le nombre des *respirations*, mais quelle en est la loi?

Pourquoi dans une attaque d'asthme, de péripneumonie, quand on est hors d'haleine, à l'agonie, la *respiration* se fait-elle par le puissant concours des muscles vitaux, & de ceux qui obéissent à la volonté, si puissant en effet qu'ils mettent sensiblement en jeu le cou, l'omoplate, la poitrine, les côtes inférieures, & le dos?

Pourquoi dans l'état parfaitement sain, une personne éveillée qui se tient en repos, paroît-elle à peine respirer, tant la respiration se fait alors lentement, tranquilement & sans bruit, les humeurs circulant librement?

Pourquoi la *respiration* étant accélérée par la toux & les soupirs, le sang circule-t'il plus vîte dans tous les vaisseaux ?

D'où vient que l'inspiration est la premiere action de la *respiration*, & l'expiration la derniere?

Pour quelle raison les sinus veineux, les oreillettes, le cœur, palpitent-ils encore dans les mourans, long-tems après que la *respiration* a cessé ?

Et pourquoi enfin l'air pesant, léger, humide, sec, chaud, froid au supreme degré, est-il si contraire à la *respiration* & à la prolongation de la vie, ainsi que l'air qui est trop comprimé ou raréfié, & enfin celui qui est emprisonné dans un petit espace sans y être assez souvent renouvellé. Boerhaave, *Instit.*

*Prognostics d'une respiration bonne ou mauvaise.*

Personne ne nie, à ce que je crois, qu'une *respiration* libre, naturelle & réguliere, ne soit un des signes les plus certains de guérison. Hippocrate dit dans son Livre *des Prognostics*, « que la liberté de la *respiration* annonce sensiblement la guérison dans toutes les maladies aiguës, dont la crise arrive dans l'espace de quarante jours. » Ce n'étoit pas sans raison qu'Hippocrate s'exprimoit ainsi sur la *respiration*. Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, « qu'une *respiration* naturelle marque que la poitrine, le cœur, les poumons, le diaphragme, la pleure, en un mot toutes les parties qui contribuent à cette action sont en bon état; car il est impossible que quelques-uns des organes qui servent à la *respiration* soient offensés, & que la *respiration* soit en même tems libre & naturelle. » C'est donc avec raison que le même Auteur regarde, *Lib. I. de Crisibus*, la bonne *respiration* comme un des signes les plus favorables. Deux autres symptomes qu'il ne faut pas négliger par le rapport qu'ils ont avec la *respiration*, c'est le pouls & la disposition du malade par rapport aux alimens. Ces trois signes concourant en même tems, c'est-à-dire, la *respiration* étant réguliere & naturelle, le malade bien disposé, par rapport aux alimens & aux boissons, & le pouls suffisamment fort, il y a tout lieu d'espérer que la terminaison de la maladie sera heureuse. Cette observation est de Galien, *in III. Epidem.* Il est arrivé fréquemment que des malades qu'on regardoit comme moribonds, ont recouvré la santé, qui ne leur étoit promise que par le concours des trois symptomes dont nous venons de parler. La *respiration* réguliere dans toutes les maladies aiguës est d'un heureux augure. Si elle n'est point réguliere, elle annonce quelque indisposition dans un des organes qui servent à la *respiration*, & elle est de mauvais augure. Ce dernier signe n'est cependant pas suffisant par lui-même pour faire prognostiquer une terminaison fâcheuse, il faut qu'il soit accompagné d'autres.

Alors il est de très-mauvais augure, surtout lorsqu'il y a en même tems aversion pour les alimens, sécheresse de la langue sans soif, excrémens mauvais, & pouls foible & bas. Lorsque tous ces symptomes concourent, le Medecin peut annoncer la mort. Quoique la *respiration* irréguliere ne soit pas toujours un signe mortel dans les maladies aiguës, c'est toujours un très-mauvais signe; & le danger qu'elle annonce augmente, selon qu'il y en a un plus grand nombre d'autres mauvais qui concourent avec elle.

Hippocrate parle, *II. Aphor.* 50. de la mauvaise *respiration* dans les termes suivans.

« La difficulté de respirer, accompagnée de délire, est mortelle dans une fievre ardente. »

Si l'on demande quelles sont les *respirations* mauvaises, je répons que ce sont la *respiration* grande & rare, la petite & fréquente, qu'Hippocrate appelle ordinairement dans les moribonds βραχύπνους, *brachypnus*. Voy. *Brachypnœa*; la *respiration* petite, légere, foible & diminuée. Toutes les *respirations* accompagnées de bruit dans la poitrine, comme si le malade étoit suffoqué & se noyoit, la *respiration* obscure, la *respiration* accompagnée de ronflemens & la *respiration* interrompue, sont toutes mauvaises. Hippocrate parle de ces *respirations*, *XI. Aphor.* 69. « Dans les fievres, dit-il, la *respiration* bruyante & embarrassée, (τὸ πνεῦμα προσκόπτον, voyez *Pneuma*,) est un mauvais signe, car elle annonce une convulsion. » Galien commentant cet endroit entend par une *respiration* bruyante & embarrassée dans son passage, celle qui est interrompue dans le milieu & comme coupée. La *respiration* sanglotante (κλαυθμώδεες ἀναπνοαὶ,) est très-mauvaise, ainsi que nous l'apprend Hippocrate, *VI. Aphor.* 554. Mais la pire de toutes, & celle qu'on observe dans les moribonds, est froide; cette *respiration* sort sans chaleur par la bouche & par les narines. Après celle-là, ce sont celles dont il est fait mention *Coac.* 260. sous les noms de *respirations* étendue, pressée & obscure, ἐκτεῖνον, καὶ κατεπεῖγον, καὶ ἀμορόν; elles sont très mauvaises & marquent que la mort est prochaine. Il faut entendre par la premiere une *respiration* haute ou apparente, voyez *Pneuma*, dans laquelle la poitrine & quelquefois les épaules sont distendues, & les ailes des narines mises en mouvement, quoique la quantité d'air expiré soit si petite qu'à peine est-elle sensible. Il arrive même alors que la *respiration* est très-prompte & très-fréquente; ce qu'il faut attribuer à l'action de la chaleur, qui modifie la *respiration* de façon que les épithetes d'obscur & de pressé lui conviennent. Telles sont les différentes especes de *respirations* mauvaises.

Nous allons passer aux différens prognostics qu'on peut tirer de chacune d'elles.

Quoique la *respiration* grande & prompte indique une surabondance dans le corps, d'excrémens fuligineux, selon Galien, *de Difficult. resp. Lib. I. cap.* 20. cependant elle marque que la faculté de respirer est saine & entiere, & qu'aucun des organes qui servent à la *respiration* n'est offensé; car la grandeur ou la plénitude, & la promptitude de la *respiration*, sont quelquefois des effets nécessaires, lorsque l'action des organes est prompte, & que la faculté qui les meut est entiere & saine. La *respiration* grande ou pleine, & en même-tems lente ou longue, ou qui se fait à de longs intervalles, annonce le délire. La *respiration* petite & prompte indique un amas d'excrémens fuligineux ou de la douleur dans quelques-unes des parties qui se meuvent dans la *respiration*, ou comme Hippocrate le remarque dans ses *Prognostics*, une inflammation des parties situées au-dessus du diaphragme. La *respiration* petite, lente & où il n'y a point d'amas d'excrémens fuligineux, indique, ainsi que Galien l'observe dans son Commentaire sur le cas de Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. de la douleur dans quelques-unes des parties qui servent à la *respiration*, ou une inflammation dans une partie circonvoisine. Ces deux dernieres especes de *respiration* seront plus à craindre que les deux premieres, lorsqu'elles seront accompagnées de symptomes fâcheux; car alors il y aura affoiblissement dans la faculté, ou du moins douleur dans quelqu'une des parties motrices de la poitrine. Ajoutons qu'une *respiration* grande & prompte est un signe de grande chaleur, & de surabondance d'excrémens fuligineux, accompagné de force & de disposition saine dans la faculté. La *respiration* grande & lente vaut mieux que la précédente; car elle approche plus de l'etat sain, & marque qu'il n'y a ni trop de chaleur, ni d'excrémens fuligineux, & que d'ailleurs la faculté est saine. Telles sont les qualités de la *respiration* auxquelles le Medecin doit avoir égard, & qu'il doit combiner avec les autres signes, pour former un bon prognostic.

Nous allons maintenant parler des *respirations* grande & pressée, & des *respirations* grande & rare ; car leur connoissance aidera beaucoup à prognostiquer sûrement la terminaison d'une maladie.

La *respiration* est grande & dense en même tems, lorsqu'elle est grande & pleine, & lorsque l'expiration qui se fait par la bouche & par les narines, est ardente. Elle est causée, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend dans les Prognostics, par une douleur ou une inflammation qui affecte quelques-uns des organes destinés à la *respiration*, ou une partie de la poitrine, comme le cœur, le diaphragme, les poumons, la pleure ou les muscles de la poitrine. Si la douleur ou l'inflammation dans ces parties provient du défaut de dilatation, la *respiration* sera nécessairement dense. Cependant ce symptome marquant la vigueur de la faculté, doit faire espérer la guérison. La *respiration* grande & rare (ἀραιὸν, c'est-à-dire, dans laquelle l'inspiration est longue, en opposition à πυκνὸν, c'est-à-dire, dans laquelle l'inspiration est courte, ) annonce le délire dans les fievres aiguës, selon les prognostics d'Hippocrate. Mais que signifie une grande *respiration*? Est-ce celle dans laquelle la dilatation de la poitrine est grande? Point du tout; car la dilatation de la poitrine est fort grande, & l'inspiration très-petite dans ceux qui sont attaqués de tumeurs aux organes de la *respiration*, ou qui ont ces organes fort étroits, sans qu'il y ait de chaleur inflammatoire. La *respiration* n'est grande que relativement à la quantité d'air inspiré, & de particules fuligineuses expirées. Du moins il paroît que c'est là le sens d'Hippocrate, & qu'il faut entendre son μέγα δ' ἀναπνεόμενον πνεῦμα, relativement à la quantité d'air tant inspiré qu'expiré, & non à la dilatation de la poitrine. Nous ajouterons pour confirmer cette opinion, que ce qu'il appelle entre les différentes *respirations*, une *respiration* haute & apparente, est une *respiration* petite & foible, quoiqu'accompagnée d'une très-grande dilatation de la poitrine, ainsi qu'il paroît par ce qu'en dit Galien.

Mais pourquoi la *respiration* grande & rare annonce-t'elle le délire? Consultez Galien, *Lib. II. de Difficult. resp.* vous y verrez la vérité de cette observation démontrée fort au long. Il ne s'ensuit pas cependant que la *respiration* soit telle dans tous les délires; car le délire peut être accompagné d'étroitesse dans la poitrine, de douleur, & de manque de force dans les organes : or dans tous ces cas la *respiration* sera petite & rare. Mais tous ceux qui ont la *respiration* grande & rare sont certainement menacés de délire, ainsi qu'Hippocrate l'a remarqué particulierement de Philiscus, de Silene, de la femme de Dromeade & d'autres. Quant aux prognostics que l'on peut tirer de cette espece de *respiration*, ils sont toujours fort importans, parce que le délire est toujours dangereux, quoiqu'il ne soit mortel, que quand il est accompagné de symptomes dangereux, comme dans les cas de Philiscus, de Silene, de la femme de Dromeade & du jeune phrénétique de Melibée. Hippocrate dit de Philiscus, *I. Epid. Ægr.* 1. que sa *respiration* étoit toujours ὥσπερ ἀνακαλεομένῳ ἀραιόν, μέγα, c'est-à-dire, « comme retirée en-dedans, « rare & grande, » voyez *Pneuma*; que sa rate formoit comme une tumeur ronde; qu'il étoit dans des sueurs froides continuelles, & qu'il avoit des redoublemens tous les jours pairs. D'où l'on voit que les sueurs froides seront un symptome mortel, lorsqu'elles accompagneront la mauvaise *respiration*. Silene, *Ægr.* 2. eut depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fin, la *respiration* grande & rare, accompagnée d'une palpitation continuelle de l'hypocondre, dont il mourut enfin. Dans le commencement ses urines étoient noires, elles déposoient un sédiment de la même couleur, il étoit en délire & ses selles étoient onctueuses. Le sixieme jour il sua un peu aux parties qui sont au-dessus du cœur : mais les extrémités de son corps étoient froides & livides; il se joignoit à cela d'autres symptomes plus que suffisans, avec la *respiration* grande & rare, pour faire prognostiquer, non le délire seulement, mais la terminaison fatale de la maladie. Nous lisons *Ægr.* 11. de la femme de Dromeade, que le matin du sixieme jour elle fut attaquée d'un frisson, qui fut promptement suivi d'une chaleur générale, d'une sueur qui couvrit tout son corps, de la froideur des extrémités & d'une *respiration* grande & rare, à laquelle succéderent des convulsions qui commencerent à la tête & qui l'emporterent. Le jeune homme de Melibée, *III. Epid. Ægr. ult.* avoit la *respiration* grande & rare; l'inspiration & l'expiration laissoient entre elles de longs intervalles; il avoit quelque tension à l'hypocondre; cette partie étoit d'une figure oblongue; il étoit tourmenté continuellement d'une palpitation de cœur, & ses urines ressembloient à de l'huile.

Galien entend, *Comm. III. in III. Epid.* avec Hippocrate, par une *respiration* petite, une *respiration* foible, diminuée, ( λεπτὸν καὶ μινυθῶδες ) & même obscure, parce qu'on s'apperçoit à peine que le malade respire. Cette *respiration* est toujours mauvaise, parce qu'elle provient de la foiblesse ou du défaut de la chaleur naturelle. Si elle est en même tems fréquente, elle indique, selon Galien, de l'inflammation dans quelques-unes des parties qui sont au-dessus du diaphragme. L'Auteur des *Prénotions de Cos* dit que la *respiration* fréquente & petite, marque de la douleur & de l'inflammation dans les parties principales. Cette *respiration* est de très-mauvais augure dans les maladies aiguës, & de plus mauvais encore si elle succede à une *respiration* grande; car elle indique ou que la nature défaillit, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, ou que quelque partie principale est affectée de douleur ou d'inflammation, ou de l'une ou de l'autre : cependant on ne peut tirer aucun prognostic certain de cette *respiration*, si l'on n'est dirigé par d'autres signes concomitans; car on a vu un grand nombre de malades dont la *respiration* étoit petite & fréquente, revenir de maladies aiguës. Mais si d'autres signes fâcheux l'accompagnent, il y a tout lieu d'appréhender que l'événement ne soit fatal, surtout si de fréquente elle devient petite, comme on le remarque dans le dernier degré de la consomption. La *respiration* fréquente ou prompte, & petite en même tems, est mortelle, s'il y a d'autres symptomes fâcheux, comme dans le cas de la sueur de Temeneus, *IV. Epid. T.* 28. en qui l'on remarqua cette *respiration* le sixieme jour, & qui mourut peu de tems après.

La *respiration* petite & rare en même-tems, ou non-fréquente, est peut-être la pire de toutes; car elle indique que la nature est opprimée & épuisée à un point, qu'elle ne peut plus résister à la maladie : c'est par cette raison que les Medecins l'ont assez bien nommée *respiration* froide, parce qu'elle indique l'extinction de la chaleur naturelle, ou le dernier degré du froid. Voyez Galien, *Com.* 3. *in III. Epid.* « Il y a, dit-il « dans cet endroit, une espece de *respiration* petite & « rare, ou non fréquente, qui, quand elle est froide, « marque la destruction de la faculté vitale. » Hippocrate en dit autant dans ses *Prognostics*. L'expiration froide par les narines y est donnée comme un symptome mortel. Voyez les cas de Pythion moribond, *III. Epid.* 3. *Ægr. Sect.* 3. & d'autres qu'on trouve dans le même Auteur.

Après avoir parlé des différentes *respirations*, & avoir marqué les prognostics qu'on pouvoit en tirer, nous allons examiner en particulier celles des moribonds; telles sont la *respiration* froide, la *respiration* haute ou apparente, celle qui est accompagnée de ronflement & de bruit, la sanglotante & l'interrompue.

Hippocrate dit de la *respiration* froide, qui est la plus funeste de toutes, & qu'on ne remarque jamais qu'à ceux qui sont sur le point de mourir, *VI. Epid. Sect.* 4. *cap.* 27. « qu'il faut mettre entre les signes d'une mort

« prochaine, une vapeur chaude qui s'exhale par la « peau & par les narines, lorsqu'elle a été précédée « d'une expiration froide par les narines. »

Galien s'est exprimé là-dessus d'une maniere plus circonstanciée :

« Un des symptomes de mort des plus certains, dit-il, « est une vapeur chaude qui s'exhale par la peau, après « une expiration froide : mais cette expiration chaude « par la peau & par les narines, n'indique pas la mort « dans toutes sortes de maladies ; car, ajoute-t'il un « peu plus bas, elle ne se fait que dans ceux qui sont « sur le point de mourir d'une fievre très-ardente, qui « ayant brûlé la substance même du cœur, se termine « par le refroidissement de ce viscere : alors la faculté « vitale cessant d'agir avec le cœur, on meurt. Il se fait « quelquefois une sueur, comme quand le corps est « plein d'humeurs : mais si la chaleur d'une fievre vio- « lente a épuisé les humeurs & desséché le corps, au « lieu de cette sueur, c'est une vapeur chaude qui « s'exhale & qui se manifeste sensiblement au toucher. » C'est pourquoi, l'Auteur des *Coac.* 160. prononce, « que la *respiration* fiévreuse & fuligineuse indique la « mort, quoique moins certainement que la *respira- « tion* froide. Les Medecins regardent donc comme « des avant-coureurs de la mort, les trois symptomes « suivans, surtout dans les fievres, la chaleur de la fie- « vre même, la rareté & la froideur de la *respiration*, « & la chaleur d'une vapeur qui s'exhale par la peau, « & qu'on appelle quelquefois sueur ou humidité. »

La *respiration* obscure, celle qu'on apperçoit à peine, est moins funeste que la *respiration* froide. On dit que la *respiration* est obscure, lorsque l'expiration se fait à peine, soit par la bouche, soit par les narines. Ainsi la *respiration* pourra être très-obscure, sans toutefois qu'on s'y trompe, lorsque la poitrine, les ailes & les lobes des narines seront mues. Les Medecins lui donnent même alors le nom de haute ou apparente ; ce qui n'empêche point qu'elle ne soit fort obscure, parce que la quantité d'air expiré est fort petite. Il est dit de cette *respiration*, *Coac.* 260. une *respiration* très-mauvaise, & qui marque que la mort n'est pas loin, c'est la *respiration* étendue, urgente & obscure.

Nous allons passer maintenant à la *respiration* accompagnée de ronflement ou de bruit.

La *respiration* accompagnée de ronflement, cause dans le gosier une espece d'ébullition ou de bruit, semblable à celui que font certaines personnes en dormant. Les Latins nomment ce bruit, *strepitus*, *sonus* & *ebullitio* ; & Hippocrate l'appelle ῥέγκος, *rhencos*, ῥέγξις, *rhenxis*, & quelquefois κέρχνος, *cerchnos*. On entend ordinairement dans ceux qui sont attaqués de maladies aiguës, ce bruit ou ronflement, un jour auparavant leur mort, ou un peu plutôt ; & il marque une extinction de la faculté, qui n'est plus en état de chasser les parties excrémentitielles, de la gorge. Ce ronflement est causé dans ceux qui sont attaqués de quelques maladies de poitrine, comme de pleurésie ou de péripneumonie, par le resserrement des parties, ou par la rétention des crachats, accompagnés d'une *respiration* petite, & quelquefois d'orthopnée, ou d'une *respiration* excessivement embarrassée. Ce bruit s'entend dans presque tous les moribonds, peu auparavant leur mort, mais surtout dans ceux qui meurent de pleurésie, de péripneumonie, & de suppuration du poumon. La *respiration* est accompagnée de ronflement dans toutes ces maladies ; c'est pourquoi nous la regardons comme un signe mortel. Cependant il faut bien remarquer quel est le période de la maladie dans lequel ce ronflement commence; si c'est avec la maladie même, ou si elle est sur son déclin. Car il ne sera funeste que quand il aura été précédé de quelques autres symptomes mortels, comme dans la pleurésie du fils d'Antiphanes, *VII. Epid.* 28. & dans celle de Menon, 47. dont Hippocrate dit, « que le seizieme jour, sa *respiration* fut accompagnée « de ronflement ; qu'il eut une sueur aux environs du « cou & du front, mais qui ne s'étendit presque jamais « jusqu'à la poitrine ; que son front & ses extrémités « étoient continuellement dans un degré modéré de « froid ; que les veines des environs de ses tempes « étoient dans une palpitation continuelle, & qu'il fut « attaqué quelque tems avant la mort d'nn coma, qui « dura un jour & une nuit. »

La *respiration*, accompagnée de ronflement, est donc ordinairement dans les maladies aiguës un signe fatal ; & le danger qu'elle annonce augmente encore, si elle est précédée ou accompagnée de quelques autres signes fâcheux, comme dans le cas de Menon, dont nous avons fait mention ci-dessus, qui avoit de plus des sueurs aux environs du cou & du front ; sueurs qu'Hippocrate regarde en ses *Prognostics* comme mortelles dans les maladies aiguës, & dont les extrémités étoient froides ; autres symptomes très-dangereux. Mais dans la pleurésie, la péripneumonie, & la fievre appellée catarrheuse, parce qu'elle est accompagnée ou précédée d'un catarrhe, le ronflement provient quelquefois de la grande quantité des particules excrémentitielles, ou de la surabondance de la matiere du catarrhe qui tombe dans la gorge & sur la poitrine. Alors ce symptome n'est pas plus dangereux que dans l'asthme ou l'opthopnée, dont les malades guérissent par l'excrétion ou la résolution de l'humeur. Le ronflement mortel se distingue de tout autre, en ce que non-seulement il commence avec la maladie, mais en ce qu'il s'accroît avec elle, & va toujours en augmentant. Alors c'est un signe de mort très-certain, & qui est toujours accompagné d'autres. Le ronflement qui commence avec la maladie, ou peu tems après que la maladie a commencé, & qui cesse, lorsqu'il s'est fait une évacuation abondante d'humeurs par la toux, ou lorsqu'elles ont été desséchées par la chaleur de la fievre, est beaucoup moins dangereux, en ce que ces humeurs en étoient la cause, & qu'il cesse par une raison connue. Un ronflement qui commence avec une maladie, & qui s'accroît tous les jours, est nécessairement fatal, quand bien même la maladie n'auroit pas d'autre cause qu'un catarrhe abondant, parce qu'il y a lieu de conjecturer que la nature est tellement opprimée par le poids des humeurs, que les excrétions nécessaires ne se font plus, & qu'il y a danger de suffocation. Tel étoit l'état des choses dans la femme de Polémarque, *V. Epid.* 62. Hippocrate dit, « qu'il lui « survint aux environs du cinquieme jour une tumeur « douloureuse au genou gauche ; qu'il parut se faire « quelque amas aux environs de la région du cœur ; « que sa *respiration* étoit semblable à celle de ceux qui « se noyent, & qui sont suffoqués par l'eau ; qu'on en- « tendoit du bruit dans sa poitrine, & qu'elle mourut « le septieme jour. »

Le fils d'Antiphanes, *VII. Epid. T.* 28. qui étoit attaqué d'un empyeme, avoit aussi, lorsqu'il mourut, la *respiration* accompagnée de ronflement. Ajoutons à cela ce que nous lisons dans Hippocrate, *I. Prorrhet.* 25. « que la *respiration* apparente, (πρόχειρον, voyez *Pneu- « ma*,) & semblable à celle d'une personne suffoquée, « est fatale dans l'aphonie, ou la perte de la voix. »

Ce que nous venons de dire sur la *respiration* accompagnée de ronflement, que quelques-uns appellent *regmos* & *cerchnos*, suffit.

Considérons maintenant ce que c'est que la *respiration* haute & apparente, qu'on ne remarque jamais que dans les moribonds. Les uns appellent cette espece de *respiration* haute, les autres élevée, quelques-uns apparente ou évidente, (πρόχειρον, *promptum*, qu'on apperçoit

bien-tôt, ) & d'autres grande, parce qu'elle cause au thorax un grand mouvement & une grande dilatation. Galien dit, *Com. in I. Prorr.* « que ceux qui sont en cet « état, manquent d'air, & peuvent être regardés pro- « prement comme étranglés. » Le même Auteur ajoute, « que c'est la coutume de désigner cette espece de » *respiration* par l'épithete φαινόμενον, *phenomenon*, ap- « parente. » Les malades dans cet état semblent mouvoir toutes leurs épaules en tirant leur haleine : or, ce mouvement s'apperçoit sensiblement, malgré les couvertures qu'ils ont sur eux; & la partie supérieure de leur poitrine paroît élevée considérablement. Galien l'appelle aussi, μετέωρον, *meteoron*, élevée ; parce qu'alors le malade semble mouvoir les parties les plus hautes de sa poitrine.

Voici les raisons qu'il donne de ce mouvement :

« Il faut attribuer, dit-il, cette *respiration* à l'étroitesse « des organes, ou à quelque maladie logée à l'origine « des nerfs, qu'Hippocrate a regardé sensément com- « me rendant quelquefois la *respiration* grande ; il eut « parlé plus exactement, si au lieu de dire une *respira-* « *tion* grande, il eut dit une grande dilatation de la poi- « trine ; & il n'eut point jetté dans l'erreur plusieurs « Medecins qui ont donné à la *respiration* des malades « dans cet état l'épithete de grande, quoique certaine- « ment l'expiration soit fort petite. »

Nous ajouterons qu'Hippocrate & Galien n'entendent pas seulement par une *respiration* haute, celle que nous venons de décrire, mais celle encore dans laquelle les ailes des narines & les muscles circonvoisins des épaules, ont un mouvement sensible ; ce qui arrive dans les maladies aiguës où la foiblesse est extreme.

Voici comment Galien s'en exprime, *Comm. in III. Epid.* 24.

« Quand on parle des malades qui respirent par l'extré- « mité des narines, (ἄκρᾳ τῇ ῥινί,) on entend, je crois, « ceux qui remuent dans la respiration les ailes des na- « rines ; car on voit assez fréquemment des malades en « qui ces parties se resserrent dans l'expiration, & se di- « latent dans l'inspiration. »

Ce symptome est ordinaire à ceux qui sont suffoqués dans l'esquinancie, dans la péripneumonie, dans la suppuration des poumons, de même qu'à ceux qui sont épuisés & extremement foibles ; & il est causé par une obstruction du passage de l'haleine ; & cette obstruction provient d'une inflammation de la trachée-artere ; ce qui contraint le malade d'avoir l'inspiration courte, d'employer à cette inspiration toutes les parties de la poitrine, & de se lever quelquefois lorsqu'il se sent suffoqué, pour attirer plus commodément l'air extérieur avec le reste de ses forces, & à l'aide de toute sa poitrine. Hippocrate a appellé cette *respiration* haute ou élevée, μετέωρον, parce qu'alors les malades tâchent de se dresser pour respirer. Ceux qui sont attaqués d'esquinancie, de péripneumonie & d'empyeme, ont ordinairement la *respiration* élevée, par la raison que nous en avons apportée ci-dessus.

Dans toutes les maladies aiguës où la suffocation n'est point causée par l'étroitesse des organes, la *respiration* par l'extrémité des narines provient d'une autre cause, dont Galien parle de la maniere suivante, *de Diff. Resp. Lib. I. cap.* 23.

« Si quelqu'un cherche les vrais signes d'une indisposi- « tion dans la faculté de respirer, ou dans quelque fa- « culté animale, en général, mais surtout dans les cas « où il y a refroidissement, il trouvera que ce sont le « mouvement des ailes des narines, l'action des mus- « cles circonvoisins des épaules, & l'affaissement pré- « cipité de la poitrine; car lorsque la faculté de respi- « rer a moins d'énergie qu'elle n'en doit avoir, elle est « secourue dans l'inspiration par les ailes des narines « qui se prêtent à l'attraction de l'air extérieur, à peu « près de la même maniere que nos levres qui se resser- « rent lorsque nous nous proposons d'attirer par l'inspi- « ration quelque chose dans notre bouche : mais dans « l'exspiration l'affaissement de la poitrine est subit, & « ne se fait point par degrés. »

Nous conclurrons de tout ce que nous avons dit, que ce qu'on appelle une *respiration* haute, quelle qu'en puisse être la cause, est toujours un signe mortel, en ce qu'il annonce l'étroitesse extreme des organes de la *respiration*, qui met la nature dans un danger éminent de suffocation, ou la perte entiere des forces, & l'extinction des facultés naturelles; ce qu'on n'observe jamais que dans les moribonds. Cette *respiration* est donc toujours précédée, accompagnée ou suivie de quelques symptomes mortels; ce qui a fait dire à l'Auteur des *Coac.* 260. « que la *respiration* étendue, urgente & « obscure, est la pire de toutes, & marque que la mort « est prochaine. » Nous venons de dire, que quoique ce signe seul fût un présage de mort certain, il étoit toujours accompagné d'autres signes mortels. Nous le démontrerons par ce qui arriva à la femme d'Olympiade, *VI. Epid.* 49.

« Ses yeux, dit Hippocrate, étoient tournés en-bas ; sa « *respiration* étoit haute, & se faisoit par les narines; « sa couleur étoit mauvaise; elle eut un peu auparavant « que de mourir une sueur aux piés & aux jambes. »

Le même Auteur dit aussi, 52. d'Aristocrate moribond, « que sa *respiration* étoit haute vers le soir, qu'il eut « une petite sueur aux environs du front, que ses par- « ties extérieures étoient froides, & qu'il ne pouvoit « reposer. »

Nous ajouterons aux especes précédentes de *respiration* fatale, la *respiration* sanglotante (κλαυθμώδης) rare en même-tems & petite. « Dans les maladies aiguës ac- « compagnées de fievre, la *respiration* sanglotante est « mauvaise, dit Hippocrate, *6. Aph.* 54. » La *respiration* interrompue est moins dangereuse que la sanglotante, à moins que ce ne soit la même, ce que Galien paroît insinuer dans son Commentaire sur l'Aphorisme que nous venons de citer. « Lorsque les enfans crient, « dit-il, ils paroissent tirer leur haleine tout d'un trait, « s'arrêter ensuite, tenir cependant leur poitrine im- « mobile, & achever ensuite l'inspiration. Ce qui « pourroit être occasionné ou par la foiblesse de la fa- « culté, ou par l'indocilité des organes, ou par ces « deux causes en même-tems. La convulsion des mus- « cles de la poitrine peut produire le même effet. » Mais quelle que soit la cause de la *respiration* sanglotante, interrompue, elle est certainement dangereuse dans les maladies aiguës, & le danger dont elle menace est d'autant plus grand, que les forces du malade sont plus épuisées. Cette *respiration* est d'ailleurs foible & petite, & marque dans les fievres ardentes aiguës, de la dureté & de la convulsion, elle est mauvaise : il faut porter le même jugement des convulsions, qui ont la même cause, je veux dire, la sécheresse des parties nerveuses. Hippocrate dit, *Aph.* 67. de la *respiration* sanglotante, qu'elle est mauvaise, en ce qu'elle annonce des convulsions ; car les convulsions qui proviennent de sécheresse dans les maladies chaudes sont incurables, & par conséquent mortelles, dans les maladies aiguës. Mais si l'on veut former un prognostic juste sur la terminaison d'une maladie, en partant de ces convulsions : il faut avoir égard aux signes qui les ont précédées, accompagnées & suivies; s'il n'y a point de signes mortels, il sera prudent de suspendre son jugement sur le sort du malade. Nous avons supposé avec Galien qu'Hippocrate parloit de la *respiration* sanglotante ou interrompue, dans l'*Aphorisme 67.* que nous

avons cité, & nous avons rendu le mot grec προσκόπτον, par interrompu, & supposé qu'interrompu & sanglotant, étoient la même chose. Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & Mort. pag.* 252.

RESSELLA, terme obscur de Paracelse, qu'il n'explique qu'en nous disant, que le *ressella*, est ce qui éteint la chaleur, & l'*assa*, ce qui la produit.

RESTABOVIS, *arête-bœuf.* Voy. *Anonis.*

RESTINCTIO. Ruland dit que l'extinction des Chymistes est une opération par laquelle on éteint successivement des substances chaudes, dans quelques liqueurs qui les exaltent, & les conduisent à leur plus grande perfection.

RESTITUTIO, en Chirurgie, remplacement, ou reduction d'un os rompu & fracturé.

RESTAURATIO, ou *Analepsis.*

RESUMPTIVA, *restaurans.*

RESUSCITATIO, *révivification* en Chymie, c'est une opération, par laquelle on remet un corps déguisé, sous sa forme originelle & premiere.

## RET

RETE-MIRABILE, *le réseau merveilleux*, c'est un amas de vaisseaux sanguins dans le cerveau. Voyez *Cerebrum.*

RETENTA, ce qui est ou doit être retenu dans le corps, en état de santé.

RETEPORA, nom de l'*eschara rondeletii.*

RETICULARIS ou RETIFORMIS, *réticulaire* ou *rétiforme.*

RETICULUM, le second ventricule des animaux ruminans.

RETINA, *la rétine*, c'est une expansion des nerfs optiques, qui tapisse la surface intérieure de l'œil. Voyez *Oculus.*

La *rétine* est sujette à deux maladies. La premiere est une séparation de quelques parties de cette membrane d'avec la choroïde. Il se fait dans l'endroit de cette séparation une élévation ou un pli qui arrête les rayons de lumiere, & qui les empêche de parvenir à la partie de la choroïde qui est couverte par ce pli : cela forme une espece d'ombre que le malade rapporte dans l'air. La seconde maladie, est une atrophie ou consomption de la *rétine.*

On peut regarder avec beaucoup de vraissemblance l'altération des vaisseaux sanguins de la *rétine* qui deviennent variqueux, comme la cause de la premiere de ces maladies; car on conçoit aisément que la dilatation de ces vaisseaux séparera la *rétine* de la choroïde, dans l'endroit qui correspond à ces vaisseaux dilatés. J'ai toujours vû cette maladie précédée de froid pris à la tête, après quelqu'exercice violent, ou quelqu'occupation qui avoit mis le sang dans une agitation violente : d'où j'ai conclu que les pores de la peau ayant été obstrués, la perspiration avoit été troublée; qu'il étoit resté une partie des humeurs raréfiées dans les vaisseaux sanguins distribués sur la surface de la *rétine*, & que leur tissu délicat avoit été offensé par cet engorgement, de la maniere que nous avons dit ci-dessus. Les symptomes de cette maladie, sont de certaines apparences dans l'air plus ou moins éloignées de l'œil du malade, comme des ombres de figures différentes, de la grandeur & de la forme de la partie de la *rétine* qui est séparée.

Quant au prognostic, il n'y a pas d'apparence que le malade en perde la vûe; il en sera seulement incommodé : comme ces signes sont les mêmes que ceux de la cataracte, il est aisé de prendre l'une pour l'autre. Il y a cependant entre elles cette différence; c'est que dans la cataracte la vûe se raccourcit & s'affoiblit tous les jours; au lieu que dans la maladie dont il s'agit, elle a toujours la même vivacité & la même étendue.

Quoiqu'on n'en guérisse point radicalement, & que les personnes qui en sont attaquées voyent toute leur vie des ombres dans l'air; cependant on peut parvenir à en diminuer le nombre, l'épaisseur & l'étendue. Pour cet effet, on ordonnera des bouillons d'écrevisses, des purgations réitérées, de l'euphraise prise le matin en guise de thé, de la poudre de viperes, des cloportes avec de l'euphraise.

Dans l'atrophie de la *rétine*, comme les rayons de lumiere ne sont plus alors suffisamment modifiés par cette membrane, ils font sur la choroïde une impression trop vive & qui lui nuit. Alors la vision se fait confusément; les malades voyent assez bien du premier coup d'œil : mais s'ils continuent de lire; par exemple, ou de fixer leurs yeux sur quelqu'objet brillant; leur tête se fatigue, leur vûe se trouble, & ils sont contraints de fermer les yeux; ils ne tardent pas à les r'ouvrir, & à voir fort distinctement; mais peu de tems.

Les Brodeurs, les Tapissiers, les Faiseurs de bas & les Cordonniers sont sujets à cette maladie; les premiers, parce que l'éclat de l'or, de l'argent & des autres couleurs, fait une impression trop vive sur leurs yeux; & les derniers, parce qu'ils se la fatiguent beaucoup, par l'attention continuelle où ils sont pour passer la soie dans les trous de leur haleine. Ces métiers fatiguent considérablement la vue; ceux qui les ont pris sont obligés de les quitter de bonne heure, & c'est peut-être par cette raison, qu'ils ne travaillent que quelques jours de la semaine.

Il y en a d'autres qui ne sont point occupés aux ouvrages pénibles dont nous venons de parler, & qui toutesfois ne peuvent faire usage de leurs yeux pendant une heure, sans que leur tête s'en ressente.

J'avertis ceux-ci, qu'il n'y a point de remede à leur indisposition. Ils n'ont rien de mieux à faire que de se reposer, & de fatiguer peu leurs yeux. Je conseille à tous ceux qui s'occupent d'ouvrages délicats & brillans, d'user de lunettes vertes, s'ils veulent continuer long-tems.

RETINACULUM, instrument de Chirurgie dont on se sert dans la castration, & dans l'hernie, pour empêcher les intestins de tomber dans le scrotum.

RETORTA, *rétorte*, vaisseau Chymique à ventre large, & à cou recourbé, assez semblable à une corne, c'est pourquoi les François l'appellent *Cornue.*

RETRACTIO ou *Antipasis.*

RETRAHENS AURICULAM, nom d'un muscle qu'on appelle aussi *Triceps auris*, parce qu'il a quelquefois trois chefs. M. Duverney dit qu'il est composé de cinq ou six fibres charnues, qui tirent leur origine de la partie supérieure & antérieure de l'apophyse mastoïde, descendent obliquement, & s'inserent dans le milieu de la conque. Cowper.

RETRANSMUTATIO, *seconde transformation.* Paracelse entend par *retransmutation*, la maniere de rendre fluide derechef, une substance qui l'étoit originairement, mais qui est solide, lorsqu'on propose de la retransformer.

RETRIMENTUM, excrément ou récrément de métaux ou de quelqu'autre substance.

RETROCESSIO ou *Epanacesis.*

## REV

REVERBERATIO, *réverbération* ou calcination d'un corps au feu de reverbere.

REVERBERATORIUM ou REVERBERIUM, *reverbere.* Voy. *Ignis.*

REVERSIO, *rechute.*

REVIVIFICATIO ou RESSUSCITATIO, en Chymie *révivification.*

REVIVISCENTIA, ou *Revivificatio.*

REVOCATIO ou *Epanaclesis.*

REVULSIO, *Révulsion.* Voy. *Inflammatio* & *Phlebotomia.*

REX

REX, *Roi.* On attribue à des Rois & à des Héros l'invention de plusieurs parties de la Medecine, dans laquelle on dit qu'anciennement ils excelloient. Je ne sai point à quel titre ce mot entre dans un Dictionnaire de Medecine; à moins qu'on regarde le toucher des Rois comme un remede; comme a fait le célebre Wiseman.

RHA

RHA. Voyez *Centaurium.*

RHABARBARUM, Offic. J. B. 11. 989. 1095. Ger. 316. Ogilb. Chin. 1.212. *Rhabarbarum officinarum*, C. B. P. 116. *Rhabarbarum genuinum officinarum*, Park. Theat. 156. *Rhabarbarum ficcatum*, Ger. Emac. 393. *Rhabarbarum lanuginosum, sive lapathum Chinense longifolium*, Munt. Herb. Brit. 196. Raii Hist. 1077. *Rhabarbarum sive Rheum officinarum*, Geoff. Tract. 296. *Rhubarbe vraie.*

Nous ne connoissons pas bien de quelle plante la *rhubarbe* est la racine; c'est vraissemblablement celle qu'Herman appelle *Lapathum Sinense*, on nous l'apporte de la Chine; mais Muntingius prétend dans son Livre, *de Vera herba Britannica*, qu'il y en a en Hollande.

C'est un des meilleurs & des plus doux cathartiques qu'il y ait dans toute la matiere médicale: elle opere très-bien sur la bile & sur tous les visceres de l'abdomen, & en même-tems fortifie les fibres nerveuses; ce qui la rend très-propre pour les estomacs & les intestins foibles. On la donne en substance depuis douze grains jusqu'à une demi-dragme; & en infusion depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme & demie: prise en petite dose, c'est un excellent altérant. Elle purge la bile très-parfaitement & a plus de force qu'aucun autre purgatif, pour dégager les obstructions du foie. Il est avéré par des expériences certaines qu'elle évacue la bile préférablement à tout autre fluide. Aussi est-ce la panacée des enfans; attendu qu'elle fortifie l'estomac & en emporte toutes les matieres étrangeres qui y séjournent. C'est un fort bon remede pour les vers; & on la donne en tisane, qu'on appelle eau de *rhubarbe*, aux enfans qui sont sujets à des maladies chroniques. L'usage de la *rhubarbe* est néantmoins dangereux quand il y a suspicion d'inflammation aux reins ou à la vessie, parce qu'elle échauffe considérablement; c'est pourquoi elle ne convient pas non plus dans les hémorrhagies. Elle est bonne pour le dévoyement, parce qu'elle purge & fortifie tout à la fois. Dans les cachexies on en doit donner pendant long-tems, mais en petite quantité. Geoffroy.

Il y a de deux sortes de *rhubarbe*, l'orientale qui nous vient de la Chine, qui est pesante, qui a des veines rouges, & de couleur d'or, qui est d'une couleur jaune, amere, astringente, d'une odeur agréable; qui quand elle est humectée, teint la main d'une couleur de safran, & dont on vante beaucoup les vertus. L'autre espece vient de Russie, elle est pesante, d'un jaune plus foncé, & moins estimée que la premiere.

La *rhubarbe* purge doucement la bile jaune & le phlegme visqueux & tartareux qui embarrasse l'estomac & les premieres voies; c'est un spécique dans les maladies du foie; elle guérit la jaunisse, & comme elle est astringente, on la préfere à tout autre remede, dans les maladies qui proviennent de relâchement, comme la diarrhée, la dyssenterie & autres.

Dioscoride & Galien n'ont point connu cette racine; ceux donc qui confondent le *rha*, ou *rheum* des Anciens avec notre *rhubarbe*, se trompent grossierement. Le rheum de Dioscoride est moins purgatif, & n'a point les caracteres de la vraie *rhubarbe*, qui est une substance compacte, pesante, seche, amere au gout, piquante à l'odorat, rougeâtre au dehors, d'un rouge léger tirant sur le jaune au dedans, traversée de veines d'une couleur foncée, & teignant d'une couleur de safran, lorsqu'on la fait macérer, ou qu'on l'a mâchée. Le rapontic au contraire, est une substance mince, légere, & qui n'a point l'odeur agréable de la *rhubarbe*. Dale, d'après *le Brun.*

La décoction de ses feuilles purge doucement, résiste au scorbut, & fortifie les parties solides. Quelques anciens Praticiens prétendent que c'est le seul cathartique dont on doive faire usage, & j'en connois un de quatre-vingt ans, qui assure que c'est de tous les remedes le seul qui ne l'ait point trompé. Il y en a qui la croyent propre à corriger la bile dépravée, & à faire cesser les maladies chroniques qui en proviennent. Les élémens de sa racine sont subtils, pénétrent entre les particules les plus fluides du sang, & lui donnent la couleur du safran. Si l'on en prend dix grains le matin, les urines que l'on rendra, auront l'odeur & la couleur du safran; ce qui prouve que la couleur qu'elle communique est fort ténace. Elle est par la même raison très-bonne pour débarrasser le sang de ses impuretés les plus déliées, pour emporter le sable & la gravelle des reins, & pour résoudre les matieres visqueuses, grumeuses, & pituiteuses. C'est un remede excellent dans toutes les extravasations & stagnations de sang: on dit qu'elle produit des effets prodigieux dans la pierre, la jaunisse, l'hydropisie, & les autres affections du foie, dont une bile dépravée est le principe. On la recommande dans les inflammations, la foiblesse d'estomac, & toutes les indispositions de cette partie, dans les convulsions, dans les maladies de la rate, du foie & des reins, dans celles de la vessie, & de la poitrine, dans les gonflemens des hypocondres, dans les affections de la matrice, & dans la sciatique, dans le crachement de sang accompagné de douleur, dans les hoquets, la dyssenterie, & la passion cœliaque; dans les cas où il s'agit de prévenir le retour des fievres, & contre la morsure des animaux vénéneux. Appliquée extérieurement avec du vinaigre, elles dissipe les marques livides des coups, & guérit la teigne. Sa racine est un fort bon remede pour les contusions; elle nettoye les premieres voies, fortifie les intestins après la purgation, & est un cathartique admirable pour les enfans dont les fibres sont trop lâches; donnée à la dose de deux scrupules, elle produit tous les bons effets qu'on lui a attribués dans la dyssenterie, la diarrhée, & toutes les maladies qui proviennent d'une matiere skirrheuse & cancéreuse. C'est le meilleur désobstruant que je connoisse dans les maladies hypocondriaques & scorbutiques invétérées; elle fortifie les visceres, & les fibres obstruées; alors sa dose est de dix grains tous les matins: ce qui suffit pour purger. La vertu de sa racine naît d'un mélange de sels subtils & acrimonieux, avec des particules mucilagineuses & terrestres, plus les particules salines & acrimonieuses sont dégagées des particules terreuses & mucilagineuses qui les enveloppent, plus elles sont actives & énergiques. Leur action pénetre quelquefois jusqu'à la vésicule du fiel & au foie, d'où il s'ensuit une double excrétion de bile. C'est par cette raison qu'on fait tant de cas de sa racine dans la jaunisse, ainsi que nous l'avons observé ci-dessus. C'est son sel, & non sa racine, & ses particules oléagineuses, qui la rend catarthique, ainsi qu'il paroît par la teinture qu'on en tire avec l'eau. Il est démontré par la Chymie, que l'eau ne résout jamais les substances résineuses & oléagineuses; & d'ailleurs la teinture qu'on en tire par l'esprit de vin, purge moins que celle qu'on obtient par l'eau; ajoutez à cela, qu'après le mélange, l'eau ne devient point laiteuse, ainsi qu'il arrive à toutes les teintures extraites de substances huileuses & résineuses. Nous observerons encore, qu'on peut noyer ses particules salines dans une si grande quantité de liquide, qu'il ne

leur restera plus de force. Le tems ôte à sa racine toute son acrimonie, & toute sa vertu cathartique; il en est de même de son ébullition. Il y a des personnes que son odeur seule fait aller à la selle; elle est bienfaisante dans la gonorrhée, par la vertu qu'elle a de calmer l'ardeur des urines, de chasser le virus, & d'arrêter l'écoulement. On l'ordonne ordinairement en substance, depuis demi-dragme jusqu'à deux. La dose de son extrait, & celle de sa teinture, est d'une dragme. Sa racine grillée ou séchée est astringente & produit dans la dyssenterie les mêmes effetsque la terre sigillée. Mêlée avec la muscade & le laudanum, c'est un excellent remede dans les flux de ventre immodérés, & dont l'astringence pénétrera partout. Pechlius en faisoit usage dans les hémorrhagies par le nez & dans d'autres cas semblables. Sa racine est quelquefois malfaisante dans le vertige, elle tue les vers & on la fait entrer dans un grand nombre de compositions officinales. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Alexandre de Tralles, selon le Docteur Freind, a été le premier Medecin qui ait parlé de *rhubarbe*, & il l'ordonnoit dans la foiblesse du foie & la dyssenterie: mais M. le Clerc prétend que les Arabes dans leurs traductions de Dioscoride & des autres Medecins Grecs, confondent cette racine avec le rhapontic,& attribuent les vertus que les anciens avoient observé dans ce dernier à ce que nous appellons proprement *rhubarbe*, comme on peut s'en convaincre en lisant la description qu'en donne Rhazes. Et je crois qu'Alexandre lui-même, quoiqu'il vécût dans un tems où l'on connoissoit bien la *rhubarbe*, est tombé dans la même méprise; car il n'en parle que comme d'un astringent, qui est la qualification que les Grecs donnoient au rhapontic, sans faire la plus légere mention de sa vertu purgative. Paul paroît être le premier qui ait fait mention de la faculté purgative du *rheum*, (car c'est ainsi qu'il l'appelle simplement) & nous enseigne comment on peut donner plus de force à certains médicamens laxatifs par l'addition de celui-ci. Et Prosper Alpin dit que quelques-uns ont observé que le rhapontic même purge quelquefois quoiqu'en moindre degré que la *rhubarbe*. Les Grecs modernes ont donné à cette racine le nom de *Barbaricum*, non pas du lieu où elle croît, mais de celui d'où on l'apporte; car on a appellé Barbarie la haute Ethiopie, comme Saumaise l'observe fort bien, parce qu'elle est située sur le golfe Barbarique, à présent golfe de Melinde, où il y avoit beaucoup de marchés très-fréquentés, & singulierement celui de Rhapta la Capitale de tout le pays. Ce Golfe à l'Orient communique avec l'Océan Indien: c'est pourquoi Actuarius, & après lui Myrepse, appellent cette plante Ῥέον Ἰνδικὸν. C'étoit sans doute par-là qu'on l'apportoit à Alexandrie; & ainsi elle a pu être connue de ces Medecins Grecs modernes. Je dois pourtant observer que Saumaise ne fait point mention que Myrepse ait parlé de *rhubarbe*: il cite seulement Paul, qui n'a point parlé expressément de la *rhubarbe*, mais seulement du *rha* qu'il décrit. Garcias ab Horto, Medecin du Vice-Roi d'Espagne, dit avoir appris aux Indes que toute la *rhubarbe* qu'on y porte aussi-bien qu'en Perse, croît à la Chine; qu'on en transporte par terre & par mer; mais que celle qu'on apporte par terre à Ormuz en traversant la Tartarie, est la meilleure, parce qu'elle est sujette à se gâter sur mer. FREIND, *Histoire de la Medecine.*

RHABDOIDES, ῥαβδοειδὴς, nom que l'on donne à la suture sagitale.

RHACHIA ou RECHIA, ῥαχία ou ῥηχίη, fluxion ou surabondance d'humeurs. GALIEN, *Exegesis.*

RHACHIS, ῥάχις, l'épine du dos.

RHACHISAGRA, de ῥάχις, l'épine du dos, & de ἄγρα, proie; espece de goute fixée sur l'épine du dos.

RHACHITÆ ou RHACHIÆI, ῥαχῖται ou ῥαχιαῖοι, les muscles de l'épine du dos.

RHACOS, ῥάκος, de ῥήσσω, broyer ou déchirer; morceau de linge dont les Chirurgiens se servent pour panser des plaies.

RHACOSIS, ῥάκωσις, relâchement de la peau du scrotum sans qu'il y ait des corps contenus; indisposition qui le défigure.

Voici la maniere dont Leonidas traitoit cette maladie.

Il faisoit coucher le malade sur le dos; il coupoit la partie superflue de la peau, en la fixant sur une planche ou sur un morceau de cuir; ensuite il faisoit une suture. Antillus commençoit par faire trois ou quatre points de suture. Ensuite il enlevoit avec un scalpel ou avec des ciseaux toute la peau superflue qui étoit au-delà des points;il achevoit la suture & le traitement comme dans les autres blessures. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap. 67.*

RHÆBOS, RHÆBOIDES, ῥαιβὸς, ῥαιβοειδὴς, tortu ou courbé. HIPPOCRATE.

RHAGADES, fentes ou crevasses.

RHAGADIÆ, abscès aux parties naturelles. RULAND; ou abscès au genou. PARACELSE.

RHAGADIOLUS.

Voici ses caracteres.

Son calyce est composé de feuilles étroitement cannelées; lorsque la fleur est tombée il dégénere en gaines membraneuses, qui contiennent chacune une semence.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Rhagadiolus alter*, Cæsalp. 511. *Hieracium stellatum*, J. B. 2. 1014. Raii Meth. 31. *Intybus, sive endivia lutea, humilis, stellato semine*, M. H. 3. 53.
2. *Rhagadiolus lampsanæ foliis*, T. C. 36. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I. p. 92.*

Cette plante a peut-être été ainsi nommée de *rhagades*, crevasses à l'anus, à la matrice & aux mains, qu'on dit qu'elle a la vertu de guérir. Gaspard Bauhin l'appelle *hieracium foliaturâ siliquosâ*. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

RHAGE, ῥαγὴ, fente ou crevasse.

RHAGES, ῥάγες, pépin de raisin. On entend encore par ce mot l'extrémité des doigts. CASTELLI.

RHAGIUM, nom d'un insecte venimeux dont Aétius fait mention, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 18.

RHAGOIDES, épithete que l'on donne à la tunique uvée de l'œil.

RHAMMA, ῥάμμα, le même que *Acia.*

RHAMNOIDES.

Voici ses caracteres.

Il est ou paroît épineux comme le *rhamnus*. Sa fleur ne croît que sur la plante mâle. Elle est mâle, apétale, & ne porte qu'un petit nombre d'étamines qui partent d'un calyce à deux feuilles. Le fruit qui est sur la plante femelle est une baie qui ne contient qu'une seule semence rondelette.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Rhamnoides florifera, salicis foliis*, T. Cor. 53. *mas.*
2. *Rhamnoides fructifera, salicis foliis, baccis aureis*, T. Cor. 53. *Fœmina.*
3. *Rhamnoides fructifera, salicis foliis, baccis leviter flavescentibus*, Tourn. Corol. 53. Boerh. Ind. A. 2. 174. Raii Synop. 3. 445. *Oleaster Germanicus*, Offic. *Rhamnus secundus Clusii*, Ger. Emac. 1334. *Rhamnus primus*

*Dioscoridis*

*Dioscoridis Lobelio, sive littoralis*, Park. Theat. 1006. *Rhamnus salicis folio angusto, fructu florescente*, C. B. P. 477. Raii Hist. 2. 1592. *Rhamnus sive oleaster Germanicus*, J. B. 1. 33.

Cette plante croît dans les lieux sabloneux & maritimes; elle fleurit en Juin, & son fruit est mûr en Septembre. On fait avec ses baies un rob acide, qu'on recommande dans la dyssenterie. Dale.

RHAMNUS, *Nerprun.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est monopétale, en entonnoir, & tétrapétaloïdale ou pentapétaloïdale. Son pistil dégénere en une baie molle pleine de suc, & contenant quatre semences calleuses, convexes d'un côté & plattes de l'autre.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Rhamnus catharticus*, J. B. 1. 55. C. B. P. 478. Raii Hist. 2. 1625. Synop. 466. Tourn. Inst. 593. Boerh. Ind. A. 2. 212. *Rhamnus catharticus, spina cervina*, Offic. *Rhamnus solutivus, sive spina infectoria vulgaris*, Park. Theat. 243. *Spina cervina Gesneri & officinarum*, Volck. Flor. Nor. 368. *Cervi spina*, Rupp. Flor. Jen. 74. *Nerprun.*

C'est une espece de buisson dont les branches sont armées de longues épines roides, & couvertes de feuilles vertes & jaunâtres, à peu près de la grandeur de celles du prùnier sauvage, mais plus finement découpées par les bords. Ses fleurs croissent plusieurs à côté les unes des autres; elles sont petites & jaunes; elles ont quatre feuilles; elles font place à de petites baies rondes & noires, qui rendent quand elles sont mûres un suc amer & purpurin, & qui contiennent trois ou quatre semences anguleuses. Il croît dans les bois & dans les haies. Il fleurit en Juin, & ses baies sont mûres sur la fin de Septembre.

Son suc purge assez vivement les humeurs aqueuses & séreuses; il est bienfaisant dans l'hydropisie, la goute, la jaunisse, le scorbut, la gale & toutes les éruptions cutanées.

Le *nerprun* ne fournit d'autres préparations officinales que le *Sirupus è spinâ cervinâ*, ou le sirop de *nerprun.* Miller, *Bot. Off.*

Par l'analyse Chymique on tire des baies une grande quantité de phlegme & d'huile acide, un peu de sel fixe & de terre. Elles sont purgatives & fort bonnes pour emporter l'humeur séreuse dans les maladies chroniques. Cette plante procure aussi du soulagement dans la goute, la paralysie, la cachexie, la sciatique & le rhumatisme. Prenez une dragme ou une dragme & demie de ses baies saupoudrées & imprégnées de conserve de fleurs d'orange. On en fait bouillir quinze ou vingt baies dans du bouillon ordinaire, y ajoutant une demi-dragme de crême de tartre. Passez dans un linge & donnez-en au malade à boire. Quelques-uns y ajoutent deux dragmes de teinture d'acier, ou font bouillir une once de rouille de fer dans un noüet, pour les pâles-couleurs. L'usage le plus ordinaire des baies est d'en faire un sirop. La dose est depuis une once jusqu'à deux, & même jusqu'à trois, s'il est nécessaire. Mais il est à propos de manger un potage après l'avoir prise. Tournefort.

Les baies du *nerprun* ont trois couleurs qui se succedent les unes aux autres. Lorsqu'on les a cueillies, dans le tems de la moisson, & qu'on les a fait sécher & macérer dans de l'eau & de l'alun, après avoir été broyées, elles paroissent jaunes ou plutôt de couleur de safran. En Automne, lorsqu'elles sont mûres & noires, si on les cueille, qu'on les broye & qu'on les garde dans un vaisseau de verre, elles seront d'un beau verd ou d'un verd de printems. Si on les cueille aux environs de la S. Martin, tems auquel elles sont encore attachées à l'arbre, elles seront, à ce que dit Tragus, de couleur d'écarlate. Ray, *Hist. Plant.*



*Syrupus de spinâ cervi:*

Sirop de Nerprun.

Voici la maniere dont la Pharmacopée du College de Londres ordonne de faire ce sirop.

Prenez *du suc de baies de nerprun mûres, fraîches & cueillies au mois de Septembre, deux pintes.*

Laissez précipiter les feces, & mettez sur la liqueur limpide,

*de canelle, & de muscade,* } *de chaque trois dragmes.*

Laissez-les digérer pendant un jour entier.

Pressez-les fortement ensuite, & ajoutez

*une livre & demie de sucre blanc.*

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un sirop.

Cette composition ne paroît que depuis peu dans les Pharmacopées. La coutume est d'enfermer les épices dans un petit sachet, & de suspendre ce sachet dans la liqueur tandis qu'elle se tourne en sirop.

La Pharmacopée d'Edimbourg veut qu'on le prépare de la maniere suivante.

Prenez *du suc clarifié de baies de nerprun mûres, trois pintes;*
*du sucre brun, quatre livres.*

Mêlez le tout, & faites un sirop sur un feu modéré. Tandis qu'il se fait, ajoutez

*une dragme d'huile distilée de cloux de girofle, imprégnée dans un peu de sucre.*

Le correctif qu'on ajoute ici sous la forme d'une huile chymique, épargne la peine de broyer les épices ordonnées par la Pharmacopée de Londres, & tend au but principal de la prescription plus directement.

Sydenham remarque que le *sirop de nerprun* seul, évacue abondamment les eaux & n'évacue que cela, sans agiter le sang, ni rendre les urines fortement colorées, ainsi que font presque tous les autres purgatifs. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est de causer une grande soif, pendant son opération. Si on l'ordonne à très-grande dose, à ceux que les purgatifs émeuvent difficilement, l'agitation qu'il causera ne sera pas fort grande, ni la quantité d'eau qu'il fera évacuer fort considérable.

Je me souviens, dit le même Auteur, d'avoir vu une femme âgée de vingt-six ans, affligée d'une hydropisie considérable, qui lui avoit excessivement fait enfler le ventre. Je lui fis prendre une once de sirop de *nerprun* avant le dîner, selon la coutume de ce tems-là, qui lui fit rendre une quantité incroyable d'eaux sans l'agiter ni la fatiguer. Encouragé par ce succès, j'en continuai l'usage tous les jours, à la même dose, en l'interrompant cependant un jour ou deux, quand la malade me paroissoit plus affoiblie que d'ordinaire. Par ce moyen l'écoulement des eaux cessa peu à peu, l'enflure du ventre diminua de jour à autre, & la malade recouvra la santé.

Comme j'étois jeune & sans expérience, je crus posséder un remede efficace pour la cure de quelque espece d'hydropisie que ce fût, mais je reconnus mon erreur au bout de quelques semaines; car ayant été appellé chez une autre femme à qui une fievre quarte invétérée avoit causé une hydropisie, je lui donnai ce sirop plusieurs fois de suite en augmentant peu à peu la dose; mais n'ayant pu venir à bout d'évacuer les eaux, l'enflure du ventre augmenta, & la malade me renvoya : mais s'étant adressé à un autre Medecin elle guérit à l'aide de remedes plus efficaces.

La dose ordinaire est d'une once ou d'une once & demie.

2. *Rhamnus, spinis oblongis, cortice albo Monspeliensium*, J. B. 2. 6. 31.
3. *Rhamni primi, altera species*, Clus. H. 109.
4. *Rhamnus, spinis oblongis, flore candicante*, C. B. P. 477. Boerh. Ind. A. 2. 212. Raii Hist. 2. 1592. *Rhamnus albus*, Offic. *Rhamnus primus Clusii*, Ger. Emac. 1334. *Rhamnus secundus Monspeliensium sive primus Clusii*, Park. Theat. 1005. *Rhamnus cortice albo Monspeliensis*, J. B. 1. 31.

C'est un arbrisseau épineux qui porte un petit fruit dont la chair est humide & renferme une seule semence.

Il croît en Portugal, en Espagne & dans les autres contrées méridionales, & fleurit au mois de Mai; son fruit est mûr en automne. Dioscoride assure que ses feuilles sont bonnes pour les éréfipeles & les ulceres phagédéniques.

5. *Rhamnus, Hispanicus, folio buxi, minor*, T. 593. *Lycium Hispanicum, folio buxi*, C. B. P. 478.
6. *Rhamnus, Afer, folio pruni sylvestris leviter serrato, spinis brevioribus.*
7. *Rhamnus, Americanus, folio buxi rotundo, spinis alternis.*
8. *Rhamnus, Afer, spinis longis, cortice albo, fructu cæruleo*, Ind. 246.
9. *Rhamnus, Afer, folio pruni longiori, subrotundo, flore candicante, spinis longissimis. Lycium pruni folio subrotundo, flore candicante*, Ind. 246.
10. *Rhamnus, Hispanicus, folio buxi ampliori*, T. 593.
11. *Rhamno similis, Africana, fructu triloculari, folio pyracanthæ. Lycium Æthiopicum, pyracanthæ folio*, H. A. 1. 163. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

On cueille les baies de cette espece à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre; on en exprime le suc tandis qu'elles sont encore récentes & on en compose le sirop de *nerprun*, qui est un excellent cathartique & un spécifique contre l'hydropisie, mais qui altere extremement. Hippocrate l'estime beaucoup à cause de sa qualité purgative, mais il ne lui attribue aucune autre vertu. Ces baies purgent la bile & le phlegme, mais surtout les sérosités; aussi sont-elles excellentes dans la cachexie, le rhumatisme, la goute & la paralysie; leur décoction avec la teinture apéritive d'acier est un remede excellent pour la chlorose. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Rhamnus est aussi le nom du *Paliurus*, aussi-bien que du *rhamnoides, fructifera salicis foliis, baccis leviter flavescentibus.*

*Rhamnus tertius, Dioscoridis*, nom du *Mespilus, spinosa, pyri folio.*

Dale ajoute l'espece suivante à celles qui précedent.

*Rhamnus niger*, Offic. *Rhamnus niger Theophrasti*, Park. Theat. 1007. Raii Hist. 2. 1593. *Rhamnus tertius Clusii*, Ger. 1152. Emac. 1334. J. B. 1. 34. *Rhamnus tertius, flore herbaceo, baccis nigris*, C. B. P. 477. Tourn. Inst. 593.

On cultive quelquefois cette plante dans nos jardins, & elle fleurit au mois de Mai. La décoction du fruit est bonne dans les relâchemens & les foiblesses des membres, aussi-bien que pour la goute. Dale.

RHANTERES, ῥαντῆρες, les angles internes des yeux.

RHAPHANEDON, ῥαφανηδὸν, le même que *Cauledon.*

RHAPHANELÆON, huile de semence de rave.

RHAPHANUS. Voyez *Raphanus.*

RHAPHE, ῥαφὴ, *Suture.*

PHAPHIS, ῥαφὶς, aiguille pour les usages de la Chirurgie.

RHAPONTICUM.

*Rhaponticum*, Offic. Alpin. Exot. 187. *Rhaponticum Thracicum*, Bocc. Mus. 127. *Rhaponticum folio lapathi majoris glabro, rha & rheum Dioscoridis*, C. B. P. 116. *Rha verum antiquorum*, Ger. Emac. 393. Raii Hist. 1. 170. *Rhabarbarum officinarum*, Elem. Bot. 75. *Rhabarbarum forte Dioscoridis & antiquorum*, Tourn. Inst. 89. *Rhabarbarum rotundifolium verum sive lapathum sativum rotundifolium amplissimum flore albo, vel rheum antiquorum*, Munt. Herb. Bret. 192. *Rhabarbarum Muscoviticum*, Mont. Plant. Gen. p. 6. *Rhabarbarum Witsonianum*, Ogilb. Chin. 2. 680. Quoad. Fig. *Lapathum præstantissimum, rhabarbarum officinarum dictum*, Boerh. Ind. A. 2. 84. *Lapathum exoticum, folio amplissimo instar foliorum brassicæ*, Rup. Flor. Jen. 44. *Hippolapathum maximum rotundi folium exoticum, sive rhaponticum Thracicum, sed verius rhabarbarum verum*, Park. Theat. 154. *Vrai rhapontic.*

La racine de cette plante est fort grosse à son sommet & divisée en plusieurs branches; elle est brune par dehors, d'un jaune foncé en-dedans & d'un gout amer. Elle pousse plusieurs feuilles larges, vertes, bouchonnées, arrondies & terminées en pointe, d'un gout aigrelet & attachées à des queues rougeâtres. Il s'éleve d'entre ces feuilles une grosse tige haute de trois ou quatre piés, de laquelle sortent de petites feuilles & un grand nombre de fleurs blanches, à étamines, composées de cinq pétales, auxquelles il succede des semences grosses, luisantes, brunes & triangulaires. On la plante dans les jardins. La racine de cette plante, quand on l'a fait sécher avec soin, ressemble beaucoup à la vraie rhubarbe de Turquie, surtout par ses têtes, car elle est parsemée comme elle de veines rougeâtres; de sorte que ceux qui n'en connoissent pas la différence, peuvent aisément s'y méprendre & les confondre. C'est là le vrai *rhapontic* dont on doit faire usage dans les boutiques, celui que les Droguistes vendoient autrefois n'étant que la racine du *rhaponticum folio Helenii incano*, C. B. qui est une espece de grande centaurée, qui a beaucoup moins de vertus.

Le *rhapontic* est moins purgatif que la rhubarbe : mais il passe pour être plus astringent. Il est bon pour les flux & les foiblesses de l'estomac, pour le crachement & le pissement de sang, aussi-bien que pour les morsures des bêtes venimeuses. Il entre dans la thériaque d'Andromaque. Miller, *Bot. Offic.*

Cette racine ressemble beaucoup à la rhubarbe, mais elle differe de celle-ci en ce qu'elle laisse un gout mucilagineux dans la bouche, son mucilage étant délayé par la salive; & en ce qu'étant coupée, elle paroît couverte de taches régulieres rouges, blanches ou jaunes, outre que ces couleurs sont disposées en maniere de rayons. Elle est moins purgative que la rhubarbe, & il en faut le double pour qu'elle produise le même effet. Elle est aussi quelque peu astringente. Geoffroy.

Cette plante est assez commune dans les Jardins des Botanistes, & fleurit au mois de Mai. Elle ne differe de la rhubarbe qu'en ce qu'elle est moins acrimonieuse, moins solide & d'une couleur plus approchante de cel-

le du safran. Le *rhapontic* est moins purgatif & plus astringent que la rhubarbe; il est vulnéraire, anodyn & bon pour les diarrhées, les dyssenteries, les contusions, les descentes, l'orthopnée, les fievres périodiques & les morsures venimeuses.

La dose est de deux dragmes en poudre, & de six en infusion.

C'est une grande question parmi les Botanistes, comme l'observe M. Ray, si le *rhapontic* des Anciens & la rhubarbe des Modernes sont une seule & même plante, les uns tenant le pour & les autres le contre. Il se trouve même des personnes qui sont inconsistantes avec elles-mêmes, qui tantôt les distinguent & tantôt les confondent. On peut voir leurs sentimens & leurs raisons dans l'*Appendix* de J. Bauhin, à son *Histoire des Plantes*. Je me contenterai d'observer avec Prosper Alpin, que notre *rhapontic* est le *vrai rhapontic* de Dioscoride; mais qu'il differe entierement de la rhubarbe des Boutiques. DALE.

RHASPE, ῥασπή; espece de vin dont il est parlé dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 500. On ignore sa nature.

RHASTONE, ῥαστώνη; de ῥᾴδιος, ῥᾴων, *aisé, facile*, signifie dans Hippocrate, *III. Epid.* une rémission ou relâchement d'une douleur ou d'une maladie. Ce mot signifie dans Plutarque, *de Præcept. Sal.* une espece d'indolence, ou un état mitoyen entre le plaisir & la douleur. On le trouve encore dans Hippocrate, *de Artic.* où il signifie une maniere de traiter douce & aisée, qu'il recommande préférablement à celle qui lui est opposée.

RHASUT & RUMYGI *Maurorum*, Rauwolff. Lugd. Append. *Aristolochia Orientalis, foliis lanceolatis*, Pit. Tournef.

C'est une espece d'aristoloche étrangere qui croît principalement chez les Maures, & aux environs d'Alep. Sa racine peut être employée dans la Medecine à la place des autres aristoloches. Elle contient beaucoup d'huile & de sel; elle est vulnéraire, déterfive, dessiccative & résolutive, étant appliquée extérieurement. LEMERY, *des Drogues*.

## R H E

RHECHIA, ῥηχία, Jon. pour ῥαχία, Voyez *Rachia*.

RHEGMA, ῥῆγμα, de ῥήγνυμι, déchirer; *rupture*; c'est une espece de solution de continuité dans les parties très molles, qui arrive à la suite d'un violent effort, & qui est l'effet d'une violente distension. GALIEN, *de M. M. Lib. III.* & *Lib. de Consist. Art. Med.*

Le même Auteur, *Com. ad VI. Aph.* 22. dit que le *rhegma* n'est que le déchirement des parties charnues ou musculeuses à la suite d'un violent effort.

ῥήγματα est le nom qu'Hippocrate, *Lib. I. de Morbis*, donne dans un sens particulier aux spasmes qui affligent les parties charnues sans qu'elles soient affectées de suppuration.

Dans le commencement des *Epidémiques*, on donne le nom de ῥήγματα τῶν ἑλκέων aux crevasses ulcéreuses qui surviennent aux levres & aux gencives. Le mot de *rhegmata* dans cet Ouvrage, est synonyme à celui de *rhagades* ou de crevasses.

Il donne, *Lib. III. de Morbis*, le nom de *rhegmata* aux abscès qui crevent ou s'ouvrent intérieurement.

RHEGMATIAS, ῥηγματίας ou ῥηγματίης, mot dérivé du précédent, *Lib. I.* & *II. de Morb.* est celui dans le corps duquel il a crevé un abscès. *Regmatiæ*, ῥηγματίαι, *Lib. de Aere Aquâ* & *Loc.* sont ceux qui sont affectés d'une rupture de quelques vaisseaux internes.

RHEGMOCHASMOS, ῥηγμοχασμός, de ῥῆγμα, rupture, & χάσμα, grande ouverture. Celse, *Lib. IV. cap.* 4. assigne la rupture, accompagnée d'une ouverture considérable, pour une des trois causes de l'hémoptysie. Les deux autres sont l'*Anastimosis* & le *Diabrosis*. Voyez ces mots.

RHEMBE, ῥέμβη, de ῥέμβω, errer, est le même que *plane*, πλάνη, *erreur* ou *égarement*. Galien, dans son *Exegesis*, où il paroît avoir en vue ce passage du septieme Livre des *Epidémiques*, καὶ τὰ φωνὴν ἦν ἐν τῇ ῥέμβῃ; « il broncha dans son discours: » (il dit une chose pour l'autre,) lit ῥέμβη pour ῥεμβὴν. De-là ῥεμβώδεες πυρετοὶ dans Aretée, *de Caus. & Sign. acut. Morb. Lib. II. cap.* 2. sont des fievres critiques, ou plutôt variables, qu'il oppose aux continues, συνεχέες.

RHENANUM VINUM, *Vin du Rhin.* Voyez *Vinum*.

RHENCHOS, ῥέγχος, de ῥέγχω, ronfler; *râlement*, *ronflement*.

Cette affection, qu'on appelle autrement *stertor*, consiste en un son pareil à celui du *cerchnon*, mais plus grand & plus manifeste. Plusieurs confondent ces affections, & ne les distinguent que par leur grandeur & le lieu qu'elles occupent, donnant le nom de *stertor* à ce son ou bruit que l'on entend, ou suppose entendre dans le passage qui est entre le palais & les narines, dans ceux qui dorment; & celui de *cerchnon*, à celui qui dans la respiration procede du larynx, ou de la tête, ou de l'orifice de l'âpre artere, & qui imite le bruit de l'eau bouillante; lors au contraire que le son vient de la trachée-artere même, ils l'appellent *cerchnos*, c'est-à-dire, selon quelques-uns, *râlement*, ou, selon d'autres, bruit aigu ou rauque de la trachée-artere. Les Grecs appellent ῥέγχος, *rhenchos*, ce ronflement ou cette espece de *râlement* qu'on entend dans la gorge des moribonds, & qui est causé par la collision de l'air à travers la pituite ou les phlegmes qui se rencontrent dans la trachée-artere.

Cette affection & les autres qui lui ressemblent, viennent de la foiblesse de la nature; par exemple, de ce que les poumons sont pleins de pus ou d'humeurs, à propos dequoi nous lisons dans les *Prognostics* d'Hippocrate:

« C'est un mauvais signe lorsque l'expectoration ne se fait « point, & qu'on entend dans la trachée-artere un bruit « pareil à celui de l'eau bouillante, occasionné par une « plénitude d'humeurs. »

L'expectoration est supprimée ou par la viscosité de l'humeur qui a besoin d'être évacuée, & qui s'attachant à la trachée-artere, & y étant agitée par l'air qui sort, excite le bruit dont nous parlons; ou par une obstruction des bronches, ou enfin par la compression de l'âpre-artere & de la gorge, laquelle rétrécissant le passage, fait que l'humeur qui y est agitée excite le bruit que nous avons décrit ci-devant. De-là vient que Galien appelle ceux qui sont asthmatiques, *stertorosi*. Cet Auteur n'assigne que deux causes *au râlement*, savoir, la petitesse du passage de la respiration, ou la rédondance d'humeurs, ou les deux ensemble: mais il est nécessaire d'en ajouter une troisieme, savoir, la foiblesse de la faculté qui est la cause du *rhenchos* dans les moribonds, dans lesquels la nature est trop foible pour procurer les évacuations convenables.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que ce symptome ou cette espece de bouillonnement qui se fait entendre dans la gorge n'est pas toujours mortel, si ce n'est dans le cas où la nature est tellement opprimée par la rédondance des humeurs que l'expectoration ne peut se faire, ou que le passage destiné pour la respiration, je veux dire la trachée-artere, est considérablement obstrué; ce qui est cause qu'un grand nombre de moribonds ont un *râlement* qui les oblige à tenir la bouche ouverte. Nous en avons deux exemples, l'un dans Menon, *VI. Epid.* 47. duquel il est dit: « qu'il avoit « le son de voix rauque & un *râlement*; » & dans la femme de Theodore, 27. dont il est dit, « qu'elle fut

« affectée d'une espece de raucité aiguë dans la poitri- « ne & la trachée-artere, d'un bouillonnement & d'u- « ne fluctuation de pus. » Il est dit, *Text.* 9. de la femme de Polycrates, qu'elle fut affectée d'un enrouement dans les parties internes de la gorge & de la trachée-artere, & d'un *cerchnon*, c'est-à-dire, selon que Valesius rend ce mot, d'une espece d'enrouement ou *râlement* très-rude, *asperitas raucida*.

Hermoptoleme, dont il est parlé, *Text.* 16. étant attaqué d'une péripneumonie, rendit le septieme jour une espece de matiere pâle, & tomba dans un *râlement*. La femme, *Text.* 20. qui avoit une esquinancie, mourut dans des convulsions accompagnées d'un *râlement*. Et, pour n'en pas nommer davantage, le fils d'Amphiphrades qui avoit une pleurésie, fut fort incommodé du *cerchnon*.

Dans tous ces exemples on doit attribuer ce symptome, partie à la foiblesse naturelle, & partie à la rédondance & à la viscosité du pus ou de l'humeur. Le *râlement* est toujours un mauvais signe : mais il est surtout pernicieux dans le progrès d'une maladie, lorsque les forces sont épuisées, entant qu'il indique que la nature n'est plus en état de procurer les excrétions nécessaires, & est à la veille d'être suffoquée ; & pour lors ce symptome est nécessairement accompagné de quelque autre signe mortel. Il survient souvent au commencement d'une maladie, une espece de bouillonnement ou d'agitation dans la gorge, laquelle est occasionnée par la rédondance de l'humeur, ou par sa viscoté, qui la dispose à s'attacher à l'âpre-artere : mais cette humeur n'est pas plutôt cuite & expectorée, que le *cerchnos* ou bouillonnement cesse. Cet évenement favorable est annoncé par d'autres signes avantageux, par l'absence de ceux qui sont mauvais, comme dans le cas de Pisistrate, *VII. Epid. Text.* 86. « qui eut un « *râlement*; mais qui se maintint toujours en bon état « durant sa maladie, & ne perdit jamais l'usage de sa « raison. Il y eut rémission de la fievre, les excrétions « furent convenables, le *râlement* cessa, & il recouvra « la santé. » PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

RHEON; nom que quelques Auteurs donnent à la rhubarbe & au rhapontic.

RHETINE, ῥετίνη, *résine*.

RHEUM, le même que *rheon*.

RHEUMA, ῥεῦμα; catharre ou fluxion sur la gorge & la trachée-artere, qui fait tousser, moucher & cracher, de ῥέω, *je coule*.

RHEUMATISMUS, *rhumatisme*.

Les Anciens appellent toutes douleurs qui affectent les parties externes ou les jointures, du nom commun d'*arthritis*, parce qu'ils connoissoient moins que nous celui de *rheumatismus*.

Voici comme s'exprime Aretée, *Lib. II. Chron. cap.* 12. *de Arthritide*.

« Cette maladie, après avoir parcouru tout le corps « de quelques sujets, se jette enfin sur les muscles « du dos & de la poitrine. Les progrès qu'elle fait sont « incroyables ; car les vertebres du dos & du cou, de « même que le sommet de l'os sacrum, sont affectés « d'une douleur qui se communique en peu de tems « aux reins & à la vessie. »

Quelques fameux Medecins François du dernier siecle, tels que Charles Pison, Riviere, Ballon & Chesneau, ont donné aux douleurs qui affectent les interstices des jointures, les muscles du cou ou des bras, ou du dos & de la poitrine, les épaules, les omoplates, les cuisses & les mains, le nom de *rhumatisme*; & celui de goute arthritique à celles qui n'affligent que les jointures & les articulations, distinguant ces douleurs par les parties dans lesquelles elles se fixent. Par exemple, elles sont appellées *podagre* dans les piés, *chiragre* dans les mains, *onagre* dans les coudes, *dentagre* dans les dents, *lumbago* dans les vertebres du dos; & dans les articulations de l'os ischium, *dolor ischiadicus*, ou sciatique; & aujourd'hui même on a coutume d'appeller la goute, la *chiragre* ou *podagre*, qui ne fait que commencer, & qui cede aisément aux remedes, du nom de *rhumatisme*.

Mais comme le *rhumatisme* & la goute different considérablement par rapport aux parties qu'elles affectent, aux causes, aux symptomes & à la maniere de les traiter, les Medecins ont jugé à propos de les examiner séparément. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'il importe peu dans la Medecine de distinguer une goute invétérée de celle qui ne fait que commencer.

Dans le *rhumatisme*, les muscles avec leurs membranes communes & leurs tendons à l'endroit où ils s'attachent aux os, sont affectés dans divers membres & autres parties du corps de douleurs & de spasmes violens; au lieu que la goute n'affecte que les ligamens nerveux & tendineux qui attachent les os ensemble, en conséquence de leur union avec le périoste. Mais comme dans la goute & la podagre qui commencent, la douleur se fixe dans la surface des ligamens ; de même lorsque ces maladies sont invétérées, l'humeur peccante qui cause la douleur, est située plus profondément, & occupe l'espace compris entre les cavités des articulations. La goute & le *rhumatisme* different encore en ce que la premiere revient souvent, tourmente cruellement le malade, dure long-tems, & ne cede que difficilement aux remedes; au lieu que le *rhumatisme* attaque le malade moins souvent, dure peu de tems, & cede plus aisément aux remedes. La douleur n'est pas non plus la même dans ces deux maladies ; car dans le *rhumatisme* elle est accompagnée de tension, d'oppression, d'un sentiment de pesanteur & de froid, sans tumeur ni rougeur considérable ; au lieu que dans la goute, la douleur est plus lancinante & plus poignante, paroît menacer d'une rupture, & est accompagnée de tension, d'une tumeur & d'une rougeur considérable.

Comme toute douleur est causée par la rédondance ou qualité peccante des humeurs qui s'amassent & croupissent dans les vaisseaux capillaires des tuniques & des membranes, qu'elles distendent, picotent & corrodent; on ne doit point douter que ces causes ne contribuent à la production du *rhumatisme* & de la goutte.

On est convaincu par expérience, que non-seulement les jeunes gens d'un tempérament sanguin & sereux, & d'une habitude spongieuse qui s'exposent au froid ou aux vents du nord ; mais encore les malades pléthoriques, les femmes & les hommes d'une habitude d'ailleurs robuste, qui négligent la saignée ou les scarifications, surtout après que la transpiration a été obstruée, sentent des douleurs rhumatiques dans le cou, les omoplates, les épaules, le dos, le sternum & le thorax, ou sont même affligés d'une goutte légere ; au lieu que ceux qui sont naturellement d'une habitude lâche & moins fibreuse, qui sont nés de parens sujets à la goutte & aux *rhumatismes*, ou dont la force & le ton des parties sont excessivement affoiblis par l'usage immodéré des femmes, par le vin, la bonne chere, par des études assidues ou des passions violentes, sont affligés d'une goute véritable, plus profonde & plus obstinée, surtout aux piés.

Ceux qui sont affectés d'une goute violente, surtout invétérée, sont sujets après qu'elle a cessé à une inflammation de reins occasionnée par le calcul, laquelle est suivie à son tour de la goute. D'ailleurs, l'expérience journaliere nous apprend, que les gouteux, surtout ceux qui sont affligés de la podagre, digerent ordinairement avec peine, sont sujets aux rapports, aux vents & aux spasmes, ont les premieres voies remplies d'une grande quantité d'humeurs peccantes, & sont outre cela constipés. On observe de plus, que plusieurs de

ceux qui ont la goute sont sujets aux hémorrhoïdes, sans en recevoir aucun soulagement, à des douleurs violentes dans l'os sacrum, & ont quelquefois les veines du fondement enflées.

Comme la nature & la condition des humeurs qui engendrent & entretiennent les douleurs rhumatiques & arthritiques ne sont pas toujours les mêmes, ces maladies different souvent par rapport à leur degré, leur genie & leurs symptomes; car lorsqu'il n'y a qu'une simple rédondance de sang, & que ce fluide ne contient encore qu'un petit nombre de particules impures, les douleurs sont ordinairement légeres, ainsi qu'on le remarque dans le *rhumatisme* simple & dans la goute des pléthoriques qui ne fait que commencer. Elles sont beaucoup plus violentes lorsqu'elles sont entretenues par un amas de sérosité impure & excrémentitielle; car il est rare, ainsi que je l'ai souvent observé, que les douleurs, sans en excepter celles qui affligent les parties externes & nerveuses, soient causées par une simple rédondance de sang pur & tempéré, puisqu'il est ordinairement mêlé avec une sérosité excrémentitielle; car il est ou trop ténu, ou trop séreux, ou imprégné d'une très-petite quantité de globules rouges, ou souillé par une sérosité visqueuse, gluante & ténace. Les sels excrémentitiels & impurs qui existent dans la masse du sang different aussi beaucoup par rapport à leur acrimonie volatile, fixe, saline & tartareuse, aussi produisent-ils différens symptomes. On peut donc, selon que la nature & le genie de ces causes different, distinguer le *rhumatisme* en sanguin, cacochymique, scorbutique, fixe & vague.

De-là vient que le sang de ceux qui sont affligés de ces différentes douleurs n'est pas toujours de même couleur ni de même consistance; car étant reçu dans l'eau chaude, il contient quelquefois une grande quantité de mucosité ténace, composée de fibres diversement entrelacées. Quelquefois la sérosité qui flotte sur sa surface forme sur le champ une concrétion semblable à de la colle ou de la peau, comme il arrive à ceux qui ont une péripneumonie. D'autres fois la sérosité est extremement ténue, & le sang d'un rouge vermeil, & cela arrive souvent dans le *rhumatisme* & la goute vague, ce qui est un signe certain qu'il contient un sel d'une nature quelque peu alcaline & volatile. Charles Pison, *Lib. de Morb. ex Colluv. Seros. Oriund. Sect.* 5. *cap.* 3. dit avoir trouvé le sang de ceux qui sont affligés de douleurs dans les parties externes tellement rempli d'impuretés séreuses, qu'à peine la vingtieme partie a-t-elle la couleur & la consistance du sang, ce qui flote au-dessus étant entierement aqueux & couvert d'une pellicule blanche & gluante. Ballonius, *Lib. de Rheumatismo*, dit avoir souvent trouvé le sang qu'il avoit tiré du bras rempli d'impuretés, & resout en une sérosité putride. J'ai souvent observé moi-même que quoiqu'au commencement de ces douleurs le sang ait été d'une consistance louable, il s'est trouvé dans la suite, & après que la maladie a jetté de profondes racines, extremement séreux, putride & couvert d'une pellicule ténace. Car la redondance de sang est d'abord la cause & l'origine de ces douleurs: mais dans le cours de la maladie il se convertit à l'aide du mouvement intestin & de l'agitation continuelle où il est, en une sérosité peccante; & de-là vient que Charles Pison met toutes les especes de goute & de *rhumatisme* au nombre des maladies qui sont occasionnées par des impuretés séreuses; ce qui paroît être confirmé par l'urine ténue, copieuse, trouble & glaireuse, aussi-bien que par les sueurs abondantes & fétides qui accompagnent ordinairement ces maladies.

Ce n'est pas une question peu importante dans la théorie de la Medecine que de savoir d'où vient, & comment la sérosité se sépare du sang, croupit & s'amasse dans les parties nerveuses externes, puisque ce fluide circule continuellement dans les vaisseaux. Quoique les Anciens aient été privés, dans la recherche des causes & de la génération des maladies, du secours de la Physique & de l'Anatomie, Hippocrate n'a pas laissé, dans son Traité *des Vents*, d'expliquer les causes de ces fluxions douloureuses, & la maniere dont elles s'engendrent, par les principes de la Physique & de la Méchanique. « Lors, dit-il, que le sang, qui est naturellement chaud, est poussé avec force dans des conduits « trop étroits, il s'y arrête à cause des obstacles & des « obstructions qu'il y rencontre, ce qui est cause que « sa partie la plus ténue ne pouvant être reçue par les « veines, augmente, s'échappe au travers des autres « vaisseaux, & produit des fluxions & des douleurs « dans les parties où elle s'amasse. »

Pour avoir une idée plus adéquate de la génération de ces maladies, il faut d'abord considérer leurs causes occasionnelles & accidentelles, & ensuite la maniere dont ces douleurs attaquent ordinairement le malade.

Premierement, c'est une chose démontrée par l'expérience, que les douleurs rhumatiques affligent principalement ceux, qui au sortir d'un travail excessif, ou d'un bain chaud, ou qui après avoir fait beaucoup de mouvement & d'exercice, s'exposent imprudemment au froid ou au vent du nord; car ils sont saisis sur le champ d'une espece de frissonnement & de lassitude, & ensuite d'une douleur accompagnée de pésanteur, d'oppression & de contraction dans différentes parties, comme le cou, les omoplates, les épaules, le dos, les reins, ou dans celle où le froid & le vent du nord ont pénétré, & quelquefois même dans tout le corps: & la maladie est d'autant plus violente, que le corps est plus pléthorique. J'ai encore souvent vû des personnes, après une saignée copieuse, des femmes après des purgations menstruelles abondantes, ou une perte de sang causée par une fausse-couche, des malades après des flux violens, soit spontanés ou produits par des purgatifs forts & drastiques, affligés de *rhumatismes*, pour s'être exposés trop long-tems au vent du nord, ou à la froideur & l'humidité de la nuit, & cela parce que la violence du froid qui s'insinue dans les pores, comprime, resserre & obstrue les petites veines & arteres lymphatiques, qui contiennent & portent le sang destiné à nourrir les parties. D'où il arrive que la sérosité ne pouvant plus être contenue dans ses vaisseaux, déborde comme une riviere, & se jette tantôt sur une partie tantôt sur l'autre, ou ne suit plus les lois de la circulation. Mais comme toutes les humeurs extravasées perdent dans la suite du tems leur crase naturelle, acquierent une nature étrangere, & deviennent partie gluantes & ténaces, partie acres & salines: il arrive que la tension, la compression, la lancination & la stricture violente des parties fibreuses & nerveuses occasionnent des douleurs souvent accompagnées de frissonnement. Il arrive encore quelquefois que la sérosité extravasée, semblable au blanc-d'œuf, dégénere en une matiere ténue & putride, qui ne pouvant être de nouveau coagulée par la chaleur, passe d'une partie dans l'autre, surtout des supérieures aux inférieures, à travers la substance charnue & poreuse des parties. Car rien n'est plus fréquent dans la pratique, que de voir un *rhumatisme* changer de place, & se jetter de la tête, sur le cou, les omoplates, les épaules & la poitrine, surtout dans les jeunes gens; au lieu que dans les adultes il tombe sur le dos, sur les cuisses & sur les parties qui sont aux environs du coccyx.

C'est encore une chose démontrée par l'expérience, que vers le printems & dans le mois d'Octobre, lorsque les changemens de tems du chaud au froid, ou du froid au chaud, sont considérables, ou que des vents contraires se succedent tour à tour, les goutes & les *rhumatismes* attaquent fréquemment les personnes qui ont beaucoup de sang & de sérosités impures, s'emparent du corps & y excitent une espece d'agitation fébrile. Ces maladies sont précédées par une lassitude spontanée, & une pésanteur dans les membres, accompa-

gnée du refroidiſſement des extrémités, du friſſon & d'un certain ſentiment de froid. Cet état eſt ſuivi d'une chaleur interne incommode, ſurtout dans la région qui eſt aux environs du cœur, d'un pouls fréquent & ſerré, d'inquiétudes, de la ſoif, du dégout, de la conſtipation, & quelquefois de la difficulté de reſpirer. Une douleur violente, aiguë & oppreſſive accompagnée de tenſion, ſaiſit enſuite tantôt une partie tantôt l'autre, & augmente durant la nuit, de même que dans les fievres catarrheuſes. Et quoique cette agitation fébrile ſoit moins violente dans les uns que dans les autres & s'appaiſe aiſément: il reſte cependant une douleur dans la partie affectée, qui l'afflige ſouvent pendant long-tems. Mais comme tout mouvement fébrile affecte ſpaſmodiquement les parties externes & nerveuſes, & que comprimant les racines & les extrémités déliées des vaiſſeaux, il oblige le ſang & les humeurs à s'amaſſer dans les gros vaiſſeaux internes, & augmente la ſyſtole du cœur & des arteres: il faut de toute néceſſité que le ſang qui eſt pouſſé avec force dans les ramifications latérales des petites arteres, qui ne contiennent point de ſang rouge, dépoſe à la fin ſa partie ſéreuſe hors des vaiſſeaux, ce qui cauſe des douleurs. Il faut cependant obſerver que ces ſpaſmes douloureux des parties ſenſibles ne ſont point occaſionnés par une ſéroſité ténue qui s'y inſinue, puiſque cette eſpece de ſéroſité eſt preſque toute diſſipée; mais bien par ſes parties les plus viſqueuſes & ſes pointes ſalines, qui pénetrent dans leurs pores. De-là vient que comme la matiere peccante eſt profondément engagée dans les parties, ces maladies ont toutes les peines du monde à céder aux remedes.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que l'obſtruction de la circulation du ſang, & de ſon retour dans les veines, eſt la cauſe immédiate & évidente du *rhumatiſme*, & il ne faut pour s'en convaincre, que faire attention à ce qui arrive lorſqu'après avoir ſaigné quelqu'un du pié pour prévenir les ſuites d'une bleſſure dangereuſe, on laiſſe le bandage pendant vingt-quatre heures, car on ſent durant pluſieurs jours dans les articulations du pié, ſurtout du gros orteil, une douleur approchante de celle de la goute.

Il arriva dernierement un pareil accident à un Medecin que de certaines raiſons porterent à ſe faire ſaigner au gras de la jambe. Comme la veine étoit profondément ſituée, il fut obligé de ſerrer fortement la ligature: mais le lendemain matin, il ſurvint une douleur & une tumeur violente, non-ſeulement au gras de la jambe, mais encore dans les articulations du pié dont les ſuites euſſent peut-être été funeſtes, ſi l'on n'eut réſout la tumeur par des remedes convenables.

On voit encore par ce qui précede qu'il y a beaucoup d'affinité entre le *rhumatiſme* & la goute, puiſque le premier reſſemble quelquefois ſi fort à celle-ci, que quelques-uns l'appellent goute vague & univerſelle. Il ſaiſit quelquefois tout d'un coup pluſieurs articulations & afflige violemment les vertebres de l'épine & les jointures des os.

Il n'eſt pas rare dans la pratique de voir des *rhumatiſmes* fixes & vagues dans ceux qui y ſont ſujets, ſurtout s'ils ſont foibles, dégénérer en une véritable goute. Et comme la migraine, la pleuréſie, la fauſſe hépatite & le mal de dents ſont des eſpeces de *rhumatiſmes*, on ne doit point douter qu'ils ne ſoient produits par les mêmes cauſes & de la même maniere.

Le *rhumatiſme* n'épargne ni âge, ni ſexe, quoiqu'Hippocrate, *Sect. 6. Aph.* 29. *&* 30. aſſure que les femmes en ſont exemptes dans certaines circonſtances. Mais il faut obſerver que ceux qui ont été ſujets dans leur jeuneſſe à de fréquens ſaignemens de nez, qui ont enſuite ceſſé, en ſont plus ſouvent affligés que les autres.

Cette obſervation n'a pas échappé à Hippocrate, qui nous apprend, *Prorrhet. Lib. II.* que ceux qui ont des douleurs & des tumeurs aux jointures, ont les viſceres fort gros, pourvu que le ſaignement de nez les ait quittés dans leur enfance & dans leur jeuneſſe. De-là vient qu'il ordonne de s'informer avec ſoin ſi les malades n'ont point été ſujets dans leur jeuneſſe aux ſaignemens de nez, & s'ils ne ſentent point dans la poitrine ou le dos de picotemens prurigineux pareils à ceux que cauſe l'ortie, car ces ſymptomes ſont des preuves ſuffiſantes de l'impureté de la ſéroſité. Mais je crois que ce qu'Hippocrate dit des hémorrhagies de nez regarde également toutes les autres excrétions de ſang, car rien n'eſt plus commun dans la pratique que de voir les femmes, ſurtout celles qui ſont d'un tempérament ſanguin, ſaiſies après leur cinquantieme année, qui eſt le tems où leurs regles ceſſent totalement, de douleurs vagues dans différentes parties du corps, à moins qu'on ne les prévienne à tems par la ſaignée. Les Medecins ſavent auſſi que le flux hémorrhoïdal qui ſurvient à propos & dans des tems convenables, ſuffit pour exempter une perſonne de la goute & du *rhumatiſme*, & qu'elle y devient ſujette lorſque cet écoulement vient à être ſupprimé, quoique j'aie connu des malades d'une habitude foible & cachectique en qui les douleurs arthritiques & néphrétiques ne ceſſoient jamais, lors même que le flux hémorrhoïdal étoit le mieux réglé.

A l'égard de la génération de ces maladies, il faut obſerver que les perſonnes qui ſont beaucoup d'exercice, qui vivent ſobrement & ne boivent que de l'eau, n'y ſont jamais ſujettes, au lieu que celles qui menent une vie oiſive, qui ſont adonnées au vin & aux liqueurs ſpiritueuſes, qui vivent dans la bonne chere & qui font un uſage immodéré des plaiſirs de l'amour, ſont ſouvent attaqués, même dès la jeuneſſe, de douleurs arthritiques & rhumatiques violentes.

Il faut encore obſerver que rien ne diſpoſe plus à la goute & au *rhumatiſme* que d'autres maladies de longue durée, ſurtout les fievres intermittentes qu'on n'a pas traitées comme il faut. Ballon, *Lib. de Rheumatiſmo*, dit avoir vu pluſieurs perſonnes affligées ſur la fin de fievres quartes chroniques, de douleurs violentes dans toutes les jointures; & j'ai vu moi-même des coliques & des douleurs de bas-ventre opiniâtres ſuivies de douleurs vagues & aiguës dans les jointures qui revenoient dans des tems marqués.

Il y a encore un *rhumatiſme* ſcorbutique dans lequel toute la maſſe du ſang & de la lymphe eſt remplie de particules impures, excrémentitielles, ſalino-ſulphureuſes & acres, qui ſe manifeſtent de tems à autre par des efflorefcences, des taches & des fievres pourprées. Cette eſpece de *rhumatiſme* tire ſon origine d'une nourriture peſante & ſaline, d'une vie oiſive & ſédentaire, de la groſſiereté & de l'humidité de l'air & d'une longue triſteſſe: il eſt très-commun dans les contrées maritimes.

Le *rhumatiſme* vénérien eſt beaucoup plus terrible, & afflige, ſurtout pendant la nuit, certaines parties nerveuſes dans ceux qui ont la maſſe de la lymphe & du ſang infectée d'un levain putride & virulent. Toutes les cauſes dont on a parlé juſqu'ici paroiſſent propres à augmenter la ſéroſité, à la rendre impure & intempérée, à affoiblir les parties ſolides en diminuant les excrétions ſalutaires, & par conſéquent à produire des ſtagnations & des fluxions de ſéroſité, auſſi-bien que des douleurs violentes.

Il eſt aisé de voir par-là d'où vient que les douleurs rhumatiques & arthritiques ſe guériſſent aiſément par des écoulemens copieux d'urine, des ſueurs ſpontanées & des hémorrhagies naturelles, & pourquoi les malades reçoivent du ſoulagement des différentes efflorefcences qui s'élevent ſur la peau.

Hippocrate nous dit à ce ſujet, *Aph.* 74. *Sect.* 4. « Que « dans le cas où l'on ſoupçonne un abſcès dans les « jointures, le malade ſe trouve bien de rendre une « grande quantité d'urine blanche & épaiſſe pareille à « celle que quelques-uns rendent le quatrieme jour « dans les fievres accompagnées de laſſitudes. »

On a tout lieu de croire que l'Auteur veut parler des fievres de rhume qui commencent par un sentiment de douleur & de lassitude dans tout le corps. J'ai encore souvent observé que les douleurs arthritiques ont cessé dès qu'il est survenu des ulceres aux jambes, & qu'elles ont de nouveau affligé le malade dès qu'on les a eu consolidés. J'ai aussi vu des douleurs arthritiques violentes totalement appaisées à l'arrivée d'un psora ou d'une gale semblable à la lepre blanche; car comme tout transport de la matiere peccante du dedans au-dehors est extremement salutaire, de même il n'y a rien de plus préjudiciable que lorsque ce transport se fait de dehors en-dedans.

Tant que les douleurs rhumatiques & les goutes qui ne font que commencer ne quittent point les parties externes, & que l'humeur peccante n'est point repoussée à contre-tems vers celles qui sont plus nobles, elles sont exemptes de danger, & ne tuent pas aisément le malade; car comme dans les premieres années de la vie les fluxions catarrheuses du cerveau & celles de l'espece rhumatique qui se fixent dans les parties musculeuses, quand elles sont accompagnées de fréquens saignemens de nez, indiquent une foiblesse considérable, ou la diminution du ton & de la force des solides; de même dans la jeunesse & dans l'âge viril, elles prognostiquent différentes maladies chroniques, qui dans leurs causes & leur génie ont beaucoup d'affinité avec celles dont nous parlons, surtout lorsque les malades sont nés de parens maladifs & hypocondriaques.

*CURE.*

Il suit manifestement de ce qu'on vient de dire que toute l'indication & la méthode curative consistent à examiner avec soin l'habitude particuliere du malade & les différentes causes de sa maladie, si elle est récente & si elle provient d'une rédondance de sang ou d'une collection de sérosité impure, si elle est de longue durée & profondément enracinée; à tirer ensuite des indications curatives de ces circonstances, & enfin à prescrire les remedes qui peuvent y satisfaire.

Lors donc que le malade est évidemment pléthorique, & qu'un *rhumatisme* universel accompagné d'une agitation fébrile s'est emparé de tous ses membres, & qu'il est, comme disent les anciens, d'une espece sanguine, le moyen le plus prompt & le plus efficace de le soulager est, ainsi que les plus habiles Medecins l'ont observé, de le saigner d'abord.

Voici comme Trallien s'explique là-dessus dans son onzieme Livre.

« Lorsqu'on soupçonne que l'humeur qui s'est amassée « dans les jointures est d'une espece sanguine, il faut, « supposé que rien ne s'y oppose, employer la saignée; « car j'ai connu plusieurs personnes qui ont été guéries « totalement, ou du moins qui sont devenues beau- « coup moins sujettes aux fluxions, à cause que dès le « commencement de la maladie on avoit mis ce reme- « de en usage, tant en qualité d'évacuant que de préser- « vatif. »

Cette doctrine est confirmée par ma propre expérience, car j'ai connu un grand nombre de personnes pléthoriques qui faute de pouvoir transpirer, ayant été saisies de douleurs dans tout le corps, accompagnées d'une stupeur & d'une immobilité de parties, en ont été totalement délivrées par une saignée faite à propos dès le commencement, & qu'on peut hardiment répéter, si la nécessité l'exige, vers le quatrieme jour. J'ai aussi connu des personnes de moyen âge & d'un tempérament sanguin, bilieux ou mélancolique, saisies d'une goute légere aux mains ou aux piés, qui ont prévenu ou totalement guéri ces maladies en se faisant saigner vers le tems des équinoxes, ou quelquefois vers le solstice d'été.

Comme il n'y a point de pays où le *rhumatisme* sanguin soit plus fréquent qu'en France à cause de la complexion sanguine des habitans, & de la grande quantité de sang qu'engendrent les alimens dont ils usent, on ne doit pas être surpris que les Medecins de cette Nation qui ont les premiers écrit sur le *rhumatisme*, prescrivent la saignée comme le seul remede qui puisse le guérir.

Ecoutons là-dessus Ballon, *Lib. de Rheumatismo.*

« Je recommande, dit-il, la saignée dans le *rhumatisme* « comme un remede extremement salutaire. »

Charles Pison assure aussi que la saignée réitérée est d'une grande utilité pour prévenir & guérir le *rhumatisme*, & il appuie son sentiment d'un grand nombre d'exemples. Riviere, *Cent. III. Observ.* 42. & *Cent. IV. Obs.* 42. dit avoir vu guérir deux jeunes hommes d'un *rhumatisme* opiniâtre par le moyen de sept saignées. Leon Botal, *Lib. de Curat. per sang. Mission. cap.* 12. prouve par un grand nombre de raisons & d'exemples, que la saignée réitérée est utile dans les *rhumatismes*, & procure un prompt soulagement. Sydenham assure aussi qu'on ne doit attendre la guérison de cette maladie que de la saignée réitérée en peu de jours. On trouve dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Dec.* 4. *An.* 7. *Obs.* 120. un exemple remarquable d'un *rhumatisme* universel guéri avec autant de promptitude que de succès par la saignée seule. Ce remede est encore plus nécessaire, tant pour prévenir que pour guérir le *rhumatisme* dans les femmes dont les regles sont ou dérangées ou totalement supprimées, aussi-bien que dans les hommes dont les hémorrhoïdes ont cessé de fluer.

Appuyé de la raison & de l'expérience, j'ose assurer qu'après la saignée, rien ne fournit un plus prompt soulagement dans la goûte & le *rhumatisme* chauds, qui commencent & sont accompagnés de la fievre, que les diaphorétiques légers médiocrement mêlés avec des substances nitreuses & donnés en petites doses, mais long-tems réitérés; car outre qu'ils appaisent la chaleur excessive, l'ardeur & l'orgasme du sang, ils chassent encore peu à peu & d'une maniere uniforme l'humeur morbifique. Les meilleurs sudorifiques pour cet effet, sont la poudre de pierres d'écrevisses, l'unicorne fossile, la corne de cerf calcinée ou non-calcinée, l'antimoine diaphorétique, ou sa céruse, le succin, les coquilles préparées & le cinabre avec une quantité suffisante de nitre épuré, ou plutôt artificiel, que l'on donnera dans des eaux pectorales & médiocrement anodynes, telles que celles de fleurs de sureau, d'acacia, de reine des prez, & de tilleul, ou de cerises noires, de chardon-béni, de chardon-marie, & de scabieuse. Il convient encore pour calmer les chaleurs fébriles & erratiques, d'y ajouter une suffisante quantité de suc de citron. La boisson ordinaire du malade, doit être du petit lait acidulé avec la crême de tartre, ou imprégné de tamarins, ou une tisane de rapure de corne de cerf, de racine de scorsonnere, de chicorée, de reglisse, du chien-dent, & de la semence de fenouil.

Lorsque le *rhumatisme* est moins causé par une rédondance de sang pur & bien conditionné, que par une plénitude de sang impur & séreux, sur-tout dans les personnes affoiblies & d'un tempérament séreux & phlegmatique, il ne faut employer la saignée qu'avec beaucoup de précaution. Galien, *in Lib. VI. Aphor.* 47. a donc raison de dire « que les malades pléthoriques deman- « dent la saignée, & ceux dont le corps est rempli d'hu- « meurs corrompues, la purgation ». J'ai non seulement guéri à l'aide de ces évacuations, un grand nombre de personnes qui étoient depuis long-tems sujettes à ces maladies; mais je les en ai encore garanties pen-

dant plusieurs années. Ceux au contraire qui ont été souvent fatigués de ces sortes de fluxions, reçoivent plus de mal que de bien de la saignée, sur-tout lorsqu'ils sont vieux ou d'un tempérament affoibli.

On voit par-là d'où vient que les Anciens ont voulu qu'on distinguâ avec soin les différences des douleurs, surtout de l'espece arthritique, relativement à leurs causes, dans la cure des maladies dont nous parlons; car autre est la méthode de guérir un *rhumatisme*, ou une goute qui commence, quoique universelle, dans les sujets d'une habitude pléthorique, lorsqu'elle est produite par une rédondance de sang occasionnée par le défaut de transpiration; & autre, celle d'appaiser une douleur violente opiniâtrement fixée dans une partie, accompagnée d'un froid violent, & excitée dans les corps séreux par un froid auquel on a imprudemment exposé cette partie.

Il faut prendre bien d'autres mesures, lorsqu'un sujet pléthorique tombe durant le cours d'une maladie, ou en conséquence d'une cure mal conduite dans la cachexie ou la cacochymie, & que ses vaisseaux contiennent avec quelque peu de sang louable & de bonne consistence, une grande quantité d'impuretés séreuses & excrémentitielles; car dans ces sortes de cas, il convient d'employer les remedes qui chassent par des émonctoires convenables, je veux dire, par les selles, les urines & la transpiration insensible, la sérosité peccante.

A l'égard des évacuans, il ne faut point user de violence dans ce cas; mais chasser peu à peu & successivement par des laxatifs tempérés, les impuretés bilieuses, visqueuses & séreuses. Rien ne satisfait mieux à cette indication que les infusions de racines de chicorée, de pimprenelle blanche, de polypode, de rhubarbe, de feuilles de sené mondé, de chardon-béni, de sommités de petite centaurée, d'agaric, d'écorce d'orange & de citron, d'écorce de sassafras, de raisins secs & de tartre tartarisé, qu'on fait bouillir dans de l'eau avec la moitié de vin. Il convient aussi de mâcher environ deux scrupules ou un gros de rhubarbe avec des raisins de Corinthe; car j'ai éprouvé que la rhubarbe prise en substance, purge deux fois plus que celle qu'on prend en décoction ou en infusion, outre qu'elle fortifie le ton des intestins & des visceres: mais il faut la donner au moins deux ou trois fois par semaine, pour qu'elle puisse chasser les impuretés que le défaut de digestion engendre dans les premieres voies, & dont la présence entretient la maladie & augmente ses forces. J'ai appris par une expérience réitérée que ces sortes d'altérans & d'évacuans, sont d'une efficacité admirable dans les douleurs qui reviennent à des heures marquées.

Après avoir débarrassé les premieres voies, comme je viens de dire, il est à propos, & même nécessaire d'évacuer la sérosité peccante à l'aide des décoctions qui facilitent la transpiration & la sueur, comme sont celles de squine, de racine de salsepareille, de chicorée, de réglisse, & de scorsonnere, de bois & d'écorce de sassafras, de sandal citrin & de gayac, avec des figues & des raisins de Corinthe. Lorsque la maladie est invétérée & profondément enracinée, rien ne procure un plus prompt soulagement que l'antimoine crud, mêlé avec le double de poudre bésoardique & diaphorétique, & donné à propos & en doses convenables. On ne reçoit pas un moindre soulagement de la fameuse liqueur diurétique & diaphorétique, qui rétablit le ton des parties, & que l'on prépare avec la teinture de tartre, la teinture acre d'antimoine, & la liqueur anodyne minérale mêlées en proportion convenable.

Lorsqu'un *rhumatisme* fixe ou vague attaque un sujet scorbutique, & se manifeste par des signes & des symptomes évidens, on est long-tems à le guérir; car il n'est pas aisé de rendre à toute la masse de la lymphe & de la sérosité sa douceur & sa consistance naturelle, lorsqu'elle a une fois perdu sa température, qu'elle s'est corrompue & imprégnée de parties salines & excrémentitielles. Les meilleurs remedes qu'on puisse employer dans ce cas, sont ceux qui ont la vertu de délayer & d'adoucir: mais il faut persister dans leur usage, & ne point en épargner la dose. Les plus considérables de cette espece, sont le petit lait imprégné avec la manne, acidulé avec les tamarins, ou mêlé avec le suc des plantes antiscorbutiques, comme aussi les eaux minérales tempérées, telles que celles de Seltz, de Vildungen, & de Tounsteinen; ou lorsque les sujets sont robustes, celles de Pyrmont & d'Egra, mêlées avec la moitié de lait d'ânesse ou de vache, qui secondées d'un régime convenable, satisfont à toutes les indications curatives.

Si, comme il arrive souvent, le *rhumatisme* tire son origine d'un virus vénérien qui a resté dans le sang, il faut employer des remedes plus efficaces & plus drastiques; car à moins que les décoctions sudorifiques des bois, aiguisées avec l'antimoine cru, ou même le mercure dulcifié, ne soient mis à tems & à propos en usage, il est rare que la cure soit parfaite.

A l'égard des topiques dont on se sert pour atténuer l'humeur qui s'est logée dans quelque partie, il faut user de discernement dans leur choix, de peur qu'ils ne fassent plus de mal que de bien. Si le *rhumatisme* est de l'espece sanguine, il vaut mieux s'en abstenir, & se contenter de tenir chaudement les parties affectées; car la matiere peccante s'exhale beaucoup mieux par ce moyen que par tous les topiques qu'on sauroit employer. Que si une humeur épaisse, immobile & froide est profondément & opiniâtrement logée dans quelque partie, & accompagnée d'un sentiment de froid, & de la contraction des pores; les frictions faites avec des morceaux de drap bien chauds chassent l'humeur ténace de la place qu'elle occupoit, après quoi l'on applique des ventouses sur la partie que l'on scarifie si l'on veut; mais il faut observer que les ventouses scarifiées qu'on applique sur la partie douloureuse, ne procurent qu'une légere évacuation de sang, lors même que les incisions sont les plus profondes; ce qui prouve que les ramifications des vaisseaux sanguins sont tellement contractées & comprimées par les spasmes, que la circulation ne peut plus se faire: de sorte qu'il y a toute apparence que ces douleurs sont moins causées par une rédondance de sang accumulé dans ces parties, que par une humeur acre & visqueuse qui y croupit.

Lors donc que l'humeur est profondément logée & produit des douleurs violentes; on ne peut absolument se passer de topiques externes: mais entre un grand nombre de remedes de cette espece que les Auteurs proposent, je n'en ai point trouvé de plus efficace que mon liniment nervin, que je prépare de la maniere suivante.

Prenez d'*eau d'*Anhalt, *deux onces;*
*de baume du Pérou, deux gros;* &
*de vieille thériaque, un gros;*

Infusez & extrayez par digestion.

Ajoutez à la colature,

d'*essence de safran,* & } *de chaque deux gros;*
*de castoreum,* }
*de camphre, un gros;*

Faites un liniment avec lequel vous oindrez souvent la partie malade.

Que si après une douleur de longue durée, il reste une roideur & une immobilité accompagnée de stupeur, ce qu'on appelle *Paréfie*: on usera de la même maniere du liniment suivant, qui a souvent produit entre mes mains des effets admirables.

Prenez

Prenez *de graisse humaine, deux onces;*
*de baume du Pérou,* } *de chaque deux*
*d'huile de cloux de girofle,* } *gros;*

Mêlez.

Et faites un liniment selon l'art.

Les bains, soit naturels ou artificiels, employés à propos, sont aussi d'une utilité singuliere dans les maladies dont nous parlons: mais on ne doit point en user au commencement, ni dans l'état de la maladie; mais plutôt vers son déclin, tant pour chasser les restes de la matiere, par des sueurs modérées, que pour amollir les membres roides, & fortifier ceux qui ont été affoiblis par les strictures & les agitations douloureuses & spasmodiques. Mais j'ose assurer sur ma propre expérience, qu'entre tous les bains que j'ai employés, je n'en ai point trouvé de plus efficace que celui qui est préparé avec l'eau de Lauschstad dans la Misnie, laquelle contient un safran de Mars délié, & est d'une nature extremement subtile & légere.

Quoique la saignée, sur-tout quand on l'employe au commencement, soit un remede divin pour calmer les douleurs des parties externes qui sont causées par une redondance de sang épais, & par la suppression des excrétions salutaires; néantmoins, lorsqu'une douleur opiniâtre a tellement détruit la digestion, la chylification & les forces, que le corps abonde plus en sérosité qu'en sang, ou que le sujet est déja affoibli par l'âge, on ne doit l'employer qu'avec beaucoup de précaution. Elle ne vaut rien lorsque durant un paroxysme accompagné d'une agitation fébrile, la nature travaille à attirer la matiere peccante sur les parties externes; car dans ce tems là, non plus que dans l'érésipele, il ne convient point d'interrompre l'ouvrage de la Nature, pour procurer du soulagement au malade.

J'ai souvent observé que la saignée employée avant les Equinoxes, garantit efficacement les personnes d'une habitude serrée, aussi-bien que celles d'un tempérament sanguin mélancolique, & sanguin bilieux, non-seulement des fluxions catarrheuses, mais encore de la goute & du *rhumatisme* auxquels elles étoient auparavant sujettes; de sorte qu'il n'y a point de meilleur remede pour prévenir ces maladies, que la saignée, surtout lorsque le malade use d'un exercice convenable, & s'abstient des liqueurs spiritueuses & des viandes trop délicates.

Quoique l'usage du lait soit admirable dans la goute vague, aussi-bien que dans le cas où la maladie est produite par une acrimonie subtile & bilieuse, il convient néantmoins de s'en abstenir lorsque les vaisseaux sont remplis d'un sang croupissant ou trop séreux, & que le ton de l'estomac & des intestins est détruit, de peur qu'il n'obstrue les visceres, & qu'il ne dispose à la cachexie.

Lorsque la suppression du flux hémorrhoïdal est la cause des douleurs rhumatiques ou arthritiques, il faut y remédier le plus promptement qu'on peut, commençant par la saignée; user ensuite des remedes qui facilitent cet écoulement, tels que les pilules d'Avicenne, celles de Becher & autres semblables, en interposant dans des intervalles convenables les poudres nitreuses & tempérées qui appaisent la chaleur interne qui contribue à la suppression des hémorrhoïdes. Supposé que ces moyens soient inutiles, & que ces douleurs soient accompagnées de tranchées & de vomissemens, il faut sans hésiter appliquer les sangsues aux veines de l'anus, parce qu'elles produisent quelquefois des effets surprenans.

Ceux qui sont sujets aux maladies catarrheuses, rhumatiques ou arthritiques, de même que ceux qui sont disposés aux spasmes, ou aux congestions de sang & d'humeurs, doivent s'abstenir avec soin des remedes énergiques, chauds, diurétiques & diaphorétiques, des purgatifs acrimonieux, de toutes les substances balsamiques spiritueuses, qui jettent le sang dans un orgasme extraordinaire; des liqueurs trop spiritueuses, dont l'usage rend l'urine rouge & haute en couleur; de toutes les liqueurs qui sont faites avec le malt, à l'exception de celles qui sont médicinales, qui n'appesantissent point la tête, qui passent aisément, & facilitent la digestion. Leur boisson ordinaire doit être l'eau de fontaine, les eaux minérales tempérées, ou quelque décoction qui ne rebute point. Ces mesures regardent particulierement ceux dont les humeurs sont souillées par des particules scorbutiques; ce qui n'est que trop fréquent dans notre siecle.



Lorsqu'une douleur violente & opiniâtre afflige depuis long-tems les parties inférieures du corps, l'os ischium, par exemple, ou le coccyx, & que le malade est d'un tempérament robuste, les remedes chymiques, tels que le mercure doux, le précipité solaire préparé selon les regles de l'Art, & le régule médicinal d'antimoine, qu'on peut ajouter aux décoctions sudorifiques, sont d'une efficacité singuliere pour chasser l'humeur épaisse, grossiere, tartareuse & irritante des endroits où elle est le plus profondément logée.

Lors, comme il arrive dans les sujets délicats, que ces douleurs sont d'une violence à faire perdre l'appétit & le sommeil au malade, & qu'on ne peut les appaiser ni par la saignée, ni par des poudres nitreuses & tempérées, ni par aucune liqueur anodyne, il convient de passer des anodyns les plus doux, tels que l'émulsion & le sirop de semences de pavot blanc, à ceux qui sont plus énergiques, aux pilules de Wildegansius, par exemple, aux pilules de Starkei, à celles de Storax, ou même à un grain ou deux de *laudanum opiatum*, auquel on ajoutera quelque peu d'extrait de safran. Mais dans tout autre cas, il ne faut employer les opiats qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'on a souvent observé qu'ils rendent les maladies d'une opiniâtreté à ne point céder aux remedes les plus efficaces, & à causer beaucoup d'embarras au malade & au Medecin.

Rien n'est plus efficace pour appaiser un *rhumatisme* dans les omoplates, qui ne fait que commencer, que d'appliquer un véficatoire entre-deux: mais si ce malheur arrive à des sujets pléthoriques, ainsi que je l'ai souvent observé dans les femmes dont les regles ont cessé, on leur appliquera tous les mois des ventouses scarifiées sur les parties inférieures.

Comme les personnes naturellement disposées aux mouvemens irréguliers des solides & des fluides, & aux transports ou congestions de ces derniers, sont d'une habitude délicate, ont l'esprit sensible & susceptible des impressions des passions qui disposent le corps à ces maladies, il est à propos qu'elles conservent leur esprit dans une assiette tranquille, qu'elles fassent un exercice suffisant, & qu'elles s'abstiennent de tout ce qui peut les troubler. FREDERIC HOFFMAN.

Le *rhumatisme* est une maladie très-fréquente, qui a beaucoup d'affinité avec la goute & le scorbut.

Ses causes antécédentes, sont un tempérament sanguin, infecté d'un vice acre, l'âge mâle & la bonne chere, le froid succédant tout-à-coup au chaud, l'automne, la transpiration arrêtée, une disposition inflammatoire, lente, qui se manifeste par un sang pleurétique. Il commence avec une fievre continue, & cause une douleur violente qui augmente jusqu'au plus haut degré pour peu de mouvement qu'on fasse; il reste long-tems fixe dans un même endroit; il s'empare des jointures de tous les membres, mais plus communément des genoux, des lombes, du coccyx, quelquefois du cerveau, des poumons & des visceres, avec tumeur & rougeur à l'endroit qu'il occupe, s'en allant & revenant périodiquement,

Si ce mal dure & augmente; souvent après les plus vives douleurs, il prive la partie de son mouvement, & produit une ankylose qui a peine à céder aux remedes.

Sa cause prochaine paroît être une inflammation dans les arteres lymphatiques des membranes qui enveloppent les ligamens des articulations, laquelle n'est pas assez forte pour dégénérer en suppuration. On la guérit par la saignée, par des purgatifs anti-phlogistiques réitérés, dont on calme l'effet tous les soirs par des narcotiques; par des bains doux, tiedes; par des fomentations anti-phlogistiques appliquées sur la partie affectée; par des forts vésicatoires & des cauteres; par des médicamens très-délayans, & en même-tems très-émolliens; par des alimens atténuans; par le repos & la chaleur du lit, & vers la fin de la cure, par des frictions faites avec des linges secs très-chauds, auxquelles on joint l'usage des anti-scorbutiques.

S'il a son siége dans les lombes, on l'appelle *lumbago* ou *rhumatisme* des lombes : à la cuisse, il prend le nom de douleur sciatique : on le guérit par la même méthode, quoiqu'avec plus de difficulté.

On voit par-là combien ce mal est fréquent, sous combien de formes différentes il se montre, de quel danger on est menacé, s'il se jette sur le cerveau ou sur les poumons; combien il est difficile de l'y découvrir, & dans quels périls entraînent les remedes chauds & la trop prompte administration des narcotiques. Boerhaave, *Aphor.*

Cette maladie regne en tout tems, mais particulierement en Automne, & affecte principalement ceux qui sont dans la vigueur de l'âge. Elle est ordinairement occasionnée par le froid, auquel on expose le corps immédiatement après l'avoir échauffé par un exercice violent, ou de quelque autre maniere que ce soit. Elle commence avec un frisson, qui est aussi-tôt suivi de chaleur, d'inquiétude, d'altération & des autres symptomes de la fievre. Au bout d'un jour ou deux, & quelquefois même plutôt, il survient une douleur aiguë dans l'un ou l'autre des membres, surtout au poignet, dans les épaules & dans les genoux, qui changeant de tems-en-tems de place, affecte ces parties alternativement, laissant une rougeur & une tumeur dans la partie affectée. La fievre & les symptomes dont on a parlé ci-dessus, surviennent quelquefois tous ensemble au commencement de la maladie : mais la fievre disparoît peu-à-peu; au lieu que la douleur continue & augmente quelquefois, étant causée par la dérivation de la matiere fébrile sur les membranes; ce qui paroît par le fréquent retour de la fievre que la répulsion de la matiere morbifique par les remedes externes, occasionne.

On confond souvent cette maladie avec la goute, lorsqu'elle n'est point accompagnée de la fievre, bien qu'elle en differe essentiellement, comme ceux qui connoissent à fond leur nature, peuvent aisément s'en convaincre; & c'est ce qui fait peut-être que plusieurs Auteurs n'en font aucune mention, & qu'on la regarde comme une maladie nouvelle. Quoiqu'il en soit, elle est aujourd'hui très-fréquente; & bien qu'elle cause rarement la mort après que la fievre a cessé, la violence & la continuité de la douleur font qu'elle n'est pas à négliger. Car lorsqu'on la traite mal, elle dure non-seulement plusieurs mois, mais encore plusieurs années, & quelquefois même toute la vie : mais pour lors elle est moins douloureuse, & a ses retours périodiques comme la goute; il arrive même quelquefois que la douleur cesse d'elle-même après avoir duré long-tems. Mais pour lors le malade est privé du mouvement de ses membres pour le reste de ses jours, les jointures des doigts se courbant en-dedans, & se remplissant, comme dans la goute, d'une matiere gypseuse, qui paroît beaucoup mieux dans les parties internes des doigts que dans les externes, sans que l'appétit ni la santé diminuent.

Il y a une autre espece de cette maladie, bien qu'on l'estime d'un genre tout-à-fait différent, qu'on peut proprement appeller un *rhumatisme* des lombes. Elle consiste dans une douleur violente qui se fixe dans les reins, qui se communique à l'os sacrum, & ressemble à un paroxysme néphrétique; avec cette différence pourtant que le malade ne vomit point. Car outre la douleur insupportable qui se fait sentir dans la région des reins, tous les conduits des uréteres, même jusqu'à la vessie, en sont quelquefois affectés, quoique plus légerement. J'ai autrefois cru que cette douleur étoit causée par quelque gravier logé dans ces parties, au lieu qu'elle procede de la matiere peccante & inflammatoire du *rhumatisme* qui n'affecte que ces parties, & ne touche point au reste du corps. A moins qu'on n'appaise cette douleur aiguë de la même maniere que la premiere espece, elle dure aussi long-tems & avec la même violence, de façon que le malade ne pouvant demeurer couché, est obligé de quitter le lit, ou de se tenir sur son séant, sans pouvoir demeurer un moment en place.

Comme ces deux especes de maladies semblent provenir d'une inflammation, à en juger par les symptomes dont on a parlé, surtout par la couleur du sang qui ressemble parfaitement à celui des personnes qui ont une pleurésie, que tout le monde convient être une maladie inflammatoire, je crois qu'on ne doit en tenter la cure que par la saignée, en appaisant en même-tems la chaleur du sang par des remedes rafraîchissans & incrassans, secondés d'un régime convenable.

En conséquence, je ne suis pas plutôt appellé chez un malade, que je lui fais tirer dix onces de sang du bras du côté affecté, & lui prescris un julep rafraîchissant & incrassant, préparé à peu près de la maniere suivante :

Prenez *d'eaux distilées de laitue,*
*de pourpier*, &
*de nénuphar*, } *de chaque*, 4 *onces;*
*de sirop de limon, une once & demie;*
*de sirop violat, une once.*

Mêlez pour un julep, dont le malade boira autant qu'il lui plaira;

Ou de l'émulsion suivante :

Prenez *sept amandes douces pilées;*
*de semences de melon*, &
*de courge*, } *de chaque, demi-once;*
*de semences de pavot blanc, deux dragmes.*

Pilez dans un mortier de marbre, & versez dessus peu-à-peu une chopine & demie de décoction d'orge.

Mêlez & ajoutez à la colature,

*d'eau-rose, deux dragmes;*
*de sucre blanc, demi-once.*

Pour appaiser la douleur je fais appliquer sur la partie affectée un cataplasme de mie de pain & de lait imprégné avec du safran, ou une feuille de chou que j'ai soin de renouveller souvent. A l'égard de la diete, je défens absolument à mes malades la viande & même les bouillons les plus légers, & je leur substitue l'orge mondé, le gruau, les panades & autres choses semblables. Leur boisson ordinaire consiste en de la petite biere, ou ce qui vaut mieux, en une tisane faite avec l'orge perlé, la réglisse, la racine d'oseille, &c. que je fais bouillir dans une quantité d'eau suffisante. J'ordonne aussi à mes malades de se lever quelques heures par jour, à cause que la chaleur continuelle du lit entretient & augmente la maladie.

Je leur tire le lendemain la même quantité de sang que la premiere fois, ce que je réitere un ou deux jours après, suivant que les forces le permettent; après quoi laissant trois ou quatre jours d'intervalle, selon que les forces, l'âge, la constitution du malade & les autres circons-

tances l'exigent, je le saigne une quatrieme fois, ce qui suffit pour l'ordinaire, à moins qu'un régime trop chaud n'ait précédé, ou qu'on n'ait employé sans nécessité des remedes de même nature. L'usage des opiats demande des saignées plus fréquentes; & de-là vient que lorsque j'ai dessein d'effectuer la cure par la saignée seule, je m'en abstiens pendant tout le cours de la maladie, lors même que la douleur est violente, parce qu'ils fixent le mal & font qu'il cede moins aisément à ce remede. On voit donc qu'on ne sauroit donner souvent les opiats, qu'on ne soit obligé de réitérer la saignée plus souvent qu'il n'est nécessaire, outre que dans l'état de la maladie ils ne produisent point l'effet qu'on en attendoit.

Pendant que je persiste dans les remedes & le régime dont je viens de parler, je fais donner de tems à autre au malade entre les saignées, un lavement de lait & de sucre; je lui enjoins étroitement l'observation de ces regles pendant huit jours au moins, à compter de la derniere saignée; après quoi je lui prescris une potion légerement purgative à prendre le matin, & le soir une forte dose de sirop de pavot blanc dans de l'eau de fleur de primevere, par où j'appaise le mouvement tumultueux du sang, qui exposeroit le malade à une rechute. Cela fait, je lui permets de reprendre peu à peu son premier genre de vie, par rapport à la diete, à l'exercice & à l'air, en lui conseillant de s'abstenir pendant un tems considérable du vin & des liqueurs spiritueuses, des viandes salées ou de haut gout, & en général de tout aliment difficile à digérer.

Après avoir répété la saignée, comme je viens de dire, la douleur s'appaise considérablement, quoiqu'elle ne cesse pas tout-à-fait: mais les forces que les saignées avoient épuisées ne sont pas plutôt revenues, que tous les symptomes s'évanoüissent & le malade recouvre la santé, surtout à l'approche d'une nouvelle saison, qui est plus propre à rétablir les forces que celle dans laquelle la maladie a commencé.

Mais quoique cette méthode ou telle autre semblable, quand on l'emploie à tems au commencement de la maladie, produise ordinairement son effet, il arrive néantmoins souvent, lorsqu'on tente la cure par un procédé contraire, que le malade est affligé pour le reste de ses jours de douleurs vagues, qui sont quelquefois violentes & quelquefois légeres, ce qui les fait regarder par les ignorans comme des symptomes de scorbut.

Il est bon d'observer que lorsque le *rhumatisme* a pris de profondes racines, il est inutile de répéter la saignée aussi souvent qu'au commencement de la maladie, & qu'il vaut mieux laisser écouler quelques semaines entre ces opérations. Car par ces moyens on épuise entierement la matiere morbifique, ou du moins on la diminue si fort qu'on peut évacuer ce qui en reste par un cautere à l'une des jambes, en donnant en même tems au malade matin & soir une dose convenable de quelque esprit volatil dans du vin de Canarie.

Quoiqu'il y ait une différence remarquable entre le *rhumatisme* & le scorbut, il faut cependant avoüer qu'il y a une autre espece de *rhumatisme* qui tient beaucoup du dernier; car il lui ressemble dans ses principaux symptomes, & demande à peu près le même traitement, ce qui fait que je l'appelle *rhumatisme* scorbutique. La douleur affecte tantôt une partie tantôt l'autre: mais outre qu'elle ne cause jamais d'enflure, elle n'est jamais accompagnée de la fievre. Elle est aussi moins fixe & accompagnée de symptomes irréguliers; elle affecte tantôt un membre, tantôt l'autre; elle n'attaque quelquefois que les parties internes,& cause une maladie qui cesse dès que la douleur des parties externes revient. Au moyen de quoi le malade est alternativement affligé, & la maladie dure aussi long tems que celles qu'on estime les plus chroniques. Elle attaque surtout les femmes & les hommes d'un tempérament foible; ce qui me l'eut faite ranger sous la classe des maladies hystériques, si l'expérience ne m'avoit appris qu'elle ne cede à aucun des remedes qui sont propres à celles-ci.

Ceux qui ont fait un long usage du quinquina sont aussi fort sujets à cette maladie, ce qui, soit dit en passant, est le seul mauvais effet que je lui ai vu produire.

Au reste, soit que cette maladie provienne de cette cause ou d'une autre, on la surmonte aisément par les remedes suivans, que j'eusse tenu secrets, si je n'avois préféré le bien du public à mon intérêt particulier.

Prenez *de conserve de cueillerée de jardin, deux onces;*
*de celle d'oseille sauvage, une once;*
*de poudre d'arum composée, six gros;*
*de sirop d'orange*, autant qu'il en faut pour un électuaire, dont on prendra un gros trois fois par jour pendant un mois consécutif, en buvant par-dessus trois onces de l'eau distilée suivante.

Prenez *de cueillerée de jardin, huit poignées;*
*de cresson,*
*de petite oseille,*
*de sauge, &*
*de mente,* } *de chaque, quatre poignées;*
*l'écorce de six oranges;*
*de noix muscade concassée, demi-once.*

Faites infuser ces drogues dans six pintes de mum, & tirez-en seulement trois pour l'usage par l'alembic ordinaire.

*Consomption ensuite d'un rhumatisme.*

La goute & le *rhumatisme*, surtout ceux de l'espece légitime & humorale, qui tirent leur origine d'un levain acre qui vient des nerfs, sont accompagnés d'une colliquation si manifeste de toute la masse du sang, qu'il n'est pas étonnant que ces maladies occasionnent une phthisie, surtout lorsqu'elles sont obstinées, chroniques, ou sujettes à revenir souvent. Aussi observe-t'on que les douleurs rhumatiques qui naissent d'un froid serré n'attaquent presque jamais les jointures sans être accompagnées d'une toux pulmonaire. Comme j'ai observé que M. Roland, Bridgman, Philips & Tibs, & un grand nombre d'autres sont morts d'une phthisie ou d'un asthme ensuite de paroxysmes arthritiques & rhumatiques opiniâtres, de même j'ai quelquefois remarqué que le premier paroxysme du *rhumatisme* a été suivi d'une phthisie aiguë & funeste.

La phthisie qui succede au premier accès d'un *rhumatisme* est quelquefois de l'espece aiguë, parce qu'elle tire son origine de la colliquation des humeurs dans le paroxysme aigu du *rhumatisme* humoral. Puis donc qu'elle tient de la nature de la phthisie ordinaire, on doit en tenter la cure de la même maniere, savoir, par des substances lubrifiantes & incrassantes, par des opiats & d'autres remedes pulmonaires. Dans les cas même où il n'y a ni toux ni difficulté de respirer, j'ai coutume de prescrire avec succès dans tous les paroxysmes du *rhumatisme* une grande quantité d'eclegmes & d'aposemes d'une nature pectorale, lubrifiante & incrassante, non-seulement à dessein de communiquer au sang une crase & une douceur convenables, mais encore pour prévenir la phthisie qui est souvent la suite du *rhumatisme*.

Lorsque la phthisie provient ou d'une goute ou d'un *rhumatisme* invétéré & fréquent, elle est évidemment de l'espece chronique, & elle peut insensiblement offenser par la suite les poumons & les autres organes de la respiration. En effet, une pareille phthisie tient de la nature de l'asthme, puisqu'en conséquence de la viscosité du phlegme, elle est plus souvent accompagnée de la difficulté de respirer que d'une toux opiniâtre, & qu'elle paroît plutôt venir d'une stupeur du systeme nerveux, que de la colliquation des humeurs.

Mais cette phthiſie aſthmatique a, ſuivant moi, quelque choſe de ſingulier dans ſa nature, puiſque le choix de l'air n'a pas la moindre influence ſur elle; car j'ai obſervé que ceux qui en ſont attaqués, lors même qu'ils ſont aſthmatiques, reſpirent auſſi librement dans un air humide & imprégné de la fumée du charbon, que dans celui qui eſt pur & ſerein. D'où il arrive que les remedes humectans & expectorans ne ſont d'aucune utilité dans ce cas, & que les opiats & les incraſſans produiſent les effets les plus funeſtes. On doit donc ſe promettre un ſoulagement plus prompt de l'eſprit de corne de cerf, du ſel ammoniac, de l'huile chymique de genievre & des autres remedes qui réveillent les eſprits & confortent les nerfs, que de tous les opiats ou de tous les pectoraux qu'on a mis juſqu'ici en uſage.

Les douleurs & l'enflure que le *rhumatiſme* cauſe, diminuent ordinairement à proportion que cette phthiſie aſthmatique fait du progrès. Et en effet, un *rhumatiſme* humoral véritable & légitime, dégénere en un *rhumatiſme* nerveux, accompagné de douleurs vagues, ſans aucune tumeur apparente, long-tems avant qu'il cauſe la mort.

Toute phthiſie rhumatique qui provient d'un *rhumatiſme* chronique eſt abſolument incurable dans les vieillards, parce qu'elle indique que la nature eſt hors d'état, à cauſe de ſa foibleſſe, de lutter plus long-tems avec un ennemi auſſi formidable que le *rhumatiſme*.

Les vomitifs légers répétés dans des intervalles convenables, ſurtout lorſqu'ils operent aiſément, & qu'on ne les emploie point trop tard, contribuent beaucoup à la guériſon de cette eſpece de phthiſie, parce qu'ils déſobſtruent le cerveau & les nerfs, appaiſent les douleurs rhumatiques, diminuent la ſtupeur & la rigidité du ſyſteme nerveux en général, & détruiſent ou diminuent au moins conſidérablement par-là le levain ou la cauſe de cette eſpece de phthiſie.

La ſaignée eſt auſſi fort utile au commencement de la maladie, lorſque les forces du malade ne ſont point encore trop épuiſées, en ce qu'elle diminue non-ſeulement la chaleur hectique & les douleurs rhumatiques, mais encore la difficulté de reſpirer.

Lors, au contraire, que la maladie eſt conſidérablement avancée, & que le malade eſt dans une langueur extraordinaire, j'ai ſouvent obſervé que la ſaignée non-ſeulement ébranle la nature, qui n'eſt déja que trop affoiblie, mais augmente encore la difficulté de reſpirer. En effet, j'ai tout lieu de croire que cette phthiſie aſthmatique provient ſouvent des ſaignées fréquentes & copieuſes qo'on a faites au malade durant les paroxyſmes d'un *rhumatiſme*; puiſque ſemblable aux autres hémorrhagies immodérées, elle détruit la craſe convenable du ſang & appauvrit toute ſa maſſe.

J'ai auſſi pluſieurs preuves de l'efficacité ſinguliere du quinquina pour éteindre la chaleur hectique & colliquative que la force & la violence du *rhumatiſme* ont excitée dans la maſſe du ſang, & qui, lorſqu'elle n'eſt point appaiſée par les efforts de la nature & les ſecours de l'art, diſpoſe infailliblement le corps à une phthiſie des poumons.

C'eſt ce qui fait, ainſi que je l'ai ſouvent obſervé, que les remedes calybés, & ſurtout les eaux minérales calybées, pourvu qu'on les boive à tems & qu'elles paſſent aiſément & copieuſement par les urines, ſont d'une utilité admirable dans les premiers degrés de cette maladie, pour procurer un repit, ſupposé qu'elles n'effectuent point la cure.

Les bains chauds & les bains artificiels ont ordinairement une influence ſalutaire ſur cette eſpece de phthiſie, entant qu'ils levent les obſtructions des fibres: mais ils veulent être employés dès le commencement & avant que les forces du malade ſoient trop épuiſées.

Le lait produit auſſi des effets admirables au commencement de la maladie dont nous parlons, parce qu'il appaiſe la chaleur & diminue la trop grande acrimonie du ſang. Il vaut beaucoup moins lorſque la maladie eſt avancée, & que le ſujet a peine à reſpirer, parce qu'il rend le phlegme qui obſtrue les bronches beaucoup plus gluant qu'il n'étoit auparavant. On a même lieu de croire que le trop grand uſage du lait dans les *rhumatiſmes* diſpoſe le malade à une phthiſie aſthmatique.

CAS I.

Une nommée Madame Laurent, ayant été attaquée vers l'âge de trente-cinq ans & dans le tems qu'elle étoit groſſe, d'un *rhumatiſme* univerſel, fut aſſez malheureuſe que de confier pendant quelques mois le ſoin de ſa ſanté à un Apothicaire, qui voyant à la fin une complication de ſymptomes, la toux, la difficulté de reſpirer, la fievre hectique, la langueur & les autres ſymptomes dont elle étoit affligée, commença à appréhender qu'elle ne devînt la victime du *rhumatiſme*, ou d'une phthiſie, puiſque ſon *rhumatiſme*, qui étoit d'abord de l'eſpece légitime, avoit dégénéré en un *rhumatiſme* nerveux, accompagné d'une certaine rigidité & d'une douleur vague dans les articulations, mais ſans tumeur ni enflure. Voyant donc la malade dans cet état, il me fit appeller le 25 Octobre 1686. je ne fus pas plutôt arrivé chez elle, que pour appaiſer la chaleur rhumatique & hectique du ſang & des eſprits, auſſi-bien que l'indiſpoſition hyſtérique qui en réſultoit; je lui preſcrivis l'électuaire & le julep ſuivans.

Prenez *de vieille conſerve de roſe rouge*, &
*de mûres de ronce paſſée à travers un tamis*, } *de chaq. une once*;
*de fleurs de lavande pulvériſées*,
*de magiſtere de corail*, } *de chaque, un gros*;
*de ſirop de corail, une quantité ſuffiſante.*

Mêlez & faites un électuaire dont vous donnerez la groſſeur d'une noix muſcade toutes les ſix heures.

Prenez *des eaux de rue*, &
*de ceriſes noires*, } *de chaq. quatre onces*;
*d'eau de canelle orgée, trois onces*;
*d'eau compoſée de pivoine*, &
*de brioine*, } *de chaque, une once & demie*;
*de perles préparées, une dragme & demie*;
*de ſucre fin, une quantité ſuffiſante pour édulcorer le tout.*

Mêlez & faites un julep, dont vous ferez prendre quatre ou cinq cuillerées après chaque doſe d'électuaire, &c. toutes les fois que la malade en voudra prendre.

Pour ſoulager les douleurs & la roideur de ſes articulations, je lui fis appliquer le même ſoir des véſicatoires en dedans des bras près des aiſſelles; & je tentai une douce évacuation par les ſelles, avec deux onces de teinture ſacrée qu'elle ſupporta fort bien. J'ordonnai la boiſſon parégorique ſuivante, pour prendre quand elle iroit ſe coucher.

Prenez *d'eau de pavots rouges, trois onces*;
*d'eau de canelle orgée, une once*;
*d'eau de pivoine compoſée, deux dragmes*;
*de ſel d'abſinthe, ſix grains*;
*de ſirop de méconium, ſix dragmes.*

Mêlez & faites une boiſſon.

Le 28 Octobre, je lui donnai le vomitif ſuivant.

Prenez *d'infuſion de* crocus metallorum, *une once*;

*de ſirop de violettes, deux dragmes.*

Mêlez pour en faire un vomitif, que vous donnerez ſur les cinq heures après midi, avec le ſoin & les précautions convenables. Et s'il eſt néceſſaire, qu'elle prenne entre ſon vomitif un ſcrupule de ſel de vitriol, deux ou trois fois, dans de l'eau chaude ou dans de la petite biere.

Je lui ordonnai auſſi la boiſſon parégorique ſuivante, pour prendre quand ſon vomitif auroit fait ſon effet.

Prenez *de l'eau de mente, une demi-once;*
*de l'eau du Docteur Etienne, trois dragmes;*
*de l'eau de canelle orgée,* }
*de l'eau de lait alexitaire,* } *de chaque, une once;*
*de diacod, ſix dragmes.*

Mêlez & faites une boiſſon.

Elle trouva dans le vomitif un remede général non-ſeulement contre ſa conſomption, mais auſſi contre ſon *rhumatiſme*. C'eſt pourquoi quelques jours après je lui ordonnai d'en reprendre; & enſuite je travaillai à éteindre cette flamme hectique que le *rhumatiſme* avoit allumée dans ſon ſang, & de pourvoir ainſi à la ſureté de ſes poumons, qui en avoient été conſidérablement offenſés; & cela de la maniere ſuivante.

Prenez *une quantité ſuffiſante d'ingrédiens pour faire une décoction pectorale;*
*de l'écorce du Pérou, une once;*
*du baume de Tolu, une dragme.*

Faites boüillir dans une quantité ſuffiſante d'eau de fontaine réduite à trois demi-ſeptiers.

Ajoutez à la colature

*de l'eau de Thériaque diſtilée, &* }
*du ſirop balſamique,* } *de chaque, une once & demie.*

Mêlez & faites un apoſeme, dont vous ferez prendre quatre onces trois fois le jour pendant ſix jours de ſuite, mettant dans la priſe du ſoir quinze gouttes de laudanum liquide de Van-Helmont, ſi la malade eſt incommodée de tranchées, de dévoiement ou d'inſomnies.

Lorſqu'elle eut fait uſage de l'apoſeme, je lui ordonnai une potion émétique, à prendre à pluſieurs fois; & enſuite, le 13 Novembre, je lui preſcrivis les pilules ſuivantes.

Prenez *d'écorce du Pérou, pulvériſée bien fin, une once;*
*de mucilage de gomme adraganth, une quantité ſuffiſante.*

Mêlez & faites des pilules d'une moyenne groſſeur, que vous dorerez, & en ferez prendre tous les jours ſix le matin & autant le ſoir.

Elle ſe trouva parfaitement bien de ces remedes, ayant été guérie non-ſeulement des douleurs & de la roideur des membres, mais auſſi, de la toux, de la difficulté de reſpirer, de l'oppreſſion, de la fievre & de tous les autres ſymptomes de la conſomption pulmonaire. L'appétit lui revint auſſi; & à la longue elle recouvra ſes forces & ſon embompoint, & jouit encore à preſent d'une parfaite ſanté, ſans avoir éprouvé depuis aucune attaque nouvelle de *rhumatiſme* ni de conſomption.

RHEXIS, ῥῆξις, de ῥήγνυμι, rompre, rupture. Dans Hippocrate, *V. Aph.* 15. & *VI. Epid. Sect.* 1. *VI. Aph.* 24. il s'entend de la rupture d'un abſcès. Ailleurs il ſe prend pour la rupture de quelques vaiſſeaux ſanguins; d'où s'enſuit une hémorrhagie.

## R H I

RHICNOSIS, ῥίκνωσις, de ῥικνὸς, ridé ou pliſſé, ſignifie des rides à la peau, accompagnées de l'exténuation du corps, & eſt oppoſé à *ectaſis*, ἔκτασις, diſtenſion de la peau prevenant de réplétion.

RHIGOS, ῥῖγος, en Latin *rigor*, eſt défini dans Galien, *Lib. de Trem. & Palp.* &c. un ſentiment de froid, accompagné de mal-aiſe, & d'une agitation ou concuſſion irréguliere dans tout le corps. Voilà la définition du *rigor* morbifique, ῥῖγος νοσερὸν, ou αὐτόματον, comme il l'appelle, *Comment. III. in I. Epid.* ou ῥῖγος νοσῶδης, comme l'appelle Hippocrate, *Lib. IV. de Morbis*, quand le déſordre naît ou prend ſon origine dans les parties internes, & ne provient point d'une cauſe violente externe, mais attaque le corps d'une maniere ſpontanée & ſans cauſe apparente : car le *rigor* dans un ſens plus général pris pour un ſentiment de froid incommode, peut arriver à des perſonnes en ſanté. Galien prouve ſuffiſamment que le *rigor* n'eſt point un ſentiment de froid accompagné de tremblement dans le Livre ci-deſſus cité, où il donne les caracteres diſtinctifs du *rigor* & du tremblement: & finit par conclurre que le *rigor* eſt un ſentiment fort & urgent de refroidiſſement qui conſiſte dans l'altération de la chaleur naturelle. Hippocrate dit auſſi, *Lib. I. de Morbis*, que le *rigor* vient du refroidiſſement de tout le corps occaſionné par le refroidiſſement du ſang; &, *Lib. IV.* il donne pour origine au *rigor*, l'irruption violente d'humeurs acrimonieuſes dans quelque partie; & un conflit impétueux d'humeurs diſcordantes, accompagné d'ébranlement dans tout le corps; & ce *rigor*, ſelon les Anciens étoit toujours accompagné de fievre, comme on le voit dans Hippocrate, *Lib. I.* & *IV. de Morbis*, car un ῥῖγος ἀνεκθέρμαντος, ou un *rigor*, qui n'eſt point ſuivi d'une chaleur exceſſive ou fébrile, étoit, ſelon Galien, *Lib. V. de Sympt. Cauſ.* inconnu aux anciens Medecins, à cauſe de l'extreme frugalité de ces tems-là : ce n'étoit qu'une eſpece de friſſon qui ne tenoit gueres du véritable *rigor*. Il doit ſa naiſſance à un phlegme vitré & à des ſucs froids & crus, à l'intempérance de la diete, à une vie oiſive, au défaut d'exercice & au fréquent uſage du bain; & attaque plus ordinairement les femmes, comme Galien l'aſſure en pluſieurs endroits. Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* place le friſſon dans une des claſſes du *rigor*; & Celſe, *Lib. VIII. cap.* 2. emploie le mot *horror*, pour celui de *rigor*; *IV. Aphor.* 58. où il dit que « la fievre brûlante que « les Grecs appellent καυσώδης, *cauſodes*, ſe reſout par « un *horror* ou friſſon ſubit. » Les Latins appellent auſſi indifféremment *horrores* ou *rigores*, les friſſons ou les tremblemens qui affectent le malade immédiatement avant un accès de fievre.

On emploie auſſi le terme *rigor* dans un ſens tout différent pour la dureté inflexible & la tenſion & des nerfs & des muſcles, mais qui ſeroit mieux exprimée par celui de *rigiditas*, « roideur. »

RHINARION, ῥινάριον, nom d'un collyre ſavoneux ou déterſif, décrit par Paul, *Lib. VII. cap.* 16.

RHINE. Voyez *Squatina*, qui eſt la même choſe.

RHINEMA, RHINISMA, ῥίνημα ou ῥίνισμα, râpures, râclures, limaille ou autres choſes ſemblables. Hippocrate, *Lib. I.* περὶ γυναικ. & Galien, *Lib. III.* κατὰ τόπ.

RHINENCHYSIS, ῥινεγχύσις, de ῥὶν, le nez, & ἐγχύω, infuſer; infuſion dans les narines, qui ſe fait par le moyen de l'inſtrument appellé

RHINENCHYTES, ῥινεγχύτης, ſeringue pour le nez, dont parle Cœlius Aurelianus, *de Morb. Chron. Lib. II. cap.* 4. & *Lib. III. cap.* 2. où l'on lit ordinairement *Rhinenchytos*. Mais Rhodius, *ad Scribonium Largum*, lit *Rhinenchytes*.

RHINION, ῥίνιον, nom d'un collyre décrit par Galien, *de Comp. M. S. L. Lib. IV. cap.* 7. & d'un autre décrit par Celſe, *Lib. VI. cap.* 6. pour l'ophthalmie ſeche, & les aſpérités des yeux. CASTELLI.

RHINOCEROS, Offic. Schrod. 5. 305. Raii Synop. A. 122. Mont. Exot. 5. Aldrov. de Quad. Biſulc. 878. Charlt. Exer. 12. Geſn. de Quad. 842. Jonſ. de Quad. 66. *Abada, ſive Rhinoceros*, Bont. *Rhinoceros.*

La partie en uſage eſt la corne, qui eſt noire, fiſſile, pyramidale, d'une figure ſemblable à celle du buffle, & parfaitement ſolide ou ſans cavité.

Cette corne paſſe pour bonne contre les poiſons contagieux, & les autres maladies qui demandent des ſudorifiques : auſſi dans ces cas on l'emploie comme le ſubſtitut de la corne de licorne. SCHRODER.

Monti dit que cette corne eſt alexipharmaque, cordiale, ſtomachique, diaphorétique & adouciſſante.

Quoiqu'il y ait pluſieurs ſortes de quadrupedes auxquels les Auteurs ne donnent qu'une corne, je crois, dit Dale, tous ces animaux imaginaires, à l'exception du *rhinoceros*, qui eſt la ſeule licorne ou le ſeul animal à une corne unique, & peut-être le même que celui des Anciens, dont Elien dit que la corne eſt noire ; & Schroder & pluſieurs autres attribuent à la corne du *rhinoceros*, les vertus qu'on dit être dans celle de la licorne.

RHINOPTES, ῥινόπτης, de ῥὶν ou ῥῖνες, le nez ou les narines, & de ὄπτομαι, voir ; eſt une perſonne qui en conséquence d'une maladie au grand angle de l'œil, qui a ouvert un paſſage dans le nez, peut voir par les narines ; ſingularité dont il ſe trouve un exemple dans Rungius, *de viſus Sympt.*

RHINOS, ῥινὸς, dans Erotien, eſt rendu par δέρμα, *la peau.*

RHIPIDION, ῥιπίδιον, *éventail.* MOSCHION.

RHIPTASMOS, de ῥίπτω, ſecoüer ou balancer ; eſt l'inquiétude & l'agitation ordinaires dans les fievres. Voyez *Alyſmos.*

RHIZA, ῥίζα, *racine.*

RHIZAGRA ; nom d'un inſtrument de Chirurgie pour tirer les racines ou chicots des dents.

RHIZIAS, ῥιζίας ; liqueur qu'on tire des racines d'une plante par les inciſions qu'on y fait. On donne particulierement ce nom au *ſilphium.*

RHIZOPHORA ; nom d'un végétal dont Boerhaave compte deux eſpeces, dont la premiere eſt le

*Rhizophora, Indica, bryoniæ nigræ ſimilis, ad foliorum ortum verrucoſa*, Plukn. Phyſ. T. 220. F. 50.

La ſeconde eſt le

*Rhizophora Americana.*

RHIZOTOMUS, ῥιζοτόμος, ſignifie la même choſe que *radiciſeca.*

## RHO

RHOA, ῥοὰ, *grenade.*

RHODAPSINTHATON, ῥοδαψίνθατον, *préparation de roſes.* Aétius en décrit pluſieurs, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *cap.* 117.

RHODELÆUM, *huile de roſes.*

RHODIA RADIX, Offic. Ger. 426. Emac. 532. Raii Hiſt. 1. 690. Park. Theat. 729. C. B. P. 286. J. B. 3. 683. *Telephium luteum minus, radice roſam redolente*, Hiſt. Oxon. 3. 468. *Anacampſeros, radice roſam ſpirante major*, Tourn. Inſt. 264. Boerh. Ind. A. 269. Raii Synop. 3. 269. *Rhodia.*

Elle croît ſur les hauteurs, & fleurit dans le Printems. Sa partie d'uſage eſt ſa racine, laquelle eſt tubéreuſe & caſſante, d'un brun foncé en-dehors & blanchâtre en-dedans, & eſt à peu près de même odeur & de même goût que la roſe. Cette racine eſt échauffante, deſſiccative & céphalique. Son principal uſage eſt pour les maux de tête. DALE.

RHODIACON, ῥοδιακὸν, eſt le nom d'une emplâtre que décrit Galien d'après Aſclepiade, *Lib. II. de Comp. Med. P. G. cap.* 17.

RHODIDES, ῥοδίδες, trochiſque de roſes, décrit par Dioſcoride, *Lib. I. cap.* 131.

RHODINON, ῥόδινον, *huile* ou *vinaigre de roſes.*

RHODITES VINUM, *Vin imprégné de roſes.* La maniere de le préparer eſt décrite par Dioſcoride, *Lib. V. cap.* 35.

RHODIUM LIGNUM. Voyez *Aſphalthus.*

RHODODAPHNE, le même que *rhododendron.*

RHODODENDRON, *oleandre, roſage*, ou autrement *laurier-roſe.* Voyez *Nerium.*

RHODOMELI, *miel roſat.*

RHODOMELON, ῥοδόμελον, confection de roſes, de coings & de miel.

RHODON, ῥόδον, *roſe* ; il ſe prend quelquefois pour huile de roſes.

RHODOSACCHARUM, *ſucre de roſes.*

RHODOSTACTON, ῥοδόστακτον, *miel de roſes.* PAUL EGINETE, *Lib. VII. cap.* 17.

RHODOSTAGMA, ῥοδόσταγμα, de ῥόδον, roſe, & στάζω, diſtiler. Le Docteur Freind remarque, qu'Actuarius eſt le premier Auteur Grec qui faſſe mention de liqueurs diſtilées, telles que le *rhodoſtagma* & l'*intyboſtagma*, que le Traducteur appelle *ſtillatitius liquor roſarum*, *& aqua quam intybus ſtillavit*, & que l'Auteur emploie comme ingrédiens à faire entrer dans un julep. Geſner prétend que ces liqueurs ne ſont point préparées par aucun procédé chymique, & ne ſont autres choſes que les ſirops de ces plantes, parfaitement ſemblables au *rhodoſtacton* que décrit P. Eginete. M. le Clerc, attaché à l'opinion de M. Langius, penſe autrement, & a montré fort évidemment que l'eau de roſes diſtilée d'Actuarius eſt fort différente du *rhodoſtacton* de P. Eginete, qui n'eſt fait que de ſuc de roſes & de miel bouillis enſemble. Je ſuis en cela du ſentiment de M. le Clerc ; & pour juſtifier en cela mon opinion & la ſienne, qu'il me ſoit permis d'obſerver ici un paſſage de Nicolas Myrepſe, l'un des Grecs les plus modernes, & qui ſouvent copie notre Auteur. Il décrit le *rhodoſtacton* de Paul Eginette ſeulement avec cette différence, qu'il dit qu'on le peut faire auſſi-bien avec du ſucre qu'avec du miel. Enſuite il décrit l'*hydroroſatum* ſuivant le procédé qu'indiquent Aétius & Paul Eginete, comme un remede qui ne differe guere du précédent, qu'en ce que dans le ſecond on ajoute de l'eau aux roſes. Après cela, il en vient au procédé néceſſaire pour la préparation du julep d'Actuarius, & fait bien voir au moins qu'il regardoit ce julep comme une préparation fort diſtincte des deux autres. Et tout le monde conviendra, ſi l'on prend la peine d'examiner la compoſition qu'il enſeigne, qu'elle eſt abſurde, s'il n'y eſt pas queſtion de l'eau de roſes diſtilée : autrement, à quoi bon répéter deux fois une même recette composée des mêmes ingrédiens ?

RHOE ; le même que *rhus.*

RHŒAS, ῥοιὰς ou ῥυὰς, de ῥέω, couler, ou ῥύω, tirer ; eſt un écoulement des yeux, occaſionné par la diminution de la chair dans le grand *canthus* ou le grand angle de l'œil. Galien, *Com. II. in VI. Epid.* en diſtingue quatre ſortes par rapport à ſes différentes cauſes. Car il eſt causé, dit-il, par la fermeture ou l'obſtruction du paſſage à l'endroit du grand *canthus*, ou par un amas d'excrémens dans l'œil, que ce paſſage à raiſon de ſon étroiteſſe ne ſauroit recevoir, & qui conséquemment ſe déchargent en-dehors ; ou, troiſiemement, il peut provenir de l'obſtruction du paſſage par une cicatrice qui s'y ſera formée, comme il arrive ſouvent après l'opé-

ration de l'*encanthis*; (voyez *Encanthis*;) enfin, de l'exulcération de la partie. L'Auteur des *Définitions médicales* définit le *rhœas*, une consomption de la chair aux angles de l'œil, qui occasionne un flux de larmes. Et dans l'*Isagoge*, qu'on attribue à Galien, nous lisons, que l'œil est affecté d'un *rhœas* quand le *canthus* est dépravé par quelque cause inconnue, ou a été tellement déprimé par quelque opération chirurgique, qu'il ne peut plus contenir les larmes, ou empêcher leur écoulement.

Selon Aétius, *Tetr. II. Serm.* 3. *cap.* 88. le désordre que les Grecs appellent *rhœas*, & qui est une diminution ou un décroissement de la chair dans le grand angle de l'œil, arrive lorsqu'en conséquence d'une exulcération, ou de l'enlevement d'un ptérygion, ou de la chair naturelle, l'angle de la paupiere est écarté, tombe sur la joue, & devient incapable de retenir les larmes. Ce désordre arrive aussi quelquefois à la suite d'un *ægylops* mal guéri. On appelle *rhœades* ceux qui en conséquence de la fluxion de leurs yeux, sont continuellement larmoyans. Pour ceux dont l'angle de l'œil est tout-à-fait écarté, il leur faut administrer des remedes d'une nature corroborative & consolidante. S'il y a un calus, il faudra stimuler les parties par des médicamens plus acres. Mais l'opération manuelle est aussi nécessaire pour la cure de ce désordre; car il faudra appliquer une ligature autour du cou, marquer quelque vaisseau du nez, & en faire l'ouverture avec une lancette. Ensuite on appliquera une éponge sur l'œil, & un cautere triangulaire sur la partie, qu'on n'enfoncera pas jusqu'à l'os, mais de maniere qu'il affecte simplement la peau & la plaie. Après cela on appliquera une lentille avec du miel. Quand les ulceres seront suffisamment nettoyés, il faudra tenir l'œil ouvert jusqu'à ce que l'angle soit rempli d'une chair loüable, dans la crainte qu'il ne s'y fasse de concrétion. L'alun & la térébenthine sont d'une utilité singuliere dans la cure de ce désordre.

RHOGME, ῥωγμὴ, *rupture*, *fracture* ou *blessure*.
RHOGMOS, ῥωγμὸς, le *ronflement*.
RHOICOS, ῥοικὸς, *fluide*; épithete des corps qui abondent en humidité.
RHOIDARIUM, ῥοϊδάριον; nom d'un remede que décrit Aétius, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap.* 68.
RHOITES, ῥοίτης; sorte de rob fait de suc de grenades, que décrit Dioscoride, *Lib. V. cap.* 34. Mais Paul Eginete appelle aussi de ce nom, une confection faite de trois septiers de suc de grenade, & d'un de miel, bouillis jusqu'à consomption d'un tiers.

RHOMBOIDES MUSCULUS, *le Muscle Rhomboïde.*

Ce muscle est un plan charnu, mince, large, & obliquement quarré, situé entre la base de l'omoplate & l'épine du dos. C'est par rapport à sa figure qu'on lui a donné le nom de *rhomboïde*.

On le peut diviser en deux portions, une supérieure & une inférieure, qui souvent paroissent entierement séparées. La portion supérieure qui paroît encore quelquefois composée de deux autres, est attachée toute charnue aux deux ou trois dernieres épines du cou, & en partie au ligament cervical postérieur. La portion inférieure est attachée aux trois ou quatre supérieures du dos par un plan tendineux.

Ces deux portions, dont l'inférieure est beaucoup plus large que la supérieure, s'unissent & s'attachent au bord de la base de l'omoplate, depuis sa petite facette triangulaire, jusqu'à l'angle inférieur. La portion supérieure recouvre un peu l'attache du muscle angulaire.

Tout le muscle est couvert du trapeze, & il couvre immédiatement le dentelé postérieur-supérieur, étant entre ces deux muscles, & comme collé à l'un & à l'autre par un tissu filamenteux ou cellulaire.

*Usages du Rhomboïde.*

Selon ses attaches & sa direction en général, il tire obliquement en arriere, & en-haut la portion sous-épineuse de la base de l'omoplate.

Il est le modérateur du grand dentelé & du trapeze, dans leur action de tourner l'acromion en-haut, & de lever l'épaule; il ramene l'omoplate dans son attitude ordinaire, quand ces muscles cessent d'agir.

Il peut tirer l'omoplate directement, si la portion inférieure du trapeze agit en même-tems; car cette portion tirant obliquement embas vers l'épine du dos, & le *rhomboïde* tirant obliquement en-haut vers la même épine, il en résulte un mouvement tout-à fait direct en-arriere, comme celui qu'on fait pour dégager les épaules, & les porter également en-arriere.

Il peut avec le concours de la portion rayonnée du grand dentelé, tirer la base de l'omoplate directement en-haut. Ce mouvement n'est pas si aisé que les autres, & il est très-petit; car le grand dentelé n'y contribue que proportionément à l'action du *rhomboïde*, c'est-à-dire très-foiblement, d'autant plus que dans ce cas, l'acromion ne monte que très-peu. Winslow, *Anatomie.*

RHOMBOS, ῥόμβος; espece de bandage dont parle Galien, ainsi appellé à cause de sa figure.

RHOMBUS, *Turbot.*

Il y a plusieurs especes de turbot différentes, non-seulement par leur grandeur, mais encore en ce que quelques-unes d'entr'elles portent des aiguillons à la tête & vers la queuë, & les autres n'en portent point. Ce poisson doit être choisi frais, épais, bien nourri, & d'une chair ferme.

Il nourrit beaucoup; il se digere facilement, il produit un bon suc, sa chair est estimée propre pour les maladies de la rate, étant appliquée dessus.

Elle ne produit de mauvais effets, qu'autant que l'on en use immodérément.

Elle contient beaucoup d'huile & de sel volatil, & médiocrement de phlegme.

Ce poisson convient en tout tems, à toute sorte d'âge, & de tempérament.

Il y en a de fort grands dans l'Océan, & dans la mer Méditérrannée. Rondelet dit en avoir vû qui avoient cinq coudées de long, quatre de large, & un pié d'épaisseur. Ce poisson habite quelquefois autour des terres grasses, & au bord des rivages: mais le plus souvent à l'embouchure des rivieres, où il attend les autres poissons au passage. Il est vorace; il mange les petits poissons qu'il rencontre, & sur-tout les écrevisses qu'il aime beaucoup. Il se remue lentement à cause de la largeur & de l'étendue de son corps.

Le Turbot se nomme en latin *rhombus*, parce qu'il est large, plat & de figure rhomboïde, ou en losange. Lemery, *des Alimens.*

RHOMMA, ῥόμμα, le même que *rophema.*
RHONCHOS, ῥόγκος, de ῥέγκω, ronfler, *ronflement.*
RHOPALOSIS, ῥοπάλωσις, maladie des cheveux qui ressemble à la plique Polonoise, consistant en ce que les cheveux se mêlent & se collent les uns aux autres.

RHOX, ῥὼξ, la tunique uvée de l'œil. Moschion, *de Morbis Mulierum*, entend par ce même terme, la prunelle.

RHU

RHUS, le *rhus*, ou *rhoë*.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont crenelées ou à trois dents ; son calyce est fendu en cinq, petit & dentelé. Les fleurs sont approchantes de celles de la rose, pentapétales & disposées en bouquets. L'ovaire, qui est au fond du calyce, devient une capsule ronde, remplie d'une graine unique & à-peu-près sphérique.

Boerhaave compte douze sortes de *rhus*, qui sont :

1. *Rhus*, *folio ulmi*, C. B. P. 414. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. A. 2. 229. *rhus obsoniorum, Sumach*, Offic. *Rhus Coriaria*, Ger. 1291. Emac. 1474. *Rhus*, *sive Sumach*. J. B. 1. 555. Raii Hist. 2. 1590. *Sumach*, *sive rhus obsoniorum & Coriariorum*, Park. Theat. 1450. *Sumac commun.*

Ce *rhus* ne parvient pas à une grande hauteur. Il a les branches garnies de longues feuilles crenelées, dont les crenelures ressemblent aux feuilles de l'orme, mais sont un peu plus longues. Les fleurs croissent en gros bouquets blancs, & sont suivies d'une petite graine plate, ronde & velue, d'un gout terreux astringent. Il croît en Italie, en Espagne & en Turquie. Ses feuilles & sa graine sont d'usage.

Elles sont les unes & les autres fort astringentes & styptiques, bonnes pour toutes sortes de flux & d'hémorrhagie, soit qu'on les applique extérieurement, ou qu'on les prenne intérieurement. Elles résistent à la putréfaction, à la gangrene & à la mortification. C'est un des ingrédiens du sirop de myrte.

L'onguent de Sumac prend son nom de la graine. Miller, *Bot. Off.*

Il est rafraîchissant, dessiccatif & astringent ; on l'emploie principalement dans les flux de ventre, les pertes & les flux excessifs des regles. Il arrête le sang hémorrhoïdal & corrige la bile.

Il est à propos d'observer que le *Rhus obsoniorum*, *Rhus Coriariorum*, & le *Rubeum* (le *Rhus* des Cuisiniers, celui des Tanneurs, & le *Rhus* rouge) de Galien, ne sont point trois différentes especes d'arbres ; le *Rhus obsoniorum* n'étant autre chose que le fruit ; le *Rhus Coriariorum*, les feuilles & les petites branches ; & le *rubeum*, la graine du même arbre. C'est l'opinion du savant Botaniste M. J. Ray, avec lequel je suis fort d'accord sur cet article. Dale.

2. *Rhus Virginianum*, C. B. P. App. 417. Raii Hist. 2. 1591. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. a. 2. 229. Park. Theat. 1450. *Sumach*, *sive rhus*, Ind. Med. 114. *Sumac de Virginie.*

Il croît communément en Virginie : mais nos Curieux en ont aussi dans leurs jardins. Il passe pour posséder les mêmes vertus que le Sumac commun.

3. *Rhus Americanum*, *Rachi*, *cui adnascuntur folia rubra*, *folio lato*, *utrimque glabro*, *non serrato*, *pistachiæ simili.*
4. *Rhus Americanum*, *Rachi*, *cui folia adnascuntur rubra*, *foliis præcedenti angustioribus.*
5. *Rhus Americanum*, *Rachi*, *cui folia adnascuntur rubra*, *alata*, *foliis molle Clusii brevioribus.*
6. *Rhus Africanum*, *trifoliatum*, *majus*, *folio subrotundo*, *integro*, *molle & incano*, Plukn. Phyt. 219. 8.
7. *Rhus Africanum*, *trifoliatum*, *majus foliis obtusis & incisis*, *hirsutè pubescentibus*, Plukn. Phyt. 219. 7.
8. *Rhus Africanum*, *trifoliatum*, *majus*, *foliis acutioribus*, *incisis*, *suprà viridibus*, *glabris*, *infrà argenteis*, *glabris*, H. R. D.
9. *Rhus Africanum*, *trifoliatum*, *majus*, *foliis acutioribus*, *argutis*, *denticulatis*, *glabris subtùs argenteis*, H. R. D.
10. *Rhus Africanum*, *trifoliatum*, *majus*, *foliis subtùs argenteis*, *acutis & margine incisis*, Plukn. Phyt. 219. 6.
11. *Rhus Africanum*, *trifoliatum*, *minus*, *glabrum*, *splendente folio*, *subrotundo*, *integro*, Plukn. Phyt. 219. 9.
12. *Rhus Africanum*, *trifoliatum*, *majus*, *glabrum*, *splendente utrimque folio*, *subrotundo*, *medio quandoque crenato.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

On l'appelle *rhus*, de ῥέω, *couler*, parce qu'il arrête les flux. Son fruit, qui est disposé en grappe, de couleur rouge, & d'un gout acide, agréable, est d'un excellent usage dans la diarrhée & la dyssenterie, singulierement quand il est bouilli dans l'eau avec des écorces de grenade. Il n'est pas moins salutaire dans le flux immodéré des regles, dans le diabetès, les hémorrhoïdes & la gonorrhée. Les semences de *sumac* ne sont que des graines desséchées tirées des bouquets, & ont beaucoup moins de vertu à cause de cette sécheresse. C'est pourquoi il faut choisir la baie récente ; car alors elle est excellente, singulierement pour résister à la putréfaction & à la gangrene dans la paronychie. Sa gomme mise dans une dent cariée, en appaise la douleur. Ses boutons tendres & ses fruits encore nus, avant d'avoir acquis du suc par la maturité, sont salutaires dans une sorte de fievre hectique, accompagnée de sueurs copieuses, à cause de la tendreté, de la flaccidité & de l'humidité de leurs fibres. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Dioscoride dit, que l'herbe appellée *phœnix*, φοῖνιξ, qui est une sorte de *lolium*, que les Latins distinguent par l'épithete de *murinum*, est appellée par quelques-uns ῥοῦς, & par d'autres *anchinops*, ἀγχινωψ : mais le ῥοῦς ἐρυθρὸς, *rhus rouge*, des Grecs, est la graine du *frutex coriarius* ou *sumac*. Par rapport à cette derniere plante, les Savans sont forts partagés sur l'article de savoir s'il y en a plusieurs especes ou une seule, parce que les anciens Medecins parlent dans leurs écrits de plusieurs qu'ils distinguent même par différens noms. Il y en a une qu'ils appellent ῥοῦς μαγειρικὸς, (*rhus obsoniorum* ;) ils en appellent une autre ῥοῦς βυρσοδεψικὸς, *rhus coriariorum* ;) & une troisieme, ῥοῦς Συριακὸς, (le *rhus* de Syrie.) Quelques-uns peut-être diront que ce ne sont-là que différens noms d'une même chose. Mais lorsqu'on voit ces noms rangés par ordre l'un après l'autre, on ne peut gueres supposer qu'ils s'entendent tous de la même chose. Or ces trois sortes de *rhus* sont nommés l'un après l'autre, comme autant d'ingrédiens différens dans les centuries des compositions de Myrepse. Par exemple, dans la troisieme emplâtre nous lisons : κινναμώμου, σιδίων, ῥοῦ μαγειρικοῦ ῥοῦ Συριακοῦ, ῥοῦ βυρσοδεψικοῦ. ; « de la canelle, du malicorium, du « *rhus* des Cuisiniers, du *rhus* de Syrie, & du *rhus* des « Tanneurs. » Sur ce fondement, qu'on ne sauroit s'empêcher de trouver raisonnable, Fuschius conclut qu'il y a autant d'espece de *rhus* distinctes qu'il y en a de différens noms. Mais cette opinion est combattue d'autre part par un fort argument de Dioscoride, qui assure que le *rhus obsoniorum*, que quelques-uns appellent *erythrus*, rouge, est la graine du *rhus* des Tanneurs ; sur quoi il faut observer une différence dans le genre des deux ; car l'arbrisseau s'appelle ἡ ῥοῦς, *hæc rhus* : mais la graine se nomme ὁ ῥοῦς, *hic rhus.* Lors donc que nous lisons dans les autres ῥοῦς μαγειρικὸς, ce terme se doit entendre de la graine dont on usoit dans les cuisines : mais quand on rencontre ῥοῦς βυρσικὸς, ou βυρσοδεψικὸς, il s'entend de l'arbrisseau dont les feuilles servent à préparer les cuirs. Le *rhus obsoniorum*, ou la graine, s'appelloit purement & simplement ῥοῦς, *rhus*, comme on le trouve dans l'*Exegesis* de Galien : on lui donne aussi l'épithete d'ἐρυθρὸς, *rouge*, parce qu'il rougit à mesure qu'il mûrit.

Mais la principale difficulté consiste à déterminer au juste ce que c'étoit que le *rhus Syriacum*, que Myrepse distingue du *rhus obsoniorum*, & du *rhus coriariorum*. Théophraste dit qu'il croît du *rhus* en tous Pays, & se contente

contente par cette raison de décrire celui qui croît en Grece. Mais Pline rapporte la description de Théophraste au *rhus* de Syrie, & met le *rhus* au nombre des plantes exotiques, particulieres à la Syrie, quoique Théophraste en fasse une plante de tous pays. A l'endroit où l'on lit dans Pline, *quod vocatur rhus*, un certain manuscrit lit, *quod vocatur ros*; & suivant cette leçon, nous lisons dans Celse, *ros Syriacus*, que Brodeau & Crinitus rendent par manne, supposant qu'il parloit de la rosée de Syrie, & non pas du *rhus* ou *rhoe*. Pline, *Lib. XXIV. c.* 11. reconnoît deux sortes de *rhus* distincts de celui de Syrie à l'endroit où il dit : *Nec latinum habet*, &c. « Nous n'avons pas de nom Latin pour *rhus*, quoi- « qu'on l'emploie cependant chez nous à plusieurs usa- « ges. » Puis il décrit trois sortes de *rhus* ou *rhoe* : l'un qui est un simple dont les feuilles sont semblables à celles du myrte, un autre qui est le *frutex coriarius* : & un troisieme sous le nom de *rhus erythros*, qui est la graine du second. Quant au simple appellé *rhus*, quelques-uns le prennent pour le *Rhus Monispessulanorum*, arbrisseau qui a les feuilles de l'oxmyrsine. Mais le *frutex coriarius* mentionné en cet endroit est le même que celui du Livre XIII. qui est appellé *Rhos Syriacum*. Plusieurs appellent la graine ῥοῦς ἐρυθρὸς, pour la distinguer de l'arbrisseau. Les Dictionnaires de Medecine des Grecs modernes prennent le ῥοῦς μαγειρικὸς, ἐρυθρὸς & Συριακὸς, pour le même *rhus*, & les rendent tous trois par σούμακιν ou σουμάκιον; & il est certain que ce que les Grecs appellent ῥοῦς, *rhus*, est la même chose que ce que les Arabes appellent *sumac*. Mais pour le ῥοῦς Συριακὸς, *Rhus Syriacum*, j'imagine qu'il ne differe point du *rhus* commun en genre ou en espece, mais seulement en bonté. Et peut-être qu'on en tiroit la graine de Syrie, comme étant le meilleur & le plus propre pour assaisonner les mets, usage auquel on l'employoit au rapport de Pline en guise de sel, avec une addition de silphium; assaisonnement qui rendoit, dit-il, les viandes plus savoureuses & plus agréables au gout. SAUMAISE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 58.

## RHY

RHYAS, ῥυὰς, le même que *Rhœas*. Voy. plus haut.

RHYEMA, ῥύημα, sorte de gâteau fait de miel & de fine fleur de farine.

RHYMA, ῥύμα, remede. CASTELLI. GORRÆUS.

RHYME, ῥύμη, le même que *Rhope*. Voy. plus haut.

RHYMMA, ῥύμμα, de ῥύπτω, déterger ; remede détersif.

RHYNDACE, ῥυνδάκη, sorte d'oiseau de la grosseur d'un pigeon. HESYCHIUS.

RHYPODES, ῥυπώδης, épithete qu'on donne à des remedes qui ont la forme de râclure; il vient de ῥύπος, *sordes*, « ordures. » GALIEN, *de Comp. M. P. G. Lib. II. cap.* 1.

RHYPOS, ῥύπος, crasse, ordures, dans le style de Galien, est un excrément de la troisieme coction ramassé sur la surface de nos corps. Car comme les deux premieres coctions ; à savoir celle qui se fait dans l'estomac, & celle qui se fait ensuite dans le foie, laissent deux sortes d'excrémens, l'un humide & l'autre sec : il s'en forme aussi deux semblables par la troisieme coction dans toutes les parties de l'animal, qui sont produits par les sucs dont il est nourri. L'un de ces excrémens est la sueur qui a servi de véhicule pour transmettre l'aliment, & est une humeur ténue & séreuse, semblable à l'urine ; l'autre consiste en résidus à demi-cuits, lesquels n'ont pas pu être assimilés à la partie à l'effet de servir à sa nutrition. Ces residus sont aussi d'une substance ténue, étant du genre des matieres qui s'évacuent par les pores de la peau, par la transpiration insensible : mais ils sont mêlés aussi avec quelques parties excrémentitielles plus grossieres ; ce qui fait que souvent ils bouchent & obstruent les excrétoires de la peau. Cette crasse n'étoit pas inconnue aux Anciens, qui prenoient grand soin d'en nettoyer le corps pour différens usages, & l'appelloient *sordes* ou *strimenta*. Pour les Grecs, ils l'appelloient ῥύπος, & γλοιός. Elle a la vertu d'échauffer & de discuter modérément ; vertu qu'elle tient non-seulement de la nature de nos corps, mais de son mélange d'huile & de poussiere. Car cette crasse qu'on emportoit du corps dans les bains avec un frotoir, étoit un mélange d'huile & de sueur : au lieu que celle que procuroient la palestre & les autres exercices publics, contenoit de plus de la poussiere, provenant tant de la poudre qu'on avoit répandue sur les combattans, après qu'ils avoient été oints d'huile, que de celle qui s'élevoit de terre par les mouvemens qu'ils se donnoient dans la chaleur du combat. La sueur ainsi excitée s'appelloit d'un nom distinctif, πάτος, *patus*. La crasse qui avoit le plus d'huile étoit sans doute d'une qualité plus émolliente; & celle qui avoit plus de poussiere, d'une qualité plus dessiccative, plus discussive & plus digestive, & cela dans un degré d'autant plus éminent que la poussiere avoit plus d'aspérité & d'acrimonie. Car la poussiere d'une substance plus fine & plus grasse que l'ordinaire & telle que celle que Galien, *Lib. V. de Sanit. Tuend.* appelle κόνις λιπαρὰ, « poussiere grasse ou « graisseuse, » est d'une nature plus emplastique, & empêche la dissipation & la résolution des parties du corps sur lesquelles on la répand. Mais la crasse ou les strimens les plus discussifs, & en même-tems les plus propres à dessécher & amollir modérément, étoient ceux qu'on râcloit des statues & des vaisseaux d'airain ou de cuivre où l'on réservoit l'huile pour les usages de la palestre, parce qu'ils contenoient un peu de la rouille du métal, comme l'observe Paul, *Lib. VII.*

RHYPTICOS, ῥυπτικὸς, de ῥύπτω, *déterger*; *détersif*.

RHYSIS, ῥύσις, *flux* ; terme fort usité par les Medecins de la Secte Méthodique. Voyez la Préface, ou Discours Historique. D'autres Auteurs l'ont employé comme synonyme à hémorrhagie, diarrhée, gonorrhée, ou chûte de cheveux.

RHYSSEMATA, ῥυσσήματα, ordures & crasse dont est couverte la peau des gens du peuple. CASTELLI, GORRÆUS.

RHYTHMOS, ῥυθμὸς, la cadence, ou l'harmonie du pouls, ou la proportion convenable entre une pulsation & celles qui suivent. Voyez *Arythmos*.

RHYTIDOSIS, ῥυτίδωσις, destruction ou plissure de l'œil. GALIEN.

## RIA

RIAL ARMENIGOS, ῥίαλ ἀρμένιγος; nom barbare d'un antidote que décrit Nicolas Myrepse. *Sect.* 1. *cap.* 510.

## RIB

RIBES, *Groselier*.

Voici quels sont ses caracteres:

C'est un arbrisseau sans piquans, à larges feuilles. Son pédicule se termine par un ovaire couronné d'un large calyce divisé en cinq grands segmens. Sa fleur est pentapétale ayant cinq petits pétales qui s'élevent des interstices des segmens, & est garnie de cinq étamines. L'ovaire donne un long tuyau qui part du centre de l'apex, & forme un fruit rond en ombilic, figuré en grappes & plein de petits pepins.

Boerhaave compte six especes de *Groseliers*, qui sont:

1. *Ribes vulgaris, acidus, ruber*, J. B. 2. 97. Boerh. Ind. A. 2. 54. *Ribes, Ribesia*, Offic. *Ribes*, *Grossularia*, Ind. Med. 56. *Ribes vulgaris fructu rubro*, Ger. Emac. 1593. Ind. Raii Hist. 2. 1485. Synop. 3. 456. *Ribes fructu rubro*, Park. Theat. 1561. *Ribes rubra*, Parad. 558.

*Groſſularia multiplici acino, ſive non ſpinoſa hortenſis, rubra, ſive Ribes Officinarum*, C. B. P. 455. Tourn. Inſt. 639. *Groſeilles rouges*, ou *raiſins de Corinthe*.

L'arbriſſeau qui porte le fruit appellé raiſin de Corinthe, ſorte de groſeille, eſt un peu plus gros que celui qu'on appelle ſimplement *Groſelier*; il a de grandes feuilles & des piquans en-dehors. Son fruit vient en petites grappes de couleur rouge & d'un goût acide & doux. On en plante dans les jardins : mais il en vient de ſauvages dans le Nord de l'Angleterre. Il fleurit en Avril, & ſon fruit eſt mûr en Juin. Son fruit eſt rafraîchiſſant & agréable à l'eſtomac; il appaiſe la ſoif, & eſt tant ſoit peu aſtringent. La gelée faite avec le ſuc de ce fruit & du ſucre plaît beaucoup aux fébricitans. On trouve rarement des raiſins de Corinthe dans les Boutiques. MILLER, *Bot. Off.*

La gelée de raiſins de Corinthe eſt ſavoneuſe & réſolutive, fort bonne à prendre dans les fievres & dans les obſtructions chroniques, délayée avec de l'eau, ſurtout ſi l'on en continue long-tems l'uſage.

Les raiſins de Corinthe ſont de deux ſortes, rouges & blancs, & ſont l'un & l'autre sûrs, qualité qui leur vient du ſel acide dont ils abondent, lequel eſt diſſous dans une ſuffiſante quantité de phlegme. Ce ſel acide les rend rafraîchiſſans, & propres à appaiſer la chaleur de la bile & des autres humeurs. Ils reſſerrent tant ſoit-peu l'eſtomac, & réſiſtent au poiſon. On fait de ce fruit de bonnes confitures, & une boiſſon, avec de l'eau & du ſucre, qu'on appelle vin de Corinthe, fort bonne dans les chaleurs de l'Eté, pour rafraîchir & humecter le corps. On en fait auſſi une gelée rafraîchiſſante & humectante, fort agréable au gout, qu'on emploie tant en remedes qu'en alimens : mêlée avec de l'eau, on en fait une boiſſon dans la fievre : les feuilles ſont aſtringentes. LEMERY, *des Alimens.*

2. *Ribes flore rubente*, J. B. 3. 98. *Groſſularia hortenſis majore fructu rubro*, C. B. P. 455.
3. *Ribes, quæ Groſſularia, hortenſis, majore fructu albo*, H. R. Park.
4. *Ribes vulgaris acidus, albas baccas ferens*, J. B. 2. 98. *Groſſularia hortenſis fructu margaritis ſimili*, C. B. P. 455.
5. *Ribes Alpinus dulcis*, J. B. 2. 98. *Groſſularia vulgaris fructu dulci.* C. B. P. 455.
6. *Ribes nigrum, vulgò dictum, folio olente*, J. B. 2. 98. Raii Hiſt. 2. 1486. Synop. 3. 456. Boerh. Ind. a. 2. 254. *Ribes nigra*, Offic. Park. Parad. 558. *Ribes fructu nigro*, Theat. 1562. Ger. Emac. 1593. *Groſſularia non ſpinoſa, fructu nigro*, C. B. P. 455. *Groſelier noir.*

Il fleurit en Juin, ſon fruit eſt bon dans l'eſquinancie : c'eſt pourquoi on l'appelle baies pour l'eſquinancie. RAY, *Hiſt. Plant.*

RIBESIA, ſignifie la même choſe que *Ribes*.

## RIC

## RICINOIDES.

Voici ſes caracteres :

Les fleurs mâles conſiſtent en pluſieurs feuilles, qui ſont placées circulairement & arrangées en forme de roſes : celles-là ſont ſtériles. A quelque diſtance des fleurs ſur la même plante, naiſſent des embryons enveloppés dans un godet, qui dans la ſuite deviennent un fruit tricapſulaire, qui contient une graine oblongue dans chaque cellule.

Boerhaave compte deux eſpeces de *Ricinoïdes*, qui ſont :

1. *Ricinoides Americana, folio Goſſypii*, Tourn. Inſt. 656. Boerh. Ind. alt. 653. *Nuces è Barbadoes*, Offi. *Ricinus Americanus*, Ger. 339. Emac. 496. Park. 183. Raii Hiſt. 1. 166. *Ricinus Americanus major, ſemine nigro*, C. B. P. 432. *Ricinus major Americanus Curcas dictus, & Faba purgatrix Indiæ Occiduæ*, J. B. 3. 643. *Ricinoïdes, ſeu Pineus purgans, vel Pinhones Indici*, Cod. Med. 97. *Mundùy-Guacu, ſive Nux Cathartica Americana*, Piſ. 169. *Munduy-Guacu Braſilienſibus Pinhones Luſitanis, mihi Nux Cathartica*, Marcg. 96. *Quauhay-Ohuatli* 1. *Avellana Cathartica*, Hern. 85. *Noix des Barbades.*

Ce fruit croît dans les Barbades & dans pluſieurs autres contrées de l'Amérique. Il eſt de figure ovale ou oblongue, gros comme une petite feve, concave d'un côté & convexe de l'autre, & rempli d'une moelle blanche. Il a les mêmes vertus que le *ricin.*

2. *Ricinoides, arbor Americana, folio multifido*, Tourn. Inſt. 566. Boerh. Ind. A. 253. *Palma Chriſti*, Tourn. Mat. Med. 75. *Ricinus Americanus, tenuiter diviſo folio*, Raii Hiſt. 1. 167. *Avellana purgatrix*, C. B. P. 418. Raii Hiſt. 2. 1386. *Avellana purgatrix novi Orbis*, J. B. 1. 322. *Avellanæ purgatrices*, Park. Theat. 1621. *Nuces purgantes*, Ger. 1362. Emac. 1546. *Noix purgatives.*

C'eſt une plante de l'Amérique, dont les noix ſont de couleur blanchâtre, & tellement cathartiques, qu'on aſſure qu'une ſeule ſuffit pour faire aller par haut & par bas durant pluſieurs jours. Ce fruit purge avec moins de violence quand on ôte l'écorce, & qu'on le donne par petites doſes. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

## RICINOKARPOS.

Voici ſes caracteres :

Les fleurs mâles ſont diſpoſées en épis, & produites de la maniere ſuivante.

De l'extrémité d'un petit pédicule tendre & velu, ſort un fleuron nu, à trois feuilles & herbu, dont les pétales ſont pointus, & diſpoſés en forme d'étoile. Du centre de ce fleuron, qui s'éleve en forme de cone, ſortent neuf étamines qui ſoutiennent chacune un ſommet.

Preſque dans le même endroit de la plante s'élevent des ovaires munis de pédicules plus courts, ronds, velus, triangulaires, tricapſulaires & à trois côtes, de même que le *ricin*. L'endroit d'où la fleur & l'ovaire tirent leur origine, eſt entouré d'une eſpece de calyce commun, d'où s'élevent les pédicules des fleurs.

Boerhaave compte deux eſpeces de *Ricinokarpos*, ſavoir,

1. *Ricinokarpos, Afra. Mercurialis procumbens, dioccos, Africana, folio violæ tricoloris*, Park. Bat. App. P. 10.
2. *Ricinokarpos Americana, flore albo ſpicato, foliis circææ acutiori.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

## RICINUS, *Ricin.*

Voici ſes caracteres :

La racine eſt fibreuſe, les feuilles ſont alternes, larges & anguleuſes; quelques-unes des fleurs ſont mâles, d'autres femelles, & portées ſur un même épi. Les premieres ſont composées d'un calyce formé d'une ſeule piece découpée en cinq ſegmens diſpoſés en étoile. Il s'éleve de ſon centre une infinité d'étamines mâles & fécondes, qui, lorſqu'elles ſont unies, reſſemblent à un thyrſe branchu.

La fleur femelle ou l'ovaire eſt composé de trois capſules, dont l'aſſemblage forme un fruit triangulaire, dont le ſommet eſt orné de pluſieurs petites aigrettes, & du centre duquel il s'éleve trois piſtils, dont chacun porte un ſommet rude & fendu en deux. Chaque cellule renferme une ſeule ſemence de la figure & de la groſſeur d'un pignon.

Boerhaave compte cinq especes de *Ricinus*, savoir,

1. *Ricinus vulgaris*, C. B. P. 432. J. B. 3. 642. Raii Hist. 1. 166. Tourn. Inst. 532. Boerh. Ind. A. 2. 253. *Cataputia major*, *ricinus*, Offic. *Granadilla Peruviana*, Pharmacop. *Ricinus*, Ger. 399. Emac. 496. *Palma Christi*, Cod. Med. 88. *Ricinus*, *sive cataputia major vulgatior*, Park. Theat. 182. *Nhambu-Guacu*, *sive Ricinus Americanus*, Pis. 180. *Ricin.*

Le *ricin* est une plante qui a la figure d'un petit arbre. Sa tige est lisse, noüeuse, creuse, grosse comme le doigt au plus, & couverte de quelque poudre verdâtre semblable à de la farine. Ses feuilles sont larges, arondies, mais découpées en cinq, sept ou neuf segmens pointus & dentelés. Les pédicules sont longs, & aboutissent au centre de la partie postérieure des feuilles.

Les fleurs sont petites & à étamines, & naissent aux sommités des tiges, mais un peu plus bas; & du corps de la plante sortent des grappes de gousses rudes & triangulaires, dont chacune renferme trois semences blanches, plus petites que les feves de cheval, qui sous une coque friable, contiennent des amandes tachetées, d'un goût douceâtre & huileux.

Ces amandes, qui sont la seule partie de cette plante dont on fasse usage en Medecine, purgent les humeurs aqueuses par haut & par bas avec beaucoup de violence: mais comme on a des purgatifs plus sûrs & plus propres à satisfaire à toutes les indications, on les emploie très-rarement. L'huile exprimée des semences est bonne pour tuer les pous des enfans. Miller, *Bot. Offic.*

2. *Ricinus Americanus*, *major*, *caule virescente*; H. R. P. 156.
3. *Ricinus Africanus*, *maximus*, *caule geniculato*, *rutilante*, H. R. P.
4. *Ricinus Americanus*, *perennis*.
5. *Ricinus vulgaris*, *minor*, C. B. P. 432. *Erawai*, *ricini pusillum genus*, Clus. Exot. 48. *Ricinus minor*, H. Eyst. Æst. o. 8. F. 11. F. 1. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

On dit qu'on a appellé le *ricin*, *ricinus*, à cause qu'on a trouvé quelque ressemblance entre sa semence & un petit insecte de même nom qui infeste les chiens & les bœufs. On l'a nommé *palma christi*, à cause que ses feuilles ont, à ce qu'on prétend, la figure d'une main ouverte. On croît que c'est sous cet arbre que Jonas se reposa après être sorti du ventre de la baleine.

La cinquieme espece est appellée *feve purgative*. On prépare avec elle l'huile de *Kerva*, l'*oleum cicinum*, appellé *oleum ficus infernalis*, que les Indiens estiment un excellent lénitif, quoiqu'elle soit la plus acrimonieuse de toutes les especes. Ce fruit, après qu'on l'a dépouillé de sa peau, purge par haut & par bas à un tel point, qu'Hippocrate le prescrit à la place des *grana cnidia* ou *cervus cnidius*. Lorsqu'on le prend avec sa pellicule, il purge avec tant de violence, qu'il enflamme le ventricule & les intestins; ce qui peut le faire passer pour un poison. Quoique les semences soient extremement acrimonieuses, l'huile qu'on en tire est adoucissante, & bonne pour la roideur & l'immobilité des membres, aussi-bien que pour la gale, les ulceres & les vers.

La quatrieme & cinquieme especes, étant prises intérieurement, operent par haut & par bas avec beaucoup de violence; ce qui fait qu'on les prescrit dans les apoplexies, les léthargies, & en qualité d'hydragogues, dans les hydropisies. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Ricinus, est aussi le nom d'un insecte qu'on distingue de la maniere suivante:

*Ricinus*, Offic. Schrod. 5. 345. Aldrov. de Insect. 559. Jonf. de Insect. 91. Charlt. Exer. 52. *Ricinus octapes*; Raii Hist. Insect. 10. *Tique.*

C'est un petit animal fort sale, de couleur livide, avec une queue émoussée & arondie, & plein de sang, qui s'attache aux bœufs, aux pourceaux, au chevres, aux brebis & aux chiens.

Pline prétend que le sang des *tiques* qui s'attachent aux chiens, est un *psilothre* ou remede propre à faire tomber le poil, & qu'il appaise l'érésipele.

Amatus assure qu'il est un remede admirable pour la gale seche. Dale.

* La *tique* est une espece de morpion, ou un petit insecte plat, de figure rhomboïde, mollasse, de couleur noirâtre: il a six piés, avec lesquels il se cramponne à la chair: il naît sur les plantes, & s'attache aux bœufs, aux chiens, & même aux hommes sous la barbe, aux aines, & aux autres endroits garnis de poil: son bec est court & pointu: il suce le sang pour sa nourriture: mais il n'a point de passage pour rendre ses excrémens; ce qui fait qu'il se dégorge comme la sangsue, ou qu'il meurt de réplétion. On dit qu'il souffre la faim jusqu'à sept jours sans mourir: il multiplie fort en peu de tems: on tue cet insecte par les mêmes drogues qu'on emploie à chasser les poux & la gratelle; savoir, par l'onguent Napolitain, le soufre & le tabac.

On prétend que ce petit animal, étant tiré de l'oreille gauche d'un chien, & porté en amulete dans un noüet, a la vertu d'appaiser les douleurs du corps: mais on ne doit avoir aucune foi pour ce prétendu remede. Lemery, *des Drogues.*

## RIG

### RIGOR, *Frisson.*

Avant que de traiter des prognostics qu'on peut tirer des *frissons*, relativement à la mort ou à la guérison du malade, il est nécessaire de donner d'abord une notion exacte du *frisson*, puisqu'il est impossible sans cela de former aucun jugement certain des maladies par le moyen de ce symptome. On définit le frisson (*rigor*) « un froid subit & violent; ou, comme dit Galien, « *Lib. de Trem. Palp. Convulf. & Rigore*, un refroidis« sement douloureux de la chaleur naturelle, accom« pagné d'une secousse & d'une agitation inégale de « tout le corps, lequel provient de la faculté expulsive « de la partie sensitive, qui s'efforce de chasser les hu« meurs nuisibles. » Il differe du tremblement, (*tremor*) en ce que celui-ci ne consiste que dans la vibration d'un seul membre, au lieu que l'autre affecte généralement tout le corps: mais c'est de quoi nous parlerons un peu plus bas.

Le *frisson* (*rigor*) survient quelquefois sans fievre: mais elle l'accompagne pour l'ordinaire.

Galien nous apprend dans le Livre que nous venons de citer, *cap.* 7. & *de Cauf. Symptom. sect.* 2. *cap.* 5. aussibien que dans son Livre *de Inæqual. Temp. cap.* 8. que le frisson (*rigor*) peut subsister sans fievre, & il entreprend d'établir cette vérité, malgré l'opinion où les Anciens étoient du contraire. Il dit même avoir vu un jeune homme à Alexandrie qui fut saisi d'un frisson, (*rigor.*) pour avoir mangé des dattes vertes, en conséquence de l'obstruction que l'humeur grossiere causa dans les veines. Hippocrate est le seul parmi les Anciens qui ait su que le frisson (*rigor*) peut subsister sans fievre; car il nous apprend, *I. Epid. sect.* 3. *Ægr.* 5. « que la femme d'Epicrates étant près de son terme, « fut saisie d'un *frisson*, mais sans augmentation de la cha« leur; que le même symptome continua le lendemain, « & qu'elle accoucha le troisieme jour d'une fille. »

Il s'ensuit donc que le *frisson* peut subsister sans fievre; ce que Galien & les Grecs appellent ῥῖγος ἀνεκθέρμαντον, « frisson (*rigor*) sans chaleur; » au lieu que celui (*rigor*) qui est accompagné de chaleur, étant suivi de

la fievre, est une affection violente, concussive & morbifique.

Mais comment distinguer le frisson (*rigor*) du froid & du frissonnement (*horror*,) puisque Galien, *de Trem. &c.* nous dit, *c. 6.* « que c'est un chose bien différente pour « un malade d'être dans le frisson, (*rigor*,) ou d'être af- « fecté d'un *horror*, ou d'un refroidissement. »

On dit ordinairement que l'approche de l'accès est accompagné dans un malade d'un *frisson* (*rigor*), dans un autre d'un *horror*, & dans un autre, peut-être seulement d'un froid léger ; & tel est le langage ordinaire des Medecins dans leurs Ecrits, & l'usage qu'ils font de ces mots. Lors, par exemple, qu'une personne est saisie d'un froid violent, sans aucune secousse ou agitation du corps, elle n'est pas pour cela affectée d'un *frisson* (*rigor*); car pour être tel, il doit être accompagné d'un mouvement inégal & involontaire. Si cette froideur est simplement accompagnée d'une agitation légere & inégale de la peau, on l'appelle *Perfrictio*; au lieu qu'on lui donne le nom d'*horror*, lorsque cette agitation est considérable, & qu'elle vient par accès dans quelques parties du corps seulement; d'où il suit que l'*horror* n'affecte que la peau, au lieu que le *frisson* (*Rigor*), s'empare généralement de tout le corps.

Les causes du *frisson* (*rigor*) sont premierement, la chaleur ou le froid immodérés. Ceux qui entrent dans un bain qui peche par l'un ou l'autre de ces excès, savent parfaitement que ces deux qualités produisent des altérations aussi subites que considérables dans le corps, & causent des frissonnemens (*horrores*) & des *frissons* (*rigores*); & Galien, *de Caus. Symptom. Lib. II cap.* 5. en apporte des preuves démonstratives. Hippocrate a donc raison de dire « que le froid irrite les ulceres, durcit la « peau, & cause des douleurs insupportables & des « *frissons* (*rigores*) fébriles». Les uns sont saisis d'un frissonnement (*horror*) par un excès de crainte, les autres d'un tremblement (*tremor*) à l'occasion d'un ulcere ou d'un abscès qui suppure; Galien, *in VI. Epid. Com.* 3. nous apprend que les incisions & les cauteres actuels causent des *frissons* (*rigores*); ces sortes d'opérations, dit-il, causent un *frisson* (*rigor*) tout de même que si quelque chose d'acrimonieux affectoit la chair.

Le même Auteur assure conformément à cette notion, que le *frisson* (*rigor*) est sur-tout causé par des humeurs bilieuses & acrimonieuses; car celles-ci picotant les parties sensibles, provoquent la chaleur naturelle, laquelle employant tous ses efforts pour les chasser, excite, ainsi qu'il s'exprime, *de Caus. Sympt. Lib. II. cap.* 5. dans le corps, les mouvemens & les secousses irrégulieres dont on a parlé. Ces *frissons* (*rigores*) sont très-sensibles dans les fievres bilieuses, surtout de l'espece intermittente; dans lesquelles les humeurs ténues, bilieuses, & extremement acrimonieuses, étant chassées hors des veines, sont continuellement poussées par tous les corpuscules sensibles, d'un endroit dans un autre, jusqu'à ce qu'elles prennent leur route, ou vers la peau, par les pores de laquelle elles s'évacuent en forme de sueur, ou qu'elles se jettent sur l'estomac, d'où elles sortent par le vomissement, ou qu'elles descendent dans les intestins pour sortir par les selles. De-là vient que les *frissons* (*rigores*), sont ordinairement suivis d'évacuations bilieuses, ainsi que Galien l'observe, *Com.* 2. *in VI. Epid.* où il dit, j'ai montré dans mon Traité du *Frisson* (*rigor*) que les excrétions de bile amere, qui pénetre à travers les corps sensibles pour s'évacuer, sont les suites de cette maladie.

Voici donc qu'elle est l'origine du *frisson* (*rigor*).

Les humeurs nuisibles & acrimonieuses étant chassées hors des veines par la faculté expulsive de ces vaisseaux se jettent sur d'autres parties. Mais comme elles irritent celles-ci par leur acrimonie, & qu'elles excitent également leur faculté expulsive, elles sont de nouveau obligées de les abandonner, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la peau, dans l'estomac, ou dans le bas-ventre, où, comme on a déja dit, elles trouvent une issue. Au reste les parties qu'elles offensent & qu'elles irritent, cherchant à s'en débarrasser, appellent à leur secours la chaleur naturelle, d'où il arrive que les extrémités se refroidissent. Lorsque l'expulsion des humeurs est faite, ce qui arrive lorsqu'elles ont pris leur route vers la peau, ou quelqu'autre partie par où elles peuvent sortir, la chaleur renaît dans les extrémités, & cela d'autant plus promptement que la chaleur naturelle est plus forte; au lieu que si celle-ci est extremement foible, ces parties ont peine à reprendre la chaleur qu'elles ont perdue. C'est durant cette expulsion des humeurs, qu'arrive cette secousse & cette vibration irrégulieres de tout le corps, que nous appellons *frisson* (*rigor*) pendant lequel les extrémités se refroidissent, la chaleur naturelle rentre en-dedans, ce qui fait que le corps est toujours froid dans le *frisson* (*rigor*).

Cette affection que nous appellons *frisson* (*rigor*) est non-seulement causée par des humeurs acrimonieuses, mais quelquefois encore par une humeur grossiere qui obstrue les veines. Tel étoit le *frisson* (*rigor*) du jeune homme d'Alexandrie dont on a parlé ci-dessus, & dont Galien explique la cause en ces termes :

« Dans ce cas, dit-il, le *frisson* (*rigor*) est occasionné « par l'inaction forcée de la chaleur naturelle. Car cet- « te chaleur subsistant dans son entier, tant en substan- « ce, qu'en force, fait effort pour s'étendre & se dis- « tribuer dans toutes les parties du corps : mais comme « elle est retenue malgré elle, & repoussée en-dedans, « elle retourne à son origine, où ne pouvant séjourner « long-tems, (car le repos est une véritable mort pour « une substance d'une nature mobile) elle se recueille « & se concentre pour ainsi-dire, & revenant, non « point avec un mouvement libre & uniforme, mais « avec une impétuosité pareille à celle d'un cheval qui « a rompu son frein, elle employe toute sa force con- « tre ce qui s'oppose à son passage, pour le chasser & « se faire jour : mais étant repoussée & arrêtée à mi- « chemin, tout le corps est violemment agité dans cet- « te rencontre. Car, entre autres effets, elle se raré- « fie en heurtant contre ces obstacles, elle recule en ar- « riere, & retourne de nouveau à son principe, ou à « son origine, d'où sortant de nouveau avec plus de « violence qu'auparavant; & étant de nouveau repous- « sée, elle renouvelle ses attaques, jusqu'à ce qu'elle « ait écarté ce qui lui fait obstacle ». Le *frisson* (*rigor*) commence par le dos & les reins; à quoi se rapporte ce que dit Hippocrate *V. Aphor.* 69. « Que « le *frisson* (*rigor*) dans les femmes, commence prin- « cipalement dans les reins, d'où il gagne le long du « dos jusqu'à la tête : il commence dans les hommes « dans les parties antérieures du corps, plutôt que « dans les postérieures, comme dans les coudes & les « cuisses. La peau est encore d'une contexture fort rare « dans les hommes, comme il paroît par le poil dont « elle est couverte. » Mais en voilà assez pour éclaircir la notion que nous avons donnée du *frisson* (*rigor.*)

Examinons maintenant les prognostics qu'on peut en tirer, en commençant par ceux qui sont favorables. Parmi les *frissons* (*rigores*) qui accompagnent les fievres; ceux-là sont de bonne espece qui sont périodiques & symptomes propres de ces maladies. Les *frissons* (*rigores*) périodiques qui surviennent tous les jours, ou tous les deuxieme ou troisieme jours, & qui précedent les fievres intermittentes, sont tous salutaires, & suivant Hippocrate *IV. Aphor.* 43. exempts de danger, & cela à proportion de la durée de l'intermission & de la brieveté de l'accès. Hippocrate *IV. Aphor.* 63. nous dit que les *frissons* (*rigores*) quotidiens cessent par le moyen des fievres quotidiennes; car, comme dit Galien dans son Commentaire sur ce passage, puisque les

*frissons* (*rigores*) surviennent avec une agitation dans toute l'habitude du corps, laquelle est suivie de l'évacuation des humeurs, on a tout lieu d'espérer que l'intermission de ces sortes de fievres, sera tout-à-fait cesser la maladie dont nous parlons. Ce qu'Hippocrate dit des *frissons* journaliers, qu'ils cessent par le moyen des fievres quotidiennes, a également lieu dans ceux des fievres tierces & quartes, comme il paroît par les observations qu'on a faites sur ces fievres, dont le retour est toujours précédé d'un *frisson* (*rigor.*)

Les plus salutaires de tous les *frissons*, sont les critiques, tels que ceux qui accompagnent une fievre dans un jour critique avec des signes de coction, & qui sont suivis de sueurs abondantes & salutaires, ou de vomissemens, ou de déjections, ou d'un saignement de nez, qui détruit entierement, ou du moins appaise considérablement la fievre. C'est de ces sortes de *frissons* qu'Hippocrate parle *IV. Aphor.* 58. lorsqu'il dit « que toutes les fois qu'une personne qui a une fievre « chaude est saisie d'un *frisson*, sa maladie cesse. »

Il paroît qu'un *frisson* (*rigor*) doit avoir deux qualités pour être bon.

Premierement, il doit être suivi d'une chaleur remarquable, dont Galien, *Lib. de Trem. &c. cap. 6.* assigne trois causes; la premiere, que la chaleur naturelle étant repoussée de la surface du corps, se ramasse dans les parties internes pour les aider à se débarrasser des humeurs nuisibles; après quoi étant entretenue & augmentée par l'humeur qui réside dedans, elle en sort tout à la fois, & se répand avec plus de violence. Secondement, que retournant avec une vitesse accélérée, elle s'enflamme en donnant contre les parties externes, & augmente de la même maniere que le fer & le caillou acquierent une chaleur considérable par leur mouvement & leur frottement mutuels. Enfin, que la chaleur en retournant vers la superficie, entraîne avec elle quelque humeur chaude, qui ne peut manquer d'échauffer les parties externes; & plus la chaleur naturelle est forte, plus le corps est chaud après le *frisson*, & plus elle est foible, moins le corps reçoit de chaleur.

C'est donc un bon signe lorsque la chaleur augmente après le *frisson* (*rigor*) puisqu'elle indique la force & la vigueur de la nature, comme au contraire c'en est un très-mauvais, ainsi qu'on le verra ci-après, lorsqu'un malade n'a que peu ou point de chaleur après le *frisson*, entant que cela prouve qu'il est dans un très-mauvais état, & que la nature en lui est extremement foible & languissante. C'est donc un très-bon signe lorsque le corps ensuite d'un *frisson* acquiert un degré de chaleur extraordinaire, de quelque cause qu'elle provienne. La seconde qualité d'un *frisson* (*rigor*) de bonne espece, est qu'il soit suivi d'évacuations ou de purgations salutaires; à quoi l'on peut ajouter, qu'il emporte tout-à fait, ou du moins qu'il appaise considérablement la fievre. Tels étoient les *frissons* (*rigores*) qu'Hippocrate observa dans plusieurs de ses malades, surtout dans la femme d'Epicrates, dans Charion, dans la fille de Larisse, dans la malade qui logeoit chez Timeneus, & dans Philistis. Il dit de la premiere, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 5. « qu'elle fut saisie le quatorzie« me jour d'un nouveau frisson (*rigor*) auquel succé« da une fievre violente; qu'elle vomit le quinzieme « à plusieurs fois une matiere bilieuse jaune, qu'elle « sua & que la fievre la quitta; qu'elle eut une fievre « légere vers le soir, & qu'elle rendit une urine épaisse « avec un sédiment blanc. » Il dit de Charion, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 5. « qu'il eut le septieme jour un nouveau « *frisson* (*rigor*) une fievre violente, une sueur uni« verselle & une crise. » Etant retombé malade le dix-septieme jour, « il fut saisi d'un nouveau *frisson* au« quel succéderent une fievre violente, des sueurs & « une crise qui emporta la fievre. » Il rapporte de la fille de Larisse, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 12. « qu'elle eut « le sixieme jour une hémorragie de nez copieuse, & « qu'elle fut saisie d'un *frisson* (*rigor*) ensuite du« quel tout son corps se couvrit d'une sueur chaude & « abondante, qu'elle eut une crise, & que la fievre la « quitta. » La malade qui logeoit chez Timeneus, *IV. Epid. T.* 25. eut aussi un *frisson* (*rigor*) auquel succéda une crise favorable. La même chose arriva à Philistis, femme d'Héraclides, *VII. Epid.* 136. Le *frisson* (*rigor*) est quelquefois un bon signe dans une hémorrhagie, comme nous en assure l'Auteur des *Prorrhet.* 1. 150. « Ceux, dit il, qui ont une hémorrhagie copieuse au « commencement en sont délivrés par un *frisson* (*ri*« *gor*;) » en quoi certes il a raison, puisque dans une évacuation immodérée, la chaleur & le sang se retirent souvent vers les parties internes. Le *frisson* (*rigor*) présage néantmoins la longue durée de ces sortes de maladies; car, comme dit Galien dans son Commentaire sur ce présage, « lorsqu'une éruption de sang, au « lieu d'appaiser la maladie est suivie d'un *frisson* (*rigor*) « celui-ci & la maladie sont de longue durée, à cause « de la difficulté que le corps trouve à s'échauffer. » Les *frissons* (*rigores*) présagent quelquefois une crise; lorsqu'ils sont suivis d'un tremblement (*tremor*) suivant l'Auteur des *Prenot. de Cos*, 27.

Après avoir parlé des *frissons* (*rigores*) qui sont d'un bon présage dans les maladies, il est tems de dire quelque chose de ceux qui leur sont opposés, je veux dire, de ceux qui ne présagent que la destruction du malade. On doit mettre au premier rang le *frisson* (*rigor*) qui n'est suivi que de peu ou point de chaleur, conformément à ce que nous lisons dans le premier Livre des *Prorrhetiques*, 65. « que les refroidissemens occasion« nés par un *frisson* (*rigor*) qui n'est point suivi de cha« leur sont très-mauvais; » à cause, suivant l'observation de Galien, qu'ils indiquent l'extinction de la chaleur, comme dans le cas de la malade qui logeoit, *in Foro Mendacium*, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12.

Les *frissons* (*rigores*) sont encore très-mauvais lorsqu'ils ne sont suivis d'aucune évacuation, ou que celle-ci est de mauvaise espece, & on les met avec raison au rang de ces signes imparfaits qui ne décident rien. Galien, *in I. Prorrhet.* discutant ce sujet, dit: « Ceux qui « entendent ceci des *frissons* en général, doivent tou« jours se souvenir, que s'ils surviennent le troisieme « ou le quatrieme jours, ils sont un symptome propre « à ces sortes de fievres; mais que passé ce tems-là ils « ne présagent rien de bon, surtout lorsqu'ils ne sont « suivis d'aucune crise. »

Les *frissons* (*rigores*) ne présagent rien de bon lorsqu'ils sont suivis de quelque mauvaise excrétion, parce qu'ils sont du nombre des signes critiques indécisifs, que Galien dit indiquer la mort ou une crise difficile (ce qui prouve que la maladie sera funeste, ou du moins très-dangereuse & très-difficile à guérir.) Nous lisons à ce sujet, 1. *Prorrhet.* 66. « Que c'est un fort mauvais si« gne, lorsque la chaleur ne revient point ensuite d'un « grand froid (*perfrictio*) ou d'un refroidissement ex« cessif accompagné de sueurs; & que si avec cela le ma« lade sent une chaleur brûlante & des douleurs dans « les côtés & est souvent attaqué du *frisson* (*rigor*) « son état est des plus dangereux. » Au reste, toutes les sueurs froides sont dangereuses, surtout quand elles affectent les parties supérieures, & il en est de même de celles qui bien que copieuses & abondantes n'emportent point la fievre. C'est de quoi nous avons un exemple, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. dans la femme de de Dromeades, dont il est dit que « le troisieme jour « vers midi, elle eut un nouveau *frisson* (*rigor*) ac« compagné d'une fievre très-forte, qu'on n'apperçut « aucun changement dans son urine, qu'elle sentit des « douleurs dans les hypocondres auxquelles se joigni« rent des nausées & une aversion pour les alimens, « qu'elle passa la nuit sans dormir, & que tout son corps « se couvrit d'une sueur froide. » Aussi mourut-elle le sixieme jour. La malade qui logeoit, *in foro Mendacium*, eut aussi plusieurs *frissons* (*rigor*) accompagnés d'une sueur-froide avant que de mourir. De même, toute

ſueur copieuſe dans l'état de crudité de la maladie, qui n'emporte ni la fievre ni ſes ſymptomes, eſt mortelle, bien qu'elle ne ſoit point froide, ſurtout lorſqu'elle paroît le ſixieme ou le huitieme jour. Telle étoit celle qu'Hippocrate obſerva, *I. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 12. dans la perſonne qui fut ſaiſie de la fievre au ſortir de ſouper, & dont il dit, « qu'elle eut le huitieme jour « un *friſſon* (*rigor*) & une fievre très-violente, qu'elle « ſua beaucoup, qu'elle paroiſſoit ſans fievre, qu'elle « dormit fort peu, & qu'elle ſe trouva ſaiſie de froid « à ſon réveil. » Elle mourut le onzieme jour. Nous liſons, *Coac.* « que les accès réitérés d'un *friſſon* (*rigor*) « accompagné de ſueurs, ſont mortels. » D'où il ſuit que les *friſſons* (*rigores*) ne préſagent rien de bon lorſqu'ils ne ſont ſuivis d'aucune évacuation, ou que celle-ci eſt de mauvaiſe eſpece.

A l'égard de la fievre, les *friſſons* (*rigores*) qui n'emportent ni n'appaiſent la maladie, ne valent rien, ainſi qu'Hippocrate nous l'aſſure, *IV. Aphoriſ.* 56. « tout « *friſſon* (*rigor*) dit-il, qui ſurvient dans la fievre « ſans l'appaiſer, eſt un fort mauvais ſigne. » (Il s'agit dans cet Aphoriſme de ſueur & non de *friſſon*: mais celui qui fait à notre ſujet, eſt le *IV. Aph.* 46. où il eſt dit « que tout *friſſon* (*rigor*) qui ſaiſit un fébricitant « déja affoibli ſans procurer aucune intermiſſion de la « maladie, eſt mortel. ») Le cas eſt encore pire lorſqu'un *friſſon* (*rigor*) de cette eſpece eſt ſuivi d'une évacuation copieuſe, ainſi que Galien l'obſerve fort bien dans ſon Commentaire ſur le *IV. Aph.* 46. « Lors, « dit cet Auteur, qu'un *friſſon* (*rigor*) eſt ſuivi d'une « évacuation qui ne diminue point la fievre, il faut « abſolument que le malade périſſe; tant à cauſe que « ſon corps eſt trop foible pour ſupporter l'agitation « du *friſſon* (*rigor*) qu'à cauſe que l'évacuation ſuffit « pour cauſer cette diſſolution. » Que ſi les forces du malade ſont conſidérablement épuiſées par la violence du mal, le *friſſon* (*rigor*) ne peut que lui cauſer la mort, conformément à l'*Aph.* 46. de la quatrieme Section que nous avons déja cité; car tout *friſſon* (*rigor*) de quelque eſpece qu'il ſoit, qui ſaiſit un malade conſidérablement affoibli, eſt pernicieux, en tant qu'il indique une extinction de la chaleur naturelle. Ecoutons là-deſſus l'Auteur des *Prorrhetiques* 1. 65. « C'eſt « un mauvais ſigne, dit-il, lorſque le corps ne reprend « plus ſa chaleur après que le *friſſon* (*rigor*) a ceſſé. » Tout *friſſon* (*rigor*) dit l'Auteur des *Prenotions de Cos*, 221. « qui ſurvient dans une fievre violente avec diſ« torſion des yeux, eſt mortel. » On pourroit peut-être appliquer à ces ſortes de *friſſon* (*rigor*) ce qu'Hippocrate dit, *VII. Aph.* 7. « que tout *friſſon* (*rigor*) « avec délire après une débauche eſt mauvais; » car, comme Galien l'obſerve, un pareil *friſſon* eſt cauſé par l'extinction de la chaleur, à l'égard de laquelle il arrive la même choſe qu'à un feu ou une lampe qu'on ſurcharge de bois ou d'huile, car l'une & l'autre s'éteignent.

On juge encore de la mauvaiſe qualité des *friſſons* (*rigor*) par les ſignes qui les précedent, qui les accompagnent ou qui les ſuivent. Un *friſſon* (*rigor*) eſt toujours à craindre dans une fievre continue lorſqu'il ſe trouve joint avec d'autres mauvais ſignes. Ecoutons là-deſſus Hippocrate, *I. Epid.* « Lorſque les fievres ardentes « commencerent à devenir épidémiques, elles fourni« rent des ſignes à l'aide deſquels on pouvoit connoître « qu'elles ſeroient mortelles; car les malades furent « d'abord ſaiſis d'une fievre violente accompagnée « d'un *friſſon* (*rigor*) ils ne pouvoient dormir, ils « étoient dans des inquiétudes continuelles, ils étoient « altérés & avoient un dégout univerſel. » Le *friſſon* (*rigor*) ne préſage rien de bon non plus dans les phrénéſies accompagnées de déjections blanches, ou d'une urine de même couleur; & on n'a qu'à conſulter, *I. Prorrhet.* 13. pour s'en convaincre. Il eſt dit, *T.* 64. que « c'eſt un fort mauvais ſigne pour une perſonne « qui eſt dans le *friſſon* (*rigor*) de méconnoître ceux « qui lui ſont proches, & d'publier ce qu'elle a fait. »

Et un peu après, *I. Prorrhet.* 67. « Les *friſſons* brûlans « (καυματώδεα ῥίγεα) ne ſont point exempts de dan« ger; & ils ne préſagent rien que de funeſte lorſ« qu'ils ſont accompagnés d'une rougeur ignée (τὸ « φλογῶδες) au viſage, & de ſueurs. » Et *Coac.* 14. « Les *friſſons* (*rigor*) violens qui cauſent un engour« diſſement, ſont malins, » en tant qu'ils indiquent l'extinction de la chaleur naturelle. Et *T.* 22. « Les « *friſſons* (*rigor*) accompagnés de maux de tête & de « ſyncopes ſont mortels; » parce qu'ils indiquent une inflammation conſidérable de cerveau. On juge donc de la mauvaiſe iſſue du *friſſon* (*rigor*) par les autres mauvais ſignes dont il eſt accompagné. On peut conſulter pour plus ample éclairciſſement, *Coac.* 20. ou *I. Prorrhet.* 101. où il eſt dit que « ceux qui ont des « *friſſons* (*rigor*) réitérés, qui augmentent à l'approche « de la nuit, avec des inſomnies ou agitations de vei« nes (φλεβοδονώδεα, voyez l'article *Phlebodonodes*) « durant leur ſommeil, & qui rendent involontaire« ment leurs urines, tombent à la fin dans un coma, & « dans des convulſions. » Il ſuit de ce qu'on vient de dire, que les *friſſons* (*rigor*) qui ſurviennent dans une fievre aiguë, avec d'autres mauvais ſignes, rendent la mort du malade beaucoup plus aiſée à pronoſtiquer.

Les *friſſons* continus & fréquens ſont auſſi fort mauvais, ſuivant *Coac.* 9. 10. parce qu'ils indiquent la ſuppuration de quelque viſcere, ou de vains efforts vers la criſe, ou même une extinction de la chaleur naturelle. C'eſt de quoi nous avons un exemple dans la malade qui logeoit *in Foro Mendacium*, dont l'hiſtoire ſervira beaucoup à éclaircir ce que nous avons dit des *friſſons* (*rigor*) qui préſagent la mort des malades; car elle fut ſaiſie durant le cours de ſa maladie de pluſieurs *friſſons*, qui furent toujours accompagnés d'autres ſignes pernicieux.

Voici le cas tel qu'il eſt rapporté, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12.

« Une femme qui logeoit *in Foro Mendacium*, après « avoir accouché d'un garçon avec beaucoup de pei« ne, fut ſaiſie d'une fievre violente acompagnée d'a« bord d'altération, de dégout & de cardialgie; ſa lan« gue étoit ſeche, ſes ſelles extremement liquides, peu « abondantes, pénibles & toujours accompagnées de « tranchées, & elle ne dormit point. Elle ſentit le len« demain une eſpece de *friſſon* (*rigor*) qui fut ſuivi « d'une fievre très-forte & d'une légere ſueur froide « autour de la tête. Le troiſieme jour elle rendit par « bas avec beaucoup de peine une grande quantité de « matieres crues & ténues. Le *friſſon* (*rigor*) revint le « quatrieme jour, tous les ſymptomes empirerent & « elle ne put dormir. Elle ſe trouva fort mal le cin« quieme, & elle rendit le ſixieme une grande quanti« té de matiere liquide par bas qui n'apporta aucun « changement à ſon état. Le *friſſon* (*rigor*) la reprit le « ſeptieme jour, & il fut ſuivi d'une fievre violente « accompagnée d'altération, d'inquiétudes continuel« les, & vers le ſoir d'une ſueur froide par tout le corps, « les extrémités ſe refroidirent & il fut impoſſible de « les réchauffer. Elle eut un nouveau *friſſon* dans la « nuit, ſes extrémités demeurerent froides, & elle ne « put dormir; & après avoir eu un léger délire elle re« couvra l'uſage de ſa raiſon. Le huitieme jour envi« ron midi elle recouvra la chaleur, elle ſe trouva al« térée, elle fut affectée d'un coma & de nauſées, & « elle vomit quelque peu de matiere bilieuſe jaunâtre; « elle paſſa une très-mauvaiſe nuit, & elle perdit beau« coup d'urine ſans le ſentir. Le neuvieme jour il y eut « rémiſſion de tous les ſymptomes, elle fut quelque « peu aſſoupie; elle eut un léger *friſſon* (*rigor*) vers le « ſoir, & elle vomit quelque peu de bile. Le *friſſon* la « ſaiſit de nouveau le dixieme jour, la fievre augmen« ta, & elle paſſa la nuit ſans dormir. Elle rendit le « matin une grande quantité d'urine ſans ſédiment, &

« ses extrémités recouvrerent la chaleur qu'elles « avoient perdue. Elle vomit le onzieme jour une « matiere bilieuse virulente : le *frisson* (*rigor*) la saisit « peu de tems après, & ses extrémités se refroidirent « de nouveau. Elle tomba vers le soir dans une sueur « accompagnée de *frisson*, (*rigor*) elle vomit beaucoup « & elle passa une très-mauvaise nuit. Le douzieme « jour elle vomit beaucoup de matiere noire & fétide, « elle fut extremement altérée & incommodée du ho- « quet. Elle fut saisie d'un *frisson* (*rigor*) le treizieme « jour, elle vomit une grande quantité de matiere noi- « re & fétide, & elle perdit la parole environ midi. Il « lui prit le quatorzieme jour un saignement de nez & « elle mourut. Sa maladie ne fut qu'un frissonnement « (*horror*) & qu'un cours de ventre continuel. La ma- « lade avoit environ dix-sept ans. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort. Ægrot.*

RIGOR, *roideur* ou *inflexibilité*.
RIGOR NERVORUM. Voyez *Tetanos*.

## RIL

RILLUS; c'est, suivant Ruland, un vaisseau chymique dans lequel on verse les métaux fondus, pour leur donner une forme oblongue.

## RIM

RIMA, *fente* ou *crevasse*. On appelle ainsi en termes d'Anatatomie la grande fente ou l'ouverture des parties naturelles des femmes.
RIMULA, l'ouverture de la glotte.

## RIN

RINÆUS MUSCULUS, est le nom d'un muscle du nez dont Douglas fait mention. Il l'appelle encore nasal, *nasalis*, & dit qu'il sort charnu de l'extrémité de l'os du nez & de la partie contiguë de l'os maxillaire.
Il s'insere dans tous les cartilages de l'aile du nez.
RINAR. Ruland rend ce mot par *limatura*.

## RIP

RIPARIUS, est une épithete qu'on donne aux animaux qui fréquentent les bords des rivieres ou le rivage de la mer.

## RIS

RISIGALLUM, le même qu'*Auripigmentum*.
RISTORUM, espece d'aliment nourrissant préparé avec des jaunes d'œufs.
RISUS, *ris*. Voyez *Respiratio* & *Sardonius*.

## RIT

RITRO, Offic. *Echinopus minor*, J. B. 3. 72. Tourn. Inst. 463. *Carduus globosus minor*, Ger. 990. Emac. 1151. Park. Parad. 332. *Carduus sphærocephalus cæruleus minor*, C. B. 381. Raii Hist. 1. 383. *Scabiosa cardui folio sphærocephala humilior*, Herm. Cat. 539.

On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin. Sa racine est d'usage & possede les mêmes vertus que celle de l'*echinopus major*.

## RIW

RIWAND & RIWANDTZINI, sont les noms que les Arabes donnent à la *rhubarbe*.

## ROA

ROADES, signifie dans Paracelse un Medecin ignorant.

## ROB

ROB. Voyez *Decoctio*.
ROBERTIANUM. Voyez *Geranium*.
ROBES, *Vinaigre*. RULAND.
ROBIGO, le même que *Rubigo*.
ROBORANTIA, remedes corroboratifs. Voyez *Analeptica*.
ROBUR, *chêne*. Voyez *Quercus*.
ROBYS, épithete qu'on donne au meilleur pain de froment. CASTELLI d'après *Langius*.

## ROC

ROCELLA. Voyez *Fucus*.
ROCHETTA. Antonio Neri nous apprend que la *polvérine* ou *roquette* qu'on nous apporte du Levant & de Syrie est la cendre d'une certaine plante qui est fort commune dans ce pays-là. On ne doit point douter qu'elle ne donne un sel beaucoup plus blanc que la soude d'Espagne; aussi quand on veut avoir du crystal parfait il faut y employer celui qu'on tire de la polvérine ou *roquette* du Levant. Car quoique la soude donne beaucoup plus de sel, le crystal qui en est fait est plus bleuâtre, & n'a ni la blancheur, ni l'éclat de celui dans la composition duquel on a employé la cendre de *roquette*.
Merret remarque à ce sujet que la polvérine & la *roquette* sont la même chose, savoir, les cendres de la même plante, bien qu'elles different par leur bonté. Le nom de la derniere est entierement inconnu dans nos Verreries, & on ne la distingue pas même aujourd'hui à Moran. Celui de polvérine y est toujours en usage, & on le donne à toutes les cendres du Levant avec lesquelles on fait le verre. Cette différence des noms vient, je crois, de ce que la polvérine est en poudre, & l'autre en morceaux ou pierres, ce qui l'a fait appeller *rochetta*. En effet, les Verriers observent que les morceaux les plus gros & les plus durs donnent un sel plus fort & plus blanc que ceux qui sont plus petits, ou en poudre, soit que cela vienne de la saison où l'on a cultivé cette plante, de la maniere dont on l'a cueillie & brûlée, des sels fixes qu'on y a mêlés, du sel marin ou des liqueurs avec lesquelles on les a falsifiés. Il est certain que pour donner plus de force au sel & le former en morceaux durs & pierreux, on fait une lessive des premieres cendres avec laquelle on arrose la plante avant de la brûler, ce qui donne une potasse plus forte pour les Savonniers & les Teinturiers. Je n'ose cependant assurer qu'on ait employé cette méthode dans la fabrique de la cendre du Levant, ni qu'on la néglige aujourd'hui.

ROCHUM ALUMEN, *Alun de roche*.

## ROD

RODODENDRON. Voyez *Nerium* & *Ægolethron*.

## ROG

ROGGA, nom du *Secale*, *Hybernum*, *vel majus*.

## ROH

ROHOB, le même que *Rob*.

## ROM

ROMANA ADRIANA ANTIDOTUS, est le nom d'un antidote dont on trouve la description dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *c.* 5.

## RON

RONAS, est une racine dont les Persans se servent pour

teindre en rouge. Je ne ſache pas qu'on en faſſe uſage en Medecine.

RONDELETIA.

Voici ſes caracteres.

Sa fleur a la figure d'une ſoûcoupe, & conſiſte en un tuyau d'une ſeule piece ſoutenue par un godet, qui devient enſuite un fruit preſque rond, couronné & partagé en deux loges remplies d'un grand nombre de ſemences menues.

Miller ne compte qu'une eſpece de cette plante, ſavoir,

*Rondeletia arboreſcens, tini facie*, Plum. Nov. Gen.

Cette plante fut découverte dans l'Amérique par le P. Plumier, qui lui donna ce nom en l'honneur de Guillaume Rondelet fameux Medecin de Montpellier.

Ses ſemences furent envoyées en Angleterre par M. Robert Millar, Chirurgien, qui les cueillit dans la partie Septentrionale de la Jamaïque, où ces arbres ſont fort communs, de même dans pluſieurs endroits de l'Amérique Eſpagnole. Miller, *Dict. Vol. II.*

RONDESSA, eſt une eſpece de chate de l'Amérique qui, à ce qu'on prétend, fait entrer ſes petits dans ſon ventre & les fait ſortir toutes les fois qu'elle veut. Castelli d'après les *Ephémérides des Curieux de la Nature.*

ROR

RORELLA, nom du *ros ſolis.*

RORIFERUS, *rorifere*, eſt une épithete que quelques Anatomiſtes donnent aux vaiſſeaux lactés & lymphatiques.

ROS

ROS, *roſée.*

Lorſqu'il regne une grande ſéchereſſe pendant l'été, & que la ſurface de la terre vient à être brûlée par l'ardeur du ſoleil, non-ſeulement l'eau, mais encore les autres ſubſtances moins volatiles d'une nature graſſe & ſaline s'élevent à une certaine hauteur de l'athmoſphere, quoique d'une maniere inviſible, auſſi long-tems que ces exhalaiſons ſont agitées par la chaleur du ſoleil: mais celle-ci venant à diminuer vers le ſoir, l'air ſe refroidit auſſi-tôt, tandis que la terre qui conſerve la chaleur plus long-tems que l'air, continue à envoyer des exhalaiſons chaudes, d'où naît une vapeur blanche, épaiſſe & viſible, plus chaude près de la terre qu'ailleurs, laquelle commence d'abord à paroître dans les lieux bas & aquatiques, d'où elle ſe répand inſenſiblement au point de couvrir durant la nuit la ſurface de la terre d'un brouillard que le ſoleil diſſipe à ſon lever. Cette humidité, qu'on appelle du nom de *roſée*, eſt une ſubſtance extremement composée, & on ne peut rien dire touchant ſa nature particuliere qui ſoit généralement vrai. Elle ne peut être qu'un chaos, entant qu'elle eſt un amas de toutes ſortes de particules volatiles confondues enſemble par la chaleur du ſoleil qui agit ſur la terre; elle doit auſſi varier dans les différens endroits de la terre, ſelon les diverſes eſpeces de particules qu'elle renferme. Par exemple, dans les bruyeres d'une grande étendue qui ſont ſeches & élevées, elle doit être en très-petite quantité & preſque entierement aqueuſe; au contraire dans les lieux bitumineux & voiſins des marécages & des eaux croupiſſantes, ſa quantité & ſa qualité doivent être différentes & elle ne peut que nuire conſidérablement à la ſanté; il n'eſt donc pas étonnant que les Chymiſtes ſoient ſi peu d'accord entre eux dans les différentes analyſes qu'ils en ont fait. Ceux qui cherchent l'eſprit de vie, le diſſolvant univerſel, le mercure de vie, le nitre & l'acier de Sendivogius dans la *roſée*, paroiſſent entendre fort peu leur métier; & ils feroient beaucoup mieux de nous dire que la *roſée* eſt d'une nature ſubtile & ſavoneuſe, capable de nourrir les végétaux. On a cueilli dans certains endroits de la terre une *roſée* qui a donné par la diſtilation une liqueur qui imprimoit les couleurs de l'arc-en-ciel ſur le verre avec une telle force, qu'il étoit impoſſible de les effacer par le frottement, les leſſives alcalines ou l'eau régale; elle s'enflammoit auſſi comme l'eſprit de vin. Il s'eſt trouvé de la *roſée* qui après avoir été diſtilée & miſe en digeſtion à une chaleur modérée pendant huit jours, & enſuite rectifiée ſix fois consécutives, a brisé trois vaiſſeaux l'un après l'autre, quoiqu'elle fût reſtée parfaitement inſipide. Il y a de la *roſée* qui ſemblable au beurre jaune ſe fond quand on l'étend ſur la main, ſe durcit & ſe ſeche à une chaleur modérée & dont l'odeur eſt extremement fétide. On la trouve en groſſes maſſes durant la nuit, ſurtout dans le printems & dans l'hiver. La nature de la *roſée* varie auſſi ſuivant les différentes ſaiſons de l'année & les différentes ſucceſſions des météores; & comme il s'y mêle une infinité de petites ſemences de végétaux, d'œufs, d'inſectes & un grand nombre d'autres choſes ſemblables qui s'y digerent, y fermentent ou s'y corrompent, elle doit donner différentes productions par la diſtilation; auſſi les Chymiſtes ont-ils avancé une infinité d'opinions extravagantes ſur ſon ſujet. Tout ce qu'on peut dire eſt, que l'eau compoſe la plus grande portion de la *roſée*, & qu'on ne peut rien établir de certain touchant ſes autres parties, à cauſe de leur variété infinie. Boerhaave, *dans ſes Inſtitutions de Chymie.*

ROSA, *Roſe.*

Voici ſes caracteres,

C'eſt un arbriſſeau généralement couvert d'une écorce armée de piquans, dont les feuilles ſont ailées & terminées par un lobe impair. L'extrémité du pédicule forme un ovaire preſque ſphérique, terminé par une couronne profondément découpée en cinq parties, ſtriée, & composée de cinq ſegmens longs & découpés, dont l'aſſemblage forme une eſpece de calyce. Ses fleurs ſont à cinq pétales; ces derniers ſortent du bord interne du calyce avec un grand nombre d'étamines. Il s'éleve du centre du ſommet de l'ovaire, une petite tête ornée de pluſieurs petits tuyaux dentelés, qui ſe change en un fruit à une ſeule loge, rempli d'un grand nombre de ſemences anguleuſes, velues, & terminées par de petites feuilles.

Boerhaave compte trente-neuf & Miller quarante-neuf eſpeces de *roſes.*

Voici celles qui ſont d'uſage en Medecine:

1. *Roſa canina*; Eglantier ordinaire. Voyez *Cynosbatos.*
2. *Roſa Damaſcena, pallida*, Offic. *Roſa Provincialis, ſive Damaſcena*, Ger. 1079. Emac. 1261. *Roſa Damaſcena*, Park. Theat. 1017. Parad. 413. Raii Hiſt. 2. 1468. *Roſa purpurea*, C. B. P. 481. Tourn. Inſt. 637. *Roſa Damaſcena, flore pleno*, Boerh. Ind. A. 2. 152. *Roſa rubellò, flore majore, multiplicato, ſive pleno, incarnata vulgo*, J. B. 2. 36. *An roſa incarnata vulgaris*, Mont. Ind. 51. *Roſe muſcate.*

Cette eſpece de roſier n'eſt ni ſi gros, ni ſi haut que le roſier blanc: mais il eſt plus épais & garni d'un plus grand nombre d'épines vers ſa racine que le rouge. Ses fleurs ſont moins douces que la *roſe* de Provence, & les branches garnies de piquans. Elles ſont d'un rouge pâle & d'une odeur fort agréable.

Ses fleurs ſont légerement purgatives, & propres, lorſqu'on

qu'on les donne aux enfans & aux personnes foibles, pour évacuer les humeurs séreuses & bilieuses. On en met souvent dans les purgatifs violens.

Les préparations de la *rose* muscate, sont,

Le *Sirupus è succo rosarum*,
*Sirupus rosaceus solutivus*,
L'*Aqua rosarum Damascenarum*,
Et l'*Electuarium è succo rosarum*. MILLER, *Bot. Off.*

AQUA *rosarum Damascenarum*; eau de *roses* muscates. Voyez *Aqua*.

ELECTUARIUM *è succo rosarum*; électuaire de suc de *roses* Voyez *Electuarium*.

*Sirupus è succo rosarum*; Sirop de suc de roses.

On prépare ce sirop sans aucune infusion avec le suc exprimé des fleurs, & la même quantité de sucre indiquée dans le *syrupus rosaceus solutivus*.

*Sirupus rosaceus solutivus*; Sirop de roses solutif.

Prenez *eau bouillante*, *quatre livres*.

Mettez-y autant de feuilles de *rose* muscate récentes qu'il pourra en y entrer. Faites les infuser pendant 12 heures dans un lieu chaud, & exprimez la liqueur. Faites bouillir l'eau de nouveau; mettez-y de nouvelles feuilles, & procédez comme auparavant. Réitérez cette opération une troisieme fois, en augmentant toujours la quantité de *roses* à proportion que la liqueur augmente, c'est-à-dire, d'un tiers chaque fois.

Cela fait, mettez sur six parties de la liqueur quatre parties de sucre blanc, & faites-les cuire au bain-marie jusqu'à consistance de sirop selon l'art.

Cette recette est la même que dans le premier Dispensaire du Collége de Londres, avec cette différence que celui-ci réitere l'infusion neuf fois de suite. On prépare aujourd'hui ce sirop avec le suc de *roses* clarifié, ou avec le résidu qu'elles donnent après la distilation.

3. *Rosa pallida*, Offic. Ind. Med. 98. Chomel. 12. *Rosa rubra pallidior*, C. B. P. 481. *Rosa holosericea*, Lob. Icon. 2. 207. *Rosa sativa*, IV. Dod. Pempt. 187.

Dale croît que cette espece ne differe point de la *rose* muscate.

4. *Rosa pallida*, Offic. *Rosa maxima multiplex*, C. B. P. 481. Tourn. Inst. 637. *Rosa Hollandica*, *sive Batava*, Ger. 1081. Emac. 1262. *Rosa Provincialis*, *sive Hollandica Damascena*, Park. Parad. 413. Raii Hist. 2. 1469. *Rosa Hollandica rubella plena quibusdam*, *centifolia*, *spinoso frutice*, J. B. 2. 37. *Rose de Provins*.

Cette *rose* est commune dans les jardins, & fleurit au mois de Juillet. Elle a les mêmes vertus que la *rose* muscate ordinaire.

5. *Rosa rubra*, Offic. Ger. 1079. Emac. 1261. Raii Hist. 2. 1468. *Rosa rubra multiplex*, C. B. P. 481. Tourn. Inst. 636. *Rosa rubra Anglica*, Park. Parad. 412. *Rosa rubra*, *valde plena*, J. B. 2. 34. *Rose rouge*.

Ce rosier est pour l'ordinaire plus bas que celui qui porte la *rose* muscate blanche. Ses fleurs ont peu de piquans, & leur calyce est plus court & plus uni. Elles sont aussi moins doubles que la *rose* muscate ou blanche, & ont un grand nombre de petits corps jaunes dans le milieu, auxquels on donne le nom d'*anthera*.
La *rose* rouge est plus astringente que la muscate & la blanche, & bonne pour le cours de ventre. Elle fortifie l'estomac, empêche le vomissement, appaise la toux en prévenant la fluxion du rhume, & elle est d'une grande utilité dans la consomption. Les petits corps appellés *anthera* sont cordiaux : mais on en fait rarement usage.

Ses préparations sont,

L'*Eau simple de roses*,
La *Conserve de roses*,
Le *Sucre rosat*,
Le *Sirop de roses seches*,
Le *Miel rosat*,
L'*Huile de roses*,
L'*Onguent rosat*,
La *teinture de roses*, &
La *Species aromaticum rosatum*. MILLER, *Bot. Off.*

On fait usage des fleurs & des *anthera*, ou petites sommités jaunes adhérentes aux capillamens qui sont dans le milieu de la *rose*.
On emploie les *roses* dans ces cours de ventre & les fievres, pour appaiser la soif & faire renaître l'appétit. Appliquées extérieurement, elles sont utiles pour le vomissement, le mal de tête, l'insomnie, les douleurs des oreilles, des gencives & du fondement; pour les ulceres de la bouche, de la gorge & des yeux. On met les *anthera* desséchés dans les dentifrices pour resserrer les gencives. DALE.
Les *roses* sont d'une utilité singuliere dans la Medecine; car l'eau qu'on en tire par la distilation contient une huile odorante qui la rend extremement amie de la nature, & d'une efficacité admirable pour appaiser les douleurs & les inflammations dans toutes les maladies chaudes. La conserve de *roses* possede une vertu cordiale & astringente, fort salutaire aux phthisiques & aux hectiques. Le vinaigre rosat mêlé avec l'esprit & l'eau de *roses*, quelque peu de nitre & de camphre, compose un épitheme, qui étant appliqué sur la tête, en fait cesser les douleurs, prévient le délire, & arrête les saignemens de nez immodérés. HOFFMAN, *de Præst. remed. domest.*

CONSERVA *rosarum*, conserve de roses. Voyez *Conserva*.
MEL *rosarum*, miel rosat. Voyez *Mel*.
OLEUM *rosarum*, huile de roses. Voyez *Oleum*.

*Saccharum rosatum tabulatum* :

Tablettes de sucre rosat.

Prenez *feuilles de roses rouges dépouillées de leurs onglets*, *& séchées à la hâte au soleil*, *une once*;
*sucre blanc*, *une livre*.

Faites fondre le sucre sur le feu dans de l'eau, & du suc de roses, de chaque six onces.

Après l'évaporation, ajoutez-y les *roses* pulvérisées subtilement, & broyez les sur un marbre pour en faire des pastilles.

*Species aromaticum rosatum*. Voyez *Aromatica*.

*Sirupus è rosis siccis* : Sirop de roses seches.

Prenez *d'eau de pluie*, *deux pintes*; & faites y infuser *demi-livre de feuilles de roses*, séchées légerement au soleil.

Exprimez-en la liqueur le jour suivant, & faites-les cuire jusqu'à consistance de sirop, avec

*deux livres de sucre*.

*Tinctura rosarum rubrarum* : Teinture de roses rouges.

Prenez *de feuilles de roses rouges dépouillées de leurs on-*

*glets, demi-once*, &
*d'huile de vitriol, trente gouttes.*

Mettez-les dans un pot de terre verniffé, avec deux chopines & demie d'eau de pluie bouillante. Couvrez-les, & faites-les infufer pendant trois heures. Coulez la liqueur, & ajoutez-y

*de bon fucre candi, trois onces.*

*Onguentum rofatum:* Onguent rofat.

Prenez *de l'axonge de porc nouvelle bien nette & bien lavée, une livre;*
*rofes rouges nouvelles, une livre.*

Laiffez-les infufer enfemble pendant fept jours; après cela, cuifez-les à petit feu, puis coulez la décoction. Réitérez la même infufion d'une pareille quantité de *rofes* pendant fept autres jours; puis coulez & exprimez la décoction.

Enfin ajoutez-y,

*de fuc de rofes, fix onces;*
*d'huile d'amandes douces, deux onces;*

Et faites cuire ces drogues à petit feu jufqu'à confomption de tout le fuc. Exprimez la décoction de nouveau, & gardez l'onguent bien purifié pour l'ufage.

6. *Rofa alba*, Offic. Ger. 1079. Emac. 1260. Raii Hift. 2. 1473. *Rofa Anglica alba*, Park. Parad. 412. *Rofa alba, vulgaris major*, C. B. P. 482. Tourn. Inft. 637. *Rofa alba, flore pleno*, Boerh. Ind. A. 2. 251. *Rofa candida plena*, J. B. 2. 44. *Rofe blanche.*

L'arbriffeau qui porte la *rofe* blanche eft beaucoup plus haut que tous les autres; il eft armé d'un moindre nombre de pointes, & fes tiges font fort épaiffes. Ses feuilles font d'un verd foncé; fes fleurs blanches & composées d'un plus grand nombre de pétales que la *rofe* rouge ou mufcate, mais moins odorantes.
Ses fleurs font feules d'ufage: elles font defficcatives, aftringentes & rafraîchiffantes. L'eau qu'on en tire par la diftilation entre dans les collyres pour les inflammations des yeux; & c'eft la feule préparation qu'on en trouve dans les boutiques. MILLER, *Bot. Off.*

7. *Rofa mofchata, fimplici flore*, C. B. P. 482. Tourn. Inft. 637. *Rofa mofchata minor, flore fimplici*, J. B. 2. 45. Raii Hift. 2. 1474. *Rofa mofchata fimplex*, Park. Parad. 417. *Rofe mufquée.*

Cette efpece de *rofe* croît dans les pays chauds: mais on n'en fait nul ufage, parce qu'elle purge avec trop de violence.

ROSA HIERICHUNTICA, eft le nom du *Myagrum, ex Sumatrâ & Syriâ, femine fpinofo, fimile capiti aviculæ.*

ROSALIA, eft le nom que l'on donne à la rougeole, ou à une maladie qui lui reffemble, laquelle confifte dans des éruptions pétéchiales, ou dans une certaine rudeffe de la peau. CASTELLI d'après *Marianus.*
ROSBOTH; excroiffance molle d'une partie dure. CASTELLI d'après *Avicenne.*
ROSCA, *Eréfipele.* RULAND.
ROSCOLÆ, *rougeole.*
ROSIO, *corrofion.*
ROSMADIAN, *Mercure des Philofophes.*

ROSMARINUS, *romarin.*
Voici fes caracteres:

C'eft une plante verticillée avec une fleur en gueule d'une feule piece, dont la levre ou crête fupérieure eft découpée en deux parties, & fe replie en-arriere, munie d'étamines crochues: mais la levre inférieure, ou barbe, eft divisée en trois fegmens, dont celui du milieu eft évasé en forme de cuillere. Il s'éleve du calyce, qui eft découpé en deux ou trois fegmens un piftil, accompagné de quatre embryons, lefquels fe changent enfuite en un égal nombre de femences prefque rondes, & enfermées dans une capfule qui a fervi de calyce à la fleur.

Boerhaave compte fix efpeces de *rofmarinus*; favoir,

1. *Rofmarinus, hortenfis, anguftiore folio*, C. B. P. 217. Tourn. Inft. 195. Boerh. Ind. A. 179. *Rofmarinus*, Offic. *Rofmarinum coronarium*, Ger. 1109. Emac. 1292. *Libanotis coronaria, five rofmarinum vulgare*, Park. Theat. 71. *Romarin.*

C'eft une plante très-connue qui croît dans prefque tous les jardins. Elle eft beaucoup plus grande & plus ligneufe en Angleterre que dans plufieurs autres contrées, & pouffe des tiges dures & ligneufes, chargées de feuilles longues, étroites, blanches & quelque peu creufes en-deffous, & vertes en-deffus, d'entre lefquelles s'élevent des pelotons de fleurs d'un rouge pâle, dont chacune a un grand cafque, & eft foutenue par un calyce épais, blanc & divisé en cinq parties, dans le fond duquel on trouve quatre femences rondes. Elle croît fans culture en Efpagne, & dans les Provinces méridionales de France: mais on la cultive chez nous dans les jardins, où elle fleurit en Avril. Ses feuilles & fes fleurs font d'ufage.
Le *romarin* eft une plante d'une grande utilité dans les affections de la tête & des nerfs, comme l'apoplexie, la paralyfie, toutes les différentes efpeces de convulfions, douleurs & tournoyement de tête. Il fortifie la vue & la mémoire, & leve les obftructions du foie & de la rate.
La fumée de cette plante defféchée, eft bonne pour adoucir l'air & corriger les mauvaifes odeurs.

Les préparations Officinales du *romarin*, font,

La *Conferva anthos*,
*Aqua Reginæ Hungariæ*,
L'huile chymique & le fel fixe. MILLER, *Bot. Off.*

Le *romarin*, par rapport à fes vertus, a beaucoup d'affinité avec l'afpic & la lavande; & comme il contient beaucoup d'huile balfamique pénétrante, fon efprit eft auffi efficace que celui de lavande dans les maladies du cerveau. Etant infusé dans de l'eau ou du vin, il eft extremement falutaire dans les fleurs blanches, auffi-bien que dans la ftérilité qu'elles occafionnent, il guérit l'enrouement, l'afthme & la puanteur d'haleine. Arnaud de Villeneuve dit avoir fouvent vu guérir des cancers, des gangrenes & des fiftules, qui n'avoient pu céder aux remedes, en les lavant fouvent avec une infufion de *romarin* dans de l'efprit de vin. HOFFMAN, *de Præf. Remed. Domeft.*

*Aqua Hungarica:*
Eau de la Reine de Hongrie.

Prenez *de fleurs de romarin, vingt onces;*
*d'efprit de vin rectifié, trente onces.*

Mettez-les infufer pendant quelques jours, & tirez-en tout l'efprit que vous y avez mis par la diftilation.

Cette diftilation fe fait commodément par l'alembic de cuivre, pourvu qu'on ait foin de luter le récipient à fon extrémité avec une veffie. Par cette méthode l'efprit de vin commun peut auffi-bien fervir que le rectifié, mais il faut difcontinuer la diftilation dès qu'il

commence à devenir trouble; car après un certain degré de feu la partie huileuse des fleurs, qui est considérable, ne manqueroit pas de lui donner la couleur du lait. On peut garder ce qui monte après pendant un tems considérable, & qui a l'odeur & le gout des fleurs, pour le remettre de nouveau dans l'alembic, ou l'employer dans les boutiques pour du petit esprit de *romarin*; ce qui s'éleve le dernier peut passer pour une bonne eau simple sous le même titre. Le Collége de Londres a rejetté cette composition de son nouveau Dispensaire; & en effet l'eau de la Reine de Hongrie qu'on nous apporte de France & des autres contrées où le *romarin* est commun, est à si bon marché, qu'il n'y a que ceux qui la vendent en gros qui puissent se donner la peine de la faire; car ces derniers peuvent dans un instant & à peu de frais en faire une grande quantité, en imprégnant de l'esprit de vin rectifié avec de l'huile chymique de *romarin* & de lavande; après quoi mettant une étiquette Françoise sur les phioles, ils la vendent aux nationaux pour de la véritable eau de la Reine de Hongrie.

CONSERVA *anthos*, conserve de fleurs de *romarin*. Voy. *Conserva*.

Pour l'huile chymique de *romarin*, voyez *Oleum*.
Pour le sel fixe, voyez *Sal*.

2. *Rosmarinus, striatus, sive aureus*, Park. Theat. 74.
3. *Rosmarinus, hortensis, angustiore folio, argenteus*, H. R. Par. 158.
4. *Rosmarinus, spontaneus, folio eleganter variegato*, H. R. D.
5. *Rosmarinus, spontaneus, sive latifolius*, C. B. P. 217.
6. *Rosmarinus, spontaneus, sive latifolius, folio apice in hamum curvato*. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, *Vol. II.*

Les feuilles de *romarin* sont anti-hystériques, utérines, emménagogues & céphaliques; étant employées dans les fomentations & les cataplasmes elles sont adoucissantes & déterfives. Le *romarin*, en conséquence de sa qualité chaude & discussive, est un remede excellent dans les fleurs blanches qui proviennent de langueur. Les feuilles pilées, réduites en forme de pâte & avalées, fortifient puissamment l'estomac & raniment les esprits. Cette plante est un remede admirable dans les maladies de la tête & des nerfs, telles que le vertige, le carus, l'épilepsie, la paralysie, la colique, les affections hystériques & la foiblesse de mémoire. Ses feuilles, quand on en met dans un bain, sont excellentes contre la stérilité, elles aiguisent la vue, elles guérissent la puanteur d'haleine & la difficulté de respirer, & levent les obstructions du foie & de la rate, aussi sont-elles extremement salutaires dans la jaunisse; appliquées extérieurement elles fortifient les nerfs, elles préviennent la gangrene & résolvent les humeurs froides. L'odeur de cette plante est salutaire dans les catarrhes aussi-bien que dans les maladies qui en résultent. Le *romarin* croît en Espagne, en Angleterre & dans quelques Provinces de France. Ses feuilles ont l'odeur du camphre, & l'on tire de ses fleurs un esprit, une huile & une quinte-essence. L'eau distilée de ses fleurs est celle de la Reine de Hongrie, ainsi appellée à cause qu'un Hermite en enseigna la composition à cette Reine. Cette eau est excellente dans les syncopes & les défaillances, elle réjoüit & soulage par son odeur les mélancoliques & les hystériques; elle est encore excellente pour ceux qui tombent en défaillance quand on les saigne, car elle réveille les esprits quand on l'applique au nez, qui est de tous les organes celui qui est le plus aisément affecté.

On en prend intérieurement dans le même cas dans de l'eau de pluie ou de fontaine, & l'on s'en frotte les tempes, le nez & les parties nerveuses & musculeuses. On emploie cette eau avec succès dans les contusions, les plaies, les maux de dents, les gangrenes & les congestions d'humeurs froides. On prépare avec les fleurs de *romarin* cueillies dans le milieu du jour, pilées avec du sucre & ensuite garanties de l'air dans un pot de fayance, la fameuse conserve Angloise connue dans les boutiques sous le nom de *conserva florum anthos*. Cette conserve est un remede excellent dans les vertiges qui proviennent d'une cause froide, aussi bien que dans les maladies froides. Elle est stomachique & propre dans la maladie des yeux appellée *lema lippea*, pourvu qu'elle ne provienne point d'une inflammation. Les feuilles de *romarin* cuites dans du vin fortifient les nerfs. On fait aussi une conserve de ses feuilles pour l'usage des pauvres. L'huile qu'on tire des fleurs & des feuilles de cette plante, est céphalique, anti-scorbutique, emménagogue, & possede à peu près les mêmes vertus que celle de sabine. Elle est aussi un remede excellent dans l'épilepsie, elle guérit les différens symptomes de la passion hystérique, elle hâte l'écoulement des vuidanges & des regles; & lorsque le fœtus ou les regles ont peine à sortir, les femmes ont coutume d'en prendre quelques gouttes dans du vin. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

ROSMARUS, *Vache marine*. Voyez *Manati*.
ROSANIA ou ROSALIA, le même que *roscola*.

ROS SOLIS.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont épaisses, velues & répandent quelques gouttes de liqueur. Le pédicule se change en un calyce fait en forme de cornet & divisé en cinq segmens pointus, qui soutient une fleur en rose composée de cinq pétales & munie de cinq étamines. Il s'éleve du centre du calyce un ovaire de figure conique terminé en pointe, qui s'ouvre quand il est mûr & répand une grande quantité de semences.

Boerhaave compte deux especes de *ros solis*, qui sont:

1. *Ros solis, folio subrotundo*, C. B. P. 357. Raii Hist. 2. 1100. Synop. 3. 356. Tourn. Inst. 245. Boerh. Ind. A. 216. Ger. Emac. 1556. *Ros solis*, Offic. J. B. 3. 761. *Ros solis major*, Ger. 1366. *Ros solis sive rorella vel rosa solis*, Park. Theat. 1052. *Ros solis, rosa solis, sponsa solis, rorida & rorella etiam dicta*, Chab. 559.

C'est une plante fort basse dont la racine est petite, fibreuse & pousse des petites feuilles rondes concaves attachées à des queues d'environ un pouce de long, velues ou garnies de poils rouges. Il s'éleve d'entre ces feuilles des tiges hautes de trois ou quatre pouces sans feuilles, qui portent à leurs sommets de petites fleurs à cinq pétales, auxquelles succedent de petits fruits oblongs qui renferment plusieurs semences menues. Cette plante croît dans les lieux marécageux & fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Le *ros solis* est cordial, bon pour les maladies de consomption, pour les convulsions & pour la peste. On préparoit autrefois avec cette plante & avec quelques aromates une eau fort estimée à qui on donnoit le nom de *rosa solis*, mais dont on ne se sert plus aujourd'hui. MILLER, *Bot. Off.*

Quelques Auteurs assurent que cette plante est caustique & qu'elle ne vaut rien pour les usages internes.

2. *Ros solis, folio oblongo*, C. B. P. 357. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Ros SYRIACUS, le même qu'*Elæomeli*.

ROSTRIFORMIS. Voyez *Coracoides*.
ROSTRUM, le bec d'un oiseau. On donne le nom de bec à plusieurs instrumens de Chirurgie qui en ont la

figure. Tel eſt le bec de corbin, le bec de grue, le bec de perroquet, le bec de vautour.
*Roſtrum leporinum*, c'eſt le bec de lievre.

## ROT

ROTANG, eſt le nom d'une eſpece de roſeau dont parle Piſon.
ROTATORES, les *Trochanters*. Voyez *Trochanteres*. On appelle les Alchymiſtes *Rotatores* par dériſion.
ROTILA, dans Paracelſe eſt le même que *rubrica*.
ROTULA, *rotule*. En termes de Pharmacie *rotula* eſt un trochiſque.
ROTUMHA, eſt un vaiſſeau ſemblable à une cucurbite. RULAND.
ROTUNDUS MAJOR, eſt le nom d'un muſcle de l'épaule. Voyez *Teres major*.

ROTUNDUS MINOR. Voyez *Teres minor*.

## ROU

ROUCOU. Voyez *Achiotl*.

## RUB

RUB, dans Ruland eſt le même que *rob*.
RUBEA ICTERITIA, dans Paracelſe, c'eſt l'*éréſipele*.

RUBECULA, Offic. Jonſ. de Avib. 87. Mer. 178. Bellon. des Oiſ. 349. Geſn. de Avib. 681. Charlt. Exer. 97. *Erithacus ſive rubecula*, Aldrov. Ornith. 2. 742. *Rubecula ſive erithacus*, Raii Ornith. 219. Ejuſd. Synop. A. 78. *Rouge-gorge*.

Cet oiſeau paſſe pour exciter à l'amour lorſqu'on le mange.

RUBEFACIENTIA, topiques qui excitent une rougeur ſur la peau. Voyez *Phœnigmi*.
RUBELLA. C'eſt, ſuivant Dornæus, une eſſence ſpiritueuſe propre à extraire la teinture des corps par ſa qualité réſolutive.
RUBELLIANÆ, ſont les baies de la bryone blanche. RHODIUS, ſur *Scribonius Largus*, *N*°. 249.

RUBELLIO, *Rouget*.

Le *rouget* eſt un poiſſon de mer aſſez connu. Il eſt armé ſur le dos de pluſieurs pointes piquantes. Il ſe nourrit de chair, il mange les petites écreviſſes & d'autres petits poiſſons. Il eſt plus eſtimé en hiver qu'en Eté, ſoit parce qu'en hiver il nage en pleine mer, au lieu qu'en Eté il approche du rivage; ce qui fait qu'il ſe nourrit dans ces deux ſaiſons d'alimens différens; ſoit parce qu'en Eté, à ce que quelques Auteurs rapportent, il fait ſes petits.
La chair du *rouget* ſe digere facilement, parce qu'elle eſt peu chargée de ſucs groſſiers. Elle nourrit beaucoup, & elle reſtaure par le ſecours de ſes parties huileuſes & balſamiques & de ſes volatils. Enfin, elle eſt eſtimée propre pour arrêter le cours de ventre, & elle agit peut-être en cette occaſion en calmant par ſes principes huileux & embarraſſans, la fougue des humeurs acres & picotantes qui cauſoient cette incommodité. Il convient principalement en hiver, à toute ſorte d'âge & de tempérament. LEMERY, *des Alimens*.

RUBEOLA.

Voici ſes caracteres.

Ses feuilles ſortent des nœuds des tiges quatre à quatre, ou même en plus grand nombre. Sa fleur eſt d'une feuille piece, en entonnoir découpé en quatre parties & portée ſur un calyce double ou ſimple, dont le piſtil ſe change en un fruit qui contient deux ſemences.

Boerhaave compte deux eſpeces de *rubeola*.

1. *Rubeola, latiore folio*, T. 130. *Rubia, latifolia, ſpicata*, C. B. P. 334. *Pſeudo-Rubia, latifolia, ſpicata*, M. H. 3. 333.
2. *Rubeola, anguſtiore folio*, T. 130. *Pſeudo-Rubia, ſpicata, anguſtifolia*, M. H. 3. 333. BOERH. *Index alter Plant.* Vol. I.

On recommande cette plante dans l'eſquinancie. *Hiſt. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

RUBETA, *Crapaud*. Voy. *Bufo*.

RUBIA, *Garance*.

Voici ſes caracteres.

Ses feuilles ſont rudes, ſon fruit eſt compoſé de deux baies noires, qui contiennent chacune une ſemence envelopée d'une pellicule.

Boerhaave compte quatre eſpeces de *garance*, qui ſont,

1. *Rubia, tinctorum, ſativa*, C. B. P. 333. Boerh. Ind. A. 147. Tourn. Inſt. 114. *Rubia Tinctorum*, Offic. Ger. 957. Emac. 1118. Raii Hiſt. 1. 480. Synop. 3. 223. *Rubia ſativa*, J. B. 3. 714. *Rubia major, ſive hortenſis*, Park. Theat. 274.

Ses racines ſont groſſes à peu près comme des plumes à écrire, rondes, branchues, rougeâtres, claires, quelque peu tranſparentes, ayant dans le milieu une fibre menue, dure & inégale, d'un gout douceâtre, mêlé de quelque amertume. Elles pouſſent un grand nombre de tiges quarrées, rudes, pliantes, noüeuſes, qui jettent cinq à ſix feuilles oblongues, pointues, plus larges dans leur milieu qu'aux extrémités & hériſſées de poils. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, en épis, elles ſont petites, jaunes & d'une ſeule piece, découpées en quatre ſegmens. Il leur ſuccede deux petites baies noirâtres, ſucculentes, dans chacune deſquelles ſont renfermées deux ſemences rondes, enveloppées d'une pellicule. On la ſeme dans les champs & dans les jardins, & elle fleurit au mois de Mai.
Les racines de la *garance* ſont apéritives & atténuantes, bonnes pour les obſtructions du foie, pour la jauniſſe & l'hydropiſie, pour évacuer les humeurs viſqueuſes & groſſieres des reins, pour la pierre & la ſtrangurie. Elles paſſent pour diſſoudre le ſang coagulé, & pour être vulnéraires. Les Teinturiers en employent une grande quantité pour teindre en rouge. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Rubia, ſylveſtris, aſpera, quæ ſylveſtris Dioſcoridi*. C. B. P. 333. Raii Hiſt. 1. 480. Synop. 3. 223. Boerh. Ind. A. 147. *Rubia ſylveſtris & Rubeola*, Offic. *Rubia ſylveſtris*, Park. Theat. 274.

Elle croît dans les haies. Sa racine a les mêmes vertus que celle de la premiere eſpece.

3. *Rubia, ſylveſtris, Monſpeſſulana, major*, J. B. 3. 715.
4. *Rubia, quadrifolia, aſperrima, lucida, peregrina*. BOERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

RUBIA SYNANCHICA, Offic. *Rubia Cynanchica*, C. B. P. 333. J. B. 3. 723. Raii Hiſt. 1. 485. *Rubeola vulgaris quadrifolia, lævis, floribus purpuraſcentibus*, Tourn. Inſt. 130. Raii Synop. 3. 225. *Synanchica Lugdunenſis*, Ger. Emac. 1120. *Aſperula repens Geſneri, ſeu ſaxifraga altera Cæſalpini*, Park. Theat. 453.

Sa racine eſt noire, épaiſſe, ligneuſe, remplie d'un grand nombre de fibres extremement déliées & pénetre fort avant dans la terre. Elle eſt diviſée en pluſieurs têtes & pouſſe des tiges liſſes, menues, longues d'un palme, ou plus, anguleuſes, pouſſant de chaque nœud quatre feuilles trois fois plus larges que longues. Les nœuds ſont plus fréquens vers le milieu des tiges, & les feuilles plus longues, plus étroites, plus pointues & diſposées de quatre en quatre. Ses fleurs naiſſent à leurs ſommets en forme de paraſols, comme dans la valériane, en tuyau découpé en quatre ſegmens, d'un très-beau rouge & d'une odeur agréable. Elles ſont quelquefois blanches comme celles du jaſmin, dont elles ont la couleur & l'odeur, mais leur groſſeur égale celle du *rha* de Dioſcoride. Il leur ſuccede un amas de ſemences diſpoſées de deux en deux, rudes, oblongues, une fois auſſi groſſes que celles du gallium ordinaire, & jaunâtres quand elles ſont ſeches.

Cette plante eſt très-commune dans les lieux incultes, & ſur les montagnes où il y a beaucoup de craie & qui ſont expoſées, au ſoleil; comme ſur les hauteurs de Gogmagog, les Dunes de Suſſex & autres lieux ſemblables.

Elle paſſe pour être extremement efficace dans l'eſquinancie, ce qui lui en a fait donner le nom, ſoit qu'on en uſe extérieurement ou intérieurement. Dale.

RUBICILLA, Offic. Mer. Pin. 176. Schw. A. 346. *Rubicilla, Pyrrhula,* Charlt. Exer. 17. *Rubicilla ſeu Pyrrhula,* Geſn. de Avib. 664. Will. Ornith 180. Raii Ornith. 247. Ejuſd. Synop. A. 86. *Pyrrhula ſeu Rubicilla,* Aldrov. Ornith. 2. 744. Jonſ. de Avib. 87. *Rubecula,* Bellon. des Oiſe. 349. *Byrriola,* Scaliger. *Rouge-queue.*

La chair de cet oiſeau eſt bonne pour la colique.

RUBIFICANTIA, le même que *Rubefacientia.*

RUBIGO, la rouille des métaux ou la nielle, ou l'ordure du froment.

RUBINUS. Voyez *Carbunculus.*

RUBRICA FABRILIS, Offic. Mer. Pin. 218. Matth. 1359. Calc. Muſ. 134. Dougl. Ind. 80. *Rubrica,* Charlt. Foſſ. 2. Worm. 4. Aldrov. Muſ. Metahl. 257. *Rubrica fabrilis mollis,* Kentm. 8. *Craie rouge.*

C'eſt une ſubſtance terreſtre, peſante & extremement rouge, que l'on trouve dans pluſieurs endroits de l'Angleterre, & qui entre dans les emplâtres vulnéraires & deſſiccatifs.

Rubrica sinopica, Offic. Matth. 1354. *Rubrica Sinopis,* Agricol. 583. *Terra Sinopiana,* Tourn. Voy. Ed. Lond. 2. 159. *Terre de Sinope.*

Cette terre pour être bonne doit être peſante, compacte, de couleur de foie & ſe répandre dans l'eau lorſqu'on l'y délaye.

On la trouve dans la Cappadoce. Elle eſt eſtimée deſſiccative & bonne pour arrêter la diarrhée.

RUBUS, *ronce.*

Voici ſes caracteres:

Son calyce eſt découpé en cinq parties; ſa fleur eſt diſpoſée en roſe, à cinq pétales & muni d'un grand nombre d'étamines; le placenta eſt au centre du calyce; ſon fruit eſt rond & composé de pluſieurs baies pleines de ſuc & attachées au placenta, dans chacune deſquelles eſt une ſemence oblongue.

Boerhaave en compte ſept eſpeces, qui ſont,

1. *Rubus vulgaris, ſive Rubus fructu nigro,* C. B. P. 479. Tourn. Inſt. 614. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Rubus vulgaris,* Offic. *Rubus,* Ger. 1089. Emac. 1272. *Rubus vulgaris major,* Park. Theat. 1013. *Rubus major fructu nigro,* J. B. 2. 57. Raii Hiſt. 2. 1639. Synop. 3. 467.

La *ronce* eſt un arbriſſeau qui pouſſe un grand nombre de branches anguleuſes, longues, rudes & rampantes, garnies de pointes crochues. Ses feuilles naiſſent ordinairement ſur les jets au nombre de cinq ſur une ſeule queue vers la racine, & au nombre de trois vers le ſommet des tiges. Ses fleurs naiſſent en grappes à l'extrémité des branches, elles ſont composées de cinq pétales, quelquefois blanches, & quelquefois d'un rouge pâle, avec pluſieurs étamines dans le milieu. Le fruit eſt un amas de petites baies vertes d'abord, enſuite rouges, mais qui deviennent noires en mûriſſant, d'un gout doux fort agréable. Cet arbriſſeau croît dans les haies, & fleurit dans les mois de Juin & de Juillet. Son fruit eſt mûr vers la fin du mois d'Août & dans celui de Septembre. Ses feuilles & ſon fruit ſont d'uſage.

Ses feuilles paſſent pour aſtringentes & on les emploie ſouvent dans les gargariſmes pour les inflammations de la gorge. Son fruit, quand il n'eſt pas mûr, eſt extremement aſtringent & arrête le cours de ventre & les hémorrhagies. Il eſt bon pour les ulceres de la bouche & des gencives. Son ſuc réduit en forme de ſirop eſt efficace contre les ardeurs d'urine. Miller, *Botan. Offic.*

Les feuilles de la *ronce* ſont ſtyptiques, & d'un gout de terre: elles rougiſſent le papier bleu en rouge foncé: le fruit le rougit beaucoup plus, & preſque auſſi fort que l'alun. Ce fruit eſt vineux, & de fort bonne odeur ſur quelques piés de *ronces;* il eſt fade & déſagréable ſur quelques autres. Il y a beaucoup d'apparence que l'acide du ſel naturel de la terre, qui dans les feuilles n'eſt que fort légerement dégagé des autres principes, s'en débarraſſe preſque entierement dans les fruits, & y produit avec les parties terreſtres un ſel qui approche de la nature de l'alun. Les Anciens ont donc eu raiſon d'employer le fruit de cette plante dans les occaſions où il faut reſſerrer. La *ronce* eſt aſtringente, déterſive & abſorbante; la décoction de ſes branches, comme l'aſſure Dioſcoride, arrête le cours de ventre & les fleurs blanches. Les feuilles mâchées nettoyent les ulceres des gencives & de la bouche; pilées & appliquées ſur les dartres, elles les mondifient & guériſſent les hémorrhoïdes. Le ſuc des tendrons épaiſſi au ſoleil agit plus efficacement. Galien a été du même ſentiment: il ſe ſervoit des feuilles de *ronces* pour les bleſſures, de la fleur & du fruit pour le crachement de ſang, & de la racine pour la pierre. Pline a pillé Dioſcoride ſur le Chapitre de la *ronce:* mais il ajoute aux vertus de cette plante celle de pouſſer par les urines. On ſe ſert aujourd'hui de cette plante quand il faut déterger & reſſerrer, tant intérieurement qu'extérieurement. On emploie ſa décoction pour les bleſſures des jambes. Tabernæmontanus dit que pour arrêter le flux des hémorrhoïdes, il faut mettre dans le fondement une compreſſe trempée dans le ſuc de la *ronce.* M. Ray rapporte que Needham faiſoit grand cas dans l'ardeur d'urine du ſirop du fruit de cette plante. Pour les maux de gorge on en peut préparer un *diamoron* ſimple. Le ſuc de *ronce* entre dans le *Diamoron Nicolai uſitatum.* La poudre à canon faite avec le charbon de cette plante eſt plus prompte & a plus de force que la poudre ordinaire. Tournefort, *Hiſtoire des Plantes.*

2. *Rubus, repens fructu cæſio,* C. B. P. 479. Tourn. Inſt. 614. Boerh. Ind. A. 2. 60. Emac. 1271. *Chamæbatos,* Offic. *Rubus minor Chamærubus ſive humirubus,* Park. Theat. 1013. *Chamærubus ſpinoſus fructu cæruleo,* Jonſ. Dendr. 272. *Rubus minor fructu cæruleo,* J. B. 2. 59. Raii Hiſt. 2. 1640. Synop. 3. 467.

Cette plante croît parmi le blé & fleurit au mois de Mai. Son fruit est mûr en automne, & d'usage en Medecine. Elle a les mêmes vertus que le *Rubus vulgaris*. Dale.

3. *Rubus, Idæus, spinosus, fructu albo*, C. B. P. 479. J. B. 2. 59.
4. *Rubus, Idæus, spinosus, fructu rubro*, J. B. 2. 59. Raii Hist. 2. 1640. Synop. 3. 467. Boerh. Ind. A. 2. 69. *Rubus Idæus*, Offic. Ger. 1089. Emac. 1272. Park. Theat. 557. *Rubus, Idæus spinosus*, C. B. P. 479. Tourn. Inst. 614. *Framboisier*.

C'est un arbrisseau qui pousse des tiges menues, cassantes, couvertes d'une écorce de couleur de cendre, & garnies de petites épines. Ses feuilles naissent au nombre de cinq sur une même queue, elles sont oblongues, pointues, veinées, blanches en dessous & vertes, brunes dessus, dentelées tout autour. Ses fleurs sont à cinq pétales, d'un blanc tirant sur le rouge, & il leur succede un fruit rond, composé de plusieurs baies, rouges le plus souvent, quoiqu'il s'en trouve de blanches sur quelques *framboisiers*. Cette plante croît sans culture dans les Provinces septentrionales de l'Angleterre, & fleurit au mois de Mai. Son fruit est mûr au mois de Juin.

Le fruit de cette plante, qui est seul d'usage, a un gout & une odeur extremement agréables, il est cordial & fortifie l'estomac, il arrête le vomissement & le cours de ventre & prévient l'avortement.

La seule préparation de ce fruit que l'on trouve dans les boutiques, est le *Sirupus de Rubo Idæo*. Miller, *Bot. Offic.*

Du fruit de cette plante, on fait du vin, du sirop, du ratafia, de la conserve, du vinaigre. On en tire une eau spiritueuse : ces préparations fortifient, elles sont propres pour les fievres malignes & pour la petite verole. Le nitre dissous & crystallisé avec le suc des framboises, est fort agréable. Tournefort, *Histoire des Plantes*.

Il y a deux sortes de framboises dont on se sert communément ; savoir de blanches & de rouges. On doit les choisir grosses, mûres & pleines d'un suc doux & vineux.

Elles sont humectantes, elles rafraîchissent, sont cordiales, elles fortifient l'estomac, elles donnent bonne bouche, elles purifient le sang. On les estime anti-scorbutiques & anti-néphrétiques.

L'odeur & le gout rejouissant de la framboise, proviennent de son sel essentiel joint & uni avec quelques parties huileuses un peu exaltées ; lequel picotant légerement les nerfs du gout & de l'odorat, excite une sensation agréable. Les framboises contiennent à peu-près les mêmes principes que les fraises, & produisent les mêmes effets. Elles sont cependant plus humides & plus phlegmatiques & moins resserrées en leurs parties, ce qui fait qu'elles se corrompent aisément dans l'estomac, quand elles y demeurent trop long-tems. On se sert de la fleur du *Framboisier* pour les éréspeles & les inflammations des yeux.

Les framboises conviennent dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux, & à ceux dont les humeurs sont trop acres & trop agitées. Lemery, *Traité des Alimens*.

5. *Rubus odoratus*, Cornuti, 158.
6. *Rubus, flore albo, pleno*, H. R. Monsp.
7. *Rubus, Alpinus, humilis*, J. B. 2. 61. Tourn. Inst. 615. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Chamærubus*, Offic. *Chamærubus saxatilis*, C. B. P. 479. Raii Hist. 1. 654. Synop. 3. 261. *Rubus saxatilis*, Ger. 1090. Emac. 1273. *Rubus Alpinus saxatilis*, 1. Park. Theat. 1014.

Cette plante croît sur les montagnes, & fleurit au mois de Juin. Ses baies ont les mêmes vertus que les framboises.

Toutes ces especes de *ronces* sont d'usage en Medecine. Les racines de la premiere, seconde, troisieme & quatrieme especes cueillies dans le mois de Fevrier ou de Mars, vers la pleine Lune, & cuittes avec du miel, sont apéritives & propres pour l'hydropisie. Leurs fruits cuits dans du vin rouge étoient estimés par les Anciens un remede souverain dans les cas où il est besoin de fortifier, pour les hémorrhagies & le cours de ventre. Leurs baies quand elles sont mûres, sont remplies d'un suc aromatique & nitreux extremement apéritif propre pour résoudre les coagulations seches & endurcies, & les chasser par les urines, ce qui les rend très-salutaires dans les maladies qui demandenr des remedes laxatifs, adoucissans & savonneux. Leurs feuilles, de quelque maniere qu'on les prépare sont corroborantes & astringentes ; leur fruit est laxatif & apéritif, & le suc exprimé des feuilles est d'usage dans toutes les maladies aiguës. De-là vient que le sirop *de Rubis*, ou de *Rubo Idæo*, est très-bon dans toutes les maladies qui proviennent de la bile aussi-bien que dans les inflammations.

Quelques baies de la quatrieme & cinquieme especes, mises dans du vin, lui communiquent une couleur & une odeur qui réjouit le cœur : ce vin est appellé *Ruboides*. On en prépare aussi une gelée dont on fait grand cas dans les maladies chaudes. On recommande les feuilles & le fruit dans la diarrhée, les fleurs blanches, le vomissement, le rhume & les évacuations menstruelles immodérées, pour les ulceres des gencives, pour les aphthes & les ulceres de la bouche. Ses feuilles pilées extirpent les verrues, guérissent les plaies, les ulceres & la gratelle. *Histoire des Plantes attribuées à Boerhaave*.

## RUC

RUCMA, ou LUCMA, de Laet. est un fruit de l'Amérique qui approche de l'orange par sa figure & sa grosseur. Il n'est d'usage ni dans les alimens, ni en Medecine.

RUCTUS, ou RUCTATIO, *éructation* ; excrétion de rots, ou éruption des ventosités de l'estomac par la bouche, avec un bruit désagréable.

## RUE

RUELLIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est d'une seule piece, faite en forme d'entonnoir, & découpée en plusieurs parties. Il s'éleve du calyce un pistil qui est enfoncé comme un clou dans la partie postérieure de la fleur, & qui se change en une cosse membraneuse à plusieurs panneaux, & remplie de petites semences.

Miller en compte trois especes qui sont,

1. *Ruellia Americana humilis, Asphodeli radice*, Plum. Nov. Gen.
2. *Ruellia Carolinana, foliis oblongis angustis, flore purpureo*, Houst.
3. *Ruellia Americana humilis, parvo flore cæruleo, capsulis teretibus*, Houst.

La premiere espece a été découverte dans l'Amérique par le P. Plumier, qui lui donna le nom de Ruel, qui vivoit dans le seizieme siecle, & qui étoit extremement versé dans l'Histoire Naturelle. La seconde est fort commune dans les Parties Méridionales de la Caroline, d'où on l'a apportée en Angleterre : elle est

plus haute que les deux autres. La troisieme espece a été découverte dans la Jamaïque par feu William Houston, qui en envoya la semence en Angleterre. Ses fleurs sont beaucoup plus petites que celles des deux autres, & ne durent pas plus d'un jour. MILLER, *Dictionnaire.*

## RUF

RUFUS EPHESIUS, ou RUFFUS EPHESIUS, *Rufus d'Ephese.* Ce Medecin qui vivoit sous l'Empereur Trajan est compté par Galien entre les plus habiles Medecins. Le même Auteur nous apprend que *Rufus* avoit écrit en vers sur la *Matiere Médicinale.* Il avoit aussi composé un Traité de l'*Atra-Bile* & quelques autres qui sont cités par Suidas, mais que nous n'avons point. Il ne nous reste des Ecrits de ce Medecin, qu'un petit Traité des noms Grecs des diverses parties du corps, & un autre des maladies des reins & de la vessie, avec un fragment où il est parlé des médicamens purgatifs. Le principal but que ce Medecin se proposoit dans le premier de ces Ouvrages, c'étoit de donner une idée générale de l'Anatomie, & particulierement d'empêcher que ceux qui étudioient de son tems la Medecine, ne se trompassent en lisant les anciens Auteurs qui avoient nommé certaines parties du corps, les uns d'une maniere, les autres d'une autre. Pour le reste, on recueille de ce que dit *Rufus* dans ce Livre, que toutes les Démonstrations Anatomiques se faisoient en ce tems-là sur des bêtes.

« Choisissez, *dit-il*, un animal le plus semblable à l'homme qu'il se puisse. Vous n'y trouverez pas toutes les parties semblables en tout à celles de l'homme : mais elles auront du moins quelque rapport les unes avec les autres. Anciennement, *Ajoute-t'il*, on montroit l'Anatomie sur des corps humains. » On recueille encore de ce même Livre, que les nerfs que l'on a appellés dans la suite *récurrens*, étoient alors nouvellement découverts.

« Les Anciens, *dit Rufus*, appelloient les arteres du cou, carotides, ou carotiques, comme qui diroit soporales ou assoupissantes ; parce qu'ils voyoient que lorsqu'on les pressoit fortement, l'animal s'assoupissoit & perdoit la voix : mais on a découvert dans notre siecle, que cet accident ne vient pas de la compression de ces arteres ; mais de celle des nerfs qui sont contigus aux mêmes arteres. » Il semble aussi que ce Medecin ait vû certains vaisseaux de la matrice, dont les Anatomistes précédens n'avoient point fait mention.

« Herophile, *dit-il*, croyoit que les femmes n'ont point de parastrates variqueux : mais nous avons trouvé, en examinant la matrice d'une bête, certains vaisseaux qui naissent des testicules, & qui étant repliés de côté & d'autre en forme de varices, vont aboutir par une de leurs extrémités dans la cavité de la matrice. Il en sort même une humeur gluante en les exprimant, & l'on croit que ce sont certainement des vaisseaux séminaires de la sorte de ceux qu'on appelle variqueux. » *Rufus* avoit remarqué auparavant, que dans les hommes on trouve quatre vaisseaux spermatiques, deux variqueux & deux glanduleux ; & que l'extrémité des premiers, qui tient aux testicules, s'appelle du nom de *parastates.* Le petit Livre qui traite des maladies des reins & de la vessie, ne contient rien de particulier. Cet Auteur avoit aussi fait quelques Commentaires sur Hippocrate.

Les trois Livres de *Rufus Ephesius*, sur les noms Grecs des parties du corps humain, furent publiés en Grec par Goupylus, à Paris 1554. in octavo, *Typis Regiis, ex Officina A. Turnebi.* Ils avoient déja été traduits en Latin avec Aretée, par Junius Paulus Crassus, & imprimés à Venise en 1552. *in-quarto.* Goupylus les revit & les fit imprimer à Paris 1554. en plus petite forme. Ils ont été réimprimés ensuite parmi les *Medici Principes* d'Henr. Etienne, 1567. *in-folio.* Crassus les revit une seconde fois, & les fit imprimer à Venise 1555 & à Bâle 1581. *in-quarto.*

Son Livre des *Maladies des reins & de la vessie*, avec son fragment des *Médicamens purgatifs*, furent publiés en Grec avec les trois autres Livres de *Rufus* dont on vient de faire mention avec ceux de Soranus, *de Utero & Muliebri pudendo*, par le même *Goupylus* à Paris *ex Officina Turnebi*, 1554. *in octavo*, & imprimés la même année en latin en plus petite forme. Ils furent ensuite réimprimés avec les *Medicæ Art s Principes* d'Henri Etienne en 1567. *Folio.*

Bartholin nous apprend, *Cent. IV. Medic. Epist.* que Martin Bogdanus avoit eu dessein de donner une nouvelle édition de *Rufus Ephesius*, en Grec & en Latin, comparée avec le Manuscrit de Berne.

Labbe, *Bibl. nov. Manuscript.* fait mention de deux Ouvrages de *Rufus*, *de Venereis, & de Ossibus* ; & Rasis attribue à *Rufus* les Livres, περὶ ὑγιείας, *de sanitate*, que l'on trouve parmi les Ecrits de Galien.

Les Ouvrages de *Rufus* qui sont perdus, sont cinq Livres, περὶ διαίτης » de la diete dont il est parlé dans Suidas. Oribase fait mention du second. Quatre Livres περὶ βοτανῶν « sur les Plantes, en vers hexametres, Galien en parle *Præf. Lib. VI. de Simpl. Med.* où il paroît aussi en désigner quelqu'autre. Galien, dans l'endroit que nous venons de citer, parle aussi d'un Livre de *Rufus*, qui avoit pour titre θεραπευτικὰ βιβλία, Livres de Thérapeutique, d'où la plûpart des fragmens que l'on trouve dans Aétius, paroissent avoir été pris. Galien cite aussi un Traité de *Rufus* sur la *Mélancolie, ou l'Atra-bile.*

Suidas cite encore un Traité de *Rufus*, sur la *Diete des Personnes Corpulentes* ; un autre sur les *remedes vulneraires* ; un troisieme sur les *Tumeurs* ou *Excroissances, à qui l'on donne le nom de fics* ; un quatrieme *sur la Medecine ancienne*, & un cinquieme enfin sur le *lait*, le *vin*, & le *miel* : il y a eu un autre *Rufus* appellé *Menius Rufus.* Galien en parle *Lib. VII. de C. M. P. G. Fabricii Biblioth. T. G. p.* 102.

## RUG

RUGA, *ride.*

Voici un remede pour dissiper les *rides* du visage, dont on a éprouvé l'efficacité.

*Faites* bouillir de la corne de cerf qui ne soit pas trop vieille, dans l'eau jusqu'à ce qu'il se forme une espece de gelée. Coulez la liqueur & faites-en avec de la farine de feves des trochisques que vous ferez sécher à l'ombre. Lorsque vous voudrez en faire usage faites dissoudre une quantité suffisante de ces trochisques dans l'eau jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un cérat liquide, oignez-en le visage, & lorsqu'il s'y sera attaché, lavez-le avec de l'eau chaude. AETIUS, *Tetrabib. II. Serm.* 4. *cap.* 4.

RUGITUS, murmure des intestins, le même que *Borborygmos.*

## RUM

RUMA, l'*œsophage* ou la partie intérieure de la gorge.

RUMEX, le même qu'*Acetosa.*

RUMINANTIA ANIMALIA, animaux qui ruminent ou remâchent ce qu'ils ont avalé.

RUMPHAL, est une espece d'*arum* des Indes qu'on appelle aussi *ignome.* Son suc est un poison, mais sa racine est efficace contre la morsure des serpens, pourvu qu'elle soit récente, étant appliquée sur la partie. Lorsqu'elle ne l'est point il faut y faire des scarifica-

tions, & y appliquer ensuite la racine. Elle passe aussi pour un topique admirable pour les parties affectées de maladies vénériennes.

## RUP

RUPICAPRA. Voyez *Capra Alpina.*

RUPTORIUM, *ruptoire*, est un caustique dont on se sert en Chirurgie pour ouvrir les abscès, pour brûler & faire escarrhe.

## RUS

RUSCUS.

Voici ses caracteres :

Le calyce est d'une seule piece, & découpé en plusieurs segmens. Il s'éleve de son centre des fleurs monopétales, faites en forme de campane & arondies. L'ovaire devient un fruit sphérique, rempli d'une ou deux semences ordinairement dures.

Boerhaave compte quatre especes de *ruscus*, savoir,

1. *Ruscus, angustifolius, fructu folio innascente*, Voyez *Bislingua.*
2. *Ruscus, latifolius, fructu folio insidente*, Tourn. Inst. 79. Boerh. Ind. A. 2. 63. C. B. P. 305. *Laurus Alexandrina*, Offic. J. B. 1. 574. Raii Hist. 1. 663. *Alexandrina genuina*, Park. Theat. 700. *Hippoglossum Matthioli*, Ger. 761. Emac. 909. *Laurier Alexandrin.*

La racine de cette plante est dure & noüeuse à la tête, & envoie un grand nombre de longs filets & de petites fibres; les tiges sont dures, pliantes, médiocrement hautes, & couvertes de feuilles alternes, dures, fermes, nerveuses, ovales, mais terminées en pointes & longues d'environ deux pouces. Il sort du milieu du dos de chacune d'elles, une petite fleur, à laquelle il succede une baie rouge, grosse à peu près comme celle du genevrier. Cette plante croît dans les montagnes d'Italie & de la Hongrie.

Dioscoride & Galien l'estiment propre pour lever les obstructions des reins & de la matrice, pour exciter l'urine & les regles, & faciliter les accouchemens laborieux. Elle passe pour être vulnéraire & pour dessécher les vieux ulceres : mais on l'emploie rarement aujourd'hui. Miller, *Bot. Off.*

3. *Ruscus angustifolius, fructu summis ramulis innascente*, T. 79. *Laurus Alexandrina, fructu longis pediculis caulibus alligato*, M. H. Bloes.
4. *Ruscus, myrtifolius, aculeatus.* Voyez *Bruscus.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

RUSMA; préparation de miel dont les Turcs & les Tartares usent en forme de *dropax* ou de *psilothrum.* On fait bouillir pour cet effet le miel en consistance de rob ou sapa.

RUSTICULA; le même que *Gallinago*, bécasse.

## RUT

RUTA, *rue.*

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont divisées en plusieurs pieces : le calyce est d'une seule feuille découpée en quatre ou cinq segmens disposés en forme d'étoiles : ses fleurs sont en rose, à quatre ou cinq pétales, & munies de huit ou dix étamines, dont quatre ou cinq naissent des onglets des pétales, & les quatre ou cinq autres d'entre les interstices des mêmes pétales. L'ovaire est placé au fond du calyce, & devient un fruit presque sphérique, à quatre ou cinq angles, & composé d'un même nombre de capsules qui renferment des semences anguleuses, ou faites en forme de reins.

Boerhaave compte dix especes de *ruta*, savoir,

1. *Ruta major, hortensis, latifolia*, Boerh. Ind. A. 260. *Ruta*, Offic. *Ruta hortensis*, Ger. 1070. Emac. 1255. *Ruta hortensis major*, Park. Theat. 132. *Ruta hortensis latifolia*, C. B. P. 336. Tourn. Inst. 257. *Ruta sativa, vel hortensis*, J. B. 3. 197. Raii Hist. 1. 874. *Rue des jardins.*

La *rue* est une espece d'arbrisseau dont les tiges les plus vieilles sont dures, ligneuses, & couvertes de feuilles d'un verd bleuâtre, divisées en un nombre incertain de petits segmens ovales, quelquefois charnues, un peu grosses, arondies à leur pointe, qui subsistent pendant tout l'hiver. Les fleurs naissent aux sommités des branches les plus jeunes; elles sont ordinairement composées de quatre feuilles jaunes, creusées en forme d'écope, dentelées à leurs bords, & munies de huit étamines jaunes, disposées autour d'un tuyau verd presque sphérique, lequel est comme partagé en quatre parties, percé de plusieurs trous, & rempli de petites semences noires & dures. La racine est ligneuse, & garnie de plusieurs fibres.

La *rue* croît dans les jardins; ses fleurs & ses semences sont d'usage : toute la plante a une odeur très-forte.

La *rue* possede un grand nombre de vertus, elle est alexipharmaque, & bonne pour les maladies pestilentielles, pour la peste même, & pour toutes sortes de fievres. Elle est bonne aussi pour les maladies de la tête, des nerfs & de la matrice, pour les convulsions & les accès hystériques, pour la colique, les foiblesses de l'estomac & des intestins; elle résiste au poison & guérit les morsures des bêtes venimeuses & des chiens enragés. Elle entre dans l'eau composée de bryoine & dans l'eau thériacale.

Ses préparations officinales sont l'eau simple, la conserve des feuilles, & l'huile qu'on en tire par décoction. Miller, *Bot. Off.*

Une preuve que les Anciens faisoient grand cas de la *rue*, c'est qu'elle est la principale base du mithridate. La *rue* contient une grande quantité d'huile extremement acre & pénétrante, capable d'augmenter le mouvement des fibres, & par conséquent de les rendre plus fortes. Les feuilles de *rue* étant mangées le matin à jeun avec du beure frais & du pain de riz, sont bonnes pour ceux qui ont beaucoup de phlegme, & un préservatif excellent contre les influences nuisibles d'une atmosphere humide, & le venin contagieux des maladies épidémiques. Ces mêmes feuilles étant pilées avec du poivre, du sel commun & du vinaigre très-fort, & appliquées sur les arteres du carpe, pourvu qu'on ait eu soin de préparer la matiere morbifique, répriment efficacement l'agitation fébrile; & on les emploie souvent avec plus de succès & moins de danger que les astringens internes, & même que le quinquina, dans les fievres quartes obstinées.

Le vinaigre qu'on a imprégné avec du suc de *rue*, étant tiré par la bouche & le nez, est non-seulement un préservatif excellent contre la contagion des maladies épidémiques, mais encore un meilleur remede contre les syncopes que tous les esprits céphaliques, balsamiques & apoplectiques, dont on fait ordinairement usage. Hoffman, *de Præstant. Remed. Domest.*

La *rue* est une plante fort estimée pour sa vertu alexipharmaque, & un des meilleurs simples qu'on puisse employer pour les maladies hystériques, pour l'épilepsie, l'apoplexie, les convulsions, la peste, les inflammations & les gangrenes. Dans ce dernier cas, étant pilée & appliquée avec du vin & du sel, elle ranime la partie morte, prévient la suppuration & effectue la cure. Nicandre la recommande contre les morsures de toutes les bêtes venimeuses. Il n'y a point de

de meilleure plante pour la contagion : elle possede une qualité aromatique, aigrelette, odorante & oléagineuse; elle est chaude au plus haut degré, & contient une espece d'acidité. Son odeur fait revenir les femmes des syncopes, aussi bien que des accès hystériques ou épileptiques où elles peuvent être tombées. Elle est extremement efficace contre le phlegme; elle est bonne étant appliquée extérieurement pour les tumeurs froides & pituiteuses; elle passe pour aiguiser & éclaircir la vue; elle a un gout extremement acre sans être brûlant; elle contient beaucoup de sel, d'huile & d'esprit pénétrant; ce qui la rend propre pour aiguillonner les nerfs, pour incifer les humeurs grossieres, & les chasser par la transpiration insensible & les sueurs.

Pline assure, qu'elle est excellente contre toutes sortes de poisons, pour la mélancolie hystérique, les maladies hypocondriaques & les syncopes. Elle excite les regles, elle procure l'écoulement des vuidanges, aussi-bien que la sortie du fœtus & de l'arriere-faix; & si on la prend en maniere de thé, & qu'on reçoive sa vapeur dans l'œil, elle aiguise la vue. Sa semence est fort estimée pour les vers & la gonorrhée; elle consume la semence par sa chaleur & sa sécheresse. La *rue* est bonne pour la petite vérole & la rougeole, pour l'épilepsie, pour les maladies léthargiques & la colique venteuse. Etant appliquée extérieurement, elle résout les tumeurs froides, humides & aqueuses. On compose avec de la *rue* pilée & cuite dans du vin, un cataplasme qui résiste à l'inflammation. On peut la donner intérieurement dans quelques maladies aiguës. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

2. *Ruta hortensis, latifolia, arbuscula similis*, C. B. P.
3. *Ruta Africana, maxima*, Catal. Schwerin.
4. *Ruta Chalepensis, tenuifolia, florum petalis villis scatentibus*, M. H. 2. 508.
5. *Ruta Chalepensis, latifolia.*
6. *Ruta, hortensis, minor, tenuifolia*, M. H. 2. 507.
7. *Ruta, hortensis, minor, tenuifolia, foliis variegatis argenteis.*
8. *Ruta, sylvestris, minor*, C. B. P. 336. J. B. 3. 200. *Peganium Narbonensium*, Lob.
9. *Ruta, sylvestris, major*, J. B. 3. 200. C. B. P. 336. Park. Theat. 133. Raii Hist. 1. 874. Tourn. Inst. 257. Boerh. Ind. A. 260. *Ruta montana*, Offic. Ger. 1071. Emac. 1255. *Rue sauvage.*

Elle croît sur les montagnes, elle fleurit au mois de Juillet, & passe pour avoir les mêmes vertus que la *rue* cultivée, avec cette différence qu'elle est plus acrimonieuse.

10. *Ruta sylvestris, linifolia, Hispanica*, Boc. Mus. Part. 2. 82. Tab. 73. BOERHAAVE, *Index alter Plantarum*, Vol. I.

RUTA est aussi le nom de l'*Harmala*. Voyez ce mot.
RUTA CANINA, est le nom qu'on donne à la *Scrophularia, ruta canina, dicta vulgaris.*
RUTA CAPRARIA, *Galega*. Voyez *Galega.*
RUTA HYPERYCOIDES; nom de l'*Hypericum, fœtidum, frutescens.*
RUTA MURARIA. Voyez *Adianthum album.*
RUTA PRATENSIS, nom du *Thalictrum, pratense, angustifolium.*

RUTACEUM, *vinaigre de rue.* Voyez *Acetum.*
RUTETA. Voyez *Tarantula.*
RUTICILLA, *rouge queue.* Voy. *Phœnicurus.*

RUTILUS, Offic. Schonf. Ichth. 63. *Rutilus, sive Rubellus fluviatilis*, Gesn. de Aquat. 821. *Rutilus fluviatilis*, Jonf. de Pisc. 99. *Rutilus, sive Rubellus fluviatilis Gesneri*, Aldrov. de Pisc. 732. 621. Raii Ichth. 262. Ejusd. Synop. Pisc. 122. *Rutilus, sive Rubellus*, Mex. Pin. 190. *Rouget de riviere.*

La chair de ce poisson, qui est très-commun dans les rivieres, passe pour augmenter la semence.

## RUY

RUYSCH, célebre Anatomiste Hollandois, dont il est parlé plus amplement au mot *Anatome*.

RUYSCHIANA.

Voici ses caracteres.

La racine est vivace, & la feuille moins épaisse que celle du romarin; le casque est creux & découpé en deux ou trois levres; la barbe l'est en trois, & le segment du milieu, qui avance en dehors, en deux & roulé en forme de spirale. Les fleurs sont fort belles, d'abord disposées de six en six par anneaux, & ensuite rassemblées en forme d'épi.

Boerhaave n'en compte qu'une seule espece, savoir,

*Ruyschiana, flore cæruleo, magno. Hyssopus Austriaca, magno flore, folio Chamæpitidis*, H. L. *Chamæpitys, cærulea; Austriaca*, C. B. P. 250. *Prunella, hyssopi folio viridi, amplo flore cæruleo*, M. H. 3. 364. BOERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

# S

## SAB

S. Pour la signification de cette lettre dans l'Alphabet Chymique, voyez *Alphabetum Chymicum*.
S, *s* ou *ss*, après un caractere qui marque la quantité, signifie *semis*, moitié.

## SAA

SAAMOUNA, nom de la *Pavia.*

## SAB

SABDARIFFA, est le nom que Boerhaave donne à la *Ketmia, Indica, vitis folio, ampliore.*

SABINA, *Sabine.*

## SAB

Voici ses caracteres.

Ses feuilles ressemblent à celles du cyprès, mais elles sont plus compactes; ses baies sont raboteuses; elle a une odeur forte & particuliere.

Boerhaave compte deux especes de *sabine*, savoir,

1. *Sabina, folio Tamarisci, Dioscoridis*, C. B. P. 487. Boerh. Ind. A. 2. 207. *Sabina*, Offic. Park. Parad. 607. *Sabina vulgaris*, Theat. 1027. Raii Hist. 2. 1415. *Sabina sterilis*, Ger. 1193. Emac. 1376. J. B. 288. *Sabine* ou *Savinier.*

La *sabine* est un arbrisseau toujours verd, & qui ne croît

pas ordinairement fort haut; ses branches sont nombreuses & couvertes de feuilles étroites, courtes, armées de quelques piquans, semblables à celles du cyprès & d'une odeur très-forte. Lorsque l'arbre est vieux & planté depuis long-tems dans le même endroit, il s'éleve d'entre ces feuilles des petites fleurs verdâtres auxquelles il succede de petites baies applaties, moins grosses que celles du genievre, & qui acquierent comme elles en mûrissant une couleur bleue noirâtre. On cultive cet arbrisseau dans les jardins, mais il donne rarement du fruit, ce qui l'a fait regarder comme stérile.

La *sabine* est chaude, seche, apéritive, atténuante, propre pour exciter les regles & pour hâter la sortie du fœtus. Elle tue aussi les vers des enfans. M. Ray recommande son suc mêlé avec du lait & édulcoré avec du sucre, comme un remede excellent pour cet effet; étant réduite en forme de cataplasme avec du saindoux elle guérit la teigne à laquelle les enfans sont sujets.

Ses préparations sont l'*oleum sabinæ per infusionem*, *decoctionem*, & l'*oleum sabinæ Chymicum*. Miller, *Bot. Offic.*

Boerhaave assure dans sa Chymie, que l'eau de *sabine* préparée par des cohobations réitérées est excellente pour exciter le flux menstruel & hémorrhoïdal; qu'elle échauffe & produit des effets admirables entre les mains de ceux qui savent en faire usage. Il nous apprend encore que l'huile de sabine est excellente pour provoquer les regles, lorsque leur rétention ne provient que de langueur & de foiblesse.

Un cataplasme fait avec les semences de *sabine* pilées, du sel gemme & de l'huile, est estimé excellent pour l'ankylose. On applique souvent les feuilles de *sabine* pilées avec du miel sur la région ombilicale, à dessein de tuer les vers des intestins.

2. *Sabina, folio Cypressi*, C. B. P. 487. Boerh. Ind. A. 2. 207. *Sabina*, Offic. *Sabina baccifera*, J. B. 1. 288. Ger. 1193. Emac. 1376. *Sabina baccifera major*, Park. Theat. 1026. *Cedrus baccifera fructu minore cæruleo*, Raii Hist. 2. 1415. *Juniperus Alpina Sabinam referens*, Pluk. Almag. 201. *Sabine portant des baies.*

On cultive cette plante dans les jardins, elle passe pour être atténuante & incisive, pour exciter les regles, pour hâter l'expulsion des vuidanges & pour tuer les vers des intestins.

SABON ou SABENA, *savon* ou lessive avec laquelle on fait le *savon*.

## SAC

SACCELLUM, le même que *Sacculus*.

SACCHAR ou SACCHARUM, σάκχαρ ou σάκχαρον, *sucre*.

Saumaise dit, du *sucre*, ou σάκχαρον, *saccharum* des Anciens, que l'on dit être le même que le μέλι καλάμινον, *miel de roseaux* de Théophraste, & que d'autres ont appellé ἅλας Ἰνδικὸν, *sel des Indes*, qu'il se tiroit de certains roseaux ou cannes, qui étoient aussi hautes & aussi grosses que des arbres, & que c'est le même qu'on appelle aujourd'hui *sacar mambu*. Les Arabes lui donnoient le nom de *tabaxir*, qui est encore en usage en Turquie & en Perse pour désigner cette espece de *sucre*. Mais comme les Arabes, non plus que les Grecs, n'avoient pas vu dans leur pays la canne qui le portoit, & qu'ils n'en parloient que par oüi dire, ils débitoient sur ce sujet des fables toutes pures. Avicenne dit que l'on croit que les cannes du *Tabaxir* étant agitées par le vent se heurtent ou s'entrechoquent de maniere qu'elles prennent feu & s'enflamment, & que la cendre qu'on recueille après cet embrasement au pié de ces cannes est le *Tabaxir*. Il avoue, il est vrai, que c'est un conte populaire auquel il n'ajoute point foi: mais il ne laisse pas de croire que le *tabaxir* est la cendre des roseaux des Indes, ou de leurs racines que l'on brûle exprès: & Averroes dit que c'est le charbon fait des nœuds des mêmes roseaux.

Saumaise remarque que cette erreur des Arabes, ou la pensée où ils étoient que leur *tabaxir* étoit une espece de cendre, parce qu'il étoit en poudre: il remarque, dis-je, que cette erreur a fait que les Grecs modernes, qui ont traduit ces Arabes, ont rendu le mot *tabaxir* par celui de *spodium*, qui est formé de σποδὸς, *cendre*. Cela a causé beaucoup de confusion dans la matiere Médicinale, en ce que les anciens Grecs avoient appellé *spodium* une drogue tout-à-fait différente, qui est ce que nous appellons de la *tuthie*; (Dale veut que le *Spodium Græcorum* soit la potée) & en ce que les mêmes Grecs modernes & tous les Medecins & Apothicaires après eux, ont aussi appellé l'ivoire brûlé *spodium*. Voilà trois matieres fort différentes, une espece de *sucre*, la cendre ou la suie d'un minéral, & la cendre de l'ivoire, qui ont cependant le même nom.

Pour revenir au *spodium*, qui est le *tabaxir*, il faut encore remarquer que les Arabes l'ont distingué du *sucre* des Anciens; quoique ce fut, comme on l'a dit, la même chose, parce qu'ils croyoient que leur *tabaxir* étoit une espece de cendre: au lieu que le *sucre* des Anciens étoit décrit, ou comme une rosée qui tomboit sur les cannes, ou comme un suc doux & gras qui sortoit de la canne même sans qu'on la brûlât. Ils ont au contraire cru que notre *sucre* étoit le même qu'ils trouvoient dans les Livres des Grecs sous le nom de σάκχαρον, *saccharon*, & pour ce sujet ils l'ont appellé *suchar* ou *zuchar*, quoiqu'il y ait beaucoup de différence entre ces deux *sucres*. Le premier, ou celui des Anciens, outre qu'il venoit d'un fort grand roseau, comme on l'a déja remarqué, il en sortoit naturellement ou de lui-même comme une espece de manne; au lieu que notre *sucre* est le suc d'une canne beaucoup plus petite que l'on fait moudre, & que l'on presse pour en tirer ce succre, auquel on donne ensuite la consistance qu'il a, en le faisant cuire & en le purifiant.

Saumaise fait voir que le *sucre* que nous avons aujourd'hui, étoit absolument inconnu aux Anciens, & il appuie son sentiment d'un passage de Seneque que je trouve à propos de rapporter. « On assure, dit cet Au« teur, que le miel des Indes se trouve dans des cannes « à *sucre*, & qu'il est engendré ou par la rosée de ce « climat, ou du suc doux & gras du roseau même. » Par où l'on voit que le *tabaxir* étoit fort peu connu des Anciens, puisque Seneque n'en parle que par oüi dire. Les Auteurs Arabes qui font mention de plusieurs especes de *sucre*, ne disent pas un mot de ce dernier qui étoit le seul que les Anciens connussent sous ce nom, ce qui vient, comme on l'a déja dit, de ce qu'ils ne le prenoient point pour du *sucre*, mais pour du *spodium*. Saumaise croit cependant qu'encore que les Anciens n'aient point connu notre *sucre* factice, ils pouvoient avoir entendu parler de la canne qui le produit & de son suc: mais que les Indiens de ce tems-là ne sachant pas encore faire le *sucre*, ne se servoient que du suc tiré de la canne qui le porte, comme d'une boisson. Il rapporte comme une preuve que les Anciens ont connu la canne à *sucre*, ces Vers de Varro Aracinus:

*Indica non magnâ nimis arbore crescit arundo,*
*Illius è lentis premitur radicibus humor,*
*Dulcia cui nequeant succo contendere mella.*

« Il croît dans les Indes une canne de grosseur médiocre, « dont la racine, qui est visqueuse donne par expres« sion une liqueur beaucoup plus douce que le miel. » Ce n'est pas que Saumaise prétende que l'invention du *sucre*, ou la maniere de le préparer tel que nous l'avons, soit fort nouvelle. Il convient qu'il y a plus de

huit cens ans qu'on l'a trouvée, & que c'étoit déja une choſe commune du tems d'Avicenne.

On diſtingue la canne qui produit le *ſucre* de la maniere ſuivante.

*Arundo ſaccharina*, J. B. 2. 531. Ger. 35. Emac. 38. Raii Hiſt. 2. 1278. *Arundo ſacchariſera*, C. B. Pin. 18. Theat. 193. Boerh. Ind. A. 2. 162. *Harundo ſacchariſera*, Park. Theat. 1210. *Canna ſacchariſera*, Ogilb. Chin. 1. 228. *Arundo viba Braſilienſibus dicta*, Piſ. (1648.) *Tacomaree ſive arundo ſacchariſera*, Ejuſd. (1658.) *Viba & Tacomaree Braſilienſibus*, Marcg. 82. *Canne à ſucre* ou *Cannamelle.*

Cette eſpece de *canne* croît abondamment dans les Indes Orientales & Occidentales, auſſi-bien que dans les Iſles voiſines. Sa tige & ſes feuilles reſſemblent à celles du roſeau ordinaire, à l'exception que la premiere n'eſt pas ſi haute, puiſqu'elle ne croît qu'à la hauteur de ſix ou ſept piés. La tige de cette eſpece eſt d'une couleur pareille à celle qui eſt formée par un mélange de jaune & de verd. Elle a plus d'un pouce de circonférence, elle eſt garnie de nœuds, & remplie d'une moelle ſpongieuſe, douce & blanche. Sa racine reſſemble à celle du roſeau ordinaire, mais moins ligneuſe & remplie d'un ſuc fort doux. Lobel, *in Adverſar.* nous apprend que ſa racine étant séchée & pulvériſée fournit aux Indiens une farine avec laquelle ils font un pain d'un très bon gout. Les meilleures *cannes* à ſucre croiſſent dans les Canaries & dans les Iſles Maderes. Celles qu'on tire de Java & de Madagaſcar ne ſont pas moins bonnes. Cette eſpece de roſeau fournit le ſucre appellé par les Auteurs Latins *ſaccharum*, *zuccharum*, *zuccorum* & *ſucharum.* Les Arabes l'appellent *zuchar*, *zuccara*, *ſucchar*, *zozar* & *ſutter*, & les Grecs σάκχαρον, σάκχας, σάκχαρι & σάκχαριον. Pluſieurs l'appellent *mel arundinaceum*, après qu'on l'a fait cuire, évaporer & enfermé dans des bariques pour le tranſporter plus aiſément.

On trouve dans les boutiques différentes eſpeces de ſucre qui tirent leurs noms ou des lieux qui les produiſent, ou de leur bonté & de leur fineſſe. Tels ſont le *ſucre des Canaries*, le *ſucre de Valence*, le *ſucre de Malte*, le *ſucre en poudre*, le *ſucre raffiné*, le *ſucre royal*, le *ſucre de Saint Thomas*, (Iſle des Indes qui porte ce nom) le *ſucre candi*, le *ſucre pennide* & le *ſucre rouge brut*, appellé *Chypre* chez les Marchands, qu'on emploie communément dans les lavemens à cauſe de ſa qualité déterſive & réſolutive. Le *ſucre d'orge*, appellé en Latin *ſaccharum hordeatum*, eſt auſſi un ſucre factice qu'on eſtime bon pour les maladies de la gorge & de la poitrine. On doit le choiſir blanc, ſpongieux, en gros bâtons, caſſant, d'un gout doux & agréable, nouveau fait, ſec, tranſparent & demeurant quelque tems à ſe fondre dans la bouche. On le donne aux enfans qui ont la toux avec de l'huile d'amandes douces ou du ſiropviolat. Le *diapenidion* ou *alphenic* des boutiques guérit les maladies de la poitrine, appaiſe la toux & les douleurs pleurétiques, il eſt bon pour la difficulté de reſpirer, pour la conſomption, les maladies des poumons & le crachement de ſang. Le *ſucre* liquide conſerve toujours la conſiſtance du miel ou du ſirop, & n'eſt autre choſe que l'écume qu'on ramaſſe en raffinant les autres eſpeces de *ſucre.* A l'égard de la nature & des qualités du *ſucre* en général, il eſt tempéré, chaud, émollient, réſolutif, purgatif & propre pour réſiſter à la corruption. Il eſt nourriſſant quand on en uſe à propos; car ſuivant Claude Diodat. *Panth. Hygiaſt. Lib. I. cap.* 21. rien de tout ce qui eſt entierement exempt de douceur ne ſauroit nourrir. Il eſt bon pour l'eſtomac, pour la poitrine & pour les poumons, il guérit la toux & toutes les maladies du thorax, il facilite l'expectoration, il ramollit les tumeurs internes, il déterge les ulceres des reins, de la veſſie & des inteſtins, il empêche toutes les ſubſtances corroſives d'agir ſur les parties internes, il ſert à faire toutes ſortes de confitures & à rendre agréables les remedes qui ne le ſont point. Le *ſucre* eſt d'autant moins doux qu'il eſt plus raffiné, comme nous l'apprennent Piſ. *Lib. IV. de Facultat. Simpl. cap.* 1. & Eraſm. *Franciſ*; car ſi l'on fait diſſoudre du *ſucre* brut dans une leſſive d'eau de chaux, pour en ſéparer les parties les plus groſſieres & les plus impures, il prend un gout acide différent de celui qu'il avoit auparavant, & il échauffe extremement le ſang; c'eſt pourquoi les perſonnes d'un tempérament chaud & bilieux ne doivent en uſer que dans les remedes, à cauſe qu'il ſe convertit ſur le champ en bile; car ſuivant Etmuller, il trouble la bile par ſon acidité volatile, & la jette dans un orgaſme extraordinaire. Henri de Heer, *Obſ. Med.* 5. prétend qu'il eſt ſurtout nuiſible aux ſcorbutiques, aux hypocondriaques, aux cachectiques & aux fébricitans qui en prennent une quantité conſidérable, à cauſe que ſe convertiſſant aiſément en bile, il augmente la fievre & tous ſes ſymptomes. Il nuit encore aux femmes qui ſont ſujettes aux ſuffocations de matrice, il relâche l'orifice du ventricule, & ſuivant Etmuller, il s'aigrit en peu de tems dans l'eſtomac & les premieres voies, à cauſe de la facilité qu'il a de fermenter. Il affoiblit la digeſtion, & engendre des vents & des chaleurs ſubtiles, il détruit l'appétit, il engendre un ſang corroſif, il cauſe des coliques & des dyſſenteries. Suivant Jo. Chr. Fromman. *Tr. de Hæmorrhoid. Part. I. Probl.* 33. il diſpoſe le corps aux hémorrhoïdes; & cette opinion eſt confirmée par Melchi. Sebiz. *Lib. II. de Facult. Aliment.* & Val. Henr. Volger. *Diætet. Comment. cap.* 9. Simon Pauli, *in Quadripart. Botan.* nous apprend que les Anglois ne ſont ſi ſujets aux maladies de conſomption qu'à cauſe du grand uſage qu'ils font du *ſucre*; & Ehrenfr. Hagendorn, *in Hiſt. Med. Phyſ.* 23. *Cent. III.* aſſure que le *ſucre* produit la goute irréguliere. Non-ſeulement les femmes, mais encore pluſieurs Medecins, prétendent que le *ſucre* & le miel engendrent des vers dans le corps des enfans; mais ſi l'on reflèchit ſur la génération de ces animaux, on s'appercevra ſans peine que rien n'eſt ſi capable de l'empêcher que le miel & le ſucre. On recommande *in Act. Med. Leipſ. An.* 1700. l'uſage du *ſucre* comme un excellent vermifuge; & cette pratique eſt autoriſée par Levinus Lemnius, *Lib. I. de Occult. Nat. Mir. cap.* 21. J. Heurn. *de Peſte*, *cap.* 21. J. Varand. *de Morb. Inteſtinor. cap.* 2. Laur. Strauſſ. *Palæſtr. Med. Lib. III.* & A. Vincent. de Pétrone dans ſon *Conſilium de Vermiculis quibuſdam in cervorum & aprorum hepate inventis*; car il eſt certain que les vers ſont engendrés par une matiere groſſiere, crue & vermineuſe ſujette à la corruption, ou par des œufs d'inſectes qu'on a avalés avec les alimens. Mais le *ſucre* & le miel ne ſe corrompent jamais, ainſi que Galien nous l'apprend, *Lib. III. de Simpl. Med. Facultat. cap.* 15. Au contraire ces deux ſubſtances, au moyen de leur qualité balſamique, qui réſiſte à la putréfaction, ſont très-propres à conſerver les ſubſtances pendant un très-long tems; & c'eſt ce qui fait qu'on ne ſauroit ſe paſſer de *ſucre* dans les boutiques pour les conſerves, les ſirops, les électuaires, les loochs & les confections: on ne ſauroit non plus conſerver ſans lui les racines & différentes autres choſes; car non-ſeulement il prend l'odeur, le gout & la couleur de tous les ingrédiens, mais il conſerve encore leurs vertus & leurs qualités pendant pluſieurs années. C'eſt encore la raiſon pour laquelle les anciens embaumoient leurs morts avec du miel, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par la lecture de pluſieurs Auteurs. Ant. Mizald. *in Cent. V. Aph.* 27. nous apprend que non-ſeulement le beure, mais encore toutes les ſubſtances douces, ſans en excepter les raiſins ſecs, tuent les vers. Sanctor. *in Lib. V. Meth. Vitand. Error. cap.* 11. nous dit que le miel & le *ſucre* poſſedent une certaine acrimonie qui les garantit efficacement de la corruption. Le *ſucre* appliqué extérieurement guérit les plaies récentes, déterge les ulceres, diſſipe les taies & les taches des yeux, ſa

vant Marc. Gatinar. *in Prax. Med. cap.* 21. Les Turcs guérissent leurs blessures en les lavant deux fois par jour avec du vin, & mettant ensuite du *sucre* dedans. Joh. Haricus dans son *Thesaurus aureus*, *Part. II.* nous apprend qu'il ne faut que repandre du *sucre* sur la couronne de la tête pour en appaiser les douleurss Nous lisons dans Riedlin. *Lin. Med. An.* 2. que le *sucre* mêlé avec de l'huile de marjolaine ou de cloux de girofle, & tiré par le nez, dissipe le coryza. Suivant Joh. Beguinus, *in Tyrocin. Chym. Lib. II. cap. 6.* l'huile de *sucre* appaise les maladies de la poitrine, la toux, l'asthme & l'enrouement, il arrête en quelque sorte les catarrhes & facilite la digestion. Le même Auteur nous apprend que la teinture de *sucre* prise dans l'eau de canelle ou dans l'eau rose, est excellente dans les syncopes & les défaillances.

Le *sucre* est le sel essentiel de l'*arundo saccharifera* ou canne à sucre, & voici ses différentes especes.

La *moscouade* est le premier *sucre* qu'on tire du suc des roseaux.

La *cassonnade* est de la moscouade purifiée par le moyen du blanc d'œuf & de l'eau de chaux, &c. Comme elle est plus huileuse que le *sucre* rafiné, on la préfere pour les usages internes. Elle est aussi plus propre pour les confitures & les sirops, à cause qu'elle n'est pas si sujette à se candir.

Le *sucre en pain* est une cassonnade encore plus rafinée & clarifiée. Il possede les mêmes qualités que la moscouade, mais dans un moindre degré pour les usages internes. Tous deux incisent les phlegmes, facilitent l'expectoration & animent le sang : mais ils causent des vapeurs & des maux de dents. Ceux qui mangent beaucoup de *sucre* sont sujets aux fievres & à avoir les dents gâtées. On donne dans le Brésil l'écume du *sucre* aux cochons, ce qui les engraisse en peu de tems & rend leur chair extremement délicate.

*Sucre candi.* Ce sont des crystaux de *sucre* dont il y en a de trois especes, des blancs, des jaunes & des rouges : ce n'est autre chose que les trois premieres sortes auxquelles on a donné une consistance convenable par l'ébullition. Le *sucre* candi blanc se fait avec le *sucre* fin ; le jaune avec la cassonnade ; & le rouge, avec la moscouade. On use de ces *sucres* dans les froids, parce qu'ils se fondent lentement, que la salive a le tems de s'en imprégner, & qu'il émousse ainsi l'acrimonie du phlegme.

*Sucre rouge.* On s'en servoit jadis fréquemment dans les dévoiemens ; on lui a substitué aujourd'hui l'huile d'amandes douces, & d'autres substances de cette nature.

*Le sirop de sucre.* C'est la partie glutineuse qui distile du *sucre*, & dont on se servoit jadis pour faire les conserves rouges, & d'autres sucreries ; cela leur donnoit un gout de brûlé désagréable. Aux Indes occidentales, on fait fermenter le *sucre* rouge, & on le distile ; mais l'eau-de-vie, ou l'esprit qu'on en tire est mauvais, & porte à la tête. La liqueur que l'on tire du *sucre* fin, est beaucoup meilleure.

Nous ajouterons à ces *sucres*, le *sucre d'Erable*. On nous l'apporte du Canada & de la Nouvelle Angleterre. Les Habitans de ces contrées font une incision à l'*acer montanum candidum*, sur la fin de l'hiver ; ils en reçoivent le suc, qu'ils font cuire, & dont ils tirent un *sucre* qui n'est pas différent de celui des cannes. Ils obtiennent ce *sucre* en donnant au suc de la consistance par évaporation. Il n'y a aucune espece de *sucre* qui soit préférable à celui-ci pour l'intérieur, tant qu'il est onctueux. Le fameux sirop de capillaire du Canada en est composé. Lorsqu'on nous l'apporte, il est grisâtre, & a le goût de l'autre *sucre*. Les naturels du pays en préparent une eau-de-vie, un vinaigre, & une espece de liqueur, dont ils font leur boisson ordinaire. GEOFFROY.

Le *sucre* étant un sel tempéré, ami de la nature, & capable de s'unir intimement avec l'eau, & d'introduire la même union entre les parties aqueuses, & les parties grasses & oléagineuses, il n'est pas difficile de concevoir pourquoi la plûpart des Anciens & des Modernes font mêler le miel, le *sucre*, les figues & les raisins secs, dans les nourritures que l'on donne aux animaux âgés pour les engraisser. Les parties grasses des alimens qui constituent le lait & le chyle, en s'unissant intimement avec les parties aqueuses, sont par ce moyen plus promptement dissoutes, unies aux parties aqueuses, & transformées en une grande quantité de chyle qui se distribue avec le sang dans tous les membres.

On voit encore de-là pourquoi le miel ou le *sucre* mêlés avec le lait, l'empêchent de donner du beure. Le *sucre* unit plus étroitement aux phlegmes, les particules oléagineuses de la crême ; au lieu que pour la formation du beure, il faut que ces parties se séparent les unes des autres.

D'où il s'ensuit de plus, que le *sucre* n'est pas aussi contraire au mélange salutaire des fluides vitaux qu'on le pense communément, puisqu'il ne produit aucune altération dans le sang, dans le lait ou dans la sérosité, quand on le mêle avec ces substances, & que tout son effet se réduit à stimuler les fibres des intestins, & à faciliter l'excrétion des feces par les selles. Comme il facilite l'union intime des parties oléagineuses des alimens avec leurs parties aqueuses, il est bien vraissemblable qu'il contribue beaucoup à la formation d'une grande quantité de chyle. C'est par-là qu'on peut rendre raison de la maniere ordinaire d'engraisser les chapons & les oies, en mêlant un peu de *sucre*, de miel ou de sel avec la farine d'orge ou de froment dont on les nourrit. HOFFMAN, *Obs. Chym. Lib. I. Obs.* 7.

Ce n'est pas sans raison que je fais un très-grand cas du *sucre* ; mon grand-pere en a fait usage pendant quarante ans, & il produisoit sur lui quelques effets fort extraordinaires. Il avoit coutume de déjeûner avec du beure, qu'il étendoit sur du pain, & auquel il mêloit autant de *sucre* qu'il en pouvoit recevoir, à moins qu'il ne lui substituât le miel. Il adoucissoit ordinairement sa biere avec du *sucre* : il faisoit entrer le *sucre* dans toutes les sauces qu'on faisoit à ses alimens. Cependant il avoit à quatre-vingts ans toutes ses dents fermes, solides & saines. Il n'avoit jamais eu de mal aux gencives, & il mangeoit la croûte la plus dure. Il perdit à quatre-vingts-deux ans une de ses dents, ensuite une seconde : cette derniere étoit une des incisives. Il me pria de sonder l'alvéole ; je le fis avec mon ongle, sous-lequel je sentis un os qui s'élevoit. En un mot, il perdit toutes ses dents en deux ou trois ans, & il lui en vint de nouvelles. Il eut un ratelier tout nouveau. Ses cheveux qui étoient fort blancs, perdirent un peu de cette couleur, & se noircirent. Il continua vigoureux & sain, sans avoir éprouvé aucune maladie, jusqu'à l'âge de quatre-vingts-dix-neuf, & mourut à cent ans de pléthore, faute, à ce que je crois, d'avoir été saigné. Il étoit de la Province de Bedfort, d'une très-ancienne famille, & ce fait est bien connu. Voilà ce qui m'a déterminé à présenter à la Société Royale, l'apologie du *sucre*, & sa défense contre le fameux Willis, qui le traite de liqueur corrosive, & d'eau stygienne aussi dangereuse que l'eau forte. J'en ai fait l'examen ; & il m'a paru que ces reproches étoient injustes, & que les élémens du *sucre* étoient aussi innocens que ceux du miel, du lait, & même du pain. Mes expériences ont été vérifiées, & elles ont été insérées dans vos Journaux. M. SLARE, *Transact. Phil. Vol. V. de l'Abrég. p.* 311.

M. Sarrazin, Medecin de Quebec, & Correspondant de l'Académie Royale, trouva dans l'Amérique septentrionale quatre especes d'érable, qu'il envoya par présent au Jardin du Roi, après leur avoir donné un

nom à chacune. La quatrieme, qu'il appelle *Acer Canadense Sacchariferum, fructu minori, D. Sarrazin*, est un arbre d'environ six ou huit piés de haut, dont la seve, qui monte depuis le premier Avril jusqu'à la mi-Mai, est souvent abondamment imprégnée de *sucre*, ainsi que le voyent fréquemment les naturels du pays, & les François qui y résident. Pour avoir cette seve, on fait une incision à l'arbre, d'où elle coule dans un vaisseau. Lorsque ce suc est évaporé, il reste environ la vingtieme partie de son poids, qui se trouve être un vrai *sucre* propre à être employé à des confections, à des sirops & autres choses où il entre du *sucre*. Un seul de ces arbres qui aura trois ou quatre piés de circonférence, rendra en un seul printems des soixante ou quatre-vingts pintes de suc sans rien perdre de sa vigueur. Mais si l'on en tiroit davantage, il est visible que l'arbre s'affoibliroit & décheoiroit à proportion. Pour que ce suc se trouve imprégné de *sucre*, il faut le concours de plusieurs circonstances singulieres, qu'on ne devineroit pas aisément, mais que M. Sarrazin a soigneusement observées; car, premierement, quand on veut tirer ce suc, il faut que la racine de l'arbre soit couverte de neige, qu'on y met tout exprès, s'il n'y en a pas déja. Secondement, il faut que cette neige soit fondue par le soleil, & non pas par la chaleur de l'air. Troisiemement, qu'il ait gelé la nuit précédente. Cette méthode que la nature emploie à former le *sucre* de l'érable, ressemble à certaines opérations industrieuses de Chymie, où le Chymiste fait des choses opposées en apparence, & où des choses qui paroissent fort semblables, ne produisent pas les mêmes effets.

Une autre remarque curieuse de M. Sarrazin, est que le suc de l'espece d'érable qui n'est pas propre à faire du sucre, le deviendra une demi-heure ou une heure tout au plus après que la neige dont on a couvert sa racine, aura commencé à se fondre. Il faut donc que cette neige entre dans les petits filamens de l'érable, & y opere avec bien de la promptitude.

M. Sarrazin nous apprend aussi, que l'*Apocynum majus, Syriacum rectum*, fournit un suc dont on fait du *sucre* dans le Canada. On y fait servir aussi la rosée qui se trouve au fond des fleurs. *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences, année* 1730.

Saccharum hordeatum, *Sucre d'orge.*

Le sucre d'orge se fait avec du *sucre* cuit sur un feu modéré dans une décoction d'orge, mêlée avec des blancs d'œufs bien battus, & qu'on écume avec soin. On passe le tout ensuite par la chausse. On le remet sur le feu, où on le fait bouillir lentement, jusqu'à ce qu'il se fasse de larges bulles, & qu'il ne s'attache point à la dent lorsqu'on le mange. On le verse ensuite sur une table de marbre frottée d'huile d'amandes douces, sur laquelle on le laisse, jusqu'à ce que les bulles commencent de cesser, & que les extrémités de la masse fassent effort pour s'y réunir, lorsqu'on veut la faire couler. Alors ce mélange a la consistance d'une térébenthine épaisse. On frotte ses mains avec de l'empois; ensuite on met cette masse en bâtons plus ou moins longs & plus ou moins épais: on étend ces bâtons sur quelque chose de plat, & on les laisse se refroidir & se durcir.

Saccharum nitratum, *Sucre avec le nitre.*

Prenez *du crystal minéral, une dragme;*
*de sucre fin, trois dragmes.*

Mêlez le tout ensemble.

Ce *sucre* est diurétique & rafraîchissant: on l'ordonne dans la gonorrhée, contre les ardeurs de l'urine. On s'en sert principalement dans les inflammations de la luette; & les ulceres à la gorge. On le laisse fondre lentement dans la bouche.

Saccharum rosatum. Voyez *Rosa.*

Saccharum saturni. Voyez *Plumbum.*

Saccharum scorbuticum, *Sucre anti-scorbutique.*

Prenez *une certaine quantité de suc de cuillerée.*

Renfermez ce suc dans un vaisseau de verre bien fermé, jusqu'à ce que les feces soient précipitées.

Décantez la partie claire, & la mettez dans un mortier de marbre, avec

*une quantité suffisante de sucre.*

Travaillez le tout ensemble, & faites sécher doucement.

Versez derechef du suc sur le même *sucre*; travaillez le tout derechef, & le faites sécher.

Réitérez sept fois la même opération, & gardez le dernier mélange pour l'usage.

Saccharum tabulatum simplex et perlatum, *tablettes Sucre simples & perlées.*

Les tablettes de *sucre* simples se font en versant sur un marbre du *sucre* qu'on a fait bouillir suffisamment dans la moitié de sa quantité d'eau de roses de Damas; & les perlées se font en ajoutant au mélange dont on fait les simples, sur la fin de la cuisson, une demi-once de perles préparées & broyées, avec huit ou dix feuilles d'or.

Saccharum tabulatum compositum, *tablettes de Sucre composées*

Prenez *de rhubarbe fine, quatre scrupules;*
*de trochisques d'agaric,*
*de corail, &*
*de corne de cerf calcinée,*
*de feuilles de dictame de Crete,*
*d'absinthe,*
*de semences de pourpier, &*
*d'oseille,* } *de chaque, un scrupule;*
*de canelle,*
*de zédoaire,*
*de clous de girofle, &*
*de safran,* } *de chaque, un demi-scrupule;*
*de sucre le plus fin réduit en poudre, une livre;*

Dissolvez le *sucre* dans dix onces d'eau simple d'absinthe, avec une cuillerée d'eau forte de canelle.

Ajoutez les autres ingrédiens, & faites des tablettes.

SACCITONIUM; vin passé par la chausse. Castelli, d'après *Codronchius.*

SACCULI ADIPOSI; cellules pleines de graisse de la membrane cellulaire.

SACCULI MEDICINALES, *Sachets médicamentés*, ou *sachets* remplis d'ingrédiens médicinaux.

SACCULUS CHYLIFERUS, le *réservoir du chyle.*

SACCULUS CORDIS, le *péricarde.*

SACCUS, le *cæcum.*

SACCUS LACTEUS, le *réservoir du chyle.*

SACER, *Saint* ou *Sacré.* Cet adjectif se prend aussi dans un sens tout-à-fait opposé, & signifie quelquefois terrible, détestable, exécrable. C'est en ce sens que Virgile a dit de la soif des richesses: *Auri sacra fames.* Il a ces deux significations dans les Auteurs de Medecine.

Sacer ignis ; espece maligne d'éréſipele.

Sacer morbus, l'*épilepſie*.

Sacer musculus, le *muſcle ſacré ;* c'eſt le nom d'un muſcle que M. Winſlow appelle le tranſverſaire épineux des lombes.

C'eſt un muſcle composé de pluſieurs vertébraux obliques convergens ou tranſverſaires épineux, à peu près comme celui du dos & celui du cou. Il eſt placé entre les apophyſes épineuſes & les apophyſes obliques des vertebres lombaires, juſqu'à l'os ſacrum.

Les plus inférieurs de ces vertébraux ſont attachés aux parties latérales ſupérieures de l'os ſacrum, & au ligament ſacro-iliaque, & à l'épine poſtérieure ſupérieure de l'os des iles. Les autres ſont attachés aux trois inférieures des apophyſes tranſverſes des vertebres lombaires, aux quatre inférieures des apophyſes obliques de ces vertebres, & à leurs tubéroſités collatérales. De-là ils montent à toutes les épines lombaires. Les externes qui ſe préſentent d'abord, paroiſſent plus longs que les internes qui ſont immédiatement ſur les vertebres, principalement vers le bas. Winslow, *Anatomie*.

SACRA FISTULA ; la *moelle ſpinale*, ſelon Blancard.

Sacra tinctura. Voyez *Hiera*.

On lit dans Paul Eginete, *Lib. V. cap.* 8. la deſcription de différentes ſortes d'*hiera*, qui eſt toujours ſynonyme à *ſacra*. Ainſi il y a l'*hiera* d'Archigenes, l'*hiera* d'Antiochus, l'*hiera* de Juſtus, l'*hiera* de Galien, & l'*hiera* de Ruffus.

Sacra vasa ; vaiſſeaux appartenans à l'os ſacrum & aux parties adjacentes.

SACRANUS COLOR, *couleur purpurine*. Johnson.

SACRES, petits cochons qui ont environ dix jours. Castelli d'après *Langius*.

SACRO-LUMBARIS MUSCULUS, le *ſacro-lombaire*.

C'eſt un muſcle long & composé, étroit & mince en-haut, large & épais en-bas, à peu près comme une pyramide applatie. Il eſt placé entre l'épine du dos & la partie poſtérieure de toutes les côtes, le long de la partie poſtérieure de la région lombaire juſqu'à l'os ſacrum.

Dans ce trajet il eſt étroitement accompagné du long dorſal, qui eſt entre lui & les apophyſes épineuſes des vertebres, & dont il eſt diſtingué par une eſpece de ligne graiſſeuſe & cellulaire fort étroite. Le nom de lumbo-coſtal exprimeroit mieux que le nom ordinaire l'étendue de cette ſituation. On pourroit encore l'appeller dorſal moyen, pour le diſtinguer du grand dorſal & du long dorſal, entre leſquels il eſt placé.

Il eſt attaché en-bas par une aponévroſe tendineuſe, large & mince aux épines ſupérieures de l'os ſacrum, à ſes parties latérales voiſines, & à la levre externe de la partie poſtérieure de la crête de l'os des îles juſqu'à ſa groſſe tubéroſité. L'aponévroſe couvre le bas du long dorſal, auquel elle eſt fort adhérente, & ſon attache à l'os ſacrum eſt un peu couverte par quelques-unes des attaches du grand feſſier.

De-là le muſcle va un peu latéralement gagner toute la région lombaire, en produiſant de la face interne de ſon aponévroſe une maſſe de fibres charnues, qui ſe diviſent obliquement de bas en-haut en pluſieurs gros paquets ou trouſſeaux, leſquels s'attachent à toutes les apophyſes tranſverſes des lombes.

Enſuite il monte obliquement le long de toutes les côtes juſqu'aux apophyſes tranſverſes des deux ou trois dernieres vertebres du cou, quelquefois plus haut, & quelquefois il ſe termine à la premiere vertebre du dos.

Dans toute ſon étendue le côté qui regarde le long dorſal ou les vertebres, eſt très-égal, mais celui qui regarde les côtes eſt divisé en pluſieurs bandelettes diſposées obliquement de bas en-haut. Il reſſemble par-là en quelque maniere à une branche de palmier. Ces bandelettes ſont attachées aux apophyſes tranſverſes du cou, à la tubéroſité de la premiere côte, au bas des marques angulaires des dix côtes ſuivantes, & vers l'extrémité de la derniere côte.

La bandelette de la derniere côte eſt large, & plus charnue que tendineuſe. Celles des autres côtes ſont tendineuſes, plattes & étroites, & celles du cou ſont un peu charnues, quoique fort grêles. De toutes ces bandelettes les plus ſupérieures ſont les plus longues & les plus étroites, & à meſure qu'elles deviennent inférieures elles deviennent à proportion plus courtes & plus larges.

En développant ce muſcle par la diſſection, on trouve entre les bandelettes & les côtes pluſieurs petits trouſſeaux muſculeux longuets & menus, qui ſe croiſent avec les bandelettes par des adhérances particulieres, & s'attachent enſuite aux côtes au-deſſus & derriere les attaches des bandelettes.

Ces trouſſeaux muſculeux ou charnus commencent aux apophyſes tranſverſes des mêmes vertebres du cou, d'où ils deſcendent & s'attachent aux huit ou neuf côtes ſuivantes. Quelquefois ils paſſent par-deſſus quelques côtes ſans s'y attacher, ce qui varie dans différens ſujets, & ſe trouve quelquefois ſur un côté, quelquefois ſur les deux côtés du même ſujet.

Ces trouſſeaux font ainſi comme un plan particulier, que les uns prennent pour une portion du *ſacro-lombaire*, qu'ils appellent le plan interne ; d'autres, après Stenon, en font un muſcle acceſſoire du *ſacro-lombaire*. Quelques-uns le regardent comme un muſcle séparé, & le nomment le cervical deſcendant de Diemerbroek. Je l'ai compté parmi les muſcles qui meuvent les vertebres du cou, & je lui ai donné le nom de tranſverſaire grêle.

*Uſages du ſacro-lombaire.*

Les deux *ſacro-lombaires* ſervent enſemble à maintenir le dos & la région lombaire dans leur ſituation naturelle quand on eſt debout ou aſſis. Ils ſervent auſſi, non pas en accourciſſant, mais en relâchant plus ou moins leurs fibres motrices, à courber tout le tronc en-devant, qui dans ce cas ne fait que baiſſer ſous le poids de la tête & de la poitrine, à proportion du relâchement déterminé. Enfin ils ſervent tous les deux enſemble à redreſſer également le dos & les lombes ſoit qu'on ſoit debout, aſſis ou couché, à les tenir fermes ſous toutes ſortes de fardeaux & contre toutes ſortes de réſiſtance, & à les renverſer.

L'un d'eux agiſſant ſans l'autre, peut avoir les mêmes uſages de baiſſer, de redreſſer, de réſiſter & de renverſer, mais avec moins de force & par des mouvemens obliques, comme quand on panche le corps en-devant & de côté en même tems, ou qu'on le redreſſe de devant & de côté. Chacun d'eux peut encore avoir l'uſage de contrebalancer les muſcles obliques du bas-ventre quand ils font la rotation du thorax ſur le baſſin.

On peut en quelque façon comparer ces muſcles avec les ſplenius ; leurs attaches ſupérieures ou coſtales, avec les attaches ſupérieures ou maſtoïdiennes des ſplenius ; & leurs attaches inférieures ou vertébrales avec les attaches inférieures ou vertébrales des mêmes ſplenius. La portion maſtoïdienne du ſplenius eſt plus longue, plus éloignée des articulations, & plus diſposée à faire de grands mouvemens & à ſoutenir de grands efforts, que la portion vertébrale. De même la portion coſtale du *ſacro-lombaire* par la longueur de ſes bandelettes tendineuſes, par leurs attaches graduées ſur les côtes, par leur obliquité, eſt à proportion plus en état d'avoir les uſages dont je viens de parler, que la portion vertébrale.

Les petits trouſſeaux muſculaires qui s'entrecroiſent avec

les bandelettes tendineuſes de ces muſcles, & qu'on appelle après Stenon les acceſſoires du *ſacro-lombaire*, paroiſſent avoir l'uſage de contrebalancer ou modérer l'abaiſſement des côtes dans les grands efforts du *ſacro-lombaire*.

L'uſage de ces muſcles dans la progreſſion ne paroît pas aſſez démontré. On veut que pendant qu'on leve une jambe pour faire un pas, le *ſacro-lombaire* du côté opposé ſoutienne les vertebres des lombes & du dos, afin qu'elles ne ſoient pas entraînées dans ce moment par le pſoas, qui leve la jambe & la met en marche. La direction de la plupart des fibres dont le *ſacro-lombaire* eſt composé ne répond pas à cet uſage.

L'uſage du *ſacro-lombaire* dans la reſpiration, a auſſi des difficultés; car quand on tient le corps très-panché ſur le devant, même chargé de grands fardeaux, les côtes ont toujours le mouvement d'élevation auſſi libre que celui d'abaiſſement, quoique le *ſacro-lombaire* ſoit principalement employé dans ce cas. Il faut obſerver que je parle ici ſeulement du dos baiſſé & chargé, & non pas de l'épaule chargée. La premiere de ces attitudes n'empêche pas le mouvement des côtes, & la ſeconde le rend aſſez difficile. Winslow, *Anatomie.*

SACRUM OS, *Os ſacrum.*

Il eſt ſitué à la partie poſtérieure & inférieure du tronc, comme la baſe & le ſoutien de toute l'épine du dos; c'eſt pourquoi il eſt auſſi nommé par quelques-uns os baſilaire.

Sa figure imite celle d'un triangle oblong dont la baſe eſt en-haut & la pointe en-bas. On le peut diviſer en partie ſupérieure ou baſe, & en pointe; en deux faces, une antérieure concave, une poſtérieure convexe, & en deux bords ou parties latérales. On le conſidere ici comme une ſeule piece, ſelon l'état ordinaire d'un corps adulte.

Dans la jeuneſſe il paroît diſtinctement composé de pluſieurs pieces primitives qu'on nomme fauſſes vertebres. Ces pieces tiennent alors enſemble par des cartilages, qui avec l'âge diminuent, s'endurciſſent & s'effacent entierement à la fin, de ſorte qu'il n'en reſte que des traces, comme des lignes plus ou moins ſaillantes. Ces pieces ſont au nombre de cinq; quelquefois on en trouve ſix. Elles portent chacune quelque marque de vertebres. La ſupérieure a beaucoup plus de volume que la plus groſſe de toutes les vraies vertebres: les autres diminuent très fort à meſure qu'elles deviennent inférieures; enſorte que la derniere qui fait la pointe de l'os ſacrum n'a aucune apparence de vertebre.

On voit ordinairement à la face antérieure ou concave quatre paires de grands trous, quelquefois plus, ſelon le nombre des pieces primitives ou fauſſes-vertebres. Ces trous font deux rangées longitudinales, & ils paroiſſent être faits par la rencontre des échancrures originaires des pieces. Le long du milieu de la face entre les deux rangs de trous on voit comme cinq ou ſix corps de fauſſes vertebres ſoudées enſemble. La premiere ou ſupérieure approche plus de la conformation des vraies vertebres que les ſuivantes. La derniere eſt très-petite & à chaque côté au-deſſous des grands trous elle a une échancrure, & quelquefois une petite avance en maniere de corne.

La face poſtérieure ou convexe eſt fort inégale. On y voit auſſi autant de paires de trous placés vis-à-vis ceux de la face antérieure, & rangés de la même maniere; mais ils ſont moins grands qu'eux. Entre les deux rangs de ces trous on voit une eſpece d'apophyſe épineuſe plus ou moins tronquée ou imparfaite, principalement en-haut, qui diminue en deſcendant. Souvent elles ſont entre-ouvertes, tantôt les ſupérieures, tantôt les inférieures, & font par les rangées de ces interruptions une eſpece de fente perpendiculaire plus ou moins large. Quelquefois ces épines laiſſent une ouverture tranſverſale entre elles. Tout ceci varie beaucoup. Au côté externe de chaque rang des trous, il y a des tubéroſités qui paroiſſent comme des apophyſes tranſverſes & articulaires confondues enſemble.

A la baſe ou partie ſupérieure de l'*os ſacrum* il y a deux vraies apophyſes articulaires qui répondent aux inférieures de la derniere vertebre des lombes. Au deſſous & à côté de chacune de ces apophyſes il y a une échancrure très-large. Entre les mêmes apophyſes on voit aſſez diſtinctement la face ſupérieure de la premiere fauſſe vertebre. Cette face eſt ſemblable à celle des vertebres lombaires. Elle eſt très-obliquement inclinée en-arriere, de ſorte que le corps de cette fauſſe vertebre a plus de hauteur en-devant qu'en arriere, comme la derniere des vraies. L'obliquité de ces deux faces fait que l'*os ſacrum* & la derniere vertebre des lombes forment par leur connexion un angle aſſez ſaillant.

Derriere le corps de cette premiere vertebre de l'*os ſacrum*, entre ſes apophyſes articulaires, il y a une ouverture d'un grand canal triangulairement large & fort applati, qui deſcend entre les deux grandes faces de cet os, & entre les quatre rangs des grands trous, derriere les corps de toutes les fauſſes vertebres. Il diminue à meſure qu'il deſcend, & communique avec tous les grands trous de l'une & de l'autre face de l'*os ſacrum.* Il eſt la continuation du grand canal de l'épine du dos. Il eſt ſouvent interrompu en arriere par les fentes dont j'ai parlé ci-deſſus.

Les parties latérales de cet os ſont un peu évasées par en-haut, où l'on voit à chaque côté une grande facette cartilagineuſe, inégale, longue & irréguliere, de la figure d'une S fort large, & quelquefois d'une tête d'oiſeau. Ces deux facettes uniſſent l'*os ſacrum* avec les deux os des hanches par ſymphyſe cartilagineuſe. Entre chacune de ces faces latérales & les deux trous poſtérieurs les plus proches, il y a un grand enfoncement raboteux, au-deſſous duquel il y en a un autre moins grand. Ces enfoncemens ſont quelquefois percés de pluſieurs trous, qui ſe perdent en-dedans. Winslow, *Anatomie.*

SACTIM, *Vitriol.* Ruland.

## SAD

SADIR, *ſcorie.* Ruland.

## SÆ

SÆPÆ, larges puſtules corrodantes. Castelli d'après *Fœſius.*

## SAF

SAFFATUM, eſpece de ſel, ſelon Johnſon, qui ne le déſigne point.

## SAG

SAGADENON, σαγαδηνόν; la meilleure eſpece d'*Opobalſamum* qui croît dans la Paleſtine à ce que dit Galien, *de Antidot. Lib. I. cap.* 4.

SAGAPENUM, Offic. C. B. P. 494. Raii Hiſt. 1. 1844. Schrod. 214. Park. Theat. 1544. Ger. 898. Emac. 1056. Mill. Bot. Off. 384. *Sagapenum veterum*, J. B. 3. 153.

C'eſt une gomme qui coule, à ce qu'on dit, d'une eſpece de *Ferula*, qui croît, ſelon Dioſcoride, dans la Médie, quoiqu'elle vienne d'Alexandrie. Elle eſt d'un brun rougeâtre, en gouttes, ordinairement collées les unes aux autres, de la couleur de la corne, & tant ſoit peu claire au-dedans, reſſemblant aſſez à l'*Aſa fœtida*, mais plus dure, & ayant un peu de l'odeur de l'ail. Ses gouttes ſont quelquefois petites, détachées les unes des autres, & d'un brun tant ſoit peu jaunâtre: mais cela n'eſt pas ordinaire.

Le *Sagapenum* eſt apéritif & atténuant; il débarraſſe la poitrine des phlegmes viſqueux; il ſoulage dans l'aſthme & la difficulté de reſpirer; il produit auſſi de bons

effets dans l'hydropysie, il hâte les regles, & prévient les affections hystériques ; appliqué extérieurement, il amollit les tumeurs dures & les enflures. MILLER, *Bot. Off.* Voyez *Ferula major, seu fœmina Plinii.*

Cette gomme nous vient d'Alexandrie ; la plus estimée est pure, transparente, roussâtre ou brune à l'extérieur, blanchâtre au-dedans, d'un gout âcre, & d'une odeur forte d'ail. Elle est atténuante & apéritive ; elle purge les humeurs visqueuses & séreuses logées dans l'estomac, les intestins, la matrice, les reins, le cerveau, les nerfs, les jointures & la poitrine. C'est par cette raison qu'elle est bienfaisante dans l'hydropisie, les toux invétérées, l'asthme, le mal de tête, les convulsions, l'épilepsie, la paralysie, le tremblement des membres, les obstructions, les tumeurs à la rate, & la colique. Elle provoque les regles & les urines : mais elle est nuisible aux femmes grosses. SCHRODER.

SAGDA, nom d'une pierre précieuse, dont Pline fait mention, *Lib. XXXVII. cap.* 10. elle est d'une couleur verte ; & il dit que les Chaldéens la trouvent attachée aux vaisseaux. Il ajoute qu'il y a dans la Samothrace une espece de pierre noire légere, semblable à du bois, & qui porte le même nom.

SAGIMEN VITRI, *sel alcali.* RULAND.

SAGITTA, *Queue d'Arondelle*, espece de Renoncule.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, épaisse fongueuse & rampante. Ses feuilles ressemblent d'abord à celles du plantain ; mais elles deviennent dans la suite de la figure de l'extrémité empennée d'une fleche. Sa tige est comme elle a coutume d'être dans les fleurs ombelliferes. Sa fleur est tripétale, comme celle du plantain aquatique. Son fruit est un amas de semences comme la fraise.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Sagitta aquatica major*, C. B. 194. *Ranunculus palustris, folio sagittato maximo.* T. 292.
2. *Sagitta aquatica minor, latifolia*, C. B. P. 194. Boerh. Ind. A. 96. *Sagitta*, Offic. J. B. 3. 789. Raii Synop. 3. 258. *Sagitta minor*, Ejusd. Hist. 1. 619. *Sagittaria minor, latifolia*, Park. Theat. 1247. *Ranunculus palustris folio sagittato minori*, Tourn. Inst. 292.

Cette Plante croît dans les ruisseaux & dans les eaux ; elle fleurit en Mai & en Juin ; son herbe & sa semence sont d'usage en Medecine. Elle est selon Mathiole froide & humide, & possede les mêmes vertus que le plantain aquatique.

3. *Sagitta minor aquatica, angustifolia.* C. B. P. 194. *ranunculus palustris, folio sagittato angustiori*, T. 292.
4. *Sagitta aquatica major, folio angustiore.*

Cette plante a les propriétés du plantain aquatique : mais on s'apperçoit à son odeur & à son gout, qu'elle est échauffante. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SAGITTALIS SUTURA, *Suture sagittale* du crane. Voyez *Caput.*

SAGITTARIA. Voyez *Sagitta.*

SAGITTARIA ALEXIPHARMICA, Offic. *Canna Indica, radice albâ, alexipharmica*, Raii Hist. 3. 773. *Arundo Indica, angustifolia, flore rutilo, pediculis donata*, Hist. Oxon. 3. 250. *Agutiquepoobi Brasiliensibus*, Raii Hist. 2. 1203. *Radix quædam in Malaca, quæ adversus vulnera saggittis toxico illitis facta præsentaneum remedium est*, Garzias, C. B. P. 301. *Radix Malaca quædam Toxicis sagittis resistens*, J. B. 2. 173.

Cette plante a la racine de deux ou trois pouces de long, genouillée, de la grosseur du pouce, blanche, & de figure conique ; les intervalles que les jointures ou nœuds laissent entre eux, sont d'un demi-pouce, & il part de chaque jointure plusieurs fibres de deux ou trois pouces de long, par le moyen desquelles la plante se nourrit. La racine pousse plusieurs feuilles, de trois pouces de long, assez larges, les unes dans les autres, celles qui sont extérieures embrassant celles qui sont au-dedans, & environnées d'un anneau blanc, dans l'endroit où elles se joignent. Elles ont quatre pouces de long sur deux de large vers la base, le lieu de leur plus grande largeur ; elles sont minces, fibreuses, herbacées, & d'un jaune verdâtre. Cette plante ressemble du reste au *Canna Indica.*

M. Hans-Sloane a remarqué qu'on cultivoit cette plante dans les jardins à la Jamaïque & aux Isles Caraïbes. Elle a passé de la Jamaïque dans l'isle de Saint Domingue, on en fait beaucoup de cas à cause de sa propriété alexipharmaque ; elle est forte, elle est salutaire dans les blessures faites avec des fleches ou des dards empoisonnés ; c'est à quoi les Indiens l'employent fréquemment ; ils broyent son herbe & l'appliquent sur la blessure. RAY, *Hist. Plant.*

SAGMINALIS HERBA, *Verveine.* Voyez *Verbena.*

SAGOU. Voyez *Palma Japonica, spinosis pediculis, polypodii folio.*

SAGZENEA ; Avicene a décrit sous ce nom, deux médicamens, l'un grand & l'autre petit ; qu'il recommande dans les maladies froides des intestins & de la matrice.

## SAH

SAHAFATUM, ou SAHAFATI. Voyez *Achor.*

SAHARA, le même que *Pervigilium.*

## SAI

SAIC, *Vif-argent.*

SAIRE, le même que *Essere.*

## SAK

SAKMUNIA, mot Arabe, qui signifie la *scammonée.*

## SAL

SAL, *Sel.* Voyez aux Articles *Principia*, & *Acidulæ*, ce que j'ai dit du sel considéré, comme un Principe Chymique.

Par le nom de *Sels*, Geoffroy entend des corps minéraux, solides, friables, transparens, qui ont de la saveur, qui se dissolvent aisément dans l'eau, qui se fondent au feu, & qui se crystallisent facilement. Tels sont le *Sel que l'on mange*, le *Nitre*, le *Vitriol*, l'*Alun*, le *Sel Ammoniac*, & le *Borax*, de chacun desquels nous parlons en particulier.

*Du Sel commun, ou de celui que l'on mange.*

Le *sel* dont on a coutume d'assaisonner les alimens, est un *sel* qui en se crystallisant prend toujours la figure cubique, qu'il garde même dans ses plus petites parties. Il y en a de deux sortes : ou on le tire des mines, & on l'appelle *fossile* ; ou il est *artificiel* : tel est celui que l'on fait par l'évaporation de l'eau de la Mer, ou de l'eau salée des fontaines & des puits ; & on l'appelle *sel marin*, ou *sel commun.*

*Du sel*

*Du Sel fossile & du Sel gemme.*

Il y a plusieurs especes de *sel fossile*, qui ne different que par la couleur. Le *sel gemme* est transparent, comme le crystal blanc, gris, rouge ou jaune.

On préfere dans l'usage de la Medecine le *sel gemme*, comme le plus pur de tous. C'est une substance octogone, cubique, d'un gout acre & salé, transparente comme une pierre précieuse, & qui imite souvent le crystal par sa couleur & son brillant. Il se fend aisément en forme de dés; & lorsqu'il a été dissous dans l'eau & évaporé, ses crystaux sont parfaitement cubiques.

On coupe avec le fer de grandes masses de ce *sel fossile* comme si c'étoient des rochers, dans les montagnes de Catalogne auprès de la ville de Cardonne, & dans les mines les plus profondes de la Pologne, auprès du village de Vilizca, à six mille de Cracovie.

Le *sel gemme* a les mêmes propriétés que le *sel marin*. On l'employe dans les lavemens & les suppositoires, pour exciter les déjections des matieres endurcies.

Prenez *miel écumé, deux onces;*
*sel gemme, une dragme & demie;*

Faites cuire jusqu'à une consistance convenable pour des suppositoires.

*Ou bien,*

Prenez *miel cuit jusqu'à suffisante durée, une once;*
*sel gemme,* } *de chaque, demi-dragme;*
*poudre d'hiera picra,*
*diagrede, quatre grains;*

Mêlez.

Faites des suppositoires, pour solliciter le ventre qui est trop serré.

Prenez *racine de pyrethre, demi-once;*
*feuilles de marjolaine, &* } *de chaque une poignée;*
*de rue,*
*feuilles de sené,* }
*agaric, &* } *de chaq. 2. dragmes;*
*pulpe de coloquinte,* }

Faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau commune, réduite à douze onces.

Faites dissoudre dans la colature,

*sel gemme, deux dragmes;*

Ajoutez,

*du vin émétique, trois onces;*

Ce lavement est bon dans l'apoplexie phlegmatique & les affections soporeuses.

Souvent dans ces maladies on employe inutilement les lavemens les plus forts, puisque les intestins sont souvent paralytiques. Cependant il faut bien se donner de garde de se servir de ces remedes stimulans, s'il y a une inflammation dans les intestins.

La Chymie fait les mêmes préparations du *sel gemme*, que du *sel marin*.

On l'employe dans la bénédicte laxative, & dans les pilules aggrégatives ou polychrestes. Geoffroy.

On tire le *sel fossile* de mines très-profondes en Transilvanie, en Hongrie, dans la Russie, en Sibérie, en Tartarie, & dans plusieurs endroits de l'Allemagne: mais les plus riches d'entre ces mines sont celles de Bochna, & de Viliske en Pologne, aux environs de Cracovie.

Les mines de sel qui sont aux environs de la petite ville de Viliske qui est presque entierement minée, à l'exception de l'Eglise, ont quatre ouvertures. Les deux principales sont dans la ville même, & c'est par celles-ci qu'on sort le *sel*. Les deux autres ne servent que pour y descendre les bois & les autres choses nécessaires. Ces ouvertures ou trous, ont quatre à cinq piés en quarré, & sont partout garnis de bois; il y a à chacun d'eux une grande roue, avec une corde de la grosseur du bras; un cheval fait tourner cette machine, en marchant comme dans nos moulins.

Lorsqu'on veut descendre dans la mine, on commence par se couvrir d'un fourreau, ou d'une espece de souquenille; on attache ensuite à la grosse corde une autre corde sur laquelle un homme peut s'asseoir. Cet homme en prend un autre sur ses genoux & le tient fortement embrassé. On attache une seconde corde à la même corde principale; cette corde sert de soutien à une seconde personne qui en prend une autre sur ses genoux, ainsi de suite; on descend de cette maniere, jusqu'à trente, quarante, & un plus grand nombre de personnes à la fois. Celui de toutes ces personnes que l'on descend ensemble, qui atteint le premier la terre, quitte sa corde, & fait place aux autres qui le suivent, & tous se trouvent dedans une profondeur de plus de cent brasses. C'est de-là qu'on les conduit avec de la lumiere, par des passages & des détours qui vont toujours en descendant, jusqu'à ce qu'on arrive à des échelles qui conduisent dans des profondeurs de plus de cent brasses. On trouve là un grand nombre de trous les uns sur les autres; c'est-là que les Mineurs travaillent sans relâche, en tous sens & de tous côtés, tant que la veine de sel dure. Pour empêcher ces profondeurs de se remplir, de s'affaiser & d'engloutir la ville sous laquelle elles sont pratiquées, elles sont bien voutées de bois forts.

Ces mines furent découvertes en 1251. on y trouve une espece de République soûterraine, qui a sa police, ses lois, ses familles, ses chemins publics, ses voitures & ses chevaux, occupés à conduire le *sel*, du fond de la mine à son ouverture, d'où on l'enleve avec des machines. Lorsque les chevaux sont une fois descendus dans les mines, ils n'en sortent plus; quant aux Ouvriers; ils ont des occasions assez fréquentes de respirer l'air extérieur. Lorsqu'un Voyageur arrive dans ces abimes prodigieux, où un peuple nombreux est enterré tout vivant, & où plusieurs d'entre ce peuple sont nés, & d'où ils ne sont jamais sortis, il est fort étonné de trouver une longue suite de voûtes fort élevées, soutenues par des piliers taillés au ciseau, & qui n'étant eux mêmes que des rochers de *sel*, paroissent à la lueur des flambeaux, dont ces lieux sont continuellement éclairés, autant de crystaux & de pierres précieuses de différentes couleurs, & qui jettent un éclat presque insupportable à la vue.

Les morceaux de *sel* qu'on enleve ressemblent à de gros cylindres; les Mineurs se servent de marteaux, de bêches, & de ciseaux pour séparer les différens lits de pierre qu'ils rencontrent, & cela se fait ainsi que dans nos carrieres; aussi-tôt que ces masses sont sorties de la carriere, on les brise par petits morceaux, propres à être jettés dans un moulin, où ils sont broyés, & réduits en une fleur ou farine grossiere, qu'on employe à tous les usages du *sel* marin.

On tire de ces mines trois especes de *sel gemme*. Un *sel gemme* commun, noir & grossier; un second *sel gemme* tant soit peu plus fin & plus blanc; un troisieme tout à fait blanc, dur & transparent; c'est celui qu'on vend chez les Droguistes, & dont les Teinturiers se servent. Il coupe comme le crystal; & on en fait différentes choses, comme des chapelets, de petits vaisseaux, & autres bagatelles semblables; les autres especes sont moins compactes, & ne sont d'usage que dans les cuisines. Quant au *sel* grossier & noir, on le laisse en gros

morceaux longs, ronds, de trois aulnes de Pologne en longueur, & d'une aulne d'épaiſſeur, qu'on vend depuis 50 juſqu'à 70 florins Polonois.

On laiſſe les plus gros morceaux devant les portes, où les beſtiaux les lêchent en paſſant, ils ſont de couleur griſâtre, & tant ſoit peu jaune.

Mais ce qu'il y a de ſingulier dans ces mines, c'eſt qu'il coule au milieu de ces montagnes de ſel, un ruiſſeau d'eau fraîche qui ſuffit pour tous ceux qui les habitent.

Les mines Impériales de *ſel* de Soowar proche Eper dans la Haute Hongrie, ont auſſi un grand nombre de particularités remarquables; voici ce qu'en dit le D. Bruckman. Elles ont au moins cent quarante braſſes de profondeur. On trouve dans leurs cavités de longues allées pratiquées dans des rochers de *ſel*, qui brillent de tous côtés, d'un jaune & d'un bleu fort beau. Il a remarqué que ce beau bleu exposé au Soleil pendant quelques jours, perdoit entierement ſa couleur d'outremer, & devenoit blanc comme le reſte du *ſel*; & que la même altération ne ſe fait point dans le jaune. Il ajoute que ſi l'on broye enſemble des matieres de l'une & de l'autre couleur, le *ſel* qui en vient n'eſt ni bleu ni jaune, mais extremement blanc.

Meliſſantes dit dans ſa Géographie, à propos des mines de *ſel* que les Eſpagnols ont en Catalogne, qu'il y a du *ſel* de roche, dont les couleurs ſont ſi variées, que leur mélange reſſemble à celles de l'Arc-en-Ciel; qu'on y apperçoit du verd, du rouge, du jaune & du bleu; mais que ſi l'on prend un morceau de ce *ſel*, qu'on le broye & qu'on le prépare, il perdra ſa couleur & deviendra blanc. Il en eſt de même de celui de Salzbourg; il devient blanc lorſqu'il eſt broyé.

Une particularité des mines de Soowar; c'eſt qu'on y a pratiqué une Chapelle, qui peut contenir aiſément cent perſonnes; elle a un Autel, un pupitre; une Sacriſtie, des bancs & des formes taillés dans le roc. On y fait le Service Divin une fois l'an, la ſemaine d'après l'Epiphanie, & il y a toujours un ſermon prêché par un Jeſuite d'Eper. C'eſt une fondation faite en mémoire des Officiers de l'Exciſe & des Mineurs.

Entr'autres curioſités remarquables dans ces lieux ſoûterrains, ce ſont les fleurs de ſel, qui croiſſent comme la barbe de bouc, avec cette ſeule différence qu'elles ſont plus blanches & plus fines; on ne peut aſſez admirer ces productions; il ſemble que ce ſoit une végétation; cependant on n'en trouve ni en tout tems, ni partout où l'on a miné; elles paroiſſent & croiſſent ſelon la température des Saiſons, qui ſont fort irrégulieres dans ces lieux. Ces eſpeces de plumes de *ſel* ſont fort fragiles; elles ſe fondent à l'humidité, & ſe diſſolvent dans l'huile; c'eſt toutefois le ſel le plus pur, le plus fin, le plus actif, le plus blanc & le plus beau; enſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a donné à ces excroiſſances le nom de fleurs de *ſel*.

Il y a à Neuſol, une ſtatue de *ſel* de la grandeur naturelle, qui eſt comme le Barometre de la Ville; lorſqu'elle ſue, ou ſe couvre d'humidité, elle annonce le mauvais tems & la pluie; & l'on peut compter ſur du beau tems lorſqu'elle eſt ſeche.

Il y a pluſieurs mines de ſel en Angleterre, aux environs de Wyches en Cheshire.

* Il y en a auſſi en Franche-Comté & en Lorraine.

*Du ſel commun artificiel ou du ſel marin.*

Le *ſel* commun artificiel ſe fait avec l'eau de la mer, des fontaines & des puits ſalés, que l'on fait évaporer à l'ardeur du ſoleil ou par la chaleur du feu.

Dans la Guyenne l'on creuſe ſur le bord de la mer, des foſſes que l'on enduit d'argile: le flux de la mer les remplit; & l'eau s'étant évaporée à l'ardeur du ſoleil, on trouve du *ſel* en abondance au fond de ces foſſes.

Dans la Normandie on fait des monceaux de ſable menu ſur le bord de la mer; on les arroſe ſouvent d'eau de la mer: l'humidité étant diſſipée par les rayons du ſoleil, le *ſel* reſte parmi le ſable. Lorſque ce ſable eſt chargé d'une grande quantité de *ſel*, on le fait bouillir dans de l'eau douce; on paſſe cette eau chargée de *ſel*, on la fait bouillir à un feu modéré, dans des chaudieres de plomb, juſqu'à un certain degré d'épaiſſiſſement; enfin on retire le feu, & on laiſſe cryſtalliſer ce *ſel*, qui forme des cryſtaux blanchâtres.

Le *ſel* que l'on retire de l'eau des fontaines ſalées, ſe fait par l'évaporation de l'humidité. Mais lorſque l'on fait bouillir cette eau ſalée, on y mêle un peu de fiel ou de ſang de bœuf; afin que le *ſel* forme plus facilement des grains plus gros. Car les parties bitumineuſes & terreſtres mêlées avec le *ſel* dont elles empêchent la concrétion, venant à s'embarraſſer dans les parties branchues du fiel & du ſang, ſe changent en écume, ou elles reſtent dans les couloirs.

Le *ſel* qui a le plus de ſaveur, eſt celui qui ſe forme de l'eau de la mer par les rayons du ſoleil dans les marais ſalés. Celui que l'on fait par la chaleur du feu, eſt plus amer: mais celui que l'on fait de l'eau des fontaines ou des puits ſalés, pique la langue plus fortement; parce qu'il eſt mêlé avec une plus grande quantité de *ſel* alcali minéral. C'eſt auſſi ce qui fait qu'il ſe fond plus promptement.

On préfere non-ſeulement dans les cuiſines, mais encore en Medecine, le *ſel* marin qui eſt formé par les rayons du ſoleil. Il eſt d'un gout ſalé aſſez connu, de couleur griſe, à cauſe de la terre qui y eſt mêlée. Si on le diſſout & qu'on le cryſtalliſe à une légere chaleur, il forme de petits grains blancs & cubiques.

Le *ſel* que l'on fait par le moyen du feu avec l'eau de la mer ou des fontaines ſalées, eſt blanc: mais ſes grains n'ont pas une figure exactement cubique à cauſe du mélange de différens *ſels*.

Le *ſel* marin, avant que d'avoir éprouvé le feu, ne change pas la couleur du ſirop violat, ni la teinture de tourne-ſol: il ne fait point effervefcence avec l'huile de tartre, & il ne trouble point l'eau de chaux. Cependant il donne des marques légeres d'acidité, ſi on le verſe ſur l'eſprit urineux de *ſel* ammoniac; car il trouble ſa tranſparence. Il obſcurcit un peu l'infuſion de noix de galle. Il paroît tenir auſſi de la nature des alcalis, puiſqu'il trouble la ſolution de mercure qui étoit blanche; & lorſqu'il eſt mêlé avec l'huile de vitriol, il excite une effervefcence avec chaleur.

La plus grande partie du *ſel* marin diſſous dans l'eau, après qu'on l'a fait évaporer juſqu'à pellicule, & expoſé dans un lieu frais, ſe change en cryſtaux cubiques: mais l'autre partie, qui eſt alcaline, ne peut ſe ſécher que par une grande chaleur; elle ne prend aucune figure réguliere, & elle ſe fond aiſément à l'humidité de l'air: d'où il eſt clair que le *ſel* marin eſt un *ſel* ſalé compoſé d'un acide particulier & d'un alcali minéral, dont la partie acide eſt tellement envelopée par la partie alcaline, qu'elle peut à peine produire ſon effet.

Lorſqu'on diſtile le *ſel* marin dans une cornue par le moyen du feu, on en retire un eſprit acide qui donne la couleur rouge à la teinture de tourne-ſol, & qui fait une violente effervefcence avec l'huile de tartre par défaillance; mais ſans chaleur, & qui n'en fait point avec l'eau de chaux.

Il n'y a que l'eſprit de *ſel*, qui puiſſe diſſoudre l'or & l'étain: il ne peut diſſoudre l'argent ni le plomb; il donne la même vertu à l'eſprit de nitre & de vitriol, qui deviennent une eau régale en y mêlant du *ſel* commun. Si l'on mêle du *ſel* alcali de tartre juſqu'à la ſaturation avec l'eſprit de *ſel* marin qui pique ſi violemment la langue, il ſe changera en *ſel* ſalé, parfaitement ſemblable au *ſel* marin par ſon gout & par ſa figure cubique. Par où l'on voit clairement que le *ſel* marin eſt un *ſel* acide très-chargé de *ſel* alcali, ce qui eſt déja certain par l'analyſe que l'on en fait.

Les cryſtaux cubiques de *ſel* marin décrépitent ſur le feu, & ſautent de côté & d'autre avec bruit.

Le *ſel* marin empêche la trop grande fermentation & la putréfaction; c'eſt pourquoi les Chymiſtes l'employent dans la macération des plantes, de peur qu'elles ne ſe

pourrissent; il produit le même effet dans l'estomac à l'égard des alimens, & il empêche le bouillonnement violent des autres liqueurs. D'ailleurs s'unissant facilement aux *sels* volatils urineux, & faisant par-là un *sel* ammoniac; il tempere l'acreté des humeurs & les fait couler par les urines. Ajoutez à cela, qu'en irritant légerement par ses petites pointes les parties solides, & leur servant d'aiguillon, il rend les oscillations des fibres plus vives : par-là les fonctions du corps se font mieux. C'est de-là que viennent toutes ces belles qualités que l'on attribue au *sel* commun, comme la vertu d'échauffer, de dessécher, de déterger, de digérer, d'ouvrir, d'inciser, d'exciter l'appétit & l'amour, & de résister à la pourriture & au poison.

On l'emploie intérieurement, lorsque la digestion se fait difficilement, dans le dégout, dans les obstructions du ventre & des reins. Il est un des ingrédiens qui entrent dans l'*unguentum emulatum.* Il est fort estimé par les Chymistes, comme étant le seul menstrue propre pour l'or. Geoffroy.

*Analyse du sel marin.*

*Prenez* une certaine quantité de *sel*, produit soit dans la terre, soit par le moyen de l'eau de mer, soit par l'eau des fontaines salées; & aussi pur qu'il sera possible. Dissolvez-la dans une quantité suffisante d'eau; faites-la digérer long-tems dans un vaisseau si exactement fermé, que rien ne puisse s'évaporer. Il se précipitera une terre insipide qui ne se dissoudra plus dans l'eau. Décantez la partie claire : mettez la en évaporation dans un lieu où il n'y ait point de poussiere, jusqu'à ce qu'il se soit formé à sa surface une crasse ou pellicule mince. Portez-la ensuite dans un lieu frais; elle vous donnera des crystaux transparens, d'une forme cubique. Décantez derechef le reste de la liqueur, remettez-la en évaporation, jusqu'à ce qu'il se réforme une pellicule; transportez-la comme ci-devant dans un lieu frais; & elle vous donnera un plus grand nombre de crystaux, mais moins purs & moins transparens que les premiers. Réitérez la même évaporation, & poussez la crystalisation jusqu'à ce qu'elle cesse absolument; il vous restera alors une liqueur huileuse & saline, qui ne se séchera qu'avec beaucoup de peine, & sur un feu violent & continué. Ce qui vous viendra par la dessiccation, attirera l'humidité de l'air, se mettra en huile par défaillance plus promptement qu'aucune autre substance, & précipitera alors une petite quantité de terre insipide, que l'eau ne dissoudra point. Faites sécher l'huile restante & la calcinez; ensuite exposez-la à l'air jusqu'à ce qu'elle se remette en huile, & elle vous donnera un peu plus de terre insipide. Si vous repétez ces calcinations & ces solutions un assez grand nombre de fois, il ne vous restera enfin qu'une terre pure, insipide, en assez grande quantité. Si vous ramassez ce que vous en aurez obtenu dans chaque solution, les autres parties volatilisées se seront dispersées dans l'air.

Il paroît par cette analyse que le *sel* commun est composé d'une terre purement insipide, d'un esprit acide extrement volatil, & d'eau. Il est vraissemblable que cette terre étoit d'une nature alcaline avant que d'être unie à l'esprit acide volatil; c'étoit peut-être même la même chose exactement que le *natrum* des anciens. Ce qui me fait naître cette conjecture, & ce qui lui donne du fondement, c'est que si l'on impregne un sel fixe, alcalin, quelconque, de l'esprit acide du sel commun, il en résultera un *sel* à peu près le même que le *sel* commun, que les Chymistes appellent *sel* régénéré.

Le *sel* commun a un très-grand nombre de propriétés singulieres.

1. Les plus petits crystaux de *sel* commun sont toujours d'une figure cubique, c'est-à-dire, comme des dez à joüer.
2. Ils pétillent sur le feu. Cette décrépitation paroît être causée par l'air contenu dans ses pores, qui venant à être raréfié par le feu, brise sa prison & s'échappe.
3. L'esprit de *sel* est la seule chose dans la nature qui dissolve l'or, mais non sans être uni à l'esprit de nitre.
4. Le *sel* est incorruptible & garantit de la corruption l'eau & toutes les substances animales & végétales. Cette propriété dépend absolument de l'acide qu'il contient.
5. Il se dissout dans une quantité d'eau donnée, une plus grande quantité de *sel* commun que de tout autre *sel*. Six onces de *sel* commun peuvent être dissoutes dans seize onces d'eau: mais il faut remarquer que l'eau chaude dissout plus de *sel* que l'eau froide, & l'eau plus chaude, que celle qui l'est moins. Ainsi l'eau chaude au degré qui la fait bouillir, dissout plus de *sel* qu'à tout autre degré de chaleur; ensorte qu'à mesure qu'elle se refroidit elle précipite à tout moment une partie du *sel* dont elle étoit chargée, & lorsqu'elle est froide à glacer, elle se débarrasse presque de tout le *sel*, qu'on trouve au fond de la glace en forme solide.
6. Le *sel* dissous dans une eau d'un degré de chaleur égal à celui de l'atmosphere, la rend beaucoup plus froide. Cependant,
7. Malgré cet accroissement de froid, le *sel* l'empêche de se glacer, ensorte que l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du *sel*, se glace plus lentement que l'eau pure; d'où il s'ensuit que les particules de *sel* interposées entre les particules d'eau, les empêchent de s'unir; autrement en augmentant le froid, elles hâteroient nécessairement la congélation.
8. Si l'on répand de l'esprit de *sel* sur la glace pulvérisée, il en augmentera la froideur à un degré surprenant; ce degré de froid sera plus grand que celui qui se fait naturellement & qui tueroit tout animal.
9. Le *sel* mis sur les charbons ardens en augmente considérablement la chaleur, ce qui provient de l'air, de l'eau & de l'acide qu'il contient; cet air chassé du *sel* avec violence, agit sur les charbons comme des soufflets; & il n'y a point d'ouvriers en fer qui ne connoissent cet effet; car ils ont coutume de répandre de l'eau sur les charbons ardens lorsqu'ils veulent augmenter l'ardeur du feu.
10. Le *sel* extremement sec attire considérablement l'humidité de l'air, même dans les saisons les plus seches; ensorte que c'est un fait bien connu, que ceux qui font commerce de *sel*, l'achetent à Wiches fort sec, & le vendent fort loin de-là moins par cent qu'il ne leur coute; cependant ils y gagnent, parce que la même quantité de *sel* qui pese un cent à Wiches pese beaucoup plus au loin, lorsqu'elle a attiré l'humidité de l'air.

Quant aux propriétés des *sels* en général, on peut remarquer que la putréfaction étant toujours proportionnée à la chaleur, cette masse immense d'eau que nous appellons mer, ne manqueroit pas de se corrompre sans eux, ainsi que se corrompent en effet les eaux douces qui sont en stagnation, surtout dans les climats chauds & dans la saison chaude : mais cette putréfaction seroit funeste non-seulement aux animaux contenus dans la mer, mais encore à tous les animaux terrestres qui seroient exposés à l'influence des vapeurs de cette prodigieuse quantité d'eau corrompue, c'est-à-dire, vraissemblablement à tous les animaux répandus sur la surface de la terre.

Mais il est constant par la quatrieme propriété du *sel*, qu'il garantit toutes les substances animales & végétales, ainsi que l'eau, de la putréfaction; & il n'est pas nécessaire de prouver qu'il y en a une grande quantité dans la mer.

Nous avons dit de la cinquieme propriété, qu'elle consis-

toit en ce que l'eau chaude diffolvoit une plus grande quantité de *fel* que l'eau froide; d'où il s'enfuit qu'il doit y avoir plus de *fel* diffous dans la faifon chaude, où toutes les fubftances font plus expofées à la corruption, que dans les climats & les tems froids, où le *fel* paroît moins néceffaire. Auffi trouve-t'on par des expériences réitérées, qu'une pinte d'eau de la Méditerranée, fituée fous un climat chaud, contient une once de *fel*, au lieu que la même quantité d'eau de la mer Baltique où le climat eft froid, n'en contient qu'une demi-once. Il n'eft pas moins certain que l'eau de mer eft d'autant plus falée, qu'on approche plus de l'équateur, & d'autant moins, qu'on s'éloigne plus de la mer Baltique du côté du Nord.

Ceci paroît être démontré par une expérience qu'un des amis de M. Boyle fit à fa follicitation avec un inftrument de verre préparé pour cet effet; c'eft que l'eau de mer augmente en péfanteur, & conféquemment en falure, à mefure qu'on approche de la ligne.

Nous lifons dans le même Auteur qu'à Manar, proche le grand Cap de Comorin où l'on fait la pêche des perles, & où le climat eft très-chaud, l'Océan eft fi falé, qu'il dépofe une grande quantité de *fel* en monceaux durs.

La fixieme propriété du *fel* confifte à rendre l'eau dans laquelle il eft diffous, plus froide qu'elle ne le feroit fans cela. Or la putréfaction étant proportionnée à la chaleur, il s'enfuit que cette folution doit garantir de la putréfaction dans les climats & dans les tems chauds.

Le Docteur Halley a inféré dans les *Tranfactions Philofophiques* une Differtation par laquelle il prétend démontrer que le *fel* étant continuellement porté à la mer par les rivieres, elle doit acquérir fucceffivement un plus grand degré de falure; enforte que fi nous avions des obfervations authentiques, fur différens degrés de cet accroiffement faits en différens tems, nous pourrions en inférer l'âge du monde.

S'il y a quelque chofe de vrai dans les obfervations que j'ai fait ci-deffus fur la falure de la mer, elles doivent renverfer de fond en comble le fyfteme du Docteur Halley, quelqu'ingenieux qu'il foit, ainfi que le Lecteur s'en appercevra, s'il confidere que la mer étoit auffi vraiffemblablement falée, quinze jours après la chute d'Adam qu'à préfent, puifqu'il n'étoit pas moins néceffaire qu'elle le fût. D'ailleurs je ne voudrois point dire que le Tout-Puiffant ait créé fes ouvrages dans un état d'imperfection, d'où ils ne font fortis qu'à la fuite des tems.

J'ajouterai que quoique le *fel* foit incorruptible, cependant il peut être tellement altéré qu'il ne lui refte prefque plus la forme de *fel*, ainfi qu'il paroît par fon analyfe. Ainfi quand je conviendrois avec le Docteur Halley que le *fel* eft perpétuellement porté dans l'Océan par les rivieres, & que les exhalaifons qui s'élevent de la mer font parfaitement douces, je n'en inférerois pas pour cela avec lui que les eaux de la mer deviennent de plus en plus falées; car il eft fort vraiffemblable que l'action réciproque des autres corps fur lui, lui fait fubir une efpece de transformation, telle que celle que nous avons décrite dans fon analyfe; & que les parties volatiles qui conftituent fa nature fpécifique, & qui rendent fa partie fixe ou terreufe, foluble dans l'eau, étant féparées de cette terre qui les fixoit, s'évaporent & fe difperfent dans l'air; après quoi la terre dépouillée & qui n'eft plus foluble dans l'eau, fe précipite au fond par fa propre pefanteur. D'un autre côté fi nous confidérons avec le célebre Newton que la nature aime les tranfmutations, nous en feront d'autant plus portés à croire qu'il fe fait dans l'Univers une formation & une diffolution perpétuelles de *fel*.

Il y a quelques préparations, comme la calcination & la décrépitation, qui doivent précéder la diftilation du *fel* marin; car le feu faifant pétiller & fauter les grains de *fel*, il ne manqueroit pas de brifer tous les vaiffeaux dont on fe fert dans la diftilation, fi l'on n'avoit eu foin d'en féparer le fluide aqueux qu'il contient en abondance. La décrépitation eft caufée par les particules d'air contenues entre les particules du *fel* qui venant à fe diffoudre par la chaleur, donnent lieu à l'élafticité de ces particules qui brifent la prifon dans laquelle elles étoient retenues, & féparent celles du *fel* avec une efpece d'explofion.

La décrépitation ou la calcination du *fel* fe fait de la maniere fuivante.

*Décrépitation du fel.*

On met le *fel* dans un vaiffeau de terre découvert, fur des charbons ardens, & on le remue fans ceffe avec une fpatule de fer; lorfqu'il commence à être bien échauffé, il pétille, & ce bruit ceffe après avoir augmenté pendant quelque tems. Lorfque ce bruit a ceffé, le *fel* eft décrépité, calciné, féché, brûlé & refte au fond du vaiffeau en poudre. Ce *fel* décrépité fert à cimenter les minéraux ou les métaux, à la diftilation d'efprit de *fel*, & à un grand nombre d'opérations chymiques.

*Dépuration & cryftallifation du fel marin.*

*Diffolvez* du *fel* marin commun dans fix fois autant d'eau de pluie; filtrez la folution chaude à travers un linge fort ferré, jufqu'à ce que vous l'ayez rendue parfaitement limpide; faites évaporer dans un vaiffeau de verre la fixieme partie de l'eau. Laiffez repofer le refte pendant trois jours dans un lieu frais & dans un vaiffeau bien couvert, afin que la pouffiere n'y tombe point. S'il fe dépofe au fond du vaiffeau quelques feces, décantez la partie limpide; s'il ne fe précipite rien, la liqueur eft parfaite, & on peut la faire évaporer jufqu'à ce qu'il fe forme une pellicule. Remettez-la donc dans un lieu frais pendant vingt-quatre heures, c'eft dans l'intervalle de ce repos qu'elle donnera des cryftaux cubiques. Tranfvafez foigneufement la liqueur reftante après la cryftallifation; faites fécher les cryftaux fur un feu modéré, & gardez-les pour l'ufage. C'eft de ce *fel* que je me fers ordinairement dans les opérations chymiques. Faites évaporer derechef le refte de la liqueur jufqu'à pellicule, & vous en obtiendrez d'autres cryftaux comme ci-devant. Continuez ce procédé, jufqu'à ce qu'il vous vienne enfin un refte épais, onctueux, auftere, difficile à fécher, & ne donnant prefque aucuns cryftaux. Si l'on fait décrépiter fur le feu ce *fel* ainfi purifié, qu'on le mette en fufion à l'aide d'un feu violent, & qu'on le verfe fur un marbre fec, il fe réfoudra à l'air, & dépofera des feces terreufes qu'on féparera foigneufement de la liqueur, qu'on épaiffira, calcinera, verfera fur le marbre, & fera diffoudre à l'air pour la feconde fois. On réitérera cette opération jufqu'à ce que tout le *fel* foit entierement détruit, ainfi qu'un Auteur de Chymie fort ancien a remarqué qu'il arrivoit.

*REMARQUES.*

La cryftallifation eft le feul moyen d'avoir des *fels* purs & fimples. La propriété naturelle des *fels* diffous dans une certaine quantité d'eau, eft d'unir leurs parties femblables, & d'exclurre leurs parties hétérogenes; ce qui fe fait en vertu d'une attraction plus forte dans un *fel* que dans un autre, en conféquence de laquelle les *fels* fe trouvent féparés. Si l'on n'a commencé par dépurer les *fels*, c'eft en vain qu'on s'attendra à obtenir des efprits purs, qui font néceffaires dans de certaines opérations. S'il y avoit du *fel* marin dans le nitre, le nitre diftilé ne donneroit point une eau forte, mais une eau régale: il en eft de même du *fel* marin, s'il contenoit du nitre. Le *fel* qu'on obtient de cette maniere eft un

dissolvant de l'or tel que sans lui on n'a d'autres moyens de dissoudre ce métal, qu'en le mettant en fusion avec d'autres métaux. Il possede à un degré souverain la propriété de garantir de la putréfaction les parties des substances animales & végétales.

*Esprit de sel marin de Glauber.*

1. *Mettez* sur trois parties de *sel* marin préparé comme ci-dessus, & renfermées dans une retorte de verre, une partie de l'huile de vitriol la plus forte, il s'élevera dans l'instant du mélange une vapeur volatile blanche, dont il faut se garantir soigneusement, car elle est capable de suffoquer & d'arrêter absolument l'action des poumons, si elle étoit portée dans ce viscere avec la respiration. Appliquez sur la retorte un grand récipient de verre, large & froid; lutez la jointure; appliquez une très-petite quantité de feu d'abord, car il s'élevera pendant long-tems un esprit furieux qui s'échapperoit malgré l'union des vaisseaux, ou qui les briseroit; ensorte qu'il faut que le feu soit fort doux pendant trois ou quatre heures. Augmentez-le un peu, & vous aurez une liqueur moins volatile. Vous employerez huit heures à cette opération, au bout desquelles, poussez le feu jusqu'à ce que le pot de fer soit rouge & qu'il ne vienne plus de liqueur; laissez refroidir le tout; & lorsque le cou de la retorte ne sera plus chaud, ôtez le récipient; la liqueur fumera; prenez garde de respirer cette fumée. Transvasez cette liqueur. Mettez la dans un vaisseau de verre dont le bouchon soit de verre aussi; tenez-la dans un lieu frais, sinon l'agitation de la vapeur fera briser le vaisseau. Lorsqu'elle aura demeuré dans cet état pendant quelques années, il s'en élevera sur le champ à l'ouverture du vaisseau une vapeur blanche suffoquante. Mais si l'on distile avec soin l'esprit ainsi produit dans un vaisseau de verre, sous une cheminée, avec un récipient, il viendra un esprit volatil, & il restera une liqueur plus fixe, d'une couleur jaunâtre & verte. Cette liqueur sera tranquile, & il ne s'en élevera aucune vapeur: mais celle qui sera contenue dans le récipient, sera extremement volatile & suffoquante, & l'on pourra la tenir dans un vaisseau bien fermé, comme un esprit pur & volatil de *sel*.

2. *Mettez* dans une retorte trois parties de *sel* marin sec & purifié, deux parties d'eau de pluie pure, & une partie d'huile de vitriol la plus forte. Laissez tomber goutte à goutte l'huile de vitriol, afin que la chaleur subite qui se fera dans le mélange, ne soit pas assez grande pour faire briser le vaisseau. Placez la retorte sur un feu de sable, & appliquez-lui un grand récipient. Distilez doucement pendant les quatre premieres heures tant qu'il viendra de l'eau; si vous poussez la distilation trop promptement, le récipient ne manquera pas de brifer. Augmentez ensuite le feu peu à peu, il vous viendra un esprit de *sel* marin, dont vous reconnoîtrez la présence par celle des ruisseaux en spirales que la liqueur formera. Augmentez le feu & poussez-le jusqu'à ce que le pot de fer soit rouge & qu'il ne vienne plus de liqueur; alors l'esprit ne fumera pas. Laissez tout refroidir, transvasez l'esprit qui ne sera ni suffoquant ni fumant. Si vous le distilez derechef sur un feu modéré dans un vaisseau de verre, il vous viendra une eau limpide, d'une acidité désagréable, excellente pour l'intérieur dans certaines maladies, en la mêlant avec des juleps. Il restera au fond un esprit gras, merveilleux, d'une couleur verte & jaunâtre.

3. On aura dans l'un & l'autre procédé un *sel* très-blanc & très fixe, qui ne pourra être mis en fusion que par un feu violent.

*REMARQUES.*

Il paroît surprenant que l'huile de vitriol produise un esprit si volatil, en la versant purement & simplement sur un *sel* aussi fixe que le *sel* marin. On fixe derechef cet esprit en versant dessus de l'eau claire, & on ne l'obtient point volatil lorsque l'huile de vitriol est mêlée avec une forte solution de *sel* marin, ni quand l'huile de vitriol est délayée avec l'eau & ajoutée à ce *sel*. La volatilité surprenante & suffoquante de cet esprit est fixée dans ces trois cas, & sa qualité pernicieuse détruite. Si cet esprit ainsi fixé & rendu innocent est travaillé à un feu de cent degrés, il se sépare de l'eau & vient riche, très-gras, épais, d'une acidité agréable, odoriférant, d'une couleur verdâtre, & aussi parfait qu'il soit possible de l'obtenir. Il y a cependant des limites dans cette opération, car il n'y a qu'une seule partie du *sel* qui se convertisse en un acide, le reste demeure fixe avec l'huile de vitriol. Je n'ai jamais obtenu & séparé de l'eau plus d'une troisieme partie d'esprit pur, relativement à la quantité de *sel*. Cet esprit a quelques propriétés communes avec les acides & quelques autres qui lui sont particulieres. Il est surtout bienfaisant à l'estomac, il excite l'appétit, atténue les humeurs muqueuses, résiste à la putréfaction & corrige la bile lorsqu'elle peche par son acrimonie, par sa quantité ou par sa qualité. On s'en sert avec beaucoup de succès dans la gangrene des gencives, de la bouche & de la langue; il prévient la formation de la pierre, il la dissout même, selon Van Helmont. Il soulage dans la strangurie à laquelle les vieillards sont sujets. Si l'on mêle l'esprit de *sel* le plus fort, avec trois fois autant d'alcohol, & qu'on les unisse bien intimement par deux ou trois distilations, on aura un esprit volatil huileux, acide, odoriférant, balsamique & très-énergique. Cet esprit acide lorsqu'il est fort, ou lorsqu'on l'a travaillé plusieurs fois avec le *sel* marin, dissout l'or. En un mot cette liqueur est au-dessus de tous les éloges qu'on en peut faire; c'est à l'industrie de Glauber que nous en avons l'obligation.

*Esprit de sel marin avec les terres bolaires.*

1. *Prenez* six livres de *sel* marin pur & sec, mettez-les dans deux alembics longs de terre, trois livres dans chaque. Mettez ces vaisseaux sur le feu, & couvrez-les de tuiles, pour empêcher qu'il n'y tombe des particules étrangeres. Environnez-les de feu, que vous tiendrez d'abord à quelque distance; approchez-le ensuite peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il soit enfin appliqué à leur surface. Le *sel* pétillera fortement & pendant long-tems: mais cette décrépitation cessera lorsque la chaleur aura rougi les vaisseaux. Lorsque le feu sera éteint, vous trouverez le *sel* blanc, pulvérisé, & il ne pétillera plus lorsque vous le jetterez sur le feu. Il diminue toujours d'un quart dans la décrépitation, du reste il ne paroît point altéré, quoiqu'il s'humecte facilement à l'air. On peut alors l'employer à la distilation. Si l'on ne l'eût point ainsi préparé, l'action du feu l'auroit pu faire sauter dans le récipient, l'opération en auroit été troublée, & même quelquefois les vaisseaux cassés: mais lorsqu'on en a chassé par la calcination son esprit pétillant, il supporte plus tranquilement le feu.

2. *Prenez* trois livres de ce *sel* aussi-tôt qu'il est décrépité; broyez-le dans un grand mortier chaud. Ajoutez sur le champ dix livres de bols communs; divisez le mélange en deux parties; remplissez-en les vaisseaux de maniere que la matiere ne sorte point par l'orifice, lorsqu'ils seront couchés ho-

rifontalement dans le fourneau : ajuſtez-les enſuite dans le réverbératoire. Fermez le côté ouvert du fourneau avec de la brique & du mortier, enſorte qu'il ne paroiſſe à l'extérieur que les cous des vaiſſeaux, Appliquez à leurs extrémités de grands récipiens ; faites d'abord un feu modéré, augmentez-le peu-à-peu pendant vingt-quatre heures, juſqu'à ce que tout ſoit parfaitement ſec & chaud. Faites enſuite dès le matin un feu violent, il s'élevera d'abord dans les récipiens beaucoup de vapeurs blanches en forme de nuages, & leurs ſurfaces intérieures ſe couvriront de gouttes ſemblables à celles de la roſée. Entretenez le feu dans cet état pendant deux ou trois heures, après quoi vous l'augmenterez, juſqu'à ce que les récipiens s'éclairciſſent, & que l'eſprit coule en ruiſſeaux onctueux. Pouſſez alors le feu au dernier degré, & le continuez ainſi pendant ſix ou huit heures; enſorte que les vaiſſeaux ſoient bien rouges. Lorſqu'il ne viendra plus d'eſprit, laiſſez tomber le feu ; ôtez les récipiens lorſque tout ſera refroidi, & tranſvaſez la liqueur pure; elle ſera acide, d'une odeur agréable, d'une couleur verte, & l'on en aura environ ſix onces par livre. Le bol demeurera ſalin. J'ai fait bouillir ce bol dans l'eau, je l'ai filtré, j'ai fait épaiſſir la leſſive, & j'en ai obtenu une grande quantité de ſel jaune, ſalin, ſtyptique, qui n'étoit point alcalin, & qui paroiſſoit conſtituer une nouvelle eſpece de ſel. Voilà ce que ce procédé m'a toujours donné : ainſi je ſuis étonné que Beguin & d'autres aient écrit qu'ils avoient converti toute la quantité de ſel, en un excellent eſprit de ſel. Quant à moi, quelques précautions que j'aie priſes, & quelques ſoins que je me ſois donnés, je n'en ai jamais tiré plus de la moitié, à l'aide du feu le plus violent & le plus continu, à moins qu'il n'y eût quelque humidité dans le bol ou dans le *ſel*. Cette diſtilation du *ſel* marin exige un feu plus violent que celle du nitre.

*REMARQUES.*

Cet eſprit démontre qu'il n'y a qu'une certaine partie ſeulement du ſel qui ſe convertiſſe en acide, par le moyen du bol & du feu. Sur la fin de cette diſtilation, il ſe fixe toujours à la partie ſupérieure du récipient une matiere jaunâtre tirant ſur le blanc, & d'un goût douceâtre, ſtyptique & ſalin. J'ai trouvé qu'elle ſe formoit en grande quantité, lorſqu'on ſubſtituoit dans l'opération, de la brique en poudre, aux bols; elle me paroît être compoſée de *ſel* & de terre graſſe mêlés enſemble. Van-Helmont recommande le *caput mortuum* pour la préparation de la pierre de Butler. On vante l'eſprit pour les mêmes uſages que ceux que nous avons indiqué dans le procédé précédent : ainſi nous n'en dirons pas davantage ici ſur ce qui le concerne particulierement.

*Sel admirable de Glauber.*

*Prenez* du *ſel* blanc ſalé, fixé, reſtant au fond de la rétorte, que vous briſerez pour l'en tirer, après la préparation de l'eſprit de *ſel* marin de Glauber. Broyez-le; faites-le fondre dans un creuſet ſur le feu ; prenez garde qu'il ne tombe de charbons dans le creuſet ; délayez-le enſuite avec de l'eau commune ; ou, ſi vous voulez, diſſolvez-le dans la rétorte même, en verſant deſſus de l'eau chaude. Filtrez la leſſive chaude ; faites évaporer cette leſſive juſqu'à ce qu'il ſe forme une pellicule. Laiſſez-la évaporer dans un lieu frais & tranquile ; elle ſe coagulera ordinairement, & ſe mettra en une maſſe ſemblable à de la glace. S'il reſte quelque choſe de fluide après la formation de cette maſſe, il prendra une forme ſolide en le tranſvaſant. Ce *ſel* diſſous dans ſix fois ſa quantité d'eau chaude, épaiſſi derechef, & mis dans un grand vaiſſeau, donnera de beaux cryſtaux d'une figure particuliere, large, ſolide, & qui ne ſe diſſoudront point à l'air.

*REMARQUES.*

C'eſt avec raiſon que le célebre Inventeur de ce *ſel* lui a donné le nom d'admirable, non-ſeulement parce qu'il eſt d'une nature particuliere & nouvelle, mais encore à cauſe de ſes effets ſurprenans. J'ai connu quelques Chymiſtes ſyſtématiques qui prétendoient que ce n'étoit qu'un vrai tartre vitriolé, qu'on connoiſſoit avant Glauber : mais le tartre vitriolé n'a ni les propriétés de ce *ſel*, ni ſa figure, ni ſon goût, ni rien de ce qui lui appartient. S'il eſt bien préparé, réduit en poudre, & mêlé avec trois fois ſon poids, de vinaigre, de biere, de vin ou d'eau, & qu'on laiſſe repoſer à part ce mélange, il ſe glacera. Si on fait fondre ce *ſel* dans un creuſet, & qu'on y ajoute peu-à-peu une quatrieme partie d'antimoine, il la diſſoudra. Il produit un grand nombre d'autres effets, ſur leſquels on peut conſulter Glauber, Boyle, Becher & Stahl, tous gens d'une extreme pénétration, & qui ont connu & éclairé les endroits les plus profonds de la Chymie ; nous pouvons mettre auſſi de ce nombre le Savant M. Homberg. Ce *ſel* eſt d'un uſage excellent en Chirurgie, dans les putréfactions & dans les gangrenes. Pris intérieurement, il ſtimule doucement, réſout, purge, & pouſſe par les urines.

*Sel marin régénéré.*

*Délayez* quatre onces d'huile de tartre par défaillance, avec trois fois autant d'eau pure; mettez ce mélange dans un vaiſſeau de verre, large, grand & à orifice étroit ; appliquez lui un feu violent. Faites diſtiler goutte-à-goutte ſur ce mélange avec un entonnoir, de l'eſprit de *ſel* de Glauber, ou de cet eſprit préparé avec le bol. Il ſe fera une grande efferveſcence. Lorſque cette efferveſcence ſera paſſée, ſecoüez le vaiſſeau, & mêlez bien le tout. Ajoutez derechef de l'eſprit ; procédez comme ci devant juſqu'à ce que l'alcali ſoit parfaitement ſoûlé d'acide. Laiſſez repoſer la liqueur; décantez-la doucement, & ſéparez-en les feces par la filtration; faites évaporer juſqu'à ce qu'il ſe forme une pellicule ; mettez la liqueur couverte de cette pellicule dans un lieu tranquile & frais, & il vous viendra des cryſtaux de *ſel* marin parfaits. Traitez de même le reſte de la liqueur après cette premiere cryſtalliſation, & vous aurez d'autres cryſtaux. Ce *ſel* ſe fixera ſur le feu, & aura toutes les propriétés du *ſel* marin naturel.

*REMARQUES.*

L'alcali végétal qui reçoit indiſtinctement tout acide, eſt ici déterminé par l'acide du *ſel* marin dont il eſt ſoûlé, & dont il prend la nature.

*De la ſubtilité & des vertus ſpécifiques de l'eſprit de ſel.*

Le *ſel* commun eſt une eſpece de *ſel* neutre ; il eſt compoſé d'un acide & d'un alcali, ainſi qu'il paroît évidemment par ſa production artificielle avec l'eſprit de *ſel* & le *ſel* de tartre, mêlés en proportion convenable, juſqu'à la ſaturation. Mais il n'y a aucun moyen plus commode pour ſéparer l'acide du *ſel* commun, que d'y ajouter de l'huile de vitriol. Cette huile mêlée en parties égales avec le *ſel* commun, excite une ébullition violente, parce que l'acide du vitriol agit puiſſamment ſur le principe alcalin du *ſel*, & il s'éleve une fumée épaiſſe, blanche & très-pénétrante, qui concentrée, donne un eſprit fumant & très-acide, qu'il faut renfer-

mer dans des vaisseaux de verre, dont les bouchons soient de même matiere. Si cet esprit est bien fort, il s'échauffe par l'affusion de l'eau presque de la même maniere qu'avec l'huile de vitriol.

La distilation de cet esprit avec l'huile de vitriol, se fait aisément avec une cucurbite de verre & à l'alembic : il faut procéder ainsi, & préférer ces vaisseaux à la rétorte, parce que l'effervescence étant violente, il pourroit arriver que l'écume se répandît. Il faut ajouter une quantité convenable d'eau commune pour faciliter l'entrée de l'acide du vitriol dans les parties intérieures du *sel* commun; c'est le moyen d'obtenir une plus grande quantité d'esprit.

La rectification peut se faire à la rétorte; on obtiendra de cette maniere un esprit d'un verd jaunâtre; c'est-là sa vraie couleur. Quant aux parties grossieres jointes à l'acide du vitriol, elles demeureront au fond; cet esprit teint la peau d'un rouge assez semblable à celui de la rose.

Ce qui démontre que la nature de cet acide est très-subtile & très-pénétrante, c'est qu'il s'échappe de l'alembic, à l'aide du feu le plus modéré, & même au bain-marie; & que si on le laisse dans des vaisseaux découverts, il s'exhale, & remplit incontinent toute une chambre. Je suis porté à le croire supérieur en cela à celui de nitre, parce que l'acide du *sel* entre plus librement dans les pores de l'or que celui du nitre, qui dissout tous les autres métaux; mais auquel il faut ajouter du *sel* commun, afin qu'il puisse résoudre le tissu de l'or.

Telle est la subtilité de l'acide du *sel* commun, que si on le prend intérieurement, il porte son action jusques dans les parties les plus éloignées, surtout dans les parties membraneuses : mais son énergie se remarque surtout sur les membranes nerveuses & sensibles des poulmons, il les stimule, les agite & cause un peu de toux; c'est pourquoi, j'estime qu'il faut en user avec circonspection, pour ne pas détruire leur tissu. Il pénetre aussi dans les passages de l'urine; il les ouvre de maniere que je ne connois pas de remede plus efficace pour provoquer cette excrétion.

Ceux qui ont des cauteres & qui font usage de l'esprit de *sel* dans les bouillons gras qu'ils prennent, y sentent des douleurs pongitives. Comme il agit aussi sur la tunique nerveuse de l'estomac, il excite l'appétit beaucoup mieux que ne feroit tout autre esprit acide & minéral.

L'esprit de *sel* commun fortement concentré, a ceci de particulier, qu'il ne perd point son goût acide, & qu'il ne prend point un goût & une odeur douce, par l'addition d'une quantité suffisante d'esprit de vin rectifié, ainsi que font les autres acides corrosifs & bien concentrés, comme l'huile de vitriol, & mon esprit fumant. L'acide fort de *sel* commun, reste entier au fond de la cucurbite; car tous les Chymistes savent assez que l'huile de vitriol, à laquelle on a ajouté une quantité suffisante d'esprit de vin bien rectifié, peut devenir par des distilations réitérées, un esprit très-pénétrant, d'une odeur & d'un goût très-agréable.

Si l'on ajoute à mon esprit fumant de nitre douze parties d'esprit de vin bien rectifié, il deviendra doux, & prendra un goût & une odeur agréables, parce que les parties huileuses & sulphureuses de l'esprit de vin corrigeront & émousseront tellement ses parties, que sa nature, son tissu & son action seront tout autres. Mais il n'en est pas ainsi de l'esprit de *sel*; car il refuse de s'unir à tout esprit huileux & phlogistique : c'est par cette raison qu'il conserve toute son acidité; à moins que sa partie sulphureuse la plus déliée venant à s'unir avec un esprit inflammable, son odeur n'en soit un peu changée, & n'en devienne plus agréable.

Il est encore particulier à l'esprit de *sel* d'agir autrement sur la limaille d'acier, que l'esprit de vitriol & de nitre : il la dissout moins promptement, & ne touche point à la pierre hématite, & au safran de mars le plus subtil; au lieu que le *sel* commun, ou le *sel* ammoniac qui vaut mieux, agit promptement & puissamment sur les minéraux calybés, la pierre hématite & la limaille d'acier, les dissout & les convertit en un vitriol très-astringent, pourvu qu'ils soient intimement mêlés dans un creuset, & tenus sur le feu pendant un tems considérable; ce qui n'arrive ni au vitriol, ni au nitre.

Il n'y a point d'acide qui tire plus promptement le souffre, dont le fer est richement imprégné, que l'acide de *sel* commun; car soit qu'on fasse épaissir une solution de fer avec l'esprit de *sel*, soit qu'on traite le *sel* ammoniac avec de la limaille de fer sur un feu concentré, on obtient un vitriol d'une couleur jaunâtre, d'un goût astringent, d'une odeur agréable, qui ne crystallise point, qui se fond & s'évapore à l'air libre; & si l'on verse dessus de l'esprit de vin bien déphlegmé, la partie sulphureuse du fer & la partie déliée du *sel* y passent sur le champ; & l'on a par ce moyen une teinture de mars, d'une couleur jaune, d'une odeur agréable, d'un goût subastringent, & propre à restituer les parties du corps dans leur ton naturel. C'est ainsi qu'on peut séparer commodément la substance sulphureuse du fer, qui est d'un grand usage en Medecine.

On peut encore remarquer que l'esprit de *sel* bien concentré, produit avec l'huile de vitriol une effervescence plus grande que celle de cette huile avec tout autre esprit acide. Hoffman, *Observ. Phys. Chym. Lib. II. Obs.* 17.

*De la solution des Sels.*

Les Chymistes ont admis jusqu'à présent comme un fait incontestable, que les esprits phlogistiques ou inflammables, sont les menstrues les plus commodes pour les corps huileux, résineux & sulphureux; mais non pour les *sels*, qu'il faut dissoudre avec des menstrues aqueux. Cela paroît confirmé par l'expérience; car nous trouvons que l'esprit de vin dépouillé de tout son phlegme, ne dissout ni les *sels* neutres, ni les *sels* fixes alcalins, mais les laisse entiers & sans aucune altération. Cependant nous allons démontrer que ceci n'est pas aussi général qu'on le pense communément, & que cette maxime des Chymistes souffre beaucoup d'exceptions. Nous ferons voir à l'œil que l'esprit de vin bien rectifié ne repousse pas tous les *sels*, & qu'il y en a qu'il dissout promptement, & auxquels il s'incorpore. Quant au sel fixe alcalin, il est constant par l'extraction de l'esprit de vin bien rectifié du *sel* de tartre, surtout lorsqu'on réitere fréquemment cette opération, qu'il s'est dissous dans cet esprit une grande quantité de *sel*, & que c'est-là ce qui le rend acre, alcalin & propre à la dissolution des huiles.

J'ai pris dix onces de *sel* de tartre bien calciné; j'ai distilé sur un feu modéré trois pintes d'esprit de vin bien rectifié, versé sur cette quantité de *sel*, & il m'est venu un esprit richement imprégné de *sel* de tartre. Mais comme ce *sel* sépare toujours une grande quantité d'humidité de l'esprit de vin rectifié, il paroît au fond de la cucurbite sous une forme liquide. J'ai tiré cette humidité par évaporation; j'ai calciné le sel dans un creuset, je l'ai pesé, & j'ai trouvé qu'il avoit perdu trois onces, ensorte qu'il ne m'en restoit que sept. J'ai réitéré le même procédé, & versé le même esprit sur le *sel* de tartre, pour l'en tirer ensuite sur un feu modéré : mais il ne m'est venu que la moitié de la quantité que j'avois employé. Il restoit dans la cucurbite deux liqueurs, dont l'une couvroit le *sel* de tartre liquide, étoit jaunâtre, d'un goût fort acre, & chargée d'un *sel* alcalin; c'est-là ce que les Chymistes appellent la teinture de tartre. L'autre étoit au-dessous, & ce n'étoit autre chose qu'une solution du *sel* de tartre, par le moyen du phlegme restant. Je la fis sécher, elle perdit encore beaucoup de son poids après la calcination.

Il ſuit de ce procédé, que quoique le *ſel* de tartre ſoutienne l'action du feu & de l'air, enſorte qu'il ne s'en exhale aucune partie; il peut toutefois, par des extractions fréquentes, à l'aide d'eſprit inflammable, non ſeulement être volatiſé, mais encore diſſous.

Il faut obſerver de plus, que le *ſel* de tartre, quoique fortement calciné, ſépare toujours dans la digeſtion & l'extraction de l'eſprit de vin le mieux rectifié, une portion de phlegme dans laquelle il ſe diſſout; ce qui démontre que l'eſprit phlogiſtique ou vineux, n'eſt autre choſe que l'huile des ſubſtances qui ont fermenté, convertie en une eſpece de phlegme par le mouvement inteſtin de la fermentation: c'eſt ce que je démontrerai dans la ſuite par d'autres expériences.

Il ne faut attribuer la couleur jaune de la teinture de tartre, qu'à l'huile de l'eſprit de vin, intimement mêlé avec le ſel de tartre; ce que l'on peut démontrer par un grand nombre d'expériences, ſurtout par ce qui ſe paſſe dans la préparation de la teinture acre de l'antimoine.

Ce n'eſt pas ſeulement les *ſels* fixes alcalins qui peuvent ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin bien rectifié: mais je ferai voir par différentes expériences, qu'il y a des *ſels* neutres qui ſe diſſolvent plus promptement dans l'eſprit de vin bien rectifié, qu'aucun ſel fixe alcalin; enſorte que ſix parties de cet eſprit peuvent recevoir & conſerver une partie de *ſel*.

Ce ſont deux *ſels* artificiels, dont l'un ſe prépare ainſi:

*Prenez* une quantité quelconque de *ſel* ammoniac, pur, volatil & ſec; mettez-la dans un vaiſſeau de verre; verſez deſſus goutte à goutte de l'eau-forte ou de l'eſprit de nitre, juſqu'à parfaite ſaturation: en ſuivant exactement ce Procédé, vous parviendrez à connoître la nature neutre de ce *ſel*. La liqueur qui aura un gout acre & nitreux, étant miſe en évaporation ſur un fourneau, il vous viendra un *ſel* blanc & fort ſec, d'un gout acre & nitreux, & qui jetté ſur des charbons, ne s'enflamme point & ne laiſſe que très-peu de parties terreſtres.

Voici comment on prépare l'autre *ſel* artificiel.

*Prenez* du *ſel* ammoniac, volatil & ſec; ſoûlez-le d'eſprit de *ſel*, au lieu d'eau-forte: vous aurez par ce moyen un troiſieme *ſel*, tout-à-fait ſemblable au *ſel* ammoniac, & qui s'unira promptement avec l'eſprit de vin rectifié. Mais ſi l'on traite ce même *ſel* volatil ſemblable au *ſel* ammoniac, avec l'eſprit ou l'huile de vitriol, il deviendra immiſcible avec l'eſprit de vin, & n'en ſera plus diſſous. C'eſt pourquoi ſi l'on verſe de l'eſprit de vin rectifié, ſur une ſolution de ce *ſel*, faite avec de l'eau commune, le *ſel* ſera précipité ſur le champ; ce qui n'arrive point, ſi l'on verſe cet eſprit ſur les *ſels* dont nous venons de faire mention, lorſqu'ils ſont diſſous; car ces ſolutions peuvent s'unir intimement avec l'alcohol du vin.

Il me paroît que la raiſon de cette différence eſt que l'eſprit de vitriol eſt un acide très-fixe; au lieu que l'eſprit diſtilé de nitre & de *ſel* commun, eſt d'une nature plus volatile; c'eſt pourquoi il ſe fait une union étroite entre ces eſprits & l'alcohol du vin: mais cette union eſt moindre avec un acide plus fixe. C'eſt par la même raiſon que ſi l'on travaille dans une cucurbite de verre, ſur un feu violent, le *ſel* fait d'huile de vitriol, & de *ſel* ammoniac, volatil, le *ſel* volatil s'évaporera, & l'acide du vitriol reſtera, ce qui n'arrive pas toutefois aux deux acides dont nous avons fait mention; ſi on les traite ſur un feu vif, ils s'évaporeront entierement, & il n'en reſtera aucun veſtige.

Les *ſels* neutres qui peuvent être diſſous dans l'alcohol du vin, ſont d'un uſage ſingulier, tant en Medecine qu'en Chymie; le nitre diſſous de cette maniere dans mon eſprit béſoardique, ou dans ma liqueur anodyne ou camphrée, eſt un excellent remede, ſoit pour prévenir & diſcuter les inflammations internes, ſoit pour guérir les maladies exanthémateuſes.

On n'ignore point que le nitre eſt encore excellent pour diſcuter les inflammations éréſipélateuſes de la peau, lorſqu'il eſt mêlé avec l'eſprit de vin camphré, qui eſt par lui-même trop brûlant & trop chaud: mais comme le nitre commun eſt incapable de s'unir ainſi, il faut ſe ſervir alors de mon nitre volatil artificiel.

Quant à l'autre *ſel* ammoniac diſſous dans l'eſprit de vin; on en peut faire un excellent ſtomachique, en le renforçant avec une quantité convenable d'eſprit de *ſel*. Si l'on en fait prendre vingt ou trente gouttes dans un véhicule convenable, & après l'avoir ainſi préparé, il excitera l'appétit, réſoudra les crudités qui ſont la cauſe d'un grand nombre de maladies, & pourra être ſubſtitué avec ſuccès, & avec avantage, à la teinture apéritive de Moëbius qu'il ſurpaſſe en qualité. Ce Medecin s'eſt fait des ſommes conſidérables, comme tout le monde ſait, par le débit de cette teinture apéritive, qui n'eſt autre choſe, qu'un eſprit de *ſel* rectifié, & tant ſoit peu corrigé, par l'addition d'une quantité convenable de *ſel* de tartre. Toutes ſes propriétés ſont donc fondées en partie ſur l'eſprit ſubtil acide du *ſel*, & en partie ſur le *ſel* neutre produit, avec l'eſprit de *ſel*, & le *ſel* de tartre. Il eſt donc évident, qu'en ſubſtituant, comme nous faiſons au *ſel* de tartre, le *ſel* volatil ammoniac qui eſt infiniment plus efficace dans les maladies de l'eſtomac que le *ſel* commun, on a un remede beaucoup meilleur que celui de Moëbius qui donna, je crois, le nom de teinture à ſa liqueur, parce qu'il la teignoit avec des fleurs de roſes ou de paſquettes, pour en cacher la compoſition.

On ſait aſſez qu'il y a dans la Nature un grand nombre de *ſels* différens, les uns naturels, les autres artificiels, ceux-ci acides, ceux-là alcalins, & d'autres neutres. On n'ignore point qu'ils ont chacun leur effet, & que tous peuvent être diſſous dans l'eau, qui eſt pour ainſi-dire leur menſtrue ſpécifique: mais ce qui ne paroît pas avoir été connu de tout le monde, c'eſt la différence qu'il y a dans la maniere dont ſe fait leur diſſolution. Les uns ſe diſſolvent promptement, & ſe répandent en grande quantité entre les particules de l'eau; d'autres ſe diſſolvent lentement & difficilement, & n'impregnent l'eau que fort peu. J'ai fait là-deſſus les Expériences ſuivantes.

Une pinte médicinale d'eau, diſſout promptement quatre onces & demie de *ſel* commun, & une pinte commune en diſſout ſix onces.

Une pinte médicinale d'eau, diſſout à l'aide d'une agitation ſuffiſante ſix dragmes de nitre, & la même quantité d'eau de riviere, diſſout la même quantité de vitriol.

Une pinte médicinale d'eau ne diſſout que deux onces d'alun; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que la même quantité d'eau, diſſout la même quantité d'*arcanum duplicatum*.

Entre les *ſels* que l'eau diſſout facilement, & dont elle ſe charge le plus volontiers, il n'y en a point qu'on puiſſe comparer au *ſel* purgatif artificiel d'Epſom. Il ſe diſſout dans l'eau, en parties égales, c'eſt-à-dire qu'une pinte médicinale d'eau de riviere, diſſout aiſément douze onces de *ſel* d'Epſom.

Le *ſel* de tartre qui eſt alcalin, ſe diſſout aiſément dans l'eau; une pinte d'eau peut porter preſque neuf onces de *ſel*. Quoique ces Expériences paroiſſent futiles du premier coup-d'œil; elles ſont pourtant de quelque importance dans la Chymie, puiſque c'eſt par elles que nous ſavons,

1°. Combien

1°. Combien il faut d'eau pour dissoudre & dépurer ces *sels* impurs.

2°. Qu'il n'y a point d'eau saline, dont seize onces puissent donner plus de six onces de *sel* marin.

3°. Comment il faut s'y prendre pour séparer les différents *sels* mêlés avec les mêmes eaux. S'il se trouve, par exemple, de l'alun dans de la dissolution de *sel*, on commencera par faire bouillir ce mélange, & à l'épaissir; alors l'alun se séparera dans le menstrue aqueux en forme de crystaux : mais le *sel* commun restera, & on l'obtiendra pareillement en crystaux, en épaississant davantage. La raison de ce Procédé, c'est qu'il faut beaucoup plus d'espace à l'alun pour demeurer dans l'eau, qu'au sel commun. Or cet espace diminuant à mesure que la liqueur s'épaissit; sa séparation est forcée, & il est chassé des pores de l'eau. D'ailleurs on sait que le *sel* commun adhere presque toujours au nitre, dont il faut le séparer avec soin; parce qu'il en détruit l'inflammabilité, & qu'il nuit à la production d'une eau forte, bonne & louable; car si l'on permet à une grande quantité de *sel* de demeurer adhérente au nitre, on aura une eau régale qui dissoudra l'or, & non l'argent, & non pas une eau forte.

Voici comment on séparera le *sel* marin du nitre.

On dissoudra celui-ci dans une quantité d'eau convenable; après une ébullition modérée, on exposera le vaisseau à un air modérément froid, ce qui fera précipiter le nitre seul en crystaux pyramidaux. Après qu'on a séparé le nitre par l'épaississement & la crystallisation, le *sel* commun reste seul dans la liqueur. Il ne faut point chercher d'autres raisons de ce Procédé, que le plus de facilité qu'a le *sel* commun sur le nitre, de se dissoudre, & de demeurer suspendu dans l'eau.

On sait assez que l'*arcanum duplicatum* se fait avec le nitre & le vitriol bien calcinés : mais il n'arrive pas toujours que ces *sels* s'unissent assez étroitement pour le former. Les parties vitrioliques & nitreuses demeurent quelquefois séparées. Si l'on veut en tirer le nitre & le vitriol, on commencera par faire bouillir la lessive de ce *sel* neutre; on le fera crystalliser; l'*arcanum duplicatum* sera précipité par ce moyen; & le vitriol & le nitre resteront dans la lessive; car il paroît par ce que nous avons dit qu'une pinte médicinale d'eau peut contenir tout au plus deux onces de ce *sel*.

4°. Si l'on veut séparer des *sels* de différentes especes les uns des autres, c'est en les dissolvant dans l'eau qu'on en viendra à bout; car leur solution se fera plus ou moins promptement; ceux dont l'eau se charge avec plus de facilité, se dissoudront les premiers; ceux au contraire qui s'insinuent moins facilement entre les pores de l'eau, seront plus de tems à se dissoudre. S'il est question, par exemple, de séparer l'*arcanum duplicatum* d'un autre *sel* neutre, comme le nitre ou le vitriol, ou le *sel* ammoniac, du *sel* commun ou du nitre; on versera dessus de l'eau commune qui s'imprégnera du *sel* commun, ou du nitre, & qui laissera au fond l'*arcanum duplicatum*. Pareillement, s'il faut séparer l'*arcanum duplicatum*, ou le tartre vitriolé, d'un *sel* alcalin ou de la potasse; on versera dessus de l'eau qui dissoudra promptement le *sel* alcalin, & laissera le *sel* neutre. Il en sera de même de l'alun & du vitriol; ce dernier se dissolvant plus promptement que le premier.

5°. Comme il n'y a dans la Nature aucun phénomene qui n'ait sa cause adequate, c'est je crois dans l'eau qu'il faut chercher la raison pour laquelle certains *sels* se dissolvent plus aisément que d'autres. Les *sels* qui se dissolvent facilement, paroissent composés de particules subtiles, petites, & fort divisées; au lieu que les parties des autres, semblent grossieres, épaisses, fortement attachées, & conséquemment fixes & terrestres. C'est en conséquence de ce mécanisme différent, que les uns s'inserent avec plus de facilité dans les petits pores de l'eau, que les autres. Il suit delà que le *sel* d'Epsom doit être d'une nature fort subtile; puisqu'une once d'eau suffit pour dissoudre une once de ce *sel*; ce qui doit étonner, & ce que personne n'avoit remarqué jusqu'à présent. C'est la raison pourquoi, si l'on verse de l'esprit de vin bien rectifié sur une solution forte de ce *sel*, elle sera coagulée sur le champ, & mise en une masse ferme, solide & semblable à de la glace; ce qui doit nécessairement arriver, les parties de l'esprit de vin rectifié, étant parfaitement miscibles avec l'eau, & par conséquent les parties solides du *sel*, qui lorsqu'elles sont jointes ensemble, forment une masse solide, devant être chassées par celles de l'esprit de vin, d'entre celles de l'eau. Cette extreme subtilité du *sel* d'Epsom vient de la petite quantité de terre fixe dont il est chargé; car si on le mêle avec de la poudre de charbon & qu'on l'expose sur le feu dans un creuset, il s'évapore entierement, & remplit la chambre d'une fumée sulphureuse. C'est donc une raison pour le préférer à tout autre, lorsqu'il est question de purger; il doit s'insinuer plus profondément dans les tuniques intestinales, que l'*arcanum duplicatum*, le nitre ou le *sel* commun. Le *sel* commun étant plus subtil que le nitre, est aussi plus purgatif. Il faut rarement ordonner la solution d'alun; parce que la grande quantité de terre dont elle est mêlée, la rend plus astringente, & plus capable de resserrer les pores que le vitriol, qui ne laisse pas après la calcination une si grande quantité de *Caput mortuum*, & qui par conséquent contient moins de terre. Outre que le *sel* commun est fort sain, rien n'est plus propre pour conserver les viandes & les empêcher de se corrompre; ce qu'il produit en s'insinuant dans les pores, & en se chargeant de l'humidité qu'il y trouve plus promptement qu'aucun autre *sel*. La subtilité du *sel* d'Epsom, & la facilité avec laquelle il se dissout, m'a fait conjecturer qu'il garantiroit les corps de la putréfaction, beaucoup mieux encore que le sel commun. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym. Lib. II. Obs. 5. & 6.*

*De la vertu caustique des sels.*

Si je dis que la vertu caustique & virulente des *sels* consiste dans la grande subtilité de leurs parties, on croira peut-être que j'avance un paradoxe, quoique ce soit un fait suffisamment démontré par les observations suivantes.

Il est très-important, tant dans la Philosophie naturelle que dans la Chymie, de connoître les élémens, la nature & le tissu des corps, puisque c'est de ces choses que dépendent la plupart de leurs actions & des phénomenes. Ainsi, par exemple, quoique les eaux minérales de Pyrmont l'emportent sur toutes les autres par leur gout pénétrant & salin, si toutefois on les expose à l'air libre dans un grand vaisseau, toutes leurs parties salines, spiritueuses & médicinales se dissiperont dans l'air, elles perdront en vingt-quatre heures toute leur efficacité & deviendront semblables à de l'eau commune. On remarque encore que si les mêmes eaux sont distilées dans un vaisseau fermé, la vapeur & l'eau distilées ne conservent plus de gout, & qu'il n'y a rien de salin ou de vitriolique, soit dans le *caput mortuum*, soit dans l'eau même.

N'est-il pas surprenant qu'un *sel* aussi efficace s'évapore ainsi & disparoisse? Mais notre surprise cessera, si nous apprenons de la Chymie & de la Philosophie naturelles, que les *sels* les plus acres, plusieurs *sels* alcalins & les *sels* fixes acides, traités de cette maniere, se mettent en une vapeur subtile, volatile & insipide. Ainsi si l'on verse de l'eau sur de la chaux vive, on lui donnera un gout très-acre : mais elle perdra totalement en bouillant, ce gout & son efficacité. Cette même substance donne avec la potasse, après avoir été dissoute, bouillie dans de l'eau & épaissie, un caustique si puis-

ſant, que ſon approche ſeule ſuffit pour corroder le cuir, le papier, les habits & les autres corps, & les mettre en une eſpece de mucilage. Cependant ſi l'on fait bouillir & épaiſſir quelques onces de ce *ſel* diſſous dans l'eau, avec une addition nouvelle d'eau, ſi l'on réitere l'ébullition & l'épaiſſiſſement, il ne reſtera du tout qu'une quatrieme partie, qui ſera une terre fort inſipide. La même choſe arrive à tous les *ſels* fixes, alcalins & au *ſel* commun. Si on les diſſout & ſi on les fait bouillir, coaguler & calciner, & ſi l'on recommence de les diſſoudre & de les coaguler à pluſieurs repriſes, ils ne donneront tous qu'une terre inſipide.

Voilà ce que tout le monde ſait: mais on n'eſt pas également informé d'une autre choſe qui ſe paſſe dans l'ébullition des *ſels*; c'eſt que ſi l'eau qui eſt le véhicule des élémens & des principes du *ſel*, ne boût pas ſur un feu modéré, & qui décroiſſe peu à peu, mais ſur un feu violent, il ſe perdra la quatrieme partie du *ſel*, qui ſera diſſipée dans l'air. Il n'y a pas de doute qu'il n'en ſoit de même par rapport au tartre vitriolé & à l'arcanum duplicatum, ſi le feu ſur lequel on les fera bouillir eſt trop fort.

On remarque de plus qu'un corroſif acide, traité convenablement, dégénere en une matiere preſque inſipide qui lui eſt analogue. Ainſi l'huile de vitriol qui eſt un cauſtique très-puiſſant & très-fixe, dégénere en une terre inſipide & noire, & en un phlegme tant ſoit peu acide, d'une odeur ſulphureuſe. Or que l'huile de vitriol ſoit un acide très-fixe & très-concentré, c'eſt une choſe trop connue pour la démontrer. Si toutefois l'on retire cette huile de ſubſtances ſulphureuſes, ſoit végétales, ſoit minérales, comme l'opium, l'orpiment & l'antimoine, cet acide fort & fixe ſe convertira en une fumée très-volatile, qui n'aura preſque aucune acidité, & qui ne laiſſera dans le *caput mortuum* qu'un reſte d'acidité peu ſenſible. Il paroît par ces expériences que cet acide fixe eſt composé de parties très-actives & très-ſubtiles, & que l'activité & la ſubtilité de ces parties naiſſent du mélange d'une petite quantité de quelques corps gras & ſulphureux. Si l'on verſe mon eſprit de nitre ſur des huiles diſtilées, il produit de la flamme: mais il eſt ſi corroſif, qu'il attaque, corrode & diſſout en très-peu de tems les métaux les plus ſolides: cependant à peine eſt-il enflammé qu'il s'évapore & ſe réſout en une fumée qu'on ne peut contenir dans les vaiſſeaux les mieux fermés; ce qui prouve l'extreme ſubtilité de ſes parties.

Il eſt maintenant facile de rendre raiſon de l'expérience de Glauber; c'eſt que ſi l'on verſe une certaine quantité de vitriol ſur le *ſel* commun, il ſe réſoudra en une vapeur ſubtile qui remplit toute la chambre. Si l'on concentre & ſi l'on ramaſſe cette fumée, on trouvera que c'eſt un eſprit très-acide & très-corroſif.

Si nous examinons les végétaux, nous en trouverons un grand nombre composés de parties fort ſubtiles, adhérentes les unes aux autres, & cependant très-actives. Ce fait eſt démontré ſuffiſamment par les purgatifs draſtiques & par les émétiques, qui operent en vertu d'un *ſel* acre, cauſtique & très ſubtil; tels ſont l'hellébore blanc & l'aſarabacca. Ces ſubſtances ſont draſtiques, purgatives & émétiques à un haut degré: cependant ſi on les fait infuſer & bouillir dans l'eau pendant un tems conſidérable, elles perdront toutes ces qualités. Il en eſt de même du tabac, il eſt purgatif, émétique, & agit ſur le corps d'une maniere violente: cependant ſi on le fait bouillir dans une quantité d'eau ſuffiſante, il ceſſera d'être draſtique, & l'on en tirera un extrait fort vanté par quelques Medecins, pour la propriété qu'ils lui attribuent de réſoudre les humeurs viſqueuſes qui gênent l'expectoration & menacent de ſuffocation. Quoiqu'on ne compte point l'aloès entre les draſtiques, toutefois il purge ſi violemment & met la maſſe du ſang dans une agitation ſi violente, que ſa doſe n'eſt que de quelques grains: mais ſi on le diſſout dans de l'eau de riviere, ſi on le fait bouillir pendant un tems conſidérable, ſa vertu cathartique ſera tellement affoiblie, qu'il ne purgera plus, à moins qu'on ne l'ordonne à très-grandes doſes. On dépouillera pareillement la ſcammonée & la coloquinte de leurs vertus purgatives en les faiſant bouillir.

On trouvera peut-être quelque difficulté à ſe perſuader qu'on puiſſe ôter aux ſubſtances minérales leurs vertus draſtiques, émétiques & purgatives, en les faiſant bouillir.

C'eſt cependant un fait démontré par l'expérience ſuivante.

Lorſqu'on fait le tartre émétique avec le ſafran des métaux & la crême de tartre, on obſerve que ſi l'infuſion a bouilli trop long-tems, le remede perd beaucoup de ſon efficacité; enſorte qu'il en faut ordonner dix grains pour une doſe, au lieu que ſans cela deux ou trois grains auroient ſuffi.

Toutes ces expériences démontrent ſuffiſamment qu'il faut attribuer non-ſeulement l'acrimonie des *ſels*, mais encore la qualité virulente & draſtique des autres corps, à leurs particules ſubtiles & mobiles, qui jointes enſemble ont une action dont elles ſont dépouillées par l'air, l'eau & la chaleur qui les ſéparent. Du reſte on ne doit point être ſurpris que les particules des *ſels* ſoient très-ſubtiles; car plus les particules d'un corps ſont ſubtiles, plus il a de facilité pour recevoir & communiquer du mouvement, ainſi qu'il paroît par l'éther, l'air & l'eau.

Les effets font voir que la corroſion & la diſſolution des corps ſont produites par la violence du mouvement cauſée par l'action des *ſels*. Plus la force motrice ſera concentrée, plus la corroſion & la diſſolution ſeront promptes. C'eſt pourquoi l'eſprit fumant de nitre concentré corrodera plus vivement que l'eſprit de *ſel* qui l'emportera à ſon tour ſur l'huile de vitriol, parce que l'eſprit de nitre a les parties plus ſubtiles que l'eſprit de *ſel*, & l'eſprit de *ſel* les parties plus ſubtiles que l'huile de vitriol.

Il s'enſuit de ces obſervations que tous les *ſels* ſont composés d'une matiere ſubtile, pénétrante, &, pour ainſi dire, éthérée, que leurs parties ſont extremement acres & corroſives, tant que la terre qui fait entre elles les fonctions d'une eſpece de ciment, les tient unies; & qu'elles perdent totalement leur efficacité lorſqu'elles ſont ſéparées. L'exemple du miroir ardent peut jetter quelque lumiere ſur ce phénomene: les rayons qu'il ramaſſe & concentre, produiſent une chaleur violente; mais cette chaleur devient d'autant plus foible & plus languiſſante, que les rayons ſont plus épars & moins concentrés. Hoffman, *Obſ. Phyſ. Chym. Lib. II. Obſervat.* 15.

Sal acidum, *Sel acide.* Voyez *Acida.*

Sal alembrot. Voyez *Alembrot.*

Schroder décrit de la maniere ſuivante la préparation de ce *ſel.*

Prenez *du ſel commun,*
*du ſel gemme,*
*du ſel alcalin,* } *de chaque une once.*

Faites une leſſive avec les ſucs de mente & de giroflée muſquée, & avec de l'eau de fontaine.

Prenez *deux onces de chacun des ſucs, &*
*deux pintes d'eau.*

Filtrez enſuite & coagulez.

Sal alcali ou alkali. Voyez *Alcali.*
Sal ammoniacum. Voyez *Ammoniacum.*
Sal anatron. Voyez *Nitrum.*
Sal animalium, *Sel animal.* Voyez *Alcali.*

SAL CATHARTICUM AMARUM, *Sel purgatif amer*, communément appellé *Sel d'Epsom*. Le premier qui en fit fut le Docteur Grew, à qui il vint en pensée de faire évaporer les eaux d'Epsom. Quelques années après on trouva en différentes contrées des autres eaux purgatives ameres, dont on tira des *sels* en plus grande ou moindre quantité, mais aucunes n'en donnerent autant que les fontaines du côté de la montagne de Shooter dans la Province de Kent. Elles étoient en 1700. en la possession de deux fameux Chymistes, Messieurs George, & François Moult. Ils dresserent un tel appareil pour l'évaporation de ces eaux, qu'ils en consumoient quelquefois jusqu'à deux cens bariques en une semaine, ce qui leur produisoit dans les tems secs, & lorsque les pluies ne se mêloient point à leurs eaux, jusqu'à deux cens vingt quatre livres de *sel*. Cette espece de manufacture subsistoit depuis quelque tems, lorsque le Docteur Hoy trouva une maniere plus expéditive de faire un *sel* purgatif si semblable à celui qu'on tiroit des fontaines, & qui en possédoit tellement les propriétés, qu'on le prit, & qu'il continua de passer pour tel. La grande consommation qui se faisoit de ces *sels*, auxquels on donnoit le nom de *sel* d'Epsom, fit soupçonner à quelques Medecins, long-tems auparavant que M. Boulduc en eût l'idée, que celui même qui se faisoit à la montagne de Shooter étoit adultéré, & qu'on en augmentoit la quantité par quelque addition. Mais j'ose assurer positivement que ses soupçons étoient sans fondement, par rapport aux *sels* qui se faisoient à Shooter; ce qui me détermina à penser la même chose de celui qu'on faisoit partout ailleurs. Cependant en considérant que la quantité de ce *sel* consommée étoit trop grande pour pouvoir être produite par les eaux; car la chose étoit alors ainsi; il y avoit quelque fondement à croire que tout ce *sel* n'étoit pas naturel, ainsi qu'il parut quelque tems après. Car le secret possédé par quelques personnes de faire ces *sels* à bon marché, fut en même tems une occasion pour elles de vendre fort cher, celui qui étoit tiré purement & simplement des eaux, ce qui mit celui-ci hors d'usage; ensorte que la manufacture de la montagne de Shooter tombât; & je ne crois pas que depuis ce tems on ait tiré de ses eaux cent livres de *sel* dans tout le Royaume.

Quelques tems avant que la manufacture de la montagne de Shooter tombât, on fit quelques tentatives pour découvrir le secret de ceux qui vendoient le *sel* à si bon marché; on examina leurs compositions, & on les compara avec le *sel* que Messieurs George, & François Moult préparoient, qui étoit certainement naturel, & par lequel on pouvoit juger des *sels* d'Epsom artificiels. Mais après plusieurs expériences réitérées, on ne trouva aucune différence sensible entre le *sel* tiré des eaux, & le *sel* artificiel dont on cherchoit le secret. Il y avoit à la vérité dans le tems de ces épreuves quelques personnes qui distribuoient du *sel* admirable, fait avec l'huile de vitriol & le *sel* commun, qu'elles avoient inventé & qui donnoit des crystaux si petits, qu'il étoit assez difficile de le distinguer du premier coup d'œil du sel artificiel d'Epsom. La nécessité est mere de l'invention; on ne tarda pas à découvrir la maniere de faire le *sel* d'Epsom; le premier essai s'en fit dans les salines de Madame Carrington proche Portsmouth; on s'apperçut aussi qu'on en pouvoit tirer d'un autre endroit qui n'étoit pas éloigné de-là, & où le Docteur Hoy possédoit quelque chose. Ce fut quelques années après l'essai fait à Portsmouth que ceux qui travailloient le *sel* à Lemington, chercherent & trouverent réellement la méthode de faire le *sel* d'Epsom. Ce sont eux qui depuis en ont vendu le plus; ils en ont envoyé à Londres dans une année jusqu'à plusieurs tonneaux, sans compter ce que des particuliers, qui se pourvoyoient sur les lieux, pouvoient en avoir fait entrer.

Je me souviens d'avoir entendu soutenir au Propriétaire des Salines voisines de Portsmouth, qu'on ne pouvoit préparer ailleurs le *sel* purgatif, parce que le gout amer qu'il a lui vient de la terre qu'il tient des eaux de la mer, tandis qu'elle est exposée au soleil. Mais le tems a prouvé que cette opinion étoit fausse; car outre qu'on en fait à Lemington, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, il y a quatre ou cinq ans qu'on commença d'en préparer aux environs de Neucastle où l'on continue, & il y a toute apparence que la même chose est possible dans toute autre saline, où le *sel* commun se fait par l'évaporation de l'eau de mer. Je ne sai point si l'on a tenté la même chose à quelques-unes des fontaines salées qui sont au-dedans du pays, comme à Cheshire ou à Worcestershire.

Il y a quelque différence dans la maniere dont on fait le *sel* commun à Hampshire, & celle dont on le fait aux environs de Neucastle. Dans le premier de ces endroits, au commencement de l'été, dans les nouvelles & pleines lunes, on fait couler de l'eau de la mer dans de grandes fondrieres creusées, & qui servent de réservoirs; on la transporte de-là dans de petits vaisseaux quarrés, d'où on la fait passer dans d'autres vaisseaux plus grands ou dans des lits faits de terre & du limon de la mer. C'est dans ces lits qu'elle demeure exposée à l'action du soleil & des vents qui en enlevent les parties les plus légeres. Si le tems est favorable, on a par ce moyen un aussi bon *sel* gris que celui qu'on fait en France. Ce *sel* n'est point affiné lorsque la saison a été belle : mais s'il arrive qu'il n'y ait point assez de chaleurs, on laisse l'eau de mer reposer dans les lits jusqu'à ce qu'elle ait assez de consistance pour soutenir sur sa surface un œuf de verre ou de cire; alors on la transporte dans de grandes citernes de pierre, d'où on la tire pour en remplir des poelles de fer & en tirer le *sel* marin, en exposant ces poelles sur le feu, & en écumant fréquemment la matiere qu'elle contient. Il faut savoir que tandis que la matiere tirée des citernes où la saumure boût, elle dépose une matiere en croûte & dure, qu'on tire en partie des vaisseaux pendant la préparation, ou qu'on détache de leurs fonds lorsque le *sel* est fait. Les Ouvriers appellent cette matiere le gratin, & c'est ce que le Docteur Collins entend par sa poudre pierreuse, en traitant de l'eau de mer qu'on fait bouillir à Shields. Lorsque le *sel* marin est préparé on le tire des vaisseaux, on le jette dans de grandes auges de bois, percées de trous au fond, par lesquels s'écoule la liqueur superflue. Sous ces auges sont d'autres vaisseaux soutenus qui reçoivent la liqueur qui sort des auges; il y a dans ces vaisseaux des bâtons plantés perpendiculairement; on y laisse reposer la liqueur pendant quelque tems, & elle crystallise attachée aux bâtons, tantot comme du sucre candi, tantôt en masses plus considérables, selon la quantité plus ou moins grande de *sel* marin qu'elle contient. On appelle ces crystaux crystaux de *sel*. Ils tiennent un peu du *sel* amer. On les pulvérise; alors ils sont si blancs, que quelques personnes n'en servent point d'autre sur leur table. Mais la grande consommation s'en fait dans les manufactures de savon. Quant à la partie qui ne crystallise point, c'est ce qu'on appelle *amere* & dont on fait le *sel* cathartique.

Mais à Newcastle, on reçoit l'eau de mer dans les réservoirs en tout tems, pourvu qu'ils ne soient point remplis d'eau de riviere ou d'eau de pluie, qui coulant des contrées plus élevées, s'y rend quelquefois. Ils ne l'exposent point au soleil & au vent dans des lits comme à Lemington; ils la pompent & la font passer tout de suite dans des petits vaisseaux quarrés, où ils la font évaporer, jusqu'à ce qu'elle forme une pellicule; ils remplissent jusqu'à huit à neuf fois ces vaisseaux; ils poussent l'évaporation sur un feu modéré, & ils obtiennent le *sel* commun ou marin. Ils appellent *amere* la liqueur que ce *sel* laisse au sortir des vaisseaux. Si on laisse reposer pendant quelque tems cette liqueur, elle donnera des crystaux qui s'attacheront aux côtés des vaisseaux qui la contiendront; ces crystaux auront à peu près le même gout que le *sel* marin : mais ce gout sera mêlé d'un peu d'amertume, & l'on peut dire que le *sel* qui en proviendra sera à peu près le même que le *sel* de Le-

mington; & que la cryſtalliſation eût été vraiſſemblablement la même, ſi l'on avoit ſuivi le même procédé.

Je n'ai pu me diſpenſer de faire cet abrégé de la maniere dont on prépare le *ſel* commun; car ſans cela comment eût-on entendu ce que je dirai dans la ſuite de la liqueur appellée *amere*, & qu'on jettoit avant que le Docteur Hoy en eût trouvé l'uſage; elle eſt ſi différente de la ſaumure dont on tire le *ſel* marin, qu'il faut que l'Opérateur ait continuellement les yeux deſſus ſa chaudiere pour empêcher que par l'ébullition l'*amere* ne vienne à s'unir avec le *ſel* commun; ce qui ne manqueroit pas de nuire à ſa cryſtalliſation.

La liqueur appellée *amere* à Lemington, dont j'ai parlé ci-deſſus, & qui reſte après la cryſtalliſation, paſſe dans des foſſes enduites de terre glaiſe, où on la laiſſe repoſer pendant quelques mois, & où elle cryſtalliſe derechef. On fait bouillir la partie fluide qui demeure après cette ſeconde cryſtalliſation, juſqu'à ce qu'on la voye diſpoſer à cryſtalliſer une troiſieme fois: alors on la met dans de grands réfrigérans de bois doublés de plomb. Elle y cryſtalliſe, & l'on traite comme ci-deſſus la liqueur reſtante, pour la diſpoſer à cryſtalliſer encore. Cette liqueur paroît alors fort altérée de ce qu'elle étoit auparavant, elle a pris une amertume fort poignante: on a beau la faire bouillir, elle ne cryſtalliſe plus comme ci-devant; mais elle précipite pendant l'ébullition un *ſel* menu en grains. Si l'on continue de faire bouillir cette liqueur ſéparée de ce *ſel*, elle en donnera derechef une ſeconde quantité plus piquante que la premiere. Si l'on continue, on aura un *ſel*, qui, exposé à l'air, ſe diſſoudra. On jette la liqueur lorſqu'on en a tiré le *ſel* cathartique.

Je ne puis donc donner à ce *ſel* d'autre nom, que celui d'un troiſieme *ſel* tiré de l'eau de mer, qui ne differe des deux premiers que par où ces deux premiers different entre eux.

Mais pour en revenir aux différentes cryſtalliſations de la liqueur appellée *amere*, j'ai remarqué que ſes cryſtaux étoient de différentes grandeurs & figures, & qu'ils tenoient un peu du troiſieme *ſel* dont je viens de parler, dans lequel ils dégénéroient enfin. Pour cet effet, il faut les mettre ſéparément ou enſemble dans une chaudiere, avec autant d'eau commune qu'il en faut pour les diſſoudre, faire évaporer doucement, & mettre cryſtalliſer la diſſolution dans les réfrigérans. On obtient communément par ce moyen le *ſel* cathartique pur, & parfaitement débarraſſé, ſoit de *ſel* marin, ſoit du troiſieme *ſel*, ainſi que les expériences que j'ai faites m'en ont convaincu. Il faut décanter la liqueur après cette cryſtalliſation, pour la faire cryſtalliſer une ſeconde & une troiſieme fois. Selon que les liqueurs qui vous viendront après ces cryſtalliſations, feront plus ou moins promptement évaporées par l'ébullition, vous aurez plus ou moins promptement la liqueur piquante qui contient le troiſieme *ſel*; que vous en ſéparerez auſſi ſoigneuſement que vous avez fait le *ſel* commun, & que vous travaillerez par des cryſtalliſations, comme vous avez travaillé la liqueur appellée *amere*, pour obtenir le *ſel* cathartique pur. Il n'y a point d'expérience qui puiſſe vous mieux aſſurer que cette ſéparation a été bien faite, que celle dont nous ferons mention ci-après; ſavoir, que l'huile de vitriol fermentera certainement avec lui, ſi le *ſel* marin n'en a pas été bien ſéparé, ou s'il contient un peu du troiſieme *ſel*. C'eſt ſur cette épreuve que l'on ſe déterminera à diſſoudre derechef les cryſtaux qu'on aura obtenus, pour en tirer le *ſel* cathartique pur. Ce n'eſt peut-être point ainſi que les ouvriers s'aſſurent dans les ſauneries de la bonté de leurs *ſels* cathartiques; je n'indique que la maniere particuliere dont je m'y prens. En la ſuivant, on diſtinguera pareillement le *ſal mirabile* qu'on y fait, du *ſel* préparé avec l'huile de vitriol & le *ſel* commun.

Voici la maniere dont ils font ce *ſal mirabile*:

On prend une certaine quantité de cryſtaux en grains les plus forts qu'on ait obtenus, par l'ébullition de la liqueur appellée *amere*; on les diſſout, & l'on pouſſe l'évaporation beaucoup plus loin qu'on n'eût fait pour obtenir le *ſel* cathartique; on met le reſte dans un vaiſſeau de bois avec un peu d'huile de vitriol; on l'y laiſſe repoſer pendant dix jours, au bout deſquels on a de grands cryſtaux tranſparens, & ſemblables au *ſal mirabile*. Mais comme ce *ſel* obtenu de cette maniere n'eſt pas ſuffiſamment ſoûlé d'huile de vitriol, dont ils ne font peut-être aucun uſage, on le diſtinguera aiſément de l'autre *ſal mirabile* dont nous avons parlé ci-deſſus; car ſi l'on verſe de l'huile de vitriol ſur celui-ci, il n'y aura point de fermentation, au lieu qu'elle fermentera avec le premier.

M. Robert Cay, Ecuyer, m'a envoyé de Newcaſtle les différens cryſtaux de *ſel*, obtenus de la liqueur appellée *amere*, avec un peu de la liqueur même; & j'en ai tiré un *ſel* cathartique pur avec le troiſieme *ſel*, dont j'ai fait mention à l'occaſion de l'*amere* de Lemington. Je n'ai ſuivi pour cela d'autre méthode que celle que je viens d'expoſer, & qu'on avoit ſuivie il y a quelques années dans les Sauneries voiſines de Porſtmout. J'apprens par M. Cay, qu'on fait bouillir quelquefois l'amere, ſans lui laiſſer le tems de repoſer & de cryſtalliſer. Mais cette différence eſt de peu d'importance.

Si ce que j'ai dit juſqu'à préſent a été bien entendu, le *ſel* cathartique n'eſt plus un ſecret; il ne reſte plus qu'à examiner ſi ce ſel mérite tous les éloges & tout l'uſage qu'on en a faits. Et pourquoi ne feroit il pas auſſi bon dans ſon genre, & n'auroit-il pas les mêmes propriétés que le *ſel* d'Epſom, ou celui qu'on tire de toutes autres fontaines purgatives ameres. Le Docteur Grew dit, dans ſon Traité *de Naturâ Salis cathartici amari*, « que ſi l'on fait évaporer quatre pintes « d'eau purgative amere, il ſe formera une écume à « la ſurface, & qu'il ſe précipitera un ſédiment, pe« ſant l'un & l'autre ſix, huit ou dix dragmes. » Il ajoute, « que la partie la plus déliée de ce ſédiment, « eſt en ſubſtance la même choſe que l'écume, & que « le reſte eſt tout *ſel*. » Il diſtingue ce *ſel* en deux autres, dont l'un eſt muriatique, & l'autre propre & particulier aux eaux. Dans les eaux d'Epſom, le *ſel* muriatique eſt environ la vingtieme partie du tout; ſon rapport eſt un peu plus grand dans les eaux de Dulwich; & le même dans pluſieurs autres eaux. Son goût eſt acrimonieux, & la figure de ſes cryſtaux peu différente de celle du *ſel* commun. L'autre *ſel*, qu'il dit être particulier aux eaux purgatives, ſe fait par évaporation & par cryſtalliſation. D'abord on ſépare la partie terreuſe ou le plâtre, enſuite le *ſel* muriatique; & l'on a enfin une liqueur obſcure & brune qui contient le *ſel* propre des eaux.

M. Grew ayant fait voir dans le quatrieme chapitre de l'ouvrage que nous venons de citer, la différence qu'il y a entre les cryſtaux de ce *ſel* & ceux de l'alun, continue ainſi:

« Il n'y a pas plus de fondement à regarder ce *ſel* purgatif « comme une eſpece de *ſel* commun, dont il eſt parfai« tement ſéparé, qu'à lui ſuppoſer quelque analogie « avec l'alun dont il n'a aucun gout. On verra, ajou« te-t'il dans le même chapitre, que quoiqu'il ait quel« ques qualités communes avec les autres *ſels*, il y a « cependant entre eux & lui une différence réelle & « ſpécifique. »

Voilà ce qu'on lit dans le Docteur Grew.

Quoiqu'il en diſe, je ne vois rien dans tout ſon détail qui ne convienne, tout bien conſidéré, au ſel purgatif obtenu de l'eau de mer. Car d'abord il y a dans ces eaux une partie terreuſe ou de plâtre qu'il en faut ſé-

parer. Il en eſt de même dans l'eau de mer ; c'eſt cette matiere qui ſe précipite lorſqu'on l'a fait bouillir, ainſi que nous l'avons obſervé, & que les Ouvriers appellent gratin. Elles contiennent enſuite un *ſel* muriatique en plus grande ou moindre quantité, & qu'il faut toujours ſéparer. C'eſt la même choſe par rapport à l'eau de mer, où ce *ſel* eſt à la vérité en plus grande abondance. Enfin il faut ſéparer une liqueur noire & obſcure. Le Docteur Grew s'eſt exprimé ici peu clairement : mais je ne vois dans ſon diſcours que ce qui ſe paſſe dans l'ébullition des eaux de la montagne de Shooter ; c'eſt-à-dire, qu'après pluſieurs cryſtalliſations & ébullitions réitérées des eaux, il vient une liqueur d'un brun foncé, qui ne contient plus de *ſel* cryſtallisé ; mais qui donne, ſi on la fait bouillir, juſqu'à deſſiccation un *ſel* de la même nature, que le troiſieme *ſel* dont nous avons parlé ci deſſus. En entendant de cette maniere, ce que M. Grew dit de la liqueur noire & obſcure ; il s'enſuit que l'eau de mer a encore cela de commun avec les eaux des fontaines. J'ai voulu vérifier la plûpart des expériences indiquées par ce Docteur, & qui diſtinguent, ſelon lui, ce *ſel* des autres *ſels*, comme de ne point altérer la couleur du ſirop violat ; de faire cailler le lait bouilli ; d'avoir des cryſtaux d'une certaine figure ; de ſe diſſoudre facilement dans la même quantité d'eau ; de ſe coaguler avec l'huile de tartre par défaillance ; de ſe calciner d'une maniere particuliere ; de conſerver ſon amertume après la calcination, &c. & j'ai trouvé qu'en effet toutes ces choſes convenoient aux *ſels* obtenus des eaux de fontaines ; mais qu'elles convenoient pareillement au ſel cathartique tiré de l'eau de mer. J'ajouterai ici quelques expériences dont M. Grew n'a pas fait mention, & je laiſſerai juger à de plus habiles, s'il y a entre ces *ſels* la différence ſpécifique qu'il imagine y être.

Pour ces expériences, je fis préparer par M. Hyet, Apothicaire d'Epſom, ſur l'exactitude duquel on peut compter, une certaine quantité d'eau : il ſe ſervit de l'eau du puits de la Ville, & m'envoya autant de *ſel* que j'en avois beſoin. Je me procurai en même-tems un peu des premiers *ſels* de l'*amere* de Lemington. Ceux-ci ne contiennent pas autant de ce *ſel* que j'ai nommé ci-deſſus troiſieme *ſel*, qu'il y en a dans ceux de Newcaſtle. Pour diſtinguer ces premiers *ſels* de Lemington des autres, je les appellerai pr miers *ſels* de Lemington. Je fis diſſoudre une partie du premier *ſel* de Lemington, & j'en tirai un *ſel* cathartique pur, dégagé de *ſel* marin, & du troiſieme *ſel* ; j'appellerai ce *ſel* cathartique pur, *ſel* ſecond de Lemington. Je fis venir pareillement de Newcaſtle des premiers *ſels* de l'amere ; j'appellerai ces premiers *ſels*, *ſel* premier de Newcaſtle. Je fis diſſoudre & cryſtalliſer une partie du *ſel* premier de Newcaſtle, & il me vint un *ſel* cathartique pur, que j'appellerai *ſel* ſecond de Newcaſtle. Je ferai uſage du *ſal mirabile*, compoſé d'huile de vitriol & de *ſel* commun, parce qu'on a pris l'un pour le *ſel* cathartique, & que l'on a regardé l'autre comme la partie principale du *ſel* cathartique.

J'ai pris une demi-once de chacun de ces ſels, & environ deux onces d'eau pour chaque demi-once de *ſel* ; j'ai fait diſſoudre le *ſel* dans l'eau. J'ai mis une petite quantité de chaque diſſolution dans autant de verres, & j'ai verſé deſſus un peu de beure d'antimoine. La précipitation qui ſuivit me parut être la même dans tous les verres. Je mis enſuite un peu d'huile de vitriol pareillement ſur toutes les ſolutions ; & ce qui avoit commencé à ſe précipiter, ayant été plus puiſſamment attiré par l'huile, toutes les liqueurs devinrent limpides. Voilà deux expériences dans leſquelles je n'ai remarqué aucune différence.

Il n'en ſera pas de même dans celle que je vais faire ſur le *Sal mirabile*.

Je jettai dans toutes mes ſolutions des morceaux de noix de galle, qui ne produiſirent d'effet que ſur le *ſel* admirable, qui fut auſſi-tôt teint de couleur brune foncée. L'eſprit de *ſel* ammoniac avec le tartre rendit toutes les ſolutions laiteuſes, excepté celle du *ſal admirabile*, qui demeura tranſparente. L'eſprit de *ſel* ammoniac avec la chaux, l'huile de tartre par défaillance, la teinture de cochenille préparée avec les eſprits de vin, ne produiſirent point ſur le *ſal mirabile* les mêmes effets que ſur les autres ſolutions.

On verra dans les expériences ſuivantes le *ſel* d'Epſom, le *ſel* ſecond de Lemington, & le *ſel* ſecond de Newcaſtle, donner les mêmes phénomenes entre eux ; mais des phénomenes différens de ceux du *ſel* commun, du *ſel* premier de Lemington, & du *ſel* premier de Newcaſtle.

Je mis ſur toutes ces ſolutions, de la ſolution d'argent dans de l'eau-forte ; & voici ce qui s'enſuivit. Les ſolutions de *ſel* d'Epſom, de *ſel* ſecond de Lemington, & de *ſel* ſecond de Newcaſtle, devinrent toutes laiteuſes avant la précipitation. La ſolution de *ſel* marin & celle de *ſel* premier de Newcaſtle, précipita ſans prendre aucune teinture laiteuſe. Le *ſel* premier de Lemington contenant un peu moins de troiſieme *ſel* que le *ſel* premier de Newcaſtle, devint un peu laiteux. La précipitation ſe fit rapidement dans le *ſal mirabile*, & la ſolution demeura laiteuſe.

Je verſai ſur ces ſolutions dans l'état où elles étoient, après les expériences précédentes, un peu d'huile de tartre par défaillance ; & je vis au bout de quelque tems former une écume bleuâtre à la ſurface du *ſel* d'Epſom, du *ſel* ſecond de Lemington, & du *ſel* ſecond de Newcaſtle. Il parut un peu de cette écume ſur le *ſel* premier de Lemington : mais il ne ſe forma rien de ſemblable ſur les autres ſolutions.

Je me ſervis enſuite d'une ſolution de ſublimé dans de l'eau ; j'en verſai dix gouttes ſur mes différentes ſolutions, & cela n'y produiſit qu'une légere altération.

Mais voici ce qui arriva par l'addition de l'huile de tartre par défaillance.

Les ſolutions de *ſel* d'Epſom, de *ſel* ſecond de Lemington, & de *ſel* ſecond de Newcaſtle, précipiterent en rouge ; les ſolutions de *ſel* commun & de *ſel* premier de Newcaſtle précipiterent en blanc, & la ſolution de *ſel* premier de Lemington précipita d'une couleur à peu près ſemblable à celle des particules précipitées dans les trois premieres ſolutions.

Je pris de ces différens *ſels* en ſubſtance, & je verſai deſſus un peu d'huile de vitriol ; c'eſt une des expériences que le Docteur Grew a faites ſur ce *ſel* : il dit, qu'il y a une ébullition modérée, & il en conclut la préſence d'un principe alcalin. Mais ſans m'arrêter à ce principe alcalin indiqué par la fermentation avec un acide, terme que le ſavant Freind a chaſſé avec raiſon de la Chymie, je crois que le *ſel* dont il s'eſt ſervi, n'avoit pas été bien ſéparé de ſon *ſel* muriatique ; car en ſuivant exactement ſon procédé, j'ai trouvé que l'huile verſée ſur le *ſel* d'Epſom, ſur le *ſel* ſecond de Lemington, & ſur le *ſel* ſecond de Newcaſtle, ne produit aucune fermentation ſenſible ; au lieu qu'elle agit avec violence ſur le *ſel* marin, & qu'elle en chaſſe un eſprit acide avec un *gas ſylveſtre* inſupportable. Elle produiſit à peu près le même effet ſur le *ſel* premier de Lemington : mais elle ne fit rien ſur le *ſal mirabile*, parce que ce n'eſt autre choſe qu'un *ſel* marin qui en eſt ſuffiſamment ſoûlé.

Toutes mes expériences concourent à établir de l'analogie entre le ſel marin & ce que j'ai appellé le troiſieme *ſel* : ils ont cependant des propriétés qui indiquent entre eux une grande différence. Je puis ajouter à ce que j'en ai déja dit, que le troiſieme *ſel* décrépite comme le *ſel* marin ; qu'il ſe fond promptement, mis ſur le feu dans un creuſet ; que ſi on le fait calciner, il don-

ne une chaux égale à la chaux ordinaire, ſinon plus forte, & qu'il fermente violemment, tant avec l'eau qu'avec l'huile de vitriol. Si l'on expoſe cette chaux à l'air humide, il s'en diſſoudra une partie: mais cette diſſolution ſera moins prompte qu'avant la calcination. Toutes ces choſes tendent à différencier le troiſieme *ſel* du *ſel* commun; & ce ſont ces expériences mêmes qui font mon doute ſur le nom qui lui convient. JEAN BROWN, Chymiſte. *Abrégé des Tranſactions Philoſophiques, Vol. VIII. p.* 730.

*Maniere d'ordonner le ſel amer purgatif.*

On peut le faire prendre dans quelque liqueur, qui ſoit du goût, ou qui convienne à la ſanté du malade.

Je l'ordonne quelquefois de la maniere ſuivante:

Prenez *de l'eau de fontaine, deux pintes;*
*de macis, une dragme.*

Faites bouillir un peu l'eau & le macis.

Diſſolvez dans la liqueur une quantité de *ſel* amer purgatif, qui convienne au tempérament & à l'état du malade.

Vous aurez un apoſeme, que vous ferez prendre chaud, tiede ou froid, le matin à jeun, dans l'intervalle de deux heures, avec un peu d'exercice.

Vous ordonnerez cet apoſeme ſeul, ou avec quelque autre remede.

On pourra augmenter l'action de ce *ſel*, en y ajoutant de la maniere ſuivante, de la manne & du séné.

Prenez *d'eau de fontaine, deux pintes;*
*de macis, une dragme;*
*de ſéné d'Alexandrie, deux ou trois dragmes.*

Faites bouillir le tout légerement.

Ajoutez *une once de ſel;*
*de la meilleure manne de Calabre, une once & demie ou deux onces.*

Paſſez le tout par un tamis.

On peut encore ordonner le *ſel* de la maniere ſuivante:

Prenez *d'eau de fontaine, trois chopines & demie;*
*de ſel amer purgatif, une once, ou dix dragmes.*

Mêlez le tout; & lorſqu'il bouillira, verſez deſſus

*de lait récent, un demi-ſeptier.*

Paſſez la liqueur, & la ſéparez du caillé.

Les eaux de Tumbridge, ou quelque autre eau calybée, eſt le meilleur véhicule qu'on puiſſe donner à ce *ſel* en été. Vous ferez prendre, par exemple, une dragme ou une dragme & demie de ce *ſel* dans les trois ou quatre premiers verres d'eau de Tumbridge: ce remede réitéré quelques jours de ſuite, préparera les humeurs, & facilitera les effets qu'on ſe propoſe. Les eaux calybées reſſerrent quelquefois: mais c'eſt un inconvénient auquel on remédie, en mettant un peu de ce *ſel* dans le premier ou dans le dernier verre qu'on en prend.

On peut auſſi le diſtribuer dans chaque verre d'eau purgative: une dragme ſuffit pour les en imprégner convenablement. Il en faut trois dragmes, ou une demi once, pour donner de l'action à un clyſtere.

*Pour ranimer l'appétit.*

Prenez *une bouteille d'eau de Spaw*, ou
*une pinte ou trois chopines de quelqu'autre eau calybée;* ou

Si l'on ne peut avoir d'eau calybée,

Prenez *de l'eau ferrée,*
*de ſel purgatif amer, une demi-once, ſix dragmes;* ou *une once.*

Mêlez, & faites prendre à jeun.

*Pour arrêter le vomiſſement.*

Prenez *de quelque eau calybée, trois chopines* ou *deux pintes*, ou
*la même quantité d'eau ferrée,*
*de ſel purgatif amer, ſix dragmes, une once* ou *dix dragmes.*

Mêlez & faites prendre ce mélange à jeun, chaud ou froid.

Revenez à ce remede trois fois; & prenez-le tous les jours, ou tous les deux jours.

*Pour le mal d'eſtomac.*

Prenez *du meilleur ſené, deux dragmes;*
*de macis, une dragme.*

Faites bouillir le tout dans une quantité ſuffiſante d'eau de fontaine, comme trois chopines, ou deux pintes.

Paſſez la liqueur, & ajoutez,

*de ſel amer purgatif, ſix dragmes, une once,* ou *dix dragmes;*
*de ſirop d'acier, une once & demie.*

Vous aurez un apoſeme purgatif, que vous ferez prendre le matin à la maniere accoutumée.

Cet apoſeme peut être préparé ſans séné.

*Pour l'affection hypocondriaque avec chaleur.*

Prenez *de quelque eau calybée, une pinte, trois chopines*, ou *deux pintes.*

Diſſolvez dans chaque verre,

*une demie dragme*, ou *une dragme de ſel amer purgatif.*

Prenez cette potion en ſept ou huit verres.

On peut ſubſtituer aux eaux calybées le petit lait ſimple; ou l'eau diſtilée des feuilles de bourrache ou de pimprenelle.

On peut auſſi prendre la même préparation de ſel purgatif pour les ardeurs d'eſtomac.

*Pour la colique.*

Prenez *d'eau de fontaine ou de riviere, dans laquelle vous aurez fait infuſer du macis, trois chop. & demie,*
*d'eau de fleurs de camomille, ou de menthe, de chaque, ſix onces;*
*de ſel amer purgatif, une once*, ou *dix dragmes;*
*de manne, une once & demie*, ou *deux onces;*

Faites un apoſeme,

Que le malade prenne environ un demi-ſeptier de vin chaud, en une fois, & toute la potion en une heure, ou une heure & demie, quand bien même il en rendroit une partie par le vomiſſement.

On peut faire précéder chaque potion, d'une ou de deux cuillerées de *Tinctura ſacra.*

*Pour les vers.*

*Mêlez* dans quelqu'un des alimens qu'on fait prendre ordinairement aux enfans, une dragme ou une dragme de ſel, ſans lait.

*Pour les douleurs néphrétiques.*

Prenez *de fleurs de camomile, une poignée;*
*de graines de cumin,*
*de fenouil doux,* &
*de perſil broyées;* } *de chaq. une once;*
*de racines de guimauve coupées par morceaux, & broyées, deux onces.*

Faites bouillir le tout dans une quantité ſuffiſante d'eau pure.

Verſez ſur la liqueur philtrée,

*une demi-once de térébenthine diſſoute dans un jaune d'œuf.*

Ajoutez,

*de ſel purgatif, une demi once;*
*de ſirop de guimauve, trois onces;*

Faites un clyſtere.

Si les douleurs ſont grandes, ajoutez quarante ou cinquante gouttes de laudanum liquide, préparé avec le ſuc de coings.

Si la douleur continue, recourez à l'apoſeme ſuivant.

Prenez *de décoction d'orge mondé, impregnée de macis, trois chopines, ou deux pintes.*
*de ſel amer purgatif, ſix dragmes, ou une once;*
*de ſirop de guimauve, trois ou quatre onces.*

Faites un aposeme que vous ferez prendre chaud, en une heure, une heure & demie, ou deux heures, quand bien même le malade en vomiroit une partie.

Cet apoſeme eſt auſſi ſalutaire dans l'iſchurie, ou les ardeurs d'urine.

*Dans le diabetes.*

*Prenez* de ce *ſel*, avec des eaux calybées, & des hypnotiques.

J'ai guéri avec cela ſeul de jeunes perſonnes attaquées de cette maladie.

*Pour la jauniſſe.*

L'eau purgative, ou le *ſel* purgatif, ordonné de la maniere ſuivante, ſera fort ſalutaire dans quelqu'eſpece de jauniſſe que ce ſoit, ſoit qu'il y ait des pierres dans la véſicule du fiel, ou qu'il n'y en ait point.

Prenez *des pilules de Ruffus, une demi-dragme;*
*de Rhubarbe,* &
*de ſel volatil d'urine;* } *de chaque, un demi-ſcrupule;*
*de ſirop d'abſinthe*, autant qu'il en faut pour faire du tout ſix pilules que le malade prendra le ſoir, lorſqu'il ſera ſur le point de ſe coucher.

On lui ordonnera le matin l'apoſeme ſuivant.

Prenez *de rapure de corne de cerf, deux onces;*

Faites-les bouillir dans trois pintes d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux.

Ajoutez,

*de macis,* &
*de curcume,* ou *turmeric,* } *de chacun, une once;*

Faites bouillir un peu le tout; filtrez la liqueur, & diſſolvez-y,

*de ſel purgatif amer,* &
*de ſirop d'acier,* } *de chaque, une once;*

Vous aurez un apoſeme que vous ferez prendre à la maniere ordinaire.

*Pour la manie.*

Servez-vous de l'apoſeme ſuivant pour aider l'action des purgatifs.

Prenez *de feuilles de baume,* &
*de bourrache,* } *de chaque, une poignée;*

Faites-les infuſer dans deux pintes ou cinq chopines d'eau de fontaine, lorſqu'elle ſera chaude.

Laiſſez-les dans cette eau pendant une demi-heure, dans un vaiſſeau bien fermé.

Paſſez l'infuſion, & ajoutez,

*de ſel amer purgatif, une once, ou dix dragmes;*
*de ſirop violat, trois onces;*

Faites un apoſeme, que vous ferez prendre ſeul, ou avec quelques purgatifs convenables, au lieu de petite biere.

*Ou,*

Prenez *une once de ſel purgatif amer.*

Diſſolvez-en une dragme dans une potion de quelqu'eau calybée.

Faites-la prendre au malade en huit priſes égales.

On peut prendre de cette eau, ou de ce *ſel* dans les intervalles des autres purgatifs.

*Pour le mal de tête.*

Ordonnez, s'il eſt néceſſaire, les remedes ſuivans, après la ſaignée & le vomiſſement.

Prenez *de ſcammonée préparée,*
*de rhubarbe en poudre,* &
*de mercure doux;* } *de chaque, dix, douze, ou quatorze grains;*
*de ſirop de corne de cerf*, autant qu'il en faut pour faire cinq pilules, que le malade prendra à quatre ou cinq heures du matin, & ſur leſquelles il dormira.

Trois heures après on lui fera prendre l'apoſeme ſuivant.

Prenez *d'eau de fontaine imprégnée de macis, 3 chopines;*

ou deux pintes.
de *sel amer purgatif, six dragmes, ou une once ;*
*de sirop violat, deux onces.*

Mêlez & faites prendre le tout au malade en potion convenable : cependant tenez-le chaudement.

Revenez aux pilules & à l'aposeme tous les trois ou quatre jours.

Ordonnez l'aposeme seul dans les jours intermédiaires, & persistez dans l'usage de ces remedes, pendant quinze jours ou trois semaines.

*Pour la migraine.*

Joignez les remedes suivans à ceux qui conviennent en pareil cas.

Prenez *de pilules de mastic, deux scrupules ;*
*d'huile distilée de marjolaine, cinq gouttes ;*

Mêlez, & faites prendre le soir, lorsque le malade sera sur le point de se coucher.

Ordonnez l'aposeme suivant pour le lendemain matin.

Prenez *d'eau de fontaine imprégnée de macis, une pinte ou trois chopines ;*
*d'eau de sauge, quatre onces ;*
*d'eau de marjolaine douce, deux onces ;*
*de sel purgatif amer, six dragmes ;*

Mêlez, & faites prendre en la maniere accoutumée.

*Pour l'affection hystérique.*

Si l'on a besoin d'un purgatif tempéré, on fera dissoudre le *sel* purgatif amer dans de l'eau de Spaw, ou dans de l'eau de baume.

*Pour la goute vague.*

On peut prendre les eaux purgatives, ou leurs *sels* de la maniere suivante, avec les autres remedes convenables.

Prenez *de la poudre de jalap résineux, une demie dragme ;*
*de la scammonée préparée, six grains ;*
*de mercure doux, un demi scrupule,*
*de sirop de corne de cerf,* assez pour faire un bol qu'on fera prendre à cinq heures du matin, & sur lequel le malade dormira.

Trois heures après on lui fera prendre l'aposeme suivant.

Prenez *d'orge mondé, une once & demie ;*
*de raisins de Corinthe, trois onces.*

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau de fontaine.

Ajoutez sur la fin de l'ébullition,

*une demi dragme de macis.*

Dissolvez dans la liqueur passée,

*une once de sel amer purgatif ;*
*une demi-once, une once, ou une once & demie de la meilleure manne.*

Faites du tout un aposeme.

Si le malade est difficile à émouvoir,

Faites lui prendre,

*six dragmes, ou une once de sirop de corne de Cerf* dans la premiere potion.

Revenez au bol avec cet aposeme ou un autre semblable, tous les deux, trois ou quatre jours.

Cet aposeme est excellent dans certaines especes de gale qui proviennent du scorbut, mais non dans celles qui sont contagieuses. Il est pareillement salutaire après que la petite verole a percé. On le fait prendre avec la plûpart des purgatifs, au lieu d'autre délayant.

Ceux qui ont un long voyage à faire, surtout en Eté, & à qui il arrive d'être constipés, n'ont qu'à prendre deux ou trois dragmes de ce *sel* dans un ou deux verres d'eau ; ils en seront rafraichis, & il leur tiendra le ventre libre.

*Maladies dans lesquelles les eaux ameres & leurs sels sont pernicieux.*

Dans les hydropisies, dans la fievre continue, dans la fievre ardente, dans la jaunisse, dans le crachement de sang, dans le *cholera morbus*, & dans la paralysie.

Il ne faut les ordonner aux femmes grosses, qu'avec beaucoup de circonspection.

Ils pourroient être nuisibles dans la suppression d'urine, causée par un ulcere à la vessie, ou par une pierre trop grosse pour passer. Dans ces cas, il faut bien se garder d'ordonner des diurétiques. Mais si l'état du malade est autre ; c'est-à-dire, si la suppression ne provient point d'un ulcere, & si la pierre n'est pas trop grosse, on pourra y avoir recours. Grew, *sur le sel amer purgatif.*

Sal Catharticus Hispanicus. C'est un *sel* qui se forme près de Madrid, par des eaux d'une certaine fontaine, où on le trouve en crystaux : c'est un *sel* neutre & dont les propriétés sont exactement les mêmes que celles du *sel* de Glauber. On observe même qu'il purge plus doucement, plus sûrement & plus copieusement que le *sel* d'Epsom. M. Barlet, *Mem. de l'Ac. R. des Sc. An.* 1727.

Sal Sedativum, *Sel sedatif* ; ce sel inventé par M. Homberg est un *sel* salé, parfait, qui s'éleve en forme de fleurs, ou d'une espece de farine, blanche, légere & seche, dans la distilation de la solution de borax & d'huile de vitriol, qui contient un acide très-fort. Il ne change point la couleur du suc de violettes, & n'agit pas sensiblement sur la solution du sublimé corrosif, ni sur celle de mercure par l'esprit de nitre. C'est un *sel* fort utile en Medecine, quoique simplement sédatif ; car il ne fait que soulager les violens paroxysmes des fievres : mais au moyen de ce soulagement, le Medecin peut ordonner d'autres remedes beaucoup plus efficaces, que sans cela il auroit ordonné sans succès. *Hist. de l'Acad. R. des Sc. Ann.* 1732.

Sal Polychrestum, *Sel connu sous le nom de Polychreste de Seignette.*

On se sert depuis nombre d'années en Medecine, d'un *sel*, sous le nom de *Polychreste de M. Seignette*, de la Rochelle, qui en étoit l'Auteur, & dont pendant sa vie il a fait un secret, lequel a passé à ses enfans, sans que jusqu'ici personne d'entre les Artistes en ait véritablement dévoilé le mystere, les uns ayant pensé d'une façon, les autres d'une autre, sur la maniere de le faire.

Les remedes, comme les autres choses de la vie, ont leur mode, laquelle après avoir subsisté un certain tems, plus ou moins long, passe enfin, & tombe dans l'oubli ; c'est un sort que de très-excellens remedes même ont éprouvé, & qui resteroient encore dans cet oubli, si quelqu'un par hasard, souvent peu versé dans l'Art & dans la Medecine, ne s'avisoit de les faire revivre, pour ainsi dire, & de leur donner un nouveau crédit : le

le kermès minéral, entre plusieurs autres en est un exemple. Ce sort n'est pourtant point tombé sur le *sel* polychreste; dès que son Auteur l'a annoncé, & en a publié les vertus, il a pris faveur, & sa réputation s'est augmentée de plus en plus, & jusques à present dans plusieurs parties de l'Europe; preuve évidente de la bonté de ce remede.

Cette réputation ma donné la curiosité de l'examiner, & de tâcher de découvrir quelle étoit sa composition.

La premiere épreuve que j'en ai faite, a été d'en mettre sur le charbon allumé; je l'y ai vû se fondre, bouillonner, donner de la fumée, & ensuite laisser une matiere noire & charbonneuse. De tous ces effets, celui qui m'a arrêté le plus, a été l'odeur qu'avoit la fumée qui s'en exhaloit, à laquelle les gens du métier ne pouvoient se méprendre; c'étoit celle du tartre ou de la crême de tartre, qui est une même chose: je ne m'arrêtai point ni à la fonte, ni au bouillonnement de ce *sel* sur le charbon, parce que ce sont des propriétés communes à plusieurs *sels*: mais je goutai le charbon resté après toute la fumée exhalée, & sur la langue j'ai trouvé qu'il faisoit à quelque chose près, l'impression que font nos *sels* fixes & lixiviels.

Ces deux propriétés, savoir l'odeur du tartre brûlé & le gout lixiviel, jointes à la facilité que ce *sel* a de se fondre dans l'eau froide, me firent d'abord penser, que ce pouvoit être quelque chose d'approchant du tartre soluble: mais je ne m'en tins pas à cette épreuve, qui me parut trop superficielle, & je passai à la distilation. Deux onces de ce *sel* poussé au feu par la cornue, rendirent une liqueur assez claire, & une huile noire, qui nageoit dessus. L'une & l'autre examinées, la liqueur étoit l'esprit de tartre, & l'huile noire étoit encore celle, qu'on appelle l'empyreumatique ou fétide du même tartre. Je fis ensuite une pareille distilation de deux onces de tartre soluble, & le produit fut le même que de la distilation précédente.

Jusqu'ici je me trouvai avoir tout lieu de penser, que le *sel* de Seignette & le tartre soluble n'étoient qu'une même chose: mais quelques circonstances me jetterent de nouveau dans le doute de leur différence.

Les deux distilations, dont je viens de parler, étant faites, je tournai mes vues du côté des résidus, & à l'œil ils me parurent du prime-abord être les mêmes; c'étoit une matiere noire, charbonneuse, poreuse, raréfiée, que je regardois comme un tartre calciné, & dont on ne pourroit retirer qu'un *sel* fixe alcali; & en effet, en versant & sur l'un & sur l'autre de l'esprit de nitre, l'un & l'autre fermentoit; cependant le résidu du tartre soluble fermentoit en apparence beaucoup plus vivement, que celui du *sel* de Seignette; & voulant aller plus avant, je calcinai séparément l'un & l'autre résidus à feu ouvert, & après les avoir fait dissoudre dans de l'eau, & filtré, je trouvai au résidu du tartre soluble un gout simplement lixiviel, & sur le filtre une cendre: mais à l'égard de celui du *sel* de Seignette, la lessive avoit quelqu'odeur, sentoit en quelque façon l'œuf couvi, & étant filtrée, elle n'avoit point la couleur de l'eau, qu'avoit celle du tartre soluble, mais une couleur bleuâtre; & ayant versé sur cette solution du vinaigre distilé, la liqueur se troubloit, & précipitoit au bout de quelque-tems une matiere blanche & en apparence sulphureuse.

Mais après tous ces essais, il n'y avoit encore rien de certain pour distinguer le *sel* de Seignette d'avec le tartre soluble ordinaire; & quoique j'eusse eu souvent de fois occasion de m'entretenir sur ce sujet avec Messieurs Geoffroy, avec lesquels j'ai toujours eu des liaisons étroites, & qui m'ont bien voulu communiquer là-dessus leurs idées, j'avoue que je suis toujours demeuré dans l'incertitude sur la matiere avec laquelle ce *sel* pouvoit se faire: & en mon particulier je serois resté dans cette incertitude, peut-être toute ma vie, si, M. Grosse, mon ami, ne m'avoit un jour ouvert les yeux, en me faisant part de ce qu'il avoit observé en travaillant sur la soude; il me fit voir un *sel*, qui se séparoit, ou se déposoit peu à peu de la solution de cette matiere, & qui, quoiqu'il fût figuré, comme un *sel* de Glauber, ne laissa pas de fermenter avec tous les acides, avec les minéraux en particulier très-vivement, & avec les acides végétaux plus lentement, comme avec le suc de citron, le vinaigre & d'autres, mais le plus foiblement avec la crême de tartre: cependant quelque lente que fût cette dissolution avec la crême, à froid s'entend, elle ne laissoit pas d'être parfaite au bout de quelque-tems; & M. Grosse ajouta, que ce mélange méritoit d'être examiné par l'évaporation & la crystallisation.

Je saisis cette idée dans le moment, & je conçus que ce mélange donneroit une nouvelle espece de *sel* moyen ou tartre soluble: je me représentai même dès-lors que M. Seignette, ayant voulu faire une crême de tartre soluble, qui, comme l'on sait, n'est que le tartre rendu soluble par le *sel* alcali fixe du même tartre, a pu croire, comme bien d'autres Artistes le croyent encore, que tous les *sels* alcalis tirés des plantes par la calcination, sont les mêmes, & que le feu ne leur laisse rien d'essentiel de la plante, dont ils sont tirés; & qu'ainsi on pouvoit indifféremment substituer l'un à l'autre, & enfin que suivant ce principe, ayant fort à la main la soude, qui est le *sel* du kali calciné, il pouvoit en faire son tartre soluble: ce qu'ayant executé, il en avoit retiré un *sel*, qui ne s'étoit point trouvé être précisément le tartre soluble ordinaire, & connu depuis longtems; mais un nouveau *sel* ou plutôt une nouvelle espece de crême de tartre soluble, à laquelle il avoit donné par la suite le nom de *Polychreste*, parce qu'on en a vu plusieurs bons effets en Medecine.

Je suis demeuré dans cette idée encore long-tems sans l'éprouver, quoique je l'eusse communiquée à plusieurs du métier, lorsque l'occasion s'est présentée d'en parler.

Enfin, pourtant je me suis mis en devoir de l'exécuter, ce que M. Geoffroy de son côté a aussi fait dans le même-tems, sans que l'un eût averti l'autre sur son travail, & nous avons trouvé tous les deux précisément la même chose.

Pour faire le *sel* dont il est question, on prend la soude d'alicante la plus calcinée, la plus dure & la plus blanche, que l'on met en poudre: on en fait une forte lessive en la faisant bouillir dans l'eau, on filtre cette lessive, qui est très-limpide.

On a séparément de la crême de tartre en poudre, sur laquelle on verse de cette lessive, après l'avoir chauffée; ce mélange excite une fermentation qui dure fort long-tems, & qui, même après avoir cessé quelquefois, se renouvelle à plusieurs reprises; c'est dans le tems de cette fermentation, que la crême de tartre se dissout; après quoi il se fait une précipitation assez abondante d'une terre grise, spongieuse & légere, que l'on sépare de la liqueur par le filtre: on fait ensuite évaporer ce mélange à lente chaleur jusqu'à un tiers ou environ de sa diminution, puis on le laisse en repos dans des terrines; & au bout de quelques jours on trouve des crystaux transparens comme le crystal, & qui sont figurés, lorsqu'ils sont libres & non appuyés sur les vaisseaux, comme des cylindres ou colonnes, qui dans leurs longueurs ont plusieurs faces plattes, dont j'ai compté au-delà de neuf: mais communément elle ne se trouvent pas en si grand nombre.

En mon particulier, je pense, qu'on ne peut pas déterminer exactement la proportion de la soude & de la crême de tartre, y ayant des soudes, qui contiennent une plus grande quantité de *sel* les unes que les autres: mais cette proportion se trouve bien naturellement, quand on fait dissoudre à la lessive autant de crême de tartre qu'elle en peut prendre, ce qui est le point de saturation.

La lessive de six livres de soude a pourtant absorbé communément deux livres & trois à quatre onces de crême de tartre: & quand la soude a été bien blanche & bien

chargée de *ſel*, la leſſive de ſix livres a quelquefois abſorbé preſque poids égal de crême de tartre : cette différence, comme il eſt aiſé de penſer, ne peut dépendre que de la qualité de la ſoude plus ou moins calcinée & chargée de *ſel* alcali.

Mais quand j'ai pris le *ſel*, qui ſe dépoſe de la ſolution ou leſſive de la ſoude, & dont la configuration imite aſſez celle du *ſel* de Glauber, une demi-livre de ce *ſel* diſſous, a pris aiſément treize à quatorze onces de crême de tartre, & le mélange n'a preſque point jetté de terre : c'eſt-là la proportion la plus juſte, que je puiſſe propoſer pour les deux matieres, qui doivent entrer dans la compoſition du *ſel* Polychreſte : il n'en coute qu'un peu d'attente pour avoir les cryſtaux de la ſoude, & enſuite le mélange ſe fait plus également, & n'eſt point ſujet à la précipitation des différentes matieres hétérogenes, que la ſoude communique à ſa leſſive.

Enfin, notre *ſel* étant en cryſtaux, & comparé avec celui de Seignette auſſi cryſtalliſé, ſe trouve être abſolument le même dans toutes ſes circonſtances ; ils ſont figurés l'un comme l'autre, ils ſe fondent très aiſément dans l'eau froide, lorſqu'ils ſont en poudre ; ils ont le même gout, & impriment ſur la fin quelque fraîcheur à la langue, mis ſur un charbon allumé ils s'y fondent & bouillonnent, ils exhalent l'odeur du tartre brûlé, & ſe réduiſent à la fin en ce charbon noir & ſpongieux que donne le tartre.

Si après cet examen, on doute encore de l'exacte conformité que notre *ſel* a avec celui de Seignette, on peut s'en convaincre par une expérience qui en fait une prompte décompoſition : qu'on diſſolve de l'un & de l'autre *ſel*, chacun pris ſéparément, égale quantité dans l'eau chaude, & qu'on verſe ſur chacun peu à peu de l'huile de vitriol blanche juſqu'à ce qu'elle n'agiſſe plus : à meſure que ces diſſolutions ſe tiédiſſent, il ſe forme une concrétion ſaline, laquelle examinée eſt une véritable crême de tartre en cryſtaux, régénérée ou ſéparée de l'alcali, tandis que l'huile de vitriol s'y eſt unie, & forme enſuite par la cryſtalliſation avec lui un *ſel* de Glauber, de la même façon, que ſi on avoit verſé cette huile immédiatement ſur la leſſive de la ſoude.

Le *ſel* Polychreſte, de Seignette, eſt donc enfin une crême de tartre rendue ſoluble par l'alcali de la ſoude. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *An.* 1731.

Sal corallii, *ſel de corail.* Voy. *Corallium.*
Sal cornu cervi, *ſel de corne de cerf.*
Sal ex duobus ou Arcanum duplicatum. Voy. *Arcanum duplicatum.*
Sal Ebshamense. Voy. *Sal Catharticum Amarum.*
Sal enixum Paracelsi. Voy. *Enixa.*
Sal essentiale, *ſel eſſentiel.* Voyez *Acetoſa.*
Sal fixum, *ſel fixe.* Voy. *Alcali.*
Sal fluor, *ſel* acide ſous une forme liquide, avant que d'être uni & fixé avec une ſubſtance terreuſe. Lemery, *Pharm. Uni.*
Sal fossile, *ſel gemme.*
Sal gemmæ. Voy. *Sal Alimentaris.*
Sal Indicum, *ſucre.* Voyez *Saccharum.*
Sal jovis, *ſel d'étain.* V. *Jupiter.*
Sal lixiviosum, *ſel lixiviel.* V. *Alcali.*
Sal marinum, *ſel marin.* V. *Sal Alimentaris.*
Sal Martis, *ſel de fer.* V. *Mars.*
Sal medium, *ſel neutre.*
Sal mercuriale, *ſel mercuriel*, ou *ſel ammoniac*, ſelon Hartman, ou *mercure ſublimé*, ſelon quelques autres.
Sal mirabile Glauberi, *ſel de Glauber.* V. *Sal Alimentaris.*
Sal neutrum, *ſel neutre.* V. *Neuter.*
Sal nitri, *nitre.* V. *Nitrum.*
Sal Polychreston. V. *Nitrum.*
Sal prunellæ. V. *Nitrum.*
Sal succini. V. *Ambra.*
Sal sulphuris, *ſel de ſoufre.*

Prenez *de ſel Polychreſte, quatre onces.*

Mettez-les en poudre dans un mortier avec un pilon de verre ; mettez enſuite cette poudre dans un vaiſſeau de verre, plat, & à large ouverture.

Ajoutez *d'eſprit de ſoufre, deux onces.*

Remuez bien le tout, faites évaporer au bain de ſable ; il vous reſtera un *ſel* acide agréable, que vous enfermerez dans un vaiſſeau pour l'uſage.

Ce n'eſt pas-là à proprement parler le *ſel* du ſoufre; mais le nitre fixé par le ſoufre, & imprégné enſuite de ſon eſprit. Il eſt diurétique & cathartique, ainſi que la plûpart des autres *ſels*, lorſqu'on les prend à grande doſe. On en ordonne depuis dix grains juſqu'à une dragme, en qualité de diurétique, & juſqu'à quatre dragmes, en qualité de cathartique. On le fait diſſoudre dans du bouillon, ou dans quelqu'autre véhicule chaud, qui convienne.

Sal tartari, *ſel de tartre.*
Sal theriacale, *ſel thériacal.*

Les Anciens faiſoient uſage d'une compoſition, qu'ils appelloient *ſel* de vipere, ou *ſel* thériacal.

Voici la maniere dont elle ſe préparoit, ſelon Dioſcoride.

On faiſoit calciner une vipere dans un pot de terre, neuf; avec quelques figues, du *ſel* commun & du miel ; on ajoutoit aux cendres un peu de ſpicnard ou de *malabathrum.* Pline ne joint à la vipere que du ſuc de fenouil & un grain d'encens : mais la compoſition du *ſel* thériacal, eſt beaucoup plus chargée, dans Galien, dans Paul Eginete, & dans Aétius. Le Clerc.

Sal vitri, *ſel de verre.* V. *Axungia vitri.*
Sal volatile, *ſel volatil.* V. *Ammoniacum* & *Alcali.*
Sal volatile-oleosum. V. *Ammoniacum.*
Sal urinosum, *ſel urineux*, ou *ſel volatil*, qui ſe produit dans la diſtilation des ſubſtances animales & végétales, qui a l'odeur de l'urine.

Outre les *ſels* dont nous venons de faire mention, il y en a quelques autres, qu'on pourroit être curieux de connoître, & dont il eſt parlé dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, comme le *ſel* de Dauphiné, le *ſel* d'Eſpagne & le *ſel* ſédatif.

*Sel du Dauphiné.*

M. de Reſſons, Membre de l'Académie Royale des Sciences, y préſenta, il y a quelque-tems, un *ſel* à examiner, pour ſavoir à quel genre il pourroit être rapporté, ou quel uſage on en pourroit faire ; & nous dit, que c'eſt auprès de Grenoble, que l'on le tire de la terre.

Cette Ville a des environs, où il y a différentes mines métalliques, & d'autres matieres minérales, pour la recherche deſquelles on a coupé la terre en différens tems, & l'on a fait des creux, dont quelques-uns reſtent encore ouverts, & ſont d'un facile accès. Quelques Ouvriers ou Mineurs s'aviſerent de travailler de nouveau dans un de ces creux ; & loin de trouver ce qu'ils y cherchoient, ils découvrirent une terre chargée de quelques petits brillans, que quelques-uns d'entre eux reconnurent pour être ſalins. Ils ſe perſuaderent d'abord d'avoir trouvé une terre fertile en ſalpetre, & ils ſe crurent confirmés dans leur idée d'avoir rencontré un magaſin plein de ce *ſel*, quand, après avoir fait une forte leſſive de leur terre, ils apperçurent dans l'évaporation de cette leſſive des cryſtaux,

qui avoient quelque ressemblance, quoique très-imparfaite, avec ceux du salpêtre.

Mais quand les crystaux du *sel* du Dauphiné auroient ressemblé d'avantage à ceux du salpêtre, il ne pouvoit pas encore pour cela passer ni être reçu pour ce *sel*, vu que les autres qualités, qui sont propres & comme spécifiques au salpêtre, lui manquent. La seule configuration d'un *sel* n'assure pas son essence ou son caractere.

Afin de faire connoître le *sel* du Dauphiné pour ce qu'il est en effet, je comparerai d'abord ses propriétés, qui ne sont en quelque façon qu'extérieures, ensuite j'examinerai ce qui regarde son intérieur, je veux dire, les principes dont il est composé.

Ce *sel*, tel qu'on nous l'envoye du Dauphiné, est ordinairement en gros morceaux, dont la partie inférieure, qui est épaisse d'environ un pouce, est une masse indistincte, blanche, opaque, & assez ferme; & le dessus, ou la partie supérieure, épaisse d'environ deux à trois pouces, représente un tas de petits crystaux transparens & brillans, dont quelques uns sont en lamelles plattes; d'autres, & c'est la plus grande partie, sont formés en petits quarrés allongés, mais tellement serrés les uns contre & sur les autres, que la configuration, qu'ils affectoient, n'a pu s'achever; & parmi ceux-ci il est rare d'en trouver qui soient en petites colonnes parfaitement de quatre côtés surmontées de facettes.

Cette irrégularité & confusion sont l'effet d'une évaporation & crystallisation trop précipitées, que les Ouvriers mieux instruits éviteroient facilement; car ayant dissous de nouveau une quantité de ce *sel*, tant du dessus, que du dessous des monceaux, & l'ayant laissé crystalliser lentement, j'ai vu les derniers crystaux aussi-bien que les premiers en colonnes exactement quarrées, dont les extrémités sont taillées à facettes lesquelles répondent en nombre aux côtés de leurs colonnes, quoique les derniers de ces crystaux soient plus grêles, & d'un bien moindre volume que les premiers; ce qui est ordinaire aux *sels* moyens.

Dans quelque état que l'on prenne notre *sel*, il se dissout facilement dans environ un poids égal d'eau commune, il est friable, il ternit par la chaleur, & même avec le tems à l'air, & se couvre comme d'une folle farine; sur un charbon ardent il fond aisément, sans fuser comme le salpêtre & sans s'enflammer, il se boursouffle seulement par l'eau qu'il contient & que la chaleur en dissipe, & alors il se change en chaux saline; enfin, ce *sel* étant gouté, imprime d'abord à la langue une amertume sensible, qui est bien-tôt après suivie de fraîcheur.

A ces marques & propriétés, quoique seulement extérieures, on a coutume de reconnoître le *sel*, qu'on appelle *admirable* suivant Glauber son Auteur. Le *sel* du Dauphiné ayant ces mêmes qualités est donc déja par-là son semblable.

Mais comme dans les recherches que nous faisons par la Chymie, on ne peut pas se contenter d'un petit nombre de circonstances, qui n'achevent pas le caractere d'un mixte: il faut entrer dans l'examen des principes, dont ce mixte est combiné. C'est ce que je vais faire pour le *sel* du Dauphiné, qui fait mon sujet.

A l'égard de celui que nous faisons par art, selon la méthode de Glauber, nous savons avec certitude, qu'il est composé de deux principes, dont l'un est salin & l'autre terreux; le premier est l'acide vitriolique fixe, & le deuxieme, la terre du *sel* marin, dans laquelle cet acide s'engaine & se corporifie: il faut que notre *sel* ait les deux mêmes principes pour être entierement semblable à celui de Glauber.

Il pourroit à la vérité suffire de bien prouver le principe salin de notre *sel*, & supposer le deuxieme par une juste conséquence; puisque nous sommes présentement bien convaincus, que l'acide vitriolique ne peut avec aucune autre substance connue, si ce n'est celle qui fait la base du *sel* commun, former un *sel* de la configuration & des propriétés que doit avoir celui de Glauber: néantmoins je ne perdrai point ce deuxieme principe entierement de vue.

Il est superflu pour ma recherche de rapporter, que le *sel* du Dauphiné se convertit aisément en foie de soufre avec des matieres inflammables par rapport à son principe salin, & qui dans ce changement ne peut être que l'acide vitriolique. Je ne toucherai pas non plus les précipitations qu'il fait de l'argent dissous dans l'eau forte, & du sucre de Saturne ou plomb dissous par le vinaigre, par rapport au même principe; je m'arrêterai seulement à ce qu'il opere avec le vif-argent; & à cette petite opération j'en ferai succéder une autre, qui regarde son principe terreux: ces deux opérations sont également faciles à imiter par les moins connoisseurs.

Je dissous une once de vif-argent dans un poids égal ou un peu plus de bon esprit de nitre, & je verse cette solution dans deux onces de *sel* du Dauphiné dissous dans l'eau commune: sur le champ l'acide vitriolique, contenu dans le *sel* du Dauphiné, abandonne sa base terreuse à l'esprit de nitre, & dérobe, comme par le droit du plus fort, à celui-ci le vif-argent, & après s'être lié étroitement avec lui, ils tombent tous les deux au fond du vaisseau en une poudre jaune semblable au turbith minéral, que nous faisons dans nos opérations ordinaires par le vif-argent & l'huile de vitriol.

Après avoir retiré cette poudre jaune, qui est réellement un turbith minéral, comme la suite le fera voir, & après l'avoir lavée & séchée, j'en mêle une once avec deux onces de *sel* marin pareillement bien sec, & je pousse ce mélange au feu de sable dans un vaisseau, dont la partie supérieure est bien convexe; alors il s'ouvre une nouvelle scene: l'acide du *sel* marin jouit ici de la supériorité, il enleve à son tour à l'acide vitriolique, concentré dans le turbith, le vif-argent; & s'élevant ensemble au haut du vaisseau, ils forment eux deux un sublimé mercuriel, pendant que l'acide vitriolique, retrouvant une terre semblable à celle qu'il avoit abandonnée à l'esprit de nitre, laquelle est ici ce que l'acide du *sel* marin a laissé en arriere, s'y rejoint & reste uni avec elle au fond du vaisseau comme une poudre saline; laquelle dissoute dans l'eau régénere ou reproduit un *sel* parfaitement semblable à celui que j'avois d'abord employé à précipiter le mercure, ayant la même configuration de crystaux, les mêmes autres propriétés & les mêmes principes; en un mot le caractere du *sel* de Glauber.

Ceux qui ne sont pas initiés dans les principes de Chymie; ni accoutumés à entendre parler des rapports, qui regnent entre les substances naturelles, & que les expériences nous font encore connoître tous les jours, peuvent être surpris des différens changemens qui arrivent dans les deux opérations que je viens d'exposer.

Voici ce que je puis en dire succintement.

Dans la premiere, qui est le mélange du *sel* du Dauphiné avec la solution du mercure, l'acide vitriolique, contenu dans ce *sel*, jouit en plein de sa force, qui est: « que presque dans toutes les occasions, il est supé« rieur aux autres acides, il leur enleve, selon l'occur« rence, les *sels* & les terres; & il leur emporte même « les substances métalliques, & cela va jusqu'à l'esprit « de nitre, comme il le fait ici à l'égard du mercure, « que l'esprit de nitre avoit dissous; il force cet acide « à le lui céder & il tombe ensuite avec lui en turbith « minéral. » Mais une petite circonstance change la these dans la deuxieme opération, qui est le mélange de ce turbith avec le *sel* marin: la Chymie a des exceptions sous ses regles générales comme d'autres arts. Cette exception est par rapport à notre sujet: que toutes les fois que certaines substances métalliques se trouvent dissoutes par un acide quel qu'il soit, & que le *sel* marin ou son principe salin est de la partie, ou qu'il y survient, il leur enlevera à tous les substances métalli-

ques, ayant plus de relations ou de rapport avec elles que les autres; peut-être ce rapport roule-t-il sur ce que ces substances métalliques sont mercurielles. C'est toutefois ce que ce *sel* fait ici par son principe salin à l'égard du mercure même, il l'enleve à l'acide vitriolique qui le tenoit enchaîné dans le turbith, & l'éleve avec lui en sublimé, laissant en arriere sa terre, que l'acide vitriolique saisit à son tour.

Par ces deux opérations les principes constitutifs de notre *sel* deviennent évidens; il précipite d'abord le mercure en turbith minéral, & le mercure ne peut devenir turbith que par l'acide vitriolique : notre *sel* a donc cet acide pour son principe salin.

Ce *sel* aussi ne peut avoir pour deuxieme principe que la terre du *sel* marin, parce que, comme je l'ai déja dit, l'acide vitriolique ne peut qu'avec cette substance là former un *sel* qui ait les propriétés & la configuration des crystaux, comme le *sel* du Dauphiné les a lui-même, & communes avec celui de Glauber: c'est ce que confirme la deuxieme opération où l'acide vitriolique de notre *sel*, qui étoit transporté sur le mercure, retrouvant dans le *sel* marin une terre semblable à celle qu'il avoit abandonnée à l'esprit de nitre, forme de nouveau avec elle un *sel* crystallisé comme le premier que j'avois employé, & doüé des mêmes propriétés.

Ainsi le *sel* du Dauphiné a les mêmes principes que celui de Glauber; ainsi il est encore par-là lui-même un vrai *sel* de Glauber, que j'appelle à juste titre naturel, parce que l'art ne contribue en rien à sa composition, la nature l'ayant elle-même travaillé dans la terre, dont on ne fait que le séparer par le moyen de l'eau.

On diroit que ce siecle nous sera favorable pour la découverte du *sel* de Glauber naturel.

Au reste, il y a lieu de croire, que quand la Medecine aura pris connoissance de notre *sel* du Dauphiné, elle lui accordera la place qu'il mérite dans la matiere médicinale, non-seulement parce que nous l'avons dans le Royaume, mais principalement parce qu'il produit les mêmes effets sur le corps humain qu'un bon *sel* de Glauber, & que d'ailleurs il a le caractere de perfection en ce genre de *sels*, qui est, qu'il ne s'humecte point à l'air, qu'il n'altere point la teinture du tournesol & des fleurs de violettes; & que lui-même n'est point altéré par l'huile de vitriol, comme ceux de ses semblables, qui ont encore retenu du *sel* marin. Ces trois articles sont autant de preuves de la juste proportion qu'il y a entre ses principes. *Mém. de l'Académie Roy. des Sc. An.* 1727.

SALAMANDRA, Offic. Schrod. 5. 345. Aldrov. de Quad. Ovip. 639. Schw. Rept. 163. Gesn. de Quad. Ovip. 80. *Salamandra terrestris*, Raii Synop. 3. 273. Jonf. de Quad. 137. *Salamandra terrestris maculis luteis distincta*, Charlt. Exer. 28. *La Salamandre.*

La *salamandre* est une espece de lésard de couleur noire, marqueté de taches jaunes. Il a la tête & le ventre plus gros que les lésards verds communs: mais il a la queue plus courte. Il a le museau court & les yeux gros. Chacun de ses piés est armé de quatre fortes griffes: mais il marche plus lentement que le lésard commun. Il a sur le dos une figure à peu près semblable à une croix, & deux raies, qui regnent depuis le cou jusqu'à la queue. Il y a deux sortes de *salamandre*; la terrestre & l'aquatique. La premiere se trouve dans les lieux froids & humides; l'autre se plaît dans les fontaines & dans les eaux courantes.

On trouve des *salamandres* en Italie, en Allemagne & en Normandie. On croyoit anciennement qu'elles pouvoient vivre dans le feu; & cela parce qu'on a remarqué qu'elles y restent plus long-tems que d'autres animaux sans s'y consumer, par la raison qu'elles sont pleines d'une humeur laiteuse & gluante, qui amortit pendant quelque tems l'ardeur des charbons allumés: mais le feu ne laisse pas de les pénétrer à la fin & de les brûler. La morsure de ce reptile est estimée aussi dangereuse que celle d'un serpent; il insinue par sa morsure un suc laiteux, virulent & fort acrimonieux. Il contient une bonne quantité de sel caustique volatil, d'huile & de phlegme.

La *salamandre* appliquée extérieurement est corrosive, brûlante & dépilatoire. Il est difficile de la toucher sans se blesser les doigts. LEMERY, *des Drogues.*

Les cendres de la *salamandre* sont excellentes dans la cure des ulceres scrophuleux; pour cet effet on en saupoudre les parties affectées. SCHRODER.

SALAMANDRA AQUATICA.

Voici ses caracteres.

*Lacertus aquatilis*, Offic. Schrod. 5. 343. *Lacertus aquaticus niger*, Mer. Pin. 169. *Salamandra aquatica*, Raii Synop. A. 213. Charlt. Exer. 28. Rondel. de Aquat. 2. 230. *Salamandra aquatica aliis lacertus aquaticus*, Jonf. de Quad. 137. *Scincus aquaticus quibusdam.*

On la trouve dans les étangs & dans les eaux croupissantes. On en recommande la poudre pour faciliter l'évulsion des dents.

SALAPPA, *Jalap.*

SALCÆ OLEUM, *Huile de Salca.*

La meilleure *huile de Salca* se préparoit à Alexandrie de la maniere suivante, à ce que dit Aétius.

Prenez *d'aspalath, une demi-livre;*
*de xylo-balsamum, neuf onces;*
*de souchet, quatre onces;*
*d'enula campana,* } *de chaque, demi-livre;*
*des deux especes d'iris,* }
*de jonc aromatique, dix-huit onces;*
*de fleurs de jonc odoriférant, deux onces & demie;*
*de styrax gras, deux onces;*
*de noix d'Inde, deux;*
*de malabathrum, huit onces;*
*de spicnard, une once;*
*de cloux de girofle,* } *de chaque, une once & demie;*
*de zédoaire,* }
*d'amomum, trois onces;*
*de cassia, deux onces;*
*de costus,* } *de chaque, une once;*
*de myrrhe,* }
*d'hypnum, espece de mousse,* } *de chaque, trois onces;*
*de xylocasia,* }
*d'huile, dix sextiers.*

Faites bouillir dans l'*huile* le xylobalsamum, l'iris, le souchet, l'enula campana & le xylocasia, dépouillé de son écorce, pilé grossierement & macéré deux ou trois jours dans de l'eau.

Remuez le tout continuellement, y distilant de l'eau peu à peu, jusqu'à ce que le tout commence à l'humecter.

Après trois heures ou plus d'ébullition, retirez le tout & le laissez reposer pendant une nuit dans un vaisseau couvert.

Le lendemain ôtez les ingrédiens, séparez l'eau de l'*huile*, & faites-les bouillir derechef dans de l'eau pure mêlée d'un peu de vin.

Lorsqu'ils commenceront à bouillir, ajoutez le jonc aromatique, & les fleurs de jonc odoriférant, le tout pilé auparavant dans du vin vieux & odoriférant.

Le troisieme jour retirez ces ingrédiens comme ci-dessus, ajoutez de l'eau, faites-les bouillir pour la troisieme fois, & mettez lorsque l'eau commencera à entrer en ébullition, le reste des ingrédiens.

On prépare une espece subalterne d'*huile de Salca* en ajoutant six sextiers d'huile à ce qui reste après la troisieme opération; lorsque cette huile a bouilli pendant un tems suffisant, on y met trois onces de la meilleure myrrhe stacte blanche.

*de stroma ou d'eau d'opobalsamum,*
*de mastic;* } *de chaque demi-livre;*
*de bon styrax, une once.*

Les femmes se frottent la tête & s'oignent les cheveux d'*huile de Salca*.

La maniere de la préparer que je viens d'indiquer est la meilleure de toutes. AE'TIUS, *Tetr. I. Serm.* 1.

*Autre préparation d'huile de Salca.*

Prenez *d'huile de verjus, vingt sextiers;*
*d'iris d'Illyrie, une livre;*
*d'amome, une once & demie;*
*d'aspalath, &*
*d'hypnum,* } *de chaque, une livre;*
*de jonc aromatique, deux livres;*
*de cloux de girofle,*
*de malabathrum,*
*de carpobalsamum,* } *de chaque, une livre;*
*de xylocasia, cinq onces;*
*de cassia, quatre onces;*
*de costus,*
*de styrax gras, &*
*de safran,* } *de chaque, une once;*
*de myrrhe, &*
*de zédoaire,* } *de chaque, trois onces;*
*de spicnard, quatre onces.*

Faites bouillir le tout dans de l'eau & procédez comme dans la préparation précédente. AE'TIUS, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *cap.* 114.

SALEFUR, *Safran des jardins.* RULAND.

SALEP. Voyez *Orchis.*

SALICARIA, *Souci d'eau.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est tubuleux, cannelé & divisé en plusieurs endroits. Ses fleurs sont en rose, hexapétales & croissent au-dedans du calyce tubuleux, s'élevant au-dessus des divisions supérieures; elles forment des guirlandes & sont garnies d'un grand nombre d'étamines; il n'y en a pas moins de dix-huit. Son ovaire est garni d'un long tube dont l'apex est fait en bassin. Il dégénere en mûrissant en une enveloppe ovale, à deux capsules, renfermée dans le calyce & pleine de petites semences.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes:

1. *Salicaria vulgaris purpurea, foliis oblongis,* Tourn. Inst. 253. Boerh. Ind. A. 221. Raii Synop. 3. 367. *Lysimachia purpurea spicata,* Ger. 386. Emac. 376. Park. Theat. 546. Raii Hist. 2. 1036. *Lysimachia spicata purpurea forte Plinii,* C. B. P. 246. *Lysimachia purpurea quibusdam spicata,* J. B. 2. 902. *Blattaria rubra spicata major, glabra, communis folio acuto,* Hist. Oxon. 2. 490. *Lysimachie en épics.*

Elle croît dans les lieux marécageux & sur les bords des rivieres, & fleurit en Juillet. Son herbe dont on fait usage en Medecine est un ophthalmique. *Mont.* Son eau distilée est un remede présent contre les plaies, les piquures & les meurtrissures aux yeux, l'obscurcissement & l'affoiblissement de la vue, & toutes les autres infirmités particulieres à cet organe. PARKINSON. C'est un spécifique contre les inflammations. RAY, *H. Plant.*

La décoction de son herbe est un excellent remede pour la diarrhée épidémique d'Irlande. THREK. *Synop. Hib.*

2. *Salicaria purpurea foliis subrotundis,* T. 253. *Lysimachia spicata, lanuginosa, folio subrotundo, flore purpureo,* H. R. Par. *Blattaria rubra, spicata, major, lanuginosa, folio subrotundo,* M. H. 2. 490.
3. *Salicaria hyssopifolio latiore,* T. 253. *Lysimachiæ spicatæ, purpureæ affinis hyssopifolia,* H. L. 397. *Hyssopifolia major, latioribus foliis,* C. B. P. 218. *Hyssopifolia aquatica,* J. B. 2. 792.
4. *Salicaria hyssopifolia, angustiore folio,* T. 253. *Hyssopifolia minor, angustioribus foliis,* C. B. P. 218. M. H. 3. 613. BOERHAAVE, *Index alt. Plant. Vol. I.*

On ne connoît aucune propriété médicinale à cette plante, quoique ce soit la *lysimachia* de Dioscoride. Mais comme sa fleur est fort belle, on en orne les jardins. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave,* p. 299.

SALICORNIA.

Voici ses caracteres.

Elle n'a qu'une feuille, unie, pleine de suc; elle ressemble à un poireau; elle est composée d'écailles articulées, comme le bouis. Sa fleur est apétale, nue, & croît dans les endroits où les écailles s'unissent. Son fruit est une vessie qui contient une semence.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

*Salicornia,* Dod. p. 82. *Salicornia geniculata annua,* T. Cor. 51. *Kali, geniculatum, majus,* C. B. P. 289. M. H. 2. 611. *Kali, geniculatum, sive salicornia,* J. B. 3. 704. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

La décoction de ses feuilles est très-apéritive; elle provoque les urines & les regles, hâte l'accouchement, chasse le fœtus & l'arriere-faix, & purge les humeurs aqueuses; c'est pourquoi l'on s'en sert dans l'hydropisie. Ses cendres sont employées dans les Manufactures de Savon & dans les Verreries. Infusées dans de l'eau elles guérissent la galle & les autres maladies cutanées; pour cet effet il faut laver les parties affectées avec l'infusion. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SALIVA, la *Salive.*

On appelle en général *salive* l'humeur dont toute la cavité de la bouche & la langue sont continuellement arrosées dans leur état naturel. Cette humeur est principalement fournie par des glandes nommées pour cette raison glandes salivaires, & dont on compte communément trois paires, savoir, deux parotides, deux maxillaires & deux sublinguales. Elles en sont effectivement les plus grosses, & à proportion des autres les plus fournissantes; mais il y en a un grand nombre d'autres moins considérables en volume, qui sont comme auxiliaires ou subsidiaires de celles-là.

Ainsi on peut donner le nom général de glandes salivaires à toutes ces sources, dont voici le dénombrement.

Les parotides.
Les maxillaires.
Les sublinguales.
Les molaires.

Les buccales.
Les labiales.
Les linguales.
Les amygdales.
Les palatines.
Les uvulaires.
Les aryténoïdiennes.
La thyroïdienne.

*Les parotides*, font deux groffes glandes blanchâtres, inégalement oblongues & inégalement boffelées, fituées chacune entre l'oreille externe & la branche poftérieure ou afcendante de la mâchoire inférieure, & un peu avancées fur la portion voifine du maffeter. La portion fupérieure de la glande eft devant le conduit cartilagineux de l'oreille, & touche l'apophyfe zygomatique de l'os des tempes. La glande s'étend en-devant & en arriere fous le lobe de l'oreille jufquà l'apophyfe maftoïde.

Antérieurement à la portion fupérieure de la parotide naît par la réunion de plufieurs petits tuyaux, comme d'autant de racines, un canal membraneux & blanc, qui va obliquement de derriere en-devant fur la face externe du maffeter, & enfuite perce de dehors le buccinateur, vis-à-vis l'interftice de la deuxieme & de la troifieme dent molaire, par un trou ou orifice en forme de bec d'aiguiere.

On appelle ce canal le conduit falivaire de Stenon ou conduit falivaire fupérieur. Il a environ une ligne ou plus de diametre; & dans quelques fujets il eft en partie couvert & environné de grains glanduleux plus ou moins entaffés, qui font unis avec lui. L'artere & la veine qu'on appelle angulaires, montent par-deffus le conduit. La glande même eft traversée par la portion dure du nerf auditif, & reçoit encore des filets de nerfs de la feconde paire vertébrale.

*Les maxillaires.* Ces deux glandes font moins groffes & plus arrondies que les parotides : elles font fituées chacune à côté de la face interne de l'angle de la mâchoire inférieure, près du mufcle ptérygoïdien inférieur : elles produifent chacune de leur face interne, ou côté qui regarde la portion latérale du mufcle hyo-gloffe, un conduit de la même maniere que les parotides, mais plus menu & plus long, qu'on appelle conduit falivaire de Warthon, ou conduit falivaire inférieur.

Chacun de ces conduits s'avance à côté du mufcle génio-hyoïdien, tout le long de la face interne, & vers le bord fupérieur de la glande fublinguale, jufques vers le bord du frein ou filet de la langue, où il fe termine par un petit orifice en forme de mamelon ou petit bourrelet. Les deux conduits s'ouvrent pour l'ordinaire par deux orifices féparés, & quelquefois par un feul orifice commun.

*Les fublinguales.* Elles font auffi au nombre de deux, & de la même efpece, mais plus petites, peu oblongues & applaties, comme des amandes pelées. Elles font fituées fous la portion antérieure de la langue, de chaque côté, attenant la mâchoire inférieure, & posées fur les portions latérales du mufcle mylo-hyoïdien, qui leur fert de fangle. Leurs extrémités font tournées l'une en-devant, & l'autre en-arriere. Leurs bords font obliquement en-dedans & en-dehors.

Ces glandes font couvertes en-deffus par une membrane très-mince, qui eft la continuation de celle qui revêt la face inférieure de la langue. Elles produifent latéralement plufieurs petits conduits très-courts, qui s'ouvrent du côté des gencives par autant d'orifices rangés fur une même ligne, à peu de diftance du frein ou filet de la langue, & un peu plus en-arriere. On ne trouve pas dans l'homme fi diftinctement que dans plufieurs animaux, des conduits particuliers de ces glandes pareils à ceux des glandes maxillaires. Les mufcles genio-gloffes font dans l'intervalle des deux glandes fublinguales, de même qu'entre les deux conduits maxillaires.

*Les molaires.* Ce font deux glandes à peu près de la même efpece que les précédentes, fituées chacune de fon côté entre le mufcle maffeter & le mufcle buccinateur. On les prendroit facilement dans quelques fujets pour deux pelotons particuliers de graiffe: elles produifent de petits tuyaux qui percent le buccinateur, & s'ouvrent dans la cavité de la bouche, environ vis-à-vis les dernieres dents molaires. C'eft ce qui a donné lieu à M. Heifter, qui les a mifes au jour, de les nommer glandes molaires.

*Les buccales, labiales, linguales.* Toute la face interne des joues du côté de la bouche, eft parfemée de beaucoup de grains glanduleux, appellés glandes buccales, lefquelles s'ouvrent par de petits trous ou orifices à travers la membrane interne de la bouche. La membrane qui revêt la face interne des levres, & qui n'eft qu'une continuation de celle des joues, eft auffi percée de quantité de petits trous qui répondent à autant de grains glanduleux nommés glandes labiales. Les glandes linguales font celles du trou lingual ou trou *cœcum* de la bafe de la langue, dont il a déja été parlé dans l'article de la langue.

*Les palatines, aryténoïdiennes, uvulaires.* J'ai fait ci-deffus l'expofition des glandes palatines, c'eft-à-dire, celles de la voûte & la cloifon du palais. J'ai auffi parlé des glandes aryténoïdiennes à l'article *Larynx*. Les glandes jugulaires ne font que la continuation de la membrane du palais, en forme d'une petite grappe. On peut auffi mettre au nombre des glandes falivaires; celles de la voûte du pharynx, dont j'ai auffi fait mention par rapport à cette partie, comme auffi les grains glanduleux de la membrane pituitaire du nez & des finus qui y répondent.

*Les amygdales.* Ce font deux corps glanduleux, rougeâtres, qui occupent chacun l'interftice des demi-arcades latérales de la cloifon du palais, l'un à droite, & l'autre à gauche de la bafe de la langue. Elles reffemblent en quelque façon par leur furface inégale & comme trouée, à la convexité d'une coque d'amande, l'ayant tout à-fait percée de petits trous qui admettent facilement la tête d'une groffe épingle.

Ces trous qui repréfentent une efpece de crible ou réfeau, répondent dans chaque amygdale à une finuofité ou cavité irréguliere, remplie le plus fouvent d'une humeur plus ou moins vifqueufe que le fond de la cavité ou finuofité fournit, & qui à mefure qu'elle s'amaffe, va fe dégorger par les trous dans le gofier. Pour bien voir la vraie conformation des amygdales, il faut les examiner dans de l'eau claire, felon la méthode déja proposée plufieurs fois. Mais il faut auparavant les bien laver dans de l'eau tiede, fans les manier rudement.

*La glande thyroïdienne.* C'eft une groffe maffe glanduleufe, blanchâtre, qui couvre antérieurement la convexité du larynx. Elle paroît d'abord comme formée de glandes ou portions oblongues, unies enfemble par leurs extrémités inférieures au-deffous du cartilage cricoïde; de forte qu'elles repréfentent affez groffierement une figure sémi-lunaire, ou une efpece de croiffant, dont les cornes font en-haut & le milieu en-bas. Elle eft médiocrement épaiffe, & elle eft latéralement courbée comme le cartilage thyroïde, dont elle a reçu le nom. Les deux portions latérales font appliquées fur les mufcles thyro-hyoïdiens ou hyo-thyroïdiens, & la partie moyenne ou inférieure embraffe les mufcles crico-hyoïdiens. Les mufcles thyro-pharyngiens inférieurs jettent des fibres charnues fur cette glande. Ces mêmes mufcles communiquent de part & d'autre par quelques fibres charnues, avec les mufcles fterno-thyroïdiens, & avec les hyo-thyroïdiens.

Elle paroît de la même efpece que les premieres glandes falivaires : mais elle eft plus ferme. On a cru en avoir

trouvé le conduit de décharge : mais c'étoit un vaisseau sanguin qui en avoit imposé. Il s'y rencontre quelquefois une traînée comme une espece de corde glanduleuse, qui va devant le cartilage thyroïde, & disparoît devant la base de l'os hyoïde.

Cette corde glanduleuse part du milieu de la base commune des portions latérales, & va se perdre entre les muscles sterno-hyoïdiens, derriere la base de l'os hyoïde, comme entre la base de cet os & la base de l'épiglotte. J'ai fait aussi remarquer dans mes cours particuliers de petites ouvertures à côté du ligament antérieur de l'épiglotte, par lequel elle est attachée à la base de la langue. Une de ces ouvertures a paru comme un petit mamelon percé : je n'ai pu suivre la corde glanduleuse jusques-là. WINSLOW, *Anatomie*.

La *salive* est une humeur claire, transparente, qui ne s'épaissit point au feu, qui n'a presque ni gout, ni odeur, qui devient fort écumeuse quand elle est battue ou fouettée, séparée par des glandes d'un sang pur artériel : elle est abondante, fluide, acre quand on a faim ; fort acre, pénétrante, déterfive, résolutive, quand on a long-tems jeûné : elle produit, augmente la fermentation dans les farines, dans les sucs des végétaux & dans les sirops. Après une très-longue abstinence, elle purge le gosier, l'œsophage, l'estomac, & les intestins. Les hommes & les animaux l'avalent dans l'état sain, pendant le sommeil de même qu'en veillant ; quand on en crache une trop grande quantité, l'*anorexie*, la *dyspepsie* & l'*atrophie* s'ensuivent. Elle est composée d'eau, d'une assez grande quantité d'esprit, d'un peu d'huile & de sel, qui, mêlés ensemble, forment une matiere savoneuse.

Les alimens étant donc atténués par ce mouvement de la mastication, la *salive* qui s'exprime par cette même action, & se mêle exactement avec eux, 1°. Contribue à les assimiler à la nature du corps, dont ils doivent être la nourriture ; 2°. Marie les huiles avec les matieres aqueuses ; 3°. Produit la dissolution des matieres salines ; 4°. La fermentation ; 5°. Un changement de gout & d'odeur ; 6°. Un mouvement intestin ; 7°. Une réfection momentanée ; 8°. Quoique insipide, c'est par elle que s'appliquent à l'organe du gout les corps qui en ont.

Puisque la *salive* ne se sépare d'un sang artériel très-pur, qu'après y avoir été élabourée par un artifice merveilleux, elle se décharge dans la bouche & se mêle aux alimens ; on a tort de la rejetter : mais étant avalée, & après qu'elle s'est acquittée de ses fonctions, elle passe encore dans la masse du sang, s'y perfectionne toujours davantage, & devient meilleure. Les maladies, les remedes ou les crises, n'indiquent ici rien autre chose.

La trop grande excrétion de *salive* trouble la premiere digestion, & conséquemment celles qui suivent, produit la soif, la sécheresse, l'atrabile, la consomption, l'atrophie. Mais si elle n'est point filtrée dans la bouche, ou du moins si elle l'est en bien plus petite quantité que de coutume, la manducation des alimens, le gout, la déglutition, la digestion sont empêchés, & la soif est en même-tems augmentée. BOERHAAVE, *Instit.*

## SALIVALES DUCTUS, *Conduits salivaires.*

On trouve dans les *Essais de Medecine, vol. II.* l'Observation suivante de M. Monro, sur les *conduits salivaires.*

M. Ker de Frogton, jeune homme d'un tempérament délicat, menacé de phthisie par un ulcere au poumon, fut attaqué après une course à cheval pendant une nuit froide, d'une tumeur fort dure située vers le milieu de la joue gauche. Le Chirurgien qui fut appellé, eut d'abord recours aux résolutifs : mais voyant que la tumeur tournoit à la suppuration, il l'ouvrit, avec la lancette par le dedans de la bouche ; ensuite il fit une ouverture extérieurement, & appliqua des caustiques pour consommer les duretés qui restoient encore de la tumeur. Lorsqu'il n'y eut plus de dureté, le Chirurgien travailla à faire revenir les chairs, & à conduire la plaie à cicatrice : mais il n'en put jamais venir à bout, par rapport à une décharge constante d'une lymphe fluide & séreuse. Il dilata de nouveau l'ouverture, & y appliqua pendant long-tems des astringens & des dessiccatifs sous différentes formes, le tout sans aucun succès.

Dans le mois de Septembre de l'année 1727. je me trouvai par occasion aux environs de Kelso, où demeuroit M. Ker, & je fus appellé pour consulter sur cette maladie avec les Docteurs Abernethy & Scot, Medecins du lieu, & avec M. Jamieson, Chirurgien. L'ulcere qu'il avoit à la joue étoit assez large pour recevoir l'extrémité de mon pouce ; & au fond de cet ulcere nous pouvions voir distinctement quelque portion du *conduit salivaire* supérieur, qui étoit à nu & ouvert vers sa partie externe. Cette ouverture étoit assez grande pour pouvoir y introduire l'extrémité d'une sonde moyenne.

Lorsque le malade remuoit la mâchoire selon nos souhaits, la salive couloit abondamment par cette ouverture ; & quand il ne lui faisoit faire aucun mouvement, il n'en sortoit qu'une petite quantité : mais pendant le tems qu'il dînoit, il mouilloit entierement une serviette en huit doubles, qu'on lui mettoit par-dessus l'emplâtre qui couvroit l'ulcere.

Nous convînmes de faire une ouverture artificielle pour faire couler la salive dans la bouche, ce que j'exécutai de la maniere suivante.

Ayant avec deux doigts d'une main, que j'introduisis dans la bouche, poussé en dehors les tégumens, je dirigeai la pointe d'une grosse alene de Cordonnier que je tenois de l'autre main, dans l'ouverture du conduit ; & je perçai la joue obliquement, en poussant l'alene entre mes deux doigts, & en devant. Je retirai cet instrument, & j'introduisis dans l'ouverture, une sonde fléxible, armée d'un œil dans lequel j'avois passé un cordon de soie, & je tirai cette sonde par la bouche, en laissant en-dedans la moitié du cordon. Ayant ensuite retiré de l'œil de la sonde l'autre moitié de ce séton, j'en liai les deux bouts vers l'angle de la bouche, sans serrer la ligature. L'ulcere fut pansé extérieurement avec des plumasseaux secs, soutenus par une emplâtre. Nous lui ordonnâmes de se rincer souvent la bouche de ce côté-là avec de l'eau de vie ; & on eut soin d'empêcher par le secours de la pierre infernale, que les chairs ne revinssent extérieurement trop-tôt, ou que l'ulcere ne devînt calleux.

En moins de trois semaines de tems, cette méthode eut tout l'effet qu'on s'en promettoit. Le passage dans lequel étoit engagé le cordon de soie, devint calleux, (ce qu'on reconnut évidemment par la liberté qu'on avoit de mouvoir le séton dans cette ouverture, sans causer de la douleur au malade) ; alors M. Jamieson retira le cordon, & guérit en peu de tems l'ulcere extérieur. Peu de tems après, je vis notre malade dans Edimbourg, & je trouvai une forte cicatrice à l'endroit où avoit été l'ulcere.

Mon ami M. Chefelden a parlé de cette opération en ces termes :

« Lorsque ce conduit est divisé par une plaie externe, la « salive coule sur la joue, à moins qu'on ne pratique « une ouverture convenable dans la bouche ; alors la « plaie extérieure peut se guérir. »

Aucun Auteur, cependant, que je sache avoir écrit sur les Matieres Chirurgicales, n'a encore donné un exemple d'une pareille opération faite avant celle-ci.

*Extirpation des glandes ſalivaires.*

Quoiqu'on ait proposé pluſieurs méthodes pour extirper les glandes skirrheuſes & endurcies de la plûpart des parties du corps : cependant l'on n'a point encore fait mention de l'extirpation des glandes parotides & maxillaires qui ſont quelquefois exceſſivement tuméfiées, & qui tiennent aux branches les plus conſidérables de l'artere carotide. Ce que l'on a dit juſqu'ici dans les Theſes & les Traités particuliers publiés ſur les glandes, n'a preſque aucun rapport à l'opération dont il s'agit. Quelques Auteurs l'ont regardée comme extrememement dangereuſe ; & je ne puis diſconvenir qu'ils n'aient quelque raiſon ; car les branches de l'artere carotide qui traverſent ces glandes, ſont ſi conſidérables, que s'il arrive qu'elles ſoient offensées, le malade riſque de perdre la vie, à moins qu'il ſoit entre les mains d'un très-habile Chirurgien.

Mais s'il eſt certain, que l'hémorrhagie peut être très-conſidérable dans cette opération ; il ne s'enſuit pas qu'un habile Chirurgien ne puiſſe l'arrêter ; car il ne ſuffit point à un pareil Artiſte d'être en état de ſoulager les malades dans les cas de peu d'importance ; il doit être en état de tenter la guériſon dans les cas douteux, & même dans ceux que quelques-uns regardent comme déſeſpérés. Il m'eſt arrivé quelquefois de recourir à l'extirpation, lorſque ces glandes étoient violemment gonflées, endurcies, & même tenant de la nature du carcinome, & après avoir été traitées par les digeſtifs, les corroſifs, & les autres remedes.

Il ſe faut pourvoir dans cette opération d'une bonne liqueur ſtyptique, de morceaux de linge, de charpie très-fine, de veſſe de loup, de compreſſes épaiſſes, & de différentes grandeurs, & d'une bande de la longueur environ de ſix aulnes. Il faut que le malade ſoit aſſis, le viſage tourné au jour, & ſa tête & ſes mains tenues par des Aſſiſtans. On fera à la peau au-deſſus de la tumeur, une inciſion longitudinale ; on ſéparera adroitement la glande skirrheuſe & endurcie des parties contigues, & enfin des arteres auxquelles elle tient. Il ſe fera alors une effuſion de ſang ſi conſidérable, qu'il s'en perdra environ une livre, avant que le Chirurgien ait quitté ſon ſcalpel & commencé le bandage. Il trempera ſur le champ un tampon de linge dans la liqueur ſtyptique, & il en étuvera les arteres offensées, les plus conſidérables. Il remplira la cavité de la bleſſure avec de la charpie, & des morceaux de linge ſec, qu'il comprimera avec le doigt ; il appliquera un grand morceau de veſſe de loup avec trois ou quatre compreſſes épaiſſes ; il fixera le tout par un bandage convenable : l'hémorrhagie ceſſera peu-à-peu ; ſurtout ſi l'on tient le malade couché, & ſi quelque Aſſiſtant comprime avec la main la partie offensée, pendant trois ou quatre heures. Il eſt à propos d'obſerver que ſi la tumeur eſt extremement conſidérable, l'extirpation s'en fera plus aiſément par une inciſion cruciale ; le malade demeurera couché pendant trois ou quatre jours, ſans relâcher le bandage ; de peur que l'hémorrhagie ne reprenne : la nature de la bleſſure, & l'expérience m'ont appris l'une & l'autre, qu'il falloit au moins ce tems. J'avois fait cette opération à une jeune fille ; la compreſſion du bandage l'impatienta ; elle tenta de le relâcher le jour ſuivant ; & il s'enſuivit auſſitôt une effuſion de ſang ſi violente, que je crus qu'elle en périroit, & que je fus obligé de ſerrer le bandage plus fort qu'auparavant.

On ôtera doucement, & en étuvant d'abord avec du vin chaud ou de l'eſprit de vin, le bandage & la compreſſe, qui ſeront pleins d'un ſang fétide, après le troiſieme ou le quatrieme jour ; on enlevera de la veſſe de loup autant qu'il ſera poſſible, laiſſant tout ce qu'on trouvera fortement attaché. On appliquera de nouvelles compreſſes trempées dans de l'eſprit de vin chaud, ou dans une fomentation digeſtive, comme l'eau de chaux ou l'eſprit de vin camphré, & l'on fixera les compreſſes, par le même bandage que ci-devant, qu'on tiendra cependant un peu plus lâche, afin que le malade puiſſe prendre quelque aliment, ce qui étoit auparavant impoſſible, ou extremement difficile. Le ſecond & le troiſieme panſemens ne ſe feront que tous les deux jours ; les autres ſe feront tous les jours ; parce que la plaie rendra beaucoup de matiere. On obſervera toujours à chaque panſement, de n'enlever de compreſſe, de veſſe de loup, ou de charpie, que ce qui ſera tout-à-fait détaché. Lorſqu'il ſe détachera un peu de la charpie qu'on aura appliquée la premiere ; on remplira l'endroit avec de la nouvelle, ſur laquelle on aura mis quelqu'onguent digeſtif, juſqu'à ce que le tout ſe ſépare de ſoi-même ; ce qui arrive ordinairement aux environs du huitieme & du dixieme jour. Alors on nettoyera la plaie avec quelqu'onguent digeſtif, & on incarnera avec un baume vulnéraire. On finira la cure avec de la charpie ſeche, ainſi que dans les autres cas. On aura l'attention dans cette opération de faire l'inciſion à côté de la joue ou à l'angle maxillaire, afin que la cicatrice ne défigure point le viſage.

Il eſt étonnant que Garangeot qui eſt ſi prolixe en d'autres occaſions, & qui a même fait un Chapitre de cette opération, n'ait rien dit de la maniere d'arrêter l'hémorrhagie. Il fait pis. Il aſſure que les remedes néceſſaires pour la ſuppreſſion de l'effuſion du ſang, n'ont point lieu dans l'extirpation des glandes ſalivaires, ni même dans l'amputation des mamelles endurcies ; par la raiſon, ajoute t'il, qu'il ne viendra que quelques gouttes de ſang dans l'opération, & que la bleſſure ſe guérira facilement, en en approchant les levres avec une ſuture, même dans les cas où les tumeurs ſont les plus grandes. D'où il s'enſuit évidemment, que ſes connoiſſances, ne ſe ſont jamais étendues juſqu'aux glandes parotides ou maxillaires ; & que ce Chirurgien qui a vû tant de choſes, n'a peut-être jamais vû faire cette opération. Ce qui nous apprend, qu'avec les plus grandes connoiſſances, il eſt preſque toujours dangereux de parler en termes généraux, & ſans exception. Car, il eſt conſtant, qu'en ſuivant les préceptes de cet Auteur, le malade périroit infailliblement par l'hémorrhagie qui ſurvient : & c'eſt ce qui arriva à un malade à Gene. On peut voir ce cas dans le *Commerc. Litt.* Norimb. 1733. où l'Auteur ajoûte, qu'il eſt beaucoup plus ſûr de laiſſer ſubſiſter ces tumeurs que d'en tenter l'extirpation : mais je ne crois point que cette remarque effraye les habiles Chirurgiens. J'ai fait pluſieurs fois cette opération, & elle m'a toujours réuſſi : rendant toutefois juſtice à Garengeot, ce qu'il dit en général de l'extirpation des glandes skirrheuſes, a lieu dans la plûpart des parties du corps. On trouve des extirpations de glandes ſalivaires dans Roonhuyſen, *Obſ.* 1. & dans les Additions de Tilingius à Scultet, publiées à Leyde en 1693.

Cependant comme cette opération eſt extremement dangereuſe, qu'elle laiſſe ordinairement après elle une large cicatrice ; & comme ces tumeurs peuvent être fondues quelquefois par les remedes convenables ; il eſt très-à-propos d'eſſayer ces remedes avant que d'en venir à l'extirpation. C'eſt pourquoi frottez tous les jours les tumeurs skirrheuſes avec de l'huile de brique, ou de ſavon, & un peu de camphre, & avec de l'huile d'ambre chaude, ou de Genievre : appliquez ſur la partie endurcie une emplâtre de diachylon, avec le mercure diaphorétique de Mynſicht, ou l'emplâtre de ſavon de Barbette, avec l'huile d'ambre ou de Genievre, ou quelques autres digeſtifs convenables ; on peut auſſi recourir aux ſachets Médicinaux chauds.

Cependant il ne faudra pas négliger l'uſage intérieur des remedes, comme les décoctions réſolutives d'aſclépias ou de ſcrophulaire, dont on fera prendre deux ou trois fois par jour, ou le matin dans le lit, pour procurer une ſueur. Ces décoctions ſeront précédées de poudres d'éponges brulées, de ſel gemme, d'antimoine diaphorétique, ou d'autres ingrédiens digeſtifs. Il y en

y en a qui prescrivent du lésard broyé, autant qu'il en peut tenir sur la pointe d'un couteau. J'ai éprouvé quelquefois de fort bons effets de l'æthiops minéral & du mercure doux: mais il faut couper l'usage de ces remedes par des purgatifs. Si tout cela ne réussit point, on tachera de déterminer le malade à la salivation, qui est selon Agricola, & d'autres célebres Medecins, un excellent moyen de discuter les tumeurs skirrheuses au cou, & dont j'ai fait moi-même d'heureux essais dans quelques cas.

Si cette espece de skirrhe est accompagnée d'inflammation, & que les remedes résolutifs soient inutiles, il faudra amener la tumeur à suppuration, & la traiter comme un abscès. J'ai vû quelquefois les discussifs, faire dégénérer en un abscès les glandes endurcies, & d'autres tumeurs du cou. Si le mal est invétéré, les suppuratifs émolliens convertiront la tumeur croissante en un ulcere malin, ou même en cancer. Les mêmes effets suivront l'application des corrosifs, & ils occasionneront une grande effusion de sang ; & conséquemment un danger de mort éminent; ainsi qu'il est arrivé il n'y a pas long-tems à une personne de qualité, qui étoit dans le cas dont il s'agit. *Chirurgie de Heister.*

SALIVALIS, *Impératoire.* Voyez *Pyrethrum.*
SALIVANTIA, remedes qui font saliver.

SALIVATIO, *Salivation.*

L'évacuation artificielle de la salive est indiquée,

1°. Par la crise qui se fait d'elle-même par cette voie.
2°. Par la nature singuliere de la maladie inhérente aux glandes & aux membranes adipeuses ; mais surtout dans la curation de la vérole.
3°. Par la nature de la maladie épidémique.

On y prépare très bien le corps, par un grand usage de décoctions atténuantes, délayantes & adoucissantes, de scabieuse, de pariétaire, de bardane, de squine, de sarsepareille, continuées pendant quelque tems.

On l'excite,

1°. En nettoyant la bouche.
2°. Par une mastication lente & continuée de quelque matiere ténace, comme le mastic, la cire, la myrrhe, surtout si on y mêle quelque chose d'acre, comme la pyrethre ou pié d'Alexandre, le gingembre, le poivre, &c.
3°. En recevant des vapeurs acres, irritantes comme celles du tabac, de la sauge, du romarin, de la marjolaine, du thym, du serpolet, &c.
4°. Surtout par l'action des médicamens qui excitent une nausée légere, mais continuelle, tel est l'antimoine qui n'est pas entierement fixé, ni cependant entierement émétique ; un peu de vitriol commun pris avec lui, &c.
5°. Par tout ce qui peut dissoudre entierement toutes les parties du sang, le changer en lymphe, & causer le ptyalisme : comme sont, le vif-argent cru, le cinabre, la dissolution du vif-argent dans l'eau forte, le précipité blanc, le précipité rouge, le turbith minéral, le mercure sublimé dissous, &c. Le vif-argent avance cette action, aidé par une fomentation chaude, de la tête, de la nuque du cou, de la face.

On diminue la trop grande *salivation*, ou on l'arrête, ou du moins on l'adoucit.

1°. Par un usage copieux & assidu de boisson tiede très-douce, comme de la décoction de mauve & de réglisse, faite dans le lait & l'eau.
2°. En appaisant son impétuosité, par des émulsions douces, huileuses, anodynes, où l'on ajoute avec prudence du diacode ou de l'opium.
3°. En faisant révulsion sur les autres parties par quelque grande évacuation, surtout par le bas-ventre. Il faut cependant apporter une très-grande prudence dans cette opération, de peur que la matiere agitée, & toujours acre en ces sortes de rencontres, ne fonde avec impétuosité sur les autres parties, ce qui mettroit le malade en grand danger; c'est pourquoi, celui qui saura faire ici une juste division, agira en sureté. BOERHAAVE, *Institut.*

Il est certain que c'est par hasard qu'on a connu que le mercure guérissoit la vérole en donnant un flux de bouche : mais je ne saurois convenir avec ceux qui s'imaginent que ce ne soit que dans le même tems qu'on ait découvert qu'il avoit la vertu de procurer ce flux : car Guy recommande un onguent qu'il appelle *Onguent sarazin*, pour la gale, & qui, selon Torella, fait sortir les humeurs impures par la bouche ; & qui par conséquent étoit connu long-tems avant qu'il y eût de vérole en Europe, puisque Guy écrivoit en 1363. Il est clair d'ailleurs que cette propriété du mercure, même en maniere de friction, étoit connue de Théodoric qui décrit différentes formes de pareils onguens, & prescrit combien de fois & combien de tems cette friction doit être continuée jusqu'à ce que le flux commence. L'humeur fluera de la bouche comme une riviere, dit-il, & cette méthode aura un succès assuré, *in malo mortuo & scabie.* Or Théodoric écrivoit à peu près en 1252.

Ces applications mercurielles ont été évidemment prises des Arabes. Rhazès, Avicenne & les autres, prescrivoient les mêmes remedes extérieurs pour les affections cutanées, quoique sans dessein de provoquer le flux. Cependant Halsaharavius qui a vécu plus tard, semble avoir connu cet effet; car il traite de la cure au cas où la bouche, la langue, & surtout le gosier sont enflés, & où il y a corrosion & odeur forte par les onguens mercuriels, ce qu'il avoit vu très-souvent.

Jean de Vigo qui écrivoit en 1518. est le premier qui ait recommandé la *salivation.* Il remarque que tous les anciens remedes ont manqué dans la vérole, & que si la maladie est confirmée, il n'y a de salut que dans les onguens mercuriels qui la guérissent par la *salivation*, en une semaine, à ce qu'il dit. Le fameux Anatomiste & Chirurgien Jacques Carpus, ou Berenger de Carpi qui fut en grande réputation au commencement de ce siecle, est à ce qu'on suppose le premier qui eut ce secret, peut-être fut-ce de ce grand homme, que Jean de Vigo apprit la méthode des frictions. G. Torella, Medecin de Cesar Borgia, & du Pape Alexandre VI. qui le fit dans la suite Evêque de S. Justa, fait mention des frictions mercurielles : mais il les condamne, & parle d'un grand nombre de personnes, que des Charlatans ignorans ont tuées avec ce remede. G. Torella pratiquoit environ en 1498.

Fracastor parle de la friction mercurielle & du gayac, il fait encore mention des suffumigations de cinabre, mais il semble les craindre. Quelque tems après Louis Lobera, Espagnol, publia un Traité sur la vérole, dans lequel il donne la méthode de la friction d'une maniere très-exacte. Il veut que la chambre où est le malade soit chaude, qu'on ne le change point de linge, & qu'on continue les frictions jusqu'à ce que la *salivation* vienne bien, & que les symptomes diminuent : mais il ne fixe pas le tems que les frictions doivent durer. Nicolas Massa, un des meilleurs Anatomistes de son tems, succéda à ces Auteurs. Il reconnoît que le remede le plus sûr de la vérole, est la *salivation*, qu'on peut procurer sans danger aux enfans mêmes & aux femmes enceintes. Il donne plusieurs formes d'onguens, dont la base est le lard & le mercure. Il prescrit différentes regles pour préparer le corps, & le préserver de tous les accidens qui pourroient arriver pendant & après le cours de l'opération. Il observe que

l'humeur flue, non-seulement par les glandes salivaires, mais encore par les selles, les urines ou la sueur, & souvent avec succès. Il pratique cette méthode de friction, quelquefois pendant trente-sept jours, la répétant par intervalles, selon que les circonstances le demandent. Brassavole a écrit en 1551. mais il ne rapporte rien qu'on ne trouve dans Massa. Fallope, son Ecolier, grand maître dans sa profession, donna des leçons sur ce sujet, vers l'an 1555. il est le premier qui ait circonstancié la méthode de la *salivation*, & qui ait fixé la quantité ou le cours de l'évacuation. La mesure qu'il rapporte est depuis deux pintes jusqu'à trois pintes par jour; & quoique quelquefois dix jours ou environ de flux suffisent, & que les Empiriques terminent toujours le flux au quinzieme : cependant il y a des cas où ils croit convenable de le prolonger jusqu'au vingtieme. Mais il croit qu'il ne faut recourir à cette méthode, que lorsque la sarsepareille, & le gayac ne font pas leur effet. FREIND, *Histoire de la Medecine.*

*Maniere de procurer la salivation par les fumigations.*

Pour exciter la *salivation*, les uns se servent de fumigations mercurielles; les autres d'emplâtres ou d'onguens mercuriels; les autres donnent le mercure intérieurement, préparé de différentes manieres.

Pour exciter la *salivation* par la fumigation, après que le malade est bien préparé, on le place tout nu dans une étuve ou une cellule préparée pour cela. Alors on jette peu à peu sur des charbons allumés des morceaux de cinabre jusqu'à deux ou trois dragmes, dont l'exhalaison pénetre les pores de la peau. Par cette fumigation le malade s'échauffe d'une maniere surprenante, & il sue plus ou moins, selon les forces qu'il a. On recommence tous les jours, ou tous les deux jours la fumigation, jusqu'à ce que les gencives commencent à s'enfler, & la bouche à s'ulcérer, & que la salive coule en quantité requise.

On fait les frictions de cette maniere.

Après avoir fait précéder les préparations nécessaires, d'abord on place devant le feu le malade, revêtu des habillemens convenables à cette cure. On fait des frictions seches sur les parties où l'on veut appliquer l'onguent mercuriel, afin qu'elles s'échauffent & deviennent rouges : alors on les frotte avec l'onguent mercuriel. Le premier jour on l'applique sur les piés, les genoux & les aines; le second jour, sur les fesses, les poignets, les coudes & les épaules. On renouvelle ces onctions tous les jours ou tous les deux jours, selon la constitution du malade, jusqu'à ce que le flux de bouche soit abondant, qui doit être tous les jours de trois ou quatre livres. Il faut faire ces onctions dans un lieu chaud, un peu cependant éloigné du feu, de peur que par la force du feu l'onguent ne coule trop-tôt. Deux gros d'onguent mercuriel suffisent pour chaque fois. Il y en a qui ont dès la premiere friction une abondante *salivation*; d'autres ne salivent qu'après la troisieme : il est très-rare qu'il en faille d'avantage; c'est pourquoi il faut examiner tous les jours la bouche & le gosier du malade, avant que de faire une nouvelle friction. Car lorsque la *salivation* survient, la bouche s'échauffe & se seche, les gencives & les glandes salivaires se gonflent, le crachement est fréquent, les orifices des vaisseaux salivaires s'enflent, il paroît des ulceres qui s'agrandissent, & enfin il succede une louable *salivation*. Mais il faut beaucoup appréhender une trop grande *salivation*. C'est pourquoi si elle est trop violente, il faut avoir recours aussi-tôt à la purgation, & il faut la réitérer, s'il est nécessaire, & quitter les habits qui sont enduits d'onguent mercuriel.

Quelques-uns préferent les emplâtres aux oignemens, & véritablement leur effet est plus lent & plus doux. On les applique dans les mêmes endroits, & on observe les mêmes précautions.

D'autres enfin croyent que l'on excite plus surement & plus heureusement la *salivation* selon les forces du malade, & que le Medecin la dirige & l'entretient plus facilement à son gré, par le moyen de la panacée mercurielle. Et en effet, les fumigations & les frictions sont incertaines & peu fideles. Car les fumigations frappent quelquefois la tête, & font naître de fâcheux symptomes; & les frictions excitent quelquefois une trop grande *salivation*, quelquefois elles n'en excitent point du tout. Car, selon que les pores de la peau du malade sont plus ou moins ouverts, il entre une plus ou moins grande quantité de mercure; ce que l'on ne peut connoître que par l'évenement. Mais la panacée mercurielle est bonne & utile, en ce qu'on la donne d'abord en petite dose, & qu'on l'augmente peu à peu, jusqu'à ce qu'il survienne une *salivation* convenable & suffisante, que le Medecin peut augmenter ou diminuer, ou retenir dans le même état, selon son gré & sans danger. Cependant il ne faut pas rejetter les autres manieres de faire saliver : il faut même quelquefois les entre-mêler, selon que les circonstances le demandent. Car souvent la panacée agit trop lentement; de sorte qu'on a besoin d'une ou deux légeres onctions, pour exciter une *salivation* plus prompte & plus convenable. Ainsi dans les tempéramens robustes, les frictions excitent une *salivation* plus prompte & plus abondante, que l'on entretient ensuite par le moyen de la panacée. On ne donne que la panacée aux personnes délicates, ou tout au plus on l'aiguillonne par quelques emplâtres mercurielles. Dans la cure de la vérole où il y a des douleurs cruelles & permanentes, des nodosités & des exostoses, on emploie heureusement les emplâtres. Les onctions mercurielles conviennent à ceux qui ont la gale, des dartres, des ulceres avec des croutes, des pustules véroliques par tout le corps. Enfin, on entremêle utilement les fumigations aux frictions & à l'usage de la panacée, lorsqu'il y a des ulceres, des verrues, des condylomes, & d'autres maladies de cette sorte, à l'anus & aux parties genitales.

Voici la maniere d'exciter la *salivation* par le moyen de la panacée mercurielle.

On fait une ou deux saignées, selon les forces & la pléthore du malade. Le sur-lendemain de la derniere saignée on donne une medecine, & deux heures après un bouillon, dans lequel on met trois grains de tartre stibié, ou quinze gouttes de panacée d'antimoine. Le lendemain on fait prendre le bain d'eau tiede une ou deux fois le jour, selon les forces. Enfin, après six ou sept bains on donne la panacée mercurielle.

Par cette méthode on prépare le corps du malade, on évacue les humeurs épaisses qui sont contenues dans les premieres voies, on relâche les vaisseaux; le sang coule plus librement, les sucs deviennent plus fluides, & les fibres sont moins roides.

Cependant il faut prendre garde de trop affoiblir le corps par la saignée ou l'usage des bains, & de le mettre hors d'état de supporter la *salivation*. Il ne faut pas non plus réitérer plusieurs fois la purgation; car elle diminue la *salivation*, & procure le flux de ventre. Car quoique la vérole se guérisse aussi par le flux de ventre, il est cependant plus sûr de la guérir par la *salivation*.

Lorsque le malade est ainsi préparé, le lendemain du dernier bain on lui donne dix grains de panacée le matin, & cinq grains le soir; le jour suivant, quinze grains le matin & huit grains le soir; le troisieme jour, vingt grains le matin & dix grains le soir; le quatrieme jour, vingt-cinq grains le matin & quinze grains le soir. On augmente ainsi de jour en jour la dose de la panacée, depuis cinq grains jusqu'à dix, selon la volonté du Medecin, jusqu'à ce que la *salivation* ou le flux de ventre aille à trois ou quatre livres par jour. Alors on s'abstient de donner la panacée, jusqu'à ce que les évacuations soient diminuées. Si elles dimi-

nuent avant que les ſymptomes de la vérole diſparoiſſent, on réitere l'uſage de la panacée, en recommençant par la derniere doſe que l'on a donnée au malade, & en la continuant juſqu'à ce que l'on ſoit aſſuré d'une parfaite guériſon.

Mais ſi après avoir interrompu l'uſage de la panacée, la *ſalivation* s'augmente, & eſt trop grande, on ordonne un purgatif ſelon que les circonſtances le demandent, & on le réitere ſouvent. S'il ſurvient pendant l'uſage de la panacée un flux de ventre trop violent avec des coliques, & que l'on ſoit menacé de la dyſſenterie, on donne des lavemens déterſifs, adouciſſans & confortatifs.

Pendant tout le tems de la curation, il vaut mieux que le malade ſe nourriſſe de bouillon, d'œufs frais & de panade, que d'alimens ſolides.

On donnera la panacée en poudre, mêlée avec quelque confection; & après chaque doſe, le malade boira par-deſſus un petit verre de bouillon, & il s'abſtiendra pendant trois ou quatre heures de tout aliment.

Enfin lorſqu'on a ceſſé l'uſage de la panacée, le malade ſera purgé deux ou trois fois : il ſe nourrira d'alimens qui font un bon chyle, & il ſe mettra à l'uſage du lait.

Nous ne pouvons rien établir de certain ſur la quantité d'humeurs qu'il faut évacuer par la *ſalivation*. Car il y en a qui ont été à peine guéris par la plus abondante *ſalivation ;* d'autres l'ont été entierement par la plus petite. Un Medecin prudent & habile jugera donc de la durée de la *ſalivation*.

C'eſt auſſi à lui à décider ſi le malade pourra ſupporter la *ſalivation*, lorſque la vérole eſt compliquée avec d'autres maladies. Car, par exemple, dans une conſtitution qui tourne du côté de la fievre hectique, dans laquelle le ſang eſt trop diſſous, & ſe répand en grande quantité par les pores de la peau ſous la forme de ſueur, le mercure cauſera une très-grande diſſolution des humeurs; & le malade perdra la vie avec le reſte de ſes ſucs, qui s'échapperont par les pores du corps.

Dans les maladies ſcorbutiques, dans leſquelles on accuſe les humeurs d'être trop épaiſſes & trop viſqueuſes, le mercure eſt ſouvent contraire, & même mortel. Car dans ces maladies l'abondance des ſels cauſtiques eſt plus grande que dans la vérole même : mais leur force eſt très-affoiblie lorſqu'ils ſe trouvent dans des ſucs épais & preſque coagulés. Or, ſi l'on rend ces ſucs plus fluides par le moyen du vif-argent, alors les pointes des ſels ne marcheront plus d'un pas lent : mais elles ſeront emportées par une grande impétuoſité, elles ſe jetteront ſur les membranes, elles les piqueront & les déchireront cruellement. C'eſt de-là que naîtront les cruels tourmens des ſcorbutiques, ces hémorrhagies, ces inflammations & ces exulcérations qui ont coutume de naître de l'uſage des mercuriels.

On dit que le mercure eſt ennemi des nerfs, & on croit qu'il cauſe ordinairement la foibleſſe des membres, le tremblement & la paralyſie : mais on ne doit pas tant attribuer ces incommodités au mercure, qu'au mauvais uſage que l'on en fait ; car une petite doſe que l'on en donne mal-à-propos, diſſout inégalement les humeurs; de ſorte que les grumeaux qui reſtent, & qui ſont entraînés par la partie des humeurs qui eſt diſſoute dans les plus petits couloirs du corps, s'y attachent, y forment de grandes obſtructions qui s'affermiſſent de plus en plus par le tems, & qui deviennent inſurmontables, ou qui affoibliſſent & détruiſent entierement le reſſort des parties.

On demande d'où dépend cette vertu du mercure, d'exciter la *ſalivation* & de guérir la vérole. C'eſt en vain que quelques-uns ont recours à l'acide & à l'alcali pour expliquer cette vertu; puiſque dans la guériſon de cette maladie ce remede n'agit ni comme les acides, ni comme les alcalis : car il produit les mêmes effets, ſoit qu'on le donne mêlé avec des ſels acides, ou avec des alcalis, ou ſans aucun mélange, ou le faiſant entrer dans les pores de la peau par les frictions ou la fumigation.

Le ſentiment de ceux qui croient que le virus vérolique eſt acide, n'eſt pas vraiſſemblable, puiſque la ſalive abondante des vérolés ne donne aucune marque d'acidité, & qu'au contraire c'eſt un alcali très puiſſant; car elle rend verd le ſirop violat, elle fermente avec les acides, elle ronge le cuivre comme font les lixiviels. Il ne faut donc pas croire que le mercure faſſe la fonction d'abſorbant ou d'alcali, ou qu'il enveloppe l'acide vénérien ; car les autres abſorbans pourroient le faire également bien, & même mieux. Mais il eſt plus vraiſſemblable de penſer que la vertu & l'énergie du mercure dépend de deux qualités principales; ſavoir, ſa grande diviſibilité & ſa figure ſphérique, que l'on ne peut refuſer à ſes petites molécules.

De la grande diviſibilité & de la figure ſphérique du mercure, il s'enſuit qu'il peut être porté juſqu'aux extrémités les plus reculées du corps ; qu'il peut pénétrer la maſſe du ſang & de la lymphe, s'inſinuer entre les molécules les plus étroitement condensées de ces liqueurs, & par conſéquent les diviſer. Car lorſque les plus petits globules de mercure ſont entrés dans les parties les plus épaiſſes de la lymphe, non-ſeulement elles en empêchent le contact immédiat, mais encore elles en rendent le cours plus libre. De plus, les molécules les plus groſſieres de la lymphe s'arrêtant un peu aux orifices des vaiſſeaux; & étant mêlées avec des globules de mercure, elles ſont briſées par la force de la contraction des vaiſſeaux, & par le mouvement continuel de protruſion des liqueurs : elles ſont diviſées, & acquierent enfin aſſez de fluidité pour pouvoir paſſer au travers des plus petits tuyaux du corps. Cela étant poſé, faiſons attention aux émonctoires du corps par où peut paſſer la lymphe trop épaiſſe & trop viſqueuſe. Il ne s'en trouve que de deux ſortes; ſavoir, les glandes inteſtinales & ſalivaires. Les couloirs des reins & de la peau ne laiſſeront échapper que la lymphe la plus ténue, à cauſe de la petiteſſe des vaiſſeaux. C'eſt pourquoi les ſudorifiques ſont de peu d'utilité dans cette maladie, puiſqu'ils chaſſent ſeulement par les pores de la peau la lymphe la plus ténue & la plus fluide, & qu'ils ne peuvent diſſoudre celle qui eſt trop épaiſſe & trop condensée.

Mais les glandes ſalivaires & inteſtinales peuvent ſéparer le ſuc épais. Ainſi lorſque l'on emploie le mercure, cette lymphe épaiſſe ſort par ces deux émonctoires, ou par l'un ſeulement, ſelon que la lymphe, qui eſt diſſoute, ſe répand dans le corps en plus ou moins grande quantité. Le plus ſouvent les glandes ſalivaires verſent cette lymphe ; parce qu'ayant un ſentiment plus vif & plus exquis que celles des inteſtins, elles ſont ébranlées & contractées plus fortement par les picotemens que cauſe cette lymphe acre ; de ſorte qu'elles expriment les ſucs qu'elles contiennent, & en attirent d'autres.

On comprend facilement que l'évacuation de cette lymphe ſe fait par les glandes ſalivaires ou inteſtinales, ſelon le différent degré d'irritation; parce qu'en excitant une plus violente irritation par le moyen d'un purgatif dans les glandes inteſtinales, on arrête la *ſalivation*, & l'humeur eſt portée hors du corps par les inteſtins. Geoffroy.

Il y a un grand nombre de manieres de procurer la *ſalivation*, & toutes par le mercure. Les préparations qui m'ont toujours paru les plus ſûres & les plus commodes, dit Turner, ſont le mercure doux ſix fois ſublimé, pris intérieurement dans la vérole bénigne; & le mercure cru, appliqué extérieurement en forme de friction, lorſque le mal eſt profondément enraciné, & qu'il attaque les os.

Le mercure de vie, l'arcane corallin avec les précipités jaunes & verds, dont quelques-uns ſe ſervent, m'ont toujours paru trop violens & trop dangereux pour les perſonnes d'un tempérament foible ; & je ne vois aucune raiſon de recourir à ces remedes, tandis que nous en avons de meilleurs & de moins dangereux.

Pour faire ſaliver par la méthode interne un adulte d'un

tempérament aſſez bon, qui a de la force, & qui n'eſt point uſé par des remedes, j'ordonne communément quinze grains de mercure doux, avec un peu de conſerve de roſes, le matin ; & la même doſe dans autant de diaſcordium avec du miel, le ſoir. J'aime mieux en agir ainſi, que d'ordonner une doſe double, ſoit une fois, ſoit deux fois par jour, comme c'eſt aſſez la coutume, parce que ce remede eſt ſujet à ſe répandre rapidement dans le corps, à ſe ſublimer avec violence, & à emporter le malade par une inflammation.

D'ailleurs en procédant de cette maniere, il eſt plus aiſé pour le Medecin de prévoir & de remédier aux accidens qui ſurviennent ; les effets de chaque doſe fourniſſant des occaſions de deviner ce qui reſte à faire, s'il eſt à propos de continuer le remede ou de le ſuſpendre. Je connois un Medecin qui prétend qu'il faut doubler la doſe de mercure doux à chaque fois ; ainſi donner d'abord quinze grains, enſuite une demi-dragme, & la troiſieme fois une dragme ; juſqu'à ce que la *ſalivation* ſe faſſe : mais je ne conſeille à perſonne de s'en rapporter à cet Auteur, on s'expoſeroit à tuer les malades, & à perdre ſa réputation.

Nous remarquons ordinairement, après trois, quatre ou cinq jours de ce traitement, que la gorge s'enflamme, que le dedans des joues ſe gonfle, s'éleve, s'épaiſſit, & bourſouffle entre les dents, lorſqu'on vient à fermer la bouche ; que la langue eſt blanche & ſordide, que les gencives ſont tendues, que l'haleine eſt puante, d'où l'on peut conjecturer que la *ſalivation* eſt proche ; en un mot, que tout le dedans de la bouche paroît luiſant, cuit & ſilloné, comme ſi on y avoit conſervé pendant long-tems des eſprits forts. C'eſt alors que commence le dégout des alimens ; la langue, les gencives & les joues ſont tellement enflées, & ſont ſi ſenſibles, que les malades ne peuvent manger, ſurtout des alimens ſolides. On ſe contentera donc alors de leur en donner de fluides & de mous. Ils ont des douleurs de gorge, & crachent fréquemment un phlegme clair qui précede ordinairement une bonne *ſalivation*, ſurtout lorſqu'il eſt modéré, & qu'il vient facilement & par intervalle. Mais s'il eſt accompagné de cardialgie, de douleurs d'eſtomac violentes, de rapports continuels, de ſueurs froides & de défaillances, tous ces ſymptomes ſeront dangereux.

Lorſque vous appercevrez le dedans de la bouche ainſi gonflé, attendez-vous à le voir inceſſamment ulcéré, ſurtout aux environs des glandes ſalivaires. Alors il eſt à propos d'interrompre le remede pendant un ou deux jours, ſinon de l'abandonner tout-à-fait, afin d'obſerver mieux l'accroiſſement des ulceres, la profondeur des ſillons, leur largeur & leurs autres dimenſions ; vous inférerez de-là quelle ſera la durée & la quantité de la *ſalivation*, ſurtout ſi vous conſidérez en même-tems la conſiſtance de l'humeur rendue.

Lorſque la *ſalivation* aura commencé, vous encouragerez votre malade, & vous lui ferez prendre de tems-en-tems un peu de vin trempé, il n'importe de quel vin : mais vous préférerez le rouge, ſur lequel vous mettrez le tiers ou la moitié d'eau, lorſqu'il y a diſpoſition à la diarrhée. Vous ne lui laiſſerez pour toute nourriture qu'un peu de bouillon de volaille, & pour boiſſon, qu'un peu de petit lait ſucré, ou du poſſet, avec un coup de petite biere & une rôtie par intervalle. Mais s'il y a des tranchées ou du relâchement, vous préparerez une boiſſon blanche, avec de la corne de cerf calcinée ou de l'eau de riz ; ou vous ordonnerez la décoction de rapure de corne cerf & d'ivoire, bouillie avec de la croûte de pain, & ſucrée, pour la rendre agréable au goût du malade.

Après avoir laiſſé de cette maniere quelques jours de repos au malade, ſi lorſque la *ſalivation* commence, vous lui trouvez du courage ; ſi ſa bouche n'eſt que modérément gonflée au-dehors, & peu ulcérée au-dedans ; ſi les ulceres n'augmentent point, ſi les ſillons ſont rares, & ſi le flux n'eſt pas conſidérable, vous pourrez ordonner derechef un ſcrupule de mercure doux dans du diaſcordium, lorſque le malade ſera ſur le point de s'endormir, & vous réitérerez cette doſe pendant trois jours de ſuite, s'il n'y a point de contre-indication.

Lorſque vous aurez fait prendre au malade de cette maniere, environ une demi-once de mercure doux, (rarement en fait-on prendre une ſi grande quantité,) s'il y a peu d'altération, ſoit dans le gonflement, ſoit dans les ulceres de la bouche, ſoit dans la force de la *ſalivation* ; ſi le pouls eſt en bon état, & s'il n'y a aucun mauvais ſymptome ; vous pourrez procurer le vomiſſement avec neuf ou dix grains de turbith minéral ſeul en bol, avec de la conſerve de roſes, ou mêlé avec un demi-ſcrupule, ou quinze grains de mercure doux, obſervant de faciliter l'action de ce remede, par de petits coups de poſſet ordinaire, que vous ferez prendre par intervalle, à chaque envie de vomir. Il ne faudra point charger l'eſtomac dans cette occaſion, comme on fait après les autres émétiques, de peur de précipiter par bas celui-ci, & d'en empêcher l'effet. Vous reviendrez, s'il eſt néceſſaire deux ou trois jours après aux mêmes vomitifs : vous en obtiendrez alors le ſervice que vous en attendez, qui eſt de déterminer les humeurs vers la mâchoire, & de hâter la *ſalivation*, plus que n'auroient fait des doſes de mercure doux réitérées. Si malgré tous ces efforts, il arrive par quelque idioſyncraſe particuliere, par la ténacité de la lymphe, ou par quelque défaut dans les ſécrétions glandulaires, que la *ſalivation* n'augmente point, malgré le gonflement, l'inflammation, la puanteur, la putréfaction & même l'exulcération de la bouche ; il faut en demeurer-là, & ſe contenter de purger. Vous tenterez la guériſon du malade par une autre voie, vous lui ferez prendre du mercure doux une ou deux fois par ſemaine ; vous le purgerez le jour ſuivant, ou deux jours après, vous lui ordonnerez dans les jours intermédiaires, quelqu'autre ſpécifique antivénérien, comme les pilules altérantes de gomme de gayac, l'antimoine diaphorétique, une décoction forte des bois, bien préparée, la plus énergique qu'on pourra, & proportionnée au tempérament du malade. S'il eſt froid & phlegmatique, on ſe ſervira de copeaux de gayac ; s'il eſt d'une conſtitution chaude & ſeche, on aura recours à la ſarſepareille, & à la ſquine. Il y a des Praticiens qui font peu de cas de ces deux derniers ingrédiens, & qui les regardent comme inutiles ; cependant j'ai remarqué que leur uſage joint à un régime exact, par rapport aux autres choſes non naturelles, a produit d'excellens effets, comme la perſpiration de la matiere peccante, la deſſiccation de la séroſité ſuperflue, & la deſtruction de l'acrimonie des ſucs. En ſuivant cette méthode, qui ſera peut-être un peu longue, on ne laiſſera pas d'atteindre le but qu'on s'étoit proposé, & qu'on eût certainement manqué par la méthode précédente. Quelques Auteurs ont remarqué que les perſonnes difficiles à purger ſalivoient auſſi difficilement ; ce qui peut provenir dans l'un & l'autre cas, de la conſiſtence des humeurs, & de la lenteur des sécrétions. Nous trouvons toutefois dans la pratique, que dans les évacuations par bas, il eſt plus aiſé d'émouvoir les perſonnes cholériques & d'un tempérament ſec, par des lenitifs, comme l'huile commune, la manne, l'électuaire lénitif, le caſſia, le diaprunum, un morceau de beure frais, ou du bouillon gras, que par la ſcammonée, la coloquinte, & autres ſemblables.

Lorſque la *ſalivation* va bien, il faut lui laiſſer ſuivre ſon cours, juſqu'à ce qu'elle diminue d'elle-même ; ce qui arrivera, ſelon l'étendue des ulceres, & la profondeur des ſillons, dans les parties de la bouche, aux environs du vingt-unieme jour, ou quelquefois un mois après qu'elle aura commencé ; ce qui ſuffit ordinairement pour emporter la maladie, lors même qu'elle eſt confirmée. J'ai dit un mois après le commencement, c'eſt-à-dire depuis que le malade a commencé

à cracher une chopine & demie par jour, jusqu'à trois, quatre ou cinq chopines; lorsque la quantité de la *salivation* est parvenue à ce point elle diminue peu-à-peu : mais il se passe quelquefois quatre, cinq jours, & même une semaine entiere, avant que le malade salive une chopine & demie en vingt-quatre heures.

Outre cette maniere de faire saliver par le mercure doux dans la vérole rébelle, opiniâtre & accompagnée non-seulement de douleurs cruelles pendant la nuit, de *gumma*, de *tophus* & de nœuds, mais encore de corruption dans les os; on peut encore tenter la cure par une autre voie, sur-tout, si le malade a pris pendant long-tems du mercure doux, ou quelques autres préparations mercurielles qui l'aient fait saliver inutilement. Il faut alors provoquer la *salivation* par les frictions. Dans ce cas, il importe peu quelle soit la nature de l'onguent avec lequel on a incorporé le vif-argent; car tout l'effet dépend du vif-argent seul : mais il est bon de savoir, que de quelque maniere qu'on traite un malade, soit par le mercure doux pris intérieurement, soit par le mercure appliqué extérieurement, il faut procéder avec circonspection.

Si vous avez mis une once de vif-argent sur trois onces de graisse, rapport que l'on suit ordinairement : vous pouvez employer un huitieme du tout le soir & le matin. Le malade se placera devant un feu, il se frottera lui-même avec ses mains. Il commencera par la cheville du pié; il montera jusqu'au genou, de la jointure du genou, jusqu'au haut des cuisses; il aura soin de bien couvrir ces parties, avec des bas de fil, & un calleçon de flanelle; il appliquera le reste à ses bras & à ses épaules; & il nettoira ses doigts & ses mains à ses hanches, & aux environs des glandes des aisselles. Pendant cette opération, on lui garantira le corps de l'accès libre de l'air froid par un paravent, ou par une couverture suspendue autour de lui; & l'on aura soin de le tenir bien chaudement ensuite, ainsi que dans l'autre maniere de faire saliver. Quand je dis qu'il faut le tenir bien chaudement; cela signifie que sa chemise sera bien fermée; qu'il ne quittera ni ses bas, ni son gillet, ni ses calleçons, qu'il aura toujours la tête couverte de son bonnet, que son cou sera garanti du froid par un mouchoir, ainsi que sa poitrine son menton & ses joues : ces précautions sont de la derniere importance.

Il y en a qui font des frictions au tronc, sur-tout à l'épine du dos : mais j'ai trouvé que les pores des autres parties suffisoient pour porter dans le sang des globules de mercure; & d'ailleurs il importe peu par quelle voie ces globules y parviennent.

Il suffira de frotter une fois par jour les personnes foibles; & deux fois par jour les personnes fortes & robustes. J'approuve fort la prudence de ceux qui divisent l'onguent en quatre parties, & qui en consument une toutes les nuits; ils se frottent le soir avant que de se coucher, ils se mettent dans un lit bien chaud; ils ont leurs calleçons, & ils se disposent à une sueur modérée, par une potion de petite biere chaude, ou de biere imprégnée de macis, ou s'ils sont foibles, avec un coup de vin brûlé. Les pores étant ainsi ouverts, les particules du mercure s'insinuent plus facilement.

On pousse ordinairement la quantité du mercure & de l'onguent, quatre fois au-delà de ce que nous en avons prescrit.

Ainsi Harvey veut que l'on mêle une livre de graisse & trois onces, & quelquefois six onces de mercure, ajoutant un peu d'hellébore blanc & d'antimoine cru en poudre fine, se proposant par-là de faciliter la *salivation*, & d'aider le remede à subjuguer toute malignité. Wiseman met 6 onces de mercure sur une livre d'autres ingrédiens; & ordonne une once ou deux de cette composition à chaque fois, une ou deux fois par jour, & quatre, six ou huit fois en tout, selon les forces du malade, & le plus ou moins de facilité qu'il a à saliver. Hildan compose son onguent mercuriel de six onces de mercure sur vingt onces de graisse & d'autres ingrédiens. Quant à moi, je ne vois pas la raison d'augmenter si fort la quantité de la graisse, si un quart ou la moitié de cette quantité suffit pour porter le vif-argent dans le sang. Je bannirai aussi de cette composition, tout autre ingrédient que la térébenthine; parce que je conçois qu'ils peuvent obstruer les pores, & retarder l'action du mercure; c'est ce qu'il faut craindre, sur-tout des poudres : mais laissant à chacun la liberté de préparer à sa maniere un onguent mercuriel, je dirai par rapport à la mienne; que s'il arrive après la troisieme friction, supposé qu'on ait partagé le tout en quatre parties, que le malade commence à se plaindre des mâchoires, & du dedans de la bouche, que ces parties paroissent ulcérées; il faut s'arrêter pendant un jour ou deux, & voir quelles seront les suites de ce qu'on a déja fait, avant que d'aller plus loin. Il faut se conduire avec la même prudence s'il y a des tranchées, & si les selles sont sanglantes; si la *salivation* ne vient point, & qu'il n'y ait aucune indication, vous employerez la quatrieme partie restante de votre onguent. Il y a même des corps qui en supporteront la moitié, ou même une fois davantage. Toutefois le plus sûr est de procéder à loisir, lorsqu'on en est-là, & de se reposer un, deux ou trois jours, avant que de continuer les frictions; car on trouvera que la quantité du mercure, qui n'avoit produit quelquefois encore aucun effet, étoit cependant suffisante. Quoique le flux soit plus lent à venir qu'à l'ordinaire, un jour ou deux après la quatrieme friction, & que les exulcérations aux parties de la bouche soient peu considérables; il n'est point extraordinaire, qu'au bout d'un ou deux jours, tous ces symptomes soient considérablement augmentés, & que la *salivation* soit plus abondante qu'on ne s'y attendoit : mais si la *salivation* ne vient point, après qu'on aura employé une once, ou une once & demie de mercure, il faudra nécessairement recourir à une dose ou deux de turbith minéral, entre lesquelles on laissera un ou deux jours d'intervalle. S'il y a des *gumma*, des *tophus* & des nœuds, vous frotterez particulierement les endroits du corps qui en seront affectés, & vous y laisserez appliquée une emplâtre de grenouilles avec une quantité double de mercure. Cela facilitera la résolution de ces duretés, & hâtera la *salivation*, qui se fera suffisamment, si le malade rend quatre, cinq ou six livres en un jour & une nuit. Cependant il n'y a point de regle absolue, sur laquelle nous puissions prononcer que le malade est guéri, ni de limites prescrites à la quantité de mercure qu'il faut employer pour cet effet. On voit des cures manquées, après une abondante *salivation*, & des guérisons parfaites, quoique les malades n'aient presque point salivé.

Après qu'on a provoqué la *salivation*; s'il arrive qu'elle diminue trop subitement; ce qui arrive rarement dans la méthode des frictions, où les sillons & les ulceres à la bouche étant plus profonds, le flux est ordinairement plus long, que dans la cure par le mercure doux pris intérieurement; on aura recours à un gros d'onguent mercuriel, qu'on appliquera tous les jours ou tous les deux jours, à deux ou trois fois, selon le besoin. Lorsqu'on croira la guérison parfaite, on purgera le malade avec deux ou trois onces d'une infusion commune de séné, & une once de sirop de nerprun; ou s'il y a beaucoup de foiblesse, avec une infusion de rhubarbe coupée par morceaux, de feuilles de séné & de tamarin, avec du sel de tartre, ajoutant à la liqueur philtrée, une once de la meilleure manne, ou du sirop solutif de roses. On reviendra à ce purgatif une ou deux fois par semaines, & deux ou trois fois en tout. Alors le malade commencera à recouvrer la santé; les ulceres disparoîtront; on lui permettra un peu de nourriture, comme du poulet, du lapin, du veau, du mouton rôtis, sans sauce ou jus.

Il est assez ordinaire de faire suer les malades; avant que de leur permettre de sortir; pour cet effet, on les tient dans leur lit, dans une étuve, ou sous un berceau qu'on échauffe à l'aide de l'esprit de vin; on pousse les sueurs, autant que

leurs forces le permettent, pendant une heure ou deux, & on recommence, s'il eſt néceſſaire, au bout de deux ou trois jours, ayant la derniere attention, que l'accès libre de l'air ne l'incommode point, & que le refroidiſſement ſe faſſe peu-à-peu; pour cet effet on diminuera les couvertures, ou la chaleur de l'eſprit de vin peu-à-peu, de peur que le froid ſubit n'occaſionnât quelques douleurs, que les malades ne manqueroient pas d'attribuer à leur premiere indiſpoſition, ce qui les tiendroit dans de grandes perpléxités.

On leur recommande de ſe bien frotter le corps pendant la ſueur, avec des ſerviettes chaudes qu'on leur portera dans le lit; s'ils ſe trouvent foibles, on leur fera prendre trois ou quatre cuillerées de quelque julep cordial & convenable, ou un coup de vin brûlé.

Pour faciliter la diaphoreſe, on ordonnera un peu de thériaque de Veniſe, avec un ſcrupule de cinabre d'antimoine, ou un demi-ſcrupule de béſoard minéral; ſur quoi l'on fera prendre un coup de boiſſon ordinaire, auſſi chaude qu'on pourra la ſupporter.

Il faut qu'un malade s'en tienne ſtrictement à cette boiſſon, pendant trois ſemaines ou un mois après la *ſalivation*; de peur que cette évacuation par laquelle le corps a été débarraſſé des humeurs peccantes qui l'incommodoient, ne donne lieu au peu de ſéroſité reſtante de ſe deſſécher, avant que le ſang ait été réparé par de nouveaux ſucs nourriciers. Il y a des malades qui pour avoir négligé ces précautions, & s'être trop hâtés de reprendre leur premiere façon de vivre, ont ſurchargé le ſang d'un poids de mauvais ſucs, & ſont retombés, pour avoir mépriſé, comme de vaines formalités, la purgation, la ſueur & le régime, dans le commencement de leur convaleſcence.

Sydenham prétend que dans le cours de la *ſalivation*, le mercure ſort & eſt ſuffiſamment emporté avec la matiere vénéneuſe, & que par conſéquent il eſt inutile de recourir à d'autres évacuations: mais cette opinion me paroît dangereuſe à ſuivre; le mercure tient les canaux ſi ouverts, qu'il ſe fait dans la *ſalivation* une colliquation ſi grande, tant des ſucs nourriciers qu'excrémentitiels; que ſi l'on n'avoit égard à cet état, ſi l'on ne réparoit les défauts du ſang; les malades ſeroient en danger de périr, ſoit par la *ſalivation* même, ſoit par la conſomption dont elle ſeroit ſuivie. Il y en a en qui la cure de la vérole laiſſe le ſang dans un état de langueur & d'appauvriſſement ſi grand, qu'il leur ſurvient des hydropiſies incurables. Cet accident arrive même, malgré toutes les précautions qu'on peut avoir priſes pour le prévenir. Je penſe toutefois que l'Auteur que je viens de citer a porté un jugement ſenſé des préparations que quelques-uns croyent néceſſaires à la *ſalivation*. C'eſt avec raiſon qu'il a proſcrit la purgation forte, parce qu'elle fatigue le corps ſans néceſſité, diminue les forces, & affoiblit les eſprits; toutes choſes dont le malade aura grand beſoin, lorſque les particules du mercure mettront le ſang dans une agitation inteſtine. Cependant, j'eſtime qu'il eſt à propos d'ordonner un purgatif doux, & de tirer un peu de ſang, deux ou trois jours avant les remedes, ſurtout ſi le malade eſt pléthorique; je ne doute point non plus qu'un régime un peu plus ſévere qu'à l'ordinaire, ne ſervît beaucoup à prévenir la fievre, la dyſſenterie & les inflammations, & à calmer quelques autres ſymptômes qui pourroient devenir fâcheux, pour avoir négligé ces précautions. On a éprouvé que les bains dans de l'eau chaude étoient ſalutaires à quelques malades chauds & maigres. Dans les cas qui ſouffriront du délai, le tems le plus favorable pour la *ſalivation*, ſera la ſaiſon la plus tempérée, comme la fin du Printems, ou le commencement de l'Automne.

En tout autre tems, voici ce qu'on obſervera.

On choiſira une petite chambre chaude & bien fermée, & dans laquelle on entretiendra un bon feu, en hiver, & lorſqu'il fera froid; on en prendra une plus grande & plus aérée dans les grandes chaleurs de l'été. Les femmes entreront dans les remedes, immédiatement après l'évacuation menſtruelle.

Le choix d'une garde n'eſt pas une choſe d'auſſi peu d'importance qu'on pourroit ſe l'imaginer: il eſt néceſſaire, que celle qu'on prendra ſoit inſtruite, qu'elle ſache ſecourir une femme dans les différens accidens qui peuvent lui ſurvenir, qui faſſe les injections neceſſaires avec adreſſe, ſoit dans les tranchées, ſoit dans le ténefme, ſoit dans d'autres occaſions.

Un des premiers accidens qui ſurviennent dans la *ſalivation*, c'eſt la diarrhée; ſi on la néglige, elle ſera bien-tôt ſuivie de dyſſenterie, accompagnée de ſelles ſanglantes & de douleurs cruelles dans les entrailles, on ordonnera dans ce cas le remede ſuivant.

Prenez *de diaſcordium,*
*de conſerve de roſes rouges,* } *de chaq. une demi-once;*
*de corail rouge bien broyé,*
*de terre du Japon,*
*de vrais bols pulvériſés,* } *de chaque, une dragme;*
*de diacod, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.*

Vous ferez prendre de cette compoſition, la groſſeur d'une noiſette, de quatre en quatre heures, ou même plus ſouvent, tant que durera le flux; & immédiatement après, trois ou quatre cuillerées du julep ſuivant.

Prenez *d'eau d'orge imprégnée de canelle, ſix onces;*
*d'eau de mente, &*
*d'eau admirable,* } *de chaque, deux onces;*
*de ſirop de coings, une once.*

Faites-en un julep.

Que la boiſſon ordinaire du malade ſoit une décoction de corne de cerf calcinée, colorée avec un peu de cochenille: ſi les douleurs ſont vives, s'il y a téneſme, ou envie continuelle d'aller à la ſelle; & ſi le malade rend des mucoſités ſanglantes; vous ferez prendre dans les momens de repos le clyſtere ſuivant.

Prenez *de décoction de corne de cerf brûlée, une demi-livre;*
*de diaſcordium ou de thériaque de Veniſe, une demi-once.*

Diſſolvez le tout dans du blanc d'œuf, avec deux onces de vin de Canarie.

Faites un clyſtere auquel vous reviendrez tant qu'il ſera beſoin.

Ce clyſtere ſemblable par ſes effets à une fomentation, fortifiera les inteſtins, calmera les tranchées, corrigera par ſa vertu abſorbante l'acrimonie des humeurs, & diſſipera ſon action. Si toutefois le dévoiement continue, vous recourrez au remede ſuivant.

Prenez *de diaſcordium ſans miel,*
*de conſerve de roſes rouges,* } *de chaque, une demi-once;*
*d'écorce de mirobolan jaune, &*
*de cinnamomum acutum, tant ſoit peu broyé,* } *de chaq. une dragme;*
*d'eau d'orge imprégnée de canelle, une demi-livre;*

Faites infuser le tout chaud, pendant une heure.

Paſſez & ajoutez

*d'eau de mente, une once ;*
& *d'eau du D. Stephens, une once.*

Mêlez & faites prendre de ce mélange deux ou trois cuillerées après chaque ſelle.

Ordonnez en même-tems quatre ou cinq cuillerées de vin rouge, clairet, qu'on aura fait bouillir avec un tiers d'eau & un peu d'épices, & adouci avec du ſucre fin.

Cette boiſſon fera l'effet d'un cordial ; lorſque les douleurs ſeront exceſſives, on y ajoutera douze, quinze ou vingt gouttes de laudanum liquide préparé avec le ſuc de coings, ſurtout aux heures de repos. Quoiqu'il ſoit certain qu'il faille s'attendre à peu de ſuccès en pareil cas, ſans le ſecours des opiats : il faut cependant s'en ſervir le moins qu'on pourra ; parce que ces remedes retardant le mouvement de tous les fluides en général, & les ſécrétions glandulaires, tendent à épaiſſir la lymphe qui doit paſſer par les glandes de la gorge. Si-tôt donc que la diarrhée aura ceſſé, il faudra renoncer aux opiats & laiſſer-là la petite biere, l'eau de gruau, le petit-lait aigrelet, mais ſurtout les liqueurs faites avec la dreche. On ſubſtituera à tout cela la décoction de corne de cerf brûlée & de l'eau de riz. On fera bouillir avec la volaille, de la croute de pain, un peu de riz, & de rapure de corne de cerf. On quittera cette boiſſon peu à peu pour paſſer à de plus délayantes. Enfin, lorſque la diarrhée aura ceſſé ; la *ſalivation* reprendra ; ce à quoi il ne faut s'attendre, que quand les humeurs ne seront plus portées en bas, mais ſuivront une route contraire.

Dans l'uſage qu'on fera des opiats, on aura ſoin d'obſerver ſérieuſement l'effet d'une doſe avant d'en ordonner une autre ; les doſes ſe ſuivront de deux heures en deux heures, s'il eſt à propos de les réitérer, & la quantité variera ſelon l'âge, le ſexe, le tempérament & les forces du malade.

Le ſecond accident qu'il y a à craindre, lorſqu'on provoque la *ſalivation* par le mercure, c'eſt le mal de cœur & le vomiſſement : il n'y a rien à en craindre s'il eſt modéré ; on ſe contentera d'ordonner de l'eau de poulet, la petite biere, de l'eau foible de gruau, afin de le faciliter. On fortifiera l'eſtomac en faiſant ſuccéder à cette boiſſon un coup de vin brûlé avec une branche de mente, un peu d'écorce de limon, de macis, où un clou de girofle broyé. Cela ſuffira pour faire ceſſer le vomiſſement, & donner lieu à la *ſalivation* de reprendre & de continuer, ſans aucun autre inconvénient. mais s'il y a cardialgie, tiraillement & douleur à l'orifice de l'eſtomac, vomiſſement continuel, ſpaſme dans les membres, mal de cœur, défaillance, ſueur froide au front, & au-deſſus des ſourcils ; le malade eſt dans un danger éminent. Il faut alors renoncer au mercure, & déterminer les humeurs par bas. Si le malade eſt conſtipé, on lui ordonnera un clyſtere émollient, avec deux ou trois onces de gros ſucre & autant d'huile d'olive, ajoutant pour ſtimuler, s'il eſt néceſſaire, une dragme ou deux d'hiera, & autant de ſel gemme. On travaillera en même-tems de toute ſa force à faire ceſſer l'orgaſme des eſprits, & à calmer le mal d'eſtomac, ſoit avec quelque julep cordial, ſoit avec du vin brûlé, auquel vous ajouterez une quantité d'opiats, telle que l'importance du mal & les forces du malade l'exigeront, ſi toutefois l'état du pouls le permet. Un peu de vin d'Eſpagne brûlé avec des épices, & quelques gouttes de laudanum liquide, rempliront quelquefois les indications qu'on ſe propoſe, lorſqu'on aura dégagé les inteſtins par un clyſtere.

On peut auſſi recourir au remede ſuivant.

Prenez *d'eau de ceriſes noires*, & *d'eau imprégnée de canelle*, *de chaq. deux onces ;*
*d'eſprit de mente, une once ;*
*d'yeux d'écreviſſes préparés*, & *de corail rouge, mis en une poudre très-fine*, *de chaque, une demi-dragme ;*
*de ſel d'abſinthe, une dragme ;*
*de ſirop de limon ou de coings, une once ;*
*de laudanum de Londres, bien diſſout & mêlé avec le reſte, deux grains.*

Mêlez le tout & après avoir ſecoué la bouteille, donnez-en deux cuillerées de deux en deux heures, plutôt ou plutard, tant que le vomiſſement & le mal d'eſtomac dureront.

Trois ou quatre cuillerées d'eau de mente ſimple, bien débarraſſée de l'huile empyreumatique qui vient avec elle dans la diſtilation & qui nage à la ſurface, priſes chaudes, comme le thé, remédieront auſſi à cet inconvénient. On peut auſſi uſer d'épithemes de décoction de ſommités d'abſinthe Romaine, avec quelques aromatiques, comme les racines de galanga & de zédoaire, le jonc aromatique, les clous de girofle, la muſcade, & le macis, dans du vin rouge. On imprégnera de la même décoction chaude, de la flanelle qu'on appliquera ſur le creux de l'eſtomac. On oindra toute la région de ce viſcere, avec des huiles exprimées de macis & de muſcade, ajoutant quelques gouttes d'huile diſtilée d'abſinthe, & appliquant enſuite le grand emplâtre ſtomachique.

Je me ſuis ſervi pluſieurs fois avec ſuccès du remede ſuivant.

Prenez *de l'eau de la Reine de Hongrie*, *du laudanum liquide*, *de chaque, une once ;*
*du camphre diſſous, une demi-dragme.*

Faites un épitheme.

Trempez dans cet épitheme chaud un morceau de drap bien doux, plié juſqu'à l'épaiſſeur de quatre doigts.

Appliquez ce drap ſur le creux de l'eſtomac, & renouvellez-en l'application toutes les fois qu'il ſera ſec.

Mais il arrive quelquefois, que l'accident dont il s'agit, eſt ſupérieur à tous les remedes, & qu'il emporte le malade en peu d'heures. Il provient alors de l'ignorance de celui qui conduit la *ſalivation* ; & de la trop grande force des doſes, de leurs répétitions trop fréquentes ou de leur trop longue continuation.

Un troiſieme accident qui ne manque jamais d'arriver, & auquel par conſéquent il faut toujours s'attendre dans la *ſalivation*, c'eſt l'exulcération des parties de la bouche. Pour cet effet vous ordonnerez au malade de tenir dans ſa bouche un peu d'eau d'orge, ou d'eau de poulet tiede, & de tems en tems un peu de lait chaud. Ces gargariſmes adouciront les douleurs. Proſcrivez tout aſtringent & toutes eaux dans leſquelles il entre de l'alun, de la ſauge, du plantain, de la ronce & autres ſubſtances ſemblables ; ainſi que les digeſtifs, de figues graſſes, de racines de guimauve, de régliſſe, de raiſins ſecs, &c. Les uns durciroient & ſécheroient les ulceres, & dérangeroient le cours du flux ; les autres réprimant le gonflement avant qu'il ſoit tems, & guériſſant trop-tôt les ulceres, abrégeroient la durée de la *ſalivation*. S'il arrive toutefois que les ſels mercuriels

& l'acreté de la limphe agissent trop violemment sur les parties, qu'il s'y fasse une putréfaction dangereuse, qu'il y ait perte de substance, & que les os de la mâchoire soient menacés ; alors le Chirurgien travaillera à réprimer l'érosion, & à faciliter la digestion de l'ulcere, en consumant les chairs corrompues, & en lavant les parties avec quinze ou vingt gouttes d'esprit de vitriol mêlées avec une once de miel rosat. Il ordonnera pareillement un gargarisme de décoction d'orge, avec les feuilles de plantain, de prêle & d'arbousier, dans laquelle il mettra une petite quantité de teinture de myrrhe & d'aloès avec du miel rosat. Si la putréfaction augmente, il touchera les parties deux ou trois fois le jour, avec une sonde trempée dans la préparation suivante.

Prenez *de miel rosat, une dragme ;*
*de teinture de myrrhe extraite avec le vin blanc, deux dragmes ;*
*d'esprit de vin rectifié, une dragme ;*
*de fleurs d'onguent ægyptiac, une dragme.*

Mêlez le tout pour l'usage.

Il arrive aussi fréquemment que les mâchoires soient tellement serrées, que le malade ne peut recevoir de la nourriture, ni le Chirurgien examiner les ulceres sans une extreme difficulté. Pour prévenir cet inconvénient, je me suis trouvé dans la nécessité d'insérer dans le coin de la bouche, entre les dernieres dents, un morceau de bois, couvert de linge. Mais s'il y a quelque adhérence entre l'intérieur de la joue, & la gencive, qui occasionne de la constriction, & qui empêche le malade d'ouvrir la bouche, & de manger ; il ne faudra pas manquer de remédier à cet inconvénient.

Il n'est pas extraordinaire lorsque la *salivation* commence, ou dans son cours, surtout lorsqu'il y a quelque dents gâtées, qu'il s'ouvre un vaisseau sanguin, ou quelque petite artere, parce qu'alors la pulsation est plus forte qu'à l'ordinaire, & que la circulation étant embarrassée par le gonflement des parties & l'affluence des humeurs, la vibration des tuniques de l'artere est plus violente, qu'en tout autre tems. Cet accident peut aussi provenir de l'érosion des tuniques des vaisseaux, par des sels caustiques ; d'où il s'ensuit de grandes hémorrhagies. Alors on prend un peu de charpie, qu'on couvre de poudre menue d'alun cru ou de vitriol, ou qu'on imbibe d'eau styptique régale ; on l'applique sur la partie d'où se fait l'effusion, & on l'y tient pendant quelque-tems avec le doigt. Si elle est située de façon qu'on puisse y faire tenir une compresse trempée dans l'oxycrat avec le jaune d'œuf, tandis que la bouche sera fermée, on usera de ce moyen. Wiseman recommande un œuf dur, pris entre les dents, pourvu que le vaisseau entrouvert en puisse être comprimé. Il survint à un de mes malades, une hémorrhagie de cette nature si considérable, que je ne vis rien de mieux à faire que d'insérer une sonde d'acier rouge dans l'alvéole de la dent corrompue qu'on avoit tirée auparavant; ce qui fit coaguler le sang, crisper le vaisseau & arrêter le flux. La même chose arrive quelquefois, lorsque les parties corrompues viennent à se séparer de la surface intérieure des joues : mais alors il suffit de tenir dans sa bouche un peu d'oxycrat ; ou lorsque l'effusion de sang est peu considérable, de le laisser couler avec la lymphe, qui en sera seulement teinte ; on laissera les choses dans cet état pendant deux ou trois jours sans aucun danger. Si l'effusion dure plus long-tems, qu'elle devienne plus considérable, & qu'on craigne que le malade n'en soit affoibli, on aura recours à quelque liqueurs styptiques, comme la décoction d'écorce de chêne, l'infusion forte des feuilles de roses rouges, de noix de galle non mûre, d'écorce de grenade, & de fleurs de balaustes dans l'eau de forge acidulée avec l'esprit de vitriol ou autres semblables. On tiendra ces infusions dans sa bouche & on s'en gargarisera aussi souvent qu'on le jugera à propos.

Nous avons déja parlé de la diarrhée qui survient après l'usage du mercure, & de la maniere de l'arrêter : mais s'il arrive qu'en prenant le remede, soit intérieurement, soit extérieurement, il soit déterminé malgré toutes les précautions contraires, en conséquence de quelque idiosyncrase à se porter sur les glandes intestinales ; on permettra à l'évacuation de se faire par cette voie, si la force du malade le comporte, & si les symptomes ne sont point trop violens ; j'ai vu guérir radicalement des malades, en qui le mercure avoit agi de cette maniere. Alors il faut avoir soin d'humecter les intestins, de suppléer au défaut de mucosité, & d'injecter en clystere ; du bouillon de têtes de mouton, d'entrailles de chapon, avec des blancs d'œufs frais qu'on y fera dissoudre. Si cela ne suffit pas, on recourra aux anodyns & même aux opiats. L'accident contraire à celui-ci, est une constipation qui est rarement assez grande pour déranger la *salivation,* ainsi que le dévoiement & le flux de sang. Si le corps est chaud & sec ; si le malade crache peu, quoique les parties de sa bouche soient fort enflammées & fort ulcérées, & s'il n'a point été à la selle pendant quelques jours : il faudra lui ordonner un clystere laxatif & émollient, comme du lait chaud avec du sucre & de l'huile. Si les fibres intestinales sont paresseuses, on ajoutera un peu de sel commun. Un suppositoire fait des *species hieræ picræ*, de sel gemme, & de miel, bouillis & réduits dans la forme convenable, évacuera les intestins, rafraîchira le corps & disposera à la *salivation.* On permettra en même-tems un usage un peu plus grand des fluides capables de délayer le sang, comme de petite biere, de l'eau d'orge, ou un peu de petit-lait acidulé. On fera prendre en aliment de l'eau de gruau de Caudle, (boisson stomacale à l'Angloise faite avec de la farine de seigle, du bouillon de poulet ou de veau, avec des pommes de reinette cuites, ou des pruneaux cuits) s'il est en état d'en manger ; avec toutes les liqueurs apéritives, rafraîchissantes & délayantes, qu'on défend à ceux qui sont sujets à la diarrhée.

Il survient encore deux autres accidens qui troublent quelquefois la *salivation* mercurielle, & qui mettent en danger la vie du malade ; c'est l'affluence trop prompte des humeurs qui menace de suffocation ; & la trop longue durée du flux dans lequel les sucs nourriciers étant perpétuellement entraînés, il s'ensuit nécessairement l'atrophie ou la consomption.

Le meilleur moyen de prévenir le premier de ces accidens, c'est de commencer par de petites doses, & de procéder avec circonspection, lorsqu'on s'apperçoit que les humeurs tendent en-haut, suspendant l'application du remede pendant un, deux ou trois jours, selon le besoin : mais s'il survient subitement à la gorge un gonflement & une inflammation qu'on n'ait pu prévoir : pour écarter le danger imminent, il faut tenter sur le champ une dérivation & révulsion, par le moyen de clysteres acres faits de décoctions ordinaires, dans lesquelles on dissoudra de la confection Hamech, des *species hieræ picræ*, du sel gemme, une petite quantité de pulpes de coloquinte liées dans un morceau de linge, & bouillies avec le reste. On fera prendre aussi par la bouche, s'il est possible, quelque cathartique : on saignera sous la langue & au bras : on appliquera au haut des épaules des ventouses avec scarification : on usera de vésicatoires acres & larges entre les épaules & derriere les oreilles, en suivant la direction des jugulaires de l'un & de l'autre côté du cou : on fera en même-tems quelque injection modérément atténuante avec une seringue dans la gorge, pour la débarrasser du phlegme visqueux qui peut s'y rencontrer. On se servira pour cet effet de la décoction de racines de guimauve, avec le sirop de cinq racines, & le jus de limon, ou d'une décoction pectorale tant soit peu acidulée, avec l'esprit de nitre dulcifié, l'esprit de soufre ou de vitriol, ajoutant en même-tems le sirop de mûres, le miel rosat & le sirop de ronces, ou autres semblables,

semblables. On s'interdira absolument tout gargarisme astringent, répercussif, & capable d'incrasser & de détenir les humeurs dans les glandes ; ce qui seroit suivi de la suffocation. Si les humeurs sont visqueuses, outre l'injection dont nous venons de faire mention, on fera prendre en boisson les mêmes décoctions. Si les poumons sont plus engorgés qu'à l'ordinaire de phlegmes épais & visqueux, comme il arrive à quelques personnes froides, corpulentes & asthmatiques, on pourra ordonner une cuillerée d'huile de graine de lin nouvelle, & tirée sans feu, avec une quantité proportionnée d'oxymel simple, pourvu que l'estomac puisse supporter ce remede. On pourra aussi faire prendre en même tems dans les intervalles, de l'oxymel de squilles dans quelque décoction pectorale. Ce remede est excellent pour faciliter l'expectoration.

On usera de clysteres purgatifs & de cathartiques par intervalles, lorsque la *salivation* durera plus qu'on ne veut, que les forces du malade diminueront, & qu'il sera menacé de phthisie. Les purgatifs acres ne conviennent point ; il vaut mieux déterminer doucement & à plusieurs reprises les humeurs à se porter par bas. Les diurétiques seront très-propres à empêcher les humeurs séreuses de passer des glandes des reins à celles de la bouche. Le sel de tartre est excellent pour cela : mais on ne peut employer rien de meilleur que le soufre pour fixer les particules du mercure, & arrêter la colliquation. C'est pourquoi vous ferez prendre deux ou trois fois par jour, une demi-dragme ou une dragme de soufre, ou depuis un scrupule jusqu'à la demi-dragme de son magistere, qu'on appelle lait de soufre, avec un peu de conserve de roses ; ou vous userez de la préparation suivante :

Prenez *de la conserve de roses rouges, & de coings,* } *de chaque, une demi-once ;*
*de lait de soufre, deux dragmes ;*
*de l'écorce de cannelier, de la terre du Japon, & de corail rouge bien préparé,* } *de chaque, une dragme ;*
*douze feuilles d'or ;*
*du sirop de myrte, autant qu'il en faut pour un électuaire.*

Quant à la boisson du malade, qu'il prenne de la teinture calybée de roses, à laquelle on aura donné une acidité agréable avec l'esprit de vitriol, ou de la petite eau de chaux. Il aura soin aussi de quitter les bas, les caleçons, la chemise, le bonnet, le mouchoir de cou, & tous les vêtemens qui lui auront servi pendant les frictions & pendant la *salivation.*

Si la consomption est commencée, on ordonnera le lait d'ânesse & les poudres testacées, de la maniere suivante :

Prenez *de conserves de roses rouges, une once ;*
*d'yeux d'écrevisses préparés, de perles préparées, & de corail rouge préparé,* } *de chaque, une dragme ;*
*de* species diatragacanthi frigidi, *une dragme & demie ;*
*de sirop de guimauve, assez pour faire un électuaire.*

Faites prendre de cet électuaire de grand matin, environ la grosseur d'une muscade, &, immédiatement après, la moitié d'une chopine de lait d'ânesse tout frais tiré ; après quoi le malade dormira une heure.

Il en fera autant le soir ; il prendra la même dose d'électuaire, & la même quantité de lait.



S'il y a quelque paroxysme de fievre, on ne balancera point à ordonner le quinquina, qui produira ici deux effets salutaires : l'un d'arrêter le mouvement de fievre, & l'autre de diminuer par sa stypticité la circulation languissante du sang, & de terminer la salivation.

Si le tissu du sang est détruit, & qu'il survienne une hydropisie accompagnée d'anasarque aux piés, aux mains, aux cuisses, ou d'un ascite à l'abdomen, les indications & les remedes seront les mêmes que dans toutes autres tumeurs aqueuses.

S'il survient une paralysie, on ordonnera des remedes chauds, incisifs, volatils, corroboratifs, capables de lever les obstructions, & de faciliter l'influx du fluide nerveux dans les canaux qui lui sont destinés. On ajoutera à ces remedes des applications extérieures & locales, propres à ranimer les esprits, & à restituer les nerfs dans le ton qui leur est naturel. TURNER, *Syphilis.*

*Salivation suivie de consomption.*

La *salivation* est naturelle, ou procurée par art. C'est dans l'un & l'autre cas une séparation abondante de sucs nourriciers par les glandes qui fournissent la salive. Cette sécrétion & cette perte de suc nourricier, à la suite d'une longue *salivation*, rend le sang acre & chaud, prive les parties musculeuses de la nourriture dont elles ont besoin, & conduit à l'atrophie ou la consomption.

La *salivation* naturelle survient pour l'ordinaire à ceux qui ont le scorbut ; car le sang étant en eux fort acrimonieux, il n'assimile point le chyle nouveau, ni ne lui communique sa nature ; au contraire il le chasse dans la circulation continuelle, par les glandes qui fournissent la salive. C'est ce qui a donné lieu à cet Aphorisme qui est connu de tout le monde, que la *salivation* conduit à la consomption ; c'est par cette raison qu'on conseille à ceux en qui elle est excessive, de prévenir cet accident en avalant leur salive. En effet, ils arrêteront le progrès de la *salivation* ; (car en crachant, on suce pour ainsi dire les glandes qui fournissent la salive, & on les contraint d'en séparer continuellement de nouvelle,) & ils rendront à la nature le chyle dont elle a besoin pour réparer les pertes que fait la masse du sang, & qui se sépare inutilement en eux par les canaux salivaires.

Il est constant que toute *salivation*, procurée par art, c'est-à-dire, par les frictions mercurielles, conduit à la phthisie & à la consomption, si elle est poussée trop loin.

C'est pourquoi, lorsque la *salivation* finira, on tiendra long-tems le malade au lait, pour corriger par ce moyen l'acreté du sang, & prévenir la consomption ; on lui fera prendre ensuite un air doux & sain ; on ne lui permettra en alimens que des substances qui donnent un bon suc ; on lui ordonnera même, s'il le faut, les eaux calybées.

J'ai un exemple remarquable de cette espece de consomption dans la fille de M. Daulton, que la *salivation* qu'on excita en elle avec le mercure, pour la guérir des écrouelles, jetta en finissant dans une consomption mortelle. Comme la perte des humeurs qu'elle avoit faite par cette évacuation, étoit excessive, elle ne put jamais être réparée, soit par l'air, soit par le lait, soit par aucun autre moyen. Elle persista pendant un mois ou deux, depuis la fin de la *salivation*, au bout desquels la malade mourut, consumée par son mal, sans qu'il y eût aucun signe que les poumons fussent attaqués. MORTON, *Phthisiolog.*

SALIUNCA NEAPOLITANA, *sive Nardus ex Apulia. Spicnard d'Italie.*

SALIX, *Saule.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont entieres : sa fleur qui est mâle, & qui croît sur une plante séparée, est en épi, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son ovaire, qu'on ne trouve que sur la plante femelle, a un long tube à quatre cornes, d'une figure conoïde, & conformé de façon qu'il dégénere en un fruit en épi, partagé en un grand nombre de capsules qui ressemblent à des cornes, & qui s'ouvrent en deux au tems de la maturité. Ces capsules sont pleines de semences cotoneuses.

Boerhaave en compte les dix-huit especes suivantes :

1. *Salix vulgaris, alba arborescens*, C.B.P. 473. Tourn. Inst. 559. Boerh. Ind. A. 2. 210. *Salix*, Offic. Ger. 1203. Emac. 1389. Raii Synop. 3. 447. *Salix, arborea, angustifolia, alba, vulgaris*, Park. Theat. 1430. *Salix maxima fragilis, alba, hirsuta*, J.B. 2. 212. Raii Hist. 2. 1419. *Le Saule commun.*

C'est le plus grand de tous nos *saules* : il a un grand nombre de branches, fortes, longues & vertes : ses feuilles sont longues, étroites, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, dentelées par les bords, & placées alternativement. Il porte au commencement du printems des châtons longs, foibles, lâches, qui contiennent une semence fort petite dans un duvet blanc. Il croît par tout dans les lieux humides & au bord des rivieres.

Son écorce, ses feuilles & ses chattons sont rafraîchissans, resserrans, & bienfaisans dans tous les flux & dans toutes les hémorrhagies. La seve qui sort des incisions que l'on fait à son écorce, passe pour bonne dans les inflammations & la sanguinolence des yeux. Les Anciens avoient coutume de répandre des branches de *saule* verd autour du lit de ceux qui avoient la fievre, pour rafraîchir & tempérer l'air. MILLER, *Bot. Off.*

Il croît dans les lieux aqueux & au bord des ruisseaux : ses feuilles, dont on fait usage en Medecine, sont rafraîchissantes, dessiccatives, & tant soit peu astringentes. On en fait principalement usage dans les maladies vénériennes. Appliquées extérieurement, elles sont bienfaisantes dans les effusions de sang, soit par une plaie, soit par les narines, & dans d'autres maladies semblables.

Les feuilles de *saule* trempées dans de l'eau, & répandues dans la chambre d'un malade, en rafraîchissent l'air d'une façon singuliere. C'est une pâture qui n'est pas désagréable aux bestiaux. Leur décoction est bienfaisante dans le crachement de sang. On en prépare un clystere dans la dyssenterie. On les fait entrer dans les bains des piés, qu'on ordonne pour procurer le sommeil, & pour calmer l'ardeur des fievres. L'écorce de l'arbre a les mêmes vertus ; & nous lisons dans Dioscoride, que ses cendres ont la vertu de déraciner les cors & les verrues. *Hist. des Plant. attribuée à Boerh.*

2. *Salix vulgaris, nigricans, folio non serrato*, C. B. P. 473.
3. *Salix vulgaris, rubens*, C. B. P. 473. Tourn. Inst. 590. Boerh. Ind. A. 2. 210. *Salix rubens*, Offic. *Salix angustifolia, purpurea, seu nigra*, Park. Theat. 1430. *Salix rubra minimè fragilis, folio longo angusto*, J. B. 1. 215. Raii Hist. 2. 1421. *Saule rouge commun.*

Il croît dans les lieux aqueux. Ses feuilles & ses écorces dont on fait usage en Medecine, ont les mêmes propriétés que celles du *saule* commun.

4. *Salix lutea sativa, folio crenato*, C. B. P. 473.
5. *Salix folio amygdalino, utrimque virente, aurito*, C. B. P. 473. Boerh. Ind. A. 2. 210. Tourn. Inst. 591. *Salix nigra*, Offic. *Salix spontaneo amygdalino folio, fragilis auriculata*, J. B. 1. 214. *Salix viminalis nigra*, Park. Theat. 1430. *Salix folio splendente, auriculato flexilis*, Raii Hist. 2. 1420. Synop. 3. 448. *Saule luisant* ou *François.*

Il croît dans les plants parmi les autres *saules*. On ne lui attribue aucune propriété particuliere que je connoisse.

6. *Salix oblongo, acuto, incano folio*, C. B. P. 474.
7. *Salix, folio longo, angusto, acuto, leviter serrato, suprà viridi, infrà albescente, viminibus luteis.*
8. *Salix platyphyllos, leucophlœos, Dalechampii*, Lugd. 276.
9. *Salix, foliis longissimis, angustissimis, suprà atro-viridibus, infrà incanis, margine crispo.*
10. *Salix, folio longo, utrimque viridi, acuto, serrato.*
11. *Salix, montana, major, foliis laurinis*, H. R. Par.
12. *Salix latifolia, rotunda*, C. B. P. 474.
13. *Salix, folio ex rotunditate acuminato*, C. B. P. 474.
14. *Salix humilis, capitulo squamoso*, C. B. P. 474. *Salix, Helice Theophrasti*, Lugd. 277.
15. *Salix, folio longo, non auriculato, viminea rubra*, Cat. Cantabrig.
16. *Salix, pumila, foliis utrimque candicantibus & lanuginosis*, C. B. P. 474.
17. *Salix, pumila, brevi angustoque folio, incano*, C.B.P. 474.
18. *Salix, minima, flore eleganti luteo. An Salix, pumila, montana, folio rotundo*, Raii Hist. 1423. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 210.

Outre les especes précédentes de *saule*, Dale fait mention de la suivante.

*Salix, Helice*, Offic. *Salix, Helice Theophrasti*, Park. Theat. 1435. *Salix rosea Anglica*, Ger. 1204. Emac. 1390. *Saule-Rose.*

Il croît sur les bords des ruisseaux, & on le regarde comme un jeu de la nature.

SALLENA, espece de salpetre. RULAND.

SALMERINUS ou SALMERO, poisson tout semblable au saumon, mais plus petit. On le trouve dans les rivieres & dans les lacs. Il a quelque chose de la truite, & est du moins d'aussi bon gout que ce poisson & que le saumon ordinaire. Il a la chair tendre, délicieuse & courte, & n'est point du tout visqueux. Il est même si facile à digérer, qu'il y a des Medecins qui le permettent aux malades. Il se corrompt promptement lorsqu'il n'est point salé, & produit à peu près les mêmes effets que le saumon.

Quelques-uns prétendent que ce poisson ne differe point du tout du saumon ordinaire, & qu'avec le tems il devient aussi gros. Cependant Johnston en fait une espece différente ; & la description que cet Auteur nous en a donnée, fait voir qu'il y a en effet quelque différence. De plus, Gesner nous dit avoir consulté à ce sujet un Pêcheur fort honnête homme & fort croyable, qui l'avoit assuré que ce poisson ne vient jamais si gros que le saumon ordinaire. LEMERY, *des Alimens.*

SALMO, *Saumon.* Le *saumon* est un poisson d'un excellent goût, couvert d'une infinité de petites écailles, marbrées de taches rouges ou jaunes. Il est ordinairement long de deux ou trois piés, & fort épais ; il y en a même qui vont jusqu'à six piés : quelques-uns pesent jusqu'à vingt-quatre & même trente-six livres. Quelques Auteurs ont dit, que ce poisson ne vit que dans l'eau bourbeuse & limoneuse : cependant on lui trouve quelquefois de petits poissons dans le ventre ; & d'ailleurs il n'est pas probable qu'un poisson si gros & si fort ne vive que dans l'eau trouble ; le grand nombre de dents qu'on lui trouve prouve même assez qu'il mange des choses solides.

Quoique le *saumon* soit un poisson de mer, il remonte

cependant les rivieres au commencement du printems, & l'on remarque que c'est la saison où il est le plus gras. Mais quand il a séjourné plus d'un an dans une riviere, il devient pâle, sec, maigre, & a mauvais goût. Ce poisson vit plusieurs années, & peut rester long-tems hors de l'eau sans mourir.

Le meilleur *saumon* est celui qui est bien nourri, gros, entre deux âges, court, rougeâtre & pêché dans de l'eau claire & courante. On le mange frais ou salé. Frais, il est agréable au goût, mais se corrompt plus vîte. Il a la chair tendre, courte & savoneuse. Il abonde en sels volatils, & en principes huileux & balsamiques, qui le rendent nourrissant, corroboratif & restaurant; il provoque l'urine, & est bon pour la poitrine: mais lorsqu'il est fort gras, si l'on en mange trop, il cause des envies de vomir & des indigestions; & s'il est vieux, sa chair est seche, dure & lourde sur l'estomac. Lemery, *des Drogues.*

SALOME, σαλώμη; nom d'une emplâtre décrite par Galien, *de Comp. Med. p. G. Lib. II. cap. 7.*

SALOMONIS SIGILLUM, *Sceau de Salomon*, ou *Polygonatum.*

SALPA, *Stockfiche.*

C'est un poisson de mer, gros & long, qui ressemble à la merluche. Il vit d'algue & de mousse marine: mais il passe pour un mauvais aliment, parce que sa chair est dure, & qu'il n'a pas grand gout. On le fait sécher jusqu'à le rendre aussi dur que du bois; ensorte qu'avant d'en faire usage, il le faut battre pour l'attendrir. Il passe pour être apéritif & résolutif. Lemery, *des Drogues.*

SALPETRA, *Nitre.*

SALPINGO-PHARYNGÆUS, *Salpingo-pharingien*; c'est selon Valsalva & Douglas, une des origines du muscle du pharynx, située à l'extrémité de la partie osseuse de la trompe d'Eustachi.

SALPINGO-STAPHYLINUS MUSCULUS, *Salpingo-staphylin*; muscle de la luette que Douglas décrit de la maniere suivante.

Il part charnu de la partie osseuse du canal de l'oreille; il s'insere à la base de la luette, où ses fibres s'unissent à celles de son semblable, qui est placé de l'autre côté.

Ses usages sont de tirer la luette en haut & en arriere.

SALSAMENTUM. Voyez *Tarichos.*

SALSAPARILLA. Voyez *Sarsaparilla.*

SALSATURA, *Dealbation*; partie du Procédé par lequel on fait la Pierre-Philosophale.

SALSEDO, *Salure.*

SALSEDO MUCRUM, *Salpetre*, ou *nitre.*

SALSUGO, *Marinade*, ou *Saumure.*

SALTABRI, le même que *Sal alembrot.* Voyez *Alembrot* & *sal.*

SALVATELLA, *Salvatelle*; veine du dessus de la main, que quelques Medecins ont crû qu'il étoit très salutaire d'ouvrir dans la mélancolie. C'est celle qui part du petit doigt, & du doigt voisin; & selon quelques autres, celle qui est placée entre le pouce & le premier doigt.

SALVIA, *la sauge.*

Voici ses caracteres:

Elle est presque entierement semblable à la sclarée. Son casque est sillonné; sa barbe est divisée en trois segmens; celui du milieu est presqu'entierement cavé. Les étamines de sa fleur représentent par leur inflexion la figure de l'os hyoïde.

Boerhaave en compte les vingt especes suivantes.

1. *Salvia major, an Sphacelus Theophrasti?* C. B. P. 237. Tourn. Inst. 180. Boerh. Ind. A. 166. *Salvia hortensis major*, Offic. *Salvia major*, Ger. 623. Emac. 764. *Salvia major vulgaris*, Park. Theat. 49. *Salvia latifolia*, J. B. 3. 304. Raii Hist. 1. 509. *La Sauge commune.*

La *sauge* est une plante en buisson, qui croît dans tous les jardins, & dont on sait que les feuilles sont longues, rudes, ridées, tantôt d'un verd blanchâtre, tantôt purpurines & rougeâtres, & d'une odeur assez forte. Ses fleurs croissent sur des longues tiges, au sommet desquelles elles forment des épis; elles sont larges & en casque; leur casque est creux & recourbé; Ses levres sont larges, d'une couleur bleuâtre, & placées dans de grands calyces, au fond desquels on trouve quatre semences rondes & unies. On la cultive dans les jardins, elle fleurit en Mai; ses fleurs & ses feuilles sont d'usage. Miller, *Bot. Off.*

Elle croît dans les jardins; elle fleurit en Juin, & l'on se sert de ses feuilles & de sa fleur. Elle est diurétique, elle provoque les regles, lorsqu'elles sont trop épaisses pour couler facilement, & elle en modere l'excès; elle est bienfaisante dans les paralysies, les vertiges, les tremblemens & les catarrhes. En gargarisme, elle nettoye les aphthes de la bouche. Dale, *d'aprés Schroder.*

La *sauge* qui croît presque dans tous les jardins, est un excellent céphalique, & a toujours été fort estimée des Orientaux, qui à présent préferent ses feuilles séchées à celles du thé. En conséquence de l'huile subtile, vaporeuse & sédative qu'elle contient, sa décoction ou plutôt son infusion en forme de thé, est d'une efficacité merveilleuse dans les désordres spasmodiques, dans les contractions des membres & les épilepsies chroniques. Les bains préparés de cette plante en y ajoutant des substances nervines, telles que la crapaudine, l'origan & la marjolaine sont fort utiles pour la cure des membres paralytiques, & pour rétablir le ton de l'utérus. Les Chirurgiens en ordonnent la décoction en gargarisme pour soulager les inflammations du gosier, & les autres maux des dents, & de la bouche. Hoffman, *de præstant. Remed. domest.* Voyez *Bufo.*

2. *Salvia major, an sphacelus Theophrasti, floribus candidis?* C. B. P. 237.
3. *Salvia perelegans, tricolor, argentea, Belgarum*, H. R. Par.
4. *Salvia major, foliis ex viridi & luteo variegatis*, H. R. Par.
5. *Salvia major, foliis ex viridi & albo variegatis.*
6. *Salvia latifolia, serrata*, C. B. P. 237. Prodr. 113.
7. *Salvia major arborescens, foliis vietis, laceris, fimbriâ aureâ donatis.*
8. *Salvia Cretica, non pomifera*, Clus. H. 343.
9. *Salvia folio lato, amplo subrotundo.*
10. *Salvia minor aurita & non aurita*, C. B. P. 237. Tourn Inst. 181. Boerh. Ind. alt. 166. *Salvia hortensis minor*, Offic. *Salvia minor*, Ger. 623. Emac. 764. Raii Hist. 1. 510. *Salvia minor auriculata*, J. B. 3. 305. *Salvia minor; sive pinnata*, Park. Theat. 50.

Cette *sauge* est plus petite que la commune, ses feuilles sont plus petites, plus étroites, plus unies, velues, d'un verd blanchâtre, avec deux especes d'oreillettes à chaque côté proche de la tige; ces oreillettes manquent dans quelques plantes; il y en a d'autres qui n'en ont qu'une. Son odeur est moins forte que celle de la *sauge* commune. Ses fleurs sont aussi plus petites, mais à peu-près de la même couleur. Elles fleurissent en même tems, & on les cultive dans les jardins.

Elles ont aussi les mêmes propriétés: mais la commune est plus d'usage dans les cuisines. Elles sont céphaliques

& bienfaisantes dans toutes les maladies de la tête & des nerfs, comme la paralysie, les convulsions, &c. Elles sont aussi diurétiques & salutaires dans les obstructions de la matrice : on s'en sert dans toutes les fievres, & on les prend, comme du thé ou du posset. Miller, *Bot. Off.*

11. *Salvia angustifolia, serrata*, C. B. P. 237.
12. *Salvia Orientalis latifolia, hirsutissima, viscosa, pinnata, flore & calyce purpureis, inodora.*
14. *Salvia Africana, frutescens, folio subrotundo, glauco, flore aureo, magno*, H. A. 2..183.
16. *Salvia baccifera*, C. B. P. 237.
17. *Salvia bacciferæ similis, sed foliis magis undulatis.*
18. *Salvia Cretica frutescens, pomifera, foliis longioribus, incanis, crispis*, T. C. 10. T. Voy. 1.77.
19. *Salvia Hispanica, folio lavandulæ*, T. 181.
20. *Salvia absinthium redolens*, J. B. 3. 307. Boerh. *Ind. A. Plant.*

On appelle la premiere espece de *sauge*, *sphacelus Theophrasti*, parce que ses feuilles broyées & appliquées sur des parties qui tendent à la corruption, guérissent la gangrene & préviennent le sphacele. Il y en a qu'on appelle pomiferes; parce que dans les Pays chauds, un certain insecte en perce les feuilles à moitié, sur-tout celles qui les ont ridées, & y dépose sa semence qui y produit l'année suivante, ce que nous appellons une galle. Si l'on transporte dans ce Pays-ci ces especes; leurs galles disparoîtront l'année suivante, parce que nous n'avons point d'insectes, tels que ceux qui y donnent lieu.

*Salvia* vient de *salvus*, salutaire; la plante qui porte ce nom, passe pour fort saine & pour fort salutaire, ainsi qu'il paroît par cet ancien vers fait à son honneur.

*Cur moriatur homo, cui salvia crescit in horto?*

L'Homme qui a de la *sauge* dans son jardin, ne devroit jamais mourir.

Toutes les especes de *sauge* sont plus odoriférantes qu'aucune autre plante. Si l'on en reçoit l'odeur pendant long-tems, elle enivre, & cause le vertige. C'est ce qui m'arriva pour en avoir cueilli, & fait l'examen à jeun. Je sentis qu'elle produisoit en moi de la chaleur & de la force. Ses feuilles infusées dans de l'eau, la noircissent comme le thé, & l'on en peut faire de l'encre, ainsi qu'avec la noix de galle. Si l'on en prend comme du thé, elle est astringente, elle agite les fluides, elle fortifie, & desseche les fibres & les os; d'où je conclus qu'elle est corroborative, échauffante, & stimulante. C'est avec raison, que Dioscoride la regarde comme un sudorifique, un pectoral, & un céphalique excellent. Ce qui a donné lieu au vers précédent qu'on trouve dans l'École de Salerne. Ses feuilles infusées dans du vin raffermissent les gencives & les dents, sont bonnes pour le scorbut, & fortifient les parties par leur vertu balsamique. Cette plante est excellente dans toutes les maladies de la tête qui proviennent de la foiblesse de l'estomac; elle est bienfaisante dans la paralysie, la léthargie, l'apoplexie, l'épilepsie, la goute aux piés, aux mains, le vertige, la leucophlegmatie, la chlorose, ou la cachexie des filles. Un de ses grands inconvéniens est de cacher des crapauds sous ses feuilles. Le seul moyen d'en écarter ces animaux, c'est de planter à côté de la rue, qu'ils ne peuvent souffrir : d'où l'on a fait le vers suivant rimé,

*Salvia cum rutâ faciunt tibi pocula tuta.*

C'est avec raison que les Anciens ont regardé la *sauge*, comme alexipharmaque, sudorifique, & sur-tout céphalique : mais ce n'est que dans les maladies froides, où il y a surabondance de phlegme. On se servoit ordinairement de son eau distilée, & de la conserve de ses fleurs, en préservatif contre toutes sortes de poisons, à cause de leurs vertus sudorifiques & corroboratives. La *sauge* passe pour antiseptique; c'est pourquoi, l'on s'en sert pour embaumer les cadavres; elle est par la même raison fort estimée & fort en usage dans le Serrail du Grand-Seigneur. Car, 1°. elle garantit les corps des vers & des insectes; 2°. Comme elle est astringente, elle les resserre. 3°. Elle résiste à la corruption par son odeur agréable. Les Chinois en font si grand cas, que quand on leur en offre, ils ne manquent point de demander aux Européens, par quel caprice, ayant chez eux de la *sauge*, ils viennent chercher si loin leur thé. Elle resserre, & fortifie les parties solides; les Chirurgiens s'en servent pour réprimer les hémorrhagies occasionnées par des plaies. Son herbe bouillie dans le vin est bienfaisante dans la paralysie, parce qu'elle est aromatique, astringente, & tant soit peu austere. Toutes ses especes tiennent de la nature du chêne, en ce qu'elles resserrent, raniment les esprits & agitent les nerfs. C'est pourquoi l'on s'en sert comme d'un fort bon remede dans le relâchement, & l'inertie des nerfs. La conserve de *sauge* soulage les femmes qui ont des foiblesses d'estomac; une demie dragme de cette conserve, suffit pour guérir des personnes de ce sexe, qui ont conservé cette indisposition pendant plusieurs années. *Histoire des Plantes attribuées à Boerhaave.*

Salvia Agrestis, nom du *Scordium alterum, sive salvia agrestis.*

Salvia Montana, nom de la *Sclarea glutinosa, floris lutei, variegati, Barbâ amplâ, cavâ.*

Salvia Sylvestris, nom du *Stachys Canariensis, frutescens, verbasci folio.*

Salvia Vitæ, ou *Ruta muraria*. Voyez *Adianthum album.*

Outre les especes précédentes de *sauge*, Dale fait mention de la suivante.

Salvia, *folio tenuiore*, C. B. P. 237. Tourn. Inst. 281. Raii Hist. 1. 510. *Salvia Indica*, Ger. 623. Emac. 765. *Salvia minor aurita, odoratissima, Hispanica*, Park. Theat. 50. *Salvia tenuifolia*, J. B. 3. 306. *Sauge d'Espagne.*

On la cultive dans les jardins, & ses feuilles dont on fait usage en Medecine, ont les mêmes propriétés que celles de la *sauge commune.*

SALZ, SULZ, ou SELENIPPUM, *Saumure.*

SAM

SAMBACH, nom du *Jasminum, sive Sambach Arabum Alpini.*

SAMBUCUS, *Sureau.*

Voici ses caracteres.

Ses branches sont pleines de moelle fongueuse; sa fleur est monopétale, en roue, divisée en plusieurs endroits, & pour ainsi dire en rose, & forme des ombelles ou bouquets. Son ovaire qui pénetre jusqu'au fond de la fleur, dégenere en une baie pleine de suc, & qui contient ordinairement trois semences oblongues.

Boerhaave en compte les huit especes suivantes.

1. *Sambucus fructu, in umbella nigro*, C. B. P. 456. Tourn. Inst. 606. Boerh. Ind. A. 2. 223. *Sambucus*, Offic. Ger. 1234. Emac. 1422. Raii Synop. 3. 461. *Sambucus vulgaris*, Park. Theat. 407. J. B. 1. 544. Raii Hist. 2. 1609. *Sureau commun.*

Le *fureau* se trouve dans les haies ; ses branches qui s'étendent beaucoup, ont une moelle spongieuse dans le milieu. Sa premiere écorce est cendrée ; la seconde est verte ; ses feuilles sont en ailes ; elles sont terminées par une feuille singuliere, plus large que le reste; elles sont ovales, pointues par le bout & découpées par les bords ; ses fleurs croissent en grands ombelles plats ; elles sont petites, n'ont qu'une feuille divisée en cinq segmens, avec autant de petites étamines, & sont suivies de petites baies rondes, purpurines, & pleines d'un suc purpurin. Il croît dans les haies, dans les lieux humides ; il fleurit en Mai, & ses baies sont mûres en Septembre. Son écorce, ses feuilles, ses fleurs, & ses baies sont d'usage.

Sa seconde écorce verte purge les humeurs claires & séreuses, & l'on s'en sert dans l'hydropisie ; on n'emploie ses feuilles qu'à l'extérieur, dans les inflammations, le feu Saint-Antoine & les hémorrhoïdes. Ses fleurs sont bienfaisantes dans le même cas, & on s'en sert souvent en fomentation & en cataplasme, dans les douleurs des membres, & dans toutes sortes d'enflures & de tumeurs ; prises intérieurement, elles chassent les vents & soulagent dans la colique. Ses baies sont cordiales & bonnes dans les affections hystériques. Elles sont diurétiques & salutaires dans l'hydropisie; on les fait entrer dans les gargarismes, pour les ulceres à la bouche & à la gorge.

Il se forme au tronc du *fureau*, une excroissance fongueuse, ridée, semblable à une oreille, blanchâtre à l'extérieur, noire en-dedans, & parsemée de plusieurs petites veines: on l'appelle oreilles de Juifs. L'oreille de Juif passe pour bonne, dans le gonflement & dans l'inflammation des amygdales, dans les ulceres à la gorge, & dans les esquinancies. Les préparations officinales du *fureau*, sont l'eau de fleur de *fureau*, l'huile de *fureau*, l'onguent de *fureau*, & le sirop de *fureau*. Miller, *Bot. Off.*

Ses feuilles ont d'abord un gout herbacé & salin : mais il devient ensuite amer; son fruit est douceâtre, & teint le papier bleu d'un rouge plus foncé que le papier blanc.

Ses feuilles donnent dans l'analyse Chymique qu'on en fait, quelques liqueurs acides & alcalines, un peu de sel volatil concret, & une grande quantité d'huile & de terre. Il est donc vraissemblable qu'elles operent par le moyen d'un sel ammoniac, plus chargé d'acide qu'à l'ordinaire, & joint à une grande quantité d'huile & de terre. Le sel des baies de *fureau* ressemble plus à l'alun qu'au sel ammoniac. Ces parties de la plante ne donnent qu'une petite quantité d'esprit urineux, mais beaucoup d'acide, d'huile & de terre. Jean Bauhin & M. Ray ont cru que sa fleur étoit pentapétale : mais elle est monopétale.

Hippocrate dit qu'elle purge par l'urine & par les selles. Dioscoride dit aussi qu'une infusion des racines & des feuilles dans le vin, évacue les sérosités, & procure du soulagement dans l'hydropisie. Il recommande aussi le vin de *fureau* ; sur-tout celui qui est fait des baies, pour la morsure des viperes & dans les maladies hystériques ; & il ajoute que ce vin appaise les inflammations & la goute, guérit les brûlures, les ulceres & les morsures des chiens enragés. Tragus & Dodonæus prescrivent le suc de l'écorce verte de *fureau*, & de l'aubier, ou l'infusion de l'une & de l'autre dans du vin ou du lait, pour évacuer la bile ou les sérosités. Jean Bauhin ordonne une once & demie d'eau d'écorce de *fureau*, trois fois par jour, à savoir le matin, à midi & le soir, dans l'hydropisie. Les fleurs de *fureau* récemment cueillies, & non encore séchées, frites avec des œufs passent pour un assez bon purgatif.

Les fleurs de *fureau* seches, infusées dans du petit lait, & prises à la quantité d'un verre, matin & soir sont bonnes dans la petite vérole & le feu saint Antoine. On bassinera aussi le visage en même tems, avec deux parties de *fureau* infusé dans une partie d'esprit de vin.

On fait avec ces fleurs une conserve & un sirop. On en prépare des clysteres, en leur faisant jetter quelques bouillons dans du vinaigre & du miel. Camerarius ordonne la décoction des jeunes gousses de *fureau*, avec un peu de safran pour provoquer les regles. On s'en sert aussi en conserve, en sirop ou en poudre pour tenir le ventre libre & pour purifier le sang. On fait avec les baies de sirop, un rob, un extrait, un esprit, du vin, du vinaigre, du sirop & une huile. Pour le rob,

Prenez *du suc, une livre* ;
*du sucre, une demi-livre.*

Faites épaissir ce suc sur le feu.

Voici la recette que donne Quercetan pour en faire l'extrait.

Faites une teinture de baies de *fureau* séchées.

Ajoutez *d'esprit de vin, une quantité suffisante* ;
*un peu d'esprit de soufre.*

Mettez en digestion pendant cinq ou six jours dans une bouteille bien bouchée ; filtrez la teinture & donnez-en à boire une demi-cuillerée ou une cuillerée entiere. Cet extrait sera salutaire dans la passion hystérique ; ou tirez l'esprit de vin par la distilation, & l'extrait restera au fond de l'alembic. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme, dans cette maladie & dans le dévoiement.

L'esprit ardent de baies de *fureau* est très-sudorifique, aussi-bien que le suc des baies que l'on conserve aisément, ou avec de l'huile, ou en y mêlant un tiers d'esprit de vin.

Ce qu'on appelle vin de *fureau* est son suc gardé pendant un an. Quelques-uns le font bouillir avec du sucre jusqu'à consistance de sirop.

Les pepins des baies donnent par expression une huile qui calme les douleurs de la goute. On fait aussi pour cette maladie une huile par la dissolution de ses feuilles. On écrase les côtes des feuilles, & on les met dans un pot de grais, qu'on enterre bien avant, après l'avoir luté avec du plâtre. A la fin de l'année on trouve au fond du pot une sorte d'huile qui est fort lénitive. Les pepins donnés en poudre depuis trois dragmes jusqu'à une demi-once, sont purgatifs ; on en peut aussi faire une émulsion qu'on donne à la dose d'une once ; macérés dans du vin blanc, ils sont rarement purgatifs. Les feuilles bouillies dans du gros vin sont fort résolutives : elles font tomber l'enflure des jambes des hydropiques, en les plaçant de maniere que les parties enflées en reçoivent la vapeur, ou faisant avec, des douches à ces parties, ou en les en fomentant, ou en y appliquant en forme de cataplasme les feuilles qui ont servi à la décoction. On y peut joindre les fleurs & les feuilles de la tanesie.

Matthiole prescrit pour la brûlure l'onguent suivant, qui est excellent :

Prenez *d'huile d'olives, deux livres* ;
*de l'aubier de fureau écrasé, une livre.*

Faites bouillir, y ajoutant de tems en tems de l'eau de *fureau*, jusqu'à ce que l'écorce soit dure & noire.

Passez & faites bouillir jusqu'à consistance d'onguent, y ajoutant quatre onces de cire vierge, & du suc de jeunes tiges de *fureau* autant qu'il en faut pour empêcher l'onguent de brûler. Avant de retirer du feu,

Ajoutez *de térébenthine,* } *de chaq. quatre onces* ;
*d'encens mâle,*

*deux jaunes d'œufs durcis.*

Gardez dans un pot de grais pour l'usage.

*Ou,*

Faites bouillir l'aubier des branches de *sureau*, écrasé, dans de l'huile d'olives ou de noix. Donnez-y la consistance d'onguent, en y ajoutant de la cire & des jaunes d'œufs. Gardez-le dans un vaisseau avec de l'eau fraîche.

Cet onguent est fort bon pour la goute, l'inflammation des hémorrhoïdes & les brûlures. On y peut aussi appliquer un peu de miel & ensuite de l'huile de noix bouillie avec du *sureau*. C'est un bon remede surtout pour les brûlures faites par la poudre à canon. Lavez les ulceres qui viennent de brûlures, avec une décoction de bois & d'écorce de *sureau* réduits en cendre. Zwelfer ordonne pour la brûlure l'onguent suivant.

Prenez *de beurre frais, deux livres;*
*d'huile de sureau,*
*de baies vertes de genievrier broyées,* } *de chaque, une livre;*
*de fleurs de sureau fraîchement cueillies, six onces;*
*de roses blanches, quatre onces.*

Faites macérer le tout pendant quelques jours, faites bouillir un peu, ajoutez-y cinq jaunes d'œufs durcis.

Appliquez cet onguent sur la brûlure avec une plume; & couvrez-la de papier brouillard. Tournefort, de Martin.

Martin Blockwitz a écrit un Livre entier des vertus & des usages du *sureau*, sous le titre d'*Anatomia Sambuci*, Anatomie du *sureau*.

Le milieu de sa tige ou son écorce intérieure évacue les humeurs séreuses, & s'emploie dans l'hydropisie. Ses rejettons & ses feuilles tendres bouillies dans du vin, ou mangées en salade, sont moins efficaces, mais meilleures pour les tempéramens foibles. Les mêmes parties broyées, & prises dans du bouillon aux pois, sont bonnes pour la constipation. Sa seconde écorce appliquée sur les brûlures passe pour en éteindre l'ardeur. Dioscoride recommande le cataplasme fait de ses feuilles tendres & récentes, avec le polenta pour les brûlures. Actuarius ordonne la même chose dans le même cas. Ses fleurs sont discussives, émollientes, résolutives, sudorifiques & anodynes. On les ordonne intérieurement, soit pour prévenir soit pour guérir les érésipeles, & extérieurement dans les mêmes maladies, dans les brûlures & dans la colique. Nos Domestiques, dit Jean Bauhin, prennent ses ombelles & en font des aumelettes qu'ils regardent comme un très-bon manger. On peut les mêler avec d'autres mets, & prises avec des œufs frits, elles relâchent le ventre. Séchées, elles perdent leur vertu purgative avec leur humidité: mais elles demeurent toujours atténuantes & digestives. Le vinaigre dans lequel on les a fait macérer, est bienfaisant à l'estomac, excite l'appétit, divise & atténue les humeurs grossieres & crues. Ses baies sont alexipharmaques & sudorifiques. L'esprit qu'on en tire est un des grands sudorifiques, & des meilleurs fébrifuges que nous ayons. Le vin blanc, ou le vin du Rhin imprégné de leurs sucs, est d'une efficacité singuliere dans l'hydropisie. Camerarius dit que ce suc, mêlé avec du bouillon de coq, dans lequel on a fait bouillir une grande quantité de racines de persil, est excellent pour les hydropiques. Ses semences sont déterfives & purgent violemment par les selles & par le vomissement. La décoction de sa seconde écorce, avec le sirop de pavot, est un bon sudorifique; car les narcotiques, ajoutez aux sudorifiques, ou aux diaphorétiques, n'en agissent que plus puissamment, comme il paroît par le mélange de l'opium dans la thériaque d'Andromaque, & dans le Mithridate.

*Pour l'enflure des piés.*

*Prenez* une quantité suffisante de fleurs de *sureau*; faites-les bouillir dans de l'huile avec du sel, & fomentez-en les parties.

*Pour la goute.*

*Prenez* des feuilles de *sureau*; remplissez-en un pot verni, de sorte qu'elles n'y soient point écrasées; comprimez-les bien à plusieurs reprises, couvrez le pot, & tenez-le enfoui dans terre pendant un an; il se formera dessus une croute, & vous trouverez au fond une huile, d'une efficacité supérieure, à tout ce que nous connoissons, ainsi qu'on l'a éprouvé plusieurs fois. La conserve des fleurs aura la même propriété.

Le *sureau* est moins malfaisant à l'estomac que l'hieble; & ses feuilles ont une odeur moins forte, & sont moins cathartiques. Les Allemands se servent fréquemment du suc épaissi de ses baies, en sudorifique, & en font prendre à leurs enfans avec du pain; il leur réussit quelquefois dans les cas où il y a des dispositions à l'hydropisie. On fait bouillir les baies, on les passe, & l'on donne par l'ébullition, à la liqueur, la consistance d'un rob.

Camerarius dit que le prunier greffé sur le *sureau*, porte des fruits purgatifs, ce qu'il ne comprend pas, dit-il, quoiqu'il l'ait éprouvé: mais ce qui est incompréhensible pour moi, & ce que je ne crois pas, dit Ray, c'est qu'on puisse greffer un prunier sur un *sureau*; ni qu'il en vînt un fruit purgatif, quand il seroit possible de le greffer.

*Pour les érésipeles.*

Il y a une fomentation fort usitée qu'on fait avec une partie d'eau de *sureau*, & une partie d'esprit de vin. Cette préparation est fondée sur la raison & sur l'expérience: l'esprit de vin tend par la subtilité & l'activité de ses parties à restituer les canaux & les fibres de la peau crispées & ridées, dans leur état naturel; d'ailleurs on a éprouvé que celles du *sureau*, soulageoient dans les érésipeles. Ce remede est fort connu à Londres, & je me suis servi plusieurs fois avec succès, dit le D. Hulse, d'eau de fleurs de *sureau*, mêlée & battue avec l'huile, avec de l'esprit de ses baies. Quant à moi, il m'est arrivé plusieurs fois de guérir des érésipeles, avec l'huile de *sureau* & le vin de Canarie mêlés ensemble.

*Pour la fievre quotidienne.*

Prenez *de l'écorce de sureau, une once;*
*d'asarabacca, trois onces;*
*de canelle, une dragme & demie.*

Faites bouillir le tout dans du petit-lait; & donnez ce lait au commencement du paroxysme; il provoque les selles & le vomissement en même-tems.

*Pour les brûlures.*

*Prenez* à discrétion une certaine quantité de l'écorce verte du *sureau*; faites-la bouillir dans de l'huile jusqu'à ce qu'elle soit blanche; ajoutez un peu de cire, & faites-en un onguent luisant. Chesneau dit s'être servi de cet onguent plusieurs fois avec succès. Ray, *H. P.*

La racine de *sureau* rapée & infusée dans du vin à la quantité d'une once, purge violemment les eaux. Le suc de sa seconde écorce, exprimé dans un mortier ver-

ni, & donné depuis une dragme jusqu'à une demi-once, est un des meilleurs hydragogues dans l'hydropisie qui menace de suffocation, pourvu que les viscères soient sains; car il guérit toujours en peu de jours. Il dissout les humeurs à un tel point, que le corps distile l'eau de tous côtés, & que l'évacuation est si grande & si subite, que le malade en tombe de foiblesse. On préfere en cette occasion l'écorce de la racine à celle de la tige. Dioscoride recommande ses feuilles & ses sommités, dans les affections hystériques, les inflammations, les brûlures & la goute; le même Auteur donnoit le suc de sa seconde écorce, infusée dans du lait ou du vin, aux pestiférés, pour provoquer la sueur. Ses feuilles broyées discutent très-puissament, toutes les tumeurs skirrheuses & inflammatoires, calment les douleurs de la goute, & dissipent les tumeurs aqueuses: c'est pourquoi elles sont salutaires dans l'hernie de cette nature. L'infusion de ses fleurs, prise en guise de thé, est bonne dans toutes les maladies chaudes, fiévreuses, accompagnées de rougeole & de petite-vérole, leur décoction fait venir le lait aux nourrices. On les applique extérieuremnt dans les éréfipeles, le phlegmon, le mal de tête & l'insomnie, sous une forme humide ou seche. Leur vertu adoucissante est très-capable de procurer un sommeil doux & tranquile. On en fait une conserve & un sirop, dont on use en clysteres. Ses sommités provoquent les regles; ses fleurs soulagent dans toutes les maladies cancéreuses & skirrheuses, dans la colique & dans la fievre quarte. Ses baies donnent un rob, qui est d'un usage général dans toutes les maladies tant aiguës que chroniques, où il s'agit de dissoudre ou d'évacuer par les selles, les urines ou les sueurs, selon le cours ou la tendance des humeurs. Je ne connois point de remedes qui produisent de si bons effets dans le cancer que ces fleurs. J'ai vu un vieillard qui a vécu environ cent vingt ans, dont le rob de *sureau* étoit tout le secret; & qui avoit échappé à plusieurs saisons pestilentielles, avec ce rob, dont il prenoit tous les jours, & auquel il attribuoit la conservation de sa santé & de sa vie. L'extrait de *sureau* est bienfaisant aux hystériques. Ses baies sont bonnes dans toutes les especes de dyssenterie & de diarrhée. Son huile soulage dans la goute. L'onguent fait de ses feuilles & de sa seconde écorce, est utile pour les hémorrhoïdes, la goute & les brûlures. Une demi-once de sa semence broyée, calme les douleurs de ventre & tue les vers. Son écorce extérieure est astringente, & sa moelle séchée & torréfiée est bonne pour les ulceres humides. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Bartholin, dans sa *Dissert. de Medic. Dan. Lib. I.* nous apprend que le *sureau* est d'un usage plus sûr & plus efficace que les fameux antidotes de thériaque & de mithridate. Le peuple estime beaucoup & avec raison les fleurs & le rob de *sureau*; car celles-la s'appliquent avec beaucoup de succès extérieurement, pour le soulagement des enflures éréfipélateuses, des maux de dents & de la goute; & pour amollir les abscès & les tumeurs dures, causées par le lait coagulé. L'eau de ses fleurs en conséquence de sa qualité anodyne, est d'une efficacité singuliere dans toutes les maladies soit aiguës, soit chroniques; mais singulierement dans celles où il est quelque matiere vicieuse à expulser, où la douleur est aiguë & où il y a inflammation aux parties externes. Le rob préparé de *sureau*, est, pour ainsi dire, la panacée des gens de la campagne, qui s'en servent comme du meilleur préservatif & de la Medecine la plus sure dans le commencement des maladies, y ajoutant de l'aîle, ou de l'eau de fleurs de *sureau* chaudes. Car non-seulement elle provoque les excrétions par les selles & la transpiration; mais elle possede aussi une qualité anodyne. Quelques-uns pour rendre le rob plus diaphorétique, y ajoutent une dragme de corne de cerf calcinée. Si on a mêlé avec ce rob une quantité égale de sucre candi, & une quantité suffisante d'eau-de-vie versée sur le mélange, & enflammée après l'avoir agitée suffisamment, on a un remede dont une cuillerée est d'une utilité merveilleuse dans les coqueluches & avant le paroxysme des fievres intermitentes. Le fréquent usage de ce rob appaise pour l'ordinaire, & arrête même quelquefois l'impétuosité de ces fievres, pourvu que les crudités des premieres voies aient été traitées auparavant avec des laxatifs & des correctifs. L'aubier du *sureau* bouilli dans l'aîle, l'eau ou le vin, provoque puissamment la sueur, l'urine & les regles; raison pourquoi il est excellent dans la cachexie. Cette écorce appliquée extérieurement dissipe les tumeurs œdémateuses éréfipélateuses, aussi-bien que les douleurs & les enflures de toute espece. HOFFMAN, *de Præst. Remed. Domest.*

AQUA FLORUM SAMBUCI, *eau de fleurs de sureau.* Voyez *Aqua.*

OLEUM SAMBUCINUM, *huile de sureau.* Voyez *Oleum.*

*Rob de baies de sureau.*

Prenez *de suc de baies de sureau, une quantité quelconque.*

Faites épaissir ce suc sur un feu modéré, & à loisir, seul, ou avec une quatrieme partie de sucre.

On prépare de la même maniere les robs d'hieble, de genievre, & de véronique, excepté que dans ce dernier, le suc & le sucre sont en égale quantité. La préparation est la même pour quelques autres robs.

*Onguent de sureau.*

Prenez *de feuilles de sureau cueillies en Mai, dix poignées;*
*de jeunes rejettons croissans aux environs du pié de cette plante, deux livres;*
*de la seconde écorce, une livre.*

Coupez le tout par petits morceaux, que vous ferez bouillir dans douze livres de beure frais, sur un feu modéré, observant de remuer continuellement.

Passez & exprimez le beure.

Remettez sur ce beure la même quantité de feuilles, de rejettons & d'écorce.

Exprimez derechef, avec moins de force, ensorte que vous ayez un onguent.

Cette préparation est toute nouvelle, & elle conserve merveilleusement toutes les vertus du *sureau*, autant qu'il est possible sous cette forme. On pousse l'ébullition jusqu'à ce que les feuilles, &c. commencent à se crisper.

2. *Sambucus fructu in umbella viridi*, C. B. P. 456.
3. *Sambucus racemosa rubra*, C. B. P. 456. Park. Theat. 407. Raii Hist. 2. 1610. Tourn. Inst. 606. Boerh. Ind. A. 2. 223. *Sambucus montana*, Offic. *Sambucus racemosa acinis rubris*, J. B. 1. 551. *Sambucus racemosa vel cervina*, Ger. 1234. Emac. 1422. *Sureau des montagnes.*

Ce *sureau* est peu différent du commun, par les branches & par les feuilles; elles sont en ailes, & plus étroites, que celles du *sureau* commun; il y a cinq ailes découpées sur chaque tige. La différence principale est dans les fleurs que celui-ci a plus jaunes, & en ombelles plus chargés, & dans les baies qui ne sont pas si grosses, mais qui sont rougeâtres. Il est rare en Angleterre; il est commun en Allemagne; il fleurit en Mai.

On en fait peu d'usage intérieurement, parce qu'il passe pour tant soit peu narcotique; il entre dans l'on-

guent populeum : mais comme il eſt rare, on lui ſubſtitue ordinairement le *ſureau* commun. MILLER, *Bot. Offic.*

4. *Sambucus laciniato folio*, C. B. P. 456.
5. *Sambucus humilis ſive edulus*, C. B. P. 456. Raii Hiſt. 2. 1611. Synop. 3. 461. Tourn. Inſt. 606. Boerh. Ind. A. 2. 223. *Ebulus chamæacte*, Offic. *Ebulus ſive ſambucus humilis*, Ger. 1238. Emac. 1426. Park. Theat. 208. *Ebulus ſive ſambucus herbacea*, J. B. 1. 546. *Hieble.*

C'eſt une plante beaucoup plus petite que le ſureau commun, qui s'éleve rarement à plus de trois ou quatre piés de haut, & dont les feuilles ſont plus longues & plus étroites que celles du ſureau commun, pointues, en ailes, & croiſſant deux à deux à chaque jointure. Ses tiges ſont quarrées & cannelées; elles meurent tous les ans; l'*hieble* renaît au printems; il porte à ſes ſommités des ombelles de fleurs blanches, qui ont ordinairement une teinte de pourpre, & dont chacune eſt composée d'une petite feuille divisée en cinq ſegmens; elles ſont ſuivies de baies rondes, noires ou d'une couleur de pourpre foncée, lorſqu'elles ſont mûres & pleines d'un ſuc de la même couleur. Sa racine eſt forte & rampe ſur la ſurface de la terre.

L'*hieble* tient beaucoup du ſureau commun. Il purge les humeurs aqueuſes & séreuſes par les ſelles; il eſt bon dans l'hydropiſie & dans les autres maladies qui proviennent d'une trop grande abondance de séroſités. On le prend intérieurement & on l'applique extérieurement bouilli & en leſſive, & il eſt bienfaiſant aux perſonnes gouteuſes & ſcorbutiques. MILLER, *Bot. Off.*

Ses feuilles ſont un peu ameres : ſon fruit l'eſt encore davantage. Il eſt ſtyptique, & ne rougit pas le papier bleu. Par l'analyſe chymique on tire des feuilles & des ſommités un peu d'eſprit acide & urineux, point de ſel volatil concret, mais une grande quantité d'huile & de terre. Les feuilles ſont émollientes & réſolutives; on les chauſſe & on les emploie en cataplaſme pour la goute & pour toutes ſortes de tumeurs. Les jeunes pouſſes & l'écorce ſont purgatives. On infuſe quelquefois une demi-once de ſa graine dans du vin blanc, on le paſſe,& on donne la liqueur qu'on a exprimée, à des hydropiques, qu'elle purge doucement. Il vaut mieux encore en faire une émulſion avec ſix dragmes ou une once de cette graine. Pour diſſiper l'enflure hydropique des jambes, ou pour guérir le rhûmatiſme, faites un bain de vapeur avec les feuilles de l'*hieble*, la tanéſie, la ſauge; & autres plantes ſemblables; ou faites bouillir ces feuilles dans du gros vin, dont on baſſinera les parties ſur leſquelles on appliquera auſſi le marc de la décoction.

L'huile exprimée de la ſemence d'*hieble* eſt adouciſſante & réſolutive. On ſubſtitue cette plante au ſureau. TOURNEFORT, *Hiſt. des Plant.*

L'*hieble* paſſe pour avoir les mêmes vertus que le ſureau, mais à un plus haut degré. Son écorce & ſes ſemences ſont hydragogues, & bonnes par conséquent dans l'hydropiſie & les autres maladies occaſionnées par une trop grande abondance de séroſité. Preſque tous les Botaniſtes vantent beaucoup la décoction de ſa racine & de ſes ſemences pour évacuer les eaux des hydropiques : mais elle a beſoin de correctif.

L'infuſion de l'écorce de la racine d'*hieble* eſt un remede très-violent : mais ſa décoction eſt plus douce, ce qui vient, ſuivant Fernel, de ce que ſa vertu cathartique s'affoiblit en bouillant. C. Hoffman prétend que les baies & les ſemences de cette plante ont moins de vertu que ſa racine; & je crois, dit Ray, que ſes jets & ſes feuilles ſont d'une nature beaucoup plus douce. Les feuilles de l'*hieble* étant pilées & appliquées ſur la partie, ne ſont pas moins efficaces pour les brûlures que celles du ſureau. Leur leſſive appliquée extérieurement en forme de fomentation appaiſe les douleurs de la goute, ainſi que je l'ai éprouvé moi même; l'huile exprimée de ſes ſemences agit beaucoup plus efficacement; ſes baies, de même que celles du ſureau, teignent les cheveux en noir.

Pour les affections de la rate, on prend tous les matins à jeun, pendant dix à douze jours environ, quatre onces d'eau diſtilée d'*hieble*. Le Medecin Duval preſcrit ce remede pour les douleurs, les enflures & les obſtructions de la rate.

6. *Sambucus, humilior, frutescens, foliis eleganter variegatis*, Suth.
7. *Sambucus, humilis, ſive ebulus, folio laciniato*, C. B. P. 456.
8. *Sambucus, major, folio nigriori.* BOERHAAVE, *Index alter Plantarum, Vol. II.*

SAMBUCUS PALUSTRIS, nom de l'*Opulus*.
SAMBUCUS ROSEA, nom de l'*Opulus, flore globoſo.*

SAMECH, dans Paracelſe, eſt, ſuivant Ruland, le tartre ou le ſel de tartre.

On prépare le *Balſamum Samech* de Paracelſe de la maniere ſuivante.

Prenez *du ſel de tartre du meilleur & du plus pur que vous pourrez trouver, une livre.*

Réduiſez-le en une leſſive très-forte avec une quantité ſuffiſante d'eau de pluie; faites enſuite diſſoudre & bouillir dans de l'eau de pluie,

*une livre de crême de tartre.*

Mêlez ces deux ſolutions goutte à goutte, juſqu'à ce que l'efferveſcence ait entierement ceſſé; filtrez promptement ce qui peut l'être, & faites-lui acquérir par l'évaporation la forme du ſel. Vous aurez le *baume Samech* de Paracelſe que vous pourrez rendre plus parfait de la maniere ſuivante.

Prenez *de ce ſel de tartre ainſi altéré, telle quantité qu'il vous plaira.*

Verſez deſſus de l'alcohol de vin, enſorte qu'il ſurmonte de trois travers de doigts.

Laiſſez-les en digeſtion juſqu'à ce que l'eſprit de vin ait acquis une couleur extremement rouge; verſez-le & ajoutez-y en de nouveau.

Réitérez la même opération juſqu'à ce que vous ayez autant de teinture qu'il vous en faut.

Mêlez toutes ces différentes portions de teinture enſemble, & faites-les évaporer à demi.

Vous aurez un remede propre pour évacuer le tartre du ſang par les urines, & pour chaſſer le ſable & le gravier des reins.

La doſe de ce ſel eſt depuis demi-ſcrupule juſqu'à un ſcrupule, dans quelque liqueur diurétique convenable; & la doſe de la teinture depuis un ſcrupule juſqu'à demi-dragme. *Collectan. Chym. Leyd.*

SAMEN, *Orge.* RULAND.

SAMIA TERRA, Offic. Charlt. Foſſ. 3. Aldrov. Muſ. Metall. 239. Matth. 1391. Worm. 5. *Terre de Samos.*

C'eſt une ſubſtance argilleuſe, sébacée, graſſe & peſante, de couleur blanche ou pâle, & d'un gout aſtringent. On l'apporte de l'Iſle de Samos; & Dioſcoride la recommande pour arrêter les cours de ventre. Elle a les mêmes vertus que la terre de Lemnos.

SAMIES,

SAMIES, terme obscur que l'on trouve dans Paracelse. Il signifie, à ce qu'on prétend, l'effet ou l'influence secrete de l'air.

SAMIUS LAPIS, *Pierre Samienne.*

On la trouve dans l'Isle de Samos, & elle sert aux Orfevres pour polir l'or & lui donner plus d'éclat. On choisit la plus dure & la plus blanche.

La *pierre Samienne* est astringente & rafraîchissante, ce qui la rend utile pour les maladies de l'estomac quand on la prend intérieurement. Elle fortifie & conserve les organes des sens ; (pour ἀμβλυντικὴν je lis ἀμυντικὴν) & employée avec du lait elle est efficace pour les fluxions des yeux & les ulceres. On prétend qu'étant portée en forme d'amulete elle facilite l'accouchement & prévient les fausses-couches. DIOSCORIDE, *Lib. V. cap.* 173. Voyez *Alana terra.*

SAMOLOIDES.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est d'une seule piece, divisée en quatre parties presque jusqu'au fond & en forme d'étoile. De son centre s'éleve un pistil dont la base est entourée de filets fort minces accompagnés de quatre étamines. Ce pistil se change en un fruit de figure oblongue à deux panneaux qui contient des semences applaties.

Boerhaave n'en compte qu'une espece, qui est,

*Samoloides, quæ capraria, Curassavica, cabritta vulgò dicta*, H. A. 1. 79. BOERHAAVE, *Ind. alt. Pl. Vol. II.*

Cette plante est très-commune dans la Jamaïque & dans plusieurs autres endroits des Indes Occidentales, où les habitans en ont usé en forme de thé ; ce qui lui a fait donner son nom. A Curasao les chevres broutent cette plante, & de-là vient que les Naturels du pays l'appellent *cabritta*. Elle n'est plus d'usage aujourd'hui dans l'Amérique. MILLER, *Dictionn. Vol. II.*

SAMOLUS.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rosette, d'une seule piece & divisée en plusieurs segmens. Le pistil s'éleve du fond du calyce, & est enfoncé comme un clou dans le centre de la fleur ; ensuite s'unissant avec le calyce il se change en un fruit ou gousse ouverte à son sommet & remplie d'un grand nombre de semences menues.

Boerhaave ne compte qu'une espece de *Samolus.*

*Samolus Valerandi*, J. B. 3. 791. *Veronica, aquatica, folio subrotundo, non crenato*, M. H. 3. 323. H. L. 622. *Anagallis, aquatica, folio rotundo, non crenato*, C. B. P. 252. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante croît aux lieux que l'eau inonde pendant l'hiver, & on la trouve rarement dans les jardins. Elle est annuelle, elle fleurit au mois de Juin, & ses semences sont mûres au mois d'Août. Elle approche de la véronique : mais celle-ci a une fleur composée de quatre pétales, au lieu que celle du *Samolus* en a cinq. Elle possede une qualité légerement nitreuse & anti-scorbutique.

SAMPARANTAM, nom que les Indiens donnent au *Lobus echinatus Moluccensis*, Ponæ. *Lobus orbicularis fuscus, spinosis tuberculis obsitus, binos phaseolos nigros continens*, C. B.

Clusius croit que ces fruits sont de quelque usage dans les Indes, parce que tous ceux qu'il a vus étoient percés dans le milieu pour pouvoir y passer un cordon : mais il n'a jamais pu découvrir à quoi on l'employoit.

SAMPSUCHINUM, onguent composé dont Dioscoride donne la description, *Lib. I. cap.* 57.

SAMPSUCHUM. Voyez *Amaracus.*

SAMSTRAVADI. Voyez *Jambos.*

SAN

SANALIA, nom que l'on donne dans la Syrie à ces especes de tumeurs appellées par les Grecs *meliceridcs.* AETIUS, *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap.* 15.

SANAMUNDA, nom de la *Caryophyllata vulgaris.*

SANCTUM LIGNUM. Voyez *Guaiacum.*

SANDARACHA. Voyez *Ambra.*

SANDARACHA GRÆCORUM, le même que *Realgar.*

SANDARACHA, Offic. *Vernix Arabum. Sandaraque.*

C'est une gomme résineuse qui découle du *Cedrus Lycia major Dodon.* Elle est atténuante & résolutive, mais on l'emploie rarement en Medecine. Les Vernisseurs s'en servent après l'avoir fait dissoudre dans l'esprit de vin. On en fait une poudre dont on frotte le papier pour rendre l'écriture plus belle. On la confond quelquefois avec la gomme du genievre. Elle est fort différente de cette espece d'orpin auquel les anciens Grecs donnoient le nom de *sandaraque.* GEOFFROY.

SANDASTROS, pierre précieuse tachetée de jaune que l'on appelle encore *garamatites.* Elle est estimée cordiale & bonne pour résister au poison, étant pulvérisée & prise à la dose d'un demi-scrupule ou d'un scrupule. Lemery lui attribue une vertu alcaline & absorbante.

SANDILZ ANGLORUM, *sive Anguilla de arena*, *Anguille de sable.* C'est un petit poisson de mer que l'on trouve dans le sable dans plusieurs endroits de l'Angleterre. Il est un peu plus long que le doigt, & de sa grosseur environ, bleu sur le dos & blanc sur le ventre. Il est bon à manger, & on assure qu'il est apéritif.

SANDIVER. Voyez *Axungia vitri.*

SANDIX. Voyez *Cerussa.*

SANDYX, dans Dioscoride, *Lib. V. cap.* 103. est de la cérufe que l'on fait calciner dans un pot, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la couleur de la sandaraque, c'est-à-dire, le *realgar.*

SANGUICULUM, le même qu'*Hæmatia.*

SANGUIFICATIO, *sanguification* ; c'est-à-dire, l'élaboration du sang, au moyen du mouvement intestin, que le chyle éprouve dans le poumon, dans le cœur & dans les arteres.

SANGUIFLUUS, nom d'un serpent venimeux ; le même qu'*Hæmorrhous.*

SANGUIFUCA, *filtre.* RULAND.

SANGUINALIS HERBA, nom du *Polygonum. Sanguinaire.*

SANGUINARIUS ; le même qu'*Enæmos.*

SANGUINEA, *Nitre.* RULAND.

SANGUINEUS, *sanguin* ; c'est-à-dire, plein de sang rouge.

SANGUINIOLUM, dans Paracelse, est dans l'affection hystérique un signe d'une exulcération ou apostémation future.

SANGUIPURGIUM, est une fievre légere à laquelle quelques Auteurs ont donné ce nom, dans la croyance qu'elle purifie le sang.

SANGUIS, *Sang.*

Comme la conservation de l'œconomie animale dépend entierement du *sang* & de la maniere dont il circule dans les vaisseaux destinés à le distribuer dans toutes les parties du corps, il ne sera pas inutile d'examiner

la nature de ce fluide, & de rechercher par quelles facultés vitales il eſt élaboré & rendu capable d'entretenir le corps en ſanté.

Tous les alimens dont nous faiſons uſage, à l'exception ſeulement de l'eau & du ſel, ſont tirés du regne animal ou végétal; & la plûpart ont beſoin de la main du Cuiſinier pour pouvoir être plus aiſément diſſous par les actions employées à leur réſolution. Le devoir du Cuiſinier conſiſte donc à diminuer la cohéſion des parties des ſubſtances alimentaires, & à les digérer en partie avant qu'on les mange; & l'on ne ſauroit commettre une faute plus capitale contre la ſanté que de les durcir, comme il arrive quelquefois, encore que le palais en ſoit flaté.

Les alimens, ſoit crus ou cuits, ſont reçus dans la bouche, où ils ſont broyés par la maſtication, mêlés avec la ſalive, & préparés pour une digeſtion future parfaite, vers laquelle c'eſt-là le premier pas. La manducation ou maſtication ſe fait par le moïen du muſcle digaſtrique, qui ſert à abaiſſer la mâchoire inférieure & à ouvrir la bouche, laquelle ſe ferme de nouveau par la contraction des muſcles temporaux, maſſeter, ptérygoïdiens externe & interne, qui étant extremement forts, preſſent les mâchoires l'une contre l'autre avec une force prodigieuſe.

La premiere partie de la manducation conſiſte dans l'inciſion de l'aliment avec les dents de devant, qu'on appelle inciſives; l'aliment paſſe enſuite par les molaires au moyen des actions variées du buccinateur, de l'orbiculaire, du zygomatique, du releveur commun des levres, du releveur propre de la levre ſupérieure, du releveur propre de la levre inférieure, de l'abbaiſſeur propre de la levre inférieure, de l'abbaiſſeur commun des levres, de l'oblique de la levre inférieure, & du *platiſma myoides*, ou peaucier.

Lorſque ces muſcles agiſſent tous enſemble, les joues & les levres ſont ſi étroitement appliquées contre les dents, qu'aucune partie de l'aliment, ſoit ſolide ou fluide, ne ſauroit ſortir de la bouche; au lieu que quand ils agiſſent ſéparément, les dents agiſſent ſur l'aliment de la maniere que les circonſtances l'exigent. La maſtication eſt ſi importante pour la conſervation de la ſanté, qu'Hippocrate a obſervé il y a long tems, que ceux dont les dents ſont bonnes, vivent très-longtems.

Durant la maſtication, l'aliment qui a été broyé ſe mêle intimement avec la ſalive qui vient des glandes parotides, des glandes maxillaires internes, des ſublinguales, d'un nombre infini de couloirs ſitués dans la langue, dans le palais, dans les gencives & dans les levres, des glandes ſituées dans les parties antérieure & inférieure du palais, de la luette & des amygdales. Cette ſalive eſt un fluide ténu & tranſparent, ſans gout & ſans odeur, qui ne s'épaiſſit point ſur le feu, & qui ſe change en écume quand on la fouette. Elle eſt ſéparée par les glandes du *ſang* artériel le plus pur: quand on a faim, elle devient plus abondante, plus fluide & plus acre: après un long jeûne, elle eſt extremement acre, pénétrante, déterſive & réſolutive; elle excite & augmente la fermentation dans les végétaux farineux & ſucculens, & dans les ſirops: les hommes & les brutes qui ſe portent bien l'avalent en dormant; & lorſqu'on la prodigue mal-à-propos, il en réſulte des dégouts, des indigeſtions & des atrophies. Elle contient une grande quantité d'eau & d'eſprits, & peu d'huile & de ſel, qui compoſent un ſavon naturel très-propre à atténuer le *ſang*, & le diſpoſer à une ſolution parfaite.

Si l'on fait attention à ce qu'on vient de dire, on ne pourra que blâmer la conduite de ceux qui prodiguent ce fluide ſalutaire, & qui en excitent l'écoulement en fumant ou mâchant du tabac, ou de quelque autre maniere que ce ſoit.

La maſſe alimentaire ainſi mêlée & humectée, eſt pouſſée vers l'œſophage, tandis que les dents venant à ſe fermer, l'aliment contenu dans la bouche eſt tellement dirigé par la contraction des muſcles des levres, des joues & de la langue, qu'il occupe tout l'eſpace compris entre les dents de la mâchoire ſupérieure & le palais. En même-tems les génioglosses, les ſtyloglosses & les ceratoglosses agiſſant ſucceſſivement, forment une cavité à l'endroit de la racine de la langue, au-deſſous du voile du palais, de la luette & des amygdales, au-deſſus du larynx & du pharynx, & devant les membranes qui couvrent les corps des vertebres du cou & les muſcles poſtérieurs du pharynx, & y amenent l'aliment qui doit être avalé. La racine de la langue eſt alors tirée en-haut & en-avant par l'action des génioglosses, des géniohyoïdens, des ſtylocératohyoïdiens, en même-tems que l'os hyoïde s'applique au voile du palais, & ferme les paſſages qui aboutiſſent au nez. L'os hyoïde & le larynx s'élevent par la contraction du thyrohyoïdien, au moyen dequoi l'aliment qui doit deſcendre dans l'œſophage comprime l'épiglotte, tandis que la luette eſt abbaiſſée par ſes propres muſcles & l'ouverture de la glotte fermée. En même-tems, les génioglosses, les myloglosses, les géniohyoïdiens & les mylohyoïdiens, pouſſent la racine de la langue, l'os hyoïde & le larynx en-avant, & ouvrent le pharynx qui eſt annexé à la racine de la langue, à l'os hyoïde & au larynx. L'œſophage s'ouvre par ce moyen, & fait place à l'aliment qui doit deſcendre dans l'eſtomac; ſurtout lorſqu'en même-tems les muſcles ptérygoïdiens externes, & quelques fibres du maſſeter, tirent la mâchoire inférieure toute entiere en-avant; ce qui augmente l'ouverture, auſſi-bien que les gloſſo pharyngiens, les hyopharyngiens, les thyropharyngiens & les cricopharyngiens.

La partie ſupérieure du pharynx eſt par-là dilatée & appliquée à l'aliment; tandis que l'orifice ſupérieur du larynx ſe ferme, au moyen de la contraction des ſtylopharyngiens, & l'œſophage ſe dilate pour donner plus aiſément paſſage à l'aliment. En même-tems les muſcles internes & externes de la luette agiſſent de maniere à élever & dilater le voile du palais, & à empêcher qu'il ne tombe aucune partie de l'aliment ou dans la fente de la glotte, ou dans le paſſage qui aboutit au nez. Le moment d'après tous les muſcles dont nous venons de parler, ſe débandent, & l'action ne ſubſiſte ſeulement que dans les ſternohyoïdiens, les ſternothyroïdiens & les coracocératohyoïdiens; par-là la ſurface large poſtérieure du cartilage cricoïde, eſt tirée en-bas & en-arriere contre le pharynx. Dans le même inſtant, les gloſſoſtaphylins, les pharyngoſtaphylins & le muſcle azygos de Morgagni, agiſſent avec beaucoup de force & une eſpece de mouvement convulſif; de ſorte que le voile du palais qui eſt diſtendu & tiré en-haut, s'abaiſſe tout d'un coup au point de pouſſer l'aliment dans l'orifice de l'œſophage, qui eſt élevé & dilaté par la contraction des gloſſoſtaphylins & des pharyngoſtaphylins.

L'action de ces muſcles eſt ſecondée par une eſpece de mouvement convulſif dans les gloſſopharyngiens, les hyopharyngiens & les thyropharyngiens, qui rapprochent la langue, l'os hyoïde, le larynx & la partie poſtérieure du pharynx, de maniere qu'ils facilitent avec une force conſidérable l'intruſion de l'aliment dans l'orifice de l'œſophage. Par-là le pharynx ſe ferme, tandis que l'œſophagien ſe contracte, & l'aliment eſt retenu dans la cavité de l'œſophage au-deſſous du pharynx, & immédiatement pouſſé dans l'eſtomac par la contraction des fibres longitudinales & orbiculaires de la tunique muſculeuſe de l'œſophage.

C'eſt par ce mécaniſme admirable que l'aliment eſt précipité dans l'eſtomac: mais il eſt aiſé de voir en même-tems qu'il peut ſurvenir dans ces parties un grand nombre de déſordres capables de retarder la déglutition, de la rendre laborieuſe, ou de l'interrompre totalement; du nombre deſquels ſont les tumeurs dans les parties qui ſervent à cette action, & la paralyſie des muſcles. La déglutition peut auſſi être interrompue par le trop grand uſage des ſubſtances ſeches, qui em-

portant & détruisant la mucosité qui humecte l'intérieur du gosier, du pharynx & de l'œsophage, est cause que les organes qui servent à la déglutition deviennent trop secs pour s'acquiter de leurs fonctions respectives. Quand la luette manque, ou que le voile du palais est fendu, la déglutition se fait avec beaucoup de peine : dans le premier cas, la personne ainsi affectée est sujette à tousser toutes les fois qu'elle veut avaler, à cause qu'une portion de l'aliment tombe dans le larynx ; & dans le second, l'aliment prend son cours par l'ouverture des narines.

L'aliment n'est pas plutôt descendu dans l'estomac, que la partie supérieure du muscle inférieur du diaphragme se contracte sur la partie inférieure de l'œsophage qui la traverse, & par-là l'estomac se trouve fermé.

L'aliment ainsi humecté & en même-tems rempli d'air, étant déposé dans un estomac fermé, chaud & humide, ne manque pas d'y fermenter & de s'y corrompre, suivant les différentes substances dont il est composé ; au moyen dequoi il se convertit en une masse acescente, alcalescente, rance ou gluante.

Mais la tunique veloutée de l'estomac qui enveloppe immédiatement la masse alimentaire y verse continuellement par une infinité de couloirs une liqueur ténue, transparente & écumeuse, qui contient beaucoup d'esprit & peu de sel, & qui dans les animaux les plus voraces, n'est ni alcaline, ni acide, mais quelque peu acre, après un long jeûne ; & une humeur plus gluante & plus muqueuse qui suinte dans la cavité de l'estomac par les couloirs de certaines glandes destinées à la séparer. Voyez *Cœlia.*

Si l'on fait attention que la masse alimentaire est humectée par la salive qui afflue continuellement & en grande quantité dans l'estomac, de la bouche, du gosier & de l'œsophage ; que l'estomac la délaie au moyen des humeurs dont on a parlé ci-dessus ; que les restes du premier aliment sont mêlés & agités avec elle ; que l'air contenu dans la masse alimentaire la divise en se raréfiant, & que la chaleur de la partie excite & augmente l'action de toutes ces choses ; on comprendra sans peine que l'aliment doit se macérer, se délayer, se raréfier, s'atténuer, se dissoudre & fermenter dans l'estomac, & par-là devenir capable de se mêler avec les sucs animaux, & de circuler dans tous les vaisseaux du corps.

On ne doit pas oublier ici l'action de la tunique musculeuse ou charnue de l'estomac, qui embrasse étroitement les alimens enfermés dans cet organe, les mêle & les broie ensemble par une espece de mouvement vermiculaire, les expose à l'action des parties voisines, retient les parties les plus grossieres & chasse les plus fluides vers le pylore & de-là dans le duodénum.

Plusieurs autres circonstances concourrent à faciliter la digestion de l'aliment dans l'estomac. 1°. La chaleur communiquée à cet organe par toutes les parties des environs. 2°. Les battemens continuels & répétés d'une infinité d'arteres dans le diaphragme, l'épiploon, la rate, le foie, le pancréas, le mésentere & le péritoine, sur l'estomac. 3°. Les vibrations violentes de l'aorte qui est située immédiatement au-dessous de ce viscere. 4°. L'action du fluide nerveux, qui est beaucoup plus abondant dans l'estomac que dans aucune autre partie ; ce qu'on n'a pas encore bien compris jusqu'ici. 5°. La compression perpétuelle de l'estomac & de tous les visceres de l'abdomen, par l'action réciproque du diaphragme & des muscles épigastriques durant l'inspiration & l'expiration.

Toutes ces causes agissant conjointement avec une égale force, doivent,

1°. Léviger, dissoudre & mêler intimement les parties les plus muables de l'aliment, & les pousser dans le pylore & de-là dans le duodénum.

2°. Retenir les parties les plus ténaces, & par la continuité des mêmes causes, produire les mêmes effets sur elles.

3°. Dessécher les membranes, les tendons, les cartilages & les os des animaux, les peaux, les filamens & les parties les plus dures des végétaux, les chasser ensuite hors de l'estomac pour qu'elles s'évacuent par les selles.

Il est bon de remarquer que toutes les liqueurs employées à faciliter la digestion des alimens, sont neutres & savoneuses, & jamais alcalines ni acides. Rien n'est donc plus absurde que d'admettre, comme quelques Auteurs ont fait, des fermens & des menstrues alcalins ou acides dans l'estomac.

Nous venons de conduire l'aliment jusques dans l'estomac, d'où il passe dans le duodénum où il souffre des changemens considérables au moyen de l'action de cet intestin, de la bile & du suc pancréatique qu'il renferme. Voyez à ce sujet les mots *Duodenum*, *Bilis*, *Chylus* & *Pancreas.*

Les alimens étant parvenus dans les intestins, ce qu'il y a de plus subtil & que nous nommons le *chyle*, se sépare des excrémens. Ceux-ci sont chassés par le mouvement péristaltique des intestins hors du corps par l'anus, tandis que le chyle étant sassé & ressassé par le même mouvement vermiculaire des intestins, entre dans les orifices des veines lactées, d'où il passe dans le réservoir qui lui est destiné, & de-là par le canal thorachique dans la veine soûclaviere gauche, où il se mêle avec la masse du *sang*, & par la veine-cave descendante dans le ventricule droit du cœur.

Les deux troncs supérieur & inférieur de la veine-cave se réunissent en un seul qui va se rendre dans le ventricule droit du cœur. On trouve dans l'intérieur du canal, à l'endroit où ces deux troncs se joignent, une petite éminence en forme d'isthme faite par leurs tuniques, laquelle dirige le *sang* de l'un & de l'autre dans le ventricule & l'empêche de passer tout entier par le même endroit. L'oreillette droite dans sa diastole reçoit le sang qui lui vient de la veine cave, & le verse durant sa systole dans le ventricule droit ; (car le cercle tendineux qui est à l'entrée de la cave se resserre & empêche le *sang* de rentrer dans la même veine durant sa diastole.) Dans la systole du ventricule droit, le *sang* est poussé dans l'artere pulmonaire ; (car il ne peut retourner dans l'oreillette, à cause des valvules tricupidales) qui communique avec la veine pulmonaire, laquelle reporte le *sang* dans l'oreillette gauche, qui dans sa systole pousse le *sang* dans le ventricule gauche, qui pour lors est dans sa diastole. Dans la systole de ce ventricule le *sang* est poussé dans l'aorte (car il ne peut retourner dans l'oreillette à cause des valvules mitrales) qui le distribue dans tout le corps. Au reste, l'aorte après avoir monté quelque peu en sortant du cœur, redescend de nouveau pour former le tronc descendant, & produit de la partie supérieure de son arcade les carotides & les axillaires. Au moyen de cet artifice le *sang* venant à heurter contre les parois de l'aorte perd une partie de sa force ; une partie de ce fluide pénetre dans les orifices des branches ascendantes, & le reste se porte en-bas.

Le *sang* qui circule dans les arteres est repris par les veines qui leur correspondent, d'où il se rend de nouveau dans l'oreillette droite du cœur.

Voyons maintenant la maniere dont le *sang* circule dans le fœtus.

Pour cela faire, on observera d'abord qu'à la surface inférieure de l'éminence de la veine-cave dans l'oreillette droite, vis à vis l'orifice de la cave ascendante, il y a un trou appellé *trou ovale*, qui s'abouche avec la veine pulmonaire opposée. Ce trou est muni d'une valvule qui permet bien au *sang* de pénétrer dans cette veine, mais qui l'empêche de retourner en-arriere. On trouve pareillement un passage ou conduit de communication entre le tronc de l'artere pulmonaire & celui de l'aorte.

Le *sang* qui vient du placenta par la veine ombilicale

dans la veine porte, passe dans la veine-cave par un canal qui aboutit en droite ligne du tronc de la porte à celui de la cave dans le foie. Ce *sang* monte dans la veine-cave, & se jette directement par le trou ovale dans la veine pulmonaire, qui le conduit dans le ventricule gauche, d'où il passe dans l'aorte pour être distribué dans tout le corps. Mais le *sang* qui circule dans la veine-cave descendante, est détourné par l'isthme de la cave, du trou ovale, & tombe dans le ventricule droit, qui le verse dans l'artere pulmonaire, d'où une partie se rend par le canal de communication dans l'aorte. La raison pour laquelle la nature a formé ces passages dans le fœtus, est, que le *sang* ne sauroit circuler dans les vaisseaux sanguins des poumons, à cause de la compression qu'ils souffrent de la part de leur substance: mais dès que l'enfant est venu au monde, & que cette pression vient à cesser, en conséquence de la distension que l'air cause dans le poumon, le *sang* trouvant un passage libre dans celui-ci, cesse de couler dans le canal de communication, qui est moins propre à le recevoir qu'auparavant, à cause que l'artere pulmonaire étant dilatée par les poumons, le fait écarter de l'angle droit; ce qui est cause qu'il se desseche. De plus, la veine pulmonaire recevant une plus grande quantité de *sang* des poumons, la valvule du trou ovale est poussée contre ses parois, & empêche le *sang* qui vient de la veine-cave de se mêler avec le reste de ce fluide. On voit par-là que le *sang* qui vient de la veine-cave descendante dans le fœtus ne passe que par le ventricule gauche, tandis que celui qui vient de l'ascendante passe par le droit.

Comme la vie ne subsiste qu'autant que le *sang* est louable, & qu'il se distribue en quantité convenable dans tous les vaisseaux du corps, il est du devoir d'un Medecin d'examiner sa nature & ses divers mélanges dans différens tempéramens & différentes maladies. Rien n'est plus propre à nous faire découvrir la véritable nature de ce fluide que l'Analyse chymique.

Pour y réussir, il faut d'abord découvrir par des expériences fondées sur les principes de la statique, la proportion qu'il y a entre les parties solides & fluides du *sang*, tant dans l'état fluide, que dans l'état morbifique.

Voici la maniere de faire cette estimation:

On pesera d'abord le *sang* au sortir de la veine; & après l'avoir laissé sécher dans un vaisseau d'étain, on pesera de nouveau la poudre qui reste, au moyen de quoi on pourra déterminer exactement la quantité de parties solides & fluides du sang. Plus la quantité de matiere solide est grande, plus le sang est épais & ténace; circonstance qui favorise extraordinairement la génération des obstructions.

Nous apprenons des lois des Mécaniques, qu'il faut pour conserver la santé trois parties fluides d'alimens sur une de solide. D'où il suit, qu'il doit y avoir une proportion convenable entre les alimens & la boisson, puisque les premiers ne contiennent pas une quantité suffisante d'humidité.

Il est bon d'observer que la partie aqueuse du *sang* s'évapore plus promptement dans l'expérience précédente, qu'une pareille quantité d'autre eau placée dans un vaisseau de même figure & de même grosseur, & exposée au même degré de chaleur; preuve certaine que l'eau qui se trouve mêlée avec le *sang* & les humeurs vitales n'est ni crue, ni grossiere, mais extremement ténue & volatile. Cependant malgré cette circonstance, le sang humain est spécifiquement plus pesant que l'eau, à cause du principe solide qu'il contient; car si un vaisseau plein d'eau pese neuf onces & six gros, il en pesera dix & deux gros après qu'on l'aura rempli de *sang*. De sorte que dans ce cas, la même quantité de *sang* humain excede une pareille quantité d'eau de plus de demi-once.

Si l'on expose la sérosité qui flotte sur la surface du *sang* sur du charbon ardent dans une cuillere d'argent, elle se durcira de même que le blanc d'œuf; preuve certaine qu'elle contient une grande quantité de suc nourricier. Elle ne fermente ni avec les acides, ni avec les alcalis; ce qui prouve que semblable au blanc d'œuf, elle n'est ni acide, ni alcaline. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se coagule avec la solution d'alun, l'huile de vitriol & l'alcohol. D'où l'on peut voir combien ces liqueurs doivent être préjudiciables à la contexture & au mouvement du *sang*.

Le *sang* nouvellement tiré de la veine se résout totalement en sérosité quand on l'expose à une légere chaleur; & celle-ci, loin de le rendre plus solide, résout peu-à-peu & successivement celles de ses parties qui étoient caillées. Le sang devient plus fluide à proportion que cette chaleur continue davantage; & semblable au blanc d'œuf, il commence à se corrompre; & pour lors non-seulement il a une odeur fétide, mais il fermente avec les acides; d'où il suit que la putréfaction produit un sel alcali. On voit par cette expérience que le *sang* & la sérosité, à l'aide de la chaleur naturelle du corps, dégénerent par la suite du tems en excrémens, par exemple, en sueur & en urine, & qu'il a toujours besoin d'être rafraîchi par un nouveau chyle; autrement une longue abstinence seroit capable de causer la mort à celui qui la souffriroit.

Quand on distile le *sang* humain à une chaleur légere dans un vaisseau de verre, il donne une grande quantité d'eau qui paroît ne contenir ni acide, ni alcali, ni aucun principe spiritueux: d'où il suit que le principe spiritueux du sang, est extremement volatil mais nullement sulphureux, phlogistique, alcali & volatil.

Si après avoir fait évaporer le phlegme du *sang* qu'on a exposé dans la cucurbite à l'aide d'une chaleur légere, on met la masse coagulée qui a restée au fond dans une rétorte de verre, & qu'on l'expose à un feu violent, elle donnera d'abord un esprit jaunâtre & une huile jaune, & l'on trouvera un sel volatil blanc attaché aux parois du vaisseau sous différentes figures. Si l'on pousse le feu, il se précipitera une huile grossiere au fond du vaisseau, en même-tems qu'il s'élevera une grande quantité de sel volatil.

Le *caput mortuum* ne donne aucun sel fixe, à l'exception peut-être du sel commun; & cela arrive pour l'ordinaire lorsque le sujet a fait un grand usage de ce sel. Quand on expose le *caput mortuum* à un feu ouvert, il laisse une petite quantité de terre blanchâtre.

Lorsqu'on ajoute quelque peu de chaux vive au *sang* humain avant d'en faire la distilation, il donne un sel volatil beaucoup plus pur: mais il vaut mieux rectifier toutes les substances que donne le *sang* avec la chaux vive.

Voici une expérience dans laquelle, sans le secours du feu, qui détruit la contexture primitive du *sang* pour lui en donner une nouvelle, on peut, à l'aide de l'eau chaude toute seule, résoudre le sang en ses principes; car si l'on pulvérise le *sang* après l'avoir fait sécher, & qu'on le mette dans l'eau chaude, celle-ci deviendra rougeâtre, & il restera une matiere de couleur brune que l'eau ne peut dissoudre.; & cette matiere indissoluble, à cause de sa viscosité, est deux fois aussi abondante que celle qui est capable de résolution.

Lorsqu'on la fait sécher, il reste une poudre obscure qui s'enflamme aisément; preuve certaine qu'elle est composée de parties sulphureuses extremement subtiles, au lieu que celles du résidu sont plus fixes & plus terrestres, quoique de même nature que les précédentes.

On peut découvrir ces deux substances à la vue, en recevant le *sang* au sortir de la veine dans de l'eau tiede; car elle se teint aussi-tôt d'une couleur rougeâtre, tandis qu'il reste au fond du vaisseau des flocons blancs qui paroissent composés comme de toile d'araignée,

& que l'eau eſt incapable de réſoudre. On ne doit point douter qu'un *ſang* rempli d'une ſubſtance auſſi groſſiere ne ſoit extremement ſujet à engendrer des concrétions polypeuſes, & à obſtruer les vaiſſeaux. Hoffman, *Obſ. Phyſ. Chym. Lib. II. Obſ.* 21.

Pour mieux découvrir la contexture & la conſiſtance du *ſang*, le Docteur Langrish a pris la peine de l'examiner par les voies de la ſtatique dans chaque degré d'une fievre aiguë & continue, dans laquelle on pouvoit ſaigner ſans rien craindre, afin de découvrir les différentes proportions de la ſéroſité & de la partie rouge coagulée, & les différens degrés de cohéſion entre les globules rouges qui conſtituent cette partie rouge.

Avant que de paſſer aux expériences, dit ce Docteur, il eſt à propos d'avertir le Lecteur de la maniere dont je les ai faites.

Premierement, j'ai toujours eu ſoin de recevoir le *ſang* dans une écuelle de même figure & de même grandeur, afin qu'il ne fût pas plus expoſé aux influences de l'air dans une expérience que dans l'autre.

Secondement, j'ai reçu tout le *ſang* dans la même écuelle, l'expérience m'ayant appris qu'une livre de ce fluide donne beaucoup moins de ſéroſité lorſqu'on le diviſe en pluſieurs portions, que lorſqu'on le laiſſe tout entier dans le même vaiſſeau.

Troiſiemement, j'ai toujours mis le *ſang* dans un lieu frais; & après l'y avoir laiſſé pendant vingt-quatre heures, j'ai exactement peſé la ſéroſité & la partie rouge ſéparément, à deſſein de découvrir leurs différentes proportions.

Quatriemement, j'ai pris un tuyau de verre fort mince de 12 pouces de long ſur quatre lignes de diametre; & après l'avoir hermétiquement ſcellé par un bout, je l'ai épointé de l'autre environ de la groſſeur d'un pois moyen. Ayant poſé cette extrémité ſur la partie rouge, & le tuyau n'ayant pas été aſſez peſant pour s'y enfoncer, lors même que je le rempliſſois d'eau, le moyen que j'imaginai pour reconnoître la cohéſion du *ſang* coagulé, fut de verſer du mercure dans le tuyau juſqu'à ce qu'il pût s'enfoncer; & comme j'avois pris la précaution de le graduer exactement, il me fut aiſé de déterminer les degrés de cohéſion entre les globules qui conſtituent la partie rouge.

*Nota.* Chaque degré contenoit un huitieme de pouce, de ſorte que lorſqu'il eſt dit dans la table ſuivante; *degrés de conſiſtance, N.*48. cela veut dire, que la partie rouge étoit d'une conſiſtance équivalente à ſix pouces de mercure, non compris le poids du tuyau, qui étoit de trois gros, cinquante-ſix grains.

| *Age du ſujet.* | *Jours de la Maladie.* | *Symptomes.* | *Quantité de ſang tirée.* | *Quantité de ſéroſité.* | *Gout & couleur de la ſéroſité.* | *Couleur & conſiſtance de la partie rouge.* | *Jours dans leſquels les criſes ſont arrivées, & couloirs par où elles ſe ſont faites.* |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Homme âgé de 45 ans. | II. jour | Chaleur exceſſive, altération, vomiſſemens, cours de ventre, douleurs cruelles dans la tête, dans le dos, dans les reins, avec une urine claire, pâle, limpide. | 13 Onces, 2 ſcrupules. | 3 Onces, 3 dragmes & 1 ſcrupule. | Un peu plus âpre que dans l'état de ſanté, & d'un jaune ardent. | Très-vermeille, à l'exception de quelques taches bleues. Degrés de conſiſtance 34. | Le ſeptieme jour par les ſueurs & une urine trouble. |
| Femme âgée de 32 ans. | I. | Pouls vîte & plein, grande douleur dans la tête & dans les reins, avec délire. | 14 Onces, 1 dragme. | 3 Onces, 5 dragmes & 2 ſcrupules. | Preſque inſipide & de couleur de petit lait. | Extremement vermeille. Degrés de conſiſtance 26. | Le neuvieme jour par des ſueurs copieuſes & des urines épaiſſes. |
| Homme âgé de 23 ans. | IV. | Langue ſale & humide, urine crue, pouls fort & plein, délire, chaleur exceſſive & vomiſſement fréquent. | 15 Onces, 2 dragmes & 26 grains. | 3 Onces, 1 dragme & 1 ſcrupule. | Saline pénétrante & de couleur de paille. | Exceſſivement vermeille. De grés de conſiſtance 38. | Le ſeptieme & huitieme jour par un ſaignement de nez, une expectoration copieuſe, une urine trouble & des ſueurs modérées. |
| Homme âgé de 42 ans. | III. | Grande chaleur, pouls fort & plein, douleur dans la tête & dans le dos, vertiges & nauſées. | 14 Onces, 1 dragme & 1 ſcrupule. | 5 Onces, 2 dragmes & 16 grains. | Somache & de couleur de citron. | D'un rouge vif avec quelques taches gluantes. Degrés de conſiſtance 43. | Mort le ſeptieme jour ayant des urines troubles & des ſueurs copieuſes. |
| Garçon âgé de 12 ans. | II. | Phrénéſie avec loquacité, regard effaré, langue ſeche & noirâtre, pellicule épaiſſe & noire, adhérente aux dents & aux levres, treſſaillement de tendons, pouls vîte & pénible. | 6 Onces, 1 dragme. | 1 Once, 16 grains. | Très-ſalée, & d'un jaune vif & ardent. | Pellicule blanche & mince au-deſſus, rouge au-deſſous. Degrés de conſiſtance 48. | Mort le ſeptieme jour. |
| Garçon âgé de 10 ans. | IV. | Viſage rouge, pouls très-vif & très-plein, langue ſeche & noirâtre bordée de blanc, délire, urine haute en couleur & conſtipation. | 6 Onces, 2 dragmes & 12 grains. | 1 Once, 3 dragmes & 1 ſcrupule. | Auſtere, claire & de couleur ardente. | De couleur vive. Degrés de conſiſtance 23. | Le huitieme & neuvieme jours par des ſueurs modérées, & cinq à ſix ſelles liquides. |
| Fille âgée de 11 ans. | III. | Délire furieux, pouls vîte & plein, urine pâle & limpide, peau ſeche & aride, & conſtipation. | 7 Onces, 2 ſcrupules. | 2 Onces, 14 grains. | Très-piquante & extremement jaune. | D'un rouge vif. Degrés de conſiſtance 26. | Le dixieme jour par l'expectoration, urine trouble & enflure des jambes. |
| Homme âgé de 34 ans. | V. | Chaleur brûlante, ſoif inextinguible, inquiétudes univerſelles, veilles, pouls plein, & urine haute en couleur. | 12 Onces, 1 dragme & 6 grains. | 2 Onces, 15 grains. | Gout ſalin piquant & de couleur de bile. | Très-vermeille. Degrés de conſiſtance 56. | Le onzieme & le douzieme jours par des ſueurs copieuſes, urine trouble & expectoration. |

## *Suite de la TABLE precedente.*

| *Age du sujet.* | *Jours de la Maladie.* | *Symptomes.* | *Quantité de sang tirée.* | *Quantité de sérosité.* | *Gout & couleur de la sérosité.* | *Couleur & consistance de la partie rouge.* | *Jours dans lesquels les crises sont arrivées, & couloirs par où elles se sont faites.* |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Homme âgé de 26 ans. | I. jour | Vertiges, redoublemens, grande chaleur, pouls fort & plein, douleurs dans la tête & le dos, urine claire & limpide. | 14 Onces, 2 dragmes. | 4 Onces, 36 grains. | Ne different en rien de celle d'un homme sain. | De bonne couleur. Degrés de consistance 22. | Le sixieme jour par huit ou neuf selles liquides. |
| Femme âgée de 22 ans. | III. | Douleurs cruelles dans la tête & dans les reins, altération excessive, chaleurs internes, peau seche & aride, pouls fort & plein. | 12 Onces, 1 dragme & 1 scrupule. | 3 Onces, 8 grains. | Piquante, saline & de couleur de paille. | Très-vive. Degrés de consistance 36. | Le huitieme jour par un flux menstruel & des sueurs modérées. |
| Homme âgé de 24 ans. | V. | Pouls fort, vîte & plein, vertiges, vomissemens bilieux, chaleur excessive & soif inextinguible. | 14 Onces, 26 grains. | 3 Onces, 5 gros & 1 scrupule. | Beaucoup plus austere que celle d'un homme sain & de couleur foncée. | Extremement vive. Degrés de consistance 28. | Le onzieme jour par des sueurs copieuses, & un sédiment épais dans l'urine. |
| Homme âgé de 46 ans. | II. | Langue noirâtre, seche & brûlée, douleurs dans la tête & dans le dos, inquiétudes universelles & pouls plein. | 12 Onces, 6 gros. | 3 Onces, 1 gros & 12 grains. | Bise, piquante & jaune. | Pellicule mince & bleuâtre par dessus, vermeille au-dessous. Degrés de consistance 33. | Le neuvieme jour par l'expectoration, les sueurs & un sédiment épais & de couleur de brique dans l'urine. |
| Homme âgé de 21 ans. | IV. | Pouls fort & plein, grande altération, douleur de tête, vertiges, urine claire & limpide. | 10 Onces, 2 scrupules & 8 grains. | 2 Onces, 3 gros & 15 grains. | Saline & bilieuse. | Très-vive. Degrés de consistance 28. | Le cinquieme jour par une hemorrhagie de nez, & des sueurs modérées le sixieme. |
| Homme âgé de 38 ans. | II. | Grande chaleur, soif extreme, vomissemens bilieux, peau seche, pouls fort & plein. | 15 Onces, 2 gros. | 3 Onces, 4 gros & 6 grains. | Piquante & fort jaune. | Rouge délicat. Degrés de consistance 34. | Le septieme jour par des sueurs copieuses. |
| Fille agée de 15 ans. | XII. | Phrénésie, tressaillemens des tendons, pouls plein & laborieux, chaleur excessive, croûte brune & seche sur la langue. | 6 Onces. | 1 Once, 3 gros. | Très-salée & de couleur ardente fort vive. | Vermeille & sans tache. Degrés de consistance 28. | Le vingt-deuxieme & le vingt-troisieme jours par des sueurs modérées, expectoration & urine fort trouble. |
| Homme âgé de 36 ans. | XIII. | Pouls plein & pesant, urine lixivielle, douleur légere dans le côté, respiration fréquente & laborieuse, langue noire & seche, chaleur violente, tressaillement des tendons & délire. | 8 Onces, 1 gros & 16 grains. | 2 Onces, 22 grains. | Extremement piquante & de couleur de bile foncée. | Pellicule mince au-dessus & plus foncée dessous qu'à l'ordinaire. Degrés de consistance 64. | Mort le dix-neuvieme jour. |

Le Lecteur me permettra de lui apprendre les raisons qui m'ont engagé à saigner l'un de mes malades le douzieme jour, & un autre le treizieme, vu surtout la grande utilité de la saignée au commencement de cette maladie, & le danger dont elle est accompagnée vers le tems de la crise.

1°. Je ne fus appellé que le jour même que j'ordonnai la saignée.

2°. Aucune évacuation n'avoit précédé.

3°. La fille étoit dans un âge où l'on pouvoit attendre qu'elle eût ses regles; des douleurs dans le dos, des vertiges, des efforts pour vomir, & autres symptomes semblables avoient précédé sa maladie; son pouls étoit plein & foible, & paroissoit avoir besoin d'être dégagé.

4°. A l'égard de l'homme, le jour qui précéda ma visite, il avoit pris une once de quinquina, son Apothicaire ayant pris une légere rémission pour intermission véritable de la fievre; des soubresauts, une chaleur excessive, une difficulté de respirer, & une légere douleur dans le côté suivirent aussi-tôt l'usage de ce remede, & je le trouvai qui prenoit pour y remédier des bols de *lapis contrayerva*, de safran, de castoreum, de sel volatil succiné & autres choses semblables. Ce traitement, autant que je puis le présumer, le jetta dans le délire, son visage devint rouge, sa langue noire & seche, son urine extremement haute en couleur, son pouls plein, pesant & quelque peu inégal. Tels étoient les symptomes dont il fut attaqué, & qui, suivant moi, indiquoient suffisamment la saignée, quoique la maladie fut déja avancée. Ajoutez à cela que je ne vis jamais sortir le *sang* avec tant de violence ni décrire un si grand arc que dans cette occasion; & si ma timidité ne m'eût empêché de faire la saignée plus copieuse, je suis persuadé que mon malade s'en fût mieux trouvé.

Il suit évidemment de ces expériences que dans les fievres ardentes les globules rouges excedent la proportion qu'ils devroient avoir avec la partie séreuse du *sang*; car il paroît par les expériences de M. Boyle, aussi-bien que par les observations qui ont été faites sur le poids de la partie rouge & de la sérosité, après qu'elles ont été séparées l'une de l'autre; il paroît, dis-je, que la quantité de sérosité que donne la partie rouge en se caillant, équivaut à peu près à la moitié de toute la masse. J'ai trouvé en effet dans toutes les expériences que j'ai faites à dessein sur le *sang* de trois jeunes hommes fort sains, qu'elle garde à peu près cette proportion; la sérosité dans ces trois essais ayant excédé de beaucoup le tiers de toute la masse, sans qu'el-

le soit jamais arrivée à la moitié.

On peut encore observer ici la différente consistance de la partie rouge, tant dans la fievre que dans l'état de santé. Les degrés de consistance dans le *sang* des trois jeunes hommes dont je viens de parler furent huit, neuf, douze, ou pour mieux dire, la partie la plus gluante de leur *sang* céda au poids d'un pouce & demi de mercure; au lieu que nous trouvons dans la Table précédente que la consistance des globules qui constituent la partie séparée de la sérosité, équivaut quelquefois à une colonne de mercure de sept ou huit pouces de haut.

Puis donc que le *sang* est plus visqueux & plus ténace dans les fievres aiguës qu'à l'ordinaire, & contient une trop grande quantité de globules rouges, quoique les excrétions les plus fluides aient considérablement diminué, même dès le commencement de la maladie, il est à propos de rechercher la cause d'une pareille altération.

Leeuwenhoeck, cet exact observateur de la nature, a démontré que les globules rouges les plus gros sont formés de six autres globules plus petits unis ensemble d'une façon très-réguliere; & cela avec une délicatesse dont il est aisé de s'appercevoir dans un globule parfait. Il assure aussi avoir vu dans le *sang* des globules beaucoup plus petits que ceux qui forment les globules rouges; d'où l'on peut raisonnablement conclurre qu'il y a plusieurs ordres de globules dans la masse du *sang*, dont les plus petits étant unis à d'autres & ceux-ci à ceux du premier ordre, forment des globules rouges. Les globules les plus gros peuvent au contraire être réduits à leurs premiers principes, je veux dire en des globules infiniment petits, & pour lors on leur donne le nom de lymphe ou de sérosité.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que tout ce qui dispose les globules séreux du dernier ordre à s'unir pour en former de plus gros, ainsi successivement en augmentant, doit à la fin produire des globules rouges. Or rien n'est plus capable d'occasionner ce changement que des particules salines, sulphureuses & extremement attractives secondées de la chaleur, qui augmente leur pouvoir attractif, & contribue par là à fixer & unir les plus petits globules les uns aux autres.

Il est certain que la plupart des principes antécédens des maladies sont disposés à charger ou imprégner le *sang* d'une matiere saline & sulphureuse; & à dire vrai, je ne vois pas pourquoi un homme prend du froid & gagne la fievre, tandis qu'un autre a les conduits de la perspiration plus pleinement obstrués, & en est quitte cependant pour un écoulement séreux par le nez, les yeux ou les poumons, si ce n'est que le *sang* de l'un, en conséquence de l'usage immodéré des choses non-naturelles, est plus imprégné de particules salines & sulphureuses que celui de l'autre, ce qui rend les humeurs chaudes, âcres, grumeleuses & propres à produire la fievre.

Eclaircissons ce que je viens de dire par un examen des différens états du *sang* dans diverses maladies.

Dans la leucophlegmatie, l'anasarque, l'ascite, en un mot dans toutes les maladies où les facultés vitales sont opprimées, le pouls foible, bas & lent, & la chaleur du corps beaucoup au-dessous de la naturelle, dans ces maladies, dis-je, on peut remarquer combien les globules du premier ordre sont sujets à perdre leur contexture, & à se diviser en une infinité de globules plus petits, au point d'augmenter la sérosité. Dans les fievres ardentes au contraire, où les particules sulphureuses, acides & salines sont trop abondantes, la chaleur vitale beaucoup plus forte que dans l'état de santé, & toutes les facultés vitales augmentées au plus haut degré, les plus petits globules s'unissent pour en former de plus gros, au moyen de quoi les globules rouges augmentent, & toute la masse sanguine devient plus dense, plus pesante, plus visqueuse & plus ténace.

On peut donc conclurre de ce qui précede, que rien n'est plus propre à former des globules rouges dans le *sang* & à les unir ensemble, qu'une certaine quantité de particules salines & sulphureuses, & un certain degré de mouvement & de chaleur, qui fait que les parties constituantes du *sang* se joignent ensemble avec beaucoup de force.

La chaleur qui durcit le blanc d'œuf n'agit pas simplement en faisant évaporer la partie la plus fluide, & rapprochant celles qui restent: mais elle opere ce changement subit & étonnant en augmentant la force attractive des particules salines & sulphureuses, au moyen dequoi les globules les plus petits se rapprochent & en forment de plus gros, qui se joignent à leur tour jusqu'à ce que toute la masse soit consolidée.

Il arrive la même chose au *sang*: une quantité convenable de matiere saline & sulphureuse, & un degré modéré de chaleur sont absolument nécessaires pour le maintien d'une crase naturelle & salutaire: mais toutes les fois que l'une & l'autre augmentent ou diminuent au-dessus ou au-dessous de ce que la nature exige, tant par rapport à leur quantité qu'à leur mouvement, le *sang* devient trop épais & trop vermeil, ou trop clair, trop limpide & trop pâle.

A l'égard de l'action des vaisseaux, supposé qu'ils contribuent de quelque chose à comprimer & unir les globules séreux & transparens du *sang*, pour en former des globules rouges, on peut raisonnablement conclurre, que dans les fievres ardentes continuës, où l'action de tout le systeme vasculaire est extremement augmentée, cette union doit être beaucoup plus fréquente & plus forte.

On a donc tout lieu de croire, vu ce qui précede, qu'une simple pléthore de matiere inactive, languissante & sans force, n'est point la cause des fievres ardentes: mais qu'elles sont occasionnées par un *sang* trop chargé de particules acres, corrosives, irritantes, attractives, salines & sulphureuses. Mais pour qu'on n'ait rien à desirer dans la recherche des véritables causes de cette maladie, j'ai trouvé à propos de séparer les parties constituantes ou principes du *sang*, & d'apprécier au juste leurs différentes proportions.

On peut à l'aide d'une distilation & d'un feu convenables forcer la nature à nous découvrir les secrets qu'elle tient cachés; & quoique le volume & la configuration des parties sulphureuses & salines reçoivent une altération considérable de la part du feu; cet élément ne sauroit augmenter, ni diminuer les proportions des différens principes du *sang*; & l'on peut par conséquent en les séparant & les pesant avec soin, & observant les différentes proportions qu'ils gardent entre eux, acquérir une connoissance aussi utile pour expliquer quelques-uns des phénomenes qu'on observe dans les maladies, que propre à nous diriger dans la cure. Il n'est pas moins utile que satisfaisant de pouvoir assujettir les parties constituantes du *sang* à la mesure & au poids, & j'ose me flatter qu'aucun curieux ne trouvera ma recherche vaine.

*Analyse chymique du sang, tant dans l'état de santé que dans les fievres ardentes.*

## EXPERIENCE PREMIERE.

Huit onces de *sang* tirées d'un jeune homme très-sain ont donné par la distilation,

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | *6 onces* | *4 gros* | *45 gr.* |
| 2. Sel volatil, | | | 38 |
| 3. Huile, | | | 52 |
| 4. *Cap. mort.* avant la calcination, | | 7 | 25 |
| 5. *Cap. mort.* après la calcination, | | 2 | 10 |
| 6. Sel fixe, | | | 5 |

Les trois ou quatre premieres onces de lymphe ont paru contenir très-peu de ſel volatil ou d'huile, n'ayant rien de fétide ou de déſagréable dans leur gout ni dans leur odeur ; elles n'ont pas beaucoup fermenté non plus avec les acides; au lieu que la derniere partie en étoit extremement imprégnée, a fermenté violemment avec l'huile de vitriol, a fourni un précipité blanc avec la ſolution de ſublimé, & donné une couleur verte au ſirop violat.

EXPERIENCE II.

Huit onces de *ſang* tirées d'un homme de cinquante ans en parfaite ſanté, quelque peu corpulent, qui mangeoit & buvoit copieuſement ſans prendre beaucoup d'exercice, m'ont donné,

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | *6 onces* | *4 gros* | *25 gr.* |
| 2. Sel volatil, | | | 46 |
| 3. Huile, | | 1 | 12 |
| 4. *Cap. mort.* avant la calcination, | | 7 | 37 |
| 5. *Cap. mort.* après la calcination, | | 3 | 15 |
| 6. Sel fixe, | | | 8 |

Ayant mis deux grains de ſel fixe ſur un morceau de verre bien net, & versé deſſus une goutte d'huile de vitriol, il en réſulta une fermentation violente & une fumée blanche très-piquante.

Après avoir fait diſſoudre quatre grains du même ſel dans deux onces d'eau de pluie, j'y ajoutai quatre gouttes d'une ſolution d'argent dans de l'eau-forte, ce qui rendit la liqueur d'un blanc de lait; preuve manifeſte que la matiere fixe eſt du ſel marin, puiſqu'aucun autre ſel ne produit une fumée blanche avec l'huile de vitriol, ou un nuage blanc avec la ſolution d'argent.

EXPERIENCE III.

Huit onces de ſang tirées d'un homme le ſecond jour d'une fievre chaude, violente, ont donné,

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | *6 onces* | *4 gros* | *6 gr.* |
| 2. Sel volatil, | | 1 | 5 |
| 3. Huile, | | 1 | 32 |
| 4. *Cap. Mort.* avant la calcination, | | 7 | 27 |
| 5. *Cap. Mort.* après la calcination, | | 2 | 45 |
| 6. Sel fixe, | | | 4 ½ |

EXPERIENCE IV.

Huit onces de *ſang* tirées d'un homme d'un tempérament robuſte, le quatrieme jour d'une fievre extremement aiguë, m'ont donné,

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. Lymphe, | *6 onces* | *3 gros* | *28 gr.* |
| 2. Sel volatil, | | 1 | 34 |
| 3. Huile, | | 1 | 27 |
| 4. *Cap. Mort.* avant la calcination, | | 7 | 56 |
| 5. *Cap. Mort.* après la calcination, | | 2 | 54 |
| 6. Sel fixe. | | | 6 |

Le ſel fixe a produit dans ces Expériences les mêmes phénomenes que dans les précédentes.

La lymphe des deux derniers procédés a paru plus chargée de ſel volatil & d'huile que celle des autres, elle a auſſi fermenté plus violemment avec les acides.

Telles ſont les proportions des différens principes que j'ai tirés du *ſang* par des diſtilations faites avec tout le ſoin imaginable. Il paroît par-là que les parties ſalines & ſulphureuſes, ſont plus abondantes dans ceux qui ont des fievres aiguës, que dans les perſonnes qui ſe portent bien.

*Maladies cauſées par la trop grande vélocité du ſang.*

Tous les fluides que contiennent les vaiſſeaux qui naiſſent de l'aorte, n'ont été séparés que du *ſang*, qui un peu auparavant étoit ſi bien mêlé dans les deux ventricules du cœur, qu'il ne paroiſſoit être qu'un fluide parfaitement homogene.

Il eſt abſolument néceſſaire dans les maladies produites par l'excès de la circulation, d'examiner conjointement les ſolides & les fluides du corps humain, & c'eſt par la recherche de la nature & des propriétés des derniers que nous allons commencer.

On donne le nom de *ſang* à ce fluide univerſel qui entre dans le ventricule droit du cœur, pour ſortir par le gauche. Cet organe reçoit tout le ſang qui vient de chaque partie du corps, par le moyen des veines, & le renvoie par les arteres, dans toutes les parties de la machine humaine. C'eſt de ce *ſang* que toutes les parties du corps, auſſi-bien que les viſceres, tirent leurs humeurs reſpectives, qui varient ſelon leur différente ſtructure. Le *ſang* contient donc toutes les humeurs qui circulent dans le corps humain, non point relativement à leur nature & leurs qualités particulieres; mais par rapport à leur matiere; qui eſt telle dans toutes les parties, ſuivant leur ſtructure particuliere, que l'Architecte du corps humain a trouvé à propos de la produire dès le commencement. Durant la circulation, cette matiere qui a ſouffert du changement dans toutes les parties & dans tous les viſceres, retourne au cœur, à l'exception de quelques-unes de ſes parties qui s'échappent hors du corps. Ce fluide reçoit le nom de *ſang* ſoit qu'il ſorte du cœur, ou qu'il y entre, & la vie ne ſubſiſte qu'autant que ces deux mouvemens continuent.

On peut donc aſſurer que toutes les humeurs s'engendrent du *ſang*, & ſont contenues dans ce fluide.

Le *ſang*, quoique composé de tant de différentes ſubſtances, mais cependant intimement unies, paroît être un fluide homogene de couleur rouge, qui, lorſqu'on le laiſſe repoſer, ſe ſépare en deux parties tout-à-fait diſtinctes.

Ce *ſang*, tandis qu'il circule dans les vaiſſeaux, contient de gros globules d'un volume déterminé, d'une figure variable & d'une couleur rougeâtre ; des globules séreux jaunes, ſix fois plus petits que les rouges ; un fluide tranſparent qui ſe fige au feu; une eau tranſparente, légere & ténue, composée de molécules plus petites, mais qu'on ne peut appercevoir à cauſe de leur tranſparence. Les trois premieres eſpeces de globules forment ce qu'on nomme le ſang (*cruor*) : & on les découvre aisément à l'aide du microſcope.

Ces circonſtances ſont appuyées des Obſervations de Leeuwenhoeck; car le *ſang* humain, quand on l'obſerve avec le microſcope, paroît composé d'un grand nombre de parties ſphériques, unies enſemble, qui nagent dans une liqueur tranſparente, dont les parties ſont trop petites pour être apperçues avec le microſcope. Quand on obſerve la circulation du *ſang* dans les vaiſſeaux des parties tranſparentes des animaux; il paroît évidemment que les molécules de ce fluide, étant pouſſées dans les parties les plus étroites des vaiſſeaux, & rencontrant d'autres molécules, changent à tout moment de figure, & ſont par conséquent d'une nature flexible. Suivant le même Leeuwenhoeck, les molécules les plus groſſes du *ſang* ſont les globules rouges, qui ſont composés de ſix particules plus petites, mutuellement jointes & unies ; & ſi ces petits globules, dont l'union forme le globule rouge, n'étoient point unis de la maniere que je viens de dire ; ils deviendroient jaunes & ſe convertiroient en globules séreux. Si

Si la même analogie avoit lieu dans toutes les autres parties du *sang*, les globules séreux seroient pareillement composés de six autres globules plus petits; & la division s'étendroit jusqu'aux fluides les plus subtils qui se séparent du *sang*. Mais on n'a aucune expérience qui établisse la vérité de cette hypothese; car les parties du *sang* qui sont plus subtiles que les globules rouges & séreux, sont entierement transparentes. Mais puisqu'il y a une suite infinie de vaisseaux toujours plus petits entre l'aorte, qui est le plus gros des vaisseaux, & le nerf le plus délié, il semble qu'ils doivent contenir des humeurs proportionnées à leur grosseur. On donne le nom de *sang* rouge à l'amas des plus grosses molécules de ce fluide, & celui de sérosité à ses parties les plus subtiles prises conjointement; car le *sang* humain, au sortir des veines, se sépare de lui-même en deux parties.

La partie rouge du *sang*, après qu'elle est figée & séparée de la sérosité, se convertit promptement par le repos seul, & en conséquence de la foible union des parties, en sérosité, de sorte que presque tout le *sang* se résout en cette matiere.

Lorsqu'on ouvre la veine d'une personne saine, le *sang* qui sort de plein jet se convertit au bout de quelques minutes, en une masse rouge & concrete, qui diminue insensiblement, à cause que sa partie la plus ténue est exprimée, augmente à tout moment, & sert communément de véhicule à la masse rouge. Quelques heures après qu'on a versé cette sérosité, la masse rouge paroît avoir encore diminué, il s'amasse une nouvelle quantité de sérosité, si bien qu'à la fin la partie rouge se convertit presque toute en cette liqueur; par où il paroît que la portion rouge du *sang*, se fond peu à peu & se convertit en sérosité. Cela vient, suivant Leeuwenhoeck, de ce que les globules rouges, qui sont composés de six molécules plus petites, n'étant plus comprimés par les vaisseaux, se séparent peu à peu les uns des autres en ces globules séreux par l'union desquels ils étoient formés. On voit par-là, combien il est difficile de déterminer la proportion qu'il y a entre les parties rouges du *sang* & les séreuses, puisque les premieres se convertissent peu à peu en celles-ci.

Le *sérum*, quand on le garde long-tems dans un air médiocrement chaud & humide, se résout aussi par le repos & la foible union de ses parties en un fluide plus ténu, plus transparent & plus léger, qui se putréfie insensiblement & devient volatil au point de s'évaporer presque tout; & ces circonstances augmentent proportionnellement au tems.

Tout ainsi que la partie rouge du *sang* se résout peu à peu en sérosité, de même celle-ci, quand on la laisse reposer, s'atténue successivement, commence à se corrompre, & s'évapore en forme de vapeur, laissant après elle une petite quantité de matiere féculente. Mais la sérosité ainsi gardée dans un lieu modérément chaud & humide, acquiert une acrimonie proportionnée à sa ténuité, de maniere qu'elle ne peut plus être coagulée par la chaleur de l'eau bouillante, ni par l'alcohol. Toutes ces circonstances arrivent de la même maniere dans le blanc d'œuf; & l'on auroit peine à trouver deux fluides plus similaires l'un à l'autre dans tous leurs phénomenes, que le blanc d'œuf & la sérosité du sang.

Une légere chaleur un peu au-dessus de celle qui nous est naturelle, sans dissiper beaucoup des parties subtiles du *sang*, le réunit presque tout, lorsqu'il est nouvellement tiré des vaisseaux, en une masse solide qu'on pourroit couper, & que l'eau, le sel, l'huile & les esprits ne peuvent dissoudre. La chaleur des fluides produit le même effet par une concrétion toute particuliere & semblable à celle dont nous venons de parler.

Le *sang*, sans même en excepter celui de la personne la plus saine, a beaucoup de disposition à se cailler. Celui qui sort par les petites arteres du nez, quand elles sont ouvertes, se coagule d'abord en une espece de gâteau solide. Mais ce penchant que le *sang* a à se cailler, augmente à proportion de la chaleur: car dès qu'une chaleur qui excede (peut être) de dix ou douze degrés, la plus forte chaleur du thermometre de Fahrenheit, vient à être excitée dans le *sang* d'une personne saine, il se caille entierement. De-là vient que l'augmentation de la chaleur est si dangereuse dans les maladies aiguës. Dès que le *sang* est une fois caillé de la maniere que je viens de dire: on a toutes les peines du monde à le résoudre de nouveau. On peut aisément prévenir la concrétion du sang, en le mêlant avec plusieurs substances: mais on ne le résout pas aisément lorsqu'il est une fois coagulé, & dans ce cas les sels, ni les esprits, ni les huiles, ni les savons n'ont pas beaucoup d'efficacité. Le *sang* ainsi épaissi par la chaleur, se fond de nouveau à l'air: mais il se corromp t en même tems; il semble même qu'il ne devroit point se fondre, à cause que la chaleur a fait évaporer ses parties les plus subtiles; le *sang* qu'on reçoit dans l'eau bouillante, au sortir des vaisseaux, se réunit sur le champ en une masse solide qu'on peut couper. On observe la même propriété dans le blanc d'œuf; car on ne l'a pas plutôt jetté dans l'eau bouillante, qu'il se durcit aussitôt; quand même il seroit enfermé dans sa coque.

La partie rouge du *sang*, la sérosité & la lymphe, qui sont également capables de concrétion, doivent leur origine à l'action des vaisseaux & à l'efficacité de la circulation, comme nous l'apprennent les divers changemens de la nature du chyle, du lait & du *sang*, soit qu'ils circulent dans les vaisseaux, ou qu'ils n'y circulent point: c'est ce qui est encore confirmé par le microscope.

On demande d'où naissent les propriétés surprenantes du *sang*, dont nous venons de faire le dénombrement, comme sa rougeur, la couleur jaune & la concrétion du *sérum*. Des Philosophes & des Chymistes ont avancé là dessus les absurdités les plus palpables. Personne n'a jamais pu tirer une goutte de sang des alimens les plus délicats, & il n'y a que le corps humain qui soit capable de tirer son propre *sang* d'une matiere qui étoit auparavant très-différente de ce fluide. Peu importe aussi que le corps soit petit & au commencement de son existence, ou robuste & dans l'adolescence: car la présence du sang est tellement inséparable de la nature du corps humain, qu'il n'existe pas moins dans l'enfant le plus foible, que dans l'homme le plus robuste. L'embryon humain contient du *sang* rouge dès qu'on peut le discerner à la vûe, dans le tems même qu'il n'y a pas la moindre apparence de *sang* rouge, ni dans le placenta, ni dans les membranes qui enveloppent l'embryon, ni dans le fluide contenu dans ces membranes. Par où l'on voit que le *sang* est engendré par le corps humain, même dans ce principe tendre & muqueux.

Il n'est pas aisé de déterminer par les expériences en quel tems le *sang* rouge commence à se former dans les premiers rudimens du corps humain. Mais l'incomparable Malphigi a démontré la chose dans un œuf couvé. Un œuf de poule fécond, mais qui n'a point été couvé, lors même qu'on l'examine avec le meilleur microscope, paroît ne contenir aucun *sang* rouge dans sa coquille, ses membranes, son blanc, son *chalaza*, ou le plexus fibreux qui unit le blanc & le jaune ensemble, son jaune, ou le sac du *colliquamentum*.

On apperçoit au contraire d'heure en heure un changement dans celui qui a été couvé; & l'on découvre, à l'aide du microscope, quelques vaisseaux à la circonférence de la cicatricule ou vésicule qui se forme à l'enveloppe du jaune. Au bout de quelques heures, on

commence à distinguer les vaisseaux à l'aide d'une liqueur qu'ils contiennent. Vers la trentieme heure de l'incubation, ces vaisseaux sont quelque peu verdâtres. A la quarantieme, d'une couleur ferrugineuse, semblable à celle des feuilles de vigne qui se flétrissent en Automne, à cause que l'amas de tous ces vaisseaux n'en forme plus qu'un seul, qui aboutissant à la cicatricule, se termine par un certain sinus qu'on apperçoit alors pour la premiere fois. Ce sinus est l'oreillette droite du cœur, comme il paroît par la suite. On apperçoit dans ce sinus, qui est attaché à la *carina*, ou les rudimens de l'épine, une pulsation manifeste, &, peu de tems après, une petite tache rouge dans ce corps animé, qui se distribue ensuite dans les deux ventricules du cœur, & un peu après dans le canal qui s'étend le long de la *carina*, & qui n'est autre chose que l'aorte. On voit par-là que le *sang* rouge peut s'engendrer d'une matiere qui ne l'est point, sans le mélange d'aucun *sang* rouge préexistent. Cette rougeur tire son origine du point ou tache où est le battement; car elle commence à paroître à l'endroit de la pulsation, & le *sang* rouge existe avant qu'on apperçoive aucune couleur de *sang* dans les rudimens du foie du jeune poulet. On voit par-là combien les Anciens ont eu tort d'attribuer la sanguification au foie.

Peut-être aussi que l'air (sans lequel aucune plante ne peut végéter, ni aucun animal vivre) contribue à la premiere formation du *sang* rouge; car après la dix-huitieme heure d'incubation, Malpighi, (ainsi qu'il nous l'apprend dans son Traité *de Ovo incubato*,) observa que la cicatricule montoit vers l'extrémité obtuse de l'œuf où l'air est logé.

Le chyle qui doit se convertir en *sang* dans les adultes, passe immédiatement dans les poumons, où, dans la plus grande partie de leur surface, il est presque exposé en plein air dans des vaisseaux extremement déliés. Les anciens Alchymistes ont prétendu que l'air contient la nourriture cachée qui sert à conserver la vie.

Dans les personnes adultes, le *sang* s'engendre des alimens de la même maniere : car les veines lactées reçoivent le chyle qui a été préparé dans les intestins, de même que les vaisseaux du jaune reçoivent le blanc d'œuf qui a été atténué par la chaleur de l'incubation.

Tout ainsi que le chyle va se rendre dans le canal thorachique, de même tous les vaisseaux du poulet vont aboutir dans l'amnios. La chaleur de l'incubation, le mouvement des humeurs dans les vaisseaux, la force du cœur & l'action de l'air concourent dans l'espace de quarante-huit heures à la production du *sang* rouge dans un poulet qui n'en avoit point auparavant; au lieu que dans une personne adulte & saine, le chyle se convertit en *sang* au bout de ving-quatre heures, ainsi que les Observations de Lower & de Walæus en font foi. La chaleur du corps, l'action des vaisseaux & du cœur, jointe à la force de l'air qui est enfermé dans les poumons, agissant sur le chyle à mesure qu'il circule dans ce viscere, concourent à le transformer en *sang* dans les adultes. Si cette transmutation est plutôt achevée dans les adultes que dans un jeune poulet, cela ne vient que de ce que l'action des vaisseaux sur les fluides est plus forte, la respiration plus grande, & la quantité de sang préexistant, beaucoup plus considérable.

Lorsque les causes qui produisent le *sang* rouge dans les adultes sont en quelque sorte défectueuses ou languissantes, il s'engendre au lieu de *sang* rouge, une liqueur peccante & corrompue, comme il paroît par ce qu'on appelle communément pâles-couleurs dans les filles, durant lesquelles le corps devient d'une couleur verdâtre, pareille à celle des vaisseaux du jaune d'œuf, avant la formation du *sang* rouge.

Le *sang* n'est donc point produit, comme quelques-uns se l'imaginent, par la force séminale, mais par une matiere non-sanguine dans un corps qui n'a point encore de sang. Et cette circonstance qui arrive dans la premiere formation de l'homme, subsiste jusqu'à la fin de sa vie.

Le chyle essuie différens changemens dans le corps humain avant que d'être tout-à-fait converti en *sang* : car le chyle passe dans la masse du *sang* quelques heures après les repas sans être assimilé. De-là vient que le *sang* qu'on tire à un homme au sortir d'un bon repas, contient, outre la sérosité & la partie rouge, une matiere blanche, douce & chyleuse qui flotte dans ce fluide.

Au bout de quelques heures, le chyle qui circule avec le *sang* dans les vaisseaux, se sépare de ce dernier dans les mamelles, & donne du lait dont la nature est tout-à-fait différente de celle de l'un & de l'autre; car il commence à se disposer à la concrétion qui existe déja dans la sérosité du *sang*, puisqu'il donne du fromage. Le chyle n'est jamais disposé à une pareille concrétion, & de-là vient qu'on peut bien imiter artificiellement la préparation du chyle dans les émulsions, mais jamais la nature du lait.

Lorsqu'une femme robuste s'abstient de boire & de manger pendant douze heures, son lait commence à devenir salin & jaunâtre; & si elle pousse plus loin cette abstinence, on ne trouve dans le *sang* qu'on lui tire que la partie qui se durcit au feu comme le blanc d'œuf; ce qui n'arrive jamais au chyle.

On peut conclurre de ce qu'on vient dire, que les corps des personnes saines produisent leur propre *sang*, de même qu'une plante par sa structure particuliere, prépare sa seve des sucs de la terre, & des influences salutaires de l'air dont elle est environnée.

La formation du *sang* dans le corps humain dépend principalement de la force de la circulation, à l'aide de laquelle les vaisseaux agissent sur les fluides qu'ils contiennent. De-là vient que le *sang* des personnes robustes est extremement rouge, ou, pour mieux dire, presque noir, à cause que sa couleur rouge est très-foncée, & qu'il se fige presque sur le champ, quand on le laisse reposer. Lorsque la circulation vient à augmenter dans les maladies aiguës, toutes les parties sont extremement rouges, & la sérosité du *sang* se convertit en une masse qu'on peut couper. Au contraire, dans les personnes foibles, en qui la force de la circulation est beaucoup moindre, toutes les parties sont pâles & languissantes, & le *sang* tenu & presque incapable de concrétion. Mais lorsque la circulation vient à augmenter dans ces sortes de personnes à l'aide d'un exercice & de remedes convenables, le *sang* reprend la couleur & la consistance dont il a besoin.

L'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux vient de ce que les contractions du cœur sont plus fréquentes & plus fortes.

Après avoir considéré la nature du *sang* humain, nous allons rechercher la cause de son mouvement & de sa circulation.

Quelques grands Hommes ont cru que cette cause réside dans le *sang* même; car ayant observé que le mélange mutuel de certaines liqueurs est suivi sur le champ d'une fermentation violente, ils ont conclu qu'il arrivoit quelque chose de semblable dans le *sang*. Mais ce sentiment est démenti par l'observation suivante.

Si l'on reçoit le *sang* qui sort avec impétuosité par le nez dans la fievre ardente la plus violente, dans un vaisseau bien net, sans lui donner le tems de se refroidir, il rentre sur le champ dans un état de repos, sans donner aucun signe de mouvement intestin; ce qui prouve que le *sang* n'a point en lui la cause de son mouvement.

L'action musculaire du cœur pousse avec force le *sang* contenu dans ses cavités, dans les arteres, & celles-ci immédiatement après que l'action du cœur a cessé, le chassent à leur tour dans les veines, par leur élasticité &

leur force musculaire. Ce sont-là les vraies causes de la circulation du *sang*. Mais l'origine ou principe de ce mouvement réside dans le cœur; car après que les arteres se sont contractées au point que leurs diametres sont les plus petits qu'ils puissent être, elles demeureroient dans un état de repos & d'inaction, si elles n'étoient de nouveau dilatées par le *sang* que le cœur y envoie. L'action musculaire du cœur est donc l'unique cause de la circulation du *sang*, & elle ne peut cesser, que tous les fluides ne perdent leur mouvement.

Si donc l'action, ou plutôt la contraction du cœur, (car dans la diastole le cœur n'est point agent, mais patient) devient plus forte & plus fréquente, la cause de la circulation augmentera; car il ne suffit pas que le cœur se meuve & se contracte plus souvent, puisqu'à l'approche de la mort ses contractions sont si fréquentes, qu'on ne peut les compter, tandis que la circulation commence à languir, à cause que le cœur n'envoie presque plus de *sang*.

Il faut donc aussi que ses contractions deviennent plus fortes, afin de pouvoir chasser tout le sang contenu dans ses cavités; car elles ne produiroient aucun effet, si elles étoient plus foibles. Ces dernieres sont comprises dans les degrés intermédiats.

Les contractions du cœur deviennent plus fortes & plus fréquentes, 1. Quand le cerveau & le cervelet y envoyent une trop grande quantité d'esprits, comme il arrive dans les passions de l'ame & dans la douleur. 2. Lorsque le cœur est irrité par le retour du *sang* veineux, que les frictions ou l'action des muscles accélerent, ou par des matieres acres, aromatiques, salines, alcalines, purulentes, ichoreuses & putrides, qui sont logées dans la masse du *sang*; & quelquefois par une espece de contagion, de levain pestilentiel ou de poison; & lorsque cela arrive, on ne peut expliquer distinctement la maladie par les découvertes qui ont été faites jusqu'ici.

Examinons maintenant les choses que nous savons par expérience être capables d'exciter & d'augmenter le mouvement du cœur.

1. Le cœur a toutes les propriétés d'un véritable muscle, & il est muni des parties qui servent au mouvement des autres muscles. Lorsqu'un nerf distribué dans quelque muscle du corps, vient à être détruit, l'action de ce muscle cesse tout-d'un-coup, lorsque le cerveau est comprimé par l'épanchement de quelque humeur, l'action de tous les muscles qui servent au mouvement volontaire, cesse. Lorsqu'à l'occasion de quelque cause que ce soit les esprits affluent avec trop d'impétuosité dans un muscle, l'action de ce dernier augmente même jusqu'au spasme le plus violent. Mais le cœur reçoit plusieurs gros nerfs; ce qui est cause qu'il a un sentiment plus vif & plus aigu.

Lorsque les autres muscles du corps sont fatigués par un mouvement excessif, on y sent de la douleur; au lieu que dans les fievres aiguës on ne sent aucune douleur dans le cœur, bien qu'il ait été agité pendant plusieurs jours par un mouvement extremement violent. Au reste, toutes les causes qui peuvent accélérer le cours des esprits dans les nerfs du cœur, augmentent aussi le mouvement de ce viscere.

Tout le monde sait que les passions de l'ame produisent cet effet au plus haut degré, bien que personne n'ait encore expliqué jusqu'ici la maniere dont cela se fait. L'homme du meilleur naturel ne peut recevoir un affront qu'il n'éprouve dans son esprit un changement qui influe sur toutes les parties de son corps; car les contractions de son cœur deviennent immédiatement plus fréquentes & plus fortes, son pouls devient grand & véhément, sa chaleur augmente, son visage s'enfle, ses yeux étincelent, & il est quelquefois saisi d'une fievre ardente, assez forte pour lui causer la mort.

La douleur peut aussi altérer le cerveau au point d'occasionner un délire qui la fait cesser, ou une syncope parfaite qui met fin aux tourmens les plus insupportables. Puis donc que la douleur est capable de causer une pareille altération dans le siége du sentiment, elle peut aussi affecter les nerfs qui en sortent. Il est rare qu'une douleur violente dure long-tems sans causer la fievre, c'est-à-dire, une contraction du cœur plus fréquente, même dans des maladies fort différentes de la fievre, comme la goute, par exemple. C'est ce qui a fait dire à Galien, dans son Traité, *de Pulsibus ad Tyrones*, *cap.* 12. « qu'une légere douleur rend le pouls plus grand, « plus véhément, plus vîte & plus fréquent: mais que « lorsqu'elle augmente au point d'affoiblir les forces « vitales, elle le rend plus petit, plus languissant, plus « vîte & plus fréquent. »

2. *Quant à l'irritation du cœur*; outre les causes motrices qui lui sont communes avec les autres muscles du corps, il a une propriété singuliere, qu'on peut appeller irritabilité, ou capacité d'irritation; car lorsque le cours des esprits qui affluent par les nerfs dans les fibres du cœur, & le mouvement du *sang* artériel viennent à cesser par la mort, on peut rétablir le mouvement du cœur en soufflant dans les veines, ou en y injectant de l'eau tiede. De même après que le cœur a été séparé de tous les vaisseaux qui lui sont adhérens, il continue à se mouvoir pendant quelque-tems, & après qu'on l'a laissé reposer pendant plusieurs heures, il ne faut que l'échauffer & le piquer avec une épingle pour lui faire reprendre son mouvement. Les Physiologistes ont expliqué d'une maniere fort ingénieuse d'où vient que le cœur devient alternativement paralytique & se contracte de nouveau comme par un spasme instantané & soudain, & comment la cause qui produit sa systole périt à chaque instant & se renouvelle immédiatement après; & ils ont déduit les explications de ces phénomenes, de la structure & de la situation des parties. Mais le cœur, après qu'on l'a tiré du corps, & qu'il n'adhere plus à aucun vaisseau, conserve le même mouvement, & souvent pendant un tems considérable.

*Pour ce qui est de l'accélération du sang veineux*; lorsqu'à l'occasion de quelque passion violente, ou à la vue de quelque objet effrayant, le mouvement du cœur vient tout d'un coup à cesser dans une jeune fille, il ne faut pour le rétablir que lui jetter de l'eau froide sur le corps, car les parties étant contractées par le froid, poussent de nouveau le *sang* veineux vers le cœur. C'est ainsi qu'Homere rapporte dans le cinquieme Livre de l'*Iliade*, que Sarpedon ayant été blessé au point de s'évanouir, ses amis le porterent sous un grand chêne consacré à Jupiter, & que là, Borée volant à son secours avec ses souffles rafraîchissans, il lui rendit ses esprits, & ralluma son ame presque éteinte, & cela en contractant ses veines par le froid. Il suit de-là que tout ce qui accélere le mouvement du *sang* veineux vers le cœur, augmente aussi son mouvement; & il ne faut qu'un mouvement musculaire excessif, ou une friction trop forte pour exciter une fievre ardente des plus violentes. Voyez *Fibra*.

*A l'égard des substances acres, &c. qui sont logées dans la masse du sang*; toutes les humeurs du corps humain sont douces lorsqu'elles sont saines, puisque le *sang* d'une personne qui se porte bien ne cause aucune douleur dans l'œil; & lorsqu'il est dans cet état son cours est extremement uniforme. Mais aussi-tôt que des substances acres se mêlent avec lui, son mouvement augmente en conséquence de l'irritation du cœur, & il survient une fievre qui chasse ces substances acres & ennemies hors du corps, ou les affoiblit de telle sorte qu'elles ne peuvent plus nuire. L'espece de l'acrimonie ne

fait rien ici puisqu'elles produisent toutes les mêmes effets, & qu'elles ne different que par rapport aux degrés & à la durée de leur action. L'acrimonie des substances aromatiques réside dans une huile ténace, ce qui est cause qu'on ne peut aisément la déloger. Lors, par exemple, qu'on prend imprudemment une grande quantité de poivre pour la cure des fievres intermittentes, il arrive souvent qu'une tierce bénigne se change en une fievre ardente. Ceux qui mangent trop de sel à leur dîner sont attaqués l'après-midi d'une fievre & d'une soif qui ne cessent qu'après qu'ils ont emporté ce sel en buvant copieusement. Le vinaigre même qui est si efficace dans les fievres putrides, cause la fievre quand on en boit trop. Lorsqu'un abscès caché dans les parties internes vient à suppuration, le pus qui se mêle avec le *sang* excite tous les jours une fievre qui consume peu à peu le corps, & à laquelle on donne le nom de fievre hectique. Lorsque ce pus, en conséquence du long séjour qu'il fait dans le corps, vient à se convertir en une matiere ichoreuse tenue, il acquiert plus d'acrimonie, & produit, lorsqu'il est resorbé, des accidens beaucoup plus terribles.

La bile corrompue qui se loge dans le voisinage des visceres, ou la sanie putride du foie corrompu, excite des fievres violentes qu'on ne peut jamais guérir, à moins qu'on ne vienne à bout de la détruire entierement.

On peut dans tous ces cas découvrir l'acrimonie par les sens : mais il ne laisse pas d'y avoir d'autres substances irritantes d'une nature extraordinaire, qu'on ne peut réduire à une espece connue d'acrimonie, & qui ne laissent pas de troubler toutes les fonctions du corps.

La contagion de la petite vérole infecte par son virus subtil & qui échappe aux sens, la personne la plus saine, & excite une fievre violente qui remplit en peu de jours toutes les parties externes & internes du corps d'un pus vérolique. Ce pus infectant à son tour les humeurs les plus saines perpétue la contagion à l'infini & avec une égale force, comme il paroît par l'inoculation, qui consiste à introduire une petite goute de pus vérolique dans le corps par une plaie faite avec la lancette au bras, ou à toute autre partie. Personne n'a pu découvrir jusqu'ici la nature de ce venin, ni démontrer la maniere dont les humeurs les plus saines, après avoir été altérées par la contagion vérolique, acquiérent une nature venimeuse, & deviennent capables de multiplier la contagion presqu'à l'infini.

Le genre de peste particulier à chaque espece d'animal, attaque rarement plus d'une espece à la fois. Dans le tems que la peste faisoit de si grands ravages en Europe parmi les bœufs, plusieurs personnes mangerent de la chair de ceux qui en avoient été infectés sans en recevoir aucun dommage. Les plus fameux Medecins, après avoir recherché avec soin la nature de cette terrible maladie, avouerent ingénument qu'ils ignoroient une cause dont les effets ne se manifestoient qu'aux sens. Le virus pestilentiel, demeure sans action dans le linge, le cuir & les étoffes de laine, aussi-bien que dans les bois les plus poreux : mais il n'a pas plutôt touché le corps humain qu'il reprend son activité & se multiplie à l'infini. On peut voir dans Diemerbroek, & dans les autres Auteurs qui ont écrit sur la peste, les dérangemens qu'il cause dans les parties du corps & les fievres violentes qu'il excite.

L'histoire des poisons ne permet pas de douter qu'il n'y ait dans les liqueurs des animaux venimeux des pointes que les sens ne sauroient découvrir ; mais qui dérangent par leur activité presque toutes les fonctions, & excitent des fievres violentes. Ne prenons que le venin de la vipere pour exemple. Le fameux Redi se fiant aux observations & à la bonne foi de M. Charas, goutta la liqueur jaune qui est contigue aux gencives de la vipere, & trouva qu'elle avoit le gout de l'huile d'amande douce. Cependant quelques gouttes de cette même liqueur étant entrées dans la morsure qu'une personne de distinction reçut en touchant imprudemment une vipere, elles exciterent au bout de quelques minutes les symptomes les plus violens, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on vint à bout de sauver la vie au malade.

L'augmentation du mouvement du *sang* par les vaisseaux, fait qu'il est poussé avec plus de force dans ceux qui le reçoivent ; que les vaisseaux réagissent avec plus de vigueur sur le *sang*, qu'il est fort comprimé, que le frottement réciproque des solides & des fluides, ainsi que celui des parties du *sang* entre elles est plus violent ; qu'il s'allume une grande chaleur dans toute la masse du sang ; qu'il se desseche par la dissipation de ses parties aqueuses, acquiert une viscosité inflammatoire propre à former des concrétions, & se resout en sels & en huile volatile & acre ; que le diametre des vaisseaux s'élargit à leurs commencemens : que des fluides trop épais sont poussés dans les petits vaisseaux, les obstruent, les détruisent, les enflamment, y causent des suppuration, gangrene, sphacele, skirrhes & une infinité d'autres maux qui peuvent s'ensuivre.

On examine dans ce paragraphe les effets que l'augmentation du mouvement du sang produit sur les solides & les fluides du corps humain.

*A l'égard de la force augmentée avec laquelle le sang est poussé dans les vaisseaux qui le reçoivent ;* les arteres sont toujours pleines ; lors donc que le cœur en se contractant chasse le sang contenu dans ses ventricules, dans les arteres, il faut de toute nécessité que ces dernieres se dilatent ; ou qu'il sorte par leurs extrémités une quantité de *sang* pareille à celle que le cœur leur envoie. Mais toutes les arteres, à l'exception de celles qu'on appelle *coronaires*, se dilatent dans l'instant même que le cœur se contracte : d'où il suit que la force de ce viscere est presque toute employée à dilater les arteres ; & les parois de celles-ci sont tellement poussées par cette force, qu'elles s'éloignent de leurs axes, au moyen de quoi toutes les fibres qui les composent souffrent une distension considérable. Mais nous avons montré ci-devant que l'augmentation du mouvement du *sang* est produite par une contraction plus forte & plus fréquente du cœur ; d'où il suit que la force qui oblige les parois des arteres à s'éloigner de leurs axes, augmente proportionnellement à la force & à la multitude des contractions du cœur.

*A l'égard de ce que les vaisseaux réagissent avec plus de vigueur sur le sang* ; les arteres sont dans un état de violence toutes les fois qu'elles sont distendues, il n'est donc pas étonnant qu'au moyen de l'élasticité & de la force musculaire de leurs fibres, leurs parois cherchent à se rapprocher de leurs axes, & qu'elles réagissent sur le *sang* qui les distend : car si les arteres en se contractant par leur propre force ne chassoient le *sang* qui les distend, le cœur ne pourroit plus dans la systole suivante, pousser le *sang* contenu dans ses cavités, dans les arteres, qui se trouvent déja distendues ; le *sang* s'accumuleroit insensiblement dans ses cavités, & la circulation cesseroit pour toujours. Il s'ensuit donc que plus l'action par laquelle le cœur distend les arteres est grande, plus les efforts que les dernieres font pour se contracter doivent augmenter ; & que les arteres contractées doivent réagir sur le *sang* qui les distend aussi souvent que le cœur se contracte.

*Pour ce qui est de la compression que le sang souffre* ; le *sang* contenu dans les arteres est toujours comme entre deux presses ; car lorsque les arteres viennent à se dilater, la contraction du cœur chasse le *sang* de la base vers l'extrémité de l'artere, en même-tems que les extrémités étroites de celle-ci réagissent sur lui. Lorsque les

arteres se contractent, les valvules situées vers la base du cœur, font une resistance qui subsiste également dans les extrémités des arteres, de sorte que dans ces deux cas le sang contenu dans les arteres souffre une compression. Mais comme les parties constituantes du *sang* sont flexibles & susceptibles de compression, ainsi que nous l'avons observé ci-devant; si les causes comprimantes, c'est-à-dire, l'action du cœur & des arteres, viennent à augmenter, il faut nécessairement que le *sang* soit comprimé avec plus de force.

*Quant au frottement mutuel & fort des vaisseaux & du sang, & des parties du sang entre elles;* lorsque le *sang* est chassé du cœur, il agit contre les parois de la courbure de l'aorte, tandis que celles-ci jointes au *sang* contenu dans sa cavité, resistent à cette direction. C'est ce qui fait qu'aucune particule de *sang* chassée du cœur dans l'aorte ne sauroit conserver deux momens la direction de mouvement qu'elle avoit au sortir du cœur. De plus, l'aorte est de figure conique, ou plus large à sa base qu'à son extrémité; & comme la direction du *sang* qui passe du cœur dans l'aorte est perpendiculaire à la base de celle-ci; il faut de toute nécessité que les particules du *sang* frappent contre les parois de ce vaisseau conique, & qu'elles rencontrent en réjaillissant, d'autres parties qui se meuvent dans un sens contraire; ce qui occasionne un frottement continuel des parties du *sang* entre elles & avec les parois des vaisseaux. A quoi l'on peut ajouter, que comme les molécules du *sang* sont flexibles, leurs angles les plus considérables doivent être détruits par ce frottement continuel, ce qui fait qu'elles acquierent à la fin une figure sphérique. Au reste, ce frottement augmente à proportion du mouvement du *sang* dans les vaisseaux.

*Quant à la chaleur violente qui s'allume dans le corps;* elle est causée par ce frottement mutuel des parties du *sang* entre elles & avec les parois des vaisseaux. En effet, le *sang* n'est pas plutôt reposé qu'il perd toute sa chaleur, & le corps acquiert peu à peu le même degré de froideur que l'atmosphere. Lorsque le mouvement du *sang* augmente à l'occasion d'un exercice violent ou d'une fievre, la chaleur augmente aussi; au lieu que les personnes foibles, en qui la circulation du *sang* est languissante, ont toujours froid.

On voit par-là la vérité de ce qu'avance Hippocrate à la fin de son Traité *du Cœur*, savoir, « que le *sang* n'est « point chaud naturellement, mais qu'il le devient. »

*Quant au dessechement du sang, en conséquence de la dissipation de ses parties les plus aqueuses;* une forte chaleur dissipe toujours les parties les plus mobiles d'un fluide; & nous avons montré ci-devant qu'une pareille chaleur est toujours produite par l'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux. Toute la surface interne & externe du corps est remplie de couloirs qui séparent du *sang* une liqueur extremement subtile qu'ils laissent ensuite échapper. D'où il suit que les sécrétions doivent être d'autant plus abondantes que le *sang* afflue en plus grande quantité dans ces organes. C'est ce qui fait que toutes les maladies qui sont accompagnées d'une chaleur violente dessechent le corps; & Hippocrate, *Lib. I. de Morbis*, nous apprend que « ceux qui meurent des fievres ardentes meurent de « sécheresse. »

*A l'égard de la viscosité inflammatoire du sang;* on trouve dans le *sang* de la personne la plus saine une disposition naturelle à se cailler qui se manifeste toutes les fois qu'on le laisse reposer au sortir des vaisseaux. Cette cohésion augmente à proportion que la chaleur est plus forte, puisque celle-ci dissipe la partie aqueuse délayante, & augmente la force qui comprime le *sang*. Nous avons montré ci-dessus que l'augmentation du mouvement dissipe la partie aqueuse & augmente la chaleur. Mais l'action des vaisseaux sur le *sang* comprime effectivement ce fluide. Puis donc que l'augmentation du mouvement du *sang* augmente l'action des vaisseaux sur ce fluide, il est évident que toutes ces causes concourent à produire cette action augmentée des vaisseaux sur le *sang*, qui contribue à sa concrétion. De-là naît le *phlegma phlegmonodes* ou la viscosité inflammatoire, qui differe entierement d'une concrétion languissante, froide & muqueuse. On l'appelle dans ce cas viscosité inflammatoire, laquelle naît de la compression trop forte des principes du *sang* entre eux. Les élémens ou parties constituantes du *sang* sont sphériques ou approchantes de cette figure, ce qui fait qu'elles ne se touchent que dans un petit nombre de points. Mais lorsque leur figure est altérée par une trop forte pression, & la partie aqueuse & ténue dans laquelle elles flottent exprimée, elles se touchent par un plus grand nombre de points & forment une substance concrete. De-là naît cette croûte blanche & dure qu'on observe dans le *sang* des pleurétiques.

*Quant à la résolution du sang en sels & en huile volatile & acre;* on connoît l'état & la condition des sels & des huiles du *sang* humain par l'urine, qui, entant que véritable lessive de ce fluide, emporte les sels & les huiles qui sont déja formés & qui ne peuvent que nuire à la nature en conséquence de leur acreté. Il est évident que la circulation du *sang* doit être d'autant plus forte que l'urine est plus acre & plus fétide. L'urine des personnes foibles est pâle, presque sans odeur & peu salée; au lieu qu'elle est plus rouge, plus fétide & plus salée dans celles qui sont robustes. Il s'ensuit donc que l'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux, rend les sels du *sang* plus acres & plus volatils, & son huile plus atténuée, mais en même tems moins douce. De-là naissent des nouveaux aiguillons qui augmentent la circulation, par la force de laquelle ils ont d'abord été produits, au moyen de quoi la maladie augmente par son propre effet.

*Quant à l'augmentation du diametre des vaisseaux dans leurs commencemens;* la force du cœur qui chasse le *sang* dans les arteres qui sont déja pleines, est l'unique cause de leur dilatation. Lors donc que l'action du cœur augmente, il faut de toute nécessité que la dilatation des arteres augmente aussi; & cette dilatation est d'autant plus grande que l'artere est plus proche du cœur: d'où il suit que toutes les arteres doivent être plus considérablement dilatées à leurs origines que vers leurs extrémités.

*Quant à l'impulsion des fluides épais dans les petits vaisseaux;* le *sang* ne contient point de molécule plus grosse qu'un globule rouge; & ce dernier ne sauroit naturellement circuler que dans les plus gros vaisseaux. Les molécules qui viennent après peuvent entrer dans de plus petits vaisseaux, qui excluent les globules rouges & admettent toutes celles qui sont plus petites. La même chose a lieu à l'égard des autres vaisseaux d'une petitesse inférieure à celle des précédens; & la santé paroît principalement dépendre de ce que chaque fluide circule dans le vaisseau qui lui est destiné. Si donc en conséquence de l'augmentation du mouvement du *sang* dans les vaisseaux, les commencemens des arteres du second ordre sont trop dilatés, elles pourront admettre les parties les plus grosses pour lesquelles elles n'étoient point naturellement destinées. Par exemple, lorsque le commencement d'une artere lymphatique qui naît d'une artere qui contient du *sang* rouge est trop dilaté, le *sang* rouge ne manque pas d'entrer dans cette artere lymphatique, & l'expérience ne permet pas de douter que cela n'arrive. Lorsqu'un homme robuste s'échauffe en courant, tout son visage devient extremement tendu, il survient une rougeur excessive dans les parties qui ne sont point naturellement rouges, & tous les vaisseaux de la tunique conjonctive commencent à se remplir de *sang* rouge, bien qu'ils n'en contiennent point dans leur état naturel. Après un exercice violent ou un voyage fait en voiture dans un chemin rude & inégal, le *sang* passe dans les uréteres qui se trouvent dilatés, & il survient un

pissement de *sang* qu'on guérit néantmoins aisément par le repos.

*A l'égard de l'obstruction & de la destruction des petits vaisseaux;* toutes les arteres se rétrécissent de plus en plus à mesure qu'elles approchent de leurs extrémités, si bien qu'à la fin elles deviennent à peine capables de transmettre plus d'une molécule rouge. C'est ce dont il est aisé de se convaincre en examinant la circulation du *sang* dans les parties transparentes des animaux avec le secours d'un microscope; mais particulierement dans les poumons d'un lésard vivant, au moyen d'une plaie faite à dessein. Car on voit manifestement qu'à mesure que les molécules du fluide approchent des extrémités ou des parties les plus étroites des arteres, elles prennent une figure cylindrique oblongue qui facilite leur passage. Lors donc, par exemple, qu'une artere lymphatique, dilatée à son commencement, reçoit quelque portion de *sang* rouge, celui-ci ne pouvant circuler dans ses parties les plus étroites, obstrue le vaisseau, & les fluides poussés par le mouvement vital venant à agir sur la partie obstruée, il faut de toute nécessité que le vaisseau soit détruit.

*Pour ce qui est des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des sphaceles, des skirrhes & des autres maux qui peuvent en résulter;* lorsque le *sang* rouge artériel qui croupit dans les plus petits vaisseaux est agité & pressé par le reste du *sang* qui est en mouvement, & agité plus fortement par la fievre, on donne à la maladie le nom d'inflammation, & elle doit pour cette raison être souvent produite par les fluides épais qui ont été poussés dans des vaisseaux naturellement trop petits pour les recevoir. Dès que l'inflammation est une fois formée, tous ses autres effets ne manquent pas d'arriver; car lorsque les vaisseaux engorgés & l'humeur qui est devenue incapable de circuler sont agités par la force vitale, & dégénerent après avoir été dissous en une liqueur onctueuse, blanche & homogene appellée pus, il survient une suppuration. Si en conséquence d'une rupture soudaine des vaisseaux, la circulation des humeurs vitales dans la partie affectée est totalement détruite, la partie se gangrene ou tombe en mortification; & si la maladie affecte toute la substance de l'os subjacent, on lui donne le nom de sphacele. Lorsqu'il survient une inflammation dans les parties glanduleuses, elle est acccompagnée d'une tumeur dure indolente qu'on a toutes les peines du monde à résoudre, & qu'on distingue par le nom de skirrhe.

Il paroît évidemment par l'examen de toutes ces circonstances que l'augmentation du mouvement du *sang* peut occasionner une infinité de maladies. Toutes les humeurs du corps, à l'aide de ce mouvement & de la chaleur qui en résulte, peuvent devenir totalement morbifiques, par la violence de la pression, le *coagulum* produit par l'augmentation de la chaleur, & l'excès de l'acrimonie. Le frottement des parties solides augmente, & cet accident est souvent suivi d'une rupture.

Les humeurs grossieres qui ne peuvent circuler dans les parties les plus étroites des vaisseaux, entrent dans ceux qui se trouvent dilatés: & si l'on fait attention que tous ces accidens peuvent arriver dans toutes les parties du corps, on comprendra sans peine qu'il peut résulter une infinité de maladies de cette seule cause.

On peut donc connoître l'augmentation de la circulation à l'aide de ses causes & de ses effets, mais principalement par la vîtesse & la dureté du pouls, la vélocité & la difficulté de la respiration, & la violence de la chaleur.

Il importe extremement dans la pratique de la Medecine de savoir connoître si la vîtesse de la circulation est trop grande ou trop petite. Lorsqu'on peut découvrir les causes qui augmentent la circulation, aussi-bien que les effets qui résultent du mouvement trop violent des humeurs, l'état du malade n'est plus douteux.

Voici cependant quelques signes infaillibles par lesquels on peut s'assurer que la circulation est trop forte.

*La vitesse & la dureté du pouls.* La vitesse du pouls est un signe que les contractions du cœur sont trop fréquentes; sa dureté dénote la plénitude des arteres, & est une preuve que le *sang* est extremement épais, dense, & en conséquence de sa viscosité inflammatoire, presque incapable de circuler dans les extrémités des vaisseaux. La vitesse du pouls toute seule sans aucune dureté, dénote que le cœur se contracte plus souvent qu'il ne faut, quoiqu'avec la même force qu'à l'ordinaire; car à l'approche de la mort le pouls est très-vite, mais en même-tems très-petit. Au contraire, la dureté du pouls toute seule sans vitesse, indique plutôt une suffocation de la circulation, ainsi qu'on l'observe dans les sujets pléthoriques.

*La respiration courte & laborieuse.* Tout le *sang* qui est chassé du ventricule droit du cœur passe dans les poumons avant que de se rendre dans le gauche. Mais le ventricule droit est hors d'état, par sa force musculaire toute seule, de chasser le *sang* dans les extrémités les plus étroites de l'artere pulmonaire, & il faut que les poumons se dilatent dans l'inspiration pour faciliter le passage du *sang* qui leur vient de ce ventricule; d'où il suit que la respiration sera d'autant plus pénible & plus fréquente, que le ventricule droit du cœur se contractera plus souvent & plus fréquemment dans le même espace de tems. De-là vient qu'aussi-tôt que le mouvement du cœur dans les vaisseaux vient à augmenter en conséquence d'une course ou de quelque autre exercice violent, la respiration devient à proportion plus forte & plus laborieuse. Il suffit donc pour que la respiration augmente, que le *sang* circule avec plus de vitesse dans les poumons. Mais lorsqu'en conséquence de l'augmentation de ce mouvement il commence à se former une viscosité inflammatoire, la respiration devient beaucoup plus courte & beaucoup plus laborieuse; car les poumons sont les premiers à se sentir de la peine que le *sang* trouve à circuler. De-là vient que la respiration courte & laborieuse est un si mauvais signe dans les maladies aiguës inflammatoires.

*La chaleur excessive du corps.* Tant que les vaisseaux du corps sont libres, l'augmentation de mouvement dans les fluides augmente aussi la chaleur du corps, ainsi que nous l'avons montré ci-dessus. Mais lorsque le *sang*, devenu incapable de circuler, ne peut plus se rendre dans les extrémités des vaisseaux, le froid s'empare des extrémités, en même-tems qu'on sent une chaleur brûlante dans la région des visceres, ainsi qu'on l'éprouve dans les fievres ardentes de mauvaise espece; ce qu'Hippocrate, dans ses *Prognostics* & ailleurs, regarde comme un signe de mort.

Les remedes propres à ralentir le trop grand mouvement du *sang*, sont donc ceux qui empêchent le cœur de se contracter si souvent & avec tant de force.

On doit d'abord considérer ces maladies simples en elles-mêmes, & indépendamment des autres accidens dont elles peuvent être accompagnées; c'est pourquoi je suppose ici qu'il n'est arrivé aucun changement dans le corps, à l'exception que le mouvement du *sang* est augmenté.

Tout ce qui est capable de détruire la cause prochaine de cette augmentation de mouvement, est donc un remede pour cette maladie. Mais cette cause n'étant autre chose que la contraction trop forte & trop fréquente du cœur, on aura le remede qu'on cherche dans tout ce qui peut rendre le mouvement de cet organe plus foible ou plus lent. Mais un pareil remede doit agir ou sur les esprits qui mettent le cœur en mouvement, sur

le *sang* veineux & artériel qu'il reçoit, ou sur les substances stimulantes dont l'irritation rend les contractions du cœur plus fortes & plus fréquentes.

Quelques-uns de ces remedes influent sur le corps, & d'autres sur l'esprit.

Nous avons observé ci-dessus, qu'un simple changement dans la disposition de l'esprit suffit pour augmenter le mouvement du cœur au point d'exciter une fievre, même dans la personne la plus robuste; & à moins que le Medecin ne remédie à ce changement de disposition, il peut compter que tous les autres secours deviendront inutiles. Mais tout ce qui produit cet effet, agit sur l'esprit sans causer aucun changement visible dans le corps. Lors, par exemple, qu'un homme est saisi d'effroi à l'occasion de quelque passion violente, on peut bien changer l'état & la disposition de son esprit, & appaiser par-là sa passion, sans que les moyens dont on s'est servi soient appliqués d'une maniere sensible sur son corps. Les autres remedes qui détruisent les causes matérielles de l'excès de circulation, n'agissent que sur le corps.

Les premiers consistent à calmer la violence des passions par le raisonnement, à exciter dans les malades des passions contraires à celles dont ils sont dominés, ou à les divertir.

*On calme quelquefois les passions les plus violentes par le raisonnement.* Nous sommes intérieurement persuadés, non-seulement que nous pensons, mais encore que nous sommes maîtres de diriger nos pensées vers des objets différens de l'acte de la pensée même. Ces objets nous affectent très-peu lorsque nous ne les appercevons que par la pénétration ordinaire de l'esprit, & ils retiennent seulement l'ame dans une espece de contemplation simple; témoins les Mathématiciens profonds, qui, à force de se livrer aux spéculations des Mathématiques, deviennent presque insensibles à tous les autres objets. Nous avons aussi une espece particuliere de perception, qui, bien que nous ne puissions la communiquer aux autres, fait sur nous une impression aussi forte & aussi ardente que la vérité même. Lors, par exemple, que nous goûtons de quelque vin délicieux, il se forme une idée dans notre esprit que nous ne pouvons autrement expliquer, qu'en disant qu'elle est agréable. Mais nous sommes tellement convaincus que cette idée est agréable, & notre esprit en est tellement affecté, qu'aucune vérité ne sauroit faire une plus forte impression sur lui. Qu'une personne au contraire vienne à gouter d'un œuf couvi, il en conçoit un si grand dégoût, qu'il n'y a rien à quoi il ne se soumît plutôt que d'en goûter une seconde fois. C'est ainsi que les affections de l'ame, jointes à la perception qu'il en a, l'entraînent presque par une nécessité absolue, de façon qu'il cherche à rendre l'idée qui le flate permanente, & à éloigner celle qui lui déplaît.

Mais ce plaisir ou ce dégoût dont une idée est accompagnée, non-seulement differe de l'idée prise en elle-même & du principe de la pensée, mais écarte encore toute autre idée, influe sur la volonté, & détruit pour ainsi dire le libre arbitre, puisqu'il nous détermine fortement à aimer ou à haïr. Ce phénomene singulier a induit les Philosophes à appeller les affections de l'ame du nom de passions; en quoi certainement ils n'ont pas eu tort, vû l'empire absolu qu'elles exercent sur nous; car il arrive souvent qu'après avoir approuvé une chose comme bonne & louable, nous nous portons avec ardeur à celle qui lui est opposée, quoique mauvaise par elle-même.

Les Philosophes ont eu tort de vouloir révoquer en doute ce plaisir ou ce dégoût qui accompagne la perception des idées; car on ne demande autre chose aux hommes, sinon qu'ils soumettent leurs passions à la raison. Mais cette derniere est souvent si foible, qu'elle ne sauroit surmonter les premieres. C'est ce qui fait qu'on a besoin de résolution & de persévérance pour que la raison, fortifiée par une habitude contraire, puisse à la fin triompher des passions; & en effet, il n'y a point d'homme, si sage & prudent qu'il soit, qui puisse venir à bout de surmonter la violence de ses passions par les suggestions les plus épurées de la raison & de la Religion, s'il ne s'en est fait une habitude.

*On calme aussi les passions en excitant dans l'ame des passions contraires.* Les Législateurs, persuadés que la raison toute seule n'est point assez puissante pour maintenir les hommes en société, ont jugé à propos d'établir des recompenses & des châtimens capables de les contenir dans leur devoir. La crainte du châtiment suffit toute seule pour prévenir les funestes effets des passions dans les cas où elles sont trop violentes, pour céder aux préceptes de la morale. Il importe donc extremement de connoître les affections opposées de l'ame, afin de pouvoir les faire naître à propos. Par exemple, il n'y a point de colere qu'une crainte violente ne vienne à bout de surmonter, & point d'homme, quelque timide qu'il soit, à qui la colere n'inspire du courage.

Cette derniere passion excite dans ceux dont elle s'empare, des contractions de cœur plus fortes & plus fréquentes. Le pouls devient plus plein, plus fort & plus fréquent, & toutes les parties, même dans les personnes les plus exténuées, s'enflent & se distendent : il s'éleve une chaleur plus forte dans tout le corps, puisque tous les muscles deviennent tendus, le visage est sévere, les yeux sont étincelans, sortent de la tête, & paroissent couverts de *sang*; les menaces & les reproches se succedent alternativement. Homere, qui peint toujours la nature dans son véritable jour, compare dans le premier Livre de l'*Iliade*, les yeux d'Agamemnon irrité, à un feu étincelant. Lorsqu'il nous représente dans le même Livre Achille irrité de la perte de la belle Briséis, il nous le dépeint avec un regard capable d'inspirer la terreur à tous ceux qui l'envisageoient. Achille répond à Ajax, qui lui persuade de prendre les armes, que son cœur est enflammé de colere. Le même Achille, voyant les armes que sa mere Thetis lui avoit apportées, entre dans une telle passion, que ses yeux inspirent la terreur, & jettent plus de feu que les éclairs.

Un homme frappé d'une terreur imprévue, devient pâle & froid; tout son corps se contracte, son pouls est fréquent, mais petit & inégal; il est saisi d'une palpitation de cœur, d'une violente oppression de poitrine, & il pousse de profonds soupirs. Ses forces l'abandonnent entierement; un tremblement s'empare de tout son corps; il devient quelquefois immobile comme une statue, sa langue vacille, & la parole expire dans sa bouche. De-là vient qu'Homere donne les épithetes de *froide* & de *pâle* à la peur. Il nous dépeint Paris fuyant Menelas, qu'il avoit défié au combat : il le dépeint tout tremblant, & le visage tout couvert d'une pâleur mortelle.

On voit par ce qui précede, que des passions contraires produisent des effets opposés dans le corps, & par conséquent qu'on peut guérir une passion par une autre. On pourroit démontrer la même chose par la comparaison des autres affections opposées.

*On peut aussi calmer la violence des passions en divertissant les malades.* L'esprit humain a la faculté surprenante d'attacher les idées qu'il se forme à certains signes purement arbitraires; & bien qu'il n'y ait aucune ressemblance entre ces idées & les signes qui les expriment, on ne laisse pas, lorsqu'on vient à les appercevoir dans la suite, de se rappeller l'idée qu'on leur a attachée. C'est ainsi qu'à l'aide d'un petit nombre de lettres différemment combinées, nous nous rappellons les idées que nous avons eues quelques années auparavant, qui se fussent sans doute effacées de notre esprit, si ces

ſignes arbitraires ne les euſſent conſervées. La même choſe a lieu à l'égard des paſſions de l'ame. Enée, par exemple, qui commençoit à s'attendrir au diſcours de Turnus, & en qui la pitié alloit triompher du reſſentiment, n'eut pas plutôt reconnu ſur le corps de ſon ennemi le baudrier de Pallas, que Turnus avoit enlevé après le combat ſanglant où il tua ce jeune Prince, & qu'il portoit comme une marque éclatante de ſa victoire, qu'il ſentit renaître toute ſa douleur, il devint terrible à cet aſpect, le feu ſortit de ſes yeux, & la rage s'empara de ſon cœur. Virgile décrit admirablement bien cet accident dans le douzieme Livre de ſon Enéide :

*Furiis accenſus, & ira*
*Terribilis : tunc hinc ſpoliis indute meorum*
*Eripiere mihi ! Pallas te hoc vulnere, Pallas*
*Immolat, & pœnam ſcelerato ex ſanguine ſumit.*

« Ha ! dit-il, penſes-tu échaper à ma vengeance, ainſi « revétu de la dépouille d'un Prince qui me fut ſi cher. « Reçoi le coup que Pallas te porte, c'eſt lui, c'eſt « Pallas qui t'immole à ſon reſſentiment, & qui ſe « vange de ton barbare aſſaſſinat. »

Lors donc que les idées que ces ſignes renouvellent ſont agréables ou déſagréables, elles excitent dans l'ame les paſſions les plus violentes, & ces dernieres peuvent à la fin s'y conſerver pour toujours. Pour lors la variété preſqu'infinie des pensées eſt détruite, & l'eſprit n'employe toutes ſes facultés que ſur le même objet. La volonté qui pouvoit choiſir auparavant une infinité d'objets, n'eſt maintenant occupée que d'un ſeul. Cette eſpece de maladie eſt appellée *délire*, & *fureur* ſi elle eſt violente. On l'appelle *phrénéſie* lorſqu'elle eſt accompagnée de la fievre & de l'agitation des humeurs; *manie* lorſque ces ſymptomes ſont abſens, & *Folie* lorſque le malade ne ſonge à aucun objet déterminé.

Un Medecin intelligent, éloigne à l'inſu du malade toutes les marques corporelles qui réveillent ces ſortes d'idées, ſoit par l'entremiſe des ſens ou de la mémoire. Il le divertit par des objets capables d'exciter en lui d'autres idées propres à affoiblir peu à peu la forte impreſſion qu'un objet particulier a faite ſur ſon eſprit; car il ſuffit de détourner ſes penſées, de façon que la même idée ne puiſſe occuper entierement ſon eſprit, & devenir par-là ineffacable.

Mais lorſque des paſſions violentes dérangent tout le corps, & irritent tout le ſyſteme nerveux, ce qui eſt aſſez fréquent dans les maladies hyſtériques; on doit recourir aux remedes qui ont la vertu de calmer les eſprits, & d'abolir totalement pour un tems l'action du cerveau. Il n'en eſt point de comparable à l'opium, qui, lorſqu'on le donne en petite quantité, excite les idées les plus agréables; & ſemblable au Nepenthe d'Helene fait oublier tous les maux les plus cuiſans. Il procure le ſommeil quand la doſe en en eſt forte : mais il cauſe l'apoplexie, lorſqu'on en prend avec excès. L'uſage du vin produit les mêmes effets ſur ceux qui n'y ſont point accoutumés, il excite la joie, il calme les paſſions & procure un ſommeil qui ſuſpend pour un tems toutes les ſouffrances.

Les autres remedes propres à modérer la circulation exceſſive du ſang, influent ſur le corps, & agiſſent en procurant du repos aux muſcles, en relâchant les veines, en délayant, émouſſant & adouciſſant l'acrimonie de quelque eſpece qu'elle ſoit, & en diſſipant les cauſes de la douleur.

*Le repos des muſcles.* Nous avons obſervé ci-devant, qu'une des cauſes du mouvement du cœur eſt l'abord du fluide veineux dans les ventricules de ce viſcere. Le mouvement du *ſang* veineux vers le cœur eſt accéléré par celui des muſcles; car la plûpart des veines diſtribuées ſur la ſurface du corps, ſont poſées ſur des muſcles. De-là vient qu'elles ſont comprimées par ces derniers, toutes les fois qu'ils ſe gonflent pour agir, au moyen de quoi, le *ſang* qu'elles contiennent eſt chaſſé vers le cœur, à cauſe que le mouvement de ce fluide ſe fait de l'extrémité vers la baſe. De plus, les muſcles deviennent pâles toutes les fois qu'ils agiſſent, à cauſe que tout leur *ſang* eſt exprimé & pouſſé avec rapidité vers le cœur par les veines. Auſſi le mouvement muſculaire contribue-t-il beaucoup à augmenter le mouvement du *ſang*. Les Chirurgiens ſont ſuffiſamment inſtruits de cette circonſtance; car s'ils s'apperçoivent, après avoir ouvert la veine à leur malade, que le *ſang* ſort trop lentement, ils lui ordonnent de remuer les doigts, au moyen de quoi le *ſang* s'écoule avec plus d'impétuoſité & en plus grande abondance. De-là vient que les anciens Medecins, quoique peu inſtruits des lois de la circulation, ordonnoient le repos dans toutes les maladies accompagnées du mouvement exceſſif des fluides, écartoient tous les objets capables d'affecter les ſens avec trop de force, & logeoient leurs malades dans un lieu obſcur & éloigné de tout bruit.

*Le relâchement des veines.* On obſerve toujours dans les maladies extremement aiguës où la circulation du *ſang* eſt la plus forte, que la plus grande portion de ce fluide eſt logée dans les vaiſſeaux artériels, & que les veines ſont vuides. Au contraire dans les maladies de langueur, où la circulation eſt languiſſante, les veines & toutes les cavités du corps ſont pleines, au lieu que les arteres ſont vuides; d'où il ſuit que le relâchement & la plénitude des veines accompagnent la lenteur de la circulation. De plus, les veines relâchées étant plus aisément diſtendues par le *ſang* qui leur vient des arteres : elles doivent néceſſairement contenir une plus grande quantité de *ſang*. Il doit donc en rentrer beaucoup moins dans le cœur, & par ce moyen une des principales cauſes de ſon mouvement doit diminuer. Le mouvement du *ſang* qui eſt chaſſé des arteres dans les veines, doit être auſſi plus languiſſant, à cauſe que le fluide qui doit ſe mouvoir dans les veines, eſt en plus grande quantité, & ces deux cauſes ſuffiſent pour diminuer la viteſſe de la circulation.

Puis donc, comme nous l'avons obſervé au mot *Fibra*, que les parties du corps peuvent être relâchées, on ne peut mieux y réuſſir que par un bain de vapeur appliqué à ſa ſurface : mais il faut en même tems le ſeconder par des lavemens convenables, par des décoctions émollientes, & par les alimens propres à tenir le ventre libre. Hippocrate emploie généralement cette méthode dans les maladies aiguës.

*La correction de l'acrimonie.* Dès qu'on connoît une fois le genre de l'acrimonie, & qu'on a pû le ranger ſous la claſſe qui lui convient, il eſt aisé d'y apporter remede, pourvû que les viſceres ſoient dans leur intégrité. Par exemple, on détruit aisément une acrimonie alcaline, acide ou aromatique. Mais lorſque des particules irritantes & venimeuſes, ou un virus contagieux imperceptible aux ſens, & qui ne ſe manifeſte que par ſes effets, eſt la cauſe de l'augmentation du mouvement du ſang, tous les ſecours de l'Art deviennent inutiles. Louis Feuillée rapporte dans *ſon Journal des Obſerv. Phyſiques, Mathemat. & Botaniq.* qu'une jeune fille ayant été mordue par un ſerpent à ſonnette, elle en mourut ſur le champ malgré tous les remedes qu'on employa pour lui ſauver la vie; & que comme on voulut quelques heures après tranſporter ſon corps pour l'enſevelir, la chair ſe détacha des os & tomba en pourriture. Lorſqu'un homme qui ſe porte bien, eſt infecté du virus vérolique, qui échappe aux ſens par ſa ſubtilité, il ſurvient un dérangement extraordinaire dans toutes les parties de ſon corps, accompagné d'une fievre violente qui altere toutes ſes humeurs à un tel point, que toutes les parties du corps tant

tant internes qu'externes, se convertissent presqu'entierement au bout de quatorze jours, en une sanie gangreneuse. Que si l'on peut venir à bout, dès le commencement de la maladie, de rendre ce virus inactif, à l'aide d'un antidote convenable, il n'occasionne aucun symptome fâcheux. C'est-là ce quelque chose de divin, τὸ θεῖον, cette nature extraordinaire & incompréhensible des maladies qui se joue si souvent de tous les efforts de l'Art, & qui fait que les Medecins ne sauroient calmer le mouvement trop impétueux des fluides. Tout ce que l'Art peut faire dans ce cas, est d'affoiblir le principe vital, qui seul rend les poisons actifs, car ces derniers ne produisent aucun effet sur les cadavres; d'émousser ensuite le poison à l'aide des substances les plus émollientes, & de le chasser du corps au moyen d'une grande quantité de liqueurs délayantes.

*Détruire la cause de la douleur.* La luxation des jointures est accompagnée de la douleur la plus violente, & celle-ci d'une fievre qui ne cesse qu'après qu'on l'a calmée, en réduisant l'os dans sa place naturelle.

On indique au mot *vulnus* les anodyns, les narcotiques & les hypnotiques propres à calmer la douleur dans les maladies que le seul excès de circulation produit. *Van-Swieten*, *Comment. in Aph. Boerhaave.*

SANGUIS DRACONIS. Voyez *Calamus* & *Draconis sanguis.*

SANGUISORBA; nom de la *Pimpinella.* Voyez ce mot.

SANGUISUGA, *sangsue.* Voyez *Hirudo.*

SANGUISUGUM. Quelques Auteurs barbares appellent ainsi une maladie du cœur, produite par une accumulation de *sang.*

SANICULA, *Sanicle.*

Voici ses caracteres.

L'extrémité du pédicule devient un calyce d'une seule piece découpé en cinq segmens, lequel soutient une fleur composée de cinq feuilles qui se replient le plus souvent sur le centre de la fleur, & couvrent exactement jusqu'à cinq étamines; cette description est pour la fleur mâle. Les autres fleurs sont hermaphrodites, soutenues par un calyce découpé en cinq parties, également composées de cinq feuilles disposées comme dans la précédente, lesquelles couvrent deux, trois ou cinq étamines placées autour d'un ovaire composé de deux plus petits, pareils à ceux de la bardane, dont chacun est muni d'un tube droit. Les semences sont voutées & hérissées de piquans.

Boerhaave ne compte qu'une seule espece de *Sanicula*; savoir,

*Sanicula Officinarum*, C. B. P. 319. Boerh. Ind. A. 73. Tourn. Inst. 326. *Sanicula, sive Diapensia*, Ger. 801. Emac. 948. Raii Hist. 1. 475. Synop. 3. 221. *Sanicula vulgaris, sive Diapensia*, Park. Theat. 532. *Sanicula mas Fuchsii, sive Diapensia*, J. B. 3. 639. *Sanicle.*

Cette plante a une petite racine fibreuse qui pousse des feuilles attachées à de longues queues. Elles sont divisées en cinq parties, approchantes de celles du petit érable, dentelées à leurs bords, d'un verd foncé, polies & luisantes. Ses tiges s'élevent à la hauteur d'environ un pié, & portent à leurs sommets, qui sont dépouillés de feuilles, des fleurs blanches composées de cinq feuilles qui forment de petits parasols. Chacune de ces fleurs est suivie de deux semences raboteuses pareilles à celles de la bardane. Cette plante croît dans les bois & les haliers, & fleurit au mois de Mai. Ses feuilles sont d'usage.



Elle est une des principales plantes vulnéraires, & on l'emploie fréquemment dans les potions vulnéraires & les aposemes traumatiques. Elle est bonne pour les hernies, pour les meurtrissures internes, pour le crachement de sang, ou pour telle espece d'hémorrhagie que ce soit, aussi bien que pour les plaies internes, & externes. Miller, *Bot. Off.*

La *Sanicle* donne par l'analyse Chymique, outre plusieurs liqueurs acides, un esprit urineux & du sel volatil concret, beaucoup d'huile & beaucoup de terre. Cette plante contient du sel ammoniac, du soufre & des parties terrestres. Elle est détersive, vulnéraire, apéritive; on l'emploie avec les autres vulnéraires dans les bouillons, dans les potions, & dans les tisanes pour les pertes de sang, pour désobstruer & fortifier les visceres. On s'en sert à la maniere du thé. Elle entre dans les lotions vulnéraires & détersives, dans les emplâtres & les baumes pour les blessures. Tournefort, *Hist. des Pl.*

Elle est appellée *Sanicula*, *à sanando*, à cause de sa vertu consolidante, qui est si extraordinaire, qu'elle a donné lieu à un ancien Proverbe François;

> *Qui a du* Beugle *& du* Sanicle,
> *Fait aux Chirurgiens la nicle.*

Elle a de l'astringence & de l'amertume, ainsi qu'il paroît par son goût. Elle est bonne, dit Lobel, dans le sommaire qu'il donne de ses vertus & de ses usages, pour les blessures internes & externes, pour les hémorrhagies, les dyssenteries, les hernies & les lacérations, soit qu'on la prenne en forme de décoction, ou qu'on l'applique extérieurement.

Pour la grosseur ou saillie du nombril dans les enfans, appliquez un cataplasme de *sanicle* cuite dans du vin sur la partie; & assurez-le avec un bandage convenable; & sur le dos, à l'opposite du nombril, de la racine de consoude pilée. Ce remede a réussi dans des cas presque désespérés. Ray, *Hist. Pl.*

Cette plante est bonne pour consolider les ulceres, les fistules, les ruptures & les érosions. Schroder.

Les François & les Wallons mangent la *sanicle* dans les inflammations. Elle est bonne aussi pour le crachement de sang. Bauhin la croit propre dans les maladies chaudes des reins: mais je ne vois pas pourquoi; en revanche elle est extremement salutaire dans les langueurs & les foiblesses occasionnées par la viscosité des humeurs. Elle est pénétrante & balsamique; car elle a une odeur acre & forte, dans laquelle sa vertu consiste, & elle laisse un gout astringent dans la bouche. Ses feuilles pilées & appliquées sur les blessures, les guérissent sans aucune suppuration. Elles dissipent les tumeurs externes & détergent les ulceres. La *sanicle* est utile pour les hernies & les hémorrhagies, & pour résoudre les tumeurs par résolution ou dissipation: pour cet effet on pile ses feuilles & on les applique sur la partie avec du vin ou du vinaigre. Sa décoction prise intérieurement, résout les grumeaux de sang, elle est bonne aussi pour les fractures, quand il s'agit de nettoyer & de déterger. *Histoire des Plantes attribuées à Boerhaave.*

Sanicula, est aussi le nom de plusieurs especes de *saxifraga.*

Sanicula Alpina, nom du *verbascum, humile, Alpinum, Villosum, Borraginis folio & flore.*

Sanicula Americana, nom de la *mitella, Americana, florum petalis fimbriatis.*

Sanicula Fœmina. Voyez *Astrantia nigra.*

Sanicula montana, nom de la *cortusa.*

Sanicula montana Americana, nom de la *mitella*;

*Americana, florum petalis integris.*

SANIES, le même qu'*Ichor.*

SANIODES, Σανιώδης, de σανὶς, un ais, une planche; qui a la poitrine plate.

SANITAS, *santé.*

SAN-LUCIANUM LIGNUM, *Bois de Sainte Lucie.*

C'est le bois d'un arbre appellé *cerasus racemosa sylvestris, fructu non eduli*, C. B. P. On l'apporte de Lorraine. Il est extremement tendre, & quelque peu odorant, mais de peu d'usage dans la Medecine. Geoffroy.

SAN-MARTHANUM LIGNUM, est une espece de bois de Bresil dont les Teinturiers se servent pour teindre en rouge. On nous l'apporte de Sainte Marthe, près de Carthagene, dans l'Amérique. Geoffroy.

SANTALUM, *Santal*, ou *Sandal.*

Il y a trois sortes de sandaux, savoir, le blanc, le rouge & le jaune ou citrin. On nous les apporte de Siam & des Isles de Timor & de Salor : mais les Botanistes ne conviennent point de l'arbre qui les produit. Il s'appelle *Siranda*, selon Herman, & il donne des baies. On tire le blanc des jeunes arbres, & le rouge & le citrin de ceux qui sont vieux : le premier est l'aubier ou l'écorce de l'arbre, & le troisieme sa moelle ou sa substance intérieure. Ceux qui coupent ces arbres sont souvent saisis de fievres malignes, accompagnées de délires d'une espece tout-à-fait surprenante. Car pendant le redoublement qui dure ordinairement quatre heures, les malades font des actions fort ridicules, imitant ce qu'ils ont coutume de faire lorsqu'ils sont en bonne santé. Ils ont de plus une faim extraordinaire, de sorte que tandis qu'ils sont dans le délire, ils mangent avee avidité les plus sales alimens qu'on leur présente. Voyez *Bontius, de Medicina Indorum.*

Le *sandal* citrin est plus propre pour les différens usages de la Medecine. Il est résineux, d'une odeur agréable & sudorifique. Le blanc a l'odeur moins forte, & le rouge n'en a point du tout : mais il est aisé de le distinguer du bois du Bresil par le gout austere & astringent qui lui est propre. Tous les *sandaux*, surtout le citrin entrent dans un grand nombre de compositions; on en fait aussi des décoctions sudorifiques. Geoffroy.

Les *sandaux* blanc & citrin viennent du même arbre, savoir, le premier de l'écorce ou aubier, & le second de la moelle. Mais Garcias nous apprend qu'il y a une si grande affinité entre les arbres du *sandal* citrin, & du *sandal* blanc, qu'il n'y a que les habitans qui les vendent aux Marchands qui puissent les distinguer. Dale.

Santalum album, Offic. Ger. 1389. Emac. 1586. Park. Theat. 1605. J. B. 1. 486. C. B. P. 392. Raii Hist. 2. 1804. *Sandal blanc.*

C'est un bois dur, solide, pesant, de couleur pâle, qui a le gout & l'odeur du *sandal* citrin. Ils nous viennent tous deux des Indes orientales.

Les *sandaux* blancs & citrins sont rafraîchissans, dessiccatifs, apéritifs, hépatiques & cardiaques. On les emploie dans la lipothymie, la palpitation de cœur, les obstructions du foie, & autres maladies semblables. Etant appliqués extérieurement ils sont utiles dans les catarrhes, la céphalalgie, le vomissement & autres maladies de même espece. Schroder.

Santalum citrinum, Offic. Park. Theat. 1604. J. B. 1. 486. Raii Hist. 2. 1804. *Santalum pallidum*, C. B. P. 392. Ger. 1389. Emac. 1586. *Sandal citrin.*

Le cœur ou la moelle solide est de couleur jaune, d'un gout aromatique mêlé de quelque amertume, & d'une odeur forte assez agréable.

Le *sandal* citrin est la moelle d'un certain arbre appellé *sarcante*, qui croît dans l'Isle de Timor & porte des baies, laquelle étant dépouillée de son écorce est solide, compacte, jaune, d'un gout aromatique un peu amer & d'une odeur agréable. On nous apporte cette drogue de la Chine & du Royaume de Siam, où l'arbre dont ont la tire est aussi haut qu'un noyer, & porte une espece de baie. Le *sandal* blanc est la moelle la plus pâle du même arbre, il a l'odeur moins forte & le gout moins aromatique. On tire la moelle de ces arbres après qu'ils sont secs, & supposé qu'elle ne soit point assez odorante, on lui donne le nom de *sandal* blanc. Le *sandal* citrin reçoit son odeur forte & son gout aromatique de la résine qu'il contient, & qu'on extrait aisément en faisant infuser des copeaux de ce bois dans une suffisante quantité d'esprit de vin rectifié. Il donne par digestion une teinture jaune, qui étant épaissie à petit feu, constitue, après que son esprit s'est évaporé, un baume liquide noirâtre, agréable au gout, qui approche par sa couleur & sa consistance de celui du Pérou. Ce baume étant de nouveau dissous dans de l'esprit de vin rectifié, donne une essence balsamique qui possede des propriétés admirables.

Cette expérience éclaircit admirablement la nature & la génération des baumes du Pérou, de Copaü & de la Mecque, qui ne sont autre chose que des résines liquides; car si l'on fait dissoudre le principe résineux des *sandaux* dans de l'esprit de vin rectifié, & qu'on fasse épaissir la solution, elle prend la consistance d'un baume, & ne se convertit plus en résine solide, à cause de quelques particules extremement humides qui se sont insinuées dans sa composition.

L'essence du *sandal* citrin possede les vertus analeptique & sédative de l'ambre, & est extremement salutaire dans les maladies qui naissent de la foiblesse & de l'atonie des parties nerveuses & membraneuses; pour cet effet, on peut la donner seule ou mêlée avec celle d'aloès ou de succin. Hoffman.

Santalum rubrum, Offic. Ger. 1389. Emac. 1586. Park. Theat. 1605. C. B. P. 392. J. B. 1. 489. Raii Hist. 2. 1805. *Sandal rouge.*

C'est le cœur ou la partie mitoyenne d'un arbre qui croît dans les Indes orientales sur la côte de Coromandel. Il est solide, dur & pesant, mais presque sans gout & sans odeur. On croit que l'arbre qui le donne porte des fleurs en papillon.

Le *sandal* rouge est pareillement estimé dessiccatif & rafraîchissant, & malgré son peu de vertu, on en fait un plus grand usage que des deux autres, surtout pour donner une couleur rouge aux infusions, aux teintures ou aux décoctions. Il passe encore pour avoir plus d'astringence. Miller, *Bot. Off.*

Il croît dans les Indes orientales au-delà du Gange. On fait usage du bois, ou plutôt du cœur ou de la matrice, séparée des tégumens extérieurs, c'est-à-dire, du bois & de l'écorce, laquelle est d'une substance solide, dense, rouge & pesante.

Le *sandal* rouge est rafraîchissant & astringent; d'où il suit que toutes les vertus que les Arabes attribuent aux différentes especes de *sandaux* contre les chaleurs contre nature & les autres maladies de cette espece, résident plus particulierement dans celui-ci. Dale.

On tire du *sandal* rouge qui est la moelle solide, rouge & pesante d'un arbre siliqueux & épineux, qui croît dans le Malabar & sur la côte de Coromandel, au moyen de l'esprit de vin, une teinture rouge que tout le monde connoît. Mais une circonstance qu'on a ignorée jusqu'aujourd'hui, c'est qu'on peut tirer de ce bois une résine de couleur rouge noirâtre, dont il ne faut qu'une petite quantité pour donner à quelques onces d'esprit de vin une couleur aussi rouge que celle du sang. On la prépare de la même maniere que les autres résines, je veux dire, en versant de l'esprit de vin rectifié sur des copeaux de ce bois. On extrait l'essence à l'aide d'une légere digestion, & lorsqu'elle est

abondante, on en tire l'esprit, & l'on fait épaissir le reste à l'aide d'une chaleur douce. On obtient par ce moyen une poudre d'un rouge foncé dont il ne faut que quelques grains pour teindre une grande quantité d'esprit de vin de la même couleur.

Cette résine n'a ni gout ni odeur, & ne répand aucune odeur lorsqu'on la brûle. Elle jette beaucoup d'écume quand on l'allume & laisse après elle une grande quantité de terre. Elle donne une très-belle couleur à l'esprit de vin, mais elle ne produit point cet effet sur les huiles, soit qu'elle soient exprimées ou distilées. Elle ne se dissout point non plus dans celles-ci, ce qui prouve manifestement qu'elle est plutôt composée d'une substance terrestre & subtile, que d'une matiere grasse & oléagineuse. On peut l'employer pour teindre les médicamens, & comme elle teint l'esprit de vin d'un rouge extremement foncé, les Anatomistes peuvent s'en servir commodément pour injecter les vaisseaux artériels de la tête.

SANTERNA. Voyez *Borax*.

SANTOLINA, *Garderobe*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse, ses feuilles sont alternativement disposées, dentelées, crénelées & grenues. Le calyce est écailleux & comme demi-sphérique. Les fleurons sont ramassés en boule, séparés les uns des autres par des feuilles pliées en gouttiere. Les fleurs naissent à l'extrémité des rameaux, & sont plus larges que celles de l'absinthe & de l'aurone.

Boerhaave compte douze especes de *garderobe*, qui sont,

1. *Santolina, foliis teretibus.* Voyez *Abrotanum Fœmina.*
2. *Santolina, flore majore, foliis villosis & incanis*, T. 460. *Abrotanum fœmina, flore majore, foliis villosis & incanis*, C. B. P. 137.
3. *Santolina, foliis obscurè virentibus, flore aureo*, T. 461.
4. *Santolina, foliis minus incanis*, T. 461. *Abrotanum, fœmina, foliis minus incanis*, C. B. P. 137.
5. *Santolina, incana, Chamæmeli odore suaviore. Abrotanum, fœmina, folio collecto, incano.*
6. *Santolina, Hispanica, foliis Chamæmeli*, T. 461.
7. *Santolina, Africana, Ericæ foliolis congestis, flosculis singularibus albis. Camphorata, Africana, umbellata, frutescens Hermanni*, H. A. 2. 79.
8. *Santolina, spinosa, foliis agerati. Bellis spinosa.* Alpin. Exot. 327.
9. *Santolina, Africana, coronopi folio, cauliculis procumbentibus. Bellis Africana, capitulo aphyllo, luteo, coronopifolio, cauliculis procumbentibus*, H. L. For. 54.
10. *Santolina, foliis Rorismarini, major*, T. 461. *Abrotanum, fœmina, foliis Rorismarini, majus*, C. B. P. 137.
11. *Santolina, Hispanica, foliis vermiculatis.*
12. *Santolina, foliis Ericæ, vel Sabinæ*, T. 460. *Abrotanum, fœmina, foliis Ericæ, vel Sabinæ*, C. B. P. 137. Boerh. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

Fabius Columno croit que la premiere espece est le *Polium* des Anciens, qui est une plante fort célebre, & il paroît avoir raison. Elle est diaphorétique & bonne pour la colique, & de-là vient qu'on l'emploie dans les compositions alexipharmaques. Toutes ces especes sont alexipharmaques & aromatiques, comme l'eupatoire & la pétasite. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SANTONICUM SEMEN, *Poudre à vers; Barbotine.*

C'est une semence dont on se sert pour tuer les vers qui s'engendrent dans le corps humain, surtout dans celui des enfans. On l'appelle encore *Hagiospermos, semen sanctum, semen contra vermes, semen contra, semenzina, santolina*, ou *Xantolina*, & *poudre à vers.*

La plante qui la produit a les feuilles si petites, qu'on peut à peine les distinguer de la graine. On prétend qu'elle croît dans la Xaintonge, & que c'est de-là qu'elle a pris un des noms qu'elle porte: mais celle que les Droguistes vendent nous est envoyée de Perse, & les François, les Anglois & les Hollandois la tirent d'Alep, d'Alexandrette & de Smyrne. On doit la choisir bien nourrie, verdâtre, d'une odeur forte, & d'un goût amer & aromatique; prendre garde que sa verdure ne soit point artificielle, & qu'on ne lui ait point substitué la semence d'*Abrotanum.*

Elle contient beaucoup d'huile & de sel essentiel volatil. Elle est propre pour faire mourir les vers, étant prise intérieurement, & pour abattre les vapeurs. La dose en est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. Lemery, *des Drogues.*

## S A P

SAPA. Voyez *Caræmum* & *Decoctio.*

SAPERDÆ, σαπέρδη, est un poisson dont il est parlé deux fois dans le Traité d'Hippocrate, *de Internis affectionibus*. Il paroît qu'on le conservoit dans le sel ou la saumure comme les anchois; & Perse nous apprend qu'on le tiroit de la mer noire.

SAPHADA; petites écailles rougeâtres qui s'attachent aux cheveux.

SAPHÆNA, *Saphene.*

Cette veine est la plus grosse & la plus longue des six qui forment la crurale. Elle commence par quelques rameaux qui viennent du gros orteil & de dessus le pié; & montant par la malléole interne le long de la jambe; & par la partie intérieure de la cuisse, entre la peau & la membrane charnue, elle va se perdre vers les glandes de l'aine dans la crurale, à l'opposite de la sciatique mineure qui s'y insere à la partie externe: elle reçoit plusieurs branches dans son chemin, & c'est elle qu'on a coutume d'ouvrir dans la saignée du pié.

Galien, *de Curat. per Venæ sectionem*, prétend que l'ouverture de cette veine est très-efficace pour exciter les regles, parce qu'après l'ouverture le sang se porte abondamment, non-seulement à la veine sur laquelle on a opéré, mais encore à tous les vaisseaux qui en dépendent, comme Bellini l'a prouvé fort au long, à cause que le sang trouve moins de résistance à l'endroit où la veine est ouverte que par tout ailleurs. Lors donc qu'on fait la saignée au pié, il se porte plus de sang aux vaisseaux de la matrice, qui viennent de la veine-cave, aussi-bien que de la *saphene*. Et comme le fluide qui s'y porte en plus grande abondance distend considérablement les vaisseaux, le flux menstruel doit trouver une issue beaucoup plus facile. C'est ainsi que Mayerne, dans son Traité *de Morb. intern.* assure avoir vu des effets aussi merveilleux que prompts, produits par l'application des sangsues aux veines hémorrhoïdales. De même aussi, lorsque le sang superflu, sans être visqueux, se trouve retenu par le vice des vaisseaux, on n'a pas plutôt ouvert la *saphene*, que les humeurs se raréfient beaucoup, & se portent en plus grande quantité vers la matrice; au moyen de quoi le cours du sang vers les vaisseaux de la matrice, augmente & procure l'écoulement des regles. On voit par là quel jugement on doit porter de la doctrine de Lindanus, si exaltée par Etmuller; car le premier distingue les tems auxquels on doit faire la saignée, ainsi que le second nous l'apprend en ces termes:

« Lorsque les menstrues sont près de leur période, mais « ne fluent pas encore, il faut saigner la malade du « bras; mais lorsqu'elles fluent, ou qu'elles viennent à

« s'arrêter subitement, il faut ouvrir la *saphene* ; ce « qu'on ne doit jamais faire, à moins que cette évacuation n'existe actuellement, ou qu'elle n'ait été « inopinément arrêtée. »

Voici comment Etmuller s'explique sur cette doctrine :

« Lorsque les regles approchent de leur période, & que « le sang se gonfle & se raréfie, la nature tend à le « chasser au-dehors ; ensorte que si les voies sont étroi- « tes, elles ne peuvent s'ouvrir d'abord, parce qu'é- « tant alors distendues, elles retardent en quelque fa- « çon la sortie du sang. Lors donc que l'impulsion du « sang se fait vers les parties inférieures au moyen de « l'ouverture de la *saphene*, il s'en porte une plus gran- « de quantité à la matrice, & par conséquent on aug- « mente le mal ; au lieu qu'en ouvrant la veine du bras, « le sang est un peu rappellé vers les parties supérieu- « res, les inférieures se trouvent moins engorgées, & « le sang y circule plus aisément. La saignée du pié « ne provoquera jamais le flux menstruel, à moins « qu'ayant déja commencé de couler, il n'ait été sup- « primé tout-d'un-coup par le froid, ou par quelque « frayeur imprévue. »

L'Auteur suppose dans ce raisonnement que le sang est si gonflé & si raréfié, qu'il s'échapperoit aisément de ses vaisseaux, si par son mouvement impétueux vers les parties inférieures il ne formoit lui même un obstacle à sa sortie. Mais ce raisonnement est si peu conforme à la vraye Physique, qu'il n'y a personne qui puisse s'imaginer, que plus les vaisseaux sont pleins de sang, & moins ils sont disposés à le laisser sortir. Que si la saignée du pié est censée exciter les regles qui coulent déja, & les rappeller lorsqu'elles sont arrêtées, pourquoi ne les excitera-t'elle pas aussi lorsqu'elles seront interceptées hors du tems de leur écoulement ? Pourquoi cette saignée augmente-t'elle le mouvement du sang dans un tems & le diminue-t'elle dans un autre, lors même que ce fluide se porte avec la même impétuosité vers la matrice ? La saignée du bras fait à la vérité une légere révulsion du sang vers les parties supérieures, qui dégage en quelque façon les voies de la matrice : mais son impulsion venant à languir en conséquence de la diminution de la pléthore, ces vaisseaux ne s'ouvrent pas si aisément, à cause qu'ils sont moins tendus.

Etmuller prétend qu'une observation de Riviere favorise beaucoup cette doctrine.

« Toutes les fois, dit-il, qu'on saignoit du pié une cer- « taine femme, ses regles s'arrêtoient ; au lieu qu'el- « les couloient abondamment lorsqu'on la saignoit du « bras. »

Comme ce phénomene paroissoit contraire à la doctrine commune, les Professeurs de Montpellier l'ont expliqué de la maniere suivante :

« Comme cette femme, disoient-ils, étoit fort pléthori- « que, & souffroit une suppression de ses regles, à cau- « se d'une rédondance de sang, qui distendoit à un tel « point les vaisseaux de la matrice, qu'ils ne pouvoient « être suffisamment contractés, le sang qui étoit atti- « ré dans ces vaisseaux par l'ouverture des veines in- « férieures, augmentoit l'obstruction. Lors au contrai- « re qu'on la saignoit du bras, le sang qu'on lui tiroit « des veines supérieures faisoit une rétraction de celui « qui se portoit aux veines de la matrice, qui diminuoit « leur plénitude & leur tension, & leur donnoit lieu de « se contracter plus aisément, & de chasser ce qui de- « voit naturellement sortir de la matrice dans des tems « réglés. »

On doit distinguer la pléthore simple de celle qui est jointe avec la viscosité du sang ; car la premiere ne peut point supprimer les regles, ni par conséquent l'ouverture de la *saphene*, qui augmente la pléthore des vaisseaux de la matrice, s'opposer à leur éruption. Dans celle au contraire qui est jointe avec la viscosité du sang, comme il y a obstruction dans la matrice, c'est-à-dire, comme la viscosité du sang est cause qu'il s'arrête dans les vaisseaux capillaires, l'ouverture de la *saphene* déterminant les humeurs en plus grande quantité vers la matrice, & le sang s'y portant avec plus d'impétuosité, ses parties visqueuses adherent davantage aux orifices des vaisseaux. On ne doit donc point imputer le danger qui accompagne l'ouverture de la *saphene* à la pléthore, mais plutôt à la lenteur & à la viscosité du sang ; d'où il suit que la précaution de Lindanus n'a lieu que dans la pléthore qui est jointe avec la viscosité du sang. C'étoit de cette sorte de pléthore dont la femme que nous venons de citer étoit attaquée ; & les Medecins eurent raison de la faire saigner du bras pour la diminuer, ou, pour parler plus juste, afin d'augmenter la vitesse & le mouvement de son sang, en lui en tirant une quantité considérable ; & de lui ouvrir ensuite la *saphene* pour attirer le sang vers les parties inférieures, surtout vers les tems où l'éruption avoit coutume de se faire. La raison pour laquelle il vaut mieux saigner du bras avant que de saigner du pié, paroît être celle-ci ; savoir, que la quantité du sang étant diminuée par la premiere saignée, sa vitesse augmente, & la veine du pié étant ensuite ouverte, il se porte avec plus d'impétuosité aux parties inférieures, & augmente continuellement la pléthore dans les vaisseaux de la matrice. Au moyen dequoi la pléthore & la vitesse du sang venant à augmenter, ce fluide distend avec plus de force les vaisseaux de la matrice, d'où il résulte une évacuation convenable. FREIND, *Emmenologie*.

SAPHERA ou ZAPHERA, *safre*, *zaphere* ; en Allemand, *Zafloes*.

C'est une substance minérale de couleur bleuâtre, faite, suivant Lemery, avec le *caput mortuum* du Cobalt, après sa sublimation en arsenic, & deux fois autant de cailloux pulvérisés. On calcine le mélange, & il s'en forme une pierre pesante, mais tendre, de couleur bleuâtre, tirant sur le gris, & remplie de petits brillans. Les Peintres & les Emailleurs s'en servent : mais on n'en fait aucun usage dans la Medecine. On en colore aussi les Saphirs ; & c'est d'où lui vient le nom de *Saphera*

SAPINDUS. Voyez *Arbor saponaria*.

SAPINUS, suivant Blancard, est le *sapin*, ou la partie inférieure du sapin qui n'a point de nœuds.

SAPO, *Savon*. Voyez *Offa Helmontiana*.

*Savon fait avec les huiles exprimées & un alcali fixe.*

*Mettez* telle quantité d'huile d'olive qu'il vous plaira dans un vaisseau, & autant d'huile de tartre par défaillance dans un autre ; versez peu-à-peu l'huile sur la lessive, elle flottera sur sa surface, & les deux liqueurs resteront séparées sans se confondre. Remuez bien le vaisseau, & le mélange paroîtra immédiatement blanc, opaque, épais, & quelque peu visqueux ; les liqueurs demeureront également mêlées, si on le laisse quelque tems dans cet état, mais à la fin elles se sépareront l'une de l'autre ; d'où il paroît que les huiles exprimées, au moyen de l'acide qu'elles contiennent toujours, sont disposées à se mêler avec les alcalis, lors même qu'ils sont délayés avec de l'eau ; mais que leur union est si foible, qu'elles n'ont pas beaucoup de peine à se séparer de nouveau. Au reste, il semble que l'acide est capable de procurer cette combinaison, puisque les huiles

dépouillées de leur acide, ont plus de peine à se mêler avec les alcalis. Si l'on met ce mélange sur un feu très-doux pour en faire évaporer l'humidité, il se convertira en une masse blanche, d'une odeur huileuse désagréable, & d'un gout acre, alcalin & onctueux, fort dégoutant, qui se fond aisément à l'air : mais si pendant qu'il boût on y ajoute une quantité convenable d'alcali dissous, ou d'huile, de maniere que le composé puisse se dissoudre parfaitement dans l'eau sans se séparer de son huile, sans avoir rien d'alcalin au gout, & sans se fondre à l'air, pour lors le *savon* est parfait. On a découvert dans la suite, au moyen de plusieurs expériences réitérées, que le *savon* est d'autant meilleur, que l'alcali est plus fort ; & comme la chaux-vive augmente considérablement la force & la nature ignée de l'alcali, on s'est servi pour faire le *savon* d'un alcali préparé, comme on vient de dire, préférablement à l'autre. Comme on s'est encore apperçu que le mélange est d'autant plus parfait qu'il boût plus long-tems, mais que la cuisson consume une plus grande quantité d'eau, on n'a point hésité à l'employer ; on a cherché les proportions nécessaires entre l'huile & l'alcali, & découvert à la fin par degrés une maniere sûre & déterminée de faire le *savon*.

On prend pour cet effet un sel alcali fixe igné, préparé avec la chaux vive ; on le fait dissoudre dans autant d'eau chaude qu'il est nécessaire pour que la lessive puisse soutenir un œuf frais ; & c'est ce que les Artistes appellent *lessive maire*. On ajoute ensuite à une portion de cette derniere assez d'eau pour que l'œuf tombe au fond de la liqueur, & c'est ce qu'on appelle petite lessive. On mêle parties égales de la seconde liqueur & d'huile d'olive, on remue le mélange jusqu'à ce qu'il devienne blanc, & on fait évaporer l'humidité à petit feu, en remuant convenablement jusqu'à ce qu'il commence à se former un mélange de ces deux choses. On verse alors de la liqueur nommée maire, trois fois autant qu'il y a d'huile, on mêle & on fait cuire le tout jusqu'à ce que la masse devienne assez épaisse pour paroître d'une consistance solide convenable, quand on en met quelque peu sur une pierre froide. Si une partie de cette masse étant dissoute dans l'eau ne donne aucun signe d'huile, c'est une preuve que celle-ci est intimement unie avec l'alcali : autrement on y ajoutera encore quelque peu de lessive maire, & l'on continuera à faire bouillir uniformément le tout, jusqu'à ce que le *savon* se dissolve parfaitement dans l'eau. On goûte alors le *savon*, & si on le trouve acre & alcalin ; c'est un signe qu'il contient trop d'alcali. On y ajoute donc encore un peu d'huile, & l'on continue à le faire cuire jusqu'à ce qu'on obtienne une masse assez dure pour pouvoir la couper après qu'elle est refroidie, qui se dissolve parfaitement dans l'eau, qui n'ait aucun gout alcalin & qui ne se fonde point à l'air : c'est le savon ordinaire.

On peut se servir au lieu d'huile d'olive, de telle autre substance grasse qu'on voudra, comme des différentes graisses d'animaux & d'huiles de poissons. Par exemple, on fait le *savon* noir avec les feces de l'huile à brûler, ou avec l'huile de baleine : mais le *savon* est d'autant meilleur, surtout pour les usages de la Medecine, que l'alcali est plus pur, l'huile plus insipide, moins odorante & moins désagréable.

*REMARQUE.*

On voit ici une combinaison intime d'une huile naturelle & d'un alcali fixe, à l'aide de l'eau & du feu, en une masse homogene, qui se dissout parfaitement dans l'eau ; par où il paroît que l'huile se dépouille de la graisse qui lui est naturelle, & acquiert une nature plus convenable à l'eau ; & que ce changement s'opere par le moyen d'un alcali fixe très-fort. Toutes les fois donc que les humeurs du corps abondent en huile, on ne peut mieux faire que d'employer les sels, & dans le cas dont il s'agit, on ne sauroit en trouver de meilleur que le sel fixe alcali. Ce procédé nous fournit encore le moyen d'émousser l'acrimonie d'un alcali à l'aide des huiles, au point de lui faire perdre sa nature corrosive. D'où il suit que dans les cas où une semblable matiere saline & acre prédomine, on peut aisément l'émousser en buvant une grande quantité d'huile exprimée ; & c'est ce qu'on a souvent pratiqué avec succès dans les maladies les plus aiguës, aussi-bien que dans le scorbut le plus pernicieux. Le même remede a encore lieu dans les cas où cette acrimonie s'engendre d'elle-même dans certains endroits, comme dans les reins ou la vessie, où la pierre imbibant l'urine lui communique l'acrimonie dont nous parlons. Quoique la ténacité de l'huile soit détruite dans le *savon* préparé de la maniere qu'on vient de dire, il ne laisse pas de conserver la premiere vertu du sel lixiviel, par où il déterge sans corroder ; car étant dissous dans l'eau, il compose une lessive savoneuse très-forte, qui à l'aide de la chaleur, du mouvement & de la trituration, dissout les gommes, les huiles, les résines & les graisses grossieres, les rend savoneuses ou solubles dans l'eau ; & qui possede une propriété déterSive, apéritive & mondificative. Elle rend aussi les humeurs fluides, elle leve les obstructions invétérées, & rend aux parties le mouvement qu'elles avoient perdu. Elle produit aussi des effets surprenans sur les concrétions formées par une huile & une terre grossiere : elle empêche les acides de coaguler le chyle & le lait, & supposé qu'ils le soient, elle les resout. D'où il suit qu'elle est excellente pour ouvrir, délayer, résoudre & atténuer dans tous les cas dont on vient de parler, lorsqu'on la boit à jeun en différens tems après l'avoir bien délayée & en quantité suffisante, & qu'on la seconde d'un exercice convenable. Elle est bonne étant appliquée extérieurement pour les ulceres sinueux & fistuleux. On peut la teindre & la déguiser en la colorant avec le safran, la *terra merita*, la cochenille ou autres choses semblables ; & supposé qu'elle soit toujours désagréable à cause de l'odeur que l'huile lui a communiquée durant la cuisson ; on pourra la corriger avec quelque peu de baume du Pérou. Mais son usage est extremement pernicieux dans les maladies où la vie est en danger, en conséquence d'une putréfaction qui dissout & corrompt les humeurs, ainsi qu'il est souvent arrivé dans la peste & les autres maladies putrides, suivant les observations de Diemerbroeck. On peut déduire de ce que nous venons de dire, plusieurs autres particularités d'usage dans la Chymie & la Medecine, relativement à la production qui fait le sujet de cet article. Le *savon* effectue ce que l'eau ni l'huile ne sauroient faire, il opere avec moins de danger que les alcalis, & surpasse les autres sels par son efficacité.

*Savon préparé avec les huiles distilées & un alcali fixe.*

Les Chymistes considérant les vertus que l'expérience leur a fait découvrir dans les huiles distilées, se sont apperçus que ces huiles étant incapables de se mêler avec l'eau, ne pouvoient non plus entrer dans le corps, ni agir sur ses humeurs ; & ayant observé que les huiles exprimées se mêlent intimement avec les alcalis fixes, ils ont fait le même essai avec les huiles distilées : mais ils ont trouvé qu'elles perdoient leurs vertus en bouillant, sans pouvoir se joindre avec les alcalis ; ce qui les a engagés dans différentes expériences pour unir ces différens corps. Il s'est même trouvé des personnes, qui excitées par les conseils & les promesses de Van-Helmont, ont cru avoir découvert le moyen d'y réussir. J'ai moi-même fait autrefois plusieurs expériences ennuyeuses sur ce sujet, & à la fin elles m'ont réussi, comme je le vais dire. Tout le secret consiste à mêler intimement un alcali très-fort, très-pur & très-sec avec

une huile bien déphlegmée; car la moindre goutte d'humidité rendroit l'opération nulle.

*Prenez* du sel alcali du plus fort & du plus pur que vous pourrez trouver, pilez-le tandis qu'il est encore bien chaud dans un mortier de fer bien net avec un pilon de même métal, la poudre vaudra d'autant mieux qu'elle sera plus fine. Après avoir mis cette poudre dans une bouteille de verre bien chaude, vous la porterez par un jour sec & serein dans un lieu chaud & sec; & dès que le sel sera précipité au fond du vaisseau, vous verserez dessus de l'huile éthérée de térébenthine, de façon que les gouttes se suivent l'une l'autre & tombent dans le milieu du sel. On doit avoir bien fait chauffer l'huile auparavant; l'huile sera aussi-tôt attirée avec fumée & sifflement par le sel desséché, & se répandra dans toute la masse. Continuez à verser de l'huile jusqu'à ce que ce sel en soit suffisamment imprégné & qu'elle flotte dessus pour le garantir de l'air qui est toujours humide. Portez votre vaisseau à la cave, couvrez-le d'un papier, l'huile disparoîtra aussi-tôt & s'unira avec le sel alcali. Remettez-en de nouveau, & incorporez-le avec la premiere masse à l'aide d'un bâton. Laissez reposer le mélange & continuez à remettre de l'huile, jusqu'à ce que le sel ait absorbé à peu près le triple de cette liqueur. Le tout se convertira en une masse savoneuse & pénétrante, qui sera d'autant plutôt & d'autant mieux formée qu'on l'aura remuée plus long-tems. On l'aura beaucoup plutôt en mettant le mélange dans une bouteille de verre bien forte & la faisant porter journellement dans un carosse de voyage, ainsi que les Docteurs Grew & Bohn l'ont observé. L'expérience m'a toujours réussi lorsque j'ai eu soin d'observer les circonstances précédentes; mais elle a toujours manqué lorsque je les ai négligées. On connoît que l'opération est achevée lorsqu'après avoir dissous quelque peu de *savon* dans l'eau, on ne voit point l'huile se séparer. On remarque que quand on laisse ce *savon* dans une bouteille de verre pendant quelque-tems, il s'éleve pour l'ordinaire un peu de sel blanc, d'une odeur agréable & d'un gout pénétrant, doux, salin & non alcali, qui se crystallise contre les parois du vaisseau; & qui est extremement pénétrant, facile à dissoudre & donne un *savon* médicinal d'un usage très-étendu.

Ce sel, quoique peu abondant, a fait naître, je crois, la croyance mal fondée que le sel de tartre fixe se volatilisoit dans cette opération au moyen de l'huile qu'on y ajoute, au point de pouvoir être substitué à l'alcahest: mais ayant poussé ce *savon* avec le feu, après l'avoir bien préparé, je n'ai point obtenu le sel volatil que je m'étois promis.

*R E M A R Q U E.*

On voit par cette expérience que le sel alcali fixe pur est altéré au point d'absorber les huiles & de s'unir avec elles, & qu'on peut convertir un sel alcali fort & gné en un autre plus doux & oléagineux. Nous avons suffisamment parlé dans le premier procédé, de sa vertu contre les coagulations acides, austeres & visqueuses; & nous observerons de plus que toutes les vertus dont il y est fait mention, sont plus nobles & plus actives dans ce dernier *savon*, & qu'il échauffe toujours quelque peu. On voit aussi quelle est la nature des huiles distilées par rapport aux alcalis fixes, ou de ceux-ci par rapport aux premieres, aussi-bien que celle de la nouvelle production qui résulte des deux. George Starkey & ses Sectateurs, donnent à ce *savon* l'épithete de volatil: mais je ne l'ai jamais trouvé tel, ainsi que j'ai déja dit. C'est ce *savon* que Matthieu, empirique de Londres, compose sous le nom de *correctif* de Matthieu, en y mêlant de l'opium & des racines d'hellébore & de réglisse. Après avoir mis le tout en digestion, il en forme des pilules diaphorétiques, à peine émétiques ou purgatives, mais anodynes, bien qu'elles excitent souvent le vomissement le lendemain. Starkey a publié une préparation plus correcte de ces pilules à la fin de sa *Pyrotechnie*, où il vante leurs vertus à la façon des Chymistes, prétendant injustement que la vertu de l'hellébore subsiste en entier quoique dépouillée de sa qualité émétique. M. Homberg observe qu'une lessive forte de ce *savon*, étant mêlée avec un acide fort, devient extremement trouble, tandis que l'alcali étant attiré par l'acide, laisse échapper l'huile. Ces *savons* étant bien séchés & mis en digestion avec de l'alcohol pur, composent le petit élixir des Philosophes, dans lequel le soufre & l'esprit sont unis.

*Savon de baume de soufre.*

1. *Prenez* de baume de soufre préparé avec une huile végétale, exprimée, selon la méthode indiquée au mot *Balsamum*.

Délayez le avec le double ou le triple de l'huile avec laquelle on l'a fait, & faites-en un *savon*.

Ce sera celui que Starkey recommande si fort après Van-Helmont dans sa *Pyrotechnie*.

*Ou*,

2. *Prenez* du baume de soufre fait avec de la térébenthine, selon la méthode indiquée au même article, & au lieu d'huile simple de térébenthine, faites un *savon* avec ce baume. Vous aurez ainsi le *savon* sulphureux des Philosophes.

*R E M A R Q U E S.*

On voit par ces deux Procédés comment on peut joindre les soufres naturels simples, de même que ceux qui adherent étroitement aux semi-métaux, comme le soufre d'antimoine, &c. avec les sels alcalis fixes, & faire par ce moyen qu'ils se mêlent avec presque tous les sucs animaux, & déployent leurs vertus dans tous les vaisseaux du corps. Les Sectateurs de Van-Helmont s'en sont promis des effets surprenans, qu'ils ont trouvé impossible d'obtenir par d'autres moyens, à cause qu'ils ont découvert dans ces soufres ainsi ouverts, un pouvoir extremement solutif qui se manifeste par leur odeur désagréable & leur gout chaud & très-pénétrant: mais on peut trouver les mêmes effets dans les *savons* que nous venons de décrire, sans y rencontrer l'odeur & la saveur rance dont on a parlé. Ces procédés peuvent néantmoins avoir leur usage dans la Chymie.

*Baume ou savon de soufre uni à l'alcohol.*

1. *Prenez* de baume de soufre térébenthiné; mettez-le dans un matras à long cou, avec six fois autant d'alcohol pur.

Laissez la solution en repos pendant quelque tems, le soufre se précipitera en partie, & formera des crystaux; l'autre partie se dissoudra & formera le baume de soufre alcoholisé.

*Ou bien*,

2. *Prenez* le *savon* de soufre térébenthiné dont on a donné la description dans le Procédé précédent, N°. 2.

Mettez-le en digeftion avec du fel alcali, vous aurez une femblable folution, d'un gout & d'une odeur très-penétrante. BOERHAAVE, *Inftitutions de Chymie.*

SAPONARIA, *faponaire*, nom du *Lychnis fylveftris, quæ faponaria vulgò.*

SAPON; c'eft un bois dont les Teinturiers fe fervent : mais qui n'eft d'aucun ufage dans la Medecine.

SAPONEA; nom d'un remede artériacal ou pectoral, fait avec de l'huile d'amandes douces & du fucre diffous dans de l'eau de violette. CASTELLI, d'après *Claudinus.*

SAPOR, *gout*, *faveur.* Voyez *Guftus.*

SAPOTA.

Voici fes caracteres :

Sa fleur eft en rofe & composée de plufieurs feuilles difposées circulairement, il s'éleve du godet un piftil qui fe change par la fuite en un gros fruit ovale, court & charnu, qui renferme une amande ou fruit extrement poli, de couleur cendrée & ouvert par l'un de fes bords.

Miller compte deux efpeces de *Sapota*, favoir,

1. *Sapota fructu turbinato minori*, Plum. Nov. Gen.
2. *Sapota fructu ovato majori*, Plum Nov. Gen.

Les Naturels de l'Amérique donnent à ces fruits le nom de *Sapota.* Quelques-uns y ajoutent celui de *Mammæ*: mais depuis que les Anglois fe font établis dans l'Amérique, je ne fache pas qu'ils leur en aient donné d'autre.

Le premier de ces arbres eft fort commun aux environs de Panama, & de quelques autres Cantons de l'Amérique Efpagnole : mais on ne le trouve dans aucune Habitation Angloife. Le fecond eft commun dans la Jamaïque, dans les Barbades, & dans la plupart des îles de l'Amérique, où plufieurs Habitans le cultivent dans leurs jardins à caufe de fon fruit.

Ces arbres croiffent dans l'Amérique à la hauteur de trente-cinq ou quarante piés, leur tronc eft droit & couvert d'une écorce de couleur de cendre. Ses branches forment une tête fort réguliere, elles pouffent des feuilles d'un pié de long fur trois pouces environ de large. Les fleurs qui naiffent des branches font de couleur de crême, & lorfqu'elles font tombées il leur fuccede des gros fruits ovales faits en forme de toupie, & couverts d'une écorce brune fous laquelle on trouve une chair épaiffe de même couleur & extremement douce, qu'on appelle marmelade naturelle, parce qu'elle reffemble à la marmelade de coing. MILLER, *Diction. Vol. II.*

SAPPHIRUS, Offic. Aldrov. Muf. Metall. 971. Geoff. Prælect. 80. Rentm. 48. Mont. Exot. 14. Calc. Muf. 223. Boet. 183. Worm. 104. Schrod. 320. Charlt. Foff. 38. De Laet. 30. *Sapphirus mas cæruleus*, Schw. 391. *Lapis Sapphirus*, Matth. 1387. *Saphir.*

Le *Saphir*, que quelques uns appellent *la pierre des pierres*, eft une pierre précieufe, de couleur bleue ou de bluet, qui reffemble à la couleur du Ciel, lorfqu'il eft ferein, & approche du diamant par fon éclat, fa dureté & fa tranfparence. Il y en a de deux fortes; l'une eft pâle, c'eft le *faphir* femelle; l'autre eft d'un bleu foncé, & c'eft le mâle. La troifieme efpece n'a point du tout de couleur, & on la fubftitue quelquefois à la place du diamant : mais elle n'en a ni la dureté ni l'éclat.

On nous apporte des *faphirs* de différens endroits des Indes, ce qui leur a fait donner l'épithete d'*Orientaux.* On en tire auffi de Silefie, de Boheme & d'autres Pays de l'Europe, qu'on appelle *Occidentaux.* On peut ôter la teinture & la couleur du *faphir*, par le moyen du feu; de forte qu'on le prendroit pour un diamant; ce qui me fait croire qu'elle lui vient d'un foufre de cuivre, extremement fubtil. Outre les excellentes & innombrables vertus que plufieurs perfonnes attribuent fuperftitieufement au *faphir*, on prétend qu'il recrée les efprits, qu'il réfifte au poifon, & qu'il guérit les ulceres des inteftins. GEOFFROY.

Le *faphir* poffede une qualité froide, feche, aftringente, confolidante, alexipharmaque, cordiale & ophthalmique. SCHRODER.

SAPRIAS, σαπρίας. Voyez *Anthefmias.*
SAPURUS, le même que *Sapphirus.*

SAR

SARAFFI; Ruland rend ce mot par *Gypfa.*
SARAPOUS, σαράπους. On appelle ainfi ceux dont les orteils font fort écartés les uns des autres. GALIEN, *Exegefis.*

SARCA, SAYRSA, ou SARRA, *Fer.* RULAND.
SARCION, σαρκίον, *Caroncule.*
SARCOCELE, σαρκοκήλη, de σάρξ, *chair*, & κήλη, *tumeur. Sarcocele*, efpece de hernie. Voyez *Hernia*, & *Caftratio.*

SARCOCOLLA, Offic. C. B. P. 498. Park. Theat. 1544. Raii Hift. 2. 1847. Geoff. Tract. 364. *Sarcocolla Officinarum*, J. B. 1. 308. *Sarcocolle.*

La *farcocolle* eft une gomme qui vient en petits grains, de couleur jaune tirant fur le blanc, parmi lefquels il s'en trouve quelques uns de couleur rougeâtre, d'un gout vifqueux, mêlé de quelque amertume, avec une certaine douceur fade. Il y a une autre efpece de *farcocolle*, qu'on nous apporte en maffes, d'un jaune foncé, d'un gout & d'une odeur réfineufe, friables, & qui étant pulvérifées font d'un jaune blanchâtre. On affure qu'elle vient de Perfe : mais on n'a aucune connoiffance de l'arbre qui la produit.

Elle eft aftringente, confolidante, agglutinante & propre pour cicatrifer les plaies. Elle eft bonne pour la dyffenterie, le crachement de fang & le faignement de nez, & on l'employe dans les *Trochifci albi Rhafis*, & dans l'emplâtre *Opodeldoc.* MILLER, *Bot. Off.*

Il ne faut pour la réduire en collyre, que la diffoudre dans l'eau de plantain. GEOFFROY.

On la choifira récente, tirant fur le pâle, car elle rougit en vieilliffant; d'un goût amer, & d'une fubftance poreufe & gluante.

La *farcocolle* eft chaude, deficcative, aftringente, confolidante, glutinative, digeftive & maturative. On l'emploie fur-tout pour déterger & confolider les plaies, & pour les cicatrifer, ce qui lui a fait donner fon nom. Elle eft d'un ufage admirable pour les rhumes, l'albugo, ou taches qui affectent les yeux; on la fait macérer pour cet effet pendant cinq jours dans du lait de femme ou d'âneffe, & après l'avoir mêlée avec de l'eau rofe, & (fi on le juge à propos) avec un peu de fucre, on l'applique fur les paupieres. Elle entre dans les anacollemes pour les hémorrhagies du nez. DALE.

SARCOEPIPLOCELE; efpece de hernie compliquée

faite par la chute de l'épiploon & d'un sarcocele. C'est aussi une hernie ombilicale ou scrotale, produite par la sortie de l'épiploon devenu skirrheux.

SARCOMA, *Sarcome.*

On définit le *sarcome* une tumeur charnue produite dans quelque partie du corps que ce soit, par l'épanchement des sucs nourriciers hors de leurs vaisseaux, comme dans les contusions, aussi-bien que par quelques autres accidens. Cette tumeur est certainement faite des mêmes matériaux, & prend son accroissement de la même maniere que les autres parties, avec cette seule différence que les dernieres sont restraintes par le cours des vaisseaux à quelque figure déterminée, dont les dimensions sont égales ou irrégulieres, au lieu que l'autre n'a point de forme fixe ou limitée.

Car lorsque cette liqueur est détournée à l'occasion de quelque obstacle de l'usage auquel elle est destinée & qui consiste à nourrir certaines parties, la nature, plutôt que de rester oisive, en forme toujours quelque autre, quand même il devroit être difforme & irrégulier, ainsi qu'il me seroit facile de le prouver.

On observe tous les jours le même jeu dans les plantes à l'égard de leur seve, qui est analogue au sang des animaux, lorsqu'étant arrêtée dans sa course par quelque accident, elle est forcée de sortir de ses vaisseaux & de suivre une route contraire à celle que la nature lui avoit marquée.

Le *sarcome* differe des tumeurs enkystées en ce qu'il n'est point enfermé comme elles dans un kyste ou membrane propre, & qu'il n'est point mobile. Il ne cede point non plus à la pression des doigts, il n'a aucune cavité, étant dur, compacte & plus solide.

A l'égard du traitement qu'il demande, quiconque réfléchira sur la nature & la matiere de cette tumeur, comprendra sans peine qu'il est impossible de la discuter, de la résoudre, ni encore moins de l'amener à suppuration, puisqu'elle est formée de la chair même, ou du suc nourricier extravasé, qui s'est converti en chair & a pris une consistance solide; & supposé que sa base ou sa racine ne soit point assez petite pour permettre la ligature, on ne peut l'emporter autrement qu'avec le bistouri ou le cautere, soit actuel ou potentiel: j'entends par le premier les boutons de feu, & par le second les caustiques ou escarotiques.

Il peut cependant se faire qu'on ait besoin des trois, non-seulement pour arrêter l'hémorrhagie ou la perte de sang, mais encore pour déraciner & consumer la base; ce qui étant fait, & la plaie bien détergée, on travaille à l'incarner, s'il le faut, ou à en procurer la cicatrice.

Mais avant que de recourir à aucune de ces opérations, il faut examiner avec soin la nature du corps charnu qu'on veut déraciner par l'un ou l'autre de ces moyens. On a tout lieu de se promettre un heureux succès lorsqu'il est mou & traitable, de couleur naturelle ou d'un aspect favorable, peu douloureux, éloigné des arteres ou nourri seulement par quelques petits vaisseaux capillaires, exempt de nerfs & de tendons, que l'habitude est bonne & le malade facile à gouverner. Lors, au contraire, qu'il est dur, livide, inégal, douloureux, situé dans les jointures ou dans d'autres parties tendineuses, nourri par quelque grosse artere, que le sujet est d'une habitude cacochymique & d'une humeur revêche, il vaut mieux n'y point toucher.

Il faut de plus observer que dans toutes les opérations de cette espece, de même que dans plusieurs autres qui paroissent moins importantes, il est nécessaire de préparer le malade trois ou quatre jours d'avance par la saignée, les lavemens ou la purgation, aussi-bien que par l'abstinence, à laquelle il est bon de l'assujettir pendant tout le cours de la cure, pour prévenir la fievre & les symptomes qui l'accompagnent. TURNER, *Traité de Chirurgie.*

SARCOMPHALON, de σάρξ, chair, & ὀμφαλὸς, le nombril. *Sarcomphale*, excroissance charnue qui se forme au nombril.

SARCOPHAGOS, σαρκοφάγος, de σάρξ, chair, & φάγω, je mange, je dévore; *sarcophage*, c'est-à-dire, qui consume les chairs. On donne ce nom au *lapis Assius*, aussi-bien qu'aux cathérétiques.

SARCOPHYIA, σαρκοφυΐα, excroissance charnue, ou *sarcoma.*

SARCOPYODES, σαρκοπυώδες, épithete qu'on donne aux crachats qui ressemblent à de la chair purulente, & qu'on rend quelquefois dans les maladies de consomption.

SARCOSIS, σάρκωσις, le même que *Sarcoma.*

SARCOTHLASIS, σαρκόθλασις, ou SARCOTHLASMA, σαρκόθλασμα, de σάρξ, chair, & de θλάω, battre; *chair battue*, ou contusion des chairs. NONUS.

SARCOTICA, *sarcotiques*; remedes qui régenerent la chair dans les plaies.

SARDA ou SARDINA, *Pelamide.*

C'est un petit poisson qu'on trouve dans la méditerranée, qui ressemble fort à l'anchois, mais qui est plus gros & plus épais. Quelquefois il se tient au milieu de la mer; d'autres fois il s'approche du rivage.

Ce poisson est très-bon quand il est jeune, tendre, bien nourri, frais, & pêché en Mars & en Avril. Quand il est frais, c'est un manger délicieux, nourrissant, apéritif; il produit d'excellens sucs, & est d'une nature dissolvante: on l'applique avec succès, broyé, sur les enflures des gencives & des jambes.

Confit dans la saumure, il est d'un gout moins exquis, il échauffe beaucoup, altere, forme des humeurs acres & picotantes, & produit à peu près les mêmes inconvéniens que le hareng salé: mais il est d'un gout plus délicat & plus agréable, & peut passer pour un de ces mets qui sont plus gracieux que sains. Quand il est frais, il est bon par un tems froid à tout âge, & à tous les tempéramens: mais quand il est salé, il en faut manger plus modérément, surtout quand on est jeune ou d'une constitution chaude & bilieuse.

SARDA ou SARDIUS LAPIS, *Cornaline.* Voy. aussi *Sardus* & *Carneolus.*

SARDONIUS RISUS, *Ris sardonien*, ou ris involontaire & convulsif. Cette épithete à *ris*, vient de l'*herba sardonia*, ou du *sardoa*, qui n'est autre chose que le *Ranunculus palustris, apii folio, lævis*, qu'on dit exciter une espece de manie, dans laquelle les joues sont retirées de maniere que l'on diroit que le malade rit. C'est de-là que vient l'expression proverbiale, *ris sardonien* pour ris forcé. C'est avec raison qu'on le regarde comme un symptome très-dangereux; car il est suivi d'une mort subite & inattendue, déguisée sous la forme d'un *ris* faux & contre nature.

On tentera la guérison de ceux qui auront pris de cette herbe, d'abord par le vomissement, ensuite par l'hydromel, le lait, les fomentations, les embrocations, & l'application d'onguent chaud sur tout le corps. On ordonnera aussi des bains dans de l'eau & de l'huile chaude. On fera oindre & frotter après le bain. En général, on se conduira en pareil cas comme dans les convulsions. On fera prendre aussi du castoreum seul, ou dans du passum, avec d'autres remedes analogues. AETIUS, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 66. que Paul Eginete & Actuarius ont copié mot à mot.

SARDONIX, Offic. Boet. 233. Kentm. 49. Charlt. Foss. 34. de Laet. 70. Worm. 97. Calc. Mus. 241. *Sardonix Indica*, Geoff. Prælect. 78. *Sardoine.*

La *sardoine*, comme l'exprime son nom, est une pierre précieuse qui tient de la cornaline, en latin *sarda*, & de l'onyx. M. Geoffroy dit, que l'onyx ou la *sardoine*, selon quelques-uns, est différente de la véritable cornaline ou pierre de Sardaigne. Voyez *Onyx.*

La

La pierre de Sardaigne eſt fort rare, & n'eſt pas tout-à-fait transſparente. On en trouve de deux ſortes, l'une qu'on appelle Orientale, l'autre qu'on appelle Occidentale ou Européenne : la premiere eſt la plus dure. Les Anciens appelloient l'une & l'autre *ſardoine*. La ſeconde ſorte eſt celle des Indes & celle d'Arabie, dont la premiere eſt tranſparente, & l'autre opaque.

La *ſardoine* des Indes reſſembloit à la cornaline & à l'onyx, ſa ſurface étant ſemblable à l'onyx ou à un ongle humain : mais ſa racine étoit blanche comme celle de la cornaline, ou couleur de chair : elles étoient pour la plûpart tranſparentes ; il y en avoit ſeulement quelques-unes d'opaques, qu'on appelloit par cette raiſon *cæcæ*, ou aveugles.

La *ſardoine* d'Arabie, que quelques-uns appelloient *memphitis*, ſe diſtinguoit par une couche de deſſous noire, ou d'un bleu obſcur, environnée d'un cercle blanc, & par ſa ſurface plus ou moins blanche. Les Jouailliers appellent celle-ci ſimplement onyx.

Les Anciens s'imaginoient que la pierre de Sardaigne par un certain rayonnement, égayoit l'eſprit, chaſſoit la peur, inſpiroit le courage, & garantiſſoit des ſortiléges & du poiſon. On l'a donnée en poudre pour arrêter toutes ſortes de flux ſanguinolens : mais à préſent, elle n'eſt plus guere en uſage. GEOFFROY.

SARDUS. Voyez *Carneolus*.

SARE, ou *Eſſere*.

SARFAR, *Fer*. RULAND.

SARGAZO, ou VITIS MARINA. Voyez *Fucus*.

Cette plante couvre une grande partie de la mer des Indes, s'élevant de la largeur de la main au-deſſus de la ſurface de l'eau. Elle pouſſe pluſieurs tiges fines & menues, entortillées les unes dans les autres. Ses feuiles ſont longues, minces, étroites, dentelées à leurs bords, de couleur rougeâtre, & d'un gout approchant de celui de la perce-pierre. Son fruit eſt une baie ronde, groſſe comme un grain de poivre, légere & vuide. Cette plante eſt fort tendre quand on la retire de l'eau : mais elle devient dure & caſſante quand elle eſt ſéchée. Elle n'a point de racine du moins qui ſoit viſible, mais ſeulement une marque qui fait diſtinguer l'endroit par où on l'a rompue en la tirant de la mer : mais il eſt vraiſſemblable qu'elle a ſa racine au fond de l'eau. Cette herbe eſt ſi abondante dans cette mer, qu'elle y rend la navigation fort dangereuſe. On la mange en ſalade. LEMERY, *des Drogues*.

Cette plante eſt très-apéritive ; elle provoque les urines ; elle attaque la pierre dans les reins & dans la veſſie ; elle ſoulage dans la colique néphrétique & dans le ſcorbut, priſe en décoction.

Elle eſt ainſi appellée de *Sargaſſo*, nom que les Portugais donnent à l'étendue de mer compriſe entre les Iſles du Cap-Verd, les Canaries & les Terres d'Afrique.

SARGUS, eſt un gros poiſſon charnu & épais, qu'on trouve dans la mer d'Egypte, vers le rivage & ſur le ſable. Il eſt d'un volume conſidérable, couvert d'écailles minces, & d'une couleur approchante du violet. Il a un large ventre, un muſeau pointu, & de grandes dents qui reſſemblent à celles de l'homme. Il a une tache noire vers la queue, & ſon corps eſt orné de raies de couleur d'or & d'argent. Il naît dans la mer Adriatique ; & l'on dit qu'il eſt tellement friand de chevres, que lorſqu'il les ſent ou qu'il en voit ſimplement l'ombre, il ſaute & ſe jette deſſus. Il vit ordinairement de la fange & du limon qui ſe trouve vers le rivage : il eſt bon à manger ; mais ſa chair eſt dure.

Le bouillon fait de *ſargus*, eſt eſtimé bon pour l'hydropiſie. On prétend que les dents de ce poiſſon, portées au cou, ſont un préſervatif contre le mal de dents. LEMERY, *des Drogues*.

SARMATICA LUES, *Plique Polonoiſe*. Voyez *Plica Polonica*.



SAROPUS, le même que *Sarapus*.

SARRACENA, *Sarraſine*.

Voici ſes caracteres :

Sa fleur eſt composée de pluſieurs feuilles placées circulairement, & étendue en roſe dans un calyce à pluſieurs pieces. Il s'éleve du milieu un piſtil membraneux, fait en capuchon, & qui dégénere en un fruit rondelet, diviſé en cinq cellules qui contiennent des ſemences oblongues.

Miller n'en compte qu'une eſpece.

*Sarracena Canadenſis, foliis cavis & auritis*, Inſt. R. H.

Cette plante étrangere eſt originaire de la nouvelle Angleterre, de la Virginie & de pluſieurs Contrées de l'Amérique ſeptentrionale, où elle croît dans des fondrieres, ou d'autres lieux où les eaux ont coutume de croupir en hiver.

Ses feuilles partent de ſa racine au printems ; elles ſont au nombre de huit ou neuf, petites à leur extrémité inférieure, mais s'élargiſſant vers leur extrémité ſupérieure, creuſes comme une cruche, garnies à leur extrémité d'une eſpece d'appendice, ſemblable à une oreille ; elles ſont toujours chargées d'une grande quantité d'eau. Sa tige part d'entre ces feuilles ; elle porte à ſon ſommet pluſieurs fleurs en roſes, qui ſont ſuivies d'un fruit rondelet.

M. Tournefort lui a donné le nom de *Sarracena*, en mémoire de M. Sarrazin, ſavant Botaniſte, qui la lui envoya du Canada à Paris. MILLER, *Dict.*

SARRAMPIO, le même que *Picota*.

SARSAPARILLA, Offic. *Smilax, aſpera Peruviana*, Park.Theat. 173. *Smilax, aſpera Peruviana, ſive Salſaparilla*, C. B. P. 296. Raii Hiſt. 1. 656. *Smilax, Peruviana Salſaparilla*, Ger. 709. Emac. 859. *Smilaci affinis Salſaparilla*, J. B. 2. 117. *Ivapecanga Braſilienſibus, Salſaparilla Hiſpanis*, Margrav. 11. *Macapatli, ſeu Zarçaparilla*, Hern. 288. *An Carivillandi*? H.M. Part. 7. p. 59. T. 31. *Sarſepareille*.

C'eſt une racine foible, longue, ſans nœuds, à peu près de la groſſeur d'un tuyau de plume, couverte d'une écorce brune, & ridée à l'entour, blanche & tant ſoit peu farineuſe en-dedans ; dont le milieu eſt occupé par un peu de moelle épaiſſe & fibreuſe, preſque ſans odeur & ſans gout. Toutes les fibres de cette longue racine partent d'une groſſe tête ou nœud : elle croît au Pérou & au Breſil. Piſon l'a décrite ſous le nom de *Ivapecanga* ; c'eſt une eſpece de *Smilax aſpera*, dont les tiges ſont foibles & épineuſes, les feuilles longues, ovales, pointues, d'un verd foncé en-deſſus, blanchâtres en-deſſous, avec trois côtes larges & deux vrilles, & les fleurs en bouquet à l'extrémité des tiges, & ſuivies de petites baies noires.

La *ſarſepareille* eſt échauffante, deſſiccative, atténuante & ſudorifique : on s'en ſert particulierement dans la vérole : on l'a regardée comme un ſpécifique dans cette maladie, pour laquelle on en compoſoit une boiſſon. Elle eſt bienfaiſante dans la goute, le rhumatiſme, le ſcorbut & les écrouelles, en ce qu'elle adoucit le ſang. MILLER, *Bot. Off.*

Ses particules ſont déliées : on la regarde comme un ſpécifique contre la vérole, la goute, le rhumatiſme & autres maladies ſemblables. Je ne déciderai point, dit Dale, ſi cette racine eſt eſſentiellement différente de la ſquine dans ſon action.

La *ſarſepareille* eſt une racine fort connue, qui commença à être en vogue en même-tems que la racine de ſquine, comme on le voit par l'Epître de Veſale citée à l'article *China*. Elle eſt à la vérité inférieure au gayac ;

mais on la prétend supérieure à la racine de squine ; on la met même au-dessus du gayac, lorsqu'après que le malade a essuyé les frictions mercurielles, & a usé en boisson de décoction de gayac, il est encore incommodé d'ulceres, de rhagades à l'anus, de tophus, de nœuds, de ganglions, & surtout de douleurs rhumatiques ou fixes, ou errantes, & qui doivent leur origine à un levain vérolique ; auquel cas elle fournit un vrai spécifique.

On l'apporte de différentes contrées de l'Amérique, & singulierement du Pérou, du Mexique & du Bresil, où on dit qu'elle croît d'elle-même dans les haies & en grande abondance. On croit communément que c'est la racine d'une plante, qui est la même que le *Smilax aspera*, ou qui tient beaucoup du *Smilax*. C'est pourquoi les Espagnols l'appellent *Sarsaparilla* ou *Zarçaparilla*, (comme qui diroit, petite vigne qui ressemble à la ronce,) qui est le nom qu'ils donnent au *Smilax aspera*, comme nous l'apprend André Lacuna, parce que le *Smilax*, par ses feuilles, ses branches & ses tendrons, ressemble à la vigne ; & par ses épines & ses piquans, à la ronce ; car la *Zarça*, en Espagnol, est la ronce ; & *Parilla*, une petite vigne. L'expérience est aussi favorable à cette opinion ; car il est certain que les racines de notre *Smilax aspera* ressemblent beaucoup par la figure à celle de la *sarsepareille*, & ont aussi à peu près les mêmes vertus ; puisque Fallope, *de Morbo Gallico*, nous assure, qu'il a fait usage avec un heureux succès des racines du *Smilax aspera*, cueillies en Italie, & a guéri avec cette plante un grand nombre de véroles.

On prépare la décoction de *sarsepareille* à peu près de même que celle de la squine ; c'est-à-dire, en coupant deux onces de la racine en petites tranches, & les macérant un jour entier dans trois pintes d'eau commune, qu'on fait bouillir sur un feu doux dans un vaisseau double, bien fermé de son couvercle, jusqu'à évaporation du tiers ou de la moitié. Le malade prendra de grand matin dans son lit, un verre de cette décoction de la capacité de dix onces ; ce qui restera, servira pendant le reste du jour pour sa boisson ordinaire, il continuera de même pendant vingt ou vingt-quatre jours. Quant au reste, on peut accorder au malade un peu plus de liberté dans son régime, que s'il prenoit du gayac : on lui fera seulement observer le même qu'on prescrit à ceux qui boivent la décoction de squine. Voy. *China*. Astruc, *de Morbis venereis*.

SARTORIUS MUSCULUS, *le Muscle couturier*.

C'est le plus long de tous les muscles du corps humain. Il est plat, large d'environ deux pouces, situé obliquement le long du côté interne de la cuisse. On l'appelle *couturier*, pour la raison que je dirai en parlant de son usage.

Il est attaché en-haut par un tendon très-court, au bas de l'épine antérieure-supérieure de l'os des iles, devant le muscle du *fascia lata*. Le commencement de son corps charnu occupe l'échancrure qui est entre les deux épines antérieures de cet os.

De-là il descend obliquement en passant par-dessus le vaste interne & les autres muscles voisins, jusqu'au côté interne du genou, où il se termine par un tendon grêle, qui s'élargit à la fin, & s'attache obliquement & un peu transversalement à la partie antérieure interne de la tête du tibia, près de son épine ou tubérosité, immédiatement au-dessus de l'attache du grêle interne.

Le corps charnu de ce muscle est renfermé dans une gaine formée par l'expansion du *fascia lata*. Ses fibres en général sont longitudinales. Son tendon inférieur paroît aussi être bridé par une espece d'aponévrose ou gaine aponévrotique qui le tient assujetti dans son contour oblique. Un peu avant son attache à l'os du tibia, il jette une bandelette tendineuse séparée, ou branche aponévrotique, obliquement en-bas sur le même côté du tibia.

Ce muscle sert à faire la rotation de la cuisse de devant en-dehors, soit qu'elle soit étendue, ou qu'elle soit fléchie ; par-là il est antagoniste du muscle de la bande large, ou du *fascia lata*, & congénere des quadrijumeaux.

Si pendant cette rotation, la jambe vient à s'étendre, il faittourner la pointe du pié en-dehors ; & si quand il l'opere, la jambe est déja étendue, il fait tourner cette jambe vers l'autre jambe, comme pour la mettre sur le genou, ou la croiser avec l'autre jambe, à peu près de la même maniere que les Tailleurs sont assis pendant leur travail ; c'est ce qui a donné occasion à le nommer *sartorius* en Latin, & *couturier* en François.

Il sert aussi à lever la cuisse, la porter en-devant, ou la fléchir par son articulation cotyloïde, à mouvoir le bassin en-devant sur l'os de la cuisse, & à retenir le bassin pendant qu'il est posé sur les deux tubérosités de l'ischion, quand on est assis. Il est en cela congénere du droit ou grêle antérieur : mais il agit avec beaucoup plus de force, comme ayant la ligne de direction plus éloignée du centre du mouvement.

Enfin, son usage est encore de fléchir la jambe, non-seulement faisant en même-tems la rotation de la cuisse, mais aussi sans faire cette rotation. Dans ce dernier cas, il est dirigé par la coopération de quelque congénere, ou contre-balancé par l'action du muscle de la bande large.

La longueur & le contour de sa portion charnue, le passage de son tendon inférieur par la gaine aponévrotique, l'attache singuliere de ce tendon, & l'étendue de la bandelette tendineuse sur le tibia, contribuent beaucoup à ces différens usages.

Outre toutes ces fonctions, il peut, dans certaines attitudes, être auxiliaire du poplité. Winslow, *Anatomie*.

SARX, σάρξ, *Chair*.

## SAS

SASSAF SYRORUM, espece de *saule* qui croît en Syrie & en Egypte.

SASSAFRAS, Offic. Ger. 1341. Emac. 1525. Park. Theat. 1606. Raii Hist. 2. 1568. *Arbor, sive lignum Pavanum*, J. B. 1. 483. *Arbor, ex florida ficulneo folio*, C. B. P. 431. *Cornus mas odorata, folio trifido, margine plano, Sassafras dicta*, Pluk. Almag. 120. *Anhuiba, sive Sassafras Brasiliensibus*, Pison. 145. *Sassafras*.

C'est un grand arbre qui croît dans la Virginie & dans d'autres contrées des Indes Occidentales, & qui s'éleve à une assez grande hauteur avant que de pousser des branches. Il porte de deux sortes de feuilles. Celles qui croissent aux parties inférieures des branches, sont ovales & pointues, & celles qui sont à leur extrémité, sont divisées en trois endroits, & ressemblent assez à celles de l'érable. Ses fleurs sont petites, jaunes, en grappes, & suivies de petites baies. Sa racine est compacte, large, & couverte d'une premiere écorce de couleur de fer, sous laquelle on en trouve une autre un peu brune. Son bois n'est pas fort dur. Son odeur est très-agréable, mais surtout celle de son écorce.

La racine & l'écorce, les seules parties dont on fasse usage, sont échauffantes, dessiccatives & diaphorétiques, soulagent dans le scorbut, la goute & l'hydropisie, & sont des ingrédiens des boissons qu'on ordonne aux vérolés. On recommande l'infusion de ses rapures pour quelques maladies catharreuses, & pour la difficulté de respirer.

Quant à ses préparations officinales, on a l'électuaire & l'huile de *sassafras*. Miller, *Bot. Off.*

Sa propriété principale est de lever les obstructions, de fortifier les parties internes, de procurer la fécondité, & de guérir la vérole. On le regarde comme une pana-

cée ou remede souverain pour les catarrhes. Dale.

On apporta en même-tems avec les autres bois & racines anti-vénériennes le bois appellé *sassafras*, de différens endroits de l'Amerique, mais singulierement de la Floride, où les naturels du pays l'appellent *Pabamwe*, comme nous l'apprend le P. Coreal, dans son *Voyage aux Indes Occidentales*. Le *sassafras* est d'une couleur rougeâtre tirant sur le blanc, d'une substance ligneuse, légere & rare, revêtu d'une écorce mince, de couleur cendrée en dehors, & de couleur de sang en dedans, d'un gout acrimonieux, douceâtre & aromatique, & d'une odeur forte, ce qui fait qu'on lui donne communément le nom de *lignum fœniculi*, ou *lignum fœniculatum*, « bois de fenouil. »

On préparoit & on administroit la décoction de *sassafras* à peu près de la même maniere que les décoctions de squine & de sarsepareille : mais en même-tems que le *sassafras* approche beaucoup de la squine par sa vertu pour la cure des symptomes vénériens ; il est bien inférieur à cet égard au gayac & à la sarsepareille.

Ç'a été long-tems la coutume par le passé de prendre les deux bois, de gayac & de *sassafras* avec les deux racines de squine & de sarsepareille, qui sont de même nature & de même vertu, de faire bouillir le tout ensemble, ordinairement sans aucuns cathartiques, mais quelquefois seulement avec des feuilles de séné, comme on a fait depuis l'an 1550. ainsi que nous l'apprend Brassavole, *de Radicis Chinæ usu :* de ces drogues jointes ensemble on préparoit des décoctions (voyez *Bochetum*) qui, tantôt étoient seulement diaphorétiques & diurétiques, & tantôt cathartiques & diurétiques, & connues communément par les noms de tisanes sudorifiques ou tisanes de bois sudorifiques.

Les proportions des ingrédiens étoient différentes, selon les différentes intentions auxquelles on les destinoit. Ordinairement on prend deux onces de bois de gayac en poudre, ou en petits copeaux, & deux onces de bois de *sassafras* pareillement coupé menu, le même poids de racine de squine & autant de sarsepareille ; on coupe les racines en petites tranches, & on les met infuser à chaud pendant vingt-quatre heures, dans dix ou 12 chopines d'eau commune. Après quoi on y ajoute, si on le juge à propos, deux onces d'antimoine cru concassé grossierement & renfermé dans un nouet lâche ; on fait bouillir le tout sur un feu doux dans un vaisseau fermé de son couvercle, jusqu'à consomption d'un tiers ; on ajoute alors une once de rapure de réglisse, & en outre, si l'on veut rendre la décoction purgative, une demi-once de feuilles de séné oriental, à quoi on laisse jetter seulement quelques bouillons. Cela fait, on passe la décoction toute chaude, & on la met à part dans des bouteilles de verres bien bouchées pour l'usage.

La regle ordinaire est de prendre trois verres de cette décoction par jour, pendant douze ou quinze jours de suite : le premier, le matin à jeun ; le second, quatre ou cinq heures après le dîner, & le dernier en se mettant au lit ; ou tout au moins deux verres, l'un le matin, & l'autre le soir, sans en prendre si l'on ne veut l'après-midi. Le malade tant qu'il prendra de cette décoction observera une diete exacte, & se tiendra chez lui, si la saison l'exige. Astruc, *de Morb. Venereis*.

SASSIFICA, nom du *Tragopogon purpuro-cæruleum, porrifolio, quod artifi vulgò.*

## SAT

SATHE, σάθη, *le penis*.

SATURANTIA, absorbans, qu'on appelle ainsi, parce qu'ils se soûlent de l'acide résident dans les premieres voies.

SATURATIO, *saturation* ; c'est en Chymie l'imprégnation parfaite d'un alcali avec un acide, ou d'un acide avec un alcali, ensorte que le mélange soit tout-à-fait neutre.

SATUREIA, *la sarriete*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont oblongues & étroites ; ses calyces petits pointus, plusieurs sur un pédicule, avec un pédicule de chaque côté. Son casque est droit & divisé en deux segmens. Sa barbe en trois, & celui du milieu est crenelé. Ses fleurs sont placées aux ailes des feuilles, sans former d'ombelles, ni de guirlandes, & sans avoir de pédicules branchus.

Boerhaave en compte les neuf especes suivantes.

1. *Satureia sativa*, J. B. 3. 272. Boerh. Ind. A. 161. Tourn. Inst. 197. *Satureia*, Offic. *Satureia hortensis*, Park. Theat. 4. Raii Hist. 1. 518. *Satureia æstiva hortensis*, Ger 461. Emac. 575. *Satureia hortensis sive cunila sativa Plinii*, C. B. P. 218. *Sarriete d'été.*

Cette *sarriete* a les racines petites & fibreuses ; il en part plusieurs grandes branches ligneuses, de huit ou neuf pouces de haut, tant soit peu velues, & portant deux longues feuilles étroites à chaque jointure, & qui vont en s'étrécissant vers la tige, les fleurs croissent vers le sommet en petites guirlandes ; elles sont blanchâtres, avec une teinte de rouge, en casque, labiées, sur cinq calyces pointus, contenant quatre petites semences d'un brun foncé. On la cultive dans les jardins ; elle fleurit en Juin ; ses feuilles & ses sommités sont d'usage. Miller, *Bot. Off.*

C'est une des plantes chaudes & acrimonieuses qui provoquent les urines & les regles ; on lui attribue à peu près les mêmes propriétés qu'au thym & à l'hysope. Dale, d'après *Ray*.

2. *Satureia montana durior flore in pediculis ramosis ex alis foliorum*, Boerh. Ind. A. 161. *Thymbra*, Offic. *Satureia hortensis*, Ger. 461. Emac. 575. *Satureia vulgaris*, Park. Theat. 4. *Satureia montana*, C. B. P. 218. *Satureia durior*, J. B. 3. 272. Raii Hist. 1 518. *Calamentha frutescens Satureiæ folio facie & odore*, Tourn. Inst. 194. *Sarriete d'hiver.*

Elle est plus ligneuse & plus en buisson que la précédente, ses feuilles sont plus semblables à celles de l'hysope, plus roides, plus dures, percées en apparence de petits trous, & terminées en une petite épine. Ses fleurs sont de la même couleur que celles de la précédente, & leurs semences se ressemblent beaucoup. On la cultive pareillement dans les jardins, elle fleurit en même-tems que la *sarriete* d'été.

Ces deux *sarrietes* sont de la même nature, échauffantes, dessiccatives, carminatives, chassent les vents de l'estomac & des intestins ; sont bienfaisantes dans l'asthme & les autres maladies de la poitrine, levent les obstructions de la matrice, & hâtent l'évacuation menstruelle. On emploie beaucoup la *sarriete* d'hiver dans les cuisines. Miller, *Bot. Off.*

3. *Satureia Cretica, folio rigido, brevi crasso*, Boerh. Ind. A. 161. *Thymbra vera*, Offic. *Thymbra legitima*, Tourn. Cor. 13. *Thymbra Græca*, J. B. 3. 373. *Thymbra sive Satureia Cretica legitima*, Park. Theat. 4. *Satureia Cretica*, C. B. P. 218. Ger. Emac. 576. Raii Hist. 1. 519. *Tragoriganum*, Alpin. Exot. 78. *An hyssopum montanum Cilicium quibusdam*, J. B. 3. 277 ? *Vraie Sarriete.*

Il croît en Crete ou Candie deux especes de *Tragoriganum*, l'une à feuilles & branches larges épaisses & rudes ; l'autre plus petite & plus foible ; elles produisent

l'une & l'autre d'une seule racine, plusieurs tiges, dures, ligneuses, tant soit peu rudes & foibles; elles poussent çà & là plusieurs petites branches droites, rondes, menues, & disposées par intervalles sur la tige. Elles sont couvertes de petites feuilles noirâtres, plus larges que celles du thym, & rangées ordinairement de chaque côté par paires; dont une feuille est plus grande que l'autre. Les branches qui portent les fleurs sont garnies de feuilles rassemblées trois à trois, ou même en plus grand nombre & opposées. Les feuilles de la plus grande espece sont plus larges, plus raboteuses & couvertes de tous côtés de poils fort rudes, & tant soit peu roides. Ses fleurs sont rangées autour des extrémités de la tige, & ramassées en touffes, comme celles du marrube. Elles sont petites, d'un bleu céleste, d'une odeur agréable, & portent une très-petite semence. Sa racine est petite, foible, ligneuse & divisée en d'autres racines plus petites. Toute la plante a une odeur agréable & un gout fort chaud, & fort acrimonieux. Honorius Bellus a cru que cette plante étoit le *Thymbra*.

Elle est chaude & seche au-dessus du second degré. Ses feuilles & ses fleurs raniment la chaleur languissante de l'estomac, & comme elles sont en quelque sorte astringentes, elles fortifient en même-tems. Une dragme de ses fleurs ou de ses feuilles prises dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur, est un remede excellent contre les maladies froides. Son infusion, ou sa décoction dans du vin, hâte les regles, rechauffe la matrice, & digere les flatulences. Ses feuilles bouillies dans du vinaigre, & prises plusieurs jours de suite, produisent de bons effets dans l'obstruction & l'endurcissement de la rate. La décoction de ses boutons tendres est bienfaisante dans les maladies précédentes, mais a encore, selon Dioscoride, la vertu de purger la bile jaune par les selles. Prosper Alpin, *de Plant. Exot.*

4. *Satureia Cretica, folio rigido crassiore, majore. Trago-riganum Creticum, folio & ramo majori crassiorique, foliis asperioribus*, Alpin. Exot. 79.
5. *Satureia spicata*, Offic. C. B. P. 218. Boerh. Ind. A. 161. *Satureia sancti Juliani*, Ger. 461. Emac. 576. Raii Hist. 1. 518. *Satureia spicata sancti Juliani*, Park. Theat. 4. *Satureia foliis tenuibus, sive tenuifolia sancti Juliani quorumdam*, J. B. 3. 273. *Satureia tenuifolia sancti Juliani quorumdam, thymbra vera, sive genuina aliis*, Chab. 423. *Thymbra sancti Juliani, sive Satureia vera Lobelio*, Tourn. Inst. 198. *Sarriete de saint Julien.*

Elle croît sur les montagnes & dans les vallées, elle fleurit en été, elle a les mêmes vertus que les autres *sarrietes*. C. Bauhin croit que c'est la *saxifraga prima Matthioli*: mais Parkinson en fait deux plantes différentes.

6. *Satureia Cretica angusto, oblongo folio, in pediculis ramosis, ex alis foliorum. Calamentha Cretica, angusto, oblongo folio*, T. 195. *Clinopodium Creticum*, Alpin Exot. 265.

Cette plante pousse six, (tantôt plus tantôt moins) tiges rondes, droites & foibles; elles s'élevent à la hauteur d'un empan, & sont couvertes de feuilles semblables en grandeur, figure & odeur à celles du serpolet, & rangées par paires opposées, à de petits intervalles. La fleur est placée entre les feuilles & les tiges. Il y en a toujours deux ou trois ensemble; elles sont de la couleur du vin, & portent de petites semences. Toute la plante a l'odeur du serpolet, mais seulement plus douce & le gout chaud. Sa racine est longue, foible, ligneuse, sans odeur & sans gout. Ceux qui nous envoyerent cette plante de la Crete, l'appellerent *saxifrage*, à cause de la propriété singuliere qu'ils lui attribuoient de briser la pierre dans la vessie & dans les reins. Il nous a paru qu'elle avoit à peu près les mêmes caracteres que le *clinopodium* des Anciens que Pline décrit, comme une plante en buisson, à feuilles semblables à celles du serpolet, rameuse, haute de deux empans, & produite dans les lieux montagneux. Ses fleurs qui croissent à différens intervalles, comme celles du marrube, imitent en quelque façon par leur arrangement les piés d'un lit. A en juger par cette description, nous sommes portés à croire que cette plante ressemble beaucoup au *clinopodium*; d'autant plus qu'on nous dit que les feuilles de celui-ci sont les mêmes que celles du serpolet. Si elle en avoit les fleurs, & si elle rampoit sur la terre, nous en ferions une espece de serpolet.

Il paroît à son odeur & à son gout, qu'elle est échauffante & dessiccative, du moins au-dessus du premier degré; ce que la subtilité de ses parties, & quelque astringence qu'on lui remarque, achevent de confirmer. Nous supposerons donc avec raison, qu'elle est bienfaisante dans la pierre, dans la gravelle, & dans d'autres maladies néphrétiques, quoique l'expérience ne nous ait pas encore constaté ses propriétés médicinales. Prosper Alpin, *de Plant. Exot.*

7. *Satureia Virginiana*, Par. Bat. *Thymus, cephalotes, autumnalis, longiore folio*, T. 196. *Serpentaria Virginiana*, Boc. Mus. p. 2. 161. Tab. 108. 115.
8. *Satureia major frutescens, verticillis densissimis, tragorigani secundi altera species*, Clus. Hist. 355.
9. *Satureia, an Cretica, spicata*, Sherard. Hort. Maur? Boerh. *Index alt. Plant.* Vol. I.

La *sarriete* a le gout pénétrant, aromatique & fort chaud; elle sera donc bienfaisante dans toutes les maladies où l'eau & le phlegme prédominent; ainsi que dans les cas où il s'agira d'expulser les humeurs & de fortifier les parties. Elle meut puissamment les nerfs, incline à l'acte vénérien, excite la soif, prévient le sommeil, & cause de longues insomnies. On peut s'en servir dans les obstructions des regles, & dans l'ischurie ou rétention d'urine. Cependant on a remarqué que ceux qui en usoient avec excès, étoient attaqués d'un pissement de sang, suivi d'un crachement sanguinolent, elle est donc pernicieuse dans toutes les hémorrhagies. On en assaisonne fort bien tous les alimens farineux, comme les feves & autres. Elle passe pour un des meilleurs antiscorbutiques, & on la recommande dans les maladies pituiteuses & dans l'hydropisie. Elle est très-bienfaisante dans les affections de l'estomac, les crudités & la perte de l'appétit; & elle éclaircit la vue. Appliquée extérieurement, elle calme le mal d'oreille, discute les tumeurs froides, & tue, dit-on, les puces, si on en répand dans les lits. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SATURNUS, *plomb*. Voyez *Plumbum*.

Voici la maniere de traiter la mine de *plomb*, qui avoit été obmise à l'article *Plumbum*.

*Formes de ses Mines.*

On trouve rarement du plomb pur dans les mines, & on ne l'en tire qu'en les fondant. Celles-ci sont de plusieurs especes, savoir, noires, jaunes ou cendrées. On le trouve aussi quelquefois attaché à un rocher blanc ou roux en forme de dez, dont les surfaces sont parsemées de petites étincelles brillantes; quelquefois même de lignes blanches, jaunes ou vertes. Il y a plusieurs mines de plomb en Espagne, en Italie & en Allemagne: mais il est difficile d'en retirer le métal. Elles sont plus riches & en plus grand nombre en Angleterre.

La mine de *plomb* est un poison, surtout pour les animaux. M. Beaumont assure que ceux qui habitent aux environs des lieux où on le lave ne peuvent garder ni chien, ni chat, ni aucune espece de volaille, & que ces animaux meurent en très-peu de tems. Il ajoute qu'on a vu mourir non-seulement des veaux, mais même des enfans, pour avoir habité dans des lieux où l'on

travailloit la mine de *plomb*, & que l'herbe sur laquelle la fumée du *plomb* que l'on brule est tombée, tue sur le champ les troupeaux qui en mangent. *Phil. Collect.*

*Différences de ses Mines.*

Il y a une différence considérable entre les pyrites de ses différentes mines. Les unes approchent si fort de l'acier, que les Ouvriers les appellent mines d'acier; & comme elles se fondent plus difficilement que les autres, ils sont obligés de les mêler avec d'autre mine. Il y en a une autre qu'on appelle mine de Potiers, à cause de la promptitude avec laquelle elle se vitrifie, & de l'usage qu'on en fait pour vernisser les différentes poteries.

On peut réduire les mines de *plomb* d'Angleterre à trois classes; la premiere comprend celles qui étant fondues à l'ordinaire donnent trente ou quarante livres de métal pour chaque quintal de mine. La seconde, celles qui en donnent quarante-cinq à cinquante; & la troisieme, celles qui en donnent soixante à quatre-vingts.

*La mine de plomb contient de l'argent.*

Le *plomb* qu'on trouve dans quelques endroits d'Angleterre donne jusqu'à dix livres d'argent par tonneau, que l'on retire par la coupelle sans perdre beaucoup de *plomb*.

Le *plomb* de plusieurs mines donne de l'argent quand on le menage comme il faut : mais la quantité que la mine en contient n'est point proportionnée à celle du *plomb*. M. Boyle fit faire l'essai d'une mine dont il croyoit tirer une quantité considérable d'argent : mais quoiqu'elle fût riche en *plomb* jusqu'à donner soixante-dix livres de métal par cent, il fut cependant impossible à un des Artistes les plus experts de l'Europe d'en tirer un seul grain d'argent. On lui apporta un morceau de mine de *plomb* d'Irlande si légere qu'on croyoit inutile de la faire travailler pour en tirer du *plomb* : mais on la trouva si chargée de particules d'argent, que l'Entrepreneur de la mine jugea à propos de ne la point abandonner.

*Maniere dont on fond la mine.*

Il y a quelques mines qui ne demandent d'autre préparation pour la fonte, sinon d'être brisées. On les met simplement sur un lit de charbon ou dans des fourneaux, d'où le métal coule dans des chaudieres placées au centre; on l'en retire avec des cuilleres pour le verser dans des moules de fer où il prend la forme de ce que nous appellons un saumon.

Voici la maniere dont on retire ce métal aux mines de Mendip dans le Somersetshire, telle que M. Glanvil l'a donnée dans les *Transf. Philos. N°.* 39.

« Après avoir tiré la mine, on la brise par petits morceaux, on la lave dans de l'eau courante, & on la passe à travers un crible de fer. On construit ensuite un fourneau ou âtre avec de la terre glaise ou des cailloux sur lequel on bâtit un feu de charbon qu'on entretient avec des petits bâtons de chêne & qu'on attise avec des soufflets. Après que le feu est allumé & l'âtre bien échauffé, on jette la mine dans le feu & le *plomb* coule dans la chaudiere; on l'en retire avec une cuillere de fer, & on le coule dans du sable sous la forme qu'on veut. »

Le *plomb* est le plus pésant de tous les métaux après le mercure. De-là vient qu'étant fondu, il constitue un fluide du troisieme ordre de gravité, dans lequel tous les corps, soit métalliques ou non, à l'exception de l'or & du mercure peuvent floter, lorsque rien ne s'y oppose.

Si l'on pouvoit purger le *plomb* de toutes les impuretés qu'il contient, sa pesanteur approcheroit de celle du mercure. Aussi ce métal donne-t'il par l'analyse une quantité considérable de mercure : mais on ignore la nature de la substance avec laquelle il est uni. Le *plomb* tout commun qu'il est, & malgré la modicité de son prix, a beaucoup d'affinité avec l'or, du moins quant à la pesanteur, qui paroît être le caractere le plus distinctif & le plus immuable de l'or; & ce qui rend encore leur ressemblance plus exacte, est que le *plomb* ne se fond, ou ne se mêle point avec d'autres métaux, que ceux qui sont estimés mercuriels.

Le *plomb* paroît extremement simple dans tous les différens essais qu'on en fait.

Il ne se fixe point au feu : mais il jette une légere fumée; & après avoir demeuré long-tems en fusion, il pénetre la plûpart des vaisseaux dont on a connoissance.

Il est le plus mou, le moins élastique, & le moins sonore de tous les métaux, & il s'étend aisément à coups de marteau. Il n'y a point de métal qui perde si facilement sa figure, aussi est-il très-ductile & très-flexible, bien qu'on ne puisse point le tirer en parties aussi simples, aussi fines & aussi liées que l'or.

Il diminue le son des métaux avec lesquels on le mêle; & cette propriété est une suite de sa mollesse; car si deux balles de *plomb* viennent à se rencontrer avec des vitesses égales, elles demeureront toutes deux en repos au point de contact, sans aucune vibration ou rejaillissement; ce qui fait qu'il ne sauroit en résulter aucun son. C'est ce défaut d'élasticité qui a engagé le Docteur Wallis, M. Huygens & d'autres à s'en servir pour déterminer les lois de la percussion. Il paroît encore par-là avoir beaucoup d'affinité avec l'or, qui est après le *plomb* le moins sonore ou le moins élastique de tous les métaux.

SATIRIACE, σατυριακὴ, nom d'un antidote décrit par Paul Eginette, *Lib. VII. cap.* 11.

SATYRIASIS, σατυρίασις, *Priapisme.*

C'est un desir violent de l'acte vénérien, accompagné d'une tension, & roideur des parties naturelles, causé par une mauvaise disposition du corps. Cette maladie a été appellée *satyriasis*, des Satyres, qui selon la Fable, & la maniere de penser populaire, étoient extremement livrés à la débauche du vin & des femmes. D'autres dérivent *satyriasis*, de *satyrion*, plante, dont la propriété principale, est de mettre les parties génitales en tension, & d'incliner à l'acte vénérien.

Les causes antécédentes du *satyriasis*, sont des remedes aphrodisiaques, appellés *satyriques*, selon la premiere éthimologie, ou entatiques (Voyez *Entasis*) c'est-à-dire, acrimonieux, échauffans, & préjudiciables aux nerfs. Il peut aussi être occasionné par une débauche excessive, & inconsidérée des femmes.

Le *satyriasis* est une affection commune aux deux sexes : mais à laquelle les jeunes personnes sont plus sujettes : car elles sont continuellement portées à l'acte vénérien, par la vigueur excessive de leur tempérament.

Dans cette maladie, les parties naturelles sont dans une tension & roideur véhémentes, accompagnées de douleurs, d'ardeurs, de prurits immodérés, & de desirs violents de l'acte vénérien. La raison en est troublée, le pouls est prompt, la respiration courte; on est inquiet, on ne dort point, on tombe en délire, on a soif, on prend les alimens en dégout, on urine difficilement; ensorte que les feces sont ordinairement retenues, & qu'il survient quelquefois de la fievre. Il y a contraction générale, ou pour parler comme les Auteurs Grecs, spasme, ou convulsion générale dans les nerfs, & éjection involontaire de la semence. On se croit d'abord un peu soulagé par l'acte vénérien, & par la perte de la semence : mais bientôt la roideur reprend aux parties naturelles avec plus de violence; on paye bien cher, le moment de rémission qu'on a éprouvé

il en eſt dans cette maladie, ainſi que dans la demangeaiſon des yeux, qui recommence avec plus de force, après qu'on y a ſatisfait. Lorſque cette maladie eſt ſur ſon déclin, tous les ſymptomes dont nous venons de faire mention, & que nous appellons *accidentia paſſionis*, ſe ralentiſſent.

Tous les ſymptomes dont nous avons fait l'énumération, ſont communs aux deux ſexes : mais la nature des femmes eſt telle, que le prurit eſt plus grand en elles, & que ſa violence leur ôte toute pudeur, leur fait appliquer les mains aux parties naturelles, & les précipite entre les bras du premier homme qui ſe préſente qu'elles ſollicitent à ſatisfaire leurs deſirs.

Le *ſatyriaſis* eſt différent de la gonorrhée que nous appellons *ſeminis lapſus*, écoulement de la ſemence ; car cette derniere maladie, eſt une perte involontaire & continuelle de la ſemence, ſans tenſion des parties naturelles. Le *ſatyriaſis* n'eſt ni du nombre de ces maladies lentes, que les Grecs appellent *Chroniques*, ni celle que les Grecs appellent *Priapiſme*, & dont Demetrius Attaleus fait mention dans ſon Livre *des Signes*, où il rapporte, qu'un vieillard qui en étoit attaqué, ſe touchoit inutilement, étoit tourmenté d'une tenſion aux parties naturelles, ſi conſidérable, que le membre génital acqueroit en lui la dureté d'une corne, demeuroit des mois entiers dans cet état, malgré tous les remedes, & ne retournoit dans ſa ſituation primitive & naturelle, qu'à la longue & peu à peu. Le *ſatyriaſis* eſt une maladie aiguë, & qui ne dure pas long-tems; elle conſiſte ainſi que nous l'avons déja dit dans une convulſion des nerfs, & dans un deſir violent de l'acte vénérien. C'eſt donc une maladie de conſtriction, d'une nature aiguë & véhémente ; car tout le ſyſteme nerveux en eſt affecté, ainſi qu'on peut juger par le trouble de l'eſprit & par les convulſions des membres : mais les parties où le mal a particulierement ſon ſiége, ſont les paſſages de la ſemence, ou comme diſent les Grecs, les vaiſſeaux ſpermatiques, *Pori ſpermatici* ; & les parties qui ſervent le plus immédiatement dans l'acte vénérien.

Voici la maniere dont nous traitons cette maladie.

Nous renfermons le malade dans un lieu chaud, paiſible, loin du bruit; les feſſes, les parties naturelles, juſqu'au pubis appellé par les Grecs ἦτρον, enveloppées de laine fine ; nous lui deffendons toute viſite, ſurtout de jeûnes femmes, dont la vue ne pourroit qu'irriter le mal, & empêcher l'efficacité des remedes que nous conſeillons, & que nous allons expoſer. A l'approche de l'accès, nous le faiſons ſaiſir par les articulations, & nous l'empêchons de porter ſes mains aux parties affectées. Nous lui appliquons dans la violence du paroxyſme, de la laine imprégnée d'huile chaude & douce, ou d'une décoction de fénugrec, de graine de lin, ou de guimauve. Lorſque l'accès eſt paſſé, nous recourons à la ſaignée, ſi ſa violence nous y détermine, & cela dans le *dyatritos* [ Voyez ce mot ] s'il le faut, ou à la fin du dyatritos, ſi le cas eſt moins preſſant. Par le declin de l'accès, nous entendons la rémiſſion, ou la diminution de la fievre, s'il y en a ; car il eſt impoſſible que dans cette maladie la fievre augmente, ſans qu'il y ait d'accroiſſement dans le mal ; & que la fievre diminue, ſans qu'il y ait de diminution dans la maladie : mais lorſqu'il n'y a point de fievre, nous jugeons de la rémiſſion par l'affoibliſſement des accidens appellés par les Grecs ſymptomes, comme la rougeur, la chaleur, le prurit, les deſirs de l'acte vénérien, la roideur des parties naturelles & autres ſemblables. Après la ſaignée, nous frottons tout le corps, & nous lavons la bouche & la gorge; après quoi nous faiſons avaler au malade de l'alica dans du miel, ou nous lui donnons du pain trempé dans de l'eau & des œufs pochés. Nous appliquons dans les autres jours, ſur les parties que nous avions couvertes de laine, un cataplaſme fait de graines de lin, ou de fénugrec, ou de fleurs imbibées d'eau, ce que les Grecs appellent ὠμὴν λύσιν (*omen luſin*) ſolution crue dans de l'eau, ou dans du miel. Nous avons auſſi recours aux ventouſes ſans ſcarifications, dans le tems du paroxyſme ; & lorſqu'il eſt paſſé nous ſcarifions les feſſes, & les parties naturelles juſqu'au pubis, après en avoir raſé les poils. Nous uſons pareillement des ſangſues, & nous étuvons avec des éponges trempées dans de l'eau impregnée de quelques émolliens, nous ordonnons un clyſtere d'huile, ou d'eau & d'huile chaude : & nous renouvellons le cataplaſme avant le repas. Outre ces remedes, nous faiſons prendre des demi-bains préparés d'huile, ou d'eau & d'huile chaude, ou de quelques décoctions lénitives & laxatives. Nous faiſons appliquer aux femmes un peſſaire trempé dans de l'huide chaude, & nous chargeons quelques perſonnes du même ſexe expérimentées, de l'introduire peu à peu dans le vagin, & de couvrir de laine, ou d'un cataplaſme toute la région des parties naturelles, aux ailes deſquelles nous appliquons quelquefois des ventouſes. Lorſque le *ſatyriaſis* eſt ſur ſon déclin, nous conſeillons la geſtation, & le bain d'huile, ou d'eau chaude, dans un vaiſſeau fait exprès; nous revenons fréquemment à ce remede, & nous ne permettons que des alimens convenables, c'eſt-à-dire, qui fourniſſent de bons ſucs. Nous preſcrivons toutes les ſubſtances acrimonieuſes, les bouillons forts & le vin; & cela pendant un tems conſidérable : nous faiſons appliquer des cérats ſur les parties affectées. Nous uſons avec les femmes de compoſitions plus fluides, qu'on leur injecte en forme de clyſteres, & nous leur continuons l'uſage de peſſaires, faits de graiſſe, de moelle, de mélilot, & autres ſubſtances ſemblables, dont nous parlerons plus au long dans le Livre que nous avons deſſein d'écrire ſur les maladies des femmes.

Thémiſon eſt le ſeul Medecin qui ait parlé de cette maladie, quoiqu'il ſoit certain qu'elle eſt très-commune. Nous liſons dans cet Auteur, que pluſieurs perſonnes moururent en Crete d'un *ſatyriaſis*, occaſionné ſans doute par un mauvais régime, & par un uſage trop fréquent du *ſatyrion.* Il ajoute avoir vû à Milan, une jeune perſonne, modeſte d'ailleurs, & l'épouſe d'un homme de qualité, périr du *ſatyriaſis.* Il propoſe à Aſilius, dans le ſecond Livre de ſes Lettres, la maniere de traiter cette maladie ; il veut qu'on ait recours à la ſaignée, aux fomentations, & aux cataplaſmes rafraîchiſſans, pour éteindre la violence des deſirs, qu'on faſſe boire des liqueurs froides ; remedes qui ſont oppoſés les uns aux autres. Car ſi le relâchement & la rémiſſion peuvent être produits par la ſaignée, les cataplaſmes & les fomentations, tendent d'un autre côté à condenſer & à reſſerrer les parties. Or le deſir & le plaiſir de l'acte vénérien, ſuppoſant l'inflammation, ou pour m'exprimer comme Cælius, & les Méthodiques, la tumeur des parties naturelles ; & y ayant d'ailleurs dans le *ſatyriaſis* trouble de la raiſon, & affection des membranes du cerveau, c'eſt augmenter le mal, & attiſer le feu, que de ſe ſervir d'aſtringens & de rafraîchiſſans. CŒLIUS AURELIUS, *Lib. III. cap.* 18. *acut.*

Le même Auteur donne *Lib. V. cap.* 11. l'hiſtoire ſuivante d'un *Priapiſme.*

On entend par *Priapiſme* l'érection du penis, ſans aucune douleur concomitante, ni conſpiration des autres parties. Cette maladie eſt ainſi appellée de *Priape*, au penis duquel reſſemble celui du malade, dans l'accès. Demetrius Apamée, fait mention du *Priapiſme* dans ſon Livre *des Signes*, où nous liſons qu'un vieillard qui avoit l'habitude de la maſtupration, qu'il exerçoit ſur lui, ſans éjection de ſemence, fut attaqué d'une érection accompagnée d'un peu de douleur, qui

lui dura pendant plusieurs mois, pendant lesquels la roideur de son penis étoit si grande, qu'il ressembloit à une corne. Les remedes ne purent le retirer de cet état, qui ne cessa que peu à peu & à la longue : d'où l'on voit que le *satyriasis* & le *Priapisme* sont deux maladies fort différentes. Le *satyriasis* passe promptement, parce qu'il a pour cause la distension des nerfs, & un violent desir de l'acte vénérien, au lieu qu'on peut regarder le *Priapisme* comme une paralysie des vaisseaux & des nerfs, distribués dans la région du pénis, & dont la distension donne lieu aux symptomes dont nous avons parlé. Cæl. Aurelianus, *Morb. Chron. Lib. V. cap. 9.*

Le Docteur Cheyne décrit dans son Traité *de la Nature des Fibres*, l'espece suivante de *Satyriasis.*

Entre les maladies convulsives, il y en a, dit-il, une si rare, que je ne me souviens point d'en avoir rien lu dans les Auteurs, & que je n'en ai vu dans la pratique que trois personnes attaquées. Ceux qui réduisent toutes les maladies à certaines classes ; la rapporteront au *satyriasis*, dont il est parlé dans tous les systemes de Medecine. Mais il paroît par les descriptions qu'on donne du *satyriasis*, qu'il faut la mettre au nombre des maladies inflammatoires, quoique ce ne soit point une maladie vénérienne ; & que les personnes jeunes, vigoureuses, portées par tempérament, & livrées par habitude à la luxure, y sont particulierement sujettes ; au lieu que la maladie dont je vais parler, ne survient qu'aux personnes infirmes, dont les fibres sont lâches & foibles, qui digerent lentement & imparfaitement, qui sont hypocondriaques, dont les parties sont distendues par des flatulences acres, & qui sont dans la tristesse & l'abattement. Les accès en sont rares pendant le jour ; ils ne prennent que pendant la nuit, & dans un lit chaud : alors le pénis se met dans un gonflement & une tension violente ; le malade sent les mêmes douleurs que si on le lui arrachoit ; il n'a point de prurit voluptueux ; & cet état, loin de procurer du plaisir & des idées lascives, est extremement désagréable. Le seul soulagement qu'on puisse se procurer alors, c'est de sortir du lit, & de s'exposer à l'air. Alors la tension diminue, ce qui me l'a fait regarder comme une espece de convulsion ou de spasme tout-à-fait semblable à ceux qui attaquent assez fréquemment les autres membres. Mais ce spasme du pénis provient peut être de ce que ses fibres s'irritent plus aisément ; ou de quelque défaut ou vice des malades mêmes. Un des grands inconvéniens de cette espece de *priapisme*, c'est que son paroxysme arrivant pendant la nuit, lorsque le lit est modérément chaud, & que le malade commence à dormir, on est obligé de se lever & d'interrompre son sommeil ; d'où il arrive qu'on ne repose point assez, que l'appétit & la digestion languissent, qu'on tombe en peu de tems dans une maigreur affreuse, & que l'on donneroit tout ce qu'on a de plus précieux pour obtenir un repos difficile à procurer par les remedes ; car les opiats & tous les cardiaques chauds, ne peuvent qu'augmenter le mal. Toutes les fois que ce cas s'est présenté, j'ai suivi la méthode ordinaire dans les autres maladies de cette espece ; j'ai ordonné des émétiques doux, auxquels je suis revenu aussi souvent que l'état du malade me l'a permis. Lorsqu'il y a eu rechute, j'ai fait persister pendant six mois dans l'usage du lait de soufre, de l'æthiops minéral, & du cinabre d'antimoine, recourant rarement aux substances volatiles, comme les fleurs de benjoin & le sel de corne de cerf. J'ai fait observer un régime foible ; j'ai réduit mes malades à trois ou quatre onces de viande par jour, & à une petite quantité de vin rouge mêlée avec l'eau de Bristol. Enfin, je me suis servi du quinquina, de l'écorce d'orange, & de quelques grains de vitriol de Mars. C'est avec ces remedes, aidés d'un exercice modéré & de bains fréquens dans de l'eau froide, que j'ai guéri radicalement dans l'intervalle de deux ans, deux personnes attaquées de la maladie que je viens de décrire. Il s'en est présenté une troisieme, à qui son grand âge n'a pas permis de se soumettre aux fatigues & à la longueur de cette cure, & qui est sujette à des rechutes, dont les symptomes ne sont pas à la vérité fort incommodes, mais qui ne manquent point de paroître, si elle se livre un peu à l'intempérance de la table. Voyez *Penis.*

SATYRION ; nom commun à différentes especes d'*Orchis.* Voyez *Orchis.*

## SAV

SAVICH ; mot Arabe qui signifie une poudre ou une farine subtile. Castelli, d'après *Valescus de Tarenta.*

SAUNIA ; nom d'une composition en masse, en forme de feuilles, faite d'amandes douces & de sucre, une livre de chaque ; d'amydon, une demi-livre ; & d'huile d'amandes douces, une once & demie. On fait du tout de petites feuilles oblongues, chacune du poids d'une once. Castelli d'après *Clementinus Clementius.*

SAVONEA ; nom d'une confection artériacale ou béchique, dont il est parlé dans Forestus.

SAURE, nom du *Nasturtium.* Blancard.

SAURURUS, *Queue de Lézard.*

Voici ses caracteres :

Ses fleurs ressemblent à celles de l'arioïde. Sa fleur est apétale, garnie de deux étamines, & hermaphrodite. Son ovaire est ovale, mou, ne contient qu'une semence, & a un tube divisé en trois. Ses fleurs & son fruit forment des épis longs & foibles.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes :

1. *Saururus arborescens, fructu adunco*, Plum. Pl. Am. 58. fig. 77.
2. *Saururus, frutescens, foliis plantaginis, fructu breviori*, Plum. Pl. Am. fig. 76.
3. *An Saururus hederaceus, cauliculis maculosis, major*, Plum. Pl. Am. 50. fig. 66.
4. *An Saururus, hederaceus, cauliculis maculosis, minor*, Plum. Pl. Am. 5. fig. 7. Boerhaave, *Index alter Plantarum*, Vol. II.

*Saururus* vient de σαῦρα, *saura*, lésard, & de οὐρὰ, *ura*, queue. Ses propriétés sont les mêmes que celles de l'*arum* & de l'*arioides. Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

## SAX

SAXIFRAGA, *Saxifrage.*

Voici ses caracteres :

L'extrémité de son pédicule dégénere en un calyce tubuleux, dont les incisions sont plus profondes dans la *saxifrage* que dans le geum, & qui a cinq segmens. Sa fleur est en rose, pentapétale, part de la circonférence de l'ovaire, & a huit ou dix étamines. Son fruit est rondelet, cornu, à deux capsules, & plein de petites semences. Il croît dans la *saxifrage* avec son calyce ; mais il en est soutenu dans le geum.

Boerhaave en compte les treize especes suivantes, entre lesquelles sont d'abord les *saxifrages* à feuilles rondelettes, tendres & crenelées.

1. *Saxifraga, rotundifolia, alba*, C. B. P. 309. Raii Synop 3. 354. Tourn. Inst. 252. Boerh. Ind. A. 222. *Saxifraga alba*, Offic. Ger. 693. Emac. 841. Raii Hist. 1048. *Saxifraga alba, vulgaris*, Park. Theat. 424.

*Saxifraga alba, radice granulosâ*, J. B. 3. 706. *Sedum Bicorne, album, rotundifolium, erectum, radice granulosâ*, Hist. Oxon. 3. 473. *Sanicula radice granulosâ, flore albo*, Herm. 4. Hort. Lugd. Bat. 3. 535. *Saxifrage blanche.*

Les racines de la *saxifrage* blanche sont composées de plusieurs petits grains ronds, rougeâtres, entremêlés de quelques petites fibres ; il en part des feuilles épaisses, velues, sémi-circulaires, vertes, blanchâtres, placées sur de longs pédicules, & crenelées par les bords. Ses tiges s'élevent d'un pié de hauteur ou davantage. Elles sont tant soit peu velues ou branchues au sommet, où des fleurs blanches, & à cinq feuilles, avec plusieurs *apex* blancs, forment des épis. Sa semence est fort petite, & elle est renfermée dans des vaisseaux séminaux cornus & rondelets. Elle croît dans les prés, & fleurit en Avril & en Mai. Son herbe & les grains de sa racine sont d'usage.

Elle tire son nom des propriétés qu'on lui suppose ; savoir, d'être diurétique & lithontriptique, bienfaisante dans la pierre, dans la gravelle, & dans la rétention d'urine.

L'eau simple de *saxifrage*, est la seule préparation officinale qu'on en tire. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante passe pour un grand diurétique. On en peut prendre les racines infusées dans du vin blanc, ou en décoction dans de l'eau commune. Fuchsius assure, qu'elle provoque les regles, & atténue la lymphe épaisse & grossiere qui gêne le mouvement des poumons. Tournefort.

Elle passe pour bonne dans les obstructions des regles.

2. *Saxifraga, rotundifolia, alba, flore pleno.*
3. *Geum rotundifolium, majus*, T. 251. *Sanicula montana, rotundifolia, major*, C. B. P. 243. *Sedum bicorne, montanum serratum, hederaceo folio, majus, guttato flore*, M. H. 3. 476.
4. *Geum, folio circinato, pistillo floris pallido*, T. 251. *Sanicula Alpina, cotyledonis folio rotundo, umbilico pallido*, Flor. 2. 97.
5. *Geum, folio subrotundo, minori, pistillo floris rubro*, T. 251.
6. *Geum, folio oblongo, crenato, fructu & cauliculis ruberrimis, flore pallidulo, rubris guttulis aspersо.*

Les trois suivantes ont les feuilles dentelées, & semblables à celles de l'arioïdes.

7. *Saxifraga, sedifolia, flore albo, multiflora*, T. 252. *Sedum serratum, flore albo, multiflorum*, Ac. Reg. 113. *Sanicula Pyrenaica, longifolia, multiflora, elegantissima.*
8. *Saxifraga, sedi folio, angustiore, serrato*, Tourn. Inst. 252. Boerh. Ind. A. 222. *Umbilicus Veneris alter*, Offic. *Umbilicus Veneris minor*, Ger. Emac. 529. *Cotyledon altera minor*, Park. Parad. 232. *Cotyledon media, foliis oblongis, serratis*, C. B. P. 285. *Sedum serratum*, J. B. 3. 689. Raii Hist. 2. 1045. *Petit nombril de Venus.*

On trouve cette plante dans les montagnes de l'Allemagne : elle fleurit en été. Elle a les propriétés du *Sedum majus vulgare.*

9. *Saxifraga, foliis subrotundis, serratis*, T. 252. *Cotyledon, minor, foliis subrotundis, serratis*, C. B. P. 285. Prodr. 132. J. B. 3. 690.
10. *Saxifraga, muscosa, trifido folio*, T. 252. *Sedum Alpinum, trifido folio*, C. B. P. 284.
11. *Saxifraga, alba, petræa, Ponæ*, in-fol. 337. T. 252. *Tridactylites Alpina*, J. B. 3. 762. *Sedum tridactylites, majus album*, C. B. P. 284. M. H. 3. 479.
12. *Saxifraga tridactylites, Alpina, pallidè lutea*, T. 252. *Sedum tridactylites, Alpinum, pallidè luteum*, C. B. P. 284.
13. *Saxifraga, verna, annua, humilior*, Tourn. Inst. 252. Raii Synop. 3. 354. Boerh. Ind. A. 223. *Paronychia, rutaceo folio*, Offic. Ger. 499. Emac. 624. *Paronychia, foliis incisis*, Park. Theat. 556. *Tridactylites tectorum, flore albo*, J. B. 3. 762. *Sedum tridactylites tectorum*, C. B. P. 285. *Alsine tridactylites tectorum*, Herm. Hort. Lugd. Bat. 20. *Sanicula aizoides, tridactylites murorum*, Pluk. Almag. 331. *Rue pour le mal d'avanture.*

Cette plante est petite, basse, s'élevant rarement à plus de trois ou quatre pouces de haut, & ordinairement d'une couleur rougeâtre. Ses feuilles sont épaisses, grasses, tant soit peu gluantes, divisées en trois segmens à leur extrémité, & plus larges au milieu que partout ailleurs : elles sont velues, ainsi que les tiges, qui sont tant soit peu branchues, & qui portent à leur sommet des petites fleurs blanches à cinq feuilles. Ses vaisseaux séminaux sont ronds, enflés, & contiennent de très-petites semences. Sa racine est petite & fibreuse : elle croît sur les murs & sur les maisons basses : elle fleurit en Avril ; la chaleur de l'été la seche : elle renaît au commencement du printems de ses semences éparses.

M. Boyle la recommande dans les écrouelles ; maladie contre laquelle on la regarde comme un spécifique. M. J. Colebatch fait mention, dans son Traité sur les *Acides & les Alcalis*, d'une fille de Worcester attaquée d'ulceres scrophuleux, qui en fut considérablement soulagée. Miller, *Bot. Off.*

J'ai moi-même cueilli plusieurs fois, dit Boyle, une plante de peu d'apparence, appellée *saxifraga verna, annua humilior*, dont l'infusion légere dans de la biere, guérit sans douleur & en peu de jours un parent de M. Kenelm Digby, des écrouelles. Je suis témoin de ce fait. Cependant aucun Botaniste, n'a, je crois, recommandé cette plante dans cette maladie.

Un malade qui avoit les écrouelles, appella un Medecin, continue M. Boyle ; il avoit à la gorge une tumeur si considérable, & si dangereusement placée, que par la grande compression qu'elle faisoit sur l'œsophage, elle rendoit la déglutition très-difficile : elle étoit dure, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût l'amener à suppuration ; ainsi le malade étoit dans un danger éminent de mourir de faim. Dans ce cas embarrassant, le Medecin se ressouvint de ce que je lui avois dit, de l'espece de *saxifrage* dont il s'agit : il en fit chercher sur le champ, & en donna un peu à son malade, en forme d'infusion, dans les alimens liquides qu'il pourroit prendre ; bien-tôt la déglutition commença à être moins pénible ; il doubla la dose de son infusion ; & lorsque toute la masse du sang & des humeurs fut chargée des particules de cette plante, la tumeur se fondit, & le malade fut guéri.

La premiere, la septieme & la huitieme espece sont encore nitreuses, balsamiques & savoneuses. *Histoire des Plant. attr. à Boerh.*

Saxifraga, est un nom commun à plusieurs especes de *Tragoselinum*. Voyez *Tragoselinum*.

Saxifraga montana ; nom du *Fœniculum tortuosum*. C'est encore un nom commun à différentes especes de seseli.

Saxifraga, rotundifolia aurea ; nom du *Chrysosplenium, foliis amplioribus, auriculatis*, & du *Chrysosplenium, foliis minoribus subrotundis.*

Outre les especes précédentes de *saxifrage*, Dale fait mention des deux suivantes.

1. Saxifraga antiquorum, Offic. *Saxifraga antiquorum quibusdam*, J. B. 3. 338. Raii Hist. 2. 1033. *Saxifraga antiquorum quibusdam Gypsophyton, & symphytum*

*tum Petræum*, Chab. 443. *Saxifraga montana Matthioli*, Ger. Emac. 605. *Saxifraga major, Italorum, Matthioli*, Park. Theat. 426. *Caryophyllus saxifragus*, C. B. P. 211. *Lychnis minor, saxifraga*, Tourn. Inst. 338. *La grande Saxifrage de Matthiole.*

Elle croît sur le sommet du Mont Lupo, & fleurit en Juin. Elle possede à un souverain degré, dit Matthiole, la propriété de briser & de chasser la pierre.

Dioscoride dit, que la *saxifrage* est une plante rameuse, en buisson, croissant dans les lieux escarpés & montagneux, & semblable à l'épithym. Cette courte description a élevé beaucoup de contestations entre les Auteurs; & ils ont pris un grand nombre de plantes différentes pour la *saxifrage* de Dioscoride. On trouve chez nos Herboristes deux plantes usuelles sous le nom de *saxifrage*. Ce sont la *pimpinella saxifraga*, ou la pimprenelle saxifrage, & la *saxifraga vulgaris*, ou la saxifrage des prés : mais la description de Dioscoride ne convient ni à l'une ni à l'autre, quoique les Auteurs leur attribuent les propriétés de la *saxifrage*. Quelle est donc la vraie *saxifrage* des Anciens ? Matthiole & Lugdunensis prétendent, que c'est une espece de sarriette, que Caspar Bauhin appelle *Tymbra sancti Juliani Lobelliana.*

Parkinson démontre, que la vraie *saxifrage* de Matthiole, & le *Tymbra sancti Juliani* de Lobel, sont deux plantes différentes; & il reprend Bauhin de n'en avoir fait qu'une avec sa *satureia spicata*, qu'il nous assure, sur le gout & l'odeur qu'il lui a trouvés, n'avoir rien de commun avec la vraie *saxifrage* de Matthiole, qui paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le *Thymum inodorum* de cet Auteur. Dodonée & Gerard regardent le serpolet commun comme la *saxifrage* de Dioscoride : mais Parkinson rejette encore cette opinion; & jusques-là je crois qu'il a raison : mais je ne conviens point avec lui, que la vraie *saxifrage* de Matthiole soit fort semblable à celle de Dioscoride. On trouve dans cet Auteur une autre plante qui lui est beaucoup plus analogue. Le Lecteur n'a qu'à consulter Matthiole même sur la propriété merveilleuse qu'elle a de briser & de chasser la pierre; propriété non-seulement démontrée par l'expérience qu'il en avoit faite lui-même, mais encore appuyée sur le témoignage de Calceolarius, Apothicaire de Verone, qui la lui communiqua le premier. Dale.

2. Saxifraga Dioscoridis, Matth. fol. 976. *Saxifraga vera Dioscoridis*, C. B. Meth. 693. Lugd. 4. *Saxifraga*, Matth. Comp. 642. Cam. Epit. 716. *Saxifraga vera Dioscoridis Matthioli*, Park. Theat. 426. *Vraie Saxifrage de Dioscoride, selon Matthiole.*

Elle croît sur les rochers & dans les lieux pierreux. Son herbe bouillie dans du vin, est bonne dans les fièvres. Elle soulage dans la strangurie, guérit le hoquet, consume la pierre dans la vessie, & provoque les urines.

Telles sont les propriétés que Dioscoride attribue à sa *saxifrage* : mais je ne crois point du tout qu'elles conviennent à la plante que nous venons de décrire. Ce que nous en disons ici n'est fondé que sur le témoignage de Matthiole : c'est d'après lui que nous avons supposé, qu'elle avoit les vertus que nous avons indiquées à l'article *Saxifraga antiquorum*, où nous avons parlé de la vraie *saxifrage* des Anciens. Plusieurs Botanistes pensent comme moi, & ne savent à quelle plante attribuer le nom de *saxifraga antiquorum*; d'autres n'ont là-dessus que des soupçons. Dale.

Saxifraga, (*supple*) *remedia*; *lithontriptiques*, ou remedes qui dissolvent ou consument la pierre. Voyez *Lithontriptica.*

SAXONICUS PULVIS, *Poudre de Saxe.*

Pour faire la *Poudre de Saxe*, il faut employer ce qui suit.

Prenez *de racine d'Angélique cultivée, nouvellement cueillie, quatre onces;*
*de celles d'Angélique sauvage,* }
*de guimauve,* } *de chaque, 2 onces;*
*de polypode de chêne,* }
*de celles d'ortie, &* } *de chaque, une once;*
*de vincetoxicum,* }
*de valériane, une demi-once;*
*de l'écorce de racine de lauréole d'Allemagne, une once & demie.*

Toutes ces racines étant coupées, seront mises dans un vaisseau vernissé, & l'on jettera par-dessus du fort vinaigre, en telle sorte, qu'il surnage de deux doigts sur les racines; puis le vaisseau étant couvert & bien luté, l'on fera bouillir le tout à petit feu; après quoi l'on couvrira le vaisseau, l'on jettera le vinaigre qui restera, & l'on fera sécher les racines, de telle sorte qu'on puisse les mettre en poudre, à laquelle on ajoutera,

*des fruits de l'herbe-Paris*, autrement dits, *raisin de renard, au nombre de vingt-six.*

*REMARQUES.*

On coupera toutes les racines & l'écorce par petits morceaux; on les mettra dans un pot de terre vernissé, on versera dessus du vinaigre, jusqu'à ce qu'il surpasse la matiere de deux doigts; on couvrira le pot, & on lutera exactement les jointures avec un lut composé de blanc d'œuf & de farine; on placera le pot sur un petit feu pour faire bouillir l'infusion doucement pendant un quart-d'heure; on retirera le pot, on le laissera refroidir; puis l'ayant ouvert, & rejetté le vinaigre qui s'y trouvera, on fera sécher les racines; on les pulvérisera ensuite avec les fruits de l'herbe-Paris, pour faire une poudre qu'on gardera.

Elle est fort estimée contre les poisons, contre la peste & les autres maladies malignes; elle purge violemment, à cause de l'écorce de la lauréole qui y entre: la dose en est depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules, ou même jusqu'à une dragme.

On devroit se contenter dans cette préparation pour corriger l'écorce de la racine de lauréole, de la faire bouillir dans du vinaigre pour en ôter une partie de l'acreté corrosive qu'elle contient.

Les autres racines n'ont rien de malin en elles qui doive être corrigé; & on leur fait un grand tort, en ce qu'on ôte par cette décoction la substance la plus volatile & la plus essentielle qu'elles aient, & l'on fixe en les imprégnant des acides du vinaigre, ce qui peut leur être resté de principes volatils. Il faudroit donc réformer cet abus, en se contentant de faire sécher ces racines en la maniere ordinaire Cette poudre est diversement décrite dans les Dispensaires pour les doses des ingrédiens qui y entrent, & pour les manieres de les préparer. Son origine vient de Saxe, d'où elle a pris son nom : elle n'est en usage que dans l'Allemagne; elle seroit trop violente pour nos tempéramens François. Lemery, *Pharmacopée universelle.*

## SBE

SBESTEN, *Chaux-vive.* Ruland.

## SCA

SCABIES, la *Galle.* Voyez *Lepra.*

SCABIOSA, la *Scabieuse.*

Voici ses caracteres :

Son calyce est en étoile, profondément découpé, & composé d'une rangée double ou triple d'écailles posées les unes sur les autres. La rangée extérieure de ses fleurons, est de fleurons plus grands que les autres, & ordinairement bilabiés : ceux qui sont dans le milieu sont plus petits, & divisés en quatre ou cinq segmens. L'ovaire porte à son sommet une couronne velue, feuillue & garnie de pointes ; elle environne la fleur en forme d'un calyce : cette fleur est placée audessus. La partie inférieure de l'ovaire forme un placenta sphérique.

Boerhaave en compte les quarante-huit especes suivantes.

1. *Scabiosa Africana, frutescens*, Par. Bat. Ic. 219.
2. *Scabiosa Africana, frutescens, maxima, foliis rugosis & crenatis, minor*, Par. Bat. Descr. 220.
3. *Scabiosa Africana, frutescens, maxima, foliis tenuissime incisis.*
4. *Scabiosa, folio centaurii majoris*, C. B. P. 270. *Scabiosa centauroides*, Alpin. Exot. 205.

On m'a envoyé de Naples en présent, une plante que je pris pour une espece de *centaurium majus*, tant par la ressemblance des feuilles, que par sa racine, qui, la premiere année, les donna larges & noirâtres, comme on les voit au *centaurium majus* : mais il en partit la seconde année plusieurs tiges nues, foibles, rondes, droites, semblables à des joncs, hautes de deux coudées & davantage, & portant à leur sommet des têtes rondes, & des fleurs jaunes semblables à celles de la *scabieuse*. Ses semences longues & noires, ne revenoient pas moins à celles de cette plante. Sa racine étoit composée d'une multitude de fibres, longues, foibles, & qui toutes avoient la même origine. Je conclus de la nature des têtes, des fleurs & des graines, que je pouvois faire de cette plante une espece de *scabieuse*, & conséquemment lui donner le nom de *scabiosa centauroides* ; car ses feuilles, étant, comme nous l'avons dit, semblables à celles du *centaurium majus*, ses semences étoient très-ameres : or, les Modernes ayant tous prononcé sur leur amertume, que la plûpart des *scabieuses* étoient échauffantes, j'ai cru pouvoir assurer que ma *scabiosa centauroides* l'étoit aussi ; & je l'ai regardée comme dessiccative, & propre à diviser & déterger les humeurs grossieres, & conséquemment à lever les obstructions des visceres. C'est donc avec raison que quelques personnes ordonnent la décoction de ses semences ou de ses racines dans de l'eau, pour la gale & pour la vérole. D'autres ont donné de grands éloges au suc exprimé de ses feuilles & de ses racines, à la décoction de ses racines, & à la poudre de ses semences, prise avec un peu de vieille thériaque en qualité de sudorifique, dans les fievres pestilentielles. Pourquoi notre *centauroides*, ayant la même amertume que les autres *scabieuses*, n'en auroit-elle point eu les propriétés ? Cette plante supporte le froid en Italie, & y est vivace. Prosper Alpin, *de Plant. exot.*

5. *Scabiosa Pratensis, hirsuta quæ Officinarum*, C. B. P. 269. Tourn. Inst. 464. Boerh. Ind. A. 129. *Scabiosa*, Offic. *Scabiosa major, vulgaris*, Ger. 582. Emac. 719. *Scabiosa vulgaris Pratensis*, Park. 484. *Scabiosa major, communior hirsuta, folio laciniato*, J. B. 3. 2. Rai Hist. 1. 374. Synop. 3. 191. *La Scabieuse.*

Les feuilles inférieures de la *scabieuse* sont rudes, velues, longues de quatre à cinq pouces, larges d'un pouce & davantage, tantôt profondément divisées, tantôt presque entieres & sans aucune division, séparées, & filamenteuses. Ses tiges s'élevent à deux ou trois piés de haut : elles sont rondes & velues, & portent à chaque jointure deux petites feuilles très-finement découpées ; à leur sommet sont des fleurs roides, plates, bleues, dont le milieu est composé d'un grand nombre de petits fleurons creux, qui chacun ont leur calyce particulier : quant aux fleurons qui sont rangés sur les bords & qui forment l'extérieur de la fleur, ils sont plus grands & plus apparens. Chaque fleur est composée d'une feuille divisée en cinq segmens inégaux. Lorsqu'elles sont tombées, les têtes s'arrondissent, élargissent les calyces, & donnent des semences velues & applaties. Sa racine s'enfonce profondément en terre. Elle croît dans les champs & dans les prés, & fleurit en Juin. Ses feuilles sont d'usage.

Elles passent pour cordiales, alexipharmaques, sudorifiques & pectorales, & sont bienfaisantes dans toutes les maladies des poumons, comme la toux & la difficulté de respirer ; ainsi que dans les ulceres à la gorge & les esquinancies. Appliquées extérieurement, elles sont bonnes pour la gale, propriété qui a fait nommer la plante *scabieuse* ; dans les ulceres scabieux, les dartres & d'autres maladies cutanées : elle enleve les taches noires & violettes de la peau.

Les préparations officinales de la *scabieuse* sont le *sirupus scabiosæ compositus*, & le *valentia scabiosæ*. Miller, *Bot. Offic.*

La *scabieuse* est amere & donne une foible teinture de rouge au papier bleu ; ce qui fait croire qu'elle contient un sel qui ressemble au sel ammoniac, joint à une grande quantité d'huile fétide & de terre.

Car par l'analyse Chymique, outre plusieurs liqueurs acides, on en tire aussi une grande quantité de soufre & de terre, un peu d'esprit urineux & de sel volatil concret. La *scabieuse* est alexipharmaque, sudorifique, apéritive, déterſive, vulnéraire & bonne pour provoquer l'expectoration, quand les bronches & les vésicules du poumon sont embarrassées d'un phlegme gluant & condensé. On peut donner le suc de cette plante, comme sudorifique, depuis trois jusqu'à six onces, y ajoutant une dragme de thériaque, & dix grains de camphre qu'on y fait dissoudre : c'est un bon remede dans les fievres malignes, la petite-vérole, la rougeole & la pleurésie, après qu'on a fait usage des remedes antimoniaux. On mêle l'eau de *scabieuse* & de chardon-béni dans les juleps expectoratifs & diaphorétiques. Un sirop fait du suc de cette plante est très-bon pour les maladies cutanées : mais il faut en même-tems bassiner les parties extérieures avec une décoction de *scabieuse*.

Prenez *de cette décoction, une pinte ;*
*de bonne eau-de-vie camphrée, trois cuillerées.*

Séparez ce qui reste de camphre sur la surface de la décoction, en la passant dans un linge, & donnez-la par cuillerées pour les vapeurs. Bassinez-en les dartres pendant un mois, & continuez l'usage du sirop durant tout ce tems.

On peut donner la même décoction à ceux qui rendent une urine purulente, & à ceux qui ont des ulceres dans les parties internes. On s'en sert aussi pour laver les plaies. Tabernæmontanus dit que le suc de *scabieuse*, mêlé avec un peu de borax & de camphre emporte les taches blanches qui se voyent souvent sur la cornée. Tournefort.

C'est un simple alexipharmaque & pulmonaire, bon particulierement pour les aposthemes, la pleurésie, l'esquinancie, la toux, l'asthme, la peste & les ulceres fistuleux. On l'emploie extérieurement pour la gale, le prurit, l'*impétigo*, & autres maladies cutanées semblables. Dale, d'après *Schroder.*

6. *Scabiosa Alpina, vulgari similis, folio viridiori, magis laciniato, flore purpureo.*
7. *Scabiosa major, communior, hirsuta, folio non laciniato*, J. B. 3. 2.

8. *Scabiosa integrifolia, glabra, radice præmorsâ*, Boerh. Ind. alt. 129. *Morsus diaboli, & succisa*, Offic. *Morsus diaboli*, Ger. 587. Emac. 726. *Morsus diaboli vulgaris, flore purpureo*, Park. 491. *Succisa glabra*, C. B. P. 269. *Succisa, sive morsus diaboli*, J. B. 3. 11. Raii Hist. 1. 380. *Scabiosa radice succisa, flore globoso*, Raii Synop. 3. 191. *Scabiosa, folio integro, glabro, flore cæruleo*, Tourn. Inst. 466. *Mors du diable.*

La racine du *mors du diable* est épaisse & forte; il part de sa tête plusieurs filamens larges, en tous sens; mais qui paroissent comme coupés dans le milieu; ce qui a fait donner à cette plante le nom de *succisa*. Ses feuilles sont longues, tant soit peu larges, pointues par les deux bouts, rudes, velues, placées sur de longs pédicules, & peu ou point découpées par les bords. Ses tiges s'élevent à la hauteur d'un pié ou davantage, sont rondes & velues, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, & portent à leur sommet des fleurs semblables à celles de la *scabieuse*, mais sur des têtes plus rondes, toutes de la même grosseur, faites chacune d'un tube court, divisées en cinq segmens, placées chacune dans son calyce & suivie d'une semence ronde & cannelée. Elle croît dans les prés & dans les pâturages, & ne fleurit que sur la fin de l'été. Ses feuilles sont d'usage.

Elles passent pour alexipharmaques & pour bienfaisantes dans les fievres malignes & pestilentielles, & la morsure des animaux venimeux. Elles dissolvent le sang coagulé, & préviennent les suites fâcheuses des chutes & des contusions. Appliquées en cataplasme, elles dissipent les taches noires & violettes de la peau. Les Herboristes les substituent communément à celles de la *scabieuse* commune. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles de la *succisa*, qu'on appelle en François *mors du diable*, sont ameres & teignent le papier bleu d'un rouge foncé. La racine, qui est amere & styptique, le teint d'un rouge encore plus fort. On attribue les mêmes vertus à cette plante qu'à la *scabieuse*. Tournefort.

9. *Scabiosa, folio integro, flore incarnato*, T. 466. *Succisa, glabra, floribus albis*, C. B. P. 269.
10. *Scabiosa, folio integro, flore incarnato*, T. 466. *Succisa, glabra, floribus incarnatis*, C. B. P. 269.
11. *Scabiosa Africana frutescens, folio rigido, splendente, serrato, flore albicante*, H. A. 2. 185.
12. *Scabiosa Syriaca, annua, flore cæruleo, sylvan ex syria dicta*, H. Maurocen. 157.
13. *Scabiosa, altissima, annua, foliis agrimoniæ non nihil similibus*, H. L. 539.
14. *Scabiosa orientalis, argentea, foliis inferioribus incisis*, T. Cor. 34.
15. *Scabiosa stellata folio laciniato, major*, C. B. P. 271.
16. *Scabiosa stellata, folio non dissecto*, C. B. P. 271. *Scabiosa arborea*, Alpin. Exot. 34.

Cette plante que j'appelle *scabiosa arborescens*, a le tronc blanchâtre, fort, haut d'un empan, & sortant d'une petite racine qui se divise en plusieurs fibres, foibles, longues & qui se répandent obliquement dans la terre. Ses tiges sont longues, foibles, s'élevent obliquement, & sont ornées à de certains intervalles, de cinq, six, sept, huit, & quelquefois neuf feuilles blanchâtres & velues, semblables pour la figure & la grandeur à celles de l'*aizoon* ou du *semper vivum*. Ses fleurs sont larges, de couleur de chair, tirant sur le blanc, de la forme & de la grandeur de celles de la *scabieuse* commune, & croissent deux à deux ou trois à trois, sur une tige, attachées à de longs pédicules, formés des divisions de la tige. Ces fleurs sont composées de fleurons étroitement unis, formant une tête ronde de la grosseur d'une cerise, où se forment plusieurs petites semences rondes. Toute la plante paroît blanche, velue, & très-belle; elle s'éleve à la hauteur de deux coudées & davantage, elle est sans odeur aussi-bien que ses fleurs: mais elle est tant soit peu amere & astringente au goût; d'où il paroît qu'elle est déterfive, apéritive, un peu chaude & dessiccative, & par conséquent propre pour agglutiner & incarner les ulceres. Prosper Alpin, *de Plant. Exot.*

17. *Scabiosa stellata, pretescens, leucoii folio minor, unâ alterâve crenâ inciso*, Flor. 2. 56.
18. *Scabiosa Indica, prolifera*, Hort. Edimb.
19. *Scabiosa peregrina, rubra, capitulo oblongo*, C. B. P. 270.
20. *Scabiosa peregrina, capitulo oblongo, flore carneo.*
21. *Scabiosa peregrina, capitulo oblongo, flore atro-purpureo.*
22. *Scabiosa peregrina, capitulo oblongo variegato.*
23. *Scabiosa capitulo globoso, minor*, C. B. P. 270.
24. *Scabiosa capitulo globoso, major*, C. B. P. 270.
25. *Scabiosa folio molli, incano, flore incarnato.*
26. *Scabiosa tenuifolia, flore cæruleo, biennis.*
27. *Scabiosa catalanixestensis, minor folio palmato seu cardiacæ, incarnato flore.*
28. *Scabiosa, capitulo globoso, foliis in tenuissimas lacinias divisis*, C. B. P. 271.
29. *Scabiosa Alpina, altissima, foliis tenuissimè dissectis, flore cæruleo*, H. Mauroc. 156. *Coronâ seminis purpureâ.*
30. *Scabiosa Alpina, altissima, foliis tenuissimè dissectis, flore cæruleo*, H. Mauroc. 156. *Coronâ seminis albâ.*
31. *Scabiosa, ὠχρολεύκῳ flore, sive*, VII. Clus. H. iii.
32. *Scabiosa, ὠχρολεύκῳ flore, sive*, VII. Clus. H. ii. *Flore albo.*
33. *Scabiosa Cretica, capitulo pappos mentiente*, T. Cor. 34.
34. *Scabiosa, Virgæ pastoris folio*, C. B. P. 270.
35. *Scabiosa Orientalis, hirsuta, tenuissimè laciniata, flore parvo purpureo*, T. C. 34.
36. *Scabiosa fruticans angustifolia*, C. B. P. 270.
37. *Scabiosa foliis argenteis*, Wheeler.
38. *Scabiosa Indica*, Bontii.
39. *Scabiosa argentea, angustifolia*, C. B. P. 270.
40. *Scabiosa fruticans, angustifolia alba*, C. B. P. 270.
41. *Scabiosa, flore globoso, niveo*, C. B. P. 270.
42. *Scabiosa maritima parva*, J. B. 3. 7.
43. *Scabiosa fruticans, latifolia, alba*, C. B. P. 296.
44. *Scabiosa altissima, flore cæruleo.*
45. *Scabiosa altissima, flore carneo.*
46. *Scabiosa frutescens, foliis infrà integris, flore cæruleo.*
47. *Scabiosa perennis, sicula, flore sulphureo.*
48. *Scabiosa annua, parva, ramosa, flore parvo, pallidè cæruleo.* Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol I.

Le terme de *scabiosa* vient de *scabies*, maladie dans laquelle l'on croit que cette plante est bienfaisante.

Les *scabieuses* sont bonnes dans les maladies de la poitrine, lorsqu'il est question d'humecter & d'atténuer une matiere grossiere & ténace; elles agissent puissamment dans les pays chauds, prises en décoction avec du miel. On se sert de leur semence dans toutes les fievres violentes, parce qu'elles calment & qu'elles atténuent. Elles passent pour plus énergiques que la sarsepareille, ou le gayac, dans les contusions, les blessures, & surtout dans la peste & la vérole. La cinquieme & la septieme espece sont particulierement d'usage dans les maladies cutanées, & tirent leur nom de *scabies*. On peut ordonner sans danger leur infusion, décoction, & suc exprimé dans la pleurésie ou la péripneumonie; car leurs sucs tant soit peu visqueux & leur herbe maturative, facilitent l'expectoration dans les maladies aiguës. Mais, direz-vous, il en est de même de la sarriete. J'en conviens, avec cette différence toutefois que la sarriete irrite trop, & provoque les selles, au lieu que la *scabieuse* est plus douce, & n'échauffe point. On donne à la huitieme & neuvieme espece le nom de *mors du diable*, parce que leurs racines fibreuses sont coupées dans le milieu, & ont dans cet endroit la forme d'une couronne. Les Anciens disent que le diable

en emporta un morceau avec ses dents, dans le Paradis terrestre, prévoyant combien elle seroit un jour utile aux hommes, qu'il avoit résolu de perdre. Elle périt tous les ans, & renaît en automne. On recommande l'eau distilée de la cinquieme espece : mais je ne lui crois pas plus de vertu qu'à l'eau de pluie. On vante la neuvieme pour la peste. Elles sont toutes apéritives, sudorifiques, & par conséquent bonnes dans la petite vérole, l'esquinancie, la toux, l'asthme & les ulceres suppurans de la poitrine & des jambes. Appliquées extérieurement, elles produisent de bons effets dans le prurit, la teigne, la gale & les hémorrhoïdes : elles éteignent aussi les boutons qui s'élevent sur le visage. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SCABRUS, maladie de l'oreille, qui consiste dans une douleur ou dans la dureté de cet organe. PARACELSE.

SCACURCULA, esprit de l'os de cœur de cerf. RULAND.

SCADIDA CALLI, nom de l'*euphorbium verum antiquorum.*

SCALA, échelle dont on se sert quelquefois, comme d'un instrument de Chirurgie, pour la réduction de l'humérus luxé.

SCALENI MUSCULI, *muscles scalenes.*

Ce sont des muscles composés, inégalement triangulaires, ce qui a donné occasion aux anciens Grecs de les appeller *scalenes.* Ils n'en reconnoissoient que deux, placés chacun latéralement le long des vertebres du cou jusqu'à la premiere & à la seconde des vraies côtes. On les a ensuite divisés en six, savoir en trois de chaque côté. J'ai trouvé pour l'ordinaire à chaque côté deux *scalenes*, collés l'un sur l'autre, dont j'ai nommé l'un *scalene* de la premiere côte, ou premier *scalene*, & l'autre *scalene* de la seconde côte, ou second *scalene.*

Le premier *scalene* est attaché au haut de la face externe de la premiere côte, par deux portions séparées qu'on appelle communément branches, une antérieure, & une postérieure. La branche ou portion antérieure est attachée à la partie moyenne de la côte, environ à un pouce de distance de son cartilage. De-là elle monte obliquement & s'attache aux apophyses transverses de la sixieme, cinquieme & quelquefois aussi de la troisieme vertebre du cou.

La portion ou branche postérieure du premier *scalene*, s'attache plus en arriere à la même côte, & laisse entre elle & la portion antérieure un intervalle d'environ un pouce, qui sert de passage à l'artere axillaire & & aux nerfs brachiaux. De-là elle monte obliquement derriere la portion antérieure, & s'attache à toutes les apophyses transverses du cou.

Le second *scalene* est attaché un peu plus en arriere à la levre externe du bord supérieur de la seconde côte, quelquefois par deux portions séparées, quelquefois sans division. La portion antérieure est attachée précisément au-dessous, & vis-à-vis de la portion postérieure du premier *scalene*, par un tendon court & plat, qui s'unit un peu ici au premier muscle intercostal. De-là il monte en s'unissant & en communiquant avec la portion ou branche postérieure du premier *scalene* qu'il couvre, & s'attache aux apophyses transverses des quatres premieres vertebres du cou par des extrémités charnues & tendineuses mêlées ensemble.

La portion postérieure du second *scalene* est attachée en arriere à la seconde côte. De-là il monte & se fend en chemin en deux bandes, dont l'une s'attache aux apophyses transverses des trois premieres vertebres du cou, attenant & derriere les attaches du premier *scalene.* L'autre bande monte derriere la premiere, & s'attache aux apophyses transverses des deux premieres vertebres.

Les attaches vertébrales de l'un & de l'autre *scalene* varient quelquefois. Celles de l'un se confondent avec celles de l'autre, & elles se confondent aussi avec celles des muscles voisins. Il se rencontre derriere le second *scalene* un petit plan charnu particulier, attaché à l'apophyse transverse de la derniere vertebre du cou, & à la seconde côte. Il n'appartient pas au *scalene.* C'est le premier des costaux, autrement nommés releveurs des côtes.

J'ai trouvé en disséquant la portion antérieure du second *scalene*, un petit muscle attaché au bout de l'apophyse transverse de la derniere vertebre du cou, qui descendoit de-là & gagnoit la face interne ou plutôt inférieure de la premiere vraie côte, à laquelle il tenoit très-peu, & paroissoit ensuite s'aller attacher à la voute de la pleure. J'ai encore trouvé les *scalenes* attachés à la seule premiere côte.

Ces muscles paroissent plus servir au mouvement du cou qu'à la respiration. Et j'avoue ingenuement qu'en faisant réflexion là-dessus, pendant qu'on étoit prêt à imprimer cette page, j'ai commencé à douter du dernier usage, d'autant plus que je rappelle en ma mémoire ce que j'ai dit ci-devant à l'occasion des usages du soûclavier. Voyez *Subclavius.* J'y ai avancé que je ne croyois pas ce muscle propre à la respiration, à cause de son attache à la portion cartilagineuse de la premiere côte, vu que cette portion est tout-à fait soudée avec le sternum, & outre cela beaucoup plus courte, beaucoup plus large, & par conséquent beaucoup moins souple que les portions cartilagineuses de toutes les autres côtes.

D'ailleurs le cou ne pourroit dans plusieurs de ses attitudes, servir de point fixe aux *scalenes* pour mouvoir les côtes ; par exemple, quand il est fléchi ou avancé sur le sternum, ou qu'il est tout-à-fait incliné sur une épaule. Cependant on voit que ces attitudes n'empêchent aucunement les mouvemens de la respiration.

Ainsi, je prends dès-à-présent le parti de renvoyer les usages des *scalenes* aux muscles qui servent aux mouvemens des vertebres du cou. Car l'articulation de la premiere côte de l'un & de l'autre côté avec la premiere vertebre du dos, paroît ne servir qu'au mouvement de cette vertebre sur les premieres côtes, & non pas au mouvement de ces côtes sur la vertebre. Il faut céder à la vérité quand on la découvre. WINSLOW, *Anatomie.*

SCALPRUM, *lenticulaire* ou *Rasoir.* Blancard entend par ce mot un *ciseau* dont on se servoit autrefois dans les amputations, ou une *lancette.*

SCAMMA, σκάμμα ; c'est dans Cœlius Aurelianus, *Morb. Chron. Lib. II. cap.* I. la limite, ou le terrein marqué d'une ligne, ou d'un fossé pour ceux qui s'exerçoient à sauter. Le même Auteur se sert de ce mot, pour signifier l'espace ménagé, pour former une allée, ou les bornes qui terminent cette allée.

*Scamma* se dit aussi de l'endroit du théatre où les Lutteurs se disputoient le prix.

SCAMMONIA, σκαμμωνία, *Scammonée.*

Cette plante pousse d'une seule racine, un grand nombre de tiges grasses & tant soit peu velues, qui s'élevent à la hauteur de trois coudées, dont les feuilles sont velues & semblables à celles du liere ou de l'helxine : mais plus molles & triangulaires. Ses fleurs sont blanches, rondes, concaves, forment le panier, & ont une odeur forte. Sa racine est fort longue, est grosse comme le bras, blanche, d'une odeur forte, & pleine d'un suc qu'on obtient de la maniere suivante.

On sépare la racine de la tige, & on la creuse avec un couteau, comme si l'on vouloit en faire une coupelle. Le suc sort de tous côtés, & remplit cette cavité, d'où

on le verſe dans d'autres vaiſſeaux. D'autres font une cavité de la même forme dans la terre ; & la jonchant de feuilles de noyer, ils y laiſſent couler le ſuc, & ne l'en tirent que lorſqu'il eſt ſec.

La meilleure *ſcammonée* eſt tranſparente, legere, rare, de la couleur de la colle de bœuf, percée d'un grand nombre de petits trous tubuleux & fongueux. Telle eſt celle qu'on apporte de Myſie en Aſie. Pour être sûr qu'elle eſt bonne, ce n'eſt pas aſſez qu'elle blanchiſſe, lorſqu'on la touche avec la langue; il faut encore qu'elle faſſe de même quand on la mêle avec le ſuc de thitymale, ſans négliger les caractères précédens ; & que le mélange ne ſoit point brûlant ou trop chaud. La plus mauvaiſe eſt celle qui vient de la Syrie & de la Judée; elle eſt péſante, épaiſſe, adulterée avec le tithymale, & la fleur de veſſes.

Une dragme ou quatre oboles de ce ſuc pris dans de l'hydromel ou de l'eau, purgent par bas la bile & le phlegme. Deux oboles avec le ſézame ou quelques autres ſemences, ſuffiſent pour relâcher le ventre : mais ſi l'on veut purger fortement, on ordonnera trois oboles de ſuc avec deux oboles d'hellébore noir, & une dragme d'aloès. On prépare encore un ſel purgatif, avec vingt dragmes de *ſcammonée*, & ſix *Cyathus* de ſel. On proportionne la doſe de ce remede aux forces du malade ; la plus grande eſt de trois cochlearia ; la moyenne de deux, & la plus petite d'un ſeul. Une dragme ou deux de la racine mêlées avec les ingrédiens précédens, donnent un purgatif; d'autres en tirent une décoction : bouillie avec le vinaigre, & broyée avec la fleur d'orge, on en fait un bon cataplaſme pour la ſciatique. Le ſuc employé en peſſaire avec de la laine, provoque les regles & en liniment avec de l'huile ou du miel, il diſcute les tumeurs. Bouilli dans du vinaigre, il guérit de la lépre en en frottant les parties affectées, mêlé avec de l'huile de roſe, on en lave la tête de ceux qui ont des céphalalgies invéterées. DIOSC. *Lib. IV.* 171.

SCAMMONITES, σκαμμωνίτης, *Scammonite*, ou *vin de ſcammonée* ; on le prépare avec quinze dragmes de racines de ſcammonée, cueillies dans le tems de la moiſſon, broyées, enfermées dans un linge, & miſes dans un conge de mouſt. Ce vin purge & évacue la bile & le phlegme. DIOSC. *Lib. V. cap.* 83.

SCAMMONIUM, *Scammonée.*

Nous avons deux ſortes de *ſcammonée* dans les Boutiques; celle d'Alep & celle de Smyrne. La premiere eſt la meilleure & la plus purgative ; elle vient d'une plante appellée *ſcammonea Syriaca*, C. B. P. qui eſt une eſpece de convolvulus: c'eſt un fort cathartique, auſſi cauſe-t'il une grande irritation, & même des inflammations dans les conſtitutions foibles. On le donne en ſubſtance depuis deux grains juſqu'à douze : mais on ne doit jamais l'employer, quand il y a la moindre ſuſpicion d'inflammation dans l'abdomen. C'eſt un purgatif délicat, & d'un effet incertain : quelquefois il ne fait rien du tout; d'autresfois il purge à l'excès; & ce qui eſt fort remarquable, quelquefois il lui arrive de ne rien opérer du tout du premier jour, & de cauſer le lendemain un teneſme inſupportable & une ſuperpurgation. Il eſt plus ſur, joint à quelque ſubſtance huileuſe & viſqueuſe, telle qu'un jaune d'œuf, ou une émulſion faite d'amandes douces & de ſemences froides.

La *ſcammonée* préparée ou le diagrede, eſt un ingrédient convenable dans la poudre cornachine, qui purge bien, ſans produire aucun des mauvais effets de la *ſcammonée*. La poudre de Madame Grimaldi paroît n'être autre choſe que la poudre cornachine déguisée.

La *ſcammonée* eſt la baſe d'un grand nombre de compoſitions purgatives, telles que le diaphœnicum, le diaprunum, la confection Hamech & pluſieurs autres. GEOFFROY.

*Préparations de ſcammonée.*

Les Auteurs ont inventé différentes préparations de la *ſcammonée*, dans leſquelles ils ſe ſont tous propoſé d'en faire un cathartique plus doux & plus sûr. Les uns ſe ſervent d'acides, la pétriſſent, & la font cuire enfermée dans un coing, & c'eſt ce qu'on appelle le diagrede. D'autres la font infuſer dans du ſuc de limon, de citron, ou dans du vinaigre diſtilé.

Voici les Préparations dont on fait le plus d'uſage.

*Scammonée préparée avec le ſoufre.*

*Mettez* la poudre de *ſcammonée* ſur un papier fort & épais. Tenez ce papier ſur des charbons, ſur leſquels vous ferez brûler du ſoufre, juſqu'à ce qu'il blanchiſſe & ſe fonde : broyez enſuite dans un mortier un peu graiſſé, & réduiſez en une poudre fine pour l'uſage.

Sa doſe eſt depuis trois grains, juſqu'à huit ou dix.

Cette préparation a toutes les propriétés de la *ſcammonée*, qui n'y ſouffre que peu d'altération.

*Réſine de ſcammonée.*

*Prenez* une quantité quelconque de *ſcammonée*; diſſolvez la dans une quantité ſuffiſante d'eſprit de vin, décantez, & ajoutez de l'eau commune ; le mélange deviendra laiteux, & la réſine ſera précipitée; mettez-la dans une retorte, & tirez doucement l'eſprit.

Cette réſine agit un peu plus fortement que celle de jalap.

Sa doſe eſt depuis deux grains, juſqu'à ſix ou ſept. QUINCY.

*Teinture de ſcammonée.*

Les ſucs laiteux, épais, onctueux, qui coulent d'eux-mêmes en abondance par les inciſions que l'on fait aux plantes, deviennent ordinairement réſineux, en s'épaiſſiſſant à la chaleur de l'air ou du ſoleil ; tels ſont ceux que rendent particulierement la chicorée jaune, le laitron, le tragopogon, la chicorée, l'épurge, l'euphorbe, le pavot, & autres ſemblables. Si l'on réduit les ſucs de ces plantes, ſous une forme ſeche, qu'on les broye, & qu'on les faſſe bouillir une fois ou deux avec de l'eſprit de vin, ils ſe diſſoudront en partie, & laiſſeront un peu de feces terreuſes : c'eſt en particulier le cas de la *ſcammonée.*

*REMARQUES.*

La teinture de *ſcammonée* ainſi préparée, ne ſe donne qu'à petite doſe. Deux dragmes mêlées avec 3 ou 4 fois autant de ſirop de roſes de Damas, ſuffiſent pour purger. On voit par-là quelle eſt l'action de l'eſprit pur de vin ſur les composés des végétaux, & que l'ancien axiome des Chymiſtes, qu'un eſprit diſſout ſes ſemblables eſt vrai. Car l'alcohol bien pur n'extrait des composés bien ſecs des végétaux, que des parties inflammables, de l'eſprit, du baume, de l'huile de la colophone, de la réſine, de la gomme réſineuſe, & ce qui eſt purement ſavoneux, laiſſant une terre pure, avec le ſel. C'eſt pourquoi, ſi l'Artiſte ſait que la vertu principale d'une plante, réſide dans les parties dont nous venons de faire l'énumération ; alors il n'aura beſoin pour l'obtenir que de l'alcohol pur. Mais s'il faut traiter un mélange de parties huileuſes, réſineuſes, ſalines & ſavoneuſes, il vaut mieux recourir à l'eſprit de

vin non rectifié, qu'à l'alcohol, parce que cet esprit agira par ses parties aqueuses, sur ce qui est balsamique, huileux & résineux ; ensorte que tous les élémens du mélange passeront dans la teinture. Cela est démontré par la teinture des racines d'hellébore, d'hermodacte, de jalap, de méchoacan & de turbith. Lorsqu'on l'extrait avec l'esprit de vin non rectifié, elle purge beaucoup mieux, que quand on s'est servi de l'alcohol pur. La teinture résineuse tirée du jalap par l'alcohol, purge peu ; aussi en faisant bouillir ce qui reste dans de l'eau ; cette eau deviendra purgative : mais si l'on s'étoit servi d'esprit de vin, la teinture seroit extremement purgative, & le reste ne contiendroit presque rien qui méritât d'être extrait. D'où nous voyons qu'un sel fixe alcalin est inutile dans l'extraction de la plûpart des teintures, qu'il détruiroit même, ou altéreroit la vertu particuliere de ces teintures ; & qu'il ne faut pas toujours employer l'alcohol : en un mot, qu'il y a du choix entre les esprits. Toutes les teintures préparées avec l'alcohol pur, s'enflammeront & s'évaporeront presque aussi facilement que l'alcohol même : ce qui démontre que ce menstrue, n'extrait que la partie inflammable, & laisse le reste. Lors donc que la vertu d'une plante réside entierement dans sa partie saline & savoneuse, il vaut mieux la faire bouillir dans de l'eau que dans l'alcohol; l'opium dissous dans de l'eau est le meilleur. Après celui-là, c'est celui qui est dissous dans du vin; vient ensuite celui qui est dissous dans de l'esprit de vin : mais la teinture est d'autant plus mauvaise, que l'esprit est meilleur.

*Potion purgative.*

Si l'on mêle deux dragmes de teinture de *scammonée*, faite comme nous avons dit ci-dessus, avec l'esprit de vin non rectifié, avec trois fois autant d'un sirop purgatif approprié, tel que celui de rhubarbe, & que l'on ordonne cette dose à jeun, lorsque la maladie, la constitution & l'âge le permettront ; la bile en sera ordinairement bien purgée.

*REMARQUES.*

Les grandes propriétés des végétaux résident ordinairement dans leurs résines : mais comme ces résines sont ordinairement épaisses, & sujettes à s'attacher à quelque partie du corps; leur action en est retardée ou détruite. Si l'on veut donc qu'elles operent promptement, quoiqu'en plus petite dose, il faut les dissoudre dans un menstrue spiritueux & végétal. Les résines dissoutes dans les esprits, sont si acres, qu'on ne peut les prendre seules ; délayées dans de l'eau, on peut les prendre : mais elles se précipitent promptement, & forment une masse visqueuse. On n'a donc rien de mieux à faire, que de les mêler avec quelque sirop épais, qui prévienne la précipitation, dont les parties de sucre les adoucissent, & qui soit d'une si grande simplicité, que la résine n'en soit ni changée, ni altérée. Boerhaave, *Chymie.*

SCAMNUM *Hippocratis.* Voyez *Bathron.*

SCAMPIUZA, σκαμπιύζα, nom du *Tussilago.* Voyez *Tussilago*, Tussilage. Fuchsius, *in Notis ad Nic. Myrepsum, Sect. I. cap.* 505.

SCANDELLA, le même que *Gymnocriton.*

SCANDIX, ou ANTHRISCUS, *Peigne de Venus.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle & fibreuse ; & ses semences ressemblent à une longue aiguille.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Scandix semine rostrato vulgaris,* C. B. P. 152. Tourn. Inst. 326. Boerh. Ind. A. 70. Raii Synop. 3. 207. *Scandix*, Offic. *Scandix vulgaris, seu pecten Veneris*, Park. Theat. 207. *Pecten Veneris*, J. B. 3. 72. Raii Hist. 1. 428. *Pecten Veneris, seu Scandix*, Ger. 884. Emac. 1041. *Peigne de Venus.*

Cette plante croit dans les grains, & fleurit en Mai & en Juin.

On la met au nombre des légumes sauvages, & elle est bienfaisante au ventre & à l'estomac, cuite, ou crue. Sa décoction est bonne pour la vessie, les reins & le foie. Diosc. *Lib. II. cap.* 168.

Il y en a qui prétendent que sa racine broyée avec des mauves, attire hors du corps les éclats de bois, & les autres corps étrangers. Buxb.

2. *Scandix Cretica minor*, C. B. P. 152. Prodr. 79. *Pecten Veneris, foliis tenuissimè dissectis, Anthriscus Casabonæ*, J. B. 3. 273. *Anisomarathrum*, Col. 1. 180.
3. *Scandix Orientalis, flore maximo*, T. C. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

SCANTON; odeur fétide de l'urine. Ruland.

SCAPELLATUM, *découvert*; on se sert de ce mot, à l'occasion de la rétraction du prépuce dans le paraphimosis.

SCAPHA, *scaphe;* Baignoire ou citerne : ce terme signifie en Anatomie la circonférence extérieure de l'oreille opposée à l'helix, ou au bord. Castelli.

C'est encore le nom d'une espece de bandage pour la tête. Galien, *de Fasciis.*

SCAPHION, σκαφίον, petite baignoire, ou la partie de la tête qui est couverte de cheveux, ou la cavité cotyloïde. *Scaphia*, ce sont les fesses.

SCAPHIS, σκαφίς, petite baignoire ou vaisseau creux & oblong, dans lequel on bat le beure, où l'on broye de l'orge. Ce terme signifie quelquefois dans Hippocrate, l'écaille oblongue & creuse du moule. Il est aussi synonyme à *Concha.*

SCAPHOIDES OS, ou OS NAVICULARE, *Os naviculaire.* Voyez *Crus.*

SCAPULA, l'*Omoplate.*

C'est un os triangulaire, situé à l'extérieur des côtes, & qui s'étend communément depuis la seconde, jusqu'à la septieme des vraies côtes. Son angle supérieur postérieur, est distant, dans une position qui n'est point forcée, de trois pouces des apophyses épineuses des vertebres. Le côté long qui est entre cet angle, & l'angle inférieur, descend obliquement, & n'a rien qui le sépare des côtes, si ce n'est les extrémités minces de quelques muscles. A mesure que cet os s'approche de l'articulation avec l'os du bras, sa distance des côtes augmente.

Les côtés & les angles de cet os sont tous inégaux.

Le côté postérieur ou sa base est le plus grand ; ensuite son second côté ou l'inférieur ; quant à son côté supérieur, il est au second côté, à peu près comme le second côté est à la base. L'angle inférieur est très-aigu ; le supérieur est presque droit ; quant à ce qu'on appelle l'angle antérieur, il ne mérite presque pas ce nom ; car les deux côtés ne se rencontrant point, on ne peut pas dire qu'ils forment un angle. Le corps de cet os est concave vers les côtes, & convexe de l'autre part ; c'est pourquoi on lui a donné le nom de *dorsum.* On lui remarque ordinairement trois apophyses. La premiere est une large épine, qui s'éleve sur sa surface extérieure & convexe, & qui la divise inégalement. La seconde est à l'extrémité antérieure du côté supérieur, & sa ressemblance à un bec de corbeau, l'a fait nommer coracoïde. La troisieme est formée par toute la partie antérieure & épaisse de l'os.

Après avoir ainsi détaillé les différentes parties qui composent l'*omoplate*, on n'aura pas de peine à entendre ce que nous allons dire de sa position & de ses usages.

Sa base qui est tapissée d'un cartilage dans les jeunes sujets, n'est pas tout-à-fait droite, car ce côté descend obliquement au-dessus de l'épine de l'*omoplate*, vers l'angle supérieur, & c'est dans cet espace que s'insere le releveur, *musculus patientiæ*. Il y a à la racine de l'épine dans la partie postérieure de la base, une surface plane, triangulaire, fort distincte & formée par les fibres inférieures du trapeze. Au-dessous de cette surface on apperçoit le bord postérieur de l'*omoplate* inégal & raboteux, & c'est là que s'insere le grand dentelé antérieur & le muscle rhomboïde. L'angle inférieur est couvert à sa surface postérieure, par le grand dorsal. L'action de ce muscle tient cet os dans une direction un peu plus droite, depuis l'angle inférieur jusqu'au côté inférieur. La facette triangulaire inférieure est applanie par le grand rond qui y prend son origine. Cette facette est la plus considérable. Sa surface inférieure est tant soit peu creusée: mais le petit rond en remplit la concavité. Il y a cependant un enfoncement au-dessous du grand rond. Il s'éleve là un rebord tant soit peu déprimé où l'extenseur long du cubitus a son origine. La facette supérieure est moins considérable, & forme à son extrémité antérieure, une cavité semi-lunaire; un ligament fort passe sur les extrémités de cette cavité. Cet os continué forme quelquefois un trou qui sert de passage aux vaisseaux sanguins & aux nerfs. C'est immédiatement derriere ce trou que le muscle coraco-hyoïdien a son origine. L'*omoplate* est plus étroit à l'endroit où se termine l'enfoncement que le petit rond remplit, qu'en aucun autre endroit; c'est là qu'est sa troisieme apophyse. On a donné à cette partie le nom de *cervix*.

Nous avons dit que toute la partie de cet os à laquelle on a donné le nom de *dorsum*, est convexe; cependant l'éminence de ses bords & de l'épine qui s'étend au dehors, plus du côté supérieur que du côté inférieur, la divise en deux cavités. La cavité supérieure dans laquelle est placé le sur-épineux est réellement concave, au lieu que la surface qui est sous l'épine est convexe; à cela près qu'il y a un enfoncement qui s'étend du côté inférieur. Le muscle sous-épineux est placé sur cette surface. La surface intérieure de l'*omoplate* est creuse, excepté à la partie qui est au-dessus de l'épine, & convexe. Le muscle sous-scapulaire remplit la partie creuse. Lorsque ce muscle est écarté, on apperçoit plusieurs éminences & enfoncemens intermédiaires, qui paroissent d'abord être faits par les côtes; mais l'*omoplate* est placé trop obliquement pour que les côtes puissent faire des impressions dans cette direction. Ce sont les interstices que laissent les amas de fibres dont le sous-scapulaire est composé, ainsi que M. Winslow l'a bien observé.

L'épine promine peu à la base de l'*omoplate*: mais elle devient plus haute & plus large à mesure qu'elle s'avance. Ses côtés sont inégalement creusés & recourbés, par l'action des muscles adjacens. Ses bords sont divisés en deux surfaces plattes & raboteuses. Le muscle trapeze s'insere dans la supérieure, & une partie du deltoïde a son origine à l'inférieure; l'extrémité de l'épine devient large & plate, & on la connoît sous le nom d'acromion ou du sommet de l'épaule. C'est une épiphyse dans les enfans. Je l'ai vu jointe à l'épine seulement par un cartilage dans quelques vieillards. Le bord intérieur de l'acromion est plat, uni, couvert d'un cartilage, & s'articule avec l'extrémité extérieure de la clavicule. Sa surface inférieure est creuse, donne passage aux muscles sur-épineux & sous-épineux, & facilite le mouvement de l'humérus.

L'apophyse coracoïde n'est pas droite, mais un peu recourbée, & la pointe tournée en-bas; ensorte qu'il y a un enfoncement à sa racine inférieure, où passe le sous-scapulaire. Son extrémité a trois surfaces planes. Le petit dentelé antérieur s'insere dans la surface interne. Une des têtes du biceps part de l'extérieure, & le coraco-brachial a son origine à l'inférieure. L'autre tête du biceps forme à la racine supérieure de cette apophyse, immédiatement devant la cavité semi-lunaire, une surface plane, tant soit peu déprimée. Des ligamens forts partent de la partie supérieure de l'apophyse coracoïde à l'endroit où sa surface est inégale & raboteuse, & s'attachent à la clavicule & à l'acromion.

La troisieme apophyse est à la partie appellée *cervix*. Sa surface est déprimée à la partie antérieure, où est située la cavité tant soit peu elliptique nommée glénoïde. Son extrémité est obtuse en-bas & aiguë en-dessus. Ce qui lui donne à peu près la forme de la section d'un œuf longitudinalement divisé. Entre le bord supérieur de la cavité glénoïde, & la racine antérieure de l'épine, il y a un sinus considérable, où passent les muscles sur & sous-épineux. La racine des rebords est environnée d'une éminence circulaire inégale, qui favorise l'adhésion du ligament circulaire de cette articulation, & du cartilage qui couvre ses bords. Ce cartilage est dans cet endroit fort épais, mais il s'amincit à mesure qu'il s'avance vers le milieu de la cavité qui en est tapissée partout. C'est aux environs de la base de l'épine que les vaisseaux médullaires entrent dans l'*omoplate*.

Sa substance est ainsi que celle de tous les autres os, larges & plats, cellulaire, mais d'une consistance fort inégale. Son cou & sa troisieme apophyse sont épais & forts. Son côté inférieur, l'épine & l'apophyse coracoïde sont d'une force moyenne, & le corps de cet os est tellement comprimé par les muscles, qu'il en est presque diaphane.

L'*omoplate* & la clavicule sont unis par des surfaces planes, couvertes d'un cartilage. Je donne le nom d'arthrodie à cette espece d'articulation, où l'os n'a pas la liberté de se mouvoir considérablement, étant fortement attaché par le ligament circulaire commun, & par un ligament propre qui part de l'apophyse coracoïde, sans lesquels l'*omoplate* & la clavicule se sépareroient fréquemment, la surface de leur contact étant fort étroite; cependant comme il est nécessaire qu'ils fléchissent un peu, ils ne sont pas unis de maniere à ne former qu'un seul os. On trouve un cartilage ligamenteux mobile à cette jointure; ce cartilage n'est quelquefois interposé qu'à la moitié antérieure de cette jointure. J'y ai trouvé dans quelques sujets âgés un os sésamoïde. L'*omoplate* est uni par sysarcose à la tête, à l'os hyoïde, aux vertebres, aux côtes & à l'os du bras; & c'est par le moyen des muscles qui ont l'une de leurs extrémités à ces os, & l'autre à l'*omoplate*, que celui-ci se meut en-haut, en-bas, en devant, en arriere, & tourne sur sa surface, tirant toujours avec lui l'extrémité extérieure de la clavicule & le bras. M. Winslow a expliqué fort au long ces mouvemens. L'humérus s'insere dans la cavité glénoïde par énarthrose.

L'usage de l'*omoplate* est de servir de point d'appui au bras, de changer sa position, de fournir à l'os humérus une cavité dans laquelle sa tête puisse se mouvoir & de faciliter les mouvemens de l'extrémité supérieure, en favorisant les directions de l'os que ces muscles ont à mouvoir. Cet os garantit encore la partie postérieure de la poitrine, & soutient des poids auxquels les bras ne suffiroient point.

La base, l'acromion, l'apophyse coracoïde, & la tête de l'*omoplate* sont tous cartilagineux dans les fœtus, & les trois premiers sont unis comme des épiphyses. La tête & la cavité glénoïde ne forment point un os distinct & séparé; cela se fait peu à peu par l'ossification du corps de l'os. Monro, *Ostéologie*.

L'*omoplate* dans plusieurs sujets a un petit bord cartilagineux le long de toute sa base, qui est visible dans les enfans, mais qui disparoît dans les personnes faites.

La cavité glénoïde de cet os est couverte d'un cartilage plus épais vers sa circonférence qu'au milieu, & qui surmonte un peu le bord de l'os. Cette épaisseur de la

circonférence cartilagineuse rend sa cavité plus grande qu'elle ne paroît dans le squelete. Quelquefois au lieu de ce cartilage il y a un bord surajouté, qui est épais à la circonférence de la cavité, mince vers le fond & fort étroit ; il est d'une substance flexible & glissante, un peu différente de celle d'un cartilage, & approchant en grande partie de la nature du bord de la cavité cotyloïde de l'os innominé.

La petite surface cartilagineuse de l'acromion est aussi plus grosse dans l'état naturel & un peu plus convexe.

La petite surface triangulaire, à l'extrémité de l'épine de l'*omoplate* près de la base, est couverte d'une petite lame cartilagineuse, mince & lisse, mais qui étant transparente ne paroît pas bien blanche. On ne trouve pas d'ordinaire d'autres cartilages à l'*omoplate*, quoique quelquefois on remarque dans les os secs différens endroits qui semblent avoir été cartilagineux : mais ce sont des restes de ligamens & de tendons qui se sont séchés.

Le cou de l'*omoplate*, à une petite distance du bord de la cavité glénoïde, donne une insertion au ligament capsulaire du sac cartilagineux & aux ligamens articulaires de la jointure de l'*omoplate* & de l'os humérus.

Outre les ligamens articulaires de l'*omoplate*, il y a trois cordes ligamentaires attachées à la tubérosité de l'apophyse coracoïde, dont deux par leurs autres extrémités sont insérées dans l'éminence oblique du côté gauché de l'extrémité humérale de la clavicule, & la troisieme sous l'acromion. Il y a aussi un ligament mince, large & plat, qui s'étend entre la crête de l'épine de l'*omoplate*, & le bord de la côte inférieure. Winslow, *Anatomie.*

Voyez *Fascia* pour les bandages qui conviennent dans les maladies de l'*omoplate.*

SCARABÆUS CORNUTUS, Schrod. 5. 345. *Scarabæus maximus platyceros, taurus nonnullis, aliis cervus volans*, Raii Insect. 74. *Scarabæus cervus volans dictus*, Mer. Pin. 201. *Scarabæus major cornutus*, Mouff. Insect. 148. Jonf. de Insect. 67. *Cervus volans*, Aldrov. de Insect. 451. Charlt. Exer. 46. *Cerf volant.*

Le *scarabæus cornutus* est, je crois, l'insecte qu'on appelle communément *cerf volant.* On le recommande comme un amulete pour la fievre, & pour la douleur & la contraction des tendons. Il faut l'appliquer sur la partie affectée. Schroder dit, qu'attaché au cou des enfans, il les aide à retenir leurs urines. L'huile extraite de ces insectes par infusion, distilée dans les oreilles, est bienfaisante dans les maux auxquels cet organe est sujet, si l'on en croit le même Auteur.

Scarabæus pilularis, Schrod. 5. 345. Jonf. de Insect. 70. Raii Insect. 105. Charlt. Exer. 47. Aldrov. de Insect. 449. Mouff. Insect. 153. *Scarabæus pilularis melanocyanus*, Mer. Pin. 201. L'*Escarbot commun.*

On dit que la poudre de cet insecte soulage dans la chute de l'anus, & la protubérance des yeux. Pour le mettre en poudre, il faut le faire sécher, en l'exposant au soleil dans un verre bien fermé.

On en prépare une huile en les faisant bouillir dans cette liqueur, jusqu'à ce qu'ils soient consumés. On recommande cette huile pour les hémorrhoïdes aveugles & douloureuses ; on s'en applique avec du coton. Schroder.

Schroder fait mention d'une autre espece d'*escarbot* qu'il appelle,

Scarabæus onctuosus. On trouve cet insecte en Mai & en Juin, sur les bords des sentiers, dans les bois ; lorsqu'on le touche, il répand une liqueur jaunâtre & épaisse qui teint les mains. Il tient de la nature de la cantharide, & Wierus en recommande la poudre dans la goute irréguliere & ambulante. On dit que la liqueur jaune dont je viens de parler est un bon topique pour les plaies. Cet insecte est un des ingrédiens de quelques emplâtres pour les bubons & les charbons, & de quelques antidotes. On en prépare une huile en le faisant bouillir dans de l'huile d'olive, & cette huile passe pour bonne contre la morsure des scorpions.

SCARABELAPHUS, c'est la même chose que *Scarabæus cornutus.*

SCARDULA, *breme* ou *brémine* ; petit poisson d'eau douce, qu'on appelle autrement *brama* & *cyprinus latus.* C'est un poisson qui ressemble en beaucoup de choses à la carpe. Il se trouve dans les mêmes endroits, vit des mêmes choses, & est de la même longueur ; sa chair produit les mêmes effets. Il a à peu près la même figure : mais il est tendre & délicat, & d'un meilleur gout que la carpe. La plupart des Auteurs qui en ont parlé, disent que ce poisson contient des sucs grossiers & excrémentitiels, & qu'il est plus agréable au gout que sain. Cependant nous n'avons point trouvé qu'il ait jamais produit aucuns mauvais effets. Lemery, *des Alimens.*

SCARIFICATIO, *scarification.* Voyez *Cucurbitulæ.*

Oribase, soit de son chef, ou d'après Apollonius, s'étend beaucoup sur les bons effets de la saignée faite par voie de *scarification*, dont les anciens Ecrivains ont peu parlé ; & il nous assure, en attestant sa propre expérience, qu'il l'a trouvée très-utile pour la suppression des regles, pour les fluxions des yeux, le mal de tête & le resserrement de la poitrine, même à des personnes extremement âgées.

Lui-même ayant été attaqué de la peste, il se scarifia la cuisse le second jour, & se tira deux livres de sang ; & par ce moyen guérit entierement & en guérit bien d'autres par la même voie. La maniere de scarifier dont il se servit étoit différente de celle qui se pratique avec les ventouses. Les Arabes semblent n'avoir connu que cette derniere. Mais par ce passage & par plusieurs autres de Galien, on voit que les anciens faisoient des incisions profondes dans la peau avec le bistouri. Les Egyptiens s'y prennent encore de cette maniere, & Prosper Alpin nous décrit fort au long l'appareil de cette opération. D'abord, ils font une forte ligature au-dessous du jarret ; ensuite ils frottent la jambe, la mettent dans l'eau chaude, & la battent avec des roseaux, pour la faire enfler & la scarifier. Oribase luimême pour la cure des étourdissemens, parle de ces deux sortes de *scarifications*, comme de deux opérations très-distinctes. Freind, *Histoire de la Medecine.*

SCARIFICATORIUM ou SCARIFICATOR, *Scarificateur*, instrument de Chirurgie avec lequel on fait les scarifications. Voyez *Cucurbitulæ.*

SCARIOLA, nom du *Cichoreum, latifolium, sive endivia vulgaris.*

SCARLATINA FEBRIS, *Fievre pourprée* ou *rouge.*

1. Quoique la *fievre pourprée* paroisse en tout tems, cependant elle est plus commune sur la fin de l'été ; c'est alors que des familles entieres en sont attaquées. Cependant il faut convenir que les enfans y sont plus sujets que les personnes âgées. Elle se manifeste, ainsi que les autres *fievres*, en commençant par un frisson, mais sans grand mal de cœur. 2°. Toute la surface du corps se couvre de petites taches rouges, qui sont en plus grand nombre, plus larges, plus rouges, mais moins uniformes que celles qui constituent la rougeole. 3°. Ces taches durent pendant deux ou trois jours, disparoissent ensuite ; la peau en demeure écaillée ; les écailles sont farineuses, tombent & reviennent deux ou trois fois successivement.

2.

2. Cette maladie ne me paroît avoir d'autre cause qu'une effervescence excessive du sang causée soit par la chaleur de l'été précédent, soit autrement, pourvu que la dépuration du sang ne se soit point faite, & que l'expulsion de la matiere peccante par les pores ait été empêchée. C'est pourquoi je ne saigne point, ni n'ordonne de clysteres : il en résulteroit une révulsion, un mélange plus intime des parties malfaisantes avec le sang ; d'ailleurs, j'affoiblirois un mouvement, qui favorise les efforts de la nature. D'un autre côté je m'interdis les cordiaux qui ne feroient qu'augmenter l'agitation du sang, & empêcher la séparation douce & modérée qui doit précéder la cure. Ajoutez à cela, qu'il ne seroit point surprenant que ces remedes produisissent une grande *fievre*. Je me contente de proscrire les viandes, les liqueurs spiritueuses, & de défendre au malade de demeurer toujours dans son lit. Lorsque les écailles de la peau sont entierement tombées & les symptomes évanoüis, j'ordonne un purgatif approprié à l'âge & aux forces du malade. C'est en suivant cette méthode simple & naturelle que je guéris sans danger & presque sans peine cette maladie, qui n'en mérite presque pas le nom. Si je tenois continuellement le malade dans son lit, si je lui ordonnois des cordiaux, & d'autres remedes superflus, je ne manquerois pas d'augmenter son mal, & peut-être le ferois-je périr.

3. Il est à propos d'observer que lorsqu'il y a convulsion épileptique ou coma, dans le commencement de l'éruption ; ce qui arrive quelquefois aux enfans & aux jeunes personnes, il faut leur appliquer un large & fort épispastique sur le cou, & leur ordonner incontinent un parégorique de sirop de pavot blanc, auquel on reviendra tous les soirs, tant que cet état durera. On fera prendre encore au malade du lait bouilli dans trois fois autant d'eau ; ce sera là sa boisson ordinaire ; & on lui défendra la viande. SYDENHAM.

SCARLEA. Voyez *Sclarea*.

SCAROLACHANUM, plante dont Nicolas Myrepse fait mention, *Sect.* 8. *cap.* 71. Fuschius croit que c'est la *scariola*.

SCARUS, *scare* ; c'est un gros poisson qu'on dit être de l'espece de ceux qui ruminent, qui vit d'herbes & d'algue, & ne mange point d'autres poissons. On le trouve parmi les rochers, en Sicile, en Asie & en Grece. Il passe pour un bon manger, parce que sa chair est tendre, friable & de facile digestion. Son foie, mangé ou desséché, réduit en poudre, & pris ainsi dans du vin blanc, est, dit-on, bon contre la jaunisse, & propre à dissiper les obstructions. LEMERY, *des Drogues*.

SCATEA, seconde espece d'urine tartareuse. PARACELSE.

SCAURUS. Voyez *Sarapus*.

## S C E

SCEILEN. Voyez *Salvatella*.

SCELERATA HERBA, ou *Ranunculus palustris apii folio, lævis*.

SCELETON, *Squelete*.

On entend par un *squelete* tous les os d'un animal dépouillés des tégumens, des muscles, des vaisseaux, des glandes & des visceres, & rangés dans leur situation naturelle. On peut étendre l'acception de ce terme à toute préparation seché : mais le gros des Anatomistes l'a restraint à la préparation des os.

Il y a deux sortes de *squeletes*.

Le *squelete* naturel dans lequel les os tiennent ensemble par leurs ligamens.

Le *squelete* artificiel, où ils sont attachés avec du fil d'archal ou quelqu'autre substance, qui ne faisoit point partie de l'animal à qui les os appartiennent.

On prépare de la premiere maniere les petits sujets, & ceux dont les os ne sont pas entierement ossifiés, parce que si toutes leurs parties étoient séparées, leur petitesse & leur peu de solidité ne permettroient pas au plus habile Artiste de les réunir, au lieu que les os des adultes sont promptement & commodément nettoyés lorsqu'ils sont séparés ; & il n'est pas difficile de les replacer ensuite ; & de les fixer dans leur état naturel.

On suit quelquefois les deux méthodes dans la préparation d'un même *squelete*. On laisse les petits os unis par leur ligamens naturels, & l'on sépare les gros, on les nettoie, & on les attache ensuite avec du fil d'archal, ou quelqu'autre matiere semblable. Une remarque singuliere, c'est que quand les os du *squelete* sont réduits dans leur situation naturelle, il n'y en a presque pas un seul qui soit placé perpendiculairement sur un autre, quoique la machine entiere qu'ils composent soit construite de maniere que quand elle est droite, la ligne perpendiculaire tirée de leur centre de gravité commun, passe par le milieu de leur base commune. C'est par ce moyen que nous nous tenons fermes sur nos jambes, comme si l'axe de tous les os étoit une ligne droite perpendiculaire à l'horison. Cette propriété facilite en même tems les différens mouvemens que nous avons à faire. Il est vrai que toutes les fois que les os destinés à supporter quelque partie de notre corps, s'écartent de leur direction naturelle, la force réquise dans les muscles pour balancer la pésanteur de cette partie, devient plus grande qu'elle ne seroit sans cela. Et il n'y a aucun endroit de notre corps où le nombre & la force des muscles ne puissent suffire à cet effet. Tant que nous demeurons dans la même posture, il y a un nombre considérable de muscles qui sont dans un état de contraction, ce qui doit à la longue produire une sensation désagréable ; la raison & l'expérience sont d'accord en ceci. Voilà ce que nous appellons être las de la même posture ; inconvénient que nous n'éprouverions point droits, si tous les os étoient perpendiculaires les uns aux autres. Mais ce défaut, si c'en est un, est bien compensé, par la facilité, la promptitude & la force avec laquelle nous exécutons une infinité de mouvemens, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus.

Les os des femmes sont plus petits, relativement à leur grandeur, que ceux des hommes, parce que la force de leurs muscles n'est pas assez grande, ni le poids qui leur est appliqué perpendiculairement assez grave pour les empêcher de s'étendre.

Les enfoncemens, les rebords, les aspérités & les autres inégalités causées par les muscles, sont encore moins sensibles en elles qu'en nous, parce que leurs muscles étant moins forts, moins épais & moins excercés ; font des impressions moins considérables sur leurs os.

Elles ont plus fréquemment l'os du front divisé par la continuation de la suture sagittale ; ce qui provient de la premiere & de la seconde cause générales que nous avons apportée de la différence de leurs os d'avec les nôtres, ainsi qu'on s'en appercevra en appuyant sur ce que nous savons dit ailleurs, de l'épine interne & moyenne de cet os.

Leurs clavicules sont moins recourbées, parce que leurs bras ont été moins violemment tendus en-devant ; car l'ajustement de nos Européennes, surtout de celles qui ont de la naissance, est contraire à ce mouvement.

Leur sternum est plus élevé par de longs cartilages inférieurs, afin que la poitrine s'étende en proportion de ce qu'elle est rétrécie, par la compression du diaphragme qui se fait dans la grossesse.

Elles manquent assez souvent d'un os, ou ont un trou dans le milieu du sternum, qui sert de passage aux vaisseaux des mamelles ; ce qu'il faut attribuer, selon moi, à leur constitution lâche ; dans laquelle l'ossification ne se fait pas aussi promptement, que dans les sujets en qui l'action des solides a de la vigueur, & la circulation des fluides de la vitesse. Car un trou beaucoup plus petit

suffisoit à cet effet ; les branches des vaisseaux internes des mamelles destinées aux parties extérieures de la poitrine, passent entre les cartilages des côtes avant qu'elles passent au sternum.

Le cartilage xiphoïde est plus souvent fourchu dans les femmes que dans les hommes ; ce qui provient de la même cause que nous venons d'apporter dans l'article précédent, savoir, la lenteur de l'ossification.

Les cartilages supérieurs des côtes qui ont à supporter les mamelles, s'ossifient plus promptement.

Le poids des mamelles leur rend les cartilages moyens plus plats & plus larges.

Les cartilages inférieurs sont plus longs, & leur rendent la poitrine plus large.

Elles ont l'os sacrum plus tourné en-arriere ; ce qui contribue à la grandeur du bassin.

Les femmes foibles qui ont mis au monde plusieurs enfans dans leur jeunesse, ont quelquefois les vertebres du dos courbées en-dedans, & leur sternum enfoncé; ou deviennent, comme Chefelden l'observe, voutées, & ont la poitrine enfoncée, à cause du poids & de la pression de l'utérus, & de l'action violente des muscles épigastriques.

Le coccyx est plus mobile & plus reculé en-arriere, pour faciliter la sortie de l'enfant.

Les os des iles sont plus creux, se portent plus en-dehors, & sont par conséquent fort écartés l'un de l'autre, pour donner plus de capacité à la partie inférieure du bas-ventre, & procurer plus de place à la matrice durant la grossesse.

L'arcade, ou partie supérieure de l'os pubis, est beaucoup plus ample dans les femmes qui ont eu des enfans, que dans les autres, étant dilatée par l'action du muscle droit du bas-ventre.

Le cartilage qui joint les deux os du pubis, est extremement épais; ce qui donne beaucoup plus de capacité au bassin.

Les surfaces conjointes des os pubis, des os innominés & de l'os sacrum, ont peu d'étendue, afin de procurer avec l'os sacrum, qui est fort étroit, un passage plus libre à l'enfant dans l'accouchement.

La grosse tubérosité de l'os ischion est plus plate dans les femmes que dans les hommes, à cause de la pression continuelle qu'il souffre par la vie sédentaire que les premieres menent.

La grande capacité du bassin dans les femmes, est cause que les articulations des os des cuisses sont plus éloignées que dans les hommes ; ce qui laisse, comme Albinus l'observe très-bien, un plus grand espace à la matrice pendant la grossesse. Cet éloignement des cuisses est peut-être une des causes qui fait que les femmes panchent plus d'un côté que de l'autre en marchant que les hommes, pour empêcher le centre de gravité de leur corps de trop se jetter sur l'articulation de la cuisse qui pose à terre, tandis que l'autre est levée ; ce qui les exposeroit à tomber. MONRO, *Ostéologie.*

SCELETYRBE. Voyez *Scelotyrbe.*

SCELOS, σκέλος, la *jambe.* Voyez *Crus.*

SCELOTYRBE, de σκέλος, la jambe, & τύρβη, *tumulte* ; douleurs violentes dans les jambes occasionnées par le scorbut.

SCEMPSIS, σκῆμψις ; le même qu'*Aposcepsis.* Voyez ce mot.

SCENOS, σκῆνος, dans Hippocrate, signifie le corps entier.

SCEPARNOS, σκέπαρνος. Voyez *Ascia.*

SCEPASTRA, σκεπάστρα ; espece de bandage pour la tête. GALIEN, *de Fasciis.*

SCEPE, σκέπη, *couverture.* Il paroît signifier dans Hippocrate, *Epid. Lib. VI.* l'air qui environne les corps.

## S C H

SCHAGRI-COTTAM, espece de *cornouillier* qui croît dans le Malabar. Le suc exprimé de son fruit mêlé avec du sucre, est estimé rafraîchissant. On recommande sa décoction comme un gargarisme excellent pour resserrer la luette. Le suc de ses feuilles pris avec du sucre, est bon dans le flux hépatique & la diarrhée, & pour les pustules de la bouche, en forme de lotion.

On compose avec ce suc & du vinaigre un gargarisme, que l'on estime excellent pour l'esquinancie.

SCHASIS, σχάσις, *scarification.*

SCHEHENDINIGI, *Chanvre,* ou semence de chanvre. RULAND.

SCHEMA, σχῆμα ; la figure d'une partie du corps, ou la forme & le type d'une maladie.

SCHEM-PARITI ; nom d'une espece d'*Alcea* des Indes, à laquelle on n'attribue aucune vertu médicinale.

SCHERBET ou SERBET ; liqueur Turque préparée avec le suc des fruits acides & du sucre.

SCHERUNAM-COTTAM, H. M. Nom d'un arbrisseau baccifere qui croît dans les Indes Orientales. La fumée de la décoction de ses feuilles appaise le mal de dents, & tue les vers qui s'y forment. RAY, *Hist. Plant.*

SCHERUS-CHUNDA ; nom du *Solanum, fruticosum, Indicum, fructu rubro.*

SCHESIS, σχέσις, de σχέω, avoir, tenir, retenir, est une disposition du corps qu'il est aussi facile d'acquérir que de perdre, & qu'on appelle *diathese,* διάθεσις. *Hexis,* ἕξις, signifie au contraire une disposition ou habitude fixe & stable. Σχέσις, signifie encore la même chose que ἐπίσχεσις ; savoir, une rétention, une suppression. Par exemple, σχέσιες τῶν οὔρων, *VI. Epid. sect.* I. *Aph.* 2. sont des suppressions d'urine.

SCHETÆA, σχεταῖα. On trouve ce mot dans Hippocrate, *de Morbis mulierum, Lib. V.* La phrase est σχεταῖα δρῶσι, que les Traducteurs rendent par, *ils font des choses dont ils devroient s'abstenir* ; c'est-à-dire, ils rejettent d'une maniere indécente les alimens qu'ils ont pris.

SCHETICOS, σχέτικος, est une épithete qu'on donne aux maladies, pour signifier qu'elles ne sont point fixées ni enracinées dans la constitution, & qu'on peut aisément les guérir. GALIEN.

SCHETTI, H. M. est un arbrisseau du Malabar qui porte des baies, & dont la racine étant pilée, & prise dans de l'eau froide, est estimée bonne pour appaiser l'ardeur des fievres chaudes & les chaleurs internes, & pour arrêter le crachement de sang. On s'en lave la tête pour en appaiser les douleurs; on la prend dans du lait pour rafraîchir les reins & arrêter la gonorrhée.

On trouve une autre plante fort approchante de celle-ci, appellée *Bem-schetti,* dont le fruit a un gout farineux & douceâtre, & est bon à manger.

SCHIAS, le même que *Ischias.*

SCHIDACEDON. On dit qu'un os est rompu, σχιδακηδὸν, *schidacedon,* quand la fracture est longitudinale. Ce mot est dérivé de σχίζω, *fendre.*

SCHINDALMOS, σχινδαλμὸς, *fente.*

SCHINELÆON, σχινέλαιον, *Huile de mastic.* DIOSCORIDE, *Lib. I. c.* 50.

SCHISMA, σχίσμα, *fente.*

SCHISTUS LAPIS, Offic. Charlt. Foss. 24. Matth. 1382. *Schistus,* Calc. Muf. 274. Worm. 64. Aldrov. Muf. Metall. 655. de Laet. 123. *Schistus, seu scissilis lapis,* Boet. 392.

C'est une pierre qu'on nous apporte d'Allemagne. La meilleure est d'une substance métallique, & de couleur de safran ; les autres, qui sont moins estimées, sont noires, & composées de lames minces, luisantes & transparentes, collées les unes sur les autres. Elle possede les mêmes vertus que la pierre hématite, mais à un moindre degré.

Boetius la regarde comme une espece de talc, & Agricola

ne trouve de différence entre elle & l'hématite que dans la figure.

Diofcoride affure, qu'étant délayée dans du lait de femme, elle incarne le *cœloma* des yeux. (Voyez *Cœloma.*) Elle eft auffi fort bonne pour la rupture ou inflammation de la même partie, pour l'enflure des paupieres & le ftaphylome. DIOSCORIDE, *Lib. V. c.* 145.

SCHŒNANTHUS, *Juncus odoratus*, Offic. *Schœnanthum*, Ger. 39. Emac. 43. *Schœnanthus, five Juncus odoratus*, J. B. 2. 515. Raii Hift. 2. 1310. *Juncus odoratus five aromaticus*, C. B. P. 11. *Juncus, rotundus aromaticus*, C. B. Theat. 163. *Juncus odoratus tennior*, Park. Theat. 144. *Gramen dactylon aromaticum, multiplici paniculâ, fpicis brevibus, tomento candicantibus ex eodem pediculo binis*, Pluk. Phytog. Tab. 190. Fig. 1. *Gramen ad juncum accedens aromaticum majus Syriacum*, Hift. Oxon. 3. 229. *Schœnante*, & *Jonc odorant.*

Cette plante, à qui l'on donne communément le nom de *jonc*, n'eft qu'une efpece de *gramen*, dont la racine eft petite & fibreufe, & les feuilles pofées près-à-près, & enfermées les unes dans les autres. Elles font longues, étroites & d'une odeur fort agréable. Les tiges croiffent à la hauteur d'un pié au plus, & portent à leurs fommités des fleurs rangées à double rang, petites & veloutées. Elle croît dans l'Arabie & dans les autres contrées de l'Orient. Ses feuilles font feules d'ufage.

Le *jonc odorant* eft chaud & defficcatif; il leve les obftructions du foie & de la rate, & provoque les regles. Il appaife les douleurs de matrice qui fuivent l'accouchement; il excite l'urine, il nettoie les reins & appaife la toux occafionnée par des vents enfermés dans l'eftomac. Il entre dans deux fameufes compofitions, favoir, la thériaque d'Andromaque & le mythridate. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles & les tiges font d'ufage, elles ont un gout acre mêlé de quelque amertume fort agréable, & une odeur extremement pénétrante. Elles font chaudes, quelque peu aftringentes, atténuantes & compofées de parties volatiles. On les emploie principalement dans les obftructions des regles, du foie & de la rate, pour les enflures de l'eftomac, le vomiffement, le hoquet, la rétention d'urine & les douleurs des reins & de la veffie. DALE, d'après *Schroder.*

SCHOENOBATA, σχοινοβατία, de σχοῖνος, corde, & βαίνω, marcher. L'action de marcher ou de danfer fur la corde. On trouve ce mot dans Hippocrate, *de Victus Ratione, Lib. III.* Quelques-uns veulent qu'on life κονιβατια, qui eft une promenade fur le fable, & d'autres κοινιβατια, qui eft une courfe qu'on fait en commun.

SCHOENOPRASSUM. Voyez *Cepa.*

SCHORIGERIAM. On appelle *batti fchorigeriam* une efpece d'ortie qui croît dans le Malabar.

SCHULLI. On trouve dans le Malabar deux arbriffeaux épineux de ce nom. L'un eft le *paina fchulli*, qui ne poffede aucune vertu médicinale; l'autre le *nir fchulli*, dont les feuilles étant réduites en poudre & mêlées avec l'huile du *ficus infernalis* (voyez *Glaucium*) paffent pour diffiper toutes fortes de tumeurs, mais particulierement celles qui viennent aux parties génitales.

SCHUNDA-PANA, eft le nom d'un palmier qui croît dans le Malabar. Voyez *Palma.*

## S C I

SCIÆNA. Voyez *Umbra.*

SCIAMACHIA, ou SCHIOMACHIA, de σκία, ombre, μάχομαι, fe battre, combattre; efpece d'exercice en ufage chez les Anciens, qui confiftoit dans des agitations des bras, pareilles à celles d'une perfonne qui fe battroit avec fon ombre.

SCIATICA, *fciatique.*

La *fciatique* confifte dans une douleur pefante, fourde, mordicante & continuelle dans l'articulation du fémur avec l'os ifchion & les parties adjacentes. Elle peut venir de la même caufe que la goutte, mais elle eft caufée le plus fouvent par le froid qu'on a pris, ou par l'air auquel on s'eft expofé fans précaution. Elle peut encore être occafionnée par les contufions & les maladies vénériennes.

Elle attaque fouvent ceux qui ont eu la cuiffe difloquée, furtout dans les changemens de tems, & continue quelquefois pendant tout l'hiver. Les hommes & les femmes, les jeunes gens & les vieillards font également fujets à cette maladie, qui eft rarement accompagnée de tumeur externe ou d'inflammation. La douleur qu'elle caufe eft beaucoup moins aiguë que dans les autres efpeces de goutes, & bien qu'elle ait des rémiffions, néantmoins elle eft ordinairement continuelle, & elle augmente lorfqu'on marche ou qu'on demeure longtems dans la même pofture. Lorfque la *fciatique* eft invétérée, elle caufe quelquefois, furtout aux perfonnes d'une habitude délicate, lâche, ou corpulente, un relâchement des ligamens, lequel eft fuivi d'un boitement & d'une difficulté à fe mouvoir, & lorfqu'elle augmente, une luxation partiale. La *fciatique* eft quelquefois produite dans les vieillards par tout ce qui relâche, raccourcit ou obftrue les nerfs des cuiffes, des jambes & des piés; & fi ce relâchement, cette contraction, ou cette obftruction eft violente ou de longue durée, elle caufe la paralyfie & enfuite l'atrophie des parties.

La *fciatique* eft rarement mortelle & dangereufe, mais elle dure fouvent long-tems; & lorfqu'elle provient d'un coup, d'une chute, d'une vérole, ou de vieilleffe, elle revient fouvent dans les tems froids, & ne quitte le malade qu'au retour de la belle faifon. La paralyfie & l'atrophie des parties font de très-mauvais fymptomes.

Les *fciatiques* qui proviennent d'une caufe interne, demandent beaucoup d'exactitude dans le régime, & celles qui font caufées par la vieilleffe, une diete nourriffante & balfamique. La diete doit être modérée dans les autres cas: mais il faut en même-tems que le malade fe tienne chaudement & qu'il faffe un exercice convenable.

La faignée eft extremement falutaire dans la cure de la *fciatique*, pourvu que le fujet ne foit ni trop foible ni trop âgé. Elle doit être fuivie le lendemain d'un émétique d'ipécacuanha, & s'il eft befoin, d'une potion parégorique, qu'on peut préparer comme il fuit:

Prenez *de pilules de Mathieu, demi-fcrupule;*
*d'eau de raves compofée, deux dragmes;*
*d'eau épidémique, demi-once;*
*d'eau de lait alexitaire*, & *d'eau de cerifes noires*, } *de chaque, une once;*
*de firop de méconium, demi-dragme.*

Faites une potion à prendre en fe mettant au lit.

On la réitérera fuppofé que la douleur foit violente & que le malade ne puiffe point prendre de repos; autrement il vaut mieux s'en paffer.

On eftime beaucoup les émétiques de turbith minéral dans la *fciatique*, & on peut les donner commodément de la maniere fuivante.

Prenez *de turbith minéral, fix grains;*
*d'ipécacuanha en poudre, quinze grains;*
*de conferve de romarin, autant qu'il en faut pour un bol.*

Après l'opération duquel on prendra le remede fuivant.

Prenez *de sels volatils d'ambre*, & *de castoreum*, } *de chaque, six grains;*
*de laudanum d'Angleterre, un grain;*
*de conserve d'oseille sauvage, demi-once;*
*d'huile de romarin, une goutte;*
*de sirop de girofiée musquée, autant qu'il en faut pour un bol, qu'on prendra avec la potion suivante.*

Prenez *d'eau de lait alexitaire, deux onces;*
*d'eau thériacale, une once;*
*de sirop de safran*, *d'esprit composé de lavande*, } *de chaque, demi-once.*

Mêlez pour une potion.

On augmente l'opération des purgatifs qu'on donne ordinairement après l'émétique au moyen du mercure doux qu'on y ajoute de la maniere suivante.

Prenez *de jalap en poudre, deux scrupules;*
*de mercure doux, demi-scrupule;*
*d'huile de sassafras, demi-goutte;*
*de sirop de rhubarbe*, autant qu'il en faut pour un bol qu'on prendra le matin avec un régime convenable, & qu'on réitérera deux fois par semaine pendant un mois & demi.

A l'égard de ceux qui sont vieux ou affoiblis, il convient de leur donner des purgatifs doux auxquels on joindra alternativement pendant quelque-tems une dose de mercure doux. Supposé que les cathartiques operent avec violence, & que la douleur augmente, il faut avoir recours aux parégoriques. Comme les pilules de Mathieu sont un opiat de nature diaphorétique & diurétique, elles paroissent propres dans le cas dont il s'agit. Les préparations des bois conviennent dans les jours intermédiats, mais surtout après que le cours des purgatifs est achevé.

Par exemple,

Prenez *d'écorces de gayac*, & *de sassafras*, *de raisins séchés au soleil*, } *de chaque, quatre onces.*

Faites-les bouillir pendant dix heures dans de l'eau de fontaine, dans un vaisseau bien fermé, de maniere qu'il reste huit chopines de liqueur, dont on usera pour boisson ordinaire après l'avoir coulée.

Il faut persister dans l'usage de ces remedes pendant cinq ou six semaines au moins & donner durant tout ce tems-là au malade le bol suivant, lorsqu'il va se coucher.

Prenez *de cinabre d'antimoine, un scrupule;*
*de gomme de gayac*, *de camphre*, } *de chaque, cinq grains;*
*de sel volatil d'ambre, quatre grains;*
*d'huile de sassafras, une goutte;*
*de conserve d'oseille sauvage, demi-once;*
*de sirop balsamique, autant qu'il en faut pour un bol.*

Lorsque les malades sont d'une habitude maigre, hectique & foible, on peut mêler les balsamiques, tels que le blanc de baleine, les baumes du Pérou & de Tolu, avec les remedes dont on a parlé. Les bains de lait tout chauds sont aussi salutaires pour ces sortes de sujets, que ceux qui sont froids pour les personnes dont les solides sont trop relâchés.

Les remedes externes ne sont point à négliger lorsque la partie est relâchée.

Par exemple,

Prenez *d'oxycroceum*, & *d'emplâtre de Paracelse pour les ruptures*, } *de chaque, une once;*
*de camphre, deux dragmes;*
*d'huile de succin, une dragme & demie;*

Mêlez pour un onguent, que vous étendrez sur un morceau de peau pour l'appliquer sur la partie affectée.

Le topique suivant est d'usage lorsque la partie est retirée.

Prenez *de diachylon avec les gommes, deux parties;*
*d'onguens faits avec le sel ammoniac*, & *le cumin*, } *de chaque, une partie.*

Mêlez & appliquez en forme d'emplâtre sur la partie malade.

Lorsque le sang est appauvri & la circulation languissante, rien n'est plus salutaire qu'un cours d'eaux calybées : mais dans l'extrémité opposée, il faut employer le lait & les poudres testacées.

La goute s'empare quelquefois de l'ischion & du coccyx, & produit les mêmes symptomes que ceux qu'on observe dans la *sciatique*, sauf la différence des parties. Cette maladie est ordinairement très-cruelle & très-difficile à guérir : & lors, comme il arrive quelquefois, que la partie vient à suppuration, elle est fort dangereuse, l'ulcere rendant toujours un ichor sanieux qui montre qu'il est d'une nature phagédénique. Quelquefois encore une humeur acre & corrosive occasionne la luxation de l'os, ce qui est un cas beaucoup dangereux & qui demande le secours du Chirurgien. Mais à tout autre égard la cure ne differe pas beaucoup de celle de la *sciatique*.

On assure que l'huile éthérée de térébenthine prise à la dose de quatre-vingt ou cent gouttes dans du miel, ou tel autre véhicule convenable, lorsqu'on se met au lit, & répétée dans des intervalles convenables, est un remede souverain pour la maladie dont nous parlons.

SCIDEN, *cérusé*. Ruland.

SCILLA, *Squille.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est une grosse bulbe ou un oignon d'un gout acrimonieux. Ses feuilles sont larges, ses fleurs semblables à celles de l'*ornithogalus*, ou *hyacinthus stellaris*, & disposées en épis avant que les feuilles paroissent.

Boerhaave compte trois especes de *scilla*, savoir,

1. *Scilla vulgaris, radice rubra*, C. B. P. 73. Raii Hist. 2. 1164. Boerh. Ind. A. 2. 143. *Scilla*, Offic. *Scilla rubra magna vulgaris*, J. B. 2. bis, *Scilla rubra, sive Pancratium verum*, Park. Parad. 133. *Pancratium Clusii*, Ger. 136. Emac. 172. *Ornithogalum maritimum, seu scilla radice rubra*, Tourn. Inst. 381. *Cepa maris*, & *squilla*, Offic. Germ. *Squille rouge.*

Elle ne differe de la blanche que par la couleur de la racine qui est rouge, & pousse des feuilles plus droites. Elles sont toutes deux de même nature : mais on préfere la blanche.

Elles ont un gout chaud mêlé de quelque amertume; el-

les ſont apéritives & atténuantes, bonnes pour chaſſer le phlegme viſqueux des poumons, pour l'aſthme & la difficulté de reſpirer. On les emploie ſouvent en qualité de vomitif pour nettoyer l'eſtomac & guérir la jauniſſe & l'hydropiſie. Elles provoquent auſſi l'urine & les regles.

Leurs préparations officinales ſont le vinaigre, le vin, l'oxymel ſcillitique, & les trochiſques de *ſquille*. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante fleurit au mois de Septembre; & ſa racine, qui eſt ſeule d'uſage, nous vient d'Eſpagne. Elle eſt d'un gout acre & amer, atténuante, apéritive, réſolutive & diurétique. On l'emploie principalement dans les obſtructions du foie, de la rate, des conduits biliaires, des regles & de l'urine, dans les maladies muqueuſes des poumons, dans la toux & autres maladies ſemblables. Dale, *d'après Schroder.*

Oxymel Scilliticum. Voyez *Acetum.*

*Trochiſci de Scilla ad Theriacam.*

Trochiſques de *Squille* pour la Thériaque.

*Prenez* de *Squilles* cueillies vers le commencement du mois de Juin, qui eſt le tems où la tige & les feuilles ſont ſeches, de moyenne groſſeur, pulpeuſes blanches, ôtez-en la partie extérieure; ſéparez la partie la plus dure à laquelle les racines tiennent, & après les avoir enveloppées de pâte ordinaire; mettez-les cuire au four, juſqu'à ce que celle-ci ſoit seche; après quoi percez-les avec une ſpatule de bois, pour voir ſi la *ſquille* eſt tout-à-fait molle. Suppoſé qu'elle le ſoit, pilez-la dans un mortier avec de la farine d'orobe blanc, ou de pois chiches rouges, en mettant à chaque fois dans le mortier, huit onces de *ſquille*; enſuite formez-en des trochiſques d'environ deux gros chacun, après vous être frotté les doigts avec de l'huile roſat, & faites-les sécher à l'ombre.

Ce Procédé eſt approchant le même que dans le Diſpenſaire d'Augsbourg, & dans le premier du College de Londres. On l'attribue à Galien, qui le décrit dans ſon Traité *de Antidotis*, & dans celui *de Theriaca ad Piſonem*, pour laquelle il étoit originellement deſtiné. Zwelfer y trouve pluſieurs défauts relativement aux vertus des *ſquilles*; il aſſure qu'il en entre ſi peu dans les trochiſques, qu'ils ne ſauroient être bons à rien, ayant ſupputé qu'on ne peut tout au plus faire que neuf onces de trochiſques de cette quantité, dont huit ſont de farine de pois chiches.

*Vinum Scilliticum*, Vin ſcillitique.

Prenez *de* ſquilles *ſeches*, *une livre.*

Mettez-les infuſer pendant quatorze jours, dans huit chopines de vin blanc.

Coulez & gardez le vin pour l'uſage.

Ce vin eſt un émétique auſſi doux que le vinaigre ſcillitique: mais il convient davantage aux eſtomacs froids & foibles. Il ne fait plus vomir après qu'on en a uſé quelque tems, & il n'irrite qu'autant qu'il faut pour exprimer l'eau glaireuſe que contiennent les glandes qu'il met par-là en état de s'acquiter de leurs fonctions; de ſorte qu'on auroit peine à trouver un meilleur préſervatif contre les rhumes que cauſe la vieilleſſe, ou qui ſont les ſuites d'une foibleſſe occaſionnée par la débauche, bien qu'il y en ait de plus agréables au gout: on peut en prendre depuis une juſqu'à quatre cueillerées tous les matins.

2. *Scilla, radice alba*, C. B. P. 73. Raii Hiſt. 2. 1166. Boerh. Ind. A. 2. 143. *Scilla alba*, Park. Parad. 133. *Scilla Hiſpanica vulgaris*, Ger. Emac. 171. *Scilla magna alba*, J. B. 2. 618. *Ornithogalum maritimum, ſeu ſcilla radice alba*, Tourn. Inſt. 381. *Squille blanche.*

La racine de cette eſpece de *ſquille* eſt groſſe, ronde, faite à peu-près comme une poire, & compoſée d'un grand nombre de tuniques posées les unes ſur les autres avec pluſieurs fibres à ſa baſe, il s'éleve du milieu de celle-ci quelques feuilles larges, vertes, luiſantes, plus épaiſſes que celles du lis, traversées par une côte, qui ſubſiſtent pendant tout l'Hiver, & auxquelles il ſuccede au Printems une tige épaiſſe, ronde, haute d'un pié & demi, qui ſoutient des fleurs à ſix feuilles blanches diſposées en épis longs & épais, auxquelles il ſuccede de gros fruits.

Cette plante croît ſur le rivage de la mer, dans tous les pays chauds. Ses racines ſont d'uſage. Miller, *Bot. Off.*

3. *Scilla Africana, flore parvo viridi, bulbo ampliſſimo lanuginoſo*, H. A. 2. 187. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

La *ſquille*, outre l'acrimonie qui lui eſt commune avec l'*arum*, a un gout déſagréable, & quelque peu dégoutant, ce qui fait qu'avec les vertus qu'elle poſſede en commun avec cette plante, elle excite le vomiſſement & les ſelles, ſans compter qu'elle n'eſt pas moins efficace dans les affections pituiteuſes. Elle brûle la gorge par ſon acrimonie, tandis qu'elle eſt cruë, & de-là vient qu'on la fait cuire au four ou au ſoleil, & qu'on la prépare comme l'*arum*. On ne la donne jamais en ſubſtance: mais elle entre dans la fameuſe préparation de l'oxymel ſcillitique, qu'on eſtime ſi fort à cauſe de la vertu qu'il a d'inciſer les phlegmes. *Hiſt. des Plant. attrib. à Boerh.*

SCILLITICUM ACETUM, *Vinaigre ſcillitique.* V. *Acetum.*

SCINCUS. Offic. Schrod. 5. 346. Jonſ. de Quad. 138. Aldrov. de Quad. Ovip. 658. Bellon. de Aquat. 47. Rondel. de Piſc. 2. 231. *Scincus, ſeu Crocodilus terreſtris*, Raii Synop. A. 271. *Scincus, quem & Crocodilum terreſtrem vocant.* Geſn. de Quad. Ovip. 24. *Scincus marinus*, Mont. Exot. 6. *Scincus Lacerti ſpecies*, Ind. Med. 107. *Scinc marin.*

C'eſt un animal aquatique, couvert d'écailles, de couleur argentine, principalement ſous le ventre, avec une bande bleue qui s'étend depuis la tête juſqu'à la queue. Il eſt bon pour réſiſter au venin & pour exciter la ſemence. Schroder.

La premiere de ces qualités, dit Amman, la fait recevoir dans la compoſition du mithridat, & la ſeconde dans l'*electuarium diaſatyrion*, mais en différentes parties; car on n'emploie dans celui-ci que ſon ventre & ſes reins, à cauſe peut-être d'une hypotheſe relative à la ſituation des reins & des vaiſſeaux ſpermatiques. Le mithridate au contraire ne reçoit que le ventre de cet animal, d'où l'on peut conclurre, dit Hoffman, que ſes différentes parties operent différens effets. Mais comme Dioſcoride recommande la chair qui eſt aux environs des reins, Galien, *Lib. I. Simpl* les reins eux-mêmes, & Pline, *Lib. XXVIII. cap.* 28. la dépouille & les piés, comme propres pour exciter à l'amour; Hoffman a eu raiſon de rejetter ces hypotheſes, auſſi-bien que toutes les autres qui ont rapport au *Scincus.* Dale.

SCINTILLA VENERIS, dans Paracelſe, eſt une réſolution des membres, ou un défaut de mouvement produit par une cauſe vénérienne.

SCIRONA. *Roſée d'Automne.* Ruland.

SCIRPUS, nom du *juncus aquaticus maximus*.

SCIRRHONES ; on appelle ainsi certains petits pous qui se forment sous la peau. *Cirons*.

SCIRRHOSIS ; maladie des yeux dans laquelle la chair augmente de volume, & prend une couleur quelque peu livide. Elle est causée par une inflammation violente & opiniâtre.

SCIRRHUS, *Scirrhe*, *Skirrhe*, ou *Squirrhe*.

Le *Skirrhe* a pour cause tout ce qui peut coaguler, épaissir ou dessécher le suc dans les glandes ; il peut donc se former dans toutes sortes de glandes : mais principalement dans celles dont les liqueurs s'épaississent plus aisément, ou y font un plus long séjour à cause de leur situation. C'est pourquoi ce genre de mal se forme ordinairement dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, aux mamelles, aux aisselles, aux aines, au pancréas, au mésentere & dans la matrice.

Le *skirrhe* est une des maladies générales dans lesquelles l'inflammation se termine, lors, par exemple, que l'inflammation n'est ni résoute, ni la partie dans laquelle les humeurs ne circulent plus, séparée de celles qui sont encore saines. Mais tout ainsi que dans l'article intitulé *Gangrena*, nous avons non-seulement considéré cette espece de gangrene qui succede aux inflammations violentes, mais encore toutes celles qui procedent de quelque cause que ce soit, nous allons donner de même dans celui-ci, l'histoire & le traitement général du *skirrhe*.

Galien, traitant de la différence des tumeurs, nous apprend dans son *Comment. sur l'Aphorisme* 34. *Sect.* 4. qu'on donne le nom de *skirrhe* à celles qui sont dures & indolentes. Il emploie la même définition dans plusieurs autres endroits de ses Ouvrages, par où il paroît que c'étoit là la notion générale que les Anciens avoient de cette espece de tumeur. On trouve cependant quelques passages dans lesquels il décrit le *skirrhe* un peu différemment ; car voici comme il en parle dans sa *Method. Medend. ad Glaucon. Lib. III. cap. 6.*

« Le vrai *skirrhe* est une tumeur contre nature, dure & « indolente ; au lieu que le faux n'est pas absolument « privé de sentiment, bien qu'il apperçoive avec quel- « que peine l'action des objets sur lui ; l'espece qui est « dénuée de sentiment est incurable, au lieu que celle « qui conserve un sentiment languissant, ne l'est point « absolument, encore qu'on ait beaucoup de peine à « y apporter remede. »

Mais une preuve que Galien n'a point employé le mot ἀναίσθητος dans ce passage, dans le sens qu'on donne généralement à celui d'ἀνώδυνος, c'est que dans un passage de sa *Method. Medend. Lib. XIV. cap. 6.* il s'explique de la maniere suivante :

« Nous donnons le nom de *skirrhe* à toute tumeur dure « & indolente, qui conserve encore quelque sentiment, « car celle qui n'en a point du tout, est absolument « incurable. » Par où il paroît que la dureté & l'indolence sont les caracteres des *skirrhes* ordinaires, comme l'insensibilité l'est de ceux qui sont absolument incurables.

Galien admet cependant des *skirrhes* non seulement dans les glandes, mais encore dans toutes les autres parties du corps ; car traitant de la cure d'un *skirrhe* dans le cinquieme Chapitre du Livre que nous venons de citer, il recommande le vinaigre comme un remede aussi sûr qu'efficace dans les cas où les parties charnues des muscles sont devenues skirrheuses : mais il ordonne d'en user avec toute la précaution possible, lorsque les ligamens ou les tendons sont affectés de la même maladie. Il nous apprend dans sa *Method. Medend. ad Glaucon. Lib. II. cap. 6.* qu'un jeune garçon qui avoit un éréspele, s'étant exposé au froid, il lui resta une tumeur skirrheuse dans la cuisse, qui occupoit entierement cette partie. En effet on ne doit point douter qu'il ne se forme des tumeurs contre nature, dures & indolentes dans les autres parties du corps, auxquelles, suivant la définition de Galien, on doit donner le nom de *skirrhes*. Mais comme ces sortes de tumeurs se terminent souvent d'une autre maniere que le *skirrhe*, & ne dégenerent pas si promptement en cancer, je crois qu'il est à propos de les distinguer par le nom de *Tumeurs skirrheuses*.

Le siége du *skirrhe*, proprement dit, paroît être une glande ou un follicule creux, dont les parois sont composées de petits vaisseaux de toute espece, & dans la cavité de laquelle les orifices des petites arteres versent une liqueur particuliere, que ces dernieres ont séparées du sang que la glande reçoit, & dont elle se décharge ensuite par des conduits excrétoires pour qu'elle se distribue dans les différentes parties du corps. Il y a une infinité de pareilles glandes simples qui versent la liqueur qui s'est amassée dans leurs cavités, soit sur les surfaces des membranes, ou sur la peau, ou dans les cavités des narines, de la bouche, du gosier, de la trachée-artere & de l'œsophage. Si l'on conçoit plusieurs de ces follicules simples réunis, & que leurs émonctoires aboutissent à un canal excrétoire commun qui verse la liqueur qui s'y est amassée pour divers usages particuliers ; pour lors l'amas de ces glandes renfermées dans une membrane commune, & dont les tuyaux forment un émonctoire commun, compose ce que les Anatomistes appellent une glande composée ou conglomérée. Les parotides, par exemple, & les autres glandes qui séparent la salive du sang, & la versent dans la cavité de la bouche, sont des glandes conglomérées.

Il s'ensuit donc, que tout ce qui peut coaguler, épaissir ou dessécher la liqueur que les glandes ont séparée, & la mettre hors d'état de sortir par leurs émonctoires, suffit pour causer un *skirrhe*. Il en est de même de tout ce qui rétrécit les émonctoires des glandes, en les comprimant au point d'empêcher l'écoulement de la liqueur qui s'est amassée dans leurs cavités ; car dans ce cas la follicule ou glande ne manquera pas d'être distendue par la liqueur retenue ; il n'y aura que sa partie la plus ténue qui soit réabsorbée par les orifices des veines qui s'ouvrent dans les glandes, ou qui s'écoule par les émonctoires rétrécis, tandis que la partie la plus grossiere, étant retenue & accumulée, distendra le follicule de la glande, & comprimera les vaisseaux qui traversent sa membrane ; d'où s'ensuivra une tumeur & une dureté en conséquence de l'engorgement que les fluides coagulés, épaissis ou desséchés, causent dans les vaisseaux. Comme les nerfs distribués dans la substance des glandes souffrent la même compression, la tumeur sera tout-à-fait indolente, & la même cause produira une insensibilité parfaite dans le *skirrhe* que Galien appelle incurable. Le même malheur peut arriver dans les autres parties du corps, où les humeurs, filtrées sans l'interposition de pareils follicules, s'amassent dans un réservoir commun. Dans les testicules, par exemple, l'artere qui fournit du sang à la veine correspondante se divise en une infinité de ramifications qui composent presque toute la substance des testicules, & verse par plusieurs petits orifices la liqueur qui s'est séparée du sang dans un réservoir commun. Si donc il arrive, par quelque cause que ce soit, que cette liqueur ne puisse plus s'écouler, il arrivera tous les mêmes accidens auxquels nous avons dit que les glandes étoient sujettes, & il se formera dans le testicule une tumeur dure & indolente, c'est-à-dire, un *skirrhe*.

Ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans la prati-

que, & il paroît par le peu d'effet que les remedes produisent dans ces sortes de cas, que les *skirrhes* qui se forment dans ce dernier endroit, aussi-bien que dans les autres parties du corps, sont extremement difficiles à guérir, & que ces sortes de duretés des testicules dégénerent aisément en cancers. La même chose peut arriver dans quelques-uns des visceres, dans le foie, par exemple; car la bile hépatique se sépare dans ce dernier du sang de la veine-porte; & après avoir passé dans les petites ramifications qui se distribuent dans toute sa substance, elle se rend à la fin dans un gros conduit commun auquel on donne le nom de *cholidoque*, qui la verse dans les intestins. Si donc le conduit cholidoque, ou les petites ramifications qui conduisent la bile que le foie a séparée, viennent à être obstrués par quelque cause que ce soit, comme par la stagnation, la coagulation, l'épaississement ou le dessechement des humeurs, il peut fort bien se former un *skirrhe* dans toute la substance du foie, ou dans quelqu'une de ses parties.

Rien ne contribue plus à la production de cette maladie, que la lenteur avec laquelle le sang circule dans la veine-porte, & qui l'empêche de pouvoir passer dans les lits étroits des canaux convergens; elle est encore extremement favorisée par la facilité avec laquelle cette humeur s'épaissit; ce qui la rend incapable de circuler. Il s'ensuit donc, que quand même on supposeroit avec quelques Anatomistes, qu'il n'y a point dans les glandes conglomérées, telles que les parotides & autres de semblable nature, des follicules destinés à recevoir la liqueur que les arteres ont séparées, & à la verser par leurs petits émonctoires dans le conduit excrétoire commun; & que les ramifications sécrétoires qui viennent des arteres, versent directement la liqueur qui a été filtrée dans le conduit excrétoire commun sans l'entremise de ces follicules, cela n'empêcheroit point qu'il ne s'y formât des *skirrhes*. Par exemple, si la liqueur qui a été séparée du sang artériel se coaguloit, s'épaississoit, ou se desséchoit au point d'obstruer le conduit excrétoire commun, ou les petites ramifications sécrétoires qui versent cette liqueur dans le réservoir commun, il en résulteroit infailliblement un *skirrhe*: car la difficulté qu'on trouve à guérir un *skirrhe* situé dans les glandes, proprement dites, vient principalement de ce que la matiere qui s'est amassée dans ces follicules, & qui est, pour ainsi dire, placée hors des bornes de l'influence de la circulation, empêche le sang artériel, qui est chassé par la force du cœur & des vaisseaux, d'agir directement sur ces parties. Que si la glande parotide est composée de petites arteres disposées en forme de peloton, lesquelles versent par leurs petits émonctoires la liqueur filtrée dans le conduit excrétoire commun, le fluide artériel n'aura point assez de force en arrivant dans les petits orifices des arteres qui se trouvent obstruées par un fluide épaissi, pour lever cette obstruction, ou pour séparer par une suppuration bénigne ces petits vaisseaux, & l'humeur qui les obstrue, des autres vaisseaux auxquels ils sont adhérens. Ceux qui peseront attentivement toutes ces circonstances, comprendront sans peine que les tumeurs skirrheuses doivent être extremement difficiles à guérir, puisque celles des testicules, dans lesquelles la sécrétion se fait sans l'entremise des follicules, résistent si opiniâtrément aux remedes.

Il est donc probable que la cure d'un *skirrhe* est d'autant plus difficile, que les glandes qu'il affecte sont plus composées. Car lorsque les follicules simples, qui amassent sur la surface du corps une espece de liqueur grasse & la rendent par leurs émonctoires, sont obstrués, l'humeur s'accumule, distend le follicule, & produit une tumeur, qui, selon la différente consistance de la matiere qu'elle contient, reçoit différentes dénominations, comme de *meliceris*, d'*atheroma* & de *steatoma*, qu'on peut voir aux articles intitulés de ces noms; car ces sortes de tumeurs paroissent appartenir à cette classe, surtout lorsqu'elles contiennent une matiere dure, comme il arrive dans les stéatomes, & on les comprend sous la définition générale de *skirrhe*. Les Chirurgiens ouvrent hardiment ces sortes de tumeurs, expriment la matiere qu'elles contiennent, & consument souvent avec succès la cavité du follicule avec dec suppuratifs très forts, & quelquefois même avec des corrosifs; car ces especes de tumeurs acquierent rarement la malignité d'un cancer, quoiqu'elles aient toute l'apparence d'un *skirrhe* malin. C'est ce dont j'ai eu occasion de voir un exemple remarquable.

Un homme de soixante ans fut affligé pendant plusieurs années d'une tumeur dure, qui devint insensiblement aussi grosse que le poing. Elle étoit située à la partie inférieure gauche du visage, près de l'angle de la mâchoire inférieure. Sa base étoit fort large, mobile, & n'adhéroit point aux muscles de dessous; ce qui donnoit la liberté de pouvoir s'élever avec la peau. Cette tumeur s'éleva insensiblement en pointe, & la peau qui la couvroit devint rouge, ou plutôt presque livide à son sommet. Le malade sentit d'abord de la demangeaison, & ensuite de la douleur dans la peau qui se trouvoit distendue; & dans le tems que ses amis appréhendoient tout pour lui, à cause qu'il ne vouloit y appliquer aucun remede, cette pointe au sommet s'ouvrit d'elle-même, & rendit une matiere dure & grenue. La tumeur diminua ensuite au point qu'il n'en resta aucune marque, & le malade joüit pendant plusieurs années d'une santé aussi parfaite que son âge pouvoit le permettre. Mais il n'en est pas de même des glandes conglomérées; car lorsqu'elles deviennent skirrheuses, cette liqueur épaissie n'est point logée dans une seule cavité, mais dispersée dans plusieurs poches ou vaisseaux; d'où il suit que la guérison en doit être infiniment plus difficile.

Au reste, lorsqu'une glande conglomérée devient skirrheuse, la différence des vaisseaux dans lesquels l'obstruction se forme, n'est pas une circonstance de petite importance; car chaque glande conglomérée renferme des vaisseaux qui lui apportent le sang artériel dont elle sépare une liqueur particuliere. Ces glandes ont aussi des vaisseaux qui filtrent cette liqueur du sang, d'autres qui la reçoivent après qu'elle a été filtrée, & d'autres enfin qui la laissent sortir. Lorsque les vaisseaux, qui versent le sang dans une pareille glande, viennent à être obstrués, les humeurs vitales qui circulent paroissent capables d'agir sur ces parties avec une force, qui, secondée d'une suppuration, est suffisante pour séparer les parties obstruées de celles qui leur sont contiguës; ce qui arrive peut-être lorsque dans quelques maladies les glandes parotides qui sont fort sujettes à s'enfler, tombent dans une suppuration bénigne. Lors au contraire que l'obstruction se forme dans les vaisseaux sécrétoires, il est évident que les humeurs vitales doivent agir sur ces parties avec moins d'impétuosité: mais lorsque ce fluide vient à s'épaissir & à s'arrêter dans les vaisseaux dans lesquels la liqueur qui a été filtrée s'amasse; cette liqueur, dis-je, étant logée hors des limites & de l'influence de la circulation, ne sauroit céder à l'efficacité des meilleurs remedes.

L'obstruction des conduits excrétoires occasionne le même accident, à moins que leur situation ne soit telle qu'on puisse y appliquer les remedes qui résolvent & atténuent l'humeur épaissie, ou qu'il n'y ait quelque cause logée vers le dernier orifice, qui en l'obstruant ou le comprimant, l'empêche de laisser sortir la liqueur qu'ils contiennent. Lors, par exemple, que le conduit excrétoire de la glande parotide est engorgé par quelque humeur, toute la substance de cette glande peut fort bien dégénérer en *skirrhe*: mais la situation de ce conduit donne lieu d'espérer qu'on pourra surmonter par des fomentations & des frictions, une maladie qui ne fait encore que commencer, surtout si

l'obstruction est logée vers l'orifice par où l'humeur filtrée s'écoule dans la bouche, ou que cette ouverture soit comprimée par quelque tumeur. Cette doctrine est confirmée par ce qui arrive dans les maladies des parties génitales; car lorsqu'une gonorrhée, ou telle autre cause, produit une tumeur vers les parties de l'uretre, où les émonctoires communs des vésicules séminaires & des vaisseaux déférens aboutissent, l'excrétion de la liqueur qui a été filtrée, cesse dans les deux testicules, mais plus souvent dans un seul; & pour lors le vaisseau déférent & l'épididyme, & à la fin toute la substance du testicule, proprement dit, commencent à s'enfler. J'ai toujours remarqué dans ce cas, que l'épididyme s'enfle le premier, & devient souvent très dur, & que le testicule augmente à un point extraordinaire, sans être cependant aussi dur que l'épididyme distendu. Lorsque cela arrive, on guérit communément la maladie avec succès, parce que la cause n'est point logée dans la substance du testicule, mais vers l'extrémité du conduit excrétoire: car la tumeur de l'urethre n'a pas plutôt diminué, que l'épididyme diminue aussi peu-à-peu, & reprend sa grosseur & sa mollesse ordinaires à l'aide de légeres frictions, en même-tems que la tumeur du testicule disparoît tout-à-fait. Lors au contraire que la substance du testicule dégénere en une tumeur dure, sans qu'aucune maladie ait précédé dans l'épididyme, le mal est beaucoup plus opiniâtre, & il est rare qu'on vienne à bout de résoudre un pareil *skirrhe*; car dans ce cas la maladie a son siége dans les petits vaisseaux sécrétoires, ou dans ceux qui contiennent la liqueur filtrée, & qui forment un si grand nombre de circonvolutions, que le fluide vital qui circule dans une artere spermatique aussi petite ne sauroit agir avec une force suffisante sur les parties obstruées.

On n'a presque rien à attendre des remedes externes dans un pareil cas, puisque la substance du testicule est défendue par un si grand nombre d'enveloppes.

Puis donc que le *skirrhe* est produit par la coagulation, l'épaississement ou le dessechement du suc glandulaire, il est évident qu'il doit être très-fréquent dans les parties où se trouvent des glandes qui séparent une humeur gluante, ou qui le devient immédiatement après avoir été filtrée. Tout le dedans de la bouche, surtout le gosier, l'œsophage, la trachée-artere & les bronches des poumons contiennent plusieurs petits réservoirs pareils destinés à contenir la liqueur qui sert à lubrifier & défendre ces parties. Il n'est donc pas étonnant qu'elles soient si sujettes aux *skirrhes*.

*A l'égard des yeux*; c'est une chose suffisamment démontrée par l'expérience que les glandes sébacées qui sont situées aux bords des paupieres, & qui filtrent la liqueur huileuse qui sert à les humecter & à les garantir du frotement, peuvent, lorsque leurs émonctoires viennent à s'obstruer, s'enfler & devenir sujettes aux tumeurs skirrheuses. La glande innominée qui est logée dans cet endroit est pareillement sujette au même accident. La caroncule qui est située dans le grand angle de l'œil devient quelquefois skirreuse, & augmente à un point extraordinaire. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent. I. Observ.* 2. rapporte qu'il vint heureusement à bout de guérir une tumeur skirrheuse aussi grosse qu'une chataigne qui s'étoit formée dans le grand angle de l'œil gauche, & que la cure fut si complete au bout de trois semaines, que la vue du malade n'en fut point offensée. Le même Auteur, *Observat.* 1. rapporte l'histoire d'un cas plus terrible, dans lequel un *skirrhe* dur & livide aussi gros qu'un œuf d'oie & qui commençoit à devenir chancreux, sortoit hors des paupieres & fut suivi d'une hémorrhagie excessive qui faisoit craindre pour la vie du malade. Mais Hildan vint à bout de la lui conserver en extirpant cette tumeur avec l'œil, avec autant d'adresse que de courage.

*Pour ce qui est des narines*; Ruysch, *in Epist.* 9. *Tab.* 9. *Fig.* 7. a démontré que la membrane muqueuse qui revêt les cavités des narines contient une infinité de petits corps glanduleux. Et comme la liqueur que ces glandes filtrent s'épaissit aisément, il n'est pas étonnant qu'il se forme souvent des *skirrhes* dans ces parties. Hippocrate dans son Traité, *de Morbis*, *Lib. II. cap.* 11. paroît avoir décrit les *skirrhes* qui se forment dans les narines en traitant des polypes, dont il compte cinq especes.

Voici comment il parle de la seconde:

« Le nez se remplit d'une chair qui paroît dure au toucher. »

Il veut qu'on la brûle avec le cautere actuel. Il décrit la quatrieme espece de polype de la maniere suivante:

« Il se forme au-dedans du nez près du cartilage quelque chose de dur qui ressemble à de la chair, mais qui est aussi dure qu'une pierre au toucher. »

Il veut qu'après avoir ouvert le nez avec le bistouri, on cautérise cette espece de tumeur de la même maniere que la précédente.

Il assure en décrivant la cinquieme espece de polype.

« Qu'il se forme dans la partie supérieure du cartilage du nez des petits cancers obliques, » qu'il ordonne pareillement de cautériser.

*A l'égard de la bouche*; on sait aujourd'hui à n'en pouvoir douter, que presque toutes les parties internes de la bouche contiennent une infinité de glandes. La membrane calleuse qui revêt le palais en contient aussi. La luette, le voile du palais & les amygdales qui sont composées d'une membrane muqueuse dont les plis forment plusieurs sinuosités, ont un nombre inconcevable de pareilles follicules muqueuses, qui déchargent une grande quantité de fluide épais & écumeux. La partie la plus éloignée de la gorge est munie d'un grand nombre de pareilles follicules qui ressemblent si fort à de petits ulceres, qu'elles passent souvent pour telles chez les ignorans. Il n'est donc point étonnant qu'il se forme si souvent des tumeurs skirrheuses dans ces parties. Je les ai souvent vues devenir skirrheuses après une esquinancie mal traitée. Hildan, *in Observat. Chirurg. Cent.* 1. *Observ.* 19. a vu une personne dont la luette étoit skirrheuse, dure, livide, inégale & si grosse qu'elle remplissoit presque toute la cavité de la bouche. Le même Auteur, *Cent.* 1. *Obs.* 20. dit avoir vu vers la racine de la luette une tumeur dure & inégale aussi grosse qu'un œuf de poule, qui empêchoit le malade de respirer & d'avaler, surtout les alimens liquides.

*Pour ce qui est des mamelles*; quoique Ruysch, *in Epist. Problem.* 15. & dans quelques autres endroits, nie que les mamelles soient glanduleuses; néantmoins leur structure & la nature du lait sont de telle sorte qu'il s'y forme souvent des tumeurs skirrheuses, ainsi que l'expérience journaliere en fait foi: car sans l'entremise d'aucun follicule, les canaux laiteux qui viennent des arteres composent avec leurs vaisseaux adjacens des grosses ramifications, & forment à la fin les plus gros vaisseaux laiteux qui se contractent de nouveau & aboutissent au mamelon par plusieurs petits conduits. Mais comme le lait qui s'amasse dans les mamelles & distend les vaisseaux lactiferes a la liberté de retourner dans les vaisseaux d'où il est sorti, & que les mamelles les plus gonflées se vuident & s'affaissent quelquefois tout d'un coup sans qu'il en sorte aucune goutte par le mamelon; il s'ensuit que les conduits laiteux viennent directement des arteres sans l'entremise d'aucun follicule. Mais le lait naturellement disposé à se coaguler venant à séjourner dans les vaisseaux lactiferes distendus, se sépare en deux parties; savoir,

ſavoir, en partie caſeuſe & en séroſité. La derniere étant tenue peut aisément ſortir par les ouvertures du mamelon, ou retourner dans la maſſe du ſang ; au lieu que l'autre étant une fois dépouillée de ſa séroſité, reſte immobile dans les vaiſſeaux lactiferes, où venant à ſe deſſécher de plus en plus, elle dégénere ſouvent en un *ſkirrhe* qu'on ne peut reſoudre. Et comme les *ſkirrhes* qui viennent à ſe former dans les glandes proprement dites, réſiſtent ſouvent aux remedes les plus efficaces, à cauſe que les humeurs vitales qui circulent ne produiſent preſque aucun effet ſur la liqueur qui s'eſt coagulée dans la cavité de la glande, il n'eſt pas étonnant qu'il arrive la même choſe dans les mamelles, puiſque les plus gros conduits laiteux correſpondent aux cavités des glandes qui contiennent la liqueur qui a été filtrée. Leurs extrémités étroites qui aboutiſſent au mamelon, ont le même uſage que les émonctoires des glandes qui laiſſent ſortir l'humeur qui s'eſt amaſſée dans leurs cavités. Il eſt donc aisé de voir pourquoi il ſe forme ſi ſouvent des *ſkirrhes* dans les mamelles, quoiqu'à proprement parler, elles ne ſoient point glanduleuſes.

*A l'égard des aiſſelles & des aines* ; les glandes ſituées dans ces parties ſont très-propres à recevoir ce qui a été ſéparé de la maſſe des humeurs. De-là vient qu'il s'y amaſſe quelque fois, tant dans les maladies que dans l'état de ſanté, des humeurs qui euſſent été plus nuiſibles ailleurs. De-là naiſſent les tumeurs qui ſe forment ſouvent tout d'un coup dans ces glandes, & qui ſont ſouvent très-opiniâtres, tant à cauſe de la virulence de la matiere qui forme l'engorgement, qu'à cauſe des circonvolutions infinies des vaiſſeaux dont ces glandes ſont compoſées, & qui ſont cauſe que le ſang artériel ne ſauroit agir avec une force ſuffiſante ſur les parties obſtruées. Lorſqu'un *ſkirrhe* invétéré vient à affecter les mamelles, les glandes ſous-axillaires s'enflent & s'endurciſſent pour l'ordinaire ; & tout le monde ſait que le virus vénérien cauſe ſouvent des *ſkirrhes* dans les glandes des aines, qu'on a toutes les peines du monde à reſoudre.

Les parties externes du corps ne ſont pas les ſeules qui ſoient ſujettes aux *ſkirrhes*, il s'en forme auſſi dans les internes, qui occaſionnent des maladies chroniques extremement opiniâtres.

*A l'égard du pancréas & du méſentere ;* un grand nombre d'obſervations font foi qu'il ſe forme ſouvent des *ſkirrhes* dans ces parties ; & nous liſons dans les *Mélanges des Curieux de la Nature, Dec.* 2. *An.* 6. qu'une payſanne agée de cinquante & un an qui avoit eu pluſieurs enfans, & dont la ſanté avoit toujours été des plus parfaites, fut affligée pendant cinq ans d'une ſuppreſſion des regles, de vomiſſemens fréquens & d'une tumeur dans le bas-ventre, qui augmenta au point d'occuper tout l'hypocondre droit ; on la ſentoit au toucher, & l'on pouvoit la mouvoir vers le côté gauche. Elle mourut après avoir ſouffert des tourmens infinis, & lorſqu'on vint à l'ouvrir, on lui trouva, entre autres maladies, tout le méſentere skirrheux, & l'on s'apperçut que la tumeur qu'on ſentoit extérieurement au toucher étoit formée par le pancréas qui étoit devenu enflé & skirrheux. L'orifice du pylore étoit auſſi skirrheux, & la partie interne du ventricule remplie de glandes skirrheuſes blanchâtres. Paré, *Lib. VII. cap.* 21. dit avoir trouvé le pancréas & le méſentere d'une femme de ſoixante ans tout-à-fait skirrheux & d'une groſſeur extraordinaire. Il aſſure dans le même endroit avoir trouvé dans des malades qui avoient été ſujets aux écrouelles, les glandes du méſentere groſſies à différens points, & quelques-unes mêmes auſſi groſſes que le poing. La Motte, dans ſon *Traité complet de Chirurgie*, dit avoir trouvé dans le cadavre d'une femme hydropique un grand nombre de glandes skirrheuſes, dont dix ou douze étoient de la groſſeur du poing & auſſi dures que du bois.

*Quant à l'utérus ;* Hippocrate nous apprend dans ſon Traité des *Maladies des Femmes*, *Lib. II. cap.* 38. que la matrice eſt ſujette aux *ſkirrhes*. Ce n'eſt que dans ce ſeul endroit, autant que je puis m'en ſouvenir, qu'il emploie le mot σκιῤῥωθῆναι. « Car, dit-il, lorſque l'u- « térus eſt affecté d'un *ſkirrhe* (ἢν ἁμῆτραι σκιῤῥωθῶσι) « les regles ceſſent, l'orifice de l'utérus s'abaiſſe & « empêche la conception, cette partie eſt toute autre « que dans ſon état naturel, & paroît auſſi dure qu'un « caillou au toucher. » Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 68. donne la deſcription d'un *ſkirrhe* de l'utérus ; & Hippocrate nous apprend dans ſon Traité, *de Natura Mul. cap.* 28. que les *ſkirrhes* de cette partie dégénerent ſouvent en cancer. « Car, dit cet Auteur, lorſ- « que la matrice devient skirrheuſe, cet accident eſt « toujours accompagné d'une deſcente. Que s'il ſur- « vient une dureté dans les aines, & que la malade ſente « une chaleur extraordinaire dans les parties naturelles, « c'eſt un ſigne que le cancer commence à ſe former. » Les obſervations des modernes font foi, qu'il ſe forme ſouvent des *ſkirrhes* dans la matrice. Paré, *L. XXIV. cap.* 41. trouva l'utérus d'une femme dont le bas-ventre avoit été long-tems dur & diſtendu, auſſi gros que la tête d'un homme fait. Et lorſqu'il voulut l'extirper en préſence de pluſieurs Medecins & Chirurgiens, il trouva ſa ſubſtance ſi dure & ſi skirrheuſe que le biſtouri pouvoit à peine y mordre. Sa cavité étoit occupée par un corps skirrheux une fois plus gros que le poing, qui ne tenoit que par quelques endroits aux parois de la matrice, & dans lequel on trouva des athéromes, des cartilages & même des os. Le milieu du cou de l'utérus étoit pareillement occupé par un *ſkirrhe* dont la groſſeur excédoit celle d'un œuf de poule. Cette matrice, y compris les corps qu'elle contenoit, peſoit plus de neuf livres. Hildan, *in Obſerv. Chirurg. Cent.* 1. *cap.* 65. 66. & 67. rapporte pluſieurs exemples ſemblables.

Quoique les *ſkirrhes* ſe forment communément dans les parties dont nous venons de parler, il ne laiſſe pas de s'en trouver dans les autres viſceres ; & nous liſons dans les Auteurs que le foie eſt ſouvent devenu skirrheux en tout ou en partie. Aretée *de Cauſis & Signis Morb. diuturn.* nous apprend que la rate eſt non-ſeulement ſujette aux skirrhes : mais qu'on a toutes les peines à réſoudre ceux qui s'y forment. Il s'engendre auſſi des humeurs skirrheuſes dans le ventricule & dans les inteſtins ; & nous trouvons dans l'abrégé des *Tranſactions Philoſophiques*, la deſcription d'une veſſie urinaire skirrheuſe, dont les membranes avoient trois lignes d'épaiſſeur.

Ainſi l'inflammation, le lait qui s'épaiſſit, ſe durcit & ſe coagule, une contuſion, un frotement violent, l'anthrax, le bubon, un ulcere trop-tôt deſſéché, la matiere atrabilaire du ſang ou de la bile, principalement lorſque le flux menſtruel ou hémorrhoïdal ordinaire vient à ceſſer, toute matiere épaiſſe, auſtere, terreſtre, calculeuſe, une vie mélancolique, de mauvais alimens, une diſpoſition héréditaire, peuvent être les cauſes du skirrhe.

*A l'égard de l'inflammation ;* on a obſervé au mot *Inflammatio*, qu'elle ſe termine ſouvent par un skirrhe ; & dans ce cas les extrémités des vaiſſeaux obſtrués avec le fluide qui forme l'engorgement, ne ſe ſéparent point des parties ſaines, & acquierent à la fin une nature ſi virulente, qu'on ne peut venir à bout de les réſoudre, & qu'on eſt obligé de les ſéparer avec le biſtouri ou le cautere actuel. Aretée nous apprend dans ſon Traité, *de Cauſis & Sign. Morbor. diuturn. Lib. I. cap.* 13. « Que lorſque l'inflammation du foie ne ſe termine « point par une ſuppuration, la tumeur dégenere par « la ſuite du tems en un *ſkirrhe.* »

Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 68. parlant du *ſkirrhe* de

l'uterus, s'exprime de la maniere suivante :

« La matrice devient quelquefois skirrheuse sans aucune « cause évidente : mais le plus souvent en conséquen- « ce d'un phlegmon qui a précedé, & qu'on n'a pu ni « résoudre ni convertir en abscès. » Ces sortes de *skirrhes* qui succedent à une inflammation qu'on a mal traitée, se forment non-seulement dans les glandes, mais encore dans les autres parties du corps. C'est ce que Galien observe dans l'endroit de sa *Meth. Med. Lib. XIV. cap.* 3. où il traite de la cure de l'éréfipele; car après avoir dit que celui-ci demande des remedes plus rafraîchissans que le phlegmon ; il ajoute : « Que « le mauvais usage de ces sortes de remedes rend la « peau livide, ou même noire dans les personnes âgées; « de maniere que quelques-unes des parties qui ont été « ainsi refroidies, ne peuvent être parfaitement gué- « ries par les discussifs, & deviennent skirrheuses. »

Il peut fort bien arriver dans les maladies inflammatoires, qu'il se forme des *skirrhes* dans les parties qui ne sont point glanduleuses, lorsqu'on affoiblit tellement les forces par la saignée, que le fluide vital n'a plus assez de force pour résoudre les molécules obstruantes qui se sont engagées dans les parties les plus étroites des vaisseaux, ni pour les séparer à l'aide d'une douce suppuration. C'est-là ce qui fait peut-être qu'après une pleurésie, non seulement la pleure, mais encore la partie des poumons qui lui est adhérente, deviennent skirrheuses; car on a souvent observé ensuite d'inflammations mal traitées, des altérations surprenantes dans les parties membraneuses. Par exemple, il arrive quelquefois, & même plus souvent qu'on ne pense, que le péricarde s'enflamme, & l'on a trouvé dans des sujets qui étoient morts de maladies de poitrine opiniâtres, le sac membraneux du cœur extremement épais & endurci. Il est parlé dans les *Acta Physico-Medica. Vol. II. Obs.* 20. d'un Matelot en qui l'on trouva, entr'autres maladies, le péricarde épais d'un pouce, fortement attaché au cœur, & d'une dureté cartilagineuse qui le faisoit résister au bistouri. Ce malade avoit été affligé avant sa mort d'un asthme & d'une toux violente, d'une hydrocele, & d'une hydropisie de bas-ventre & de jambes. Car quoique Malpighi, *in Epist. ad Societat. Londin. de Structura Glandul. Conglobat.* & *Santorini, in Observat. Anatom.* assurent avoir trouvé la substance du péricarde glanduleux ensuite d'une maladie, on peut dire que dans ce cas sa substance membraneuse avoit dégénéré, puisqu'on n'y trouva aucune follicule dilatée & endurcie, & que le péricarde étoit devenu cartilagineux.

*Le* skirrhe *peut être produit par un lait croupi.* Cet accident arrive souvent aux nourrices, qui, crainte d'une suppuration, exposent leurs mamelles enflammées à la chaleur du feu, ou les fomentent avec de l'esprit de vin : il est vrai que la tumeur diminue, puisque la partie la plus ténue du lait qui croupit dans les conduits laiteux, se dissippe ou s'écoule par le mamelon : mais ce qui reste devient beaucoup plus épais, & forme souvent un *skirrhe* qu'il est impossible de résoudre.

*Par une contusion.* Puisqu'il paroît par l'Anatomie, que les glandes sont composées d'une infinité d'arteres qui filtrent une liqueur tenue du sang artériel dont elles se déchargent par leurs conduits excrétoires, il est évident que lorsque ces parties viennent à recevoir une contusion, ces vaisseaux peuvent être détruits, ou leurs émonctoires tellement comprimés ou obstrués, que la liqueur qu'elles ont filtrée ne puisse plus s'écouler. Ses parties les plus liquides venant donc à croupir, à s'exhaler ou à être absorbées par les petites veines, la liqueur s'épaissit, & il se forme une tumeur dure, indolente, presque incapable de résolution, à laquelle on donne le nom de *skirrhe*. On l'appelle *cancer* lorsqu'elle est invétérée, dure, inégale, & accompagnée de douleur.

*Par un frotement violent.* Cette cause suffit pour produire une inflammation, & tous les accidens qui en sont inséparables. Les Prostituées sont souvent sujettes à des condylomes skirrheux dans le vagin, qui n'ont d'autre cause qu'un frotement trop violent & trop réitéré. Ceux qui sont adonnés à des amours contre nature, sont aussi affectés de tumeurs skirrheuses, lorsque suivant l'expression de Juvenal,

*Podice lævi*
*Cæduntur tumidæ, medico ridente, Mariscæ.*

*Par un Anthrax.* Cela arrive, lorsqu'à l'occasion d'une inflammation subite & violente, la peau & les parties sub-jacentes du pannicule adipeux, se convertissent en une escharre dure & seche, dont on obtient la guérison en séparant tellement sa circonférence des parties vivantes, à l'aide d'une suppuration, qu'elle tombe d'elle-même. Que si l'on ne peut en venir à bout, le *skirrhe* subsistera après que l'inflammation des parties adjacentes aura été appaisée, surtout s'il est logé dans les parties glanduleuses.

*Par un bubon.* Quoiqu'on donne ce nom aux tumeurs qui se forment dans les glandes des différentes parties du corps, l'usage a cependant prévalu de n'appeller ainsi que celles qui affectent les glandes conglobées des aines. Ces sortes de tumeurs sont ordinairement produites par un virus vénérien, elles subsistent longtems & résistent aux remedes les plus efficaces.

*Par un ulcere trop-tôt desséché.* On observe souvent que lorsqu'un phlegmon dégenere en abscès, la partie du milieu est entierement molle & mûre, quoique toute sa circonférence soit encore très-dure, ainsi qu'on le fait voir au mot *suppuratio*, ce qui fait qu'on ne doit point se hâter d'ouvrir un pareil abscès : mais il arrive quelquefois que les tégumens qui couvrent sa pointe, après avoir été gonflés & macérés par les cataplasmes, s'ouvrent d'eux-mêmes & laissent sortir le pus, tandis que le restant de la matiere demeure dur & cru ; de sorte qu'à moins que l'ulcere ne demeure ouvert & qu'on ne le traite avec des digestifs, il reste souvent une dureté skirrheuse pendant un tems considérable, mais qu'on vient néantmoins à bout de dissiper peu à peu dans les parties qui ne sont point glanduleuses : mais lorsqu'il reste une pareille dureté dans les mamelles, ensuite d'une suppuration qui a été mal traitée, elle occasionne souvent un *skirrhe* qu'il est impossible de résoudre. Le *skirrhe* n'est jamais plus fréquemment produit par cette cause que dans les bubons vénériens, lors par exemple, qu'on les ouvre avant que la matiere soit tout-à-fait mûre, ou lorsqu'après les avoir ouverts, le Chirurgien se hâte de les consolider avec des dessiccatifs ; car pour lors il reste toujours quelque chose de skirrheux.

*Par la matiere atrabilaire du sang ou de la bile.* Lorsque le sang est dépouillé de sa partie la plus fluide, soit par un exercice trop violent, ou une application d'esprit trop assidue, la partie restante est plus noire qu'à l'ordinaire, devient incapable de circuler en conséquence de sa ténacité, qui naît de l'union de l'huile épaisse du sang avec ses parties terrestres, & passe avec difficulté par les parties les plus étroites des vaisseaux ; au moyen de quoi cette matiere, à laquelle on donne le nom de bile noire, est très-propre à produire des obstructions. Mais, lorsque la bile, proprement dite, séjourne dans la vésicule du fiel, elle peut acquérir une ténacité surprenante, & dégénérer souvent en des concrétions calculeuses. On donne aussi le nom de bile noire à cette matiere sordide & ténace, produite par la stagnation & l'épaississement de la bile : mais elle est

beaucoup plus acre & plus sujette à se corrompre que la premiere qui est formée de la partie la plus crasse du sang. Cette derniere peut déranger tout le laboratoire de la bile, obstruer les parties dans lesquelles elle réside, se corrompre ensuite & occasionner les maladies les plus terribles. La premiere espece au contraire paroît extremement propre à produire des tumeurs skirrheuses, puisque le sang infecté par une pareille viscosité, s'arrête aisément dans les circonvolutions des glandes. Les Observations pratiques font foi que les tumeurs skirreuses affectent communément les personnes, qui en conséquence d'une idiosyncrase particuliere inclinent vers un tempérament atrabilaire, dont nous spécifions les signes au mot *temperamentum*.

Les anciens Medecins ont presque toujours regardé la bile noire comme la cause des *skirrhes* & des cancers; & Galien, *in Method. Medend. ad Glaucon. Lib. II. cap.* 12. assure que la seule cause du cancer est une bile noire, qui loin de s'évacuer par les hémorrhoïdes, les varices ou la transpiration, se jette sur les autres parties du corps. Il s'est confirmé dans cette opinion par l'observation qu'il a faite, que les veines des parties ainsi affectées, sont remplies d'un sang noir & épais. On peut en voir la cause au mot *Carcinoma*. La conformité qu'il y a entre le *skirrhe* & la bile noire, prouve suffisamment que le premier est souvent produit par celle-ci; car l'humeur ténace à laquelle on donne le nom de bile noire, remplit & obstrue ordinairement les vaisseaux des visceres du bas-ventre, & produit des maladies d'une nature chronique. Les anciens Medecins l'appellent bile noire raréfiée ou exaltée, lorsqu'elle commence à se fondre & à se corrompre; & pour lors elle fait des ravages horribles, & excite dans les personnes d'un tempérament froid, des fievres aiguës, dont la mort est bientôt la suite. Elle cause aussi des dyssenteries de très mauvaise espece, des érosions de visceres, des syncopes & souvent des morts subites. Un *skirrhe* peut subsister long-tems dans certaines parties du corps, sans incommoder le malade, à moins qu'il ne vienne à comprimer trop fortement les vaisseaux adjacens. Mais si la matiere d'un *skirrhe* invétéré vient à se mouvoir, ou d'elle-même, ou à l'occasion d'un mauvais traitement, elle dégenere bientôt en un cancer terrible.

*Par la suppression du flux menstruel.* Il arrive les changemens les plus considérables dans les corps des femmes lorsque leurs ordinaires commencent à paroître pour la premiere fois, aussi-bien que lorsqu'ils viennent à cesser dans le tems où elles ne sont plus en âge de concevoir. Il paroît par les observations, que presque tous les Medecins ont faites, qu'il se forme vers ce tems-là des *skirrhes* dans la matrice & les ovaires, en conséquence de l'engorgement des vaisseaux: mais il y a une si grande correspondance entre les mamelles & l'utérus, qu'aussi-tôt que le flux menstruel vient à cesser, les premieres se gonflent, comme il arrive aux femmes grosses, aussi-bien qu'à celles qui ont accouché, lorsque les vuidanges sont tout-à-fait supprimées ou viennent à diminuer considérablement; car le lait se porte aussi-tôt aux mamelles & les gonfle. Il n'est donc pas étonnant qu'après que les regles ont cessé les mamelles soient affectées, leurs vaisseaux distendus, & qu'il s'y forme des *skirrhes*. On observe encore souvent, que les tumeurs skirrheuses qui ont été produites par d'autres causes, augmentent vers ce tems-là & dégénerent souvent en cancers.

Hippocrate nous apprend, dans son Traité *des Maladies des femmes, Lib. II. c.* 20. « que le sang menstruel qui « est retenu dans l'utérus, regorge dans les mamelles. »

Et après avoir rapporté plusieurs symptomes qui persuadent faussement aux femmes qu'elles sont grosses, il ajoute:

« Il leur vient aux mamelles des tubercules de différen« te grosseur, qui loin de suppurer, deviennent insen« siblement plus durs, & dégénerent à la fin en cancers « occultes. »

Dionis, dans son *Cours d'Opérations de Chirurgie*, conclut d'après ses propres observations, que de vingt femmes qui ont des cancers, il y en a quinze qui sont âgées de quarante-cinq à cinquante ans; & il rapporte, que dans le voyage qu'il fit en 1700. dans diverses Provinces de France, il en vit dans presque tous les Hôpitaux, qui toutes approchoient de cinquante ans; que si elles étoient plus jeunes, elles n'étoient pas bien réglées.

Houllier nous apprend, *Comment. II. in Lib. III. Coac. Hippocrat. N°.* 40. que la suppression totale ou la diminution du flux menstruel, occasionne des tumeurs glanduleuses dans les autres parties du corps, & qu'il a vu dans l'espace d'un an plus de deux cens filles, qui, quoiqu'à la fleur de leur âge, avoient des tumeurs dans les aines, en conséquence de ce qu'elles n'étoient pas assez réglées. On a vu dans le cas que nous avons rapporté ci-dessus, qu'une femme âgée d'environ quarante-six ans, étant tombée malade ensuite de la suppression de ses regles, on lui trouva, lorsqu'elle fut morte, le mésentere, le pancréas, le ventricule & le pylore tout-à-fait skirheux; par où l'on voit combien la cessation des regles contribue à la production du *skirrhe*, ou à son augmentation lorsqu'il est une fois formé.

*Par celle du flux hémorrhoïdal.* Comme la bile noire se jette souvent sur les visceres du bas-ventre, & y cause des maladies surprenantes, il seroit à souhaiter que le sang ténace & aduste s'évacuât par les veines hémorrhoïdales; & c'est ce qui arrive souvent aux sujets d'une habitude mélancolique. De-là vient qu'Hippocrate, *in Aphor. XXII. sect. 6.* regarde les hémorrhoïdes comme extremement salutaires aux mélancoliques. Lors donc que la matiere atrabilaire vient à être retenue dans le corps en conséquence de la suppression du flux hémorrhoïdal, elle peut, ainsi que nous l'avons déja observé, causer les obstructions les plus obstinées dans les parties glanduleuses.

*Le skirrhe peut encore être produit par une matiere épaisse, austere, terrestre ou gypseuse.* On auroit peine à croire, si une infinité d'expériences ne nous en assuroient, qu'il se trouve dans les humeurs les plus subtiles & les plus limpides du corps humain une certaine matiere dont il peut se former une pierre extremement dure. C'est ainsi que l'urine limpide, après s'être séparée du sang dans les petits vaisseaux des reins, forme souvent des concrétions calculeuses, non-seulement lorsqu'elle vient à croupir dans le bassinet, les ureteres & la vessie, mais encore dans les reins, qu'on a quelquefois trouvé, entierement calculeux.

J'ai souvent vu rendre, dit Van-Swieten, plusieurs pierres qui s'étoient formées dans les reins, qui avoient des branches par lesquelles elles paroissoient s'être insérées dans les vaisseaux émulgens, quoique le reste de leur surface fût sphérique. J'ai encore vu, dit le même Auteur, extraire une petite pierre de la glande sublinguale. On a souvent trouvé des petites pierres dans la cavité du bas-ventre, quoiqu'elle ne soit humectée que par une espece de rosée extremement subtile. On a aussi trouvé de pareilles concrétions calculeuses dans la substance du cerveau, aussi-bien que dans presque toutes les autres parties du corps. Si donc il vient à se former de semblables concrétions dans les parties glanduleuses, elles pourront occasionner des tumeurs skirrheuses très-obstinées. Les pierres qui s'engendrent dans le corps humain ont différens degrés de dureté; car il s'en trouve d'extremement dures, & telles sont celles de la vessie; d'autres au contraire sont très-tendres & très-friables, comme sont celles qui se forment dans la vessicule du fiel.

J'ai vu rendre en toussant, dit Van-Swieten, des pierres blanches & friables qui ressembloient à du plâtre. Paré dit avoir trouvé les glandes du mésentere skirrheuses, & pleines d'une matiere gypseuse.

*Par une vie mélancolique.* On observe dans les maladies mélancoliques, que la bile qui prédomine dans le sang, & qui se loge surtout autour des visceres du bas-ventre, produit des inquiétudes si extraordinaires & une tristesse si insupportable, que les malades attentent souvent sur eux-mêmes pour s'en délivrer. On observe encore que les passions violentes engendrent une semblable matiere dans le sang, & la fixent dans les vaisseaux des visceres du bas-ventre. Puis donc que la tristesse peut engendrer une matiere atrabilaire, il s'ensuit qu'elle peut aussi occasionner un *skirrhe*.

*Par de mauvais alimens.* La mélancolie peut avoir, entre autres causes, l'usage des alimens austeres, durs, terrestres & secs, surtout si le malade vit dans le repos & dans l'application. De-là vient que les personnes d'étude sont sujettes aux obstructions des visceres du bas-ventre, à cause du fréquent usage qu'elles font des viandes & des poissons salés, fumés ou séchés à l'air, des pois & des feves, & des méditations profondes auxquelles elles se livrent sans prendre aucune espece d'exercice. Ces sortes de personnes éprouvent communément à leurs dépens qu'elles eussent beaucoup mieux fait de substituer à ces alimens grossiers & pesans des herbes potageres, telles que la laitue, l'endive & la chicorée, aussi-bien que la chair délicate des jeunes animaux. Lorsque les enfans des pauvres gens se nourrissent de substances farineuses, crues & sans levain, ils sont sujets à des enflures du bas-ventre, à cause des engorgemens qu'elles causent dans les visceres. L'usage des fruits verds & austeres, rend les enfans de la campagne sujets aux mêmes accidens.

*Par une disposition héréditaire.* On est convaincu par l'expérience journaliere, que la phthisie, l'épilepsie & la goute passent des peres aux enfans; & il en est peut-être de même des autres maladies. Ces sortes de maladies héréditaires sont extremement difficiles à guérir, si tant est qu'elles ne soient pas incurables.

Le célebre Boerhaave dit un jour à cette occasion à ses écoliers, qu'il avoit connu une certaine famille dont tous les enfans devenoient ictériques à un certain âge, & mouroient ensuite hydropiques. Que les Medecins ayant fait ouvrir leurs cadavres pour découvrir la cause d'un pareil malheur & le prévenir par la suite, ils leur avoient trouvé le foie skirrheux.

Les effets du *skirrhe* formé, sont d'occuper par son volume les lieux voisins, de les presser, de les comprimer, de troubler les fonctions de la partie skirrheuse & des voisines; d'occasionner ensuite des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des paralysies, des atrophies, des sphaceles, la stérilité, des accouchemens laborieux, la passion iliaque, & plusieurs autres maux semblables qu'il est aisé de déduire de la nature & de la fonction de la partie lésée, & qui cause la compression.

La partie skirrheuse augmentant de volume, il faut nécessairement qu'elle rétrécisse, & quelquefois qu'elle comprime totalement les vaisseaux des parties voisines. De-là vient qu'on a mis dans l'art. intitulé *Obstructio*, les tumeurs skirrheuses au nombre des causes qui diminuent le diametre des vaisseaux, en les comprimant. Les effets du *skirrhe* peuvent donc être infinis & tout-à-fait différens, suivant la variété des parties affectées, & les différentes fonctions de celles qui se trouvent comprimées par le *skirrhe*. C'est ainsi qu'un *skirrhe* formé dans la mamelle d'une femme saine par une cause externe, subsiste jusques à un âge avancé sans lui causer aucune incommodité. Lors au contraire qu'un *skirrhe* s'empare de l'œsophage ou des parties voisines, & qu'il augmente au point de rétrécir & de comprimer sa cavité, il empêche totalement la déglutition; & après avoir fait souffrir au malade, souvent pendant plusieurs mois le sort de Tantale, il le met au tombeau. Il suffit donc de spécifier ici les sources générales dont on peut déduire les effets du *skirrhe*. La connoissance des maladies particulieres que le *skirrhe* occasionne dépend des fonctions des parties affectées.

Voici cependant les plus considérables.

*Les inflammations, les suppurations, les gangrenes & les sphaceles.* On a observé au mot *Inflammatio*, en spécifiant les causes de l'inflammation, qu'elle peut être produite par toutes celles des obstructions. Or, nous venons d'observer que le *skirrhe* est une des causes qui diminuent la cavité des vaisseaux en les comprimant. L'inflammation étant une fois formée, elle peut être suivie de tous ses autres effets, & par conséquent d'une suppuration, d'une gangrene & d'un sphacele. Il faut cependant observer que la suppuration n'a jamais lieu dans un *skirrhe* légitime & confirmé, mais seulement dans les parties voisines qu'il comprime. De plus, nous avons rapporté au mot *Gangræna*, d'après les observations d'Hildan, que la gangrene s'empara des deux jambes d'un malade en conséquence d'une tumeur skirrheuse qui comprimoit la veine-cave, dans l'endroit où elle donne les deux iliaques, & qu'elle fut suivie d'un sphacele qui gagna jusqu'aux genoux, & qui lui causa la mort.

*Le skirrhe peut aussi produire la paralysie.* Il est absolument nécessaire, pour que les muscles puissent se mouvoir, que la communication qu'ils ont avec le cerveau par les nerfs soit entierement libre. Si donc un *skirrhe* vient à comprimer le nerf que le cerveau envoie à un muscle, celui-ci ne manquera pas de devenir paralytique. De même, si quelque cause que ce soit vient à comprimer un gros tronc nerveux qui se distribue à un membre, celui-ci tombera dans une paralysie parfaite.

Lorsque les glandes situées sous les aisselles deviennent skirrheuses & compriment les troncs nerveux voisins, il est évident qu'elles peuvent occasionner une paralysie.

J'ai vu une femme âgée de soixante ans, dit Van-Swieten, dont toute la mamelle droite étant devenue skirrheuse, les glandes axillaires droites s'enflerent & se durcirent; circonstance qui fut d'abord suivie d'une douleur violente, & ensuite d'une stupeur & d'une paralysie légere dans tout le bras. Les glandes situées au côté droit du cou étant devenues extremement dures & enflées, la malade tomba dans des syncopes fréquentes, à cause peut-être de la compression que souffroient la paire vague & la paire intercostale des nerfs.

*L'Atrophie.* On a observé au mot *Vulnus*, que lorsqu'une grosse artere est coupée de façon que le sang ne peut plus se rendre dans les parties, que jusqu'à l'endroit de la division, pour lors toutes celles qui sont au-dessous, & qui recevoient le sang de ce gros tronc tombent en mortification, parce qu'elles se trouvent entierement dépouillées de l'influence du fluide vital. On a encore observé dans le même article, que cet accident peut arriver de deux manieres; car où les fluides qui ne sont plus poussés par le mouvement du sang artériel croupissent & se corrompent, d'où il résulte une gangrene lente & putride: ou bien les humeurs qui se trouvent plus éloignées du cœur que cette division, passent par la propre contraction des vaisseaux dans les veines, qui à l'aide des muscles qui leur sont contigus, les ramenent au cœur: par ce moyen les vaisseaux qui ne contiennent plus de liqueur s'affaissent, leurs parois se joignent, & le volume de la partie diminue journellement, & se desseche comme une momie, ainsi

que j'en ai rapporté un exemple dans le même article. Il est évident qu'il peut arriver un pareil malheur lorsque le *skirrhe* comprime tellement l'artere qui se distribue dans une partie, que le sang ne peut plus s'y rendre.

*La stérilité.* On ne doit point douter que les deux sexes ne puissent devenir stériles, lorsque les organes de la génération deviennent skirrheux au point de ne pouvoir plus s'acquiter de leurs fonctions. Il paroît par un grand nombre d'observations que les testicules de l'homme peuvent être affectés d'un *skirrhe*, & puisque les femmes sont destinées non-seulement à recevoir les rudimens du fœtus, mais encore à le garder & à le nourrir dans la matrice jusqu'à ce qu'il soit à terme, il est évident, vu le grand nombre de conditions que tout cela exige, que les causes de la stérilité doivent être beaucoup plus fréquentes en elles que dans les hommes. On est convaincu par expérience que les tumeurs skirrheuses qui se forment dans les parties genitales ou dans celles du voisinage, & qui compriment par leur volume tous les vaisseaux contigus, occasionnent souvent la stérilité. Hippocrate observe dans son Traité, *de Natura Muliebri*, *cap.* 19. que l'épiploon comprime tellement la matrice dans les femmes chargées de graisse, qu'il les rend incapables de concevoir. Il nous apprend dans le même endroit que les *skirrhes* qui se forment dans le cou ou dans l'orifice de l'utérus, & qu'il est aisé de découvrir en introduisant les doigts dans la partie, rendent les femmes stériles à moins qu'on n'y remédie. Il a souvent paru par l'ouverture des cadavres que les *skirrhes* de l'utérus avoient occasionné la stérilité. Hildan, *Observ. Chirurg. Cent.* 1. *Observat.* 65. rapporte qu'ayant ouvert le corps d'une femme de soixante ans qui avoit été mariée deux fois sans avoir jamais eu d'enfans, à dessein de découvrir la cause de sa stérilité, il decouvrit un *skirrhe* qui entouroit en forme d'anneau le cou de la matrice. & fermoit tellement son orifice qu'on pouvoit à peine y introduire la pointe d'une sonde. Il nous apprend dans la même Centurie, *Observ.* 66. qu'il trouva dans une autre femme qui étoit demeurée stérile ensuite d'une inflammation de matrice qu'elle avoit eu dès son premier accouchement, un *skirrhe* aussi gros qu'un œuf d'oie tellement situé & si fort adhérent à l'entrée de l'orifice de la matrice que rien ne pouvoit y passer, & qu'il fut impossible de le détacher. J'ai vu moi-même, dit Van-Swieten, tout le vagin skirrheux & tellement enflé, qu'on pouvoit à peine y introduire une sonde. Il faut encore observer que les femmes qui sont demeurées stériles sont ordinairement affectées d'un *skirrhe* à la matrice vers le tems que leurs regles cessent; & cette maladie manifeste assez sa malignité par les douleurs excessives qu'elle cause, les écoulemens d'humeurs acres dont elle est accompagnée, & les hémorrhagies excessives qui succedent à l'état variqueux des vaisseaux qui se corrodent à la fin, par où il paroît que c'est avec raison qu'on met le *skirrhe* au nombre des causes de la stérilité.

*L'Accouchement laborieux.* Pour que le fœtus qui a atteint sa maturité puisse sortir de la matrice, il faut que son orifice & le vagin aient la liberté de se dilater: si donc ces parties sont endurcies par une tumeur skirrheuse, ou que celles qui se sont formées dans les parties voisines compriment celles-ci, il est évident que l'accouchement sera très-laborieux, & quelquefois absolument impossible. Il est vrai que le *skirrhe* grossit rarement au point de retarder la sortie de l'enfant, à moins qu'il n'ait été formé long-tems avant la conception. Mais celui qui se forme dans l'utérus ou dans le vagin, doit, selon toute apparence, disposer à la stérilité, ce qui l'a fait mettre au nombre des causes de cet accident. Il est cependant certain que quelques femmes sont devenues enceintes, quoique l'orifice de la matrice fût extremement petit. On trouve dans les Auteurs un grand nombre d'observations qui confirment cette doctrine. J'ai vu, dit Van-Swieten, une femme de trente-huit ans, qui mourut dès sa premiere couche, faute de pouvoir mettre son enfant au monde. M. Littre rapporte dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, pour l'Année* 1705. qu'il trouva le cou de l'utérus d'une femme dont il fit la dissection, obstrué par une substance glanduleuse qui adhéroit à la matrice, & qui étoit percée de plusieurs petits trous. Il est parlé dans les *Essais de Medecine d'Edimbourg*, *Tom. III.* d'une femme de quarante ans à qui l'on ne put tirer son premier enfant que mort à cause du peu de capacité du bassin. Etant devenue enceinte trois mois après avoir été mariée, lorsque le tems d'accoucher fut venu, elle fut tourmentée pendant deux jours de douleurs cruelles, sans que l'orifice de l'utérus se dilatât. Comme le Chirurgien n'avoit aucun *speculum matricis* en main, il se servit pour séparer les parois du vagin d'un instrument grossier, après quoi il découvrit les vestiges de l'orifice de l'utérus qui étoit fermé. Ayant ensuite ouvert cet orifice avec un bistouri, il trouva tout autour une dureté cartilagineuse à laquelle il fut obligé de faire plusieurs petites incisions avant de pouvoir procurer une dilatation suffisante. Il tira l'enfant mort avec les mains, mais la malade fut immédiatement saisie d'une fievre aiguë, d'une douleur pleurétique & d'un asthme qui la mit en vingt-quatre heures au tombeau. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent.* 1. *Obs.* 67. nous apprend, qu'ayant disséqué une femme qui avoit été six jours en travail, il lui trouva la matrice déchirée & la tête de l'enfant arrêtée dans la cavité du bas-ventre. La cause de cet accident étoit un *skirrhe* presqu'aussi gros que la tête du fœtus, dont le volume s'opposoit à la sortie de l'enfant.

*La passion iliaque.* Elle peut être causée par tout ce qui est capable de rétrécir une portion du conduit intestinal, de maniere que les excrémens qui doivent être chassés vers l'anus par son mouvement péristaltique ne puissent passer. Il arrive de-là que le mouvement péristaltique étant renversé, les matieres contenues dans les intestins retournent dans l'estomac, & sortent par la bouche, après avoir long-tems tourmenté le malade. Cette maladie est souvent mortelle lorsqu'elle est accompagnée d'une inflammation; au lieu que quand il n'y en a point, elle peut affliger long-tems le malade sans lui causer la mort. On a souvent observé que la passion iliaque a été causée par des tumeurs skirrheuses qui comprimoient ou obstruoient totalement les intestins. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent.* 1. *Observ.* 69. nous apprend, qu'ayant ouvert un homme qui avoit été long-tems affligé d'une douleur fixe & continue au-dessus de la région du foie, & qui mourut à la fin d'une passion iliaque, il trouva un *skirrhe* ulcéré au fond de l'intestin cæcum.

Boerhaave rapporte un cas remarquable qui confirme cette doctrine.

Un jeune enfant de distinction s'étant échauffé à patiner sur la glace, vint s'asseoir dans un traîneau avec son pere, & y demeura exposé pendant une heure à un froid très-violent. Il sentit aussi tôt après une douleur dans le bas-ventre, & dès-lors sa santé commença à péricliter. Au bout de quelques semaines il fut attaqué d'une constipation qui devint par la suite totale, de maniere qu'il ne rendoit plus aucun excrément. On n'apperçut aucune diminution dans son appétit: mais il rendoit tous les trois jours après bien des souffrances tous les alimens qu'il avoit pris pendant ce tems-là. Il mourut enfin après qu'on eut employé inutilement bien des remedes, & on le fit ouvrir en présence des Medecins qui l'avoient traité, & qui tous furent d'une opinion différente touchant la cause de sa mort. Boerhaave qu'on avoit consulté, attribuant sa maladie à un *skirrhe* caché, étoit d'avis qu'on lui prescrivît des résolutifs

légers & des alimens capables d'engendrer peu d'excrémens. Les autres Medecins furent d'un avis contraire & prétendirent qu'il falloit évacuer par le vomissement les matieres pituiteuses qui obstruoient les intestins, & leur avis prévalut sur celui de Boerhaave. Mais ce régime ne fit qu'aigrir les symptomes. Enfin, l'ouverture du cadavre fit voir la certitude du prognostic de Boerhaave, car l'on trouva un *skirrhe* qui comprimoit l'iléon à l'endroit de son insertion dans le colon. Les intestins grêles étoient extraordinairement dilatés au-devant de la partie obstruée, & si rétrécis par derriere, qu'ils excédoient à peine la grosseur de l'appendice vermiforme.

Outre ces maladies dont on vient de parler, il peut en résulter un grand nombre d'autres des *skirrhes* qui se forment dans les autres parties du corps. Nous lisons, par exemple, dans les Auteurs que des douleurs chroniques ont été produites par des tumeurs skirrheuses de l'estomac & du pancréas qui tendoient à la malignité du cancer. Le *skirrhe* du foie produit souvent une jaunisse incurable, laquelle est suivie d'une hydropisie mortelle. Il paroît évidemment par ce qu'on vient de dire, qu'un grand nombre de maladies chroniques ont pour causes des tumeurs skirrheuses formées dans les parties internes du corps.

Passons maintenant aux signes diagnostics & prognostics du *skirrhe*.

On connoît la présence du *skirrhe* par ses causes, par ses effets, par ses symptomes, par la connoissance de la partie affectée & du tempérament du malade.

On découvre aisément un *skirrhe* formé dans les parties externes du corps : mais on a beaucoup plus de peine à l'appercevoir lorsqu'il est logé dans les parties internes. La connoissance des circonstances suivantes donnera beaucoup de lumieres dans ces sortes de cas.

*Quant aux causes du skhirrhe.* Si la cause qui dispose par avance à la génération d'un *skirrhe* est une viscosité atrabilaire des humeurs produites par un long usage d'alimens austeres, terrestres & grossiers, & par le défaut d'exercice, ou par la trop longue influence de quelque passion, principalement de la tristesse; & qu'en même-tems la cause efficiente soit une contusion; si une inflammation n'est ni résoute, ni changée en suppuration; si le flux menstruel ou hémorrhoïdal est supprimé, ou que le mal soit héréditaire, il y a tout lieu d'appréhender un *skirrhe*.

*A l'égard de ses effets.* Le *skirrhe* dérange toujours non-seulement les fonctions de la partie affectée, mais encore celles des parties voisines, qu'il comprime par son volume. Si donc, les causes propres à produire un *skirrhe* ont précédé, si les symptomes des fonctions lésées prouvent que les usages que certaines parties avoient lorsqu'elles étoient saines, sont dérangés ou totalement abolis, & si la maladie continue long-tems dans le même état sans augmenter considérablement, on aura des preuves très-fortes de la présence du *skirrhe*. Par exemple, si ensuite d'une maladie aiguë de la poitrine, qui n'a été guérie ni par une douce résolution, ni par une suppuration bénigne, il reste une difficulté de respirer & une toux seche; & que ces symptomes augmentent après le moindre exercice, ou après qu'on a trop mangé, on a tout lieu de soupçonner un *skirrhe* dans les poumons, qui en rétrécissant par son volume les bronches de ce viscere, rend la respiration difficile, & en comprimant les vaisseaux sanguins, empêche le sang qui est chassé du ventricule droit du cœur de pouvoir librement circuler dans toutes les parties étroites de l'artere pulmonaire. Le mouvement du sang augmentant donc par l'exercice, ou le sang veineux venant à se mêler dans le ventricule droit du cœur avec une grande quantité de chyle, les poumons commencent à être comprimés, la résistance faite à l'action du ventricule droit du cœur devient plus forte, & ne peut être surmontée par les efforts que le malade fait pour augmenter sa respiration. Une vomique cachée dans les poumons comprimant les parties voisines, produit les mêmes symptomes: mais l'anxiété augmente à proportion que le pus devient plus abondant, de maniere que le malade est ou suffoqué, ou délivré de sa maladie par la rupture de l'abscès. Le *skirrhe* des poumons se manifeste aussi par la fievre hectique qui en est presque toujours inséparable; à quoi l'on peut ajouter que toutes les circonstances demeurent les mêmes pendant un tems considérable, & que les symptomes subsistent souvent pendant plusieurs années sans augmenter.

*Pour ce qui est de ses symptomes.* Lorsque cette maladie affecte les parties externes, elle se manifeste par une tumeur, une dureté aussi-bien que par l'absence de la douleur : mais quand elle s'empare des parties internes on ne sauroit découvrir ces phénomenes par les sens; & ce n'est que par ses effets que le Medecin peut juger de sa nature & diriger sa pratique.

*A l'égard de la partie affectée.* Nous avons déja observé que les tumeurs skirrheuses se forment principalement dans les parties glanduleuses, surtout lorsque le fluide que les glandes séparent est d'une nature à s'épaissir aisément, comme le lait dans les mamelles, par exemple. C'est ce qui fait que la plus légere cause produit des *skirrhes* dans ces parties.

*Quant à la constitution du malade.* On a vu ci-dessus que rien ne contribue plus à la production du *skirrhe* qu'une habitude atrabilaire; & l'on trouvera au mot *Temperamentum* les signes auxquels on peut la connoître.

C'est de ces circonstances qu'on déduit le prognostic de ce mal, en considérant sa durée, ses effets. Les *skirrhes* ne sont point nuisibles par eux mêmes, il n'y a que l'excès du mouvement des humeurs qui les rende malins.

La science du prognostic consiste non-seulement à connoître au moyen des signes diagnostics d'un *skirrhe*, si la cure en sera aisée ou mal aisée, mais encore à prévoir les accidens qui peuvent résulter de la lésion faite aux fonctions des parties skirrheuses, ou à celles du voisinage que le *skirrhe* comprime. On doit donc déduire le prognostic des circonstances sur lesquelles on fonde les signes diagnostics de cette maladie. Par exemple, on guérit avec beaucoup plus de difficulté un *skirrhe* qui provient de la viscosité atrabilaire des humeurs, qu'un autre qui s'est formé à la suite d'une inflammation. On a plus à craindre d'un *skirrhe* qui comprime des vaisseaux, que de celui qui se forme dans la poitrine, puisque celui-ci n'apporte aucune incommodité au malade, à moins qu'il ne dégénere en cancer. Le Medecin doit surtout avoir égard en formant ce prognostic à la durée, aussi bien qu'aux différens effets de la maladie; car on peut commodément espérer de pouvoir guérir un *skirrhe* qui est formé depuis peu, au lieu qu'il devient tout à-fait incurable lorsqu'il subsiste depuis plusieurs années, à moins qu'on ne puisse l'extirper. Les effets du *skirrhe* varient suivant la différence des parties qu'il affecte immédiatement ou qu'il comprime par son volume.

Comme le *skirrhe* n'est point douloureux, il ne cause point non plus d'accidens fâcheux, à moins qu'il n'ait son siége dans des parties où en comprimant les parties voisines il trouble quelques fonctions considérables du corps. J'ai vu, dit Van-Swieten, une personne porter un *skirrhe* dans la poitrine pendant vingt ans & plus, sans en recevoir la moindre incommodité; & il paroît en effet par un grand nombre d'observations que de pareilles tumeurs ont demeuré logées dans les parties internes sans altérer beaucoup la santé. M. Littre rapporte dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour l'année 1700. qu'ayant ouvert un homme de soixante

ans qui s'étoit tué en tombant d'un lieu élevé, il lui trouva la rate entierement skirrheuse, bien qu'il eût toujours paru se bien porter. Mais il falloit que le volume de sa ratte fut bien petit, puisqu'elle ne pesoit qu'une once & demie, aussi ne comprimoit-elle pas beaucoup les parties voisines.

Hippocrate, dans son Traité *des Affections*, *cap.* 5. parlant des personnes attaquées de la rate, s'exprime en ces termes :

« Les maladies spléniques dégénerent dans quelques-uns « en une hydropisie qui les met au tombeau. Il s'en trou- « ve d'autres dont la rate vient à suppuration, & qui « guérissent à l'aide des cauteres; mais il y en a en qui « ce viscere se durcit & augmente considérablement, « & pour lors la maladie subsiste jusques dans un âge « très-avancé. Ces sortes d'accidens arrivent lorsqu'en « conséquence d'une fievre ou de quelqu'autre mala- « die qu'on a mal traitée, la bile ou le phlegme se jet- « tent sur la rate : mais ces sortes de maladies ne sont « pas mortelles, bien qu'elles soient de longue du- « rée. »

Néantmoins si l'on considere attentivement la nature du *skirrhe*, on comprendra sans peine qu'il peut donner lieu à une infinité de maladies, pourvu que la circulation augmente ; car le *skirrhe* est causé par un fluide coagulé ou épaissi, qui s'amasse dans les glandes, ou qui se distribue dans les parties vasculeuses, & qu'on peut regarder comme un corps mort & sans action. Mais les vaisseaux dans lesquels ce fluide croupit, ou les follicules qu'il distend ont leurs membranes parsemées de vaisseaux, qui étant rétrécis par la compression qu'ils souffrent de la part de la concrétion skirrheuse, ne laissent plus circuler les humeurs avec la même liberté qu'auparavant, bien qu'elles conservent encore leur cours dans les endroits où le mouvement du sang est modéré. Que si la circulation vient à augmenter, à l'occasion d'une fievre, par exemple; ces vaisseaux qui se trouvent comprimés de tous côtés par la concrétion skirrheuse, ne pouvant se dilater assez pour donner entrée dans le même espace de tems, à une plus grande quantité de fiuide, il se formera une obstruction, laquelle sera bien-tôt suivie d'une inflammation, en conséquence du mouvement augmenté des humeurs. Et comme le frottement mutuel des solides & des fluides excite une chaleur violente, ainsi qu'on l'a observé au mot *Inflammatio*, cette concrétion skirrheuse ne tardera pas à se putréfier, & à être suivie de tous les accidens que nous avons spécifiés au mot *Cancer*. On voit donc par ce qui précede comment le *skirrhe*, qui n'est point nuisible de lui-même, peut devenir malin en conséquence de l'augmentation du mouvement des humeurs.

Comme cet excès de mouvement ne peut souvent être évité, le *skirrhe* jette dans une crainte perpétuelle.

Il n'est point de Medecin assez savant pour prévenir en tout tems l'excès de circulation auquel son corps est sujet; car les passions de l'ame, que l'homme le plus prudent ne peut ni éviter, ni réprimer à sa volonté, augmentent souvent à un point extraordinaire l'impétuosité & la vitesse du sang, ainsi qu'on l'a observé au mot *Sanguis*; la moindre erreur dans le régime, peut aussi quelquefois produire le même effet ; & l'on peut en dire autant de l'augmentation du mouvement musculaire. Mais on ne sauroit jamais obtenir d'un malade qu'il se garantisse de ces choses, puisqu'on néglige presque toujours un *skirrhe* à cause qu'il est exempt de douleur. Et quand même il seroit assez docile pour suivre de pareils conseils, il lui seroit toujours impossible de se garantir des maladies épidémiques, des injures de dehors, d'une contusion, par exemple, ou d'autres semblables accidens, qui tous suffisent pour irriter un *skirrhe*. D'ailleurs, les changemens auxquels le corps humain est naturellement sujet, suffisent pour faire dégénérer un *skirrhe* en cancer ; telle est la suppression des regles dans les femmes qui ne sont plus en âge de concevoir, ainsi que nous l'avons observé au mot *Carcinoma*. Il est donc évident qu'on a toujours à craindre les suites funestes d'un *skirrhe*, dans quelque endroit du corps qu'il soit situé, puisqu'on ne sauroit prévenir toutes les causes qui sont capables de convertir le *skirrhe* le plus bénin en un cancer extremement malin.

C'est pourquoi, celui qui a un *skirrhe* à traiter, doit considérer,

1°. S'il est récent, bénin, bien situé, s'il n'est pas encore parfaitement dur, & si le malade est d'un bon tempérament ; dans ce cas mettre en usage les émolliens & les résolutifs, dont les plus considérables sont le mercure & les vapeurs acides.

Rien ne demande plus de prudence que le traitement du *skirrhe*, puisque les erreurs qu'on peut commettre à cet égard sont irremédiables, & entraînent après elles un grand nombre d'accidens fâcheux. C'est pourquoi, les Medecins & les Chirurgiens ne doivent jamais perdre de vue le conseil d'Hippocrate, qui ordonne, *Aphor.* 38. *sect.* 6. « de ne jamais entreprendre la guérison « de ceux qui ont des cancers occultes, parce que cela « ne sert qu'à précipiter leur mort ; au lieu qu'ils peu- « vent vivre long-tems lorsqu'on ne leur donne aucun « remede. »

Il paroît qu'Hippocrate entend par cancers occultes, les *skirrhes* malins & invétérés, que l'application des remedes irrite si aisément, & fait dégénérer en cancers ulcérés.

Avant que d'appliquer aucun remede à un *skirrhe*, le Medecin doit examiner s'il peut le résoudre ; ce qu'il connoîtra aux marques suivantes.

*S'il est récent :* car dans ce cas l'humeur coagulée n'aura point dégénéré, en conséquence de la dissipation de ses parties les plus fluides en une masse irrésoluble, outre qu'il est rare qu'un *skirrhe* récent affecte toute la substance de la glande. Il est donc beaucoup plus aisé dans ce cas de faire passer les résolutifs dans la partie affectée par le moyen des vaisseaux qui se trouvent encore ouverts; & ils agiront d'autant plus efficacement sur la concrétion skirrheuse, qu'elle n'a point encore acquis la dureté du calcul. Lors au contraire qu'un *skirrhe* affecte depuis plusieurs mois quelque partie du corps, il est rare qu'on puisse venir à bout de le résoudre. Aussi Aretée conseille-t'il, dans son Traité *de Curat. Morb. diuturn. Lib. I. cap.* 14. lorsqu'il traite du *skirrhe* de la rate, « de prévenir les *skirrhes* qui ap- « prochent, & de résoudre ceux qui ne sont que com- « mencer. » Il nous apprend en même-tems que la résolution d'un *skirrhe* n'est pas une chose aisée.

*Bénin.* Tant que le *skirrhe* ne cause point de douleur ; qu'il n'est ni trop gros, ni trop dur ; que la couleur des tégumens n'est point altérée; qu'on ne sent ni demangeaison, ni chaleur extraordinaire dans la partie affectée, ni dans celles du voisinage, on dit qu'il est bénin. Il passe au contraire pour être malin, lorsqu'il est suivi de symptomes opposés aux précédens; & nous indiquerons ci-après les signes auxquels on peut le connoître.

*Situé dans un lieu commode.* Il est tel, par exemple, lorsqu'on peut y appliquer commodément les remedes convenables, & en approcher librement, afin que si, contre toute attente, les remedes viennent à l'irriter, on puisse l'extirper avec le bistouri.

*S'il n'est point encore parfaitement dur ;* car une dureté calculeuse, & une surface rude & inégale, indiquent un *skirrhe* confirmé, que les remedes résolutifs les plus doux ne manqueront point de rendre extremement malin. Le *skirrhe* doit donc céder à l'impression des doigts, autrement il est à craindre que les vaisseaux & les liqueurs coagulées qu'ils contiennent ne se convertissent en une masse irrésoluble.

*Si les liqueurs de la partie qu'il affecte sont saines ;* car puisque la Cacochymie atrabilaire favorise extremement, ainsi qu'on l'a déja observé, la production du *skirrhe*, il seroit inutile de résoudre la matiere engagée dans les vaisseaux, si la même cause devoit produire aussi-tôt après une pareille obstruction. Lors, par exemple, que la masse du sang est affectée d'un scorbut acre & putride, il est à craindre qu'en tentant la résolution du *skirrhe* avec des émolliens & des résolutifs, on n'occasionne une putréfaction dont les suites sont des plus à craindre.

Telles sont les précautions qu'il faut observer dans le traitement du *skirrhe*: mais les Charlatans, les femmelettes & les ignorans, dont l'imprudence est le partage, méprisent le danger qu'ils ignorent, & précipitent par leurs promesses trompeuses & séduisantes ceux qui se confient à eux dans les derniers malheurs.

Après qu'on s'est assuré par un mûr examen de toutes les circonstances, que le *skirrhe* est capable de résolution, on doit mettre en usage les émolliens qui relâchent les vaisseaux, aussi-bien que les résolutifs, qui, sans causer beaucoup d'agitations, fondent les humeurs coagulées.

Aretée assure, dans son Traité *de Curat. Morb. diuturn. Lib. I. cap.* 14. qu'il est besoin, pour résoudre les duretés de la rate, de remedes aussi chauds que le feu : mais il ordonne immédiatement après, d'arroser les parties avec de l'huile, du vinaigre & du miel, & de les saupoudrer avec la poudre du *glans unguentaria.* Il prescrit encore pour le même effet des cataplasmes anodyns & émolliens.

Galien, dans son Traité *de Method. Medend. Lib. XIV. cap.* 4. parlant de la cure du *skirrhe*, établit pour regle, « de ne point tenter une évacuation avec des re« medes résolutifs & attractifs, sans avoir auparavant « ramolli la tumeur & fondu les liqueurs coagulées au « moyen de substances chaudes & émollientes; parce « qu'encore que la cure paroisse aller le mieux du mon« de pendant quelques jours, on rend la maladie tout« à-fait incurable, puisqu'après avoir résout par ces « moyens les parties les plus subtiles, celles qui res« tent deviennent aussi dures qu'un caillou. »

Rien ne prouve mieux la verité de cette doctrine que ce qui arrive aux nourrices, qui, pour éviter que les tumeurs qu'elles ont aux mamelles ne viennent à suppuration, les frottent devant le feu ; elle diminuent bien à la vérité la tumeur, & préviennent la suppuration : mais il leur en reste un *skirrhe* dont elles ne guérissent jamais.

Rien n'est plus utile dans ces sortes de cas, que d'exposer deux fois par jour la partie affectée à la vapeur de l'eau chaude, de la frotter ensuite légerement, & d'y appliquer quelque emplâtre aromatique, où il entre surtout des gommes férulacées, telles que la gomme ammoniac, le sagapenum, le galbanum & autres semblables. Les fomentations & les cataplasmes préparés avec de semblables substances, peuvent satisfaire aux mêmes indications.

Par exemple,

Prenez *de fleurs de guimauve,*
*de camomile,*
*de mélilot,* &
*de sureau,* } *de chaque, une poignée ;*
*de petite centaurée, demi-poignée ;*
*de feuilles d'absinthe,*
*de marrube blanc,*
*de rue,* &
*de sabine,* } *de chaque, une poignée ;*
*de racine de bryone blanche, quatre onces ;*
*d'angélique de jardin, une once.*

Faites bouillir le tout dans un vaisseau bien bouché.

Coulez la liqueur à travers la chausse, & mettez sur chaque chopine,

*quatre onces d'esprit de vin thériacal.*

Trempez des morceaux de flanelle dans cette liqueur, appliquez-les sur la peau, & couvrez-les avec une vessie de porc frottée d'huile.

Faites bouillir une quantité convenable des ingrédiens ci-dessus, dans autant d'eau qu'il en faut pour faire un cataplasme ;

Et ajoutez sur la fin,

*du galbanum dissous dans un jaune d'œuf, trois onces ;*
*de graine de lin, deux onces ;*
*& d'huile de semence de lin, trois onces.*

Voici une emplâtre pour le *skirrhe.*

Prenez *de gomme ammoniaque,*
*galbanum,*
*sagapenum,* &
*opopanax,* } *de chaque, deux onces.*

Faites-les fondre à petit feu dans un vaisseau de terre ; dépurez-les, & mêlez-les intimement avec

*quatre œufs bien battus ;*
*de cire jaune, deux onces ;*
*de farine de racine de bryone blanche, trois onces ;*
*& d'huile de rue tirée par infusion, une quantité suffisante.*

J'ai souvent guéri, dit Van-Swieten, par cette méthode continuée pendant quelques mois des tumeurs skirrheuses récentes qui étoient venues aux mamelles. J'ai aussi vu produire le même effet à une solution de savon de Venise dans du lait, de consistance de bouillie, appliquée sur la partie malade avec une éponge, & couverte avec une vessie de cochon frottée d'huile.

Les vapeurs acides, principalement celles des sucs végétaux qui ont fermenté, du vinaigre, par exemple, sont excellentes pour résoudre les tumeurs skirrheuses.

Galien, dans sa *Method. Medend. Lib. XIV. c.* 5. recommande extremement cette méthode ; car il veut qu'on joigne aux émolliens les remedes qui peuvent atténuer & incifer la matiere du *skirrhe*, & il met le vinaigre au-dessus de toutes les liqueurs incisives. Pour la cure des duretés skirrheuses des tendons & des ligamens, il éteint une pierre à fusil, ou un morceau de meule de moulin, dans du vinaigre très-fort, & il expose à la vapeur qui s'éleve, les tendons & les ligamens skirrheux, sur lesquels il applique ensuite des remedes émolliens. Il paroît cependant appréhender que la vapeur du vinaigre trop long-tems ou trop souvent appliquée, n'offense la substance des tendons & des ligamens : mais il assure que l'usage en est beaucoup plus sûr pour le *skirrhe* de la rate ou des parties charnues. Il dit aussi avoir inventé quelques médicamens composés où il entre du vinaigre, & guéri parfaitement une rate skirrheuse, en appliquant seulement dessus de la gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre, en consistance de terre glaise. Mais il observe très-bien dans sa

*Method.*

*Method. Medend. ad Glaucon. Lib. II. cap. 6.* que l'usage des laxatifs ramollit le *skirrhe* sans le diminuer, au lieu qu'il diminue considérablement par l'application des médicamens préparés avec le vinaigre ; ce qui fait qu'il recommande l'usage alternatif de ces remedes. Il prescrit encore dans le même Livre, *cap. 7.* l'usage interne du vinaigre pour le *skirrhe* des visceres ; & il nous apprend que les topiques seules ne suffisent point pour le *skirrhe* de la rate ; & que pour guérir le malade, il faut lui faire boire des potions très-fortes préparées avec l'écorce des racines de caprier & de scolopendre, les racines & les jets de tamarins cuits dans du vinaigre ou de l'oxymel. Il paroît manifestement par les observations des Modernes, que le vinaigre est salutaire pour résoudre les tumeurs skirrheuses, soit que la vapeur agisse sur la partie affectée, soit qu'on l'emploie en forme de fomentation ; ou qu'après l'avoir mêlé avec des gommes férulacées, on l'applique sur la partie malade. On a coutume dans presque toutes les boutiques de dissoudre la gomme ammoniaque, le galbanum, l'opopanax & le sagapenum dans du vinaigre, de les dépurer ensuite en les passant à travers la chausse, & de les faire sécher de nouveau à l'aide d'un petit feu. Mais il paroît que le but de cette méthode est moins de dépurer les gommes, que de faire ensorte que les parties les plus acres du vinaigre, dont les parties ténues & aqueuses se dissipent, se mêlent avec les gommes, & augmentent la vertu qu'elles ont d'inciser & d'atténuer les concrétions.

Hildan, *in Observat. Chirurg. Cent. I.* nous apprend, qu'une jeune femme extremement robuste, donnant à téter à son enfant, fut attaquée d'une inflammation à la mamelle gauche, qui laissa après elle une tumeur dure qu'il fut impossible de résoudre. Hildan, qu'elle fit appeller, lui ordonna sur le champ de sevrer son enfant, de s'oindre tous les jours la mamelle avec un liniment dans lequel il entroit entre autres ingrédiens, une grande quantité de gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre scillitique, & d'appliquer dessus deux fois par jour un cataplasme émollient. A l'aide de cette méthode, & d'un purgatif léger qu'il lui donna par intervalles, il vint à bout de résoudre entierement cette tumeur. Le même Auteur dit avoir éprouvé l'utilité de ce traitement dans un cas tout-à-fait semblable.

Il n'est peut-être aucun remede interne plus efficace en ce cas que le vinaigre, soûlé avec un sel alcali extremement épuré, ou qu'une chopine de vin du Rhin, à laquelle on ajoute demi-once de sel de chardon-béni, de tiges de feves, ou de telle autre plante semblable, & dont on fait boire demi-once au malade trois ou quatre fois par jour. Les anciens faisoient grand cas de ces sortes de remedes ; & Pline nous apprend dans le vingt-troisieme Livre de son *Histoire Naturelle*, « que la cendre « de jets de vigne & d'autres arbres qui donnent des « grappes, étant mêlée avec du vinaigre, guérit les con- « dylomes & les autres maladies de l'anus ; les tu- « meurs de la rate quand on la mêle avec de l'huile « rosat, de la rue & du vinaigre ; & les maladies de la « rate quand on l'arrose avec cette derniere liqueur. » La fumée du soufre dirigée à la partie skirrheuse, passe aussi pour un excellent remede : mais on ne sauroit en user intérieurement à cause qu'elle offense les poumons. La vertu qu'a le vinaigre de dissoudre le sang, paroît le rendre propre pour ces sortes de cas, au lieu que l'acide du soufre, sur-tout lorsqu'il est fort, le coagule.

Personne n'ignore l'efficacité qu'a le vif-argent, de lever les obstructions, & il a souvent contribué à la guérison des *skirrhes* benins qui ne faisoient que commencer ; car lorsque ces derniers ont acquis une dureté pierreuse, & qu'ils commencent à devenir malins, les préparations mercurielles les plus fortes, ni la salivation qu'elles excitent, ne sont d'aucun secours, & ne font qu'augmenter tous les symptomes ; & comme le mouvement des humeurs augmente aussi, le *skirrhe* dégénere bien-tôt en cancer. Lorsque le *skirrhe* est capable de résolution, on se sert avec succès de l'emplâtre *de ranis* avec le mercure : mais il faut prendre garde, en l'appliquant mal-à-propos, d'exciter une salivation dangereuse, qui n'est que trop ordinaire. C'est pourquoi, dès que le malade commence à sentir de la douleur ou de la tension dans les gencives, il faut l'ôter, & laver avec soin la partie avec une lessive de savon. Cette emplâtre résout ordinairement avec succès les poulains skirrheux. La fumée du cinabre produit aussi de très-bons effets, à cause de l'union des vertus du soufre & du mercure : mais elle excite souvent une salivation soudaine.

2. Si le *skirrhe* ne cede point à ces remedes, supposé que le lieu, la situation, les parties voisines, la mobilité, la nature du mal, les forces & la santé du malade le permettent, il faut l'extirper tout entier avec le bistouri.

Si après avoir usé des remedes que je viens d'indiquer pendant plusieurs semaines ou mois, la tumeur ne diminue point, il ne reste qu'à l'extirper, de peur qu'elle ne dégénere tôt ou tard en cancer. Il convient encore de recourir à cette opération le plus promptement qu'il est possible, parce que lorsqu'on la differe trop long-tems, le *skirrhe* augmente de volume, & adhere aux parties voisines, ce qui rend son extirpation plus difficile & souvent tout-à-fait impossible. D'ailleurs il arrive souvent que la maladie gagne les glandes voisines, ce qui oblige à extirper plusieurs *skirrhes* avant que la cure soit complette : car il est rare que des *skirrhes* gros & irrésolubles se forment dans les mamelles avant que d'avoir affecté les glandes axillaires.

Une femme, dit Van-Swieten, ayant reçu une contusion à la mamelle gauche, il s'y forma un *skirrhe* qu'elle rendit presqu'aussi dur qu'une pierre, en le fomentant avec de l'esprit de vin, presque bouillant : mais les glandes axillaires, toute la mamelle, le cou & l'épaule gauche acquirent la même dureté. On ne sauroit trop recommander aux Chirurgiens de ne jamais extirper des tumeurs skirrheuses, à moins qu'ils ne soient absolument sûrs de réussir ; car on a plusieurs fois éprouvé qu'il suffit d'en laisser une petite partie pour les faire dégénérer en cancers. Il faut donc avant que de se résoudre à l'extirpation d'un *skirrhe*, observer soigneusement les circonstances suivantes.

*Du lieu.* Il doit être à portée des mains & des instrumens dont le Chirurgien se sert ; car personne n'a jamais été assez déraisonnable pour vouloir extirper un *skirrhe* interne ; quoique Tulpius, *Observat. Medend. Lib. III. cap. 34.* assure en avoir vû extirper un aussi gros que le poing, du vagin d'une veuve de cinquante ans, lequel étoit couvert d'une membrane épaisse, blanc en-dedans, & semblable à la substance des testicules d'un homme, sans offenser aucunement les parties voisines. Cette opération épargna une longue suite de malheurs à la malade ; car on s'apperçut après avoir enlevé la tumeur que le *skirrhe* étoit à la veille de dégénérer en cancer.

*A la situation du* skirrhe *& aux parties voisines.* On considere principalement ces dernieres, par rapport aux gros vaisseaux dont la lésion est extremement dangereuse, lors par exemple, qu'on est obligé d'extirper les glandes axillaires ou parotides. Cependant le Chirurgien ne doit jamais désespérer du succès dans ces sortes de cas, puisqu'on en a vû qui ont extirpé des *skirrhes* dans ces parties. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent. 2. Obs. 79.* rapporte qu'il extirpa de la mamelle d'une femme un *skirrhe* qui étoit déja devenu chancreux ; & qu'il en extirpa trois autres sous l'aisselle du même côté, dont l'un étoit aussi gros qu'un œuf, & dont il lia les vaisseaux pour prévenir l'hémorrhagie qui est à craindre dans cette occasion. Abraham Kaau, dans sa *Dissertation sur le skirrhe*, dit avoir vû extirper par un

Chirurgien de la Haye les glandes parotides & axillaires, qui étoient devenues skirrheuses : il ajoute, qu'on fut dispensé de lier les arteres après l'extirpation de la glande parotide, parce qu'on arrêta facilement l'hémorrhagie, au moyen d'un morceau d'éponge trempé dans une liqueur styptique, qui tomba de lui-même au bout de huit jours, lorsque la suppuration eut commencé à se faire. On voit par ces circonstances, que rien n'est impossible à un habile homme, même dans les cas les plus dangereux.

*A sa mobilité.* On doit avant que de travailler à l'extirpation d'un *skirrhe*, s'assurer qu'il est mobile en tous sens, & qu'il n'adhere à aucune partie; car la moindre portion qui en resteroit, dégénéreroit infailliblement en cancer, ainsi que tous les Praticiens nous l'assurent. Chaque glande est logée dans une membrane cellulaire, avec laquelle elle se meut en tous sens; il faut donc saisir le *skirrhe* avec les doigts, & le remuer de tous côtés; & supposé qu'on le fasse avec facilité, on peut être sûr qu'il est mobile, & qu'il ne tient à aucune partie. Il est vrai que la membrane cellulaire adhere de tous côtés à la glande : mais on peut les séparer sans aucune perte de substance, & même sans beaucoup de douleur, ainsi que nous le ferons voir ci-dessous. Il arrive quelquefois qu'on peut aisément mouvoir un *skirrhe* embas, & à côté, bien que la peau soit adhérente à sa partie supérieure : mais on s'apperçoit facilement de cette circonstance, par la peine qu'on trouve à lever la peau dans cet endroit. On peut cependant extirper un pareil *skirrhe*, en coupant en même tems la portion de la peau qui lui est adhérente : mais pour lors la plaie est fort grande, & la cicatrice difforme à cause de la peau qu'on a enlevée.

*A l'égard de l'état & de la nature du Skirrhe :* il s'agit de voir, par exemple, si le *skirrhe* est seul, ou s'il y en a d'autres qu'on puisse résoudre ou extirper avec le bistouri, s'il est nécessaire. Par exemple, il est inutile d'extirper un *skirrhe* qui s'est formé à la mamelle, lorsqu'on est assûré qu'il y en a un dans la matrice, ou à l'autre mamelle qu'on ne sauroit extirper, pour les raisons que nous alléguerons ci-dessous.

*Quant aux forces & à la condition du malade ;* Il est certain que tous les efforts du Medecin ne doivent tendre qu'à sa guérison. Lors donc que ses forces sont tellement abbatues, qu'on a lieu de craindre qu'il ne meure de la douleur, de l'hémorrhagie ou de la suppuration, qui accompagnent souvent l'extirpation des grosses tumeurs, il est inutile d'entreprendre de le guérir. La même précaution a lieu dans les cas où la masse du sang est infectée d'une cacochymie excessive ; car il est extrement difficile pour lors de cicatriser la plaie, à moins qu'on n'ait soin de corriger le sang. Lorsqu'on appréhende que le *skirre* ne dégenere en cancer, il faut préferer ce remede, tout incertain qu'il est, à un si grand malheur, & il est de la prudence du Medecin d'en conseiller l'extirpation, sans s'arrêter au danger, dont l'opération est accompagnée.

L'extirpation une fois rêsolue, il ne s'agit plus que de se déterminer sur la méthode ; car on ne doit emploier les cauteres actuels & les corrosifs que dans les cas où le *skirrhe* est d'un volume assez petit pour être emporté tout à la fois; & dans ce cas même, il est plus sûr de se servir du bistouri, puisque la moindre portion qui en resteroit, seroit capable de causer un cancer. Lorsque la tumeur skirrheuse est totalement élevée au-dessus de la surface des parties voisines, & qu'elle ne tient à elles que par une espece de queue; on fait une forte ligature à celle-ci, afin que le *skirrhe* meure & tombe de lui-même faute de nourriture : mais on ne doit emploier cette méthode que lorsqu'on est sûr de ne point diviser le *skirrhe*; car la portion qui en resteroit, quand même elle seroit la plus petite, dégeneroit infailliblement en cancer. C'est de quoi Boerhaave rapporte un exemlpe aussi remarquable que funeste. Quelques Praticiens entreprirent d'extirper une grosse tumeur skirrheuse, qui tenoit au dos par une petite queue, bien qu'ils n'ignorassent point les suites funestes dont cette opération pouvoit être suivie. Ils comprimerent pour cet effet la racine de cette tumeur avec deux lames de cuivre qui se rapprochoient par le moyen d'une vis : mais le malade en fut la victime ; car la putréfaction s'empara du *skirrhe* & des parties voisines à un tel point, qu'on fut obligé de l'abandonner à son malheureux sort, dans l'impossibilité où l'on étoit de résister à la puanteur qu'elles répandoient.

Il vaut donc mieux, lorsqu'on ne voit aucune espérance de résolution, recourir immédiatement au bistouri, que de donner le tems au *skirrhe* de grossir, de s'attacher aux parties voisines, ou de gagner les glandes qui sont auprès. Il y a deux manieres de faire cette extirpation ; l'une consiste à inciser les tégumens, & à enlever le *skirrhe* tout entier; l'autre, à les extirper tous deux en même-tems. La premiere est la plus sûre, bien qu'elle soit la plus lente, & elle a lieu lorsque le *skirrhe* est petit, qu'il ne tient point à la peau, & qu'il est entierement libre dans la membrane celluleuse. Lors au contraire qu'il est gros, & qu'il tient à la peau, & qu'il s'agit d'enlever une mamelle toute entiere, il vaut mieux emploier la seconde. Pour extirper un *skirrhe* selon la premiere maniere, le Chirurgien pince les tégumens & fait une incision à la peau & au pannicule adipeux jusqu'au *skirrhe*, en observant de ne point l'offenser. Cette incision doit varier suivant le volume du *skirrhe*: par exemple, lorsque la tumeur est petite, une incision longitudinale suffit : mais il en faut une cruciale quand elle est grosse. Après avoir levé les tégumens par les coins avec des petits crochets, on les séparera du *skirrhe* avec le bistouri, jusqu'à ce qu'on découvre tout-à-fait sa partie antérieure ; on enfoncera ensuite les pincettes d'Helvetius dans la substance du *skirrhe*, pour pouvoir le séparer plus commodément avec le bistouri, & l'enlever. Lorsqu'une glande skirrheuse est logée dans le pannicule adipeux, cette séparation peut se faire sans beaucoup de peine, à l'exception de l'endroit où les vaisseaux pénetrent dans le *skirrhe*.

Après avoir achevé l'extirpation & arrêté l'hémorrhagie, il faut examiner s'il ne reste rien de skirrheux, & se comporter pour tout le reste, de la même maniere que dans le pansement des plaies qui sont accompagnées d'une perte de substance : Voyez *Vulnus*. Abraham Kaau ne laisse rien à désirer sur ce sujet dans la Dissertation que nous avons déja citée; & il y conseille entre autres choses, de ne point arracher imprudemment le *skirrhe*, de peur de tirailler les nerfs qui se distribuent dans sa substance, & d'y causer une tension, qui est quelquefois suivie long-tems après l'opération, d'une douleur violente & de convulsions mortelles. On ne doit point irriter la surface de la plaie par des styptiques acres, ni emploier des choses capables de coaguler le sang ; car les caillots qui sont logés dans les veines divisées pourroient passer dans le cœur par les ramifications qui vont toujours en augmentant, & y occasionner des polypes. Il suffit ordinairement d'appliquer de la charpie sur la plaie, & de l'y contenir par le moyen d'un bandage, & d'arrêter l'hémorrhagie avec une vesse de loup.

Lors, au contraire, qu'on enleve le *skirrhe* avec les tégumens qui le couvrent, comme il arrive dans l'extirpation de la mamelle, il faut faire une incision au-dessous à travers la tunique adipeuse sans offenser les parties contigues. Pour cet effet, on leve la tumeur avec les mains, ou à l'aide d'un cordon qu'on passe au travers, ou en la saisissant avec les tenettes d'Helvetius, ou en passant une espece de fourchette à travers la membrane cellulaire entre le *skirrhe* & les parties subjacentes, après quoi on glisse le bistouri le long de la fourchette, & l'on sépare toutes les parties sans en excepter le pannicule adipeux. Il faut avoir soin durant

l'opération d'élever le *skirrhe* avec la fourchette, de peur d'offenser les parties qui sont dessous. Au reste, on choisit la méthode qui convient le mieux au volume du *skirrhe* & à la nature de la partie où il est logé : mais cette sorte d'extirpation ne peut se faire sans laisser une grande plaie, ce qui met le malade en danger d'être épuisé par la violence de la suppuration, ou d'être affecté d'une cacochymie purulente si le pus qui s'est amassé dans la plaie, vient à se mêler avec la masse du sang. C'est ce qui fait qu'on doit préférer la premiere méthode comme plus sure ; car outre qu'elle n'est jamais suivie d'une suppuration si violente, on a l'avantage que la plaie se cicatrise plutôt. Le Chirurgien aura soin de faire comprimer les arteres par des Aides intrepides & expérimentés, de peur que l'hémorrhagie ne vienne interrompre son opération.

Si le *skirrhe* est vieux ou qu'on juge qu'il est malin, par sa couleur, sa dureté, son inégalité, & la demangeaison qui commence à devenir douloureuse ; s'il est respectable par la partie où il a son siége & par le voisinage ; s'il est adhérent & dans un sujet cacochyme, il est impossible de l'extirper. Dans ce cas, de peur qu'il ne dégénere en cancer, il faut éviter tout ce qui augmente le mouvement des fluides ; & par conséquent les émolliens, les suppuratifs, les corrosifs, les caustiques & les résolutifs.

Après avoir indiqué les mesures qu'il faut prendre pour résoudre & extirper un *skirrhe*, nous allons examiner ce qu'on doit faire lorsque ces deux moyens deviennent inutiles.

On juge de l'impossibilité de la résolution par la vieillesse du *skirrhe*, la couleur rouge, pourprée ou livide des tégumens, la dureté pierreuse, la rudesse & l'inégalité de la tumeur. Que si la demangeaison s'y joint, il est à craindre que le *skirrhe* ne dégénere bien-tôt en cancer ; car il commence pour lors à entrer dans une espece d'agitation, sans compter que les nerfs distribués dans sa substance sont légerement distendus. Le chatouillement & la demangeaison deviennent si insupportables, que le malade aime mieux s'exposer au cancer dont on le menace, que de ne point se grater. La maladie est beaucoup plus terrible lorsque la douleur succede en peu de tems à la demangeaison. L'extirpation d'un *skirrhe* est tout-à-fait impossible, quand il adhére tellement aux parties voisines qu'on ne peut l'enlever tout entier ; lorsqu'il est logé dans un endroit où les mains du Chirurgien ne peuvent atteindre, ou que la grosseur des vaisseaux contigus rend l'opération trop dangereuse. Dans ce dernier cas, le succès dépend en partie du savoir & de l'adresse du Chirurgien. Lors, au contraire, qu'une cacochymie maligne a tellement infecté la masse du sang qu'on ne peut espérer de pouvoir consolider la plaie ; ou qu'il s'est formé des *skirrhes* dans plusieurs autres parties du corps, l'opération devient tout-à-fait inutile. Puis donc qu'on ne peut dans ce cas corriger ni dissiper la maladie, il ne reste qu'à la maintenir dans le même état, & à empêcher qu'elle ne dégénere en cancer. C'est relativement à ce cas qu'Hippocrate a dit qu'il convient de ne point tenter la guérison de ceux qui ont des cancers occultes, parce qu'ils meurent en peu de tems ; au lieu que ceux à qui on ne fait aucun remede parviennent quelquefois à un âge avancé ; car un *skirrhe* accompagné des symptômes dont on vient de parler ; peut-être regardé à juste titre comme un cancer occulte. Il faut observer qu'un *skirrhe* qu'on n'a pu résoudre dégénere promptement en cancer, lors, comme nous l'avons déja remarqué, que le mouvement des humeurs vient à augmenter dans tout le corps, ou seulement dans la partie affectée. On doit donc rejetter tous les remedes qui produisent cet effet, sous quelque titre spécieux qu'on les recommande ; car la suppuration qui sépareroit la concrétion skirrheuse des parties saines ne pouvant se faire dans ce cas, une putréfaction aussi maligne qu'insurmontable s'empare de toutes les parties voisines, ainsi que nous l'avons observé au mot *Carcinoma*. Tant que le *skirrhe* qui dégénere en cancer reste enfermé dans ses tégumens, il est en quelque maniere supportable : mais il ne les a pas plutôt rompus qu'il fait un ravage extraordinaire ; d'où il suit que les émolliens & les suppuratifs qui diminuent la cohésion des ligamens, doivent hâter ce malheur : mais moins encore que les corrosifs & les caustiques. Hildan, *in Observat. Chirurg. Cent. I. Obs.* 89. a démontré l'effet pernicieux des substances émollientes qu'on applique sur les tumeurs skirreuses invétérées. J'ai vu moi-même, dit Van-Swieten, plusieurs femmes, qui, pour avoir voulu amener des tumeurs skirrheuses qu'elles avoient au sein à suppuration, les ont aussi-tôt converties en cancers ulcérés. Etmuller, *in Oper. Med. Tom. II. Part.* 2. ne veut pas qu'on touche à un *skirrhe* qu'on n'a aucune espérance de guérir, il conseille seulement de le durcir en y appliquant du nitre dissous dans du vinaigre. Mais cette méthode me paroît d'autant plus dangereuse que l'augmentation de dureté du *skirrhe* dénote une plus grande malignité ; ces substances acres ne peuvent manquer de l'irriter, surtout s'il est déja incommode par les élancemens dont il est accompagné, douloureux lorsqu'on y touche ou livide ; & c'est pourtant sur cette espece de *skirrhe* qu'il ordonne d'appliquer le remede dont on vient de parler. Il vaut donc mieux empêcher le *skirrhe* d'empirer à l'aide des remedes qui previennent l'inflammation, ou qui l'appaisent quand elle est formée ; puisque l'opiniâtreté de ce mal est supérieure jusqu'ici à tous les efforts de l'art.

Les anodyns, les calmans, les préparations douces de saturne & de mercure, sont donc les seuls remedes qui conviennent dans ce cas.

Les alimens doivent être du lait frais, du lait de beure & du petit-lait ; des bouillons de viandes fraîches de quadrupedes & de volatils ; des matieres frumentacées ; comme l'avoine, l'orge, le millet, le phalaris, le seigle, le froment, les herbes potageres spécifiées au mot *Fibra* ; les fruits d'été mûrs, doux, aigre-doux, surtout cuits. La boisson doit être une décoction de racine de squine, de sarsepareille & des trois especes de sandaux. On doit se tenir en garde contre toutes sortes de passions, ou les calmer par tous les moyens possibles. On s'abstiendra de toutes les substances chaudes, acres & capables de mettre les humeurs en mouvement ; & supposé qu'on sente des demangeaisons & des douleurs lancinantes dans la partie affectée, on les appaisera par l'usage interne & externe des anodyns.

Par exemple,

Prenez *de semences pilées de pavot blanc, deux onces ;*
*de racine de fenouil, quatre onces ;*
*de fleurs de coquelicot, six dragmes ;*
*de fleurs de mauve, une poignée.*

Mettez le tout en décoction dans une assez grande quantité d'eau pour qu'il en reste deux pintes après un quart d'heure de décoction.

Et mêlez-y

*de sirop de pavot blanc, deux onces & demie.*

On en prendra de tems en tems trois ou quatre onces.

Prenez *de blanc de baleine ;*
*de corail rouge ;*
*d'antimoine diaphorétique non lavé,* } *de chaque, une dragme ;*
*de laudanum pur, deux grains.*

Faites une poudre que vous diviserez en six doses égales, dont le malade en prendra une matin & soir.

On doit aussi mettre en usage les remedes externes, surtout la fomentation suivante.

Prenez *de fleurs de jusquiame,*
*de melilot,*
*de pavot blanc,*
*de sureau,* } *de chaque, une pincée.*

Mettez le tout en décoction avec de l'eau dans un vaisseau couvert, & sur une chopine & demie,

Melez *de vinaigre de sureau,* & *rosat,* } *de chaq. deux onces;*
*d'esprit de vin rectifié, quatre dragmes.*

Prenez *de vinaigre de litharge, une once;*
*d'huile de graine de jusquiame tirée par expression;*
*d'huile de pavot blanc, aussi tirée par expression,* &
*d'huile de roses,* } *de chaque, deux dragmes.*

Faites un onguent auquel vous ajouterez sur la fin six grains d'opium pur.

On peut employer pour emplâtres, celles de minium & l'onguent de diapompholyx.

Ou,

Prenez *de suc récemment exprimé & purifié de feuilles de jusquiame,*
*de phellandrium,* } *de chaque, quatre onces.*

Faites cuire & évaporer le tout à petit feu, & ajoutez vers la fin.

*de cire blanche, huit onces;*
*d'huile de roses par infusion, une once.*

Faites une emplâtre selon l'art.

Ou,

Prenez *de sucre de saturne,*
*de céruse,*
*de mercure,*
*de plomb amalgamés ensemble,* } *de chaq. deux dragmes;*
*de cire blanche, quatre onces;*
*d'huile de roses par infusion, trois dragmes.*

Faites une emplâtre.

Si les tégumens du *skirrhe* commencent à s'enflammer, on tâchera d'y remédier au moyen des préparations de saturne, dont les plus considérables sont le vinaigre de litharge délayé dans une grande quantité d'eau, l'*unguentum nutritum* fait avec ce vinaigre & l'huile de morelle & l'emplâtre de diapompholyx. Ces remedes appaisent aussi la demangeaison. On couvrira soigneusement la partie skirrheuse avec un morceau de peau, pour empêcher que les tégumens ne s'écorchent en frotant contre les hardes. Les femmes qui ont un *skirrhe* aux mamelles, ne doivent jamais porter des corps de baleine, ni faire trop d'exercice, parce que le *skirrhe* ne manqueroit pas d'être agité par le muscle pectoral sur lequel il pose. Les préparations mercurielles douces sont d'un grand usage dans le cas dont il s'agit. Un amalgame de mercure & de plomb, mêlé avec l'emplâtre de diapompholyx, a quelquefois opéré de très-bons effets dans les cas où les tégumens du *skirrhe* avoient déja commencé à s'enflammer. D'autres recommandent une plaque de plomb mince enduite de mercure, & appropriée à la figure du *skirrhe.* Il faut cependant prendre garde, lorsqu'on emploie les mercuriels, de ne point exciter une salivation, qui ne manqueroit pas d'être dangereuse dans ce cas, puisqu'au lieu de resoudre le *skirrhe*, elle augmenteroit le mouvement des humeurs, & feroit par conséquent dégénérer en peu de tems le *skirrhe* en cancer.

Si le malade est en même-tems d'un mauvais tempérament, il faut y remédier préférablement à tout le reste.

Puisque l'unique but qu'on se propose dans cette cure palliative, est d'empêcher que le *skirrhe* n'augmente, & ne dégénere en cancer, il est évident qu'on doit corriger le tempérament du malade, supposé qu'il en ait besoin. Nous avons observé ci-dessus que rien ne dispose plus aux tumeurs skirrheuses qu'un tempérament atrabilaire; d'où il suit, qu'il ne peut qu'augmenter le *skirrhe*, lorsqu'il est tel, & c'est ce qui doit engager le malade à user de substances capables de fondre le suc atrabilaire par leur qualité douce & savonneuse, & à s'abstenir de toutes celles qui ont une acrimonie considérable. Le miel, le savon de Venise, les sucs doux & fortement résolutifs des plantes, lui conviennent extremement, de même que les décoctions qu'on prépare avec la chicorée, le galega, l'endive, la fumeterre & quelques-autres plantes semblables. S'il arrivoit que le malade fut affligé d'un violent scorbut, on le guériroit ou du moins on l'adouciroit par des remedes convenables; à cause que les sucs acres qui se mêlent avec le *skirrhe*, augmentent sa malignité & le font dégénérer en cancer. Van-Swieten.

Lorsque le *skirrhe* paroît invétéré, & le malade d'un tempérament infirme, on ne doit tenter aucune résolution, parce qu'un pareil traitement, surtout lorsque la maladie a son siége dans les mamelles, pourroit aisément faire dégénérer le *skirrhe* en cancer. Lors au contraire que le *skirrhe* est récent, mou & peu douloureux, & que le malade est d'un tempérament sain, on peut entreprendre de le résoudre par l'usage interne & externe des digestifs. Les remedes internes les plus efficaces, sont les décoctions des bois, les essences & les teintures digestives, & les mercuriels les plus doux, auxquels on joindra les laxatifs pour résoudre les humeurs épaisses. Comme l'usage des remedes externes seuls est ordinairement plus nuisible qu'utile, on doit toujours se conduire par les avis d'un Medecin, tant par rapport aux remedes internes, que relativement au régime.

Les principaux résolutifs externes, sont les emplâtres des gommes ammoniaque, galbanum, opopanax, sagapenum, bdellium & autres semblables, employées séparément ou mêlées; auxquelles on ajoutera, si l'on veut, la poudre des racines de bryone & d'aristoloche. Les emplâtres de cigue, de *ranis de Vigo,* & de diachylon, avec le mercure, satisfont aux mêmes indications.

Ou bien,

Prenez *de gommes galbanum,* & *opopanax,* } *de chaque, une once;*
*ammoniaque,* & *bdellium,* } *de chaque, deux onces;*
*d'huile d'olive, deux livres;*
*de cire jaune, demi-livre;*
*de racine d'aristoloche longue & ronde, en poudre,*
*de pierre calaminaire,*
*de myrrhe,* &
*d'encens,* } *de chaque, une once;*

*de térébenthine de Venise, quatre onces.*

Mêlez pour une emplâtre.

Les cataplasmes sont, après les emplâtres, les remedes les plus efficaces qu'on puisse employer.

Prenez *de racine de bryone blanche, quatre onces;*
*de racines d'aristoloche ronde, &* *d'angélique,* } *une once;*
*de feuilles de sabine,* *de rue,* *de scordium, &* *de fleurs de camomile,* } *de chaque, une poignée;*
*de fleurs de mélilot,* *de sureau,* *de mauve, &* *de petite centaurée,* } *de chaque, une pincée;*

Faites-les cuire dans un vaisseau bien net & bien couvert en consistance de cataplasme;

Et ajoutez-y vers la fin,

*de galbanum dissous dans un jaune d'œuf, trois onces;*
*de farine de graine de lin, deux onces;*
*d'huile de semence de lin,* autant qu'il en faut pour réduire le tout en forme de cataplasme.

On peut appliquer ce cataplasme, ou fomentation faite avec les mêmes herbes cuites dans du vinaigre, sur la partie: mais il faut y joindre les remedes internes.

Quelques-uns recommandent les vapeurs des acides, comme tenant lieu de digestifs dans le cas dont nous parlons, & employent pour cet effet pendant plusieurs jours, le vinaigre ordinaire, ou celui qui est fait avec la lavande, le sureau, la rue, ou la thériaque. Les uns versent du vinaigre sur un caillou rougi au feu, & en reçoivent la fumée par le moyen d'un entonnoir. D'autres exposent la partie malade à la vapeur du soufre: mais le plus fort de ces remedes, est la fumée qui s'éleve de dix ou vingt grains de cinabre jettés sur un charbon allumé, ou sur un caillou rougi au feu. Il faut prendre garde que ces fumigations ne soient ni trop fortes, ni trop fréquentes; car elles pourroient produire des effets dangereux sur les poumons, & même exciter la salivation, à cause du mercure que le cinabre contient.

Les mercuriels sont excellens dans le cas dont il s'agit, soit qu'on les applique immédiatement ou après avoir inutilement tenté les autres remedes. Outre l'usage interne du mercure, on peut en composer un excellent onguent, en le mêlant avec du sain-doux & une quantité suffisante de térébenthine dans un mortier de marbre ou de verre. On en oint le *skirrhe* deux ou trois fois par jour, & l'on applique dessus l'emplâtre de Vigo avec le mercure, ou telle autre semblable. Mais afin de prévenir la salivation que cette méthode pourroit exciter, il est nécessaire de donner au malade tous les quatre ou cinq jours un léger purgatif, comme pourroit être la poudre de jalap ou les pilules laxatives, pour entraîner le mercure. Il faut en même-tems examiner avec soin les gencives, dont la douleur ou l'enflure menace d'une salivation. Il faut la prévenir en purgeant plus souvent le malade, & en omettant les mercuriels jusqu'à ce que les symptomes de la salivation soient évanoüis.

On peut espérer, en observant ces précautions, de rendre la santé au malade, à moins que son cas ne soit tout-à-fait désespéré.

Supposé que ces remedes ne puissent résoudre le *skirrhe*, il faudra, si le lieu où il est situé, sa mobilité & les forces du malade le permettent, l'extirper sans délai, de peur qu'il ne dégénere en cancer, comme il n'arrive que trop souvent. On pansera la plaie avec le baume d'Arcæus, ou tel autre vulnéraire, de même que les plaies ordinaires.



Lors au contraire que le *skirrhe* est immobile, inégal & profondément situé, qu'il provient d'un vice héréditaire, qu'il est accompagné de plusieurs autres, & situé dans quelque partie noble ou dans le voisinage de plusieurs gros vaisseaux qui donnent lieu de craindre une hémorrhagie funeste, & que le malade est d'un tempérament infirme; pour lors, dis-je, les digestifs, les corrosifs & le bistouri sont tout-à-fait inutiles, parce que cette espece de *skirrhe* dégénere presque toujours en cancer, ou est pour le moins accompagné de douleurs extremement aiguës. Il ne s'agit donc dans ce cas que de calmer les douleurs & de prévenir le cancer.

Pour cet effet, il faut corriger le sang, non-seulement au moyen de remedes internes & externes convenables, mais encore par le secours du régime. On nourrira donc le malade avec des bouillons de viande d'animaux jeunes & délicats, dans lesquels on mettra quelques herbes potageres, comme de l'orge, de l'avoine, du riz, du millet, de la manne, quelques légumes légers, des épinars, des asperges, de la scorsonere, du galega, de la chicorée, des panais & du houblon récent. Il n'aura d'autre boisson que l'eau, ou une tisane faite avec la squine, la sarsepareille, le chien-dent, le polypode, la véronique, la scolopendre, l'aigremoine, la consoude Sarazine, la pariétaire, le capillaire & autres plantes semblables. Si le *skirrhe* est douloureux, on mettra dans sa boisson quelques semences de pavot blanc, & on l'édulcorera selon son gout. On corrigera l'acrimonie du sang avec les yeux d'écrevisses, les coquilles préparées, le sel d'absinthe, le cinabre naturel, l'antimoine cru & l'antimoine diaphorétique, à chaque dose desquels on ajoutera deux ou trois fois par jour, selon que les circonstances l'exigeront, demi-grain de *laudanum opiatum.* On satisfait à la même indication avec la poudre ou le suc récent de cloportes, une dragme de blanc de baleine mêlé avec les autres poudres, les purgatifs mercuriels ou en poudre; enfin, en purgeant & saignant fréquemment le malade dans le printems & dans l'automne.

On tiendra continuellement sur le *skirrhe* une lame de plomb enduite de mercure, non-seulement pour appaiser la chaleur & la douleur, mais encore pour empêcher qu'il ne dégénere en cancer. Si l'on s'apperçoit que cette lame soit inutile, on lui substituera des emplâtres & des onguens composés d'ingrédiens propres à calmer la douleur; tels que les suivans.

Prenez *d'onguent de diapompholyx, deux onces;*
*d'opium, dix grains.*

Mêlez ces drogues ensemble; oignez-en la partie affectée, & appliquez-en dessus avec un linge;

*Ou,*

Prenez *d'un amalgame de mercure, &* *de plomb,* } *une once;*
*d'onguent rosat, une quantité suffisante.*

Faites un onguent, que vous appliquerez sur la partie avec un morceau de linge;

*Ou,*

Prenez *de vinaigre de litharge, une once;*
*d'huile exprimée de jusquiame, &* *de pavot blanc,* } *de chaque, 2 onces;*

*d'huile de roses par infusion*, *deux onces.*

Mêlez, & faites un onguent, auquel vous ajouterez sur la fin,

*d'opium*, *depuis six grains jusqu'à dix.*

Etendez-le sur un linge, & appliquez-le plusieurs fois par jour sur le *skirrhe.*

Supposé que ces onguens déplaisent au malade, on leur substituera des emplâtres rafraîchissans, tels que ceux de minium & de diapompholyx; ou la composition suivante, qui est admirable pour calmer les douleurs.

Prenez *de suc récemment exprimé & purifié*,
*de feuilles de jusquiame*,
*de pavot rouge*, &
*de ciguë aquatique*, } *de chaque*, 4 *onces.*

Faites-les évaporer à petit feu;

Et ajoutez vers la fin,

*de cire blanche*, *huit onces;*
*d'huile de roses par infusion*, *quatre onces.*

Mêlez & faites une emplâtre.

Prenez *de sucre de Saturne*,
*de céruse*,
*de mercure amalgamé avec du plomb*,
*d'huile exprimée de jusquiame*, &
*d'huile de roses par infusion*, } *de chaque*, 2 *onces;*
*de cire blanche*, 4 *onces.*

Mêlez pour une emplâtre.

On ajoutera quelques grains d'opium à ces compositions, en cas que les douleurs soient excessives.

Quelques fameux Medecins amenent le *skirrhe* à suppuration, en le consumant avec des corrosifs, ou par le cautere actuel. Mais outre que ces moyens exposent à un cancer, & que les malades ont naturellement de l'aversion pour le cautere actuel, on doit y renoncer absolument, à cause du risque & de la cruauté qu'il y a à les mettre en usage. La méthode la plus sûre & la plus aisée de guérir un *skirrhe* gros & douloureux, qui a son siége dans les levres, dans les glandes salivaires, dans les mamelles ou dans les testicules, est de l'extirper entierement avec le bistouri, à moins qu'on n'ait à craindre une hémorrhagie. Mais il faut prendre garde de n'en rien laisser, de peur qu'il ne survienne un cancer malin, & qu'il ne s'engendre un nouveau *skirrhe*, sans qu'il y ait de la faute du Chirurgien. Quelques Medecins employent le cautere actuel pour arrêter l'hémorrhagie, extirper entierement le *skirrhe* & empêcher qu'il ne revienne. Mais outre que cette méthode est inutile, on peut trouver des moyens beaucoup moins cruels pour arrêter l'hémorrhagie. HEISTER.

SCIRRUS, *écureuil.*

La chair de cet animal passe pour être émolliente & pour appaiser les douleurs d'oreilles lorsqu'on en met dedans.

SCL

SCLAREA, *Toute-bonne*, *Orvale.*

Voici ses caracteres.

Les petites feuilles qui sortent de dessous les anneaux des fleurs sont différentes des autres, celles qui naissent vers la racine sont ridées & d'un tissu moins serré. Le calyce est en tuyau divisé en cinq pointes, & comme composé de deux levres. Le casque est fait en forme de faulx, long, crochu; la levre inférieure de la fleur est divisée en trois parties, dont celle du milieu est fendue en deux & creuse. Ses fleurs sont divisées circulairement autour des nœuds des tiges, au nombre de six pour l'ordinaire, & forment comme des épis longs. Ses semences sont arondies.

Boerhaave en compte vingt-neuf especes.

1. *Sclarea*, Tourn. Inst. 179. Boerh. Ind. A. 163. *Horminum*, *Sclarea*, Offic. *Horminum sativum vulgare*, *sive Sclarea*, Park. Theat. 55. *Horminum Sclarea dictum*, C. B. P. 234. Raii Hist. 1. 543. *Gallitrichum*, Ger. 668. *Gallitrichum sativum*, J. B. 3. 309. *Gallitrichum*, *sive Horminum*, Ger. Emac. 768.

Les feuilles inférieures de l'orvale sont grandes, rondes, inégales & ridées, larges vers leurs bases, & terminées en une pointe mousse. Ses tiges ont environ deux piés de haut, elles sont velues, gluantes, d'une odeur aussi forte que celle des feuilles, nombreuses & couvertes de petites feuilles. Ses fleurs sont disposées en épis longs, d'un bleu pâle, fort grosses & en gueule, verticillées, formées chacune de deux feuilles rondes, creuses, minces & blanchâtres, avec une bordure verte sous chaque anneau. Le calyce, qui est extrement gluant, est divisé en deux parties, dont celle de dessus se termine en trois petites pointes, & celle de dessous en deux, & renferme des semences noirâtres presque rondes. Sa racine est ligneuse & peu branchue, & meurt après que la semence est formée. Cette plante croît dans les jardins, & fleurit aux mois de Juin & de Juillet. Ses feuilles sont d'usage.

L'orvale est d'une nature chaude & dessiccative. Mise en infusion dans du vin, elle conforte l'estomac. On la recommande particulierement pour fortifier les reins, pour arrêter les fleurs blanches, & pour donner de la vigueur à la matrice lorsqu'elle est froide & relâchée. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Sclarea*, *flore albo.*
3. *Sclarea*, *Syriaca*, *flore albo*, T. 179. *Horminum Syriacum*, C. B. P. 238. Prodr. 114.
4. *Sclarea*, *Orientalis*, *folio rotundo*, *flore magno*, *partim albo*, *partim purpurascente*, T. Cor. 10.
5. *Sclarea*, *lusitanica*, *glutinosa*, *amplissimo folio*, T. 179.
6. *Sclarea*, *vulgaris*, *Lanuginosa*, *amplissimo folio.* Voy. *Æthiopis.*
7. *Sclarea*, *laciniatis foliis*, T. 179. *Æthiopis*, *laciniatis foliis*, Barrel. Ic. 188.
8. *Sclarea*, *Sicula*, *folio argenteo*, *subrotundo. Æthiopis*, *tota argentea*, *perennis lanuginosa.* Cupani.
9. *Sclarea*, *Æthiopia*, *folio subrotundo*, *perennis*, Ind. 63. *Marum Ægyptiorum*, Alpin. Exot. 252.

Il croît dans les lieux incultes & arides de l'Egypte une plante aromatique, qui pousse une tige blanchâtre & pleine de nœuds, haute d'une coudée & plus: de chaque côté des nœuds sortent des feuilles longues & épaisses, semblables à celles de l'*horminum sylvestre*, tant par leur figure que par leur grosseur, sans odeur & presque insipides, mais seches & quelque peu astringentes. Ces feuilles sont couvertes d'un duvet blanc, & naissent opposées vers le bas de la tige. Dans la partie supérieure, ou au dessus du milieu de cette derniere, il sort des nœuds, ensemble avec les feuilles, des tiges, courtes, menues & quarrées, sur les nœuds des-

quelles naissent de chaque côté des fleurs blanches fort approchantes de celles de l'orvale ou du mille-pertuis, elles ont de même que leurs petites feuilles une odeur forte qui n'est pas désagréable. Il leur succede des petites capsules qui contiennent des semences rondes, menues, semblables à celles du chou & d'une odeur très-pénétrante. Les jeunes jets de la tige, les feuilles, les fleurs & les rameaux sont extremement odorans; & étant séchés au soleil, on les met parmi les hardes pour les garantir des tignes & leur communiquer une bonne odeur. Les jeunes branches perdent leur odeur forte en séchant, & en acquiérent une plus agréable.

Les fleurs & les semences de cette plante sont chaudes, résolutives & digestives. La décoction des feuilles, surtout des jeunes pousses dans du vin, est bonne pour les douleurs froides & flatueuses, & produit des effets surprenans, lorsqu'on en fomente la partie affectée. Le suc des feuilles avec du vinaigre & du miel, est bon pour dissiper les rousseurs du visage. PROSPER ALPIN, *de Plantis exoticis.*

10. *Sclarea, Indica, floribus variegatis*, T. 179. *Horminum hirsutum, flore violaceo, punctis aureis notato*, M. H. 3. Sect. 11. Tab. 13. fig. 16.
11. *Sclarea, folio triangulari, dentato*, T. 180. *Horminum, lapathi unctuosi folio, seu majus, hastato folio*, M. H. Blæs.
12. *Sclarea, folio triangulari, caule tomentoso*, T. 180. *Horminum Canariense, tomentosum, hamato folio*, M. H. 3. 394.
13. *Sclarea, rugoso, verrucoso, laciniato, folio*, T. 180. *Horminum, ceratophyllum, rugosum, flore sulphureo*, M. H. 3. 393.
14. *Sclarea, Pyrenaïca, glutinosa, foliis sinuatis*, T. 176. *Horminum anguriæ folio*, Par. Bat.
15. *Sclarea, glutinosa, floris lutei, variegati, barbâ amplâ cavâ. Horminum luteum, glutinosum*, C. B. P. 238. *Orvala tertia*, Dod. p. 292. *Colus Jovis*, H. Eyst. Æst. *o.* 8. F. 4. fig. 1. *Galeopsis species, lutea, viscida odorata, nemorensis*, J. B. 3. 314. *Salvia, montana, maxima, foliis Hormini, flore flavescente*, T. 180.
16. *Sclarea, Asphodeli radice*, T. 179. *Horminum, sanguineum, Asphodeli radice*, Triumf. 69. M. H. 3. 394.
17. *Sclarea, folio amplissimo, sanguineo, Bardanæ. Horminum, folio Bardanæ, sanguineo, amplissimo*, Triumf.
18. *Sclarea, major, foliis in profundas lacinias incisis*, T. 179. *Horminum, sylvestre, majus, foliis profundè incisis*, C. B. P. 239. *Gallitrichum, sylvestre, flore majore, albo.* J. B. 3. 312.
19. *Sclarea, pratensis, foliis serratis, flore albo*, T. 179. *Gallitrichum, sylvestre, flore majore, albo*, J. B. 3. 312. *Salvia, agrestis, flore albo*, H. Eyst. Vern. *o.* 9. F. 2. fig. 3. *Horminum, pratense, niveum, foliis incanis*, C. B. P. 238. M. H. 3. 393.
20. *Sclarea, pratensis, foliis serratis, flore cæruleo*, T. 179. *Horminum, pratense, foliis serratis*, C. B. P. 238. M. H. 3. 393. *Gallitrichum sylvestre vulgò, sive sylvestris Sclarea, flore cæruleo, magno*, J. B. 2. 311. *Orvalæ syvestris species quarta*, Dod. p. 293.

Cesalpin n'avoit pas bien observé l'odeur de cette plante, puisqu'il assure qu'elle n'en a pas; cependant elle sent assez mauvais. Il semble qu'elle contienne du sel volatil huileux, où l'esprit urineux domine, aussi ne rougit-elle pas le papier bleu. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes.*

21. *Sclarea, pratensis, foliis serratis, flore suave rubente.* Tourn. Inst. 179. Boerh. Ind. A. 165. *Sclarea pratensis*, Offic. *Horminum pratense foliis serratis, flore suaverubente*, Hort. Reg. Par. *Gallitrichum sylvestre vulgò, sive sylvestris Sclarea flore purpureo magno*, J. B. 3. 311.

Elle croît dans les prés, & elle n'est qu'une variété de l'*Horminum pratense foliis serratis*, suivant C. B. P. 11. 244. Buxb. 161.

22. *Sclarea, Africana, amplissimo, folio, annua*, Ind. 64.
23. *Sclarea, folio Salviæ, major, vel maculata*, T. 180. *Horminum sylvestre sive salvifolium, majus, vel maculatum*, C. B. P. 239.
24. *Sclarea, folio Salviæ, minor, sive glabra*, T. 180. *Horminum sylvestre sive latifolium minus*, C. B. P. 239. *Gallitrichum glabrum, folio Salviæ, flore purpureo*, J. B. 3. 312.
25. *Sclarea, folio salviæ, flore purpureo*, T. 180. *Horminum, salviæ folio.*
26. *Sclarea, Orientalis, folio Betonicæ acutissimo, comâ purpurascente*, T. Cor. 10.
27. *Sclarea, Cretica, latifolia, flore vario.*
28. *Sclarea, quod Horminum sylvestre, flore rubicundissimo, interdum flammeo.* Bocc.
29. *Sclarea, Orientalis, foliis rotundioribus, candidissimis*, T. 6. 10. BOERH. *Index alt. Plant.* Vol. I.

Le suc de la premiere, seconde, troisieme, quatrieme, & vingt-deuxieme, appellée *Africana*, enivre & empêche les liqueurs de s'aigrir, ce qui fait qu'on en met dans la biere. Elle communique une qualité vineuse, qui la fait rechercher des paysans de Hollande, qui n'aiment que la biere qui les enivre sur le champ. On l'emploie aussi en Chirurgie, parce qu'elle résout les tumeurs, rétablit la chaleur naturelle, & résiste à la putréfaction. Mais on doit en user avec précaution, lorsqu'il fermente, car il est pour lors sudorifique. L'odeur des feuilles de cette plante, surtout des deux premieres especes, & en quelque sorte de la troisieme & de la quatrieme, cause l'ivresse. Il en est de même de la biere dans laquelle on fait bouillir leurs feuilles: mais lorsqu'on en use avec modération, elle conforte les esprits & les nerfs. Cette plante est apéritive & hystérique, propre pour faciliter l'accouchement & exciter les regles, pour les fleurs blanches & pour augmenter la semence. Les feuilles de l'orvale, répandent, lorsqu'on les pile, une odeur de vin si pénétrante, qu'on les substitue pour l'ordinaire à ce dernier dans les liqueurs dont on fait des fomentations; car elles échauffent & augmentent les esprits. Cette plante est fort connue des Cuisiniers. Ses feuilles pilées ont la vertu de résoudre les tumeurs froides & de provoquer la sueur. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SCLERIA, σκληρία, de σκληρὸς, dur, *dureté*, comprend en général toutes sortes de duretés, de même que *sclerosis.* Mais Galien, ou celui qui a composé le Traité, qui a pour titre *Medicus*, s'en sert pour signifier une dureté qui se forme sur la partie intérieure des paupieres. CASTELLI.

SCLERIASIS, σκληρίασις, signifie la même chose que le mot précédent.

SCLEROCOITIA, σκληροκοιτία, de σκληρὸς, dur, & κοίτη, un lit; l'action de coucher sur un lit dur. Hippocrate, *Lib. de Salubr. Diæta*, conseille à ceux qui sont d'une grosse corpulence & qui veulent devenir maigres, de coucher sur la dure σκληροκοιτέειν, & il appelle ceux qui pratiquent cette coutume, *Lib. III. de Diæta*, σκληροκοιτίαι, *Sclerocoitiæ.*

SCLEROMA, σκλήρωμα, dérivé de σκληρόω, de σκληρὸς, dur; dans les *Definit. Medic.* est une tumeur renitente qui se forme dans quelque partie de l'utérus. C'est dans un sens plus étendu la même chose que σκλήρυσμα, *scleryſma*, tumeur renitente. FŒSIUS. CASTELLI.

Le *sclerome* de l'utérus est une espece de skirrhe, qui se forme principalement dans le cou de l'utérus, & qui ne differe d'une tumeur inflammatoire, qu'en ce qu'il est moins rénitent & moins douloureux. PAUL EGINETTE, *Lib. III. cap.* 68.

Sa cure est la même que celle du skirrhe de cette partie. Voyez *Uterus* & *Scirrhus.*

SCLEROPHTHALMIA, σκληροφθαλμία, de σκληρὸς, dur, & ὀφθαλμὸς, œil, *sclerophthalmie*, ou *lippitude dure*, eſt une maladie des yeux accompagnée non-ſeulement de dureté & d'une difficulté de mouvement, mais encore de douleurs & de rougeurs. Les paupieres dans cette maladie ſont dures & ſeches & ne répandent jamais aucune larme, il ſe forme dans leurs angles des concrétions ſeches & viſqueuſes, & elles ne s'ouvrent qu'avec peine après le ſommeil, à cauſe de leur dureté & de leur ſécchereſſe. Cette maladie paroît être une eſpece d'inflammation dont les caracteres généraux ſont la douleur & la rougeur, mais elle differe de l'inflammation par une qualité qui lui eſt propre, ſavoir, la ſécchereſſe. Elle differe encore de la *xérophthalmie*, ou ophthalmie ſeche, en ce que cette derniere quoiqu'accompagnée de dureté à cauſe de ſa ſechereſſe, eſt moins dure & moins douloureuſe que la *sclerophthalmie*.

SCLEROSARCOMA, σκληροσάρκωμα, de σκληρὸς, dur & σάρκωμα, *sarcome*, tumeur dure & charnue qui affecte les gencives & qui reſſemble quelquefois à une crête de coq, & quelquefois à la chair d'un animal à coquille. CASTELLI.

SCLEROSIS, σκλήρωσις. Voyez *Scleria*.

SCLEROTICA TUNICA, *sclérotide*; une des tuniques de l'œil, dont on peut voir la deſcription au mot *Oculus*.

SCLIROSIS, SCLIROMA, SCLIRUS, ou SCLERUS, tous ces mots ſignifie la même choſe que *Scirrhus*.

SCLOPETUM, *fuſil*. Pour la préparation de l'eau d'arquebuſade, *aqua sclopetaria*, voyez *Aqua*. Pour les plaies d'armes à feu. Voyez *Vulnus*.

## SCO

SCOBS, rapure de corne de cerf, ou d'ivoire. Il ſignifie auſſi la même choſe que *Cineres clavellati*, cendres gravellées, & ſcories des métaux. CASTELLI.

SCODEGHINO, eſt le nom d'une eſpece de biſtouri, dont Scultet & Rouſſet ſe ſervent dans l'opération céſarienne.

SCODINEMA, σκοδίνημα, Erotien traduit ce mot par péſanteur de tête.

SCOLECIA ÆRUGO. Voyez *Ærugo*.

SCOLESIUM; eſpece d'araignée venimeuſe. Voyez *Phalangium*.

SCOLECOIDES, σκωληκοειδής, le même que *Vermiformis*; épithete du Procès vermiforme du cervelet.

SCOLEX, σκώληξ, *Vers*.

SCOLIOSIS, σκολίωσις, de σκολιὸς, oblique, *obliquité*, ſituation oblique. Hippocrate ſe ſert de ce mot pour déſigner la ſituation oblique de l'épine du dos.

SCOLIOTES, σκολιότης, de σκολιὸς, oblique, *obliquité*. Hippocrate de R. V. I. A. ſe ſert de ce mot, en parlant des hypochondres. Galien dans ſon Commentaire ſur ce paſſage, le traduit par ἀνωμαλία, inégalité.

SCOLOPAX. Voyez *Gallinago*.

SCOLOPENDRA, Offic. Charlt. Exer. 57. Mouff. Inſect. 199. Mer. Pin. 205. *Scolopendra terreſtris*, Aldrov. de Inſect. 635. Jonſ. de Inſect. 127. *scolopendre*.

La *scolopendre*, eſt un vers plat & grêle; de trois doigts de long, de couleur jaune ou rougeâtre, qui a un nombre infini de piés, la queue fourchue & deux longues antennes. Etant cuit dans du vin, il eſt eſtimé dépilatoire.

La piqueure de cet animal paſſe pour être venimeuſe. Oribaſe, *de Morb. Curat. Lib. III. cap. 69.* conſeille de laver la partie avec de la ſaumure, ou d'y appliquer de la cendre avec du vinaigre.

La *scolopendre* eſt un inſecte venimeux qui a huit piés & la queue fourchue; ſa morſure fait enfler & rend livides les parties qui ſont autour de la plaie. Elles ſe couvrent quelquefois d'une croûte ſale, & deviennent rouges, quoique rarement. Il ſurvient un ulcere douloureux & difficile à guérir, l'on ſent par tout le corps une demangeaiſon, extremement incommode.

Pour guérir cette piqueure, il faut appliquer ſur la partie du ſel ou de la rue pilée, ou de la cendre paitrie avec du vinaigre, & laver la plaie avec de la ſaumure très-forte, ou comme l'ordonne Archigenes, avec de l'huile chaude, avant d'y appliquer les drogues dont nous venons de parler. On fera boire outre cela au malade de l'ariſtoloche dans du vin, ou du ſerpolet, ou du calament, ou de la rue ſauvage, ou du trefle, ou demi-hemine de ſuc de racine d'aſphodele mêlé avec du vin. P. EGINETE, *Lib. 5. cap. 9.*

Cet Auteur diſtingue deux ſortes de *scolopendre*, celle de terre & celle de mer, & dit que la piqueure de cette derniere, cauſe quelquefois une tumeur aqueuſe & tranſparente, & l'autre une enflure accompagnée de rougeur. Oribaſe Aétius, & Actuarius n'admettent point cette diſtinction.

Aétius conſeille les mêmes remedes pour la piqueure de cet animal, que pour celle du (*Mus-araneus*) Muſaraigne, & d'appliquer ſur la partie du ſel mêlé avec du goudron, ou de la gomme de cedre avec du miel, ou de l'ail avec des feuilles de figuier, & du cumin & de l'ers dans du vin. Quant aux potions elles ſont les mêmes que celles dont on ſe ſert contre la piqueure de la Muſaraigne, & l'on donne outre cela au malade de l'abſinthe & de la mente dans du vin.

SCOLOPENDRA MARINA, Offic. Charlt. Exer. 62. Raii Inſect. 44. Mouff. Inſect. 322. *Scolopendra marina prima*, Rondel. de Aquat. 2. 108. Aldrov. de Inſect. 635. Jonſ. de Inſect. 143. *Scolopendra marina rubicundior*, Mouff. Inſect. 322. Mer. Pin. 205.

On trouve cet animal dans le fond de la mer, ſuivant Geſner, ou parmi les huitres, ſuivant Mouffet.

L'huile dans laquelle on l'a fait cuire, fait tomber le poil des parties: il cauſe des demangeaiſons lorſqu'on le touche. DIOSCORID. *Lib. II. cap. 16.*

SCOLOPENDRIA. Voyez *Aſplenium*.

SCOLOPOMACHÆRION, de σκολόπαξ, *becaſſe*, & μαχαίριον, *couteau*; eſt un biſtouri fait comme le bec d'une becaſſe.

SCOLYMOCEPHALUS; eſt le nom que donne Boerhaave à pluſieurs ſortes de *Conocarpodendron*, *hypophyllocarpodendron*, & *lepidocarpodendron*.

SCOLYMUS, *Epine jaune*. Voyez *Cinara*.

Voici ſes caracteres.

Son calyce eſt écailleux, ſes fleurons ſont ſéparés les uns des autres par une petite feuille mince qui les couvre. Sa ſemence quand elle eſt mûre, reſte attachée à la feuille. Cette plante a toute l'apparence d'un chardon.

Boerhaave compte deux eſpeces de *Scolymus*, qui ſont,

1 *Scolymus Chryſanthemus*, C. B. 388. Tourn. Inſt. 480. Boerh. Ind. A. 91. *Scolymus*, Offic. *Scolymus Theophraſti*, *ſive Eryngium luteum Monſpelienſium*, Park. 972. *Carduus Chryſanthemus Narbonenſis*; Ger. Emac. 1155. Raii Hiſt. 1. 258. *Spina lutea*, J. B. 3. 84. *Cichorium luteum ſcolymoides ſpinis horridum Narbonenſe*, Hiſt. Oxon. 3. 55.

Cette plante croît en Italie. Sa racine, qui eſt d'uſage en

en Medecine, passe pour avoir les mêmes vertus que celle du chardon-roland. Voyez *Ala*.

2. *Scolymus Chrysantemus annuus*, A. R. Par. 3. Bot. Monsp. *Cichorium luteum, scolymoïdes, spinis horridum, Hispanicum annuum*, M. H. 3. 55. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La racine de l'*Epine jaune* cuite dans du bouillon au Printems, passe pour un aliment fort salutaire. Cette même racine dépouillée de son écorce & mangée en salade est purgative. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SCOLYMUS SYLVESTRIS. Voyez *Cinara*.

SCOMBER, *Maquereau.*

*Scomber*, Offic. Aldrov. de Pisc. 270. Schonef. Ichth. 66. Raii Ichth. 181. ejusd. Synop. Pisc. 58. *Scomber sive Scombrus*, Gem. de Aquat. 841. Jonf. de Pisc. 63. *Scombrus*, Bellon. de Aquat. 200. Rondel. de Pisc. 1. 234. Salv. de Aquat. 241.

Le *maquereau* vit dans la mer : on le recommande pour la jaunisse & les obstructions du foie.

Ce poisson est très-connu, on le trouve dans la mer : mais jamais dans l'eau douce. On le pêche pendant qu'il est de la grosseur où nous le voyons; car après ce tems, il devient beaucoup plus gros, & on l'estime moins. Il est fort en usage en France à cause de son bon goût, mais seulement en certaine saison; car ensuite on n'en voit plus. On en mange pendant toute l'année dans certains pays. On le sale afin de le garder : mais il n'est plus d'une saveur aussi agréable qu'il l'étoit auparavant. Le *maquereau* doit être choisi frais, gros & d'un bon gout.

Le *maquereau* nourrit beaucoup, & sa chair passe pour être résolutive & apéritive : mais elle échauffe, produit des sucs visqueux & grossiers, & se digere un peu difficilement. Elle contient beaucoup d'huile, de sel volatil & de phlegme. Bellonius blame la maniere de ceux qui font bouillir le *maquereau* pour le manger. Il dit qu'on doit le rôtir & y mêler des assaisonnemens qui aident à le digérer. Il est certain qu'en le rôtissant on le dépouille davantage des sucs visqueux & grossiers qu'il contient naturellement.

Il convient dans le Printems & dans l'Eté aux jeunes gens d'un bon tempérament, & dont l'estomac digere facilement. LEMERY, *Traité des Alimens.*

SCOMBRUS, le même que *scomber*.

SCOPARIA. Voyez *Chenopodium*.

SCOPS, σκώψ; est le nom d'une espece de Chouette, qui n'est d'aucun usage en Medecine.

SCOPTULA, le même que *scapula*.

SCOPULA, *Frotoir.*

Rien n'est si propre à faciliter la transpiration & la circulation que l'usage de cet instrument. Personne n'ignore combien le soin qu'on prend d'étriller les chevaux les rends gais, vifs, actifs & bien portans, encore qu'ils prennent la moitié moins de nourriture, & cela ne vient que de ce qu'on aide la Nature à chasser par la transpiration les récrémens des liqueurs qui retardent la circulation; en même tems qu'on attire par des frictions & des irritations continuelles le sang & les esprits dans les parties les plus éloignées du siége de la chaleur & du mouvement, ce qui nourrit extremement les muscles distribués sur la superficie du corps. On produiroit le même effet sur les autres animaux, & même sur l'homme, si on les traitoit de la même maniere & avec autant de soin & de régularité, & je serois d'avis que les personnes qui ont les nerfs foibles, & qui menent une vie sédentaire, surtout lorsqu'elles se sentent menacées d'une paralysie, suppléassent aux autres especes d'exercices dont elles se privent, en employant demi-heure matin & soir à se froter le corps & particulierement les membres avec l'instrument dont nous parlons. Je m'étonne même que le luxe n'ait point encore introduit l'usage des bains froids & de cet exercice pour les animaux dont on se nourrit journellement, tels que les bœufs, les cochons, les veaux, les agneaux, & toutes les autres especes de gibier qui aiment naturellement l'eau froide. Car on ne doit point douter que la propreté, jointe à un exercice convenable (dont celui dont nous parlons fait partie) ne rendît tous les animaux, sans en excepter aucun, plus robustes, plus pleins de sucs & d'esprits, & par conséquent plus propres à nous servir de nourriture. CHEYNE, *de la Santé & de la longue vie.*



SCORAX, gomme de l'Olivier. RULAND.

SCORBUTICA, *antiscorbutiques*; remedes contre le scorbut.

SCORBUTUS, *Scorbut.*

Le *scorbut* est un mal auquel les Habitans des côtes de la Mer septentrionale sont fort sujets, qui est la source de plusieurs autres maladies, qui n'est pas nouveau, & n'a point été inconnu aux Anciens, quoiqu'ils ne l'aient pas décrit fort exactement, faute de navigations & de long voyages dans les pays froids, où il est le plus violent.

Comme ce mal trompe souvent par la grande variété de ses symptomes, il n'est pas possible de le mieux connoître qu'en commençant par en faire toute l'histoire, pour découvrir ensuite quelle est sa nature.

Les Anglois, les Hollandois, les Suédois, les Danois, ceux qui habitent la Norvege, la partie septentrionale ou inférieure de l'Allemagne, les peuples du Nord, ceux qui vivent dans un climat très-froid, surtout ceux qui sont voisins de la Mer, des lieux qu'elle arrose, des lacs, des marais, ceux qui habitent des lieux bas, spongieux, gras, situés entre des lieux élevés & sur les bords des rivieres & des fleuves; les gens oisifs, qui habitent des lieux pierreux pendant l'hiver, les navigateurs qui se nourrissent de chairs salées, enfumées, de biscuits, d'eau puante & venimeuse; ceux qui mangent trop d'oiseaux aquatiques, de poissons salés, endurcis au vent & à la fumée, de bœuf ou de cochon salé & enfumé, de matieres farineuses qui n'ont point fermenté, de pois, de feves, de fromage salé, acre, vieux; ceux qui sont sujets à la mélancolie, à la manie, à l'affection hypocondriaque & hystérique, à des maladies chroniques, & principalement qui ont fait un trop grand usage de quinquina; tous ceux là, dis-je, sont sujets au *scorbut*.

Voici quels sont les phénomenes de ce mal, dans son commencement, dans ses progrès & sur sa fin.

1°. On est extraordinairement paresseux, engourdi; on aime à être assis & couché; on sent une lassitude spontanée & une pesanteur par-tout le corps, une douleur dans tous les muscles, comme si on étoit trop fatigué, & surtout aux cuisses & aux lombes; on a beaucoup de peine à marcher, surtout en montant & en descendant; le matin en s'éveillant on sent ses muscles & tous ses membres comme fatigués & contus.

2°. On respire avec peine, on est hors d'haleine, presque suffoqué au moindre mouvement; les cuisses s'enflent & se désenflent, leur pesanteur les rend immobiles; il paroît des taches rouges, brunes, jaunes, livides, violettes; la couleur du visage est d'un brun pâle; la bouche commence à sentir mauvais, les gencives sont gonflées avec douleur, chaleur, demangeaison, & saignent pour peu qu'on les presse, & parce que les gencives se retirent, les dents se déchaussent, s'ébranlent; on sent différentes douleurs vagues par toutes les parties externes & internes du corps, d'où naissent des tourmens

cruels à la pleure, à l'estomac, à l'iléum, au colon, aux reins, à la véficule du fiel, au foie, à la rate, &c. on est sujet à diverses hémorrhagies, mais qui sont de peu de conséquence.

3°. Les gencives sont d'une puanteur cadavéreuse, elles s'enflamment, il en sort du sang goutte-à-goutte, elles se gangrenent; les dents vacillent, deviennent noires, jaunes, cariées; il se forme des anneaux variqueux aux veines ranines; il se fait des hémorrhagies souvent mortelles par la peau extérieure, sans qu'il paroisse aucune blessure; par les levres, les gencives, la bouche, les narines, les poumons, l'estomac, le foie, la rate, le pancréas, les intestins, la matrice & les reins. Il se forme sur tout le corps, & principalement sur les cuisses, des ulceres puans opiniâtres qui ne cedent à l'application d'aucun remede, & qui dégénerent aisément en gangrene; surviennent la gale, des écailles sur la peau, une petite lepre seche; le sang tiré des veines, a sa partie fibreuse noire, grumelée, épaisse, & cependant il est dissous, quant à sa partie séreuse qui est salée, acre & couverte d'une mucosité, dont la couleur est d'un jaune tirant sur le verd. On est tourmenté de douleurs rongeantes, lancinantes, qui passent promptement d'un endroit à un autre, qui augmentent durant la nuit dans tous les membres, dans les jointures, les os, les visceres. Il paroît sur la peau des taches livides.

4°. On est sujet à différentes fievres chaudes, malignes, intermittentes de toute espece, vagues, périodiques, continues, qui produisent l'atrophie; à des vomissemens, des diarrhées, des dyssenteries; à de cruelles stranguries; viennent la lipothymie, des anxiétés souvent tout-à-coup mortelles, l'hydropisie, la phthisie, des convulsions, des tremblemens, la paralysie, des crampes, des taches noires, des vomissemens & des selles de sang. Le foie, la rate, le pancréas & le mésentere se pourrissent & se consument; & dans cet état ce mal devient extremement contagieux.

D'où il est évident qu'il n'est pas difficile de déduire la nature & les effets de ce mal de ce que nous venons de dire, pourvu qu'on y fasse attention.

Et que sa cause prochaine est un sang de telle nature, qu'il peche en ce qu'une de ses parties est trop épaisse, quoiqu'il soit en même-tems dissous dans son autre partie, qui est d'une acreté & d'une salure alcaline ou acide; circonstances qu'il faut surtout soigneusement rechercher & distinguer.

Il suit encore, que quand on est parvenu à les bien distinguer par l'histoire de la maladie, il est aisé d'en expliquer tous les phénomenes, quelque merveilleux qu'ils paroissent.

Principalement si l'on fait attention aux regles thérapeutiques qui sont fondées sur le bon ou le mauvais succès de ce mal, dont les principales sont celles-ci.

Il faut avoir pour but dans cette maladie, de dissoudre ce qui est épais, de rendre mobile ce qui croupit, de donner de la fluidité à ce qui est trop lié.

Il faut aussi épaissir ce qui est trop ténu, adoucir l'acreté dans le genre & dans l'espece.

Et en corrigeant l'un, il faut toujours avoir égard à la nature de l'autre: ainsi c'est le chef-d'œuvre de l'Art de guérir cette maladie.

Les forts évacuans ne servent jamais qu'à la rendre plus rébelle & souvent incurable.

Il faut donc dans le premier cas,

1°. Commencer par un purgatif doux, atténuant, désobstructif, donné en petites doses, mais souvent réitérées.

Par exemple,

Prenez *de tartre vitriolé qui ne soit point acide, demi-dragme;*
*de crystaux de tartre,*
*de sel polychreste,* } *de chaque, demi-dragme.*

Mêlez pour en faire une poudre, qu'on prendra le matin dans du petit-lait, dont on prendra ensuite douze onces;

Ou,

Prenez *de sel polychreste, deux dragmes;*
*de pilules cochiées majeures, un scrupule;*
*de sirop de roses solutif avec le séné, six gros;*
*d'eau distilée de chicorée, deux onces.*

Mêlez pour prendre en une fois;

Ou,

Prenez *d'élixir de propriété préparé avec le sel de tartre, deux dragmes;*
*de sirop de roses solutif avec le séné, sept dragmes;*
*d'eau distilée de fumeterre, deux onces.*

Mêlez pour prendre en une fois;

Ou,

Prenez *de pilules cochiées majeures, une dragme.*

Faites-en vingt-une pilules, dont on en donnera deux au malade le soir avant qu'il se couche, & cinq le matin avant son déjeûner.

2°. Continuer les atténuans & les digestifs; tels que la teinture de sel de tartre de Van-Helmont, dont on peut prendre une dragme dans deux onces de vin; la teinture de sel de tartre d'Harvey, dont on prendra quatre dragmes dans trois onces de vin; celle de mars de Ludovic, dont on peut prendre une dragme dans une once de vin; le tartre vitriolé, le crystal & la crême de tartre, le vitriol de mars, le sel polycheste, chacun de ces médicamens peut être pris à la dose de demi-dragme dans trois onces de vin; le sel polychreste, & les sels des végétaux de Tachenius, dont on peut prendre une dragme dans trois onces de vin; l'élixir de propriété avec l'esprit de vinaigre, dont la dose est de deux dragmes; l'élixir de propriété préparé avec le sel de tartre, dont deux dragmes suffisent pour une dose; l'élixir de propriété préparé avec les eaux aromatiques, dont la dose est de trois dragmes; les sels volatils huileux aromatiques, dont la dose est d'une dragme; le savon de Venise, dont la dose est de quatre dragmes; celui de Starkey, dont on peut prendre un demi-scrupule; l'oxymel simple, dont la dose est de quatre onces; l'oxymel scillitique simple, dont la dose est de trois onces; l'oxymel scillitique composé, dont la dose est de deux onces. A cette classe appartiennent encore les conserves d'oseille & d'alleluia, les oranges, les citrons, les limons & les grenades.

3°. Finir par de légers spécifiques, dont on use longtems sous quelque forme que ce soit; tels sont l'aurone mâle & femelle, l'absinthe à large feuille & à feuille étroite, toutes les especes d'oseille, toutes les especes d'alleluia; l'ageratum, l'aigremoine, le mouron mâle, le mouron femelle, l'armoise, le grenadier à fruits, la bardane, le becabunga, le botrys, le chou pommé rouge, le navet, le bouis, le cerfeuil, la germandée, l'ivette, les chicorées, la crambe, la cuminoïde, l'endive, l'eupatoire à feuilles de chanvre, le fenouil, la fumeterre, les deux especes de galéga, le liere terrestre, les patiences, la livêche, la marjolaine, la melisse, la mente, le cresson d'eau, celui de jardins, la nummulaire, la rhubarbe, la sauge, la scabieuse, le scordium, la sophia, la véronique & l'ortie; les oranges, les citrons, les grenades, les limons, l'épine-vi-

nette, les cerifes mûres de toute efpece, les grofeilles, les fraifes, les mûres, les pommes aigre-douces, les abricots, les pêches, les prunes mûres de toute efpece, les fruits des ronces ordinaires d'un bleu célefte & de couleur rouge, de framboifier, de fureau, de myrte, de tamarins.

4°. En même-tems, avoir tant d'égard aux fix chofes non naturelles, qu'elles foient opposées aux caufes de la maladie.

Le fecond degré de la maladie demande les mêmes remedes que le premier : on doit de plus ufer de fcorbutiques un peu acres fous la forme de fucs exprimés, de conferves, d'efprits, de fels volatils, de vins, de bieres médicinales. Les fubftances propres pour cet effet, font l'acriviolia, l'ail, l'alliaire, le pié-de-veau, le grand raifort, l'abfinthe, les oignons, la grande chelidoine, le cochléaria, l'aunée, la gentiane, la gratiole, le paftel, la pafferage, le poireau, l'herbe à éternuer, le raifort fauvage, celui des jardins, la rue, la fabine, la faponaire, la barbotine, la petite efpece de joubarbe, la moutarde & le trefle d'eau.

On peut préparer des fucs exprimés de la maniere fuivante.

Prenez *de raifort fauvage ratiffé, quatre onces ;*
*de feuilles récentes de cochléaria,* } *de chaque, une poignée.*
*de nummulaire, &*
*d'ortie,*

Exprimez-en le fuc felon l'art, & le mêlez avec du fucre.

Le malade en prendra quatre ou fix fois le jour, deux gros à chaque prife.

Voici la maniere de préparer un efprit.

Prenez *de femence de moutarde,* } *de chaque, une once ;*
*de raifort de jardin,*
*de roquette,*
*de vélar, &*
*de creffon de jardin,*
*de feuilles de cochléaria,* } *de chaq. 2 poignées.*
*de pafferage, &*
*de raifort fauvage,*

Après les avoir hachées menu & broyées, vous y ajouterez,

*de fel marin, deux onces ;*
*d'écume de biere, une once ;*
*d'efprit de vin,* autant qu'il en faudra pour furmonter de deux doigts ce qui fera contenu dans le vaiffeau.

Diftilez trois fois, verfant toujours la liqueur fur la même matiere.

*Sel volatil.*

Aux drogues ci-deffus, vous ajouterez, au lieu de fel marin & d'écume de biere,

*de fel ammoniac pilé, trois onces, &*
*de cendres gravelées, fept onces.*

diftilez, comme ci-deffus.

*Biere médicinale.*

Prenez *de feuilles récentes de cochléaria,* } *de chaq. une poignée ;*
*de roquette,*
*de vélar, &*
*de trefle d'eau,*
*de femences récentes & contufes,* } *de chaque, deux onces ;*
*de creffon de jardin, &*
*de raifort de jardin,*
*de fleurs de petite centaurée, une once ;*
*de racine de raifort fauvage, cinq onces.*

Après les avoir hâchées menu, mettez-les dans un demi-tonneau de biere récente, & qui entre en fomentation.

Le malade en fera fa boiffon ordinaire.

*Vin médicinal.*

Prenez *de bulbes de pié-de-veau récemment cueilli, demi-once ;*
*de raifort fauvage, une once ;*
*de feuilles de cochléaria, &* } *de chaque, une poignée ;*
*de trefle d'eau,*
*de femence de moutarde, deux onces ;*
*de vin du Rhin, fix livres.*

On en fera un vin médicinal.

Les bains externes & ceux des piés, doivent être préparés avec des drogues anti-fcorbutiques. On doit auffi ufer de frictions chaudes, feches, & avec des liqueurs fpécifiques. La faignée eft fouvent utile pour emporter une partie des liqueurs acres, relâcher les vaiffeaux trop tendus, en diminuer l'érofion, faire révulfion & place aux médicamens.

Suivant que l'acrimonie ténue, que la chaleur & la crainte de l'hémorrhagie font plus grandes ; ou felon que l'épaiffiffement, l'inaction, le froid & enfin la pâleur des vaiffeaux font plus confidérables, on ufera de fpécifiques médiocrement aftringens, un peu froids, ou chauds, ou acres. Les anti fcorbutiques médiocrement aftringens, font le caprier, la fleur de genet, le frêne, la patience & toutes fes efpeces, le houblon, le polypode de chêne, la rhubarbe, le tamaris. Les anti-fcorbutiques un peu froids, font les oranges, les citrons, les limons, les grenades. Les fruits d'été aigre-doux, l'ofeille, la petite ofeille, la chicorée, l'endive, l'alleluia, la laitue, le piffenlit, le lait coupé, le petit-lait, le lait de beure, le tartre & tous les acides tartareux.

Les anti fcorbutiques chauds & acres, font les remedes que nous avons indiqués ci-deffus.

Pour corriger les vices de la bouche dans cette efpece de *fcorbut*, il faut ufer d'anti-phlogiftiques & d'anti-fcorbutiques, d'une nature appropriée aux différentes efpeces de *fcorbut*.

Dans le *fcorbut* chaud des gencives, on peut ufer des gargarifmes fuivans.

Prenez *du jus de citron, &* } *de chaque, deux onces ;*
*du miel rofat,*
*d'efprit de fel dulcifié, demi-dragme ;*
*d'eau diftilée de rue, deux onces.*

Mêlez.

Ou,

Prenez *d'efprit de fel marin, deux dragmes ;*
*d'eau diftilée de fauge, huit onces.*

Mêlez.

Ou,

Prenez *de fuc de citron, une once ;*
*de fel ammoniac, une dragme ;*
*d'eau diftilée de rue, fix onces.*

Mêlez.

*Gargarismes pour le scorbut où le froid domine.*

Prenez *d'esprit thériacal*, *d'esprit de cochlearia*, } *de chaque*, *une once*; *de miel de romarin*, *deux onces*.

Mêlez.

Prenez *esprit de vin camphré*, *demi-once*;
*teinture de myrrhe*, *une once*;
*rob de genievre*, *demi-once*;
*eau distilée d'absinthe*, *quatre onces*;
*sel gemme*, *une dragme*.

Mêlez. Pour un gargarisme.

Quant à la cure de la troisieme espece de *scorbut* que nous avons décrit N°. 3. on peut employer tout ce qui a été dit, si ce n'est qu'il faut user copieusement de liquides doux, diurétiques, antiseptiques, antiscorbutiques; provoquer légerement & long-tems les sueurs, les urines, & les selles.

Par exemple,

Prenez *de fumeterre*, *d'oseille*, *de becabunga*, *de trefle d'eau*, } *de chaque*, *une poignée*;
*de petit lait*, *de lait de beurre*, } *de chaque*, *deux pintes*;

Mettez ces drogues en décoction,

*Ou*,

Prenez *de petite oseille*, *une poignée & demie*;
*de betoine*, *de cerfeuil*, } *de chaque*, *demi-poignée*;
*de tamarins*, *une once & demie*.

Après avoir haché ces drogues toutes ensemble, mettez-les dans trois chopines de petit lait:

Vous exposerez le tout à une forte chaleur pendant une heure sans ébullition;

Vous passerez la liqueur à travers un linge, & vous y mêlerez,

*de sirops de suc de citron*, *de framboises*, & *de violettes*, } *de chaque*, *une once*;

Le malade prendra indifféremment de l'une ou l'autre de ces préparations, une once toutes les demi-heures pendant le jour.

Pour la quatrieme espece de *scorbut*, elle se guérit rarement. Le traitement doit suivre la variété des symptomes. Les remedes mercuriels, de même que ceux que nous venons de prescrire, sont quelquefois utiles.

Si l'on réfléchit mûrement sur tout ce qui a été dit, & qu'on le compare avec les phénomenes de ce mal, & avec ceux qui se présentent à l'ouverture des cadavres, on sera convaincu que pour le traiter avec succès, il faut principalement s'attacher à rechercher avec soin la nature de l'humeur vitiée & de l'acrimonie particuliere qui y domine; & comme cette acrimonie peut être saline, muriatique, acide-austere, fétide, rance, huileuse, la cure de la maladie sera plus ou moins aisée, selon qu'on sera plus ou moins instruit de ces circonstances. Il est aisé de concevoir, parce que nous venons de dire, pourquoi le petit lait, le lait de beure, les eaux médicinales ont tant de fois guéri les accidens déséspérés de cette maladie; pourquoi les sucs d'orange, de citron, de limon, de grenade, d'oseille, de petite oseille, le vinaigre, le vin du Rhin, de la Moselle, sont si souvent salutaires dans cette maladie; pourquoi les astringens austeres, comme la rhubarbe, la patience, le tamarisc, le caprier, le vin austere, noir ou rouge, ainsi que l'acier, sont si souvent utiles, & en quel cas; pourquoi les plus forts aromates, le cochlearia, la passerage, le cresson, le pié de veau, le raifort, le poivre, le gingembre, la petite espece de joubarbe, les sels alcalis, volatils, fixes, huileux, aromatiques, savoneux, sont souvent seuls d'un grand secours. Pourquoi le même remede qui est salutaire dans une espece de scorbut, est mortel dans une autre; enfin pourquoi au lieu de s'occuper des différens noms de cette maladie, il est plus à-propos de rechercher la nature particuliere de chaque différente espece de *scorbut*, & l'étudier avec autant de soin que si c'étoit une autre maladie. Boerhaave, *Aphor. & Mat. Med.*

Le nom de *scorbut* a aujourd'hui une signification si étendue, qu'on le donne à presque toutes les maladies chroniques, dans lesquelles on remarque le moindre degré d'impureté. Rien n'est plus ordinaire, par exemple, que de mettre la cachexie, la goute, la dyspnée, la paralysie, l'érésipele, la colique, l'atrophie, le rhumatisme, le pourpre & autres affections semblables, au rang des maladies scorbutiques. C'est aussi la coutume de quelques Medecins ignorans qui ne peuvent connoître ni une maladie, ni sa cause à l'aide de certains signes, de l'attribuer à une acrimonie scorbutique. On trouve encore fréquemment dans la pratique une maladie singuliere, accompagnée de symptomes spasmodiques & convulsifs surprenans, que le peuple ignorant attribue à des sortiléges, ou que des Medecins peu éclairés qualifient faussement du nom de *scorbut*. Ce dernier sentiment est combattu par quelques Medecins modernes qui nient absolument que le *scorbut* ait jamais existé, ou prétendent qu'il n'est qu'une exacerbation des maladies hypocondriaques & hystériques: mais on verra ci-dessous que cette opinion est insoutenable.

Le *scorbut* proprement dit, est un dérangement violent de toutes les fonctions du corps, occasionné par une dyscrase & une corruption extraordinaire du sang & des sucs vitaux, produite par la mauvaise qualité de l'air & des alimens. Il est familier non-seulement à ceux qui vivent dans les Ports de Mer & dans les Pays Septentrionaux, mais encore aux soldats qui campent, & on ne le guérit qu'avec des difficultés infinies.

Cette maladie, qui est accompagnée de divers symptomes terribles, découvre principalement sa nature dans les parties externes; elle est précédée d'une lassitude spontanée dans tout le corps, laquelle est suivie d'une pesanteur dans les jambes & les piés, qui les prive entierement de leur mouvement. Le visage perd ensuite sa couleur naturelle, une matiere ichoreuse sanguinolente qui découle des gencives, relâche leur chair & la consume jusqu'aux racines des dents, & procure l'ébranlement & la chute de ces dernieres. Il s'éleve sur les jambes des taches de différentes figure, largeur & couleur, qui dégénerent ordinairement en ulceres malins. A mesure que la maladie augmente, les jambes sont saisies de douleurs lancinantes, vagues ou fixes, accompagnées d'un certain engourdissement, ou de contractions spasmodiques.

On ne sauroit douter que les Anciens n'aient connu la maladie dont nous parlons; n'eût-on pour garant qu'Hippocrate, qui dans son Traité, *de internis Affectibus*, décrit le *scorbut* sous le nom de *maladie de la rate*, en ces termes:

« Ceux, dit-il, qui sont attaqués de cette maladie, ont

« le bas-ventre enflé, la rate dure, gonflée & affligée « de douleurs aiguës. Leur visage est noir ou pâle, & « d'une couleur pareille à celle de l'écorce de grenade. « Il leur vient aux jambes des ulceres semblables aux « épinyctides, leurs membres dépérissent, & ils sont « sujets à la constipation.

Pline, *in Histo. natural. Lib. XXV. cap.* 3. confirme la même chose en ces termes :

« L'Armée de César ayant campé au-delà du Rhin en « Allemagne, les soldats furent obligés de boire de « l'eau mal saine & qu'on croyoit infectée par quelque « charme, & cela avec d'autant plus de fondement, « qu'il s'éleva parmi eux deux nouvelles maladies, « dont l'une, qu'ils appelloient ςομακάκη, consistoit « dans une affection fétide & putride de la bouche, « qui leur fit tomber toutes les dents en moins de « deux ans. L'autre offensoit les nerfs des jambes au « point de relâcher les articulations des genoux, & de « causer des picotemens insupportables dans ces par- « ties, ce qui lui fit donner le nom de σκελοτύρβη. »

Dans le dessein où nous sommes de ne rien laisser à désirer sur la nature & le genie du *scorbut*, nous allons rapporter l'histoire de cette maladie, & de tous les symptomes qu'elle occasionne dans les différentes parties du corps qu'elle affecte, en commençant par le bas-ventre.

Les personnes qui en sont attaquées, sentent rarement de la douleur & de la pesanteur dans l'estomac, quoiqu'elles soient quelquefois affectées de nausées, de cardialgies & de vomissemens. L'appétit diminue dans les unes, tandis qu'il augmente considérablement dans d'autres : mais il n'en est pas de même de la soif ; car il est rare que les malades aient envie de boire. Ils sont sujets à des éructations acides, ameres, nidoreuses, fétides & fréquentes, à des borborygmes fréquens dans l'estomac & les intestins. Les uns ont le ventre extrement libre, & d'autres tellement serré, qu'ils ont toutes les peines du monde à rendre leurs excrémens. L'anus se retire quelquefois en-dedans, de maniere qu'on ne peut rien insinuer qu'avec des difficultés infinies. Des coliques violentes bien différentes de celles de l'espece ordinaire se font sentir dans le bas-ventre ; elles sont lancinantes, aiguës & si insupportables que le malade est prêt à tout moment à attenter à sa vie. Elles ne sont point causées par des vents comme les coliques ordinaires, puisque le nombril rentre tellement en dedans, qu'on peut fourrer le poing dans la cavité qu'il laisse. Cette maladie est opiniâtre, & ne cede pas aisément aux remedes & aux fomentations, & elle a cela de particulier qu'elle dégénere souvent en paralysie.

Examinons maintenant les symptomes que le *scorbut* cause dans la poitrine. Les malades sont affligés d'une difficulté de respirer, que l'excès de mouvement occasionne ou augmente souvent, & qui est pour l'ordinaire accompagnée d'une anxiété qui se fait sentir au-dessous du diaphragme, entre les deux hypocondres, à l'endroit où le cartilage xiphoïde est situé, & ne permet pas au malade de respirer librement, si ce n'est lorsqu'il est debout. Cette maladie dégénere aisément en une hydropisie qui commence à se manifester par l'enflure des jambes & du bas-ventre, sur-tout si l'on a emploié des remedes drastiques. Outre la difficulté de respirer dont on vient de parler, on sent une douleur tantôt dans le côté gauche, tantôt dans le droit, quelquefois vers le dos, quelquefois vers le sternum ou dans le sternum même ; qu'on ne doit point confondre avec la vraie pleurésie, dans laquelle la douleur est continue, poignante & accompagnée de la fievre, de la toux, & d'une expectoration de matiere colorée. Il n'en est pas de même de la pleurésie scorbutique dans laquelle la douleur est aiguë, mais non continue, puisqu'elle revient par intervalles, & n'est point accompagnée de la soif, ni de la fievre, ni de la difficulté de respirer, si ce n'est pendant que la douleur dure. Ajoutez à cela que dans la pleurésie scorbutique, le pouls est petit & inégal, mais tout à fait différent de celui des personnes qui ont une vraie pleurésie. Quelquefois il n'y a point de toux, ou s'il y en a, elle n'est point incommode, & ce symptome vient moins de l'indisposition de la poitrine, que d'une matiere qui se jette sur les glandes du gosier. On peut donc appeller avec raison cette maladie, pleurésie scorbutique fausse, & la distinguer aisément de la vraie pleurésie, puisqu'elle continue plus long-tems que celle-ci. Les scorbutiques sont encore très-souvent sujets à des palpitations de cœur, & des resserremens de poitrine & des syncopes dans lesquelles ils tombent sans aucune cause apparente, lorsqu'ils veulent se lever, & qui ont cela de particulier que le pouls est plus fort & plus plein que dans les syncopes ordinaires. L'œsophage qui est situé dans le thorax, rend cette partie sujette à un autre simptome ; car les scorbutiques sentent souvent dans l'œsophage comme un pieu qui empêche tellement la déglutition des alimens & de la boisson, qu'ils ne sauroient prendre de la nourriture, sans courir risque d'être étouffés.

Après avoir considéré le thorax, nous allons passer au cou, à la gorge & à la tête où l'on observe différens symptomes, tels qu'un flux extraordinaire de salive auquel les scorbutiques sont extremement, sujets. Cette maladie affecte encore considérablement les gencives, car elles s'enflent dès le commencement, & rendent pour peu qu'on les touche un sang séreux. Il s'y forme encore souvent des excroissances charnues qui rendent à la fin une odeur insupportable ; & pour lors les dents commencent à branler dans leurs alvéoles au point qu'on peut quelquefois les arracher avec les mains. Il survient encore souvent un mal de dents qui n'a point de cause manifeste, & qui differe des maux de dents ordinaires, en ce qu'il revient avec la même facilité qu'il s'en va. Le malade est souvent affligé de maux de tête violens & ordinairement vagues, qui reviennent surtout vers le soir, & cessent la nuit dès que la sueur vient à paroître. On trouve des personnes qui sont sujettes à des vertiges, à des éblouissemens fréquens, ensuite desquels elles tombent quelquefois dans l'assoupissement ; on en voit d'autres au contraire qui passent plusieurs semaines sans dormir, & sans que leurs forces s'affoiblissent, ce qui leur est commun avec celles qui ont la fievre. Elles tombent aussi quelquefois dans un abbattement excessif ou dans un délire absolu, qui differe des autres especes de délire en ce qu'il saisit le malade d'une maniere irréguliere & sans aucune cause apparente.

Si nous considérons les parties externes, nous trouverons que le *scorbut* les rend sujettes aux convulsions, aux douleurs & aux spasmes. Par exemple, il survient souvent des convulsions dans les jarrets & des contractions dans les malléoles, aussi-bien que dans différentes articulations du corps auxquelles il est impossible de remédier. Cette maladie est admirablement bien décrite par George Horstius. Les spasmes des intestins laissent encore souvent après eux des paralysies, surtout dans les jambes, qui sont précédées d'un engourdissement, & qui different des paralysies ordinaires en ce qu'elles saisissent le malade tout d'un coup, & qu'après avoir disparu de même, elles laissent subsister en quelque sorte le mouvement de la partie, surtout lorsque le malade garde le lit, au lieu que les autres se forment peu à peu, durent long-tems & rendent la partie absolument immobile. Ajoutez à cela qu'on sent une lassitude excessive dans tous les membres sans aucune cause manifeste. Quelques malades sentent une douleur lancinante, & quelquefois une douleur sourde & accom-

pagnée de tenſion dans la moelle des os. D'autres ſont tourmentés de douleurs auſſi aiguës, auſſi piquantes & auſſi lancinantes que ſi on leur arrachoit les membres. Ces douleurs ſont ordinairement vagues, & paſſent continuellement d'une partie à l'autre, ce qui leur a fait donner le nom de *goute vague*. Quelquefois auſſi elles ſe fixent dans la poitrine, & pour lors le malade court riſque d'avoir une pleuréſie.

Les douleurs ſe font principalement ſentir dans les jambes, dans les malléoles & dans la plante des piés; quelquefois dans les extrémités des doigts, dans les cuiſſes, dans les genoux, dans le dos, dans les reins & dans la nuque du cou, & elles different de la véritable goute, en ce qu'elles rodent çà & là non-ſeulement aux environs des articulations, mais encore dans la chair & les membranes. Le malade eſt encore ſujet, ſurtout durant la nuit à des ſueurs copieuſes & colliquatives extremement incommodes, auſſi bien qu'à des ſaignemens de nez qu'on a toutes les peines du monde à arrêter. Il s'éleve auſſi des taches ſur la peau dont la groſſeur varie, qui reſſemblent à des piquures de couſins, & qui ſont d'abord rouges, enſuite pourprées, quelques peu livides & à la fin tout-à-fait noires. Il s'en forme de plus grandes ſur les jambes, qui après avoir paſſé ſucceſſivement ſur les cuiſſes, ſur le cou & ſur la poitrine, diſparoiſſent & reviennent par intervalles. Il paroît encore quelquefois des tumeurs & des tubercules dans différentes parties du corps, & il ſe forme des tumeurs œdémateuſes & des exulcérations aux piés, dont voici les progrès :

D'abord, la partie devient extremement douloureuſe, après quoi l'épiderme ſe détache, comme ſi l'on avoit verſé deſſus de l'eau bouillante, la ſéroſité s'écoule & la douleur augmente conſidérablement : mais il eſt rare qu'il ſe forme de véritable pus dans ces ſortes de parties. Quelques malades ſont ſujets à des ulceres ſecs & profonds, qui ne rendent ni pus ni ſanie, & dégénerent aiſément en gangrene. Les ſcorbutiques ſont encore ſujets à avoir les orteils gangrénés : mais cette eſpece de gangrene a cela de propre, qu'elle ſurvient ſans aucune cauſe manifeſte & ſans avoir été précédée d'aucune inflammation, que ſes progrès ſont très-lents, & qu'elle tourmente long-tems le malade avant que de lui cauſer la mort. Tels ſont les principaux ſignes & ſymptomes du *ſcorbut*, ils ne ſont pas les mêmes dans tous les malades, & ils varient par rapport à leur nombre, leur violence & leur durée.

Après avoir donné une hiſtoire complete du *ſcorbut* & des différens ſymptomes avec leſquels il eſt ordinairement compliqué, il nous reſte à conſidérer les cauſes prochaines & éloignées dont il procede, parce que ce n'eſt qu'à l'aide de cette connoiſſance qu'on peut le prévenir & le guérir. Dans la définition que nous avons donnée du *ſcorbut*, nous avons placé ſa cauſe prochaine dans une impureté & une corruption exceſſive des ſucs vitaux, laquelle eſt extremement ennemie de la ſanté. Mais comme on ne ſait ni en quoi cette infection conſiſte ni d'où elle provient, ni comment elle agit, & que les ſentimens ſont partagés ſur ce ſujet, il ne ſera pas inutile d'examiner plus ſoigneuſement ces circonſtances.

Il paroît par les principes de la phyſiologie que la ſanté, ou l'intégrité des fonctions naturelles, vitales & animales dépend du tempérament, du mélange & de la craſe louables des humeurs vitales, du ſang, des ſucs lymphatiques & nourriciers, & du fluide nerveux, de leur circulation & de leur diſtribution uniformes dans toutes les parties du corps. Puis donc que le tempérament & la pureté des liqueurs conſiſtent principalement dans le mélange convenable des parties ſubtiles, mobiles, aqueuſes, éthérées, élaſtiques & légerement ſulphureuſes avec les gélatineuſes & les muqueuſes, & dans l'évacuation des parties groſſieres, gluantes, terreſtres, ſalines, tartareuſes, alcalines, ſulphureuſes, bilieuſes, ſuperflues aqueuſes & onctueuſes par des couloirs & des émonctoires convenables, tels que la peau, à travers de laquelle la tranſpiration ſe fait, le foie, les reins, les inteſtins & les tuniques glanduleuſes du goſier, du nez & des bronches; il s'enſuit que l'impureté des liqueurs, qu'on appelle autrement cacochymie, peut être produite par des parties terreſtres, ténaces, ſulphureuſes & ſalines dont la quantité excede celle des douces & des tempérées. Mais il faut obſerver que la dyſcraſe impure du ſang dont cette maladie eſt accompagnée n'eſt pas toujours la même, qu'elle differe ſuivant la nature des particules excrémentitielles & occaſionne divers ſymptomes; car dans quelques malades la matiere peccante eſt extremement viſqueuſe, fixe, terreſtre, ſaline & acide; au lieu que dans d'autres elle eſt bilieuſe, ſaline, alcaline & ſulphureuſe. C'eſt la raiſon pour laquelle les Auteurs attribuent indifféremment le *ſcorbut* à une cauſe froide ou chaude. J'y joins une troiſieme eſpece de *ſcorbut*, qui naît de la diſpoſition qu'ont les ſucs à une corruption putride, & qui ſans contredit eſt la plus mauvaiſe & la plus maligne.

Rien ne prouve mieux la corruption putride des humeurs que la facilité avec laquelle le *ſcorbut* ſe communique, quand même on ignoreroit que toutes les maladies contagieuſes ont pour fondement & pour cauſe des exhalaiſons putrides, qui venant à s'inſinuer dans le corps, ſouillent, comme une eſpece de levain, & convertiſſent en leur propre nature les humeurs qui s'y trouvent diſpoſées, ſurtout celles qui ſont graſſes. Sennert obſerve dans ſon Traité, *de Scorbuto*, *cap.* 1. & 4. que le *ſcorbut* a été produit par la puanteur qui ſortoit des cadavres de ceux qui en avoient été attaqués, & Caſpard Hoffman, dans ſon Traité *des Fievres*, *cap.* 57. a bien décrit la nature des exhalaiſons ſcorbutiques, en ces termes :

« L'on n'a rien à craindre, dit-il, immédiatement après « que le malade eſt mort : mais on doit s'en tenir éloi« gné dès qu'il commence à pourrir, ſi l'on ne veut « être infecté de la même maladie. »

Au reſte, la corruption exceſſive du ſang & des ſucs nourriciers paroît aſſez par la laſſitude ſpontanée, la langueur & la foibleſſe des membres; l'abbatement des forces & les ſyncopes qui en ſont la ſuite, la foibleſſe & la langueur du pouls, la puanteur exceſſive de la ſueur & de l'urine, auſſi bien que par la promptitude avec laquelle les parties externes tombent en mortification ſans qu'aucune cauſe externe ait précédé.

La dépravation & la corruption des humeurs toutes ſeules ne ſuffiſent point pour occaſionner les ſymptomes qui affligent les ſcorbutiques, il faut encore que l'union des parties fluides & ſolides du ſang ſoit détruite, ce qu'il eſt aiſé de connoître par les divers phénomenes qui accompagnent le *ſcorbut*. Mais rien ne prouve mieux cette ſéparation des parties fluides du ſang de celles qui ſont plus ſolides & plus peſantes, que l'écoulement de ſang aqueux qui ſe fait ordinairement par le nez, les gencives & le fondement, à quoi l'on peut ajouter que les orifices des vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans les parties externes, telles que le viſage, les levres & les jambes, s'ouvrent quelquefois d'eux-mêmes & rendent du ſang. Les ſcorbutiques ſont encore ſouvent ſujets à des écoulemens copieux de ſalive, d'urine & de ſueur, qui indiquent une ſéparation exceſſive de la ſéroſité des parties rouges du ſang; comme au contraire, rien ne prouve mieux la ténuité & l'acrimonie ſubtile de la ſéroſité impure que les douleurs vagues qui ſe font ſentir dans les différentes parties du corps; car une humeur ténue & acre épanchée paſſe avec autant de facilité que de promptitude d'une partie dans l'autre, ce qui arrive principalement dans la goute ſcorbutique. On peut encore rapporter à la même cauſe les inquiétudes d'entrailles, la contraction

ſpaſmodique des orifices de l'eſtomac & du diaphragme, les douleurs lancinantes qui ſe font ſentir dans les inteſtins & dans la poitrine, & qu'on appelle communément fauſſe pleuréſie, auſſi-bien que les demangeaiſons & l'exulcération des parties externes. La lenteur & la viſcoſité de l'humeur ſcorbutique ſe manifeſtent par les tumeurs, les douleurs fixes, les laſſitudes, le friſſon & l'engourdiſſement des membres. C'eſt encore de la même cauſe que proviennent les palpitations de cœur, les ſyncopes, le carus, la léthargie, la foibleſſe & la petiteſſe du pouls, la triſteſſe, la mélancolie, les concrétions polypeuſes qui ſe forment dans les gros vaiſſeaux du cœur, les paralyſies, l'enflure ſoudaine du corps, le gonflement du foie & de la rate, auſſi-bien que les tubercules qui ſe forment dans différentes parties du corps.

On connoît encore que l'union des parties ſolides & fluides du ſang, qui eſt ſi néceſſaire pour entretenir la circulation dans les vaiſſeaux déliés des viſceres eſt détruite par l'inſpection du ſang qu'on a tiré à un ſcorbutique, & qui eſt ordinairement grumeleux, noir, peſant, épais & rempli d'une grande quantité d'eau fétide & de mauvais gout. J'ai ſouvent vu le ſang tiré du pié des ſcorbutiques, former en tombant dans l'eau, des concrétions fibreuſes : je l'ai auſſi vu ſe couvrir, après avoir été reçu dans la palette, d'une pellicule extrement épaiſſe & gluante. D'autres ont rendu, à mon grand étonnement, au lieu d'un ſang bien conſiſtant, une ſéroſité ténue, acre & vermeille, qui ne dépoſoit aucune ſubſtance noire & épaiſſe au fond du vaiſſeau.

Après avoir ainſi recherché les cauſes du *ſcorbut*, nous allons examiner quels ſont les viſceres qu'il affecte principalement, & quel eſt l'endroit qu'on doit proprement regarder comme ſon ſiége. Comme les Auteurs varient ſur ce ſujet, nous tâcherons de découvrir celle de leurs opinions qui approche le plus de la vérité.

Les Anciens, & entre autres Hippocrate, ont cru que la rate, qu'ils regardent comme le ſiége des humeurs mélancoliques & atrabilaires, eſt celui de tous les viſceres que le *ſcorbut* affecte le plus. Mais il paroît par les découvertes que les Modernes ont faites dans l'Anatomie, que cette maladie a ſon ſiége dans le foie. Sennert, *Med. Pract. Lib. III. Sect.* 2. *cap.* 2. rapporte, qu'ayant ouvert le corps d'une perſonne qui étoit morte du *ſcorbut*, il lui trouva preſque tout l'épiploon corrompu, ſans que la rate parût affectée. Foreſtus, *Lib. XX. Obſerv. Schol.* 2. rapporte auſſi, qu'ayant ouvert le corps d'un homme de diſtinction, qui mourut de la même maladie, il trouva le foie beaucoup plus affecté que la rate. Reuſnerus, *in Exercit.* 4. *de Scorbuto*, dit avoir trouvé le foie d'un ſcorbutique corrompu, plein de calloſités & tout-à-fait impropre pour la dépuration du ſang, au lieu que la rate avoit le volume & la couleur qu'a ordinairement le foie d'un homme ſain. Horſtius, dans ſon Traité, *de Scorbuto*, *Sect.* 2. *pag.* 8. dit auſſi avoir trouvé le foie d'un ſcorbutique totalement ſkirrheux, tant en dehors qu'en dedans, & ſans vaiſſeaux ni ſang, au lieu que la rate, qui étoit trois fois plus groſſe que dans ſon état naturel paroiſſoit très-ſaine, & reſſembloit par ſa rougeur & ſa ſubſtance charnue au parenchyme des poumons. Willis a remarqué dans un grand nombre de ſcorbutiques qu'il a diſſéqués, que le foie ou la véſicule du fiel ſont les parties que le *ſcorbut* affecte le plus communément; car il a trouvé dans quelques-uns le foie tout-à-fait dénué de ſang & pareil à une tetine de vache qu'on vient de traire. Les uns avoient la véſicule du fiel entierement vuide, d'autres obſtruée avec des cailloux; & d'autres enfin, remplie de matieres extremement auſteres, quoique la rate parût parfaitement ſaine.

J'oſe prendre la liberté d'aſſurer que tous les viſceres & les émonctoires qui ſervent à la dépuration des fluides ſont principalement affectés dans cette maladie, puiſqu'en conſéquence de la lenteur avec laquelle le ſang circule, leurs vaiſſeaux capillaires ſont aiſément engorgés & obſtrués par des matieres viſqueuſes, & deviennent à la fin totalement ſkirrheux. Il me paroît ſurtout, que la peau, cet émonctoire univerſel de tout le corps, par lequel les humeurs excrémentitielles s'écoulent, eſt la partie que le *ſcorbut* affecte le plus. Les viſceres ſanguins du bas-ventre dans leſquels la veine-porte ſe diſtribue, tels que le foie, la rate, le méſentere & l'épiploon, ne ſont pas entierement à couvert des atteintes de cette maladie; car le foie eſt deſtiné pour la ſécrétion des particules impures, ſalines, ſulphureuſes & alcalines, & la rate contribue principalement au mélange intime des parties fluides & ſolides du ſang, ce qui fait qu'on ne ſauroit faire trop d'attention aux injures que ces parties reçoivent du *ſcorbut*. Au reſte, on doit d'autant moins ſe fier aux obſervations Anatomico-pratiques, qu'on a rarement la commodité de diſſéquer des ſcorbutiques, qui ſoient morts avant d'être tombés dans l'hydropiſie, dans l'atrophie, dans l'hectiſie, dans la maladie noire ou dans un ſphacele interne.

Ce qui fait, ſelon moi, que le *ſcorbut* eſt ſi opiniâtre & ſi difficile à guérir, c'eſt que le laboratoire de la digeſtion & de la chylification, je veux dire l'eſtomac & les inteſtins, eſt dérangé & conſidérablement injurié : car, comme la diſſolution intime des alimens, & la préparation & l'extraction d'un ſuc louable, doux & chyleux dépendent entierement de la température, de la qualité ſpiritueuſe & de l'affluence ſuffiſante des menſtrues ſalivaires, gaſtriques & pancréatiques; toutes les fois que l'impureté du ſang fait perdre à ces liqueurs menſtruelles, leur nature tempérée, elles ne produiſent plus qu'un chyle cru, viſqueux & acide, qui venant à ſe mêler avec la maſſe du ſang, non-ſeulement entretient par ſon levain, mais augmente encore l'intempérie & l'impureté des liqueurs.

Après avoir indiqué les cauſes éloignées & prochaines du *ſcorbut*, ſon véritable ſiége, ſes différens ſymptomes, & examiné la maniere dont il ſe communique dans toutes les parties du corps, nous allons tâcher de découvrir l'origine des cauſes internes de cette maladie, à l'aide de celles que les Medecins appellent communément cauſes externes non-naturelles, & qui ſont journellement néceſſaires à la conſervation de la ſanté.

On ſait par expérience que le *ſcorbut* eſt endémique & commun dans quelques Contrées, particulierement dans les climats maritimes & ſeptentrionaux, tels que le Danemark, la Norwege, la Zelande, la Suede, la Friſe, la Hollande & la Suiſſe, ce qu'on doit attribuer à l'atmoſphere, qui étant imprégné de vapeurs impures, putrides, ſalines & trop aqueuſes, ſe trouve par-là dépouillé de ſa force élaſtique & expanſive, d'où dépendent le ton & la force des ſolides, auſſi-bien que la force mouvante & ſyſtaltique. C'eſt ce qui rend les Pays ſeptentrionaux, les lieux marécageux, humides, bas, & ſujets aux inondations & aux brouillards, ſi propres à engendrer le *ſcorbut*; car la quantité d'exhalaiſons & de vapeurs humides dont l'air eſt imprégné, relâche conſidérablement les fibres motrices, retarde & diminue la circulation des humeurs, & par conſéquent les ſécrétions & les excrétions naturelles.

Hippocrate aſſure dans ſon Traité *des Vents*, que les maladies proviennent non ſeulement de l'air, mais encore des alimens; & ſon ſentiment eſt confirmé par l'expérience : car nous voyons que le bœuf & le porc ſalés, la chair compacte de vieux animaux qu'on a ſalée ou fait ſécher à la fumée, de même que le poiſſon, ſurtout celui de mer, quand il eſt ſalé & endurci, contribuent extremement à rendre le *ſcorbut* commun dans quelques Contrées maritimes & ſeptentrionales. Les légumes groſſiers, ſurtout ceux qui croiſſent dans des

lieux humides & marécageux ; le pain fait avec du seigle qui a été cueilli par un tems de pluie, de même que celui qui est dur ou moisi ; les eaux crues, dures, salines & croupissantes dont on use journellement ; les bieres qui en ont été faites & qui ne contiennent pas assez de houblon, ou qui sont devenues acides & féculentes, sont encore très-propres à engendrer le *scorbut*. Toutes ces causes sont beaucoup plus nuisibles lorsque le malade mene une vie sédentaire, parce que le défaut d'exercice retarde la circulation vitale des fluides, aussi-bien que les sécrétions & les excrétions qui en dépendent, & épaissit le sang & les humeurs.

On remarque encore que les personnes d'une habitude lâche & spongieuse, d'un tempérament sanguin & phlegmatique, de même que celles qui sont corpulentes, & qui ont les vaisseaux petits & nombreux, sont beaucoup plus sujettes au *scorbut* que celles d'une habitude seche, grêle & ferme, dont les vaisseaux sont plus gros ; à cause que la circulation étant plus languissante dans les premieres, les fluides dégénerent aisément à l'approche de quelque venin que ce soit en une corruption putrédineuse. On observe encore que les femmes sont plus sujettes au *scorbut* que les hommes ; ceux qui habitent les villes, plus que ceux qui vivent à la campagne, & les gens d'étude plus que le peuple, qui chasse par l'exercice & le travail les humeurs peccantes qui s'engendrent dans le corps.

Mais rien n'est plus propre à corrompre la masse du sang, à troubler les lois de l'œconomie animale, & à supprimer les différentes évacuations qui se font par les selles, les sueurs & les urines, que la suppression du flux menstruel & hémorrhoïdal, & rien par conséquent n'est plus capable de produire le *scorbut*. Les femmes stériles, celles dont les regles sont supprimées à cause de leur grand âge, & en général toutes les personnes, qui, contre leur ordinaire, négligent de se faire tirer du sang, soit par les scarifications ou par la saignée, sont extremement sujettes à cette maladie, à cause que les humeurs venant à s'accumuler dans le corps, & ne pouvant circuler librement dans les vaisseaux, s'arrêtent çà & là, & contractent une impureté qui est l'origine du *scorbut*.

Salomon Albert, Eugalenus & Willis, prétendent que les hémorrhagies excessives par le nez, le vagin, les veines hémorrhoïdales, de même que l'écoulement immodéré des vuidanges, ne contribuent pas moins à la génération du *scorbut*, que la suppression des évacuations sanguines auxquelles on étoit accoutumé ; car les humeurs croupissent & se corrompent également, soit que le sang peche par défaut ou par excès.

Les vieillards sont aussi fort sujets à cette maladie ; car celles dont ils sont ordinairement affligés, ont beaucoup d'affinité avec le *scorbut*, puisqu'elles tirent, comme lui, leur origine de la qualité impure, saline & visqueuse du sang & des humeurs. Cela ne paroît pas fort difficile à comprendre, si l'on fait attention que dans le déclin de l'âge les vaisseaux qui laissent sortir les impuretés, qui nourrissent les parties, & qui contribuent au mélange de la lymphe & du sang, se dessechent, se contractent & se rétrécissent, de sorte que ne pouvant s'acquiter de leurs fonctions, il faut de toute nécessité que la masse du sang se corrompe par la suite du tems.

On peut encore mettre au nombre des causes éloignées du *scorbut*, tout ce qui affoiblit les forces & diminue les mouvemens vitaux, aussi-bien que les sécrétions & les excrétions. Rien n'est plus propre à produire cet effet que les émotions violentes de l'ame que causent les soucis, le chagrin & la tristesse.

Eugalenus, dans son Traité *de Scorbuto*, *Obs.* 15. assure positivement, que tous ceux qui usent d'alimens grossiers & qui se livrent à la tristesse, sont extremement sujets au *scorbut*. Cette doctrine est confirmée par Willis, qui observe, que quelques personnes sont devenues scorbutiques ensuite d'une frayeur soudaine ; car les passions de l'ame sont très-propres à détruire la force des solides, & à interrompre la circulation du sang qui en dépend ; au moyen dequoi les humeurs ne circulant plus avec la même vitesse, s'épaississent, ne peuvent plus passer dans les vaisseaux capillaires, & acquierent une impureté qui dégénere aisément en *scorbut*.

Le repos & le défaut d'exercice disposent au *scorbut*, & on peut en dire autant du mouvement & du travail excessifs ; car l'un & l'autre dissipent & consument les parties les plus pures & les plus subtiles du sang, le suc nourricier & le fluide nerveux ; de sorte que les humeurs qui restent, acquierent ensuite aisément une qualité corrompue & étrangere, surtout à l'approche de la contagion. Rien n'est plus préjudiciable surtout qu'un exercice trop violent, parce qu'il est cause que le chyle passe dans la masse du sang avant que d'être suffisamment digéré ; ce qui occasionne toutes les maladies que nous avons dit provenir du défaut de digestion & de la crudité du chyle.

Galien, *Lib. II. de Sanitate tuenda*, *cap.* 2. nous apprend, « que l'exercice ne vaut rien quand on a l'estomac ou « les vaisseaux remplis d'une grande quantité d'alimens « crus & mal digérés, parce qu'ils se distribuent dans « toutes les parties du corps avant que d'être suffisam- « ment préparés. »

Rien ne dispose plus aisément ni plus promptement au *scorbut* que le levain qui reste dans le sang, dans le suc alimentaire, ou dans quelqu'un des principaux visceres, ensuite d'une maladie ; aussi rien n'est-il plus fréquent dans la Pratique que de voir succéder le *scorbut* à des fievres continues & intermittentes qu'on a guéries à contretems, surtout lorsque les malades, quoique foibles, prennent une grande quantité de nourriture. Cela vient de ce que les sucs vitaux qui ont été dépouillés de leur qualité spiritueuse & de leurs parties les plus subtiles & les plus sulphureuses par la chaleur fébrile, circulent avec difficulté ; au moyen de quoi le levain, que la maladie précédente a laissé, contracte aisément une qualité étrangere. Je pourrois prouver par un grand nombre d'observations, le pouvoir qu'ont toutes les maladies de produire le *scorbut* : mais je me contenterai pour le présent de faire voir l'affinité qu'il a avec la maladie hypocondriaque qu'il accompagne, ou à laquelle il succede si souvent, que quelques Medecins ont osé assurer qu'il n'y avoit aucune différence entre ces deux maladies.

Le genre de maladie que le malade mene, devient encore quelquefois la cause antécédente du *scorbut*. Par exemple, on remarque que les Mariniers qui entreprennent des voyages de long cours, qui sont sans cesse environnés d'un air humide, & qui se nourrissent d'alimens grossiers & extremement salés, sont particulierement sujets à cette maladie. Le *scorbut* est encore très-fréquent dans les camps, à cause que les Soldats n'observent aucun régime, boivent de l'eau croupie, & souvent même des liqueurs corrompues, se nourrissent d'alimens crus & quelquefois à demi pourris, de pain moisi & de lard rance ; demeurent exposés, surtout durant la nuit, à un air impur, froid & humide, & épuisent leurs forces par les veilles & l'abstinence.

Olaus Magnus, *Lib. XVI. de Regionibus septentrionalibus*, *cap.* 51. nous apprend, « que l'usage du poisson « & de la viande salée & fumée, des alimens froids & « crus, & du pain mal cuit, engendre un *scorbut* qui « fait tomber la bouche & les gencives en pourriture, « engourdit & ébranle les dents, & cause des maux d'es- « tomacs cruels. »

Hoechsteterus, *Obs. Med. Decad.* 7. *Cas* 10. rapporte une longue observation sur le *scorbut*, comme maladie de camp, qui fit autrefois de grands ravages dans le cœur de l'Allemagne, dont voici les circonstances les plus considérables.

Après que le Roi de Suede eut pris Ausbourg en 1634. les

les Soldats qui étoient logés chez les habitans apporterent dans la Ville une fievre ardente maligne, accompagnée de délire & d'éruptions pétéchiales, dont les Soldats de l'Empereur étoient aussi attaqués, & dont il mourut un très-grand nombre de personnes. Cette maladie ayant discontinué ses ravages au commencement de l'hiver, plusieurs habitans se plaignirent d'une lassitude & d'un sentiment de pesanteur, qui, joint à la roideur, à la douleur & à la dureté de leurs jambes, que les uns avoient enflées & d'autres exténuées, les mettoit hors d'état de pouvoir marcher & de se tenir debout. Ceux qui étoient d'un tempérament sec, avoient les tendons, les nerfs & les muscles de leurs jambes tellement retirés, qu'il leur étoit impossible de les étendre, sans compter que cette maladie étoit quelquefois accompagnée d'une douleur extremement aiguë. Quelques-uns avoient la liberté de se rouler dans leur lit, mais point celle d'étendre leurs jambes, & plusieurs moururent à la fin de l'hiver de l'année 1634. Les uns avoient les jambes si foibles, qu'ils ne pouvoient se tenir debout, quoiqu'ils fussent en état de se mouvoir dans leur lit. Tous eurent la peau également couverte de taches aussi larges que des lentilles, qui furent d'abord rouges, ensuite bleuâtres, puis livides, & qui quelquefois leur couvroient toutes les jambes. Il vint aux gencives des malades les plus jeunes, une tumeur molle & flasque, qui rendoit, lorsqu'on la touchoit rudement, un sang noir & fétide : ils avoient l'haleine puante & ne pouvoient mâcher : tous ceux qui furent attaqués d'une leucophlegmatie, d'une ascite, d'une tympanite, d'une atrophie, d'une diarrhée ou d'une jaunisse, moururent. Ceux qui étoient affligés de cette maladie se trouvoient extremement incommodés, à cause de l'effervescence de leur sang, de la sécheresse de l'air; l'excès de mouvement leur étoit aussi fort contraire.

Après avoir donné l'histoire, indiqué les signes & spécifié les causes du *scorbut*, il ne sera pas difficile de le distinguer des autres maladies auxquelles il paroît ressembler par ses symptomes & la dyscrase impure du sang. Je sai que plusieurs Auteurs tant anciens que modernes, assurent que le *scorbut* est la même maladie qu'Hippocrate *Lib. de Intern. Affect.* décrit sous le nom de *ileum cruentum;* car dans celle-ci de même que dans le *scorbut*, l'haleine est extremement puante, les gencives se détachent des dents, il survient des saignemens de nez, & quelquefois des ulceres aux jambes dont les uns cedent aux remedes, & les autres sont tout-à-fait incurables. Mais comme Hippocrate ne fait aucune mention des taches de la peau auxquelles on reconnoît aujourd'hui le scorbut, & qu'il assure que ceux qui sont affligés de l'*ileum cruentum*, ont la liberté de marcher & de vaquer à leurs occupations ordinaires, au lieu que les personnes scorbutiques ont une langueur, une pesanteur & un froid dans les jambes qui les mettent hors d'état d'en faire usage, je ne saurois me résoudre à embrasser leur sentiment. Quelques-uns rapportent le *scorbut* à l'ictere noir, dans lequel l'haleine est puante, les gencives corrodées, sanguinolentes, & remplies d'ulceres qu'on a toutes les peines du monde à cicatriser. Les malades tombent aussi dans une langueur & dans un abattement qu'on ne surmonte qu'avec des difficultés infinies. Mais quoique ces deux maladies se ressemblent beaucoup par la corruption violente des humeurs, il y a cependant cette différence entre elles, que l'ictere noir rend la couleur du visage & de tout le corps noir, les excrémens poracés, la bouche extremement amere & n'est accompagné ni de fievre ni de contagion. De plus l'ictere noir affecte principalement le foie, au lieu que le *scorbut* dérange tous les visceres, & affecte le systeme nerveux de douleurs lancinantes & de spasmes, ce qu'on ne remarque point dans la premiere de ces maladies.

Le *scorbut* est encore aisé à distinguer des maladies hypocondriaques & mélancoliques, dont il est néantmoins souvent accompagné; car quoiqu'on remarque dans celles-ci, en conséquence de l'atonie des visceres & de la lenteur avec laquelle le sang circule, une certaine impureté & corruption dans les humeurs, & à cause de la stagnation des fluides, des spasmes & des douleurs violentes, il s'en faut néantmoins beaucoup que la masse du *sang* soit aussi putride & corrompue, ni imprégnée d'une aussi grande quantité de sels acres que dans le *scorbut*. Aussi ne sont-elles point contagieuses ni accompagnées de taches, d'ulceres putrides, du relâchement & du saignement des gencives, de la lassitude du corps & des membres, de l'abattement des forces dont les syncopes sont quelquefois la suite; au lieu que tous ces symptomes sont inséparables du *scorbut*. Ajoutez à cela que le dernier, eu égard à la corruption qui s'empare des parties solides & fluides, des taches, des douleurs & des ulceres, & de la corruption qui lui est propre, a beaucoup d'affinité avec la vérole. Il est néantmoins de la derniere importance de savoir distinguer ces deux maladies, pour ne point commettre des erreurs dans la pratique : pour cet effet, il faut se souvenir que la vérole se communique par contagion, au lieu que le *scorbut* est occasionné par le vice de l'air, des alimens, de l'eau, ou par l'abus des choses non-naturelles, ce qui le rend propre à certaines régions & à certains climats. De plus, le *scorbut* affecte principalement les gencives & carie les dents, au lieu que la vérole ulcere & corrode les amygdales, la luette, le nez & les os du palais. L'urine des scorbutiques est épaisse, haute en couleur & abondamment imprégnée de sels lixiviels, au lieu que celle des vérolés est pâle, trouble & dépose un sédiment glaireux. Enfin, les spasmes & les douleurs dont le scorbut est accompagné, sont vagues, au lieu que dans la vérole tous deux se fixent dans les os & augmentent à l'approche de la nuit.

Il n'est point de maladie qui ait plus d'affinité avec le *scorbut* que le pourpre rouge chronique, qui est pour l'ordinaire exempt de fievre, & si commun, qu'on a jugé à propos de le distinguer par le nom de pourpre scorbutique, à cause qu'il est occasionné de même que le *scorbut* par la grande impureté des humeurs, avec cette différence pourtant qu'il s'éleve çà & là sur la peau un grand nombre de pustules aussi grosses que des grains de millet avec corrugation, rudesse & sécheresse de la peau, sueurs copieuses, puanteur d'haleine, surtout au commencement de la maladie que le malade est affligé de frissonnement, de demangeaisons, de chaleur & d'une certaine oppression de poitrine, au lieu qu'on ne remarque aucun de ces symptomes dans le *scorbut*. Ajoutez à cela qu'il n'est point de maladie exanthémateuse aussi instable, surtout dans les sujets d'un tempérament délicat, que le pourpre, car il paroît & disparoît soudainement sans laisser souvent d'autres mauvaises suites après lui qu'un enrouement & une certaine oppression de poitrine à laquelle on remédie aisément par un régime convenable.

On peut aussi mettre au nombre des maladies qui ont beaucoup d'affinité avec le *scorbut* cette espece de cachexie à laquelle les Medecins modernes donnent communément le nom de scorbutique. Mais afin de connoître jusqu'à quel point ces maladies different, il est bon d'observer que la cachexie n'est ni contagieuse, ni épidémique, ni extremement nuisible aux gencives, ni accompagnée de taches, au lieu que tous ces symptomes sont ordinairement inséparables du véritable *scorbut*. De plus, la cause matérielle de ce dernier differe de celle de la cachexie, qui provient plutôt d'une rédondance de sérosité ténue que d'un excès de lymphe visqueuse & acre.

Après avoir montré en quoi le *scorbut* differe des autres maladies qui lui ressemblent, nous allons donner les moyens de juger avec certitude de son évenement & sa cure.

On observera d'abord que le *scorbut* est une de ces maladies qui viennent lentement & s'en vont de même,

dont les progrès sont extremement lents & qui demandent beaucoup de tems & d'exactitude dans le régime pour pouvoir être adoucies & totalement guéries. C'est ce qui fait que le *scorbut* revient aisément pour peu qu'on commette d'erreur dans le régime, surtout lorsque le malade apporte en naissant de la disposition à cette maladie, & pour lors il est rare qu'on le guérisse radicalement. Il arrive la même chose lorsque le mal est invétéré, que le sujet est vieux ou affoibli par des maladies précédentes; car dans ces cas il dispose peu à peu le corps à l'hydropisie, à l'atrophie, aux convulsions, au carus, à la léthargie, à l'apoplexie, au sphacele des extrémités, & à plusieurs autres maladies mortelles. Il en est autrement lorsque le *scorbut* est récent, le malade jeune & d'un tempérament robuste, & qu'il s'est communiqué par contagion; car pour lors on le guérit aisément, surtout si son levain peut être emporté par un flux menstruel ou hémorrhoïdal. Un moyen encore de le guérir aisément, est de faire passer le malade dans des contrées plus salutaires que celles où il fait ordinairement son séjour. Lorsque des sujets hypocondriaques, cachectiques ou affligés d'une gonorrhée violente viennent à être attaqués du *scorbut*, on a toutes les peines du monde à les guérir. Il est bon de remarquer qu'encore que les habitans des pays septentrionaux soient extremement robustes, ils guérissent plus difficilement du *scorbut* que ceux qui vivent dans les contrées méridionales, ce qui ne vient que du défaut de transpiration; car Hippocrate nous apprend dans le trentieme *Aphorisme*, « que ceux qui transpirent peu sont robustes & rarement sujets aux maladies, mais qu'on a toutes les peines du monde à leur rendre la santé lorsqu'ils viennent à tomber malades. » En effet les Peuples du Nord ont la peau épaisse, dense, & resserrée par la violence du froid, ce qui fait que la partie la plus subtile & la plus spiritueuse du sang s'accumule dans le corps & ne s'exhale pas aisément; aussi sont-ils très-forts & très-robustes. Mais lorsqu'ils viennent à être affligés de maladies dont la guérison dépend de la transpiration, ils recouvrent difficilement la santé, parce qu'ils ont la peau extremement épaisse & serrée.

L'éruption & la disparition soudaines des tumeurs scorbutiques indiquent souvent une paralysie; les tranchées & les corrosions continuelles dans la région du nombril causent aux vieillards une sphacélation d'intestins & une mort subite, ou une tympanite; les taches plus noires sont aussi les plus malignes; & lorsqu'elles viennent à dégénérer en ulceres, on ne les guérit qu'avec beaucoup de difficulté, & une corruption sphacéleuse en est souvent la suite. C'est encore un mauvais signe lorsque les gencives & les parties voisines s'ulcerent, & qu'il se forme un abscès à la mâchoire.

Les maladies qui naissent de la dyscrase scorbutique des humeurs, comme la paralysie, le pourpre chronique & la cachexie reviennent aisément, quelquefois tous les ans & quelquefois aussi plus rarement suivant la maniere de vivre du malade, le régime qu'il observe, & plusieurs autres circonstances: mais on remédie difficilement à la contagion qui a gagné les visceres & les parties nerveuses, parce qu'il n'est pas aisé de chasser l'humeur scorbutique qui tient de la nature du levain, quand elle est une fois mêlée avec la masse du sang & le suc nourricier.

Il faut encore observer que les sujets hypocondriaques & scorbutiques ont d'autant plus de peine à recouvrer la santé qu'ils ont perdue, qu'ils se soumettent plus difficilement aux ordonnances du Medecin & aux regles de la diétetique, par l'envie qu'ils ont d'être bien-tôt quittes de leur maladie. Il arrive de-là, que changeant continuellement de Medecin & de remedes, ils rendent leur maladie beaucoup pire qu'elle n'étoit; surtout lorsqu'à force de s'être habitués aux remedes, ils se sont mis en état de n'en plus ressentir l'effet. D'ailleurs il est peu de Medecins qui sachent traiter comme il faut ces sortes de maladies opiniâtres; car la plupart ont coutume dans de pareils cas de recourir à des remedes drastiques & violens, au lieu qu'ils devroient se souvenir que le *scorbut* étant la plus violente de toutes les maladies chroniques, ne demande que les remedes les plus simples & les plus doux.

Après avoir considéré l'origine, la nature & la terminaison du *scorbut*, il nous reste à indiquer les mesures les plus propres à le prévenir & à le guérir. Comme on ne peut satisfaire à ces deux indications dans quelque maladie que ce soit, qu'en détruisant ses causes éloignées & prochaines, il s'ensuit qu'on doit suivre la même méthode à l'égard de celle dont nous parlons. Et comme le *scorbut* n'est causé que par l'abus des choses non-naturelles, surtout par le vice de l'air, puisque jamais personne n'a été attaqué de cette maladie, qu'il ne l'ait prise d'un autre, pourvu qu'il n'ait commis aucune erreur dans le régime, il s'ensuit que si l'on veut détruire la cause du *scorbut*, il faut avoir égard sur toutes choses au régime du malade.

Voici à ce sujet quelques regles dont l'observation ne peut qu'être extremement utile.

Ceux qui ont de la disposition au *scorbut*, ou qui en ont déja été attaqués, doivent abandonner le climat qui l'a causé, & préférer les lieux dont l'air est pur & salutaire à ceux où il est impur, humide, privé de son élasticité, rempli de brouillards ou imprégné d'exhalaisons nuisibles. Le conseil que je donne ici est fondé sur l'autorité d'Hippocrate, qui assure dans le quatrieme Livre *des Epidémiques*, que le changement de climat est extremement avantageux à ceux qui sont affligés de maladies chroniques. On éprouve d'ailleurs tous les jours que les personnes qui ont été élevées dans des pays sujets au *scorbut* jouissent d'une santé beaucoup plus parfaite quand elles passent dans des lieux où l'air est plus pur, plus léger & plus tempéré. Jamais Peuple n'a été plus scrupuleux à cet égard que les Italiens, qui dans la vue de conserver leur santé changent de demeure à chaque saison, bien différens en cela des Allemands, qui sans se mettre en peine de la pureté de l'air, quittent un lieu sain pour un autre qui l'est beaucoup moins, & y font un séjour qui altere considérablement leur santé. Ceux qui sont affligés du *scorbut* doivent donc, autant qu'il leur est possible, changer d'air & de demeure, & passer des climats septentrionaux dans ceux qui sont plus au midi, surtout en France & en Italie; & supposé qu'ils ne puissent le faire, corriger l'air qu'ils respirent en brûlant dans leurs cheminées du bois de genevrier, ou en se parfumant avec de l'ambre.

Ils doivent s'abstenir des alimens qui sont difficiles à digérer, de la chair des vieux animaux, de celle qui est salée, fumée ou rance, du poisson salé, aussi-bien que des substances austeres & astringentes. Les viandes grasses & sujettes à se corrompre, les substances douces, qui suivant la diversité des liqueurs qu'elles trouvent dans les premieres voies, deviennent acescentes ou visqueuses, & propres par-là à engorger les visceres, ne valent rien non plus pour les scorbutiques. Il en est tout autrement des groseilles, que leur qualité aigre-douce rend laxatives, émollientes & propres à corriger l'acrimonie des humeurs. On ne sauroit trop conseiller l'abstinence ou la modération dans le boire & le manger, surtout aux malades qui ont un appétit vorace, qui sont corpulens ou d'un tempérament phlegmatique sanguin, puisque tout excès à cet égard produit ordinairement une redondance d'humeurs impures & peccantes.

Rien ne contribue plus efficacement à la génération du *scorbut*, qu'une eau pesante, croupissante, trouble & disposée à se corrompre; c'est pourquoi il est de l'intérêt du malade de choisir celle qui est légere, pure, qui ne contient ni sel, ni craie, ni aucun principe terres-

tre, & qui cuit aisément les viandes. Il doit aussi choisir la biere qui en est faite, préférablement à toute autre ; car on ne sauroit croire le préjudice que causent aux peuples du Nord les bieres qui sont faites avec des eaux mal saines, & qui ne contiennent pas assez de houblon ; car la facilité qu'elles ont à s'aigrir & à se corrompre, les empêche non-seulement de circuler dans les vaisseaux déliés des visceres, & de sortir par les excrétoires : mais les rend encore très-propres à engendrer des vents. Les scorbutiques préféreront encore aux vins austeres & acides, ceux qui sont doux & spiritueux, & entre autres les véritables vins de Hongrie & du Rhin, qu'ils pourront rendre plus salutaires en les impregnant avec les essences ou les extraits d'absinthe, de cueillerée, ou d'*enula campana*.

C'est une chose démontrée par l'expérience, qu'une vie oisive & un sommeil excessif contribuent considérablement à la génération du *scorbut* ; il faut donc s'efforcer de le prévenir & de le guérir par le moyen d'un exercice convenable. Car puisque la systole continuelle du cœur, & l'action réciproque du diaphragme & de la poitrine, à l'aide desquelles le sang circule dans les visceres du bas-ventre, entretiennent seules le mouvement vital des solides & des fluides ; & que ce mouvement est entretenu par l'exercice qui augmente le mouvement musculaire & le cours des fluides, on peut avec raison regarder l'exercice, comme un remede universel qui entretient le mêlange naturel des fluides, aussi-bien que la structure des solides, accélere la circulation du sang & des humeurs, sépare les liqueurs pures de celles qui ne le sont point, & prévient par-là toutes les différentes especes de maladies, sans en excepter le *scorbut*.

Hippocrate nous apprend *Lib. II. de Diætâ*, « Que la « paresse & l'oisiveté humectent & affoiblissent, au lieu « que le travail desseche & fortifie. » La raison de cette doctrine est évidente & confirme ce que j'ai dit de l'exercice relativement au *scorbut* ; car la vie sédentaire rend la circulation du sang extremement languissante ; d'où il arrive que l'humidité superflue n'étant point suffisamment évacuée, relâche les parties fibreuses & nerveuses ; au lieu que le travail en dissipant l'humidité surabondante, augmente la tension des solides & fortifie le corps. Tout ce qui diminue la circulation du sang, comme les veilles excessives, les méditations profondes, les études trop assidues, l'usage immodéré des femmes, l'ivresse fréquente, & surtout les passions outrées, comme peuvent être la tristesse & la crainte, sont encore extremement préjudiciables aux scorbutiques.

Telles sont les directions qu'il faut observer, par rapport à la diete & au régime. Je vais maintenant indiquer les remedes que j'ai trouvés jusqu'ici les plus propres à détruire les causes éloignées & prochaines du *scorbut*. J'ai montré ci-devant que tous les symptomes, dont cette maladie est accompagnée, sont produits par la dyscrase excessive du sang, aussi-bien que par l'amas de matieres récrémentitielles qui se forme dans le sang & les sucs vitaux ; & que l'un & l'autre proviennent de la circulation languissante du sang, & de l'engorgement, ou de l'obstruction des vaisseaux capillaires des visceres & des glandes. D'où il suit qu'on doit choisir pour guérir cette maladie des remedes propres à délayer & corriger les humeurs impures, acres, salines & sulphureuses, à dissoudre celles qui sont ténaces & visqueuses, à lever les obstructions des visceres & des émonctoires, & à fortifier les systêmes nerveux & musculaire ; en effet, c'est là le meilleur moyen de faciliter la circulation des fluides dans les vaisseaux les plus déliés, aussi-bien que le mêlange des fluides avec les solides, & de procurer aux sucs vitaux la température convenable.

Les Medecins qui ont écrit expressément sur le *scorbut*, assurent que la dyscrase des humeurs est de deux especes : mais tous conviennent que la variété du principe salin morbifique, demande différens altérans & différens correctifs, qui en changeant l'acide, corrigeant le sel volatil sulphureux, & adoucissant l'acrimonie caustique, puissent emporter totalement la maladie. Je conviens avec eux de la différence des sels dont on vient de parler : mais la maniere dont ils prétendent les corriger, me paroît tout-à-fait ridicule, puisque ce n'est que par des liqueurs convenables qu'on peut, ainsi que je le prouverai ci-dessous, corriger & surmonter tous les sels morbifiques.

On satisfait parfaitement à cette indication avec de l'eau pure & légere, qui est le vrai menstrue & le vrai dissolvant de tous les sels ; car étant prise en quantité convenable, & secondée d'un bon régime, elle s'impregne aisément des différentes particules salines qui sont logées dans le sang & dans les humeurs, les délaye, les adoucit & les corrige. Cette qualité n'est pas la seule que l'eau possede, elle dissout encore les humeurs ténaces, visqueuses & coagulées, & leve les obstructions des vaisseaux capillaires & des différens émonctoires. L'eau possede cette vertu à un bien plus haut degré lorsquelle est pure, legere, subtile, qu'elle contient un principe minéral, & qu'elle se trouve imprégnée d'une portion suffisante de sel neutre, volatil ou fixe ; ce qui est une qualité propre aux différentes eaux minérales froides & chaudes, surtout à celles de Carlesbade, de Seltz, d'Egra, de Wildungen & d'Empsen ; qui étant beaucoup plus actives que l'eau commune, s'insinuent plus promptement dans les vaisseaux capillaires & les émonctoires, & ont par conséquent plus d'efficacité pour lever les obstructions & évacuer les impuretés excrémentitielles. On ne doit donc point douter que le remede universel du *scorbut* ne consiste dans les eaux minérales, puisque depuis plus de trente ans que j'exerce la Medecine, je les ai prescrites avec succès, non seulement dans les maladies chroniques les plus opiniatres, dans celles principalement de l'espece hypocondriaque & hystérique, qui sont accompagnées d'une certaine impureté scorbutique, mais encore dans le *scorbut* confirmé. Ces eaux produisent beaucoup plus d'effet quand on observe un régime exact, & qu'on seconde leur efficacité par l'usage réitéré des remedes anti-scorbutiques & balsamiques convenables.

On peut au défaut de ces sortes d'eaux minérales, satisfaire à la même indication avec de l'eau de fontaine ; pourvû qu'elle soit pure & légere ; car les eaux qui ont cette qualité & qui sont en même tems impregnées d'un principe calybé, produisent des effets admirables dans les maladies chroniques opiniatres ; témoin les cures qu'operent tous les ans celles de Lauchstadt à deux mille environ de Hall en Allemagne ; car ces eaux contiennent un safran de Mars subtil, extremement propre à corroborer le ton des fibres motrices, & à faciliter la circulation du sang, aussi-bien que les différentes excrétions, surtout quand on en use intérieurement & extérieurement. Aussi lisons nous que les anciens Medecins, entre autres Celse, *Lib. II. cap. 9.* & Scribonius Largus, *cap. 32.* prescrivoient pour ce qu'ils appelloient *Lien magnus*, de même que pour les maladies qui en résultent, de l'eau dans laquelle on avoit éteint du fer ardent.

Après les eaux minérales, rien n'est plus efficace pour corriger l'acrimonie scorbutique, que le lait des animaux, sur-tout celui d'Anesse, qu'Hippocrate, Galien, Aretée & Celse recommandent pour différentes maladies chroniques, principalement pour celles qui naissent de l'acrimonie des humeurs. Quelques uns des Modernes adoptent la même doctrine, & prescrivent le lait, surtout celui d'Anesse, ou le petit lait de vache, ou le lait de chevre, comme un spécifique pour le *scorbut*. Sur quoi l'on peut consulter Drawitz, Balthas, Brunner, Eugalenus, Wier, Solom. Alberti & Matt. Martini, qui ont écrit fort judicieusement sur le *scor-*

*but*, & qui conviennent unanimement avoir guéri plus de scorbutiques par le long usage du lait ou du petit-lait imprégné avec le suc des plantes antiscorbutiques, que par aucun autre remede. Ils assurent même que ceux dont les forces avoient été les plus épuisées par cette maladie, se sont beaucoup mieux trouvés de ce remede, que de l'usage des meilleurs corroboratifs. On comprendra sans peine la raison de cet effet, si l'on fait attention que les symptomes qui affligent les scorbutiques, tels que les douleurs lancinantes & spasmodiques des membres, les corrosions, & les exulcérations des parties externes, tirent leur origine de la dyscrase excessive des humeurs, de la diminution des excrétions par les selles, la transpiration & les urines, aussi-bien que de l'obstruction des vaisseaux; & que par conséquent rien n'est plus propre pour lever les obstructions, dissoudre les humeurs ténaces, & corriger celles qui sont acres & salines, que les remedes délayans & adoucissans, & qui mettent les humeurs en état de pouvoir sortir par la transpiration, dont les plus efficaces sont le lait d'ânesse, qui est infiniment plus doux que celui d'aucun autre animal, ou le petit lait de vache ou le lait de chevre, surtout quand on y a fait infuser ou cuire des plantes anti-scorbutiques, telles que la cueillerée & le cresson d'eau, qui contiennent, outre un sel volatil, un principe amer.

Lors au contraire que le *scorbut* est accompagné de l'engorgement des visceres & d'une cachexie, ou ce qui est fréquent, de l'affection hypocondriaque & du pourpre, on doit mêler le lait, non-seulement avec les eaux acidulées les plus douces, comme sont celles de Seltz, de Wildungen & de Toenstein, mais encore avec les eaux minérales froides les plus fortes, telles que celles de Pyrmont & d'Egra, en les secondant d'un régime convenable. Voyez *Frederic Hoffman. Dissert. de Connubio aquarum mineralium cum lacte.*

On doit joindre à ces remedes quelques uns de ceux de l'espece pharmaceutique, surtout ceux qu'on appelle spécifiques anti-scorbutiques, dont les principaux sont la cueillerée, toutes les différentes especes de cresson, la petite oseille, le raifort, la racine de raifort sauvage & la moutarde; qui par leurs principes subtils & salino-sulphureux, pénétrent dans les recoins les plus cachés du corps, & operent un changement surprenant sur les solides & les fluides; car ils incisent les humeurs visqueuses & ténaces, ils exaltent & subtilisent celles qui sont fixes & acides, rétablissent le ton, la vigueur & le mouvement des solides, & préviennent par ce moyen la corruption du corps. On emploie différentes préparations de ces simples; les uns en tirent une eau par la distilation, les autres un esprit par fermentation ou abstraction; d'autres expriment le suc de ces substances, tandis qu'elles sont récentes, & le prennent par cuillerées, seul ou avec quelque véhicule convenable, tel que le lait; d'autres en mettent dans leurs alimens, dans leurs bouillons ou dans la biere, dans le tems qu'elle fermente, ou en préparent des conserves avec du sucre, suivant que les différentes circonstances l'exigent, ou que le Medecin le juge à-propos.

Les autres remedes anti-scorbutiques, sont, entre les amers, les racines de gentiane & de chicorée, le scordium, le chardon-bénit, l'absinthe, la petite centaurée & le trefle d'eau: entre les balsamiques & les corroborans, les baies de genevrier, les sommités du sapin & du pin, l'écorce de Winter, la cascarille, le quinquina, la scolopendre, la véronique, le marrube blanc, l'épithyme, & les racines d'énula campana, de zédoaire & de pié de veau: entre les gommes, la gomme ammoniaque, galbanum & sagapenum; & parmi les bois, le sassafras, le gayac & l'aloès, qui étant pris en substance, en décoction, en infusion, en forme d'extrait ou d'élixir, en tems, en ordre & en doses convenables, ont beaucoup d'efficacité pour appaiser les symptomes & emporter la maladie; parce qu'à l'aide de leur principe actif, médiocrement sulphureux & balsamique, ils raniment la circulation du sang, & corrigent l'intempérie acide & visqueuse des humeurs.

On trouve d'autres remedes aussi efficaces pour la guérison du *scorbut*, qui au moyen de leur principe médiocrement sulphureux & vaporeux, & de leur qualité émolliente & corrective, sont extrement propres à appaiser les douleurs & les spasmes. Les plus considérables sont les graisses récentes des animaux, surtout celle d'homme & de chien, la crême de lait, l'huile d'amande douce tirée sans feu, le blanc de baleine, le castoreum, l'asa-fœtida, les extraits de millefeuille & de camomille ordinaire, la thériaque céleste, le diascordium, le safran, les vers de terre, la rapure de dent de cheval marin & d'ongle d'élan, avec lesquels on peut préparer différens remedes liquides qui produisent des effets admirables quand on sait les donner à propos.

Après avoir enseigné la maniere de guérir le *scorbut* à l'aide des remedes qui atténuent & incisent les humeurs grossieres, qui corrigent celles qui sont acres & salines, qui levent les obstructions des vaisseaux, & fortifient les parties relâchées; nous allons traiter des évacuans, dans la croyance où nous sommes que le *scorbut* doit son origine à une diminution ou suppression totale des excrétions naturelles par les selles, la transpiration & les urines, aussi-bien que par les flux menstruel & hémorrhoïdal. A l'égard de la saignée du bras ou du pié, soit avec la lancette, les scarifications ou les sangsues, on ne doit l'employer dans le *scorbut* qu'avec de grandes précautions & qu'après avoir mûrement pesé toutes les circonstances. Elle peut être utile, par exemple, lorsque le sujet est jeune & pléthorique, la maladie récente & occasionnée par la cessation ou la suppression totale du flux menstruel ou hémorrhoïdal. Mais elle est extremement nuisible, surtout quand elle est copieuse, dans les cas où le corps est rempli d'une grande quantité de sérosité impure & corrompue, parce qu'elle abbat considérablement les forces. Lors, au contraire, qu'elle est indiquée, surtout par les douleurs, les tumeurs & les différentes altérations des parties, il est plus sûr de la faire moins copieuse & de la réitérer souvent, en employant pour cet effet les scarifications, dont je me suis toujours servi avec succès dans la cure des maladies violentes.

A l'égard des autres especes d'évacuations & de l'usage des purgatifs, je suis d'avis avec les Medecins les plus célebres de rejetter toutes les substances drastiques, & de ne choisir que les plus douces, comme les racines de polypode, les feuilles de séné, l'agaric, la rhubarbe & la manne, qui, lorsqu'on les mêle comme il faut avec les antiscorbutiques dont on vient de parler, & qu'on les donne en infusion ou en décoction, évacuent sans violence les humeurs peccantes qui sont logées dans les premieres voies. On satisfait à cette indication avec les pilules Polychrestes balsamiques préparées, selon la méthode de Becher avec de l'aloès dépuré, de l'extrait de rhubarbe, des herbes ameres & des ingrédiens balsamiques tempérés, qu'on donnera à tems, en interposant, si l'on veut, les poudres absorbantes & les sels digestifs. On doit observer la même précaution à l'égard des diurétiques, dont on rejettera les plus drastiques à cause qu'ils évacuent trop copieusement la sérosité, pour leur substituer ceux qui évacuent doucement les humeurs visqueuses & tartareuses, comme les décoctions des cinq racines apéritives, surtout de persil, de celeri, de fenouil & d'asperge, dont Hippocrate & Arétée se sont servis avec succès. La même chose a lieu à l'égard des diaphorétiques, dont les meilleurs sont ceux qui ouvrent & relâchent les pores & poussent le sang & les humeurs vers la surface du corps. On rejettera au contraire ceux qui en agitant violemment les humeurs, diminuent les forces & la sérosité par des sueurs trop copieuses. Les meilleurs diaphorétiques sont donc ceux qui excitent une légere transpiration, comme la liqueur bésoardique de Bussius, l'esprit de

nitre dulcifié, l'esprit de tartre, la mixtura simplex, l'esprit succiné de corne de cerf mêlé avec trois parties de liqueur anodyne minérale & d'esprit de cueillerée, les fleurs de soufre, l'éthiops minéral, les infusions de thé, de véronique, de chardon-béni, de scordium & de fleurs de sureau, l'antimoine diaphorétique, la céruse d'antimoine, la corne de cerf calcinée & non calcinée, l'ambre, le bésoard minéral, le régule médicinal d'antimoine, le cinabre naturel, le cinabre d'antimoine, les poudres composées de pattes d'écrevisses, de Ludovic, & mon sel bésoardique, auxquelles on ajoutera suivant les circonstances un quart de grain de camphre.

Après avoir examiné ce qui concerne la cure en général, nous allons indiquer quelques précautions relatives aux cas & aux circonstances particulieres qui peuvent s'offrir.

Le *scorbut* chaud qui attaque les jeunes gens d'un tempérament bilieux & accoutumés au vin, & qui naît d'une redondance de particules sulphureuses & bilieuses dans la masse du sang, ne veut point d'antiscorbutiques spécifiques, qui contiennent beaucoup de sel volatil sulphureux, tels que la cueillerée & son esprit; parce qu'affilant les pointes des sels qui resident dans le sang impur, & augmentant leur mouvement, ils augmentent les symptomes, causent des douleurs de tête & de membres, des anxiétés & des gonflemens de rate, qui les rendent beaucoup plus nuisibles qu'utiles. On peut les employer surement après les avoir corrigés avec des acides, tels que l'oseille sauvage, le suc de citron, d'orange, d'épine-vinette & de grenade. Par exemple, la conserve de cueillerée, quand on la mêle avec une égale quantité de conserve d'oseille, & qu'on en prend deux ou trois fois par jour, en buvant pardessus de quelque eau antiscorbutique, produit des effets admirables, surtout dans les personnes chaudes & bilieuses; quand elles usent d'alimens humectans tels que le lait, la viande tendre, les émulsions d'amandes douces, les tisanes d'orge & d'avoine, les bouillons de volaille avec la laitue, l'endive, l'oseille & le cresson, & par intervalles de laxatifs & de diurétiques légers. Mais on se souviendra qu'il est absolument nécessaire de persister long-tems dans l'usage des plantes antiscorbutiques & de leur suc, soit qu'on le prenne seul ou dans quelque véhicule, si l'on veut en ressentir les effets.

Lorsque le *scorbut* est causé par des sels muriatiques, ce qui arrive à ceux qui usent avec excès d'alimens salés & fumés, qui ont des ulceres phagédéniques, l'haleine puante, les gencives pourries, l'urine épaisse & saumâtre, comme l'est ordinairement celle des vieux Mariniers, on se trouve très-bien de l'usage du petit-lait, des citrons, des oranges de la Chine & des fruits mûrs; au lieu que les antiscorbutiques spiritueux & volatils sont communément nuisibles.

Les scorbutiques sont souvent affligés de douleurs lancinantes du bas-ventre, & de douleurs oppressives de poitrine auxquelles les remedes carminatifs chauds sont absolument contraires. Il convient plutôt de leur donner une dose convenable de ma liqueur anodyne ou de quelque élixir antispasmodique préparé avec cette même liqueur & les essences de safran & de castoreum. Les bouillons de poulet préparés avec une quantité convenable d'huile d'amande douce & de blanc de baleine; le petit-lait cuit avec de la racine de guimauve, le coquelicot & les vers de terre; le gruau, les clysteres émolliens préparés avec le lait & quelque peu de castoreum & de safran, produisent aussi de très bons effets. Il ne faut pas moins de précaution, lors, comme il arrive souvent, qu'il survient des évacuations spontanées, des diarrhées, par exemple: car celles-ci, quand on fait les ménager, soulagent considérablement les malades, au lieu que lorsqu'on les arrête trop-tôt, elles laissent après elles des cardialgies, des enflures d'hypocondres & des engorgemens de visceres.

Pour calmer les douleurs dont le malade est affligé & lui procurer le sommeil, on lui donnera deux ou trois fois par jour quelques petites doses d'opiat corrigées avec des purgatifs ou des alexipharmaques, ne fût-ce que pour lui conserver ses forces & le mettre en état après que la douleur a cessé de surmonter la maladie. Les topiques sont souvent plus nuisibles qu'utiles dans les douleurs scorbutiques, les exulcérations & les taches, ainsi qu'il est aisé de s'en appercevoir dans la goute vague, dans laquelle les topiques qu'on applique indistinctement, en repoussant la matiere peccante dans le corps, excitent souvent des symptomes violens, comme des vertiges, des surdités, des difficultés de respirer, des cardialgies, des tranchées violentes, & quelquefois des convulsions terribles d'intestins. Il vaut donc mieux dans ce cas s'abstenir totalement des topiques, & entretenir les parties affectées dans une transpiration uniforme en les enveloppant dans des linges bien chauds. Supposé que les ulceres couverts d'une croute noire, obligent de recourir aux remedes externes, il faut, suivant le conseil d'Eugalenus, absolument rejetter toutes les substances acres, & n'employer que les plus douces, comme peuvent être le jaune d'œuf, la myrrhe, l'oliban, le safran, l'huile rosat & le baume du Pérou. Lorsque les humeurs sont tellement impures qu'elles tendent à la corruption, il ne faut employer les scarifications qu'avec beaucoup de précaution, de peur d'une gangrene, qu'on pourra prévenir avec de l'eau de chaux vive, exaltée avec l'esprit de vin camphré & le sel ammoniac.

Lorsque la corruption des humeurs est considérable, les tumeurs & les inflammations dégénerent aisément en des ulceres obstinés, qui donnent autant de peine au Medecin qu'au malade. Lorsque celui-ci est d'un tempérament sec & délicat, les douleurs & les spasmes occasionnent aisément une fievre qui consume le corps & épuise les forces. Lorsque le corps est spongieux, phlegmatique & replet, les humeurs dégénerent en une corruption putride, qui gagne aussi vîte que le sphacele, & qui par la suite détruit les forces du malade & lui cause la mort. Il est donc de la prudence du Medecin d'attaquer la maladie, non-seulement avec des topiques, mais encore avec des remedes internes propres à purifier le sang & à resister à la putréfaction. Le Medecin & le Chirurgien doivent surtout prendre garde de ne point ouvrir des tumeurs inflammatoires avant qu'elles soient venues à une suppuration suffisante; car une pareille erreur causeroit bien-tôt une corruption putride dans les habitudes corpulentes & humides.

Je n'ai rien trouvé de plus efficace pour déterger & consolider les gencives putrides & sanguinolentes & raffermir les dents, que de les frotter avec un onguent composé d'une partie de mon baume de vie sur trois de sirop d'orange. Supposé qu'on ne soit point à même d'avoir ce remede, on pourra lui substituer l'essence d'ambre ou de myrrhe, l'esprit de vin camphré, & l'esprit de sel dulcifié qu'on mêlera avec une quantité suffisante de miel. Il convient aussi dans un pareil cas de scarifier légerement les gencives pour procurer l'écoulement de la matiere ichoreuse. On appliquera sur les tumeurs sanguinolentes des gencives, de l'onguent Egyptiac mêlé avec du miel rosat & de l'esprit de cueillerée, ou de la gomme laque, & de l'esprit de cueillerée. On fera boire au malade une décoction de raifort dans du lait, ou de la biere cuite avec des sommités de pin.

Lorsque les symptomes sont appaisés & que la maladie commence à diminuer, Matthæus Martini, *in Tractat. de Morb. Mesenterii*, veut qu'on prenne les bains d'eau de pluie pendant plus de dix ans, & cela sur l'avis de Fernel, *in Observat.* 44. Ce conseil a mérité d'autant plus d'attention, que Volcammer nous apprend dans les *M. N. C. Decur.* 2. *an.* 6. qu'un malade hypocon-

driaque & ſcorbutique fut parfaitement guéri dans trois jours de tems, en prenant ſoir & matin un bain d'eau douce, dans laquelle on avoit fait bouillir des herbes émollientes. La ſurface de l'eau, qui étoit extremement fétide, étoit couverte d'une craſſe noire & épaiſſe, qui augmentoit tous les jours. Je n'ai rien trouvé de meilleur pour amollir & reſoudre les tumeurs dures & douloureuſes des jambes & des piés, que de les tremper dans un bain préparé avec des plantes antiſcorbutiques, telles que la petite oſeille, le creſſon d'eau & la cueillerée, dont on a exprimé le ſuc, ou avec des ſommités de pin & de ſapin.

Je n'ai qu'un ſeul avis à donner ſur l'uſage des bains, ſoit naturels ou artificiels, & c'eſt de ne jamais en uſer après que la corruption putride s'eſt manifeſtée ſur les parties externes. Il ne faut pas non plus qu'ils aient une chaleur capable de cauſer des ſucurs trop copieuſes, parce qu'ils ne manqueroient pas d'occaſionner une laſſitude exceſſive, une ſoif inſatiable, des palpitations de cœur & des cardialgies, qui en obligeant le malade à les appaiſer par l'uſage des liqueurs froides & des autres ſubſtances rafraîchiſſantes, détruiroient infailliblement le ton de l'eſtomac & des inteſtins.

Martini aſſure dans l'endroit que nous avons déja cité, qu'un grand nombre de ſcorbutiques ne commencent à ſentir du ſoulagement qu'après qu'ils ont renoncé aux remedes; ce qui vient de ce que la nature que ces derniers affoibliſſoient, recouvre des forces ſuffiſantes pour le ſurmonter. Cette circonſtance n'a pas échapé aux anciens Medecins, & ils l'ont recommandée dans différentes maladies. Par exemple, Aétius, *Lib. II. Serm.* 2. *cap.* 3. & Rhaſes, veulent qu'on s'abſtienne quelquefois de remedes pendant trois ſemaines; & Arétée aſſure, qu'on ſe délivre de pluſieurs maladies par le ſecours ſeul de la nature. J'ai éprouvé pluſieurs fois la certitude de cette obſervation dans la cure d'un grand nombre de maladies chroniques, ſurtout de l'eſpece hypocondriaque & ſcorbutique; & vérifié la maxime de Celſe, « que le meilleur remede eſt quelque« fois de n'en point uſer. » FREDERIC HOFFMAN.

## SCORDIUM.

Voici ſes caracteres:

Ses fleurs reſſemblent à celles du *Chamædrys*, & ſortent une à une, ou deux à deux des aiſſelles des feuilles. Son calyce a la forme d'un tuyau. Elle a une odeur d'ail.

1. *Scordium*, Offic. Ger. 534. Emac. 661. Raii Hiſt. 1. 576. Synop. 3. 246. Boerh. Ind. A. 183. C. B. P. 247. J. B. 3. 242. *Scordium legitimum*, Park. Theat. 111. *Camædrys paluſtris, allium redolens*, Hiſt. Oxon. 3. 423. *Chamædrys paluſtris canuſcens, ſeu Scordium Officinarum*, Tourn. Inſt. 205. 172. *Chamaraz*, *Germandrée d'eau.*

Le *ſcordium* a une petite racine fibreuſe & ſerpentante, de laquelle s'élevent pluſieurs tiges quarrées & velues, hautes d'environ un pié, des nœuds deſquelles ſortent deux feuilles oblongues, arrondies à leur pointe, quelque peu ridées & velues, ſans queues, & dentelées à leurs bords. Les fleurs naiſſent d'entre les aiſſelles des feuilles; elles ſont de couleur rougeâtre, ſans caſque & avec une ſeule levre. Elles ſont ſoutenues par des calyces velus & à cinq pointes, au fond deſquels on trouve quatre ſemences menues. Toute la plante a une odeur aromatique forte, qui tient quelque peu de celle de l'ail. Elle croît aux lieux humides & marécageux, comme dans l'Iſle d'Ely, & fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles ſont d'uſage.

Le *ſcordium* eſt ſudorifique & alexipharmaque; on l'emploie tant en qualité de préſervatif, que de remede contre toutes les maladies malignes & peſtilentielles, auſſi-bien que contre les fievres putrides. Il réſiſte à la corruption, il tue les vers, il guérit les morſures des bêtes venimeuſes, il entre dans la thériaque de Veniſe & dans le mithridate, & il donne ſon nom au diaſcordium. MILLER, *Bot. Off.*

Le *ſcordium* eſt amer, aromatique, & rougit un peu le papier bleu: il contient un ſel volatil huileux, dont le ſel ammoniac n'eſt pas entierement décompoſé, mais enveloppé de beaucoup de ſoufre. Le *ſcordium* eſt un bon fondant, il eſt apéritif, diurétique & ſudorifique; il en faut boire l'infuſion dans les fievres malignes, dans la petite vérole, dans la rougeole & dans les maladies de la peau.

On l'emploie en forme de thé, ou bien l'on en fait bouillir une pincée dans un bouillon dégraiſſé pour rétablir l'appétit, pour ſe garantir de la goute, pour faire mourir les vers & purifier le ſang par l'inſenſible tranſpiration. Demi-once d'extrait de cette plante en bols, ou une once de la conſerve de ſes feuilles & de ſes fleurs, font ordinairement ſuer. Cette conſerve eſt en uſage pour les perſonnes qui crachent des matieres purulentes, auſſi-bien que pour celles qui ne ſont pas réglées. Cette plante eſt encore déterſive & vulnéraire: on l'emploie dans les lotions avec la petite abſinthe & la petite centaurée. On fait des fomentations avec ces herbes, & on les applique en cataplaſme ſur les parties menacées de gangrene. Pour celles qui ſont déja gangrénées, il faut auparavant les dépouiller de la chair ſphacélée, avec la ſolution de ſublimé corroſif & l'arſenic, ou avec le beure d'antimoine: car ſans ce ſecours les plantes vulnéraires ne ſauroient les ranimer. On ſe ſert du *ſcordium* dans le vinaigre thériacal, dans la thériaque, dans le mithridate, & dans l'orviétan de la compoſition d'Hoffman, dans l'antidote de Matthiole, & dans la plûpart des confections alexitaires. Cette plante a donné ſon nom au diaſcordium de Fracaſtor & à celui de Sylvius. TOURNEFORT, *Hiſt. des Plantes.*

2. *Scordium, alterum, ſive ſalvia agreſtis*, C. B. P. 247. Boerh. Ind. A. 183. *Scorodonia ſalvia ſylveſtris*, Offic. *Scorodonia, ſive ſalvia agreſtis*, Ger. 536. Emac. 662. Raii Hiſt. 1. 576. Synop. 3. 247. *Scorodonia, ſive ſcordium alterum quibuſdam, & ſalvia agreſtis*, Park. 111. *Scorodotis, ſive ſcordium foliis ſalviæ*, J. B. 3. 293. *Chamædrys, fruticoſa ſylveſtris, meliſſæ folio*, Tourn. Inſt. 205. *Sauge ſauvage.*

La *ſauge ſauvage* pouſſe pluſieurs tiges quarrées, ligneuſes & velues, d'où naiſſent des feuilles ridées, rudes, ſemblables à celles de la ſauge, rangées deux à deux, mais plus vertes & plus larges que celles de la ſauge des jardins, d'une odeur agréable, mais qui tient quelque peu de l'ail. Les fleurs naiſſent en forme de longs épis aux ſommités des branches; elles ſont jaunes verticillées, & munies de quelques étamines purpurines au lieu de caſque. Leurs calyces ſont velus, & renferment quatre ſemences de couleur brune. La racine eſt grêle & ſerpentante: elle croît dans les haies & parmi les buiſſons, & fleurit au mois de Juillet. Ses feuilles ſont d'uſage.

La *ſauge ſauvage* eſt eſtimée excellente pour la goute, le rhumatiſme, le ſcorbut & l'hydropiſie. Elle excite l'urine & les regles; elle eſt vulnéraire, & prévient les mortifications & les gangrenes. MILLER, *Bot. Offic.*

Ses feuilles ſont très-ameres, aromatiques, avec un petit gout d'ail, & rougiſſent à peine le papier bleu; ce qui me fait croire qu'elles contiennent un ſel ſemblable à celui de la germandrée, mais plus chargé d'huile eſſentielle, & dans lequel le ſel ammoniac ſe découvre légerement. Cette plante eſt fort apéritive, diaphoréritique, vulnéraire & réſolutive. Dodonée en ordonne la décoction dans les maladies vénériennes. Tragus

en loue le suc & l'infusion dans du vin comme un remede très-apéritif & sudorifique, propre à fortifier l'estomac, à tuer les vers, à faire passer les urines, & à emporter la jaunisse & la fievre tierce. On s'en sert fort utilement à Paris dans l'hydropisie, faisant boire au malade de quatre en quatre heures un verre de vin blanc, dans lequel cette plante a infusé. TOURNEFORT, *Hist. des Plantes.*

3. *Scordium, frutescens, folio angusto salviæ, flore luteo,* BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La premiere espece est un remede aussi sûr qu'efficace contre la contagion. Rudbech a éprouvé, qu'étant introduite dans la bouche, les intestins & les narines d'un cadavre, elle le garantit de la corruption. Les Anciens employoient le *scordium* dans tous les remedes destinés pour les morsures des animaux enragés. Il chasse toute matiere étrangere, surtout lorsqu'elle tend à la putréfaction par les sueurs : elle a une amertume insupportable & dégoutante, mais qui ne cause point des nausées, par où elle paroît propre à faire mourir toutes sortes d'insectes & de vers. Je ne déciderai point si la contagion est causée ou non par des œufs d'insectes qu'on attire avec l'air dans l'inspiration, ainsi que Kircher & d'autres le prétendent; mais si cela étoit, rien ne seroit plus propre que cette herbe à tuer ces vers dès qu'ils sont éclos.

Le *scordium* guérit la gangrene, il résout les tumeurs, & il est propre dans les fievres intermittentes. Appliqué extérieurement, il déterge les plaies & les ulceres, & appaise les douleurs de la goute. On donne son suc exprimé avec du sucre dans les maladies des poumons. Fracassatus a écrit fort au long sur les vertus de cette plante; & Sylvius, dans sa Pratique, (*Praxis*,) en extrait avec beaucoup de peine une teinture très-pénétrante, qui vaut beaucoup moins chez les Droguistes ou les Apothicaires, à cause qu'ils ne se donnent point les peines nécessaires pour l'obtenir. Il faut donc la préparer soi-même si l'on veut compter sur ses effets. Cet extrait est appellé *Diascordium Sylvii*, & supplée au défaut du mithridate. La conserve de cette plante est sudorifique, bonne pour l'asthme & la courte haleine, aussi-bien que pour la chlorose & la suppression des regles. Ses feuilles infusées dans du vin, sont excellentes dans l'hydropisie. La seconde espece est propre aux usages de la Chirurgie; car ses feuilles étant pilées avec du vinaigre, de la litharge & du sel, guérissent la gangrene & les cancers. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Heister prescrit le *scordium* avec d'autres ingrédiens convenables dans les fomentations & les cataplasmes pour la gangrene & le sphacele, & dans une potion sudorifique pour la gale.

SCORDOLASER, *asa fœtida.* Voyez *Silphium.*

SCORPOENA ou SCORPIS.

C'est un poisson de mer, que quelques-uns ont cru être la femelle du scorpion marin, parce qu'il est fait à peu près comme lui : mais c'est une autre espece de scorpion beaucoup plus petit; sa couleur est cendrée ou brune : il est si vif, que quand on en sépare le cœur & les entrailles, il remue encore quelque tems. Il se nourrit d'algue. Sa piquure n'est point venimeuse : il est bon à manger. Son fiel a la même vertu que celui du scorpion marin. LEMERY, *des Drogues.*

SCORIA, *scories*; l'ordure ou récrément de quelque métal que ce soit.

SCORITH, *Soufre.* RULAND.

SCORODON, *Ail.* RULAND.

SCORODONIA, nom du *Scordium alterum, sive Salvia agrestis.*

SCORODOPRASSUM. Voyez *Allium.*

SCORODOTHLASPI, *Ulyssis Aldrovandi*, J. B.

C'est une espece de *thalspi*, ou une petite plante qui pousse de sa racine beaucoup de feuilles ressemblantes en quelques manieres à celles du bellis : quelques-unes d'elles sont légerement laciniées, d'autres sont entourées de petites dents; d'autres sont sans dents & sans découpures, nerveuses, vertes : il s'éleve d'entre elles de petites tiges revêtues de feuilles, & portant en leurs sommités des fleurs composées de quatre petites feuilles blanches & d'un pistil, qui devient ensuite un fruit applati en bourse ovale, renfermant des graines presque rondes & applaties. Sa racine est simple, blanche, garnie de quelques fibres. Toute la plante a une odeur d'ail & un gout agréable, laissant un peu d'acreté dans la bouche : on la cultive dans les jardins. Elle est fort apéritive & propre pour résister à la pourriture. LEMERY, *des Drogues.*

SCORODOTIS, est le nom du *Scordium, alterum, sive Salvia agrestris.*

SCORPIACA; nom d'un antidote dont on trouve la description dans Galien, *de Antidot. Lib. II. cap.* 12. & qu'on estime bon pour la piquure du scorpion.

SCORPIO, Offic. Schrod. 5. 346. Ind. Med. 107. Imf. de Insect. 95. Charlt. Exerc. 54. *Scorpius*, Raii Hist. Insect. 9. Aldrov. de Inxit. 577. Mouff. Insect. 204. *Scorpion.*

Le *scorpion* est un animal à huit piés fait comme une écrevisse, avec cette différence qu'il est plus petit, noirâtre ou de couleur de suie. Ses cendres provoquent l'urine, quand elle est supprimée par le calcul des reins ou de la vessie : mais il faut le calciner vivant. Etant écrasé & appliqué sur la partie, il guérit la piquure qu'il a faite : mais il faut employer ce remede avant que le venin ait eu le tems de pénétrer la chair & de s'insinuer dans les vaisseaux.

Le *scorpion* est un antidote excellent contre son propre venin. Quelques-uns l'écrasent & l'appliquent sur la plaie; d'autres l'avalent dans du vin, & d'autres versent de son huile dans la plaie. HEISTER, *Inst. de Chirurgie.*

L'huile de *scorpion* est estimée très-efficace dans la suppression d'urine : on s'en frotte la vessie devant le feu, ou après l'avoir fait chauffer. *Idem.*

La piquure du *scorpion* est suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties inférieures, sont affectés d'enflure aux aines : si la plaie a été faite aux parties supérieures & qu'elle soit légere, il se forme une tumeur sous les aisselles : mais si la piquure est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures : il paroît des meurtrissures accompagnées de demangeaison autour des levres de la plaie, aussi-bien que sur tout le corps, si bien qu'il semble que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le visage contrefait; il s'amasse des matieres gluantes autour des yeux; les larmes sont visqueuses; les jointures perdent leur mouvement, & cet accident est accompagné de la chute du fondement & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & tombe dans des convulsions qui tiennent de l'opisthotonos.

On remédie à ces accidens en prenant intérieurement de la racine d'*althæa* & d'*elaphoboscus.* Cette derniere est un remede excellent, soit qu'on la mange verte ou qu'on la prenne en poudre. Les semences de panais sauvages & les noisettes, produisent aussi de très-bons effets; & les dernieres, quand on les porte avec soi, sont un préservatif contre la piquure de cet insecte.

Ou bien,

*Prenez* un colimaçon, & appliquez-le tout entier avec fa coquille fur la partie, & la douleur cessera aussi-tôt.

Les vers de terre passent pour produire le même effet.

Ou bien,

Prenez *une écrevisse d'eau douce*,

Pilez-la avec du vin & du laserpitium, & faites-la boire au malade.

Voici un autre antidote excellent contre la piquure du *scorpion*, dont j'ai moi-même éprouvé l'effet.

Prenez *de castoreum*,
*de suc cyrenaïque*, & } *de chaque quatre gros.*
*du poivre*,
*de costus*,
*de spicnard*,
*de safran*, & } *de chaque deux gros.*
*du suc de centaurée*,
*de miel clarifié, autant qu'il en faut.*

On en prend la grosseur d'une noisette dans du vin trempé, pour la piquure du *scorpion*: mais on le donne dans du vinaigre pour celle de l'aspic. Cet antidote attire le venin, bien qu'il ait été digéré & qu'il se soit fixé dans les articulations. L'ail pilé seul ou avec du sel, la rue sauvage, ou la plante appellée *scorpiurus*, produisent aussi de bons effets quand on les applique sur la plaie. Je me sers communément à la place des remedes que je viens d'indiquer d'un cataplasme fait avec un gros de rue sauvage pilée avec du vinaigre, une once de cire, un quart d'once de résine de pin, & quelque peu d'huile. La crotte de brebis cuite avec du vin & appliquée immédiatement sur la partie, calme la douleur. Ae'tius, *Tetrab. IV. Serm.* 1. *cap.* 10.

* On trouve dans l'Amérique des *scorpions* dix fois plus gros que les nôtres, mais moins venimeux: on en voit qui sont ailés, & ceux-là tuent les araignées, les lésards & les serpens.

On prépare l'huile de *scorpion* en noyant trente-cinq *scorpions* vivans dans deux livres d'huile d'amandes douces, en les exposant au soleil pendant quarante jours & coulant ensuite l'huile.

SCORPIODECTOS, σκορπιόδηκτος, est une personne qui a été piquée par un scorpion.

SCORPIOIDES, *Chenille.*

Voici ses caracteres.

Une de ses parties est pleine de nœuds & roulée comme une chenille. Il sort de chaque nœud une semence de figure ovale.

Boerhaave en compte quatre especes.

1. *Scorpioides, bupleuri folio*, C. B. P. 287. *Clymenos, Dioscoridis*, Col. 1. 155. 156.
2. *Scorpioides, bupleuri folio, siliquis lenibus*, Park. Th. Bot. 1117.
3. *Scorpioides, siliquâ crassâ Boelii*, Ger. Emac. App. 1627.
4. *Scorpioides, bupleuri folio, corniculis asperis, magis in se contortis & convolutis*, M. H. 2. 127. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Cette plante paroît posséder quelques vertus contre la piquure des scorpions, mais il n'est pas trop sûr de s'y fier.

Scorpioides leguminosa, nom de l'*Ornithopodium, scorpioides, siliquâ compressâ.*
Scorpioides major, nom de l'*Heliotropium, minus, angustifolium, palustre, seu glabrum.*
Scorpioides Matthioli, nom de l'*Ornithopodium, portulacæ folio.*

SCORPIOPLECTOS, le même que *Scorpiodectos.*

SCORPIURUS ANNUUS, nom de l'*Heliotropium, minus, angustifolium, arvense, seu hirsutum.*

Scorpiurus palustris, nom de l'*Heliotropium, minus, angustifolium, palustre, seu glabrum.*

SCORPIUS, nom de la *Genista-spartium, majus, longioribus aculeis.*

Scorpius marinus, Offic. Bellon. de Aquat. 248. Schonef. Ichth. 67. Salv. de Aquat. 199. *Scorpius*, Aldrov. de Pisc. 195. Jonf. de Pisc. 41. Gesn. de Aquat. 845. Rondel. de Pisc. 1. 201. *Scorpius major Rondeletii*, Raii Ichth. 331. Ejusd. Synop. 142. *Scorpio*, Charlt. Pisc. 23. *Scorpion de mer.*

On pêche ce poisson dans la Méditerranée. Son fiel est bon pour les taies, les cataractes & les autres maladies des yeux. Dioscoride.

SCORTUM, le *scrotum.*

SCORZONERA, *Scorsonere.*

Voici ses caracteres.

La racine est charnue & pleine d'un suc laiteux; les feuilles sont alternes; le calyce est oblong, écailleux & plus court que les pétales de la fleur. La semence est oblongue & communément enfermée dans une cosse.

Boerhaave compte six especes de *scorzonera*, savoir;

1. *Scorzonera, latifolia, sinuata*, C. B. P. 275. Tourn. Inst. 476. Boerh. Ind. A. 89. *Scorzonera nostra & Hispanica viperaria*, Offic. *Scorzonera Hispanica major*, Park. Parad. 301. Raii Hist. 1. 248. *Viperaria Hispanica*, Ger. 598. *Viperaria sive scorzonera Hispanica*, Ger. Emac. 736. *Tragopogon Hispanicus sive escorzonera, aut scorzonera*; J. B. 2. 1060. *Scorsonere* ou *Cercisi d'Espagne.*

La racine de cette plante est grosse environ comme le doigt, mais peu branchue, d'un brun rougeâtre en-dehors, blanche en-dedans & remplie d'un suc laiteux; les feuilles inférieures sont larges, longues, terminées en pointe, ondées vers leurs bords & d'un tissu très-ferme. La tige s'éleve à la hauteur de deux ou trois piés, elle est lisse, ronde, couverte de feuilles sans queues, larges vers leurs bases, & étroites vers leurs extrémités. Les fleurs naissent aux sommets des branches dans des calyces écailleux composés de plusieurs rangs de feuilles étroites approchantes de celles de la dent de lion, qui se convertissent ensuite en un duvet lequel est suivi de semences longues, déliées & blanchâtres. Cette plante croît dans quelques Provinces d'Allemagne, mais on la cultive dans nos jardins où elle fleurit au mois de Juillet. Sa racine est d'usage.

Elle est estimée cordiale, sudorifique & alexipharmaque, bonne pour toutes sortes de fievres & de maladies malignes, aussi-bien que pour les piquures & les morsures des bêtes venimeuses. Miller, *Bot. Off.*

La racine de la *scorsonere* a un gout douceâtre assez agréable, elle est aussi bonne à manger que le panais, soit crue,

crue, cuite ou confite; on la sert sur les meilleures tables préférablement au panais ou chervis.

Elle est bonne non seulement contre la morsure de la vipere, mais encore pour celle de tout autre serpent. Ses vertus s'étendent aux fievres pestilentielles, à toutes les maladies du cœur, à la mélancolie, aux palpitations, aux syncopes, à l'épilepsie, aux vertiges, aux obstructions des visceres & aux affections de l'utérus. Monard a écrit un Livre sur cette plante dans lequel il rapporte des choses aussi surprenantes qu'incroyables de ses vertus contre la vipere, que les Catalans appellent *escurzo*. La *scorsonere* de l'Isle Amagria est plus amere que celle qui croît en Espagne & dans nos jardins, & on l'estime beaucoup pour l'hydropisie & la jaunisse opiniâtre. On la préfere aussi à toute autre pour les remedes hépatiques destinés à corriger la bile grossiere & aduste. Celle qui croît sur les montagnes est estimée alexipharmaque dans les *Ephem. German. An.* 11. *Obs.* 81. Ray, *Hist. P.* 248.

2. *Scorzonera, latifolia, altera*, C. B. P. 275.
3. *Scorzonera, laciniatis foliis*, T. 477. *Tragopogon, laciniatum, luteum*, C. B. P. 274.
4. *Scorzonera, Sicula, altissima, folio plantaginis hirsuto.*
5. *Scorzonera, foliis gramineis*, Sher.
6. *Scorzonera, foliis laciniatis, supina*, Bocc. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La *scorsonere* tire son nom du mot Catalan *escorso*, qui signifie vipere, parce qu'elle est estimée efficace contre la morsure de cet animal. La *scorsonere* d'Espagne est supérieure à la nôtre, tant par ses vertus que par sa qualité aromatique. Peut être a-t'elle reçu son nom de ses effets sur la vipere, qu'il ne faut que toucher avec son suc pour la rendre malade. On assure même qu'on peut manier une vipere sans en recevoir aucun mal, si l'on a eu soin de se frotter auparavant les mains avec cette plante. J'ai connu un Apothicaire qui commanda à son garçon de prendre une vipere vivante pour la mettre dans la thériaque de Venise: celui-ci obéit à ses ordres: mais ayant été mordu il tomba à la renverse sans que la vipere lâchât prise; le maître n'eut pas plutôt appliqué de la *scorsonere* pilée sur la plaie & sur la vipere, que celle-ci tomba & que le garçon fut guéri. Son suc est très utile dans les maladies inflammatoires; on en prend trois onces à jeun contre tous les poisons volatils, & on applique ses feuilles sur les plaies envenimées pour les guérir. Sa racine, qui est vivace, doit être cueillie avant qu'elle ait poussé des feuilles; on la fait sécher ou bien on la conserve dans du sable. La *scorsonere* convient dans toutes les maladies qui proviennent de la trop grande mobilité des humeurs, & qui demandent des glutinatifs & des adoucissans; de même que dans celles qui naissent d'un sang putride, telles que la petite vérole, la rougeole, les fievres ardentes, la peste, la péripneumonie & la pleurésie. La racine est déterfive & corrective, ce qui fait qu'on l'emploie dans les maladies hypocondriaques après l'avoir fait cuire dans de la décoction d'orge. Etant pilée dans un mortier de marbre & exprimée à travers un linge, elle donne un suc d'une efficacité admirable; mais elle perd en bouillant sa vertu résolutive & digestive. Elle est bonne pour la mélancolie & pour la goute; quelques-uns l'emploient avec succès contre l'écoulement immodéré des regles. Les trois premieres especes sont préférables à toute autre plante pour la phthisie, la consomption & la jaunisse. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Dale joint aux especes précédentes celle qui suit.

Scorzonera subcærulea, Offic., *Scorzonera angustifolia subcærulea*, C. B. P. 275. Raii Hist. 1. 249. Tourn. Inst. 476. *Scorzonera elatior angustifolia Pannonica*, Park. Theat. 410. *Viperina sexta*, Ger. 598. *Viperina Lusit. V. angustifolia elatior*, Ger. Emac. 737. *Tragopogonis species sive scorzonera major angustifolia subcæruleo flore*, J. B. 2. 1062. *Scorsonere de Hongrie.*

Elle croît aux lieux montagneux, & sa racine, qui est la seule de ses parties dont on fasse usage dans la Medecine, a les mêmes vertus que celle de la *scorsonere* ordinaire, & on peut la substituer à sa place.

SCOTODINOS, σκοτόδινος, ou SCOTODINE, σκοτοδίνη ou σκοτοδίνη; vertige accompagné de l'obscurcissement de la vue, de σκότος, ténebres, & δίνη, tourbillon.

SCOTOMIA ou SCOTOMA, de σκότος, ténebres, obscurité; *scotomie*. Le même que *Scotodinos*.

SCOTOS, obscurcissement de la vue.

## SCR

SCREATIO, *excréation*; action de cracher pour faire sortir la matiere qui est logée dans la gorge, ou la matiere des crachats même.

SCRIBLITA, *oublie*, *gauffre*. Castelli.

SCRIBONIUS LARGUS, nom d'un Medecin Romain qui vivoit sous les Empereurs Claude & Tibere, & dont il nous reste un *Recueil de composition de Médicamens* qui est souvent cité dans Galien. Il l'avoit dédié à Julius Callistus, celui de tous les affranchis de Claude qui étoit le plus en faveur; & ce n'est que par cette dédicace seule qu'on peut juger du tems auquel *Scribonius* a vécu; car cet Auteur parle en un endroit de Messaline & de Claude d'une maniere qui ne permet pas de douter qu'il n'ait écrit sous leur regne: *Messaline*, dit-il, *l'épouse de notre Dieu César*.

Quelques Savans ont cru que l'Ouvrage de *Scribonius* avoit été écrit en Grec, & que ce que nous avons en Latin, n'est qu'une traduction, qui a même été faite long-tems après. Ce qui leur a donné lieu de croire cela, c'est qu'il leur a semblé que le Latin de *Scribonius* ne répond pas à la pureté que cette langue conservoit encore du tems de Claude. Mais Rhodius a fait voir que ces Savans se trompoient, & que notre *Scribonius* a tout l'air d'un original, quoique le langage n'en soit pas tout-à fait si pur que celui de Celse, qui ne l'avoit pas précédé de beaucoup; ce qui prouve seulement, selon Rhodius, que ceux qui vivent dans le même tems ne parlent pas toujours également bien. En effet, le Livre entier montre qu'il l'a écrit en Latin; & il remercie Callistus dans la Préface de ce qu'il a bien voulu prendre la peine de présenter son Traité Latin à l'Empereur. Quant à sa personne, son nom marque qu'il étoit Romain, & de la Famille *Scribonia*; à moins qu'on ne crut qu'il avoit emprunté ce nom de cette même Famille, à l'imitation des autres étrangers: mais si cela étoit, il auroit joint son nom propre à ce dernier. Le Clerc, *Hist. de la Medecine.* Fabricius, *Biblioth. Græca.*

SCRIPTULUS, *scrupule*; le même que *Scrupulus*.

SCROBICULUS CORDIS, *le creux de l'estomac*.

SCROFFA, le même que *Scrophula*.

SCROLLUS, est un poisson de riviere plus petit que la perche, rougeâtre sur le dos, verdâtre aux côtés avec plusieurs points rouges, & blanc sous le ventre: on le trouve dans le Danube; il est fort bon à manger, mais on ne s'en sert point dans la Medecine. Lemery, *des Drogues*.

SCROPHULA, de *scropha*, truie, parce que cet animal passe pour être sujet à la même maladie. *Ecrouelles* ou *scrophules*.

Quincy remarque que la goute & les *écrouelles* ont cela de commun qu'elles attaquent fréquemment les personnes qui ont beaucoup de force d'esprit & de corps,

qui mangent avec avidité, & qui joüissent à tous égards d'une santé parfaite; mais qu'elles different en ce que celles-ci viennent communément à l'âge de quatre ou cinq ans, & disparoissent dès qu'on a atteint l'âge viril; au lieu que c'est vers ce tems-là qu'on commence à ressentir les premieres atteintes de la goute, ce qui souffre pourtant quelque exception. La goute est causée par des humeurs acres & salines qui doivent leur origine au genre de vie que l'on mene, aussi-bien qu'aux alimens dont on se nourrit, & dont l'amas est favorisé par la structure particuliere des parties où elles s'arrêtent lorsque les forces commencent à décliner; & les *écrouelles* semblent être causées par une humeur chaude & acre qui passe avec la semence des peres aux enfans, qui se manifeste dans un âge où elle trouve certaines glandes qui sont propres à la recevoir, & disparoît de nouveau lorsque les facultés digestives ont atteint toutes leurs forces.

C'est une chose connue de tous ceux qui sont accoutumés à faire des observations, que les personnes sujettes aux *écrouelles* montrent de bonne heure beaucoup de vivacité d'esprit & un jugement prématuré; & que lorsque cette maladie suit sans beaucoup d'interruption son cours naturel, & disparoît vers l'âge de virilité, elles sont ordinairement robustes & exemptes par la suite de toute autre maladie.

Les exemples qu'on allegue pour prouver que cette humeur passe des peres aux enfans, ne sont peut-être pas plus véritables pour être fort nombreux, & la plupart de ceux qui les garantissent, agissent plutôt par préjugé qu'avec connoissance de cause. Il est donc à propos d'établir quelques principes à l'aide desquels on puisse distinguer les maladies qui doivent leur origine à cette humeur, de celles qui viennent d'une autre cause; car autrement on court risque, sur quelque ressemblance qu'on remarque entre leurs symptomes, de confondre des cas qui proviennent de causes tout-à-fait différentes.

Peu nous importe de savoir si la semence est animée ou non avant la génération, d'autant que cela n'a rien de commun avec le sujet en question: mais à en juger par les propriétés sensibles & manifestes de cette petite portion de matiere à laquelle nous attribuons la production du plus parfait ouvrage de la création, elle paroît composée d'un sel actif & subtil qui flote dans un véhicule doux & balsamique. Comme donc il est aisé de concevoir les suites que peut avoir pour l'œconomie déja formée l'excès ou le défaut du principe le plus actif de cette substance, on peut de même par une parité de raison, conjecturer quel doit être le résultat de l'altération du même principe avant qu'il soit animé dans la matrice. Lors donc que ce principe est chaud & piquant dans la semence du mâle, non-seulement il excite plus fréquemment, & avec plus de force à l'acte vénérien, mais il emporte avec lui les mêmes qualités dans l'ovaire; à moins qu'il ne soit tempéré par des qualités opposées, il augmente avec le fœtus & communique à une partie de la constitution à laquelle il a donné l'être, les mêmes affections & les mêmes propriétés qu'il possédoit dans la semence.

Il n'est donc pas difficile d'imaginer quelle doit être la condition de ceux qui sortent d'une pareille tige, & comment il se peut faire que cette matiere primitive se manifeste tôt ou tard dans une partie ou dans l'autre d'une maniere incommode & même extremement nuisible, selon que les différentes circonstances de la vie & la force du tempérament avancent ou retardent son opération, & que la configuration particuliere des glandes favorisent ou s'opposent à son accumulation: & quoique dans le cas dont il s'agit maintenant elle se manifeste peu après l'accouchement jusqu'à l'âge de virilité, c'en est assez pour prouver qu'elle n'est point avant ce tems-là en assez grande quantité pour pouvoir être discernée, ou que son opération est retardée par la foiblesse des parties, aussi-bien que par la viscosité des humeurs qui est toujours plus ou moins abondante dans les petits enfans; au lieu què lorsque les parties ont acquis quelque degré de fermeté & ont consumé ces humeurs épaisses, cette matiere chaude & acre se fait sentir en circulant avec le sang dans les couloirs & les membranes, & s'y fixe à la fin au point d'y causer des douleurs, des inflammations, des enflures & des ulceres. Mais après que la constitution a changé, & qu'elle a acquis toute sa vigueur, les pouvoirs digestifs deviennent capables ou de détruire sa pointe au moyen du frottement, ou d'en procurer la sortie par quelque couloir naturel, mais plus communément par les glandes de la peau, ou d'en diminuer tellement la quantité qu'elle circule à l'ordinaire sans produire aucun effet sensible, & sans qu'elle se manifeste autrement par la suite, qu'en communiquant au principe génératif le même levain dont elle tire son existence. Il est même aisé de démontrer que le fréquent usage du coït procure une perte considérable de cette matiere au grand avantage du pere & au détriment de sa postérité, puisqu'on en est d'autant plus exempt qu'on se livre davantage à cet acte, & que les femmes qui étoient auparavant sujettes à ces sortes d'humeurs où à telle autre semblable, en sont tout-à-fait exemptes durant leur grossesse, ce qui n'empêche pas que l'enfant ne soit par la suite attaqué de la même incommodité, supposé qu'il échappe aux convulsions auxquelles on est ordinairement en proie à cet âge.

L'expérience journaliere prouve non-seulement que la maladie en question peut se perpétuer de la maniere qu'on vient de dire; mais on peut encore à l'aide de ces principes & de la connoissance qu'on a de la nature de la semence, expliquer en quelque sorte la maniere dont cette propagation se fait. Ces mêmes principes nous mettent encore à même de connoître les circonstances dans lesquelles une personne peut être attaquée de cette maladie, sans que ses parens ni sa nourrice y contribuent le moins du monde. Il ne faut pour cet effet qu'observer un régime ou se nourrir d'alimens capables de communiquer à la masse des humeurs une chaleur & une acreté considérables; car ces humeurs venant à se fixer par la suite dans les mêmes parties ne manqueront pas de les enflammer & de les ulcérer de la même maniere que celle qui a son origine dans la semence. Cela n'aura rien d'étrange pour ceux qui savent que la plupart des maladies cutanées qui se communiquent ordinairement par contagion, tirent quelquefois leur origine d'une constitution disposée à engendrer la même humeur, sans qu'aucune infection y ait part. Par exemple, la gale qui se communique ordinairement par contagion, acquiert dans quelques sujets scorbutiques une telle malignité, qu'elle infecte d'autres personnes, bien qu'elle n'ait dû d'abord son origine qu'à elle-même.

Je laisse à ceux qui ont écrit expressément sur les *écrouelles* à décrire les différentes formes sous lesquelles cette maladie paroît, & qui varient proportionnellement à la quantité, l'acrimonie & les autres qualités de l'humeur peccante, & à nous marquer les parties dans lesquelles elle se fixe. Il suffit à mon dessein d'avoir appris au Lecteur qu'elle est causée par une humeur chaude & acre qui se jette sur certaines glandes & les affecte de la maniere que tout le monde sait.

Il paroît néantmoins par les principales circonstances dont elle est accompagnée & dont on tire plusieurs indications curatives, que toute la difficulté qu'on trouve à surmonter l'humeur morbifique qui cause la goute, de même que celle qui produit les *écrouelles*, ne vient que de ce que la premiere est trop avant dans l'habitude & hors de la sphere d'activité des remedes; & que celle-ci, quoique moins éloignée, circule directement avec le sang, & se jette sur les parties affectées & les plus propres à la recevoir. Il faut donc employer avec les remedes qui facilitent la digestion, l'atténuation & la transpiration, & qui adoucissent l'acrimonie des humeurs brûlantes & corrosives, ceux qui possedent une qualité diurétique. On fait un grand nombre

de personnes qui après avoir inutilement employé les mercuriels & les altérans, ont été guéries avec des remedes en apparence moins efficaces, tels que les cloportes & les potions anti scorbutiques ordinaires, composées principalement avec des herbes & des racines rafraîchissantes & diurétiques. Mais comme on ne sauroit trouver une formule générale qui convienne à tous les cas, il faut laisser à la prudence du Medecin le soin de la fixer suivant les exigences particulieres des différens tempéramens. QUINCY, *Medicina Statica*.

Les *écrouelles* appellées en Latin *scrophulæ* ou *strumæ*, sont des tumeurs dures & glanduleuses, ordinairement de même couleur que la peau, qui se forment peu à peu aux côtés du cou, auprès des muscles mastoïdiens, derriere les oreilles & sous le menton. Elles sont plus ou moins mobiles, simples ou conglobées, ou composées de glandes entassées les unes auprès des autres, & l'on a vu des malades en qui elles s'étendoient depuis l'oreille jusqu'à la clavicule.

Quoique le principal siége de cette maladie soit dans les glandes conglobées du cou, on auroit peine à trouver une partie du corps qui en soit exempte; car elle affecte indifféremment les glandes, les muscles, les membranes, les tendons & les visceres.

Les *écrouelles* ont principalement leur siége dans les glandes; & toutes les fois que les glandes extérieures paroissent enflées, on peut conjecturer que celles du mésentere le sont aussi; car cette partie est ordinairement la premiere affectée de cette maladie.

Les *écrouelles* se manifestent dans les yeux par une ophthalmie, qui est suivie d'un anchylops & d'un ægylops; dans les paupieres, par l'*epiphora* & la chassie; quelquefois aussi tout le globe de l'œil est chassé hors de son orbite par ces sortes de tumeurs glanduleuses; dans le nez, par un ozene; dans les levres, par le *labrisulcium*, ou par une grosse tumeur, surtout à la levre supérieure, qui est ouverte dans le milieu; dans la gorge, par le gonflement des amygdales; sous la langue, par la grenouillette; dans la trachée-artere, par le broncocele; sous le menton & dans les glandes conglobées du cou, par les scrophules proprement dites. Il vient aussi de pareilles tumeurs aux aines, sous les aisselles & aux mamelles. Les testicules & les prostates peuvent y être également sujets: mais pour lors on soupçonne une autre maladie. La matiere scrophuleuse s'amasse quelquefois en forme de gomme autour des muscles & des tendons, surtout des doigts, des mains, des piés & des orteils; elle affecte aussi quelquefois les coudes, les jarrets & les malléoles. Les tumeurs fixes, blanches & immobiles des jointures, sont sans contredit un effet de cette maladie.

Elle afflige quelquefois les os, sans en excepter ceux du crane; & quoique l'os soit enflé, il paroît dur & sain par dehors, encore que l'intérieur & la moelle puissent être entierement corrompues; & c'est ce qu'on appelle *spina ventosa*. Lorsqu'une tumeur scrophuleuse vient à toucher un os, elle le carie. Les visceres sont aussi sujets à ces sortes de tumeurs; ce qui n'est point surprenant, vu que la plûpart passent pour être composés d'un amas de glandes.

Les tumeurs scrophuleuses rondes sont estimées les plus bénignes; elles viennent comme les autres, sans inflammation, ni douleur; elles ont une dureté médiocre: mais l'excès de chaleur les enflamme, & les fait venir à suppuration. Quelques-unes des plus bénignes & les plus grosses suppurent sans altérer la couleur de la peau; mais elles deviennent au bout de quelques jours aussi dures qu'auparavant. Lorsque cette suppuration est accompagnée d'inflammation, la matiere se mêle avec le sang, & on leur donne le nom de *phlegmoneuses*; d'autres deviennent dures & skirrheuses, & s'écorchent quelquefois; elles sont douloureuses & molles dans leur partie supérieure; ce que quelques-uns ont pris pour une suppuration: mais elles ne rendent qu'un sang épais, & dégénerent souvent en cancer.

Ces tumeurs sont quelquefois primitives, comme dans les cas où la maladie est originelle; & secondaires, quand elles succedent à quelqu'autre maladie, particulierement à une fievre, qui dégénere souvent en une congestion de matiere. Elles succedent quelquefois aux cataractes & à d'autres maladies; les unes proviennent d'une fluxion soudaine, & d'autres enfin d'une congestion opiniâtre. Le stéatome, l'athérome & le mélicéris accompagnent souvent les tumeurs dont nous parlons, & l'on a souvent toutes les peines du monde à les distinguer.

Lorsque la tumeur affecte une glande conglobée, elle est ordinairement ronde, médiocrement dure, mobile & indolente. Celles qui ont une figure ovale, qui sont dures, douloureuses & sans inflammation, sont malignes; elles dégénerent en cancer lorsqu'elles sont inégales. Lorsque la tumeur saisit une glande conglomérée, celle-ci conserve ordinairement sa figure, surtout quand elle est totalement affectée; quelquefois aussi elle est ovale, ronde ou plate. La figure de la tumeur qui affecte un muscle, est incertaine, & toujours distincte de ce dernier.

Les particularités qu'on doit observer dans le prognostic, sont, si les tumeurs sont nombreuses ou non, simples ou conglomérées, grosses ou petites, profondes ou superficielles, fixes ou immobiles, bénignes ou malignes, molles ou dures, voisines des gros vaisseaux, des jointures, des nerfs, des tendons ou des os; il faut aussi avoir égard à l'âge & à l'habitude du malade.

Lorsque l'habitude du corps est assez forte, le malade jeune, la tumeur récente, & médiocrement dure, on peut la résoudre & la faire venir à suppuration: mais quand elle est invétérée, dure & située parmi des vaisseaux, la cure en est extremement difficile, bien qu'on puisse quelquefois l'effectuer par des remedes appropriés qui résolvent ces deux especes de tumeurs, ou les font venir à suppuration. L'extirpation des *écrouelles* n'a rien de difficile, quand elles sont mobiles & éloignées des gros vaisseaux: mais on ne doit point y toucher, lorsque l'habitude est mauvaise, & qu'elles sont fixes. L'extirpation est dangereuse, lorsqu'étant mobiles elles sont situées parmi des gros vaisseaux, outre qu'il se forme souvent dans les meilleures habitudes des nouvelles tumeurs à mesure qu'on extirpe les vieilles.

Lorsque les *écrouelles* sont depuis long-tems ulcérées; qu'elles sont devenues sinueuses & virulentes, & qu'elles sont situées les unes auprès des autres, elles communiquent souvent entre elles, quoiqu'elles paroissent distinctes. Dans ce cas les levres deviennent calleuses, les ulceres corrodans, souvent sordides; & on ne doit point espérer de les guérir tant qu'il reste quelqu'une des poches ou des vaisseaux qui les nourrissent: mais la cure n'est pas mal aisée, lorsque l'ulcération est simple.

Ceux à qui il vient des *écrouelles* au cou après l'âge de quarante ans, en guérissent rarement, parce qu'ils sont ordinairement affligés d'obstructions considérables, d'où naissent des affections scorbutiques, la jaunisse, des défaillances, des vomissemens, le dégout, quelquefois l'hydropisie & quelquefois la toux, & pour lors ils meurent hectiques.

Lorsque les tumeurs scrophuleuses proviennent de la carie des os, des doigts ou des mains, leur traitement demande beaucoup de circonspection: mais leur cure est très-difficile, quand elles sont occasionnées par celle des piés, des mains ou des orteils. Lorsqu'elles sont causées par celle du calcaneum, de l'articulation de la malléole ou de l'astragal, des os des genoux, des hanches ou autres semblables; que l'on ne sauroit découvrir pour juger de la carie, le cas est déplorable, le traitement fort long; & l'épanchement de matiere épuise les esprits des malades au point, que la plûpart meurent d'un marasme. Lors au contraire que les ulceres viennent à suppuration à l'aide des forces naturelles & des remedes, les os cariés s'exfolient quel-

quefois, & il se forme un calus en-dedans qui rétablit la partie dans son premier état.

Lorsque les tumeurs dont nous parlons affectent intérieurement les os, que l'habitude est passable, & qu'on panse comme il faut les ulceres, on peut espérer de les guérir : mais lorsque l'habitude est mauvaise, il se forme de nouveaux ulceres qui rendent la cure extrêmement longue & difficile.

*Méthode curative.*

Trois choses sont requises pour la guérison des *écrouelles.*

1. Le régime, par rapport aux alimens & aux autres choses non-naturelles.
2. La Pharmacie, ou les prescriptions internes.
3. L'application des remedes externes, soit résolutifs ou suppuratifs, ou l'extirpation des glandes.

Le régime demande qu'on ait égard au tempérament du malade pour connoître s'il est chaud ou froid, sec ou humide, vieux ou jeune, robuste ou délicat. Si le corps est froid ou humide, on suppose communément une indigestion précédente & une abondance de crudités ; & pour lors, il faut que le malade s'abstienne de boire & de manger, du moins qu'il observe les regles les plus exactes de la sobriété. Il doit user d'alimens médiocrement chauds & secs, tels que le mouton, le chevreau, le lapin, le poulet, la perdrix, le faisan, & autre espece de volaille qu'il ne mangera que rôtie ; & s'abstenir de tous ceux qui donnent une nourriture grossiere & phlegmatique, tels que les oiseaux aquatiques, le poisson, surtout celui d'étang, les herbages, le fromage, toutes les viandes fumées, salées ou séchées. Son pain doit être de froment bien levé & bien cuit, & sa boisson de l'aile ou biere bien mixtionnée. On lui permettra l'usage du vin, & non pas celui de l'eau.

Les personnes d'un tempérament chaud & sec, & qui ont de la disposition à l'hectisie, ont besoin d'alimens d'une nature plus humide, qu'on fera cuire avec de la laitue, des épinars, du pourpier, de l'oseille sauvage & autres herbes semblables. On défendra la viande à quelques-uns, & on les réduira au blanc manger, au lait d'ânesse ; & supposé que le lait leur déplaise, on lui substituera des bouillons faits avec des substances médicinales. Quelques Medecins défendent la chair de porc à ceux qui ont les *écrouelles.*

L'air ne contribue pas peu à la guérison de la maladie dont nous parlons : il doit être doux & léger, chaud & atténuant en hiver, & rafraîchissant en été. L'exercice est encore nécessaire pour dissiper ce qu'il y a de superflu dans le corps. Le sommeil ne vaut rien durant le jour, à moins qu'on n'en use pour calmer les douleurs. Il faut sur toutes choses modérer les passions.

Les remedes internes doivent convenir à l'habitude du malade. Par exemple, si elle est froide & phlegmatique, & qu'elle abonde en humeurs grossieres & visqueuses, on employera ceux qui sont chauds & atténuans. On donnera aux sujets pléthoriques les cathartiques les plus forts ; ou supposé qu'on préfere les plus doux, on les réiterera plus souvent. Les purgatifs sont les *species hieræ*, avec l'agaric, le diaturbith, la poudre cornachine, les pilules cochiées, *è duobus*, d'Hermodactes, Aloéphangines, Impériales, de succin, les trochisques Alhandal, le diagrede, la résine de jalap, le mercure doux, & tous les remedes qu'on ordonne pour la vérole.

On prescrit pour l'ordinaire les altérans au malade les jours qu'il ne se purge point. La décoction des bois tient le premier rang entre ceux-ci, & l'on y joint l'un ou l'autre des spécifiques, tels que les racines de scrofulaire, de filipendule, de scabieuse, de savonniere, de glouteron, l'écorce de noyer, la jacobée, le bec de grue, l'herbe à Robert, la grande éclaire, la langue de chien, le marrube blanc, la gantelée & autres semblables.

On a coutume de mettre dans ces sortes de décoctions un morceau d'antimoine cru du poids de quatre onces ou de demi-livre, qu'on pile grossierement & qu'on enferme dans un nouet, ainsi qu'on en voit un exemple dans la *decoctio liberans* & le *decoctum edulcorans* de Fuller, dont nous avons encore la *cerevisia ad scrophulas* & le *decoctum ad scrophulas.*

Ceux qui sont hors d'état de supporter la dépense de ces sortes de remedes, ou qui ne veulent pas se donner la peine de les préparer pendant un aussi long tems, peuvent leur substituer la solution d'une livre de chaux-vive dans deux pintes d'eau de fontaine, dans laquelle ils feront infuser, après l'avoir décantée, deux ou trois onces de rapure de bois de sassafras, avec demi-once ou une once de racine de réglisse, qui en lui ôtant son âpreté, lui donneront encore une odeur & une couleur très-agréable.

A l'égard de l'infusion froide de plusieurs drogues que quelques Medecins prescrivent, j'en trouve la dépense tout-à-fait inutile, l'eau étant déja soûlée avec les sels de la chaux & des bois, trop compactes pour lui communiquer quelque vertu, à moins d'une décoction de plusieurs heures, qui doit avoir été précédée d'une infusion chaude de même durée. De-là vient que lorsque je veux avoir l'eau plus parfaitement imprégnée de la vertu de ces substances, je les fais bouillir dans une eau de chaux un peu plus foible ; ou bien après avoir fait la décoction dans de l'eau de fontaine, j'ajoute à chaque pinte de celle-ci, demi-chopine d'eau-de chaux ordinaire ; au moyen dequoi les sels de la chaux deviennent peut-être beaucoup plus salutaires que les remedes les plus pompeux.

On peut joindre à ces liqueurs quelques autres remedes, tels que l'antimoine diaphorétique, le besoard minéral, l'æthiops minéral & la gomme de gayac.

La pierre d'éponge, ou l'éponge même calcinée, a souvent produit de très-bons effets entre les mains du Docteur Turner, comme on peut en juger par l'histoire suivante.

Un paysan âgé d'environ trente ans, vint me consulter sur des *écrouelles* qu'il avoit aux deux côtés du cou. Elles formoient comme une grape de raisin, ou pour mieux dire, comme une bote de raves, qui avançant en dehors, comprimoit tellement le larynx, qu'il étoit tous les jours à la veille d'être suffoqué. Il avoit de semblables glandes sur les muscles pectoraux, & sous les aisselles, outre plusieurs autres ganglions aux bras & aux poignets. Son cas me parut tout à fait désespéré ; mais cela ne m'empêcha pas de lui prescrire l'usage des bois avec quelques anti-strumatiques, de le purger de tems à autre avec l'extrait de Rudius & le mercure doux, & de lui ordonner un électuaire altérant composé avec la gomme de gayac, l'æthiops minéral, la poudre de cloportes & la conserve de mûres de ronces ; à quoi je joignis un rouleau d'emplâtre de frai de grenouille avec le double de mercure pour l'appliquer sur les glandes & le renouveller toutes les fois qu'il en seroit tems. Je le renvoyai chez lui avec ordre d'exécuter ponctuellement ce que je lui avois prescrit : mais quoiqu'il eût essuyé auparavant une salivation de trente jours, la maladie ne laissa pas d'augmenter.

Il ne tarda pas long-tems à se lasser de cette méthode, & des remedes que lui avois prescrits : mais le hasard voulut qu'il fit connoissance avec une personne qui avoit été affligée de la même maladie, & qui en avoit été guérie au moyen d'un remede qui ne demandoit aucun régime. Elle pria le correspondant qu'elle avoit en Ville, de vouloir lui en envoyer pour notre malade, & elle reçut peu de tems après un grand pot de fayence rempli d'une poudre obscure ou noirâtre, dont il lui ordonna de prendre une cuillerée matin & soir dans un

verre de biere. S'étant apperçu que ses glandes diminuoient, il se résolut, avec d'autant moins de peine à le continuer, que son ami lui en avoit confié le secret. Cependant, pour ne point l'importuner davantage, il pria un ami qu'il avoit dans le même endroit, de lui acheter une grande quantité d'éponges des plus sales & des plus sablonneuses qu'il pourroit trouver. Il les réduisit en poudre après les avoir fait sécher au four, & ayant continué d'en prendre pendant trois mois, toutes ses glandes disparurent, & il fut si parfaitement guéri, qu'étant venu en Ville au bout de l'an pour quelques affaires, je fus surpris de lui trouver le cou presqu'aussi uni que s'il n'eût jamais rien eu.

Un remede qui a beaucoup de rapport avec le précédent, continue Turner, est la poudre appellée *Pulvis ad strumas* du Docteur Bates, laquelle est composée de trois parties de pierre d'éponge, de 2 parties de sel gemme, & d'une partie de tartre vitriolé. J'en ai éprouvé l'effet dans quelques cas : mais on auroit tort de la regarder comme un remede infaillible. Grulingius la prescrit de la maniere suivante.

Prenez *d'éponge*, *de pierre d'éponge*, & *de pierre ponce*, } *de chaque, parties égales ;*

Faites les calciner, & prenez-en un gros pour dose, deux fois par jour dans quelque liqueur médicinale.

Voici une autre Recette du même Auteur.

Prenez *sal pumicis*, sel de pierre ponce, *demi-scrupule ;*
*sel gemme*, *deux scrupules ;*
*sel de tartre*, *un scrupule ;*

Mêlez & faites une poudre que vous donnerez dans du vin, ou de l'eau de scrophulaire, à commencer au déclin de la Lune, jusqu'au premier changement de quartier.

*Ou bien,*

Prenez *de racine de glayeul en poudre*, *demi dragme ;*

Prenez-en tous les matins durant un mois dans une cuillerée de sirop violat.

Le cas est beaucoup plus difficile, lorsque le malade est d'un tempérament chaud & sec, parce que les remedes qui produisent les meilleurs effets dans cette maladie, nuisent ordinairement au corps par l'une ou l'autre de ces qualités, la plûpart étant chauds & secs, & plusieurs, comme la sarsepareille, les bois, les cendres d'éponge, le sel gemme & toutes ses especes, possedant ces deux qualités à la fois. Les eaux peuvent avoir leur place dans le cas dont nous parlons, quoique Wiseman paroisse n'en pas faire autant de cas que bien d'autres. Le lait d'ânesse a aussi beaucoup d'efficacité : mais l'on peut à son défaut se servir du lait distilé. Les décoctions de sarsepareille, de squine, de bois de lentisque, de sandal blanc, & de rapure de corne de cerf & d'ivoire, de même que les pectoraux les plus tempérés & les racines apéritives produisent encore de très-bons effets. On purgera avec des lénitifs si le cas l'exige : mais on se contentera de donner aux enfans une infusion de rhubarbe. Les émulsions, les juleps perlés & les opiats ne sont point à rejetter dans le cas present. Wiseman prescrit aussi les poudres testacées : mais Turner paroît craindre qu'elles n'obstruent les vaisseaux lactiferes, si elles ne sont pas bien lévigées, ou qu'elles ne s'amassent dans les glandes du mésentere, comme il dit que cela est arrivé à un malade qui mourut d'une consomption occasionnée par des *écrouelles*, & qui en avoit fait un grand usage.

J'aimerois donc mieux employer les cloportes, qui outre leur vertu désopilative, ont encore celle d'atténuer, & d'emporter toutes les concrétions mucilagineuses & tartareuses qui se forment dans les visceres, & de les précipiter par les urines.

On commence avant que de s'en servir, par les laver & les faire sécher, on les fait ensuite calciner au four, & on les réduit en une poudre, dont on donne depuis un scrupule jusqu'à demi dragme au malade dans quelque véhicule convenable, tel que le vin blanc. Je crois cependant qu'elles produisent beaucoup plus d'effet, quand on les fait infuser toutes vivantes dans du vin blanc, & qu'on en prend l'expression. Par exemple, on met infuser deux onces ou deux onces & demie de cloportes vivantes dans une chopine de bon vin blanc, & l'on donne deux ou trois cuillerées de l'expression au malade deux fois par jour ; ou bien on en avale une vingtaine à la fois, pour conserver leurs parties volatiles, que la chaleur du four est capable de dissiper en tout ou en partie.

On satisfait à la troisieme indication par l'application des remedes externes ; 1°. Sur les tumeurs qu'on veut résoudre, amener à suppuration ou extirper. 2°. Sur les ulceres qui sont l'effet de la suppuration ou de l'extirpation.

On commencera par appliquer sur les tumeurs des émolliens & des discussifs ; car quoiqu'il ne soit pas aisé de résoudre ces glandes, à cause de l'opiniâtreté de la matiere & de la poche dans laquelle elle est enfermée, on ne laisse pas d'en venir souvent à bout lorsque le sujet est délicat, & qu'elles ne sont ni malignes, ni trop endurcies. On se servira pour cet effet de l'emplâtre *de Ranis cum Mercurio*, aussi-bien que des gommes ammoniaque, galbanum, & bdellium, auxquelles on ajoutera, si l'on veut, le mercure cru à l'exemple du nouveau Dispensaire du Collége de Londres. L'*Emplastrum antimoniale* du Docteur Fuller, le *linimentum de Bryonia*, l'*emplastrum ad strumas*, le *diagalbanum*, & l'*unguentum digitalis* de Bates, satisfont également à cette indication.

Zacutus *de Prax. admirabili*, *Vol. II. Lib. I. Obs.* 101. assure n'avoir jamais employé le liniment suivant sans succès.

Prenez *de racine de grande bryone*, *ronde & charnue ; demi-livre ;*

Coupez-la par petits morceaux, & faites-la frire avec trois livres d'huile d'olive récente, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait séche ;

Exprimez-en le suc & ajoutez-y,

*de térébenthine de sapin*, *demi-livre ;*
*de cire jaune*, *cinq onces ;*

Tirez-la du feu, & faites-en un onguent épais.

Le mélilot pilé avec du lard & employé en forme de liniment, résout aussi les *écrouelles*, surtout quand on y joint l'eau distilée de toute la plante. M. Ray recommande la racine d'ache pour le même usage. Crollius vante aussi beaucoup la petite éclaire, dont il prétend que les racines sont une espece de spécifique dans cette maladie.

Voici la maniere d'en préparer un onguent.

Prenez *de racine de petite éclaire mondée & pilée*, & *de sain-doux*, *de chaque*, *telle quantité qu'il vous plaira ;*

Pilez-les, & faites les cuire ensemble jusqu'à ce que la racine n'ait plus de suc ;

Réiterez cette opération deux fois de suite, jusqu'à ce que le sain-doux soit parfaitement impregné des vertus de la racine, vous aurez un onguent excellent.

Etmuller & M. Ray recommandent la poudre de bluet (*Pulvis cyani*) ou la teinture de ses fleurs ; d'autres la racine de langue de chien, dont ils veulent qu'on boive la décoction en même tems qu'on l'applique extérieurement en forme de cataplasme. Les Botanistes estiment beaucoup les feuilles de digitale ou de gantelée pilées & appliquées sur les écrouelles, aussi-bien que l'onguent fait avec leur suc.

Voici la maniere dont le Docteur Bates prépare cet onguent.

Prenez *de beurre de Mai, trois livres ;*
*de feuilles recentes de gantelée*, autant que vous pourrez en mêler avec le beure ;

Exposez-les au Soleil pendant trente jours ;

Faites-les bouillir jusqu'à ce que les feuilles se frisent, & exprimez-en fortement le suc.

Cette plante paroît être la même que celle que M. Wiseman appelle *Valentia digitalis* ; on réitere l'infusion de ses feuilles, afin qu'elle s'impregne mieux de leurs vertus. Van-Helmont fait grand cas de l'excroissance spongieuse ou velue du rosier, dont il donne la poudre au poids de demi-dragme avec du sucre.

La racine de brusc pulvérisée & prise tous les matins à jeun au poids d'une dragme dans du vin blanc, avec une égale quantité de celle de filipendule, ou de scrophulaire, est estimée un remede efficace par Etmuller, de même que la *paronychia* à feuilles de rue, par M. Boyle. Arnaud de Villeneuve assure que la racine récente de scrophulaire, mangée tous les matins pendant dix jours consécutifs, guérit infailliblement les *écrouelles*.

Lorsque les glandes, au lieu de se résoudre, commencent à s'enflammer, il en résulte une suppuration qu'on doit faciliter avec les suppuratifs émolliens, les plus forts, tels que les racines de lis blanc, de bryone, & de guimauve, la trufe & le concombre sauvage, auxquels on pourra joindre les figues grasses & la fiente de pigeon ; & si les progrès sont trop lents, pour agiter l'humeur gluante & la faire fermenter, la racine de pariétaire d'Espagne, & les semences de staphisaigre & de moutarde. On a coutume aussi de les pincer fortement pour en hâter la suppuration, & l'on trouve des paysans qui y enfoncent une épine, pour y exciter une inflammation, & les disposer à suppurer. Il ne faut point ouvrir ces sortes de tumeurs que la matiere ne soit parfaitement mûre, autrement elles augmentent & obligent à une extirpation sans laquelle la cure ne sauroit être complete.

On doit préférer l'incision à toute autre maniere de les ouvrir parce qu'elle laisse une moindre escarre : mais lorsque la tumeur est grosse, il faut se servir des caustiques, parce que l'incision qu'on seroit obligé de faire, seroit trop grande, & par conséquent trop douloureuse. La matiere étant évacuée, on détergera la plaie avec le mondificatif de Paracelse, le précipité & le vitriol, & l'on se servira des moyens ordinaires pour l'incarner & la cicatriser.

On amene rarement les *écrouelles* invétérées & skirrheuses à suppuration complete ; & il arrive quelquefois qu'en appliquant les résolutifs les plus subtils, on excite une chaleur dans la peau, qui affectant le kyste & la partie de la glande qui est immédiatement dessous, occasionne une suppuration imparfaite ; laquelle, si l'on continue l'usage des discussifs, se fait jour par plusieurs petites ouvertures qui deviennent insensiblement plus grandes, & se convertissent en autant d'ulceres douloureux, qui communiquent les uns avec les autres, tandis que la substance de la glande reste dure & presque incapable de résolution. On peut au contraire, en les pansant durant deux ou trois jours avec un plumasseau trempé dans de l'onguent basilicon, appaiser la chaleur & arrêter les progrès de l'ulcération, & en employant réciproquement les discussifs ou les lénitifs, dissiper avec succès toute la glande, si l'on prescrit en même-tems au malade des remedes internes convenables. Les *écrouelles* forment quelquefois un fungus qu'il est aisé d'extirper en passant une spatule par dessous, après quoi l'on consolide l'ulcere au bout de quelques jours. Dans les cas où l'on ne peut mettre cette méthode en usage, on ampute l'excroissance, & l'on consume sa base avec des escarotiques.

Lorsque la glande est mobile & éloignée des gros vaisseaux, le plus court est de faire une incision à la peau & de l'enlever toute entiere avec son kyste. A l'égard de celles qui ont une queue & qui sont pendantes, ou qui diminuent en approchant de leurs bases, on peut les extirper à l'aide d'une ligature. Lorsque leur base est trop grosse pour pouvoir pratiquer cette méthode, on passe une aiguille d'une grosseur proportionnée au dessous de leur racine, & on les ampute avec le bistouri.

La méthode ordinaire d'extirper toutes les différentes especes d'*écrouelles*, les athéromes & les méliceris est de faire une incision longitudinale à la peau qui couvre la tumeur avec toute la précaution possible de peur d'ouvrir le kyste & de donner issue à la matiere. On est quelquefois obligé, après les avoir déracinées, de faire une ligature aux vaisseaux avant de les extirper. On extirpe quelquefois celles qui sont grosses avec une base proportionnée, les stéatomes, par exemple, en faisant une incision cruciale ou ovale, & retranchant toute la peau superflue ; on les détache ensuite avec beaucoup de précaution, à cause que la peau est ordinairement si fort adhérente au kyste ; qu'on est forcé d'employer le bistouri. La séparation achevée, on renverse la tumeur, on fait une ligature aux vaisseaux & on l'ampute ; on rapproche les levres de la plaie au moyen de deux ou trois points d'aiguille, & on la panse à l'ordinaire. Quelques Empiriques font cette amputation sans daigner presque lier les vaisseaux : mais comme cette méthode est toujours suivie d'une hémorrhagie, on aime mieux les traverser d'un cordon & les lier le plus près de leur base qu'il est possible. On pratique quelquefois la même ligature sans incision, & l'on se contente d'extirper la tumeur en la serrant peu à peu ; car elle se détache par ce moyen sans aucune effusion de sang : mais on court risque par cette méthode de mortifier les parties saines qui sont dessous, ou de causer quelque accident capable de prolonger la cure. Il vaut donc mieux, dans les gros stéatomes, & les tumeurs compliquées qui sont enfermées dans un kyste, faire une incision à celui-ci & extirper le corps contre nature avec les mains ; car le kyste ne tarde pas à se détacher par la suppuration, & la plaie se consolide par agglutination, lorsqu'on a la précaution de retrancher la peau superflue & de rapprocher les levres restantes. On peut traiter de même tous les tubercules qui viennent aux sourcils & au visage, lorsqu'on a peine à séparer le kyste des parties voisines, ou qu'on appréhende de laisser une cicatrice difforme.

Lorsque les *écrouelles* sont grosses ou voisines, de quelques gros vaisseaux, il vaut mieux, si l'extirpation n'a rien de dangereux, l'effectuer avec des caustiques & des escarotiques. On préparera le malade à cette opération par des purgations fréquentes, & s'il est d'un tempérament pléthorique, par des saignées copieuses. Il est même avantageux qu'il use durant l'extirpation

d'antiſtrumatiques & d'altérans, pour empêcher qu'il ne ſe forme de nouvelles glandes dans le tems qu'on extirpe les vieilles. Pour prévenir un pareil accident, il faut employer des eſcarotiques capables de pénétrer bien avant & qui operent ſans cauſer la moindre douleur.

Il arrive quelquefois en extirpant des *écrouelles*, qu'on déchire une artere, ce qui oblige à employer des eſcarotiques très-forts : mais dans un pareil cas on les proportionne à l'habitude, à l'âge & aux forces du malade, auſſi-bien qu'à la condition des glandes, ſelon qu'elles ſont molles ou dures, plus ou moins ſenſibles, ou ſituées dans un émonctoire ou au voiſinage. Les compoſitions dans leſquelles il entre du ſublimé ſont ſi douloureuſes, que les perſonnes les plus robuſtes peuvent à peine les endurer ; & quoiqu'on les retire au bout de cinq ou ſix heures, les ſels qui ont pénétré dans les glandes font que la douleur continue encore fort long-tems, & excite dans les parties voiſines une inflammation & une tumeur qui ſe produit ſouvent dans de nouvelles glandes. Lorſqu'on applique ces ſortes de compoſitions ſur les femmes ou ſur des ſujets d'un tempérament délicat, elles cauſent des maux de tête violens qui engourdiſſent le côté ſur lequel on les a appliquées, auſſi-bien que les parties voiſines, & les privent de tout ſentiment. Les ſyncopes & les palpitations de cœur ſont ſouvent les effets de ces ſortes d'eſcarotiques.

Voici la méthode dont je me ſers ordinairement dans ces ſortes de cas.

Je commence par appliquer un cauſtique extremement doux, en proportionnant ſa longueur de façon qu'il atteigne depuis le bas de la glande juſqu'au haut, au moyen de quoi il la fait tomber peu à peu en la conſumant. Il faut garantir les côtés avec des emplâtres, pour empêcher qu'il ne gagne ; car les levres étant une fois diviſées, elles cedent aiſément, & à meſure que les eſcarotiques pénetrent dans la ſubſtance de la glande, ſes parois ſe détachent & l'ouverture devient plus grande ; au lieu qu'en prenant la précaution que je viens de dire, elle demeure telle qu'on l'a faite, ce qui rend la cicatrice moins difforme & la cure plus prompte. L'eſcarre étant faite, on peut y faire une inciſion longitudinale, & la frotter avec la pierre infernale juſqu'à ce qu'elle ait pénétré dans la ſubſtance de la glande, ce qu'elle ne tardera pas de faire, ſi l'on a ſoin de comprimer l'endroit avec un bâton trempé dans de l'huile de vitriol. On panſera enſuite la plaie avec l'onguent baſilicon, & l'huile de ſemence de lin toute chaude ; on fera des embrocations ſur les parties avec de l'huile roſat & du vinaigre, & on appliquera par-deſſus une emplâtre de bol d'Armenie. Ce panſement ne ſe fait pas ſans douleur, mais il eſt rare qu'elle dure plus de demi-heure. On pourra renouveller l'appareil au bout de trois jours, & ſi l'on trouve l'eſcarre dure, ſeche dans le milieu, on la panſera avec des lénitifs : mais ſi elle eſt molle, on appliquera alternativement la pierre infernale & l'huile de vitriol, les faiſant entrer à chaque fois dans la ſubſtance de la glande, en prenant garde cependant de ne point trop élargir les levres de l'ulcere. En agiſſant de la maniere que je viens de dire, on déracinera une grande partie de la glande, avant que la premiere eſcarre ait eu le tems de tomber. L'extirpation faite, on conſumera ce qui reſte, avec le mercure précipité, on tiendra la plaie ouverte avec des tampons de charpie, en faiſant enſorte que l'ulcere ſe cicatriſe peu à peu. Telle eſt, je crois, la maniere la plus aiſée & la plus prompte d'extirper les *écrouelles* qui ont une groſſeur conſidérable. A l'égard de celles qui ſont compliquées & qui n'admettent point cette méthode ; j'applique deſſus un eſcarotique, ou des poudres cathérétiques extremement fortes, ſelon que les circonſtances l'exigent. Les ſtéatomes bénins ne cedent point aux eſcarotiques.

Je n'ai traité juſqu'ici que des *écrouelles* qui ſont enfermées dans un kyſte, & auxquelles les Anciens donnoient le nom de *ſtruma* ; mais comme j'ai étendu les bornes de cette maladie beaucoup plus loin dans l'hiſtoire que j'en ai donnée, je vais paſſer aux autres eſpeces dont j'ai fait mention, & qui ne peuvent être aſſujetties à la méthode que je viens de propoſer.

A l'égard des *écrouelles* & des autres tumeurs contre nature qui ſont enfermées dans un kyſte, & qui affectent les muſcles, les tendons, les ligamens & les autres parties du corps ; elles demandent le même traitement que les précédentes, à l'exception qu'il faut plus de précaution pour les extirper, à cauſe qu'elles affectent les articulations ou des parties extremement ſenſibles.

Les nodus qui viennent aux muſcles & aux tendons demandent des émolliens & des diſcuſſifs.

Les tumeurs qui affectent les articulations dans cette maladie, ſont de deux eſpeces, mais toutes deux produites par une congeſtion, & augmentent peu à peu. Il y a néantmoins cette différence entre elles que l'une naît extérieurement ſur les tendons & entre eux & la peau, ou entre eux & l'os, au lieu que l'autre ſe forme intérieurement au dedans de l'os même.

Les premieres affectent d'abord les ligamens & les tendons, & les relâchent quelquefois à un tel point, que les têtes des os ſe ſéparent les unes des autres, ce qui eſt cauſe que le membre s'amaigrit & tombe en conſomption. Mais il arrive plus communément que ces humeurs humectant les ligamens & les tendons plus qu'il ne faut, affoibliſſent les articulations, y cauſent des douleurs & une tumeur externe, & corrodent à la fin les membranes & les os.

Il faut bien ſe garder de prendre la maladie dont nous parlons pour une luxation ou un abſcès ordinaire, crainte de tourmenter inutilement le malade ſous prétexte de réduire un os qui n'a jamais été luxé ; ou d'occaſionner par des digeſtifs un ulcere fiſtuleux & une carie, qu'il ne ſeroit plus en notre pouvoir de guérir. On connoît encore que la tumeur eſt de l'eſpece ſcrophuleuſe, & qu'elle eſt produite par une cauſe interne, lorſqu'elle eſt accompagnée de la chaſſie, de l'enflure des levres, de glandes autour du cou, ou ſous le menton, & qu'on eſt né de parens qui étoient ſujets à la même maladie. Le prognoſtic demande beaucoup plus de précaution lorſqu'elle doit ſon origine à quelque compreſſion ou à quelque meurtriſſure.

Pour la guérir, on appliquera deſſus dès qu'on s'appercevra que la fluxion commence, des emplâtres aſtringens & deſſiccatifs, tels que ceux de minium & de bol d'Armenie, on les aſſurera avec un bandage, & l'on tiendra la partie dans une ſituation capable de prévenir la deſcente des humeurs. On ſaignera le malade s'il eſt pléthorique, on le purgera avec le mercure doux, & l'on opérera dans ſon corps les altérations convenables avec des décoctions ſpécifiques, l'antimoine diaphorétique, le béſoard minéral & autres remedes ſemblables. Dès que la fluxion commencera à diminuer, on fortifiera les articulations avec des emplâtres & des fomentations d'une nature aſtringente & réſolutive, faites avec les ſommités de millepertuis, la centaurée, l'abſinthe, la marjolaine, la bétoine, les fleurs de ſauge, de romarin, les roſes rouges, les balauſtes, la noix de galle, les baies de myrte & de genevrier, &c. dans du vin, auxquelles on joindra l'eau-de-vie & l'emplâtre de minium. Que ſi pour avoir négligé ce traitement, la tumeur groſſit & ne peut ſe réſoudre, on doit s'attendre à trouver l'os carié ; car cette tumeur eſt ſurtout cauſée par une excroiſſance interne, & on ne doit point l'ouvrir ſans prévenir le malade là-deſſus ; car encore qu'une fluctuation apparente donne lieu de croire qu'elle contient de la matiere, elle ne rend qu'un ſang corrompu après qu'on l'a ouverte, & l'excroiſſance ne manque pas de s'élever en forme de fungus. S'il ſurvient une ſuppuration viſible dans quelque partie du corps, & qu'après l'inciſion faite il en ſorte une matiere albugineuſe, c'eſt une preuve certaine que l'os eſt carié, ſurtout s'il appartient aux mains ou aux piés ;

& la carie augmente à proportion qu'on differe l'ouverture.

Il faut dans ce cas, après avoir averti le malade ou ses amis du danger qu'il court, procurer une issue à la matiere, par une incision faite suivant la longueur des fibres jusqu'à l'os, employer ensuite le même pansement que pour les ulceres qui sont accompagnés de la carie des os, & tenir le membre dans une position droite, pour que l'articulation qui est au-dessus ne se contracte point, comme il arrive souvent à celles du coude, des jarrets & des hanches. Les malades tombent quelquefois entre les mains de certains apprentifs en Chirurgie, qui excitent des tumeurs considérables par les mauvais topiques dont ils se servent, & qui faute de savoir les panser, laissent remplir la plaie d'une excroissance fongueuse qui occasionne la carie de l'os. D'autres que l'on consulte dans ces sortes de cas, sachant que les os situés au-dessous de cette excroissance sont cariés, en abandonnent la guérison aux soins de la nature, & conseillent à leurs malades de laisser agir le tems, leur faisant accroire que les secours de la Chirurgie sont plutôt capables d'augmenter le mal que de l'appaiser. Mais comme un os carié ne peut se renouveller, il tombe bien-tôt en pieces, & jusqu'à ce qu'on ait consumé l'excroissance & dénudé l'os, il se forme plusieurs abscès les uns au-dessus des autres, qui jettent le malade dans une fievre hectique qui lui cause la mort. Il faut donc consumer l'excroissance avec des topiques proportionnés aux forces du malade, dénuder l'os, enlever ceux qui sont détachés, disposer les autres à s'exfolier, faire sortir la matiere à l'aide des compresses & des bandages, rétablir la partie dans son état naturel, & pour cet effet déterger avec soin l'ulcere, & entretenir la chaleur naturelle par des fomentations résolutives & dessiccatives. Les compresses sur lesquelles le bandage porte doivent aussi être imprégnées d'une solution de nitre dans du vinaigre. On peut espérer, par cette méthode, de guérir avec succès la maladie dont nous parlons, pourvu qu'on y joigne les remedes internes, & qu'on observe les regles du régime.

Nous parlons des autres abscès qui doivent leur origine aux ulceres des os au mot *Spina ventosa*. Cette maladie naît de la mauvaise disposition du suc médullaire, qui rongeant les fibres y cause une solution de continuité, corrode la face interne & externe de l'os, & procure un épanchement de l'humeur subtile à travers les ouvertures qu'il s'est faites.

Cette maladie passe peu à peu de la partie interne de l'os à l'externe, & y cause une tumeur contre nature qui distend le périoste, & occasionne une douleur qui est toujours suivie d'un abscès, lorsqu'elle est assez aiguë pour exciter une inflammation.

Lorsque l'os est tendre & spongieux, ses fibres se ramollissent en peu de tems & se distendent tout d'un coup, comme si la partie étoit plutôt musculaire qu'osseuse. J'ai vu des enfans dont les os des doigts se sont gonflés dans une nuit, & des adultes dont les os spongieux ont été affectés d'une pareille tumeur au bout de quelques jours, mais on l'a dissipée aisément avec des remedes dessiccatifs.

La partie interne de l'os se corrompt quelquefois entierement, sans qu'il paroisse aucune tumeur au dehors, & sans que le malade ressente aucune douleur : mais après que l'humeur a pénétré jusqu'à la surface externe, & rongé le périoste, il survient une douleur aiguë qui excite une enflure & une inflammation dans les parties externes, laquelle est suivie en peu de jours d'une suppuration. Les gros os sont aussi sujets à de semblables tumeurs, à l'occasion de certains ulceres qui affectent les parties externes, & qui sont tout-à fait différens de celui dont nous venons de parler.

Dans quelques especes de cette maladie il se forme une tumeur soudaine dans l'espace d'une nuit; dans d'autres cette tumeur se forme peu à peu & ne vient jamais à suppuration. Il arrive encore que l'humeur perce la face externe de l'os & forme un abscès. Ces différences peuvent venir en partie de l'endroit ou de l'os qu'elles affectent; car selon que la partie interne de l'os est plus ou moins dure, ou la lame externe compacte ou poreuse, elle souffre solution plutôt ou plus tard. Les tumeurs du crane se font jour pour l'ordinaire à travers la lame intérieure, affectent la dure-mere, & causent des douleurs violentes, des convulsions, des spasmes & des épilepsies, dont les malades meurent avant que la maladie se soit manifestée. La matiere a plus de peine à se frayer un passage à travers les gros os des genoux, des coudes & des malléoles, & il s'y forme plus communément des apostemes qui proviennent de leur gonflement extérieur. Elle perce plus promptement le calcaneum qui est spongieux en-dedans & poreux en-dehors, de même que les os des mâchoires, des doigts & des orteils.

Les signes les plus visibles du *spina ventosa* sont le gonflement des os, sans changement de couleur à la peau, & souvent sans tumeur ni douleur.

Les abscès causés par le *spina ventosa* se forment toujours entre les membranes & les tendons, on y sent même quelquefois une espece de fluctuation avant que la peau externe soit considérablement enflammée, & lorsqu'on vient à les sonder après les avoir ouverts, l'instrument pénetre fort avant dans l'os, bien que la lame externe ait conservé sa blancheur naturelle. Au contraire, les autres abscès commencent toujours extérieurement; & supposé que l'os soit découvert, la carie n'est que superficielle.

La cure du *spina ventosa* n'a rien d'impossible lorsque les os sont petits; mais la perte du malade est presque toujours certaine lorsqu'il affecte des os d'une grosseur considérable.

Cette maladie demande le même traitement que les abscès & les ulceres avec carie, aussi-bien que l'observation des regles que nous avons prescrites par rapport au régime & aux autres choses non-naturelles.

On doit employer au commencement, des topiques astringens & dessiccatifs, tels que les emplâtres de bol d'Arménie, de César, de minium simple, de savon & de frai de grenouilles avec le double de mercure, & les contenir avec un bon bandage.

Supposé que la tumeur vienne à suppuration, on y fera une incision longitudinale. Celles du crane ne sont pas fort grosses, pour les raisons que nous avons alléguées; on doit cependant les examiner avec soin, & employer la rugine ou le trépan, suivant que les symptomes l'exigeront. Celles des mâchoires sont fort apparentes, il faut leur donner issue en arrachant la dent, & consumer ensuite la carie avec des remedes dessiccatifs, dont le meilleur & le plus efficace est le cautere actuel. On fera une incision longitudinale à celles des doigts & des orteils, on découvrira l'os & on en ôtera la carie. Il faut aussi ouvrir les ulceres qui viennent au gros os, pour procurer l'écoulement de la matiere, aussi-bien que l'exfoliation de l'os, si tant est qu'elle soit possible. Supposé que leur partie interne soit considérablement corrompue, le mieux qu'on puisse faire est de dilater la partie de l'ulcere qui répond à l'ouverture de l'os, à l'aide d'un tampon de charpie trempé dans de l'esprit de vin, ou telle autre liqueur semblable, & de consolider le reste en prescrivant les remedes internes qu'on croit propres à corriger l'habitude. Ce sont là les seuls os dont on peut abandonner la guérison au tems, car ce seroit envain qu'on tenteroit l'exfoliation des gros os, dans lesquels, de même que dans la poire, la carie commence par le cœur & consume peu à peu toute leur substance. Voyez *Os*.

*Ophthalmie scrophuleuse.*

Cette espece de maladie est causée par une humeur vicieuse qui enflamme la conjonctive, & qui venant à augmenter excite quelquefois dans les autres tuniques une

une douleur, une tenſion & un pulſation violente, d'où naiſſent des puſtules qui dégénerent pour la plupart en des ulceres qui laiſſent après eux des cicatrices très-dures, & en conſéquence de l'humeur acre qui tombe ſur les bords des paupieres, une chaſſie opiniâtre qui a fait donner le nom de *lippitudo* à ces ſortes d'inflammations.

Elle a les mêmes cauſes que les *écrouelles*, mais on peut l'imputer à plus juſte titre à une humidité abondante qui ſurcharge la tête & deſcend ſur les yeux.

L'ophthalmie eſt eſtimée ſcrophuleuſe lorſqu'elle eſt opiniâtre, qu'elle vient ſans aucune cauſe manifeſte, & qu'elle ne cede ni à la ſaignée, ni aux ventouſes, ni aux purgatifs, ni aux collyres dont on ſe ſert pour l'ordinaire. On eſt aſſuré qu'elle eſt telle lorſqu'elle eſt périodique & accompagnée de tumeurs ſcrophuleuſes au cou, du bec de lievre, de l'ozene, de la gale du nez, & d'autres maladies ſemblables.

Lorſque l'ophthalmie vient d'une plénitude, le viſage eſt haut en couleur, les paupieres ſont quelque peu enflées & enflammées, les veines capillaires groſſes & gonflées: mais les humeurs ne ſont ni ſi acres, ni les douleurs ſi violentes que dans les autres cas. Lorſqu'elle eſt cauſée par la bile, le viſage n'eſt point rouge, mais la douleur eſt plus violente & accompagnée de l'excoriation des paupieres. Lorſqu'elle provient d'une humeur pituiteuſe, tous les ſymptomes d'inflammation, de douleur, &c. ſont moins violens, & les larmes ne cauſent aucune éroſion; à moins qu'elles ne ſe mêlent avec une humeur ſaline. On peut douter que l'ophthalmie puiſſe provenir de la mélancolie: mais dans ce cas, la fluxion & la douleur ſont médiocres. Celle qui eſt cauſée par les *écrouelles* a une qualité acide, & eſt accompagnée d'une fluxion acre & d'une douleur; les paupieres ſont auſſi plus ſujettes à ſe coller que dans les cas dont nous venons de parler. Il eſt aiſé de diſcerner par les plaintes des malades ſi les humeurs qui affectent l'œil viennent des vaiſſeaux externes ou internes; car lorſqu'elles viennent du péricrane, &c. on s'en apperçoit par la douleur, la pulſation & la chaleur qu'ils ſentent dans le front & les tempes; au lieu que lorſqu'elles ont leur ſource dans un autre endroit, la douleur eſt plus forte & ſituée plus avant dans les membranes: on ſent auſſi des demangeaiſons dans le nez & le palais, & l'on éternue fréquemment.

La cure demande encore qu'on ait égard aux différens degrés d'inflammation, & voici la maniere de les diſcerner.

D'abord les yeux ſont rouges, & les humeurs qui tombent deſſus extremement ténues; la chaleur & la douleur ſont plus fortes dans l'accroiſſement; en cet état l'inflammation & la douleur augmentent; les humeurs s'épaiſſiſſent & collent les paupieres, ſurtout durant la nuit; la fluxion, la douleur, &c. diminuent viſiblement dans le déclin.

L'ophthalmie ſcrophuleuſe eſt extremement difficile à guérir, ſurtout dans les enfans, à cauſe de l'humidité de leur tempérament, & de l'opiniâtreté avec laquelle ils rejettent les remedes qu'on leur preſcrit, ſans compter que la foibleſſe de leurs yeux les rend ſujets aux rechutes à chaque petite maladie qu'ils ont. Celles qui naiſſent des parties internes, de la dure-mere, &c. par correſpondance, ſont ſujettes à des ſymptomes plus fâcheux que celles qui ont leur ſiége dans le péricrane & les autres parties externes.

Lorſque la douleur qui accompagne une ophthalmie eſt opiniâtre, les tuniques de l'œil courent grand riſque d'être corrodées; & ſi la cornée reſte long-tems ulcérée, le malade devient aveugle, ou du moins ſa vue s'affoiblit conſidérablement, à cauſe de la matiere groſſiere qui ſe condenſe autour de la prunelle.

Le malade uſera d'alimens faciles à digérer, mais cependant avec modération, évitant ceux qui ſont acres, ſalés, chauds ou chargés d'épiceries. Il s'abſtiendra du vin au commencement de la maladie & ne boira que de l'hydromel, bien entendu qu'il ne ſoit point incommodé d'une fluxion chaude & bilieuſe, car dans ce cas on le réduiroit à la tiſane d'orge, y ajoutant quelque peu d'eau de canelle. L'air doit être pur & tempéré, car les yeux ſe trouvent incommodés du vent, de la pouſſiere & de la fumée, auſſi-bien que de l'éclat du ſoleil; c'eſt pourquoi il eſt bon que le malade porte devant les yeux un morceau de linge ou de taffetas verd. Il doit s'abſtenir de toute ſorte d'exercice, & dormir toutes les fois qu'il pourra, parce que les yeux joüiſſent pendant ce tems-là d'un repos qui contribue extremement à leur guériſon.

On employera les mêmes anti-ſtrumatiques que nous avons indiqués ci-deſſus pour la maladie en général, obſervant de préférer les purgatifs doux & anodyns aux cathartiques les plus chauds. Par exemple, on donnera le mercure doux au malade à l'approche de la nuit, & on le purgera le lendemain ou le ſur-lendemain, réitérant la même choſe une ou deux fois par ſemaine: mais on obſervera de lui donner ces jours là, vers le ſoir, ſurtout ſi l'on s'eſt ſervi des cathartiques les plus forts, quelque potion anodyne, comme demi-once ou ſix gros de ſirop de meconium dans une once ou deux d'eau de fleurs de primevere, ou de pavot blanc; & dans les jours intermédiaires, l'expreſſion de cloportes dont on a parlé ci-deſſus.

La révulſion & la dérivation ſont néceſſaires dans le cas dont nous parlons, & on les procurera par des ventouſes appliquées ſur la nuque du cou & ſur les épaules, par la ſaignée du bras & des jugulaires, ou par l'application des ſangſues ſur les tempes ou derriere les oreilles. Pluſieurs Medecins ont coutume de faire raſer la tête du malade, & de lui preſcrire les véſicatoires, les cauteres & les ſétons: mais comme les cauteres qu'on ouvre au cou y excitent ſouvent des *écrouelles*, il vaut mieux les pratiquer derriere les oreilles. Il eſt avantageux dans le déclin de l'ophthalmie, & après qu'on a procuré une évacuation & une diverſion générale des humeurs, de preſcrire au malade les bains d'eau tiede, ſuppoſé que ſon âge & la ſaiſon le permettent, ne fut-ce que que pour tempérer la chaleur & l'acrimonie des humeurs.

On ne doit point ſe hâter d'appliquer des topiques ſur les yeux, car les remedes les plus doux ſont toujours nuiſibles au commencement de l'inflammation. Les Auteurs ne fixent aucun tems pour leur uſage: mais tous ſont d'avis qu'on commence par évacuer & détourner l'humeur, & qu'enſuite, ſuppoſez vers le troiſieme jour, on emploie les collyres. Les ingrédiens dont on ſe ſert doivent être bien lavés, pour qu'ils n'aient point d'acrimonie, & pulvériſés le plus finement qu'il eſt poſſible. Les décoctions doivent auſſi être faites avec beaucoup de propreté, & il faut avoir ſoin toutes les fois qu'on panſe l'œil, d'enlever avec une petite curette la matiere viſqueuſe qui peut s'y être attachée.

On ne doit employer les remedes externes qu'après avoir conſidéré ſi la maladie eſt dans ſon commencement, dans ſon état ou dans ſon déclin. Les Empiriques peuvent bien ſe vanter de poſſéder tel ou tel collyre univerſel: mais je les défie de guérir ces ſortes d'ophthalmies avec aucun remede particulier; car elles demandent des répercuſſifs au commencement de l'inflammation; des répercuſſifs mêlés avec des réſolutifs dans l'accroiſſement; des réſolutifs d'une qualité digeſtive dans l'état; enfin des réſolutifs & des déterſifs propres à deſſécher, dans le déclin.

Par exemple, on ſe ſervira au commencement d'épithemes ou de collyres médiocrement répercuſſifs, tels que l'eau de roſe, de plantain & de frai de grenouille, battue avec un blanc d'œuf. On y joindra la tuthie, la calamine ou le *ſief album Rhaſis*.

On mêlera dans l'accroiſſement les réſolutifs avec les remedes qui précedent. Je mets de ce nombre les eaux d'eufraiſe, d'éclaire, de fenouil; les mucilages de ſemences de lin, de fœnugrec & de guimauve, auxquels on joindra dans l'état la ſarcocolle humectée avec du lait de femme, qui eſt beaucoup plus réſolutif que quelques autres. On mêlera les réſolutifs avec les aſtringens dans le déclin.

Lorſque la fluxion eſt accompagnée d'une douleur violente, il convient d'employer quelques collyres adouciſſans, tels que les mucilages de ſemences de mauve, d'herbe aux puces, & de coings faits avec de l'eau de pavot, le lait de femme reçu dans l'œil au ſortir des mamelles, auſſi bien que le ſang de pigeon, dont on mettra quelques gouttes dans cette partie. On peut encore employer les mucilages de ſemences de pavot & de juſquiame extraits avec l'eau de roſe, auxquels on ajoutera pour calmer la douleur, quelques grains d'opium. Dans les cas où la chaleur, la demangeaiſon & la rougeur ſont conſidérables, on mettra ſur deux ou trois onces de collyre, un demi-ſcrupule de ſucre de Saturne, avec un, deux ou trois grains de vitriol blanc.

Pendant qu'on met ces remedes en uſage, on peut appliquer des deſſiccatifs ſur les tempes, comme du maſtic ou de la gomme tacamaque, avec quelques grains d'opium & de camphre, fondus enſemble & étendus ſur un morceau de peau de figure circulaire.

On peut auſſi appliquer ſur le front, des épithemes ou des défenſifs faits avec le véritable bol d'Armenie, le ſang de dragon, l'encens, le blanc d'œuf, le vinaigre roſat & la *farina volatilis*, ou la fleur de farine qui s'éleve du froment tandis qu'on le moud, ou de l'alun de roche battu avec un blanc d'œuf. On renouvellera ce dernier dès qu'on s'appercevra qu'il eſt ſec.

On peut appliquer au lieu de ces remedes, ſurtout ſur les paupieres, des cataplaſmes faits avec la pulpe de quatre pommes cuites ſous la cendre, qu'on mêlera avec quelqu'un des mucilages dont on vient de parler; ou une décoction de feuilles de roſes rouges & de fleurs de ſureau, avec de la mie de pain blanc, un jaune d'œuf & quelque peu de ſafran.

La fomentation de la même décoction, lorſqu'on fait la preſcrire à propos, peut encore ſervir à réſoudre la tumeur & à faire tranſpirer l'humeur épaiſſie; ſuppoſé que les cils ſoient ſujets à ſe coller enſemble, comme cela arrive communément après le ſommeil, on les oindra légerement en ſe mettant au lit avec une plume trempée dans de l'onguent de tuthie.

On doit joindre à ces topiques quelques autres remedes internes, qu'on eſtime propres à fortifier la vue, & auxquels on donne pour cet effet le nom d'*oxydorcique* (*oxydorcica*;) tels ſont la *cerevisia oxydorcica*, le *pulvis cibarius*, le *pulvis ophthalmicus*, & l'*electuarium oxydorcicum* du Docteur Bate. On ignore quelle eſt la vertu ſpécifique de l'eufraiſe, qui eſt la baſe de ces compoſitions: mais on doit y faire entrer les cloportes, ou les ajouter aux autres ingrédiens. Au reſte, les altérans dont j'ai parlé ci-deſſus, me paroiſſent préférables dans les cas où l'ophthalmie eſt ſcrophuleuſe.

S'il arrivoit qu'une taie ou une ſuffuſion mît le malade en danger de perdre la vûe, on tâcheroit de prévenir ce malheur par quelque déterſif, comme peut être un collyre fait avec le ſucre candi, quelques grains de ſel ammoniac ou de vitriol blanc diſſous dans de l'eau de fenouil, d'avoine, d'eufraiſe ou d'éclaire. On compoſe quelquefois un liniment avec le ſuc de ces plantes & du miel; ou bien on mêle les poudres de myrrhe & d'aloès avec de l'eau diſtilée de miel.

La poudre ſubtile de *crocus metallorum* infuſée pendant quelques jours dans des eaux dont nous venons de parler, à la doſe d'une demi-dragme ou d'une dragme ſur deux onces d'eau, qui doit être extremement claire lorſqu'on s'en ſert, produit des effets admirables dans les cas dont nous parlons.

On trouve un grand nombre d'autres compoſitions pour cet effet, dont les principales ſont le *collyrium ammoniacum*, le *collyrium de ſuccis*, le *collyrium vitriolicum* de Fuller, & l'*aqua ophthalmica ſappharina* de Bate. Pour l'*Epiphora*, voyez *Catarrhus*.

*Ægilops ſcrophuleux.*

L'ægilops eſt un tubercule qui ſe forme dans l'angle interne de l'œil. Il eſt ou ſcrophuleux, ou athéromateux, ou de la nature du meliceris, & quelquefois même accompagné d'une inflammation. Les Grecs l'appellent *ankylops* tant qu'il n'eſt point ulcéré, & *ægilops* lorſqu'il l'eſt. Dans ce dernier cas, il eſt ſujet à devenir ſinueux, & pour lors on l'appelle fiſtule lachrymale; il perce même quelquefois l'os du nez.

Les cauſes ſont les mêmes que celles des tumeurs qui lui reſſemblent, & qui viennent dans d'autres parties du corps. Il eſt quelquefois produit par une fluxion, & on le prendroit d'abord pour un petit phlegmon. Il eſt ſouvent un ſymptome de la vérole: mais ceux dont il eſt queſtion dans cet article tiennent de la nature des *écrouelles*.

Dans les cas où il eſt occaſionné par les *écrouelles*, il ſe forme par congeſtion; le tubercule eſt rond, & ne décolore point la peau. Lorſqu'il eſt cauſé par une fluxion, la douleur, la rougeur & l'inflammation s'emparent de tout l'œil. Il commence quelquefois par un ſimple écoulement de matiere par cet angle, & on ne le reconnoît qu'à la rougeur dont il affecte l'œil. Alors ſi l'on preſſe cet angle avec le doigt, il en ſort une matiere mélangée, dont une partie reſſemble aſſez à du blanc d'œuf. Cette matiere ronge quelquefois l'os, & ſe décharge par le nez avec une puanteur inſupportable.

Les fiſtules lachrymales ſont très-difficiles à guérir, de quelque cauſe qu'elles proviennent, parce que la partie eſt molle & ſpongieuſe, l'œil extremement ſenſible, & les humeurs ſujettes à s'imbiber dans la partie, & à pénétrer juſqu'à l'os. L'œil a une ſenſibilité qui le rend ſujet aux douleurs & aux fluxions, & qui le met hors d'état de ſupporter les remedes acres que la maladie exige. La fiſtule n'eſt pas difficile à guérir lorſqu'elle eſt récente & ſuffiſamment ouverte. Celles qui ſubſiſtent depuis long-tems, ſont la plûpart accompagnées de l'ulcération de la glande & de la carie de l'os; ce qui les rend ſujettes à larmoyer, après même qu'elles ont été guéries. Lorſque l'ulcere eſt accompagné d'éroſion, il dégénere aiſément en cancer.

L'indication curative ſe tire de la nature même de l'ægilops. Il faut examiner s'il commence avec inflammation, ou s'il y a amas de matiere qui paſſe par-deſſus les paupieres dans l'œil.

Il faut en commencer la cure par la ſaignée & la purgation; ſe conduire, quant au reſte, comme dans le traitement général des *écrouelles*, & preſcrire le même régime que dans cette derniere maladie.

On tentera la réſolution de la tumeur avec quelque cataplaſme anodyn & diſcuſſif: mais ſi elle s'enflamme & qu'elle vienne à ſuppuration, on la conduira à maturité, & l'on en procurera l'écoulement le plutôt qu'il ſera poſſible, pour garantir la partie qui eſt deſſous, du danger auquel le délai d'une pareille évacuation pourroit l'expoſer. Après avoir dilaté la ſinuoſité & conduit le petit abſcès à maturité, on pourra ſe ſervir d'un ſarcotique compoſé avec la myrrhe, l'aloès, la ſarcocolle & le miel roſat, ou d'une teinture des mêmes gommes tirée avec du vin, qu'on mêlera avec parties égales de miel. Que ſi malgré les efforts qu'on fait pour incarner & conglutiner la plaie, la matiere continue toujours à s'écouler, non-ſeulement par l'orifice extérieur, mais encore par-deſſous les paupieres dans l'angle de l'œil; on aura recours à quelque deſſiccatif plus énergique, tel que la ſolution du *lapis medicamentoſus Crollii* dans de l'eau de plantain ou de chaux-vive; & l'on comprimera la cavité autant qu'il faut avec l'inſtru-

ment à vis qu'on a inventé depuis peu, & qui eſt admirablement propre à cet uſage.

Si ces remedes ne produiſent aucun effet, on prendra le parti de ſonder l'ulcere ; & ſi l'on ſent quelque rudeſſe dans l'os de deſſous, ou qu'il ait été dénudé par l'acrimonie de l'humeur, on employera le cautere actuel pour le deſſécher & en procurer l'exfoliation; ou bien on le percera pour donner un paſſage à la matiere dans le nez & enlever la carie. Alors l'ulcere externe qui a réſiſté à tous les remedes, ſe fermera ſans peine à l'aide des épulotiques les plus doux, & peut-être même ſans autre ſecours qu'un peu de charpie ſeche.

Il faut, lorſqu'on applique des remedes ſur cette partie, non-ſeulement avoir égard à l'œil, mais encore à la glande & à ſa caroncule; car il eſt à craindre, lorſqu'ils ſont trop déterſifs, trop corroſifs ou trop acres, qu'ils n'occaſionnent un rhyas, ou la conſomption de la partie ; ou que le trop long uſage des digeſtifs & des ſarcotiques ne produiſe un *encanthis* ou une excroiſſance, qui obligeroit à employer des catherétiques, au lieu des incarnatifs que la cure demande.

*Amygdales ſcrophuleuſes.*

Les amygdales s'enflent quelquefois dans les *écrouelles :* mais comme cette eſpece d'enflure ſe forme par congeſtion, peu-à-peu & ſans douleur, on la néglige pour l'ordinaire juſqu'à ce qu'elle ait augmentée au point de cauſer un catarrhe, une toux ou une difficulté d'avaler, qui oblige ſouvent la boiſſon à revenir par le nez.

Ces tumeurs different autant de celles auxquelles les amygdales ſont ordinairement ſujettes, que les tumeurs produites par des humeurs arrêtées different de celles qui ſont occaſionnées par une fluxion; car ces dernieres diſparoiſſent auſſi promptement qu'elles ſont venues; au lieu que les autres ſont pluſieurs années à ſe former, croiſſent & décroiſſent avec la Lune, comme c'eſt l'ordinaire des tumeurs qui doivent leur origine aux humeurs qui s'arrêtent dans les glandes. Les cauſes de la tuméfaction de ces glandes ſont les mêmes que celles des *écrouelles.*

Ces ſortes de tumeurs ſon molles, charnues, rondes ou ovales, de la même couleur que la peau, & preſque indolentes; ce qui fait qu'on peut les percer avec le biſtouri ou la ſonde ſans cauſer aucune douleur au malade, & ſans qu'il en ſorte aucune goutte de ſang. Elles ſont cependant ſujettes aux inflammations & aux mêmes accidens que les autres tumeurs glanduleuſes.

La tumeur n'a rien d'incommode lorſqu'elle eſt petite, & l'on a vu des perſonnes qui en ont gardé depuis leur enfance ſans en recevoir le moindre mal. Lors au contraire qu'elle eſt groſſe, elle met le malade en danger d'être ſuffoqué: mais alors on peut l'extirper ſans beaucoup de riſque.

Les Medecins preſcrivent ordinairement la ſaignée & l'évacuation par les clyſteres & les purgatifs adouciſſans : ils tâchent auſſi de détourner l'humeur par des véſicatoires, des ventouſes, des cauteres & autres remedes ſemblables, auxquels on peut joindre les lotions aſtringentes. Lorſque ces ſortes de tumeurs ſont formées par congeſtion, le plus court eſt de les extirper, ou avec le biſtouri, ou avec le cautere actuel ou potentiel. Les Auteurs modernes ne diſent preſque rien de ces ſortes d'opérations : mais Fabricius ab Aquapendente regarde leur amputation comme très-difficile & très-dangereuſe.

On peut entreprendre de les extirper avec le cautere actuel, en le paſſant à travers une cannule, & perçant deux ou trois fois la ſubſtance de l'amygdale: mais on ne ſauroit empêcher qu'il ne reſte quelque portion de l'excroiſſance.

L'extirpation par le cautere potentiel, conſiſte à conſumer ces ſortes de tumeurs avec la pierre à cautere & autres eſcarrotiques ſemblables, en les conduiſant avec un inſtrument, de façon qu'ils conſument leur ſubſtance ſans offenſer les parties voiſines. On pénétrera pour cet effet le corps de la glande ; & on ne l'aura pas plutôt conſumée intérieurement, que la partie extérieure tombera par morceaux. Lorſqu'on veut amputer une pareille tumeur, on fait une ligature autour de ſa baſe, & on la coupe adroitement avec une paire de ciſeaux courbes. Il faut prendre garde ici à la maniere dont on les déracine ; car elles pénetrent quelquefois bien avant dans la gorge par une eſpece d'arête ; d'où il arrive qu'en coupant ſeulement la partie qu'on a liée, auſſi-bien que la ligature, elles gliſſent dans la gorge, & mettent le malade en danger d'être ſuffoqué. Il faut donc, tandis qu'on tient la ligature d'une main, couler les ciſeaux le plus près de la baſe qu'il eſt poſſible, afin de pouvoir la couper d'un ſeul coup. Il faut pour mieux réuſſir dans cette opération, adapter une ſeconde ligature à l'inſtrument dont on ſe ſert, & s'aſſurer de la tête du malade, afin que ſi l'on ne réuſſit point du premier coup, & que la tumeur rentre dans la gorge, on puiſſe l'en tirer ſur le champ & y faire une ligature; ce qui n'eſt pas difficile. L'amputation faite, il ſuffira pour arrêter l'hémorrhagie que le malade ſe gargariſe avec de l'oxycrat; après quoi on pourra cicatriſer la plaie au bout de quelques jours, en la touchant avec du vitriol & de l'alun.

*Ranule ſcrophuleuſe.*

La ranule ou grenouillette eſt une tumeur molle qui affecte les glandes ſalivaires qui ſont ſituées ſous la langue, quelquefois aux deux côtés du filet, quelquefois d'un côté ſeulement. Elle eſt formée par une congeſtion, & venant par la ſuite à remplir l'eſpace compris entre les mâchoires, elle cauſe une tumeur externe ſous le menton. Elle eſt molle, indolente, ſans changement de couleur à la peau & élaſtique. Elle contient une matiere ſemblable à du blanc d'œuf ou à celle de l'athérome. Elle gêne le mouvement de la langue, & ôte la liberté de la parole au point qu'on ne peut parler qu'en croaçant comme les grenouilles, d'où vient ſon nom. D'autres aſſurent qu'elle n'a été ainſi appellée qu'à cauſe de ſa reſſemblance avec la grenouille. Elle n'a rien de dangereux, mais la cure en eſt extremement difficile.

Les topiques ne produiſent pas beaucoup d'effet ſur cette tumeur, ſurtout quand elle eſt invétérée : mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe tenir ſous la langue quelques ſels volatils ou fixes avec certaines poudres aromatiques & ſtyptiques, tels que le ſel ammoniac, le ſel gemme, la poudre de racine de gingembre, de clou de girofle, d'écorce de grenade, d'hyſope & de noix de galle, pour atténuer & inciſer les humeurs viſqueuſes. Si ces remedes ne produiſent aucun effet, on ouvrira la tumeur & l'on procurera l'écoulement de la matiere qu'elle contient, ſoit avec le cautere actuel, ou avec le biſtouri.

On ſait par un grand nombre d'exemples qu'il ſe forme des pierres dans cette partie, dans les amygdales, auſſi-bien que dans celles du voiſinage, dont les unes ſont gypſeuſes ou friables, comme celles qui ſont occaſionnées par la goute, d'autres plus ſolides, comme celles qu'on trouve dans la veſſie; & l'on ne ſera point ſurpris que les *écrouelles* ſoient ſujettes à ces ſortes de concrétions, ſi l'on fait attention à la facilité qu'ont leurs humeurs à ſe coaguler.

*Ozene ſcrophuleux.*

L'ozene eſt un ulcere putride du nez qui exhale une odeur très-puante, d'où lui vient ſon nom. Lorſqu'il eſt ſcrophuleux il eſt accompagné des mêmes ſignes diagnoſtics que l'ophthalmie. Le prognoſtic en eſt extremement douteux, à cauſe de ſon opiniâtreté & de la difficulté qu'on trouve à le déterger : mais lorſqu'il eſt invétéré, la guériſon en eſt preſque impoſſible.

Les évacuations ordinaires par la saignée & la purgation peuvent être nécessaires pour évacuer les humeurs : mais il faut y joindre les altérans anti-strumatiques que nous avons prescrits pour les autres especes d'*écrouelles*. Après avoir ramolli la croûte qui obstrue ordinairement le passage, avec de l'huile, ou avec un peu de beure frais, ou à l'aide de quelque injection émolliente, telle que la décoction de guimauve dans de la tisane d'orge, il faut le mondifier ou déterger avec une autre décoction de feuille d'aigremoine, de plantain, de petite centaurée & de millepertuis, ajoutant à la colature quelque peu de miel rosat, depuis une once jusqu'à demi-livre, ou si l'ulcere est putride, demi-once de teinture de myrrhe & d'aloès, plus ou moins, suivant le degré de la putréfaction & la sensibilité de la partie ; comme aussi une once ou plus d'onguent Egyptiac, surtout le miel qui flotte sur sa surface, qu'on peut encore augmenter si l'on veut, ce qui est un remede efficace non-seulement pour les ulceres sordides de cette partie, mais aussi pour ceux de la gorge.

Après avoir détergé l'ulcere on essayera de le consolider en mettant dedans une tente trempée dans de l'onguent de tuthie, ou tel autre épulotique; & supposé qu'on n'y réussisse point, on employera une dessiccatif plus énergique, comme une solution du *lapis medicamentosus*, ou de l'eau de chaux avec quelque peu de miel rosat; comme aussi une forte teinture de feuilles de roses, d'écorce de grenade & de fleurs de balaustes tirée avec l'eau de forge : ou quelque vin styptique. On injectera cette teinture avec une seringue faite exprès.

Si ces errhines dessiccatives ne produisent aucun effet, on aura recours à la fumée du cinabre. Quelques-uns ordonnent de tirer la fumée d'une bougie éteinte.

Il faut avoir soin lorsqu'on entreprend la cure de cette maladie, de même que de l'ophthalmie & des autres de même espece, de distinguer les vénériennes des scrophuleuses; car si dans les premieres on ne peut se passer des mercuriels, on est obligé, en les employant dans les dernieres, d'y joindre de tems en tems quelques anti-strumatiques.

Pour le labrisulcium ou crevasse à la levre, voyez *Labrisulcium*. Wiseman & Turner.

Les *écrouelles* ou scrophules sont des tumeurs qui viennent extérieurement aux parties antérieure & latérale du cou. Il y en a de plusieurs especes, de petites, de moyennes, de grosses, de molles, de dures, de mobiles, de fixes, de bénignes & de malignes. Les tumeurs scrophuleuses se forment dans les glandes skirrheuses du cou; quelquefois dans les petites glandes mobiles; quelquefois dans les glandes salivaires supérieures & inférieures, & quelquefois dans la glande thyroïde; & c'est particulierement à ces dernieres qu'on donne le nom de scrophules (*scrophulæ*) ou d'*écrouelles*. Quelques-unes sont de même nature que les tumeurs enkystées, & renferment une substance plus ou moins dure qui ressemble à du fromage, du suif ou du saindoux. Lorsque cette tumeur croît à la gorge entre la peau & la trachée-artere, qu'elle est remplie d'air, d'humeurs ou d'une matiere épaisse, & qu'elle a été occasionnée par un effort qu'on a fait en levant un poids, ou telle autre chose semblable, on l'appelle *broncocele*.

Il est bon de savoir que cette maladie est inconnue à certaines Nations; mais qu'il y en a d'autres qui y sont extremement sujettes. On peut mettre de ce nombre les Espagnols, & parmi les Allemands, les Peuples de la Styrie, de Souabe, de Baviere & de Suisse, surtout ceux du Tirol, chez qui ces sortes de tumeurs croissent au point de leur descendre jusqu'au nombril & quelquefois jusqu'aux genoux. Cette derniere espece est toujours flasque. On attribue la cause de cette maladie à la nature de l'air & de l'eau: mais on ignore jusqu'ici la maniere dont ces deux élémens operent, bien qu'on ait avancé un grand nombre d'opinions spécieuses sur ce sujet. Ces tumeurs viennent à quelques femmes dans différentes parties du corps ensuite d'un accouchement laborieux.

On peut ajouter aux différences dont on a déja parlé, que les unes sont bénignes & presque indolentes, les autres accompagnées d'inflammation & de douleur; il y en a qui deviennent skirrheuses, & empêchent la respiration & la déglutition, ou qui étant tout-à-fait malignes dégénerent peu à peu en cancer. Au reste, de quelque espece qu'elles soient, il est rare qu'on les guérisse lorsqu'elles sont une fois invétérées: mais on peut aisément les résoudre quand elles sont récentes, surtout si elles proviennent de l'endurcissement des glandes.

On guérit les *écrouelles* récentes par un bon régime de vivre, & en détruisant leur cause interne par des remedes digestifs, sudorifiques & purgatifs proportionnés à l'âge & au tempérament du malade, dont on fondera l'effet par l'application externe de l'onguent suivant.

Prenez *de mercure cru, une once ;*
*de térébenthine de Venise, deux dragmes ;*
*de sain-doux, autant qu'il en faut pour leur donner la forme d'onguent, dans un mortier de verre.*

On oindra la tumeur plusieurs fois par jour avec cet onguent, & l'on appliquera dessus l'emplâtre de *Ranis cum mercurio* mêlée avec quelque peu de vitriol Romain, ou celle de galbanum, de blanc de baleine, de jusquiame ou de savon. Il convient aussi de purger le malade une ou deux fois par semaine, pour prévenir la salivation que le mercure est capable d'exciter.

Scultet & Fabricius ab Aquapendente préferent l'onguent suivant à tout autre.

Prenez *d'huile de laurier, une once ;*
*d'alun de roche, demi once ;*
*de sel commun, deux gros.*

Faites un onguent.

D'autres se servent de l'huile des Philosophes ou de pétrole blanche seule ou mêlée avec l'huile de savon. Quelques-uns veulent qu'on applique sur la tumeur une plaque de plomb enduite avec de l'onguent mercuriel, & qu'on l'assure avec un bandage, afin d'empêcher qu'elle n'augmente, supposé qu'on ne puisse la résoudre. On se sert aussi dans pareil cas de quelques remedes superstitieux qu'on prétend agir par sympathie; par exemple, on touche la tumeur avec la main ou l'os d'un cadavre à dessein de la résoudre : mais ces méthodes sont trop ridicules pour mériter l'attention du Lecteur.

Lorsque la tumeur scrophuleuse est invétérée & mobile, le bistouri est préférable à tout autre remede, parce qu'on peut dans ce cas l'extirper entierement. Lors au contraire qu'elle est fixe, dure & profondément enracinée dans le cou, il est presque impossible de la guérir, parce qu'on risque en se servant du bistouri, de couper, ou du moins d'offenser les arteres & les nerfs, ce qui expose le malade à plusieurs accidens fâcheux & à la mort même. Messieurs Garengeot & Petit assurent que l'extirpation des tumeurs scrophuleuses fixes n'a rien de dangereux, vu que les glandes endurcies ou skirrheuses, sans en excepter même celles qui sont fixes, n'adherent jamais aux parties saines : mais comme leur opinion n'est appuyée d'aucun exemple, il doit être permis de la révoquer en doute. Lorsque la tumeur ne tient à la partie que par une petite-queue ou racine, ce qui est rare, on peut l'extirper par le moyen d'une ligature : mais lorsqu'elle est grosse & sa racine large, il faut faire une incision longitudinale ou cruciale aux tégumens jusqu'à la poche de la tumeur, en détacher les levres de la plaie avec le bistouri, & l'extirper ensuite de même que les autres

tumeurs enkyſtées avec la main, le crochet, une aiguille enfilée ou des pincettes convenables. (voyez *Pl. VII. Vol. II. F.* 11.) Les Aides ſe tiendront prêts à eſſuyer avec un linge ou une éponge le ſang qui ſort par la plaie & qui pourroit incommoder l'Opérateur. S'il arrivoit qu'on eût ouvert quelque gros vaiſſeau en coupant la racine de la tumeur, on arrêteroit l'hémorrhagie en appliquant deſſus de l'eſprit de vin rectifié, ou quelqu'autre liqueur ſtyptique; ou, ſuppoſé que ces moyens ne réuſſiſſent point, à l'aide de la ligature ou du cautere actuel. Comme la peau eſt plus que ſuffiſante pour recouvrir la plaie, il faut en retrancher la partie ſuperflue & n'en laiſſer qu'autant qu'il en faut pour procurer la cicatrice; on rapprochera enſuite les levres de la plaie, & on la conſolidera avec une emplâtre glutinative. J'ai ouvert des tumeurs ſcrophuleuſes & ſtéatomateuſes molles avec le biſtouri ou le cautere, & évacué la matiere qu'elles contenoient, détergé & conſolidé la plaie de même que ci-devant.

Comme ces ſortes de tumeurs ſont ſouvent indolentes, il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoient ſouvent négligées, ſurtout par les pauvres gens, qui aiment mieux ſupporter la difformité qu'elles cauſent, que de s'expoſer aux douleurs de l'opération; d'autant plus qu'il ſe trouve des pays, tels que le Tirol, par exemple, où elles paſſent pour un ornement conſidérable. Suppoſé que le malade craigne le biſtouri & que la tumeur ſoit bénigne, molle, détachée des gros vaiſſeaux & peu enracinée, on pourra l'emporter avec des cauſtiques. Heister, *Inſtitut. de Chirurgie.*

SCROPHULARIA, *ſcrophulaire.*

Voici ſes caracteres.

Le calyce eſt d'une ſeule piece & compoſé de cinq ſegmens longs, étroits, obtus ou aigus. La fleur eſt monopétale, irréguliere, ouverte des deux côtés, ordinairement ronde, découpée en deux levres, & faite en forme de petits godets; la levre ſupérieure eſt ornée de deux petites feuilles en forme d'oreilles, & l'inférieure eſt pendante & fort évaſée; il s'éleve du fond de la fleur quatre étamines. Le fruit eſt rond, terminé en pointe & partagé en deux loges ſéparées par une cloiſon, dont chacune a ſon paneau.

Boerhaave compte quinze eſpeces de *ſcrophularia*, ſavoir,

1. *Scrophularia, annua, folio urticæ*, M. H. 2. 481.
2. *Scrophularia, annua, folio lamii, flore luteo*, M. H. 2. 482.
3. *Scrophularia, nodoſa, fœtida*, C. B. P. 235. Boerh. Ind. A. 234. Tourn. Inſt. 166. *Scrophularia*, Offic. *Scrophularia major*, Ger. 579. Emac. 716. Raii Hiſt. 1. 764. Synop. 3. 283. *Scrophularia major vulgaris*, Park. Theat. 610. *Scrophularia vulgaris & major*, J. B. 3. 421. *Scrophulaire.*

C'eſt une plante qui pouſſe des tiges quarrées à la hauteur de trois piés ou plus, des nœuds deſquelles ſortent deux feuilles oppoſées l'une à l'autre & quelque peu diſtantes; chaque paire eſt portée en ſens contraire par des queues fort courtes, elles ſont larges vers leur baſe, & terminées en pointe, dentelées à leurs bords, ſouvent de couleur brune & d'une odeur de ſureau. Les fleurs naiſſent aux ſommités des branches par petits bouquets de couleur purpurine foncée, elles ſont d'une ſeule piece, & comme évaſées par le haut. La partie inférieure eſt ronde & creuſe, & la ſupérieure plate & découpée en deux ſegmens. Les fruits ſont arrondis à leur pointe, & partagés en deux loges remplies de ſemences brunes & menues. La racine eſt longue, ſerpentante & pleine de nœuds. Elle croît dans les haies & aux lieux ombrageux, & fleurit au mois de Juin.

Cette plante, en conſéquence des inégalités dont ſa racine eſt pleine, & qui repréſentent des ſcrophules, eſt eſtimée bonne pour les écrouelles dans quelque partie du corps qu'elles viennent, pour les douleurs & l'enflure des hémorrhoïdes, ſoit qu'on l'emploie extérieurement ou intérieurement, auſſi-bien que pour les ulceres chancreux opiniâtres. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles de la grande *ſcrophulaire* ſont très-ameres, très-puantes, plus même que celles du ſureau, & rougiſſent très-peu le papier bleu: la racine le rougit davantage, ce qui fait conjecturer que le ſel ammoniac qui eſt dans le ſel naturel de la terre domine dans cette plante, où il eſt uni avec une grande quantité d'huile fétide.

On tire de cette plante par l'analyſe Chymique beaucoup de ſel volatil concret & beaucoup d'huile: ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſoit ſi réſolutive, ſi émolliente & ſi adouciſſante; ce ſont-là les qualités eſſentielles des remedes propres à fondre les tumeurs les plus rebelles, accompagnées d'inflammation, & celles auſſi qu'on appelle froides. L'huile fétide amollit les fibres, diminue leur tenſion & adoucit, pendant que le ſel ammoniac atténue, diviſe & fait évaporer la matiere qui occupe les poroſités des chairs. La plupart des plantes qui ſentent comme le ſureau, ou comme le *ſtramonium*, ont preſque les mêmes vertus par rapport aux inflammations & aux tumeurs; & il n'y en a point de plus propres pour les bleſſures des parties tendineuſes. On ſe ſert du ſuc de la grande *ſcrophulaire* pour mondifier les ulceres les plus ſales, & ceux-mêmes qui ſont carcinomateux. L'onguent des racines de cette plante, s'emploie pour réſoudre des tumeurs *ſcrophuleuſes*, & pour appaiſer l'inflammation des hémorrhoïdes. Il faut auſſi ſaupoudrer les parties affligées de ces mêmes racines pulvériſées.

On fait de cette maniere l'onguent de *ſcrophulaire*, ſelon la méthode de Tragus.

Exprimez le ſuc de toute la plante, en Mai; gardez-le toute l'année dans une bouteille bien bouchée.

Mêlez-y enſuite

*de l'huile,*
*de la cire vierge,* } *parties égales.*

Ce même Auteur aſſure avoir vu guérir avec cet onguent toutes ſortes de gales & de dartres, même de celles qui ne différoient guéres de la lepre. Il recommande l'eau diſtilée de cette plante pour les boutons & les rougeurs du viſage.

L'Auteur de l'*Hiſt. Lugd.* conſeille de faire de cette maniere l'onguent de *ſcrophulaire.*

*Prenez*-en les racines en automne; broyez-les avec du beure frais; mettez-les pendant quinzaine à la cave dans un pot de grais bien bouché; faites fondre enſuite ſur le feu; & gardez cet onguent après l'avoir paſſé dans un linge.

Si vous voulez ſuivre la méthode de Tragus.

Mettez un peu d'huile ſur du ſuc de *ſcrophulaire*, pour l'empêcher de ſe moiſir; ou bien mêlez-y un ſixieme d'eſprit de vin.

Ou bien ſi vous vous en tenez à l'onguent de l'*Hiſt. Lugd.* au lieu de broyer les racines avec du beure frais & de les mettre à la cave,

Mettez-les en digeſtion au bain-marie pendant trois jours, dans un alembic de verre avec ſon chapiteau.

Ces onguens ſont excellens pour la goute, les hémorrhoï-

des & les dartres : mais pendant qu'on en uſe extérieurement, il faut prendre tous les matins, une dragme de poudre de racine de *ſcrophulaire*, mêlée avec une conſerve convenable ; ou bien un verre de vin, dans lequel on aura fait infuſer la racine toute la nuit. TOURNEFORT.

Cette plante a été nommée *ſcrophulaire* de ſa racine noueuſe, dont les tubercules blancs reſſemblent à des tumeurs d'écrouelles qu'on dit qu'elle guérit. Elle eſt auſſi bienfaiſante dans les hémorrhoïdes ; on s'en ſert pour les ulceres chancreux, invétérés, & ſinueux, & pour la gratelle maligne. Si quelqu'un eſt tourmenté par des hémorrhoïdes aveugles ; qu'il prenne une très-petite quantité de racines ou de feuilles de *ſcrophulaire*, dans ſes mets ou ſa boiſſon, il ſera ſoulagé ſur le champ ; il peut auſſi uſer de la plante en ſubſtance, verte ou ſeche, ou de ſa décoction. Cette obſervation eſt de Henri de Heer, qui dit l'avoir vérifiée pluſieurs fois. La poudre de ſa racine ſéchée, diſſipe les hémorrhoïdes. Si l'on en ordonne intérieurement une dragme, elle chaſſera les vers. Son eau diſtilée enleve les rouſſeurs du viſage.

On trouve dans le *Prodr. Hiſt. Nat. Scotiæ*, du D. Sibbald la préparation ſuivante d'une emplâtre pour les écrouelles.

Prenez *de lard, une livre.*

Et le faites diſſoudre ſur un feu modéré.

*de feuilles de ſcropulaire,*
*de langue de chien,*
*de fleurs d'orties mortes blanches,* } *de chaque, égales quantités.*

Hâchez-les bien menues & faites-les bouillir dans le lard ſur un feu modéré, réitérant l'ébullition trois ou quatre fois, juſqu'à ce que vous ayez un onguent d'un verd foncé.

Peſez cet onguent.

Prenez *la moitié de ſon poids de cire, autant de réſine ;*
*de térébenthine, deux onces ;*
*de verd-de-gris, une once.*

Diſſolvez le tout enſemble, paſſez à travers un linge, & faites une maſſe, dont vous étendrez une quantité ſuffiſante ſur de la peau, & que vous appliquerez ſur le lieu affecté. RAY, *Hiſt. Plant.*

4. *Scrophularia radice fibroſa*, Boerh. Ind. A. 2. 34. *Betonica aquatica*, Offic. Ger. 579. Emac. 715. *Betonica aquatica major*, Park. Theat. 613. *Scrophularia aquatica major*, C. B. P. 235. Raii Hiſt. 1. 764. Synop. 3. 283. Tourn. Inſt. 166. *Scrophularia maxima, radice fibroſa*, J. B. 3. 421. *Yquetaya Braſilienſis*, N. Mſſ. D. Tanc. Robinſon M. D. *Bétoine aquatique.*

Cette plante a la tige plus grande & plus haute que la précédente, moins branchue ; ſes feuilles ſont plus larges, émouſſées par la pointe, ſemblables à celles de la bétoine & placées ſur de longs pédicules. Ses fleurs reſſemblent à celles de la *ſcrophulaire* précédente ; mais ſont un peu plus larges & plus rouges. Quant à leur ſemence & à leurs vaiſſeaux féminaux, il n'y a point de différence : mais la racine de celle-ci n'a point de tubercules. Elle croît dans les lieux aqueux, & au bord des foſſés, & fleurit en Juin. Sa racine eſt d'uſage.

Sa nature eſt à peu près la même que celle de la plante précédente, qu'on lui ſubſtitue dans le beſoin ; elle eſt pareillement déterſive, vulnéraire & recommandée par quelques Auteurs dans la gratelle. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante put, eſt amere, déterſive, & ne donne que difficilement une teinture de rouge au papier bleu ; ce qui donne lieu de croire qu'elle contient quelque ſel ammoniac, mêlé avec de l'huile fétide & de la terre. Ainſi il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit déterſive & vulnéraire. Elle a les mêmes vertus que la *ſcropularia major.* TOURNEFORT.

5. *Scrophularia nemorenſis, folio urticæ rugoſo, flore atropunicante.*
6. *Scrophularia Meliſſæ folio*, T. 166.
7. *Scrophularia Hiſpanica, ſambuci folio glabro*, T. 166.
8. *Scrophularia maxima, Luſitanica, ſambuci folio lanuginoſo*, T. 167.
9. *Scrophularia, ruta canina dicta, vulgaris*, C.B. P. 236. *Ruta canina*, Cluſ. H. 109.
10. *Scrophularia Luſitanica frutescens, verbenacæ foliis*, T. 167.
11. *Scrophularia Orientalis, foliis cannabinis*, T. Cor. 9.
12. *Scrophularia Nebrodenſis, foliis urticæ, altiſſima, flore Phœniceo*, H. Cat. H. Maurocen. 158.
13. *Scrophularia peregrina fruteſcens, foliis Teucrii craſſiuſculis*, Breyn. Prodr. T. 166.
14. *Scrophularia, ſubrotundo, craſſo & nigricante folio, flore luteo pallido, capſulâ turgidâ*, Bocc. Muſ. 1. 65. T. 60.
15. *Scrophularia Hiſpanica, foliis tenuiſſimis*, Salvad. BOHERHAAVE, *Index, alt. Plant.* Vol. I.

Cette plante eſt appellée *ſcrophularia*, de *ſcrophulæ* ; à cauſe de ſes inégalités, qui reſſemblent aſſez à des tumeurs ſcrophuleuſes, & non parce qu'elle guérit ces tumeurs, comme on le penſe ordinairement.

La troiſieme eſpece eſt la *ſcrophularia major*, des Herboriſtes. Quant à la *ſcrophularia minor*, c'eſt la même choſe que le *Chelidonium minus.*

La *ſcrophulaire* eſt apéritive ; elle eſt pleine de mucoſités ; c'eſt pourquoi on la regarde comme un lénitif excellent dans toutes les douleurs qui proviennent d'une acrimonie peccante, & comme capable de calmer les douleurs, & de diſſiper toute matiere groſſiere. On en fait un cataplaſme, généralement eſtimé, comme diſcuſſif, réſolutif & maturatif ; même dans les cas où la tumeur auroit une dureté conſidérable. Ses feuilles ſéchées à l'ombre ne perdent point leur vertu corroborative. Si l'on en répand la poudre ſur des ulceres aqueux, elle les agglutinera & les fermera ; elle eſt bonne auſſi dans la dilatation des hémorrhoïdes. On recommande la troiſieme eſpece dans les écrouelles, & pour les tumeurs hémorrhoïdales. La quatrieme eſpece ôte au ſéné ſon gout déſagréable ; & comme le ſéné eſt un des meilleurs cathartiques que nous ayons ; un Chirurgien qui poſſédoit ce ſecret, en tira bon parti, juſqu'à ce qu'un Botaniſte, ayant mis les feuilles de cette *ſcrophulaire* dans de l'eau, découvrit le ſecret du Chirurgien, & en même-tems la raiſon de ſes effets ſur le ſéné. Si l'on veut donc ôter au ſéné ſon gout déſagréable, & anéantir parfaitement cette acrimonie par laquelle il offenſe le cerveau & les nerfs ; mettez ſur deux dragmes de cet ingrédient, une dragme de la plante dont il s'agit.

Ses feuilles récentes, broyées & appliquées guériſſent les hémorrhoïdes & les cors des piés. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SCROTOCELE, *hernie au ſcrotum.*

SCROTUM, *le ſcrotum.*

On donne ce nom à l'enveloppe cutanée, qui renferme les teſticules. Au dehors c'eſt une bourſe commune à

tous les deux, fermée par la continuation de la peau qui couvre les parties voisines, & pour l'ordinaire très-inégale par la quantité de rides ou rugosités qui paroissent dans toute sa surface. Au dedans elle est charnue, & forme à chaque testicule une bourse musculeuse appellée *dartos*.

La portion externe ou cutanée du scrotum, est à peu près de la même structure que la peau en général, dont elle est la continuation. Elle est plus fine, & elle est parsemée d'espace en espace de plusieurs petits grains appellés glandes sébacées & de quantité d'oignons de poils.

Quoiqu'elle ne soit qu'une enveloppe commune aux testicules, elle est néantmoins distinguée en deux parties latérales par une espece de ligne superficiellement saillante & inégale, qui paroît comme une espece de suture ou couture, & pour cela est appellée en terme Grec *raphé*.

Cette ligne est la continuation de celle qui partage pareillement l'envelope cutanée du pénis, & elle continue tout de suite jusqu'à l'anus, en divisant de la même façon le périnée, c'est-à-dire, l'espace qui est entre l'anus & le scrotum, en deux parties latérales. Elle n'est que superficielle, & ne paroît pas au-dedans de la peau.

La surface interne de la bourse cutanée est tapissée d'une membrane celluleuse fort mince, au travers de laquelle les grains glanduleux & les oignons des poils paroissent assez distinctement quand on l'examine au-dedans; la rugosité du scrotum est pour l'ordinaire une marque de l'état naturel en santé, & pour lors il ne forme qu'un volume médiocre. Ce volume augmente principalement en longueur, & les rides s'effacent plus ou moins, selon les degrés d'état contre nature & d'indisposition. Winslow, *Anatomie*. Voy. *Dartos*.

Quant à l'hydropisie & à la paracentése du scrotum. V. *Hernia*.

Quant aux bandages propres à cette partie. Voyez *Fascia*.

SCRUPULUS, *un scrupule*.

Un *scrupule* vaut vingt grains en Medecine; c'est la troisieme partie d'une dragme, & la vingt-quatrieme d'une once.

## SCU

SCUMA ou SQUAMA, *écaille*. Ruland.

SCUTA TABESI, *tortue*. Ruland.

SCUTALIS CARTILAGO, *cartilage scutiforme*, ou thyroïde placé à la partie antérieure du larynx; il est ainsi appellé de *scutum*, bouclier.

SCUTELLARIA. Voyez *Cassida*.

SCUTIFORME OS. Voyez *Patella*.

SCUTIFORMIS CARTILAGO. Voy. *Scutalis Cartilago*.

SCUTUM, *un bouclier*; ce mot est quelquefois synonyme à *Patella*.

On entend en Pharmacie par *Scutum*, un stomachique assez solide, mis sous la forme d'un bouclier, ou fait en sachet ou en emplâtre. Il est composé en bouclier, de poudres chaudes stomacales & corroboratives; & en emplâtre, d'un mélange convenable de Mastic, de quelques poudres stomacales, de gommes odoriférantes, & d'une quantité convenable de térébenthine. On se sert de cette espece de topique, après une purgation, pour fortifier l'estomac, corriger une intempérie froide, rétablir la digestion & prévenir le vomissement. Morelli, *de Form. Remed.*

## SCY

SCYBALA, σκύβαλα, excrémens endurcis, en masse.

SCYBELITES, σκυβελίτης, moût, qui distile de lui-même des grappes, sans qu'elles soient comprimées.

SCYLACION, chair de petit chien. Hippocrate.

SCYROS, σκῦρος, *skirre*. Hippocrate.

SCYTALA, espece de serpent semblable à l'*Amphisbœna*. Voyez *Amphisbœna*.

SCYTALIDES, σκυταλίδες, les phalanges des doigts.

SCYTALION, nom du *Cotyledon*, ou *umbilicus Veneris*. Oribase, *Medecin. Collect. Lib. II.*

SCYTHICA RADIX, *Reglisse*. Blancard.

## SEB

SEB, *Or*, ou *alun*. Ruland.

SEBEL, nom Arabe de la maladie de l'œil appellée *Pannus*. Voyez *Pannus*.

SEBESTEN. Voyez *Myxa*.

SEBUM, *Suif*; les *suifs* passent pour émolliens, discussifs, & tant soit peu astringens. Ceux de cerf, de bêtes fauves, de bouc, de chevreau, de brebis, & de bœuf, sont d'usage en Medecine.

## SEC

SECACUL, nom du *Tordylium Orientale*, *Secacul Arabum dictum Rauwolfio*.

SECALE, *Seigle*.

Voici ses caractères:

Ce sont les mêmes que ceux du froment; il a seulement l'épi plus plat, toujours barbu, & le grain plus foible, & plus nu.

Boerhaave en compte les dix especes suivantes.

1. *Secale hybernum, vel majus*, C. B. P. 23. Theat. 425. Tourn. Inst. 513. Boerh. Ind. A. 2. 156. *Secale*, Offic. Ger. 61. Emac. 68. J. B. 2. 416. Raii Hist. 2. 1241. Synop. 3. 388. *Secale vulgatius*, Park. Theat. 1128. *Seigle*.

Le *seigle* croît plus haut qu'aucun autre grain; il a l'épi barbu, & plus foible que celui du froment; quant à son grain, il est plus petit & plus obscur. Il se seme en hiver, & monte en épi un mois plutôt que le froment; on dit communément qu'Avril ne se passe jamais sans épi de *seigle*, & Mai sans épi de froment.

Le *seigle* est plus souvent employé en pain qu'en médicament; il est moins nourrissant que le froment, & cause des tranchées à ceux qui n'y sont pas faits.

On ordonne quelquefois sa farine extérieurement en cataplasme, contre les tumeurs & les inflammations. Miller, *Bot. Off.*

*Secale* vient de *seco* couper; car il y a sur la terre deux sortes de fruits, des fromentacés & des légumineux; on fait la recolte de ceux-ci, *leguntur*, ou on les arrache avec la main; quant aux fromentacés, comme le *seigle* & autres, on les coupe, *secantur*, ou on les moissonne.

Caspar Bauhin & Miller ont distingué deux especes de *seigles*; un *seigle* commun ou d'Hiver; un petit *seigle*, ou *seigle* de Printems. On seme le premier en Automne, ainsi que le froment, & l'autre au Printems avec l'orge: mais ces deux *seigles* ne semblent différer que par le tems de la semaille, & ses suites. Le *seigle* tient la premiere place après le froment, entre les grains fromentacés. Le pain qu'on en fait est noir, pesant, tant soit peu obstruant, difficile à digérer, & lourd

fur l'estomac, furtout si l'on n'en a pas séparé le son; il provoque ordinairement les selles & donne des tranchées à ceux qui n'y sont pas faits. Les habitans de la campagne, sont persuadés, que le pain de *seigle* fortifie le corps. Bruyer assure que dans le Comté de Lyon & les contrées circonvoisines, les femmes qui se nourrissent de pain de *seigle*, sont vigoureuses, bienfaites, jolies, quoiqu'il suppose en même-tems, que ce grain est peu nourrissant. Il y en a qui préferent le pain de *seigle* à celui de froment ou d'épeautre, à cause de son humidité, & du long-tems qu'il peut être exposé à l'air sans en être séché.

Les habitans de nos campagnes, dit Bauhin, ont coutume de mêler la farine de *seigle*, avec une égale quantité de froment ou d'épeautre, afin que le pain soit plus long-tems frais, plus léger, & plus agréable au gout. Les Medecins conseillent quelquefois aux Personnes de qualité de faire usage de ce pain, surtout en Eté. Ruellius dit qu'en Angleterre & en France, on seme le *seigle* seul, & avec le froment, presque en quantité égale. Les François appellent ce mélange, *méteil*.

La farine de *seigle*, dont on n'a point séparé le son, appliquée dans un linge sur la tête, est un remede presque sûr, contre les maux de têtes invétérés, elle produit aussi de bons effets dans le délire, surtout si on y ajoute des sommités d'absinthe. S. Pauli.

C'est assez la coutume des petites gens de prendre de la farine seche de *seigle*, de l'envelopper dans un linge, de l'appliquer sur la partie affectée d'érésipeles, & de discuter ainsi l'humeur qui cause cette maladie.

Des pluies immodérées, donnent aux grains contenus dans la partie inférieure de l'épi du *seigle*, lorsqu'il est mûr, une couleur purpurine foncée. Ce grain sort considérablement de son enveloppe, ainsi que l'a remarqué Caspard Bauhin, grossit, se recourbe, prend la figure d'une corne, se noircit à l'extérieur, mais contient au-dedans une substance farineuse, blanche, d'un tissu assez ferme, qui a le gout de la dreche; qu'on appelle en quelques contrées de l'Allemagne *Muterkorn*, c'est-à-dire, mere du *seigle*, & qui passe pour un souverain remede dans le flux immodéré des vuidanges. Le mauvais *seigle* est appellé par Caspard Bauhin, *secale luxurians*, & par Lodicerus, *clavi siliginis*. On demande si l'excroissance du *seigle* ne vient point de la piquure d'un insecte. Ray, *Hist. Pl.* 1741.

2. *Secale vernum vel minus*, C. B. P. 23. M. H. 3. 179.
3. *Gramen spicatum*, *secalinum latifolium maritimum*, *spicâ breviore*, T. 512. *Spartium maritimum*, *sive Oceanum latifolium*, J. B. 2. 512.
4. *Gramen spicatum*, *secalinum maritimum*, *maximum*, *spicâ longiore*, T. 518. *Spartium spicatum pungens*, *Oceanum*, J. B. 2. 511.
5. *Gramen spicatum secalinum*, *maritimum*, *maximum*, *spicâ laxiore*, T. 518. *Spartium Hollandicum maximum*, *maritimum spicâ secalinâ*, Raii Hist. 1260. Meth. 172.
6. *Gramen spartium cunjifolium*, C. B. P. Theat. 69. *Spartium parvum Lobelii*, J. B. 2. 513.
7. *Gramen spartium Hollandicum*, *folio capillaceo minus*, C. B. P. 5. Prodr. 11. N°. 30.
8. *Gramen spartium Hollandicum variegatum*, C. B. P. 5. Theat. 72.
9. *Gramen spicatum*, *aristis longissimis setas equinas referentibus*.
10. *Gramen spartium pennatum*, C. B. P. 5. *Spartium Austriacum pennatum*, Clus. 5. 221. Boerhaave, *Ind. alt. Pl. Vol. II.*

Le grain du *seigle*, donne une farine, dont le son est particulier. On en fait du pain, & l'on s'en sert dans les cataplasmes émolliens & résolutifs. On nettoye les dents avec la croûte de ce pain brulé. Il est moins nourrissant, & plus difficile à digérer que celui de froment: mais il relâche, & fait du bien à ceux qui sont sujets à être constipés. Le son du *seigle* est détersif, émollient, & bienfaisant dans la diarrhée, & dans les toux invétérées. *Hist. Pl. attribuée à Boerhaave.*

SECAMONE, nom d'une espece d'apocin Egyptien, appellé par Caspard Bauhin, *Apocinum angusto salicis folio.* Il croît en Egypte, il en sort un suc jaune, chaud, & qui séché, passe pour bien purger les humeurs claires. Ray, *Hist. Plant.*

SECANIABEN, mot Arabe; *Oxymel.*

SECESSUS, abscès, ou séparation de parties hétérogenes; départ, ou selles.

SECHA, *Barbotine.* Castelli, d'après *Ardoinus.*

SECLA, ou SECALE. *Seigle.*

SECRETIO, *secretion.* Voyez *Glandula.*

SECTA, *Secte.* Voyez dans la Préface, ce que j'ai dit des différentes Sectes qui se sont élevées dans la Medecine.

SECTACROA, *fleurs de muscade.* Dornæus.

SECUNDINÆ, *arriere-faix.* Voyez *Chorion*, *amnios*, *allantois*, & *generatio.*

L'arriere-faix ou délivre humain passe pour être de quelque utilité en Medecine. Quelques uns ordonnent, par exemple, de l'appliquer tout chaud, comme il sort de l'uterus, sur le visage, pour en emporter les rousseurs. On en tire aussi une huile par la distilation au bain-marie, pour effacer les taches & les tares du visage; sec & réduit en poudre, on l'emploie intérieurement, contre l'épilepsie, pour accélérer la sortie du fœtus, & pour soulager la douleur des plaies. La dose de cette poudre est depuis un demi-scrupule, jusqu'à deux. Lemery, *des Drogues.*

SECUNDIFORMIS, le même que *Chorocides.*

SECUR, *Or.* Ruland.

SECURIDACA.

Voici ses caracteres:

Ses fleurs sont en étoiles; sa cosse est étroite, platte, à anneaux, pleine de jointures, & contient à chaque jointure une semence rhomboïde, bordée intérieurement.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

*Securidaca lutea major*, C. B. P. 348. Raii Hist. 1. 921. Tourn. Inst. 399. Boerh. Ind. A. 2. 52. *Securidaca*, Offic. *Securidaca*, *flore luteo*, *siliquâ latâ*, *oblongâ*, J. B. 2. 345. *Securidaca*, *Hedysarum*, *Pelecinum*, Chab. 155. *Hedysarum majus*, *sive Secudiraca major vera*, Park. Theat. 1087. *Hedysarum majus*, Ger. 1056. Emac. 1233.

Cette plante croît parmi les grains dans les Pays chauds: mais nous la cultivons dans nos jardins, elle fleurit en Juin.

Dioscoride décrit la *Secudiraca* ou l'*hedysarum*, comme une plante en buisson, dont les feuilles ressemblent à celles du pois chiche, dont la silique est en corne, & qui contient une semence jaunâtre, qui ressemble à une hache à deux tranchans; d'où lui vient le nom de *Pelecinum*; car πέλεκυς, signifie une hache. Elle est d'un gout amer: elle croît dans les blés & dans les orges. Clusius dit, qu'il n'y a point de plantes dont la semence ressemble mieux au *pelecinum* des Anciens, que celle de l'*hedysarum.* Dale est du même avis.

La *Securidaca* prise intérieurement, est bonne pour l'estomac; on la fait entrer dans les antidotes; si l'on s'en sert

fert en pessaire avec du miel avant le coït, on dit qu'elle empêche la conception. Dioscorid. *Lib. III.* 141.

L'*Histoire des Plantes attribuée à* Boerhaave ne lui reconnoit aucune propriété.

Securidaca Egyptia ; nom du *Senna Orientalis fruticosa sophera dicta.*

Securidaca Dumetorum ; nom de la *Coronilla herbacea flore vario.*

Securidaca Peregrina ; nom du *Pelecinus vulgaris.*

## SED

SEDAFF, ou *Concha marina*, selon Ruland.

SEDALIA VASA ; *Vaisseaux hémorrhoïdaux*, Willis.

SEDANTIA, *sedatifs.*

Jusqu'à present nous avons parcouru en abregé les genres de remedes qui agissent en fortifiant, lorsque le mouvement tonique est affoibli, & que les parties nerveuses & fibreuses, & les vaisseaux sont trop relâchés : il faut à présent songer aux remedes que la nature a institués pour calmer les mouvemens excessifs, & déréglés des solides & des fluides, les appaiser, les arrêter & pour relâcher les contractions spasmodiques dolorifiques des parties. Comme ces facultés sont fort étendues, on peut à merveille ranger sous ce genre les *paregoriques* qui relâchent doucement, & ramollissent les fibres trop roides, & en même tems émoussent l'acrimonie ; les anodyns, qui adoucissent la violence des douleurs ; les anti-spasmodiques qui diminuent & relâchent les contractions spasmodiques ; les anti-épileptiques qui arrêtent les mouvemens convulsifs ; les hypnotiques qui procurent le sommeil ; & les narcotiques qui causent une stupeur & un engourdissement sensibles des sensations & des mouvemens.

Cette vertu calmante générale & spéciale, se trouve dans les racines de pivoine, de valériane, d'armoise ; les feuilles d'hormin, de basilic, de morelle, de raisin de renard ; les fleurs de sauge, de fraxinelle, d'acacia, de la reine des prez, de sureau, de tilleul, de pivoine, de cocquelicot, de camomile ordinaire, de mille-feuille, de roses, de mauves, de muguet, de primevere, de lis blancs, & tout ce qui vient du pavot, graines, écorces, fleurs, suc, opium ; la semence de jusquiame blanche, d'anet, de pivoine ; l'écorce de sureau, de tilleul, de cascarille ; entre les aromates, le safran, la noix muscade, le macis ; entre les fruits, les noyaux de cerises, de pêche, les amandes ameres, la noix vomique. Il faut ajouter l'asa fœtida, le camphre, le nitre dépuré, & factice, le cinabre ; entre les animaux, le castoreum, le musc, la civette, l'axonge de chien, celle d'homme, de blaireau, de renard, le lait, la crême, le blanc d'œuf, les vers de terre, les râclures des os, comme de corne de cerf, de dents d'hippopotame, de pié d'élan, de corne de licorne, d'ivoire, de la pierre du lamentin, de la peau humaine ; entre les remedes & les préparations chymiques, notre liqueur anodyne minérale, l'esprit de nitre dulcifié, la teinture volatile de soufre, le laudanum liquide de Sydenham, le laudanum préparé avec le suc de coings, le laudanum hystérique, la thériaque, le diascordium de Fracastor, la thériaque céleste, les pilules de cynoglosse, de styrax, de Wildeganfius, de starkey, le sirop de pavots blancs, & celui de coquelicot, l'extrait de safran, celui de fleurs de coquelicot, de camomile, de millefeuille, l'huile de jusquiame, de vers de terre, la poudre anti-épileptique de Dresde, dont la base est le charbon de tilleul, la poudre d'armoise, le spécifique céphalique de Michaël, la poudre du Marquis, l'eau anti-épileptique de Langius, les eaux distilées des fleurs ci-dessus détaillées, l'onguent populeum.

Ces sédatifs agissent de différentes manieres sur les solides, & les fluides. Les parégoriques, à raison de leurs parties mucilagineuses, sulphureuses, déliées, relâchent par le seul contact les fibres endurcies, & resserrées par le spasme ; embarrassent, & émoussent les pointes qui causent les irritations, & sont principalement d'usage dans les douleurs, les tumeurs douloureuses, les fluxions acres, employées en cataplasme, emplâtre, ou onguent. Tel est l'effet du safran, des fleurs de camomile ordinaire, de mélilot, de lis blancs, de sureau, de mauve, de pavot ; de feuilles de jusquiame, du lait, de la crême, du blanc d'œuf, de l'onguent populeum, de celui pour la brûlure, qu'on fait très-efficace, en le composant avec la mauve, l'écorce de tilleul, & celle de sureau, l'huile de lin, & la cire.

Les anti-spasmodiques sont d'un usage très-étendu dans la pratique, parce que beaucoup de maladies & d'accidens dépendent des contractions & resserremens spasmodiques des vaisseaux & des fibres, comme nous l'avons fait voir au long dans la premiere section de ce Volume. Mais ils n'agissent pas tous de la même maniere ; car les uns relâchent & ramollissent par le seul contact les fibres tendues, dures & resserrées, comme le lait, & surtout celui d'ânesse, l'huile d'amandes douces, les émulsions des quatre semences froides, celles des amandes, les graisses des animaux, la crême du lait ; ou par un soufre vaporeux par lequel ils appaisent le mouvement trop violent du fluide des nerfs, comme font les eaux de fleurs de tilleul, de fraxinelle, d'acacia, de sauge, de sureau, de reine des prés, de pêcher, de lis blancs, de camomile ordinaire, de primévere, de mille-feuille, de noyaux de pêches, de cerises, d'abricots, distilées avec l'eau de pluie ou la rosée de Mai, qu'on emploie avec succès dans les mouvemens convulsifs & épileptiques, à cause de leur vertu anti-spasmodique. Il y a aussi des anti-spasmodiques tirés du regne animal, qui agissent à raison d'un soufre délié vaporeux, qui est plus ami de la nature à cause de son affinité ; tels sont les vers de terre, le castoreum, la poudre d'arriere-faix humain, celle de boyau de loup, de viperes ; la rapure de peau & de crane humains, de pié d'élan, de dents d'hippopotame, de la pierre de lamentin ; le musc & la civette, qu'on emploie avec beaucoup de succès dans les mouvemens convulsifs & épileptiques, & même dans l'épilepsie chronique.

Les anodyns qui ont la faculté de calmer les douleurs & de procurer le sommeil, sont tous les remedes tirés du pavot, & ceux qui se tirent de l'opium, du safran & du cynoglosse, dont les soufres vaporeux très-déliés pénetrent les canaux des nerfs & des membranes, arrêtent le mouvement impétueux du fluide nerveux, & par cette raison calment les mouvemens non-seulement dans la partie attaquée, mais dans tout le corps, & même celui du cœur & des arteres. Car comme le trop grand mouvement & la trop grande agitation du cerveau & des parties nerveuses produit la veille, leur calme & leur tranquilité procure le sommeil.

Quant aux narcotiques qui causent une stupeur aux organes des sens & un sommeil très-profond, leur opération dépend d'une vapeur sulphureuse désagréable, & contraire à l'œconomie animale, qui éteint presque entierement le mouvement du fluide nerveux. Leur opération est donc ennemie ; & de fait ils causent aux personnes foibles un sommeil mortel, & la folie à d'autres. Tels sont les funestes effets de tous les remedes tirés de la jusquiame, tant blanche que noire, du stramonium, & de la pomme d'amour, qui en est une espece, du solanum ou morelle, appellée *Bella-dona*, & de ses fruits.

Enfin, il y a des calmans qui assoupissent les douleurs & les spasmes, & procurent le sommeil, en détruisant les causes qui produisent les accidens ; telle est surtout la vertu du nitre purifié ou artificiel, du cinabre & du camphre. Et effet, les préparations nitreuses moderent la chaleur & le mouvement intestin chaud des parties sulphureuses du sang, humectent les parties solides, rendent plus

tranquiles leurs mouvemens désordonnés ; ce qui leur donne une excellente vertu rafraîchissante, humectante, anodyne & anti-spasmodique. Les remedes tirés du cinabre sont des merveilles quand ils sont bien appliqués, lorsqu'il s'agit de calmer les mouvemens épileptiques & convulsifs, produits par une lymphe visqueuse qui s'arrête dans le cerveau & les membranes de la moelle de l'épine, parce qu'ils la fondent puissamment par le long usage. Le camphre, surtout marié avec le nitre, dissipe merveilleusement les inflammations qui sont toujours accompagnées de veilles, de douleurs & quelquefois de délire, & par ce moyen fait l'effet de calmer & de remédier aux spasmes. Enfin, l'*asa fœtida* & le sagapenum, deux gommes de mauvaise odeur, font effet de deux manieres dans les accidens spasmodiques des intestins qui tourmentent si cruellement les femmes attaquées de la maladie hystérique ; car d'un côté ils appaisent les spasmes & les douleurs, & d'un autre leur sel savoneux, gommeux & acre dissout les humeurs ténaces, & ouvre les obstructions des glandes & des petits vaisseaux.

Les sédatifs sont donc des remedes très-énergiques, qui agissent tout d'un coup & même en petite dose, à cause de leur principe sulphureux vaporeux, qui pénétrant intimement les pores & les vaisseaux des parties solides, apporte un changement considérable à la lymphe très-mobile qui donne le mouvement & le sentiment aux parties, en appaisant ses mouvemens désordonnés. Mais il faut observer scrupuleusement dans l'usage de ces anti-spasmodiques, ce que nous avons déja dit de toutes les autres especes de remedes ; c'est qu'il faut préférer les plus sûrs & les plus amis de la nature, aux plus forts & aux plus actifs ; & il ne faut guere se déterminer à faire usage des plus violens, tels que sont ceux tirés du pavot, lorsque les plus doux, comme les eaux hypnotiques tirées des fleurs de bonne odeur, ou les émulsions avec la semence de pavot, ou même les préparations nitreuses, & les remedes tirés du castoreum ou du cinabre, peuvent suffire.

Bien que les remedes tirés de l'opium, corrigés par l'addition des purgatifs & des balsamiques, comme dans les pilules de Starkey & celles de Wildegansius ; ou par celle des alexipharmaques, comme dans la thériaque céleste & le diascordium de Fracastor ; ou par les analeptiques, comme dans le laudanum liquide de Sydenham, étant employés avec prudence, puissent être administrés avec beaucoup de succès : cependant, si l'on peut produire les mêmes effets avec des secours plus doux & plus sûrs, il est plus prudent de s'en abstenir entierement, surtout quand les sujets sont foibles, les forces abbatues par différentes causes, & dans la vieillesse & l'enfance. Mais il faut encore être bien plus circonspect dans l'usage des remedes où il entre des narcotiques, comme sont les pilules de cynoglosse, qui, outre l'opium, contiennent la graine de jusquiame ; pilules, dont des personnes qui haïssent souverainement l'opium, ne laissent pas de faire grand usage dans ce tems-ci. Pour moi, j'en ai remarqué plus d'une fois de très-mauvais effets.

Je me suis autrefois servi très-fréquemment des remedes tirés de l'opium avec un correctif : mais depuis que, par la grace de Dieu, j'ai découvert une liqueur d'un gout & d'une odeur pénétrantes, aromatiques & agréables, que je prépare de l'huile de vitriol, que les anciens Chymistes ont regardée comme anodyne, par un procédé chymique particulier, je me suis abstenu sans balancer de tous les autres calmans. Cet esprit, que j'appelle ordinairement liqueur anodyne minérale, est entierement sulphureux, & s'enflammé promptement & vivement, & est entierement consumé par le feu : il s'allume très-promptement au feu d'une lumiere qui est encore éloignée de trois doigts, & s'évapore dans une chambre échauffée. Cependant, au toucher il est froid comme glace. Quand il est bien distilé & rectifié, il nage sur toutes les eaux comme l'huile. L'usage de ce remede est très étendu, & ses vertus sont en grand nombre ; car il soulage merveilleusement les douleurs, & procure le sommeil ; ce qui le fait employer avec tout le succès possible dans les grandes douleurs de colique, de calcul, de goute & de cardialgie, de tête & de dents. Il pousse aussi par les sueurs ; & quoiqu'il soit très-chaud, il ne met cependant pas le sang en mouvement. Il ne laisse dans la tête aucun engourdissement, ni aucune foiblesse, & par cette raison on peut le faire prendre avec utilité, &, ce qu'il y a de plus surprenant, avec augmentation de forces à toutes les personnes foibles, lors même que les forces sont entierement abbatues, comme dans la fievre hectique ; & comme c'est sur l'estomac qu'il agit en premier lieu & principalement, il fait des effets merveilleux dans toutes les maladies de cette partie, & dans la nausée, le gonflement hypocondriaque & asthmatique, & dans la cardialgie, en facilitant la sortie des vents. FREDERIC HOFFMAN. Voyez *Liquor mineralis.*

SEDENTARIUM OS ; dans Deventer, protubérance des os du bassin sur laquelle nous sommes assis.

SEDES, *le siége* ou *l'anus*. On désigne encore par ce mot une espece de fracture. Voyez *Fractura*, & *Hedra.*

SEDHE, *Cinabre.* RULAND.

SEDIGITUS ; qui a six doigts.

SEDIMENTUM, *sédiment.*

SEDINA ou SEDEN, *Sang de dragon.* RULAND.

SEDMA, *Pierre hématite.* RULAND.

SEDUM, *Joubarbe.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont alternes, mais sans ordre : son calyce est d'une piece, mais profondément divisé en plusieurs segmens ; il y a autant de segmens au calyce, que de pétales à la fleur, c'est-à-dire, cinq au moinss. Sa fleur est pentapétale, ou polypétale, en rose, & garnie pour l'ordinaire d'autant d'étamines que de pétales. Son ovaire est situé au fond du calyce ; il est composé d'une multitude de petites siliques, égales en nombre aux pétales de la fleur, chacune a son tube, qui ressemble à un étui ; leur *apex* est en corne ; elles forment une tête ronde ; elles sont à quelque distance, & contiennent un grand nombre de petites semences.

Boerhaave en compte les vingt-huit especes suivantes.

1. *Sedum majus arborescens*, J. B. 3. 686. M. H. 3. 470. *Sempervivum, sive sedum arborescens, majus*, Dod. P. 127.
2. *Sedum majus arborescens*, J. B. *Foliis elegantissimè variegatis, tricoloribus.*
3. *Sedum Canarinum, foliis omnium maximis*, H. A. 2. 189.
4. *Sedum Africanum, frutescens, folio longo, serrato, confertim nato*, Ind. 121.
5. *Sedum Africanum, frutescens, caule pellucido, folio subrotundo*, Ind. 121.
6. *Sedum Afrum, montanum, foliis subrotundis, dentibus albis serratis, confertim natis.*
7. *Sedum vulgare, maximum*, M. H. 3. 374.
8. *Sedum majus, vulgare*, C. B. P. 289. Raii Hist. 1. 687. J. B. 3. 687. Tourn. Inst. 262. Boerh. Ind. A. 286. *Sempervivum majus, sedum majus*, Offic. *Sempervirum majus*, Ger. 411. Emac. 510. Raii Synop. 3. 269.

La *joubarbe* a un grand nombre de feuilles épaisses, pleines de suc, rangées circulairement, convexes à l'extérieur, plates en-dedans, pointues & tant soit peu velues par les bords. Sa tige s'éleve environ à la hauteur d'un pié ; elle est rougeâtre ; son écorce est pleine de suc, & sous cette écorce on trouve une moelle épaisse & blanche. Les feuilles qui croissent sur la tige, sont

plus foibles & plus longues que celles qui croiſſent au pié. La tige porte à ſon ſommet des épis inclinés de fleurs en étoiles, compoſées de pluſieurs pétales étroits, pointus, rougeâtres, & rangés autour d'un calyce verdâtre, creux, & qui ſe diviſe dans la ſuite en pluſieurs petites ſiliques ou vaiſſeaux ſéminaux, creux en cornes, & contenant de très-petites ſemences. Sa racine eſt longue, ligneuſe & pleine de fibres: on la trouve ordinairement ſur les toits des maiſons dans toute l'Angleterre. Cependant M. Ray doute que ce ſoit une plante naturelle à ce pays.

Elle eſt rafraîchiſſante & aſtringente. On l'ordonne rarement intérieurement; cependant quelques Auteurs la recommandent dans les fievres, mêlées avec le poſſet, pour étancher la ſoif, ainſi que dans d'autres maladies, pour calmer l'ardeur & l'acreté des urines.

Prévôt dit, dans ſa *Medecine des Pauvres*, que ſi l'on prend trois onces de ſon ſuc & de *perſicaria maculata*, & qu'on faſſe bouillir le tout juſqu'à réduction aux deux tiers, on aura une boiſſon qu'on peut regarder pour un remede certain contre la diarrhée & le flux de ſang. Appliquée extérieurement, cette plante eſt bonne pour les brûlures, les échauboullures, le feu ſaint Antoine, & le feu volage. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante analyſée, donne une bonne quantité d'acide & de terre, & un peu de ſel volatil concret. Elle contient vraiſſemblablement un ſel pareil à l'alun, mêlé avec un peu de ſel ammoniac; car le ſuc de cette plante évaporé juſqu'à conſomption de moitié, rend une odeur urineuſe. La *joubarbe* eſt déterſive & aſtringente. On l'emploie quelquefois pour réſoudre: mais elle eſt répulſive. Pour l'eſquinancie, faites un gargariſme avec l'eau diſtilée, & appliquez ſur le goſier les feuilles broyées avec quelques écreviſſes. Le jus de l'écreviſſe & de la *joubarbe* s'employent auſſi avec ſuccès en gargariſme. Ces ſucs s'employent auſſi en injections dans la chûte de matrice & les ulceres ſinueux. On en applique les feuilles ſur les cors, & ſur les nodoſités de la goute. Rien n'eſt meilleur, quand les chevaux ſont forbus, que de leur faire boire une demi-pinte du jus de cette plante. Tournefort.

C'eſt aſſez notre coutume, dit Schroder, d'ordonner au petit peuple dans les fievres & les maladies chaudes, le ſuc exprimé de *joubarbe* avec du ſucre. Les Botaniſtes de notre pays font uſage en pareil cas de ſon ſuc avec le poſſet; & le Docteur Tancrede Robinſon dit en avoir éprouvé d'heureux ſuccès dans les fievres, ſurtout dans les fievres éréſipélateuſes & hectiques; car cette plante abonde en un ſel médicinal alcalin.

On lit dans Tragus, que les linges humectés de ſuc ou d'eau diſtilée de *joubarbe*, & appliqués ſur quelque partie du corps que ce ſoit où il y ait inflammation, produiront de bons effets, ſurtout dans les phrénéſies, dans l'inflammation & rougeur des yeux, ainſi que dans l'inflammation du foie & des reins. Il ajoute que le même remede ſoulage dans la goute & guérit les brûlures. Le ſuc de cette plante mêlé avec celui du *ſolanum*, & bouilli dans de la graiſſe de cochon avec des boutons de peuplier, paſſé & mis en onguent, eſt d'une efficacité admirable, & mérite, ſelon Tragus, d'être préféré à tous les onguens *populeum*, quels qu'ils ſoient.

Galien & Dioſcoride veulent qu'on applique ſon ſuc avec du vinaigre, au lieu d'épitheme, ſur les éréſipeles; remedes, dit C. Hoffman, qu'aucun Medecin moderne n'auroit la hardieſſe de tenter. Si l'on humecte de ce ſuc les verrues & les cors, & qu'on applique deſſus la ſurpeau ou la membrane légere qui couvre ſes feuilles, ils en ſeront extirpés & radicalement guéris.

*Prenez*, dit Cheſneau, pour les cors & les excroiſſances dures aux piés, une quantité ſuffiſante de grande *joubarbe*; broyez-la, & en appliquez pendant ſix jours de ſuite.

Pour les ulceres de la matrice & de l'uretre,

Prenez *de grande joubarbe, quatre onces;*
*de litharge, une once;*
*deux jaunes d'œuf.*

Battez le tout dans un mortier de plomb, & ſervez-vous-en.

Cette compoſition eſt d'un Chirurgien de Paris.

Les feuilles de la grande *joubarbe* dépouillées de leur membrane ténue, miſes dans de l'eau pur ou de l'eau-roſe, & appliquées de tems-en-tems ſur la langue lorſqu'elle eſt ſeche & gerſée dans les fievres, adouciront & produiront de bons effets, ſi on y revient ſouvent. Ray, *Hiſt. Plant.*

9. *Sedum vulgari, magno ſimile*, J. B. 3. 688.
10. *Sedum montanum, tomentoſum*, C. B. P. 284. M. H. 3. 474. *Sempervivum montanum rubrum, gnaphalodes*, Col. 1. 291.
11. *Sedum Alpinum roſeum, minus, viride & ſubhirſutum.*
12. *Sedum echinatum, vel ſtellatum, flore albo*, J. B. 3. 680. M. H. 3. 473. *Cotyledon ſtellata*, C. B. P. 285.
13. *Sedum minus, teretifolium album*, C. B. P. 283. Rai Hiſt. 2. 1040. Synop. 3. 271. Tourn. Inſt. 262. Boerh. Ind. A. 286. *Sedum minus*, Offic. *Sedum minus Officinarum*, Ger. 413. Emac. 512. *Sedum minus, folio longiuſculo, tereti, flore albo*, J. B. 3. 690. *Vermicularis, flore albo*, Park Theat. 733. *Petite Joubarbe.*

Les tiges de cette *Joubarbe*, ſont, avant qu'il y ait des fleurs, d'un verd bleuâtre, & convertes ſurtout vers le ſommet, de feuilles graſſes, épaiſſes, pleines de ſuc, émouſſées par la pointe & rondes. Lorſque les fleurs commencent à paroître, il leur reſte quelques-unes de ces feuilles diſposées alternativement. Elles portent à leur ſommet de petites ombelles de fleurs blanches à cinq feuilles, qui font place à de petites ſiliques en cornes, pleines de ſemences très-ténues. Sa racine eſt fibreuſe. Elle croît ſur les vieux murs & dans les vieux bâtimens. Elle fleurit en Eté.

Ses fleurs & ſes tiges ſont d'uſage; elles ont les mêmes propriétés que celles de la grande *joubarbe*, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont rafraîchiſſantes, bonnes & bienfaiſantes dans toutes ſortes d'inflammation. C'eſt là le *Sedum minus* qu'il faut employer dans l'onguent populeum, ou lui ſubſtituer la tripe-madame, lorſqu'on ne peut avoir ce *Sedum*. Miller, *Bot. Off.*

14. *Sedum minus, lato & craſſo caule Portlandicum Belgarum*, M. H. 3. 471.
15. *Sedum minus luteum, folio acuto*, C. B. P. 283. M. H. 3. 471. *Sedum minus, flore luteo*, J. B. 3. 692. *Tripe-madame*, ou *Trique-madame.*

Ce *ſedum* croît à peu près de la même maniere que la grande *joubarbe*. La principale différence qu'il y ait entre ces plantes, eſt dans les feuilles, que ce premier a plus foibles, plus pointues, plus plates en-dedans, & qu'on diroit être collées aux tiges; leur partie inférieure eſt un peu renverſée. Ses fleurs croiſſent en ombelles, ſont jaunes, ont ſix feuilles pointues, & autant d'étamines & d'*apex* dans le milieu. Sa ſemence croît dans des ſiliques en cornes, comme celle de la grande *joubarbe*, & leurs racines ſe reſſemblent. Elle croît ſur les vieilles murailles & au haut des maiſons. Elle eſt plus commune que la grande *joubarbe*: elle fleurit en même-tems. On peut la lui ſubſtituer, parce qu'elle eſt rafraîchiſſante, & auſſi bienfaiſante à tous autres égards. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante a un gout herbeux, ſtyptique & tant ſoit peu ſalé, & donne une forte teinture de rouge au papier

bleu ; ce qui donne lieu de croire que son sel ressemble à l'alun : mais il est mêlé d'un peu de sel ammoniac, de beaucoup de soufre & d'une grande quantité de phlegme. Cette plante est par conséquent astringente. TOURNEFORT.

16. *Sedum minus, à rupe sancti Vincentii*, Raii Synop. 152.
17. *Sedum minus, teretifolium, alterum*, C. B. P. 283. J. B. 3. 691.
18. *Sedum parvum, acre, apicibus albis.*
19. *Sedum parvum, acre, flore luteo*, J. B. 3. 695. Raii Hist. 2. 1041. Synop. 3. 270. Tourn. Inst. 263. Boerh. Ind. A. 286. *Illecebra*, Offic. *Illecebra minor, seu sedum tertium Dioscoridis*, Park. Theat. 733. *Vermicularis, seu illecebra, minor, acris*, Ger. Emac. 517. *Sempervivum minus, vermiculatum, acre*, C.B.P. 283. *Pain d'oiseau.*

Le *pain d'oiseau* a ses tiges longues de quatre à cinq pouces, toutes couvertes de feuilles épaisses, grasses, triangulaires, émoussées, & portant à leur sommet des fleurs jaunes en étoiles à cinq feuilles, avec plusieurs étamines dans le milieu. Sa racine est petite & fibreuse. Il croît sur les murs & les toits des maisons basses, & fleurit en Mai & en Juin. Son gout est piquant & très-chaud ; c'est par cette raison que nous l'appellons poivre des murailles.

Nos Herboristes ne le substituent que trop fréquemment au *sedum minus* ; car ayant des qualités tout-à-fait opposées à celles des autres *sedum* ; & n'étant nullement propre à guérir les inflammations, il ne doit point entrer dans l'onguent *populeum*, ni dans aucun autre médicament semblable. L'expérience nous a appris qu'il étoit bon pour le scorbut, soit qu'on le prenne intérieurement en décoction, ou extérieurement en fomentations ou en bains. On le recommande aussi dans les écrouelles. MILLER, *Bot. Off.*

La partie acide du sel naturel de la terre, donne lieu de croire qu'il y a dans le tissu de la plante un sel corrosif qui ressemble à l'esprit de nitre, enveloppé & adouci par quelque soufre. TOURNEFORT.

Il y a une troisieme espece de *sempervivum*, que quelques-uns appellent *pourpier sauvage*, ou *telephium*, ou *Romana illecebra*. Ses feuilles sont petites, assez compactes & épaisses, comme celles du pourpier. Elle croît sur les rochers ; elle est échauffante, acrimonieuse & exulcérante. Le cataplasme qu'on en fait avec la graisse de cochon, discute les tumeurs scrophuleuses. DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap.* 41.

Le suc qu'on en extrait par le moyen de quelques liqueurs, pris intérieurement, excite le vomissement, & évacue puissamment les humeurs grossieres, pituiteuses & bilieuses ; c'est pourquoi il est très-bienfaisant dans les fievres quartes.

20 *Sedum minimum, luteum, non acre*, J. B. 3. 695. M. H. 3. 471. *Sempervivum minus, vermiculatum, insipidum*, C. B. P. 1184.
21. *Sedum minus, circinato folio*, C. B. P. 283. *Aizoon da Syphyllon*, Lugd. 1153.
22. *Sedum Cepæa dictum*; Tourn. Inst. 263. Boerh. Ind. A. 287. *Cepæa*, Offic. Ger. Emac. 621. C. B. P. 288. J. B. 3. 679. Raii Hist. 1. 690. *Cepæa Matthioli*, Park. Theat. 727. *Bas-Orpin.*

On le cultive dans les jardins : il fleurit en été, & son herbe est d'usage.

Le *cepæa* ressemble au pourpier, mais il a la fleur plus noire & la racine plus foible. Ses fleurs prises dans du vin, guérissent la strangurie & le *scabies* de la vessie ; leur action sera beaucoup plus grande, si on ajoute de la décoction des racines de l'asperge appellée *myacanthus*. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 168.

23. *Sedum vulgari magno simile, minimum, foliolis acutissimis, confertissime natis.*
24. *Sedum Afrum Saxatile, foliolis sedi vulgaris, in rosam verè compositis.*
25. *Sedum Alpinum, album, foliis compactis*, C. B. P. 284.
26. *Sedum pyramidale, elegantissimum.*
27. *Sedum Alpinum, Coridis folio*, T. 263.
28. *Sedum Hispanicum, folio glauco, acuto, flore albido.* BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Le mot *sedum* vient de *sedeo*, être assis, parce qu'elle est comme assise sur les murs où elle croît ; ou de *sedo*, calmer, parce qu'elle calme les douleurs des inflammations. On l'appelle aussi *sempervivum*, parce qu'elle est verte en hiver & en été ; *vermicularis*, parce ses feuilles ressemblent à des vers ; & *Jovis barba*, joubarbe, je ne sais par quelle raison.

Cette plante abonde en un suc d'une efficacité extraordinaire dans toutes les maladies froides. Il n'y a que la premiere espece qui differe par ses propriétés des autres, qui sont aqueuses, nitreuses, laxatives & tant soit peu acides, austeres & astringentes. C'est par cette raison qu'on en recommande les feuilles dépouillées de leur membrane extérieure, & macérées dans de l'eau, dans les fievres ardentes, les inflammations, les gangrenes, les abscès d'estomac & d'intestins, les aphthes & l'esquinancie. Les Africains ordonnent dix onces de son suc nouvellement exprimé dans la dyssenterie : ils guérissent ainsi cette maladie, & toutes les fievres pestilentielles avec éruption. On se sert avec beaucoup de succès de cette plante pour corriger la malignité des ulceres les plus dangereux. Ses feuilles broyées guérissent les érésipeles, les cors des piés & les nœuds de la goute. On en fait un onguent excellent pour les hémorrhoïdes. La dix-neuvieme espece est aussi chaude & acrimonieuse, que les autres sont douces & tempérées. Il y avoit dans ce Pays un certain Empirique qui faisoit prendre deux onces de cette plante infusée dans du lait ou de la biere, à ceux qui étoient attaqués de fievre quarte, d'hydropisie & d'autres maladies chroniques ; ce remede leur procuroit un vomissement violent. Si le mal provenoit de quelque cause froide, dont l'effet étoit d'obstruer les passages, ils guérissoient : mais s'il arrivoit au contraire que la cause du mal fût une chaleur immodérée, ils périssoient. Cette plante agit sur toutes les humeurs, & fait bien dans l'hydropisie lente. On la vante beaucoup dans les douleurs de la goute & de la sciatique : cependant son acrimonie m'empêchera toujours de l'ordonner intérieurement. Les premieres especes sont bienfaisantes dans les brûlures & dans les cancers. *Hist. des Pl. attr. à Boerh.*

SEDUM, nom commun à différentes sortes de saxifrages & de cotyledon. Voy. *Saxifraga* & *Cotyledon.*

SEDUM AQUATILE, nom de l'*aloïdes*. BOERHAAVE.

SEDUM MINUS FRUTICOSUM, nom du *Chenopodium sedi folio maximo, frutescens perenne.*

SEDUM PETREUM, nom de l'*Alysson, Alpinum, hirsutum luteum.*

## S E G

SEGAX, *sang de dragon.* RULAND.

SEGITH, *Vitriol.* RULAND.

## S E L

SEL, SERAPIONIS & AVICENNÆ ; nom d'un fruit d'un gout amer & acrimonieux, qu'on dit être produit aux environs de Jérusalem.

SELAA, *nœuds* ou *abscès enkystés.* CASTELLI, d'après *Forestus.*

SELACHOS, σέλαχος ; poisson cartilagineux, ou dont

la peau est cartilagineuse; tels sont le scate, la raie & plusieurs autres.

SELAGINOIDES; espece de mousse. Voyez *Botanica.*

SELAGO; espece de mousse. Voyez *Botanica.*

SELATUS, *Vif-argent.* Ruland.

SELDONIUM ALCALI. Paracelse entend par là je ne sai quelle substance qui se dissout promptement; & dont on peut tirer une teinture.

SELENIACUM, nom d'une espece de *Cyphi* consacrée à la Lune, & composée de 28 ingrédiens. On en trouve la description dans P. Eginete, *Lib. VII. cap.* 22. C'est encore une espece d'amulete contre l'épilepsie, qu'on faisoit porter aux enfans. *Seleniacon* vient de σελήνη, *la Lune.*

SELENITES, Offic. Charlt. Foss. 23. Kent. 32. Worm. 56. Aldrov. Mus. Metall. 678. Boet. 396. Gesn. de Lap. 45. *Lapis specularis argenteus*, Lap. Hort. Cat. Suppl. 252. *Crystallus calcaria*, Mont. Exot. 14. *Selenite.*

C'est un fossile rhomboïde, transparent & divisible en plusieurs lames fort minces. On le trouve en plusieurs endroits, surtout aux environs des puits d'Epsom en Surrey. Il a, dit-on, les vertus des substances testacées; savoir, d'adoucir le sang & d'arrêter les hémorrhagies. On s'en sert à l'extérieur en cosmétique. La Pharmacopée du Collége de Londres le confond dans le catalogue des Simples avec le *Lapis specularis.*

SELERI. Voyez *Celeri* & *Apium.*

SELIBRA, *demi-livre.*

SELINITES, vin imprégné de semences d'apium. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 74.

SELINUM MONTANUM. Voyez *Apium.*

SELINUM SEGITALE; nom du *Sium arvense, sive segetum.*

SELINUSIA TERRA, *Terre de Selinusie.*

Espece de terre médicinale dont Dioscoride fait mention, *Lib. V. cap.* 174. Elle a, dit-il, les mêmes propriétés que celle de Chio. La meilleure est luisante, blanche, friable, & se dissout facilement dans un fluide.

SELLA TURCICA, *selle du Turc*; espece de cavité à la base du crane, formée par les quatre apophyses de l'os sphénoïde. Voyez *Caput.*

## SEM

SEMASIA, σημασία, accès d'une maladie.

SEMBELLA, *une demi-livre.*

SEMEIOTICE; la *séméiotique*, ou la partie de la Medecine, qui traite des signes de la santé & de la maladie.

SEMEN, *semence.* Les quatre grandes *semences* chaudes majeures, sont celles d'anis, de carvi, de cumin & de fenouil. Fréderic Hoffman substitue celle d'aneth à celle de carvi.

Les quatre petites *semences* chaudes, sont la poivrette, l'amomum, le persil & le daucus.

Les quatre *semences* froides, sont celle de la citrouille, du concombre, de la gourde & du melon.

Les quatre petites *semences* froides, sont celles de la chicorée, de l'endive, de la laitue & du pourpier.

L'utilité singuliere des grandes *semences* chaudes est suffisamment constatée par l'expérience. Nous ne les considérerons pas ici séparément; nous nous contenterons seulement d'observer, que réduites en poudre, bouillies avec de l'aîle, ou infusées dans de l'eau chaude, par la vertu du soufre & de l'huile qu'elle contiennent, lesquels ont une qualité lénifiante, amie de la nature & volatile, elles sont très-efficaces pour corriger l'acrimonie & résoudre la viscosité des humeurs, & pour tranquiliser les parties du corps qui sont agitées & souffrantes. C'est pourquoi elles sont d'une grande utilité dans les spasmes & les convulsions; car elle calment merveilleusement les spasmes, discutent les flatulences & corrigent en même-tems les humeurs. C'est aussi la raison pourquoi nous les recommandons dans les coliques, les toux, la diarrhée & les tranchées, surtout celles auxquelles les enfans à la mamelle sont sujets, à cause de l'acrimonie caustique du lait, qui se découvre par la couleur verdâtre des excrémens.

Hippocrate faisoit un usage fréquent des graines d'anis; & c'est assurément un bon remede, à cause de leur qualité amie de l'estomac & des intestins. Aussi Van-Helmont les appelloit-il avec raison, le grand spécifique des intestins.

Une décoction de ces *semences* avec des fleurs de camomile, de l'huile d'amandes douces, & un peu de savon de Venise, injectée en forme de clystere, est d'un usage excellent dans la plûpart des maladies violentes des enfans, pour en chasser les flatulences & soulager leurs trachées.

Ces *semences* employées ou en forme seche, ou en liquide, sont bonnes aussi pour provoquer les regles & la sueur, pour guérir le hoquet, prévenir l'avortement, fortifier l'estomac dans les vomissemens & les hoquets, discuter les flatuosités, chasser l'urine & la pierre, dissiper la pesanteur, & faciliter le travail, surtout si la femme en reçoit la vapeur par bas.

La vapeur d'une décoction de fenouil rend la vue prodigieusement nette, & la fortifie. Elle est bonne aussi dans la surdité, comme nous l'apprend Gabelchoverus, *Cent. I. Curat.* 6. *in Annot.*

La décoction de fenouil est bonne encore pour augmenter le lait, suivant Amatus Lusitanus, *Cent. VI. Curat.* 86.

Rien n'est plus efficace que les graines de cumin pour fortifier le ton relâché des intestins, & discuter les flatulences. Regnier Solenander nous enseigne d'après Serapion, que c'est un excellent spécifique pour fortifier l'utérus, pour en chasser les flatulences, & pour arrêter les regles & les fleurs blanches. Hoffman, *de Præstant. Remed. Domest.*

SEMI-CONGIUS, *un demi-conge*; il revenoit environ à trois chopines de notre mesure.

SEMI-CUPIUM, *demi-bain*; ou bain des parties seulement, qui sont au-dessous du nombril.

SEMIDALIS, σεμίδαλις, fine fleur de froment.

SEMIFIBULEUS MUSCULUS, nom d'un muscle du tarse, qu'on appelle encore *Peronæus medius.* Voyez *Peronæus.*

SEMI-MEMBRANOSUS MUSCULUS, *le demi-membraneux.*

C'est un muscle long, grêle, & en partie aponévrotique, d'où il a reçu le nom de *demi-membraneux*; situé obliquement le long de la partie postérieure & un peu interne de la cuisse.

Il est attaché en haut par un tendon large, un peu long & en partie aponévrotique, à la ligne saillante, inégale & mousse, qui descend depuis la cavité cotyloïde jusqu'au bas de la tubérosité de l'ischion; un peu au-dessus de l'attache du demi-nerveux, entre l'attache du jumeau inférieur & celle du quarré, en se confondant un peu avec le troisieme muscle du triceps.

De-là il descend charnu un peu obliquement jusques derriere le condyle interne du fémur, au-dessous duquel il se termine par un gros tendon. Il s'attache postérieurement & un peu intérieurement au condyle interne de la tête du tibia par trois branches très-courtes, dont la premiere ou supérieure va un peu sur le côté interne, la seconde plus en arriere, & la troisieme plus en bas. Avant cette attache il jette quelquefois une branche aponévrotique comme celle du biceps.

Il a les mêmes usages que le demi-tendineux, savoir ce-

lui de fléchir la jambe fur la cuiffe, de fléchir réciproquement la cuiffe fur la jambe, d'étendre la cuiffe fur le baffin, de redreffer ou de foutenir le baffin quand il eft panché fur le devant. Il a cela de particulier par rapport aux trois autres mufcles, que fon attache à la jambe n'eft pas à côté de l'articulation, mais en arriere, & qu'il eft par conféquent mieux difpofé que ceux-là, à commencer & à continuer la flexion de la jambe par cette articulation. WINSLOW, *Anatomie.*

SEMIMETALLA, *femimetaux* ou *marcaffites.*

SEMINALIS, nom du *Polygonum*, ou du *Centinodium.*

SEMI-NERVOSUS MUSCULUS, *le demi-nerveux.*

C'eft un mufcle long, moitié charnu & moitié tendineux, ou femblable à un nerf, ce qui lui en a fait donner le nom; fitué le long de la partie poftérieure interne de la cuiffe, un peu obliquement.

Il eft attaché en haut à la partie poftérieure de la tubérofité de l'ifchion, immédiatement devant le biceps, & tant foit peu plus en dedans. Il s'attache enfuite obliquement par des fibres charnues au tendon du biceps, environ l'efpace de trois travers de doigt, à peu près comme le coraco-brachial au biceps du bras.

De-là il defcend charnu vers le bas de la partie interne de la cuiffe. Il a une efpece d'interfection tendineufe à la partie interne de fa portion charnue. Etant arrivé au-deffous de la moitié de la cuiffe, le corps charnu fe termine par un tendon menu, rond & long, qui va defcendre au côté interne du genou, derriere le tendon du grêle, où il s'élargit. Le tendon ainfi élargi va s'attacher à la face interne de la partie fupérieure du tibia, environ deux ou trois travers de doigt au-deffus de la tubérofité ou épine de cet os, & immédiatement au-deffous du tendon du grêle interne, avec lequel il communique, & lequel il couvre un peu, comme j'ai déja dit. Le tendon avant fon attache jette auffi en bas une branche aponévrotique comme les tendons du grêle interne & du couturier. Il eft encore contourné & bridé de même.

Ce mufcle fléchit la jambe de même que les deux précédens, & il peut réciproquement fléchir la cuiffe fur la jambe. Il fert auffi par fon attache à la tubérofité de l'ifchion, à étendre la cuiffe & à la porter en arriere. Par la même attache il fert encore à redreffer le baffin fur les cuiffes, après qu'on l'aura fait pancher en devant avec le refte du tronc, & à le retenir comme en bride pour que le tronc ne l'entraîne pas quand on fe courbe ou s'incline fur le devant, foit debout, foit affis. WINSLOW, *Anat.*

SEMIRHOMBUS. Voyez *Hemitonon.*

SEMIS, *la moitié d'un tout.*

SEMISEXTUM, le même que *Hemiecton.*

SEMISICILICUS, *une dragme.*

SEMISIDERATUS, *hémiplectique*; ou qui eft frappé d'hémiplégie.

SEMISPECULUM, inftrument de Chirurgie qui fert à dilater l'incifion faite à la veffie dans l'opération de la lithotomie. Hildan en a donné la defcription dans fon Traité, *de Lithothomia, cap.* 15.

SEMI-SPINALIS COLLI, ou *Tranfverfo-fpinalis colli; le demi-épineux*, ou *Tranfverfaire épineux du cou.*

On donne ce nom à toute la maffe charnue que l'on trouve entre les apophyfes épineufes & tranfverfes, depuis la feconde du cou jufqu'au milieu du dos, après en avoir détaché le fplénius & le grand complexus qui la couvrent.

Il eft compofé de plufieurs vertébraux obliques convergens, que l'on peut divifer en externes & en internes. Les externes font plus longs que les internes.

Les externes font attachés en bas aux apophyfes tranfverfes des fix, fept, huit ou neuf vertebres fupérieures du dos, par des extrémités tendineufes, qui en montant deviennent charnues & fe confondent enfemble. Ils forment fix attaches en haut au cou, dont la premiere eft charnue, & à la derniere épine du cou; les autres font tendineufes, & aux cinq épines fuivantes.

Les plus inférieurs de ces externes fe confondent plus ou moins, par la communication de quelques fibres charnues avec l'épineux du dos, le long dorfal, & le demi-épineux du dos.

Les internes font plus courts, plus obliques & en partie couverts par les externes. Ils font attachés par leurs extrémités inférieures aux apophyfes tranfverfes des trois ou quatre premieres vertebres du dos, & aux apophyfes obliques des quatre ou cinq vertebres inférieures du cou. Ils font attachés par leurs extrémités fupérieures aux fix apophyfes épineufes du cou.

De ces internes, il y en a de très-courts, qui ne font, pour ainfi dire, qu'entre les racines des apophyfes épineufes & les racines des obliques ou tranfverfes voifines.

Les *demi-épineux* ou tranfverfaires-épineux des deux côtés, quand ils agiffent enfemble, fervent à redreffer le cou fur le tronc, à l'empêcher de tomber en devant quand on eft debout ou affis, & à la renverfe. Le *demi-épineux* d'un côté peut agir fans celui de l'autre côté, & avoir les mêmes ufages, mais dans une direction oblique; & alors il eft fecouru par la portion inférieure ou vertébrale du fplénius voifin, avec lequel il croife.

L'un ou l'autre *demi-épineux* en particulier peut auffi fervir à mouvoir le cou un peu d'un côté & d'autre en maniere de pivot: mais alors le fplénius inférieur ou vertébral de l'autre côté y coopere. Ce mouvement fe fait dans l'attitude ordinaire du cou, principalement fur la quatrieme & la cinquieme vertebre. Il peut encore aider à faire l'inflexion latérale du cou, en agiffant en même-tems avec le long du cou ou vertébral antérieur du même côté. WINSLOW, *Anatomie.*

SEMI-SPINALIS DORSI, *demi-épineux du dos.*

C'eft la maffe charnue, qui le long de toutes les apophyfes épineufes & tranfverfes du dos & des lombes, s'étend par plufieurs paquets fur les vertebres mêmes.

Il eft compofé comme celui du cou, de plufieurs vertébraux obliques convergens, dont le plus fupérieur eft attaché par en bas à la troifieme apophyfe tranfverfe du dos, & par en haut à la premiere épineufe. Le plus inférieur eft attaché par en-bas à la troifieme apophyfe tranfverfe des lombes, & par en haut à la derniere épineufe du dos.

On les peut diftinguer en externes, qui paroiffent les premiers, & en internes, qui font immédiatement appliqués aux vertebres. Les externes depuis la premiere vertebre jufqu'à la feptieme inclufivement, paroiffent plus longs que les internes qui en font couverts. Ces mufcles peuvent encore être diftingués en ceux qui d'une feule apophyfe tranfverfe vont s'attacher à plufieurs apophyfes épineufes, & en ceux qui de plufieurs tranfverfes vont s'attacher à une feule épineufe.

Ces mufcles, qui font des vertébraux obliques convergans, font des coadjuteurs du facro-lombaire & du long dorfal avec lefquels ils fe croifent de côté & d'autre. Par ce croifement joint à la multiplicité & à la diftribution graduée de leurs attaches, ils augmentent confidérablement la force de ces mufcles, foit qu'ils agiffent également & uniformément avec eux, foit qu'ils agiffent alternativement. Les *demi-épineux* lombaires, auxquels les anciens ont donné le nom de mufcles facrés, par rapport à leurs attaches à l'os facrum; font plus expofés aux mouvemens & aux efforts que ceux du dos, & ils les furpaffent auffi en volume & en épaiffeur. Ils font plus propres que les facro-lombaires

à l'usage qu'on attribue à ceux-ci de soutenir de côté & d'autre le bassin quand on marche, & de le soutenir d'un seul côté quand on leve le pié du même côté, & qu'on se soutient debout sur l'autre. Winslow, *Anatomie.*

SEMISSIS, le même que *Semis.*

SEMITERTIANA, *demi-tierce* ou *hémitritée*; espece de fievre compliquée que nous appellons *demi-tierce*, & que les Grecs appellent *hémitritée*, ἡμιτριταῖος, elle mérite toute notre attention. Elle commence avec frisson & finit par une sueur; il faut toutefois convenir qu'alors le malade n'en est pas entierement débarrassé. Comme elle est compliquée d'une fievre tierce intermittente, & d'une fievre quotidienne continue; elle est plus violente un jour qu'un autre, le frissonnement est plus grand; il y a même quelquefois un frisson avec tremblement accompagné de vomissemens ou de selles bilieuses, de chaleurs brûlantes & d'exhalaisons de vapeurs humides. Il arrive aussi que le malade sent plus de froid que de frisson & a moins de chaleur & de soif, que dans l'état précédent; que son pouls est plus modéré, sa fievre moindre à tous égards. D'ailleurs il ne se manifeste un jour qu'une fievre; & un autre jour on en distingue deux. La fievre *demi-tierce* est fort rare; mais lorsqu'elle est une fois fixée, elle est fort dangereuse. La *demi-tierce* est vraie, lorsque les accroissemens de la matiere peccante sont à peu près égaux, tant pour la fievre-tierce intermittente, que pour la fievre quotidienne continue. S'il y a de l'inégalité dans ces accroissemens, la *demi-tierce* ne sera pas pure & simple; & l'opinion commune est, qu'alors on la guérira d'autant plus facilement. Lommius, *Med. Obs.*

Celle d'entre les fievres épidémiques, intermittentes & malignes, qui se présente le plus fréquemment dans la pratique, c'est cette espece qui est composée d'une tierce intermittente, & d'une quotidienne continue, que les Grecs ont appellée par cette raison ἡμιτριταῖος, & les Latins *Semi-tertiana.*

Cette fievre prend communément le matin, avant midi, avec frisson, grand froid, & un pouls contracté. Cet état est suivi d'une chaleur qui dure quelques heures, est accompagné d'un pouls fréquent, & qui se relâche sans cesser entierement d'être fiévreux, à l'éruption de la sueur. Sur le soir, il y a un refroidissement léger, après lequel la chaleur semble avoir augmenté. Le jour suivant les symptomes sont moins violens; il y a soif; & sur le soir, le frisson reprend légerement: & le mal reparoît dans toute sa force. Le troisieme jour, le malade est aussi attaqué de frisson; la chaleur est plus violente, du reste l'état du malade est comme au premier jour. En sorte qu'il y a toujours une espece de fievre avec redoublement; les redoublemens prennent sur le soir; & ils sont plus remarquables, & accompagnés d'un grand frisson le matin du troisieme jour; ajoutez à cela que les forces sont diminuées, que l'apétit est languissant; qu'on ne dort pas; & que les urines sont claires & crues, au lieu qu'elles sont épaisses & hautes en couleur, après le paroxysme de la fievre tierce. Les malades rendent en toussant, une petite quantité de matieres crues. Il leur arrive aussi fréquemment d'avoir de la douleur au dos & à l'abdomen, qu'ils ont enflé. Il y en a qui sont attaqués à l'approche du paroxysme de la fievre tierce, de nausées & de cardialgies; d'autres vomissent, ceux-ci tombent en défaillance, & le délire s'empare de ceux-là.

Il y a des contrées en Europe où cette fievre est presque entierement inconnue: les habitans la prennent communément pour une fievre maligne intermittente; il y a cependant entre elles une grande différence; car cette premiere, n'est ni contagieuse, ni accompagnée d'éruptions exanthémateuses, ni suivie d'une grande perte des forces. D'ailleurs elle a tous les trois jours un redoublement sensible, accompagné de frisson.

Il y en a d'autres qui confondent avec aussi peu de raison, la *semi-tierce* avec la tierce continue; la tierce continue n'a ses redoublemens qu'au troisieme jour, ainsi que la *semi-tierce*, mais non sur le soir, & n'est point permanente; elle commence avec une chaleur continue: mais au troisieme jour, elle perd communément de sa violence, & dégénere en une fievre tierce intermittente.

Il ne faut pas prendre non plus la *semi-tierce* pour une double tierce. Cette derniere prend tous les jours; ses paroxysmes sont réglés, & elle se montre parfaitement intermittente; au lieu que la *semi-tierce* ne souffre point d'intermission, mais seulement de la rémission. D'ailleurs le paroxysme de la double-tierce, commence ordinairement sur le soir, & est toujours double le troisieme jour.

La *demi-tierce* est donc composée de deux fievres, & doit par conséquent avoir un double foyer, & une double cause; le siége de la fievre-continue sera dans le mésentere, & naîtra de l'embarras de la circulation dans cette partie; d'où il résultera une fievre qu'il faudra attribuer à la stagnation inflammatoire, qui se fera dans les tuniques nerveuses contigues: mais les paroxysmes violens qui se succedent tous les trois jours, auront une cause égale à celle de la fievre tierce; le foyer sera dans l'un & l'autre cas, placé en partie dans les intestins, & surtout dans le duodenum; car c'est-là que les humeurs lymphatiques, bilieuses & corrompues, seront portées des glandes du foie & du pancreas, en conséquence de l'affection du mésentere; ainsi que les sucs crûs de l'estomac; c'est dans les replis de cette cavité que ces impuretés séjourneront; c'est de-là qu'elles passeront dans le sang, & dans les membranes nerveuses de la moelle épiniere, c'est ainsi qu'elles produiront un mouvement de fievre contre nature.

C'est donc avec raison, que nous compterons entre les choses qui tendent à engendrer une *semi-tierce*, tout ce qui est capable de rendre les sucs épais & impurs, & de remplir les premieres voies & les vaisseaux du mésentere, d'humeurs excrémentitielles. Aussi remarquons-nous que ceux-là sont plus sujets à cette maladie, qui vivent sans régime, qui se nourrissent avec intempérance, d'alimens doux, acides, fermentables, de substances farineuses cuites avec le beure, le sucre & les œufs; qui menent une vie oisive & sédentaire, qui boivent trop peu; qui aiment beaucoup les vins doux, & qui s'abandonnent à leurs passions, surtout à la colere & au chagrin. Ceux à qui il arrive, après des maladies aiguës, d'être constipés, qui font un usage trop fréquent de drastiques, & en qui des écoulemens menstruels & hémorrhoïdaux sont supprimés, sont assez fréquemment attaqués de cette fievre; elle est moins commune dans les autres Saisons qu'en Automne, où l'inégalité du tems, nuisant à l'uniformité de la perspiration, produit une infinité de maladies semblables. Ceux qui se plairont à boire des liqueurs fraîches, ou qui auront l'imprudence de demeurer dans des lieux frais, lorsqu'ils seront en sueur, seront exposés à être attaqués de la fievre *hémitrée.*

On a remarqué que les fievres *hémitrées* étoient plus fréquentes dans certaines contrées que dans d'autres. Nous lisons dans Galien, dans Spigel & dans Baglivi, qu'il y en a plus en Italie qu'ailleurs. En effet la chaleur violente du jour, doit engendrer sous ce climat beaucoup d'impuretés acres & recrémentitielles; dont la fraîcheur de la nuit ne permet pas l'évacuation. D'ailleurs on y aime beaucoup les liqueurs fraîches; on y boit presque toujours à la glace; d'où il arrive que les sucs du mesentere, qui se meuvent languissamment & avec peu de force, s'arrêteront, & contracteront de l'inflammation. C'est ainsi qu'il s'engendrera une fievre continue, qui dégénérera en une fievre tierce, les sucs corrompus venant à passer du mésentere dans les intestins. Il en est de la Hongrie ainsi que de l'Italie: l'atmosphere y est à-peu-près de même; on y fait un grand usage de vins spiritueux & doux; aussi

les *semi-tierces* y sont-elles fort communes.

La *semi-tierce* ayant ainsi que les autres fievres intermittentes, une cause commune dans les premieres voies, & un fondement particulier dans l'inflammation, ne doit pas souffrir une rémission considérable; les symptomes continueront à peu-près dans la même violence; le malade n'aura pas un tems suffisant pour recouvrer ses forces; son état sera donc fort douteux, & son danger plus grand que si la fievre étoit purement intermittente.

C'est pourquoi ses accroissemens sont rapides; elle se termine le neuf ou le treisieme jour, soit par la santé, soit par quelque autre maladie, soit par la mort.

Lorsqu'elle tire en longueur, l'inflammation vient à suppuration; & la *semi-tierce*, se change ordinairement en une fievre lente ou hectique; ou si l'obstruction au mésentere est considérable; il survient une hydropisie; ou enfin la *semi-tierce* dégénere en une fievre simple, ou en une intermittente double, si les premieres voies sont pleines d'impuretés. Cette derniere terminaison est la plus rare.

Si la sueur paroît non-seulement sur la fin du paroxysme; mais encore le septieme jour qui est critique; & si après ce jour, les intestins s'agitent, & qu'il survienne un flux, bilieux, pituiteux, ou même sanglant; on peut s'attendre à une terminaison heureuse & prompte. S'il y a des douleurs violentes à l'abdomen, & si ces douleurs augmentent à certaines heures marquées; c'est par le ventre que se fera la solution de la maladie, & il surviendra ou une diarrhée sanieuse & purulente, ou une évacuation considérable de sang noir par les selles.

Mais s'il ne survient rien de ce que nous venons d'annoncer; au contraire, si la chaleur des parties précordiales, la tension & la douleur dans toute la région de l'estomac, le vomissement, le hoquet, l'inquiétude, l'agitation, le tremblement des mains continuent; il y aura tout lieu de conjecturer, que l'inflammation gagne jusqu'à l'estomac, & que la terminaison sera fâcheuse.

Ceux qui meurent d'une *semi-tierce*, sont emportés dans l'accès d'un violent paroxysme, qui caractérise la fievre tierce, l'inflammation ayant en même-tems dégénéré en une corruption répandue dans presque toutes les parties du corps. Ecoutons ce que Spigel dit là-dessus, dans son Livre *de semi-tertianâ, cap.* 14.

« Lorsque je réfléchis, dit-il, sur ce que j'ai remarqué en disséquant ceux qui sont morts de fievre *demi-tierce*, « je ne puis attribuer cette terminaison fatale, qu'à « des stagnations putrides dans les vaisseaux; car j'ai « toujours remarqué dans ces cadavres des inflamma- « tions de sang bilieux & pituiteux, formées aux envi- « rons de la partie concave du foie, dans l'estomac, « dans les grands & les petits intestins, dans le mesen- « tere, dans l'épiploon & dans la rate. Tantôt il n'y « avoit qu'une ou plusieurs de ces parties affectées, quel- « quefois elles l'étoient toutes; & il n'y avoit aucun « doute que la gangrene qui étoit survenue, ou qu'un « sphacele, petit à la vérité, ne fût la cause de leur « mort. »

*CURATION.*

Les deux indications principales, que l'on doit se proposer de remplir dans la *demi-tierce*, sont,

1°. De discuter, & d'empêcher avec toute la promptitude possible, la stagnation inflammatoire logée dans les tuniques du mésentere, & dans les intestins de s'étendre, & d'augmenter le danger du malade.

2°. De corriger & d'évacuer doucement pendant l'intermission la matiere fébrile, ayant égard en même-tems aux efforts critiques de la Nature.

On remplira fort bien la premiere de ces indications, avec des poudres diaphorétiques, & tant soit peu nitreuses, prises fréquemment & à petite dose. Ainsi,

Prenez *de ceruse d'antimoine,*
*de nacres de perles préparées, &* } *de chaque une dragme;*
*d'yeux d'écrevisse,*
*de solution d'yeux d'écrevisses, &* } *de chaq. une dragme;*
*de nitre dépuré,*

Mettez le tout en poudre, & faites-en prendre toutes les trois heures, quinze grains, dans une décoction faite

*de racines de vipérine, deux onces;*
*de râpure de corne de cerf,* } *de chaque, une once;*
*de raisins de Corinthe,*
*de racine de chicoré, une demi-once.*

Le tout bouilli pendant une demi-heure, dans quatre pintes d'eau.

On tendra au même but, en ordonnant toutes les trois heures, une ou deux cueillerées de mélange resolutif, & diaphorétique, fait d'eaux pectorales & analeptiques, de lis de vallées, de galanga, de chardon-beni, de vipérine, & de cerises noires, avec du vinaigre distilé d'yeux d'écrevisses, l'antimoine diaphorétique, le *mixtura simplex*, & le sirop de chardon-beni.

On parviendra par ce moyen, à corriger, & à délayer les impuretés dont les premieres voies étoient embarassées, & qui étoient une des causes de la maladie. On les évacuera d'autant plus facilement ensuite, avec des solutions de manne, une quantité convenable de crême de tartre, de la rhubarbe, des raisins de Corinthe & du sel polychreste. Ces ingrédiens évacueront les intestins, & tendront à lever les engorgemens du mesentere, sans agiter le sang, irriter les parties nerveuses, & diminuer les forces.

On suivra le même but, en usant de pilules balsamiques, faites d'extraits amers, de gommes résineuses & balsamiques, & d'aloès dépuré, avec des poudres nitreuses & précipitantes: mais il faut revenir à ce remede fréquemment, & le prendre à petite dose. Si les parties subtiles des impuretés, suivent la voie de la perspiration, & se déterminent à sortir par les pores de la peau; on n'a rien de mieux à faire, qu'à ordonner de l'essence de scordium, avec une égale quantité de liqueur minérale anodyne.

Toute cure doit être conduite d'une maniere à ne jamais troubler ou croiser les efforts critiques de la Nature: mais au contraire à les aider, lorsqu'ils sont trop foibles, & à les modérer lorsqu'ils sont trop grands.

Il y auroit donc du danger à ordonner des purgatifs, surtout dans le commencement de la *demi-tierce*; ce seroit mettre en agitation la matiere encore crue, augmenter l'inflammation, & pousser à une terminaison fatale.

On n'employera point dans la *demi-tierce*, les déterfifs salins, seuls, surtout à grande dose; excepté le nitre antimonié, & le sel polychreste, recommandés par Baglivi; & avec juste raison; car ils sont apéritifs, diurétiques, doucement laxatifs, & peuvent être commodément donnés à la dose de quinze grains, avec une quantité suffisante de quelque décoction appropriée.

Si la *demi-tierce* attaque une personne sujette à la constipation, ou même constipée pendant le cours de sa maladie; on travaillera à la relâcher avec des clysteres préparés de substances parégoriques & émollientes, de semences carminatives, & de savon de Venise; on dégagera par ce moyen les premieres voies. On nettoyera les impuretés excrémentitielles, au lieu que si l'on néglige cette précaution; la nature cherchera à se

se soulager par haut, & excitera le vomissement; surtout s'il arrive que les conduits biliaires du foie, soient remplis d'une bile acre.

Lorsque la fievre sera sur son déclin, le Medecin observera & suivra la pente de la nature, qui terminera quelquefois la maladie par un flux de ventre, alors il aura recours aux pilulles laxatives & balsamiques dont nous avons parlé ci-dessus.

Dans la *demi-tierce*, on ne doit ordonner des émétiques qu'avec beaucoup de circonspection, de peur d'exciter le vomissement & le hoquet, & d'exposer l'estomac à l'inflammation. Si l'on tente d'évacuer la matiere peccante par le vomissement, lors par exemple, que la nature semble s'y prêter; on se contentera de faire boire de l'eau tiede avec du sel, ou de stimuler légerement avec quelque antimonial doux.

La saignée ne convient point dans le cas dont il s'agit, à moins qu'il n'y ait pléthore violente; grande chaleur, vigueur dans le malade, & suppression de quelque hémorrhagie critique. Alors elle devient nécessaire pour prévenir l'inflammation mortelle des intestins. Il est à propos de commencer par-là; car la cure sera d'autant plus prompte, que la quantité de sang aura été plus promptement diminuée.

Le malade s'interdira soigneusement toutes substances chaudes, essences alexipharmaques, teintures bésoardiques, régimes chauds, & liqueurs chaudes; à moins qu'il ne veuille s'exposer à augmenter sa chaleur, à troubler l'évacuation critique de la matiere peccante par les selles, & à s'affoiblir considérablement par des sueurs abondantes.

Il ne faudra point user non plus de poudres terreuses, testacées, trop fixes, astringentes, ni de quinquina. Baglivi remarque que ces remedes, loin de guérir, produisent des inflammations mortelles, ou des fievres lentes & hectiques.

Quant il arriveroit que le malade ressentît des douleurs violentes à l'abdomen, & eût des selles fréquentes; il faudroit bien se garder de lui ordonner des narcotiques; on tentera seulement de le soulager, en lui frottant l'abdomen avec des liqueurs spiritueuses & corroboratives, & de calmer l'agitation intérieure avec des diaphorétiques.

On ordonnera en boisson ordinaire; la décoction dont nous avons parlé ci-dessus, ou la décoction d'avoine, préparée de la maniere suivante.

Prenez *d'avoine bien lavée, une livre;*
*de racines de chicorée,*
*de sarsepareille, &* } *de* *une once;*
*de vipérine,*
*de fleurs de pavot rouge, six pincées;*
*de nitre antimonié, une demi-once;*
*de feuilles de scabieuse, une demie poignée;*
*de nitre pur, deux dragmes;*

Faites bouillir le tout dans cinq pintes d'eau commune, jusqu'à réduction aux deux tiers.

Adoucissez avec le sirop de chardon-béni, de pavot sauvage, ou le jus de citron.

J'ai trouvé par expérience, que les décoctions de fleurs de camomile, les sommités d'ivraie, & les extraits qu'on en prépare, produisoient de bons effets dans les *demi-tierces*; qu'ils calmoient les douleurs, surtout hystériques & compliquées, que par leur amertume, ils agissoient en qualité d'anti-scorbutiques, & qu'ils remettoient les parties au ton qui leur convient.

Comme il n'y a point de fievre dont le retour soit plus facile, que celui de la *demi-tierce*; le malade s'interdira soigneusement toutes les substances que nous lui avons indiquées ci-dessus, comme autant de causes procatarthiques de la maladie: il usera de tout avec



modération; il se tiendra le ventre libre, par des laxatifs doux; il préviendra l'accroissement des crudités, par des stomachiques: mais il aura soin surtout d'entretenir la perspiration, dans un état libre & facile; sans quoi il retombera: mais les rechutes sont plus fâcheuses, & plus opiniâtres, que la premiere maladie, dans toutes les fievres, & particulierement dans les *demi-tierces.*

Voilà les préceptes généraux qu'on doit suivre, si l'on veut réussir dans la cure des *demi-tierces*; ils sont fondés en raison, & indiqués par la nature. Quant à l'ordre, à la dose, au tems, & à l'usage des remedes; ce sont des choses que la pénétration seule du Medecin peut déterminer. Nous nous contenterons d'ajouter ici, qu'il en est à cet égard dans les fievres dont il s'agit, ainsi que dans la quotidienne continue, & dans les tierces & quartes intermittentes. Voyez ces *articles.* FRED. HOFFMAN.

SEMI-VERBERATORIUS IGNIS, espece de feu de reverbere, appliqué seulement au fond du vaisseau.

SEMOTIM, *teigne* ou *galle de tête.* CASTELLI, d'après *Valescus de Taranta.*

SEMPERVIVUM. Voyez *Sedum.*

SEMUNCIA ou SEMIUNCIA, *demi-once.*

## SEN

SENA. Voyez *Senna.*

SENDANEGUM ou *Lapis hæmatitis*; *pierre sanguine*; ou *Hematite.* RULAND.

SENECIO, *Seneçon.*

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une piece, cylindrique, divisé en plusieurs parties, un peu écailleux dans la partie inférieure, d'une figure conique, lorsque la fleur est tombée, & communément incliné, lorsqu'il est mûr.

Boerhaave en compte les dix especes suivantes.

1. *Senecio minor, vulgaris*, C. B. P. 131. Tourn. Inst. 456. Boerh. Ind. A. 117. *Erigerum, Senecio*, Offic. *Senecio vulgaris*, Park. 671. Raii Hist. 1. 291. Synop. 83. *Senecio vulgaris, sive Erigeron*, J. B. 2. 1041. *Erigeron*, Ger. 217. Emac. 278. *Seneçon.*

Le *seneçon* a la racine petite & fibreuse; il en part des tiges rondes, pleines de suc, cannellées, plus ou moins grandes, selon le sol, & ordinairement d'une couleur rougeâtre. Ses feuilles les plus bases ont ordinairement deux pouces de long, sur un demi-pouce de large; elles sont divisées en cinq segmens, dont le dernier est partagé en trois. Les feuilles attachées aux tiges, ont une base large, qui les environne presqu'entierement. Ses fleurs croissent au sommet des branches, sans pétales ou bordures; elles sont jaunes, tubuleuses, placées dans un calyce verd, cannelé, qui dégénere dans la suite en duvet. Le *seneçon* croît sur les levées, sur les mûrs, & dans les lieux pierreux; il est fleuri pendant la plus grande partie de l'année.

Son suc pris dans de la biere, passe pour un vomitif doux; on dit qu'il calme les maux d'estomac; qu'il évacue la bile, qu'il soulage dans la jaunisse, & qu'il tue les vers. Appliqué extérieurement, il est bienfaisant dans les tumeurs scrophuleuses, les inflammations de poitrine & la teigne. MILLER, *Bot. Off.*

Il a un gout herbeux, approchant de l'acide; il colore en rouge foncé le papier bleu.

Par l'analyse Chymique, il donne outre différentes liqueurs acides, une grande quantité d'huile & de terre, point de sel volatil concret, mais un peu d'esprit urineux; ce qui donne à juger, que son sel peut ressem-

bler à celui du corail, étant enveloppé d'une grande quantité de soufre & mêlé avec un peu de sel ammoniac.

Le *seneçon* est émollient, lénitif & résolutif; deux onces de son suc tuent les vers & appaisent la colique. On emploie la plante entiere dans des décoctions ordinaires pour des clysteres, & dans des cataplasmes faits pour faciliter la suppuration. Un cataplasme de cette plante bouillie dans du lait, ou frite avec du beure frais, est bon pour la goute & les hémorrhoïdes, & resout le lait engrumelé dans les mamelles. Tournefort.

Le suc de *seneçon* pris dans de la biere, ou sa décoction avec des raisins ou du miel, est un vomitif doux, ainsi que l'expérience journaliere nous l'apprend. Tragus dit qu'on en use rarement pour l'intérieur. D'autres prétendent au contraire qu'il est bienfaisant, dans un grand nombre de maladies, comme le cholera morbus, la jaunisse, l'intempérie chaude du foie, les vers, le vomissement, le crachement de sang, les douleurs de la sciatique, & l'écoulement immodéré des regles. On s'en sert extérieurement dans les inflammations de poitrine, la teigne, les écrouelles, le mal d'estomac, la rétention d'urine, la goute & les plaies.

Il est bon pour les vers; car nos Maréchaux en font prendre le suc exprimé aux chevaux, pour les vers d'estomac & d'intestin, dont l'effet est si prompt & si funeste. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Senecio Ægyptius, folio matricariæ*, Ind. 40. *Jacobæa Ægyptia folio Senecionis, multiflora*, Vail.
3. *Senecio Jacobææ folio*, M. H. B. 309. *Jacobæa vulgaris, laciniata*, C. B. P. M. H. 3. 108. *Erigerum majus*, Dod. p. 641.
4. *Senecio Africanus altissimus, blattariæ vel hieracii folio*, Sclol. Bot. Par. Bat. 226.
5. *Senecio Africanus, folio retuso*, H. C. *Coniza Africana, Senecionis flore, retusis foliis*, H. L. App. 661. *Pseudo-Helichrysum frutescens, Africanum, retusis foliis viridibus, flore luteo, nudo*, M. H. 3. 90.
6. *Senecio Africanus, arborescens, folio serrato. Conyza Africana, humilis, foliis angustioribus, nervosis, floribus umbellatis*, T. 455. *Eupatorium Indicum, flore albo*, Barth. Ac. Hafn. T. 11. 57.
7. *Senecio Virginianus arborescens, atriplicis folio*, Par. Bat. 225. *Elichryso affinis, Virginiana, frutescens, foliis Chenopodii glaucis*, Plukn. 27. *Conyza Virginiana, halimi folio*, T. 455. *Pseudo-helichrysum Virginianum frutescens, halimi latioris foliis glaucis*, M. H. 3. 90.
8. *Senecio Africanus, arborescens, folio ficoidis*, Commel. rar. 40.
9. *Senecio Asiaticus, Jacobææ folio, radice lignosâ, China Officinar. dicta nobis*, Commel. Plant. usu. (Ed. 1724.) 94. Ind. Med. 35. Boerh. Ind. A. 117. *Pseudo-China, China suppositа*, Offic. *Senecio Madraspatanus rapi folio, floribus maximis, cujus radix à nonnullis China dicitur*, Pet. Mus. 680. Hort. Elth. 345. *Hieracio similis Indiæ orientalis umbellatis floribus, radice crassâ & carnosâ*, Pluk. Mant. 102. Raii Hist. 3. 140. *Parin Chakka*, Act. Philos. Lond. N°. 274. p. 943. *Squine bâtarde.*

La squine bâtarde croît au Malabar.

Cette plante fut envoyée à Londres il y a quelques années par Samuel Brown, à la Compagnie des Indes Orientales, sous le nom de *Parin-Chakka Malabarica.*

Voici la description qu'en donne le D. Dillenius dans son *Hortus Elthamensis.*

« Cette plante est appellée ici, (à Madraspatam) *squine;* « mais elle est fort différente de la *China spinosa.* M. « Ingram de Newcastle fut guéri avec cette plante « d'une fievre hectique, dont il étoit attaqué depuis « plusieurs années. Elle est haute de deux piés, & sa « racine ressemble à celle de la squine. Si l'expérien- « ce lui confirme cette propriété, j'aurai soin de vous « en avertir. »

On a présenté à la Société Royale, plusieurs écrits sur cette squine; on les trouvera dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1702. N°. 274. Il y a quelques années que M. Commelin, Docteur en Medecine, reçut la même plante, & en donna la description, *in Hort. Medic. Amst.* sous le nom de *Senecio Asiaticus, Jacobeæ folio, radice lignoso China Offic. dicta.*

« *Seneçon* d'Asie à feuilles de Jacobée, à racine ligneuse, « appellée par nos Herboristes *squine.* »

Il ajoute la note suivante.

« Je tiens cette plante d'un célebre Chirurgien appellé « André Hammel, qui l'a apportée des Indes orienta- « les dans notre pays. »

Cette description de Commelin a induit en erreur les Auteurs du Catalogue des Simples de la Pharmacopée de Londres, & de celle de Paris. Ils ont pris la squine officinale, pour la racine de cette plante.

Le célebre Botaniste Switsen, m'a envoyé la figure & la description de la squine du Japon, qui m'a paru être une toute autre plante, que celle dont il s'agit. Elles ont à la vérité l'une & l'autre la racine fort compacte: mais celle de la squine est tubéreuse, & celle du *seneçon* ne l'est point: d'ailleurs c'est une plante rampante comme la clématite du Canada, le liere, la bryone, à laquelle la squine ressemble beaucoup. Je ne crois pas que notre *seneçon* soit assez pénétrant pour guérir la lepre; car on éprouve qu'il agit beaucoup mieux en émollient, qu'en discussif. Celui du Japon est beaucoup plus acre: il suffiroit peut-être pour guérir la vérole; ainsi qu'on dit que fait la squine: mais c'est une chose à éprouver. La racine de ce *seneçon* est assez chere, aussi est-elle souvent adultérée. Lorsqu'elle est corrompue & consumée par le tems, on en remplit les trous de quelques ingrédiens, & on la vend pour bonne. C'est pourquoi, je ne m'en sers jamais sans l'avoir examinée, & je ne m'y fie qu'après l'avoir vue. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

10. *Senecio montanus altissimus limonii folio*, Vaill. *Conyza montana, foliis longioribus serratis, flore è sulphureo albicante*, Comment. Ac. Reg. Soc. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

On recommande cette plante, pour son efficacité singuliere dans les inflammations de la gorge, en prenant son suc avec de l'oxycrat, en gargarisme: elle passe encore pour bienfaisante dans les tumeurs skirrheuses. Je tiens d'un Botaniste appellé P. Van-Hoy, que toute la squine qui nous vient des Indes, n'est que la racine de cette plante, & que les Chinois s'en servent en décoction, pour dépurer le sang, & prétendent qu'elle guérit la lepre. Il faut convenir que ces propriétés lui conviennent en partie. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SENECTA ANGUIUM, *dépouille* ou *vieille peau de serpent;* on en recommande la décoction & l'infusion, pour les maux d'oreilles, de dents & d'yeux. Quelques femmes superstitieuses se ceignent de ces peaux pour prévenir l'avortement, & les passent autour de leurs cuisses pour hâter l'accouchement.

SENELLA, *Senelle;* fruit de l'aube-épine.

SENEMBI, lésard d'Amérique, long d'environ quatre piés, & d'un demi-pié de diametre environ. On trouve

dans la tête de cet animal certaines pierres, que les habitans regardent comme un remede contre celle des reins & de la vessie, prises dans la quantité d'une dragme.

SENICA, espece de gomme. Voy. *Acacia siliquis compressis.*

SENNA, *Séné.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose & pentapétale; sa silique platte, recourbée & à deux valvules, & sa semence semblable à des pepins de raisins, & séparée par de petites cloisons.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Senna Italica, foliis obtusis*, C. B. P. 397. Tourn. Inst. 618. Boerh. Ind. A. 2. 57. *Sena Italica*, Park. Theat. 255. Raii Hist. 2. 1792. Ger. 1114 *Sena foliis obtusis*, Ger. Emac. 1297. *Sena Florentina*, J. B. 1. 377. *Séné d'Italie.*

On le distingue du vrai *séné* par la largeur & la figure ronde de ses feuilles, qui sont d'ailleurs plus minces & plus fragiles que celles de l'autre *séné*. C'est un cathartique fort foible, qui donne des tranchées violentes, & dont on fait peu d'usage. Geoffroy.

2. *Senna Alexandrina, sive foliis acutis*, C.B. P. 397. Raii Hist. 2. 1742. Tourn. Inst. 618. Boerh. Ind. A. 2. 57. *Senna Alexandrina*, Offic. *Sena Orientalis*, Ger. 1114. Emac. 1247. J. B. 1. 377. *Sena Alexandrina*, Park. Theat. 225. *Séné d'Alexandrie.*

Le *séné* est une plante en arbrisseau qui pousse plusieurs tiges ligneuses, qui s'élevent à deux ou trois piés de haut, & couvertes de feuilles en ailes, composées de deux ou trois paires d'ailes, & terminées par une feuille particuliere, ovale & pointue par les extrémités. Ses fleurs sont jaunes à cinq feuilles, traversées de nervures purpurines, & portent plusieurs étamines recourbées. Sa semence est jaunâtre, verte, platte, semblable à un pépin de raisin, enfermée dans une vésicule membraneuse, large & platte; & si fortement unie qu'à peine peut-on l'en séparer. Il y a du *séné* en Egypte, en Arabie, & dans d'autres contrées de la Turquie. Le meilleur vient d'Alexandrie; il doit être pâle, jaunâtre, verd, entier, sans tige, & d'une odeur agréable & fraîche.

Le *séné* est purgatif; on en fait un fréquent usage; c'est un des cathartiques doux; cependant il agit assez fortement, & nettoye l'estomac & les intestins d'humeurs bilieuses, & phlegmatiques. Il cause quelques tranchées; il est désagréable au gout: mais on le corrige avec des aromates ou d'autres carminatifs.

Les préparations officinales de *séné* sont sa décoction, le sirop de roses, avec le *séné*, & la poudre composée de *séné* grande & petite. Miller, *Bot. Off.*

M. Geoffroy remarque que le véritable *séné* oriental est plus doux au toucher, & n'est pas si verd que celui de Tripoli, & que son infusion est pâle; sa feuille est forte & découpée par les bords en forme de lance. C'est la meilleure sorte de *séné*. Il est singulierement propre à purger le phlegme: mais comme il est sujet à causer des tranchées, il le faut administrer avec circonspection à ceux qui ont les visceres foibles, ou qui sont d'une habitude de corps inflammatoire. On y joint ordinairement des carminatifs, tels que la graine de coriandre, la canelle, & mieux encore les sels alcalins. Il le faut nettoyer de ses tiges, & le donner ainsi en substance, depuis un scrupule jusqu'à une dragme, & en infusion depuis deux dragmes jusqu'à une demi-once. Quelques-uns tâchoient de corriger le *séné* avec la *scrophularia magna aquatica*: mais à présent on se sert du thé dans la même vue. Quelques Medecins l'ordonnent sous le nom de *folia orientalia*.

Les follicules du fruit purgent moins que les feuilles. La dose ordinaire est depuis trois dragmes jusqu'à six, soit en infusion ou en décoction. Geoffroy.

Le *séné* est très-purgatif; il évacue les humeurs chaudes & séreuses, & conséquemment débarrasse la tête, le foie & la rate, de bile jaune & de phlegmes. Comme il est chaud & dessiccatif, on le corrige avec des fleurs de violette & de bourrache, & avec des pruneaux. D'ailleurs, comme il est venteux, & malfaisant à l'estomac, on lui joint la canelle, le galanga, & le gingembre. Dale, d'après *Schroder.*

*Décoction de séné.*

Prenez *de feuilles de séné d'Alexandrie, une once & demie;*
*de semences de petites cardamomes, deux dragmes;*
*de sel de tartre, trois dragmes.*

Faites infuser le tout dans une chopine d'eau de fontaine bouillante.

Passez pour l'usage.

*Poudre composée de séné.*

Prenez *des feuilles de séné,*
*de la crême de tartre,* } *de chaq. deux onces;*
*de clous de girofle,*
*de la canelle,*
*du galanga,*
*de semences de poivrette,* } *de chaq. 3 dragmes;*
*de diagrede, une demi-once.*

Mettez le tout en poudre.

Voilà ce qu'on entend par le *Pulvis sanctus* de Brassavole. Cette composition me paroît préférable aux *Pulvis senæ compositus major & minor*, en ce qu'il en faut moins pour une dose, & que par conséquent, elle est plus facile à prendre en bol ou en mélange. Sa dose est depuis un scrupule, jusqu'à une dragme.

*Pulvis senæ compositus major.* Voyez *Pulvis.*
*Pulvis senæ minor compositus.* Voyez *Pulvis.*

*Sirop solutif de roses avec le séné.*

Prenez *de feuilles de séné bien nettes, six onces;*
*de semences de carvi, &*
*de fenouil doux,* } *de chaq. trois dragmes.*

Humectez d'abord le tout avec du vin blanc.

Laissez macérer ensuite pendant deux jours dans trois pintes d'une infusion de roses de Damas.

Passez la liqueur, & lui donnez par ébullition, avec deux livres de sucre blanc, la consistance d'un sirop.

Voilà la maniere de préparer le sirop solutif de roses avec le *séné*, selon la nouvelle Pharmacopée du Collége de Londres; elle ne differe en rien de celle qui a pour titre, *Syropus e succo rosarum.* Il y a d'autres sirops solutifs de roses, qu'avec le *séné*; on en faisoit avec l'agaric, l'hellébore, &c. mais c'est avec raison qu'on a banni ces remedes de la Medecine.

3. *Senna Orientalis, fruticosa, sophera dicta. Sophera Indiæ orientalis*, Breyn. Prodr. 1. 51. *Galegæ affinis, se-*

*phera dicta*, C. B. P. 352. *Securidaca Ægyptia*, Park. M. H. 2. 78. *Ponnam Tangera*, H. Mal. 2. 101. *Escapatli altera*, Hermand. 376.

4. *Senna Occidentalis, odore opii virofo, orobi Pannonici foliis mucronatis glabra*, H. L. *Caffia Americana, fœtida, foliis oblongis, glabris*, T. 619. *Pajornirioba*, Pifonis, 185.
5. *Senna Occidentalis, odore opii virofiffimi, foliis ebuli hirfutis.*
6. *Senna Occidentalis, foliis ebuli acutis, glabris, odore minus virofo.*
7. *Senna Occidentalis, odore opii minus virofo, foliis glabris, obtufis, majoribus.* Boerhaave, *Index alt. Plant.* Vol. II.

Trois dragmes ou une demi-once de la premiere & de la feconde efpece de *féné* purgent merveilleufement en infufion. Si l'on s'en fert peu, c'eft que cette infufion eft défagréable au gout, & caufe des tranchées. Cependant, il y a moyen de prévenir l'un de ces inconvéniens par une addition de graines de fenouil, & l'autre par une addition de fcrophulaire. Les Indiens broyent les feuilles de la quatrieme & de la cinquieme efpece, les jettent dans l'eau, & prennent par ce moyen les poiffons, qui s'élevent endormis à la furface de l'eau. On dit que fes feuilles ont encore la vertu de calmer les douleurs. *Hiftoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les efpeces précédentes de *féné*, Geoffroy fait mention des deux fuivantes.

1. Senna Tripolitana, *Séné de Tripoli*; il eft plus verd, plus large, plus rude, & plus défagréable à l'odorat, que le *féné* commun. Il rend moins d'infufion; c'eft-à-dire, que pour avoir une infufion égale en force à celle du *féné* commun, il faut employer une plus grande quantité de *féné* de Tripoli; mais elle eft plus verte.
2. Senna de Mocha, *Séné de Mocha*; les feuilles de ce *féné* font plus longues & plus étroites que celles du *féné* commun, leur odeur eft plus forte, elle donne des tranchées plus violentes; on n'en fait aucun ufage dans ce pays-ci.

SENSIBILIS, αἰσθητὸς, *fenfible*; ce terme fe dit de tout ce qui eft capable de faire impreffion fur les fens. Galien, *de Dign. pulf. L. III. cap.* 1.

SENSIFICUS, αἰσθητικὸς, *fenfitif*; dans la bonne Philofophie, eft l'épithete des nerfs des fens externes, qui portent les efprits animaux, comme caufe inftrumentale efficiente, aux organes des fens. Galien, *de Hipp. & Plat. Decretis, Lib. VII. cap.* 5.

SENSIO, SENSATIO, αἴσθησις, eft proprement la fenfation actuelle, qui confifte dans la perception d'une chofe fenfible qui affecte l'organe du fens, & y produit quelque changement.

SENSITORIUM. Voyez ci-deffous *Senforium*, dont il eft fynonyme.

SENSORIUM, αἰσθητήριον; felon l'ancien fyfteme Philofophique, étoit l'inftrument d'un fens. Galien, *de Odor. Inftr. cap.* 5.

Selon cette même doctrine, le *fenforium commune*, ou fiége du fentiment, eft ce qui reçoit les impreffions des objets fenfibles, qui lui font apportées par les nerfs de chaque organe des fens, & qui eft par conféquent la caufe immédiate de la perception. Willis attribue cette fonction aux corps cannelés du cerveau; & Defcartes, à la glande pinéale.

SENSUS EXTERNI, *fens externes*; ce font les moyens ou inftrumens des fenfations externes: on en compte ordinairement cinq, qu'on trouvera dans ce Dictionnaire à leur rang. L'exercice des *fens externes*, qui eft la fenfation externe, ne confifte que dans le changement opéré fur la fuperficie d'un nerf, par le contact de quelque objet externe & fenfible; impreffion qui eft propagée par la libre communication de ce nerf, à un certain endroit de la fubftance médullaire du cerveau, qu'on appelle dans les Ecoles *fenforium commune*; moyennant quoi l'idée de l'objet fenfible eft excitée dans l'ame.

Sensus interni, *fens internes*; ce font les actions de l'ame ou de l'intellect, auxquelles il eft excité par la perception des idées. On les réduit pour l'ordinaire à quatre: la mémoire, l'imagination, les paffions & l'attention; quelques-uns y ajoutent la faim & la foif. Ce que nous avons dit concernant cette matiere à l'article *Imaginatio*, & par occafion dans plufieurs autres articles, nous difpenfe d'en dire ici davantage.

SENTIS, terme fynonyme à *Rubus*. Blancard.

## SEP

SEPARATIO, διάκρισις, διαχώρησις; terme fynonyme à *Secretio* & *Segregatio*. Voyez *Secretio*.

SEPARATORIUM, *féparatoire*; vaiffeau chymique inventé pour féparer des liqueurs. Il eft de figure oblongue, & à peu près uniforme; il a un orifice de la groffeur du petit doigt, par où on y fait entrer la liqueur, & un petit trou au fond pour la vuider, qui eft de la groffeur d'une aiguille. On le fait ventru au milieu pour lui donner plus de capacité. On l'appelle autrement *hypoclepticum*. Le *féparatoire* eft encore un inftrument de Chirurgie fervant à féparer le péricrane. Ruland, Castelli.

SEPEDON, σηπεδών. Voyez *Putredo*.

SEPHIROS; forte d'apofthume dur & fec, faux skirrhe. Paracelse, *de Ulc. & Apoft.*

SEPIA, Offic. Schrod. 5. 332. Ind. Med. 109. Salv. de Aquat. 165. Mont. Exot. 6. Aldrov. Exang. 44. Charlt. Exer. 51. Jonf. Exang. 7. Bellon. de Aquat. 336. Rondel. 1. 498. Gefn. de Aquat. 851. *Loligo, fepia*, Mer. Pin. 191. *La Seche.*

Ce poiffon eft une efpece de polype. Il a dans le cou un fac qui contient une liqueur noire comme de l'encre, qu'il lâche dans l'eau pour la troubler, & fe dérober ainfi à la pourfuite des autres poiffons. Ses os dont on fait ufage en Medecine, font un bon diurétique, furtout celui qui la traverfe dans toute fa longueur. Il y en a qui en font une poudre pour fe nettoyer les dents.

Les parties de la *feche* dont on fe fert, font fon arête, fon écaille, fon humeur ou fa liqueur noire, & fes œufs. Son écaille eft une fubftance teftacée, blanche, unie, & gonflée d'un & d'autre côté; tant foit peu dure à fa partie fupérieure, unie fans afpérité: mais elle eft à fa partie inférieure, fongueufe, mollaffe, tant foit peu rude & friable. Elle eft placée fur le dos du poiffon, & fon gout eft un peu acrimonieux.

Cette fubftance deffeche & déterge, guérit les taches, la gale humide & les rouffeurs; eft bonne pour les yeux, diffipe les enflures des gencives, foulage dans l'afthme, arrête la gonorrhée, chaffe la pierre; provoque les urines. La liqueur noire qui remplit la veffie qu'on trouve dans fon corps, paffe pour avoir la vertu de relâcher le ventre; & fes œufs détergent les reins & les uréteres, & provoquent les urines & les regles. Dale d'après *Schroder*.

SEPIUM, l'os de feche dont nous avons parlé ci-deffus.

SEPLASIARIUS; c'eft proprement un vendeur de parfums, de fachets odoriférans & d'onguens. Ce mot vient de *feplafia*, place publique de Capoue, où l'on vendoit beaucoup de ces chofes. On s'en fert actuellement pour défigner ceux qui s'appliquent à la matiere médicale; & *feplafiarius* eft devenu fynonyme à *materialifta*, Droguifte ou Apothicaire.

SEPS, Offic. Jonf. de Serp. 14. Charlt. Exer. 32. Gefn.

de Serp. 118. Aldrov. Hist. Serp. 186. *Seps, sive lacerta Chalcidica Columna*, Raii Synop. A. 272. Aldrov. de Quad. Ovip. 638. *Le Seps.*

C'est un serpent très-venimeux d'environ trois piés de long, gros à proportion, qu'on trouve, dit-on, dans la Stirie, dans la Croatie & dans plusieurs autres contrées. Nous lisons dans Dioscoride, que pris dans du vin, il guérit sa propre morsure. Son poison agit comme celui de la vipere, & se combat de la même maniere.

SEPTA, *remedes septiques*, selon Blancard.

SEPTANA, *fievre septenaire*, ou dont le période est de sept jours.

SEPTENTRIO, *le Nord*; ce mot est aussi synonyme à *Aqua fortis*, eau-forte, dans les Auteurs d'Alchymie. Ruland.

SEPTICA, remedes septiques ou corrosifs.

SEPTINERVIA, nom du *Plantago, latifolia, sinuata.*

SEPTUM CORDIS; la cloison qui sépare les deux ventricules du cœur.

Septum lucidum; la cloison mince qui sépare les deux ventricules latéraux du cerveau. Voy. *Cerebrum.*

Septum narium; la cloison qui sépare les narines.

Septum transversum, *le diaphragme.*

## SEQ

SEQUESTRATIO, en Chymie, *séparation.*

## SER

SERANGODES, σηραγγώδης, *caverneux, percé de trous, spongieux.*

SERAPIAS. Voyez *Orchis. Satyrion.*

SERAPINUS, *Gomme Arabique.* Ruland.

SERAPIUM, un *sirop.*

SERBET, le même que *Scherbet.*

SEREX ou *Lac acetosum*, selon Ruland.

SERGETICUM, σεργητικόν; épithete que Galien donne à l'onguent d'Iris.

SERJANIA.

Nom que le Pere Plumier a donné à ce genre de plante qu'il découvrit en Amérique, en mémoire du R. P. Philippe Sergent, de l'Ordre des Minimes, qui étoit fort versé dans la connoissance de la Botanique & de la Medecine.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose; elle est composée de quatre ou cinq feuilles placées circulairement. Du milieu du calyce il part un pistil, qui dégénere ensuite en un fruit qui a trois cellules, trois ailes, & dont chaque cellule contient une semence ronde.

Ses especes sont,

*Serjania scandens, Polyphylla & racemosa*, Plum. Nov. Gen.

*Serjania scandens, Enneaphylla & racemosa*, Plum. Nov. Gen.

*Serjania scandens, Triphylla & racemosa.*

Le Docteur Guillaume Houstoun a trouvé ces plantes à la Vera-Cruz & à Campêche, où elles s'élevent à une grande hauteur. Elles croissent dans le voisinage des grands arbres, qui servent à les soutenir; car elles ont des vrilles avec lesquelles elles s'attachent à tout ce qui les environne. Miller, *Dict.*

SERICIACUM, *Arsenic.* Ruland.

SERICUM, *soie.* Voyez *Bombyx.* La jujube rouge s'appelle aussi *sericum.* Voyez *Ziziphus.*

SERIDES, σερίδες, *légumes.*

SERINUS, *Serin*; oiseau plus remarquable par son chant que par ses propriétés médicinales, quoiqu'on le dise bon pour l'épilepsie, pris en aliment.

SERIOLA; nom du *Chicoreum latifolium, sive Endivia vulgaris.*

SERIPHIUM; nom du *Sisymbrium annuum, folio absinthii minoris.*

Il y a une espece d'absinthe distinguée des autres par cette épithete.

SERIS; nom du *Chicoreum sativum.*

SEROSUS, *séreux, aqueux*; abondant en sérosités.

SERPENS. Voy. *Anguis.*

Serpens Indicus. Voy. *Cobra de Capello.*

Serpens marinus, Offic. Aldrov. de Pisc. 346. Gesn. de Aquat. 864. Rondel. de Pisc. 409. Bellon. de Aquat. 157. Sal. de Aquat. 78. Jonst. de Pisc. 9. Charlt. de Pisc. 6. Raii Ichth. 107. ejusd. Synop. Pisc. 36. *Serpens marinus, quindecim pedes longus*, Johns. Iter Cant. 4°. 1632. p. 17. *Serpent de mer.*

On le trouve dans la Méditerranée. On dit que sa chair, prise avec la racine de lis, est bonne contre l'incontinence d'urine. Dale.

SERPENTARIA NIGRA. Voyez *Asarum Virginianum.*

Serpentaria Virginiana, Offic. *Serpentaria Virginiana, contrayerva Virginiana, Viperina*, Mont. Exot. Med. 7. *Tres radices sub hoc nomine in Officinis nostris veneunt, ut nos monuit eruditissimus ille Botanicus*, Leonard. Plukenetius, M. D. *in litteris ad me datis, Viz.* (I.) *Aristolochia Polyrrhizos, auriculatis foliis Virginiana*, Pluk. Phytog. Tab. 78. Almag. 50. Tourn. Inst. 162. Raii Hist. 3. 393. (II.) *Aristolochia violæ, fruticosæ foliis Virginiana, cujus radix serpentaria dicitur*, Pluk. Phytog. T. 15. Almag. 50. Raii Hist. 3. 394. (III.) *Aristolochia, pistolochia, seu serpentaria Virginiana, caule nodoso*, D. Banister, Cat. M. S. Raii Hist. 3. 394. Tourn. Inst. 162. *Aristolochia Polyrrhizos Virginiana, fructu parvo pentangulari*, Hist. Oxon. 3. 310. *Pistolochia Virginiana*, Ger. Emac. 848. (*ubi confundit cum pistolochia Cretica Clusii.*) *Aristolochia Polyrrhizos Virginiana*, Park. Theat. 420. *Radix snagrolnothæ Creticus*, (*Snake-root Novæ Angliæ*,) Corn. 214. *Serpentaire de Virginie.*

Nos Droguistes ont deux ou trois sortes de racines différentes qui portent ce même nom.

La premiere est la *Pistolochia Virginiana*, Ger. Emac. & la *Pistolochia Polyrrhizos Virginiana*, Park.

La seconde est représentée dans la Phytographie de Plukenet, Pl. XV.

M. Ray a reçu de M. Banister la description de la troisieme; & on la trouve dans les *Trans. Philos. n°.* 247. *Decemb.* 1698.

La *pistolochia*, ou *serpentaire de Virginie*, a la racine fibreuse; ses fibres sont petites, jaunâtres & en grand nombre: elles ont une odeur & un gout aromatique: il en part une ou deux petites tiges, unies, velues, rondes, droites & non rampantes. Ses feuilles sont placées alternativement de chaque côté, & il y en a une à chaque jointure. Elles sont minces, longues, pointues, faites en cœur vers le pédicule, un peu velues en-dessus, rudes & parsemées de nervures prominentes en-dessous, & s'attachent un peu aux doigts lorsqu'on les touche. Elle porte une ou deux fleurs proche de terre, chacune a son pédicule, est terminée en un

éperon qui soutient une levre large, longue, en casque, dont le centre est placé & s'ouvre dans la concavité de la fleur. Cette levre est un peu rousse. Son ovaire est hexagonal, ressemble à une poire, & a un demi-pouce de diametre quand il est mûr. Elle croît en Mai, & sa semence est mûre en Août. Ses feuilles & ses tiges meurent en hiver.

La *serpentaire* est cordiale, alexipharmaque, sudorifique & bienfaisante dans toutes les fievres, surtout dans les fievres malignes & contagieuses, & dans la peste même. Elle est carminative, chasse les vents, fortifie l'estomac & guérit la colique. On dit qu'elle est bonne contre la morsure du chien enragé, des autres animaux venimeux, & surtout du serpent à sonnette. Miller, *Bot. Off.*

On l'ordonne comme un diaphorétique dans la petite vérole, la rougeole & contre les vers. Elle passe pour emmenagogue & diurétique. Sa dose est depuis dix grains jusqu'à une dragme. Geoffroy.

Il y a une autre espece de racine de *serpentaire* appellée *senekka*, ou racine qui guérit la morsure du serpent à sonnette. En effet cette racine a cette propriété, si on la prend immédiatement après avoir été mordu. Le serpent à sonette est très-venimeux; sa morsure tue ordinairement subitement : on lui survit quelquefois de quinze minutes, quelquefois moins; on a vu des malades aller jusqu'à quelques jours. La différence qu'on remarque dans les effets de son poison, doit être attribuée à la saison de l'année, à la constitution du malade & à la partie mordue. Les chasseurs & ceux qui habitent les bois, ont de cette poudre dans des sachets: ils en mâchent & en avalent aussi-tôt qu'ils ont été mordus, & son activité particuliere empêche la stagnation du sang.

C'est à des peuples septentrionaux de l'Inde, qu'on appelle les Senekks, qu'on doit la découverte de l'efficacité de cette racine. Ayant remarqué que cette racine & les fleurs de la plante ressembloient beaucoup à la sonnette du serpent, ils en conclurrent que la Providence leur en indiquoit les propriétés par ces caracteres. C'est pourquoi on appelle cette serpentaire *jenekka*, ou racine contre la morsure du serpent à sonnette, pour la distinguer des autres plantes qui ont la même propriété, à peu près le même nom, mais beaucoup moins d'efficacité. Ces Indiens revenant d'une guerre qu'ils eurent en 1712. contre les Peuples méridionaux appellés Catawbaes, communiquerent cette racine à Guillaume Caniko, dont l'habitation étoit sur les frontieres de la Virginie. Ce Caniko fit part de son secret à tous les habitans qui l'environnoient, & bien-tôt la racine dont il s'agit fut connue dans toute l'Amérique.

J'apprens que depuis on s'est servi de cette racine avec beaucoup de succès dans les fievres épidémiques de la Virginie, dans les pleurésies, les péripneumonies, la goute, en décoction, en infusion & en substance. En un mot, c'est un très-bon remede, si l'on peut ajouter quelque foi à ce qu'on nous en raconte.

SERPENTARIUM LIGNUM, *bois couleuvré*. Voy. *Colubrinum lignum*.

SERPENTINA. Voyez *Stellaria*, dont la *Serpentina* est une espece, selon Blancard.

SERPHETA; nom d'un remede qui dissout la pierre, & dont Paracelse fait mention, *Lib. II. de Tart.*

SERPIGO, *herpes* ou *dartre*. Ce mot est synonyme à *Herpes* & à *Impetigo*.

SERPILLUM, *Serpolet*.

Voici ses caracteres:

Sa feuille est plus large que celle du thym. Sa tige est inclinée, dure, cependant moins ligneuse que celle du thym, dont il a les autres caracteres.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Serpillum vulgare majus*, C.B.P.220. Raii Synop 3.231. Boerh. Ind. A. 133. Tourn. Inst. 197. *Serpyllum verum*, Offic. *Serpyllum majus*, Park. Theat. 8. Raii Hist. 1. 522. *Serpyllum majus, flore purpureo & albo*, Ger. 456. Emac. 570. *Le grand serpolet.*

On le cultive dans les jardins; il fleurit en été. Son herbe dont on fait usage, provoque les urines & les regles, est bonne dans les tranchées, les ruptures, les meurtrissures & les inflammations au foie; calme les maux de tête, soulage surtout dans les phrénésies & les léthargies; arrête le vomissement de sang, & guérit la morsure des serpens. Dale, d'après *Dioscoride*.

1. *Serpillum vulgare, minus*, C. B. P. 220. Park. Theat. 8. Tourn. Inst. 197. Boerh. Ind. A. 155. *Serpyllum*, Offic. *Serpyllum vulgare*, Ger. 455. Emac. 570. Raii Hist. 1. 521. Synop. 3. 230. J. B. 3. 269. *Serpolet.*

Le *serpolet* a la racine petite, fibreuse & rampante; il en part un grand nombre de tiges foibles, inclinées, ligneuses & portant deux petites feuilles vertes, rondelettes & placées à la jointure sur un pédicule court. Ses fleurs croissent au sommet des tiges parmi les feuilles, en petits épis lâches & en forme de guirlande; elles sont labiées, en petit casque, de couleur purpurine & rougeâtre, & placées dans de petits calyces velus. Ses feuilles & ses fleurs ont une odeur forte, assez agréable. On la trouve assez fréquemment dans les bruyeres & dans les communes: elle fleurit en Juin & en Juillet. Toute la plante est d'usage.

Le *serpolet* est céphalique, stomachique, bienfaisant à la matrice, bon dans la paralysie, l'épilepsie, la jaunisse, & lorsqu'il s'agit de hâter les regles. On l'emploie avec succès dans les fluxions catarrheuses, les toux invétérées & le crachement de sang. Son huile distilée calme le mal de dents. Miller, *Bot. Off.*

Le *serpolet* est un peu amer, acre, styptique, odoriférant, & teint le papier bleu d'un rouge foncé. Il est vraissemblable qu'il abonde en sels aromatiques & huileux, mais qui retiennent encore une partie de l'acide du sel ammoniac de terre; au lieu que dans le sel volatil, aromatique, huileux, artificiel, la partie acide du sel ammoniac est émoussée par le sel de tartre ou par les cendres. Ainsi le *serpolet* est céphalique, stomachique, & bon pour les vapeurs. Il détruit la matiere élastique qui cause des mouvemens convulsifs; il répare les parties spiritueuses du sang, & rétablit les fonctions des premieres voies.

Mettez infuser toute la nuit dans du vinaigre,

*de serpolet, une poignée*;

Passez l'infusion dans un linge, & donnez-en un verre à jeun aux personnes qui ont les pâles-couleurs; ajoutant sur chaque dose,

*d'huile essentielle de sassafras, quatre ou cinq gouttes.*

L'esprit de *serpolet*, & son eau distilée sont bons pour les maladies soporeuses & les vapeurs.

On recommande l'huile essentielle pour l'épilepsie; & l'eau tirée de la fleur, macérée dans de l'eau-de-vie, pour un rhume ou une toux invétérée.

Jettez dans une pinte d'eau,

*de serpolet, deux grandes poignées*;

Faites réduire à moitié; retirez ensuite le coquemar du feu, couvrez-le, & y ajoutez,

*de miel blanc, deux cuillerées*;

Ou bien,

Faites bouillir un poisson de cette même infusion avec deux de lait de vache, & le faites boire au malade à neuf heures du soir.

De la poudre de *serpolet*, donnée à la dose d'une dragme, est diurétique.

La conserve des fleurs & des feuilles de cette plante soulage les personnes attaquées du mal caduc. TOURNEFORT.

3. *Serpillum vulgare minus, folio ex albo & viridi vario.*
4. *Serpillum angustifolium, hirsutum*, C. B. P. 220.
5. *Serpillum Africanum, hirsutissimum*, Vaill.
6. *Serpillum foliis citri odore*, C. B. P. 220. Tourn. Inst. 197. Boerh. Ind. A. 155. *Serpyllum citratum*, Offic. Ger. 458. Emac. 573. Park. Theat. 6. Raii Hist. 1. 522. Synop. 3. 231. *Serpyllum citri odore*, J. B. 3. 270.

Il croît dans les lieux montagneux, fleurit en Août & a les propriétés des autres *serpolets*.

SERRA, *scie*; instrument de Chirurgie dont on se sert dans les amputations. Il y a deux sortes de *scie*. Une grande dont on se sert pour couper un membre, comme un bras ou une jambe. Une petite, dont on se sert pour couper un doigt ou un orteil.

SERRATA, nom du *Chamædrys*, dans Blancard.

SERRATULA.

Voici ses caracteres.

Les bords de ses feuilles sont beaucoup & très-finement découpés. Ses têtes sont plus petites que celles de la grande centaurée.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Serratula*, Offic. C. B. P. 235. J. B. 3. 23. Raii Hist. 1. 331. Synop. 88. Boerh. Ind. A. 144. *Serratula purpurea*, Gesn. 576. Emac. 713. *Serratula vulgaris flore purpureo*, Park. 474. *Jacea nemorensis quæ serratula vulgò*, Tourn. Inst. 444.

Elle croît dans les bois & dans les prés, & fleurit en Juillet. Elle passe pour vulnéraire. On dit qu'elle nettoie les ulceres, & qu'elle hâte la réproduction des chairs, qu'elle calme les douleurs des hémorrhoïdes, & qu'elle guérit les ruptures intestinales. On recommande son herbe & sa racine pour les contusions & les meurtrissures occasionnées par des chutes de quelques lieux élevés.

2. *Serratula flore candido*, C. B. P. 235. *Jacea nemorensis quæ serratula vulgò, flore albo*, T. 444.
3. *Serratula Virginiana, foliis rigidis*, Par. Bat. 227. Ic. & Descript. M. H. 3. 133.
4. *Serratula Noveboracensis, altissima, foliis doriæ mollibus, subincanis*, Par. Bat. Prodr. M. H. 3. 133.

L'espece suivante porte une couronne velue, fort élégante.

5. *Serratula annua semine ciliari elegantissimo. Jacea annua, foliis laciniatis, serratis, purpurascente flore*, T. 444. *Cyanus, pulchro semine centaurii majoris*, J. B. 3. 24. *Centaurium capitatum, ciliare, annuum, foliis laciniatis, serratis*, M. H. Blæs. 362. *Chondrylla, foliis laciniatis, serratis, purpurascente flore*, C. B. P. 130. *Senecio carduus, apulus*, Col. 1. 34. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

SERRATUS MAJOR, *le grand dentelé.*

C'est un muscle large, charnu, un peu épais, placé sur la partie latérale de la poitrine, entre les côtes & l'omoplate qui le couvre. Sa figure approche d'un quarré inégal. Il est moins large en arriere qu'en-devant, où il se termine par des dentelures plus ou moins larges, qui paroissent disposées en rayons, de maniere que leurs extrémités décrivent une arcade ou ligne courbe. Son nom est tiré de ses dentelures.

Il est attaché en arriere à la levre interne de toute la base de l'omoplate, depuis l'angle supérieur jusqu'à l'inférieur. De-là il va tout charnu vers le devant en s'élargissant de plus en plus, & s'attache à toutes les vraies côtes, & souvent à une ou deux des premieres fausses, par autant de digitations ou dentelures.

L'attache à la premiere des vraies côtes est environ à cinq travers de doigt de la portion cartilagineuse; à la seconde un peu moins; à la troisieme environ à quatre travers de doigt; à la quatrieme à trois; à la cinquieme à deux; à la sixieme à un; à la septieme à un demi, & à la premiere fausse-côte environ à deux travers de doigt; le tout plus ou moins. L'étendue de chacune de ces attaches sur la portion osseuse des côtes, est d'un pouce au moins.

Quoique les digitations de ce muscle le fassent paroître en maniere de rayons, depuis l'omoplate jusqu'aux côtes, néantmoins ces rayons n'en partent pas tous dans l'arrangement qu'on pourroit s'imaginer par une trop légere inspection. Il est composé de deux plans, un grand & un petit.

Le petit plan est comme un muscle particulier fort étroit, collé à la face interne & le long du bord supérieur du grand plan. Il est attaché par un bout sous l'angle supérieur de l'omoplate, & par l'autre bout à la premiere & à la seconde des vraies côtes; peu à la premiere côte, mais largement à la seconde. Il est assez visible, quand après en avoir détaché le rhomboïde, on renverse l'omoplate sur le devant: mais quand on la renverse en arriere, après en avoir détaché le petit pectoral, ce petit plan ne paroît point, étant caché par le grand qui le couvre.

Le grand plan se peut diviser en deux portions différentes, une supérieure & une inférieure, qui néantmoins tiennent ensemble par leurs bords voisins.

La portion supérieure du grand plan est mince, & occuppe environ les trois quarts supérieurs de la base de l'omoplate. De-là elle se retrécit peu à peu, & forme deux digitations à peu près semblables à celles du petit plan, qu'elles couvrent en s'attachant aux deux premieres des vraies côtes, ou à la seconde & à la troisieme, ou à toutes les trois.

La portion inférieure est attachée au quart inférieur de la base de l'omoplate. De là elle s'élargit & s'écarte de plus en plus par six ou sept bandes charnues ou digitations très-longues, qui diminuent en largeur à mesure qu'elles deviennent inférieures, & s'attachent de la maniere que j'ai dit ci-dessus, aux six ou sept côtes qui suivent les deux premieres. Il faut remarquer que les trois premieres de ces bandes occuppent la plus grande partie du dernier quart de la base de l'omoplate, & que les trois dernieres s'attachent précisément à l'angle inférieur de cet os. Les extrémités des trois ou quatre bandes inférieures se rencontrent & s'entrelacent avec les digitations du muscle oblique externe du bas-ventre.

La direction des fibres & des bandes du *grand dentelé* se comprend aisément, pour peu que l'on se souvienne que les côtes sont naturellement inclinées en-bas de

derriere en-devant par différens degrés. Ainsi les fibres de la portion supérieure du grand plan se croisent de plus en plus avec les côtes; de sorte que dans l'attitude naturelle de l'omoplate, les plus inférieures de ces fibres qui montent fort obliquement, se croisent à proportion avec la troisieme, quatrieme & cinquieme des vraies côtes.

A l'égard des bandes de la portion inférieure du grand plan, les plus supérieures montent à proportion le plus obliquement de derriere en-devant, & par-là se croisent plus avec les côtes, & avec plus de côtes que les bandes suivantes, qui sont moins obliques. Et quoique celles d'après deviennent transversales, l'obliquité des côtes voisines fait qu'elles se croisent encore avec elles, mais moins. Les dernieres, ou les plus inférieures de ces bandes, commencent à descendre, & par-là s'approchent un peu de la direction des côtes, mais non pas tant que l'on s'imagine. Ces dernieres bandes sont très-grêles & foibles.

Il leve l'épaule, c'est-à-dire, la sommité de l'omoplate, & la porte en-devant, & l'affermit contre l'abaissement. C'est lui qui est le principal acteur de ces usages, & sans lequel il est impossible d'expliquer comment on peut soulever & soutenir par l'épaule ces fardeaux extremement pesans, dont on voit très-souvent les Ouvriers être chargés.

L'épaisseur, la longueur ; la disposition particuliere de ses fibres, & principalement l'attache de la plus grande portion de ce muscle vers l'angle inférieur de la base de l'omoplate, prouvent assez ce que je viens de dire. Ses bandes rayonnées par leur contraction en général éloignent l'angle inférieur du côté de l'épine du dos, & l'avancent vers la partie latérale du thorax.

Les plus supérieures de ces bandes, & qui en sont les plus fortes, tirent en même tems cet angle en haut, & par conséquent font monter l'acromion, d'autant plus que l'acromion étant borné par l'extrémité de la clavicule, ne peut être poussé en-devant.

Les bandes supérieures croisent avec la plupart des vraies côtes. On est obligé en soulevant un grand fardeau de retenir ou de rallentir la respiration, & surtout l'expiration, afin que les côtes étant ainsi comme arrêtées dans leur mouvement ordinaire, & empêchées de descendre, deviennent par-là un point fixe de ce muscle à proportion du degré de ses efforts.

Les bandes qui suivent cotoyent la longueur des côtes auxquelles elles sont attachées, & par-là gênent moins le mouvement reciproque des côtes, n'étant pas en situation de les faire monter ni de les faire descendre. Les plus inférieures de ces bandes, & qui sont les plus foibles de toutes, ne sont que des auxiliaires, uniquement pour concourir avec les autres à l'avancement de l'angle inférieur de l'omoplate, vers la partie latérale de la poitrine.

Le petit plan particulier de ce muscle n'est pas un muscle auxiliaire des bandes rayonnées, ou de la portion inférieure du grand plan. Il paroît avoir la fonction de modérer le reculement & la descente de l'angle supérieur de l'omoplate, pendant que l'angle inférieur avance & monte par l'action de la portion inférieure, c'est-à-dire, des bandes rayonnées, & de ramener ensuite l'omoplate dans son attitude naturelle.

La portion supérieure du grand plan concourt comme auxiliaire en partie à l'action de la portion inférieure ou rayonnée, & en partie à celle du petit plan, selon la différente proximité de ses attaches à la base de l'omoplate.

On voit par tout ceci que le *grand dentelé* ne peut pas servir à la respiration, & que sa principale fonction est de lever l'épaule. Il peut encore par l'action simultanée du grand plan & du petit plan avancer l'épaule plus ou moins directement en-devant, ou plutôt dans certains cas empêcher le reculement de l'omoplate; par exemple, quand on veut pousser avec effort quelque chose directement devant soi avec la main, surtout quand le bras est en même tems étendu. WINSLOW, *Anatomie.*

SERRATUS MINOR ANTICUS, *le petit dentelé antérieur.*

Douglas décrit ce muscle de la maniere suivante.

Il part, dit-il, tendineux de l'apophyse coracoïde de l'omoplate : mais il devient bien-tôt large & charnu, & s'insere tendineux à l'extrémité large de la partie osseuse de la troisieme, quatrieme & cinquieme côte.

Son usage est d'aider le grand *dentelé*, ou de tirer l'épaule en avant.

SERRATUS POSTICUS SUPERIOR, *le dentelé postérieur supérieur.*

C'est un muscle plat & mince, situé à la partie supérieure du dos. Il est attaché d'un côté par une aponévrose large au bas du ligament cervical postérieur, ou ligament épineux du cou, ensuite aux apophyses des deux dernieres vertebres du cou, & à celles des deux supérieures du dos.

De-là il descend un peu obliquement en-devant, & s'attache par des digitations ou dentelures charnues & larges à la partie postérieure de la seconde, troisieme, quatrieme, & quelquefois cinquieme des vraies côtes, près de leurs angles. Quelquefois il n'a point d'attaches à la seconde côte. Il est recouvert du rhomboïde, auquel il est comme collé.

Il est disposé pour faire monter ou mouvoir en-haut les trois ou quatre côtes supérieures qui suivent immédiatement la premiere. S'il s'en trouve dans quelque sujet une portion attachée à la premiere côte, elle ne peut servir que pour le mouvement des vertebres auxquelles elle est attachée, & non pas à mouvoir la premiere côte, à cause de l'immobilité & de la roideur de sa portion cartilagineuse.

SERRATUS POSTICUS INFERIOR, *le dentelé postérieur inférieur.*

C'est aussi un muscle plat & mince, placé au bas du dos. Il est attaché à la derniere apophyse épineuse du dos, & aux apophyses épineuses des trois vertebres des lombes, par une aponévrose large. De-là il monte un peu obliquement, devient charnu, & s'attache par des dentelures charnues ou digitations larges, aux quatre dernieres des fausses-côtes.

Son attache à la derniere de ces côtes est près du cartilage, & les attaches aux trois autres côtes sont près des angles de ces côtes. Il est couvert du grand dorsal, auquel son aponévrose est très-adhérente. Il couvre le sacro-lombaire & le grand dorsal.

Il est encore mieux disposé pour abaisser ou tenir abaissées les trois ou quatre dernieres fausses-côtes.

L'usage que l'on a voulu attribuer à ces deux muscles, comme à des gaines ou des sangles mobiles du long dorsal & du sacro-lombaire, n'a aucun fondement ; car leurs portions, qui sont couvertes de ces muscles, ne paroissent pas en avoir plus besoin que les autres qui n'en sont pas couvertes. WINSLOW, *Anat.*

SERRIOLA, nom du *Cichoreum*, dans Blancard.

SERTOLARA, nom de l'*Opuntioides marina*, *quæ corallina latifolia*, & *opuntia marina*, dans Boerhaave.

SERTULA, *campana*, le même que *Melilotus.*

SERVITUS, δουλεία, service, ou usage & fonction des parties qui en aident d'autres. Les parties subserviantes se distinguent en préparatoires & en déférentes. Ainsi les préparatoires, relativement aux testicules, sont les vaisseaux spermatiques préparans; & les déférentes sont le pénis & les vaisseaux déférens.

SERUM, le *petit-lait.* La partie claire du sang en est appellée la sérosité. Voyez *Albumen*, *Lac* & *Alimenta.*

SESAMION,

## SES.

SESAMION, σησάμιον ou σησαμοῦς, espece de gâteau fait de sesame, de miel & d'huile. Fœsius.

SESAMOIDEA OSSA, *Os sésamoïdes.*

Ces os en général sont fort petits, & ont pris leur nom de la graine à laquelle on suppose qu'ils ressemblent. On en trouve plusieurs aux jointures des orteils & des doigts.

Il y en a pourtant deux qui sont assez gros pour qu'on puisse les conserver dans les squeletes. Ils ressemblent à une perle ovale, large & plate, qui seroit creusée d'un côté.

Ils ont environ un tiers de pouce de long, & de large, la moitié de cette mesure, & sont attachés près les uns des autres, par un petit ligament court, à la base de la premiere phalange du grand orteil, de maniere qu'ils jouent de chaque côté sur l'éminence placée au milieu de la double poulie du premier os du métatarse, comme deux petites rotules.

Quoiqu'ils soient ordinairement attachés dans les squeletes au premier os du métatarse, ils n'appartiennent néantmoins qu'à la premiere phalange du grand orteil, de même que la rotule n'appartient pas à l'os fémur, mais au tibia. Winslow, *Anatomie.*

SESAMOIDES, *Sésamoïde.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont oblongues & entieres, & sa fleur semblable à celle du *reseda.* Son fruit est un amas de siliques, de cornes ou de rayons; il est rempli de semences faites en reins.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

*Sesamoides salmanticum parvum*, 1. Clus. H. 296. Boerhaave, *Ind. alt. Plant. Vol. I.* Voyez *Catanance.*

Les Botanistes n'ont point encore déterminé ce que c'est que la *sésamoïde*, qu'Hippocrate ordonne si fréquemment avec l'hellébore noir.

Voici la description que nous en a laissée Dioscoride.

La grande *sesamoïde* s'appelle hellébore noir à Anticyre, parce qu'on la mêle dans les purgatifs, avec l'hellébore blanc. C'est une herbe semblable au senneçon ou à la rue, qui a les fleurs longues, blanches, la racine foible & sans vertu, la semence semblable à celle du sesame, & le gout amer.

Une pincée de cette semence réduite en poudre, avec un scrupule & demi de l'hellébore blanc, prise dans de l'hydromel, purge la bile & le phlegme par haut. Dioscoride, *Lib. IV. cap.* 452.

SESAMUM, *Sesame.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle. Son calyce part des ailes des fleurs, presque sans pellicule, est petit, & divisé en cinq segmens longs & foibles. Sa fleur est monopétale, & ressemble beaucoup à celle de la digitale. Son ovaire est en silique, tétragonal, oblong, divisé en quatre cellules, pleines de semences dont on peut manger.

Boerhaave compte les trois especes suivantes de *sesame.*

1. *Sesamum*, Offic. J. B. 2. 896. C. B. P. 27. Raii Hist. 2. 1327. Park. Theat. 254. *Sesamum, vel sisamum*, Ger. 1054. Emac. 1232. *Sesamum, seu semp. sen.* Alp. Æg.



Vol. II. p. 47. *Digitalis orientalis, sesamum dicta*, Tourn. Inst. 164. *Sesamum Congentibus Gangya, lusitanis Girgilium*, Marcg. 21. *Gangila sive sesamum Africanum*, Pison. 111. *Schit-Elu*, Hort. M. 9. 105. Tab. 54. *Tala*, Herm. Mus. Zeyl. 58. *Graine purgative huileuse.*

Il est échauffant, modérément humectant, émollient, parégorique, visqueux, gras, & par conséquent emplastique. Il discute la dureté des nerfs; pour cet effet il faut les en frotter, & il calme les douleurs de la colique. Dale, d'après *Schroder.*

Les Egyptiens se servent beaucoup du *sesame*, tant en alimens qu'en remedes, parce qu'il croît promptement & qu'il précede les autres fruits après les inondations du Nil; il recompense bien ceux qui le cultivent, de leurs travaux, par la quantité de siliques qu'il donne. Parkinson dit, je ne sai sur quelle autorité, que le *sesame* croît de lui-même aux Indes Orientales: mais qu'on le cultive en Egypte, en Syrie, en Grece, en Crete & en Sicile. Les Arabes appellent l'huile exprimée de la graine de *sesame*, par distinction, *Zeid Taib*, c'est-à-dire, bonne huile. Ils en usent fréquemment dans leurs mets; elle est plus chere en Egypte que l'huile d'olive.

Margrave dit dans la description de cette plante, que sa racine est tendre, droite, garnie d'un grand nombre de filamens, rougeâtre au-dehors, & blanche en-dedans, si toutefois, c'est bien le *sesame* qu'il ait décrit.

Je pense, dit Ray, avec Jean Bauhin & Stapel, que cette plante n'est pas le vrai *sesame* des Anciens; il y a donc lieu de douter, que les vertus que Dioscoride attribue au *sesame* lui conviennent en effet. C'est pourquoi nous les omettrons, nous contentant de rapporter celles, dont Prosper Alpin fait mention dans son Livre *des Plantes Egyptiennes.*

On se sert, dit ce dernier, de la décoction de cette plante en fomentation, pour les ophthalmies, les toux, la difficulté de respirer, la pleurésie, la péripneumonie, & les tumeurs skirrheuses & dures; on l'emploie surtout dans les demi-bains qu'on ordonne aux femmes pour la dureté de la matrice. Elle est bonne pour la teigne & les meurtrissures; cette plante, & ses semences bouillies avec du miel, sont bienfaisantes dans la dessiccation des nerfs, les brûlures, & les inflammations chaudes. On prend sa décoction en clysteres dans la colique, & lorsqu'il s'agit de relâcher le ventre, & de hâter l'écoulement menstruel. Les femmes usent de son huile & de sa lie, en bain, pour se procurer de l'embompoint. Les Egyptiens en étendent l'usage à beaucoup d'autres choses. Ils guérissent avec son huile, les pustules, les aspérités de la peau, & plusieurs autres difformités cutanées, qui proviennent de l'humeur mélancolique; pour cet effet, ils en font prendre en boisson, avec les aliments, ou en appliquent extérieurement sur les parties affectées. Quatre onces d'huile de *sesame*, prises le matin plusieurs jours de suite, guérissent les demangeaisons à la peau, & sont un spécifique contre la difficulté de respirer, les pleurésies désespérées, la péripneumonie, & la suppression des regles. Cette huile agit tant intérieurement, qu'extérieurement, en adoucissant, & calme les douleurs violentes d'estomac, d'intestin, & de matrice. Ray, *Hist. Plant.* 1327.

2. *Sesamum alterum foliis trifidis; Orientale, semine obscuro*, Pluck. Phit. 169. 4. *Digitalis Orientalis altera, semine obscuro*, T. 165.

3. *Sesamum Orientale trifidum, flore niveo*, Hort. Compt. T. 165. *Digitalis Orientalis trifida, flore niveo*, T. 165. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante est très-utile en fomentation, dans la pleurésie, l'ophthalmie, & les tumeurs skirrheuses. On la prend en clystere dans la colique. Les Indiens en font un cas extraordinaire, parce qu'elle procure de la beau-

té & de l'embonpoint. Les femmes se frottent d'huile de *sesame*, & elles effacent de leur visage, toutes les taches causées par l'ardeur du Soleil, ou autrement. Son fruit est très-nourrissant, on le mange; & l'on en fait des gâteaux avec la semence de pavot; son huile est la plus douce de toutes les huiles; c'est pourquoi on s'en sert dans toutes les maladies chaudes. *Hist. des Plantes attribuées à Boerhaave.*

SESBAN.

Le *sesban* est un arbrisseau de la grosseur du myrte, qui a la feuille du *securidaca*, mais seulement plus longue & plus étroite. Ses branches sont tendres, herbacées, & à-peu-près également distribuées de part & d'autre, lorsqu'il est d'une certaine force. Elles sont d'un verd d'eau, tant soit peu tirant sur le rouge, elles ont quelque aspérité au toucher. Ses fleurs sont de couleur de safran, assez semblables à celles de l'*anagyris* & pendent en touffes d'une petite branche, ou d'un rejetton. Il naît de ces fleurs de longues siliques assez semblables à celles du fœnugrec, & qui contiennent des semences, qui ne different pas beaucoup de celles de la même plante. Veslingius a remarqué que le nombre des celulles de chaque silique, varie, selon le nombre des graines; & que le tronc de l'arbrisseau est armé d'épines rares & courtes; c'est pourquoi les Egyptiens en font les hayes qui servent de séparation à leurs champs. Ses graines passent pour corroboratives, & pour avoir la vertu de sécher les estomacs trop humides, d'arrêter tous les flux de ventre, & de réprimer l'écoulement immodéré des regles, prises en décoction & en poudre. Prosper Alpin, & Veslingius.

Morison blâme dans son *Hist. Oxon.* Caspard Bauhin & Parkinson, pour avoir donné à cette plante des siliques articulées; & il accuse ces Auteurs de n'avoir point eu une idée claire, de ce que c'est qu'une silique articulée. Une silique articulée, dit-il, est divisée transversalement en plusieurs jointures distinguées par des interstices; & dont chaque interstice contient une seule semence, lorsque la silique est seche & ouverte.

Quant à nous, dit Ray, nous n'avons jamais vû cette plante, Morison confesse lui-même, ne l'avoir point vûe. Il est donc incertain, si ses siliques sont vraiment articulées, ou si elles ne sont que protubérantes, ou noüeuses, & si les interstices où sont placées les semences, ne sont que déprimés ou retrécis. Ray, *Histoire des Plantes.*

SESCUNCIA, ou SESQUIUNCIA, *demi-once.*

SESELI. *Seseli.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace; elle dure au moins deux ans. Ses feuilles sont plus larges & plus courtes, & ses semences plus longues que celles du fenouil.

Boerhaave fait mention de quatre especes de *Seseli.*

1. *Seseli perenne, folio glauco breviori*, Boerh. Ind. A. 50. *Fœniculum sylvestre*, Offic. *Fœniculum sylvestre perenne, ferulæ folio breviori*, Tourn. Inst. 311. *Meum latifolium adulterinum*, C.B. P. 148. *Meum alterum Italicum quibusdam*, J.B. 3. 15. Raii Hist. 1. 433. *Meum spurium*, Ger. 895. *Meum alterum Italicum*, Ger. Emac. 1152. *Meum spurium Italicum*, Park. Theat. 889. *Saxifraga montana minor Italica, foliis in breviores partes divisis*, Hist. Oxon. 3. 272. *Seseli bâtard.*

Il croît dans les lieux montagneux & secs, & fleurit en Juin. Sa racine qui est d'usage, est très-dessiccative, brûlante & pernicieuse à l'estomac. Appliquée extérieurement, c'est un escarotique.

2. *Seseli perenne, folio glauco, longiori*, Vaill. *Fœniculum sylvestre elatius, ferulæ folio longiori*, T. 311. *Saxifraga Matthioli tenuifolia & umbellifera*, J.B. 3. 2. 18.

3. *Seseli, quæ ferulæ facie, Thapsia, sive turbith Gallorum*, J. B. 3. 2. 45. Boerh. Ind. A. 50. *Turbith cineritium, pseudo-turbith*, Offic. *Thapsia ferulæ facie, sive turbith Gallorum*, Raii Hist. 1. 420. *Thapsia fœniculi facie* C.B.P. 148. Park. Theat. 877. *Seseli de France.*

On le trouve dans les montagnes de la Guyenne, & sa racine dont on fait usage, a les vertus du *Thapsia.*

4. *Seseli quæ Saxifraga Pannonica*, H. 196. *Saxifraga montana minor, multifido folio, Pannonica*, M. H. 3. 273. *Daucus montanus, multifido, brevique folio*. C.B. P. 150. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Le nom de *Seseli* est ancien; on le donne à un si grand nombre de plantes, que nous ne finirions point, si nous voulions les rapporter toutes. Lobel l'appella d'abord *Meum adulterinum*; & il a conservé ce nom depuis: Morison l'a mis au nombre des saxifrages. Sa racine est la seule partie dont on fasse usage en Medecine; elle purge violemment par haut & par bas. Quant à ses usages extérieurs. Il entre dans tous les onguents préparés pour les maladies de la peau. Il est moins odoriférant que le fenouil. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Seseli, nom commun à différentes sortes de *Silaum.*

Seseli Æthiopicum. Offic. *Seseli Æthiopicum frutex*, Ger. 1233. Emac. 1241. Raii Hist. 1. 476. Park. Theat. 907. *Seseli Æthiopicum salicis folio*, C. B.P. 161. *Seseli Æthiopicum fruticosum, periclymeni folio*, J.B. 3. 197. *Bupleurum arborescens, salicis folio*, Tour. Inst. 310. Boerh. Ind. A. 71. *Seseli d'Ethiopie.*

On le cultive quelquefois dans les Jardins des Curieux; il fleurit en Août.

Sa graine a plus d'acrimonie & d'odeur que celle du *Seseli* de Marseille; c'est pourquoi on lui attribue une efficacité extraordinaire.

Seseli Æthiopicum, nom du *Laserpitium, foliis latioribus lobatis.*

Seseli Creticum, nom du *Tordylium Narbonense minus*, ou du *Tordylium Apulum minimum.*

Seseli Maritimum, nom du *Ligusticum Scoticum, apii folio.*

Seseli Massiliense, Offic. Raii Hist. 1. 414. *Seseli Massiliense alterum*, Ger. 894. Emac. 1051. Park. Theat. *Seseli Massiliense, ferulæ facie*, C. B.P. 161. *Seseli Massiliense nuperorum, folio aliquatenus simili Visnagæ*, J. B. 3. 33. *Libanotis Massiliensis, ferulæ folio*, Hist. Oxon. 3. 310. *Seseli de Marseille.*

Sa semence est la partie de cette plante dont on fait usage. On s'en sert principalement dans les maladies de la tête, dans l'épilepsie, dans l'affoiblissement de la vûe, dans les convulsions, & autres semblables, dans les maladies de la poitrine, & des poumons, les toux, les catharres; dans les obstructions au foie, les hydropisies, les crudités d'estomac, la pierre des reins & de la vessie, & dans la suppression des regles. C'est un remede spécifique contre la ciguë. Dale, d'après *Schroder.*

Seseli Massiliense, est encore le nom du *Fœniculum tortuosum.*

Seseli montanum, nom de l'*Oreoselinum, apii folio, majus.*

Seseli palustre, nom du *Thysselinum palustre.*

Seseli Peloponense, nom de la *Cicutaria, latifolia, fœtida.*

Seseli Pyrenaicum, nom de l'*Apium Pyrenaicum, Thapsiæ facie*.

Seseli vulgaris, nom du *Siler montanum majus*.

SESQUI; ce mot joint à un nombre, un poids, ou une mesure, signifie le tout avec sa moitié.

SESQUI-ALTERUM, le même que *hemiolium*. La fievre, *sesqui altera*, dont fait mention Van-Helmont, en est une espece irréguliere & composée.

SESQUI-HEMINA, *un hemine & demie*.

SESQUI-LIBRA, *une livre & demie*.

SESQUI-OBOLUS, *une obole & demie*.

SESQUIPLUM, le même que *hemiolium*.

SESQUI-SEXTARIUM, *un septier & demi*.

SESQUI-UNCIA, *une once & demie*.

SESSILIS; épithete que l'on donne à une espece de verrue, appellée *Myrmecia*.

## S E T

SETACEUM, *Seton*. M. Bernard remarque que Lanfranc a donné il y a quatre cens ans, une description du *séton*. Le Docteur Freind, ajoute que Roland, plus ancien encore, puisqu'il vivoit dans le XIII. Siecle, non-seulement en a parlé aussi; mais s'est même servi du terme usité à présent, & a décrit la maniere de passer le fil avec une aiguille.

Camanusali, Medecin de Baldach, ou Bagdat, qui vivoit avant la prise de cette Ville par les Tartares en 1258. parle à deux reprises du *séton*, dans la cure de la cataracte, & désigne par le terme de *lunella*, une apostume entre la cornée & l'uvée.

Le Docteur Freind, croit que c'est cette opération qu'Albucasis décrit à l'endroit où il traite de la cautérisation de l'aisselle, lors de la dislocation de l'épaule, provenante d'un trop grand flux d'humeurs; il prescrit dans ce cas un cautere, qui ait deux ou trois filets ou branches, fort menues & fort pointues, & les passe dans la peau, de maniere qu'elles reviennent par l'autre côté. Il pratique la même méthode dans les tumeurs de la rate, & conseille d'entretenir les ulceres fluants pendant long-tems.

François de Piémont, qui étoit Medecin de Robert, Roi de Sicile, vers l'an 1310. a transcrit, en parlant de la dislocation, les termes d'Albucasis à ce sujet. Rhazes s'exprime sur les sétons, de maniere qu'il est visible, que c'étoit une pratique commune de son tems. Il décrit les différens endroits où on en peut appliquer, comme le cou, le dos entre les deux épaules, le ventre, &c. les maladies pour lesquelles il est à propos de le faire, &c. Le Traducteur rend le terme de Rhazes, par *sectorium*, & dit d'après son Auteur, qu'il faut tenir l'ulcere ouvert, *cum tentis & petiis*, par où il exprime le *séton* de la maniere la plus claire qu'il étoit possible. Le même Auteur conseille d'en faire un pour les maux d'oreilles, d'yeux ou de dents, au milieu ou au lobe de l'oreille, & de le laisser fluer le plus long-tems qu'il se pourra.

M. Freind pense que l'usage du *séton* nous est venu des Medecins de bestiaux: il en rapporte une description tirée de Columelle, écrite sous le regne de Claude, & dit que cette méthode est encore en vogue parmi les pâtres. Columelle le propose pour le cas de la peste ou d'autres maladies épidémiques sur les vaches; & on trouve des exemples de cauteres appliqués aux mêmes endroits, sur des corps humains pour de semblables maladies; premierement par J. Arculanus qui florissoit dans le XV. siecle, & ensuite à son exemple, par plusieurs Medecins plus modernes, qui recommandent cette pratique comme le meilleur préservatif dans cette terrible maladie.

Du tems d'Albucasis, & quelques cens ans après, c'étoit toujours par le moyen d'un cautere qu'on passoit un *séton*. Houllier est le premier qui l'ait fait avec une aiguille froide; & il est étonnant qu'Hildan, long-tems après se soit donné pour l'Inventeur de cette méthode. Cependant il paroît que la critique de Severinus n'est pas sans fondement, lorsqu'il prétend que le terme de *sectorium*, employé par le Traducteur de Rhazes, donne à entendre, que ce n'étoit pas seulement en brûlant qu'on formoit un *séton*: & en effet, il est certain que Rhazes distingue deux manieres de faire cette opération: l'une en brûlant, l'autre en coupant; & quelquefois en faisant l'un & l'autre; & dans l'article où il ordonne de passer le *séton* entre le nombril & la clavicule, pour l'asthme, la phthisie, la pleurésie & autres maladies semblables: il ajoute qu'on peut aussi appliquer le cautere sur les mêmes endroits pour raison des mêmes maladies. Freind, *Histoire de la Medecine*.

On fait un *séton*, lorsqu'on a passé quelque crin de cheval, un fil, ou un cordon de fil à travers la peau, surtout au cou, avec une espece d'aiguille fort large: Cette opération se fait de trois manieres.

Dans la premiere, le Chirurgien prend la peau, à la partie la plus basse du cou. Un Assistant la tient élevée, & fortement distendue, à peu-près à un pouce de hauteur; cependant le Chirurgien la perce avec une large aiguille courbe, telle que celles qu'on voit *Pl. VII. Vol. IV. fig.* 12. ou *Pl. X. Vol. I. fig.* 9. garnies d'un fil, ou de soie, ou de coton, ou d'un morceau de linge étroit, ou de vingt ou trente fils, ou brins de coton, retors ensemble, comme on voit *Pl. I. Vol. II. fig.* 17. Il retire ensuite son aiguille, & laisse le fil sous la peau.

Il traite après cela la plaie avec quelqu'onguent digestif, & il applique une emplâtre sur chaque ouverture, par laquelle passe le fil. Voilà la premiere espece de *séton*, appellée *seta equina*; parce que les Anciens se servoient du crin, auquel les Modernes ont substitué le fil ou le coton, parce que le malade en est moins incommodé. Il faut avoir soin de tirer le fil à droite & à gauche, deux fois par jour, le soir & le matin; ce qui fera sortir la matiere, ainsi que d'un cautere; on essuyera cette matiere. On aura par ce moyen un ulcere à double orifice, qui rendra tous les jours une grande quantité de pus. On entretiendra cet ulcere, tant que l'état du malade l'exigera. Lorsque le fil commencera à devenir mal-propre; on en attachera un autre à son extrémité; & l'on substituera celui-ci, en tirant doucement celui-là.

a seconde maniere de faire le *séton*, ne differe de la premiere, qu'en ce qu'on se sert, pour faire l'incision à la peau, d'un bistouri à deux tranchans, comme on le voit *Pl. II. Vol. II. fig. B* ou *I*. au lieu d'une aiguille, & qu'on introduit le cordon avec une sonde. Le bistouri faisant une ouverture beaucoup plus grande que ne fait l'aiguille, donne lieu à l'évacuation d'une plus grande quantité de matiere: mais pour opérer commodément, servez-vous d'un instrument emmanché, comme vous le voyez *Pl. XI. Vol. I. fig.* 5. & lorsque vous aurez percé la peau en *B*, faites passer le cordon par l'ouverture *A*, en tirant l'instrument, par l'ouverture qu'il aura faite, & laissant le cordon sous la peau.

La troisieme maniere, c'est de se servir d'un instrument particulier, représenté dans Bartisch, André de la Croix, Hildan, Fabricius ab Aquapendente, & Glandorp. On saisit fortement la peau avec cet instrument; on la perce avec un fer rouge & pointu; & l'on passe le cordon. Comme cette opération est plus douloureuse, & produit une plus grande suppuration, les plus célebres Medecins l'ont préférée aux précédentes; en effet il est naturel qu'elle cause une révulsion plus abondante, de matiere peccante & superflue, des yeux, & des

autres parties principales de la tête.

Il y en a qui pensent que le *séton* longitudinal au cou, est préférable au *séton* transversal. J'en ai fait l'essai; & tout ce que j'ai trouvé, c'est que l'opération en devenoit d'autant plus difficile, qu'on avoit plus de peine à élever la peau, pour la percer transversalement, que longitudinalement, & pour introduire convenablement l'aiguille, ou le scalpel. Dans cette opération, on inclinera la tête du malade en arriere. On prendra la peau du cou, & on la percera avec l'aiguille fort courbe qu'on voit *Pl. X. Vol. I. fig. 9.* on travaillera plus facilement, si l'on prend la peau, non avec les doigts, mais avec la tenette dont on se sert pour le polype au nez, & qui a deux ouvertures oblongues à ses extrémités, à travers lesquelles on ouvre facilement la peau. Voyez cette Tenette, *Pl. VII. Vol. I. fig. 10.*

Dionis, Garengeot & d'autres, ont regardé le *séton*, comme une opération, sinon tout-à-fait inutile, au moins peu avantageuse dans la cure des maladies. D'habiles Medecins ont pensé au contraire, que c'étoit un remede excellent, surtout dans les maladies opiniâtres de la tête, comme l'assoupissement, le mal de tête, l'épilepsie, & les maux d'yeux. Comme il se fait par ce moyen une révulsion abondante de matieres corrompues & superflues, de la tête vers le cou; il n'est pas extraordinaire que des Praticiens, ayant pensé qu'un *séton* valoit mieux que deux cauteres. D'ailleurs il est démontré par l'expérience, qu'il est bienfaisant dans les affections de la tête, comme dans l'hydrocéphale, les catarrhes, les maux violens, la perte de la mémoire; l'épilepsie, l'assoupissement, & même l'apoplexie; & dans les maladies des yeux, comme les inflammations violentes, la goute sereine, & la cataracte commençante: mais comme ce remede est douloureux & incommode; cela détourne beaucoup de gens, d'en éprouver les bons effets. HEISTER, *Chirurgie.*

SETANIOS, σητάνιος; épithete que l'on donne à une espece de froment qu'on seme au printems, qu'on recueille en été, & qui par conséquent n'a été qu'environ trois mois en terre. On l'appelle aussi *trimestre*, *hornus* ou *hornotinus*. *Setanos* signifie aussi, selon Hesychius, pur ou fin.

## SEV

SEVATIO, le même que *Steatoma*. CASTELLI, d'après *Ingrassias.*

SEVERI COLLYRIUM. Voyez *Album Severi collyrium.*

SEULO, *Plomb.* RULAND.

SEUTLOMALACHE, *bette*, selon quelques-uns, ou *épinars*, selon d'autres. BLANCARD.

SEVUM, le même que *Sebum.*

## SEX

SEXTANS, la sixeme partie d'une livre, ou deux onces, ou seize dragmes. GALIEN, *de C. M. P. G.* & *de C. M. S. L.*

C'est en général la sixieme partie d'un poids ou d'une mesure quelconque.

SEXTARIUS, ξέστης; mesure de substances liquides & solides. Voyez *Mensura.*

Nous ajouterons seulement ici, que les parties du *sextarius* étoient ainsi que celle de l'*as*, de l'*uncia*, du *sextans*, du *quadrans*, du *triens*, du *quincunx*, du *semis*, du *septunx*, du *bes*, du *dodrans*, du *dextanx*, du *deunx*. Toutes ces mesures sont composées d'un certain nombre de *cyathus*, & le *cyathus* est la douzieme partie du *sextarius.*

SEXTULA; la sixieme partie d'une once, ou quatre scrupules.

SEXUNX, *six onces*, ou demi-livre.

## SFE

SFERRO CAVALLO; terme Italien pour *ferrum equinum*, fer à cheval.

## SHE

SHERARDIA; nom que M. Vaillant, Professeur en Botanique à Paris, a donné à un genre de Plantes, en mémoire du Docteur Guillaume Sherard, le plus fameux Botaniste de son siecle.

Voici ses caracteres:

Sa fleur est labiée, & n'a qu'une feuille divisée en cinq parties par les bords. La levre supérieure en contient deux, & l'inférieure trois. Son ovaire qui est placé au fond du calyce, dégénere en une capsule seche, qui contient deux semences oblongues, à quoi l'on peut ajouter, que ses feuilles croissent deux à deux & opposées.

Miller en compte les treize especes suivantes.

1. *Sherardia repens nodiflora*, Vaill. Nov. Gen.
2. *Sherardia repens, folio subrotundo, crasso, nodiflora*, Vaill. Nov. Gen.
3. *Sherardia incana, nodiflora*, Vaill. Nov. Gen.
4. *Sherardia nodiflora, Stœchadis serratifolii, folio*, Vaill. Nov. Gen.
5. *Sherardia, ocymifolio lanuginoso, flore purpureo*, Vaill. Nov. Gen.
6. *Sherardi, teucrii folio, flore purpureo*, Vaill. Nov. Gen.
7. *Sherardia frutescens, teucrii folio, flore cæruleo, purpurascente amplissimo*, Vaill. Nov. Gen.
8. *Sherardia teucrii folio, flore coccineo*, Vaill. Nov. Gen.
9. *Sherardia spicata, folio angusto serrato, flore cæruleo*, Houst.
10. *Sherardia spicata, flore purpureo, seminibus majoribus, longioribus & laxiùs digestis*, Houst.
11. *Sherardia Verbenæ folio, subrotundo, crasso, floribus cæruleis, spicâ longissimâ & crassissimâ*, Houst.
12. *Sherardia, foliis oblongis, serratis, flore cæruleo, spicâ longissimâ*, Houst.
13. *Sherardia arborescens, nodiflora, foliis rugosis & serratis, flore purpureo*, Houst.

La premiere de ces plantes est originaire d'Europe; ainsi elle y viendra en plein air.

Toutes les autres especes viennent des contrées chaudes de l'Amérique; ainsi elles ne prosperent point ici en plein air.

Le Docteur Guillaume Houstoun trouva la seconde espece à la Jamaïque, où elle est fort commune. Ses branches serpentent sur la terre; il part des racines de ses jointures, & elle produit peu de fleurs. Elle a ces deux caracteres communs avec la premiere espece.

Le même Botaniste trouva la quatrieme espece à la Vera-Cruz, où elle est fort commune, & dans d'autres contrées des Indes occidentales, d'où il m'en est venu des semences.

La septieme espece est une très-belle plante, & qui mérite d'avoir place dans tous les Jardins bien fournis. Elle produit de longs épis de fleurs larges & bleues, qui durent long-tems, & font un très-bel effet. M. Robert Millard, Chirurgien, en envoya le premier de la graine en Angleterre. Il l'avoit découverte aux environs de Panama.

La treizieme espece s'éleve à neuf ou dix piés de haut, & a la tige ligneuse. MILLER, *Diction.*

## SIA

SIAGONAGRA, de σιαγὼν, mâchoire, & de

ἄγρα, proie ; *goute aux mâchoires.*

SIALAGOGA, *sialagogues.* Les *sialogogues*, ou remedes salivans, sont ceux qui donnent un mouvement violent aux liqueurs lymphatiques & salivaires, & les font sortir par la bouche. Mais bien qu'il y ait beaucoup de remedes tirés des végétaux, qui, pris par la bouche comme les émétiques, ou mâchés comme les apophlegmatisans, font sortir du gosier & des glandes la liqueur salivaire, à peine la nature entiere fournit-elle rien qui donne plus de mouvement à toute la masse de la lymphe, & la pousse si fortement vers les glandes & canaux salivaires, que les remedes tirés du regne minéral, & surtout ceux qui sont tirés du mercure & du régule d'antimoine, par des opérations chymiques ; de sorte que leur usage fait couler la salive, non-seulement pendant des semaines, mais pendant des mois entiers, continuellement & avec abondance. Cela est surtout particulier au mercure, qui, appliqué extérieurement, ou pris intérieurement à petite dose, cause une salivation abondante, au moyen de laquelle, quand elle est bien gouvernée, on peut guérir & emporter radicalement des affections très-opiniâtres, & même incurables par toute autre voie, causées par l'impureté de la sérosité & de la lymphe, comme la vérole, l'herpes, la gale maligne, les ulceres malins & rongeans. Cette vertu est propre non-seulement au vif-argent bien éteint avec le sucre, & avalé avec quelque conserve, mais à toutes les préparations de ce minéral, comme le mercure doux, le précipité rouge, le précipité blanc, fait par le mélange de l'esprit de sel ammoniac, avec la solution du mercure faite par l'eau-forte, le turbith minéral, l'arcane corallin, le mercure diaphorétique jovial & solaire, l'éthiops minéral, & le cinabre, tant naturel que celui d'antimoine, ou le commun, préparé avec le soufre, & la poudre de Riviere, contre la fievre quarte. Entre ceux qui doivent leur naissance à la substance réguline de l'antimoine, il faut compter le safran des métaux, la poudre de Monkius, le soufre doré préparé à la maniere ordinaire, c'est-à-dire, précipité avec le vinaigre, ou la solution de mars, ou celle de l'or, ou précipité d'une maniere particuliere, comme la panacée de Glauber, appellée panacée de Conardingius dans les Pharmacopées de Brunswic.

On peut faire deux classes des salivans dont nous venons de parler, celle des forts & des doux. Entre les doux qui se tirent du mercure, il faut mettre l'éthiops minéral & le cinabre, lesquels donnés en dose un peu forte & continuée, procurent la salivation, mettent en mouvement les humeurs lymphatiques, & s'employent avec succès pour dissoudre & fondre les liqueurs épaissies dans les maladies qui naissent des obstructions des glandes, ou de la coagulation de la sérosité, ou de son extravasation dans la tête. Comme dans les préparations d'antimoine le soufre se trouve en quelque maniere marié avec la substance réguline, elles agissent plus doucement, & causent moins de désordres & d'accidens qu'on n'a lieu d'en craindre de la part des remedes mercuriels préparés chymiquement. Nous mettons aussi au nombre des salivans doux, le mercure bien lavé & bien préparé, & le vif-argent en nature bien purifié, & réduit en forme solide & en poudre, suivant les regles de l'art. Nous en exceptons cependant le mercure vif appliqué extérieurement, c'est-à-dire, réduit en onguent avec des matieres grasses, dont on frotte les parties nerveuses inférieures des piés, les jarrets, les genoux & l'épine du dos ; car appliqué de cette maniere, il cause sur le champ un flux de bouche très-violent, & dont on peut à peine quelquefois se rendre maître.

La maniere d'agir du mercure & son opération, comme je le conçois, dépend de quelques principes qu'il faut commencer par établir.

1°. Le mercure est le plus pesant de tous les fluides, & ses plus petites parties, quelque divisées ou dissoutes qu'on les suppose, conservent toujours leur pesanteur spécifique supérieure à celle de tous les corps fluides.

2°. Tous les menstrues salins dissolvent le mercure, & le réduisent en molécules extremement petites, qui pénetrent dans les parties les plus intimes des vaisseaux & des pores du corps humain, tant à raison de leur qualité corrosive, que de leur pesanteur spécifique. On peut juger de l'étonnante petitesse que peuvent acquérir les parties du vif-argent, sans rien perdre de leurs forces, par la solution du mercure sublimé dans l'eau. Car un seul grain de cette préparation, non-seulement donne à deux onces d'eau un gout métallique irritant, mais une vertu capable, quand on prend intérieurement cette liqueur, de causer des excrétions de salive, de la sueur, de gros excrémens, & même le vomissement, suivant la disposition des sujets & des humeurs ; & son application extérieure seche, & repousse sur le champ la gale & toutes les éruptions qui défigurent la peau. Lors donc qu'on applique à l'extérieur les remedes mercuriels au moyen de la fumigation, des emplâtres, des onguens, ou qu'on les fait prendre intérieurement, les humeurs alcalines bilieuses les dissolvent, ou les réduisent en parties extremement déliées, lesquelles s'insinuant promptement & avec vivacité dans les nerfs, & surtout les fibres nerveuses des glandes conglobées & conglomérées, & même dans les membranes des vaisseaux lactés & lymphatiques, agissent sur elles, & accélerent la circulation de la lymphe par l'augmentation de leur systole ou de leur contraction ; & cette augmentation du mouvement de la lymphe, résout & débarrasse à la fin les obstructions, les stagnations & les stases, que la lymphe coagulée forme dans les glandes & les petits vaisseaux.

C'est de cette maniere qu'on déracine heureusement la vérole, & les maladies qui par leur nature ont de l'affinité avec elle. Il ne s'ensuit cependant pas que pour guérir ces maladies & la vérole, il soit nécessaire d'exciter la salivation ; car celui qui a le secret de bien employer les mercuriels & les antimoniaux préparés, est en état de guérir radicalement ces maladies sans flux de bouche, comme l'a prouvé autrefois M. Hoffman dans une dissertation ; & en effet tous les Medecins habiles & éclairés conviendront sans peine, que le flux de bouche n'est pas la cause de la guérison de la vérole, mais bien la fonte des humeurs visqueuses, qui engageoient les glandes & les petits vaisseaux ; fonte, qui par accident est suivie d'un abondant écoulement de l'humeur salivaire.

Dans la salivation que cause le mercure, à ce que j'ai souvent remarqué, les parties extérieures, & surtout les inférieures, comme les piés, sont ordinairement froides & resserrées, le ventre se constipe & l'urine se supprime. Or, cette contraction des parties inférieures empêchant la liberté de la circulation de la lymphe & de la sérosité, & même du sang dans les petits vaisseaux, il est nécessaire que les liqueurs séreuses & lymphatiques se portent avec impétuosité vers les parties supérieures, & surtout vers les réservoirs glanduleux par lesquels ces liqueurs sortent ordinairement du gosier. Or, quand une fois le chemin est frayé, les liqueurs s'y portent d'elles-mêmes ; détermination qui empêche & l'appétit, & le sommeil. J'ai aussi remarqué dans ceux qu'une salivation énorme continuée pendant plusieurs mois, a fait à la fin mourir de défaillance & de catarrhe suffoquant, les parties si froides, qu'aucun secours, ni bain, ni friction, n'a pu les réchauffer. Or que le dérangement de la liberté, & de l'égalité de la circulation de la lymphe & du sang dans toutes les parties du corps, puisse produire la salivation ; c'est ce que prouve évidemment l'exemple des hypocondriaques & des mélancoliques qui sont continuellement sujets à cet accident, parce que la contraction de leurs parties inférieures repousse avec force la lymphe & la

salive vers le tissu glanduleux du gosier & de la bouche.

Il me paroît que la raison pour laquelle l'humeur qui sort par la salivation, surtout dans les sujets attaqués de maladies vénériennes, répand une odeur si fétide & si putride, est que les parties très-déliées du mercure, qui surpassent en pésanteur toutes celles des autres liqueurs, s'alliant avec elles, commencent à en dissoudre le mélange, la température, & le tissu, par leur mouvement de rotation, comme il arrive dans la putréfaction; ce qui cause la puanteur sulphureuse volatile de ces matieres, & donne aux dents mêmes une teinte de noir.

Toutes les panacées si vantées par les Chymistes, & surtout les Solaires, qui tirent la plus grande partie de leurs facultés d'un principe métallique & mercuriel, peuvent avoir leur usage dans les maladies où il est, pour ainsi dire, besoin de coins & de leviers, pourvu qu'on les prépare bien, & qu'on les administre de même. Car ces remedes sont d'une grande activité, & agissent puissamment sur le genre nerveux, donnés en très-petite dose, & font de grands effets. Je connois même de ces remedes, surtout de ceux tirés de l'antimoine, qui, suivant la dose, le régime, la disposition des sujets, font en état, en petit volume, d'exciter le vomissement, les déjections, & même le flux de bouche. Mais il y a très-peu de Medecins qui connoissent la vraie maniere de s'en servir, & de les appliquer. Fr. Hoffman.

SIALISMUS, le même que *Ptyalismus*.

SIALOCHOOS, σιαλόχοος, de σίαλον, salive, & de χέω, verser; c'est dans Hippocrate, celui qui rend dans une esquinancie une grande quantité de salive. Erotien rend *sialochoi*, σιαλόχοι, par ceux dont la bouche abonde en salive amere; & Hesychius, par ceux dont la salive s'échappe de la bouche en parlant; inconvénient auquel sont assez sujets ceux qui ont la langue trop large.

## SIB

SIBAR, *vif-argent*.

SIBARE, espece de phrénésie violente, selon Avicenne, ou inflammation éréspélateuse & gangréneuse au cerveau & dans ses membranes, selon d'autres.

SIBEDATA, *Asclepias*, dans Paracelse. Ruland. C'est aussi une pierre sur laquelle on broye des couleurs.

SIBETINA, épithete que Paracelse donne à la colique.

SIBILUS, *sifflement*, ou bruit tel que celui que font les asthmatiques en respirant, ou qu'on entend quelquefois dans le mal d'oreille. Vesale donne le nom de *sibilus* à la luette.

## SIC

SICCANTIA, remedes dessiccatifs.

SICCHASIA, σικχασία, ce mot signifie dans le Traité de Moschion, *de Morb. Mul. cap.* 18. le dégout d'alimens, & le mal d'estomac auquel sont sujettes les femmes pendant la grossesse.

SICCUS, *sec*; on dit d'une personne constipée, qu'elle a le ventre *sec*, & de celle qui manque d'humidité, qu'elle est d'un tempérament *sec*. La tympanite s'appelle hydropisie seche; & l'inflammation aux yeux, qui n'est accompagnée d'aucun écoulement d'humeurs, ophthalmie seche.

SICELICA ou SICULA, épithete que Galien donne à un remede, qu'il recommande contre la colique, *D. C. M. S. Loc. Lib. IX. cap.* 5.

SICILIANE. Voy. *Androsæmum*.

SICILICUM ou SICLIUM, poids de quatre dragmes, selon Galien. Rhodius ne fait le *siclium* que de deux dragmes, dans ses notes sur Scribonius Largus.

SICUA, *ventouse*.

SICYEDON, σικυηδὸν, espece de fracture, qui revient à celle qu'on appelle *cauledon*. Voy. *Fractura*.

SICYOIDES, *concombre à une seule graine*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en cloche; elle n'a qu'une feuille, divisée en plusieurs segmens par les bords. Elle en porte plusieurs, dont les unes sont mâles, & n'ont point d'embryon; les autres femelles, qui sont placées sur le fruit, lorsqu'il ne fait que de paroître; ce fruit grossit dans la suite, & prend la forme d'une amande; il est plat, épineux, & ne contient qu'une semence de la même forme.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

*Sicyoïdes Americana fructu Echinato foliis angulatis*, T. 103. *Cucumis Canadensis, monospermos, fructu Echinato*, Par. Bat. 133. *Colocynthus monococcos. Vulgò Bryonia Canadensis, semine anguriæ*, Wolk. Boerh. *Index alt. Plant.*

Boerhaave conjecture que cette plante est vénéneuse.

Miller fait mention d'une autre espece de *sicyoïdes*, sous le nom de

*Sicyoïdes Americana, fructu Echinato, foliis laciniatis*.

SICYONE, σικυωνή, c'est dans Hippocrate la coloquinte; ou une espece de gourde en forme de poire; ou une ventouse ordinaire; ou une ventouse conique, ouverte par son extrémité la plus petite. Galien, *Exegesis*. Erotien entend par ce mot, une figue sauvage.

SICYONIUM OLEUM. Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 20. donne la préparation de trois sortes d'huiles, sous ce titre.

La premiere est l'huile

Sicyonium simplex, qui se prépare de la maniere suivante.

Prenez *de racines de concombres sauvages, deux onces*.

Mettez-les dans une pinte, ou dans un demi-septier Italique d'huile.

Faites bouillir le tout dans un vaisseau double.

La seconde est l'huile

Sicyonium compositum, qui se fait de la maniere qui suit.

Prenez *d'huile dix septiers*.
*de racines de concombres sauvages ratissées, une livre;*
*de serpolet, &* / *de melilot,* } *de chaque, six onces;*
*de trochisques gras de pin* (voyez *Dais*) / *de guimauves,* } *de chaque, cinq onces;*
*de scolopendre, six onces;*
*de fœnugrec, deux septiers.*

Faites macérer le fœnugrec dans de l'eau pendant un jour.

Passez cette eau, ajoutez les autres ingrédiens avec l'huile & deux septiers de vin.

Faites bouillir le tout.

Ajoutez *de moelle de cerf, délayée avec une quantité suffisante d'huile, quatre onces;*

*de graisse de poule, la même quantité.*

Cela fait, séparez l'huile, & la renfermez dans des vaisseaux convenables.

Il y en a qui après l'avoir fait bouillir, l'exposent au soleil pendant quarante jours.

La troisieme espece d'huile s'appelle pareillement,

Sicyonium compositum: mais elle est plus énergique que les précédentes.

Voici la maniere dont elle se prépare.

Prenez *de suc d'élatérium, trois demi-septiers.*
*d'aristoloche longue & ronde,*
*de styrax,*
*d'énula campana,*
*d'hysope,*
*d'iris,*
*de coloquinte,*
*de pouillot,*
*d'origan,*
*de souchet,*
*de bois du Liban,*
*de centaurée,*
*de feuilles de laurier,* } *de chaque, deux onces;*
*d'huile, cinq demi-septiers.*

Mêlez le tout ensemble, & faites bouillir jusqu'à ce qu'il reste peu de liqueur. Paul Eginete, *Lib. VII. cap. 20.*

SICYS, *concombre.*

## SID

SIDA, σίδη, *grenade;* le *sidia*, est la pelure ou l'écorce de la grenade. Hippocrate.

Blancard dit que *Sida* est synonyme à *Althæa*, guimauve: mais je ne sai sur quelle autorité il se fonde.

SIDA-POU, nom d'un arbre qui croît au Malabar: il n'est remarquable, que parce qu'il ne porte des fruits que quand il est extremement vieux. Ray, *Hist. Plant.*

SIDERATIO, *apoplexie* ou *sphacele*, ou espece d'érésipele.

SIDERITIS, *Crapaudine.*

Voici ses caracteres.

Son casque est droit; sa barbe divisée en trois parties; longue & pendante; ses fleurs croissent en guirlandes aux ailes des feuilles qui sont divisées comme une crête; & qui different dans cet endroit de ce qu'elles sont dans les autres endroits de la plante.

Boerhaave en compte les treize especes suivantes.

1. *Sideritis Alpina, hyssopifolia,* C. B. P. 233.
2. *Sideritis, vulgaris, hirsuta, erecta,* C. B. 233. Boerh. Ind. A. 171. *Sideritis,* Offic. *Sideritis vulgaris,* Ger. Emac. 697. Raii Hist. 1. 563. *Sideritis vulgaris hirsuta,* J. B. 3. 425. *Sideritis vulgaris Clusii,* Park. Theat. 585. *Crapaudine commune.*

Cette plante croît en Allemagne, en Italie & en France, & fleurit en Juin. Son herbe est d'usage; elle passe pour bienfaisante dans les ruptures & les plaies; & l'on dit qu'elle est tellement dessiccative, qu'elle guérit les fleurs blanches.

Dale fait mention d'une espece de *crapaudine;* dont celle-ci differe fort peu: cependant il les distingue, & en donne deux descriptions différentes.

La seconde, selon lui, est la

*Sideritis,* Offic. *Sideritis hirsuta procumbens,* C. B. P. 233. Raii Hist. 1. 564. Tourn. Inst. 191. *Sideritis Clusio Hispanica, hirsuta,* J. B. 3. 426. *Sideritis prima herba Judaïca,* Park. Theat. 584. *Sideritis herba Judaïca,* Ger. 559. *Sideritis Judaïca Lobelii,* Ger. Emac. 690. *Crapaudine.*

On applique ses feuilles sur les plaies, avec succès & sans danger d'inflammation.

Les Botanistes n'ont point encore déterminé ce que c'est que les trois especes de *sideritis* dont Dioscoride fait mention. Dale prétend que la plante, que nous venons de caractériser, est la premiere espece; la *pimpinella sanguisorba,* la seconde; & le *geranium Robertianum,* la troisieme.

3. *Sideritis hirsuta, vulgaris, humilior,* C. B. P. 233.
4. *Sideritis arvensis, latifolia, glabra,* C. B. P. 233. Raii Hist. 1. 566. Park. Theat. 587. Ger. Emac. 699. Boerh. Ind. A. 171. *Sideritis glabra arvensis,* J. B. 3. 427. *Betonica arvensis annua, flore ex albo flavescente,* Tourn. Inst. 203. *Crapaudine à feuilles unies.*

Elle croît dans les blés, & a les propriétés des autres plantes de la même espece. Dillenius pense que c'est-là la vraie *crapaudine* des Herboristes.

5. *Sideritis Persica, odorata, latissimo folio, hirsuto, flore ex luteo albicante.*
6. *Sideritis Hispanica frutescens, foliis rigidis, profundè dentatis,* Jussieu.
7. *Sideritis frutescens, folio incano oleæ.*
8. *An Sideritis stœchados folio?*
9. *Sideritis minima, Ægyptia, ramosa,* Lippii.
10. *Sideritis Lusitanica, minor, flosculis luteis.*
11. *Sideritis Hispanica procumbens, flore albo major,* T. 192.
12. *Sideritis Hispanica frutescens, sive lignosior,* T. 192.
13. *Sideritis Orientalis, folio phlomidis,* T. C. 12. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

*Sideritis* vient de σίδηρος, *fer;* parce qu'on s'en sert dans les plaies faites par quelqu'instrument de fer, ce qui a déterminé Dioscoride à leur donner ce nom. C'est par la même raison qu'on les appelle aussi *ferruminatrix.* Comme les Juifs en faisoient jadis usage dans la Medecine; elles sont connues sous le nom de *herba Judaïca.* Elles sont assez rares; parce que leurs semences demeurent jusqu'à trois ou quatre ans dans la terre, avant que de pousser; ainsi le tems qui s'écoule depuis qu'on les a semé, jusqu'à ce qu'elles soient venues, est fort incertain. Elles sont aujourd'hui fort négligées; & on ne les emploie gueres qu'en cataplasmes dans les hernies. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Dale fait mention d'une autre espece de *sideritis,* qu'il appelle,

*Sideritis foliis hirsutis, profundè Crenatis,* C. B. P. 233. Tourn. Inst. 191. *Sideritis Monspesulana,* J. B. 3. 426. *Sideritis Monspeliensis Lobelii,* Park. Theat. 595. *Crapaudine d'Allemagne.*

Elle croît dans les prés, & fleurit en Juin & en Juillet. Les Herboristes d'Allemagne en font grand débit; &

elle passe pour avoir les propriétés des autres especes de *sideritis*.

Sideritis, le même que *Sanicula officinarum* ; & que le *Stachys major Germanica*. C'est aussi un nom commun à différentes sortes de *marrubiastrum*.
Sideritis arvensis, ou *Galeopsis, patula segetum, flore purpurascente*.
Sideritis spinosa, ou *Stachys spinosa Cretica*.
Sideritis viscosa, ou *Galeopsis angustifolia, Cretica viscosa*.

SIDEROS, σίδηρος, *fer*. Voy. *Mars*.
SIDIA. Voyez *Sida*. Ruland entend par *Sidia*, une lime.
SIDIOIDES, σιδιοειδής, de σίδη, grenade, couleur jaunâtre semblable à celle de la grenade.

## S I E

SIEF, *collyre sec* ; ce terme est Arabe.

*Sief ou collyre sec de plomb.*

Prenez *du plomb brûlé & lavé,*
*du cuivre brûlé,*
*de l'antimoine,*
*de la tuthie lavée,*
*de la gomme Arabique,*
*de la gomme adraganth,* } *de chaque, une once ;*
*de l'opium, une demi-dragme ;*
*de l'eau rose, une quantité suffisante.*

Faites des trochisques selon l'art.

*Sief ou collyre sec d'encens,*

Prenez *d'encens,*
*de pierre calaminaire,*
*de pompholyx,* } *de chaq. dix dragmes ;*
*de céruse, cinq onces ;*
*de gomme Arabique,*
*d'opium,* } *de chaque, six dragmes ;*
*d'eau pure, une quantité suffisante.*

Faites des trochisques. *Pharmac. Lond.*

SIELISMUS, σιελισμὸς, *salivation*.

SIELOCINETICA, de σίαλον, salive, & de κινέω, mouvoir, terme synonyme à *Sialagoga*.

## S I G

SIGIA, *storax liquide*.

SIGILLATA TERRA, *terre sigillée*. Voy. *Terra*.

SIGILLUM SALOMONIS, le *Sceau de Salomon*, ou le *Polygonatum, latifolium vulgare*.

Sigillum hermeticum, *bouchon hermétique ;* on dit qu'un vaisseau est fermé hermétiquement, lorsqu'on a fait fondre le verre, & qu'en rapprochant par ce moyen les parois de son ouverture, on les a réunies.

SIGMOIDES, *sigmoïdal*, ou qui a la forme du *sigma*. Il y a trois valvules au cœur, qui portent cette épithete. Voyez *Cor*. L'apophyse coracoïde de l'omoplate, s'appelle apophyse sigmoïdale. La cavité semi-circulaire du coude, située à l'articulation de l'avant-bras avec l'humérus, est aussi appellée quelquefois cavité sigmoïdale. Il y a des Auteurs qui donnent l'épithete de sigmoïdal aux cartilages de la trachée-artere.

## S I L

SILACH ou SILAC, maladie de la paupiere, qui consiste dans une épaisseur contre nature de cette partei.

SILAUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont assez minces, courtes, & ressemblent beaucoup à celles du fenouil ; elles sont seulement un peu plus larges. Ses semences sont longues, sillonnées, & garnies d'une espece de marge ou bord feuillu.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Silaum quibusdam flore luteolo*, J. B. 3. 271. Boerh. Ind. A. 51. *Saxifraga vulgaris*, Offic. Mill. Bot. 399. *Saxifraga Anglica, facie seseli pratensis*, Ger. 890. Emac. 1047. Raii Hist. 1. 453. *Seseli pratense nostras*, Park. Theat. 905. Raii Synop. 3. 216. *Seseli pratense silaus forte Plinio*, C. B. P. 162. *Angelica Pratensis, apii folio*, Tourn. Inst. 313. *Saxifrage des prés.*

Cette saxifrage a la racine à peu près de la grosseur du doigt ; s'enfonçant profondément en terre ; brunâtre à l'extérieur, blanchâtre au dedans ; d'une odeur & d'un gout aromatique & chaud, & poussant un grand nombre de feuilles en ailes, peu larges, mais divisées en longs segmens étroits. Ses tiges sont cannelées ; s'élevent à deux piés de haut & davantage, sont couvertes de petites feuilles, & ont à leur sommet des ombelles de petites fleurs pâles, jaunes & à cinq feuilles ; des graines courtes, cannelées, brunes & rougeâtres, succedent à ces fleurs. Cette plante est commune dans les prés & les pâturages, & fleurit en Août.
On fait usage de sa racine, de son herbe & de sa graine, à qui l'on attribue la propriété de provoquer puissamment les urines, de soulager dans la gravelle, la pierre, & les autres maladies des reins, & de chasser les vents. Miller, *Bot. Off.*
On substitue l'herbe & la semence de cette saxifrage à celle de la saxifrage blanche.
L'expérience journaliere démontre que le suc, la décoction, l'eau distilée, & la graine pulvérisée de cette plante, pousse fortement par les urines, diminue la pierre, la chasse, discute les flatulences, & soulage dans la colique. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Silaum, quod ligusticum, ferulæ folio*, T. 324.
3. *Silaum, quod ligusticum, Creticum, folio fœniculi, caule nodoso*, T. C. 23.
4. *Silaum, quæ Angelica pratensis, altera, apii folio*, T. 313.
5. *Silaum quod ligusticum, cicutæ folio glabrum*, T. 323. *Seseli montanum, cicutæ folio glabrum*, C. B. P. 161. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

SILER, *Livêche*.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en lobes, assez larges, avec des segmens longs, entiers & émoussés ; elles sont aussi divisées en partie à leur extrémité. Ses semences sont oblongues, larges & cannelées.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Siler, foliis, aquilegiæ*, M. U. 7. 8. *Ligusticum Rauwolfii, foliis aquilegiæ*, J. B. 3. 2. 148. *Libanotis latifolia, aquilegiæ foliis*, C. B. P. 157. *Angelica, montana, perennis, aquilegiæ folio*, T. 313.

2. *Siler montanum majus*, Boerh. Ind. A. 52. *Seseli vulgaris & siler montanum*, Offic. *Seseli sive siler montanum vulgare*, J. B. 3 168. *Siler montanum officinarum*, Ger. 892. Emac. 1048. Raii Hist. 1. 439. *Siler montanum, vulgò seselios*, Park. Theat. 909. *Ligusticum quod seseli officinarum*, C. B. P. 162. Tourn. Inst. 323. *Livêche commune.*

La

La *livêche* a la racine large, épaisse, s'enfonçant profondément en terre, & poussant par son extrémité un grand nombre de fibres. Sa tige s'éleve à la hauteur de l'homme; elle pousse un grand nombre de branches; ses feuilles sont larges, en ailes, environnent la tige, forment autour d'elle comme une gaine mince, sont divisées en différens segmens; ces segmens sont ordinairement au nombre de cinq; il y a à l'extrémité de la tige, trois feuilles ovales plus petites, unies & pointues par le bout. Ses fleurs sont petites, blanches, à cinq feuilles, & forment de larges ombelles; elles sont suivies chacune de deux semences larges, longues, cannellées sur un côté, & bordées d'une marge feuillue; elles sont brunes, ont une odeur assez forte, & sont chaudes & assez ameres au gout.

Cette plante croît dans les Alpes & sur les montagnes de l'Italie, & fleurit en Juin. Son herbe & sa semence sont d'usage. Ces deux especes de *livêche* sont échauffantes & dessiccatives, provoquent les urines & les regles, chassent le fœtus & l'arriere-faix, & sont bienfaisantes dans les affections de la tête & de la matrice. On fait entrer leur semence dans la thériaque & dans le mithridate. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Siler montanum minus*, M. U. 7. *Ligusticum, sive siler montanum angustifolium*, C. B. P. 162. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

SILESIACA TERRA. Voyez *Terra Silesiaca.*

SILEX, Offic. Boet. 515. Mer. Pin. 213. Worm. 39. Charlt. Foss. 16. Aldrov. Mus. Metall. 724. Kentm. 44. *Lapis silex dictus niger*, Cup. Hort. Cath. Suppl. 2. 53. *Silex niger*, Imp. *Le caillou.*

Les *cailloux*, comme toutes les autres pierres, se font par des sels ou par des liqueurs acides qui pénetrent & s'embarrassent avec la terre qui est un alcali, ensorte que de ce mélange il résulte un *coagulum*, lequel s'endurcit peu à peu par la chaleur soûterraine, ou se pétrifie par le froid. Or il faut remarquer que selon la quantité de la terre qui se rencontre avec une liqueur acide, il se fait différentes sortes de pierres; ainsi les pierres précieuses & les cryſtaux tiennent leur densité & leur transparence d'une proportion telle qu'il a fallu pour faire une exacte pénétration & une union étroite de l'acide avec la terre.

Il y a bien de l'apparence que les pierres sont plus dures, lorsque dans la dissolution il ne s'est mêlé que peu de terre; car alors l'eau acide agissant sur toutes les parties de cette terre, la dissout exactement, puis la coagulation étant long-tems à se faire, les parties se lient & s'unissent incomparablement mieux, que quand il y a beaucoup de terre. Il est bien aisé de comprendre qu'un corps dur ait été composé de corpuscules fort petits, car s'ils eussent été gros, ils auroient laissé des vuides ou des pores grands, en se liant entr'eux; or les grands pores sont contraires au dur & au compacte.

Quand il se rencontre beaucoup de terre avec la liqueur acide, elle n'est dissoute qu'à demi, & la coagulation se faisant trop promptement, il ne se forme qu'une pierre opaque & peu dure.

Les *cailloux* se font avec beaucoup d'eau acide ou salée & peu de terre: mais ils sont opaques, parce que la terre dont ils sont composés, est sulphureuse & quelquefois métallique.

Les crystaux se font d'une dissolution exacte de terre ou de pierre dans des eaux acides ou salées: cette dissolution doit être claire & limpide comme de l'eau, soit parce qu'elle s'est filtrée en passant au travers de quelque terre, ou parce qu'elle s'est trouvée en un lieu net: lorsqu'elle est en repos, elle se fige comme quand le salpetre se crystallise dans l'eau, les crystaux retiennent la pureté de la dissolution, & ils sont transparens.

Les pierres précieuses sont faites par une dissolution pour le moins aussi exacte & aussi claire que celle qui a formé le crystal: mais il se mêle dans la dissolution des particules métalliques qui leur donnent des couleurs différentes & beaucoup plus de dureté qu'au crystal.

Les grains de sable sont de petits crystaux qui ne nous paroissent que comme du crystal en poudre, mais on découvre leur figure par le microscope.

On rencontre des eaux en plusieurs pays, lesquelles tombant sur des pierres, se lapidifient en même tems, comme il arrive dans la Grotte d'Arsi en Bourgogne. La raison qu'on peut donner de cette pétrification est que ces eaux contiennent un acide, qui en passant sur des terres, en dissout quelque portion, laquelle seroit capable de les lapidifier: mais la grande agitation où elles sont en descendant avec rapidité des montagnes, empêche leur coagulation; car elle ne se peut faire que ces eaux ne soient tombées dans un lieu propre pour leur repos.

En d'autres endroits on voit des eaux en repos qui pétrifient le bois, les plantes, les fruits & les parties d'animaux qu'on jette dedans; ces eaux sont de la même nature que celles dont je viens de parler: mais elles sont plus phlegmatiques, ensorte qu'elles ne se peuvent point coaguler d'elles-mêmes: mais quand on y met quelque corps solide, elles le pénetrent, elles s'y attachent, & elles s'y fixent tellement, que tous les pores de ce corps en étant remplis, il semble avoir changé sa nature, & être devenu pierre.

*Calcination des Cailloux.*

Cette opération enseigne le moyen d'ouvrir les *cailloux* & le crystal, ensorte qu'on les puisse mettre facilement en fusion.

*Faites* rougir des *cailloux* dans le feu & les éteignez dans de l'eau commune froide; réitérez à les faire rougir & à les éteindre trois ou quatre fois, ou jusqu'à ce qu'ils soient friables, & qu'ils se puissent mettre en poudre impalpable quand ils auront été séchés.

Le crystal se calcine de la même façon, mais il est plutôt rendu friable que les *cailloux*. On en peut aussi tirer la liqueur & la teinture, comme nous allons décrire celle des *cailloux*, elles ont aussi des vertus semblables.

*REMARQUES.*

Les *cailloux* de riviere, qui sont marqués de veines de différentes couleurs, sont estimés les meilleurs, parce qu'on croit qu'ils donnent plus de teinture.

La meilleure méthode pour les bien calciner, est de les mettre dans une marmite de fer, de couvrir bien ce vaisseau, de le placer dans un fourneau au milieu d'un grand feu: les *cailloux* étant échauffés pétilleront & rougiront, on y continuera le feu violent jusqu'à ce qu'ils ne pétillent plus, on découvrira alors le pot, & on les jettera tout rouges dans de l'eau commune froide, on les y laissera éteindre & infuser environ une heure, puis on en séparera la liqueur, en la versant par inclination dans une terrine. Si les *cailloux* n'étoient pas encore assez friables, il faut réitérer à les faire rougir & à les jetter dans la même eau.

Cette eau a reçu des *cailloux* un sel ou espece de salpetre qui joint à une impression de fer que lui a communiquée la marmite, l'a rendue apéritive, propre pour la gravelle & pour les pâles-couleurs; on en boit un verre à chaque fois.

Les *cailloux* & le crystal sont trop durs pour être mis en poudre en la maniere ordinaire, il a fallu chercher les moyens d'attendrir ces pierres pour les pouvoir broyer facilement. L'eau froide les rend friables quand on les jette tout rouges dedans, parce que la calcination

ayant ouvert leurs pores, la fraîcheur de l'eau les referme tout d'un coup, & les petits corps de feu qui se trouvent comme prisonniers dedans, poussant avec impétuosité pour sortir & brisant leurs petites prisons, rendent la matiere raréfiée & fragile : on réitere à faire rougir le crystal ou les *cailloux*, & à les éteindre dans de l'eau trois ou quatre fois, afin qu'ils soient pénétrés & attendris dans toutes leurs parties; quelques-uns se servent de vinaigre au lieu d'eau pour éteindre les *cailloux* ou le crystal.

*Teinture de Cailloux.*

Cette opération n'est qu'une exaltation de quelques parties des *cailloux* & du sel de tartre dans l'esprit de vin.

*Mêlez* exactement quatre onces de *cailloux* calcinés & réduits en poudre impalpable, avec vingt-quatre onces de cendre gravelée; mettez ce mélange dans un grand creuset, que vous couvrirez & placerez dans un fourneau à vent : entourez-le de feu peu à peu afin de l'échauffer doucement, puis lui en donnez à la derniere violence : continuez-le en cet état pendant cinq heures, ensorte que la matiere soit toujours en fusion : introduisez dedans une spatule, laquelle ayant retirée, vous verrez si votre matiere commence à devenir diaphane comme du verre. Si cela est, versez-la dans un mortier de fer chauffé, elle se congelera aussitôt en une masse dure qu'il faut réduire en poudre pendant qu'elle est chaude, & en mettre la moitié dans un matras fort sec & bien chauffé; versez dessus de l'esprit de vin très-alcoholisé, ensorte qu'il surpasse la matiere de quatre doigts; bouchez bien votre matras avec un autre, duquel le cou entre dans celui qui contient la matiere; lutez exactement les jointures avec de la vessie mouillée, & la placez sur le sable; donnez dessous un feu qui soit assez fort pour faire frémir l'esprit de vin pendant deux jours, il prendra une couleur rouge; délutez vos matras, & les ayant séparés, versez par inclination la teinture dans une bouteille; remettez d'autre esprit de vin sur ce qui reste, & le faites digérer comme devant; séparez la liqueur qui en sera encore un peu rougie, & l'ayant mêlée avec l'autre, renversez le tout dans une cucurbite de verre que vous couvrirez de son chapiteau, & y ayant adapté un récipient & luté exactement les jointures, distilez au bain de vapeur les deux tiers de l'esprit de vin, qui pourra servir comme devant; retirez votre vaisseau du feu, & gardez ce qui sera demeuré au fond de la cucurbite, dans une phiole bien bouchée.

Cette teinture est, dit-on, un bon remede pour lever les obstructions; on s'en sert pour le scorbut & pour les maladies hypocondriaques : la dose en est depuis dix jusqu'à trente gouttes, dans quelque liqueur appropriée.

*REMARQUES.*

La chaux de *cailloux* se lie par la calcination si étroitement avec le sel de tartre, qu'on peut dire que ce mélange s'est converti en sel, & c'est ce que nous montrerons dans l'opération suivante.

Il faut se servir d'esprit de vin exactement alcoholisé, autrement on n'auroit point de teinture; on doit aussi observer de mettre la matiere pulvérisée le plus chaudement qu'on pourra en infusion. On fait distiler les deux tiers de l'esprit de vin, afin que ce qui reste soit plus rouge & plus fort.

Presque tous les Chymistes veulent que cette teinture rouge vienne du soufre des *cailloux* délayé dans l'esprit de vin : mais il y a plus d'apparence que cette couleur procede de l'exaltation du sel alcali dans l'esprit de vin, puisqu'il se fait une teinture semblable sur le sel de tartre.

*Liqueur des Cailloux.*

Cette opération est une résolution des *cailloux* en liqueur par le moyen du sel de tartre.

*Prenez* l'autre partie de vos *cailloux* calcinés avec la cendre gravelée; & l'exposez à la cave dans un vaisseau de verre plat, il en résultera une liqueur claire comme de l'eau commune, laquelle vous filtrerez & garderez.

Cette liqueur est, dit-on, diurétique; on en donne depuis six jusqu'à vingt-cinq gouttes dans une liqueur appropriée.

Si l'on mêle ensemble égales parties de cette liqueur & de quelque esprit acide corrosif, il se fera en même tems une espece de pierre.

*REMARQUES.*

Le sel de tartre ou la cendre gravelée a tellement atténué les *cailloux*, qu'ils se sont rendus dissolubles comme lui, c'est ce que nous voyons en cette opération; car l'humidité de la cave entrant par les pores de notre matiere calcinée, la dissout imperceptiblement, & si l'on fait évaporer cette dissolution, on trouvera au fond un sel alcali.

Lorsqu'on mêle cette liqueur avec un esprit acide, il se fait en même tems un bouillonnement, parce que les esprits acides pénetrent l'alcali, & ensuite il se fait une coagulation plus forte que quand on jette l'esprit acide sur la liqueur de sel de tartre, parce que cet alcali contient plus de terre que le sel de tartre.

Cette liqueur peut dissoudre quelques obstructions sulphureuses qui se rencontrent quelquefois dans les conduits, & alors elle provoque les urines : mais si elle trouve quelque humeur acide, elle fait une coagulation qui se pourroit changer en pierre; c'est pourquoi je ne conseillerois pas de se servir de ce remede.

Par la coagulation de ces deux liqueurs on peut sensiblement expliquer comment se forment les pierres dans plusieurs parties de nos corps, puisque les liqueurs acides & les alcalis s'y rencontrent assez fréquemment.

On se sert de la liqueur de *cailloux* pour extraire le soufre de plusieurs minéraux; les Alchymistes lui ont donné le nom d'*alkahest*, c'est-à-dire, dissolvant universel. Ce nom, dont Paracelse s'est servi le premier, est composé de deux mots Allemands *al geest*, qui signifient *tout esprit;* Van-Helmont, qui l'a emprunté de Paracelse, l'a appliqué au prétendu dissolvant universel dont il se dit être l'inventeur. Au reste, ce nom me paroît bien mal adapté à la liqueur de *cailloux*, & à plusieurs autres à qui on l'a donné, car on n'y trouve que des parties fixes & rien de spiritueux. LEMERY, *Cours de Chymie.*

SILICETUS, qui est de la nature du caillou. PARACELSE.

Cet Auteur donne cette épithete au tartre qui est fort endurci, & au gravier dont les passages de l'urine sont embarrassés.

SILIGNIS, σιλίγνις, la fleur de froment la plus fine.

SILIGO, ou *Triticum Hibernum*, *aristis Carens.*

SILIPIT, *Cuivre.* RULAND.

SILIQUA, poids dont se servoient les Anciens, de trois grains, plus un vingt-huitieme de grain.

SILIQUA en Botanique, le *Caroubier.* Voyez *Caroba.*

SILIQUA HIRSUTA. Voyez *Couhage.*

SILIQUASTRUM, *Gainier.*

Voici ses caracteres.

Les ailes de sa fleur surpassent l'étendart. Son godet est composé de deux pétales; son pistil qui part du calyce, est enveloppé par les étamines, & dégénere en une silique platte, membraneuse & pleine de semences en forme de reins. Ses feuilles sont rangées alternativement.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Siliquastrum*, Tourn. Inst. 647. Boerh. Ind. A. 2. 23. *Arbor Judæ*, Ger. 1240. Emac. 1428. Park. Theat. 1554. Raii Hist. 2. 1717. *Judaica arbor*, J. B. 1. 423. *Siliqua sylvestris rotundifolia*, C. B. P. 402. *Cercis Prior Theophrasti quibusdam, aliis colytea Theophrasti*, Raii Hist. 1717. *Arbre de Judas.*

La silique de cette plante passe pour astringente.

2. *Siliquastrum Canadense*, T. 647 *Siliqua sylvestris, rotundifolia, Canadense*, H.R.P. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

SILPHIUM, σίλφιον. On fait un grand cas de cette racine en Libye, aux environs de Cyrene, tant à cause de ses grandes propriétés médicinales, que de l'usage qu'on en faisoit dans les ragouts. Les naturels du pays l'appelloient d'abord σίρφι, d'où l'on fit dans la suite σίλπι, d'où vint enfin le σίλφιον des Grecs. Saumaise dit, *Exercit. Plin. in Solin.* que σίρπι est un mot Barbare : mais il y a toute apparence que ce terme vient de *sereph*, ancien mot Chaldéen qui signifie *gomme.* Voyez le *Lexicon Heptaglott.* de Schindler & de Castelli au mot *Silphium.* C'est de-là que les Latins ont tiré leur *serpe* & leur *lac-serpitium*, qui a dégénéré dans la suite en *laserpitium*, qu'ils ont regardé mal-à-propros comme un dérivé de *laser. Lac-serpitium* ou *laserpitium* est le nom qu'ils donnoient au suc de la racine de *silphium.* Le suc ou la gomme de Cyrene étoit tellement estimé, que les Romains déposoient dans le Thrésor public, comme quelque chose de fort rare, tout ce qu'ils en pouvoient acquérir. Nous lisons dans Pline, que Jules-César s'empara dans le tems de la guerre civile, de tout ce qu'on en avoit amassé. C'est par cette raison que les Grecs appelloient proverbialement tout ce qui étoit rare & de prix, Βάττου σίλφιον, *silphium de Battus*, c'est-à-dire, *silphium de Cyrene*, Colonie dont Battus étoit Fondateur. La connoissance du *silphium* de Cyrene étoit perdue long-tems avant que Pline écrivît; c'est pourquoi nous n'avons sur cette substance que des conjectures, mais à la vérité en grand nombre.

Les Philosophes & les Botanistes modernes croyent reconnoître le *silphium* de Cyrene dans notre *asa fœtida.* Telle est l'opinion de M. Evelin, du Docteur Benthley, & de M. Laurence, dans son *Nouveau systeme de l'Agriculture.* Quoique ces autorités soient grandes, jose assurer qu'elles ne suffisent pas pour déterminer un Juge impartial. Car, premierement, Théophraste appelle le *silphium* de Cyrene, εὔοσμον, « doux, odoriférant. » Dioscoride dit qu'il rend une odeur très-agéable, ὀσμὴν προσηνεστάτην. L'ancien Scholiaste sur Aristophane, dit du *silphium*, qu'il rend une odeur douce. Or, qu'y a-t'il de commun entre cette description de l'ancien *silphium* de Libye & de son odeur, & l'*asa fœtida*, & sa puanteur détestable. Je m'en rapporte à tous ceux qui ont un nez.

Nous lisons à la vérité dans l'histoire que Kempfer nous a donnée de la maniere dont on fait la récolte de l'*asa fœtida*,

« Qu'au-dessus du territoire de Disguun, on dit que « l'*asa fœtida* n'a presque plus d'odeur désagréable, & « qu'il est si doux, que les chevres aiment ses feuil- « les, s'en repaissent & s'en engraissent : mais cela « n'approche pas encore de l'εὔοσμον σίλφιον de Cy- « rene. »

On trouve dans Kempfer la description de l'*asa fœtida*; c'est de là que je l'ai tirée; & on la trouvera dans la *premiere Planche du sixieme Volume.*

Mais ce n'est pas là le plus fort argument qu'on puisse produire contre le Docteur Bentley, qui se vante d'avoir convaincu le Docteur Mead, que l'*asa fœtida* des Modernes est le vrai *silphium* des Anciens. Je produirai de plus contre lui une ou deux Médailles, au revers desquelles on voit la figure de l'ancien *silphium* de Cyrene. Voyez la *premiere Planche du sixieme Volume.*

La premiere Médaille est d'Alexandre, fils d'Ammon, qu'on reconnoît à ses cornes. On voit au revers le *silphium* de Cyrene, qui fut la marque dont se servit l'Oracle de cette contrée pour le déclarer fils d'Ammon.

La légende est composée de Κυρα, *Cyrene*; donc le *silphium* est le symbole, Cyrene étant le seul endroit où l'on trouve cette plante; & d'un ⵉ, qui signifie, je crois, σίρφι ou *sereph*, nom que la plante qui fut appellée *silphium* dans la suite, portoit originairement. Si l'on a désigné le mot Chaldéen *sereph* par les caracteres Grecs ⵉ, c'est que cette Médaille a été frappée par les Grecs à l'honneur d'Alexandre. Comme Agostino, Angeloni, Spanheim & d'autres qui ont eu connoissance de cette Médaille, n'ont point fait cette remarque, nous avons jugé à propos de la rapporter, parce qu'elle répand beaucoup de jour sur l'étymologie du mot *silphium.* On voit par-là que ce que nous appellons aujourd'hui *silphium* à l'imitation des Grecs, étoit connu originairement sous le nom de *sirpi*, d'où vient indubitablement notre *sirop.* On apperçoit sur la Medaille de l'autre côté de cette plante, un astre, qui désigne apparemment le Soleil, parce que c'est à sa chaleur violente sous le climat de Cyrene, qu'on attribuoit les propriétés principales du *silphium.*

L'autre Médaille est, je crois, ou d'Ammon, ou du vieux Battus, pour me servir de l'épithete que lui donne Catulle,

*Et Batti veteris sacrum sepulchrum.*

On voit au revers de cette Médaille, ainsi que de la premiere, le *silphium* avec la legende ΚΥ, pour Cyrene, mais sans les caracteres ⵉ.

Or, si l'on compare l'*asa fœtida* de Kempfer avec la description du *silphium* de Cyrene, on ne trouvera pas la moindre ressemblance entre ces deux plantes; quoique le Docteur Bentley se flate d'avoir démontré au Docteur Mead, que le suc ou la gomme de l'une, ne differe en rien du suc ou de la gomme de l'autre.

Mais examinons qu'elles sont les raisons sur lesquelles le Docteur Bentley a pu s'imaginer que l'*asa fœtida* étoit la même chose que le *silphium.*

Voici ce que nous en lisons dans Pline.

*Probatio sinceri prima, in colore modicè rufo*, (Dioscor. ὑπέρυθρον,) *& cum frangitur candido*; c'est-à-dire, « le « bon *silphium* est rougeâtre au-dehors, & blanc au-de- « dans lorsqu'on le rompt. »

Or, le Docteur Bentley prétend, que l'*asa fœtida* répond exactement à tout ce qui est contenu dans cette description de Pline; d'où il conclut, que l'*asa fœtida* & le vrai *silphium*, sont la même chose. Je conviens que tout ce que Pline dit, peut être attribué au *silphium Persicum*, ou à ce que nous appellons *asa*; mais non pas au *silphium Cyrenaicum.*

Pline ajoute, que, *Multis jam annis in ea terra (Cyrene)*

*non invenitur;* « qu'il y a un grand nombre d'années « qu'on n'a plus de *silphium* de Cyrene. »

Et un peu plus bas, que,

*Diu non aliud invehitur Laser, quam quod in Perside aut Media, & Armenia nascitur, sed multò infrà Cyrenaicum.*

D'où nous conclurrons que c'est le *silphium Persicum* qu'il décrit, ou celui que nous appellons *asa fœtida*, & qui étoit fort commun de son tems; & non pas le *silphium* de Cyrene qu'il n'avoit jamais vu.

Que devient donc la preuve avec laquelle le Docteur Bentley dit avoir convaincu le Docteur Mead & d'autres? Tout ce qui s'ensuit de son raisonnement, c'est que l'*asa fœtida* d'aujourd'hui, quand il est bon, a les mêmes caracteres que celui que Pline décrit: mais il est évident que Pline ne parle que du *silphium* de Perse; car il convient lui-même qu'il y a fort long-tems qu'on n'a point d'autre *silphium* que celui qui vient dans la Perse, dans la Médie & dans l'Armenie. Ceci doit nous apprendre à ne pas nous laisser entraîner trop facilement par le poids des autorités, & à craindre à l'avenir de sacrifier la raison à des noms.

Il en est de même de Dioscoride; son ὑπέρυθρον, *colore rufo*, n'est autre chose que le *silphium Persicum*, ou l'*asa fœtida*, tel que nous l'avons aujourd'hui; ce qui me paroît démontré par une figure de cette plante que Saumaise a tiré d'un ancien manuscrit de Dioscoride qui a plus de onze cens ans; car cette figure ressemble beaucoup à celle de Kempfer, & differe extremement de celle qu'on voit sur les Médailles dont nous avons parlé: on peut en faire la comparaison; car j'ai fait graver l'une & les autres.

Mais l'on me demandera peut-être par quelle raison j'avance, que le *silphium* des Médailles est le *silphium Cyrenaicum.*

Je répondrai à cela, que ces Médailles ont tous les caracteres qu'Aristote, le Scholiaste d'Aristophane & Tzetzes attribuent aux Médailles de Cyrene. On voit, disent-ils, sur un des côtés, le Roi, Βασιλέα; car c'est ainsi que je lis dans le Scholiaste d'Aristophane, & non pas Βασιλείαν; & sur le revers le *silphium.* Mais Hesychius s'exprime plus expressément sur cette matiere. Il dit, à l'occasion du Βάττου σίλφιον, que les Cyréniens faisoient si grand cas du *silphium*; ὥστε καὶ ἐν τῷ νομίσματι ὅπου μὲν Ἄμμωνα, ὅπου δὲ σίλφιον εγκεχαράχθαι, comme on peut voir sur d'autres Médailles, qui portent d'un côté Ammon, & sur le revers le *silphium.*

Je crois qu'il est inutile d'insister davantage sur la convenance qu'il y a entre les Médailles que nous produisons, & ce que les Anciens en ont dit. Il est donc évident, que la plante représentée au revers de ces Médailles, est le vrai *silphium* de Cyrene, qui differe beaucoup de celui de Dioscoride & de Kempfer. Nous pouvons donc conclurre avec certitude contre le Docteur Bentley & les autres, que le *silphium* de Cyrene, si vanté, n'est rien moins que l'*asa fœtida* des Modernes. A quoi nous ajouterons que la connoissance de cette plante est entierement perdue; qu'il ne nous reste que sa figure; & quant à ses propriétés, qu'on en faisoit un grand usage dans les remedes & dans les ragouts.

Voici les caracteres de l'*asa fœtida* des Modernes.

Asa fœtida, Offic. C. B. P. 499. Worm. Mus. 222. Mont. Exot. J. B. 3. 133. *Asa fœtida*, Ind. Med. 16. *Altith. seu Asa fœtida Javanis & Malaiis Hin dicta*, Bont. 41. *Asa fœtida Disgunensis Hinaisch, umbellifera, levistico affinis, foliis instar Pæoniæ ramosis, caule pleno maximo, semine foliaceo, nudo, solitario, Brancæ ursinæ, vel pastinacæ simili, radice Asam fœtidam fundente,* Kemp. Amœn. Exot. 535. fig. 536. *Stercus diaboli.*

Le *silphium* croît dans la Syrie, l'Armenie, la Médie & la Libye. Sa tige est semblable à celle de la férule, & on l'appelloit *maspetum.* Ses feuilles ressemblent à celles de l'ache: sa graine est large: sa racine est échauffante, difficile à digérer, cause des gonflemens, & nuit à la vessie. Si l'on en fait un cérat, elle guérit les tumeurs scrophuleuses & les tubercules; & si on l'applique en cataplasme avec de l'huile, elle dissipe la lividité qui provient des coups reçus au visage. Elle soulage dans la sciatique, mêlée avec le cérat d'Iris ou de souchet. Bouillie dans le vinaigre avec de l'écorce de grenade, & employée en cataplasme, elle enleve les excroissances à l'anus. Prise en boisson, elle résiste au poison. C'est un ingrédient agréable au palais dans les sauces & dans les marinades. On recueille le suc qui distile par les incisions que l'on fait à la racine & à la tige. Celui qui est rougeâtre, transparent, tant soit peu semblable à la myrrhe, d'une odeur forte, non porracée, qui n'est point âpre au gout, qui devient blanc quand il est délayé, est le meilleur.

Le suc de Cyrene pris en très-petite quantité, couvre tout le corps de moiteur, & répand une odeur très-agréable; ensorte qu'on ne sent point du tout l'haleine de celui à qui on l'a ordonné. Ceux de Médie & de Syrie ont moins de vertu, & ont une odeur moins agréable.

On adultere ce suc lorsqu'il n'est point encore épaissi, avec la farine de sagapenum ou de feve. On découvrira cette supercherie au gout, à l'odorat, à la vue, & en le délayant.

Il y en a qui donnent le nom de *silphium* à la tige, celui de *magudaris* à la racine, & le nom de *maspeta* aux feuilles. La partie la plus énergique est l'*asa fœtida*, ou le suc qu'on en tire; ensuite ses feuilles, & enfin sa tige. Ce suc produit des gonflemens, est acrimonieux, & produit l'alopécie. Pour cet effet, on le mêle avec du vin, du poivre & du vinaigre, & on en frotte la partie affectée. Si l'on en fait un liniment avec du miel, il éclaircira la vue, & discutera la cataracte naissante. Il calme le mal de dent, si on en met dans la cavité de la dent, ou si on le mêle avec de l'encens, & qu'on l'applique sur les dents avec un morceau de linge. On en fait aussi un gargarisme avec la décoction d'hysope & de figues, & l'oxycrat. On dit qu'il est bienfaisant en application sur la morsure du chien enragé, & contre le poison de tous les animaux & de toutes les armes vénéneuses. Pour cet effet, on le prend en boisson, ou l'on en frotte la partie. Détrempé dans de l'huile, on en fait un onguent pour la piquure des scorpions, & l'on en arrose les parties gangrénées après la scarification. On l'applique pareillement sur les charbons, soit seul, soit mêlé avec le nitre, le miel & la rue. Il déracine les cors & emporte les callosités, après qu'on en a enlevé avec un instrument la surface la plus dure. Dans ce cas, on s'en sert en malagme avec du cérat, ou l'on en remplit des figues seches. Avec le vinaigre, il guérit les dartres récentes; & mêlé avec le vitriol ou le verd-de-gris, il emporte le sarcoma & le polype. Il faut alors en frotter les parties affectées pendant plusieurs jours de suite, & emporter les excroissances avec des pinces. Il dissipe l'âpreté invétérée de la trachée-artere. Délayé dans de l'eau & pris en boisson, il soulage sur le champ, ceux qui ont été attaqués d'un enrouement subit. En liniment avec le miel, il guérit le gonflement de la luette; & avec l'oxymel, c'est un bon gargarisme dans l'esquinancie. Il donne une couleur saine à ceux qui en font usage dans leur aliment. Pris dans un œuf poché, il est bon pour la toux; & mêlé dans les potions qu'on ordonne dans la pleurésie, il les rend plus efficace. Ordonné avec des figues seches, il produit de bons effets dans la jaunisse & dans l'hydropisie. Pris dans du vin, avec du poivre & de l'encens, il

dissipe le frisson ; sa dose est du poids d'une obole, dans le Tetanus & l'Opisthotonos. En gargarisme avec du vinaigre, il fait lâcher les sangsues attachées à la gorge. Dans l'oxymel, il résout les coagulations du lait, & est salutaire dans l'épilepsie. Avec le poivre & la myrrhe, il provoque les regles. Avec les pépins de raisins, il soulage dans l'affection cœliaque. Pris en boisson avec une lessive, on l'employera avec succès dans les convulsions subites & dans les ruptures. En potion, on le dissout avec des amandes ameres, de la rue ou du pain chaud. Le suc de ses feuilles a les mêmes vertus que celui de sa racine, mais en moindre degré. Pris dans de l'oxymel, il est bienfaisant à la trachée-artere, πρὸς ἀρτηρίαν, & surtout dans l'extinction de voix, ἀποκοπεῖσιν ἤχοις. On le prend en aliment avec les laitues, & on le substitue à la roquette. Il y a une autre espece de *magudaris*, qui croît, à ce qu'on dit en Afrique, dont les racines ressemblent à celles du *silphium*, quoique moins compactes, acres, fongueuses & destituées de sucs. Elle produit les mêmes effets que le *silphium*. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 94.

L'*asa fœtida* est une gomme résineuse qu'on nous apporte en morceaux de différentes couleurs, blancs, jaunâtres, bleus ou bruns. Celui qui est bleu ou brun, est le plus mauvais. Il a une odeur fétide & très-forte.

Kempfer nous a donné une histoire fort exacte de l'arbre qui l'a produit, & de la maniere dont on en fait la récolte.

L'*asa fœtida* est un excellent remede dans toutes les affections hystériques, soit en errhines, soit mêlé avec les remedes ordonnés intérieurement. On le regarde aussi comme un bon sudorifique, & l'on dit qu'il fortifie l'estomac ; sa dose est depuis douze grains jusqu'à la demi-dragme. Elle est un peu plus petite lorsqu'on l'ordonne seulement pour l'estomac. Appliqué extérieurement, c'est un fort bon résolutif. Pour cet effet, on le mêle avec le cérat de galbanum, & on l'attache quelquefois aux mors des brides des chevaux. Geoffroy.

*Histoire de l'Asa fœtida de* Disguun.

L'*Ingisch* est une plante ombellifere, qui tient beaucoup de la livêche : elle a les feuilles branchues comme la pivoine, une tige grosse & pleine, la graine ailée au moyen de feuilles dont elle est garnie sur les côtés, nue & unique, semblable à celle de la branque ursine ou du panais, & une racine qui donne l'*asa fœtida*. Cette racine dure plusieurs années ; elle est grosse, pesante, nue, noire en-dehors ; celle qui croît dans des terres argilleuses est unie ; celle au contraire qui vient dans des sables, est raboteuse & ridée. Pour l'ordinaire elle est toute d'une piece comme le panais : mais elle est aussi quelquefois partagée en deux ou trois branches tout près de sa tête, desquelles branches quelques-unes portent en terre perpendiculairement, d'autres s'y glissent de biais & sans direction réguliere, selon qu'elles se trouvent pressées & embarrassées par ce qui se rencontre dans leur chemin. La tête de la racine perce d'elle-même hors de terre, & est à peu près ronde & grosse comme le *peucedon*, & surmontée de fibres raboteuses semblables à des soies d'un rouge-brun. Elle a une écorce grasse & succulente, qu'on amene aisément à soi en arrachant la plante, & qui est lisse & humide en-dedans. La substance de la racine est pesante, solide & blanche comme du navet ; pleine d'un suc gras, blanc & fétide, extremement désagréable à l'odorat, à peu près semblable à celui de l'ail, que les Persans & les Indiens appellent *hing*, & les Européens *asa fœtida*. De la tête de la racine sortent sur la fin de l'automne six ou sept feuilles, ou plus ou moins, à proportion de la grosseur de la racine. Ces feuilles durent tout l'hiver & se fanent au milieu du printems. La feuille est découpée en plusieurs parties, de la longueur d'une palme, à peu près semblables à la pivoine pour la forme, & à la livêche pour sa substance, sa couleur & l'égalité de sa surface. Elle a une odeur moins forte que la racine, & un gout rance, accompagné d'une amertume & d'une acrimonie aromatique. Elle a une tige & des branches, qui est longue d'un empan ou plus ; elle n'est pas si grosse que le doigt, avec des filets qui tournent à l'entour en forme d'écrou, cordé & de couleur de gason, cannelé vers le bas, à cause des feuilles qui se couvrent les unes les autres tout à l'entour vers la partie supérieure. Chaque branche a au-dessus de soi, cinq, & quelquefois, mais plus rarement, sept feuilles ailées placées à l'opposite les unes des autres, mais non pas précisément vis-à-vis, un peu plus longues qu'un travers de main, & s'élevant obliquement par le haut. La plus basse est plus longue que les autres. Chaque côté d'aile est divisé en plusieurs lobes, dont le nombre n'est pas toujours le même, & d'une grosseur inégale, de figure oblongue & un peu ovale, fort étroits & fort longs dans quelques plantes, séparés les uns des autres par un assez grand intervalle précisément jusques aux côtes, & si distincts, qu'ils semblent faire autant de feuilles : dans d'autres plantes elles sont plus larges, plus courtes & moins distinctes, découpées par des dentelures ovales ou circulaires, selon qu'il a plu à la Nature de se jouer en les formant ; ce qu'elle a fait avec tant de variété, que la différence des feuilles en fait des plantes qui paroissent être de différentes especes. Les lobes s'élevent obliquement vers le haut, sont étroits vers le pié, & sont couchés le long sur les côtés de la côte ; de couleur verd de mer, polis, sans suc, épais & cassans, & un peu creux par en-bas. Ils ont une petite corde qui part de la côte, & s'étend inégalement le long d'eux, accompagnée, quoique fort rarement, de quelques autres sur chaque côté. La grosseur des lobes n'est pas déterminée : mais ils ont, grandeur moyenne, environ trois pouces de long & un de large. Avant que la racine meure, ce qui arrive ordinairement à la fin de l'été, il s'y éleve, outre un grand nombre de feuilles qui viennent sur les bords, une tige ou jet unique, droite, ronde, lisse & herbacée, qui croît jusqu'à six & même neuf piés de hauteur. Vers le bas, elle est plus grosse que le poing ; elle va en s'appetissant par degrés, & se divise en un petit nombre de branches, qui à leur tour se partagent aussi en ombelles, comme les autres plantes férulacées. Elle est environnée de petites feuilles qui croissent alternativement à la distance d'un travers de main l'une de l'autre, qui par leurs bases larges, membraneuses & enflées, s'atteignent & se croisent inégalement les unes & les autres autour de la tige ; & lorsqu'elles tombent, elles laissent des marques qui feroient croire qu'elle étoit divisée en jointures. Elle est prodigieusement gonflée d'une moelle blanche & fongueuse ; elle ne se rompt pas par des jointures, mais par de petites fibres courtes qui serpentent inégalement dans sa longueur. Les ombelles sont sur une tige d'un pié, d'autres sur une d'un empan ou même plus courte, & sont formées de plusieurs rayons disposés circulairement, dont chacun faisant aussi en son particulier une espece d'ombelle, se termine par un petit nombre de plus petits rayons d'environ deux pouces de long ; & c'est au bout de ceux-ci que croissent les graines nues & toutes droites, sur de petites tiges courtes & menues. La graine est platte & bordée de feuilles ou ailes, d'un rouge-brun, de figure ovale, à peu près semblable à la graine de *sphondylium*, ou panais de jardin, mais un peu plus grosse & plus noire que celle de ce dernier, garnie de quelques poils & inégale dans sa surface, empreinte de deux ou trois raies, dont l'une au milieu & les deux autres sur les bords, & qui toutes trois regnent d'un bout à l'autre : elle a une petite odeur d'ail & d'un gout fort, piquant & amer. Au milieu de la cosse ou peau extérieure, est contenue la véritable graine, qui est noire, plate & ovale, & terminée

en pointe aiguë. Je n'en ai point vu les fleurs: mais on dit qu'elles sont fort petites, & d'une couleur pâle & blanchâtre ; & je ne doute pas qu'elles ne consistent en cinq pétales ou feuilles.

L'*asa fœtida* est appellé par Avicenne, *andsjudaan* & *haltit*; par Dioscoride, σίλφιον; & par Matthiole, *laserpitium*. Dans le pays on donne à la racine & au suc le nom d'*hingiseh*, & dans l'Inde celui de *hung*. Mais on entend communément par *hingiseh*, la plante; & par *hung*, le suc. C'est dans ces acceptions différentes que j'ai employé ces deux mots dans la description suivante que je donne de l'*asa fœtida*. Que le mot *asa* soit un dérivé ou un mot corrompu, c'est ce qui m'importe peu. Comme son odeur est très-forte & très-désagréable, les Allemans lui ont donné le nom de *stercus diaboli*. Les Botanistes peu instruits des caracteres de l'*asa fœtida*, l'ont rapporté par conjecture à différentes classes. Scaliger & Saumaise, ces deux fameux critiques, nous ont éclairés sur ses noms, & sur la maniere de le connoître. Quant à moi, j'en vais donner la vraie histoire d'après mes propres observations. Je fis dans mon voyage de Perse & des Indes 40 à 50 milles de chemin avec beaucoup de fatigue, depuis la ville de Gamroon, jusqu'au pays où croît l'*asa fœtida*, pour m'instruire des particularités de cette plante.

L'*asa fœtida* naît dans la Perse seulement; il n'y en a point dans la Médie, dans la Libye, dans la Syrie, ni à Cyrene. Ainsi toutes les distinctions que la plûpart des Auteurs font par rapport au lieu d'où vient le suc de cette plante, sont sans nul fondement.

Deux Marchands d'épices de la Chine m'apprirent que cette plante croissoit dans leur contrée, aux environs du grand mur qui sépare la Chine de la Tartarie, & qu'elle fournissoit le suc que nous connoissons sous le même nom. Je fis à la vérité peu de cas du récit de mes deux Chinois, parce que je ne trouvai point qu'il fût fait mention de l'*asa fœtida* dans l'Herbier de la Chine. Je conjecturai, que ce qui avoit donné lieu à l'erreur, n'étoit autre chose que la route que tenoient ceux qui apportoient cette gomme, & qui suivoient le mur de séparation de la Chine & de la Tartarie. Il n'y a à présent que deux endroits dans la Perse où l'on trouve l'*asa fœtida*, savoir, dans les champs & les montagnes qui sont autour de la Ville de Heraat dans la Province de Corazaan & dans celle de Laar, sur le sommet des montagnes qui s'étendent depuis le fleuve Cuur jusqu'à la Ville de Congo, le long du golfe Persique, loin du rivage de deux ou trois parasanges, & même davantage. Mais cette plante ne porte pas du suc dans tous les endroits de ces deux Pays. Il n'y a que celle qui se trouve auprès de Heraat dans les déserts champêtres & dans la Province de Laar, sur les montagnes voisines du territoire & de la Ville de Disguun qui en fournisse. L'*asa fœtida* qui naît dans les pays en-deçà & en-delà des lieux dont nous venons de parler, n'a point de suc, ou en a si peu, qu'il ne vaut pas la peine d'être recueilli ; & quand même il en rendroit beaucoup, on ne le recueilleroit peut-être pas. D'un côté de Disguun, les peuples de la campagne qui sont Arabes, sont presque tous des Bergers qui ne font aucune attention à ce qui croît autour d'eux que lorsqu'ils en peuvent tirer quelque secours pour la vie misérable qu'ils menent sous des tentes, & qui se bornent à ce qui concerne seulement leur subsistance, & les soins de leurs troupeaux, sans penser au-delà. De l'autre côté de Disguun, l'*asa fœtida* est doux, & a presque perdu toute sa puanteur, de sorte que les troupeaux de chevres le broutent & s'en engraissent d'une maniere surprenante. Pour que cette plante soit bienfaisante aux bestiaux, on commence par leur donner du sel de montagne, le seul qu'il y ait dans ces contrées. On leur fait broûter ensuite pendant quatorze jours l'*asa fœtida* sans les laisser boire. Il croît indistinctement dans les broussailles & dans les lieux montagneux ; en un mot, par-tout où les vents portent sa semence, mais plus communément dans les lieux plats, ou dans les pleines qui sont aux piés des monticules; ces endroits étant plus propres pour retenir la semence qui ne s'éloigne pour l'ordinaire guere au-delà d'un pié de la plante. La bonté du terrein sert aussi beaucoup à la fertilité de l'*asa fœtida*.

Le meilleur terrein pour l'*asa-fœtida*, n'est pas celui qui est humide & gras; mais au contraire celui qui est pierreux, sec, & chargé d'un peu d'argile. Lorsque la partie supérieure du sol n'est pas assez humide; comme il pousse profondément ses racines en terre, cela ne l'empêche pas de profiter, ni de s'humecter. Les habitans d'Heraat regardent celui qu'ils appellent *hinsigeh*, & qui croît, disent-ils, sur les montagnes & dans les bois de Disguun, comme une espece différente de celui qui s'appelle *husjeh*, & qui se trouve dans leur campagne. Le premier, ajoutent-ils, ne donne qu'une petite quantité de suc clair & foible ; au lieu que celui d'Heraat en rend beaucoup, & que celui qu'il rend est gras, onctueux, humide, fétide, & par conséquent beaucoup plus fort. J'ai travaillé à vérifier ces observations, & à connoître la différence qu'il peut y avoir entre ces sucs. Pour cet effet, j'ai fait venir de la Chorasmie à Gamroon où je demeurois, une plante d'*asa fœtida*, du cru d'Heraat. Elle avoit déja perdu beaucoup de force lorsque je la reçus. Je la comparai avec une plante du cru de Disguun; & je ne remarquai entre elles aucune différence, quant à la figure. Je fis voir ensuite la plante de Disguun à ceux qui font commerce de l'*asa* d'Heraat, & qui en apportent tous les ans à Gamroon, sans leur dire de quel cru elle étoit ; ils la reconnurent sur le champ pour une plante de leur pays, & m'assurerent que c'étoit l'*husjeh*, ou la plante qui donne le vrai *asa fœtida*. D'où je conclus que la différence qu'il y a entre les plantes de Disguun & celles d'Heraat, provient principalement de la différence du terrein dans ces deux endroits. Peut-être que le sol de la Chorasmie est plus gras, & fournit par conséquent à la racine une plus grande quantité de sucs, que les bords secs des montagnes de Laar. Ce qui acheve de confirmer cette conjecture, c'est que si l'on vient à comparer ensemble les sucs des plantes de chaque Province, on n'y remarquera rien qui puisse faire soupçonner que les plantes soient de différentes especes. Ces sucs sont parfaitement les mêmes, à moins qu'ils n'aient été altérés, ou que la saison & la maniere de les recueillir, ne les ait un peu différenciés, ce qui peut arriver, ainsi qu'on le verra ci-après. Les habitans de Disguun distinguent la plante qui donne l'*asa* en mâle & femelle. La plante mâle, disent-ils, ne donne point de suc; mais pousse une tige qui produit une semence, & dont la racine meurt. La femelle au contraire, donne du suc, & ne pousse point de tige. Cette distinction me paroît mal fondée, & n'a lieu que faute d'examen. Car il n'y a point de racine qui ne donne un suc, si on la coupe avant que la graine soit mûre; & toutes poussent une tige, les unes plutôt, les autres plus tard; ensuite elles cessent de pomper l'humidité qui les nourrit, elles se sechent & meurent. Toutes ces choses sont communes aux plantes mâles & femelles de l'espece ombellifere. On dit que la racine qui donne la gomme dont nous parlons, vit fort long-tems, & qu'elle dure quelquefois autant que l'homme: il n'est donc pas surprenant que nous en voyions de si grosses. Si la nature du terrein est telle qu'il ne se forme point une tête à la plante, lorsqu'elle commence à croître, ainsi qu'il arrive quelquefois; on assure que la tige s'élevera à six piés de haut, & sera de la grosseur du corps d'un homme. Elle est dans son moyen âge assez forte, & elle a au moins de diametre la grosseur du bras ou de la jambe. Ce diametre est d'un pouce dans la premiere année; & les accroissemens qui se font dans les années suivantes sont proportionnés à cette premiere grosseur. Les fibres qui environnent la tête, marquent quelquefois l'âge de la plante, & je suis fort porté à les regar-

der, comme les restes des pédicules des feuilles qui sont tombés, & que le tems n'a pu détruire parce qu'ils étoient trop nerveux & trop durs.

Tout l'*asa fœtida* coule de la racine, lorsqu'elle est coupée; & il n'en sort point, ni l'on n'en peut exprimer par art de la tige. La distinction de Wormius entre l'*asa* de la racine, & celui de la tige, est donc sans fondement. Une racine de quatre ans rend peu de suc, aussi n'en coupe-t-on point à cet âge: mais la quantité de liqueur augmente proportionnellement à la grosseur & à l'âge de la racine.

Si on tire la racine de terre, & qu'on ne la coupe que le jour suivant, elle rendra un suc laiteux. Le suc qui la remplit est en si grande quantité, qu'elle est d'une pésanteur singuliere. Si on ouvre sa surface par des incisions horisontales & perpendiculaires, elle se couvrira d'un suc laiteux, & ce suc suivra la direction des incisions quelques irrégulieres qu'elles puissent être: si on observe avec soin la racine, on s'appercevra bien-tôt que toute sa substance n'est pas de la même nature. On remarquera dans quelques endroits qu'elle est dure & fibreuse, & que ses fibres longitudinales s'étendent fort irrégulierement; tandis que dans d'autres endroits, on la trouvera plus molle, plus spongieuse & plus homogene. Cette derniere partie semble être destinée à contenir la liqueur, & à la digérer dans les vaisseaux. La seconde au contraire sert à la faire circuler, & à la porter dans la tige pour lui servir de nourriture; j'ajouterai qu'elle contribue à rendre plus ferme & plus durable, la racine, qui de sa nature est fragile. Lorsque cette racine est privée d'humidité, elle perd toutes ses parties molles, il ne lui reste que les fibreuses qui sont retirées, & qui forment une espece de moelle filamenteuse. Quant à son écorce, elle est inégale, & perd peu de ses dimensions. Lorsque la liqueur sort des vaisseaux de la racine, elle est grasse, liquide, fort blanche, fort ressemblante à la crême du lait, & n'est point du tout glutineuse: mais si on l'expose à l'air ou au soleil, elle change de couleur, elle devient d'un brun léger, & prend de la consistance & de la viscosité. C'est à son odeur qu'on reconnoît sa bonté. Plus cette odeur est forte, plus l'*asa* a de qualité. Il est au sortir de la racine excessivement puant. Le tems lui ôte un peu d'odeur; & il en a déja beaucoup perdu lorsqu'on nous l'apporte. Une dragme d'*asa* récent, & prise au sortir de la racine, sent plus fort que cent livres d'*asa* sec gardé pendant long-tems, & distribué par nos Droguistes. J'apportai à mon retour des montagnes quelques petites racines. La maison que j'occupois étoit fort grande; les bâtimens étoient séparés par une grande cour; cependant le suc que j'en tirai remplit tous les appartemens d'une odeur si insupportable, que je fus obligé de le jetter sur le champ. Lorsqu'il arrive de la Chorasmie un *caphila d'asa*; (ils entendent par un *caphila*, une voiture chargée de cette drogue) on le fait toujours décharger dans un champ, fort éloigné de la ville; malgré cette précaution, s'il arrive que le vent souffle de ce côté, tout l'air est infecté d'une puanteur insupportable. Lorsqu'on le porte dans l'Inde, on l'enferme dans un vaisseau séparé; on a grand soin d'en éloigner tout ce qui pourroit être corrompu; car on sait par expérience que son infection n'épargne rien, & qu'elle passe même dans les liqueurs. Il n'y avoit dans le vaisseau qui me passa en Arabie, qu'un seul paquet d'*asa* d'Heraat, suspendu à sa poupe; cependant la mauvaise odeur qui s'en échappoit, fut assez considérable pour nous incommoder pendant tout le voyage, & quoique le trajet fût fort court, celui qui avoit chargé le vaisseau eut bien peur que l'eau rose, le vin de Schiras, & ses provisions ne fussent infectées.

Nous trouvons dans Dioscoride, *Lib. III. cap.* 78. une longue liste des propriétés médecinales de l'*asa*. Garcias ne s'est pas épargné non plus sur son excellence, dans son *Histoire des Aromates*, *Lib. I. cap.* 3. Les Medecins Persans n'en font jamais usage; ménageant en cela la délicatesse du peuple auquel ils ont affaire. Les paysans de la Province de Laar, connoissent son efficacité dans les douleurs de la colique, dans l'hydropisie & surtout dans la tympanite. Ils doivent cette connoissance aux Banjans. Je tiens d'un habitant de Disguun, qu'ayant été attaqué de tympanite, il avoit recouvré parfaitement la santé, en observant de prendre tous les matins pendant six semaines de suite un bol ou une grosse pilule d'*asa*. Ce remede lui fit rendre, pendant tout le tems qu'il le prit, par haut & par bas, des vents dont l'odeur étoit si désagréable, qu'il fut contraint de se bannir de la société, & de s'interdire toute compagnie. La semence de la plante qui donne l'*asa* produit le même effet, mais un peu moins efficacement. C'est pourquoi les Indiens la font venir, & s'en servent en remede: on prétend que l'*asa* récent appliqué sur les plaies, les guérit d'une maniere presque miraculeuse. Si l'on jette de cette plante dans de l'eau retenue dans une mare, & qu'on laisse couler ensuite cette eau dans les jardins plantés de palmiers; elle détruira tous les vers qui attaqueront la racine de ces arbres, & des autres plantes. Les Indiens, mais surtout les Banjans, font entrer assez communément l'*asa* dans leurs ragouts. Renodæus n'a jamais pu croire ce fait, sur le témoignage de Garcias; si cela est, disoit-il, ou l'*asa* ne put point aux Indes, ou les Indiens ont un Palais de fer. J'ai gouté moi-même à des gâteaux, dans lesquels on avoit mis de cette liqueur, & j'avouerai les avoir trouvés bien meilleurs que je ne m'y attendois. C'est la coutume chez les Banjans d'en frotter les bords de leurs verres, pour exciter l'appétit.

Il y a une grande contestation entre les habitans d'Heraat & de Disguun, sur la préférence de leur *asa*. Ils croyent les uns & les autres relever le prix de leurs gommes, en déprimant celle de leurs rivaux. A Heraat, l'*asa* des montagnes de Disguun est décrié, comme foible, pauvre, sec & bâtard: au lieu que le leur, disent-ils, est gras, mou, & beaucoup plus odoriférant. Les habitans de Disguun répliquent en faveur de leur *asa*, que la partie grasse de celui d'Heraat n'est pas naturelle; qu'elle vient de la crême du lait de chevre ou de chevreau, qu'ils y mêlent, lorsqu'ils en font la récolte; qu'il n'est pas étonnant, qu'après avoir été ainsi sophistiqué, il se durcisse moins promptement; qu'il se garde moins long-tems; & que ceux qui l'achetent se trompent, s'ils s'imaginent que les parties grasses de cet *asa*, sont une qualité qui lui soit particuliere. L'envie & l'amour du gain, suggerent ces discours; & il n'en faut point conclurre que l'*asa* de ces deux contrées soit de différente espece, quoiqu'en disent les habitans, & quelque distinction qu'en fassent nos Droguistes. Je distribuerai seulement l'*asa* & les plantes qui le fournissent, en *asa* des champs & des montagnes d'Heraat ou de Disguun, ou pour me servir des noms usités dans les Provinces d'où cette drogue nous vient, en *asa* de Chorasma ou de Laar. L'un est gras, mou, & vient enveloppé dans des peaux de boucs & de moutons: l'autre est sec, & on l'apporte dans des sacs, faits de feuilles de palmier sauvage.

Comme je n'ai fait d'observation que sur ce dernier, je vais vous exposer la maniere dont on en fait la récolte; elle ne differe que très-peu de celle dont on recueille celui d'Heraat.

La récolte de l'*hingiseh*, & de l'*asa*, se fait par les habitans des villages voisins; mais surtout par la plus grande partie du peuple de Disguun. Il y a en tout à Disguun environ trois cens habitans. Cette récolte est distribuée en quatre saisons; c'est-à-dire, que l'on va quatre fois de la ville aux montagnes où croît l'*hingiseh*. Ces montagnes sont éloignées d'environ deux, trois ou quatre parasanges. Je vais suivre l'ordre de chaque saison, & je ferai l'histoire de ce qui s'y passa en 1687: je me trouvai alors dans les montagnes de Disguun;

& je fus témoin oculaire de la maniere dont ces peuples s'y prennent. Ils suivent constamment le même ordre; quoique le premier jour de la recolte varie quelquefois, & qu'ils laissent tantôt plus tantôt moins de tems entre les différentes saisons.

*Premiere saison.*

Avant que d'entrer en ouvrage, ils commencent par s'informer quelle est la quantité d'*asa* demandée par les étrangers; aussi-tôt qu'ils sont sûrs de ne pas perdre leur tems & leurs peines, & de vendre ce qu'ils recueilleront, ils vont en troupes dans les montagnes, aux environs du mois d'Avril, parce que c'est la saison convenable pour préparer la racine à rendre sa liqueur. Ils s'assurent que la racine est en état d'être préparée par la pâleur, la chute, & la couleur fannée des feuilles. Si les Paysans des villages voisins, veulent aussi en recueillir; ils s'assemblent dans les montagnes dans le même mois. Lorsqu'ils y sont, ils se dispersent & se tiennent à une grande distance les uns des autres: il y en a qui joignent leur récolte; une famille entiere travaille ordinairement en commun; il se réunit même quelquefois un certain nombre de familles alliées; ou tous les habitans d'une rue, conviennent de travailler ensemble, de n'avoir qu'un tas, & de s'emparer d'une certaine étendue de terrein qui se divise ensuite en autant de parties qu'il y a d'ouvriers. Chaque ouvrier se hâte de cueillir les plantes contenues dans son terrein. Il commence par écarter avec une bêche, la terre qui environne la racine; il applique sa bêche à quelque distance de la plante, & l'enfonce d'environ un empan; lorsque la terre, ou le gravier dont la racine est ordinairement environnée, est écarté, la racine paroît nue, & sort de terre, d'une assez grande quantité, alors l'ouvrier prend dans sa main les tiges, les tord & les sépare de la racine. Cette opération est assez facile dans cette saison de l'année. Il sépare aussi de sa tête, la couronne de fibres rudes, inégales, unies par leur extrémités & tortillées, dont elle est chargée. Troisiemement, il brise soit avec sa bêche, soit avec sa main, les mottes de terre qu'il a tirées, & il en couvre derechef la racine jusqu'à son sommet. Il répand sur la terre les feuilles qu'il en a arrachées, & d'autres encore s'il en trouve autour de lui; & il met une pierre sur ces feuilles, de peur que le vent qui est violent dans ces endroits, ne les disperse, & qu'il ne sache plus à son retour, reconnoître l'endroit où il a enfoui la racine.

On enfouit ainsi la racine pour la garantir de la chaleur du soleil; car si elle y demeuroit exposée seulement pendant vingt-quatre heures, elle se corromproit, & ne feroit plus aucun profit à l'ouvrier. Lorsqu'on a préparé de cette maniere plusieurs milliers de racines; la tâche de quatre ou de cinq hommes, est ordinairement de deux milles; on abandonne les montagnes & on revient à la maison. Le travail de la premiere saison, qu'ils appellent *kystian*, c'est-à-dire, de tuer, comme si c'étoit la saison du massacre, ne dure que trois jours; c'est dans cet intervalle de tems, qu'on arrache de terre, & qu'on fait mourir toutes les plantes destinées à fournir l'*asa.*

*Seconde saison.*

Ils passent quarante jours à la maison; la seconde saison fut un peu plus tardive qu'elle n'a coutume d'être, l'année de mon séjour à Disguun. Au bout de ce tems, tous les ouvriers abandonnent la ville, le soir & le matin & se rendent dans les montagnes au vingt-cinq Mai. Ils se dispersent, & chaque compagnie s'empare du terrein qui lui est échu, pour tirer la liqueur des racines préparées, comme nous avons dit ci-dessus. Cette liqueur qui étoit destinée à nourrir les tiges & les feuilles, est alors en stagnation au sommet de la racine. Chaque ouvrier est armé d'un instrument tranchant, semblable à une espece de spatule de fer, large par un bout; d'un vaisseau attaché à son côté, & de deux hottes attachées sur ses épaules: il coupe la racine avec l'instrument; il fait sortir le suc, avec son extrémité large; il reçoit ce suc dans le vaisseau qu'il porte à son côté; & il se sert de ses hottes pour transporter toute la quantité de suc qu'il a recueilli. Il est bon d'avertir que chaque troupe divise sa portion de terre, & par conséquent de racines en deux parties, & qu'on passe alternativement d'une portion dans une autre; parce qu'il faut laisser reposer la racine pendant un certain tems, après qu'on en a tiré le premier suc, tant pour en obtenir de nouveau, que pour épaissir celui qu'on en a déja tiré.

Chaque ouvrier tire une racine, écarte les feuilles & la terre dont elle est couverte; il fait une incision cruciale à son sommet, & y pratique une concavité; c'est dans cette concavité que coule la liqueur, sans qu'il y ait danger qu'elle se répande; on accorde deux jours à cette liqueur pour se coaguler; on l'enleve au bout de deux jours. On opére ensuite comme dans la premiere saison, c'est-à-dire, qu'on recouvre la racine pour la garantir des injures de la chaleur; observant seulement de disposer les feuilles en voute, de peur qu'en l'appliquant sur le suc elles ne s'en imbibent. Voilà la tâche du jour. Le jour suivant ou le 26 de Mai est employé tout entier au même travail, mais dans l'autre portion de terre. Le 27 on revient dans la premiere portion, par laquelle on avoit commencé. On écarte les couvercles de feuilles; on enleve la liqueur que l'on trouve au sommet de la racine, & on la met dans un vaisseau pendu à son côté. On découvre après cela un peu la partie supérieure de la racine en écartant la terre; & l'on enleve avec l'instrument tranchant, la partie seche de la surface; cette partie est environ de l'épaisseur d'une paille d'avoine. On fait cette opération pour déboucher les pores, & donner lieu à l'effusion de ce qui reste de liqueur; aussi observe-t-on de séparer la partie seche de la racine, le plus mince que l'on peut, & l'on a expérimenté que plus cette partie étoit mince, plus le suc avoit de facilité pour couler. Ils ont plusieurs manieres de faire cette séparation, entre lesquelles il y en a une à laquelle ils donnent la préférence; c'est d'enfoncer l'instrument tranchant, & non pas de couper à la façon ordinaire, c'est-à-dire, en poussant l'instrument d'un côté à l'autre, ou de derriere en devant; ce qui, selon eux, empêcheroit la racine de rendre une aussi grande quantité de suc, que celle qu'on en peut tirer.

Les ouvriers déchargent fréquemment le vaisseau qu'ils portent à leur côté dans d'autres vaisseaux plus grands, ou le répandent sur des feuilles placées sur la terre pour le faire mieux durcir au soleil: de cette maniere il acquiert une couleur différente de celle qui lui est naturelle, selon que les parties sont molles, & qu'elles reçoivent inégalement les rayons brûlans du soleil. La blancheur du suc peut aussi avoir été altérée, par les feuilles dont on s'est servi pour couvrir la racine.

La racine étant couverte, le travail est fini. Le 28 ils retournent aux racines du second endroit; ils écartent la terre; ils coupent la racine & la recouvrent; & c'est en quoi se passe la seconde opération, coupant alternativement les racines trois fois, & en recueillant deux fois le suc: alors voilà le travail de la seconde saison fini. Chaque ouvrier met ce qu'il a recueilli de gomme dans les hottes qui sont attachées sur ses épaules, & l'emporte. La récolte de quatre ou cinq ouvriers est ordinairement environ de dix ou douze *maan* de Disguun, c'est à-dire, d'environ cinquante livres d'Allemagne. Le suc de cette premiere récolte n'est pas le meilleur; au contraire on en fait assez peu de cas.

*Troisieme saison.*

Après que l'on a laissé à ces racines huit ou dix jours pour réparer la perte de leurs sucs, on fait une nouvelle

velle récolte. Le dix de Juin, dès la pointe du jour, on retourne aux racines de la premiere portion. On les découvre; on écarte la terre, on recueille le suc, on coupe la surface, & on la recouvre. Le lendemain on fait les mêmes opérations aux racines de la seconde classe, ainsi alternativement trois fois de suite, & enfin on les couvre de nouveau, & on les laisse. La liqueur qui coule des racines dans cet intervalle de dix jours, est en très-grande quantité; & d'une bonne consistance. On l'appelle *pispaas*; au lieu que la premiere se nomme *Sjur*, c'est-à-dire, lait, on lui a donné ce nom parce qu'elle est blanche, & qu'elle manque de consistance. Le *pispaas* est plus estimé & se vend beaucoup plus cher que le *Sjur*; je ne sai à quoi il faut attribuer cette différence; si c'est à sa rareté, ou à sa plus grande consistance. Quant à moi, je me suis assuré que le *sjur* quoique plus fluide, ne le cédoit en rien au *pispaas*; & qu'il n'y a qu'à le laisser exposé à l'air un peu plus de tems, pour lui donner de la consistance, & le rendre si semblable au *pispaas*, qu'on ne peut l'en distinguer. Ce qui m'a fait penser que les habitans de Disguun ne vendoient jamais le *sjus* pur & naturel; mais qu'ils profitoient toujours de la facilité que sa fluidité leur donnoit pour l'altérer; au lieu que le *pispaas* étant dur & consistant ne se mêle pas aisément avec d'autres substances, & se vend pur & naturel. L'*asa*, de quelque sorte qu'il soit est par lui-même simple, & sans mélange; on n'y trouvera de matiere hétérogene, que celle qu'on y aura fait entrer en l'adultérant. Les ouvriers m'ont avoué eux-mêmes qu'ils avoient coutume de mêler au *sjur*, non de la farine, ou quelque espece de sagapenum, comme quelques Ecrivains l'ont imaginé: mais de l'argile pur, qu'ils ont sous la main dans les montagnes où ils travaillent. La quantité de cette addition varie selon l'avarice & la fluidité de l'*asa*. Il y en a qui mettent autant d'argile que de *Sjur*; d'autres doublent la dose de l'argile. C'est par cette raison que le *sjur* est assez à bas prix. On a découvert cette fourberie; cette espece d'*asa* a été décriée, & ce décri a bien puni ceux qui l'avoient adultéré; il y eut un tems où personne ne vouloit de l'*asa* de Disguun. La perte qu'ils souffrirent les rendit plus prudens; ils cesserent d'adultérer leur *asa*; ils prirent le parti de mêler le *Sjur* & le *Pispaas*, à mesure qu'ils faisoient la récolte, & de porter le tout en masse à Congo & Ormus d'où il nous vient. Si on y trouve encore quelque matiere hétérogene, elle vient de la négligence avec laquelle les ouvriers ont couvert les racines après les avoir ouvertes. Cependant il faut avouer, que quelques précautions qu'ils prissent, ils ne parviendroient point à empêcher la poussiere qui tombe des feuilles qui couvrent les racines, dans le suc, ou qui est mise en agitation par le vent, de se mêler en certaine quantité à la liqueur.

Le douzieme jour, dans la premiere division, & le treizieme dans la seconde, on fait la récolte du *sjur*; on coupe la racine derechef, & on la couvre. On travaille le quatorzieme dans la premiere division, & le quinzieme dans la seconde, où l'on obtient le *pispaas*. Après que les racines ont rendu une fois le *pispaas*, & deux fois le *sjur*, on les laisse couvertes, & l'on a rempli le travail de la troisieme saison.

*Quatrieme saison.*

Trois jours après, ou le troisieme de Juillet, on retourne aux racines; l'expérience leur a appris qu'un plus long délai les privoit entierement de leur humidité & les faisoit mourir; qu'elles se corrompoient, & que tout ce qui y restoit de liqueur étoit perdu. Ainsi malgré leur avarice, ils sont contraints d'user de diligence. On fait le premier jour la récolte du *pispaas* dans la premiere division. On passe le quatrieme jour dans la seconde division. On fait le cinquieme jour la récolte du *sjur* dans la premiere division, & le sixieme jour dans la seconde. La récolte finit le septieme jour dans la premiere division; on ramasse tout le suc qu'on trouve; on ne coupe ni ne couvre plus les racines; on les laisse exposées à l'air & au soleil, qui les font mourir. On passe le huitieme jour dans la seconde division, & on laisse périr les racines de la même maniere. C'est ainsi que s'acheve toute la récolte de l'*asa*.



En trois fois qu'ils vont aux montagnes, ils recueillent de chaque racine, huit fois le *sjur*, & trois fois le *pispaas*. Il est à propos de remarquer que les racines les plus grosses, celles, par exemple, qui ont plus de vingt ans, & qu'on ne trouve que dans les lieux les plus écartés des montagnes, où l'on ne grimpe qu'avec beaucoup de difficulté, ne sont pas plutôt ouvertes qu'elles rendent quatre ou cinq fois le *pispaas*, & le *sjur* un nombre de fois proportionné; ensorte que ces racines ne sont pas entierement épuisées en Septembre. On trouve peu de racines qui aient plus de dix ans, & l'on n'en trouve point qui en aient plus de vingt. Le prix considérable qu'on avoit mis à l'*asa*, détermina pendant plusieurs années, les Ouvriers à n'épargner aucune racine; ce n'est que depuis peu de tems, qu'ils ont reconnu qu'il étoit de leur intérêt, de les laisser vieillir & grossir. Toute racine privée de son humidité & laissée à découvert, ne manque point de se corrompre. Un Ouvrier m'assura avoir éprouvé lui-même, que les racines reprenoient, quand on avoit le soin de les recouvrir: mais personne ne fut d'accord avec lui sur ce fait. Kempfer.

SILURUS, Offic. Schw. Theriot. Sil. 444. Schonef. Ich. 69. Rondel. de Pisc. 2. 180. *Silurus Rondeletii*, Raii Ichth. 128. Ejusd. Synop. Pisc. 70. Gesn. de Aquat. 867. *Glanis*, Aldrov. de Pisc. 567. Salv. 210. Charlt. de Pisc. 40. Jonf. de Pisc. 101.

On trouve ce poisson dans le Danube; sa chair est nourrissante lorsqu'il est frais; il relâche le ventre; lorsqu'il est salé, il nourrit peu; mais il débarrasse la trachée-artere, & éclaircit la voix. On dit qu'en application, il attire les éclats de bois enfoncés dans les chairs, que sa saumure, prise en demi-bain, guérit la dyssenterie, en attirant les humeurs à la surface du corps, & que prise en clystere elle est bienfaisante dans la sciatique. Dioscoride.

SILYBUM, nom commun à différentes especes de chardons.

Tels sont le *Carduus lacteus, peregrinus, major, semine fusco*, que Parkinson appelle *Silybum minus annuum*. Le *Carduus, lacteus peregrinus Camerarii*, J. B. *Albis maculis notatus exoticus*, C. B. que le même Auteur appelle *Sylibum minus Bœticum*. Voyez *Aga Cretensium*.

## S I M

SIMAROUBA.

Les plantes les plus célebres, qui sont indiquées communément par les Botanistes anciens, ou particulierement par les Voyageurs modernes, comme des remedes spécifiques, ne sont véritablement spécifiques qu'en certains cas. Autant les maladies paroissent être semblables par certains accidens qui leur sont communs, autant elles different quelquefois par les causes d'où ces accidens dépendent; d'où il doit arriver nécessairement que les mêmes remedes, appliqués dans des maladies qui ne sont semblables qu'en apparence, ne produisent presque jamais les mêmes effets. C'est de-là que vient l'abus que l'on fait tous les jours des plantes les plus salutaires, & le discrédit dans lequel tombent ensuite celles qui ont eu d'abord le plus de vogue.

L'ipécacuanha, que Pison a marqué comme un des remedes qui réussissoit le mieux dans les dyssenteries chez les Peuples du Bresil; cette racine, que feu M. Helvétius a le premier si heureusement employée dans

ce pays, & qui par la fuite y a paffé avec juftice pour un fpécifique contre cette maladie, eft fur le point d'éprouver ce fort fi ordinaire à toutes les plantes qui nous font apportées comme merveilleufes des pays étrangers.

Faudra-t'il donc profcrire ce remede, parce qu'il n'a pas toujours conftamment réuffi dans les dyffenteries dans lefquelles on l'a donné? Ou n'accufera-t'on pas plutôt le peu d'expérience de ceux qui n'étant pas Medecins, le confeillent dans des occafions où il ne convient pas? Mais quel remede, fi efficace qu'il puiffe être, ne feroit pas fujet à perdre fon crédit dans de pareilles mains?

Celui de l'ipécacuanha n'a certainement diminué chez nous que parce qu'au lieu de s'en fervir prudemment dans les circonftances où il y a amas de crudités dans les premieres voies, ou obftruction dans les vifceres du bas-ventre, on l'a employé tantôt dans des flux hépatiques, tantôt dans des dévoiemens dyffenteriques occafionnés par l'ufage immodéré des purgatifs, fouvent dans les cas d'une inflammation prochaine du bas-ventre, & quelquefois lorfque par le caractere d'une douleur aiguë & fixe qui accompagne certaines dyffenteries, on auroit eu lieu de foupçonner un ulcere chancreux dans les inteftins.

C'étoit dans toutes ces occafions vouloir, pour ainfi dire, forcer la nature à produire par ce remede des effets auxquels elle ne l'a pas deftiné. Si le peu de fruit qu'on en tiroit dans tous ces cas, marquoit qu'ils étoient tous hors de fa fphere, n'étoit-il pas prudent au Medecin Praticien de s'en abftenir, puifque dans ces circonftances il n'avoit pas répondu à fon attente? Et comme il avoit éprouvé par fes obfervations, que cette racine ne guériffoit que des dyffenteries d'un certain caractere, cette expérience ne devoit-elle pas l'animer à chercher, pour celles qui feroient d'une autre efpece, de nouveaux fpécifiques?

On ne pouvoit guere douter qu'il n'en exiftât, pour peu que l'on eût confulté les Botaniftes anciens; & s'ils en connoiffoient quelques-uns, pourquoi défefpérerons-nous de les tirer de l'oubli dans lequel ils font tombés chez nous depuis peu?

Diofcoride parle d'une écorce tirant fur le jaune, affez épaiffe & fort aftringente, qu'il dit qu'on apportoit de Barbarie; c'eft le nom que l'on donnoit alors aux pays Orientaux les plus reculés; écorce avec laquelle on faifoit de fon tems une boiffon qui remédioit aux hémorrhagies du nez, de la bouche, aux dyffenteries & aux dévoiemens: il lui donne les noms de Μακὲρ & de Μακεὶρ.

Pline appelle de ces mêmes noms de *macer* & de *macir*, l'écorce d'un arbre qui étoit apportée des Indes, & qu'il dit être rougeâtre.

Galien, qui dans les defcriptions qu'il en fait, & fur l'ufage qu'il en donne, s'accorde avec ces deux Auteurs, ajoute feulement qu'elle eft aromatique.

Et il n'eft pas furprenant qu'Averroès & d'autres Medecins Arabes connuffent le *macer*, puifque l'arbre dont il eft l'écorce croiffoit dans les pays Orientaux.

Tout ce qu'on lit des anciens Auteurs fur le *macer*, fe retrouve dans les Relations de quelques Voyageurs aux Indes Orientales, c'eft-à-dire, à la côte de Malabar & en l'Ifle de Sainte-Croix. Ils nous parlent d'une écorce grifâtre qui, étant defféchée, devient, à ce qu'ils difent, jaunâtre, fort aftringente, & a les mêmes vertus que le *macer* des anciens.

Chriftophe Acofta, l'un des premiers Hiftoriens des drogues fimples qu'on apporte des Indes, & qui y étoit Medecin du Vice-Roi, dit que l'arbre qui porte cette écorce, étoit appellé *Arbore de las camaras*, *arbore fancto*, par les Portugais, c'eft-à-dire, arbre pour les dyffenteries, & par excellence, arbre faint; *Arbore de fancto Thome*, arbre de S. Thomas, par les Chrétiens; *Macruyre*, par les gens du pays, & *Macre* par les Medecins Brachmans, ce qui eft conforme avec l'ancien mot *macer*.

Ce même Hiftorien, qui eft le feul qui nous ait donné la figure de cet arbre, le compare à un de nos ormes; du refte il rapporte fur l'ufage de fon écorce des faits fi particuliers, dont il dit avoir été temoin, qu'il n'y a guere de remede qui puiffe à plus jufte titre mériter le nom de *fpécifique*.

Pour montrer le cas que l'on fait de cette écorce dans les Indes, je ne citerai qu'un des traits du Livre de ce Medecin, c'eft l'éloge qu'il rapporte qu'un Indien, qui lui en montroit l'arbre, qu'il appelloit *macre*, lui donnoit, c'eft-à-dire en fa langue, que c'étoit un arbre montré par les Anges pour le falut des hommes, & qui étoit préférable dans fa petite dofe à la grande quantité que l'on a coutume de faire prendre des écorces de myrobolans, d'areca & de coris, qui ont toujours été reputés chez les Indiens pour les plus excellens remedes contre la dyffenterie.

Clufius, Botanifte du feizieme fiecle, & célebre furtout par fes recherches favantes fur les plantes étrangeres, foupçonnoit déja de fon tems, qu'une petite quantité d'écorce femblable à celle que je viens de décrire, qu'il vit chez un Medecin d'Amfterdam, auquel on l'avoit apportée des Indes comme un fpécifique contre la dyffenterie, étoit la même écorce dont Monard, Medecin de Séville, dit, dans fon Hiftoire des Drogues, s'être fi heureufement fervi, fans la connoître, pour cette maladie.

Toutes ces defcriptions qui paroiffent convenir à un même arbre, & cette tradition des vertus de fon écorce, prouvée par ces Auteurs, ont excité ma curiofité pour la connoiffance d'un remede fi fouverain, & fur la recherche des caufes pour lefquelles nous l'avons tout-à-fait perdu depuis Galien dans ces pays Occidentaux.

On commença vers l'année 1713. à rapporter de la Cayenne à M. le Comte de Pontchartrain, Sécrétaire d'Etat, l'écorce d'un arbre que l'on appelle dans le pays *fimarouba*, & qu'on lui affura y être employée avec fuccès dans les dévoiemens & les dyffenteries. Cette utilité porta ce Miniftre à communiquer cette drogue à l'Académie des Sciences, & à M. Fagon, alors premier Medecin du Roi, qui en fit part aux Profeffeurs du Jardin Royal: mais la petite quantité qui leur en fut diftribuée ne leur ayant pas permis d'en faire plufieurs expériences, elle ne leur fervit dans leur Droguier que d'échantillon d'une drogue rare dont les effets n'étoient pas encore bien avérés dans ces pays.

Tout ce qu'on en découvrit alors par les expériences que nous en fit faire M. Fagon, fut qu'au moins ce remede n'étoit pas dangereux, puifqu'il ne caufoit aucun effet fenfible, ni par quelque évacuation que ce fut, ni par la moindre douleur dans les entrailles.

Mais en 1718. où les chaleurs de l'été furent exceffives, & cauferent une infinité de dévoiemens dyffenteriques, qui bien loin de céder aux purgatifs & aux aftringens ordinaires, même à l'ipécacuanha, dont on avoit coutume de fe fervir utilement pour arrêter ces fortes d'évacuations outrées, ne faifoient au contraire, par la repétition de ces remedes, que s'irriter davantage, nous recourûmes, comme au dernier remede & au plus fouverain, à la petite quantité de *fimarouba* qui nous étoit reftée de la diftribution que M. Fagon nous en avoit faite, & nous nous apperçûmes enfin que de tous les remedes que nous avions mis auparavant en ufage, aucun n'avoit réuffi auffi promptement que celui-ci.

Ces heureux fuccès m'ayant fait de plus en plus eftimer cette écorce, je priai M. Randot, Intendant général des Claffes de la Marine, de m'en procurer une nouvelle provifion, dans la vue de m'en fervir, non pas feulement dans les dyffenteries, parce qu'au commencement de 1719. elles étoient ceffées, mais dans les pertes de fang, fi communes aux femmes dans ces pays-ci, & fi dangereufes par l'ufage de l'alun que

l'on y employoit depuis quelque tems pour remede.

Ma conjecture sur l'affinité des causes qui produisent ces pertes, & certaines dyssenteries assez ordinaires, me porta à employer la même drogue pour ces deux maladies; & la continuation du succès dans l'un & dans l'autre cas, bienloin de me donner occasion de faire un secret de cette découverte, m'engagea au contraire à comparer toutes ces observations avec celles que j'avois vûes dans nos anciens Auteurs de Botanique, touchant la description & les effets du *Macer*, dans la vûe de rendre public ce prétieux spécifique si vanté chez eux.

Effectivement l'on peut dire que si le *simarouba* des Américains, n'est pas le *macer* des Anciens, au moins lui est-il très-semblable par sa forme & par ses effets.

La couleur du *simarouba* est d'un gris tirant sur le jaunâtre; Dioscoride dit que celle du *macer* est jaunâtre.

Notre écorce est plus ou moins épaisse, selon l'âge de l'arbre; le même Auteur fait celle du *macer* assez épaisse.

Celle-ci est généralement reconnue, par tous ceux qui en ont parlé, pour être très-astringente, c'est aussi la vertu spécifique du *simarouba*, dont la décoction étant bue, réussit comme faisoit ce spécifique ancien donné de la meme maniere.

Du reste, on auroit de la peine à établir une parfaite uniformité entre le *simarouba* & le *macer*, puisque les Auteurs qui parlent de ce dernier, ne s'accordent ni sur la partie de l'arbre, d'où se tire cette écorce, ni sur la qualité de son odeur & de sa saveur; & c'est à la variété de leurs relations sur ce point, & à l'ignorance des Commentateurs qui confondoient le *macer* avec le *macis*, qu'il me paroît qu'on peut attribuer la cause de l'oubli dans lequel a été chez nous cette drogue depuis Galien; car pour ce qui est du Pays des Indes Orientales, d'où Pline, Sérapion & Averroès conviennent qu'on la faisoit venir, Garcias ab Horto, Acosta & Jean Mocquet, qui dans le pénultieme siécle y avoient voyagé, assurent qu'alors ce remede y étoit usité dans les Hôpitaux; & qu'à Bengale, il s'en faisoit un commerce assez considérable.

Quant à ce qui regarde le *simarouba*, voici ce que j'ai eu lieu d'observer, après en avoir reçû une cinquantaine de livres en 1723. de M. Barrere, Medecin Botaniste, à son retour de la Cayenne. Cette écorce ressemble assez, pour l'extérieur & pour l'intérieur, à celle du tilleul, elle a même sa qualité filandreuse; qui la rend souple & difficile à casser, & étant mâchée, elle a un petit gout d'amertume très-supportable, qu'elle communique à l'eau dans laquelle on la fait bouillir.

On remarque, tandis que cette ébullition se fait, que l'eau dans laquelle on a jetté cette écorce, devient blanche, mousseuse comme du lait, qu'elle s'éleve plus considérablement dans le vaisseau qui la contient, que ne le font les décoctions des drogues ordinaires, & qu'après cette ébullition, étant reposée, elle prend une couleur rougeâtre approchant de celle de la petite biere.

Depuis près de quinze ans que j'emploie le *simarouba*; j'ai remarqué que deux gros de cette écorce, bouillis dans trois demi-septiers d'eau, que l'on réduit par l'ébullition à chopine, suffisent pour trois verrées, qui est la dose ordinaire de ce remede.

Cette simple décoction m'ayant toujours mieux réussi que la poudre de l'écorce & de son bois, je la conseille d'autant plus volontiers qu'elle n'est point désagréable à boire; néantmoins lorsque quelques malades aiment mieux prendre le *simarouba* en poudre, il faut faire raper cette écorce & ce bois à peu-près comme le tabac, & en donner le poids de douze ou de vingt grains de trois en trois heures, ou en pilules, ou entre deux tranches de potage. Cette maniere est vraissemblablement préférable à celle qu'Acosta dit que les Medecins Indiens ont de donner cette poudre dans du petit lait aigri.

Avant de faire part au Public de ce que j'écris aujourd'hui, je me suis assuré par mon experience que l'effet du *simarouba* a presque toujours été constamment le même dans les dyssenteries opiniâtres & glaireuses, dans les dévoiemens bilieux & sanguinolens, qui presque tous à la troisieme ou sixieme verrée se sont arrêtés sans aucune douleur, ni aucune évacuation par haut & par bas, si ce n'est que les urines couloient en plus grande quantité, & devenoient mieux colorées, & qu'il survenoit quelquefois & dans certains sujets des sueurs abondantes.

Presque tous ceux qui en ont été guéris, m'ont rapporté, qu'ils avoient senti intérieurement dès la seconde verrée de la décoction du *simarouba*, une espece de mouvement sourd par tout le corps, ce qu'ils appelloient un combat avec le mal, à peu près semblable à l'effet que produit le quinquina, lorsqu'étant donné à propos, il arrête subitement un accès de fievre

Enfin quoique j'aie vû que ceux de ces malades qui étoient les plus exténués & les plus dégoutés, ont repris dès la seconde nuit qui a suivi l'usage de ce remede, une sérénité qui étoit un prognostic de leur guérison prochaine, & ont recouvré un sommeil doux, & l'appétit qu'ils avoient perdu; néantmoins il s'est trouvé quelques sujets qui, ou par le défaut de régime, ou par quelque reste de maladie, sont retombés quelques jours après leur rétablissement: mais par l'usage de la même boisson réitérée deux à trois jours de suite, le mal à enfin cessé.

Malgré les bons effets du *simarouba*, desquels je rends témoignage, il faut pourtant avoüer qu'il seroit dangereux, ou du moins inutile de s'en servir dans des dévoiemens, des pertes & des dyssenteries, où l'évacuation des premieres voyes seroit nécessaire, avant de songer à raffermir les entrailles, parce que la constipation qui survient après ce remede, & qui dure deux & trois jours, pourroit occasionner quelque dépôt, surtout dans des sujets où les reins sont embarrassés, & dans les personnes qui ne suent pas volontiers. Ainsi il me paroît être de la prudence, non-seulement d'avoir recours, avant l'usage du *simarouba*, aux remedes généraux, mais encore de proportionner sa dose à l'état du malade. A juger par le gout d'une légere amertume que l'on sent en mâchant le *simarouba*, aussi-bien que par la couleur blanchâtre & laiteuse qu'on remarque qu'il produit dans l'eau, lors de son ébullition, & par la promptitude avec laquelle il arrête les dévoiemens dyssentériques les plus opiniâtres & les plus invétérés, non-seulement en supprimant tout-à-coup le sang qui étoit mêlé avec les déjections, mais encore en rendant aux excrémens leur consistance naturelle; on peut assûrer qu'il entre dans sa substance une matiere saline acre, enveloppée de parties huileuses & balsamiques; car son amertume & le recouvrement de l'appétit qu'il procure, dépendent de cette matiere acre qui devient stomachique; la couleur laiteuse que l'eau dans laquelle on fait bouillir cette écorce, prend pendant son ébullition, y indique une qualité balsamique onctueuse, dont les preuves certaines sont le calme & la cessation subite des épreintes & des autres douleurs: enfin par la prompte suppression de l'hémorrhagie & la constipation considérable du ventre, on y reconnoit une vertu vulnéraire & astringente, qui étoit la plus estimable du *macer* des anciens.

La découverte d'un spécifique pour la guérison de certaines dyssenteries qui ne cédoient dans ce Pays-ci, ni à l'usage de l'*ipecacuanha*, ni aux autres remedes estimés pour ce mal, n'est pas le seul fruit que le Public peut tirer des Observations que je viens de donner; elles nous font voir de plus que toutes les plantes peuvent être usuelles, qu'il ne faut pas légerement retrancher de ce nombre, celles dont on ne connoît pas actuellement toutes les propriétés; que c'est au Medecin Pra-

ticien de faire valoir à propos ces secours qui seroient insensiblemeut négligés, si l'on regardoit la botanique comme une science de pure curiosité; qu'on ne sauroit, sans les lumieres qu'elle donne, reconnoître pour l'avantage de la Medecine, plusieurs remedes spécifiques indiqués par les Anciens, & perdus depuis long-tems, & combien il faut apporter de précautions dans l'usage de ceux qui nous sont vantés par les Voyageurs, pour ne les employer que dans les cas & dans les circonstances où ils sont convenables. M. Jussieu, *dans les Memoires de l'Acad. Royale des Sciences*, *Ann.* 1729.

SIMBOR MANGIANAM, *sive cornu alcis*, Bontii; nom d'une plante des Indes, qui croît dans l'isle de Java près de la mer, & dans le Royaume de Bantam: elle est de la figure d'une corne d'Elan. On la dit émolliente & résolutive; propre à lâcher le ventre & à tuer les vers, si on la broye & qu'on l'applique sur le nombril. On l'employe aussi comme un résolvant pour les tumeurs froides. Lemery, *des Drogues*.

SIMIA. Raii Synop. A. 148. Aldrov. de Quad. Digit. 225. Jonf. de Quad. 96. Schwart de Quad. 121. Charlt. Exer. 16. Gesn. de Quad. Digit. 147. *Guenon.*

Les parties de la *guenon* dont on se sert en Medecine, sont le bésoard, ou la pierre que l'on trouve quelquefois dans l'estomac de cet animal, son cœur & sa chair. Le cœur rôti, ou bouilli dans de l'hydromel, éclaircit la vue. Sa chair est froide, seche, austere, d'un très-mauvais suc, & mal-saine en alimens. Dale, d'après *Shwenckfeld.*

SIMIA; nom d'un poisson qu'on trouve dans le Nil.
SIMILA, ou SIMILAGO. Voyez *Semidalis.* Fine fleur ou farine.
SIMITAS, applatissement du nez.
SIMIVULPA; nom d'un animal dont Aldrovandus fait mention. Il est appellé *simi-vulpa*, parce qu'il tient du Singe & du Renard. Il n'est d'aucun usage en Medecine.
SEMITIUM, *Ceruse.* Ruland.
SIMOS, ou SIMOTHES. *Ceruse.* Ruland.

SIN

SINAPELÆON, huile de graine de moutarde. Ruland.
SINAPI. *Moutarde.*

Voici ses caracteres.

Sa silique est pleine de graines fort acres, rondelettes, d'un gout fort chaud, & se termine en cornes fongueuses, pleines de ces semences.

Boerhaave en compte les quatorze especes suivantes.

1. *Sinapi*, *rapi folio*, C. B. P. 99. Tourn. Inst. 227. Boerh. Ind. A. 2. 13. *Sinapi*, Offic. *Sinapi sativum*, Ger. 189. *Sinapi sativum alterum*, Ger. Emac. 244. *Sinapi sativum secundum*, Raii Hist. 1. 803. Synop. 3. 295. *Sinapi sativum rapi folio*, Park. Theat. 83. *Sinapi siliquâ latiusculâ glabrâ*, *semine rufo*, *sive vulgare*, J. B. 2. 855. *Eruca rapifolia*, Rup. Flor. Jen. 64. *Moutarde commune.*

La *moutarde commune* a ses feuilles les plus basses, larges, rudes, & assez semblables à celles du panais. Sa tige s'éleve à trois ou quatre piés de haut, est unie, fort branchue, garnie de plusieurs feuilles plus petites que ses feuilles basses, épaisses, unies, & moins découpées; cependant un peu creusées par les bords, inclinées & attachées à de longs pédicules. Ses fleurs sont petites & jaunes, chacune de quatre feuilles, rassemblées les unes à côté des autres, & fleurissant successivement. Avant qu'elles soient toutes épanouies, l'épi du vaisseau séminal est parvenu à une grande longueur; il est quarré, fortement uni aux tiges, pointu par le bout, plein de semences rondes obscures, brunes, chaudes & piquantes au gout. Sa racine est blanchâtre, branchue & pleine de fibres: mais elle périt lorsque la plante a pris toute sa force. On trouve fréquemment sa semence dans les lieux incultes, & parmi la pierraille: on la seme dans les jardins, elle fleurit en Juin.

Sa graine est d'usage; on en fait une sauce, appellée sauce à la *moutarde*, qui est fort saine, qui provoque l'appétit, qui fortifie l'estomac, & aide la digestion. Cette graine est bienfaisante dans les maux de tête, dans les apoplexies, la léthargie, & la paralysie, surtout à la langue. Broyée & infusée dans du vin ou de la biere; elle est un excellent remede dans le scorbut, dans l'hydropisie, & lorsqu'il s'agit de provoquer les urines & les regles. Appliquée extérieurement, elle est attractive, & maturative; elle rappelle aussi la chaleur naturelle dans les membres paralytiques. Miller, *Bot. Off.*

La graine de *moutarde* dans l'analyse chymique paroît contenir beaucoup plus de sel acre que d'acide: mais elle donne une quantité considérable d'huile, fort peu de sel fixe simplement salin, beaucoup de terre, un peu d'esprit urineux, & de sel volatil concret.

Cette graine est stomachique, diaphorétique & anti-scorbutique; elle est bonne pour les maladies des hypocondres, les pâles couleurs, la cachexie, & les maladies soporeuses. Ceux qui sont menacés d'apoplexie, feront bien de mâcher de la graine de *moutarde* le matin à jeun. Le cataplasme qui suit soulage beaucoup dans les rhumatismes de la poitrine.

Faites frire quelques poireaux, coupés menus, avec un peu de vinaigre, quand ils le seront assez, répandez-y un peu de graine de *moutarde* broyée.

Appliquez ce cataplasme sur les parties affectées: il est résolutif, & fera lever des ampoulles, si on y a mis beaucoup de *moutarde.*

Quelques-uns font un cataplasme avec de la térébenthine, de la fiente de pigeon, de la *moutarde*, & en mettent sur les parties gouteuses, & même sur la machoire dans les violens maux de dents. Tournefort.

Elle échauffe, desséche, incise, atténue & attire. Sa vertu principale est de réveiller l'appétit, de hâter la formation du chyle & de purger la tête. On s'en sert extérieurement en sinapisme. Pour cet effet, on l'applique aux narines, ou à d'autres parties. Elle fait percer les tumeurs mûres, & excite l'éternuement. Dale, d'après *Schroder.*

Lorsque la *moutarde* est calcinée, elle laisse très-peu de sel dans les cendres; parce qu'il est volatil, & qu'il se perd dans la calcination.

Nous avons donné la distilation de la graine de *moutarde*, à l'Art. *Alcali*; & nous remarquerons ici d'après Boerhaave, que la *moutarde* & les autres végétaux acres, sont des remedes excellens, lorsqu'ils sont ordonnés prudemment dans des maladies indolentes, aqueuses, froides, phlegmatiques, qui n'ont rien de salin, & qui sont logées dans les premieres voies; lorsque la bile est inactive, sans toutefois qu'il y ait de matieres alcalines, fétides, huileuses, putrides; lorsque le corps est froid, engourdi, & gonflé. Mais ils produiront de très-mauvais effets, si le corps est chaud & fiévreux, la bile acre, les sucs corrompus, les parties enflammées, ou affoiblies, & lorsqu'il y a abondance de matiere scorbutique.

On ordonne avec succès l'huile de *moutarde* par expression dans les attaques les plus violentes de la pierre: mais cette huile par expression est plus douce que l'hui-

le distilée de semence de *moutarde*; elle n'a rien de l'âcreté, ni de la chaleur de celle qu'on obtient par la distilation.

2. *Sinapi apii folio, siliquâ hirsuta, semine albo aut rufo*, Boerh. Ind. A. 2. 13. Tourn. Inst. 227. *Sinapi album*, Offic. *Sinapi apii folio*, C. B. P. 99. *Sinapi album siliquâ hirsutâ, semine albo vel rufo*, J. B. 2. 856. Raii Hist. 1. 802. Synop. 3. 295. *Moutarde blanche.*

Cette *moutarde* s'éleve rarement aussi haut que la premiere, mais elle est plus branchue; ses branches sont couvertes de feuilles rudes, velues, & plus divisées que dans la premiere. Ses fleurs sont plus larges & d'un jaune plus foncé. Ses vaisseaux séminaux sont plus écartés des tiges, sont fort velus, se terminent en une longue pointe vuide, contiennent quatre ou cinq graines blanches, plus grosses que la *moutarde* ordinaire, & paroissent articulés. Les graines ne sont pas si chaudes que celles de la précédente. Elle croît en plusieurs endroits, sans être cultivée; cependant elle est moins commune que la premiere espece. Elle fleurit aux environs de Juillet.

Elle est à peu près de la même nature que la *moutarde* commune. Il y en a qui lui donnent la préférence, lorsqu'il est question de sauce, parce qu'elle est moins acre & plus agréable au gout. Miller, *Bot. Off.*

3. *Sinapi arvense præcox, semine nigro*, Tourn. Inst. 227. Boerh. Ind. A. 2. 13. *Rapistrum*, Offic. *Rapistrum arvorum*, Ger. 179. Emac. 233. Park. Theat. 862. Raii Hist. 1. 802. Synop. 3. 293. *Rapistrum flore luteo*, J. B. 2. 844. C. B. P. 95. *Eruca arvensis vulgaris*, Rupp. Flor. Jen. 64.

On la trouve ordinairement dans les grains, elle fleurit en été & sa graine est d'usage. Elle est dessiccative, détersive, tant soit peu digestive, & provoque les urines. Dale, d'après *J. Bauhin.*

4. *Sinapi Indicum lactucæ folio*, Par. Bat. 230.
5. *Sinapi Indicum, lactucæ folio, minus; seu angusto, profundiùs crenato*, Par. Bat. 230.
6. *Sinapi arvense album, hiemale, folio rapi, semine luteo.*
7. *Sinapi Hispanicum, pumilum album*, T. 227.
8. *Sinapi, quod sinapistrum, luteum, minus, foliis quernis.*
9. *Sinapi, quod sinapistrum, Siculum, siliquis Irionis.*
10. *Sinapi arvense præcox, semine nigro foliis integris*, T. 227. *Rapistrum flore luteo, foliis non incisis*, C. B. P. 95
11. *Sinapi Siculum, luteum, minus, folio rhapontici.*
12. *Sinapi quod sinapistrum Syriacum, folio Irionis altissimum.*
13. *Sinapi Chinense, folio acanthi.*
14. *Sinapi Hispanicum, folio glaucii violacei. Nasturtium sylvestre, erucæ affine*, C. B. P. 105. Boerhaave, *Ind. alter Plantarum.*

Si l'on prend de la graine de *moutarde* crue, la vapeur qui s'en élevera dans la bouche, provoquera les larmes & causera de la tumeur, de la demangeaison & l'éternuement. Les anciens en faisoient un sinapisme, en la broyant crue, en faisant une bouillie, & l'appliquant sur la partie qu'il falloit exulcérer. Mais cette application trop fréquemment réitérée, produit la gangrene. Quant à ses usages intérieurs, on peut l'employer dans les cas où des humeurs indolentes, aqueuses ou phlegmatiques prédominent.

Voici un exemple bien surprenant de ses effets.

Une jeune fille d'Amsterdam avoit des convulsions; il n'y a point de remede qu'elle n'eût essayé, lorsque Ruysch lui conseilla de prendre de la *moutarde* crue, broyée dans du vin, & elle guérit.

La sauce à la *moutarde* se fait avec la graine de cette plante broyée. Le mot *moutarde* vient d'Italie, où cette sauce se fait avec du vin; & l'on a fait *moutarde* par contraction, de *mustum ardens.* Cette sauce préparée avec le vinaigre, aide la digestion; elle est très-bonne pour nos Matelots Hollandois, en ce que c'est un excellent préservatif contre le scorbut. La graine de *moutarde* est atténuante & incisive; c'est par cette raison qu'on la fait toujours entrer dans les sauces, aux mets séchés & durcis à la fumée. On s'en sert avec succès, soit intérieurement, soit extérieurement, dans les affections hypocondriaques, les gonflemens d'estomac, & les autres maladies causées par un acide, telles que sont le scorbut, la cachexie, la chlorose & les affections soporeuses. Elle est aphrodisiaque & provoque les urines. L'huile qu'on en exprime s'applique extérieurement dans la paralysie & les maladies froides. On s'en sert aussi dans la fievre quarte, & quelquefois dans la fievre quotidienne.

Il y a une autre plante nouvelle qu'on peut regarder comme une quinzieme espece de *moutarde*, & la nommer,

*Sinapi luteum chelidonii querni folio. Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Sinapi album, nom du *Turritis, foliis inferioribus cichoraceis, cæteris perfoliatæ.*
Sinapi echinatum, nom de l'*Erucago segetum.*
Sinapi Monspessulanum, nom du *Sisymbrium palustre minus, siliquâ asperâ.*

SINAPISIS, *Bol d'Armenie.* Ruland.
SINAPISMUS, σιναπισμός, *sinapisme*; cataplâsme de graines de moutarde, appliqué pour exciter de la chaleur & de la rougeur à la peau.

## SINAPISTRUM.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles croissent au nombre de trois ou de cinq, sur un même pédicule, & sont en mains. L'extrémité du pédicule dégénere en un petit placenta d'où part le calyce, composé de quatre petites feuilles, de la même couleur que la fleur. Sa fleur est tétrapétale; ses quatre pétales sont élevés, & six étamines occuppent la partie vuide inférieure de la fleur. Son ovaire naît de la partie la plus basse du placenta; il y a trois globes balsamiques à sa partie supérieure, il s'étend & promine; il est cylindrique, à deux valvules, & constitue une silique qui n'a qu'une seule capsule pleine d'un grand nombre de semences rondelettes, placées toutes dans le même rang circulaire.

Boerhaave en compte les quatre especes suivanses.

1. *Sinapistrum, Orientale, triphyllum, ornithopodii siliquis*, T. Cor. 17.
2. *Sinapistrum, Indicum, pentaphyllum, flore carneo, minus, non spinosum*, H. L. *Pentaphyllum, peregrinum, siliquosum, bivalve minus*, M. H. 2. 288. *Quinquefolium siliquosum*, Alpin. Exot. 322.
3. *Sinapistrum, Lusitanicum, triphyllum, flore rubro, siliquis corniculatis*, H. L. *Trifolium, Lusitanicum, bivalve, flore rubro*, M. H. 2. 289.
4. *Sinapistrum, Indicum, triphyllum, siliquâ maximâ, flore albo.* Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Herman a ainsi nommé cette plante, comme si c'étoit une petite espece de *sinapi*, à cause qu'elle en approche si fort par sa figure & son acrimonie, qu'on peut s'en servir à sa place. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SINAPIUM, *moutarde*; c'eſt-à-dire, une préparation de moutarde pour les uſages de la cuiſine.

SINCIPUT, la partie antérieure de la tête. Voyez *Caput*.

SINE PARI, *ſans paire*, épithete qu'on donne à une veine qui eſt la même que l'*azygos*. On trouve dans le vieux Diſpenſaire du Collége de Londres la deſcription d'une emplaſtre ſous le titre pompeux de *Emplaſtrum ſine pari*, emplâtre ſans pareille, qu'on a jugé à propos de retrancher du dernier.

SINGULTUS, *Hoquet*.

La reſpiration conſiſtant en deux mouvemens alternatifs & opposés, dont l'un ſe nomme *inſpiration* & l'autre *expiration*; elle peut pécher par rapport à l'un ou l'autre. On a parlé des défauts de l'expiration au mot *Tuſſis*; mais l'on met au nombre des maladies auxquelles l'inſpiration eſt ſujette, celle que les Grecs appellent λυγμὸς ou λυγγὸς, & nous *hoquet*. On le définit un mouvement ſpaſmodique, convulſif & incommode du diaphragme & de quelques-unes des parties qui lui ſont adhérentes durant l'inſpiration, avec une exploſion ſonore de l'air par la bouche.

Pour mieux expliquer la nature de cette maladie, nous dirons auparavant quelque choſe de la ſtructure des parties qui concourent à ſa production. La premiere qui s'offre à nous eſt le diaphragme. C'eſt une partie muſculeuſe dans toute ſa circonférence, munie de fibres qui aboutiſſent du centre à la périphérie, & tendineuſe dans le milieu, qui ſépare tranſverſalement ou ſelon la largeur du corps, mais obliquement la capacité de la poitrine d'avec celle du bas-ventre. Le diaphragme eſt convexe du côté du thorax, & concave du côté du bas-ventre. Il eſt muni de très-gros nerfs qui lui viennent, partie des nerfs vertébraux du cou; & partie de la branche intercoſtale & de la paire vague. Il a deux ouvertures conſidérables, l'une à droite dans ſa partie tendineuſe, par où la veine-cave monte pour aller au cœur; l'autre à gauche dans ſa partie muſculeuſe, par où deſcend l'œſophage. Il eſt auſſi attaché à différentes parties, ſavoir, par devant aux côtes, au ſternum & aux muſcles intercoſtaux; par le milieu, au moyen de la pleure qui tapiſſe ſa partie convexe, au médiaſtin; à l'eſtomac, non-ſeulement par les nerfs & la membrane extérieure, qui eſt une continuité du péritoine, qui eſt commune à tous deux, & revet la partie concave du diaphragme, mais encore par le moyen de l'orifice gauche ſupérieur du ventricule, appellé par les Grecs καρδία; au foie & à ſa ſurface convexe, par le ligament large; & par derriere aux vertebres des lombes par deux appendices muſculeuſes & tendineuſes.

La connexion de ces parties eſt cauſe que l'une ne peut ſe mouvoir que l'autre ne ſe meuve auſſi, comme on le voit par ce qui arrive dans la reſpiration naturelle; car dans le premier acte de celle-ci, ſavoir, l'inſpiration, les muſcles intercoſtaux tirent les côtes en-haut & en avant; & les fibres du diaphragme, qui eſt muſculeux, ſe contractant & ſe racourciſſant du centre vers la circonférence, cet organe perd ſa figure convexe & s'applanit. Les parties contiguës imitent le même mouvement, tout le bas-ventre ſe dilate, tandis que le ventricule eſt comprimé par le racourciſſement des fibres du diaphragme. Toutes ces parties rentrent dans leur premiere ſituation lorſque le diaphragme reprend ſa figure convexe dans l'expiration. Il ſuit de ce qui précede que l'inſpiration conſiſte dans la dilatation de la poitrine & du bas-ventre, & l'expiration dans le mouvement opposé.

Appliquons maintenant cette doctrine au *hoquet*.

Quoique le diagnoſtic de cette maladie n'ait rien de difficile, je trouve à propos d'en donner l'hiſtoire telle qu'on la découvre, avec un peu d'attention.

La poitrine eſt agitée d'un mouvement violent accompagné d'un ſon aigu. La poitrine & le bas-ventre ſe dilatent, la capacité de la poitrine augmente, la parole eſt interceptée, & la douleur eſt ſouvent ſi grande que, ſuivant Dolæus, *in Encyclop. Med. Lib. III. cap.* 2. tout le corps paroît entrer en convulſion, & les côtes ſe rompre. Le bruit dont cette maladie eſt accompagnée eſt quelquefois ſi grand, qu'il imite l'aboyement du chien, & qu'il ſe fait entendre aux perſonnes qui paſſent dans la rue ou qui demeurent dans le voiſinage, comme nous l'apprennent Lazare Riviere, *Obſerv.* 1. Thomas Bartholin, *Hiſtor. Anatom. Rarior. Cent. II. Hiſtor.* 4. & Vitus Riedlinus, *in Obſerv.* 31.

Ces circonſtances comparées avec les phénomenes de l'inſpiration, nous apprennent aſſez que le *hoquet* eſt une maladie de cette partie de la reſpiration, ou du moins qu'elle arrive durant qu'elle ſe fait. Car comme dans l'inſpiration naturelle le mouvement des muſcles intercoſtaux précede la contraction du diaphragme & l'élevation du bas-ventre, & que tous ces mouvemens ſe font ſans violence, dans le *hoquet* au contraire, qui eſt une inſpiration contre nature, le diaphragme ſe contracte d'abord, & les parties qui y ſont attachées entrent dans un mouvement prompt & violent. Le diaphragme ne ſauroit être ainſi agité qu'il n'arrive la même choſe à la poitrine & à l'eſtomac, d'où il arrive qu'une partie de l'air qu'on a reſpiré, & qui eſt logée dans la gorge (*gula*), eſt pouſſée avec impétuoſité dans l'œſophage & dans le palais qui eſt fait en voute, & forme ce bruit auquel on donne le nom de *hoquet*. Voyez Langius, *in Pathol. Anim. c.* 36. Ce bruit n'a pas plutôt ceſſé que le diaphragme reprend plus ou moins vîte ſa convexité, je veux dire, que ſes fibres muſculeuſes s'allongent de nouveau, ce qui procure du ſoulagement au malade juſqu'à ce que le *hoquet* revienne.

Puis donc que le *hoquet* ne conſiſte que dans une convulſion ſubite du diaphragme, qu'il ceſſe & revient par intervalles, on doit le diſtinguer de cette diſtenſion ſpaſmodique qui tient le diaphragme long-tems tendu, & produit une difficulté perpétuelle de reſpirer. Voyez Caſpar Hoffman, *Inſt. Med. Lib. II. cap.* 86. *Sect.* 6. & Galien, *de Sympt. Lib. II. cap.* 2. La derniere de ces maladies approche de la colique convulſive, ou des paroxyſmes hyſtériques les plus violens: mais elle n'eſt point accompagnée du même bruit que le *hoquet*.

Il faut encore obſerver qu'il y a beaucoup de différence entre le *hoquet* chronique & l'aigu; car le dernier accompagne les maladies aiguës comme les fievres continues, malignes, exanthémateuſes & peſtilentielles, auſſi-bien que les inflammations des viſceres les plus nobles. Cette eſpece de maladie ſe termine non-ſeulement en peu de tems, mais encore d'une maniere fort douteuſe.

Au contraire le *hoquet* chronique accompagne généralement les maladies de longue durée, telles que celles de l'eſpece hyſtérique & cachectique, le mauvais état des premieres voies, ou la mauvaiſe conformation des parties qui ſervent à la reſpiration. Cette maladie peut durer pluſieurs jours, pluſieurs ſemaines, pluſieurs mois & même pluſieurs années. Bartholin, *in Cent. II. Epiſt.* 61. rapporte qu'une femme fut affligée pendant deux années d'un *hoquet* ſi violent, qu'elle paroiſſoit être poſſédée du diable. Il fait mention, *Cent. II. Hiſt.* 4. d'un *hoquet* qui dura trente ans. On trouve dans d'autres Auteurs, particulierement dans Marcellus Donatus, *Lib. IV. Hiſtor. Medic. cap.* 5. & dans Schenckius, *in Obſerv. Lib. III.* pluſieurs autres exemples ſemblables.

Les Medecins ne s'accordent point ſur le ſiége du *hoquet*. Les Anciens, entre autres Hippocrate, *in Aph.* 36. *ſect.* 6. le placent dans l'eſtomac, & prétendent

qu'il ne consiste que dans une violente agitation par laquelle cet organe cherche à se débarrasser de ce qui l'offense. Mais de peur de le confondre avec le vomissement ou l'éructation, ils assurent que le *hoquet* ne contribue qu'à l'expulsion des substances qui sont logées dans l'orifice supérieur du ventricule, au lieu que le vomissement met en mouvement celles qui résident au fond. Voyez Forestus, *Obs.* 12. *Lib XVIII.* D'autres, dont le plus considérable est Felix Platerus, *in Lib. II. de Funct. Læsion. cap.* 5. s'appercevant que la premiere opinion ne peut point servir à expliquer tous les phénomenes du *hoquet*, ont jugé à propos de le placer dans le diaphragme. D'autres prenant un milieu entre ces deux sentimens, tiennent que l'orifice supérieur du ventricule est le premier affecté dans cette maladie, & que le diaphragme ne l'est que par correspondance.

Dolæus, *in Encyclop. Med. Lib. III. cap.* 2. est le principal Fondateur de cette opinion.

Je suis persuadé que le diaphragme est le principal siége & le principal organe de cette maladie; car sans l'aide de ce muscle transverse, il ne sauroit y avoir d'inspiration, dont l'effet non-naturel est le *hoquet*. En effet, puisque l'orifice supérieur du ventricule adhere fortement au diaphragme, il faut de toute nécessité que lui & l'œsophage soient affectés dans cette maladie. Ce n'est donc point sans raison qu'on divise le *hoquet* en idiopathique & symptomatique. Le premier est propre & particulier au diaphragme, & le second a sa cause dans le ventricule, dont l'irritation se communique au diaphragme.

La cause immédiate du *hoquet* est une irritation ou du diaphragme, ou de l'estomac, accompagnée d'un mouvement convulsif des parties. De-là vient que plus le systeme nerveux est foible, plus on est exposé aux attaques de cette maladie; & que les enfans, les jeunes gens & les vieillards sont plus sujets au *hoquet* que d'autres, en tombant aisément dans cette espece de maladie passagere dont il n'est point question ici, & qui est produite par le refroidissement de l'estomac, par l'avidité avec laquelle on boit, par le trop grand usage des liqueurs froides, ou par un rire excessif. Les causes secondes & éloignées qui concourent à la production du *hoquet* morbifique qui demande le secours du Medecin, agissent aisément sur ces sortes de sujets, & sont telles qu'il suit.

Cette maladie est aisément produite par la froideur & l'humidité de l'air, surtout lorsqu'on s'y expose après s'être échauffé. Ceux qui, contre leur coutume, restent avec la poitrine découverte, ou se promenent nus piés sur un plancher froid, ne tardent pas à être saisis du *hoquet*, surtout s'ils sont d'un tempérament foible. Les enfans dont les os de la fontaine ont un battement & ne sont pas encore formés, sont extremement sujets à cette maladie.

Carolus Raygerus, *in M.N.C. Dec.* 1. *Anno* 6. *Obs.* 211. rapporte qu'une personne fut affligée pendant trois jours du *hoquet*, pour avoir resté trop long-tems dans l'eau.

Riviere, *Cent. III. Obs.* 42. parle d'une certaine fille qui avoit un *hoquet* violent pendant tout l'hiver, dont elle étoit délivrée à l'approche de l'été.

Les alimens de mauvaise qualité, ou pris en trop grande quantité, causent le *hoquet*. Lorsqu'on mange avec avidité de façon que les morceaux se suivent l'un l'autre, & restent dans l'orifice supérieur de l'estomac, ils y causent une irritation, qui est suivie d'un léger *hoquet*.

Forestus, *Lib. XVIII. Obs.* 12. nous apprend qu'un morceau de poumon de bœuf s'étant arrêté dans l'œsophage, produisit le *hoquet*. Les alimens qui surchargent l'estomac par leur trop grande quantité, produisent le même effet, témoins les enfans gourmans & voraces.

Epiphanius Ferdinandus, *Hist. Med.* 43. assure que le pain seul mangé avidement & en trop grande quantité, produit le *hoquet*. Le trop grand usage des liqueurs, surtout si elles sont froides ou qu'on s'expose au froid, causent la toux, témoins ceux qui boivent avec la poitrine découverte, & les enfans à qui l'on donne des liqueurs froides faites avec le malt.

Timée de Guldenklee, *Lib. II. Cas* 5. rapporte qu'un homme fut saisi du *hoquet*, pour avoir bu étant échauffé, une grande quantité d'eau refroidie avec du nitre; & Riviere, dans son Traité *de Morb. infrequent. Obs.* 1. nous apprend qu'un verre d'eau froide produisit un *hoquet* qui dura six mois.

Les alimens trop acres, ou qui dégénerent dans l'estomac en des impuretés acres & visqueuses, capables de picoter ses tuniques, causent un *hoquet* plus ou moins violent. Tout le monde sait que le lait qui vient à se corrompre dans l'estomac des enfans, leur cause le *hoquet*; témoin l'exemple que Bartholin en rapporte dans les *Act. Med. Hafn. Vol. II. Obs.* 28.

Il en est de même des substances acres, caustiques & vénimeuses.

Guldenklee, *Lib. VII. Cas* 4. parle d'un *hoquet* produit par la ciguë; & *Cas* 7. d'un autre causé par l'usage de l'euphorbe. Gatinarias, *de Cognit. & Curat. Ægrit.* cite plusieurs personnes qui ont été saisies du *hoquet* pour avoir mangé de l'oignon, de l'ail & du gingembre. Barbette, *Prax. Med. Lib. IV. cap.* 2. rapporte qu'il arriva la même chose à une personne qui avoit pris de l'huile de vitriol pour du baume de soufre.

Sckenckius, *Lib. III.* nous apprend que le *hoquet* est produit par le trop grand usage des juleps rafraîchissans & acides dans les maladies aiguës.

On peut mettre au nombre des choses capables d'exciter cette maladie, les émétiques & les purgatifs drastiques, surtout ceux qui sont préparés avec l'hellébore, qui corrodant, irritant & inflammant l'estomac & les intestins, disposent au *hoquet*.

Les humeurs acres & corrompues, imprégnées d'une grande quantité de parties salines, agissant sur le diaphragme, le jettent dans des convulsions violentes & ordinairement funestes. J'ai connu un homme qui mourut au bout de treize jours d'un *hoquet* violent, & dans la poitrine duquel on trouva, lorsqu'on vint à l'ouvrir, quelques onces de sérosité acre extravasée. On peut rapporter à cette espece de *hoquet* celui qui est produit par le transport d'une matiere arthritique ou gouteuse sur le diaphragme. Georg. Hieron. Velschius, *in Hecat.* 2. *Obs.* 54. parle d'un *hoquet* occasionné par la répercussion de la goute. Hoffman, *in Notis ad Poter. Cent.* 2. *cap.* 47. remarque, qu'il suffit pour causer un *hoquet*, d'arrêter avec des opiats ou tels autres astringens, des diarrhées ou des dyssenteries qui ne font que commencer. La matiere éréspélateuse, quand on la fait rentrer en-dedans, ou qu'on ne l'attire pas suffisamment au-dehors, cause souvent le *hoquet* aux personnes âgées & d'une habitude foible. Tous ces effets dépendent d'une matiere acre & caustique qui s'insinue dans les parties nerveuses du diaphragme, ou dans l'orifice supérieur de l'estomac.

Le *hoquet* aigu est inséparable des maladies qui se terminent promptement, dont les plus considérables sont les inflammations des visceres les plus nobles. Par exemple, le *hoquet* succede aux plaies ou aux inflammations du diaphragme, comme il paroît dans la paraphrénésie, aussi-bien qu'aux plaies ou inflammations du ventricule ou des intestins, suivant Forestus, *in Lib. XVIII. Obs.* 12.

Les phlegmons du foie sont encore suivis du *hoquet*, suivant Celse, *Lib. II. cap.* 7. & Barbette, *Prax. Med. Lib. IV. cap.* 2. Le signe pathognomique de cette maladie est une douleur de gorge. Les inflammations & les plaies violentes du cerveau & des méninges,

produisent le *hoquet* au plus haut degré, en conséquence de la correspondance que ces parties ont avec l'estomac & le diaphragme par le moyen de la paire vague. Voyez Hippocrate, *sect. 7. Aph.* 3. & Heurnius, dans son Commentaire sur le même Aphorisme.

Le *hoquet* accompagne généralement les fievres continues, malignes & exanthémateuses, lorsque différentes causes éloignées concourent à sa production ; car ou il est produit par une inflammation concomitante, qui, suivant Diemerbroeck, *cap.* 13. *sect.* 5. & *cap.* 15. *Annotat.* 15. arrive principalement dans la fievre pestilentielle à l'occasion d'un charbon au diaphragme ou dans le ventricule, ou par l'usage inconsidéré des anodyns & des opiats dans ces sortes de fievres, comme on peut en voir un exemple dans Riviere, *Cent.* 3. *Obs.* 15.

Le *hoquet* est aussi occasionné par la suppression de la sueur, & par la répulsion des maladies exanthémateuses; ou bien par les impuretés acres de l'estomac, ainsi que Forestus, *Lib. V. Obs.* 15. en donne un exemple dans la fievre hémitritée. Dans ces sortes de cas, il survient des symptomes extremement dangereux, tels qu'une soif insatiable, une foiblesse extreme, des insomnies, des délires, une chaleur inextinguible, un tremblement de la mâchoire inférieure, des convulsions des nerfs, l'interception de la voix & la ténuité de l'urine. Lors au contraire que le *hoquet* survient dans des jours critiques, & que les autres signes, surtout celui de la coction de l'urine, sont bons, il ne présage rien de mauvais, mais bien un vomissement ou un flux critique, après lequel il cesse. Ces fievres aiguës sont encore quelquefois accompagnées d'un *hoquet* qui augmente pendant tout le tems qu'elles durent. C'est de quoi nous avons deux exemples remarquables; l'un dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, *Ann.* 4. *Observ.* 48. & l'autre dans Potérius, *in Cent.* 2. *cap.* 47.

On doit encore rapporter à ces sortes de *hoquets* aigus dont l'issue est douteuse, ceux qui, suivant les Anciens, succedent à une inanition ou à une trop grande excrétion des humeurs.

C'est une chose démontrée non-seulement par l'expérience, mais encore par le témoignage d'Hippocrate, *in sect.* 7. *Aph.* 3. & 41. & *sect.* 5. *Aph.* 41. & de Sydenham, que le *hoquet* accompagne toujours un vomissement ou une purgation excessive. Les hémorrhagies violentes, de quelque espece qu'elles soient, sont aussi suivies du *hoquet*, ainsi que nous l'apprenons d'Hippocrate, *in sect.* 5. *Aph.* 3. Dans ces sortes de cas, le *hoquet* est comme un dernier effort de la nature, & il est bien-tôt suivi de convulsions universelles & de la mort.

Le *hoquet* chronique est quelquefois causé par la qualité peccante du sang & des humeurs ; lors, par exemple, qu'elles ont de l'acrimonie, ou qu'en conséquence de la suppression des excrétions ordinaires, elles viennent à s'amasser en trop grande quantité dans les vaisseaux du diaphragme & de l'estomac. C'est ce qui fait que le *hoquet* est si ordinaire aux femmes enceintes durant les derniers mois de leur grossesse, aussi-bien qu'à celles qui sont hystériques, & qui ne sont pas bien réglées. Schurigius, *in Parthenol.* parle d'une femme qui étoit toujours affligée du *hoquet* avant l'éruption de ses regles, mais qui en étoit délivrée dès qu'elles commençoient à prendre leur cours. Les personnes cachectiques, de même que celles qui ont le foie attaqué, sont ordinairement sujettes aux *hoquets* chroniques & périodiques, ce qui vient de l'acrimonie de la bile qui picote les tuniques nerveuses de l'estomac & du duodénum. Lentilius, *in Iatrom.* parle d'un cachectique qui ne fut délivré d'un *hoquet* dont il étoit affligé que par le moyen d'un vomissement.

Le *hoquet* chronique est quelquefois occasionné par le défaut & la mauvaise conformation des parties osseuses qui entourent la poitrine. On remarque, par exemple, que lorsque le cartilage xyphoïde est relâché, ou courbé en-dedans au point de comprimer l'estomac, il produit sur le champ le *hoquet*. Fernel, *Lib. VI. de Part. Morb. & Symp. cap.* 3. fait mention d'un *hoquet* produit par l'affaissement de ce cartilage, qui dura trois mois. On est encore convaincu par expérience que le *hoquet* accompagne toujours les luxations, les fractures & les contorsions des côtes ; & l'Auteur que nous venons de citer, parle d'un *hoquet* produit par la luxation d'une côte, qui cessa dès qu'on en eut fait la réduction. Rhodius, *Centur.* 2. *Obs.* 61. fait mention d'un *hoquet* continuel occasionné par la compression de la troisieme vertebre du cou. Passons au prognostic de cette maladie.

Le *hoquet* qui est produit par les viscosités, les crudités ou l'acrimonie des premieres voies n'a rien de dangereux, non plus que celui auquel les femmes hystériques sont sujettes. Il est encore moins à craindre lorsqu'il provient d'un refroidissement ou de l'usage des liqueurs froides, pourvu qu'on n'en boive point une trop grande quantité tandis que le corps est en sueur. Les enfans à la mamelle sont fort sujets au *hoquet*: mais il n'a rien de dangereux pour eux; au lieu qu'il ne présage rien que de funeste dans les vieillards. Je connois une Dame de quarante ans, qui est journellement affligée depuis vingt ans d'un *hoquet*, sans que sa santé s'en trouve altérée. Le *hoquet* est beaucoup plus dangereux dans les fievres aiguës, surtout dans celles de l'espece ardente & pestilentielle, & la mort en est toujours la suite, lorsqu'il survient un délire ou des convulsions. Le *hoquet* qui est causé par l'inflammation du foie, est ordinairement mortel, & l'on n'a pas moins à craindre de celui qui est produit par des purgatifs acres, des émétiques & des poisons. Tout *hoquet* qui succede à une inanition, à une purgation ou à un vomissement copieux, est mauvais, surtout lorsqu'il est précédé d'hémorrhagie & de plaie à la tête. Les *hoquets* qui sont produits par des diarrhées ou des dyssenteries qu'on a arrêtées, ou par des maladies érésipelateuses, goutteuses ou arthritiques qu'on a repoussées en dedans, ne sont point exempts de danger ; comme ceux qui accompagnent les fievres qui affligent les vieillards qui ont des descentes cedent rarement aux remedes, ils sont ordinairement mortels, suivant Forestus, *Lib. XVIII. cap.* 12. l'éternuement fait cesser le *hoquet* qui provient de réplétion.

Tout *hoquet* ne demande point un cours suivi de remedes ; par exemple, on guérit aisément celui qui est produit par une trop longue inspiration, ou par une cause analogue, en pinçant le malade dans quelque endroit du corps, en fixant son attention sur quelque objet, ou en lui causant une frayeur soudaine. Celui qui ne cede point à ces moyens, a besoin du secours du Medecin, qui doit principalement satisfaire aux trois indications suivantes.

1°. Appaiser les mouvemens spasmodiques convulsifs. 2°. Détruire les causes matérielles. 3°. Rétablir les parties affectées & affoiblies, dans leur état naturel.

Les Anciens employoient pour satisfaire à la premiere de ces indications l'opium & ses différentes préparations, comme le laudanum opiatum, le mithridate, le philonium, le diascordium & la thériaque. Pour moi j'aime mieux me servir de substances anodynes & anti-spasmodiques plus douces, telles que l'ambre, le cinabre, le safran & le castoreum ; cette derniere est tellement estimée par quelques Auteurs, qu'Alexandre de Tralles, *Lib. VIII.* semble croire qu'on peut guérir le *hoquet* en la portant en forme d'amulete. J'ai appris par un grand nombre d'expériences que la liqueur anodyne est préférable dans cette maladie à tout autre remede, & c'est ce qui fait que je la donne seule ou mêlée avec la teinture de castoreum. L'esprit de nitre dulcifié n'est pas moins efficace, pourvu qu'on le mêle avec une petite dose de baume de vie. L'huile d'amandes douces

de douce mêlée à la dose d'une once ou de demi-once avec quelques goutes d'huile distilée d'aneth, est estimée par quelques-uns un spécifique contre le *hoquet*.

Le Medecin doit surtout s'efforcer de satisfaire à la seconde indication, qui consiste à détruire les causes matérielles. Lors donc que des impuretés logées dans le ventricule irritent son orifice supérieur au point de produire le *hoquet*, il faut les corriger & les évacuer sans violence; & si elles sont d'une qualité acre & bilieuse, donner au malade des absorbans imprégnés avec du suc de citron, ou des poudres précipitantes dans de l'eau froide. Les matieres visqueuses qui sont opiniâtrément engagées dans les replis de l'estomac demandent des sels digestifs, surtout la liqueur de la terre foliée de tartre, & des racines qui soient tout à la fois résolutives & corroborantes, telles que celles du dompte-venin, qui a quelque chose d'anodyn, & de *calamus aromaticus*. Après que la matiere peccante sera suffisamment cuite, on l'évacuera par haut ou par bas, avec la racine d'ipécacuanha, ou ce qui vaut mieux, avec quatre ou six grains de poudre de squille mêlée avec trois grains de nitre purifié. On purgera le malade avec la manne & la rhubarbe, les pilules aloéphangines, marocostines ou celles de succin de Craton dans lesquelles il entre une grande quantité d'ambre. En mêlant ces pilules avec quelques grains de celles de storax ou de cynoglosse, elles satisferont à ces deux indications à la fois. Les clysteres médiocrement carminatifs conviennent dans ce cas, surtout aux enfans, dont le *hoquet* est produit par un lait corrompu. On peut aussi leur donner avec succès le soufre d'antimoine corrigé, ou l'or fulminant préparé, pourvu que ce soit à petites doses.

Supposé que le *hoquet* soit occasionné par le défaut de transpiration, on tâchera de la rétablir par une chaleur tempérée, par des fomentations sur les parties affectées, & par l'usage copieux des liqueurs chaudes & des infusions de racines & de plantes résolutives & corroborantes, dans lesquelles il convient de mettre une quantité convenable de poudres besoardiques préparées avec l'ambre, la corne de cerf calcinée, l'antimoine diaphorétique, le cinabre & quelques gouttes d'extrait de safran & de castoreum. L'esprit béfoardique de Bussius, mêlé avec la liqueur anodyne minérale & l'essence de castoreum, est un remede admirable dans le cas dont il s'agit. L'hypocras produit de très-bons effets dans le *hoquet* chronique qui vient d'un refroidissement : mais on doit y joindre les bains-chauds, qui ont non-seulement la vertu d'exciter la diaphorese, mais encore de relâcher les parties que les spasmes ont contractées, comme on peut en voir un exemple dans Riviere, *Obs. Infrequent.*

On observera la même méthode dans le *hoquet* qui provient de la répercussion ou de l'expulsion non-suffisante de la matiere éréfipélateuse, arthritique ou gouteuse; car il convient dans ce cas, outre la diaphorese dont on a parlé, de rappeller la matiere acre & peccante, qui s'est jettée sur les nerfs phréniques, dans son premier siége. On satisfait parfaitement à cette indication par des laxatifs & des clysteres anodyns, par des sinapismes & des vésicatoires appliqués sur les épaules ou sur les mollets. Lorsque la goute rentre en dedans, il convient que le malade se baigne souvent les piés dans de l'eau chaude. Trallien, *Lib. VII.* & Riviere, *in Prax.* veulent aussi qu'il plonge souvent ses mains dans la même liqueur.

Lorsque le *hoquet* est occasionné par un émétique, un purgatif, un remede caustique ou un poison, il faut employer des choses propres à détruire & énerver la force du poison, entre autres des substances grasses, de l'huile d'amande douce, de l'huile d'olive, des substances mucilagineuses, du lait, de la crême : mais il faut les donner à tems, & avant que l'inflammation se soit emparée de la partie, & arrêter ensuite le mouvement irrégulier du poison avec les anodyns dont on a parlé ci-dessus. Si le *hoquet* est produit par un venin reçu par contagion, comme il arrive dans la peste, par la morsure d'un chien enragé, ou par la piquure de quelque insecte irrité, on employera les remedes thériacaux, l'eau thériacale & la thériaque céleste mêlées avec des substances nitreuses, antispasmodiques & diaphorétiques, le camphre & le cinabre. Cette même méthode a lieu dans le cas où le *hoquet* provient d'une matiere maligne, caustique ou exanthémateuse, qui a été repoussée en dedans; & pour lors on doit employer une poudre composée de quelques grains de camphre & de nitre, aussi-bien que les émulsions d'amandes douces & des quatre semences froides majeures, préparées avec les eaux diaphorétiques.

Les *hoquets* qui proviennent d'hémorrhagies violentes, ne cessent ordinairement qu'après qu'on a arrêté ces dernieres avec des remedes internes, tempérans, toniques & astringens, & par des topiques convenables. On emploie ensuite les anodyns & les analeptiques qu'on juge les plus sûrs & les plus efficaces, & l'on nourrit le malade avec des cordiaux & des alimens restaurans.

Les corroboratifs ne sont point à mépriser dans la cure du *hoquet*, surtout dans le déclin de la maladie. Les plus considérables sont les huiles corroboratives, telles que celles de macis, de mente & d'absinthe, mêlées avec quelques gouttes de mon baume de vie, & données dans quelque eau spiritueuse, telle que celle de canelle, de mente & de melisse, ou dans de l'eau-de-vie aromatique, auxquelles on peut joindre l'essence carminative de Wedelius, l'eau carminative de Dornellius, & un verre de bon vin. Les remedes qu'on emploie pour le *hoquet*, qui provient d'une rétention des flatuosités, & de l'irritation de l'estomac qui en résulte, satisfont aux deux indications curatives, quand on y joint des clysteres carminatifs. Les meilleurs topiques qu'on puisse appliquer sur la région des visceres sont les linimens parégoriques & anodyns préparés avec l'huile exprimée de noix muscade, la graisse humaine, les huiles de macis, de mente & d'absinthe, le safran, le castoreum & le camphre. Les cérats & les emplâtres nervins appliqués sur le creux de l'estomac, de même que les bandages avec lesquels on serre les parties affectées ne paroissent point tout-à-fait inutiles dans le cas dont il s'agit.

On guérit souvent le *hoquet* qui est causé par l'acrimonie ou la viscosité de l'estomac, en buvant de grands verres d'eau chaude, parce qu'elle émousse l'acrimonie, délaye la viscosité, & détruit la cause irritante. Toutes les liqueurs froides font empirer la maladie.

Le *hoquet* qui succede à une diarrhée ou à une dyssenterie qu'on a arrêtée mal-à-propos est extremement dangereux : c'est pourquoi il faut se hâter d'y remédier. Les remedes les plus sûrs & les plus efficaces dans un pareils cas, sont les lavemens préparés avec des substances émollientes & médiocrement laxatives, telles que la pulpe de casse, avec quelque peu d'extrait de rhubarbe. Les laxatifs pris par la bouche ne valent rien, & il vaut mieux corriger l'acrimonie & la qualité bilieuse des humeurs avec la magnesie blanche & autres semblables absorbans; mais surtout avec le petit-lait doux, auquel on joindra les anodyns internes & les parégoriques externes.

On guérit le *hoquet* qui accompagne les fievres aiguës en remédiant à la maladie principale, au moyen d'une diaphorese uniforme. Il faut s'abstenir dans ce cas des remedes salins & laxatifs, des pilules aloétiques, d'un régime ou d'une boisson trop chaude; car la chaleur n'est pas moins nuisible que le froid aux parties nerveuses, surtout lorsqu'elles sont affectées de quelque maladie.

Il faut pour la même raison s'abstenir de cette méthode dans les cas où le *hoquet* provient de l'inflammation des visceres, & saigner le malade du pié le plutôt qu'il sera possible. Si l'inflammation est récente & le malade pléthorique, on lui donnera des discussifs & d'autres

remedes propres à exciter la sueur & à résoudre les liqueurs qui croupissent, en y ajoutant, si la douleur est violente, quelques substances anodynes. Il faut surtout entretenir le ventre libre par le moyen de lavemens, appliquer extérieurement des préparations de camphre & de safran & des sachets résolutifs, & prendre garde surtout que le prognostic ne démente en rien la réputation que le Medecin a acquise.

On fait cesser le *hoquet* auquel les personnes cachectiques ou attaquées du foie sont sujettes, avec les remedes qui corrigent l'acrimonie de la bile, je veux dire, avec des infusions résolutives, atténuantes, ameres & purgatives; & supposé qu'elles ne produisent aucun effet, avec les bains chauds & les eaux minérales. C'est de quoi l'on peut voir un exemple remarquable dans Bonet. *Med. Sept. Lib. V. Sect.* 5. *Observ.* 6.

Le *hoquet* qui accompagne les maladies hypocondriaques & qui provient de la suppression des excrétions sanguines naturelles, ne cesse qu'après qu'on a guéri la principale maladie. On se sert dans un pareil cas, au défaut des autres remedes, pour corroborer les parties, des bains chauds, surtout de ceux de Carlesbade, auxquels on joint ceux de Toeplitz. La meilleure maniere de guérir le *hoquet* auquel les scorbutiques sont sujets, est de leur faire boire le lait d'ânesse coupé avec les eaux de Seltz chaudes. Paulini recommande cette méthode, *in Onograph. Cur. Sect.* 4. *cap.* 3. *Par.* 1.

Lorsque le *hoquet* est causé par la fracture, l'entorse ou la luxation des côtes, on ne peut le faire cesser qu'en réduisant la luxation & consolidant la fracture, par les moyens que la Chirurgie fournit. Dans le cas où le cartilage xyphoïde est luxé ou courbé en-dedans, le meilleur moyen d'y remédier, est d'appliquer des ventouses sur le creux de l'estomac. Cette pratique est fort estimée par Vitus Riedlinus, *Lin. Med. Anno* 1695. *Mens. Aug. Obs.* 4.

On ne doit user d'anodyns qu'avec beaucoup de précaution dans la maladie dont nous parlons : si la matiere peccante est copieuse, il faut avant toutes choses, la corriger & l'évacuer, surtout si elle est d'une qualité acre, caustique ou virulente; car autrement ce seroit donner de la pâture au feu. Il est rare qu'on puisse employer les opiats tous seuls dans les maladies qui demandent des remedes anodyns & adoucissans, surtout dans les affections spasmodico-convulsives : mais ils n'ont rien que d'efficace, quand on les mêle avec des évacuans convenables. Ce secret de diminuer la force de l'opium est de vieille date, comme il paroît par ce fameux remede d'Asclépiade, dont Galien fait mention, *Lib. VIII. de Compos. Medicam. cap.* 3. & Avicenne, *Lib. IV. Fen.* 13. *Tr. V. cap.* 19. & dans lequel il entre du costus, du safran, du spica-nard, de l'asarum, du mastic, de l'aloès & de l'opium. C'est à l'imitation de ce remede, qu'ont été faites les pilules de Rondelet, celles de Poterius, celles de Platerus, celles de Riviere, celles de Wildegansius, celles de Starkey, & celles d'Angleterre. Dans les asthmes, la coqueluche, le *hoquet* & autres maladies douloureuses & spasmodiques; j'ai coutume de mêler avec succès les pilules aloéphangines, ou mes pilules polychrestes, avec deux ou trois parties de celles de storax ou de Cynoglosse.

Lorsque le *hoquet* provient d'une cause légere, on le guérit souvent sans aucun remede, par exemple, en mouvant volontairement le thorax, de façon que le diaphragme souffre une pression capable de bander ou de relâcher ses fibres motrices. On obtient le premier effet au moyen d'une forte inspiration, en courant, en sautant ou courant au grand galop; & le dernier en chassant avec force l'air qu'on a respiré, en criant à pleine gorge, ou bien en se serrant la poitrine avec un bandage, ce qui est un remede simple & souvent instantané. Hippocrate assure que l'éternuement fait cesser le *hoquet* spontané: c'est pourquoi le Medecin doit tâcher de l'exciter par tous les moyens possibles, surtout lorsqu'une matiere visqueuse ou flatueuse se trouve logée dans les tuniques ou les replis de l'estomac; car l'agitation que les visceres du bas-ventre, & surtout le ventricule souffrent durant cette expiration violente, ne manque pas de la chasser. Mais cette méthode ne vaut rien lorsqu'une inflammation, ou une matiere subtile, caustique & virulente, a profondément pénétré dans les parties nerveuses.

Ceux qui veulent se garantir du *hoquet*, doivent user comme il faut des choses non-naturelles, & surtout se mettre à couvert du froid. Ceux dont les solides ont été affoiblis par des longues maladies, préviendront aisément celle dont nous parlons, par l'usage des bains & des remedes calybés, dont ils seconderont l'effet par des liqueurs & un exercice convenable. FREDERIC HOFFMAN.

Les vieillards sont ordinairement attaqués du *hoquet* après un cours de ventre immodéré, mais surtout après un vomissement excessif; ce qui ne manque presque jamais de leur être funeste. Je n'ai jamais pû découvrir au juste la cause de ce symptome : mais j'ai souvent observé qu'il est occasionné par le dérangement que les remedes violens causent dans l'estomac & dans les parties voisines, ce qui est d'autant plus dangereux pour le malade, que la Nature est incapable de faire cesser cette agitation, à moins qu'on ne la seconde, ainsi que j'ai accoutumé de le faire avec deux gros de diascordium, qui ont presque toujours produit l'effet que je désirois dans les cas où les semences d'aneth & les autres spécifiques, avoient été inutiles. SYDENHAM.

Voici la préparation du fameux *Julapium Moschatum* de Fuller, qui passe pour un remede efficace contre le *hoquet*.

Prenez *d'eau de rose incarnate, six onces;*
*d'eaux de fleur d'orange, une once;*
*d'orge, & de canelle,* } *de chaque deux onces;*
*d'eau composée de pivoine, une once & demie;*
*de musc, & d'ambre gris triturés avec un grain de sel de corne de cerf,* } *de chaque, deux grains;*
*de safran enfermé dans un noüet, un scrupule;*
*d'huile de clou de girofle, une goutte;*
*de confection alchermes, deux gros;*
*de sirop de clou de girofle, une once & demie.*

Ce remede est un cordial tempéré, mais extremement efficace dans les fievres malignes qui envoyent des vapeurs nuisibles à l'estomac, qui irritent les esprits languissans, & produisent des spasmes & le *hoquet*. Cependant malgré son énergie qui est presque divine, je ne l'ai pas toujours trouvé suffisant pour surmonter ce dernier symptome. La dose est de cinq cuillerées toutes les trois heures. FULLER, *Pharmacop.*

*Prognostics qu'on tire du hoquet.*

On peut prédire l'issue d'une maladie par le moyen du *hoquet*, encore qu'on le mette au rang des convulsions; car Galien nous apprend dans son Commentaire sur le troisieme Aphorisme de la cinquieme section, qu'il est une espece de convulsion du ventricule. Le même Auteur, dans son Commentaire sur le Traité d'Hippocrate *de Rat. Vict. in Morb. acut.* appelle le *hoquet*, un mouvement convulsif: mais il dit plus expressément dans son Commentaire sur le sixieme Livre des Aphorismes, « que quoiqu'on puisse appeller le *hoquet* un « mouvement convulsif de l'estomac, lorsqu'il s'agit « de décrire la nature de cette maladie, il vaudroit peut- « être mieux lui refuser ce nom, & le définir un mou- « vement de même espece que le vomissement, mais « plus fort & plus violent; car le ventricule emploie « deux sortes de mouvemens pour se débarrasser des « matieres qui l'incommodent, savoir le *hoquet* & le

« vomissement. Il se sert de celui-ci pour chasser ce « qui est contenu dans sa capacité, & de l'autre qui est « le plus violent, pour faire sortir ce qui irrite son « orifice. » Il suit de-là que le *hoquet* est un mouvement expulsif du ventricule, qui travaille à se défaire de la matiere qui l'incommode. On peut donc proprement l'appeller une convulsion de l'estomac, pareille à celle des Epileptiques dont le cerveau est offensé, ou plutôt avec Galien, *Com. in Lib.* de *R.V. I. A.* une espece de mouvement convulsif. Ces deux sortes de mouvemens sont excités, suivant Hippocrate, *VI. Aphor.* 39. ou par une réplétion, ou par une inanition des parties nerveuses, surtout de l'orifice de l'estomac. La premiere est causée par un excès dans le boire & le manger, par une redondance d'humeurs, un phlegmon ou des vents; & la seconde par une chaleur excessive, par toutes sortes d'évacuations & de purgations immodérées, par les veilles, par l'abstinence & autres choses semblables.

On peut inférer de ce qu'Hippocrate dit des convulsions de l'estomac qui procedent de l'une ou l'autre de ces causes, que le *hoquet* a la même cause que la véritable convulsion. Le *hoquet* est souvent causé par une sensation mordicante dans l'orifice de l'estomac, laquelle y excite des mouvemens que plusieurs appellent à juste titre, convulsifs, & qui est causée par tout ce qui opprime le ventricule par sa redondance, ou l'offense par sa mauvaise qualité. Car lorsque l'estomac est surchargé d'humeurs ou d'alimens de mauvais sucs; qu'il est irrité par quelque matiere acrimonieuse, distendu par des vents, ou irrité par le chaud ou le froid, ou par telle autre qualité, qu'il est trop sec, ou agité d'une maniere convulsive, il tache à se débarrasser de ce qui l'offense.

Voici comme Galien, *Lib. VIII. de Comp. Med. cap.* 8. s'exprime sur ce sujet.

« Le *hoquet*, dit-il, est souvent causé par un refroidis« sement ou une plénitude d'estomac, ou par l'irrita« tion que des humeurs acrimonieuses, ou qui posse« dent quelque qualité médicinale y causent. » Le *ho*« *quet*, ajoute-t'il un peu après, peut être occasionné « par quelque humeur acrimonieuse ou séreuse, ou « par quelque médicament qui picote l'estomac, & « qui n'est pas plutôt chassé par le vomissement, que le « *hoquet* cesse. »

Plusieurs personnes, du nombre desquelles je suis, ne sauroient prendre le remede composé des trois especes de poivre, & boire du vin par dessus, sans être incomodées du *hoquet*; & tout le monde sait qu'il y a des gens qui n'ont pas plutôt mangé des alimens irritans, qu'ils sont saisis du *hoquet*; mais qu'ils s'en délivrent en se faisant vomir. Le *hoquet* est quelquefois occasionné par un frisson *rigor*, de l'orifice de l'estomac. Les enfans sont extremement sujets au *hoquet* à cause de la froideur de leur estomac, & de la facilité avec laquelle les alimens s'y corrompent. Les *hoquets* qui accompagnent les fievres, sont quelquefois occasionnés par une inflammation dangereuse du ventricule, du cerveau, des intestins grêles, ou du foie, par la compression de l'orifice de l'estomac, par le gonflement de la partie concave du foie, par la communication de la chaleur brûlante de cette partie, par une humeur acrimonieuse qui se jette sur l'orifice de l'estomac & le picote, ou par quelque vapeur acre qui l'irrite : mais en voilà assez sur les causes du *hoquet*, voyons quels sont les prognostics qu'on peut en tirer.

Le *hoquet* n'a rien de dangereux lorsqu'il survient sans fievre ou telle autre maladie, & qu'il est occasionné par le vin ou les alimens, ou même par quelque humeur acrimonieuse, chaude, froide, ou corrompue. Il est toujours à craindre dans les fievres & les convulsions, surtout quand il survient une fievre. On donne à quelques fievres le nom de *singulteuses*, à cause que le malade est presque continuellement affligé d'un *hoquet*, qui augmente & diminue avec la fievre, ce qui l'a fait appeller par les Grecs λυγγώδης, *lyngodes*, de *lynx hoquet*. Hippocrate en parle de R. V.I. A. Galien, dans son Commentaire sur ce Livre, nous apprend qu'il y a une fievre qu'on appelle *singulteuse*, à cause du *hoquet* dont elle est accompagnée, & qui augmente avec elle pendant tout le tems qu'elle dure. Le *hoquet* n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il provient d'une inflammation du ventricule, des intestins grêles ou du foie. Celse nous apprend qu'un *hoquet* fréquent indique une inflammation du foie; cependant une inflammation simple ne suffit pas pour le produire, & il faut qu'elle soit extraordinaire, comme Galien l'observe dans son Commentaire sur l'*Aphor. III. de la cinquieme Section*, quoiqu'Hipocrate dise absolument dans cet Aphorisme, « que le *hoquet* succede à l'inflamma« tion du foie. » Il suit de ce qu'on vient de dire, que le *hoquet* est ordinairement mortel, quand il est produit par l'inflammation du foie, du cerveau ou du ventricule, surtout quand il est précédé du vomissement, ce qui a fait dire à Hippocrate, 7. *Aphor.* 3. « que le *hoquet* & la rougeur des yeux après un vomissement, « ne présagent rien de bon. » Galien dit que le *hoquet* est à l'égard de l'estomac, ce que sont les convulsions par rapport aux muscles, qu'il affecte quelquefois tout l'estomac, quelquefois son orifice & l'œsophage, quand il s'y trouve des humeurs qui les incommodent; & qu'on ne s'en est pas plutôt débarrassé par le vomissement qu'il cesse; mais que lorsqu'il continue, c'est une preuve que le cerveau, où les nerfs prennent leur origine, ou l'estomac est affecté d'une inflammation considérable. Le *hoquet* qui succede au vomissement est donc pernicieux, surtout dans la passion iliaque, suivant ce que dit Hippocrate, *septieme Aphor.* 10. « Que l'*i*« *leos* ne présage rien de bon, lorsqu'il est suivi du vo« missement, du *hoquet* ou de convulsions. » Galien, dans son Commentaire sur cet Aphorisme, dit que les malades ne vomissent pas toujours dans cette maladie, mais seulement lorsqu'elle doit leur causer la mort; & que pour lors ils rendent leurs excrémens par la bouche, & sont saisis du *hoquet*. Le *hoquet* est un signe de mort dans les fievres aigues, lorsqu'il succede à un vomissement, surtout de mauvaise espece, témoin la femme dont parle Hippocrate, 3. *Epid.* qui le douziejour de sa maladie, rendit par haut une grande quantité de matiere noire & fétide, & fut attaquée d'un *hoquet* violent accompagné d'une soif extreme : aussi mourutelle le lendemain. On peut donc regarder les *hoquets* qui surviennent dans les fievres aigues, surtout s'ils sont fréquens & incommodes, comme absolument mortels, principalement s'ils sont précédés d'un vomissement de mauvaise espece, c'est ainsi que j'appelle celui dans lequel on rend des humeurs fétides, noires, virulentes ou pures; c'est donc avec raison que l'Auteur des *Prénotions de Cos*, condamne le *hoquet* qui succede à un vomissement de matiere toute pure. Le *hoquet* qui survient après des évacuations ou des purgations immodérées, est ordinairement mortel, entant qu'il est occasionné par une irritation des parties nerveuses de l'estomac, laquelle provient de sécheresse. Delà vient qu'Hippocrate, *cinquieme Aphor.* 3. regarde le *hoquet* ou convulsion qui succede à une hémorrhagie copieuse, comme un mauvais signe, & qu'il dit dans l'Aphorisme suivant que les mêmes symptomes ne présagent rien de bon, quand ils surviennent après une purgation immodérée. Le plus funeste de tous les *hoquets* est celui qui succede à une purgation immodérée qui affoiblit le corps, conformément à ce que dit Hippocrate, *septieme Aphor.* 41. que le *hoquet* qui survient après une purgation immodérée, n'est pas un bon signe; & l'on peut en dire autant de celui qui est causé par une tumeur ou inflammation du foie dans la jaunisse, suivant ce qui est dit dans les *Prénotions de Cos* 470. « Que ceux qui ont « la jaunisse & les sens émoussés, & qui viennent à être

« affligés du *hoquet*, tombent dans une diarrhée, ou « peut-être dans une constipation, & deviennent d'un « jaune verdâtre. » Toute affection du foie, ne cause pas le *hoquet*; mais lorsque cette partie est extremement enflammée, ou que l'estomac est opprimé ou irrité par une redondance de bile, ou affecté d'une inflammation violente, pour lors le *hoquet* augmente au plus haut degré. Pour juger avec certitude si le *hoquet* doit être mortel, il faut avoir égard aux autres signes qui le précedent & l'accompagnent; car il ne l'est jamais que lorsqu'il se trouve joint avec d'autres symptomes pernicieux. L'Auteur des *Prorrhétiques*, dit à ce sujet, « que toute aphonie, accompagnée du « *hoquet*, ne présage rien que de funeste; » & *Coac. Præsag.* « que toute lassitude qui se trouve jointe avec « un *hoquet* & une stupeur, présage la mort. » Les autres signes de mauvaise espece, sont la sueur froide, la froideur invincible des extrémités dans la fievre ardente, le dégout pour la boisson & les alimens, les sueurs copieuses sans intermission de la fievre, le sang qui sort goutte par goutte par le nez, & autres semblables, dont il est fait mention dans l'histoire de la femme qui tomba malade étant en couche, *troisieme Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12. PROSPER ALPIN, *de Præsag. Vit. & Mort.*

Eurixima que, au rapport de *Platon*, dit qu'on fait cesser le *hoquet* de trois manieres; savoir, en retenant sa respiration pendant quelque tems, en se gargarisant avec de l'eau, & en éternuant.

Alexandre de Tralles, dit que toute surprise ou application d'esprit, ne fût-ce que celle qu'on est obligé d'avoir en comptant de l'argent, fait cesser le *hoquet*.

SINOPICA RUBRICA. Voyez *Rubrica Sinopica*.

SINOPIS; le même que *Rubrica Sinopica*.

SINUS. Le vagin est appellé par les Anatomistes, *sinus muliebris* ou *sinus pudoris*. On donne aussi le nom de *sinus* à certaines cavités de la dure-mere. Voyez *Caput*.

Le *sinus* d'un os est une cavité qui reçoit la tête d'un autre os. *Sinus* se prend en Chirurgie pour un sac, un clapier, une cavité détournée qui a un petit orifice pour donner issue à la matiere qui s'y est amassée.

## S I O

SION. Voyez *Sium*.

SIOUANNA, *Amelpodi*, H. M. *Frutex Indicus, pentapetalos Gemina Baccæ, calyce, excepta.*

C'est un arbrisseau des Indes qui porte des baies & des ombelles. Le fruit croît dans les branches inférieures, & les supérieures sont ornées de boutons & de fleurs. Toute la plante est fort agréable à la vue.

Toutes ses vertus résident dans la racine, qui est efficace contre le venin des serpens & des scorpions. RAY, *Histoire des Plantes.*

## S I P

SIPHAC, le *péritoine*.

SIPHILIS, la *vérole*.

SIPHITA PARVA, dans Paracelse, est le *Chorea sancti Viti*.

*Siphita stricta*, dans le même Auteur, c'est se promener en dormant.

## S I R

SIRA, *orpiment*. RULAND.

SIRACOSTUM ou ALSIRACOSTUM, est le nom d'un médicament recommandé par Mésué dans les fievres aiguës.

SIRÆUM, σίραιον, le même que *sapa*, ou telle autre décoction douce.

SIRENES. Voyez *Dracunculi*.

SIRIASIS, est le nom d'une maladie à laquelle les enfans sont sujets. Elle consiste dans l'inflammation du cerveau & de ses membranes, accompagnée de l'affaissement de la fontanelle; le malade a les yeux cavés, une fievre ardente, le corps pâle & desséché, & n'a nul appétit. CASTELLI.

SIRICON DE PLUMBO. Ruland traduit ce mot par *Cinis plumbi*.

SIRINGA, *chaux*. RULAND.

SIRONES, le même que *Sirenes*.

SIRYPUS. Voyez *Syrupus*.

SIRSEN, *phrénésie*.

SIRZA, *escarre*. RULAND.

## S I S

SISARUM, *Chervi*.

Voici ses caracteres:

Ses racines sont à navets, attachés à un collet ou maniere de tête. Ses feuilles sont découpées, attachées à une côte & terminées par un lobe impair. Ses semences sont oblongues & striées.

Boerhaave ne compte qu'une espece de *sisarum*.

*Sisarum Germanorum*, C. B. P. 153. Tourn. Inst. 309. Boerh. Ind. A. 54. *Siser*, Offic. *Siser vulgare*, Park. Theat. 945. *Sisarum*, Raii Hist. 1. 442. Ger. 871. Emac. 1026. Park. Parad. 506. *Sisarum multis*, J. B. 3. 153.

La racine de *chervi* est semblable au navet, longue comme la main, grosse comme le doigt, de couleur blanche, d'un gout doux, & bonne à manger. Ses tiges ont 3 ou 4 piés de haut; elles sont épaisses, cannelées & couvertes de feuilles longues, ailées, composées de quatre ou cinq lobes pointus, légerement crenelés à leurs bords, opposés deux à deux, dont celui de l'extrémité est impair, plus long & plus large que les autres. Ses fleurs sont en parasols, petites & à cinq pétales. Sa semence approche de celle du persil: mais elle est plus grosse. On cultive cette plante dans les jardins, & elle fleurit au mois de Juin.

Ses racines sont seules d'usage: mais on les trouve rarement dans les boutiques. On les sert à table de même que les panais; elles sont plus douces qu'eux, mais plus venteuses. Elles passent pour nourrissantes, pour diurétiques & bonnes pour le calcul. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette racine est d'un plus grand usage dans les cuisines que dans les boutiques. Elle a un gout astringent mêlé de quelque amertume. Elle est bonne pour l'estomac, pour exciter l'appétit, diurétique & lithontriptique. Elle fournit une bonne nourriture, elle se digere aisement, & elle passe pour un antidote spécifique contre le vif-argent. DALE d'après *Schroder*.

Cordus estime la racine de *chervi* un aliment aussi agréable que salutaire. Dodonée dit qu'elle est modérément chaude & humide, de facile digestion, qu'elle passe aisément, nourrit médiocrement & fournit un assez bon suc. Elle est cependant flatueuse; ce qui fait qu'elle excite à l'amour. RAY, *Hist. Plant.*

Il n'y a point de racine plus douce que celle du *chervi*, & nous apprenons de Pline que l'Empereur Tibere l'exigeoit des Allemands en forme de tribut. Elle est bonne pour ceux qui crachent le sang, ou dont l'urine est sanglante, pourvu qu'ils n'en mangent point d'autre, dans du lait, du petit-lait ou du bouillon de viande; car par ce moyen ils se procureront une liberté de ventre qui les guérira de leur maladie. On la recommande pour la strangurie & le ténesme, la dyssenterie

& le cours de ventre. Cette racine cuite comme nous venons de le dire, pilée & prise le matin à jeun avant de sortir du lit, est bonne pour la phthisie, la consomption & pour toutes les maladies de la poitrine. *Histoire des Plant. attribuée à Boerhaave.*

SISARUM SYRIACUM, est le nom du *Tordylium Orientale, Secacul Arabe dictum Rauwolfio.*

SISER, le même que *Sisarum.*

SISON; nom du *Sium aromaticum*; *Sison Officinarum.* Voyez *Amomum.*

SISYMBRIUM, *Mente Romaine.*

Voici ses caracteres :

Elle produit une petite silique dont les panneaux ne s'ouvrent point, ne se tortillent point en forme de spirale, & ne déchargent point les semences avec violence. Ses feuilles sont divisées en plusieurs lobes, & la plante a une figure toute particuliere.

Boerhaave compte treize especes de *sisymbrium*, qui sont,

1. *Sisymbrium Pyrenaicum, latifolium, purpurascente flore*, T. 226. *Nasturtum Pyrenaicum, aquaticum*, Pon. Bat.
2. *Sisymbrium aquaticum*, Tourn. Inst. 226. Boerh. Ind. A. 2. 15. *Nasturtium aquaticum*, Offic. *Nasturtium aquaticum vulgare*, Park. Theat. 1239. Raii Hist. 1. 816. *Nasturtium aquaticum, supinum*, C. B. P. 104. *Nasturtium aquaticum, sive Cratevæ sium*, Ger. Emac. 257. *Sisymbrium Cardamine, sive Nasturtium aquaticum*, J. B. 2. 884. Raii Synop. 3. 300. *Cresson d'eau.*

La racine du *cresson d'eau* est composée d'un grand nombre de fibres qui pénetrent dans la terre au-dessous de l'eau, & pousse plusieurs feuilles ailées, composées de six paires de lobes longs & mousses, dont un, beaucoup plus large que les autres, termine la feuille, dentelées tout autour & le plus souvent d'un verd sale. Ses tiges ont environ un pié de haut; elles sont creuses, cannelées, & jettent de leurs nœuds plusieurs petites feuilles. Ses fleurs forment des bouquets de cinq petites fleurs blanches chacun, & fleurissent successivement; de sorte que la tige & le fruit qui renferme la semence, ne forment à la fin qu'un long épi. Le fruit est rond & grêle, & renferme des semences rouges fort petites. Cette plante croît dans les fossés & dans les ruisseaux, & fleurit au mois de Juin. Ses feuilles sont seules d'usage.

Le *cresson d'eau* est composé de particules déliées & volatiles, il est apéritif & chaud, & d'une grande utilité contre le scorbut & les symptomes dont il est accompagné. C'est une des plantes dont on donne le suc avec celui de la cueillerée, & plusieurs autres de même nature, dans toutes les maladies scorbutiques. Il est encore bon pour le calcul, la gravelle, l'hydropisie & la jaunisse, & on le mange en salade au printems. MILLER, *Bot. Offic.*

Cette plante est acre, & ne rougit presque pas le papier bleu. Elle contient un sel assez semblable à l'*oxysal diaphoreticum Angeli Salæ*, qui est un sel alcali plus que rassasié d'acide. Outre ce sel, il y a dans le *cresson d'eau* un peu de sel ammoniac, un peu de soufre & beaucoup de terre. Car par l'Analyse Chymique on tire de cette plante beaucoup d'acide & beaucoup d'alcali, peu d'esprit urineux, peu de soufre & assez de terre : cette plante est apéritive, diurétique, scorbutique; l'on en fait bouillir une poignée dans un bouillon dégraissé ou dans un bouillon d'écrevisses. Ces bouillons purifient le sang & soulagent fort les hydropiques, les scorbutiques & les hypocondriaques. Le suc, l'extrait & l'esprit urineux de cette plante ont les mêmes vertus. On assure que le suc flétrit les polypes du nez & les fait tomber, pourvu qu'on les en lave souvent. TOURNEFORT, *Hist. Plant.*

3. *Sisymbrium Orientale, facie Barbareæ, folio plantaginis*, T. Cor. 16.
4. *Sisymbrium, Erucæ folio glabro, flore luteo.* Voy. *Barbarea.*
5. *Sisymbrium, Erucæ folio glabro, minus, & præcocius*, T. 226. *Eruca, latifolia, lutea, seu Barbarea minor*, M. H. 2. 230.
6. *Sisymbrium, Erucæ folio glabro, minus, folio eleganter variegato.*
7. *Sisymbrium aquaticum, Raphani folio, siliqua breviore*, T. 226. *Raphanus aquaticus, alter*, C. B. P. Edit. 1. 97. Prodr. 38. *Rapistrum aquaticum*, Tab. Ic. 408.
8. *Sisymbrium aquaticum, foliis in profundas lacinias divisis, siliqua breviori*, Tourn. Inst. 226. Boerh. Ind. A. 2. 16. *Raphanus aquaticus*, Offic. Raii Hist. 1. 818. Ger. 187. Emac. 240. Park. Theat. 1228. *Raphanus aquaticus, foliis in profundas lacinias divisis*, C. B. P. 97. Prodr. 3. 8. Raii Synop. 3. 301. *Raphanus aquaticus Tabernæmontani*, J. B. 857. *Armoracia foliis laciniatis*, Volk. *Rave d'eau.*

Elle croît dans les lieux marécageux, & fleurit au mois de Juin & de Juillet. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a les mêmes vertus que le raifort.

9. *Sisymbrium, palustre, repens, folio nasturtii*, T. 226. *Eruca palustris, & nasturtii folio, siliquâ oblongâ*, C. B. P. 98.
10. *Sisymbrium, annuum, folio absinthii minoris*, Tourn. Inst. 226. Boerh. Ind. A. 2. 16. *Sophia Chirurgorum*, Offic. Ger. 910. Emac. 1068. Park. Theat. 830. *Erysimum sophia dictum*, Raii Hist. 1. 812. Synop. 3. 298. *Nasturtium sylvestre tenuissimè divisum*, C. B. P. 105. *Seriphium Germanicum, sive sophia quibusdam*, J. B. 2. 886. *Accipitrina Rivini & Leoniceri*, Rupp. Flor. Jen. 64. *Thaliotrum Dodonæi*, Lugd. 1146. *Cardamine sylvestris, tenuissime divisis foliis*, H. Monsp.

Sa racine est blanche, dure, ligneuse, pleine de petites fibres à sa base, & meurt après que la semence est mûre. Ses tiges ont environ deux piés de haut plus ou moins, & poussent un grand nombre de feuilles longues, ailées, vertes, crenelées près-à-près, fort ressemblantes à celles de la véritable absinthe de Rome, & garnies de petits poils courts. Les fleurs naissent aux sommets des tiges; elles sont petites, jaunes & à quatre feuilles, & sont suivies de petits vaisseaux séminaux d'un pouce ou environ de longueur, pleins d'une graine rougeâtre très-menue. Il vient le plus souvent dans des terres sabloneuses & parmi les buissons. Il fleurit en Juin.

Sa semence est la seule partie dont on fasse usage. On dit que si on la fait bouillir sans la broyer, sa décoction sera un remede certain contre le flux de sang : mais qu'elle ne produit aucun effet si on l'a broyée. On la recommande aussi dans la pierre & dans la gravelle. MILLER, *Bot. Off.*

Il a un gout astringent, mais acre & qui tient un peu de celui de la moutarde : il teint d'un foible rouge le papier bleu. Il y a dans cette plante un sel ammoniac prédominant, mêlé avec beaucoup de soufre & de parties terrestres, qui la rendent vulnéraire, détersive & fébrifuge.

Cesalpin dit que sa racine tue les vers. Tragus la dit bonne pour arrêter la dyssenterie & les autres sortes de dévoiemens. On en donne une dragme dans la soupe ou dans du vin pour le flux de ventre. L'eau dans laquelle on a fait macérer cette plante à froid, a les mêmes vertus. Le suc, la conserve, ou l'extrait des feuilles & des fleurs, sont bons pour le crachement de sang,

les fleurs blanches & le flux immodéré des hémorrhoïdes & des regles. Appliquée extérieurement, elle guérit les plaies & nettoie les ulceres. On vend sa graine à Paris sous le nom de *Talitron*, mot qui vient du Latin *Thalictrum*, ainsi que Dodonée l'a nommée. Tournefort.

11. *Sisymbrium annum folio absinthii minoris latiore. Nasturtium sylvestre, tenuissimè divisum, folio latiore*, C. B. P. Var. 105.

12. *Sisymbrium minus, erucæ folio glabro, nigro, crasso lucido. Barbarea minor, nigro, crasso, lucido folio.*

13. *Sisymbrium palustre minus siliquâ asperâ*, T. 226. *Sinapi parvum siliquâ asperâ*, C. B. P. 99. Prodr. 41. *Erysimum annuum, minus, siliquâ asperâ*, Vaill. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

La seconde espece de *sisymbrium* est médicinale; elle a le gout & l'odeur de la rue, avec une amertume, qui plaît généralement. C'est pourquoi elle produit de bons effets dans les affections scorbutiques, où l'on emploie le cochléaria & le cresson. C'est par la même raison qu'on en fait des salades. Elle est bienfaisante dans toutes les maladies qui naissent de la viscosité & de l'épaississement du sang. Son suc pris le matin pendant trois ou quatre mois de suite, est un remede excellent pour les ulceres scorbutiques, elle a les propriétés du cochléaria; quoique sa racine soit moins considérable, & son gout moins acrimonieux. La septieme espece a particulierement les propriétés salutaires qu'on a attribuées plus haut à la roquette & au ravenou. La dixieme est la plus efficace pour déterger les ulceres malins, dépurer les sanieux, & consolider les uns & les autres. Pour cet effet, il faut en user tant intérieurement qu'extérieurement. On lui a donné le titre de *Chirurgorum sapientia*; parce qu'elle est savoneuse & astringente, & qu'appliquée sur les plaies, elle les fait agglutiner sans causer de suppuration. Elle provoque encore les urines, & l'on en fait usage dans la pierre & dans l'hydropisie. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SISYRRHINCHIUM, Offic. *Sisyrrhinchium Theophrasti*, Raii Hist. 2. 1167. *Sisyrrhinchium angustifolium*, C. B. P. 41. *Crocus Italicus; parvoflore, radice rostratâ*, Elem. Bot. 290. *Bulbocodium crocifolium; flore parvo violaceo*, Tourn. Corol. 50. *Noyer d'Espagne.*

Cet arbre croît dans les Royaumes de Valence & de Murcie, en Espagne. Il fleurit en Mars. Les Habitans des lieux où il croît, disent que sa racine est bienfaisante dans les tranchées: mais ils ajoutent qu'il faut s'exercer à la danse après en avoir pris.

## SIT

SITANIUS. Voy. *Setanios*.

SITIOLOGICE, la partie de la Medecine, qui traite des alimens, de σῖτος, aliment, & de λέγω, parler.

SITION, σιτίον, aliment en général, ou pain fait de froment, en particulier.

SITIS, *soif.*

La *soif* peut être excitée par différentes causes, telles que le défaut d'une suffisante quantité d'humidité dans le corps; la viscosité & l'imméabilité des humeurs; une chaleur surabondante; une acrimonie muriatique, ammoniacale, alcaline, aromatique, huileuse ou rance; & par les poisons.

C'est une chose digne de remarque que ce sentiment que l'on appelle *soif*, porte les personnes dont les humeurs ont besoin d'être délayées, comme par instinct, a rechercher l'usage des liqueurs. Ce même instinct engage à boire les personnes qui viennent de manger pour accélérer la dissolution des alimens. Lorsque les humeurs du corps humain sont dans un état d'épaississement & de viscosité qui les rend inhabiles à la circulation, la *soif* avertit de cet état, & indique en même-tems les moyens d'y remédier.

Dans plusieurs maladies la *soif* est une affection de l'ame qui indique au malade la nécessité de modérer la chaleur excessive par l'usage des liqueurs aqueuses & acescentes. Il en est de même dans celles qui proviennent d'une acrimonie prédominante; la *soif* alors avertit du danger, & indique le remede.

La *soif* est un symptome ordinaire de la plupart des hydropisies; on la regarde généralement comme un guide peu sûr à suivre en ce cas, & l'usage des liqueurs comme pernicieux alors: mais si l'on fait attention que les eaux qui croupissent dans cette maladie se putréfient & contractent de l'acrimonie, on conviendra que l'on peut corriger cette derniere en buvant dans une juste quantité des liqueurs appropriées à la maladie.

Lorsque la *soif* est produite par la sécheresse de l'habitude entiere du corps, on l'appaisera par un long usage de boissons aqueuses, farineuses & chaudes, que l'on rendra plus agréables & plus utiles par l'addition de quelques acides convenables, telles que les décoctions d'avoine, d'orge, de pain, le petit-lait, le lait coupé, les bouillons de veau maigre non-salés, & la petite biere. Les bains, les fomentations & les clysteres conviennent aussi dans le même cas.

Si la *soif* est l'effet de la secheresse de quelque organe particulier, comme la bouche, la langue, le gosier ou l'œsophage: on y remédiera, 1°. par l'usage des moyens que nous venons de recommander. 2°. En s'en servant en gargarisme. 3°. En désobstruant les glandes & les conduits salivaires par des épithemes & des fomentations relâchans, humectans & apéritifs. La mie de pain imbibée d'oxycrat, est alors d'une utilité singuliere.

Mais si la *soif* est occasionnée par un sel acre lixiviel, ou par une acrimonie aromatique, on la dissipera par l'usage des mêmes remedes que nous venons d'indiquer, parce qu'ils sont délayans. Ils acquerront une nouvelle efficacité, si on y joint quelque acide, ou des nitreux. Celle qui doit son origine à une acrimonie saline, muriatique, se guérit par l'usage seul des aqueux.

Quand elle est produite par une viscosité des humeurs, qui les empêche de circuler dans leurs vaisseaux & qui les y retient en stagnation, on aura recours à des boissons délayantes & résolutives. Boerhaave, *Institutions*.

SITOS, σῖτος, *froment*, ou grain fromentacé, dont on fait du pain, ou pain. Hippocrate se sert fréquemment de ce mot, en opposition à tout liquide; c'est-à-dire, pour désigner un aliment solide. Il se prend aussi pour aliment en général, & quelquefois pour les parties récrémentitielles des alimens contenus dans le canal intestinal.

SITOSPELTUM, σιτόσπελτον, ou *Ægylops*, espece de plante. Gorræus.

SITTA, σίττα, *oiseau*; espece de pie.

## SIU

SIUM.

Voici ses caracteres:

Sa racine est semblable à celle du chou, fibreuse & ligneuse. Ses feuilles sont en ailes; croissent par paires sur la même côte, & se terminent d'une façon particuliere. Les pétales des fleurs sont divisés en deux. Ses semences sont rondelettes, sphériques & cannelées.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Sium, latifolium*, C. B. P. 154. Tourn. Inst. 308.

Boerh. Ind. A. 55. *Sium*, Offic. *Sium majus*, Ger. 200. *Sium majus latifolium*, Ger. Emac. 256. Raii Hist. 1. 443. *Sium maximum latifolium*, J. B. 3. 175. *Sium Dioscoridis sive Pastinaca aquatica major*, Park. Theat. 1240. *Sium latifolium foliis variis*, Raii Synop. 3. 211. *Panais aquatique.*

Cette plante croît dans les rivieres & les lieux marécageux, & fleurit en Juillet. On dit que ses feuilles prises en aliment, cuites ou crues, brisent & chassent la pierre, provoquent les urines & les regles, hâtent la sortie du fœtus, & sont bienfaisantes dans la dyssenterie. Dioscoride, *Lib. II. cap.* 154.

2. *Sium Erucæ folio*, C. B. P. 154. [*Sion aquaticum, rugosis foliis, multifidis, trifidis & dentatis*, M. U. 12. Ic. T. 5. *Sium aquaticum, foliis multifidis, longis & serratis*, M. H. 3. 283. *Sium alterum*, Dod. p. 589. *Cicuta aquatica Gesneri*, J. B. 3. 175. *Cicuta maxima*, H. Eyst. Vern. *o.* 7. F. 2. fig. 2. *Herba venenosa*, Lob.

Notre *Œnanthe cicutæ facie, succo viroso*, que Wepfer a décrit sous le nom de *Cicuta aquatica*, & dont il a détaillé au long, dans un Traité exprès, les mauvais effets sur les enfans, à qui il est arrivé d'en manger, par méprise, étoit vraissemblablement la ciguë si fort en usage autrefois, surtout à Athenes, pour les personnes condamnées à mort. Du moins est-elle d'une violence qui la rend plus propre à être employée en qualité de poison, que la ciguë ordinaire, qui n'est pas à beaucoup près d'une qualité si maligne.

D'ailleurs, il faut convenir que les différences du climat sont très-capables d'altérer ou d'augmenter les qualités des plantes. Et il y a lieu de croire que le poison que les Athéniens faisoient prendre à ceux qu'ils avoient condamné à mort étoit un suc épais où entroit outre celui de la ciguë, ceux de plusieurs autres plantes corrosives.

Mais quoi qu'il en soit, les changemens que Wepfer observe être produits dans le corps, par les racines de l'œnanthe, sont la douleur & la chaleur dans l'estomac, des convulsions terribles, la perte de tous les sens, la distortion des yeux, l'effusion du sang par les oreilles, des mâchoires si serrées qu'il est impossible de les ouvrir, des efforts pour vomir, sans rien rendre, de fréquens hoquets avec distention & enflure, surtout au creux de l'estomac; & lors de la mort, par où se termine toujours la maladie, un écoulement continuel d'écume verte par la bouche.

Stalpart Vander Wiel, rapporte un exemple de deux personnes mortes à la Haie, pour avoir pris de ces racines.

Un chien à qui on fit prendre de ce poison pour en faire l'épreuve, ayant été ouvert, on trouva l'estomac tout rétréci; ses deux orifices étoient resserrés, sa surface interne, rouge avec de petites taches de place en place; ses intestins étoient vuides, à l'exception du rectum, qui contenoit une mucosité verdâtre.

Il paroît par-là que cette liqueur est un composé de parties chaudes, acres & corrosives, qui par la raréfaction des sucs de l'estomac, & par la lésion de ses membranes nerveuses, sont cause de tous les désordres qui s'ensuivent, lorsqu'on en a pris intérieurement.

Car à l'instant où une irritation & une douleur violente se font sentir, le fluide des nerfs afflue aussi-tôt abondamment sur la partie affectée; & à moins que la cause stimulante ne soit excessivement forte; il pourra en contractant les fibres de l'estomac & les muscles de l'abdomen, suffire à chasser la cause de la sensation désagréable : mais si le pincement est trop vif pour être supportable, l'ame comme surprise, y envoie, pour ainsi dire, à la hâte & avec furie les esprits; elle fait plus qu'il en faudroit, & l'action des fibres devient si forte, que les orifices de l'estomac, se trouvent entierement fermés; ensorte qu'au lieu de décharger la matiere nuisible, son tourment ne fait qu'augmenter; & toute l'œconomie du corps en est troublée.

Cette contraction forcée des muscles est la raison pour laquelle un des enfans que vit Wepfer, urina au milieu de son agonie à la hauteur de cinq ou six piés avec une force & une violence qui étonna fort les personnes présentes.

On ne doit donc pas être surpris de ce que dans ces circonstances le malade n'a l'usage d'aucun de ses sens, de ce que le sang lui dégoute par le nez, par les oreilles, &c. ses parties étant rompues & déchirées par la violence des convulsions, qui, malgré qu'elles commencent dans les muscles du ventre, parviennent à la fin jusqu'aux membres, au point que toute la machine en est troublée & bouleversée; outre que quelques-uns des sels corrosifs étant peut-être introduits dans le sang, & distendant par la raréfaction qu'ils y causent, les vaisseaux, dont la tunique membraneuse étoit déja excessivement tendue, leurs parois crevées laisseront échapper les fluides qu'ils contiennent.

Le cas de l'*aconit* est à peu près le même; c'est ce que nous appellons autrement *napellus*, dont les effets sont si conformes à ceux de l'*œnanthe* que nous venons de rapporter, qu'il seroit inutile d'en faire ici le détail. On trouve des preuves convaincantes de cette conformité dans les expériences de Wepfer. Et en effet, comme toutes les histoires que cet Auteur a ramassées soigneusement d'expériences faites avec différens végétaux vénéneux, tels que le *solanum*, la noix vomique, le *Coculus Indicus*, & autres semblables sur différentes especes d'animaux, ne laissent point à douter que le mal que font dans le corps ces différentes substances ne consiste dans un pincement & une inflammation de l'estomac; on a tout lieu d'en conclurre aussi que les plantes virulentes, quoique distinctes les unes des autres par leurs différentes vertus, donnent la mort à ceux qui les prennent intérieurement par la même opération & la même qualité, qu'elles ne possedent pas au même degré que les minéraux qui sont aussi vénéneux.

Ainsi, pour connoître quelle est la qualité spécifique de chacune de ces plantes, il les faut donner chacune en petites doses. Peut-être trouveroit-on par-là qu'elles ne sont pas naturellement faites comme on s'imagine pour perdre & détruire; mais pour quelques usages bons & utiles, comme on l'a déja éprouvé par rapport à l'opium.

Il n'est point du tout étrange, non plus que les symptomes produits par la virulence d'un végétal, & ceux que produit celle d'un minéral, soient différens, quoique provenans de deux mêmes causes, dont les forces seulement sont différentes; car les parties plus solides des minéraux, en râclant les tuniques de l'estomac, y produisent une mortification & une gangrene parfaite, & operent ainsi leur effet tout d'un coup; au lieu que les sels plus foibles des plantes ne peuvent faire qu'une excoriation plus légere, dont le sentiment douloureux cause ces agonies & ces convulsions qui épuisent les forces par degrés, raison pour laquelle l'animal ne meurt pas si promptement, ni avec les mêmes symptomes.

Cela posé, quoique les minéraux vénéneux ne passent point les premieres voies, les végétaux de même qualité peuvent en certains cas aller plus loin : de même que certains remedes extremement irritans font vomir à l'instant; au lieu que si leur pointe est un peu affoiblie, ils passent dans les intestins, & faisant leur effet par bas, procurent des selles.

On peut aussi par cette même doctrine acquérir des lumieres sur la nature de certains poisons dont on dit que les Afriquains & les Indiens savent se servir avec tant de justesse, qu'il en rendent l'effet aussi court & aussi lent qu'il leur plaît. Ce sont sans doute les fruits ou les sucs épaissis des plantes corrosives, qui enflam-

mant les entrailles, y causent de petits ulceres, dont les suites fatales comme on sait, peuvent être lentes & tirer en longueur.

Je suis d'autant plus porté à le croire, qu'un Chirurgien, homme d'esprit, qui vivoit en Guinée, me dit que l'antidote dont les Negres se servent pour guérir les personnes empoisonnées, est la feuille d'une plante qui purge par haut & par bas. Car c'est en effet le moyen de nettoyer l'estomac des parties corrosives du poisson qui s'y sont appliquées. Cependant j'ai de la peine à croire qu'ils puissent, en variant la composition ou la quantité de la dose, prédire au juste le tems que le poison mettra à produire son effet; si ce sera une semaine, un mois ou plus ou moins, & je n'ai encore trouvé personne qui m'ait attesté ce fait. Tout au plus des expériences & des observations réitérées pourroient mettre en état celui qui les auroit faites, de hasarder à ce sujet quelques conjectures fondées sur sa pratique.

Les Anciens en effet disoient la même chose de leur Aconit, dont ils faisoient un secret & une espece de mystere, comme nous l'apprend Théophraste, qui dit, « que la préparation de ce poison étoit différente, selon qu'on vouloit qu'il produisît son effet, ou en deux mois, ou en trois, ou en un an. » Mais il ne rapporte cette particularité que comme une opinion courante, & non pas comme un fait dont il voulût se rendre lui-même garant.

Il est palpable que la cure ordinaire de tous les poisons de cette espece, consiste à nettoyer l'estomac le plus promptement qu'il est possible, des parties corrosives qui le déchirent, & de garantir les membranes de leur acrimonie avec des substances d'une qualité molle, huileuse & lubréfiante. MEAD, *sur les Poisons.*

3. *Sium, sive Apium palustre, foliis oblongis.* Voyez *Berula.*
4. *Sium medium, ad alas floridum*, M. U. 63. *Apium palustre, minus, cauliculis procumbentibus, ad alas floridum*, H. L.
5. *Sium Arvense, sive segetum*, Tourn. Inst. 308. Raii Synop. 3. 211. Boerh. Ind. A. 55. *Selinum segetale*, Offic. Park. Theat. 932. *Selinum sii foliis*, Ger. Emac. 1018. Raii Hist. 1. 443.

Cette plante croît parmi les grains, dans les terreins humides. On dit que le suc qu'on en exprime, mêlé avec la biere, & pris tous les matins à jeun, guérit les tumeurs aux joues: il faut mettre le suc d'une poignée de son herbe sur une chopine de biere. RAY, *Histoire des Plant.*

6. *Sium aromaticum, Sison Officinarum.* Voyez *Amomum.*

Boerhaave dit, que quelles que soient les propriétés qu'on attribue à la premiere espece, elle est si semblable à la seconde, qui est la fameuse *Cicuta aquatica*, dont Wepfer a fait la matiere d'un Traité entier, qu'il n'a jamais osé s'en servir. Cette seconde espece a la racine épaisse, bulbeuse & douce au gout: c'est un des poisons les plus violens que nous connoissions. A peine en a-t'on pris, qu'elle cause d'horribles convulsions, qui sont suivies d'une mort prompte, à moins qu'on ne soit secouru par le vomissement. Ce que l'on a de mieux à faire en pareil cas, c'est de tenter l'expulsion du poison par haut, en ordonnant une grande quantité d'huile chaude, avec de l'eau & un peu de miel. Voyez l'art. *Cicuta*, où j'ai rapporté par méprise le *Cicuta aquatica* au *Phellendrium.*

## S M A

SMALTUM, *Email.*

C'est une préparation Chymique d'une couleur bleue, dont les Peintres & les Emailleurs se servent, mais qui n'est d'aucun usage en Medecine. On l'appelle communément pierre ou poudre bleue. Il se fait avec le cobalt, la potasse & la poudre de pierre à feu. Le Docteur Krieg, & Jean Henri Linck de Leypsic, ont donné dans les *Transact. Phil.* la maniere de faire l'*émail.*

SMARAGDINUM EMPLASTRUM; nom d'une emplâtre que Celse décrit, *Lib. V. cap.* 19.

SMARAGDUS, Offic. Boet. 195. Calc. Mus. 212. Geoffr. Prælect. 80. Schrod. 331. Kentm. 47. de Laet. 33. Aldrov. Mus. Metal. 973. Charlt. Foss. 38. *Smaragdus à nonnullis Prasinus*, Worm. 105. Mont. Exot. 14. L'*Emeraude.*

L'*émeraude* est une pierre verte, diaphane & resplendissante, fort belle à la vue, mais cassante, qui a donné lieu à bien des fables. On la distingue en Orientale & Occidentale. L'Orientale est la plus estimée à tous égards. L'autre qui vient du Pérou, n'est pas à beaucoup près si brillante, & est presque toujours défigurée par quelques taches. Il y a encore une troisieme sorte d'*émeraude*, ou fausse *émeraude*, (*pseudo-smaragdus*,) qu'on trouve dans les montagnes de Suisse & d'Auvergne, & qui est extremement tendre & d'un verd très-pâle.

Si l'on jette dans un feu clair des fragmens d'*émeraude*, ils donnent une flamme légere, & perdent entierement leur couleur; ce qui prouve suffisamment que cette pierre contient quelque soufre de cuivre. Outre tous les usages superstitieux qu'on lui attribue, on dit qu'elle arrête les flux de toute espece. Elle entre dans l'*Electuarium de gemmis*, & dans la confection d'hyacinthe, avec d'autres fragmens précieux. GEOFFROY.

SMARIS, Offic. Rondel. de Pisc. 1. 140. Bellon. de Aquat. 226. Gesn. de Aquat. 522. Aldrov. de Pisc. 227. Raii Hist. 319. Ejusd. Synop. Pisc. 136. Jons. de Pisc. 55. Charlt. Pisc. 36. *Cacrel blanc.*

C'est un poisson qu'on trouve dans la Méditerranée. On dit que sa tête réprime les bords gonflés des ulceres, lorsqu'elle est salée & calcinée. On lui attribue aussi la propriété d'arrêter les ulceres phagédéniques, & de consumer les cors & les excroissances appellées thymes. Sa chair salée passe pour bienfaisante dans la piquure du scorpion ou la morsure du chien enragé. Pour cet effet on l'applique sur la partie affectée.

## S M E

SMECTIS, σμηκτίς. Voyez *Cimolia terra.*

SMEGMA, σμῆγμα, *savon.*

SMELE, σμήλη. Gorræus entend par ce mot toute poudre en général répandue sur la peau, pour la nettoyer & l'éclaircir.

SMERILLUS, le même que *Smyris.*

SMILAX, *Liseron.*

Voici ses caracteres.

Le *Liseron* ressemble à une plante rampante; il a des vrilles. Ses tiges sont épineuses; ses fleurs polypétales & en roses, & ses baies molles rondelettes, & pleines d'une semence ovale

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Smilax aspera, fructu rubente*, C. B. P. 296. Tourn. Inst. 564. Boerh. Ind. A. 2. 60. *Smilax aspera*, Offic. Ger. 709. Emac. 859. J. B. 2. 115. *Smilax aspera, fructu rubro*, Park. Theat. 173. Raii Hist. 1. 655. *Liseron rude.*

On

On cultive cette plante dans les Jardins; elle fleurit en Eté. Ses feuilles, ses vrilles, sa racine & ses baies sont d'usage en Medecine. On dit qu'elles chassent les humeurs peccantes, par les sueurs & la transpiration, qu'elles guérissent les maladies de la peau, qu'elles résistent au poison, & qu'elles calment les douleurs aux jointures. On substitue cette plante à la sarsepareille; & elle est fameuse pour la cure des maladies vénériennes. On l'ordonne en décoction ou en poudre.

2. *Smilax aspera, minus spinosa, fructu nigro*, C. B. P. 236.
3. *Smilax aspera, Indiæ Occidentalis*, C. B. P. 296.
4. *Smilax Orientalis, sarmentis aculeatis, excelsas arbores scandentibus, foliis non spinosis*, T. C. 45. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Boerhaave fait mention de quelques autres plantes, sous le nom de *smilax*, dont il donne la description suivante.

La racine est vivace & rampante; les fleurs sont nues, hexapétales, garnies de six étamines, larges & épaisses, & rangées en épi. L'ovaire est au fond de la fleur, sa forme est sphérique; il est garni d'un tube court, & dégénere en une baie qui ne contient qu'un noyau.

1. *Smilax aspera racemosa, polygonati folio*, T. 645. *polygonatum racemosum*, Corn. 36. *Lilium convallium, Virginianum, polygonati foliis racemosum.*
2. *Smilax unifolia humillima*, Tourn. Inst. 654. Boerh. Ind. A. 2. 64. *Monophyllon*, Offic. Ger. 330. Emac. 409. Raii Hist. 1. 668. *Monophyllon, sive unifolium*, Park. Theat. 505. *Unifolium, sive Ophrys unifolia*, J. B. 3. 354. *Lilium convallium minus*, C. B. P. 304.

Cette plante croît dans les bois & les brossailles, & fleurit en Juin. Sa fleur qui est d'usage passe pour alexipharmaque & vulnéraire.

Smilax Dalechampii; nom de l'*ilex, folio rotundiori, molli, modicèque sinuato, sive smilax Theophrasti.*
Smilax Hortensis, nom du *Phaseolus vulgaris.*
Smilax Hortensis minor, nom du *Phaseolus hortensis minor.*
Smilax lævis major, nom du *convolvulus vulgaris, major albus.*
Smilax lævis minor, nom du *convolvulus minor, arvensis, flore roseo.*

SMILE, σμίλη, bistouri courbe à deux tranchans. Gorræus.
SMILIUM EMPLASTRUM. Voyez *Abscessus.*
SMIRIS. Voyez *Smyris.*

## S M O

SMODICON, σμωδικὸν, remede pour les meurtrissures, de σμῶδιξ, *meurtrissures.*

## S M Y

SMYRIS, & SMERILLUS, Offic. *Smiris*, Mer. Pin. Boet. 591. Worm. 65. Aldrov. Mus. Metal. 653. Charlt. Foss. 27. *Emery.*

Le *Smyris, Smyrillus*, ou l'*Emery* des boutiques, qui est la même chose que le σμύρις des Grecs, le *smergium* de Serapion, & le *sumbagedi* des Arabes, est une substance ferrugineuse, pésante, métallique, de couleur tirant sur le noir, & si dure que les Lapidaires s'en servent à tailler & à polir le diamant; & les ouvriers en fer, à polir leur fer & leur acier.

L'*Emery* est de trois sortes: le commun, qui est noirâtre & d'un grand usage, se trouve dans plusieurs parties de l'Europe, & singulierement dans une isle qui est sur la côte de Toscane, & dans celle de Guernesey, dans la Manche. La seconde sorte est un *Emery* dur & inégal, de couleur rougeâtre, comme la sanguine ou l'ocre, mais qui ne teint point les doigts. Quelques-uns le mettent au nombre des sanguines. Le troisieme est d'un rouge noirâtre, rayé de veines de couleur d'or. On le trouve dans les mines d'or du Pérou, & il contient lui-même de l'or. Les Chymistes croyent que c'est de la mine d'or, ou plutôt une sorte d'or imparfait & à demi formé: c'est pourquoi ils en font grand cas, & en tirent une teinture avec l'esprit de sel marin, dont ils se servent pour fixer le mercure en un instant, & donnent à cette substance le nom de précipité miraculeux, parce qu'ils le regardent comme un moyen qui doit les conduire un jour à trouver le merveilleux secret de faire de l'or.

Dioscoride & Galien recommandent l'*émery* en qualité de dentifrice: mais il les corrode, & les fait tomber à la longue. Il n'est d'aucun usage en Medecine. Geoffroy.

SMYRNA, σμύρνα, *Myrrhe.*

SMYRNIUM, *Maceron.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont larges, de différentes couleurs; quelquefois exfoliées, ou percées par la tige. Ses semences sont épaisses, hémisphériques, en croissant, courbées, cannelées, & noires.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Smirnium*, Raii Synop. 3. 208. Tourn. Inst. 316. Boerh. Ind. A. 54. *Hipposelinum & smyrnium*, Offic. *Hipposelinum*, Ger. 866. *Quoad. descript.* Emac. 1019. Raii Hist. 1. 437. *Hipposelinum, sive smyrnium vulgare*, Park. Theat. 930. *Hipposelinum Theophrasti, vel smyrnium Dioscoridis*, C. B. P. 154. *Macerone quibusdam smyrnium, semine magno nigro*, J. B. 3. 126. *Olusatrum quibusdam. Le Maceron.*

Le *maceron* a un grand nombre de feuilles larges, jaunâtres, en ailes; plus grandes que celles de l'ache, du reste leur ressemblant assez. Ses tiges s'élevent à trois ou quatre piés de haut, sont cannelées, chargées de feuilles semblables aux précédentes, mais plus petites, & portent à leur sommet des ombelles assez larges, de petites fleurs blanches à cinq feuilles. Ces fleurs sont suivies de semences noires, larges, oblongues & anguleuses. La racine est large, branchue, noirâtre au dehors, & blanche au-dedans. Toute la plante a un gout fort & chaud. Elle croît sur les rochers qui sont au bord de la Mer, & fleurit en Juin. On a coutume de la cultiver dans les jardins pour l'usage.

On employe cette plante plus souvent en ragout, qu'en Medecine; elle entre dans les salades avec les autres herbes; & on la mange cuite ou crue, avec du sel. On estime quelle est de la nature du persil ou de l'ache; mais qu'elle est plus énergique, soit pour lever les obstructions du foie & de la rate, soit pour provoquer les urines & les regles, ou pour dissiper la jaunisse & l'hydropisie. Miller. *Bot. Off.*

Elle est apéritive, diurétique & sudorifique; elle provoque l'écoulement menstruel, & facilite l'accouchement, & est bienfaisante dans la colique, dans l'asthme, & dans les douleurs ischiatiques. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Smyrnium peregrinum rotundo folio*, C. B. P. 154.
3. *Smyrnium peregrinum folio oblongo*, C. B. P. 154. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

## SOD

SODA, *mal de tête;* ce terme signifie aussi quelquefois, selon Blancard, ardeur d'estomac. On entend par *soda subethica* une douleur de tête assoupissante. Castelli, d'après *Bonet.*

SODA, *Sel lixiviel du Kali.*

## SOI

SOIA, Voyez *Phaseolus.*

## SOL

SOL, le *soleil;* le *soleil* est un caractere chymique, il désigne l'or. Voyez *Aurum.*

On trouve dans les *Collectan. Leyd.* La description de plusieurs préparations d'or qui ne sont plus maintenant d'usage en Pharmacie.

SOLANIFOLIA, nom de la *Circæa Lutetiana,* ou de la *Circæa minima.*

SOLANO-CONGENER. Voyez *Bella-Donna.*

SOLANOIDES, *Dulcamere bâtarde.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en rose; elle a cinq feuilles; son pistil dégénere dans la suite en un fruit rondelet, qui contient une semence dure, couverte d'une pulpe mince, qui donne au fruit la ressemblance d'une baie.

Miller en compte les deux especes suivantes.

1. *Solanoïdes Americana, Circeæ foliis canescentibus,* Tourn.
2. *Solanoïdes Americana circeæ, foliis glabris.* Tourn.

Ces plantes sont originaires des contrées les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leur semences. : elles sont aujourd'hui assez communes dans les jardins des Curieux. Leurs fruits broyés donnent une couleur rouge fort belle, mais qui se fanne promptement; en sorte qu'on en fait assez peu de cas. Si l'on met une certaine quantité de ces fruits broyés dans un verre d'eau claire; cette eau en sera colorée d'un rouge foncé, & les tiges des fleurs de la tubéreuse, mises dans cette eau, pendant une nuit, s'en imbiberont suffisamment pour communiquer aux fleurs la couleur de la rose. Miller, *Dict.*

SOLANUM. *La morelle.*

Voici ses caracteres.

Elle a la fleur de l'alkekange; son calyce est d'une piece; il est divisé en cinq segmens, étoilé, & non en vessie. Son fruit est mou, plein de suc, d'une figure ovale, ou sphérique; & plein de semences qui sont ordinairement plattes.

Boerhaave en compte les vingt-quatre especes suivantes.

1. *Solanum scandens, vel Dulcamara.* Voyez *Amara dulcis.*
2. *Solanum scandens, vel Dulcamara, flore albo,* C. B. P. 167.
3. *Solanum scandens, vel Dulcamara, foliis ex albo variegatis,* M. H. B. 194.
4. *Solanum Officinarum, acinis nigricantibus,* C. B. P. 166. Tourn. Inst. 148. Boerh. Ind. A. 2. 67. *Solanum vulgare,* Park. Theat. 346. Raii, Hist. 1. 672. Synop. 3. 265. *Solanum hortense,* Ger. 268. Emac. 339. *Solanum hortense, sive vulgare,* J. B. 3. 608. *Nilentsjunda,* Hort. Mal. Part. 10. p. 145. T. 73. *Aguaraquiya,* Pison. *Morelle.*

Cordus & Jean Bauhin ont pris la fleur de cette plante, pour une fleur à cinq feuilles: il est certain qu'elle est d'une seule piece. On croit ordinairement que la graine de la *morelle* à fruit noir, produit celles qui ont le fruit rouge & jaune; mais outre que l'expérience fait voir le contraire, ces especes sont marquées par d'autres circonstances plus particulieres, ainsi qu'il paroîtra par leur description.

La *morelle* à fruit noir, a la racine longue de demi-pié, épaisse au collet de trois ou quatre lignes, ondoyante, blanc-sale, fibreuse & chevelue: la tige qui est pleine de moelle, s'éleve à la hauteur environ d'un pié & demi, épaisse de trois lignes, verdâtre, âpre, & anguleuse, divisée ordinairement au-delà de neuf ou dix pouces en plusieurs branches, étendues sur les côtés, & souvent courbées en bas; garnies de feuilles alternes, lesquelles commençant par une queue longue environ de demi-pouce, s'élargissent jusques à un pouce & demi sur deux pouces de long; elles sont pointues, ondées plutôt que crenelées, vert-brun, lisses & luisantes: le pédicule s'allonge en côte, dont les nerfs se courbent & vont se perdre sur les bords des feuilles; celles qui sont sur les divisions des branches, sont plus petites, plus rondes, & plus pointues jusqu'à la cime, dont les brins ont les angles aiguisés de deux ou de trois petits filets. Les fleurs ne sortent pas ordinairement des aisselles des feuilles, comme dans la plûpart des autres plantes, mais des branches mêmes, un peu au-dessous des feuilles: ces fleurs naissent depuis cinq jusqu'à huit, sur un bouquet long d'un pouce & demi, dont les pédicules sont déliés, & longs de quatre ou cinq lignes. Chaque fleur est blanche, d'une seule feuille, coupée en bassin, du diametre de trois lignes ou trois lignes & demie, percée dans le fond, où elle est jaunâtre, & comme terminée en anneau, divisée en cinq parties, jusques vers sa moitié, longues, pointues, & rangées en étoile: des côtés du fond de la fleur s'élevent des étamines très-courtes, chargées chacune d'un sommet jaune, poudreux, étroit, long d'une ligne & demie. Tous ces sommets sont joints ensemble, & cachent le fond du pistil, dont le bas est presque rond, verd pâle, emboité dans le trou de la fleur, & planté dans le fond du calyce: ce calyce est un petit entonnoir verdâtre, & découpé en cinq pointes obtuses. Lorsque la fleur est passée, le pistil devient un fruit sphérique, assez dur, verd d'olive d'abord, puis noir; du diametre d'environ quatre lignes, plein d'un suc assez limpide, & de plusieurs semences blanchâtres, longues de deux lignes, plates, arrondies, bordées d'une petite chair verdâtre que l'on separe facilement, disposées en maniere d'anneau, autour du placenta, qui est au milieu du fruit, & qui distribue la nourriture à toutes ces graines.

La racine est comme insipide; les feuilles ont un gout d'herbe un peu salé; le fruit a quelque chose d'aigrelet & de vineux: toute la plante est d'une odeur assoupissante, mais plus forte dans les autres especes.

Elle fleurit en Juillet, Août & Septembre: les fruits sont mûrs en Septembre & Octobre.

Les feuilles ne rougissent gueres le papier bleu, mais le fruit mûr le rougit très-fort, ce qui fait conjecturer que le sel ammoniac qui est dans cette plante, est modéré dans les feuilles par une portion très-considérable d'huile fétide & de terre; mais que la partie acide de ce sel est fort developpée dans le fruit mûr: de sorte qu'il y a un choix à faire des parties de cette plante, suivant les indications que l'on veut remplir. Les fruits, par exemple, sont plus rafraîchissans, mais plus repercussifs que les feuilles, qui adoucissent en résolvant, détergeant, & absorbant; elles donnent beaucoup de sel

volatil concret, par l'analyse chymique : l'on se sert de la *morelle* dans les occasions, où il faut modérer l'inflammation, ramollir, & relâcher les fibres qui sont dans une tension violente. On applique l'herbe pilée sur les hémorrhoïdes, ou l'on bassine ces parties avec le suc tiédi; on malaxe le suc pendant quelque tems dans un mortier de plomb, pour en graisser le cancer : le même suc animé avec une sixieme partie d'esprit de vin, bien déflegmé, est fort bon pour l'éréfipele, les dartres, le feu volage, les boutons, & pour toutes les demangeaisons de la peau : on emploie la *morelle* dans l'onguent populeon, & dans tous les cataplasmes anodyns. Cesalpin assure que l'on en fait boire l'eau, ou le suc dans l'inflammation du ventricule, & dans l'ardeur d'urine; il dit que la même eau prise à trois onces avec pareille quantité d'eau d'absinthe, pousse par les sueurs : cependant on regarde l'usage intérieur de cette plante, comme fort suspect. Tragus dit qu'elle tue les cochons, & conseille de ne se servir intérieurement de son eau, que deux ou trois ans après l'avoir distilée. TOURNEFORT.

5. *Solanum Officinarum, acinis Puniceis*, C. B. P. 166.
6. *Solanum Officinarum, acinis ex luteo virescentibus.*
7. *Solanum Officinarum, folio laciniato stramonii, flore parvo, albo, acinis nigris.*
8. *Solanum lanuginosum, hortensi simile*, Raii Hist. 672.
9. *Solanum tuberosum esculentum.* Voyez *Battata Virginiana.*
10. *Solanum pomiferum frutescens, Africanum, spinosum, flore Borraginis; foliis profundè laciniatis.*
11. *Solanum pomiferum frutescens, Africanum spinosum, flore Borraginis, folio pallidiùs virescente, subtus tomentoso.*
12. *Solanum pomiferum frutescens, flore Borraginis, folio tomentoso, incano, solo caule spinoso.*
13. *Solanum incanum, Chinense, minus, spinosum, floribus parvis umbellatis*, Pluk. Almag. 351.
14. *Solanum fruticosum bacciferum.* Voyez *Amomum Plinii.*
15. *Solanum lignosum, Africanum, sempervirens, laurinis foliis*, H. A. 2. 191.
16. *Solanum Africanum, lignosum, folio atroviridi, angusto, oblongo, obtuso.*
17. *Solanum Guineense, fructu magno instar cerasi, nigerrimo umbellato.*
18. *Solanum Americanum, caule & pedunculo nigro, & folio acanthi spinosis.*
19. *Solanum Americanum, caule & pedunculo, folio malvæ, tomentosis, & spinis albis donatis, fructu luteo.*
20. *Solanum spinosum, fructu rotundo*, C. B. P. 167. *Pomum Hierichuntanum.* Imperat. 665. *Mala insana, nigra*, Rauwolf. Lugd. Append.
21. *Solanum fruticosum Indicum, fructu rubro*, T. 149. *Cherubunda.* H. Mal. 2. 67. *Scherusehunda*, Ic. Tab. 36.
22. *Solanum Africanum, spinosum, fructu canescente, undulato*, Triumfett. Prælus. 49.
23. *Solanum pomiferum, non spinosum, fructu duro*, Vaill.
24. *Solanum spinosum, incanum, foliis sinuatis, flore Borraginis, fructu luteo, ovuli Gallinacei magnitudine & formâ*, Triumf. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

La premiere & la seconde espece de *solanum* sont appellées *dulcisamara* ou *dulcamara*, *dulcamere*, parce que si on en mâche lorsqu'elles ont été récemment cueillies, elles produisent dans la bouche une amertume qui est immédiatement suivie d'une sensation douce, telle que celle du miel. Le suc de cette plante est pénétrant, savoneux & détersif; c'est par cette raison qu'on l'emploie dans les plaies où il y a du sang extravasé & engrumelé. Le *solanum* est diurétique, chasse le gravier des reins & fait suer; c'est pourquoi l'on ordonne une décoction forte de ses branches tendres dans les phthisies, où les atténuans & les déterfifs seroient bienfaisans : mais si la fluidité du sang est excessive, ce qui se manifeste par les sueurs naturelles, cette décoction sera nuisible. Il produit de fort bons effets dans les inflammations, & dans les cas où la tension des fibres est trop grande. Ses feuilles broyées sont bonnes dans les hémorrhoïdes. On fait laver le cancer avec son suc. Ce suc mêlé avec l'esprit de vin rectifié, convient dans les éréfipeles & dans toutes les affections cutanées. Cette plante a les propriétés de la réglisse, & sa décoction soulage considérablement dans toutes les maladies qui naissent d'obstruction ; car elle est détersive & apéritive. On la recommande dans toutes les maladies de la poitrine, dans les ulceres tant internes qu'externes, dans le scorbut & la vérole. Le *solanum* est très-diurétique. Les Chirurgiens d'Armées ne doivent point en manquer, parce qu'il est bon pour les coups, soit que leur effet soit intérieur, soit qu'il soit extérieur. Appliqué extérieurement, il calme les douleurs de la goute. Les Medecins en font grand cas pour l'extérieur, & ce n'est pas sans raison; on en broie les feuilles, & l'on en exprime le suc. On mêle ce suc avec de l'onguent rosat, & on l'applique sur la tête dans la phrénésie. C'est un rafraîchissant, un anodyn, & même, disent quelques-uns, un antiphlogistique. Ses feuilles broyées avec du sel ou du nitre, s'employent dans les inflammations, les gangrenes & suppurations. Si l'on use de cette plante intérieurement, elle calmera, à ce qu'on croit, la chaleur excessive, rafraîchira & fortifiera les parties. Cependant comme il est arrivé à plusieurs enfans de Paysans d'avoir été attaqués de convulsions, & d'être morts pour en avoir fait usage; d'ailleurs comme elle tue la volaille, ainsi que nous assurent les Habitans de la campagne, il n'en faut user qu'avec circonspection, & se méfier de ses baies. On applique extérieurement ses feuilles broyées dans les inflammations d'hémorrhoïdes. La septieme & la huitieme espece sont dangereuses. La neuvieme a des tubercules à sa racine; elle nous vient de l'Amérique, où elle passe pour un excellent aliment : mais si l'on en mange trop, elle suffoque. Ses tubercules cuits sous la cendre sont assez sains, & l'on dit qu'ils ont la vertu de provoquer les selles. La quatorzieme espece passe pour le *solanum* des Anciens, & ses baies pour rafraîchissantes. Je n'assurerai rien positivement sur les vertus de ces baies, car je n'en ai jamais fait d'essai. La dix-septieme est très-vénéneuse, & ses baies tuent sans presque laisser de symptomes de poison. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

*Solani species, Fockii Fockii dicta Javanensibus* Bontii.

Il paroît évidemment aux feuilles, aux fleurs & aux fruits de cette plante, que c'est une espece de *solanum.* Son fruit ne differe de celui du *solanum* qu'en ce qu'il est plus gros : il excede quelquefois la longueur d'une coudée : il est de la grosseur du bras; & son écorce est si unie, qu'on s'y voit comme dans un miroir. On le mange à Java, dans les Isles voisines & dans toutes ces contrées. Il est délicieux au gout : on le fait cuire avec du poivre & du vin; alors il ne cede en rien au cul de l'artichaut, donc il a presque le gout. Il est nourrissant & diurétique, c'est pourquoi il produit de fort bons effets dans la pierre de la vessie & dans les affections des reins.

Il y a une espece sauvage de ce *solanum* qui porte un fruit parfaitement sphérique, & d'une couleur jaune quand il est mûr, au lieu que le fruit de la plante dont nous venons de parler, est simple & blanc comme la neige. Ce *solanum* est si amer, qu'il n'y a que les sangliers & les rhinoceros qui en mangent.. RAY, *Histoire des Plantes.*

*Solanum vesicarium Indicum*, C. B. *Solanum, sive Halicacabum Indicum*, J. B. *Halicacabum Indicum rectum*, Park. *Camara Brasiliensibus*, Marcgrave.

Cette plante a la tige assez forte, &, selon Parkinson, ferme, droite, anguleuse, noüeuse, haute d'une ou deux coudées, poussant un grand nombre de branches couvertes de feuilles un peu plus larges que celles de l'*halicacabum* commun, découpées & d'un verd sale. Ses fleurs croissent séparées les unes des autres aux endroits où les branches s'écartent, au milieu des feuilles, & sont d'un jaune pâle comme celles du *solanum* commun. Ses vésicules, ou son fruit est égal à celui de l'*halicacabum*. Il contient un noyau si gros, que la vésicule en creve quelquefois en quatre endroits. Toute cette plante est insipide, & rend aux jointures un suc mucilagineux, qui a l'odeur forte du *lycopersicum*. Ray, *Hist. Plant.* d'après *Parkinson*.

On ne lui attribue aucune propriété que je connoisse.

Solanum ; nom commun à différentes especes d'alkekange, de jalap, de *lycopersicum* & de *stramonium*.

Solanum Barbadense ; nom de la *Phytolacca Americana, fructu minori*.

Solanum melanocerasos. Voyez *Bella-donna*.

Solanum pomiferum, ou *Melangena, fructu oblongo violaceo*, ou *Melongena, fructu oblongo albo*.

Solanum quadrifolium ; nom de l'*Herba Paris*.

Solanum racemosum et Virginianum ; le même que *Phytolacca Americana, fructu majori*.

SOLARIS HERBA, l'*Heliotropium*.

SOLATER ou SOLATUR, *vif-argent*. Ruland.

SOLDANELLA, *soldanelle*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace ; ses feuilles sont roides & plus petites que celles de l'*asarabacca ;* sa fleur est en crosse & frangée ; son fruit est cylindrique & ouvert au sommet.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

*Soldanella Alpina, rotundifolia*, C. B. P. 295. Tourn. Inst. 82. Boerh. Ind. A. 202. *Soldanella Alpina*, Ger. 690. *Soldanella Alpina, rotundifolia*, C. B. P. 295. Tourn. Inst. 82. *Soldanella montana, quibusdam*, J. B. 3. 87. *Soldanelle des montagnes*.

On trouve cette plante dans les Alpes : elle fleurit en Juillet, & Monti place son herbe entre les vulnéraires.

SOLDURA, féces des sels alcalins, Libavius.

SOLEA, *sole*. Il est peu de poissons qui aient un aussi excellent gout, & qui soient en même-tems d'une qualité si saine que la *sole*. Il y en a de différentes grosseurs & de différentes sortes.

Elle a une chair tendre, courte & ferme, n'a que peu de sucs visqueux & grossiers, & contient un mélange bien proportionné de particules huileuses & de salines volatiles, qui la rendent fort agréable au gout, nourrissante, propre à produire de bons sucs & facile à digérer. La tête de ce poisson séchée, & réduite en poudre, est, dit-on, bonne pour la pierre, la gravelle & le scorbut. Elle ne produit point de méchans effets, à moins qu'on n'en mange excessivement.

On l'appelle en Latin *buglossus*, du Grec βούγλωσσος, fait de βοῦς, *bœuf*, & γλῶσσα, *langue*, parce qu'elle est à peu près de la forme d'une langue de bœuf. Lemery, *des Alimens*.

SOLELASAR, *sel alcalin*.

SOLEN, σωλὴν ; instrument de Chirurgie, dans la concavité duquel on place les membres fracturés. C'est encore le nom d'un coquillage de mer, oblong, dont les Naturalistes distinguent deux especes.

SOLENARIUM, σωληνάριον ; instrument de Chirurgie, dans la cavité duquel on place le pénis de la même maniere qu'un membre fracturé dans le *solen*.

SOLEUS, *le soleaire*.

C'est un gros muscle fort charnu, d'une figure presque ovale, applati, plus épais dans le milieu que vers les bords. On l'a trouvé semblable à une sole, & pour cette raison on lui a donné le nom de *soléaire*. Il est placé sur le derriere de la jambe, à peu près comme les jumeaux ou gastrocnémiens, mais plus bas. Il en est couvert, & acheve avec eux de former ce qu'on appelle le gras de la jambe.

Il est attaché en-haut, en partie au tibia, & en partie au péroné. Il s'attache d'abord à plus du tiers supérieur de la face postérieure du péroné, & un peu au ligament articulaire de la tête de cet os. Il s'attache ensuite à la face postérieure du tibia, depuis toute l'impression ou ligne oblique, qui sert aussi d'attaches au poplité, jusques environ à la moitié de l'angle interne de l'os.

De-là il quitte ces deux os, & se termine par un tendon très-fort & large, qui s'unit très-étroitement avec celui des jumeaux, & forme avec eux un puissant tendon nommé tendon d'Achille, ou corde d'Hippocrate. Ce tendon s'amasse en descendant vers l'os calcaneum, où il s'élargit un peu de nouveau, & s'attache obliquement ou en biseau à la face postérieure de cet os jusqu'à sa tubérosité. Ainsi les plus externes ou postérieures des fibres dont ce gros tendon est composé, sont les plus longues ; les plus internes ou antérieurs sont les plus courtes, & les autres à proportion.

Le corps charnu du muscle paroît composé de deux plans de fibres pour le moins, dont l'un est le plus simple & en fait la face postérieure ; l'autre est penniforme, qui en compose la face antérieure, c'est-à-dire, la face qui regarde les os.

Ce muscle avec les deux jumeaux fait un vrai muscle triceps, selon le langage des Anatomistes.

Ces trois muscles font une espece de triceps, & servent ensemble par leur tendon commun à étendre le pié & à le soutenir étendu contre les résistances les plus violentes. C'est par leur moyen qu'on souleve tout le corps, même chargé de fardeaux, quand on se tient sur le bout des piés. C'est par leur moyen qu'on marche, qu'on court & qu'on saute. La longueur de la portion postérieure du calcaneum favorise l'action de ces muscles, en éloignant du centre du mouvement leur ligne de direction.

Les mouvemens du pié que ces muscles exécutent, peuvent être rapportés aux leviers de la premiere & de la seconde espece. Quand on se tient debout sur la pointe d'un pié, ce pié représente le lévier de la seconde espece, en ce qu'alors le point d'appui est à l'une des extrémités du pié, la puissance à l'autre extrémité, & le fardeau entre deux. On exprime assez le lévier de la premiere espece, quand on tient la jambe arrêtée pendant qu'on surmonte avec le bout du pié quelque résistance mobile, & même toutes les fois qu'on remue le pié pendant qu'on le tient en l'air.

Non-seulement ces muscles étendent le pié sur la jambe, mais ils meuvent aussi réciproquement de la même maniere la jambe sur le pié. C'est ce qui paroît évidemment, quand après avoir fait une génuflexion médiocre, on se releve ; car alors le pié demeure fixe contre terre, pendant que les jumeaux & le *soléaire* redressent la jambe. Il faut observer ici que cette génuflexion ne se fait pas par l'action des muscles qui servent à fléchir, mais par le seul relâchement déterminé de ceux qui servent à étendre, selon la remarque que nous en avons déja faite.

Les jumeaux par leurs attaches à l'os de la cuisse, peuvent dans de grands efforts mouvoir la jambe sur la cuisse, & la cuisse sur la jambe, comme des auxiliaires du biceps, du demi-membraneux, du demi-tendineux, du grêle interne & du couturier. Dans ces mouvemens

les extrémités supérieures des jumeaux se croisent avec les extrémités inférieures des autres muscles que je viens de nommer. Les fibres charnues des jumeaux sont en partie fort longues, & par conséquent leurs attaches supérieures fort éloignées de leurs attaches inférieures. C'est par cette longueur de fibres charnues que ces muscles sont plus capables d'un grand mouvement que d'un mouvement fort.

Le *soléaire*, par la multiplicité de ses fibres charnues & par sa structure penniforme, est plus propre à faire des mouvemens forts que des mouvemens amples. Il paroît le principal soutien du mouvement que les jumeaux auront commencé. La portion tendineuse de ce muscle,& celle des jumeaux, quoiqu'elles forment ensemble le gros tendon qui est attaché au calcaneum, paroissent glisser un peu l'une sur l'autre dans les différens mouvemens de flexion & d'extension du pié. Winslow, *Anatomie.*

SOLIDAGO, nom de la *Doria*, *quæ Jacobæa*, *Alpina*, *foliis longioribus*, *serratis*.

SOLIUM; vaisseau dont on se servoit dans les bains des Anciens, & dans lequel on les prenoit.

Solium, espece de vers plat, ou *tenia*. Il y a deux sortes de *tenia*; l'un qu'on appelle proprement *tenia* qui ne se meut point, & qui n'a point de tête formée; l'autre qu'on nomme *solium* ou *solitaire*, parce qu'il est toujours seul de son espece dans le corps, se meut & a une tête ronde, fort réguliere & semblable à une verrue.

SOLOMA, *Argent*; c'est celui des Chymistes. Ruland.

SOLSEQUIUM, *soufre*.

SOLVAS; terme obscur de Paracelse, par lequel il paroît entendre quelque substance qui dissout le bol: mais il ne dit rien de cette substance.

SOLUTIO, *solution*, ou terminaison d'une maladie, par exemple, d'une inflammation par *résolution*.

*Solution chymique*. Voyez ce que nous en avons dit à l'art. *Menstruum*.

*Solution* signifie encore relâchement de ventre.

C'est une opinion constante & reçue de tous les Maîtres de l'Art de la Chymie, que la *solution* des corps, qui est d'un usage fort étendu dans la Chymie, se fait particulierement par le moyen de leurs pores. Les corps solides, disent-ils, en conséquence de cette opinion qui prévaut toujours parmi eux, ont, selon la structure & la connexion différente de leurs parties composantes, des pores & des passages diversement configurés, dans lesquels s'insinuent les petites particules des menstrues qui remplissent ces interstices, agissent contre leurs parois, & dissolvent la cohésion. Ils conjecturent que ces pores sont de grandeur & de figure différentes, sont adaptés tant aux corps solides qu'aux fluides dissolvans, & ne peuvent admettre que certaines particules qui leur sont analogues; d'où ils concluent que des corps différens exigent différens menstrues.

Quelque ingénieuse & subtile que cette opinion puisse paroitre du premier coup d'œil, je ne doute point qu'on ne s'en détrompe à l'examen; & je me fais fort de démontrer dans la dissertation suivante, que les fondemens en sont vains & caducs. Je conviens toutefois qu'il y a du mérite à avoir inventé cette hypothese, & qu'elle est spécieuse: mais je soutiens qu'elle est sans solidité.

Premierement, on m'accordera sans difficulté qu'il y a dans tous les corps durs & compactes des pores ou cavités de même figure & de figure différente, dont les uns admettent le fluide aérien & éthéré, & les autres les particules de quelque fluide aqueux & spiritueux qui chassent la matiere aérée ou éthérée. C'est à cette différence des pores qu'il faut attribuer la gravité spécifique des corps; c'est par là qu'il faut expliquer pourquoi les uns sont plus pésans ou plus légers que les autres. Il faut concevoir en même-tems, que si les pores ou les interstices que laissent entre elles les parties des corps solides, sont occupés par des fluides, c'est moins à la figure de ces pores qu'il faut avoir égard, qu'à leur diametre, qu'à leur ouverture plus ou moins grande. Car il est constant par les principes de la méchanique, qu'un fluide s'insinue dans un corps par les pores, de quelque figure qu'ils soient, s'il ne rencontre aucun obstacle de la part de leur diametre. Si nous ne nions point qu'il y ait des pores dans les corps solides, ce n'est pas une raison pour convenir qu'il y en ait de pareils dans les corps fluides. Les parties des corps solides sont fortement attachées les unes aux autres, & demeurent dans un repos relatif entre elles: mais il n'en est pas ainsi des fluides. L'influx de l'éther tient leurs parties dans une agitation continuelle; elles changent sans cesse de situation les unes par rapport aux autres. Mais s'il est impossible de concevoir quelque arrangement constant dans les pores des fluides, il s'ensuit évidemment qu'on ne peut point déduire le phénomene de la *solution* des corps, de la disposition différente des parties d'un fluide. Lorsqu'un fluide entre dans les pores d'un solide, son effet est de le mettre dans un état plus léger & moins cohérent que quand il y est entré. Les fluides au contraire sont privés de tout mouvement, se coagulent nécessairement, & prennent de la solidité, s'il arrive que quelque matiere, s'insinuant entre leurs parties, en chasse l'éther qui les tenoit dans une agitation continuelle. C'est ainsi que cela se passe dans l'eau; elle se gele & forme une substance compacte, lorsque l'air froid venant à la presser, en fait sortir la matiere éthérée & subtile. Il y a encore cette différence entre les solides & les fluides, que la quantité d'éther reçue dans les fluides augmente leur volume, comme on voit lorsqu'ils sont échauffés; au lieu que les solides ne sont pas affectés de la même maniere.

D'ailleurs le feu fondant les métaux & les pierres, le mercure adoucissant & amalgamant les métaux; une once d'acide dissolvant la même quantité de sel alcalin, & une once d'esprit de vin bien rectifié recevant une once d'huile pure distilée, de girofle, de lavande ou de camphre, je ne conçois pas comment se fait cette admission des particules d'un solide dans les pores d'un fluide; car les pores du menstrue ne peuvent pas être égaux au corps entier admis, ni plus grands que lui.

On ne conçoit pas mieux comment le cuivre mis dans une *solution* d'argent, ou le fer dans une *solution* de cuivre, y produit une précipitation: car il faudroit imaginer pour cela, que ces corps solides se répandent dans les pores du menstrue. On ne peut non plus expliquer dans cette hypothese, pourquoi l'esprit de vin bien rectifié, versé sur l'esprit soûlé de sel ammoniac, précipite son sel volatil, ni pourquoi l'eau précipite le camphre dissous dans l'esprit de vin. Il y a des Auteurs, qui pressés par ces difficultés, se sont tournés d'un autre côté, & ont eu recours à l'analogie des parties du dissolvant & du corps à dissoudre. Mais cette idée n'est pas plus satisfaisante que la précédente; car nous observons que des corps éthérogenes & tout-à-fait dissemblables, s'unissent parfaitement les uns aux autres, & se dissolvent plus parfaitement même que ne font les corps homogenes. Tout le monde sait que les acides dissolvent sans difficulté les sels & les corps alcalins; que l'eau se charge de terre, ainsi qu'il est évident dans la décoction de chaux-vive; que l'eau insipide reçoit toutes sortes de sels, & que les menstrues alcalins dissolvent très-commodément les soufres.

Il faut donc abandonner encore l'analogie des parties, & placer ailleurs la cause réelle des *solutions* & de l'action des menstrues. Il me semble que ce que l'on pourroit avancer de plus vraissemblable & de plus facile à concevoir sur cette matiere, ce seroit de supposer que

le fluide met en mouvement les parties du corps à dissoudre, les emporte avec lui, leur communique son mouvement de fluidité, & se les tient unies par ce moyen. Il semble que ce soit ainsi que l'eau dissolve & s'unisse toutes les especes de sels.

Toutes les huiles distilées, ainsi que les balsamiques résineux sont dissous & sont incorporés avec & par le moyen d'un esprit de vin sulphureux bien rectifié. Il y a ordinairement *solution*, lorsque le principe actif, surtout salin, s'unit intimement avec le corps à dissoudre, ensorte qu'il en résulte un troisieme sel ou un sel neutre. Ce sel neutre cédant ensuite facilement au principe aqueux en est assez promptement dissous. C'est ainsi que les menstrues acides qui ne sont autre chose qu'une *solution* d'un sel acide dans du phlegme, deviennent un sel neutre en dissolvant des substances alcalines, soit salines, soit terreuses; & c'est ainsi que ce sel neutre se résout en phlegme de la même maniere que tous les autres sels. Il en est de même des métaux, dissous par des menstrues acides, comme l'eau forte ou l'eau régale. Ces sels acides, s'unissant aux particules métalliques, forment une troisieme espece de sel, qu'on trouve après l'évaporation du menstrue, & qui se dissout promptement dans l'eau que le menstrue contient.

Il s'ensuit de ces expériences, qu'il n'y a point de dissolution, lorsque le menstrue ne peut s'unir avec le corps à dissoudre. L'esprit de vin bien rectifié ne dissout point le sel commun, parce que le soufre inflammable refuse de s'unir avec cette espece de sel. C'est par la même raison que les autres sels n'en peuvent être dissous. C'est de-là qu'il faut déduire aussi pourquoi les menstrues oléagineux & alcalins ne dissolvent point les métaux. Ce n'est point parce qu'ils ont les uns & les autres des pores différens, & des parties dont la figure n'a point d'analogie: mais bien parce qu'il ne se fait aucune union intime entre le sel alcali & l'huile & les parties constituantes des métaux. L'esprit de vin bien rectifié s'unissant fort promptement au contraire avec les huiles distilées & les résines qui ne sont autre chose, qu'une espece d'huile plus subtile, coagulée par un acide, il y a *solution*. C'est ainsi que l'eau se mêle avec l'eau, & que l'eau se charge promptement de glace.

S'il y a *solution* lorsque les parties du dissolvant & du corps à dissoudre s'unissent; la fluidité cessera & la substance dissoute sera séparée du menstrue, s'il arrive que cette union soit détruite, & que les parties du dissolvant viennent à se séparer du corps dissous; c'est-à-dire, pour m'exprimer comme les Chymistes, qu'il y aura précipitation. C'est un préjugé de s'imaginer qu'il se fait précipitation, parce que les pores du menstrue qui contenoient les particules du corps dissous sont occupés par une autre matiere qui les en chasse. Il vaudroit beaucoup mieux dire que la précipitation n'est autre chose qu'une autre *solution*, ou une seconde union du menstrue avec un autre corps: j'entends par-là que la matiere précipitante s'unit plus fermement avec le menstrue, que le corps précipité.

Il me semble que la raison pourquoi le menstrue qui s'étoit uni au premier corps qu'on lui avoit exposé, s'applique à un nouveau corps, s'unit avec lui & abandonne le premier; c'est qu'il s'incorpore plus aisément & plus librement avec le précipitant qu'avec le dissous, & cela en conséquence d'une plus grande analogie avec ses parties, ce qui mérite d'être démontré par des expériences. Le cuivre mis dans la *solution* d'argent faite par l'eau forte, précipite l'argent; & le fer mis dans la *olution* de cuivre, faite par l'eau forte précipite le cuivre: mais le zinc mis dans la *solution* de fer par l'eau forte, précipitera le fer sur le champ; & si vous voulez précipiter le zinc, vous n'avez qu'à vous servir de sel de tartre.

Voici comment j'explique ces différentes précipitations.

Le sel acide de nitre, qui est dans l'eau forte, étant beaucoup plus propre à s'unir avec le sel de tartre que le zinc, celui-ci est précipité. Le sel acide de nitre s'incorporant plus facilement avec le zinc qu'avec le fer, c'est le fer qui est précipité. Le même sel acide s'unissant plus promptement avec le fer, qu'avec le cuivre; si l'on met du fer sur la dissolution de cuivre, il faut que le cuivre soit précipité. Cette explication a lieu dans tous les autres cas. Une remarque qui mérite d'être faite, c'est qu'un acide précipite d'autant plus violemment les corps, que l'acide dans lequel ils ont été dissous, est plus subtil. Ainsi l'esprit de vitriol versé sur des *solutions* de substances alcalines & terreuses, comme la nacre de perle, le corail, les yeux d'écrevisses, & les coques d'œufs dissous dans du vinaigre, les précipite subitement. La raison en est évidente; c'est parce qu'un acide plus fort s'unit plus intimement avec des particules alcalines & terreuses, qu'un acide doux; c'est ce qui donne lieu à la précipitation subite qui se fait. Aussi lorsqu'on verse de l'esprit de vitriol sur du sucre de plomb, qui est un sel préparé avec le plomb, & avec le vinaigre distilé, le plomb est pareillement précipité: mais lorsqu'on vient à distiler, c'est l'esprit de vinaigre, & non celui de vitriol qui monte: l'esprit de vitriol reste au fond uni avec le plomb. La même chose arrive dans les autres *solutions* de substances alcalines avec le vinaigre dont nous avons déja fait mention.

Si l'eau précipite les *solutions* de corps résineux faites avec l'esprit de vin bien rectifié; ce n'est pas que cet esprit s'insinue dans les pores de l'eau: mais c'est qu'il s'unit plus facilement avec l'eau qu'avec les résines. Le même esprit de vin bien rectifié, précipite le sel volatil de l'esprit de sel ammoniac, qui est préparé avec l'eau. Enfin, la *solution* de sel de tartre précipite la *solution* de perles, ou d'yeux d'écrevisses faite avec le vinaigre; parce que le sel de tartre s'unit plus promptement avec les acides que les corps terreux. Une addition d'yeux d'écrevisses à la *solution* de sel de tartre ne détruiroit pas l'union. Un phénomene bien connu, c'est que le sel commun jetté dans la *solution* de l'argent par l'eau forte, cause une précipitation, & donne un magistere blanc. Il n'en faut point chercher d'autre raison, sinon que l'acide fort pénétrant du nitre s'incorporant avec la terre du sel commun, qui est d'une nature alcaline, abandonne l'argent auquel il étoit uni.

Il est donc démontré par ces expériences que la *syncrisis* & la *diachrisis*, ou l'union & la séparation, sont les opérations les plus simples, & les grands moyens dont se sert la nature pour exécuter une multitude prodigieuse d'effets; car c'est à l'union & à la séparation qu'il faut avoir recours, pour bien entendre & bien expliquer la nutrition, la génération, les propriétés, les accroissemens, la transformation, l'altération dans le tissu, la *solution* & la coagulation des corps. Il reste donc pour constant, que la doctrine des pores & des particules de différentes figures, dont les Chymistes & les Naturalistes sont si fort entêtés, ne répond nullement aux difficultés des *solutions*, n'a aucun fondement dans la nature des choses; & que les principes fondamentaux & simples d'union & de séparation, satisfont d'une maniere facile & claire, à la plupart des phénomenes importans de la nature. FREDERIC HOFFMAN, *Observ. Phys. Chym.*

SOLUTIVA, *laxatifs.*

## SOM

SOMNAMBULO, *Somnambule.*
SOMNIFERA, *Somniferes.*

SOMNIUM, *songe* ou *rêve*. Voy. *Insomnium*.

Pythagore pensoit que l'air étoit habité par les ames des démons ou des héros, & que ces intelligences envoyoient aux hommes, & même aux animaux, des songes, des présages & des maladies.

Les Anciens étoient fortement persuadés, que leurs Dieux inspiroient en *rêve* aux malades, les remedes qui leur convenoient.

Galien dit qu'ayant été attaqué d'une douleur fixe, à la partie où le diaphragme tient au foie, il rêva qu'Esculape lui conseilloit d'ouvrir l'artere située entre le pouce & le second doigt de la main droite, qu'il le fit, & guérit sur le champ.

Plutarque cherche, *Synop.* 9. 10. les raisons pourquoi les *rêves* d'automne sont plus incertains que les autres.

Dans le tems que les Phocéens étoient en guerre avec les Thébains, Phayllus, Général des premiers, *rêva* qu'il ressembloit à la statue d'un Phthisique qu'Hippocrate avoit consacré à Apollon, & qui étoit dans son Temple à Delphes; & il mourut peu de tems après de consomption.

SOMNOLENTIA, *assoupissement.* Voy. *Lethargus.*

SOMNUS, *sommeil.* Voy. *Opium* & *Lethargus.*

Tous les corps sont capables par leur action les uns sur les autres, & par l'action des corps environnans, d'être affoiblis & consumés; & tous les corps animaux expulsent sans cesse en vertu d'un principe actif, & agissant de lui-même au dedans d'eux, ou par le frottement qu'ils éprouvent au-dehors, leurs parties superflues & inutiles; ensorte que l'on peut dire que tous les corps animaux sont dans un flux perpétuel. Pour réparer cette perte & cette consommation continue des corps animaux; la nature a fait prudemment succéder le repos au travail, & le *sommeil* à la veille; ces alternatives sont absolument nécessaires à notre conservation. Nous travaillons pendant la veille, & nous nous fournissons des choses qu'exige le soutien de nos corps; ces réparations sont appliquées aux parties consumées; & c'est ainsi que les pertes qu'elles ont faites, cessent de leur être préjudiciables. Il me paroît donc que ce seroit fort mal-à-propos, qu'on troubleroit l'ordre de la nature, en substituant aux fonctions animales qui se font pendant le *sommeil*, d'autres occupations que celles des coctions secondaires, telles que sont l'application de la nourriture aux parties affoiblies, la réparation du sang, le renouvellement des sécrétions, la réproduction d'une quantité copieuse d'esprits, ou pour parler plus philosophiquement, le rétablissement du ton affoibli des fibres nerveuses; en un mot, la réparation de ce qu'a dissipé la veille & le travail du jour. Ce seroit à peu près comme si, en le supposant possible, on mangeoit ou buvoit ou pourvoyoit à quelque autre besoin de la vie pendant le *sommeil.* On voit par-là combien c'est une pratique préjudiciable, que de faire des soupers somptueux, qui chargent l'estomac, ou de s'aller coucher peu de tems après avoir ainsi mangé avec excès; car c'est troubler tout l'ordre de la nature, & confondre les tems qu'elle avoit marqués pour le *sommeil* & la veille. C'est pourquoi je conseille aux valétudinaires, aux gens de cabinet, & à ceux qui ménent une vie méditative, ou de ne point souper, ou de ne manger à souper que des végétaux, & de laisser un intervalle suffisant entre le souper & le coucher.

C'est une maxime assurée, (si l'on excepte certaines maladies aiguës) que le *sommeil* est sain, tranquile & bienfaisant, à proportion que les organes alimentaires sont en repos, bien constitués & bien nets. Si, sans avoir aucune maladie, on est troublé dans son *sommeil*, c'est une marque certaine qu'on a l'estomac plein d'alimens ou de crudités; ou les intestins remplis de vents, de bile, ou d'un chyle superflu. Et ces insomnies nocturnes & cette répugnance qu'on a pour le lit, que pour l'ordinaire on attribue à des vapeurs, n'ont souvent pas d'autres causes; mais ne laissent pas de fatiguer, parce que la fatigue de la veille suffit toute seule pour incommoder. Et lorsque quelqu'un s'est plaint à moi de ces insomnies, je n'ai jamais manqué, en le questionnant sur sa maniere de vivre, d'en trouver la cause dans le régime de la veille ou des jours précédens; & toujours elles avoient pour causes quelques fautes commises dans le boire ou dans le manger, soit pour la quantité ou pour la qualité.

J'ai été surpris de voir des hypocondriaques & des hystériques, sans dormir de la nuit, ne faire que se tourner & s'agiter dans le lit jusqu'au matin, y rester fort tard; accablés, & toujours sans pouvoir dormir, pesans, oppressés & plus las que la veille; se plaindre d'être harassés, moulus, brisés, comme s'ils eussent été fouetés, flagellés, piqués ou battus toute la nuit; se lever ensuite avec la bouche sale & la langue blanche, roter, bâiller, tousser, cracher, s'alonger, être pesans, sans appétit, sans esprits vitaux pendant tout le jour, & commencer à vivre & à respirer, devenir gais & avoir faim sur les dix ou onze heures du soir ou minuit, faire un souper succulent & copieux, bien boire, être de belle humeur, se coucher fort tard, & une fois entrés dans le lit, y passer la nuit comme la précédente. La raison de toutes ces incommodités est la réplétion de leur estomac, qui ne leur laisse point de repos, jusqu'à ce qu'il soit déchargé du poids qui l'opprime. Les humeurs acres & crues qui pincent & picotent les fibres nerveuses & les tuniques des intestins, font comme autant d'aiguilles & d'épingles qui courroient dedans, sans pourtant causer toujours des douleurs bien aiguës. Le chyle, faute d'une coction suffisante, étant arrêté ou ne circulant qu'avec lenteur d'abord dans les intestins, ensuite dans les plus petits vaisseaux, cause ces convulsions, ces flatulences, ces cauchemares & ces oppressions qu'ils éprouvent. Ensorte que les digestions secondaires ne commencent à se faire que sur le matin; raison pourquoi ils n'ont point alors d'appétit; & lorsqu'elles sont une fois faites, leur estomac se remet, leurs esprits commencent à couler librement; & ils éprouvent ainsi un cercle perpétuel de bonne & de mauvaise disposition. Qu'ils suivent l'intention de la nature, qu'ils ne mangent à souper pendant quelques jours, que des végétaux légers, ou ne soupent point du tout, sans s'embarrasser des inconvéniens qui s'en ensuivront, l'appétit leur reviendra, & ils éprouveront la vérité de cet Aphorisme de l'Ecole de Salerne:

*Somnus ut esto levis, sit tibi cœna brevis.*

Les tems que la nature elle-même semble nous avoir marqué pour le *sommeil* & la veille, surtout dans nos climats voisins des tropiques, sont le jour & la nuit: ces humidités, ces vapeurs & ces exhalaisons qui s'élevent dans les plus hautes régions, & qui sont tellement raréfiées par la chaleur & par l'action du soleil, qu'elles en deviennent innocentes, ou sont du moins très-foibles pendant le jour; se condensent, redescendent près de la surface de la terre, & dégoutent perpétuellement pendant la nuit, & par conséquent doivent être très-nuisibles à des personnes délicates, lorsqu'elles sont éveillées dans ce tems-là, & ne peuvent manquer de supprimer la transpiration, que l'activité de la veille & le travail provoquent. Nos corps pompent & attirent à eux les bonnes & les mauvaises qualités de l'air qui les environne par les orifices des conduits perspiratoires de la peau. Et si nous pouvions examiner un corps animal avec un verre convenable, nous le verrions entouré de toutes parts d'un atmosphere, semblable à la vapeur d'un pot bouillant. Or il est aisé de concevoir quel tort fait au corps non-seulement la suppression de cette décharge continuelle de superfluités; mais aussi l'admission de ces fumées & de ces vapeurs nuisibles, qui tombent pendant la nuit près de la surface de la terre, dans le corps, où elles sont introduites par le poids & la pression de l'air.

Au contraire, la chaleur du soleil pendant le jour, troublant le repos de l'air par son action sur les corps humains, par la lumiere & par l'agitation de l'air, doit

nécessairement déranger le cours égal de la transpiration, la continuité des coctions secondaires, & la tranquilité des esprits si nécessaire pour le *sommeil* & le repos. Ensorte qu'il paroît que la nature a destiné le jour pour travailler, & la nuit pour dormir; indépendamment même du besoin qu'on a de la lumiere du soleil pour les travaux & pour pourvoir aux nécessités de la vie. Il y a des animaux d'une espece délicate, que la nature a assujettis à une alternative de veille & de *sommeil*, qui partagent non pas le jour, mais l'année entiere, la veille en occupant la moitié qu'on appelle été, & le *sommeil* l'autre moitié qu'on appelle hiver; tels que l'hirondelle, la chauve-souris & plusieurs insectes, qui dorment l'hiver & sont éveillés l'été. Ainsi la nature est conséquente en assignant, pour nos actions, les instans de notre vie qui sont les plus animés & les mieux éclairés; & les plus sombres & les moins sains pour le *sommeil*. Ce n'est pas que les gens robustes, aussi-bien que les animaux que la nature a créés propres à différens genres de vie, ne puissent par l'habitude accoutumer leurs corps à une maniere de vivre différente de celle que la nature indique : mais j'écris ici pour les valétudinaires, les gens de cabinet, & ceux qui menent une vie méditative.

Je conseille à ces sortes de personnes, si elles veulent conserver leur santé & prolonger leurs jours, d'éviter autant qu'elles le pourront, la rosée du soir, l'étude de la nuit & les veilles; de se coucher en été avec le soleil, & de se lever en hiver au moins à la pointe du jour. Ceux qui vivront sobrement ne seront pas grands dormeurs: mais en revanche ils auront un bon *sommeil*, sain, tranquile & bienfaisant, qui leur rendra l'esprit plus libre & l'humeur plus gaie, que ceux qui menent une vie plus sensuelle. Car, comme je viens de le dire, on dormira plus ou moins, selon qu'on aura mangé peu ou beaucoup.

Les valétudinaires, les gens de cabinet & ceux qui ménent une vie méditative, doivent s'aller coucher à huit ou neuf heures ou dix au plus tard, & se lever à quatre, cinq ou six du matin, au moyen dequoi ils seront restés huit heures au lit, ce qui suffit à toutes sortes de personnes, qui ne sont point affligées de maladies aiguës ou chroniques.

Rien n'est plus préjudiciable aux tempéramens délicats, aux gens de cabinet & aux personnes qui menent une vie méditative, que de rester trop long-tems au lit, ou de se tenir coy & étendu entre deux draps, lorsqu'on est une fois bien éveillé ou qu'on a raisonnablement dormi. Cela épaissit les sucs, énerve les solides & affoiblit le tempérament. Un air libre & dégagé surtout au sortir d'un lit chaud, est une espece de bain froid, qui conséquemment rend la circulation plus vive & plus parfaite, & agglutine les solides que la moiteur du lit amollit & fond. Debout & éveillé, on transpire plus abondamment & les évacuations des récrémens grossiers se font plus aisément. La preuve en est l'appétit & la faim qu'éprouvent ceux qui se levent matin, & que n'ont point ceux qui restent long-tems au lit. Ajoutez à tout cela l'influence de l'air frais & bénin du matin, la dissipation des humidités & des vapeurs de la nuit, les nuages & la pesanteur que le *sommeil* répand sur le cerveau, & enfin cette gaieté & cette bonne humeur causée par l'approche du soleil, qui est comme l'ame de toute la nature, qui ajoute une nouvelle force au cœur & une nouvelle activité aux esprits.

On est toujours tombé d'accord par-tout & dans tous les tems, que la saison du matin, est le tems le plus propre pour l'étude & pour les emplois auxquels l'application d'esprit est nécessaire; car alors l'amas des esprits est copieux & n'a encore souffert aucune altération; la tête est nette & sans embarras, les passions sont calmes & tranquiles; il ne reste plus rien de cette anxiété & de cette inquiétude que causent les digestions dans le systeme nerveux aux personnes d'un tempérament délicat; ni cette agitation rapide où sont les esprits après le repas. C'est pourquoi, je conseille à ceux qui ont l'habitude des nerfs foible & relâchée, qui sont sujets à des maladies hypocondriaques ou hystériques, qui par état sont obligés de s'appliquer beaucoup, ou qui s'occupent d'études de spéculation, de s'aller coucher de bonne heure & de se lever matin, d'employer à ces sortes de travaux la matinée jusqu'à onze heures, de faire un déjeuner léger, de végétaux; de reprendre ensuite leurs occupations, de les continuer jusqu'à trois, quatre ou cinq heures, selon que leurs esprits y pourront suffire; de faire alors leur principal repas, auquel ils pourront manger de la viande; de laisser de côté pour le reste de la journée, l'étude & les reflections, de se divertir à quelque amusement innocent, de se donner même quelque exercice, & quand la digestion sera faite de songer à s'aller coucher, sans rien prendre de plus, si ce n'est un simple verre d'eau ou de petit-lait bien clair & chaud. Mais les personnes âgées ou incommodées se coucheront de meilleure heure, & resteront plus long-tems au lit, parce que l'âge & les incommodités interrompent le *sommeil*, & que les membres durs & roides des vieillards, aquierent de la souplesse & du relâchement par le *sommeil*, par l'allongement du corps dans le lit & par la chaleur même du lit.

*Regles à observer par rapport au sommeil & aux veilles pour la santé & la longue vie.*

1. Les personnes valétudinaires, les gens d'étude & ceux qui menent une vie sédentaire, ne feront qu'un souper léger ou ne souperont point du tout; s'ils soupent, ils ne mangeront du moins que des végétaux, & ne s'iront point coucher immédiatement après le repas, quelque mets qu'ils aient mangé.
2. S'aller coucher avec l'estomac plein; avoir des vents & des crudité dans les passages alimentaires, voilà ordinairement ce qui empêche d'avoir un *sommeil* tranquile & bienfaisant; car on ne l'a tel qu'à proportion que ces passages sont nets & bien débarrassés, & qu'ils sont quittes de la digestion qui est leur emploi spécial: c'est-là aussi la cause pour laquelle les hypocondriaques & les hystériques ont de mauvaises nuits.
3. Veiller la nuit & dormir le jour, est une pratique très-contraire à la santé & à la longue vie, & tout-à-fait opposée à l'indication de la nature & à notre constitution.
4. Les personnes valétudinaires, sédentaires & studieuses doivent éviter soigneusement la rosée du soir, l'étude de la nuit, les veilles pénibles, s'aller coucher à huit, neuf ou dix heures, & se lever le lendemain matin à quatre, cinq ou six; à moins qu'elles ne soient actuellement malades ou indisposées..

Rien n'est plus préjudiciable aux tempéramens délicats que d'être trop long-tems au lit, d'y dormir d'un *sommeil* profond & léthargique, & de s'y dorloter le matin sans dormir, comme il paroît bien par la pesanteur & le manque d'appétit de ceux qui le font; & par la vigueur de l'estomac, la gaieté & la liberté des esprits de ceux qui se levent matin. Cheyne, *de la Santé.*

Le même Auteur parle ainsi du sommeil dans un autre Traité.

Je conçois que le *sommeil* est produit par la foiblesse des organes du corps, & par l'impossibilité où ils se trouvent de continuer leurs fonctions actives, raisonnables & volontaires. Ils deviennent languissans & perdent leur élasticité, si on ne les répare, les nourrit & les tend derechef. Lorsque le travail & la consommation qu'ils souffrent nécessairement pendant la vie, les a relâchés & affoiblis, ils ne peuvent être rétablis & ranimés que par le repos, ou cette alternative que nous appellons

appellons *ſommeil*. Auſſi trouvons-nous les corps animaux racourcis & comprimés ſur le ſoir par leur propre poids, par l'action & par la diſſipation des principes vitaux; au lieu qu'ils ſont étendus & rallongés le matin. C'eſt l'action continuelle d'un fluide qui circule intérieurement, d'un éther ou d'une flatulence, qui agit ſur les membranes internes, & particulierement ſur celles des entrailles, qui les picote, les irrite, les ſtimule & les met en mouvement, qui trouble le *ſommeil*. C'eſt la réaction & l'élaſticité de cette flatulence interne qui donne des penſées biſarres, & rend les opérations intellectuelles ſi irrégulieres. C'eſt ce principe qui tient le corps dans une agitation continuelle. On fait quelquefois des efforts pour l'expulſer, le chaſſer par haut ou le précipiter par bas. Pour cet effet on emploie les remedes qui hâtent la perſpiration, comme les opiats, les gommes orientales, les ſels & les eſprits animaux, les aromatiques, les cordiaux & les diaphorétiques. Une doſe de pilules faites de gommes & d'aloès, procureront une bonne nuit, en pouſſant la matiere perſpirable en tout ſens; le cidre, les alimens venteux, comme les pois verds, ſuffiront pour en donner une mauvaiſe. L'état du rêve tient le milieu entre le *ſommeil* parfait & la veille; car il n'y a point de doute qu'il n'y ait entre la veille & le *ſommeil* profond autant de degrés & de termes qu'il y en a entre une quantité donnée & zéro. Le travail, la fatigue, les alimens légers, les évacuations douces de toute eſpece, procureront en quelque façon un *ſommeil* profond: mais les nourritures rances, fortes & acres, donneront des rêves pénibles & effrayans. Plus la nourriture ſera douce & légere, plus les rêves ſeront agréables, en ſuppoſant que le corps ſoit en ſanté. Les perſonnes âgées, celles d'une conſtitution foible & mal ſaine, ou qui ſont attaquées de maladies aiguës & chroniques, ſurtout de l'eſpece céphalique, & dans leſquelles les nerfs ſon attaqués, auront les rêves les plus extravagans & les plus cruels, & le *ſommeil* le plus imparfait. Il leur arrive même quelquefois de ne point dormir du tout, ce qui eſt un des principaux inconvéniens de leur état. On pourroit philoſophiquement définir le *ſommeil*, une incapacité cauſée par l'inanition, la fatigue & les pertes dans les organes du corps, de continuer plus long-tems & ſans peine les fonctions intellectuelles & les mouvemens volontaires ſans réparation & tenſion nouvelle. Il en eſt donc du *ſommeil* comme de la faim. On pourroit ajouter que l'état du rêve n'eſt qu'un *ſommeil* partiel & imparfait, en conſéquence de l'irritation perpétuelle des nerfs & des membranes intérieures, ſoit par la douleur, ſoit par la flatulence dont nous avons parlé ci-deſſus, ſoit par l'embarras de la perſpiration. La veille ſera donc un état dans lequel les organes intellectuels & animaux ſeront parfaitement diſpoſés à obéir aux impulſions de l'eſprit actif & qui ſe meut de lui-même, que nous avons au-dedans de nous. Il n'y a point de doute qu'il n'y ait dans cet agent plus ou moins d'énergie, & qu'il ne produiſe des effets plus ou moins forts. Tantôt ſa contraction & ſon expanſion perpétuent les fonctions animales avec vigueur & ſans interruption, & les fonctions tant animales qu'intellectuelles, ſont parfaitement remplies; alors la veille eſt parfaite: tantôt il agit avec langueur; les fonctions intellectuelles ne ſe font point avec la même alacrité, & alors il y a rêve, *ſommeil*, défaillance; tantôt il n'agit plus, & l'animal eſt mort.

### *Des prognoſtics que l'on peut tirer du ſommeil dans les maladies.*

Tout *ſommeil* dont le malade ne ſort point, ou ne ſort qu'avec difficulté, dans lequel il retombe, & qui le tient dans un aſſoupiſſement extraordinaire, peut être regardé comme léthargique. Tels ſont le *coma* ou le *cataphora*, le *carus*, le *catoche* ou la catalepſie, le *veternus* ou la léthargie.



Avant de parler des différens prognoſtics que l'on peut tirer de ces eſpeces de *ſommeils* mal-ſains, ainſi que du *ſommeil* naturel, il eſt à propos de faire précéder quelques obſervations capables de nous donner des idées juſtes de ces affections ſomniferes. Nous commencerons par diviſer le *ſommeil* en *ſommeil* naturel & *ſommeil* contre nature.

Le *ſommeil* naturel, eſt, ſelon les *Définitions de Medecine* attribuées à Galien, le retour de l'ame des limites de ſon domaine vers le lieu de ſon ſiége; retour dont l'ordre & le tems ſont preſcrits par la nature; ou c'eſt un repos & une ceſſation des fonctions animales ſelon le cours naturel. Dans le repos, le reſte de la chaleur naturelle qui a été affoibli & preſque épuiſé par la veille & le travail, ſe retire vers les viſceres, & ſe répare par l'humidité abondante qui y réſide: lorſque les forces ſe ſont ainſi renouvellées, elles tirent l'animal du *ſommeil*.

L'opinion d'Hippocrate ſur le *ſommeil* paroît conforme à celle de Galien; car nous liſons, *Epidem. 6. ſect. Aphor.* 12. que dans la veille les parties extérieures ſont évidemment plus chaudes, & les internes plus froides: mais que c'eſt tout le contraire dans le *ſommeil*. Le même Auteur remarque, *ſect.* 5. *Aphor.* 28. que dans le *ſommeil* le ſang ſe porte plus vers les parties internes.

Galien fait la même obſervation dans ſon Commentaire.

« Lorſqu'on veille, on a, dit-il, les parties extérieures « plus chaudes, & les internes plus froides; c'eſt le « contraire quand on dort. «

Il ajoute un peu plus bas, pour confirmer ce jugement d'Hippocrate,

« Que dans le *ſommeil*, le ſang & la chaleur naturelle ſe « retirent vers la partie intérieure; & que dans la veil- « le, ils ſe portent des parties intérieures du corps à ſa « ſurface. »

Ce retour de la chaleur naturelle vers le centre, & le refroidiſſement de la ſuperficie qui s'enſuit, donne lieu à la ſuſpenſion de l'action & des opérations des ſens; les organes ſont aſſoupis; les paſſages des nerfs par leſquels la chaleur naturelle ſe porte à l'extérieur, & qui ſervent à l'exercice des facultés animales, ſont obſtrués par le froid, & par conſéquent, dit Galien, l'ame eſt réduite dans un état d'inaction. Tel eſt l'état de l'animal dans le *ſommeil* naturel. Il eſt occaſionné par le retour de la chaleur naturelle de la circonférence au centre, où elle ſe refait de l'épuiſement qu'elle a ſouffert pendant la veille. Il n'eſt pas difficile d'expliquer après cela pourquoi l'on ſe ſent aſſoupi après les repas; il eſt évident que la cauſe particuliere de ce *ſommeil*, c'eſt qu'alors il s'éleve des vapeurs humides & groſſieres qui ſe portent à la tête, s'emparent des paſſages du cerveau, & donnent lieu à la répercuſſion de la chaleur naturelle du centre à la circonférence, qui ne pouvant plus ſe porter partout, l'animal ceſſe de veiller, juſqu'à ce que ces vapeurs ſoient atténuées & diſcutées. Il s'enſuit donc que le *ſommeil* naturel eſt occaſionné, ſoit par le retour de la chaleur naturelle des parties extérieures du corps vers les parties internes, lorſqu'elle a été épuiſée par la veille, & qu'elle a beſoin pour ſe ranimer de l'humidité des viſceres, ou des vapeurs qui s'élevent après les repas vers le cerveau, & qui en obſtruent les paſſages. J'avoue qu'il y a des Auteurs qui regardent ce dernier *ſommeil* comme contre nature; & en effet il arrive quelquefois qu'ils ont raiſon. Ce *ſommeil* eſt d'autant plus éloigné du *ſommeil* naturel, que les vapeurs ſont plus abondantes; c'eſt ainſi que nous l'obſervons dans les perſonnes ivres qui dorment long-tems & profondément, leur cerveau étant pour ainſi dire opprimé des vapeurs, en-

gendrées par la quantité de vin excessive qu'ils ont pris.

A ce propos, voici ce que nous voyons dans Hippocrate, *Aphor.* 5.

« Si une personne ivre perd la voix subitement, elle « mourra en convulsion, à moins que la fievre ne la « prenne, ou qu'elle ne recouvre la voix lorsque son « ivresse commencera à se dissiper. Ce qui cause ces « convulsions, c'est la suffocation qui suit nécessaire- « ment de la contrainte où le vin & ses vapeurs, qui ne « sont ni digérées, ni discutées, tiennent la chaleur « naturelle. Si la fievre qui survient est favorable aux « personnes dans cet état, c'est que la chaleur qui l'ac- « compagne, dont la force est plus grande que la cha- « leur naturelle, digere le vin & ses vapeurs. »

Voilà donc une des especes de *sommeil* contre nature: les Medecins donnent à chacune des noms qui varient selon la diversité de leurs causes: mais elles sont toutes comprises sous la dénomination générale de léthargique. Cette affection ne produit aucun effet extérieur; elle demeure confinée au-dedans de l'animal, soit que la multitude des humeurs qui oppriment le cerveau, le froid, l'un & l'autre, ou la foiblesse seule l'y retiennent.

L'espece de *sommeil* contre nature qui s'empare du malade dans la léthargie, prend le nom de cette maladie. Il y en a une autre espece que les Grecs appellent κάρος, *carus*, & les Arabes *subeth*. Il y en a encore auxquels on a donné les noms de *catoche* ou *catalepsis*, catalepsie, de *congelatio*, congélation, de *cataphora* ou *coma*.

Tous ces *sommeils* sont contre-nature. Nous allons les examiner en particulier, afin d'en pouvoir tirer des prognostics sûrs.

Nous remarquerons premierement, que tous ceux qui sont attaqués d'un *sommeil* contre-nature, passent pour comateux ou pour léthargiques. Galien dit, *Epid. III. Com.* 1. *T.* 7. que dans le *coma* on a des envies violentes de dormir. Il entend par ces grandes envies de dormir, ou cette pente au *sommeil*, l'impossibilité de veiller ou de demeurer les yeux ouverts, & la nécessité de les fermer ou de clignotter. Il dit dans son *Com.* 2. *Aph.* 3. que le *coma* est un long *sommeil* qu'on a de la peine à dissiper, & que cette difficulté est ce qui distingue cette affection d'un *sommeil* long & naturel. C'est l'observation que fait cet Auteur, *Com. in* 2. *Aph.* 1. « Il y en a, dit-il, qui s'imaginent que les affections « comateuses commencent par un long *sommeil*: » mais nous en avons dit assez pour les convaincre qu'on ne peut leur donner cette épithete avant qu'elles soient accompagnées de la difficulté de s'éveiller, & qu'un *sommeil* qui excede la durée naturelle, mais qui se dissipe sans peine, n'est, à proprement parler, qu'un long *sommeil*. Nous ne donnerons donc le nom de comateux ou léthargique, qu'à un *sommeil* difficile à dissiper, ou qu'à une envie de dormir, dans laquelle le malade n'a pas à la vérité les yeux fermés, mais clignottant, & portés à se fermer. Voyez l'article *Coma*.

Les especes des *sommeils* léthargiques sont distinguées, les unes en ce qu'elles ne contiennent qu'une forte pente au *sommeil*; telles sont celles que nous appellons *coma*, *cataphora* & *marcor*, ou assoupissement contre-nature; les autres en ce qu'elles consistent non-seulement en une forte pente au *sommeil*, mais encore en un grand assoupissement, & dans une nécessité presque invincible de dormir, comme on l'observe dans la léthargie. Il y en a même qui affectent toutes les parties du corps; telle est la *congelatio* ou *deprehensio*, congélation, maladie que les Grecs désignent par les noms de *catoche* ou de *catalepsis*, catalepsie. Il y en a enfin qui sont accompagnées de la difficulté de s'éveiller, & d'une nécessité presque invincible de dormir, dans lesquelles le malade ne jouit d'aucune sensation & n'a point de mouvement, & où il ne fait aucun usage de sa raison; telle est l'affection léthargique que les Grecs appellent *caros*, & les Arabes *subeth*.

Il y a encore une autre division des *sommeils* léthargiques. Les uns sont simples & très-simples, les autres sont mêlés de veille. Ainsi on distingue le *coma* en *coma* simple, & en *coma-vigil*, que les Grecs appellent κῶμα ἄγρυπνον, ainsi qu'ils appellent le premier κῶμα ὑπνῶδης, ou *coma somnolentum*. Il y a encore une affection composée de léthargie & de phrénésie, qu'on appelle *typhomanie*. Dans la typhomanie les malades dorment, s'éveillent & sont en délire. C'est de cette maladie qu'il faut entendre ce que nous lisons dans Hippocrate, *III. Epid. sect.* 3. que ceux qui étoient attaqués de phrénésie, n'étoient point furieux comme on a coutume de l'être dans cette maladie, mais succomboient sous le poids & l'oppression d'une espece maligne d'assoupissement & de *cataphora*.

Après avoir fait précéder ces observations sur la différence des *sommeils* léthargiques, nous allons maintenant en examiner les causes.

Galien assigne quatre causes au *coma* ou au *cataphora*, *in III. Epid. Com.* 1. *T.* 7.

La premiere est une humidité extraordinaire de la partie qui est le principe des sensations, & qu'Aristote a fort bien démontré être en même-tems le siége du *sommeil*; humidité que l'ivresse produit quelquefois.

La seconde est le froid seul, occasionné, par exemple, par l'usage des narcotiques: mais ce froid affecte le principe des sensations, ou naît de l'extinction de la chaleur naturelle détruite par quelque déflagration immodérée, & dont les suites sont mortelles.

La troisieme consiste dans une complication de chaleur & d'humidité, dont le concours produit ce que nous appellons un *sommeil* comateux.

La quatrieme & derniere, est la perte des forces; & c'est de-là que provient cette espece de *coma* dans lequel tombent les moribons, à qui la foiblesse ne permet pas de tenir les paupieres ouvertes. Il est assez ordinaire à ceux qui sont dans ce fâcheux état, d'avoir les yeux fermés sans dormir, ou de dormir fort peu, de n'avoir que les apparences du *sommeil*, de veiller & de ne tenir leurs paupieres fermées que parce qu'ils n'ont pas la force de les ouvrir.

Galien prétend, *in II. Aphor.* 3. & *de Loc. affect. Lib. III. cap.* 3. & *de Præsag. ex pulsibus, Lib. IV. cap.* 8. & dans beaucoup d'autres endroits, que l'insomnie est le vrai signe de la secheresse; le profond *sommeil*, celui de l'humidité; & le rêve ou le délire accompagné d'un profond *sommeil*, tel que celui que produit l'usage des narcotiques, celui du froid. Le *sommeil* léthargique provient de l'humidité du cerveau, accompagnée de refroidissement. La catalepsie ou la congélation, ou la maladie appellée *deprehensio*, dans laquelle les malades ne sont point comateux, mais tiennent leurs yeux fixes, hagars & toujours ouverts, est une suite du froid & de la dessiccation de la même partie.

Telles sont les causes que Galien assigne aux affections comateuses simples & très-simples: mais lorsque ces maladies sont compliquées, comme lorsque le *coma* est accompagné de veille, lorsqu'il y a en même-tems du délire, il faut nécessairement que la cause en soit compliquée.

Nous avons remarqué que le *coma* se divisoit en *coma vigil* & en *coma somnolentum*; nous avons indiqué la cause du second.

Le premier survient, selon Galien, *Com. in II. Aphor.* 1. & *Lib. IV. de Præsag. ex puls. cap.* 8. lorsque le cerveau est accablé par la chaleur & par l'humidité. C'est de

la même maniere qu'un mélange d'humeurs chaudes & pituiteuses qui affectent la même partie, produisent l'affection composée de phrénésie & de léthargie, que les Grecs appellent *typhomanie*. Nous avons déja parlé de la *typhomanie*, & nous avons supposé que c'étoit l'état de ceux dont Hippocrate parle, *III. Epid. sect.* 3. & dont il dit qu'ils mouroient dans un *cataphora* violent, après avoir été long-tems tourmentés d'un *coma vigil* continu. Nous lisons dans le Commentaire de Galien, que le *coma vigil* peut aussi naître d'une putréfaction d'humeurs froides dans le cerveau. Le *coma* proviendra de l'humidité, & la veille ou le délire, de l'acrimonie qui suit la putréfaction.

Passons maintenant des causes des différentes especes de *sommeil*, aux prognostics qu'on en peut tirer, en commençant par le *sommeil* naturel.

Si tout *sommeil* contre-nature est mauvais, tout *sommeil* naturel est bienfaisant & bon; car, dit Galien, *Com. in VI. Epid. sect.* 4. *T.* 12. il cuit les humeurs, la chaleur naturelle se portant vers les parties intérieures; & cette chaleur, ajoute-t'il, *de Caus. puls. Lib. III. cap* 9. venant à s'augmenter, les coctions, soit dans les veines, dans les arteres & dans tout l'animal, se font d'autant plus promptement & plus parfaitement. Il est donc à propos d'éviter tout ce qui peut produire le *sommeil* dans le commencement des inflammations internes, parce qu'alors la matiere est portée vers les parties intérieures & les visceres, à moins que d'un autre côté ce désavantage ne soit plus que suffisamment compensé par la coction des humeurs.

Galien fait cette observation judicieuse, *Com. in IV. Aph.* 67. « le *sommeil* est bon sur le déclin des maladies. »

On peut inférer de ce que dit Galien, *Com. in II. Aph.* 2. qu'il est mortel en tout autre période. Lorsqu'il calme les inflammations, la douleur ou le délire, ce qui arrive toutes les fois qu'il cuit la matiere morbifique, il est bon & salutaire.

Hippocrate dit à ce propos, *II. Aph.* « que le *sommeil* qui « augmente la douleur & la mésaisance, est mortel: « mais que celui qui procure quelque soulagement ne « l'est pas. » On peut ajouter à cela qu'il est certainement bon & désirable sur le déclin des inflammations, des douleurs & des fievres; en un mot, qu'il est toujours salutaire lorsqu'il indique la coction des humeurs par la chaleur. C'est le sentiment d'Hippocrate. Lorsque le *sommeil* appaise le délire, dit-il, dans le deuxieme Aphorisme du même Livre, c'est un bon signe.

Galien approuve dans son Commentaire le *sommeil* qui calme l'inflammation, la fievre, la douleur & le délire. On a observé que le *sommeil* étoit bon lorsqu'il étoit profond & non-troublé; car il indique, ainsi qu'Hippocrate nous en avertit, *Coac.* 152. une crise heureuse. Mais l'espece de *sommeil* la plus favorable, est celle qui succede aux longues insomnies, & qui paroît agréable au malade, malgré sa longue durée. Galien parle, *in I. Prorrhet.* de quelques malades, qui ayant veillé trois ou quatre jours, ont dormi un jour & une nuit sans cesser, & qui ont été considérablement soulagés. Ce *sommeil* est surtout bienfaisant aux enfans, & il faut en bien augurer en eux.

Nous en avons assez dit relativement aux indications & aux prognostics qu'on peut tirer du *sommeil* naturel; venons-en maintenant à ce qu'il faut espérer des especes de *sommeils* contre-nature.

Nous lisons d'abord, *Coac.* 178. Τὸ καρῶδης πανταχῆ κακὸν, « toute affection qui tient du *carus*, est mauvaise en « tout sens. » Quoiqu'il ne faille ni loüer, ni condamner absolument le *sommeil* qui suit l'ivresse, il est cependant arrivé plusieurs fois que des personnes ivres sont mortes après avoir dormi profondément pendant un jour & une nuit. C'est donc avec raison qu'Hippocrate a dit des personnes dans cet état, *V. Aphor.* 5. que si elles étoient attaquées subitement d'aphonie, elles mourroient en convulsion, à moins qu'elles ne fussent soulagées par la fievre, & qu'elles ne recouvrassent la voix au tems accoutumé, c'est-à-dire, lorsque l'ivresse a cessé.

Mais les *sommeils* comateux peuvent-ils fournir quelque bonne indication? Oui, sans doute; car ils sont fréquemment suivis de crises, comme d'hémorrhagies par le nez, ou de parotides, lorsque le sang se porte à la tête. Mais pour en bien augurer, il faut qu'il y ait en même-tems tout lieu de croire que la coction des excrémens s'est bien faite, & que l'on apperçoive les autres symptomes critiques.

Voici ce que nous lisons là-dessus, *I. Prorrhet.* 168,

« Le *Coma* & la surdité accompagnés de céphalalgie, se « terminent par l'éruption d'un abscès derriere les « oreilles; » & *T.* 169. « la tension de l'hypocondre, « accompagnée de *coma*, d'agitation & de céphalalgie, « se termine par les parotides. »

On peut prononcer en général avec Hippocrate, contre tous les *sommeils* qui excedent la durée naturelle, qu'ils sont mauvais. Hippocrate dit, *II. Aphor.* 3. « que la « veille & le *sommeil* dont la durée est contre-nature, « sont mauvais. » Il faut toutefois avoir égard en ceci à l'habitude du malade, qui est une seconde nature. Tout *sommeil* qui ne profite point au malade, est mauvais; celui pendant lequel son état empire, est plus mauvais encore. Hippocrate dit même de celui-ci, *II. Aphor.* 1. qu'il est mortel. Et nous lisons dans le *Commentaire* de Galien, que s'il est vrai que le *sommeil* soit salutaire lorsqu'il soulage le malade sur le déclin de la maladie, il ne l'est pas moins qu'il est mortel, s'il rend son état plus fâcheux. Il observe dans le même endroit, que le *sommeil* est pernicieux dans les fievres, lorsque la fievre & ses symptomes, loin d'en être diminués, en sont augmentés & irrités; lorsqu'il survient de nouveaux symptomes, comme la douleur & le délire; lorsque le délire a commencé avant le *sommeil*, & qu'il continue après; lorsque le *sommeil* dégénere en *coma* difficile, sinon impossible, à dissiper. Car cette aggravation du mal provient du mauvais état des humeurs, que la chaleur naturelle n'a point cuites, qui reviennent sur les visceres & qui les oppriment, ainsi que cet Auteur le fait voir dans cet endroit.

Le *coma* dans le commencement des maladies, étant ordinairement occasionné par une surabondance d'humeurs qui humectent & oppriment le cerveau, ne peut indiquer autre chose qu'une maladie forte & dangereuse; car il n'y a point lieu de douter que le cerveau ne commence à être offensé par une si grande quantité d'humeurs. & que l'injure ne soit mortelle, s'il survient quelqu'autre symptome fâcheux; c'est ce qui arriva dans le cas de la femme d'Olimpiade, dont il est parlé, *VII. Epid. T.* 49. Le cinquieme jour, elle fut attaquée d'un *coma*, dont on ne put la tirer malgré tous les efforts que l'on fit; la parole qu'elle avoit perdue ne lui revint point; elle ne fut point soulagée; elle respiroit par les narines qu'elle tenoit élevées. Voyez *Pneuma*. Tous symptomes qui annonçoient que la terminaison du *coma* seroit fatale. Le *coma* qui prend, non dans le commencement d'une maladie chaude & forte, mais dans son plus haut période d'accroissement, n'est pas moins funeste que s'il provenoit de la perte des forces. Nous en avons un exemple dans Hermocrate, *III. Epid. sect.* 1. *Ægr.* 2. dont Galien dit dans son Commentaire, que le *coma* qui le prit le onzieme jour, avoit été causé soit par un refroidissement extraordinaire du cerveau, soit par l'imbécilité de la faculté: mais que quelle qu'en fût la cause, ses suites pouvoient être extremement fâcheuses. Car, ajoute cet Auteur, nous avons démontré que le froid qui succede aux maladies chaudes est mortel, & que celui

qui eſt occaſionné par la foibleſſe, indique une mort très-prochaine. On ne peut méconnoître, ainſi que nous l'avons déja obſervé ci-deſſus, l'eſpece de *coma* dont il s'agit, à la deſcription qu'en donne Galien, *Com.* I. *in III. Epid. T.* 7.

« Les malades, dit-il, ferment les yeux, mais dorment peu, « ou ne dorment point; quoiqu'ils ne puiſſent lever « les paupieres, ils ſont toujours dans un état de « veille. »

Galien dit encore, *Com.* I. *in Prognoſt.* « que le *coma* « dans lequel les malades ont les yeux ouverts & égarés, « ſymptomes communs à ceux qui ſont attaqués de « congélation, *congelatio* ou *deprehenſio*, n'eſt pas moins « fatal. »

Voici la maniere dont il parle de ce *coma* dans l'endroit que nous avons cité ci-deſſus.

« Il faut avoir égard, dit-il, à la ſituation des yeux dans « le *ſommeil*, ſi l'on apperçoit une partie du blanc lorſ- « que les paupieres ſont baiſſées; s'il n'y a point de flux « de ventre; ſi le malade n'a point pris medecine, ou « ſi ce n'eſt pas ſa coutume de dormir ainſi, c'eſt un « ſigne très-pernicieux; il en faut augurer d'autant « plus mal, qu'il indique l'extinction de la faculté qui « meut les paupieres. »

Nous en avons une bonne preuve dans la femme de Theodore, dont Hippocrate remarque, *VII. Epid. T.* 27. que ſes yeux étoient abattus, & tournés pour l'ordinaire ſous la paupiere inférieure; que ſon regard étoit fixe & ſtupide, & qu'elle avoit le blanc des yeux pâle, décoloré, & tel que l'ont les perſonnes mortes. Tel eſt auſſi l'état de ceux qui ſont attaqués de congélation; maladie que les Grecs appellent *catoche* ou *catochus*, & catalepſie, & que Galien déſigne dans ſon *Comment. in Prorrhet.* ſous le nom de *catochi*. C'eſt de ces malades que parle l'Auteur des *Prorrhet.* 96. lorſqu'il dit, « que le *catochus* & l'aphonie accompagnés « d'*eclyſis*, ou de foibleſſe & de défaillance univerſelle, « ſont de mauvais augure. »

Mais beaucoup de choſes concourent à nous diriger dans le jugement que nous avons à porter du *coma*; la variété de ſes cauſes, & les ſymptomes qui le précédent l'accompagnent & le ſuivent. Premierement, les ſignes qui le précedent: ſi, par exemple, le *coma* ſurvient après une longue inſomnie, dont la cauſe ſoit chaude & ſeche; alors il eſt mortel, ainſi que nous l'avons obſervé dans un autre endroit, où nous avons avancé que le froid qui ſurvient dans les maladies chaudes & ſeches, tue les malades. C'eſt par cette raiſon que tous les Medecins s'accordent à regarder la léthargie, qui ſuccede à la phrénéſie, comme une maladie des plus terribles. Nous conclurrons donc qu'à moins que le *coma* qui a été précédé d'une longue inſomnie, ne ſoit critique, il eſt auſſi de mauvais augure. Secondement, les ſignes qui l'accompagnent; il ſera bon ou mauvais, ſelon que ces ſignes ſeront bons ou mauvais. Ce mal ſuit néceſſairement la condition de ſes ſymptomes. Mais lorſqu'un malade eſt attaqué du *coma*, & qu'il veille en même-tems; il y a tout lieu de croire que la malignité du mal n'eſt pas légere, & que la criſe ſera difficile ou douteuſe. Il en eſt de même lorſqu'il eſt accompagné du délire. A en juger par les obſervations d'Hippocrate, *III. Epid. Sect.* 3. *Stat. Peſt.* & par différens exemples qu'on trouve dans le même Livre, le *coma* eſt une dangereuſe maladie, lorſque les ſymptomes qui l'accompagnent ſont violens & dangereux. L'Auteur des *Prorreth. I.* 89. prononce que le *coma* avec diſtorſion des yeux, eſt mauvais; & *Coac.* 180. que ceux qui ſont attaqués du *coma* dans le commencement d'une maladie, qui rendent par les ſueurs une matiere claire, dont les urines ſont crues, qui ſont dans une chaleur brûlante, à laquelle ſuccedent des refroidiſſemens ſans criſes; que la chaleur reprend après de courts intervalles, & qui tombent dans l'engourdiſſement, le *coma* & les convulſions, ſont dans un état très-fâcheux; & cela n'eſt pas ſurprenant, vu la multitude & la violence des ſymptomes qui ſont compliqués dans ce cas. Nous liſons enſuite dans le même Auteur, que le *ſommeil* comateux, & le refroidiſſement extraordinaire du corps ſont mortels. Mais ceci n'a lieu que dans la fievre accompagnée d'une chaleur qui dévore intérieurement les malades, & d'un friſſon qui ſe fait ſentir à l'extérieur: il eſt vrai qu'alors le *coma* eſt toujours mortel. Enfin, on peut toujours augurer avec quelque certitude des ſuites du *coma* par les ſignes qu'il précede: il ſera, par exemple, critique, lorſqu'il entraînera quelqu'excrétion ou évacuation ſalutaire. Il eſt aſſez ordinaire à cette affection d'annoncer la criſe par les parotides. C'eſt pourquoi nous liſons, *Coac.* 185. que ceux qui ſont attaqués de *coma*, qui ont des nauſées, qui ſentent de la douleur aux hypocondres, & qui crachent peu & ſouvent, peuvent s'attendre à des abſcès derriere les oreilles; peut-être même à des convulſions. Le *coma* eſt quelquefois avant-coureur du flux de ventre; car nous liſons dans le même Traité, *T.* 182. que ceux qui ſont attaqués d'un *coma* accompagné de laſſitude & de ſurdité, ſont ſoulagés par un flux de ventre critique, & par des ſelles rouges ou ſanguinolentes. L'Auteur des *Pror. I.* qu'on a copié, *Coac.* 179. prétend que l'effuſion de gouttes de ſang par le nez dans le *coma*, eſt un ſymptome mortel. Il faut porter le même jugement de toutes les évacuations légeres, & de tous les autres ſymptomes fâcheux qui ſurviennent après le *coma*: ils annoncent une criſe difficile & dangereuſe. Si donc le *coma* eſt ſuivi de convulſions, de délire, d'aphonie, d'anxiétés, de douleurs violentes dans les viſceres, & d'autres ſymptomes dangereux, loin d'être d'un bon augure, il annonce une terminaiſon fatale. PROSPER ALPIN, *de Præſagiendâ vitâ & mort. ægrotorum.*

## SON

SONATH, nom d'un remede dont Paracelſe vante l'excellence dans les abſcès.

SONCHITES, le même que *Hieracium*; *Chicorée jaune.*

SONCHUS, *Laitron.*

Voici ſes caracteres.

Ses tiges ſont tendres & fiſtuleuſes; ſes têtes larges, ſon calyce ſe terminant en cone, lorſque ſes fleurs ſont tombées; ſes graines petites, longues & étroites, ou larges & ſillonnées, ou rondes & comme en grains.

Boerhaave en compte les quinze eſpeces ſuivantes.

1. *Sonchus aſper arboreſcens*, C. B. P. 124. Edit. 2. *Hieracium arboreſcens, paluſtre*, C. B. P. 127. Edit. 1.
2. *Sonchus repens multis Hieracium majus*, J. B. 2. 1017. Raii Hiſt. 1. 226. Synop. 71. Tourn. Inſt. 474. Boerh. Ind. alt. 84. *Hieracium*, Offic. *Hieracium majus folio Sonchi, vel Hieracium Sonchites*, C. B. P. 126. *Sonchus arboreſcens*, Ger. 231. Emac. 294. *Hieracium majus Dioſcoridis*, Ger. Emac. 296. *Hieracium majus Sonchites*, Park. 788. *Le grand Laitron.*

On le trouve dans les champs, & il fleurit en Juillet. Ses feuilles paſſent pour rafraîchiſſantes, modérément aſtringentes, & bonnes dans les inflammations. Son herbe & ſa racine ſont un excellent topique contre la piquure du ſcorpion. DALE, DIOSCORIDE.

3. *Sonchus Niliacus, gigas*, Lippii.

4. *Sonchus asper non laciniatus*, C. B. P. 123. M. H. 3. 360.
5. *Sonchus asper, laciniatus & non laciniatus*, Park. 804. C. B. P. 124. Boerh. Ind A. 85. Raii Hist. 1. 223. Synop. 70. *Sonchus asper*, Offic. Ger. 229. *Sonchus asperior*, Ger. Emac. 291. *Sonchus asper laciniatus, folio dentis leonis*, Tourn. Inst. 474. *Sonchus laciniatus spinosus*, J. B. 2. 1026. *Laitron épineux.*

Ce *laitron* a sa tige creuse, angulaire, cannelée, haute d'environ deux piés, & garnie de feuilles, dont les plus basses sont longues, roides, assez divisées ou dentelées par les bords, & dont chaque dent se termine en pointe. Quant aux feuilles qui croissent sur la tige, & qui l'environnent pour ainsi dire, elles ont deux oreilles rondelettes, & sont moins découpées que les feuilles inférieures. Ses fleurs croissent en grand nombre au sommet de la tige; elles ressemblent à celle de la dent-de-lion; mais elles sont plus petites & d'un jaune plus pâle. La partie inférieure des pétales est panachée de pourpre; elles sont placées dans des calyces écaillés & longuets; elles dégénerent en un duvet qui contient des semences longues, minces & un peu plattes. Sa racine est compacte, longue & blanchâtre, & toute la plante rend quand on la broye, un suc laiteux & amer. Elle croît partout sur les levées, & au bord des chemins, & fleurit en Mai & en Juin; ses feuilles sont d'usage. MILLER, *Bot. Off.*

6. *Sonchus lævis laciniatus latifolius*, C. B. P. 124. Tourn. Inst. 474. Boerh. Ind. A. 85. *Sonchus lævis*, Offic. Ger. 229. Emac. 292. Park. 805. Raii Hist. 1. 222. Synop. 70. *Sonchus laciniatus, non spinosus*, J. B. 1015. *Laitron uni.*

Le *laitron* uni a ses tiges creuses, cannelées, & semblables à celles du *laitron* épineux; il s'éleve à une grande hauteur. Ses feuilles sont unies, & n'ont aucune pointe. Celles qui sont au bas de la tige, sont divisées en plusieurs segmens, comme les feuilles de la dent-de-lion; celles qui sont placées à son extrémité sont les plus larges; & celles qui croissent sur la tige même semblent l'environner, avoir moins de segmens, être tant soit peu triangulaires & se terminent en pointe. Ses fleurs, ses semences & sa racine ne different point de celles du *laitron* épineux; ils croissent l'un & l'autre dans les mêmes lieux & ne sont pas moins communs.

Les deux dernieres especes de *laitron* ont les mêmes propriétés que la dent-de-lion; elles sont apéritives, diurétiques & bienfaisantes dans la gravelle & la rétention d'urine. Il y en a qui font bouillir leurs feuilles dans du posset, & qui donnent cette décoction dans les fievres. Il y en a d'autres qui mangent leurs rejettons en salade, comme la laitue. Nos Herboristes s'en pourvoyent rarement. MILLER, *Bot. Off.*

Il a un gout herbeux salin, un peu amer & donne une forte teinture de rouge au papier bleu. Il contient un sel à peu près semblable à l'*oxysal diaphoreticum* d'Angelus Sala. Mais dans le *laitron* ce sel est dissous par une grande quantité de phlegme & uni avec beaucoup de soufre. On y trouve le sel ammoniac en grande quantité.

Par l'analyse Chymique, on n'en retire que peu de sel urineux; & point du tout de sel volatil concret. Ainsi le *laitron* est un dissolvant un peu modéré. On en donne la décoction à boire pour soulager dans la chaleur du bas-ventre; il facilite la circulation des humeurs dans cette partie, & dissipe les obstructions qui les y font séjourner. TOURNEFORT.

7. *Sonchus lævis, laciniatus, latifolius, flore niveo*, C. B. P. 124.
8. *Sonchus muralis, cymis hirsutis*, H. C. Suppl.
9. *Sonchus angustifolius, maritimus*, C. B. Prodr. 61.
10. *Sonchus asper, laciniatus, Creticus*, C. B. P. 124; Prodr. 60. *Hieracium majus folio Sonchi, semine incurvo*, C. B. P. 127. *Chondrillæ Creticæ, nomine missa, semine crispo*, J. B. 1022.
11. *Sonchus Tingitanus, papaveris hortensis folio*, Flor. 2. 27. *Chondrilla Tingitana, floribus luteis papaveris hortensis folio*, H. L. 657.
12. *Sonchus lævis, angustifolius*, C. B. P. 124. *Sonchis affinis terracrepola*, J. B. 2. 1018. *Chondrillis quædam affinis, laciniata an Trinciatella*, J. B. 2. 1021. *Hieracium annuum, foliis imis angustioribus, laciniatis, caulescentibus, glaucis & integris*, M. H. 3. 67.
13. *Sonchus chondrilloides, altissimus, folio oblongo, nitido, flore luteo magno, radice repente.*
14. *Sonchus lævis in plurimas, tenuissimas lacinias divisus*, C. B. P. 124. Prodr. 61. *Chondrilla lutea*, J. B. 1029.
15. *Sonchus lævis in plurimas, tenuissimas, angustissimasque lacinias divisus*, Cimel. Reg. Vaill. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

SONDARI H. M. nom d'un arbrisseau qui croît aux Indes orientales, & que les Botanistes appellent *Frutex Indicus baccifer, floribus umbellatis; fructu tetracocco.* Il n'est d'aucun usage en Medecine. RAY, *Hist. Plant.*

## SOP

SOPHERA, nom du *Senna Orientalis; fruticosa, sopherâ dicta.*

SOPHIA CHIRURGORUM, nom du *Sisymbricum annum absynthii minoris folio.*

SOPHISTÆ, σοφιζόμενοι ἰητροὶ, *Medecins Sophistes.* Hippocrate les peint pleins de hauteur & de mépris pour les autres, en conséquence de la supériorité qu'ils s'imaginoient avoir sur eux, tandis que dans le vrai, ils donnoient à tous momens dans les erreurs les plus grossieres, & qu'ils étoient excessivement ignorans.

SOPHISTICATIO, *adultération.*

SOPHRONESTERES, *les dents de sagesse.* Voyez *Dens.*

SOPIENTIA, remedes qui procurent le sommeil, ou qui calment les douleurs. Voyez *Anodyna, Narcotica,* & *Opium.*

SOPIO, terme ancien synonyme à *Opium. Rhodii lexicon Scribonianum.*

SOPOR, le même que *Caros* ou *Coma.*

SOPORARIÆ ARTERIÆ, *arteres carotides.*

SOPORIFERA, *remedes soporatifs.*

## SOR

SORA, le même qu'*Essere.*

SORBET, le même que *Serbet.*

SORBTIO, *aliment liquide.*

SORBUS, *sorbier* ou *cormier.*

Voici ses caracteres.

Il ressemble à tous égards au poirier, & au *crategus*; avec cette seule différence que ses feuilles sont en ailes, comme celles du frêne.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Sorbus sativa*, C. B. P. 415. Boerh. Ind. 2. 248. Tourn. Inst. 633. *Sorbus*, Offic. Ger. 1287. Emac. 1471. Raii Hist. 1. 1456. Synop. 3. 1452. J. B. 57. *Sorbus legitima*, Park. Theat. 1420. *Sorbier.*

C'est un arbre assez grand, dont les branches sont couvertes de feuilles en ailes, assez semblables à celles du sapin; elles ont chacune sept ou neuf ailes découpées, & se terminent d'une façon singuliere. Ses fleurs sont

en grappes, elles ont cinq feuilles blanches, & font suivies d'un fruit, de la forme & de la grosseur d'une petite poire; ce fruit est placé sur des pédicules d'un pouce de long : il est ramassé en touffes; sa couleur est verdâtre, & mêlée de rouge, selon qu'il a été plus ou moins exposé au soleil. Son gout est austere, acre & poignant à la gorge : mais lorsqu'il est bien mûr, il est doux & agréable. Le *sorbier* est sauvage, dans quelques contrées de l'Angleterre, comme dans les Provinces de Stafford & de Cornouailles : il fleurit en Mai & son fruit n'est mûr qu'en Novembre. On fait usage de ce fruit.

Il passe pour très-astringent, & par conséquent pour bienfaisant dans toutes les especes de flux : il perd ses propriétés à mesure qu'il murit. On ne le trouve jamais, ou que fort rarement dans nos marchés. C'est pourquoi on lui substitue celui du *sorbus terminalis*. MILLER, *Bot. Off.*

2. *Sorbus aucuparia*, J. B. 1. 62. Tourn. Inst. 634. Boerh. Ind. A. 2. 248. *Ornus*, Offic. *Ornus sive fraxinus sylvestris*, Park. Theat. 1419. *Sorbus sylvestris*, *sive fraxinus bubula*, Ger. 1290. Emac. 1473. *Sorbus sylvestris, foliis domesticæ similis*, C. B. P. 1415. Raii Hist. 2. 1457. Synop. 3. 452.

Cet arbre croît dans les lieux humides & montagneux. Il fleurit en Mai, & son fruit est mûr en Septembre. Ce fruit passe pour un excellent hydragogue, & pour très-bienfaisant dans le scorbut. On recommande la liqueur de cet arbre qui coule lorsqu'on lui a fait une incision, comme un anti-scorbutique, & comme très-efficace dans les maladies de la rate.

SORDES AURIUM, *cire des oreilles.*

SORDES ULCERUM, matiere sordide que rendent les ulceres sordides & mal digérés.

SOREX. Voy. *Mus major.*

SORGHUM, nom du *Milium arundinaceum, subrotundo semine sorgho nominatum.*

SORNI, *Mars* ou *Fer*; *Turba Philosophorum.*

SORY, σῶρυ ou σῶρι. Voy. *Chalcitis.*

## SOT

SOSTRATI VINCULUM, espece de bandage, dont Galien a donné la description dans son Traité des bandages.

SOTEIRA, σώτειρα, nom d'un antidote décrit par Paul Eginete.

SOTIRELLA, nom d'un médicament, sous la forme d'une masse dure, composé d'opium, & de quelques autres narcotiques, avec de la muscade, du safran, du camphre & de la suie. On en trouve la description dans la Pharmacopée d'Ausbourg, & l'on ordonne d'en mettre dans les dents creuses.

SOTIRELLA PARVA, autre médicament en masse, fait presque des mêmes ingrédiens, & dont l'usage est le même. On en trouve aussi la description dans la Pharmacopée que nous venons de citer.

SOTSITSOU, nom de la *Palma saponica, spinosis pediculis, polypodii folio.* BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

## SPA

SPADAM, nom de l'espece de poisson appellé *empereur*, dont on ne fait usage ni en alimens ni en Medecine. LEMERY, *des Drogues.*

SPADON, σπάδων, *spasme.*

SPAGIRIA ou SPAGIRICA ARS, *Chymie* ou *Alchymie.*

SPALAX, σπάλαξ, *taupe.*

SPALT, c'est, selon Lemery, une pierre à feu pesante, & dont les Fondeurs se servent pour mettre en fusion leurs métaux. Elle passe pour détersive & dessiccative, appliquée extérieurement.

SPANA, pour HISPANA, d'*Espagne*. Scribonius Largus ordonne N°. 256. dans un malagme, la poix d'Espagne, *Pix Spana*. Différens Auteurs donnent la même épithete au vin, à l'huile, à la poix & à l'opium.

SPANACHIA ou SPINACHIA, selon Blancard, *épinars.*

SPANDARAPUM, le même que *Sparadrapum*. CASTELLI, d'après *Schenckius.*

SPANOPOGONES, σπανοπώγωνες, de σπανὸς, rare, & de πώγων, barbe; c'est ainsi qu'on appelle ceux dont la barbe est rare, & dont les poils se détachent du menton.

SPARA, terme singulier de Paracelse, dont il est difficile de fixer la signification.

Voici la définition qu'il en donne.

*Spara vis mineralis ex Ilech. primæ substantiæ ex primo ente, est pars prima ex quatuor elementatis. Elementata ista sunt mineralia majora.* PARACELSE.

SPARADRAPUM, *Sparadrape* ou *Toile-Gauthier.*

Prenez *d'emplâtre diapalme*, & *de diachylon, avec les gommes*, } *de chaq. une livre*;
*de céruse, une demi-livre*;
*de racine d'iris pulvérisée bien fin, une once & demie.*

Mêlez ensemble; & avant que la préparation soit épaissie, trempez-y du vieux linge déchiré, bien mollet, qu'on puisse couvrir avec une emplâtre de chaque côté : retirez-le, étendez-le, & le laissez sécher, & unissez la surface avec une lame de couteau ou une spatule.

On en use singulierement pour les cauteres. LEMERY, *Pharmacopée universelle.*

Il y a deux autres formes différentes de *sparadrape*; dans l'ancienne Pharmacopée du Collége de Londres.

Voici le *sparadrape* pour les fistules.

Prenez *de la cire, une demi-livre*;
*du plomb rouge*, *de la térébenthine*; } *de chaque 4 onces*;
*du cinabre*, *de la racine d'iris de Florence en poudre*, } *de chaque, une once*;
*du musc, quatre grains.*

Mêlez & faites le même usage que du premier *sparadrape.*

Prenez *de l'huile rosat, une demi-livre*;
*du suif de mouton, quatre onces*;
*de la cire, dix onces*;
*de la litharge*, *de la résine de pin*, *de l'encens*, *du mastic*, } *de chaque, deux onces*;
*du bol d'Arménie*, *de la farine volatile*, } *de chaque, une once.*

Faites une emplâtre dont vous vous servirez ainsi que du précédent *sparadrape.*

Ce dernier *sparadrape* est appellé dans l'ancienne Pharmacopée du Collége de Londres, *Toile-Gauthier.*

SPARAGMOS, σπαραγμὸς, *convulsion.*

SPARAGUS, le même que *Asparagus*.

SPARALLIUM, clystere pour la matrice. Ruland.

SPAREDIA, ligature enduite de blanc d'œuf. Paracelse.

SPARGANIUM.

Voici ses caracteres:

Ses fleurs sont mâles, polypétales, herbacées, garnies d'un grand nombre d'étamines, & fortement attachées à la tige en forme de globes. Ses ovaires sont situés sur la même tige, au-dessous des fleurs mâles, dont nous venons de parler. Ce sont de petits tubes recourbés, semblables à des siliques, & qui deviennent en mûrissant osseux, monocapsulaires, ou bicapsulaires; ils contiennent un noyau farineux. Ses ovaires sont aussi en globes, semblables à des nœuds.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Sparganium, ramosum*, Ger. Emac. 45. C. B. P. 15. Theat. 28. Park. Theat. 1205. Raii Hist. 2. 1311. Synop. 3. 437. Tourn. Inst. 531. Boerh. Ind. A. 2. 168. *Sparganium*, Offic. *Sparganium quibusdam*, J. B. 2. 541.

Il croît au bord des rivieres & dans les lieux marécageux; il fleurit en Juillet. Dioscoride recommande sa racine, comme un remede excellent, contre le poison des serpens; pour cet effet, il faut la prendre dans du vin.

2. *Sparganium, non ramosum*, C. B. P. 15. Theat. 231. *Platanaria altera*, Dod. p. 601. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

SPARGANOSIS, σπαργάνωσις, tumeur laiteuse au sein.

SPARSI MORBI, maladies sporadiques.

SPARTIUM, *genestrole*.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est léguminеuse, son pistil part du calyce & dégénere en une silique courte, rondelette, enflée; & contenant pour l'ordinaire une semence en forme de reins, par chaque silique.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Spartium alterum monospermum, semine rani simili*, C. B. P. 396. *Genista Hispanica, floribus luteis parvis, monospermos semine rani simili.*
2. *Spartium tertium, flore albo*, C. B. P. 396. *Genista Hispanica, floribus candidis.*
3. *Spartium Orientale, siliquâ compressâ glabrâ & annulatâ*, T. Cor. 44. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Spartium, est un nom commun à plusieurs especes de *Genista* & de *Secale*.

SPARUS, σπάρος; nom d'un poisson qu'on trouve dans la Mer, proche du rivage, & qui ressemble beaucoup à la Dorade.

SPASMA, σπάσμα, de σπάω, *tirer*; divulsion, ou distension des fibres nerveuses d'un muscle, sans déchirement ni blessure. Voyez *Contusa*.

SPASMODES, σπασμώδης, *spasmodique* ou *convulsif*, de σπασμὸς, *convulsion*.

SPASMODICUS, le même que *spasmodes*.

SPASMOLOGIA; Dissertation ou Traité des spasmes ou convulsions.

SPASMOTICUS, le même que *spasmodicus*, ou *spasmodes*.

SPASMUS, *convulsion* ou *spasme*.

De toutes les maladies auxquelles la Nature humaine est sujette, il n'y en a point de plus terrible, ni qui soit compliquée de symptomes plus funestes que les convulsions; ce sont des contractions violentes & contre nature des parties nerveuses, membraneuses & musculeuses, surtout de celles du tronc & des membres; elles proviennent d'une constriction spasmodique des membranes qui environnent la moelle spinale, & les nerfs qui en partent, & d'un influx impétueux du fluide nerveux dans les organes du mouvement.

D'où l'on voit quelle est la différence qu'il y a entre les *convulsions* & l'épilepsie. La cause premiere de l'épilepsie, est située dans la pie-mere, & dans la dure-mere, ou dans les membranes nerveuses qui couvrent le cerveau & les parties de la tête, au lieu que celle des *convulsions* a principalement son siege dans les membranes qui enveloppent la moelle spinale, & dans les nerfs qui en partent. D'ailleurs les symptomes de ces deux maladies ne sont pas les mêmes quoiqu'il y ait beaucoup d'affinité entre la plûpart d'entre eux à cause de la sympathie intime de ces membranes nerveuses. Dans l'épilepsie le malade est attaqué d'aliénation d'esprit, est privé de l'usage de ses sensations, tant internes qu'externes, écume par la bouche, serre ses doigts contre son pouce, & ne se souvient point de ce qui lui est arrivé pendant l'accès. Dans les *convulsions* au contraire, le malade ne perd point l'esprit, n'écume point par la bouche, ne serre point ses doigts contre son pouce; & toutes les fois qu'on appercevra ces symptomes pendant les *convulsions*, on en pourra conclurre qu'elles sont épileptiques.

Il en est des *convulsions*, ainsi que des autres affections spasmodiques, elles s'exercent particulierement sur les parties nerveuses, fibreuses & membraneuses; mais comme ces parties sont entrelacées avec un grand nombre d'autres qui sont musculeuses, glanduleuses, cartilagineuses & osseuses; & que par conséquent, il y a sympathie entr'elles toutes, l'agitation violente des premieres ne manque pas de passer aux secondes. Cette agitation affecte surtout les parties extérieures & les membres; il lui arrive même quelquefois de se faire sentir aux visceres intérieurs, & de produire des maladies terribles.

Les *convulsions* prennent de différentes manieres à ceux qui ont le malheur d'en être attaqués. Dans les uns elles sont subites, & ne s'annoncent par aucun signe antécédent. Elles sont précédées de quelques signes dans d'autres. Les plus importans de ces signes sont le refroidissement des extrémités, surtout des piés, une sensation de fourmillement à l'os coccyx, & celle d'une vapeur chaude qui semble monter le long de l'épine du dos. L'hypocondre gauche est aussi affecté de tension & de flatulence; la constipation est si opiniâtre, que le malade ne rend ni vents ni excrément; on ne peut lui introduire dans l'anus la cannule la plus petite; ou si l'on parvient à lui appliquer des suppositoires, ou à lui injecter un clystere, la force des *spasmes* le fera revenir par haut avec les excrémens. Il y a à la vessie une si grande constriction, qu'il ne se fait aucune évacuation d'urine, ou que le malade n'en rend qu'une très-petite quantité, de très-limpide, ou de très-blanche. Il y a des malades dans lesquels les *convulsions* se manifestent par des baillemens, des pandiculations, le tremblement de tout le corps, l'anxiété des parties précordiales, l'inégalité, la dureté, & la contraction du pouls, les cardialgies, les nausées, les vomissemens, les palpitations de cœur, l'embarras de la déglutition, le mal de tête & de dents, le tintement d'oreilles, & le vertige.

Pendant le paroxysme convulsif, les membres sont dans une agitation surprenante; ils sont tirés dans des directions différentes, distendus, jettés, recourbés, & en contorsion. Les bras sont quelquefois tellement tournés sur le dos, que le malade paroît être assis dessus; d'autrefois, ils sont élevés, & le malade en bat l'air.

Dans les uns les jambes ſont tirées dans des directions différentes; d'autres les roidiſſent & en frappent la terre. Il y en a en qui l'épine du dos eſt recourbée & ſemble former un arc, quoique la poitrine ſoit élevée ; il arrive auſſi que tout le corps ſe roidit & demeure immobile comme une pierre. Ces agitations ſaiſiſſent la plûpart, quelle que ſoit la poſture dans laquelle ils ſe trouvent, ſans qu'ils en ſoient jettés par terre ; il y en a cependant qui tombent ſubitement, comme s'ils étoient épileptiques, pleurent, rient, grincent les dents, ouvrent la bouche, laiſſent pendre leur langue, & ſont attaqués de vertiges. En un mot, les mouvemens & les geſtes des convulſionnés, ſont ſuſceptibles d'une grande variété, ainſi qu'on peut voir *M. N. C. An.* 26. *Obſ.* 23. *D c. An.* 9. *Obſ.* 64. *Dec.* 2. *An.* 3. *Obſ.* 77. *An.* 7. *Obſ.* 135. & dans les Lettres d'Horſtius. Mais ce qui doit étonner ſingulierement (ſi la fourberie n'y a aucune part) c'eſt qu'il arrive à ces malades de parler des langues qu'ils n'ont jamais appriſes, & de prédire les choſes futures. C'eſt par cette raiſon que les Anciens les regardoient comme démoniaques, ainſi que nous l'apprend Foreſtus, *in Obſ. Med. Lib. X. Obſ.* 56. *ſchol.*

Il reſte après le paroxyſme, à la plûpart des malades, une langueur incroyable, qui ſe fait ſentir dans tout le corps & dans les piés ; ils tombent en délire ou dans un ſommeil profond ; il y en a en qui il ſe termine par des rapports, des évacuations de flatulence, le vomiſſement, & une excrétion abondante de lymphe. Les *convulſions* ſont fréquemment ſuivies d'une effuſion de mucoſité ou de ſang par les narines, la matrice ou les veines hémorrhoïdales. Il y en a quelques-uns en qui le paroxyſme finit par des cris. Je ne finirois point, ſi je voulois rapporter toutes les formes que prennent les Convulſionnés, lorſqu'ils ſont ſur le point de ſortir de l'état fâcheux où ils ſont. Leur ſommeil eſt ordinairement troublé, & plein de terreur & de crainte; leur appétit eſt changeant ; ils ſont conſtipés; ils ont de la peine à ſuer, & leur eſprit eſt ſujet à être agité de différentes pâſſions. Le paroxyſme eſt plus ou moins long; & il reprend à des intervalles plus ou moins éloignés ; ils ſuivent pour l'ordinaire aſſez exactement le cours de la Lune. J'ai vû un malade qui étoit régulierement attaqué de *convulſions* dans un certain tems de l'année ; il en étoit tourmenté pendant quelques mois. Le tems l'en a guéri parfaitement. Il y a des femmes en qui elles précedent ou accompagnent l'éruption des regles ; elles ſont auſſi plus violentes après qu'on a fait un grand repas. Les cauſes les plus légeres ſuffiſent pour les exciter; & il n'y en a gueres de plus capables de les rappeller que les paſſions violentes de l'ame.

Les perſonnes dont le tempérament eſt naturellement foible, ou a été affoibli par quelques cauſes, ſont plus ſujettes que d'autres aux *convulſions*, ſurtout ſi leurs humeurs ſont impures. C'eſt pourquoi les *convulſions* ſont héréditaires, & paſſent quelquefois d'une génération, à une autre génération fort éloignée, ſur-tout lorſque les peres ſont hypocondriaques, hyſtériques, gouteux & tourmentés d'hémorrhoïdes, ou lorſque les meres ſe ſont livrées à des paſſions violentes pendant leur groſſeſſe. C'eſt par la même cauſe, que les enfans & les jeunes perſonnes ſont plus fréquemment attaquées de *convulſions* que les adultes; & les femmes que les hommes. Les perſonnes d'un eſprit délicat, d'un génie ſubtil & d'un tempérament porté à la colere, ont plus ſouvent que d'autres des *convulſions*.

Après avoir fait l'hiſtoire des *convulſions*, nous allons maintenant paſſer à leur pathologie.

Leurs cauſes prochaines conſiſtent dans une conſtriction forte & violente des membranes qui environnent la moelle ſpinale, & des parties nerveuſes qui en partent. D'où il s'enſuit qu'elles n'agiteront que les parties dont les nerfs ont leur origine à la moelle ſpinale. Cependant comme ces membranes ont une liaiſon intime avec les menynges du cerveau, dont elles ſont les prolongemens ; on conçoit aiſément, que les mouvemens convulſifs ſe compliqueront ſouvent avec les épileptiques, dans leſquels ils dégénereront même quelquefois.

Pour répandre ſur cette matiere toute la lumiere qu'elle eſt capable de recevoir ; nous remarquerons que la moelle ſpinale eſt composée, ainſi que le cerveau, d'une ſubſtance blanche, médullaire, cendrée, & continue avec le cerveau. Voyez Hippocrate, *Lib. de Carnibus*, *Sect.* 3. Galien, *Lib. XII. de uſu Partium*, *cap.* 15. & Veſlingius, *in Anat. cap.* 14. La moelle ſpinale eſt couverte d'une tunique membraneuſe commune, qui adhere à l'intérieur des vertebres, & de trois membranes propres, dont la premiere & la ſeconde ſont des prolongemens de la pie-mere, & la troiſieme eſt un prolongement de la dure-mere. Elle eſt logée dans les cavités des vertebres; & nous liſons dans la *Neurographie* de Vieuſſens, *Lib. II. cap.* 1. qu'il y a des vaiſſeaux ſanguins, tant artériels que veineux, diſtribués dans toute ſa ſubſtance. Elle reçoit des ramifications artérielles, des arteres vertébrales, & du tronc de l'aorte deſcendante ; le ſang en eſt rapporté par de petites veines, & déchargé d'abord dans les ſinus veineux des vertebres, dans les veines des vertebres, dans la veine azygos, dans les autres petites veines, & enfin dans la veine cave aſcendante. Voyez l'Ouvrage de Vieuſſens que nous avons cité ci-deſſus, *Planche XVIII. figures* 1. 2. 3. La fonction principale de la moelle ſpinale paroît être de diſtribuer les nerfs, dont il y a trente paires, avec deux nerfs ſpinaux que Willis appelle nerfs acceſſoires, & qui vont à la paire vague. Voyez le même Auteur, *Planche XIX. figure* 11. Ces nerfs vont d'abord aux muſcles des parties antérieures & poſtérieures du cou, du dos, à la poitrine, aux membres ſupérieurs & inférieurs, au mouvement deſquels ils ſervent ; ou ils paſſent delà aux viſceres intérieurs de la poitrine & de l'abdomen, y forment des membranes & finiſſent par envoyer une multitude de ramifications conſidérables, aux muſcles extérieurs de la face & de la tête, parties au mouvement deſquelles ils contribuent beaucoup.

Quiconque ſaura comparer ce que nous avons dit ci-deſſus des ſymptomes des *convulſions*, avec la Deſcription Anatomique que nous venons de donner de la moelle ſpinale, appercevra facilement le rapport raiſonné, qu'il y a entre ces choſes, & ne ſera pas embarraſſé, d'aſſigner la cauſe mécanique des *ſpaſmes*. Nous obſerverons ici que l'irritation convulſive des parties dont il s'agit, peut être produite de deux manieres. Ou les membranes de la moelle ſpinale ſont d'abord irritées, convulsées, & communiquent leur agitation aux parties qui ont quelque ſimpathie avec elles ; ou quelques-unes de ces parties ſont d'abord affectées de *ſpaſmes*, & communiquent leur affection à la moelle ſpinale, d'où elles ſe répandent ailleurs. Nous appellerons les premieres de ces convulſions, *convulſions idiopathiques* ; & les ſecondes, *convulſions ſympathiques*.

Entre les cauſes médiates qui diſpoſent à la conſtriction de la moelle ſpinale, je n'en connois point de plus conſidérables que les paſſions violentes; & les paſſions ne tendent jamais plus directement à produire, & à entretenir les *convulſions*, que quand le malade ſouffre du froid extérieur, & ſuit un régime défectueux. Nous trouvons dans Henry de Heer, *Obſ.* 24. un exemple ſingulier de *convulſions* violentes; elles ſuccederent à un abbattement ſubit d'eſprit, occaſionné par des réflexions affligeantes, ſur une fornication que le malade avoit commiſe. Rien n'eſt plus commun que de voir des perſonnes, jeunes ſurtout, attaquées de *convulſions* qui n'ont pour cauſe que des effrois, ou l'excès de quelque paſſion. L'uſage des femmes exceſſif ou prématuré, tend fort directement à produire le même effet ; auſſi les

les Medecins regardent-ils le coït comme une épilepsie légere.

Nous mettrons avec raison entre les causes matérielles des *convulsions*, la dépravation des sucs, mais surtout une certaine disposition, acre, saline & scorbutique. C'est pourquoi les goutes remontées, les affections gouteuses, la gale & les pourpres repercutés, sont fréquemment suivis de *convulsions* qui se calment, lorsque la matiere peccante se porte derechef à la surface du corps. Mais rien ne contribuant davantage à rendre les humeurs impures, que leur surabondance & leur épaississement, & que la diminution, ou la suppression des excrétions naturelles par les sueurs, les selles, les hémorrhoïdes & les regles; on conçoit aisément, que les personnes hystériques & hypocondriaques, & celles en qui l'écoulement des regles ou des hémorrhoïdes sera supprimé, seront fort sujettes aux *convulsions*; aussi remarque-t'on fréquemment que les filles sont attaquées de *convulsions*, avant l'éruption de leurs regles, & que ces *convulsions* cessent, lorsque leurs regles ont parû.

Si nous cherchons maintenant quelles sont les parties nerveuses, dont les constrictions convulsives, peuvent passer aux membranes de la moelle spinale, nous trouverons que les plus considérables d'entre elles, sont l'estomac & les intestins. L'irritation de ces visceres est capable de jetter en *convulsion* tout le systeme nerveux; & d'un autre côté, comme ils sont composés de membranes nerveuses, ils sont très susceptibles de mouvemens irréguliers; & la cause la plus légere suffit pour les affecter. Mais l'estomac recevant ses nerfs, premierement des ramifications extérieures, & situées tant à droite qu'à gauche de la huitieme paire; secondement des nerfs qui partent de la premiere & de la seconde vertebre du dos, & qui communique avec l'intercostal; & les intestins tenant leurs branches nerveuses de la ramification interne de la huitieme paire qui concourt avec l'intercostal, & forme le plexus mésenterique; on apperçoit aisément pourquoi la constriction de l'estomac & des intestins passe promptement aux membranes de la moelle spinale, & à tout le systeme nerveux.

Aussi n'y a-t'il point d'espece de *convulsion* plus fréquente, que celle dont le siége principal est dans le duodenum; car c'est-là particulierement que des crudités acides & visqueuses, se mêlent avec la bile & le suc pancréatique, & prennent une nature acre & presque caustique. On trouve, *in M. N. C. Dec.* 3. *An.* 3. *Obs.* 138. un exemple frappant de catalepsie, accompagné des symptomes les plus violens, & dont la cause étoit dans les premieres voies. C'est ainsi que des substances acres, caustiques, & vénéneuses, produisent des *convulsions* générales par leur action sur les membranes. Il est fait mention, *in M. N. C. Dec.* 3. *An.* 4. *Obs.* 30. de *convulsions* générales produites par du vin adouci avec de la litharge; tout le monde sait que les purgatifs acres produisent quelquefois le même effet; & cela d'autant plus facilement, & d'autant plus infailliblement, que le malade aura plus de disposition au scorbut. On peut lire, *in M. N. C. Obs.* 77. *Dec.* 2. *An.* 3. l'histoire de *convulsions* épileptiques violentes, occasionnées par l'injection d'un clystere acre, dans des douleurs de ventre scorbutiques.

Nous avons de plus un grand nombre d'Observations faites par des Auteurs sans partialité, que les vers logés dans les intestins, donnent aux enfans surtout, des *convulsions* vagues & errantes: on en trouve des exemples singuliers dans Georg. Horstius, *Epist. Medicin. Sect.* 3. *M. N. C. Dec.* 1. *An.* 6. *Obs.* 187. & *Dec.* 3 *An.* 3. *Obs.* 99. &, dans Forestus *Obs. Med. Lib. X. Obs.* 117. Si nous cherchons les causes de ces *convulsions*, nous trouverons qu'elles proviennent de la corrosion & du picotement des intestins dans les enfans, & des vers morts qui répandent une vapeur corrompue qui affecte le systeme nerveux dans les adultes. Dans ce dernier cas, l'haleine est ordinairement fétide & cadavéreuse.

Comme la vessie & la matrice reçoivent leurs ramifications nerveuses, des branches les plus basses de la huitieme paire, & de quelques ramifications qui partent de l'os sacrum; il est aisé de concevoir, pourquoi les picotemens, les *spasmes*, & l'affection de ces parties se terminent en *convulsions*. C'est des mêmes causes que naissent les *convulsions* qui succedent à la rétention d'urine, & dont on trouve un grand nombre d'exemples, *in Collect. Pract. pag.* 2. *Tom. I.* d'Etmuller. On observe encore fréquemment, que les femmes en travail ont des *convulsions* particulieres dans les membres, lorsque les *spasmes* de la matrice remontent & affectent les nerfs de la moelle spinale; alors leur cou & leurs mains sont portés de l'un à l'autre côté; leur poitrine s'éleve, le tremblement s'empare de tout leur corps; & ces *spasmes* sont pernicieux, & même quelquefois mortels & à la mere & à l'enfant, à moins qu'ils ne se temperent, & que se portant en-bas, ils ne chassent le fœtus. Car quoiqu'il soit certain, qu'il ne peut y avoir d'accouchement, sans mouvemens spasmodiques & convulsifs; cependant il est bon de savoir, que le siége de ces mouvemens, doit être principalement dans la matrice, l'os sacrum, & les muscles adjacens. Lorsque par des causes particulieres il arrive qu'ils s'étendent aux parties supérieures, & qu'ils gagnent le lieu le plus élevé de la moelle spinale; alors ils produisent un grand nombre de symptomes terribles.

Les blessures extérieures de la moelle spinale & des autres parties nerveuses éloignées, sont aussi suivies de convulsions violentes. Il n'y a point de Chirurgien qui ne sache, que les esquilles d'os pointus qui pénétrent quelquefois dans la moelle spinale, dans les fractures & les luxations des vertebres, produisent des *convulsions*. On sait aussi que les blessures aux parties nerveuses, ou même l'affection d'un seul nerf particulier, par exemple, dans la saignée, une piquure, & l'irritation, ou quelque autre cause de la même nature, occasionnent des *spasmes* violens. On trouve dans Rhodius, *Obs. Cent. I. Obs.* 32. & 50. des exemples de *convulsions* causées par la piquure d'un nerf à la main. Nous lisons dans Forestus, *Obs. Lib. X. Obs.* 118. & 119. que la piquure d'un nerf dans la saignée, donne des *convulsions*; & il nous apprend, *Obs.* 120. qu'une blessure a les mêmes effets. Rhodius ajoute dans l'endroit que nous venons de citer, que quelques personnes ont été attaquées de *convulsions* violentes, pour s'être fait mal-adroitement les ongles. J'ai vû les piquures, les blessures, & les injures faites à quelques parties extérieures de la tête & aux muscles, se terminer par des *convulsions*; & j'ai plusieurs exemples de *convulsions* excitées par la blessure du muscle temporal; ce qui ne doit pas être surprenant pour ceux qui sauront que le second nerf vertébral distribue des ramifications vers la région supérieure, à travers l'oreille extérieure, à différens muscles du visage, ainsi qu'on peut voir dans la Neurographie de Vieussens, *Planche XXIV.*

C'est de la même maniere qu'il faut expliquer les *convulsions* qui suivent la piquure de différens animaux. Nous avons, *in M. N. C. Dec.* 1. *An.* 9. *Obs.* 65. l'histoire d'une espece surprenante de *convulsions* produites par la piquure d'une grosse mouche. Plusieurs Medecins célebres, parlent de douleurs violentes dans les membres, d'agitations, d'inflexions de l'épine du dos, de mouvemens convulsifs, accompagnés d'aliénation d'esprit, causés par la piquure ou la morsure d'animaux enragés, d'où l'on voit que la matiere qui cause ce tumulte & cette agitation irréguliere dans tout le systeme nerveux, n'est pas bien considérable.

Quelque terribles que soient les *convulsions*, elles ne tuent pas subitement. Lorsqu'elles ne sont pas invétérées, que le malade est jeune, & que le tempérament est bon, on peut s'en promettre une guérison prompte & facile. Si elles sont causées par la suppression des re-

gles & des hémorrhoïdes, on les dissipera en rappellant ces excrétions : mais si les humeurs sont épaisses & impures, les évacuations supprimées, le tempérament délicat, le malade avancé en âge, & la maladie héréditaire & invétérée, alors la cure en sera très-difficile; car les fluides sont peccans, ainsi que les parties solides nerveuses, que la matiere acre qui s'exhale, attaque & irrite. D'ailleurs il y a dans les nerfs de la distension, & des concussions violentes; une vapeur grossiere y circule, au lieu du fluide nerveux, subtil, éthéré, dont ils devroient être remplis. C'est de-là que vient la difficulté de restituer les choses dans leur état naturel. C'est aussi de là qu'il faut partir, pour expliquer la force surprenante des malades dans les paroxysmes convulsifs.

Les convulsions dégénerent fréquemment en une épilepsie réelle, ou en une mélancolie hypocondriaque, surtout lorsque le régime est mauvais, ou la cure mal conduite. Ceux qui meurent de *convulsions*, sont ordinairement emportés dans un état apoplectique. C'est pourquoi on trouve dans la dissection de leurs cadavres, les vaisseaux du cerveau engorgés, & distendus par le sang qui y est en stagnation. On en trouve d'extravasé çà & là dans les ventricules & dans la moelle spinale.

Il y a trois indications à remplir dans la cure des mouvemens convulsifs.

La premiere, c'est de corriger les causes matérielles qui entretiennent le mal, de les préparer à l'évacuation, & de les évacuer convenablement. La seconde, c'est de tempérer l'agitation violente & irréguliere des parties nerveuses. La troisieme, c'est de prévenir les rechutes auxquelles les malades sont fort sujets, en fortifiant le sisteme nerveux. Si la maladie est invétérée, il faut commencer par résoudre le malade à n'attendre sa guérison que de l'usage des remedes continués pendant long-tems. Il faut bien se garder de recourir alors aux drastiques violens; c'est aux remedes doux & amis de la nature, aidés de la patience du malade & du tems, à accomplir la cure.

Quant à la cure générale des mouvemens convulsifs, il faut observer que s'ils sont causés par une surabondance d'humeurs, par une trop grande quantité de sang, ou que si le pouls est large & fort, & surtout le tempérament sanguin, il faudra commencer la cure, selon Hippocrate, par la saignée du pié & du bras, réitérée deux ou trois fois, ou même plus souvent, relativement au degré de pléthore, interposer les scarifications, & saigner plutôt après que durant le paroxysme. En effet j'ai vu des saignées hasardées pendant le paroxysme suivies de symptomes opiniâtres & violens.

J'ai observé que les mouvemens convulsifs cessoient rarement, sans le secours d'un régime convenable. C'est pourquoi je pense qu'il est à propos dans les convulsions invétérées de changer d'air & de demeure, d'éviter les endroits humides & mal-sains, de chercher un atmosphere doux & serain, de voyager, de prendre fréquemment de l'exercice, d'user d'alimens légers, doux & faciles à digérer, & de s'interdire absolument toutes les liqueurs chaudes & spiritueuses, les vins & toutes les boissons où il entre de la drêche. Le malade fera sa boisson ordinaire de décoction de racine de viperine & de rapure de corne de cerf, ou de petit-lait, ou d'eau froide de Selter. Les bains des piés, préparés avec l'eau de riviere, le son & les fleurs de camomile produiront aussi de bons effets. On les fera prendre tiedes, lorsque le malade sera sur le point de se mettre au lit; il y tiendra ses jambes plongées profondément, & ils lui procureront une sueur douce. C'est par ces moyens qu'on parviendra à remettre les humeurs en circulation, & à tempérer les constrictions spasmodiques.

Ce seroit en vain qu'on commenceroit la cure, si le ventre n'étoit libre. C'est pourquoi si le malade est constipé, on lui ordonnera d'abord une dose convenable de pilules balsamiques, des infusions & des potions préparées avec la manne, ou de la manne en guise de sucre dans quelque infusion chaude. Si la constipation est totale, on aura recours aux clysteres émolliens & huileux dont on continuera l'usage jusqu'à ce qu'elle soit dissipée. S'il est certain que le foyer de la maladie soit dans les premieres voies, on fera prendre un émétique joint à un laxatif, surtout dans les changemens de lune; pour cet effet on mêlera deux ou trois grains de tartre émétique, avec une décoction faite d'une once de manne. Ce remede produira une évacuation suffisante des humeurs peccantes, tant par haut que par bas.

Nous pouvons compter entre les remedes diététiques les plus simples, & qui produisent communément de plus grands effets dans les maladies convulsives, l'eau froide prise en grande quantité; elle suffit seule pour faire cesser les *convulsions* les plus violentes; car comme elle est très-légere & très-fluide, elle s'insinue dans les vaisseaux capillaires, rend le sang plus fluide, fortifie les parties, enveloppe les humeurs acres & sulphureuses, excite une sueur douce, & les emporte par ce moyen hors du corps. Je conseillerois donc comme un remede très-efficace dans les *convulsions*, un usage convenable & tempéré des eaux médicinales froides & chaudes.

Si les *convulsions* ont pour cause une débauche vénérienne excessive, quelque accès de colere ou d'autres agitations d'esprit, & si le malade est jeune, & à peu près dans l'âge de puberté, on lui interdira soigneusement tout ce qui seroit capable de produire du mouvement & de l'orgasme dans les fluides, & de mettre les solides dans une agitation contre nature, & dans des constrictions violentes; comme les substances aromatiques, les purgatifs acres, les émétiques, tous les remedes chauds & spiritueux, & les exercices violens de corps & d'esprit. Au contraire, on placera toute sa confiance dans les diurétiques, les émolliens, les adoucissans, & les substances nourrissantes. Ainsi, le lait de vache, celui d'ânesse, le petit-lait, les bains d'eau douce avec le lait, produiront de fort bons effets. On se trouvera bien des gelées & des bouillons nourrissans. On ordonnera avec succès en boisson ordinaire, le chocolat foible; les décoctions de racines de scorzonere, d'orge, de rapure de corne de cerf & d'ivoire, & de chair de viperes. Mais pour calmer les mouvemens spasmodiques, on ajoutera à ces remedes les anodyns & les spécifiques dont nous ferons mention plus bas.

Si les *convulsions* sont causées par des vers, on travaillera à les tuer & à les chasser du corps. Mais il est à propos d'observer qu'alors il ne faut pas user indifféremment de tout anthelmintique & de tous spécifiques. Les préparations d'ail, de vitriol, de cuivre, d'aloès, les purgatifs drastiques & les mercuriels, tuent les vers, à la vérité : mais ils ne manquent point d'offenser le sisteme des parties nerveuses, lorsqu'on les ordonne mal-à-propos. Il vaut mieux tenter la cure par des remedes extérieurs, comme les clysteres de lait, les clysteres préparés avec des substances douces & huileuses, les linimens purgatifs, comme l'onguent de pain de pourceau appliqué sur le nombril & sur l'abdomen. Il faut que les anti-helmétiques qu'on fera prendre intérieurement soient corroboratifs, comme la mort-aux-vers, réduite en poudre, ou en essence aqueuse, ou le mercure doux, avec deux parties de cinabre médicinal, & mis en pilules, avec l'extrait de tanésie, de rhubarbe ou de petite centaurée. Il y a dans les premieres voies d'autres impuretés peccantes, acres, visqueuses & bilieuses qu'il faut traiter avec les incisifs, les résolutifs, les absorbans, les digestifs, les remedes propres à corriger l'acrimonie & les évacuans doux, soit émétiques, soit laxatifs. Si les purgatifs acres, ou des substances caustiques & vénéneuses, sont les causes des *convulsions*, on émoussera leur pointe, en employant contre elles des substances grasses, oléagineuses, mucilagineuses; & des préparations de lait.

Si l'opiniâtreté des *convulsions* vient de la suppression des regles, on rappellera cette évacuation par les emménagogues & d'autres remedes chauds, dont on a coutume d'user en pareil cas, il sera surtout à propos de rendre aux humeurs la circulation libre par le moyen des bains d'eaux naturelles & médicinales, par des saignées faites à propos, par le bain des piés dans des liqueurs tiedes, par des pilules balsamiques, par des infusions chaudes de feuilles de baume & de tilleul, ou par les poudres altérantes. On calmera les mouvemens irréguliers des parties solides, avec des anti-spasmodiques & des anodyns comme la liqueur anodyne mêlée avec l'essence de castor, ce qui constitue un remede excellent; & l'on travaillera à fortifier les parties si les convulsions proviennent de la suppression ou de la diminution des regles. Outre l'usage de la saignée & des remedes que nous venons d'indiquer, on se trouvera fort bien de l'application des sangsues à l'anus.

Il arrive quelquefois que la rentrée des sueurs, ou la répercussion des excrétions ulcéreuses, de la galle, des pourpres ou de la goute, cause des *convulsions*. Alors on corrigera les humeurs impures contenues dans les premieres voies, & l'on tempérera les constrictions spasmodiques, avec les poudres absorbantes faites d'yeux d'écrevisse, la poudre du Marquis, l'ambre préparé, le cinabre, le nitre, l'antimoine diaphorétique, & les extraits de safran & de castor.

On fera prendre sur le soir au malade de la liqueur anodyne, avec une petite dose d'esprit bésoardique de Bussius, l'esprit de castor, ou des pilules anti-spasmodiques préparées de la maniere suivante.

Prenez *d'extrait d'ivraie*,
*de fleurs de camomile*,
*de feuilles de chardon-béni*, } *de chaque, une dragme;*
*de thériaque de Venise*,
*d'ambre*, &
*de cinabre*, } *de chaq. demi-dragme.*
*de safran, douze grains;*
*d'huile de camomile, huit gouttes.*

Faites-en des pilules dont vous couperez l'usage avec des laxatifs.

Vous pourrez faire prendre en boisson du lait d'ânesse, avec les eaux froides de Selter, ou du petit-lait, dont on continuera l'usage pendant quelques semaines, interposant à des intervalles convenables la manne avec la crême de tartre.

Lorsqu'on aura détruit par ce moyen les causes matérielles & grossieres des *convulsions*, il ne faut pas s'attendre qu'elles cessent pour cela. Il faudra passer à l'usage des remedes qui temperent les mouvemens excessifs, & aux spécifiques capables de détruire la vapeur subtile & sulphureuse dont les nerfs sont affectés, & qui est l'aliment principal de la maladie. Il faut compter entre ces remedes surtout les spécifiques anti-spasmodiques & anti-épileptiques, tirés du regne animal. Leur odeur agréable indique sur le champ qu'ils sont contraires aux vapeurs fétides qui entretiennent les *convulsions*, & qu'ils tendent à les faire cesser. Les plus importans d'entre ces spécifiques sont les rapures de dent de cheval marin, de l'ivoire, de l'os qu'on trouve dans la tête du veau marin, de la corne du pié d'élan, & du crane humain, le sang humain, l'arriere-faix séché, les visceres de serpens & de viperes, le cœur, le fiel & le foie de ces animaux, l'os de la cheville du lievre, séché & pulvérisé, ou d'hirondelle avec le castor, mais surtout la poudre de vers de terre. On tire des regnes des végétaux & des minéraux, des remedes qui ne le cedent point aux précédens en efficacité; tels sont les charbons de tilleul pilés, l'extrait de safran, les fleurs & les racines de pivoine & de pavot sauvage, & le cinabre médicinal. On parviendra au même but avec les sédatifs & les anodyns, comme la liqueur anodyne, mêlée avec l'essence de castor, les pilules de cynoglosse, avec l'or fulminant & le cinabre, & les pilules de Wildegansius. Lorsque les matieres grossieres sont évacuées, ces remedes sont très-propres à faire cesser les mouvemens convulsifs habituels. Enfin on remplira la troisieme indication curative avec les corroboratifs.

On ne négligera pas non plus les remedes extérieurs, entre lesquels on peut compter les onguens & les linimens appliqués sur la fossette du cou & sur l'épine du dos. Ces médicamens seront composés de graisse humaine, de graisses de blaireau, d'ours, de souris des montagnes, de castor & de viperes; à quoi l'on ajoutera les huiles distilées de rue, de lavande, de marjolaine, de romarin & de muscade. On les rendra plus pénétrans, si l'on y fait encore entrer quelques gouttes de sel volatil ammoniac. Il est à propos d'observer que si les malades ne peuvent supporter les huiles distilées, il faudra s'en passer, & s'en tenir aux graisses & aux substances mucilagineuses: du reste je ne connois point de remedes préférables aux bains d'eau fraîche, aux environs du paroxysme. Ils faciliteront les sueurs douces auxquelles la nature est portée d'elle-même; ou s'ils ne produisent point cet effet, on le procurera avec l'infusion de fleurs de tilleul qui sont très-efficaces en pareil cas, de primevere, de toute saine & de racines de valériane. Ces remedes ont suffi plusieurs fois pour prévenir les paroxysmes les plus violens. Si l'on ordonne dans les *convulsions* produites par des vers, le mercure doux avec un purgatif, on observera de faire précéder ce remede, ou tout autre anthelmintique, de quelque adoucissant mucilagineux, comme de quelques cuillerées d'huile d'amandes douces & de lait, qu'on fera prendre aussi immédiatement après pour calmer la constriction des intestins.

Quoique la saignée soit quelquefois bienfaisante dans les maladies convulsives, surtout lorsqu'il y a pléthore, épaississement ou dépravation d'humeurs, suppression des regles ou des hémorrhagies, ou affections violentes à la tête, cependant il ne faut pas tirer une grande quantité de sang à la fois, ni user de ce remede inconsidérément; car les rechutes provenant plus ordinairement d'un défaut que d'une surabondance de sang loüable; il pourroit aisément arriver qu'une forte saignée détruisît les forces, affoiblît l'estomac, retardât la perspiration, & ne fît beaucoup plus de mal que de bien, surtout au malade, qui ne feroit pas évidemment pléthorique. D'ailleurs il faut observer de ne point saigner du côté affecté, ni dans le tems des équinoxes, mais quatorze jours devant ou après, parce que les paroxysmes sont alors plus violens qu'en toute autre saison, & ne permettent point de tentatives. Lorsque la suppression d'un écoulement hémorrhoïdal entretient les *convulsions*, qu'il y a tumeur & obstruction déja formée dans les vaisseaux, après les remedes que j'ai indiqués, je n'en connois point de meilleur que les calybés.

L'infusion vineuse qui suit, produira de fort bons effets.

Prenez *des racines de zédoaire*,
*de chicorée*, } *de chaque demi-once;*
*de sommités de petite centaurée*, &
*de fleurs d'orvale*, } *de chaque 4 pincées;*
*d'écorce de citron récente, demi-once;*
*de raisins, deux onces;*
*de vin du Rhin, une pinte.*

Mêlez le tout ensemble; faites digérer sur un feu modéré, & gardez ce remede pour l'usage.

Il n'y a point de remedes plus pernicieux dans les maladies convulsives, que ceux qui jettent les humeurs dans une agitation violente, à laquelle elles ne sont déja que

trop sujettes. On s'interdira donc absolument toutes les substances chaudes, volatiles & spiritueuses, les essences & les teintures chaudes, les astringens crus & les narcotiques; ces substances non-seulement rappelleroient les paroxysmes, mais rendroient encore la maladie plus opiniâtre.

Il ne faut pas recourir imprudemment & avec précipitation aux bains; on n'en usera point, tant qu'il y aura de la pléthore & des impuretés dans le duodénum; car alors il y auroit tout lieu de craindre que la matiere peccante mise en agitation par les bains, ne se répandît dans tout le corps. Il faut prendre les mêmes précautions par rapport au lait, & ordonner le petit-lait aux personnes bilieuses; & n'en venir au lait que lorsque les premieres voies & les visceres seront sains & débarrassés de toute impureté. Le tems le plus convenable pour se mettre au lait, c'est le milieu ou la fin du printems. Il faut tenir le ventre libre dans les affections convulsives, car on a observé qu'elles étoient plus violentes, lorsque le malade étoit constipé. Pour cet effet on ordonnera des préparations laxatives de rhubarbe, les raisins & la manne, un clystere & un régime émollient. Quoique les linimens soient très-propres pour détruire & calmer les spasmes, cependant il est à propos de n'en user que quand le paroxysme commencera à cesser, surtout si l'on a fait prendre préalablement au malade les bains.

Il sera toujours mal d'ordonner les spécifiques anti-épileptiques & les corroboratifs spiritueux, dans le commencement de la maladie, & avant que la cause matérielle & grossiere soit détruite; lorsqu'on a pris cette précaution, il arrive assez fréquemment aux mouvemens convulsifs de cesser sans le secours des spécifiques, dont l'efficacité n'est jamais plus grande, que dans les cas où le mal provient de quelque agitation d'esprit, & où les visceres sont sains. J'ai guéri un jeune homme de seize ans, d'attaques épileptiques violentes, avec ma poudre anti-épileptique, que je fis précéder d'un vomitif.

C'est à l'usage convenable des non-naturels de prévenir les retours des *convulsions*: ainsi que le malade aille vivre sous un ciel pur, serain & tempéré. Hippocrate assure, *Sect.* 2. *Aph.* 45. que les jeunes personnes seront délivrées de *convulsions* par le changement d'air. Ainsi on ne manquera pas de faire entendre au malade qu'il doit s'éloigner des lieux humides, froids & marécageux, de ceux où l'air est épais & grossier, & préférer les lieux élevés, secs & sains; de ne point coucher sur la terre humide; de ne point s'exposer sur le soir aux vapeurs de l'atmosphere; & de ne point se promener au soleil dans les grandes chaleurs; de n'user que d'alimens faciles à digérer; & de faire sa boisson ordinaire d'eau pure ou médicamentée, ou d'infusions chaudes; de tenir son esprit dans un état serein; de ne point se livrer à la débauche des femmes, de prendre de l'exercice, de dormir suffisamment, d'avoir le ventre libre, & de recourir de tems en tems aux saignées & aux scarifications pour prévenir la surabondance du sang. Fr. Hoffman.

SPASNIA; différentes douleurs lancinantes dans les muscles de la poitrine pendant la toux. Castelli, d'après *Mercurialis*.

SPATHA, σπάθη; ce terme signifie quelquefois une côte ou une épaule: mais il signifie ordinairement une spatule, instrument bien commode aux Apothicaires. *Spatha*, dans Celse, *Lib. VII. cap.* 10. est une espece de bistouri, dont Heister prétend que la figure nous est inconnue. Le premier de ces Auteurs dit à propos d'un polype au nez, qu'il faut le séparer de l'os avec un instrument tranchant de fer, *in modum spathæ factio*, fait comme une épée; car *spatha*, σπάθη, signifie proprement une espece d'épée; ce qui a donné lieu d'appliquer ce nom à tous les instrumens dont la figure approchoit de celle de l'épée. *Spatha*, σπάθη, se dit aussi de l'enveloppe extérieure du fruit du palmier.

SPATHESTER, σπαθιστὴρ, de σπάω, *tirer*; instrument de Chirurgie dont on se servoit pour ramener le prépuce sur le gland lorsqu'il étoit trop court.

SPATHOMELE, σπαθομήλη, *spatule*.

SPATILE, σπατίλη, *selle liquide*.

SPATULA, *spatule*; instrument dont on se sert pour mêler les ingrédiens des emplâtres, pour les étendre, & qu'on emploie encore à d'autres usages.

Spatula fœtida. Voyez *Xyris*.

SPAUL, *sang*. Ruland.

## SPE

SPECARIUM; le même que *Lapis specularis*.

SPECIES, en Pharmacie, *poudre*.

Voici les *poudres* qu'on prépare le plus communément chez les Apothicaires.

Species diambræ, *cum & sine odoratis*. Voyez *Diambræ species*.
Species dianthus. Voyez *Dianthon*.
Species Diatragacanthi frigidæ. Voy. *Diatragacanthi frigidæ species*.
Species Diatrion Piperæon. Voy. *Diatrion Piperæon species*.
Species Hieræ picræ. Voy. *Hiera*.

Outre les especes précédentes de *poudres*, Schroder fait mention des suivantes.

Species *Dianisu*,
*contra apoplexiam.*
*aromaticæ Cariophyllatæ, cum & sine ambrâ & moscho.*
*aromaticæ rosatæ, cum & sine ambrâ & moscho.*
*diacalaminthes.*
*cephalicæ.*
*diacinnamomi.*
*diacorallii.*
*confectionis cordialis.*
*cordiales, cum & sine ambrâ & moscho.*
*diacubebarum.*
*diacurcuma, sive diacrocu.*
*diagalanga.*
*de gemmis calidæ, cum & sine ambra & moscho.*
*de gemmis frigidæ.*
*ducis, sive electuari Ducis.*
*de hyacintho.*
*diahyssopu.*
*Imperatoris.*
*diaireos Salom.*
*simplex.*
*usitatæ.*
*Justini, sive electuarii Justini.*
*dialacca.*
*lætificantes Galen. cum & sine ambra & moscho.*
*lætificantes Rhasis.*
*liberantes, confectionis liberant.*
*lithontribon.*
*diamargariton calidæ Avicen.*
*diamargariton frigidæ Nicolai.*
*diamoschu amaræ.*
*dulcis, cum & sine ambra & moscho.*
*diapenidion.*
*contra pestem Ferdinandi Imper.*
*diapleres archonticon cum & sine moscho.*
*diapœonias, cum & sine ambra & moscho; Cord. Benedictæ laxativæ.*
*diacarthamu.*
*caryocostini.*
*Episcopi, sive Elescophi.*
*de succo rosarum.*
*diaturbith cum rhubarbaro.*
*diaprassiu Nicolai.*
*electuarii resumptivi.*
*diarrhodon Abbatis, cum & sine moscho.*

*rosatæ novellæ.*
*diaspoliticon*
*diatrion santalon.*
*diathamaron, cum & sine moscho.*
*diatragacanthæ calidæ.*
*ad vermes, confectio ad vermes.*
*dia-Xyloaloes, cum & sine ambra & moscho.*
*dia-Zingiberis.*

SPECIFICA, *specifiques.*

Nous avons parcouru jusqu'à présent les meilleurs remedes, les remedes choisis de toute espece qui peuvent servir à guérir les maladies, ou à en garantir, & nous les avons rapportés à certaines classes à raison des effets qu'ils produisent, & des principes dont leurs opérations dépendent. Mais comme une exacte attention à observer les faits de pratique nous a fait connoître que certains remedes ont plus que tous les autres une faculté particuliere, spéciale, ou même spécifique, dans certaines maladies, & que par cette raison ils méritent la préférence sur tous ceux qui sont connus jusqu'à présent, j'ai cru faire un travail aussi agréable qu'utile au Lecteur, en lui communiquant & lui développant plus particulierement ce qu'une longue expérience m'a appris sur les effets certains de ces remedes dans les maladies où ils conviennent. Mais avant que d'entrer en matiere, il est bon de remarquer que nous n'appellerons point *spécifiques* avec le commun des Medecins, des remedes qui produisent sûrement & infailliblement un effet salutaire dans certaines maladies, & dans tous les sujets; remedes, en un mot, qui ne trompent jamais les espérances des Medecins. En effet, il n'y a point dans la nature de *spécifique* de cette espece, & l'on a grand tort de se persuader le contraire. Car ces médicamens ne contiennent point formellement les opérations & les effets, qui ne font que paroître dans le tems qu'on les met en œuvre, & ces effets résultent de l'activité du médicament & de la réaction du corps; ce que l'on peut même dire en général de tous les remedes qui operent si peu en vertu de leur énergie absolue, & si bien relativement aux dispositions des sujets, que si l'on donne le même remede à dix personnes attaquées de la même maladie, ses effets seront différens dans chacun de ces sujets.

Les éloges qu'on donne communément aux panacées, aux secrets & aux secours *spécifiques* contre différentes maladies, sont donc vains, infideles & trompeurs. Pour nous, nous n'entendons par *spécifiques*, que les médicamens dont la vertu est telle, qu'ils sont plus avantageux & plus efficaces contre certaines maladies déterminées. En effet, il y en a quelques-uns qui sont composés de différens principes, dont chacun contribue en quelque chose à surmonter la cause de la maladie, de maniere que ces différentes qualités réunies remplissent plusieurs indications curatives de la même maladie. La rhubarbe, par exemple, mérite la préférence sur tous les autres médicamens laxatifs dans la diarrhée, en ce que non-seulement elle évacue, mais adoucit & tempere par son amertume balsamique les sucs acides & caustiques, & qu'en cessant d'opérer comme purgatif, elle fortifie & ranime le ton des intestins trop relâché & trop affoibli, à cause des particules terreuses légérement astringentes qu'elle contient. La manne mérite la préférence sur tous les autres purgatifs dans les maladies de poitrine & la toux provenant de maux d'estomac, qui ont pour cause des crudités acides, parce qu'outre la vertu purgative qui débarrasse les premieres voies, elle adoucit & émousse à raison de sa grande douceur, les humeurs corrosives, acides & acres qui s'y sont amassées. On donne à d'autres médicamens le nom de *spécifiques*, parce qu'une longue expérience a fait connoître & confirmé la vertu qu'ils ont de produire certains effets dans certaines maladies. C'est ce qui fait donner au quinquina le nom de *spécifique*, pour arrêter les accès des fievres intermittentes, à l'opium pour calmer les douleurs, aux mercuriels pour guérir les maladies vénériennes. Il y en a qui portent le même nom, parce qu'ils sont plus amis que d'autres des parties que la maladie attaque, & qu'ils leur font principalement ressentir leur opération. C'est ainsi que les parties nerveuses & membraneuses, & les nerfs, se trouvent très-bien des remedes empreints d'une huile subtile aromatique de bonne odeur, & mal des narcotiques, des remedes tirés du pavot & des astringens. L'estomac est réjoui par les acides, dont l'action réveille l'appétit & aide la digestion; les acides au contraire sont contraires aux bronches des poumons, & leur causent des irritations. Les cantharides & les insectes qui renferment un sel volatil caustique, ne font point d'impression sur l'estomac, ni sur les intestins; mais ils picotent les canaux urinaires des reins, les uréteres, la vessie & même l'urethre, & leur causent des contractions spasmodiques.

Voilà comme il faut concevoir la vertu des *spécifiques*, dont les Medecins doivent faire souvent usage, & qu'ils doivent beaucoup estimer. Voyons maintenant en particulier ceux qui conviennent le plus pour remédier aux différentes maladies.

Le quinquina n'a encore rien perdu de la réputation qu'il s'est acquise dès le commencement, d'être le vainqueur des fievres intermittentes, & surtout d'en réprimer les accès. Cette réputation est fondée sur ce qu'il réunit à une vertu astringente, & qui arrête les mouvemens fébriles, laquelle lui est commune avec plusieurs autres remedes, comme ceux tirés du vitriol, de l'alun; les racines de tormentille & de bistorte, un principe amer balsamique qui corrige la matiere morbifique, & raffermit efficacement les solides tombés dans la langueur. On emploie cette écorce en substance, & on la réduit en extrait ou en teinture, ou, ce qui vaut mieux, on la fait infuser, puis légerement bouillir dans le vin du Rhin. On met encore au nombre des *spécifiques*, des fievres intermittentes, les fleurs de camomille ordinaire, dont Baglivi fait une estime toute particuliere, parce que leur amertume & leur huile leur donnent une vertu anti-spasmodique très-avantageuse dans les fievres, & une autre tonique légerement astringente. Mais si ces fievres sont opiniâtres & fort rétives, la cause de cette opiniâtreté est ordinairement l'obstruction de la grosse glande appellée pancréas; & comme, pour le débarrasser, il n'y a rien de plus efficace que le mercure doux, le régule d'antimoine médicinal, & le soufre d'antimoine corrigé, il n'y a aussi rien de plus *spécifique* pour venir à bout des fievres opiniâtres.

La teinture de rhubarbe & de gentiane préparée avec une lessive de sel de tartre, & l'esprit urineux du sel ammoniac, a aussi dans la fievre quarte une espece de vertu *spécifique*. Car dans cette fievre le foie & ses vaisseaux sont engorgés d'un sang épais, les canaux biliaires d'une bile épaisse & coagulée, & les premieres voies de crudités acides; ainsi ce remede mattant & adoucissant les liqueurs acides, dissolvant & atténuant le sang qui s'est arrêté, & rendant à la bile affoiblie le naturel balsamique qui lui est propre; & de plus évacuant doucement les intestins, mérite sans contredit la préférence sur tous les autres. Mais lorsque cette fievre s'opiniâtre & est rétive à tous les remedes, le mercure doux ou diaphorétique bien préparé, & le remede contre la fievre quarte de Riviere, dont la vertu dépend aussi du mercure qu'il contient, sont les plus efficaces. Il est bon d'avertir, que quand ces mercuriels exciteroient une salivation, elle ne seroit point à craindre, & loin d'être dangereuse, elle emporteroit plutôt la fievre.

Le nitre dépuré avec un peu de camphre, les adoucissans, les doux anodyns, les émulsions & les diaphorétiques fixes, ont une espece de vertu particuliere dans toutes les inflammations qui sont toujours accompagnées de

fievres, toujours dangereufes, & communément attaquent les parties nerveufes & membraneufes, comme font les membranes du cerveau & de l'eftomac, la pleure, les bronches des poumons. Le nitre furtout l'emporte fur tous les autres remedes, quand il s'agit d'éteindre la chaleur fébrile, parce qu'outre la propriété qu'il a d'appaifer & de fixer le mouvement inteftin des parties fulphureufes du fang, il diffout & rend fluides le fang & la lymphe épaiffis qui s'arrêtent dans les extrémités capillaires des vaiffeaux, & qu'il relâche en les humectant les fibres roides & tendues ; ce qui fait qu'il agit en même-tems comme anti-fpafmodique.

Lorfqu'il y a dans les humeurs une difpofition maligne, c'eft-à-dire, une difpofition à la putréfaction, ou que la contagion a fait entrer dans le fang des fermens fubtils très-propres à y engendrer une corruption putride, je n'ai rien trouvé de fupérieur au camphre, furtout marié avec le nitre, foit que les maladies fuffent aigues ou chroniques. Car la vertu balfamique du camphre conferve & entretient la température & le mélange des liqueurs, émouffe la force du ferment & aide merveilleufement l'expulfion des impuretés infenfibles par les pores de la peau, en augmentant la tranfpiration, fans caufer d'effervefcence dans le fang. S'il y a fievre ou inflammation compliquée à la malignité, il ne faut jamais donner le camphre feul ; mais il lui faut toujours joindre le nitre ; &, pour ranimer les forces entierement abbatues, dans prefque toutes les maladies, & furtout celles qui ont un caractere de malignité, il n'y a gueres dans la nature de remede fupérieur à l'écorce de citron, à caufe de l'huile qu'elle contient. On en peut dire autant de la canelle, & de fon eau ; pourvu cependant que ce ne foit pas une eau fpiritueufe ; mais qu'elle foit diftilée avec des fucs de bonne odeur, comme le fuc de cerifes, de framboifes ou de fraifes. Quand il n'y a pas de fievre, l'huile de canelle & l'éléofaccharum qu'on en compofe, fervent merveilleufement à réparer les forces. On doit regarder le vinaigre, ou fimple, ou chargé de la teinture des racines alexipharmaques & cordiales, comme le meilleur des alexiteres dans la pefte même, c'eft-à-dire, dans la maladie où la malignité eft portée au plus haut degré. Le fuc de limons, de citrons, le firop compofée avec ce dernier fuc, aromatifé avec l'huile de cedre, en qualité d'acides, refiftent puiffamment au ferment putréfiant, qui n'eft autre chofe qu'un principe alcalin fulphureux exalté, dont l'effet eft de produire une diffolution corruptive des humeurs, & du mélange proportionné qui en fait la bonne qualité.

Si les douleurs font caufées par un refferrement fpafmodique, comme celle de cardialgie, de colique & de calcul, notre liqueur anodyne minérale l'emporte fur tous les autres calmans, non-feulement à caufe de fa vertu anodyne & difcuffive, mais à caufe de l'éminente faculté fortifiante qu'elle a, privativement à tous les calmans. Lorfque les vents font arrêtés, & que leur raréfaction caufe une extenfion des membranes de l'eftmac, & des inteftins, accompagnée de tranchées très-douloureufes, il n'y a pour les diffiper rien de préférable aux écorces d'oranges, aux fleurs de camomile, au carvi, & au cumin ; parce que l'huile fubtile vaporeufe qu'ils renferment, les rend anodyns, & adouciffans, & que leur principe amer, aromatique, acre, & de bonne odeur, les rend fortifians & toniques, ce qui fait qu'enfuite la caufe & le foyer des vents, qui font les crudités, peuvent être aifément chaffés du corps

Il ne manque pas de remedes d'une vertu très-éprouvée dans les autres efpeces de douleurs. C'eft ainfi qu'on fe trouve très foulagé dans les douleurs fcorbutiques des membres, dans le rhumatifme, & la goute vague, par l'ufage des vers de terre, foit qu'on en tire le fuc par expreffion, ou qu'on emploie leur poudre, furtout mêlée avec les abforbans, le cinabre & le nitre, prenant en même-tems beaucoup de lait d'âneffe, ou de petit-lait, & continuant long-tems l'ufage de ces remedes. J'ai vu auffi la poudre d'antimoine crud, prife tous les jours d'abord au poids d'environ dix grains, & augmenté fucceffivement jufqu'à un demi-gros, faifant en même-tems ufage d'une décoction légere des bois tempérés, guérir des affections rhumatifantes chroniques, & des tiraillemens très-incommodes dans les membres. On ne peut encore trop louer dans la goute qui attaque les piés l'ufage du lait d'âneffe, que les Anciens employoient beaucoup dans ce cas, comme Pline & Diofcoride nous l'atteftent. Les gouteux fe trouvent auffi très-foulagés de l'ufage abondant & continué, d'une décoction de racines d'armoife, de fcorfonere, de farfepareille, de fquine, de régliffe, de polypode, & d'hermodactes. Le rob de fureau pris intérieurement à la dofe d'une once, avec un bouillon, pour exciter la tranfpiration, & fa folution dans la biere, employée extérieurement en gargarifme, caufent un grand & prompt foulagement dans le mal de dents.

Les accidens hypocondriaques & hyftériques ont beaucoup de rapport, & leur violence vient principalement du gonflement & de la contraction fpafmodique, qu'ils caufent aux inteftins, & qui fe communiquent à tout le fyfteme des nerfs à raifon de la correfpondance qui fe trouve entre ces parties ; cependant il y a des fecours sûrs & éprouvés contre ces accidens. Car outre les eaux minérales chaudes & froides, les bains & l'exercice du corps, qui font les principaux; il faut compter les gommes & les médicamens de mauvaife odeur, comme l'afa fœtida, le fagapenum, l'opopanax, le caftoreum, qui, donnés feuls en forme de pilules, & mieux encore avec les purgatifs, comme l'aloès corrigée, l'extrait de rhubarbe, d'hellébore noir, la myrrhe & le fafran, & pris fouvent, à dofe modérée, appaifent merveilleufement les fpafmes, fortifient le ton des parties nerveufes, & en même-tems diffolvent, & font fortir doucement, les liqueurs vifqueufes & ténaces.

Je ne connois point de remede plus efficace que le baume liquide, que j'appelle baume de vie, & que je compofe d'huiles effentielles, céphaliques, & aromatiques, employé extérieurement ou intérieurement dans les affections de la tête, & furtout des nerfs, qui font produites par la foibleffe du cerveau, & de tout le fyfteme nerveux, & par la diminution des forces, telles que font l'hémiplégie, la paralyfie, la ftupeur des organes des fens, l'engourdiffement des fonctions animales, la dureté de l'ouie, le tintement d'oreilles, la fyncope, le vertige, la foibleffe du ventricule & des inteftins, la diarrhée & le vomiffement.

Dans la folie tant furieufe, que mélancolique, outre les faignées, l'ufage des eaux minérales chaudes & froides, & celui des émétiques ; il y a quelques remedes qui ont une efpece d'efficacité fpécifique. Hippocrate & les Anciens, dans ces maladies, faifoient grand ufage de l'hellébore blanc, comme évacuant ; & ils mattoient fa virulence, comme le dit Profper Alpin dans fa Méthode, en le faifant bouillir dans l'huile, ou même dans l'oxymel, & faifant beaucoup boire de lait, avant que de l'avaler. Mais il y a long-tems que ce remede eft paffé de mode, peut-être par la raifon que les Modernes ignorent la maniere de cueillir cette racine & de l'employer, qui étoit en ufage dans l'antiquité. On peut confulter fur ce fujet la Differtation de M. Schulze, *fur l'ufage de l'hellébore chez les Anciens*. Il faut cependant convenir qu'il y a dans l'hellébore une vertu particuliere contre les délires & la folie même, furtout lorfqu'on aide fes effets avec la faignée, & le bain d'eau douce, qui font avantageux dans tous les dérangemens de l'efprit. Mais dans le délire qui eft plutôt produit par la violence des paffions de l'ame, que par l'obftruction des hypocondres, le lait d'âneffe, le nitre, & le fang d'âne réduit en poudre, employés dans le commencement, font un effet très-falutaire, en adouciffant puiffamment & calmant les contractions fpafmodiques exceffives des fibres ;

effet d'autant plus sûr qu'on changera d'air en même-tems, & qu'on aura soin d'éviter les occasions de se livrer à la violence des passions.

Plus l'épilepsie est un mal violent, & terrible à voir, plus les Medecins ont fait d'efforts pour y trouver des remedes. Et de fait on en trouve une infinité de toutes parts qui sont vantés comme spécifiques : mais j'ai bien de la peine à croire qu'il y en ait de meilleurs & de plus certains, que la poudre de vers de terre, celle d'arriere-faix humain, la rapure de crane humain, le pié d'élan, la peau humaine. Mais ces remedes ne conviennent que dans l'épilepsie idiopathique, & chronique. Quant à la symptomatique il n'y a rien de meilleur que notre liqueur anodyne minérale, qui calme parfaitement les accès épileptiques.

Lorsque le tissu véficulaire & vasculeux des poumons est engorgé & bouché dans l'asthme par une pituite épaisse & ténace, qui s'y est fortement attachée, la gomme ammoniaque, le baume du Pérou, le safran, l'opopanax, ou réduits en pilules, ou en essence avec la teinture de tartre, sont d'un usage merveilleux & incomparable. Et quand les poumons sont attaqués de phthisie, s'il y a quelque espérance de salut, c'est surtout dans le lait d'ânesse, ou seul, ou coupé avec les eaux de Selter, qui conviennent extremement par elles-mêmes aux maladies du poumon. Le soufre en stalactite bien pur ne mérite gueres moins de louanges à ce titre, surtout si l'on y ajoute de la graisse animale, comme l'axonge humaine, la graisse nouvelle de chien, ou le blanc de baleine, & pour fortifier l'estomac, quelques gouttes de baume de Copaü, d'huile de bois de sassafras, ou d'huile de fenouil. Car telle est la vertu du soufre, que non-seulement il donne de la force aux parties languissantes ; mais qu'il dissout & résout les liqueurs épaisses ; ce qui le rend très-utile dans les affections des poulmons, ses exulcérations, ses tubercules, ses vomiques, accidens qui naissent de la stase, & de la condensation d'un suc visqueux, caseux, & mucilagineux précipité du chyle.

Les hydropisies sont mises avec raison au nombre des maladies des plus difficiles à guérir, ou presque incurables. S'il y a cependant encore lieu à la guérison, il n'y a gueres de remede d'où on puisse l'attendre avec plus de fondement que l'élaterium, remede que les Anciens ont très-préconisé, qui fait sortir les eaux par le haut, & par le bas, lorsqu'on l'emploie comme il convient, c'est-à-dire, après avoir bien préparé le corps, donné de la fluidité aux liqueurs, & avoir fait précéder son usage de celui des émolliens & des huileux, qu'il faut continuer dans le tems qu'on s'en sert. Et comme la sortie des urines est encore un des moyens destinés à évacuer les eaux des hydropiques, la poudre de cantharides mêlée avec le sel de tartre, avec quelques grains de nitre dépuré, & un de camphre, pour prévenir l'inflammation, servent très-utilement à procurer une abondante évacuation des urines, pourvu que les humeurs aient quelque disposition à prendre ce cours. L'ictere est encore une maladie souvent très-opiniâtre : mais outre les émétiques qui agissent puissamment sur les canaux biliaires, quand on les donne à dose & en tems convenables. La décoction de rhubarbe, de racines de souchet des Indes, & de garence, dans l'eau & le vin, surtout y ajoutant le nitre, & le sel de tartre, fait un effet tout particulier dans la jaunisse. L'infusion de l'écorce moyenne du sureau fait aussi le même effet, en divisant la bile visqueuse, & faisant sortir les calculs des canaux biliaires ; mais ce remede ne convient pas à un sujet affoibli.

Le fréquent & long usage de l'infusion des sommités de mille-feuilles, est un secours excellent & éprouvé, dans la disposition calculeuse des reins. On ne peut aussi refuser les louanges qui leur sont dues aux fraises desséchées, aux fruits d'Alkekenge, d'églantier, à la semence de carotte, & surtout à l'écorce des racines d'acacia, si on les prend infusées dans l'eau ou avec l'esprit de genievre tempéré. Car tous ces simples ont une espece de vertu vulnéraire, balsamique & légérement astringente, qui fait qu'ils raffermissent parfaitement le ton trop relâché des canaux des reins, & qu'ils consolident & guérissent les exulcérations de cette partie, dont la substance a souffert quelque dissolution. Les amandes ameres, à raison de leur huile anodyne, & l'huile d'amandes douces, ont une vertu excessivement adoucissante & émolliente dans l'accès des douleurs.

Les affections ordinaires & propres aux personnes du sexe, viennent des vices de l'utérus, & surtout de celui du flux menstruel, ou des vuidanges. On y remédie à merveilles avec l'aloès corrigée, la myrrhe, le safran, le succin, le castoréum, & l'aristoloche ronde, réduites, comme il convient, en forme de pilules ; & c'est par cette raison que les pilules de Bécher, & toutes celles qui se préparent dans le même gout, se sont fait de notre tems une si grande réputation dans ces maladies. Et pour remédier aux vices du flux hémorrhoïdal dans les hommes, après leur avoir lâché le ventre avec la manne, on ressent un effet très-salutaire de l'infusion ou décoction, de sommités de mille-feuilles ; parce que cette plante renferme une huile adoucissante, & anti-spasmodique subtile, qui a beaucoup de rapport avec celle de camomile, à raison du gout, de l'odeur, & surtout de la couleur bleue.

La dyssenterie, maladie contagieuse, qui fait quelquefois de grands ravages, fatigue extremement le canal intestinal, & épuise le corps par des évacuations sans nombre, ne se guérit pas par l'usage des remedes qui sont avantageux dans tous les autres cours de ventre, & demande pour être radicalement guérie des secours tout-à-fait particuliers. C'est ce qu'on trouve dans cette racine de l'Amérique, connue sous le nom d'ipécacuanha ; comme l'expérience en fait foi, si on l'emploie dans le commencement de la maladie, une, deux, ou même trois fois. On donne ensuite entre les remedes qui peuvent émousser l'acrimonie, intérieurement & extérieurement, les diaphorétiques doux, & les tempérans & la rhubarbe, qui est le meilleur purgatif dans cette maladie ; enfin on emploie avec un succès infaillible l'écorce de cascarille, pour raffermir les fibres des intestins trop flasques, & calmer les mouvemens désordonnés.

Les vers rendent quelquefois les intestins la scene de différentes tragédies, & d'accidens qui font trembler. Il y a, pour y remédier, des remedes appropriés auxquels par cette raison les Grecs ont donné le nom d'*anthelmintiques*, & les Latins celui de *vermifuges*. Mais bien qu'on en ait extremement multiplié le nombre, ils ne répondent pas tous aux espérances qu'on en conçoit, & je n'en connois point de plus surement efficaces que l'asa fœtida, & le sagapenum, surtout lorsqu'on les fait prendre en pilules avec des purgatifs, comme le mercure doux & l'extrait de rhubarbe : mais il faut avoir la précaution de faire précéder & suivre l'usage des pilules de ce genre, de quelques cueillerées d'huile d'olive, ou d'amandes douces, lesquelles comme tous les huileux, sont très ennemis des vers, & qui relâchant parfaitement bien les fibres des intestins, à qui les piquures des vers causent un resserrement spasmodique, font que cette vermine incommode, est chassée par l'anus. En effet, l'odeur désagréable de l'*asa fœtida*, & du sagapenum, fait fuir les vers ; de la même maniere que l'ail, dont la vertu est connue par des expériences faites dans les maisons & dans les campagnes. Quant à la sementine ou poudre à vers, & à la semence de tanaisie, elles s'employent utilement contre les vers : mais elles n'agissent qu'en s'opposant à la corruption qu'ils causent, laquelle abbat les forces, & produit une chaleur lente & une langueur, & qu'en ce qu'elles facilitent l'expulsion de ces insectes, en fortifiant & raffermissant le ton des intestins.

Lorsque les vaisseaux, de quelque partie que ce soit, laissent échapper par leur rupture une trop grande quanti-

té de ſang, il faut des ſecours prompts & actifs, pour prévenir ces graves affections ; & pour lors je ne connois rien de préférable au nitre ordinaire diſſout dans l'eau commune & donné ſucceſſivement. Pour prévenir une nouvelle hémorrhagie ; il n'y a rien de meilleur que la dent d'hippopotame donnée à doſes réitérées. On peut cependant encore employer avec ſuccès les pilules de cynogloſſe, à la doſe de ſix ou huit grains. L'huile & la graine de juſquiame ſont narcotiques, & émouſſant le ſentiment délicat des ſolides, empêchent le ſang de ſe porter avec tant d'impétuoſité vers la partie d'où il ſort, & de s'y faire une iſſue. Il n'y a gueres de ſecours plus efficace & plus prompt, contre la gonorrhée, ſur-tout virulente, que la térébenthine de Veniſe & ſon huile éthérée, ou en ſa place le baume de copaü, ou celui de la Mecque, donnés avec le camphre, ou ſans lui, dans une émulſion avec les quatre ſemences froides, le lait, ou le petit lait, après l'uſage des purgatifs convenables, & ſurtout mercuriels.

Nous paſſons aux maladies produites par l'impureté des liqueurs, qui eſt très-grande dans le ſcorbut.

Cette maladie eſt ſouvent endémique, cauſée par la mauvaiſe nourriture dans un air froid & humide, & s'aigrit extrememement par la vie ſédentaire & la triſteſſe. Une longue expérience a cependant fait connoître contre cette maladie de bons remedes qui ont pris le nom d'anti-ſcorbutiques, comme le trefle d'eau, le cochléaria, le beccabunga, le creſſon de fontaine, la racine de raifort ſauvage, dont les effets ſont plus certains, & répondent mieux à l'eſpérance conçue, ſi l'on emploie les ſucs tirés par expreſſion de ces plantes dans le petit-lait doux préparé ſuivant notre méthode, ou dans le lait de chevre, quand le corps eſt bien préparé. Si le ſcorbut eſt déja invétéré, & qu'il ſoit accompagné de douleurs, je ſai que la décoction des pignons dans le petit-lait a fait des merveilles, ſurtout en y ajoutant la moelle ou la graiſſe des os de bœuf & de veau, & en continuant quelque tems l'uſage de ce remede.

Il eſt aſſez difficile de guérir radicalement l'affreuſe maladie connue ſous le nom de groſſe vérole, & d'en faire ſortir le virus des replis les plus intimes des parties où elle s'eſt nichée, ſi l'on n'emploie les *ſpécifiques*, entre leſquels le vif-argent, le bois de gayac & ſon écorce, & l'antimoine bien préparé, tiennent les premiers rangs. Il n'y a point de remede dans toute la nature qui mette ſi puiſſamment toute la maſſe du ſang & de la lymphe en mouvement, & qui cauſe comme lui un écoulement très-abondant de ſalive qui dure quelquefois pendant pluſieurs ſemaines, que le mercure, qui étant entré dans le corps à cauſe de ſa peſanteur ſpécifique ſupérieure dans ſes petites molécules à celle de toutes les liqueurs, pénetre dans les fibres élémentaires des parties, &, ſe gliſſant dans les plus petits vaiſſeaux, change entierement le tiſſu des humeurs du corps, en même-tems qu'il y introduit une eſpece de colliquation putréfactive, & par ce moyen ſurmonte cette cruelle maladie, & toutes celles qui ſont produites par l'impureté de la ſéroſité, bien que ce ne ſoit jamais ſans cauſer de grandes incommodités, & quelquefois ſans mettre le malade dans un grand danger. Le plus ſûr de tous les mercuriels qu'on emploie à deſſein de procurer la ſalivation, eſt le mercure doux marié aux abſorbans, & continué pendant quelques jours en augmentant la doſe de cinq grains juſqu'à douze, & continuant juſqu'à ce que la ſalive coule en quantité ſuffiſante, ayant ſoin de garder en même-tems un régime exact. Le gayac empreint l'eau dans laquelle on le fait bouillir, d'un ſel ſubtil, acre, réſineux, qui picotant les fibres & les membranes des vaiſſeaux, accélere la circulation de toute la maſſe du ſang & des humeurs ; ce qui diſſout les ſucs ténaces, & leve les obſtructions.

Les viperes & leur décoction, l'antimoine, & ſurtout ſon ſoufre diaphorétique, préparé d'une maniere particuliere, ſont beaucoup de bien dans la lepre, l'herpes, la gale, & toutes les autres maladies ou exulcération de la peau. Dans la maladie Polonoiſe, connue ſous le nom de *plica*, s'il reſte quelque venin, ou qu'on ait l'imprudence de couper les cheveux, il ſurvient les plus fâcheux accidens : mais on les ſurmonte en lavant ſouvent la tête du malade avec la décoction tiede des feuilles, & de la ſemence de pié de loup, parce qu'elle fait ſortir par les cheveux & par les vaiſſeaux de la peau, au grand avantage du malade, cette ſéroſité viſqueuſe & excrémentitielle qui fait tant mal à la tête. Si les yeux ſont attaqués de fluxions ſalées & chaudes avec rougeur, maladie nommée communément larmoyement, & que les paupieres, ſurtout pendant la nuit, ſe trouvent collées par une humeur viſqueuſe ; un peu de vitriol blanc, environ un grain, exactement mêlé, & broyé avec du beure frais, mis dans le grand angle de l'œil, fait un effet ſurprenant, & très-prompt. La graiſſe nouvelle de vipere introduite dans l'œil, réſout promptement les taies qui empêchent la viſion ; & l'uſage interne du ſoufre de l'antimoine, diſſipe merveilleuſement les commencemens de la goute ſéreine.

Lorſque les parties ſont attaquées de roideur & de racourciſſement, il n'y a rien de plus efficace que de les faire entrer ſouvent dans des animaux qu'on vient d'égorger, dont la vapeur douce, huileuſe & naturellement chaude, pénetre les fibres tendues & les ramollit. Lorſqu'après une chute, ou grande contuſion des parties extérieures, la ſtagnation & la coagulation des humeurs & du ſang cauſent différentes incommodités, il ne faut preſque, pour opérer la guériſon, que l'uſage de l'infuſion ou de la décoction du damaſonium, à cauſe de la vertu inciſive, réſolutive & diſcuſſive, que cette plante poſſede dans un degré éminent.

En parlant des *ſpécifiques*, il ne faut point oublier ce ſecours diététique ſi vanté & ſi admirable pour entretenir la ſanté & pour prolonger le tems de la vie ; *ſpécifique* ſi célebre par les Anciens, je veux dire le lait d'âneſſe. Je me ſuis étendu à l'article *Lac* ſur ſes vertus admirables, & j'ai fait voir par des raiſonnemens & par des exemples les maladies qu'il peut guérir. Quant à la vertu particuliere qu'il a de prolonger la vie, elle eſt clairement prouvée par un paſſage de Guy Patin, dans le *ſecond Tome de ſes Lettres*, *p.* 402. édition de la Haye en 1717. qui mérite bien d'être rapporté ici en entier.

« Je prie Dieu de bon cœur qu'il renvoye la ſanté à votre chere moitié. Le lait d'âneſſe ſera dans ſa grande force dans dix jours. Je ſouhaite qu'elle s'en trouve bien. Si je pouvois la guérir, je partirois dès demain pour Lyon : mais il y a trop loin d'ici. Galien envoyoit ſes malades à la montagne de Stabium, qui en revenoient en bonne ſanté. Mon fils Carolus m'en a confirmé la remarque par la Médaille de l'Empereur Geta, qu'il eſtime fort, où il m'a montré une vache, que les habitans de cette montagne avoient fait repréſenter pour l'excellence de ce lait. Nous en avons auſſi de celui d'âneſſe très-bon à l'entour de Paris. Ma belle-mere, morte âgée de 84 ans d'une apoplexie, avoit pris durant 60 ans le lait d'âneſſe. La mere de M. Dulaurens, le Conſeiller, mourut l'an paſſé âgée de 87 ans. Elle en uſoit tous les ans depuis 22 ans. Sa belle-ſœur, veuve d'André Dulaurens, l'Anatomiſte, avoit fait la même choſe, & a vécu 85 ans. Il fait ici des merveilles, particulierement au printems & en automne, notamment quand on le prend avec précaution. Je n'en donne jamais que les entrailles ne ſoient bien nettes, & préparées par de bonnes & douces purgations. »

Voilà les remedes les plus choiſis de ceux que l'expérience

rience a fait connoître pour bons entre tous ceux que la nature a institués. Mais il est à propos de réitérer ici ce que nous avons déja dit plus haut, que les vertus de ces médicamens ne sont point absolues, mais qu'elles sont relatives, bornées & limitées à certaines dispositions & circonstances; de sorte qu'il en faut faire un discernement exact, si l'on veut que les effets répondent aux espérances. Vainement employeroit-on les *spécifiques* dans les tems où ils sont indiqués, si l'on n'a eu la précaution de bien préparer les corps, & d'éloigner les obstacles qui peuvent diminuer ou empêcher leur effet. Lors donc que le sang est en trop grande quantité dans les vaisseaux, il faut avoir recours à la saignée; & quand les premieres voies sont remplies d'impuretés, il faut faire sortir les humeurs crues, bilieuses & récrémentitielles qui s'y sont amassées.

Il ne faut pas croire aussi, que quand on fait usage des *spécifiques* on n'ait plus besoin d'employer les autres secours internes ou externes, destinés à corriger ou à évacuer les humeurs mal disposées; car la vertu spécifique de ces remédes consiste plutôt en ce qu'ils affectent les mouvemens des solides, & les font rentrer dans l'état naturel, qu'en ce qu'ils corrigent les mauvaises dispositions des liqueurs; ce qui ne peut réussir à souhait que lorsque les causes matérielles sont enlevées, & qu'on a commencé par faire usage dans le tems favorable & dans la proportion, & de la maniere convenable, des secours propres à tempérer, résoudre, fondre & lever les obstructions qui entretiennent les vices des humeurs. Il faut surtout avoir grand soin de débarrasser les premieres voies des impuretés visqueuses qui émoussent extremement, ou empêchent entierement l'effet du médicament *spécifique*, dont le tissu ne souffre aucune altération, & qui déploie toute son énergie dans la substance nerveuse de l'estomac & des intestins, lorsque les mauvaises humeurs ne la brident point; de la même maniere qu'il arrive aux émétiques, aux purgatifs, aux remedes tirés du pavot, aux analeptiques, & à tous ceux qui agissent en petit volume.

Enfin il faut que l'usage des *spécifiques* soit réglé par une méthode convenable, de sorte que le Medecin, non-seulement connoisse le tems, la dose & le régime qu'ils demandent, mais qu'il sache au juste combien de tems il faut les continuer, quel régime & quel genre de vie conviennent pendant qu'on s'en sert: car ces connoissances de détail qui supposent la prudence, le jugement, une attention exacte, des réflexions & des observations sur le tempérament du malade, sont si importantes pour parvenir au but qu'on se propose, qu'elles sont de beaucoup préférables aux *spécifiques* mêmes & aux remedes appropriés, employés indifféremment, & que ces remedes sont ou infructueux, ou même contraires, ou pour le moins inutiles sans elles, quelque vertu qu'ils aient par eux-mêmes. Ceux qui observeront exactement tout ce que je viens de dire, arriveront certainement au but qu'ils se proposent, à moins que la maladie ne soit de nature à résister à l'effet des meilleurs remedes. Frederic Hoffman.

SPECILLUM signifie un *sonde*. On emploie aussi *specilla* pour plumasseaux ou tentes.

SPECULARIS LAPIS, Offic. Boet. 397. Kent. 26. Mont. Exot. 14. Schrod. 356. Worm. Mus. 56. *Lapis specularis Neotericis*, Charlt. Foss. 23. *Glacies Mariæ, seu lapis specularis*, Koning. *Verre de Moscovie.*

C'est une pierre fossile qui ressemble à du crystal, qui est transparente & divisible en lames très-minces. On suppose sans fondement, dit le savant P. Amman, que c'est le *Glacies Mariæ*, le Miroir de la Vierge Marie; de même qu'on supposoit avec aussi peu de vraissemblance que c'étoit la même chose que l'*Aphroselene* ou la *Selenites*: car ces deux opinons sont également fabuleuses; la premiere, parce qu'il n'est point du tout constant que la Vierge se soit servie de miroir, & encore moins de cette espece de miroir en particulier; & la seconde, parce qu'elle ne porte point l'image de la Lune, & ne croît ni ne décroît comme fait cette planete. Elle nous vient de Moscovie, d'Espagne & autres régions. Elle est d'usage en Chirurgie, & pour la cure des ulceres sordides. Elle est salutaire aussi dans un accouchement laborieux. On la regarde comme un spécifique très-efficace contre l'épilepsie. On la met aussi au nombre des cosmétiques.



SPECULUM, *sonde*, ou instrument pour dilater les passages ou les cavités naturelles: telles sont, par exemple, le *speculum ani*, représenté *Plan. IV. Vol. II. figure* 15. le *speculum oculi*, *Plan. I. Vol. III. figure* 15. & 16. le *speculum oris, Pl. XI. Vol. III. figure* 11. & 12. & le *speculum uteri*, dont il y a plusieurs sortes décrites par les Auteurs.

On appelle aussi *speculum* la tunique arachnoïde; l'arsenic jaune, *speculum citrinum*; l'arsenic blanc, *speculum album.*

Speculum Indicum, sont des limailles de fer. Ruland.

SPELTA. Voyez *Zea.*

SPELTRUM, *speltre*, est un des noms qu'on donne à l'antimoine femelle, autrement appellé encore *Zain*, *Zin* ou *Zinck*. Voyez *Zinck.*

SPERAGUS, selon Blancard, est la même chose qu'*asporagus.*

SPERGULA, nom que l'on donne à différentes especes d'*Alsine.* Voyez *Alsine.*

SPERMA CETI, *blanc de Baleine.* Voyez *Balæna.*

Voici comme on prépare l'emplâtre de *sperma ceti.*

Prenez *cire blanche, quatre onces;*
sperma ceti, *deux onces;*
*galbanum dissous dans du vinaigre, passé ensuite, & bouilli, une once.*

Mêlez & faites une emplâtre. S. A.

Cette emplâtre passe pour très-émolliente: on la recommande comme très-salutaire, appliquée sur la poitrine, pour empêcher le sein de se durcir, & le lait de s'y coaguler. On dit qu'elle est bonne aussi pour les enflures scrophuleuses.

SPERMATICOS, σπερματικὸς, *spermatique*; épithete qui s'applique aux organes de la génération, & à toutes les parties qui y répondent.

SPERMATOCELE, espece de hernie causée par l'enflure des vaisseaux spermatiques, & qui est souvent la suite d'une hernie humorale, ou d'une enflure des testicules provenant de causes vénériennes.

SPERMATOPŒA, médicamens qui augmentent la quantité des sucs séminaux.

SPERNIOLA, ou SPERNIOLUM, frai de grenouilles. Ruland.

S P H

SPHACELUS, en Botanique est le nom du *scordium alterum, sive salvia agrestis.*

SPHACELUS, σφάκελος, ou σφακελισμὸς, *sphacele.* Voyez *Gangrene.*

Les termes, σφάκελος, σφακελισμὸς, σφακελίζειν, σφακελίζεσθαι, ont différentes significations dans Hippocrate: quelquefois ils signifient la destruction & la corruption, singulierement d'un os, comme *VII. Aph.* 79. & en plusieurs autres endroits, & *Lib. de Tract.* où nous lisons, par exemple: καὶ ἐν τῷ κινδυνος σφακελίσαι τὸ ὀστέον τὸ τῆς πτέρνης: « & ainsi l'os du talon est en danger d'être détruit. » ces mots sont pris encore dans le

même sens dans plusieurs endroits du Traité *de Artic.* comme le confirme le témoignage de Galien même, qui dit, in *VII. Aphor.* 50. que τὸ σφακελίζειν μὲν ὡς πολλάκις εἴρηκεν ἐν τῷ περὶ ἀγμῶν καὶ ἄρθρων ἐπὶ τοῦ διαφθείρεσθαι τοὔνομα φέρων : « le mot σφακελίζειν, *être affec-* « *té d'un sphacele*, est souvent pris dans les Traités *de* « *Fract. & de Artic.* pour διαφθείρεσθαι, *être corrom-* « *pu.* » Celse le rend aussi dans le même sens par *viciari*, être vicié; comme il fait par exemple, *Lib. VIII. cap. 9.* où l'on lit: *omnis mora vitanda erit ne os infrà vicietur:* « il ne faut point différer du tout, de peur que « l'os ne se gâte en-dessous. » Mais ces mêmes termes s'employent aussi en général pour signifier la corruption & la destruction de toute autre partie, soit chair, nerf, ou os, comme s'explique Galien en plusieurs endroits, & singulierement, *Comm. II. in Lib. de Tract.* où il dit que τὴν ὅλην τῆς οὐσίας ἑκάστου μορίου φθορὰν, &c. « Les An- « ciens appelloient *sphacele* la corruption de toute la « substance d'une partie: mais pour signifier la corrup- « tion d'une partie charnue en particulier, ils se ser- « voient d'autres expressions: c'est pourquoi Hippocrate « appelle ordinairement la chair en ce cas σαπρὰν, μυ- « δῶσαν, σηπομένην, *sapran*, *mydosan*, *sepomenen*, ter- « mes qui présentent tous l'idée de putréfaction; mais « quand il parle de la corruption de toute la substance « de l'os, il se sert du mot σφάκελος, par où il entend « la corruption de l'os, par la conversion de la chair « qui l'environne, en un ichor ou sanie qui le carie. »

Le même Auteur, *Lib. de Tumor.* s'exprime dans les termes qui suivent:

« J'appelle, dit-il, σφάκελος, toute corruption des par- « ties solides, tant celle qui arrive aux os, que celle qui « arrive seulement à la chair & aux vaisseaux; » & fait de la gangrene une espece de *sphacele.* C'est aussi dans le même sens que se prend σφάκελον dans l'*Exegesis*, où il est défini φθορὰ πᾶσα καθ' ὃν ἂν γίγνηται τρόπον; « tou- « te sorte de corruption de quelque maniere qu'elle ar- « rive. » Le même Auteur, *Comment. in VII. Aphor.* 50. dit expressément que le *sphacele*, σφάκελος, se prend quelquefois pour la corruption commencée d'une partie qui tend à sa destruction, mais qui n'est pas encore tout-à-fait gangrenée. Il dit encore, *Comment. IV. in Lib. de Artic.* que quoique les mots *sphacele* & gangrene, ne soient pas absolument synonymes, les Medecins ne laissent pas souvent de les employer l'un pour l'autre. C'est, je crois dans ce sens général & indéterminé qu'il faut entendre le σφάκελος ἐγκεφάλου, « le *sphacele* « du cerveau; » *Lib. II. de morbis*, σφακελισμὸς ἐγκεφάλου, au II. & III. Livres; ἢν σφακεφαλίσῃ ὁ ἐγκέφαλος, à deux endroits du *Lib. II.* & σφακελίζεται ἐγκέφαλος, dans le même Livre; σφάκελος τοῦ ἐγκεφάλου, *Lib. de Aere, Loc. & Aq.* ὁκόσοισι σφακελισθῇ ὁ ἐγκέφαλος, *VII. Aph.* 50. & ἐγκεφάλου σφακελίσαντος, *Coac.* 187. ainsi ce qu'on appelle *sphacele* du cerveau, σφάκελος τοῦ ἐγκεφάλου, c'est quand le cerveau par quelque cause que ce soit, est tellement corrompu, qu'il est menacé d'un prochain *sphacele.* Et par κεφαλῆς σφάκελος, *VII. Epid.* il faut entendre une inflammation à la tête, ou quelque désordre qui menace du *sphacele*, ou une violente douleur de tête qui tend à la destruction du malade, au moyen de la fievre aiguë qu'elle cause. Ainsi Galien, *Lib. II. de Locis affect.* rend le σφακελώδεις ἑτεροκρανίας d'Archigene par « ceux qui ont une douleur aiguë, ou une vio- « lente inflammation à un côté de la tête, qui fait crain- « dre le *sphacele.* » Hesychius employe ce terme dans le même sens, lorsqu'il traduit σφάκελος par ἄμετρος ὀδύνη, « douleur immodérée. » Varinus rend σφακελίζειν par ἀλγεῖν μετὰ σπασμοῦ, être affecté de douleurs convulsives. » Pline, *Lib. XVII. cap.* 24. rend le σφακελισμὸς des arbres dans Théophraste, *Hist. des Plantes, Lib. IV. cap.* 16. par douleur des membres ou des branches; & σφακελίζει dans Hesychius par ὀδυνᾶται καὶ ἀλγύνεται, verbes qui expriment tous deux un sentiment de douleur. Il paroît que Galien connoissoit les différens sens du mot σφάκελος par le *Lib. II. de Locis affectis*, où il dit: tous n'entendent pas de même le mot σφάκελος; car quelques-uns l'employent pour une douleur violente; d'autres pour une inflammation si considérable, qu'il est à craindre qu'elle ne corrompe la partie & ne produise ce qu'on appelle *gangrene.* Il y en a qui appellent σφάκελος, la corruption même de la partie; d'autres entendent par σφάκελος, spasme ou convulsion: d'autres sans donner le nom de sphacele à la corruption en général, le donnent seulement à celle qui procede de l'inflammation des corps nerveux. D'autres ne le rendent pas par spasme actuellement présent; mais lui font signifier une inflammation si considérable, qu'elle donne lieu de craindre le *sphacele.* D'autres le traduisent par une tension violente, d'autres par une putréfaction. Il paroît que Celse a traduit, *Lib. V. cap.* 26. par résolution du nerf & de l'os, le σφακελισμὸς νεύρου καὶ ὀστέου, « le *sphacele* du nerf & de l'os, » dans les *Prorrhet. II.* C'est dans le même sens qu'il faut entendre, ὀδόντος σφακελισμὸς, « le *sphacele* des dents, » *Coac.* 236. σφακελισμὸς τῆς γνάθου, « le *sphacele* de la joue, » *Lib. V. Epid.* σφακελισμὸς σιαγόνος, « le *sphacele* de la machoire, » provenant d'un tubercule & d'un abscès, *VII. Epid.* & ἰσχίον ἐσφακέλισε, « l'os *Ischium* étoit affecté de *sphacele*, » en conséquence d'une luxation, c'est-à-dire, mort & desséché, *V. Epid.* ὁ ποὺς ἐσφακέλισε, « le pié fut affecté d'un *sphacele*, » & πήχεος σφακελισμὸς, « un *sphacele* au coude, » occasionné par une chute, *Lib. eod.* Le même Auteur parle aussi *Lib. de Ulcerib.* d'un *sphacele* qui procede de l'inflammation de la partie. Galien dit aussi, *Comm. IV. in Lib. de Art. & Comm. in VII. Aph.* 50. qu'on appelle souvent *sphacele*, une gangrene commençante: & c'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage premier, *Epid.* ὅσα σφακελίζει ἀπολαβόντα τὴν φλέβα ἑλκῶσαι καὶ ὑγιῶσαι; « lorsqu'il y a disposition au *sphacele*, il faut couper les vaisseaux, former une plaie, & la traiter comme telle. A cette occasion, l'Auteur indique la conduite qu'il faut tenir, lorsqu'il y a commencement de corruption, ou de gangrene qui n'est pas encore bien déclarée.

SPHACERUS, σφάκερος, mot que Galien dans son *Exegesis* attribue à Hippocrate, qu'il dit s'en être servi dans le Supplément au Traité *de Cap. Vulnerib.* mais il observe aussi que la plûpart des copies portent σφάκερος. Fœsius en cet endroit, lit σφάκελος, au lieu de σφάλερος, & croit qu'on doit ainsi restituer le passage: κεφαλαλγία δὲ καὶ σφάκελος ἢν ᾖ; « s'il y a douleur de tête & *sphacele*, » & il croit conséquemment que le mot σφάκερος dans l'*Exegesis* a été mis aussi pour σφάκελος. On ne sait pas quel est ce Supplement qui a été fait au Livre, *de Cap. Vulnerib.* du tems de Galien: il ne nous en reste d'autres à présent, que celui qui a rapport au Livre *de Aere, Locis & Aquis.*

SPHÆNOIDES OS, l'os *sphénoide*, ou cunéïforme, de σφὴν, coin. Voyez *Caput.*

SPHÆNOPALATINUS, sphénopalatin; nom d'un muscle de la luette. Voyez *Uvula.*

SPHÆRION, σφαίριον, une *pilule.*

SPHÆRISTICA, ou *pilæ ludus*, espece de gymnastique qui consistoit en des jeux de balle, cette espece avoit quatre parties chez les Grecs; l'une étoit la petite balle, l'autre la grande; la troisieme étoit la balle vuide, & la derniere, le *corice* que Mercurialis met au nombre des jeux de balle, quoique Galien, Oribase & Paul, veuillent que ce ne fût point une balle; parce que dit-il, elle en avoit la forme & y ressembloit beaucoup, comme on le verra plus bas par sa description.

L'exercice de la balle, dit Oribase d'après Antyllus, procure un mouvement plus prompt, & fortifie les actions vitales. Il y avoit trois sortes de jeux avec la petite balle. Le premier se joüoit avec des balles fort

petites ; les Joueurs se tenoient droits, & envoyoient la balle avec la main à une très-grande distance : cet exercice étoit salutaire pour les jambes, qui étoient pendant tout ce tems dans une direction perpendiculaire ; il étoit bon aussi pour le dos, pour les côtes & les bras, & rendoit les chairs fermes.

La seconde sorte de jeu avec la petite balle se jouoit avec une balle un peu plus grosse ; mais les Joueurs avoient les bras croisés ; & l'adresse de ce jeu consistoit à savoir se garantir le corps d'être atteint par la balle ; & pour cela ils se donnoient différens mouvemens en différens sens, suivant la direction de la balle, ayant toujours la tête droite. C'est selon Oribase, des différens jeux de balle, le plus salutaire ; en ce qu'il procuroit au corps non seulement de l'agilité & de la santé, mais aussi de la force & de la vigueur ; qu'il rendoit la vûe assurée & faisoit bien porter la tête.

La troisieme sorte de jeu avec la petite balle, se jouoit avec une balle encore plus grosse que celle de la premiere, & de la seconde sorte de jeu. A ce jeu un des Joueurs étoit en place, tandis que l'autre se donnoit du mouvement. Celui qui étoit en place lancoit la balle à une très grande distance ; ce qui lui étoit fort salutaire pour les bras & pour les yeux ; mais l'autre Joueur qui étoit en mouvement, en tiroit encore bien plus d'avantage, parce qu'outre que ses bras & ses yeux étoient occupés de même, il exerçoit aussi ses jambes en courant, & l'épine du dos par les différentes inflexions qu'il lui falloit faire en suivant le mouvement de la balle. Voilà qu'elles étoient les trois sortes de jeux avec la petite balle.

La *sphéristique* avec les grosses balles différoit de celle avec les petites, non-seulement par la grosseur de la balle, mais aussi par la position des mains ; car celle avec les petites balles se jouoit toujours les mains plus basses que les épaules ; au lieu que dans celle-ci on avoit les mains élevées au-dessus de la tête, que quelquefois aussi on s'exhaussoit sur la pointe du pié, ou même qu'on s'élançoit à quelque hauteur au-dessus de la terre, pour atteindre la balle, lorsqu'elle passoit par-dessus la tête du Joueur. Cet exercice affermissoit tout le corps, & étoit singulierement bon en ce qu'il faisoit couler les humeurs en embas. Mais si la balle étoit d'une grosseur au-dessus de la médiocre, comme il y en avoit, que par cette raison on ne pouvoit lancer qu'avec les deux mains, c'étoit un exercice qui à la vérité pouvoit fortifier les bras ; mais comme de pareilles balles pouvoient heurter violemment les Joueurs, il ne convenoit pas à des personnes foibles ou convalescentes, & étoit même dangereux pour des gens en santé.

Cette Description de la *sphéristique* avec les petites & les grandes balles se trouve dans Oribase, *Med. Coll. Lib. VI. cap.* 32. qui l'a tiré lui-même d'Antyllus. On dit que les Philosophes Epigene & Ctesibius de Chalcis ont excellé dans l'exercice de la petite balle. Et Pollux outre les trois sortes que nous avons décrites, parle encore de deux autres qu'il appelle *aporaxis* & *Urania*, dans lesquelles on se courboit le corps, & l'on jettoit la balle droit en en-haut, d'où on la retenoit avant qu'elle fût descendue jusqu'à terre.

Parmi les différentes sortes de paume avec des petites balles, Mercurialis compte encore celle qui dans Athenée est appellée ἁρπαςὸν, *harpastum*, & celle qui est appellée φενίνδα, *pheninda*. Mais comme Galien décrit l'*harpastum* dans son Livre, *de Ludo parvæ pilæ*, parmi les autres jeux de cette sorte, & que de la maniere que Clement d'Aléxandrie décrit le *Pheninda*, il paroît que c'est le jeu même que Pollux appelle ἁρπαςὸν ; il n'est pas nécessaire de s'y arrêter ici. On verra plus bas en quoi consistoit cet exercice.

Quant à la balle creuse, nous n'en savons rien de précis, dit Mercurialis : mais si l'on veut hasarder quelque conjecture sur les termes d'Antyllus, rapportés par Oribase, *loco citato*, il paroit que c'étoit une balle faite de plusieurs morceaux de cuirs cousus ensemble, qui n'étoit remplie que d'air ou de vent ; au lieu que les autres étoient remplies de plumes, ou autres matieres semblables. Voilà ce que pense Mercurialis, à quoi on peut ajouter d'après Antyllus, qu'on appelloit aussi la balle creuse, *follicule*, & qu'elle faisoit courir & mouvoir le Joueur autant que la troisieme sorte de *sphéristique* avec les petites balles, du moins à celui des deux Joueurs, dont la fonction étoit de recevoir la balle ; mais étoit d'une grosseur & d'un volume qui faisoient qu'on ne la menoit pas toujours comme on vouloit.

Oribase d'après Antyllus a décrit ce que c'étoit que le *Coryce*, & comment on y jouoit : & Mercurialis l'a tiré sur une copie qu'il a trouvée dans la Bibliotheque du Vatican. En voici les termes :

« Le *Coryce* pour les personnes foibles qui vouloient s'y « exercer, étoit bourré par dedans de sciure de bois, « ou autres matieres semblables ; & pour des personnes « fortes, de sable. La grosseur étoit proportionnée à « l'âge & à la force des Joueurs. Il étoit pendu au plan- « cher ou faîte de la salle, à la même distance de terre « que la demi-hauteur de la personne qui s'y exerçoit. « Le Joueur prenoit le *Coryce* des deux mains, & le « poussoit d'abord doucement, ensuite avec plus de « force, le suivant à mesure qu'il s'éloignoit, & se re- « tirant pour le laisser revenir, comme il le falloit bien « de peur d'en être heurté ; après quoi il le poussoit « fortement avec les mains, afin d'augmenter la vio- « lence de ses vibrations. Enfin après l'avoir fait aller & « venir quelque tems, il le rétablissoit par degrés en son « premier état de repos, l'empêchant de revenir, & « rompant ses balancemens, quelquefois avec les mains « étendues, quelquefois aussi avec les mains sur la poi- « trine, ou bien même avec la poitrine seule, ayant « les mains rangées derriere le dos. »

Par ce passage d'Antyllus, il y a tout lieu de conjecturer que le *Coryce* étoit un corps sphérique, ou du moins à peu-près rond. Car s'il eût été angulaire, on ne l'auroit pas pû recevoir avec les mains ou avec la poitrine, sans se blesser. *Ce qui suit est de Mercurialis.*

Il y avoit quatre sortes de balles en usage parmi les Latins : le *Follis*, la *Trigonalis*, la *Paganica*, & l'*Harpastus* ; que quelques-uns veulent avoir été comprises toutes quatre par Cœlius Aurelianus sous le nom d'*Italica Sphæra.*

Le *Follis* étoit une grosse balle de peau qui n'étoit pleine que de vent : si elles étoient fort grosses, on les poussoit avec le bras, & on les appelloit simplement *Pila* ; & de la maniere qu'on les voit représentées sur quelques Médailles de l'Empereur Gordien III. il y a lieu de croire que chacun des Joueurs avoit la sienne. Si la balle étoit moins grosse, on la jouoit avec la main, & elle s'appelloit à cause de cela *Follis pugillaris* ; comme on le voit dans ce passage du *Rudens* de Plaute : *ex templo herclè ego te follem pugillatorium faciam.* On l'appelloit aussi, je crois quelquefois *Folliculus*, comme a fait Suetone dans la vie d'Auguste, qui dit que cet Empereur prenoit grand plaisir à cet exercice.

La *Pila trigonalis* étoit une petite balle, ainsi nommée, à ce que pensent quelques-uns, à cause du lieu où on s'exerçoit avec, lequel étoit, dit-on, triangulaire ; mais plus probablement à cause du nombre, de la figure & de la situation des Joueurs. On l'appelloit quelquefois simplement *Follis*, comme dans ce passage de Martial.

*Non pila non follis, non te Paganica Thermis*
*Præparat* . . . . . .
. . . . . . . . . .
*Non harpasta vagus pulverulenta rapis.*

Car s'il n'y a que quatre sortes de *pila*, les trois autres

étant nommées chacune dans ce passage, il faut bien nécessairement par la simple dénomination de *pila*, entendre la *pila trigonalis*. Aussi, je crois qu'il faut entendre de même le mot *pila* dans ce passage de Celse, où il dit, *ab alvo citata vexatis, pilam & reliqua superiores partes exercentia convenire*; « qu'il convient à « ceux qui ont le ventre lâche de jouer à la balle, ou « de faire d'autres semblables exercices qui mettent en « mouvement les parties supérieures. » Car dans ce jeu les parties inférieures étoient en repos, tandis que les supérieures étoient dans une continuelle agitation. Les joueurs, comme nous l'apprend Martial, étant placés en situation triangulaire les uns par rapport aux autres, ensorte que pour recevoir la balle, qu'il falloit ne pas laisser tomber à terre, on ne pouvoit pas se dispenser d'avancer le bras tantôt à droite & tantôt à gauche.

La *Pila Paganica* étoit ainsi appellée ou parce que c'étoit l'amusement des villages, qu'on appelloit *Pagi*; ou parce qu'elle étoit usitée à Rome, qui, au rapport de Denis d'Halicarnasse, fut divisée d'abord en quatre Tribus, qui s'appelloient *Pagi*. Cette balle étoit de cuir bourré de plumes, plus grosse que la *trigonalis* & plus dure que le *follis*. Les vers de Martial font bien voir que cet exercice étoit réellement pratiqué dans la Salle Gymnastique; & la coutume des Romains étoit de prendre le bain immédiatement après l'exercice de la balle.

La quatrieme & derniere sorte de balle des Latins étoit l'*harpastum*, que quelques-uns croyent, à cause de la conformité du nom, être la même chose que l'ἁρπαστὸν des Grecs, dont nous avons parlé plus haut. Le jeu de cette balle consistoit à se l'arracher les uns aux autres; mais on ne sait point quelle étoit sa grosseur ni de quoi elle étoit composée. Il paroît seulement par ce qu'en dit Athenée, qu'elle étoit ronde, & il y a lieu de croire qu'elle étoit de peau comme les autres: mais les Auteurs ne sont entrés dans aucuns détails à ce sujet, parce que c'étoient alors des choses connues de tout le monde. Cependant Galien, qui est l'Auteur qui y est le plus entré, dans le Livre que nous avons déja cité, nous fait entendre que c'étoit une petite balle qui n'étoit pas même d'une grosseur médiocre, comme le veulent quelques-uns: c'est pourquoi notre ballon quoique ressemblant en plusieurs points à l'*harpastum*, en est d'ailleurs fort différent pour le volume. Il paroît par les vers que nous venons de citer de Martial, & par d'autres passages, que l'exercice de l'*harpastum* étoit très-fatiguant & trop rude pour des femmes. C'est pourquoi je ne saurois lire sans étonnement le conseil de Cœlius Aurelianus, qui recommande aux nourrices qui allaitent des enfans épileptiques, de s'exercer avec une balle (*sphæra*) ou du moins à quelque sorte de danse, à moins qu'on ne suppose qu'il entend par *sphæra*, le *follis* avec quoi s'amusoient les enfans aussi-bien que les personnes infirmes & âgées, comme nous l'apprend ce vers de Martial:

*Folle decet pueros ludere, folle senes.*

Outre ce que nous avons déja dit des bons effets que produit l'exercice de la balle: on peut encore observer que Galien & Paul mettent le jeu de la petite balle (*parva pila*) au nombre des mouvemens vifs, qui sans être trop violens, ont la vertu d'atténuer les particules grossieres. Et je ne doute point que Trallien n'eût le jeu de la grosse balle en vue, lorsque pour la cure du Priapisme, il recommande l'exercice de la balle, qu'il appelle *sphæra*, par lequel la matiere peccante est dispersée en différentes parties, & l'esprit flatueux digéré. Arétée ne jugeoit pas que l'exercice soit de la petite ou de la grosse *balle* fût propre aux personnes sujettes au vertige, parce que les secousses & les tournoyemens de la tête sont tout-à-fait propres à le produire. Paul met le jeu du *coryce* au nombre des exercices vifs, & lui attribue, comme nous avons dit, la vertu d'atténuer les particules grossieres: ainsi Cœlius Aurelianus a eu raison de prescrire l'exercice que les Grecs appellent à ce qu'il dit *corycomachie*, dans la *polysarchie*, c'est-à-dire, l'excès d'embompoint. Aussi Hippocrate, *Lib. II. de Diæt.* dit que la *corycomachie*, & la *chronomie* ont les mêmes effets que l'*acrochirie* (ἀκροχειρία, sorte de lutte, où les lutteurs étoient éloignés l'un de l'autre de la longueur du bras.) Antyllus prétend que le *coryce* rend le corps musculeux & robuste, qu'il est salutaire à toutes les parties du corps, & singulierement aux visceres, à cause des coups auxquels le *corycomaque* ou joueur de *coryce* est exposé. Arétée recommande aussi la *corycobolie*, jet du *coryce* dans l'éléphantiasis. Mais si l'on fait attention que le *coryce* peut heurter violemment la poitrine, on se convaincra qu'il est fort dangereux pour les personnes qui ont la poitrine foible, & qu'il peut rompre quelques-uns des vaisseaux du thorax.

Après avoir parlé des bons & des mauvais effets des différentes sortes de jeux de balle des Grecs relativement à la santé; il nous reste à faire la même chose de ceux des Romains, lesquels sont distingués comme nous l'avons dit, en autant de sortes que ceux des Grecs. En premier lieu, l'usage du *follis* exerce tout le corps; & singulierement les bras & le dos, lorsqu'on le frappe pour le chasser devant soi; & fortifie toutes ces parties; raison pour laquelle je pense que Cœlius Aurelianus veut parler de cette sorte de jeu de balle, lorsqu'il recommande aux personnes épileptiques d'exercer leurs épaules à jouer à la balle qu'il appelle *sphæra*. Quand on lance cette sorte de balle avec la main, la partie qui agit immédiatement, en tire de grands avantages: mais de plus cette sorte d'exercice est bonne pour les visceres, & d'un usage admirable pour expulser les pierres & le gravier de la vessie & des reins. Et c'est sans doute pour cela qu'Auguste qui étoit fort sujet à ces deux incommodités, avoit coutume, comme nous l'apprend Suetonne, de s'exercer au jeu du follicule; qui par la raison qu'il met surtout en mouvement les parties supérieures, est recommandé avec grande raison par Celse à ceux qui ont le flux de ventre, ou un tremblement par tout le corps. Je crois que c'est aussi de cet exercice qu'il faut entendre ce qu'a dit Pline le jeune dans une de ses Epîtres, où racontant la maniere de vivre & le régime qu'observoit Spurina, homme d'un grand sens & fort attentif à sa santé; il remarque qu'il s'exerçoit le corps avec la balle, & qu'au moyen de cet exercice, il savoit lutter contre la vieillesse, *cum Senectute pugnare.* Ensorte que rien n'est plus vrai que le trait de Martial que nous avons cité plus haut.

La *pila trigonalis* qui étoit petite, & répondoit à la troisieme espece de *parva pila* décrite par Antyllus, de la maniere qu'on vient de voir plus haut, produisoit les mêmes effets que la précédente: mais son effet particulier étoit d'agiter & d'exercer les yeux: en effet cet exercice les tenoit dans un travail continuel, les faisoit porter leurs regards tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en haut & tantôt en-bas, sans leur donner de relâche. C'est pourquoi Horace dit que cet exercice est mauvais pour ceux qui ont mal aux yeux:

*Namque pilâ lippis damnosum & ludere crudis.*

Il est certain en effet que des yeux chassieux ou sujets au larmoyement, souffrent par la moindre agitation; au lieu que le repos les restaure & les fortifie. On peut dire la même chose des personnes incommodées de crudités; car c'est une regle générale qu'il ne faut point entreprendre d'exercice qu'après la digestion. Mais pour ceux qui sont incommodés de flatuosités dans le ventre & dans l'estomac, ou de douleurs qui proviennent de froid, l'exercice de la balle loin de leur être préjudiciable, leur est au contraire très-avantageux, en ce qu'il les échauffe & par-là dissipe ces flatuosités. C'est pour-

quoi l'on doit savoir gré à Cœlius Aurelianus de recommander entre autres exercices le jeu de la balle comme singulierement bon pour la colique ; & à Celse de le recommander aux personnes qui ont l'estomac foible.

La *Pila Paganica*, à cause de sa grosseur & de sa dureté, étoit difficile à mouvoir, & plus propre à des paysans ou autres personnes fortes & robustes, qu'à des bourgeois ou autres personnes non accoutumées à des travaux pénibles ; & ne seroit point du tout propre à des vieillards, ni à des enfans, ni à des personnes d'une constitution valétudinaire.

L'*harpaste* est mis au nombre des exercices les plus vifs & les plus violens : & c'est pour cela qu'on le dit propre à atténuer, à expulser les excrémens, à augmenter la chaleur, à fortifier le corps, & singulierement les bras & les épaules. « Car les joueurs se heurtent les uns les « autres, comme le décrit Galien, *de Ludo parvæ pilæ*, « & font effort pour s'écarter l'un l'autre, afin que la « personne placée au milieu ne puisse pas recevoir la « balle. Il se fait un combat animé, on se prend au « collet, on lutte ; en se prenant au collet, on s'ébranle « la tête & le cou : & en luttant on se fatigue extreme- « ment les côtés, le thorax & le ventre par les efforts « qu'on fait pour se baisser, pour se relever, pour ren- « verser son adversaire, pour le tirer & l'écarter. Les « reins & les jambes sont les parties qui souffrent prin- « cipalement dans cette sorte d'exercice. » On peut conclurre de-là que comme l'*harpaste* enforcit de plus en plus ceux qui ont déja de la vigueur, il est aussi très-préjudiciable à ceux qui ont la tête ou le cou foible, qui ont quelque vice au thorax, ou dont les reins ou la région lombaire sont déja naturellement échauffés. Mercurialis, *de Arte Gymnastica*.

SPHÆROCEPHALUS, nom d'une espece de chardon à têtes rondes qu'on appelle autrement *Carduus Eriocephalus*.

SPHÆROMATA, σφαιρώματα, les protubérances rondes & charnues qui forment la convexité des fesses.

SPHAGE, σφαγή, la partie antérieure du cou ou le gosier ; d'où l'on a fait

SPHAGITIDES, les veines jugulaires.

SPHAGNUM, espece de masse qui s'attache aux tiges des plantes.

SPHATULA FŒTIDA. Voyez *Spatula fœtida*.

SPHENDAMNOS, selon Blancard, est un nom qu'on donne à l'érable.

SPHENDONE, σφενδόνη, *fronde* ou bandage qui ressemble à une fronde ; ou ceinture de femme. Galien, *Exeges*.

SPHINCTER, est un nom que l'on donne à plusieurs muscles qui ferment les passages naturels : tels sont le

Sphincter ani, muscle large, épais, charnu, qui borde l'anus tout autour : sa figure, & la tissure de ses fibres en-dehors, immédiatement sous la peau, forme une espece d'ovale. Il tient par devant à l'accélérateur de l'urine & par derriere à l'os coccyx. A mesure qu'il avance plus loin sur le corps de l'intestin droit, ses fibres deviennent circulaires, & ont à peu près deux doigts de large. Il est beaucoup plus large dans les hommes que dans les autres animaux ; & cela, parce que l'homme ayant le corps dressé perpendiculairement, il faut beaucoup plus de force à ce muscle pour retenir les excrémens ; fonction pour laquelle il est fait. Voy. *Pl. IV. Vol. IV. fig.* 1. 5. Voyez *Cœlia*.

Le Sphincter gulæ, est la même chose que l'*Œsophagæus*.

Le Sphincter labiorum, est la même chose que le *Constrictor labiorum*. Voy. *Caput*.

Le Sphincter vaginæ, est immédiatement au-dessous du clitoris & borde le vagin tout autour, de fibres circulaires de trois doigts de large. Il y a des sujets où à peine paroît il charnu.

Il sert non-seulement à fortifier le vagin, mais aussi à arrêter le sang qui revient du plexus retiforme du *pudendum*, en comprimant quelques-unes des veines qui passent dessous ; moyennant quoi les veines se distendent & le vagin se resserre.

Le Sphincter vesicæ, le *sphincter* de la vessie. Fallope observe que les Anatomistes de ce siecle n'ont pas bien décrit la situation de ce muscle en le plaçant au-dessous des prostates ; car si cela étoit, dit-il, la semence dans le coït ne pourroit pas être éjaculée sans urine ; observation que les Auteurs modernes n'ont point faite, ou par inadvertance, ou parce qu'ils ont été trompés par une partie des *levatores ani*, qui restoit sur les prostates, & que Riolan appelle *Sphincter externus*. Il est situé à la partie supérieure du cou de la vessie, immédiatement au-dessus des glandes prostates, où, dit Fallope, nous ne devons pas nous attendre à trouver un muscle entier & une substance distincte de celle du canal, semblable à celle de l'anus ; mais seulement la partie la plus charnue du cou de la vessie, composée de plusieurs fibres transversales, dont la contraction empêche la sortie involontaire de l'urine.

Pour découvrir ces fibres transversales, l'Auteur nous conseille de plonger la vessie dans de l'eau bouillante après l'inflammation, commençant par ôter les fibres droites qui sont en-dehors ; au moyen de quoi les transversales paroîtront.

SPHINGONTA, σφίγγοντα, se dit de remedes astringens ou obstruans.

SPHONDYLIS, *sphondyle*, est le nom d'un insecte, environ de la grosseur du petit doigt, qui a la tête rouge, le corps blanc, & huit piés. Pour l'employer en Medecine, on le fait bouillir dans de l'huile ou du vin ; & il passe pour un résolvent propre à fortifier les nerfs, à dissiper les humeurs de rhumatisme ; on l'applique aussi avec succès dans les fractures. Lemery, *des Drogues*.

SPHONDYLIUM, *Berce*.

Voici ses caracteres.

Elle a une racine longue & vivace, ses feuilles sont fort larges, diversement dentelées, découpées en plusieurs parties ; les pétales des fleurs sont fendus par le milieu, à cornes, & le pétale le plus extérieur est le plus grand. La graine est grosse, plate, ovale, échancrée par le haut, ou évuidée en-dedans. Elle est aussi striée : elle quitte pour l'ordinaire facilement son enveloppe ou sa cosse, & est rayée sur le dos.

Boerhaave compte six sortes de *sphondylium* ou *berce*.

1. *Sphondylium, vulgare, hirsutum*, C. B. P. 157. Tourn. Inst. 320. Boerh. Ind. A. 66. *Sphondylium*, Offic. Ger. Quoad descript. 856. Emac. 1009. Raii Hist. 1. 408. Synop. 3. 205. *Sphondylium vulgare*, Park. Theat. 953. *Sphondylium quibusdam, sive branca ursina Germanica*, J. B. 3. 160.

Elle croît dans les prés & au bord des champs, & fleurit en Juillet. La graine est recommandée par le Docteur Willis, *de Morb. Convulf.* d'après Joannes Anglicus, comme très-salutaire dans les paroxysmes hystériques. Buxbaume & Schroder en font une des cinq plantes émollientes. Dale.

Les vertus que Dioscoride & Pline attribuent à cette plante, paroissent lui être étrangeres : c'est pourquoi on doute que notre *sphondylium* soit celui des Anciens ; quoique la description que Dioscoride donne du *sphondylium* s'accorde assez avec celle du nôtre.

La racine, selon Tragus, a la vertu d'amollir & d'affaisser les tumeurs, surtout celles de la matrice, du foie & de la rate. Les Chirurgiens employent le suc de la plante dans les onguens émolliens. Fuchsius attribue les

mêmes vertus à la racine du *sphondylium*, qu'à celle de l'*acanthus verus*, qui est de dessécher & d'inciser un peu. Mais Gesner, & avec lui C. Hoffman, disent qu'il s'en faut bien qu'elle ait les vertus de l'*acanthus verus*. Schroder dit qu'on l'emploie principalement en clysteres,& avec d'autres parégoriques sous quelque forme que ce soit, mais le plus ordinairement en cataplasmes. Les Polonois & les Lithuaniens, à ce que rapporte Dodonée, font bouillir les feuilles & les graines du *sphondylium* dans l'eau, dont ils font en y ajoutant du ferment une sorte de boisson qu'ils appellent *parst*, laquelle tient lieu de biere aux pauvres. Les lapins aiment fort les feuilles du *sphondylium*. Ray, *H. Plant.*

Les feuilles du *sphondylium* ressemblent en quelque chose à celles du plane; mais beaucoup plus à celles du panais. Les tiges s'élevent à la hauteur d'une coudée ou même plus, & sont semblables à celle du fenouil. La graine par le haut ressemble à celle du seseli. Il y en a deux grains ensemble, & ils sont plus gros, plus blancs, plus en paille & d'une plus mauvaise odeur. Les fleurs sont blanches, les racines le sont aussi & semblables à des radix. Il croît dans les lieux marécageux & aquatiques.

La racine purge l'humeur pituiteuse par les selles, & guérit des personnes qui sont affligées de maladies au foie, de jaunisse, d'orthopnée, d'épilepsie & de passion hystérique. Employée en fumigation, elle tire de leur assoupissement ceux qui sont attaqués de cataphore. L'huile est, dit-on, bonne en embrocation pour les maux de tête, la pesanteur de tête, la phrénésie & la léthargie. Appliquée avec de la rue, elle arrête le progrès des herpes. On en donne la racine dans la jaunisse & les maladies du foie. Ratissée & introduite dans les fistules, elle en consume les callosités. Le suc des fleurs cueillies récemment est bon pour les ulceres purulens des oreilles. On le prépare par l'insolation, comme les autres sucs, & on le laisse reposer ensuite. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 90.

Pline définit le *sphondylium* de même que Dioscoride, & lui attribue les mêmes vertus; & ce n'est pas-là la seule fois que ces deux Auteurs s'accordent: ils se trouvent conformes en bien d'autres points de la matiere médicale.

2. *Sphondylium, maximum, transylvanicum, ricini folio. Panaces heracleum*, Matth. 544.
3. *Sphondylium, hirsutum, folio angustiore, minutiùs laciniato, caule atropurpureo, flore rubello.*
4. *Sphondylium majus, sive panax heracleum quibusdam*, J. B. 3. 2. 161. *Panax, Sphondylii folio, sive heracleum*, C. B. P. 157.
5. *Sphondylium, hirsutum, foliis angustioribus*, C. B. P. 157. Prodr. 83.
6. *Sphondylium, Alpinum, glabrum*, C. B. P. 157. Prodr. 83. J. B. 3. 163. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

On l'appelle *sphondylium*, parce qu'il a une odeur désagréable qui ressemble à celle du petit animal ou insecte qu'on appelle *sphondyle*. Il est d'une qualité acre comme la férule & la thapsie; on ne s'en sert point en Medecine, quoique les paysans le regardent comme un émollient. On le dit cependant bon en clysteres & en cataplasmes, & salutaire dans l'épilepsie. La décoction des feuilles ou des racines est bonne pour les hystériques. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

SPHONDYLUS, nom d'une pierre qui se trouve dans la tête du muge. Voy. *Mugil.*

SPHYGMICA, la partie de la Medecine qui traite des différentes sortes de pouls; ce mot est dérivé de σφυγμὸς, pouls.

SPHYRA, σφυρὰ, la cheville du pié.

SPHYRÆNA, σφυραῖνα, est le nom d'une espece de petit poisson dont le nez est pointu comme un bec.

## SPI

SPICA, *épi*. Voyez l'explication des termes Botaniques à l'article *Botanica*.

Spica nardi. Voyez *Nardus Indica.*

Spica trifolia, est un des noms du *Melilotus, Cretica, humillima, humifusa, flore albo, magno.*

Spica vulgaris, nom de la *lavandula, angustifolia*; & aussi de la *lavandula angustifolia, flore albo.*

Spica, en Chirurgie est le nom d'une espece de bandage. Voyez *Fascia.*

SPICATUM, est une épithete d'un onguent précieux dont parle souvent Galien, & dont se servoient de son tems les gens riches & sensuels.

SPINA, l'*Epine*; c'est cette longue colonne d'os qui prend depuis l'apophyse condyloïde de l'occipital jusqu'à l'extrémité du coccyx. Elle ressemble un peu à deux pyramides inégales, dont les bases sont communes ou jointes ensemble. L'*épine* n'est cependant pas droite: mais elle a quatre ou cinq courbures remarquables; car en descendant de sa partie supérieure, elle est forcée de pousser en-devant par l'action des muscles qui tirent la tête & les vertebres supérieures, laquelle est plus forte que la puissance contractile des fléchisseurs; au moyen dequoi elle supporte l'œsophage & les vaisseaux de la tête. Son milieu s'éloigne un peu en-arriere pour laisser de l'aisance au cœur & aux poumons. Plus bas elle rentre en-dedans pour soutenir les visceres & l'abdomen; ensuite elle recule encore en-arriere pour donner de la largeur au bassin, & raproche enfin en-dedans pour soutenir les gros intestins. Nous observerons cependant que nonobstant ces courbures multipliées de l'*épine*, il se trouve toujours que le centre de gravité de ses parties qui soutient un poids considérable, tombe sur le milieu de la base commune.

L'*épine* se divise communément en vraies & fausses vertebres, dont les premieres constituent la longue pyramide supérieure avec sa base inférieure; & les autres forment la courte pyramide inférieure avec sa base supérieure.

Les vertebres vraies sont les vingt-quatre os supérieurs de l'*épine*, sur lesquels roulent la plûpart des mouvemens du tronc de nos corps, raison pour laquelle on les a appellés vertebres.

Chacune de ces vertebres est composée de son corps & de ses apophyses.

Leur corps est épais, spongieux; sa partie antérieure est convexe en-devant, concave par-derriere, horisontale & plane pour l'ordinaire en-dessus & en-dessous; leurs surfaces antérieure & postérieure ayant plusieurs trous remarquables, à leur partie externe plate & mince, tant pour affermir la connexion des ligamens, que pour donner passage aux vaisseaux dans leur substance cellulaire.

Entre les corps de deux vertebres contiguës, est interposée une certaine substance qui tient une sorte de milieu entre la nature du ligament & celle du cartilage, laquelle est composée de fibres courbes concentriques, dont les extérieures sont les plus solides & les plus fermes; au lieu que celles du centre sont molles & pleines d'une liqueur glaireuse; raison pour laquelle les Anciens appelloient cette substance ligament muqueux, *ligamentum mucosum*. Elle est fortement attachée aux surfaces horisontales des corps des vertebres, & sert par conséquent non-seulement à éloigner les os les uns des autres, & à les tenir plus serrés sans qu'ils se rompent, mais aussi à les attacher les uns aux autres, en quoi elle est secondée par un ligament membraneux qui tapisse toute leur surface concave, & en outre par un autre ligament encore plus fort qui revêt leur surface antérieure convexe. C'est ce dernier qui consiste,

suivant la découverte que Blancard dit en avoir faite, en deux rangs de fibres tendineuses qui se croisent en forme d'X, ensorte qu'elles sont disposées alternativement sur toutes les vertebres, la premiere, la troisieme, la cinquieme & la septieme étant semblables, & la seconde, la quatrieme, la sixieme & la huitieme, distinctes de la premiere classe, mais semblables entre elles.

Nous pouvons établir comme une regle générale à laquelle il n'y a que peu d'exceptions, que les corps des vertebres sont plus petits & plus solides en-haut, mais en descendant plus gros & plus spongieux, & que les cartilages logés dans leurs intervalles sont plus épais, & les ligamens qui les environnent plus forts, à proportion de la grosseur des vertebres & de la quantité de mouvement qu'elles ont à faire; disposition qui fait que les plus grands fardeaux sont supportés sur une base plus large & mieux assurée, & que le milieu du corps est en état de suffire à des mouvemens considérables, ce qui est un fort grand avantage pour nous.

De chaque côté du corps de chaque vertebre, sort un pont osseux en-arriere & de côté, de l'extrémité postérieure duquel naissent deux apophyses, dont l'une s'éleve de biais & l'autre descend. Le côté lisse & plat de chacune de ces quatre apophyses qu'on appelle oblique, est revêtu d'un cartilage uni; & les deux apophyses inférieures de chaque vertebre s'y ajustent, & s'articulent avec les deux apophyses supérieures ou ascendantes obliques de la vertebre qui est au-dessous.

D'entre les apophyses supérieures & inférieures obliques de chaque côté, la vertebre s'allonge latéralement en forme d'apophyse appellée communément transverse.

Des racines postérieures des deux apophyses obliques & des deux transverses de chaque face, s'étend en-arriere une large lame osseuse oblique, où elles se rencontrent: c'est de-là que prend son origine la septieme & derniere apophyse des vertebres, laquelle pousse en-dehors, & est taillée à son extrémité en pointe aiguë & étroite, qu'on a appellée pour cette raison apophyse épineuse, d'où toute cette chaîne d'os a tiré son nom.

Outre le ligament commun qui revêt toute la surface extérieure de ces apophyses des vertebres, aussi-bien que celle de leurs corps, il y a des ligamens particuliers qui unissent l'une à l'autre toutes les vertebres contiguës.

La substance des apophyses est bien plus forte & plus solide que celle des corps des vertebres, ayant une lame externe plus épaisse, & n'étant pas aussi percée de trous.

Les sept processus ou apophyses, considérés conjointement comme formant la figure postérieure des vertebres, ont un creux au milieu de leur partie antérieure; & cette concavité, jointe à la partie postérieure des corps, fait un grand trou qui répond à un autre semblable de la vertebre supérieure & de l'inférieure. Ainsi les trous de toutes les vertebres pris ensemble, forment un long conduit, lequel est large ou étroit à proportion du volume de moelle spinale qu'il contient.

A ces ponts ou lames latérales qui joignent les corps des vertebres à leurs apophyses, on remarque en-haut & en-bas une entaillure demi-circulaire; qui répondant exactement à de semblables dans les os contigus lorsque les vertebres sont jointes, forment un trou rond de chaque côté d'une vertebre à l'autre, par lesquels passent les nerfs qui tirent leur origine de la moelle spinale, & les vaisseaux sanguins.

Quant aux articulations des véritables vertebres, elles sont doubles; car leurs corps sont joints par synchondrose, & leurs apophyses obliques sont articulées par la troisieme sorte de ginglyme, par où il paroît que leur centre de mouvement change selon les différentes positions du tronc: car quand nous nous courbons en-devant, la partie supérieure qui est mue, porte entierement sur les corps des vertebres; si au contraire nous nous plions en-arriere, ce sont les processus obliques qui la supportent; si nous nous penchons sur un côté, alors nous portons sur les processus obliques de ce côté & sur une partie des corps des vertebres; quand nous nous tenons droits, nous portons à la fois & sur les corps & sur les processus obliques.

De-là il suit, 1. Que comme les jointures dont l'*épine* est composée, sont en si grand nombre, la moelle spinale, les nerfs & les vaisseaux sanguins ne sont pas sujets à des compressions & à des tiraillemens, comme ils le seroient sans cela lors des mouvemens du tronc; attendu qu'il faut que plusieurs vertebres soient employées à chaque mouvement de l'*épine*, & que par conséquent il se fait toujours alors une petite courbure à l'endroit où se joignent deux vertebres. 2. Que l'attitude droite est la plus ferme & la plus assurée, parce que la surface de contact des points d'appui est plus large, & que le poids porte dessus plus perpendiculairement. 3. Que les muscles qui meuvent l'*épine* ont plus de force pour amener le tronc à une attitude droite, que pour se prêter à aucune autre; car pour le courber en-devant, en-arriere ou sur les côtés, il faut que les muscles qui concourent à ces actions s'approchent des centres de mouvement; & par conséquent leur lévier est plus court que quand le centre du mouvement est sur la partie des vertebres opposée à celle où ces muscles sont insérés, comme il arrive quand le tronc est droit. C'est une chose indispensable, parce qu'à mesure que l'*épine* s'écarte de la position perpendiculaire, le poids du corps l'incline bientôt du côté que nous voulons; au lieu que quand nous nous tenons droits, ce grand poids est plus que contrebalancé. 4. Qu'en calculant la force qu'employent les muscles qui meuvent l'*épine*, il en faut distribuer une partie pour l'action des cartilages d'entre les vertebres, qui dans tout mouvement qui s'écarte de l'attitude droite, sont tirés d'un côté & comprimés de l'autre; mouvemens qui tous deux sont opposés à cette force: au lieu que le tronc étant dans une attitude droite, ces mêmes cartilages aident par leur force naturelle. 5. Il est aisé de découvrir par les principes établis, la raison du phénomene observé par M. Wasse, que notre taille est allongée le matin & diminuée le soir: cette raison est que les cartilages intermédiaires des vertebres, pressés tout le jour par le poids de notre corps, sont le soir plus compactes & plus minces: mais après que pendant la nuit ils ont été remis de cette pression, ils reprennent leur épaisseur; & à voir varier le volume de chaque partie suivant le plus ou moins de distension ou de réplétion des vaisseaux qui la composent, nous concevrons aussi comment il se fait qu'après un bon repas nous nous trouvons plus grands, & plus petits au contraire après les longs jeûnes ou les évacuations; différence, qui, selon l'observation qu'en a fait l'Abbé Fontenu, vient principalement, sinon uniquement, du plus ou moins d'épaisseur des cartilages. 6. Les différentes articulations des corps & des processus obliques des vertebres, & le plus ou moins de force des différens ligamens, font bien voir que leur destination est plus de faciliter le mouvement en-devant que celui d'en-arriere; ce dernier étant beaucoup moins d'usage, & même sujet à l'inconvénient de rompre, par un tiraillement excessif, les vaisseaux sanguins qui sont contigus aux corps des vertebres.

Les vertebres au tems de la naissance n'ont pour l'ordinaire que trois parties osseuses unies par des cartilages; savoir, les corps qui ne sont pas encore tout-à-fait ossifiés; un os long & courbé de chaque côté, sur lequel on voit un petit commencement du pont osseux, les processus obliques complets, les processus transverses & les lames obliques commencés, & point encore du tout de processus spinal; ce qui fait que les tégumens ne sont point exposés à être blessés par les extrémités aiguës de ces apophyses épineuses, comme ils le seroient s'il y avoit des pointes osseuses, tandis que l'enfant est dans la matrice dans une attitude cour-

bée, ou lors de la preſſion qu'il éprouve pendant l'accouchement.

Du méchaniſme général de l'*épine*, on peut déduire aiſément toutes les différentes courbures contre-nature dont l'*épine* eſt capable : car ſi une ou plusieurs vertebres ſont d'une épaiſſeur inégale à des côtés oppoſés, il faudra que l'*épine* penche ſur le côté le plus mince, qui ne ſoutenant que la moindre partie du poids du corps ſera de plus en plus comprimé, & qui par conſéquent ne pourra pas s'étendre autant que l'autre côté, qui étant bien moins chargé, aura toute l'aiſance propre à le laiſſer groſſir exceſſivement. Les cauſes d'où provient cette inégalité d'epaiſſeur dans différens côtés des vertebres, peuvent varier; car elle peut provenir d'une diſtenſion trop forte des vaiſſeaux d'un côté, ou d'un accroiſſement contre-nature de l'épaiſſeur de cette partie, ou, ce qui eſt encore plus commun, de l'obſtruction des vaiſſeaux, qui empêche l'application de la ſubſtance alimentaire néceſſaire à l'os, ſoit que cette obſtruction dépende de la diſpoſition vicieuſe des vaiſſeaux ou des fluides, ou qu'elle ſoit produite par une preſſion mécanique inégale, occaſionnée par la foibleſſe paralytique des muſcles & des ligamens, ou par l'action extraordinairement ſpaſmodique des muſcles ſur un côté de l'*épine* ou par la longue continuité ou la repriſe fréquemment réitérée d'une poſture éloignée de la droite. Dans tous ces cas, il arrive également que les vertebres s'épaiſſiront du côté où les vaiſſeaux ſont libres, & demeureront minces au côté oppoſé où les vaiſſeaux ſont étrécis ou obſtrués. Toutes les fois qu'il arrive une pareille courbure contre-nature, il s'en enſuit preſque infailliblement une autre, mais dans une direction oppoſée à la premiere, tant parce que les muſcles du côté convexe de l'*épine* étant tiraillés, il faudra qu'ils tirent avec plus de force les parties auxquelles leurs extrémités ſeront attachées, que parce que la perſonne incommodée fera ſes efforts pour maintenir le centre de gravité de ſon corps dans une direction perpendiculaire à ſa baſe, enſorte que les muſcles ſoient ſoulagés de leur violent état de contraction, qui durant perpétuellement ne manqueroit pas de cauſer de la méſaiſance & de la douleur.

Comprenant une fois comment ſe forment ces courbures contre-nature de l'*épine*, il ſera plus aiſé de former un prognoſtic juſte ſur l'indiſpoſition du malade, & d'imaginer la méthode propre à y remédier, laquelle doit être variée par rapport aux remedes internes ſelon les différentes cauſes d'où provient l'incommodité : mais une indication générale que le Chirurgien doit ſuivre, c'eſt d'affoiblir la puiſſance courbante, en augmentant la compreſſion ſur la partie convexe de la courbure, & la diminuant ſur la partie concave. Or la maniere de pratiquer cette méthode eſt différente ſuivant la différence des cas, & exige qu'on faſſe une attention particuliere aux différentes circonſtances de l'incommodité & de la perſonne incommodée.

Dans pluſieurs cas de cette nature, j'ai imaginé quelques regles ſimples & fort avantageuſes par rapport aux poſtures dans leſquelles on doit faire tenir la perſonne incommodée.

Il eſt encore aisé de déduire de-là la raiſon pour laquelle les vieilles gens ſont la plûpart courbés en-devant, & viennent au point de ne pouvoir plus du tout redreſſer leur *épine*, qui eſt que leurs cartilages ſe rident en ſe durciſſant; & comme cette corrugation arrive principalement & le plutôt dans les endroits où les cartilages ſont le moins tendus, cette courbure commence à ſe remarquer d'abord aux vertebres du dos, ou du moins les épaules deviennent rondes.

Quoique les vertebres vraies ſoient à peu près toutes de la ſtructure que j'ai décrite, cependant à cauſe de quelques particularités propres à quelques-unes d'elles, on les diviſe communément en trois claſſes, les *cervicales*, les *dorſales* & les *lombaires*.

Les cervicales ſont les ſept vertebres d'en-haut, qu'on diſtingue aiſément des autres par les marques qui ſuivent.

Elles ſont toutes, excepté la premiere, d'une longueur à peu près égale. Leurs corps ſont petits & plus ſolides que ceux des autres, & applatis ſur la partie antérieure pour faire place à l'œſophage; ſi ce n'eſt que cet applatiſſement vienne de la preſſion que ce conduit fait deſſus, & de l'action des muſcles *longs du cou droits* & des antérieurs. La ſurface poſtérieure qui eſt plate auſſi, eſt ordinairement inégale, & donne naiſſance à de petites apophyſes où les ligamens ſont attachés. La ſurface ſupérieure des corps de chaque vertebre forme un creux, au moyen d'une apophyſe mince & ſituée de biais, qui s'éleve de chaque côté; & la ſurface inférieure eſt auſſi creuſée d'une maniere différente de la premiere; car le bord poſtérieur s'éleve un peu, & l'antérieur eſt prolongé conſidérablement. C'eſt par-là que les cartilages d'entre ces os ſont fermement unis, & que l'articulation d'une vertebre avec la ſuivante eſt fortement aſſurée.

Les cartilages d'entre ces vertebres ſont plus épais, du moins par rapport à leur volume, que ceux qui appartiennent aux vertebres du thorax, parce qu'ils ſont deſtinés à un plus grand mouvement, & ſont plus épais à leur partie antérieure; ce qui eſt la raiſon pour laquelle les vertebres avancent davantage en-devant, à meſure qu'elles vont en deſcendant.

Les apophyſes obliques de ces os du cou méritent plus juſtement ce nom que celles de toutes les autres vertebres. Elles ſont ſituées en biais, les apophyſes ſupérieures ayant leurs ſurfaces unies & preſque plates, préſentant une face oblique par-derriere & en-deſſus; & les apophyſes inférieures obliques, avec ces ſurfaces, regardant obliquement en-devant & en-deſſous.

Les apophyſes tranſverſes de ces vertebres ſont figurées tout autrement que celles des autres os de l'*épine* : car outre le proceſſus commun qui s'éleve d'entre les apophyſes obliques de chaque côté, il y en a un ſecond qui ſort du côté du corps des vertebres; & tous deux après avoir laiſſé un trou circulaire pour le paſſage des arteres & des veines cervicales, s'uniſſant enſemble, ſont conſidérablement creuſés à leur partie ſupérieure, ayant les côtés élevés pour défendre les nerfs qui paſſent dans le creux; & enfin chaque côté ſe termine par une pointe en bouton, pour l'inſertion des muſcles.

Les apophyſes épineuſes de ces os cervicaux, ſont fort étroites par derriere, plus courtes que celles de toutes les autres vertebres, & fourchues ou doubles à leur extrémité; c'eſt ce qui fait qu'elles prêtent une inſertion plus commode aux muſcles, & facilitent en arriere un mouvement conſidérable.

Les trous d'entre les ponts oſſeux qui ſe joignent pour le paſſage des nerfs provenans de la moelle ſpinale, vont en s'élargiſſant vers le bas des deux vertebres auxquelles ils ſont communs.

La ſubſtance des vertebres cervicales, ſurtout de leurs corps, n'eſt pas ſi poreuſe ni ſi tendre que celle des deux autres claſſes des vertebres.

Juſques-là toutes les vertebres cervicales ſe reſſemblent: mais outre ces caracteres communs, elles en ont de particuliers, qui les différencient les unes des autres; raiſon pour laquelle nous ſerons obligés de parler de chacune ſéparément.

La premiere à cauſe de ſon uſage qui eſt de ſoutenir le globe de la tête a le nom d'*atlas* : quelques Auteurs l'ont auſſi appellée épiſtrophée (*Epiſtrophea*) à cauſe de ſon mouvement de rotation ſur la vertebre ſuivante.

L'*atlas* différente en cela des autres vertebres de l'*épine*, n'a point de corps : mais elle a en place, une arcade oſſeuſe, laquelle, dans ſa partie antérieure convexe, a une petite élévation, où les muſcles longs du cou ſont inſérés; & à chaque côté de cette protubérance eſt une petite cavité, où prennent leur origine les petits droits internes,

internes, dont on attribue communément mais à tort, la découverte à Cowper. Les parties supérieures & inférieures de l'arcade sont rudes & inégales, à l'endroit où sont attachés les ligamens qui joignent cette vertebre à l'os occipital, & à la seconde vertebre. La partie postérieure de l'arcade est concave, unie & couverte d'un cartilage qu'on découvre dans les sujets récens, où s'engendre l'apophyse odontoïde de la seconde vertebre. Ce creux laisse un passage à la moelle spinale, qui paroît faire un plus gros volume dans cette vertebre que dans aucune autre. De chaque côté de cette cavité on remarque une petite sinuosité inégale, où sont attachés les ligamens qui vont aux côtés de l'apophyse odontoïde de la vertebre suivante; & à chaque côté une petite protubérance & affaissement inégal, où est attaché le ligament transverse, qui assure l'apophyse odontoïde dans la sinuosité, & l'empêche de blesser la moelle spinale lors des fléchissemens de la tête.

L'atlas n'a pas d'apophyse épineuse, non plus que de corps: mais il a en place une large arcade osseuse, afin que les muscles qui passent sur cette vertebre en cet endroit, ne soient point blessés, lorsque la tête se porte en arriere. A la partie postérieure & supérieure de cette arcade sont deux affaissemens, où prennent leur origine les petits droits postérieurs; & à la partie inférieure sont deux autres sinuosités dans lesquelles sont attachés les ligamens qui joignent cet os au suivant.

Les processus supérieurs obliques de cet atlas sont larges & creux, & plus élevés à leur bord interne qu'à l'externe, ce qui assure d'autant plus leurs articulations avec les processus condyloïdes de l'os occipital: car, comme je l'ai remarqué d'après Galien, dans la description de ces condyles, ils ne peuvent glisser ni d'un côté ni d'un autre; & de plus cette protubérance sert à défendre la fosse ou le canal formé derriere la partie externe & postérieure de chacun d'eux, où les arteres vertébrales font un tour circulaire, près d'entrer dans le grand trou occipital, & à l'endroit où sort la dixieme paire des nerfs. Les processus inférieurs obliques sont larges, étendus de dedans en-dehors & en embas, & tant soit peu creusés; ensorte que cette premiere vertebre, différente en cela des six autres, reçoit en-dessus & en-dessous les os avec lesquels elle est articulée.

Les processus transverses ne sont ni bien creux ni fourchus, mais sont plus gros & plus longs que ceux d'aucune autre vertebre du cou; & plusieurs muscles y ont leur origine ou leur insertion. Ceux des muscles attachés aux processus transverses qui servent à mouvoir cette vertebre sur la seconde, acquierent un levier considérable par la distance de chacun de ces longs processus par rapport à l'axe de révolution.

Les condyles de l'os occipital ont un mouvement en devant & en arriere dans les processus supérieurs obliques de cette vertebre, par le moyen de leur double arthrodie, qui fait la troisieme espece de ginglyme: mais ils ne peuvent avoir que très-peu de mouvement d'un côté ou d'un autre; & se meuvent encore moins circulairement, le mouvement circulaire de la tête se faisant par la rotation de l'atlas sur la seconde vertebre.

Dans les enfans nouveaux-nés l'atlas n'a que les deux parties latérales d'ossifiées, l'arcade intérieure qui tient lieu de corps n'étant encore que cartilagineuse.

La seconde vertebre du cou s'appelle dentée (*dentata*) à cause de l'apophyse odontoïde qu'elle a à la partie supérieure de son corps. Quelques Auteurs l'appellent épistrophée, mais mal-à-propos: cette dénomination étant plus propre à désigner la premiere qui se meut sur celle-ci comme sur son axe.

Le corps de cette vertebre est d'une figure à peu près pyramidale, sa partie inférieure étant large & évasée surtout en-devant, à l'endroit où il entre dans le creux de la vertebre inférieure; au lieu que sa partie supérieure a un processus de forme quarrée, avec une petite pointe qui s'éleve du milieu. C'est cette pointe qu'on a imaginé ressembler à une dent, & qui a fait donner à cette vertebre le nom de dentée. La surface antérieure de ce processus est cylindrique, égale, & couverte d'un cartilage, par où il joue dans le creux de l'arcade antérieure de la premiere vertebre. La surface postérieure est à peu près disposée de même, à l'effet de se mouvoir sur le ligament croisé qui est cartilagineux au milieu. Des côtés de l'apophyse odontoïde sortent les ligamens qui l'attachent à la premiere vertebre, & de sa pointe en sort un autre qui est envoyé à l'os occipital: Immédiatement au-dessous des deux ligamens latéraux, on découvre une sinuosité de chaque côté, par où s'échappent les premiers nerfs vertébraux.

Les processus supérieurs obliques de cette vertebre dentée, sont gros, dans une position presque horisontale, & tant soit peu convexes, à l'effet d'être adaptés aux processus inférieurs de la premiere vertebre. Quelques Auteurs prétendent qu'il y a un cartilage mobile entre ces processus obliques de la premiere & de la seconde vertebre: mais pour moi, je ne l'ai jamais pu trouver. Les processus inférieurs obliques de la vertebre dentée, répondent exactement à la description que nous avons donnée de ceux qui sont communs à toutes les vertebres cervicales.

Les processus transverses different de ceux des autres vertebres cervicales, en ce qu'ils sont plus courts, un peu creusés à leur partie supérieure, & ne sont point fourchus à leur extrémité, & que les canaux par lesquels passent les arteres cervicales, sont situés à peu près au milieu de la substance du processus réfléchi en-dehors; ensorte que le cours de ces vaisseaux peut être dirigé vers les processus transverses de la premiere vertebre, qui sont plus prolongés, & forcent par conséquent les arteres à faire un tour: mais si dans une partie aussi mobile qu'est le cou, l'artere n'étoit pas défendue par un os & attachée à cet os, il ne se pourroit gueres faire de mouvement sans qu'elle risquât d'être comprimée, ce qui arrêteroit le cours des liquides, & occasionneroit toutes les suites malheureuses qui peuvent s'en ensuivre. Le même mécanisme est toujours observé toutes les fois qu'il y a une courbure subite à une grosse artere. Voilà le troisieme exemple que nous en voyons. Le premier étoit le passage des parotides par les os temporaux; & le second, celui qui vient d'être décrit en parlant des arteres vertébrales qui tournent autour des processus obliques de la premiere vertebre, pour arriver au grand trou de l'os occipital.

Le processus épineux de cette vertebre dentée est épais, fort & court, pour donner origine aux grands muscles droits, & aux obliques inférieurs, & prévenir la contusion de ces muscles en tirant la tête en arriere.

Cette seconde vertebre lors de la naissance, consiste en quatre apophyses osseuses; car outre les trois que j'ai dit être communes à toutes les vertebres, l'apophyse odontoïde de cet os commence à s'ossifier au milieu, & à se joindre comme un appendix au corps de l'os. C'est la raison pour laquelle les Sages-femmes doivent mettre des têtieres aux enfans nouveaux-nés, pour empêcher que leur tête ne se porte trop en arriere, jusqu'à ce que les muscles aient atteint une force suffisante, pour n'avoir plus rien à craindre de ce mouvement dangereux.

Une fois instruits de la structure & de l'articulation de la premiere & de la seconde vertebre, & de la force & de la connexion de leurs ligamens, il ne nous est pas bien difficile de concevoir les mouvemens qui s'exécutent sur ou avec la premiere, quoique ce sujet ait été autrefois la matiere de disputes vives entre plusieurs grands Anatomistes. Ce n'est pas mon dessein à présent d'entrer dans le détail des raisons avancées de part & d'autre: mais simplement d'exposer le fait, de maniere qu'on puisse s'en convaincre en écartant les muscles qui dans un sujet récent, cachent à la vue ces deux jointures, & en faisant tourner la tête dans toutes les différentes positions dont elle est capable. Cela fait, on observera que la tête se meut en devant & en arriere sur la premiere vertebre, comme nous l'avons déja dit;

au lieu que l'atlas fait sa rotation sur la seconde vertebre, les processus obliques inférieurs de la premiere n'ayant pas de peine à jouer circulairement sur les processus obliques supérieurs de la seconde, & son corps ou son arcade antérieure ayant une rotation sur l'apophyse odontoïde, dans laquelle le ligament perpendiculaire qui va de la pointe de l'apophyse odontoïde à l'os occipital n'agit point, au lieu que les ligamens latéraux qui attachent l'apophyse odontoïde aux côtés de la premiere vertebre, sont affectés tout différemment; car l'un est court & lâche du côté par où la face est tournée par la rotation, tandis que l'opposé est au contraire allongé & tendu, & empêche par sa résistance que la tête ne tourne trop en arriere; ensorte que ces ligamens latéraux sont les véritables modérateurs de la rotation de la tête, laquelle se fait avec plus ou moins d'étendue selon que ces ligamens sont plus ou moins forts & longs, & plus ou moins capables de distension. Outre cette révolution sur son axe, la premiere vertebre est encore capable d'un petit mouvement à droite & à gauche: mais elle ne peut se mouvoir en arriere ni en devant, à cause de l'arcade antérieure de la premiere vertebre, & du ligament croisé, qui est étroitement appliqué à l'apophyse odontoïde. Le mouvement en-devant eût été d'une dangereuse conséquence, en ce qu'il auroit amené le commencement de la moelle spinale sur la pointe de l'apophyse odontoïde.

Le mouvement rotatoire de la tête nous est utile pour bien des usages, en nous donnant la facilité d'appliquer avec beaucoup de promptitude les organes de nos sens sur les objets, & d'ailleurs il étoit à propos que l'axe de rotation fût en cet endroit; car s'il eût été bien loin de la tête, lorsque la tête se seroit écartée à quelque distance de la ligne perpendiculaire à cette petite jointure mobile, comme elle auroit acquis par cet écartement un long levier; à chaque tour qu'elle auroit fait inconsidérément, elle auroit rompu les ligamens qui l'attachent avec les vertebres; ou bien il auroit fallu que ces ligamens fussent beaucoup plus forts qu'ils ne doivent être pour pouvoir être attachés à d'aussi petits os. Et ce mouvement circulaire ne pourroit pas non plus sans danger se faire sur la premiere vertebre, parce que la partie immobile de la moelle allongée en est si proche, qu'à chaque tour, le commencement de la moelle allongée auroit été en danger de s'y prendre & d'être offensé par la compression qui se feroit faite sur ses tendres fibrilles. En un mot, il est aisé de se convaincre par toutes ces observations, que la promptitude du mouvement circulaire de la tête, nous est d'un grand usage; & que cette seconde vertebre du cou est tout-à-fait propre par sa structure & sa situation à être l'axe du mouvement de la tête.

Mais c'est ici la place d'observer que les ligamens latéraux, ou modérateurs, bornent tellement le mouvement de cette jointure, que quoiqu'elle puisse nous servir en quantité d'occasions, il en est pourtant de fréquentes où il nous faut tourner le visage bien au-delà de ce que cette jointure pourroit permettre, sans qu'il y eût danger qu'elle pinçât la moelle spinale, ou que les processus obliques de la vertebre fussent luxés; c'est pourquoi pour tourner le visage bien en arriere, nous augmentons la rotation en l'aidant un peu, par chacune des autres vertebres du cou, par celles des lombes & par la plupart des jointures des extrémités inférieures. Cette combinaison d'un grand nombre de jointure pour l'exécution d'un seul mouvement s'observe aussi dans plusieurs autres parties du corps, quoique communément ces mouvemens passent pour être formés par une jointure unique.

Quelques-uns appellent la troisieme vertebre du cou, axe (*axis*) mais sans fondement, ce nom appartenant plus proprement à la seconde. Cette troisieme & les trois inférieures n'ont rien de particulier dans leur structure, qui est la même que celle que nous avons décrite en parlant des vertebres du cou en général; observant seulement qu'elles sont plus grosses à mesure qu'elles descendent.

La septieme vertebre du cou approche beaucoup pour la forme de celles du dos, ayant les surfaces supérieures & inférieures de son corps moins creuses que les autres; ses processus obliques sont plus perpendiculaires; & ses apophyses épineuses non plus que les transverses ne sont point fourchues. Cette septieme aussi-bien que la sixieme vertebre du cou, ont le trou que forment leurs processus transverses plus ordinairement divisé par un petit pont en croix, qui avance entre la veine & l'artere vertébrale, que les autres vertebres.

Voici les caracteres particuliers par lesquels on peut distinguer des autres vertebres de l'*épine* les douze dorsales.

Leurs corps sont d'une grosseur mitoyenne entre ceux des vertebres du cou & ceux des lombaires. Ils sont plus convexes par devant, que ceux des deux autres classes, & applatis sur les côtés par la pression des côtes qui y sont insérées dans de petites cavités. Cet applatissement des côtés qui donne à ces vertebres la figure d'un demi-ovale, est avantageux, en ce qu'il procure une plus ferme articulation aux côtes, facilite la division de la trachée-artere à un petit angle, & garantit les autres gros vaisseaux dans leur cours, de l'action des organes vitaux. La partie postérieure de ces corps est plus concave qu'elle ne l'est dans l'une ou l'autre des deux autres classes. Leurs surfaces supérieures sont toutes horisontales & ont leurs bords garnis d'épiphyses, qui, à ce que prétend Fallope, ne sont autre chose que quelques parties des ligamens qui s'y rendent, lesquelles sont devenues osseuses. Les cartilages placés entre les corps de ces vertebres sont plus minces que dans les autres vertebres vraies, & contribuent à la concavité de cette portion de l'*épine* à sa partie antérieure, en ce qu'ils sont plus minces près du bord antérieur des vertebres.

Les processus obliques sont placés dans une situation presque perpendiculaire, les supérieurs biaisant seulement un peu en devant, & les inférieurs autant en arriere. Ni ces processus obliques ni les os du corps n'ont une convexité ou une concavité qui mérite d'être remarquée. On observe à leurs racines une petite aspérité, où sont insérés les ligamens qui environnent leurs articulations; & sur la surface postérieure de l'os entre les processus des côtés opposés, il s'en éleve plusieurs petites fort pointues, où sont attachés de forts ligamens.

Les processus transverses des vertebres dorsales sont longs, plus épais à leur extrémité qu'au milieu, & tournés obliquement en arriere, ce qui est un effet de la pression des côtes, dont les tubercules sont insérés dans un enfoncement voisin du commencement de ces processus.

Les processus épineux sont longs, taillés en pointe menue, & descendent en biaisant; à la partie supérieure de leur surface postérieure, s'éleve un petit bord, qui est reçu par une petite rainure dans la surface antérieure du processus épineux, qui est immédiatement au-dessus & avec lequel il est attaché par un ligament; il n'est pas susceptible de beaucoup de mouvement, de peur que le cœur & les poumons ne soient troublés dans leurs actions.

Le conduit de la moelle spinale est plus circulaire, & répond à la figure d'une corde, & est plus petit en cet endroit que dans toutes les autres vertebres; & il y a plus de ces trous que forment les ponts osseux, pour le passage des nerfs dans les vertebres supérieures que dans les inférieures.

Les corps des quatre vertebres dorsales supérieures s'écartent de la regle des autres vertebres, qui deviennent plus gros à mesure qu'ils vont en descendant; car la premiere de ces quatre est la plus grosse, & les trois autres inférieures vont en appetissant par degrés, pour donner à la trachée-artere & aux gros vaisseaux la facilité de se partager à petits angles.

Les deux vertebres supérieures du dos, au lieu de saillir en-devant, sont applaties par l'action des muscles longs du cou & des grands droits.

La grandeur proportionnelle des deux petits enfoncemens pratiqués dans le corps des vertebres pour recevoir les têtes des côtes, paroît variée de la maniere qui suit: l'enfoncement du bord supérieur de chaque vertebre, va en décroissant, à mesure qu'on descend, jusqu'à la quatrieme; puis va ensuite en augmentant.

Les processus transverses sont plus longs, à mesure qu'on descend jusqu'à la septieme ou huitieme vertebre, & ont leurs surfaces unies pour recevoir les tubercules des côtes, regardant toujours en embas de plus en plus: mais à mesure qu'ils descendent, ils deviennent plus courts, & leurs surfaces unies sont tournées plus en en-haut.

Les processus épineux des vertebres du dos vont par degrés en s'alongeant & en biaisant de plus en plus, à commencer par la premiere vertebre jusques à la huitieme & la neuvieme en descendant; après quoi ils redeviennent considérablement plus courts & plus droits.

La premiere vertebre a outre un creux pratiqué dans son bord inférieur, pour contribuer à la cavité qui reçoit la seconde côte, une autre cavité toute entiere, où s'emboîte la tête de la premiere côte.

La seconde porte le nom d'axillaire, & n'a rien de particulier dans sa configuration.

La onzieme a souvent dans son corps toute la cavité nécessaire pour recevoir l'onzieme côte, & n'a point de surfaces polies à chaque processus transverse.

La douzieme reçoit toujours toute la tête de la derniere côte, & n'a point de surface polie à ses processus transverses qui sont fort courts. Les surfaces polies de ses processus obliques inférieurs regardent en dehors, comme font les lombaires. Et en effet, on peut dire en général que les vertebres dorsales supérieures ont quelque ressemblance avec celles du cou; & les inférieures avec les lombaires.

La derniere classe des vertebres vraies est celle des lombaires qui sont au nombre de cinq, & sont distinguées des autres vertebres par les marques qui suivent.

1. Leurs corps, quoique d'une forme circulaire à leur partie antérieure, sont un peu oblongs d'un côté à l'autre; ce qui peut être occasionné par la pression des gros vaisseaux & des visceres contigus à la partie antérieure. Les épiphyses qu'ils ont à leurs bords sont plus grosses, & par conséquent les surfaces supérieure & inférieure de leurs corps, sont plus concaves que celles des vertebres du dos. 2. Les cartilages d'entre ces vertebres sont les plus épais de tous, & rendent l'*épine* convexe en-dedans de l'abdomen, leur plus grande épaisseur étant de ce côté-là. 3. Les processus obliques sont forts & profonds, ceux des côtés opposés étant presque placés parallelement l'un à l'autre, les superieurs qui sont concaves, regardant en-dedans, & les convexes en-dehors; ce qui fait que ces vertebres se reçoivent l'une l'autre par en-haut, & sont reçues par embas, ce qui ne se fait pas d'une maniere si marquée par rapport aux autres vertebres. 4. Leurs processus transverses, sont petits, longs & tournés en en-haut, pour donner un mouvement aisé à chaque os, & une insertion suffisante aux muscles, & pour supporter & défendre les parties internes. 5. Entre les racines des processus supérieurs obliques & des transverses, on remarque une petite protubérance, où sont insérés quelques-uns des muscles qui meuvent le tronc du corps. 6. Leurs processus épineux sont forts, étroits & horisontaux, avec des côtés larges & plats, & un bord étroit en-dessus & en-dessous, ce dernier étant déprimé de chaque côté par les muscles: & à la racine de ces bords se voyent des surfaces inégales où s'attachent des ligamens. 7. Le canal qui contient la moelle spinale est plus large en cet endroit qu'au dos. 8. Les trous qui donnent passage aux nerfs, sont formés des vertebres contigues plus également que dans les autres, seulement celle de dessus en fournit la plus grande partie.

Les processus transverses & épineux de la vertebre mitoyenne des lombes, sont les plus longs & les plus épais, & vont en décroissant vers le haut & vers le bas, ensorte que les processus de la premiere & de la cinquieme sont les moindres; ce qui est très-nécessaire singulierement par rapport aux processus transverses de ces deux vertebres, parce que s'ils étoient longs, ils offenseroient les côtes ou les os des iles, ou froisseroient les muscles qui sont placés entre deux, lors de l'inflexion de l'*épine* vers un côté.

Les épiphyses qui environnent les bords de ces vertebres sont plus élevés dans les deux plus basses, que dans aucune autre, & conséquemment les font paroître plus creuses au milieu que les autres.

Le corps de la cinquieme vertebre est plus mince que celui de la quatrieme. Le processus épineux de cette cinquieme est plus petit, & les processus obliques regardent plus en arriere & en-devant, que dans toute autre vertebre lombaire.

De ce qui précede, on peut déduire les usages des vertebres vraies, & les réduire à ce petit nombre de chefs; nous faire tenir une posture droite; donner un mouvement suffisant & sûr à la tête, au cou & au tronc du corps, dans toutes les occasions nécessaires; & enfin, supporter & défendre les visceres & les autres parties molles.

Après avoir considéré la structure des vertebres particulieres & leurs attaches; c'est ici la place de remarquer quelle attention la nature a prise pour qu'on ne puisse les séparer que très-difficilement l'une de l'autre; car leurs corps sont tellement engagés les uns dans les autres, qu'il n'est pas possible qu'ils se déplacent d'aucune maniere, comme dans les vertebres du cou; ou bien ces corps sont appuyés sur tous les côtés, comme celles du dos le sont par les côtes; ou leurs surfaces de contact sont si larges, & leurs ligamens si forts & si solidement attachés, qu'ils en rendent la séparation presque impraticable; telles sont celles des lombes; tandis que la profondeur & l'articulation des processus obliques, sont exactement proportionnés à la quantité de mouvement que les autres parties de l'os lui permettent, ou que les muscles lui font faire. Cependant comme ces processus obliques sont petits, & par conséquent incapables d'assurer l'union autant que des corps plus larges, ils cederont les premiers à une force disjonctive. Mais aussi leur dislocation n'est pas à beaucoup près d'une si pernicieuse conséquence; quoique leur déplacement occasionne à la vérité le tiraillement des muscles, des ligamens & de la moelle spinale même. Au lieu que si c'étoit le corps de la vertebre qui fût dérangé de sa place, la moelle spinale seroit totalement comprimée ou entierement détruite.

Les fausses vertebres composent la pyramide inférieure de l'*épine*: elles sont avec raison distinguées d'avec les autres par l'épithete de fausses; parce que quoique chacune d'elle ressemble aux véritables vertebres par la figure, cependant aucune n'est d'un pareil usage pour les mouvemens du tronc du corps, toutes étant intimement unies, excepté à un endroit, où est une jointure mobile; ce qui fait qu'on divise communément les vertebres fausses en deux os, l'os sacrum & le coccyx. Voyez *coccyx* & *sacrum os*. Monro, *Ostéologie*.

*Les cartilages de l'épine du dos.*

Les cartilages de toutes les vertebres en général, sont de deux sortes: les uns sont propres à chaque vertebre. Les autres sont communs à toutes les vertebres qui se suivent immédiatement. Les premiers sont cartilages d'articulation; les autres sont cartilages de symphyse.

Les cartilages d'articulation, ou cartilages articulaires propres des vertebres de toute l'*épine* du dos, sont les quatre dont les facettes des petites apophyses ou apophyses articulaires de chaque vertebre sont incrustées. Ils sont dans leur état naturel très-blancs, très-polis, & ont beaucoup plus d'épaisseur que dans les os secs. Leur circonférence répond à celle des facettes, excepté aux endroits où il se trouve une espece de petite échancrure superficielle. Ceux des deux premieres vertebres du cou, & ceux des vertebres des lombes paroissent les plus épais de tous.

Les deux inférieurs des cartilages articulaires de la premiere vertebre, & les deux supérieurs de la seconde paroissent dans les os frais avoir quelque disproportion entre eux, mais moins que dans les os secs. On trouve dans quelques sujets des cartilages mobiles ou inter-articulaires entre les mêmes apophyses de ces deux premieres vertebres.

La premiere vertebre du cou a une petite incrustation cartilagineuse, au milieu de la concavité de son arc antérieur; & la dent ou apophyse odontoïde de la seconde vertebre, a sur le devant une pareille incrustation articulaire, proportionnée à celle de la premiere. Ainsi ces deux vertebres ont pour l'ordinaire chacune six cartilages articulaires, sans les inter-articulaires dont je viens de parler.

Les vertebres du dos, outre les quatre cartilages articulaires de leurs petites apophyses, en ont d'autres qui n'appartiennent pas à leurs articulations propres; ce sont ceux qui encroûtent les fossettes latérales des corps de ces vertebres, & qui encroûtent les fossettes des apophyses transverses de ces mêmes vertebres, & servent à leur articulation avec les côtes.

Les cartilages de symphyse sont placés entre les corps des vertebres, de sorte que la face inférieure du corps d'une vertebre; & la face supérieure de la vertebre suivante, renferment dans leur intervalle un de ces cartilages, & y sont intimement unies; la largeur de ces cartilages, & leur circonférence répondent exactement à la largeur & au contour des faces auxquelles ils sont attachés, leur hauteur ou épaisseur est différente dans les différentes classes des vertebres. Ceux des vertebres des lombes ont trois ou quatre lignes d'épaisseur, selon la grandeur du corps de l'homme, ils sont moins épais dans les vertebres du cou, & encore moins dans celles du dos.

Chacun en particulier n'est pas partout d'une égale épaisseur, ceux du cou & ceux des lombes paroissent plus épais sur le devant qu'en arriere. Ceux du dos au contraire paroissent avoir un peu plus d'épaisseur en arriere, qu'en devant. Ces différences sont plus remarquables dans les vertebres qui sont au milieu, & vers le milieu de chaque classe, que dans celles qui en sont éloignées.

Ces cartilages, par rapport à leur structure interne, sont différens de tous les autres cartilages du corps humain; ce n'est qu'en blancheur & en élasticité qu'ils leur ressemblent. En regardant la surface de leurs contours ils paroissent uniformes & massifs, comme les autres le sont pour l'ordinaire. Mais les ayant coupés parallelement aux faces des vertebres, de façon qu'une moitié reste attachée à la face d'une vertebre, & l'autre moitié reste attachée à la face d'une autre; si alors on l'examine, on verra qu'il est composé de plusieurs cerceaux cartilagineux très-minces, renfermés les uns dans les autres, comme autour d'une espece de centre avec très peu d'intervalle entre leurs contours; ils paroissent plus serrés & plus minces vers le centre qu'ailleurs, & semblent enfin vers le milieu dégénérer en une substance plus molle.

Ces cerceaux ne conservent pas leur contour en arriere, ils y sont un peu repliés conformément à la portion postérieure, & échancrée du corps de la vertebre, ils sont posés de champ les uns autour des autres, de maniere que par l'un de leurs bords, ils sont attachés à la face d'une vertebre, & par l'autre bord à la face de la vertebre voisine. Leurs intervalles sont remplis d'une humeur mucilagineuse, moins coulante que celle des articulations. Leur hauteur ou largeur est égale à la distance des vertebres auxquelles ils sont attachés.

Chacune de ces lames cartilagineuses en particulier, est très-pliante selon sa largeur; mais toutes ensemble obéissent moins; & cela en partie à cause de leur disposition circulaire, en partie à cause de leur proximité mutuelle, & leur grand nombre. Cependant ils cedent aux différentes inflexions de l'*épine* du dos, desorte que leur contour externe, qui dans l'attitude ordinaire, est de niveau avec le contour des vertebres, devient saillant, & en maniere de bourlet du côté de l'inflexion, où les cartilages sont alors les plus comprimés par les vertebres.

Ils plient encore de tous côtés à la fois, sans inflexion de l'*épine* du dos, par la pésanteur de la tête & des extrémités supérieures, mais imperceptiblement, & peu-à-peu & à la longue, surtout quand la tête, ou les extrémités supérieures sont chargées de quelque fardeau étranger.

Ils se remettent ensuite peu-à-peu par la seule délivrance ou diminution de la pesanteur; de sorte que le même homme se trouve racourci après avoir marché, ou porté pendant un tems considérable, & se trouve rallongé après avoir été couché pendant quelque tems. C'est de-là qu'on peut tirer l'explication la plus simple & la plus naturelle de cet allongement & de ce racourcissement observés par un Anglois, & vérifiés par M. Morand de l'Académie Royale des Sciences.

Les cartilages intervertébraux du cou, étant posés la plûpart chacun entre la convexité d'une vertebre, & la concavité d'une autre, ont à proportion plus d'étendue sur ces vertebres, que n'en ont les cartilages intervertébraux du dos & des lombes sur leurs vertebres. Sans cette convexité & cette concavité des vertebres du cou qui sont plus petites que celles du dos & des lombes, les cartilages de leurs corps n'auroient pas assez d'étendue pour résister aux efforts, & aux grands mouvemens.

L'os sacrum n'a de cartilages que celui qui est entre la face supérieure de sa premiere portion ou fausse vertebre, & la face inférieure de la cinquieme ou derniere vertebre des lombes; & les cartilages qui font les symphyses de cet os avec les os des iles.

Les cartilages intervertébraux de l'os sacrum, sont ordinairement trop effacés dans un corps parfaitement adulte, pour en faire ici une description particuliere.

Les cartilages qui joignent les portions du coccyx se conservent quelquefois jusqu'à un âge bien avancé, mais souvent ils deviennent presque entierement osseux.

*Les ligamens de l'épine du dos.*

Toutes les vertebres sont fortement attachées les unes aux autres par le moyen de trois sortes de ligamens. Chaque vertebre en particulier est attachée aux deux vertebres voisines par un grand nombre de petits ligamens très-courts, mais très-forts, qui se croisent obliquement, & s'attachent par un bout tout autour du bord d'une vertebre, à l'endroit de son corps, & par l'autre bout, tout autour du bord de la vertebre voisine.

Ces ligamens entrelassés ou croisés, couvrent la circonférence des cartilages intervertébraux & s'y collent, ils paroissent plus lâches dans les vertebres du cou & des lombes, que dans celles du dos, ils suivent les saillies des mêmes cartilages intervertebraux, dans les différentes inflexions de l'*épine* du dos, dont j'ai parlé ci-dessus.

Les corps de tous les vertebres de l'*épine* du dos sont enveloppés dans une demi-gaine ligamenteuse, qui couvre leur convexité, & s'y attache le long de toute la rangée vertébrale, depuis la seconde vertebre du cou, jusqu'à l'os sacrum. Cette demi-gaine couvre tous les

ligamens croisés ; elle est composée de plusieurs filets & trousseaux ligamenteux, différemment entrelacés, en partie obliquement, mais pour la plûpart en long.

Toutes les vertebres tiennent encore très-fortement ensemble par une espece de rouleau, ou tuyau ligamenteux qui tapisse toute la surface interne du canal osseux de l'*épine* du dos, depuis le grand trou occipital, jusqu'à l'os sacrum, & qui représente une espece d'entonnoir très-long & flexible ; car en haut, sa capacité est égale au diametre du grand trou occipital, & en-bas il va en pointe vers l'extrémité de l'os sacrum.

Ce ligament est composé d'un entrelacement particulier de plusieurs couches de fibres longitudinalement obliques ; il est fort adhérent au contour interne du grand trou mitoyen de chaque vertebre, par le moyen de quantité de filets, qui s'en détachent, & s'insinuent dans les porosités de la surface interne de ce trou.

La premiere vertebre n'est pas seulement attachée à l'occiput par une portion de l'entonnoir ligamenteux que je viens de décrire ; elle l'est encore par un surtout ligamenteux très-fort, qui environne fort étroitement, & avec une adhérence très-intime la même portion de l'entonnoir. Ce surtout est d'une part attaché un peu largement à l'os occipital autour du grand trou où il se joint & s'unit avec la portion de l'entonnoir ; & de l'autre part il est attaché au bord supérieur de tout le contour de la premiere vertebre.

La seconde vertebre, outre les ligamens communs, en a deux particuliers ; un qui attache la dent ou apophyse odontoïde de cette vertebre à l'occiput, & un qui par sa situation transversale assujettit la même apophyse à la portion antérieure de la concavité de la premiere vertebre. Le premier peut être appellé ligament occipital de l'apophyse odontoïde, & l'autre ligament transversal de la même apophyse.

Le ligament occipital est très-épais, extremement fort ; il embrasse avec une adhérence très-singuliere les trois pans de la pointe de l'apophyse, d'où il se partage comme en deux, & quelquefois en trois cordons qui s'attachent avec une pareille adhérence au bord du grand trou de l'os occipital, & aux inégalités voisines de l'apophyse basilaire de cet os.

Le ligament transversal de cette apophyse appartient plutôt à la premiere vertebre, par rapport aux attaches de ses deux extrémités, aux impressions latérales du contour interne de cette vertebre, dont j'ai parlé dans le traité des os secs ; mais tant par rapport à son usage, que par rapport à l'attache de sa portion moyenne, on le peut ranger parmi les ligamens de la seconde vertebre.

Il est comme une bande épaisse fortement tendue depuis un côté du contour concave de la premiere vertebre, jusqu'au côté opposé du même contour. Au milieu extérieur de cette étendue, son tissu paroît serré ; & par cette portion particuliere, il est attaché à la partie postérieure de l'apophyse odontoïde ; il a même paru avoir des trousseaux accessoires, qui par un bout sont unis à ses extrémités, & par l'autre se terminent chacun au côté voisin de l'apophyse.

Tout le long du canal osseux de l'*épine* du dos, entre les racines ou bases des apophyses épineuses de chaque vertebre, il se trouve un ligament plat, un peu jaunâtre & très-élastique, qui remplit particulierement les grandes échancrures postérieures des vertebres, & est fortement attaché à tout le bord de ces échancrures. Ces ligamens se collent aux portions voisines de l'entonnoir ou tuyau ligamenteux.

Entre les extrémités ou pointes des apophyses épineuses, on trouve de petits cordons ligamenteux qui vont d'une épine à l'autre ; ils sont doubles, quoiqu'ils ne paroissent que simples aux vertebres du dos & des lombes. Ils sont attachés séparément aux *épines* fourchues des vertebres du cou.

Entre toutes les apophyses épineuses, depuis leurs extrémités ou pointes, jusques vers le milieu de leur base, il y a une membrane ligamenteuse qui va d'une apiphyse à l'autre, & en distingue également le côté droit d'avec le côté gauche ; il y en a une pareille entre les apophyses transverses.

Ce sont des ligamens intermusculaires, ou cloisons ligamenteuses qui séparent les muscles d'un côté d'avec ceux d'un autre, comme j'ai dit dans l'article des *Ligamens en général*, & que l'on verra plus particulierement dans mon Traité *des Muscles*. On en peut appeller les premiers inter-épineux, & les autres inter-transversaires.

Les ligamens articulaires de l'*épine* du dos, sont ceux qui attachent les deux cavités glénoïdes de la premiere vertebre aux condiles de l'os occipital. Ceux qui joignent la facette cartilagineuse de l'apophyse odontoïde à celle du contour antérieur de la premiere vertebre ; & enfin ceux par lesquels toutes les petites apophyses ou apophyses articulaires, vulgairement appellées apophyses obliques, tiennent ensemble.

Ce sont de petits trousseaux ligamenteux courts & forts, qui par un bout sont attachés autour de chaque facette cartilagineuse, & par l'autre bout autour de la facette voisine. Ils environnent fort étroitement les ligamens capsulaires de toutes ces articulations particulieres.

Les ligamens vertébraux des côtes, c'est-à-dire ceux qui affermissent les articulations des côtes avec les corps & les apophyses transverses des vertebres du dos, sont de la même espece, étant attachés par un bout autour de chacune des facettes cartilagineuses de ces corps & de ces apophyses.

Outre tous ces ligamens de l'*épine* du dos, il y en a un qui s'étend comme une membrane depuis l'occiput jusqu'aux deux dernieres vertebres du cou. Il est large en-haut, & sa largeur diminue à mesure qu'il descend ; il est attaché par son extrémité supérieure & large, le long de l'*épine* de l'occipital, & par un de ses bords, au tubercule postérieur de la premiere vertebre, au milieu des fourches épineuses des vertebres suivantes, & à la pointe ou extrémité postérieure des dernieres vertebres. L'autre bord de ce ligament est comme en l'air ; c'est aussi un ligament intermusculaire. Je l'appelle ligament cervical postérieur.

Il y en a encore deux latéraux de la même espece sur les apophyses transverses des vertebres du cou.

*Les muscles vertébraux en général.*

Les muscles qui se trouvent le long de l'*épine* du dos, & que l'on rapporte pour la plus grande partie aux mouvemens du cou, du dos ou des lombes, ont toujours paru très-difficiles à bien disséquer & à décrire avec netteté, même aux plus célebres Anatomistes, principalement ceux du dos. Tous ces muscles sont très-composés, multipliés & entrelacés, de maniere qu'il faudroit en faire un nombre beaucoup plus grand que celui des vertebres, ou les réduire à un trop petit nombre de muscles longs, & entre-coupés en différens endroits.

Stenon, pour en faciliter la connoissance, aussi-bien que la dissection & la description, s'est avisé de les ranger de la maniere suivante.

Il appelle en général muscles vertébraux, ceux qui ne sont attachés qu'aux vertebres ; il les distingue tous en droits & en obliques. Les droits, selon lui, sont ceux qui sont paralleles à la moelle de l'*épine* ; c'est-à-dire, ceux dont la direction est longitudinale. Les obliques sont ceux qui sont placés obliquement entre les apophyses épineuses & les apophyses transverses.

Il divise les droits en mitoyens & en latéraux. Les mitoyens sont attachés aux apophyses épineuses, & les latéraux aux transverses. Il fait encore une division de tous ces muscles en simples & en composés. Les simples

sont bornés à deux vertebres ; les composés sont attachés à plusieurs.

Il distingue deux sortes d'obliques. Les uns montent des apophyses transverses aux épineuses en s'approchant ; les autres montent des apophyses épineuses aux transverses en s'écartant. Il appelle ceux de la premiere sorte *ad medium vergentes*, & les autres *à medio recedentes*. Pour se conformer à cette expression de l'Auteur, on pourroit par des termes empruntés de l'optique, appeller *convergens* les premiers de ces muscles, & *divergens* les autres. Il ajoute enfin que parmi les premiers, il y en a beaucoup qui d'une seule apophyse transverse montent à plusieurs apophyses épineuses, & qu'il y en a aussi qui de plusieurs transverses montent à une seule épineuse.

Selon cette idée, on applique assez bien aux muscles vertebraux les anciens termes d'épineux, de transversaires & de demi-épineux ; en appellant épineux ceux qui sont seulement attachés aux apophyses épineuses, transversaires ceux qui le sont aux seules apophyses transverses, & demi-épineux ceux qui ne sont attachés que par un bout aux apophyses épineuses. On exprime mieux à présent par des termes composés les deux sortes de vertébraux obliques, en nommant les uns transversaires-épineux, & les autres épineux-transversaires.

Il est encore bon, & même nécessaire de retenir le nom général de vertébraux droits, obliques, &c. Car quoique les termes que je viens de rapporter conviennent très-bien aux obliques postérieurs, ils ne conviennent pas aux obliques antérieurs, parce que ceux-ci sont attachés en partie aux corps des vertebres, & non pas aux apophyses épineuses.

On peut appeller petits vertébraux, ceux qui sont simples, ou bornés à deux vertebres voisines ; & grands ceux qui sont composés, & s'étendent à plusieurs vertebres, & nommer les uns grands & petits épineux, & les autres grands & petits transversaires : on donne aussi à ces petits muscles le nom d'inter-épineux & d'inter-transversaires : il y a de petits obliques qui ne paroissent atteindre précisément ni aux apophyses épineuses, ni aux transverses, mais s'attacher comme entre-deux. On pourroit les nommer simplement inter-vertébraux.

Les transversaires épineux, qui de plusieurs apophyses transverses montent à une seule apophyse épineuse, sont arrangés de maniere, que la portion qui vient de l'apophyse transverse la plus éloignée, s'insere à l'extrémité de cette apophyse épineuse : l'autre portion qui vient de l'apophyse transverse suivante, s'insere plus latéralement à l'*épine*, & ainsi de suite jusqu'à la portion qui vient de l'apophyse transverse la plus prochaine.

Cette derniere portion ne s'attache pas précisément à l'apophyse épineuse, mais comme à la racine ou base de cette apophyse, & même tout proche de la racine ou base de l'apophyse transversale de la même vertebre ; de sorte que cette derniere portion semble plutôt simplement inter-vertebrale que transversaire-épineuse. Par exemple, parmi les transversaires épineux qui montent de la neuvieme, huitieme, septieme & sixieme apophyse transversale du dos, à la cinquieme apophyse épineuse de la même classe, on voit tout le dernier, & le plus petit, être attaché à la base de la sixieme apophyse transverse, & aussi à la base de la cinquieme apophyse transverse.

Les transversaires épineux, qui d'une seule apophyse transverse montent à plusieurs *épines*, sont disposés ; ensorte que la portion qui monte de la base, ou près de la base de cette apophyse transverse, s'attache à la base ou près de la base de l'*épine* voisine supérieure. La portion suivante, qui est un peu plus éloignée de la base de la même apophyse transverse que la premiere portion, monte par-dessus l'*épine* voisine, & non-seulement s'attache à l'*épine* d'après, mais s'attache aussi un peu plus loin de la base de cette *épine* que ne fait la premiere portion.

Les portions suivantes gardent le même ordre à peu près, jusqu'à ce que la portion, qui monte de l'extrémité ou pointe de la même apophyse transverse, s'attache à l'extrémité ou pointe de l'*épine* supérieure la plus éloignée. On voit que par cet arrangement le plus supérieur des muscles vertébraux qui montent d'une même apophyse transverse à plusieurs apophyses épineuses, fait le plus inférieur de ceux qui de plusieurs apophyses transverses montent à une même apophyse épineuse.

Il faut observer qu'en parlant des muscles vertébraux obliques, comme je viens de faire, on suit leur direction de bas en haut, & non pas de haut en bas, parce que les vertebres inférieures sont pour l'ordinaire l'appui des supérieures, quoiqu'il arrive aussi, mais rarement, que les supérieures servent d'appui aux inférieures ; par exemple, quand on pose la tête contre terre, en portant & en tenant les piés en-haut.

Il faut encore observer en parlant de ces muscles, que le terme de *transversaire* doit être préféré à celui de *transverse*, parce que ce dernier ne peut dénoter qu'une certaine direction, qui seroit même fausse à l'égard de ces muscles ; au lieu que le premier terme peut donner idée de leur rapport avec les apophyses transverses.

Outre ces muscles vertébraux proprement dits, il y en a d'autres qui servent au mouvement des vertebres, & qui n'y sont attachés qu'en partie. Quelques Anciens ont appellé ceux-ci demi-épineux, comme n'étant attachés qu'à moitié à l'*épine* du dos, & ils ont nommés épineux ceux qui y sont tout-à-fait attachés : dans ce sens on pourroit nommer les uns vertébraux seulement, & les autres demi-vertébraux.

Parmi les vertébraux proprement dits, il y en a qui par leurs attaches paroissent être communs au cou, au dos & aux lombes. Pour les distinguer, je rapporte au cou non-seulement ceux qui sont uniquement attachés aux vertebres du cou, mais encore ceux dont les attaches supérieures sont à la derniere de ces vertebres, quoique leurs autres attaches soient toutes aux vertebres du dos. J'observe la même chose par rapport aux lombes.

Tous ces muscles varient beaucoup dans leurs attaches & leurs communications réciproques : ils sont quelquefois si fort confondus par ces sortes de communications, qu'on a de la peine à les démêler, quand on n'est pas au fait. Ils sont en général plus aisés à développer dans les enfans que dans les adultes, & dans les adultes que dans les vieillards.

*Les muscles qui meuvent les vertebres du cou.*

Les muscles qui meuvent le cou indépendamment de la tête, sont naturellement en grand nombre, selon ce qui vient d'être remarqué à l'égard des muscles vertébraux en général. Mais pour en faciliter l'idée & éviter un trop grand embarras, on peut les compter collectivement, & les réduire au nombre de douze ; savoir, six de chaque côté. De ces six, il y en a un situé sur le devant du cou ; les autres sont placés en-arriere.

Celui qui à chaque côté est situé antérieurement, est nommé,

1. Le long du cou.

Ceux qui se trouvent postérieurement à chaque côté, sont ceux-ci :

2. Le grand transversaire du cou.
3. Le transversaire grêle ou transversaire collatéral du cou.
4. Le demi-épineux, ou transversaire épineux du cou.

5. Les petits épineux du cou, autrement dits inter-épineux.
6. Les petits tranſverſaires du cou, autrement nommés inter-tranſverſaires.

Les petits épineux & les petits tranſverſaires du cou, ſont ici comptés collectivement; car étant regardés ſéparément, il y a ſix ou ſept petits épineux, & autant de petits tranſverſaires à chaque côté du cou. D'ailleurs ce nombre ne ſe trouve pas toujours le même; le tranſverſaire grêle a ſouvent été regardé comme une portion de la longue maſſe, ou rangée muſculaire, qu'on appelle communément le long dorſal. Ce même tranſverſaire a été pris par quelques-uns pour le cervical deſcendant de Diemerbroeck,& appellé par d'autres l'acceſſoire deSt énon.

On devroit encore compter parmi ces muſcles particuliers au cou, deux autres muſcles qui ſont rapportés à ceux de la tête, & nommés.

7. Le grand oblique. Voy. *Obliquus major.*
8. Le petit droit. Voy. *Rectus minor.*

*Les muſcles qui meuvent les vertebres du dos.*

*Celles des lombes & le coccyx.*

Ces muſcles ſeroient pour la plûpart d'un nombre encore plus grand, & beaucoup plus embarraſſant que celui des muſcles qui meuvent particulierement le cou, ſi on les comptoit ſéparément, comme des vertébraux & des demi-vertébraux particuliers. C'eſt pourquoi, il eſt plus à propos, pour la même raiſon qui a été alléguée à l'égard du cou, de les réduire à un nombre collectif. Ainſi on en peut aſſez commodément faire vingt-quatre paquets ſous le nom d'autant de muſcles, douze à chaque côté, les uns grands & les autres petits;

Savoir;

1. Le ſacro-lombaire.
2. Le long dorſal.
3. Le grand épineux du dos.
4. Les petits épineux du dos.
5. Le grand tranſverſaire du dos.
6. Les petits tranſverſaires du dos.
7. Le demi-épineux, ou tranſverſaire épineux du dos.
8. Le demi-épineux, ou tranſverſaire épineux des lombes; le ſacré des Anciens.
9. 10. Les épineux & les tranſverſaires des lombes.
11. Le quarré des lombes, ou lombaire externe.
12. Les muſcles du coccyx.

Les vertebres du dos & ſurtout celles des lombes, peuvent encore être mues par les muſcles du bas-ventre, comme il a été dit ci-devant dans l'expoſition de ces muſcles. La portion inférieure du long antérieur du cou, pourroit un peu contribuer au mouvement des vertebres ſupérieures du dos, & le pſoas à celui des vertebres lombaires; le coccyx peut être auſſi mû par le grand feſſier.

On trouvera les deſcriptions & les uſages de ces muſcles dans leur rang alphabétique, excepté ceux du coccyx qui ont été omis à l'article *Coccyx.*

*Les muſcles du coccyx.*

Ce ſont de petits muſcles rayonnés & minces, placés ſur la face interne ou concave de l'os ſacrum, & vers les parties voiſines du baſſin. Ils ſont au nombre de quatre, deux à chaque côté, dont l'un eſt placé plus en-devant, & l'autre plus en-arriere: on peut les appeller,

1. Coccygien antérieur, ou iſchio-coccygien.
2. Coccygien poſtérieur, ou ſacro-coccygien.

*L'Iſchio-coccygien*, ou *Coccygien antérieur.*

Il eſt attaché largement à la portion antérieure d'un petit ligament tranſverſal, qui paroît au bas du trou oval de l'os innominé, & qui n'eſt qu'un pli particulier du grand ligament tranſverſal du baſſin. De-là il ſe gliſſe entre le grand ligament, qu'on peut appeller ligament iſchio-pectiné, & le muſcle obturateur interne, avec lequel on confond aſſez facilement ce muſcle; dans ce trajet il ſe concentre, & enſuite s'attache au bas du coccyx.

*Le Sacro-coccygien*, ou *Coccygien poſtérieur.*

Il eſt attaché au bord de la face interne ou concave des deux premieres vertebres de l'os ſacrum, au bord inférieur interne du petit ligament ſacro-ſciatique, & à l'*épine* de l'os iſchion. De-là il va auſſi en ſe concentrant s'attacher au côté de la face interne du coccyx, au-deſſus de l'autre muſcle. Winslow, *Anatomie.*

Spina acida. Voyez *Berberis.*

Spina acuta; nom du *Meſpilus Apii folio, ſylveſtris, ſpinoſa, ſive oxyacantha;* & du *Meſpilus apii folio, ſylveſtris.*

Spina alba; nom du *Meſpilus Apii folio, ſylveſtris ſpinoſa, ſive oxyacantha;* & de l'*Echinopus, folio acanthi aculeati tenuiter laciniato; flore albo.*

Spina Arabica, Offic. *Carduus ſpinoſiſſimus ſphærocephalus rigidis aculeis armata*, C. B. P. 383. *Carduus ſpinoſiſſimus, ſphærocephalus, Cardui Arabici nomine miſſus;* Park. Theat. 978. *Chardon Arabe*, ou *Epine Arabe.*

Il croît aiſément dans les jardins, & fleurit en été. On emploie ſa racine & ſes feuilles.

L'*épine Arabe* paroît être à peu près de même nature que l'aube-épine; car elle eſt aſtringente & bonne pour les pertes, les vomiſſemens de ſang & autres flux, auſſi-bien que l'aube-épine. Dioscoride, *Lib. III. c.* 5.

L'*épine Arabe* de Dioſcoride eſt miſe au nombre des plantes ambiguës & ordinaires, puiſque tout ce qu'il en dit, c'eſt qu'elle paroît de même nature que l'épine blanche; expreſſion ſi obſcure, que ç'a eté pour tous les Interpretes le nœud Gordien. C. Bauhin, & Parkinſon après lui, la donnent pour la plante dont je parle ici d'après eux. Mais Céſalpin & Anguillara prétendent que c'eſt le *Carduus tomentoſus adverſariorum.*

Spina Cervina, } Voyez *Rhamnus Catharticus.*
Spina Infectoria, }

Spina Lutea, nom du *Scolymus Chryſanthemus.*
Spina Solstitialis, nom que Boerhaave donne à pluſieurs ſortes de jacée.
Spina Solutiva, Voyez *Rhamnus Catharticus.*
Spina Tomentosa, nom du *Carduus tomentoſus, acanthi folio anguſtiore.*
Spina Ventosa, nom d'une maladie des os. Voyez *Os.*

SPINACHIA, *Epinars.*

Voici quels ſont ſes caracteres:

Sa racine eſt annuelle, ſes fleurs apetales, en étamines, ſituées aux ailes des feuilles; elles conſiſtent en un calyce fendu en quatre & des étamines, ſur la plante mâle. L'ovaire eſt une capſule tortillée, en corne ou

en angles, garnie de tubes velus, & contient une semence tortillée, sur la plante femelle.

Boerhaave parle de quatre sortes d'*épinars*, qui sont :

1. *Spinachia vulgaris*, *capsulâ seminis aculeatâ*, Tourn. Inst. 533. Boerh. Ind. A. 2. 103. *Spinachia*, Offic. Ger. 260. Emac. 330. Raii Hist. 1. 162. *Spinachia sive olus Hispanicum*, Park. Parad. 496. *Spinachia fœmina*, J. B. 2. 963. *Lapathum hortense, seu spinachia semine spinosa*, C. B. P. 114. *Epinars.*

L'*épinard* a une racine longue, blanchâtre, d'où naissent plusieurs feuilles larges & découpées en pointes fort aiguës, creuses en dedans vers la tige, & à peu près semblables à l'arum : mais elles sont plus vuidées & couvertes d'une farine onctueuse. La tige est grasse & succulente : elle croît à la hauteur de plus de deux piés, & ne porte que des feuilles plus petites, avec plusieurs épis de fleurs vertes herbeuses, qui sont suivies de grosses graines piquantes. On en seme tous les ans dans les jardins.

L'*épinard* est plus usité en alimens qu'en remedes. On en fait une espece de farce fort bonne. On en mange surtout au printems. Ils sont bons pour tempérer la chaleur & l'acreté des humeurs. Ils sont rafraîchissans, humectans & diurétiques, & rendent le ventre libre. Miller, *Bot. Offic.*

L'*épinard*, plante à présent si connue & si usitée, ne paroît pas avoir été connu & moins encore avoir été nommé par les anciens. Les modernes lui ont donné ce nom à cause de sa graine épineuse, quoiqu'il y en ait une espece qui porte une graine sans épines. Nous ne savons pas bien où il croît de lui-même : mais il est probablement originaire d'Espagne, puisqu'il y a des Auteurs qui l'appellent *olus Hispanicum* : mais il prend dans toutes sortes de terroirs & de climats, & l'on en fait usage presque dans toutes les parties de l'Europe. On fait bouillir les *épinars* sans eau, parce qu'ils en rendent assez d'eux-mêmes.

De tous les légumes, dit Tragus, les *épinars* sont à mon avis les plus sains & les plus gracieux ; aussi n'est-il guere de maladies où l'on n'en puisse manger. Il sont fort bons dans les fievres, & propres aux personnes âgées qui sont sujettes à la constipation ; dans le premier cas, en ce qu'ils appaisent la chaleur, quand même ces fievres seroient d'une qualité hectique ; & pour les personnes âgées en ce qu'ils lubrifient le ventre, ce qui vaut toujours mieux que de le provoquer perpétuellement à l'excrétion par des cathartiques & des suppositoires. Ils sont rafraîchissans & humectans par leur qualité nitreuse ; ils amolissent le ventre, guérissent l'aspérité de la trachée-artere, & sont bons pour la toux seche. Ils causent aisément des nausées, à moins qu'ils ne soient assaisonnés avec du gingembre, ou autre chose semblable. Le suc qu'on en exprime ou l'eau qu'on en distile appaise la chaleur & la douleur rongeante de l'estomac, & font, dit-on, venir du lait aux nourrices. On en applique extérieurement en forme de cataplasme sur l'estomac & sur le foie, pour en calmer la douleur & l'inflammation. Ray, *Hist. Plant.*

2. *Spinachia vulgaris*, *sterilis*, T. 533., *Lapathum hortense, seu spinachia sterilis*, C. B. P. 115.
3. *Spinachia vulgaris capsulâ seminis non aculeatâ*, T. 533. *Lapathum hortense, seu spinachia semine non spinoso*, C. B. P. 115.
4. *Spinachia Cretica, supina, capsulâ seminis aculeatâ*, T. 533. *Beta cretica semine spinoso*, J. B. 2. 963. *Lapathum creticum ejusdem*, Ibid. Boerh. *Ind. A. Plant.*

Les *épinars* sont adoucissans, mais ne sont pas nourrissans ; car qu'on en mange une livre, on en rendra tout autant, par la raison que leur suc s'en va dans la coction, & agit sur le ventre en le relâchant. Fraîchement cueillis ils donnent un suc épais, mais fort sain, qui appaise l'aspérité des poumons, & est utile dans les inflammations des intestins. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

SPINALIS MEDULLA, *Moelle spinale.* Voyez *Cerebrum.*

Spinalis, *Spinal*, appartenant à l'épine. C'est une Epithete de certaines apophyses des vertebres de l'épine & de plusieurs muscles. Tels sont les,

Spinales colli minores, Voyez *Interspinales.*

Spinalis dorsi major, *le grand épineux du dos.*

C'est un muscle longuet & grêle, placé le long de la partie latérale de l'extrémité des apophyses épineuses du dos.

Il est composé de plusieurs trousseaux musculeux de différente longueur, qui s'entre-croisent & s'attachent latéralement aux épines par de petits tendons depuis la deuxieme, troisieme ou quatrieme vertebre du dos, (rarement depuis la derniere du cou & la premiere du dos) jusqu'à la premiere ou seconde des lombes, avec des entrelacemens irréguliers, qui ont beaucoup de variété dans différens sujets.

Les plus longs de ces trousseaux sont un peu courbes, parce qu'ils renferment les autres plus courts, qui sont arrangés à proportion entre les longs & les apophyses épineuses ; de sorte que ce muscle a quelque épaisseur entre ses extrémités, qui se terminent insensiblement en pointe.

Il communique par quelques fibres avec le long dorsal & avec le demi-épineux ou transversaire épineux ; & il jette des trousseaux à plusieurs apophyses transverses du dos, depuis la quatrieme vertebre jusqu'à l'onzieme.

On l'appelle vulgairement demi-épineux, mais mal à propos, comme on le voit, surtout si l'on fait attention à ce que j'ai dit en général des muscles vertébraux.

Spinales dorsi minores, *les petits épineux du dos.*

Ils sont de deux sortes. Il y en a qui vont latéralement d'une extrémité épineuse à l'autre. Ceux-ci se trouvent souvent confondus avec les trousseaux courts du grand épineux. Il y en a qui sont placés directement entre les extrémités épineuses de deux vertebres voisines, & séparés de leurs pareils par le ligament épineux. Ils sont plus petits & plus menus que ceux du cou. On les appelle assez à propos inter-épineux.

Tous ces muscles étant de la classe des vertébraux droits ; savoir les épineux de la classe des moyens, & les transversaires de la classe des latéraux, selon l'idée que j'en ai donnée en parlant des muscles vertébraux en général, leurs principaux usages sont d'aider, de modérer & de maintenir les mouvemens d'extension & ceux d'inflexion latérale, tant simples & directs, que composés & obliques. On peut rapporter ici ce que j'ai dit ci-dessus par rapport aux pareils muscles du cou.

Les grands épineux & les grands transversaires ont cela de particulier, que leurs portions charnues n'étant pas directement en ligne droite entre leurs attaches, outre les mouvemens directs quand ils agissent par pairs, ils peuvent aussi en faire des obliques, quand ils agissent par impairs. Les petits épineux & les petits traversaires étant chacun bornés à deux vertebres voisines, ne peuvent coopérer en tout que dans des extensions & des inflexions directes.

Spinales et Transversales lumborum, *le Transversaire*, anciennement le sacré.

C'est un muscle composé de plusieurs vertébraux obliques couvergens ou transversaires épineux, à peu près comme celui du dos & celui du cou. Il est placé entre les apophyses

physes épineuses & les apophyses obliques des vertebres lombaires, jusqu'à l'os sacrum.

Le plus inférieurs de ces vertébraux sont attachés aux parties latérales supérieures de l'os sacrum, & au ligament sacro-iliaque, & à l'épine postérieure supérieure de l'os des iles. Les autres sont attachés aux trois inférieures des apophyses transverses des vertebres lombaires, aux quatre inférieures des apophyses obliques de ces vertebres, & à leurs tubérosités collatérales. De-là ils montent à toutes les épines lombaires. Les externes qui se présentent d'abord paroissent plus longs que les internes, qui sont immédiatement sur les vertebres, principalement vers le bas. WINSLOW, *Anatomie.*

SPINUS ALBUS, un des noms du *Mespilus, Apii folio, Sylvestris, Spinosa*, ou *Oxyacantha.*

SPINUS, ou *Ligurinus* de Jonston, est un petit oiseau de la grosseur du chardonnet, ordinairement jaune & noir. Son bec est d'une longueur ordinaire, delié & pointu. Il vit de graine & se trouve dans les pays chauds. Il fait son nid dans des bois plantés sur des montagnes: & a un très-joli chant. Il contient une grande quantité de sel volatil, & est, dit-on, un manger salutaire dans l'épilepsie.

SPIPOLA, est le nom d'un petit oiseau dont Aldrovandi compte plusieurs especes.

SPIRACULA, les pores de la peau.

SPIRÆA.

Voici ses caracteres:

Son calyce est d'une seule piece, fendu en cinq & découpé en étoile; ses fleurs sont disposées en rose & ont cinq pétales; ses pétales montent au-dessus du bord intérieur du calyce, aux interstices des segmens, & sont garnis au milieu d'un très-grand nombre détamines. L'ovaire qui est au fond du calyce, devient un fruit composé de cinq loges ou gaines disposées en têtes, & contenant chacune quelques semences oblongues.

Boerhaave compte quatre especes de *spiræa.*

1. *Spiræa, Salicis folio*, Tourn. Inst. 618. Boerh. Ind. A. 2. 238. *Spiræa*, Offic. Raii Hist. 2. 1699. *Spiræa Theophrasti, forte Clusio*, J. B. 1. 559. Park. Theat. 1437. *Frutex spicatus foliis salignis serratis*, C. B. P. 475.

On la cultive dans les Jardins: elle fleurit en Juillet, & sa graine est mûre en Août. Sa partie dont on fait usage en Médecine, est la graine; elle est d'une qualité astringente.

2. *Spiræa opuli folio*, T. 618. *Anonymos, Ribesii foliis*, Icon. Roberti. *Anonymus Virginiana, Ribesii folio capsulis eleganter bullatis*. H. A. 1. 169. Voyez *Anonymos Ribesii foliis.*
3. *Spiræa, hyperici folio non crenato*, T. 618. *Pruno sylvestri affinis Canadensis*, C. B. P. App. 517. *Hypericum frutescens, Canadense*, Robin.
4. *Spiræa, Africana, odorata, foliis pilosis*, Commel. Par. 3. BOERH. *Ind. Alt. Plant.*

SPIRITUS, *Esprit.* On appelle *esprits* toutes substances subtiles & volatiles qui s'exhalent d'un corps au moyen d'un degré de chaleur donné: c'est pourquoi par une espece d'analogie, on a aussi appellé *esprit* le fluide nerveux, en conséquence de l'extreme finesse & de la volatilité qu'on lui suppose: en y regardant de bien près, on voit que la substance corticale du cerveau est une collection de glandes extremement deliées, d'où naissent des fibres médullaires très-distinctes, qui par leur union forment la moelle allongée; qu'il se porte au cerveau une grande quantité de sang artériel, pur & fin: qu'on trouve dans la substance médullaire, en la coupant, une grande quantité d'un fluide extremement tenu, qui, dans les desordres de la tête & du systeme nerveux, est plus abondant que dans l'état naturel; & que le sang porté à la tête en est rapporté par les veines à des sinus, de là aux veines jugulaires, & par celles-ci au cœur. Cette structure fait qu'il est très-probable que la substance corticale du cerveau consiste en petites glandes qui séparent un fluide extrement fin, destiné à être porté par les fibres médullaires à la moelle allongée; d'où, aussi-bien que de la moelle spinale, qui en est une continuation, naissent tous les nerfs du corps.



Il est encore à remarquer que tous les nerfs consistent en cette même substance médullaire enfermée dans une tunique qui prend son origine de la pie-mere, & une autre qui prend la sienne de la dure-mere; que si la moelle du cerveau ou du cervelet est aucunement lésée par une blessure, une compression, par putréfaction ou par corrosion, toutes les actions du corps qui dépendent des nerfs qui prennent leur origine de ces parties, cessent aussi-tôt, quoique le nerf lui-même reste entier; que les nerfs non-obstant leur laxité, leur courbure, & leurs cours tortueux, portent aisément la sensation & le mouvement à toutes les parties du corps; que si quelques-uns des nerfs sont divisés ou comprimés, toute sensation cesse aussi-tôt entre la division ou la ligature, & la partie à laquelle ce nerf est distribué, quoiqu'il ne soit point endommagé dans sa partie qui est entre la division ou la ligature, & l'origine du nerf. Par là il est évident que les nerfs portent la sensation & le mouvement à toutes les parties; & l'on peut assurer presque avec autant de certitude, que les *esprits* animaux sont les instrumens de la sensation & du mouvement.

Voilà tout ce qu'on sait avec certitude de ces *esprits*, qu'on distingue en naturels, vitaux & animaux. Les naturels sont ceux qui président à la digestion des alimens, à l'élaboration du chyle, & aux autres actions naturelles. Les vitaux président au mouvement des poumons, du cœur, & des autres actions vitales. Enfin les *esprits* animaux président aux actions animales, comme la sensation, le mouvement volontaire, &c.

Sur le fondement de l'existence réelle de ces *esprits*, laquelle néantmoins est bien loin d'être démontrée, plusieurs ont bâti des théories qui ont occasionné bien des méprises & de la confusion dans la pratique. Ainsi Morton, par exemple, parle beaucoup de certains *esprits* destructeurs cachés dans l'animal; & qu'il faut, selon son systeme, expulser par le moyen de cordiaux échauffans; pratique qui a plus fait périr d'hommes, que n'ont jamais fait la guerre, la peste & la famine. C'est ainsi que Willis de son côté nous rebat sa *Phlogose* ou inflammation des *esprits* animaux dont il ne s'est pas beaucoup mis en peine de convaincre ses Lecteurs.

Voilà ce que pense des *esprits* animaux le Docteur Cheyne, homme d'assez bonne foi, pour convenir des erreurs où quelques-uns de ses Confréres sont tombés, & d'un assez bon discernement pour s'en garantir lui-même.

La doctrine des *esprits* imaginée pour expliquer les fonctions animales, & leurs maladies, a été si aisément & si généralement reçue depuis le tems des Medecins Arabes, & même en deçà, qu'il ne s'est trouvé presque personne qui ait osé revoquer en doute cette doctrine, réputée catholique ou universellement adoptée. Et ceux mêmes qui ont eu assez de courage pour en douter ou pour examiner la matiere, soit par négligence, ou par l'embarras de trouver d'autres expressions, s'en sont tenus à la maniere de parler commune, de laquelle personne ne s'écarte. Ce systeme ne fut d'abord qu'ébauché: mais ayant été adopté par des Philosophes & des Mathématiciens, aussi-bien que par des Medecins, ils en firent une théorie mieux liée & moins absurde. Borelli la mit fort en vogue en s'en servant à expliquer le mouvement musculaire dans son Livre, *de Motu Animalium.* Willis le mit encore plus à la mode par les graces de l'éloquence & par le style figuré. Jean

Bernoulli y ajouta une espece de géometrie & de calcul. Et enfin, M. des Molieres dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, pour l'année 1724. y fit voir quelque convenance & quelque conformité avec les apparences naturelles, & répondit au plus grand nombre des objections qu'on y faisoit. Je ne m'arrêterai point à détailler ce systeme, ni à raconter par quelles gradations il fut réformé & amélioré. Goelike, Professeur à Francfort, en a fait une exposition dans un petit Traité, où il l'a tourné en ridicule, autant que Borelli ou les autres Medecins ses prédécesseurs ou ses contemporains l'avoient vanté. Et le Docteur Pemberton, a, je crois, montré géométriquement l'insuffisance de ce que Bernoulli a avancé pour accréditer cette Doctrine, dans sa Préface au Livre de M. Cowper sur les muscles. Je ne ferai donc qu'ajouter ici quelques reflexions générales pour achever de ruiner ce systême, quelque tour qu'on ait pris pour le rendre supportable.

Je n'insisterai pas sur ce qu'avec les meilleurs yeux, aidés des meilleurs instrumens d'optique, on n'a pu encore découvrir aucune cavité dans la substance des nerfs, ou dans les petits filamens qui les composent : mais qu'au contraire, autant que l'ont pu reconnoître Leeuwenhoek, le meilleur observateur incontestablement qu'on ait jamais vû, & quelques autres qui ont examiné scrupuleusement cette matiere, ils paroissent solides, transparens, & réfléchissent la lumiere, même lorsqu'ils sont secs, comme du verre cassé, du fil d'archal, de la corne ou autre substance solide, sans aucune cavité apparente ; ni sur ce qu'en les comprimant avec des ligatures, ou arrêtant le cours de l'humeur, ou en les pressant sur toute leur longueur par une légere friction, on ne voit rien de semblable à ce qui s'observe dans les autres vaisseaux qui portent des fluides, si ce n'est que les petites arteres qui regnent le long de ces nerfs en fournissent un peu. Il est vrai qu'en arrêtant & en liant les troncs des plus gros nerfs, le muscle même deviendra paralytique & sans mouvement : mais ce sera la même chose si on intercepte le mouvement ou la circulation du sang ; & il ne s'en ensuit rien autre chose, si ce n'est que ces nerfs sont essentiels à l'action des muscles, sans qu'on puisse déterminer si c'est parce qu'ils portent un fluide, ou à cause de leur nature tonique, de leur configuration interne, ou pour toute autre maniere dont ils agissent. Et si des raisons de convenance pouvoient décider en matiere de fait, il y auroit lieu de conclurre au contraire contre l'existence du fluide spiritueux dans les nerfs, puisque cette liqueur douce & ténue qu'on y trouve, ne paroît propre qu'à les tenir dans un état d'humectation & de laxité convenable, & point du tout à produire les effets qu'on attribue aux prétendus *esprits*. Je ne m'arrêterai point non plus à l'expérience que Glisson fit de cette maniere : Il mit le bras d'un Portefaix fort & vigoureux dans un grand tuyau plein d'eau ; il ajusta le haut du tuyau à l'épaule, ensorte que l'eau ne pût pas en sortir, mais seulement monter par un petit tuyau conique, ajusté au côté du bout plus large : il trouva par-là que la plus forte action des muscles faisoit baisser & descendre l'eau dans le petit tuyau, & qu'elle remontoit au contraire lorsque l'action cessoit : d'où il conclut que la motion musculaire ne se fait point par l'enflure ou le gonflement des muscles : mais qu'au contraire lors de leur motion, ils se contractent & deviennent plus compactes ou plus durs, ce qui ne pourroit gueres arriver, si quelque matiere si subtile qu'on la supposât couloit dans les nerfs lors de l'action, & augmentoit la substance des muscles : car l'impénétrabilité de la matiere étant une vérité de la derniere certitude, si ce fluide survenant n'augmentoit pas sensiblement le volume de la partie ; du moins ne devroit-il pas le diminuer. Je n'insisterai point, dis-je, sur ces objections contre la doctrine des *esprits* ; parce que je crois que quoiqu'on ne puisse pas y satisfaire pleinement, on peut trouver moyen de les éluder : mais je vais proposer quelques considérations qui ruinent entierement cette doctrine & tout ce qu'on peut dire en sa faveur.

Quelques-uns ont imaginé que la nature de ce fluide qu'ils appellent *esprits animaux*, avoit quelque ressemblance avec celui de la lumiere, qui est le fluide le plus subtil, le plus actif & le plus pénétrant que nous connoissions dans toute la nature : or si cela étoit, il pénétreroit, traverseroit, briseroit, romproit & consumeroit les parois qui l'enferment, lesquels ne serviroient pas plus à régler sa motion & à la rendre uniforme qu'un tuyau de verre ne peut régler & déterminer celle de la lumiere. Les compareroit-on à des substances urineuses & inflammables : les parois qui les enferment ne seroient point encore en état de les contenir, ni de régler & déterminer leur usage. Enfin s'ils étoient semblables à de l'eau ou à des fluides aqueux, ils n'auroient point assez d'activité & de subtilité pour les fonctions qu'on leur attribue, & ne pourroient pas se mouvoir avec assez de promptitude, pour satisfaire aux différentes volitions & sensations ; & aux mouvemens volontaires ou involontaires ; & néantmoins quoique d'une substance aussi peu déliée, ils ne laisseroient pas de s'échaper hors des canaux qui les contiendroient.

En un mot, qu'on leur donne telle nature qu'on voudra, ils ne feront jamais en état de remplir les fonctions qu'on leur attribue. En effet, en les supposant ressembler à quelqu'un des fluides de notre systeme, s'ils sont extremement actifs & volatils ; ils passeront à travers les canaux des nerfs qui les contiennent, lesquels en seront déchirés, & ne pourront pas régler & déterminer leur cours, comme il le faudroit néantmoins pour que ces *esprits* pussent obéir à la volition & à la sensation. Et s'ils étoient plus grossiers, plus denses & moins rafinés, ils ne seroient pas propres à être mûs, & à cesser de se mouvoir d'un instant à l'autre. On ne peut pas non plus les supposer tout à la fois extremement actifs & volatils, grossiers & épais. Dans l'hydropisie un fluide beaucoup plus grossier qu'on ne peut supposer celui-là s'échappe en grande quantité à travers des vaisseaux qui ne sont pas d'une structure moins serrée que celle des nerfs ; sans parler des effets subits de toutes les sortes d'*esprits*, pris intérieurement, sur les nerfs, dont il est bien visible qu'ils pénetrent la substance : or assurément on ne prétendra pas que le fluide des nerfs soit moins subtil & moins pénétrant que celui-là.

Les motions vives & instantanées, fortes & violentes, rendues encore plus vigoureuses par les poids qu'elles supportent, comme l'expérience nous l'apprend, semblent décider que les *esprits* animaux doivent être l'espece des fluides la plus active & la plus subtile qu'on puisse imaginer, parce qu'il n'y en a point d'autre qui agisse avec assez de vivacité & de force pour faire, comme le fait celui-là, obéir les muscles aux ordres de la volonté. Or ces motions vives, violentes & promptes, doivent consommer nécessairement une grande quantité de ces *esprits* animaux ; ensorte qu'il faut que les alimens fournissent perpétuellement des particules fines & subtiles, pour y suppléer. Mais nous voyons que les seules substances aqueuses, végétales & terrestres sont la principale nourriture de ceux qui sont les mieux partagés de ces sortes d'*esprits*, & qui sont toujours dans le cas de faire de ces actions qui en exigent de tels : or la chaleur qui sert à les engendrer n'est pas plus considérable que celle de la végétation & de l'incubation, laquelle ne suffiroit point pour aucune autre sorte d'*esprits* inflammatoires ou urineux. De plus il paroît bien difficile d'expliquer par les notions que nous avons des fluides en général, comment un même fluide, précisément dans le même instant, peut aller & venir en sens contraires ; porter, par exemple, la douleur au principe sensitif, & produire

l'action musculaire, pour faire fermer les yeux, lorsqu'on découvre un danger présent, ou pour agiter les muscles comme il le faut, s'il est question de fuir, à l'occasion d'un objet effrayant qui s'offre à la vue, ou en mille autres cas de même nature.

On a imaginé l'existence des *esprits* animaux, principalement pour rendre raison des maladies nerveuses; comme les obstructions des nerfs, ou l'incapacité où ils sont d'agir en certaines circonstances. Si donc on pouvoit rendre raison de ces maladies, d'une maniere plus conforme à l'analogie de la nature, sans le secours de cette hypothese, qu'avec ce secours, la dispute alors seroit terminée, & la supposition inutile. Quant aux obstructions des nerfs, comme ils sont absolument cylindriques, ou à peu près, il ne paroît pas conforme aux lois de la mécanique, qu'aucun fluide puisse s'y obstruer aisément; car tout fluide ou toute substance qui peut entrer dans le nerf par une extrémité, par la même impulsion fera impression aussi sur l'autre extrémité. Par exemple, supposez une balle de même diametre, ou plus petite que la cavité d'un tuyau cylindrique, elle agira dessus d'un bout à l'autre avec la force qui lui a été imprimée d'abord, sans empêchement ou obstacle de la part du tuyau. Il faut dire la même chose de toute sorte de fluide: & voilà pourquoi on ne peut guere raisonnablement supposer des obstructions dans des tuyaux cylindriques. De plus, la figure cylindrique du canal est aussi un obstacle pour le mouvement du fluide dans les fibres nerveuses: car nous voyons dans tous les tuyaux qui contiennent des fluides, tels que les veines, les arteres & les tuyaux lymphatiques, que pour accélérer le mouvement du fluide, leur figure interne est conique, c'est-à-dire, que leur diametre va en décroissant, comme celui d'un cierge ou à peu près; circonstance qui sert à faire concevoir comment il arrive des obstructions dans ces sortes de vaisseaux: or il est vraissemblable que si la nature qui est toujours uniforme, constante & d'accord avec elle-même avoit destiné les nerfs à voiturer un fluide, elle leur auroit donné la même configuration interne. De tout ceci on peut, je crois, conclurre que la notion des *esprits* animaux est de même trempe, que les formes substantielles d'Aristote, & le systeme célebre de Ptolomée.

Il y a peut-être dans la nature un nombre indéfini de systemes matériels de fluides de différens degrés de variété & de subtilité. Ainsi, il n'est point impossible qu'il y ait bien d'autres systemes de fluides subtils & élastiques que le systeme de l'Ether décrit par Newton; ensorte que l'élasticité, l'attraction, & les autres qualités de cet Ether Newtonien, aient nécessairement pour cause quelque autre fluide éthéré & subtil: ou bien, il faudroit admettre que l'élasticité, l'attraction & l'activité dans les particules qui constituent l'éther Newtonien n'ont point de cause, ou qu'elles leur sont innées, & y ont été imprimées immédiatement par la cause premiere & supreme. Ainsi, il faut nécessairement admettre une des deux propositions du dilemme & avouer, ou qu'il y a des fluides décroissans à l'infini, en ténuité & en subtilité, pour produire l'élasticité & l'attraction; ou que ces qualités ont été imprimées à la matiere qui en est douée, dès le commencement par l'Etre supreme. Il est vrai que le systeme de Newton nous fait faire un pas dans la connoissance de la nature: mais il faut s'arrêter-là nécessairement, parce qu'il n'est pas possible d'approfondir entierement les Ouvrages de Dieu. Ce premier pas fait, il faudroit s'embarquer dans une progression infinie: mais dans tous les Ouvrages de Dieu, il y a un *nec plus ultra*. Il en est peut-être des systemes matériels des choses inanimées, comme il en est certainement du regne animal, où l'Auteur de la Nature, pour distinguer ce systeme d'un mécanisme fini, opere toujours par des ressorts & des organes infinis en nombre, ou tout au moins infinis dans un sens relatif, & par rapport aux bornes de notre capacité. C'est ainsi qu'il laisse des traces & des images de lui-même dans toutes ses œuvres, comme dans la quantité, le tems & le mouvement, aussi-bien que dans leurs signes & leurs caracteres, tels que la divisibilité & la progression à l'infini, l'éternité, la succession & les émanations. Le mercure est plus grossier ou plus dense que l'eau; l'eau l'est plus que l'air, l'air plus que la lumiere, la lumiere plus que l'éther. Et personne ne peut dire s'il n'y a pas encore une infinité de systemes décroissans qui soient encore de plus en plus subtils & déliés. Ceci nous donne lieu de conjecturer qu'il y a une gradation de systemes, une divisibilité, ou un accroissement à l'infini jusqu'à l'infiniment grand ou l'infiniment petit, du moins par rapport à nos conceptions, la nature ne passant point des quantités positives aux négatives, qu'elle n'ait passé par un milieu entre la quantité positive & le néant qui est l'infiniment petit. Ainsi elle ne passe point du mouvement au repos, que par un mouvement infiniment petit; en un mot, elle n'agit point par sauts & par bonds. De toutes ces notions & de bien d'autres qu'on y pourroit ajouter, il s'ensuit que vraissemblablement, comme dans la quantité il y a un ou plusieurs milieux outre le plus petit & le plus grand; de même dans les substances de toute espece, il peut y avoir des êtres mitoyens entre l'*esprit* pur & immatériel, & la matiere grossiere; & que ce milieu qui sera une substance matérielle, peut faire une espece d'union ou de liaison entre le corps & l'ame de l'homme, & être l'instrument ou le *médium* de toutes ses actions & ses fonctions, où celles des organes ne sont pas manifestes. Il est peut-être la cause de tous les autres mysteres secrets & impénétrables de la nature, & la même chose, comme je le crois en effet, que le fluide ou esprit élastique infiniment subtil de Newton: & ce qu'il n'a pas fait, je ne crois pas qu'aucun autre entreprenne de le faire; je veux dire, d'en déterminer la nature spécifique, ou même son existence ou sa non-existence. Mais si son existence n'est pas démontrable, elle est au moins extremement probable.

Pour terminer cet article des *esprits* animaux en supposant leur existence, il faudra dire qu'ils ne sont de la nature d'aucun fluide que nous connoissions. En effet, le volume considérable du cerveau, sa tissure admirable, le soin & l'industrie extremes que la nature a apportées à sa formation, donnent lieu de penser qu'elle l'a destiné aux plus nobles usages, c'est-à-dire, à être le temple ou le siége commun du sentiment dans les créatures sensitives & intelligentes. Et les ressemblances qu'il a en beaucoup de choses avec les autres glandes, qui assurément, séparent des liqueurs, peuvent faire croire qu'il n'est pas impossible qu'il ne serve aussi à quelque usage analogue à celui-là: mais je ne sai pas ce qu'on peut dire là-dessus de positif, ni qui s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit plus haut. Le principe sensitif ne peut-il pas avoir son siége dans quelque endroit du cerveau où les nerfs se terminent, comme l'Organiste dans son orgue? Les roulemens, les circonvolutions & les replis infinis du commencement des nerfs qui constituent le cerveau, ne peuvent-ils pas servir à déterminer leur tension & leurs tons particuliers, & conséquemment les vibrations intérieures de leurs parties? Ne peuvent-ils pas avoir des vaisseaux sanguins & des glandes entremêlées pour séparer une liqueur onctueuse, qui les tienne suffisamment lâches & humides, qui entretienne leur élasticité & leurs facultés mécaniques innées, dans tout le systeme nerveux, & les tienne en état de répondre par des vibrations, des tremblemens & des ondulations aux impressions qu'ils reçoivent des corps étrangers ou des corpuscules qui en émanent? Ces vibrations ne peuvent-elles pas être propagées tout du long des nerfs par un fluide subtil, spiritueux & infiniment élastique, qui est la substance mitoyenne entre la matiere grossiere & le principe intelligent? Comme le son est porté

à travers l'air au tympan, & par le tympan à ce médium ou éther, & de ce médium au principe intelligent, cette même analogie n'a-t-elle pas lieu entre les diverses substances? J'avoue qu'il est plus aisé de réfuter cette hypothese que de l'établir; & je ne voudrois pas affirmer positivement que le dogme des *esprits* animaux soit absolument faux: mais ce que j'affirme, après l'avoir observé moi-même, c'est que des Medecins, pour s'y être trop livrés, ont négligé de rectifier les fluides, de dégorger les obstructions, & de fortifier les solides, en quoi consiste la plus véritable & la plus sure méthode de traiter les maladies nerveuses; & se sont contentés d'y appliquer des substances volatiles, fétides & stimulantes, ce qui ne peut tout au plus que pallier & allonger la maladie, & lui fait souvent faire des progrès plus rapides, comme si l'on souffloit sur du feu; car les substances volatiles, aromatiques & cordiales, sont toutes de même nature, & sont autant de fouets ou d'aiguillons tous propres à hâter l'humeur peccante de faire son effet. Cheyne, *Maladie Angloise*.

De tout ce qui vient d'être dit, il paroit que quiconque se fonde sur la doctrine des *esprits* animaux pour expliquer les causes des maladies, ou y chercher des remedes, prend plaisir ou à se tromper lui-même, ou à tromper les autres.

Spiritus rector, est l'*esprit* recteur ou dominant dans les végétaux, & qui contribue comme un des principaux agens à leur croissance. Il réside dans l'huile des plantes, & est extremement volatil. L'Art ne sauroit parvenir à en faire de semblable. Il distribue à chaque plante en particulier l'odeur & le gout qui lui sont propres, & qui ne se trouve pas ailleurs.

En Pharmacie il y a bien des liqueurs auxquelles on donne le nom d'*esprit*; telles sont entre autres celles qui suivent.

Spiritus aceti, *esprit de vinaigre*. Voyez *Acetum*.

Spiritus alkermes, *esprit alkermes*.

Prenez *esprit de canelle*,
*de citrons*,
*de cerises noires*, &
*de romarin*, } *de chaque, quatre onces;*
*jus de kermes, deux onces;*
*sucre, deux onces.*

Mêlez bien le tout, & le laissez reposer un tems convenable.

Décantez par inclination, & filtrez le reste.

Ajoutez sur le tout,

*d'or battu, dix feuilles, mises en petites parcelles*,

Et gardez cette composition pour l'usage.

C'est un cordial très-agréable à prendre; & qui par les vertus de ses différens ingrédiens, ne peut être que fort bon dans tous les cas, où il est question d'exciter les *esprits*, & de fortifier les nerfs. Le kermès qui y entre fait qu'on l'estime bon, singulierement pour faciliter l'accouchement: on peut en prendre à discrétion.

Spiritus Anti-epilepticus Puerorum, *Esprit Anti-épileptique pour les enfans.*

Prenez *fleurs de lavande*,
*de romarin*,
*de marjolaine*, &
*de sauge*, } *de chaque, deux poignées;*
*castor, deux onces;*
*camphre, trois onces;*
*esprit de vin, trois pintes;*
*sel ammoniac, quatre onces;*
*sel de tartre, trois onces;*
*eau simple de lavande, autant qu'il en faudra pour que tous les ingrédiens trempent.*

Après avoir laissé digérer pendant trois ou quatre jours, tirez une livre & demie, ou deux livres par la retorte, &

Ajoutez à cet Esprit,

*huile de rue, trente gouttes*,
*de macis*, &
*de genievre*, } *de chaque, quarante gouttes;*

Elles s'y dissoudront parfaitement.

Cette composition est prise des *Collectanea Chymica Leydensia*, où elle est fort recommandée pour toutes les affections spasmodiques, & tous les accidens accompagnés d'affections des nerfs, & singulierement dans les enfans. On voit par les ingrédiens dont elle est composée, quelles doivent être ses propriétés, & combien elle peut être salutaire; quoique si on n'y mettoit pas d'huiles chymiques, elle n'en seroit que meilleure, & n'en auroit pas moins d'efficacité; car les autres ingrédiens soûlent suffisamment la liqueur; l'eau qui sert de véhicule, devenant par la saturation toute laiteuse.

On en peut donner depuis deux jusqu'à vingt gouttes dans une liqueur convenable, & repéter suivant que les symptomes sont plus ou moins urgens.

Spiritus aurantiorum, *Esprit d'Oranges.*

Prenez *écorce d'orange, fraîche, & dont vous aurez bien ôté le blanc, une livre;*
*eau de vie, huit pintes.*

Tirez par l'alembic, six pintes; & édulcorez autant que vous le jugerez à-propos avec du sucre bien raffiné.

C'est une boisson également bonne & agréable, & à laquelle fort peu d'autres peuvent être comparées, surtout si on répand sur sa surface des fleurs d'orange fraîchement cueillies. Ce qui reste au fond fait un bon carminatif; & si l'on en a de reste lorsqu'on fait de nouvel *esprit*, on peut le mettre dans l'alembic, le nouvel *esprit* n'en vaudra que mieux. C'est de la même maniere que se font l'esprit de citrons, celui de limons & de bien d'autres sortes; & le gout en sera bien rehaussé, si on y ajoute si peu que ce soit d'ambre gris.

Spiritus Benzoini. Voyez *Benzoinum*.

Spiritus Castorei. Voyez *Castor*.

Spiritus cerasorum nigrorum, *esprit de cerises noires.*

Prenez *une certaine quantité de cerises*,

Ecrasez-les de sorte que les noyaux & les amandes soient aussi broyés. Laissez fermenter le suc, & tirez par un alembic ce qu'il y aura de spiritueux.

La dose est depuis deux dragmes jusqu'à une once.

Spiritus cochleariæ, *Esprit de cueillerée.*

Prenez *cueillerée de jardin, en fleur ou non en fleur, mais du moins nouvellement cueillie, vingt livres;*

Broyez-la grossierement, & la mettez dans un alembic de cuivre, étamé en-dedans.

Ajoutez-y,

*de lie d'aile, douze pintes;*
*d'écume de biere récente, une pinte.*

Remuez-bien le tout; lutez votre alembic, & allumez dessous un peu de charbon menu, pour procurer le degré de chaleur nécessaire pour la fermentation. Laissez reposer pendant vingt-quatre heures, & faites du feu ce qu'il en faudra pour distiler.

Ce qui vient d'abord est le meilleur, & se conserve pour l'usage: ce qui vient au contraire le dernier, on le gardera pour le mettre une autre fois dans l'alembic, lorsqu'on fera de nouvel *esprit*.

L'extrême subtilité & volatilité de ce simple, fait croire qu'il n'est pas nécessaire de procéder par cette méthode, qui peut-être même, est plus mauvaise qu'utile; car si bien luté que soit l'alembic, il s'échapera toujours quelques particules de la liqueur: c'est pourquoi la méthode suivante paroît préférable.

*Prenez* la même quantité de cueillerée: mettez-y huit pintes de bonne eau de vie; vous ferez un petit feu doux sous le mélange dont vous tirerez la même quantité que l'eau de vie que vous y aurez mise.

Cette liqueur sera fortement imprégnée des parties volatiles de la cueillerée, & les gardera plus long-tems que l'autre; la qualité poignante de la cueillerée étant pour ainsi-dire gardée vivante dans cet *esprit*, qui sans ce véhicule, ne manqueroit pas de s'échaper ou de s'anéantir, comme il arrivera avec le tems, quelques précautions qu'on puisse prendre. Si on y ajoute trois livres de raiforts, elle en sera meilleure.

On l'administre dans les maladies scorbutiques, dans des liqueurs ordinaires, depuis vingt gouttes jusqu'à cent: & elle possede les principales vertus de la plante en substance.

Spiritus cochleariæ aureus, *Esprit doré de cueillerée.*

Prenez *de l'esprit* de la composition précédente, *une livre*;

Faites-y dissoudre,

| | | |
|---|---|---|
| *résine de jalap*, ou<br>*de scamonée*, ou<br>*de gomme gutte.* | } | *une once*; |

S'il reste quelque sédiment; décantez-le mieux qu'il vous sera possible, l'*esprit* qui pourroit y être demeuré.

Le peuple en fait grand cas à cause des éloges qu'y donnent ceux qui le vendent: mais il ne peut être d'aucun usage en Medecine, si ce n'est à des personnes extraordinairement fortes; & les éloges qu'on en fait ne sont fondés sur rien.

On en donne depuis vingt gouttes jusqu'à soixante.

Spiritus cornu Cervi, *Esprit de corne de cerf.* Voyez *Alcali* & *Cervus*.

Spiritus Croci. Voyez *Crocus*.

Spiritus Juniperi, *Esprit de Genievre.*

Cet *esprit* se fait comme celui d'orange, mettant deux livres de genievre sur quatre pintes d'esprit de vin. Le peuple en fait grand cas: mais il le fait avec le plus mauvais de tous les esprits; ce qui lui a fait donner le nom de cordial de gueux.

Spiritus Lavendulæ, *Esprit de lavande*; la maniere de le faire, décrite dans le Dispensaire du College de Londres est rapportée à l'article *Lavendula*: mais Boerhaave en propose une autre préparation que voici.

Prenez *fleurs de lavande ameres & récentes, cueillies dans un après-midi, beau & chaud, six onces;*
*esprit de vin commun, douze livres.*

Vous distilerez par les regles de l'Art, dans un alembic, avec un chapiteau à rebord, jusqu'à ce que la liqueur commence à devenir laiteuse. Ce qui s'éleve d'abord, est un esprit limpide, imprégné du gout & de l'odeur de la plante: on le mettra à part. Il viendra ensuite une liqueur épaisse & blanche: on en amassera une pinte qu'on mettra pareillement à part. Ce qui restera sera une liqueur brune noirâtre, avec les fleurs, & ce résidu n'aura pas grande vertu. La premiere liqueur s'appelle esprit, & la seconde eau de lavande.

*Autre Préparation.*

Prenez *de mêmes fleurs, trois onces;*

Versez par-dessus de l'esprit & de l'eau de la préparation précédente, & distilez comme il a été prescrit ci-dessus. Gardez l'esprit pur & limpide qui vous viendra, que vous appellerez esprit double de lavande: mais ne tirez point d'eau blanchâtre, de peur que le fond ne brûle. On peut cependant verser dans l'alembic deux pintes d'eau fraîche, & moyennant cette précaution, on pourra tirer une pinte d'eau qu'on réservera pour les distilations subséquentes. On peut de même distiler deux onces de fleurs récentes, avec l'esprit double, & l'eau qu'on a obtenus précédemment; au moyen de quoi on aura un esprit de lavande plus parfait. On ajoute ici l'eau, de peur que les fleurs qu'on a mises après la premiere distilation, ne se sechent & ne brûlent sur la fin de la distilation: & ainsi par plusieurs distilations réitérées avec de nouvelles fleurs, on aura un esprit de lavande de la derniere perfection. On peut faire la même opération, mais plus lentement dans une retorte de verre, sans que la liqueur soit presque aucunement trouble ou opaque. J'ai souvent préparé par cette méthode des *esprits* très-parfaits. Cette opération peut avoir lieu en général dans tous les cas où il est question d'obtenir des *esprits* de fleurs odoriférantes & aromatiques, telles que sont principalement les giroflées de jardin, le safran, le jasmin, la lavande, les lis, le marum, les fleurs d'orange, & les fleurs de romarin. Le principal de tous ces esprits, & le plus fameux est celui de fleurs de romarin, connu sous le nom d'eau de la Reine de Hongrie.

*REMARQUE.*

Il est aisé de voir que dans cette opération, l'huile essentielle des fleurs s'éleve lors de la distilation, & avec cette huile un *esprit* de vin très-pur, semblable à l'alcohol. C'est pourquoi cet esprit dissout celui de lavande & en même-tems l'huile qui s'éleve avec: mais après que l'alcohol est tiré & que l'eau commence à suivre, l'huile qui s'éleve rend l'eau laiteuse: au moyen de quoi on doit comprendre aisément, comment ces *esprits* sont procurés par art, & exaltés comme il plaît à l'Artiste.

Spiritus mellis, *Esprit de miel.*

Mêlez une livre de miel avec trois livres de sable bien nettoyé, & mettez dans une retorte sur un feu de sable; faites un feu du premier degré pendant deux heures; faites-le du second degré pendant les deux heures suivantes, & allez jusqu'au troisieme degré, & continuez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de vapeurs, & qu'il ne tombe plus de gouttes. Alors il viendra un *esprit* & une huile empyreumatique; vous mettrez l'un & l'autre dans une cucurbite; & avec un feu du premier degré, vous en tirerez une eau insipide; après quoi s'élevera l'*esprit.*

Ce n'est-là un *esprit* que dans le sens que le sont les autres acides; car celui-ci est un acide qui pourra dissoudre le corail ou les perles, comme le vinaigre distilé. On dit qu'il est bon pour faire pousser les cheveux, en en frottant la place qui est pelée: mais il n'est bon à rien autre chose. On le trouve communément dans les boutiques.

Spiritus, Sal volatile, & Oleum Millepedum, *esprit, sel volatil, & huile de Cloportes.*

Mettez une certaine quantité de cloportes, dans une retorte profonde, sans l'emplir jusqu'en haut, placez-la sur un fourneau de sable; lutez-y un récipient, & faites-un feu du premier degré, jusqu'à ce que la retorte soit bien échauffée; augmentez ensuite le feu jusques au second degré auquel vous l'entretiendrez pendant deux ou trois heures, selon la quantité des cloportes: alors il coulera une certaine liqueur dans le récipient, & le sel volatil commencera à s'élever. Augmentez alors le feu jusques au troisieme & même au quatrieme degré, ensuite vous cesserez le feu, & vous ôterez le récipient après que tout sera refroidi, & vous y trouverez un *esprit*, une huile & un sel qu'il faudra mettre à part & rectifier chacun séparément; ou les mettre ensemble dans un matras à long cou; auquel vous luterez un chapiteau & un récipient; & en séparer le sel par la sublimation, comme on fait celui de viperes.

Le sel volatil est la seule chose que cette opération produise de bon; il a les vertus des cloportes en substance, & est bon pour tous les cas où on employeroit le vin de cloportes.

Sa dose est depuis quatre grains jusques à seize. On le donne en bol, & c'est la meilleure maniere de l'administrer.

Spiritus Nitri, *esprit de nitre.* Voyez *Nitrum.*
Spiritus Nitri Bezoarticus, *Esprit de nitre Besoartique.* Voyez *Bezoarticum minerale.*
Spiritus nitri dulcis, *Esprit de nitre dulcifié.* Voyez *Nitrum.*

Spiritus nitri cum Oleo vitrioli, *Esprit de nitre avec l'huile de vitriol.* Voyez *Nitrum.*

Spiritus sacchari, *Esprit de sucre.*

En voici la préparation.

Sur une livre de sucre en poudre, mettez trois livres de terre à foulon aussi en poudre, ou au lieu de terre à foulon, la même quantité de sable bien lavé; mettez une retorte à moitié pleine de ce mélange sur un fourneau de sable; faites-y un feu du premier degré pendant deux heures; augmentez-le ensuite jusqu'au second degré pendant les deux heures suivantes; poussez-le ensuite jusqu'au troisieme degré, où vous l'entretiendrez jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de vapeurs dans le récipient. Laissez refroidir ensuite, & vous trouverez dans le récipient un *esprit* & une huile fétide que vous séparerez par la méthode ordinaire. Mettez l'*esprit* dans une retorte ou cucurbite, adaptez-y un récipient sans le luter; faites un feu du premier degré, & entretenez-le dans ce degré tant que les gouttes n'auront qu'un peu d'acidité; ôtez le phlegme, lutez le récipient, augmentez le feu jusqu'au second degré où vous l'entretiendrez jusqu'à la fin de l'opération.

Cet *esprit* dissoudra la perle ou le corail, & passe pour un excellent remede contre la pierre & la gravelle dans la vessie ou dans les reins: mais on n'en fait guere & on le prescrit rarement. La dose est depuis dix gouttes jusqu'à cinquante. Il y a un autre *esprit* de sucre que les Chymistes appellent composé, qui a moitié plus de sel ammoniaque que de sucre. C'est un *esprit* beaucoup plus fin & plus apéritif: mais il n'est pas en usage.

Spiritus sacchari ardens, *Esprit de sucre brûlant.*

En voici la préparation.

*Prenez* sucre grossier ou melasse, telle quantité que vous jugerez à propos, à proportion de la capacité de l'alembic. Mettez-y dix ou douze fois autant d'eau: laissez fermenter un tems suffisant. Aussitôt que la fermentation est finie; mettez la liqueur dans un alembic de cuivre avec son réfrigérant, & faites-y un feu gradué jusqu'à ce que les gouttes commencent à couler. Observez de tellement ménager le feu que l'*esprit* sorte du rebord du chapiteau en filet, & qu'il continue ainsi jusqu'à ce qu'il vienne insipide; alors poussez le feu, & rectifiez l'*esprit* par une seconde distilation, dans un vaisseau de verre ou de terre, ou s'il y en a une grande quantité dans un vaisseau de cuivre, observant de séparer l'*esprit* du phlegme comme dans la premiere distilation. On peut rectifier encore de plus en plus jusqu'à ce que le fond soit consommé entierement, & c'est alors un véritable alcohol.

Cet *esprit* sert aux mêmes usages que l'*esprit* de vin, & est beaucoup supérieur aux *esprits* qui se tirent de la dreche, pour la douceur & pour le gout, & n'est inférieur qu'à celui qui se tire du vin.

Spiritus salis, *Esprit de sel.* Voyez *Sal.*
Spiritus salis Ammoniaci, *Esprit de sel Ammoniac.* Voyez *Ammoniacum.*
Spiritus salis Ammoniaci succinatus, *Esprit de sel Ammoniac succiné.* Voyez *Ammoniacum.*
Spiritus salis dulcis, *Esprit de sel dulcifié.* Voyez *Sal.*
Spiritus salis Martis, *Esprit de sel de Mars.*

En voici la préparation.

*Mettez* dans une retorte de terre ou de verre, enduite de terre glaise, huit onces de sel de fer formé avec de l'huile de vitriol & de l'*esprit* de vin. Placez-la au feu de reverbere. Bouchez bien toutes les jointures avec de la terre glaise; & faites un petit feu du premier degré pour échauffer le vaisseau doucement; augmentez-le ensuite jusqu'au second dégré, & quand rien ne vient plus, poussez-le jusqu'au troisieme degré; & il s'élevera des vapeurs blanches qui rempliront le récipient: continuez le feu jusqu'à ce que ces vapeurs deviennent claires: augmentez-le ensuite jusqu'au quatrieme dégré, & l'y entretenez jus-

qu'à ce qu'il ne vienne plus rien de la retorte. L'opération dure ordinairement douze heures. Laissez refroidir le vaisseau ; ôtez-en la terre glaise, & il sortira du récipient une forte odeur de soufre ; & on y trouvera cinq onces cinq dragmes d'un *esprit* clair, qui aura un gout acide à peu près comme l'*esprit* de vitriol ordinaire, mais plus styptique, & qui tiendra plus de l'*esprit* d'acier. Vous le conserverez dans une bouteille de verre bien fermée.

L'Auteur de cette préparation dit que le fer ne s'élevera pas si bien, si l'on n'y ajoute pas de l'*esprit* de vin : mais cette circonstance dépend plutôt du dégré de feu.

On le donne depuis quatre gouttes jusqu'à douze dans quelque liqueur convenable.

Spiritus salis cum oleo Vitrioli, *Esprit de sel avec l'huile de vitriol.* Voyez *Sal.*

Spiritus salis volatilis oleosus, *Esprit de sel volatil huileux.* Voyez *Ammoniacum.*

Spiritus Sambuci, *Esprit de sureau.*

En voici la préparation en deux mots:

*Faites* fermenter une certaine quantité de baies de sureau, & tirez-en l'*esprit* par l'alembic.

Il n'y a rien autre chose à faire pour tirer l'*esprit* de tout autre fruit ou végétal.

On recommande celui de sureau, comme propre à être employé intérieurement, ainsi que le sureau même, & extérieurement comme l'*Esprit* de cerises noires.

La dose est d'une ou deux cuillerées ou même davantage.

Spiritus Saponis, *Esprit de savon.*

Il se prépare de la maniere qui suit :

*Coupez* en petits morceaux seize onces de savon d'Alicant ; amollissez-le dans un vaisseau de terre avec un petit feu ; & mêlez-y sept ou huit onces de terre glaise en poudre : mettez le mélange dans une retorte assez grande pour qu'il puisse en rester un tiers vuide ; mettez la retorte au feu de reverbere, adaptez y un récipient, lutez les jointures exactement, faites un petit feu que vous pousserez seulement jusqu'au troisieme dégré ; & vous le continuerez jusqu'à ce qu'il ne distile plus rien. Quand la liqueur sera refroidie, séparez les vaisseaux, & versez tout ce que contient le récipient dans un entonnoir garni de papier gris ; & il en sortira une liqueur claire & aqueuse qui sera jaunâtre & d'un gout amer, à la quantité de six onces, qu'on peut appeller *esprit* de savon.

Je ne sache pas qu'on en fasse dans nos boutiques : mais il me paroît propre pour plusieurs cas fort importans, & mérite fort d'être recommandé : car il ne peut manquer d'être apéritif & résolutif, soit qu'on l'applique extérieurement ou qu'on l'administre intérieurement. Il est, je crois, aussi fort bon, employé en embrocations avec d'autres ingrédiens convenables, pour la goute & autres douleurs opiniâtres. Je m'imagine qu'il doit être aussi fort efficace pour la jaunisse, les écrouelles, & autres ulceres glanduleux ; & que c'est un bon menstrue pour l'opium, lorsqu'on veut en faire du laudanum liquide.

Spiritus Tartari, *Esprit de Tartre.*

Il se prépare de la maniere suivante.

Prenez *Crystaux purs de tartre, quatre livres.*

*Distilez* dans une retorte avec un grand récipient, augmentant le feu par dégrés jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus du tout de vapeurs. Il viendra un phlegme, un *esprit* & une huile. Après que l'huile a été séparée, mettez le phlegme & l'*esprit* dans une cucurbite de verre, & rectifiez au feu de sable trois ou quatre fois, n'en tirant à chaque fois qu'un tiers tout au plus. Avec le reste on peut faire du sel de tartre, par calcination, duquel on peut aussi obtenir par défaillance une huile de tartre.

Cet *esprit* est extremement apéritif : mais pour faire qu'il le soit encore davantage, mettez sur trois parties d'huile & d'*esprit* que vous aura procurées la distilation, une partie d'*esprit* de nitre dulcifié ; remuez-bien le récipient, & le versez dans une retorte de verre bien nette, que vous mettrez sur un feu de sable, & à laquelle vous adapterez & luterez un récipient : & vous donnerez un feu du premier dégré jusqu'à ce que le lut soit sec ; vous pousserez ensuite le feu jusqu'au second dégré ; & il vous viendra un *esprit* pénétrant & agréable qui est un puissant diaphorétique, & qui provoque les urines.

On le donne depuis deux scrupules jusqu'à deux dragmes, dans un véhicule convenable pour les maladies chroniques les plus obstinées.

Spiritus seu aqua theriacalis camphorata Crollii, *Esprit ou eau thériacale camphrée de Crollius.*

Voici quelle en est la préparation.

Prenez *Thériaque d'Andromachus, cinq onces ;*
*Myrrhe de la meilleure sorte, deux onces & demie ;*
*Safran Oriental, demi-once ;*
*Camphre, deux dragmes :*

*Mêlez*, & versez par-dessus dix onces d'*esprit* de vin rectifié. Mettez le tout dans une cucurbite, & par dessus un chapiteau bien fermé, & laissez le reposer dans un lieu chaud pendant vingt-quatre jours ; distilez après cela au bain-marie ; & vous obtiendrez un *esprit* subtil, qu'il vous faudra reverser sur ce qui sera resté au fond. Faites digérer dans la cucurbite ; & distilez une seconde fois, puis une troisieme.

*REMARQUES.*

Il faut que la myrrhe soit grossierement pulvérisée & mise avec le safran dans une cucurbite de verre ; que la thériaque soit dissoute dans l'*esprit* de vin, & que la solution soit versée dans la cucurbite, qu'on aura soin de bien couvrir ; & qu'on mettra dans un lieu chaud ; où on laissera la matiere en digestion pendant vingt-quatre heures ; après quoi on adaptera un chapiteau & un récipient à la cucurbite, lutant exactement les jointures, & on distilera la liqueur au bain-marie. On versera ensuite l'*esprit* distilé sur le marc qui sera au fond de la cucurbite ; & après une digestion de vingt quatre jours, on distilera comme la premiere fois ; on fera encore cette même opération une troisieme fois ; & on enfermera l'eau ou *esprit* distilé dans une bouteille bien bouchée.

Cet *esprit* provoque la sueur & modere les vapeurs ; il résiste au poison & à la malignité des humeurs, & est très-salutaire dans les tems de peste. Sa dose est depuis une dragme jusqu'à deux.

L'Auteur conseille de laisser long-tems digérer les ingrédiens, & de faire plusieurs cohobations pour mieux exalter & séparer toutes les parties volatiles dans la distilation. Mais il est à craindre que par ces cohobations réiterées, les plus subtiles particules ne se dissipent, ou par les pores du verre ou par les jointures qui ne peuvent jamais empêcher cette évaporation, si bien lutées qu'elles soient. C'est pourquoi je croirois volontiers qu'une seule distilation suffit, après une digestion de vingt-quatre jours, un si long espace de tems suffisant pour faciliter la dissolution & exalter tous les ingrédiens qui entrent dans cette composition; d'autant mieux que la plûpart de ces principes sont sulphureux & volatils. Lemery, *Pharmacopée universelle.*

Heister, en plusieurs endroits, donne de grands éloges à l'*esprit de vin thériacal*, (par où, je crois, il entend le médicament dont il est question;) & en parle comme d'un remede d'une grande efficacité dans la gangrene, & plusieurs autres cas qui sont du ressort de la Chirurgie.

Spiritus Veneris, *Esprit de Venus* ou *de cuivre.* C'est une liqueur acide qu'on tire du cuivre par la distilation & qu'on peut préparer de la maniere suivante.

*Emplissez* les deux tiers d'une corne de verre de crystaux de cuivre, préparés avec du vinaigre distilé. Mettez votre retorte dans le sable, adaptez-y un large récipient, & lutez-bien les jointures. Faites d'abord un feu doux, afin qu'il s'éleve par la distilation une petite quantité d'eau insipide. Après cette eau viendra un *esprit* volatil. Augmentez alors le feu par dégrés, & le chapiteau de la retorte s'emplira de fumées blanchâtres. Sur la fin du procédé, environnez la retorte de charbon allumé, pour faire monter le dernier *esprit* qui est le plus fort. Quand la fumée blanche disparoît, & que le récipient est refroidi, laissez éteindre le feu, défaites le lut des jointures, & versez tout ce que contient le récipient dans un alembic de verre, afin de distiler au feu de sable jusqu'à siccité: & vous aurez l'*esprit* rectifié de cuivre.

Ce remede est bon dans l'apoplexie, paralysie, l'épilepsie & les autres désordres du cerveau. On en prend sept ou huit gouttes dans une liqueur convenable. Il dissout les perles, le corail & les autres substances de même nature.

Il reste au fond de la retorte une matiere noire, qu'on peut encore convertir en cuivre en la mettant en fusion dans un creuset, & y ajoutant un peu de salpetre & de tartre. Lemery, *Cours de Chymie.*

Spiritus vini, *Esprit de vin.* Voyez *Alcohol.*
Spiritus vini camphoratus, *Esprit de vin camphré.* Voyez *Camphora.*
Spiritus vini rectificatus, *Esprit de vin rectifié.* Voyez *Alcohol.*
Spiritus vini tartarisatus, *Esprit de vin tartarisé.*

En voici la préparation.

Prenez *Sel de tartre deux ou trois fois crystalisé & dissous, une livre.*

*Donnez-lui* une forte fusion dans un creuset pendant deux heures. Pulvérisez-le dans un mortier chaud, & le mettez tout chaud dans un matras avec deux pintes d'*esprit de vin rectifié.* Remuez le tout, & le mettez à un feu de sable; lutez les jointures du chapiteau & du récipient; donnez le feu à tel dégré qu'il suffise pour faire que les gouttes se succedent promptement les unes aux autres, & continuez jusqu'à ce que tout l'*esprit* soit monté.

Cet *esprit* volatilise & enleve en haut avec lui quelques parties du sel de tartre; & la preuve en est le déchet du sel, qui se trouve au moins diminué d'une once sur sa totalité. Par cette opération l'*esprit de vin* acquiert une odeur & un gout plus agréables qu'il n'avoit, & devient plus subtil & plus pénétrant.

Autre préparation.

*Prenez* le sel de tartre qui est resté au fond du matras dans l'opération précédente; dissolvez-le dans du vinaigre pur rectifié par la distilation; filtrez la dissolution, & coagulez le sel; puis faites-le encore dissoudre dans du vinaigre plus distilé que le premier. Filtrez & coagulez comme auparavant. Repétez cette opération tant de fois qu'il ne reste pas de lie noire, & que le vinaigre distilé vienne aussi fort que lorsqu'il étoit versé sur le sel. Par là on a un sel que quelques-uns appellent sel volatil de tartre.

Si l'on veut exalter ce sel encore davantage, on prend du sel de tartre de la précédente opération, quatre onces, & on y ajoute une livre d'*esprit de vin* qui le dissout bien aisément. On laisse la dissolution reposer pendant trois ou quatre heures, & on la décante tout doucement de dessus sa lie; on verse l'*esprit de vin* dans une rétorte qu'on met sur un feu de sable; on dissout encore du sel dans le même *esprit de vin*, & on réitere l'opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lie; on remet enfin de ce sel dans l'*esprit de vin*, tant qu'il le dissout entierement.

Voilà le véritable *esprit de vin* tartarisé, dont M. George Wilson nous apprend qu'il se sert pour extraire la teinture & les soufres anodyns des métaux, & les unir avec les végétaux fixes & les alcalis animaux volatils. Il avoue de plus que c'est le principal ingrédient de la teinture anti-rhûmatique (dont il ne donne pas la recette) par laquelle il s'est guéri d'un violent rhumatisme dont il avoit été affligé pendant trois ans de suite; & que non-seulement il fut soulagé des douleurs aiguës qu'il souffroit, mais qu'il n'en eut plus aucune attaque pendant quinze ans qui suivirent. Et ce n'est pas cette maladie seule, continue le même Auteur que ce remede guérit, il est aussi efficace sur la goute, le scorbut, l'hydropisie, la jaunisse, la colique, les pâles couleurs & la pierre, soit dans la vessie ou dans les reins.

La dose est depuis cinquante grains jusqu'à deux dragmes, délayé dans du vin ou de l'eau, ou dans tous les deux mêlées ensemble.

Spiritus vitrioli, *esprit de vitriol.* Voyez *Vitriolum.*
Spiritus vitrioli dulcis, *esprit de vitriol dulcifié.* V. *Vitriolum.*

SPISSAMENTUM. Voyez *Stymma*, qui est la même chose.

SPITHAMA, σπιθαμὴ; mesure de longueur, qu'on appelle en François *palme* ou *empan.* Elle contient, dit-on, douze travers de doigt: c'est l'espace qui est entre le bout du pouce & l'extrémité du petit doigt, lorsque les doigts sont tendus autant qu'ils peuvent l'être.

## S P L

SPLANCHNICA, σπλαγχνικὰ, de σπλάγχνον, *intestin* ou *viscere;* médicamens appropriés aux désordres des visceres.

SPLEN, *la rate.* Voyez *Lien.*

SPLENECTOMIA, amputation de la rate.
SPLENETICA, (sous-entendu *remedia*,) remedes pour les maux de rate.

SPLENIA, *compresses*. Dans le pansement des plaies, après l'application des emplâtres & des autres choses nécessaires, on applique le plus souvent des *compresses*, qui sont ordinairement de vieux linge bien doux & bien net, mis en quatre, six ou huit doubles. Les anciens Medecins les appelloient *splenia*, à cause de leur figure, qui souvent ressembloit à celle de la rate; & nous les appellons en François *compresses*, parce qu'elles servent à comprimer & tenir en état les emplâtres & quelques autres parties de l'appareil. On applique aussi fort souvent des *compresses* sans emplâtres, quelquefois seches, & d'autres fois imbibées d'eaux, d'esprits, &c. de diverses sortes & de différentes qualités, selon la nature du désordre.

La figure & la largeur des *compresses* sont différentes selon les différentes parties du corps auxquelles on les applique. Quelquefois elles sont quarrées, comme dans la *Pl. VIII. Vol. I. n°.* 12. d'autres fois oblongues, comme au *n°*. 13. triangulaires, comme au *n°*. 14. cruciales, comme au *n°*. 15. On les appelle aussi de différens noms à raison de leur situation, droites, obliques, transversales & quelquefois angulaires, lorsqu'elles font le tour du bras ou de la jambe. Quelques-unes sont figurées comme une astérisque ou une étoile, comme au *n°*. 16. Quelques-unes sont découpées d'un côté, d'autres des deux côtés, & d'autres enfin au milieu; voyez *n°*. 17. 18. Quelques unes sont hexagonales, comme au *n°*. 19. d'autres sont rondes comme une boule; telles sont celles qu'on place sous les aisselles dans les luxations de l'omoplate; voyez *n°*. 20. Il y en a de quarrées comme celles du *n°*. 21. Ce sont celles qu'on emploie pour arrêter les hémorrhagies qui proviennent de la lésion de quelques vaisseaux sanguins; d'autres sont minces & étroites, comme celles du *n°*. 22. & servent pour les sutures des plaies & les ligatures des arteres. Celles qui sont employées à couvrir des emplâtres, doivent être taillées plus larges que l'emplâtre même.

Les usages principaux des *compresses*, sont,

1°. De fomenter la chaleur naturelle de la partie affectée, & d'empêcher que le froid n'y atteigne.
2°. De tenir en état la partie de l'appareil sur laquelle elles portent.
3°. D'appliquer des remedes liquides aux parties blessées ou autrement offensées, & de les y faire séjourner plus long-tems.
4°. De remplir les inégalités ou les enfoncemens autour de l'endroit blessé, afin que l'appareil tienne ferme, principalement dans le cas des fractures.
5°. Pour empêcher l'irritation de la peau par le serrement des bandes, qui pourroit causer des demangeaisons & même de la douleur. HEISTER, *Chirurgie*.

SPLENICA, *spléniques*: se dit des remedes propres aux maladies de la rate.
SPLENISCOS, σπληνίσκος, *compresse*. Voyez *Splenica*.
SPLENITIS, σπληνῖτις, inflammation ou tumeur de la rate. *Splenitis* est aussi le nom d'une veine de la main gauche, elle est semblable à la *salvatelle*, qui est celle de la main droite, & qu'on appelle autrement *jecoraria*.
SPLENIUM. Voyez *Asplenium* ou *Ceterach*, qui sont la même chose.
SPLENIUS MUSCULUS. Voyez *Mastoïdæus superior*.
SPLIT, est un des noms de la *Fumaria lutea*.

SPO

SPODIACON, σποδιακὸν, de σποδὸς, *cendres*; est le nom d'un collyre décrit par Paul Eginete, & ainsi appellé, parce qu'il étoit de couleur de cendre.
SPODITES, σποδίτης; expression qui s'applique au pain, & signifie qu'il a été cuit sous les cendres chaudes. GALIEN, *Exeges*.
SPODIUM. Voyez *Cadmia*.
SPODOS, σποδὸς; la même chose que le *spodium*. Ce mot en Grec signifie à la lettre *cendres*.
SPOLIATORIUM. Voyez *Apodyterium*.
SPONDYLIUM. Voyez *Sphondylium*.
SPONDYLOS, σπόνδυλος; la seconde vertebre du cou, ou une vertebre en général.
SPONDYLOLITHOS; sorte de pierre qui se trouve dans le Tirol, & qui ressemble à la vertebre d'un petit animal.

SPONGIA, *Eponge*.

Voici quels sont ses caracteres.

C'est une substance légere, poreuse, celluleuse, & qui boit l'eau ou autre liqueur, si on l'y plonge. Elle est plus molle que le *keratophytus*.

Boerhaave compte dix-sept sortes d'*éponges*, qui sont,

1. *Spongia, ad usum præstantissima, foraminibus exiguis pervia*, T. 575.
2. *Spongia, compressa, magna*, C. B. P. 368.
3. *Spongia, globosa*, C. B. P. 368. Imp. 635. Tourn. Inst. 575. J. B. 3. 816. Raii Hist. 1. 80. Boerh. Ind. A. 8. *Spongia marina alba*, Ger. 1383. Emac. 1577. *Spongia marina usualis*, Park. 1303.

L'*éponge* est une plante imparfaite, ou un végétal marin qui croît sous l'eau au fond de la mer, sur les rochers & les pierres, d'une substance qui ressemble un peu à un flocon de laine ou autre poil, qui est d'une nature élastique, pleine d'un grand nombre de petites cavités & de pores qui la traversent en serpentant.

Les *éponges* non-calcinées, prises intérieurement, sont regardées comme un poison, parce qu'elles enflent dans l'estomac & ne s'y digerent point. Les Chirurgiens s'en servent pour faire des embrocations & arrêter des hémorrhagies. MILLER, *Bot. Off.*

Les *éponges* dont les pores sont étroits s'appellent *éponges* mâles; & celles qui sont les plus fermes, *tragi*: celles au contraire qui ont les pores plus larges, s'appellent *éponges* femelles. On les brûle comme l'*alcyonium*.

Les *éponges*, lorsqu'elles sont récentes & ne sont pas trop grasses, sont vulnéraires & abattent les tumeurs: appliquées avec de l'eau ou du posca, elles conglutinent les plaies récentes; & bouillies avec du miel, elles conglutinent les sinus. Il n'en est pas de même des vieilles *éponges*: mais elles servent à séparer & à élargir les levres des ulceres & des sinus qui se ferment trop-tôt; pour cet effet on les lie seches dans un petit morceau de linge, & on les introduit dans l'ulcere ou le sinus en forme de tente.

Les *éponges* récentes appliquées extérieurement, desséchent les ulceres sanieux & cancéreux invétérés, & arrêtent les hémorrhagies. Brûlées avec du vinaigre, elles sont salutaires dans la lippitude seche, & dans tous les cas qui exigent des détergens & des astringens: mais lorsqu'on les emploie comme ophthalmiques, il vaut mieux qu'elles soient lavées. Bouillies avec de la poix, elles sont bonnes pour l'hémorrhagie. Les plus mollettes se blanchissent dans le chaud, en les arrosant avec l'écume du sel qui s'attache aux rochers, & les exposant au Soleil, ayant l'attention de tourner la partie creuse en-haut, & celle par où on les a coupées en bas. Si le tems est beau, on peut les exposer au clair de la lune, les arroser avec de l'écume de sel ou avec de l'eau de mer; & de cette maniere on

les blanchit parfaitement bien. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 138.

L'*éponge* brûlée est acrimonieuse & digestive. Imprégnée de bitume; & prise dans le tems même qu'elle séchoit au feu, pour l'appliquer sur une plaie, elle en arrête l'hémorrhagie. Si l'on n'a pas de bitume, on peut se servir de poix. L'*éponge* récente est très-certainement desséchante; car si on l'applique sur une plaie avec de l'eau, du posca ou du vin, ce sera un agglutinant aussi bon qu'aucun remede qu'on puisse employer pour arrêter l'hémorrhagie. Oribase, *de Virt. simpl. Lib. II. cap.* 1.

L'usage de l'*éponge* est de déterger les ordures, la sanie, le sang, le pus & même les médicamens qui séjournent & croupissent dans quelque partie du corps, & d'y faire cesser la demangeaison ou les picotemens. Quant au visage, on y emploie l'*éponge* pour faire revivre & ranimer les esprits quand ils sont abattus, comme dans la lipothymie. Pour cet effet, on applique l'*éponge* trempée en été dans de l'eau froide, & en hiver dans de l'eau tiede. Mais il ne faut par le faire imprudemment & mal-à-propos, & appliquer l'*éponge* mouillée au commencement ou dans l'accroissement de l'accès, mais sur son déclin; car au commencement on se sert plus volontiers des substances odoriférantes. Archigene, pour une fievre brûlante, près d'être à son plus haut période, vouloit qu'on appliquât l'*éponge* non-seulement sur le visage, mais aussi sur la poitrine. Aetius, *Tetrab.* 1. *serm.* 3. *cap.* 170.

4. *Spongia, cinerea, cava, vaginam referens.*
5. *Spongia Americana, compressa, spinosa, echinata, eleganter punctata.*
7. *Spongia, flava, Priapeia, cava, mirabilis.*
8. *Spongia, flava, cava, cylindrica durior.*
9. *Spongia, fusca, cava, conica, tuberculosa, ingens.*
10. *Spongia, ramosa*, C. B. P. 368. *Confervæ marinæ genus*, Lob. Ic. 257.
11. *Spongia, ramosissima, occulata.*
12. *Spongia, ramosa, fluviatilis Newtoni*, Raii H. 8.
13. *Spongia, dura ambarum griseum penitus referens.*
14. *Spongia, ingens, anomala, pelvim referens.*
15. *Spongia, dura, ramosa, nigra, suberis instar.*
16. *Spongia, ramosa, fistulosa millepora.*
17. *Spongia, pulcherrima, reticulata, fistulosa, lacunata.* Boerhaave, *Ind. alt. Pl.*

L'*éponge* est une plante molle, légere, poreuse, ressemblante à un fungus, qui se trouve dans la mer attachée à des rochers. Presque toutes les *éponges* viennent de la mer méditerranée. Les *éponges* servent à élargir les plaies quand elles sont trop petites: brûlées, elles donnent une poudre excellente pour nettoyer les dents. On trouve quelquefois dans les *éponges* de petits corpuscules, qui par le secours du microscope paroissent de petites coquilles, qu'on dit être bonnes, mises en poudre, pour le sable & le gravier dans les reins, pour les écrouelles & pour les vers des enfans. Brûlées toutes ensemble, elles donnent une poudre extrement absorbante, & rendent une odeur semblable à celle de la corne brûlée. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

L'*éponge* est une plante très-remarquable, en ce que, quand on la soumet à la distilation, elle donne un esprit urineux, parfaitement semblable à celui que donnent les substances animales. L'*éponge* est renommée pour la vertu qu'on lui attribue de servir à la cure des écrouelles, & ce n'est pas sans fondement; car il est certain qu'elle a fait dans cette maladie beaucoup de cures remarquables.

SPONGIÆ LAPIS, Offic. *Lapis spongiæ*, Boet. 707. de Laet. 135. Schrod. 357. Worm. 54. Charlt. Foss. 23. *Lapides in spongiis*, Matth. 1390. *Spongites*, Aldrov. Mus. Metal. 671, *Pierre d'éponge.*

C'est une petite pierre entierement friable qui vient dans l'*éponge*, & qui est de couleur blanche ou grise. C'est un atténuant qui n'a pourtant aucune chaleur remarquable, & qui est bon pour diviser la pierre dans les reins & dans la vessie, & pour dissiper les tumeurs scrophuleuses.

Les pierres qui se trouvent dans les éponges, prises dans du vin, sont bonnes pour briser la pierre dans la vessie. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 363.

SPONGIOLI, petits *champignons* qui naissent dans le printems, & sont estimés les meilleurs de tous.

SPONGION, σπόγγιον, est le nom d'un épitheme & d'un malagme que décrit Paul Eginete, ainsi appellé, parce qu'on dit qu'il boit les eaux dans l'hydropisie, comme une éponge.

SPONGIOSUM OS, *os spongieux*; est un des noms de l'os de la tête, qu'on appelle autrement *os ethmoides*, « os ethmoïde; » ou *cribriforme*, « cribleux. » Voyez *Caput.*

SPONGOS, σπόγγος, *éponge.* Voy. *Spongia.*

SPONSUS, *mercure.* Ruland.

SPONTUM; cendres mouillées avec de l'eau, dont on se sert pour la dépuration de l'or ou de l'argent.

SPORADES, σποράδες; épithete qui se donne à certaines maladies, laquelle signifie la même chose que dispersées ou semées çà & là. Les maladies *sporadiques* sont celles qui attaquent diverses personnes dans différens tems ou différens lieux; au lieu que les maladies épidémiques sont particulieres à certains tems ou saisons, & les endémiques particulieres à certains lieux. Ce mot est dérivé du verbe Grec σπείρω, qui signifie *semer, répandre, disperser.*

SPORADICI MORBI, *maladies spodariques.* Voy. ci-dessus *Sporades.*

SPORETOS, σπορητός, le commencement de l'hiver ou la fin de l'automne, le tems où l'on seme le blé.

SPOROS, σπέρος, le fluide séminal.

## SPU

SPUMA, *écume.*

*Spuma argenti*, c'est la litharge. Voyez *Lithargyrus.*
*Spuma*, en Chymie, sont des scories.
*Spuma maris*, est l'*alcyonium.*
*Spuma nitri*, est l'aphronitre.
*Spuma trium draconum*, est le beure d'antimoine.

SPURIUS, *bâtard, illégitime*, est une épithete qu'on donne à plusieurs maladies. On appelle *spuriæ costæ*, fausses côtes; les côtes qui n'atteignent pas jusqu'au sternum.

SPUTAMEN, *crachat*. est la même chose que *sputum*, qui suit.

SPUTUM, *crachat.* On tire des prognostics des *crachats* ou excrétions par le crachement.

Quoique les Medecins donnent le nom de *sputum*, « crachat, » à tout ce qui sort de la bouche, excepté ce qu'on rend par le vomissement, ce qui comprend toutes les excrétions, soit de salive ou de matiere expulsée par la toux; ils l'appliquent cependant plus particulierement au *crachats* qu'on rend après avoir toussé; & c'est dans ce sens que nous considererons les *crachats* comme des signes par lesquels on peut prognostiquer la mort ou le rétablissement du malade.

La matiere qu'on rend par la toux, pourvu qu'elle soit simple & sans mélange d'autres humeurs, est un excrément visqueux, pituiteux, séparé dans les poumons. Ce sont quelquefois des substances bilieuses & tout-à-fait purulentes; ce qui annonce une maladie très-dangereuse. Or, ces excrétions que procure la toux, & que nous appellerons simplement *crachats*, comme

nous venons d'en avertir, indiquent, à ce que dit Galien, les affections des poumons, du thorax, de la trachée-artere, du gosier, en un mot, de tous les organes de la respiration. Ils sont différens les uns des autres, par leur substance, leur figure, leur couleur ou leur quantité; par leur simplicité ou leur mélange, leur odeur ou leur gout, la facilité avec laquelle ils sortent, le changement qu'ils procurent en pire ou en mieux. Quant à la substance, ils sont ténus ou épais, visqueux ou non-visqueux. A l'égard de la figure, ils sont unis, égaux, ronds, écumeux, sanguinolens ou purulens. Quant à la couleur, ils sont ou blancs, ou pâles, jaunes, bruns, rouges, verds, livides ou noirs, & quelquefois mélangés de plusieurs couleurs. Par rapport à la quantité, il y en a beaucoup, ou peu, ou point du tout. Quant à la simplicité & au mélange, ils sont absolument simples, ou plus ou moins mélangés. Pour l'odeur, ou elle ne se fait point sentir, ou elle est mauvaise & désagréable. Du côté du gout, ils sont ou insipides ou doux, salés, amers ou acres. Par rapport à la facilité avec laquelle ils sortent, il y en a qu'on rend sans effort, d'autres qu'on ne rend qu'à force de tousser, & d'autres que la toux même la plus violente ne sauroit expulser. Enfin ils sont ou cuits, ou crus & malins.

Or il faut connoître les causes de ces différences dans les matieres expulsées par la toux. Premierement pour ce qui concerne les *crachats* ténus & liquides, leur ténuité procede, selon Galien, *in VI. Epid.* du peu de chaleur du cerveau, qui par là est incapable de cuire l'excrément aqueux, ou du vice des poumons, qui aussi par un défaut de chaleur, ne peuvent épaissir suffisamment l'humeur. Il regarde cette sorte de *crachats* dans la pleurésie, comme un commencement de coction, & les *crachats* épais, comme un signe de coction parfaite, car plus le *crachat* mûrit, plus il devient épais.

Le *crachat* devient modérément visqueux quand les parties ténues & liquides sont parfaitement cuites : mais le trop de viscosité indique une chaleur violente qui dissipe l'humide, qui agitant & échauffant par-là le phlegme, l'épaissit & le rend visqueux. Cette viscosité des *crachats* est très-dangereuse dans la pleurésie & la péripneumonie, parce qu'ils sont tellement collés aux visceres, qu'il est difficile de les en détacher, & que souvent en obstruant les petites arteres des poumons, ils causent une suffocation; ce dont Galien, *Lib. IV. de Locis affectis*, *cap. 6.* rapporte un exemple arrivé à Antipatre, Medecin Romain. Car dans la pleurésie & dans la péripneumonie, & même dans l'asthme, ce qui ne peut pas être expulsé, cause un ronflement & une ébullition & est souvent cause de la suffocation ou d'un empieme. Mais d'un autre côté le phlegme aqueux & fluide, qui n'a pas la moindre viscosité montre un défaut de chaleur qui n'a pu consumer l'humidité ténue.

Les *crachats* unis & égaux montrent non-seulement que le phlegme est d'une substance simple; mais qu'il est également agité dans toutes ses parties par la chaleur; & quand il est d'une figure inégale & variée, il désigne le contraire. Le *crachat* écumeux & qui reste tel pendant un tems considérable, est d'une substance pituiteuse & visqueuse, & agitée par une chaleur excessive. Galien condamne avec raison, *Lib. de Totius Morbi temp.* le *crachat* qui est considérablement écumeux. Cette sorte de *crachat* peut procéder aussi d'un esprit flatueux mêlé avec le phlegme, ou de quelque autre humeur; comme il arrive lorsque les parties excrémentitielles qui se déchargent des poumons, sont mêlées avec une grande quantité d'air. C'est par cette considération que Paul nous avertit que les *crachats* écumeux se déchargent souvent du gosier, parce que c'est la partie qui est employée à la respiration. Dans la pleurésie & la péripneumonie, ce qui est expulsé par la toux, paroît souvent écumeux, non pas alors en conséquence d'un esprit flatueux, mais à cause d'une chaleur ignée qui regne dans les parties affectées: Dans ces deux sortes de maladies s'il paroît un sang écumeux parmi les *crachats*, c'est un signe que la substance des poumons est offensée, comme nous l'apprend Galien. Et Hippocrate, *V. Aphor.* 13. dit formellement que le crachement de sang écumeux indique certainement que la substance des poumons est offensée.

Un *crachat* de figure ronde expulsé par la toux, vient d'une humeur épaisse & ténace, amassée dans les fibres des poumons & agitée par un degré extraordinaire de chaleur, selon le sentiment de Galien, *Comment. in V Epid.* à quoi il faut ajouter ici qu'il a cette figure ronde, parce que l'humeur glutineuse qui est contenue dans la trachée-artere, prend la forme de cette partie qui est ronde elle-même, ayant sa cavité intérieure tournée orbiculairement. J'ai observé de ces sortes de *crachats* dans des personnes qui n'avoient point de fievre, & qui sans paroître malades d'ailleurs n'ont pas laissé de mourir à la fin de consomption. Les *crachats* ronds, selon Hippocrate, *VI. Epid. Sect.* 3. *Aphor.* 27. & *Sect. 6. Aphorisme* 21. indiquent le délire, sans doute à cause de la chaleur excessive qu'ils dénotent, laquelle, dit Galien, *de Locis Affect. Lib. IV. cap.* 8. porte à la tête; car par eux-mêmes ils ne pourroient pas prognostiquer un délire.

Les *crachats* de la figure des grains de grêle sont de la nature des *crachats* ronds. Galien en fit l'observation sur une personne qu'il ne put empêcher de tomber en consomption.

Les *crachats* sanguins viennent de l'extravasation du sang, occasionnée quelquefois par l'ouverture des orifices des veines que les Grecs appellent *anastomoses*. L'effusion de cette sorte de sang n'est point accompagnée de douleur, d'inflammation ou de fievre; le sang est ténu & aqueux, & abondant, s'il procede de gros vaisseaux, & est en petite quantité s'il procede de petits. Quelquefois l'extravasation & l'hémophtysie qui s'en ensuit, est causée par l'érosion des vaisseaux, qu'on appelle diabrose & anabrose, ce qu'on connoît par une toux fatiguante sans cause manifeste. Le sang dans le commencement ne vient qu'en petite quantité & par intervalles, quoique quelquefois, quand l'érosion est considérable, ou qu'elle affecte de gros vaisseaux, l'effusion est considérable. En troisieme & dernier lieu, l'hémophtysie peut être occasionnée par la rupture des veines; affection qu'on appelle perirrhexis, & qui est indiquée par la douleur, singulierement si ce flux procede d'une rupture de vaisseaux au thorax ou aux poumons, près d'une membrane; le sang sort aussi en abondance, si la rupture est occasionnée par une redondance d'humeurs, par un mouvement violent, par des cris, une chute, un coup, ou quelque chose de semblable. Les *crachats* qu'on voit alors sont occasionnés par l'ouverture, la corrosion ou la rupture des veines : mais dans la phrénésie cette sorte de *crachat* fait voir que la nature travaille à la coction de la matiere morbifique, en l'atténuant doucement; raison pour laquelle les passages étant dilatés pour donner passage aux vapeurs qui s'exhalent, elle prend occasion de la laxité des pores pour se glisser dans les espaces internes & voisins; & la toux & l'expectoration excitées en conséquence désignent une coction commençante. Cette sorte de *crachats* sanguins est mêlée de phlegmes, & est incidente aux pleurésies, que Galien, *Comm.* 3. *in VI. Epid.* dit être de l'espece la plus bénigne. Mais l'Auteur des *Prænot. Coac.* 390. condamne absolument les *crachats* extremement sanguinolens; parce que, c'est, selon lui, la même chose, que si on rendoit le sang tout pur, & qu'ils indiquent une autre sorte de désordre, qui est ou la *diabrose* de quelques-uns des vaisseaux causée par une bile acrimonieuse & corrosive, qui atténue le sang & ouvre les veines, ou par un *rhexis*, c'est-à-dire, une rupture provenant d'une violente compression du thorax, qui se trouve par-là hors d'état de décharger le phlegme qu'il contient.

Le crachement purulent, qui vient après le sanguinolent, indique l'approche de la phthisie (*VII. Aph.* 15. 16.) mais dans la pleurésie & la péripneumonie, c'est un si-

gne de ſuppuration & d'empieme, d'où s'enſuit la conſomption; car ſi la matiere peccante n'eſt pas évacuée dans les quatorze jours, ou elle détruit le malade par la ſuffocation, ou elle acquiert un nouveau degré de putridité, & ſe convertit en ſanie, ce qui ſe connoît par un friſſon qui ſe déclare, ou qui augmente, par une violente fievre qui a précédé, ou par une peſanteur conſidérable que ſent le malade: c'eſt la doctrine d'Hippocrate, *II. Aphor.* 47. où il dit que « la douleur & les fievres ſe « déclarent plutôt lors de la formation du pus qu'a- « près qu'il eſt formé. »

Quant aux différentes couleurs du *crachat* ou de la matiere expulſée par la toux, il paroît blanc lorſqu'il eſt pituiteux ou purulent. Le *crachat* blanc provenant de phlegme, eſt ſalutaire dans les maladies pituiteuſes: dans les maladies bilieuſes non-ſeulement il ne l'eſt pas; mais c'eſt même un mauvais ſigne qui indique que la matiere qui cauſe la maladie, comme, par exemple, la pleuréſie, n'a pas encore commencé d'être évacuée. Nous venons de parler il n'y a qu'un moment des *crachats* blancs qui proviennent du pus.

Les *crachats* jaunes, pâles & noirs tirent leur teinture d'une bile de même couleur dont ils ſont imprégnés; *Comm. IV. in VI. Epid. T. IV.*

Le même Auteur, *Lib. II. de Locis affectis*, *cap.* 9. traite des différentes couleurs des *crachats* & des cauſes de ces différences; dans le paſſage ſuivant.

« Nous avons déja fait voir, dit-il, que toute inflamma- « tion procede d'une affluence de ſang dans la partie: « c'eſt pourquoi ſi le ſang eſt bilieux, le *crachat* ſera « jaune ou pâle; s'il eſt pituiteux ou écumeux, le *cra-* « *chat* ſera blanc; ſi le ſang eſt mélancolique, le *cra-* « *chat* ſera noir ou livide; ſi le ſang n'eſt affecté d'au- « cune de ces humeurs, le *crachat* ſera rouge. Dans la « pleuréſie les *crachats* ont pour l'ordinaire une tein- « te bilieuſe; & dans la péripneumonie, une qualité « phlegmatique. »

Les *crachats* nuancés de différentes couleurs, ſelon Galien, indiquent différentes affections, & conſéquemment une maladie dangereuſe & difficile à guérir.

L'abondance des *crachats* indique l'abondance des humeurs: ſi on les expulſe ſans peine, & qu'ils ſoient blancs & épais, c'eſt une marque que le phlegmon eſt cuit, & dans un état de maturité. S'ils ſont abondans & purulens en même-tems, & que le pus qui y eſt mêlé ſoit blanc, uni, égal, & ne contienne point de parties fibreuſes; c'eſt une marque que le phlegmon eſt en état de ſuppuration, & qu'il ſe terminera par l'excrétion du pus. Si les *crachats* ſont abondans & en même-tems bilieux, verds, livides & noirs; ils dénotent que la maladie eſt dans un état de crudité & de malignité qui la rendra difficile à guérir.

Si les *crachats* ſont en petite quantité par rapport à la maladie, quoique d'ailleurs ils ſoient cuits, c'eſt toujours une circonſtance mauvaiſe & dangereuſe dans la péripneumonie, comme nous l'apprend l'Auteur des *Coac.* 416. ce qui nous eſt encore confirmé par un exemple que rapporte Hippocrate, *VII. Epid. T.* 58. de la femme d'Euxene.

S'il ne vient point de *crachats* du tout dans la pleuréſie & la péripneumonie, c'eſt une circonſtance d'un très-mauvais augure, ſurtout ſi le malade n'a point encore craché ni dans le commencement ni dans le cours de la maladie. Ne point cracher du tout dans la pleuréſie, eſt un prognoſtic auſſi fâcheux que l'urine aqueuſe dans les autres fievres, & qui marque une extreme crudité dans la maladie, comme Galien l'obſerve, *Lib. I. de Criſibus*, *cap.* 18. Le même Auteur, *Comm. in I. Aph.* 12. dit que quand le malade ne crache point, c'eſt une marque qu'il y a inflammation, ou que le phlegmon ſera difficile & long à cuire. Et, *Lib. de Conſtitut. art. Medend. cap.* 16. il dit que de ne point cracher du tout eſt dangereux, parce que c'eſt une marque que la matiere eſt en quelque façon toute concentrée dans le phlegmon, qui a corrompu les parties internes par ſon ſéjour. C'eſt pourquoi l'Auteur des *Coac.* 381. dit poſitivement que les pleuréſies ſeches dans leſquelles le malade ne crache point du tout, ſont extremement dangereuſes. Et Galien, *Lib. II. de Criſibus*, *cap.* 10. s'exprime à ce ſujet de la maniere qui ſuit:

« Lorſque la maladie eſt dans un état de reſſerrement ex- « ceſſif, & qu'elle concentre, pour ainſi dire, en elle- « même toutes les humeurs qui affluent à la partie ma- « lade; elle produit des maladies mortelles qu'on ap- « pelle ἄπτυστοι, *aptyſti*, comme qui diroit ſans *cra-* « *chats.* » Et, *Lib. de Totius morb. temp. cap.* 16. il dit poſitivement que « ſi à une grande douleur & une diffi- « culté extreme de reſpirer ſe joint la circonſtance de « ne pas cracher, c'eſt un ſymptome mortel. »

La ſuppreſſion du crachement ſans cauſe manifeſte, n'eſt pas moins fatale dans ces ſortes de maladies, comme le remarque le même Auteur, *Lib. de Conſtitut. art. Med.* car cette ſuppreſſion, dit-il, *Comm.* 2. *in Progn.* vient ou de l'épaiſiſſement & de la viſcoſité de l'humeur; ou de la laxité de la membrane qui enferme les poumons, ou enfin de la foibleſſe du malade. L'Auteur des *Prorrhetiques*, ſur le même ſujet, nous dit; que « ſi un malade affecté d'une douleur de côté, vient tout- « à-coup à ceſſer de cracher ſans aucune cauſe mani- « feſte, il tombe dans le délire. » Et, Galien dans ſon Commentaire ſur ce paſſage dit que « le délire n'eſt « pas toujours une ſuite néceſſaire de cet accident; « mais qu'il arrive lorſqu'il y a tranſport de l'humeur « bilieuſe à la tête. » Dans la conſomption & la ſuppreſſion du crachement. Dans le dernier cas, il indique la phthiſie ou la mort; &, dans le premier, il annonce toujours quelque événement funeſte. Galien, *VII. Aphoriſ.* 16. dit que « les perſonnes attaquées de con- « ſomption vivent nonobſtant leur exténuation, tant « qu'elles peuvent nettoyer & dégager leur poumon « par la toux; mais que quand une fois le pus y ſéjour- « ne, les paſſages de la reſpiration s'obſtruant par-là, le « malade eſt ſuffoqué tout d'un coup. » C'eſt par la même raiſon qu'Hippocrate, *VII. Aphoriſ.* 16. dit que « le crachement de pus tourne en phthiſie: mais « que quand le crachement ceſſe, le malade meurt. » Une excrétion qui eſt foible, & ne fait que cauſer un râlement dans le goſier ſans dégager les poumons, ne ſoulage pas, & ne fait qu'indiquer la rédondance & la viſcoſité des humeurs, ou la foibleſſe du malade.

Dans la pleuréſie, la péripneumonie, l'empyeme & la conſomption, ſi le malade crache avec aiſance & facilité, c'eſt un fort bon ſigne, comme le remarque Galien, *Lib. de Conſtitut. art. Medend.* Dans la pleuréſie & la péripneumonie, c'eſt une marque que la nature commence à opérer la coction, & que les *crachats* ne ſont pas d'une mauvaiſe qualité; & dans la ſuppuration, c'eſt une raiſon d'eſpérer que le pus s'évacuera par cette voie; & que la phthiſie ne ſe formera pas. Hippocrate parle de ce crachement dans l'endroit de ſes Prognoſtics, où il dit que « dans toutes les dou- « leurs & les déſordres aux poumons & au côté, il eſt « à deſirer qu'il ſe faſſe une excrétion aiſée. » Car cette circonſtance fait voir la force de la faculté vitale, la bonne diſpoſition du cerveau, & que les inſtrumens de la nature, les muſcles, ne ſont point incommodés dans la reſpiration, par obſtruction ou compreſſion des paſſages; & en même-tems que la matiere n'eſt pas tellement viſqueuſe, qu'elle ne puiſſe être ſéparée des parties, & qu'elle n'eſt ni trop épaiſſe ni trop ténue.

Les *crachats* purs ou ſimples & ſans mélange; exceptés ceux qui ſont purement pituiteux, ſont occaſionnés, comme le remarque Galien, *Lib. de Humoribus*, par la conſomption de toutes les humidités aqueuſes par une chaleur enflammée, qui dénote l'ardeur interne

des parties; & qui fait voir que la maladie eſt d'une nature extremement dangereuſe & difficile à guérir, parce que ces *crachats* ſont d'une nature maligne & ne peuvent pas s'expulſer aiſément. Hippocrate, dans ſes Prognoſtics, condamne le *crachat* pur ou ſimple, quand il eſt jaune, mais encore bien plus les *crachats* noirs & purulens.

Les *crachats* paroiſſent mêlés d'un humide aqueux, ou lorſque les parties humides n'ont pas été conſumées par la chaleur fébrile, ou qu'il y a rédondance dans l'humeur pituiteuſe.

Les *crachats* nuancés de différentes couleurs paroiſſent auſſi contenir differentes ſortes d'humeurs: & ils ſont d'une qualité pire que les précédens; parce qu'ils indiquent complication de déſordres.

Les *crachats* fétides dénotent par leur mauvaiſe odeur la putréfaction avancée de l'humeur dont ils ſont compoſés. C'eſt pourquoi Galien, *Lib. de Tot. morb. Tempor.* regarde comme très-mauvais dans la pleuréſie & la péripneumonie les *crachats* fétides: & Hippocrate, *Coac.* 406. 409. les dit poſitivement mortels dans l'empyeme.

Les *crachats* inſipides ſont occaſionnés par du phlegme cru; les *crachats* doux par un phlegme cuit; les *crachats* ſanguinolens par un phlegme cuit mêlé avec du ſang. Les *crachats* ſalés viennent d'un phlegme ſalé, qui a acquis cette qualité par l'agitation exceſſive, ou par la force de la chaleur qui l'a roti, ou, ſelon le ſentiment des Medecins Arabes, par des vapeurs brûlantes, ou par un mélange d'humeurs bilieuſes. Les *crachats* acrimonieux & auſtéres viennent d'une bile jaune, brune & érugineuſe; les acides, d'une humeur mélancolique.

Les *crachats* qui procurent du ſoulagement dans la douleur, ſont eſtimés ſalutaires, parce qu'ils indiquent que les humeurs s'évacuent, ſuivant ce que dit Hippocrate, *I. Aphor.* 25. que « c'eſt un bien pour la ſanté, « que ce qui doit être évacué s'évacue: » & ailleurs, *II. Aphor.* 2. que « le ſommeil qui emporte le délire « eſt bon; que celui qui produit un effet contraire eſt « mauvais. » En effet, dans les affections de la pleure & des poumons, les *crachats* qui ne ſoulagent point la douleur, n'ont rien d'avantageux; & ils ſont au contraire très-mauvais lorſqu'ils l'augmentent; car les *crachats* qui n'adouciſſent point la douleur & l'anxiété du malade, ſans être par eux-mêmes d'une mauvaiſe qualité, prognoſtiquent une ſuppuration, comme le dit Hippocrate dans ſes *Prognoſtics*, en ces termes:

« Lorſque la douleur de ces parties n'eſt point emportée « par l'expectoration, ou par l'évacuation du ventre « par les ſelles, ou par la ſaignée ou par les purga« tions, ou par la diete, le déſordre tend à la ſuppu« ration. » C'eſt dans la même idée qu'il avoit dit un peu auparavant, que « toutes les excrétions qui n'em« portent pas la douleur ſont mauvaiſes, & que les « plus mauvaiſes de toutes ſont les noires; au lieu que « celles qui ſoulagent la douleur, ſont de la meilleure « eſpece. »

De même le crachement qui emporte la toux, eſt un fort bon prognoſtic, parce qu'il indique que l'humeur qui eſt la cauſe de la toux & de l'inflammation, ſe décharge de la meilleure maniere qu'il ſe puiſſe. Au contraire le crachement & les excrétions qui excitent davantage la toux, ſont dangereux; car en ce cas l'humeur retenue dans les poumons ou par ſa mauvaiſe qualité, ou par la foibleſſe de l'organe ou du malade même, ou par ſa propre ténacité, ſe détache difficilement, & ſe loge quelquefois dans quelque paſſage étroit, où elle cauſe la ſuffocation. Quelquefois elle contracte un tel degré de viſcoſité, qu'il n'eſt pas poſſible de la ſéparer des parties auxquelles elle eſt collée; & ſouvent quand elle eſt montée juſques dans les tuyaux des poumons, elle s'y arrête & s'y colle.

Le *crachat* ténu n'eſt pas moins difficile à expectorer, à cauſe de ſa fluidité & de ſon manque de conſiſtance. Ces ſortes de *crachats* ne font que provoquer la toux, qu'appaiſent au contraire les *crachats* d'une conſiſtance médiocre, & qui ne ſont ni trop viſqueux, ni trop ténus. C'eſt pour cela qu'Hippocrate dans ſes *Prognoſtics*, condamne abſolument toute expectoration de *crachats* qui excite à touſſer.

Le *crachat* cuit dans la pleuréſie ou la péripneumonie, eſt blanc, léger, & n'a ni trop de ténacité, ni trop de ténuité, comme le remarque Galien, *Comm.* 2. *in Prognoſt.* il s'expulſe ſans effort & eſt d'une conſiſtance égale. C'eſt cette ſorte de *crachat* qui forme la maladie la plus bénigne.

Dans la ſuppuration, Hippocrate, *Prognoſt.* veut que les *crachats* ſoient blancs, purs & non-fétides; & dans le même Traité il loue les *crachats* qui ſont mêlés d'une bile jaune, ſurtout dans la pleuréſie, parce qu'ils indiquent qu'une grande partie de la matiere qui cauſoit l'inflammation, ſe décharge d'elle-même comme il faut. Au contraire le *crachat* ténu, ou celui qui eſt trop épais ou trop viſqueux, eſt d'une ſubſtance crue, & montre que la nature n'a pas encore commencé la coction de l'humeur.

Il y a de la malignité dans ceux qui ſont purement jaunes, bruns, verds, livides, noirs, nuancés & extremement fétides, qui augmentent la douleur & la toux, & ſont accompagnés d'une grande difficulté de reſpirer. Mais c'eſt avoir aſſez parlé des *crachats* en général, parlons de ceux qui ſont d'une eſpece ſalutaire.

*Des crachats ſalutaires qui ſont des prognoſtics du rétabliſſement de la ſanté.*

Par rapport aux *crachats* ſalutaires, nous commencerons par obſerver quels ils doivent être quand le malade a ou n'a pas de fievre, de toux, de difficulté de reſpirer ou de douleur; en ſecond lieu, quelle eſpece de *crachats* eſt la bonne dans la pleuréſie & la péripneumonie; & en troiſieme lieu, quelle eſt celle qui eſt la plus à déſirer dans l'empyeme ou la ſuppuration.

Premierement, dans les affections du thorax où il n'y a ni inflammation, ni fievre, les meilleurs *crachats* ſont ceux qui ſont blancs, unis, égaux, modérément épais, avec un léger degré de viſcoſité, & qui ne ſont point d'une mauvaiſe teinture; c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni jaunes, ni pâles, ni verds, ni bruns, ni livides, ni noirs; car les *crachats* teints, & ſurtout les jaunes ſont condamnés par Galien, *Lib. IV. de Locis affectis*, *cap.* 8. Il y a auſſi bien à augurer des *crachats* qui ſortent avec facilité ſans faire d'effort en touſſant, qui même adouciſſent la toux & ſoulagent la difficulté de reſpirer.

Dans la pleuréſie & la péripneumonie, on regarde comme ſalutaires les *crachats* qui reſſemblent à ceux des perſonnes en ſanté, comme nous l'aſſure Galien, *de Criſibus*, *Lib. I. cap.* 7. car il n'eſt pas poſſible quand les parties du thorax & des poumons ſont conſidérablement offenſées, que les *crachats* ſoient tels qu'ils ſont dans une perſonne qui ſe porte bien: il y a ſans doute une grande différence. Or, les *crachats* qui reſſemblent à ceux de perſonnes en ſanté, ne viennent que dans le tems que la coction eſt parfaite. C'eſt pourquoi Galien, *in I. Aph.* 12. dit que le *crachat* cuit eſt blanc, uni, égal; qu'il n'eſt ni trop épais ni trop ténu, & que l'expectoration s'en fait avec aiſance & facilité. Le même Auteur, *in VI. Epid.* nous dit que dans la pleuréſie & la péripneumonie, d'une nature bénigne, les malades crachent dès le commencement de la maladie, & que par ce crachement on voit que la coction eſt déja commencée; que ſi la matiere eſt ténue, c'eſt un ſigne d'une coction médiocre; que ſi elle eſt épaiſſe, c'eſt ſigne que la coction eſt parfaite. Et, *Comm. in I. Aphor.* il dit, que ne point cracher du tout, marque que la maladie eſt encore dans un état de crudité:

mais que cracher peu, quand ce peu seroit d'une consistance tenue, montre du moins qu'il y a un commencement de coction; & les *crachats* devenant ensuite plus épais, indiquent que la coction est plus avancée; & quand ils deviennent encore plus épais, &, comme on l'a dit plus haut, blancs, unis, égaux, & qu'ils se déchargent sans effort, c'est la marque d'une coction parfaite. Voilà donc les meilleures qualités des *crachats*; & ce sont celles qu'Hippocrate observa le vingt-septieme jour de la maladie d'Anaxion, *III. Epid. sect.* 3. *Ægr.* 8.

Mais on peut faire peut-être quelque objection contre cette doctrine, s'il en faut croire ce que dit Hippocrate, *Lib. Prognost.* où nous lisons, « qu'il est bon que le « *crachat* soit profondément teint d'une bile jaune; » & un peu plus bas, que « l'expectoration de *crachats* « jaunes qui ne soient guere teints de sang, est fort « salutaire au commencement d'une péripneumonie. » C'est en conséquence de ces mêmes principes que l'Auteur des *Coac.* dit, que « dans les douleurs de « pleurésie, il est bon que les *crachats* soient teints; » & dans le même Traité, 390. que « dans toutes les « pleurésies & les péripneumonies, le mieux est que « les *crachats* viennent librement & sans effort, & « soient mélangés de jaune. » D'où il suit que les *crachats* blancs ne sont pas les seuls bons; mais qu'ils le sont aussi nonobstant la mixtion d'une matiere jaune, sanguinolente & pâle.

Tout cela est vrai au commencement de la maladie, & lorsqu'elle est encore dans son accroissement; mais non pas lorsqu'elle est parvenue à son plus haut période: & toute la raison qu'on en peut donner, est que ces sortes de *crachats* montrent que l'inflammation procede d'une bile & d'un sang jaune; ce qui est moins dangereux, selon Galien, que si elle étoit excitée par d'autres humeurs; & que de plus ils diminuent toujours d'autant la matiere qui est cause de l'inflammation; ensorte que c'est toujours un bien que ces *crachats* viennent dès le commencement de la maladie: mais il n'en est pas de même s'ils viennent plus tard; c'est une preuve que la coction sera lente, (*Coac.* 385. 390.) ou qu'elle durera long-tems, & ne sera pas sans danger. Ce n'est pourtant point un symptome mortel, mais un symptome qui prognostique une longue maladie, & qui a cela de bon au moins, comme on vient de le dire, qu'il marque qu'une partie de l'humeur d'où provient l'inflammation, est déja évacuée, & même que l'inflammation est moins maligne & moins dangereuse qu'aucune de celles qui proviennent d'autres humeurs. De-là il s'ensuit que les *crachats* verds, les noirs & les nuancés ne sont pas d'une bonne qualité, parce qu'ils marquent que l'inflammation est excitée par des sucs dépravés: mais ces *crachats* noirs & les verds sont plus dépravés que les jaunes & les sanguinolens.

Encore une raison qui doit faire juger le *crachat* d'une bonne qualité, c'est que l'expectoration en est libre & aisée, comme le remarque Hippocrate, *Lib. Prognost.* où il dit, que « dans tous les désordres qui affectent les « côtes, les poumons & les parties adjacentes, il est « bien à souhaiter que l'expectoration des *crachats* se « fasse de bonne heure & avec facilité. » Elle se fait assez-tôt lorsqu'elle arrive au troisieme ou quatrieme jour; & si les *crachats* sont d'une bonne qualité, c'est un signe que la maladie aura une prompte & heureuse issue, comme nous en assure Galien, *Comm.* 3. *in Aphor. & Lib. I. de Crisibus*, *& Comm.* 3. *in VI. Epidem.*

Les *crachats* qui viennent avec abondance & suffisamment cuits, à des jours critiques, sont un excellent signe, & d'heureux effets de la crise; & s'ils emportent la douleur, la toux & la fievre, il ne faudra rien de plus pour s'assurer que la crise sera heureuse. Nous en avons un exemple, *III. Epid. sect.* 3. *Ægr.* 8. dans la personne d'Anaxion, dont l'Auteur dit, que « le « dix-septieme jour il commença à cracher un peu de « matiere cuite, & éprouva quelque soulagement; que « le vingt-septieme la fievre revint; qu'il toussa & ex- « pectora une grande quantité de matiere cuite; son « urine avoit beaucoup de sédiment blanc, la soif fut « appaisée & il commença à dormir. » Nous pouvons ajouter à ce qui vient d'être dit, que ces sortes de *crachats* sont surtout bons & salutaires quand ils se trouvent accompagnés de quelque autre évacuation.

Dans les suppurations, il faut que les *crachats* aient les mêmes qualités que nous avons dit qu'ils doivent avoir dans les désordres mentionnés plus haut, Hippocrate, *Lib. Prognost.* dit, que « les meil- « leurs *crachats* sont ceux qui sont blancs, unis, « d'une même couleur, sans mélange de phlegme, & « expectorés sans douleur ou sans une toux violente; » à quoi nous pouvons ajouter de plus, qu'ils sont abondans, qu'ils emportent la fievre, la soif, la toux, & procurent une respiration aisée.

*Des crachats d'une mauvaise qualité qui prognostiquent un évenement sinistre.*

Nous allons commencer par détailler les mauvaises especes de *crachats* qui présagent des suites funestes à des malades qui n'ont d'ailleurs aucune autre incommodité, en commençant par les *crachats* pituiteux.

La matiere ou les *crachats* pituiteux qui ont distilé long-tems des poumons, & sont d'une substance trop ténue, ou ont trop de consistance ou de viscosité, qui viennent avec abondance, qui sont ronds & d'un goût salé ou acrimonieux, n'offrent rien de bon à espérer. Les *crachats* extremement ténus, excitent une toux incommode; & les *crachats* épais, en obstruant les passages de la respiration, mettent le malade en danger d'être suffoqué, comme font aussi les visqueux, en se collant aux bronches des poumons. Les *crachats* salés ou acrimonieux, en corrodant les arteres, disposent à l'hémopthysie, d'où s'ensuivra un crachement de pus qui finira par la phthisie. Les *crachats* ronds, qui, comme on l'a dit plus haut, procedent d'un phlegme épais & ténace, agité par une chaleur excessive, tendent toujours à la phthisie, comme le prouvent plusieurs exemples qu'on a rapportés ci-dessus d'après Galien.

Galien condamne aussi les *crachats* bilieux singulierement, en ce que souvent ils conduisent à la consomption. On connoît cette espece de *crachats* par leur couleur, qui est jaune, pâle ou brune, & par le goût, qui est acre ou amer. Les couleurs, & spécialement le jaune & le pâle, sont des marques évidentes d'une bile amere, comme nous l'assure Galien, *Lib. II. de Loc. affect. cap.* 10. On découvre en effet par la couleur si les *crachats* sont d'une nature bilieuse: mais on n'en est pas assuré de même par le goût, parce que leur saveur peut être altérée par le phlegme. C'est pourquoi des Medecins, habiles d'ailleurs, ne découvrent pas quelquefois qu'il y a une humeur bilieuse dans les poumons, parce que, quoique le *crachat* paroisse jaune, pâle ou brun, ils ne s'apperçoivent pas qu'il ait la moindre acrimonie ou amertume; & cependant les poumons ne laissent pas d'être corrodés, les *crachats* à la fin deviennent sanguinolens ou purulens; & de-là s'ensuit la phthisie.

Galien en rapporte des exemples, *Lib. IV. de Locis affectis.*

« Une certaine personne, dit-il, cracha tout-à-coup une « humeur qui ressembloit fort pour la couleur à une « bile liquide, qui étoit entre le jaune & le pâle, mais « n'avoit pas un goût acre; après cela elle continua à « cracher abondamment, jusqu'à ce qu'à la longue elle « fut attaquée d'une fievre lente qui augmenta: elle cra- « cha pour lors une matiere purulente quatre mois de « suite, au bout desquels elle rendit le sang avec le « pus, la fievre & la phthisie augmenterent; aussi-bien

« que le crachement de pus, dont elle expectoroit une « quantité prodigieuse. La fievre augmentant toujours, « & les forces du malade étant à la fin épuisées, il « mourut enfin avec toutes les marques d'une véritable « consomption. »

« J'ai connu un autre malade qui fut dans le même état « pendant six mois, & un autre qui languit fort long- « tems. Le premier des trois ne sembloit pas au com- « mencement être malade : mais son mal se déclara par « la suite d'une maniere bien déplorable. Pour le se- « cond, je lui appliquai dès le commencement des « spécifiques conformes à son état, attendu que je con- « noissois sa maladie, aussi-bien que celle du troisieme. « Quelque application que j'aie apportée à la cure de « ces trois malades, je n'ai pu les guérir, ni même au- « cun autre depuis qui se soit trouvé dans le même cas; « car lorsqu'ils approchoient de leur fin, ils crachoient « des morceaux tout pourris de leurs poumons. »

Il paroît étrange que cette sorte de *crachat*, lorsqu'elle n'a ni amertume ni acrimonie, puisse corrompre les poumons : mais il est encore plus surprenant que les poumons puissent être corrompus par des *crachats* qui sont pituiteux, & ne paroissent au gout rien avoir d'acrimonieux, de salé ni d'amer. Pour rendre raison de cette circonstance, il faut supposer ou que toute l'humeur bilieuse & acrimonieuse reste cachée dans les poumons, & en corrompt les bronches auxquelles elle adhere; ou que ce phlegme acquiert par la putréfaction une acrimonie qui le rend capable de corroder & de putréfier les poumons; de la même maniere peut-être que l'air, quand il est infecté d'une contagion phthisique ou devenu extremement acrimonieux, mine les poumons de ceux qui le respirent. Mais comment se peut-il faire, lorsque les *crachats* paroissent jaunes ou pâles, mais qu'ils n'ont ni gout, ni acrimonie, ni sel, ni amertume, que le malade ne laisse pas de tomber en consomption? La raison en est, que l'humeur pituiteuse qui y est mêlée en cache & en déguise le gout plutôt que la couleur; & que l'humeur acre & putride qu'ils contiennent aussi, tombant sur les poumons, les corrode : ou bien il faut dire que ces *crachats* jaunes & pâles, sont un signe d'un amas de quantité d'humeurs bilieuses qui pourrissent & corrompent les poumons, & font tomber les malades en consomption.

Le *crachat* noir & mélancolique est d'une espece tout-à-fait mauvaise, comme l'assure Galien, *Lib. de Constitut. Art. Med. cap.* 16: où il dit, que l'humeur mélancolique, quand elle prédomine, est tout-à-fait pernicieuse, tant à cause de ses mauvaises qualités, de sa force corrosive, de la difficulté avec laquelle elle se cuit & s'expulse; que parce qu'elle indique une chaleur extraordinaire, qui est ce qui l'engendre & la desseche. Les *crachats* de cette sorte sont presque toujours suivis de *crachats* sanguinolens, qui sont plus à craindre dans une personne en santé, que pour quelqu'un qui seroit actuellement affecté d'une pleurésie, conformément à ce que dit Hippocrate, *IV. Aphor.* 25. que « l'évacuation de sang par haut, de quelque nature qu'elle soit, est toujours dangereuse. » Le sang qu'on rend avec ces *crachats* par la toux, donne toujours lieu de craindre, quoiqu'il ne s'en ensuive pas toujours une maladie mortelle, surtout s'il tombe de la tête sur la gorge, & qu'il soit expulsé de-là par la toux, comme je l'ai éprouvé moi-même à la suite d'une fievre quarte, après laquelle je rendis en toussant une grande quantité de sang, qui étoit une excrétion critique, qui empêcha le retour de la fievre. Mais quand la matiere ne vient pas de la tête, mais de la poitrine & des poumons, il y a tout lieu de craindre la phthisie. En effet, Galien, *Lib. V. Meth. Med.* dit avoir guéri une Dame Romaine & un jeune homme d'une hémoptysie, & en général tous ceux qui se sont adressés à lui dans le même cas dès le premier jour : mais que pour ceux qui avoient différé pendant quelques jours, ou jusqu'à ce que le phlegmon fût formé au point de rendre leur urine semblable à celle des personnes fievreuses, il n'en a jamais vu un seul qui ait été parfaitement guéri. C'est pourquoi, Hippocrate donne, avec raison, pour un mauvais signe le crachement de pus après un crachement de sang, *VII. Aph.* 15. Et Galien dans son *Commentaire*, dit sur le même fondement, que le crachement de sang n'est pas toujours dangereux; mais qu'il le devient lorsqu'il est suivi d'une évacuation de pus : car le pus produit la phthisie, selon Hippocrate; qui dit positivement, « qu'après le crachement de pus, vient la phthisie. » C'est pourquoi nous avons tout lieu de conclurre, que les *crachats* sanguinolens qui viennent de la poitrine & des poumons, & auxquels succede un crachement de pus, sont un prognostic mortel.

Toute expectoration de *crachats* qui ne soulage pas le malade, & ne diminue ni sa toux, ni sa difficulté de respirer, non-seulement ne produit aucun bien, mais même présage des suites fâcheuses : or, telles sont toutes les mauvaises especes de *crachats* que nous venons de dire.

Dans la pleurésie & la péripneumonie, les *crachats* extremement ténus, ou extremement épais, ou visqueux, après le commencement ou les premiers jours de la maladie, les *crachats* écumeux, ronds, abondans, mais qui ne produisent aucun effet sensible, qui sortent rarement ou qui ne sortent point du tout; la suppression de *crachats*, les *crachats* fréquens, blancs, jaunes, pâles, bruns, verds, érugineux, poracés, ou d'un jaune foncé, livides, noirs, nuancés, fétides, purs ou sans mélange, expectorés avec peine, ou avec ronflement & râlement dans le gosier, ceux qui n'apportent point d'amendement à la douleur, à la toux, ni à la difficulté de respirer, sont tous des signes funestes : mais les pires de tous sont ceux qui excitent & aigrissent la toux, la douleur, la difficulté de respirer & la fievre.

Les *crachats* extremement ténus & ceux qui sont extremement épais ou visqueux, qui indiquent beaucoup de crudités dans la maladie, s'ils viennent tout au commencement, sont regardés comme plus avantageux que nuisibles, parce qu'ils donnent lieu d'espérer que la matiere pourra se cuire avec le tems : mais s'ils paroissent plus tard sans être aucunement cuits; ce sont de mauvais présages pour la suite. Les *crachats* fort écumeux sont regardés comme mauvais, & singulierement ceux qui sont sans mélange, qui sont bilieux, bruns, verds, livides, & noirs; car ces sortes de *crachats*, comme nous l'avons déja observé, procedent d'une ardeur excessive ou d'une chaleur colliquative.

Le *crachat* blanchâtre & celui qui est écumeux, consistant en phlegme agité par des flatulences, comme il arrive lorsque la matiere pituiteuse à la sortie des poumons devient écumeuse à cause de l'air auquel elle se mêle, ne sont pas d'une conséquence bien dangereuse : dans la péripneumonie, le sang qu'on évacue en crachant est ordinairement écumeux. L'Auteur des *Coac.* 418. dit, que « dans la douleur de l'hypocondre droit, le « sang écumeux qui sort avec les *crachats* vient du « foie, & qu'ordinairement le malade en meurt.

Les *crachats* de figure ronde sont estimés mauvais, parce qu'ils indiquent une chaleur interne excessive par laquelle l'humeur est desséchée. C'est là ce qui a fait dire à Hippocrate, *VI. Epidem. Sect.* 3. *Aphor.* 27. & *Sect.* 6. *Aphor.* 21. que « ces *crachats* présagent le dé- « lire, sans doute parce qu'il suppose que cette chaleur « interne affecte la tête. » L'Auteur des *Coac.* 390. condamne les *crachats* verds comme funestes dans la pleurésie : mais Hippocrate, *Lib. Prognost.* dit avec plus de justesse, que « les *crachats* ronds & blancs « dans la pleurésie ne sont point un avantage pour le « malade. »

La grande quantité de *crachats* d'une mauvaise qualité, présage un très-grand danger, surtout s'ils viennent à des jours critiques & ne soulagent pas le malade; car

des ſymptomes critiques qui ne ſont aucun changement en mieux, ne peuvent être que mauvais.

Les *crachats* qui viennent en trop petite quantité ne valent pas mieux, attendu qu'ils ſont inſuffiſans pour purger l'humeur qui eſt la cauſe de l'inflammation : mais ils ſont ſurtout d'un fâcheux préſage lorſque non-ſeulement ils viennent de loin en loin & dans un état de crudité, mais que l'excrétion ne s'en fait que difficilement. Hippocrate parle des malades qui ſont en cet en état, *I. Epidem. Sect.* 1. en ces termes : « ils expulſent, à force de touſſer, une matiere denſe, cuite, en petite quantité, de loin en loin & avec beaucoup de difficulté : & dans ceux qui ſont affectés des plus violens ſymptomes, les *crachats* n'ont aucune apparence de coction; mais ſont toujours dans un état de crudité. »

Dans la pleuréſie lorſque le malade ne crache point du tout, c'eſt un très-mauvais ſigne, qui marque que la matiere morbifique eſt extremement crue. Voyez les endroits de Galien, ci-deſſus cités, à propos des cauſes qui font qu'il ne vient point du tout de *crachats*. Ce manque de *crachats* prouve indubitablement que la matiere eſt de difficile coction, & annonce conſéquemment que l'inflammation aura de la durée, comme nous le dit Galien, *Comment. in Aphor.* 10. C'eſt auſſi ce qui a fait dire à l'Auteur des *Coac.* 381. que « les pleuréſies ſeches où il ne ſe fait point d'évacuation par le crachement, ſont fort dangereuſes. »

Dans cette même maladie, la ſuppreſſion de *crachats* bilieux, ſans aucune cauſe apparente, préſage le délire, ſelon l'Auteur des *Prorrhétiques* 1. 97. & eſt ſelon Galien, *Lib. de Conſt. art. Med. cap.* 16. un ſigne qui annonce une mort prochaine. Auſſi les perſonnes attaquées de conſomption vivent tant qu'elles peuvent cracher : mais quand elles ne le peuvent plus, elles meurent. *VII. Aphor.* 26.

Les *crachats* fréquens, mais qui ne ſont point évacués par le moyen de la toux, ſurtout s'ils ſont accompagnés de quelqu'autre ſymptome phrénétique, indiquent la phrénéſie, ſuivant l'Auteur des *Prorrhétiques I.* 6. Et un peu plus bas le même Auteur, *T.* 12. condamne abſolument les *crachats* dans les fievres & avec raiſon; car Galien dit lui-même que c'eſt la marque d'un cerveau malade de replétion. Et, *I. Prorrhet.* 31. le crachement fréquent, accompagné de friſſon, eſt conſidéré comme l'avant-coureur de vomiſſemens noirs, ce qui eſt un des plus funeſtes ſymptomes.

Dans les maladies bilieuſes, les *crachats* blancs & pituiteux, ne ſont d'aucun ſoulagement pour le malade, ſelon ce que dit Hippocrate dans ſes *Prognoſtics*, que « les *crachats* glutineux & ronds ne ſont point avantageux. » Et cela parce qu'ils marquent qu'aucune portion de l'humeur d'où provient l'inflammation, n'eſt déchargée; ce qui dans les inflammations qui ont la bile pour cauſe, n'eſt pas un des ſignes les moins dangereux. Il y a quelques années que Baſſano & Moroſtica furent affligées d'une pleuréſie peſtilentielle qui emportoit les malades en quatre jours ou en ſept. Tout ce qui étoit rendu en forme de *crachats* dans cette maladie, étoit d'une ſubſtance blanche & pituiteuſe, qu'un certain Medecin qui n'étoit pas fort verſé dans la doctrine de Galien prit d'abord pour un bon ſigne, & en conſéquence de quoi il faiſoit eſpérer aux malades leur guériſon. Mais il fut trompé dans ſes eſpérances, faute d'avoir ſû que ces *crachats* blancs & pituiteux étoient une marque que la matiere morbifique de l'inflammation n'étoit point évacuée; & conſéquemment qu'il y avoit beaucoup de crudité dans la maladie, ce qui en rendoit les ſuites fort à craindre. Cette doctrine eſt encore confirmée par l'exemple qu'Hippocrate rapporte, *VII. Epidem. T.* 58. de la femme d'Euxene, qui touſſoit, rendoit des *crachats* blancs, ténus, & de loin en loin, & qui mourut à la fin de pleuréſie.

Les *crachats* jaunes & pâles & les ſanguinolens, & qui ne ſont pas bien mêlés, s'ils viennent paſſé le commencement ou le premier état de la maladie, indiquent que la matiere eſt de difficile coction, qu'il lui faudra bien du tems pour mûrir, & conſéquemment qu'il peut y avoir à craindre pour le malade. Au contraire, ſi ces *crachats* viennent au commencement, ils montrent que la maladie ſe réſoudra aiſément, comme nous l'avons obſervé plus haut. Auſſi eſt-il obſervé dans les *Prognoſtics*, que ſi les *crachats* jaunes & bruns viennent long-tems après le commencement de la maladie, la ſuite en eſt fort à craindre; comme ſi par exemple ils ne viennent qu'au ſeptieme jour ou plus tard, ainſi qu'il a été dit plus haut.

Les *crachats* rouges, bruns, verds, d'un rouge foncé, livides & noirs ne préſagent pas des ſuites meilleures; les verds & les érugineux indiquent beaucoup de chaleur & d'aduſtion & une grande quantité de bile érugineuſe. Hippocrate dans ſes *Prognoſtics*, condamne abſolument les *crachats* d'un verd foncé; & Galien, *Lib. de tot. Morb. Temp.* ceux d'un rouge foncé.

Les *crachats* livides ſont encore plus dangereux, parce qu'ils procedent d'une quantité exceſſive de bile noire ou de l'extinction de la chaleur naturelle : auſſi ſont-ils réprouvés par l'Auteur *des Coac.* 390. s'ils viennent au commencement de la maladie.

Les *crachats* noirs ſont les plus dangereux & les plus funeſtes de toutes les eſpeces; parce qu'ils procedent, comme nous l'avons obſervé plus haut, d'après Galien, *Lib. I. de Criſibus*, d'une violente uſation, ou d'un refroidiſſement univerſel cauſé par l'extinction de la chaleur naturelle. C'eſt donc avec raiſon qu'il donne ce ſymptome comme un des plus formidables, &, *Lib. I. de Criſibus*, comme un prognoſtic de mort. L'Auteur des *Coac.* 390. 407. nous dit que ceux qui rendent une matiere noire, par le vomiſſement, ſont dans un état dangereux. Hippocrate, *Lib. III. de Morb.* dit que ceux qui jettent par la bouche des caillots de ſang noir en touſſant, meurent le ſeptieme jour de leur maladie.

Les *crachats* nuancés ne ſont pas d'une moindre conſéquence, attendu qu'ils dénotent pluſieurs déſordres compliqués : c'eſt pourquoi Hippocrate déclare que cette ſorte de *crachats* eſt mortelle, lorſqu'ils ſont accompagnés d'une douleur aiguë.

Les *crachats* ſimples ou non-mêlés ſont réprouvés comme mauvais; car les bons *crachats* ſont toujours mélangés de pluſieurs ſubſtances différentes; & ceux qui ne le ſont pas ſont mauvais, ſurtout lorſqu'ils ne ſont point délayés; car c'eſt une marque que toute l'humidité ſéreuſe a été conſommée par la chaleur.

En un mot, dans la pleuréſie & dans la péripneumonie, les *crachats* jaunes, les ſimples ou ſans mélange, les bruns, les érugineux, les *crachats* d'un rouge foncé ou livide, mais ſurtout les noirs, & ceux qui ſont purs & non-délayés ne préſagent rien de bon, & ſont réprouvés par Hippocrate dans ſes Livres des *Prognoſtics*; comme des ſignes que la maladie eſt déſeſpérée.

Les *crachats* fétides ſont auſſi conſtamment condamnés dans les maladies aiguës, parce qu'ils indiquent une putréfaction extraordinaire. Hippocrate, *V. Aphor.* 11. regarde la mauvaiſe odeur des *crachats*, comme une des marques de conſomption & un ſymptome mortel.

Les *crachats* qui ne ſont expectorés qu'avec beaucoup de peine, ſont auſſi reprouvés par Hippocrate, *I. Epidem. Sect.* 1. que nous avons cité plus haut.

Tous ceux qui cauſent dans le goſier une eſpece de ronflement ou de râlement ne ſont pas eſtimés moins funeſtes, comme on le voit dans Hippocrate, *Prognoſt.* à l'endroit où il dit, que « les *crachats* qu'on ne ſauroit détacher ni faire ſortir des poumons, mais qui forment un râlement dans le goſier, ſont d'une très-mauvaiſe qualité. »

Il faut encore mettre au rang des mauvais *crachats*, ceux qui

qui loin de calmer la toux, l'augmentent & l'irritent; comme s'en explique le Livre des *Prognoſtics*. On n'en pourroit pourtant pas tirer un préſage certain, à moins qu'ils ne ſoient accompagnés d'autres ſignes auxquels Galien veut qu'on faſſe une grande attention.

Les autres ſortes de mauvais *crachats*, ſont ceux qui, quoique fréquens & abondans, ne diminuent pourtant point la difficulté de reſpirer, ni la toux, ni la fievre.

Enfin le crachement à des jours critiques, après lequel le malade ſe trouve plus mal qu'auparavant, s'il s'y joint d'autres mauvais ſymptomes, eſt ſuivi d'une mort inévitable. PROSPER ALPIN, *de Præſag. vitâ & morte*. Voyez l'Art. *Phthiſis*, par rapport aux *crachats* qui ſont de mauvais augure dans la pleuréſie, & la péripneumonie.

## S P Y

SPYRAS ou SPYRATHOS, σπυρὰς ou σπύραθος, la fiente des chevres, qu'on appelle auſſi crottes ou crottins. Hippocrate en conſeille l'uſage par voie de ſuffumigation, dans les déſordres de la matrice.

## S Q U

SQUALOR. Voyez *Auchmos*.

SQUALUS, eſt le nom d'un poiſſon dont parle Aldrovandus.

SQUAMA ÆRIS. Voyez *Æs*.

SQUAMARIA & SQUAMATA. Offic. *Orobanche radice dentatâ major*, C. B. P. 88. Raii Hiſt. 2. 1229. *Orobanche radice dentatâ, ſive dentaria major Matthioli*, Park. Theat. 1363. *Dentaria major Matthioli*, Ger. 1387. Emac. 1585. *Anablatum Cordi, ſive Aphyllon*, J. B. 2. 783. Raii Synop. 3. 288. *Dentaire*.

Elle croît ſur des rives ombragées, & dans les haies, & fleurit au mois d'Avril.

La *dentaire* eſt conſolidante, conglutinante, & bonne pour les hernies, les plaies & différentes affections qui proviennent de fluxions.

SQUAMOSA SUTURA, Suture écailleuſe du crâne.

SQUATINA. Offic. Aldrov. de Piſc. 471. Salv. de Aquat. 152. Rondel. de Piſc. 1. 367. Bellon. de Aquat. 78. Raii Ichth. 79. Ejuſd. Synop. Piſc. 26. Charlt. Piſc. 12. Geſn. de Aquat. 899. Jonſ. de Piſc. 23. Mer. Pin. 186. *Ange de mer*.

C'eſt un poiſſon qu'on pêche dans la mer Britannique & ailleurs. On en emploie les œufs, la peau & les cendres. Les œufs deſſéchés ſont, dit-on, bons pour arrêter le dévoiement. Effectivement les marins s'en ſervent à cet uſage. RONDELET.

Avec la peau on prépare un excellent *ſmegma* pour le pſora & la gale: & on fait des cendres un remede contre l'alopécie & les achores. ALDROVANDUS.

SQUILLA, terme de Botanique. Voyez *Scilla*, qui eſt la même choſe.

SQUILLA, Offic. *Squilla gibba*, Schoneſ. Ichth. 72. Rondel. de Piſc. 1. 549. *Squilla parva*, Mer. Pin. 192. *Squilla gibba Rondeletii*, Aldrovandus, de Exang. 150. *La Squille*.

C'eſt une eſpece d'écreviſſe de mer qui a les mêmes qualités que l'*aſtacus*, qui eſt auſſi une ſorte d'écreviſſe de mer.

SQUILLINUM, AZIZA, fiente de cheval. RULAND.

SQUINANTHIA, *Eſquinancie*. Voyez *Angina*.

SQUINANTUM, eſt la même choſe que *Schœnanthum*.



## S R I

SRINT, terme Hongrois, qui ſignifie une tumeur inflammatoire à la bouche, au goſier ou à l'anus.

## S T A

STAC, *coagulation* ou *congelation*. RULAND.

STACHYS, *Stachys*, ſauge de montagne.

Voici quels ſont ſes caracteres:

Ses feuilles, ſes tiges & ſes branches ſont velues & couvertes d'un duvet extremement mollet, de couleur blanche; ſes feuilles ſont oppoſées l'une à l'autre; ſa fleur eſt un tuyau découpé par le haut en deux levres, dont la ſupérieure eſt creuſée en cuilleron, relevée & échancrée. L'inférieure eſt diviſée en trois parties, dont celle du milieu eſt plus grande que les deux autres, & pendante. Le nom de cette plante vient du mot Grec στάχυς, épi, parce que ſes fleurs ſont diſpoſées en épi.

Boerhaave parle de treize ſortes de *Stachys*, qui ſont:

1. *Stachys major, Germanica*, C. B. P. 236. *Sideritis, heraclea Dioſcoridis*, Col. Phytogr. 1. 3.
2. *Stachys, major, Germanica, folio anguſtiore*, Flor. 2. 66.
3. *Stachys, Cretica, pro pſeudo-ſtachyde I. in Prodromo deſcribitur*, C. B. P. 236. Prodr. 113.
4. *Stachys, Alpina, magna, flore ex albo ruſeſcente pſeudo-ſtachys Alpina*, C. B. P. 236. Prodr. 113.
5. *Stachys, Creticæ ſimilis, flore purpureo triplo majore.*
6. *Stachys, minor Italica*, C. B. P. 236. Tourn. Inſt. 186. Boerh. Ind. A. 154. *Stachys*, Ger. 563. Emac. 695. Raii Hiſt. 1. 554. *Stachys Dioſcoridis*, Park. Theat. 47.

Le *Stachys* eſt un arbriſſeau qui reſſemble au marrube, mais qui eſt un peu plus long; il produit grand nombre de feuilles oppoſées les unes aux autres, dures & un peu velues, blanches, & d'une odeur agréable, avec pluſieurs tiges qui pouſſent d'une même racine, & ſont plus blanches que celles du marrube. Il vient ſur des lieux montueux & raboteux. Le *ſtachys* eſt d'une qualité acrimonieuſe & échauffante; ce qui fait que la décoction de ſes feuilles priſe en boiſſon, provoque les regles & expulſe les vuidanges. DIOSCORIDE, *Lib.* 3. 120.

On le cultive dans les Jardins, & il fleurit au mois de Juin.

7. *Stachys, verticillata, odora; Betonicæ foliis pallidis*, H. C. 2.
8. *Stachys, Canarienſis, fruteſcens, verbaſci folio*, T. 186. *Salvia ſylveſtris, ampliſſimis verbaſci foliis, graveolens, flore albo, parvo, Canarienſis*, Pluk. Almag. & Phytogr. T. 322.
9. *Stachys, hormini folio obſcurè virenti, flore ferrugineo*, M. H. Bloeſ. 198.
10. *Stachys, ſpinoſa, Cretica*, C. B. P. 236. *Gaidarothymum*, Alpin. Exot. 86.
11. *Stachys, Orientalis, altiſſima, fœtidiſſima*, T. Cor. 12.
12. *Stachys alba, latifolia, major.*
13. *Stachys, Cretica, latifolia*, T. 186. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Toutes les eſpeces de *ſtachys* ont une odeur forte & rance, qui fait qu'on les emploie avec ſuccès dans les maladies hyſtériques, dans l'apoplexie & l'épilepſie. *Hiſtoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STACTE. Voyez *Myrrha*. *Stacte* s'emploie aussi pour lessive de cendres; quelquefois il signifie saumure.

STACTICON, σακτικὸν; nom d'un collyre dans Scribonius Largus, *N°*. 34. & dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16.

STADIEUS, σαδιεὺς, celui qui parcourt un stade. GALIEN, *Exeges.*

STAGIUM, la même chose que *sextula*, la sixieme partie d'une once, c'est-à-dire, quatre scrupules.

STAGMA, liqueur exposée à la distilation. BLANCARD.

STAGNEA VASA; vaisseaux étamés en dedans, ou incrustés ou enduits, pour la conservation de ce qu'ils contiennent. SCRIBONIUS LARGUS.

STAGONIAS, σαγονίας, *de* σάζω, *distiler*; épithete d'une espece d'encens mâle, qui est en petites masses, semblables à des gouttes.

STAIS, σαὶς, farine mouillée d'eau, & paitrie avec les mains; il signifie aussi graisse ou suif.

STALAGMA, liqueur distilée. BLANCARD.

STALAGMOS, σαλαγμὸς, distilation d'humeurs de la tête.

STALTICA, σάλτικα, de σέλλω, *resserrer*; médicamens répulsifs, ou qui rendent les levres des plaies égales.

STAMINA, *étamines*; voyez-en l'explication à l'Article *Botanica*.

STAMNOS, σάμνος, urne ou bassin à tenir de l'eau.

STANNOS, mere des métaux, ou fumée occulte, de laquelle les métaux sont engendrés. RULAND.

STANNUM, *Etain*. Voyez *Jupiter*.

STAPES, *Etrier*, nom d'un os de l'oreille interne. Voyez *Auris*.

STAPHIS, *raisin*.

STAPHISAGRIA, *staphisaigre*, nom du *Delphinium*, *Platani folio*, *staphisagria dicta*.

STAPHYLE, σαφυλὴ, *raisin*. Il signifie aussi une maladie de la luette, qui consiste dans l'exténuation de sa partie supérieure, & l'enflure de l'inférieure, qui lui donne la forme d'une grappe de *raisin*. On appelle aussi de ce nom, ce qu'on nomme autrement, *uvula*, ou *gargareon*, la luette.

STAPHYLEPARTES, σαφυλεπάρτης; instrument de Chirurgie pour replacer la luette, dont parle Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 16.

STAPHYLINUS, un des noms du *Daucus vulgaris*.

STAPHYLIS, σαφυλὶς, dans Moschion, *de Morbis Mulierum*, est une espece de vaisseau pour faire manger les enfans, dont l'orifice ressemble à un mamelon, ou à une grappe de raisin.

STAPHYLODENDRON.

Voici ses caracteres.

Son calyce est d'une seule piece découpée en cinq parties. Sa fleur est à cinq pétales, droite & disposée en forme de cloche avec cinq étamines au milieu. L'ovaire au fond du calyce est garni de deux tuyaux, & devient dans la suite un fruit membraneux qui est une espece de vessie, divisée en deux loges, dans lesquelles se trouvent plusieurs semences semblables à des noisettes.

Boerhaave compte quatre sortes de *staphylodendron*, qui sont,

1. *Staphylodendron*, Offic. J. B. 1. 247. Raii Hist. 2. 1681. Synop. 3. 468. Tourn. Inst. 616. Boerh. Ind. A. 2. 235. *Pistachia sylvestris*, C. B. P. 401. *Nux vesicaria*, Ger. 1246. Emac. 1437. Park. Theat. 1417.

On le trouve quelquefois dans les hayes; il fleurit en Mai, & son fruit est mûr en Automne. On attribue à ce fruit les mêmes propriétés qu'aux pistaches.

Ray dit qu'il ne lui connoît aucun usage dans la Medecine; mais qu'il y a des endroits, où le petit peuple en fait des chapelets. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Staphylodendron Virginianum*, *Trifoliatum*, H. L. *Pistacia sylvestris*, *trifolia Virginiensis*, H. R. P.
3. *Staphylodendron Africanum*, *folio singulari Lucido*, Par. Bat.
4. *Staphylodendron Africanum*, *folio lanuginoso rosmarini latiori*. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

*Staphylodendron*, vient de σαφυλὴ, *grappe*, & de δένδρον, *arbre*; parce que le fruit de cet arbre croît en grappes.

Scaliger dit que ce fruit se mange, & qu'il en a pris plusieurs fois en guise de pistaches. On tire de la semence du *staphylodendron*, une huile résolutive. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STAPHYLOMA; maladie de l'œil. Voyez *Oculus*.

STARAPHAXAL; remede astringent, ou remede pour arrêter les fluxions. RULAND.

STASIS, σάσις, *stagnation*.

STATER, σατὴρ, poids de quatre dragmes.

STATHEUSIS, σάθευσις, ou σάτευσις, de σατεύω, *griller sur un feu modéré*; l'action de cuire, griller ou rotir modérément, ou imparfaitement.

STATICA. Voyez *Staltica*, qui est la même chose.

STATICE.

Voici ses caracteres:

Sa racine est fibreuse & vivace; sa feuille herbacée, & sa tige nue. Son calyce est écaillé, membraneux & composé d'un grand nombre d'écailles bien ordonnées. Ses fleurons sont polypétales, semblables à la giroflée, & chacun dans son calyce particulier. Ce calyce est en entonnoir, d'une piece, & divisé profondément en segmens. Les fleurons rassemblés en grand nombre, forment une tête sphérique, placée dans un grand calyce commun écaillé, & tel que nous l'avons décrit. Son ovaire naît du centre du calyce; il est composé de cinq vésicules qui croissent les unes à côté des autres, autour de la base circulaire du placenta, & qui ont chacune un long tube.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Statice*, Lugd. 1190. *Scabiosa montana*, *globoso flore*, *gramineis foliis latioribus*. *Caryophyllus montanus major*, *flore globoso*, C. B. P. 211. *Gramen Polyanthemum majus*, Dod. P. 564. *Armerius montanus*, *tenuifolius major*, Clus. H. 287. *Limonium majus*, *flore globoso*, M. H. 3. 600.
2. *Statice foliis angustioribus*, *flore rubro*, *scabiosa montana*, *globoso flore*, *gramineis foliis angustioribus*, *flore rubro*, H. L.
3. *Statice foliis angustioribus*, *flore albo*, *Scabiosa montana*, *globoso flore*, *gramineis foliis angustioribus*, *flore albo*, H. L.
4. *Statice montana minima*, T. 341. *Scabiosa montana globoso flore*, *gramineis foliis angustissimis minima*, H. L. *Caryophyllus montanus minimus*, *flore globoso*, H. R. Par. *Armerius montanus tenuifolius minor*, Clus. H. 287. *Limonium minimum vulgatius*, *flore globoso*, M. H. 3. 601. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Dodonée prétend que cette plante n'est d'aucun usage en Medecine; mais que ses fleurs sont assez belles en

bouquet. Dalechamp au contraire, assure qu'elle est astringente, qu'elle possede à un haut degré la vertu de sécher & de réprimer les éruptions d'humeurs, si l'on en boit le suc, ou si on la broye, & qu'on l'applique; qu'elle guérit la dyssenterie, l'écoulement immodéré des regles, le saignement par le nez, & le crachement de sang; qu'elle est vulnéraire, & qu'elle fait cicatricer les ulceres malins.

Elle est astringente : c'est pourquoi l'on s'en sert dans les flux immodérés; on peut l'employer avec succès dans les maladies qui proviennent du relâchement des fibres, & où l'extreme fluidité des humeurs les dispose à l'éruption. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STATIONARIÆ FEBRES, *Fievres stationnaires.*

Les années ont une certaine constitution générale, qui ne provient ni du chaud, ni du froid, ni de la sécheresse, ni de l'humidité; mais de je ne sai quelle révolution secrete & inexplicable, qui se fait dans les entrailles de la Terre, en conséquence de laquelle l'atmosphere se trouve imprégné d'une grande quantité de particules, qui produisent sur les corps des animaux des effets pernicieux, qui durent autant que cette constitution, qui décline pendant un certain nombre d'années & fait place à une autre. Ces constitutions générales & successives de l'atmosphere, apportent avec elles des especes particulieres de fievres, qui leur sont propres, & qu'on ne remarque dans aucun autre tems; c'est par cette raison, que je les appelle *fievres stationnaires.* Sydenham.

STATIVA. Voyez *Staltica.*

STATUS, *Etat* ou *constitution ;* en ce sens *status*, est synonyme à *catastasis.* Il est aussi quelquefois synonyme à *acme.* Voyez *Acme.*

STAXIS, στάξις, ou ἀπόσταξις, de στάζω, *distiler ;* distilation ou effusion de sang par le nez, goutte à goutte. Telle est l'acception générale de στάξις dans Hippocrate, quoiqu'il ajoute quelquefois ἐκ ῥινῶν ou ἀπὸ ῥινῶν, *des narines.* L'effusion de sang par le nez goutte à goutte est regardée comme dangereuse dans la Doctrine des Crises, en ce qu'elle indique le manque de force & la foiblesse de la Nature. Aussi lisons-nous, *in Prorrhet.* ἐνδεκαταίοισι στάξιες δύσκολαι, les effusions de sang goutte à goutte & par le nez, sont de mauvais augure, lorsqu'elles arrivent le onzieme jour. Galien condamne dans son Commentaire sur cet endroit, toutes ces évacuations. La même chose est répétée *Coac.* 336. & *Coac.* 57. στάξιες ἐλάχιστα κακαὶ, les petites distilations de sang par le nez sont funestes, surtout dans les pleurésies & dans les phrénésies. Ces distilations sont traitées de signes fâcheux, *Coac.* 405. 227. 1. *Prorrhet.* 1. Au contraire les évacuations abondantes & libres de sang par le nez, sont estimées dans la Doctrine des Signes & des Crises, comme une solution réelle de la maladie. C'est pourquoi nous lisons, *in I. Epid. Sect.* 1. αἱμοῤῥαγίαι λαῦραι, &c. Les hémorrhagies abondantes par le nés, soulagent ordinairement les malades. Mais ce ne sont pas seulement les petites effusions de sang par le nez, ni celles où le sang s'arrête, sans être sorti en quantité suffisante, mais en général toutes les excrétions foibles, legeres & imparfaites, par les urines, par le vomissement ou par les selles, qu'Hippocrate regarde, *Coac.* 400. comme de mauvais prognostics. Le jugement qu'il en porte en différens endroits de ses Ouvrages, est confirmé par un grand nombre de faits répandus dans les *Epidémiques.*

STE

STEAR, στέαρ, dans Hippocrate, signifie quelquefois simplement *graisse*, comme dans plusieurs endroits de ses Livres *de Morb. Mulier.* quelquefois il signifie encore non-seulement la *graisse*, mais encore du levain, ou de la pâte faite de farine ou toute autre, & est synonyme à σταὶς, *stais*, comme dans ce passage du Liv. I. περὶ γυναικ. Ταῦτα ἑψεῖν ὡς ἔιον στέαρ γενέσθαι, « faites-les bouillir jusqu'à-ce qu'ils deviennent semblables à un morceau de pâte; » laquelle expression est répétée mot pour mot, dans le même sens, *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. Et Dioscoride, *Lib. II. cap.* 202. στέατι δὲ ἢ πηλῷ περιπλάσσεται, « on l'enveloppe dans de la pâte ou de l'argille; » où, quoique les éditions imprimées aient substitué le mot σταιτὶ, il paroît qu'il s'en faut tenir à l'ancienne leçon, par un passage de Pline, *Lib. XX. cap.* 9. qui semble avoir lû στέατι, & l'a mal traduit par *graisse : Coquitur*, dit-il, *plurimis modis ; in olla quæ conjiciatur in clibanum aut furnum, vel adipe aut luto illita:* « on le met au four dans un pot enduit de *graisse* ou d'argille. » Et le même Dioscoride, *Lib. V. cap.* 99. dit du *stibium ;* ὀπτᾶται δὲ στέατι περιπλασθὲν, &c. « On l'enveloppe dans de la pâte, & on le fait cuire sur le charbon; » passage où Pline traduit encore ce terme par le mot *adeps*, *Lib. XXXIII. cap.* 6. Gal. *Lib, II. & V.* de *C. M. S. L.* employe les mots στέατος & σταιτώδη dans le même sens; je veux dire pour signifier de la pâte ou autre composition semblable; Hesychius traduit στέαρ par λῖτος, ζύμη, *graisse, levain.* Fœsius.

STEATOCELE, de στέαρ, *suif*, & de κήλη, *hernie* ; espece de hernie causée par la masse d'une substance semblable à du suif dans le scrotum.

STEATOMA, στεάτωμα, de στέαρ, *suif*; espece de tumeur enkystée, & formée d'une substance semblable à du suif. L'Auteur des Définitions attribuées à Galien, dit que le *steatoma* est un accroissement de graisse contre nature.

STEGNOSIS, constipation, condensation ou obstruction.

STEGNOTICA, στεγνωτικὰ, astringens, de στεγνόω, resserrer.

STEILÆUS, στειλαῖος, le manche d'un instrument. Hippocrate.

STELECHIÆA, στελεχιαῖα; ce terme est dérivé du précédent; c'est une épithete que l'on donne à la veine-porte. Galien.

STELECHITES; nom d'une pierre que l'on trouve dans quelques contrées de l'Allemagne; elle est à peu-près de la grosseur du doigt & de la nature de la Belemnite; elle passe pour dessiccative, & pour propre à nettoyer les dents; c'est-à-dire, comme un dentifrice.

STELENCHIS ou STELINCHIS, στελεγχὶς ou στελγὶς en latin *strigil*, instrument dont on se servoit dans les bains des Anciens, pour emporter la sueur.

STELLA, *Etoile.* Voyez *Astronomia.*

STELLA MARINA; espece d'insecte de mer, dont il y a plusieurs especes. Il passe pour apéritif, pris en décoction, & l'on prétend que sa fumée guérit l'épilepsie.

STELLA OCCIDENS, *Sel ammoniac.*

STELLA TERRÆ, *Talc.*

STELLARIA AQUATICA; l'*étoilée marine.* Ray, *Hist. Plante.*

STELLARIS LAPIS. Voyez *Astroites.*

STELLIO; c'est une petite espece de lésard, marqueté sur le dos, de petites taches semblables à des étoiles. La morsure de cet animal épaissit, dit-on, les humeurs & engourdit les sens. La thériaque de Venise & les sels volatils sont estimés bons pour en opérer la guérison. La chair de cet animal excite, dit-on, la sueur, & résiste au poison. Lemery, *des Drogues.*

Stellio adusta, *cinnabre.* Ruland.

STEMA, στῆμα, *le pénis.* Ruffus Ephesius.

STEMPHYLA, στέμφυλα, la grappe du raisin, ou la masse restante après qu'on a pressuré le vin. On appli-

que quelquefois le même mot au recrement des olives, après que l'huile en a été extraite.

STEMPHYLITES, στεμφυλίτης, espece de vin. Voyez *Lora.*

STENYGROCHORIE, στενυγροχωρίη, ainsi que Galien lit ce mot, *Lib. de Artic.* au lieu que les autres copies portent στενοχωρίη, *stenochorie.* Ce mot paroît dérivé du verbe στενυγρῶσαι, que Galien dans son *Exegesis*, traduit par στενῶσαι, *étrécir*; ajoutant que quelques-uns traduisent ce mot par rétrécissement, obstruction & desséchement des passages des humeurs. Cette interprétation se rapporte avec celle d'Herotien, qui veut que στενυγρῶσαι signifie la même chose qu'ἀποστεγνῶσαι καὶ πυκνῶσαι τόπον τινὰ ἐν ᾧ ὑγρασία ἐστὶ, « étrécir & boucher un lieu où il y a quelque humidité. » Et en effet ces interprétations ont rapport au premier Aphorisme de la seconde Section du sixieme des Epidémiques, & prouvent que le mot στενυγρὸς, est composé de στενὸς, étroit, & ὑγρὸς humide. Cependant Galien, dans son Commentaire sur cet Aphorisme, est d'un autre avis, & prétend que la seconde syllabe est ténue & non aspirée, & ne renferme point le mot ὑγρὸς qui est aspiré; mais que στενυγρὸς dans le Dialecte Ionien est synonyme à στενὸς, ce qu'il prouve par l'autorité de Simonide dans lequel on lit, μοῦνος στενυγρῇ συμπεσῶν ἐν ἀτραπῷ, « une rencontre unique dans un sentier étroit; » citation vicieuse, qui se trouve encore, *Comment. I. in Lib. de Artic.* où par rapport au mot στενυγροχωρίη, il adopte encore la même étymologie, ne le faisant pas venir de στενὸς ὑγρὸς & χώρα, mais de στενυγρὸς, synonyme à στενὸς; ensorte que στενυγροχωρίη ne signifie autre chose que στενοχωρίη, ni celui-ci rien de plus que στενότης, étroitesse. On voit par-là, comme nous venons de l'exposer au commencement de cet article, qu'au lieu de στενοχωρίη, qui est la leçon ordinaire, Galien lit στενυγροχωρίη. Le même Auteur, *Comment. I. in VII. Epid.* rend le verbe στενυγρῶσαι, par πυκνῶσαι, condenser, & στενῶσαι, *étrécir*; puisqu'il l'oppose à εὐρῦναι, *dilater.* Or selon la doctrine d'Hippocrate, les choses dilatées, s'étrécissent par l'astriction & le refroidissement.

STEPHANIÆUS, στεφανιαῖος, *Coronaire.* Voyez *Coronaria* & *Coronaris.*

STERA, mot barbare, synonyme à *uterus*, & dérivé par corruption de ὑστέρα.

STERCUMEZEFF., ou STERCORUMECEFF, *Litharge.* RULAND. JOHNSON.

STERCUS, *fiente.* Voyez *Fimus.*

STERGETRON, la grande joubarbe. Voyez *Aizoon.*

STERILITAS. Voyez *Balsamica.*

STERIPHNOS, le même que *struphnos.*

STERNO-COSTALES, *les sterno-Costaux*, communément le *Triangulaire du sternum.*

Ce sont cinq paires de plans charnus, disposés plus ou moins obliquement en maniere de bandelettes à chaque côté du sternum, sur la face interne des cartilages de la seconde, troisieme, quatrieme, cinquieme, & sixieme des vraies côtes.

Ils sont attachés par un bout aux bords de la face interne de toute la moitié inférieure du sternum. De-là le premier de chaque côté monte obliquement vers la seconde vraie côte, & s'attache à son cartilage. Le second va moins obliquement s'attacher au cartilage de la troisieme. Les autres vont de même s'attacher comme par degrés aux côtes suivantes. Ils deviennent de moins en moins obliques, & augmentent de plus en plus en longueur, à mesure qu'ils deviennent inférieurs; de sorte que le dernier de tous est comme transversal.

Ce dernier plan ou muscle qui est attaché par un bout vers l'extrémité osseuse de la sixieme vraie côte, paroît passer la pointe xiphoïde du sternum immédiatement au-dessus de l'attache du diaphragme à cette même pointe, & s'unir au dernier plan ou muscle de l'autre côté. C'est à-peu-près comme les portions les plus supérieures des muscles transverses du bas-ventre, auxquelles portions les deux derniers *sterno-costaux* se joignent, de maniere qu'on les pourroit regarder comme appartenans aux muscles transverses, s'ils n'en étoient pas séparés par l'attache antérieure du diaphragme.

Les attaches & la direction des *sterno-costaux* étant bien considérées; il est évident que leur usage est d'abbaisser ou mouvoir en-bas les portions cartilagineuses & les extrémités antérieures des vraies côtes, surtout celles des côtes supérieures, excepté la premiere, & en même-tems approcher du sternum celles des inférieures, à cause de leurs courbures. Ainsi les *sterno-costaux* peuvent mériter le nom d'abbaisseurs des côtes, par la même raison qu'on donne celui de releveurs aux sur-costaux.

Les sous-costaux ayant les extrémités supérieures de leurs fibres beaucoup plus éloignées de l'articulation vertébrales des côtes, que les extrémités inférieures; il s'ensuit qu'à leur égard les côtes supérieures sont plus mobiles que les inférieures, & par conséquent que les sous-costaux sont auxiliaires des *sterno-costaux.* WINSLOW, *Anatomie.*

STERNO-HYOIDEUS, *sterno-hyoïdien*, ou *sterno-cleido-hyoïdien.*

C'est un muscle long, grêle & plat, comme si c'étoit un ruban charnu, plus large en-bas qu'en-haut, placé avec son pareil le long de la partie antérieure de la gorge, ce qui a donné lieu à quelques-uns de l'appeller muscle bronchique, quoique très-improprement.

Il est attaché par son extrémité inférieure à la partie supérieure & latérale de la face interne ou postérieure du sternum, à la partie postérieure de l'extrémité voisine de la clavicule, au ligament transversal qui joint ces deux os, & même à la face postérieure ou interne du cartilage de la premiere côte. C'est à ces endroits qu'il paroît être principalement attaché, & très-peu au sternum, même quelquefois si peu que rien.

Delà uni à son pareil ou celui de l'autre côté, par une membrane qui forme une espece de ligne blanche, il monte pardevant la trachée-artere, & s'attache latéralement au bord inférieur de la base de l'os hyoïde.

On trouve souvent une ligne ou traverse tendineuse, environ au milieu de la face postérieure de ce muscle.

Ils tirent l'os hyoïde directement en-bas, & servent à contrebalancer les différens mouvemens des stylo-hyoïdiens, des omo-hyoïdiens, & des genio-hyoïdiens. Ils peuvent être aidés dans certains cas par les *sterno-hyoïdiens* & par les thyro-hyoïdiens. WINSLOW, *Anatomie.*

STERNOMASTOIDÆUS. Voyez *Mastoïdæus anterior.*

STERNO-THYROHYOIDÆI. Voy. *Larynx.*

STERNUM. Voyez *Thorax.*

STERNUTAMENTUM, le même que *Sternutatio*, ou *Sternutatorium.*

STERNUTATIO, *éternuement*; il se distribue dans les cavités de la face une branche de la cinquieme paire de nerfs unie avec de la sixieme, & humectée par la membrane pituitaire; & quand une partie de ce nerf est irritée à un certain degré, le nerf intercostal & la paire vague sont tirés concurremment de maniere que les muscles qui servent à la respiration souffrent une sorte de convulsion, & l'air, expulsé des poumons avec violence, agissant sur toutes les parties de la membrane pituitaire, déterge & emporte la mucosité qui s'y sépare; il excite encore par-là toutes les actions qui dépendent du cerveau, quelquefois même avec un excès de violence qui peut être fatale, mais qui est le plus souvent salutaire, lorsque les facultés sont languissantes, ou qu'il y a de la mucosité endurcie sur la mem-

brane pituitaire, comme il arrive souvent après le sommeil de la nuit. Voy. l'article *Caput*.

STERNUTATORIUM, *sternutatoire*, ou remede qui fait éternuer. Le tabac est le *sternutatoire* le plus commun que nous ayons : mais tout ce qui est capable d'irriter les nerfs dont nous avons fait mention dans l'article précédent, avec une force suffisante, excitera l'éternuement.

STERNUTATORIUM CUM EUPHORBIO.

*Sternutatoire avec l'euphorbe.*

Prenez *de la poudre d'euphorbe, un demi-scrupule ;*
*de vin blanc, une once ;*
*de l'esprit de cueillerée, deux dragmes ;*
*de l'huile de marjolaine, une quantité suffisante.*

Mêlez le tout.

Ce *sternutatoire* avec l'euphorbe est trop acre & trop violent, pour le faire respirer. Il suffit donc d'en humecter un peu de coton, & de mettre ce coton dans les narines. Ludovic le redoute si fort, qu'il veut qu'on n'en mette qu'une demi-dragme sur une demi-pinte d'eau, encore n'en permet-il l'usage qu'avec beaucoup de circonspection, après qu'on aura fait bouillir, & qu'on aura passé l'eau.

STERNUTATORIUM CUM MARJORANA.

*Sternutatoire avec la marjolaine.*

Prenez *d'une infusion de marjolaine faite comme le thé, une once.*

Dissolvez dans cette infusion

*du sel de vitriol, dix grains.*

Mettez cette solution dans un verre, & servez-vous-en.

Ce *sternutatoire* est d'Etmuller, qui en fait beaucoup de cas. On peut le rendre plus foible ou plus fort, selon la quantité plus ou moins grande d'eau dont on se servira. Au reste, le *sternutatoire* suivant me paroît préférable à tout autre.

STERNUTATORIUM CUM SALE VOLATILI OLEOSO.

*Sternutatoire avec le sel volatil huileux.*

Prenez *de sel volatil huileux, deux dragmes ;*
*d'esprit de lavande, vingt gouttes ;*
*d'eau de rose, de Damas*, ou *d'eau de fleur d'orange, de chaq. une demi-once.*

Mêlez le tout.

Ce *sternutatoire* est doux, agréable, & réveille les esprits. Il provoque doucement l'excrétion des humeurs par le nez.

STERNUTATORIUM CUM SUCCIS.

*Sternutatoire avec les sucs.*

Prenez *de feuilles de chevrefeuil, quatre poignées ;*
*de prime-vere, trois poignées ;*
*de bétoine, deux poignées ;*
*de marjolaine, une poignée.*

Broyez le tout ensemble & exprimez-en le suc.

Ce *sternutatoire* est plus doux que ceux où il entre de l'euphorbe & du turbith minéral ; on peut s'en servir dans toutes les affections de la tête, & dans tous les embarras du cerveau. On en fera respirer un peu dans le creux de la main, ou l'on en soufflera dans les narines avec une plume. Les *sternutatoires* humides ont cet avantage sur les poudres, qu'ils ne bouchent le nez, ni ne l'échauffent.

STERNUTATORIUM CUM TURPETHO MINERALI.

*Sternutatoire avec le turbith minéral.*

Prenez *du turbith minéral, un demi-scrupule ;*
*de la réglisse en poudre, une demi-dragme ;*
*de la muscade, un scrupule ;*
*de l'huile de romarin, deux gouttes.*

Mêlez le tout ensemble.

Ce *sternutatoire* est très-énergique dans toutes les affections de la tête, qui proviennent d'une matiere épaisse & visqueuse, attachée aux glandes, & arrêtée dans les cavités, où elle séjourne opiniâtrément. Ce remede l'en fera sortir en si grande quantité, qu'une salivation ne seroit pas plus abondante : mais il est sujet à offenser le nez ; c'est pourquoi je serois d'avis qu'avant de s'en servir on se frottât un peu les narines, soit avec du lait chaud, soit avec de l'huile d'amandes douces.

STERTOR, *ronflement*, ou plutôt ce qu'on appelle vulgairement le *râle*. C'est un symptome funeste dans l'apoplexie & dans plusieurs autres maladies. Voyez *Rhenchos*.

## S T I

STIÆ, στῖαι, *caillous de mer*. GALIEN, *Exegesis*.
STIBI, στίβι, le même que STIBIUM.
STIBIALIA, *Remedes antimoniaux*.
STIBIUM, *antimoine*. Voy. *Antimonium*.
STICA, *astringens extérieurs*, comme le bol ou le sang de dragon, selon Blancard.
STICHOS, στίχος, nom d'une confection artériaque ou pectorale, dont le marrube est la base. On en trouve la description dans Galien, *Lib. VII. de Comp. Med. S. Loc. cap.* 2.
STICTICUM EMPLASTRUM, *emplâtre adhérente*.
STIGMATA, *Stigmates*, ou marques de coups, meurtrissures, blessures ou brûlures.
STILBOMA, στίλβωμα, de στίλβω, briller ; tout cosmétique en général, dont l'effet est de donner de l'éclat à la peau. CASTELLI.
STILBUS, *antimoine*. RULAND.
STILISCUS, le même que *Scalmus* ou *Priapiscus*. ORIBASE, *de Machinis*. Voy. *Priapiscus*.
STILLA, *Goutte*.
STILLATICUS ou DISTILLATUS, *distilé ;* épithete que l'on donne à toutes les liqueurs tirées par l'alembic. CASTELLI.
STILLICIDIUM, ce mot a deux acceptions différentes. En Pathologie, il est synonyme à *Stranguria*. V. *Stranguria*. En Pharmacie, il signifie l'effusion goutte à goutte d'une liqueur, sur quelques parties du corps, & il est presque synonyme à embrocation. CASTELLI.

STIMMI, στίμμι, *antimoine*. DIOSCORIDE.

STIMULANS, κεντεῖν, *Stimulant*, ou *poignant*, ou *pongitif ;* épithete par laquelle on designe une espece de douleur. GALIEN, *in VI. Aphoris.* 5. On applique aussi les termes de *stimulans* & de *stimulus* à certains médicamens énergiques, conjoints à d'autres qui ont moins de vertus, pour augmenter l'action de ceux-ci. CASTELLI.

STINCUS, Fuchsius observe dans ses notes sur Myrepse, *Antid.* 69. que ce mot vient par corruption de *Scin-*

*cus*, d'après un ancien manuscrit, où on lit στίγγα *stinga*, pour σκίγγα, *scinga*. Il ajoute que de son tems cette corruption avoit lieu chez les Droguistes, qui disoient *stincus*, au lieu de *scincus*.

STIPATIO, le même que *Constipatio*, ou *Stegnosis*. Voy. *Stegnosis*.

STIPES, la partie d'une plante qui est entre la racine & les branches; c'est le tronc ou la tige. BLANCARD.

STIPHROS, στιφρὸς. Voyez *Stryphnos*, qui est la même chose.

STIPTE ou STIPTERIA, par corruption pour *stypte*, *stypteria*, *alun*. On trouve aussi quelquefois *stiptica*, pour *styptica*. CASTELLI.

STIPULÆ, les feuilles qui environnent la tige du blé, selon Blancard.

## S T L

STLENGIS, στλεγγὶς, *strigil* ou *strigilis*. Voyez *Strigil* ou *Strigilis*.

## S T O

STOEBE, nom commun à différentes especes de jacée.

STOEBE, *Plantaginis folio*. Voy. *Catanance*.

STŒCHAS, *Lavande Françoise*.

Voici ses caracteres.

Son casque est droit & divisé en deux, sa barbe est divisée en trois, & sa fleur paroît divisée en cinq. Les épis de ses fleurs sont serrés, écaillés & couronnés au sommet de petites feuilles colorées.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Stœchas purpurea*, C. B. P. 219. Tourn. Inst. 201. Boerh. Ind. A. 153. *Stœchas Arabica*, Offic. *Stœchas Arabica vulgò dicta*, J. B. 3. 277. Raii Hist. 1. 514. *Stœchas vulgaris*, Park. 67. *Stœchas, sive spica hortulana*, Ger. 469. Emac. 585. *Lavande Françoise*

Cette plante est fort belle, elle s'éleve à trois ou quatre piés de haut. Elle est ornée de longues feuilles grises, semblables à celles de la lavande commune. Il y en a deux à chaque jointure; il en pousse entre celles-ci de plus petites; ses tiges sont quarrées, nues jusqu'au sommet, où croissent des épis serrés, longs, écaillés, ou des têtes purpurines de fleurs en casque, placées dans des calyces velus. Il y a au sommet des épis, deux ou trois petites feuilles purpurines, sa semence est ronde & petite; chaque fleur donne quatre semences. Sa racine est fort ligneuse & très-branchue. Ses feuilles & ses fleurs ont une odeur aromatique & forte. Elle croît sans être cultivée dans les contrées méridionales de la France & en Espagne. Elle tire son nom, selon Dioscoride, des Isles Stœchades, dans la mer méditerranée, non loin de Marseille. Nous la cultivons dans nos Jardins, où elle se multiplie facilement; on la met à l'abri des injures de l'hiver en la couvrant modérément; il est singulier qu'on n'en tire pas meilleur parti; car il est constant que les têtes récentes ont plus de vertu & d'efficacité, que celles qu'on nous apporte de fort loin; celles-ci ayant sans doute beaucoup perdu de leur vertu pendant un transport qui ne se fait qu'en plusieurs années. Elle fleurit en Juin, il faut recueillir ses têtes lorsqu'elles sont fermes & dures, c'est-à-dire, sur la fin de Juillet. Ses fleurs sont la seule partie dont on fasse usage.

Elles sont cordiales & céphaliques, fortifient le genre nerveux, & s'emploient avec succès dans les apoplexies, les paralysies & toutes sortes de convulsions. Elles sont apéritives & atténuantes, hâtent les regles, & résistent au poison & à la morsure des animaux venimeux, elles entrent dans la thériaque & dans le mithridate. MILLER, *Bot. Off.*

Le *stœchas* est détergent, atténuant & apéritif. On en fait principalement usage dans les affections de la tête & des nerfs, comme le vertige, l'apoplexie, la paralysie, & la léthargie. Il produit les mêmes effets que l'hysope dans les maladies de la poitrine. Il provoque les urines & les regles, résiste au poison, & soulage dans les affections hypocondriaques. On l'emploie à l'extérieur, dans les bains de la tête, les fumigations, & dans d'autres occasions. Mésué en a décrit les propriétés fort au long. Il nous fournit trois préparations médicinales: le sirop simple, un sirop composé, & celui de Fernel; ils passent tous pour céphaliques, & pour bienfaisans dans les maladies froides des parties nerveuses. On lit dans l'Auteur que nous venons de citer, que le *stœchas* purge le phlegme & la mélancolie: mais que son action est foible & lente; c'est pourquoi il ordonne d'ajouter un sixieme de sel commun, de sel gemme, de myrobolans noirs, ou de *cepula*. Il conseille aussi aux personnes d'un tempérament bilieux de n'en faire aucun usage. C'est-là, dit Caspar Hoffman, ce qui l'a banni de la pratique. RAY, *Hist. Plant.* p. 514.

2. *Stœchas, folio verrato*, C. B. P. 216. *Lavandula foliis crenatis*, T. 198.
3. *Stœchas cauliculis non foliatis*, C. B. P. 216. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. I. pag. 153.

La premiere espece s'appelle *stœchas Arabique*; ce n'est pas qu'elle croisse dans l'Arabie; mais c'est parce que les Medecins Arabes en ont fait de grands éloges. Cette plante est un peu plus rance que la lavande; d'ailleurs elle a les mêmes propriétés & on la recommande dans les mêmes maladies. Les Medecins Arabes font un si grand cas de son sirop, qu'ils n'ordonnent aucun remede céphalique, où ils ne le fassent entrer. Cependant la maniere dont on le fait ordinairement le rend inutile; parce que toutes les propriétés de la plante se perdent dans l'ébullition. Il n'y a que la conserve de *stœchas*, son eau distilée, ou sa simple décoction prise intérieurement, dont il faille attendre de bons effets. Il n'y a point de meilleur remede pour fortifier le cerveau, que le suc qu'on en exprime, sans évaporation. Cette plante a une odeur très-agréable; elle est anti-hystérique, atténuante, diaphorétique, déterfive & incisive. C'est par cette raison, qu'elle est bienfaisante dans la suppression des regles, la rétention d'urine, le mal de tête & la mélancolie. Elle resout le sang coagulé, & elle le fait rentrer dans les voies de la circulation. On lui attribue au souverain degré la propriété de débarrasser les poumons, d'humeurs acrimonieuses, & de tuer les vers. Appliquée extérieurement, dans les duretés de la matrice, c'est un fort bon émollient; elle fortifie aussi la tête dans les apoplexies. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STOECHAS CITRINA, nom commun à plusieurs sortes d'*helychrysum*.

Outre les especes précédentes de *stœchas*, Dale fait mention de la suivante.

STOECHAS CITRINA GERMANICA, Offic. *Stœchas citrina Germanica, latiore folio*, J. B. 3. 153. Raii Hist. 28?. *Helychrysum seu stœchas citrina latifolia*, C. B. P. 264. Tourn. Inst. 463. *Amaranthus luteus latifolius*, Ger. Emac. 646. *Gnaphalium luteum*, Wolck. 193. *Stœchas jaune d'Allemagne.*

On cultive cette plante dans les Jardins; elle fleurit en Mai. Ses fleurs qui sont la seule partie dont on fasse usage en Medecine, sont bienfaisantes dans les obs-

tructions du foie & de la rate, provoquent les urines & les regles; résolvent le sang coagulé, dessechent les rhûmes, & chassent les vers.

Tragus dit que les fleurs d'amaranthe, car c'est ainsi qu'il appelle cette plante, sont d'une nature chaude, qui se manifeste au gout & à l'odorat. Bouillies dans du vin & prises intérieurement, elles chassent les vers, propriété que Tragus nous assure avoir vérifié lui-même. Employées de la même maniere, elles provoquent les sueurs, & on les croit très-énergiques, dans les obstructions au foie, à la rate, aux reins & à la vessie.

Leur lessive guérit la gale, tue les poux, & garantit les habits de la piquure des tignes. Leur décoction dans l'eau, appliquée soit en vapeur soit en fomentation, amollit les duretés de la matrice, & en dissipe l'enflure. Nous lisons dans Breyn que quelques-uns se sont servi de ces fleurs avec succès dans la jaunisse. Ray, *Hist. Plant.*

STOIBES, στοίβης καρπὸς, « fruit du *stœbe* » dans l'*Exegesis* de Galien, est rendu par τὸ ἱπποφέως σπέρμα, « graine de l'hippophaes. » Mais Fœsius croit qu'il faudroit lire στηβῆς & ἱπποφέως, & que ces termes ont rapport au passage du Livre II. περὶ γυναικ., où Galien ordonne d'appliquer un cataplasme de *stybe*, ou de ronces bouillies dans de l'eau & de l'huile, sur le sein, pour en amollir les duretés. Mais nous aimons mieux lire στυβῆς, d'après Galien même, qui dit dans son *Exegesis*, que l'hippophaes s'appelle aussi στύβος, *stybus*. Pour le στοιβὴ, *stœbe*, c'est une herbe propre à faire des lits ou banquettes vertes pour s'y coucher ou s'y reposer, ou qu'on peut employer en guise de bourre pour emplir des matelas, & que quelques-uns appellent *phleos*, suivant Pline, *Lib. XXI. cap.* 15. d'après Theophraste, *Hist. Pl. Lib. VI. cap.* 1. Hesychius écrit στοίβη, & le rend par εἶδος χόρθυ, « une sorte d'étouble ou chaume. » Quelques-uns lisent dans Galien στίλβης pour στοίβης, & στίλβον pour στύβον. On trouve aussi écrit στοιβὴ, *Lib.* περὶ γυν. φυσ.

STOLIDES, στολίδες, rides au front.

STOLONES, rejettons des plantes.

STOMACACE, de στόμα, bouche, & de κακὸς, mauvais; symptome du scorbut, qui consiste dans une puanteur de la bouche, & dans une érosion & une hémorrhagie spontanée des gencives.

STOMACHICA, *Stomachique.*

C'est de l'estomac que nous viennent la plupart de nos plaisirs & de nos peines; comme il est extremement voisin du cœur, il n'en est que plus à portée de contribuer à la force du corps. D'ailleurs ses impressions sur l'ame sont si grandes, que c'est de son état que dépendent l'abbattement ou la vivacité des esprits. Lorsque l'estomac est bien, la coction des alimens s'exécute convenablement, la couleur du visage est bonne, & le corps est en embompoint; si l'estomac est mal; tous les effets contraires sont produits, l'esprit est abbatu, les alimens sont mal digérés, on est mélancolique, & il survient un dégout général.

La passion stomacale ou le mal d'estomac, est accompagnée d'aversion pour tous les alimens: lorsqu'on les présente au malade, & lors même qu'il ne les voit pas; leur presence ou le seul souvenir qui lui en revient est accompagné de nausées, d'anxiétés, d'humidité superflue, de cardialgie, de l'effusion de la salive, & quelquefois du vomissement; quoiqu'on ait dans cette maladie le corps affoibli, & le ventre vuide, on supporte plus aisément la faim, que le manger, & l'on trouve plus cruelle la nécessité de prendre des alimens, que la peine qui suit une longue abstinence. On ne peut se résoudre à mâcher, & moins encore à avaler. Si l'aversion pour les mets n'est pas générale; l'appétit ne se déclare point, pour les mets ordinaires & sains, mais pour des alimens bisarres, & contraires à la santé. La nature est dépravée, tout la fatigue, & elle hait tous les secours qu'on lui présente en nourriture. On sent de la douleur entre les épaules; cette douleur augmente après qu'on a mangé & avalé; on est agité, inquiet, la vuë s'obscurcit, on entend du bruit dans ses oreilles, la tête s'apésantit; l'engourdissement & la paralysie s'emparent des membres; il y a de la palpitation aux hypocondres, & l'on s'imagine que l'épine du dos se meut vers les jambes. Couché, assis ou debout, on se sent agité d'un & d'autre côté, comme un roseau exposé au vent. On crache une humeur froide & aqueuse, & si le tempérament est bilieux à l'excès, χολὴ ἢ πικροχόλοισι, il y a danger de vertige. On est sans soif, quoiqu'on paroisse desirer de boire après avoir mangé; l'insomnie est continuelle, quoiqu'il y ait engourdissement & pésanteur; on est dans l'état de ceux qui sont tourmentés d'un coma; il y a de la foiblesse, de la maigreur, de la pâleur, de l'abbatement, de la timidité, de la taciturnité, du penchant à la colere; on est tourmenté par de la bile noire, & l'on a quelquefois des accès de mélancolie.

Lorsque l'influence de ces symptomes a passé de l'estomac, jusqu'à l'ame, le mal augmente nécessairement: mais comme la plupart des hommes ignorent l'effet de la conspiration des parties, & comment elles donnent lieu aux affections les plus cruelles & les plus dangereuses: on rapporte ici tout à l'estomac. Quoique le cœur soit très-voisin de ce viscere, qu'il soit la source de toutes les facultés vitales; qu'il soit placé entre les poumons, au milieu desquels l'œsophage est attaché, & qu'il communique avec l'épine du dos; on n'a garde de lui attribuer la cardialgie, la défaillance, & l'affection mélancolique, dont il est toutefois le siége. Ce qui prouve ce que j'avois avancé.

Le mal dont il s'agit a pour cause principale, outre une infinité d'autres, une chute de pus du ventre sur l'estomac. Personne n'est plus sujet à cette maladie que ceux qui sont contraints de prendre des alimens durs & foibles; ceux qui employent tout leur tems à l'étude, & à des recherches pénibles & savantes; ceux qui, frappés des charmes des connoissances surnaturelles, s'y livrent avec excès, se privent du repos & des alimens, négligent le soin de leur santé, & ne trouvent rien digne de les occuper, que des sublimes contemplations; ces personnes qui consument tout leur tems à dire de belles choses ou à faire de bonnes actions, qui dans leur extase habituelle se soucient fort peu de la variété des mets, vivent austerement, regrettent le tems qu'ils donnent au sommeil, & n'ont gueres d'autre boisson que l'eau; au lieu d'un lit bien mollet, couchent sur la terre, n'ont d'autres couvertures que le Ciel, se tiennent enveloppés dans quelque piece d'étoffe mince & légere, méprisent les biens & les richesses, & s'épuisent à courir après la connoissance des choses d'en-haut, & après une sagesse plus qu'humaine, ce qui seul mérite, selon eux, le nom de *bon*. Cependant la nécessité de manger étant faite pour eux comme pour les autres, ils s'y soumettent: mais ils n'usent que de ce qui est vil & commun, & songent beaucoup plus à appaiser leur appétit, qu'à nourrir leur corps & à prolonger leur vie. L'usage du vin, les charmes de la converlation & les plaisirs de la promenade leur sont inconnus; ils négligent tout exercice, & vont assez mal vétus. Lorsque l'amour de l'étude n'est pas un amusement, c'est une maladie; celui qui s'y abandonne, en est séquestré de ses compatriotes, de ses parens, de ses amis, de ses freres & sœurs; il renonce à tout, à la vie & à lui-même. Alors la maigreur & l'épuisement surviennent, la couleur se perd; on est vieux avant que d'avoir été jeune; on devient taciturne, pensif; on ne rit point, on a perpétuellement une contenance dure, triste & sévere; on est attaqué de dégout; on prend en aversion ces ali-

mens vils qu'on avoit ſous la main, auxquels on étoit accoutumé, & dont on ſe contentoit. On refuſe de manger ; on eſt offensé à la vue ou même à la pensée de toute nourriture, & le dégout devient général.

Cette maladie de l'eſtomac eſt une affection chronique qui differe du phlegmon, des flux, de la cardialgie & de la colique d'eſtomac.

La paſſion ſtomacale eſt plus commune en été qu'en aucune autre ſaiſon, parce qu'alors la digeſtion, l'appétit & toutes les facultés ſont moins vigoureuſes. La vieilleſſe eſt le tems de la vie auquel on y eſt le plus ſujet, parce qu'alors on voit la mort de près, & qu'on eſt exposé à perdre l'appétit, même ſans être malade. Arétée, *de Cauſis & ſignis diutin. Morb. Lib. II. cap. 6.*

La paſſion ſtomacale a été ainſi appellée de l'eſtomac, qui eſt la partie qu'elle affecte. Il ne faut pas la confondre avec toutes les maladies auxquelles ce viſcere eſt exposé. Il faut qu'on y ſoit déterminé par le concours & la durée d'un grand nombre de ſymptomes ; qu'on voie tous les caracteres d'une maladie chronique, & qu'il y ait irritation & rémiſſion. Les Medecins ſe ſont partagés entre eux la cure des différentes eſpeces des maladies de l'eſtomac. Les uns ont traité de ſa dureté, les autres de ſa flatulence, des rhumatiſmes auquel il eſt ſujet, de ſa foibleſſe, de l'averſion pour les alimens, & d'autres indiſpoſitions. Themiſon dit, dans ſon premier Livre *des Maladies chroniques*, que le rhumatiſme d'eſtomac eſt une ſolution de cette partie : dans ſon ſecond Livre, il confond le rhumatiſme avec les flatulences. Theſſalus traite ſéparément de la ſolution & du gonflement de l'eſtomac dans ſon ſecond Livre. Nous allons embraſſer toutes ces affections ſous un chef commun ; nous réduirons aux maladies de conſtriction les flatulences ou la dureté d'eſtomac qui provient d'inflammation ; & nous regarderons l'averſion ou la corruption des alimens comme une maladie d'une nature ambiguë, dont nous ferons deux claſſes principales & diſtinctes.

Outre les ſignes antécédents que l'affection ſtomacale partage avec d'autres maladies, il y en a qui lui ſont particuliers, comme l'indiſpoſition continuelle, le vomiſſement immédiatement après avoir mangé, le friſſon, l'abattement avec des nausées, & de certains rapports qui ont un gout de medecines.

Voici les ſymptomes qui accompagnent cette maladie dans le tems de l'accès.

On ſe ſent défailli ; un engourdiſſement froid s'empare des jointures, ou une chaleur plus vive que la chaleur naturelle, ſe répand dans tous les membres, & n'eſt nulle part ſi conſidérable que dans la paume des mains; on ſue à groſſes gouttes; on eſt inquiet, agité ; on tombe en anxiété ; les eſprits ſont abattus, la faculté de penſer eſt affoiblie ; on perd la couleur ; le pouls eſt petit, prompt & foible; le corps ſe conſume ; on manque d'appétit, ou on en a avec excès ; les alimens ſe corrompent, & deviennent acides, déſagréables & nidoreux. On eſt quelquefois ſans parler, on grince ou l'on claque les dents ; la tête eſt toujours froide, & les oreilles tintent ; d'autres fois on eſt tourmenté d'une ſoif inſatiable ; & lorſque l'inflammation eſt portée à ſon dernier période, la bouche eſt ſeche, les parties précordiales ſont palpitantes, on y ſent de la douleur ; cette douleur s'étend entre les épaules, & par-de-là, ſelon que l'inflammation occupe plus ou moins d'eſpace ; la déglutition eſt difficile; on eſt ſuffoqué ; ce qui a déterminé quelques-uns des Chefs de notre Secte à donner dans leurs ouvrages à cette maladie, le nom d'*eſquinancie ſtomacale.*

Outre beaucoup de ſymptomes communs à la dureté d'eſtomac, ſans chaleur & ſans douleur, & à d'autres maladies, elle eſt accompagnée particulierement d'une dureté pareille à celle du bois, dans ce viſcere, ſurtout entre les épaules, lorſque l'eſtomac eſt entierement deſſéché. S'il n'y a de la ſechereſſe qu'à ſa partie ſupérieure, la déglutition ſera pénible ; juſqu'à ce que les alimens ſoient parvenus au fond de l'eſtomac. Si la ſécheresſe ou la dureté affectent le fond, ou, pour parler comme les Grecs, la baſe de cette partie, elle ſera ſuivie, lorſqu'elle ſera parfaite, d'une ſenſation de peſanteur, avec tenſion & tumeurs ſenſibles aux parties précordiales internes.

La ventoſité de l'eſtomac eſt accompagnée de tenſion & de gonflement. La tête eſt affectée par les flatulences retenues ; il y a des rapports continuels; on ſent de la peſanteur, ſurtout après avoir mangé ; on entend un murmure des liquides comme dans une veſſie à demi-pleine, ou un vent circuler dans l'eſpace vuide. Ce murmure dure juſqu'à ce que la tenſion ſoit diſſipée, & que les rapports aient procuré du relâchement. S'il y a gonflement aux inteſtins, le bruit ſe fera dans ces parties, & il y aura ce que les Grecs appellent borborygme.

La ſolution d'eſtomac, qu'on appelle rhumatiſme, eſt ſuivie d'un flux de ſalive, quelquefois d'un crachement continuel, d'une moiteur que les nausées excitent dans la bouche, & d'une ſenſation pongitive dans les parties intérieures. Il y en a qui vomiſſent alors une grande quantité d'humeurs groſſieres, ténues, bilieuſes & porracées ; d'autres rendent une ſubſtance différente, mais des mêmes couleurs. Si la ſolution eſt occulte, ou comme diſent les Grecs, *adelos ;* ou ſi ſes ſignes ne ſont point apparens, & qu'on ſoit dans le cas du *logotheoreta* des Grecs, le pouls eſt foible, l'eſtomac eſt tremblant & paroît oſciller ; & il y a lipothymie ou défaillance. On remédie ſur le champ à ce ſymptome en prenant de la nourriture. Le malade ſe trouve ranimé, mais pour peu de tems; il ne tarde pas à tomber dans ſon premier état, & à ſe trouver comme dans le paroxyſme précédent, état qui ne changera derechef qu'en prenant encore un peu de nourriture. Sans cette précaution, le malade tombera comme mort. C'eſt apparemment par cette raiſon que nous liſons dans les Anciens, que pluſieurs malades de ſolution ou de rhumatiſme d'eſtomac ont mangé & bu pendant un jour & une nuit ſans ceſſer. Aſclépiades dit que le domeſtique de Praxagoras mangeoit tous les jours trois morceaux de pain de chacun deux livres, & qu'après le repas, il lui ſembloit n'avoir pris aucune nourriture. Ce dernier ſymptome diſtingue la maladie dont il s'agit du *phagedena.* Dans cette derniere, les alimens ne ſont point digérés, ils ne ſéjournent point dans l'eſtomac ; on les rend par le vomiſſement. Cælius Aurel. *Morb. Chirur. Lib. III. cap.* 2.

## CURE.

Après la cure des autres maladies, il ne reſte pour fortifier le corps & la ſanté, qu'à ordonner au malade un régime convenable, & des alimens qui ſe digerent bien. Mais ces précautions ne ſont ici d'aucun avantage ; car on ne digere point. Je vais donc indiquer en peu de mots ce que je crois à propos de faire pour faciliter la coction dans les ſujets attaqués d'affection ſtomacale.

La geſtation, la promenade, & les autres exercices de la voix & du corps, pourront procurer l'appétit & ſurmonter l'averſion de l'eſtomac pour les alimens : mais ils ſeront inſuffiſans pour diſſiper une indigeſtion habituelle, & pour rendre à un corps maigre & exténué des chairs & de l'embompoint. Il faut alors traiter le malade beaucoup plus doucement, & prendre bien plus de précautions qu'en aucun autre cas. Il faut céder à toutes ſes envies, toutes les fois qu'elles ne tendront point à lui nuire : il faudra lui donner ce

qui

qui lui plaira, si l'on ne peut le déterminer à prendre ce qui lui convient.

On ordonnera intérieurement le suc d'absinthe, l'onguent de nard, la thériaque, la graine de persil, le gingembre, le poivre & le séséli. Toutes ces choses tendent à faciliter la coction. On appliquera extérieurement sur l'estomac un épitheme astringent composé de nard, de mastic, d'aloès, d'acacia & de jus de coings. On en pourra préparer un autre de la même nature, avec de la pulpe de pomme & des dattes broyées ensemble. On peut ajouter à ces remedes ceux que j'ai prescrits contre la soif dans le diabetes. Les remedes qui conviennent ici, sont à la vérité capables d'augmenter la soif dans le diabetes : mais il n'en est pas de même de ceux qu'on ordonne dans le diabetes; comme le ton de l'estomac ne tend point à l'altération, il n'y a pas d'apparence qu'ils la produisent dans l'affection stomacale. Aretée, *de Curat. Morb. chron. Lib. II. cap. 6.*

STOMACHICA, *stomachiques.*

Les *stomachiques* sont des remedes qui fortifient le ton de l'estomac & des intestins; remedes qui comprennent aussi les carminatifs. A ce titre, on ne peut que faire cas des racines de galanga, de gentiane, de zédoaire, de pimprenelle, de *calamus aromaticus*, de pié de veau; des écorces de canelle blanche, de sassafras, de citron, d'oranges ordinaires & d'oranges de Portugal nouvelles; de l'écorce d'Afrique, de l'écorce de Winter, de la cascarille : des aromates, comme le poivre, le gingembre, le girofle, la canelle, le cardamome, le macis. Il faut joindre à ces simples, la camomile Romaine & l'ordinaire, l'absinthe, la mente, le chardon-béni, les quatre semences carminatives : entre les préparations, l'huile de cedre, celle d'oranges tirée par expression, l'huile essentielle de camomile ordinaire, de Daucus de Crete; l'huile de bardane, de cumin, de carvi, celle de mente & d'absinthe; l'esprit de sel & de nitre dulcifié : entre les compositions, le sel volatil de Sylvius, notre élixir stomacal, celui de Michael, l'essence carminative de Wedelius, la poudre *stomachique* de Birckmann, l'essence d'écorce d'oranges préparée avec l'esprit de nitre dulcifié, la teinture de tartre, & l'huile d'oranges tirée par expression; l'essence composée d'absinthe de Conerdingius, l'eau carminative de Dornerellius, l'esprit *de tribus*.

Bien que la plus grande partie des remedes céphaliques & amis des nerfs, dont nous avons parlé plus haut, soient d'un excellent usage dans les maladies du ventricule & des intestins, & surtout celles qui viennent de l'affoiblissement ou de la destruction de leur mouvement tonique, il y a cependant d'autres remedes qui ont presque une efficacité spécifique pour remédier aux vices de ces parties, ayant égard à la différence de leurs causes. En effet, pour rétablir l'appétit dérangé par un amas de crudités acides & visqueuses dans l'estomac; entre les amers, comme la racine de gentiane rouge, l'absinthe, le charbon béni & les aromates, on peut surtout employer avec succès les racines de galanga, de pimprenelle, de canelle blanche, le poivre, le gingembre & le pié de veau. Pour arrêter la nausée, le vomissement & le renversement de l'estomac, il n'y a rien de plus efficace & qui agisse plus promptement que la mente, son eau spiritueuse, son huile bien distilée, le mastic & son esprit, l'esprit qui se tire du baume du Pérou & du sel de tartre, & notre liqueur anodyne minérale. Pour calmer la violence des douleurs de cardialgie, de coliques, de tranchées, les écorces d'oranges nouvelles, & l'essence bien faite de ces mêmes écorces, l'eau & l'huile de bardane, l'huile non falsifiée de camomile ordinaire, l'esprit de nitre dulcifié bien préparé, sont des remedes très-efficaces. Pour remédier à la lienterie, & arrêter les trop grandes déjections, l'écorce de cascarille a une efficacité particuliere. Dans les gonflemens des intestins causés par les vents, il n'y a rien de préférable, ni même d'égal, à l'eau carminative de Wedelius, à l'esprit *de tribus* marié à l'esprit de nitre dulcifié; à l'essence & à l'eau de zédoaire, au cardamome & à la vraie huile de carvi & de cumin tirée par la distilation. Frederic Hoffman.



STOMACHOTROTOS, de στόμαχος, estomac, & de τιτρώσκω, blesser; *blessé à l'estomac.*

STOMACHUS, στόμαχος. Ce terme a plusieurs acceptions différentes dans les anciens Medecins. Il se dit de tout cou ou partie étroite, placée comme un isthme au-devant de toute cavité considérable qui forme un ventre. Et voilà premierement ce qu'on entendoit anciennement par *stomachos*. On transporta dans la suite ce terme à l'œsophage ou au gosier; ensuite à l'orifice de l'estomac, qu'on appelloit καρδία, *cardia*.

Nous lisons au commencement du quatrieme Livre de Galien, *de Usu Partium*, que ce fut de son tems que l'on donna cette signification à *stomachus*. Le même Auteur nous apprend; *de Loc. Affect. cap. 5.* que ceux qui avoient écrit depuis Aristote jusqu'à lui, avoient entendu par *stomachus*, la partie interceptée entre la gorge & l'orifice de l'estomac, que les Anciens nommoient *œsophagus*, & qu'on appelloit de son tems *gula*. Il ajoute qu'Aristote ne s'est jamais servi d'autres noms que de l'ancien. Nous lisons dans Ciceron, *Lib. I. de Naturâ Deorum*, que l'estomac est adhérent à la racine de la langue, où les alimens sont portés d'abord par le mouvement de la langue même, & d'où ils descendent plus bas. Celse fait, *Lib. IV. cap. 1. & 3. stomachus* synonyme à *gula*; car cette partie, dit-il, est située sous la gorge, & reçoit les alimens. Mais ce n'est pas-là la seule acception que *stomachus* ait dans cet Auteur : ailleurs, il lui fait signifier improprement la partie inférieure de l'estomac, l'endroit où les intestins commencent, qu'il décrit comme une portion nerveuse située à la hauteur de la septieme vertebre de l'épine du dos & unie à l'estomac, aux environs des parties précordiales, *Lib. IV. c. 1.* Pline appelle, *Lib. XI. cap. 37.* la partie supérieure du *gula*, *fauces*, & l'autre partie *stomachus*; dénominations qui n'étoient pas inconnues aux Auteurs des siecles les plus reculés, ainsi qu'il paroît par le Vers 292. de l'Iliade d'Homere, *Lib. Γ.* καὶ ἀπὸ στομάχους ἀρνῶν τάμε νηλέι χαλκῷ; « il coupe la gorge aux « agneaux, &c. » On lit en plusieurs endroits de Galien, que *stomachus* se dit de l'orifice de l'estomac. Cet Auteur nous apprend, *Lib. IV. cap. 5. de Loc. affect.* que καρδία signifie dans les Ouvrages des Anciens, l'orifice de l'estomac; dénomination analogue à quelques symptomes auxquels cette partie est sujette : mais que de son tems on avoit assez mal-à-propos substitué le mot *stomachus* à celui de *cardia*. Il ajoute, *Comm. ad VII. Aphor. 56.* que de son tems ce n'étoit pas seulement le petit peuple qui désignoit l'orifice de l'estomac par *stomachus*; mais que les premiers d'entre les Medecins donnoient aussi dans le même abus de ce terme. Il écrit à ce propos en plusieurs autres endroits, & surtout, *Lib. II.* τῶν κατὰ τόπ. que *stomachus* est le nom qu'Archigenes a donné à l'orifice de l'estomac, & que les Medecins ont adopté cette façon de parler; qu'ils entendent par *stomachicæ syncopæ*; une syncope occasionnée par une affection de cette partie, & qu'ils désignent par l'épithete de *stomachici*, ceux en qui cette partie est affectée, mais particulierement ceux qui sentent de l'oppression à l'orifice de l'estomac. Il répete la même chose au commencement du premier Livre du même Ouvrage.

Hippocrate, *Lib.* περὶ ἀνατομῆς, & *Lib.* περὶ καρδίης, donne à l'*Æsophagus* & au *Gula*, le nom de στόμαχος, dont c'étoit l'acception ordinaire chez les Anciens. *Stomachus* étoit quelquefois chez les Latins synonyme à *Gula*, & se disoit du canal adjacent à la gorge, qui

part de la racine de la langue ; & qui transmet dans l'estomac les mets & les boissons. Voyez Aulugelle, *Lib. VII. cap.* 11. Erasistrate prétend que στόμαχος κοιλίης, signifie dans Hippocrate, le canal étroit, ou le cou de l'estomac, qui conduit à sa cavité ; acception propre & ancienne de *Stomachos*, ainsi que nous l'avons observé au commencement de cet article, & dont Hippocrate s'est servi en plusieurs endroits. C'est en ce sens qu'il a dit στόμαχος κύστεος, ce que Erotien rend par le cou de la vessie, ainsi que τῆς μήτρας στόμαχος, par le cou de la matrice.

STOMARGUS, στόμαργος ; Galien dit dans son *Exegesis*, que Dioscoride lisoit στόμαργε dans le second des *Epidémiques* d'Hippocrate, & qu'il entendoit par ce mot τοῦ λαλοῦντος, μανικῶς, qui tient un discours extravagant. D'autres, ajoute-t-il, lisent στόμαργε, dont ils font un nom propre.

STOMATICA, στοματικά, de στόμα, bouche, remede pour les maux de bouche & de gorge.

STOMOMA, στόμωμα ; fer purifié ou acier.

STOMOMANICON, στομομανιχόν ; nom d'un muscle appellé autrement *Platisma myodes*, peaucier.

STOPAROLA, nom d'un petit oiseau dont Aldrovandus fait mention.

STORAN. Voyez *Styrax*.

STORYNE, στορύνη ; instrument dont les anciens se servoient pour tirer du sang du nez, ainsi qu'il paroît par ce qu'en dit Aretée, *de Curat. Morb. Lib. I. cap.* 1. comme cet Auteur se contente d'en faire mention, & qu'il n'en est parlé dans aucun autre, je n'en donnerai point la description.

## S T R

STRABISMUS, STRABILISMUS ou STRABOSITAS, distorsion des yeux, ou défaut dans cet organe qui fait loucher. Voyez *Oculus*.

STRAMONIUM, *Pomme épineuse*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle ; ses feuilles sont placées alternativement, & creusés par les bords ; son calyce est pentagonal & tubuleux. Sa fleur est monopétale, en entonnoir, divisée en cinq endroits, & ouverte. Son ovaire est situé au fond du calyce, & dégénere en un fruit épineux, rondelet, divisé par une cloison faite en croix, en quatre celules, qui contiennent un grand nombre de semences, qui ont la forme de reins.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Stramonium, fructu spinoso, rotundo, flore albo simplici*, T. 118. *Solanum, pomo spinoso, rotondo, longo flore*, C. B. P. 168. *Datura Turcarum*, H. Eyst Aut. o. F. 12. F. 1.
2. *Stramonium, fructu spinoso, oblongo, Caule, & flore violaceo*, Boerh. Ind. A. 216. *Stramonium*, Offic. *Stramonium majus album*, Park. Parad. 360. Raii Hist. 1. 748. *Stramonium spinosum*, Ger. 277. Emac. 348. *Stramonica, fructu spinoso, oblongo, flore albo*, Tourn. Inst. 119. *Stramonia altera, major, sive datura quibusdam*, J. B. B. 624. *Solanum fœtidum, pomo spinoso oblongo*, C. B. P. 168. *Pomme épineuse*.

La *pomme épineuse* commune, a la racine blanche, épaisse, ligneuse, assez branchue, & pleine de fibres ; il part de cette racine une tige forte, ronde, creuse, haute de deux ou trois piés, divisée au sommet en plusieurs branches, & couverte de feuilles larges, creusées par les bords, ou échancrées, semblables à celles de la dulcamere commune, mais plus larges, & d'une odeur fétide & désagréable. Ses fleurs sont de longs tubes, blancs, creux, dilatés à leur extrémité, où ils forment de larges franges, pentagonales, & dont chaque angle se termine en une longue lisiere ; elles sont placées dans des calyces lâches à cinq cornes, & font place à de larges vaisseaux séminaux, à peu près de la grosseur d'une noisette, tout couverts d'épines, longues, fortes & droites ; à mesure qu'ils mûrissent, ils s'ouvrent en quatre endroits, & laissent voir une semence plate, noire, & tant soit peu anguleuse. On seme cette plante dans les Jardins ; on la trouve quelquefois dans les champs, au milieu des pierrailles, elle fleurit en Juillet.

Ses fleurs sont rafraîchissantes & bonnes pour les brûlures, les échauboulures, & les inflammations. Sa semence est narcotique, somnifere, & de peu d'usage. MILLER, *Bot. Off.*

3. *Stramonium ferox*, Boerh. Ind. 261. Tourn. Inst. 119. *Datura*, Offic. *Solanum fœtidum, pomo grandiore, aculeis donato*, Raii Hist. 1. 748.

La semence de cette espece pulvérisée, & prise en boisson trouble les sens, & jette dans un délire qui dure vingt-quatre heures. Ce qui a fait dire à Garcias, que les voleurs en mêloient dans les alimens de ceux qu'ils avoient envie de dépouiller. Acosta ajoute que les prostituées ont coutume d'en donner une demi-once en poudre à ceux qui les fréquentent, dans du vin, ou dans quelqu'autre liqueur de leur goût. Ceux qui sont assez insensés pour en prendre, demeurent un tems considérable privés de raison, riant, pleurant, dormant, parlant quelquefois, & faisant des réponses aussi sensées que s'ils joüissoient de tous leurs sens, quoique le contraire soit évident, car ils ne savent à qui ils parlent, ni ne se ressouviennent de ce qu'ils ont dit lorsque leur ivresse est passée. Il y a telles de ces malheureuses qui sont si expérimentées dans l'usage de ce remede, & qui savent le tempérer si parfaitement, que ses effets ne durent qu'un certain tems, & qu'autant d'heures qu'il leur plaît. Quelques Medecins anciens se sont servis de la semence de cette plante pour provoquer les urines. Quand elle produisoit de trop fâcheux effets, ils commençoient d'abord par ordonner un émétique ; ils injectoient ensuite un clystere acrimonieux ; puis ils appliquoient de fortes ligatures aux bras & aux jambes, qu'ils frottoient bien, ajoutant quelquefois les ventouses ; si cela ne produisoit aucun effet, ils jugeoient à propos d'ouvrir la veine du grand orteil.

Mais les Medecins Payens, & ceux qui étoient nés Chrétiens, ayant pris en aversion la saignée & les ventouses, on se contenta de provoquer le vomissement, d'appliquer de fortes ligatures & de faire des frictions. Si ces précautions ne répondoient point à l'attente, on ordonnoit un bain d'eau chaude, pour exciter la sueur. On faisoit succéder aux vomitifs, une potion faite de poivre, de canelle & de vin. Une dragme de la racine de *stramonium*, prise dans du vin, jette dans un sommeil profond, & procure des rêves bisarres, & pleins d'images singulieres & extravagantes. Sa semence macerée pendant une nuit dans du vinaigre, & mise soigneusement en poudre, est bonne pour les dartres miliaires, & pour les érésipeles qui s'étendent. On fait du suc de ses feuilles avec de la graisse de cochon, un onguent qui passe pour un remede excellent pour la brûlure, & pour les échauboulures. RAY, *Hist. Plant.*

4. *Stramonium, fructu spinoso, rotundo, flore violaceo, duplici, triplicive*, T. 119.
5. *Stramonium Americanum, minus, Alkekengi folio.*
6. *Stramonium, folio hyoscyami, flore toto candido, fructu propendente, rotundo, spinis innoxiis ornato. Datura, folio hyoscyami latissimo, flore toto candido, fructu propendente, rotundo, copiosissimis & longissimis spinis*

*fere innoxiis, minuto, semine pallido.* H. Mauroc. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Les feuilles, les racines, les fleurs & les semences du *stramonium* prises intérieurement en grande quantité font dormir. Leur odeur seule suffit pour enivrer. Une dose forte ôte le souvenir des choses passées. Les courtisanes s'en servent à Java, lorsqu'elles sont entrenues par des personnes de qualité : les femmes en font prendre à leurs époux que le délire saisit incontinent; après elles en prennent elles-mêmes par débauche, en présence de leur maris. Si l'on en prend une dose trop forte, on tombe en stupidité, en foiblesse, & l'on meurt. La plante entiere produit une folie, ou ivresse particuliere. Ceux qui en sont enivrés ont les yeux ouverts, répondent, mais ne se souviennent de rien, & ne s'embarrassent de quoi que ce soit. C'est par cette raison que les Princes Indiens s'en servent pour rendre leurs rivaux stupides, & incapables de se mêler des affaires d'Etat. Lorsqu'ils les ont réduits dans cet état, ils leur permettent de vivre, & de se montrer au peuple. La liqueur qui cause ces effets, s'appelle *datura*; elle est composée d'opium, de *stramonium* & d'*hyoscyamus*, ou jusquiame. Elle n'a ni gout, ni odeur; cependant les maladies qu'elle produit sont incurables. Garcias dit que ce que l'on a de mieux à faire après avoir pris du *datura*, c'est de se faire vomir avec une grande quantité de sel & de vinaigre; ce qui guérit en partie : mais jamais le cerveau ne recouvre toutes ses forces. Voyez les Voyages de Bernier dans l'Empire du Grand Mogol. Le *Stramonium* pris en petite quantité assoupit; en grande quantité il produit le délire, les convulsions, des sueurs froides, & enfin la mort. Appliqué extérieurement en forme de cataplasme, il est bienfaisant dans les érésipeles, les convulsions, les ulceres invétérés, & toutes sortes d'inflammations : mais il ne faut jamais l'ordonner intérieurement. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

STRANGALIDES, στραγγαλίδες; tumeurs dures au sein, formées de lait coagulé.

STRANGULATIO, *étouffement*, ou *suffocation*; sensation ordinaire dans les malades histériques.

STRANGURIA, στραγγουρία, de στράγξ, goutte, & de οὖρον, urine; *Strangurie* ou évacuation d'urine qui se fait goutte à goutte & qui est douloureuse. Voyez *Calclus*, *Catheter*, *Catheterismus*, *Gonorrhœa*, & *Renes.*

STRATIFICATIO, *Stratification*, ou l'action de coucher différentes substances les unes sur les autres, *stratum super stratum*, lit sur lit.

STRATIOTES, Offic. *Stratiotes Ægyptia*, J. B. 3. 787. Raii Hist. 2. 1384. *Stratiotes aquatica vera Dioscoridis & Ægyptiaca*, Park. Theat. 1249. *Lenticula palustris Ægyptiaca, sive stratiotes aquatica foliis sedo majore latioribus*, C. B. P. 362. *Hay alem el maovi*, c'est-à-dire, *Stratiotes*, Alpin. Ægypt. 2. 51.

Cette plante croît dans les canaux que le Nil remplit aux environs de Diamette en Ægypte. Elle nage à la surface de l'eau comme le *lenticula palustris*; elle n'a point de tige, ses feuilles ressemblent à celles du cynoglosse; elles sont un peu courtes; larges, épaisses, dures, velues & blanchâtres; il pend à ses feuilles une espece de petit duvet mince qui sert de racine à la plante. Comme elle ressemble beaucoup au grand *sedum*; on l'appelle *hya alem el moavi*, c'est-à-dire, *sedum* de mer. Elle n'a d'autre odeur que celle qu'elle tient de l'eau; elle est seche & astringente au gout comme l'acacia. On a trouvé qu'elle étoit bienfaisante dans les mêmes maladies que le plantain. C'est par cette raison que les femmes de la campagne, qu'on appelle *bedovi*, se svent de sa décoction ou de son suc : on ordonne tous les jours une dragme de sa poudre pour arrêter l'hémorrhagie de la matrice; les paysans appliquent sur les plaies, ses feuilles broyées, avec un succès surprenant. Je crois que c'est le vrai *stratiotes* des anciens, dont Dioscoride donne la description suivante.

« Le *stratiotes* qui croît sur les eaux, que les uns appel-
« lent le *stratiotes* des rivieres, que les Egyptiens nom-
« ment *tibus*, & que les mages désignent par le sang
« d'*Ælarus*, nage à la surface des rivieres, & vit sans
« avoir de racines, d'où vient le nom de *stratiotes*. Il
« ressemble au *semper vivum*; il a seulement la feuille
« plus large. »

Comme cet Auteur lui attribue les mêmes propriétés, que les Egyptiens lui reconnoissent aujourd'hui; il n'y a point de doute, que ce ne soit le vrai *stratiotes*. Ce qui est encore montré plus évidemment, par le passage suivant de Pline.

« Le *stratiotes* est une plante dont les Grecs font grand
« cas, qui croît en Egypte dans les inondations du
« Nil, qui ressemble à l'*aizoon*; avec cette seule dif-
« férence que ses feuilles sont plus larges. » Prosper Alpin, *de Plantis Ægyptiorum.*

STRATIOTICON, στρατιωτικὸν, ou STRATIOTE COLLIRIUM; nom d'un collire décrit par Scribonius Largus, *N*°. 33. & par Paul Eginette, *Lib. III. cap.* 22.

STRATUM SUPER STRATUM, *Lit sur lit.* Voy. *Stratificatio.*

STREMMA, στρέμμα, de στρέφω, tourner, *Entorse* à une partie nerveuse & membraneuse aux environs d'une jointure.

STREPITOSUS, nom d'une maladie venteuse, commune dans les contrées des Alpes, qui appartiennent à la Maison d'Autriche, dans laquelle le visage, le cou & les bras, sont tellement distendus par des flatulences, qu'il raisonnent comme une vessie seche & enflée, lorsqu'on les frappe. Castelli, d'après *P. de Sorbait. Med. Septent.*

STRIATA CORPORA, *les corps cannelés*; ce sont deux éminences du cerveau, placées sur les branches de la moelle allongée. Voyez *Cerebrum.*

STRIBILIGO, *Eruption cutanée.* Helmont, *Tumul. Pest.*

STRICTOR, le même que *Sphincter.*

STRICTUM, *Dense*, selon Scribonius Largus, *N*°. 45.

STRICTURA, *Constriction, rigidité.* J'ai renvoyé plusieurs fois à cet article, dans le cours de cet Ouvrage, parce que je m'étois proposé d'y expliquer la doctrine des maladies déduites de la *constriction* ou de la *rigidité*; ce que j'ai dans la suite jugé à propos d'insérer, à l'art. *Fibra*, que le Lecteur aura la bonté de consulter. Voyez aussi ce que j'ai dit dans ma *Préface* du systême des Méthodiques.

STRIDOR DENTIUM, *Grincement de dents*; Prosper Alpin dit dans son Traité, *de præsag. vit. & mort. Ægrot.* avoir remarqué plusieurs fois, que le *grincement de dents*, qu'il appelle aussi convulsion de la mâchoire, étoit un symptome mortel; il appuie cette observation de l'autorité d'Hippocrate.

On lit dans cet Auteur, *I. Prorreth.* 48. & *Lib. de Prognost.* « que le *grincement de dents* dans les fievres;
« annonce le délire & la mort, lorsque le malade n'a
« point contracté ce mouvement dès son enfance :
« symptome, ajoute-t-il, d'autant plus dangereux,
« qu'il sera accompagné de délire. »

Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, que le *grincement de dents*, annonce l'approche du déli-

re, lorſque le malade n'a point été attaqué de ce ſymptome dès le commencement de la maladie ; ſi vous appercevez, continue-t-il, « ces deux ſymptomes enſemble, c'eſt-à-dire, ſi votre malade grince les « dents & eſt en délire ; vous pouvez prononcer que ſa « mort approche. »

Hippocrate tire le même prognoſtic du *grincement de dents*, *l. Prorreth.* 48. & il confirme ſa certitude, *VII. Epid. T.* 20. par l'exemple d'une perſonne qui étoit malade dans la maiſon de Methron, & qui eut la veille de ſa mort un *grincement de dents*, entr'autres ſymptomes, d'où nous devons conclurre, que dans les maladies aiguës le *grincement de dents*, n'annonce autre choſe que la mort. Prosper Alpin.

STRIGENSIS TERRA. Voyez *Terra Sileſiaca*.

STRIGIL, STRIGILIS, inſtrument dont les Anciens ſe ſervoient dans leurs bains, & dans quelques exercices de la gymnaſtique ; on l'employoit pour enlever la ſueur & les ordures du corps. Ceux qui venoient dans le *Gymnaſium*, ſoit pour ſe baigner, ſoit pour s'exercer, ſe dépouilloient dans l'*Apodyterium*. Voy. cet article, d'où ceux qui avoient envie de lutter, & de ſe battre, paſſoient dans l'*alipterium* : on les frottoit là, & ils paroiſſoient enſuite ſur l'arene ; on les couvroit de pouſſiere à meſure qu'ils avançoient, & ils entroient enſuite en exercice. Après l'exercice, ils rentroient dans l'*alipterium*, les Aliptes nettoyoient leurs corps des ordures & de la ſueur dont ils étoient couverts, avec un *ſtrigil* de fer. Voyez *Aliptæ*. Comme les ordures étoient un mélange d'huile, de ſueur & de pouſſiere, on les gardoit, l'on en faiſoit uſage dans la Medecine, & on les appelloit, ou *coniſalus*, ou *patos*, ainſi qu'il paroît par Dioſcoride, Pline, Galien & Aétius. Avicenne fait mention dans ſon ſecond Livre d'une ſueur ſeche de lutteur, qui n'étoit mêlée ſelon toute apparence, ni d'huile, ni de pouſſiere. Quoique les *ſtrigils* fuſſent encore d'uſage dans les bains au tems de Galien, il y a lieu de croire, qu'ils n'étoient plus de fer, mais de linges, ou plus communément d'éponges, que chacun portoit le ſien, ſurtout les perſonnes, qui avoient quelqu'averſion pour les inſtrumens qui étoient à l'uſage du public. Les *ſtrigils* étoient de fer, d'or, d'argent, de corne, d'ivoire, ou de cuivre ; ils étoient recourbés comme la ſerpe d'un Jardinier, du moins c'eſt la figure qu'on leur voit dans quelques anciens monumens, & que Martial leur aſſigne dans le vers ſuivant.

*Pergamus hoc miſit curvo, diſtringere ferro.*

STRIGMENTUM, γλοιὸς, ῥύπος, craſſe, ordures qu'on enlevoit de deſſus le corps dans les bains, & dans les lieux des exercices publics, ou de deſſus les murs ou les ſtatues qui appartenoient au Public. Ainſi il y en avoit de trois ſortes ; les unes qui venoient des bains, & qui étoient compoſées de ſueurs, d'huile & de craſſe ; d'autres qui venoient de l'arene, qui contenoient les mêmes choſes avec une addition de pouſſiere ; cette pouſſiere avoit été répandue ſur le corps, après qu'on avoit été frotté d'huile, ou on la ramaſſoit ſur l'arene même en luttant, ſans ce qu'on s'en jettoit dans l'exercice. Les troiſiemes étoient détachées des murs & des ſtatues du Gymnaſium. Ces dernieres contenoient auſſi de l'huile avec des particules de la ſubſtance particuliere à laquelle elles étoient attachées, & dont par conſéquent elles retenoient quelques propriétés ; ainſi ſi elles étoient détachées des ſtatues de cuivre, c'étoit un mélange d'huile, de pouſſiere, & de verd de gris. L'huile contenue dans ces ordures, étoit une partie de celle dont les combattans avoient été frottés.

Archigenes ſe ſervoit ſelon Galien, *Lib. III.* κατὰ τόπ. de craſſe mêlée avec de la chaux pour diſcuter les parotides. Il appliquoit auſſi en pareil cas du nitre, avec une troiſieme partie de *Rubrica Synopica*, & de l'*unguentum Cyprinum*, donnant au tout la conſiſtance de la craſſe.

La *craſſe* qui venoit des bains, étoit échauffante, émolliente & diſcuſſive ; c'eſt pourquoi on en frottoit les gerçures, & les condylomes à l'anus.

Celle qui venoit de l'arene, étoit un mélange d'huile, de ſueur, & de pouſſiere, & diſcutoit les amas de matieres aux jointures ; & appliquée chaude en fomentation ou en malagme, elle ſoulageoit dans les douleurs de la ſciatique.

La *craſſe* qu'on détachoit des murs & des ſtatues du Gymnaſium, & des lieux où ſe faiſoient les exercices publiques, étoit échauffante, diſcutoit les tumeurs qui mûriſſoient difficilement, & s'employoit dans les corroſions & les ulceres dont les perſonnes âgées étoient attaquées. Dioscoride. *Lib. II. chap.* 34. 35. 36.

STRINGENS, *Aſtringent.*

STRIX, *Freſaie*, ou *Effraye*, oiſeau de nuit, dont Aldovrandus donne la deſcription.

C'eſt une eſpece de Chat-huant de la groſſeur d'une poule ordinaire. Il vit dans les lieux montagneux & maritimes, aux environs des parcs, où l'on nourrit des chevres, parce qu'il en aime le lait ; auſſi les tire-t'il quand il le peut faire. Il contient une grande quantité de ſel volatil & d'huile. Sa chair, quand elle eſt ſéche & réduite en poudre, eſt bonne pour la paralyſie & l'eſquinancie. Sa doſe eſt depuis une demi-dragme juſqu'à une dragme. Sa graiſſe appliquée extérieurement eſt émolliente, réſolutive & propre à fortifier les nerfs. Son fiel eſt déterſif, & emporte les taches des yeux. Lemery, *des Drogues.*

STROBILE, στροβίλη, de στρέφω, tourner ; *plumaſſeau*, fait de linge tortillé.

STROBILITES, στροβιλίτης ; épithete que l'on donnoit au vin imprégné de cones de pin. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 44.

STROBILUS, στρόβιλος, *Artichaud.* Ce terme ſignifie auſſi un cone de pin, & Dioſcoride le rend ainſi que Marcel Virgile, par amande de pin ou pignon.

Les pignons nettoyés, pris en alimens ou en boiſſon avec la graine de concombre, provoquent les urines ; & corrigent l'acrimonie des humeurs qui offenſent les reins & la veſſie. Ils ſoulagent auſſi avec le ſuc de pourpier dans les tiraillemens d'eſtomac. Ils fortifient le corps, & dépurent les humeurs corrompues. Les cones de pin cueillis récemment, broyés & cuits dans le paſſum, pris tous les jours à la doſe de trois verres, ſont bienfaiſants dans la phthiſie & les toux invétérées. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 88.

STROMBITES, pierre qui a la forme du poiſſon à coquille appellé *ſtrombos.*

STROMBOS, στρόμβος, *Petoncle*, ou *Limaçon de mer*, de στρέφω, *tourner.*

STROPHOI, στρόφοι, *tranchées.*

STRUMA. Voyez *Scrophula.*

STRUTHIO, Offic. Schrod. 5. 323. Charlt. Exer. 79. *Struthio-Camelus*, Will. Ornith. 100. Raii Ornith. 144. Ejuſd. Synop. A. 36. Schwart. A. 350. Aldrov. Ornith. 1. 587. Geſn. de Avib. 670. Jonſ. de Avib. 35. Bellon. des oiſeaux, 232. *Autruche.*

Les parties de cet Animal dont on fait uſage en Medecine, ſont la membrane intérieure de ſon eſtomac, ſa graiſſe & ſes œufs. La membrane intérieure de ſon eſtomac fortifie ce viſcere, & diſſout la pierre d'une maniere ſurprenante ; ſa graiſſe eſt bonne pour les parties nerveuſes, amollit la dureté de la rate, & calme les douleurs néphrétiques ; pour cet effet il faut en frotter les parties. Ses œufs cuits & broyés dans du vinaigre, guériſſent la gratelle.

Struthio-Camelus. Le même oiseau que le précédent. On l'appelle encore *Afra*.

Struthio fera; espece de fougere, ainsi appellé, parce que sa feuille a la figure de l'Autruche.

STRUTHIOMELA, STRUTHIA; petite espece de coings, plus odoriférante, plus douce, & moins astringente que l'espece commune. Pline, *Lib. XV. cap.* 11. Oribase, *Med. Col. Lib. II. cap.* 50.

STRYCHNODENDRON, *Raii*, nom du *Solanum fruticosum bacciferum*.

STRYCHNOS, STRYCHNON, στρύχνος, στρύχνον. le *Solanum*, dans Dioscoride.

STRYPHNOS, στρυφνος, le même que *acerbe*. Voyez *Acerbus*.

S T U

STULTITIA, μώρωσις, Voyez *Morosis*.

STUPEFACIENS. Voyez *Narcotica*.

STUPHA, le même que *Balneum Laconicum*, ou *bain de vapeurs*. Voyez *Balneum*.

STUPIO; *Stamnum*, *Etain*. Ruland.

STUPOR, νάρκη, νάρκωσις, *stupeur*, ou *assoupissement*.

Stupor Dentium, *affection des dents*. Voyez *dens*.

STUPPA, STUPA, *Etouppes* en Chirurgie; c'est un morceau de linge trempé dans quelque liqueur, & appliqué à une partie affectée; Blancard. Selon la Description de Castelli, c'est un sachet de linge, que les Chirurgiens appliquent dans une cavité, ou qu'ils emploient pour les épithemes, au front, à la nuque & en d'autres endroits, & dans les fractures.

STURIO, Offic. Schrod. 5. 333. Aldrov. de Pisc. 517. Bellon. de Aquat. 101. Gesn. de Aquat. 931. Jonf. de Pisc. 75. Raii Ichth. 239. Ejusd. Synop. Pisc. 112. *Acipenser*, Rondel. de Pisc. 1. 410. Charlt. de Pisc. 34. *Acipenser, sive sturio*, Schonef. Ichth. 9. *Acipenser*, *Sturio*, Mer. Pin. 188. *Sturio, sive Silurus*, Dale, de Aquat. 113. l'*Esturgeon*.

C'est un poisson de mer, mais qui remonte dans les rivieres. Ses parties dont on fait usage, sont les os & le *caviar*, qui est une masse à peu près semblable au savon verd d'Hambourg, pour la couleur & pour la substance, & qu'on transporte en grande quantité de Russie en Italie & ailleurs.

Voici, selon Gesner, la maniere de préparer ce *caviar*.

On prend les œufs de l'*Esturgeon*, & après en avoir ôté les nerfs qui sont parmi, on les lave dans du vinaigre ou du vin blanc, & on les répand sur une table pour les faire sécher. Cela fait on les met dans un vaisseau, & on les couvre de sel; ensuite on les écrase simplement avec la main, sans se servir pour cela d'aucun instrument; & on les met dans un sac ou poche, d'un tissu clair pour les égoutter. Après quoi on les met dans un pot troué dans le fond, afin que s'il reste encore quelque humidité, elle puisse sortir. Enfin, après les avoir bien pressés, on les enferme dans un vaisseau bien bouché; & on les garde pour l'usage.

On recommande les os de l'*Esturgeon* dans la goute vague, & pour les douleurs de colique. Le *caviar* est nourrissant, augmente la semence, & excite à l'amour. Dale.

L'*Esturgeon* est un gros poisson qui vit dans la mer & dans l'eau douce; il a un gout exquis, il engraisse dans les rivieres, & est bien plus délicat que s'il n'avoit jamais vécu que dans la mer. Il pese ordinairement cent livres: mais il va quelquefois jusqu'à deux cens. Ce poisson est capable de renverser un homme avec sa queue, & souvent il rompt les filets dans lesquels il se trouve pris. Il ne vit pas long-tems dans les étangs; & comme il n'a point de dents, il ne sauroit manger de poissons; mais il vit du limon & de l'écume de la mer. L'*Esturgeon* étoit fort estimé chez les Romains: son ventre est la partie dont on fait le plus de cas. Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil, & fournit un aliment très-nourrissant & très solide, à cause de ses sucs épais & grossiers. Il est ferme, coriace, gras & de difficile digestion: c'est pourquoi il fait mal aux personnes foibles & délicates, & à celles qui sont indisposées ou convalescentes. Comme l'*Esturgeon* est gras, il relâche les fibres de l'estomac & des intestins, & rend le corps plus soluble. Les os de ce poisson pris à la quantité d'une dragme, passent pour apéritifs, & sont réputés bons pour les rhumatismes & la gravelle. On en tire une bonne colle qui ne se dissout pas si vîte que la commune, mais qui produit les mêmes effets. Lemery, *des Alimens*.

STURNUS, Offic. Bellon, des oiss. 321. Gesn. de avib. 677. Charlt. Exer. 90. Jonf. de avib. 96. Schw. A. 351. Will. Ornith. 144. Raii Ornith. 196. Ejusd. Synop. A. 67. *Sturnus vulgaris*, Aldrov. Ornith. 2. 632. Mer. Pin. 177. *Etourneau*.

Il fait son nid sur les tours, & sur les toits des maisons. Sa fiente passe pour un cosmétique, & Galien dit qu'elle guérit la lepre blanche, les taches à la peau, la gratelle & les dartres farineuses.

S T Y

STYGIA, épithete que l'on donne aux eaux caustiques, & corrosives, & sur-tout à l'eau régale. Castelli.

STYLISCUS, στυλίσκος. Voyez *Priapiscus*.

STYLO-CERATO-HYOIDÆUS. Voyez *Stylo-hyoïdæus*.

STYLO-CHONDRO-HYOIDÆUS; c'est le nom que Douglas donne aux muscles appellés communément *Stylo-hyoidiens*, parce qu'ils s'inserent dans l'appendice cartilagineuse de l'os hyoïde.

STYLOGLOSSI. Voyez *Lingua*.

STYLO-HYOIDÆUS, le *Stylo-hyoïdien*; c'est un petit muscle couché obliquement entre l'apophyse styloïde, & l'os hyoïde.

Il est attaché latéralement par une extrémité à la racine ou à la base de l'apophyse styloïde, & par l'autre à l'os hyoïde, à l'endroit où la base & la corne sont unies, & à la corne même, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *stylo-cerato-hyoidien*

Les fibres charnues de son extrémité sont souvent partagées, & enferment le tendon mitoyen du digastrique.

Les *stylo-hyoïdiens* meuvent l'os hyoïde en-dessus & en-dessous, dans une direction mitoyenne à celle dans laquelle ils sont situés; & le tirent encore plus en enhaut & en-arriere, quand ils agissent librement, c'est-à-dire, sans être gênés ou bornés par d'autres muscles. Quand l'un agit plus que l'autre, l'os est mû obliquement. Winslow, *Anat*.

STYLOIDES PROCESSUS; *sive apophysis*; *apophyse styloïde*. Voy. *Caput*.

STYLO-PHARINGÆUS, *stylo-pharingien*; nom d'un muscle du pharynx. Voy. *Pharynx*.

STYLOS, στύλος, *sonde*. Les Chirurgiens en employent d'un grand nombre d'especes.

STYMMATA, στύμματα, de στύφω, resserrer ou épaissir, en Latin *spissamenta*. C'est ainsi que les Anciens appelloient leurs onguens les plus fermes & les plus solides. Ils donnoient aussi le même nom, aux ingrédiens dont ils se servoient pour donner à ces onguens de la consistance & de la solidité. Ces derniers épaississans étoient quelques simples odoriférans, comme le costus, le nard, la marjolaine, l'amome & la mente;

& autres capables de donner aux onguens une odeur agréable, & de les préserver de la corruption, ainsi que dit Galien, *de C. M. S. L. Lib. III. cap.* 1. Les *stymmata* different des *hedysmata*, en ce que ces derniers sont liquides, d'où il paroît que les *stymmata* sont proprement des ingrédiens qui communiquent de l'odeur; mais qui resserrent de maniere à préserver de la corruption, les onguens dans lesquels on les fait entrer. C'est en ce sens qu'Aétius ordonne, *Tetrab. III. Serm.* 1. *cap.* 49. d'employer dans la composition d'un trochisque, en *stymmata* ou en épaississans, la décoction de ronces, de myrte, de grenades, de racine de caprier, avec des feuilles de saule, & autres substances de la même nature. Il conseille un peu plus bas dans le même Chapitre, de pulvériser les épaississans secs, comme la grenade, les noix de galle, le malicorium, le myrte, le lentisque, & les autres ingrédiens astringens. Nous lisons dans Dioscoride, à l'occasion des *stymmata* ou épaississans de l'huile rosat, que ce sont le lentisque, le jonc & l'aspalathe.

STYPTERIA, στυπτηρία, de στύφω, resserrer, *alun.* Voy. *Alumen.*

STYPTICA, de στύφω, resserrer; *styptiques* ou remedes qui arrêtent les hémorrhagies. Quand une hémorrhagie considérable est arrêtée par des absorbans ou des *styptiques*, la cause de la suppression est toujours un grumeau de sang contenu par la compression, de maniere que l'orifice du vaisseau en est bouché. Ce grumeau a deux parties dont l'une est en dedans, l'autre en dehors du vaisseau. Celle qui est en dehors, est formée par la derniere goutte de sang, qui, en se coagulant, s'est incorporée avec la charpie, la mousse & les poudres dont on s'est servi pour arrêter le sang. Ces deux parties ne forment souvent qu'un grumeau tout d'une piece, qui en dehors du vaisseau forme comme un couvercle, & en dedans comme un bouchon. Elles contribuent toutes deux à arrêter le sang au moyen de la solidité qu'elles acquierent par la coagulation, par leur adhérence, en dedans, avec les parties internes des vaisseaux, & en dehors avec son orifice externe.

Lorsqu'on use de *styptiques* & d'escarotiques le grumeau se forme plus vîte, que quand on n'emploie que des absorbans ou de simples astringens. Dans le premier cas, le grumeau occupe un plus grand espace dans la cavité du vaisseau; & le bouchon entre plus profondément. Le couvercle, ou la portion externe du grumeau est aussi plus épaisse; parce qu'en même-tems que les *styptiques* & les escarotiques coagulent le sang, ils brûlent aussi une portion du vaisseau & de la chair adjacente, qui s'incorporant avec le sang coagulé, forment avec lui un couvercle plus épais & plus large. M. Petit, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *An.* 1731.

L'alcohol ou l'esprit de vin pur, est le *styptique* le plus ordinaire, & peut-être le meilleur. Quoi qu'il en soit, il est constant que c'est la base de tous les secrets les plus vantés pour arrêter les hémorrhagies. Boerhaave assure qu'il produit cet effet sur le champ, qu'il prévient la putréfaction, & que l'escarre qu'il forme est très-solide, quoique mince. Si l'on trempe un plumasseau dans de l'alcohol pur & chaud, & qu'on l'applique sur une plaie saignante, avec de bonnes compresses par dessus, & un morceau de peau légerement imprégné d'huile, & sur ce morceau de peau un bandage convenable, l'hémorrhagie cessera sur le champ, & comme on pourra se dispenser de lever cet appareil pendant trois jours, les vaisseaux auront le tems de se fermer, de se resserrer, & se consolider, par le moyen de l'alcohol. C'est ainsi que parle Boerhaave de ce *styptique.*

*Styptique* d'Helvetius.

Il y a long-tems que l'on pratique la méthode de guérir les blessures en peu de jours, sans suppuration, soit aux nerfs, soit aux vaisseaux considérables, aux os, ou à quelque viscere. Nous lisons dans la Chirurgie Curieuse de Purman, fameux Chirurgien de Breslaw, qu'un Charlatan, qui s'étoit fait par incision vingt blessures à la partie supérieure du bras gauche, en fut guéri en deux jours, en y appliquant seulement d'un *styptique* qui lui étoit propre, avec un bon appareil.

Il fait ensuite mention d'un *styptique* martial, qui arrêtoit le sang d'une maniere merveilleuse, & guérissoit, dit-il, les blessures récentes en deux jours, surtout si le malade observoit d'en prendre quelques gouttes intérieurement. Il y a une vingtaine d'années que Blegny a parlé de ce *styptique.*

Lorsque j'arrivai en France, on y faisoit des essais d'une boule *styptique*, mêlée avec de l'eau-de-vie, sur des coqs à qui l'on piquoit la tête, des chiens auxquels on ouvroit l'artere crurale, ou à qui l'on faisoit une blessure à la jambe, &c. Les effets de la boule ne me parurent pas merveilleux; cependant je m'en pourvus d'une faite il y avoit plus de vingt ans, de limaille d'acier, d'une égale quantité de tartre, le tout porphyrisé avec de l'eau de-vie de France. C'est ce *styptique* que publia dans la suite, sans aucune altération, M. Helvetius, dans un Livre intitulé, *Recueil de Méthode pour la guérison de diverses maladies*, réimprimé en Hollande en 1710. Pierre Rottermond, Apothicaire à la Haye, le distribuoit alors.

Voici la recette de cette boule médicinale.

Prenez *de limaille d'acier, quatre livres;*
*de tartre bien pulvérisé, huit livres.*

Mêlez le tout, & le mettez dans un pot de terre neuf.

Versez dessus autant d'eau-de-vie de France, qu'il en faut pour faire une bouillie. Laissez fermenter ce mélange dans un cellier pendant quatre jours, observant de le remuer de tems en tems; mettez ensuite au bain-marie, & distilez selon l'art sur un feu modéré, pour avoir l'eau-de-vie. Lorsqu'il ne vous viendra plus que du phlegme, ôtez ce qui restera de dessus le feu; vous aurez une masse que vous pulvériserez, afin qu'il n'y reste pas le moindre grumeau. Versez derechef sur cette masse, une quantité suffisante d'eau-de-vie, remettez-la dans le cellier, laissez-la fermenter, & la distilez comme ci-devant. Repetez le même procédé sept ou huit fois. Porphyrisez ensuite votre masse, & faites-en des boules de deux onces. Vous remuerez une de ces boules dans une pinte de bonne eau-de-vie un peu chaude; ou vous l'y laisserez seulement suspendue, jusqu'à ce que l'eau-de-vie ait pris la couleur de la boule. Mais si le besoin est pressant, enlevez de la boule une partie; mettez cette partie dans de l'eau-de-vie; remuez bien, & servez-vous de ce mélange sur le champ.

Il y a tout lieu de croire que l'Auteur s'est imaginé qu'en broyant, fermentant & distilant plusieurs fois, il subtiliseroit les particules de son mélange, & les rendroit plus propres à resserrer les fibres & les vaisseaux des parties blessées, & à prévenir les stagnations des fluides, soit en dedans, soit en dehors, dans les contusions: mais le succès ne répondit point à son attente; & l'on n'a fait aucun usage de son remede. D'ailleurs, M. Helvetius ne le recommande point comme un *styptique* universel, comme un astringent ou consolidant en géneral; il n'a lieu, selon lui, que dans les blessures récentes, & cela seulement dans le premier appareil, lorsque les malades vivent loin des villes, & ne peuvent se procurer sur le champ, le secours d'un Chirurgien. Il indique lui-même plusieurs cas dans lesquels

il ne faut pas s'en servir, & il ne le conseille généralement que dans ceux, où les circonstances indiquent les calybés.

Le Docteur Eaton publia l'an passé un *styptique* balsamique, auquel il attribuoit la vertu d'arrêter toute effusion de sang, sans aucune exception, soit au dedans, soit au-dehors. Cela me fit naître le desir de connoître ce remede, & j'eus bien-tôt occasion de l'examiner. Je trouvai que ce n'étoit autre chose, qu'un ancien remede qu'on préconisoit dans ce pays, long-tems après qu'on s'en étoit désabusé ailleurs. Cela me suffit pour en faire alors très-peu de cas. J'avois porté ce jugement défavorable, lorsque M. Richard Blackmore, lui donna les plus grands éloges qu'on ait jamais donné à quelques découvertes que ce fût, dans le Traité qu'il publia sur les consomptions. « Le *styptique* balsamique du « D. Eaton, dit-il, peut être regardé comme un remede « infaillible pour arrêter les effusions de sang, tant inté- « rieurement, qu'extérieurement, toutes les fois que la « constitution du sang, ne sera pas entierement dépra- « vée; & le genre humain, tirera plus d'avantage de « cette seule composition, que de toutes les découver- « tes des Méthodistes styltématiques, & des Mixtion- « naires Galéniques de Drogues. »

Un éloge aussi surprenant, & de la part d'un aussi grand Medecin, me fit croire que je pourrois bien m'être trompé sur les qualités de ce remede. C'est pourquoi, je me fis préparer sur le champ, le *styptique* en question par M. Winterbottom, Apothicaire à Bow-lane, selon la recette d'Helvetius. Cela fait, j'envoyai chercher une bouteille du *styptique* du D. Eaton. J'essayai ces deux remedes avec de la noix de gale en présence de plusieurs personnes; ils donnerent l'un & l'autre la même teinture d'un pourpre foncé. Je précipitai ce que mes teintures contenoient avec du vieux vin, & la matiere précipitée fut la même de part & d'autre. Je ne me contentai point de mon propre examen: je le fis répéter par plusieurs personnes, à qui j'envoyai une petite quantité des deux *styptiques*. J'allai moi-même chez M. Godfrey le Chymiste, & tous me rapporterent, qu'il n'y avoit aucune différence entre ces remedes. Je tentai de plusieurs manieres d'extraire la qualité balsamique, du *styptique* du D. Eaton: mais je n'en pus jamais venir à bout. Je fus alors très-étonné qu'un homme qui s'étoit proposé de distribuer un remede connu, comme un secret, n'eût pas eu même la précaution, d'en altérer le gout, l'odeur & la couleur; ce qui étoit toutefois très-facile, sans le dépouiller de ses propriétés.

Il me vint ensuite en pensée d'essayer ces remedes sur l'artere crurale. Je pris un chien de moyenne taille; M. Ramby lui mit l'artere à découvert, & il fit avec une lancette une incision longitudinale, d'environ un pouce. Les Charlatans avoient coutume de l'ouvrir de biais, & alors le *styptyque* étoit fort inutile. J'appliquai la teinture d'Helvetius qui arrêta l'effusion de sang. J'essayai le remede du D. Eaton qui produisit le même effet. Je fis ouvrir l'autre artere crurale, & j'y appliquai seulement de l'eau-de-vie; elle ne le céda en rien aux deux *styptiques*. Je fis dissoudre un peu de sel de Mars & de sucre de Saturne dans de l'eau-de-vie. Ce mélange dont je fis usage dans une troisieme expérience, répondit également bien à mon attente. D'où je conclurrai, que l'efficacité des deux *styptiques* n'étoit pas considérable: mais que comme il entroit de l'eau-de-vie dans l'un & l'autre, la chaleur considérable de cette liqueur, resserroit les fibres de l'artere, effet que l'acier facilitoit sans doute, mais beaucoup moins qu'on ne se l'imaginoit. Je fis attention que l'artere crurale d'un chien étoit extremement petite; & que cette artere n'étoit à la même artere dans l'homme, que comme la tête d'un chien à la tête d'un homme; or un petit plumasseau de charpie me paroît suffisant pour arrêter l'effusion de sang par cette artere, aussi-bien que par l'artere temporale du chien. Je les fis ouvrir avec une lancette; j'appliquai mon plumasseau, & cette expérience me réussit. Alors je détachai mon chien, je le lâchai, & il s'enfuit, comme si on n'avoit point travaillé sur lui. Sa maîtresse enleva le plumasseau, & ne sachant point ce que l'on avoit fait à son chien, elle s'avisa de le laver avec de la biere & du beurre. Aussitôt l'effusion de sang reprit; mais avec moins de force, & s'arrêta ensuite d'elle-même. Voilà ce que je sai de l'usage extérieur de ces *styptiques* si vantés; je souhaite qu'ils soient plus efficaces, & aussi innocens, pris intérieurement. Si l'on avoit imité M. Helvetius, & qu'on eût ordonné d'en prendre intérieurement dans les blessures récentes & dans les contusions, on ne se seroit point exposé à être contredit: mais recommander un remede dans toutes effusions de sang extérieures, sans aucune exception, ainsi qu'ont fait le D. Eaton, & M. Richard, c'est s'exposer à des objections embarrassantes. Ce dernier convient lui-même dans son Traité *des Consompt.* pag. 99. & 101. qu'il y a dans le crachement de sang un orgasme, ou ferment stimulant. Qu'entend-t-il par-là, si ce n'est un mouvement de fievre? Y a-t-il même d'hémorrhagie interne sans cela? Or que produiront alors l'eau-de-vie & les calybés; leurs pointes & leur chaleur resserreront & irriteront les fibres, accéléreront les mouvemens du sang, & augmenteront la fievre. Alors le sang occupant plus de place agira plus fortement contre les parois des vaisseaux, & tout ce qui s'y opposera. D'où s'ensuivroit un orgasme, & une hémorrhagie, quand même il n'y en auroit point encore.

Nous lisons même dans le Livre du D. Eaton, pag. 57. que son remede échauffa considérablement une femme; que l'effusion de sang continua, malgré l'usage qu'elle en fit, & qu'elle seroit périe, si un Chirurgien ne lui avoit donné un aposème rafraîchissant & astringent. Qui croiroit après cela, que cet Auteur se fût plaint comme il fait un peu auparavant, pag. 47. d'un Medecin, qui ne voulut point souffrir qu'un malade, auprès duquel il avoit été appellé, & qui avoit une fievre hectique, fît usage de son *styptique* qui lui parut trop chaud.

Je fis les expériences que je viens de rapporter le dix Juin dernier. Depuis il me vint en pensée de faire ouvrir l'artere carotide d'un chien, imaginant que cette derniere artere étoit plus propre que la crurale à m'éclairer sur la qualité *styptique* des teintures d'Helvetius & d'Eaton. Je fis donc découvrir la veine jugulaire par M. Ranby; on la sépara, & on y fit des ligatures, afin que le sang qui en sortoit n'empêchât point de trouver l'artere carotide. Nous fûmes pareillement contraints de couper quelques muscles pour parvenir à cette artere, que nous ne découvrîmes pas sans quelque difficulté. On y donna un coup de lancette, le sang en sortit avec violence; j'appliquai la teinture d'Helvetius, & il s'arrêta sur le champ. J'ôtai ensuite cette teinture qui ne demeura pas plus d'une minute sur la blessure, & je fis recommencer l'effusion; elle étoit alors beaucoup moins forte; je fis essai du *styptique* du D. Eaton; nous remplîmes la blessure de charpie; nous rapprochâmes les tégumens, nous détachâmes le chien, & le laissâmes courir. Je revis cet animal quelque-tems après, & je m'apperçus qu'il avoit beaucoup saigné, & qu'il saignoit encore; je fus fort satisfait de voir que l'hémorrhagie n'avoit point été mortelle, que l'artere étoit trop petite, pour que l'effusion de sang eût cette suite, & que de la charpie seule appliquée sur la blessure auroit suffi. Je ferai observer que de toutes les arteres du corps humain, les carotides sont les plus larges, & que celles du chien sur lequel nous travaillâmes, n'étoient gueres plus grosses que l'artere crurale de celui sur lequel nous avions travaillé. Ce qui démontre que la stypticité des teintures que j'éprouvois est peu considérable; que celle d'Helvetius est meilleure que celle du D. Eaton, & que s'il y a quelque différence importante entre elles, il ne faut l'attribuer qu'à l'eau-de-vie; car je crois que l'eau-de-

vie dont je me suis servi étoit plus forte que celle du D. Eaton. Le lendemain matin, je voulus savoir ce que le dernier chien étoit devenu; il vivoit, se portoit bien, & avoit seulement la tête panchée d'un côté; ce qui provenoit apparemment des muscles que nous avions été obligés de couper pour trouver l'artere carotide. Dr. Sprengal, *Abrégé des Transactions Philosophiques*, Vol. VIII.

*Préparation de fer astringente distribuée sous le nom de poudre styptique de Colbatch.*

Prenez *une quantité quelconque de limaille d'acier ;*

Versez dessus de l'esprit de sel, ensorte que la limaille en soit couverte à la hauteur de trois ou quatre doigts. Laissez le tout dans une digestion modérée jusqu'à ce que la fermentation soit achevée, & que l'esprit de sel soit adouci. Versez la liqueur, & la faites évaporer dans un vaisseau de fer, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la moitié.

Alors ajoutez

*de sucre de Saturne, une égale quantité.*

Mêlez, & faites évaporer jusqu'à dessiccation.

Si vous terminez le procédé à la premiere dessiccation, la poudre que vous aurez ressemblera parfaitement à celle de Colbatch. Si vous poussez plus loin la dessiccation, & que vous augmentiez la chaleur, cette poudre deviendra rouge. Il faut la renfermer dans quelque vaisseau, où l'air n'ait aucun accès.

Si l'on ne la tient pas bien enfermée, elle s'impregnera de l'humidité de l'air, se dissoudra & perdra son efficacité.

Je tiens de personnes instruites, que ce *styptique* est celui qui fit si grand bruit il y a quelque tems, dont il est fait mention dans le *Novum lumen Chirurgicum*, & pour la distribution duquel on accorda des Patentes; avec cette seule différence qui n'est d'aucune importance, que l'on employoit dans l'un de l'huile de vitriol, & dans l'autre l'esprit de sel. Quoique quelques personnes aient voulu faire de cette préparation un secret qui leur fût particulier, il est constant qu'elle est de l'invention de Maet, jadis Professeur à Leyde, & qu'on la trouve dans les *Collectanea Chymica Leydensia.*

On le recommande comme un astringent dans la plûpart des flux, & surtout dans les hémorrhagies, pris intérieurement. Sa dose est depuis quatre grains jusqu'à douze : toute forme lui convient, excepté en poudre ou en pilules.

*Expériences faites du styptique de Colbatch, par* Guillaume Cowper.

1. On prit un gros chien, on lui perça les tégumens communs de l'abdomen, & les intestins grêles sortirent. On fit à l'un de ces intestins une incision longitudinale, & on les fit rentrer sur le champ. On fit quelques points de suture à l'incision de l'abdomen; on y appliqua de la poudre en question; il ne survint au chien aucun symptome fâcheux, & il fut parfaitement guéri au bout de quelques jours. On répéta la même expérience sur un autre chien, qui en revint pareillement, sans qu'on ait employé sur lui aucun remede.

2. Je fis couper la jambe d'un chien, trois pouces au-dessus de la rotule; l'effusion du sang par les arteres fut très-considérable, Ce qui donna lieu à cet accident, ce fut en partie l'incommodité des applications qu'on avoit préparées : mais enfin le sang s'arrêta après deux ou trois essais de la poudre, & le bandage dont on fit usage, ne servit simplement qu'à fixer les compresses. Le chien n'eut dans la suite aucune hémorrhagie considérable, & le jour suivant il put marcher à trois.

3. On coupa dans l'Hôpital de Saint Barthelemi un bras à un homme, au-dessus du coude. Ce fut inutilement qu'on appliqua pendant un quart-d'heure à diverses reprises le *styptique* de Colbatch; enfin on inséra une petite tente trempée dans la poudre même, dans l'extrémité de l'artere saignante : ce ne fut qu'alors qu'on pût faire usage du bandage. Cinq heures après l'hémorrhagie reprit, & l'on appliqua un bandage plus serré. Le même matin que se fit cette opération, on coupa la jambe au-dessous du genou à un enfant d'environ douze ou quatorze ans : ce fut avec aussi peu de succès qu'on eut recours au *styptique* de Colbatch avant que d'appliquer un bandage. Il n'y avoit gueres qu'une heure qu'on avoit usé de ce remede, lorsque l'effusion reprit, & qu'on fut obligé d'en venir à un bandage plus serré. Les deux malades souffrirent après ces opérations des douleurs incroyables. Trois jours après on leva les appareils; & si quelque personne, qui n'eût point été instruite de ce qu'on avoit fait, eût vu les moignons, elle se fût imaginé qu'on avoit appliqué le cautere actuel, & qu'il n'avoit fallu rien moins pour produire une escarre aussi large & aussi effrayante. Ce qui démontre suffisamment que cette poudre vulnéraire est un caustique violent.

Lorsqu'on a voulu accréditer dans le public des *styptiques*, on n'en a fait essai communément que sur des animaux à quatre piés; & ce n'est pas sans raison, que ceux qui avoient à faire valoir ces remedes ont choisi de jeunes animaux, des chiens, des veaux & autres semblables. Mais ces remedes étant destinés pour l'homme, il semble que pour en démontrer l'énergie, il falloit faire les expériences sur des animaux dont la grandeur & l'âge eussent quelque rapport avec l'âge & la grandeur du corps humain. Il est constant que quand on a piqué l'artere d'un animal vivant, l'effusion de sang est proportionnée à la grosseur de l'artere. Les arteres du fœtus sont beaucoup plus petites que celles de l'adulte : celles des personnes âgées sont plus épaisses & plus fortes encore; elles deviennent même souvent cartilagineuses, & à la longue elles s'ossifient quelquefois entierement; c'est ce qu'on voit en disséquant. Cowper, *Abrég. des Transact. Philosophiques, Vol. III.*

*Styptique Royal.*

Prenez *de poudre sympathique, quatre onces ;*

Versez dessus

*de bonne huile de vitriol, une demi-once.*

Mêlez le tout dans un mortier de verre, avec un pilon de la même matiere. Mettez ce mélange sur du sable chaud dans un vaisseau à large orifice, & l'y laissez pendant vingt-quatre heures. Broyez, ou délayez-le ensuite avec un peu d'esprit de vin. Mettez-le dans un matras. Versez dessus une plus grande quantité d'esprit de vin, ensorte que cette quantité fasse une pinte avec la précédente. Lutez-bien ce matras; laissez le tout en digestion pendant quarante-huit heures; secouez de tems en tems; laissez refroidir & reposer; décantez l'esprit de vin, que vous renfermerez exactement dans un vaisseau. Remettez le matras ou la cucurbite dans un four, ou au bain de sable. Adaptez-y un récipient, & distilez au troisieme degré de feu. Conservez pareillement tout ce qui s'élevera; laissez refroidir le reste; tirez-le du fond

fond de la cucurbite, pulvérisez-le; remettez-le dans une cucurbite.

Versez dessus;

*d'eau de pluie distilée, une pinte.*

Mettez ce mélange sur le sable chaud, & l'y laissez pendant quarante-huit heures.

Secouez de tems en tems, laissez reposer, décantez, & gardez la liqueur pour l'usage.

On peut mêler ou user séparément de l'eau & de l'esprit imprégnés. Si l'on a besoin d'un mélange fort, on ajoutera quelques gouttes de l'esprit acide obtenu, après que l'esprit de vin aura été décanté. Mais l'on aura le meilleur *styptique* possible, en prenant des parties égales d'esprit de vin imprégné & d'eau, le tout évaporé jusqu'à dessiccation. Ce remede passe encore pour un des meilleurs vulnéraires qu'on puisse dans toutes les plaies récentes, qu'on peut traiter sans suppuration & sans digestion; qualité que l'on attribue aussi au grand *Styptique* de Colbatch.

STYRACINUM OLEUM, *Huile de styrax*, qu'on prépare en faisant bouillir un septier de styrax dans un septier de la meilleure huile d'olive. Aetius, *Tetrab. I. serm.* I.

STYRAX, *Styrax*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont rondelettes, son calyce est dentelé & en ampoules. Sa fleur est monopétale, tubuleuse par sa partie inférieure, & divisée en plusieurs segmens à sa partie supérieure. Ses lobes sont étendus en étoile. Son ovaire est au centre d'un calice dentelé, & divisé en plusieurs endroits. Il dégénere en un fruit rondelet, charnu, qui contient ordinairement un ou deux noyaux, & chacun de ces noyaux a son amande.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

*Styrax, folio mali cotonei*, C. B. P. 452. Tourn. Inst. 598. Boerh. Ind. A. 2. 218. *Styrax*, Offic. *Styrax arbor*, Ger. 1342. Emac. 1526. J. B. 341. Raii Hist. 2. 1680. *Styrax, arbor vulgaris*, Park. Theat. 1530. *Styrax*.

Il croît en Italie & dans d'autres contrées. On fait usage en Medecine de sa résine. Il y en a de deux sortes chez nos Droguistes, la seche & la liquide. Le *styrax* sec des Droguistes, appellé *Styrax calamite*, Rand. Ind. 87. Mont. Exot. 11. c'est une substance grasse, résineuse, d'une couleur rouge, en grains de différentes grosseurs, d'un gout résineux & tant soit peu acre, d'une odeur très-odoriférante, & sortant d'elle-même du tronc de l'arbre.

Nous remarquerons ici que nos Apothicaires & nos Droguistes distribuent une espece de marc très-impur, chargé d'un grand nombre de substances hétérogenes, comme de paille, de cheveux, de son & de sciure de bois, pour du *styrax* calamite. C'est-là peut-être ce dont on a fait le *styrax rubra nonnullis*. Il y a des Medecins qui distinguent dans leur ordonnance le *styrax* calamite du *styrax* rouge. Il y a différentes opinions sur ce qui a donné lieu à Nicolas Myrepse de faire cette distinction. Il y en a qui entendent par *styrax rubra*, le *styrax Thymiama*; d'autres la meilleure sorte de *styrax* qui est en grain; & les derniers prétendent que ce n'est autre chose que le *styrax* ordinaire, qui est devenu rouge en vieillissant.

Le savant Commelin dit qu'il y a deux sortes de cette résine, la seche & la liquide; & que la seche se vend chez nos Droguistes sous deux noms différens; savoir, de *styrax* calamite & de *styrax* rouge: mais il ajoute que ces deux derniers *styrax* ne different qu'en ce que l'un est plus pur que l'autre. Hoffman, dont nous embrassons l'opinion, nous assure que c'est la même résine, & que les *styrax* ne different qu'en pureté. Le *styrax* calamite est même tant soit peu rouge. Ce qu'on doit donc entendre lorsqu'il est fait mention dans une ordonnance de *styrax* calamite, c'est le *styrax* en grains, ou celui qui est nettoyé de toute impureté. Quant au *styrax* rouge, c'est un marc très-impur de *styrax*. Choisissez le *styrax* le plus gras, le plus visqueux, celui qui contient de petites molécules d'un rouge pâle, dont l'odeur est douce, & qui rend une liqueur mielleuse lorsqu'on vient à le travailler.

Styrax liquida, Offic.

Le *styrax* liquide est une liqueur grasse, d'une consistance mielleuse & ténace, d'une couleur brune, ou d'un brun tirant sur le rouge, d'une odeur forte, & qui découle de l'écorce de l'arbre. Elle est échauffante, dessiccative, émolliente, digestive, très-bienfaisante dans les affections des nerfs du cerveau, & guérit les catarrhes, les toux, l'enrouement & autres maladies semblables.

Il s'en faut beaucoup que les Auteurs soient d'acord sur la nature du *styrax* liquide. Il y en a qui prétendent que c'est la même chose que le *stacte*, c'est-à-dire, la myrrhe en gouttes: ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est la similitude de substance. Mais les larmes de la myrrhe se dissolvent dans toute liqueur aqueuse; au lieu qu'il en est du *styrax* liquide, ainsi que des autres résines: il ne se dissout que dans les liqueurs grasses & huileuses. D'autres prétendent que c'est une substance factice préparée de la solution de *styrax* calamite dans de l'huile & du vin, avec une addition de térébenthine de Venise. On dit, que lorsque la décoction de ces ingrédiens est bien refroidie, le *styrax* liquide se sépare, se précipite au fond, & soutient le reste qui est plus liquide & plus oléagineux. Quelques Auteurs prétendent qu'on l'obtient par expression. Il y en a qui assurent qu'on le tire des amandes de l'arbre qui donne le *styrax*. Ceux-ci disent que c'est une décoction de l'écorce ou du bois de styrax: ceux-là, que c'est une décoction d'ambre liquide. Hoffman prétend que le *styrax* calamite & liquide ne sont qu'une même résine, qu'ils ne different qu'en pureté, & que le liquide est le meilleur: mais ce que nos Droguistes nous vendent pour le styrax liquide, n'est qu'une substance factice, ainsi que plusieurs Apothicaires de Londres me l'ont avoüé. Le vrai *styrax* liquide est une espece de glu faite de l'écorce du *rosa mallos*, bouillie dans de l'eau de mer, ainsi que M. Petiver l'assure dans les *Transact. Philos.* n°. 313. Mais il ne nous dit point quelle espece d'arbre c'est, ni à quel genre il faut rapporter le *rosa mallos*; j'ajouterai seulement qu'il croît dans l'Isle Cobroff, dans la partie supérieure de la Mer rouge, non loin de Cadesch, à trois journées du port de Suet. Je ne sai si le *cattar-mija* des Turcs & des Arabes, est l'arbre, ou la gomme faite de son écorce. On apporte cette glu à Judda, & de Judda à Mocha, dans les mois de Juin & de Juillet. On la vend selon qu'elle est plus ou moins bonne, depuis soixante jusqu'à 120 rixdales ou écus d'Allemagne, le tonneau, qui pese 120 livres. La meilleure est celle qui est le moins chargée d'impuretés. Pour l'ordinaire elle n'en manque pas; mais on les en sépare facilement avec de l'eau de mer. Dale.

L'arbre qui donne le *styrax* a le tronc comme le cognassier: mais son écorce est plus blanche. Sa feuille ressemble beaucoup à celle de cet arbre: mais elle est plus petite, rondelette, se termine en une pointe émoussée, est couverte en-dessous d'un duvet grisâtre, est verte & unie en-dessus. Ses fleurs qui naissent sur les jeunes rejettons, sont semblables à celles de l'oranger, blan-

ches, rassemblées les unes à côté des autres, composées de plusieurs pétales, & d'une odeur agréable. Son fruit est de la grosseur d'une aveline, grisâtre, calleux, d'une couleur brune, d'un gout tant soit peu amer, s'ouvrant en trois ou quatre endroits, cannelé, & découvrant un noyau ligneux, de la couleur du bouis, & ne contenant quelquefois qu'une amande, sur laquelle on distingue quatre sillons; quelquefois une amande double & anguleuse; on en trouve même jusqu'à trois. Mais je ne doute point, dit Ray, que ce ne soit accidentellement; car un noyau ne contient naturellement qu'une amande. La substance intérieure de cette amande est désagréable au gout. Cette plante est fort commune dans les haies & dans les bois, aux environs de Rome.

Le styrax sec s'appelle *styrax calamite* des Droguistes, de *Calamus* ou des Cannes, dans lesquelles Galien nous dit qu'on l'apportoit jadis de la Pamphilie. C'est le suc gommeux & résineux de l'arbre que nous avons décrit ci-dessus. On le fait sécher; il prend une consistance solide, & il est d'une odeur très-agréable. Ce n'est pas sans raison que les Anciens transportoient le *styrax* dans des cannes; car Parkinson a éprouvé lui-même, que la gomme pure de *styrax* obtenue par art & par expression seule, bien dépurée & bien fluide, non-seulement pénétroit à travers les jointures des vaisseaux, mais à travers le bois même, surtout en été, & se perdoit; ce qui l'obligea à la tenir dans un vaisseau de verre bien fermé : mais les cannes n'ayant à leurs nœuds ni jointures, ni fentes, elles étoient très-propres à contenir & à conserver la gomme odoriférante & subtile du *styrax*. Nous remarquerons que l'arbre qui donne le *styrax* ne produit en Italie qu'une très-petite quantité de larmes, ainsi que plusieurs autres arbres de la même contrée; au lieu que les uns & les autres en abondent dans les climats plus chauds. RAY, *Histoire des Plantes*.

Le même arbre donne plusieurs substances gommeuses. On en tire d'abord le *styrax rubra*, styrax rouge, ou, comme disent quelques uns, *Thus Judæorum*, l'encens des Juifs; parce qu'ils supposent que ce fut cette résine que les Mages offrirent à notre Sauveur. C'est une substance rougeâtre ou jaunâtre, qui sort de l'arbre par les incisions qu'on y fait.

2°. Le *styrax* calamite, ainsi appellé, parce qu'on le transportoit dans des roseaux ou cannes pour conserver son odeur. Ce *styrax* est rougeâtre au-dehors, blanc au-dedans, & d'une odeur aromatique fort agréable.

3°. Le *styrax* liquide, qui est une matiere huileuse, visqueuse, de la consistance d'un onguent, d'une couleur grisâtre & d'une odeur aromatique. Il y en a qui tirent du fruit, une huile qu'ils appellent aussi *styrax* liquide. Le *styrax* a les mêmes propriétés que la térébenthine; il est seulement plus énergique & plus odoriférant. On s'en sert pour ranimer les esprits, dans les toux, & dans les affections froides de la tête en fumigation : on l'employe aussi dans les cas où il s'agit d'amollir les nerfs & les tendons, & de dissoudre les tumeurs skirrheuses. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave*.

## SUB

SUBACTIO; l'action de travailler quelque ingrédient médicinal, soit avec les mains, soit avec un pilon, dans un mortier, pour en faire des emplâtres.

SUBALARIS VENA, *Veine axillaire*.

SUBBUTEO; nom d'un oiseau qui ressemble au butord, mais qui est plus petit.

SUBCARTILAGINEUM; le même que *Hypocondrium*.

SUBCLAVIA VASA, *vaisseaux soûclaviers*; ce sont les arteres & les veines situées au-dessous des clavicules.

SUBCLAVIUS MUSCULUS, le *muscle soûclavier*.

C'est un petit muscle oblong, couché entre la clavicule & la premiere côte. Il est attaché par un bout au milieu de la portion inférieure de la clavicule, environ à un pouce de distance de chaque extrémité; & par l'autre, au cartilage & à une petite partie de l'os de la premiere côte. Il paroît aussi adhérer à l'extrémité de la clavicule, près du sternum, par une espece de ligament large & mince.

Le *soûclavier* ne peut pas avoir ordinairement d'autre usage que de tirer embas la clavicule, lorsqu'elle a été élevée avec l'acromion, par l'action du trapese & du grand dentelé. Il peut aussi empêcher de s'élever, non-seulement la clavicule dans laquelle il est inséré, mais encore l'acromion, spécialement quand il est secondé par le petit pectoral, le rhomboïde & l'angulaire.

Quand nous sommes debout ou assis, le poids du bras seul semble suffisant pour tirer embas la clavicule, lorsqu'elle est élevée : c'est pourquoi, dans ce cas le soûclavier n'auroit que faire d'agir sur la clavicule, ni le petit pectoral, le rhomboïde & l'angulaire sur l'acromion. Mais quand on est couché ou dans toute autre attitude, le poids du bras ne fait plus le même effet; & dans ces cas, ces quatre muscles sont plus ou moins nécessaires.

Ainsi le *soûclavier* est l'abaisseur propre de la clavicule & l'abaisseur secondaire de l'acromion ou de l'épaule en général, concurremment avec le petit pectoral, le rhomboïde & l'angulaire, lesquels assistent tous chacun à leur tour, le *soûclavier* dans son action sur la clavicule.

Je ne saurois concevoir ce qui a porté plusieurs grands Anatomistes à mettre le *soûclavier* au nombre des muscles de la respiration; attendu qu'il est inséré non-seulement dans l'os, mais dans le cartilage de la premiere côte; que ce cartilage n'est point articulé avec le sternum, mais y est joint d'une maniere immobile, comme à l'os de la côte, par l'autre extrémité; & enfin, que ce cartilage est plus court, plus large & beaucoup moins souple que les cartilages de toutes les autres côtes, d'égale épaisseur. WINSLOW, *Anatomie*.

SUBCOSTALES, les *soûcostaux*.

Ce sont des plans charnus de différentes largeurs, & très-minces, situés plus ou moins obliquement en dedans des côtes près de leurs angles osseux, & regnans dans la même direction que les intercostaux internes.

Ils sont attachés aux côtes par les deux extrémités, l'extrémité inférieure étant toujours à une plus grande distance des vertebres, que la supérieure & les côtes placées entre les deux insertions.

Ces muscles sont plus sensibles dans les côtes inférieures que dans les supérieures, & adherent intimement aux côtes situées entre leurs insertions.

Les *soûcostaux* ayant les extrémités supérieures de leurs fibres beaucoup plus distantes des articulations vertébrales des côtes, que les extrémités inférieures; il s'ensuit qu'ils peuvent plus aisément mouvoir les côtes supérieures, que les inférieures, & conséquemment, qu'ils secondent les sterno-costaux. WINSLOW, *Anatomie*.

SUBDITA, ou SUBDITITIA, médicamens que l'on introduit dans quelques-uns des orifices naturels, comme les pessaires & les suppositoires.

SUBDUCTIO ALVI, l'action de purger le ventre, ou de procurer des selles.

SUBER, *le Liége*.

Voici ses caracteres.

Il ressemble à tous égards à l'*ilex*, excepté par l'écorce

qu'il a épaisse, spongieuse & légere.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

*Suber latifolium perpetuò virens*, C. B. P. 424. Tourn. Inst. 584. Boerh. Ind. A. 2. 178. *Suber*, Offic. *Suber latifolium*, J. B. 1. 2. 103. Raii Hist. 2. 1393. Ger. 1163. Emac. 1347. Park. Theat. 1397. *Le Liége.*

Le *liége* est une espece de chêne toujours verd, d'un tissu fort & compact, verd en-dessus, blanchâtre en-dessous, moins divisé; quelques-unes de ses feuilles sont unies, & sans dentelures; d'autres sont tant soit peu dentelées par les bords; ses épis sont plus petits que ceux du chêne commun. Il en part ordinairement deux d'un même pédicule, ferme & court. L'écorce du tronc est raboteuse, mais fort épaisse; si on ne l'enleve pas dans un certain tems, elle creve & se sépare d'elle-même; celle qui se refait est rougeâtre. On l'enleve en faisant une longue incision, depuis le haut du tronc jusqu'à la racine, on choisit pour cela un tems chaud & assuré; car l'écorce la plus jeune & la plus tendre est sujette à se gâter; & les arbres peuvent périr par les pluies. Il y a des *liéges* dans les parties méridionales de la France, en Espagne & en Italie.

Le *liége* passe pour astringent, & pour bienfaisant dans toutes les especes de flux; on en dit autant de ses cendres, ou de son écorce brûlée. Miller, *Bot. Off.*

L'écorce du *liege* broyée & prise dans de l'eau chaude arrête l'hémorrhagie. Ses cendres produisent le même effet. Ray, *Hist. Plant.*

Son fruit est astringent, & l'on s'en sert dans les coliques venteuses; son écorce est déterfive, astringente, & bienfaisante dans les hémorrhagies & dans la diarrhée; ses cendres sont résolutives & adoucissantes dans les hémorrhoïdes. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SUBETH; terme Arabe synonime à *Carus*.

Subeth Sahara; termes Arabes synonymes à *Coma vigil.*

SUBFASCIATIO, le même qu'*Hypodesmis*. Voyez *Hypodesmis*, & *Epidesmos*.

SUBFRONTALIS SUTURA, suture de l'os du front, avec les os de la machoire supérieure.

SUBHUMERATIO, le même que *Catomismis*.

SUBINTRANTES FEBRES, *Fievres subintrantes*; c'est ainsi qu'on appelle toutes celles dans lesquelles un paroxysme commence, avant qu'un autre finisse.

SUBLIGAMEN. Voyez *Hypodesmis*.

SUBLIMAMENTUM. Voyez *Enæorema*.

SUBLIMATIO, *Sublimation*.

La *sublimation* ne differe de la distilation, qu'en ce que dans celle-ci, il n'y a que les parties fluides des corps qui s'élevent, au lieu que les parties solides & seches, s'élevent dans la *sublimation*, on distile les matieres solides & fluides, & l'on ne sublime que les solides.

Il y a encore cette différence, que la raréfaction qui est d'un si grand usage dans la distilation, ne produit que peu ou point du tout d'effet dans la *sublimation*. Les substances à sublimer étant solides, sont peu sujettes à se raréfier, & ne s'élevent que par impulsion. Il ne sera peut-être pas hors de propos, de chercher d'où peut provenir la diversité qu'on remarque dans la *sublimation* des corps; la chaleur la plus légere, suffit pour faire monter les uns, tandis que d'autres résistent au dégré de chaleur le plus violent, & ne montent point.

On appelle corps fixes ceux qui soutiennent le feu, & y séjournent; & volatils, ceux qui ne peuvent soutenir l'action du feu, & que sa force dissipe. Nous commencerons par examiner les premiers; de là nous passerons à l'examen des substances volatiles, qui paroissent être de la même nature que les fixes; quoiqu'il y ait dans leur *sublimation* une si grande différence.

Il faut regarder le feu comme la cause de l'élévation, & de l'ascension des particules des corps. Son impulsion n'est pas la seule propriété, par laquelle il produit son effet. Le feu s'insinue dans tous les interstices des corps, dissout & rompt la cohésion de leurs parties, ensorte qu'ils se trouvent divisés en molécules très petites; ces molécules sont même, peut-être, les plus petites qu'on puisse obtenir artificiellement. Ces molécules, ainsi séparées, pesent moins; car les poids de différentes particules sont entr'eux comme les cubes de leur diametre. Or ce que je dis de deux particules, relativement l'une à l'autre, peut être dit d'une même particule qu'on a diminuée ou augmentée. Supposons un corps dont le diametre soit douze, & le poids douze; si l'on réduit son diametre à onze, ou diminuera en même-tems son poids; & il ne sera plus que de $9\frac{1}{4}$, car 1331. qui est le cube du dernier diametre, est à $9\frac{1}{4}$, comme 1728. qui est le cube du premier diamétre est à douze, poids du corps. Si le diametre du corps avoit été réduit à dix; son poids ne seroit plus que de six; si on le diminuoit de la moitié, c'est-à-dire de six, alors son poids eût été moindre que deux, d'où l'on voit que lorsque les particules ont excessivement perdu de leur diamétre dans la *sublimation*, elles n'ont presque plus de poids. Il n'est donc pas étonnant qu'elles soient aisément sublimées par l'action du feu.

Mais la diminution du poids n'est pas la seule chose qui résulte de la division des molécules des corps; il s'y joint un autre effet, qui doit en hâter considérablement l'ascension, c'est la différence des surfaces; car la surface d'un corps ne diminue pas comme son poids. Les décroissemens sont seulement comme les quarrés des diametres. Dans les hypotheses que nous avons faites ci-dessus, les poids sont entre eux comme les nombres 1728, 1331, 1000; au lieu que les surfaces sont entre elles, comme les nombres 144, 121, 100, & dans le cas où le diametre se trouve réduit à six, & où le poids est moindre que deux, la surface est néantmoins comme trente-six, d'où l'on voit que lorsque la diminution du diametre est telle que le poids est presque réduit à rien, la surface ne laisse pas que d'être assez considérable pour favoriser la *sublimation*.

On peut démontrer aux sens, par l'expérience suivante; ce qu'on vient d'expliquer par le calcul.

Si l'on verse de l'eau sur de la limaille d'acier, & qu'on ajoute un peu d'huile de vitriol, il se fera sur le champ une fermentation; les globules d'air tâcheront de se dégager; & emporteront avec eux, vers la surface de l'eau, quelques particules d'acier. Or on ne peut attribuer cet effet à d'autres causes, qu'à l'étendue considérable de la surface des particules de fer, relativement à leur poids. Il n'est donc pas étonnant que le fer soit sublimé, par un corps dont la pesanteur spécifique est beaucoup moindre que la sienne. On verra beaucoup plus clairement dans la *sublimation* du camphre, du benjoin & de l'arsenic, dont les particules, n'adhérant que foiblement entre elles, sont plus divisées, & ont par conséquent une surface beaucoup plus grande, relativement à leur poids, combien ce rapport des poids & des surfaces, facilite la *sublimation*. Aussi se fait-elle ici plus rapidement que dans aucun autre cas, il y a même des fluides dont l'ascension est moins prompte. La fleur de soufre monte plutôt que l'huile la plus légere : le mécanisme de la nature par lequel les poids des corps sont en raison triplée de leur diametre & leurs surfaces, seulement en raison doublée, fait que des corps qui ont des poids très-différens peuvent s'élever avec la même force. Si donc les sels des substances animales, comme de la corne de cerf, du sang humain, & de la vipere, montent facilement, c'est que leurs surfaces sont très-considérables, relativement à leurs poids; d'où l'on doit conclurre que leurs molécules doivent être fort petites; c'est aussi ce que l'expérience confirme dans la distilation qu'on en fait. Quoique les sels des végétaux soient

d'un tiſſu plus ferme ; cependant comme les ſurfaces, qu'ils expoſent à l'action du feu, ne laiſſent pas que d'être grandes, relativement à leur poids, ils montent ſans beaucoup de difficulté. C'eſt par la même raiſon que les corpuſcules des minéraux & des métaux, tout compacts & péſans qu'ils ſont, cedent pour ainſi dire au feu, & peuvent être ſublimés : dans tous ces cas, c'eſt l'étendue de la ſurface expoſée à l'impétuoſité du feu, qui fait qu'un corps monte plus ou moins promptement ; or le rapport de la ſurface au poids, eſt d'autant plus grand, que les particules ſont plus petites. Ainſi des particules de différens poids, ſeront ſublimées par le même dégré de chaleur, ſi les poids ſont entre eux réciproquement comme leurs ſurfaces. Ce principe une fois poſé, on en déduira facilement, toute la variété que l'on remarque dans la volatilité des corps. Quant à la fixité, comme elle provient des cauſes contraires, il n'eſt pas néceſſaire d'en parler fort au long. Quiconque aura bien entendu, pourquoi certaines ſubſtances ſont ſublimées, n'aura pas de peine à concevoir la raiſon pour laquelle d'autres ne le ſont point. Quincy.

SUBLIMATORIUM, *Sublimatoire*; vaiſſeau Chymique.

SUBLIMIS MUSCULUS, *le ſublime*. Voyez *Perforatus digitorum*.

SUBLIMITORIUM, Voyez *Hypaleiptron*. Castelli.

SUBLINGUALES GLANDULÆ, *Glandes ſublinguales*.

SUBLINGUALIA, médicamens que l'on tient ſous la langue, où ils ſe diſſolvent. On y a recours dans la toux, dans le broncocele, & dans la puanteur de l'haleine.

SUBLUXATIO, *Luxation incomplete*.

SUBMERSIO, *Submerſion*. Voyez l'opération de la bronchotomie à l'article *Angina*.

Dans les Villes, & même dans les lieux moins conſidérables, ſitués ſoit ſur les bords des rivieres, ſoit ſur ceux des lacs, ſoit ſur ceux de la mer, il n'y a gueres d'années, où on n'ait à regretter des hommes qui ont été noyés. C'eſt ce qui n'eſt que trop certain, & qui eſt aſſez connu. Mais on ne ſait pas, & l'amour du genre humain ne permet pas de le laiſſer ignorer, que pluſieurs de ceux qu'on retire de l'eau ſans apparence de vie, ſeroient ſouſtraits à une mort prochaine, ſi on leur donnoit les ſecours néceſſaires, & pendant un tems aſſez long.

Après quelques tentatives de peu de durée, on regarde comme morts, & on laiſſe pour tels ceux dont tout ſouffle de vie continue de paroître éteint, ſurtout s'ils ont reſté long tems dans l'eau, comme pendant quelques heures. Dans cette derniere circonſtance on ne daigne rien tenter en leur faveur. Des Hiſtoires rapportées par pluſieurs Auteurs auxquels nous devons croyance, prouvent cependant qu'on a ſauvé la vie à des hommes qui avoient reſté dans l'eau, & même ſous l'eau pendant pluſieurs heures, & que ce n'a été quelquefois qu'au bout de deux heures, qu'on a eu des ſignes qui apprenoient qu'ils n'étoient pas réellement morts. Les bords eſcarpés de quelques lacs profonds de Suiſſe, occaſionnent trop fréquemment des chûtes malheureuſes. Les bons ſuccès qu'ont eu les ſecours qu'on a donnés à des hommes pêchés dans ces lacs, tantôt plutôt, tantôt plus tard, ont été publiés dans différentes années du Mercure Helvétique, & dans différens mois de chacune de ces années. On y a rapporté les moyens dont on s'eſt ſervi, pour ranimer des hommes qui avoient perdu toute apparence de vie, & on va les retrouver décrits ici ; il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ne fuſſent ignorés nulle part, qu'on pût répéter de ſi charitables expériences, toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera, & qu'en les répétant on découvrît des pratiques encore plus efficaces & plus ſûres.

Autrefois tout ce qu'on croyoit pouvoir faire de mieux pour l'infortuné qu'on tiroit de l'eau, ou au moins de plus preſſé, étoit de le pendre par les piés : mais depuis que des diſſections faites par des ſavans Anatomiſtes, ont appris que des hommes qui ont perdu la vie ſous l'eau, en ont moins pour l'ordinaire dans leur eſtomac, que s'ils euſſent bû beaucoup volontairement, il ne ſemble pas qu'il convienne de mettre le noyé dans une diſpoſition qui ſeroit fâcheuſe, dès que les liqueurs auroient repris leur mouvement ordinaire. Il peut pourtant arriver qu'il ait trop bû, & pour ſavoir s'il eſt dans le cas, & s'il y eſt, pour lui faire rendre l'eau, on le fait entrer dans un tonneau ouvert par les deux bouts, qu'on roule pendant quelque tems en différens ſens. Cette pratique eſt même utile par rapport à d'autres vues. Cependant on peut encore l'exciter à vomir l'eau, en introduiſant, à diverſes repriſes, une plume avec ſes barbes dans l'œſophage.

Après avoir ôté les habits au malheureux qu'on vient de retirer de l'eau, au lieu de le laiſſer étendu, & tout nu ſur le rivage, comme on ne le fait que trop ſouvent, ce qu'il y a de plus preſſé, c'eſt de l'envelopper de draps & de couvertures, pour le mettre à l'abri de l'air froid, & pour commencer à le réchauffer. Pour le réchauffer plus efficacement, on le mettra enſuite dans un lit dont les draps ſeront bien chauds, & pendant qu'il y ſera, on appliquera ſouvent ſur ſon corps des nappes & des ſerviettes chaudes. On a l'exemple de noyés, ſur qui le ſoleil chaud & brûlant auquel ils ont été expoſés a produit l'effet que les linges chauds ont fait ſur d'autres. Il y en a qui ont été réchauffés dans des bains d'eau chaude, mais on n'a pas toujours la commodité de tenter ce dernier moyen.

Il s'agit ici de mettre en jeu les parties ſolides de la machine, afin qu'elles puiſſent redonner du mouvement aux liqueurs. Pour remplir cette vûe, on ne laiſſera pas le noyé tranquile dans ſon lit, on l'agitera de cent façons différentes, on l'y tournera & retournera, on le ſoulevera, on le laiſſera retomber, & on le ſecouera en le tenant entre ſes bras ; on doit auſſi lui verſer dans la bouche des liqueurs ſpiritueuſes, & c'eſt faute d'en avoir eu de telle qu'on la vouloit, qu'en différentes occaſions on a verſé dans la bouche des noyés de l'urine chaude qui a paru produire de bons effets. On a preſcrit une décoction de poivre dans du vinaigre pour ſervir de gargariſme. On cherchera auſſi à irriter les fibres intérieures du nez, ſoit avec des eſprits volatils, ou avec les liqueurs auxquelles on a recours dans le cas d'apoplexie, ſoit en picotant les nerfs qui tapiſſent le nez avec les barbes d'une plume, ſoit en ſoufflant dans le nez, avec un chalumeau, du tabac, ou quelque ſternutatoire plus puiſſant.

Un des moyens auxquels on a eu recours pour des noyés qui ont été rendus à la vie, a été auſſi de ſe ſervir d'un chalumeau ou d'une cannule pour leur ſouffler de l'air chaud dans la bouche, afin de le faire pénétrer dans les inteſtins ; on l'y a même introduit avec ſuccès par le moyen d'un ſoufflet. Une ſeringue y peut être employée. Peut-être même vaudroit-il mieux employer la ſeringue, pour y porter des lavemens chauds capables de les irriter, & propres à produire plus d'effets que l'air, qu'on eſt plus en uſage d'y faire entrer. Mais tout ce qu'il y a de mieux peut-être, c'eſt de ſouffler dans les inteſtins la fumée du tabac d'une pipe. Un de nos Académiciens a été témoin du prompt & heureux effet de cette fumée ſur un noyé. Une pipe caſſée peut fournir le tuyau ou chalumeau par lequel on ſoufflera dans le corps la fumée qu'on aura tirée de la pipe entiere.

Aucun des moyens qui viennent d'être indiqués, ne doit être négligé. Enſemble ils peuvent concourir à produire un effet ſalutaire. Ils ſeront employés avec plus de ſuccès, quand la fortune voudra qu'ils le ſoient ſous les yeux d'un Medecin qui ſe ſera trouvé à portée. Si la fortune donne auſſi un Chirurgien, on ne manquera pas de tenter la ſaignée ; & peut-être eſt-ce à la jugulaire qu'elle doit être faite : car dans les noyés comme dans les pendus, & dans ceux qui ſont tombés en apoplexie, les veines du cerveau ſe trouvent trop engor-

gées de sang. Si les vaisseaux peuvent être vuidés, ils en seront plus en état d'agir sur la liqueur qu'ils doivent faire mouvoir.

Enfin, quand les premiers remedes qui pourront être tentés ne seront pas suivis de succès, ce sera probablement le cas où le Chirurgien pourra avoir recours à la bronchotomie, c'est-à-dire, à ouvrir la trachée-artere. L'air qui pourra entrer librement dans les poumons par l'ouverture qui aura été faite au canal qui le leur fournit dans l'état naturel; l'air chaud même qui pourra être soufflé par cette ouverture, redonnera peut-être du jeu au poumon, & tous les mouvemens de la poitrine renaîtront. Mais de quoi doivent être surtout avertis ceux qui aimeront à s'occuper d'une si bonne œuvre, c'est de ne se pas rebuter. Si les premieres apparences ne sont pas telles qu'ils les desireroient, on a l'expérience des noyés, qui n'ont commencé à donner des signes de vie qu'après avoir été tourmentés pendant plus de deux heures. Quelqu'un qui a réussi de ramener à la vie un homme dont la mort étoit certaine sans les secours qu'il lui a donnés, doit être bien content des peines qu'il a prises; & si elles ont été sans succès, il se fait gré au moins de ne les avoir pas épargnées. BRUHIER.

SUBMISSIO, signifie quelquefois rémission; il est dans d'autres occasions synonyme à *systole*; & marque la contraction des arteres.

SUBPOPLITEUS MUSCULUS. Voyez *Popliteus*.

SUBPURGATIO; purgation douce ou légere.

SUBSCAPULARIS MUSCULUS, le *sous-scapulaire*.

C'est un muscle de la même largeur & longueur que l'omoplate, & il en remplit toute la face interne & concave. C'est de cette situation qu'il a été nommé ainsi. Il est épais & composé de plusieurs portions penniformes, à peu près comme le deltoïde.

Il est attaché à la levre interne de toute la base, & a presque toute la surface interne de l'omoplate. Ses portions charnues sont logées dans les intervalles des lignes osseuses, quand ces lignes s'y trouvent. Les portions charnues quittent l'os vers le cou de l'omoplate, & forment un tendon fort large qui s'attache à la facette de la petite tubérosité de la tête de l'humérus, tout attenant la gouttiere osseuse. Le bord inférieur de ce tendon paroît fournir la bandelette ligamenteuse dont il est parlé dans la description du grand dorsal, du grand rond & du coraco-brachial.

Ce muscle couvre immédiatement le grand dentelé, & il est comme enfermé entre lui & l'omoplate. Son tendon s'unit par le bord supérieur au bord inférieur du sous-épineux, excepté au haut de la gouttiere osseuse, où ces tendons donnent passage à un des tendons du biceps. Il se colle aussi au ligament capsulaire. Les tendons du sus-épineux, du sous-épineux, du petit rond & de ce muscle *sous-scapulaire*, sont joints ensemble par leurs bords voisins, & font une espece de calotte qui couvre le haut & le dessus de la tête de l'os du bras.

L'usage qu'on lui attribue vulgairement de serrer le bras contre les côtes, & d'où on lui a donné le nom de *porte-feuille*, est très-mal fondé. Le bras étant en-bas dans son attitude naturelle, il en peut faire la rotation de dehors en-devant, c'est-à-dire, le mouvoir dans ce sens autour de l'axe de sa longueur. C'est ce qui arrive, par exemple, quand le bras étant dans cette même attitude, on se frappe la poitrine avec l'avant-bras fléchi. Il est par cet usage un fort coadjuteur du grand dorsal lorsqu'on tourne la main derriere le dos.

Le bras étant levé, quand en même-tems on le porte en-arriere comme pour donner un coup de coude ou un coup de poignet en-arriere, alors le *sous-scapulaire* sert à empêcher que la tête de l'os ne quitte la cavité glénoïde en-devant; & comme ces mouvemens du bras en-arriere se font quelquefois avec beaucoup de violence, le volume & la composition de ce muscle y répondent à proportion.

Il peut encore par la proximité & par l'union latérale de son tendon avec celui du sur épineux, être auxiliaire de ce muscle dans son usage de contenir la tête du bras dans la cavité glénoïde, pendant qu'on leve en-haut l'autre extrémité du même bras. WINSLOW, *Anatomie*.

SUBSIDENTIA, *hypostase* ou *sédiment* de l'urine.

SUBSTILLUM SANGUINIS; distilation de sang par le nez.

SUBSULTIO, *palpitation*.

SUBSULTUS; tressaillement involontaire, ou contraction spasmodique des parties musculeuses.

SUBVERSIO STOMACHI; bouleversement d'estomac, ou vomissement violent, où l'on rend ce qui devroit suivre la voie des excrémens.

SUBVOLA; la partie de la main, appellée autrement *hypothenar*. Voyez *Hypothenar*.

## SUC

SUCCAGO, suc épaissi d'une plante; *rob* ou *gelée*.

SUCCEDANEUM, *Substitut*; ingrédient ou remede qu'on peut substituer à un autre.

SUCCENTURIATI RENES, *glandes surrénales*, ou *capsules atrabilaires*; ce sont deux corps glanduleux situés au-dessus des reins.

SUCCENTURIATUS MUSCULUS, ou *muscle pyramidal*. Voyez *Abdomen*.

SUCCIDA LANA, *laine grasse*, ou laine imprégnée de la sueur de la brebis.

SUCCINGENS MEMBRANA, *diaphragme*.

SUCCINUM, *Ambre*. Voyez *Ambra*.

SUCCISA; nom commun à différentes especes de *Scabieuse*.

SUCCOLATA, *chocolat*.

SUCCOTRINA ALOES, *Aloès succotrin*, estimé le meilleur. Voyez *Aloes*.

SUCCUBUS, espece de *cochemar*. Voyez *Ephialtes*.

SUCU, *fruit Chinois*; c'est une espece de pomme.

## SUD

SUDAMINA. Voyez *Hidroa*.

*Fin du cinquieme Volume.*

# EXPLICATION

## *Des Planches contenues dans ce cinquieme Volume.*

### PLANCHE PREMIERE.

VOYEZ en l'explication à l'Article *Oculus.*

### PLANCHE II.

Relative à l'Article *Pessarium*, où le renvoi doit être la *Planche II.*

*Figure premiere.* Le dedans de la matrice avec une mole adhérente dont Sigismunda fit heureusement l'extraction à une femme de qualité, avec une paire de larges tenettes obtuses, ainsi qu'on le voit dans la *Figure.*

*Fig.* 2. Chûte de matrice sans inversion. *A A*, les parties naturelles. *B*, l'utérus tombé & sorti. *C*, l'orifice interne de la matrice qui paroît à l'extérieur des parties naturelles.

*Fig.* 3. Chûte & inversion de matrice. *A A*, les parties naturelles. *B*, la matrice renversée sans aucune apparence de son orifice interne en *C*, comme dans la *Fig.* précédente. *C*, la partie inférieure de cette matrice renversée.

*Fig.* 4. Espece particuliere d'une chûte de matrice, pour me servir du terme ordinaire, quoiqu'à proprement parler, ce ne fût, suivant Widman, dans les *Ephémérides des curieux de la nature*, *Cent.* 8. *Obs.* 98. qu'une chûte de vagin : on trouvera dans l'Ouvrage que je viens de citer l'histoire détaillée de cet accident & la figure au naturel des parties. *A A*, les levres des parties naturelles; *B B*, les nymphes. *C*, le clitoris placé entre les nymphes. *D*, le vagin renversé, sous la forme d'une matrice tombée, quoiqu'il n'y eût qu'un relâchement de toute la membrane intérieure du vagin qui étoit tombée & qui formoit la tumeur qu'on voit. *E*, la base de cette tumeur à l'orifice extérieur du vagin. *F*, sa partie la plus large, avec une ouverture assez semblable à celle de l'orifice intérieur de la matrice. Cette tumeur étoit formée par la séparation de la membrane du vagin, de l'orifice intérieur de la matrice, auquel elle étoit naturellement unie. *G H*, la matrice même située dans le bassin. Nous n'avons point représenté les trompes, les ovaires, les ligamens; nous avons regardé ces parties comme inutiles dans le cas présent.

*Fig.* 5. Cette figure est tirée des Observations Chirurgicales de Meekren : c'est une chûte de matrice & de vagin en même-tems. *A*, la matrice. *B*, le cou de la matrice, *C*, son orifice intérieur. *D*, les parties naturelles. *E E*, le vagin ouvert. *F*, la base de la tumeur qui paroissoit à l'extérieur du vagin, sous la forme d'une chûte de matrice. *C*, la ligature qui comprimoit la base de la tumeur, tandis qu'on travailloit à la faire disparoître.

*Fig.* 6,7,8,9,10. Différentes sortes de pessaires. Le pessaire de la *Fig.* 6. est rond comme un anneau; il a des cordons qui lui sont attachés pour le tirer du vagin dans le besoin. Celui de la *Fig.* 7. est elliptique. Celui de la *Fig.* 8. quadrangulaire, ou quarré. Celui de la *Fig.* 9. triangulaire. Ils sont tous faits de liége & de bois enduit de cire, sinon d'argent ou d'or; mais ils ne sont pas solides : on les fait en ce cas creux; cependant celui de la *Fig.* 10. est solide, aussi est-il moins commode.

*Fig.* 11. Pessaire élastique fait avec du fil d'archal dont les circonvolutions forment un cone creux ; on le voit dans la figure tel qu'il est décrit par Goelicke ; il a aussi un cordon attaché à sa base: mais il me semble que s'il en avoit encore un attaché à son sommet, on auroit d'autant plus de facilité pour le tirer dans le besoin.

*Fig.* 12. Instrument, ou espece de seringue dont on se sert en Allemagne & en Hollande. *A A*, est la vessie qui doit contenir la liqueur : on la prend deux ou trois fois plus grande qu'on la voit dans la figure, pour les adultes, ensorte qu'elle puisse contenir une pinte, & même davantage. *B B*, est la cannule par laquelle la liqueur doit être transmise dans les intestins. *C C*, une ligature qu'il faut défaire, lorsque la cannule est introduite dans l'anus du malade. *D D*, autre ligature qui tient la vessie fermée & qui empêche la liqueur contenue dans la vessie, d'en sortir par ailleurs que par la cannule.

*Fig.* 13. Tuyau de cuivre propre à transmettre les fumées ou les vapeurs dans le vagin. *A*, la partie supérieure, percée d'un grand nombre de petits trous. *B*, la partie inférieure. Cet instrument est creux comme un arrosoir, & c'est par sa base qu'on fait passer les fumées ou les vapeurs, & elles se répandent dans le vagin à l'aide des petits trous.

### PLANCHE III. IV. & V. Voyez-en l'explication sur les Planches mêmes.

### PLANCHE VI. rélative à l'article *Sceleton.*

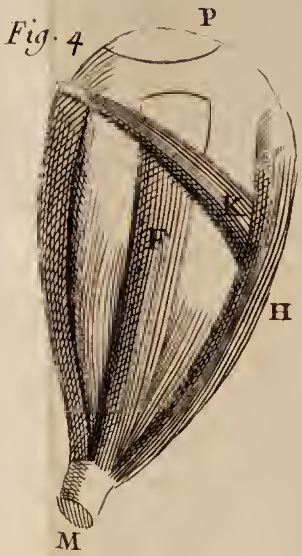
1. l'os pariétal du côté droit.
2. l'os pariétal du côté gauche.
3. l'os occipital.
4. l'os temporal.
5. la suture sagittale.
66. la suture lambdoïde.
7. l'apophyse mastoïde de l'os des tempes.
8. partie de la mâchoire inférieure.
9. premiere vertebre du cou, appellée *axis.*
10. la seconde vertebre du cou, appellée *épistrophée* ou odontoïde.
11. 11. les clavicules.
12. 12. les omoplates.
13. 13. la base des omoplattes.
13. 14. la côte inférieure de l'omoplate droite.
14. l'apophyse courte de l'omoplatte, ou son cou.
15. 15. l'acromion.
16. 16. l'épine de l'omoplate.
17. 17. l'os humérus.
18. 18. la tête de l'humérus.
19. la partie raboteuse de l'humérus gauche.
20. le condyle externe de l'humérus gauche.
21. le condyle interne de l'humérus gauche.
22. 22. le rayon.
23. 23. le cubitus.
24. l'olécrane, ou coude, du côté droit.
25. 25. les huit os du carpe.
26. 26. les quatre os du métacarpe.
27. les trois os du pouce gauche.
28. les os des doigts de la main gauche.
29. 29. la portion postérieure de l'os des iles.

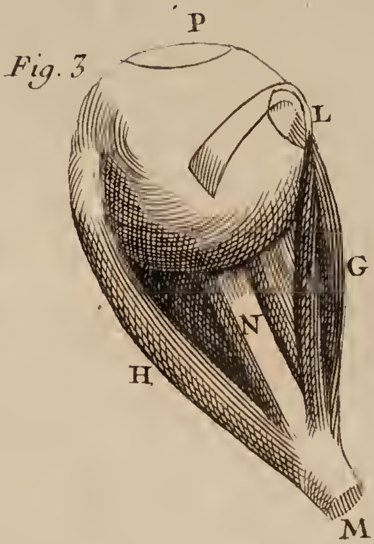
30. 30. l'épine de l'os des iles de chaque côté.
31. 31. les tubérosités de l'ischion de chaque côté.
32. la partie interne de l'os pubis.
33. l'os sacrum.
34. le coccyx.
35. 35. la cavité cotyloïde de l'ischion.
36. 36. le trou de l'ischion de chaque côté.
37. 37. le fémur de chaque côté.
38. 38. la tête du fémur.
39. le cou du fémur.
40. 40. le grand trochanter de chaque côté.
41. 41. le petit trochanter de chaque côté.
42. 42. 42. 42. les deux tubérosités inférieures du fémur.
43. 43. le tibia de chaque côté.
44. 44. la tête du tibia de chaque côté.
45. 45. l'apophyse supérieure du péroné de chaque côté.
46. 46. l'apophyse inférieure du péroné de chaque côté.
47. 47. le péroné de chaque côté.
48. 48. le calcaneum de chaque côté.
49. 49. l'astragal de chaque côté.
50. les os du tarse.
51. les os du métatarse.
52. les os des orteils.

*a. b. c. d. e. f.* les apophyses épineuses des vertebres du cou.
*n. n. n. n. n.* les apophyses transverses des vertebres du cou.
*o. o. o. o. o. o. o. o. o. o. o.* les apophyses transverses des vertebres du dos du côté droit.
*P. P. P. P. P.* quelques-unes des apophyses épineuses des vertebres du dos.
*R. R. R. R. R.* les apophyses épineuses des vertebres des lombes.
*S. S. S. S. S. S. S. S. S. S.* les apophyses transverses des vertebres des lombes.
*h. i. k. l. m. n. o. p. q. r. f. t.* les côtes du côté gauche, à l'endroit de leur articulation avec les apophyses transverses des vertebres.
*u.* la derniere vertebre du dos.
*w. x. y. z.* le corps de quatre des vertebres des lombes.

*Fin de l'Explication des Planches contenues dans ce cinquieme Volume.*

De l'Imprimerie de J. Chardon.


Fig. 4
P
F
H
M


Fig. 3
P
L
G
N
H
M

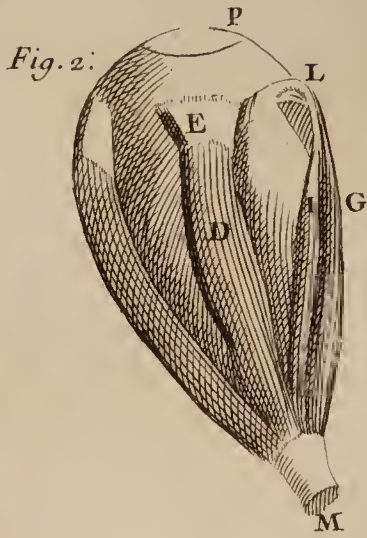
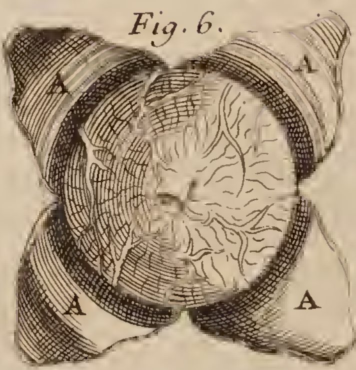
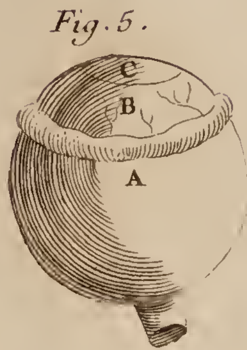
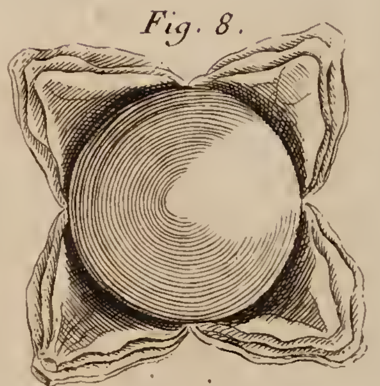

Fig. 2.
P
L
E
G
D
M

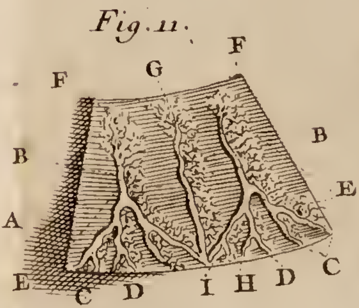

Fig. 1.
A
B
C
L
G
M
O

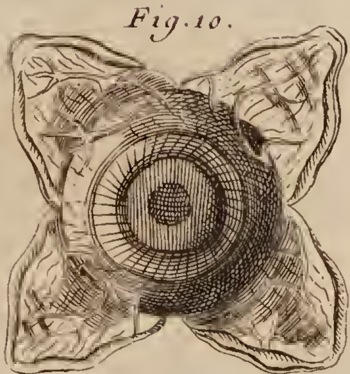

Fig. 7.

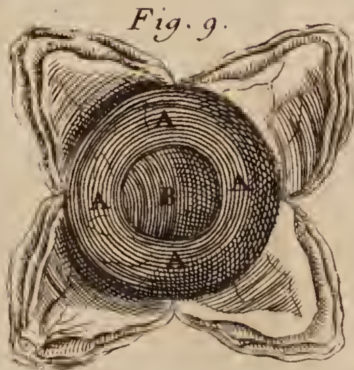

Fig. 6.
A
A
A
A


Fig. 5.
C
B
A


Fig. 8.


Fig. 11.
F
G
F
B
B
E
A
E
C
D
I
H
D
C


Fig. 10.


Fig. 9.
A
A
A
A

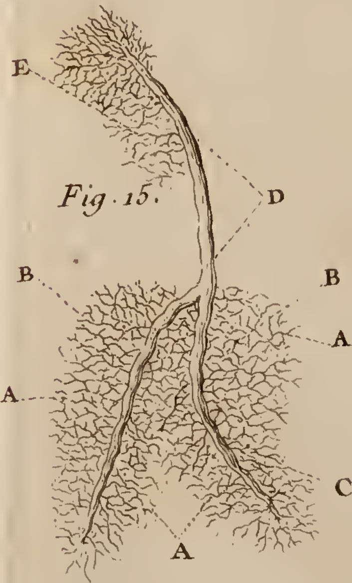

E
Fig. 15.
D
B
B
A
A
C
A


Fig. 14
A
B
B
C
C
D
D

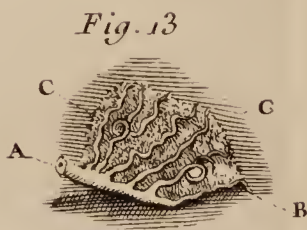
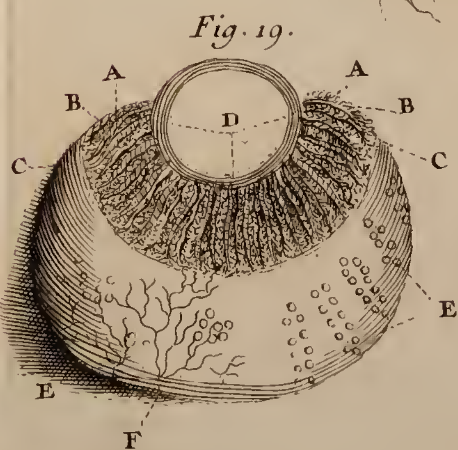
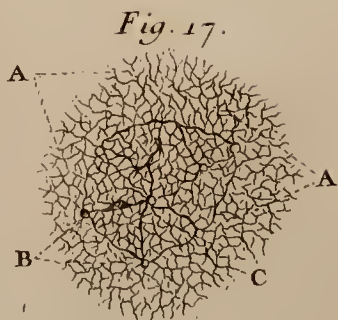
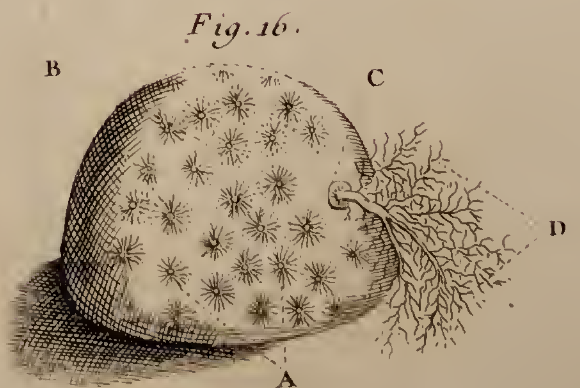

Fig. 13
C
C
A
B


Fig. 12.
G
E
F
G
D
B
G
C
C
A


Fig. 18
B
A
C


Fig. 19.
A
A
B
B
D
C
C
E
E
F


Fig. 17.
A
A
B
C


Fig. 16.
B
C
D
A

Pl.2 To.5.



Fig.1.
Fig.2.
Fig.3.
Fig.4.
Fig.5.
Fig.6.
Fig.7.
Fig.8.
Fig.9.
Fig.10.
Fig.11.
Fig.12.
Fig.13

## *Les* ROMAINS *divisoient l'As, la Livre, ou tout autre entier de la maniere suivante.*

| | | Onces. |
|---|---|---|
| 1 | AS........ | 12 |
| $\frac{11}{12}$ | DEUNX..... | 11 |
| $\frac{5}{6}$ | DEXTANS... | 10 |
| $\frac{3}{4}$ | DODRANS.. | 9 |
| $\frac{2}{3}$ | BES......... | 8 |
| $\frac{7}{12}$ | SEPTUNX... | 7 |
| $\frac{1}{2}$ | SEMIS....... | 6 |
| $\frac{5}{12}$ | QUINCUNX. | 5 |
| $\frac{1}{3}$ | TRIENS..... | 4 |
| $\frac{1}{4}$ | QUADRANS. | 3 |
| $\frac{1}{6}$ | SEXTANS... | 2 |
| $\frac{1}{12}$ | UNCIA..... | 1 |

Mesures Attiques servant à contenir des choses liquides, reduites à des mesures connues, prenant pour point de comparaison celles qui en Angleterre servent à mesurer le vin.

*Nota.* Que le Gallon revient à peu près à quatre pintes, mesure de Paris, & la pinte d'Angleterre à la chopine de Paris, moyennant quoi il est aisé d'évaluer les mesures Attiques sur les nôtres

| | κοχλιάριον | χήμη | μύστρον | κόγχη | κύαθος | ὀξύβαφον | κοτύλη | ξέστες | χοῦς | Gallons | Pintes | Pouces solid. à fractions decim. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| κοχλιάριον | | | | | | | | | | 0 | $\frac{1}{120}$ | 0,0356 $\frac{5}{12}$ |
| χήμη | 2 | | | | | | | | | 0 | $\frac{1}{60}$ | 0,0712 $\frac{5}{6}$ |
| μύστρον | 2 $\frac{1}{2}$ | 1 $\frac{1}{4}$ | | | | | | | | 0 | $\frac{1}{48}$ | 0, 089 $\frac{11}{48}$ |
| κόγχη | 5 | 2 $\frac{1}{2}$ | 2 | | | | | | | 0 | $\frac{1}{24}$ | 0, 178 $\frac{11}{24}$ |
| κύαθος | 10 | 5 | 4 | 2 | | | | | | 0 | $\frac{1}{12}$ | 0, 356 $\frac{11}{12}$ |
| ὀξύβαφον | 15 | 7 $\frac{1}{2}$ | 6 | 3 | 1 $\frac{1}{2}$ | | | | | 0 | $\frac{1}{8}$ | 0, 535 $\frac{3}{8}$ |
| κοτύλη | 60 | 30 | 24 | 12 | 6 | 4 | | | | 0 | $\frac{1}{2}$ | 2, 141 $\frac{1}{2}$ |
| ξέστες | 120 | 60 | 48 | 24 | 12 | 8 | 2 | | | 0 | 1 | 4, 283 |
| χοῦς | 720 | 360 | 288 | 144 | 72 | 48 | 12 | 6 | | 0 | 6 | 25, 698 |
| μετρητής | 8640 | 4320 | 3456 | 1728 | 864 | 576 | 144 | 72 | 12 | 10 | 2 | 19, 626 |

Mesures Attiques pour les substances seches, reduites aux mesures qui sont d'usage en Angleterre pour mesurer les grains.

*Nota.* Que le picotin est la quatriéme partie du boisseau, que le gallon contient quatre pintes, mesure de Paris, & que la pinte d'Angleterre revient à la chopine de Paris, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, ce qui rend la reduction des mesures Attiques aux nôtres aisée.

| | κοχλιάριον | κύαθος | ὀξύβαφον | κοτύλη | ξέστης | χοῖνιξ | Picotins. | Gall. | Pintes. | Pouces solides. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| κοχλιάριον | | | | | | | 0 | 0 | 0 | 0,276 $\frac{7}{20}$ |
| κύαθος | 10 | | | | | | 0 | 0 | 0 | 2,763 $\frac{1}{2}$ |
| ὀξύβαφον | 15 | 1 $\frac{1}{2}$ | | | | | 0 | 0 | 0 | 4,144 $\frac{3}{4}$ |
| κοτύλη | 60 | 6 | 4 | | | | 0 | 0 | 0 | 16,579 |
| ξέστης | 120 | 12 | 8 | 2 | | | 0 | 0 | 0 | 33,158 |
| χοῖνιξ | 180 | 18 | 12 | 3 | 1 $\frac{1}{2}$ | | 0 | 0 | 1 | 15,705 $\frac{3}{4}$ |
| μέδιμνος | 8640 | 864 | 576 | 144 | 72 | 48 | 4 | 0 | 6 | 3,501 |

*Nota.* 1°. Qu'outre le *Medimnus* qu'on appelloit *Medicus*, il y en avoit un autre qu'on nommoit *Medimnus Georgicus*, & qui équivaloit à 6 *Modii* Romains.

*Nota.* 2°. Qu'il est fait mention d'autres mesures dans quelques Auteurs, dont la valeur ignorée peut être aisément connue par le moyen de ces Tables.

*Mesures Romaines pour les Substances liquides, reduittes à celles d'Angleterre qui servẽt pour le Vin.*

*N.ª Que le* Gallon *contient à peu pres 4. pintes mesure de Paris, et que la pinte Angloise, revient à nôtre chopine.*

| | | | | | | | | | | Gallons. | Pintes. | Pouc. Sol. à Fractions Decimales. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Ligula* | | | | | | | | | | 0 | $0\frac{1}{48}$ | $0,117\frac{5}{12}$ |
| 4 | *Cyathus* | | | | | | | | | 0 | $0\frac{1}{12}$ | $0,469\frac{2}{3}$ |
| 6 | $1\frac{1}{2}$ | *Acetabulum* | | | | | | | | 0 | $0\frac{1}{8}$ | $0,704\frac{1}{2}$ |
| 12 | 3 | 2 | *Quartarius* | | | | | | | 0 | $0\frac{1}{4}$ | 1,409 |
| 24 | 6 | 4 | 2 | *Hemina* | | | | | | 0 | $0\frac{1}{2}$ | 2,818 |
| 48 | 12 | 8 | 4 | 2 | *Sextarius* | | | | | 0 | 1 | 5,636 |
| 288 | 72 | 48 | 24 | 12 | 6 | *Congius* | | | | 0 | 7 | 4,942 |
| 1152 | 288 | 192 | 96 | 48 | 24 | 4 | *Urna* | | | 3 | $4\frac{1}{2}$ | 5,33 |
| 2304 | 576 | 384 | 192 | 96 | 48 | 8 | 2 | *Amphora* | | 7 | 1 | 10,66 |
| 46080 | 11520 | 7680 | 3840 | 1920 | 960 | 160 | 40 | 20 | *Culeus* | 143 | 3 | 11,095 |

*N.ª 1.º Que le* Quadrantal *etoit la même chose que* l'Amphora, *et que le* Cadus *le* Congiarius, *et le* Dolium *ne denotoient pas des mesures particulieres.*

*N.ª 2.º Que les Romains divisoient le* Sextarius *ainsi que la livre en douze parties égales qu'ils appeloient* Cyathi. *de là vient qu'ils appeloient les verres* (Calyces) Sextantes. Quadrantes. Trientes, &c. *selon le nombre de* Cyathi *qu'ils contenoient.*

*Mesures Romaines pour les subtances seches, reduittes aux mesures Angloises pour les grains.*

*Nota Que le picotin d'Angleterre est la quatrieme partie de notre boisseau, que le gallon contient quatre pintes, et la pinte d'Angleterre une chopine de Paris.*

| | | | | | | | Picotins. | Gallons. | Pintes. | Pouc. Sol. à Fractions Decimales. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| *Ligula* | | | | | | | 0 | 0 | $0\frac{1}{48}$ | 0, 01 |
| 4 | *Cyathus* | | | | | | 0 | 0 | $0\frac{1}{12}$ | 0, 04 |
| 6 | $1\frac{1}{2}$ | *Acetabulum* | | | | | 0 | 0 | $0\frac{1}{8}$ | 0, 06 |
| 24 | 6 | 4 | *Hemina* | | | | 0 | 0 | $0\frac{1}{2}$ | 0, 24 |
| 48 | 12 | 8 | 2 | *Sextarius* | | | 0 | 0 | 1 | 0, 48 |
| 384 | 96 | 64 | 16 | 8 | *Semimodius* | | 0 | 1 | 0 | 5, 84 |
| 768 | 192 | 128 | 32 | 16 | 2 | *Modius* | 1 | 0 | 0 | 7, 68 |

*Explication des Caracteres qui sont principalement en usage dans les Auteurs grecs et latins pour designés les poids et mesures.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| q... *Amphora.* | Κμ. μετρήτης | p.℔ *Libra.* | =.. *Sextans.* | μ.. μνᾶ. |
| qS. *Urna.* | χ.. χοῦς | pp. *Dupondium.* | =-. *Quadrans.* | Λ Λ... λίτρα |
| Ɛ... *Congius.* | ξε... ξέςης | ⊥.. *Uncia,* | = =. *Triens.* | ξ... οὐγγία |
| Ɔ... *Sextarius.* | χ.. κοτύλη | ƐS. *Semiuncia.* | =-=. *Quincunx.* | ∆.. δραχμὴ |
| Ɔ S. *Hemina.* | ξ.. ὀξύβαφον | ) ɔ.. *Sicilicus.* | S.S.'' *Semilibra.* | γρ.. γράμμα |
| Q. *Quartarius.* | κ... κύαθος | Ʊ... *Sextula.* | V... *Septunx.* | ὀ ο.. ὀβολός |
| Kυ cυ. *Cyathus.* | μυ... μύςρον | ∠. *Drachma.* | -S- *Bes.* | Κε.. κεράτιον |
| M. *Modius.* | χη... χήμη | ƎSS *Scriptulus.* | S =- *Dodrans.* | χα. χαλκος |
| MS. *Semimodius.* | με... μέδιμνος | Ϲ.. *Obolus.* | S== *Dextans.* | |
| | χο... χοῖνιξ | N... *Siliqua.* | S =-= *Deunx.* | |
| | | Quu. *Chalcus.* | Ƴ... *Semisextula.* | |
| | | O... *Granum.* | IƆ... *Binæ Sextulæ.* | |
| | | X ✶ *Denarius.* | _:. *Drachmæ sex.* | |

## *Les plus anciens poids* GRECS *reduits aux poids Troyens, ou de douze Onces à la Livre.*

| | | | ℔ | Onces | Deniers | Grains |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Δραχμη | | | 00 | 00 | 06 | $2\frac{22}{49}$ |
| 100 | Μνα | | 01 | 01 | 00 | $4\frac{44}{49}$ |
| 6000 | 60 | Ταλαντον | 65 | 00 | 12 | $5\frac{43}{49}$ |

## *Reduction des poids* GRECS *&* ROMAINS *moins anciens, aux mêmes poids.*

| | | | | | | | | | | ℔ | Onces | Deniers | Grains |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Lentes | | | | | | | | | | 0 | 0 | 00 | $0\frac{85}{112}$ |
| 4 | Siliquæ | | | | | | | | | 0 | 0 | 00 | $3\frac{1}{28}$ |
| 12 | 3 | Obolus | | | | | | | | 0 | 0 | 00 | $9\frac{3}{28}$ |
| 24 | 6 | 2 | Scriptulum | | | | | | | 0 | 0 | 00 | $18\frac{3}{14}$ |
| 72 | 18 | 6 | 3 | Drachma | | | | | | 0 | 0 | 02 | $6\frac{9}{14}$ |
| 96 | 24 | 8 | 4 | $1\frac{1}{3}$ | Sextula | | | | | 0 | 0 | 03 | $0\frac{6}{7}$ |
| 144 | 36 | 12 | 6 | 2 | $1\frac{1}{2}$ | Sicilicus | | | | 0 | 0 | 04 | $13\frac{2}{7}$ |
| 192 | 48 | 16 | 8 | $2\frac{2}{3}$ | 2 | $1\frac{1}{3}$ | Duella | | | 0 | 0 | 06 | $1\frac{5}{7}$ |
| 576 | 144 | 48 | 24 | 8 | 6 | 4 | 3 | Uncia | | 0 | 0 | 18 | $5\frac{1}{7}$ |
| 6912 | 1728 | 576 | 288 | 96 | 72 | 48 | 36 | 12 | Libra | 0 | 10 | 18 | $13\frac{5}{7}$ |

L'Once Romaine qui répond à l'once Angloiſe, avoir du poids, ſe partageoit en ſept deniers, ou huit dragmes. Chacun de ces deniers équivaloit à la dragme Attique; de ſorte que la dragme Attique plus $\frac{1}{8}$, conſiderée comme poids, étoit égale à la dragme Romaine.

*Nota.* Que les Grecs diviſoient l'obole en *chalci* & en λεπτα. Diodore & Suidas partagent l'obole en ſix *chalci*, & chaque *chalcus* en ſept λεπτα. D'autres comptoient huit *chalci* dans l'obole, & huit λεπτα ou *minuta* dans chaque *chalcus*.

## *Les plus grands poids reduits à ceux de douze Onces à la Livre, qui en Angleterre s'appelle Livre de Troye ou Troyenne.*

| | | | | ℔ | Onces | Deniers | Grains |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Livre | | | | 0 | 10 | 18 | $13\frac{5}{7}$ |
| $1\frac{1}{24}$ | Mine Attique commune | | | 0 | 11 | 07 | $16\frac{2}{7}$ |
| $1\frac{1}{3}$ | $1\frac{7}{25}$ | Mine Attique Médicinale | | 1 | 02 | 11 | $10\frac{2}{7}$ |
| $62\frac{1}{2}$ | 60 | $46\frac{7}{8}$ | Talent Attique commun | 56 | 11 | 00 | $17\frac{1}{7}$ |

*Nota.* Il y avoit un autre Talent Attique, qui ſelon les uns conſiſtoit en 80, & ſelon d'autres en 100 Mines. Notez encore que chaque Mine contient 100 dragmes, & chaque Talent 60 Mines; mais que les Talens diffèrent en poids ſelon la différence du titre de la dragme ou de la Mine. La différente valeur des différentes Mines & Talens, par rapport à celle des Mines & Talens Attiques, & des poids Troyens ou de douze onces à la Livre, eſt marquée dans la Table ſuivante.

| *MINE* | | | ℔ | Onces | Deniers | Grains |
|---|---|---|---|---|---|---|
| D'Egypte | contient de dragmes Attiques | $133\frac{1}{3}$ | 1 | 05 | 06 | $22\frac{26}{49}$ |
| D'Antioche | | $133\frac{1}{3}$ | 1 | 05 | 06 | $22\frac{26}{49}$ |
| Ptolemaique de Cleopatre | | 144 | 1 | 06 | 14 | $16\frac{32}{49}$ |
| D'Alexandrie ſelon Dioſcoride | | 160 | 1 | 08 | 16 | $07\frac{41}{49}$ |
| ***TALENT*** | | | **℔** | **Onces** | **Deniers** | **Grains** |
| D'Egypte | contient de Mines Attiques | 80 | 86 | 08 | 16 | 08 |
| D'Antioche | | 80 | 86 | 08 | 16 | 08 |
| Ptolemaique de Cleopatre | | $86\frac{2}{3}$ | 93 | 11 | 11 | 00 |
| D'Alexandrie | | 96 | 104 | 00 | 19 | 14 |
| *Inſulanum* | | 120 | 130 | 01 | 04 | 12 |
| *Antiochiæ* | | 360 | 390 | 03 | 13 | 11 |

## *Les anciens poids des* ARABES *reduits à ceux de la livre de Troye, ou de douze Onces.*

| | | | | | | | | | | | Livres | Onces | Deniers | Grains |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Kestuf | | | | | | | | | | | 00 | 00 | 00 | $01\frac{29}{56}$ |
| 2 | Kirat | | | | | | | | | | 00 | 00 | 00 | $03\frac{1}{28}$ |
| 4 | 2 | Danich | | | | | | | | | 00 | 00 | 00 | $06\frac{1}{14}$ |
| 6 | 3 | $1\frac{1}{2}$ | Onoloſsat | | | | | | | | 00 | 00 | 00 | $09\frac{3}{28}$ |
| 12 | 6 | 3 | 2 | Garme | | | | | | | 00 | 00 | 00 | $18\frac{3}{14}$ |
| 36 | 18 | 9 | 6 | 3 | Darchimi | | | | | | 00 | 00 | 02 | $06\frac{9}{14}$ |
| $41\frac{1}{7}$ | $20\frac{4}{7}$ | $10\frac{2}{7}$ | $6\frac{6}{7}$ | $3\frac{3}{7}$ | $1\frac{1}{7}$ | Denarius | | | | | 00 | 00 | 02 | $14\frac{22}{49}$ |
| 144 | 72 | 36 | 24 | 12 | 4 | $3\frac{1}{2}$ | Sextarium | | | | 00 | 00 | 09 | $02\frac{4}{7}$ |
| 288 | 144 | 72 | 48 | 24 | 8 | 7 | 2 | Sacros | | | 00 | 00 | 18 | $05\frac{1}{7}$ |
| 3456 | 1728 | 864 | 576 | 288 | 96 | 84 | 24 | 12 | Ratel | | 00 | 10 | 18 | $13\frac{5}{7}$ |
| 4608 | 2304 | 1152 | 768 | 384 | 128 | 112 | 32 | 16 | $1\frac{1}{3}$ | Manes Alicatica | 01 | 02 | 11 | $10\frac{2}{7}$ |

## *Les poids de* FRANCE *reduits aux mêmes poids.*

| | | | | | | | | | ℔ | Onces | Deniers | Grains |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Grain | | | | | | | | | 0 | 0 | 00 | $00\frac{105}{128}$ |
| $7\frac{1}{5}$ | Felin | | | | | | | | 0 | 0 | 00 | $05\frac{29}{32}$ |
| $14\frac{2}{5}$ | 2 | Maille | | | | | | | 0 | 0 | 00 | $11\frac{13}{16}$ |
| 24 | $3\frac{1}{3}$ | $1\frac{2}{3}$ | Denier | | | | | | 0 | 0 | 00 | $19\frac{11}{16}$ |
| $28\frac{4}{5}$ | 4 | 2 | $1\frac{1}{5}$ | Eſterlin | | | | | 0 | 0 | 00 | $23\frac{5}{8}$ |
| 72 | 10 | 5 | 3 | $2\frac{1}{2}$ | Gros | | | | 0 | 0 | 02 | $11\frac{1}{10}$ |
| 576 | 80 | 40 | 24 | 20 | 8 | Once | | | 0 | 0 | 19 | $16\frac{1}{2}$ |
| 4608 | 640 | 320 | 192 | 160 | 64 | 8 | Marc | | 0 | 7 | 17 | 12 |
| 9216 | 1280 | 640 | 384 | 320 | 128 | 16 | 2 | Livre | 1 | 3 | 15 | 00 |



